

18040

L'HISTOIRE ROMAINE

A ROME

PAR

J. J. AMPÈRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
DE L'ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE ROME
DE LA CRUSCA, ETC.

TOME PREMIER

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

2 BIS, RUE VIVIENNE, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

Tous droits réservés.



44

DU MÊME AUTEUR

CÉSAR

SCÈNES HISTORIQUES

Un volume in-8

PROMENADE EN AMÉRIQUE

ÉTATS-UNIS — CUBA — MEXIQUE

Troisième édition. — Deux volumes in-8

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP, RUE D'ERFURTH, 1.

INTRODUCTION

On écrira toujours l'histoire; car l'idéal historique, pas plus que l'idéal de l'art ou de la poésie, ne sera jamais complètement réalisé. Il semble qu'il ne devrait pas en être ainsi, il semble que les faits étant connus, on pourrait écrire, une fois pour toutes, une histoire définitive. Mais les faits ne sont pas l'histoire, ils n'en sont que l'enveloppe, comme le marbre, de la statue; de même que le sculpteur doit dégager la statue du marbre qui l'enveloppe, l'historien doit faire sortir des faits la forme et la vie.

Qui connaîtrait toutes les causes des événements,

qui pénétrerait dans le caractère des hommes et dans l'esprit des temps, qui pourrait découvrir l'enchaînement de ces causes, ranimer les hommes, faire revivre les temps, celui-là serait en état d'écrire une histoire définitive; mais celui-là ne serait pas un homme, car il aurait une clairvoyance et un pouvoir de résurrection sans limites, il serait dieu.

La clairvoyance des hommes est bornée et leur pouvoir de résurrection a des limites. Il en résulte que nul ne comprend un temps et ne le revivifie tout entier; chacun pénètre par un côté dans le passé; chacun apporte sa lumière dans cet abîme qui aura toujours ses ténèbres, et concourt à cette reconstruction des siècles que nul n'achèvera.

Je crois avoir aperçu sous un jour nouveau l'histoire du peuple romain, en la contemplant du sein de Rome même. La Grèce est la patrie naturelle de la poésie, j'ai autrefois étudié la poésie grecque en Grèce; Rome est le pays de l'histoire, je suis venu écrire l'histoire de Rome, à Rome.

Sur ce sol mémorable où j'ai vécu, j'ai demandé une intelligence plus nette et plus vive de la vie du peuple romain à la topographie, aux monuments, au spectacle du présent lui-même, qui à Rome contient des débris et comme des ruines du passé.

La disposition et la physionomie des lieux n'est pas sans intérêt pour l'histoire. Les événements observés sur place sont mieux déterminés et plus vivants. Leur souvenir acquiert une précision et une réalité qui les rend présents et comme visibles ; si un récit fait dans ces conditions ne gagne pas lui-même en précision et en réalité, ce sera la faute de l'historien.

Comme en visitant une contrée on arrive à un sentiment plus intime et plus vrai, même des faits que les livres pourraient enseigner, ainsi on atteint mieux à un passé dont on touche les restes, et ce que j'appellerai la présence réelle aide à le recomposer.

Pour moi, j'avoue que je n'avais jamais eu une vue claire des scènes du Forum avant d'avoir déterminé exactement la disposition respective du Comitium, où se réunissaient les patriciens ; du Forum proprement dit, réservé aux tribus plébéiennes ; de la curie, lieu des assemblées du sénat, dominant le Comitium ; de la tribune, placée entre le Comitium et le Forum. Cette disposition bien comprise, l'histoire de ces débats orageux des deux ordres qui fut toute l'histoire intérieure de Rome au temps de sa liberté apparaît comme un drame animé dont pas un dé-

tail n'échappe au spectateur, dont son âme partage toutes les agitations et suit toutes les vicissitudes.

Le jeu même des institutions politiques de Rome est mieux compris quand on sait où se tenaient les diverses assemblées ; la distinction des comices par curies, par centuries, par tribus est mieux saisie par l'esprit, quand on va du Comitium au champ de Mars et qu'on revient au Forum. Et puis, la vivacité de l'impression, si elle est juste, ne fait-elle pas partie de sa vérité ? Le but de l'histoire est de nous transporter au sein des faits qu'elle raconte ; en les étudiant là où ils s'accomplirent, nous sommes plus complètement transportés au milieu d'eux. Ils prennent alors une évidence singulière ; on voit ce qu'on lit. Est-ce donc la même chose de lire le récit de la mort de Servius Tullius, de la mort de Virginie, du dévouement des Fabius, ou de se dire : c'est ici que, suivant la tradition, Tullie fit passer son char sur le cadavre de son père ; c'est de ce côté du Forum, près des boutiques qui étaient là, que Virginius frappa sa fille ; voilà le chemin que prirent les Fabius pour aller à la porte Carmentale. A qui pourrait-il être indifférent de reconnaître l'endroit par où les Gaulois furent au moment de

INTRODUCTION.

surprendre le Capitole, de savoir où était le champ de Cincinnatus, où tombèrent les Gracques, où César fut frappé ? N'est-ce pas faire revivre pour soi ces événements célèbres, que de suivre le char de Tullie, les pas de Virginius, le chemin des Fabius, l'ascension nocturne des Gaulois, de visiter Cincinnatus dans son champ, d'accompagner Gracchus dans sa fuite, d'escorter César, allant de la Regia, sa demeure, tomber dans la curie de Pompée, peut-être au pied de cette statue qu'on peut voir encore.

Ce n'est pas tout. L'imagination, excitée par le spectacle des lieux, anime l'intelligence; ce que l'on voit aide à découvrir ce qu'on ne voit pas, et d'un sol longtemps contemplé avec l'émotion et la curiosité qu'il inspire, sortent des enseignements inattendus.

Ces enseignements peuvent être d'une nature très-positive : l'état des lieux, surtout leur état ancien, explique souvent les faits dont ils ont été le théâtre. Quand il est conforme aux traditions qui s'y rattachent, il établit sinon la vérité, l'antiquité de ces traditions, il prouve du moins qu'elles sont indigènes et n'ont pas été imaginées après coup.

Des résultats importants peuvent naître de l'étude attentive des localités historiques ; le rôle considé-

nable qu'ont joué les Sabins et le faible rôle qu'ont joué les Romains dans la formation de la société romaine m'ont été révélés d'abord par la petitesse du Palatin.

On peut, sur une carte, se former une idée très-juste de l'extension respective des collines de Rome; mais elle frappe tout autrement quand, durant des années, on a contemplé et parcouru ces collines; ce qui le prouve, c'est que jusqu'ici elle n'avait jamais frappé personne, et que des conséquences, pour moi évidentes, de ces données topographiques, n'en avaient pas été tirées.

Les monuments aussi, soit encore présents par leurs ruines, soit dont l'emplacement seul est connu, offrent à l'histoire des éclaircissements que rien ne saurait remplacer; ils parlent aux yeux ou à l'imagination, ils disent ce qui n'est aussi bien dit nulle part.

Un pan de mur à demi écroulé qui se tient par la force du ciment, un bout de voie rencontré dans la campagne déserte, une ligne d'aqueduc qui la traverse à l'horizon, un tronçon de statue, un fragment de bas-relief où respirent la simplicité et la fermeté, en apprennent plus que bien des phrases sur la puissance et l'énergie du peuple romain.

Ces débris de constructions, ces tronçons de statues reportent immédiatement la pensée vers le siècle dont elles expriment le génie particulier, et donnent une intuition rapide et sûre de ce génie!

L'architecture est, comme les inscriptions et les médailles, un témoin contemporain, qui dépose de ce qu'il a vu, et qui souvent donne un démenti sans réplique aux conclusions présentées par les avocats de tel ou tel système, dans ce débat sur le passé, toujours pendant au tribunal de la postérité. On peut nier l'existence de Romulus dans une université d'Allemagne; c'est plus difficile quand on voit de ses yeux un mur qui n'a pu être que le mur de la petite Rome du Palatin. On peut contester de loin au peuple étrusque l'influence sur la civilisation romaine que les anciens lui attribuent; mais on est ramené à les croire en voyant de ses yeux combien l'architecture étrusque ressemble à celle de l'époque des rois; en retrouvant dans celle-ci l'appareil des murs qu'on a observés à Fiésole ou à Volterra, et dans l'indestructible voûte de l'égout de Tarquin, la voûte étrusque. On est plus frappé aussi de la proximité de cette civilisation antérieure, quand tous les jours, en passant le Tibre, on va dans l'antique Étrurie. Comment douter de l'agrandissement de Rome sous les rois étrusques,

lorsqu'on mesure la différence de la bourgade de Romulus, bornée au Palatin et de la ville des Tarquins qui embrasse huit collines? Comment ne pas sentir fortement la différence de la république et de l'empire en comparant la simplicité, la sévérité des petits temples de la première avec la splendeur des édifices gigantesques du second? Les matériaux même des constructions font apparaître soudain le caractère de l'âge qu'ils indiquent. Le rude Pépérin reporte à l'époque des rois et de la république; en présence des marbres de la Grèce, de l'Asie, de l'Afrique, on reconnaît un luxe cosmopolite comme la domination romaine qui embrasse alors le monde.

Outre l'esprit général d'un temps qu'elle fait connaître, l'histoire des monuments se rattache souvent à un événement particulier ou à un ensemble d'événements dont elle dessine la physionomie et précise le sens. Les trois enceintes de Rome correspondent à trois moments de sa destinée : à son berceau, à sa première grandeur et à sa ruine. L'absence de murailles au temps où la domination de Rome semble assurée est un signe de sa puissance et de sa sécurité. Celles qu'élève Aurélien annoncent que l'heure de la sécurité est passée et que Rome commence à se sentir menacée par les barbares.

Un reste de l'égout de Tarquin subsiste pour attester la grandeur de son règne et les durs travaux imposés à la multitude qui amenèrent sa chute ; pour marquer la fin de la tyrannie et le commencement de la liberté.

Sous la république, chaque temple rappelle une victoire à l'occasion de laquelle il a été voué et inauguré ; la création ou la continuation des routes, qui partent de Rome et vont de tous côtés, marquent la direction et le progrès de la conquête. L'histoire de la tribune est toute l'histoire de la liberté romaine ; d'abord voisine du Comitium patricien vers lequel les orateurs, même en parlant au forum plébéien, se tournaient toujours jusqu'à Caius Gracchus, elle fut transportée dans le bas forum par César, qui voulait en toute chose séparer Rome de son passé, et réduire la démocratie à elle-même pour en avoir meilleur marché. César mourut, mais, avant de mourir, il avait tué la liberté ; la tribune devait en suivre le sort, et comme elle expirer sur les marches du temple de César, symbole du despotisme divinisé.

Les lieux et les monuments peuvent donc raviver en nous le sentiment historique en l'éclairant ; ils sont donc tout ensemble la poésie et le commentaire de l'histoire.

Mais pour pouvoir en faire usage, il fallait les bien connaître et savoir où les trouver ; pour suivre d'un pas assuré l'histoire sur son terrain, il fallait que ce terrain fut solide ; pour l'éclaircir par les monuments, il fallait que la place de ces monuments fut fixée d'une manière certaine. Ici, avant d'arriver à mon sujet, j'ai rencontré sur ma route un travail préparatoire qui présentait de grandes difficultés ; car les dénominations des monuments leur ont été données longtemps au hasard, et souvent contre le témoignage exprès des auteurs qui en parlent. Comme ils disent que le temple de Jupiter Tonnant était sur le Capitole, on le plaçait au pied du Capitole ; comme ils nous apprennent que le temple de Vesta était voisin de l'extrémité du Forum, on le reconnaissait dans un édifice très-éloigné du Forum ; comme nous savons que l'on déterminait l'heure de midi en regardant le soleil du haut des marches de la Curie, on mettait la Curie au sud du Forum, de sorte qu'on eût tourné le dos au soleil pour le regarder. On voyait dans les trois colonnes d'un temple les restes de la Greco-stase, qui n'était point un temple, et le temple de la Paix dans les restes d'une basilique. On retrouvait le temple de Romulus et de Rémus et le cirque de Flore, qui n'ont jamais existé. Il a fallu, avant d'éta-

blir les rapports de l'histoire avec les monuments, commencer par les mettre ou les remettre à leur place. Les opinions des antiquaires sur ces problèmes topographiques que je devais résoudre avant de pouvoir commencer sérieusement mon histoire, les opinions des antiquaires ne manquaient pas, car sur presque tous les points il y en avait plusieurs. Il fallait choisir, il fallait se prononcer entre les savants italiens et les savants allemands. Celui-ci mettait le Forum dans un sens, celui-là dans un autre. Chacun, comme César, déplaçait la tribune à sa manière. Je croyais mettre la main sur le Capitole, mais le Capitole m'échappait; son rocher immobile (*immobile saxum*) était lui-même déplacé : le sol de mon histoire chancelait, se déroba sous mes pieds; j'ai dû prononcer sur tous ces débats, juger consciencieusement tous ces procès dont les dossiers étaient énormes, adoptant tantôt les conclusions d'une des parties, tantôt celles de l'autre; quelquefois, bien que rarement, j'ai dû les rejeter toutes et adopter une conclusion nouvelle. Dans mes décisions, je me suis toujours appuyé sur le texte de la loi, c'est-à-dire sur les passages des auteurs anciens qui ne permettaient aucun doute et sur la déposition des témoins, c'est-à-dire sur le témoignage des lieux

et de ce qui reste des monuments. Je ne dirai pas au lecteur par quelles anxiétés d'esprit j'ai passé avant d'arriver à une certitude à peu près complète sur toutes les questions importantes. Il m'a fallu, pour cela, plusieurs années d'une étude consciencieuse faite sur les lieux, et d'une confrontation vingt fois répétée de tous les textes qui les concernent. On en verra le résultat dans les trois plans de Rome ancienne, à trois époques différentes, qui accompagnent cet ouvrage¹. Je ne devais pas entrer dans la discussion de ces questions topographiques, car ce livre suppose leur solution, mais n'est point destiné à la fournir. Je n'ai pu cependant me dispenser, sur tous les points controversés, de donner en note les principaux motifs de ma décision. Ceux qui auront le tort de me croire sur parole, pourront se dispenser de lire ces notes ; je leur demanderai seulement de jeter de temps en temps un coup-d'œil sur mes plans, et de se mettre une fois pour toutes dans la tête la forme et la relation réciproque des collines de Rome.

¹ La forme des collines de Rome est donnée très-exactement dans ces plans, d'après l'excellente carte des environs de Rome, faite par les officiers d'état-major français. Rome se trouve sur cette carte, mais dans de très-petites dimensions ; M. Mojon, aide de camp du général de Goyon, a bien voulu, par amitié pour moi, la tracer sur une plus grande échelle.

Je suis parvenu, grâce à ce travail, à m'orienter dans la Rome ancienne à peu près comme dans une ville où j'aurais vécu. J'y ai vécu, pour ainsi dire, m'y promenant sans cesse en esprit, tandis que je parcourais la Rome actuelle, qui disparaissait devant moi pour me laisser voir à chaque pas un temple, un portique, une basilique, un palais; suivant une rue antique souvent indiquée encore aujourd'hui par une rue moderne; rencontrant Cicéron dans le *vicolo* qui conduisait de la voie sacrée à la maison de Clodius, son voisin et son ennemi, ou Horace, à l'endroit où il fut abordé par le fâcheux, tandis qu'il musait parmi les boutiques de la voie sacrée, endroit que je sais à très-peu de chose près, et d'où je me suis diverti plus d'une fois à l'accompagner, poursuivi de son fléau, au-delà du Tibre et jusqu'aux jardins de César. Je connais la demeure et, si j'osais dire, l'adresse de la plupart des hommes célèbres de la République et de l'Empire, — sans parler de celle des rois, — l'adresse de Valerius Publicola, de Manlius, de Scipion l'Africain, de Pompée, de Sylla, de Lucullus, de Crassus. Je pourrais, sans trop demander mon chemin, aller chercher Ennius dans sa pauvre maison de l'Aventin, où il vivait servi par une seule esclave, Térence, dans ses beaux jardins hors de la porte Ca-

pène; et, en revenant de chez Pline le jeune, établi en grand seigneur sur l'Esquilin, apercevoir le pauvre Martial gravissant la montée boueuse de la bruyante Subura, ou bien l'aller trouver chez lui, sur le Quirinal dans la petite rue étroite où il habitait un troisième étage.

Outre les lieux et les édifices publics ou privés, dont la position est connue, on trouve à Rome d'autres monuments qui nous rendent une autre portion de la vie antique : ce sont les statues qui remplissent les musées, les galeries, les villas. Elles nous offrent tous les types des personnages divins, et nous pouvons, grâce à eux, replacer dans chaque temple l'image de la divinité à laquelle il était consacré. Là, nous rencontrons aussi l'élite de la population romaine, les personnages les plus illustres sont représentés par leurs statues ou leurs bustes ; tous ces portraits des hommes et des femmes célèbres de Rome, en nous offrant la reproduction de leurs traits, nous donnent comme un équivalent de leurs personnes. Si nous avons besoin d'eux, ils viennent passer devant nous et introduire sur la scène du drame les acteurs. Au bout d'un certain nombre de visites dans les collections, tous sont devenus des connaissances ; on s'accoutume à vivre familièrement au milieu d'eux, et par la pen-

On les replace dans leur maison, comme les dieux dans leurs temples. A force de les voir et revoir, on se pénètre de leur caractère que leur physionomie révèle presque toujours et que leur fréquentation habituelle fait connaître à l'historien presque aussi bien que celui de ses contemporains. A force de les regarder, on finit par lire leur âme dans leurs traits.

Les œuvres de la sculpture rassemblées à Rome en plus grand nombre que partout ailleurs, complètent encore autrement la notion de son histoire, dont l'histoire de l'art fait partie.

En effet, on retrouve à Rome toutes les phases de l'art romain.

On peut le dire de l'architecture, puisqu'on y voit des monuments du temps des rois, du temps de la république et du temps de l'empire.

On peut le dire aussi de la sculpture. Toutes les époques de la sculpture romaine, qui fut d'abord étrusque, puis grecque, y sont représentées. On peut y suivre son origine, ses progrès, sa décadence, depuis la Louve de bronze jusqu'à la Vénus du Capitole, depuis la Vénus du Capitole jusqu'aux grossiers bas-reliefs, aux statues barbares de l'arc de Constantin, et dans cette série de portraits impériaux qui commence par l'admirable portrait du

jeune Octave pour finir par la tête informe du tyran Magnence.

On peut aussi, sans sortir de Rome, se faire une idée des principaux types de l'art grec et des plus célèbres ouvrages de Phidias, de Polyclète, de Myron, de Praxitèle, de Lysippe, dont on y rencontre des copies qui souvent sont elles-mêmes des chefs-d'œuvres. Cela est encore un retour vers la Rome ancienne, dans laquelle la conquête avait rassemblés ces chefs-d'œuvres. Leurs reproductions antiques décorent le Vatican, demeure des papes, comme ils décoraient le Palatin, demeure des empereurs, et l'on a une image, je crois, fort ressemblante de l'aspect qu'ils donnaient aux portiques, dans l'aspect que le goût de Winckelmann, homme accoutumé à la contemplation de la plus belle antiquité, a donné au portique élégant de la villa Albani.

Les villas modernes sont elles-mêmes une reproduction assez fidèle des villas de l'antiquité. Souvent elles sont situées au même endroit, comme à Rome la villa des Medicis, qui a succédé aux jardins de Lucullus ; la villa Massimi, aux jardins de Salluste, et la villa Pamphili, à ceux de Galba ; comme à Frascati, les villas charmantes semées sur les pentes de Tusculum, ainsi qu'au temps de Cicéron.

Depuis ce temps jusqu'à nos jours, les villas n'ont pas beaucoup changé. C'est le même mélange de statues, d'eaux et de verdure ; ce sont encore les arbres taillés en murailles vertes. Se promener dans une villa de Rome, c'est se promener dans l'antiquité.

Enfin, la portion vivante de Rome représente aussi à sa manière cette antiquité qu'on y trouve partout. Les temps et les gouvernements l'ont changée à bien des égards, mais le type physique est resté. Tout le monde a reconnu ici dans les rues le profil des consuls romains et des impératrices romaines. Dans les montagnes voisines, la ressemblance est plus frappante encore, et là surtout il s'y joint celle de telle ou telle partie du vêtement, ou de la chaussure, de tel usage, de tel jeu, de telle dévotion même. Je n'ai jamais négligé d'indiquer ces piquantes analogies, qui sont des réminiscences. Je n'ai point voulu par là confondre le paganisme avec le christianisme, ni les rapprocher ; mais montrer ce qui appartenait à mon sujet : l'antique paganisme romain vivant encore en partie dans la Rome moderne.

Armé de ce triple flambeau, guidé par l'étude des lieux, des monuments et des mœurs, je me suis enfoncé dans les ténèbres de l'antiquité ro-

maine. J'ai même osé remonter au delà de Romulus, et tenté de faire l'histoire du sol romain avant Rome.

Je crois être parvenu non-seulement à retrouver les traces des établissements antérieurs à celui de Romulus, mais à reconnaître l'étendue, à déterminer la place, à faire pour ainsi dire la carte topographique de ces établissements que fondèrent des Latins sur le Capitole, des Sicules sur le Palatin, des Ligures sur l'Esquilin, des Pélasges et des Sabins Aborigènes sur les huit collines qui devaient composer la Rome de l'histoire.

Et, parmi les monuments dont il reste des ruines, j'en ai trouvé qui, par leur première origine, bien éloignée de leur construction dernière, se rapportent à ce passé antéromain.

Les huit colonnes du temple de Saturne marquent la place où s'éleva l'autel de Saturne à l'époque du règne de ce dieu, c'est-à-dire à l'époque où la vie sédentaire du cultivateur remplaça dans le Latium la vie errante du chasseur.

Les trois colonnes du temple de Castor et Pollux se dressent dans un lieu consacré très-anciennement par le culte des Dioscures. Ce culte, aussi bien que celui de Pan, auquel fut voué primitivement l'autre Luperéal, de Déméter, de Vesta, de Vulcain,

dont les sanctuaires furent remplacés depuis par les temples de Cérès et de Vesta, par l'autel du Vulcanal, ce culte faisait partie de la religion de ces mystérieux Pélasges qui apparaissent dans un âge antérieur à la civilisation hellénique en Grèce et en Asie, qui n'ont laissé en Italie qu'une grande mémoire, des murs gigantesques, et quelques noms de lieux, entre autres celui de *Roma*.

Les environs du Palatin, où ont été ces sanctuaires, formaient le centre religieux de la Rome pélasgique, comme le Quirinal était le centre religieux de la Rome des Sabins primitifs ou Aborigènes; les Pélasges et les Sabins primitifs eurent une forteresse sur le Palatin et une autre sur le Janicule, comme la ville des Sicules et des Ligures avait occupé le Palatin et l'Esquilin, qui formaient alors sept collines et s'appelaient le Septimontium; comme le mont de Saturne, qui porta depuis le nom de Capitole, avait été habité par des Latins, et le fut plus tard, aussi bien que le Cælius, par des Étrusques.

Ainsi, à Rome, chaque colline a son histoire avant que l'histoire romaine ait commencé.

Cette résurrection de la Rome, ou plutôt des Romes primitives, rattachée à l'étude des localités

et à l'origine des monuments, donne aux souvenirs de la ville éternelle un âge de plus¹.

Je ne pouvais retrancher d'une histoire romaine à Rome cette préface, dans laquelle la considération des lieux joue un si grand rôle. Peut-être trouvera-t-on quelque attrait de découverte dans ces régions lointaines du passé sur lesquelles la tradition poétique a jeté son charme, et qui, par un usage, par un trait de mœurs qui subsistent, par une superstition encore vivante, viennent toucher au présent. Ceux qui, malgré mes efforts pour donner à un tel sujet l'intérêt de curiosité et d'imagination qu'il avait pour moi, s'effrayeraient de l'aborder, peuvent sauter par-dessus ces curieuses origines de Rome et ne commencer qu'à Romulus.

L'histoire des rois est aussi une histoire toute locale. La formation même de la société romaine et l'organisation politique du peuple romain se rattachent aux destinées des diverses collines. Romu-

¹ Souvent, pour retrouver la trace des antiques populations, je me suis servi de l'indication que me donnait de l'existence d'un vieux culte un temple dont la dédicace était plus nouvelle, parce que les auteurs offrent beaucoup d'exemples d'édifices qu'on dit construits quand ils ne sont que *rebditis*, et qu'on dédie à une divinité à laquelle ils étaient antérieurement consacrés. Cette remarque a été faite par Becker.

lus, et par conséquent les Romains, ne possèdent que le Palatin; les Sabins règnent sur tout le reste. De là l'inégalité nécessaire et réelle, bien que méconnue, de la race latine et de la race sabine; de là trois rois sabins après Romulus; de là la part beaucoup plus considérable qu'on ne l'a cru jusqu'ici des Sabins dans la religion, la constitution, la population même de Rome.

A Rome, presque tous les grands cultes sont sabins; le patriciat, impossible parmi les bandits du Palatin, est sabin; la plupart des grandes familles sont sabines. Parmi tous les hommes célèbres de la république, un seul peut-être est d'extraction latine, César.

Le Palatin, la seule colline originairement romaine de Rome et une des plus petites, est flanqué de deux collines beaucoup plus étendues, le Cælius et l'Aventin.

Ces deux collines ne tardent pas à devenir latines comme lui, après que Tullus Hostilius a transporté sur le Cælius les Albains, parmi lesquels sont les Jules, et qu'Ancus Martius a établi sur l'Aventin les populations de plusieurs villes du Latium.

Ces populations vaincues, et pour cette raison ne jouissant pas de l'égalité politique, sont les plé-

béiens primitifs, comme l'a vu Niebuhr : le Cælius et l'Aventin sont leur berceau.

Les Romains, qui ont été refoulés sur le Palatin, mais qui n'ont pas été vaincus; les Romains, jusque-là dépendants des Sabins, s'appuient désormais sur des populations latines comme eux et auxquelles ils donnent leur nom. Le Palatin s'appuie sur ses deux voisins, le Cælius et l'Aventin.

En regard des cinq collines sabines : le Quirinal et le Capitole, unis alors par une langue de terre qui n'a disparu qu'au temps de Trajan, le Viminal, qui est peu de chose, l'Esquilin et le Janicule, sont trois collines latines : le Palatin, le Cælius et l'Aventin, ces deux dernières, l'Aventin surtout, fort considérables.

Ces trois collines sont plébéiennes, puisqu'elles sont latines. Le Palatin, pour la raison que je viens de dire, bien que la plus petite, est la principale des trois.

Mais voilà qu'aux rois sabins succèdent des rois étrusques. Le nouveau Capitole étrusque détrône le vieux Capitole sabin du Quirinal.

Que feront les rois étrusques? Ils feront ce qu'ont fait les anciens rois de France quand ils émancipaient les communes pour résister aux seigneurs, ce qu'ont fait les barons d'Angleterre

quand ils se mirent à la tête des communes pour lutter contre les rois.

Ils chercheront, contre ce qui est fort et qu'ils craignent, un appui dans ce qui est faible et qu'ils ne craignent point.

Ils chercheront un appui dans la plebs latine contre l'aristocratie sabine. Le Capitole étrusque fraternisera avec le Palatin romain, la royauté étrusque avec les plébéciens de l'Aventin et du Cælius.

Sous le premier Tarquin, les tentatives de fusion entre les deux races échoueront en partie contre les résistances sabinnes.

Mais le second roi étrusque, Mastarna, ce *condottiere* qui a porté le nom de Servius Tullius, accomplira cette fusion par la substitution des tribus locales aux tribus nationales, par sa constitution à la grecque, fondée sur le principe du cens, dans laquelle les distinctions de race et de naissance sont effacées, et l'unique mesure des droits politiques est la propriété.

Chose bien remarquable, le même roi qui fonde l'unité politique de Rome crée son unité matérielle en renfermant les huit collines dans une seule enceinte.

Tarquin le Superbe voudra détruire l'œuvre de Servius, et il périra.

Tel est le rôle politique de la royauté étrusque.

C'est aussi un rôle civilisateur. Les Étrusques étaient beaucoup plus civilisés que les Sabins et les Latins.

On le voit par les grands monuments qu'ils élevèrent : le temple de Jupiter et le cirque. Ils entourent le Forum de portiques, construisent ce vaste système d'égouts dont il subsiste un si imposant débris, l'extrémité de la *Cloaca Maxima*.

Tarquin le Superbe décime l'aristocratie sabine et écrase les plébéiens latins de travaux intolérables. Patriciens et plébéiens, Sabins et Latins, s'unissent contre lui. Sa chute, opérée en commun, scelle l'union et consomme la fusion des deux races.

Tels sont, brièvement indiqués, les résultats auxquels m'a conduit l'étude des faits, contrôlée par l'observation des lieux.

Je dois dire que ce contrôle a été favorable à la vérité de l'histoire primitive de Rome. Pour moi, cette histoire, qu'aujourd'hui quelques-uns rejettent absolument, bien que remplie d'inexactitudes et de lacunes, est vraie dans son ensemble.

Il n'a pas fallu un grand effort d'esprit pour s'apercevoir que beaucoup de choses dans cette

histoire étaient impossibles et absurdes; on n'avait pas attendu pour cela Niebuhr, dont la gloire n'est point, comme on le dit souvent, d'avoir rejeté ce que d'autres avaient rejeté avant lui : sa gloire est d'avoir cherché, avec l'admirable sagacité dont il était doué, à reconstituer l'organisation politique de Rome à cette époque dont il semblait parfois ne vouloir rien connaître, tentative dans laquelle il a échoué souvent et quelquefois a merveilleusement réussi.

Mais ne pas tout croire, est-ce une raison de tout nier? Qui donne le droit de repousser les témoignages que nous a transmis l'antiquité et auxquels l'antiquité a ajouté foi? Pourquoi tout serait-il faux dans les origines de Rome, même dans ce que nous apprennent sur les populations qui ont précédé Romulus, les traditions recueillies par Caton, Varron, Verrius Flaccus, pourvu que nous apportions dans la discussion une critique prudente qui, j'en conviens, leur a souvent manqué? Quel intérêt avaient-ils à faire figurer dans les antécédents de Rome des peuples obscurs comme les Sicules, les Ligures, les Aborigènes, des peuples, de leur temps, étrangers à l'Italie comme les Pélasges, s'il ne leur était arrivé, par des voies que nous ignorons, quelque

débris plus ou moins altéré de vieux souvenirs?

Ces témoignages ont pris pour moi une grande valeur quand je les ai trouvés conformes à l'état ancien des lieux, rappelé lui-même par d'antiques solennités religieuses, comme la fête du Septimontium, rapportée à sept collines qui ne sont pas les sept ou plutôt les huit collines de l'histoire; comme les sacrifices dans les chapelles des Argéens, attachés à des sommets depuis lors abaissés ou disparus.

Des monuments même restent de cet âge primordial. La venue des Pélasges est confirmée par les murs pélasgiques découverts en Italie et tout près de Rome, confirmation d'autant plus frappante, que les auteurs qui racontent les migrations des Pélasges n'ont pas connu ou n'ont pas remarqué l'existence de ces murs et leur ressemblance avec ceux de l'Asie et de la Grèce.

Je dirai la même chose de tout ce qui, dans l'histoire de Romulus, n'appartient pas au merveilleux. Pourquoi les Romains auraient-ils imaginé pour leur ville une origine, si vraisemblable du reste, mais si peu glorieuse, en supposant qu'elle avait été d'abord un asile de brigands et de réfugiés? Quand on se fabrique une généalogie, ce n'est pas

ainsi qu'on procède, et je crois aux parchemins des familles féodales dont les aïeux ont détroussé sur la grande route ou ont été pendus.

Ici encore la tradition est confirmée par un aspect des lieux qui n'existait plus à l'époque où on l'aurait inventée, et qui lui donne une date plus ancienne et une certaine authenticité. A cette époque, la vallée entre le Palatin et le Quirinal avait été desséchée par les Tarquins; les eaux ne venaient plus noyer le pied du Palatin; on n'eût pas fait apporter par les eaux les enfants exposés, jusqu'à l'autre Lupercal.

Ce que la tradition nous apprend de la demeure des différents rois, et que la postérité n'avait nul intérêt à supposer gratuitement, me paraît devoir être pris en considération; car toutes ces demeures sont dans un rapport très-frappant avec le rôle attribué à ces rois, avec leur provenance réelle, même quand cette provenance, que l'induction découvre, n'a pas été connue de l'antiquité.

Enfin presque tout dans la tradition primitive de Rome a un caractère indigène. C'est évidemment une tradition native qui appartient à la race, parce qu'elle tient au sol. N'y voir, comme l'a fait par exemple M. Schlegel, que des fables grecques importées, c'est en méconnaître la nature.

Je croirai cela quand je croirai qu'on a apporté l'Illissus à Rome et qu'il s'est appelé le Tibre.

Le grand argument que font valoir ceux qui n'admettent rien de l'histoire de Rome sous les rois, c'est qu'il n'y avait pas d'historiens à cette époque. Cela est certain, et Beaufort ne les a pas attendus pour établir que, jusqu'à la seconde guerre punique, Rome n'a point eu d'historiens véritables. S'ensuit-il donc qu'on ne sache absolument rien de l'histoire romaine avant Annibal?

C'est le cas de dire que qui veut trop prouver ne prouve rien; car, si la conclusion qu'on tire de l'absence incontestable d'historiens proprement dits à Rome avant le sixième siècle est rigoureuse, ce n'est pas seulement l'époque des rois qu'il faut supprimer, mais trois siècles à peu près de la république.

Il faut nier Brutus, dont la statue était au Capitole, et dont le buste, qui paraît si ressemblant, y est encore; Coriolan, quand le temple de la Fortune des femmes, situé à quatre milles de Rome, marquait l'endroit où des femmes l'avaient arrêté; Spurius Cassius, dont la maison rasée fut remplacée par le temple de Tellus, dans lequel le sénat s'assembla après la mort de César; Spurius Mælius, dont la maison, également rasée, avait

laissé son nom à un lieu appelé *Æquimælium*; les Fabius, dont le départ funeste avait légué au chemin qui aboutissait à la porte Carmentale un tel renom de malheur, qu'au temps d'Ovide on évitait d'y passer; Virginie, tuée par son père avec un couteau de boucher pris dans une des boutiques neuves, au nord du Forum, auprès du temple de Vénus Cloacine, dans un lieu qu'on indiquait encore avec précision au temps de Tite Live; il faut nier la prise de Rome par les Gaulois et la rançon payée par les Romains, rançon dont ils ont cherché à sauver la honte, mais dont ils n'étaient pas intéressés à imaginer le mensonge; il faut supprimer l'aqueduc d'Appius et la voie Appienne, aussi bien que la prison d'Ancus et l'égout de Tarquin; on ne doit pas plus croire à Pyrrhus qu'à Romulus.

Le bon sens se révolte contre cette radiation téméraire de cinq siècles de l'histoire romaine admis par les Romains, et, dans leur ensemble, par les plus savants hommes et les plus grands génies des temps modernes; il se révolte surtout quand on lit ces choses non dans le cabinet d'un savant allemand ou d'un homme d'État d'Angleterre, si distingués qu'ils soient, mais à Rome, en présence des lieux dont la configuration ancienne est toujours parfaitement d'accord avec le récit des his-

toriens; en présence des monuments dont les débris sont également d'accord avec ces récits, récits qui peuvent être aussi incomplets, mais ne sont pas plus imaginaires que les ruines, et que la crédulité des âges n'a pas davantage construits.

C'est que l'histoire n'est pas seulement dans les historiens; c'est que si, avant le sixième siècle, Rome n'a pas eu d'histoire proprement dite, elle a eu la tradition orale, les documents publics et privés; elle a eu des récits traditionnels et des chants historiques, les traités et les actes publics, les annales des pontifes, les éloges des morts et les mémoires des familles. L'histoire n'existait pas, mais on possédait les sources de l'histoire.

La tradition orale mérite une certaine confiance; si en se transmettant elle s'altère, elle conserve souvent avec une ténacité incroyable des portions de vérité. Trop facilement admise au dix-septième siècle et trop légèrement rejetée au dix-huitième, elle est pour l'impartialité du dix-neuvième l'objet, non d'une crédulité aveugle, mais d'une critique sérieuse. Cette critique distingue avec soin la tradition naïve, sincère, instructive par là même dans ses involontaires erreurs, et la fiction qui invente ou falsifie sciemment. La tradition orale a, sous son nom germanique de *Saga* (ce

qu'on dit), mais dans ce siècle une importance véritable; elle est venue se placer entre les chants populaires, qui sont la *Saga* chantée, et l'histoire véritable, qui commence toujours par elle. Les *Sagas* scandinaves, transmises de bouche en bouche, ont fourni beaucoup d'éléments à l'ancienne histoire du Nord. De véritables *Sagas* recueillies par Hérodote, qui s'exprime souvent ainsi : On dit, on rapporte...., traitées d'abord de contes en l'air, ont été reconnues pour vraies. La *Saga* ou récit traditionnel tient une grande place dans la première période de l'histoire romaine; je l'ai acceptée avec réserve, et sauf à la vérifier, mais sans trop de défiance, quand elle était vraisemblable, quand elle s'accordait avec l'état ancien de la société ou des lieux, quand elle était attestée par l'existence d'un monument, la durée d'un culte, quelquefois la persistance d'un nom.

On peut dire des chants primitifs ce que j'ai dit du récit traditionnel. Ils contiennent toujours une portion de vérité, quoique peut-être moins grande, car l'imagination y a plus de part. Mais dans ces chants-là l'imagination n'invente pas l'ensemble des faits comme il arrive dans les poésies artificielles des âges avancés. Le poète raconte ce qu'il a vu ou entendu à des contemporains qui le savent comme lui

et ne goûteraient point une pure fiction. Il chante pour tous, et il est la voix de tous ; la muse primitive est fille de Mnémosyne, la Mémoire ; le poète est le gardien du passé, dont ses chants sont l'écho.

De tels chants ont existé à Rome, Caton nous l'atteste. Ils n'ont jamais été rassemblés en un corps d'épopée, ils sont toujours restés détachés comme les ballades héroïques de la Scandinavie et de l'Espagne ; ils ont été jusqu'à la fin ce que furent dans l'origine les chants isolés qui ont servi à former l'Iliade et les Niebelungen ; s'ils ont passé dans les annales romaines encore à leur état primitif, avant d'avoir été remaniés et fondus par un poète épique, leur valeur n'en est que plus grande.

Les familles avaient aussi leurs traditions particulières, qu'elles conservaient avec soin, aussi bien que leurs *arbres généalogiques*, les images de leurs ancêtres et les inscriptions qui les accompagnaient. Ces traditions se perpétuaient par les oraisons funèbres dans lesquelles les familles célébraient la gloire des défunts illustres, comme le montre l'exemple de César, qui, prononçant l'éloge de sa tante Marcia, avait soin de rappeler qu'elle descendait du roi Ancus et que

les Jules venaient en droite ligne de Vénus. On voit que tout n'était pas authentique dans ces généalogies, et Cicéron remarque que la vanité des familles a beaucoup corrompu l'histoire. Cela ne prouve point que les éloges funèbres ne l'aient pas servie. Bien que Bossuet ait trop célébré les vertus de la princesse palatine, ses oraisons funèbres seraient des documents précieux à défaut d'une histoire du siècle de Louis XIV, et l'éloge du grand Condé ne renseignerait pas trop mal sur Rocroy.

La vanité des familles romaines a dû aussi falsifier quelques détails des événements racontés dans leurs *Mémoires*. Mais la falsification de faits très-connus ne pouvait être bien grande et n'empêche pas que les *Mémoires* aient dû contenir beaucoup de ces traits caractéristiques d'un homme et d'un temps, qui ont permis aux anciens annalistes et par suite à Tite Live, à Denys d'Halicarnasse, à Plutarque, venus après eux, de peindre les personnages et de retracer les faits historiques avec cette vivacité, et, si je puis dire ainsi, cette individualité qui à elle seule éloigne l'idée d'une histoire imaginaire, car l'imagination livrée à elle-même est toujours vague et abstraite, la réalité seule est précise et vivante

Comme l'a si bien dit Boileau :

Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant,
Mais la nature est vraie et d'abord on la sent.

La fausseté partielle des récits conservés dans les familles n'ôte donc point à ces récits, pris en masse, leur valeur historique. Les jugements quelquefois follement injustes de Saint-Simon n'altèrent pas la véracité générale de ses mémoires. On a fait une thèse pour relever les inexactitudes de César dans ses Commentaires : quand la thèse aurait raison sur tous les points, il ne faudrait pas pour cela brûler les Commentaires, et on aurait toujours beaucoup à y apprendre.

Enfin il y eut, dès l'origine, à Rome, sinon une histoire officielle, du moins des annales officielles rédigées par le grand prêtre, où furent consignés tous les événements qui, par un côté ou un autre, tenaient à la religion, — et à Rome presque tout tenait à la religion : — l'érection des temples, l'introduction des nouveaux cultes, les prodiges, qui étaient souvent des événements naturels, comme un hiver rigoureux, une maladie contagieuse, une famine, enfin des faits dans lesquels nous ne verrions rien de religieux : la cherté

du blé. D'autres recueils officiels¹ contenaient la suite des magistratures et par là les éléments d'une chronologie. A leur tête il faut citer les fastes consulaires et triomphaux, dont une grande partie a été retrouvée gravée sur des tables de marbre qu'on peut voir au Capitole; dans les fastes triomphaux sont indiqués les noms des peuples que le triomphateur a vaincus : véritables annales de la conquête romaine ! Joignez à cela les lois et les traités gravés sur le bronze et conservés dans les temples, dont plusieurs sont cités comme remontant au temps des rois, et encore existant sous l'empire, ce qui prouve qu'ils ne périrent pas tous dans l'incendie de Rome par les Gaulois, lequel n'atteignit point le Capitole, où un certain nombre de ces monuments furent toujours déposés, et vous comprendrez comment la vérité historique a pu se trouver dans les annalistes qui ont puisé à toutes ces sources et dans les écrivains qui ont écrit d'après les annalistes, comme Tite Live et Denys d'Halicarnasse.

J'ai donc eu le droit de faire entrer dans mon histoire les cinq premiers siècles de Rome, et il aurait été cruel pour moi d'y renoncer, car durant ces

¹ *Libri Histoi, Livre des magistrats, table des censeurs.*

siècles l'histoire romaine m'appartenait tout entière; sous les rois elle n'a jamais dépassé beaucoup l'horizon que la vue embrasse du haut du Capitole, et ne l'a guère dépassé non plus pendant le premier âge de la république. J'ai donc pu, souvent par ma fenêtre, suivre le peuple romain dans sa vie orageuse du Forum, du Comitium, de la curie, du champ de Mars, que j'avais sous les yeux, et dans ses guerres et ses conquêtes, dont mon regard embrassait presque toujours le théâtre; mais maintenant ce théâtre en s'agrandissant s'éloigne et va m'échapper. A partir du sixième siècle, l'histoire romaine quitte Rome et ses environs; elle va dans l'Italie centrale et méridionale, en Macédoine, en Grèce, en Orient; je ne puis l'y suivre, car elle n'est plus à Rome.

Cependant elle revient aussi quelquefois m'y chercher : Annibal apparaît sous les murs. Scipion, accusé dans le Forum, monte au Capitole; si je ne trouve pas à Rome son tombeau, j'y trouve la sépulture de sa famille, sa maison et son image.

Et puis même ces guerres lointaines ne seront pas entièrement étrangères à notre récit, car elles auront un contre-coup à Rome. Le Forum s'émeut de ce qui se passe au bout du monde; un temple s'élève pour chaque triomphe; les triomphes eux-

mêmes viendront nous apporter un reflet magnifique des conquêtes les plus lointaines du peuple romain. Sans sortir de Rome, nous assisterons à l'effet qu'y produiront les défaites et les victoires, au désespoir dompté par le courage après la bataille de Cannes, à l'enthousiasme populaire qui accueillera le vainqueur d'Asdrubal. Nous apprendrons l'histoire militaire de ces temps comme un citoyen qui serait demeuré dans Rome l'aurait apprise.

Mais tandis que les guerres glorieuses se poursuivent au loin, les dissensions civiles ne nous rendront que trop l'histoire, l'histoire véritable du dernier siècle de la république, l'histoire des dissensions fatales et de la corruption toujours croissante qui ont amené sa fin.

La scène de ces dissensions est à Rome. C'est sur le Capitole au pied du temple de la Bonne Foi, que les patriciens inaugurent l'assassinat politique en égorgeant Tibérius Gracchus. Son frère Caius se réfugia vainement sur le mont Aventin, cette forteresse plébéienne où un de ses ancêtres avait élevé un temple à la liberté et d'où il fut contraint de fuir pour aller tomber au delà du Tibre, dans un bois sacré, comme il en était digne, disait Cornélie avec orgueil.

C'est à Rome que les deux terribles représentants de l'aristocratie et de la démocratie, Sylla et Marius, se livrent, sur le mont Esquilin, un combat dans lequel Marius est vaincu en présence du trophée élevé à sa victoire sur les Cimbres. Nous n'avons pas à suivre Marius dans le marais de Minturnes et sur les ruines de Carthage, mais nous le voyons arriver sur le mont Janicule, furieux de ce qu'il a souffert. Rome, pendant qu'il y séjourne, est noyée dans le sang. Sylla revient à son tour, il écrase à la porte Colline l'armée de l'Italie soulevée contre la tyrannie de Rome, et qui venait, comme elle disait, étouffer la louve dans son marais. Quatre mille prisonniers sont égorgés dans la villa Publica ; les proscriptions commencent ; le bassin de Servilius, à l'entrée du Forum, est hérissé de têtes coupées.

Tel est l'aspect que Rome a pris pendant les proscriptions. Quand Sylla est allé dans son grand tombeau du champ de Mars attendre César et Auguste, ses voisins de sépulture et ses successeurs à la toute-puissance, qu'il a eu l'audace de déposer, la vie publique reparait ; le Forum, muet et sanglant sous Sylla, appartient de nouveau à la parole, ou au moins la parole le dispute à la violence. C'est le dernier âge de la république, c'est l'époque

de César et de Pompée, de Caton et de Cicéron, époque d'un intérêt incomparable, où la liberté qui va périr enfante encore de grandes luttes, de grands caractères, de grands hommes; époque dont j'ai cherché ailleurs (*César, scènes historiques.*) à mettre en relief, mieux que je ne pouvais le faire en passant dans cette histoire, le mouvement et la vie.

La république meurt chez elle et sa brillante agonie se passe à Rome. Ici tous les intérêts que peut présenter le point de vue historique propre à ce livre se trouvent réunis.

Les lieux des événements ne sont jamais ignorés, et les personnages de ce temps ne sauraient faire un pas sans qu'il nous soit possible de les suivre; nous pouvons les surprendre à domicile, car la demeure de presque tous nous est connue et le choix de ces demeures n'est pas chose indifférente. César, descendant des Jules et de Vénus, le plus grand seigneur de Rome, ayant compris très-jeune que la démocratie, quand elle n'est pas fière, était l'alliée naturelle de la tyrannie, a jeté les yeux sur elle pour en faire son instrument, et il est allé se loger dans le quartier populaire de la Subura. Pompée, grand général, mais, dans la vie civile, très-vain et un peu niais, Pompée, d'extraction médiocre et chef parvenu de l'aristocratie, s'est bien gardé d'en faire

autant ; il habite le quartier élégant des Carines. Il me semble que cette affaire de logement peut à elle seule faire juger les deux hommes.

Les monuments jouent un rôle important dans la lutte des ambitions qui se disputent la république. Pompée élève son théâtre¹, premier grand édifice public offert par un particulier aux plaisirs du peuple. A cette captation magnifique, César répond en ouvrant son forum. Il oppose le forum de César à celui du peuple romain. Pompée, toujours vaniteux, avait élevé au sommet des gradins de son théâtre un temple à Vénus victorieuse, car il pensait sans cesse à ses victoires, si complaisamment énumérées dans une inscription placée par lui dans son temple de Minerve, celui auquel l'église de la *Minerve* doit son nom. César, toujours habile, mit dans son forum le temple de Vénus genitrix, de Vénus mère, ce qui semblait plus modeste et était plus superbe, car cette Vénus était la mère d'Énée, et, ce qu'il rappelait indirectement, l'aïeule de César.

¹ Ce théâtre, placé dans le char. p de Mars, à l'est des monuments antérieurement construits, achève de dessiner le sens du mouvement monumental accompli pendant le sixième et le septième siècles, aux environs du cirque Flaminien ; le théâtre de Pompée était à l'extrémité de ce quartier de temples et de portiques. Les monuments d'Agrippa vinrent ensuite et se placèrent dans l'espace qui restait libre au nord.

Le forum de César est la seule œuvre monumentale qu'il ait eu le temps d'exécuter, la seule par conséquent dont on puisse espérer de trouver des restes. Mais d'autres monuments ne sont que des pensées de César réalisées après lui. Il faut lui rendre non-seulement la curie et la basilique Juliennes, qui portèrent du moins son nom, mais le grand temple de Mars, qu'il voulait élever et qui fut le temple de Mars vengeur; son théâtre, qui fut le théâtre de Marcellus; le Colisée même, dont il avait conçu le projet, projet qui ne fut mis à exécution que sous les Flaviens. L'aspect du Tibre au-dessus de Rome rappelle que César voulait changer son cours, et, le portant à droite, gagner ainsi l'espace d'un champ de Mars nouveau, pour pouvoir construire dans l'ancien une Rome nouvelle.

A côté de ces marques de sa grandeur, on trouve aussi dans les monuments de Rome des souvenirs moins beaux pour lui. La basilique Æmilia fut bâtie par Æmilius Paullus avec les millions de César, qui l'avait acheté, comme il avait acheté Curion, auteur du fameux théâtre mobile. La première basilique avait été bâtie par Caton l'Ancien; on avait passé de Caton à Æmilius Paullus et à Curion.

Enfin huit colonnes du temple de Saturne, de ce vieux temple de l'âge d'or, sont encore debout pour rappeler le vol avec effraction au moyen duquel César mit la main sur le trésor public. De ces deux monuments, l'un est le fruit de ses corruptions, l'autre le témoin de ses violences.

Tout le drame de sa mort est écrit, pour ainsi dire, sur le sol de Rome.

César a été mis à mort dans la curie de Pompée, qui tenait à son théâtre. Le corps de César a été brûlé au pied des rostrs qu'il avait transportés vers l'extrémité orientale du Forum, non loin de la Regia, sa seconde demeure, et près desquels un temple lui fut érigé après sa mort.

Le Forum, à cette époque, a repris l'importance qu'il avait eue autrefois; elle allait disparaître avec la liberté.

Mais alors l'histoire du temps y est presque tout entière. Pompée y vient intimider Cicéron plaidant pour Milon. Il y paraît dans la tribune à côté de César pour appuyer ses lois démagogiques, avec une candeur de mauvais citoyen dont Caton lui annonce en vain les suites pour lui-même. Caton y lutte énergiquement contre la multitude gagnée à César; il y est traîné des rostrs jusqu'à l'arc de Fabius; le corps du factieux Clodius y est brûlé, et

INTRODUCTION.

221

une partie des édifices du Forum est incendiée à cette occasion; Cicéron y est tour à tour applaudi et insulté. A l'ancienne tribune de la république il prononça le plus grand nombre de ses discours; à la nouvelle tribune, devant le temple de César, il prononça ses véhémentes philippiques contre Antoine. Antoine y répondit en faisant placer la tête coupée du grand orateur dans cette même tribune.

L'empire, dont César fut le véritable fondateur, l'empire approche, et on le sent venir. Le théâtre de Pompée voit des combats et des exhibitions d'animaux étrangers, comme en verra le Colisée; la statue de Pompée, si c'est bien la sienne, en style héroïque et portant un globe dans sa main, semble une statue d'empereur; l'existence des citoyens opulents s'entoure d'un luxe qui est loin de l'austérité républicaine; l'usage du marbre s'introduit dans la décoration de leurs maisons; les jardins de Lucullus, de Crassus, de Salluste, sont déjà de l'époque qui va suivre, à tel point que tous trois ont pu devenir des jardins impériaux. Demain, le portique de Métellus sera le portique d'Octavie. Ainsi, en étudiant les monuments de Rome, on passa de la république à l'empire comme les Romains y passèrent eux-mêmes, sans s'en apercevoir.

Cette transition s'opéra facilement, grâce à la lassitude universelle et à l'hypocrisie consommée d'Auguste.

Mon jugement sur Auguste est celui de Machiavel, de Montesquieu, de Voltaire, de Gibbon ; mais le préjugé des collèges est contre moi.

Il s'est établi aussi depuis quelque temps une mode de réhabiliter l'empire romain, car il avait besoin de réhabilitation. Je me suis permis de ne pas tenir compte de ce paradoxe ; j'en suis resté à l'opinion commune, voilà ma hardiesse ; on avait mis le cœur à droite, je l'ai remis à gauche : ce n'est pas ma faute s'il ne convient point à tout le monde qu'il soit à sa place.

L'apologie de l'empire romain serait-elle dictée par une préférence universelle pour l'empire, alors elle serait, selon moi, bien maladroite ; car plus on admirerait ailleurs cette forme de gouvernement, plus on devrait, ce me semble, défendre tout autre empire de ressembler à celui-là.

C'est l'aveuglement des partis de prendre, pour la cause qu'ils ont embrassée, la responsabilité d'iniquités dont il vaudrait mieux la dire innocente. C'est ainsi que certains catholiques revendiquent la Saint-Barthélemy et certains républicains la Terreur. Il me semble que si quelqu'un devait mani-

fester hautement l'horreur de la Saint-Barthélemy, ce sont les catholiques; que si quelqu'un devait flétrir avec violence les crimes de la Terreur, ce sont les républicains. Pour moi, c'est parce que je suis libéral que je déteste le mal fait au nom de la liberté; c'est parce que je suis de la démocratie que je me sens particulièrement indigné contre les égarements ou les abaissements de la démocratie.

Quant à Auguste, nous avons, pour le juger, Tacite, Suétone et Plutarque. Si ces auteurs nous faisaient défaut, nous aurions ses monuments et ses portraits.

Ce qui nous reste de ses monuments est caractéristique. Le théâtre de Marcellus, l'entrée du portique d'Octavie, les trois colonnes du temple de Mars vengeur, montrent qu'une transition s'accomplit dans l'art romain, comme dans la société romaine; le premier de ces monuments retient encore la simplicité toute grecque de l'architecture républicaine; les deux autres, et surtout le troisième, inaugurent la magnificence vraiment romaine de l'ère impériale. Mais il en est un plus significatif encore : c'est le mur d'enceinte du forum d'Auguste; ce mur est une *illustration* d'un passage de Suétone. Suétone nous apprend qu'Auguste, ne voulant point user du droit d'expropriation forcée

contre des particuliers qui ne se souciaient pas de vendre leur terrain, aima mieux donner une forme irrégulière à son forum. Le mur de ce forum existe encore, et il se détourne en effet, témoignant d'un de ces ménagements dont usait Auguste pour masquer son usurpation de tous les droits. Il est curieux de trouver là un produit et une image de la politique d'Auguste, oblique aussi et biaisant toujours, comme la muraille de son forum.

La politique d'Auguste paraît encore dans le soin de donner le nom des membres de sa famille, de Livie, sa femme, d'Octavie, sa sœur, de Lucius et Caius, ses petits-fils, aux édifices construits par lui, pour attacher la reconnaissance des Romains à la dynastie qu'il espérait, mais qu'il ne put fonder.

Elle paraît surtout dans le soin qu'il eut constamment de continuer les plans de César, d'achever sa basilique et sa curie, de dédier à la vengeance tirée de ses meurtriers le temple de Mars qu'il avait projeté et qu'Auguste consacra à Mars vengeur, de placer son propre forum auprès du forum de César, s'efforçant toujours de s'accoler à cette grande mémoire.

Auguste, qui avait été cruel quand la cruauté lui avait été utile, cessa de l'être dès qu'elle ne lui servit plus à rien, et l'univers oublia qu'il l'avait été.

L'histoire semble parfois l'oublier aussi ; mais on est forcé de se le rappeler en présence de ses portraits, dans lesquels, quand la flatterie ne les a pas trop idéalisés, on retrouve toujours un air méchant et faux : l'air méchant d'Octave, l'air faux d'Auguste.

Des nombreux édifices d'Agrippa, le plus célèbre et le seul conservé est le Panthéon, dédié à Auguste par une adulation dont son affectation de modestie repoussa l'hommage excessif. La rude expression du visage d'Agrippa étonne chez ce serviteur éminent d'Auguste, qui eut toujours tant de soin de lui complaire en s'effaçant devant lui ; mais peut-être cet air était-il pris à dessein et ne fut-il qu'une habileté de plus.

A Rome, le despotisme porta rapidement ses fruits naturels. Après Auguste vint Tibère, après Tibère, Caligula.

Tibère continua Auguste. Ce fut la même politique avec un caractère plus sombre, et cette différence qu'Auguste fut cruel au commencement et Tibère à la fin. Auguste, qui affectait pour sa demeure comme pour ses vêtements, la modestie et la simplicité, était allé habiter, dans une partie assez retirée du Palatin, la maison de l'orateur Hortensius. Tibère se logea tout près, plus à l'ouest. On ne parle pas de la magnificence de cette demeure,

et je doute qu'elle ait été grande. Tibère vécut loin de Rome, d'où sa figure est absente. Il y bâtit peu. Le camp des prétoriens, dont l'enceinte et les baraques subsistent, fut construit par Séjan dans l'absence de Tibère et peut-être contre lui.

Après le despotisme prudent d'Auguste et de Tibère vient le despotisme désordonné de Caligula. Ses traits sont beaux, mais sa physionomie dure et cruelle. Il jette un regard farouche sur le monde. Le coin nord-ouest du Palatin, où étaient les maisons des principaux citoyens, à la fin de la république, fut envahi par le palais de Caligula. Le pouvoir absolu, qui s'était déguisé jusque-là, se montrait maintenant la face découverte; de là un pont insensé, jeté obliquement sur le Forum, fut rejoindre le Capitole, pour que le dieu Caligula pût aller commodément converser avec son collègue Jupiter; ce pont touchait le temple de Castor et Pollux, entre les images desquels l'empereur fou allait fraternellement s'asseoir.

- Claude, homme bizarre, humain et cruel tour à tour, éloquent et stupide, qui savait à fond l'histoire étrusque et ne savait pas ce que faisait Messaline; qui se plaisait au spectacle de la torture et abolit les sacrifices humains en Gaule; qui s'emportait contre les gladiateurs lorsqu'ils refusaient de

INTRODUCTION.

mourir, et le premier fit une loi pour protéger les esclaves contre leurs maîtres ; Claude passe tout simplement pour un imbécile. Il est impossible d'être de cet avis en voyant sa figure, qui ne manque ni d'élévation, ni d'intelligence. L'abjection où l'on maintint sa jeunesse déprava une nature grossière, mais douée à certains égards. Quelques-uns de ses bustes expriment une profonde tristesse, comme s'il sentait douloureusement sa dégradation. Ces bustes m'ont forcé de faire une étude nouvelle sur cet homme singulier.

Les travaux utiles accomplis par Claude m'avertissaient aussi, malgré ses *absences*, de ne pas le prendre pour un idiot ; car un idiot eût été l'auteur des deux plus grands ouvrages de l'empire : le port d'Ostie et l'émissaire du lac Fucin, que l'on travaille aujourd'hui à rétablir.

Le jardin des Passionnistes sur le Cælius, d'où l'on a une si admirable vue, est planté sur l'emplacement d'un temple élevé à Claude par Agrippine. Ce temple était plus vaste qu'aucun de ceux qu'on avait élevés jusqu'alors. Ce n'était pas, de la part d'Agrippine, faire trop pour un mari qu'elle avait *fait dieu*.

En ce qui concerne Claude, l'histoire monumentale rectifie ou du moins complète l'histoire écrite ;

INTRODUCTION.

quant à Néron, ces deux histoires se confirment l'une l'autre admirablement : ses portraits ressemblent à son caractère, dont le fond était la vanité d'un artiste manqué. Ces portraits sont de deux sortes : dans les uns, Néron a l'air béat d'un acteur applaudi ; dans les autres, l'air féroce d'un auteur sifflé ; il est aussi représenté en Apollon, idéal de l'apothéose qu'il rêvait.

Son seul monument est le palais des *Mille et une nuits* qu'il construisit pour son usage. La *Maison dorée*, comme un *sérail* d'Asie, renfermait des palais, des étangs, des forêts. Elle commençait sur le Palatin, à côté de la modeste maison d'Auguste ; le despotisme dissimulé de celui-ci avait fait place à un despotisme tout oriental, sans mesure comme sans pudeur ; à cette maison de peu d'étendue dont les colonnes étaient formées d'une pierre grisâtre, touchait la *Maison dorée*, dont le nom indique la splendeur, et qui couvrait un tiers de la ville.

Après Néron passent Galba, Othon et Vitellius, leur histoire est courte comme le fut leur puissance ; heureusement leurs portraits sont là pour les faire bien connaître.

L'énergie et la cruauté de Galba se retrouvent dans la dureté de ses traits.

INTRODUCTION.

Othon est beau ; sa beauté, qui commença sa fortune, se fait voir dans les portraits de l'ami de Néron et de l'amant de Poppée.

Vitellius est gras, mais il ne faut pas voir en lui seulement le goinfre inoffensif ; un buste souvent reproduit, admirable d'exécution, mais qui peut-être appartient à la renaissance, a fait prévaloir sa réputation de sensualité sur le renom de cruauté qu'il méritait aussi bien et que d'autres portraits lui restituent.

Ces trois empereurs n'ont point laissé de monuments ; cela même est un monument de la brièveté de leur empire.

Le Forum, dont la vue évoquait de si beaux souvenirs, est hanté dès lors par de hideuses mémoires : le meurtre cruel du cruel Galba, le meurtre ignoble de l'ignoble Vitellius.

Une famille de parvenus sabbins, les Flaviens, relève d'abord l'âme attristée et comme humiliée par le spectacle de ces misérables empereurs que la soldatesque proclame et que la populace égorge.

Jamais physionomie n'exprima mieux que la physionomie matoise de Vespasien la nature d'un personnage historique ; Vespasien, habile, prosaïque, ironique, qui savait administrer et mépriser les hommes. Celui qui en mourant se moquait de sa

propre divinité, a eu les honneurs d'un temple en partie conservé.

Némésis, qui a passé son niveau sur tant de monuments consacrés par l'adulation, semble avoir été désarmée par ce railleur de sa propre apothéose.

Titus, dont les commencements furent mauvais, dont le règne fut court et insignifiant, a dans l'histoire une réputation au moins très-exagérée de beauté et de suprême bonté ; ses portraits les moins idéalisés, surtout sa statue du Vatican, par la vulgarité de sa personne et l'expression plus narquoise qu'élevée de ses traits, démentent cette double erreur.

Domitien fut peut-être le plus pervers des empereurs ; car, comme ses portraits l'attestent et comme le ferait supposer son attachement au culte de la déesse de la Sagesse, à laquelle il dédia son forum, il était intelligent. Un équitable mensonge a fait donner à ce forum où la figure de Minerve se voit encore, le nom du sage Nerva qui, dans un règne trop court, ne put avoir que le temps de l'achever.

La plus grande ruine de Rome est celle de cet amphithéâtre auquel travaillèrent les trois Flaviens, qui porta toujours leur nom dans l'antiquité et s'est appelé, depuis les bas temps seulement, le Colisée.

Cet amphithéâtre et les thermes de Titus nous révèlent toute la politique de cette famille habile. La mémoire de Néron, encore chère à la multitude, qui aime si facilement les tyrans, importunait les Flaviens ; ils voulurent en finir avec cette mémoire. Le Colisée fit disparaître les célèbres étangs de Néron, les thermes de Titus s'élevèrent sur un de ses palais, et on se hâta d'enfouir dans les chambres de ce palais, comblées de décombres et dont on ne se donna pas même le temps de retirer les objets les plus précieux, le souvenir et la popularité de Néron.

Nerva est le premier des bons et Trajan le premier des grands empereurs romains ; après lui il y en eut deux autres, les deux Antonins. Trois sur soixante-dix, tel est à Rome le bilan des gloires morales de l'empire.

Cette fois, par exception, l'iconographie est trompeuse : la grandeur de l'âme de Trajan ne se reflète pas dans ses traits assez vulgaires, mais elle éclate dans les monuments de son règne comme dans les actes de sa vie. On peut reconstruire par la pensée, à l'aide des débris qui en restent, son forum et sa basilique. Quand on contemple la colonne de marbre encore intacte qui portait sa statue et s'élevait sur sa cendre, œuvre où

tout est admirable, la matière, la construction, les bas-reliefs, on se réjouit que tant de magnificence, d'art et de goût, consacré à un souverain qui en était si digne, ait été conservé par la naïve dévotion du moyen âge, qui croyait que Dieu avait ressuscité Trajan à cause de ses vertus, afin qu'il eût le temps de se faire chrétien. Ici, ce que nous apprend l'histoire romaine est parfaitement d'accord avec ce que nous enseigne l'histoire de l'art et l'histoire des ruines,

Parce qu'Adrien a succédé à Trajan et parce que les Antonins ont succédé à Adrien, il faut se garder de le confondre avec lui et avec eux. Adrien fut un *dilettante* spirituel, mais un prince corrompu et méchant; les chefs-d'œuvre qui ont reproduit les traits d'Antinoüs, le nom de ce favori écrit en hiéroglyphes sur un obélisque à côté de celui de l'impératrice Sabine, proclament l'impudeur d'une honteuse passion affichée à la face du monde. La bouche et le regard d'Adrien expriment, avec la finesse et la pénétration, la sécheresse et la dureté. Les restes du beau temple de Vénus et de Rome, dont Adrien fut l'architecte, rappellent le meurtre d'Apollodore, mis à mort pour punir une épigramme. Dans la villa Adrienne, ce produit et pour ainsi dire ce recueil de ses souve-

nirs de voyage, apparaît vivement, parmi les ombrages et les ruines, la maladie affreuse et vengeresse qui vint l'y frapper et qui lui faisait désirer de mourir sans l'oser. Juste accomplissement de l'arrêt d'un vieillard qui, condamné par lui sans motif, avait demandé aux dieux de condamner Adrien à vouloir et à ne pouvoir mourir.

Son mausolée, lui-même un souvenir d'Orient, ce monument d'une grandeur inutile et le pont qu'il fit construire uniquement pour arriver à ce mausolée achèvent de peindre la vanité égoïste de son âme par la vanité colossale de son sépulcre.

On voit à côté des empereurs les portraits de leurs femmes, de leurs mères, de leurs sœurs, de leurs filles. Je préférerais, aux images de toutes ces impératrices et de toutes ces princesses, celle de la mère des Gracques, qui était dans le portique d'Octavie.

Cependant on s'arrête avec respect devant la première Agrippine, l'épouse de Germanicus, assise avec une si noble simplicité et dont le visage exprime si bien la fermeté virile. L'autre Agrippine, la mère de Néron, nous présente une beauté plus parfaite, beauté coupable qu'elle fit servir à son ambition pour séduire un vieil oncle et peut-être un fils. Poppée est bien la jolie idole que devait éle-

ver puis briser un caprice de Néron. Julie, fille de Titus, laide et vaine, ne nous offre rien qui puisse excuser le caprice incestueux de Domitien; de plus, elle a une affreuse coiffure, dont la bizarrerie disgracieuse avertit que le goût s'en va. Plautine, la femme, Marciane, la sœur, Matidie, la nièce de Trajan, ne sont guère mieux coiffées; elles ont l'air honnête et commun. Seule de la famille, Sabine respire la distinction et l'élégance : ce fut une personne lettrée qu'on accusa de trop aimer les gens de lettres.

Les épouses d'Antonin et de Marc-Aurèle, bien que *maritées à la philosophie*, ne s'en montrèrent pas assez éprises dans la personne de leurs époux. Antonin le sut et s'y résigna ; Marc-Aurèle l'ignora toujours. On voit à Rome le temple d'Antonin et de la première Faustine et leur apothéose. On y voit aussi celle de la seconde : elle était charmante ; en regardant son portrait on conçoit les illusions de Marc-Aurèle sur une épouse qui abusa à son égard de la permission de tromper un mari.

Ces deux Antonins furent admirables ; la vertu humaine ne saurait aller plus loin. Marc-Aurèle eut de plus le mérite d'être guerrier. Ses guerres contre les Germains sont retracées sur sa colonne par des bas-reliefs dont la perfection moins grande

fait voir que depuis ceux de la colonne trajane l'art a déjà décliné.

La statue équestre de Marc-Aurèle, d'une majesté si douce, si paisible, dont le geste est un geste clément, fait plaisir à rencontrer sur le Capitole ; bien qu'en bronze, elle a été épargnée, au moyen âge, parce qu'on la croyait une statue de Constantin. Erreur honorable pour Constantin.

La bonté des trois règnes longs et presque consécutifs de Trajan, d'Antonin et de Marc-Aurèle est la plus foudroyante condamnation du despotisme, car trois empereurs à peu près parlais n'améliorèrent nullement l'empire romain. Ce qui est foncièrement mauvais le demeure toujours ; après Marc-Aurèle vint Commode : on n'avait rien gagné.

Commode ressemble par le visage à Marc-Aurèle, dont l'âme était si différente de la sienne. La réputation de Faustine avait besoin de cette preuve de la légitimité de son fils. Pour la seconde fois nous trouvons, par exception, l'application qu'on peut faire de l'iconographie à l'histoire en défaut : rien dans Commode n'annonce le fou sanguinaire ; il a l'air d'un *beau* satisfait de lui-même et des autres. Je passe Pertinax, Didius Julianus et son *règne d'un moment*, les rivaux éphémères de Septime Sé-

vère, pour arriver à cet empereur africain, comme le disent sa chevelure un peu crépue et ses traits qui n'ont rien de romain. Septime Sévère conserva sur le trône l'amour de sa province, et voulut qu'un monument qui s'appelait le Septizonium annonçât le palais impérial à ses compatriotes venant d'Afrique par la voie Appienne et entrant dans Rome par la porte Capène. Il eut un arc de triomphe et le méritait. Cet arc existe aujourd'hui ; l'architecture en est encore belle, la sculpture en est déjà grossière.

Son fils Caracalla fut un fou féroce dans le genre de Commode. Ses bustes au col de travers, à la figure grimaçante, sont ainsi parce qu'il a exigé qu'ils fussent ainsi. Caracalla voulait que ses portraits eussent l'air furieux ; il s'est chargé de léguer sa caricature à la postérité. Dans le petit nombre de ceux où le programme impérial n'a pas été suivi, on voit qu'il ressemblait à son frère Géta, ce frère qu'il fit mourir, et qui, à en juger par sa mine, ne valait guère mieux que lui. Le nom de Géta, effacé de l'arc de Septime-Sévère, d'un autre monument à Rome, et en Égypte des inscriptions hiéroglyphiques, atteste un acharnement du Fratricide contre la mémoire de sa victime, né peut-être de l'importunité d'un remords.

Les Thermes de Caracalla sont après le Colisée

la plus grande ruine de Rome. C'est de même un monument consacré, selon le génie de l'empire, aux plaisirs de la multitude. Les combats de gladiateurs, sanguinaire mais mâle divertissement, appartiennent à la République ; les Thermes, consacrés, il est vrai, aux plaisirs de la conversation et de l'esprit, mais surtout à la volupté orientale et amollissante du bain, ont commencé avec l'époque impériale.

Julia Pia, cette Syrienne élevée au trône par Septime Sévère, à cause de sa beauté, offre un type nouveau d'une finesse et d'une distinction un peu étrangères. Sa sœur Mœsa, les deux filles de celle-ci, Julie Sohemias et Julie Mammée, ont comme elle un genre de coiffure plein d'élégance. Ces belles et intrigantes étrangères prennent dans la politique une importance qui est nouvelle à Rome. Elles font les empereurs comme Théodora et Marozia, au moyen âge faisaient les papes. Par elles arrivèrent à l'empire ce jeune, beau et stupide prêtre syrien qui prit le nom d'Hélagabal, et Alexandre Sévère, dont les traits respirent la faiblesse et la douceur. Maximin, un hercule dalmate, gigantesque et vorace, succède au généreux fils de Mammée. Puis viennent les empereurs de la décadence, dont on peut voir les figures dans la curieuse galerie des

bustes impériaux, au Capitole. A mesure qu'on avance, le travail du sculpteur devient plus grossier, l'expression des bustes plus inquiète et plus sombre; c'est que la civilisation baisse et que les barbares approchent.

Quelques honnêtes empereurs, Claude le Gothique, Tacite, Probus, se détachent dans cette foule, mais ils sont venus trop tard; le sénat les nomme quelquefois, les soldats les assassinent presque toujours.

En général, ils n'ont pas le temps ou le loisir d'élever des monuments. Constamment occupés pendant leurs règnes rapides à défendre Rome menacée toujours de plus près, ils ne songent point à l'embellir.

De Gallien, il est resté un arc de triomphe qu'un flatteur lui éleva dans ses jardins. Ironie du hasard! c'est sous Gallien, à qui fut dédié cet arc de triomphe, encore debout, que se consommèrent l'envahissement et la dislocation de l'empire.

Aurélien, Dioclétien, Maxence font exception. De ceux-là il reste des monuments et des monuments considérables, épaves de ce grand naufrage de l'empire romain.

Ces monuments prouvent ce qu'a déjà montré

l'arc de Septime Sévère, et ce que font voir également les monuments de l'Égypte ; combien le beau dans l'architecture survit au beau dans la sculpture. Les bustes de ces temps sont plus ou moins barbares ; les débris du palais du Soleil, élevé sur le Quirinal par Aurélien, qui fut un empereur énergique, sont d'une telle beauté qu'on a peine à les croire contemporains des monuments de Palmyre auxquels ils ressemblent par la grandeur des dimensions, mais qu'ils surpassent de beaucoup par le style. Dioclétien fut un second Vespasien. L'air de son visage rappelle celui de cet empereur. Comme lui positif, habile, il méprisait les hommes, qu'un jour il dédaigna de gouverner. Il fit un effort immense et inutile pour tuer le christianisme et organiser l'empire, deux impossibilités.

Les thermes qui portent son nom, mais qui en réalité furent l'œuvre collective des quatre Augustes et des deux Césars qui se partageaient le monde romain, et dont aucun ne vécut dans Rome que ses maîtres commençaient à abandonner, ces Thermes attestent par leur étendue et par le grand aspect de ce qui en subsiste, surtout de la salle dont Michel-Ange a fait une des plus belles églises de Rome, ce que l'architecture était encore au temps de Dioclétien.

Une des plus belles églises de Rome faite avec une salle des Thermes qui portent le nom du plus acharné persécuteur des chrétiens, quel triomphe et quelle noble vengeance du christianisme !

Le dernier empereur païen de Rome, Maxence, élève encore un cirque en grande partie conservé de nos jours, et la majestueuse basilique, dont le tiers, qui seul subsiste, forme une des plus imposantes ruines de Rome.

Cette basilique, construite par le dernier des empereurs païens et dédiée au premier empereur chrétien son vainqueur, montre le monde passant du paganisme au christianisme à la suite de la mémorable victoire remportée par Constantin sur Maxence à trois lieues de Rome.

Je m'arrêterai à Constantin, car l'histoire de la Rome chrétienne fera partie d'un autre ouvrage.

De Constantin lui-même, qui appartient à cette histoire et qui a déserté Rome, je dirai peu de choses ; je n'aurai à parler que de sa remarquable statue et de son arc de triomphe, monument de transition orné par l'empereur chrétien, qui ne l'était pas encore assez, de bas-reliefs païens empruntés à un monument de Trajan et portant une inscription qui renferme une profession de foi un

peu ambiguë, dont la partie effacée et réécrite l'était probablement encore plus.

Je renvoie aussi à l'histoire de la Rome moderne ce qui se rapporte à l'invasion des barbares; l'invasion des barbares, comme l'établissement du christianisme, en terminant l'histoire ancienne, commence l'histoire moderne.

Avril, 1861, sur la roche Tarpéienne.



PREMIÈRE PARTIE

LA ROME PRIMITIVE ET LA ROME DES ROIS

I

FORMATION DU SOL ROMAIN

Formation de l'horizon romain et du sol de la campagne romaine. — Formation des collines de Rome. — Époque du grand lac qui couvrait le sol de Rome. — Le sol de Rome mis à nu par l'écoulement du grand lac. — Persistance de l'action des forces volcaniques dans l'âge historique. — Influence de la composition géologique du sol de Rome sur son histoire.

Je voudrais, du sein de cette ville que j'habite, remonter en esprit par delà le berceau de Rome jusqu'au temps où Rome n'était pas encore ; par delà même les établissements qui l'ont précédée sur les huit collines¹, ou au pied de ces collines. Je voudrais me repré-

¹ Sept collines sur la rive gauche du Tibre : le Palatin, le Capitole, l'Aventin, le Caelius, le Quirinal, le Viminal, l'Esquilin; une sur la rive droite, le Janicule

senter ce qu'étaient ces lieux où tant d'hommes devaient se presser, se succéder tant de générations, alors qu'ils n'avaient pas d'habitants; ce qu'étaient ces lieux destinés à tant de gloire, alors qu'ils n'avaient pas de nom.

Hæc tum nomina erunt, nunc sunt sine nomine terræ.

Æn., vi, 177.

« Ce seront un jour des noms ; aujourd'hui ce sont des terres innommées. »

Je remonterai encore plus haut, quand on devrait m'accuser de ne pas m'arrêter au déluge ; il plait à mon imagination, qui s'appuie sur les résultats de la science, d'apercevoir, à travers la distance des âges, la formation du sol célèbre dont je veux tracer l'histoire, avant que les Romains aient apparu sur ce sol et l'homme sur la terre.

Ce qu'on voit d'abord dans ce lointain des temps, c'est la mer ; la mer au sein de laquelle les siècles déposent lentement et, couche par couche, des dépôts calcaires, qui, en s'accumulant, formeront les masses destinées à composer l'admirable horizon romain. La main de Dieu prépare sous les eaux cette décoration magnifique ; au jour marqué, il la dresse, et par une suite de soulèvements l'élève au-dessus des flots.

Les flots que la campagne romaine sépare aujourd'hui de l'Apennin en venaient battre le pied. Ce demi-

cercle d'azur, qui commence au Soracte et finit aux montagnes de Tivoli, formait un vaste golfe très-ouvert.

A l'extrémité septentrionale de ce rivage abrupt et concave, se détachait le sommet isolé du Soracte, qui par sa forme et sa couleur ressemble encore aujourd'hui à une île bleue de la mer Égée.

Au sud, le demi-cercle se terminait par un haut promontoire (le mont Saint-Janvier). La campagne romaine et le lieu où devait exister Rome étaient sous les eaux.

Le groupe si gracieux des montagnes d'Albe et de Tusculum (d'Albano et de Frascati), ce groupe dont les contours arrondis contrastent heureusement avec les lignes fermes et tranchées de l'Apennin, n'avait pas encore surgi par l'action des volcans, et, plus au sud, la mer, remplissant tout l'espace qu'occupent les marais Pontins, s'étendait jusqu'au cap de Circé.

Les pentes de l'Apennin étaient couvertes d'une végétation un peu plus méridionale que celle d'aujourd'hui. Ce n'était pas la végétation des tropiques, mais la végétation de la Sicile et de l'Égypte¹. C'était avec les chênes, les platanes, les peupliers, qu'on trouve encore, les orangers, qui ne croissent à Rome que dans les jardins, les aloès, les cactus, qu'on ne voit plus que dans les villas romaines, dans un coin de la villa

¹ Ponzi, *Storia naturale del Lazio, Giornale Arcadico*, nuova serie, t. XXII, p. 404 et suivantes.

Panfilii, au pied de l'aqueduc qui traverse la villa Wolskonska. Sur les montagnes, erraient l'éléphant, le mastodonte, le rhinocéros, le tapir, l'hippopotame, animaux dont les formes bizarres perpétuent le caractère de cette création étrange, antérieure à la nôtre, et qui ne semble pas lui appartenir.

Au fond de la mer et sur ses bords se déposaient des argiles bleues et grises surmontées d'un lit de sable jaune. Sur la rive droite du Tibre, cet ancien dépôt marin atteignit une certaine hauteur ; il constitue le premier étage du Janicule, le second a été ajouté par les causes volcaniques. Le sommet du Janicule primitif est marqué par ces sables jaunes, qui ont fait donner à une église consacrée à saint Pierre le nom de San Pietro in Montorio, *in monte Aureo* (Saint-Pierre sur le mont doré).

Ces sables formaient la plage de la mer d'alors, sous laquelle les futures collines de Rome furent enfouies avant d'être soulevées¹. Sur le rivage de cette mer, croissaient des plantes de la famille des algues ; des pins, dont les débris sont mêlés parmi les galets et les sables, s'élevaient au bord de la mer antique, comme près du littoral actuel, aux portes d'Ostie, s'élèvent les beaux pins de Castel fusano.

Les sept collines de la rive gauche ont été postérieu-

¹ On a trouvé des coquilles d'huîtres sur le Monte Mario, à 440 pieds au-dessus du niveau de la mer. Brocchi, *Descrizione dell' agro romano*, 164.

rement formées et ne remontent pas au delà de l'époque volcanique à laquelle nous arrivons ; nous avons vu naître et les montagnes qui composent l'horizon romain et le fondement sur lequel Rome devait s'asseoir, maintenant c'est le terrain de Rome même qui va nous apparaître.

Ce terrain nouveau n'est plus un dépôt de la mer, mais un produit du feu.

Quand il s'agit du premier âge des volcans romains, il ne faut pas entendre par ce mot des volcans analogues à ceux d'aujourd'hui ou même à ceux des âges géologiques qui ont suivi : car ces volcans primitifs n'avaient ni cratères ni courants de lave proprement dits. Ils firent probablement éruption sous la mer, à l'époque du soulèvement de l'Apennin, soulèvement qu'ils causèrent.

On ne peut expliquer, sans un remaniement par les eaux, la présence dans le tuf volcanique de débris végétaux et animaux, ni la disposition par couches d'un produit igné, disposition si frappante dans le terrain de la campagne romaine : il a fallu que les matières volcaniques aient été, à l'état de boue ou de sable, suspendues dans les eaux de la mer, puis déposées par elles en lits horizontaux. La mer seule a pu produire les vastes couches de tuf qu'on suit de Rome jusqu'à Radicofani.

Le fond de la mer d'autrefois, c'est la campagne romaine d'aujourd'hui. En la contemplant on reconnaît,

dans la forme arrondie des tertres dont elle est semée, une matière molle, qui, pétrie et moulée par les eaux marines, semble reproduire leurs ondulations.

Là où, au contraire, les tertres de la campagne romaine offrent des pentes abruptes et déchirées, je crois surprendre la trace des courants d'eau douce, qui, à une époque moins ancienne, l'ont sillonnée.

De cette origine volcanique et sous-marine est résulté le terrain de la campagne romaine; les produits volcaniques, remaniés et congelés dans le sein de la mer, ont donné naissance au tuf qui constitue l'ensemble de ce terrain. Ce tuf est tantôt solide et semblable à la pierre, tantôt friable et se désagrégeant en grains détachés; lorsqu'il est tout à fait compacte, il prend le nom de *pépérin*, et, quand il passe à l'état sablonneux, il s'appelle *pouzzolane*.

Le sommet du Janicule sur la rive droite du Tibre et l'ensemble des sept collines de la rive gauche sont formés de ce tuf volcanique; il s'y montre surtout à l'état le moins compacte, à l'état granulaire.

Le Capitole seul est presque entièrement composé d'un tuf pierreux: il fallait un noyau plus solide à cette colline qui devait être le trône du monde.

Si les dépôts marins ne constituent aucune des collines de Rome, ils sont la base de toutes, et l'on a vu nettement le pied de la roche Tarpéienne s'appuyer sur eux¹.

¹ Dans les souterrains de l'hôpital de la Consolation.

D'après ce qui précède, on comprend qu'il ne faut chercher dans Rome ni un cratère ni le souvenir d'éruptions à ciel ouvert ; on doit donc renoncer à voir, dans l'histoire de Cacus vomissant des flammes, bien qu'elle ait trait à des phénomènes ignés, un souvenir d'anciennes éruptions de l'Aventin, et, ce qui me coûte davantage, on doit renoncer à cette idée de Breislak, que le Forum est placé dans un ancien cratère. Cette origine irait bien aux ardeurs bouillonnantes du Forum. Nous verrons qu'au lieu d'avoir remplacé un cratère il a succédé à un marais, c'est moins poétique ; il faut en prendre son parti : la science ne confirme pas toujours les rapprochements que désire l'imagination.

Cependant il y a eu dans les environs de Rome, mais postérieurement aux éruptions sous-marines, des volcans véritables ; tel est celui qui avait formé le grand cratère dont les monts Albains sont un débris, et dont le centre était au lieu improprement désigné par le nom de *Camp d'Annibal*. Ce cratère s'est disloqué et affaissé, laissant visibles trois cratères partiels qui s'étaient ouverts dans sa vaste enceinte ; ils ont donné naissance au lac d'Albano, au lac de Nemi et au vallon de Lariccia, qui est lui-même un lac desséché.

Beaux et paisibles lieux, tant de fois visités avec délices, dont l'aspect riant ne ferait pas soupçonner la terrible origine, si la forme du bassin de ces lacs n'indiquait manifestement la présence d'un ancien cratère, et si l'on ne savait que les terrains volcaniques offrent

en général aux yeux les courbes les plus agréables et les plus gracieux contours. De ce qui a été un effroi, la nature et le temps font un charme.

A la seconde époque des éruptions appartiennent ces volcans véritables avec des cratères formés à ciel ouvert et des courants de lave, dont l'un, qui commence aux monts Albains, vient se terminer derrière le tombeau de Cæcilia Metella.

Par suite des secondes éruptions volcaniques et de l'exhaussement du grand cratère, le sol fut soulevé et la mer cessa de le couvrir.

La mer fut remplacée par des lacs d'eau douce. L'histoire de cet âge des lacs est partout écrite dans la campagne romaine; on y voit sans cesse des cavités dont le fond est très-plat et que des collines, anciennes rives des lacs, enferment presque de toute part, sauf en un point où ces collines ne se rejoignent pas et par où le lac s'est écoulé.

Rome, cela veut toujours dire le lieu où devait un jour être Rome, était couverte par un de ces lacs, qui était lui-même un immense débordement du Tibre.

On peut suivre le niveau de ce lac et retrouver son rivage; il est marqué par les dépôts de coquilles d'eau douce qu'on observe sur le Pincio, l'Esquilin, et surtout l'Aventin, à une hauteur moyenne de 130 ou 140 pieds au-dessus du lit actuel du fleuve.

Sur le mont Pincio et les collines vaticanes, on a reconnu les empreintes des feuilles qui tombèrent dans

les eaux ; fragiles et durables témoins de l'élévation qu'atteignirent autrefois ces eaux.

Les collines romaines ne laissaient voir que leur dos émergeant à la surface du grand lac et formant des îles.

Alors, entre les deux cimes du Capitole plus profondément séparées que de nos jours, se précipitait un cours d'eau ; ceci est démontré par les coquilles fluviatiles qui ont été recueillies au-dessous de la statue équestre de Marc Aurèle. Ce cours d'eau devait s'épancher du côté du Forum et former là une magnifique cascade que personne ne voyait.

Sur l'île du Pincio croissait, dans cette seconde période, une végétation des zones tempérées, pareille à celle qui croît aujourd'hui au bord des lacs ; c'étaient des saules, des aunes et des roseaux.

Les eaux qui alimentaient le Tibre produisaient donc un grand lac qui noyait presque tout l'emplacement occupé depuis par la ville des anciens Romains et par la ville moderne. Le large lit du Tibre primitif allait du mont Pincio au Janicule, c'est un espace d'un mille et demi ; aujourd'hui la largeur du Tibre n'est que de 185 pieds. Alors il charriait des fragments considérables de laves et de rochers, aujourd'hui il n'entraîne que le sable et le limon de ses bords ; le Tibre actuel n'est donc qu'un mince résidu de ce Tibre primitif.

Qui pouvait maintenir son niveau à cette hauteur et lui donner tant de puissance ?

Sans doute il a perdu, depuis les temps historiques, plusieurs affluents. Au commencement de notre ère, le Tibre recevait la Chiana tout entière, et par elle lui arrivait une partie des eaux de l'Arno.

Mais cela ne suffit pas pour expliquer la diminution considérable que le Tibre a subie.

Il me semble que son élévation primitive doit s'expliquer par un barrage naturel qui aura cédé un jour à la violence des eaux et leur aura permis de s'écouler vers la mer. Il se sera passé là ce que nos yeux nous montrent s'être passé sur plusieurs points de la campagne romaine, où l'on voit encore les rives des lacs et la rupture du barrage qui les retenait¹.

Dans cette grande débâcle, l'énorme volume d'eau qui se dirigeait vers la mer entraîna ces grandes masses pierreuses qu'il a déposées çà et là et qui attestent encore l'antique puissance des eaux.

Ainsi ou autrement, il est certain que les eaux du lac s'écoulèrent et que le sol sur lequel Rome devait s'élever reparut au jour une seconde fois avec sa configuration définitive.

La mer, le feu, les eaux douces, ont donc travaillé

¹ Si l'on cherche, pour le lac qui couvrait Rome, le point où la rupture a eu lieu, on est conduit à le placer vers le onzième mille sur la route d'Ostie, à l'endroit où les collines de *Decimo* s'approchent du Tibre, qu'elles ont pu jadis atteindre. Vers l'autre rive s'avancent des collines qui, sans doute, furent la continuation de celles de *Decimo*, avant que le Tibre les en eût séparées et que le lac, jusque-là retenu par l'obstacle, eût disparu en l'emportant.

successivement à constituer l'assiette de Rome, et ces divers ministres de la nature y ont successivement mis la main.

Tantæ molis erat Romanam condere terram.

Désormais l'emplacement de Rome existe; Rome n'est pas née, mais elle peut naître.

Cependant bien des siècles encore doivent s'écouler avant ses premiers commencements, avant même l'apparition des populations antérieures aux Romains, qui occuperont en passant les lieux voisins du Tibre.

Sur cette terre nouvellement formée, il n'y a d'autres habitants que des animaux. Sur ces collines, qui auront un nom historique, sur celles en particulier qui s'appelleront l'Aventin, le Janicule, vivent, comme avaient vécu à une époque antérieure, des éléphants¹, des rhinocéros, des hippopotames; il y a aussi des bœufs, des chevaux, des porcs, des daims, des lynx, espèces semblables ou analogues à celles qui existent aujourd'hui. Le temps de l'homme approche; l'histoire va commencer.

¹ Des restes d'éléphants sont indiqués par Brocchi sur le Monte Verde et le Monte Mario, qui tiennent au Janicule. *Descriz.*, 179-80. D'autres débris fossiles sont énumérés par Pianciani, *Giornale Arcadico*, t. XLVII, 160-7, et dans l'excellent *Résumé de la géologie de Rome* qui est en tête de la dernière édition du *Guide* de Murray, et dont l'auteur est M. Pentland, p. 5 et 6.

Mais déjà, dans la période géologique dont je viens de retracer les phases principales, rien n'était indifférent pour l'historien du peuple romain.

Il fallait bien voir comment la Providence s'y était prise pour faire fabriquer par la nature le séjour de ce peuple et préparer le berceau de sa grandeur.

L'état des lieux durant la période historique se ressent encore de leur état dans l'âge qui l'a précédée. Le caractère de plusieurs localités de Rome, de plusieurs événements que rapportent l'histoire ou la légende, ont leur motif, pour ainsi dire, dans l'origine de ces localités.

Sans les actions volcaniques qui ont concouru si puissamment à composer le sol de Rome, il ne serait pas resté plus tard, de ces actions alors affaiblies, la continuation ou la trace, dans les *eaux chaudes* qui jaillirent miraculeusement sous les pieds des Sabins pour les arrêter ; dans le gouffre ouvert tout à coup au milieu du Forum et ne se refermant qu'après avoir englouti le dévouement de Décius ; dans le Terentum, lieu fangeux au bord du Tibre, d'où sortaient des flammes. Quelles que soient les circonstances plus ou moins fabuleuses que la crédulité populaire a mêlées à ces faits traditionnels ou attachées à ces phénomènes, on n'y découvre pas moins la persistance, à travers l'âge historique, de la puissance ignée ; c'est à elle qu'il faut attribuer les eaux sulfureuses de Tivoli, celles qui, sur l'Esquilin, portaient le nom de lac de

Méphitis¹, la production de la source de Pétrole, dans laquelle les chrétiens virent un miracle accompli avant la venue de Jésus-Christ et l'annonce du règne paisible d'Auguste.

Cette puissance se manifesta encore de nos jours; une source thermale, appelée *Acqua Bollicante*, sort de terre, près de la voie Prénestine, à deux milles de Rome².

Le travertin³, cette pierre qui a servi à construire le Colisée et presque tous les monuments de l'empire, le travertin se dépose en petite quantité dans la solfatare de Tivoli comme il se déposait, quand les forces volcaniques exerçaient toute leur puissance, en masses considérables; l'une d'elles, sur l'Aventin, a un demi-mille de longueur⁴.

Aux environs de Leprignano, un volcan de boue s'est montré soudainement, il y a quelques années; en traversant un champ près de Gabies, le sol tremble encore sous les pas des chevaux comme au temps de

¹ Mephitis propriè est terræ putor, qui de aquis nascitur sulphureis. Servius, *Æn.*, vii, 84.

² Nibby, *Diutorni di Roma*, i, 7.

³ Le travertin n'est pas une pierre volcanique; mais sa formation est liée aux dégagements des gaz qu'exhalent les eaux chargées d'acide carbonique ou d'hydrogène sulfuré; par là cette formation se rattache aux causes volcaniques qui produisent ces exhalaisons et les eaux sulfureuses elles-mêmes. Pentland, *Geol. of Rome*, p. 5.

⁴ On peut la suivre de l'arc de la *Salara* jusqu'au bastion de Paul III. Il y a aussi de grandes masses de travertin entre la porte du Peuple et la colline d'*Acqua Acetosa*.

Pline¹, et l'on entend un bruit souterrain, pareil à celui que l'on produit en marchant sur la solfatare de Naples.

Les eaux acidulées d'Acqua Acetosa, aux portes de Rome, et, dans Rome même, près de Ripetta, les bulles de gaz qui sortent du Tibre, l'abondance de l'acide carbonique dissous prouvée par les incrustations que ce gaz, en se dégageant, précipite dans les conduits des aqueducs, attestent aussi l'action défaillante, mais sensible encore, des forces dont le sol romain fut l'œuvre.

Ainsi, l'on peut suivre à Rome, jusqu'au jour où nous vivons, le prolongement de cette action du feu, qui remonte aux âges où l'homme n'existait pas encore.

Cela eût suffi peut-être pour nous engager à remonter nous-même à ces âges ainsi liés au nôtre. J'écris l'histoire de Rome d'après les lieux et les monuments : je devais rechercher quelle a été la disposition originelle des lieux ; les roches de diverse nature, les fossiles d'espèces différentes, sont des monuments.

Il y avait, pour tenir compte de ce passé lointain, un motif de plus. La géologie des villes donne la clef de leur architecture et contient parfois le secret de leur destinée. Souvent la nature des terrains a déterminé l'emplacement des capitales et dessiné d'avance la physionomie qui les caractérise. Peut-être la petite Lutèce ne serait pas devenue le grand Paris, si, dans le voisinage, n'eût

¹ Pl., *Hist., nat.*, 11, 96, 4.

pas existé, en immenses dépôts, une excellente pierre à bâtir. Pourquoi Paris est-il construit en moellons et Londres en briques, si ce n'est parce que, dans la série des terrains du bassin de Londres, l'argile propre à faire les briques remplace le calcaire parisien ? Si l'architecture de la Renaissance a semé sur les bords de la Loire de si élégantes merveilles, ne le doit-elle pas un peu à la qualité tendre de la pierre de ce pays, dans laquelle les ornements les plus délicats peuvent être sculptés avec une si grande facilité, que les plus humbles maisons, même dans les villages, sont décorées aujourd'hui de moulures, quelquefois d'assez bon goût ?

Durant la période que nous venons de traverser, la nature élaborait déjà les matériaux des superbes édifices de Rome. La mer déposait ces argiles du Vatican, propres à donner une brique solide, dont on fabriquait des assiettes au temps de Juvénal¹, et dont on fait aujourd'hui des tuiles. Les forces volcaniques anciennes ont produit le tuf, qui, tiré principalement du Capitole, où furent très-anciennement des carrières, a fourni leurs matériaux aux constructions de l'âge des rois ; le pépérin, qu'on employa surtout sous la république ; la pouzzolane, propre à composer un ciment tenace, cause principale de la durée des monuments romains. L'époque des lacs vit naître les masses de travertin que devait employer l'empire,

¹ Et Vaticano fragiles de monte patellas. Juv., *Sat.*, vi, 345.

tandis que les volcans les plus nouveaux donnèrent aux Romains le pavé indestructible de leurs voies.

Ainsi l'histoire du sol de Rome nous a permis d'anticiper sur l'histoire monumentale du peuple romain. Je vais passer à un âge antérieur encore à la naissance de Rome, mais dans lequel nous trouverons des témoignages écrits ailleurs que dans la composition des couches, la structure des roches, la nature des fossiles, des témoignages au moyen desquels nous pourrons donner une avant-scène au grand drame qu'ouvre Romulus.

Mais il faut d'abord, en rassemblant les indications qui nous restent, retrouver l'aspect primitif des lieux où viendront s'établir les populations antiques dont on entrevoit la présence sur les bords du Tibre, avant d'y apercevoir, dans un jour encore bien douteux, les premiers établissements des Romains.

II

ÉTAT PRIMITIF DU SOL ROMAIN

Le Tibre, changement de couleur, aspect primitif et aspect actuel, débordements anciens et modernes. — Le Vatican, le Janicule, le Champ de Mars avant Rome. — Lauriers sur l'Aventin. — Pâturages sur le Palatin. — Sources tarries, collines abaissées, aplanies ou disparues. — Chênes sur le Cœlius, bois sur l'Esquilin. — La Subura. — Les saules du Viminal. Le Quirinal; bois sacrés, restes de la forêt primitive. — Changement de forme des collines, exhaussement du sol. — Campagne de Rome, forêts détruites, changements dans le cours des eaux, lacs diminués ou supprimés. — Théâtre de l'histoire romaine.

Me transportant en esprit à l'époque où le lieu qui depuis a été Rome et l'est encore n'était pas habité, j'aperçois d'abord un fleuve qui, plus tard, s'appellera le Tibre, mais dont le nom primitif, le vrai nom, selon Virgile, fut Albula, ce qui veut dire blanchâtre.

... Amisit verum vetus Albula nomen.

(Virg., *Æn.* viii, 332.)

Or les eaux du Tibre ne sont pas blanchâtres, mais jaunâtres. Sur ce point le témoignage de nos yeux est d'accord avec celui des poètes de l'empire : Horace¹, Virgile², Ovide³, disent que le Tibre est jaune. Il n'en est pas de même pour le nom primitif du fleuve, Albula : une telle dénomination n'est pas d'accord avec ce que nous voyons. On sait précisément ce que les anciens entendaient par ce mot *Albula* ; ils s'en servent constamment pour désigner les eaux sulfureuses. Virgile a dit :

Sulfureâ Nar albus aquâ⁴.

(Virg., *Æn.*, vii, 517.)

« Le Nar dont l'eau sulfureuse est blanche. »

Les eaux des petits lacs sulfureux près de Tivoli s'appelaient, comme les autres de même espèce, *Albulæ*.

On doit donc penser que le Tibre a changé de couleur depuis les temps primitifs, qu'il était blanchâtre quand il s'appelait Albula, et voir, dans ce nom qu'il a

¹ Hor., *Carm.*, i, 2, 13.

² Virg., *Æn.*, vii, 31.

³ Ov., *Mét.*, xiv, 216. Ces deux derniers poètes, qui parlent du sable jaune que le Tibre entraîne, indiquent la cause de la couleur de ses eaux.

⁴ Nar était un mot sabin qui voulait dire soufre. Cette rivière s'appelle la Nera ; ce nom ne vient pas de *nero*, noir, mais de *nar*. La Nera a pu être blanchâtre, jamais noire. A cause de sa blancheur, plus grande par moment, on croyait qu'elle avait roulé des flots de lait. (Tit. Liv., xxxiv, 45.)

porté, comme un reflet de la teinte ancienne de ses eaux.

Comment rendre raison de ce changement?

Je pense que le Tibre fut dit d'abord blanchâtre (Albula) parce que lui et surtout l'Anio, qui se jette dans son sein, recevaient plus de sources sulfureuses que maintenant, car le nombre en devait être plus considérable à une époque moins éloignée de l'âge des volcans. Les anciens parlent des eaux sulfureuses de l'Anio¹.

Il faut donc se figurer le Tibre roulant vers la mer des eaux blanchâtres : c'est tracer un premier trait de ce tableau de l'état primordial des lieux dont j'écris l'histoire.

A cela près, le Tibre était tel que nous le voyons ; sa courbe suit encore le contour de l'espace où fut le Champ de Mars et où est la partie la plus habitée de la ville actuelle².

Le Tibre était dès lors, comme il est aujourd'hui, rapide et tourbillonnant³ ; il ronge toujours ses bords, ce qui lui avait fait donner anciennement le nom de Dévorant⁴. Les livres des augures l'appelaient pour cette raison la Scie et, à cause de ses sinuosités, la Couleu-

¹ *Sulphureis gelidus quæ serpit leniter undis. Sil. It., Punic.,* xii, 539.

² Quem Tiberis curvis in latus urget aquis.

(Ov., *Fast.*, iii, 520.)

³ Den. d'Halic., ix, 68. Virg., *Æn.*, vii, 31.

⁴ Rumon quasi ripas ruminans et exedens. Serv., viii, 63.

vre¹. Du haut de ses berges escarpées et minées sans cesse, pendent, comme aux temps antiques, des broussailles et des arbustes. Le Tibre a toujours l'aspect d'un torrent qui sillonne un désert.

Les poètes l'ont flatté, il n'a jamais été « le Tibre azuré, fleuve entre tous agréable au ciel » de Virgile :

Cæruleus Thybris cælo gratissimus amnis,
(Virg., *Æn*, viii, 64.)

car le ciel n'a jamais pu réfléchir avec complaisance son image dans les eaux troubles et sales du fleuve limoneux.

Non, le caractère du Tibre est autre ; son air n'est pas gracieux, mais sévère, et cet air convenait à sa destinée. Quelle sombre physionomie devait avoir le Tibre lorsqu'il se précipitait sous de vieilles forêts, à travers des solitudes ! Les forêts ont été abattues, mais les solitudes sont restées, ou plutôt elles sont revenues, et l'on a, de nos jours, le spectacle de ce qu'était le Tibre avant Rome, quand, sortant par la *Porte du peuple*, tournant à gauche et faisant quelques pas sur la rive, on regarde par-dessus les eaux muettes la campagne silencieuse.

Seulement le lit du Tibre était alors plus profond. Le lit de tous les fleuves, surtout de ceux qui charrient

¹ Serv., *Æn*, viii, 95. Pour apprécier la justesse pittoresque de ce terme sacré, il suffit de jeter les yeux sur un plan de Rome et des environs.

beaucoup, s'exhausse avec le temps. On l'a constaté pour le Nil ; il en a été de même pour le Tibre. Suivant Pline, qui devait se connaître en navigation puisqu'il était amiral, le Tibre pouvait porter les grands vaisseaux de la Méditerranée¹. Sa profondeur devait être encore plus grande à l'époque où nulle voile ne se montrait entre ses rives désertes.

Le lit du Tibre était aussi plus large quand aucun travail d'art n'emprisonnait le fleuve indompté. Le Tibre baignait le pied du Palatin ; il inondait l'emplacement futur de la *rus Étrusque*, où devait être un jour le quartier élégant et corrompu de Rome. On disait que le dieu Vertumne² avait détourné le cours du fleuve.

Le Tibre, en dépit de Vertumne, débordait fréquemment, et quelquefois, dans ses crues soudaines, retrouvait la largeur de son ancien lit. Horace nous montre le Tibre refoulé par un coup de libeccio (sud-ouest) de la rive droite³, et venant ébranler, renverser même, ce qui me semble une exagération du poète, le temple de Vesta et la maison de Numa, à l'angle sep-

¹ Pl., *Hist. nat.*, III, 9, 1.

² Serv., *Æn.*, VIII, 90.

³ C'est, je crois, le vrai sens de

... lictoris

Littore etrusco violentor undis.

(Hor., *Carm.*, I, 2, 13.)

Il ne s'agit pas de la mer d'Étrurie, mais de la rive étrusque du Tibre, c'est-à-dire la rive droite, que Stace appelle la rive lydienne parce que les Étrusques venaient de Lydie. (Stat., *Sylv.*, IV, 4, 5.)

tentrional du Palatin, non loin de l'endroit où s'élève l'église de Sainte-Marie Libératrice.

Plus tard encore, le Tibre, dans une forte crue, atteignit, dit Tacite, des lieux élevés où l'on se croyait à l'abri des inondations¹.

Un jour même, le Tibre était entré par une porte de la ville, la porte Flumentana², située au bord du fleuve, pas très-loin du lieu où une rue moderne rappelle des inondations analogues par son nom presque semblable de *Fiumara*.

Les annales de la Rome ancienne, de la Rome du moyen âge et de la Rome des temps modernes conservent la date de beaucoup de débordements considérables. On a marqué sur la façade de l'église de la *Minerve* les hauteurs auxquelles ont atteint plusieurs d'entre eux ; il en est une qui indique une crue de trente-deux pieds.

Aujourd'hui encore, le Tibre déborde souvent ; il n'est pas très-rare de voir des barques dans les rues de Rome et la place du Panthéon transformée en un petit lac au sein duquel se dresse, bizarre spectacle ! le majestueux portique.

Imaginez ce que devaient être ces inondations et ces débordements quand rien d'humain ne leur faisait obstacle et quand des forêts, aujourd'hui détruites,

¹ Tac., *Hist.*, I, 86.

² Paul. Diac., 89. (*Fest.*, éd. Müller.)

augmentaient, comme toujours, l'abondance des eaux.

Le long de la vallée du Tibre devaient se trouver des espèces de savanes¹ ; aussi les prairies qui bordaient les deux côtés du fleuve, et dont l'une fut plus tard le Champ de Mars, étaient-elles des prairies marécageuses où croissaient des présles². Des prairies et des marécages au pied de quelques collines couvertes d'arbres, voilà ce que Rome a remplacé.

Dans cet espace fréquemment submergé, s'étendait, entre la place Navone et Sant-Andrea *della Valle*, un enfoncement dont le nom de cette église garde le souvenir. La place a succédé à un cirque où avaient lieu des courses de char dans l'eau, imitées jusqu'à nos jours par les promenades en voitures du mois d'août autour de la place artificiellement inondée.

Au sein de l'enfoncement dont je viens de parler, quelques redressements de terrains formaient durant les inondations comme des flots ; entre cet enfoncement et le Capitole, la prairie reparaissait : c'est ce qu'on appela les *prés Flaminien*s.

Mais quittons la plaine pour les collines, et commençons par la rive droite du Tibre.

La chaîne de collines continues qui, à partir de

¹ Tels étaient les bas-fonds du Terentum à l'extrémité du Champ de Mars, *Vada Terenti*, dit Ovide, *Fast.*, I, 501. Ce mot, dans la langue sabine, voulait dire mou, fangeux.

² C'est la plante appelée vulgairement queue-de-cheval, d'où la *Codeta* major et la *Codeta* minor.

Ponte Molle, longent cette rive et vont se rapprochant de son lit sinueux, laissent d'abord entre elles et lui un espace qui faisait partie du *champ Vatican*.

Là croissaient anciennement des chênes verts. Plin¹ parle d'une yeuse plus vieille que Rome même, et que de son temps on voyait encore au Vatican. Cet arbre ne devait pas avoir été dans cet endroit seul de son espèce. Plus tard on y planta des vignes qui produisaient un vin détestable; le vin du Vatican était le *Surresne* de l'ancienne Rome. « Bois le vin du Vatican, disait Martial, si tu aimes le vinaigre² : » et ailleurs : « Boire le vin du Vatican, c'est boire du poison³. » A nous ce nom de Vatican dit autre chose, ce vieux nom est celui de la basilique de Saint-Pierre et du palais des papes.

Vers la partie moyenne des collines qui longent la rive droite du Tibre, les Romains établirent leur forteresse du Janicule; mais auparavant il n'y avait de ce côté qu'un rideau de collines boisées et arrosées par des sources. Pour retrouver l'aspect primitif de Rome, il faut mettre partout des sources et des arbres; ces sources, aujourd'hui en grande partie perdues, permirent de placer une forteresse dans un lieu qui n'eût pas été tenable sans elles.

On a retrouvé quelques-unes des sources du Jani-

¹ Pl., *Hist., nat.*, xvi, 87.

² Mart., *Ep.*, x, 45, 5.

³ Mart., *Ep.*, vi, 92, 3.

cule, par exemple, au quatrième siècle de l'ère chrétienne, l'eau de Saint-Damase, qui donne son nom à la cour embellie par les Loges de Raphaël.

Passant sur la rive gauche du Tibre et nous avançant en sens inverse de son cours, nous rencontrons d'abord l'Aventin.

L'Aventin, dont la forme est assez irrégulière, a deux cimes que sépare un ravin; l'une, la plus haute, est indiquée par l'église de Sainte-Sabine; l'autre, qu'on appelle le faux Aventin, par l'église de Saint-Saba. Virgile, et il fait autorité en matière de tradition, parle de l'épaisse forêt de l'Aventin, qui, au temps d'Évandre, descendait jusqu'au fleuve, et d'un bois sacré au pied de la colline¹. Ovide² mentionne également la forêt de l'Aventin. Cette colline était couverte de toutes sortes d'arbres. Denys d'Halicarnasse cite en particulier les lauriers³; cet arbre prophétique croissait volontiers sur le sol romain. De là était venu à une partie de l'Aventin le nom de bois de Lauriers (Lauretum ou Loretum)⁴; c'est ainsi que deux rues modernes à Rome doivent le leur aux haies vives qu'elles ont remplacées⁵; il y avait sur l'Aventin le

¹ Virg., *Æn.*, viii, 104, 108, 216.

² Ov., *Fast.*, i, 551.

³ Den. d'Hal., iii, 43.

⁴ Le nom de la ville de Laurentum avait la même origine, il en est de même de Loreto, Lorette.

⁵ La rue delle Fratte et la rue Frattina près de laquelle est l'église de Sant Andrea delle Fratte.

grand Loretum et le petit¹. Un temple de Vertumno était dit *in Loreto Maggiore*, comme il existe de nos jours à Rome une église de San-Salvator *in Lauro*.

Sur l'Aventin se trouvaient aussi de nombreuses sources². Ce mont était remarquablement rocailleux. Il est parlé souvent des rochers de l'Aventin.

Un rocher appelé le Rocher-Sacré dominait la moindre des deux cimes de la colline et formait, dit Ovide, une partie considérable de la montagne³. De ce sommet de l'Aventin, suivant la tradition, Remus consulta les présages qui lui furent contraires. Mont néfaste, l'Aventin de Remus, voisin et rival du Palatin de Romulus, fut exclu par les patriciens de l'enceinte sacrée de la cité, du *Pomœrium* romain où il n'entra que sous Claude, bien qu'il fût entouré d'un mur d'enceinte dès le temps des rois. La colline proscrite, et qui depuis Remus fut toujours la colline de l'opposition, servit, à plusieurs reprises, d'asile et de forteresse à la liberté plébéienne.

Aujourd'hui l'Aventin semble encore maudit et proscrit ; à peine si quelques moines l'habitent ; ses églises éparses s'élèvent parmi des vignes solitaires et de grands espaces remplis de roseaux.

L'Aventin était séparé du Palatin par une vallée

¹ Pl., *Hist. nat.*, xv, 40, 5.

² Plut., *Numa*, 15

³

. Pars bona montis ea est (moles).

(Ov., *Fast.*, v, 148).

étroite et profonde¹ dont les pentes abruptes se couvraient de myrtes². Le fond de cette vallée marécageuse et souvent inondée fut comblé quand on y construisit le grand cirque qui la remplissait tout entière.

En regard de la masse irrégulière et des anfractuosités de l'Aventin, le Palatin s'élève très-nettement isolé; sa forme est régulière, c'est un triangle dont les côtés qui ondulent correspondent, à peu de chose près, à trois des quatre points cardinaux. Dans l'origine, le Palatin abondait en sources³ que les constructions impériales ont fait disparaître. Au pied du Palatin, vers le Forum, était le *bassin de Juturne*, où, après le combat du lac Régille, on crut voir Castor et Pollux, qui avaient secouru les Romains pendant l'action, faire boire leurs chevaux divins. Tout près de là est aujourd'hui un de ces grands abreuvoirs romains destinés aux troupeaux; il est alimenté probablement par un reste de la même source.

On voit déjà combien le sol de Rome était riche en sources naturelles.

Ce fut pour remplacer ces sources détruites que les Romains imaginèrent le moyen dispendieux et magnifique des aqueducs. A Rome, on trouve presque partout

¹ Den. d'Hal., III, 43.

² Ces myrtes y firent élever un temple à Vénus qui s'appelait tantôt *Murtea* (Varr., *de l. lat.*, V, 154), tantôt *Murtia* ou *Murcia* pour *Murtia*, comme *Marcus* pour *Martius*.

³ Encore au temps de Cicéron. Cic., *de Rep.*, II, 6.

l'eau à quelques pieds de profondeur. Au lieu de tâcher de tirer parti de cette eau si voisine du sol, les Romains ont préféré aller à de grandes distances chercher des ondes choisies, les amener sur des arcades majestueuses et les distribuer avec profusion dans la ville; c'est que ce peuple ne se contentait pas du nécessaire et à l'utile il voulait mêler le grand.

Les sources du Palatin y entretenaient des pâturages¹, aussi ce mont fut d'abord un mont pastoral; la tradition y plaça l'Arcadien Évandre au milieu de ses troupeaux. Comme l'Aventin, le Palatin était très-boisé².

L'histoire du Palatin est l'histoire de Rome. Sur cette colline de peu d'étendue où il avait été précédé par les Sicules et les Pélasges, Romulus le pâtre, qu'on disait né du sang des dieux et des rois, fonda ou agrandit une bourgade qui fut le noyau de la cité romaine.

A la fin de la république l'ancienne bourgade était devenue la demeure des citoyens opulents; puis la colline fut graduellement envahie par les accroissements successifs de la demeure impériale. Le nom du mont Palatin était *Palatium*, comme *Capitolium* celui du mont Capitolin; ce mot *palatium* devint le nom de la maison d'Auguste, plus tard de l'ensemble d'édifices

¹ *Pecorosa palatia.* (Prop., *El.*, v, 0, 3.) — *Herbosa palatia.* (Tib., *El.*, II, 3, 25.)

² *Constitit in summo nemorosi colle palati.* (Ov., *Met.*, xiv, 438.)
Nemorosi saxa palati. (Ov., *Fast.*, iv, 815.)

qui composaient le *palais* et finirent par couvrir la colline tout entière.

Ce nom, qui fut d'abord celui d'un lieu où quelques pâtres campèrent, est resté dans presque toutes les langues modernes pour désigner la demeure des rois et des princes : singulière fortune d'un mot !

Aujourd'hui l'intérieur du Palatin est tout pétri de ruines; il ne reste à sa surface que des débris immenses et confus, en partie noyés dans une végétation vigoureuse, qui a repris le dessus quand les édifices qui l'avaient chassée lui ont fait place à leur tour; des substructions gigantesques servent de magasins de foin, et sur l'emplacement du palais, d'où pâturages, forêts et fontaines ont disparu, sont des carrés de choux et d'artichauts.

Sous l'escarpement du Palatin vers l'ouest, était un antre appelé Lupercal, fameux par l'allaitement de Romulus et de Remus.

Cet antre était dominé par de grands arbres, les eaux qui descendaient du Palatin y entretenaient une constante fraîcheur¹.

Entre le Palatin et le Tibre, commençait, à partir du fleuve, le Vélabre, vaste marais, formé à son extrémité par les flaques d'eau stagnante que laissaient les débordements, alimenté par des sources nom-

¹ Den. d'Hal., I, 32.

Gellia sub rupe Lupercal.

(Virg., *Æn.*, VIII, 343.)

breuses et par les eaux pluviales qui se précipitaient des collines. Ovide¹, comparant le passé au présent, dit : « Là où des processions solennelles traversent le Vélabre pour se rendre au cirque, il n'y avait que des saules, des roseaux et un marais qu'on ne pouvait affronter que pieds nus. »

Properce dit qu'on avait autrefois navigué dans ce quartier magnifique :

« Le nautonier faisait voile à travers les eaux dans la ville ². »

Spectacle pareil à celui que Rome donne encore aujourd'hui quand le Tibre est débordé. Nous savons ce qu'on payait pour passer le Vélabre ; c'était un *quadrans*, environ trois sous, trois fois plus cher que le prix actuel de la barque de Ripetta³.

Ce lieu s'appela toujours le Vélabre, quoiqu'il n'y eût plus de Vélabre, comme la Chaussée-d'Antin a gardé son nom, quoiqu'il n'y ait plus de chaussée.

Le souvenir du Vélabre subsiste dans la dénomination de Saint-George-en-Vélabre, qui est celle d'une église à peu près abandonnée.

Le Vélabre se continuait jusqu'au Forum⁴, dont ses

¹ Ov., *Fast.*, vi, 407. Ovide parle aussi d'une fête où l'on marchait pieds nus en mémoire de l'ancien état marécageux de ce quartier.

² Nauta per urbanas velificabat aquas. (Prop., *El.*, v, 9, 6.)

³ Varr., *de l. lat.*, v, 44.

⁴ Hoc, ubi nunc for sunt, udæ tenuere paludes.

(Ov., *Fast.*, vi, 403.)

eaux marécageuses occupaient presque entièrement la place. L'épisode épique de la retraite de Mettus Curtius, pendant le combat des Romains et des Sabins au temps de Romulus, montre qu'elles baignaient le pied du Capitole : le nom de Velia, donné à la colline qui barrait le Forum à son autre extrémité, nom qui veut dire marais, fait voir que le marais s'étendait jusqu'à cette colline ; car une élévation de terrain n'a pu recevoir une telle dénomination que si le marécage y touchait.

Tous ces témoignages se rapportent évidemment à un état antérieur au grand système d'égouts créé par les Tarquins pour dessécher le Forum et les lieux environnants. Après cet étonnant ouvrage, l'état primitif des lieux changea, mais il en resta très-longtemps le souvenir et quelques traces ¹.

Enfin le Vélabre allait au nord jusque vers le pied du Quirinal. C'était ce qu'on appelait le petit Vélabre².

¹ Quoique le lac Curtius fût desséché, au moins en grande partie, dès le temps d'Auguste (Ov., *Fast.*, vi, 405), ce nom de *lac* s'est perpétué pendant tout le moyen âge. L'église que celle de Sainte-Marie Libératrice a remplacée s'appelait Saint-Sylvestre *in lacu*. Les observations des géologues ont confirmé le témoignage des historiens et des poètes ; on a trouvé près du Forum des coquilles appartenant aux espèces actuelles qui vivent dans les eaux dormantes.

² Le petit Vélabre était de ce côté, car Varron le place près des eaux qui jaillirent dans le voisinage du temple de Janus, qu'on sait avoir existé à peu près où est l'église de Sainte-Martine. Varr., *de l. lat.*, v, 156.

Le grand Vélabre séparait le Palatin d'une autre colline, située entre le Palatin et le Tibre. Cette colline, de toutes la moins considérable, devait avoir la destinée la plus grande, car elle devait être le Capitole.

Le Capitole, comme l'Aventin, a deux cimes, mais beaucoup plus rapprochées. Sur celle qui a conservé le nom de Roche Tarpéienne était la citadelle ; sur l'autre, le temple de Jupiter, qui a fait place à l'église d'Araceli.

Deux bois de chênes, dont on conserva religieusement les restes, descendaient de ces deux cimes, alors plus hautes et plus aiguës¹ vers le fond, aujourd'hui comblé, de l'étroite vallée qui les divisait. Les flancs de cette colline sauvage étaient hérissés de broussailles².

Des deux côtés d'une gorge par où devait passer un jour la voie triomphale, une forêt s'abaissait sur la pente méridionale du Capitole. Des sources filtraient à travers la colline et allaient tomber dans le Vélabre ; leur présence est attestée par des puits très-anciens qu'on a retrouvés dans les souterrains du Capitole et par une de ces sources, que la piété des chrétiens a conservée, parce qu'elle servit, dit-on, à saint Pierre pour baptiser ses geôliers dans la prison Mamertine.

Le Capitole était à pic du côté du Champ de Mars,

¹ Den. d'Hal., III, 69.

² Virg., *Æn.*, VIII, 348.

là où on le gravit aujourd'hui par une pente doucement inclinée; du côté du Forum, il était presque aussi abrupt, et Ovide parle encore de la pente escarpée qui conduisait dans le Forum et la vallée¹. Je crois retrouver ce rude chemin dans une montée très-roide qui porte le nom de *Salita di Marforio*.

L'aspect primordial du Capitole, tel que l'a évoqué l'imagination savante de Virgile² et de Propertius³, était formidable. Sur ce mont solitaire que visitait seulement la foudre, Jupiter était présent par son tonnerre avant de l'être par son temple.

Ces trois montagnes, je devrais dire ces trois collines, mais je parle comme l'orgueil romain⁴, l'Aventin, le Palatin et le Capitole, forment un groupe à part, dans le voisinage du Tibre. Plus loin, quatre autres monts s'avancent tous dans le même sens comme se détachant de la plaine supérieure; leur ensemble dessine un arc dont le Tibre serait la corde.

Le premier qu'on rencontre en suivant du sud au

¹ *Arduus in valles et fora clivus erat* (Ov., *Fast.*, I, 264.)

² *Virg.*, *Æn.*, VIII, 340.

³ *Propert.*, *El.*, V, 1, 7.

Tarpeiusque pater nudâ de rupe tonabat.

Je crois qu'ici *nuda* ne veut pas dire dépouillée d'arbres, mais inhabitée, où il n'y a encore ni temple ni citadelle.

⁴ Les descendants des anciens Romains ont hérité de cet orgueil : ils appellent encore le quartier qui se compose de l'Esquilin, du Viminal et d'une partie du Quirinal *i monti. les monts*.

nord ce demi-cercle de hauteurs, est le Cœlius. Primitivement le Cœlius s'appelait le Mont des Chênes¹; ce nom indique la nature de la végétation qui le couvrait. Les sources du Cœlius étaient nombreuses; l'une d'elles porta le nom de source Argentine, une autre s'appelait source de Mercure. Celle-ci a été retrouvée de nos jours et reconnue à la bonté de son eau.

A l'angle occidental du Cœlius, une fontaine sortait d'une grotte et se répandait à travers les herbes. Ce fut plus tard la fontaine de la nymphe Egérie, qui coulait sous un bois sacré, celui des Camènes; la fontaine et le bois sacré subsistaient encore au temps de Juvénal².

Les chênes du Cœlius descendaient dans la vallée qui le sépare de l'Esquilin et remontaient sur le flanc de cette dernière colline. Car précisément de ce côté se trouvait, sur l'Esquilin, la chapelle consacrée aux *nympbes des chênes*; plus loin venait un lieu appelé *Bois de Hêtres* (fagutal). On suit, à la trace de ces dénominations locales, les vestiges des vieilles forêts de chênes et de hêtres qui couvraient l'Esquilin.

A la base de cette colline, dans la région paludéenne, où nous venons de voir que le Vélabre s'étendait, fut anciennement le bois Argiletum, dont le nom demeura au quartier de Rome par lequel il fut remplacé.

¹ Mons quercetulanus.

² Voy. chap. xii.

Tout près était la Subura, région que sa position dans le fond d'un entonnoir formé par les pentes convergentes de l'Esquilin, du Viminal et du Quirinal devait rendre humide et fangeuse¹; elle confinait au *petit Vélabre*.

Aussi bien que le quartier étrusque situé à l'extrémité opposée du Vélabre, la Subura devint le repaire des dissolutions romaines, comme si, dans l'un et l'autre endroit, la fange eût amené la fange.

Ce nom d'un quartier de Rome plus ancien, nous le verrons, que Rome elle-même a subsisté au moyen âge dans celui d'une église, Sainte-Agathe *in Subura*; il est rappelé encore aujourd'hui par la *place Subura*.

En allant vers le nord, on franchit sans s'en apercevoir le dos étroit du Viminal, ainsi nommé des osiers (*vimina*) qui y croissaient; c'est aujourd'hui, des monts de Rome, le seul un peu difficile à retrouver. On a d'abord quelque peine à le découvrir. Quand on vient de Sainte-Marie-Majeure, bâtie sur l'Esquilin, une faible montée vous amène sur le Viminal, qui ne paraît point détaché de l'Esquilin et du Quirinal.

Mais, si l'on tourne à gauche pour suivre la rue que

¹ Je ne puis, comme on l'a fait, rapporter à la nature humide du terrain de la Subura ce que dit Martial des pierres toujours salies par des pas humides.

Et nunquam sicco sordida saxa gradu. *Ep.*, v, 23, 6.

Je ne vois là qu'une indication de la rue qui devait abonder dans un quartier populeux, lequel est encore, pour la même raison, très-boueux aujourd'hui.

M. Charles Didier, dans sa *Rome souterraine*, a si bien nommée la *rue champêtre de Saint-Vital*, on aperçoit un escarpement peu différent sans doute de ce qu'il était quand le Viminal ne portait que des saules; du reste, les abords de cette colline ont été anciennement champêtres, car sous le Viminal fut un sanctuaire consacré au dieu des bois, Sylvain ¹.

Les saules du Viminal rappellent ceux dont on a trouvé près de là, sur le Pincio, les débris fossiles et rattachent ainsi aux âges géologiques les âges anciens de l'histoire; les saules, dans plus d'un endroit de la campagne romaine, par exemple au Ponte-Nomentano, penchent encore leur chevelure élégante sur les eaux comme le faisaient jadis ceux du Viminal, car les eaux qu'aiment les saules ne manquaient pas plus à cette colline qu'aux autres collines de Rome.

Puis vient un mont plus visible et plus célèbre, le Quirinal; avec les trois derniers de ceux que j'ai énumérés avant lui, savoir : le Coelius, l'Esquilin et le Viminal, le mont Quirinal forme un quatrième prolongement de la campagne romaine; ce sont quatre promontoires qui s'allongent vers le Tibre et comme quatre doigts d'une main dont la plaine élevée de laquelle ils se détachent serait la paume immense. Cette main a saisi le monde.

Jusqu'à Trajan, le Quirinal tenait au Capitole par une colline intermédiaire que cet empereur a suppri-

¹ Canina, *Roma antica*, 205.

mée pour établir son Forum, et dont la colonne Trajane, qui a cent pieds romains, indique, l'inscription qu'elle porte en fait foi, la plus grande hauteur.

Pour nous représenter la configuration primitive du sol de Rome, il faut donc rétablir cette langue de terre qui unissait le Quirinal au Capitole, le Capitole formant alors l'extrémité d'une presqu'île, tandis qu'il est comme une île depuis Trajan.

Pour l'intelligence de plusieurs faits de l'histoire romaine, nous devons tenir compte de cette colline aujourd'hui disparue.

Nous avons peu de renseignements sur l'antique végétation du Quirinal. La maison de Pomponius Atticus, située sur le Quirinal, était remarquable par ce que Cicéron appelle une forêt, *sylva*. Et rien n'empêche de reconnaître dans le parc de l'opulent Romain un reste de la forêt primitive. Ainsi j'ai vu aux États-Unis, près de la ville de Chicago, dans un jardin, des arbres qui avaient fait partie de la forêt vierge avant le défrichement.

Mais Chicago, bien que renfermant quarante mille âmes, ne comptait alors que quinze années d'existence, et au temps de Cicéron Rome était âgée de sept siècles; il est vrai qu'on était plus conservateur à Rome qu'aux États-Unis, et en particulier pour les arbres; cependant on ne peut rien affirmer touchant l'antiquité de la forêt d'Atticus sur le Quirinal.

Il n'y a pas de raison de supposer que dans une

région partout boisée, sur sept collines, une seulement ait été nue. D'ailleurs on trouve quelques indices de la végétation primitive du Quirinal : il est question dans Ovide d'un bois sacré sur la colline de Quirinus¹.

Or les bois sacrés étaient souvent un débris soigneusement conservé des forêts antiques pour lesquelles on avait un superstitieux respect et que le souvenir des vieilles divinités du pays consacrait, car les bois avaient été les premiers temples². Aussi trouve-t-on les bois sacrés de Rome debout à l'époque des régionnaires, c'est-à-dire au quatrième siècle de notre ère.

C'est que les Romains, encore plus que les Anglais, avaient le respect des vieux arbres. Pour eux, ce respect était un culte; il fallait un sacrifice pour expier la chute d'un arbre, même d'un arbre tombé de vétusté : abattre un arbre dans un bois sacré était un crime³. Les bois sacrés peuvent donc servir comme autant de jalons pour retrouver la forêt primitive.

Or partout sont indiqués dans Rome des bois sacrés au delà du Tibre, le bois de Satriana⁴, le bois de Furina, qui vit la mort de Tibérius Gracchus; sur le Capitole, le bois de l'Asile; sur la pente septentrionale du Palatin, le bois de Vesta; sur le Caelius, le bois des Ca-

¹ Ov., *Mét.*, xiv, 452-3.

² Pl., *Hist. nat.*, xii, 2, ..

³ Marini, *Frat. Arval.*, p. 2.

⁴ *Lucus sacer deæ Satrianæ*. Sur un autel trouvé dans le Borgo. Grüter, *Inscr.*, p. LXXXIX, 3.

mènes et les deux bois sacrés entre lesquels s'élevait la maison de l'empereur Tétricus ¹; sur l'Esquilin, le bois de Méphitis et le bois de Junon-Lucine; au pied de l'Esquilin, l'Argiletum et le bois de Strenia; sur le Quirinal, le bois de Quirinus. Lors même qu'il n'est pas fait mention expresse d'un bois sacré, on peut en supposer l'existence partout où il y avait soit un temple, soit même une chapelle.

Outre les bois sacrés, des groupes d'arbres ou des arbres isolés, qui provenaient sans doute de la forêt primitive, achevaient d'en déterminer la physionomie et le caractère; ainsi le cornouiller ne devait pas être rare, car on le trouve mentionné par la légende ou par l'histoire en plusieurs lieux ².

Aux grands arbres se mêlait une végétation d'arbustes, parmi lesquels ³ le myrte, dont l'abondance contribua peut-être à rattacher l'origine de Rome à Vénus; ça et là, un olivier, un figuier, un cyprès, un lotos ⁴, épargnés parce qu'ils se rapportaient à quelques vieux souvenirs, attestaient la présence de ces arbres, à

¹ Trebellius Poll., *Triginta tyr.*, de *Tetr. jun.*

² Un bois de cornouillers (*corneta*) croissait sur la Velia, là où fut depuis le temple de Vénus de Rome (Varr., *De l. lat.*, V, 152). On disait que la pique de Romulus, lancée par lui de l'Aventin sur le Palatin, y avait jeté des racines et était devenue un arbre de cette espèce.

³ Fuit myrtus ubi nunc Roma est. (Pl., *Hist. nat.*, xv, 36, 1-2.)

⁴ Lotos-in Vulcanali sequæva urbi intelligitur. (Pl., *Hist. nat.*, xvi, 80.)

une époque ancienne, sur le sol romain. Un palmier qui naissait spontanément donnait à cette végétation primitive l'air à demi oriental que les huit ou dix palmiers de Rome¹ donnent à la végétation romaine d'aujourd'hui.

Un palmier naquit dans le temple de Jupiter au Capitole, pendant la guerre contre Persée; un autre poussa entre les pierres de la maison d'Auguste, sur le Palatin, où les deux palmiers du couvent de Saint-Bonaventure font un si bel effet.

Le sol de Rome n'a pas seulement changé d'aspect, il a changé de forme. D'abord il est des collines qui n'ont pas toujours existé : le Monte-Citorio, composé de ruines; le Monte-Giordano, qui date du moyen âge; le singulier Monte-Testaccio, formé tout entier de vases brisés et qui ne remonte pas jusqu'aux premiers siècles de notre ère. Pour retrouver l'état primitif des collines anciennes, il faut faire abstraction des ruines entassées sur leurs sommets; l'exhaussement du sol, une des choses qui à Rome étonne le plus les étrangers, ne s'observe pas seulement dans les lieux bas, où il s'explique par l'accumulation des terres que diverses causes ont pu y faire descendre; on le remarque sur le sommet isolé du Palatin; mais il faut en déduire les

¹ Madame de Staël, qui dit dans *Corinne* : « le palmier dont Rome se vante .. » ne les avait pas comptés. Madame de Staël a souvent admirablement pensé sur Rome, mais ne l'a pas assez regardé.

amas de terre qui y ont été apportés par les Farnèse, et depuis par les Français sous le premier Empire.

Déjà les anciens avaient été frappés de cet amoncellement et avaient cherché à l'expliquer par les incendies¹.

Quelquefois deux hauteurs séparées dans l'origine ont été artificiellement réunies²; quelquefois aussi les pentes sont devenues plus escarpées par suite d'un éboulement de rochers : c'est ce qui est arrivé pour la roche Tarpéienne au sixième siècle de Rome³ et au seizième de l'ère chrétienne. Ces cas sont rares ; ce qui a eu lieu beaucoup plus souvent , c'est que les sommets ont été aplanis ou effacés et même que certaines hauteurs ont disparu, comme le Germale, mentionné avec la Velia, qui existait encore au temps de Cicéron⁴ et duquel il ne reste rien; tandis que la Velia, dont l'arc de Titus marque le sommet, par l'entassement qui s'est fait autour d'elle s'est seulement beaucoup abaissée. La roche Lupercale a disparu. On n'aperçoit plus le grand rocher qui s'élevait sur la moindre des deux cimes de l'Aventin. Le Palatin, qui a fourni aux jardins Farnèse une véritable plate-forme, avait un sommet dominant sur lequel on bâtit très-ancienne-

¹ Front., *de Aqued.*, 18.

² Locum qui vocatur Coeliolus cum Coelio nunc conjunctum. (Varr., *de l. lat.*, v, 46.)

³ Tit. Liv., xxxv, 21.

⁴ La maison de Nilon était sur le Germale. Cic., *Ad Att.*, IV, m, 5.

ment un temple de la Victoire¹; il fallut aplanir les inégalités du Capitole pour y construire le temple de Jupiter². D'autre part, l'île Tibérine, à laquelle une légende absurde donne pour origine les blés des Tarquins jetés dans le Tibre, est, nous le verrons, bien plus ancienne; elle était accompagnée de petites îles que le Tibre a dévorées³.

Chacune des collines fut primitivement hérissée de mamelons, dont, pour la plupart, on ne saurait trouver aujourd'hui la trace.

Nous le savons par un précieux témoignage.

Varron, parlant des chapelles consacrées au culte antique des Argéens⁴, nous apprend de ces chapelles, au nombre de vingt-quatre ou vingt-sept, que chacune était placée sur un sommet, et il fait l'énumération de la plupart de ces sommets. C'étaient autant de pointes, de saillies, s'élevant çà et là sur les collines de Rome.

Pour retrouver en esprit la configuration primitive du sol romain, l'on doit donc, replantant sur chacun des sept monts l'espèce de bois qui le couvrait, ici les chênes, là les hêtres, là les lauriers, y dresser aussi de nouveau et y tailler à pic une vingtaine, au moins,

¹ Den. d'Hal., I, 32.

² Ib., III, 69.

³ Elles sont encore indiquées sur le plan de Rome de Nolli, au dix-huitième siècle.

⁴ Varr., *de l. lat.*, V, 45 et suiv

de petits sommets dont quelques-uns seulement subsistent et dont aucun n'est aussi marqué qu'il l'était à l'origine. Pour trouver quelque chose qui ressemble à cette physionomie primitive de Rome, il faut aller chercher les monticules épars dans la campagne ; et encore ceux-ci ont souvent perdu leurs saillies par suite de l'établissement à leur sommet d'une ville ou d'une villa.

Maintenant, si je ferme les yeux à ce qui m'entoure pour voir ce qui a été ; si j'efface de mon esprit cette longue et mémorable histoire de Rome, je découvre une forêt, entrecoupée de clairières où sont des pâturages, et composée d'essences diverses ; elle couvre quelques collines et domine une plaine verdoyante et marécageuse, envahie par le Tibre. Dans cette forêt, les loups ont leur repaire, les oiseaux de proie font leur nid ; l'homme n'y a pas encore paru ; là où sera Rome est une forêt vierge.

. . . . Incædua sylva virebat¹.

A la place où doit s'élever un jour la ville des rois, des consuls, des empereurs et des papes, il n'y a que des bois, des prés et des marécages.

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'état primitif de la campagne romaine.

La campagne romaine, aujourd'hui presque entièrement dépouillée d'arbres, présentait aussi l'aspect d'un

¹ Ov., *Fast.*, I, 243.

pays boisé. Le culte antique du dieu Faunus, des far-
nes et des sylvains, divinités indigènes du Latium, le
prouve, ainsi que le rôle mythologique du pic-vert et
son nom *picus* donné à un roi latin, car cet oiseau
n'habite qu'au plus profond des bois ; de plus, l'his-
toire mentionne dans les environs de Rome plusieurs
forêts qu'on y chercherait vainement aujourd'hui. A
cette heure, il ne reste guère que la grande forêt qui
s'étend d'Ostie vers les marais Pontins, et encore était-
elle plus étendue au temps de Pline le Jeune que de
nos jours. Grégoire XIII en a abattu une partie.

Nous connaissons par les auteurs la forêt Nœvia
formée de chênes verts : cette forêt, voisine de l'Aven-
tin, *noire* par l'ombre des yeuses ¹.

Lucus Aventino proprior niger ilicis umbrâ.

Vers expressif qui rend bien l'effet de l'ombre téné-
breuse que ces arbres répandent sur le sol, et dont on
peut vérifier l'exactitude en se promenant sous les
beaux chênes verts de la villa Borghèse.

Dans cette forêt, qui avait donné son nom à une porte
de Rome, habitèrent plus tard des gens sans aveu, des
bandits descendants des premiers sujets de Romulus et
ancêtres des brigands de nos jours ².

Ceux-ci, en général, n'exercent pas leur profession

¹ Or, *Fast.*, III, 295.

² Caton, cité par Festus, p. 169. Ed. Müller,

aux portes de Rome, où parfois ils paraissent cependant ; leurs repaires ont reculé de quelques lieues avec les forêts. Les brigands de l'antiquité devaient habiter également les environs du bois consacré à Laverna, patronne des voleurs, que la madone, honteuse dérision de ce que la religion a de plus pur, a parfois remplacée.

La *forêt des Malfaiteurs*¹ a dû son nom aux hôtes qui la fréquentaient. Sur la rive droite du Tibre, à cinq milles de Rome, était la forêt Mœsia dont il reste à peine quelques vestiges². Tite-Live parle d'un *très-grand* bois entre le Tibre et la voie Salaria, dans lequel se réfugia une partie de l'armée romaine après le désastre de l'Allia³. Le lac d'Albano était entouré d'une forêt. Ovide est sur ce point d'accord avec Tite-Live⁴, et la tradition qui donne à plusieurs rois fabuleux d'Albe le nom de *Sylvius*, *homme des bois*, semble confirmer par les témoignages les plus anciens la vérité de ce double témoignage.

Aujourd'hui, on ne trouve un bout de forêt que plus haut, en gravissant le mont Albain (Monte-Cavi), à l'endroit où, sous les grands chênes, apparaissent tout à coup, parmi les feuilles tombées, les dalles de la voie Triomphale.

¹ C'est ainsi que Denys d'Halicarnasse (iii, 33) appelle la *Sylvia Matutina* de Tite-Live. (i, 30.)

² Tit. Liv., i, 33. Nibby, *Dint.*, i, 411.

³ P. Diac., *Lucania*, Fest., p. 119, Ed. Müller.

⁴ Tit. Liv., v, 15.

Ovide dit, en parlant du lac de Nemi : « Là est un lac ceint d'une épaisse forêt¹. »

. . . . Sylva præcinctus opacâ
Est lacus.

Il y avait donc en cet endroit une forêt. Cette forêt était assez considérable pour faire donner au sanctuaire de la Diane d'Aricie le nom de *Nemus*. Ce bois n'existe plus, mais il a laissé son nom au lac charmant et au village pittoresque de *Nemi*.

Le petit bois de Cære est décrit dans Virgile avec des expressions qui aujourd'hui seraient exagérées².

« Il y a dit-il, un grand bois près du fleuve aux froides eaux de Cære. Ce bois s'étend au loin, consacré par la religion des aïeux. De partout des collines creuses l'enferment³ et de noirs sapins l'environnent. »

Les sapins n'y ont guère laissé d'autre souvenir de leur présence que le nom d'une hauteur qui s'appelle la Sapinière⁴ (Abetone).

Les noms font partie de la physionomie des lieux ;

¹ Ov., *Fast.*, III, 263.

² Virg., *Æn.*, VIII, 597.

³ Est-ce une allusion aux tombes étrusques creusées dans ces collines ?

⁴ Entre Cære et le Tibre on chercherait en vain l'antique bois d'Halernus dont parle Ovide :

Adjacet antiqui Tiberino lucus Halerni.

(Ov., *Fast.*, VI, 103.)

souvent ils la représentent après qu'elle a changé et la conservent, pour ainsi dire, après qu'elle a disparu.

Le nom antique d'Alsium (Palo) nous apprend qu'il y eut là autrefois un bois sacré (Alsos), et, si Préneste doit le sien, comme le veut Servius¹, aux chênes verts (*prinoi*) qui y abondaient encore au temps où il écrivait, cette étymologie nous révèle un trait de l'aspect ancien du pays, que son aspect moderne ne nous présente plus, du moins au même degré.

La forêt du mont Algide, qui existait encore au moyen âge, n'existe plus².

C'est une loi universelle que les bois, s'ils ne sont entretenus avec soin, vont toujours occupant un moindre espace. Chaque jour en Italie, on voit ceux de l'Apennin achever de périr ; les forêts de la campagne romaine, que la culture croissante et des guerres continuelles pendant les quatre premiers siècles de Rome ont concouru à faire disparaître, ont dû avoir plus tôt le même sort. On peut donc, d'après la nature et les noms des lieux, affirmer de la campagne de Rome ce que de nombreux témoignages nous ont conduit

¹ Serv., *Æn.*, vii, 678. Ces deux mots grecs *prinos* et *alsos* ne pourraient guère être l'origine des noms donnés à Alsium et à Préneste si ces deux villes n'avaient une origine pélasgique; ce qui, du reste, est vraisemblable pour d'autres raisons, voy. chap. v, *les Pélasges*.

² *Sylva Algidensis*, Nibby, *Dint.*, iii, 296. Il y avait une station romaine nommée Roboraria (la Chesnaye) à la Molara, en avant de l'Algide, dans un lieu où l'on ne voit point de chênes aujourd'hui.

à établir pour la ville elle-même. Elle fut dans l'origine une vaste forêt.

Les bouquets d'arbres suspendus sur les hauteurs dont est semée la campagne romaine, comme le petit bois voisin de ce qu'on appelle à tort la Grotte de la nymphe Égérie, ou cachés dans les vallons qui s'ouvrent tout à coup devant les promeneurs errants, comme le bois plus considérable qu'on rencontre près de Torre San Giovanni ; ces bouquets d'arbres, ces bois disséminés dans la campagne romaine, laquelle n'est pas aussi complètement nue qu'on le suppose avant de l'avoir parcourue, sont des débris et comme des témoins de la forêt primitive.

Dans la campagne, de même qu'à Rome, le sol était originairement hérissé de broussailles ; ces broussailles que Virgile remplaçait avec raison sur le Capitole contemporain d'Évandre, on les retrouve sur les tertres, d'où elles n'ont pas disparu, comme sur le Capitole, devant les temples aux toits dorés ; nous les trouvons par exemple sur la colline de Fidène, où elles étaient avant que personne fût là pour les voir. Ici, l'ancien aspect s'est conservé ; ailleurs, il a reparu. Quand Cicéron disait d'Astura : *lieu agréable*¹, il montrait ce lieu tel que la civilisation et l'élégance romaine l'avaient fait. Aujourd'hui, en présence de la tour solitaire d'Astura, si notre regard se promène sur cette plage triste, inha-

¹ Cic., *Ad Att.*, xii, 19.

bitée, funeste à Auguste, à Tibère, à Conradin¹, nous n'apercevons que la forêt, les sables et la mer. De nos jours cet endroit sinistre ressemble, mieux qu'au temps de Cicéron, à ce qu'il était avant la naissance du premier Romain.

Les eaux, plus mobiles que le sol, ont parfois changé comme lui d'aspect. Les cascades de Tivoli, après avoir été bouleversées dans l'antiquité², viennent de l'être sous nos yeux; une nouvelle chute a été créée. Les anciennes cascades elles-mêmes n'étaient pas antiques. La plus grande avait reçu de la main des hommes une partie de son caractère. Ce que l'on appelle la Grotte de Neptune et la Grotte des Sirènes fut en partie l'œuvre de Sixte-Quint et en partie l'œuvre du Bernin.

Au cinquième siècle de la république, Curius Dentatus, après avoir vaincu les Sabins, voulut vaincre aussi la nature; il fit écouler les eaux du Velino dans la Nera : ainsi fut formée l'admirable cascade de Terni, cette merveille de la nature qui est un produit de l'art.

Ce changement artificiel de l'état des eaux ne fut pas accompli sans provoquer une querelle entre les autorités municipales de Rieti et celles de Terni³; il en a été de même au moyen âge et à la fin du dernier siècle.

¹ Auguste et Tibère y contractèrent la maladie dont ils moururent. Conradin y fut arrêté et livré.

² Plin., *Ep.*, viii, 17.

³ Cic., *Ad Att.*, iv, 15.

On risque à imposer des perturbations violentes à la nature aussi bien qu'à la société.

Primitivement l'Anio, comme le Tibre, était plus profond, et cela en vertu de la cause générale que j'ai signalée : l'exhaussement constant du lit des fleuves. Pline¹ dit qu'il a été navigable, et tous les efforts des modernes pour le rendre tel ont échoué.

Il était plus large ; on le voit, au pont Salaro, trop grand pour le lit actuel du fleuve.

D'autres petits fleuves se sont amoindris ; le Numicius (Rio Torto) s'est en partie perdu au sein des marais, et, dans le mince et peu profond cours d'eau qui en reste, Énée, avec la meilleure volonté du monde, ne pourrait se noyer aujourd'hui².

Le Tibre aussi a changé au-dessus et au-dessous de Rome. Nous lisons dans Tite-Live³ qu'il a été plus étroit devant Fidène, et l'on sait que des deux bras qu'il forme vers son embouchure, le bras occidental, le seul dont on se sert aujourd'hui, est un canal artificiel. L'île Sacrée, près d'Ostie, est un produit du Tibre ; avant les temps historiques, à l'embouchure, unique alors, du Tibre il n'y avait pas d'île⁴.

La côte du Latium tout entière a la même origine ;

¹ Pl., *Hist. nat.*, III, ix, 2.

² Serv., *Æn.*, vii, 150. Numicius ingens ante fluvius fuit.

³ Tit. Liv., IV, 34.

⁴ Pentland, *Geol. of Rome*, p. 6.

à l'extrémité de la vallée du Tibre, elle s'accroît de douzepieds au moins par an. Prise dans son ensemble, elle avance plus lentement, mais elle avance toujours, et, quand la belle carte de M. Rosa, ce *découvreur* de la campagne romaine, sera publiée, on y verra, plus nettement qu'on n'a pu le faire jusqu'ici, ces empiétements du sol sur la mer à partir des collines qui formaient autrefois le rivage de cette mer.

Les marais Pontins ont dû mériter mieux qu'aujourd'hui ce nom de *marais*, que leur état présent ne justifie pas complètement, car une partie de la région que l'on désigne ainsi se compose de pâturages marécageux, où des hommes à cheval, enfoncés jusqu'à la ceinture dans les grandes herbes, poussent de leur lance des bœufs à demi sauvages.

Sans doute, au temps de la civilisation romaine, lorsqu'il y avait trente-trois villes dans les marais Pontins¹, qu'on y recueillait du blé en abondance², que les armées romaines y campaient³, que les tribuns, pour gagner la faveur des plébéiens, demandaient que ce territoire fût partagé entre eux⁴, les eaux marécageuses devaient occuper moins d'espace; mais, dans l'origine, avant qu'elles fussent refoulées par l'habitation et la culture, elles devaient être beaucoup plus envahis-

¹ Pl., *Hist. nat.*, III, ix, 6.

² Tit. Liv., IV, 25.

³ Tit. Liv., VI, 6.

⁴ Ibid.

santes qu'elles ne l'ont été depuis, et même ne le sont redevenues de nos jours; comme les marais de la vallée de l'Arno étaient beaucoup plus considérables qu'ils ne le sont à présent lorsque Annibal eut tant de peine à les franchir et perdit un œil en les traversant¹.

Le resserrement ou la disparition des marais et des lacs est un fait général dans la campagne romaine. Le lac de Lariccia, le lac Régille, n'existent plus depuis l'antiquité. Le lac Juturne a été desséché par Paul V. J'ai encore vu le lac de Gabies; il a été desséché de mon temps par le prince Borghèse, petit-neveu de Paul V, et à cette heure on travaille à faire disparaître le lac Fucin.

On voit donc que la campagne romaine, elle aussi a changé d'aspect. En contemplant le tableau que nous avons devant les yeux, et dont nos yeux ne se lassent pas d'admirer la grandeur, nous pouvons en évoquer un autre assez différent: une campagne couverte d'arbres, où il y a plus de lacs, traversée par des cours d'eau plus profonds et plus larges, s'arrêtant là où commencent les alluvions qui l'ont augmentée du côté de la mer, et, à son extrémité, les marais Pontins, étendant des nappes d'eau immenses.

Si la campagne romaine a changé plusieurs fois d'aspect depuis les temps antiques jusqu'à nos jours,

¹ Tit. Liv., XXII, 2

il y a des choses qui n'ont point changé : c'est l'éclat de la lumière, la beauté et la sérénité du ciel¹. Les admirables montagnes qui encadrent le paysage romain offrent à peu près le spectacle qu'elles présentaient, il y a trente siècles ; elles sont moins boisées, sans doute, surtout celles de la Sabine, qui appartiennent à la chaîne calcaire de l'Apennin, presque partout dépouillée de sa végétation primitive ; mais, du reste, elles sont ce qu'elles furent et seront toujours, merveilleuses de lignes, de masses, de couleurs, formant au nord et à l'est un immense théâtre dont les vastes gradins sont des sommets étagés les uns derrière les autres, au pied desquels s'étend l'arène, aujourd'hui silencieuse et morne, qui a retenti du bruit de tant de combats, tandis que Rome, encore à sa place, figure la scène où a été représenté le plus grand drame de l'humanité.

Les spectateurs manquèrent aux premiers actes de ce drame qui se jouait obscurément loin du monde grec, dans un coin reculé du Latium, entre les montagnes et la mer.

Mais le jour arriva où ce coin du monde en devint le centre, où le drame, en se continuant, commanda l'attention universelle et força tous les peuples à le regarder et à y prendre part.

L'histoire et la poésie se sont chargées d'en célébrer les acteurs ; les intelligences et les imaginations.

¹ *Caelum liquidè serenum*, comme dit Aulu-Gelle.

cultivées de tous les siècles et de tous les pays ont assisté de loin à cet étonnant spectacle dont j'ai voulu donner à mon tour un compte rendu.

Pour cela je suis venu m'asseoir, quand la pièce était finie, sur un de ces gradins abandonnés ; j'ai évoqué les grands morts dont la poussière était sous mes pieds, et pour moi la pièce a recommencé. Tandis qu'elle se jouait de nouveau en ma présence, il m'a semblé que je n'étais plus seul, que je voyais autour de moi d'innombrables générations venir occuper les places vides, dans ce théâtre magnifique qui semble avoir été fait à dessein pour la plus grande représentation historique donnée par la Providence au parterre humain.

III

CLIMAT PRIMITIF DE ROME ET DE LA CAMPAGNE ROMAINE

Changement du climat de Rome, plus rigoureux à l'origine. — La malaria existait dans l'antiquité. — La cause de ce fléau est inconnue. — Il est combattu par l'habitation et la culture. — La malaria antérieure à Rome.

Quel fut à cette époque antique le climat de la contrée où devait être Rome ?

Ce climat était certainement alors plus rude.

Ce ciel sous lequel on vient respirer un air doux et salubre aux poitrines affaiblies était un ciel inclément ; ces hivers tièdes aujourd'hui étaient des hivers rigoureux. En général il en va ainsi : la température devient moins froide par l'effet de la culture et de la civilisation ; la disparition des forêts, ces réservoirs d'une humidité qui se vaporise aux dépens du calorique humain, amène un adoucissement de la tempé-

rature qu'on a remarqué partout; la nature semble s'amollir, échauffée par l'haleine de l'homme.

Rome, au temps de la république, vit des hivers comme elle n'en voit plus. Denys d'Halicarnasse¹ parle d'une année, qu'il cite, il est vrai, comme extraordinaire, où il tomba sept pieds de neige, et où le froid fit mourir les hommes et les troupeaux. Tite Live nous montre les routes obstruées et la navigation du Tibre interrompue².

Une autre année, la neige tint quarante jours³; les arbres périrent, les animaux mouraient de faim, les loups parcouraient la ville et traînèrent un cadavre jusque dans le Forum où la neige s'élevait à une hauteur effrayante. Horace peint encore les fleuves couverts de glace et les arbres chargés de neige, il voit la neige sur le mont Soracte⁴, où il est très-rare de l'apercevoir. Au temps de Martial⁵, un enfant fut tué par un morceau de glace tombé du portique d'Agrippa. Ces froids extraordinaires devaient, d'après ce que j'ai dit de l'influence des forêts sur le climat, être plus fréquents à l'époque primitive qu'au quatrième et au cinquième siècle de la république, au temps d'Horace ou de Martial; maintenant on ne voit rien de semblable.

¹ Den. d'Hal., xii, 8. Tit. Liv., V, xiv, intolerandam hiemem.

² Tit. Liv., v, 43.

³ August., *de Civ. D.*, iii, 17.

⁴ Hor., *Carm.*, 1, 9, 1-4.

⁵ Mart., *Ep.*, iv, 18.

Quoi qu'on en dise, il neige à Rome presque tous les hivers, mais un ou deux jours seulement, et en général très-peu. Ce qui le prouve, c'est que, lorsqu'il neige, les écoles sont fermées et les écoliers ont vacance. Au temps de Cicéron, dans un cas pareil, bien qu'il dût se reproduire plus souvent, le sénat levait la séance ¹.

Il est reconnu que la chaleur nuit à l'énergie des peuples; on abuse de ce fait véritable en lui attribuant l'affaiblissement moral des Romains, qui tient à d'autres causes; car leur climat n'a pas sensiblement changé depuis le moyen âge, et au moyen âge la vigueur ne leur manquait point.

Il n'en est pas moins à remarquer que le peuple romain a commencé à vivre sous un climat plus âpre et a respiré en naissant une atmosphère plus fortifiante. Le berceau de Romulus a flotté sur le Tibre à une époque où le Tibre gelait.

Un trait du climat romain, que le temps n'a malheureusement pas effacé, c'est la *malaria*²; c'est cette influence funeste qui, pendant quelques mois de l'année, plane sur la ville et principalement sur la campagne romaine; c'est cette *fièvre de Rome*, que l'on peut éviter avec des précautions, mais à laquelle la moindre imprudence vous expose à succomber; qui

¹ Cicero, *ad Quint. fr.*, n. 10.

² On ne peut écrire ce mot sans penser tout d'abord au beau et pathétique tableau de M. Hébert.

frappe les habitants, chasse les étrangers, fait de la plaine qui entoure Rome un désert et répand sur elle comme une poésie formidable.

Toutes les explications qu'on a données de ce phénomène me semblent inadmissibles.

On l'attribue en général aux marais; cela peut être vrai pour le littoral, mais la campagne qui entoure immédiatement Rome n'est point un pays marécageux; les endroits les plus secs, les plus aérés, sont souvent les plus malsains. Je citerai la *villa Albani* et le *Monte Mario*. On parle des marais Pontins; mais comment seraient comparativement sains Albano et Frascati, plus voisins de ces marais et placés sur le chemin des vents qui en apportent, dit-on, les miasmes? miasmes du reste que l'analyse chimique n'a jamais pu découvrir.

C'est du sol même de l'*Agro romano* qu'émane la cause, quelle qu'elle soit, du fléau; car, à une certaine hauteur, à plus de quinze cents pieds au-dessus de la mer, à *Rocca di papa* par exemple, cette cause n'agit plus.

Pourquoi ce terrain produit-il des exhalaisons pestilentielles? On répond : Parce qu'il est volcanique. Comme si l'Auvergne et la région de l'Etna étaient des contrées pestilentielles.

C'est l'absence des arbres, a-t-on dit aussi, qui fait l'insalubrité de la campagne romaine. Brocchi ¹ nie

¹ Il attribue, comme on l'a fait depuis, le développement de la

formellement que l'abondance des arbres soit une garantie de salubrité et le prouve par la présence de la *malaria* dans les parties de l'*Agro romano* où il y a encore des forêts.

Il y voit plutôt, au contraire, une cause d'insalubrité, et son opinion est conforme à celle des Romains modernes qui, en cela bien différents de leurs ancêtres, ont horreur des arbres.

On dit aussi : C'est l'humidité qui produit la fièvre à Rome. Pas toujours, car les maisons de *Ripetta*, qui ont le pied dans le Tibre, sont saines, et les maisons du Cœlius, du haut Esquilin, loin du Tibre, ne le sont point. Il est certain que l'agglomération des êtres vivants combat l'influence de la *malaria*; le *Ghetto*, où les juifs sont entassés dans des rues sales et étroites, est un des quartiers de Rome sur lequel l'action du fléau est la moindre ; mais il ne s'ensuit pas que la dépopulation soit la seule cause de la *malaria*, elle en est bien plutôt l'effet ; elle l'augmente, mais elle ne la crée point ; il est des pays très-peu peuplés, comme l'intérieur du Mexique, où la *malaria* n'existe pas ¹.

fièvre romaine à des changements survenus dans la manière de se vêtir. Mais des changements pareils ont eu lieu dans d'autres pays où la fièvre ne s'est pas développée.

¹ Dans le *Giornale Arcadico*, xxxix, p. 47-53, le docteur Folchi a très-bien réfuté les différents systèmes qu'on a imaginés pour rendre raison de la *malaria*. Il nie l'existence fantastique des miasmes ; il dit avec raison que la fièvre se produit dans des contrées dont les terrains sont très-différents : les marais Pontins et la campagne de Rome. A ceux

De plus, on peut établir par les témoignages des anciens que l'air de Rome et de la plaine qui avoisine Rome a toujours été mauvais, qu'il y a toujours eu là une cause encore ignorée, je crois, mais réelle, de maladie. Seulement cette cause a été combattue et affaiblie par le *peuplement* et par la culture; quand le *peuplement* et la culture ont diminué, la cause inconnue de la malaria a agi plus énergiquement.

Sans doute plusieurs des contagions, des pestes, comme parlent les anciens, n'avaient rien à faire avec la fièvre de Rome; on peut l'affirmer de toutes celles qui attaquèrent les animaux sur lesquels la *malaria*, dont cette circonstance ne rend pas la nature plus facile à expliquer, n'a aucune prise; mais évidemment il n'en est pas de même des cas que je citerai tout à l'heure. Nibby¹ pense que l'air s'est amélioré sous les empereurs.

Il me coûte, je l'avoue, d'admettre que Rome ait dû quelque chose de bon à l'empire.

Cependant il est certain que, comme le veut Nibby,

qui voudraient expliquer la présence de la *malaria* seulement par les marécages, il cite (p. 44) une partie du Portugal très-fiévreuse et très-aride; un village fort malade était ensablé. Venise, infectée l'été par ses lagunes, n'a point de fièvres. A la Guadeloupe, la Pointe-à-Pitre, entourée de maremmes, n'en a point. Dans les environs de Rome, le docteur énumère des lieux très-secs où la fièvre règne, Castel dell'Osa (près Collatie), l'Isola Farnèse (Veies), les mont Parioli, etc.

¹ Nibb., *Dint. di R.*, I, xxxvi.

la multiplication des villas a pu contribuer à assainir les environs de Rome; mais à Rome même on voit que sous Auguste l'air était encore très-mauvais. Il était plus aisé d'étouffer la liberté mourante que de changer les conditions de l'atmosphère. La nature ne se laisse pas dompter si aisément que l'homme.

Au siècle d'Auguste la fièvre de l'été et du commencement de l'automne est clairement indiquée à Rome. Properce déplore les chaleurs qui ont rendu malade sa chère Cinthie ¹; il s'écrie ailleurs : « Redoute le cancer sinistre ². »

Horace dit qu'au mois d'août la plus petite fatigue amène les fièvres et fait ouvrir les testaments ³. Aussi pour éviter toute fatigue, les Romains, quand ils ont trente pas à faire au soleil, les font-ils avec une lenteur vraiment curieuse. C'est pendant ce mois que j'écris, et j'apprends que nos pauvres soldats, malgré tous les soins qu'on prend de leur santé, sont atteints en si grand nombre, que leur excellent médecin, le docteur Mayer, est obligé de demander pour eux un nouvel hôpital. A Rome, le mois de septembre passe encore aujourd'hui pour le mois le plus dangereux, et Horace

¹ Propert., *El.*, III, xxiv, 3-4.

² *Ibid.*, V, 1 150.

³

Opella forensis

Adducit febres et testamenta resignat.

(*Ep.*, I, 7, 8.)

parle des morts fréquentes en automne ¹; de là l'épithète terrible donnée par Juvénal ² à cette saison : *lethifer autumnus*, l'automne qui apporte la mort !

Les jours où souffle le sirocco, vent de sud-est, sont les plus funestes. Horace signale comme ayant une influence désastreuse ³ ce vent de plomb, expression qui désigne très-bien l'effet du sirocco, *plumbeus auster* ⁴.

Plus tard, sous Néron, il mourut en un automne trente mille personnes ⁵.

A Rome, la fièvre a quelquefois changé de quartier; telle localité qui était saine dans l'antiquité a cessé de l'être de nos jours.

Cicéron ⁶ déclare salubre le Palatin, qui aujourd'hui est à peu près inhabitable et presque entièrement inhabité.

Quand Tite-Live fait dire à Camille que les collines de Rome sont très-saines ⁷, il exagère et anticipe sur l'époque à laquelle il écrivait, époque où ces collines

¹ *Autumnusque gravis, libitinæ questus acerbæ. Sat., II, 6, 19.*

² *Juv., Sat., IV, 56-7.*

³ *Carm., II, 14, 5-6.*

⁴ *Hor., Sat., II, 6, 19.*

⁵ *Suet., Ner., 39.*

⁶ *Cic., de Rep., II, 6.* Dans ce passage, Cicéron reconnaît que les environs du Palatin étaient pestilentiels. Il oppose la salubrité de la colline à l'insalubrité de la région marécageuse qui l'avoisinait.

⁷ *Tit. Liv., V, 54.*

étaient devenues moins malsaines sans cesser de l'être tout à fait.

L'Esquilin aussi est appelé salubre chez Horace, mais c'est par comparaison avec ce qu'il était avant que Mécène eût mis ses jardins à la place des charniers qui l'empestaient ¹.

La partie supérieure de l'Esquilin, qui aujourd'hui est malsaine, devait l'être dans l'antiquité, car sur cette colline prétendue salubre se trouvaient un des temples dédiés à la Fièvre, le temple de Méphitis près du lac ou marais qui devait ce nom à des exhalaisons dont l'effet ne pouvait être salubre ²; enfin le temple de Libitina dans lequel on enregistrait les décès, et la demeure des entrepreneurs des pompes funèbres ³.

En général, la persistance au même lieu de la cause morbifique est remarquable. L'air du Vatican est si mauvais que les papes évitent d'y demeurer l'été; il avait déjà cette réputation au temps de Tacite. Une partie de l'armée, dit-il, s'étant dirigée vers les parties mal famées, *infamibus* ⁴, du Vatican, il en résulta

¹ *Nunc licet Exquiliis habitare salubribus...*

(Horace, *Sat.*, I, VIII, 14.)

² *Sævamque exhalat opaca Mephitim,*

dit d'exhalaisons analogues Virgile, qui sans doute pensait comme moi.

³ Den. d'Hal., IV, 15.

⁴ Tac., *Hist.*, II, 93.

dès morts nombreuses, et c'est à côté de Saint-Pierre que fut au moyen âge l'église dédiée à la *madone des fièvres*.

Voilà pour Rome; nous avons des témoignages pareils de l'insalubrité de la campagne. Dans les premiers siècles de la république, les soldats se plaignaient de combattre pendant l'été autour de Rome, sur un sol brûlant et pestilentiel¹; il y avait comme aujourd'hui des étés plus fiévreux les uns que les autres. Tite-Live parle d'une contagion pestilentielle, née des *chaleurs excessives*². C'est donc bien de la fièvre de Rome pendant l'été qu'il s'agit. Tite-Live mentionne aussi une année où les maladies furent plus pernicieuses que longues³, c'est le caractère et jusqu'au nom de la fièvre *pernicieuse* de Rome. Ce fut pour l'éviter que les consuls, lorsque Marius menaçait Rome, prirent le parti de quitter les environs de la ville, et d'aller camper sur le mont Albain.

Pour la campagne romaine comme pour Rome, il y a des points où la condition hygiénique n'a pas changé. Antium, par exemple, était sain⁴, quoique le reste de la côte ne le fût point; Porto d'Anzo, qui a succédé à Antium, l'est encore aujourd'hui. L'insalubrité d'Ardée

¹ Tit.-Liv., vii, 38.

² *Pestilentiamque in agro romano ex siccitate caloribusque nimis oriam*. Tit.-Liv., v, 31.

³ Tit. Liv., xxvii, 23.

⁴ Caligula y naquit le 31 août.

était célèbre ¹, et près d'Ardée est le Campo-Morto, lieu si dangereux qu'on ne pourrait trouver personne pour y cultiver la terre si l'on n'en avait fait un refuge où le chapitre de Saint-Pierre, qui en est possesseur, n'admet, m'assure-t-on, que sur preuve d'homicide dûment constaté.

Ailleurs il y a eu des déplacements dans la malaria. L'air de Veies était sain ² et a cessé de l'être. Chaque année le fléau gagne du terrain et envahit même Albano, et surtout Frascati, qui offraient contre lui de si charmants asiles. Sans être aussi commune qu'à Rome, la fièvre y est aujourd'hui moins rare que par le passé.

Le littoral a toujours été insalubre, et Strabon l'excepte de l'éloge qu'il fait de la salubrité du Latium³. Caton parle de lieux où l'on ne peut habiter l'été⁴; mais il faut reconnaître que la fièvre ne régnait pas dans la campagne romaine comme elle y règne de nos jours, de manière à rendre cette campagne inhabitable, puisqu'elle était habitée. Aujourd'hui, les paysans qui restent l'été dans les fermes sont certains d'avoir la fièvre. Avec cette certitude, il n'y aurait eu nulle part des villas d'été⁵.

¹ Strab., v, 3, §. Sen., *Ep.*, 105. Mart., *Ep.*, iv, 60.

² Denys d'Hal., xii, 19.

³ Strab., v, 3, 5.

⁴ Cat., *De re rust.*, I, xiv, 5.

⁵ Toutes les villas tournées vers le nord étaient des villas d'été. Quel-

La conclusion de ce qui précède est celle-ci :

Quoique l'air de Rome et des environs fût moins malsain sous la république et sous l'empire qu'il ne l'est aujourd'hui, il était déjà malsain.

Je crois qu'il l'était dès les temps primitifs.

D'abord le culte de la Fièvre prouve l'antiquité de la fièvre à Rome; la Fièvre était une divinité redoutable qu'on implorait pour la désarmer. Cicéron, qui assure que le Palatin était salubre à l'époque de Romulus, nous apprend lui-même que la Fièvre avait un temple et un autel antique sur le Palatin¹, et Pline² en parle comme existant au temps où il vivait, ce qui montre que la fièvre n'avait pas cessé de régner à Rome sous l'empire.

La Fièvre avait deux autres sanctuaires, l'un sur l'Esquilin, dans les environs de Sainte-Marie-Majeure³, l'autre sur le Viminal, à l'extrémité de la *rue Longue* aujourd'hui la rue Saint-Vital, dans un lieu que je sais être fiévreux pour l'avoir habité.

ques-unes avaient un appartement au midi pour l'hiver et un autre au nord pour l'été; telle était celle de Pline le Jeune, près de Laurentum, agréable en hiver, dit-il, et en été plus agréable encore. On pouvait donc passer impunément près de Laurentum les mois chauds de l'année; ce serait impossible aujourd'hui, aussi bien qu'à Alsium (Palo) où César, Pompée, Marc-Aurèle eurent des villas et que Fronton appelait un lieu de délices. (Front., 1, 179.)

¹ *De leg.*, II, 11; *De Nat. deor.*, III, 25.

² Pl., *Hist. nat.*; II, 7, 5.

³ Val. Max., II, 5, 6.

Or le culte de la Fièvre à Rome date de très-loin; l'autel qu'elle avait sur le Palatin était, au dire de Cicéron, fort ancien; cet autel fort ancien de la Fièvre sur le Palatin, qui a été le berceau de Rome, ne donne-t-il pas à penser que la fièvre fut déposée dans ce berceau?

Le nom de la fièvre était un mot antique et sacré, le nom même de la douleur et de Pluton¹. De ce nom provenait celui des purifications prescrites dans les livres des pontifes. Ces purifications avaient eu sans doute pour objet, dans l'origine, de combattre le mal endémique et que l'on croyait infernal. *Februus*² était un mot étrusque, et *febru-arius* (février) était le second mois de l'année attribuée à Numa ; d'autre part, Frontin dit que la pesanteur de l'air de Rome l'avait déjà discréditée chez les anciens³. Tout cela nous reporte à une époque reculée et donne déjà à la *malaria* une assez respectable antiquité.

On peut remonter plus haut encore; une tradition voulait que les Aborigènes, précurseurs de Romulus sur le Palatin, l'eussent quitté à cause de l'incommodité des marais que le Tibre formait au pied de cette colline⁴. L'incommodité dont parle Solin, que pouvait-elle être,

¹ Lydus, *de mensibus* (éd. Schow, p. 61).

² *Februum*, purification (Varr., *De l. lat.*, vi, 13); *februare*, faire des purifications.

³ *Apud veteres urbis infamis aer fuit. Fr., de aquaed.*, 88.

⁴ Solin, 1, 14.

si ce n'est la fièvre que produisaient les marais ?

Enfin, d'après une autre tradition qui passait pour antique, les Fièvres quartes étaient filles de Saturne¹, et Lua, qui ressemble beaucoup à *lues*, maladie épidémique, était sa femme ou sa fille². Or Saturne, comme nous le verrons, est la personnification de la civilisation primitive du Latium; les souvenirs de Saturne sont les plus anciens souvenirs que la tradition romaine ait conservés. Dire qu'il était le père de la fièvre de Rome, c'était affirmer que l'on croyait cette fièvre aussi ancienne que la première civilisation du Latium³.

Pourquoi n'aurait-elle pas existé dès lors ? Les conditions du sol lui étaient bien plus favorables qu'elles ne le furent depuis. J'emprunte à Brocchi, géologue habile et qui ne manquait pas d'imagination, la peinture qu'il fait de la campagne de Rome aux époques primitives, peinture tracée avec énergie et, je crois, avec vérité⁴. « Des marais nombreux et vastes, des

¹ *Quartanas Saturni filias affirmavit antiquitas*. Théod. Prisc., cité par Marquardt, *Handb. d. R. alt.* de Becker, iv, p. 25.

² Varr., *De l. lat.*, viii, 36.

³ On pourrait penser que cette opinion sur l'origine de la fièvre est venue de la croyance aux mauvaises influences de la planète qui porte le nom de Saturne. (Macrob., *Sonn. Scip.*, i, 19.) Mais dans le passage cité il est question d'une croyance antique. Si elle l'était réellement, elle ne pourrait s'expliquer par les idées sur l'influence des planètes, idées peu anciennes et qui ne furent connues à Rome que lorsque l'astrologie des Chaldéens y fut apportée, ce qui n'eut lieu qu'assez tard.

⁴ Brocch., *Descriz.*, p. 217.

bourriers profonds encombraient ce sol inégal et *bos-sué*¹, ainsi conformé dès l'origine, et où les pluies, qui encore aujourd'hui tombent avec tant d'abondance au printemps, s'amassaient dans les creux des terrains les plus bas et formaient de véritables lagunes. »

Tel était donc très-anciennement l'état de la campagne romaine. Plus inondée, elle devait être plus malsaine, alors que le fléau mystérieux de la malaria, encore sans victimes, attendait et guettait l'homme qui allait paraître pour le dévorer².

L'homme vint et il résista.

La race qui prenait possession de ce sol empesté était une race forte, rustique; elle se couvrit de la laine de ses troupeaux comme font aujourd'hui les pâtres de la *Campagna*; elle alluma des feux dans ses forêts, où le bois ne lui manquait point; elle s'établit sur les hauteurs d'où chaque jour elle descendait pour cultiver les endroits qu'elle avait défrichés, ainsi que le pratiquent encore les habitants des petites villes de l'État romain, qu'on voit tous les matins aller à plusieurs milles se

¹ Montaigne me fournit cette pittoresque épithète qui rend si bien l'aspect vrai de la campagne romaine.

² *Roma vorax hominum...*

Roma ferax februm...

Rome qui dévore les hommes...

Rome féconde en fièvres...

disait Pierre Damien au moyen âge.

(*Ep. ad Nic. n.*)

livrer aux travaux de la campagne et le soir remonter à la ville portant la serpe et le hoyau.

Avec le temps et par l'action de l'homme, le climat devint moins terrible, mais il demeura hostile et dangereux.

Ce fut là une première lutte dans laquelle s'aguerrirent et se fortifièrent les populations latines, une première conquête des Romains. Nous verrons qu'à l'origine tout était contre eux. Une grande nation civilisée et guerrière, la nation étrusque menaçait de la rive opposée du Tibre leur petit établissement du Palatin, et des peuples belliqueux pouvaient fondre sur eux des montagnes qui formaient leur horizon. Ce fut l'épreuve et l'école de leur valeur.

Mais avant d'avoir à lutter contre ces redoutables voisins, ils eurent à combattre d'autres ennemis, le sol même qu'ils labouraient, l'air que respirait leur poitrine. Ils en triomphèrent comme ils devaient triompher de tout; le ciel leur avait fait une rude destinée: c'est pour cela qu'elle fut grande.

Si l'on cherche ailleurs l'influence qu'exerça sur cette destinée la situation où furent placés ses commencements, on se trompera.

Cette situation, de toute manière, était mauvaise, mais l'obstacle fut l'aiguillon. Ainsi seulement on peut trouver une intention de la Providence dans le choix du lieu préparé pour être le berceau du peuple romain. Ce berceau fut dur et pauvre comme celui de Romulus

et comme lui envahi par les eaux. C'est en ce sens qu'on⁴ peut dire avec Tite-Live : *Non sine consilio ad incrementum urbis natum unicè locum* : lieu formé providentiellement pour l'agrandissement de Rome⁴.

⁴ Tit.-Liv., v, 54.

IV

PREMIERS OCCUPANTS DU SOL ROMAIN

Peuples primitifs du Latium. — Saturne, la ville latine de Saturnia, temple de Saturne. — Les Sicules, les Ligures, le Septimontium. — Détermination de l'étendue de la ville Sicule et Ligure antérieure à Rome.

Le prologue du grand drame de l'histoire de Rome est récité par des voix lointaines, dont la distance ne laisse arriver à notre oreille qu'un retentissement affaibli à travers les siècles.

Quelques mythes, quelques noms de race, quelques faits qui se sont transmis, on ne sait par quelle voie, composent un ensemble confus où il faut tâcher de démêler un peu de vérité. Mais il y a un grand attrait pour la science et pour l'imagination à deviner ce qui est caché, à retrouver au moins en partie ce qui semble anéanti.

C'est le plaisir et la gloire des géologues qui, avec quelques débris, reconstituent une création évanouie. L'histoire a aussi ses races perdues, son passé évanoui

dont il ne reste que quelques fragments et qu'elle peut tenter de recomposer.

L'histoire, avant d'arriver aux époques certaines, en rencontre d'autres plus anciennes et plus douteuses qu'elle ne doit pas négliger.

Si, pour écrire l'histoire de Rome, il fallait attendre l'âge de la pleine certitude, on devrait passer sous silence toute l'époque des rois; cette époque, dont il nous reste des monuments, et entre autres un monument admirable, la *Cloaca Maxima*. Je ne consentirai jamais, pour ma part, à ne rien dire d'un temps dont je vois et touche les œuvres. Je ne supprimerai donc pas la période légendaire, dans laquelle quelques faits véritables, bien qu'altérés, se mêlent à des données trop souvent inexactes, mais qui contiennent sous la forme d'un récit parfois imaginaire d'incontestables réalités.

Avant cette histoire légendaire, qui commence avec Romulus, il y en a une autre où la réalité est encore plus difficile à découvrir, mais qui n'est pas pour cela dénuée de toute réalité. C'est ce qu'un homme qui avait un sentiment profond des temps primitifs, M. Balanche, appelait si bien l'histoire crépusculaire; il avait ingénument que cette histoire seule l'intéressait. Je n'en dirai pas autant, mais elle m'intéresse aussi beaucoup. Plongeons donc nos regards curieux dans ce crépuscule de l'histoire romaine, accoutumons-les à voir, à travers ces obscurités, non pas le détail des

faits, ce serait impossible, mais leurs masses et leurs grands contours se dessiner au sein d'une pâle lumière qui n'est pas encore le jour, et qui n'est déjà plus la nuit.

La comparaison de l'état actuel des lieux et de leur état ancien pourra jeter quelques lueurs sur ces demi-ténèbres; elle donnera du moins à une recherche attachante et difficile de la précision et de la consistance; elle confirmera presque toujours et éclaircira souvent les renseignements peu nombreux que nous possédons sur les antécédents historiques de Rome, qui sont en général d'accord avec ses antécédents physiques; et je crois que cette introduction à l'histoire romaine aura gagné à être écrite, comme l'histoire romaine elle-même, à Rome.

Enfonçons-nous d'abord dans cette forêt que nous avons retrouvée, qui, commençant à la mer, couvrait la plaine et les montagnes. Elle nous apparaîtra habitée, comme les forêts vierges de l'Amérique, par une race à l'état sauvage; ce sont ces faunes, ces hommes des bois¹, qu'on disait nés de l'écorce des chênes, parce qu'on ne leur savait pas d'aïeux².

Quelque opinion que l'on embrasse touchant l'origine des sociétés, et je n'examinerai point ici ces opi-

¹ Hæc nemora *indigenæ* fauni nymphæque tenebant.

(Virg., *Æn.*, viii, 314.)

² Quippe aliter tunc orbe novo cœloque recenti

Vivebant homines, qui, rupto robore nati

nions, il est certain que chez les peuples de l'Italie et de la Grèce, on trouve établie la croyance à un état primitif, dans lequel les hommes sans lois, sans propriété, sans établissement fixe, errent dans les bois, et, ne sachant pas encore cultiver le blé, se nourrissent de glands.

A Rome, la philosophie s'empara de cette croyance et la développa avec complaisance, comme devait le faire chez nous la philosophie du dix-huitième siècle. La poésie se complut aussi à ces peintures. L'une et l'autre s'appuyaient sur un fait traditionnel à la vérité duquel, en ce qui concerne le pays que nous étudions, rien n'empêche de croire.

Ainsi, sur ce sol où la civilisation devait parcourir toutes ses phases, il y aurait eu une époque antérieure à la civilisation elle-même, époque durant laquelle les populations les plus anciennes du Latium et de la Sabine auraient vécu sans lois régulières, sans demeures permanentes, tribus nomades de chasseurs et de sauvages¹.

Compositive luto, nullos habuere parentes.

(Juv., *Sat.*, vi, 11.)

On a confondu dans l'antiquité (Sall., *Catil.*, vi.) ces habitants primitifs des forêts avec les Aborigènes qui, comme nous le verrons, étaient ou au moins étaient devenus tout autre chose.

¹ Quis neque mos neque cultus erat, nec jungere tauros
Nec componere opes norant, aut parcere parto;
Sed rami atque asper victu venatus alebat.

(Virg., *Æn.*, viii, 316.)

Ils n'avaient point de coutume fixe, ils ignoraient toute culture

Cette première époque antérieure à toute civilisation se rapporte aux temps qui précédèrent le défrichement de la grande forêt. La chasse est pour un peuple sauvage le seul moyen d'exister, et la chasse a besoin de grandes forêts; on le voit bien en Amérique, où les tribus indigènes périssent quand les forêts sont abattues et disparaissent avec elles.

Aucun édifice religieux dont aient pu subsister les ruines ou même la mémoire ne remonte à cet âge primordial des populations latines, car ce n'est pas encore l'âge des temples, ce n'est pas celui d'un culte régulier. Le fétichisme est la religion des peuples sauvages, les tribus américaines invoquaient comme des êtres surnaturels l'ours et le serpent; de même les habitants de la vieille forêt latine éprouvèrent un respect superstitieux pour le pic-vert, cet oiseau solitaire qui habite le plus épais des bois, d'où, invisible, il fait entendre les coups répétés dont son bec frappe les arbres, bruit mystérieux et qui put sembler divin.

Aussi ces hommes primitifs firent-ils naître de Picus Faunus, père de leur race, et crurent-ils que le pic-vert rendait des oracles, comme Faunus lui-même.

L'idée de divination est une des premières idées re-

ils ne savaient pas labourer ni recueillir les biens de la terre. (Je prends *Ops* dans son sens primitif, les dons de la déesse Ops). Étrangers à l'épargne, les rameaux des arbres et la chasse leur fournissaient de grossiers aliments. »

ligieuses que conçoivent les sociétés imparfaites: j'attribue donc à cet âge antique les oracles de Faunus placés près des sources sulfureuses que leurs vertus salutaires firent envisager comme sacrées, c'est ainsi qu'une eau minérale, aux portes de Rome, est appelée de nos jours l'eau sainte, *acqua santa*.

L'oracle de Faunus, que dans l'*Énéide* va consulter le roi Latinus, était près d'une eau blanchie par le soufre et qu'on a cru à tort être la solfatare de Tivoli.

Un autre oracle de Faunus est indiqué sur l'Aventin¹, où l'histoire de Cacus vomissant des flammes prouve que certains phénomènes volcaniques ont continué à se produire après l'âge des volcans. Les eaux sulfureuses ont la même origine et, plus près de cette origine, étaient plus abondantes que de nos jours. Tout, dans ces superstitions primitives, nous ramène donc à des temps où la période volcanique moins éloignée se manifestait encore par des effets qui devaient agir vivement sur l'imagination des hommes; aussi ces oracles avaient-ils un caractère sombre, infernal. Quand le roi Latinus va consulter l'oracle de Faunus qui se manifestait dans le sommeil; il dort sur des peaux de brebis noires. Les brebis noires étaient l'offrande consacrée aux dieux souterrains et infernaux. Ennius, parlant des vers antiques que chantaient les Faunes et les devins, dit :

¹ Ov., *Fast.*, III, 291. Voy. Plut., *Numa*, 15.

Fauni Vatesque caneant.

Quand je lis ces deux derniers mots, *vates caneant*, mon oreille m'avertit que là est l'origine du mot *Vaticanus*, Vatican¹, et j'ai été porté à placer en ce lieu avant les Étrusques, qui plus tard l'habitèrent, un oracle de Faunus, c'est-à-dire de l'époque de Faunus, de l'époque où vivaient les Faunes, les hommes de la forêt, les premiers habitants du pays.

Puis on aperçoit un progrès social. Ces peuples chasseurs deviennent agricoles. Ces hommes brutaux, qui pour se nourrir ramassaient le gland des chênes, cultivent la terre et en recueillent les produits; l'avènement de ce nouvel état social est désigné dans la tradition par l'arrivée et par le règne de Saturne.

Saturne est un dieu paisible; son règne est l'âge d'or, qui, pour la tradition et pour la philosophie romaines, n'était pas le commencement de l'humanité, mais son premier progrès. Saturne est un dieu agricole, dont le nom veut dire le semeur²; il est l'inventeur de l'art de greffer et de toutes les méthodes d'agriculture³; sa femme est Ops la richesse, parce que la richesse vient d'abord de la terre cultivée. Si Saturne s'appelle Stercu-

¹ C'est ce que confirme la mention d'un dieu *Vaticanus* qui inspirait des *Vaticania* (prophéties). (Gell., *N. att.*, xvi, 17.)

² A satu, Macr., *Sat.*, i, 7. On écrivait aussi *Saturnus*.

³ Varr., *De l. lat.*, v, 64.

lius ou Sterculus, c'est qu'il a fait connaître l'emploi du fumier¹. Ce nom, qui a semblé ridicule aux auteurs chrétiens des premiers siècles et dont ils ont fait une raillerie contre le paganisme², était un nom justement sacré, car il glorifiait sous une forme grossière la culture du sol, qui est le premier pas des sociétés vers la civilisation³.

La faux de Saturne, dont on a fait la faux du temps dans l'âge des allégories abstraites, quand on a voulu voir dans le plus ancien dieu du Latium une personification du temps, la faux de Saturne n'était dans l'origine qu'un instrument rustique. Elle représentait l'introduction de l'art d'émonder la vigne⁴, de faucher l'herbe⁵ et de moissonner le blé⁶.

¹ Macr., *Sat.*, 1. 7. Pl., *Hist. nat.*, xvn, 6, 1. Pline attribue l'introduction de l'art de fumer les terres à Faunus, petit-fils de Saturne.

² Prudent., *Peristeph.*, num. 11, 449.

³ La même tradition, sous une autre forme, attribuait l'art de fumer les champs à Pithumnus, fils de Saturne. Pithumnus, frère de Pithumnus, avait enseigné à piler le grain, procédé plus ancien que l'usage de la meule. Serv., *Æn.*, ix, 4.

⁴ Quem (Janum) cum docuisset Saturnus usum vinearum et falcis... (Serv., *Æn.*, viii, 319.)

⁵ Da falcem. . . .

Jurabis nostrâ gramina secta manu.

(Propert., *El.*, v, 2, 25.)

C'est Vertumne qui parle; dieu agricole, il pouvait avoir aussi une faux.

⁶ La faux a précédé la faucille.

. . . . Falcem insigne messis.

(Macr., *Sat.*, 1, 7.)

Les vertus de famille naissent avec la vie stable de l'agriculteur remplaçant la vie nomade du chasseur; aussi l'âge de Saturne était l'âge de la chasteté conjugale, et Juvénal a dit, non sans ironie satirique: « Je crois que la pudicité a habité la terre... sous le règne de Saturne ¹. » Comme il aurait dit quand Berthe filait.

Le règne de Saturne est donc le symbole de la vie agricole remplaçant la vie sauvage ².

Comme c'est un âge de paix, c'est un âge d'égalité; là où il n'y avait pas de guerre, il ne pouvait y avoir d'esclaves ³. C'est donc le règne de l'égalité absolue, qu'on faisait peut-être sagement de placer dans l'âge d'or.

Aussi les saturnales seront une fête commémorative de cette égalité primitive; les esclaves seront libres pendant trois jours et même servis par leurs maîtres; les saturnales seront un temps d'allégresse, car elles rappelleront un état d'idéale félicité. Pendant ces fêtes destinées à célébrer le souvenir d'une société paisible et innocente, on ne pourra déclarer la guerre à personne ⁴, les tribunaux s'abstiendront de juger, car sous l'empire de Saturne il n'y avait pas de lois, on ne

¹ Credo pudicitiam Saturno rege moratam
In terris.

(Juv., *Sat.*, vi, 1.)

² Saturnus vitæ melioris auctor. Arn., 1. 7. 32.

³ Quorum rex Saturnus tantæ justitiæ fuisse traditur ut neque serviret sub illo quisquam neque quicquam rei privatæ habuerit.

(Justin., xliii, 1.)

⁴ Macr., *Sat.*, i, 10.

connaissait pas la contrainte, la différence du *mien* et du *tien* n'existait pas.

En effet, le règne de Saturne, c'est déjà l'agriculture, ce n'est pas encore la propriété.

Alors nul ne possédait rien en propre, et il n'était pas permis de marquer la limite de son champ, les maisons n'avaient point de portes, tout était commun à tous¹.

C'est l'âge de ce communisme naïf par lequel les sociétés naissantes peuvent commencer, mais vers lequel se serait une démenche et une honte aux sociétés avancées de vouloir rétrograder, car elles lui échappent en se perfectionnant. La société latine aura fait un pas de plus vers la civilisation et un pas considérable, le jour où chacun marquera avec soin la limite de son champ, le jour où le gardien du droit de propriété, le dieu Terme, viendra s'installer au Capitole, d'où il ne se laissera pas déplacer, même par Jupiter.

Le froment ne paraît point avoir été cultivé par les premiers agriculteurs du Latium; ils cultivaient surtout le far (l'épeautre); c'est pourquoi cette sorte de grain figurait dans la cérémonie du mariage romain et

¹ Nec signare quidem aut partiri limite campum
Fas erat, in medium quærebant... (Virg., *Georg.*, 1, 126.)

Nôn dotnus ulla fores habuit, non fixus in agris
Qui regeret certis finibus arva lapis.

(Tib., *El.*, 1, 3, 43.)

donnait son nom au rite le plus solennel par lequel on le célébrait, la *confarreatio*, vraisemblablement parce que le mariage était considéré comme ayant été introduit pendant le règne de Saturne et l'organisation de la famille comme ayant commencé avec l'agriculture.

Je m'arrête avec un certain charme à cet âge d'une paix idéale dont les sociétés en travail placent volontiers l'illusion près de leur berceau. Mais les sociétés ne commencent point par la paix. Cependant rien n'est entièrement faux dans les traditions antiques ; celle-ci, d'ailleurs, en cela très-vraisemblable, nous a montré la vie sauvage du chasseur avant la vie tranquille du cultivateur, et l'on peut admettre qu'il y a quelque vérité dans ce souvenir d'une existence douce sur une terre fertile, où le miel ne coulait point du tronc des chênes, où les fruits ne naissaient pas d'eux-mêmes, mais où des tribus errantes devenues agricoles, oubliées dans ce coin alors ignoré du monde, ont pu jouir d'une félicité obscure à laquelle devaient succéder tant d'agitation et tant de gloire, tant de grandeur et tant de misère.

Les Latins, ce sont les habitants de l'antique forêt civilisés par Saturne, et c'est ce que veut dire Latinus, fils de Faunus¹.

L'influence de cette première civilisation, dont l'arrivée de Saturne figure l'avènement, ne fut pas bornée à la plaine du Latium, elle paraît s'être étendue à une

¹ Virg., *Æn.*, VII, 47.

grande partie de l'Italie. L'Italie tout entière a porté le nom de Saturne, *Saturnia tellus*; elle n'était pas cependant destinée à être une terre de paix. Les sommets des montagnes y furent consacrés à ce dieu. Un sommet du mont Lucretile dans la Sabine s'appelle encore aujourd'hui, dit-on, la *colline de Saturne*.

Ceci nous amène à Rome, où peut-être on jugera que je tarde trop d'arriver; mais, avant d'y trouver Saturne donnant au Capitole son premier nom et recevant le plus ancien hommage qu'ait reçu à Rome aucune divinité, sur un autel dont la place est encore marquée par les colonnes du temple qui l'a remplacé, il fallait bien savoir ce qu'était Saturne et ce que signifiait dans l'histoire le règne mythologique de ce dieu.

Le nom que porte le Capitole est, en comparaison de son nom antique, d'une époque bien récente; il ne date que des Tarquins. Jusque-là le Capitole s'appelait *mont de Saturne*¹: Saturne devait être chassé par Jupiter du Capitole comme il l'avait été du ciel.

On disait que sur ce mont² et au pied de ce mont³ avait jadis existé une ville nommée Saturnia; une porte de cette ville s'appelait *porta Pandana*⁴, parce qu'elle était toujours ouverte. Dans l'âge de Saturne, les portes ne se fermaient point.

¹ Varr., *De l. lat.*, v, 42.

² *Ibid.*

³ Fest., p. 322, éd. Müller.

⁴ Varr., *De l. lat.*, v, 42.

On se figurait cette ville de Saturnia comme bien antique, car, dans Virgile, Évandré en montre à Énée les ruines.

Saturne était le grand dieu latin; la ville de Saturnia fut donc un premier établissement latin sur le Capitole, une première Rome latine, quand ces noms Capitole et Rome n'existaient pas encore. Chose étrange ! en remontant jusqu'à l'âge mythologique, la plus vieille tradition que l'on rencontre à Rome, dans cette Rome qui s'est tant agitée elle-même et a tant tourmenté le monde, dans cette Rome qui a grandi, vécu, régné, péri par la guerre, c'est la tradition d'un âge de paix représenté par le règne paisible de Saturne; avant qu'il y eut une *Roma*, ville de la force, il y eut une *Saturnia*, ville de la paix.

Aujourd'hui le Capitole ne s'appelle plus le mont de Saturne; l'ancienne ville de Saturnia et la porte Pandana⁴ n'ont laissé aucun vestige; mais le lieu où s'élevait dans la plus haute antiquité l'autel de Saturne est indiqué à cette heure par ce qui reste d'un temple refait et réparé bien des fois.

Les huit colonnes aujourd'hui debout entre le Forum et le Capitole, et qui ont été remaniées à une époque de décadence, sont pour ainsi dire la dernière édition, non pas corrigée, mais très-altérée du sanctuaire de Saturne. Là, fut primitivement l'autel du dieu à l'en-

⁴ Elle s'appela aussi *Saturnia*. (Var., *De l. lat.*, v, 42.)

trée d'une gorge¹ qui conduisait sur le Capitole. Cette gorge sauvage devait devenir la voie triomphale que nous voyons encore.

Là, — précisément au lieu où ces huit colonnes d'une architecture barbare et d'un art corrompu s'élèvent mutilées et raccommodées grossièrement, entre les ruines du Forum et ce qui reste du Tabularium romain flanqué de tours du moyen âge, qui fut au quinzième siècle transformé en un magasin de sel, et que surmontent les bureaux de la municipalité romaine, — s'éleva jadis, au milieu des arbres, entre un marais et un rocher, l'autel de Saturne, dieu du Latium primitif. Tout, à Rome et en Italie, est plus moderne que ce souvenir-là².

¹ Saturni fanum in faucibus. (Var., *De l. lat.*, v, 42.) Templum Saturni quod est antè clivum Capitolini. (Serv., *Æn.*, II, 116.) Sub clivo Capitolino, ubi nunc ejus ædes videtur. (Serv., *Æn.*, VIII, 519).

² Pour pouvoir l'évoquer en conscience, il faut être certain que ce temple est bien le temple de Saturne; or c'est ce dont il est, ce me semble, impossible de douter. Cette ruine a porté longtemps le nom de *Temple de la Fortune*. Cette dénomination est inadmissible. Elle reposait sur une erreur. On croyait que le temple de la Fortune était près de celui de Jupiter tonnant, d'après ce vers d'une inscription trouvée à Palestrine :

Tu quas Tarpeio coleris vicina tonanti,

et l'on avait cru reconnaître les restes du temple de Jupiter tonnant dans les trois colonnes voisines de la ruine qui nous occupe; mais celui-ci n'était pas au pied du Capitole, il était *sur* le Capitole près du grand temple de Jupiter, dont Auguste disait modestement que le Jupiter tonnant, auquel lui-même avait élevé un temple, serait le

Probablement la citadelle était sur le mont Saturnien. La ville, si l'on en croit Festus¹, était au pied, là précisément où s'élevait l'autel de Saturne : Festus appelle cette ville *Castrum*; ce ne pouvait guère, en effet, être autre chose qu'un camp fortifié. Rome, même à l'époque où l'on plaçait le règne de la paix, a commencé par être un camp.

On déposa dans le temple consacré à Saturne le

portier. Or on ne met pas son portier au pied de la colline au sommet de laquelle on habite. Le prétendu temple de Jupiter tonnant est le temple de Vespasien. Le temple de Saturne et celui de Vespasien étaient certainement voisins, et ce dernier, voisin du temple de la Concorde dont l'emplacement n'est pas douteux. Stace l'atteste très-clairement, quand, s'adressant à la statue équestre de Domitien érigée dans le Forum, il lui dit : « Derrière toi sont ton père et la Concorde. » (Sylv., 1, 1, 31.) La seule incertitude possible serait entre le temple aux huit colonnes et le temple aux trois colonnes, que quelques-uns pensent être celui de Saturne; car la proximité des deux édifices fait que divers passages des auteurs anciens s'appliquent également bien à l'un et à l'autre; mais il est plusieurs de ces passages qui ne peuvent convenir qu'aux huit colonnes; il est dit du temple de Saturne qu'il touchait au Forum (*In foro*, Tit-Liv., xli, 21; *ad forum*, Macr., *Sat.*, 1, 8), qu'il était devant le Clivus Capitolinus (Serv., *Æn.*, II, 116), qu'il était en dessous de ce Clivus (Serv., *Æn.*, viii, 319), que la basilique Julia se trouvait entre le temple de Castor et le temple de Saturne (*Mon. Ancyr.*, col. iv, l. 12-3). Aucune de ces désignations ne convient aux *trois colonnes*; toutes au contraire s'appliquent très-bien aux *huit colonnes*. De plus, on affichait sur le mur postérieur du temple de Saturne, ce qui n'eût pu se faire commodément si ce temple eût été adossé au Capitole.

¹ Saturnii quoque dicebantur qui castrum in imo Clivo Capitolino incolabant ubi ara dicata ei deo... (*Fest.*, 322).

trésor (*ararium*), parce que Saturne, auquel on rattachait toute idée de civilisation dans le Latium, passait pour avoir introduit l'usage de la monnaie, et aussi en mémoire de l'âge d'or, cet âge de communisme innocent, dans lequel le larcin était inconnu¹; un tel souvenir était un anachronisme et ne fut pas une protection, comme le prouva César en volant le trésor. Au moyen âge, le temple de Saturne, que le Pogge vit encore à peu près intact au quinzième siècle, s'appelait la *Monnaie*².

Il existe donc à Rome un monument qui, par son origine, remonte à l'époque reculée où la tradition plaçait l'âge d'or.

A la mythologie va succéder l'histoire, et devant l'histoire l'âge d'or va disparaître. Nous allons voir passer sur le sol romain divers peuples sous les noms de Sicules, Ligures, Aborigènes, Pélasges, se chassant les uns les autres d'une terre qui n'était pas faite pour eux et que de plus grandes destinées attendaient.

Aux Sicules, qu'on regardait comme les premiers occupants du sol romain³, on attribuait la fondation de plusieurs villes voisines, parmi lesquelles

¹ Macr., *Sat.*, I, 8.

² La *Cecha* pour *Zecca*; une église du voisinage s'appelait *San Salvatore in arario*. Canina, *Rom. ant.*, 277-8.

³ Den. d'Ital., I, 9.

Antemne, aux portes de Rome, et qui fut sa première conquête; Tibur, aujourd'hui Tivoli, la ville des castelles.

Nulle trace n'existe d'un monument qui puisse avec certitude être attribué aux Sicules¹; leur monument, c'est leur nom qu'on a cru retrouver sur quelques points de l'Italie centrale² et qui encore aujourd'hui est le nom de la Sicile.

Chassés du centre de l'Italie, les Sicules se dirigèrent vers l'Italie méridionale. C'est ce que signifie l'histoire de Sikelos fuyant de Rome et reçu par le roi Morgès³.

Puis, les Sicules passèrent le détroit et s'établirent dans une grande île, qui, après avoir été en tout ou en partie phénicienne, grecque, carthaginoise, byzantine, arabe, normande, s'appelle encore, du nom de ces antiques Sicules, la Sicile.

Dans cette migration du nord au sud, les Sicules s'arrêtèrent aux lieux où devait être Rome; car il est dit

¹ Un petit nombre de mots latins peuvent être considérés comme sicules; Varron cite *lepus*. (Varr., de *L. lat.*, v, 401.)

² Il y avait à Tibur, qu'on disait avoir été fondé par les Sicules un quartier appelé *Sikelion* (Den. d'Hal., i, 16); aujourd'hui, à quelque distance de Tivoli, une localité porte le nom de *Siciliano* (Nibby, *Dizionario*, in, 97); mais ce nom, se trouvant aussi écrit *Ceciliano*, je crois plus probable qu'il vient de *Cæcilianum*, ce qui indique une propriété des Cæcili, comme *Fiano* vient de *Flavianum*, propriété des Flavii.

³ Den. d'Hal., i, 73, d'après Antiochus de Syracuse. Le roi Morgès est la personnification des Morgètes, peuple de l'Italie méridionale, comme Sikelos est la personnification des Sicules.

qu'ils furent, ainsi qu'un autre peuple auquel ils paraissent avoir été associés, les Ligures, chassés du Septimontium¹. Ce nom de Septimontium mérite de nous arrêter, car il désigne, je crois, je ne dirai pas la Rome, mais *l'avant-Rome* des Sicules et des Ligures.

Serait-il possible par hasard de se former aujourd'hui une idée de ce qu'était la ville siculo-ligure et de l'espace de terrain qu'elle couvrait ?

Cela est très-hardi sans doute, mais n'est pas, je crois, insensé, car le lieu d'où les Sicules furent chassés s'appelait le *Septimontium* ; or nous savons ce qu'était le Septimontium. Ce mot, qu'on peut traduire par *les sept monts*, ne désigna jamais, dans l'usage, les sept collines de la rive gauche qu'enferma plus tard l'enceinte des rois ; par le Septimontium, on entendait un autre ensemble de collines auquel se rapportait une fête antique appelée elle-même *Septimontium*. Parmi les sept hauteurs sur lesquelles on offrait les sacrifices du Septimontium, ne figurent point plusieurs de celles dont se compose l'ensemble classique des sept collines de Rome, et figurent au contraire des sommets qui n'ont jamais fait partie de cet ensemble ; c'est un groupe de collines, dont la division et l'extension diffèrent de la division et de l'extension qui furent plus tard celles de

¹ *Sacraui appellati sunt Reate orti qui ex Septimontio Ligures Siculique exegerunt. (Fest., 331, éd. Müller.)*

Rome; le Septimontium est topographiquement une autre Rome que la Rome de l'histoire ¹.

Les sept monts de celle-ci sont, comme chacun sait, le Palatin, l'Aventin, le Capitole, le Coelius, le Quirinal, le Viminal et l'Esquilin. Dans la fête du Septimontium, les sommets sur lesquels on sacrifiait étaient le Palatin, la Velia, le Germale, le Fagutal, l'Oppius et le Cispius, auxquels on joignait la Subura ².

Nous ne trouvons dans cette énumération des hauteurs comprises dans le Septimontium, ni l'Aventin, ni le Capitole, ni le Coelius ³, ni le Quirinal, ni le Viminal; par contre, on y trouve le Fagutal, l'Oppius et le Cispius, cimes secondaires de l'Esquilin, et deux collines attenantes au Palatin, dont l'une, le Germale, a

¹ Varron (*De l. lat.*, v, 41) dit que le Septimontium se composait des collines qui ont formé depuis la ville de Rome; c'est évidemment une confusion entre ce qui avait été et ce qui était de son temps: la liste des sommets du véritable Septimontium, telle que Festus nous l'a donnée d'après Antistius Labeo, en est la preuve. Cette liste est aussi une réfutation de l'opinion de Plutarque sur la fête du *Septimontium*, qu'il suppose instituée en mémoire de l'addition d'un *septième mont* aux six autres collines de Rome. (Plut., *Quæst. rom.*, 60.)

² Fest., 340 et 348, éd. Müller.

³ Le Coelius se trouve dans un des passages seulement de Festus, qui se rapportent au *Septimontium* (p. 348); mais je pense que c'est une interpolation produite par la confusion que j'ai déjà remarquée chez Varron entre le *Septimontium* et les sept collines. D'ailleurs, dans ce passage mutilé de Festus, le Coelius est nommé entre l'Oppius et le Cispius, cimes secondaires de l'Esquilin, ce qui n'est pas sa place naturelle; enfin, en réunissant les deux passages (p. 340 et 348), on aurait huit parties du Septimontium au lieu de sept.

entièrement disparu, et l'autre, la Velia, est à peine reconnaissable aujourd'hui.

Ceci nous reporte évidemment à une époque très-reculée, à un temps où la Velia, le Germale, le Fagutal, le Cispius, l'Oppius, abaissés depuis, et confondus avec le Palatin et l'Esquilin dont ils faisaient partie, étaient encore assez abrupts pour s'en détacher et compter parmi les sept collines d'alors, qu'on appelait le *Septimontium*.

Or, nous l'avons vu, c'est du Septimontium que les Sicules et les Ligures ont été chassés¹, le Septimontium était donc la ville des Sicules et des Ligures, bornée au Palatin et à l'Esquilin avec leurs dépendances.

S'il en est ainsi, on peut tracer aujourd'hui l'enceinte de la ville siculo-ligure : la persistance d'un culte, né d'un état ancien et attaché, comme il arrive, aux localités où il avait pris naissance, nous a conservé la mémoire de cette ville antérieure aux Romains, et nous permet, chose assez curieuse, d'en retrouver la place et d'en déterminer l'étendue.

Festus, parmi les hauteurs dont se compose le Septimontium, nomme la Subura. Ceci semble indiquer que la tradition rapportait aussi la population

¹ Selon une tradition conservée par Servius (*Æn.*, xi, 317), les Ligures auraient chassé les Sicules; les deux peuples n'en auraient pas moins habité le Septimontium, et il n'en serait pas moins permis d'y chercher les traces de leur séjour; seulement il eût été successif au lieu d'être simultané.

primitive de la Subura aux Sicules ou à leurs alliés les Ligures, qu'elle présente tous deux comme habitant le *Septimontium*.

Des quatre tribus urbaines de Servius Tullius, la tribu *Subura* fut la première ; elle comprenait le mont *Coelius* tout entier, par conséquent aussi tout l'espace intermédiaire¹.

Comment la Subura, si elle était dans un enfoncement, pouvait-elle faire partie des sept monts de la ville des Sicules et des Ligures ?

Le fond de la Subura confinait, il est vrai, au bois *Argiletum* et à l'extrémité des marécages qui dépendaient du Vélabre ; mais la Subura gravissait aussi les pentes des trois collines entre lesquelles elle se trouvait circonscrite², et elle était fortifiée du côté de l'Esquilin³.

¹ Varr., *De l. lat.*, v, 45. Peut-être le mont *Coelius* faisait-il déjà partie de l'antique Subura.

² C'est ce que prouve l'expression de Martial (*Ep.*, x, 19, 5) :

Altum tramitem Subura,
Le chemin élevé de la Subura ;

et ailleurs (*Ep.*, v, 23, 5) :

Alta Suburani vincenda est semita clivi,
Il faut gravir le haut sentier de la montée de la Subura.

Cette montée que suivait Martial pour se rendre chez Pline le Jeune, sur l'Esquilin, est la rue de *Santa-Lucia in Seloe* ; d'autre part, l'église *Santi-Agata in Subura* est sur une pente du Quirinal et montre jusqu'où à Subura s'étendait de ce côté. La place qui s'appelle encore aujourd'hui *piazza Suburra* est dans le fond.

³ Le mur de terre des Carines qui dominait la Subura faisait partie

Quand Servius enveloppa les sept collines et les populations d'origines diverses qui les habitaient dans une commune enceinte, la Subura y fut englobée comme le reste. Ce nom devint plus tard celui d'un quartier bruyant et mal famé; mais un usage singulier me semble avoir perpétué le souvenir de l'origine particulière et de l'existence à part des habitants de l'ancienne Subura.

A Rome, tous les ans au mois d'octobre, on immolait un cheval à Mars, dans le champ consacré à ce dieu; c'était une très-vieille et très-anguste solennité¹. Le sacrifice accompli, il s'établissait une lutte acharnée, une sorte de combat entre les habitants de la Subura et les habitants du quartier de la voie Sacrée, qui se disputaient la tête du cheval; si c'étaient ceux de la voie Sacrée qui l'emportaient, ils allaient déposer leur singulier trophée à la Regia, au pied du Palatin, si c'étaient les habitants de la Subura qui triomphaient, ils le clouaient à une tour de leur bourgade appelée la tour Mamilia. L'origine de cette espèce de petite guerre annuelle était sans doute dans quelque inimitié locale des deux quartiers, tenant peut-être elle-même à une diversité et à une hostilité de races. Si les hommes de

du système de défense de celle-ci; ce devait être un rempart de terre, avec un fossé, ce qu'on appelait un *agger*, comme furent depuis le *fossé des Quirites* d'Ancus Martius et l'*agger* de Servius Tullius.

¹ Fest., p. 178, éd. Müller.

la Subura avaient été Sicules ou Ligures, et si les hommes de la voie Sacrée avaient été Pélasges, — ce qui se pourrait, car les Pélasges occupèrent le Palatin au pied duquel passait la voie Sacrée ; — et si les Pélasges avaient chassé, comme nous serons conduits à l'admettre, les Sicules et les Ligures, on conçoit que la haine entre les localités ait continué la haine entre les races. La même chose est arrivée ailleurs. A Pise, tous les ans, sur le pont de l'Arno, avait lieu une lutte quelquefois assez sérieuse ; à voir l'acharnement avec lequel on combattait des deux côtés, il semblait qu'il y eût là aussi quelque ancienne haine nationale, la haine par exemple des Étrusques pour les Ligures qui leur disputèrent autrefois le territoire actuel de la Toscane.

Ce nom de *Ligures* me rappelle que la tradition associait aux Sicules un autre peuple, les Ligures

Les Ligures s'étaient établis comme les Sicules sur le Septimontium, car ils en furent chassés avec eux, ou les en chassèrent.

Il ne s'agit plus d'une race obscure dont on ne sait d'une manière certaine ni l'extraction ni la parenté. Les Ligures ont été une grande nation et appartiennent à une grande race.

Les Ligures n'ont pas, comme les Sicules, disparu de l'Italie devant les Pélasges ; ils y ont occupé un vaste pays depuis les confins de la France actuelle jusqu'à ceux de la Toscane, du Var à la Macra. Ils se sont maintenus longtemps en possession de

la côte à laquelle ils ont laissé le nom de *Ligurie* et du pays montagneux qui l'avoisine; retranché dans cette âpre contrée, le peuple Ligure a tenu très-tard contre les Romains, et le dernier des peuples italiotes a lutté pour son indépendance. Strabon remarque qu'il fallut quatre-vingts ans de guerre pour conquérir sur la côte un terrain qui n'avait que la largeur d'une demi-lieue¹.

Les Ligures faisaient partie de la grande race ibérienne qui posséda jadis une portion considérable de l'Espagne et de la Gaule méridionale où elle a précédé la race celtique; refoulée au sein des Pyrénées, elle s'y est cantonnée dans quelques hautes vallées, les unes françaises, les autres espagnoles, où elle a maintenu avec une incroyable ténacité sa nationalité et sa langue, laquelle ne ressemble à aucune langue connue. Ce débris, qu'on dirait indestructible, des Ibères, ce sont les Basques.

Les Ibères d'Italie ou Ligures étaient donc les frères aînés des Basques, ils parlaient un dialecte de la langue que ceux-ci parlent encore; différents noms de lieu dans la Ligurie ont une racine qui se retrouve dans le basque², le nom même de la nation est basque³.

¹ Str., iv, p. 203, édit. Casaub.

² *Albium ingaunum* (Albenga), *Albium intemelium* (Vintimiglia), *Alba*, mot basque. Humboldt, *Prüfung der untersuchungen über die urbewohner hispaniens, vermittelt der Vackischen Sprache*, 36

³ *Iligor*, lieu élevé dans un pays de montagnes. (Humboldt,

Certains traits caractéristiques des Ibères se remarquent chez leurs descendants, surtout l'agilité. Celle des Basques est proverbiale, celle des montagnards de la Ligurie a frappé les voyageurs. « Celui qui traverse les montagnes de la Ligurie, dit Micali, y voit le paysan, *leste et agile*, porter sur sa tête de très-pesants fardeaux pour un très-mince salaire. »

C'est bien là ce Ligure, ennemi léger à la course, prompt, soudain, dont parle Tacite ¹, le Ligure endurci à la fatigue et aux privations, tel que le peint Virgile ².

A ces qualités du Ligure, les Romains en ajoutaient une autre, celle de menteur et de rusé ³; je ne sais si on accuse les Gênois de ce défaut; en ce qui concerne les Basques, l'accusation intentée à leurs frères les Ligures est repoussée par leur franchise et leur loyauté bien connues. Si l'on voulait trouver quelque fondement à cette fâcheuse renommée des Ligures, peut-être faudrait-il en chercher une confirmation adoucie dans un défaut souvent reproché aux Gascons, chez

p. 5-6), nom qui convient parfaitement aux habitants de la montagneuse Ligurie.

¹ Pernix genus, Tac., *Hist.*, II, 13. Pernix Ligus, Sil. Ital., *Punic.*, VII, 607. Strab., III, 3, 5, portrait des Lusitaniens qui étaient ibères.

² Assuetumque malo Ligurum.

(Virg., *Georg.*, II, 468.)

³ Nigidius Figulus dit des Ligures qu'ils sont « fallaces, insidios, mendaces. » Selon Caton, ils *oublièrent* de dire la vérité, vera minus meminere. Serv., Virg., *Æn.*, XI, 715.

lesquels on trouve dans le nom du pays qu'ils habitent (*Vasconia*), dans d'autres noms de lieu et dans beaucoup de noms propres, des traces plus sérieuses et plus réelles de la présence des Ibères¹.

Si les Ligures étaient des Ibères et si les Basques sont de race ibérienne, il en résulte qu'on a parlé basque ou à peu près, à Rome. Le fait est vraiment curieux, mais Rome est la ville où l'on rencontre tout et où il ne faut s'étonner de rien.

Guillaume de Humboldt est arrivé à déterminer, à l'aide des noms de lieu retrouvés dans le basque, quelles furent les parties de l'Espagne occupées par les Ibères, et, grâce à ce procédé très-ingénieux, il a pu dresser pour ainsi dire une carte rétrospective de l'Ibérie espagnole; il a indiqué accessoirement ce qu'on pourrait faire pour déterminer aussi par les noms de lieu l'extension des Ibères en Italie.

Dès aujourd'hui, les Ligures peuvent être suivis dans presque toute l'Italie, au moyen des noms de lieu à physionomie ibérienne.

D'après cela, il n'est pas trop surprenant qu'ils soient venus jusqu'à Rome.

Sans parler de la Ligurie à laquelle ils ont donné leur nom qu'elle conserve encore, on peut les suivre

Humb., p. 92 et suiv.

en Étrurie¹, en Ombrie², dans le Picentin³, dans la Sabine⁴, en Sardaigne⁵ et dans l'île d'Elbe⁶, enfin dans l'Italie méridionale⁷.

Le Septimontium se trouvait sur la route des Ligures qui, ainsi que leurs associés les Sicules, allaient du nord au sud ; il est donc naturel qu'ils s'y soient arrêtés et y aient formé avec eux cet établissement qui a précédé Rome, à Rome.

Aussi, c'est dans le voisinage de cette ville et à Rome même qu'on trouve dans les noms de lieux les signes les plus frappants de la présence du peuple ligure.

Elle est manifeste dans le nom d'Astura, petite fle à l'embouchure d'une rivière qui s'appelle aussi

¹ Cære, les Cæretani, les Cerretani en Espagne. Les Salpinates en Étrurie, Salpesa dans la Bétique. Cortona, une ville de Cortona en Espagne.

² Le Metaurus, le Metarus fleuve d'Espagne. Sarsina, ville d'Ombrie, Sars, fleuve de la Tarragonaise. Tuder (Todi), une ville de Tude et un fleuve de Tuder dans la Tarragonaise.

³ Numana, en Espagne Numantia. Cluana, Cluentia dans la Tarragonaise.

⁴ La ville de Cures, les Curenses, Littus Curense dans la Bétique.

⁵ Sénèque (*Consolat. ad Helv.*, 7) nomme les Ligures parmi les peuples qui se sont établis en Sardaigne, et Pausanias les Ibères (x, 17, 5). On y trouve les Ilienses, d'Ilia en Basque, lieu, pays, ville ; on ne manque pas d'en faire des troyens *venus d'Ilion*.

⁶ Ilvates est le nom d'un peuple ligure.

⁷ Murgantia, Murgis en Espagne. Les éléments ibériens de tous ces rapprochements sont puisés dans l'ouvrage de Humboldt

Astura. Ce nom est ibérien et veut dire, en basque, le *rocher du fleuve*, ce qui convient à l'îlot, ou le *fleuve du rocher*, ce qui convient à la rivière.

Albe semble avoir reçu son nom des Ligures qui auraient été ses premiers habitants : car s'il y avait non loin de Rome deux villes d'Albe¹, il y avait aussi plusieurs villes du même nom ou d'un nom très-sensible chez les Ibériens de l'Espagne, de la Gaule et de la Ligurie². On ne peut guère douter, d'après cela, que ce nom *Alba* ne soit un nom ligure et que les Ligures n'aient précédé les Latins dans l'ancienne métropole latine³.

Mais c'est à Rome même que cette attribution par le

¹ L'une, Alba la longue, détruite par Tullus Hostilius; l'autre, Alba Marsorum, près du lac Fucin.

² Il y avait deux *Albium* dans la Ligurie; dans la Gaule méridionale, Alba Helviorum (Viviers) et Albiga (Alby); deux *Alba* en Espagne, l'une dans la Tarragonaise et l'autre dans la Bétique.

³ Ces étymologies ibériennes peuvent éclairer sur l'origine des villes.

Ainsi, la ville de Tribola dans la Sabine est mise par Denys d'Halicarnasse au nombre de celles que fondèrent les Aborigènes dont je parlerai bientôt, mais une ville de Lusitanie, pays ibérien, portait le même nom. On peut donc attribuer la fondation de la Tribola Sabine aux Ibères, c'est-à-dire aux Ligures. J'en dirai autant de Norba; comme ce nom aussi est purement ibérien, en dépit des murs pélasgiques de Norba, je crois que les Ligures y ont précédé les Pélasges. Il en est de même de Corbio près de Rome dont le nom est celui d'une ville des Suessates en Espagne. (Humb., 76). J'ai indiqué jadis dans mon *Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle* (t. 1, 5) le port de Corbilo comme attestant en France l'extension des Ibères jusqu'aux bords de la Loire. Je les retrouve aujourd'hui sur les bords du Tibre.

basque, idiome ibérien, de certains noms de lieux aux Ibériens Ligures, a surtout de l'importance; elle confirme ma conjecture sur le Septimontium, dans lequel j'ai vu une Rome ou plutôt une *anté-Rome*, habitée par les Sicules et les Ligures.

Si les Ligures ont occupé une portion du Septimontium, on doit retrouver dans quelques parties du Septimontium des noms ibériens, vestiges persévérants de l'occupation Ligure; c'est ce qui a lieu en effet pour la Subura et pour l'Esquilin.

En Espagne, parmi les noms de souche ibérienne, je remarque celui d'un lieu appelé *Subur*¹. Le nom de la Subura remonte donc aux Ligures. Quand Martial traversait, pour aller chez Pline le Jeune, l'emplacement de cette antique bourgade, devenu un quartier de Rome sale et bruyant, il ne soupçonnait pas d'où venait le nom de ce quartier.

Ni lui, ni aucun Romain ne se serait douté non plus de ce que la philologie nous révèle, savoir que le mot *Esquilæ* (l'Esquilin) voulait dire *demeure des Ligures*. Dans la langue basque, *ilia* a le sens de ville; *esk* est, selon M. de Humboldt², le nom national des Ibères de

¹ Humboldt, p. 53. Subur, chez les Talctani, près d'un fleuve; la Subura était près d'un marais qui se reliait au Tibre. On trouve aussi en Espagne une Sabora (on écrivait parfois Sabura pour Subura). *Sa*, dans les monts Ibères, indique l'idée d'un lieu bas : la Subura était située en partie dans un enfoncement, de là peut-être la forme Sabura.

² Humboldt, p. 23.

nos jours, des Basques. Sans doute, ce nom était déjà celui des Ibères d'alors, des Ligures.

Au bas de l'Esquilin et aux confins de la Subura, s'élevait le bois nommé *Argiletum*. Ce bois paraît avoir, comme l'Esquilin et la Subura, reçu son nom des Ligures¹; le quartier des Carines (*Carinæ*), dépendant de la Subura, pouvait lui-même avoir un nom ligure².

Ceci non-seulement confirme la tradition, mais encore la complète, et nous permet d'aller au-delà de ce qu'elle nous apprend : elle nous apprend seulement que les Sicules et les Ligures habitèrent le Septimontium; elle ne nous dit pas quelle partie du Septimontium chacun des deux peuples habitait; mais ce que la tradition ne nous dit pas, nous pourrions le découvrir; oui, nous pourrions, je crois, aller jusque là dans

¹ Une ville d'Espagne s'appelait *Argilla* (Humboldt, p. 64). Le nom propre espagnol *Argueles* et le nom de la charmante vallée d'Argelès dans les Pyrénées ont très-probablement la même origine.

² *Car*, dit Humboldt, est une syllabe qui se rencontre fréquemment au commencement des noms de lieu ibères et se lie à l'idée de hauteur (p. 68). Larramendi voit dans le basque *Cerra* l'origine de l'espagnol *Cerro*, colline (Humb., p. 52). Les Carines, comme la Subura, étaient en partie dans un fond, en partie sur une hauteur; l'Agger, appelé le mur de terre des Carines, n'aurait pas eu de sens s'il n'eût été, comme l'agger de Servius Tullius, sur la crête de l'Esquilin; un pareil moyen de défense ne peut être placé au bas d'une colline qui le rendrait inutile. La même racine *car* ou *cer* se trouve dans le nom du *Ceroliensis* qui touchait aux Carines, c'est aujourd'hui la *Via del Colosseo*. (Varr., *De l. lat.*, v, 47).

cette reconstruction de la topographie historique de Rome avant Rome.

La ville siculo-ligure du Septimontium se composait, comme nous l'avons vu, du Palatin, de l'Esquilin avec leurs sommets secondaires, et de la Subura.

L'Esquilin, la Subura, qui y touchait, le bois Argiletum, qui confinait à l'un et à l'autre, probablement les Carines, qui tenaient à la Subura, portaient des noms ibères. C'était donc la partie du Septimontium habitée par la portion ibérienne de la population; c'était le quartier des Ligures; les Sicules devaient demeurer sur l'autre partie du Septimontium, sur le Palatin, où en effet, jusque sous l'empire, était un lieu appelé *Sicilia*¹.

Outre les noms de lieu, le seul vestige que les Ligures aient pu laisser à Rome après eux, il faudrait le chercher dans la langue que l'on parle en cet endroit où ils sont venus. Il doit rester dans l'italien des mots dérivés du latin et que le latin avait reçus des Ligures; car un peuple ne passe jamais par un pays sans déposer quelques mots dans la langue de ce pays, comme un voyageur laisse, en partant, un souvenir à ceux qui l'ont reçu. Y a-t-il des mots latins d'origine ligure, c'est-à-dire ibérienne, et dont par conséquent on puisse trouver les analogues dans le basque? Guil-

¹ Jul. Capitol., vie de Pertinax, *Hist. aug. Script.*, Ed. Salm., p. 58.

laume de Humboldt en cite plusieurs ¹, et il serait possible qu'il y en eût davantage. Certains noms propres latins me paraissent indiquer une origine ibérienne, c'est-à-dire ligure. Le plus remarquable, à cet égard, est le nom de Virgile ².

J'ai rassemblé et tâché de coordonner tout ce qu'on

¹ Je citerai d'après lui : *Murus* de *Murus*, amas, monceau (Humboldt, p. 49); cependant l'ancienne forme de *Murus*, *Macrus*, qui s'est conservée dans *Pomacrium* (*Post murum*), rend pour moi cette provenance bien douteuse; *Curvus* de *gur*, celle-ci me semble plus vraisemblable; *mon*, terminaison ibérienne des noms de montagnes (Humboldt, p. 49), d'où *mon-s*, montagne. Il est à remarquer que c'est précisément ce mot *mons* qui figure dans le nom de la ville siculo-ligure le Septi-montium. Les Sabins se servaient du mot *collis*, vraisemblablement emprunté à leur langue, d'où il aura passé dans le latin, pour désigner le Quirinal qu'ils habitaient; d'où Porta Collina, la porte du Quirinal, Salii Collini, les Saliens du Quirinal. Le nom de *Monti* est resté au quartier de Rome qui est situé principalement sur le mont Ligure, l'Esquilin.

² Vergilius, Vergilia, ville d'Espagne (Humboldt, p. 67); *Andes*, nom de la patrie de Virgile, peut être ligure (Andia. Humboldt, p. 38), s'il n'est gaulois (*Andes*, les Andecavi); dans ce dernier cas nous aurions le droit de réclamer le grand poète pour notre compatriote, Virgile serait de sang angevin. Les Gaulois ont occupé le pays de Virgile et les Ligures ont pu s'étendre jusque-là. — Le prénom de Tibulle, *Albius*, ne semble pas venir d'*Albus*, mais avoir la même racine que le nom de lieu ibère *Albium*. Le nom des Vettii, famille romaine, rappelle les Vettes, peuple de Lusitanie; celui des Vibbii et le prénom Vibulanus, qui appartenait à une des plus anciennes branches de la *gens* Fabia elle-même très-antique, fait songer aux Vibelli, peuple Ligure; le grand nom plébéien des Decius aux Deciates, nation ligure. Le nom de famille Helvius, le surnom Helva, ont aussi une ressemblance frappante avec Ilva, nom ligure de l'île d'Elbe. L'empereur Helvius Pertinax était né à Alba Pompeia, en Ligurie.

peut entrevoir de l'établissement des populations anciennes sur le sol qui devait s'appeler le sol romain, et, malgré l'insuffisance des matériaux, nous avons pu apporter quelque précision même topographique dans l'histoire de ces établissements; nous avons pu rattacher un monument qui subsiste encore à l'époque la plus antique de la tradition latine, à l'époque personnifiée dans le dieu Saturne, et dessiner assez nettement le contour de la ville anté-romaine des Sicules et des Ligures.

La curiosité, qui s'attache surtout à ce que l'homme ne peut qu'imparfaitement découvrir, se prend avec passion aux plus faibles lueurs qui traversent la nuit des temps primitifs. Sous toutes les couches de souvenirs qu'ont ici lentement déposées, et superposées les siècles, les entassant l'une sur l'autre, comme les débris graduellement amoncelés sur le sol de Rome; sous toutes ces couches de souvenirs, on trouve, en les fouillant, quelques débris de vérité, quelques parcelles d'histoire, quelques empreintes à demi effacées des peuples disparus, pareilles à celles que nous révèlent les êtres anté-diluviens. Penché sur le puits sombre que l'érudition a percé à travers les couches historiques, j'enfonce mon regard avide dans leurs obscures profondeurs; plaçant mon oreille à l'étroite ouverture de ce puits dont je n'aperçois pas le fond, j'écoute de loin l'écho presque insaisissable du bruit que firent autrefois là-bas des peuples muets depuis tant de siècles.

J'aime, vers le soir, à écouter ce bruit, là où il a autrefois retenti, à travers les rumeurs modernes qui le remplacent, à travers les chants de la procession qui passe, et le roulement des voitures qui viennent du *Corso* ; j'aime à me représenter ici ces peuples dont on ne connaît guère que les noms, passant sans le savoir ou s'arrêtant au hasard sur ces collines devenues depuis si célèbres, comme si c'était un sol indifférent, comme si cette colline couverte de chênes et de broussailles, sur laquelle ils construisaient leurs cabanes de laboureurs, ne devait pas être un jour le Capitole, comme si cette vallée marécageuse, où paissaient leurs troupeaux, ne devait pas être un jour le Forum romain. Puis je remonte subitement par la pensée d'eux à moi, et sans quitter cette place, où la destinée m'a amené comme eux pour y passer à mon tour, je contemple, du sein d'un présent triste, ces temps si loin encore d'un avenir qui lui-même est aujourd'hui si loin dans le passé.

LES ABORIGÈNES ET LES PÉLASGES

Extension et dispersion des Pélasges. — Les Aborigènes alliés aux Pélasges. — Les Pélasges appartiennent à la race grecque. — Les Aborigènes ne sont pas les habitants primitifs du Latium. — Trace des Pélasges en Italie. — Rome. — La Rome primitive, Roma Quadrata.

Il est une race mystérieuse qui figure aussi parmi celles qui ont habité le sol sur lequel Rome devait être fondée : c'est la race antique des Pélasges.

Les Pélasges ne s'arrêtaient nulle part ; nation errante et maudite, ils allaient à travers le monde. Ce peuple superbe avait refusé d'acquitter une offrande vouée aux dieux, et le courroux des dieux les poursuivait. Là où voulaient se fixer les Pélasges, des maladies les frappaient : leurs terres, leurs troupeaux,

leurs femmes devenaient stériles ; s'il leur naissait des enfants, ces enfants étaient maléficiés. Parmi ses calamités, ce peuple était grand ; il prenait et bâtissait des villes ; il remportait des victoires ; il avait la domination des mers.

Son nom était prononcé par les anciens avec un mélange de respect et d'effroi : les Pélasges sont les Titans de l'histoire.

Ce Juif-Errant des peuples était aussi un peuple Prométhée. Comme Saturne, qui lui-même aussi représentait peut-être une très-ancienne migration pélasgique, le peuple pélasge avait tiré les hommes des forêts, il avait apporté en Italie les lettres, il avait enseigné aux montagnards de la Sabine à bâtir des villes.

Voici les principaux traits de la migration errante des Pélasges¹. Partis d'Argos, ils allèrent dans la Thessalie, puis se dispersèrent dans les îles² ; d'autres s'établirent dans l'Asie mineure. Ils se répandirent aussi dans la Macédoine et l'Épire. Un oracle leur prescrivit d'aller chercher la *terre de Saturne*. Poussés par les vents dans l'Adriatique, ils abordèrent vers les embouchures du Pô, traversèrent en combattant l'Ombrie, firent alliance avec les Aborigènes près d'un lac où était une île flottante, dans ce qui fut plus tard la Sabinc,

¹ Den. d'Hal., 1, 49.

² Les Pélasges sont particulièrement indiqués en Crète, à Lemnos et dans la Samothrace.

puis occupèrent quelques villes de l'Étrurie, le pays intermédiaire entre la Sabine et l'Étrurie; enfin, toujours avec les Aborigènes, ils s'établirent sur les collines qui devaient être Rome.

A part les contrées indiquées dans ce récit comme ayant été visitées par les Pélasges, on les trouve dans beaucoup de pays, dans l'Attique, en Arcadie. Niebhur n'admettait pas qu'on pût suivre leurs courses d'une manière certaine, mais il reconnaissait leur présence sur une foule de points de la Grèce, de l'Asie mineure et de l'Italie, et concluait en disant : Il fut un temps où les Pélasges, qui formaient peut-être le plus grand peuple de l'Europe, habitaient depuis le Bosphore jusqu'aux bords de l'Arno.

Les Pélasges étaient un rameau de la race grecque¹, plus ancien que les Hellènes, et qui n'avaient point participé à la civilisation hellénique; leur langage était originairement grec, bien que devenu assez différent à cause de leur antiquité et de leur séparation des Hellènes pour qu'Hérodote, écrivant dans un temps où la philologie comparée n'existait pas, ait pu dire qu'ils parlaient un idiome barbare.

Mais on ne saurait traiter des Pélasges sans traiter des Aborigènes.

Les Aborigènes apparaissent pour la première fois

¹ Ce qui prouve que les Pélasges se considéraient comme Grecs, c'est que ceux d'Agylla, en Étrurie, avaient un trésor à Delphes, centre religieux des populations helléniques. (Str., v, p. 220, éd. Casaub.)

dans le pays Sabin; ils sont représentés comme les alliés des Pélasges¹, avec lesquels, à cause de leur étroite association, on les a confondus parfois.

On les a confondus également avec les peuples Autochtones² du Latium à cause de leur nom, qui semblait signifier *indigène*, mais dont le sens peut avoir été tout différent; l'histoire ne connaît pas les Aborigènes avant la venue des Pélasges.

Les Aborigènes furent chassés des environs de Riéti

¹ Selon Denys d'Halicarnasse (I, 20,) les Aborigènes unis aux Pélasges fondèrent diverses villes dont le nom montre évidemment l'origine pélasgique, Alsium, Agylla, Pise.

² Sall. *Catil.*, vi. Les Aborigènes ne sont point les habitants originaires du Latium; ils viennent du dehors, de la Sabine, selon le témoignage de Denys d'Halicarnasse, seul témoignage détaillé qui les concerne. À cela près, tout est vague et confus dans leur histoire. Leur nom était employé proverbialement pour désigner une haute antiquité, à peu près comme nous employons en français le mot *gaulois*; mais l'identité des Aborigènes et des habitants primitifs du Latium est démentie par Denys d'Halicarnasse qui les montre bien après l'époque de Saturne, s'alliant dans la Sabine aux Pélasges, soumettant et chassant les Sicules. Quoi de plus différent, d'ailleurs, que la proposition *in* dans *indigenæ* et la proposition *ab* dans *aborigènes*? Aussi a-t-on cherché à ce mot d'autres étymologies. Justin, qui voit dans les Aborigènes les premiers habitants de l'Italie, dit qu'ils furent nommés ainsi parce qu'ils étaient errants. Ceux qui admettaient cette étymologie les appelaient Aberrigènes (*Orig. Gent. rom.*, iv). Une autre étymologie tirait leur nom d'*ab* et d'*oros*, en grec *montagnes*, les Aborigènes seraient les *enfants des montagnes*: le mot *oros* (montagne) aurait été introduit dans leur langue par leurs alliés les Pélasges.

par des Sabins descendus d'Amiternum, non loin du lac Fucin, mais eux-mêmes, venant de la contrée sabinne, doivent être considérés comme d'autres Sabins¹.

Ceux des Pélasges qui s'étaient établis avec eux furent poussés en même temps par cette descente terrible des montagnards de l'Apennin, et c'est ainsi que les deux peuples se trouvèrent jetés sur les Sicules et les Ligures. Ces premiers occupants du pays semblent avoir été associés comme l'étaient les Aborigènes et les Pélasges. Ceux-ci attaquèrent d'abord ensemble la grande nation des Ombriens, les anciens adversaires des Pélasges, qui occupaient alors une partie de l'Étrurie, leur prirent plusieurs villes, puis en enlevèrent d'autres aux Sicules sur la rive gauche du Tibre, arrivèrent ainsi à Rome ou plutôt, car il n'y avait pas encore de Rome, à la ville bâtie sur le Palatin et l'Es-

¹ Je crois qu'on a eu raison d'identifier, d'après Servius (*Æn.*, I, 6) les Aborigènes avec les *Casci*, mot sabin, dit Varron, qui voulait dire *ancien*. (*De l. lat.*, VII, 28), — Une petite ville de la Sabine porte encore le nom de Cascia; — mais, malgré le vers d'Ennius cité par Varron :

Quam prisci *Casci* populi tenuere *latini*,

je pense, d'après ce qui précède, qu'il ne faut pas voir comme on le fait généralement dans les *Casci* les anciens Latins, mais d'anciens Sabins. *Prisci* quirites, Virg., *Æn.*, VII, 710.

On met ces prétendus *anciens Latins* à Nomentum (Serv., *Æn.*, VI, 775) et dans d'autres villes sabinnes.

quilin par les Sicules et les Ligures, et s'en emparèrent. Il n'est dit nulle part que les Pélasges soient venus à Rome, mais nous y reconnaitrons des signes incontestables de leur passage; d'ailleurs, unis aux Aborigènes pour conquérir sur les Sicules les pays voisins du Tibre, ils ont dû les suivre jusque là.

Ceux qui ont chassé les Sicules et les Ligures du Septimontium sont appelés *Sacrani*.

Les *Sacrani* sont des Aborigènes ¹ venus de Rieti dans la Sabine ² et par conséquent Sabins. Ce mot *sacrani* ne désigne point un peuple en particulier, il désigne l'émigration singulière que les anciens appelaient *ver sacrum*, *printemps consacré*. Pour conjurer le courroux céleste manifesté par une contagion ou par quelque autre calamité, on vouait par avance aux dieux ce que le printemps produirait, plantes, fruits, animaux, enfants. Dans l'origine tout était probablement matière de sacrifice, les enfants comme le reste; quand les mœurs commencèrent à s'adoucir, on se contenta d'offrir aux dieux irrités les animaux et les fruits; mais, pour accomplir le vœu en quelque manière, on chassait du pays les enfants devenus adultes, qui allaient chercher une terre pour s'établir. Cet usage du *printemps consacré* était connu des Grecs et de

¹ Den. d'Hal., 1, 16.

² Paul. Diac., p. 320

plusieurs peuples d'Italie ¹; on le voit établi plus particulièrement chez les Sabins ². Commun à la Grèce et à l'Italie, il doit avoir été apporté par les Pélasges³, et c'est d'eux que les Aborigènes sabins, leurs alliés, ont dû le recevoir. C'était donc à un *printemps consacré* des Sabins que s'étaient associés les Pélasges.

Je reviens aux Pélasges.

L'histoire de leurs migrations nous a conduits à quelques lieues de Rome qui n'existe pas encore; ceux-là étaient entrés en Italie par le nord, mais les Pélasges, sous le nom d'Énotriens ⁴ et sous d'autres noms, pénétrèrent aussi dans la Péninsule par son extrémité méridionale; ils s'avancèrent ainsi vers Rome de deux côtés, sans compter les débarquements qu'a dû opérer sur les côtes ce peuple navigateur, et dont quelques-uns ont pu l'amener directement sur le rivage du Latium.

La présence des Pélasges en Italie y a laissé plusieurs sortes de vestiges : les noms de villes et les autres

¹ Les Mamertins (*Fest.*, p. 158); les Ardéates, « qui aliquando, cum peste laborarent, ver sacrum voverunt, unde sacra appellati sunt. »

² Ut olim crebrò Sabini factitaverunt (Varr., *De re rust.*, III, 16).

³ Den. d'Halicarnasse le leur attribue formellement (I, 23).

⁴ Les Énotriens, qui viennent du sud, sont des Pélasges, car leur chef Énotrus est un petit-fils de Pélasgus. Ils fondèrent en Campanie une ville de Larissa. Ce mot est pélasge, il désigne une forteresse et se retrouve dans plusieurs pays que les Pélasges ont habités, notamment en Thessalie. De plus les Grecs établis dans l'Italie centrale appelaient leurs serfs *pélasges*. (Steph. Byz., s. v. *χῆλος*).

noms de lieux à physionomie grecque, certains cultes anciens d'origine pélasgique; enfin ces murs encore debout qui mettent pour ainsi dire sous nos yeux la puissance et la grandeur de cette nation disparue.

Il faut se défier des origines grecques attribuées aux villes d'Italie, par cette prétention et cette mode de tout faire dériver du grec, dont Denys d'Halicarnasse, un rhéteur grec, a donné surtout l'exemple; mais je pense qu'il est souvent arrivé qu'on a remplacé par une origine grecque une origine pélasgique, mettant ainsi une fausse science à la place d'une tradition vraie. La confusion était facile à une époque où l'on adorait les Grecs et où l'on avait presque oublié les Pélasges : comme je l'ai dit, les Pélasges étaient les frères aînés des Grecs et devaient parler un dialecte plus ancien de la même langue¹.

¹ Hérodote dit (1, 57) que les Pélasges parlaient une langue barbare. Mais au temps d'Hérodote, on n'avait aucune idée de ce qui constitue l'affinité réelle des langues. Cette science est toute moderne et elle ne s'est perfectionnée que de nos jours. César, qui avait écrit sur la grammaire, mais non sur la grammaire comparée, car les anciens n'eussent pas daigné comparer entre eux et encore moins avec le latin et le grec des idiomes barbares, César (*de Bel. Gall.*, 1, 1) ne parait pas s'être aperçu que la langue des Belges et la langue des Gaulois étaient deux dialectes celtiques, et semble croire qu'elles diffèrent l'une de l'autre autant que de l'aquitain; or l'aquitain appartenait à la même famille que le basque, lequel n'a de rapport avec aucun idiome européen. Deux langues que l'on entend parler, — et Hérodote a pu entendre parler le pélasge de son temps, — si l'on ne découvre par l'étude leurs rapports philologiques, peuvent s'offrir en apparence

Quand je trouve en Italie des noms de lieux anciens dont la racine est grecque, je suis forcé de les faire remonter aux Pélasges et de dire : les Pélasges ont passé par là. Ainsi, pour ne parler que de lieux situés à peu de distance de Rome : Politorium¹, Empulum², Nomentum³, Cora⁴, Alsium⁵, le lac Alisietinus, Pyrgoi...⁶, le Soracte⁷, dont le nom veut dire en grec le *monceau escarpé* ou plutôt l'escarpement du monceau, ce qui peint très-bien cette masse abrupte et isolée dans la campagne romaine ; tous ces lieux ont été nommés et par conséquent habités par les Pélasges.

A Rome même, plusieurs noms de localités montrent la présence des Pélasges, par exemple les noms du Vélambre et de la Velia.

Helos ou Velos signifie en grec *marais*⁸. Diverses villes, en Italie et en Grèce, se sont appelées Elis,

aucune analogie et être cependant fort voisines. L'allemand, comme je l'ai éprouvé, ne sert à rien pour se faire entendre en Suède, et néanmoins le suédois et l'allemand sont deux dialectes germaniques.

¹ De *polis*, ville.

² Pour *en pulén*, à l'entrée du défilé. Empulum, aujourd'hui Ampigliano, est à l'entrée d'une gorge. Nibby, *Dintorn. di R.*, II, 11.

³ Nomé, pâturage.

⁴ Cora, nom grec de Proserpine.

⁵ Alsos, bois sacré.

⁶ Pyrgoi, les tours ; on connaît deux villes de Pyrgoi en Élide.

⁷ Sôrou acté, l'escarpement du monceau.

⁸ Helos, avec le digamma éolique, Velos.

Élea, Vélia, et toutes sont situées dans des contrées marécageuses¹.

Le nom du Velinus (Velino), fleuve de la Sabine, pays qui a vu les Pélasges, a la même origine; la contrée traversée par cette rivière est marécageuse, et l'était encore plus, avant que les Romains, ouvrant aux eaux du Velinus un écoulement dans la Nera, eussent par là créé la cascade de Terni.

A Rome, comment ne pas retrouver, malgré des étymologies peu sérieuses, comme le sont en général celles des anciens², cette racine *velos* dans le nom du Vélabre qui était un marais?

¹ Il faut y joindre Eloios en Étolie, Elaïoûs près des marais de Lerne, Velletri (Velitræ) qui domine les marais Pontins, Eleôn, ville de Béotie, qui, suivant Strabon, avait été nommée ainsi à cause des marécages qui l'entouraient. Denys d'Halicarnasse (1, 20) dit également qu'un lieu entouré de marais (dans la Sabine où furent les Pélasges) s'appelait Ouelia parce que dans la *langue antique* on désignait ainsi les endroits marécageux. Servius (*Æn.*, vi, 359) donne la même étymologie du nom de la ville d'Élæa ou Velia dans l'Italie méridionale. C'est celle d'*Hélôs* à l'embouchure de l'Eurotas, de *Velinis* en Étrurie près des marais de Volterre, Vada Volaterrana.

² Je mets au nombre de ces étymologies peu sérieuses celle qui dérivait le mot *Velabrum* des voiles (Vela) au moyen desquelles on était censé avoir franchi ce marais de peu d'étendue, ou des voiles qu'on tendait sur la route des triomphateurs quand ils traversaient le quartier du Vélabre, comme si la rame n'eût pas suffi et comme si le nom primitif du lieu eût pu tenir à un usage aussi récent que celui d'orner de tentures la rue qui avait succédé au marais et lui devait son nom. L'opinion de Varron (*De l. lat.*, v 44), qui

Il en est de même de la Vella, éminence qui s'élevait autrefois, plus qu'elle ne fait aujourd'hui, à l'extrémité du Forum; or nous savons que le Forum a été, dans l'origine, couvert presque tout entier par des eaux stagnantes.

Ce que j'ai dit des noms de lieux, dont l'origine est grecque et, par conséquent lorsqu'ils sont anciens, ne peut se rapporter qu'aux Pélasges, s'applique au nom de Rome elle-même.

Ce nom *Roma* n'a pas de sens en latin, en grec il veut dire *Force*; cela seul nous conduit à l'attribuer aux Pélasges¹.

Je crois que ce nom fut donné d'abord par eux à une enceinte fortifiée placée dans la partie occidentale du Palatin, enceinte qui, en raison de sa forme, fut appelée *Roma quadrata*, Rome carrée; il ne faut pas confondre cette Rome carrée des Pélasges, qui n'occupait qu'un coin du Palatin, avec la Rome de Romulus, qui embrassait ce mont tout entier et n'était pas plus carrée que lui². La Rome carrée était dans l'origine, dit Festus³, un lieu entouré d'un mur de pierre;

lire *Velabrum* de *Velatura*, transport, prix de transport, ne mérite pas davantage d'être discutée. Le même Varron (*De L. lat.*, v, 54) voit l'origine du mot Vella dans la coutume de tondre (vellere) les moutons en cet endroit.

¹ Au pied du Palatin était un autre petit établissement à nom pélasgique, Buxitanum. Duc de Luynes, *Nomus de Servius Tullius*, p. 18.

² La forme du Palatin est celle d'un triangle.

³ *Bato niunitus est initio in speciem quadratam* (Fest., p. 258).

cela ne veut-il pas dire un lieu fortifié, un *oppidum*, mot par lequel la Rome carrée est aussi désignée?

Les Pélasges avaient fait là comme à l'acropole d'Athènes, où ils avaient construit le mur appelé *pelasgicon*.

On sait positivement où était la *Rome carrée* sur le Palatin et on peut mesurer, à très-peu de chose près, son étendue.

La religion des origines en avait conservé la mémoire, et au troisième siècle de notre ère la tradition précisait l'emplacement de cette enceinte, où l'on déposait les choses de bon augure pour la fondation d'une ville.

La Rome carrée commence, dit Solin¹ qui la confond avec la Rome de Romulus², « au bois du temple d'Apollon, et se termine au sommet de l'escalier de Cacus, là où est la cabane de Faustulus. »

On connaît approximativement la place du temple d'Apollon³ sur le Palatin, car il touchait à la maison d'Auguste, située vers la villa Mills, dans laquelle

¹ Solin I, 18; *Fest.*, p. 258.

² Plutarque (*Rom.*, 9) fait la même confusion. Ennius paraît l'avoir faite en disant que Romulus a régné sur la Rome carrée. Mais avec tout cela ces différents auteurs considéraient la *Roma quadrata* comme un *oppidum*; c'est la mémoire qu'elle avait laissée.

³ Les fouilles si heureusement commencées de M. Rosa ont montré

on a même cru reconnaître plusieurs chambres de cette maison. On sait donc à peu près où commençait au sud la Rome carrée. L'escalier de Cacus était nécessairement tourné vers l'Aventin, séjour de Cacus; la Rome carrée longeait le bord du Palatin qui regarde cette colline, elle se terminait où se termine le Palatin lui-même : c'était donc à l'extrémité occidentale de la colline du côté du Vélabre, là où se trouvait la cabane de Faustulus; la cabane de Faustulus, père nourricier de Romulus, était la même que la cabane de ce roi que l'on croyait avoir conservée. Un des côtés d'un carré étant donné, la longueur des trois autres se déduit mathématiquement de la longueur du premier. Canina l'évalue à huit cents pieds, et le pourtour de l'enceinte a plus d'un demi-mille romain. Il a cru en reconnaître encore l'emplacement par l'élévation du terrain plus grande en cet endroit.

que le temple d'Apollon n'était point exactement là où l'on pensait en avoir trouvé les restes, mais il ne pouvait être loin de l'endroit où avait cru le reconnaître un pensionnaire de l'Académie, M. Clerget, dont le travail de restauration très-intéressant est enfoui dans une salle de l'Institut, comme tous ceux qu'exécutent chaque année MM. les architectes pensionnaires de l'Académie de France à Rome, souvent d'une manière fort remarquable, mais sans profit pour le public. Ne pourrait-on pas trouver un moyen de faire arriver ces travaux sous ses yeux? Ne pourrait-on pas consacrer une salle de l'École des Beaux-Arts à l'exposition au moins d'un choix de ces restaurations, dans l'intérêt de l'art et de l'archéologie?

La Rome carrée des Pélasges se trouvait donc dans la région sud-ouest du Palatin. Grâce à l'indication de ses limites, traditionnellement conservées par la religion qui les avait consacrées, on peut, sans trop d'in vraisemblance, tracer pour ainsi dire le plan, et faire avec quelque probabilité le tour de la Rome primitive, de Rome à l'état d'embryon.

De Rome, ai-je dit; j'ai enfin appelé Rome par son nom; ce nom que jusqu'ici je n'osais lui donner parce qu'elle ne le portait pas encore; maintenant une très-petite partie d'elle-même, il est vrai, a commencé à le porter. Roma est bien peu de chose, mais il y a une *Roma*.

Ainsi le peuple pélasge a eu l'honneur d'être le par rain de cet enfant qui devait, quand il aurait atteint l'âge viril, gouverner le monde.

Ce nom est le plus grand vestige des Pélasges à Rome, où il ne leur a pas été donné d'en laisser beaucoup d'autres. Mais celui-ci n'a pas été effacé ni même altéré par le temps. Aussi durable, aussi indestructible que les murs élevés par ce peuple, dont la destinée était de périr après avoir fondé des monuments impérissables, le nom de Rome est presque le seul, parmi ceux des villes anciennes d'Italie, qui ne se soit pas modifié en traversant les siècles. *Florentia* s'est changée en *Firenze*, *Neapolis* en *Napoli*, *Bononia* en *Bologna*, *Mediolanum* en *Milano*; Rome s'appelle encore, et, on peut le croire, s'appellera toujours *Roma*.

La destinée a fait de ce nom de *Roma*, la *force*, un symbole magnifique; dans l'origine il n'exprimait vraisemblablement d'autre idée que celle de fort ou forteresse ¹. C'était la forteresse de la ville pélasgique et sabine qui prit de là son nom, ville que j'espère pouvoir reconstituer en recherchant sur les collines de Rome les traces de l'occupation commune de ces collines par les Pélasges et par les Aborigènes.

C'est remonter assez haut. Cependant nous n'avons pu nous arrêter aux Pélasges et aux Aborigènes, il a fallu pousser plus avant et aller jusqu'à leurs devanciers les Sicules et les Ligures. Plus on s'enfonce dans les origines de Rome, plus on voit s'ouvrir des lointains effrayants; il semble qu'on n'arrive jamais au premier âge de cette étonnante création. L'historien éprouve quelque chose de la stupeur du géologue, qui découvre dans les profondeurs de la terre des couches de terrain et des espèces d'êtres toujours plus anciennes. La ville qui s'appelle encore éternelle, parce qu'elle croit ne jamais finir, semble devoir aussi s'appeler éternelle parce qu'elle n'a pas eu de commencement.

Telle est, d'après des témoignages que je ne vois nul motif de rejeter, la position de la première Rome.

¹ Comme au moyen âge *firmilas* d'où la *Ferté*, ou comme une forteresse au quatrième siècle s'appelait *robur* (Amm. Marcell., xxx, 5).

Pour moi ce coin du Palatin est le vrai berceau de la ville extraordinaire dont j'écris l'histoire.

Lorsque je regarde cette colline isolée du Palatin qui, de ce côté, m'apparaît hérissée de broussailles et à repris un peu de l'aspect sauvage qu'elle devait avoir quand une tribu du peuple errant s'y reposa; je songe à ce peuple étrange des Pélasges, je le vois comme s'il était là devant moi, respirant un moment de ses calamités, puis reprenant sa course sous la malédiction qui le suit partout.

VI

SUITE DES PÉLASGES

Murs pélasgiques en Asie, en Grèce, en Italie, aux environs de Rome.
— Murs d'Alatri.—Vestiges de la religion des Pélasges.— Pan générateur. — L'autre Iupercal. — Vesta, sanctuaire de Vesta. — Autres sanctuaires fondés par les Pélasges aux environs du Palatin. — Le mauvais œil.

Nous avons vu ce que les noms de lieux pouvaient nous apprendre des Pélasges, mais il est d'autres traces de leur présence.

D'abord, ces murs d'une construction particulière, qui leur appartiennent et qu'on nomme aussi murs cyclopéens, parce que les anciens ont attribué aux cyclopes les anciennes murailles des villes pélasgiques de la Grèce.

Puis les traditions religieuses ou héroïques, qui peuvent avoir été apportées en Italie par les Pélasges.

Sur divers points de l'Asie occidentale, de la Grèce

et de l'Italie, on rencontre des murs d'un aspect singulier: au lieu d'être formés de pierres taillées carrément et disposées en assises régulières, comme les murailles grecques ou étrusques et comme les anciennes murailles de la Rome des rois, ces murs sont composés de blocs irréguliers, polyédriques, tantôt entassés avec un certain désordre, et entremêlés de petites pierres, tantôt taillés avec soin et ajustés avec art ¹.

Ces murs sont attribués par les uns et disputés par les autres aux Pélasges.

Pour ma part, je ne prétends pas nier que différents

¹ Dans les uns, on a pris les blocs tels qu'ils se trouvaient, dans les autres, l'art a imité ces irrégularités; mais il ne faut pas en induire une différence d'origine, car les deux procédés se montrent en Grèce, où ces deux sortes de murs ne peuvent avoir qu'une origine, et une origine pélasgique. En Italie la même ville, Cori par exemple, présente l'un et l'autre système.

Quant à ceux qui prétendent que ces murs ne remontent pas au delà de l'époque romaine, leurs arguments me semblent sans valeur. Parce qu'on a bâti dans le système polyédrique au temps de la république et jusque sous l'empire, on n'en doit pas conclure qu'un système de construction qu'on trouve au mont Ida, à l'acropole d'Athènes, là où furent les plus vieilles villes de la Grèce et de l'Italie, ne date que des Romains.

On a imité le pélasgique comme nous imitons le gothique, comme Auguste faisait de l'étrusque, en élevant l'enceinte de son Forum. Dans une rue, à côté de ce Forum, j'ai vu la disposition étrusque reproduite sur la façade d'une maison qui n'a pas cent ans: il ne s'ensuit pas que les murs du Fiesole soient d'hier; et de ce que le roi de Bavière a employé le système pélasgique dans sa Valhalla de Ratisbonne, il ne suit pas que les murs de Tyrinthe et d'Alatri ne soient point l'œuvre des Pélasges.

peuples aient pu construire aussi des murs à blocs irréguliers ; on en trouve en effet dans des villes dont l'origine est attribuée aux Sicules et aux Aborigènes, dans des villes du pays des Sabins, des Herniques, des Marses et des autres peuples montagnards de l'Apenin ⁴.

Mais rien ne prouve que ces villes n'aient pas été anciennement pélasges, puisque les Pélasges ont parcouru une grande partie de la péninsule italique. De plus, ces différents peuples ont pu imiter un système de construction importé par un peuple étranger et qui est représenté comme civilisateur, comme enseignant aux anciens habitants de la Sabine l'art de bâtir des villes.

C'est ainsi que les Romains ont imité, dans la structure de leurs premières murailles, la maçonnerie étrusque.

En principe, il semble raisonnable d'attribuer à un même peuple un système de constructions similaires.

Cette vraisemblance devient presque une certitude,

⁴ On a cherché à expliquer la différence du système polygonal et du système rectangulaire par la différence des matériaux. Là où la pierre est calcaire, dit-on, on a employé le premier; là où elle est volcanique et par suite plus facile à tailler en rectangles réguliers, on a employé le second.

Mais les faits ne s'accordent point avec cette explication tirée de la géologie: il y a à Ampigione des murs à polyèdres de tuf volcanique. (Dennys, *Sep. of Etr.*, II, 285-6.)

quand on retrouve les murs présumés pélasgiques dans des contrées différentes, sur des points très éloignés, et là précisément où l'on sait que les Pélasges se sont établis, depuis le mont Ida, dans la Troade, jusque dans le voisinage de Rome.

Ainsi, en Grèce, c'est à Tyrinthe que se voient les plus remarquables de ces murailles; on les a observées aussi à Mycènes; Tyrinthe et Mycènes sont dans l'Argolide, qui passait pour le berceau des Pélasges; à Athènes, Thucydide nous apprend que les Pélasges avaient entouré de murs la citadelle et qu'une partie de ces murs s'appelaient *pelasgicon*. Un reste de murs à blocs irréguliers existait encore dans les temps historiques au-dessous de l'acropole d'Athènes. On admettra l'origine pélasgique d'un mur bâti par les Pélasges, qui avaient gardé leur nom, et l'on consentira peut-être à l'étendre aux murailles de structure analogue qui existent ailleurs en Grèce et en Italie.

L'appareil polyédrique des murailles n'est pas la seule ressemblance que présentent les antiques monuments des deux pays. On en trouve une autre non moins frappante entre l'ogive imparfaite d'une porte de tombe, à Cære¹, qui fut la pélasgique Agylla, entre l'ogive également imparfaite de la porte du réservoir de Tusculum et la voûte du trésor d'Atrée à Mycènes, du trésor des Myniens à Orchomène².

¹ Tombe *regulini galassi* (Dennys, *Sep. of Etr.*, n. 46).

² Ces divers monuments, également pélasgiques, présentent de même

Les *Cordonate*, on nomme ainsi à Rome des pentes interrompues par des marches, les *cordonate*, qui s'observent dans plusieurs villes antiques de l'Italie et de la Grèce⁴, paraissent avoir une origine pélasgique, car il en existe une à Alatri, que nous ne tarderons pas à reconnaître pour une cité pélasge.

L'usage s'en conserve encore aujourd'hui à Rome, où la rampe du Capitole en offre un exemple; et plusieurs escaliers de palais, très-doux et très-lents à monter, ressemblent beaucoup aux *cordonate* des Pélasges.

Quant aux murs à polyèdres irréguliers, il ne faut pas les considérer isolément ; mais en quelque lieu qu'on les trouve, si l'on veut découvrir leur origine, on doit les rapprocher de la grande famille de monuments analogues, à laquelle ils appartiennent ; ils ont été indiqués en Asie, en Grèce, en Italie et nulle part ailleurs. Or, il n'y a que les Pélasges qui aient été dans ces trois pays et ils n'ont été que là.

Il faut donc suivre les Pélasges à la trace des murs pélasgiques, de l'Orient à l'Occident, dans le sens où s'est faite leur migration. Ils semblent avoir placé ces

une fausse voûte sans clef, formée par des pierres qui vont s'avancant toujours davantage l'une vers l'autre jusqu'à ce qu'elles se réunissent au sommet. M. Bleewitt, auteur de l'excellent guide pour l'Italie méridionale, de la collection Murray, déclare avoir été frappé d'une ressemblance du même genre entre la porte triangulaire d'Arpinum, ville aux murs pélasgiques, et la galerie de Tyrinthe. *Guide for s. Ital.*, 50.

⁴ Voyez Dennys, *Sep. of Etr.*, II, 121.

monuments extraordinaires comme de gigantesques pierres miliaries le long de leur aventureux chemin, depuis le voisinage de Troie jusqu'aux environs de Rome.

Nous partirons du mont Ida¹ avec Enée, dont le voyage aux côtes du Latium est l'expression fabuleuse d'un fait réel, la migration des Pélasges. Sur l'Ida se voit une enceinte de cinq cent soixante-dix pieds, et une muraille qui a vingt et un pieds de largeur; la structure de cette enceinte et de cette muraille est très-semblable à celle des murs de Tyrinthe. D'autres ont été observées en Lycie, dans presque toutes les parties de la Grèce, dans l'île de Crète, en Argolide, en Laconie, dans l'Attique, en Phocide, en Thessalie, en Macédoine et en Épire; tous ces pays ont été visités par les Pélasges.

On voit les murs pélasgiques s'avancer de la Grèce vers l'Italie, d'un côté, par l'Épire où ils abondent, et de l'autre par la Sicile, où celui de Céfalu marque une station et comme une étape des Pélasges.

Leurs monuments sont moins nombreux dans l'Italie méridionale. Cependant on en a indiqué quelques-uns, mais dont l'existence n'est pas encore parfaitement constatée. Ces signes de la route des Pélasges

¹ L'Ida, mont de Dardanus, lequel, symbole de la race pélasgique, lie par ses migrations l'Italie à la Grèce et à l'Asie (voyez, pour les murs de l'Ida, Prokesch, *Ann. dell' ist. archeol.*, 1834, p. 197, et, pour les autres, Dodwell et les voyages en Grèce de Leake et de Mure).

sont ici plus rares et semblent presque interrompus. En revanche, la marche des Pélasges est clairement indiquée dans le sud de la Péninsule, par ce que la tradition rapporte des Énotriens dans lesquels on ne peut méconnaître des Pélasges ¹.

Dans l'ancienne Étrurie, on a reconnu d'incontes-

¹ Voy. p. 114. Les Grecs se représentaient les populations de l'Italie, en allant du sud au nord, dans l'ordre suivant : les Énotriens, les Tyrrhéniens, les Ligures (vers du *Tripolème*, de Sophocle, cité par Denys d'Halicarnasse, I, 12); le nom d'*Énotris* fut donné d'abord à une portion de l'Italie méridionale, puis, par extension, à l'Italie tout entière. Il en fut de même du nom d'*Italie*, dont la progression vers le Nord indique celle des Pélasges; car Italus était le frère d'Énotrus, et par conséquent descendant comme lui de Pélasgus. (Serv., *Æn.*, I, 532.) On donne encore pour frère à Énotrus Iapyx, Peucélius et Daunius, ce qui rattache aux Pélasges les Yapiques, les Peucétiens et les Dauniens, peuples de l'Italie méridionale, dans laquelle Niebuhr et M. Mommsen ont trouvé des traces d'un dialecte grec primitif, *anté-grec*, qui ne peut être que le pélasge. On suit ce rameau des Pélasges jusque dans la Sabine que Servius (*Æn.*, VII, 85) appelle la terre des Énotriens. Ces Pélasges y viennent rencontrer, non loin de Rome, l'essaim parti des embouchures du Pô, et qui s'est avancé en sens contraire; là où les deux se réunissent, abondent les murs pélasgiques. Toutes ces indications qui s'accordent si bien permettent, ce me semble, de croire aux Pélasges en Italie, et d'admettre la tradition d'après laquelle ils seraient venus à Rome.

Les Ausoniens, appartenant peut-être aussi à la famille des Pélasges, paraissent être plus anciens en Italie que les Énotriens, et ont été identifiés (Arist., *Rép.*, VI, 7, 3) avec une portion de la population indigène qu'on désignait par le nom assez vague d'*Opiques*, nom qui, contracté en *Oeques*, fut celui de l'idiome parlé par les peuples qui la subjuguèrent.

tables débris de murs pélasgiques ; il en existe à Orbitello¹, à Cosa², à Saturnia³, à Rosellœ⁴, dans le pays où des villes furent fondées par les Aborigènes alliés des Pélasges, et où les Pélasges ont pu arriver par mer.

En se rapprochant de Rome, on trouve, ce qui est décisif pour leur origine, des murs à polyèdres irréguliers dans des villes qu'on sait d'ailleurs avoir une origine pélasgique.

Près de deux de ces villes dont l'origine est certainement telle⁵, Cære (Cervetri), et Pyrgoi (Santa-Severa), on a signalé des restes de constructions pélasgiques.

Voilà de frappantes coïncidences entre la fondation de ces villes, attribuée aux Pélasges, et la présence des murs qu'on voudrait enlever à ce peuple ; il en est de même au sud du Tibre, où ces murs sont beaucoup plus nombreux ; à Cori (Cora, nom grec), célèbre par

¹ Denny, *Scp. of Etr.*, II, 264.

² II, 271.

³ II, 319

⁴ II, 248.

⁵ On le sait positivement de Cære (Strab., V, 2), et pour Pyrgoi, son nom grec le prouve. Je ne sache pas qu'on ait découvert de murs vraiment pélasgiques près de Cære. Mais on a observé dans la porte d'une tombe (Denny, *Scp. of Etr.*, II, p. 461) cette disposition des sautes se rapprochant de manière à former une fausse ogive qui a été remarquée dans des monuments pélasgiques de l'Italie et de la Grèce (Voy. plus haut).

ses murailles polyédriques, elles forment, dit Dodwell, une galerie semblable à celle de Tyrinthe. Or la tradition donne à Cora un fondateur pélasge, Dardanus. Une autre ville à murs polyédriques, Norba, passait aussi pour avoir été fondée par Dardanus.

Les murs pélasgiques de Norba s'élèvent solitaires, sur un plateau inhabité. Leur aspect lugubre rappelle une terrible tragédie : en apprenant l'arrivée de Sylla qui venait les assiéger, les habitants se tuèrent jusqu'au dernier et incendièrent leur ville. C'est pourquoi il ne reste rien de ses édifices, elle n'a pas été rebâtie depuis; mais les vieux murs des Pélasges sont encore debout et intacts, ils survivent, comme indestructibles, à la destruction de la ville romaine qu'ils ont précédée de tant de siècles.

C'est dans le cœur de la Péninsule, dans les montagnes qui en occupent le centre, et où les émigrations pélasgiques, venues du nord et venues du sud, semblent avoir convergé, depuis la Sabine jusqu'au pays des Samnites, que les monuments pélasgiques sont le plus nombreux, mêlés peut-être à d'autres monuments du même genre, bâtis par les anciens peuples italiotes disciples des Pélasges.

Ces constructions singulières se montrent chez les différents peuples qui, à une époque moins ancienne, luttèrent si vaillamment contre les Romains, et en défendant au sein de leurs montagnes leur propre indépendance, furent durant plusieurs siècles les

champions de l'indépendance du monde; chez les Marse¹, qui domptaient les serpents, chez les Herniques², dont le nom voulait dire dans leur langue *les hommes des rochers*, chez les Volsques³, nation à la fois montagnarde et maritime, belliqueuse et navigatrice; enfin, chez les Samnites⁴, qui tinrent tête aux conquérants pendant une guerre de soixante années et firent passer sous le joug un consul romain et une armée romaine. Là, dispersées sur des sommets déserts, perdues dans un pays sauvage, ces murailles à blocs énormes et irréguliers, quand on les rencontre dans la solitude, font subitement remonter la pensée par delà les temps historiques, et apparaître à l'imagination l'existence évanouie avant ces temps des antiques Pélasges.

Elles sont rares dans l'Ombrie sur la route que suivirent les Pélasges partis des embouchures du Pô et s'avancant vers la Sabine⁵. Sans doute les Pélasges s'arrêtèrent peu dans ce pays où ils avaient à se frayer un chemin à travers des populations belliqueuses et ennemies; mais arrivés dans la Sabine, où ils trouvèrent des alliés, ils multiplièrent les

¹ A Alba et à Luco près du lac Fucin, à Cività d'Antino.

² A Alatri, Ferentino, Civitella, Veroli.

³ A Atina, Arpino, Sora, Segni, Cori, Norma, Monte-Fortino.

⁴ A Bojano, Alfidena, Isernia, près de Fonte del Romito.

⁵ Cependant on les a indiquées sur un point de cette route de Pélasges, à Spolète, Abeken, *Mittel-Ital.*, p. 144.

constructions qui portent leur nom. On retrouve les murs pélasgiques, et par conséquent les Pélasges dans tous les pays occupés par les Sabins¹, depuis les hauteurs d'Amiternum jusqu'à Falère, aux confins de l'Étrurie. On a compté dans ce pays les ruines de vingt-cinq villes pélasgiques.

Enfin nous retrouverons ces murs, œuvre colossale du peuple que nous suivons à la trace des grands débris qu'il a laissés, dans le voisinage de Rome, où nous l'avons trouvé lui-même et d'où, pour nous former une juste idée de son extension, si on peut le dire, de son ubiquité, il a fallu faire comme lui, aller par le monde et parcourir de l'Ida aux collines du Tibre l'immense patrie où il a erré.

A Préneste (Palestrine), qu'on voit de Rome, et d'où Pyrrhus contempla la ville qu'il ne devait pas prendre, de vieux murs pélasgiques réparés au temps de Sylla soutiennent les terrasses du temple de la Fortune.

Des murs pélasgiques sont disséminés au sein du pays qui entoure Tivoli².

¹ A San Vittorino, Sant Angelo in Capoccia, Monte di Lesta, Torano, près de Correse, dans la vallée d'Ampigliano, et sur plusieurs points du district de Cicolano.

² Près de Siciliano, à Ampiglione, est un mur pélasgique de cinq cents pieds. (Nibby, *Dint.*, n, 10.) A Frascati, on voit, dans le jardin de la villa Muti, un beau morceau de mur à polyèdres; mais on a reconnu qu'il était moderne, c'est-à-dire, quand il s'agit de ce genre de constructions, qu'il ne remontait pas plus haut que le temps de la République et servait probablement à supporter une des terrasses

De tous les murs construits en Italie par les Pélasges, les plus remarquables sont ceux d'Alatri, dans le pays des Herniques; ils atteignent une hauteur de quarante pieds au-dessus du sol, par la superposition de quinze pierres seulement; un de ces blocs a neuf pieds de longueur. Le faite d'une des portes de la ville est formé par trois pierres posées l'une à côté de l'autre et la largeur de ce faite est de dix-huit pieds; ces blocs n'ont point été entassés au hasard, tels que les présentait la nature. Les roches calcaires d'où on les a tirés se présentent en couches étendues et non en fragments irréguliers, et là même où on a pu trouver de ces fragments, il a fallu les tailler pour en composer une maçonnerie savante et soignée; car les masses qui les composent sont ajustées avec art, le joint des pierres est parfait. Ces murs ne sont point de construction barbare, ils sont le produit d'un système inventé pour obtenir par l'habile agencement des angles saillants et rentrants une solidité plus grande. Il eût été moins difficile de superposer des blocs taillés

de la villa romaine que la villa Muti a remplacée. Nibby (*Dint.*, 1, 235) signale près de Lariccia de très-antiques substructions formées de masses *irrégulières de pépérin*, et, sur le mont Algidé (*ib.*, p. 122), une enceinte composée de tétraèdres *irréguliers* qu'il compare à ceux des murs d'Ardée; mais les murs d'Ardée ne sont point pélasgiques.

⁴ Ces mesures ont été prises sous mes yeux par mon savant confrère M. Noël Desvergers, avec lequel j'ai eu le plaisir de faire une visite aux villes pélasgiques du pays des Herniques et des Volatques.

régulièrement; les murs d'Alatri sont une œuvre de géants, mais de géants adroits.

J'ai appelé sans hésiter ces murs *murs pélasgiques*, car, si nulle tradition ne rattache l'origine d'Alatri aux Pélasges, une sculpture à demi effacée tient lieu à cet égard des témoignages écrits qui nous font défaut.

En effet, cette sculpture se rapporte visiblement à la religion des Pélasges.

Un de leurs principaux dieux, personnification des forces génératrices de la nature, était Pan, que les Latins primitifs, qui vivaient dans une immense forêt, avaient nommé Sylvain ¹, le dieu des bois et qui plus tard, quand les jardins eurent remplacé les forêts, devint le dieu des jardins, Priape, de scandaleuse mémoire.

Or c'est ce dieu lascif et fécondant des Pélasges qui est représenté sur les murs d'Alatri, où se voit aussi reproduit trois fois un signe très-expressif des mêmes idées.

Négligeant ce signe que je ne puis qu'indiquer, je m'en rapporterai, pour la signification pélasgique du personnage sculpté sur le mur d'Alatri, à ce que nous

¹ *Pana* dicunt græci, *Sylvanum* latini. (Isid., *Etym.*, viii, 81; Plut., *Parall.*, xxi.) Le dieu Sylvain, protecteur, comme Pan, des champs et des troupeaux, et auquel, selon Virgile (*Æn.*, viii, 597), les Pélasges avaient dédié un sanctuaire près de la ville pélasgique d'Agylla, n'était autre que le dieu Pan lui-même avec un nom latin.

fait connaître, avec la conscience d'un antiquaire, en termes un peu voilés par la modestie propre au sexe de l'auteur, madame Dionigi, qui a eu la première en Italie le mérite de publier quelques murailles pélasgiques.

Parlant de la figure barbue, sculptée sur un mur d'Alatri, cette dame dit : « On estime que cette figure représente le dieu des jardins, et, en effet, j'ai appris des habitants les plus instruits du lieu qu'il y a vingt ou trente ans s'apercevaient clairement dans la figure certains signes qui étaient favorables à cette opinion¹. Les habitants affirment que le bas-relief qui se voyait en dehors de la porte était semblable à celui-ci. Malheureusement il ne conserve plus sa forme. Notre opinion est encore confirmée par la coutume qu'avaient les habitants d'Alatri de se porter en foule de ce côté, le lendemain de Pâques, et de mutiler ces bas-reliefs qu'on assure avoir été quelque peu indécents. »

Je ne serai pas plus explicite que madame Dionigi,

¹ Le même emblème de fécondité a été observé en plusieurs endroits dans la Sabine, l'Ombrie, l'Étrurie, le Latium, partout il est comme le seing du peuple pélasge. On sait les honneurs qui lui étaient rendus dans l'antiquité, particulièrement à Lavinium, où il était porté processionnellement et couronné par la plus respectable des matrones. Des restes de ce culte étrange, d'origine pélasgique, et qui subsiste même au sein du christianisme, ont été signalés par un voyageur dans l'ancienne ville d'Isernia que des débris de murs polyédriques prouvent avoir été pélasge. (Murray, *Hand-book for South Italy*, p. 30.)

mais, à travers ses réticences et ses regrets, je crois apercevoir la preuve de l'identité de la figure sculptée sur le mur d'Alatri avec le Pangénérateur des Pélasges et un indice manifeste de l'origine pélasgique de la cité d'Alatri.

Nous l'avons vu plus haut, les murs pélasgiques cernent Rome, pour ainsi dire; sur la rive droite du Tibre sont ceux que j'ai indiqués à Pyrgoi; sur la rive gauche, ceux d'Empulum et de Préneste, pour ne parler que des villes auxquelles on a des raisons d'attribuer une origine pélasgique.

Mais à Rome même on n'en a pas encore trouvé, et cependant, nous allons le voir tout à l'heure, Rome à peu près tout entière a été pélasge; mais on a beaucoup bâti à Rome depuis les Pélasges; il n'est pas étonnant que leurs constructions antiques aient disparu sous tant de constructions relativement modernes; peut-être en trouvera-t-on un jour quelques débris; peut-être, en fouillant la partie du Palatin où était la citadelle pélasgique, la Rome carrée, découvrira-t-on le mur cyclopéen; on ne doit désespérer de rien; n'a-t-on pas découvert, il y a peu d'années, au pied du Palatin, un mur ancien aussi, mais moins ancien, car il ne date que de Romulus.

C'est aussi avant l'époque de Romulus que le Palatin a été taillé à pic; car dès cette époque on a appliqué aux flancs de cette colline les murs de Romulus. Or des murs rendaient inutiles ces escarpements ar-

tificiels, système primitif de défense destiné à tenir lieu de murailles. On peut donc, dans les escarpements du Palatin, reconnaître les coups du hoyau des Pélasges et des Aborigènes.

Outre les noms de lieux et les débris de murailles, les Pélasges ont laissé encore d'autres monuments de leur présence, ce sont certains cultes et certains mythes importés en Italie, certaines superstitions qui remontent jusqu'à eux et dont quelques-unes vivent encore aujourd'hui dans la crédulité populaire.

Partout où je rencontre, en Italie, le culte d'une divinité pélasge, anciennement établi, je soupçonne tout d'abord que l'origine de ce culte, origine que les écrivains romains ne manquent presque jamais de présenter comme grecque, doit être revendiquée pour les Pélasges.

Car l'introduction des divinités vraiment helléniques provient toujours de communications plus récentes avec la Grèce; elle est relativement nouvelle et ne saurait expliquer l'établissement d'un culte antérieur à ces communications. Ces cultes antiques des dieux pélasges se montrent ça et là comme les murailles pélasgiques et souvent aux mêmes lieux. Celles-ci sont les débris de l'architecture, ceux-là les débris de la mythologie d'un peuple.

Presque toutes les divinités de la Grèce furent dans l'origine des divinités pélasges, et presque toutes se retrouvent en Italie où les Pélasges les apportèrent.

On suit à travers l'Italie les pas des Pélasges en suivant les pas d'Hercule, qui représente les voyages de leur religion et de leur race¹. Les vieux sanctuaires et les vieux cultes d'Artémis² devenue en Italie Diane, d'Apollon³ qui a gardé son nom, de Dionysos⁴ qui s'est appelé Liber et Bacchus, de Dèmèter⁵ qui s'est appelé Cérès, d'Hermès⁶ qui s'est appelé Mercure, cultes et sanctuaires bien antérieurs à l'introduction des divinités helléniques à Rome, sont autant de témoins sacrés de l'apparition des Pélasges.

Les cultes de deux déesses pélasgiques méritent

¹ Voyez ch. viii.

² L'Artémis pélasgique dont les sanctuaires étaient plus nombreux en Arcadie que dans aucune autre partie de la Grèce. (*Dict. of gr. and rom. biogr. and Myth.*, ed. by W. Smith, t. I, p. 375.)

³ L'Apollon pélasgique, protecteur des troupeaux comme Pan, avec lequel on l'identifiait, est l'Apollon berger sur l'Ida ou qui garde les troupeaux d'Admète en Thessalie. C'était l'antique gardien du Soracte (Virg., *Æn.*, xi, 785), montagne dont le nom est pélasge.

⁴ Dieu dont les plus anciennes images montrent l'identité primitive avec le Pan générateur, principale divinité des Pélasges, et dans le culte duquel jouait un grand rôle le très-pélasgique signe d'Alatri. (Hérodote, ii, 48.)

⁵ Elle présidait à la fertilité de la terre et à la fécondité des mariages (Serv., *Æn.*, iv, 58), double aspect de la même idée, qui est l'idée mère de la religion pélasgique.

⁶ Le plus ancien culte d'Hermès nous reporte en Arcadie où Lycaon, fils de Pélasgus, lui érigea son premier temple (Hyg., *Fabl.*, 225); selon Hérodote (ii, 51), les Athéniens avaient reçu des Pélasges le culte d'Hermès.

d'arrêter un moment notre attention. Celui d'Aphrodite la Vénus, et celui d'Hera, la Junon romaines.

Aphrodite, dont les poètes ont fait une si aimable divinité, personnifiait dans l'origine la fécondité universelle de la nature; à ce trait seul on reconnaît l'idée pélasge. Aussi trouve-t-on son sanctuaire (aphrodisium) sur la côte du Latium servant très-anciennement de centre religieux aux peuples latins ¹.

La Junon d'Argos, l'Hera pélasgique ², a été dans une région peu éloignée de Rome l'objet d'un culte dont les analogies avec celui d'Argos n'ont pas échappées aux anciens ³. C'est dans le pays des Falisques surtout que ces analogies étaient remarquables et frappantes; or ce pays conservait également d'autres traditions, qui le rattachaient aux Pélasges ⁴. La Junon pélasgique était aussi très-anciennement honorée à Gabie ⁵ et sur le mont Albain ⁶, ainsi qu'à Lanuvium.

Une divinité très certainement pélasgique, c'est Pan,

¹ De bonne heure elle porte dans le Latium le nom de *Vénus* accompagné des épithètes *Murtia* ou *Murcia*, *Cloacina*, *libitina*; déesse de la fécondité, elle présidait aux jardins et aux vendanges. L'Aphrodite pélasge est la *Vénus genitrix* des Romains.

² La Junon pélasge est la Junon d'Argos où elle avait deux temples; c'est celle de Rome que Properce appelle *Juno pelasga*. Elle est la déesse du mariage et des accouchements. Dans ce dernier cas elle se nomme Junon-Lucine.

³ Den. d'Hal., I, 21.

⁴ Faliscos Argis ortos auctor est Cato. (Pl., *Hist. nat.*, III, 5, 8.

⁵ Virg., *Æn.*, VII, 678.

⁶ La Junon, en style archaïque, armée et portant une peau de

le dieu arcadien, c'est-à-dire le dieu pélasge (*Pan Deus Arcadiæ*)¹.

Au bas de l'escarpement occidental du Palatin, au-dessous de la Rome carrée des Pélasges, était un antre qu'ils avaient consacré à Pan : Pan était le principe de la génération universelle, et comme tel le dieu d'un peuple dans la religion duquel l'idée de la force génératrice était le dogme fondamental. A l'autre Lupercal² une tradition célèbre rattacha postérieurement l'allaitement de Romulus et de Rémus, précisément parce qu'il avait déjà une certaine importance religieuse et qu'il était rempli de cette mystérieuse terreur que passait pour inspirer le dieu Pan³ habitant des forêts, terreur que font naître chez

chèvre, qui est au Vatican, peut être prise comme un type de la Junon pélasgique et vient de Lanuvium.

¹ Jupiter, le grand dieu des Hellènes et des Italiotes latins, Sabins et Étrusques est par cela seul originairement un dieu pélasge. Le souvenir de sa représentation la plus antique, antérieure à l'époque des statues, s'était conservée au Capitole dans la pierre avec laquelle on frappait les victimes, c'était le *Jupiter-pierre* (Serv., *Æn.*, viii, 641) par lequel on jurait encore au temps de Polybe (iii, 25) et de Cédron (*Ep. ad sum.*, vii, 12); des pierres informes d'abord, puis équarees, furent les idoles primitives de la Grèce (Paus., xvii, 22, 4.)

² Denys d'Halicarnasse l'appelle *Pancion*. Il est remarquable que la grotte de Pan, le *Pancion* d'Athènes près duquel coulait une source, fut placée dans le voisinage du mur pélasgique de l'Acropole, comme l'autre Lupercal était au-dessous de la *Roma quadrata*, qui était l'Acropole pélasgique.

³ Lycaeo quem Pana græci, romani *Lupercus* appellant (Justin. xliii, 1); parrhasio dictum Panos de matre *Lycei* (*Æn.*, viii, 544).

l'homme peu civilisé la solitude et le silence des forêts primitives.

La louve, nourrice de Romulus, a peut-être été imaginée en raison des rapports mythologiques qui existaient entre le loup et Pan défenseur des troupeaux. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les fêtes lupercales gardèrent le caractère du dieu en l'honneur duquel elles avaient été primitivement instituées et l'empreinte d'une origine pélasgique; ces fêtes au temps de Cicéron avaient encore un caractère pastoral ¹ en mémoire de l'Arcadie d'où on les croyait venues. Les Luperques qui représentaient les Satyres, compagnons de Pan, faisaient le tour de l'antique séjour des Pélasges sur le Palatin ². Ces hommes nus allaient frappant avec des lanières de peau de bouc, l'animal lascif par excellence, les femmes pour les rendre fécondes; des fêtes analogues se célébraient en Arcadie sous le nom de *Lukéia* ³ (les fêtes des

¹ Cic., *Pro Cael.*, xi, 26; *Pint., Ces.*, 61.

² *Lupercis nudis instrabatur antiquum oppidum Palatium.* (Var., *De ling. lat.*, vi, 54.)

Ces paroles de Varron donnent à penser que les Luperques faisaient le tour, non de la colline, ce qu'il ne dit point, mais de l'ancien *Oppidum* du Palatin, c'est-à-dire de la *Roma quadrata* des Pélasges. C'est le petit village arcadien que Solin appelle *Oppidum* (Sol., i, 1), dont parle Denys d'Halicarnasse (i, 31), et la petite ville d'Enotria que mentionne Tzetzes (*Ad Lycoph.*, *Caus.*, v, 912; Duc de Luynes, le *Manuscrit de Servius Tullius*, p. 29), car les Arcadiens et les Énotriens étaient des Pélasges.

³ *Paus.*, viii, 2, 1.

louis), dont le mot *hypercales* est une traduction.

On reconnaît l'idée dominante de la religion des Pélasges, cette idée de fécondité qu'exprimaient dans toute sa crudité les grossiers symboles d'Alatri.

L'idée du feu était aussi dominante dans la religion des Pélasges et je les regarde comme les premiers instituteurs d'un culte plus pur, le culte de Vesta¹.

Le culte de Vesta passait pour avoir été introduit à Rome par Numa ; cependant on le croyait antérieur, car on supposait que la mère de Romulus avait été une vestale². Vesta est une autre forme du mot grec *Estia* ou *Vestia*, qui veut dire le *foyer*, le *feu* ; Vestia avait en Grèce des autels où on entretenait un feu perpétuel³ ; ce rapport entre Vestia et Vesta, que Ci-

¹ Malgré sa pureté, ce culte participait au caractère général de la religion pélasgique. « Qui Deus (fascinus) inter sacra romana à Vestalibus colitur. » (Pl., *Hist. nat.*, xxviii, vii, 4.) Le feu et l'eau qui figurait aussi dans ce culte étaient par leur union le symbole de la fécondité et consacraient les mariages. (Den. d'Hal., ii, 30.)

² Ce qui le prouve encore mieux, c'est qu'on renouvelait le feu de Vesta le 1^{er} mars, jour où commençait l'année de dix mois antérieure à Numa. (Macr., *Sat.*, i, 12.)

³ On entretenait un feu perpétuel à Argos, à Olympie (Paus., v, 15, 8), dans le temple de Déméter, qui était prise pour la terre comme Vesta, à Mantinée, en Arcadie (Maury, *Des religions de la Grèce antique*, i, 101), et l'on avait grand soin de ne pas laisser éteindre ce feu. (Paus., viii, 9.) A Athènes et à Delphes, l'Hestia était confié à des veuves qui ne pouvaient se remarier (Plut., *Numa*, ix), elles s'appelaient *Hestiatides*.

céron reconnaît ¹, est trop grand pour avoir été fortuit; d'autre part, le culte de Vesta est trop antique à Rome pour qu'on puisse l'attribuer aux communications des Romains avec la Grèce; il faut donc voir une divinité pélasgique dans la Vesta romaine, comme dans la Vestia grecque; une divinité grecque et anciennement romaine est nécessairement pélasge.

Les temples de Vesta étaient ronds, parce qu'elle personnifiait non-seulement le feu, mais encore la terre², ce qui s'explique par les feux que la terre renferme, notion que ne pouvaient oublier les habitants d'un pays où subsistaient tant de traces des anciennes actions volcaniques; la forme ronde donnée aux temples de Vesta est une allusion à la sphéricité de la terre qui ne saurait remonter aux Pélasges. C'était également, pour d'autres raisons, celle des temples d'Hercule et de Mercure. Les deux temples qui, à Rome, ont été attribués à Vesta sont ronds ou le furent; l'un existe encore au bord du Tibre³, la forme de l'autre est indiquée par l'église de Saint-Théodore,

¹ Nam Vestæ nomen a Græcis est, ea enim est quæ ab illis (scilicet) Hestia dicitur. Cic., *De nat. deor.*, II, 27.

² Ov., *Fast.*, VI, 267. Euripide dit la même chose de l'Hestia grecque. (Mac., *Sat.*, I, 23.)

³ Il est fort douteux que ce joli temple rond soit un temple de Vesta. Aucun temple de Vesta n'est indiqué par les anciens aux bords du Tibre. Celui dont parle Horace et qu'il dit atteint par le débordement du fleuve ne pouvait en être si près, car, en ce cas, il n'y aurait eu au débordement rien d'extraordinaire. D'ailleurs Horace mentionne en même temps la Regia, c'est le sens de *monumenta Regis*, il s'agit

bâtie sur le fondement de l'édifice qui l'a précédé. Mais le temple de Vesta était ailleurs, il se trouvait au pied du Palatin à l'extrémité du Forum, car Servius le dit de la Regia ¹ que nous savons avoir été très-voisine du temple de Vesta ².

Le culte du feu était une partie essentielle de la religion des Pélasges, qui le portèrent ou le trouvèrent dans l'île de Lemnos et dans la Samothrace; ils l'apportèrent à Rome, où il se lia naturellement au souvenir des phénomènes volcaniques dont quelques restes apparaissent dans le premier âge de l'histoire. Ce souvenir dut favoriser l'adoption de la religion du feu; elle était représentée par Vesta, par Vulcain ³, dont le nom était aussi celui des volcans, et par les dieux Cabires ⁴, qui n'avaient point de temple à Rome, mais

évidemment du temple de Vesta qui était près du Forum, à côté de la Regia. Qui l'ignore? dit Servius, on pourrait lui répondre : « Ceux qui placent le temple de Vesta à *San-Teodoro*, assez loin des limites du Forum. »

¹ Le charmant temple rond de Tivoli, appelé sans motif temple de la Sybille, pourrait bien être un temple de Vesta. Il y avait des Vestales à Tibur et on y rendait un culte particulier à Hercule, culte pélasgique comme celui de Vesta.

² Quis enim ignorat Regiam, ubi Numa habitaverit, in *radicibus palatii finibusque* fore esse? (Serv., *Æn.*, viii, 365.)

³ Par le saut à travers le feu dans les fêtes en l'honneur de Palès, usage dont on remarquerait la persistance à Rome s'il n'était suivi par les polissons de tous les pays.

⁴ Selon Denys d'Halicarnasse (i, 23), les Cabires étaient des divinités honorées par les Pélasges, qui, d'après Hérodote (ii, 51), fondèrent ce culte dans la Samothrace.

dont le culte se lie à celui des Pénates¹, et de ces Dioscures, divinités de la mer, identifiées plus tard avec deux héros grecs, Castor et Pollux².

A Rome, le lieu choisi pour le culte de ces divinités essentiellement pélasgiques les rattache au Palatin et par le Palatin aux Pélasges, qui y avaient leur forteresse.

En effet, le sanctuaire de Vesta fut de tout temps au pied du Palatin, là où est aujourd'hui l'église de Sainte-Marie-Libératrice.

Près du temple de Vesta était le temple des Dioscures, dont il reste trois belles colonnes isolées; à peu près en face, de l'autre côté du Forum, sous la Vélie, à l'entrée d'un chemin qui conduisait aux Carènes³, le temple des Pénates, toujours mis en rapport avec Vesta dans le sanctuaire de laquelle ils furent admis, et, ainsi que le palladium⁴, honoré avec elle;

Les Cabires étaient en rapport avec la religion du feu, car ils étaient petits-fils de Vulcain. (Strab., x, 3, 21.) Quand venait la fête des Cabires, tous les feux étant considérés comme impurs, on allait chercher un feu pur à Délos. On renouvelait de même chaque année le feu d'Hestia et de Vesta.

¹ Par la Samothrace, d'où on les disait venus. (Serv., *Æn.*, II, 325; III, 148. Macr., *Sat.*, III, 4.

² Paus., x, 38, 3. Serv., *Æn.*, III, 12. Les Dioscures, dieux des navigateurs, avaient présidé aux navigations errantes des Pélasges.

³ Den. d'Hal., I, 68.

⁴ Statue antique de Pallas Athena, qu'on disait venue de Troie, dont Athena était la principale divinité, ce qui en fait une divinité pélasgique. Le palladium se rattachait encore aux souvenirs des Pé-

et non loin de là, au pied du Capitole, le Vulcanal, c'est-à-dire la plate-forme consacrée à Vulcain, et l'autel de ce dieu¹.

On voit que ces monuments, dédiés à d'antiques divinités pélasges, sont tous rapprochés les uns des autres et, pour ainsi dire, dans la dépendance du Palatin; l'emplacement du Forum romain a donc été un centre de la religion pélasgique.

De l'autre côté du Palatin se trouvait le temple de Cérès, de Liber et de Libera (Bacchus et Proserpine), dédié dans les premiers temps de la république. Il devait y avoir eu là aussi un ancien sanctuaire pélasge, car la Dèmèter grecque à laquelle on donna le nom de Cérès était d'origine pélasgique², et la triade qu'elle formait avec Dyonisos et Cora (Liber et Libera) l'était également. Selon Denys d'Halicarnasse, les Arcadiens³, lisez les Pélasges, fondèrent un temple de Dèmèter à Rome, et y établirent son culte⁴.

lasges par Dardanus, représentant de cette race, qui avait d'abord possédé le palladium, et par la Samothrace, île pélasgique où il l'avait porté.

¹ Je suppose toujours que les sanctuaires, quelle que soit leur date, remplaçaient, comme c'était l'ordinaire, un sanctuaire plus ancien des mêmes divinités.

A Argos fut un temple de Dèmèter pélasge. (Paus., II, 22, 1.)

² Den. d'Hal., I, 33.

⁴ Le temple de Cérès, que je suppose avoir remplacé l'ancien temple de Dèmèter, était-il, comme on le suppose, sur l'emplacement de Santa-Maria in Cosmedin, où l'on voit des colonnes antiques qu'on

En voilà assez, peut-être trop pour le lecteur sur les vestiges des Pélasges à Rome; mais ces rapprochements, confirmés par la disposition des lieux, ne sont pas, ce me semble, sans importance. N'est-il pas intéressant de retrouver dans la religion des Romains l'héritage d'une religion plus ancienne et de rapporter l'origine des monuments de leur culte dont nous connaissons la place, dont nous voyons les ruines, au peuple que cette place même désigne comme leur antique auteur; de reculer ainsi leur fondation loin par delà l'époque de Romulus, jusqu'au temps de ces vieux Pélasges établis sur le Palatin avant lui, et qui ne s'y établirent pas les premiers; d'ajouter aux souvenirs de Rome, déjà si nombreux, de plus vieux souvenirs, de donner à une promenade au Forum un intérêt anté-romain?

Mais ce n'est pas tout, et un préjugé encore reçu va nous montrer à Rome l'influence des Pélasges persistant, même de nos jours.

Tout le monde connaît la croyance au *mauvais œil*, tout le monde sait que peu de Romains peuvent se défendre d'une certaine inquiétude quand ils rencontrent un homme dont le regard passe pour porter malheur. A cet égard la démente populaire va si loin,

dit avoir fait partie du temple de Cérès? Ce temple était, dans tous les cas, à l'entrée du cirque, *au-dessus des Carceres* (Den. d'Hal., vi, 91), par conséquent au pied de l'Aventin.

qu'elle attribue cette influence funeste au regard si doux du bon et saint pontife qui gouverne aujourd'hui l'Église, auquel, il faut en convenir, tout n'a pas, hélas ! toujours réussi.

La croyance au mauvais œil, à la fascination, chose remarquable et que j'ai remarquée ailleurs¹, existe en Grèce aussi bien qu'en Italie; elle existait en Grèce au temps de Théocrite et en Italie au temps de Virgile, alors comme aujourd'hui avec des ressemblances de détails² surprenantes. L'analogie des termes par lesquels on désigne la fascination dans les langues des deux pays³ prouve, pour cette absurdité, en Grèce et en Italie, une provenance commune et une origine antique⁴. S'il y a un peuple auquel il soit vraisemblable d'attribuer l'origine d'une croyance populaire répandue dans l'Italie et dans la Grèce, c'est le peuple à la fois grec et italien, dont les mythes religieux et les constructions gigantesques se retrouvent dans l'un et l'autre pays, depuis l'Acropole d'Athènes jusqu'aux environs de Rome, ce sont les Pélasges⁵.

¹ *La Poésie grecque, en Grèce*, p. 58-9.

² Pour conjurer l'effet du mauvais œil, il fallait cracher (Théocrite, vi, 59; Pl., *Hist. nat.*, xxviii, 7), et pour rassurer une mère grecque dont on a trop admiré l'enfant, il faut cracher sur cet enfant.

³ *Fascinum*, en latin; *bascania*, en grec.

⁴ Les Telchines, personnages pélasgiques, sont appelés par Suidas *bascanoi*, fascinant par le regard; *viliantes omnia visu*, dit Ovide. (*Mét.*, vii, 566.)

⁵ Les Grecs disaient que la fascination n'était pas une chose hellénique.

Il n'est pas étonnant que la puissance de nuire par le regard ait été attribuée à cette race qu'on disait maudite. Peut-être les Pélasges eux-mêmes ont-ils adopté et propagé une croyance qui les rendait formidables; il est donc naturel que cette croyance ait suivi leurs migrations et se soit répandue dans les pays qui en furent le principal théâtre ¹.

Ainsi, à Rome le passé le plus lointain touche au présent, ce qui a vécu trente siècles vit encore, une superstition populaire qu'on peut rencontrer chaque jour dans les rues et même dans les salons de Rome est plus ancienne que Rome elle-même.

¹ Le moyen employé à Rome pour détruire le charme jeté par le mauvais œil, et qui consiste à *faire les cornes*, paraît tenir à ce symbolisme difficile à exposer de la religion pélasgique, et auquel j'ai fait allusion en parlant d'un certain signe répété trois fois sur un mur d'Alatri. N'ayant pas pour me tirer d'affaire les naïves indications de madame Dionigi, je ne désignerai pas plus clairement ce signe que devineront les archéologues. Je dirai seulement que l'idée de corne paraît avoir représenté une autre idée, ce que Pline (*Hist. nat.*, xix, 19, 1) désigne par ces mots *Satyrice Signa*. Dans un passage de saint Augustin auquel il a été fait allusion plus haut, la procession phallique de Lavinium avait pour objet de préserver (saint Augustin le dit) les charaps de la fascination, et cela par la même raison qui faisait figurer trois fois l'objet dont la corne était le synonyme, comme un signe protecteur, à l'entrée de la ville d'Alatri.

VII

TRADITIONS POÉTIQUES, ÉVANDRE, HERCULE.

Traditions poétiques *localisées* à Rome. — Évandre sur le Palatin. — Idylle à rejeter. — Ce qu'il y a de vrai dans cette fable et dans des fables analogues : la venue des Pélasges. — Hercule aux bords du Tibre. — Cacus dérobe les bœufs d'Hercule. Ce que contient cette tradition : une histoire de brigand, idées mythologiques qui s'y sont mêlées. — Souvenirs de Cacus au moyen âge. — Autel et temple d'Hercule. Une légende païenne. — L'Hercule du Capitole. — Caractère pélasgique et durée du culte d'Hercule. — Extension de la ville pélasgique sur les huit collines.

Il est des traditions poétiques si étroitement mêlées à l'histoire primitive de Rome, qu'elles en font pour ainsi dire partie.

C'est l'Arcadien Évandre, roi d'une tribu de pasteurs sur le Palatin ; c'est Hercule conduisant ses bœufs au bord du Tibre et tuant dans une caverne de l'Aventin Cacus, fils de Vulcain ; c'est Énée débarquant sur la côte du Latium avec les pénales de Troie.

Ces faits poétiques, entrés dans la tradition et par elle attachés à des lieux déterminés, consacrés par des monuments religieux durables, doivent être mentionnés dans les commencements d'une histoire romaine écrite à Rome, car leur souvenir y est aussi présent et aussi complètement *localisé* que le souvenir des événements historiques les plus incontestables.

Ces faits sont comme incrustés au sol romain. Sur ce sol, on peut les retrouver et les suivre dans une poésie qui a sinon l'exactitude, au moins la précision de l'histoire.

Mais ont-ils quelque chose à démêler avec l'histoire ?

Il faut distinguer : Évandre, Énée, s'ils ont existé, ne sont pas plus venus à Rome que le fabuleux héros Hercule n'a pu y venir.

Les Romains, à l'époque de leur grandeur et de leur puissance, se plaisaient aux humbles et paisibles souvenirs d'Évandre ; ce peuple guerrier aimait à se rêver une origine innocente, à se dire, au sein de ses palais comme le berger du Poussin dans son tombeau : *Et ego in Arcadia*, et moi aussi j'ai vécu en Arcadie.

Mais il faut écarter cette illusion ; il n'y a pas eu d'Arcadie à Rome, si ce n'est, dans les temps modernes, cette Société d'académiciens bergers à laquelle celui qui écrit ces lignes a l'honneur d'appartenir sous le nom pastoral d'Alcamène.

Dans le récit de la venue d'Évandre et des Arcadiens à Rome, tout est invraisemblable.

Évandre arrive sur un vaisseau : comme Saturne et Janus, personnages évidemment fabuleux; Évandre est reçu par Faunus, personification de la race latine à l'état sauvage, ce qui serait conforme à la vraisemblance; mais Faunus, selon Denys d'Halicarnasse¹, donna aux Arcadiens autant de terre qu'ils en voulurent; ceci est moins vraisemblable. Au temps que représente l'âge de Faunus, les choses ne se passent point ainsi, la terre ne se donne pas, elle se prend. Les peuples sauvages n'en sont pas si prodigues, parce qu'ils ont besoin de beaucoup d'espace pour leurs chasses; on l'a vu en Amérique, où ils n'ont pu subsister, quand les blancs ont empiété sur cet espace. De plus, l'histoire d'Évandre est aussi inconsistante qu'elle est improbable. Le doux Évandre avait tué son père², quelques-uns ajoutaient sa mère âgée de cent dix ans. Or la légende n'est inconséquente que lorsqu'elle est artificielle, la légende naïve est en général d'accord avec elle-même; la fiction du séjour des Arcadiens à Rome, car c'est une fiction, doit donc être rejetée, et cette idylle intercalée par les poètes dans les siècles antérieurs à l'histoire romaine en doit être retranchée.

S'ensuit-il qu'il n'y ait aucune vérité au fond de ces

¹ Den. d'Hal., I, 34.

² Serv., *Æn.*, VIII, 51.

fables qui faisaient venir les Arcadiens à Rome, ni dans celles qui y amenaient Hercule et Énée?

Je reconnais que ces fables ne sont entrées dans la littérature romaine que lorsque la littérature grecque a commencé à y pénétrer, c'est-à-dire assez tard ; mais je crois qu'importées alors elles ont été greffées pour ainsi dire sur un vieux fond de tradition locale : que la venue en Italie d'Évandre, d'Hercule, d'Énée, a été imaginée pour rendre raison d'un fait véritable dont cette tradition conservait le souvenir, l'ancienne immigration des Pélasges.

Ce qui me le fait penser, c'est qu'Évandre et ses Arcadiens, Hercule et ses compagnons, Énée et ses Troyens, viennent tous d'un pays pélasgique, et sont ce que je pourrais appeler des personnages pélasgiques.

L'Arcadie est représentée comme l'un des séjours les plus anciens de ce peuple¹, et dans la tradition romaine les Arcadiens jouent le même rôle que les Pélasges, auxquels, sous l'influence de l'hellénisme des derniers siècles de la République, on les a substitués².

¹ L'Arcadie s'appela *Pelasgis* (Pl., *Hist. nat.*, iv, 10, 1), ou *Pelasgia* (Paus., viii, 1, 6); Pélasgus fut son premier roi (*ibid.*, 4) et les Pélasges furent ses premiers habitants.

² Les Arcadiens apportent en Italie l'usage des lettres (Den. d'Hal., i, 33); comme les Pélasges (Solin, ii, 7); les Arcadiens fondent sur le Palatin une bourgade (Den. d'Hal., i, 31); comme les Pélasges s'y établirent dans la *Roma quadrata*. Denys d'Halicarnasse (i, 32) attribue aux Arcadiens la construction du temple de la Victoire que d'autres

Les Arcadiens habitent le Palatin comme les Pélasges, ils sont des Pélasges; les Arcadiens consacrent un sanctuaire à la déesse pélasgique Dèmèter, que les Romains appelèrent Cérès. Ce sanctuaire était probablement où fut depuis le temple de Cérès, à l'entrée du Cirque, c'est-à-dire alors à l'entrée de la vallée qui séparait l'Aventin du Palatin. De ce côté, comme vers l'emplacement du Forum, les monuments de l'ancien culte pélasgique étaient où ils devaient être naturellement, très-rapprochés du Palatin, et par conséquent sous la protection de la forteresse des Pélasges. Quand on se promène aux abords du Palatin, à chaque pas on trouve, de ce peuple disparu, des souvenirs que les grands souvenirs de Rome même n'ont pu effacer.

Tout n'est pas faux dans la tradition de l'existence pastorale des antiques habitants du Palatin. On savait que ce mont avait été un pâturage, il l'était du moins, nous le verrons, au temps de Romulus, et le fut sans doute avant Romulus, *Pecorosa Palatia*.

La porte Mugonia s'appelait ainsi à cause du mugissement des bœufs, qui chaque jour passaient par cette porte du Palatin, porte au nom rustique et qui devint avec le temps la principale entrée du palais impérial.

En adoptant Évandre, personnage grec, la tradition indigène lui donna pour mère une prophétesse sagesse. Les auteurs rapportent aux Aborigènes alliés des Pélasges, et il leur fait consacrer l'autre Iupercal à Pan, le grand dieu des Pélasges,

line, comme l'indique son nom (Carmenta)¹; elle eut un autel et plus tard un temple entre le mont Saturnien (le Capitole) et le Tibre, là où est aujourd'hui le théâtre de Marcellus, et où son parricide fils lui avait élevé un tombeau. Ovide lui fait prédire la grandeur de Rome², mais il lui laisse oublier d'annoncer que la porte qui sera située près de cet autel de Carmenta, et pour cette raison s'appellera la porte Carmentale, sera une porte funeste, que par elle sortiront les Fabius pour aller périr aux bords de la Cremera.

La tradition poétique fait intervenir Hercule dans l'histoire d'Evandre. Selon cette tradition, Hercule est venu au bord du Tibre, il a délivré l'Aventin du brigand Cacus, il a fondé son propre culte au pied de cette colline, il a aboli les sacrifices humains.

Cette tradition est fabuleuse comme le héros lui-même; car on n'en est plus au temps où l'on voyait dans Hercule un homme divinisé. Les mythologies ne débutent point par l'apothéose, l'homme ne commence point par s'adorer.

Il commence par l'adoration de la nature; aux époques anciennes, les dieux sont les puissances naturelles personnifiées. Avec le temps, le côté humain prévaut, mais, dans le principe, c'est la conception re-

¹ Une Camène comme Égérie. Les Camènes s'appelaient aussi *Carmenæ* et *Carmenæ*.

² *Op., F., 1, 515.*

ligieuse qui domine. Hercule a été une force du monde symbolisée peut-être par le soleil avant d'être un chevalier errant aux ordres d'Euristhée.

Il y a eu plusieurs Hercules, l'un d'eux était l'Hercule phénicien, dont les voyages expriment l'extension et marquent les pas de la civilisation phénicienne le long des côtes de la Méditerranée; les colonnes plantées par cet Hercule à l'extrémité occidentale de cette mer sont les limites de la civilisation portée jusque-là par les Phéniciens, limites que leur navigation a cependant franchies.

L'Hercule qui vient à Rome y vient d'Espagne, d'où il amenait les bœufs du roi Géryon. Les côtes méridionales de l'Espagne furent phéniciennes; il paraît donc que la venue du demi-dieu à Rome a été mise par les poètes en rapport avec les voyages civilisateurs de l'Hercule phénicien¹; mais ce rapport établi par les poètes n'était pour eux qu'une manière de rattacher à un mythe connu des Grecs l'histoire toute locale de Cacus, le brigand de l'Aventin. L'Hercule que reçoit Évandre et qui tue Cacus est réellement l'Hercule grec;

¹ Les Phéniciens n'ont-ils pas fondé quelque établissement sur la côte du Latium? Le dieu latin Saturne n'a-t-il rien à démêler avec leur dieu Moloch ou Baal qu'on a appelé Saturne? Ces questions seront examinées ailleurs; en tout cas, l'influence des Phéniciens sur l'Italie n'a pu être bien considérable, car leurs vestiges, s'il en existe, sont à coup sûr peu nombreux. Bochart n'indique nulle trace des Phéniciens en Italie, sauf dans les îles; il serait bien hardi de chercher les Phéniciens là où Bochart ne les a point vus, lui qui les voyait partout.

on le voit par le rite même selon lequel on lui sacrifiait et qui était un rite grec¹; d'ailleurs on n'aurait pas supposé que l'Hercule phénicien eût aboli les sacrifices humains à Rome, tandis qu'on lui en offrait à Carthage².

Or l'Hercule grec est le héros de Tyrinthe, *Tyrinthius heros*. Tyrinthe est dans l'Argolide, pays pélasgique, Tyrinthe a des murs pélasgiques célèbres; Hercule est donc originaire du pays des Pélasges, c'est de là que son culte est venu primitivement à Rome avec eux, et c'est pourquoi je vois en lui un des représentants de la migration des Pélasges depuis l'Argolide jusqu'à Rome.

Hercule est accompagné de guerriers, qui tous appartiennent à la race pélasgique³. Après son départ, une partie de ses compagnons resta établie sur le mont de Saturne⁴ (le Capitole), ce qui veut dire qu'un éta-

¹ On lui sacrifiait la tête découverte, ce qui était un usage grec dont Macrobe (*Sat.*, III, 6) fait remonter l'origine à l'époque d'Énée, qui était l'époque des Pélasges.

² Pl., *Hist. nat.*, XXXVI, IV, 26.

³ Ce sont des Épéens, des Phénéens, des Troyens (Den. d'Hal., I, 42). Les Épéens, venus de l'Élide, étaient des Pélasges comme les Arcadiens. Pausanias place les Éléens dans l'Arcadie (V, I, 1), et Diodore de Sicile (IV, 36) donne pour compagnons à Hercule des Arcadiens. Phénéos était une ville d'Arcadie, dans laquelle naquit Dardanus. (Serv., *Æn.*, III, 167) Les Troyens sont reconnus généralement pour Pélasges: Niebuhr voyait dans la prise de Troie le triomphe des Hellènes sur le vieux monde pélasgique.

⁴ Den. d'Hal., I, 42.

blissement pélasge y remplaça l'ancien établissement latin.

Mais, avant de partir, Hercule avait aboli les sacrifices humains, en raison du rôle civilisateur attribué aux Pélasges et probablement exagéré à cause de leur parenté avec les Grecs.

Quelle que soit leur origine, les sacrifices humains ont jadis existé dans le Latium, comme le prouvent les équivalents qui, à Rome, remplacèrent les victimes humaines. Ces odieux sacrifices avaient existé et ils avaient été abolis chez les Pélasges eux-mêmes; l'oracle de Dodone leur avait dit d'offrir des hommes à Jupiter; heureusement en grec le même mot voulait dire homme et lumière, et on substitua aux victimes humaines des flambeaux, parce que, dit Macrobe¹, la flamme qui se consume est l'image de la vie qui s'en va; voilà un motif assez étrange, une origine assez reculée de l'usage des cierges.

La religion romaine avait admis plusieurs substitutions du même genre; Numa, disait-on, avait offert aux dieux des têtes d'ail pour des têtes d'hommes². On offrait à Vulcain des poissons vivants au lieu d'âmes humaines³; dans les fêtes latines, on attachait aux arbres, en mémoire des hommes qu'on y avait primitivement suspendus, des masques en cire ou de

¹ Macrob., *Sat.*, I, 7.

² Ov., *Fast.*, III, 340.

³ *Fest.*, p. 238.

petites figures en bois nommé *Oscillæ*, d'où est venu le mot *osciller*.

On fit aussi à Brutus l'honneur d'avoir remplacé dans les sacrifices les têtes d'hommes par des têtes de pavots; c'était bien inaugurer la république par l'humanité; la république périt quand vinrent les proscriptions et que des victimes humaines furent de nouveau immolées, non plus à la crainte des dieux, mais à l'ambition de Sylla ou d'Octave, quand des têtes qui n'étaient plus des têtes de pavots furent abattues. De véritables sacrifices humains furent offerts à Rome après la bataille de Cannes¹, au temps de César² et jusqu'au siècle de Pline³; Plutarque semble dire que ces sacrifices étaient encore offerts de son temps⁴. Les figures d'osier que, tous les ans, une vestale jetait dans le Tibre, du haut du pont Sublicius, représentaient les victimes humaines qu'on ne sacrifiait plus.

Ici encore la localité mérite d'être remarquée; le pont de bois appelé Sublicius, et célèbre par l'héroïsme d'Horatius Coclès, n'était point en dehors de la Rome des rois, là où on montre aux voyageurs ses prétendus restes⁵; mais plus haut, en remontant le

¹ Tit-Liv., xii, 57.

² Dio Cass., xlii, 24.

³ Hist. nat. XXVII, iii, 3.

⁴ Plut., Marcell., iii.

⁵ Si le pont Sublicius avait été là où l'on voit des piliers à fleur

fleuve, tout près du marché aux bœufs, *Forum boarium*⁴, lieu plein des souvenirs et consacré par le grand autel d'Hercule; en effet, le *Forum boarium* avait été choisi pour être le marché aux bœufs de Rome, en mémoire des bœufs de Géryon qu'Hercule avait fait paître en cet endroit, quand il n'y avait encore là que des pâturages à demi inondés par le Tibre; une statue en bronze d'un bœuf placée dans le marché ne lui donnait pas son nom, comme le dit Ovide, ce nom lui venait du genre de commerce qui s'y faisait et qu'atteste une inscription qu'on y lit encore. Mais le bœuf de bronze avait été mis là en souvenir des bœufs d'Hercule.

d'eau qui passent pour lui avoir appartenu, il aurait été en dehors de la Rome des rois, en dehors de la *porta Trigemina*, car un passage très-positif de Frontin (*De aquad.*, 10), ne permet pas de douter que la porte Trigemina ne fût fort en deçà de ces piliers, au pied du Clivus Publicius, c'est-à-dire près de la *bocca della Verità*. Si le pont Sublicius eût été hors de la ville, Horatius Coclés n'aurait pas eu un si grand intérêt à le défendre, et Tite Live (II, 10) ne lui aurait pas fait dire que, « si les ennemis passaient ce pont, ils seraient sur le Palatin et sur le Capitole, » car, le prétendu pont Sublicius franchi, les Étrusques auraient eu encore à escalader les murs de la ville. Le pont Sublicius aboutissait au *Forum boarium*, où Ovide (*Fast.*, VI, 479) indique deux ponts. Il est singulier de les voir si rapprochés, mais le témoignage d'Ovide est positif (*pontibus*); on peut admettre que de ces deux ponts l'un était en pierre et servait aux usages ordinaires de la vie; il a été remplacé par le *ponte Rotto*; l'autre, toujours en bois et réservé pour les cérémonies religieuses, était le vrai pont Sublicius dont il ne reste rien.

⁴ *Forum boarium*, le marché aux bœufs; comme *forum piscatorium*, le marché aux poissons, *forum olitorium*, le marché aux légumes, etc.

Un fragment très-beau, trouvé, il est vrai, assez loin et qu'on admire au Capitole, appartient peut-être à ce bœuf du *Forum boarium*. Quoi qu'il en soit, le choix du lieu et de la statue tenait à l'antique tradition suivant laquelle Hercule avait fait paitre ses bœufs entre le Tibre et l'Aventin.

Chose remarquable, quand on revint momentanément aux sacrifices humains après la bataille de Cannes, ce fut dans le *Forum boarium* qu'un Grec et une Grecque, un Gaulois et une Gauloise furent enterrés vivants au lieu même où Hercule passait pour avoir aboli la coutume barbare qu'on rétablissait ; sans doute parce qu'on croyait que les immolations humaines avaient eu lieu jadis dans cet endroit, et que l'autel d'Hercule érigé en l'honneur de leur abolition marquait par cela même la place où elles avaient existé.

C'est donc probablement dans les environs aujourd'hui solitaires et tristes du Tibre, non loin du trou sombre d'où sort le Janus quadrifrons, entre la vieille église de Saint-Georges en Vélabre et les abords ténébreux de la Cloaca Maxima, que des victimes humaines furent immolées, quand ces lieux étaient encore plus solitaires, plus tristes, plus sombres qu'ils ne sont aujourd'hui, quand le sang coulait parmi les grandes herbes de la prairie, auprès des eaux débordées et stagnantes du fleuve, au pied de la noire forêt de l'Aventin.

L'épisode le plus célèbre de cette légende d'Hercule est le vol de ses bœufs dérobés par Cacus, qu'a si bien raconté Virgile. Je le raconterai d'après lui, sans y chercher d'abord aucun sens historique ou autre, pour nous récréer par une belle poésie des investigations un peu arides dans lesquelles cette partie de mon sujet nous engage; d'ailleurs, en faisant ainsi, je ne sortirai pas de ce sujet, dont une partie essentielle est la topographie romaine, retrouvée dans les témoignages écrits. Virgile, comme tous les grands poètes de l'antiquité, même quand il raconte des événements fabuleux, décrit les lieux où ils sont censés s'être accomplis avec une parfaite vérité; le poète est, à cet égard, aussi fidèle qu'un historien, et l'on peut suivre dans l'Énéide les pas d'Hercule à la recherche de Cacus sur l'Aventin, aussi bien que dans Tite-Live ou dans Tacite les détails de la mort de Virginie ou de la mort de Néron.

Suivons donc Virgile, qui est aujourd'hui notre guide, notre *cicerone*, dans la Rome anté-romaine que nous étudions. C'est un guide savant auquel cette Rome primordiale était mieux connue que peut-être on ne serait disposé à le croire.

Hercule est arrivé avec les grands bœufs de Géryon sur la rive gauche du Tibre; les bœufs paissent, répandus dans les prés qui bordent le Tibre et dans la vallée profonde et sauvage qui séparait l'Aventin du Palatin, et qui était en partie envahie par les eaux.

Cette vallée, comme je l'ai dit, a été plus tard le grand Cirque; elle est aujourd'hui la rue des Cerchi. Les bœufs d'Hercule pouvaient aller boire dans le fleuve, qui est tout proche.

L'emplacement du marché aux bœufs, déterminé par la tradition qui faisait paître en cet endroit les bœufs d'Hercule, est indiqué, de nos jours, par un arc à quatre faces et à quatre portes, appelé pour cela *Janus quadrifrons*. Le nom du dieu sabin Janus, préposé aux portes, se donnait aux arcs qui se trouvaient dans les marchés; il y en avait trois dans le Forum romain. Et comme on attribuait à Janus aussi bien qu'à Saturne l'origine de la monnaie, dans le voisinage des *Janus* étaient les changeurs et les prêteurs d'argent; on le reconnaît pour celui du Forum boarium à une inscription qu'on lit encore sur un arc beaucoup plus petit, dédié à Septime-Sevère et à ses fils Caracalla et Géta par les marchands de bœufs et les banquiers (*argentarii*). A l'époque où nous sommes, il n'y avait pas encore de *Janus* et de banquiers, mais seulement un pré où paissaient les troupeaux d'Hercule.

Le brigand Cacus habitait la grande et sombre forêt de l'Aventin qui dominait les pâturages et le Tibre. Sur la cime du mont était le repaire du brigand qui logeait dans un antre, comme cela est arrivé à des populations entières dans certaines parties de la Sicile, et comme plus d'un chef de voleurs de l'État romain l'a fait de nos jours.

Cet antre était là où est l'église de Sainte-Sabine, au sommet d'un escarpement aujourd'hui encore assez roide, mais qui alors devait être tout à fait abrupt; l'antre de Cacus était caché dans les rocs dont nous avons vu que l'Aventin fut primitivement hérissé.

Pendant qu'Hercule fatigué fait sûr l'herbe, au bord du fleuve, sa sieste héroïque, Cacus sort de sa caverne, il descend vers le Tibre, le long de l'escarpement presque à pic, avec l'agilité d'un bandit de l'Appennin ou des Abruzzes, choisit dans le troupeau les quatre plus beaux taureaux et les quatre plus belles génisses, et leur fait gravir comme il peut la rude pente de l'Aventin. Le chemin actuel qui suit la montée antique à laquelle deux édiles, les frères Publicius, ses auteurs, donnèrent leur nom (Clivus Publicius), n'existait pas alors, mais il devait y avoir quelque sentier de pâtre à l'usage des brigands. Cacus amena dans son antre les taureaux et les génisses en les faisant marcher à reculons, ce qu'il ne pouvait exécuter qu'en les traînant par la queue; Virgile, comme on voit, songe à tout et dans ses fictions n'oublie jamais la vraisemblance. Outre la facilité plus grande qu'il trouvait à hisser de cette sorte les bêtes dérobées, Cacus, par ce stratagème que ne dédaignerait pas un voleur de bestiaux de nos jours, croyait tromper Hercule. Les traces des pas devaient égarer le demi-dieu et le conduire dans une direction opposée à celle que les animaux avaient suivie; puis Cacus les cache dans sa

vaste et sombre caverne ; et, comme il était aussi vigoureux que rusé, pour la rendre inaccessible, il précipite un rocher au-devant de l'entrée, en brisant la chaîne à laquelle il était suspendu.

Hercule, dont, comme on sait, le bras était fort, mais l'esprit un peu épais, ne devina pas à son réveil la malice de Cacus ; il allait emmener du pâturage ses bœufs repus et reprendre son chemin ; heureusement pour lui, l'un d'eux se mit à remplir de ses mugissements la colline et les bois d'alentour, une des génisses volées répondit à ces mugissements, et la fraude de Cacus fut découverte ; mais il fallait l'atteindre ; Hercule entre dans une colère terrible, il saisit ses armes et en outre le tronc noueux d'un chêne qui se trouve sous sa main, gravit à la course la cime escarpée de la colline que Virgile grandit un peu, en disant :

Aerii cursu petit ardua montis

« Il atteint en courant les sommets escarpés de la montagne qui s'élance dans les airs. »

Cacus, qui n'était pas dans sa caverne, mais qui s'était mis aux aguets pour épier le départ d'Hercule, la regagne d'un pied auquel la peur donnait des ailes.

Les brigands romains sont aussi très-prompts à la fuite devant une force supérieure.

L'ouverture de l'antre de Cacus était bouchée par une

Pierre énorme : Hercule ne pouvait y pénétrer; « trois fois, dit Virgile, bouillant de rage, il parcourt tout l'Aventin; trois fois il tente en vain les abords de l'ancre qu'un rocher obstruait; trois fois, fatigué, il vient s'asseoir dans la vallée. »

C'est ce qui est arrivé à plus d'un Hercule romain, sous la forme d'un carabinier pontifical, cherchant dans la montagne un des modernes confrères de Cacus.

Un grand rocher que le temps avait fait ébouler laissait apercevoir sans doute, au temps de Virgile, les traces encore manifestes de son arrachement; cette circonstance paraît avoir suggéré au poète la suite de sa narration.

Virgile voit par l'imagination et montre vivement au lecteur la position qu'avait dû avoir ce rocher avant sa chute. « Vois, dit Éandre à Énée, vois cette roche pendante. »

C'était une masse peut-être volcanique, terminée en pointe et suspendue sur des rochers à pic¹, qui

¹ Stabat acuta silex præcisus undique saxis.

Il ne faut pas attacher trop d'importance à ce mot *silex*, qui est employé pour désigner des pierres de différentes sortes; cependant *silex* se prend en général pour la lave et par extension pour le pavé des routes et des rues. S'il était certain qu'il y eut jadis sur l'Aventin un grand rocher de lave, ce serait un fait géologique curieux. Ce rocher appartiendrait au second âge des volcans, et on ne comprendrait pas trop comment il eût pu arriver là. Mais, en supposant que Virgile ait vu au pied de l'Aventin ce curieux échantillon géologique, cela ne prouve pas qu'il ait jamais été sur le sommet de la colline; Virgile ne l'avait pas vu *en place*.

s'élevait au-dessus de la caverne et servait d'asile aux oiseaux de mauvais présage, comme étaient tous ceux de l'Aventin¹.

Ce rocher penchait du côté du fleuve : Hercule pèse sur le côté opposé, le rocher tombe et vient frapper la grande pierre qui fermait l'entrée de la caverne; celle-ci cède à ce bélier gigantesque, la caverne s'ouvre et la lumière pénètre « dans le palais souterrain de Cacus, dans son antre immense. » Hercule s'y précipite avec ses armes et menace Cacus, en lançant tout ce qui lui tombe sous la main, des branches d'arbre et de grosses pierres.

Ici la scène change. Cacus n'apparaît plus seulement comme un voleur de bestiaux, mais comme le fils de Vulcain, il fait entendre un bruit sourd et extraordinaire. « O merveille ! son gosier vomit une grande fumée, il enveloppe sa demeure d'un sombre nuage, le jour disparaît; Cacus épaissit autour de lui une nuit fumeuse et mêle des feux aux ténèbres. »

« Hercule s'élance d'un bond à travers la flamme, là où la fumée roule les ondes les plus épaisses et où dans la vaste caverne tourbillonne la plus noire nuée. »

Malgré tous les efforts de Cacus, Hercule le saisit, l'étreint et l'étouffe dans ses bras.

Après avoir admiré et reproduit autant qu'il était en moi, cette énergique peinture, en la ravivant encore

¹ *Dirarum nidia domus opportuna volucrum.*

par le spectacle des lieux que décrit Virgile, je vais chercher à deviner ce que peut vouloir dire ce récit.

Il faut, je pense, y distinguer trois choses : le souvenir populaire d'un bandit fameux de l'Aventin ; une allusion à certains phénomènes volcaniques qui ont continué à se produire à Rome et dans les environs de Rome, longtemps après l'âge des éruptions proprement dites, et enfin la tradition de la présence en ce lieu des Pélasges, représentée par Hercule et par Cacus lui-même, en tant que fils de Vulcain.

Cacus habite une caverne de l'Aventin, montagne en tout temps mal famée, montagne anciennement hérissée de rochers et couverte de forêts, dont la forêt Nœvia, longtemps elle-même un repaire de bandits, était une dépendance et fut un reste qui subsista dans les temps historiques. Ce Cacus était sans doute un brigand célèbre, dangereux pour les pâtres du voisinage dont il volait les troupeaux quand ils allaient paître dans les prés situés au bord du Tibre et boire l'eau du fleuve. Les hauts faits de Cacus lui avaient donné cette célébrité qui, parmi les paysans romains, s'attache encore à ses pareils, et surtout le stratagème employé par lui probablement plus d'une fois pour dérouter les bouviers des environs, en emmenant les animaux qu'il dérobaît, de manière à cacher la direction de leurs pas. La caverne du bandit avait été découverte et forcée par quelque pâtre courageux, qui y avait pénétré vaillamment, mal-

gré la terreur que ce lieu souterrain et formidable inspirait, y avait surpris le voleur et l'avait étranglé.

Tel était, je crois, le récit primitif où il n'était pas plus question d'Hercule que de Vulcain, et dans lequel Cacus n'était pas mis à mort par un demi-dieu, mais par un certain Recaranus¹, pâtre vigoureux et de grande taille. A ces récits des bergers, qui allaient toujours exagérant les horreurs de l'ancre de Cacus et la résistance désespérée de celui-ci, vinrent se mêler peu à peu des circonstances merveilleuses.

De cette caverne de l'Aventin ou de quelque caverne voisine avaient pu s'échapper ces gaz qui s'enflamment spontanément comme ceux de *pietra mala*, c'est un accident qui n'est pas rare dans les terrains volcaniques; on rattacha ce phénomène effrayant pour des imaginations ignorantes² aux terreurs qu'inspirait l'ancre de Cacus; les Pélasges avaient apporté le culte du feu personnifié dans Vulcain : on fit de Cacus un

¹ *Orig. gentis Rom.*, vi, — ou Garanus. (Serv., *Æn.*, viii, 203.)

² On a cru voir dans les vers de Virgile une allusion à une éruption volcanique. Mais Virgile ne parle que de flammes et de fumée, non de courants de lave et de pierres lancées dans les airs comme lorsqu'il décrit après Pindare les éruptions de l'Etna. Ovide (*Fast.*, i, 572-4) semble vouloir indiquer une éruption véritable quand il compare Cacus à Typhée et le feu que vomit sa bouche à celui qui sort de l'Etna. Mais qu'un poète du siècle d'Auguste ait imaginé de faire de l'ancre de Cacus le soupirail d'un volcan, cela ne prouve pas que la tradition eût placé un volcan sur l'Aventin, où il n'y en eut jamais.

filis de Vulcain; ils avaient apporté le culte d'Hercule : l'on fit d'Hercule le vainqueur de Cacus¹.

Le souvenir de Cacus hanta longtemps les environs du lieu où la légende avait placé sa sombre retraite et sa mort terrible; un escalier en pierre descendant de la partie du mont Palatin qui regarde l'Aventin s'appelait l'escalier de Cacus. Le marché aux bœufs a porté son nom². Au moyen âge, on connaissait l'ancre ou la maison de Cacus (antrum ou atrium Caci), et encore aujourd'hui on croit savoir son adresse, c'est au pied de l'Aventin, rue de la Salara, n° 14, mais cette adresse est fausse³.

Après sa victoire sur Cacus, Hercule dédia un temple à Jupiter *inventor*, Jupiter trouveur, en action de grâce pour les bœufs découverts et retrouvés. Ce

¹ Cacus lui-même a été mis en rapport avec les traditions des Pélasges et leur culte du feu. On en fit un chef des Aborigènes venu de Grèce (*Fest.*, 266) et établi sur le Palatin, qui reçut Hercule. (Diod., *Sic.*, iv, 21.) Son nom voulait dire le *brûlant* (de *caid*). Sa sœur Caca était assimilée à Vesta; une vestale lui offrait un sacrifice (Serv., *Æn.*, viii, 192) le 1^{er} mai, jour des supplications pour les tremblements de terre. (Lyd., *de Mens.*, mai. 1.)

² *Æthic.*, éd. Gronov., p. 716.

³ Je m'en tiens à la tradition suivie par Virgile, qui plaçait l'ancre de Cacus sur le sommet de l'Aventin parmi les rochers et au cœur de la forêt, elle a pour elle la vraisemblance. Déjà Solin (i, 8) voulait que le brigand eût habité au bas de la colline, près de la porte Trigemina, ce qui avait du moins l'avantage de rattacher sa demeure au Forum boarium et à la prairie où paissaient les troupeaux d'Hercule. La tradition, en s'altérant toujours et en transportant plus loin la demeure de Cacus, a effacé ce dernier trait de vraisemblance.

temple, était près de la porte Trigemina, tout juste au bas de la montée de l'Aventin, qui conduit à Sainte-Sabine; de son côté, Évandre dédia un autel et une enceinte sacrée à Hercule vainqueur. Suivant une autre version, ce fut Hercule qui se dédia un autel à lui-même¹. Cette tradition singulière, d'après laquelle Hercule fut le fondateur de son propre culte, m'a rappelé ce qui m'avait frappé en Egypte dans plus d'un temple, où l'on voit le Pharaon faire offrande à trois divinités, parmi lesquelles il est placé lui-même. Dans les deux cas, c'est la nature humaine du demi-dieu adorant la nature divine qui est en lui.

Le grand autel, comme on disait (*ara maxima*), était à l'orient, près de l'entrée du Cirque. M. de Rossi, qui n'a pas d'égal pour la connaissance des monuments du christianisme primitif et en particulier des catacombes dont il a créé l'histoire, et qui a aussi appliqué la sagacité si sûre de son esprit à quelques points de la science des antiquités romaines, M. de Rossi a déterminé avec la plus grande précision l'emplacement de l'autel d'Hercule. Un temple dédié à Hercule vainqueur fut construit plus tard tout près de ce vieil autel, et ce temple existait encore au quinzième siècle².

¹ Constituitque sibi, quæ maxima dicitur, aram.

(Ov., *Fast.*, 1, 580.)

² Il a été dessiné par Balthazar Peruzzi, d'après ce qui en restait.

Il n'y avait là dans l'origine que l'autel et l'enceinte consacrés à Hercule, ce qui achève de rendre vraisemblable l'origine pélasgique de tous deux, car très-probablement les Pélasges n'avaient point de temple véritable, mais seulement des autels placés dans une enceinte sacrée, tout au plus des chapelles¹; si ceux qui ont bâti les murs gigantesques de Tyrinthe et d'Alatri avaient élevé des édifices considérables, il en resterait quelque chose, et nulle part on n'a trouvé le moindre débris d'un temple dans les villes pélasgiques.

Quant à celui d'Hercule vainqueur, il ne fut construit près de l'antique autel du demi-dieu que sous la république; le fait qui fut l'occasion de sa construction est curieux². Un certain Hersenius, d'abord joueur de flûte, ensuite marchand, avait voué à Hercule la dime de ses profits; attaqué sur mer par des pirates, il se défendit vaillamment contre eux et en triompha, les marchands romains étaient au besoin des soldats; Her-

sous Jules II; il avait été détruit en partie sous Sixte IV. Le dessin de Peruzzi a été publié par M. de Rossi, dans sa très-remarquable notice sur l'*ara maxima*. Le temple d'Hercule était un temple rond avec un dôme (tholus). Voy. *L'ara massima ed il tempio d'Ercole nel foro boario ragionamento* del cav. G. B. de Rossi. Roma, 1854.

¹ Peut-être ce fait, transmis par la tradition et transporté à une époque moins ancienne, a-t-il fait dire que pendant cent soixante-dix ans les Romains n'eurent pas de temple et de statue des dieux, tandis qu'on dit d'autre part que Romulus et Numa en élevèrent.

² Macrob., *Sat.*, III, 6.

cule lui apparut en songe, et lui apprit que sa protection divine l'avait sauvé ; Hersenius, après en avoir obtenu la permission des magistrats, dédia à Hercule vainqueur, dans l'endroit consacré, un temple et une statue.

J'ai cité cet acte de dévotion païenne, accompli à la suite d'une apparition d'Hercule, auquel Hersenius avait promis la dime de ses profits, parce que l'offrande promise, le songe où Hercule apparaît, et le temple qui lui est érigé en actions de grâce, sont tout à fait dans le goût des légendes romaines modernes. Il y a vingt histoires de gens préservés d'un péril par un saint, et de chapelles consacrées à cette occasion par celui que le saint a sauvé. Je remarque aussi la dime vouée à Hercule¹ le dieu pélasge; l'Église catholique, lorsqu'elle établit la dime au moyen âge, reprenait, sans le savoir, une coutume religieuse des Pélasges.

La statue d'Hercule en bronze doré, qui est au Capitole, a été trouvée aux environs du lieu où a subsisté si longtemps son temple. Cette statue, qui ne paraît pas remonter plus haut que le règne d'Adrien, pourrait être une copie assez imparfaite d'un ouvrage grec, peut-être de Lysippe², que le spoliateur, et

¹ On appelait la dime la part d'Hercule.

² Vitruve (iii, 3) parle d'un Hercule de Myron près du grand cirque; mais cette statue appartenait à un temple d'Hercule qu'on appelait *Pompéien*, et que M. de Rossi (p. 23) distingue du temple d'Hercule

comme il s'en vantait dans une inscription¹, le destructeur de Corinthe, Mummius, s'était réservée dans le butin, et qu'il aurait dédiée à son digne patron le dieu de la force brutale, Hercule².

Le culte d'Hercule était un culte étranger; on sacrifiait au dieu pélasge la tête découverte, selon le rite pélasgique³, contre l'usage romain.

Les femmes comme les hommes priaient la tête voilée⁴; cette coutume subsiste encore à Rome, où il n'est pas permis aux femmes de paraître la tête nue dans les églises. A Rome il y a aussi des chapelles dans lesquelles les femmes n'entrent pas ou n'entrent que

vainqueur, plus voisin de l'ara maxima. Il y avait aussi, dans le forum boarium un Hercule æmilien. (*Fest.*, p. 242.) Partout, dans cette région, se trouvaient des monuments de la présence d'Hercule. C'est encore à Rome un coin à souvenirs pélasgiques.

¹ Corintho deleta.

² On pourrait objecter à cette opinion admise par plusieurs savants que la statue du Capitole n'a pas la tête couverte, tandis que Macrobie dit le contraire de l'Hercule vainqueur : Ipse ibi operto est capite (*Sat.*, III, 6); mais ce détail a pu être changé dans la copie.

³ Macr.; *Sat.*, I, 8.

⁴ Properce dit à Jupiter en parlant de Cinthie :

Ante tuosque pedes illa ipsa adoperta sedebit. (*El.*, II, 28, 45.)

Les anciens priaient assis. On voit souvent dans les églises de Rome les gens de la campagne assis sur leurs talons, habitude née de la paresse méridionale et encore plus sensible en Espagne, où les belles drôues sont véritablement assises en priant. Là, cette coutume ne vient pas directement des Pélasges, mais elle peut, comme les combats de taureaux, être la continuation d'une coutume romaine, et celle-ci peut remonter aux Pélasges.

certaines jours de l'année, de même elles ne pouvaient participer au culte d'Hercule¹, et, par une association bizarre et très-irrévérencieuse, l'entrée de son temple était interdite aux chiens et aux mouches².

Ceci encore devait tenir à la religion des Pélasges, commune dans l'origine à la Grèce et à l'Italie; car il y avait en Élide, contrée pélasgique, un Jupiter chassé-mouches, par le secours duquel Hercule, que l'abondance des mouches importunait, les avait chassées au delà de l'Alphée³.

Il est heureux qu'on ait si exactement déterminé l'emplacement du grand autel et du temple d'Hercule, car, sur aucun point de Rome, on ne peut mieux avoir le sentiment de la perpétuité d'un culte antique et de la durée des choses romaines.

Celui d'Hercule, fondé par les Pélasges, subsistait encore sous Honorius; longtemps privilège héréditaire de deux familles, les Potitii et les Pinarii, que Virgile fait contemporaines d'Hercule et qui certainement étaient très-anciennes, l'exercice de ce culte fut transporté par Appius Claudius Cæcus à l'État; on en chargea plus tard un magistrat, le préteur urbain. Sous cette forme, il se perpétua jusqu'après l'introduction officielle du christianisme à Rome. Au temps de Prudence, la famille Pinaria, à laquelle *la garde du*

¹ Gell., *Noct. att.*, xi, 6, 3; Pl., *Q. rom.*, 60.

² Solin, i, 10.

³ Paus., v, 14, 2.

temple était restée, s'y réunissait avec des prêtres Saliens; au quatrième siècle de l'ère chrétienne, le lieu consacré par les Pélasges retentissait encore de chants en l'honneur de leur dieu ¹.

Les vieux cultes ont la vie dure, et en cela bien différents des hommes, ce sont les plus âgés qui ont le plus de peine à mourir.

Les Pélasges, sous leur nom historique et sous celui d'Arcadiens que la tradition poétique leur a donné, sont donc venus à Rome; ils ont fondé ou du moins nommé Rome. Deux collines ont été habitées par eux : le Palatin, où était leur citadelle de Roma, et le Quirinal, qui a dû recevoir des Pélasges son nom grec et antique d'*Agôn* ².

Je vais rechercher si l'on peut étendre cette première notion de la Rome des Pélasges, en les retrouvant sur quelques autres points. Les détails topographiques dans lesquels je suis obligé d'entrer me seront peut-être pardonnés en raison de l'importance des résultats auxquels ils me conduiront; par ces détails, nous pourrions reconnaître les lieux où les Pélasges se sont établis, et dresser ainsi un plan de la Rome pélasgique, ainsi que nous en avons dressé un de la ville plus ancienne encore des Sicules et des Ligures.

¹ *Nunc Saliis cantuque domus Pinaria templum
Collis Aventini convexâ in sede frequentat.*

Prud., *Contra Symm.*, I, 120.

² Mons Agonus, P. Diac., p. 10.

Pour cela, je compléterai ce que j'ai dit du séjour des Pélasges à Rome par ce que la tradition rapporte des Arcadiens. Nous savons maintenant qu'*Arcadiens* était le nom poétique des Pélasges.

Au pied du Palatin, la présence des Pélasges nous a été indiquée du côté du nord-est, qui est celui du Forum, par le temple de Vesta, par le temple des Dioscures et par l'autel de Vulcain; du côté de l'ouest, dans la région du Vélambre, nom pélasgique, par l'antre de Pan, dieu pélasge; plus loin, par les temples de Cérès et d'Hercule.

Il faut admettre que ces temples ont été rebâtis sur le terrain consacré dans l'origine au culte des dieux qu'on y honorait.

Mais cela est quelquefois prouvé par les faits, toujours appuyé sur une très-grande vraisemblance. A Rome, je ne sais pas beaucoup d'exemples d'un temple qui n'ait point été rebâti dans le lieu où il avait été primitivement construit; on ne déplaçait guère les vieux sanctuaires. Il en a été de même pour les églises, les plus modernes s'élèvent souvent au lieu où celles qu'elles ont remplacées furent fondées en l'honneur du même saint ou de la même sainte dans les premiers siècles du christianisme. Les temples de Saturne, de Vesta, d'Hercule, réparés ou refaits plusieurs fois, n'ont pas plus changé de place que Saint-Pierre, Saint-Paul ou Saint-Jean de Latran.

Les Pélasges occupèrent l'espace intermédiaire entre

le Capitole et le Tibre, c'est ce que prouve l'autel de Carmenta, mère de l'Arcadien Évandré, et qui donna son nom à la porte Carmentale située dans cet espace. Ils occupèrent également et la roche Tarpeïenne, qui porta aussi le nom de roche Carmentale, et le Capitole; car selon la tradition, ils s'emparèrent de la ville de Saturnia, dont la citadelle était placée sur le mont Saturnien et qui elle-même était sur la pente méridionale de ce mont, à l'endroit encore indiqué aujourd'hui par le temple de Saturne¹.

Nous les avons suivis du Palatin jusqu'aux bords du Tibre; mirent-ils le pied dans l'île Tibérine? J'incline à le penser, car je ne saurais comment expliquer autrement le nom de Lycaonia que cette île a porté au moyen âge et que l'on n'a pas inventé au moyen âge. Lycaon était un roi mythologique des Pélasges², cette île lui fut vraisemblablement consacrée par eux.

Passèrent-ils le fleuve, et pourrait-on admettre que le pont Sublicius, construit en bois, et qui certaine-

¹ Denys d'Halicarnasse (i, 34) rapporte que les compagnons d'Hercule s'établirent sur le mont Saturnien (le Capitole), c'est pourquoi il leur attribue la fondation de l'autel de Saturne qui était au pied du Capitole, mais je crois que cet autel était plus ancien que l'arrivée d'Hercule, c'est-à-dire la venue des Pélasges, et se rapportait à une époque antérieure, l'époque saturnienne; la même incertitude entre l'établissement latin et l'établissement pélasge fit attribuer l'asile de Saturne à Hercule.

² Lycaon était fils de Pélasgus.

ment fut le plus ancien pont de Rome, ait été l'œuvre des Pélasges? Ceci expliquerait pourquoi une vestale jetait de ce pont les figures en osier substituées aux victimes humaines dont l'immolation avait été abolie par Hercule, au temps d'Évandre, et rendrait raison du respect religieux dont ce pont, réservé aux pompes sacrées et réparé toujours en bois, était l'objet.

Mais je n'aperçois, sauf le Janicule, aucune trace des Pélasges sur la rive droite du Tibre, dans le Transteverc. Sur la rive gauche, je les ai déjà trouvés sur le Palatin et autour du Palatin, s'avancant entre l'Aventin et le Tibre, occupant le Capitole et les lieux circonvoisins, enfin sur le Quirinal; et l'on conçoit que s'ils avaient le Quirinal, ils durent avoir le Capitole, puisque anciennement ces deux collines n'étaient pas séparées comme elles le sont aujourd'hui. Jusqu'à Trajan, elles étaient jointes par une colline intermédiaire dont la hauteur n'était guère moindre que la leur, et que cet empereur fit disparaître pour créer son Forum et sa basilique.

Ainsi le Quirinal tenait au Capitole. Ceux qui étaient en possession de l'un devaient être maîtres de l'autre. Nous verrons que cela a été vrai des Sabins comme des Pélasges.

Nous avons donc fixé déjà, pour marquer l'extension de la ville des Pélasges, un certain nombre de points où nous avons pu reconnaître d'après divers indices leurs vestiges, et ce qui rend ces indices plus certains,

c'est que les points qu'ils nous indiquent se trouvent être contigus et comprendre deux collines très-voisines, le Palatin et le Capitole, une colline alors attenante au Capitole, le Quirinal, et de plus le terrain qui avoisine les deux premières de ces collines ; mais les Pélasges n'ont-ils été que là ?

Je crois qu'on peut les suivre encore ailleurs et ajouter aux résultats déjà obtenus au moyen d'une autorité qui les confirme et les étend. Je veux parler de ce que nous savons sur les chapelles des *Argéens*. J'ai déjà mentionné ces chapelles en parlant de la configuration primitive des sept collines ; j'y reviens à propos du culte antique qu'on y célébrait.

Remarquons-le d'abord, ce nom *Argéen* qui désignait à la fois et les sanctuaires et ceux qu'on y honorait était aussi le nom des figures d'osier qu'une vestale précipitait du pont Sublicius dans le Tibre, pour remplacer les victimes humaines dont Hercule avait fait cesser l'immolation.

Le nombre de ces figures était précisément le même que celui des chapelles argéennes, vingt-quatre ¹. Cela établit un rapport évident entre le culte des Argéens et les traditions qui se rapportent à Hercule et aux

¹ Après avoir mentionné vingt-sept sanctuaires argéens, Varron n'en énumère que vingt-quatre ; c'est ce nombre qui est le véritable, comme le prouve celui des figures d'osier jetées dans le Tibre qui est aussi de vingt-quatre. Voyez l'art. *Roma*, dans le *Dictionnaire de Géographie grecque et latine*, publié par Smith, t. II, p. 754.

Arcadiens, c'est-à-dire aux Pélasges; les Argéens, disait-on, étaient des chefs qui avaient accompagné Hercule et qui avaient donné leurs noms aux sanctuaires dans lesquels ils avaient été enterrés¹; eux-mêmes venaient d'Argos, ainsi qu'Hercule; tout cela semble bien désigner des Pélasges et nous montrer dans le culte des Argéens un culte transporté par ce peuple à Rome.

Ces sanctuaires dont parle Varron existaient sur toutes les collines de la rive gauche, excepté le Capitole et l'Aventin.

Pour le Capitole, d'après ce que nous avons vu de son occupation par les compagnons d'Hercule, on est porté à croire qu'il a été habité par les Pélasges, bien que le culte des Argéens n'y eût point de sanctuaire.

Quant à l'Aventin, nous l'avons déjà trouvé en dehors du Septimontium occupé par les Sicules unis aux Ligures. On peut s'expliquer ce fait en se rappelant que l'Aventin, alors la plus âpre des collines romaines, semble avoir dans sa noire forêt, qui n'est mentionnée qu'avec terreur, abrité des brigands dont le type est Cacus. L'Aventin est-il resté aussi, pour la

¹ V. Varr., *De l. lat.*, v, 45-52. *Argæi* était le nom des sanctuaires comme des héros. L'auteur de l'excellent article *Roma* dans le *Dictionary of greek and Roman Geography*, publié par Smith, M. Dyer, fait remarquer que Saint-Pierre est à la fois le nom d'un saint et de l'église dédiée à ce saint.

même raison, en dehors de la Rome des Pélasges ? Non.

Dans l'histoire même de Cacus, mis à mort par Hercule, on peut voir encore un souvenir des pélasges. Cacus a un nom grec, et c'est le dieu pélasgique Hercule qui est son vainqueur ; lui-même est lié au culte du feu, partie essentielle de la religion pélasgique¹.

Quand tout se serait borné à un berger des environs² qui aurait tué un brigand de l'Aventin, cela ne rendrait pas impossible que les Pélasges en eussent exterminé un autre ou plusieurs autres, ce qui expliquerait l'introduction d'Hercule dans cette histoire ; s'il en était ainsi, on se rendrait compte d'une tradition rapportée par Virgile, laquelle donne Hercule pour père à Aventinus³, que l'on dit avoir eu sa sépulture sur le

¹ Cacus se rattache à ce culte, comme fils de Vulcain, par les flammes qu'il vomit, par son nom (Caiò, brûler), par sa sœur Caca, à laquelle des sacrifices étaient offerts comme à *Vesta*. (Serv., *Æn.*, viii, 190). Enfin, une tradition conservée par Festus (p. 266 ; Diod. Sic., iv, 21) représentait Cacus comme ayant reçu Hercule sur le Palatin où il avait amené de Grèce des Grecs ou des Aborigènes. Les Grecs ou les Aborigènes sont ici des Pélasges. (Voyez la note suivante.) Cacus avait donc, en tant que personnage mythologique, une origine pélasgique aussi bien qu'Hercule.

² Voyez le chapitre viii.

³ La tradition faisait aussi d'Aventinus un roi des Aborigènes. (Serv., *Æn.*, vii, 657). Ceux-ci sont représentés comme associés aux Pélasges avec lesquels ils vinrent s'établir à Rome, sur le Palatin, et avec lesquels, à cause de cette association, ils ont été parfois confondus. C'est donc une raison de plus d'admettre la présence de leurs alliés les Pélasges sur l'Aventin.

mont Aventin et lui avoir laissé son nom. Là où je rencontre Hercule, je soupçonne des Pélasges : on a vu plus haut par quelle raison ; l'Aventin aurait donc été pélasge, comme les autres collines, peut-être pas en entier, car il a deux sommets ; la forêt qui couvrait sa cime la plus élevée, où était l'autre de Cacus, aurait continué à être un repaire de brigands, attaqués victorieusement, mais non détruits par les Pélasges. Ceux-ci auraient eu leur établissement sur l'autre sommet de l'Aventin, celui qu'on appelle aujourd'hui le faux Aventin, et où est l'église de Sainte-Sabas ¹.

Le curieux document du culte des Argéens qui désigne tous les points où s'élevèrent de vieux sanctuaires de ce culte, attestant sur ces points la présence des Pélasges, nous a autorisés à les maintenir en possession des deux collines où nous avons cru d'abord les reconnaître, le Palatin, le Quirinal ; — celui-ci entraîne le Viminal qui lui est comme subordonné. — De plus, le même document nous les a montrés sur le Coelius et l'Esquilin, et une autre tradition sur le Capitole ; l'Aventin restait seul : des motifs tirés d'ailleurs nous conduisent à placer aussi les Pélasges sur l'Aventin. Enfin il faut mentionner sur le Janicule

¹ En effet, au-dessous de ce sommet était un temple de la *bonne déesse*, qu'une légende racontée par Properce (v, 9, 23) mettait en rapport avec l'histoire d'Hercule et de Cacus, et qui paraît avoir été dans l'origine une déesse de la fécondité universelle, idée dominante de la religion pélasgique. V. Preller, *R. myth.*, 351-7.

cette ville à nom grec d'Antipolis qu'on supposait bâtie par un Remus, fils d'Énée, et à laquelle ce Romus, frère de Romulus, aurait donné le nom de son père, *Æneas*¹, ce qui est absurde. Mais cette absurdité peut déguiser une tradition plus sérieuse, celle d'un établissement pélasge sur le Janicule.

Je m'arrête effrayé moi-même de ma hardiesse; on avouera du moins que cette reconstruction de la cité pélasgique, si elle n'est pas absolument démontrée, ce qu'elle ne saurait être, s'appuie sur des arguments assez plausibles et des témoignages qui s'accordent assez bien. C'est tout ce que l'on peut exiger pour des origines si reculées. Je me hâte de terminer là mon histoire hypothétique, mais, ce me semble, vraisemblable, des Pélasges à Rome, et je rentre dans la poésie avec la venue fabuleuse d'Énée et des Troyens. Ces fables qu'a embellies Virgile nous fourniront encore quelques documents pour l'histoire primitive, car Virgile a fait entrer dans ses fictions beaucoup de descriptions fidèles de lieux et de peuples, et quelques traditions au moins en partie véritables.

¹ Den. d'Hel., I, 73.

VIII

SUITE DES TRADITIONS POÉTIQUES. — ÉNÉE ET LES TROYENS

Fable des origines troyennes de Rome. — Sens historique de cette fable. — Ce qu'il y a de vrai dans le récit poétique de Virgile. — État ancien et moderne de la plage d'Ostie. — Fidélité historique et anachronismes de Virgile. — Traits de mœurs et de costume encore reconnaissables chez les habitants de la montagne. — La Rome d'Évandre. — Souvenirs qu'a laissés la tradition poétique.

Nul écrivain sérieux ne saurait admettre qu'Énée soit venu en Italie, opinion si chère à l'orgueil des grandes familles romaines qui rattachaient leur origine à cette migration fabuleuse, opinion dont s'aïda César, ce prétendu descendant d'Ascagne, pour établir la tyrannie par la légitimité. En effet, ce n'est pas là une tradition indigène, et qui, comme telle, pourrait contenir quelque mélange de vérité ; c'est une fable étrangère inventée par des historiens et des poètes grecs, et adoptée par les Romains, quand ils se prirent de passion pour les choses grecques, quand partout en

Italie les villes rattachèrent leur fondation aux légendes mythologiques ou héroïques de la Grèce.

L'origine troyenne des Romains n'est pas même appuyée sur l'antique poésie des Grecs ; Homère, loin de la favoriser, lui est contraire, car, dans l'Iliade, Neptune prédit à Énée que sa race régnera à jamais sur les Troyens¹ ; on osa, il est vrai, altérer cet oracle embarrassant pour les prétentions romaines, et on fit dire à Neptune que les descendants d'Énée régneraient sur tous les peuples² ; mais il est évident qu'Homère, n'ayant point lu l'histoire romaine huit cents ans avant qu'elle fût écrite, n'a pu penser à cela. Bien longtemps après lui, on voit se former peu à peu la fiction dont la vanité des Romains devait tirer un si bon parti. On sait que Stésichore, au second siècle de Rome, fit voyager Énée vers l'Occident³ ; Stésichore ne songeait pas aux Romains, que personne alors ne connaissait. Beaucoup plus tard, Callias imagina de conduire Ulysse et Énée en Italie. Selon cet historien, les femmes des Troyens brûlèrent les vaisseaux d'Énée. Rome reçut son nom de l'une de ces femmes⁴. Timéc, contemporain de Pyrrhus, et célèbre dans l'antiquité par ses mensonges historiques, est le premier qui pa-

¹ Il., xx, 307.

² Naturellement Virgile a adopté cette version de la prophétie qu'il a mise dans la bouche d'Apollon, *Æn.*, iii, 97.

³ Schweigler, *Röm. gesch.*, I, 298.

raisse avoir propagé la tradition de l'origine troyenne, telle qu'elle fut admise depuis.

Les Romains s'empressèrent d'accepter cette généalogie, qui les rattachait aux temps héroïques de la Grèce.

Pour prendre acte de cette noble extraction qu'on leur prêtait et dont le bruit commençait à se répandre, les Romains déclarèrent à plusieurs reprises s'intéresser aux habitants d'Ilion, comme étant de leur sang¹.

Ilion était alors peu de chose; les Romains faisaient ce que font les parvenus, qui reconnaissent pour leur parent un noble ruiné².

Flamininus, par égard pour les traditions épiques des Grecs, dont il avait proclamé le dérisoire affranchissement, affirmait, dans une inscription placée à Delphes, que les Romains sortaient de la race d'Ènée.

Pour retrouver leurs aïeux parmi ces aïeux adoptés par le peuple romain, les grandes familles profitèrent de quelques ressemblances de nom fortuites et souvent forcées. Les Jules descendirent d'Ascagne, qui s'appelait aussi Iulus; les Sergius auxquels appartenait Catilina, de Ségeste; cinquante familles romaines prétendaient à une origine troyenne.

¹ Scipion, Sylla, l'empereur Claude, tous grands amis de l'hellénisme, se signalèrent par des démonstrations de cette espèce.

La satisfaction fut réciproque entre ces parents un peu éloignés et qui s'étaient perdus de vue assez longtemps. (Justin, *xxxi*, 8.)

Aujourd'hui encore, la famille des Caetani, dont l'antiquité très-réelle n'a nul besoin de cette antiquité fabuleuse, pourrait, si ceux qui la représentent n'avaient trop d'esprit pour cela, mettre en avant la prétention, que les généalogistes ont eue pour elle, de venir en ligne droite de Caieta, nourrice d'Énée. La croyance que César descendait d'Iulus était tout juste aussi bien fondée. Juvénal appelait les grands seigneurs romains, enfants de Troie, et aujourd'hui l'homme du Transtevere se proclame sans hésitation de *sang troyen*.

Je pense qu'il en est de la venue d'Énée à Rome, comme de celle d'Évandre et d'Hercule ; fausse en elle-même, cette tradition tient à une tradition véritable, l'arrivée des Pélasges en Italie et à Rome ; les Troyens d'Énée, aussi bien que les Arcadiens d'Évandre et les Argiens d'Hercule, étaient des Pélasges¹.

Cette opinion me paraît offrir d'autant plus de vraisemblance, que j'ai cru reconnaître, dans d'autres fictions du même genre, la même transformation d'une origine pélasgique en une origine grecque, la même substitution du peuple grec, fort à la

¹ Si Évandre vient d'Arcadie et Hercule de l'Argolide, qui sont des pays pélasgiques, Énée vient de l'Ida qui ne l'est pas moins. Il tient à Dardanus, qui part d'Italie et va dans l'Arcadie, la Samothrace et en Asie, habitant tour à tour les principaux pays parcourus par les Pélasges, Énée lui-même aborde dans plusieurs de ces pays; son histoire est liée à leur culte. La fondation de plusieurs villes pélasgiques lui est attribuée. V. Klansen, *Aeneas und die penaten*, passim.

mode, au peuple pélasge, à peu près oublié; du frère cadet au frère aîné.

Quoi qu'il en soit, en acceptant les imaginations de Stésichore, de Callias et de Timée, les Romains voulurent les rattacher à leurs divinités nationales; on assura qu'Énée avait rapporté de Troie, avec la statue de la Pallas grecque qu'on appela le Palladium, les Pénales, dieux du foyer romain, qu'on identifia avec les grands dieux de la Samothrace.

D'une nymphe latine, Anna Perenna, on fit, grâce à la similitude du nom, Anna, sœur de Didon¹. Cette Anna Perenna était une divinité du pays et resta populaire à ce titre. Tandis que les lettrés la confondaient avec la sœur de Didon, que le peuple ne connaissait point, le peuple continuait à célébrer sa fête en allant boire et se divertir à un mille de Rome, sur la voie Flaminienne.

Ovide² fait de cette fête une peinture animée et familière, qui rappelle les amusements populaires des Romains de nos jours, quand par exemple, au mois d'octobre, ils vont boire et se réjouir du même côté de Rome, dans les hôtelleries de la voie Flaminienne, sur la route de Ponte molle. Quelques détails de cette joie populaire décrite par Ovide se retrouvent dans les divertissements actuels des Romains, entre autres celui-

¹ Ov., *Fast.*, III, 343 et suiv.

² Ov., *Fast.*, III, 523 et suiv.

ci : « Ils chantent ce qu'ils ont entendu au théâtre. » Il faut le dire à l'honneur des Romains modernes, Ovide ne les verrait plus revenir chancelants par l'effet du vin et une vieille femme avinée traînant un vieil ivrogne. Les Romains boivent, mais on ne les voit jamais ivres dans les rues. On avait transformé Anna Perenna en une sœur de Didon ; elle devait subir encore une autre métamorphose, et une chapelle chrétienne a été dédiée à l'antique divinité latine, sous le nom d'Anna Petronilla¹.

Ouvrons maintenant Virgile, et suivons rapidement le récit qu'il fait de l'arrivée et de l'établissement d'Énée en Italie, cherchant dans ces admirables six derniers livres de l'Énéide quelques renseignements sur la physionomie des lieux, tels qu'ils y sont décrits, sur les origines, les mœurs, le culte des diverses races qui occupèrent Rome avant les Romains.

Les vaisseaux d'Énée entrent à l'aurore dans le Tibre par un grand calme. En deux vers Virgile résume très-bien cette succession de nuances diverses que présente un lever du soleil près de Rome².

« La mer rougissait des premiers rayons, et du haut de l'Éther la jaune Aurore brillait sur son char rose. »

¹ A monte di Leva, près de Pratica, Lavinium, la ville fondée par Énée. Ovide suppose qu'Énée avait retrouvé dans le Latium Anna Perenna, dont il ne manque pas de faire la sœur de Didon. (V. Bonstetten, *Voyage dans le Latium*, p. 197.)

² Virg., *Æn.*, vii, 25.

Il faut oublier la donnée mythologique obligée de l'Aurore et de son char, pour remarquer comment Virgile a su y faire entrer une peinture vraie et d'après nature; en effet le soleil, quand il apparaît, répand d'abord horizontalement des feux rougeâtres sur la mer; puis le ciel prend des teintes roses et soufrées. Cela, on peut le voir tous les matins à l'embouchure du Tibre; mais ce qu'on ne voit plus qu'en partie, c'est ce que Virgile montre ensuite ¹. « Là, Énée aperçut de la mer un grand bois; à travers ce bois, le Tibre, d'un cours gracieux, se précipitait en tourbillons rapides, et roulait dans ses ondes un sable jaunâtre; de nombreux oiseaux, accoutumés à ces rives et au lit du fleuve, charmaient l'air de leurs chants et volaient à travers le bois. »

Les tourbillons du fleuve, le sable qui le jaunit caractérisent aujourd'hui l'aspect du Tibre comme au siècle de Virgile; mais on ne peut plus parler de son *cours gracieux*, le bois a disparu et les oiseaux se sont envolés; on ne voit aux embouchures du Tibre qu'une plaine sans arbres, comme sans habitants, où des buffles paissent parmi les marécages. Aux buffles près, qui sont modernes ², ce lieu devait être ainsi avant que le voisinage d'Ostie y eût fait naître une végétation qui s'en est allée avec Ostie. Aujourd'hui c'est

¹ Virg., *Æn.*, vii, 20.

² Les buffles ne sont jamais mentionnés par les auteurs latins, on croit qu'ils ont été amenés en Italie par les Barbares.

une plage stérile plus semblable qu'au temps de Virgile à ce qu'elle était au temps d'Énée.

Il y avait encore une autre différence topographique entre ce qu'avait été l'embouchure du Tibre à l'époque où Virgile place l'arrivée d'Énée, et ce qu'elle fut à une époque plus récente; le rivage qui avance perpétuellement avait moins empiété sur la mer. L'*île sacrée* qui a été formée par le bras artificiel du Tibre, le seul navigable de nos jours, l'île Sacrée n'existait pas. Ce fut depuis un lieu charmant qu'on appelait l'*encens de Vénus*¹ à cause des rosiers qui l'embaumaient. Les roses d'Ostie ont fait place, comme les roses célèbres de Poestum, à une plaine désolée.

L'aspect de ce rivage est donc très-peu semblable à la peinture qu'en a tracée Virgile, d'après ce qu'il avait sous les yeux; et, bien que cet aspect soit moins différent aujourd'hui que sous Auguste de celui qui aurait frappé les regards d'Énée, s'il eût jamais abordé au rivage Laurentin, on vient de voir qu'il en diffère, cependant, à quelque égards. L'histoire des lieux a ses phases de splendeurs et de ruines, et fait rêver comme l'histoire des hommes.

Énée trouve dans le Latium le vieux roi Latinus, qui gouvernait depuis longtemps ses peuples au sein d'une paix profonde : c'est la paix de Saturne qui règne en-

¹ Libanus *almæ Veneris*. Géographe anonyme du cinquième siècle, cité dans le *Handbook for central Italy*, part II, *Rome and its environs*, p. 301

core; c'est une allusion à cet âge de tranquillité qu'on plaçait à l'aurore de la vie latine.

Latinus a une fille, Lavinia, qui donna son nom à la ville de Lavinium. Ce nom, par une confusion qui tient à la ressemblance des sons, a été dans les temps modernes transporté à Lanuvium, aujourd'hui *Città-Lavinia*; grâce à cette transposition, il s'est formé une tradition absurde qui ne tient aucun compte de la nature des lieux et d'après laquelle on montre, scellé dans une muraille, à Lanuvium, qui est assez loin de la mer, l'anneau de fer auquel Énée aurait attaché son vaisseau.

Un prodige vient épouvanter le vieux roi Latinus : une flamme a paru tout à coup autour de la tête de Lavinia. Latinus va consulter l'oracle de Faunus dans les bois qui sont au-dessous de la haute Albunée, « la plus grande des fontaines sacrées, qui verse à travers les forêts une eau retentissante, exhalant une odeur méphitique sous les ombrages épais. » Le nom de Faunus donné à cet oracle reporte son origine à l'époque des hommes des bois et de la forêt primitive. Ces hommes sauvages paraissent, comme je l'ai dit, avoir éprouvé un respect superstitieux pour les eaux sulfureuses qui guérissaient les maladies, et dans le voisinage desquelles devaient se produire des phénomènes volcaniques dont les causes agissaient encore. On suppose en général que Virgile a placé cet oracle de Faunus près de Tivoli; c'est une erreur : l'oracle se rendait

près de la solfatare d'Altieri, aux environs de Laurentum (Tor Paterno ou Capocotta ¹).

Cependant Énée a débarqué et a tracé un camp fortifié qu'il entoure d'un fossé et d'un relèvement de terre avec un mur crénelé. La description qu'en fait Virgile donne l'idée de ce que devait être la Rome carrée des Pélasges, déjà semblable au camp romain dont on peut la considérer comme le premier modèle.

Il y avait au temps de Varron, près de Laurentum, un lieu appelé Troja; peut-être ce nom qui se retrouve ailleurs, en Italie ², avait-il été apporté par les Pélasges; peut-être a-t-il aidé à l'établissement de la fable de l'invasion troyenne. On connaît la truie aux trente nourrissons, dont l'histoire se lie à la fondation de la ville d'Albe.

Cette truie figure encore dans les armes de la petite ville d'Albano, et un bas-relief qui la représente au milieu de sa famille, encastré dans le mur d'une maison au-dessus d'une fontaine, a donné à une rue de Rome le nom de rue *de la Truie* (via della Scrofa), allusion bien moderne à un bien antique souvenir.

Les envoyés d'Énée trouvent le roi Latinus dans la ville de Laurentum, nom qui atteste l'existence d'un bois de lauriers pareil à celui qui croissait sur

¹ Virg., *Æn.*, vu, 82. Oraculum ejus (Fauni) in Albunâ Laurentinorum sylvâ est. (Probus, *Georg.*, I, 40; ap. Klausen.)

² Il y a encore en Étrurie un *monte di Troja*. (Denn. *Scp.*, of *Etr.*, II, 277.)

l'Aventin; et ce qui rappelle aussi l'Aventin, la demeure de Latinus était enveloppée de forêts, *horrendum sylvis*. Ces deux mots peignent énergiquement l'aspect primitif du Latium; mais, dans ce qui suit, Virgile se permet un anachronisme évident, Latinus habite un palais dont le toit est soutenu par cent colonnes; ses chevaux sont couchés sur la pourpre et portent des colliers d'or.

Puis l'imagination du poëte revient des magnificences exagérées de la Rome du temps d'Auguste aux souvenirs rustiques de l'ancien Latium, et l'on retrouve un sentiment vrai de la vieille tradition dans ces vers ¹ :

« Connaissez les Latins, la nation de Saturne qui n'est point juste par contrainte ou par l'empire des lois, mais spontanément, et se gouverne selon les coutumes de son antique dieu. »

Du reste, le tableau que nous présente Virgile du théâtre de la guerre des Troyens et des Rutules est encore, en certains endroits, d'une assez grande fidélité pour que l'aimable auteur du *Voyage sur le théâtre des six derniers livres de l'Énéide*, M. de Bonstetten, ait pu dire à propos des environs de Laurentum : Tel est le pays que j'ai vu dans Virgile et dans la nature.

La guerre s'engage. Ascagne ayant tué à la chasse le cerf chéri d'une jeune fille latine, les féroces habi-

¹ Virg., *En.*, vii, 202.

tants de la forêt en sortent, conduits par le père de la jeune fille, lequel était dans ce moment en train de fendre un chêne et s'avance, respirant le meurtre. Je crois voir s'avancer un bûcheron de ces parages, qui vient faire une *vendetta*. Il y a dans ce qui reste de forêts au bord de la mer des bûcherons qui ont cet air-là.

Ces forêts elles-mêmes sont peintes par Virgile telles qu'elles sont encore, formées d'arbustes serrés parmi lesquels s'élèvent çà et là de grands arbres¹; c'est ce qu'on nomme la *Macchia*.

Puis commence l'énumération des races latines soulevées contre les Troyens. Nous retrouverons là, peintes par des traits dont quelques-uns se reconnaissent aujourd'hui, les populations que l'histoire nous a fait entrevoir et que la poésie va nous montrer.

D'abord paraît le farouche Mézence, le chef des Tyrhéniens venus avec lui de Cære qui s'appelle encore de son nom pélasgique, Agylla.

Mézence représente énergiquement l'idée qu'on se faisait de ce qu'avaient été les Tyrrhéniens dans l'âge de la piraterie, quand leur cruauté envers leurs prisonnier était célèbre, quand on disait proverbialement les *attaches des Tyrrhéniens* pour exprimer la coutume at-

Sylva fuit, latè dumis atque ilice nigra
Horrida, quam densi complebant undique sentes;
 Rara per occultos ducebat semita calles.

Virg., *Æn.*, II, 381

tribuée à ce peuple d'attacher ses prisonniers à des cadavres¹, comme le fait Ménécea dans Virgile. Les Tyrrhéniens, qui passaient pour être des Pélasges, devaient être réputés impies; aussi Ménécea est-il appelé par Virgile le contempteur des dieux.

Vient ensuite Aventinus, qui a donné son nom à une des sept collines de Rome, et dont j'ai déjà eu occasion de parler.

Virgile confirme la fondation de Tibur par les Pélasges, il appelle les Tiburtins *Argiva juventus*, les guerriers d'Argos; en effet, on racontait que l'un des fondateurs de Tibur avait été le conducteur de la flotte d'Évandre l'Arcadien. Il y avait à Tivoli un célèbre temple d'Hercule dont les restes existent encore²; si le culte d'Hercule à Tibur était ancien, il devait remonter aux Pélasges; en général, les villes d'origine pélasgique ont un temple d'Hercule.

Préneste, aujourd'hui Palestrine, a été plus certainement fondée ou au moins occupée très-anciennement par les Pélasges; les murs de la forteresse sont le plus bel échantillon de murs pélasgiques que l'on rencontre aux environs de Rome; elle a porté le nom

¹ Aug., *Contrò Julian Pel.*, iv, 78.

² Nibby, *Dintorni di Roma*, iii, 190. Nibby croit reconnaître les restes d'un temple d'Hercule dans ce qu'on appelle improprement la maison de Mécène (*Ibid.*, p. 193-4), et n'est pas éloigné d'en voir un autre, comme on le fait en général, dans la Cella qui est derrière la cathédrale de Tivoli.

grec de *Polystéphanon*, à *plusieurs couronnes*, c'est-à-dire à *plusieurs enceintes*¹.

Virgile célèbre son fondateur Cœculus, fils de Vulcain, divinité pélasgique. « Puis, dit-il, viennent ceux qui cultivent les champs de la Junon de Gabie (la Junon argienne ou pélasge); ceux qui habitent les bords du frais Anio et les rochers Herniques baignés de mille ruisseaux². » Suit un dénombrement pittoresque des petits peuples qui défendent la cause de Turnus, le roi d'Ardée. Virgile ne dit rien pour caractériser cette ville. Mais son nom dérivé d'*ardua*, escarpée, indique assez sa position; en effet, si l'on regarde d'Albano vers la mer, on aperçoit un sommet isolé, s'élevant seul au milieu d'une plaine immense; Ardée était sur ce sommet. Les anciens ont donné de ce nom plusieurs étymologies invraisemblables, la vue d'Ardée les fait tomber.

Dans le tableau des populations de cette partie de l'Italie nous allons relever de précieux détails sur l'état ancien de toutes celles qui nous ont apparu confusément dans l'histoire de Rome avant les Romains. Dans la plaine sont les habitants du Latium antique,

¹ Str., v, 3, 11. Comme on le voit encore dans la ville pélasgique de Segni.

² Roscida rivis
Hernica saxa colunt.

Il y a peut-être une intention dans le rapprochement de *Hernica* et de *Saxa*; *herna*, dans la langue des Sabins, voulait dire *rocher*.

Sicules, Rutules, Ligures, Ausoniens. C'est un pêle-mêle animé qui représente bien cet océan tourmenté de peuples dont le flux et reflux inondait tour à tour ou abandonnait le Latium.

La peinture que fait Virgile des hommes de la montagne est empreinte de la rudesse de leurs coutumes et de leurs mœurs¹. « Tous, dit-il, ne possèdent pas des armes, des boucliers, des chars; la plupart lancent avec la fronde des balles de plomb; d'autres portent à la main des javelots et coiffent leur tête de la peau fauve des loups; leur pied gauche est nu, une guêtre grossière couvre leur jambe droite. »

Aujourd'hui ces montagnards lancent encore très-volontiers des balles, mais c'est avec un fusil; ils ne se couvrent pas de peaux de loups, mais de peaux de moutons. Ils portent encore la guêtre des temps primitifs, mais aux deux jambes; la coutume de n'avoir qu'une jambe couverte était une coutume grecque² venue en Italie avec les Pélasges.

Messapus, fils de Neptune, divinité qui devait être chère aux Pélasges, ces grands navigateurs, amène les habitants du pays situé entre la Sabine et l'Étrurie, le pays où était Falère, ville dans laquelle le culte de Junon se célébrait suivant le rite d'Argos, ce qui fait reconnaître cette Junon et ce pays pour pélasgiques.

Nous rencontrons donc chez Virgile le souvenir des

¹ Virg., *Æn.*, vii, 685.

² Hygin. ap. Macr., *Sat.*, v, 18.

Pélasges dans la contrée où les monuments, les noms de lieux, les cultes religieux nous ont indiqué leur présence.

Ensuite nous voyons entrer en scène un peuple dont j'ai déjà parlé et dont j'aurai beaucoup à dire, le peuple sabin, « Voici les Sabins que conduit leur chef Clausus. »

Clausus est l'aïeul des Claudius, famille Sabine qui, admise dans la cité romaine, y porta l'apreté de sa race et s'y fit toujours remarquer par sa hauteur et sa fermeté, qui produisit Appius le décemvir et Appius Claudius Coccus, ce type du Patricien, enfin, qui après avoir été déshonorée par les infâmies de Tibère, se releva par la vaillance de Claude le Gothique, aïeul de Constantin.

D'autres montagnards sont représentés attachant des traits à un fléau ¹, d'autres encore couvrant leur tête de l'écorce du liège ². Non-seulement personne dans le pays romain ne se sert plus du fléau pour y attacher des traits, mais on ne s'en sert pas même pour battre le blé. On le fait fouler sur l'aire par les chevaux, suivant l'usage antique.

Quant au chêne liège, bel arbre, moins beau cependant que le chêne vert, il n'est pas très-rare aux environs de Rome, mais je ne sache pas qu'on en fasse autre chose aujourd'hui que des bouchons. A côté des

¹ Virg., *Æn.*, vii, 731.

² Virg., *Æn.*, vii, 742.

ressemblances entre l'état ancien des populations que décrit Virgile et leur état présent, il y a aussi les différences introduites par le temps, et qui souvent ne sont pas moins piquantes que les ressemblances.

La nation des Éques, ces ennemis acharnés des Romains durant les premiers siècles de la république, est ainsi caractérisée par Virgile ¹.

« La nation des Éques d'un aspect sauvage (*horrida*) accoutumée à chasser dans les forêts. Ceux-ci cultivent la terre tout armés. » Les descendants des Éques, de même que d'autres populations de la montagne, sont, comme leurs aïeux, des cultivateurs armés; ils piochent le fusil sur le dos. Virgile ajoute : « Ils se plaisent à enlever sans cesse de nouvelles proies et à vivre du bien volé. » Les populations dont il s'agit aiment encore beaucoup à vivre de ce bien-là.

Virgile ne pouvait oublier les Marses, qui savaient l'art d'assoupir les vipères, de les apprivoiser par des chants et des attouchements et prétendaient guérir de leurs morsures ².

Cet art, ou plutôt cette jonglerie, est encore pratiquée aux environs du lac Fucin par les petits-fils des Marses; ceux qui disent en avoir le secret sont sous la protection de saint Dominique et s'appellent *viperari*.

¹ Virg., *Æn.*, vii, 746.

² Virg., *Æn.*, vii, 754

De chez les Volsques est venue la guerrière Camille, vierge farouche « qui ne se livre pas aux travaux de Minerve, mais est exercée à endurer de rudes combats, et devance les vents à la course ¹. » Plus d'une jeune femme du pays des Volsques, où se trouve Sonino, célèbre village de brigands, est aussi farouche que Camille; comme elle, légère à la course, quand elle suit son mari à la montagne, elle peut braver avec lui de rudes combats. La brigande de Sonino ne porte pas, comme Camille, de pourpre royale; mais en cela pareille à la jeune Volsque, elle attache ses cheveux avec une épingle d'or ou une agrafe du même métal, la *Fibula* dont parle Virgile ².

On voit que les tableaux de Virgile sont encore vrais et encore vivants, et qu'en donnant aux peuplades qu'il décrit une forte teinte de la sauvagerie du passé, il les a peintes telles, à peu près, qu'elles devaient être un jour.

Il y a dans l'Énéide d'autres traits caractéristiques des races que Virgile met en scène. Camille, par exemple, dit au Ligure qui lui demande de combattre à pied contre elle, et, quand elle est descendue de cheval, se met à fuir de toute la rapidité du sien ³: « Ligure

¹ Virg., *Æn.*, vii, 805.

. *Fibula crinem*

Auro internectit. (*Ibid.*, vii, 815.)

³ Virg., *Æn.*, xi, 715.

trompeur, tu essayes en vain des artifices de ta race. » On se souvient que les Ligures, peuple ibérien, ont une certaine parenté avec les Gascons, qu'on dit un peu rusés, et une parenté étroite avec les Basques, célèbres par leur agilité; or, le Ligure qui cherchait à tromper Camille est, comme on voit, assez gascon, et, poursuivi par la guerrière, fuit devant elle avec la rapidité d'un Basque.

La visite d'Énée au roi Évandre, sur le Palatin, est un des plus charmants morceaux de l'Énéide. Virgile y exprime admirablement ce que d'autres poètes, Ovide, Properce, Tibulle, ont souvent cherché aussi à rendre : le contraste de la Rome rustique d'Évandre et de la Rome superbe d'Auguste.

On sent dans les vers de Virgile comme un regret mélancolique des temps primitifs de Rome innocente; on éprouve, en le lisant, ce qu'on éprouve en revenant sur la paix et l'heureuse obscurité des premières années. Maintenant que les magnificences de la Rome moderne de Virgile, devenues anciennes à leur tour, se sont évanouies, la mélancolie du poète vous reprend, mais en sens contraire. Il comparait aux grandeurs du présent un humble passé : nous comparons aux grandeurs du passé les misères du présent et la tristesse des ruines; il opposait le Palatin pastoral d'Évandre au Palatin fastueux de l'empire : nous ranimons par la pensée les splendeurs éteintes de celui-ci pour les opposer à la désolation du Palatin redevenu désert.

Énée remonte le Tibre, que Virgile représente comme ombragé par cette antique forêt qu'il ne manque pas une occasion d'indiquer, ainsi que j'ai soin de le faire toujours, et qui, de son temps, devait avoir commencé à disparaître.

Les Troyens, en suivant les sinuosités du fleuve, passent sous des forêts dont leurs navires fendent l'image, réflétée dans les ondes tranquilles ¹. Énée ne trouverait rien de pareil aujourd'hui.

Il débarque en avant du Palatin, au-dessous de Rome, tout entière alors sur le Palatin, dans un bois sacré ² dont nous connaissons la place, car c'est celle du temple d'Hercule, auquel le roi Latinus offrait un sacrifice.

Un reste du bois sacré, que la tradition plaçait en ce lieu, existait peut-être encore du temps de Virgile, à l'extrémité du quartier élégant et animé du Velabre, là où est aujourd'hui la place pittoresque sur laquelle s'élève la tour de Santa Maria in Cosmedin, une fontaine et le joli temple qu'on appelle à tort le temple de Vesta. Si ce lieu n'est plus ombragé, il est encore solitaire. Les bœufs y viennent boire à la fontaine, et on y rencontre souvent des troupeaux de chèvres, qui paissent à Rome dans les rues écartées.

Virgile, qui a la connaissance de toutes les origines,

¹ Virg., *Æn.*, viii, 95.

² Ante urbem in luco. (*Ibid.*, 104.)

n'a garde d'oublier la parenté des Arcadiens et des Troyens. Énée, dans le discours qu'il adresse au fils d'Évandre, Pallas, invoque cette parenté en remontant à Dardanus, père des deux peuples. Évandre, après avoir raconté au chef étranger la mort de Cacus au pied de l'Aventin, qui en fut le théâtre, lui retrace l'histoire du lieu où ils sont, qui est l'histoire primitive du Latium, telle que je l'ai exposée moi-même. Il lui peint d'abord les peuples sauvages de la forêt qui vivaient de leur chasse, sans lois, sans civilisation¹; puis la civilisation apportée par Saturne, l'âge d'or, temps de paix auquel succèdent l'âge de fer et les combats, l'arrivée des Sicules² et de nations venues du sud de l'Italie.

Ensuite Évandre prend avec lui son hôte pour lui montrer Rome, c'est-à-dire les lieux ignorés que ce nom fera un jour célèbres, comme il nous arrive chaque jour de servir au même endroit de *cicerone* à un ami fraîchement débarqué; ainsi fait Évandre pour Énée. Suivons donc dans cette promenade le premier des *cicerone* et le plus ancien des voyageurs. « Énée regarde avec étonnement, il porte çà et là un regard empressé; charmé, il interroge et recueille tous les

¹ Virg., *Æn.*, viii, 314.

² Tam manus ausonias et gentes venéro sicanas.

(*Ibid.*, 528.)

Les *Sicules* ont été souvent appelés *Sicans*, surtout en poésie. Les vrais *Sicanes* étaient un peuple ibère.

souvenirs de l'antiquité. » On voit qu'Énée est un curieux sensible aux souvenirs, que les lieux intéressent et qui a déjà presque des *impressions de voyage*. Évandré, avant tout, conduit Énée au tombeau de sa mère, Carmenta, là où est aujourd'hui le théâtre de Marcellus; pour y arriver il fallait passer le Vélabre, Virgile ne le dit point. Comme nous le verrons pour Tite-Live, à propos de la naissance de Romulus; en présence des magnificences du Forum et du quartier toscan, le Palais-Royal de Rome qui avait remplacé le Vélabre, Virgile a oublié cette fois l'état primitif de ces lieux et le grand marais qui les couvrait en partie au temps d'Évandré. Puis ils reviennent sur leurs pas en longeant cette fois le Vélabre et en contournant l'escarpement méridional de la roche Tarpéienne. Évandré montre alors à Énée le bois de l'Asile, grand bois, dit Virgile, qui ne le concevait pas comme l'ont fait les antiquaires romains et comme le font les antiquaires de nos jours, resserré entre deux sommets sur l'étroite esplanade du Capitole, où Énée aurait eu de la peine à l'apercevoir du pied de la roche Tarpéienne; mais, comme il faut se le figurer, couvrant toute la partie méridionale de la colline¹ et descendant jusqu'à l'autel de Saturne

¹ Denys d'Halicarnasse (II, 50) parle d'un bois qui descendait jusque dans le Forum et qui fut abattu après la guerre de Romulus et de Tatius. C'était le bois de l'asile. On laissa subsister un bouquet d'arbre sur le penchant de chacune des deux hauteurs dont se composait le mont Capitolin, mais ce n'était qu'un faible reste du *grand* bois qui couvrait primitivement une partie de ce mont.

qui était l'autel de l'Asile. Le bois de l'Asile était pour Énée et pour Évandré sur leur gauche. Virgile le nomme avant l'autre Lupercal qui était à leur droite, un peu en arrière, et avant le bois Argiletum qu'ils avaient en face.

Il semble qu'on fasse avec eux cette promenade des temps héroïques, portant les yeux tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt devant soi, s'arrêtant, se retournant et écoutant les récits du bon Évandré sur l'histoire ancienne de ces lieux dont l'histoire future alors est pour nous une si vieille histoire.

Ils n'ont pas gravi le Capitole, auquel on ne pouvait que difficilement arriver de l'autre côté, où conduisait, de celui-ci, un chemin qui traversait le bois de l'Asile, et s'appelait encore *montée de l'Asile* au temps de Vespasien.

Je puis préciser les détails de cette course imaginaire parce que Virgile est toujours précis, même quand il est fabuleux. Ces indications sur les localités anciennes ne sont point à dédaigner; d'ailleurs on ne sera pas fâché peut-être de pouvoir refaire pas à pas le chemin qu'Évandré est dit par Virgile avoir fait avec Énée.

Enfin ils montèrent au Capitole, à ce Capitole étincelant d'or au temps de Virgile et, comme il le dit très-justement lui-même, à l'époque dont il retrace les souvenirs, hérissé de broussailles.

Aurea nunc, olim sylvestribus horrida dumis.

Beau vers, qui va comme un éclair d'un pôle de l'histoire romaine à l'autre. Virgile se transporte admirablement par l'imagination dans cet âge du Capitole inhabité, mais rempli de terreurs et de pressentiments¹.

« Déjà la religion formidable du lieu épouvantait les pâtres timides, déjà ils redoutaient la forêt et le rocher. Ce bois, cette colline aux cimes ombreuses, quel dieu, on ne sait; mais un dieu les habite. Les Arcadiens croient y avoir vu Jupiter secouant son égide et amassant les nuages. »

Le tonnerre en effet devait frapper souvent * ce sommet isolé, sur lequel outre les broussailles croissaient aussi de grands chênes. Puis Évandré montre à Énée les ruines de plusieurs villes déjà détruites : Saturnia dont j'ai parlé, et Janiculum, dont je parlerai bientôt.

Car dans cette visite à la Rome d'Évandré antérieure à la Rome historique on trouve déjà des ruines. Il y a des ruines à Rome avant qu'il y ait de l'histoire! Ensuite Énée et son guide regagnent le Palatin en traversant le Forum futur.

¹ Virg., *Æn.*, viii, 549

² Niebuhr remarque avec une malice toute protestante, bien que la remarque soit attribuée aux Romains, que le tonnerre tombe beaucoup plus souvent sur Saint-Pierre que sur le Capitole. Sans tenir à faire des représailles catholiques, je rappellerai seulement que le dôme de Saint-Pierre est trois fois plus élevé que le mont Capitolin.

« Là, dit Virgile, des bœufs mugissaient dans le Forum romain et dans les opulentes Carines ¹ »

Romanoque Foro et lautis mugire Carinis.

Ce vers m'a toujours profondément frappé, lorsque je traversais le Forum, aujourd'hui *Campo-Vaccino* (le champ du bétail); je voyais en effet presque toujours à son extrémité des bœufs couchés au pied du Palatin. Virgile, se reportant de la Rome de son temps à la Rome ancienne d'Évandre, ne trouvait pas d'image plus frappante du changement produit par les siècles, que la présence d'un troupeau de bœufs dans le lieu destiné à être le Forum. Eh bien, le jour devait venir où ce qui était pour Virgile un passé lointain et presque incroyable se reproduirait dans la suite des âges; le Forum devait être de nouveau un lieu agreste, ses magnificences s'en aller et les bœufs y revenir.

J'aimais à les contempler à travers quelques colonnes moins vieilles que les souvenirs qu'ils me retraçaient, reprenant possession de ce sol d'où les avait chassés la liberté, la gloire, Cicéron, César, et où devait les ramener la plus grande vicissitude de l'histoire, la destruction de l'empire romain par les barbares. Ce que Virgile trouvait si étrange dans le passé n'étonne plus dans le présent; les bœufs mugissent au Forum ;

¹ Les Carines au nord-est, comme le Vélabre au sud-ouest du Forum étaient devenues un des quartiers brillants de Rome.

ils s'y couchent et y ruminent aujourd'hui, de même qu'au temps d'Évandre et comme s'il n'était rien arrivé.

Ensuite le vieux chef arcadien introduit Énée dans la Regia, qui fut plus tard la demeure du rustique roi sabin Numa, et qui était au pied du Palatin, près du lieu où s'élèvent les trois colonnes du temple de Castor, la plus belle ruine du Forum. Évandre offre à son hôte un lit de feuillage couvert d'une peau d'ours; sauf la peau d'ours, qu'il faut remplacer par une peau de mouton, ce lit ne diffère point de celui des pâtres romains d'aujourd'hui. Évandre va dormir sur le Palatin dans une autre cabane. Le lendemain à l'aube ils sont réveillés par le chant matinal des oiseaux. C'est le seul trait du Palatin d'Évandre qui n'ait jamais changé. Évandre descend suivi de ses deux chiens vers Énée qui s'avance à sa rencontre, et tous deux se serrent la main.

Énée, par le conseil d'Évandre va demander des secours à Tarcho, roi de Coéré. Tarcho a succédé au féroce Mézence; il fait alliance avec le chef troyen. L'idée de cette alliance me paraît avoir été suggérée à Virgile par la tradition qui voulait qu'un lucumon étrusque fût venu au secours de Romulus.

La guerre recommence; pendant une trêve de douz jours, Latins et Troyens vont ensemble couper des arbres dans la forêt voisine du camp d'Énée. Cette forêt est celle de Castel-Fusano, célèbre par ses beaux pins

à parasol, dont nul de ceux qui les a une fois admirés ne peut perdre le souvenir. Ces pins figurent dans l'Énéide ¹.

... Evertuntque altas ad sidera pinus.

« Ils renversent les pins qui s'élevaient jusqu'aux astres. » Aujourd'hui ce ne sont plus les Latins ou les Troyens qui les font tomber sous la hache, mais les propriétaires de Castel-Fusano, pour les débiter aux entrepreneurs du chemin de fer.

Virgile ne suit pas son héros jusqu'à sa mort; Ovide s'est chargé de compléter la vieille tradition en racontant la disparition d'Énée, noyé dans les eaux du Numicius, mais qu'Ascagne déclare avoir vu changé en dieu; fable renouvelée depuis pour Romulus. Virgile avait caractérisé d'un mot le fleuve, en parlant des marais qu'il forme.

En effet, le *Rio torto*, nom actuel du Numicius, est un petit fleuve au cours paresseux, serpentant à travers un pays de marais, comme font tous ceux qui se traînent sur un sol plat et à demi submergé.

Dans l'Asie Mineure j'ai vu le Méandre, qui est aussi un *rio torto*, comme le prouve l'emploi qu'on a fait de son nom pour désigner ce qui est tortueux, j'ai vu le Méandre créer dans la plaine de Magnésie un vaste marais.

¹ Virg., *En.*, II, 136.

Ovide¹ ajoute au tableau un trait non moins d'après nature :

... tectus arundine serpit;

« il se glisse sous les roseaux. »

Silius Italicus, déjà poète de la décadence, peint beaucoup moins fidèlement les lieux que Virgile et Ovide; pour lui le Numicius coule sur un lit de sable, il sort de grottes cristallines². Les eaux du Rio torto sont fangeuses dans la réalité comme dans l'*Enéide*.

Aux environs de Laurentum plusieurs localités rappelaient le souvenir d'Énée.

Une source dont l'eau était très-bonne portait le nom de source de Juturna, sœur de Turnus, ou plutôt les poètes avaient donné à cette sœur le nom d'une nymphe de la contrée.

On conservait d'Énée non-seulement des souvenirs, mais même des reliques. Denys d'Halicarnasse en parle, et Timée, qui ne mentait pas toujours, disait les avoir vues. C'était d'abord la fameuse truie que l'on gardait salée. On montrait le vaisseau d'Énée dans l'arsenal de Rome, encore au temps de Procope, lequel, tout bon chrétien qu'il était, déclare surnaturelle la construction et la conservation du vaisseau, et semble y voir,

¹ Ov., *Mét.*, xiv, 353.

² Donec *arenoso*, sic fama, Numicius illam
Suscepit gremio, *vitreisque* abscondidit antris.

(Sil., *It.*, viii, 191.)

comme Denys d'Halicarnasse dans les monuments élevés à la mémoire d'Énée en Italie¹, une preuve qu'il y était venu².

On serait tenté de croire que ces reliques prouvaient au moins l'existence d'une tradition locale et populaire, mais il n'en est rien. Les créations de l'art deviennent, avec le temps, des réalités pour la foule. A Lavinium on montrait la truie, et le vaisseau à Rome, parce qu'il est fait mention de tous deux dans l'Énéide, comme à Circéi on montrait la coupe de Circé, parce qu'il en est parlé dans l'Odyssée. En Écosse on montre bien aux voyageurs le lieu où ont vécu les personnages que Walter Scott a inventés : l'île de la Dame du lac et la maison de Jenny Deane.

Aujourd'hui même ces souvenirs locaux d'Énée n'ont pas entièrement péri. Aux environs de Lavinium une petite rivière s'appelle encore *rio di Turno*, ruisseau de Turnus, et une colline près d'Ardée a été indiquée à M. Abeken par un jeune garçon, qui confondait les Troyens et les Rutules, comme portant le nom de montagne de Troie, monte di Troja³.

Il est difficile que la tradition toute seule ait con-

¹ Proc., *De bell. goth.*, iv, 22.

² Den. d'Hal., i, 54.

³ Ou montagne de la truie, ce qui serait une autre forme du même souvenir. Ce mot *troja*, dont nous avons fait *trude*, est curieux et atteste par lui-même une réminiscence de la truie qui figure dans l'histoire du troyen Énée.

servé parmi le peuple ces souvenirs de Turnus et de Troie; on peut croire qu'elle a été rafraîchie par l'érudition plus ou moins grande de quelque antiquaire des environs et par les fables sur les origines troyennes de Rome, qu'à Florence, au temps du Dante, les mères en filant leur quenouille racontaient à leurs enfants.

Le sanctuaire consacré à Énée et la plupart des temples qu'on croyait avoir été élevés par lui-même aux environs de Lavinium étaient encore debout sous Auguste, entre autres le temple des Pénates.

Le culte des Pénates, à Lavinium, culte qu'on faisait remonter jusqu'à la venue d'Énée, est du petit nombre de ceux qui ont survécu à la proclamation officielle du christianisme. Après l'édit de Théodose qui ordonnait de fermer les temples, sans doute le temple des Pénates fut fermé à Rome, à Lavinium il était encore ouvert et fréquenté ¹.

Car, si ce sont les classes populaires des villes qui, les premières ont embrassé la religion nouvelle, ce sont les classes populaires des campagnes qui ont le plus tard abandonné l'ancienne croyance, les paysans (*pagan*), comme le prouve le nom donné par les chrétiens aux sectateurs obstinés des faux dieux et qui est devenu le nom de païens en général. Et puis, ce qui tenait à des origines flatteuses pour la vanité romaine était mé-

¹ V. Nibby, *Dintorni di Roma*, II, 226-8.

nagé même alors par cette vanité dont le christianisme n'avait pas encore complètement triomphé.

A Rome, au-dessous de la Velia, près du Forum, à l'entrée d'une rue qui conduisait aux Carines, était un petit temple dédié aux Pénates ¹. La partie inférieure de l'église de Saint-Côme et Saint-Damien est, à ce que l'on croit, un reste de l'antique sanctuaire. Saint Côme et saint Damien étaient deux médecins arabes, lesquels, à cause de leur profession, furent substitués sans doute aux Pénates protecteurs, qui écartaient tous les maux. L'église de Saint-Côme et Saint-Damien appartient aujourd'hui à la confrérie des apothicaires, tant la poésie des origines va s'effaçant à travers les siècles.

Le vieux temple, transformé en une vieille église, fait passer en un clin d'œil l'esprit des plus antiques religions de l'Italie au christianisme.

Ces rapprochements soudains de l'antiquité et des temps modernes, provoqués par la vue d'un monument dont la destinée se lie à l'une et aux autres, sont très-fréquents à Rome. L'histoire poétique d'Énée aurait pu m'en fournir plusieurs. Ainsi dans l'Énéide, aux funérailles de Pallas, une longue procession s'avance, portant des flambeaux funèbres ², suivant

¹ Den. d'Hal., I, 68.

² De more vetusto

Funereas rapuere faces.

(Virg., *En.*, XI, 142.)

l'usage antique, dit Virgile. En effet, on se souvient que l'usage des cierges remontait à l'abolition des sacrifices humains, accomplie dans les temps héroïques par le dieu pélasgique Hercule. La description que fait Virgile des funérailles de Pallas pourrait convenir à un de ces enterrements romains où l'on voit de longues files de capucins marchant processionnellement en portant des cierges.

... Lucet via lungo

Ordine flammaram.

(V. *Æn.*, xi, 143.)

Le culte des Pénates aurait pu nous offrir un rapprochement encore plus frappant entre une légende antique et une légende moderne. On racontait que les Pénates ayant été transportés par Ascagne dans la ville d'Albe, quittèrent leur nouveau séjour et revinrent à Lavinium¹. C'est ainsi que le célèbre enfant Jésus de cire, si vénéré à Rome sous le nom de *Bambino*, ayant été enlevé revint, le lendemain matin, frapper à la porte de l'église d'Ara-Cœli.

On voit qu'à Rome certaines choses n'ont pas beaucoup changé depuis le temps d'Ascagne.

¹ Val.-Max., i, 8, 7.

IX

SABINS ET ÉTRUSQUES, A ROME, AVANT ROMULUS.

Pélasges et Sabins Aborigènes. — Sabins sur le Palatin. — Nom mystérieux de Rome. — Sabins sur le Janicule, sur l'Aventin et au pied de l'Aventin. — Le Terentum, légende sabine. — Autel de Consus très-anciennement déterré. — Les Sabins au Quirinal avant Romulus. — Latins et Sabins, caractère de ces deux peuples et de leurs dieux, Saturne et Janus. — Famille des peuples sabelliques. — La Sabine est venue jusqu'à Rome. — Résultats de la cohabitation des Sabins et des Pélasges. — Traces d'un ancien établissement étrusque sur le Capitole. — Résumé de ce qui précède. Neuf Romes avant Rome.

Dans notre laborieuse exploration d'une époque ténébreuse et à peu près inconnue, nous avons eu la fortune de rencontrer sur notre chemin la poésie de Virgile; nous allons revenir aux tâtonnements de l'histoire conjecturale; il faut nous y résigner pour achever cette préface aventureuse, mais je ne crois pas imaginaire, des annales romaines. Heureusement elle approche de sa fin, et nous n'avons plus qu'un pas à faire pour retrouver une autre poésie d'où il faudra

tâcher de faire sortir aussi la portion de vérité que la tradition contient.

Cette poésie est celle des anciens récits et des anciens chants d'après lesquels on a composé, bien avant Tite Live, l'histoire des rois de Rome.

En attendant, nous devons nous contenter des rares indices qui nous sont offerts et des inductions que nous en pourrons tirer. Ici encore l'étude des lieux, de leur configuration primitive, jettera quelques clartés et répandra quelque vie sur leur histoire.

Plusieurs des nations que nous avons jusqu'à présent rencontrées sur le sol où la Rome historique n'existe pas encore, les Sicules, les Ligures, les Pélasges, n'étaient point appelées à jouer un rôle essentiel dans la constitution future du peuple romain. Mais il est deux nations qui devaient exercer une influence notable sur le développement de ce peuple, les Sabins et les Étrusques.

Nous verrons que ceux-ci ont donné à Rome trois de ses rois, et les Sabins trois également.

Mais, avant ce temps, les Sabins et les Étrusques n'ont-ils pas mis le pied sur ce sol prédestiné qui attendait les Romains?

Quant aux Sabins, il m'est impossible d'en douter. Les Aborigènes venus de la Sabine sont pour moi des Sabins qui ont succédé aux anciens sauvages de la montagne, comme les Latins ont succédé aux sauvages de la plaine.

Les auteurs romains eux-mêmes ont souvent confondu les uns avec les autres, mais nous ne devons point les confondre¹.

La tradition, qui, pour ces époques lointaines, est la seule histoire, nous montre les Aborigènes venant des environs de Rieti, dans la Sabine, associés aux Pélasges qu'ils ont rencontrés en ce pays, faisant la guerre aux Sicules, les premiers occupants de Rome, leur prenant des villes, et, sous le nom de *Sacranî*, les hommes du printemps consacré, qui sont dits eux-mêmes venir de la Sabine, chassant du Septimontium, c'est-à-dire du Palatin, de l'Esquilin et de leurs dépendances, les Sicules et les Ligures.

Voilà donc des Sabins à Rome bien avant Romulus; voilà un essaim de cette belliqueuse race qui s'y arrête avec les Pélasges.

Nous avons vu les Pélasges répandus sur les huit collines, bâtissant leur forteresse de *Roma* sur le Palatin et peut-être leur forteresse d'Antipolis sur le Janicule, fondant des cultes pélasgiques autour du Palatin et le culte des Argéens sur chacune des sept collines de la rive gauche, excepté l'Aventin et le Capitole.

Mais sur l'Aventin leur présence est attestée par

¹ Si *aborigène* voulait dire *indigène*, les Aborigènes qui viennent à Rome de la Sabine avec les Pélasges seraient les indigènes du pays sabin; mais, nous l'avons dit, cette étymologie du mot *aborigène* est loin d'être démontrée.

leur forteresse de Romuria, autre forme du nom de *Roma*, et, sur le Capitole, par la tradition du séjour qu'y avaient fait les compagnons d'Hercule, donnés tous comme appartenant à des populations pélasgiques.

La ville pélasgique égalait donc déjà en étendue la Rome future des rois étrusques et surpassait de beaucoup l'humble bourgade que Romulus devait établir sur le Palatin.

La conquête ayant été faite en commun par les Pélasges et les Aborigènes, que j'appellerai désormais des Sabins, la ville fut à la fois pélasgique et sabine. Nous y avons retrouvé les Pélasges¹; cherchons à y retrouver les Sabins.

Les deux populations ne s'établirent point sur des emplacements séparés, comme paraissent l'avoir fait les Sicules et les Ligures, dont les uns, on s'en souvient, habitaient le Palatin; les autres l'Esquilin, la Suburra et les Carines, au pied de l'Esquilin.

Les Sabins et les Pélasges semblent, au contraire, avoir été mêlés ou au moins avoir vécu côte à côte sur divers points de la ville, qui, de la forteresse pélasgique du Palatin, devait recevoir par extension le nom de *Roma*.

Sur le Palatin, leurs forteresses furent juxtaposées. La forteresse des Sabins était à côté de la forteresse pélasgique.

¹ Voy. chap. v et vi.

Nous avons pu déterminer, dans la ville des Sicules et des Ligures, qui occupaient le Palatin et l'Esquilin, quelle était celle de ces deux collines que chacun de ces deux peuples habitait. Ici nous pouvons aller plus loin, et indiquer sur quelle portion du Palatin les Sabins s'établirent, comme nous l'avons fait pour les Pélasges.

Les hommes venus de la Sabine, et qu'on appelait Aborigènes, élevèrent sur le sommet du Palatin un temple de la Victoire¹. Or la mémoire du lieu où ils élevèrent ce temple, qui n'était peut-être qu'un sanctuaire², s'était conservée dans les temps historiques par le nom de *Montée de la Victoire* (*Clivus Victoriz*³) que portait un chemin ou plutôt un escalier par où l'on descendait du Palatin dans la *voie neuve* pour se rendre par la *porte Romaine* au Vélabre.

Ce fut donc dans la région du Palatin faisant face à la roche Tarpéienne que s'établirent les hommes de la Sabine.

Et l'on peut ajouter que ce ne fut pas vers l'extrémité de cette région qui regarde l'Aventin, car nous savons que là se fortifièrent les Pélasges.

Ainsi l'emplacement du temple de la Victoire, fondé

¹ Den. d'Hal. (t, 32.) Le lac des îles flottantes dans la Sabine avait été aussi consacré à la Victoire par les Aborigènes.

Den. d'Halicarnasse emploie l'expression de *τέμενος*.

² Porta Romana instituta est infimo clivo Victoriz, qui locus a gradibus in quadram formatus est. (Fest., p. 262.)

par les Sabins aborigènes, peut être fixé malgré la distance des âges ¹.

Le temple de la Victoire est le premier dont il soit fait mention à Rome après le temple de Saturne. Il signale l'ère des combats, comme le temple de Saturne marquait l'ère antique de la paix.

On s'étonne de trouver établi de si bonne heure le culte d'une abstraction; mais les Sabins semblent avoir eu de tout temps un goût singulier pour ce genre de divinités : ils adorèrent la *Santé*, la *bonne Foi*, etc.

D'ailleurs, ce nom de la *Victoire* a pu être substitué à celui d'une déesse guerrière du pays des Sabins² par les Romains, auxquels il appartenait d'inaugurer le culte de la Victoire, culte pour ainsi dire essentiel à

¹ La maison de Faustulus, ou, ce qui est la même chose, la maison de Romulus, marquait, selon Solin, le lieu où se terminait, au nord-ouest, l'enceinte de la Rome carrée des Pélasges. Leur temple de la Victoire devait s'élever près de là sur le Palatin, un peu au sud de l'endroit où il domine l'église de Saint-Théodore.

² Le nom sabin de cette divinité était Vacuna. (Varr., *Fragm.* 215, éd. bip.) Vacuna était la Victoire, déesse antique (Ov., *Fast.*, vi, 307), qui avait plusieurs temples dans la Sabine, dont l'un, voisin de la maison d'Horace, était bien vieux de son temps, car il tombait en ruines.

Fanum putre Vacunæ.

Hor., *Ep.*, i, 10, 49.

Une inscription trouvée à Foro-Nuovo, dans le pays sabin, porte cette dédicace : « Sanctæ Vacunæ sacrum. » Une autre inscription : (Orelli *inscr.*, 1868) trouvée aussi dans la Sabine, mentionne un temple de la Victoire relevé par Vespasien, qui était Sabin. On croit qu'il s'agit de l'ancien temple de Vacuna dont parle Horace.

Rome, qui commence avant elle au Palatin, et ne sera abolie qu'après la lutte mémorable soutenue près de là dans la Curie, lorsque tomberont le paganisme et l'empire.

La forteresse des Pélasges (Roma) et la forteresse des Sabins (Palatium) étaient donc l'une et l'autre sur le mont Palatin. L'emplacement de Palatium était à l'extrémité méridionale de la colline, probablement au lieu où l'on admire maintenant les ruines gigantesques appelées les *Ruines du palais des Césars*¹.

La forteresse sabine² ayant donné son nom au mont tout entier, il est naturel de penser que les Sabins oc-

¹ Den. d'Halicarnasse nous fournit cette indication topographique en nous apprenant que Palantium était à trois stades du Capitole. (I, 34.) Ceci empêche de le placer plus près.

² On voulut dériver ce nom *Palatium* de celui d'une ville d'Arcadie. (Den. d'Hal., II, 1.) Palatium ou Palantium, et de celui d'un héros arcadien, Palas ou Pallas, lorsque la poésie eut converti l'établissement réel des Pélasges sur cette colline, en une colonie fabuleuse d'Arcadiens amenés par Évandré. Mais je crois plutôt à une étymologie indiquée par Varron (*De l. lat.* V, 53), qui tire le nom du Palatin de celui du pays qu'habitaient les Aborigènes quand ils étaient encore dans la Sabine, nom qui subsistait de son temps; or, Varron devait le savoir, car lui-même était Sabin. Corsiniani et Martelli citent dans la Sabine des noms de lieux très-semblables : *Palazzo*, *Pallanti*. Outre le Palatium, dont parle Varron, il y en avait d'autres encore. (Voy. Preller, *R. Myth.*, p. 365.) Un quartier de la ville de Frosinum (Frosinone) portait aussi le nom de Palatium. La racine de ce mot *Palatium* est peut-être *Palès*. Il conviendrait particulièrement au Palatium pastoral de Rome, ville dont la fondation était célébrée par des fêtes en l'honneur de Palès.

cupèrent tout ce qui sur le Palatin était en dehors de la forteresse des Pélasges.

Voilà donc où furent sur le Palatin les forteresses des deux peuples qui continuèrent le dualisme inauguré par les Sicules et les Ligures, dualisme que devaient reproduire plus tard les Sabins et les Romains quand les Romains auraient paru, puis les patriciens et les plébéiens, noms politiques de deux races; dualisme qui devait donner au peuple romain encore à naître son principe et son caractère.

Sur les autres collines, on ne peut, comme pour le Palatin, marquer exactement où étaient, à cette époque reculée, les Sabins et où étaient les Pélasges.

Mais sur l'une d'entre elles, où nous avons rencontré les Pélasges, nous allons rencontrer les Sabins. Cette colline est le Janicule.

Une tradition universellement admise dans l'antiquité¹ et adoptée par Virgile voulait que sur le Janicule eût existé une ville dont le nom, comme celui de la colline elle-même, était rapporté à Janus.

Or, si Saturne est le grand dieu des Latins, Janus est le grand dieu des Sabins.

Comme les noms de mont Saturnien et de Saturnia ont été pour moi la preuve d'un établissement latin sur le Capitole, le nom du Janicule et de Janiculum me fait reconnaître avec les anciens, sur cette colline, l'existence d'un établissement sabin.

¹ *Quis ignorat vel dictum vel conditum a Jano Janiculum?* (Solin, II, 5.)

Mais, a-t-on dit, Janicule ne vient point de Janus¹. Ce mot veut dire une petite porte (de *janua*), parce que le Janicule était pour les Romains l'entrée de l'Etrurie.

Je ne comprends pas, je l'avoue, comment le mont de beaucoup le plus élevé de Rome aurait été désigné par ce diminutif; d'ailleurs, un mont est une barrière et n'est pas une porte.

Deux faits tendent à corroborer l'indice tiré du mot *Janicule* (mont de Janus) et à mettre la colline de ce nom en rapport avec Janus et avec les Sabins.

Sur le Janicule, le dieu Fons ou Fontus, fils de Janus, et, par conséquent, dieu sabin comme son père, avait un autel².

Ce qui est plus décisif encore, sur le Janicule, près de l'autel de Fontus, était ou passait pour avoir été le tombeau de Numa³, tombeau que l'on crut découvrir au sixième siècle de la république.

Pourquoi trouva-t-on ou supposa-t-on avoir trouvé le tombeau du roi sabin sur le Janicule, si loin de l'habitation de ce roi, placée par la tradition au pied du Palatin? Pourquoi Numa choisit-il ou bien crut-on que Numa avait choisi ce lieu pour sa sépulture, si ce n'est parce que là était le mont de Janus, principal dieu des Sabins; le Janicule, où de plus anciens chefs sabins avaient pu résider autrefois?

¹ On le disait déjà dans l'antiquité. (P. Diac., p. 104.)

² Cic., *De leg.*, II, 22. Arn., *Adv. nat.*, III, 29

³ Fest., p. 173. Den. d'Hal., II, 76. Val., Max., I, 1, 26.

J'en croirai donc Janus lui-même, disant, par la bouche d'Ovide, qui exprimait l'opinion commune :

« Ma citadellè était cette colline que notre âge, qui m'honore, appelle de mon nom Janicule¹. »

Cette position devait tenter les Sabins; elle dominait le fleuve et permettait de rançonner les marchands tyrrhéniens qui se hasardaient à le remonter. Bien qu'elle fût en pays étrusque, on conçoit que dans un temps où l'art des sièges était peu avancé et où l'on voit, sans sortir de Rome, des populations ennemies, comme les Latins et les Sabins, rester chacune en possession de leurs collines respectives; on conçoit, dis-je, qu'un peuple vaillant se soit maintenu quelque temps sur le Janicule, dont la hauteur est beaucoup plus grande que celle du Capitole, et qui, sous le roi sabin Ancus Martius, devint la citadelle de Rome quand le pays environnant était encore étrusque.

Probablement il ne subsistait rien du *Janiculum* sabin dans les temps historiques; car il n'en est nullement fait mention dans la guerre de Tatius et de Romulus. Les Étrusques avaient sans doute détruit cet établissement isolé sur leur territoire et s'étaient emparés du Janicule, comme il leur arriva de s'en emparer momentanément pendant la guerre de Veies.

Janiculum ne devait pas être beaucoup moins ancien que Saturnia, avec laquelle il est mentionné par

¹ Ov., *Fast.*, I, 245

Virgile comme déjà en ruines, au temps d'Évandre.

Janus est souvent nommé avec Saturne. Macrobe¹, Ovide², Servius³, disent que Janus précéda Saturne en Italie. Janus est appelé le plus ancien de dieux indigènes⁴, ce qui montre l'idée qu'on se faisait de l'antiquité des Sabins, peuple de Janus, et appelé lui-même par Strabon un peuple très-ancien. Janus est toujours présenté comme l'origine, le commencement⁵. « Je suis une chose antique⁶, » fait dire Ovide au dieu sabin. On peut en croire autant de l'établissement sabin qui portait son nom.

Tout nous conduit donc à reporter bien haut l'arrivée de Janus, ou, ce qui est la même chose, l'arrivée du peuple de Janus, des Sabins, dans le Latium et à Rome.

Par un hasard singulier, Janus, qu'on représentait une clef à la main⁷, était le dieu du Janicule, voisin du Vatican, où est le tombeau de saint Pierre, que l'on représente aussi tenant une clef. Janus, comme saint Pierre, son futur voisin, était le portier céleste⁸.

¹ Macr., *Sat.*, I, 7.

² Ov., *Fast.*, I, 235.

³ Serv., *Æn.*, VIII, 319.

⁴ Herodian., I, 16.

⁵ Penès Jani *prima*, penès Jovis *summa*. (Varr., *Ap. Aug. de Civ. d.*, VII, 9.) Janus était invoqué le premier dans les sacrifices.

⁶ Ov., *Fast.*, I, 103.

⁷ Ov., *ibid.*, I, 99.

⁸ «

... Cœlestis janitor aulæ

(*Ibid.*, 139)

D'autres indices de la présence des Sabins à Rome dans un temps fort reculé ne se rapportent point au Janicule, mais à une région toute différente qui paraît leur avoir très-anciennement appartenu.

C'est encore un point de l'histoire de Rome avant les Romains éclairci, je crois, par l'étude des localités.

A l'extrémité du champ de Mars, dans sa partie la plus étroite¹, c'est-à-dire là où il va se resserrant, entre le pied du Capitole et le Tibre, était ce terrain vaseux et volcanique d'où sortaient des flammes et qu'on appelait *Terentum*².

¹ Zosim., II, 1-3.

² Ou Tarentum. On a beaucoup discuté sur la place du Tarentum; on l'a mis tantôt à une extrémité du champ de Mars, tantôt à l'autre; je n'hésite pas à le placer à son extrémité inférieure en suivant le cours du Tibre, ce qui est sa véritable extrémité, l'autre étant plutôt son commencement. La *villa Publica*, qui se trouvait de ce côté du champ de Mars, est dite par Varron (*De R. Rust.*, III, 2), *in campo Martio extramo*. Ovide (*Fast.*, I, 501) fait aborder au Terentum le vaisseau d'Évandros qui remontait le fleuve et dut s'arrêter non loin du Palatin, au lieu de continuer inutilement sa navigation jusqu'à l'autre bout du champ de Mars, pour revenir de si loin sur ses pas. Ovide dit positivement que près du Terentum était la petite ville d'Évandros, et elle était sur le Palatin; nulle part le champ de Mars n'est aussi rétréci qu'en cet endroit. D'ailleurs les bas-fonds du Terentum, *Feda Terenti*, mentionnés par Ovide, conviennent très-bien à la contrée marécageuse du Vélabre, et leur nature volcanique porte à les rapprocher de l'Aventin, où l'histoire de Cacus nous a montré que des phénomènes volcaniques s'étaient encore produits après l'âge des éruptions; je crois donc que le Terentum était entre le Capitole et le Tibre.

Le Terentum éveille le souvenir des Sabins par son nom qui est sabin¹, par une légende qui se rattache à ce lieu et dont le héros est un Sabin, par un culte perpétué dans une famille sabine et dont le caractère est conforme à celui de la religion des Sabins.

Voici la légende² :

Un Sabin d'Eretum, nommé Valesius, avait deux fils et une fille malades; nul secours ne pouvait les guérir. Tandis qu'agenouillé devant son foyer, cet homme en retirait l'eau chaude dont il avait besoin pour les soigner, il demanda aux dieux Lares de transporter sur sa tête le péril qui menaçait ses enfants. Une voix répondit : « Ils seront sauvés si, en suivant le cours du Tibre, tu les portes à Tarantum, et si là tu les baignes dans une eau puisée à l'autel de Pluton et de Proserpine. »

Le père est consterné à la perspective d'une navigation très-longue, pensant que c'était la ville de Tarante dont il s'agissait. Cependant il s'embarque pour gagner Ostie en descendant le Tibre. A la nuit, il aborde au Champ de Mars, et apprend qu'à peu de distance on voyait une fumée. Il y court, en rapporte une eau chaude qui jaillit de terre, la donne à boire à ses enfants, et cette eau les guérit. Ceux-ci dirent ensuite avoir vu en songe des dieux qui avaient ordonné

¹ *Terentum*, de *Teren*, qui, dans la langue des Sabins, voulait dire mou. (Macr., *Sat.*, II, 14.)

² Val.-Max., II, IV, 5.

d'immoler sur l'autel de Pluton et de Proserpine, aux pieds de laquelle l'eau bienfaisante avait jailli, des victimes noires et d'y célébrer des jeux nocturnes. Ce furent plus tard les jeux séculaires qu'Horace devait chanter¹.

A vingt pieds sous terre², on trouva un autel avec une inscription qui le consacrait à Pluton et à Proserpine. Valesius immola sur cet autel des victimes noires et célébra alentour des jeux pendant trois nuits.

Valerius Publicola, le grand Sabin, qui fut un des fondateurs de la liberté romaine, offrit les mêmes sacrifices, célébra les mêmes jeux funèbres et recouvrit de terre l'autel comme il était auparavant.

Le nom du lieu où Valesius découvre l'autel et son propre nom³ sont sabins, lui-même vient de la Sabine. Les Sabins honoraient particulièrement les divinités infernales.

Un culte célébré dans un lieu où l'action des feux souterrains se faisait sentir avait le caractère de cette partie de la religion des Sabins qui comprenait le culte de Vesta, de Vulcain, et qu'ils avaient reçue des Pélasges.

¹ C'est à cause de cette origine sabine que l'institution des jeux séculaires fut attribuée au roi sabin Numa. (Hor., *Carm. Sec.*, 1, *Comment. Cruq.*

² P. Diae., p. 350; Fest., p. 329.

³ Valerius, nom d'une famille sabine, s'écrivait anciennement *Valesius*. C'était probablement l'orthographe sabine.

Tout près du Terentum, un autre autel fut trouvé également sous terre au temps de Romulus; c'était l'autel du dieu Consus, que l'on recouvrait ordinairement de terre, et qui ne paraissait que dans les jeux appelés *Consualia*. Consus était une puissance souterraine, un dieu stérile¹, infernal, et, en sa qualité de dieu souterrain, un dieu caché (absconsus, consus²), un dieu *absconse*, comme aurait dit Rabelais.

Consus était un dieu sabin; son nom³ et son culte le prouvent.

Mais ce qui établit une analogie frappante entre l'autel du dieu Consus et celui des divinités infernales du Terentum sabin, c'est que l'un et l'autre paraissent appartenir à un culte oublié dès le temps de Romulus et retrouvé alors sous terre, comme on re-

¹ C'est pour cela que le mulet, animal stérile, était consacré à Consus. Le jour de sa fête (Plut., *Q. Rom.*, 48) on mettait des couronnes de fleurs aux ânes et aux chevaux, comme on les pare de rubans le jour de la fête de saint Antoine, protecteur des animaux. Les mulets figuraient seuls dans les courses célébrées en l'honneur de Consus. Ces mulets ont pu donner lieu à la confusion qui s'est établie entre les dieux Consus et Neptune *équestre*. (Voy. chap. xi.)

² On a donné une autre étymologie au nom du dieu Consus. On en a fait le dieu des *conseils* secrets. Mais il est bien antérieur à l'âge de la politique romaine.

³ Il se retrouve dans des noms de lieux sabelliques : *Consa*, aujourd'hui *Conza* chez les Hirpins; *Consilinum* en Lucanie. C'étaient les *Vestales* et le flamen *Quirinalis* qui officiaient le jour de sa fête. Consus était associé à Bellone, déesse sabine. (Voy. chap. xiii.)

trouve encore aujourd'hui, sous terre également, les autres consacrés à un culte beaucoup moins ancien, celui de Mithra¹; comme on vient de déterrer la basilique de Saint-Étienne, de l'âge des catacombes; comme on déterre en ce moment la basilique de Saint-Clément, du quatrième siècle, sous l'église du moyen âge.

Cette exhumation de deux autels souterrains² qui semblent tous deux avoir été consacrés par une même religion, dont l'un est visiblement sabin et dont l'autre a bien l'air de l'être; cette exhumation de l'autel du Terentum au bord du Tibre et de l'autel de Consus tout près de là, dans la vallée de l'Aventin, paraît indiquer en ce quartier un établissement sabin fort ancien, car la découverte du second autel est antérieure à l'établissement du grand cirque.

Lorsqu'on découvrit le premier, la terre s'était entassée au-dessus à une hauteur de vingt pieds, ce qui suppose un laps de temps considérable, premier exemple de cet amoncellement de terrain dont il y a eu depuis tant d'exemples à Rome.

Il faut donc voir là le signe d'un antique établisso-

¹ M. Visconti, qui poursuit avec succès ses fouilles d'Ostie, vient d'y trouver un *Mithræum*.

² On parle aussi d'un Hercule couché trouvé sous terre au delà du Tibre (Prell., *Reg. d. Stadt. reg.*, xiv.) Hercule est probablement ici pour le dieu sabin Sancus avec lequel il a été identifié. Ce serait encore une trace de l'antériorité des Sabins.

ment des Sabins vers la partie inférieure du fleuve, On doit croire que l'Aventin était en partie compris dans cet établissement; car le dieu Consus avait un autel sur l'Aventin¹, comme au pied de cette colline, sur l'Aventin, était aussi un temple dédié à la Lune, divinité sabine², il pouvait être antérieur à Romulus; car il était, dit Tacite³, consacré par une très-ancienne religion.

Cette antique possession de l'Aventin par les Sabins⁴ expliquerait pourquoi la tradition y plaça plus tard le tombeau du roi sabin Tatius, et pourquoi le roi sabin Numa y éleva un autel à Jupiter⁵.

Sur l'Aventin, les Sabins vivaient à côté des Pélasges comme sur le Palatin; car sur l'Aventin était la forteresse pélasge de Romuria. La tradition plaçait celle-ci sur la cime inférieure de la colline, celle qu'on appelle aujourd'hui le faux Aventin. Le reste de la colline pouvait appartenir aux Sabins, comme pouvait leur

¹ Conso in Aventino... Calend. apitern. et capranic. (Voy. Becker, *Handb. der Röm. Alt.*, p. 450.)

² Ov., *Fast.*, III, 884, la Lune est une des divinités auxquelles *Tatius* dédia des autels. (Varr., *De l. lat.*, V, 74.)

³ Tac., *Ann.*, XV, 44. Tacite attribue la fondation de ce temple à Servius Tullius.

⁴ L'origine véritable du nom de l'Aventin est le nom d'un fleuve de la Sabine, l'*Avens*. (Serv., *Æn.*, VII, 657.)

⁵ Tit. Liv., I, 20. A Jupiter *Æliolus* dont le culte était lié à l'art d'attirer et de diriger la foudre, art étrusque importé à Rome comme plusieurs autres choses de l'Étrurie par les Sabins. (Voyez chap. XII et XIV.)

appartenir tout ce qui sur le Palatin était en dehors de la forteresse des Pélasges.

Et, de même que sur le mont Janicule, occupé en commun par les Sabins et les Pélasges, il y eut une ville ou forteresse à nom pélasge, *Antipolis*, et une ville ou forteresse à nom sabin, *Janiculum*; sur le Palatin, occupée aussi en commun par les Sabins et les Pélasges, la forteresse de ceux-ci eut un nom pélasge, *Roma*, et un nom sabin, *Valentia*¹.

Les écrivains anciens² disent que le nom de *Valentia*, qui a un sens très-semblable à celui de *Roma*, était latin, qu'il avait été donné à Rome avant l'arrivée des Pélasges, et fut traduit par eux dans leur langue.

Mais si *Valentia* est un nom sabin, et si les Sabins sont venus avec les Pélasges, il est, ce me semble vraisemblable que l'un des noms n'est pas plus ancien que l'autre.

¹ Je dis Sabin et non Latin parce que les Aborigènes, établis sur le Palatin avec leurs alliés les Pélasges, venaient de la Sabine et doivent être considérés comme Sabins. Ce qui le confirme, c'est que la déesse *Valentia* était honorée d'un culte local (Tert., *Apol.*, 24) dans une ville dont le nom lui-même était sabin, *Otriculum* (Otricoli), d'*Ocris* en sabin, *montagne*, et qui était dans l'Ombrie, patrie originaire du peuple sabin. De plus, la racine du mot *Valentia* se retrouve dans *Valerius*, nom sabin, et *Valens* est un prénom usité dans les familles sabines. Je citerai *Valens Aburnus*, jurisconsulte sabin, et un *Valens Auralius Sabinus*, dont le nom (Ausil ou Auril, en sabin *soleil*), et le surnom *Sabinus*, indiquent l'extraction sabine.

² Solin, I, 1; Serv., *Æn.*, I, 272; Fest., p. 266-Q.

On sait que Rome avait un nom mystérieux qu'il était défendu de révéler. Pour l'avoir osé faire, Valerius Soranus fut mis à mort¹. Quel pouvait être ce nom mystérieux que l'on cachait avec soin et que ceux qui le connaissaient ne devaient pas prononcer? Je pense que ce nom était *Valentia*.

Valentia, déesse sabine, fut probablement pour les Sabins la déesse Eponyme et protectrice de l'Oppidum que les Pélasges, leurs alliés et leurs voisins sur le Palatin, appelaient *Roma*.

Pourquoi faisait-on un mystère de ce nom *Valentia*?

Plusieurs exemples démontrent que les anciens cachaient les noms des divinités protectrices de leurs villes pour qu'on ne pût, par des évocations religieuses, contraindre ces divinités à en sortir. Au pied du Palatin, et précisément au-dessous du lieu où fut la Rome carrée, est un autel qui porte une inscription où se trouvent ces mots : *Sei deo, sei deivæ*, soit à un dieu, soit à une déesse². On peut penser que cet autel, qui est du septième siècle de la République³, en remplaçait un autre plus ancien, dédié à la déesse Eponyme

¹ Pl., *Hist. nat.*, III, 9, 11.

² Sur un bouclier consacré dans le temple de Jupiter au Capitole, on lisait ces mots : « Genio urbis Romæ sive mas, sive femina. » (Serv., *Æn.*, II, 351.) Cette formule désignait une divinité locale et tutélaire. Sive Deo, sive Deæ in cujus tutela hic lucus locusve est. (Marini frat. arv., tab. xxxii, col. 2.)

³ L'autel a été restitué par Sextius Calvinus, fondateur de la colonie d'Aquæ Sextiæ, Aix en Provence.

et tutélaire de Valentia, dont ceux qui le connaissaient ne devaient pas trahir le mystère par la raison que j'ai énoncée plus haut, pour empêcher les ennemis de forcer par des conjurations¹ la divinité qui protégeait la ville de l'abandonner².

Ainsi, sur le Janicule, au pied de l'Aventin, sur le Palatin, les Sabins sont pour moi établis avant l'âge de Romulus. On en peut dire autant du mont Capitolin; car, lors de la guerre entre Romulus et Tatius, nous trouverons les Sabins en possession du Capitole et le défendant contre les Romains.

La possession du Capitole entraîne presque inévitablement celle du Quirinal, qui, jusqu'à Trajan, en était une dépendance; du Quirinal, dont le nom veut dire le *mont Sabin*, et sur lequel Niebuhr plaçait une ville sabinie qu'il appelait *Quirium*³.

Selon Macrobe (iii, 9) le mystère qu'on faisait du nom de Rome avait pour but d'empêcher qu'on put évoquer la divinité qui la protégeait. Macrobe donne la formule par laquelle on somma le *dieu* ou la *déesse* qui protégeait Carthage d'en sortir.

² Macrobe (*Sat.* iii, 9) dit, sans en donner aucune preuve, que ce nom de Rome qu'il ne fallait pas prononcer était celui de la déesse Ops Consivia. Si je pouvais douter que ce fut celui de Valentia, je croirais plutôt que la déesse tutélaire, au nom mystérieux, aurait été Falès, qui était quelquefois invoquée comme un dieu, que par conséquent on pouvait dire mâle et femelle. Falès eût été dans cette hypothèse le génie éponyme, non de la Roma pélasge, mais du *Palatium satr.*

³ L'établissement des Sabins sur le Quirinal n'est pas douteux; la seule question est de savoir s'il a précédé l'établissement de Romulus

Les Sabins ont donc été à Rome avant Romulus.

Ce fait sera rendu encore plus vraisemblable si nous pouvons montrer dans cette époque reculée le pays des Sabins s'étendant jusqu'à Rome.

Pour cela, il faut parler de cette nation sabine destinée à jouer dans l'histoire du peuple romain un rôle dont on n'a pas saisi l'importance; il faut constater l'extension primitive du pays des Sabins, et dire un mot de la grande famille de peuples italiotes dont ils faisaient partie et qu'on appelle les peuples sabel-liqués.

Deux peuples de même famille, mais de races distinctes, ont été appelés à constituer par leur mélange le peuple romain, les Latins et les Sabins. Avant de se fondre en un seul corps de nation, ils ont été séparés et même ennemis. Considérons-les dans leur double

sur le Palatin. On pourrait croire que c'est le renfort de Sabins amené de Cures par Tatius qui l'a fondé. En effet, Tatius fonde plusieurs sanctuaires sur le Quirinal; mais on ne lui rapporte pas l'origine du Capitole sabin, lequel était aussi sur le Quirinal et s'appelait le *vieux Capitole* : il était donc antérieur à Tatius. Le Quirinal figure déjà dans la légende de l'apothéose de Romulus devenu le dieu sabin Quirinus. D'ailleurs il n'est pas vraisemblable que les Sabins aient occupé très-anciennement le Palatin, l'Aventin, le Capitole et sur la rive droite, du Tibre, le Janicule; tandis qu'ils auraient été exclus du Quirinal, quand celui-ci était sur le chemin par où ils devaient naturellement passer, en suivant la voie Salaria qui conduisait dans leur pays, qui aboutit au Quirinal, et dont on leur attribuait l'origine. Elle s'appelait *Salaria*, disait-on, parce que c'est par elle que les Sabins apportaient le sel des bords de la mer.

berceau, qui est le berceau même de la nationalité romaine.

Si, de l'un des points qui domine la campagne de Rome, du Monte-Mario, par exemple, vous contemplez le magnifique panorama qui vous environne, vous voyez d'un côté des montagnes abruptes qui se rattachent aux Apennins, de l'autre une plaine qui s'étend jusqu'à la mer. Ces deux aspects bien tranchés indiquent la situation respective et correspondent au caractère si marqué des deux peuples que je viens de nommer : la montagne, c'est la Sabine guerrière; la plaine, c'est le Latium agricole. L'histoire de l'horizon romain, c'est l'histoire des Sabins; l'histoire des Latins est l'histoire de la plaine.

Le groupe volcanique et isolé des monts albains a fait partie du Latium. Il est séparé des montagnes calcaires de la Sabine par l'ethnographie comme par la géologie¹.

En remontant à l'époque la plus ancienne dont la tradition ait gardé le souvenir, on voit la montagne et la plaine également occupées par les sauvages habitants de la forêt primitive².

¹ Strabon dit des Albains qu'ils parlaient la même langue que les Romains et qu'ils étaient Latins. (v, 3, 4.)

² Virgile les place sur les montagnes.

Dispersum montibus altis.

Æn., viii, 321.

Les sauvages sont là où est la forêt primitive, et la forêt couvre les

Mais, dès que l'on commence à discerner quelque lumière dans ces antiques ténèbres, les Latins sont dans la plaine et les Sabins dans les montagnes.

Les Latins étaient issus des contemporains de Faunus, de ces hommes des bois, de ces sauvages civilisés plus tard par Saturne, c'est-à-dire qui passèrent alors de la vie de chasseurs à une existence agricole.

Leur territoire s'étendait du Tibre aux marais Pontins et de la mer au pied des montagnes, en comprenant le groupe détaché des monts volcaniques, sur lequel fut Albe, chef-lieu de la confédération latine.

Les Sabins sont le peuple de la lance, ou plus exactement le peuple-lance¹. La lance, en sabin *quiris*, leur avait donné leur nom *Quirites* et à leur dieu son nom *Quirinus*.

Le contraste que forme le caractère des deux peuples est représenté par celui qui existe entre leurs deux principales divinités.

Le dieu national des Latins est Saturne, le semeur, que nous avons vu être un dieu de paix.

hauteurs comme le pays plat. Le culte du pic Vert s'étend aussi loin que les bois où réside l'oiseau mystérieux. Or, si *Picus* est un dieu indigène du Latium, c'est un pic-vert (*picus*) qui conduit une émigration sabine dans le *Picentin*. (Paul Diac., p. 212.) Ce sont ces sauvages, premiers habitants de la Sabine, dont les villes n'avaient pas de murailles (Den. d'Hal., II, 49), en cela semblables aux villages des Indiens en Amérique.

¹ *Quiris* voulait dire Sabin et lance.

Le grand dieu des Sabins¹ est Jantus.

Jantus fut primitivement le soleil², comme Jahā ou Diana fut la lune. C'est pour cela que son temple regardait d'un côté le levant et de l'autre le couchant³.

Jantus, à l'état guerrier⁴, s'appelait Janus Quirinus, le soleil armé de la lance. Ainsi, chez les Scandinaves, Odin, le dieu de la guerre, était primitivement le soleil.

Il est facile de concevoir comment l'on a pu passer de l'idée d'un dieu solaire à l'idée d'un dieu guerrier; quand on voit dans la religion scandinave les divinités de la lumière en lutte et en guerre avec les divinités des ténèbres.

Janus étant un dieu guerrier, en temps de paix, on fermait les portes de son temple, nommées aussi por-

¹ Outre son nom de Quirinus (le Sabin), plusieurs indices montrent que Janus était chez les Sabins un dieu indigène. Il a pour épouse *Camasene* (Serv., *Æn.*, viii, 330), nom qui nous reporte aux *Camènes*, divinités sabines. Janus était le seul dieu qu'on reconnaissait n'avoir point d'analogue parmi les divinités de la Grèce; il était célébré dans les chants des Saliens (*Lyd. de Mens.*, iv, 2), que nous verrons être d'institution sabine. (Voy. chap. xii.) On donnait au Tibre le dieu *Sabim* pour père parce qu'il vient de la Sabine.

² Macrob., *Sat.*, i, 9.

³ Ov., *Fast.*, i, 130; Procop., *Bell. goth.*, i, 25. C'est probablement pour la même raison que le premier cadran *solaire* fut établi à Rome près du temple de Janus Quirinus sur le mont Sabin, le Quirinal par l'aphrilius Cursor, dont le père avait voué ce temple que lui-même dédia. (Pl., *Nat. nat.*, vii, 60.)

⁴ *Bellorum potentem.* (Macrob., *Sat.*, i, 9.)

tes de la guerre, parce que son culte devenait inutile, et pour empêcher la guerre de sortir ¹.

De même les portes du temple de la déesse Hora ou Hora, épouse de Quirinus, étaient toujours ouvertes; parce que cette divinité était favorable aux combats. Par contre, on ne pouvait déclarer la guerre quand le Mundus était ouvert; car alors les puissances infernales et funestes étaient déchaînées.

La vaillance des Sabins, leur passion pour les combats, étaient célèbres, et l'austérité² de leurs mœurs si grande, qu'elle a pu faire supposer qu'ils descendaient des Spartiates; leur caractère était ferme et sombre.

Que les Sabins fussent un peuple rude, on le comprend en voyant de Rome leurs montagnes escarpées et nues, dont la physionomie est rendue encore plus sévère par l'aspect gracieux des monts latins d'Albano et de Frascati, que couvre en grande partie une riche végétation, indice d'un sol fécond.

Cependant les Sabins guerriers étaient aussi agricul-

¹ C'est ce que Virgile exprime dans ces beaux vers :

Furor impius intus

Sæva sedens super arma, et centum vinctus ahænis

Post tergum nodis, fremit horridus ore cruento.

Il faut dégager cette idée primitive de Janus Quirinus, le soleil armé de l'idée qu'on se forma postérieurement du dieu sabin comme du principe suprême des choses, de dieu des dieux, tantôt lui attribuant la création du monde, tantôt l'assimilant au ciel ou au chaos.

² Quo genere nullum quondam incorruptius fuit. (Tit. Liv, I, 18.)

teurs, comme les Latins, surtout agriculteurs, étaient aussi guerriers. Janus, tout guerrier qu'il était, passait pour avoir, instruit par Saturne, enseigné l'agriculture aux hommes¹. Cela prouve que les Sabins n'étaient pas étrangers à l'agriculture; mais il n'en est pas moins certain que le caractère dominant de leur dieu national, Janus Quirinus, fut, comme celui de leur race, un caractère belliqueux².

Quand Hésiode opposait à Latinos Agrios (le farouche), peut-être avait-il une notion vague du caractère des Sabins, dont le nom n'était pas arrivé jusqu'à lui³.

¹ Macr., *Sat.*, I, 7. Le père mystique de la race sabine, *Pater sabinus*, est appelé dans Virgile *Vitisator*, celui qui plante la vigne. (*Æn.*, VII, 179.) Il a une faux pour l'émonder, de même que Saturne, avec lequel il a pu être confondu. Les Sabins cultivèrent la vigne, comme les Latins, mais leur vin paraît avoir été médiocre. Horace invite Mécène à venir boire son méchant vin de la Sabine, *vile sabinum*. Cependant le vin de Nomentum avait quelque réputation. (Colum., III, 3.)

² Lorsque les Latins et les Sabins se furent fondus en un seul peuple, le peuple romain, l'on confondit l'ancien dieu latin, Saturne, et l'ancien dieu sabin, Janus. On mit la tête de Janus sur les as, en regard du vaisseau de Saturne, d'où l'expression *lèles ou vaisseau* (*capita aut navia*), nous disons pile ou face. On racontait même que Janus exilé était venu à Rome sur un vaisseau (Serv., VII, 357), comme Saturne ou Évandré. On attribuait à Janus l'honneur d'avoir civilisé les hommes par l'agriculture, comme avait fait Saturne. (Macr., *Sat.*, I, 7.) Évidemment les Sabins, voulant faire de leur dieu Janus un rival du dieu latin Saturne, empruntèrent à celui-ci ce qu'ils donnaient à celui-là.

³ Hésiode *Theogon* (v, 1104), ou l'auteur, quel qu'il soit de ces vers.

Les Sabins appartiennent à une famille de peuples qui comprend toutes les nations parentes des Latins et qui ne sont pas latines.

Les langues parlées par cette famille de peuples qu'on a nommée Sabellique¹, bien qu'analogues au latin, en différaient cependant plus qu'elles ne différaient entre elles². Tout le groupe sabellique est donc d'un côté; l'individualité latine est seule de l'autre.

A l'antique nation des Ombriens se rattachent les Sabins³; des Sabins, ces ennemis de la Rome primitive, sortirent les Samnites⁴, adversaires formidables de la Rome républicaine; des Samnites, la plupart des autres peuples de l'Italie centrale, qui firent une si rude guerre aux Romains; au cœur de l'Apennin, les Marses⁵, et autour d'eux les Vestins⁶, les Marrucins, les Péligniens⁷; au bord de l'Adriatique, les Picentins

peut être interpolés, dit que Latinos et Agrios régnèrent sur les Thyrréniens. Les Thyrréniens furent longtemps le peuple le plus célèbre de l'Italie.

¹ C'était le nom national du peuple que les Grecs appelèrent Samnites, dit Pline. (*Hist. nat.*, III, 17, 1.)

² L'affinité des langues et par suite la parenté des nations sabelliques ressortent de l'excellent ouvrage de M. Mommsen sur les dialectes de la basse Italie.

³ Den. d'Hal., II, 49.

⁴ Varr., *De l. lat.*, VII, 29. Sur les médailles samnites frappées pendant la guerre sociale, on lit : *Saſnim* (Sabinorum).

⁵ Niebuhr, *Hist. rom.*, traduction française, I, 140 et suiv.

⁶ *Ibid.*

⁷ Ovide (*Fast.*, III, 95) revendiquait pour les Péligniens, ses compatriotes, une extraction sabine.

et les Frentanes¹; à la même race appartenait les Hirpins, les Herniques² et les Volsques³; dans l'Italie méridionale, les Lucaniens⁴.

Le puissant rameau sabellique s'étendait donc vers le sud depuis l'Ombrie jusqu'à l'extrémité de la péninsule.

Les mêmes mots qui reparaissent chez différents peuples appartenant à la race sabellique concourent à établir l'unité de cette grande race des Apennins⁵. Les mêmes divinités sont honorées en divers lieux du pays sabellique⁶.

L'unité des nations sabelliennes est encore démontrée par la similitude des noms de lieux⁷ et d'hommes

¹ Strab., v, 4, 2.

² C'est ce que prouvent les noms de ces deux peuples dérivés de deux mots qui se retrouvent dans la langue sabine : *hirpus*, loup (Serv., *Æn.*, xi, 785), et *herna*, rocher. (*Ib.*, vii, 684.)

³ La langue des inscriptions volsques a la plus grande analogie avec l'ombrien. (Schwegler, *Röm. Gesch.*, I, p. 178.)

⁴ Strab., v, 3, 1.

⁵ Outre le mot sabin *herna*, qui, chez les Herniques, voulait dire rocher, et *hirpus*, loup chez les Sabins, d'où venait le nom des *Hirpins*, *Mulctā* amende, mot qui du sabin a passé dans le latin, se retrouvait dans la langue des Samnites. (Varr. *Ap. Gell. Noct. att.*, xi, 1); *Cascus* ancien, dénomination sabine des Aborigènes, reparait dans la langue osque (Varr., *De l. lat.*, vii, 28), née du mélange des dialectes sabelliens avec les idiomes indigènes de l'Italie méridionale.

⁶ Le culte de la lance existait à Preneste comme chez les Sabins (Tit. Liv., 24, 10). Marica, nymphe latine, était une divinité de Minturne, dans le pays des Volsques. (Serv., *Æn.*, vii, 47.)

⁷ Je citerai seulement quelques exemples. Pour les noms de lieux,

qu'on rencontre chez ces nations à de grandes distances.

Tandis que les Latins cultivaient paisiblement leurs plaines, d'où on ne voit pas qu'ils soient alors sortis, cette grande famille des peuples sabelliques s'avancait, en suivant la direction de l'Apennin, du nord au sud, et en s'avancant se répandait à droite et à gauche là où l'Apennin jette des rameaux vers l'une ou l'autre

Anagninum, chez les Frentanes et en Apulie, *Anzur*, chez les Volsques; *Acerræ* en Campanie et en Ombrie, aux deux extrémités du pays sabellique; *Folcentum*, ville de Lucanie, *Volsci*, nom de Volsques; *Potentia*, ville du Picentin, *Potentia*, ville de Lucanie; *Varia* chez les Sabins et en Apulie; *Faleri*, près de Rome, *Faleria*, dans le Picentin, *Falerinus ager* en Campanie; *Taurania*, ville de Campanie, *Taurasia*, ville des Hirpins; *Cameria*, dans la Sabine, *Camers*, nom ombrien d'une ville d'Étrurie; *Tifata*, montagne dans la Campanie, *Tifernum*, deux villes de ce nom dans l'Ombrie, *Tifernus* fleuve du Samnium; *Bovillæ*, près de Rome, *Bovianum*, chez les Samnites. Il va sans dire que dans ces rapprochements il faut se défier des noms qui auraient une physionomie pélasgique ou ibérienne et les exclure, car les Pélasges et les Ligures ont pu les porter avec eux et les laisser dans les divers lieux où ils ont passé. On ne saurait reconnaître les noms Sicules, car on ne sait quelle langue parlaient les Sicules. Mais, en faisant une part raisonnable à cette quantité inconnue, il reste, sur divers points souvent très-éloignés du pays habité par les nations sabelliques, assez de noms de lieux dont on ne peut attribuer la ressemblance au passage des Sicules, des Ligures, des Pélasges, et qu'on est forcé de rapporter à la race sabellique dont ils prouvent l'unité. Pour les noms d'hommes, je citerai *Atta* ou *Attius*: *Attius Tullus*, chef des Volsques; *Atta Clausus*, sabin. La racine de quelques noms d'hommes portés par des Sabins se reconnaît dans des noms de lieux situés hors de la Sabine, mais en pays sabellique. *Appius Herdonius*, Sabin, *Herdonia*, ville d'Apulie.

mer. La migration sabellique s'établit dans les montagnes, s'y fortifia, s'y endurcit et engendra toutes ces nations vaillantes qui, comme le dit Tite Live de l'une d'elles, les Volsques, ont été créées pour exercer sans relâche le peuple romain.

La Sabine était habitée par celui des peuples sabelliques qui figure le plus anciennement dans l'histoire romaine, et que, sous le nom d'*Aborigènes*, nous avons trouvé établi à Rome avec les Pélasges. Je crois qu'avant Romulus la Sabine venait jusque-là.

Ce n'est pas, il est vrai, ce que nous disent les anciens. Selon leur témoignage¹, la Sabine ne venait que jusqu'à l'Anio.

Mais il ne s'agit pas ici du temps de Strabon ou de Pline : il s'agit d'un temps antérieur à celui de Romulus. Alors le territoire occupé par les Sabins pouvait s'étendre jusqu'aux huit collines et même au delà.

Il ne faut pas confondre ce que j'appellerais la Sabine moderne des anciens, telle qu'elle fut après que la frontière de ce pays eut reculé devant les Romains, avec ce qu'était la Sabine primitive, alors que les Romains, qui n'existaient pas encore, n'avaient pu arrêter les progrès des Sabins, nation qui occupait un pays étroit, mais, en longueur, s'étendant des bords du Tibre jusqu'au pays des Vestins², sur un

¹ Pl., *Hist. nat.*, III, 9, 2; Strab., V, 3, 4.

² Strab., V, 3, 1.

espace de mille stades (environ quarante lieues).

L'extension du Latium, tous les auteurs en conviennent, a plusieurs fois changé, et avec elle a dû changer celle de la Sabine, qui était limitrophe¹.

Les Sabins ont donc très-anciennement dépassé au sud les limites de l'Anio; quelques indices donneraient même à penser qu'ils ont pénétré jusque dans le Latium proprement dit, entre Rome et la mer².

L'espace entre l'Anio et Rome a été, comme le Bor-

¹ Il règne une grande incertitude dans l'attribution de la même ville au Latium ou à la Sabine. Pline, qui place la frontière du Latium à l'Anio, nomme, parmi les anciennes villes latines qui n'existaient plus de son temps (*Hist. nat.*, III, 9, 16), Corniculum; or, Corniculum est au nord de l'Anio. De même Tite Live (I, 38), qui a fait de Crustumium une ville latine, donne une origine sabine à la tribu crustuminia. (XLI, 34.)

² Les noms du petit fleuve *Numicius*, près de Lavinium, et du roi alban *Numitor*, ressemblent beaucoup aux noms de la ville sabine de *Nomentum*, du roi sabin *Numa* à celui de *Numiternus*, dieu protecteur des habitants d'Atina en pays sabellique. (Prell., *R. Myth.*, 570.) *Numana* était le nom d'une ville sabellique dans le Picentin; les Rutules semblent bien être des Sabins, car ils ont le *ver sacrum*, coutume sabine et des Fétiaux (Den. d'Hal., II, 72), institution sabine. La mère de Turnus s'appelait Venilia (*En.*, X, 76), et Venilia était l'épouse de Janus le grand, dieu sabin. Ne voit-on pas dans ces exemples les noms et les mythes sabins pénétrer dans le Latium, et, avec eux, les Sabins eux-mêmes? Pour Tibur au bord de l'Anio, il avait été primitivement sabin, mais, au temps de Catulle, on y dédaignait cette origine qui semblait rustique : « Ceux qui veulent défaire à Catulle, dit le poète, disent que son bien de Tibur est sabin. » (Cat., *Ep.*, 44.) Le nom de l'Anio lui-même était sabin, ce qui s'accorde avec la supposition que ses deux bords l'avaient été, *Anio* ou *Aniem*, comme *Nerio* ou *Nerien*, nom d'une déesse sabine. * .

der entre l'Angleterre et l'Écosse, un pays contesté, *debatable land*. La plupart des villes de ce pays furent tour à tour latines et sabines, après avoir appartenu aux Sicules, aux Pélasges, quelquefois aux Étrusques; leur histoire ressemble à celle des collines de Rome, qui ont subi les mêmes vicissitudes.

Au milieu de cette confusion de races qui se combattent et se succèdent, on peut suivre les pas des Sabins jusqu'aux portes de Rome, jusqu'à Fidène (Castel-Giubileo), jusqu'à Antenne (Acqua-Acetosa)¹.

De là les Sabins pouvaient, en une heure, être sur le Quirinal, le Capitole, le Palatin, l'Aventin, le Janicule. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris qu'ils aient occupé ces collines aussi anciennement que celle d'Acqua-Acetosa.

Ainsi Rome a été possédée en commun par les Sabins et les Pélasges. Quand viendra l'époque de Romulus, nous n'y rencontrerons plus que les Sabins. On ne voit pas cependant que personne en ait chassé les Pé-

¹ Plutarque (*Romul.*, xvn) semble regarder comme sabines, Fidène et Antenne, car, après la défaite de ces villes par Romulus, il dit les *autres Sabins* en parlant des Sabins de Cures amenés par Tatius. En effet, la guerre déclarée par Fidène et Antenne à Romulus, immédiatement après l'enlèvement des Sabines, ne saurait s'expliquer autrement dans le récit traditionnel. Cœnina avait devancé les tentatives de vengeance nationale; Cœnina est donnée aussi comme Sabine par Plutarque. Selon Denys d'Halicarnasse, Cœnina et Antenne avaient été prises aux Sicules (Den. d'Hal., II, 35) par les Aborigènes. On peut croire qu'elles étaient sabines depuis ce temps-là.

lasges. Il n'en est pas besoin pour expliquer leur disparition : l'humeur errante de ce peuple ne lui permettait de se fixer nulle part. Les Pélasges abandonnèrent Rome; les Sabins y restèrent.

Mais quelque chose demeura des Pélasges chez ces antiques Sabins d'avant Rome. Les Pélasges leur communiquèrent certains cultes et peut-être certaines institutions que plus tard ils transmirent aux Romains.

La *gens*, la tribu, la curie, ces éléments de la société civile romaine, ne sont pas nées sur le Palatin au sein de la promiscuité d'une population hétérogène, sans organisation antérieure, composée de fugitifs et de malfaiteurs. Ils sont sortis, comme nous l'indiquerons, de la nation sabine, qui seule pouvait les contenir dans son sein.

Les Sabins eux-mêmes ont pu en devoir l'acquisition ou le perfectionnement à leur contact avec les Pélasges; car les analogues de la *gens*, de la tribu et de la curie se montrent dans les origines de la civilisation grecque avec des ressemblances trop frappantes pour être l'effet d'un pur hasard ¹.

¹ A Athènes, il y avait très-anciennement trois tribus comme à Rome dans l'origine. A Athènes et à Sparte, les tribus étaient divisées en fratries, analogues aux curies romaines, et les fratries en *genea*, analogues aux *gentes*. La prédominance des nombres trois et dix achève de prouver, pour ces associations politiques de la Grèce et de Rome, une origine commune, et d'où pouvait leur venir cette communauté d'origine, si ce n'est des Pélasges ?

Quant aux cultes religieux, l'influence des Pélasges sur les Sabins est encore plus certaine. Sauf le dieu suprême Jupiter, commun à toutes les populations grecques et italiotes, il n'est peut-être pas une des grandes divinités romaines qui ne soit d'origine pélasgique, et la plupart sont venues aux Romains des Pélasges par les Sabins.

Les noms de Minerva¹, Juno, Diana², Cérès³, Mars⁴, sont des traductions sabines des noms d'Athena, Héra, Artemis, Dèmèter, Arès.

Je ne sais guère d'autre dieu que Saturne qui appartienne certainement aux Latins.

Toutes ces divinités furent pélasgiques ou se confondirent avec d'anciennes divinités pélasgiques avant d'entrer par la religion sabine dans la religion romaine; sans eux, celle-ci eût été presque exclusivement réduite à ces innombrables petits dieux présidant à toutes les phases, à tous les actes, à tous les détails de la vie, qui constituaient le fond unique assez misérable et souvent ridicule⁵ de la mythologie d'un peu-

¹ Nous savons positivement que Minerve était une déesse sabine. (Narr., *De l. lat.*, v, 74.) Elle avait un ancien temple dans la Sabine. (Den. d'Hal., i, 14.)

² Juno et Jana (d'où Diana) étaient deux formes féminines d'un nom dérivé de Janus, et par conséquent sabin.

³ Cérès voulait dire *pain* en sabin. (Serv., *Géorg.*, i, 1.) C'était donc le nom d'une divinité sabine. Ce nom pouvait venir du mot sabin *Cérus*, créateur, qui produit.

⁴ Mars sera démontré avoir été un dieu sabin. (Chap. xxi.)

⁵ Il y avait des dieux pour tous les détails de la conception, de

ple sans aïeux, et, par conséquent, sans tradition.

Cette antique alliance du culte pélasgique et du culte sabin, effet nécessaire de l'union de deux peuples, est un enseignement donné par le spectacle de leur cohabitation, qu'à Rome on a pour ainsi dire sous les yeux.

On y est ramené encore en voyant les mêmes lieux et les mêmes sanctuaires consacrés par les Pélasges à leurs divinités nationales et par les Sabins aux divinités qui furent les leurs après qu'ils les eurent empruntées aux Pélasges; en voyant par les yeux de la tradition le sanctuaire d'Hestia, placé au pied du Palatin, qui fut sabin et pélasge, près de la maison du roi sabin Numa, dont le nom est resté attaché à l'organisation des Vestales; en voyant le Vulcanal, où fut l'autel du dieu du feu, de l'Héphaistos pélasge de la Samothrace, devenir pour les Sabins un lieu consacré où leur roi s'entretient au pied de son Capitole avec le petit chef du Palatin et domine le Comitium, dans

l'enfancement, pour toutes les périodes de la végétation, pour toutes les parties de la demeure. On peut les voir dans la *Cité de Dieu*, énumérés par saint Augustin avec une maligne complaisance. Ces petits dieux sont les seuls qui, dans la religion romaine, appartiennent en propre aux Romains. Ils convenaient merveilleusement au caractère pratique et prosaïque de ce peuple, et ne sont pas sans analogies avec certains cultes superstitieux des Romains modernes, qui ont aussi une madone, un saint ou une sainte pour chaque circonstance et chaque besoin de la vie : la *madonna delle partorienti*, pour les femmes en couche; sainte Lucie, pour les maux d'yeux; un saint, j'ai oublié lequel, pour les maux de dents, etc.

lequel les patriciens sabins, qui s'y rassemblent pour délibérer, inaugurent les assemblées et les délibérations futures du Comitium romain.

Nous avons, pour ainsi dire, amené les Sabins à Rome. Nous y avons constaté leur présence avant l'époque de Romulus. Nous ne pourrions donc plus nous étonner de les y trouver établis quand viendra Romulus, et il faudra tenir compte de l'influence des Sabins, comme de celle des Étrusques.

Les Étrusques eux-mêmes, cette grande nation guerrière, était déjà civilisée quand la petite Rome naissait guerrière et barbare. Les Étrusques n'ont-ils pas, avant Romulus et avant les Sabins, occupé une des collines romaines dont cette dernière recherche terminera l'histoire durant les temps antérieurs aux Romains?

Avant que les Sabins se fussent emparés du Janicule, les Étrusques s'étaient, je crois, emparés du Capitole.

Il n'avaient pour cela que le fleuve à traverser. On sait que l'Éturie venait jusqu'à la rive droite du Tibre, et on est même fondé à retrouver leurs traces dans le champ Vatican (*ager Vaticanus*), nom qui supposait un *Vaticum* ou *Vaticanum*⁴, nom très-ani-

⁴ *Hist. nat.*, xvi, 87. L'Yeuse qui, au temps de Pline, passait pour être plus vieille que Rome, portait une inscription sur métal en caractères *étrusques*. M. Bünsen a remarqué avec raison que l'expression *Ager vaticanus* donnée à un territoire qui s'étendait jusqu'à

cien et qui remontait à l'époque des sauvages primitifs du Latium¹.

Dans tous les cas, il est extrêmement vraisemblable que les Étrusques avaient de très-bonne heure franchi le Tibre; que quelques chefs de cette nation étaient venus d'un pays si voisin chercher fortune dans le Latium, comme ils le firent certainement plus tard à l'époque des rois; car les Étrusques étaient guerriers, et le Latium était fertile.

C'est ce que semble indiquer, dans l'âge des légendes héroïques, l'histoire de Mézence, tyran de Cœré, réfugié dans le Latium avec ses soldats, aussi bien que la tradition d'après laquelle il avait exigé des Latins tout le vin que le pays pouvait produire. C'est ce qu'indique également Tarchon, aussi roi de Cœré, et venant dans le Latium au secours d'Énée.

Sur la rive gauche du Tibre, Fidène, placée en face de Véies, et prenant part à toutes ses guerres contre les Romains, était à demi étrusque².

Les prêtres qui en sortirent un jour avec des flambeaux et des serpents pour épouvanter l'armée ro-

celui de Véies (Pl., *Hist. nat.*, III, 9, 2), suppose un *Vaticum*, comme l'Ager veientinus, une Véies.

¹ Voy chap. III.

² Fidénates... Etrusci fuerunt: (Tit. Liv., I, 45.) Cette assertion est trop absolue. En général on compte les Fidénates parmi les peuples du Latium. Je crois qu'ils furent tour à tour Latins, Sabins; et toujours en partie Étrusques.

maine ne pouvaient être que des prêtres étrusques. On racontait la même chose de Tarquinie¹ en Étrurie. Toujours sur la rive gauche du Tibre, Crustumerium passait, comme Fidène, pour être d'origine étrusque². Le nom de la ville de Cœnina³ a une physionomie étrusque, et celui de Tusculum indique la présence des anciens Toscans (Tusci). Ardée a des tombes pareilles aux tombes étrusques, et un double agger fort semblable à celui que construisit à Rome Servius Tullius, que nous savons avoir été un roi étrusque; les peintures⁴ qui s'y voyaient encore au temps de Pline, et qu'on croyait plus anciennes que Rome, ne pouvaient guère être que des peintures étrusques. Enfin c'est d'Ardée qu'une tradition faisait venir un chef étrusque au secours de Romulus⁵.

¹ Tit. Liv., iv, 53.

² Tit. Liv., vii, 47.

³ Crustumina tribus a Tuscorum urbe Crustumena dicta est. (P. Diac., p. 55.)

⁴ On ne saurait déterminer avec certitude la position de Cœnina; mais on sait qu'elle était très-près de Rome. (Tit. Liv., i, 9.) Elle ne pouvait en être éloignée, puisqu'elle passait pour avoir été la première conquête de Romulus.

⁵ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 6.

⁶ P. Diac., p. 119. Denys d'Halicarnasse dit (ii, 37) de Solonium: Il y avait un champ solonien près de la route d'Ostie. Vraies ou fausses, ces traditions trahissent un souvenir confus de la présence des Étrusques sur la rive gauche du Tibre. Le Tibre lui-même est souvent nommé le fleuve étrusque, parce que, dans une partie de son cours, il coulait entre deux rives étrusques.

Les Étrusques, qui furent de bonne heure maîtres de la Campanie, ne possédèrent-ils rien sur le littoral du Latium qui devait séparer un jour les deux moitiés de leur empire? Nous savons du moins que les Volsques, qui habitaient cet espace intermédiaire, passaient pour avoir été soumis aux Étrusques¹.

Ceci fait comprendre la possibilité qu'un chef étrusque ait occupé le mont Capitolin avant les Sabins et les Romains. Si cette occupation a été possible, elle est probable; car deux des noms qu'a portés le Capitole en établissent la vraisemblance.

D'abord le nom de *Tarpéienne*, donné souvent à toute la colline, est attribué en particulier à l'une de ses deux sommités, celle qui s'appelle encore aujourd'hui la roche Tarpéienne.

Properce était un poète savant, trop savant même pour un poète amoureux. Il hérissé ses élégies d'une érudition qui devait quelquefois ennuyer la belle Cynthia, mais qui, pour un historien, est précieuse à recueillir.

Ici je demande pardon au lecteur, que je vais traiter un peu comme Properce traitait Cynthia, en l'ennuyant peut-être par une discussion étymologique; mais elle importe, et elle sera courte

¹ Servius (*Æn.*, xi, 567), dit, d'après Caton : « Gente Vulscorum quæ etiam ipsa Etruscorum potestate regebatur. » Les habitants de Vulci en Étrurie (Volceii) portaient un nom très-semblable à celui des Volsques (Volsci); ceux-ci ont-ils reçu le leur des Étrusques?

Properce dit, et c'est ce que l'on croit généralement, que le mont Tarpéien a reçu son nom de Tarpéia¹.

Mais il est assez difficile de l'admettre.

Si le nom de Tarpéien avait été donné au Capitole en mémoire d'une trahison, les Romains auraient-ils continué, comme ils l'ont fait toujours, à le désigner par ce nom?

Je sais bien que l'histoire de Tarpéia est racontée de deux manières contradictoires, et qu'une version de la légende la peint comme mourant victime de son dévouement aux Romains; mais enfin, suivant la version reçue et populaire, elle les avait trahis. Aurait-on laissé au mont sacré, qui portait le temple de Jupiter très-grand et très-bon et le temple de la bonne Foi, un nom qui rappelait une perfidie et la citadelle de Rome livrée à l'ennemi?

Je crois donc qu'il faut chercher ailleurs l'origine de ce nom; qu'il fut primitivement étrusque, et remplaça le nom latin de mont Saturnien, comme les Étrusques y remplacèrent les Latins de Saturnia avant l'arrivée des Sabins et des Pélasges².

¹ A duce Tarpeiâ mons est cognomen adeptus.

(Propert., *El.*, v, 4, 93.) C'est *Tarpeia* qu'il faut lire et non *Tarpeio*, ainsi qu'on lit dans plusieurs éditions de Properce. Les vers qui précèdent celui que j'ai cité se rapportent à Tarpéia. D'autres récits, il est vrai, attribuent la trahison à un chef nommé Tarpéius.

² Je n'ai pas besoin de dire que je ne tiens aucun compte des données par les anciens aux émigrations des Pélasges qui sont évi-

Je pense que le nom imposé par les Étrusques au mont Saturnien, qui fut depuis le Capitole, était primitivement *Tarqucius*. *Tarqucius*, selon les lois connues de la prononciation sabine¹, a dû devenir *Tarpeius* quand les Sabins ont occupé le Capitole.

Or le mot *Tarqucius* nous met en pleine Étrurie.

Tarcho est le nom que Virgile donne au chef étrusque allié d'Énée. Tarchon est le plus célèbre des héros indigènes dans la tradition étrusque. Il est le fondateur des douze villes de l'Étrurie septentrionale. La racine de ce mot se retrouve dans le nom de la ville de Tarquinii et des Tarquins.

Ainsi le nom du mont Tarpéen, de la roche Tarpéienne, serait d'origine étrusque; mais alors il s'ensuivrait que, si les Étrusques ont donné au Capitole cet ancien nom, c'est qu'ils sont venus anciennement sur le Capitole.

De plus, si l'origine de ce mot *Tarpéen* nous a conduits à placer des Étrusques sur le Capitole, ce mot *Capitole* nous amène à la même conclusion par un autre chemin.

demment antérieures à toute chronologie, la seule chose que la tradition ne conserve jamais, ce sont les dates.

¹ Dans les idiomes sabelliques, c'est-à-dire de la famille à laquelle appartenait l'idiome sabiu, le *p* remplaçait constamment le *k*, *c* ou *q* dans la prononciation. Ceci a été reconnu par Niebuhr, O. Müller et M. Mommsen qui, plus que personne, fait autorité en tout ce qui concerne les anciens dialectes italiotes. Tzetzes (*in Lycoph.*, v 1446) appelle Tarquin, *Tarpínios*.

La tête coupée qu'on trouva en creusant la terre pour y jeter les fondements du temple de Jupiter Capitolin¹ était la tête d'un devin étrusque ou d'un roi nommé Olus².

Cela ne montre-t-il pas qu'on croyait que le Capitole avait été précédemment habité par la race à laquelle Olus appartenait; qu'il y avait eu là des devins, c'est-à-dire des prêtres étrusques, un temple, et par suite un établissement, peut-être un roi ou un chef étrusque?

Ainsi le Capitole aurait été très-anciennement étrusque, comme le Vatican³.

Cæles Vibenna, ce lucumon qui fut l'auxiliaire de Romulus dans la guerre contre Tatius, et qu'on fait venir tantôt d'Ardée, tantôt d'Étrurie, n'est pas venu sans doute de si loin; on peut supposer que la population étrusque dont il était le chef, chassée par les Sabins du Capitole, s'était réfugiée sur la colline appelée le *mont des Chênes*, et à laquelle il donna son nom.

¹ D'où Caput-Oli, Capitolium. (Arnob., vi, 7; Serv., *Æn.*, viii, 345; Pl., *Hist. nat.*, xviii, 4, 1.)

² C'est à quoi faisait peut-être allusion la tradition d'après laquelle Rome aurait été tributaire des Étrusques, et aurait été délivrée de leur domination par Hercule. (Pl., *Quest. rom.*, 18.) La trahison attribuée par quelques-uns à un chef nommé Tarpeius (Pl., *Rom.*, 17), nom que nous avons vu être étrusque (Tarqueius), et par suite de laquelle le Capitole fut occupé par des ennemis, se rapportait peut-être aussi dans l'origine à une occupation étrusque, à laquelle auraient mis fin les Pélasges, personnifiés dans Hercule. (Voy. chap. vii.)

Il est fort naturel que lui-même, en ce cas, ait pris le parti de Romulus contre les Sabins. Quoi qu'il en soit de cette supposition, avant que le Cælius fût étrusque, le Capitole l'avait été. Le nom étrusque du mont *Tarpéien* et le nom du *Capitole* fourni par la tête d'*Olus*, devin ou chef étrusque, me paraissent rendre très-vraisemblable une occupation du Capitole par les Étrusques avant l'époque de Romulus¹.

Cette occupation rendrait raison du choix que fit le premier roi étrusque d'une colline qui est la moins étendue et n'est pas la plus haute des collines de Rome pour y bâtir un temple d'architecture étrusque, dédié selon le rite étrusque. C'est que cette colline avait déjà été consacrée par des prêtres et possédée peut-être par un lucumon de l'Étrurie.

Si les Étrusques ont formé un établissement sur le Capitole, cet établissement a dû être antérieur à celui des Sabins; car ceux-ci, au temps de Romulus, sont en possession du Capitole, et rien n'autorise à croire que, depuis leur arrivée à Rome avec les Pélasges, ils aient cessé de l'être.

Les Étrusques auraient dépossédé du Capitole les Latins, qui, très-anciennement, y avaient fondé la

¹ Selon Denys d'Halicarnasse (II, 36), et Varron (*De l. lat.*, V, 46), Cæles Vibenna fut contemporain de Romulus; Tacite (*Ann.*, IV, 65), place l'arrivée à Rome du condottière étrusque sous le premier Tarquin, mais ceci se rapporte, je crois, à une autre occupation étrusque du mont Cælius. J'y reviendrai en traitant du règne de Servius Tullius.

ville de Saturnia, et en auraient eux-mêmes été chassés par les Sabins et les Pélasges.

Ainsi se sont formés les divers établissements qui ont précédé l'établissement de Romulus. Sur chacune des collines qui avoisinent le Tibre, s'est arrêtée une population qui y a construit non pas une ville, si l'on veut, mais une bourgade fortifiée.

Si nous les récapitulons tels que je crois les avoir retrouvées avec quelque labeur, mais, ce me semble, avec quelque vraisemblance; en leur donnant, pour préciser le résultat de ces recherches, les noms que leur donnent les anciens ou ceux qu'elles ont pu porter, mais dont je ne répons point, nous aurons :

1° Vaticanum, centre religieux de l'époque des sauvages, plus tard étrusque;

2° Saturnia, latine sur le Capitole;

3° Esquilina, ligure sur l'Esquilin, dans la Subura et les Carines;

4° Sikelia, sicule sur le Palatin;

5° Tarquinium, étrusque sur le Capitole;

6° Sur le Palatin, à l'ouest, Roma, forteresse des Pélasges, qui donna son nom aux sept autres collines occupées par les Pélasges;

7° Sur le Palatin, au sud, Palatium, forteresse des Sabins Aborigènes, établis à côté des Pélasges sur le Palatin et les sept autres collines;

8° Sur l'Aventin, une forteresse pélasge, appelée Romuria, d'abord indépendante de Roma;

9° Cælium, sur le Cælius, où campe un chef étrusque.

Ce sont neuf Romes avant Rome.

A l'époque où nous sommes arrivés, les Sicules et les Ligures ont disparu de ce sol d'où ils ont été chassés par les Sabins et les Pélasges, et que, dans leur humeur vagabonde, les Pélasges ont abandonnés. Il ne reste plus d'Étrusques ailleurs que sur le Cælius. Ceux du Capitole ont fait place aux Sabins, sur lesquels les Étrusques de la rive droite ont repris le Janicule. Les Sabins sont exclusivement en possession des collines de Rome, sauf deux d'entre elles que toutefois quelques Sabins Aborigènes peuvent encore habiter ; mais ces deux collines, le Palatin et l'Aventin ¹, appartiennent maintenant, nous allons le voir, aux rois d'Albe, qui y font garder leurs troupeaux par des pâtres albains, dont l'un sera Romulus.

¹ Il n'est pas sûr que la population de brigands, qui semble avoir habité surtout le plus haut des deux sommets de l'Aventin, n'existât plus. C'est sur le moindre de ces sommets qu'on plaçait Romuria, et probablement Romulus trouva encore dans la grande forêt de l'Aventin, parmi les successeurs de Cacus, de quoi recruter des sujets.

X

ROMULUS

De la légende historique et de la vérité qu'elle peut contenir. — Exposition de Romulus et de Rémus au bord du Vélabre. — La louve, louve du Capitole, époque des loups. — Romulus est un berger des rois d'Albe. — L'asile, antérieur à Romulus. — Un reste des murs de Romulus existe encore. — L'enceinte sacrée de Rome tracée selon le rite étrusque. — Où étaient les portes de la Rome du Palatin. — Présages consultés par les deux frères selon le rite étrusque. — Les vautours sont des faucons. — Romuria, forteresse pélasge devenue latine. — Romulus tue Rémus, double sens de la légende. — Prétendu tombeau de Rémus.

Je crois à Romulus; il faut, dans l'état actuel de la science, un certain courage pour l'avouer. Il va sans dire que je ne crois pas aux fables indigènes ou grecques dont on a entouré sa mémoire et auxquelles ne croyait pas Tite Live lui-même.

En général, la légende invente les faits plutôt que les personnes; elle prête beaucoup à ses héros, mais elle ne les crée pas; elle a prêté à Alexandre, à Charlemagne, au roi Arthur une foule d'aventures merveilleuses : Alexandre, Charlemagne et même le roi Arthur n'en ont pas moins existé.

La plus grande objection à l'existence réelle de Romulus, c'est son nom, d'après lequel Rome elle-même aurait été nommée. La fausse science de tous les temps a supposé des personnages imaginaires qui sont censés avoir donné leur nom à une ville ou à un peuple; la vraie science n'en a jamais trouvé¹. Personne ne croit aujourd'hui que les Français doivent leur nom à Francus, les Danois à Dan, les habitants de la Grande-Bretagne à Brutus, fils d'Hector, Florence à Florinus; il n'est pas plus vraisemblable que les Romains aient dû le leur à Romulus, non plus que les habitants d'Ardée et d'Antium à Ardéas et à Antias, fils d'Ulysse et de Circé.

Mais pour nous cette objection n'existe pas, puisque Rome est antérieure à Romulus. Romulus veut dire l'homme de Roma², l'homme du Palatin, où était la forteresse pélasge de Roma³.

¹ Excepté quand il s'agit d'une colonie qui peut avoir été nommée d'après son fondateur ou le souverain du pays d'où elle provenait, comme Baltimore, la Pensylvanie, la Caroline, le Maryland, etc.

² La terminaison du mot *Romulus*, comme Niebuhr l'a remarqué, n'indique point nécessairement un diminutif, surtout dans l'usage ancien; on trouve chez Ennius, *Vulsculus* pour *Vulscus*. (*Fest.*, p. 22.) De même *Romulus* était l'équivalent de *Romus*, et voulait dire l'homme de Roma.

³ Roma ante Romulum fuit,
Et ab ea nomen Romulus
Adquisivit.

(Marianus apud Serv., *Bucol.*, I, 20.)

Nomam et Romulus fecisse dicitur, quam ante Evander condidit.

(Serv., *Æn.*, VI, 775.)

Les Romains n'avaient sur les premiers temps de Rome d'autres notions que celles qui leur avaient été transmises par la tradition conservée dans le peuple ou dans les familles et par ces chants en l'honneur des ancêtres qu'au temps de Caton on récitait encore ¹.

Leur histoire primitive, et celle de Romulus en particulier, était donc à l'état de légende.

La légende orale n'est point la fiction poétique; la fiction est intentionnelle, la légende est naïve. Aux époques avancées, les poètes inventent et les historiens parfois mentent sciemment; aux époques primitives, le peuple écoute, croit et répète; en répétant, il altère sans le vouloir ce qu'il a entendu, comme il peut arriver à ceux qui racontent plusieurs fois la même chose s'ils n'y font grande attention, et comme il arrive toujours quand un récit passe de bouche en bouche avant qu'on l'ait fixé en l'écrivant.

L'imagination, et les peuples peu civilisés en ont beaucoup, glisse à leur insu le merveilleux dans le réel. Ainsi se forment par un procédé naturel, par un besoin irrésistible et d'après une loi constante de la nature humaine, les récits légendaires que la croyance générale adopte, que la poésie consacre, que l'histoire accepte jusqu'au jour où la critique paraît

Celle-ci commence par rejeter la légende dont il ne

¹ Den. d'Hal., I, 79; Horat., *Carmen.*, IV, 15, 29; voy. Cic., *Tuscul.*, I, 2; IV, 2; *Brut.*, XIX; Val.-Max., II, 4, 10. Non. Marcell., p. 54-5. Gerl.

lui est pas difficile de signaler les contradictions et de démontrer les impossibilités. Cette critique nie tout ce que la légende affirme. Pour elle les faits sont des mensonges et les personnages sont des mythes. Elle conteste l'existence d'Homère et de Jésus-Christ. A ce compte, je ne sais pas ce qui resterait de l'histoire ; car tout peut s'expliquer par des symboles : en appliquant ce système aux contemporains sans trop l'exagérer, on est parvenu à prouver d'une manière assez plausible que Napoléon n'a jamais existé.

Je ne l'appliquerai point à ce qu'on raconte de Romulus ; mais, d'autre part, on n'exigera pas que je sois bien convaincu que lui et son frère Rémus ont eu Mars pour père, et que Romulus a déclaré, après sa mort, qu'il était admis au rang des dieux.

Je chercherai à distinguer dans la légende un fond de vérité qui n'a point été inventé, mais transmis, et ce qu'ont ajouté peu à peu à cette vérité traditionnelle l'imagination ou la crédulité de ceux qui l'ont transmise.

L'étude approfondie des traditions orales apprend à s'en défier et à y croire ; dans ce qu'elles rapportent, à ne pas tout rejeter comme à ne pas tout admettre.

Non-seulement la tradition en s'altérant ajoute des faits merveilleux aux faits historiques ou donne aux faits historiques la couleur du merveilleux, mais elle transforme insensiblement même ce qu'elle ne rend point invraisemblable.

Elle efface beaucoup de détails; elle concentre plusieurs événements dans un seul; elle identifie une race à un homme; elle rapproche les faits qui l'intéressent et supprime les faits qui ne l'intéressent point.

A travers tout cela, elle conserve souvent un sentiment très-juste, quelquefois un sentiment très-profond du caractère des temps, du génie des peuples, du sens des événements.

Elle agit à la manière des grands artistes qui saurient les traits accessoires pour faire ressortir les traits principaux, à la manière des grands poètes qui modifient un fait historique pour mieux montrer les ressorts de l'âme humaine et son jeu dans l'histoire.

On peut donc beaucoup s'instruire à la légende; mais il faut savoir comprendre son langage, il faut lui demander ce qu'a été la physionomie générale d'un temps, la signification d'un fait, non les circonstances particulières de ce temps ou de ce fait. Quelquefois cependant un détail individuel a surnagé par des raisons que nous ignorons sur l'oubli où se sont abîmés d'autres détails qui auraient pour nous beaucoup plus d'importance; mais ce n'est pas pour nous que la légende a été faite. Surtout il ne faut pas lui demander des dates; la légende méprise le temps et n'en tient aucun compte. Oubliant ce qui ne la frappe pas assez pour être retenu, elle fait contemporains les événe-

ments qui la frappent également. Le comble de l'erreur, c'est de chercher dans la légende une chronologie¹.

La légende tient compte des lieux plus que des temps; quelquefois elle s'y attache et s'y incarne pour ainsi dire. La persistance d'un nom ou d'un souvenir local conserve la mémoire lointaine d'un événement dont tout autre vestige a péri. Aussi l'étude des lieux éclaire la légende comme l'histoire et aide à en tirer l'histoire.

Quand un souvenir local est ancien, croyez qu'il a sa raison d'être soit dans la réalité du fait ou du personnage auquel il se rapporte, soit dans quelque relation de ce fait et de ce personnage avec le lieu où leur mémoire est attachée.

Ainsi l'exposition de Romulus et de Rémus au bord des eaux doit être une tradition sinon vraie, au moins ancienne, car elle se lie à un état de choses lui-même très-ancien; elle suppose l'existence du grand marais tel qu'il était avant qu'il fût desséché par les rois étrusques, lorsqu'il venait jusqu'au pied du Palatin. Tite-Live, qui ne se représentait pas clairement la

¹ Canina, dont les travaux utiles et considérables ont été poursuivis avec une constance et un désintéressement dignes d'éloge, mais qui était plus architecte qu'archéologue, me fournit un exemple de cette confiance naïve dans des chiffres qui sont sans valeur pour la critique. D'après lui, l'arrivée d'Énée « eut lieu cinquante-cinq ans après le départ d'Hercule, alors que régnait sur les Aborigènes, Latinus, fils de ce Faunus, qui gouvernait le peuple au temps d'Évandre. » Voilà des dates très-précises pour des faits imaginaires.

disposition primitive des lieux et qui avait peine à se figurer des marécages là où était de son temps le plus beau quartier de Rome, remplace ces marécages par un débordement accidentel et merveilleux du Tibre¹, effaçant d'une tradition, je crois fabuleuse, la vérité topographique qu'elle renfermait.

La tradition n'avait pas besoin d'une crue extraordinaire du Tibre, comme il y en eut au temps de Tite-Live, car elle avait le Vélabre pour faire déposer sur ses bords les deux enfants².

Pour nous, nous pouvons, grâce à l'étude que nous avons faite de l'état antique des lieux, retrouver plus exactement la tradition primitive.

Nous sommes sur le bord d'un vaste marais où croissent des roseaux, et sur lequel se penchent des saules. C'est là que commence l'histoire légendaire suivant laquelle Rome, la splendide capitale du monde, sortira d'un bourbier. La légende, ainsi restituée, est

¹ La tradition, plaçant le lieu de l'exposition au pied du Palatin, il fallait expliquer comment les eaux avaient pu venir jusque-là. (Tit. Liv., I, 4.)

² Dans le récit de Fabius Pictor, rapporté par Denys d'Halicarnasse (I, 79), il y a aussi un débordement du Tibre, et l'ancien Vélabre est oublié. De plus, l'auteur fait entrer dans sa narration une foule de détails évidemment ajoutés à la tradition, pour rendre la tradition vraisemblable en l'accommodant à la disposition des lieux, telle qu'elle était de son temps; le Tibre se retire, la barque où se trouvaient les enfants heurte contre un rocher, elle est renversée, ils roulent dans la boue, etc.

pleine d'une poésie qu'on sent plus profondément aux lieux qui l'ont inspirée.

En effet, ces lieux ont encore un air et comme une odeur de marécage. Quand on rôde aux approches de la nuit dans ce coin désert de Rome où fut placée la scène des premiers moments de son premier roi, on y retrouve, à présent mieux qu'au temps de Tite-Live, quelque chose de l'impression que ce lieu devait produire il y a vingt-cinq siècles, à l'époque où, selon la vieille tradition, le berceau de Romulus s'arrêta dans les boues du Vélabre, au pied du Palatin, près de l'ancre Lupercal. Il faut s'écarter un peu de cet endroit, qui était au pied du versant occidental du Palatin, et faire quelques pas à droite pour aller chercher les traces du Vélabre là où les rues et les habitations modernes ne les ont pas entièrement effacées. En s'avancant vers la Cloaca maxima, on rencontre un enfoncement où une vieille église, elle-même au dedans humide et moisie, rappelle par son nom, *San Giorgio in Velabro*, que le Vélabre a été là. On voit sourdre encore les eaux qui l'alimentaient sous une voûte sombre et froide, tapissée de mousses, de scolopendres et de grandes herbes frissonnant dans la nuit. Autour, tout a un aspect triste et abandonné, abandonné comme le furent au bord du marais, suivant l'antique récit, les enfants dont on croit presque ouïr dans le crépuscule les vagissements. L'imagination n'a pas de peine à se

représenter les arbres et les plantes aquatiques qui croissaient sur le bord de cet enfoncement que voilà, et à travers lesquelles la louve de la légende se glissait à cette heure pour venir boire à cette eau. Ces lieux sont assez peu fréquentés et assez silencieux pour qu'on se les figure comme ils étaient alors, alors qu'il n'y avait ici, comme dit Tite-Live, vrai cette fois, que des solitudes désertes : *Vastæ tunc solitudines erant.*

En avant du Palatin, au-dessous de l'endroit où se terminait la Rome carrée et de la cabane de Romulus, mais plus loin de l'emplacement du cirque¹, s'élevait un rocher couronné de grands arbres. Au bas était un figuier. Sous ce figuier de Romulus², ou Ruminal³, un pâtre trouva à l'entrée d'une caverne deux enfants qu'une louve allaitait⁴. On voit au Capitole une louve en airain admirable de sentiment, malgré la barbarie du travail, et il est vraisemblable que cette louve de bronze est la même que celle qui fut placée⁵ au lieu

¹ La *Notitia urbis* reg. x commence par la cabane de Romulus, fait le tour du Palatin et revient à l'autre Lupercal.

² Romularis. (Tit. Liv., I, 4.)

³ On tirait le mot *ruminal* de *ruma* mamelle, parce que les enfants exposés avaient sucé en cet endroit la mamelle de leur sauvage nourrice.

⁴ Les enfants *seulement* furent placés sous le ventre de la louve par les édiles Q. et Cn. Ogulnius. (Tit. Liv., x, 23.) C'est probablement celle qu'on admire au palais des Conservateurs, et qui a été trouvée non loin de l'autre Lupercal. On l'a prise à tort pour la louve en bronze qui se voyait au Capitole et fut frappée par la foudre dont on a cru y reconnaître les traces; mais d'après les paroles de Cici-

où avaient été trouvés, disait-on, Romulus et Rémus.

Sous le rocher avait été plus anciennement, nous l'avons vu, une caverne consacrée par les Pélasges qui habitaient au-dessus, à leur dieu Pan, le protecteur des troupeaux contre les loups. A cause de cela, cette caverne s'appelait l'ancre Lupercal. Probablement les loups se réfugiaient parfois dans l'ancre de Pan, leur ennemi.

Ce fait vraisemblable et la dénomination de l'ancre Lupercal donnèrent peut-être naissance à l'histoire de la louve nourrice de Romulus.

Cette histoire d'enfants nourris par des animaux sauvages se retrouve plusieurs fois attribuée à des personnages mythologiques et héroïques de la Grèce¹;

ron, qui mentionne l'incident, cette image de la louve fut détruite. (Cic. *in Cat.*, nr, 8; *de Div.*, n, 20.) En outre, elle était dorée, et la louve du palais des Conservateurs ne l'a jamais été.

¹ Plusieurs de ces histoires se rapportent à des contrées ou à des personnages pélasgiques. Une ourse allaite Pâris sur le mont *Ida*; Télèphe, héros *arcadien* et fils d'*Hercule*, est nourri par une biche. Si on admettait la possibilité du fait, on pourrait croire qu'il s'est plusieurs fois reproduit. Il serait possible aussi qu'une légende se fût réalisée. Tout le monde connaît l'aventure de la *pie voleuse*: dans un conte persan, une aventure très-semblable est racontée d'un perroquet qui volait des diamants. Ce conte, plus ancien que la servante de Palaiseau, n'empêche point que celle-ci n'ait existé et n'ait très réellement subi le supplice immérité que rappelait la *messe de la pie*. De plus, le loup joue un grand rôle dans la religion et les traditions pélasges: il est en rapport avec *Pan* et avec *Apollon pasteur*. On peut donc voir dans l'allaitement de Romulus et de Rémus par une louve la répétition d'un vieux récit pélasge, peut-être aussi d'une légende

mais il n'est pas besoin de la faire venir de Grèce, car ✓ les loups figurent souvent dans les souvenirs anciens de Rome, et l'intervention d'une louve dans le début de l'histoire romaine est un trait local qui peut avoir été fourni par une tradition locale.

Cette louve reporte la légende romaine à une époque reculée que je nommerai l'époque des loups. Ils devaient abonder dans un pays de forêts, dont leur présence achève de dessiner le caractère sauvage. Longtemps des fêtes religieuses conservèrent la mémoire de cet âge des loups. Telle était celle qu'on célébrait sur le mont Soracte, et dans laquelle les Hirpins¹ venaient saisir la victime sur l'autel en souvenir des loups dont ce peuple portait le nom², et qui un jour avaient fait la même chose en pénétrant dans le temple pendant un sacrifice. Cela peint bien une époque où les bêtes féroces disputaient à l'homme le terrain et entraient jusque dans les temples.

Deux collèges de prêtres qui portaient le nom des Fabius et des Quintilius, célébrèrent jusqu'au dernier âge de l'empire d'Occident les Lupercales, la fête des loups. Les Fabius prétendaient que leur nom venait d'un de

libérienne (Justin., xiv, 4) apportée par les Ligures. Mais, s'il en est ainsi, ce qui l'a fait adopter par les Romains et l'a localisée au pied du Palatin, c'est le souvenir indigène à Rome de ce que j'appelle plus bas l'époque des loups.

¹ Varr., ap. Serv., *Æn.*, xi, 783.

² *Hirpus* dans le dialecte sabellique, parlé par les Sabins, voulait dire loup.

leurs ancêtres qui avait inventé l'art de prendre les loups au piège¹. Les loups paraissent encore de temps en temps dans Rome durant les derniers siècles de la république; mais alors leurs apparitions, devenues plus rares, sont rangées parmi les prodiges. Même sous l'empire, Horace les montre venant sur l'Esquillin dévorer les cadavres². Le loup était une des enseignes romaines, parmi lesquelles l'aigle devint la seule officielle depuis Marius³. La nourrice de Romulus, digne nourrice du fondateur d'un peuple qui eut toujours dans son sang un peu du lait de la louve, a donc un double sens dans la légende : elle rappelle et un culte antique des Pélasges, et un âge où les loups habitaient auprès de l'homme dans la forêt primitive.

Aujourd'hui il n'y a plus de loups aux portes de Rome, et la louve de Romulus ne figure plus que sur les panneaux de la voiture de gala de l'unique sénateur et des conservateurs, derniers et tristes héritiers du sénat romain.

Le dieu de la guerre, donné pour père au premier

¹ Pauly, *Real Encyclopédie*, t. III, p. 366.

² Horat. *Epod.*, v, 99.

³ Pl., *Hist. nat.*, X, IV (v), 4. Le bœuf, dont on avait fait le minotaure grec, était dans l'origine l'emblème du Latium agricole; le sanglier, celui des plaines marécageuses du littoral, où il abonde encore; le cheval, le symbole des Sabins guerriers; l'aigle, qui habite les montagnes, celui des autres races sabelliennes qui les habitaient. Marius, Volsque d'Arpinum, appartenait à une de ces races; il choisit l'aigle.

roi des Romains, recevra plus tard son explication¹. La tradition, qui fait de sa mère une Vestale, n'est point, comme il semble d'abord, un anachronisme. Le culte de Vesta, dont l'établissement est attribué d'ordinaire aux rois sabins, à Tatius ou à Numa, remontait plus haut. Vesta, ou Vestia, était une divinité pélasge dont le sanctuaire existait au pied du Palatin avant que le Palatin eût vu naître la Rome de Romulus.

La mère de Romulus était, disait-on, de la famille des rois d'Albe. Je me permettrai de ne pas croire à l'extraction royale de Romulus. Romulus fut, je pense, un pâtre hardi, quelque peu brigand, comme il s'en rencontre encore auprès de Rome. Quand il eut fondé une ville, il fallut au parvenu des aïeux. Si sa vanité ne fut pas coupable d'un tel désir, la vanité du peuple romain eut pour lui cette prétention et voulut rattacher son premier roi à la fabuleuse famille des anciens rois de la métropole latine; car Albe fut avant Rome la métropole des cités du Latium. Elle dut probablement cet avantage au voisinage de la magnifique montagne où devait être, comme sur tous les lieux élevés, un sanctuaire du dieu latin Saturne, peut-être aussi un sanctuaire consacré par les Pélasges aux dieux de la Samothrace². Cette cime majestueuse et

¹ Au chap. xiii.

² Une inscription trouvée non loin d'Albano porte ces mots : *Diis Cabestis*. On sait que dans l'ancienne orthographe latine *s* est mis pour *r*. On peut donc lire *Caberis*, aux dieux cabires; les Cabires dont les

isolée, qui domine le Latium, sur laquelle, dans l'*Énéide*, Junon va se placer pour contempler tout le pays, ainsi que le font dans la même intention les touristes de nos jours, cette cime du Monte-Cavi fut bien choisie pour être le centre et comme le trône de la confédération des villes latines. Aussi y élevèrent-elles le temple de Jupiter latin (*Jupiter Latiaris*). Ce temple existait encore à la fin du dernier siècle, quand un Stuart dépossédé, le cardinal d'York, qui était évêque de Frascati, imagina d'en détruire les restes pour bâtir un couvent. Il est plus aisé d'abattre un vieux temple que de relever un vieux trône.

Romulus et Rémus avaient-ils amené d'Albe¹ une colonie sur le mont Palatin? Je ne puis voir là qu'une explication au moins très-douteuse d'un fait très-véritable : c'est qu'Albe et Rome étaient deux villes latines. Quant aux nombreuses colonies que les auteurs anciens attribuent à la ville d'Albe, on n'y croit plus guère². Il suffit de considérer l'emplacement d'Albe la Longue, bâtie, comme son nom l'indique, dans un

rapports avec Samothrace sont connus, et la Samothrace avait été visitée par les Pélasges.

¹ Denys d'Halic., I, 85.

² Ces colonies sont au nombre de trente (Denys d'Halic., III, 31), nombre mystique qui reparait plusieurs fois dans l'histoire fabuleuse d'Albe. La truie blanche, qui passe pour lui avoir donné son nom, avait trente nourrissons, et Ascagne, son fondateur, règne durant trente années.

espace resserré entre la montagne et le lac¹, pour avoir quelque peine à admettre cette abondance de colonies sorties d'une ville qui, bien que d'un côté elle s'étendit vers la montagne, prise dans son ensemble, devait ressembler beaucoup à une rue. C'est tirer beaucoup de rivières d'une bien petite source.

✓ Je ne pense donc pas que Rome ait été une colonie d'Albe; mais je crois que le Palatin, sur lequel elle fut établie par Romulus, faisait partie du territoire albain.

Aux époques historiques, ce territoire ne venait qu'à cinq milles de Rome, et se terminait aux fosses Cluiliennes, célèbres dans l'histoire de Coriolan, qui, vaincu par sa mère, s'y arrêta.

Mais, avant que Rome existât, il n'y a pas encore de territoire romain. Les Romains, dès qu'ils existèrent, repoussèrent à quelques milles les voisins qui les serraient de trop près. Alors les Albains ne dépassèrent plus les fosses Cluiliennes, comme les Sabins ne dépassèrent plus l'Anio. Mais on peut admettre qu'avant Romulus les possessions albaines venaient, comme la terre sabine, jusqu'au Palatin².

Même en supposant que les rois d'Albe ne fussent

¹ M. Rosa, la grande autorité en ces matières, place, je crois, avec grande raison Albe la Longue sur un plateau assez étroit à mi-côte du mont Albain, au-dessus de Palazzola.

² Strabon (v, 3, 2) dit que la domination d'Albe s'étendait jusqu'au Tibre.

pas en possession de tout l'espace qui s'étendait de leur montagne jusqu'à Rome, ils pouvaient avoir, et l'histoire de Romulus, en cela très-vraisemblable, nous fait croire qu'ils avaient des troupeaux et des bergers à eux sur le Palatin. Ces troupeaux de bœufs et de vaches étaient parqués, comme ils le sont encore, dans des enceintes de bois que Denys d'Halicarnasse appelle *boustaseis*, et qui s'appellent aujourd'hui *stagionate*.

Romulus était, selon toute vraisemblance, un berger des rois d'Albe, chargé de garder leurs troupeaux sur le mont Palatin.

Ce fut assez pour que plus tard, dans la légende, il devint le petit-fils d'un de ces rois. Un jour, ce berger s'avisait de fonder une ville. Fonder une ville n'était pas alors une grande affaire. On choisissait un sommet escarpé, on l'entourait d'un mur ou d'un fossé; quelques pâtres venaient s'y réfugier avec leurs troupeaux. Cela a dû se passer ainsi bien des fois sans qu'on en ait parlé. Rome étant devenue très-puissante, cette humble origine a paru singulière par le contraste qu'elle présentait avec ce qui avait suivi, et le souvenir s'en est toujours conservé. Une telle histoire doit être vraie; ce n'est pas l'orgueil romain qui se fût avisé de l'inventer; d'ailleurs, on disait de Cures¹ et de Préneste² que

¹ Denys d'Halic., II, 48.

² Serv., *Æn.*, VII, 678.

ces deux villes avaient eu une semblable origine.

Tel est le vrai commencement de Rome et la vraie condition de Romulus. Le fondateur de Rome n'est ni un mythe, comme le veut Niebhur, ni, comme l'a dit Mendoza, un gentilhomme portugais : c'est un berger des rois d'Albe ¹.

Un trait particulier de la fondation de Romulus, c'est l'asile ouvert par lui aux *Outlaws* des environs, qui pouvaient être ou des bandits ou des réfugiés des *Fuorusciti*, chassés de leurs villes par quelque querelle de famille, par quelque trouble politique.

L'asile était probablement plus ancien que Romulus.

Un pâtre révolté ne pouvait créer pour son besoin cette garantie religieuse qui appartenait à certains sanctuaires. L'asile existait sans doute avant lui; peut-être avait-il été institué par les Pélasges, car le mot et la chose sont grecs : en Grèce, un grand nombre de temples étaient *asiles*, et c'étaient les descendants d'*Hercule* qui passaient pour avoir fondé le premier de ces *refuges* dans Athènes ².

Peut-être si les populations primitives du Latium

¹ La Rome du Palatin, qui avait été pastorale au temps des Pélasges, le fut encore au temps de Romulus. Des traces de cette origine subsistèrent longtemps après. Les *Septa*, enceintes dans laquelle se faisaient les élections du Champ de Mars, s'appelaient *Ovilia*, le parc aux moutons, et cependant ce n'étaient point des moutons qu'on y parquait.

² Serv., *Æn.*, viii, 342.

ont aussi connu le droit d'asile, ce droit fut-il attaché plus anciennement encore à l'autel de Saturne, dieu de l'égalité, qui devait protéger les esclaves fugitifs; dieu de paix, qui devait offrir un abri contre toutes les violences; dieu ami des étrangers, parce que lui-même était venu d'un pays étranger¹.

Au moyen âge, le souvenir de l'antique asile de Romulus s'était conservé, et avait passé du sanctuaire de Saturne à l'église de Saint-Adrien, qui en est tout proche. Cette église s'appelait² Asile et Temple du refuge.

Romé a abusé du droit d'asile pour les meurtriers, abus que la philosophie d'Euripide³ attaquait déjà; mais, dans un sens plus noble, elle a toujours été l'asile des grandeurs déchues, comme la famille de l'empereur actuel des Français et lui-même l'ont éprouvé.

Romulus se logea sans doute dans la forteresse qu'avaient bâtie sur le Palatin les Pélasges, et qu'ils avaient appelée Roma. Ce fut alors qu'on lui donna le nom de Romulus, s'il ne le portait déjà. Mais il

¹ Denys d'Halicarnasse (II, 15) ne sait à quelle divinité était consacré le temple qu'il fait bâtir à Romulus dans l'Asile. Ovide (*Fast.*, III, 432) paraît croire que le dieu de l'Asile était Vejovis, le Jupiter funeste, ce qui est invraisemblable. S'il en était ainsi, l'Asile serait à Rome, comme ce dieu lui-même, d'origine étrusque et d'importation sabine. (Voy. chap. XII, *Numa*.)

² *Ord. rom.*, Mabillon, *Mus. Ital.*, II, 143.

³ Eurip., *Ion.*, V, 1312

voulut faire plus : il voulut entourer d'une muraille tout le Palatin, dont les Pélasges n'avaient fortifié qu'une partie.

Ici, pour la première fois, nous rencontrons, à l'appui de notre récit, un monument existant : une partie de la muraille de Romulus subsiste encore ¹.

Le mur du Palatin n'a été découvert qu'il y a peu d'années; c'est le plus ancien monument de Rome. Cette muraille, construite en tuf pierreux, tel que celui du mont Capitolin, où ont existé des carrières d'où il fut probablement tiré, cette muraille est bien celle de Romulus; car elle suit le contour du Palatin et n'a pu jamais être autre chose que la muraille d'une ville bâtie sur le Palatin, c'est-à-dire de la Rome de Romulus.

Le système de construction est le même que dans

¹ On la voit dans trois endroits au bas du Palatin appliquée contre la colline, comme on voit les restes du mur de Servius Tullius appliqués contre l'Aventin, et comme sont les murs étrusques de Fiesole et de Volterre. (Den., *Sep. of Etr.*, n, 152.) Canina supposait qu'elle devait suivre la crête du mont et ne s'est pas fait faute de la restituer ainsi. Cependant on ne pouvait la placer qu'au bas de la colline, où elle est effectivement, car nous savons qu'une des trois portes du Palatin (la *Porte romaine*) était au bas de la montée de la Victoire (infimo clivo Victoriæ, Fest., p. 262). Ce qui entraîne la position de la muraille dans laquelle cette porte était percée. Denys d'Halicarnasse (n, 37) et Cicéron (*De Rep.*, n, 6) parlent de la muraille de Romulus, mais tous deux paraissent confondre cette muraille adossée au Palatin avec l'enceinte des rois étrusques, qui enveloppait d'autres collines.

les villes d'Étrurie et dans la muraille bâtie à Rome par les rois étrusques. Cependant l'appareil est moins régulier. Les murs d'une petite ville du Latium fondée par un aventurier ne pouvaient être aussi soignées que les murs des villes de l'Étrurie, pays tout autrement civilisé. La petite cité de Romulus, bornée au Palatin, n'avait pas l'importance de la Rome des Tarquins, qui couvrait les huit collines.

Du reste, la construction est étrusque et devait l'être. Romulus n'avait dans sa ville, habitée par des pâtres et des bandits, personne qui fût capable d'en bâtir l'enceinte. Les Étrusques, grands bâtisseurs¹, étaient de l'autre côté du fleuve. Quelques-uns même l'avaient probablement passé déjà et habitaient le mont Cælius. Romulus dut s'adresser à eux, et faire faire cet ouvrage par des architectes et des maçons étrusques.

Ce fut aussi selon le rite de l'Étrurie, pays sacerdotal, que Romulus, suivant en cela l'usage établi dans les cités latines, fit consacrer l'enceinte de la ville nouvelle. Il agit en cette circonstance comme agit un paysan romain, quand il appelle un prêtre pour bénir l'emplacement de la maison qu'il veut bâtir.

Les détails de la cérémonie par laquelle fut inaugurée la première enceinte de Rome nous ont été transmis par Plutarque², et, avec un grand détail

¹ Denys d'Halic., I, 96.

² Plut., *Romul.*, XI.

par Tacite¹, qui sans doute avait sous les yeux les livres des pontifes. Nous connaissons avec exactitude le contour que traça la charrue sacrée. Nous pouvons le suivre encore aujourd'hui.

Romulus attela un taureau blanc et une vache blanche à une charrue dont le soc était d'airain². L'usage de l'airain a précédé à Rome, comme partout, l'usage du fer. Il partit du lieu consacré par l'antique autel d'Hercule, au-dessous de l'angle occidental du Palatin et de la première Rome des Pélasges, et, se dirigeant vers le sud-est, traça son sillon le long de la base de la colline.

Ceux qui suivaient Romulus rejetaient les mottes de terre en dedans du sillon, image du Vallum futur. Ce sillon était l'Agger de Servius Tullius en petit. A l'extrémité de la vallée qui sépare le Palatin de l'Aventin, où devait être le grand cirque, et où est aujourd'hui la rue des *Cerchi*, il prit à gauche, et, contournant la colline, continua, en creusant toujours son sillon, à tracer sans le savoir la route que devaient suivre un jour les triomphes, puis revint au point d'où il était parti³. La charrue, l'instrument du la-

¹ Tac., *Ann.*, xii, 24.

² Prell., *R. Myth.*, 456.

³ Tacite ne ramène pas Romulus vers le nord-ouest au delà du Forum. C'est que plus au nord-ouest le Vélabre venait assez près du Palatin pour qu'on ne pût continuer le sillon sacré à la distance où il devait être du mur appliqué à la colline, et dont il était séparé par l'espace appelé *Pomarium*.

bour, le symbole de la vie agricole des enfants de Saturne, avait dessiné le contour de la cité guerrière de Romulus. De même, quand on avait détruit une ville, on faisait passer la charrue sur le sol qu'elle avait occupé. Par là, ce sol devenait sacré, et il n'était pas plus permis de l'habiter qu'il ne l'était de franchir le sillon qu'on creusait autour des villes lors de leur fondation, comme le fit Romulus et comme le firent toujours depuis les fondateurs d'une colonie; car toute colonie était une Rome.

Là est aussi l'origine de la forme donnée constamment au camp romain¹. Ce camp, que les généraux établissaient avec soin dès qu'ils s'arrêtaient quelque part, était, comme on peut le voir à Rome par le camp des Prétoriens, un espace de forme carrée entourée d'un vallum², c'est-à-dire d'un fossé et d'un rempart formé par la terre rejetée du fossé.

Ainsi, jusqu'aux derniers jours de l'empire, dans toutes les parties du monde où ils portèrent leurs aigles victorieuses, depuis les déserts de l'Orient jusqu'aux forêts de la Germanie, les Romains dessinèrent leur camp d'après le type sacré de la Rome du Palatin, qui elle-même avait pour modèle la Rome car-

¹ Virgile fait construire aux Troyens la première ville qu'ils établissent sur le sol du Latium, à la manière d'un camp, *Castrorum in morem*. (Virg., *Æn.*, vii, 159.)

² Le camp des prétoriens était un camp à perpétuité, une véritable caserne; le *vallum* y fut remplacé par un mur

rée des Pélasges. Rome fut donc dans l'origine un camp; elle s'en souvint toujours.

Puis Romulus creusa un grand trou dans lequel on jeta les prémices de tout ce que les champs produisent d'utile. Chaque assistant y jeta une poignée de terre apportée de son pays, car y avait là des réfugiés venus de diverses contrées d'alentour. Ce trou s'appela le Mundus. Si l'on prenait ce mot dans son sens ordinaire, on pourrait dire que Romulus venait réellement de fonder un monde, et que déjà la destinée de Rome était indiquée par ces différents peuples qui, en apportant chacun une poignée de leur terre natale, figuraient l'universalité future du monde romain; mais le Mundus étrusque n'était pas le monde des vivants, c'était celui des mânes, le monde inférieur, contre-partie du monde céleste. Son ouverture était le soupirail de la région qu'habitaient les divinités souterraines¹. On le fermait ordinairement au moyen d'une pierre qu'on soulevait parfois; mais on ne pouvait commencer une guerre quand le Mundus était ouvert. Le Mundus étrusque a peut-être donné naissance à la belle légende de Curtius se précipitant dans le gouffre².

¹ Macr., Sat., I, 16; Paul. Diac., p. 156; Serv., *Æn.*, III, 134.

² Plutarque, *Romul.*, XI, dit que la fosse sacrée fut ouverte dans le Comitium, c'est-à-dire au-dessous de la cime nord-est du Capitole, par conséquent en dehors et assez loin du Pomœrium de Romulus. Le Mundus primitif ne pouvait être là, on dut plutôt le creuser sur le

Entre le sillon sacré et le mur de la ville était le Pomœrium extérieur, espace où il n'était pas permis de bâtir, de même que dans un espace également laissé libre à l'intérieur des murs, et qui s'appelait aussi le Pomœrium¹, coutume instituée sans doute dans l'intérêt de la défense des villes. Une prescription semblable s'observe aujourd'hui pour la sûreté des places fortes. Le Pomœrium était indiqué par des bornes qui entouraient le Palatin, des *termes* (cippi). Ce devait être encore une coutume empruntée à l'Étrurie, d'où vint le culte du dieu Terme. Varron² parle des cippes ou termes qui existaient de son temps autour de Rome et autour d'Aricie. A Rome, on a retrouvé quelques-unes de ces bornes du Pomœrium.

Signalons dès à présent une marque du génie agricole, qui fut toujours le génie des Romains après avoir été celui des Latins, leurs pères.

Chez les Romains, le Mundus des Étrusques, cette ouverture de la région infernale, devint le Mundus de Cérès, qu'on ouvrait pendant le temps des semailles

Palatin dans la Rome carrée, où, dit Solin, on enfouissait les choses de bon augure pour la fondation des villes, ce qui est dit aussi du Mundus. S'il y a eu un Mundus près du Comitium, c'est plus tard, quand Rome fut composée de la ville latine du Palatin et de la ville sabine dont la citadelle était sur le Capitole. Le nouveau Mundus se trouvait alors entre les deux villes.

¹ Tit. Liv., I, 44; Gell., *Noct. Att.*, xii, 14

² Varr., *De Ling. lat.*, v, 143.

et de la moisson¹. Romulus avait défendu, disait-on, l'exercice des arts sédentaires aux hommes libres²; mais il leur avait permis l'agriculture comme la guerre. On faisait dériver de Romulus le goût des Romains pour l'agriculture; ce goût était plus ancien, car il remontait à la vieille civilisation agricole, qu'on supposait avoir été importée dans le Latium par Saturne.

C'est ainsi qu'on rapportait à Romulus l'origine des Frères Arvales, confrérie religieuse instituée pour obtenir des dieux la conservation et la prospérité des moissons.

On prétendait que Romulus avait remplacé dans cette confrérie un des douze fils de sa nourrice, Acca Larentia, qui furent les premiers Arvales. Peut-être cette tradition venait-elle tout simplement de la vanité de corps des Frères Arvales, qui formaient comme un ordre religieux et aimaient à avoir pour fondateur le fondateur même de Rome. Si les capucins pouvaient faire croire que César a été capucin, ils n'y manqueraient pas. Pour le dire en passant, cette Acca La-

¹ Voy. Preller, *Rom. myth.*, p. 457. Du reste, du Mundus étrusque au Mundus romain la transition était facile, car dans les religions antiques tout ce qui était souterrain se liait à la fois aux idées infernales et aux idées de fécondation. Cérès, déesse de la moisson, descendait sous la terre pour y chercher sa fille Proserpine, déesse des enfers et à Rome il y avait une *Venus Libitina* ou Vénus des funérailles, double et profond symbole à la fois de la vie et de la mort.

² Den. d'Hal., II, 28.

rentia, nourrice de Romulus et femme du berger Faustulus qui l'avait recueilli, auprès de laquelle il joue le rôle de fils, pourrait bien être tout simplement la mère et Faustulus le père de Romulus ¹.

Du reste, il était convenable d'attribuer à un roi latin l'établissement d'une institution religieuse dont l'agriculture était l'objet. Les Frères Arvales forment sous ce rapport, avec les Saliens, prêtres guerriers institués par un roi de la belliqueuse nation sabine, Numa, un contraste qui exprime très-bien l'opposition du génie des deux peuples. La tradition, il est vrai, représentait Romulus comme un roi guerrier et Numa comme un roi pacifique; n'importe, le collège des Arvales, fondé par le roi latin, avait le caractère latin; il était rustique et agricole. Les Frères Arvales portaient une couronne d'épis ² ou de laine festonnée en forme de roses, une robe blanche, symbole et souvenir de l'état innocent de l'antique royaume de Saturne; ils offraient des sacrifices non sanglants : des fleurs, des fruits, des parfums. Tout était pacifique dans leurs fêtes, mêlées de danses et de banquets. L'élection des

¹ En ce cas Romulus aurait une mère sabine; *acca*, féminin d'*accus*; *actius*, *altius*, *attus*, *atta*, sont diverses formes d'un prénom sabin; car il est celui de l'aïeul des Claudius. Dans *Larentia* se trouve le nom des *Lares*, divinités étrusques adoptées par les Sabins. Cette origine d'*Acca larentia* n'aurait rien que de vraisemblable, car il devait rester des Sabins aborigènes sur le Palatin même après qu'il était devenu la propriété des rois d'Albe.

² Pl., *Hist. nat.*, xvm, 2.

membres de la confrérie se faisait dans le temple de la Concorde, et il n'était pas permis d'apporter un couteau dans le bois témoin de leurs réjouissances paisibles. Ce bois¹, consacré à Dia², déesse pélasgique du Latium, était situé à quatre milles de Rome, sur la route qui conduit à la mer à travers le pays latin. Les Saliens, institués par le premier roi sabin, étaient armés. Ils exécutaient des danses martiales en frappant sur leurs boucliers. Le lieu primitif de leur réunion fut le Quirinal, le mont Sabin.

Quand Romulus avait dirigé la charrue autour de sa cité future, là où il voulait qu'il y eût une porte, il avait, selon le rite antique, *porté*³, c'est-à-dire soulevé sa charrue et interrompu le sillon augural; car rien ne devait jamais franchir ce sillon ni le mur qui allait s'élever derrière lui et que protégeait ainsi la religion contre l'ennemi. L'enceinte des villes était sacrée; il fallait que le seuil des portes ne fût pas sacré pour qu'on pût le franchir.

La Rome du Palatin avait trois portes⁴. Cherchons où s'ouvraient ces portes.

¹ Gell., *Noct. Att.*, vu, 7, 8. Voy. Becker, *Handb. d. Röm.-Alt.*, continué par Marquardt, t. IV, p. 411 et suiv.

² Dia était en Grèce le nom de l'épouse d'Ixion et de deux autres personnages mythologiques.

³ C'est l'origine du mot latin *porta*.

⁴ Plin., *Hist. nat.*, III, 9, 13, dit trois ou quatre. C'est trois qui est le nombre véritable. Car, selon le rite étrusque, une ville devait avoir trois portes comme elle devait avoir trois temples. (Serv.,

L'une était la porte *Mugonia*, qu'on nomma ainsi à cause des mugissements dont elle retentissait quand les troupeaux descendaient boire dans les eaux du Vélabre. Elle était à peu près là où est l'arc de Titus.

De ce côté fut toujours la principale entrée du Palatin, et la porte du palais impérial : au même endroit où mugissaient les troupeaux de bœufs du temps de Romulus et où ils mugissent encore couchés à l'ombre du Palatin¹.

Une autre porte, nommée *Porta Romana*², regardait le Vélabre; on y arrivait par une rue qui côtoyait le flanc de la colline au-dessus du marais; elle s'appelait la Rue Neuve, *Via Nova*, et était une des plus anciennes des rues de Rome; car elle avait pu exister avant que le Vélabre eût été desséché par les Tarquins³.

Æn., 1, 422.) En Étrurie, Cosa et Rosellæ avaient trois portes. (Ot. Müller, *Die Etr.*, n, 147.)

¹ La porte *Mugonia* s'appelait aussi *Mugionis* ou *Mucionis*. Denys d'Halicarnasse dit *Mykônisi pylais*, ce qui fait penser à *Mycœna* et reporte encore aux Pélasges.

² Festus, p. 262, l'appelle ainsi, et Varron (*De l. lat.*, v, 164) *Porta Romanula*, c'est le même nom. La terminaison *ulus-a* n'est pas toujours, ainsi que je l'ai dit plus haut, un signe du diminutif.

³ Le pont Neuf est aussi un des plus anciens ponts de Paris. On peut déterminer assez exactement l'emplacement de la Porte Romaine, car Festus nous apprend qu'elle était au bas de la *montée de la Victoire* (*infimo clivo Victorix*). Or, cette montée, avec l'escalier qui en faisait partie, était ainsi nommée parce qu'elle conduisait du Vélabre au temple de la Victoire, élevé primitivement par les Aborigènes au nord-ouest de la Rome carrée des Pélasges.

Ce nom de *Romaine*, appliqué à une porte de Rome, étonne. Les Romains n'ont pu le lui donner ; il lui est venu des Sabins, qui, occupant le Capitole, passaient par cette porte quand ils allaient sur le Palatin, et pour qui elle était la porte de Rome, la porte Romaine.

On ne connaît pas aussi sûrement la position de la troisième porte de la Rome palatine ; mais nous savons qu'on descendait du Palatin dans la vallée où fut depuis le grand cirque par des degrés voisins du lieu qu'on appelait le bel Escarpement¹, et dont on a fait, ce qui est incroyable, un quai sur la rive actuelle du Tibre. Là était la troisième porte du Palatin. Si on en ajouta une quatrième, elle dut être nécessairement sur le quatrième côté du Palatin, celui qui est tourné vers le Cælius, et où il paraît qu'existait sous l'empire une entrée près de laquelle Septime Sévère éleva le Septizonium, ce monument singulier dont, grâce à Sixte-Quint, il ne reste plus vestige, mais dont on sait l'emplacement.

Telle était la ville de Romulus. Le Palatin en in-

¹ *Kalè acté* (Plut., *Romul.*, 20). Cette confusion qu'on a peine à comprendre en présence du passage de Plutarque, tient à ce que le mot *acté*, qui veut dire aussi escarpement, se prend en général pour *rivage*. Il était d'autant plus naturel de donner ce nom à une berge du Palatin que le Tibre venait autrefois en battre le pied. Mais le Palatin n'a jamais voyagé jusqu'aux bords actuels du Tibre. Le *bel escarpement* n'a jamais été un quai ; il n'y en a jamais eu à Rome, pas plus dans l'antiquité que dans les temps modernes.

dique encore aujourd'hui l'étendue et en dessine la forme; des fragments imposants de sa muraille subsistent, et on reconnaît exactement où étaient ses portes. Nous pouvons donc dès à présent nous orienter dans les faits que vont évoquer en ce lieu ainsi déterminé avec précision la poésie et l'histoire.

C'est à la poésie qu'appartient le débat tragique de Romulus et de son frère. Nous chercherons si cette poésie ne contient pas un peu d'histoire.

D'abord elle atteste un fait historique en montrant sur Rome naissante l'influence de cette Étrurie qu'en nous plaçant nous-mêmes sur le Palatin nous voyons si voisine, séparée de nous seulement par le fleuve, et que nous avons trouvée dans un récit vraisemblable de Plutarque, de Denys d'Halicarnasse et de Tacite, consacrant l'enceinte de la cité de Romulus; cette Étrurie, dont nos yeux peuvent contempler et nos mains toucher l'œuvre antique, debout encore en partie de nos jours.

En effet, c'est selon le rite étrusque que Romulus et Rémus consultent les présages qui doivent décider lequel des deux régnera sur la ville nouvelle¹.

¹ C'est le motif qu'Ennius donnait à la consultation des présages :

Omnibu' cura viris uter esset Enduperator.

Les deux frères, en consultant les présages, ne pouvaient avoir pour motif de savoir lequel des deux donnerait son nom à la ville du Palatin, car ce nom *Roma* existait déjà. Cela a été imaginé plus tard, à une époque où l'on croyait que les hommes donnaient leur nom aux

On le reconnaît au nombre 12, qui est le nombre étrusque par excellence¹, tandis que le nombre favori des peuples sabelliques et latins est 10².

Romulus voit dans le ciel douze vautours et Rémus en voit six. Cela suffit pour me faire dire qu'ils consultent le sort au moyen d'une vaticination étrusque³.

Les oiseaux prophétiques sont des vautours; le temps de l'aigle n'est pas encore venu; mais pourquoi des vautours?

L'aigle est indigène en Italie; le vautour n'y a jamais existé; et cependant on parle souvent de l'oiseau appelé *vultur*, et son nom se retrouve dans des noms de montagnes habitées sans doute par ces oiseaux, de

villes, tandis que c'est l'inverse qui a lieu le plus souvent; et d'ailleurs les deux frères portaient le même nom. Denys d'Halicarnasse appelle toujours Rémus *Romos*, *Romulus* est appelé *Romus* chez Festus (p. 206), et Properce l'appelle *Remus*. *Regnare prima Remi*. (El., II, 1, 23.) *Domus alta Remi*. (El., IV, 1, 9.) *Signa Remi*. (IV, 6, 80.)

¹ Les confédérations étrusques se composaient toujours de douze villes. Selon les Étrusques, il y avait douze grands dieux; chaque période du monde embrassait douze siècles; les lecteurs d'origine étrusques étaient au nombre de douze, etc.

² Toute l'organisation de Rome repose sur le nombre dix multiplié par lui-même, et souvent par le nombre trois. Romulus a trois cents celeres. Dans chaque tribu, il y a dix curies; dans chaque curie, dix décuries; les décevirs sont au nombre de dix. L'année, attribuée à Romulus, était de dix mois, etc.

³ Sans cela ce pourrait être une vaticination sabellique. L'art de consulter l'avenir par le vol des oiseaux était connu des peuples sabelliques, notamment des Marses.

fleuves comme eux dévorants et rapides¹. Cette difficulté m'arrêtait, mais je crois l'avoir résolue. •

Vultur, que nous traduisons par *vautour*, était le nom du faucon², et j'ai remarqué que l'oiseau de proie appelé encore aujourd'hui *avoltoio*, mot qui vient évidemment de *vultur*, était le faucon. Dès lors tout s'explique. Les vautours qui volent au-dessus du Palatin sont des faucons, et, ce qui est important, la légende où ils figurent peut être une légende locale et ancienne.

Les deux frères, pour prendre les auspices, vont s'asseoir, Romulus sur le Palatin³, où est sa ville, Rémus sur l'Aventin, où était la sienne, qui s'appelait Romoria.

Car pourquoi ne pas croire à cette Romoria que la tradition disait avoir existé sur l'Aventin⁴, et

¹ Le *Vultur mons* (monte Voltore) le fleuve *Vulturnus* dans la Campanie.

² *Capis* était synonyme de *Vultur*. Le nom de Capoue (*Capua*) fut une traduction du premier nom de cette ville *Vulturnum*. Or, un passage de Servius (*En.*, x, 145) montre évidemment que *capis* était synonyme de *jalco*.

³ Ennius seul dit sur l'Aventin (*Cic., de Div.*, i, 48) : ceci tient à une confusion entre les deux frères qui allait jusqu'à faire donner à Romulus le nom au fond identique de Rémus (Voy. plus haut.) Ennius plaçait Romulus sur l'Aventin comme Properce parlait de la maison de Rémus sur le Palatin. Dans un autre passage, le même poète, pour accorder des traditions contradictoires, nées de la ressemblance et de la confusion des noms, supposait que les deux frères avaient habité ensemble sur le Palatin. (*Prop. El.*, iv, 1, 10.)

⁴ Paul Diac., p. 276. Cette ville s'est appelée aussi *Remuria*, *Remora*

sur la cime, la moins élevée de cette colline¹?

Là fut un grand rocher qui n'existe plus, mais dont la présence dans les temps historiques est attestée².

Pourquoi Rémus ou Romus n'aurait-il pas occupé aussi sur l'Aventin une forteresse bâtie et abandonnée par les Pélasges, et dont le nom, très-semblable à celui de la Roma du Palatin, voulait également dire forteresse? Romus ne serait pas un frère de Romulus; il serait un autre aventurier, un autre pâtre des rois d'Albe, qui avaient des pâturages sur l'Aventin comme sur le Palatin, mais moins bons, parce que l'Aventin était rocailleux et le Palatin abondant en sources. Chacun des deux chefs, naturellement ennemis parce qu'ils étaient voisins³, aurait espéré d'abord qu'un signe céleste lui

Nemona, Remé, ce qui ressemble beaucoup à *Romé*. Selon d'autres récits Romoria était à trente stades, quatre milles environ de Rome (du côté de Saint-Paul). (Den. d'Hal., 1, 85.) Si la tradition avait placé une Romuria tout juste à trente stades de Rome, c'est peut-être qu'il y eut en cet endroit une autre forteresse pélasge. On trouve chez les Hirpins une ville nommée *Romulea*.

¹ Virgile, (ix, 560) parle d'un Remulus de Tibur. Chez les Hirpins il pouvait y avoir eu aussi une *Roma*, c'est-à-dire une *forteresse* pélasge, devenue *Romulea* quand Romulus fut célèbre, et la *Roma*, c'est-à-dire la forteresse du pélasgique Tibur, avait pu donner son nom à un chef tiburtin comme la Roma du Palatin à Romulus.

² Par le nom de *Subsaxana* donné à la Bonne Déesse dont le temple était sous le rocher. (Not. Urb., Reg. xii.)

³ La communauté de race de deux pâtres albaïns les aurait fait appeler frères. La communauté d'origine et la ressemblance de nom des deux cités eût été la cause de cette confusion entre Romulus et Rémus (Romus) que je signalais tout à l'heure.

serait favorable et aurait essayé si, par ce moyen, il obtiendrait, non l'honneur de donner son nom à une ville naissante qui avait déjà un nom, mais l'avantage plus réel de dominer sur deux villes. Chacun aurait ensuite prétendu que le présage devait être interprété en sa faveur. On en serait venu à une lutte armée. L'homme de l'Aventin aurait franchi, non pas en se jouant, mais très-sérieusement et les armes à la main, le fossé de la ville du Palatin, dont les murailles n'étaient pas encore bâties, l'homme du Palatin aurait repoussé l'agresseur et l'aurait tué sur le fossé.

Denys d'Halicarnasse semble avoir connu cette forme de la tradition, car il parle d'un combat meurtrier que se livrèrent les deux chefs¹, lisons les deux cités, de même origine et presque de même nom.

Conjectures, me dira-t-on; je ne le nie pas. L'histoire de Rome, dans ces temps-là, est conjecturale, et je ne sais faire l'histoire conjecturale qu'avec des conjectures. Si on m'accorde que celle-ci n'est pas absurde, si on va même jusqu'à la juger plausible, je n'en demanderai pas davantage.

Quelque crédit qu'on accorde à cette explication historique, la tradition reste avec le caractère terrible que les Romains lui ont donné, et ce caractère lui-même est historique, car il révèle dès le berceau de

¹ Den. d'Hal., 1, 87.

Rome ce qui fut toujours un trait distinctif du peuple romain, je suis fâché de le dire, mais cela n'ôte rien à sa grandeur : la férocité : *Romuli gentem feram*.

En effet, selon la tradition telle qu'elle était reçue et telle que l'ont racontée d'après le récit populaire les écrivains latins, l'histoire romaine commence par un fratricide.

Ce meurtre pourrait s'accomplir aujourd'hui dans des circonstances assez pareilles chez les paysans romains.

Supposons qu'une mésintelligence existe entre deux frères. L'un d'eux trace un sillon autour de son champ et défend à l'autre de le franchir. Celui-ci devient soudain furieux, et, pour faire *dispetto* à son frère, saute par-dessus le fossé. Il reçoit immédiatement une *coltellata*. Personne ne s'en étonne, personne ne s'en émeut, et les plus sensibles diront : *E quel poverino che ha amazzato questo poveretto*.

Les historiens romains ont jugé à peu près comme jugerait le peuple de Rome. Tite Live ne se met pas en frais de pitié pour Rémus ou d'indignation contre Romulus, et puis c'était un grand crime de violer l'enceinte et le droit de la cité consacrés par la religion¹. Cette enceinte était littéralement sacrée, inviolable, infranchissable. Là où la charrue augurale avait passé,

¹ Ces expressions de Cicéron montrent ce qu'était la *religion des remparts* : Proque urbis muris quos vos, pontifices, sanctos esse dicitis, diligentioreque religione quam muris ipsis cingitis.

nul ne devait mettre le pied. Là où il fallait une porte, on soulevait la charrue pour qu'on pût passer sans sacrilège. Sauter par-dessus le fossé, qui n'était que le sillon de la charrue augurale élargi, c'était la plus grande des impiétés, et un ancien Romain ne pouvait pas plus la pardonner qu'un Romain d'il y a cinquante ans n'eût pardonné qu'on violât le droit d'asile d'une église pour en arracher un criminel. Aujourd'hui cela est bien changé.

Cependant les beaux esprits du siècle d'Auguste éprouvèrent le besoin d'adoucir un peu cette légende, forte expression de mœurs et de sentiments qu'ils ne comprenaient plus, et que, grâce aux modèles qui viennent poser dans les ateliers de Rome, nous comprenons mieux que ne le faisait Ovide. Ovide¹ transforme le rude nourrisson de la louve, le féroce meurtrier d'un frère égorgé dans l'emportement brutal de la colère, en un malheureux prince qu'une main dévouée prive d'un frère adoré, et qui donne à ce frère mort les plus touchants regrets. En effet, ce n'est plus Romulus qui a frappé Rémus, c'est Céler, un serviteur, j'allais dire un courtisan trop empressé, qui a cédé à l'indignation de voir manquer de respect à la majesté de son maître. On sentait ainsi à la cour d'Auguste, et, si Auguste eût été accompagné dans le lieu où Ovide le surprit faisant ce qu'il ne fut jamais par-

¹ Ov., *Fast.*, v, 470.

donné au poète d'avoir vu, le zèle d'un autre Célér aurait bien pu épargner à Ovide les tristesses de l'exil.

Rien ne manque à cette attendrissante bucolique, substituée à la rude légende des premiers temps. Le bon berger Faustulus est tué en voulant séparer les deux frères¹. Romulus verse les plus touchantes larmes sur son pauvre Rémus; il est innocent et sensible; enfin il ordonne en mémoire de Rémus que sur une chaise curule — y avait-il alors des chaises curules? — soient placés la couronne, le sceptre et les autres insignes de la royauté².

Voilà comment, dès le temps d'Auguste, on travestissait en sentimentalité banale la férocité expressive de la tradition³; mais Auguste avait songé un moment à prendre le nom de Romulus, et dès lors Romulus devait être le modèle de toutes les vertus.

Cette tragique histoire est la principale origine de la défaveur qui s'attacha toujours à l'Aventin, abandonné aux plébéiens et exclu de l'enceinte sacrée de Rome jusqu'à Claude. On s'explique surtout cette défaveur si l'on admet sous la légende dramatique du fratricide le fait historique de l'existence de Romuria,

¹ Den. d'Hal., I, 87.

Serv., *Æn.*, I, 276.

² La tradition était plus vive et plus vraie quand elle faisait lancer à Romulus sa pique de l'Aventin sur le Palatin, pour montrer que dès lors tous deux lui avaient appartenu. (Plut., *Romul.*, 20.)

d'une cité rivale de Rome et son ennemie dès le berceau.

L'Aventin pouvait avoir déjà une mauvaise réputation, à cause des brigandages célèbres dont il avait été le théâtre. Mais il avait prétendu lutter contre le Palatin : cela ne lui fut jamais pardonné; il devint un lieu néfaste, parce qu'il avait été un lieu hostile.

La tradition antique plaçait sur l'Aventin le tombeau élevé par Romulus à Rémus dans sa ville de Romoria. Le moyen âge, qui ne connaissait pas la tradition romaine, voyait dans la pyramide funèbre de Cestius, en dépit de l'inscription où Cestius est nommé, le tombeau de Rémus. Le Pogge reproche à Pétrarque d'avoir partagé cette erreur. Mais à Rome, Pétrarque avait autre chose à faire que de lire attentivement une inscription : il y venait pour être couronné au Capitole.

Je passe à l'enlèvement des Sabines.

XI

SUITE DE ROMULUS

La vérité sur l'enlèvement des Sabines. — Guerres de quelques villes voisines de Rome contre Romulus; ce que put être son triomphe. — Temple de Jupiter Feretrius. — Guerre de Tatius et de Romulus; le chef étrusque son allié. — Tarpéia. — Miracle, porte et temple de Janus; légende mal comprise. — Combat dans le Forum. — Mettus Curtius, lac de Curtius. — Retraite de Romulus, temple de Jupiter Stator. — Supplication des Sabines. — La paix jurée entre les deux rois; en quel endroit. — Comitium, lieu d'assemblée des Sabins. — Vulcanel. — Ce que n'a pas fait Romulus. — Mort de Tatius. — Mort de Romulus. — Variantes de la tradition à ce sujet; explication. — Tombeau et reliques de Romulus. — Chant du Vélabre.

Après le meurtre vient le rapt, car l'histoire de Romulus ressemble assez à ce que serait la confession d'un brigand de la montagne; après l'assassinat de Rémus, vient l'enlèvement des Sabines.

Rien ne paraît plus vraisemblable en soi qu'un tel enlèvement. Des réfugiés qui manquaient de femmes en ont pris à leurs voisins, c'est très-croyable.

Mais je pense aussi que bien des circonstances imaginaires ont été ajoutées depuis à ce fait véritable.

Voici le récit des historiens qu'a admis un peu légèrement la postérité et que l'art a souvent reproduit.

Les Sabins viennent de Cures, aujourd'hui Corese, qui est à huit lieues de Rome, pour voir des jeux équestres; ils sont reçus avec une gracieuse hospitalité. Pendant les jeux, à un signal donné, on leur enlève leurs filles et leurs femmes. Les Sabins se retirent dans leurs pays sans qu'on voie qu'ils aient cherché à mettre obstacle au larcin. Assez longtemps après, le roi Tatius amène une armée de Sabins. A la suite de deux combats, les troupes ennemies sont séparées par les Sabines devenues les épouses des Romains. Romulus et Tatius font la paix, et conviennent de régner ensemble sur les deux nations, qui forment un seul peuple.

Il y a à tout cela d'assez nombreuses difficultés, dont plusieurs tiennent à l'état des lieux, aux distances, aux points occupés par les Sabins, avant et sous Tatius, à l'importance respective du peuple sabin et de la horde de Romulus.

Nous allons examiner ces difficultés et chercher à mettre de la vraisemblance dans cette histoire; car, si elle est vraie, quoi qu'en dise Boileau, elle doit être vraisemblable, et quand, ce qui est possible, mais n'est pas probable, elle reposerait sur une tradition entièrement fautive, cette tradition elle-même n'a pu

être acceptée dans l'origine que parce qu'elle était vraisemblable. Il faut restituer l'histoire ou au moins la tradition.

Et d'abord j'ai quelque peine à croire que les pâtres du Palatin et les réfugiés de l'asile aient exécuté une course de chevaux pareille à celles qui ont eu lieu plus tard dans le grand cirque ou dans le Champ de Mars, et dont la tradition s'est conservée dans la course des *barberi* au Corso pendant le carnaval¹. Je ne vois pas que l'on parle beaucoup de chevaux et de cavalerie pendant les guerres de Romulus.

A propos du Palatin, il n'est guère question que de bœufs.

De plus, ces jeux sont donnés en l'honneur de Neptune équestre. Neptune était sans doute l'équivalent latin de Poseidôn, dieu grec, et, avant d'être grec, pélasge².

¹ En effet, ces courses paraissent remonter directement à celles que les Romains exécutaient sur les gazons du Champs-de-Mars, au bord du Tibre, et qui s'appelaient *Equiria*. L'on dit même que l'église de Santa Maria in *Aquiro* leur doit son nom; j'en doute, car cette église est assez éloignée du Tibre, et l'on sait que les courses, appelées *Equiria*, en étaient très-voisines, puisqu'en cas de débordement du fleuve elles avaient lieu sur le Coelius. Ce qui est plus certain, c'est qu'encore au seizième siècle on faisait courir des chevaux au bord du Tibre, quand Jules II eut bâti la rue Julia il fallut transporter les courses, et on les transporta dans la rue du *Corso*, qui datait de Paul II.

² Poseidôn était honoré dans l'*Arcadie*, en plusieurs lieux, sous le nom de *Poseidôn équestre*. (Pausanias, viii, 10, 14, 36, 57.) Les Ar-

Mais on ne voit pas pourquoi il eût été honoré par des jeux solennels dans une tribu de pâtres et de fugitifs encore sans relation avec la mer. Le rapport de Neptune avec le cheval tient à une fable grecque sur la fondation d'Athènes¹, et, en supposant que cette fable tienne elle-même à un mythe plus ancien² qui remonterait aux Pélasges, quand ce culte aurait été apporté par eux sur le Palatin, les sujets de Romulus n'avaient aucune raison de le célé-

brer. Les Athéniens prétendaient avoir invoqué les premiers le dieu de la mer sous ce nom (Paus., viii, 25), et passaient pour en avoir fondé le culte. (Den. d'Hal., i, 33.)

¹ On sait que, dans le débat qui eut lieu à cette occasion, Neptune fit sortir de terre un cheval, et Pallas Athène un olivier.

² Je crois que les *chevaux de Neptune* furent dans l'origine, une de ces allusions pittoresques de la Mythologie grecque dont j'ai parlé ailleurs. (Voy. *la poésie grecque en Grèce*.) Je crois qu'on a voulu exprimer par le mythe des coursiers de Neptune l'impétuosité du flot qui semble courir, et le blanchissement de l'écume sur le dos des vagues, métaphore si naturelle qu'elle s'est présentée à l'un des hommes qui ont le mieux senti et rendu la poésie de la mer, lord Byron (*Child-Harold*, iv, 184), lorsqu'il a dit à l'Océan : Et j'ai posé ma main sur ta *crinière*. De plus, Poseidon, en rapport avec la fondation de Troie dont il bâtit les murs, créateur du cheval, selon les uns en *Attique*, selon les autres en *Thessalie*, et en *Crète* du taureau de Pasiphaé, dieu enfin de la mer, c'est-à-dire de l'élément humide et fécondant, peut, par toutes ces raisons, être considéré comme un dieu primitivement pélasgique. Le nom même de la mer, *Pélagos*, est peut-être devenu le nom des Pélasges. Le culte du dieu de la mer convenait à ce peuple navigateur. Mais, malgré cette origine, Neptune tint peu de place dans la religion romaine. On ne cite qu'un temple de Neptune dans le cirque flaminien et non dans le grand cirque.

brer par une fête nationale. Enfin ces courses prétendues ont lieu dans la vallée située entre le Palatin et l'Aventin; mais, dans son état primitif, elle est représentée comme une gorge étroite, peu favorablement disposée pour des courses de chevaux.

D'ailleurs, les eaux du Vélabre devaient inonder cette vallée, alors plus profonde; car elle fut en partie comblée après le dessèchement opéré sous les Tarquins.

Ainsi le théâtre même manquait pour la représentation qu'on dit avoir été donnée par Romulus aux peuples voisins, et c'est une première invraisemblance dans le récit des historiens. Des courses de chevaux n'ont pu avoir lieu dans les fanges du Vélabre. On les a imaginées plus tard quand le grand cirque a été construit, et on les a placées là où depuis le grand cirque exista.

Les fêtes que célébra Romulus s'appelaient fêtes de Consus, *Consualia*, ce qui est sans rapport avec le Neptune grec ou pélasge, mais se rapporte au dieu indigène Consus, qui avait dans le grand cirque un autel trouvé sous la terre¹.

Je crois avoir découvert ce qu'étaient réellement ces jeux en l'honneur du dieu Consus. On va voir qu'ils n'avaient rien de commun avec les courses d'Olympie.

Voy. plus haut, chap. ix.

C'était un amusement rustique, lequel consistait à sauter sur des peaux de bœufs huilées¹.

Ce divertissement grossier, fait pour provoquer la gaieté par les chutes de ceux qui s'y livraient, et dont on rencontrerait plus d'un équivalent dans nos fêtes de villages, me paraît beaucoup mieux en harmonie avec ce que devaient être les mœurs des pâtres du Palatin que des courses de chevaux pareilles aux jeux olympiques célébrés par Pindare, et auxquels pensaient peut-être un peu trop les auteurs qui écrivaient l'histoire de Romulus sous Auguste.

Si cela est, croira-t-on que les Sabins soient venus de Cures avec leurs femmes et leurs filles, qu'ils aient fait huit lieues pour voir des bergers glisser sur des peaux de bœufs huilées? Quant à moi, je ne saurais l'admettre, et j'y vois une preuve de plus que les Sabins s'étaient déjà établis sur le Quirinal et le Capitole, où Denys d'Halicarnasse, très-positif sur ce point², nous les montre pendant la guerre et après la paix.

¹ C'est ce que nous apprend un vieux vers saturnien conservé par le grammairien Nonius Marcellus (p. 13, Ger. Cernuus) :

Sibi pastores ludos faciunt coriis *consualia*.

Ce qu'expliquait ainsi Varron : *Etiam pelles bubulas oleo perfusas percurrabant.* (Voy. Preller, *Rom. Mythol.*, p. 421.) Ennius parlait de jeux semblables institués par Romulus à l'occasion de la dédicace du temple de Jupiter Feretrius. (Ennius, apud Serv., *Georg.*, II, 384.)

² Tatius était sans doute un chef sabin de Cures; les Sabins de Rome attendirent son arrivée pour prendre une vengeance dont le besoin d'un auxiliaire explique le retard.

En ce cas, des femmes sabinas ont pu, pour voir des jeux célébrés en l'honneur d'un dieu sabin, d'après une coutume de leur pays, en voisines et sans être accompagnées, descendre, non dans la vallée où fut le cirque, vallée que les eaux du Vélabre inondaient, mais plus près encore de chez elles, dans l'emplacement du Forum futur, dont une partie, le récit du combat de Romulus et de Tatius le prouvera, n'était pas submergée.

Cela se conçoit mieux que la narration de Tite Live, car j'avoue ne pouvoir comprendre la longanimité des Sabins qui se laissent prendre leurs filles et leurs femmes sans chercher à les défendre et se retirent tranquillement chez eux. Est-ce possible, je le demande, de la part d'un peuple aussi belliqueux et aussi farouche que les Sabins? Cette invraisemblance est rendue surtout visible dans les tableaux où l'on a voulu représenter l'enlèvement des Sabines.

Dans la plupart de ces tableaux, on voit les Romains, tous en costume de guerre, emportant dans leurs bras les Sabines, qui la plupart se défendent très-bien. Mais, en général, elles se défendent seules; il ne se trouve là, pas plus que dans les tableaux de Tite Live, ni un père ni un fiancé dont le désespoir résiste ou au moins menace. Les choses n'ont pu se passer ainsi à Rome au temps de Romulus, pas plus qu'elles ne s'y passeraient ainsi aujourd'hui si nos soldats voulaient enlever de vive force les filles du Transtévère qui les regardent défiler.

La suite n'est pas moins étrange. D'après le récit consacré, les Sabins ne se pressent pas beaucoup de se venger. Ce sont les habitants de trois petites villes que Tite Live ne donne pas pour sabines, Antemne¹, Cænina² et Crustumerium³, qui prennent fait et cause pour les Sabins, tandis que ceux-ci n'ont pas d'abord l'air de ressentir leur offense, et les Sabins ne paraissent qu'après que Romulus, attaqué par les trois villes, en a triomphé.

Ce triomphe lui-même mérite réflexion.

Romulus monte au Capitole sur un char attelé de quatre chevaux blancs, ce qu'aucun triomphateur ne se permit avant Camille, pour y offrir à Jupiter Fere-trius les dépouilles du petit chef qu'il a vaincu et tué de sa main.

Je veux croire que Romulus ait pris la bourgade

¹ Antemne était sur la colline d'Acqua-Acetosa, près de Rome, au confluent du Tibre et de l'Anio. (Varr., *De l. lat.*, v, 28.)

² La position de Cænina n'est pas déterminée d'une manière certaine. La physionomie de son nom est étrusque, celle du nom de son roi Acrôn, que tua Romulus, est grecque. Properce lui donne l'épithète d'*herculéen*; ce qui semble indiquer une origine pélasgique.

Acrôn Herculeus Cænina ductor ab arce.

(Propert., *El.*, iv, 10, 19.)

³ On ne sait rien de précis sur la position de Crustumerium ou Crustiminium, sinon qu'elle était près du mont Sacré, puisque Varron (*De l. lat.*, v, 81) appelle la fameuse sécession qui eut lieu sur cette colline *Secessio Crustumerina*; selon Tite Live l'Allia prenait sa source dans les monts Crustuminiens. (Tit. Liv. v, 37.) Nibby place Crustumerium à Tor-san-Giovanni. (Dint., t, p. 527.)

qu'on appelle la ville de Cænina et tué celui que Tite Live appelle un roi; mais je doute qu'il soit monté au Capitole sur un char dans l'intérêt de la majesté royale, comme dit Denys d'Halycarnasse¹. Les abords du Capitole étaient difficiles; la voie triomphale n'existait pas encore, et la gorge étroite par où l'on montait au Capitole n'était pas faite à l'usage des chars. Romulus triompha, s'il triompha, sur le Palatin. On triomphe chez soi et non pas chez les autres. Un seul trait vrai de la tradition a été conservé par Plutarque, lequel, plus naïf que Denys, déclare que toutes les statues de Romulus qu'il avait vues le représentaient à pied. « Romulus, dit-il, prit un tronc d'arbre, le dégrossit, y attacha les armes de son ennemi, le plaça tout droit sur son épaule et alla le suspendre à un chêne². »

Voilà qui est conforme au caractère du temps et de la légende.

C'est aussi sur le Capitole que Romulus avait, disait-on, élevé un temple à Jupiter Feretrius.

Ce petit temple a, en effet, existé sur le Capitole. Ses dimensions — il avait moins de quinze pieds de longueur³ — conviendraient au peu d'étendue de la cité de Romulus; cependant ce que l'on disait de

¹ Den. d'Hal., II, 54.

² Plut., *Romul.*, XVI. Virgile semble faire allusion à la tradition rapportée par Plutarque dans ce vers :

Hæc arma exuviasque viri tua quercus habebit.

³ Den. d'Hal., II, 54.

l'agrandissement de ce temple, qu'on attribuait à un roi sabin, Ancus Martius¹, pourrait bien se rapporter à sa fondation; car un roi sabin était nécessairement en possession du Capitole².

Puis vient la grande guerre des Sabins amenés de Cures, disent les historiens, par le roi Tatius. Celle-ci dut être sérieuse. Les Sabins étaient des montagnards belliqueux. Leur pays s'étendait depuis Amiternum, dans le royaume de Naples, jusqu'aux confins de l'Étrurie. Les Romains possédaient une petite colline aux environs du Vélabre. La partie n'était point égale, et le résultat douteux de cette guerre ne put mettre les Romains sur un pied d'égalité avec leurs ennemis. Ce qui est étonnant, c'est qu'ils n'aient pas péri.

Tite Live a tout fait décider par une bataille. A en croire Denys d'Halicarnasse, cette bataille décisive fut précédée par plusieurs combats. Son récit de la guerre est plus détaillé, et a, je crois, conservé plus de traits de la vieille légende, qui reposait elle-même, on n'en saurait douter, d'après la physionomie héroïque de la narration, sur un vieux chant³.

¹ Tit. Liv., I, 33.

² Ce nom de Feretrius semble dériver de *Feretrum*, désigner un dieu funéraire, peut être Vejovis, et n'a rien à faire avec les armes que portait le vainqueur. Feretrius ne vient pas plus de *ferre*, porter, que de *ferire*, frapper, comme le veut Plutarque.

³ Cette narration pouvait encore avoir une autre source, les *Annales*

Selon l'historien grec, Romulus a pour allié un Lucumon ou chef étrusque.

Quel était ce chef que l'on fait venir de différents endroits au secours de Romulus, et dont Properce, qui était Ombrien, c'est-à-dire à demi Étrusque, nous a conservé le nom latinisé de Lycomedius¹, tandis que d'autres donnent pour auxiliaire à Romulus ce condottiere étrusque, Coeles Vibenna, dont le nom devint celui du mont Coelius, et dont on place aussi la venue à Rome sous le premier Tarquin.

Ce qui me semble probable, c'est qu'il y avait déjà un établissement étrusque sur le *mont des Chênes*, et que l'aventurier qui se trouvait là aida Romulus à repousser les Sabins du territoire commun.

L'hésitation du souvenir traditionnel qui place l'occupation du Coelius tantôt sous Romulus, tantôt sous

des Pontifes. Denys d'Halicarnasse (II, 52) parle d'une guerre entre Romulus et Tatius qui avait duré *trois ans*. Ce qui ne s'accorde point du tout avec son propre récit. Le récit reproduisait la tradition telle que l'avait faite l'ancien chant. La tradition et la poésie populaire résumant volontiers en quelques faits généraux les faits particuliers, car l'imagination s'attache à ce qui la frappe, et la mémoire oublie volontiers quand l'imagination n'a pas été frappée. Le combat du Forum, c'est un souvenir de la poésie, qui groupe les faits; les trois ans de guerre, c'est un renseignement recueilli dans les *Annales des Pontifes* qui marquaient les années.

¹ Tempore quo sociis venit Lycomedius armis

Atque Sabina feri contudit arma Tati.

(Prop., *El.*, IV, 2, 51)

Tarquin, me fait penser que cette colline a été occupée à deux reprises par les Étrusques ¹.

L'alliance du Palatin et du Cœlius, qui sont très-voisins, est naturelle et d'autant plus vraisemblable, qu'après la paix avec Tatius, Romulus est dit avoir eu en partage ces deux collines. Il occupait le Palatin avant la guerre, et, pour le Cœlius, on peut croire que ce ne fut pas lui qui s'y maintint, mais son allié, car il n'en est pas plus fait mention dans l'histoire de Romulus après qu'avant; toute cette histoire se passe sur le Palatin.

Mais revenons à la résistance que le chef latin et le chef étrusque opposent aux Sabins. Il est évident que ni l'un ni l'autre ne sont en possession du Capitole, car ils le défendraient; mais il n'en est rien : ils semblent, au contraire, le menacer ², et ce sont les Sabins qui sont postés pour le défendre. Romulus est sur l'Esquilin, Tatius entre le Quirinal et le Capitole ³, sur ce plateau qui les unissait et qui a disparu ⁴ sous Trajan.

¹ Properce suppose que ce fut après la guerre contre Tatius que l'on fit descendre les Étrusques du Cœlius pour les établir entre le Palatin et le Capitole, dans le lieu qui s'appela depuis le *Quartier étrusque* (Vicus tuscus). Tite Live (II, 14) et Tacite (*Ann.*, IV, 65) rapportent ce déplacement à l'époque des Tarquins, ce qui paraît plus vraisemblable, car alors seulement l'espace occupé jusque-là par le Vélabre fut en partie desséché.

² Den. d'Hal., II, 37.

³ Den. d'Hal., II, 38.

⁴ Par là peut s'expliquer l'erreur de Denys d'Halicarn

Plus tard, les Romains sont en bas, dans le Forum; ils défendent le Palatin, comme les Sabins défendent le Capitole. C'est dans l'espace intermédiaire entre le Capitole sabin et le Palatin romain, espace occupé depuis en partie par le Forum, qu'aura lieu la grande lutte, dans laquelle les Sabins, descendant du Capitole, repousseront les Romains, puis seront repoussés à leur tour, et chacun finira par rester maître chez soi. Voilà ce qui résulte de l'ensemble du récit et de la situation des lieux.

Le seul incident qui étonne, c'est la forteresse des Romains placée sur le roc Tarpéien, un des sommets du Capitole, et livrée aux Sabins par Tarpéia.

On peut admettre que ce sommet isolé du Capitole, opposé à celui qui tenait au Quirinal sabin, appartenait dans l'origine aux Romains et formait la citadelle du Palatin, détachée, selon l'usage des cités grecques et italiotes, de la ville qu'elle devait protéger. On conserve ainsi l'histoire de Tarpéia, histoire qui n'a pas l'air d'avoir été inventée à plaisir, qui semble antique et qui, à cause de cette antiquité même, a subi plusieurs transformations. On reconnaît une version sabine et une version romaine de la légende dans l'aventure de cette Tarpéia, qui est représentée tantôt comme trahissant les Romains, tantôt comme une victime de

qui fait aussi occuper le mont Sabin, le Quirinal, par le Lucumon, allié de Romulus. La langue de terre qui unissait le Quirinal au Capitole a pu être considérée comme appartenant au premier.

son dévouement pour eux¹, dont² le tombeau était honoré par des sacrifices³ et par une statue placée dans un temple, dont Properce⁴ fait une héroïne de roman que perd sa passion exaltée pour le beau Tatius⁵, et dont l'existence repose peut-être tout entière sur le mot *Tarpéien*, auquel nous avons cru trouver une origine parfaitement étrangère à la belle Tarpéia.

Même en supposant que cette pauvre Tarpéia, que je me reproche d'écraser sous le poids de mes arguments, comme elle le fut, selon la légende, sous les boucliers des Sabins, n'ait pas existé dans l'histoire, elle vit encore dans l'imagination populaire des habi-

¹ Den. d'Halicarnasse (II, 33), et Tit. Live (I, XI), indiquent les deux versions.

² Den. d'Hal., II, 40.

³ Fest., p. 363.

⁴ Propert., *El.*, V (IV), 4, 5 et suiv.

⁵ Tarpéia va puiser de l'eau à une source sortant d'une grotte dont Properce fait une description charmante. « Un bois sacré s'enfonçait sous un antre tapissé de lierre; l'eau qui naissait en ce lieu murmurait parmi les arbres, demeure ombreuse de Sylvain, où la douce fîdité des bergers menait boire les brebis lassées des ardeurs de l'été. » C'est à cette source que Tarpéia allait puiser l'eau sacrée, une urne d'argile était posée sur sa tête.

Urgebat medium fictilis urna caput,

dit le poëte qui avait vu les jeunes filles de Rome soutenir en équilibre l'urne qu'elles portaient, comme elles font encore aujourd'hui. « Elle vit Tatius s'exercer aux jeux guerriers dans la plaine poudreuse; elle admira le visage du roi, ses armes brillantes... et l'urne, que ses mains oubliaient de soutenir, tomba. »

tants actuels du rocher Tarpéien. Niebhuhr y a entendu raconter par une petite fille que, dans un souterrain de la montagne, — où y il a en effet des souterrains, — est la belle Tarpéia, couverte d'or et de bijoux, et retenue par des enchantements. Aucun de ceux qui ont voulu pénétrer jusqu'à elle n'a pu retrouver son chemin ¹.

La situation des Sabins sur le Capitole et sur la hauteur par laquelle il était soudé au Quirinal une fois bien déterminée, le combat avec tous ses incidents épiques se comprend facilement; les faits merveilleux eux-mêmes prennent une sorte de vraisemblance pour l'imagination, quand on voit comment ils ont été rattachés à la nature et à la situation des lieux.

Tel est le récit de la source d'eau bouillante que Janus fit sortir de terre sous les pas des Sabins pour les empêcher de passer par une porte que les Romains s'efforçaient de fermer. Ce récit est en rapport avec

¹ Niebhuhr s'engagea dans un de ces souterrains du Capitole, mais ne put aller bien loin. On y trouverait peut-être, sinon les bijoux de la belle Tarpéia, souvenir évident des anneaux d'or promis par les Sabins, d'autres trésors précieux pour les antiquaires, surtout si l'on arrivait aux ~~suisses~~ du temple de Jupiter, dans lesquelles on enfouissait les objets sacrés qui ne pouvaient plus servir. Pour moi, moins heureux que Niebhuhr, sur la roche Tarpéienne où je suis allé bien souvent profiter des lumières de M. Henzen, directeur de l'Institut archéologique, et des ressources d'une bibliothèque toujours mise avec empressement à la disposition des étrangers, je n'ai rencontré dans les petites filles du lieu que d'effrontées et opiniâtres mendiannes, qui, j'en suis sûr, ne savaient rien de la belle Tarpéia.

l'existence d'eaux sulfureuses, reste des anciennes actions volcaniques.

Cette porte, qui était près du temple de Janus ¹, avec lequel on l'a confondue ², et par conséquent dans les environs de Sainte-Martine, s'appelait, pour cette raison, la *Porte de Janus*, et a été prise pour une des trois portes du Palatin, bien qu'elle fût évidemment au pied du Capitole ³. Oubliant que les Romains défendaient le Palatin, où était leur ville, contre les Sabins, maîtres du Capitole, on a interprété l'intervention du dieu comme empêchant les Sabins de gravir le mont Capitolin, tandis que le Capitole était sabin aussi bien que le Quirinal, dont alors il n'était pas séparé.

Les anciens eux-mêmes ont donné l'exemple de

¹ Ad Janum geminum aquæ caldæ fuerunt. (Var., *De ling. l. 6.*, v, 156.)

² Niebuhr supposait que le temple de Janus était une porte qu'on ouvrait en temps de guerre pour établir entre la ville romaine et la ville sabinne une communication que les circonstances rendaient nécessaire, et qu'on fermait en temps de paix. Il expliquait ainsi la clôture du temple de Janus. L'idée est ingénieuse, mais la description de Procope qui vit encore le temple de Janus, et une médaille qui le représente, montrent que c'était bien un temple et pas une porte.

³ Macrobe (Sat. 1, 9) place cette *porte de Janus* au pied du Viminal. Ceci est contraire à tous les témoignages et même au nom de la porte; car ce nom indique la proximité du temple de Janus. Macrobe aura été induit à cette erreur de topographie pour avoir confondu avec le Viminal, qui est comme une ramification du Quirinal, l'ancien prolongement de celui-ci qui venait autrefois rejoindre le Capitole, et qui, au temps de Macrobe, n'existait plus.

cette confusion, et Ovide¹, qui avait cependant chaque jour sous les yeux ce théâtre de la légende, car il demeurerait tout près², ne l'a pas comprise³.

Ovide, en effet, paraît croire que les Romains sont sur le Capitole et s'efforcent de fermer la porte en question pour empêcher les Sabins d'y monter. C'est le contraire qui est vrai : la porte de Janus était au pied du Capitole et en défendait l'approche. Les Romains, qui étaient au bas, voulaient empêcher les Sabins de l'ouvrir et de fondre sur eux. La relation topographique des deux armées a été renversée par Ovide; mais, malgré les témoignages de l'histoire et l'évidence des lieux, comment, au temps d'Auguste, ne pas se figurer les Romains au Capitole⁴?

Une seule chose embarrasse dans cette partie de la légende, c'est de voir Janus, qui est par excellence le

¹ Ov., *Fast.*, I, 261.

² ... Capitolia cernens,
Quæ nostro frustra juncta fuere Iarî.

(Ov., *Trist.*, *El.*, I, 3, 29-30.)

³ Ovide suppose que Janus arrête les Sabins au moment où ils ont gravi le chemin qui conduisait à la citadelle, mais la tradition ne parle d'aucune attaque tentée par eux contre la citadelle et repoussée par les Romains, elle ne connaît que la trahison de Tarpéïa par qui elle fut livrée sans coup férir.

⁴ Servius (*Æn.*, viii, 361) a mieux compris la situation respective des combattants. Pour lui, l'éruption des eaux bouillantes a délivré les Romains qui fuyaient et arrêté les poursuites des Sabins. Des hommes qui fuient devant des ennemis qui les poursuivent ne sont pas des assiégés qui résistent.

dieu des Sabins, protéger contre eux les Romains. Ce trait a dû être ajouté plus tard, quand les Sabins et les Romains s'étant fondus à la fin en un seul peuple, ceux-ci eurent adopté Janus, fait de la clôture de son temple le symbole d'un état de choses qui frappait d'autant plus les esprits qu'il était plus rare, la paix, et, fidèles à l'esprit tout pratique et souvent mesquin de leur mythologie propre, transformé le grand dieu solaire et guerrier des Sabins en un dieu qui présidait à l'ouverture et à la fermeture des portes; alors on lui attribua l'honneur d'avoir empêché, par un miracle dont on croyait voir l'effet, les Sabins de fermer la porte *Janualis*, autrefois porte de la cité sabine, et qui, pour cette raison, avait reçu le nom du dieu sabin, dont le temple d'ailleurs était de ce côté. Il n'en fallait pas tant aux Romains pour proclamer l'assistance du dieu dans un combat où ils l'usurpaient.

Quant aux faits qui n'ont rien de mythologique, je crois que les détails et les vicissitudes du combat peuvent contenir quelque vérité, car je suis convaincu que la source primitive du récit qui nous a été conservé par Tite Live et par Denys d'Halicarnasse est un vieux chant que certainement ils n'avaient ni l'un ni l'autre sous les yeux, mais d'où la tradition leur était venue¹.

¹ Je ne pense pas que les chants nationaux, que l'on récitait encore au temps de Pline, fussent de véritables épopées, mais quelque chose d'analogue aux romances héroïques de l'Espagne, aux ballades épiques des peuples du nord.

Or certains détails véritables d'un combat fameux peuvent être fixés par la poésie naïve des contemporains de ces faits. Seulement, je crois que ce chant était sabin¹ et non romain; car, malgré la prédilection de l'historien latin pour ses compatriotes et la prédilection non moins grande de l'historien grec pour les Romains, ils n'ont pu effacer du récit, qui fut poétique avant d'être traditionnel, une inspiration hostile aux hommes du Palatin et favorable aux hommes du Quirinal et du Capitole.

Je rencontre d'abord Curtius. C'est que l'on raconte de lui est un de ces faits qui n'ont pas d'importance pour l'histoire, mais que la poésie du moment célèbre, parce qu'ils ont frappé les témoins, excité l'intérêt et la crainte durant l'action, et qu'ils se détachent, par quelques circonstances extraordinaires, des autres faits guerriers. S'il y avait des bardes parmi les zouaves, ce ne serait pas l'ensemble d'un combat qu'ils célébreraient, mais tel exploit singulier, telle de ces aventures de la journée que le soldat aime à raconter le soir au bivac. De plus, l'aventure de Curtius était liée à une localité bien caractérisée, le marais du Forum, où il avait pensé périr. Enfin Curtius² est un héros sabin, et les chantes sabins ont dû se

Silius Italicus (*Punic.*, viii, 422) parle des chants sabins qui célébraient le dieu national Sancus.

² Le radical *curtus*, lance, se retrouve dans ce nom comme dans celui de la ville sabine de Cures, et sous son autre forme *quiris* dans *Quirites* et *Quirinal*.

plaire à célébrer un incident pour nous assez indifférent, mais qui avait dû, au milieu de la mêlée, remuer un moment le cœur des compagnons du guerrier.

Curtius, blessé, perdant son sang, veut faire retraite et regagner le Capitole; mais il rencontre sur son chemin le marais qui en défendait l'approche. Alors il prend un parti désespéré : il se précipite à cheval, à travers l'eau et la fange, en vue des deux armées, qui se demandent s'il s'en tirera et forment des vœux contraires touchant l'issue de son entreprise. Son cheval se débat, il le presse, il lutte pour sa vie en présence du danger; enfin il parvient à se sauver. Cette évasion hardie et quelque temps douteuse avait excité la crainte des Sabins, l'espoir des Romains, l'admiration des deux peuples, et le marais garda le nom de Curtius¹.

Un bas-relief d'un travail ancien², dont le style ressemble à celui des figures peintes sur les vases dits archaïques, représente Curtius engagé dans son marais; le cheval baisse la tête et flaire le marécage, qui est indiqué par des roseaux. Le guerrier, penché en

¹ Le marais avait été comblé, si l'on en croit Ovide. (*Fast.*, vi, 406.) Cependant il ne devait pas l'être complètement, car, d'après Suétone (*Oct.*, 57), on y jetait des pièces de monnaie au temps d'Auguste.

² Ce bas-relief se voit dans l'escalier du palais des Conservateurs; il a été trouvé près de l'église Sainte-Marie Libératrice, qui fut antérieurement S. Sylvester *de Lacu*.

avant, presse sa monture. On a vivement, en présence de cette curieuse sculpture, le sentiment d'un incident héroïque probablement réel, et en même temps de l'aspect primitif du lieu qui en fut témoin.

Après cet épisode tout homérique vient le moment décisif et dramatique du combat. Les Sabins descendent du Capitole et repoussent l'ennemi jusqu'à la porte principale de Rome, c'est-à-dire du Palatin. Romulus est atteint d'un rocher comme en lancent les géants dans leur bataille contre Jupiter et les héros dans l'*Iliade*. Tite Live a oublié cette blessure de Romulus. Près d'être forcé dans sa bourgade, le chef latin voue un temple à Jupiter *qui arrête* (Jupiter Stator). Arrêter l'ennemi, à cela se borne sa prière et son espoir; il est exaucé. Alors il commence à reprendre l'offensive. Les Sabins plient à leur tour. Il les poursuit jusqu'au pied du Capitole, c'est-à-dire seulement jusqu'au marais. Romulus n'avait regagné que quelques centaines de pas depuis la porte Mugonia. La victoire était donc loin de se décider en sa faveur, quand, selon Tite Live, le coup de théâtre de l'arrivée des Sabines enlevées, se jetant entre leurs pères et leurs époux, mit fin au combat et amena la paix.

Tout cela est très-clair. Le temple de Jupiter Stator, qui, refait sans doute, existait encore au temps d'Ovide, était, comme il devait l'être d'après le récit antique, à côté de l'ancienne porte Mugonia, devenue la porte du palais impérial. « Ici est le temple de Jupiter

Stator, la Rome a été autrefois fondée, » dit le poète exilé dans son livre des *Tristes*¹, quand il lui trace, comme à un suppliant, le chemin à suivre pour arriver jusqu'à l'empereur, qu'il ne devait pas attendre.

Ce temple était dans la partie la plus élevée de la voie Sacrée, au bas du Palatin², là où est l'arc de Titus; car c'est dans cet endroit que les fouilles de M. Rosa ont découvert la montée qui conduisait au palais impérial, à l'endroit où elle se détachait de la *voie Sacrée*³.

Romulus a été blessé, et son allié, le Lucumon étrusque, percé de part en part. En présence du danger de leur chef et de leurs concitoyens, ceux qui étaient restés à la garde des murailles ont fait une sortie. Romulus, à leur tête, a repoussé les Sabins vers le marais. Ceux-ci ont regagné par la gorge

¹ Ov., *Trist. El.*, III, 1, 31-2.

² ... *Ædis quam Romulus olim,*

Ante Palatini condidit ora jugi.

(Ov., *Fast.*, VI, 795-6.)

³ On n'en a pas moins pris pour un reste du temple de Jupiter Stator les trois colonnes qui sont vers l'extrémité du Forum, assez loin de l'entrée du palais impérial. Cette opinion est aujourd'hui abandonnée aux *ciceroni*. Les passages d'Ovide cités plus haut auraient dû prévenir une telle erreur. Sur un bas-relief du musée de Saint-Jean de Latran, où plusieurs monuments de ce quartier sont figurés, suivant l'opinion très-ingénieuse de M. de Rossi, dans l'intention d'indiquer le chemin que devait suivre une pompe funèbre, à côté d'un arc sur lequel on lit : *Summa Vella*, et qui ne peut être que l'arc de Titus, on voit la représentation d'un temple, qui est très-probablement le temple de Jupiter Stator.

du Capitole leur camp fortifié. Personne n'a été vaincu. Le succès a été alternatif des deux côtés. On ne sait ce qu'on doit faire. C'est alors, selon Denys d'Halicarnasse, que les Sabines interviennent, non pas pendant la mêlée, mais pendant la trêve qui suit le combat; non pas en se jetant entre les glaives tirés, mais en allant, ce qui est beaucoup plus conforme à la vraisemblance, demander aux Sabins la grâce du peuple romain¹.

Je passe sur la délibération en règle de ces femmes et sur l'autorisation donnée à leur démarche par le sénat. C'est un anachronisme politique qui transporte dans l'âge héroïque de Rome les habitudes délibératives, et ce qu'on pourrait appeler les formes parlementaires des âges suivants. Mais je retrouve le poème sabin ou la légende sabine dans ce qui suit, et qu'une tradition purement romaine se serait gardée de présenter ainsi.

Les femmes sabines montent au Capitole, où était le camp des Sabins, vêtues de deuil et conduisant leurs enfants par la main, comme on faisait plus tard à Rome pour attendre ses juges.

Conduites en présence du roi Tatius dans l'assemblée des chefs, elles demandent à genoux qu'on accorde pour l'amour d'elles la paix à leurs époux.

« Ayant dit ces choses, toutes tombent aux pieds du

¹ Den. d'Hal., II, 45-6.

roi avec leurs enfants et y demeurent prosternées jusqu'à ce qu'on les relève de terre ¹. »

Voilà un abaissement qui s'explique par la situation véritable des deux peuples.

Suivant la tradition, qui est notre seule histoire, les Romains avaient fui et ne s'étaient arrêtés qu'à la porte de leur ville; ils avaient à leur tour repoussé l'ennemi. Mais les Sabins occupaient le Capitole, la citadelle, le Quirinal, plusieurs autres points encore. Une ligne de villes sabines les rattachaient à leur capitale de Cures. C'était une armée qui avait derrière elle un peuple. Les Romains possédaient une bourgade isolée sur une colline de peu d'étendue; il n'est dit nulle part qu'une seule ville de la confédération latine eût pris parti pour eux.

Un aventurier étrusque, établi sur la colline prochaine, avait seul et sans succès embrassé leur défense.

Vraie ou non, la version de l'événement, conservée par Denys d'Halicarnasse, s'accorde très-bien avec l'état de choses qui suivit, et que tout nous prouvera avoir été un état d'infériorité pour les Romains.

¹ La peinture a plusieurs fois représenté les Sabines se jetant entre les deux armées et les arrêtant en étendant les bras, comme l'Hersilie de David. Ne viendra-t-il pas un jour à l'esprit d'un artiste de montrer l'événement d'après la version sabine? Une telle peinture aurait au moins le mérite de la vraisemblance et de la nouveauté.

Tite Live glisse sur les conditions du traité. Selon Denys d'Halicarnasse, on convint que Tatius et Romulus, avec un pouvoir égal et des honneurs égaux, régneraient ensemble à Rome. En admettant, ce qui n'est pas, qu'ils régnèrent conjointement sur ce qui ne forma une seule ville qu'après eux, je le demande, si, à la suite d'une guerre où les succès auraient été partagés, la reine d'Angleterre venait exercer une moitié de souveraineté à Paris, ne serait-ce pas une condition bien humiliante pour les Français et l'accepteraient-ils ?

On vient de proposer au pape de partager ainsi avec un autre souverain la domination, non de sa capitale, mais d'une portion de ses États, et le pape, tout faible qu'est son pouvoir, a refusé. Son premier prédécesseur dans le pouvoir temporel à Rome n'a pu être supposé consentir à un arrangement pareil que parce que les Sabins étaient beaucoup plus forts que lui. On a déjà vu les Sabins anciennement établis sur plusieurs des collines de Rome. Je montrerai bientôt qu'après la paix ils occupèrent toutes celles de la rive gauche, à l'exception du Palatin et du Coelius; mais, dès à présent, il est clair qu'il ne pouvait y avoir aucune parité entre une nation assez considérable et une ville très-petite.

En présence de cette inégalité entre la nation sabine et l'établissement du Palatin, entre l'espace occupé par les Sabins dans Rome et la colline isolée de

Romulus, on lit avec quelque surprise dans Servius¹ que le roi des Sabins fut *admis* au partage de la ville, que les Sabins *obtinrent* le droit de cité², mais sans droit de suffrage. C'est ainsi que les choses sont présentées par les historiens anciens et modernes de Rome. La vérité est que les Sabins laissèrent aux Romains leur taupinière du Palatin, où ils ne mirent pas le pied.

Les Sabins conservèrent le Capitole, qu'ils occupaient depuis le commencement³, où Tatius habita la citadelle Tarpéienne⁴.

Romulus demeura retranché sur le Palatin; à mi-chemin entre les deux villes, le traité fut juré par les deux chefs. Là ils immolèrent une truie⁵. Le sacrifice fut offert sur la voie Sacrée. La tradition avait conservé le souvenir de ce lieu que nous pouvons reconnaître encore⁶, et où, au temps de Servius, s'éle-

¹ Serv., *Æn.*, vii, 635.

² *Ibid.*, vii, 709.

³ Den. d'Hal., ii, 50. C'est ce que veut dire Tacite (*Ann.*, xii, 24) par cette assertion d'ailleurs inexacte que Tatius ajouta le Capitole à la ville. Tatius n'*ajouta* pas le Capitole, il le *conserva*.

⁴ Plutarque (*Romul.*, 20) dit que ce fut au Comitium.

⁵ Virg., *Æn.*, viii, 641. Le porc et la truie figurent à Rome dans de plus anciens récits et dans les plus anciens sacrifices. Le porc est l'animal domestique des temps primitifs, il peut vivre dans les forêts avant l'époque du défrichement qui amène les pâturages, durant l'âge plus reculé où l'homme lui-même se nourrit de glands.

⁶ En nous plaçant sur la voie Sacrée à une égale distance entre

vaient deux statues, celle de Romulus du côté du Palatin, et du côté du Capitole celle de Tatius¹.

Les Sabins se hâtèrent de couper la forêt qui, couvrant la pente orientale du mont Capitolin², descendait jusqu'à la plaine. Cette forêt était celle de l'Asile; ils ne se souciaient pas que l'Asile restât ouvert à tous les gens sans aveu qui viendraient grossir la population suspecte du Palatin.

Demeurés en possession du champ de bataille, les Sabins, après avoir en partie desséché et comblé le marais qui s'étendait au pied du Capitole, établirent là un marché; car il ne faut pas oublier que, dans l'origine, *Forum* ne voulait pas dire autre chose³. Le Forum devint plus tard le lieu des délibérations plébéiennes; mais les boutiques y restèrent longtemps : on le voit par l'histoire de Virginie. Le Forum fut donc dans l'origine le marché des Sabins. Les Romains y venaient du Palatin pour acheter. C'était, je crois, la seule communication des deux peuples. Au pied du Capitole était le lieu où les Sabins s'assemblaient, et

l'arc de Titus qui marque l'entrée de la ville du Palatin et l'arc de Septime Sévère qui indique à peu près le lieu où se terminait la voie Sacrée du côté du Capitole.

¹ On disait que de là venait le nom de la voie Sacrée. (Fest., p. 290.)

² Den. d'Hal., II, 50.

³ Les villages ou les villes qui s'appelèrent *Forum Appii*, *Forum Julii*, etc., reçurent cette dénomination parce qu'il y existait des marchés.

qui, pour cette raison, reçut le nom de Comitium¹.

Le Comitium fut, en effet, le lieu où s'assemblèrent par curies les patriciens.

Jusqu'au temps des Gracques, ce fut au Comitium que s'adressèrent toujours les orateurs parlant de la tribune qui en était voisine.

Le Comitium fut dans l'origine le théâtre de presque toutes les délibérations qu'on place d'ordinaire au Forum. Le Forum n'était que le marché dans lequel les plébéiens venaient assister aux débats, comme chez nous le peuple assiste aux jugements des tribunaux.

Je doute que les Romains aient été admis dans le Comitium. Romulus a pu rassembler à son de trompe, dans un pré du Palatin, les anciens du lieu, ces sénateurs couverts de peau de mouton dont parle Propertius², et dont le costume est encore celui des pères romains de nos jours. Mais j'ai peine à croire que les chefs des clans sabins, qui, comme nous le savons des Claudius, avaient plusieurs milliers de clients, aient admis à leurs conseils les gens de toute sorte qui s'étaient emparés du Palatin, dont la plupart ne

¹ Ce mot, qui vient de *cum*, et *ire*, n'indique nullement, comme le veut Niebhur, un lieu de réunion pour les Romains et les Sabins, mais simplement un lieu d'assemblée. L'emplacement du Comitium, sur lequel on a beaucoup disputé, a été pour la première fois déterminé d'une manière, selon moi, incontestable par M. Dyer, dans son excellent article ROMA du *Dictionary of greek and roman Geography* edited by W. Smith, t. II, p. 775, 777.

² Prop. *El.*, v (11), 1, 12-14.

savaient pas le nom de leur père, et dont plusieurs avaient fait ce métier que Juvénal n'osait pas nommer¹.

Aut pastor fuit, aut illud quod dicere nolo.

(Juv., Sat. viii.)

Je ne crois pas à un gouvernement commun des deux peuples unis sous les deux rois, gouvernement dont on ne voit nulle trace dans l'histoire, que ne comportaient point l'inégalité des deux villes ni l'état relatif des deux populations; car tout l'ensemble des faits et la vraisemblance démontrent qu'elles maintinrent au moins quelque temps leurs territoires séparés, et que les Romains n'étaient point vis-à-vis des Sabins sur un pied d'égalité¹.

Si les deux chefs voisins avaient à s'entendre sur quelque intérêt commun, sur quelque incident qui touchait également les sujets de l'un et les sujets de l'autre, ils se réunissaient sur une plate-forme située au pied du Capitole, au-dessus du Comitium, et qu'on appelait le Vulcanal, à cause d'un autel de Vulcain². Il est à remarquer que, dans ce lieu intermédiaire où l'on croyait que les chefs des deux peuples ennemis avaient

¹ Voy. plus loin, chap. xiii.

² Cet autel, consacré à une divinité du feu, comme Vesta, était probablement un ancien autel pélasge. Ce qui le confirme, c'est qu'on y offrait des poissons à Vulcain au lieu d'âmes humaines (Fest., p. 238), souvenir de l'abolition des sacrifices humains, qui était un souvenir de l'époque pélasgique.

parfois délibéré en commun, on construisait plus tard le temple de la Concorde, dont l'emplacement est encore visible, on peut y observer le Caducée, signe de paix; on y plaça la Græcostasis¹, dans laquelle le sénat recevait les ambassadeurs étrangers, comme le roi sabin y avait reçu, disait-on, le chef latin, qui était pour lui un étranger.

Pline² attribue à Romulus la fondation du Vulcanal; probablement plus ancien que lui, et qui était sur le territoire sabin.

On sait, hélas! très-peu ce qu'a fait Romulus; mais on pourrait écrire un assez long chapitre de ce qu'on lui a prêté, et qu'il n'a point fait, parce qu'il n'a pu le faire. Il n'a point organisé une cité modèle avec une hiérarchie savante, classant ses sujets en patriciens et en plébéiens. — On ne fait point des patriciens. — Romulus ne créa point les trois tribus dont l'une, les Tities, était sabine; car il ne régna point sur les Sabins. La pompe des licteurs, dont l'origine est étrusque, n'a pu être introduite dans un temps où l'on portait, en guise d'étendard, une botte de foin.

Montesquieu a dit : « Il ne faut pas prendre de la ville de Rome, dans ses commencements, l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui, à moins que ce ne soit celles de la Crimée, faites pour

¹ Plin., *Hist. nat.*, xxxiii, 6, 3. Quæ tunc *supra comitium* erat.

² Id., *ibid.*, xvi, 86.

renfermer le butin, les bestiaux et les fruits de la campagne¹. »

Dans cette phrase, qui me revenait toujours en mémoire quand je voyais entrer à Rome ces gigantesques charrettes de foin que précède souvent un paysan à cheval armé d'une lance, assez semblable à un Tartare de Crimée, dans cette phrase de Montesquieu il y a plus de sentiment historique de l'ancienne Rome que dans tout Rollin.

En général, ceux qui ont parlé de Romulus semblent n'avoir pas vu le Palatin, petite colline isolée, dont le possesseur ne pouvait faire la loi à la nation qui était maîtresse des autres collines, c'est-à-dire d'un espace vingt fois plus considérable, et avoir oublié qu'au temps de Romulus, sur ce Palatin, était une sorte de repaire plutôt qu'une ville véritable.

Pour moi, qui ai beaucoup considéré le Palatin et me suis toujours plus pénétré du sentiment de son exigüité et de son isolement; pour moi, qui pense que les deux villes, celle du Palatin sous Romulus et la cité sabine sous Tatius, sont restées distinctes et même ennemies, je m'étonne moins que cette association, qu'on présente comme un modèle de bonne harmonie, ait fini par la mort violente de Tatius, à laquelle il est difficile de croire que Romulus soit demeuré étranger.

¹ *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, chap. I.

Voici ce que racontait la tradition, cette fois très-vraisemblable¹ :

Des amis de Tatius, c'est-à-dire quelques chefs sabin, allèrent brigander chez les Laurentins, dans les environs de Lavinium, en pays latin. Romulus, qui était Latin, poussé par un sentiment où, j'imagine, l'équité n'entraît pas seule, s'empessa de prendre le parti des Laurentins. Tatius en fut irrité, et des Sabins, sans doute par son ordre, suivirent les députés qui étaient venus se plaindre à Romulus et les tuèrent pendant leur sommeil. Romulus, s'irritant à son tour, livra les coupables aux Laurentins. Tatius fit enlever les Sabins qu'on emmenait prisonniers. On voit que, malgré la bonne harmonie dont parlent les historiens, à la première occasion les deux rois se trouvaient d'un parti contraire. Légende ou histoire, ces faits peignent bien l'antipathie des deux peuples que Romulus et Tatius représentent.

Enfin Tatius seul, selon les uns, et, selon les autres, avec Romulus, se rend à Lavinium pour offrir un sacrifice. Il y est assassiné avec des couteaux de cuisine et des broches. Ce dernier trait pourrait être une invention romaine et populaire pour jeter du ridicule sur la mort du chef ennemi.

Je ne suis pas bien sûr que le roi sabin soit allé offrir un sacrifice à Lavinium, qui fut, avant Albe, le centre religieux et politique de la confédération latine;

¹ Den. d'Hal., II, 51.-2.

mais, précisément à cause de cela, je ne m'étonne pas que la légende ait fait figurer le nom de Lavinium dans le récit de la mort de Tatius. Ces différends des deux rois, cette mort à laquelle Romulus est mêlé, cette mort ridicule du roi sabin au cœur du pays latin, me semblent conserver la trace de l'inimitié sourde, mais ardente, de la Rome latine contre la Rome sabin, qui la dominait et l'opprimait.

La fin mystérieuse de Romulus pourrait bien avoir été originellement dans la tradition une revanche prise par les Sabins de la mort de Tatius.

Il y a deux versions de la mort de Romulus, l'une naturelle et l'autre merveilleuse.

D'après la première, il aurait été assassiné.

D'après l'autre, il aurait disparu dans une miraculeuse tempête qui aurait répandu en plein jour de subites ténèbres.

La mort violente est placée dans deux endroits.

Selon les uns, il aurait été tué près de l'autel de Vulcain, à l'extrémité nord-est du Forum, au pied du Capitole, sur cette plate-forme sacrée qu'on appelait le Vulcanal.

Selon d'autres, et c'est le récit qui a été le plus répété, il aurait péri, pendant une revue, au bord du marais de la Chèvre.

Dans le premier cas, des patriciens ont tué Romulus; ils l'ont tué dans le Vulcanal, au-dessus du Comitium, lieu d'assemblée des Sabins.

Si, comme tout porte à le supposer, les hommes du Palatin ne furent point admis dans le Comitium sabin, ce sont des patriciens sabins qui ont tué Romulus; si même on croyait au sénat mi-parti de Sabins et de Romains institués par Romulus, il faudrait se souvenir qu'il y avait dans ce sénat cent Sabins.

D'après une autre version de la légende, Romulus avait été mis à mort près du marais de la Chèvre.

Le marais de la Chèvre, en quelque lieu qu'il fût, était, comme le Vulcanal, sur le territoire sabin. Plutarque dit positivement que Romulus était sorti de la ville pour s'y rendre.

Je suis porté, par ces indications topographiques, à déclarer que, suivant la légende primitive, soit sur le Vulcanal, soit au bord du marais de la Chèvre, Romulus a été mis à mort par les Sabins, qui ont vengé Tatius. On peut le conclure du vieux récit qui présentait ainsi cette mort, véritable ou non.

Ce récit avait du moins le mérite d'être fort vraisemblable.

Tatius avait péri à la suite de démêlés qui semblent trahir l'irritation réciproque et bien naturelle des deux populations, dans des circonstances qui devaient inspirer certains soupçons contre Romulus.

Romulus aurait-il voulu profiter du moment où les Sabins n'avaient pas de chef pour changer la relation des deux peuples, pour donner au sien l'ascendant ou

au moins l'égalité, soit par une négociation, soit par les armes?

Romulus serait-il venu sur le Vulcanal demander des conditions meilleures pour son peuple?

Ce devait être un diplomate un peu rude que le pâtre du Palatin devenu roi, et les anciens de la nation sabine n'étaient peut-être pas très-patients. En présence de celui qu'ils accusaient d'avoir été la cause de la mort de leur roi, irrités de ses propositions et de son langage, ils se seraient jetés sur lui et l'auraient égorgé.

On comprendrait ainsi ce trait de la tradition rapportée par Denys d'Halicarnasse¹, qu'ils s'étaient précipités sur Romulus, l'avaient mis en morceaux, et que chacun avait emporté un de ces morceaux. Il y a dans ce détail horrible une férocité qui n'appartient qu'à une haine de race.

Ou bien Romulus étant sorti de la ville et étant venu ranger son monde au pied du Quirinal, car c'est là que que l'on peut avec quelque probabilité placer le marais de la Chèvre², par un jour sombre et

¹ Dans Plutarque, le lieu du meurtre était appelé *Vulcanal*. (*Romul.*, 27.) Par Valère Maxime (v, 3, 1), la *Curie*. Ce mot ne peut vouloir dire ici que le lieu où le Sénat délibérait : la Curie ne fut bâtie très-près, il est vrai, du Vulcanal que sous Tullus Hostilius.

² Ce lieu est redevenu marécageux au moyen âge et l'est demeuré plus tard, jusqu'à ce qu'on ait remplacé par des égouts modernes les égouts des Tarquins. Une inscription fixée au mur de l'église de Saint-Quirico et indiquant la présence des eaux, le nom d'*Arc des Bourbiers*

orageux comme on en voit quelquefois à Rome cacher tout à coup presque entièrement la lumière, ce qui était propice à une surprise, les Sabins seraient-ils descendus de leur colline pour prévenir cette surprise, et y aurait-il eu un engagement après lequel Romulus ne se serait plus retrouvé?

Mais le coup fait, il ne fallait pas pousser à bout ces hommes peu nombreux, il est vrai, mais très-résolus, du Palatin, et le récit de l'apothéose de Romulus vint fort à propos pour calmer leur irritation en flattant leur vanité. L'instrument et, si j'osais le dire, le compère de l'apothéose, fut un homme d'Albe, nommé Julius Proculus¹, qui affirma avoir vu Romulus lui apparaître sur le Quirinal² et l'avoir entendu déclarer qu'il était au rang des dieux.

Le choix du Quirinal pour y placer l'apparition de Romulus est favorable à la supposition d'après laquelle c'est une partie du Vélabre, composé, comme le récit du combat l'a prouvé, de flaques d'eau séparées, qui portait le nom de *Marais de la Chèvre*, car le Vélabre s'étendait jusqu'au pied du Quirinal.

(Arco dei Pantani), que porte encore l'entrée du Forum d'Auguste, montrent combien facilement les eaux s'accumulent dans cette région.

¹ Les Sabins passaient pour n'avoir été établis à Rome qu'après la destruction de cette ville par T. Hostilius; mais un Albain pouvait être venu s'y établir dès le temps de Romulus, lui-même originaire d'Albe.

² Cic., *De Rep.*, II, 10.

Cette dénomination de marais de la Chèvre conviendrait à une flaque d'eau placée au pied d'une colline, car cela rendrait naturelle la présence en ce lieu de la chèvre qui, pour une raison quelconque, avait donné son nom au marais. Les chèvres se plaisent sur les hauteurs¹, et le nom populaire de la roche Tarpéienne est encore aujourd'hui le *mont des Chèvres*, *Monte-Caprino*².

Les Sabins s'empressèrent d'admettre cette glorification de Romulus, dont ils étaient débarrassés et qu'ils voulaient bien dans le ciel, pourvu qu'il ne fût plus sur la terre. Leur roi Tatius éleva un autel au nouveau dieu Quirinus³.

Pour achever de désarmer la colère des Romains, les Sabins identifièrent le héros latin avec leur dieu éponyme et national, Quirinus. La version de la légende, inspirée par cette transaction, supprima soigneusement toute trace d'un meurtre qui avait servi, mais dont la mémoire eût pu être dangereuse. Il n'en est resté aucune : tout a été idéalisé, tout a été pré-

¹ Plutarque dit (*Romul.*, 27) le marais de la Chèvre ou de la Chevrete. La femelle d'un chevreuil avait pu être tuée là, en sortant du bois Argiletum pour venir boire dans le petit Vélambre.

² On place en général le marais de la Chèvre dans le Champ de Mars, mais c'est faire aller Romulus bien loin du Palatin à travers le territoire sabin, et on ne voit pas par quel motif. Il est naturel d'ailleurs de chercher l'emplacement d'un marais dans la région du Vélambre.

³ Var., *De l. lat.*, v, 74.

senté comme un hommage rendu à Romulus¹.

Mais c'était un hommage qui l'effaçait en tant que chef hostile d'une population disposée à se révolter. De même que les Romains après la guerre ont reçu le nom de *Quirites* (Sabins), Romulus après sa mort s'est appelé Quirinus, le dieu sabin, et on lui a élevé un temple sur le mont Sabin, le Quirinal. Les Sabins n'ont-ils pas de cette sorte absorbé et comme confisqué la mémoire de Romulus?

En effet, il y a eu à Rome un temple de Quirinus; il n'y a jamais eu de temple de Romulus².

¹ Cependant la rancune sabine semble percer dans la tradition d'un Romulus, roi impie d'Albe, roi latin, qui avait été foudroyé.

² L'*Ædes Romuli* sur le Palatin n'était pas un temple, mais la cabane de Romulus. Quant au temple de Romulus et de Rémus, dont on croit reconnaître un reste dans la partie inférieure de l'église de Saint-Cosme et Saint-Damien près du Forum (Nibby, *Rom. ant.*, II, 710-711), il n'a jamais existé. Les passages des écrivains des bas temps et que cite Nibby, où l'on trouve *templum Romuli* ou *templum Romi*, ne se rapportent ni à un temple de Romulus ni à un temple de Rémus. *Romi* a été écrit par erreur pour *Romus* (Preller, *Die Regionen der Stadt rom.*, p. 7), et *Romuli* par une confusion née de la première. Il ne s'agit d'autre chose que du temple de Vénus et de Rome nommé souvent temple de Rome et construit au-dessus de la voie Sacrée, là où est indiqué le prétendu temple (Becker, *Handb.*, I, 238) appelé tour à tour de Romulus et de Rémus, et que l'on a sans raison supposé avoir été dédié aux deux frères. Ce fut sans doute par suite de cette attribution erronée que l'on consacra à deux martyrs frères aussi l'église élevée au lieu où l'on croyait que le temple avait existé. Cette erreur a pu être confirmée par les médailles qui représentent un temple de Romulus, temple rond comme l'était celui sur lequel on a bâti l'é-

Mais le vrai dénouement, ou du moins le plus vraisemblable, Romulus tué dans une surprise et ceux qui l'accompagnaient fuyant en désordre après l'événement, voilà ce qui s'était transmis dans le rite bizarre d'une fête populaire que l'on célébrait aux nones caprotines le jour anniversaire de celui où l'on croyait que Romulus avait péri.

Cette fête s'appelait la *Fuite du Peuple*. On se rendait près du marais de la Chèvre pour y sacrifier, et en s'y rendant on s'appelait par les prénoms les plus usités chez les Romains, criant Marcus! Caius! comme nous dirions Jean! Pierre! imitant, dit Plutarque¹, la fuite qui eut lieu alors et les cris de gens qui s'appellent les uns les autres avec crainte et en désordre. C'est ce que nous nommons une panique, et ce qu'à Rome on nomme une *cagnara*, genre de tumulte qui, dans les fêtes publiques, n'y est pas rare.

Je le demande, ce souvenir populaire d'une fuite soudaine, d'une confusion pleine d'épouvante, n'était-ce pas le souvenir de la déroute de ceux qui accompagnaient Romulus lorsqu'il disparut dans un jour sombre auprès du marais de la Chèvre? Ceci n'était point officiel, point sabin : c'était la mémoire vivante dans le peuple d'un désastre tout romain. Peu importent les origines plus ou moins absurdes qu'on donna à la

église de Saint-Cosme et de Saint-Damien ; mais le temple figuré sur ces médailles est celui de Romulus, fils de Maxence.

¹ Plut., *Romul.*, 29.

Fuite du Peuple quand vint une époque où on n'en comprenait plus le sens¹. Le nom de cette fête, le jour et le lieu où on la célébrait, qui étaient l'un et l'autre celui de la mort de Romulus, ne permettent pas d'y voir autre chose qu'une allusion à cette mort et au tumulte qui la suivit.

Romulus ayant disparu miraculeusement ou naturellement, il ne faut pas chercher son tombeau à Rome, bien qu'on l'y montrât cependant déjà du temps d'Auguste dans le milieu du Comitium², et qu'au moyen âge on ait donné ce nom au hasard, comme on les donnait tous alors, à un grand tombeau romain près du château Saint-Ange, dans le Transtévère, qui était pays étrusque au temps de Romulus, et où, par conséquent, dans aucun cas, son tombeau n'a jamais pu se trouver.

Comme l'antiquité avait ses légendes, elle avait ses reliques.

¹ On peut les aller chercher dans Pline à la fin de la vie de Romulus. Dans l'une d'elles figure un figuier sauvage (*Caprificus* amené là par le nom des nones *caprotines*. Les traditions dont l'origine est postérieure à l'événement auquel elles se rapportent, et par conséquent entièrement fausse, naissent souvent d'un calembour.

² On disait aussi que c'était le tombeau du berger Faustulus, celui qui recueillit les enfants exposés. Là était un lion en pierre. (Den. d'Hal., I, 87.) Le lion ne peut appartenir à la tradition latine et doit se rapporter à quelque tradition pélasge. Le lion en Grèce se plaçait sur les tombeaux des guerriers. (Paus., II, 40, 5.) Peut-être avait existé en cet endroit le tombeau de quelque héros pélasge, celui de

On conservait le bâton augural avec lequel Romulus avait dessiné sur le ciel, suivant le rite étrusque, l'espace où s'était manifesté le grand auspice des douze vautours dans lesquels Rome crut voir la promesse des douze siècles qu'en effet le destin devait lui accorder. Tous les augures se servirent par la suite de ce bâton sacré, qui fut trouvé intact après l'incendie du monument dans lequel il était conservé¹, miracle païen dont l'équivalent pourrait se rencontrer dans plus d'une légende de la Rome chrétienne. On montrait le cornouiller né du bois de la lance que Romulus, avec la vigueur surhumaine d'un demi-dieu, avait jetée de l'Aventin sur le Palatin, où elle s'était enfoncée dans la terre et avait produit un grand arbre.

On montrait sur le Palatin le berceau et la cabane de Romulus; Plutarque² a vu ce berceau, le *Santo-Presepio* des anciens Romains, qui était attaché avec des liens d'airain, et sur lequel on avait tracé des caractères mystérieux. La cabane était sur le Palatin, dans la région nord-ouest de la Rome carrée³.

Romulus était indiqué par une pierre noire également dans le Comitum. (Fest, p. 477.)

¹ Cic., *De div.*, I, 17.

² *Romul.*, 7.

³ De là un chemin creux, tournant à gauche, conduisait au grand Cirque passant au-dessous du *bel escarpement* (Kalé acté) qui allait rejoindre l'angle occidental du Palatin d'où un escalier descendait directement au Cirque. On se représente très-clairement cette dispo-

C'était une cabane à un seul étage, en planches et couverte de roseaux ¹, que l'on reconstruisait pieusement chaque fois qu'un incendie la détruisait; car elle brûla à diverses reprises, ce que la nature des matériaux dont elle était formée fait croire facilement.

J'ai vu dans les environs de Rome un cabaret rustique dont la toiture était exactement pareille à celle de la cabane de Romulus.

Des urnes funéraires très-anciennes ², trouvées près du mont Albain, et qu'on voit au musée étrusque du Vatican, mettent sous nos yeux ce qu'étaient ces habitations primitives du Latium, dont la cabane de Romulus conserva le type. Leur aspect fait sentir vive-

sition des lieux en combinant un passage de Denys d'Halicarnasse (I, 79), et un passage de Plutarque (*Romul.*, 20). La position précise de la cabane de Romulus, qui était près du Germale (Varr., *De l. lat.*, v, 54), détermine celle de cette éminence qui n'existe plus, mais qui existait encore à la fin de la république; elle faisait saillie sur la face nord-ouest du Palatin; nous la retrouverons un jour dans l'histoire de Cicéron.

¹ Ov., *Fast.*, m, 184; Virg., viii, 654. Elle durait encore au temps de Vitruve, qui dit l'avoir vue. (Vitr., m, 1.) Ovide et Virgile ont donc pu la décrire d'après nature.

² Pas tout à fait aussi anciennes cependant que l'ont pensé ceux qui supposaient ces antiquités antérieures aux volcans, qui ont précédé l'apparition de l'homme sur la terre. On les avait trouvées au-dessous d'une couche de lave, et l'on ne s'était point aperçu que la tombe qui les renfermait avait été creusée plus bas, sur le bord d'une route que l'on n'avait pas découverte; il avait été facile d'ouvrir le flanc de la montagne au-dessous de la lave sans avoir à la percer par en haut. Je dois ce renseignement topographique, ainsi que plusieurs autres plus importants, à M. Rosa.

ment à quel point la Rome de Romulus était modeste et combien l'historien, pour être vrai, doit écarter de semblables commencements beaucoup d'idées qu'on y a souvent mêlées.

La maison de Romulus, entièrement semblable à une cabane de berger dans la campagne romaine, avertit que la Rome du Palatin était une ville de pâtres et rien de plus.

Tout cela est bien différent de Romulus, sage législateur et savant organisateur d'une cité, tel que l'ont présenté les anciens eux-mêmes et, dans les temps modernes, des historiens qui n'avaient pas le sentiment des temps primitifs, tels qu'on peut les retrouver dans la vieille légende romaine, étudiée en présence du Palatin.

De nos jours seulement, on a bien compris ce qu'était la légende; on a vu qu'il y avait là un fond de vérité transmise et altérée que l'historien ne devait ni accepter entièrement ni rejeter tout à fait. La légende est comme un manuscrit très-corrompu, une sorte de palimpseste : on a récrit sur ce texte primitif. Il ne faut pas mépriser le manuscrit, mais tâcher de déchiffrer, sous les lignes récrits, le texte à demi raturé.

Cela ne peut se faire que par une sorte de divination toujours incertaine, mais qui ne trompe pas toujours, et, comme l'a dit un écrivain spirituel, M. de Bonstetten :

« Il y a dans les aperçus nombreux de l'histoire de ces temps-là une harmonie de faits qui nous permet de juger par le tact là où les preuves rigoureuses nous manquent. L'histoire très-ancienne, il faut la voir à distance, comme les dessins en mosaïque, qui, vus de près, disparaissent entièrement. »

C'est ce que j'ai cherché à faire. J'ai tâché de démêler dans l'histoire de Romulus ce qui appartenait à l'ancienne légende, et qui, par conséquent, devait être d'accord avec les mœurs d'une époque pastorale et avec l'état antique des lieux. Au fond de cette légende est la poésie primitive, cette poésie qui a toujours sa vérité.

J'ai tâché d'en dégager l'histoire; j'ai tâché surtout de la dégager elle-même des fables postérieures, où il n'y a point d'histoire.

Avant d'aller plus loin, il me prend envie d'essayer de restituer un lambeau de cette antique poésie populaire qu'on sent palpiter sous les récits de Tite Live et de Denys d'Halicarnasse, et qui les anime à leur insu. M'inspirant au spectacle des lieux, non tels qu'ils sont aujourd'hui, mais tels qu'ils étaient au temps du combat de Romulus et de Tatius, et que divers témoignages nous les ont rendus, j'ai osé refaire le vieux chant sabin où ce combat était raconté et dont plusieurs traits me semblent avoir évidemment passé à travers les récits traditionnels de ce chant, dans la narration que les historiens du siècle d'Auguste ont empruntée à leurs devanciers.

CHANT DU VÉLABRE.

L'eau du Vélabre dort sous les joncs et baigne le pied des saules ;

L'eau du Vélabre ici noire, là blanche, blanche où la source de Janus, la source sacrée, la blanchit.

La vieille forêt descend des cimes escarpées jusque vers les eaux, ici noires, là blanches, du Vélabre.

Deux collines sont en présence; elles se querellent et se menacent.

L'une est le mont antique de Saturne, du paisible Saturne; elle est habitée par le peuple belliqueux de la lance.

L'autre porte la ville nouvelle du Palatin, la ville des pâtres et des brigands,

La ville des loups rapaces, où règne le chef, fils de la louve, le chef qui a tué son frère.

J'ai vu l'ancre où la louve les a nourris tous deux, non pas de lait, mais de sang.

Ces loups rapaces, ces fils de la louve qu'elle a nourris de sang, ils nous ont enlevé nos brebis blanches.

Ils ont emporté dans leur tanière nos filles et nos femmes; mais nous sommes venus pour les reprendre avec la lance.

En voyant la lance brillante, la lance sainte, le loup a grincé des dents.

Le loup est sorti de son repaire; il a voulu mordre la lance sacrée.

Les hommes du Palatin ont voulu reprendre la forteresse que nous avait livrée la belle Tarpéia.

La belle et la rusée, elle voulait tromper les Sabins, les simples et rudes enfants de la montagne.

Que nous demandes-tu, belle fille, belle Tarpéia, pour nous livrer la citadelle que ton père défend ?

Elle a souri, elle a regardé de côté, elle a vu l'or de nos bracelets que nous portons au bras gauche.

Car nous avons de l'or, nous sommes riches; nous ne sommes pas comme ces misérables fugitifs de Roma.

Nous avons de l'or; nos voisins, les hommes de la mer, les Tyrrhéniens, en ont beaucoup, et nous le leur prenons.

Elle a vu aussi, la belle Tarpéia, nos boucliers que nous portons de même au bras gauche.

Et elle a dit : « Donnez-moi ce que vous portez au bras gauche, et je vous ouvrirai la citadelle que mon père défend. »

Voulait-elle nos bracelets d'or ?

Voulait-elle nos boucliers d'airain ?

Nos bracelets d'or pour s'en parer, nos boucliers d'airain pour désarmer nos bras et nous livrer à son peuple ?

Le chef nous a dit : « Défilez devant elle, et jetez-lu en passant ce qu'elle vous a demandé. »

Et le premier, il a jeté sur elle de toute sa force son bouclier d'airain, et il lui a brisé une épaule.

Nous avons compris, nous avons ri, et tous, l'un après l'autre, nous avons jeté à la fille de la trahison nos boucliers d'airain.

Et nous avons fracassé son beau corps, et nous avons fait crier ses os.

Et nous l'avons écrasée avec nos boucliers, comme à coup de pierre on écrase un serpent.

Les hommes de Roma l'ont maudite, et ils l'ont mleurée; car ils ne savent pas qui elle a voulu trahir.

Mais qu'importe? Les Sabins sont un peuple ami de l'équité, et que la trahison soit contre ou pour eux, ils la punissent.

Puis nous avons défendu la citadelle, non par une ruse de femme, mais avec nos bonnes lances.

Car nous sommes les Quirites, le peuple terrible de la lance.

Les Romains voulaient gravir le mont de Saturne et reprendre la citadelle.

Ils venaient à travers le marécage de la plaine, à travers les gorges de la colline, à travers la forêt de l'Asile, se glissant d'arbre en arbre comme des loups.

Non, non, enfants de la louve, vous ne reprendrez pas la citadelle que les Sabins vous ont prise.

Et voilà qu'ils sont culbutés, précipités; ils roulent

dans le Vélabre, ils y enfoucent; nous les étouffons dans la boue.

L'eau du Vélabre est ici blanche, là rouge : blanche où la source de Janus, la source sacrée, la blanchit; rouge là où les Romains ont voulu passer.

Oh! voyez-les rouler, ces hommes de la Rome carrée, ces pâtres grossiers du Palatin, ces brigands de l'Asile.

Voyez-les rouler dans la fange du Vélabre, comme s'y roulent les porcs de leur troupeau.

C'est de la fange du Vélabre qu'est sorti votre roi, et dans la fange nous allons le replonger.

Mais vous fuyez, et il fuit avec vous : une grosse pierre, lancée par le bras vigoureux d'un fils de la lance, l'a frappé au front; il s'enfuit, il arrive à la porte de sa ville, il s'arrête et respire enfin.

Il voudrait, avec ses fuyards, rentrer dans sa ville; mais ceux qu'il a laissés à la garde des murailles,

Mais les vieillards et les enfants, mais les femmes, les femmes sabines qu'ils nous ont prises,

Elles-mêmes du haut des murs crient aux fuyards :
« Honte! honte! honte! trois fois honte! »

« Retournez, retournez à la mêlée, au combat : retournez à l'ennemi. »

Et les vieillards, les enfants, les femmes, lancent contre eux des pierres d'en haut, et la mêlée recommence.

C'est alors qu'est arrivée la fameuse aventure du vaillant Curtius et de son bon cheval.

Écoutez.

Le vaillant Curtius, le Sabin, a été blessé; son sang coule, il s'affaiblit; il ne veut pas tomber dans les mains de l'ennemi; blessé et sanglant, il veut regagner notre camp sur le mont de Saturne.

Il se retourne souvent pour regarder l'ennemi.

Chaque fois que Curtius regarde les ennemis, les ennemis ont peur de Curtius.

Mais, quand il ne les regarde plus, ils se rassurent et le poursuivent.

Ils s'excitent les uns les autres en disant : « Il est blessé, il perd son sang; nous le tuerons ou nous le prendrons. »

Curtius les entend, mais il n'en a nul souci.

« Loups sans dents, dit-il, vous ne me tuerez pas, vous ne me prendrez pas. »

Son cheval boite; mais il est plein d'ardeur, et il hennit de rage contre les Romains.

Arrivé au bord du marais, il s'arrête et ne hennit plus; il regarde l'eau, il la flaire, il avance un pied dans la vase, il le retire.

L'eau est profonde et le bord est fangeux. Curtius veut pousser son cheval dans le marais; mais le cheval reste immobile.

Curtius se penche sur son cheval, il le flatte; le cheval flaire l'eau du marais, avance un pied, puis le retire et reste immobile.

Curtius, furieux, enfonce ses deux éperons dans les

flancs du cheval; le cheval se cabre, il va rouler avec lui dans le marais.

Les Romains s'arrêtent et disent : « Nous ne craignons plus le vaillant Curtius : voilà que lui et son cheval sont allés rouler dans le marais. »

Du haut du mont de Saturne on se dit : « Curtius va-t-il périr dans le marais ou échappera-t-il encore une fois, lui qui échappe à tous les dangers? »

Les deux armées regardent Curtius. Chacun se demande : « Périra-t-il ou sera-t-il sauvé? »

Il songe à faire le tour du marais, à gagner le sentier par où l'on monte à la porte de Saturne, le sentier escarpé des Chèvres.

Mais l'eau lui barre le passage. L'ennemi croit le tenir. « Tu es pris! lui crie-t-on de tous côtés, tu es pris! »

Mais le brave Curtius s'obstine à pousser son cheval dans le marais.

Le cheval recule en baissant la tête; Curtius le blesse de sa lance et fait couler son sang.

Le cheval, furieux, se précipite dans la fange; il s'y débat en poussant de terribles hennissements.

Curtius le blesse de sa lance toujours plus profondément. Le cheval fait d'incroyables efforts en piétinant au milieu de la vase parmi les roseaux.

Enfin il enfonce dans la vase et tombe sur le côté; mais Curtius a dégagé sa jambe pendant qu'il tombait; il est debout sur le flanc du cheval, et

de là il s'élance à terre, et le marais est franchi.

Le bon cheval a péri, mais le fort Sabin est sauvé;
Il est au milieu de ses amis, et cette eau s'appellera le
lac de Curtius.

L'eau du Vélabre dort sous les joncs et baigne le
pied des saules.

L'eau du Vélabre là blanche, ici rouge : blanche
où la source de Janus, la source sacrée, la blanchit;
rouge là où les Romains ont voulu passer.

XII

NUMA POMPILIUS

Ascendant définitif des Sabins. — Culte et temple de Vesta. — La porte Stercoraria. — Cloître des Vestales, et demeure de Numa. — Caractère guerrier des cultes institués par Numa. — Les Saliens, les Fétiaux, la colonne de la guerre et le temple de Janus. — Le temple de la Bonne foi. — Le roman d'Égérie, fontaine d'Égérie à Rome, grotte d'Égérie près du lac de Nemi. — Influence de l'Etrurie sur Rome, par l'intermédiaire des Sabins. — Divinités étrusques apportées à Rome par les Sabins et importation par eux des arts étrusques à Rome. — Sépulture de Numa.

L'inimitié de Tatius et de Romulus, mal déguisée par les historiens, ou, ce qui est la même chose, l'hostilité de la ville sabine et de la ville romaine, ne paraît plus après que Tatius et Romulus en ont été successivement victimes. Vient alors un seul roi, Numa, qui gouverne paisiblement les deux cités; ce roi est Sabins. On peut donc considérer l'avènement de Numa comme le triomphe de l'ascendant des Sabins. Ils le garderont jusqu'à ce qu'il leur soit enlevé par les Étrusques; car il n'y aura plus de roi romain à Rome.

C'est la domination incontestée du chef sabin sur les deux peuples qu'exprime le caractère paisible attribué au règne de Numa.

Comment cette paix, qui était pour les Romains la consécration de leur dépendance, fut-elle présentée par la tradition sous un aspect aussi favorable? C'est que la tradition du règne des rois sabins a été l'œuvre des Sabins.

Ce règne fut pacifique, je le crois bien; il s'agissait d'asseoir la domination du Quirinal et du Capitole sur les farouches habitants du Palatin; ce n'était pas le cas de guerroyer au dehors.

On entrevoit des velléités de résistance au sein de la minorité romaine. Après les tentatives de rébellion qui marquèrent la fin du règne précédent, et dont Romulus, qui en est le représentant, semble, par sa mort violente, constater l'avortement, il y a un interrègne. Les deux populations s'agitent en faveur de deux personnages dont l'un est Sabin et l'autre Latin, Volesus et Proculus¹; mais tout finit par l'élection d'un roi sabin, Numa, fils de Pompo.

Je pense que l'ambition des hommes du Palatin n'allait pas jusqu'à prétendre régner sur la nation sabine, mais qu'ils auraient voulu un chef indépendant. Cela même ne leur fut pas accordé : un Sabin leur fut

Plut., *Numa*, 5. Volesus comme Valesus ou Valerius, nom sabin. Proculus, nom latin, c'était celui d'un Julius; les Jules, famille d'Albe, étaient Latins.

donné pour maître, et, vu l'inégalité des deux races, ils durent l'accepter. Pour épargner à Rome une telle humiliation, l'histoire officielle supposa que l'on était convenu qu'un des deux peuples nommerait le roi, mais qu'il le prendrait chez l'autre. Il est peu d'inventions plus invraisemblables.

Les Sabins étaient trop forts pour accorder ce droit à un si faible ennemi; ils avaient laissé à Romulus sa colline du Palatin, mais ils ne pouvaient permettre à une poignée d'étrangers de leur donner un souverain. L'honneur de le choisir hors de leurs concitoyens eût d'ailleurs médiocrement flatté les Romains.

De cette situation, un chef étranger régnant sans conteste, situation qu'ils n'aimaient pas à confesser, les historiens latins ont fait, adoptant Numa de meilleure grâce que ne le firent, je crois, leurs ancêtres, un idéal de gouvernement régulier. Quand on y a intérêt, on confond si volontiers avec l'ordre la servitude! Numa est presque un nouveau Saturne; il adoucit les mœurs des Romains par l'agriculture et la religion : moyens qu'il employa sans doute, en effet, pour dompter la férocité des sujets de son peuple.

Puis les Sabins étaient religieux. On disait déjà de Tatius qu'il avait établi des cultes assez nombreux sur le Quirinal et sur le Capitole. Numa n'en fit pas tant; mais il organisa plusieurs cultes d'origine pélasgique, et, entre autres, celui de Vesta.

Le caractère sabin était austère : la chasteté des

femmes sabinnes demeura proverbiale dans un temps où à Rome cette vertu était devenue rare, longtemps après avoir donné un magnanime exemple dans Lucrèce, que nous revendiquerons pour la nation sabine.

Le culte de la déesse du feu prit sous l'influence des Sabins un caractère de sévère pureté qu'il n'avait pas sans doute quand il fut établi au pied du Palatin par les Pélasges, lesquels adoraient avant tout les puissances fécondantes de la nature. Le supplice barbare qui punissait la faute d'une vestale n'a pu être institué que par un roi sabin, et s'explique par la rudesse et la pureté des mœurs sabinnes¹.

Je remarque que le lieu où l'on enterrait vivantes les vestales coupables de fragilité était sur le mont Quirinal, le mont sacré des Sabins².

¹ Plutarque parle de ce supplice infligé aux vestales, dans la *Vie de Numa*. Denys d'Halicarnasse l'attribue au premier Tarquin (II, 67), ce qui est peu vraisemblable, l'organisation de ce culte ancien étant attribuée à Numa. Numa avait condamné la vestale coupable à être lapidée, selon Cedrenus. *Comp. hist.*, p. 148.

² On peut déterminer avec assez de précision l'emplacement où se faisaient ces exécutions : c'était dans l'intérieur de la ville, tout près de la porte Colline, à droite. (Plut., *Numa*, 10; Tit. Liv., VIII, 15.) La porte Colline était un peu en avant de la *porta Pia*, dans l'alignement du rempart de Servius, l'*agger* dont on voit des restes, qui en indiquent la direction. Il faut donc chercher le champ Scélérat à droite de la rue *Pia*, cette promenade, chère aux cardinaux, dont les prédécesseurs ne faisaient pas enterrer vivantes les religieuses qui avaient violé leurs vœux de chasteté, mais quelquefois brûler vifs les philosophes, et qui aujourd'hui ne font brûler personne.

En effet, sur le Quirinal, ils élevèrent les temples de leur dieu national Quirinus, de leur dieu Sancus, de leur déesse Salus; enfin le temple de Jupiter, Junon et Minerve : les deux dernières étaient des divinités sabinnes ¹. C'est ce qu'on appela l'ancien Capitole. Le champ scélérat, c'est-à-dire le champ de malheur où l'on enterrait vives les vestales, fut toujours à l'extrémité du Quirinal ².

Un caractère dominant de la religion sabine était le culte des divinités souterraines et infernales. La nature de l'atroce genre de mort infligé aux vestales se rattachait à ce trait sombre de la religion des Sabins : Vesta, les anciens nous l'apprennent, était prise pour la terre aussi bien que pour le feu ³, ce qui ne saurait surprendre dans un pays volcanique et où toutes traces de l'action des anciens volcans n'avait pas disparu ⁴.

¹ Voyez les chap. ix, xiii et xvi.

² Du même côté, hors de la ville, logeait le bourreau. La fosse où l'on enfouit les cadavres des impénitents est au pied des murs de la ville actuelle, au-dessous du Pincio, un peu plus loin, mais toujours dans cette région néfaste, dont l'autre extrémité était formée par le champ Esquilin (près de Sainte-Marie-Majeure), où, jusqu'à Mécène, on jetait les indigents dans des trous infects (*puticuli*), quand on ne laissait pas leurs restes sans sépulture pour être la pâture des chiens ou servir aux sortilèges des compagnes de la sorcière Canidie. Rome est, de ce côté, bordée comme d'une lisière de révoltants souvenirs.

³ Significat sedem terra focusque suam.

(Ov., *Fast.*, vi, 268.)

⁴ Vesta eadem quæ terra, subest vigil ignis utriusque.

(Ov., *ibid.*, vi, 267.)

C'est parce que Vesta était la terre¹ que la terre devait engloutir et dévorer celle qui avait profané le culte de Vesta.

D'autre part, c'était dans le Comitium, placé originellement au-dessous du Vulcanal, où était le sanctuaire de Vulcain, que l'on faisait mourir sous les verges le complice de la vestale condamnée. Tout cela encore rattache aux austères Sabins les vengeances terribles de la chasteté violée; car le Comitium était le lieu de leurs assemblées, Vulcain un dieu du feu comme Vesta, et dont le culte, aussi bien que celui de Vesta, était venu aux Sabins des Pélasges².

On était si soigneux de la pureté du temple de Vesta, et on portait si loin la religion pour tout ce qui se rapportait aux Vestales, qu'à un certain jour de l'année on transférait en cérémonie, du temple à la

¹ Ovide dit que les temples de Vesta étaient ronds, parce que la terre est ronde, que, semblable à une balle, elle est soutenue dans l'air, sans appui, par la rapidité de son mouvement.

Ipsa volubilitas libratum sustinet orbem.

(*Or., Fast.*, vi, 271.)

Il me semble que ce vers exprime assez bien l'effet de la force centrifuge. C'était pour achever de reproduire la forme sphérique de la terre qu'on plaçait une coupole (*tholus*) sur les temples de Vesta et sur ceux de Cybèle, qui était aussi la terre.

² En général, Numa est parmi les Sabins l'instaurateur des vieux cultes pélasgiques; on lui a attribué ce qu'il n'avait fait que renouveler, les Vestales, les Saliens. De même on a dit qu'il avait établi les *argenti*, ces sanctuaires dont le nom indique l'origine argienne, c'est-à-dire pélasgique. (Varr., *De l. lat.*, vii, 44-5; Tit. Liv., i, 21.)

porte Stercoraria, ce que désigne assez crûment le nom de cette porte¹.

Je suis obligé d'indiquer cette cérémonie étrange, car elle se rapporte à une localité qui a son importance.

La porte Stercoraria était située vers la partie moyenne de la montée du Capitole, près du temple de Saturne, et on a vu que, comme inventeur du fumier, Saturne portait le nom de Stercutius.

Le sanctuaire de Vesta demeura où les Pélasges l'avaient placé, au-dessous de l'angle du Palatin qui regarde le Forum, près du temple de Castor² et Pollux, dont il reste trois magnifiques colonnes; dans la partie inférieure de la *rus Nuova*³, qui, après s'être séparée de la voie Sacrée, longeait le Palatin pour aller gagner le Vélabre.

Le bois sacré de Vesta⁴ s'étendait derrière le temple et le séparait de la colline. Au temple était attaché une sorte de couvent où les Vestales, auxquelles on coupait les cheveux comme à nos religieuses, vivaient dans des cellules sous la direction d'une supérieure.

¹ Fest., p. 544.

²Vicinum Castora canes

Transibis Vestæ. (Mart., Ep., 1, 71, 5.)

³ Anlu-Gelle (*Noct. Att.*, xvi, 17) met, *in fine viæ Novæ*, l'autel d'Aius Locutius, que Tite Live place *in nova viâ* (7, 50, 2) et *supra ædem Vestæ* (ib., 52).

⁴ A luco Vestæ qui a palatii radice ad Novam viam deversus est. (Cic., *de Div.*, 1, 45.)

Ce couvent, appelé *Atrium Vestæ*, était plus à l'ouest que le temple, là où est l'église de Sainte-Marie-Libératrice.

Car on a trouvé en cet endroit les piédestaux des statues de douze Vestales et des inscriptions en leur honneur ¹.

Ce couvent devait être semblable aux couvents modernes, car son nom, *atrium*, désigne une cour entourée d'un portique, un cloître.

Le cloître de Vesta était séparé du temple où le sénat s'assemblait; mais on n'avait point consacré également le cloître lui-même, pour que le sénat ne pût pas tenir séance dans la demeure des vierges de Vesta.

¹ Ce fait et l'indication donnée par Servius et mentionnée plus haut, que la Regia, qu'on sait avoir été très-près de l'*Atrium* de Vesta, se trouvait à l'extrémité du Forum et au pied du Palatin, ne peuvent laisser aucun doute sur la position du temple de Vesta. Cependant on s'obstine à donner ce nom à un joli temple rond, que chacun a vu reproduit sous la forme d'un encrier. Mais ce temple, qui est assez loin du Forum, n'est point au pied du Palatin, il est au bord du Tibre. On appelle aussi temple de Vesta, Saint-Théodore, qui n'a jamais été qu'une église, mais paraît avoir succédé à un temple antique. Saint-Théodore est bien au-dessous du Palatin, mais il n'est point à l'extrémité du Forum. Pour Nibby, qui avait transporté le Forum dans la vallée située entre le Palatin et le Capitole, Saint-Théodore, se trouvant situé à l'extrémité de ce Forum imaginaire, pouvait être considéré comme indiquant l'emplacement du temple de Vesta; cela n'était pas conforme à la vérité, mais ne blessait point la logique. Je ne saurais en dire autant de l'opinion de ceux qui, remettant, comme le fait aujourd'hui tout le monde, le Forum à sa place, laissent le temple de Vesta à Saint-Théodore, où Nibby l'avait mis en vertu d'arguments dont ils ne peuvent faire usage.

Une fois par an, on célébrait la fête de Vesta. Ovide y avait assisté; en rentrant chez lui, car il demeurait de ce côté, il fut arrêté peut-être par un genre de curiosité qui eût plus flatté qu'édifié celles qui en étaient l'objet, et assez semblable à celui qui conduisit les jeunes Romains dans les églises, à l'heure du beau monde. En sortant du temple, à l'endroit, on peut le reconnaître exactement, où la voie Neuve communiquait avec le Forum par un bout de rue qu'on venait d'ouvrir au temps d'Ovide et qu'on a retrouvé dans le nôtre, il aperçut une procession de matrones romaines qui, pieds nus, descendaient la voie Neuve. Ce spectacle frappa le léger poète, assez du moins pour qu'il en ait consigné le souvenir dans son poème des *Fastes*¹. Beaucoup de voyageurs ont été frappés presque au même endroit de la rencontre d'une procession de femmes romaines allant faire les stations du Colisée. Numa, ce roi pieux, qui, selon Plutarque, était supérieur des Vestales, habitait à côté du monastère, car là était sa demeure royale².

Là habita toujours le grand pontife jusqu'à César, qu'on est un peu inquiet de voir logé si près des Vestales.

¹ *Forte revertetur sacris vestalibus illuc
Qua Nova romano nunc via juncta Foro est.*

(*Fast.*, VI, 397.)

Je rentrais chez moi pendant les fêtes de Vesta, là où la voie Neuve est *maintenant* réunie au Forum.

² Propter ædem Vestæ in regiâ. (Solin., I, 24)

La tradition, qui mit en ce lieu la demeure de Numa, nous fait voir que la ville du Palatin, dépendante de la ville du Quirinal et du Capitole, en était distincte. C'est pour cela que cette tradition plaçait la demeure du roi sabin hors de la cité romaine. Elle donnait aussi à Numa une autre demeure sur le Quirinal; on la montrait encore au temps de Plutarque. C'était la maison du chef sabin : ainsi Tatius avait habité le mont Tarpéien. Mais, quand il vient près du temple de Vesta, au pied du Palatin, Numa semble vouloir se rapprocher de sa ville latine comme pour atténuer, en s'interposant entre eux, l'antagonisme du Capitole et du Palatin, ne menaçant plus celui-ci d'en haut comme Tatius, mais le surveillant de près.

Outre la rénovation de l'ancien culte de Vesta et la sévérité homicide introduite dans ce culte originairement pélasgique, par la farouche austérité des Sabins, leur roi donna aussi une nouvelle organisation à un corps de prêtres dont l'institution paraît également remonter aux Pélasges.

Les Dactyles de l'Ida et les Curètes de Crète, les Corybantes de la Samothrace, célèbres par leurs danses guerrières et sacrées, se rattachent, en Asie et en Grèce, à l'antique patrie et à l'antique religion des Pélasges.

Il est difficile de ne pas reconnaître en eux les aïeux ¹

¹ On attribuait cette origine à un homme de la *Samothrace* (Plut.

des prêtres saliens, que l'on disait avoir une origine pélasgique¹. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ceux-ci furent à Rome, sinon d'institution, au moins d'instauration sabine². Les Saliens sont des prêtres de Quirinus et de Mars. Leurs principales solennités ont lieu dans le mois consacré à ce dieu de la belliqueuse nation des Sabins³; leurs danses guerrières ont pour théâtre le Forum et le Capitole⁴.

Le séjour des Saliens est le mont sacré des Sabins, le Quirinal⁵. Sur le Quirinal fut l'autel de Mamurius, celui que célèbrent leurs chants, l'artiste inspiré qui

Num., 13; *Serv., Æn.*, II, 525; à un Arcadien (*Serv., Æn.*, VIII, 285); à Dardanus. (*Serv., ibid.*)

¹ Les Saliens de Tusculum passaient pour être plus anciens que les Saliens de Rome. (*Serv., Æn.*, VIII, 285.) C'est sans doute que les Sabins et les Pélasges avaient occupé Tusculum avant Rome. Il y avait aussi des Saliens à Tibur, ville d'origine pélasgique; ils étaient consacrés à Hercule. (*Macr., Sat.*, III, 12.)

² Denys d'Hal., II, 70.

³ Denys d'Halicarnasse (II, 70), *Voy. Marquardt, Handb. der R. Alt.*, IV, 373.

⁴ Denys d'Halicarnasse, *ibid.*

⁵ Ce mont avait été pélasge sous le nom d'*Agon*. Les Saliens *Collini* (*Collis* désignait le Quirinal sabin) s'appelaient *Agonales* (Denys d'Hal., II, 70), et *Agonenses*. (*Varr., De l. lat.*, VI, 14.) Il y eut aussi des Saliens sur le Palatin. Ce fut sans doute un emprunt des Romains au culte de Mars, que tout prouve avoir été originairement sabin. (*Voy. chap. XIII.*) Peut-être aussi y eut-il des Saliens sur le Palatin, parce qu'il était resté sur cette colline des Sabins aborigènes, même après qu'elle fut devenue un pâturage des rois d'Albe, puis une ville latine au temps de Romulus.

a reproduit onze fois en airain le bouclier divin tombé du ciel; et ces douze boucliers se conservaient dans la demeure du roi sabin, dans la Régia, consacrée à Mars, où sacrifiaient des Saliennes ¹. Avant de déclarer une guerre, on remuait les boucliers sacrés, on agitait une lance dans la main du dieu, et on lui criait : « Mars, éveille-toi ². »

Dès mots sabins sont cités dans les chants des Saliens ³, et l'on sait que Janus, le dieu sabin, y était célébré ⁴.

Si ce culte guerrier ne fût pas venu aux Romains par les Sabins, comment l'eût-on attribué à celui qu'on représentait comme le pacifique Numa?

C'était aussi Numa qui avait fondé le culte de la déesse Fides (la bonne Foi) ⁵, dont le temple était au Capitole.

Caton ⁶ admirait la sagesse des anciens, qui avaient placé l'autel de la Foi près du temple de Jupiter. La tradition, qui veut que cet autel ait été élevé par Numa, montre que la Foi était une divinité sabine. Son culte a donc été fondé sur le mont Capitolin pendant l'époque des rois sabins, avant l'ère des rois

¹ Fest., p. 329.

² Serv., *Æn.*, viii, 3.

³ Manus (bonus). P. Diac., p. 122.

⁴ Lyd., *de Mens.*, iv, 2; Macr., *Sat.* i, 9; Varr., *de L. lat.*, vii, 26.

⁵ Tite Live, i, 21.

Cité par Cic., *de Officiis*, iii, 29.

étrusques, et, par conséquent, avant le temple de Jupiter. La Foi était plus ancienne que Jupiter au Capitole; mais y a-t-elle régné toujours avec lui? Hélas! sa religion a été bien souvent profanée, et c'est de ce temple de la Foi, où le sénat était assemblé¹, que les patriciens sortirent un jour pour violer le droit en assassinant Tiberius Gracchus, qui le réclamait.

Le roi sabin n'eut garde d'oublier le grand dieu de sa race; il éleva à Janus le petit temple de bronze que Procope, au sixième siècle de notre ère, a vu encore debout, le temple du belliqueux Janus, comme dit Lucain².

On voit que le paisible Numa, dont on devait faire plus tard l'idéal du roi pacifique, quand ce n'eût été que pour la beauté du contraste avec le caractère guerrier de son prédécesseur, ne démentait point, dans une tradition plus ancienne que cette rhétorique, son ca-

¹ App. *bell. Civ.*, I, 16.

² L'emplacement de ce temple n'est pas douteux. Il était entre deux Forum : le grand Forum et le Forum de César.

Hic ubi juncta Foris templa duobus habes.
(Ov., *Fast.*, I, 238.)

Près de la Curie (Dion. Cas., LXXIII, 13), à l'extrémité inférieure du bois Argiletum (Tit. Liv., I, 19); tout cela met le temple de Janus vers l'église de Sainte-Martine. Il y avait un autre temple de Janus près de la porte Carmentale, dans les environs du théâtre de Marcellus (Tac., *Ann.*, II, 49); mais le temple, élevé par Numa, était le plus célèbre; lui seul renfermait une statue de Janus. (Ov., *Fast.*, I, 257.)

ractère de dur Sabin. C'était lui qui avait probablement établi la peine de mort, et quelle mort ! pour les Vestales coupables d'une faiblesse. Il avait institué les Saliens, prêtres de Mars, et leurs danses armées ; il avait élevé la temple de bronze du dieu de la guerre. Le type sabin reparaît donc dans Numa si l'on remonte, des historiens qui n'ont plus le sentiment de la tradition antique à cette tradition elle-même, telle qu'elle a été conservée par les vieilles légendes et exprimée par les vieux monuments.

Après avoir tenté d'en retrouver le vrai caractère, nous allons faire comme la tradition elle-même et passer au roman.

En effet, bien des siècles avant que M. de Florian eût transformé Numa Pompilius en un soupirant d'Égérie et un élève de Zoroastre, les anciens voyaient en lui l'époux de cette nymphe et le disciple de Pythagore. Déjà, dans Plutarque, le personnage de Numa a quelque chose de romanesque. Vivant dans la retraite, occupé de l'étude des choses divines, ses vertus ont attiré l'attention du roi Tatius, qui lui donne pour épouse sa fille Tatia. Le sage Numa continue à vivre dans ses montagnes, occupé à soigner son vieux père. Tatia, de son côté, préfère à la royale demeure du sien la solitude avec son époux. Elle meurt après treize ans de ce bonheur conjugal et champêtre. Numa, inconsolable, erre à travers la campagne, passant sa vie dans les bois sacrés et les lieux déserts. Enfin il s'prend

d'une nymphe qui lui enseigne les choses divines et devient sa Béatrice. On voit que l'imagination de ceux qui étaient, relativement à Numa, des modernes, avaient singulièrement modifié la figure du Sabin, qui, par le droit de la supériorité de son peuple, régna sur Rome après Tatius¹, et, je crois, ne ressemblait pas au Numa de Plutarque beaucoup plus qu'au Numa de Florian.

La seule donnée antique dans tout cela, c'est l'inspiration d'Égérie, une Camène. On appelait ainsi certaines divinités sabines auxquelles étaient consacrés un bois de chênes sur le Cælius et une source qui coulait dans ce lieu, riche en fontaines.

Tite Live parle agréablement de ce bois sacré, « arrosé par une source sortant d'un antre obscur et qui ne tarit jamais². »

Moins d'un siècle après, au temps de Juvénal, ce beau lieu avait beaucoup perdu de son charme. On avait loué le bois des Camènes à des Juifs, qui y venaient étaler leurs chiffons, comme ils font aujourd'hui, le dimanche, dans les sales rues du Ghetto, et l'on avait entouré les eaux d'un bassin de marbre. Juvénal, avec un sentiment des beautés naturelles qui pourrait presque s'appeler romantique, déplore ces prosaïques changements, et regrette que la fontaine

Le roman n'est pas la légende, mais parfois la légende passe au roman; c'est sa dernière déviation du vrai.

¹Tit. Liv., I, 21

d'Égérie « soit emprisonnée dans le marbre, au lieu de courir librement sur le sol et de n'avoir d'autre bordure qu'un vert gazon ¹. »

Vers le même temps, quand Plutarque vint à Rome, il remarqua seulement que la fontaine et les prés d'alentour étaient dédiés aux muses, et que l'eau de la source servait aux usages sacrés ². Plutarque était, comme on sait, très-dévoth au paganisme, qu'il interprétait un peu librement. Il considérait la fontaine d'Égérie plus au point de vue religieux qu'au point de vue pittoresque. Il y a une classe respectable de voyageurs qui font à Rome comme faisait Plutarque.

Égérie visitée la nuit par Numa dans la solitude du bois des Camènes et lui donnant des enseignements sacrés au bruit de la source à laquelle elle a laissé son nom, cette vieille et poétique histoire a un grand charme : elle a inspiré à Byron des strophes ravissantes, mais d'où, il faut en convenir, le caractère religieux a tout à fait disparu, et a été remplacé par un sentiment passionné qui aurait peut-être un peu scandalisé le bon Plutarque.

« Ici tu habitas dans cette retraite enchantée, Égérie ! ici ton sein céleste palpait aux pas lointains de ton amant mortel ; le sombre minuit voilait les mystérieuses rencontres, de son dais le plus étoilé ; tu t'asseyais près de ton adorateur, et alors que se passait-il ?

¹ Juv., *Sat.*, III, 10-20.

² Plut., *Num.*, 13.

Cette grotte fut certainement formée pour les rendez-vous d'une amoureuse déesse, et cette chapelle hantée par l'amour sacré, le plus ancien des oracles.

« Et les battements de ton sein répondant à ceux du sien, ne fondis-tu pas un cœur céleste dans un cœur humain? Ne partageas-tu pas les immortels transports de l'amour qui meurt comme il naît dans un soupir? Ton art put-il, en effet, les rendre immortels et communiquer la pureté du ciel aux joies terrestres ¹? »

Comment faire à cette poésie une chicane topographique? La nature de cet ouvrage l'exige. Lord Byron a pris, sur la foi des guides de son temps, pour la source de la nymphe Égérie ce qu'à Rome l'on appelle encore ainsi. Ce nom est resté à une source qui, à deux milles de Rome, dans un lieu nommé la Caffarella, sort, non pas d'une grotte, mais d'une salle antique probablement consacrée au génie d'une petite rivière, l'Almo. Or ce lieu charmant que connaissent tous les voyageurs, et qui était digne d'inspirer à lord Byron les vers cités plus haut, ce gracieux vallon à la fois ouvert et retiré, dominé par un bouquet d'arbres qu'on dirait le reste d'un bois sacré, n'est certainement pas celui où les anciens plaçaient les entretiens mystérieux de la divine conseillère et du sage roi.

¹ Byron, *Childe Harold*, IV, CXXVIII, IX.

Juvénal s'exprime à ce sujet de manière à rendre le doute impossible.

Il nous apprend qu'il est allé avec un ami attendre à la porte Capène la voiture qui devait emmener celui-ci; tandis qu'ils l'attendent en cet endroit, Juvénal contemple et décrit la source et le bois sacré¹.

Or, s'il est une des anciennes portes de Rome dont on puisse déterminer la place avec certitude, c'est la porte Capène.

Juvénal lui-même et Stace, en parlant de cette porte, font allusion à l'aqueduc qui la surmontait. On suit encore la ligne de l'aqueduc, et, comme la porte Capène était à l'entrée de la voie Appienne qui existe aujourd'hui, on voit précisément où se trouvait cette porte. C'était à l'angle occidental du Cælius, près de *Saint-Grégoire*. C'est donc là, au pied du Cælius, qu'étaient le bois des Camènes et la fontaine d'Égérie. Il ne faut pas la chercher dans la campagne romaine, c'eût été un peu loin pour les Vestales, qui devaient aller y puiser l'eau nécessaire aux usages sacrés; et

¹ Lord Byron, qui croyait, à la Caffarella, avoir sous les yeux la grotte d'Égérie décrite par Juvénal, s'applaudit que l'enceinte artificielle de la source, dont se plaignait Juvénal, n'existe plus; tous deux ont eu la même impression: l'un, regrettant que le marbre ait remplacé le gazon; l'autre, se réjouissant que le gazon ait de nouveau reparu et remplacé le marbre.

Whose green art's works wild margins now no more erase.

Childe Harold, IV, cxvi.

aussi pour Numa, qui habitait, comme les Vestales, au bout du Forum; il n'avait, pour faire ses nocturnes et poétiques visites, qu'à suivre la voie Sacrée, et, tournant à droite, il était bientôt arrivé. La tradition avait arrangé les choses plus commodément pour les Vestales et pour lui.

La tradition, comme il advient souvent, sans être vraie, était plus vraisemblable qu'une fausse science; le but de la science doit être de retrouver la tradition et de la justifier en l'expliquant.

La promenade publique de Saint-Grégoire, qui remplace le bois des Camènes, a été plantée par les Français pendant la première occupation romaine; pendant la seconde, qui dure encore, on a imaginé de placer là *l'école de caisses*. Une douzaine de tambours frappés en même temps avec un rythme différent, et qui vous poursuivent de leur tapage discordant jusqu'au Colisée et au Forum, ôtent aux lieux les plus poétiques de Rome toute leur poésie.

Malgré mon respect sincère pour nos incomparables soldats, je ne puis m'empêcher de regretter les Juifs du temps de Juvénal; du moins ils ne faisaient pas tant de bruit que les tambours.

Le roman de Numa continue; il ne cesse point d'être gracieux, et il devient touchant.

Après la mort du vieux roi, qui est universellement pleuré, Égérie s'enfuit et va cacher sa douleur dans le bois d'Aricie, près de Laricia, au bord du lac

charmant et mélancolique de Nèmi¹. Les nymphes du bois et du lac cherchent en vain à la consoler en lui racontant des malheurs célèbres. Cette consolation, qui n'a jamais, pas plus que toutes les autres, consolé personne, ne peut rien sur le désespoir d'Égérie; elle se couche au pied de la montagne qui domine le lac et se résout en larmes. Diane, la divinité de Nèmi, a pitié d'elle et la change en fontaine : c'est l'eau qui tombe dans le lac au-dessous du village de Nèmi, et qui, hélas ! dans ce siècle prosaïque, sert à faire tourner des moulins.

Ovide dit que les gémissements de la pauvre Camène troublaient le culte de Diane, établi par Oreste. On sait que Diane avait ressuscité Hippolyte et l'avait caché sous le nom de Virbius dans le bois de Laricia. Oreste s'y était, disait-on, réfugié avec Iphigénie après le meurtre de Thoas, et y avait apporté la statue de Diane².

A la religion sanglante de la Diane de la Tauride se rattachait sans doute cette coutume bizarre et cruelle qui voulait que le prêtre de la Diane de Nèmi eût pour successeur celui qui l'aurait égorgé³. La férocité du culte de la Tauride fait un singulier contraste avec le caractère paisible du lac sur les bords duquel ce culte homicide avait été transplanté. Celui

¹ Ov., *Mét.*, xv, 467.

Serv., *Æn.*, II, 116.

² Ov., *Fast.*, III, 271; Suet., *Callig.*, 35.

que présente la gracieuse légende d'Égérie associé à ces horreurs n'est pas moindre.

Le récit antique de la mort d'Égérie, mêlé au souvenir de l'amitié fraternelle d'Oreste et d'Iphigénie, s'est singulièrement transformé en une légende du moyen âge. Égéria, prêtresse de Diane, est amoureuse d'un frère éloigné d'elle, et, comme la nymphe veuve de Numa, est changée en fontaine.

Je me suis complu dans les fictions pathétiques que des lieux charmants et si longtemps aimés me rappellent; il faut revenir à de plus graves considérations historiques. Nous avons déjà rencontré les Étrusques au berceau de Rome, et son fondateur bâtissant par leurs mains, consacrant par leurs rites sa ville naissante du Palatin. La partie antique et sérieuse de la légende de Numa va nous montrer ce même peuple inaugurant la royauté sabine. En effet, les formules de l'art augural qu'avaient observées Romulus et Rémus quand ils se disputaient la petite souveraineté du Palatin, ces formules empruntées au rituel étrusque, nous allons les voir appliquées à l'inauguration du roi sabin¹.

¹ Je sais qu'on doit distinguer les augures des aruspices, que les augures étaient des magistrats romains, et les aruspices des devins, en général Étrusques. Je sais que l'observation du vol des oiseaux se retrouve chez différents peuples italiotes, entre autres chez les Marses; je n'en suis pas moins convaincu que l'art augural était étrusque, et que la consultation des auspices se faisait d'après le rite étrusque, car cette consultation était liée à la délimitation des régions du

Ce rituel s'est conservé jusqu'à Tite Live, comme celui d'après lequel avait été tracée l'enceinte sacrée de Rome s'est conservé jusqu'à Tacite. A Rome, tout ce qui tenait aux vieilles cérémonies se transmettait fidèlement de génération en génération et de pontife en pontife; car Rome, en matière religieuse comme en matière politique, était le pays de la coutume. C'est encore sa force dans la religion; mais l'État n'y étant pas constitué comme au temps de la république romaine, c'est sa faiblesse dans la politique. Alors aux novateurs qui voulaient changer l'État, la sagesse traditionnelle opposait la coutume des ancêtres, *mos majorum*; aujourd'hui, à toute tentative d'amélioration, l'on répond : *Non s'è fatto mai*. Cela ne s'est jamais fait.

Laissons parler Tite Live d'après les livres des pontifes, où le vieux rituel de l'inauguration des rois devait être consigné¹.

« Conduit par l'augure en l'honneur duquel cette fonction fut changée en un sacerdoce public² et per-

ciel, et cette délimitation tenait à un ensemble d'idées *cosmiques* particulières aux Étrusques.

¹ Voy. Varr., *De l. lat.*, vii, 8.

² Il me semble que ces expressions de Tite Live font comprendre comment s'effectua la transition de l'humble condition du devin mandé par Numa pour faire par son ordre ce que j'appellerai une opération prophétique à l'état honoré, à la fonction publique et perpétuelle qui devint un sacerdoce et fut le partage des augures romains.

pétuel sur la cime du Capitole, Numa s'assit sur une pierre en se tournant vers le midi. L'augure prit place à sa gauche, le chef voilé, tenant à la main un bâton recourbé et sans nœuds, qu'on appelait un *lituus*¹.

Alors, ayant arrêté sa contemplation sur la ville et la campagne et prié les dieux, l'augure délimita les régions célestes de l'orient au couchant; il déclara droite la partie du ciel qui était au midi, et gauche la partie du ciel qui était au septentrion, et dans sa pensée il détermina le point extrême de l'espace où le regard pouvait atteindre. Ensuite, ayant fait passer le *lituus* dans sa main gauche et posé sa main droite sur la tête de Numa, il pria ainsi :

« O Jupiter! ô père! si c'est le droit que ce Numa Pompilius règne à Rome, montre-moi des signes certains dans l'espace que j'ai défini. » Puis il exposa quels auspices il demandait². Les auspices s'étant manifestés, Numa descendit du *templum*³.

Ce n'est pas, nous allons le voir, le seul rapport avec

¹ L'emploi du *lituus* (le mot et la chose sont étrusques) achève de déterminer le caractère étrusque de l'inauguration.

² *Auspicious* (*avi-spicious*), l'inspection des oiseaux; *auspices*, leur apparition aux regards de l'augure (*av-gur*) dans le nom duquel se trouve aussi le mot *av-is*, oiseau. Les auspices sont les signes découverts par l'inspection du vol des oiseaux.

³ Tit. Liv., I, 18. J'ai soin de dire *templum*, lieu auguré, et non pas *temple*. Tous les édifices religieux n'étaient pas augurés, et certains édifices civils, qui avaient reçu l'auguration, comme la Curie, les Rostra, étaient des *temples*.

l'Étrurie que présente l'établissement religieux de Numa ¹.

Mais il faut remarquer d'abord qu'avant Numa, Tatius avait établi le culte de diverses divinités parmi lesquelles plusieurs sont évidemment étrusques.

De ce nombre étaient les Lares ², puissances infernales et terribles chez les Étrusques, devenus dans la famille romaine les protecteurs de la ville et du foyer. Ils étaient honorés dans chaque carrefour à peu près comme dans la Rome de nos jours, à chaque bout de rue, est une madone qui protège le quartier; et, de même qu'on ne trouve presque pas une boutique qui n'ait son image de saint devant laquelle brûle une petite lampe, chacun avait dans sa demeure ses Lares domestiques. De cette dévotion familière il ne peut rester aucune trace; mais le noyau d'un édicule en brique, qui se voit à la bifurcation de deux rues, vers l'angle occidental du Cælius, et où l'on remarque des niches qui pouvaient recevoir les figurines des dieux Lares, m'a toujours semblé le reste d'un de ces innom-

¹ Je pense qu'on peut attribuer particulièrement aux Étrusques les idées et les instructions dont les anciens ont voulu faire honneur à Numa, a dit Winckelmann.

² Varr. (*De L. lat.*, v, 74.) Leur nom voulait dire les seigneurs, les puissants, *lar-th* devant les noms propres étrusques dans les inscriptions funèbres. Certains génies ailés des deux sexes, qui ressemblent assez à des furies, portent sur les vases étrusques le nom de *las*, d'où *lar*.

brables petits édifices en pleine rue qui leur étaient dédiés¹.

Les Lares avaient en outre un sanctuaire public; cette chapelle des Lares était sur la voie Sacrée, au sommet de la Velia, devant la porte du Palatin², et placée entre les deux villes, car la ville sabine s'étendait jusque-là. Les Lares étrusques, dont Tatius établit le culte au Quirinal, avaient fait comme Numa : ils en étaient descendus pour venir protéger le peuple qui les avait adoptés, et veiller à la porte de son ennemi.

Le Capitole ayant été d'abord étrusque, puis sabin, il n'est pas étonnant d'y rencontrer des divinités étrusques devenues sabines. Ce qu'on pourrait appeler la topographie religieuse confirme ici la topographie historique.

Parmi les divinités domiciliées sur le Capitole avant Jupiter était le dieu Terme, dont le culte avait été fondé à Rome, selon les uns par Tatius³, selon les autres par Numa⁴, tous deux Sabins, mais qui était, je crois, d'origine étrusque; car le terme est la borne sacrée qui divise les champs, la limite religieuse qui sépare les États, et qu'il n'est pas permis de franchir.

¹ *Composita sunt loca in quadriviis, quasi turres.*

² Solin., 1, 23.

³ Tit. Liv., 1, 55.

⁴ Plut., *Num.*, 16; *Quæst. Rom.*, 15.

Or la division régulière et méthodique du sol était chez les Étrusques une science liée à l'étude du ciel; leurs prêtres partageaient le sol en régions correspondant aux régions célestes. D'après cela, n'est-ce pas d'Étrurie qu'a dû venir le dieu qui consacre la délimitation des champs, et par là devient le garant de la propriété?

Le temple du dieu Terme était ouvert par en haut, précisément, je pense, à cause de cette idée tout étrusque du partage du sol en régions correspondant à des espaces déterminés du ciel.

On sait que le dieu Terme, gardien immobile de la frontière des champs et des États, ne voulut pas faire place à Jupiter sur le Capitole, et qu'on fut obligé de l'envelopper dans le temple de Jupiter. Aujourd'hui que le temps, qui déracine toutes les bornes, a emporté même celle qui était plantée sur le rocher immobile du Capitole, c'est dans l'église d'Ara-Celi, puisque c'est elle qui a succédé au temple de Jupiter Capitolin, qu'on doit aller chercher le lieu où le dieu Terme resta debout. Il y a à Rome une autre borne qui voudrait bien n'être jamais ébranlée, mais qui est menacée aujourd'hui dans son immobilité, c'est le dieu Terme du Vatican.

Du reste, ce culte d'un dieu qui présidait aux limites et devait le fixer à jamais était singulier chez les Romains, qui reculèrent toujours plus loin le confin de leur puissance. Il y avait aussi un Terme au sixième

mille¹; il marquait de ce côté l'extrémité du territoire primitif de Rome. Les Romains n'oublièrent point ces humbles commencements; car, sous Auguste, ils célébraient chaque année sur cette frontière, qui fut celle de leur empire naissant, des fêtes appelées *Terminalia*; mais l'immobilité de ce terme-là ne fut point respectée : ils le déplacèrent beaucoup et l'emportèrent assez loin.

Sur le Capitole, je rencontre deux autres dieux sabins dont l'origine étrusque ne me semble pas douteuse, car c'étaient des dieux fulgurateurs.

En effet, si la science des présages tirés des entrailles des victimes et du vol des oiseaux se retrouve chez différents peuples, l'art fulgural appartient en propre aux Étrusques. Ils avaient fait une doctrine de cet art; ils avaient classé les divers accidents de la foudre, observé qu'elle vient parfois de terre, alors que l'électricité se dégage du sol au lieu de se précipiter des nuées.

Ils étaient même, j'en suis convaincu, arrivé, à savoir, ce qui demande plus d'audace que de science², attirer la foudre. *Elicere fulmen* ne peut guère avoir un autre sens que tirer l'étincelle électrique des nuages³.

¹ Strab., v, 5, 2.

² Il suffisait d'avoir vu des étincelles électriques se montrer autour d'une pointe métallique et d'oser présenter cette pointe à la foudre.

³ Nous verrons que cet art d'attirer le tonnerre, auquel semble se

Les prêtres étrusques prétendaient avoir le pouvoir de diriger la foudre et de la faire tomber où il leur plaisait.

Numa éleva un temple sur l'Aventin à Jupiter Élicius. On peut croire que les prêtres étrusques faisaient solennellement cette expérience, qui devait donner au peuple une grande idée de leur puissance. Numa, instruit par eux, les imita, ce qui ne dut pas nuire à la sienne.

L'autel consacré par le roi sabin Tatius sur le Quirinal au dieu Summanus¹, qui eut aussi un sanctuaire sur le Capitole, et dont les Tarquins placèrent la statue au sommet du temple de Jupiter Capitolin, nous offre un exemple de plus de l'introduction à Rome d'un culte étrusque par les Sabins; car le dieu Summanus, qui était le dieu des foudres nocturnes², et auquel Tatius éleva un autel, se rattachait manifestement à cette classification des diverses sortes de foudres qui était particulière aux Étrusques³.

rapporter le temple élevé par Numa sur l'Aventin, y fut pratiqué par un autre roi sabin, Tullus Hostilius, que son inexpérience rendit victime de son audace.

¹ Merkel (*De Obscuris Ovidii Fastorum*, p. cxln) établit l'existence d'un temple de Summanus auprès du temple de la Jeunesse; il y avait près du grand Cirque, comme sur le Capitole, un temple de la Jeunesse, et dans divers calendriers Summanus est dit : *ad circ. max.* Comme la Jeunesse avait deux temples, Summanus en avait deux également, et celui du grand Cirque pouvait être le plus fréquenté, bien que l'autre fut plus ancien.

² Fest., p. 229; P. Diac., p. 75.

³ A en croire saint Augustin, ce dieu, presque oublié de son temps,

On a déjà pu remarquer chez les Sabins une prédilection pour les cultes sombres : le culte des feux souterrains, des divinités infernales dont on découvre les autels sous terre, et auxquelles on immole des taureaux noirs et des brebis noires.

Ne doit-on pas expliquer ce côté sombre de la religion sabine, qui est une religion solaire, puisque son principal dieu est Janus ou le Soleil, par les influences de l'Étrurie, dont le génie lugubre se montre dans l'antique usage des sacrifices humains, dans la décoration parfois sanguinaire des tombeaux¹, dans les divertissements homicides des gladiateurs qu'elle inventa, dans les figures hideuses et menaçantes que produit l'art étrusque lorsqu'il est livré à lui-même ? Enfin c'est de l'Étrurie que devait sortir un jour le peintre formidable de l'enfer.

Vejovis², le Jupiter funeste, me semble être une de

avait été anciennement plus révééré que Jupiter. (Aug. *De Civ. D.*, iv, 23.) Au siècle d'Ovide, on ne savait déjà plus ce qu'était Summanus. *Quisquis is est*, dit l'auteur des *Fastes* (vi, 733). On rétablit son culte (*reddita templa*) pendant la guerre de Pyrrhus. Évidemment le culte de Summanus était très-ancien.

¹ Les belles peintures découvertes à Vulci, grâce aux fouilles entreprises par M. Noël Desvergers, représentent un véritable égorgement.

² Ou Vediovis, par ce changement du *j* en *di*, dont on trouve plusieurs exemples, qui fit dire *Jana* pour *Diana*, et auquel il faut attribuer la forme *Diespiter* pour *Jupiter*.

Vejovis s'appellait aussi Vedius ; il est assimilé à Pluton par Martianus Capella, ii, § 166.

ces sombres divinités que les Sabins avaient empruntées aux Étrusques, car Vejovis était un dieu fulgurateur¹; il n'eut point à céder sa place à Jupiter, et son sanctuaire n'était pas placé sur l'un des deux sommets du Capitole, mais dans l'espace intermédiaire entre les deux bois sacrés qui subsistèrent longtemps en mémoire de la forêt primitive, là à peu près où est la statue équestre de Marc Aurèle : l'image du plus humain des princes a remplacé l'autel du dieu redoutable.

Vejovis était représenté ayant une chèvre auprès de lui, trait local et permanent, car l'une des cimes du mont Capitolin s'appelle encore aujourd'hui mont des Chèvres (*monte Caprino*).

Le formidable dieu tenait dans sa main un faisceau de flèches, et il en détachait une pour la lancer contre l'ennemi.

J'imagine que la statue du dieu était tournée vers le Palatin et le menaçait de ses flèches terribles.

Tatius avait élevé aussi un autel sur le Quirinal à un personnage d'un caractère plus doux, à Vertumne, dieu des fruits, comme Pomone en fut la déesse; mais, avant d'être Sabin, ce dieu avait été indubitablement Étrusque². Quand les Étrusques eurent ur-

¹ Ses foudres causaient, disait-on, la surdité, même avant d'avoir frappé (Amm. Marcell., xvii, 10, 2), idée bien contraire à la réalité; ceux qui sont frappés par le tonnerre ne l'ont pas entendu.

² On ne peut séparer le dieu Vertumnus ou Vortumnus de Vol-

quartier à Rome, qui s'appela le Vicus Tuscus, la statue de Vertumne en décora la principale rue. Vertumne était le patron national du quartier étrusque. Comme au temps où les différentes nations habitaient chacune un coin séparé de la Rome moderne, les Florentins placèrent au milieu d'eux l'église de Saint-Jean des Florentins, en l'honneur du patron de Florence.

A l'influence du génie étrusque sur les Sabins, il faut rapporter la modification que le type du grand dieu sabin Janus avait subie à Falère, dans ce pays intermédiaire entre l'Étrurie et la Sabine, et qui tenait de l'une et de l'autre. A Falère, Janus, au lieu d'avoir deux têtes, en avait quatre comme un dieu indien. Ces quatre têtes étaient sans doute une allusion bien dans le génie des Étrusques, aux quatre régions que le bâton de leurs prêtres dessinait dans le ciel.

Ce Janus à quatre têtes, à quatre fronts, fut apporté à Rome¹ et placé dans le Forum de Domitien. Aujourd'hui il n'existe plus, mais un *Janus* d'une au-

tumna, grande déesse de l'Étrurie. Près du temple de Voltumna, qu'Ortoli place à Viterbe (*Viterbo*, p. 80 et suiv.), se rassemblaient les délégués des douze villes de la Confédération étrusque. La déesse, dont le temple fut considéré comme le centre religieux et politique de l'Étrurie moyenne, devait être autre chose qu'une Pomone. Elle était sans doute une expression plus haute et plus générale de la fécondité de la nature. L'idée fondamentale de la religion des Pélasges devait se retrouver dans l'Étrurie, visitée aussi par les Pélasges.

¹ Macr. *Sat.*, 1, 9.

tre sorte, un de ces arcs qui s'appelaient ainsi, porte le nom de Janus *Quadrifons* (à quatre fronts), probablement en mémoire du nom de la célèbre statue étrusque du dieu sabin, et cet arc a aussi quatre fronts, c'est-à-dire quatre portes¹ tournées assez exactement vers les quatre points cardinaux. Ainsi un monument peu intéressant par lui-même atteste et rappelle une transformation opérée au sein de la religion sabine par la religion étrusque. On voit donc qu'à part les communications directes de l'Étrurie et de Rome, aussi anciennes que le jour où a été consacrée son enceinte et bâtie sa première muraille, les Sabins ont établi entre le grand peuple étrusque et la très-petite ville latine d'autres communications dont en général on a négligé de tenir compte.

C'est que ceux qui ont écrit l'histoire romaine n'avaient pas assez contemplé l'horizon romain, et, suivant de l'œil dans le lointain les montagnes de la Sabine, remarqué que les dos bleuâtres de ces montagnes allaient s'allongeant vers l'ouest et se rapprochant du mont Ciminus, boulevard de l'Étrurie. Ce magnifique spectacle eût appelé leur attention sur le voisinage des deux peuples et sur le rôle qu'a dû jouer ce pays placé entre le Soracte et le mont Ciminus, entre le pays des Sabins et le pays des Étrusques.

C'était, comme l'œil l'indique, un pays intermé-

¹ Les portes étaient consacrées à Janus, d'où leur nom *Janua*.

diaire, et, par suite, un pays mixte, historiquement un point de contact, comme géographiquement un point de jonction entre les deux peuples.

Toute cette région de Falère et de Veies était moitié étrusque et moitié sabine ¹.

C'est peut-être parce que Veies n'était pas purement étrusque que les autres villes d'Étrurie l'abandonnèrent pendant sa guerre contre les Romains.

De plus, les deux peuples se rencontraient au pied du Soracte, dans le bois sacré de Feronia, où était un temple célèbre de cette déesse ², enrichi d'offrandes, et qui tenta la cupidité d'Annibal, de même que le sanctuaire de Lorette a tenté celle de Bonaparte. Là se trouvait, comme souvent près des temples, un grand marché fréquenté par les Sabins, et qui devait attirer les Étrusques du voisinage. Là, sans doute, il y eut entre les deux peuples des échanges de plus d'une

¹ Strabon (v, 2, 9) doute que *Falère* soit étrusque ; selon quelques-uns, dit-il, les Falisques sont un peuple à part, parlant une langue qui lui est propre : cette langue devait être le sabin. Le nom de Veies, l'une des douze villes de la Confédération étrusque, ressemble au mot osque, *Veia*. (Fest., p. 368.) On faisait venir de Veies les Saliens, ces prêtres guerriers des Sabins. (Serv., *Æn.*, viii, 285.) Voy. O. Müller, *die Etr. Einl.*, 2, 14.

² Feronia me paraît être une déesse sabellique, dont le culte était particulièrement cher aux Ombriens et aux Sabins. Outre ses sanctuaires, dont on connaît plusieurs, on la suit à la trace des noms de lieux depuis Ferentinum, sur la route de Rome à Naples (Ferentino), jusqu'à Ferentia (Ferento), près de Viterbe, et ailleurs.

sorte, où les Sabins, étant les moins civilisés, eurent le plus à gagner.

Outre l'influence religieuse qu'ils durent subir de la part des Étrusques¹, outre les dieux et les rites sacrés qu'ils leur empruntèrent, ils reçurent aussi de ce peuple plus avancé dans la civilisation et les arts, que le commerce maritime avait enrichi, le goût des ornements en or, qui forme un singulier contraste avec leur austérité native, et a évidemment une origine étrangère.

Déjà les Sabins apparaissent avec des bracelets d'or dans la légende de Tarpéa, et Denys d'Halicarnasse parle de l'or qu'ils aimaient à porter² comme les Étrusques. Ce goût semble avoir été légué par les anciennes Sabines aux femmes de la montagne, près de Rome. Elles ne peuvent se marier que lorsqu'elles ont un collier : c'est souvent leur seule dot, et la passion des colliers est chez elles aussi vive que celle des bracelets chez Tarpéa.

C'est ce luxe importé de l'Étrurie dans l'Âpre Sabine qui a pu faire appeler la patrie de Numa la très-opulente Cures³, et faire dire, ce qui étonne, que les Ro-

¹ His (Etruscis) cum multo major necessitudo eum Sabinis quantum ad decorum cultum affinet, quam cum latinis... (Merkel Ovid., *Fest.*, p. cccxiii.)

² Den. d'Hal., II, 38.

³ Urbs opulentissima sabinorum. (*Fest.*, p. 49; Den. d'Hal., III, 42.) Virgile appelle le pays de Cures, une terre *peuple*. (*Æn.*, VI, 812.) Mais Virgile parle ainsi par comparaison avec Rome; il écrivait dans

maines ne commencèrent à avoir l'idée de la richesse que lorsqu'ils eurent soumis les Sabins¹. Cette richesse n'a pu venir aux Sabins que du dehors, que de l'Étrurie. Quelque chose d'analogue eut lieu chez les Samnites, peuple de la même race et du même tempérament que les Sabins, quand le voisinage des villes étrusques et des villes grecques de la Campanie répandit chez les agrestes montagnards du Samnium l'usage des armes brillantes.

On ne voit pas que l'art étrusque ait beaucoup pénétré chez les Sabins; cependant il y a pénétré², et c'est par Veies³, point de contact des Étrusques et des Sabins, que cet art est entré à Rome. Parmi les corporations d'artisans dont la fondation est attribuée au roi sabin Numa, étaient celle des orfèvres et celle des ouvriers en argile⁴.

Quant aux premiers, il fallait des ouvriers sachant travailler ces bracelets et ces colliers dont se paraient

un temps où les Sabins étaient depuis longtemps assujettis aux Romains, et je parle d'un temps où les Romains existaient à peine.

¹ Strab., v, 3, 1.

² Parmi les objets d'art en petit nombre trouvés dans la région du Soracte, est une tête en terre cuite, de travail étrusque. On a trouvé aussi sur la rive gauche du Tibre, à Somnavilla, près du Soracte, des tombes assez semblables aux tombes étrusques. (*Bullet., Arch.* 1836, p. 171.) Voy. Den. Sep., *of Etr.*, 1, 128.

³ Un artiste fut appelé de Veies par le premier Tarquin pour exécuter le Jupiter en terre cuite que ce roi fit placer sur le faite du temple de Jupiter. (Pl., *Hist. nat.*, xxv, 45, éd. Littré, voy. la note 155.)

⁴ Plut., *Num.*, 47.

les femmes sabines et les guerriers sabins; quant aux seconds, il ne s'agit pas de simples potiers, mais d'hommes en état de fabriquer des vases et des statues en terre, industrie célèbre des Étrusques. Numa établit aussi la corporation des joueurs de flûte, et la flûte, qui figure constamment dans l'ancienne musique civile et religieuse des Romains, était l'instrument par excellence des Étrusques. C'est donc encore une importation des arts étrusques à Rome due aux Sabins.

Ainsi par eux l'art de la bijouterie, si ce mot n'est pas trop moderne, et l'art de la plastique, originairement étrusque, ont été transmis aux Romains. Le second est tout à fait oublié à Rome; mais le premier, ce fait mérite d'être signalé, vient d'y renaître, et, chose curieuse! c'est surtout en s'inspirant des parures retrouvées dans les tombes de l'Étrurie, de ces bracelets et de ces colliers dont se paraient les femmes étrusques et sabines, que M. Castellani, guidé par le goût savant et ingénieux d'un homme qui porte dignement l'ancien nom de Caetani, a introduit dans la bijouterie un style à la fois classique et nouveau. Parmi les artistes les plus originaux de Rome sont certainement les orfèvres Castellani et D. Miguele Caetani, duc de Sermoneta.

Voilà bien des détails pour établir cette influence de l'Étrurie sur Rome par les Sabins; mais ce n'est qu'en rapprochant des faits dont l'importance ne

frappe pas d'abord qu'on peut espérer d'arriver à découvrir les phases ignorées de l'histoire, à surprendre les rapports inconnus des anciens peuples, et qu'on assiste pour ainsi dire à la formation des civilisations célèbres. Sur une carte exacte, on n'oublie aucun des ruisseaux qui concourent à former les grands fleuves. Un fleuve qui a débordé sur le monde et l'a inondé mérite bien qu'on connaisse ses plus humbles affluents. D'ailleurs, tout ce qui précède m'a été inspiré par le spectacle de l'horizon romain, et n'est que le développement des résultats que la proximité du pays sabin et du pays étrusque, en frappant mes regards, a suggérés à mon esprit.

Je reviens à la légende de Numa, et je termine par ce qu'on racontait de sa fin. Après un règne très-tranquille et très-long qui figure l'établissement paisible et durable de la domination sabine sur les Romains, le vieux roi mourut, et ce qui, ainsi que je l'ai remarqué, confirme l'existence d'un ancien établissement sabin sur le Janicule, la tradition plaça son tombeau sur cette colline, la colline de Janus¹.

Au sixième siècle de la république, on prétendit avoir découvert ce tombeau et y avoir trouvé les livres de Numa, les uns en latin sur le droit pontifical, les autres en grec sur la philosophie².

¹ Pl., *Hist. nat.*, xiii, 27 ; Tit. Liv., xl, 29.

² Le sénat fit brûler ces livres, dans lesquels, dit Tite Live, toute religion était détruite, et qui pouvaient bien contenir quelque expli-

Nous avons vu Numa fonder la royauté sabine par la religion et par la paix. Nous allons voir cette royauté militante et violente, dans la personne de Tullus Hostilius, qui est pour moi, je dirai mes raisons, un compatriote de Numa, un roi sabin; mais auparavant il nous faut, maintenant que les Sabins sont définitivement établis à Rome, chercher quelle est la place qu'ils y tiennent, l'espace qu'ils y occupent, pour en déduire le rôle qu'ils ont dû y jouer. En voyant que cet espace fut considérable, on comprendra que ce rôle fut grand.

calon historique et physique de la mythologie romaine, sorte d'explication qui commençait à être à la mode, mise sous le couvert du pieux Numa. Il y a eu au dix-huitième siècle, en France, des attaques de ce genre contre le christianisme. Il faut voir dans cette supposition de prétendus ouvrages philosophiques de Numa une allusion à la fable qui lui donnait Pythagore pour maître, et dans leur condamnation un témoignage de l'antipathie qu'inspiraient alors aux zélés des antiques enseignements de la religion romaine les nouveautés de la philosophie grecque. Numa n'a probablement jamais écrit, et, s'il avait écrit, ce n'aurait point été en grec sur la philosophie, mais en langue sabine sur la science étrusque.

XIII

PROMENADE HISTORIQUE DANS LA ROME SABINE AU TEMPS DE NUMA.

La Rome sabine sur toutes les hauteurs excepté le Palatin et le Cælius. — Restes des Sabins aborigènes sur ces deux collines. — Cultes sabins et familles sabines sur le Quirinal. — Les Sabins sur le Viminal et l'Esquilin. — Le champ de Mars occupé par les Sabins; Mars n'est pas un dieu romain. — Mars introduit par les Sabins dans la légende de Romulus. — La Capitole sabin. — Les Sabins dans le Forum, les danses des Sabins. — Origine des étrennes. — Les Sabins tout autour du Palatin et sur l'Aventin; dans l'espace qui sépare du Tibre l'Aventin et le Capitole. — Junon, Minerve, Diane, divinités sabines. — Les Sabins dans l'île Tiberine, dans le Trastevere. — Conclusion historique; séparation et inégalité de la ville romaine et de la ville sabine. — Infériorité et dépendance de la première. — Grand rôle des Sabins dans l'histoire romaine.

La vanité romaine a falsifié l'histoire des commencements de Rome à plusieurs égards; mais c'est surtout en ce qui touche leurs rapports avec les Sabins que cette falsification est manifeste.

Car, s'il y a pour moi quelque chose de manifeste, c'est la prédominance des Sabins après le traité qui, à

en croire les historiens latins, mit les deux peuples sur le pied d'une parfaite égalité.

On trouve chez ces historiens eux-mêmes assez de témoignages involontaires de la fausseté de leur assertion pour la démentir. Mais à Rome une première réfutation sort de terre, pour ainsi dire; quand l'on parcourt sur le terrain l'étendue de la ville sabine, et quand on fait le tour de la ville de Romulus, on voit de ses yeux et on mesure de ses pas leur inégalité. Il est impossible alors de ne pas se convaincre que les Sabins firent aux Romains une part chétive et gardèrent pour eux la part du lion.

Pour rendre sensible à mes lecteurs ce fait fondamental, je vais leur demander de m'accompagner une dernière fois dans une course historique sur ce terrain qui enseigne l'histoire.

Nous allons chercher à Rome les Sabins après que leur établissement, dont nous avons déjà découvert les premières traces avant Romulus, a achevé de s'y former avec Tatius. Nous ne distinguerons point ce qui, dans cet établissement, se rapporte à la première époque et à la seconde, distinction qu'il n'est pas toujours possible de faire. Ce que je me propose, c'est de découvrir les Sabins partout où ils étaient au temps de Numa. Pour cela, il faut entreprendre dans Rome un ensemble de fouilles pour y déterrer les restes enfouis du passé. L'érudition sera notre guide, et les auteurs anciens seront nos ouvriers.

Les fouilles ont toujours leurs lenteurs, comme je l'ai éprouvé en faisant celle-ci. J'en épargnerai le plus que je pourrai au lecteur, et tâcherai de le traiter comme ces princes qu'un antiquaire amène sur un terrain déjà exploré, seulement pour leur montrer les résultats de l'exploration.

L'exploration a duré pour moi plusieurs années; le lecteur n'aura, pour ainsi dire, qu'à se baisser pour en ramasser les produits.

C'est à une promenade que je l'invite. Une promenade dans Rome n'est jamais sans intérêt, surtout quand c'est une promenade de découvertes. *Cicerone*, je crois, exact et assez bien informé, ce qui n'est pas le cas de tous les *ciceroni*, je tâcherai de lui épargner des pas inutiles et de le fatiguer le moins possible. Je serai déjà récompensé de bien longs efforts s'il consent à me suivre; son approbation sera mon salaire, si je l'ai méritée.

Les antiques sanctuaires et les vieux cultes sabins dont la mémoire s'est conservée par les monuments nous aideront surtout à retrouver la Rome sabine que nous voulons recomposer¹; car à Rome, dès la plus haute antiquité, les populations d'origine dif-

¹ Les temples, dont on place la date sous la république, se rattachent très-souvent à un culte ancien qui détermine leur emplacement; le temple de Cérès fut dédié par Sp. Postumius au troisième siècle, mais on parle d'un temple de Cérès attribué à Évandre, c'est-à-dire aux Pélasges; la fondation du temple de Saturne fait remonter de Minucius et Sempronius consuls à Tarquin le Superbe, de Tarquin

l'érénle se sont groupées autour du sanctuaire d'une divinité nationale, comme au moyen âge les diverses *nations* se groupaient autour de l'église du saint patron de leur pays. Saint-Jacques indique où était le quartier des Espagnols; Saint-Yves, le quartier des Bretons; Saint-Jean, le quartier des Florentins, etc.

Sur toutes les hauteurs de Rome, nous rencontrons des traces d'anciens cultes sabins; car toutes furent exclusivement sabines après Romulus, excepté le Palatin, qui était devenu romain, et le Cælius, qui était devenu étrusque.

Cependant il dut rester sur l'une et sur l'autre de ces deux collines quelques Sabins.

On le voit, pour le Palatin, par le temple de la Victoire, qui, beaucoup plus tard, donnait encore son nom à la montée *de la Victoire*, et dont la fondation datait des Sabins Aborigènes¹; par un temple de la Junon Sospita, la Junon Armée, la Junon d'Argos qu'adoptèrent les Sabins; temple qui exista anciennement sur le Palatin, et qui, au temps d'Ovide, n'y existait plus².

à T. Hostilius, de T. Hostilius à Janus, ce qui veut dire aux Sabins primitifs. (Voir Hartung, *Rel. der Röm.*, II, 135, 124.)

¹ On se souvient que cette Victoire était la déesse sabinne Vacuna; il y eut depuis plusieurs temples de la Victoire sur le Palatin, par suite de la tradition de l'ancien culte qui y avait été primitivement institué par les Aborigènes.

² Ov., *Fast.*, II, 58. Il faut y joindre un temple de la Lune, divinité sabinne. (Varr., *De l. lat.*, V, 68.)

Je n'ai pu découvrir sur le Cælius presque aucune trace antique des Sabins ou des Romains; d'où je conclus que cette colline n'était possédée ni par les uns ni par les autres; vraisemblablement elle était occupée par un reste des Étrusques qui avaient secondé Romulus dans la guerre où leur roi trouva la mort.

Ce reste devait être peu considérable, puisqu'il ne sera plus question des Etrusques sur le Cælius quand Tullus Hostilius y transportera les habitants d'Albe détruite¹.

Parmi les collines de Rome, il en est une qui, très-probablement avant Romulus, et très-certainement après lui, fut le séjour des Sabins : c'est le Quirinal, qui porte encore leur nom. Tout y est en plein de leur souvenir. Un petit sommet, maintenant disparu, attestait seul, par sa dénomination remarquable, la col-

¹ Ce qui pourrait faire croire que quelques Sabins demeurèrent ou s'établirent sur le Cælius occupé par un reste d'Étrusques, c'est le choix qu'on fit de cette colline pour y exécuter les courses des chevaux quand le Champ de Mars était inondé, et le nom de champ de Mars donné à la partie du Cælius où alors elles avaient lieu. Nous verrons tout à l'heure que le champ de Mars, comme le dieu Mars lui-même, était sabin. Il faut chercher le Champ de Mars du Cælius derrière Saint-Jean de Latran, comme l'attestait le nom d'une église voisine des *Quattro Coronati*, église qui n'existe plus, et qui s'appelait *in Martio*. Denys d'Halicarnasse dit que Romulus conserva le Cælius. Peut-être quelques hommes de sa bande s'y étaient fixés et y restèrent. Cicéron (*de Harusp. resp.*, xv) parle d'une chapelle de Diane, divinité sabin (Jana), sur le petit Cælius; il appelle ce sanctuaire *très-saint*, ce qui permet de supposer que le culte de Diane en ce lieu était ancien : le *Petit Cælius* faisait partie du mont Cælius.

*line des Latins (collis latiaris)*¹; que quelques Latins ont pu y vivre isolés parmi les Sabins. Du reste, le Quirinal formait un quartier particulièrement sabin dans la grande cité sabine qui comprenait toute la Rome actuelle, moins le Palatin et le Cælius.

Si les Sabins s'y étaient établis, comme je le crois, avant Tatius, c'est à ce premier établissement que devait se rapporter la fondation de l'ancien Capitole², qui n'est point attribuée à Tatius³. Il était dédié aux trois divinités auxquelles fut plus tard dédié le nouveau : à Jupiter, dieu commun de tous les peuples de l'Italie et de la Grèce; à Junon et à Minerve, divinités des Sabins et des peuples de même famille.

Ce triple sanctuaire était où il devait être, sur le point culminant du Quirinal⁴, en face d'une montée conduisant du temple de Flore⁵, placé sur la pente oc-

¹ Varr., *De l. lat.*, v, 52.

² Varr., *De l. lat.*, v, 158. En face du temple de Flore et dominant le vicus patricius, aujourd'hui la *Via di S. Pudentiana* d'où on l'avait devant soi (Mart., *Ep.* vii, 72), près des Thermes de Constantin (palais Rospigliosi (*Reg.*, vi), par conséquent vers la villa Aldobrandini.

³ Il l'est, il est vrai, à Numa, mais seulement par des écrivains des bas temps, dans les *Chroniques* d'Eusèbe et de Cassiodore.

⁴ Comme l'autre Capitole, ce temple était peu élevé, ce qui est un signe d'antiquité. On n'avait rien changé à ses dimensions, sous ce rapport, en le reconstruisant. Car Valère Maxime (iv, 4, 41) dit encore : *Perque veteris Capitolii humilia tecta*. Ce qui montre qu'il s'agit bien ici du *Vieux Capitole*, car on sait que les pontifes n'ayant jamais permis d'agrandir le temple de Jupiter capitolin, on augmenta sa hauteur.

⁵ Le vieux Capitole étant près des Thermes de Constantin (palais

cidentale du Quirinal, au vieux Capitole.

Flore, qui présidait dans l'origine non à la floraison, mais à la fructification des plantes utiles¹, était une divinité pélasge, devenue sabine²; car la Rome sabine avait été aussi une Rome pélasge, et la religion des Sabins, dans ce contact, avait été pénétrée par la religion pélasge. Elle s'était beaucoup approprié de cette religion.

Sans remonter jusqu'à l'antique occupation du Quirinal par le premier flot de l'immigration sabine, au temps des Aborigènes et des Pélasges, à laquelle le vieux Capitole peut appartenir, je trouve sur le Qui-

Rospigliosi) et une montée conduisant du temple de Flore au vieux Capitole, on ne peut placer ce temple près de la place Barberini, et on n'a pu trouver dans ces parages les restes d'un prétendu cirque de Flore qui, dans aucun cas, n'a pu exister là. Selon Becker, l'existence de ce cirque de Flore est imaginaire et repose sur une mauvaise lecture d'un calendrier romain. Il faut placer le temple de Flore aux environs de la rue de la Dataria. Martial qui logeait tout auprès (*Ep.*, v, 233-5) voyait de son troisième, car il logeait au troisième, les arbres du portique d'Agrippa, situé là où est le palais Doria, il n'aurait pu les voir de la place Barberini. (Mart., *Ep.*, I, 109.)

¹ Ce qui le prouve, c'est un temple dédié à Flore, *Propter sterilitatem frugum* (Cal., *Præn.*, 28 apr.). L'été, l'époque de la moisson, était consacré à Flore chez les Sabins : ils appelaient le mois de juillet *floralis*; mais avec le temps le côté gracieux des attributs de Flore prévalut sur le côté sérieux et utile, alors on mit la fête de Flore au printemps. *Florere* s'appliquait aux moissons, à la vigne, à l'olivier. (Ov., *Fast.*, v, 263-4.)

² Varr., *De l. lat.*, v, 71, vii, 43. Il y avait un temple de Flore à Nomentum, dans la Sabine.

rinal de plus nombreuses traces du nouveau ban de Sabins amenés par Tatius.

En effet, selon la tradition, Tatius avait élevé un certain nombre d'autels à des divinités dont le culte faisait partie de la religion des Sabins ou avait été emprunté par eux¹ aux Etrusques. Plusieurs de ces autels étaient sur le Quirinal, à en juger par les temples qui les remplacèrent.

C'étaient ceux de Flore, de Quirinus, de la déesse Salus, du dieu Sancus, temples dont on peut déterminer la situation sur le Quirinal.

Nous connaissons celle du temple de Flore.

Nous connaissons également celle du temple de Quirinus². Il était à peu près où est aujourd'hui l'hôpital militaire français, un peu plus au nord.

Ce qui suit va le montrer.

Le temple de la déesse sabine³ Salus, la Santé, qui

¹ Varr., *De l. lat.*, v, 74; Den. d'Hal., n, 50. Ces divinités sont en tout au nombre de quinze. Saturne, le dieu latin, s'y rencontre, associé à Jupiter; mais Varron nous avertit qu'il peut se trouver là pour une autre raison, et ne pas venir des Sabins.

² Par le nom de *vallis Quirint*, donné à une rue qui suivait le fond de la vallée placée entre le Quirinal et le Viminal, et qui s'appelle aujourd'hui *Via di S. Vitale*. Le temple qui donnait son nom à la vallée devait être au-dessus, par conséquent entre la place de Monte-Cavallo et la place *Delle quattro Fontane*.

³ Varr., *De l. lat.*, v, 74. Elle était honorée par divers peuples sabeliques, à Signia, chez les Herniques (Orell., *Inscr.*, 1827); dans l'On brie (Pisaurum), où l'on a trouvé une coupe qui se conserve au Musée grégorien, avec cette inscription : *Salutis poculum*; à Ferentum, ville dont

était assez convenablement placée dans le voisinage de celui de la Fièvre, et qui donnait son nom à la porte *Salutaire*, devait être entre cette porte et le temple de Quirinus, et pas très-loin de celui-ci.

En effet, Pomponius Atticus était à la fois voisin de ces deux temples, ce qui permit à Cicéron¹ de lui adresser une plaisanterie confidentielle au sujet de César, qu'il aimerait mieux, disait-il, avec Quirinus qu'avec la Santé, c'est-à-dire mort que bien portant : jeu de mots assez cruel de la part d'un homme qui n'était pas trop mal avec César, ce qui fait paraître aussi bien excessifs ses transports de joie à la mort du dictateur. Mais, avec la barbarie d'un archéologue, je suis tenté de pardonner à Cicéron la plaisanterie qu'il adresse à Atticus, parce qu'elle me permet de déterminer l'emplacement de la *porte Salutaire*².

Puis, en allant vers le sud, venait la porte *Sanqualis*, qui devait son nom au temple du dieu sabin San-

le nom est ombrien, où Tacite nous apprend qu'elle avait un temple. (*Ann.*, xv, 53.) Quand on lui en érigea un au cinquième siècle de la République sur le Quirinal, où son culte avait été anciennement fondé, ce fut un membre d'une illustre famille sabine dont les *sacra* étaient sur le Quirinal, un Fabius qui peignit le temple.

¹ Cic., *ad Att.*, xii, 45.

² On l'a mis quelquefois près de Sainte-Suzanne, ce qui en premier lieu est bien près de la porte Colline; de plus, le temple de la Santé (*Salus*), voisin de la porte *Salutaire*, n'eût pas été près du temple de Quirinus, dont le lieu est déterminé par la vallée de Quirinus, qui correspondait certainement à la rue Saint-Vital. La porte Salutaire était donc aux *quatre Fontaines*.

cus. Sancus était le père de la race sabine¹; il s'appelait aussi Fidius, le dieu de la bonne foi², comme Fides en était la déesse.

La bonne foi avait donc deux représentants dans la religion sabine, et des prêtres, les *fétiaux*. Décidément les Sabins étaient d'honnêtes gens. Leurs voisins du Palatin n'avaient pas de ces dieux-là.

C'est à cause de ce caractère intègre du dieu Sancus que l'on conservait les traités de paix dans son temple³.

Ce temple était en face de celui de Quirinus⁴; par conséquent, c'est du côté où sont les bâtiments du palais Quirinal, dans lesquels se tiennent les conclaves, qu'il faut chercher, mais au temps des Sabins, le temple de la bonne foi.

Un dernier souvenir des cultes sabins nous arrêtera encore sur le Quirinal. Au septième siècle de notre ère, il existait une rue allant des environs de l'église de Saint-Vital jusqu'à Sainte-Suzanne.

Sil. It. *Punic.*, viii, 423-4. Sabus ou Sabinus était fils de Sancus. (Den. d'Hal., ii, 49.)

¹ Denys d'Halicarnasse l'appelle *πίστιος*.

² On y déposa le traité fait entre Tarquin le Superbe et la ville de Gabie. (Den. d'Hal., iv, 58.)

⁴ *Versus ædem Quirini*. (Tit. Liv., viii, 20.) M. Preller, *Röm. Myth.*, 635, cite *adversus ædem Quirini*. Si cette version, adoptée par Sigonius, est la bonne, le sanctuaire de Sancus était du côté de la rue où je l'ai placé. Une raison de la préférer, c'est que, comme le remarque M. Quicherat dans son *Dictionnaire latin* qui fait autorité, à propos de cet exemple même : — *Versus ædem Quirini*, cette locution est rare.

Cette rue s'appelait la Montée de Mamurius¹, la rue de Mamurius. Les régionnaires du quatrième siècle mentionnent près du vieux Capitole (vers la place de monte Cavallo²) une statue de Mamurius. Or Mamurius, dont le nom ressemble à celui de Mamers, un des noms sabins de Mars, est un personnage éminemment sabin. C'est lui qui avait fabriqué les *ancilia*, ou boucliers sacrés que les Saliens portaient dans les danses guerrières, instituées, disait-on, comme leur sacerdoce belliqueux lui-même, par Numa; et Mamurius était un héros national célébré dans leurs chants³.

Mais ce ne sont pas seulement les anciens cultes dont les souvenirs ont subsisté longtemps sur le Quirinal qui peuvent nous y faire reconnaître les Sabins; ceux-ci y ont laissé encore d'autres vestiges.

Les familles sabines aimaient à habiter le mont originellement sabin, et où l'on plaçait la demeure de Numa. Il faut que la tradition de la Rome sabinne se soit conservée très-tard, puisque très-tard des hommes et des familles qui avaient, ou que l'on croyait avoir une origine sabinne, ont choisi pour leur résidence la colline

¹ Anastase, *Innoc. I.* et *Act. St. Suzan.* En effet, cette rue, qui commençait à Saint-Vital, montait d'abord, puis suivait la direction de la via Pia.

² Les régionnaires (*Reg.*, vi) placent la statue de Mamurius entre le vieux Capitole et le temple de Quirinus.

³ Den. d'Hal., II, 74; Plut., *Num.*, 13; Ov., *Fast.*, III, 389; Serv., *Æn.*, VII, 188.

autrefois séjour principal des Sabins. Les Fabius, cette puissante famille qui alla avec ses clients, au nombre de trois mille, faire la guerre contre les Étrusques, et ressemble, par ce chiffre considérable, aux Claudius, venus de la Sabine au nombre de cinq mille, les Fabius en étaient venus très-vraisemblablement aussi.

Ils avaient leur sanctuaire domestique sur le Quirinal¹.

Un homme de cette famille, Fabius Pictor, orna de peintures le temple de la déesse sabin Salus, qui y était placé².

Cette grande et superbe famille des Cornelius, d'où sont sortis les Scipions et Sylla, devait être sabin; car elle eut jusqu'à Sylla l'usage de ne pas brûler ses morts. Or il est dit que Numa défendit que son

¹ Tit. Liv., v, 46; Val., *Max.*, i, 1, 11.

² De plus, les Fabius ont sur leurs monnaies *Quirinus*, le dieu sabin, avec la lance sabin et le bouclier. (Preller, *Röm. Myth.*, 329.) Les Fabius prétendaient descendre d'Hercule (Plut., *Fab.*, i; Ov., *de Pont.*, iii, 3, 100; *Fast.*, ii, 237), et le dieu sabin Sancus passa pour être le même qu'Hercule. (Fest., p. 320; Varr., *De l. lat.*, v, 86.) Un des deux collèges de Luperques portait le nom des Fabius voués au culte de Pan dans l'autre Lupercal. Peut-être cette antique famille sabin des Fabius avait-elle quelques gouttes de sang pélasge, et peut-être son origine participait-elle des deux peuples dont l'identité de Sancus et d'Hercule, de Luperkus et de Pan, attestait la fusion sous le rapport religieux. Les Fabius prétendaient aussi avoir pour aïeul Évandre.

corps fût brûlé¹, ce qui semble, dans la tradition, un souvenir d'un usage sabin.

C'est parce que les Cornelius étaient Sabins qu'ils avaient leur demeure sur le Quirinal.

La rue ou le quartier des Cornelius, *Vicus Corneliorum*, car il ne fallait pas moins d'une rue ou d'un quartier pour loger une grande *gens* sabin avec tous ses clients, la rue des Cornelius était sur la pente du Quirinal.

Il y a eu près de *Monte-Cavallo* une église du Saint-Sauveur, qui était appelée *des Cornelius*.

L'analogie de l'existence féodale des familles sabin avec celle des grandes familles romaines du moyen âge est rendue sensible par un curieux rapprochement. Ce qu'étaient les Cornelius à Rome dans l'antiquité, les Colonna le furent au moyen âge; et non loin du lieu appelé autrefois le *Vicus des Cornelius* est une petite rue qui porte encore le nom de *Vico dei Colonnesei*.

Sur le Quirinal habitait Pomponius Atticus, de la gens Pomponia, qui prétendait descendre du père de Numa, Pompo; Martial, qui s'appelait *Valerius Martialis*, et qui, bien que né en Espagne, tenait par son nom à la gens sabin des Valerius.

Properce² y habitait également. Properce était pres-

¹ Plut., *Num.*, 22.

² Propert., *El.*, III, 23.

que Sabin, car il était Ombrien et portait le nom d'un ancien roi de Veies, ville à moitié sabine.

Jusqu'à la fin de l'empire, on voit se continuer cette préférence des familles sabines pour le Quirinal.

On sait positivement que les Flaviens étaient Sabins¹.

Domitien naquit sur le Quirinal, et sur le Quirinal était le tombeau de famille qu'on appela le temple des Flaviens.

La gens Aurélia, qui a donné au monde l'austère Marc Aurèle, était d'extraction sabine²; car son nom est formé d'*auril*, en sabin le soleil : aussi c'est sur le Quirinal qu'Aurélien, cet aventurier dalmate qui voulait par là sans doute se rattacher à la famille sabine des Aurelius, éleva un magnifique temple au soleil.

Enfin, Constantin, qui, par Claude le Gothique, grand-oncle de son père, tenait à la famille sabine des Claudius, Constantin bâtit ses thermes sur le Quirinal.

Au pied du Viminal, nous rencontrons un souvenir bien mémorable de la présence des Sabins : c'est le Cyprius Vicus, cette rue dans laquelle Tullie força le cocher qui conduisait son char de le faire passer sur le corps

¹ Suet. *Vesp.*, 2. C'est pour quoi le frère de Vespasien s'appelait *Sabinus*, et un de ses fils *Titus*, prénom de Tattius.

² Les Aurélius venus de la Sabine étaient voués au culte du soleil, dieu sabin. (P. Diac., p. 23.)

de son père¹, et qui s'appela depuis la rue Scélérate, c'est-à-dire la rue funeste.

Je demande pardon à mon lecteur de le distraire de cette impression terrible par une observation philologique.

Cependant il m'importe de lui faire remarquer que, par un hasard singulier, la rue Scélérate s'était appelée, et nécessairement avant le crime, *la bonne rue Cyprius Vicus*; que ce mot *Cyprius* était sabin², et que des Sabins avaient habité là³. Quand ce précieux renseignement nous manquerait, il serait naturel de croire que le Viminal fut sabin, placé qu'il était entre le Quirinal, la plus incontestablement sabine des collines de Rome, et l'Esquilin, où nous allons retrouver d'assez nombreuses traces des Quirites.

Une de ces détestables étymologies qui abondent dans les écrits des anciens nous fournit une lumière fort utile sur la population des Carines, situées vers la pente méridionale de l'Esquilin et sur cette pente. Selon Servius, ce nom de Carines venait de ce que là

Quand j'en serai à la mort de Servius Tullius, je montrerai où était le Cyprius Vicus. Je me borne à constater dès à présent qu'il ne pouvait être sur l'Esquilin, où on le place toujours, Tite Live disant positivement qu'arrivé à l'extrémité du Cyprius vicus, le cocher allait prendre à droite pour gagner l'Esquilin. (Tit. Liv., I, 48.)

² Cyprius Sabiné bonum. (Varr., *De l. lat.* v, 159.)

³ Ibi Sabini cives additi consederunt. (*Ib.*) De plus, il y avait là un sanctuaire de Diane, divinité sabine, et le Clivus Urbius, de Virbius, personnage mythologique indigène qui fut identifié avec Hippolyte, et qui est en rapport avec Diane et avec la camène sabine Égéria.

avaient habité des chefs sabins, et, comme *carinare* voulait dire se moquer, ce quartier avait été nommé les *Carines*, parce que les Sabins étaient de grands moqueurs¹.

Ce ne fut pas leur réputation dans l'antiquité; mais, en les supposant aussi graves et aussi peu disposés à la jovialité que les anciens les représentent, je crois que, tout Sabins qu'ils étaient, ils n'auraient pu s'empêcher d'éclater de rire en entendant cette belle étymologie. Si bouffonne qu'elle soit, elle a un côté sérieux; car elle nous enseigne que des chefs sabins ont habité les Carines, comme nous venons de voir que des Sabins ont habité non loin de là, au pied du Viminal, le Cyprius Vicus.

Plusieurs divinités sabines ont eu leurs temples sur l'Esquilin, et des temples très-anciens².

Telle était Vénus Libitina³, la Vénus infernale, divinité originellement pélasgique, comme toutes celles qui personnifiaient la force fécondante de la nature, et ayant pris, en devenant sabine, ce caractère lugubre

¹ Serv., *Æn.*, viii, 561. Ceux que mon étymologie basque du nom des *Carines* a le plus étonnés, ne la trouveront pas, j'espère, aussi absurde que l'étymologie dont s'est avisé Servius.

² Méphitis, déesse sabellique honorée chez les Hirpins, Diane dans le Vicus Patricius. (Plut., *Quest. rom.*, 3.)

³ Ce temple était dans un bois sacré où les libitinarii se livraient à la préparation des funérailles. Ce devait être près du champ Esquilin, qui fut longtemps un lieu de sépulture, et vers la porte Esquilina, aux environs de Sainte-Pudentienne.

que les Sabins devaient à leur sombre génie ou à l'influence des Étrusques¹. Vénus Libitina exprimait l'alternance et la corrélation de la vie et de la mort, dont plusieurs des religions antiques, et la religion sabine en particulier, semblent avoir eu une intuition profonde².

Telle était aussi Junon Lucine³, celle par qui on vient à la *lumière*⁴, déesse de la naissance, déesse de la vie, par conséquent divinité pélasgique⁵, mais adoptée par les Sabins⁶, dont la religion présente sans cesse un singulier contraste : le culte des puissances

¹ Son temple est donné comme existant déjà au temps de Servius Tullius (Den. d'Hal., iv, 15), et nommé avec ceux de Junon Lucine et de la Jeunesse, divinités sabinnes.

² A cause de son double caractère, Vénus Libitina était identifiée avec Vénus et avec Proserpine. (Plut., Num. 12.)

³ Son temple et son bois sacré étaient dans la région inférieure de l'Esquilin, *Monte sub Esquilio* (Ov., *Fast.*, ii, 435), non loin du sommet appelé Oppius (Varr., *De l. lat.*, v, 50), où est Sainte-Marie-Majeure, ce qui les place dans les environs de Sainte-Pudentienne.

⁴ Junon Lucine, comme Jana, était la lune, car elle présidait aux mois. (Ov., *Fast.*, i, 55; Macr., *Sat.*, i, 15.)

⁵ Il y avait un temple de Junon Lucine sous le nom grec d'*Εἰλέθυσα*, à Pyrgoi (Santa-Severa), ville pélasgique (Strab., v, 2, 8), bâti par les Pélasges non loin d'Agylla. Une légende rapportée par Ovide (*Fast.*, ii, 441) rattache étroitement les fêtes de Junon Lucine à celle de Pan générateur.

⁶ De là les rapports de Junon et de deux dieux sabin ; Janus qu'on appelait Junonius (Macr., *Sat.*, i, 9), et Mars qui était honoré en même temps que Junon le 1^{er} mars, jour où l'on célébrait la fondation d'un temple de Junon Lucine, élevé sous la république. (Preller, *Röm. Myth.*, 245.)

lumineuses et des puissances des ténèbres, double caractère qui, je crois, peut s'expliquer par celui des deux religions avec lesquelles la leur fut en contact, la religion des Pélasges, où domine l'idée de fécondité, le culte de la vie, de ce qui la représente et la propage, la lumière, le feu, et la religion des Étrusques, où les idées de mort et de destruction tiennent une si grande place.

Il y avait en outre sur l'Esquilin un autel de Junon et un autel de Janus. La fondation de ces deux autels sabins se rapportait à Horatius, meurtrier de sa sœur¹. Cela nous surprendra moins quand nous connaîtrons les raisons que j'ai de voir un Sabin dans le champion de Rome contre Albe². On ne sera pas étonné non plus qu'il ait, au moins d'après la tradition, habité le quartier où nous avons vu plus d'une famille sabine domiciliée, si je parviens à établir que la gens Horatia était une de ces familles.

Redescendons maintenant dans la plaine, dans le champ de Mars.

Le champ de Mars embrassait tout l'intervalle qui s'étend du Tibre au Capitole et au Quirinal, l'un et l'autre occupés par les Sabins. Le champ de Mars, séparé du Palatin par l'espace que nous allons bientôt traverser, et où nous trouverons partout les Sabins, le champ de Mars, sans relation avec la ville latine, a

¹ Fest., p. 207.

² Voyez chap. xiv.

dù dépendre de la ville sabine et lui appartenir. Il ne faut pas que ce nom de champ de Mars nous embarrasse; car le moment est venu de prouver que Mars ne fut point un dieu romain, mais un dieu sabin.

Mamers, Mavors ou Mars, qui semble être une contraction de ces mots à physionomie rude, fut un dieu des nations sabelliques. On trouve Mars chez les Sabins aborigènes¹, chez les Ombriens² et à l'extrémité méridionale du pays sabellique, sous la forme *Mamers* dans le nom des Mamertins, comme on le reconnaît sous la forme *Mars* dans le nom des Marse, également sabelliques.

Le culte de Mars existait chez tous ces peuples et aussi chez les Sabins³.

¹ On connaît l'existence d'un temple de Mars près de Rieti (Den. d'Hal., I, 14), dans le pays des Sabins aborigènes, et un oracle de ce dieu à Tiora-Matiene. (*Id.*, *id.*)

² Son culte existait à Tuder (*Todi*), ville ombrienne, qui devint étrusque, où l'on a trouvé les restes d'un temple de Mars et le Mars de bronze du Musée grégorien. (Voyez Sil. It. *Punic.*, IV, 222.) On a trouvé aussi près d'Agubbio (Inguvium), avec une statue de Mars, cette inscription : *Marti Cyprio*. (*Orell.*, 4950-1.) *Cyprius* est sabin, et voulait dire *bon* dans la langue ombrienne, parente du sabin. Cette épithète était vraisemblablement un euphémisme, comme le nom des Manes, formé de *Manus*, qui, de même, voulait dire *bon* en sabin.

³ Mars ab eo quod maribus in bello præest aut quod a Sabinis acceptus ubi est Mamers. (Varr., *De l. lat.*, V, 73.)

Tout homme doué du sens étymologique rejettera sans hésiter la première origine du nom de Mars, et sera porté à admettre la seconde.

A Rome, nous l'avons rencontré portant son autre nom sabin, Quirinus, sur le Quirinal, c'est-à-dire en plein pays sabin, et célébré par des prêtres sabins, les Saliens, institués par Numa.

Le culte de Mars avait aussi existé sur le Capitole, non moins anciennement sabin que le Quirinal; car Mars y était avec la Jeunesse et le dieu Terme quand Tarquin y construisit son temple de Jupiter¹.

Mars, qui le croirait? n'eut à Rome, jusqu'au temps d'Auguste, que deux temples, tous deux hors de la ville. On a remarqué que les statues de Mars y étaient rares, comme il est naturel que le soient les images d'un dieu étranger. Quoi? Mars étranger à Rome! Cela s'explique.

Les Romains étaient guerriers sans doute, mais de race latine, de race agricole, enfants de Saturne; leur mythologie se ressentait de cette origine, et, quand ils adoptèrent le dieu sabin de la guerre, ils lui donnèrent un caractère agricole²; ils le confondirent avec

¹ Saint Augustin (*De civ. D.*, iv, 33, 3) affirme que les trois dieux opposèrent à Tarquin la résistance en général attribuée seulement au dieu Terme, et qui l'est cependant aussi à la Jeunesse par Denys d'Halicarnasse (iii, 69). Ceci exprimait dans la tradition la résistance que firent les cultes en possession du Capitole au culte nouveau.

² Numa avait institué une fête à Mars et à Robigus ou Robigo, le dieu ou la déesse qui préservait les blés de la rouille. Robigo était une divinité sabine, car c'est à Numa qu'on attribuait la fondation de son culte. (Pl., *Hist. nat.*, xviii, 69, 5.) On sacrifiait à Robigo des

le dieu des champs et des troupeaux; ils élevèrent des autels à Mars Sylvain¹.

Les Arvales, dans leurs chants rustiques, lui demandaient, non d'accorder la victoire au peuple romain, mais de protéger les récoltes. Caton donne les détails du culte qu'on doit offrir à Mars Sylvain.

Le sacrifice du cheval dans le champ de Mars devait remonter aux Sabins. Tandis que les populations la-

chiens roux. Ovide raconte (*Fast.*, iv, 905) que, revenant de Nomentum, il a rencontré la procession des Robigalia :

Obstitit in mediâ candida pompa viâ,

et que le Flamen de Quirinus a fait l'invocation. Nomentum et Quirinus sont un lieu et un dieu sabins. Une difficulté topographique s'est présentée; la chapelle de Robigo est donnée comme étant à cinq milles de Rome, sur la voie Claudia, au delà de Ponte-Molle, ce qui n'est pas la route de Nomentum; mais Robigo pouvait avoir plusieurs chapelles, la procession pouvait s'être avancée jusque sur la route de la Sabine. Enfin, comme l'a remarqué M. Merkel (*Ov., Fast.*, p. c.ii), après avoir rencontré la procession, en revenant de Nomentum, Ovide pouvait ne pas être retourné directement à Rome, mais s'être rendu dans les jardins qu'il avait sur les collines qui dominaient la voie Flaminia, à l'endroit où celle-ci se détachait de la voie Claudia (*de Pont.*, *El.*, i, 8, 43), c'est-à-dire précisément derrière l'hôtellerie qui est au delà de Ponte-Molle.

¹ Hart., *Rel. de Rôm.*, II, p. 169. Un vers de Lucilius présente Mars Sylvain comme faisant l'office pastoral de Pan,

Luporum exactorem Martem Sylvanum.

Le sacrifice du cheval au dieu Mars était devenu à Rome l'occasion d'une prière pour le bien de la terre : *Ob frugum eventum*. (P. Diac., p. 220.) Sur cette tête de cheval que l'antique férocité de la religion sabine avait cloué à la Regia une dévotion d'un tout autre caractère, d'un caractère vraiment latin, faisait déposer des *præces*.

tines offraient à Jupiter sur le mont Albain le *bœuf*, dont elles se partageaient la chair symbolique, les Sabins offraient dans le champ de Mars au dieu guerrier le *cheval* guerrier¹. Ces deux animaux ont toujours été considérés comme représentant, l'un l'agriculture et l'autre la guerre. « Le bœuf qui laboure faisait place au cheval, » a dit Ovide², pour indiquer que la guerre prévalait sur la paix.

Ce sacrifice du cheval, qu'un flamen, prêtre sabin³, offrait au dieu Mars, montre un rapport évident de ce dieu avec la Regia et le temple de Vesta, centre religieux et foyer sacré de la cité sabine. On emportait la queue du cheval immolé, dans la Regia, et on faisait dégoutter le sang de cette queue sur l'autel de Vesta. La Regia était la demeure du roi sabin, dont une tradition effacée avait fait l'inoffensif Numa.

Ce lieu, plein de souvenirs sabins, était tout rempli de la religion de Mars. Là on gardait les boucliers qui lui étaient consacrés; là les lances du dieu s'agitaient pour annoncer la guerre.

Le Mars sabin n'était point, comme l'Arès des Grecs, un dieu célibataire et galant, séduisant la belle Aphro-

¹ *Equus potius quam bos immolabatur, quod hic bello, bos est frugibus pariendis aptus.* (P. Diac., p. 220.)

² *Fast.*, I, 698.

³ Les Flamens avaient été institués, à ce que l'on croyait, par Numa, comme les Saliens et les Féciaux; ils appartenaient donc à la religion sabine.

dite, épouse d'un mari ridicule : il avait une femme légitime, Nérïen, la déesse de la Force.

C'est ce nom que les Romains traduisirent par *Virtus*, dont le vrai sens est *la force*¹.

De cette déesse sabinie ils firent Bellona². Le premier temple de Bellone dont l'histoire fasse mention fut consacré par un Claudius³, appartenant à cette forte race des Claudius que nous savons avoir été Sabins, et dans laquelle *Nero* (le fort) fut un surnom que Tibère, un Claudius, porta encore.

La colonne de Bellone était dans le champ de Mars, à son extrémité, près du Capitole; de ce côté se trouvaient aussi les terres consacrées à l'entretien des corps de prêtres par Numa; tradition qui n'est pas sans vérité, car l'organisation religieuse de Rome procédait presque entièrement des Sabins⁴.

On voit que le dieu Mars est un dieu commun aux

¹ Nerio... Sabinum verbum est, eoque significatur Virtus et fortitudo. (Gell., *Noct. Att.*, xiii, 23.)

² Deæ Virtuti Bellonæ. (*Orell.* 4983.) Elle s'appelait aussi tout simplement la guerre, *bellum*, et selon l'ancienne forme, *duellum*. Elle figurait sous ce nom dans une inscription trouvée près de l'autel souterrain de Consus, avec ce dieu et les lares, ce qui achève de déterminer le caractère sabin de Consus.

³ Par Appius Claudius Regillensis, qui y plaça, comme dans un sanctuaire national les images de ses ancêtres. Un autre Claudius, Appius Claudius Cæcus, répara le même temple. (Pl., *Hist. nat.*, xxxv 5; Ov., *Fast.*, vi, 203.)

⁴ Loca publica quæ in circuitu Capitolii pontificibus, auguribus, decemviris et flaminibus in possessionem tradita erant. (Oros., v, 48.)

racés sabelliqúes, dont le culte, étranger aux populations latines, a été apporté à Rome par les Sabins, qui ont institué l'antique sacrifice du cheval dans la plaine située au pied des collines occupées par eux, plaine qu'ils durent pareillement occuper. C'est sans doute à cause du rapport dont j'ai parlé entre le dieu Mars et le cheval qu'avaient lieu dans le champ de Mars les courses de chevaux, les *equiria*, ces courses qui se faisaient dans l'origine entre deux murs de glaives¹.

Mais, me dira-t-on, vous oubliez la légende de Romulus, et que Mars est le père de Romulus.

D'après tout ce que je viens de dire, convaincu que Mars, dans l'origine, ne fut pas un dieu romain, il m'est impossible d'admettre que ce trait de la légende soit romain, et, par conséquent, de croire qu'il entrât dans la légende primitive.

J'y vois une interpolation sabine introduite par un des deux peuples, acceptée par l'autre. C'est le même principe qui avait porté les Sabins à identifier Romulus avec Quirinus, et à transporter sur leur territoire la cabane de Romulus, son tombeau, et jusqu'au figuier sous lequel la louve l'avait allaité.

Romulus avait laissé sur le mont Palatin une forte

¹ Ovide place ces courses sous la direction immédiate du dieu Mars.

Marsque suos junctis caribus urget equos.

(Ov., *Fast.*, II, 837.)

Le cheval appartient donc à Mars. Equus Marti immolabatur... quod eo genere animalis Mars delectari putaretur. (P. Diac., p. 81.)

mémoire, celle d'un fondateur de ville. Il ne fallait pas abandonner aux hommes du Palatin, je dirais, le monopole de cette mémoire. Les Sabins se la sont assimilée pour ainsi dire, et, comme ils ont fait de Romulus leur dieu Quirinus, ils lui ont donné pour père Mars, leur autre dieu guerrier¹. C'est ainsi que la tradition persane a fait d'Alexandre un roi de Perse, frère de Darius, et la tradition égyptienne, un fils du roi d'Égypte, Nectanebo.

Mars est donc un dieu sabin, et, si nous l'avons trouvé au Capitole, c'est que le Capitole était sabin, comme le Quirinal, dont il faisait alors, pour ainsi dire, partie.

Le vieux récit poétique du combat que se livrèrent dans le Forum Tatius et Romulus nous a montré les Sabins en possession du Capitole. Il va sans dire qu'à la paix ils le gardèrent. Tite Live² et Denys d'Halicarnasse sont d'accord sur ce fait que la suite de l'histoire romaine confirme. En effet, quand le premier Tar-

¹ Ils transportèrent sur le Palatin une légende nationale qui se rapportait à l'origine de la ville sabine de Cures, et suivant laquelle une jeune fille, attirée par un saint transport dans le bois sacré de Mars, avait cédé au dieu et était devenue mère de Modius Fabidius, fondateur de leur ville. (Den. d'Hal., II, 48.) Par suite de la même introduction de la mythologie sabine dans les origines de la race des Latins, on donnait Mars pour père, à Faunus le plus ancien aïeul de cette race. (Den. d'Hal., I, 31.)

² Tit. Liv., I, 53; Den. d'Hal., II, 50. Denys d'Halicarnasse se sert de cette expression : le Capitole que Tatius occupa depuis le commencement.

quin y éleva le temple de Jupiter, il y trouva les temples ou les autels de plusieurs divinités sabines, ce qui ne doit pas étonner; car les autels et les temples étaient sur une colline où pendant la guerre avait été placé le camp des Sabins, où habitait leur roi Tatius, dont ils occupaient la forteresse, qu'ils n'avaient eu aucune raison d'abandonner, et dont, pas plus que leur dieu Terme, ils n'étaient disposés à se laisser déposséder.

Une autre divinité purement sabine¹ opposa la même résistance. Ce fut la Jeunesse, Juventas. Celle-là, à Rome, on ne peut la trouver que dans l'histoire, et je ne serai pas, comme pour le dieu Terme, tenté d'aller la chercher au Vatican.

J'ai déjà parlé d'une divinité également sabine à laquelle un autel avait été élevé sur le Capitole par Tatius² ou par Numa³ : c'est la bonne Foi, Fides; la droiture proverbiale de la nation sabine la rendait digne de consacrer un temple au culte de cette religion du petit nombre qu'elle eut l'honneur de fonder, fondation dont je doute que la population mêlée du Palatin eût pris l'initiative⁴.

L'occupation du Capitole par les Sabins est donc

Den. d'Hal., III, 69.

¹ Verr., *De l. lat.*, V, 74.

² Plut., *Num.* 16.

⁴ Une tradition, évidemment fabuleuse, faisait ériger sur le Palatin, mais bien avant les Romains, un sanctuaire à la bonne Foi, par une *Roma*, petite-fille d'Enée. (Fest., p. 269.)

incontestable, et on a pu, sans invraisemblance, supposer que Tatius avait habité la citadelle¹, et placer sa demeure où fut depuis le temple de Junon Moneta, au palais Caffarelli².

Les Sabins demeurèrent aussi en possession du terrain marécageux qui s'étendait du pied du Capitole jusqu'au pied de la Velia, et qui devait être le Forum³.

Le temple de Janus, qui était au pied du Capitole, montre les Sabins à l'entrée du Forum.

Au pied du Capitole était aussi le Comitium, lieu un peu élevé où se rassemblaient les chefs sabins, au-dessous de l'autel du dieu pélasge Vulcain, devenu l'une de leurs divinités nationales, avec Vesta, sa voisine, dont Vulcain partageait et suivait le culte.

Tous ces parages étant sabins, on ne saurait douter que le Comitium⁴ fût sabin; la question est de sa-

¹ Solin., I, 21.

² Dans le jardin de ce palais qui rappelle aux amis de l'étude des antiquités romaines deux noms que ces études ont illustrés, Niebuhr et Bunsen, sont de grandes substructions, elles appartiennent probablement au temple de Junon Moneta.

³ Denys d'Halicarnasse le dit positivement (n. 50), si, dans son récit, ces mots : *Tatius conserva le Capitole qu'il occupait depuis le commencement, et le mont Quirinal*.... on rattache ceux qui suivent : *et aussi la plaine qui s'étend au pied du Capitole*, ce membre de phrase, inutile à la période qu'on lui fait commencer me paraît avoir été séparé à tort par la ponctuation de la période qui précède et devoit en faire partie.

⁴ Un roi sabin, Tullus Hostilius, construisit tout à côté la Curie qui porta son nom.

voir si les Romains y étaient admis. J'ai dit les raisons que j'ai de ne le pas croire.

Le Forum appartenait tout entier aux Sabins, depuis son extrémité nord-ouest, où était le Comitium, jusqu'à son extrémité sud-est, que bornait la Velia. Cette colline, bien qu'elle fût une dépendance du Palatin, n'était point au pouvoir de Romulus. C'était un lieu habité par les Sabins, car on les y trouve domiciliés au temps de la royauté et même après l'avènement de la république. Deux rois sabins, Tullus Hostilius et Ancus Martius, passaient pour y avoir résidé, et Valerius Publicola, Sabin d'origine comme tous les Valerius, y avait, on le sait, placé d'abord sa demeure. Les Valerius y eurent toujours leur sépulture. Être brûlé après la mort n'était pas un usage sabin; mais il paraît qu'ils l'avaient adopté, seulement ils tenaient à être brûlés en terre sabine¹.

A la gauche du Forum, en tournant le dos au Capitole, était une statue de Vénus Purifiante². Cette sta-

¹ Plut., *Publ.*, xl. Au temps de Plutarque, l'exercice de ce droit était aboli, mais le droit subsistait; pour le constater, quand un Valerius mourait, on apportait son cadavre dans le Forum, un parent en approchait une torche, puis on le remportait. Toujours à Rome, comme en Angleterre, se voit le respect de la coutume antique, même alors qu'on ne l'observe plus.

² Vénus Cloacina, du vieux mot probablement sabin (*Cluana*, nom de ville dans le Picentin), *cluere*, *cloare*, laver, nettoyer, purifier, d'où *cloaca*, égout. Peut-être les Sabins commencèrent-ils en cet endroit le grand égout qui fut terminé par les Tarquins. Les écrivains chrétiens, méconnaissant le vrai sens du mot *cloacina*, et pensant à un

tue fut érigée, disait-on, par le roi sabin Tatiüs. La tradition rapportait¹ que les Romains et les Sabins, après le combat auquel l'enlèvement des Sabines avait donné lieu, furent purifiés en cet endroit avec des branches de myrte. Il ne fallait pas aller bien loin pour trouver les branches de myrte employées dans cette cérémonie expiatoire; car les myrtes croissaient en abondance sur les pentes voisines de l'Aventin.

C'est près du sanctuaire de Vénus Purifiante que le couteau de Virginius sauva la pudeur de Virginie.

Sur la voie Sacrée, à l'endroit où elle atteignait la plus grande hauteur de la Velia, c'est-à-dire sur l'emplacement de l'arc de Titus, était la chapelle des Lares², dieux de nom et d'origine étrusques, mais certainement adoptés par les Sabins³, presque en face le temple de Vica-Pota, nom barbare et probablement sabin de la Victoire, déesse sabine⁴.

cloaque, ont reproché aux Romains comme impur un culte qui ne rappelait que des idées de pureté. On injurie parfois faute de comprendre. (Aug., *C. D.*, iv, 23.) Lactance affirmait qu'on avait trouvé la statue de la déesse dans un égout. (*De Div. Inst.*, i, 20.)

¹ Plut., *Hist. nat.*, xv, 36.

² Solin, i, 23.

³ Varr., *De l. lat.*, v, 74. Leur mère Larunda s'appelait aussi *Mania*, la mère des Manes, c'est-à-dire des *bons*, du mot sabin *manus*, bon; par suite de cet euphémisme qui faisait donner aux Furies le nom d'*Eumenides*, qui veut dire *bienveillantes*, et fait donner par un paysan écossais aux lutins qu'il craint d'offenser le nom de *bonnes gens*.

⁴ Cic., *De Legib.*, ii, 11.

Properce, né dans l'Ombrie, pays habité par un peuple de même race que les Sabins¹, semble se complaire à rappeler avec quelque orgueil que ceux-ci avaient occupé le Forum².

« Qu'était Rome alors que la flûte de l'habitant de Cures frappait de son paisible murmure le rocher de Jupiter, et que là où la loi est aujourd'hui dictée aux nations vaincues, les javelots sabins se voyaient au milieu du Forum romain? »

Et plus loin il montre Tatius élevant une palissade en érable au pied du Palatin³, dont les Sabins avaient en effet intérêt à se défendre.

Le même poète représente Tarpéïa, qui est donnée pour une Vestale traversant le Forum pour aller puiser de l'eau à une fontaine sacrée⁴. Or il ne lui eût

¹ Denys d'Halicarnasse (II, 49) dit que les Ombriens ont pris le nom de *Sabins*.

² Prop., *El.*, IV, 4, 9 et suiv.

³ Hanc Tatius partem vallo præterit acerno

.....

(*El.*, V (IV), 4, 7.)

..... Ubi nunc est Curia septa,

Bellicus ex illo fonte bibebat equus.

(*Ibid.*, 13-4.)

Cette fontaine dont parle Properce ne pouvait être que la fontaine de Juturne, au-dessous du Palatin. Il n'est donc pas question ici de la Curia Hostilia, mais de la Curia Julia, qui en était séparée par toute la largeur du Comitium.

On suppose qu'il s'agit de la fontaine d'Égérie, dont l'eau était employée pour le culte de Vesta. Tarpéïa allait moins loin puiser l'eau

point fait mettre le pied sur un terrain possédé par les habitants du Palatin; car ceux qui avaient enlevé les Sabines auraient fort bien pu ne pas respecter une vestale.

Un usage antique, qui subsiste encore de nos jours, montre plus sûrement que les vers du poète l'extension de l'espace occupé par les Sabins en allant au delà du Forum vers le sud-est : c'est l'usage des étrennes. Les étrennes, en latin *strenæ*, doivent leur nom à une coutume qu'on reportait à Tâtius, et que, par conséquent, on croyait sabine. Le premier jour de l'année, on partait du sanctuaire de la déesse Strenia, situé au pied de l'Esquilin, et nous dirions aujourd'hui au nord du Colisée¹; on suivait la voie Sacrée, dont le temple de Strenia marquait l'extrémité, et dont

sacrée à la source de Juturne, qui paraît avoir été une source sulfureuse, comme la source du même nom, près d'Ardée, laquelle guérissait les maladies et servait dans tous les sacrifices. (Varr., *De l. lat.*, v, 71.) Sur la fontaine de Juturne au Forum, voyez p. 315.

¹ La position de la chapelle de Strenia est donnée par Varron; c'était au lieu appelé *Ceriolensis* (*De l. lat.*, v, 47), et le *Ceriolensis* lui-même était entre le Cælius et l'Esquilin, car il est indiqué par Varron près des Carines, et par Ovide (*Fast.*, III, 837), près du Minervium, c'est-à-dire du petit temple de Minerve Capta ou Capita, au pied du Cælius. De ce petit temple un chemin conduisait vers un lieu appelé *Tabernola*, qu'on peut fixer un peu au-dessus du Colisée, au moyen de l'emplacement d'une église qui portait le nom de Saint Andrea *de Tabernola*. (Url., *Röm. top.*, p. 101.) Minerve était une déesse sabine; Strenia était une déesse de la Force (Non. Marcell., p. 16) et probablement sabine, comme la coutume des étrennes, d'après le rôle qu'elle y jouait. On peut y voir un autre nom de la déesse Salus.

les dalles antiques du chemin par lequel on monte à l'arc de Titus indiquent encore aujourd'hui la direction. Puis on s'avanceit portant des rameaux verts cueillis dans le bois sacré de Strenia jusqu'au sommet de la roche Tarpétienne, demeure de Tatius. Cette procession, qui allait du temple de la déesse sabine à la demeure du roi sabin, devait traverser un territoire sabin.

Le nom de la fontaine de Juturne, près du temple de Castor et du temple de Vesta, est encore un nom sabin; car Juturne était l'épouse de Janus¹, et Janus rappelle toujours les Sabins. C'est parce que toute cette plaine, située au pied du Capitole, était sabine, qu'une tradition voulait que Janus eût dédié à Saturne² le temple qui la dominait.

Tout concourt donc à confirmer l'assertion de Tacite³; tout prouve que l'emplacement du Forum et du Comitium furent sabins comme le Capitole. Aussi les

¹ Arn., *in*, 29. Il y avait une autre source de Juturne dans le champ de Mars, lequel, comme nous l'avons vu tout à l'heure, appartenait aux Sabins; il y en avait une dans le Latium, près d'Ardée (Serv., *xii*, 139), et c'est ce qui a porté Virgile à faire de Juturne la sœur de Turnus; l'épouse de Janus n'en est pas moins une divinité sabine, qui se retrouve dans le Latium, comme la nymphe sabellique Marica, et de même fait voir que les Sabins y ont pénétré.

² Macr., *Sat.* 1, 7. Les Sabins avaient sans doute accepté le culte de ce dieu latin dont le sanctuaire se trouvait sur leur territoire. c'est ce qui explique comment Saturne peut figurer parmi les divinités auxquelles Tatius éleva des autels.

³ Tac., *Ann.*, *xii*, 24.

Saliens, prêtres sabins, étaient-ils dans l'usage de parcourir processionnellement le Forum et le Capitole¹, l'un et l'autre théâtre national de leurs danses guerrières qu'ils exécutaient aussi dans le Comitium.

Si le Palatin appartenait presque exclusivement aux Romains, on peut se convaincre que les Sabins les serraient de près, car ils venaient jusqu'au pied de leur colline de trois côtés.

Du côté du Vélabre, ils étaient en possession de l'autre Lupercal. Ce fut dans l'origine la famille sabine des Fabius qui eut la charge de présider aux sacrifices offerts à Pan, dieu pèlasge, devenu le dieu Lupercus.

Du même côté était le tombeau d'Acca Larentia, la femme de Faustulus et probablement la mère de Romulus, que l'intervention des Sabins dans la légende avait faite Sabine², si elle ne l'était déjà.

Du même côté encore, sur la voie Neuve³, près de la porte Romaine, était le sanctuaire de Voluptas, la Volupté, et dans son sanctuaire⁴ on sacrifiait à Angerona, la Douleur; symbole assez clair et assez vrai qui fait honneur au génie allégorique de la mythologie

¹ Den. d'Hal., II, 70.

² En lui donnant le nom d'Acca Larentia, Acca, féminin d'Accus, Accius, prénom sabin, et Larentia, où l'on retrouve les Laræ, divinités introduites par les Sabins.

³ Varr., De l. lat., V, 164.

Macr., Sat., I, 10. Et aussi dans la Curia Acculeia. Acculeia est sabin, comme Acca

sabine, à laquelle appartenait Angerona¹ et Volupia².

Angerona, la déesse de la Douleur, était représentée la bouche fermée et scellée, signe expressif de la souffrance qui se tait, bien approprié à cette énergie de la race sabine qui avait pu la faire croire descendue de ces Spartiates chez lesquels un enfant, plutôt que de se plaindre, se laissait déchirer les entrailles par un renard.

Du côté du Forum coulait la source de Juturne, autre épouse de Janus.

Là aussi s'élevaient la chapelle des Lares et la demeure des Vestales.

En face du troisième côté du Palatin, au sud-est, était la source d'Égérie, l'amie du roi sabin Numa, et le bois des Camènes, nymphes sabinnes dont il ombrageait la source, lieu évidemment consacré par un culte sabin.

Nous avons déjà vu que les Sabins ont emprunté, ou, pour mieux dire, usurpé ce que la légende attribuait à Romulus, et se le sont en quelque sorte approprié.

¹ *Angerona* ou *Angeronia* devait être de la même famille qu'*Angitia*, déesse des Mares (Virg., *Æn.*, vii, 759), et de plusieurs autres peuples sabelliques. (Voyez Preller, *Röm. Myth.*, p. 362.)

² Volupia était associée à d'autres déesses sabinnes, Venilia, une des épouses de Janus, et Lubentina (Pr., *Röm. Myth.*, p. 581), ou *Lubia*, même forme que *Volupia*. Cette forme antique, et probablement sabine, empêche de voir là un culte de la Volupté introduit tardivement par suite des rapports avec la Grèce.

De même une prétendue cabane de Romulus, fort à sa place sur le Palatin, se conservait aussi dans la citadelle habitée par Tatius¹, où elle n'avait jamais pu exister.

Toujours par suite de la même usurpation, on montrait dans le Forum la place où avait été enterré le berger Faustulus². Le berger Faustulus, s'il a existé, a été enterré sur le Palatin.

Enfin, de la base occidentale du Palatin, le figuier de Romulus avait été, disait-on, transporté miraculeusement dans le Comitium, où il subsista plusieurs siècles; mais, sous Néron, l'arbre, qui était né avec le peuple romain, et semblait pour ainsi dire en représenter la vie, se dessécha tout à coup³; puis poussa de nouveaux rejetons, avertissement prophétique. En effet, l'existence extérieure de ce peuple n'était pas terminée, mais la vie s'était retirée de lui.

En y comprenant ses environs, l'Aventin est, après le Quirinal, la colline de Rome où l'on trouve le plus

¹ Cette cabane de Romulus du Capitole est confondue par Servius (viii, 654) avec la Curia Calabra où se tenaient les Comitia Calata. La Curia Calabra n'avait rien à faire avec la maison de Romulus, et Macrobe (*Sat.*, i, 15) les distingue nettement, car il dit que l'une est voisine de l'autre. Quant à supposer, comme le fait Becker (*Handb.*, p. 402), que l'existence d'une cabane de Romulus au Capitole repose sur un malentendu, c'est une proposition insoutenable en présence de ce témoignage de Macrobe et des passages de Virgile, de Sénèque, de Martial, de Vitruve, qu'il cite lui-même.

² Den. d'Hal., i, 87.

³ Tac., *Ann.*, xiii, 52

de traces des anciens cultes sabins. On pourrait l'appeler une succursale sabine du Quirinal.

Une rue de l'Aventin portait le nom du dieu sabin Fidius¹. Au pied de l'Aventin, près du temple de Cérès, était un temple de la Lune², à laquelle un autel avait été élevé par Tatius³, ainsi qu'au Soleil. C'étaient, sans compter les personnifications de ces astres, Jana ou Diana et Janus, deux vieilles divinités sabines. Sur l'Aventin, le temple de la Lune était au bas de la montée appelée Clivus Publicius, qui est encore celle qui conduit à Sainte-Sabine. On le voit par l'histoire de la fuite de C. Gracchus⁴.

Ces deux temples étaient près du grand cirque.

Jupiter était honoré sur l'Aventin avec deux divinités sabines, Junon et Minerve, comme il l'était sur le Quirinal, dans l'ancien Capitole, et comme il le fut depuis dans le nouveau⁵.

C'est sans doute parce que Junon avait un ancien sanctuaire sabin sur le mont Aventin, qu'après la prise

¹ *Bas. Capit.*, xiii, reg.

² *Tit. Liv.*, xl, 2.

³ *Varr., De l. lat.*, v, 74.

⁴ C'est à ce temple de la Lune que désigne le *Janium* dont parle Orose (*Hist.*, v, 12), et non le temple de Diane, comme l'a cru M. Preller (*Röm. Myth.*, 282).

⁵ L'association de Junon avec Jupiter et Minerve, pareille à celle que nous a présentée l'ancien Capitole sabin sur le Quirinal, doit faire supposer que le culte de Junon sur l'Aventin remonte de même au premier établissement des Sabins.

de Veies on y porta la statue de la Junon de Veies, de la Junon Falisque, qui était la Junon d'Argos.

Le culte de Minerve sur l'Aventin était vraisemblablement dans l'origine un culte sabin; car Minerve est une déesse sabine ¹.

Au mois d'octobre, on célébrait sur l'Aventin une fête toute sabine, près du tombeau de Tatius ²; elle avait pour objet la purification des armes.

Les idées de purification, comme de pureté, étaient à Rome des idées sabines. Cette fête de la purification des armes, tout empreinte d'un caractère martial, avait lieu dans le mois où l'on immolait un cheval au dieu sabin de la guerre; elle était accompagnée de danses guerrières ³, dans lesquelles on portait les boucliers sacrés appelés ancilia.

Dans tout cela, il est impossible de méconnaître un culte sabin ancien, et, par suite, une preuve de la présence des Sabins sur l'Aventin ⁴.

¹ Outre les raisons que j'ai données plus haut, Minerve était identifiée avec Nérïo, déesse sabine. (Porph. *ad Horat. ep.* II, 2, 209.) C'était une déesse vierge, ce qui convient à l'austérité sabine. C'était la déesse de l'intelligence, des arts et des artisans, dont les confréries se rassemblèrent toujours dans son temple de l'Aventin, et la fondation de la première confrérie d'artisans est attribuée au Sabin Numa. Minerve était honorée chez divers peuples de la famille sabellique (Ambrosch, *Stud.*, p. 151; Prell., *Röm. Myth.*, p. 258), d'où elle a passé chez les Étrusques. (O. Müller, *Etr.*, II, p. 48.)

² Plut., *Romul.*, XXIII.

³ Lyd., *De Mens. Mart.*, VI.

⁴ Le théâtre de ces danses était dans le voisinage de Saint-Alexis,

Il y eut aussi sur l'Aventin un culte de Diane antérieur au temple que Servius Tullius érigea à cette déesse, et dont il fit le centre de la confédération latine. Ce culte dut être primitivement fondé par les Sabins; car Diane était, comme Minerve, une déesse sabin¹ et sabellique².

Le temple de Diane s'élevait sur la pente de l'Aventin qui regarde le Palatin³, au-dessus de la vallée des Myrtes, dont l'abondance en ce lieu fit donner à la déesse qui y était honorée le nom de Myrtea, la Vénus des Myrtes.

où l'on a trouvé une inscription qui se rapporte à la *purification des armes* (*armilustrium*). (Voyez Becker, *Handb.*, p. 450.) Ce qui détermine en même temps le lieu où la tradition plaçait le tombeau de Tatius, et le grand bois de laurier (*lauretum majus*), dans lequel était ce tombeau. (Varr., *De l. lat.*, v, 52.) Ce lieu, le plus élevé de la colline et où fut le temple de Junon, devait être le centre de l'établissement sabin sur l'Aventin.

¹ Voyez Varron, *De l. lat.*, v, 74. *Diana* ou *Jana* était la lune, comme l'indique son nom formé du nom de Janus, qui était le soleil. Varron emploie le mot *Jana* en ce sens, quand il dit: *Jana qui croît et décroît*. (Varr., *De R. Rust.*, i, 37; *De l. lat.*, v, 68; Macr., *Sat.*, i, 9.)

² Le culte de Diane se retrouve chez plusieurs peuples sabelliques, chez les Herniques, à Agnani, où il y avait un bois sacré de Diane (Tit. Liv., xxvii, 4); chez les Éques, dans le célèbre sanctuaire du Mont Algidé, cette forteresse naturelle qu'on les voit occuper sans cesse durant leurs guerres contre les Romains. (*Abek. Mittel it.*, p. 215; Hor., *Carm. Sæc.*, 59.)

³ Une épigramme de Martial (*Ep.* vi, 64, 12) démontre que le temple de Diane était voisin du Cirque. On ne peut donc, je crois, placer ce temple aussi haut et aussi loin du Cirque qu'on le fait d'ordinaire, dans le voisinage de *Santa-Prisca*.

Mais auparavant cette déesse s'appelait Murcia, ce qui était, je crois, un nom sabin ¹.

Nous trouvons donc les Sabins dans la vallée où fut plus tard le grand Cirque, et où l'autel souterrain du dieu sabin Consus nous les a déjà montrés.

A l'entrée de cette vallée était le temple de Cérès, dans un lieu consacré plus anciennement au culte de Déméter Pélasge qui, chez les Sabins, était devenu Cérès ².

Cérès était certainement, comme Vesta, avec laquelle on la confondait ³, une déesse honorée par les Sabins; car, dans leur langue, Cérès voulait dire pain ⁴. Son culte fut donc primitivement sabin, et le

¹ Les étymologies qu'ont proposées les auteurs latins me semblent si peu plausibles (Serv., *Æn.*, viii, 636; Pomponius ap. Aug., *De civ. D.*, iv, 16), que je ne puis les expliquer que par un mot sabin, *murcus*, qu'on donne pour un nom de l'Aventin et qu'ils n'auraient pas compris. De plus, les terminaisons en *cus*, comme Cupencus, et surtout en *rcus*, comme manercus, sont souvent des terminaisons sabines.

² Elle formait, avec deux autres divinités, *Liber* et *Libera*, une triade qui n'était autre que la triade de la Samothrace, composée de Déméter, Dionysos et Cora. Liber et Libera étaient des puissances fécondatrices, dont le rapport avec la religion sabin est établi par cette circonstance qu'une de leurs fêtes, les *liberalia* du printemps, qui s'appelaient aussi *Agonia* dans les livres des *Saliens* (Varr., *De l. lat.*, vi, 14), se célébrait le 17 mars, au milieu des processions guerrières des *Saliens*. (Prell., *Röm. Myth.*, p. 444.)

³ Cornutus, *De Nat. Deor.*, xxviii.

⁴ Serv., *Georg.*, i, 7. Son nom pouvait venir aussi d'un mot sabin, *Cerus*, créateur, qui produit, et se rapporter à des idées de fécondation.

lieu où ce culte fut établi occupé par les Sabins.

Le nom de deux portes placées au pied de l'Aventin, la porte Nævïa au sud et la porte Capène à l'orient, nous montrent les Sabins de deux côtés de l'Aventin, qu'ils entouraient tout entier. Le nom de la porte Nævïa est sabin¹; le nom de la porte Capène est celui d'un peuple sabin², ou au moins à demi sabin, les habitants de Capène, colonie de Veïes. Sans doute ces hommes de Capène étaient venus avec ou avant Tatius, et s'étaient domiciliés en cet endroit auprès des Sabins qui habitaient alentour du bois des Camènes et de la source d'Égérie, comme d'autres Capénates vinrent s'établir à Rome après la guerre contre les Gaulois.

Le voisinage du temple de Mars, situé à peu de distance de cette porte, ne nous étonne pas, puisque nous savons que le culte de Mars était un culte sabin. Ce temple était celui de Mars Gradivus³, Mars qui mar-

¹ Nævius était l'un des noms du fameux augure *Attus Nævius*; son autre nom prouve qu'il était Sabin. Attus, Attius, Accius, sont diverses formes latinisées du mot sabin *Atta*, prénom d'Atta Clausus ou Claudius, chef de la puissante tribu des Claudius, qui vint de la Sabine s'établir sur le territoire romain.

² La porte Capène ne peut devoir son nom, comme on l'a dit, à la ville de Capoue et à la Campanie, vers laquelle conduira un jour la voie Appienne encore à naître; car, à l'époque où l'on ouvrit dans le mur de Servius la porte Capène, Capoue s'appelait Vulturum, et le nom, que les Samnites donnèrent plus tard à leur conquête, n'existait pas.

³ Mars gradivus est la transcription latine de *Marte Crapust* ou *Gra-*

che. On l'avait placé hors de la porte comme pour indiquer le premier pas du dieu à la conquête du monde.

Enfin c'était du temple de Mars qu'on trainait et roulait la pierre Manalis¹ dans les temps de sécheresse pour avoir de la pluie. Les matrones suivaient pieds nus.

Cette procession, très-pareille à celle qu'on fait à Rome en pareil cas, devait remonter aux Sabins; car, dans leur langue, la pierre Manalis voulait dire la bonne pierre².

Voilà donc les Sabins sur l'Aventin et tout autour de l'Aventin. De plus, on se souvient que le nom de cette colline est dérivé de celui d'un fleuve du pays sabin³; on peut donc croire qu'il fut lui-même sabin. Aussi disait-on que les Sabins y avaient été établis par Romulus⁴. Je crois qu'ils y étaient avant Romulus. Du reste, nous connaissons déjà le style officiel de l'his-

bovei des tables ombriennes (Müller, *Etr.*, 1, p. 54), ce qui achève de donner à Mars le caractère d'un dieu sabellique. Le temple de Mars était à un mille et demi de la porte Capène, à gauche. (Can. *R. ant.*, 59.)

¹ Paul Diac., p. 128; Serv., *Æn.*, III, 175.

² On faisait dériver ce mot de *manare*, couler, à cause de l'usage superstitieux pour lequel on l'employait. Mais nous savons (Paul Diac., p. 128) que la pierre manalis était celle qui recouvrait le Mundus et fermait la porte par où les mânes venaient à la lumière; le nom des mânes lui-même était, par un euphémisme dont j'ai parlé, dérivé du mot sabin *manus*, bon.

³ Voyez p. 235.

⁴ Varr., *ap. Serv.*, *Æn.*, VII, 657.

toire romaine; nous savons ce qu'il faut penser de ces concessions du faible au fort. Les Sabins n'avaient pas attendu Romulus pour s'emparer de l'Aventin, et s'y établirent, je crois, d'eux-mêmes ¹.

Les Sabins n'avaient pas d'éloignement pour cette colline, que des raisons de famille ou que plutôt d'anciennes luttes de ville à ville rendaient odieuse à Romulus et à ses sujets. Ce fut lorsque l'ascendant romain prit le dessus par des causes que nous dirons, mais nous n'en sommes pas encore là, ce fut alors seulement que le vieux sentiment d'hostilité de Romulus contre Rémus, de Roma contre Romuria, du Palatin contre l'Aventin, reparut.

En revenant de l'Aventin vers le Tibre, nous ne sortons point d'un territoire dans l'origine exclusivement sabin; nous rencontrerons le Terentum, que nous avons reconnu pour tel, et non loin de là, dans le marché aux bœufs, le temple de Matuta ²; dans le marché aux légumes, le temple de l'Espérance ³.

Matuta fut, je n'en doute pas, une divinité sabine, dont le nom, dans cette langue, voulait dire la très-bonne ⁴.

¹ Voyez chapitre ix.

² Le temple de Matuta était dans le Forum Boarium (Tit. Liv., xxxiii, 27), en dedans de la porte Carmentale. (*Ibid.*, xxv, 7.)

³ Le temple de l'Espérance était dans le Forum Olitorium, en dehors de la porte Carmentale (*Ibid.*, 47), vers le théâtre de Marcellus.

⁴ Matrem matutam antiqui ob bonitatem appellabant (P. Diac., 122; et (125), *mana bona dicitur*. *Matuta* était un dérivé de *mana*, pour *man-*

Son temple était ancien, car il fut réédifié par Camille⁴; son culte devait être un culte sabin, car on le retrouve en pays sabellique⁵.

On crut reconnaître dans Matuta une déesse grecque, Leucothoé, à cause d'un usage singulier et commun au culte des deux divinités : celui d'interdire l'entrée de leur temple aux femmes esclaves, sauf une que l'on battait⁶. Si cette ressemblance n'était pas l'effet du hasard, ce qui, du reste, serait étrange, elle doit remonter au fond commun de la religion pélasgique.

Ayant fait de Matuta une Leucothoé, il lui fallait un fils qui répondît au jeune dieu Palémon. On l'avait trouvé en donnant Matuta pour mère à Portunus, dont le temple était tout proche, vers l'Emporium ou port marchand de Rome⁷, et que, pour cette raison, l'on avait transformé en dieu des ports, tandis que, dans l'origine, ce dieu, qui, par la clef qu'il tient, ressemble à Janus⁸, n'était que le dieu des Portes. Il y a eu à Rome des portes avant qu'il y eût un port.

tuta, probablement un superlatif sabin analogue au superlatif grec en *tatos-a*. Janus s'appelait *Matutinus*, ce qui ne voulait pas dire *matinal*, mais *très-bon*.

⁴ Tite Live (v, 19, 23).

⁵ A Satricum et à Cora, chez les Volsques (Merk., *Ov., Fast.*, p. ccxvi); en Ombrie, en Campanie. (Prell., *Röm. Myth.*, p. 285.)

⁶ Plut., *Quæst. rom.*, xvi.

⁷ In portu Tiberino (Varr., *De L. lat.*, vi, 10), à côté du pont Subli-cius, Portuno ad pontem. (Cal., *Amit.*, 17 august.)

⁸ Fest., p. 53.

Quant à l'Espérance, qui avait un temple près de là, mais en dehors de la porte Carmentale¹, dans le marché aux légumes, je suis bien tenté de voir en elle une déesse *sabine*. D'abord c'est une abstraction, comme la Santé, la Bonne Foi, la Jeunesse, la Volupté, la Douleur, objets de l'adoration des Sabins, peuple grave, réfléchi, et de bonne heure porté au culte des êtres abstraits.

De plus, l'Espérance était invoquée avec des divinités que nous avons reconnues pour *sabines*².

Enfin, si l'on remonte à l'idée primitive de l'Espérance divinisée, on trouve cette idée moins générale qu'il ne semblait d'abord : c'est l'espérance de la récolte, à laquelle Tibulle demande d'accorder en abondance les fruits de la terre et les dons de Bacchus³. L'Espérance ne fut dans l'origine qu'un autre nom de Flore, et,

¹ Voyez plus haut, p. 432.

² *Supplicatio Spei et Juventutis* (Grut., 1075)... te *Spes* et... *Fides* colit. (Hor., *Carm.*, I, 35, 21.) On l'identifiait avec Venilia, épouse de Janus. (Aug., *Civ.*, IV, 11.) Voyez Merkel, *Ov.*, *Fast.*, p. 187.

³ Tib., I, 1, 9. L'Espérance est représentée, tenant des épis, sur un bas-relief qui lui est dédié par un portier du temple de Vénus, dans les jardins de Salluste. (*Gruter Inscript.*, p. XLIV.) On sait que les statues de l'Espérance se reconnaissent à cette fine indication des vœux rapides de l'Espérance, qui consiste à la montrer soulevant légèrement sa robe pour courir plus vite. Il y a une telle statue de l'Espérance au Vatican. (Bracc. Nuov., 94.) D'après ce qui précède, je serais porté à croire que la célèbre Flore Farnèse de Naples, qui, elle aussi, soulève légèrement sa robe, en même temps qu'elle est une Flore est une *Espérance*. La même attitude est donnée à Vénus

comme elle, se rattachait à la religion des puissances fécondantes de la nature, enseignée aux Sabins par les Pélasges, et qu'attestait sur le Quirinal le temple de Flore. Ainsi comprise, la déesse Espérance était une déesse des Jardins, bien naturellement placée dans le marché aux légumes. Il est à remarquer qu'un temple fort ancien, car il s'appelait la *Vieille Espérance* (*Spes Vetus*), existait loin de là, vers la porte Majeure, dans un quartier qui fut toujours à Rome le quartier des Jardins et l'est encore. Je ne crois pas aller trop loin en disant que l'Espérance était vraisemblablement une déesse sabine, et que ses deux sanctuaires, l'un dans le marché aux légumes, près de la porte Carmentale, l'autre sur l'Esquilin, vers la porte Majeure, font supposer que ces deux endroits très-éloignés ont été dans l'origine habités par les Sabins. Nous savons, du reste, par d'autres témoignages, qu'ils ont occupé l'Esquilin.

Nous avons aussi d'autres preuves de leur habitation aux environs de la porte Carmentale. C'est d'abord la porte Carmentale elle-même, et, près de cette porte, le culte de Carmenta rattaché aux Sabins par ce nom de Carmenta¹, qui est celui des Camènes sabbines et d'Égérie. C'est ensuite un temple de Janus

¹ Antiquæ vates *Carmentes* dicebantur. (Serv., *Æn.*, viii, 336.) D'où *Carmentæ*, *Camenæ*, *Camenæ*. La fête de Carmenta se célébrait le même jour que celle de la nymphe sabine Juturne, sœur de Janus. (Ov., *Fast.*, i, 463.)

qui était tout près¹. Partout où a été Janus ont été les Sabins.

Terminons notre exploration, et, si l'on me permet de le dire, notre résurrection de la Rome sabine. La fouille a été laborieuse, mais il me semble qu'elle a réussi.

Dans l'île du Tibre, où le culte du dieu Faunus rappelait la présence des plus anciens habitants du Latium, le culte du dieu sabin Sancus nous atteste celle des Sabins. Une inscription placée à la base d'une statue de Sancus² qui existait encore dans les premiers siècles du christianisme, a fait commettre aux auteurs ecclésiastiques une erreur singulière; ils ont cru que l'inscription qui portait ces mots : *Semoni Sancto*³, se rapportait au magicien Simon, lequel, ayant tenté, par son art diabolique, de s'élever dans les airs, fut précipité, suivant la tradition, par les prières de saint Pierre, et tomba au pied du Capitole.

¹ *Jano templum, quod apud Forum Olitorium...* (Tac., *Ann.*, II, 49.) La fondation de ce temple est attribuée à Numa, par Servius. (*Æn.*, VII, 607.) Janus avait à Rome deux temples, l'un était auprès du bois Argiletum, c'est celui dont il a été question dans le chapitre précédent, l'autre, près du théâtre de Marcellus. Servius a eu le tort de les confondre.

² Eusèb., *Hist. eccl.*, II, 13. Cette statue fut dédiée par Sextus Pompée, mais il devait y avoir là quelque ancien sanctuaire de Sancus, car sans cela, qui au septième siècle de Rome aurait pensé à l'obscur dieu sabin? J'en dirai autant du temple de Faunus et de celui de Vêjovis.

³ On trouve des dédicaces semblables *Semoni sancto*, avec l'additif *adio*, dans plusieurs inscriptions. (Prell., *Röm. Myth.*, 637.)

Il est bien reconnu aujourd'hui que *Semoni Sancto* veut dire : au Semon Sancus¹, et que la statue n'était point celle d'un magicien, mais celle d'un personnage divin honoré par les Sabins.

S'il y a *Sancto* dans l'inscription, c'est qu'on disait également Sancus et Sanctus².

Ce dernier mot, destiné à tenir une si grande place dans la langue religieuse des chrétiens, est sabin d'origine³.

Un autre dieu sabin, ou du moins emprunté par les Sabins aux Étrusques, avait un sanctuaire dans l'île du Tibre : c'était ce Vejovis, ce Jupiter funeste, auquel avait été consacré par Tatius un autel, et qui avait un temple sur le Capitole.

Les Sabins placèrent sans doute dans l'île le sanctuaire de Vejovis pour qu'il protégeât de ses flèches, de ses foudres, de sa formidable puissance de dieu infernal les Sabins qui l'habitaient, et menaçât les pirates étrusques, contre lesquels un roi sabin, Ancus Martius, fortifia plus tard le Janicule, qu'il réunit à la ville.

J'ai remarqué qu'au moment de la guerre entre Romulus et Tatius, il n'est nullement question de l'éta-

¹ *Semo*, mot sabin, dieu ou demi-dieu. (Merk., *Ov.*, *Fast.*, p. ccix.)

² Aug., *De Civ. Dei*, xviii, 19.

³ On le retrouve dans *Amsanctus*, nom d'un lac du pays des Hirpins que ses eaux sulfureuses avaient fait regarder comme sacré, *omnis sanctus*.

blissement sabin sur le Janicule, ce qui m'a fait penser qu'alors le Janicule avait été repris par les Étrusques; il était redevenu sabin sous Ancus Martius, quand ce roi l'entoura de murailles, et par là le réunit à la ville. Mais n'avait-il pas été reconquis par les Sabins dès le temps de Numa?

La tradition, qui plaçait le tombeau de ce roi sur le Janicule, semble indiquer que les Sabins l'avaient repris avant sa mort, ou du moins ne l'avaient pas entièrement abandonné.

L'occupation du Janicule suppose celle du Transtévère, où les Sabins sont indiqués par le culte d'une déesse sabine, Furina¹, dont le bois sacré vit tomber le second Gracchus.

D'après ce que nous venons de voir, les deux peuples étant séparés, l'un ne paraissant pas où l'autre se montre, il faut renoncer à la fiction, en elle-même si invraisemblable, des deux rois régnant de concert sur les deux populations, confondues en une seule.

Ces deux peuples parlaient un dialecte différent. Chacun avait sa religion particulière.

Je crois que les uns étaient bruns et les autres

¹ Furina est associée à Mania, la mère des mânes, dont le nom est sabin. (Mert. Capella, II, 164.) Son nom à elle-même veut dire la Noire (Furva). (Prell., *Röm. Myth.*, p. 48.) Elle est un de ces personnages sombres et infernaux de la mythologie sabine. C'était une déesse antique au temps de Cicéron (*De Nat. deor.*, III, 18), qui, ne la connaissant plus, la confondait avec les furies.

blonds¹. La tradition ne rapporte aucun fait qui montre une action commune des deux rois, sauf une guerre insignifiante et pour moi très-douteuse.

Que doit-on conclure de tout ce qui précède?

La tradition ne sait rien de Romulus hors du Palatin, si ce n'est sa mort. Cette fois seulement, les Romains sont sortis de chez eux, et cela ne leur a pas réussi². Depuis ce moment on n'entend plus parler des hommes du Palatin.

Je ne croirai au gouvernement des Sabins et des Romains par deux rois unis comme les deux peuples que lorsque l'on m'aura montré soit des traces un peu considérables des Sabins sur le Palatin après Romulus, soit des traces anciennes et nombreuses des Romains sur les autres collines, ou si le Capitole est

¹ Cette idée m'est venue à Saint-Pierre en voyant les femmes de la Sabine qui, le jour de Pâques, y arrivent par bandes. Elles m'ont semblé en général être blondes et ne pas offrir dans leurs traits le type latin des Romaines et des femmes d'Albano. Alors j'ai remarqué que Sylla, un Cornélius, famille sabine, avait les yeux bleus; qu'un de ses aïeux s'appelait *Rufinus*. (Plut., *Syll.*, 1, 2); que le radical de *Flavus*, qui veut dire blond, se trouvait dans le nom des *Flaviens*, venus de la Sabine, dans les *Campi Flavini*, qui étaient en pays sabin; qu'on vantait la belle chevelure blonde de la race de Constantin, issue des *Claudius*; que *Flavius*, *Rufus* (roux) étaient des noms fréquents dans les familles sabin; et ma conjecture m'a semblé plausible.

² Je conçois la ville sabine et la petite ville romaine comme deux cités séparées; telle était Emporion, en Espagne, dans laquelle la population grecque, colonie des Phocéens, habitait un quartier entouré d'un mur, et les indigènes un autre quartier. (Strab., III, 4, 80.)

jamais soudé au Palatin comme il l'était au Quirinal.

Jusque-là, il y aura pour moi deux villes en présence, dont l'une était sans union et sans égalité politique avec l'autre, comme sans proportion.

Quand, du haut de la tour du Capitole, on compare leur étendue et celle de la Sabine à l'horizon, on ne peut s'empêcher de trouver risible l'assertion des auteurs anciens, que Romulus a admis les Sabins à faire partie du peuple romain¹. C'est comme si la république de Saint-Marin admettait dans son sein la légation de Rimini.

Je demande grâce au lecteur pour la course que je lui ai fait faire. Sa patience ne sera plus mise à pareille épreuve; mais il fallait découvrir la Rome sabine, et qui veut découvrir une antiquité doit se donner la peine de la déterrer.

Le titre et le plan d'une *Histoire romaine à Rome* exigeait surtout la démonstration de l'inégalité matérielle de la ville sabine et de la ville romaine.

C'est dans un autre ouvrage consacré spécialement aux *origines romaines* que je développerai toutes les conséquences historiques de ce fait que l'étude com-

¹ Servius (*Æn.*, vu, 635) dit, d'après Varron, que Tatius fut admis à faire partie de la cité, et il trouve très-naturel qu'à la suite de cette admission les Romains aient pris le nom des Sabins. Conséquence singulière qui semble n'avoir étonné personne, et qui était cependant assez extraordinaire. Un pareil fait, du reste, est si étrange que Servius (*Æn.*, I, 6, xii, 827), à propos des Troyens, qui auraient pris le nom de Latins, cherche à l'expliquer; mais du moins les Latins étaient en majorité.

parée des lieux m'a révélé. Mais je dois indiquer sommairement ici que ce qui devait être arriva, que la tribu fut soumise à la nation, et que la petite ville dépendit de la grande.

Désormais cette dépendance des Romains ne pourra plus nous surprendre. Pour moi, quand je considère ce qu'étaient les Sabins à Rome et hors de Rome avec ce qu'était l'Oppidum du Palatin, je n'admire pas que celui-ci ait subi la suprématie de ceux-là; j'admire qu'ils l'aient laissé subsister.

Mais à cette époque un siège était une chose difficile, je dirai même une chose rare. On ne voit point de siège en règle avant celui de Veies. Les villes qu'on prend ne sont pas même en général emportées d'assaut. Le plus souvent, on force l'ennemi à rentrer dans ses murs, et on y entre avec lui en profitant du désordre de sa fuite. Une population résolue, derrière des murs étrusques, ayant des troupeaux et de l'herbe pour les nourrir, pouvait tenir longtemps, faire éprouver de grandes pertes aux assiégeants, et il n'y avait pas beaucoup de profit à la prendre. Les Sabins préférèrent faire, avec les vaillants défenseurs du Palatin, un arrangement où tout l'avantage était de leur côté.

La différence de condition entre les deux villes répondit, il ne pouvait pas en être autrement, à l'inégalité d'étendue et de puissance.

La première preuve en est dans ce nom de *Quirites*,

ce qui veut dire *Sabins*, imposé à la population latine et accepté par elle. *Quirites* est même devenu l'appellation emphatique des citoyens romains jouissant de tous leurs droits, par opposition aux soldats soumis au commandement militaire (*imperium*). *Quirites*, c'était donc comme citoyens, et, si l'on veut, comme bourgeois. Or, que les Romains en soient venus à se désigner eux-mêmes par le nom national d'un peuple étranger, cela ne me semble pouvoir s'expliquer que par la suprématie de ce peuple. Les Bretons se sont appelés Saxons et Anglais; les Gallo-Romains, Français; les Italiens, Lombards; les Neustriens, Normands : parce que les Saxons et les Angles, parce que les Francs, parce que les Lombards, parce que les Normands étaient les maîtres du pays.

Servius¹ dit avec beaucoup de raison : Nous savons que les vaincus reçoivent le nom du vainqueur. C'est ce que n'a paru savoir aucun des historiens de Rome.

Il y a plus, la formule officielle fut celle-ci : Le peuple romain *des Sabins* (*Populus Romanus Quiritium*).

Cela ne peut vouloir dire que deux choses : ou le peuple romain qui appartient aux Quirites, c'est-à-dire aux Sabins, ou le peuple romain qui est composé de Quirites, c'est-à-dire de Sabins. La première interprétation est fâcheuse pour la fierté romaine; la se-

¹ *En.*, I, 6. *Novimus quod victi victorum nomen accipiunt.*

conde le serait encore plus ¹. L'une établit l'assujettissement de la nationalité romaine; la seconde emporterait l'effacement complet de cette nationalité.

C'est la première qui est la vraie. Dans la formule qui marque le mieux la dépendance des Romains, les Romains sont nommés : *Populus Romanus*, le peuple de Rome, les hommes du Palatin, où était la forteresse Roma, comme les habitants des douze villes de la confédération étrusque sont appelés les douze peuples de l'Étrurie. Ce fait topographique ne préjuge rien sur leur importance politique. Mais le dernier mot de la formule (*Quiritium*) montre que ces hommes de Roma dépendaient ou au moins relevaient des Sabins.

Ce génitif peut se traduire par un adjectif : la *Rome des Sabins*, c'est la *Rome sabine*. La Rome sabine est aux Sabins comme l'Inde anglaise est aux Anglais.

¹ Je sais bien qu'on trouve la même formule énoncée d'une manière moins humiliante pour les Romains, *Populus Romanus Quirites*. Mais c'est toujours le nom des *Sabins* donné aux Romains, ce sont toujours les Romains appelés Sabins, les Romains qui sont des Sabins, à moins qu'on ne suppose avec Niebuhr que *Populus Romanus Quirites* est pour *Populus Romanus et Quirites*, mais c'est une supposition; d'ailleurs, on trouve aussi *Quirites* et *Romani*. Quand, plus tard, on a écrit : *et Quirites*, toute notion du rapport primitif des deux peuples avait disparu; mais il suffit d'avoir la preuve que ce rapport a existé. Après qu'eut cessé l'assujettissement qu'indiquait cette formule, si on l'employa encore, ce fut par habitude et sans en comprendre le sens. Sur un nummus que M. le duc de Luynes croit frappé sous Servius Tullius, il lit : *Roma Curi*, Roma Curitium. (*Numm. de S. Tullius*, p. 46.)

Ainsi l'on dit encore d'une partie de l'Italie heureusement bien réduite : l'Italie autrichienne. Je ne dis pas que la similitude soit complète, mais l'analogie est grande.

Dans le langage officiel, les Vénitiens sont des Autrichiens; quand leur joug sera brisé, plus fiers en cela que les Romains d'autrefois, ils ne continueront pas, je pense, à s'appeler les Italiens d'Autriche.

A Rome, un autre fait bien remarquable, c'est que le droit quiritaire est le droit par excellence, le droit qui régit les citoyens entre eux, de propriété absolue : *optimum jus*¹.

Ce droit de possession absolue, appelé droit quiritaire, est le droit de la lance. La lance (*quiris*) est à Rome le signe de la possession légitime (*signum justi dominii*). C'est sous la lance qu'on vendait les choses parmi lesquelles étaient les esclaves. On coupait les cheveux à la jeune épouse avec une lance²; car, une fois mise dans la main du mari, elle devenait la chose du mari, et cette cérémonie se faisait, disait-on, en mémoire de l'enlèvement des Sabines.

¹ Quod domini quiritarii re usucapta vacui essent a litibus, et unde jure optimo possidere dicebantur. (Henneccius, *Ant. juris romani*, p. 30. Le droit quiritaire est opposé au *droit latin*; Ulp., *Fragm. Tit.*, I, p. 15.)

Ego hunc hominem jure Quiritium liberum esse aio

Ego hunc hominem jure Quiritium meum esse aio. (Hennecc., *Ant. juris romani*, p. 143; Plut., *Quæst. Rom.*, 87.)

² P. Diac., p. 62

La lance est donc à Rome le symbole de l'autorité. Or la lance est sabin; son nom est le nom même du peuple sabin.

Enfin une ligne de Festus est accablante pour l'orgueil romain. Il dit que les Sabins appelaient les Romains *esclaves*¹.

De ces conditions de séparation, de minorité et, par suite, de dépendance vis-à-vis des Sabins qui résultent de la nature des choses et des lieux, découlent une infinité de conséquences pour toute l'histoire de Rome. Il faut s'attendre à y trouver la place et le rôle des Sabins beaucoup plus considérables qu'on ne le croit communément.

¹ Romanos enim *vernas* appellabant (372). *Verna* désigne les esclaves nés dans la maison, esclaves de naissance, par opposition à ceux qui avaient été pris dans la guerre. Le reste du passage de Festus se rapporte à une défense faite aux Sabins, par Numa, de tuer ou d'enchaîner les Romains, et est assez obscur, mais ce que j'ai cité ne l'est point. *Verna* correspond au mot espagnol *criado*, qui, transporté des domestiques aux maîtres, est devenu le nom des *Créoles*. *Vernaculus*, diminutif de *verna*, et qui a le même sens, est, selon Ménage, l'origine de *laquais*. Il est vraiment heureux pour les Romains que l'étymologie de Ménage n'ait été goûtée. Je sais bien qu'on entendait par *verna* le natif, l'habitant. (Non. Marcell., 43; Lyd. *de Mens. Febr.*, iv, p. 72.) Mais il reste toujours à expliquer comment l'expression qui avait ce sens dans l'origine en a pris un aussi fâcheux. Et habebatur nomen hoc pro vitabili maledicto. (Non., *ib.*) *Manant* aussi voulait dire d'abord *habitant*, mais la signification défavorable donnée à ce mot prouve l'infériorité de ceux qu'on appelait ainsi. De même *vernacula* resta synonyme de *grossier*. Eruditio *vernacula* ac plebeia, nihilque ex veterum scriptis habens neque gratiæ neque dignitatis. (Gell., *Noct. Att.*, xii, 2, 1.)

Comme le disait Caton ¹, les Romains ont beaucoup emprunté aux Sabins; sans parler des emprunts de détail ², d'abord leur religion presque tout entière, en grande partie leur organisation politique et l'organisation de la famille, des coutumes, des cérémonies.

Il y a plus, la population primitive de Rome étant sabine en grande majorité, la plupart des familles le furent nécessairement, et, par suite, la plupart des hommes qui ont joué un rôle dans l'histoire romaine sont d'extraction sabine. Enfin, ce qu'on appelle la langue latine contient une forte dose d'éléments sabins.

On conçoit l'étendue de cette influence quand on songe que les Sabins, beaucoup plus nombreux, étaient une nation antique, et à laquelle on reconnaissait des vertus que son contact prolongé avec les Étrusques avait commencé à civiliser.

Il y avait là des races; il pouvait y avoir une famille constituée et le germe d'une société réglée. L'idée de l'autorité patriarcale du père de famille ³ et de la majesté de patriciat y pouvait naître, tandis que rien de

¹ Sabinorum etiam morem populum Romanum secutum esse Cato dicit, et quorum disciplinam *victores*? Romani in multis secuti sunt (Serv., *Æn.*, viii, 638.)

² Romulus, dit Plutarque, emprunta aux Sabins leurs boucliers et leur armure. L'usage des anneaux a la même origine. Voyez chapitre xiv, à propos des *chevaliers* qui portaient l'anneau, et que je crois d'institution sabine.

³ A moins qu'on n'ait recours à la singulière explication d'Hegel,

pareil ne pouvait se produire chez les aventuriers du Palatin, qui, ainsi que le disait un patricien des plébéiens, pour la plupart ne savaient pas le nom de leur père.

La nature de cet ouvrage ne comporte point la recherche approfondie de ces influences des Sabins sur la religion, les institutions et la langue des Romains.

Tout cela sera discuté, et, j'espère, démontré dans l'ouvrage dont je viens de parler.

On y verra qu'à Rome presque rien ne fut d'origine romaine, et qu'en retranchant du développement romain tout ce qui appartient aux Étrusques, surtout aux Sabins, et ce que les Grecs y ajoutèrent plus tard, il reste fort peu de chose.

Mais tout cela est devenu romain. Il y avait dans cette poignée de Latins campés sur leur étroite colline une énergie extraordinaire. Grâce à cette énergie native, grâce à des circonstances que nous indiquons, la molécule romaine a fini par tout absorber.

Je vois sur le Palatin une petite plante dont le germe y est par hasard tombé, qui, douée d'une vitalité singulière, s'est assimilé tous les éléments à sa portée, et, fortifiée par cette assimilation puissante, a grandi, a poussé des rameaux, et a fini par être un arbre immense qui a couvert le monde.

qui fait dériver l'organisation si forte de la famille chez les Romains de leur condition de brigands. (Schwegler, *Röm. Gesch.*, 1, 246.)

XIV

TULLUS HOSTILIUS

Tullus Hostilius est un roi sabin. — Guerre d'Albe. — Le combat des Horaces et des Curiaces, les uns et les autres Sabins ; leurs tombeaux. — Meurtre d'Horatia. — Jugement de Marcus Horatius, Pila Horatia. — La poutre de la Sœur, lieu de l'habitation de la famille Horatia. — Bataille contre les Véiens et les Fidénates. — Destruction d'Albe. — Les Albains sur le Cælius. — César est Latin. — La Curia Hostilia, origine sabine des curies. — Guerre contre les Sabins expliquée. — Tullus Hostilius d'impie devient dévot. — Il veut attirer la foudre et périt. — Autre version de sa mort.

Après ce qu'on a vu de la prépondérance numérique et politique des Sabins, il serait assez singulier que la royauté sabine, paisiblement reconnue sous Numa, se fût changée tout à coup en une royauté latine. Aussi le successeur de Numa fut-il un Sabin comme lui.

Tullius Hostilius descendait, selon la tradition, de la Sabine Hersilie; son aïeul, appelé aussi Hostilius, le fils d'Hostus ou de l'étranger, était venu de Medullia, où il était né, avait épousé une fille d'Her-

silie¹, et avait embrassé la cause de Romulus. Il était mort, disait-on, en combattant, et il avait été enterré dans la partie la plus élevée du Forum², c'est-à-dire sur la pente de la colline appelée Velia, là où l'on plaçait la demeure de son petit-fils, celle d'Ancus Martius et la maison de Valerius Publicola, Sabin comme T. Hostilius et Ancus Martius; son origine paternelle et maternelle, ainsi que le lieu de sa sépulture, rattachent donc la famille Hostilia au peuple sabin.

Il en était de même du berceau de cette famille.

Medullia était alors une ville sabine³. Hostilius est un nom sabin⁴. Il n'est pas impossible que celui qui le

¹ Ou Hersilie elle-même. (Plut., *Rom.*, 18.)

² Den. d'Hal., III, 1.

³ Quel que soit l'emplacement précis de Medullia, sur lequel on n'est pas parfaitement d'accord, il faut le chercher au delà de l'Anio, et par conséquent dans un pays qui était sabin, car la Sabine s'étendait pour le moins jusque là. (Nibby, *Dint.*, II, p. 327.) Tite Live (I, 58) la nomme avec Corniculum, Cameria, Crustumarium, Ameriola, Nomentum, toutes sur la rive droite de l'Anio, toutes par conséquent en pays originairement sabin; il importe assez peu après cela que Tite Live les dise latines, et encore, ajoute-t-il, qu'au moins en partie elles étaient habitées par les *Prisci Latini*, les mêmes que les Casci dans lesquels nous avons reconnu des Sabins. (Voy. la page 112.) Peu importe aussi que Denys d'Halicarnasse fasse de Medullia une colonie d'Albe; je suis de ceux qui ne croient pas beaucoup plus aux trente colonies d'Albe qu'aux trente marçassins de la fameuse truie blanche, dont le nombre impossible, d'après l'*Histoire naturelle*, a déterminé le leur. J'en ai donné les raisons.

⁴ Hostilius, Hostilius; son père s'appelait Hostus. Je trouve en 325 un Hostus Lucretius Tricipitinus, consul. Or, le père de Lucretius s'app-

portait ait combattu contre ses compatriotes pour les réfugiés du Palatin, dont il aurait fait partie; mais il est plus vraisemblable que le grand-père de Tullus Hostilius était tout simplement un chef sabin de l'armée de Tatius, et que, comme tel, il fut enterré dans un endroit dont les Sabins demeurèrent en possession après le combat, et où on les trouve encore établis deux siècles après, au temps de Valerius Publicola.

Le roi Tullius Hostilius lui-même était né, disait-on, dans une cabane et avait passé sa jeunesse à garder les troupeaux¹. Ceci ne s'accorde pas très-bien avec l'importance que la tradition donnait à son aïeule et à son grand-père, avec l'établissement de celui-ci à Rome sous Romulus, et paraît une allusion à la vie rude et agreste des Sabins.

Peut-être les Hostilius étaient-ils retournés dans la Sabine, et le peuple sabin voulut-il y aller chercher un roi qui fût un vrai fils de ses montagnes.

Du reste, tout dans la vie de Tullus Hostilius montre le roi sabin². La tradition plaçait sa première de-

pelait Lucretius Tricipitinus; son nom, qui se retrouve dans celui du mont Lucretile, est sabin. On donnait à Numa une femme appelée Lucretia. (Pl., *Num.* 21.) Lucrèce était Sabine, je le montrerai. Ce nom *Hostus*, associé à deux noms sabins *Lucretius* et *Tricipitinus*, devait être un nom sabin.

¹ Val. Max., III, 4, 1.

² Je ne puis voir avec M. Preller (*Röm. Myth.*, 692) dans T. Hostilius, le destructeur d'Albe, un représentant des Albains, mais je suis tout à fait de l'avis de ce savant quand il voit en lui le descendant d'un étranger

meure sur la Velia, au lieu où son aïeul, époux ou gendre d'Hersilie, avait été inhumé. La Velia, que maintenant on a de la peine à reconnaître, et dont le sommet est marqué par l'arc de Titus, fut dans l'origine une hauteur assez considérable pour que la maison de Valerius Publicola, qui y était située, parût menacer la liberté de la république naissante.

Hostilius s'y établit, non loin de la demeure du roi sabin Numa, et encore plus près de la porte du Palatin, pour en surveiller, comme lui, les habitants.

Tullus Hostilius continue l'œuvre de Numa. Il augmenta le nombre des Saliens ¹, prêtres sabins; il perfectionna le droit fétial ², en vigueur chez les peuples sabelliques.

Tullus Hostilius fonda le culte singulier de la Peur. Ce culte ne doit pas surprendre chez un peuple qui, comme les Sabins, élevait des autels à la Fièvre ³ et adorait le Jupiter funeste. Le temple dédié par Tullus Hostilius à la Peur et à la Pâleur, filles de Jupiter ⁴, était dans l'esprit de la religion sabine, qui inclinait, par un de ses côtés, vers le culte des mauvaises puissances.

Cette divinité étrange, la Peur, était la person-

¹ Tit. Liv., I, 27; Den. d'Hal., II, 70.

Cic., *De Rep.*, II, 17.

² Le nom et le culte de la Fièvre (*Febris*) étaient liés à un ensemble de purifications étrusco-sabines; l'un des deux mois ajoutés par Numa s'appelait *februarius*.

⁴ Serv., *Æn.*, VIII, 285.

nification d'une idée abstraite, ce qui est tout à fait conforme au génie de la religion des Sabins, qui divinisaient la Jeunesse, la bonne Foi, l'Espérance.

Mais ce qui dessine surtout le caractère sabin de Tullus Hostilius, c'est la guerre acharnée qu'il fit à la ville d'Albe, et qu'il termina par la destruction de cette ville, à laquelle se rattachaient les origines de la Rome du Palatin. Albe était le chef-lieu de la confédération latine. La détruire, c'était frapper la confédération au cœur et préparer l'asservissement du Latium, que le successeur sabin de Tullus Hostilius, Ancus Martius, devait en grande partie accomplir. Aussi toute cette guerre est-elle conduite par Tullus Hostilius avec une violence où respire une haine de race, haine de la race sabellique contre la race latine, que la tradition a exprimée avec une poésie farouche et vraie.

Ce sont les Albains qui déclarent la guerre. Leur roi, Cluilius, s'avance à cinq milles de Rome, aux fosses Cluiliennes¹.

¹ Selon Tite Live (1, 23) la *fossa Cluilia* devait son nom au roi Cluilius; Denys d'Halicarnasse dit qu'elle fut l'ouvrage de ce roi (m, 4). Elle devait être sur la route d'Albe, entre la voie Latine et la voie Appienne, entre les Sette Bassi et Roma Vecchia, à la limite du territoire albain et du territoire romain. Niebuhr affirme comme indubitable que la *fossa Cluilia* était un conduit souterrain d'un demi-mille de longueur, qui, de Grotta-Ferrata, conduit dans la campagne les eaux de la Xaranna, et qui, selon lui, fut l'œuvre de Cluilius. M. Lewis (*On the credibility*, 1, 454) réfute très-bien cette supposition gratuite de Niebuhr, d'après laquelle un ouvrage, que Tite Live dit ne plus exis-

Là était en effet la frontière de l'antique Rome.

C'est à une distance à peine plus considérable que, du côté de la mer, on célébrait les Terminalia, à deux lieues environ.

. Voilà le commencement de la puissance romaine.

Le roi Cluilius meurt d'une mort soudaine et un peu suspecte. Tite Live donne aux Albains un dictateur; ce titre existait dans les villes italiotes, et le nom s'en conserva chez elles, même quand elles eurent perdu leur autonomie, réduit alors aux humbles proportions d'une dignité municipale. Ce dictateur s'appelait Mettius¹ Fufetius; il devint plus tard l'allié de Tullus Hostilius. Peut-être ne fut-il pas étranger à cette mort subite du roi d'Albe qu'il remplaça.

La haine du roi sabin s'exalte; il menace les Albains du courroux des dieux qui a frappé leur chef, et qui les dévorera tous. Puis il exécute un coup hardi : il franchit nuitamment la fosse Cluilienne, traverse le camp des Albains, et se trouve ainsi sur leurs derrières. Le nouveau chef, intimidé, propose alors ce fameux combat dans lequel un petit nombre de guer-

ter de son temps, existerait encore. D'ailleurs la *fossa Cluilla* était plus près de Rome, car elle n'en était qu'à cinq milles. Les expressions dont se servent Tite Live et Denys d'Halicarnasse ne peuvent s'appliquer qu'à un fossé de défense.

¹ Ce nom de *Mettius* ou *Mettius* est le prénom du héros sabin Curtius. Metius Fufetius pourrait avoir été un Sabin résidant à Albe, et nommé par une intrigue de Tullus Hostilius, qui lui-même peut bien avoir eu quelque part à la mort du roi albin.

riers décidera du sort des deux peuples, et qui tient plus de la légende que de l'histoire. Cependant il est raconté avec des détails tellement circonstanciés et tellement vraisemblables; les monuments, et, si je puis ainsi parler, les reliques qui s'y rapportent, ont été si soigneusement et si longtemps conservés à Rome, que je répugne à y voir une fable imaginée après coup. J'y vois plutôt le souvenir d'un chant contemporain de l'événement, où tout n'était pas faux, et dans lequel la poésie a, comme fait toujours la poésie naïve, transmis plusieurs traits de la réalité.

Le vieux poème est perdu, mais il en reste quelques lambeaux dans l'admirable narration de Tite Live, et le mâle génie de Corneille en a quelquefois retrouvé l'esprit, quoique écrivant dans un milieu trop différent pour pouvoir nous rendre toujours l'inspiration de la poésie primitive.

Plaçons-nous donc près de la fosse Cluilienne, à cinq milles de Rome, sur le chemin d'Albano, et représentons-nous les combattants dans cette campagne d'un caractère si grand et si sévère en vue du Monte-Cavi, sur le flanc duquel nous apercevons la ville d'où les Albains étaient descendus. Les Romains étaient sortis par la porte Capène, un peu en arrière de la porte Saint-Sébastien, par où nous-mêmes nous sommes sortis.

Parmi les Romains, nous découvrons le vieil Horace, qui n'est pas resté entre les murs de sa maison,

où l'a retenu seulement, dans la tragédie française, la nécessité de trouver pour le récit du combat un auditeur intéressé. Camille, qui s'appelle Horatia, n'est pas dans la foule, où nous serions tenté de la chercher. Une jeune Romaine ne venait point dans un camp. Elle ne sortira de la maison de son père qu'après le combat, pour aller, pleine d'angoisse, au-devant de Curiace et, aux portes de la ville, rencontrer son meurtrier triomphant.

Curiace lui-même ne répond tout à fait à l'idée que nous donne chez Corneille la désignation de ce personnage, un *gentilhomme* d'Albe. Cependant il y a une certaine vérité dans cette expression : il appartenait à une illustre famille, puisqu'elle était alliée à la famille Horatia. Seulement, comme nous allons le voir, ces deux familles n'étaient ni romaines ni albaines, mais sabines.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les champions ont été choisis parmi les guerriers les plus courageux et les plus robustes. Le combat commence. L'une et l'autre armée le contemple avec passion. Tous les cœurs battent en silence.

Deux Horaces succombent. Le troisième, resté seul contre trois assaillants, prend la fuite. D'un côté, des cris de joie s'élèvent dans cette vaste campagne; de l'autre, des cris de fureur. Le vieux père maudit son fils.

Mais cette fuite était une feinte, une ruse de sau-

vage, comme on en voit chez les Mohicans de Cooper. Horace égorge sans merci les deux ennemis, dont l'inégalité de forces a divisé la poursuite. Denys d'Halicarnasse, ou plutôt le poëme populaire qu'il ne connaissait pas, mais d'où émanait la tradition par lui recueillie, a soin d'indiquer, selon le procédé homérique, le genre de chaque blessure. Le second Curiace porte au second Horace un coup terrible entre les deux épaules. Il fuyait donc. Ni Denys d'Halicarnasse, ni Tite Live, ni les annalistes romains, n'auraient imaginé cela. L'épée qui est entrée dans le dos va déchirer les entrailles; mais le mourant, par un dernier effort, glissant la sienne sous le bouclier de son ennemi, lui coupe le jarret. On croit lire un chant de l'Edda ou une page de l'Iliade.

C'est près du lieu où nous sommes que les trois Curiaces et les deux Horaces tombèrent. Il ne faut pas aller chercher la sépulture des premiers à Albano, qui n'est point sur l'emplacement d'Albe, bien qu'on y montre aux voyageurs un prétendu tombeau des Curiaces.

Ce tombeau a tout l'air d'être un tombeau étrusque. Il est surmonté de pointes tronquées très-analogues à celles que Pline¹, qu'il parle d'un monument réel ou d'un monument imaginaire, dit avoir existé sur la tombe de Porsenna. On pense que

¹ Plin., *Hist. nat.*, xxxvi, 19, 7; de Luynes, *Ist. Arch.*, 1829, p. 506.

le monument d'Albano a été le tombeau d'Aruns, fils de Tarquin le Superbe, tué près d'Aricie (Lariccia).

Comme le disent Tite Live¹ et le bon sens, les tombes des Curiaces, si on les éleva, comme il est probable, au lieu qui vit leur mort, devaient être plus près de Rome que celles des deux Horaces; car le frère de ceux-ci avait fui du côté de la ville pour attirer ses ennemis, inégalement blessés, sur ses pas et les vaincre l'un après l'autre.

Quant aux tombeaux des deux Horaces tués au commencement de l'action, ils devaient être près de la fosse Cluilienne, qui séparait les deux camps, à environ cinq milles de Rome.

A cette distance de la porte Capène² se voient encore aujourd'hui deux grands tombeaux de forme pyramidale comme les tombes étrusques de Cære (Cervetri) et de Tarquinii (Corneto). Tout ce qui se construisait alors se construisait à l'étrusque. La base, qui est formée de grosses pierres, représente bien ce que Tite Live, en parlant de la sépulture d'Horatia, appelle *saxum quadratum*³.

¹ 1, 25. Supulcra exstant, quo quisque loco cecidit.

² On voit des tombeaux fort semblables en divers lieux dans l'Étrurie, près de Corneto, de Chiusi, de Cære.

³ Tit. Liv., 1, 26. *Saxum quadratum*, comme on l'a remarqué, ne veut point dire pierre *carrée*, mais pierre *équarrie*, pierre taillée, et, dans l'usage, pierre de travertin; c'est en travertin qu'est le soubassement de ces deux tombeaux; en général, l'emploi du travertin ne remonte pas si haut, mais comme celui d'Horatia ils avaient pu être refaits.

Ces tombeaux sont très-voisins l'un de l'autre, et les deux frères furent tués presque en même temps sur le terrain primitif du combat.

Ce qui achève de rendre probable que ces monuments énormes et d'une forme ancienne soient ou du moins aient passé dans l'antiquité pour être les tombeaux des Horaces, c'est que les anciens font aussi mention du *champ sacré* des Horaces¹, et que, non loin des tombeaux qu'on peut croire les leurs, est une enceinte dont les murs trahissent par leur appareil une époque très-reculée. Cette enceinte semble bien avoir été construite pour enclore le champ sacré des Horaces.

Si le combat des trois Horaces et des trois Curiaces n'est pas entièrement imaginaire; si, comme je serais porté à le croire, il fut, soit une sorte de jugement de Dieu, auquel les deux peuples promirent de se soumettre, soit un fait d'armes singulier accompli en présence de deux armées qui suspendirent leur combat pour le contempler, comme plus tard le duel de Torquatus et du Gaulois au pont de l'Anio, il est permis

¹ Horatiorum quæ vivet sacer campus,

dit Martial (*Ep.*, III, 47, 5) en décrivant la voie Appienne, et avant de parler du temple d'Hercule dont on a cru à tort, un peu plus loin, reconnaître les ruines. Quelques-uns des morceaux de péperin dont ce mur se compose ont jusqu'à sept pieds; et, chose remarquable, les joints verticaux, au lieu d'aboutir au milieu du côté horizontal des pierres, se continuent par un autre joint vertical; ce qui est pour les architectes un signe de haute antiquité.

de faire quelques observations historiques sur le nom des combattants, — leur nom est ce qui a dû le mieux se conserver dans la tradition, — et sur leur patrie, que ce nom peut indiquer.

Le nom des Curiaces¹ est sabin; il est formé du nom des Sabins eux-mêmes (Curites), qui est celui en particulier des habitants de Cures. Il en est de même du nom des Horaces, où l'on retrouve le nom de la déesse guerrière Hora, épouse de Quirinus². D'ailleurs, la tradition donnait pour mère aux trois Horaces la sœur de la mère des trois Curiaces³.

Les deux familles étaient donc apparentées. L'on doutait même si ce n'était pas les Curiaces qui avaient combattu pour les Romains⁴.

On peut voir dans les Horaces et les Curiaces les

¹ Properce les appelle *Curitæ*. (*El.*, III, 2, 7.) Janus et Junon, deux divinités sabines. — Le nom de la seconde n'était qu'une autre forme du nom de Jana pour laquelle on la prenait parfois, — Janus et Junon avaient pour épithète, le premier *Curiatius*, la seconde *Curis* (voy. plus bas). Plutarque (*Quest. r.*, 4) parle d'un Sabin qui s'appelait *Antro Curiatius*.

² Hora Quirini (Gell., *N. att.*, XIII, 23), la même que la déesse guerrière Horta. (Prell., *Röm. Myth.*, p. 328.) Le vainqueur des Curiaces s'appelait *Marcus* Horatius. Marcus était un prénom sabin, dans l'origine formé de *Mars*, comme *Mamercus* de *Mamers*, autre forme du nom de ce dieu sabin.

³ Den. d'Hal., III, 13.

⁴ Tit. Liv., I, 24. La puissante famille Horatia a dû faire prévaloir la version qui lui attribuait la victoire dans ce mémorable combat livré par ses ancêtres.

rejetons de deux branches d'une famille sabine établie dans la ville d'Albe parmi les Latins.

Des Sabins étaient les champions naturels de Rome, alors surtout sabine; les Albains voulurent opposer à des hommes de cette race belliqueuse d'autres hommes de la même race. D'ailleurs, on a des preuves que les Sabins avaient pénétré sur plusieurs points dans le pays latin et s'étaient mêlés aux populations latines¹.

Tite Live a omis la parenté des Horaces et des Curiaces; ainsi se trouvent supprimés plusieurs traits pathétiques de l'ancien chant qui sont venus de là bien certainement à Denys d'Halicarnasse, car sa rhétorique ne les aurait pas trouvés.

Les Horaces, avant de tirer le glaive contre leurs parents, demandent à consulter leur père. Ils lui expriment leur désir de combattre. Le vieil Horace du poète inconnu, avec un sentiment digne du vieil Horace de Corneille, lève les mains au ciel et remercie les dieux de lui avoir donné de tels fils; puis les embrasse et les envoie au combat.

Le général albain conduit les Curiaces sur le champ

¹ J'en ai cité des exemples qui paraissent anciens. (Voyez p. 245.) J'ai parlé aussi des Saliens de Tusculum. Il y eut beaucoup de *Mani* à Aricie (Fest., p. 145), et Manus est un nom sabin. Tout à l'heure encore nous avons vu un dictateur d'Albe porter un nom sabin, Mettus. Enfin le culte ancien de Vesta dans la ville d'Albe et (Juv., Sat. iv, 60) ne peut être attribué qu'aux Sabins, à moins qu'on ne le fasse remonter aux Pélasges.

de bataille, et le roi de Rome y conduit les Horaces. Ils étaient tous bien armés et ornés comme des victimes dévouées à la mort.

Avant de croiser le fer contre des hommes de leur sang, les vaillants guerriers sont émus. Ils remettent leur glaive à des écuyers, et courent s'embrasser encore une fois en pleurant. Puis les champions reprennent leurs armes et commencent le combat terrible. Ce brusque mouvement de tendresse héroïque, saisissant des parents qui s'aiment et qui vont s'égorger, est dans l'esprit des épopées primitives. On ne serait pas surpris de le rencontrer dans les Niebelungen ou même chez Homère.

Horace revient tout sanglant dans Rome, faisant porter devant lui les dépouilles des ennemis qu'il a immolés. Arrivé à la porte Capène, il rencontre sa sœur. Celle-ci reconnaît sur l'épaule de son frère le manteau de son fiancé, manteau qu'elle avait tissu de ses propres mains, et dont le vainqueur s'était barbaquement paré.

Elle détache ses cheveux et pleure. L'imprécation éloquentement furibonde de Camille contre son frère est plus dans le caractère d'une Romaine du temps d'Horace et dans celui d'une Romaine de nos jours. Aujourd'hui le frère répondrait certainement par un coup de couteau. Horace plonge son glaive dans le sein de sa sœur¹.

¹ Selon Denys d'Halicarnasse, qui semble encore ici suivre de plus

La différence des mœurs se fait sentir en un seul point. Aujourd'hui le Romain qui aurait donné le coup de couteau s'échapperait, protégé par l'intérêt de la foule. Sous Tullus Hostilius, la justice était plus sévère.

Horace est condamné à mort. Tout le récit de Tite Live est admirable. Les formules antiques du droit sabin, qui devint le droit romain, ont une solennité sombre : *Horrendum carmen*. Le père s'élance ; il parle. Son discours, qui surpasse peut-être encore celui que Corneille lui a fait tenir, est plein de vivacité et de force. La mémoire et l'imagination vont du poète inconnu, premier auteur du récit de Tite Live, à Corneille, le poète immortel, et notre vieux Romain semble parfois contemporain de la tragédie qu'il retrace.

Si les effusions langoureuses de Curiace choquent un peu en présence des terribles souvenirs de la Rome primitive, le *qu'il mourût*, ce mot héroïque et presque barbare, est de la date de l'événement ; il a la grandeur, la simplicité, la rudesse des vieux tombeaux étrusques. Il aurait pu être prononcé dans cette campagne sauvage, en présence de cet horizon sévère et sublime comme le génie de Corneille.

près que Tite Live la vieille tradition poétique et en mieux reproduire le farouche caractère, Horatia fut ensevelie sous les pierres que jetaient à son cadavre les passants indignés. Son père n'avait pas voulu que ce cadavre fût apporté dans sa maison et déposé dans la sépulture de sa famille. (Den. d'Hal., II, 21.)

La scène du jugement se passait dans le Comitium, au pied du Capitole, à côté de la prison Mamertine, là où fut depuis le siège du préteur. Le roi, entouré des patriciens sabins, faisait prononcer par les duumvirs l'arrêt terrible qui condamnait Horace à être pendu. Le père en appelait au peuple (*populus*), c'est-à-dire aux patriciens¹, et son fils était absous par ses compatriotes, dont, grâce à lui, la nationalité avait triomphé des prétentions latines.

Tout près, à l'angle du portique qui plus tard entourait le Forum romain², s'élevait une colonne à laquelle on disait qu'avaient été suspendues en trophée les armes des Curiaces³. C'est ce qui explique comment, dans le fameux procès où Horace fut sauvé par sa gloire et par son père, celui-ci pouvait, ainsi que le représente Tite Live, montrer au peuple ce trophée en embrassant son fils.

Une relique, conservée avec soin jusqu'à la fin de l'empire, va nous faire retrouver, toujours suivant la tradition, la demeure des Horaces.

¹ Ce sens du mot *populus*, primitivement opposé à *plebs*, quoique les anciens eux-mêmes aient employé l'un pour l'autre, n'est plus douteux depuis Niebuhr.

² Den, d'Hal., III, 21. Denys parle du *second portique*. Ce doit être celui qui était au nord-est du côté des boutiques *neuves* et aussi du Comitium.

³ Ce monument s'appelait *Pila Horatia*, les armes d'Horace; c'est par confusion qu'on a pris *pila* pour un singulier ayant le sens de *pilier*, et qu'on a cru qu'il désignait la colonne commémorative elle-même. (Beck., *Handb.*, p. 298.)

Cette relique était la *poutre de la sœur* (tigillum sororium), sous laquelle Horace dut passer pour être purifié de son fratricide; humiliation analogue à celle qu'on imposait aux vaincus en les faisant *passer sous le joug*, d'après une coutume des peuples italiotes, et en particulier des peuples sabelliques, auxquels appartenaient les Samnites, qui firent passer les Romains sous le joug dans la vallée de Caudium.

La *poutre de la sœur*, souvent refaite, existait encore au quatrième siècle¹; car elle est mentionnée par les régionnaires. Nous savons précisément où elle se trouvait : elle était placée, en travers, d'un mur à l'autre, au-dessus de la tête des passants, dans une rue étroite par où l'on descendait de la partie élevée des Carines, et d'où l'on gagnait la Bonne Rue (Cyprius Vicus)², aujourd'hui Via Urbana. C'est donc sur la pente septentrionale de la hauteur sur laquelle est S. Pietro in Vincoli que devait se conserver la poutre de la sœur, dans une rue à laquelle correspond à peu près la rue de Saint-François de Pola, et c'est là, je crois, que la tradition plaçait la demeure d'Horatius.

En effet, cet endroit où rien n'indique l'existence d'un monument religieux, ne pouvait guère avoir été

¹ Curiosum urbis et notitia. (Reg., iv.)

² Den. d'Hal., III, 21. La Bonne Rue était entre l'Esquilin et le Viminal, et se dirigeait vers le sommet du Cispius, indiqué par l'église de Sainte-Marie-Majeure. Les Carines étaient sur l'Oppius, dont la cime porte l'église de San-Pietro-in-Vincoli, et s'étendaient sur ses pentes.

choisi pour y faire l'expiation dont la poutre gardait le souvenir que parce que la demeure de la famille Horatia était là.

Là aussi on éleva deux autels, l'un à Junon, déesse sabine, l'autre à Janus Curiatius, dont, dit Denys d'Halicarnasse, les Curiaces portaient le nom, ce qui achève de prouver qu'ils étaient Sabins; ces autels consacrés, en mémoire de l'expiation d'Horatius, à deux divinités sabines montrent que lui aussi était Sabin.

S'il n'y avait eu que des Romains et des Albains en présence, peut-être la guerre en fût restée là. La Rome du Palatin avait des liens de parenté avec Albe, ville latine comme elle; parmi ses premiers habitants avaient été des pères albains; mais les Sabins n'avaient, eux, avec Albe aucune communauté d'origine. Ils n'appartenaient pas au même rameau de la race italique. La métropole de la confédération latine était une rivale qu'ils ne pouvaient souffrir. Hostilius, qui personnifie en lui cette haine nationale de la race sabellique pour la race latine, avait résolu la destruction d'Albe et l'accomplit.

Tite Live dit que la paix ne fut pas de longue durée. Elle ne pouvait l'être. Des deux parts on ne devait chercher qu'une occasion de la rompre.

Les Albains sont accusés d'avoir formé contre Tullus Hostilius des ligues secrètes. Cela n'est point invraisemblable. La conduite équivoque de leur chef, malgré lui sous les ordres de Tullus Hostilius, me paraît

très-bien exprimer la situation d'un chef sabin conduisant des Latins, et d'un peuple devenu l'auxiliaire de son ennemi.

Tullus Hostilius ajourna ses projets contre Albe, mais il ne les abandonna pas. Il fit la guerre aux Véiens. Ceux-ci avaient pour alliés, comme ils les eurent constamment, les habitants de Fidène, ville située à quelques milles de Rome, sur la rive gauche du Tibre, en face de la vallée de la Cremera, sur la rive droite, vallée qui conduit à Veies.

Tullus Hostilius avait forcé les Albains à le suivre, ce qu'ils devaient faire très à contre-cœur. Rien n'est donc plus vraisemblable que la trahison qu'il leur reprocha. Tout est vraisemblable aussi dans les détails de cette bataille telle qu'elle est racontée par Tite Live.

Mais la cause véritable de la trahison fut la haine, la haine d'un corps d'armée latin, contre un roi sabin, et l'hésitation du général sabin de ce corps d'armée entre sa race et son devoir.

Et cela, Tite Live ne l'a point dit.

Le récit de la bataille est très-clair et se comprend parfaitement quand on est sur les lieux. Tullus Hostilius est campé au delà du confluent du Tibre et de l'Anio, ayant le Tibre à sa gauche et des collines à sa droite. Le fleuve fait en cet endroit un coude qui embrasse une plaine très-propre à camper et à combattre. Près du fleuve sont les Véiens, qui l'ont franchi

pour venir au secours des Fidenates, ceux-ci près des collines sur lesquelles est leur ville. Aux Fidenates, Tullus oppose ses douteux alliés, les Albains, qui forment son aile droite, et, avec son aile gauche appuyée au Tibre, il attaque les Véiens.

Mettus Fufellius, le général des Albains, au lieu de s'élancer sur les Fidenates, qui sont en face de lui, fait un mouvement vers la droite et gagne les collines où il prend une position qui lui permet d'accabler les Romains, s'ils sont repoussés, et de les jeter dans le Tibre. Son dessein n'échappe pas à Tullus Hostilius; mais, en homme habile, il feint d'avoir ordonné ce mouvement et le dit à haute voix. Les Fidenates, qui l'ont entendu, craignant que les Albains ne descendent des collines et ne les écrasent, se retirent vers leur ville. Alors le chef albain, voyant que l'armée de Tullus a l'avantage, fond sur les Fidenates pour cacher la perfidie qu'il a conçue, mais qu'il n'ose plus exécuter.

Tullus Hostilius, délivré de l'un de ses deux ennemis, se porte sur les Véiens, et ce sont eux qui sont poussés dans le fleuve, en cet endroit, rapide et tourbillonnant, comme le remarque Denys d'Halicarnasse¹. Le roi avait eu un moment terrible quand il avait reconnu la trahison des Albains. Il avait voué la fondation, je dirais presque d'un couvent de douze Saliens sur le Quirinal, et d'un temple à la Pâleur et à

¹ Den. d'Hal., III, 25.

l'Effroi. Il ne pardonnait pas au général albain la peur qu'il avait un moment ressentie. Dissimulant pour ce jour-là, il reçoit les félicitations s.

Le lendemain, il assemble les deux armées; mais il a soin de faire entourer celle des Albains par la sienne. Alors il déclare que l'arrêt contre Albe est porté, qu'on la détruit en ce moment, que ses habitants seront transplantés dans la ville dont il est roi; et, après avoir reproché à Mettus Fufetius son crime; avec une dureté toute sabine, il condamne le violeur de la Foi, cette déesse à laquelle les Sabins avaient élevé un temple sur le Capitole, à être écartelé.

Si Fufetius était Sabin, c'était pour le roi sabin un motif de plus d'être sévère. En outre, le parti que Tullus voulait tirer de ce manque de foi dut contribuer à l'atrocité du châtiment.

Les détails du combat et de l'affreux supplice qui le suivit ont une précision que peut seule expliquer encore cette fois l'existence d'un ancien chant, source de la tradition où ont puisé Tite Live et Denys d'Halicarnasse, et qui permet de les croire. J'en dirai autant de l'émouvante peinture que fait Tite Live du désespoir des Albains en voyant détruire leur ville. Il les montre s'arrêtant sur le seuil de leurs maisons ou les parcourant pour les revoir une dernière fois¹.

Je crois entendre quelque élégie nationale, quelque

¹ Tit. Liv., I, 29.

ænia patriotique, dont l'écho lugubre semble gémir encore dans le pathétique récit de Tite Live.

Arrêtons-nous un moment, et des hauteurs de Fidène regardons cette montagne d'Albano si belle à l'horizon, et sur le penchant de laquelle, dominant le lac, se dessinait la ville d'Albe.

En voyant du lieu où nous sommes les tourbillons de poussière qui s'élevaient de leurs maisons abattues, les soldats albains durent éprouver une désolation profonde. Les hommes du Palatin, ancienne possession des rois d'Albe, et qui suivaient leur chef sabin peut-être avec autant de répugnance que les Albains eux-mêmes, ne durent pas grandement se réjouir; mais les Sabins et leur prince durent être transportés de joie.

La fiction poétique par laquelle Albe avait été rattachée à l'arrivée prétendue d'Énée au moyen de la truie blanche (*Alba*), et des trente petits cochons dont elle était mère, a fait croire que son nom *Alba* voulait dire la Blanche; mais cette étymologie est insoutenable. Albe s'appelait *Alba longa*, Albe la Longue; or le premier de ces deux mots doit être nécessairement un substantif¹.

¹ Nous avons vu que ce substantif était probablement un mot ibérien. Quoi qu'il en soit, *Alba* était aussi le nom du sommet de la montagne,

Et residens summâ latiaris Jupiter Albâ.

(*Luc., Phars.*, 1, 198.)

Quâque iter est latius ad summam fascibus Albam.

(*Ib.*, 1, 57.)

De plus, on ne voit pas d'où serait venu l'idée de blancheur : il est très-rare que la neige blanchisse le mont Albano; cela n'arrive chaque année que pendant peu de jours, tandis que la neige reste pendant plusieurs mois sur les sommets de la Sabine.

La couleur de la montagne d'Albe, composée de roches volcaniques, est plus sombre que celle des montagnes calcaires et blanchâtres qui l'avoisinent. Pour justifier cette origine du nom d'Albe, on a été jusqu'à supposer que ses édifices étaient blanchis. La truie, même quand on y croirait, serait une mauvaise explication, car Lycophron dit qu'elle était noire¹.

Albe était à mi-côte, tournée d'un côté vers la montagne et de l'autre vers le lac², s'étendant en longueur³, ce qui l'avait fait nommer la Longue. M. Mommsen décrit très-bien les avantages de cette situation : « Au sud, les pentes escarpées du Monte-Cavi la rendaient inaccessible; il en était de même du côté du nord; à l'est et à l'ouest, on pouvait y arriver. » Chacun conçoit que les Latins eussent choisi une telle situation pour leur métropole et l'eussent préférée à Lavinium.

¹ Lycoph. Cassandra, v. 1255.

² Den. d'Ital., I, 46.

³ Tit. Liv., I, 2. Nibby (*Dint.*, I, p. 61-2) a été conduit à étendre l'emplacement qu'Albe devait occuper, de Palazzola jusqu'à Marino, par la nécessité de la faire assez grande pour qu'elle ait pu donner naissance aux trente colonies latines. Mais l'existence de ces colonies est douteuse, et ce nombre de trente plus douteux encore.

Albe, détruite par Tullus Hostilius, ne fut jamais rebâtie. On avait épargné les temples; mais des temples dans une ville déserte ne sont pas réparés, et il ne reste d'Albe aucune ruine de l'époque des rois.

J'ai mentionné plus haut des objets curieux, et qui peuvent remonter au temps de l'existence et de la domination d'Albe¹. Ce sont des vases d'une forme particulière, une petite idole très-grossière, la pointe d'une pique et des couteaux en bronze. J'ai dit qu'on était arrivé à cette découverte en perçant une couche volcanique, et qu'on n'hésita pas à y voir des restes d'une civilisation antérieure à l'âge des volcans albeins, antérieurs eux-mêmes aux âges historiques. On n'avait pas remarqué que l'entrée des tombeaux où avaient été trouvées ces antiquités, qu'on croyait antédiluviennes, était plus bas, et s'ouvrait sur une ancienne voie.

Ces vases n'en sont pas moins fort anciens et fort curieux, surtout parce qu'ils imitent et nous font connaître la forme qu'avaient à une époque très-reculée les cabanes du Latium, et qui dut être à peu près celle de la cabane de Romulus².

Tullus Hostilius établit la population d'Albe sur le mont Caelius; peut-être les Étrusques, alliés de Romulus contre les Sabins, furent-ils alors forcés de la

¹ Lettera d'Al. Visconti a Gius. Garnevali, sopra alcuni vasi, etc.

² Ces vases, qui sont des urnes funéraires, peuvent se voir dans le musée étrusque du Vatican.

quitter et d'aller habiter le Vicus Tuscus (quartier étrusque), s'ils n'allèrent l'habiter plus tard.

Le souvenir de cette alliance n'était pas pour un roi sabin un motif de les ménager. Mais le Cælius devait revoir les Étrusques.

La tradition rapporte que Tullus établit sa demeure sur le Cælius. C'est toujours la même pensée qui avait fait placer sa première habitation, comme celle de Numa, aux abords du Palatin : on voulait indiquer que les rois sabins se logeaient près de leurs sujets latins pour les surveiller.

La tradition rapportait aussi qu'un chef hernique, nommé Oppius, était venu d'Agnani défendre Rome, tandis que Tullus Hostilius faisait la guerre aux Veïens, et qu'un chef de Tusculum, appelé Cispius, était venu dans la même intention; que l'un et l'autre avaient donné leur nom à deux cimes de l'Esquilin¹. Cela est bien chevaleresque et peu probable. S'il y a quelque chose de vrai dans cette tradition, que je rappelle parce qu'elle se rattache à l'histoire locale de Rome, c'est plutôt, je crois, que les deux chefs profitèrent de l'absence de Tullus Hostilius pour s'établir sur l'Esquilin.

¹ Fesc., p 348-151. L'un de ces sommets, l'Oppius, était voisin des Carines; ce ne peut être que celui où est l'église de San-Pietro-in-Vincoli; l'autre, le Cispius, est désigné par Festus comme étant dans le voisinage du Vicus-Patricius, dans lequel on sait que se trouvait l'église de Sainte-Pudentienne. (Anast., *Vit. Pont. Pius I.*) Le Cispius était donc la cime de l'Esquilin indiquée aujourd'hui par l'église de Sainte-Marie-Majeure.

La destruction d'Albe était un grand événement. C'était un coup terrible porté par le roi sabin à la confédération latine, dont Albe était le centre ; c'était l'hégémonie qu'elle exerçait sur les villes latines transportée à la ville où il régnait.

Aussi les villes latines se soulevèrent, mais, à ce qu'il semble, assez mollement.

La confédération latine avait été frappée au cœur, ou plutôt à la tête. Le roi sabin, qui lui avait porté ce coup décisif, triompha sans peine du Latium décapité.

Cet événement, qui abaissait la confédération latine, fut favorable aux Latins de Rome.

La population que Tullius transporta sur le mont Cælius était considérable. Celle de Rome, dit Tite Live¹, en fut doublée.

Le roi sabin s'était peut-être applaudi d'anéantir le berceau de la royauté romaine; mais il ne savait pas ce qu'il faisait en donnant ainsi, dans le Cælius *latinisé*, un allié au Palatin. Il préparait l'ascendant futur de la ville latine.

Plusieurs grandes familles d'Albe² se trouvaient parmi les nouveaux habitants du Cælius. Une d'elles était celle des Jules³, de laquelle César devait un jour sortir.

¹ Tit. Liv., I, 50.

² De ces familles, données pour albaines, il en est une qui est évidemment sabine, les *Curii*.

³ C'est parce que les Jules étaient originaires d'Albe qu'ils avaient

Tullus Hostilius ne se doutait pas qu'il introduisait dans Rome les aïeux de celui qui était destiné à renverser le gouvernement héritier futur du pouvoir des rois, et à venger de la république la royauté en détruisant la république et en préparant, en fondant réellement l'empire.

Le Cælius fut toujours considéré depuis comme le mont des Étrangers; on y honorait les dieux venus du dehors¹, et on y plaça le *camp des Étrangers*². Il ne faut jamais l'oublier, dans Rome, qui alors fut surtout sabine, les étrangers, c'étaient les Latins.

Cependant, sans parler du Palatin, on découvre à Rome des traces de la présence des Latins, antérieurement à Tullus Hostilius.

Le culte d'un dieu indigène du Latium, Faunus, paraît avoir existé de très-bonne heure sur l'Aventin³ et dans l'île Tibérine⁴.

leur sanctuaire de famille à Boville. Boville dépendait d'Albe; ses habitants s'appellent dans une inscription Bovillani Lungalbenses. Nibby dit y avoir retrouvé le *Sacrarium* des Jules. (*Dint.*, I, p. 511-12.)

¹ *Aram adventiciorum deorum*. (Tert., *ad Nat.*, II, 9.) Tertullien dit que cet autel était sur le Palatin, mais c'est évidemment un mot mis pour un autre, car il le place près du temple de la déesse Carna, et l'on sait que ce temple était sur le Cælius. (Macr., *Sat.*, I, 12.)

² *Reg.*, II.

³ Ov., *Fast.*, III, 206.

⁴ Ov., *Fast.*, II, 193. Pour le prétendu temple de Faunus, qu'on a cru retrouver sur le Cælius dans une église des bas-temps, San-Stephano-Rotundo, cette supposition ne repose sur aucun fondement.

L'on disait qu'un Julius Proculus, venu à Rome avec Romulus, avait fondé la famille des Jules; mais ce fut, je pense, une flatterie imaginée par un généalogiste qui trouvait que ce n'était pas assez pour la famille à laquelle appartenait César de n'être à Rome que depuis Tullus Hostilius.

L'histoire attribue à Tullus Hostilius un petit nombre de monuments. Cela se conçoit : guerrier avant tout, il eut peu le temps de s'occuper à bâtir; il détruisait plutôt. Il détruisit Albe, chef-lieu de la confédération latine. Son plus grand monument fut une ruine.

On rapportait à ce roi la consécration du temple de Saturne; peut-être, en effet, ce temple ne date-t-il que de lui. L'autel de Saturne était beaucoup plus ancien et remontait aux premières populations latines qui occupèrent le Capitole; mais il est possible que Tullus Hostilius ait voulu plaire ainsi aux Latins établis par lui sur le mont Cælius et remplacer pour eux leur temple de Jupiter Latiaris sur le mont Albain, afin de les attacher à leur nouvelle patrie par le culte de leur dieu national¹.

¹ Macr., *Sat.*, 1, 8. Macrobe dit qu'alors furent instituées les saturnales. Mais, comme le culte de Saturne dont elles faisaient partie, elles devaient être plus anciennes. Peut-être Tullus Hostilius, toujours pour plaire à ses sujets latins, donna-t-il à ces fêtes essentiellement latines plus d'éclat. Cedrenus parle d'un pont et d'une porte ajoutés par Tullus. (74.) Je ne sais quelle pouvait être cette porte; le pont est probablement celui par lequel Ancus Martius réunit la rive gauche

Tullus Hostilius a attaché son nom à un édifice d'une grande importance, la Curia Hostilia, principal lieu des assemblées du sénat jusqu'à Sylla ¹.

Les curies furent dans le principe des associations entre patriciens, dont le but était l'exercice d'un culte commun et le règlement de certaines affaires.

Le lieu où les membres de la curie s'assemblaient s'appelait lui-même *Curia*, comme dans un autre ordre de faits on a appelé *commune* l'endroit où se réunissaient les magistrats de la commune.

Les *anciennes curies* étaient au pied du Palatin, du côté qui regarde le Cælius ².

Tullus Hostilius, le premier, fonda une curia géné-

au Janicule, qu'il fortifia. Ce fut la citadelle créée par Ancus, sur le Janicule, qui dut amener la construction du pont, et c'est vraisemblablement par confusion que ce pont a été attribué au prédécesseur d'Ancus. Une autre confusion, causée par la ressemblance des noms, a pu faire dire que Tullus Hostilius avait fondé à Rome le culte de la Fortune, déesse favorite de Servius Tullius, ce soldat de fortune. Cependant, comme il y avait trois temples de la Fortune sur le Quirinal, le culte de cette déesse a bien pu être originairement un culte sabin.

¹ Tit Liv., I, 30.

² Tacite (*Ann.*, XII, 24), en décrivant la marche de la charrue de Romulus, dessinant le Pomœrium, désigne trois points : l'autel de Consus, au sud-ouest du Palatin ; la chapelle des Lares, au nord-est ; enfin les *anciennes Curies*, que Tacite nomme après l'autel de Consus et avant la chapelle des Lares, et qui par conséquent devaient se trouver au sud-est du Palatin. Des anciennes Curies, dont quelques-uns ne se laissèrent pas déplacer et existaient encore au temps de Festus, Nibby a cru reconnaître quelques restes de ce côté du Palatin. (*Rom. ant.*, II, p. 480.)

rale où les chefs des curies particulières, en prenant ce mot dans le sens d'association, se réunirent. La curia de Tullus Hostilius devint le temple du sénat; car elle était un lieu auguré, et c'est là ce que l'on entendait par un temple.

La curia d'Hostilius, voisine du Comitium¹, placé lui-même au pied du Capitole, au-dessous de la plateforme du Vulcanal, aux environs de l'arc de Septime Sévère et du temple de la Concorde, la curia était au nord-est du Comitium, aux environs de l'église de Saint-Adrien².

¹ Vitruve (v, 2) dit que le Trésor, la Prison, la Curia, doivent être attenantes au Forum. C'est ainsi qu'à Rome étaient disposés ces trois monuments.

² L'emplacement de la Curia Hostilia, sur lequel on a beaucoup discuté, mérite d'être déterminé avec soin. D'abord elle était sur le côté nord-est du Forum. Car, comme Niebuhr l'a remarqué le premier, on fixait l'heure de midi en regardant le soleil de la Curia. (Pl., vii, 60.) Or, si elle eût été du côté opposé, à midi, on n'eût pas vu de là le soleil. C'est une preuve en quelque sorte oculaire qui a elle-même l'évidence du soleil en plein midi. De plus, on regardait le soleil entre les Rostra qu'on sait avoir été en avant de la Curia (Varr., *De L. lat.*, v, 155), et la Græcostasis qui était près du temple de la Concorde (Varr., *ib.* et 156), dont la position est certaine et dont la place est encore reconnaissable. On sait aussi que la Græcostasis touchait au Comitium. (Pl., *Hist. nat.*, xxiii, 6.) Or, la position du Comitium confirme celle de la Curie, dont il était rapproché. (Tit. Liv., i, 56.) C'est ce qu'a démontré, après M. Mommsen, avec une évidence qui, selon moi, ne laisse rien à désirer, M. Dyer, dans le *Dictionnaire d'Histoire et de Mythologie* publié en anglais par Smith, t. m, p. 775, art. ROMA. Dans un passage très-mutilé de Festus se trouvait *ibus*; O. Müller a suppléé ce qui manquait avant ces quatre lettres par

Ce lieu, voisin du temple de Janus, n'avait jamais été possédé par les Romains. Devant la curie était la statue de l'augure *sabin* Attus Nævius¹.

Cicéron dit que Tullus Hostilius entoura d'un mur le Comitium et la Curia; tous les autres témoignages le font l'auteur de la dernière.

Le Comitium était le lieu où se tenaient les Comices par curie, c'est-à-dire où votaient les patriciens.

La curia Hostilia fut le lieu où délibérèrent les chefs des patriciens, les *pères* qui formaient le sénat.

On disait que Tullus Hostilius avait entouré le Comitium d'un mur et avait bâti la *Curia*, qui portait son nom, parce que c'était Tullus qui avait organisé le patriciat.

C'est avec lui qu'on voit poindre l'organisation politique de Rome. Numa s'était occupé surtout de l'organisation religieuse.

J'ai dit que Romulus, le fondateur de la petite Rome palatine, n'avait rien pu faire en politique de ce qu'on lui a prêté.

Il n'avait pu diviser la population de Rome, dont une très-faible partie lui obéissait en trois tribus. Ces tribus étaient celle des Tities ou des Sabins, de beau-

Curiam sub veteri (veteribus), ce qui placerait la Curie au sud-ouest du Forum. (Voy. Cic., *Academ. Prior.*, II, 22.) D'après ce qui précède, cette interpolation de l'illustre éditeur de Festus doit être rejetée.

¹ Ce prénom *Attus* qui était aussi celui d'Atta Clausus, chef de la gens sabine des Claudius, le prouve.

coup la plus considérable et occupant cinq des huit collines; celle des Luceres ou des Étrusques, sur le Cælius; celle des Rhamnes ou des Romains, sur le Palatin, la seule que gouvernât Romulus, et la plus petite des trois¹.

De même Romulus ne fut pour rien dans l'organisation des curies. Les anciennes n'étaient pas sur le Palatin, mais au pied du Palatin et en dehors de son enceinte, comme l'autel de Consus, dans la vallée de l'Aventin (grand cirque), et au sommet de la Velia, le sanctuaire des Lares, avec lesquels elles sont nommées par Tacite.

La curie supposait l'existence du patriciat, et, comme je l'ai dit, le Palatin ne pouvait contenir les éléments du patriciat.

La curie était une institution sabine²; le mot l'indique. Ce nom *curis*, lance, comme *Curites* (Quirites), était le nom même de la nationalité sabine que les curies représentaient; elles étaient mises sous la

¹ Les trois tribus pouvaient exister dès lors, puisqu'il y avait des Romains sur le Palatin (Rhamnes), des Étrusques sur le Cælius (Luceres, de Lucumo), des Sabins (Titius, nom sabin) sur presque toutes les autres collines. On n'a pas besoin d'attendre les Tarquins pour trouver à Rome les trois éléments de la population romaine.

² Les Sabins pouvaient avoir reçu la curie des Pélasges, car elle correspondait à la fratrie des Grecs; les banquets des Curiales (Den. d'Hal., II, 33) étaient analogues à ceux des prytanes de la Grèce; mais dans tous les cas les Sabins s'étaient approprié cette institution, car le mot *curis* était sabin.

protection de Junon Curis, c'est-à-dire de Junon Sabine¹. Dans chacune des curies, une table² qui servait d'autel lui était dédiée, et on rapportait cet usage à Tatius³. Le sacrifice dans les curies était fait par un flamen, prêtre sabin. Les cultes sabins de Quirinus⁴ et de Vesta les consacraient⁵. L'on disait que les trente curies avaient porté dans l'origine le nom des Sabines enlevées⁶, et plusieurs de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous désignent une localité occupée par les Sabins⁷.

¹ Junon Curis (Or., *Inscr.*, 1303), ou *Curitis* (P. Diac., p. 49), ou *quiritis* (Fest., p. 254), ou *Curitia* (Den. d'Hal., n, 50), ou *Curulis* (Serv., *Æn.*, I, 17.)

² Curiales mensæ. (P. Diac., p. 64.)

³ Den. d'Hal., n, 50. A Numa, selon Ennius (*Ann.*, n, p. 36, éd. Hessel; Varr., *De l. lat.*, vii, 43.) C'était toujours le rapporter aux Sabins.

⁴ L'image de Janus était placée dans toutes les curies; au mois de février, les trente curies rassemblées célébraient la fête de leur dieu national (les *Quirinalia*), et chaque curie les célébrait dans sa chapelle particulière consacrée à Junon Curitis. La veille était le jour des Fornacalia : ce jour-là les curies offraient un gâteau. Cette fête, disait-on, avait été institué par Numa en l'honneur de Romulus. Je crois plutôt qu'elle s'adressait dans l'origine au dieu sabin Quirinus, avec lequel Romulus fut identifié.

⁵ Numa avait fait du temple de Vesta le sanctuaire et comme le foyer commun des curies.

⁶ Den., n, 47. Cela montre seulement qu'on rattachait l'origine des Curies aux Sabins, et tout au plus qu'elles portaient des noms sabins. Le nom d'une d'elles, *Rapta* semble faire allusion à l'enlèvement des Sabines; celui d'une autre *Tittia*, est certainement sabin.

⁷ Forensis (Fest., p. 174), du Forum; Veliensis, Velitia, de la Vefia.

J'en dirai autant des chevaliers qu'on a voulu faire remonter aux Celeres de Romulus¹; mais les Celeres et les chevaliers sont dans un lien étroit avec le culte sabin. Les premiers assistaient aux danses des Saliens; les seconds présidaient aux Lupercales². L'anneau, leur marque distinctive, fait penser au goût des Sabins pour les ornements en or : les bracelets, les colliers, ces objets de luxe, venaient aux Sabins des Étrusques, mais n'avaient point pénétré parmi la horde rustique du Palatin. Sur le Palatin, il est plus question de bœufs que de chevaux.

Ainsi le sénat, le patriciat, l'ordre équestre, en un mot les éléments essentiels de l'organisation romaine, viennent des Sabins. Ce n'est pas sans raison que Janus, le grand dieu des Sabins, était appelé le patron des hommes bien nés³. Les Romains proprement dits sont dans l'origine étrangers à toutes ces institutions aristocratiques; ils concourront, il est vrai, à la formation de l'ordre plébéien, qui doit, avec le temps, absorber les deux autres; mais ce sera dans une faible proportion, parce qu'ils sont peu nombreux, et ce ne sera que lorsque la population latine, du sein de laquelle la *plebs* doit sortir, et à laquelle ils appartiennent, se sera augmentée des vaincus transplantés à Rome par Ancus Martius, quand le Cælius

¹ P. Diac., p. 55.

² Voy Marquardt, *Handb. der röm. Alt.*, iv, p. 405-6.

³ Lyd., *de Mens. Jan.*, p. 41.

et l'Aventin, ces deux collines considérables, seront venus en aide à leur humble sœur du Palatin.

Tite Live dit que Tullus Hostilius admit les chefs albains dans son sénat et prit parmi eux des chevaliers; cela ne m'étonne point. Les Sabins pouvaient traiter sur un pied d'égalité avec des familles puissantes venues d'Albe, ville ancienne, métropole de la confédération latine, et partager les honneurs avec elles; mais il ne pouvait être question des hommes sans aïeux du Palatin. Peut-être, à cause du service qu'ils avaient rendu dans la guerre de Véies, fit-on quelque chose pour eux. Il est dit¹ que Tullus Hostilius partagea le champ public entre les citoyens.

Cette expression, empruntée aux lois agraires, peut se rapporter à un fait véritable : une distribution de terre, dont les soldats romains eurent leur part; mais les Romains n'arrivèrent à jouer un rôle dans la cité que sous les rois étrusques, par des causes que nous dirons.

Albe détruite, Tullus Hostilius fait encore la guerre; cette fois contre les Sabins, qui l'avaient provoquée.

Cela ne doit pas surprendre. Les rois étrusques feront la guerre aux Étrusques.

Ancus Martius, que tout le monde reconnaît avoir été un roi sabin, fera la guerre aux Sabins.

Les marchands venus de Rome au marché de Fe-

¹ Den. d'Hal., III, 4.

ronia pouvaient très-bien, comme s'en plaignait Tullus Hostilius, y avoir subi quelques avanies, et Tullus Hostilius s'en irriter.

La guerre pouvait donc naître entre ces Sabins-là, d'ailleurs à moitié Étrusques, comme ceux de Fidène, et le roi sabin de Rome.

La Sabine indépendante pouvait prendre ombrage d'un pouvoir qui se fondait à sa frontière, bien qu'il fût sorti de son sein.

D'ailleurs, si les différences de race causent les guerres, l'unité de race ne les empêche pas toujours. On peut le croire pour l'Italie ancienne, l'Italie moderne, l'a trop prouvé.

Après cette guerre où je remarque, dans le récit de Tite Live, ces mots : la *cavalerie augmentée naguère*, — je suis porté à lire : la cavalerie *créée* par Tullus Hostilius, — après cette guerre et le combat terrible près de la forêt Mauvaise qui la termina, le roi sabin entre, suivant la tradition, dans une phase nouvelle de son caractère; d'impie, il devient dévot.

Tullus Hostilius avait négligé les cérémonies de Numa; il avait offert des entrailles de victimes qui n'étaient qu'à demi brûlées, et des pierres étaient tombées sur le mont Albain.

Le Jupiter qu'on adorait au sommet de cette montagne montrait son courroux à celui qui avait détruit la métropole latine. On entendit une voix sortir du bois qui couvrait alors la cime du mont. Bientôt

une contagion et une famine se déclarèrent¹. Alors Tullus est saisi, au milieu de son orgueil, d'une superstition frayeuse. C'est ici que Denys d'Halicarnasse place le vœu d'augmenter le nombre des Saliens; mais ce vœu est rejeté par les dieux.

Alors, sans doute, Tullus Hostilius, dans son trouble, se tourna vers la religion des Latins, ses ennemis; il voulut fléchir leur dieu Saturne en élevant ou en relevant son temple, en solennisant avec pompe les Saturnales.

Une longue maladie brisa cette âme hautaine et violente. « Celui, dit Tite Live, qui jusque-là n'eût estimé rien de moins royal que de s'occuper des choses sacrées, tout à coup devint la proie de toutes les superstitions, et remplit le peuple de pratiques religieuses. »

On croit lire l'histoire d'un tyran italien du moyen âge.

Le peuple lui-même, malade comme son roi, redemandait le règne pieux de Numa, seul moyen d'apaiser les dieux.

Dans cette disposition de l'âme de Tullus Hostilius, ce qui devait l'attirer surtout, c'était le culte étrusque, dépositaire de ces pratiques religieuses dont le roi et le peuple éprouvaient le besoin.

¹ Ce qui me fait croire à cette famine, c'est qu'au temps de Tacite (*Ann*, XII, 8) on célébrait encore dans les moments de disette certaines cérémonies expiatoires qu'on croyait avoir été prescrites par Tullus Hostilius.

Aussi, dès ce moment, le roi sabin tourne au lucumon étrusque. Selon quelques récits, il aurait introduit, à la suite d'une guerre heureuse contre l'Étrurie, les insignes de la royauté étrusque¹.

C'est alors peut-être qu'il prit le nom de Tullus, qui appartient aux peuples sabelliques², mais qui fut adopté par l'Étrurie³.

Quoi qu'il en soit, dans son zèle de nouveau converti, et avec cette inquiétude d'un esprit battu par la superstition qui va d'un culte à l'autre, le roi abandonna plusieurs rites nationaux pour introduire des rites étrangers⁴.

Ils ne pouvaient être qu'étrusques. Du temps de Tacite, les prêtres ordonnaient encore certaines expiations, d'après la loi de Tullus Hostilius, dans le temple de Diane, sur le mont Aventin⁵; car c'était l'Aventin qu'il semble avoir choisi pour ses religions

¹ Pl., *Hist. nat.*, ix, 63. Macrobe (*Sat.*, i, 6) attribue, avec plus de vraisemblance, cette innovation au premier Tarquin.

² Tullus Attius, général des Volsques.

³ C'est le nom que prit Mastarna quand il devint Servius Tullius; sa fille s'appelait Tullia. Tulus ou Tolus était un chef des Étrusques de Volsinii, qu'Orioli rattache à l'histoire de la tête du Capitole (caput Auli ou Toli. (*Annal. dell' Inst. arch.*, 1832, p. 54.) Cicéron se moquait de ceux qui voulaient le faire descendre des Tullii, rois étrusques. Ce nom, d'origine ombrienne, fut tellement adopté par les Étrusques qu'ils le donnèrent à un héros, aïeul fabuleux de Tyrrhenos, le père de la nation tyrrhénienne. (Den. d'Hal., i, 27.)

⁴ Den. d'Hal., iii, 3.

⁵ *Ann.*, xii, 8.

empruntées. Nous y avons constaté la présence ancienne des Sabins, et cette prédilection du roi sabin pour la colline funeste dans la tradition romaine achève de le démontrer. Numa y avait érigé le temple de Jupiter Elicius, dans lequel se pratiquait l'art d'attirer la foudre. Cet art, que Numa avait reçu des Étrusques, savants dans la science fulgurale, dut attirer l'imagination agitée du roi sabin, enclin aux choses étrusques, et il s'y livra avec un emportement aveugle qui lui coûta la vie.

Cette science des Étrusques, au moyen de laquelle Numa, disait-on, avait évoqué Picus et Faunus sur l'Aventin pour apprendre d'eux l'art fulgural; cette science attribuée à Porsena, et à l'aide de laquelle les Volsciens avaient foudroyé un monstre²; cette science mêlée de superstitions, et qui vivait encore au cinquième siècle de notre ère quand des prêtres offrirent aux Romains, en plein christianisme, de faire descendre le tonnerre sur Alaric³, tandis qu'il s'avancait contre Rome; cette science à laquelle se rattachait l'usage de consacrer un lieu que la foudre avait frappé, d'y cacher, d'y enterrer la foudre, reposait sur quelques notions physiques où la théorie n'entraît pour rien, mais auxquelles l'observation n'était sans doute point étrangère. Ainsi on avait

¹ Ov., *Fast.*, III, 41.

² Plin., *Hist. nat.*, II, 54.

³ Zos., V, 41.

remarqué que des flammes paraissaient à la pointe des lances, et on en tirait des oracles ¹.

Tout le monde sait que les pointes métalliques attirent l'électricité et qu'elle peut y produire un jet de lumière.

On avait constaté l'existence des foudres descendantes et ascendantes, et les changements de couleur que la foudre peut produire.

Numa avait connu cet art de faire descendre à volonté la foudre; il avait, en cela seulement, précédé Franklin, et la chose est si vraie, que le vers de Turgot sur Franklin,

Eripuit calo fulmen sceptrumque tyrannus
Ravit la foudre au ciel, et le sceptre au tyran,

est presque un vers de Manilius appliqué à Numa :

Eripuitque Jovi fulmen virisque tonandi²,

sauf la fin du vers, qui fait allusion à une gloire de Franklin plus grande que celle d'avoir maîtrisé la foudre, la gloire d'avoir délivré son pays.

Mais cet art était plein de périls : le physicien allemand, qui a été tué en voulant répéter les expériences de Franklin, l'a trop prouvé. Ovide en parle avec terreur, « Savoir par quel art ils font descendre Jupiter

¹ Cic., *De Div.*, II, 36.

² I, v, 101.

des régions supérieures, cela n'est pas permis à l'homme¹. » Il fallait du moins, pour le tenter, une conscience très-pure; il fallait surtout obéir docilement aux enseignements des prêtres.

L'orgueil de Tullus Hostilius crut pouvoir se passer d'eux. Il se mit à feuilleter les livres de Numa, et y trouva quelques sacrifices mystérieux prescrits pour le succès de l'opération. Il s'enferma seul dans le temple de Jupiter Elicius; d'autres disent dans sa maison, et voulut accomplir par lui-même ce que les livres enseignaient; mais il n'avait pas la science nécessaire : les dieux, mal invoqués par le roi qui les avait longtemps dédaignés, par le roi converti, mais toujours superbe, punirent sa témérité, et il fut frappé de la foudre qu'il voulait attirer.

La fin de Tullus Hostilius résume d'une manière frappante ce double caractère que nous révèlent ses deux noms, dont l'un, Hostilius, est sabin; dont l'autre, Tullus, est étrusque; ses deux demeures, l'une sur la Velia sabine, l'autre sur le Cælius étrusque.

Il y a en lui du Sabin et de l'Étrusque, ou plutôt c'est un Sabin qui a péri pour vouloir faire l'Étrusque.

Peut-être ce fut à l'occasion de cette fin tragique attribuée au roi sabin par une vengeance de la légende albaine, que la légende sabine voulut en renvoyer aux Latins l'injure, et que naquit la tradition d'après laquelle un roi d'Albe, appelé par quelques-uns Romu-

¹ Ov. *Fast.*, III, 323.

lus, pour avoir voulu attirer le tonnerre, fut foudroyé et précipité dans le lac¹.

Une autre version de la fin de Tullus Hostilius est moins extraordinaire et pourrait bien être plus historique : Ancus Martius l'aurait tué pendant un sacrifice². Ancus Martius est donné pour le petit-fils de Numa. Ce serait un pur Sabin qui aurait frappé ce Sabin dépravé par les superstitions étrangères, et qui pour elles abandonnait les rites nationaux. Ce meurtre de Tullus Hostilius eût été exécuté au milieu d'une tempête, qui aurait fait fuir ceux qui le gardaient. Ceci rappelle la mort de Romulus. Il n'y a rien de plus ordinaire dans la légende que ces redites. On la voit souvent répéter à propos d'un personnage ce qu'elle a déjà narré à propos d'un autre. Les peuples enfants sont comme les enfants : ils aiment qu'on leur raconte plusieurs fois la même histoire.

¹ Nibby, *Dist.*, I, 68.

² Den. d'Hal., III, 35.

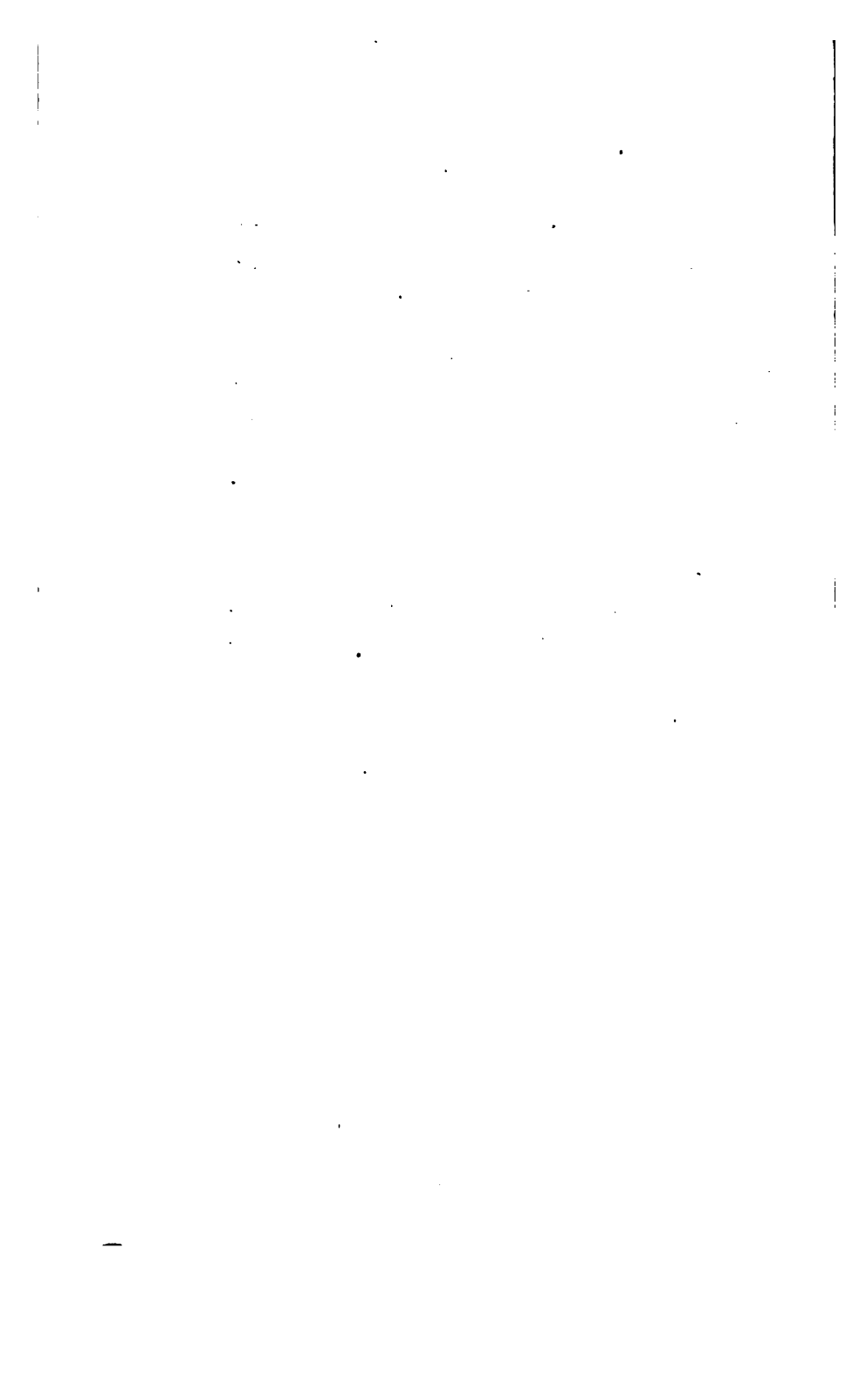


TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA ROME PRIMITIVE ET LA ROME DES ROIS.

I. — FORMATION DU SOL ROMAÏN.

Formation de l'horizon romain et du sol de la campagne romaine. — Formation des collines de Rome. — Époque du grand lac qui couvrait le sol de Rome. — Le sol de Rome mis à nu par l'écoulement du grand lac. — Persistance de l'action des forces volcaniques dans l'âge historique. — Influence de la composition géologique du sol de Rome sur son histoire. 3

II. — ÉTAT PRIMITIF DU SOL ROMAÏN.

Le Tibre, changement de couleur, aspect primitif et aspect actuel, débordements anciens et modernes. — Le Vatican, le Janicule, le Champ de Mars avant Rome. — Lauriers sur l'Aventin. — Pâturages sur le Palatin. — Sources tarées, collines abaissées, aplanies ou disparues. — Chênes sur le Cælius, bois sur l'Esquilin. — La Subura. — Les saules du Viminal. Le Quirinal; bois sacrés, restes de la forêt primitive. — Changement de forme des collines, exhaussement du sol.

— Campagne de Rome, forêts détruites, changements dans le cours des eaux, lacs diminués ou supprimés. — Théâtre de l'histoire romaine. 19

III. — CLIMAT PRIMITIF DE ROME ET DE LA CAMPAGNE ROMAINE.

Changement du climat de Rome, plus rigoureux à l'origine. — La malaria existait dans l'antiquité. — La cause de ce fléau est inconnue. — Il est combattu par l'habitation et la culture. — La malaria antérieure à Rome. 57

IV. — PREMIERS OCCUPANTS DU SOL ROMAIN.

Peuples primitifs du Latium. — Saturne, la ville latine de Saturnia, temple de Saturne. — Les Sicules, les Ligures, le Septimontium. — Détermination de l'étendue de la ville Sicule et Ligure antérieure à Rome. 74

V. — LES ABORIGÈNES ET LES PÉLASGES.

Extension et dispersion des Pélasges. — Les Aborigènes alliés aux Pélasges. — Les Pélasges appartiennent à la race grecque. — Les Aborigènes ne sont pas les habitants primitifs du Latium. — Trace des Pélasges en Italie. — La Rome primitive, Roma Quadrata. 108

VI. — SUITE DES PÉLASGES.

Murs pélasgiques en Asie, en Grèce, en Italie, aux environs de Rome. — Murs d'Alatri. — Vestiges de la religion des Pélasges. — Pan générateur. — L'autre lupercal. — Vesta, sanctuaire de Vesta. — Autres sanctuaires fondés par les Pélasges aux environs du Palatin. — Le mauvais œil. 124

VII. — TRADITIONS POÉTIQUES, ÉVANDRE, HERCULE.

Traditions poétiques localisées à Rome. — Évandre sur le Palatin. — Idylle à rejeter. — Ce qu'il y a de vrai dans cette fable et dans des fables analogues : la venue des Pélasges. — Hercule aux bords du

Tibre. — Cacus dérobe les bœufs d'Hercule. Ce que contient cette tradition : une histoire de brigand, idées mythologiques qui s'y sont mêlées. — Souvenirs de Cacus au moyen âge. — Autel et temple d'Hercule. Une légende palenne. — L'Hercule du Capitole. — Caractère pélasgique et durée du culte d'Hercule. — Extension de la ville pélasgique sur les sept collines. 152

VIII. — SUITE DES TRADITIONS POÉTIQUES. — ÉNÉE
ET LES TROYENS. *

Fable des origines troyennes de Rome. — Sens historique de cette fable. — Ce qu'il y a de vrai dans le récit poétique de Virgile. — État ancien et moderne de la plage d'Ostie. — Fidélité historique et anachronismes de Virgile. — Traits de mœurs et de costume encore reconnaissables chez les habitants de la montagne. — La Rome d'Évandre. — Souvenirs qu'a laissés la tradition poétique. . 187

IX. — SABINS ET ÉTRUSQUES, A ROME, AVANT ROMULUS.

Pélasges et Sabins Aborigènes. — Sabins sur le Palatin. — Nom mystérieux de Rome. — Sabins sur le Janicule, sur l'Aventin et au pied de l'Aventin. — Le Terentum, légende sabine. — Autel de Consus très-anciennement déterré. — Les Sabins au Quirinal avant Romulus. — Latins et Sabins, caractère de ces deux peuples et de leurs dieux, Saturne et Janus. — Famille des peuples sabelliques. — La Sabine est venue jusqu'à Rome. — Résultats de la cohabitation des Sabins et des Pélasges. — Traces d'un ancien établissement étrusque sur le Capitole. — Résumé de ce qui précède. Neuf Romes avant Rome. 219

X. — ROMULUS.

De la légende historique et de la vérité qu'elle peut contenir. — Exposition de Romulus et de Rémus au bord du Vélabre. — La louve, ouve du Capitole, époque des loups. — Romulus est un berger des rois d'Albe. — L'asile, antérieur à Romulus. — Un reste des murs de Romulus existe encore. — L'enceinte sacrée de Rome tracée selon le rite étrusque. — Où étaient les portes de la Rome du Palatin. — Présages consultés par les deux frères selon le rite

étrusque. — Les vautours sont des faucons. — Romuria, forteresse pélasgée devenue latine. — Romulus tue Rémus, double sens de la légende. — Prétendu tombeau de Rémus. 264

XI. — SUITE DE ROMULUS.

La vérité sur l'enlèvement des Sabines. — Guerres de quelques villes voisines de Rome contre Romulus; ce que peut être son triomphe. — Temple de Jupiter Feretrius. — Guerre de Tatius et de Romulus; le chef étrusque son allié. — Tarpéia. — Miracle, porte et temple de Janus; légende mal comprise. — Combat dans le Forum. — Mettus Curtius, lac de Curtius. — Retraite de Romulus, temple de Jupiter Stator. — Supplication des Sabines. — La paix jurée entre les deux rois; en quel endroit. — Comitium, lieu d'assemblée des Sabins. — Vulcanal. — Ce que n'a pas fait Romulus. — Mort de Tatius. — Mort de Romulus. — Variantes de la tradition à ce sujet; explication. — Tombeau et reliques de Romulus. — Chant du Vélabre. 302

XII. — NUMA POMPILIUS.

Ascendant définitif des Sabins. — Culte et temple de Vesta. — La porte Stercoraria. — Cloître des Vestales, et demeure de Numa. — Caractère guerrier des cultes institués par Numa. — Les Saliens, les Féciaux, la colonne de la guerre et le temple de Janus. — Le temple de la Bonne foi. — Le roman d'Égérie, fontaine d'Égérie à Rome, grotte d'Égérie près du lac de Nemi. — Influence de l'Etrurie sur Rome, par l'intermédiaire des Sabins. — Divinités étrusques apportées à Rome par les Sabins et importation par eux des arts étrusques à Rome. — Sépulture de Numa. 353

XIII. — PROMENADE HISTORIQUE DANS LA ROME SABINE AU TEMPS DE NUMA.

La Rome sabine sur toutes les hauteurs excepté le Palatin et le Caelius. — Restes des Sabins aborigènes sur ces deux collines. — Cultes sabins et familles sabines sur le Quirinal. — Les Sabins sur le Viminal et l'Esquilin. — Le champ de Mars occupé par les Sabins; Mars n'est pas un dieu romain. — Mars introduit par les Sabins

dans la légende de Romulus. — Le Capitole sabin. — Les Sabins dans le Forum, les danses des Saliens. — Origine des étrennes. — Les Sabins tout autour du Palatin et sur l'Aventin; dans l'espace qui sépare du Tibre l'Aventin et le Capitole. — Junon, Minerve, Diane, divinités sabines. — Les Sabins dans l'île Tiberine, dans le Trastevere. — Conclusion historique; séparation et inégalité de la ville romaine et de la ville sabine. — Infériorité et dépendance de la première. — Grand rôle des Sabins dans l'histoire romaine. 391

XIV. — TULLUS HOSTILIUS.

Tullus Hostilius est un roi sabin. — Guerre d'Albe. — Le combat des Horaces et des Curiaces, les uns et les autres Sabins; leurs tombeaux. — Meurtre d'Horatia. — Jugement de Marcus Horatius, Pila Horatia. — La poutre de la Sœur, lieu de l'habitation de la famille Horatia. — Bataille contre les Véiens et les Fidénates. — Destruction d'Albe. — Les Albains sur le Cælius. — César est Latin. — La Curia Hostilia, origine sabine des curies. — Guerre contre les Sabins expliquée. — Tullus Hostilius d'impie devient dévot. — Il veut attirer la foudre et périt. — Autre version de sa mort. . . . 448

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

18040

L'HISTOIRE ROMAINE A ROME

PAR

J. J. AMPÈRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
DE L'ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE ROME
DE LA CRUSCA, ETC.

TOME SECOND

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

218, RUE VIVIENNE, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 45
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

Tous droits réservés



DU MÊME AUTEUR

CÉSAR
SCÈNES HISTORIQUES
Un volume in-8

PROMENADE EN AMÉRIQUE
ÉTATS-UNIS — CUBA — MEXIQUE
Troisième édition. — Deux volumes in-8

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

XV

ANCUS MARTIUS.

Caractère du règne d'Ancus, sa maison. — Les Fétiaux, d'institution sabine : la *colonne de la guerre*. — Guerres contre les Latins et populations latines établies sur l'Aventin. — Guerre contre les Véiens; conquêtes au delà du Tibre; fondation d'Ostie, déplacement d'Ostie. — Les Salines d'Ancus existent encore. — La transplantation des Latins à Rome; origine de la plebs romaine. — Différence de la plebs et des clients. — Le commerce latin, l'industrie sabine. — Ancus fortifie Rome : le fossé des Sabins, la citadelle du Janicule, le pont Sublicius, les murs d'Ancus. — Politique des rois sabins et d'Ancus en particulier. — La prison Mamertine et la popularité. — Ce qui fit périr la royauté sabine.

Je crois avoir montré que Tullus Hostilius était Sabin; personne ne doute qu'Ancus Martius l'ait été. Il fut donc le quatrième roi sabin de Rome. On doit compter Tatius pour le premier, car il régna sur cinq des huit collines, tandis que Romulus ne régnait que sur une seule et la plus petite de toutes après le Capi-

tole. Il y a eu véritablement huit rois¹ à Rome comme il y a eu huit collines, mais le caractère mystérieux partout attribué au nombre sept a fait supprimer de la liste des rois Tatius, et de la liste des collines² le Janicule, tous deux Sabins

La légende du roi sabin honnête et religieux, conçue d'après la renommée qu'avaient les Sabins d'être honnêtes et religieux, cette légende, imaginée pour Numa, fut reprise pour Ancus.

Titc Live et Denys d'Halicarnasse s'accordent à représenter Ancus Martius sous les traits d'un roi vertueux et ami de la paix qui désire comme Numa, dont on le disait le petit-fils, faire refleurir la vraie religion et l'agriculture après le règne d'Hostilius, toujours occupé de guerre, tour à tour sans religion et profaneur.

¹ *Regnasse Tatium sabinum.* (Tit. Liv., 1, 3-4.) Il s'agit de tous ceux qui ont régné sur Rome. Ovide comptait comme moi quand il appelait Servius Tullius, le septième roi de Rome.

Qui rex in nostrâ septimus urbe fuit

Ov., *Fast.*, v., 624.

² Un autre motif pour ne compter à Rome que sept collines, ce fut le souvenir du Septimontium composé lui réellement de sept sommets, mais tout différents de ceux qu'on désigne par l'expression mille fois répétée bien qu'inexacte des *sept collines*. Cette expression ne fut pas plus vraie à la fin qu'au commencement : sous Ancus Martius le Janicule faisait partie de la ville, et à la fin de l'empire le Mont-Pincio fut compris dans l'enceinte d'Aurélien, aussi bien que le Janicule lui-même. C'était donc d'abord huit, plus tard neuf collines, jamais *sept*.

Denys d'Halicarnasse, en rhéteur qu'il est, met dans la bouche d'Ancus une espèce d'homélie que ne désavouerait pas un chef de la ligue anglaise pour la paix. Le roi sabin déplore les suites funestes de la guerre et célèbre les avantages de la vie agricole. Cependant celui auquel on prête cette déclaration pacifique fut encore plus belliqueux que son prédécesseur. Il est vrai qu'à en croire Denys d'Halicarnasse et Tite Live Ancus ne prit les armes qu'à regret, réduit à cette extrémité par les incursions des Latins; mais cette prétendue nécessité des conquêtes est une invention des siècles plus avancés et qui même alors ne trompe que ceux qui veulent bien être trompés. C'est trop de la transporter aux âges primitifs. Denys d'Halicarnasse avait devant les yeux un modèle achevé d'hypocrisie dans Auguste, qui lui aussi savait se faire contraindre à accepter ce qu'il désirait; mais rien ne prouve qu'Ancus ait mérité de lui être comparé à cet égard.

Le surnom d'Ancus, *le Martial*¹, est un premier démenti donné par la tradition à cet idéal de roi paisible et débonnaire dont on s'avisa depuis; de plus, fidèle au génie de sa race, ce roi, ami de la paix, fit constamment la guerre.

Pourquoi a-t-on présenté Ancus sous cet aspect? Outre le besoin littéraire du contraste, c'est parce

¹ Ce surnom *Martius* s'écrivait aussi *Marcus*; c'était une variante de la désinence des noms sabin en *tius*: Mucius pour *Mutius*; Accius, pour *Altius* ou *Actius*.

qu'au temps où l'on écrivait à Rome l'histoire qui nous est parvenue, les Sabins, depuis longtemps soumis, ne guerroyaient plus et se livraient à l'agriculture. Ils passaient pour un peuple religieux et austère; le caractère idéal d'un roi sabin c'était donc le respect des dieux, de la justice, et par suite des terres de ses voisins. On ne pouvait cependant supprimer de ce règne les conquêtes qui le remplissent et que la tradition attestait. On fut donc obligé de faire d'Ancus le personnage le plus invraisemblable de tous, *le conquérant malgré lui*.

Je doute du grand zèle qu'on lui prête pour la religion, car je vois que la tradition qui lui attribue plusieurs monuments d'utilité publique, une forteresse, des remparts, un pont, une prison, ne lui fait honneur d'aucun temple¹, et tandis qu'elle rapportait à l'impie Hostilius la fondation du temple de la Pâleur et de la Peur, l'augmentation de prêtres saliens, et sur ses vieux jours un accès de dévotion immodérée et superstitieuse,

¹ Tite Live (1, 33) dit seulement qu'après toutes ses guerres il agrandit le temple de Jupiter Feretrius. Comme ce temple, ainsi qu'on l'a vu, était sur le Capitole, il ne pouvait avoir été bâti par Romulus, qui n'eut jamais le Capitole, et il ne peut guère avoir été augmenté, car il fut toujours très-petit; j'accorderai, si l'on veut, qu'il fut l'œuvre d'Ancus, mais on avouera que c'est bien peu de chose pour un prince si religieux. On attribua aussi à Ancus Martius la fondation du premier temple de la Fortune qui fut à Rome. (Plut., *de fort. Rom.*, 5.) J'ai reconnu, et j'y reviendrai, que ce culte pouvait être sabin d'origine.

elle se bornait pour Ancus à dire qu'il avait fait demander aux prêtres, sans doute pour montrer qu'il n'était point un ennemi des dieux comme l'était son prédécesseur, et avait fait graver sur des tables de bois, les ordonnances religieuses de Numa, puis les avait exposées dans le forum; mais ces tables ayant péri, avec elles s'était effacée toute trace de son zèle pour la religion, qui aurait dû, ce semble, s'il eût été bien réel, laisser de plus durables monuments.

Dans tous les cas, si Ancus Martius comença par s'occuper de religion, et si, comme le dit Tite Live, ce fut sa réputation de piété qui encouragea les Latins à lui déclarer la guerre, pensant qu'ils auraient bon marché d'un roi dévot, il leur fit voir qu'on l'avait mal jugé.

Je crois bien plutôt que les Latins prirent les armes contre Ancus pour venger la destruction d'Albe, leur métropole, destruction accomplie par son prédécesseur, et pour arrêter l'envahissement sabin, lequel, après avoir franchi l'Anio, menaçait toute la rive gauche du Tibre jusqu'à la mer qu'il devait atteindre sous Ancus. Pour moi, le roi Ancus le Martial est ce que le montrent les faits, un roi conquérant, et le premier qui ait donné au territoire romain une extension véritable. Romulus avait pris Antemne et Cæcina tout près de Rome, Crustumerium du côté de la Sabine, et, quant à cette dernière ville, il ne l'avait pas conservée; car, selon Tite Live et Denys d'Halicarnasse, sous le

règne du premier Tarquin, on eut à reprendre Crusumerium. D'ailleurs, l'occupation par les Sabins de presque tout ce qui n'était pas le Palatin isolait Romulus de ses faibles conquêtes et le claquemurait sur sa colline natale, hors de laquelle il ne pouvait mettre le pied sans rencontrer la formidable nation des Sabins, qui l'y tenait comme enfermé. Ancus Martius agrandit réellement le territoire de Rome du côté de la mer et du côté des montagnes au sud, et au nord. Ses conquêtes restèrent à ses successeurs.

Je vois dans cette campagne du Sabin Ancus contre les Latins un résultat de l'antagonisme de la nation sabine et de la nation latine, antagonisme que représentaient déjà la guerre de Tatius et de Romulus, la destruction d'Albe par Tullus Hostilius, et dont le Capitole, opposé au Palatin, est le symbole géographique. Les Sabins, comme tous les montagnards, étaient poussés à envahir le pays de plaine qui s'étendait à leurs pieds; ils étaient venus au moins jusqu'à Rome, ils faisaient un pas de plus et s'avançaient jusqu'à la mer. Cette guerre, pendant laquelle ils franchirent le Tibre, était la suite du progrès constant de la race sabine vers le sud-ouest et du mouvement qui avait commencé sur les hauteurs d'Arretinum; c'était pour les Sabins une guerre nationale contre leurs ennemis naturels les Latins. Si la poignée de Latins tolérée sur le Palatin y prit part, ce ne fut point pour eux une guerre nationale, ils suivirent.

J'indique toujours avec soin l'emplacement traditionnel de la demeure des différents rois de Rome, car pour aucun d'eux la tradition n'est muette sur ce point. J'ai peine à croire que ces indications ne reposent sur rien. Quel motif pouvait-on avoir d'inventer dans ce cas-là ? Il est à remarquer que ces indications ont toujours une sorte de vraisemblance et s'accordent quelquefois avec l'histoire de Rome telle que j'ai essayé de la retrouver, mieux qu'avec l'histoire telle que la racontent les écrivains du siècle d'Auguste. S'ils plaçaient la Rome de Romulus sur le Palatin où la tradition avait placé sa cabane, que l'on croyait avoir conservée; la demeure de Numa sur le Quirinal et dans le forum, qu'on reconnaissait avoir appartenu aux Sabins; ils mettent l'une des deux habitations de Tullus Hostilius qu'ils ne disent point avoir été sabin, sur la Velia. Or c'est sur la Velia, séjour de la famille sabine des Valérii, qu'on supposait avoir aussi existé la demeure du roi sabin Ancus.

Le lieu de sa résidence est désigné avec une précision surprenante : près de la porte Mugonia sur la voie Sacrée à gauche. C'est ainsi que de nos jours on donnerait une adresse¹.

Les demeures de Numa, celle de Tullus Hostilius, celle d'Ancus, tous trois Sabins, étaient voisines et allaient de règne en règne toujours se rapprochant de la

¹ Varr., ap. *Non. Marcell.*, p. 531. *Solin.*, 1, 23.

porte du Palatin, comme nous verrons le troisième de ces rois se rapprocher des hommes du Palatin.

C'était aussi à ces rois sabins, dont les habitations étaient ainsi associées par la tradition, qu'elle rattachait l'origine des prêtres fétiaux, ces pontifes du droit des gens, qui mettaient la guerre sous la protection de la justice et présidaient à la foi publique. Ils avaient été établis selon les uns par Numa¹, selon les autres, par Tullus Hostilius² mis encore par là en rapport avec les deux rois de même race que lui; d'autres disaient³ qu'Ancus Martius avait envoyé chercher un corps de droit fétial chez les Falisques⁴.

Les fétiaux, prêtres de Fidès, la bonne Foi, déesse sabine, étaient eux-mêmes d'institution sabine; l'herbe pure qu'ils portaient avec eux et qui les rendait inviolables devait être cueillie sur le Capitole où avait habité Tatius⁵. Les fétiaux existaient chez d'autres peuples appartenant à la même race, tels que les Samnites⁶; c'était une coutume générale chez les nations sabelliques et que probablement elles avaient reçue des Pélasges⁷. En attribuant aux Sabins l'établis-

¹ Den. d'Hal., II, 72.

² Cic., *De Rep.*, II, 17.

³ Tit. Liv., I, 32.

⁴ Serv., *Æn.*, VII, 695. On appelait les Falisques, *æqui*, *Æquicolæ*; ce mot, qui a aidé à leur réputation d'équité, pourrait très-bien ne signifier autre chose qu'*habitants de la plaine*.

⁵ Serv., *Æn.*, XII, 120.

⁶ Tit. Liv., VIII, 39.

⁷ Quand les Fétiaux, qui correspondaient aux Kérukes grecs, fai-

sement des fétiaux à Rome, la tradition est conforme à la vraisemblance. Quand on douterait que leur renom de religieuse moralité fût complètement mérité, il faudrait admettre que ce renom devait reposer sur quelque chose. Une institution qui fut un hommage, un droit quelconque, ne pouvait venir du Palatin, où une population sans lois, mêlée à des aventuriers, devait être étrangère à toute tradition de droit international; cette tradition peut avoir existé chez une nation plus civilisée, dès longtemps en rapport et en contact avec l'Étrurie, qui l'était encore plus. Les Romains la conservèrent parce que le fétial personnifiait en lui ce sentiment du droit emprunté aux Sabins que les Romains portèrent dans leurs guerres les plus iniques, car il leur sembla toujours juste de conquérir le monde.

Dans le rite solennel selon lequel la guerre est déclarée aux Latins par Ancus, je n'hésite pas à reconnaître une formule de la jurisprudence guerrière des Sabins.

Le fétial s'avance la tête voilée aux confins du territoire ennemi et il s'écrie : Entends-moi, Jupiter; entendez-moi, confins, et que le droit m'entende ! Ensuite

saient un traité, ils frappaient leur victime avec une pierre, le Jupiter-Pierre du Capitole (Serv., *Æn.*, viii, 641), comme à Olympie les prêtres du dieu Orkios, qu'on peut comparer au dieu sabin Fidius; ceux-ci prononçaient une prière semblable. (P. Diac. p. 115.)

franchissant la frontière il adressait les mêmes paroles au premier homme qu'il rencontrait, puis les répétait à la porte et dans le forum de la ville menacée. Si au bout de trente-trois jours la satisfaction qu'il réclamait n'était pas accordée, le fétial revenait après avoir invoqué Jupiter, le dieu commun de toutes les races helléniques et italiotes, Junon et Quirinus, divinités sabines; il annonçait que les vieillards du pays allaient en délibérer. Le sénat s'assemblait, et chacun, interrogé à son tour, ayant répondu que la guerre était juste et pure, le fétial retournait une troisième fois à la frontière de l'ennemi, tenant une lance dont l'extrémité avait été brûlée et plongée dans le sang; après avoir attesté de nouveau que la guerre était juste, il la déclarait en jetant cette lance sur la frontière. Je rappelle que la lance était l'arme nationale des Sabins et que le nom de la lance dans leur langue était leur propre nom (*Quiris*). A Rome, un usage dérivé de celui-ci subsista jusque sous les empereurs. Près du cirque Flaminien, dans le Champ de Mars et près du temple de Bellone était une petite colonne qu'on appelait *la Colonne de la Guerre* ¹.

¹ La colonne de la Guerre était près du temple de Bellone, et celui-ci dans le champ de Mars, hors de la porte Carmentale. A l'extrémité du cirque Flaminien, sur une petite place s'élevait la colonne de la Guerre,

Prospicit a tergo summum brevis area circum,

Est ubi non parvæ parva columna notæ.

Ov., *Fast.* vi, 205.

Summum ne peut désigner que l'extrémité, la partie semi-circulaire du Cirque, comme *summi digiti* veut dire le bout des doigts, à

Le fétial s'avavançait vers cette colonne qui figurait la borne, le *terme* de l'État romain, et de là, se tournant du côté de la contrée à laquelle on déclarait la guerre, jetait une lance ensanglantée.

Les premières expéditions et les plus importantes du roi sabin Ancus Martius comme du Sabin Tullius Hostilius, ainsi qu'il était naturel, furent contre les Latins.

Ancus leur prit trois villes, Politorium, Ficana, Tellène¹. On remarque dans le récit de ces guerres un certain acharnement qui s'explique par une haine de race. Politorium est incendié après avoir été pris.

Puis Ancus Martius fit une pointe vers la Sabine et vint attaquer Medullia berceau de la famille de son prédécesseur, considération qui ne dut pas l'arrêter,

summis labris, du bout des lèvres. Le cirque Flaminien était tourné de l'est à l'ouest; les carcerès, c'est-à-dire l'entrée, doivent être placées au pied du Capitole vers la place Margana, et son extrémité semi-circulaire vers la place Paganica. Cette dernière correspond assez bien au lieu où se trouvait la colonne de la Guerre.

¹ Ficana est la seule dont jusqu'ici l'emplacement ait été déterminé avec quelque certitude, à onze milles de Rome, sur la *via Ostiensis* (Fest., p. 250), à la *Trasfusa* ou *Trasfusina*, près de Dragoncello (Nibb., *Dint.*, II, p. 40); *ad portum*, dit Festus; il y avait donc là un lieu d'embarquement sur le Tibre; Ancus Martius le plaça plus loin, à Ostie. Politorium et Tellène, qui sont nommées avec Ficana, devaient être du même côté, et Politorium plus près de Rome que Ficana, puisqu'il est nommé avant. Gell met Politorium à la Giostra, à droite de la voie Appienne où sont des traces assez considérables d'une ancienne ville latine. Nibby (*Dint.*, in, p. 147) y voit celle de Tellène. Mais Tellène étant mentionnée par Strabon (v, 3, 4) avec Aricia et Antium, doit plutôt être cherchée entre Laticcia et Porto-d'Anzo.

si ce qu'on dit de la part qu'il avait eue à la mort de ce roi est véritable, et n'avait pas arrêté Tullus Hostilius lui-même. Il prit aussi Fidène, ville au fond sabine, bien que toujours associée aux Étrusques; d'ailleurs la guerre que fit Ancus Martius à des villes de la Sabine ne doit pas surprendre comme je l'ai dit à propos de Tullus Hostilius, si l'on songe aux guerres acharnées des villes de l'Italie au moyen âge, et entre autres à la guerre implacable que Rome fit alors à Tusculum.

En voyant un roi certainement sabin combattre des populations de même sang que lui, on cessera de plus en plus de s'étonner que Tullus Hostilius en ait fait autant, et on ne pourra plus voir dans de semblables guerres une objection contre la provenance sabine de celui-ci. Ancus Martius fit ensuite la guerre aux Véiens, prit alors Fidene¹, qui, selon son usage, s'était alliée à Veies, puis il poursuivit les Véiens au nord et les battit sur les bords de l'Allia, que la victoire des Gaulois devait rendre si célèbre; passa sur la rive droite du Tibre et s'empara d'une portion du territoire étrusque². Maître des deux bords du fleuve dans sa partie

¹ Den. d'Hal., III, 38. Dans quelques manuscrits, on lit *Ficulnebn* pour *Fidenatbn*; au lieu de Fidène, ce serait *Ficulnea* ou *Ficulea* dans la Sabine, sur la voie Nomentane. (Nibby, *Dint.*, II, p. 47.)

² Tit. Liv., I, 33. Denys d'Halicarnasse (II, 55) attribue contre toute raison cette conquête à Romulus. Ancus enleva aux Véiens la forêt Mesia, les *Septem pagi* et tout le pays le long du Tibre jusqu'à la mer. Le mot *Pagus* désignait un sommet comme le mot grec *πάγος*, et non un lieu arrosé. (P. Diac., p. 22; Serv., *Georg.*, II, 311.) Ce

inférieure, il fonda Ostie au-dessus de son embouchure¹.

Ancus Martius faisait, sans s'en douter, une grande chose en fondant Ostie². Il donnait à la Rome future des consuls et des empereurs un port³ qui devait lui apporter les blés de la Sicile et de l'Égypte pour la nourrir. Ce fut une ville dont les faubourgs, dit-on, se confondaient avec ceux de Rome, de manière à former pour ainsi dire sur une étendue de plusieurs lieues une rue magnifique. Aujourd'hui cette rue est une route dans un désert. Au sixième siècle,

qui est sûr, c'est que ce mot se prend ordinairement pour *village*, *bourgade* ou *canton*. A Rome, on appelait les habitants de la plaine *pagani* par opposition aux *montani* (Cic., *Pro d.*, 28), ce qui éloigne le sens de hauteur. Encore aujourd'hui l'habitant des *monti* appelle le bourgeois de Rome un *Paino*, terme de dédain, peut-être de *Paganus*

¹ *Ostia*, pluriel neutre d'*Ostium*, les *bouches* (du Tibre), est devenu dans l'usage un singulier féminin, et le nom d'*Ostie*. Strabon (v, 3, 5) dit *τά Ὀστία*, et Denys d'Halicarnasse *Ὀστία*; il n'en sait plus le sens, et croit que ce mot veut dire une porte (iii, 44). Ancus Martius bâtit Ostie entre le Tibre et la mer, dans un *coude du fleuve*, par conséquent sur la rive droite. L'Ostie, dont il subsiste des ruines, est sur la rive gauche, mais le cours du Tibre a tellement changé que, selon Nibby (*Dint.*, iii, p. 598), un tombeau qui était sur la voie Ostiensis se trouve maintenant au delà du fleuve.

² Ostie fut bâtie à l'embouchure du Tibre, *in ipso maris fluvii que confinio* (Flor., i, 4), plus au nord qu'Ostie de tout l'espace dont le littoral s'est accru entre l'époque d'Ancus et celle des monuments qui marquent l'emplacement de cette ville.

³ On sait que ce port fut transporté par Claude à l'embouchure de l'autre bras du Tibre, au lieu qui s'appelle encore *Porto*.

Procope en remarquait déjà la solitude; elle traversait alors une vaste forêt, maintenant disparue.

Le rivage où était Ostie s'est avancé de près d'une demi-lieue dans la mer, et la ville, dont il ne reste que des ruines, la ville, qui n'est plus à l'embouchure du Tibre, a cessé de mériter son nom.

Mais il reste quelque chose du roi Ancus, ce sont les salines qu'il établit dans le voisinage d'Ostie; elles sont exploitées aujourd'hui comme elles l'étaient il y a vingt-quatre siècles; et une porte de Rome par laquelle les Sabins passaient pour venir chercher le sel près d'Ostie, et qui, pour cette raison, avait reçu le nom de porta *Salara*, le conserve encore. Avoir un port et être en possession des salines, tel fut pour Rome le résultat des victoires d'Ancus Martius. Avec lui pour la première fois la guerre semble être raisonnée et entreprise pour une fin utile.

Denys d'Halicarnasse affirme que le roi Ancus poussa ses conquêtes jusqu'à Velletri, qui se soumit à lui¹. Tite Live n'en dit rien, et une si grande extension du territoire romain à cette époque est peu vraisemblable. Les Volsques n'entrent réellement dans l'histoire qu'avec le dernier des rois étrusques. La royauté étrusque fut tout autre chose que la royauté sabine; elle atteignit un degré bien supérieur de civilisation et de puissance.

¹ Den. d'Hal. m, 44.

T. Hostilius avait transplanté sur le Cælius la population latine d'Albe, Ancus Martius transplanta de même sur l'Aventin et dans la vallée qui le séparait du Palatin ¹, la population des villes latines soumises par ses armes.

Ceci est un très-grand fait dans l'histoire romaine, car, ce fait rend raison de l'origine des plébéiens, et ce qui, je crois, n'est pas moins considérable, me permettra d'expliquer comment les Romains ont pu commencer à prendre une certaine importance, et à s'acheminer vers le jour où ils deviendraient les égaux des Sabins, où tous deux ne formeraient plus qu'un peuple et n'auraient plus qu'un nom.

On ne niera pas, cette fois, que l'étude des localités ait une grande importance pour l'histoire du peuple romain. L'origine de la formation de ce peuple est tout entière dans l'histoire du Palatin, du Cælius et de l'Aventin. Niebhur a expliqué, et c'est une de ses découvertes les plus généralement acceptées aujourd'hui, comment, par la transplantation des populations latines à Rome, la plebs ² fut créée, rivale future

¹ Tite Live (I, 33) place cette seconde transplantation après la prise de Medullia, à laquelle il fait aboutir la guerre latine, bien que Medullia ne fût pas dans le Latium. Denys d'Halicarnasse (III, 28) parle de la population de Fidène amenée à Rome; mais il ne dit point quelle partie de la ville on lui assigna : il n'y a de positif dans tout cela que les populations latines établies par Ancus sur l'Aventin.

² J'emploie le mot latin *plebs* parce que plèbe serait une traduction très-fausse. Employer le mot *peuple* pour désigner les plébéiens se-

du patriciat, qu'elle devait combattre glorieusement, et dont, pour son malheur, elle devait un jour trop complètement triompher; car, quand elle lui eut arraché tous les privilèges, elle s'ivra à un maître tous ses droits.

Au temps d'Ancus Martius, les Latins qui composaient la plebs, bien qu'ils fussent dans une condition inférieure à la condition des Sabins, n'en commencèrent pas moins à leur faire, par le nombre, un contre-poids qui devait tourner à l'avantage des habitants du Palatin. Jusque-là cette petite colline, seule à Rome, était latine; dès ce moment, deux collines considérables, le Cælius et l'Aventin, furent habitées par des Latins, et la population latine de Rome, insignifiante jusqu'alors, commença à compter pour quelque chose.

Les Romains du Palatin n'étaient pas, on doit le reconnaître, vis-à-vis des Sabins dans la même situation que les autres Latins du Cælius et de l'Aventin; ils n'avaient point été vaincus et transportés; mais leur petit nombre, leur origine obscure et méprisée, l'hétérogénéité des éléments dont se composait cette population, qui était un assemblage et n'était pas un peuple; l'absence d'organisation religieuse et politique qui devait en résulter, s'opposaient à ce que leur condition fût très-supérieure à celle des Latins vaincus. Niebuhr a parfaitement expliqué ce qu'était à Rome la plebs, dont le nom est devenue quelquefois dans l'usage le

rait encore plus inexact. Depuis Niebuhr on sait que l'expression *populus* désignait surtout les patriciens.

synonyme de *populace*, ce qui n'était nullement. La preuve, c'est qu'à Rome de grandes familles furent plébéiennes¹.

La *plebs* était une population libre, admise au droit de cité sans l'être aux droits politiques des citoyens primitifs, des anciennes *gentes*², qui formaient le patriciat.

Niebuhr a retrouvé quelque chose d'analogue dans les institutions du moyen âge³.

Or, peut-on s'étonner que les habitants des villes latines, transportés par deux rois sabins sur le Cælius et sur l'Aventin, aient été, vis-à-vis des familles sabinnes, dans cet état d'infériorité politique, et soient devenus les plébéiens⁴?

¹ On cite parmi les *gentes* plébéiennes, la *gens* Cæcilia, Domitia, Licinia, et d'autres non moins illustres.

² Je me sers du mot *gens* et non pas du mot *famille*, parce que la *gens*, c'est encore une belle découverte de Niebuhr, était un groupe religieux et politique d'hommes portant le même nom sans qu'ils fussent nécessairement de même sang.

³ Ainsi les habitants, c'est-à-dire du terrain qui environnait une ville d'Italie, étaient admis dans cette ville, mais sans jouir toujours des droits de citoyen. Dans cette *plebs* du moyen âge pouvaient se trouver des nobles comme des roturiers; ils n'en jouissaient pas pour cela plus que les autres de l'égalité politique.

⁴ Niebuhr pense que les plébéiens se composèrent surtout des populations soumises qui restèrent chez elles; je ne nie point que la condition des plébéiens ait été la leur; mais la partie de ces populations qui fut transportée sur le Cælius et sur l'Aventin n'en constitua pas moins, selon moi, le noyau de la *plebs*. Tite Live parle d'une *multitudo*, de plusieurs milliers d'hommes établis sur l'Aventin et dan

L'orgueil romain se soulèverait s'il m'entendait; cependant, par les raisons que j'ai dites, je ne saurais admettre que les hommes du Palatin fussent dans des conditions où pût se former, sur leur petite colline, au sein de leur population grossière et mêlée, sans

la vallée Murcia. Or, cette vallée, quand elle eut été transformée en cirque, put contenir près de quatre cent mille spectateurs. Il ne faut jamais négliger la topographie de Rome quand on étudie l'histoire de Rome. Le Cælius, qui à l'est communique avec la plaine, pouvait s'étendre indéfiniment de ce côté. Le mont Aventin, que Denys d'Halicarnasse appelle le plus grand mont de Rome, si on y comprenait toutes ses dépendances, égalerait presque en étendue toutes les autres collines, dit Nibby (*R. Ant.*, I, p. 15). Denys d'Halicarnasse ne donne que douze stades de circonférence à l'Aventin enfermé par les murs *x*, 31), mais là où il n'est pas question des murs il lui en donne dix-huit (*iii*, 63), trois quarts de lieue. On obtient cette surface en excluant le *faux Aventin* qui n'est séparé du *vrai* que par un ravin et en fait réellement partie. Le même historien appelle l'établissement sur l'Aventin une *seconde ville*; on voit donc qu'il pouvait tenir beaucoup de monde sur le Cælius et sur l'Aventin. Il est vrai que les deux collines ne purent être données entièrement aux Latins; cependant, pour le Cælius, il est permis de supposer qu'on en chassa ce qui y restait d'Étrusques depuis Romulus, et que ce fut alors qu'on les fit descendre dans le vicus Tuscus. Pour les Sabins déjà domiciliés sur l'Aventin ils ne purent être déposés; mais une grande partie de cette colline, que tous les témoignages montrent avoir été très-rocailleuse et couverte d'une épaisse forêt, put être abandonnée facilement aux nouveaux venus. Sans doute les Sabins avaient habité l'Aventin avec les Pélasges, mais il ne paraît pas que depuis que l'Aventin était devenu la propriété des rois d'Albe, les Sabins y aient été très-nombreux, bien que plusieurs de leurs anciens sanctuaires y aient subsisté; car, à l'époque de Virginie, une grande partie de l'Aventin put être distribuée aux plébéiens dont il était un des berceaux.

tradition et sans aïeux, un patriciat. Je ne suis pas plus dur que Tite Live, qui appelle les sujets de Romulus une plèbe formée de pâtres et d'étrangers ¹.

Il n'en était pas de même des Latins établis sur le Cælius et sur l'Aventin; nous le savons pour ceux du Cælius.

Albe, le chef-lieu de la confédération latine, renfermait sans doute quelques grandes familles que l'aristocratie sabine pût s'associer. Les historiens en nomment plusieurs, et parmi elles les Jules, d'où César devait sortir.

Je ne sais s'il exista des *gentes* au sein des tribus latines établies sur l'Aventin par Ancus; mais je n'en vois aucune qu'on puisse, avec quelque certitude, faire dériver des habitants du Palatin ².

Pour l'Aventin, ce fut toujours le mont plébéen par excellence. Dans ses luttes avec les patriciens, la plebs s'y retirait, comme sur le mont Sacré. Là se tenaient, durant les troubles de la république, des conciliabules qui ressemblaient à des *clubs* ³. Ce fut sur

¹ Tit. Liv., II, 1.

² Une tradition rattachait les *Fabii* à *Rémus*, et les *Quintilii* à *Romulus* (Ov., *Fast.* II, 369), mais les *Fabii* étaient Sabins (Voy. t. I, p. 402), les *Quintilii* eurent-ils une origine romaine?

³ Tite Live, en parlant de conciliabules de ce genre tenus dans le premier siècle de la république, dit qu'ils avaient lieu aussi sur l'Esquilin. Nous y avons trouvé les Sabins, mais il ne s'ensuit pas que la population latine en fût entièrement absente; elle avait pu, grâce au voisinage, y passer en partie du Cælius; l'Esquilin, placé entre le

l'Aventin que des terrains furent donnés aux plébéiens par la loi *Icilia* .

C'est probablement à cause de ce caractère essentiellement plébéien du mont Aventin que le temple de Cérès, qui était au bas et vers l'entrée du chemin par où l'on montait à son sommet, fut dans un rapport si étroit avec la magistrature populaire des *Ædiles* ¹, chargés de l'entretien de la ville et de la subsistance publique, office si important pour les plébéiens, et auquel la protection de Cérès convenait si bien.

Ainsi, à Rome, dans l'origine, Latin et plébéien furent synonymes. Le patriciat fut presque exclusivement sabin; la lutte des plébéiens et des patriciens fut une lutte pour les droits à acquérir et à défendre, et en même temps, dans le principe, une guerre de race, circonstance qui ne dut pas en diminuer l'âpreté.

Quand les plébéiens descendirent du mont Sacré, des Fétiaux² consacrèrent la pacification comme si l'on eût traité de peuple à peuple.

Ce fut aussi d'abord une guerre de localités, de

Quirinal et le *Cælius* , apparaît dans l'histoire romaine comme à demi sabin, à demi latin, et, ce qui est presque la même chose, à demi patricien, à demi plébéien. On y voit le *vicus Patricius* et le champ Esquilin, sépulture des pauvres; les *Carines* , quartier aristocratique, y est tout à côté du quartier populaire de la *Subura* .

¹ Le nom même des *ædiles* peut venir de *ædes Cereris* . Les *ædiles* plébéiens y avaient leurs archives. (Schwegl., I, p. 606; Tit. Liv., III, 55.)

² Den. d'Hal., VI, 89.

quartiers et, pour ainsi dire, de paroisses, comme durant le moyen âge, en Italie; il y en a eu un si grand nombre, dont parfois la trace n'est pas encore effacée de nos jours¹.

Chez les plébéiens, parmi lesquels pouvaient se trouver des familles considérables et une aristocratie nationale qui se fondit dans l'aristocratie dominante, l'aristocratie sabine, se trouvait aussi le principe de toute bourgeoisie, la propriété, qui devient la richesse.

D'abord la propriété territoriale qu'on leur avait concédée sur les collines qu'ils occupaient, ou laissée dans leur pays quand ils y restèrent, et de plus, ils purent arriver bientôt à une certaine richesse par le commerce.

Un homme très-savant et très-spirituel, M. Mommsen, a un peu étonné en disant que Rome a d'abord été une ville commerciale; il a cité un assez grand nombre de faits qui tendraient à le prouver. Je ne crois pas que la Rome du Palatin, la Rome de Romulus ait eu une semblable origine; je ne crois pas que cette Rome des Romains, non plus que la Rome plus considérable des Sabins, ait été un entrepôt: je crois que l'une et l'autre n'ont pas commencé par être commer-

¹ Voyez sur la rivalité qui passionne encore les quartiers de Lienna les uns contre les autres pendant les courses de chevaux qui ont lieu dans cette ville, mon *Voyage dantesque* (la Grèce, Rome, et Dante, seconde édition).

çantes, mais ont commencé par être agricoles et guerrières.

Je n'en dirai point autant de la Rome latine fondée par les rois sabins sur le Cælius et sur l'Aventin.

Celle-là a pu être commerçante, et je crois qu'elle l'a été.

C'est encore sa position topographique qui me le fait penser.

L'Aventin est voisin du Tibre, qui en baigne presque le pied ; au bas de l'Aventin fut de tout temps et est encore aujourd'hui le principal port de Rome ; là fut aussi construit, sous Ancus Martius, nous le verrons tout à l'heure, le premier pont. Là donc dut exister d'abord une communication par le fleuve avec la mer et le littoral étrusque, puis une communication par le pont avec la rive opposée de l'Étrurie. La mer et l'Étrurie furent les deux premiers débouchés de l'exportation et les deux premières sources de l'importation. Là fut aussi, très-anciennement, le marché aux bœufs, car il était sous la protection d'Hercule, et son origine se rattache aux bœufs du vainqueur de Cacus. Les troupeaux furent sans doute, à Rome, le principal objet d'exportation du commerce primitif. La campagne romaine leur offrait ces pâturages, qu'ils remplissent encore aujourd'hui, et dans lesquels on les trouve aussi sauvages qu'ils devaient l'être au temps d'Ancus Martius.

Les hommes du Palatin prirent sans doute part aussi,

dans la proportion de leur nombre, à ce commerce, ils durent amener de leur colline, qui était tout proche, leurs bœufs sur le marché.

Quant aux latins du Cælius, dont la colline regarde les montagnes de la Sabine, celle des Æques, des Herniques et des Volsques, ce qui forme pour les touristes la magnifique perspective dont on jouit sur la place de Saint-Jean-de-Latran, ils étaient mis, par une telle situation, en rapport avec les peuples de l'intérieur avec les habitants de la montagne; ils devinrent naturellement leurs commissionnaires et leurs expéditionnaires; et ces fonctions n'étaient point inutiles, car venir dans une ville étrangère n'était alors sûr pour personne. On peut donc croire qu'à Rome le commerce naquit, ou au moins se développa parmi les Latins établis sur l'Aventin et sur le Cælius¹.

On en a la preuve dans le culte de Mercure. Mercure fut identifié plus tard avec l'Hermès grec ou pélasge, qui était tout autre chose; mais Mercurius, le dieu, comme son nom l'indique, de la marchandise et des marchands, était un dieu latin. Or, on ne le voit, à Rome, honoré que dans deux endroits, et c'est précisément au bas de l'Aventin, au-dessus de cette vallée

¹ Les Sabins du Quirinal et de l'Esquilin auraient pu aussi former un intermédiaire commercial entre l'intérieur du pays et l'Étrurie, mais les austères et belliqueux Sabins devalent avoir ce mépris du commerce que professa toujours l'aristocratie romaine et qu'elle ne pouvait tenir que d'eux seuls, car elle était sortie presque tout entière de leur sein.

Murcia¹, qui, aussi bien que l'Aventin, fut donnée pour séjour par Ancus Martius aux populations latines de Politorium, de Ficana, de Tellène, et sur le Cælius, où un *autel*² voisin d'une *fontaine sacrée*, double signe d'une religion antique, était consacré à Mercure. C'est près de cette source que les marchands romains venaient faire leurs dévotions à ce dieu. Après s'être bien arrosés d'eau lustrale, l'eau bénite des païens, ils adressaient, dit Ovide, d'une voix accoutumée à tromper, au patron des voleurs une prière qui le faisait rire, et à laquelle ressemble peut-être la prière de plus d'un petit marchand romain à un dieu plus sérieux.

« Que mes parjures et mes mensonges passés soient lavés par cette eau... Et si je mens encore, que les dieux ne fassent pas attention à mes paroles. Donne-moi seulement le gain et les joies du gain, et fais que je réussisse à tromper mes pratiques. »

Les vues de Niebuhr sur les clients sont aussi généralement acceptées que son opinion sur l'origine des plébéiens ; il a distingué ceux-ci des clients, qu'on avait confondus avec eux. En effet, les clients ne sont point en lutte avec les patriciens. Ils sont avec les patriciens

¹ Ce temple regardait le Cirque. (Ov., *Fast.*, v, 669.) On a cru trouver de ce côté, sur la pente de l'Aventin, des débris du temple de Mercure. (Canina, *Esp. top.*, p. 769.)

² Cet autel était aux environs de la porte Capène, près de la source de Mercure, *aqua Mercurii*, qu'on croit avoir retrouvée dans une vigne du Cælius. (Nibby, *R. Ant.*, II, 677-8.)

dans un rapport de dépendance et de protection. Si le client a des devoirs envers son patron, le patron a des devoirs envers son client. Le client porte les armes pour son patron, et le patron plaide pour le client, même contre un homme de son sang¹. Entre eux, nulle hostilité de race, nulle séparation de quartier.

J'en conclus que les clients, dans l'origine, étaient des Sabins. Comme la grande majorité des patriciens, ils faisaient partie des clans sabins, car leur condition inférieure et dévouée ressemble beaucoup à celle des montagnards écossais vis-à-vis de leur chef, qui était aussi pour eux un patron, comme un père, et duquel de même ils portaient le nom.

C'était parmi les clients des chefs sabins que, dans les premiers siècles de Rome, durent se trouver les artisans². Les Sabins avaient appris certains arts des Étrusques, et un roi sabin, Numa, avait institué les premières corporations d'ouvriers. L'industrie était sans doute bien peu considérable à Rome, où elle est si imparfaitement développée de nos jours ; mais ce qu'il y en avait pouvait être sabin, comme le commerce était latin.

¹ Gell., *Noct. Att.*, xx, 1, 40.

² Il devait y avoir des ouvriers parmi les plébéiens latins, mais ceux-ci étaient surtout agriculteurs (Voy. Schweigler, *Röm. Gesch.*, I, p. 630), c'était le génie de leur race. En parlant d'Ardée, ville latine, probablement comme Rome dominée par les Sabins, Tite Live distingue la *plebs* et les ouvriers *opifices*. (Tit. Liv., IV, 9.)

A mesure que la ville des rois sabins prenait plus d'importance au dehors, depuis qu'elle semblait avoir pris à tâche de soumettre le Latium et de remplacer la suprématie d'Albe par la sienne, il devenait plus nécessaire de la fortifier contre ses voisins, qu'une semblable prétention devait armer contre elle ; dans ce dessein, les rois sabins commencèrent à élever cet ensemble de moyens de défense que les rois étrusques devaient achever.

Il est un côté de Rome par où elle est surtout accessible à l'ennemi, c'est celui que domine la plaine dont le Quirinal, l'Esquilin et le Cælius sont des prolongements. Elle a presque toujours été attaquée et prise par là. D'après les expressions de Tite Live¹, il faut placer dans cette région le fossé des Sabins (*fossa Quiritium*), ouvrage d'Ancus Martius, à l'endroit même où fut depuis l'agger de Servius, lequel se reconnaît, même aujourd'hui. L'agger de Servius Tullius était composé

¹ Quiritium quoque fossa, haud parvum munimentum, a plantioribus aditu locis Anci regis opus est. (Tit. Liv., I, 33.) Festus (p. 254) place les *fossæ Quiritium* qui, selon lui, entouraient la ville près des bords du Tibre, mais il semble parler d'Ostie. Ce passage est pour moi intelligible, je le crois mutilé, ce qui n'est pas étonnant quand il s'agit d'un passage de Festus. Aurelius Victor (*de Vir. illustr.*, viii) confond la *fossa Quiritium* avec la *cloaca Maxima*. Niebuhr croit qu'il s'agit du lit de la petite rivière appelée la *Marranna*, et d'un travail sans éclat, mais cela ne s'accorde nullement avec ce que dit Tite Live, *haud parvum Munimentum*; ces mots ne peuvent désigner le creusement ou l'élargissement d'un ruisseau.

d'un fossé profond et d'un relèvement de terre. Le fossé des Sabins devait avoir une disposition semblable; seulement il était moins considérable que le grand travail par lequel Servius Tullius le continua¹ ou le remplaça. Denys d'Halicarnasse attribue sans vraisemblance un ouvrage du même genre à Romulus².

Il fallait que la Rome sabine eût une citadelle détachée qui la dominât, suivant l'usage des villes anciennes³; Ancus Martius la plaça sur le Janicule, colline qu'il avait sans doute reprise aux Étrusques, comme il leur avait enlevé tout le bord droit du Tibre, si de son temps les Étrusques la possédaient encore. On a cru trouver, indiquée par des escarpements artificiels, la

¹ Strabon (v, 3, 7) indique le rapport du fossé des Sabins et de l'agger; il donne à entendre que celui-ci fut la continuation d'un fossé qui protégeait le Cælius et l'Aventin; la disposition des lieux et les termes dont se sert Tite Live m'empêchent de le croire. Ici, sauf à l'extrémité orientale du Cælius, il n'y avait pas de lieux où l'on pût arriver de la plaine par un accès facile, comme parle Tite Live; le Cælius et l'Aventin dominant la plaine, ils ne sont point dominés par elle. Denys d'Halicarnasse (m, 43) dit positivement qu'Ancus Martius entourait l'Aventin d'une muraille, et deux morceaux de cette muraille ont été retrouvés il y a peu d'années. Quant au Cælius, Strabon et Cicéron (*De Rep.*, n, 18) disent seuls qu'il fut joint à la ville par Ancus Martius. Denys d'Halicarnasse (m, 1) et Tite Live (i, 30) s'accordent à placer la jonction du Cælius à la ville sous Tullus Hostilius. Denys d'Halicarnasse ajoute que ce roi le fortifia d'une muraille.

² Den. d'Hal., n, 37.

³ On voit la même disposition à Vefes, à Athènes, etc.

position de cette citadelle¹. Il la joignit au fleuve par une muraille². Le roi des Sabins reprenait ainsi possession de l'antique cité sabine de Janus³.

Pour joindre la citadelle à la ville, Ancus Martius établit un pont, le pont Sublicius, le premier qui ait existé à Rome⁴; il devait être constamment refait, comme il avait été primitivement construit, en bois, et le fut jusqu'au temps de Pline⁵, d'après une prescription religieuse dont le motif n'est point difficile à deviner : il fallait pouvoir le détruire en cas de besoin. En effet, s'il eût été en pierre au temps d'Horatius Coclès, on n'eût pu le couper. Le Janicule est toujours la clef de Rome, plus encore depuis que l'artillerie est employée aux sièges des places. C'est sur le Janicule que les Français ont établi leurs batteries lors de la dernière expédition. C'est aussi du Janicule qu'on peut le

¹ Derrière la fontaine Pauline (Abek, *Mittel it.*, p. 133; Nibby, *R. mod.*, I, p. 588.)

² Tite Live (I, 33). Malgré cela, le Janicule fut toujours considéré comme quelque chose d'étranger à la ville dont il faisait partie. Les juifs y étaient relégués sous l'empire et encore au quatorzième siècle, car leur synagogue était près de la demeure de Rienzi, qui habitait le vico delle Palme. Aujourd'hui le Transtevere, au pied du Janicule, forme dans Rome comme une ville à part.

³ Procope a supposé que le roi Ancus avait construit le mur pour protéger les moulins qui étaient de son temps sur la pente du Janicule, qui y sont encore, mais que rien certes ne prouve y avoir existé sous Ancus. (*Bell. Goth.*, I, 19.)

⁴ Tit. Liv., I, 33.

⁵ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 23, 2.

mieux contempler l'aspect de Rome et de l'horizon romain. Le spectateur absorbé dans cette contemplation magnifique, ne songe pas plus à la citadelle d'Ancus Martius que ne songeait Ancus, en bâtissant sa citadelle, au *point de vue*.

Ancus Martius enveloppa l'Aventin par un mur¹ qui existe dans deux endroits²; il protégeait le séjour des populations latines établies par lui sur l'Aventin, de même qu'au moyen du *fossé des Sabins* il défendait le côté de Rome par où les ennemis auraient pu menacer à l'est, l'extrémité vulnérable du Cælius. Les rois sabins commençaient à s'occuper de leurs sujets latins.

Il le fallait bien, il fallait s'occuper de cette *multitude*, de ces *milliers d'hommes* dont parle Tite Live, qu'on avait transportés de leur patrie détruite ou conquise sur le Cælius et l'Aventin, et qui étaient venus s'ajouter aux Latins en petit nombre, énergiques fils des pères de Romulus et des réfugiés de l'Asile.

Les rois sabins devaient employer envers la population latine soumise à leur pouvoir, tantôt l'intimidation, tantôt les ménagements. C'est ce que fit Ancus

¹ Den. d'Hal., III, 43.

² Dans une vigne des jésuites, en face de Santa-Prisca, et dans le jardin des dominicains de Sainte-Sabine. On ne peut être sûr que ce mur soit celui d'Ancus Martius, et qu'il n'ait point été refait par les rois étrusques quand ils enveloppèrent toutes les collines de Rome dans une enceinte générale qu'on appelle le *mur de Servius Tullius*.

Martius. Tout ce que nous savons de sa politique nous est enseigné par un monument et par une tradition.

Le monument, c'est la prison Mamertine, ce cachot formidable que le temps a respecté.

La tradition nous a été conservée obscurément par une épithète d'Ennius et par un vers de Virgile.

Ennius¹ et d'après lui Lucrèce² appellent Ancus Martius le *bon* Ancus, et Virgile³ dit qu'il s'est trop confié au vent de la popularité.

Comment se concilient le monument et la tradition, l'origine de la prison Mamertine et le désir imprudent de popularité ?

Parlons d'abord de la prison.

La prison Mamertine fut, dit Tite Live⁴, une mesure

¹ *Ann.*, III, 5.

² *Lucret.*, III, 1023.

³ *Virg.*, *Æn.*, VI, 810-1.

⁴ *Tit. Liv.*, I, 33. Selon Tite Live, cette prison fut construite par Ancus Martius, et on doit le croire. Mais son nom de *Mamertine* ne prouve point qu'elle ait été l'œuvre de ce roi, car Ancus s'appelait *Martius* et non *Mamertus*; d'ailleurs cette dénomination n'est pas antique, elle date du moyen âge; on trouve indiquées dans cette région *Privata Mamertini* et une rue appelée *via Mamertina*, qu'on croit être la *Salita di Marforio*. La statue célèbre sous ce nom de Marforius, et qui fut l'antagoniste de Pasquin, a été trouvée là; elle passait pour une statue de Mars, c'est celle de l'Océan; on l'a transportée au Capitole. Pasquin qui attaque le gouvernement parle toujours, mais Marforio, qui le défendait, ne répond plus. Cette prétendue statue de Mars et un temple doué de Mars dans les environs de l'église de *Sainte-Martine* sont peut-être pour quelque chose dans la dénomination moderne de prison *Mamertine*. Il est plus probable qu'elle vient de l'habitation voisine d'un par-

de terreur contre l'*audace toujours croissante* ; elle devait croître en effet avec la force du parti latin.

La prison dominait et menaçait le Forum (*imminens foro*), place bien choisie pour produire la terreur que la royauté sabine avait besoin d'inspirer. Le Forum était alors un marché; le marché était le lieu où les Romains descendant du Palatin, les autres Latins du Cælius et de l'Aventin, pouvaient, sous le prétexte d'acheter ce qui leur était nécessaire, former des rassem-

ticulier nommé *Mamertinus*. On attribuait à Servius Tullius la partie de cette prison qui s'appelait *Tullianum*. (Fest., p. 356.) C'était l'étage inférieur (Varr., *De L. lat.*, v, 151) qui, dit Varron, avait été *ajouté* par ce roi. On ne comprend pas bien, quelques efforts qu'ait faits Canina pour l'expliquer, comment on aurait construit cet étage après celui qui est au-dessus. Ott. Müller a proposé de lire dans le texte de Varron *Tullo* pour *Tullio*, et de rapporter l'*addition* faite à la prison d'Ancus Martius à Tullus Hostilius, qui vivait avant lui. C'est inadmissible. Le nom de *Tullianum* paraît venir simplement de la source qui y coulait et qui y coule encore; *tullius* (P. Diac., p. 352) voulait dire ruisseau, eau qui jaillit. M. Abeken (*Mittel it.*, p. 192-3) voit avec M. Forchhammer (*Bullet. Arch.*, 1850, p. 30) dans le *Tullianum* une citerne. L'on tirait l'eau par le trou d'en haut, par lequel plus tard, quand cette citerne devint une prison, l'on descendait les prisonniers. Un conduit pratiqué dans le mur est probablement le *tullius* qui conduisait dans le grand égout des Tarquins, vers lequel on suit sa direction, l'eau destinée à la laver. Il en résulterait que le conduit serait antérieur à l'égout, mais celui-ci pourrait avoir été commencé sous les rois sabins, qui durent être dans ce genre de travaux les précurseurs des Étrusques, et d'eux daterait le dessèchement du Forum; à moins que la voûte inférieure de la prison, qui est une fausse voûte assez analogue à celle du *trésor* d'Atrée à Mycène, ne soit l'œuvre des Pélasges et la plus ancienne construction de Rome.

blements au pied du mont Tarpéien, et inquiéter le peuple dominateur qui l'occupait.

Ni la république ni l'empire ne répudièrent cette affreuse prison. Jugurtha y mourut de faim; Cicéron y fit étrangler les complices de Catilina, César mettre à mort son héroïque adversaire le Gaulois Vercingétorix. Plus tard, la prison d'Ancus reçut les chrétiens persécutés. Que de douleurs ont vues ces sombres murailles pendant dix siècles ! On lit sur le mur extérieur de la prison un fragment d'inscription qui fait allusion à une réparation de l'an 778. Tibère, sous lequel on répara la vieille prison, la destinait-il déjà à son favori Séjan ?

Heureusement le christianisme y a attaché de touchants souvenirs, car, chose remarquable, le plus ancien monument de l'histoire romaine est aussi le plus ancien monument de la tradition chrétienne à Rome. Suivant cette tradition, saint Pierre, enfermé dans la prison Mamertine, fit jaillir une eau limpide pour baptiser ses geôliers convertis. L'un d'eux était Processus (progrès), symbole fortuit, mais expressif du changement qui s'accomplissait. L'idée de la charité se faisait jour dans ces ténèbres où elle n'avait jamais pénétré. Aujourd'hui, au-dessus de la prison Mamertine est une petite église dédiée à saint Joseph, patron de l'humble corporation des charpentiers, *san Giuseppe dei falegnami*. Le peuple a une grande dévotion à cette église; je l'ai presque toujours vue remplie; la foule

agenouillée me semblait prier pour les âmes de tous ceux qui sont morts ici de mort violente, et, par le spectacle de son recueillement, adoucir un peu l'horreur que fait éprouver ce lieu, l'un des plus tragiques de Rome.

Cette prison fut pendant les premiers siècles la seule. C'était la *prison*, il n'y en avait pas d'autre dans toute la ville; regrettant ces temps de la liberté que le despotisme de Domitien lui faisait paraître encore plus beaux, Juvénal s'écrie : « Heureuse Rome quand elle avait assez d'une prison¹ ! »

On ne doit pas partager trop vivement ce regret : il n'y a jamais dans une ville qu'un endroit destiné aux exécutions, et c'est là ce qu'était surtout la prison Mamertine, mais la maison de chaque patricien était une geôle pour les débiteurs insolvable.

Depuis la seconde guerre punique, on voit paraître un autre lieu de détention qu'on appelait Lautumies²,

¹ Juv., *Sat.* III, 311.

² Le savant Bunsen a le premier reconnu que les *Lautumies* étaient différentes de la prison Mamertine, et Becker (*Handb. der Röm. Alt.*, I, p. 262 et suiv.; *R. top.*, p. 19 et suiv.) a achevé de mettre ce fait hors de doute. Celle-ci avait selon toute vraisemblance la même origine que les Lautumies (Varr., (*De L. lat.*, V, 151), et on avait profité pour la construire d'un trou fait dans les roches du Capitole pour en tirer le tuf, plus compact là que partout ailleurs. Une autre carrière avait donné naissance à une autre prison, qui portait spécialement le nom de *Lautumies*. Les Lautumies étaient assez proches du carcer Mamertinus, car c'est dans leur voisinage que Caton bâtit la première basilique, la *basilica Porcia* (Tit. Liv., XXXIX, 44), elle-même très-voisine de la curia

par un emprunt fait aux célèbres Latomies ou carrières de Syracuse, car déjà la manie du grec commençait à s'étendre à tout.

L'étage inférieur de la prison Mamertine, qui s'appelait le Tullianum, portait aussi le nom de *Robur*, *la Force*; l'escalier en avant de la prison s'appelait *Gemonix*, l'escalier des Gémissements, comme il y avait à Venise le pont des Soupirs. Dans le cachot, on descendait par un trou les condamnés à mort. C'était surtout un lieu de supplice. Salluste¹ en fait cette peinture, qui, prise dans son ensemble, est encore vraie.

«Le Tullianum est un enfoncement qui a une profondeur de douze pieds, il est entouré de murs, au-dessus

Hostilia (Asc., *Ad Cic. pr. Mil. arg.*, p. 34, Orell.), et, par suite, du Comitium placé devant cette basilique non loin du *Capitole*. L'erreur de M. Becker a été de reporter les Lautumies trop à l'est, erreur qui tenait à une fausse détermination de l'emplacement du Comitium, que, jusqu'à M. Mommsen, la plupart des archéologues avaient transporté à l'autre extrémité du Forum. Malgré leur proximité, le Carcer et les Lautumies étaient deux choses distinctes. Les Lautumies étaient un lieu beaucoup plus vaste et un séjour beaucoup moins terrible; quarante-trois chefs ætoliens y furent enfermés à la fois. (Tit. Liv., xxxvii, 3.) Un consul, qu'un tribun du peuple avait fait conduire aux Lautumies, eut la forte pensée d'y rassembler le sénat (D. Cass., xxxvii, 50); rien de tout cela n'eût pu se faire dans la prison Mamertine. Enfin un passage de Sénèque le rhéteur (*Controv.*, 27, p. 300, éd. bip.) ne permet pas de confondre les Lautumies et la prison Mamertine; un Julius Sabinus, conduit du *Carcer* devant le sénat, demande à être transféré aux Lautumies.

¹ Sall. Catil., lv.

est une chambre voûtée; c'est un lieu désolé, ténébreux, infect, terrible. »

Un rhéteur du second siècle¹ s'exprime ainsi dans une déclamation d'où le mauvais goût n'exclut pas l'énergie.

« Je vois la prison publique, construite avec des pierres énormes, le jour y pénètre par d'étroites ouvertures qui ne reçoivent qu'une ombre de lumière. »

Un autre rhéteur, Philostrate², l'appelle le tribunal secret, parce que les grands crimes y sont punis et enfouis dans le silence. Voilà ce qu'avait fait le *bon* Ancus. Car cette épithète était attachée à son nom par la tradition; Ennius la lui donnait dans ses Annales, et Lucrèce répétait l'assertion d'Ennius³. Oui, Ancus avait laissé un renom de popularité; Virgile ne fait aucune allusion à ses guerres et à ses conquêtes, mais il parle de la popularité dont il s'est enivré⁴. Transportant à l'époque des rois les vœux des plébéiens sous la république et les coutumes de l'empire, comme on avait attribué à Tullus Hostilius une distribution de terres, on prêtait à Ancus Martius un *congiarium*. Il avait donné à la plebs six mille boisseaux de sel⁵. Je reconnais là un

¹ Calpurnius Flaccus, *Déclamation pour le parricide*.

² Vit Apoll., vii, 17, p. 138, éd. Kayser, ἀπόρρητα δικαστήριον ἐν τῇ μεγάλῃ καὶ ἐλεγχέται καὶ σιωπᾶται.

³ Cette tradition s'est transmise jusqu'au douzième siècle. Zonaras (vii, 7) l'appelle encore ἐπιεικής.

⁴ Virg., *Æn.*, vi, 816-7.

⁵ Pl., *Hist. nat.*, xxxi, 41, 5.

souvenir des salines qu'il établit au bord de la mer et auxquelles faisait allusion la nature particulière de cette munificence.

Niebuhr a remarqué que dans les récits légendaires de l'antiquité les esclaves sont souvent mis à la place des vaincus, des sujets par le droit de la guerre, des serfs de la glèbe, des *pénestes*, et en général de cette partie de la population qu'on trouve presque partout admise dans la cité sans participer à l'égalité des droits politiques.

Nous verrons que la légende a fait une confusion de ce genre pour Servius Tullius. Elle a transformé en fils d'esclave, en ami des esclaves, celui qui abaissa l'aristocratie au profit des plébéiens, et c'est pour cela qu'il s'est appelé *Servius*, bien que son nom fût Mastarna; c'est pour cela aussi que le dernier roi sabin s'est appelé *Ancus*¹ *le serviteur*. Par son nom comme par son rôle Ancus Martius est à quelques égards le prédécesseur de Servius Tullius.

Or, je remarque qu'à Rome les plébéiens, les affranchis, les esclaves, sont particulièrement sous la protection des divinités honorées par les Sabins. Diane protège les esclaves fugitifs². Il en est de même de la grande déesse des nations sabelliques, Feronia; l'esclave qui

¹ *Ancus* était un nom sabin (Val. Max., *de Præn.*), il est la racine d'*Ancilla*. Dans l'origine, il indique l'idée d'aide, de soutien; aux États-Unis, *Aider* quelqu'un, c'est être son domestique; les dieux Anculi sont des dieux qui aident, des dieux *secourables*. (P. Diac., p. 19-20.)

² Prell., *Röm. Mythol.*, p. 283.

s'asseyoit dans son temple se relève libre¹. Tous les ans on sacrifiait dans le Vélabre aux *mânes serviles*² près du tombeau d'Acca Larentia, cette nourrice de Romulus au nom sabin et que l'on confondait avec la mère des Lares, divinités sabines.

La raison de cette sympathie de tout ce qui était humble pour la mémoire d'Ancus et de cette dévotion populaire pour les divinités sabines, il faut la chercher dans la politique des rois sabins, qui commença peut-être avec Numa, de douce mémoire; dont on voit paraître quelques signes dans la conduite du bizarre Hostilius et qui semble, en dépit de la prison Mamertine, avoir gouverné au moins en partie la conduite du roi guerrier dont on fit le *bon Ancus*.

Cette politique était indiquée par les circonstances. En présence de cette fière aristocratie sabine d'où ils étaient sortis, de ces grandes familles qui avaient plusieurs milliers de clients, les rois sabins furent conduits naturellement à se chercher un appui dans la population latine; ils s'efforcèrent au moins d'en conjurer et d'en désarmer la haine, ils protégèrent les plébéiens, les affranchis s'il y en avait alors, même les esclaves; comme les rois de France protégèrent les communes contre les seigneurs, comme les empereurs de Russie ont pris l'initiative de l'émancipation des serfs.

¹ Serv., *Æn.*, VIII, 564 Feronia était la patronne des affranchies. (Tit. Liv., XXII, 1.)

² Varr., *De L. lat.*, VI, 24.

Mais, en même temps que le roi sabin ménageait la population du Palatin, du Cælius et de l'Aventin, il la craignait et il voulait se faire craindre d'elle.

Les gouvernements qui doivent périr vont de l'intimidation à la faiblesse, et ainsi me paraît avoir péri le gouvernement des Sabins à Rome.

Il ne faut pas oublier qu'après Ancus une révolution a fait passer la royauté des Sabins aux Etrusques. Or, les deux faits dont je cherche à expliquer le contraste, l'établissement de la prison Mamertine par Ancus Marcius et ses efforts excessifs et maladroits pour obtenir la popularité dont parle Virgile, ces deux témoignages de nature différente, et qui paraissent se contredire, contiennent, ce me semble, le secret de cette révolution.

Ancus avait voulu effrayer, il avait creusé un affreux cachot, un lieu de supplice au pied du Capitole habité, comme le Quirinal et l'Esquilin, par l'aristocratie sabine, au-dessus du marché fréquenté par les Latins, pour épouvanter et les chefs de clans sabins et surtout les pâtres, les paysans et les marchands latins, toute cette plebs naissante dont il avait lui-même augmenté le nombre et qu'il commençait à redouter depuis qu'elle couvrait trois collines, élément étranger admis dans la cité sans en partager les droits, par conséquent destiné à être mécontent et hostile. Je vois dans la prison Mamertine un signe de la violence dont s'arma la royauté sabine, menacée sans doute, au moment où elle allait disparaître. Puis Ancus, comme

font les pouvoirs menacés, voulut, Virgile nous l'apprend, capter la faveur populaire et crut l'avoir gagnée. Il crut que ces Latins, que ces plébéiens lui seraient un appui contre l'aristocratie sabine; dans cette confiance il devint superbe avec elle, *jactantior Ancus*. Mais, c'est encore Virgile qui nous l'apprend, il avait trop compté sur cette popularité :

... Nimium credens popularibus auris.

Elle ne lui survécut pas; un étranger vint qui sut gagner l'aristocratie mécontente du roi, et la plebs ennemie des Sabins, et c'est ainsi qu'on peut comprendre à l'aide de la tradition éclairée par les monuments ce que l'histoire ne dit pas, comment, après de grands succès militaires, après avoir agrandi le territoire de Rome, l'avoir fortifiée, lui avoir donné un port et des salines, Ancus fut le dernier roi sabin.

XVI

LE PREMIER TARQUIN

Comment Rome eut-elle un roi étrusque. — Origine de Tarquin. — Prodiges sur le Janicule. — Politique de Tarquin; lui et sa femme prennent des noms sabins. — Cette politique se montre dans la fondation du nouveau Capitole et dans la nouvelle organisation des tribus. — Caractère de la monarchie étrusque. — Grands travaux d'utilité publique. — Dessèchements commencés. — Le Cirque. — Jeux de l'Étrurie à Rome. — Union des divers éléments de Rome; enceinte générale des collines. — Le marché embelli; avances aux Latins. — Les fils du dernier roi sabin tuent Tarquin sur la Velia.

Après Romulus, trois rois sabins se sont succédé à Rome; ils vont être suivis par trois rois étrusques.

Cela n'a rien d'extraordinaire : les Sabins étaient une nation guerrière qui, descendant de ses montagnes, avait occupé une partie du Latium et formé anciennement avec les Pélasges un établissement sur les huit collines.

Les Étrusques étaient une nation guerrière aussi et plus civilisée que les Sabins; elle n'était séparée du Palatin que par le Tibre.

Les Étrusques avaient déjà campé sur le Cælius et possédé le Capitole; mais comment Rome tout entière, comment ses deux moitiés, la Rome latine et la Rome sabine, en vinrent-elles à reconnaître le pouvoir d'un chef étrusque?

L'histoire ne nous le dit point, et nous ne pouvons que l'entrevoir.

Le dernier roi sabin avait cherché à gagner et à effrayer tour à tour la population latine qui lui était soumise; mais il n'avait pu y réussir. Le sentiment de l'inégalité et de l'infériorité politique, la haine de race, avaient dû résister aux avances et aux menaces d'un maître qui était à la fois un étranger et un ennemi. La population latine préféra un autre étranger qui n'était pas un ennemi.

Dans cette population, les hommes du Palatin, — ils avaient été refoulés sur leur colline, mais n'avaient pas été vaincus, ce qui, malgré leur petit nombre, leur donnait un certain avantage, — les hommes du Palatin durent être à la tête du mouvement favorable au candidat nouveau; ils favorisèrent en lui l'adversaire de leurs adversaires, le maître de leurs maîtres.

Eux n'avaient aucun candidat possible : on ne parle pas de la race de Romulus; on ne dit pas même qu'il ait laissé une fille qui pût transporter sur la tête d'un gendre ce droit à l'élection qui, comme l'a remarqué Orioli, reparait presque à chaque changement de règne depuis Numa jusqu'au dernier Tarquin.

En dehors de ce nom uniquement célèbre dans leurs courtes et obscures annales, il n'existait parmi eux aucun nom considérable d'homme ou de famille. Comme ils n'avaient joué aucun rôle, ils n'avaient aucun titre.

Parmi les autres Latins, il pouvait se trouver quelques familles qui avaient eu une certaine importance dans leur pays : nous le savons pour les Albains du Cælius; mais ces familles avaient été absorbées dans l'aristocratie sabine, et d'ailleurs laquelle eût pu fournir un prétendant accepté par tous les Latins? Ceux de l'Aventin étaient plus nombreux que ceux du Cælius; ceux du Cælius, sortis de la métropole du Latium, se regardaient comme supérieurs à ceux de l'Aventin.

Les habitants du Palatin étaient les moins nombreux et devaient être les plus superbes; car ils étaient, parmi les Latins, les plus anciens possesseurs du sol, et ils n'étaient pas des captifs transplantés, ils n'avaient pas été subjugués par les armes.

Ce que les Latins de ces trois collines, que la haine rapprochait, comme elles sont rapprochées par la nature, mais qui étaient divisées par l'orgueil, comme elles sont séparées par elle, pouvaient désirer de plus avantageux, c'est que l'empire, auquel nul d'entre eux n'était en mesure de prétendre, passât dans des mains neutres, non aux mains d'un peuple, mais aux mains d'un homme. L'avènement au trône d'un chef étrusque

fut pour eux, à défaut d'un triomphe, une consolation.

Dans les républiques italiennes du moyen âge, quand les partis ne pouvaient s'entendre, ils appelaient un *podestà* étranger, chacun voulant à tout prix échapper à la domination des autres; les partis ont fait ainsi quelquefois ailleurs qu'en Italie et depuis le moyen âge.

Ancus Martius avait laissé des fils qui représentaient le droit de la nation sabine à régner. Ils maintinrent ce droit par une opposition qui aboutit au meurtre de Tarquin. Leur cause était celle de la nationalité sabine; cette cause ne triompha pas dans l'élection du successeur d'Ancus.

Qui put empêcher son triomphe, si ce ne fut la résistance de la nationalité latine, dont les Romains du Palatin, à cause de la situation que leur faisait l'histoire et la topographie, durent former comme le centre, et que durent appuyer les deux collines latérales, l'Aventin et le Cælius.

Une partie des chefs sabins put s'y joindre par colère contre une royauté qui ne les avait peut-être pas assez ménagés et trop ménagé leurs ennemis. Il y a aussi dans l'histoire de tous les temps des exemples de cet instinct qui pousse les hommes à briser un pouvoir qui sert leurs intérêts quand il n'obéit pas à leurs passions.

Le choix d'un Étrusque étranger à la race sabine et

à la race latine fut un compromis entre elles, et, par le fait, une victoire déguisée des Latins.

Aussi les Latins, et les Romains à leur tête, vont-ils grandir sous le premier Tarquin et son successeur, en attendant que, réunis aux Sabins, les deux peuples, détestant de concert ce que de concert ils avaient accepté, se soulèvent ensemble contre le dernier des Tarquins.

Cette explication générale donnée, voyons comment la tradition racontait l'histoire de cet étranger qui devint roi, et les événements qui firent succéder à la royauté des Sabins la royauté d'un Étrusque.

On racontait qu'un homme de Corinthe, nommé Démarate, à la suite d'une révolution politique, avait été contraint de fuir sa patrie; que Démarate, qui avait des relations par son commerce avec la ville de Tarquinie, en Étrurie, était venu s'y fixer, s'y était marié, et qu'un de ses fils avait été le père de Tarquin¹.

Mais Démarate ne trouva pas dans l'Étrurie, où do-

¹ Je ne vois aucune raison de rejeter ce fait, très-vraisemblable. Les relations de l'Étrurie et de la Grèce sont attestées par les vases étrusques qui, la plupart, sont des produits de l'art grec. L'expulsion de la famille corinthienne des Bacchiades, et l'établissement de la tyrannie de Kypselos, qui causèrent la fuite de Démarate, tombent à une époque qui s'accorde avec celle de la venue de Tarquin à Rome. Rien de plus naturel encore qu'un grand commerçant comme Démarate ait été obligé de fuir à la suite d'une révolution faite par la multitude au profit d'un tyran.

minait une aristocratie religieuse et guerrière, la considération que lui donnaient à Corinthe ses grandes richesses et son grand commerce. Le commerce devait être un jour dans l'Étrurie moderne ce qu'il était alors dans les libres démocraties de la Grèce; mais ce temps n'était pas venu, et on ne pouvait encore y jouer le rôle des Médicis.

Au lieu du séjour de Tarquinie, le séjour de Rome, qui n'en était qu'à une vingtaine de lieues, tenta son petit-fils. C'était une ville nouvelle où l'on était déjà venu d'Étrurie chercher fortune. Il trouverait là une société nouvelle aussi, dans laquelle les conditions étaient moins établies, les rangs moins fixes, et où peut-être toutes les places n'étaient pas prises.

Le petit-fils de Démarate fit donc comme son grand-père, il changea de patrie ou plutôt de résidence, car l'Étrurie avait été pour son grand-père un refuge et n'était pas devenue pour lui une patrie. Il rassembla un grand nombre de clients et partit pour Rome, faisant le chemin suivi par les voyageurs qui y viennent aujourd'hui de Cività-Vecchia ¹.

¹ Tarquinie était placée sur une hauteur au bord de la Marta. La nécropole, située plus à l'ouest près de Corneto, est indiquée par de nombreux tombeaux   trusques dont les peintures sont célèbres. Tarquinie ne pouvait guère être une ville de commerce; le port le plus voisin, avant que Trajan en e  t fondé un à Centum-Cell  e (Cività-Vecchia), devait être Cosa (Müller, *Etr.*, 1, p. 296); mais c'était une ville très-importante sous le rapport religieux. C'est près de Tarquinie qu'était sorti d'un sillon le nain   avant Tag  s et qu'il avait enseigné

Arrivé sur le Janicule, il vit à ses pieds cette Rome où il entraît inconnu et où il devait régner. C'est encore aujourd'hui le lieu d'où on en saisit le mieux l'ensemble. La ville qu'il avait devant les yeux était dispersée sur les collines. En face de lui se déployait le Quirinal, alors le mont dominant de Rome, où s'élevait le principal temple sabin; un peu à sa droite, la petite colline Tarpéienne, qui, sous son règne, devait commencer à s'appeler le Capitole.

C'est une belle légende que celle de l'aigle qui enlève la coiffure de Tarquin et la replace sur sa tête au moment même où il arrive sur le Janicule. L'aigle, qui devait être dans la suite le symbole de la grandeur romaine, lui apparaît et le couronne sur la plus haute des huit collines en présence du resplendissant horizon, image de la magnifique perspective que son ambition rêvait.

Le prodige fut interprété dans le sens de cette ambition par la femme de Tarquin, par Tanaquil qui paraît dès ce moment aussi résolue qu'elle se montra le jour de la mort de son époux, quand sa fermeté assura la couronne à Servius. Le rôle des femmes commence dans l'histoire romaine, et il commence par une femme étrusque; il se continuera par une femme sabine, Lucrèce.

en naissant la science de la foudre et des présages; le héros Éponime de la ville Tarchon avait fondé les douze cités de deux confédérations étrusques.

Le nouveau venu se présente devant le roi sabin, qui, menacé par l'antipathie des Latins, par le mécontentement des chefs de sa nation, entouré d'ennemis, avait besoin d'appui. Tarquin était jeune, ambitieux, hardi; il s'offre, lui et ses nombreux clients, à combattre les ennemis du roi; il met à la disposition d'Ancus ses richesses, qui durent être agréées de grand cœur. Le commerce naissant de Rome n'avait pas dû encore produire des résultats bien considérables, et on n'a aucun renseignement, que je sache, sur ce que pouvaient être les impôts sous les rois sabins¹; la royauté sabine, qui chancelait, ne devait pas avoir la main très-ferme pour les lever. On comprend que l'Étrusque fut bien accueilli.

Il servit dans la guerre contre Fidène². Les Fidenates étaient à demi Sabins, à demi Étrusques; ce qui n'empêchait point un roi sabin, secondé par un général étrusque, de les combattre.

Ancus mourut, laissant deux fils en bas âge. La royauté était élective chez les Sabins, et il n'y avait pas encore eu d'exemple d'un roi à qui son fils eût succédé. Un général victorieux, un chef de tribu riche et habile, appartenant à une nation plus civilisée

¹ Le mot *mulcta*, amende, étant sabin, on peut croire que les amendes faisaient la meilleure part du revenu royal. Peut-être le champ de Mars, que nous avons reconnu pour sabin, était déjà la propriété des rois sabins, comme il fut le domaine des rois étrusques.

² Den. d'Hal., III, 40.

que les Sabins, à une nation avec laquelle ils avaient été fréquemment déjà en contact, n'eut pas trop de peine à écarter deux enfants du trône et à se faire élire. Selon Tite Live¹, pour éviter leur concurrence, il les avait envoyés à la chasse, sans doute dans la grande forêt, dont Rome était encore environnée. Ce trait naïf a bien l'air d'appartenir à la tradition primitive.

Le rôle de Tarquin était, en s'appuyant sur les Latins, qui l'avaient vu avec plaisir remplacer un roi sabin, de ménager les chefs sabins qui pouvaient se repentir d'avoir laissé la royauté sortir de leur nation.

Presque tout ce qu'on rapporte de lui s'explique par cette double nécessité de la situation de Tarquin.

Tarquin est un Étrusque qui, sans cesser complètement de l'être, se fait Sabin et Latin le plus possible.

A son prénom étrusque, Lucius², qu'il garda, il joignit celui de Tarquinius, dont il fit un nom de *gens* à la manière sabine ; Priscus, son surnom³, ne

¹ Tit. Liv., I, 35.

² Valère Maxime (*De Præn.*) a rapproché avec raison *Lucius* de *Lucumo*, titre que portaient les chefs étrusques. *Lucerus* était le nom de celui qui, disait-on, était venu d'Ardée au secours de Romulus (P. Diac., p. 119), et que Properce appelle *Lucomedius*. On a trouvé *Leukmai*, nom propre, dans une tombe étrusque.

³ Tous les hommes du Palatin n'ont qu'un nom, Romulus, Remus, Faustulus ; tous les Sabins en ont deux, Titus Tatius, Mettus Curtius, Numa Pompilius, Tullus Hostilius. Ce second nom en *ilius* ou *ius* est

voulait pas dire l'*ancien*, c'était le nom même des Sabins aborigènes, et il doit se traduire le *vieux Sabin*¹.

Tarquin fit à cet égard comme les chefs mongoles qui, devenus empereurs de la Chine, prirent un nom chinois.

Sa femme Tanaquil² adopta de même un nom sabin, Cæcilia³, et se transforma dans la tradition en

analogue aux noms de *gens*. Raison de plus de croire plutôt aux *gentes* sabines qu'aux *gentes* du Palatin.

¹ *Priscus* était synonyme de *Cascus*. (Varr., *De L. lat.*, vii, 28.) Ce nom d'un *ancien* peuple a pris le sens d'*ancien*. Quelque chose de semblable est arrivé chez nous au mot *Gaulois*. Niebuhr l'a vu le premier. Mais comment n'a-t-il pas reconnu dans les *Casci*, nom donné aux aborigènes venus de la Sabine, des Sabins, lui qui avait montré que les *Prisci* étaient opposés aux *Latins* dans cette locution *Prisci Latini*, pour *Prisci* et *Latini*? Les *Casci* ou *Prisci* étaient les anciens habitants de la Sabine. (Voyez t. I, p. 112.) *Priscus* fut le nom de plusieurs personnages que leur prénom ou leur nom de *gens* fait croire avoir été Sabins d'origine. *Attius Priscus*, *Priscus Attilius*, *Priscus Cornelius*. *Attius* et *Attilius* étaient des pré noms sabins; la *gens* *Cornelia* était sabine. D'ailleurs, selon Tite Live (i, 34), Tarquin prit ce nom en entrant à Rome; il ne pouvait savoir qu'il serait un jour plus ancien qu'un autre Tarquin.

² *Tanaquil* est un nom qu'on a trouvé dans une tombe de Tarquinii et sur plusieurs statues d'animaux fantastiques, entre autres la Chimère étrusque de Florence.

³ Les *Cæcili* étaient originaires de Préneste, ville sabellique, peut-être sabine. Voilà pourquoi cette illustre famille était plébéienne, c'est qu'elle était étrangère aux Sabins de Rome. Mais elle pouvait cependant être sabine, car par son nom elle se rattachait au héros indigène Cæculus, fondateur de Préneste (Fest., p. 44), dont elle prétendait descendre.

matrone sabine. On conservait dans le temple du dieu sabin Sancus, sur le Quirinal, avec les sandales de l'épouse de Tarquin, sa quenouille et son fuseau entouré de laine¹. Elle avait, disait-on, filé la robe de son gendre, Servius Tullius.

Tanaquil, sous le nom de Cæcilia, était devenue le type de la matrone chaste, filant la laine comme Lucrèce. Or ce type était sabin, aussi bien que Lucrèce; car, nous le verrons, ce qu'on a appelé la matrone romaine, c'est la matrone sabine. Aux épouses des Sabins devait appartenir, comme à ceux-ci, l'austérité de mœurs, attribut de cette race. Elles étaient les sœurs des Vestales.

Je ne puis avoir une aussi bonne opinion des femmes du Palatin, compagnes de brigands et d'aventuriers.

En devenant Sabine, Tanaquil avait gardé dans les imaginations quelque chose de la devineresse étrusque; car on conservait aussi sa ceinture², garnie de talismans.

¹ Pl., *Hist. nat.*, viii, 74, 1.

² Fest. (p. 238-40). Suivant une tradition rapportée par Plutarque (*Quest. Rom.*, 27), Caia Cæcilia eût été la femme du fils de Tarquin; une autre tradition donne pour épouse à Tarquin une Gegania. (Den. d'Hal., iv, 7.) Les Geganii étaient une des *gentes* d'Albe, transplantées sur le Cælius par T. Hostilius. Par ses diverses suppositions de mariage entre un roi ou un fils de roi étrusque et une femme sabine ou latine, la tradition semble avoir voulu exprimer la politique de rap-

Animée du même esprit, la tradition mettait la demeure du premier roi étrusque sur la Velia¹, où avait été celle des deux derniers rois sabins, que la pensée de tout son règne fut de continuer en les remplaçant.

Il tourna d'abord ses armes contre les Sabins². Cette fois, une telle guerre pouvait avoir un motif politique. Écraser au dehors la puissance sabine n'é-

prochement avec les Latins et d'union entre les Sabins et les Latins, qui fut celle du premier Tarquin.

¹ Tit. Liv., I, 41; Solin., 24.

² Denys d'Halicarnasse (II, 49) dit les Latins; mais toutes les villes qu'il énumère sont au delà de l'Anio, et, par conséquent, même si on n'en avait d'autres preuves, étaient en pays sabin : Crustumium, Nomentum, Corniculum, Collatia, Cameria, étaient sabines. Pour Nomentum et Crustumium il ne peut y avoir de doute. Le nom de Nomentum subsiste encore à peine altéré dans celui de *Lamentana*, et la voie Nomentane traverse l'Anio sur un pont dont les visiteurs de Rome n'auront pas oublié l'effet pittoresque. Crustumium donnait son nom aux collines d'où sort l'Allia pour se jeter dans le Tibre au-dessus de l'Anio. Pour Corniculum, elle était certainement dans le voisinage des monts Corniculani, et, quand leur position ne serait pas déterminée par un passage de Denys d'Halicarnasse, qui l'indique (I, 16) entre Tibur et Ficulée, que nous savons avoir été sur la voie Nomentane (Nibb., *Dint.*, II, p. 46), la forme de leurs cônes pointus en manière de *corne* ferait reconnaître les monts *Corniculani* dans ces collines d'un aspect si remarquable qui portent les petites villes de Monticelli, San-Angelo et Palombara, parmi lesquelles il faut chercher celle qui a remplacé Corniculum. Collatie était sabine aussi (Tit. Liv., I, 38); nous en parlerons bientôt. Le site de Cameria est inconnu; mais son nom est le même que celui d'une ville d'Ombrie (Cameria ou Camerinum); c'est donc un nom sabellique, par conséquent, Cameria était une ville sabine.

taît pas un mauvais moyen de l'abaisser au dedans.

Les hommes de la Sabine, de concert avec les Étrusques, s'armèrent contre Tarquin.

Le grand nombre de villes prises aux Sabins semble indiquer une ligue nationale contre le destructeur de la royauté sabine à Rome.

Probablement les Étrusques qui s'allièrent aux Sabins étaient les Étrusques de Véies, accoutumés à s'unir aux Sabins de Fidène.

En effet, c'est de ce côté, près du confluent de l'Anio et du Tibre¹, que Tarquin exécuta le stratagème au moyen duquel il parvint à brûler les barques de l'ennemi.

Ici Denys d'Halicarnasse, dont l'histoire était jusqu'à ce moment tout à fait conforme à la vraisemblance, s'en éloigne complètement. Les peuples de l'Étrurie se liguent contre Tarquin. Dans cette prétendue ligue générale de l'Étrurie, renforcée des Sabins, on ne voit figurer que des lieux très-voisins de Rome². Cependant les douze peuples étrusques se décident à reconnaître sa suprématie.

¹ Den. d'Hal., III, 55-6.

² Sur la rive droite du Tibre, Véies (Isola Farnese), à quatre lieues, et Cere (Cervetri près Palo), à neuf. Sur la rive gauche, Fidène (avant Castel-Giubileo) et Eretum, que Nibby (*Dint.*, II, 144-5) retrouve avec assez de vraisemblance dans Grotta-Marozza, à environ six lieues de Rome. Tite Live ne dit rien de cette guerre contre les Étrusques; mais Florus (I, 5, 5) parle des peuples de l'Étrurie vaincus et subjugués dans de nombreux combats, et Orose (II, 43) dans d'innombrables

Tarquin, dont le petit royaume, malgré les conquêtes d'Ancus et les siennes, aurait tenu dans telle des douze provinces de l'Étrurie, Tarquin se montre généreux; il promet de ne tuer, de n'exiler et de ne dépouiller personne, et octroie à chaque ville le droit de se régir elle-même comme elle l'entendra.

La grande confédération se soumet à ce roitelet, et lui envoie, en témoignage de sa sujétion, les insignes de la royauté étrusque¹ : la couronne d'or, la chaise d'ivoire, le sceptre surmonté par l'image de l'aigle, la robe de pourpre brodée d'or et les douze haches des licteurs.

Toutes ces choses, qui à Rome servirent à relever la dignité des consuls et à orner la majesté des triomphes, avaient, je n'en doute point, une origine étrusque. Seulement elles ne furent pas envoyées à Tarquin comme souverain de l'Étrurie, mais apportées de son pays par le chef étrusque².

La soumission de l'Étrurie est suivie de celle des Sabins; après une bataille que leur livre Tarquin à la tête d'une armée de Romains, de Latins et d'Étrusques, et dans laquelle ils sont défaits; le roi, vainqueur, rentre à Rome pour y triompher.

Tout cela, en laissant de côté des exagérations évi-

combats. A mesure qu'une fausseté historique va se répétant elle s'amplifie.

¹ Den. d'Hal, III, 61,

² Strab., V, 2, 2.

dentes, veut seulement dire que le premier roi étrusque fit comme ses prédécesseurs, et guerroya contre ses voisins¹.

Ici se place la grande pensée monumentale du règne de Tarquin, le temple du Capitole, dont la destinée devait être liée aux triomphes de Rome, et dont le nom en est encore le symbole.

Car ce fut, disent les historiens, à la suite de cette guerre, après la prise d'Apiola et avec le butin fait dans cette ville², que Tarquin résolut d'élever un temple sur le mont Tarpéien, lequel, à partir de ce moment, prit le grand nom de Capitole. Ce temple fut le monument des rois étrusques. Le premier Tarquin en jeta les fondements; son œuvre fut continuée par le second.

J'ai appelé la pensée de Tarquin une grande pensée. C'est qu'en effet la fondation du temple Capitolin est l'expression de la politique de Tarquin, politique entrevue par les rois sabins ses devanciers, et pleinement réalisée sous son successeur. Tarquin semble ✓avoir voulu faire, pour ainsi dire, un temple *de fusion* appartenant également aux trois races qu'il cherchait à mettre sur un pied d'égalité et à réunir dans une même unité nationale, en même temps qu'il vou-

¹ Il faut joindre aux expéditions de Tarquin contre les peuples sabelliques une guerre contre la formidable nation des *Æques*, guerre dont parlent Strabon (v, 3, 4) et Cicéron (*De Rep.*, II, 20).

² Pl., *Hist. nat.*, I, 9, 15.

lait, en contre-balançant, par l'importance donnée aux Latins, l'ascendant des Sabins, établir, sans qu'il y parût trop, la prédominance de la nationalité étrusque.

Avant Tarquin, il y avait sur le mont sabin par excellence, le Quirinal, un temple qu'on a appelé le Vieux Capitole. Il ne pouvait alors porter ce nom; le mont Saturnien lui-même ne reçut son nom immortel que lorsque, sous Tarquin, on y eut trouvé, en jetant les fondements du temple, cette tête coupée, *caput Oli*¹, dont on fit *Capitole*, découverte de laquelle les devins, ou plutôt les écrivains postérieurs, conclurent que là devait être la *tête*, le *chef-lieu*, la *capitale* du monde.

A l'époque de Tarquin, l'on ne pouvait concevoir une si vaste espérance. S'il y a quelque chose de vrai dans cette histoire, la tête était celle d'un chef étrusque enterré jadis sur le Capitole, à l'époque où les Étrusques s'y étaient établis. On disait aussi que les os de Tarpéia avaient été transportés ailleurs² quand on avait voulu bâtir le temple de Jupiter, ce qui semble indiquer la présence de sépultures étrusques sur le mont Capitolin.

Le nom du Golgotha vient de *crâne*, comme celui du Capitole vient de *tête*. Il est remarquable que ces deux collines aient le même nom. Un autre rapproche-

¹ Arn., *ad Gent.*, vi, 7.

² Plut., *Romul.*, 18.

ment, bien que fortuit, m'a frappé; comme je rôdais autour du Capitole, en songeant à la tête d'Olus, je me suis trouvé en face de la porte d'une église, et j'ai vu au-dessus de cette porte l'image d'une tête coupée : c'était l'église de Saint-Jean-Décollé, dans laquelle on conduit les condamnés avant le supplice.

Le temple du Quirinal était consacré à trois divinités, Jupiter, Minerve, Junon¹, dont la première était commune aux Sabins, aux Latins et aux Étrusques. Mais Jupiter était plus particulièrement un dieu national des Latins, chez lesquels il avait succédé au vieux Saturne. Le temple de Jupiter Latiaris était le centre de la confédération latine. C'est à Jupiter que fut dédié surtout le nouveau temple, et dans l'usage, bien qu'il se composât de trois sanctuaires, il s'appela toujours le temple de Jupiter.

Minerve et Junon étaient les noms sabins de deux divinités qui étaient aussi l'objet du culte des Étrusques². Cette triade divine était un objet spécial de ce culte.

¹ Ce vieux Capitole sabin avait dû être érigé lui-même sous l'influence de la discipline étrusque, influence que nous avons vue avoir été subie par les Sabins; ceci en serait le plus ancien exemple. En effet, Servius (*Æn.*, 1, 422) nous apprend que dédier un temple à Jupiter, à Minerve et à Junon, était une coutume étrusque; selon les livres sacrés de l'Étrurie, ces trois divinités lançaient la foudre.

² Minerve paraît chez les Étrusques sous ce nom, *Menerfa*, qui est sabin, et qui devait avoir été porté en Étrurie par les Ombriens, anciens habitants du pays étrusque et de la même race que les Sabins. De

Élever un temple à Jupiter, c'était flatter les Latins, c'était consoler les déshérités d'Albe, qui habitaient le Cælius, de n'être plus en possession du temple de Jupiter latin sur la montagne Albaine. Élever un temple à Jupiter, à Minerve et à Junon, c'était, en honorant trois grandes divinités de l'Étrurie, en faisant acte de dévotion étrusque, rendre hommage à trois divinités également sabines, et, en leur consacrant un temple nouveau, refaire étrusque le Capitole, qui l'avait été autrefois, tout en y supprimant le plus possible les cultes sabins, sauf, quand la résistance était trop forte, à transiger avec eux, comme on fit pour le dieu Terme, la Jeunesse; enfin c'était opposer au Quirinal, demeuré sabin, et enlever pour ainsi dire aux Sabins le culte exclusif de l'antique triade que l'Étrurie, comme la Sabine, avaient reçue des Pélasges¹.

Ainsi ce temple devait être commun à tous, réunir dans son sein le Jupiter latin, la Minerve étrusque, la

plus, le clou que l'on plantait dans le mur de la Cella dédiée à Minerve dans le temple du Capitole, était un emprunt au culte étrusque. Chaque année, on fichait un clou dans le temple de la déesse Nortia, à Volsinii. (Tit. Liv., vii, 3.) Junon, en Étrurie, s'appelait *Cupra*, nom également d'origine ombrienne; car il est sabellique et de même racine que le mot sabin *Cyprius*, bon.

¹ L'association de ces trois divinités était très-antique; on la retrouve en Grèce. (Paus., x, 5, 2.) Les Sabins devaient le culte de cette triade à leurs rapports avec les Pélasges; les Pélasges tyrrhéniens l'avaient porté en Étrurie.

Junon sabine, et, par ce triple culte, offrir comme un symbole des trois peuples au milieu desquels il fut élevé¹.

Mais si, par la pensée qui l'avait fondé, ce temple appartenait également aux Sabins, aux Latins et aux Étrusques, par l'art il était certainement étrusque, car il fut construit par des ouvriers de ce pays².

Or Vitruve³ nous donne, à propos de l'architecture propre aux temples étrusques, des détails au moyen desquels on peut retrouver celle du temple de Jupiter. Dans l'origine, il était bas, avec des colonnes d'un fort diamètre et très-éloignées, presque aussi large que long⁴, ce qui devait lui donner l'air écrasé et trapu.

Son pourtour (207 1/2 sur 192 1/2) était de huit cents pieds, et ne changea jamais. Quand on le reconstruisit sous la république, on voulut l'agrandir; mais les pontifes s'y opposèrent.

On se contenta d'augmenter sa hauteur sans rien ajouter à son étendue. Un motif analogue, quoique

¹ Un bas-relief, placé dans l'escalier du palais des *Conservateurs*, et qui représente Marc Aurèle montant en triomphe au Capitole, offre une image exacte de ce que le temple était au temps de Marc Aurèle.

² Tit. Liv., I, 56.

³ Vitruv., IV, 7.

⁴ Il avait quinze pieds de plus seulement en longueur (Den. d'Hal., IV, 61), trois rangs de six colonnes à la façade, un ou deux rangs de sept sur chacun des côtés. (Ott. Müll., *Etr.*, II, p. 232-3; Hirt *Gesch. d. Bauk. b. d. Alt.*, II, p. 245; Abek, *Mitt. it.*, p. 221.)

produisant un effet inverse, a donné à Saint-Pierre ses dimensions gigantesques. On a exigé des architectes qu'ils comprissent dans l'enceinte de l'église, outre l'espace ajouté d'abord à l'ancienne basilique, tout l'espace qu'avait occupé celle-ci.

Dans les deux cas, on a obéi au même sentiment : un respect religieux pour le sol primitivement consacré.

Le temple de Jupiter dut être bâti avec le tuf du mont Capitolin, le plus compact qui soit à Rome, et dont il existait des carrières dans le sein de la colline.

Ainsi nous connaissons la forme, l'histoire de ce temple et jusqu'à ses matériaux; mais il est très-difficile de savoir exactement où il était placé.

Le mont Capitolin a deux cimes : l'une, au sud-ouest, est connue sous le nom de roche Tarpéienne; l'autre, au nord-est, porte l'église d'Araceli, sur laquelle était la citadelle; sur laquelle était le temple de Jupiter?

C'est une des questions de topographie romaine les plus importantes et les plus difficiles à trancher. Il est assez piquant qu'on soit embarrassé à Rome pour dire : le Capitole était là.

Après y avoir bien pensé, je me suis décidé pour la cime nord-est, celle d'Araceli. Je crois que l'église est où était le temple¹.

¹ La difficulté vient en partie de ce que le mot *arx*, citadelle, est

On plaça sur la faite du temple des statues, comme on en a placé dans les temps modernes sur les églises romaines, à Saint-Jean de Latran, par exemple, où

quelquefois pris pour le temple, et *Capitolium*, tantôt pour le temple de Jupiter, tantôt pour tout le mont Capitolin; que le nom de *mons Tarpeius* est donné aussi parfois à la colline tout entière, et que les deux sommets étant très-voisins, les mêmes expressions peuvent souvent s'appliquer à tous deux. Laissant de côté les passages douteux, je m'attacherai seulement à ceux qui me paraissent démonstratifs. C'est, je crois, la méthode à suivre dans ce genre de recherches pour les simplifier en les abrégeant. La partie du mont Tarpeien ou Capitolin sur lequel on éleva le temple dominait le Forum (*ὑπερκαταμνον τῆς ἀγορᾶς*, Den. d'Hal., m, 69); donc le temple de Jupiter regardait le Forum. Or il regardait aussi le midi. (Den., iv, 61.) S'il eût été sur la cime sud-ouest et tourné au midi, il n'eût pas regardé le Forum, mais l'Aventin et le cirque. Cicéron parle d'une statue placée devant le temple de Jupiter qui, tournée vers l'orient, regarde le Forum et la curie (*In Cat.*, m, 8); de la cime sud-ouest elle l'eût regardé d'un peu loin. D'ailleurs, avant d'être tournée à l'est par le conseil des aruspices, la statue l'était sans doute au sud. Ce devait être sa position première, car c'était la direction des temples terrestres, comme du *templum* céleste, c'est-à-dire de la partie du ciel que l'on contemplait. (Varr., *De L. lat.*, vii, 7.) Plusieurs faits s'expliquent mieux en mettant le temple de Jupiter à Araceli. La citadelle est toujours présentée comme plus rapprochée du Tibre que le temple. Dans sa surprise nocturne, Herdonius (Den. d'Hal., x, 14), qui est venu par le fleuve, rencontre d'abord la citadelle. Il en est de même de la tentative des Gaulois (Tit. Liv., v, 47); ils ont gravi la roche Carmentale, c'est-à-dire le sommet qui était du côté de la porte de ce nom, et trouvent d'abord la citadelle sur leur chemin, sans qu'il soit question du temple de Jupiter. Manlius, qui demeurait dans la citadelle, et non dans le temple, se réveille aux cris des oies de Junon, et repousse les Gaulois. Tout se passe sur la première cime qu'ils ont rencontrée, c'est-à-dire sur la cime sud-ouest. Les Fabii, en allant

elles font, en se détachant sur le bleu du ciel, un si grand effet.

Une de celles qui décoraient le temple du Capitole représentait le dieu étrusque et sabin Summanus¹. Tarquin fit aussi exécuter par un artiste étrusque² un quadrigé, une statue de Jupiter et une statue d'Hercule en terre.

Le choix de ces divinités semble dicté par le désir de concilier à la fois les Sabins et les Latins, qui fut l'âme de la politique de Tarquin. Summanus était un dieu tout ensemble étrusque et sabin; Jupiter, un dieu commun à tous, mais particulièrement cher aux Latins, et Hercule considéré comme identique à Sancus, dieu sabin³. C'est toujours le même désir de plaire

vers la porte Carmentale, passent devant le *Capitole*, puis devant la citadelle. (Tit. Liv., II, 49.) Des deux sommets ce dernier est le plus considérable. Une citadelle eût été bien resserrée sur la plate-forme d'Araceli. (Nibb., *R. Ant.*, I, 557.) Dans un de ses exercices de rhétorique, Sénèque le père suppose qu'une vestale, précipitée de la roche Tarpéienne et sauvée miraculeusement, se trouve tout près du temple de Vesta; la roche Tarpéienne était donc de ce côté; elle dominait la rue *Tor dei Specchi*, où a existé au moyen âge une église qui portait le nom de Santa-Catharina *sub Tarpeio*. Enfin on n'entend pas parler de l'église de Santa-Maria in Araceli avant le neuvième siècle, et l'on sait que le temple du Jupiter Capitolin était encore debout au septième. La durée de ce temple explique la tardive apparition d'une église sur le Capitole.

¹ Cic., *De Div.*, I, 10.

² Pl., *Hist. nat.*, XXXV, 45, 4.

³ Fest., p. 229.

aux Latins et la même crainte de déplaire aux Sabins.

Ces deux sentiments, qui dominent toute la conduite de Tarquin et l'expliquent, parurent dans la tentative que fit ce roi de créer trois tribus nouvelles, tentative qui avait pour but de mettre sur un pied d'égalité les patriciens et les plébéiens, les Latins et les Sabins, et qui rencontra de la part des Sabins une résistance devant laquelle Tarquin dut gauchir.

✓ Quand Tarquin arriva, il trouva trois populations occupant des quartiers différents et possédant des terres séparées dans le territoire romain¹; mais elles n'étaient pas organisées en tribus.

Les éléments de la tribu existaient; son organisation était à naître. Sous Tarquin seulement², elles s'appelèrent les Titiès, les Rhamnès, les Lucérès.

Tout le monde reconnaît dans les Titiès et les Rhamnès les Sabins³ et les Romains⁴.

✓ ¹ Varron le dit expressément. (*De L. lat.*, v, 55.)

² Ce qui le prouve, c'est que Volnius, qui devait savoir l'étrusque, puisqu'il avait composé des tragédies dans cette langue, disait que les noms des trois tribus étaient étrusques. (Varr., *De L. lat.*, v, 55.) Pour les deux premières, dont l'une était sabine et l'autre romaine, il ne peut s'agir que de la forme grammaticale de leurs noms, de ce pluriel en *es* qui n'était pas en latin celui de *Titius* ou de *Rhamnus*. La forme latine était *Titienses* et *Rhamnenses*.

³ De Titius, prénom de Tatius. Les sodales *tities* avaient été institués pour veiller à la conservation des rites sabins.

⁴ *Rhamnès* est une contraction dans le goût étrusque de *Romani*, avec cette terminaison du pluriel en *es*, qui se trouve dans les tables

On s'accorde généralement à voir dans les Lucères des Étrusques¹.

Jusque-là il ne pouvait y avoir d'égalité entre les Sabins et leurs vassaux du Palatin, entre les Sabins et les Étrusques du Cælius.

Un roi sabin ne pouvait instituer cette égalité; au premier roi étrusque, à un roi neutre pour ainsi dire, il appartenait de commencer à l'introduire.

Mais il voulut faire plus encore.

Dans ces trois tribus, les populations latines, établies par les deux rois ses prédécesseurs sur le Cælius et sur l'Aventin, n'étaient pas représentées. Ce fut pour leur faire une place dans la cité qu'il eut la pensée de créer trois nouvelles tribus, et, pour que ces tribus latines fussent marquées du sceau étrusque et dans la main du roi, de leur donner son nom, le nom de ses amis, c'est-à-dire de placer à leur tête lui-même et des chefs étrusques.

Mais c'en était trop : l'orgueil sabin se révolta. Tarquin fut obligé de renoncer à accomplir ouverte-

engubines remplacée par son équivalent *er*, et au commencement du mot un *r* aspiré, *rh*, sans exemple dans les mots latins qui ne viennent pas directement du grec.

¹ P. Diac., p. 120. Même racine que *Lucumo*. On a trouvé dans une tombe étrusque *Lukir*. Le chef étrusque qui était venu d'Ardée au secours de Romulus s'appelait *Lucerus*. Les *Sacra* des Lucères étaient sur le Cælius, colline à demi étrusque.

ment son projet; mais il atteignit à peu près le même but par un autre chemin.

Chaque tribu contenait depuis Tullus Hostilius deux cents cavaliers¹. Au lieu de doubler le nombre des tribus, Tarquin fit ce qu'avait fait déjà Tullus Hostilius, il doubla le nombre des cavaliers dans chacune des tribus.

C'est ce qu'on appelait les centuries des cavaliers (*equites*), et qu'il ne faut pas confondre avec les tribus dont les cavaliers formaient la partie aristocratique.

Il est clair que la résistance dut venir des Sabins et non des Étrusques, intéressés aux succès du dessein de leur roi, dessein formé dans l'intention d'opposer un contre-poids à la puissance des Sabins, rivale de la leur.

Aussi l'augure qui combattit à ce dessein n'était-il pas un augure étrusque, mais un augure sabin; son nom, *Attus Nævius*, en est la preuve.

Le prodige attribué à cet augure nous ramène au Comitium, où, par un secret de son art magique, il avait transporté, du versant occidental du Palatin, le figuier ruminal sous lequel avait été exposé Romulus, et que les Sabins voulaient posséder chez eux dans le lieu découvert où ils délibéraient, comme un gage de

¹ Il faut admettre que dès lors il y eut au sein de la plebs du Palatin une certaine aristocratie; T. Hostilius avait donné des terres à tout le monde, ce qui explique comment elle put se former.

leur suprématie sur le Palatin. Ce fut aussi dans le Comitium que Nævius opéra un autre miracle¹.

Cet Attus Nævius, disciple des Étrusques et le plus célèbre augure de son temps, avait commencé, comme le pape Sixte-Quint, par garder des pourceaux. Il paraît que son âme n'était pas moins bien trempée que celle du porcher de Montalte; car il osa se faire l'intrépide interprète de la résistance de sa nation, et, comme plus d'un pape aussi énergique que lui, opposa victorieusement l'autorité religieuse au pouvoir royal.

Le roi, irrité, manda Nævius devant lui; il était assis sur son tribunal, au sommet des degrés par où l'on montait à la curie².

Le lieu de la scène est donc parfaitement déterminé par la tradition, et nous pouvons assister au drame qui se joue dans le Comitium, où sont les patriciens sabins, et en présence de la foule latine qui remplit le marché.

« Je vais vous montrer, dit le roi, que l'art de cet homme est menteur. »

Nævius s'était approché et se tenait au bas des degrés. Le roi n'osait laisser paraître sa colère contre le saint personnage, dont la légende racontait qu'enfant

¹ Den. d'Hal., III, 71; Cic., *De Div.*, I, 17.

² C'est ce qui résulte des paroles de Tite Live (I, 36), qui désigne avec une grande exactitude le lieu où la chose avait eu lieu, et où était de son temps la statue de Nævius : « Quo in loco res acta est, in Comitio, in gradibus ipsis ad lævam curiæ. »

il avait deviné l'art augural pour retrouver ses pourceaux égarés; le saluant avec douceur, il lui dit :

« Il faut nous faire voir, ô Nævius ! ton habileté dans l'art de deviner. Voulant accomplir une grande chose, je désirerais savoir si elle est possible. Va donc consulter les oiseaux et reviens promptement, tandis que moi, assis en ce lieu, je t'attendrai. »

Le devin obéit, il revint bientôt après avoir consulté les auspices, et déclara que l'action projetée par le roi était possible. Alors le roi, riant de ce discours, lui dit :

« A cette heure, ô Nævius, il est clair que tu es un imposteur, et que tu nous trompes manifestement, puisque tu as osé affirmer qu'une chose impossible peut être faite. »

Et, tirant de son sein un rasoir et une pierre à repasser, il ajouta :

« Je m'étais demandé si, en frappant cette pierre avec ce rasoir, je pourrais la trancher par le milieu. »

Alors tous ceux qui étaient présents s'étant mis à rire, l'augure, sans se déconcerter, répondit :

« Frappe avec confiance¹ cette pierre, et elle sera tranchée par le milieu. »

Le roi frappa la pierre avec le rasoir, et le rasoir, fendant la pierre, alla couper un morceau de la main

¹ La légende, tout en restant romaine, pourrait être moderne. Le prêtre dirait : « Frappe avec foi... »

qui la tenait. Tarquin ne songea plus à braver un tel homme, et exécuta son plan d'une façon détournée.

Il fit élever à Nævius une petite statue en bronze qui le représentait la tête voilée, et qu'on voyait encore au temps d'Auguste sur les degrés par où l'on montait au Comitium un peu élevé au-dessus du marché, près du figuier ruminal, en avant et à gauche de la curie. On enterra près de là le rasoir¹ et la pierre à repasser, et le lieu fut déclaré saint comme ceux que la foudre avait consacrés.

Ce plan de fondre les races par l'égalité, de favoriser le plus possible les Latins sans trop mécontenter les Sabins, de remplacer tout doucement l'ascendant de ceux-ci par l'ascendant des Étrusques; ce plan auquel se rapportait également la fondation du temple Capitolin et la nouvelle organisation des tribus, Tarquin le poursuivit en toute chose. Tout ce que l'on sait de ses institutions politiques est conçu dans le même esprit.

Il augmente le sénat de cent membres nouveaux, lesquels, comme dit Tite Live, y formèrent le parti du roi, qui les y avait fait entrer². Déjà le nombre des séna-

¹ Scipion l'Asiatique fut, dit-on, le premier Romain qui se fit faire¹ la barbe tous les jours. Vers son temps, des barbiers grecs s'établirent à Rome; mais la légende, certainement ancienne, d'Attus Nævius, montre que les Romains n'avaient pas attendu jusque-là pour se raser.

² « Factio haud dubia regis, cujus beneficio in curiam venerant. » (Tit. Liv., 1, 35.)

teurs, de cent dans l'origine, avait été doublé, sans doute pour y pouvoir admettre les patriciens d'Albe et d'autres patriciens latins. Sous Tarquin, il fut porté à trois cents¹, et cette fois les Étrusques, qui probablement, vu l'insignifiance du nombre de ceux qui étaient restés sur le Cælius, n'y avaient pas encore été admis, renforcés par les nouveaux arrivés d'Étrurie, vinrent y prendre place sous un roi étrusque.

Ce nombre de trois cents sénateurs, au temps de Tarquin, achève de prouver que ce fut lui qui le premier fit trois corps politiques des tribus qui jusqu'à lui n'étaient que trois races.

Selon Denys d'Halicarnasse, ces cent nouveaux sénateurs furent des plébéiens. Cela veut dire que Tarquin introduisit dans le sénat, avec ses Étrusques, des Latins sur lesquels il croyait pouvoir compter. Il fit ce que j'appellerais, si j'osais employer des expressions trop modernes, mais au fond exactes, une *fournée* étrusco-latine pour rendre une majorité sabine impossible.

Par la même raison, au lieu de quatre Vestales, il en créa six, trois pour les cavaliers anciens dans les centuries, trois pour les nouveaux², et un augure pour chacune des trois³.

Le premier roi étrusque voulut inaugurer par de

¹ Den. d'Hal., iii, 67.

² Fest., p. 344.

³ Tit. Liv., x, 6.

grands travaux d'utilité publique l'avènement de sa nation à la souveraineté.

Romulus avait élevé une muraille autour de sa petite ville du Palatin; les rois sabins en avaient agrandi de beaucoup l'enceinte et l'avaient fortifiée; ils avaient bâti un port, une citadelle et une prison. Les rois étrusques construisirent le cirque, qui devint, avec le temps, le plus grand monument de Rome; et un système d'égouts qui excitait l'admiration de Pline, et dont un reste très-imposant, le grand égout (*Cloaca maxima*), excite encore aujourd'hui la nôtre.

Je parlerai de cet égout quand j'en serai venu à Tarquin le Superbe, son principal auteur¹; mais je dois dire dès à présent que l'ensemble des travaux de dessèchement et d'assainissement dont la *Cloaca maxima* fut le complément magnifique remonte au premier Tarquin².

Pour le grand cirque, il lui appartient sans conteste.

Le cirque n'existait pas³, et il ne pouvait exister avant Tarquin; car, avant les dessèchements exécutés par ce roi, la vallée devait être en partie au moins inondée par le prolongement du Vélabre entre

¹ Tit. Liv., I, 56.

² Tit. Liv., I, 38; Den. d'Hal., III, 67.

³ Tit. Liv., I, 35; Den. d'Hal., III, 68. Selon Denys d'Halicarnasse, Tarquin acheva le cirque et le rendit plus commode pour les spectateurs; il n'en est pas moins très-probable que le cirque ne saurait être antérieur aux Étrusques.

le Palatin et l'Aventin¹. D'ailleurs, dans cette vallée, Ancus Martius avait établi une partie considérable de la population latine, transportée par lui à Rome. Il n'y avait donc pas alors de cirque en cet endroit.

Le cirque à Rome ne fut point dans l'origine une imitation de l'hippodrome grec, comme il le devint depuis².

Ce fut une importation étrusque. Tarquin fit venir de son pays, et non de la Grèce, des chevaux de race et des pugilistes³.

Les athlètes grecs parurent à Rome pour la première fois au sixième siècle⁴.

Il faut écarter de ces commencements l'idée des *carceres*. constructions appropriées au départ des chars; les cirques ne furent disposés ainsi que plus tard⁵.

¹ Denys d'Halicarnasse avoue qu'il fallut combler le bas de la vallée. (nr, 43.)

² O. Müller, *Man. d'Arch.*, § 172, 1; Mommsen, *Röm. Gesch.*, 2^e éd., p. 101.

³ Tit. Liv., I, 35. Les courses de chevaux et le pugilat pouvaient avoir passé de la Grèce dans l'Étrurie, avec laquelle les Grecs furent plus anciennement en rapport que les Romains. L'art de boxer est vieux dans le monde; mais, chez les Étrusques, on se donnait des coups de poing au son de la flûte (Athen., iv, 13), comme on combattait à Sparte. Cette manière de boxer a une certaine grâce qui trahit son origine hellénique.

⁴ Tit. Liv., xxxix, 22.

⁵ Tit. Liv., viii, 2. Il n'est pas impossible qu'il y ait eu des courses de char avant qu'il y ait eu des *carceres*. Mais, en supposant que ces courses datent à Rome de si loin, elles ont eu une origine étrusque et non une origine au moins directement grecque. On les a trouvées

Si l'on veut avoir le spectacle de ces courses et de ceux qui y prenaient part, il faut traverser Rome, et, de l'emplacement du grand cirque, se rendre au musée du Vatican pour y voir les *fac-simile* de peintures étrusques représentant des cavaliers et des lutteurs étrusques.

Mais on peut, sans quitter la rue des *Cerchi*, retrouver, par la pensée et même par les yeux, le souvenir des jeux du cirque.

Que de fois, suivant à pas lents cette rue habituellement solitaire, j'ai écouté, à travers le silence du soir, retentir dans un passé lointain les applaudissements et le tumulte de la foule qui jadis le remplissait. Je ne voyais d'abord que des charrettes arrêtées à son extrémité, près du gazomètre, là où sous la république et l'empire stationnaient les chars qui attendaient le signal pour s'élancer dans la lice. Alors, quelquefois, un paysan romain à l'air farouche, et qui semblait plutôt du temps où le cirque fut construit que de celui où a été bâti le gazomètre, fièrement campé sur une de ces charrettes, fuyait avec elle devant moi dans la poussière; ou bien, deux pâtres de la campagne, sur de petits chevaux noirs d'un aspect aussi sauvage que le leur, galopaient avec furie, cher-

représentées sur les parois des tombes étrusques. (O. Müller, *Handb. der Arch.*, § 179.) On sait l'histoire du char venant de *Veies*, se renverser au pied du Capitole (à l'extrémité du *Corso*), et donnant son nom à la porte *Ratumena* (Pl., *Hist. nat.*, viii, 45, 2), située en cet endroit.

chant à se dépasser; sans se douter qu'ils traversaient le grand cirque et qu'ils m'offraient l'image des courses qu'en ce lieu les Étrusques enseignèrent aux Romains.

Les détails que nous a conservés la tradition sur la disposition du cirque de Tarquin, s'ils ne sont pas certains, sont caractéristiques. Denys d'Halicarnasse, qui a l'air de croire que le cirque existait avant ce roi, dit que jusqu'à lui les spectateurs étaient debout sur des planches soutenues par des poteaux, et qu'il les fit asseoir sur des sièges couverts¹; qu'il assigna une place déterminée à chacune des curies, et, selon Tite Live, aux sénateurs et aux chevaliers². Je doute que ces auteurs aient pu être aussi exactement informé de ce qu'était la police des cirques sous le règne de Tarquin; mais je vois dans cette tradition un signe de l'opinion qu'avait laissée d'elle la monarchie étrusque. On lui attribuait un progrès dans ce que nous appelons le *confort* et la régularité administrative. Ne semble-t-il pas lire une ordonnance de préfet?

C'est que la monarchie étrusque fut en effet un progrès remarquable vers la civilisation, la richesse, le bien-être. Le second roi de cette monarchie fit de la fortune de chacun la base et la mesure des droits politiques. Nous sommes bien loin des brigands de

¹ Den. d'Hal., III, 68.

² Tit. Liv., I, 35.

l'Asile, de l'écartellement de Fufetius, et même de la fosse aux supplices du bon Ancus¹.

Sur les grands travaux entrepris par les rois étrusques, la tradition varie un peu, les attribuant tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là²; mais elle est constante à les placer sous ces rois.

Ainsi l'enceinte qui enferma les sept collines de la rive gauche et la forteresse du Janicule par un mur, et du côté de la plaine, là où ce mur n'aurait pas suffi, lui adjoignit un fossé et un relèvement de terre; cette enceinte, qui fit des différentes Romes que nous avons vues naître une seule Rome, et qui cimentait l'union des populations établies sur les diverses col-

¹ Tellement loin, que j'ai peine à croire que la tradition, qui oublie beaucoup et concentre beaucoup, n'ait pas omis, devenant romaine, quelque roi sabin ou étrusque. L'objection tirée de la moyenne des règnes, trop considérable pour être vraie, est pour moi sans force, parce que je ne crois point à la chronologie dans la tradition. Cependant le fait de cette disproportion entre le petit nombre des rois et la durée de la royauté me portent à supposer qu'un souvenir s'était conservé, au moins que cette royauté avait été durable; sans cela, on eût mieux fait concorder les deux termes. Du reste, une telle supposition ne changerait rien à l'ensemble de la tradition, à une royauté étrusque après une royauté sabine, à la supériorité des Sabins, à la dépendance des Latins, à leur progrès favorisé politiquement par les rois sabins eux-mêmes et surtout par les rois étrusques, toutes choses que je persiste à croire véritables.

² Tite Live, après avoir dit (i, 38) que Tarquinius Priscus a jeté les fondements du temple de Jupiter, dit (i, 55) qu'à ces fondements ne suffirent pas les dépouilles de Pometia, ville conquise par l'autre Tarquin. Pléne (*Hist. nat.*, iii, 9, 15) attribue l'aggr. de Servius Tullius à Tarquin le Superbe.

lines par de communs moyens de défense; cette enceinte, qui, comme l'a dit si bien Virgile, enveloppait les sept *Arces*, c'est-à-dire les sept sommets fortifiés, jusqu'alors plus ou moins isolés et indépendants; cette enceinte, dont on peut suivre la direction et dont plusieurs portions existent, on l'attribue tantôt à Tarquin l'ancien, tantôt à ses deux successeurs; on en fait même remonter une partie au dernier des rois sabins, à Ancus Martius.

C'est que tous ces rois y ont travaillé l'un après l'autre. La part de chacun est assez difficile à faire. Selon toute vraisemblance, le roi sabin creusa le *fossé des Sabins* du côté de la plaine, du côté le plus exposé, et devança dans cette région le travail analogue de Servius Tullius. Ancus, en fortifiant le Quirinal, mont sacré des Sabins, le Viminal, dépendant du Quirinal, l'Esquilin, voisin du Viminal et habité de même par les Sabins, allait au plus pressé; mais on peut croire avec Tite Live que Tarquin conçut le premier la pensée d'entourer toute la ville d'un mur de pierre, sans rejeter ce que dit Denys d'Halicarnasse¹, que des murs grossiers et faits à la hâte existaient déjà. Ces murs pouvaient être en terre comme le *mur de terre* des Carines, peut-être même en brique; car l'emploi de la brique est de toute antiquité, il date de Babylone et de

¹ Den. d'Hal., III, 67. Tite Live dit que la guerre contre les Sabins vint le distraire de cette entreprise. (Tit. Liv., I, 58.)

l'Égypte¹, et les Sabins, qui avaient appris des Étrusques à faire des vases et des statues d'argile, avaient pu apprendre d'eux aussi à faire des briques.

Les murs de Rome étaient une œuvre d'un intérêt général. Tarquin fit quelque chose de particulièrement agréable aux Latins en embellissant le marché, qui était surtout à l'usage de cette partie de la population adjointe par lui aux anciennes tribus; elle n'avait certes pas pour cela passé tout entière dans l'aristocratie, et ceux même qui avaient reçu le titre de patriciens et de cavaliers étaient toujours appelés de familles moindres (*minorum gentium*).

C'étaient les Latins restés plébéiens qui faisaient surtout le commerce; l'orgueil, je dirais presque féodal, du patriciat sabin et du patriciat étrusque devait le dédaigner.

J'ai parlé de l'existence vraiment féodale des grandes *gentes* sabines; l'Étrurie aussi était aristocratique. Les Lucumons seuls pouvaient prétendre aux hautes dignités², et le peu de succès qu'avait eu parmi eux la famille du riche commerçant de Corinthe, montre que leurs préjugés étaient assez contraires au négoce.

Ce fut donc surtout à l'intention des Latins que Tarquin contruisit des portiques autour du marché, lui donnant déjà cette disposition de l'*agora* des villes

¹ O. Müll., *Handb. d. Arch.*, p. 228, 2.

² O. Müller, *Etr.*, 1, p. 365.

grecques¹, du Forum des villes italiotes, comme de la *piazza* des villes de l'Italie moderne, qui, en général, sert aussi de marché : un carré long, entouré d'un portique.

Tandis que le roi étrusque, en travaillant un peu pour tout le monde, croyait travailler pour lui-même, il n'avait pas fait entrer dans ses calculs les rancunes sabines et les désirs de vengeance de l'ambition déshéritée.

Les fils d'Ancus, du dernier roi sabin, vivaient. Pendant le long et brillant règne de Tarquin, ils ne s'étaient point résignés à leur destinée, et avaient souvent, dit Denys d'Halicarnasse², tenté de le renverser, ce qui, si je ne me trompe, montre qu'ils avaient un parti dans l'aristocratie sabin, disposée à la révolte contre un roi étranger, et que les mesures populaires de Tarquin envers les plébéiens et les Latins avaient dû finir par exaspérer.

Ce mécontentement fut porté au comble quand Attus Nævius, cet augure sabin qui avait résisté au roi dans l'affaire des tribus, et continuait probablement à entretenir une résistance que devait exciter encore chez lui une rivalité avec les augures étrusques; quand Attus Nævius, qui avait fait à l'appui de son opposition un miracle, chose toujours facilement crue dans ce pays-ci, et d'un grand effet, disparut tout à coup. Le

¹ Vitr., v, 1.

² Den. d'Hal., iii, 72.

roi fut soupçonné de sa mort. Les fils d'Ancus, qui propageaient ce bruit, parurent dans le marché à la tête d'un grand nombre de clients. Ils n'étaient pas, comme les représente Denys d'Halicarnasse, des hommes habiles et bien parlants, faisant de belles harangues dans le Forum : c'étaient de farouches chefs de clan descendus de leur montagne, où Tarquin les avait relégués dès leur enfance, et venant exciter une plèbe superstitieuse et crédule. Ils l'excitèrent si bien, que, lorsque le vieux roi parut dans le marché, on lui cria qu'il était un impie, un sacrilège, et on voulut le chasser.

Tarquin fut obligé de se défendre; il parvint à se disculper; mais la *vendetta* était alors, à Rome, implacable comme aujourd'hui.

Les fils d'Ancus ne renoncèrent point à leur dessein et l'exécutèrent ainsi qu'il suit.

Ils apostèrent deux prétendus bûcherons qui, armés de leur serpe, vinrent sur le midi devant la maison du roi, située au sommet de la Velia, quartier des Sabins, où ceux-ci étaient en nombre; et, comme chacun prétendait avoir à se plaindre de l'autre, ils commencèrent à se quereller et à se gourmer, demandant justice et criant beaucoup. Rien ne peint mieux qu'une pareille scène la physionomie encore agreste de Rome, même sous le premier roi étrusque. D'autres conspirateurs, déguisés en paysans, parlaient, les uns pour celui-ci, les autres pour celui-là, et augmentaient le tumulte.

Je ne suis pas convaincu qu'ils ne fussent point des paysans véritables, des Sabins de la montagne, détestant le roi intru, et qu'on avait décidés à faire un mauvais coup. Toute cette foule pénètre dans la maison de Tarquin, et les bûcherons continuent devant lui à se disputer avec violence.

A la manière des paysans, embarrassés dans leur feinte plaidoirie, ils s'embrouillèrent, et, ce qui est bien dans le caractère de la foule partout mobile, particulièrement d'une foule romaine, on se mit à rire. Alors, saisis d'une colère simulée ou peut-être véritable, ils s'en prirent au roi, le frappèrent à la tête avec leur serpe, et, le laissant pour mort, s'enfuirent à la montagne, à la *Macchia*, sans être arrêtés, pas plus qu'on ne l'est à Rome pour un assassinat commis comme celui-ci en plein midi, pas plus que ne l'a été le meurtrier de Rossi.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans ce récit de la mort de Tarquin le caractère de la tradition populaire, un caractère de simplicité et de rusticité qu'on n'aurait pas imaginé plus tard. Pour moi, c'est là le criterium de la vérité, au moins de la possibilité des faits dont se compose l'histoire de Rome dans les premiers temps.

Quand la tradition fait agir des pâtres brutaux comme agiraient les paysans de l'Agro Romano ou de la Sabine, qui ressemblent assez aujourd'hui à ce qu'ils étaient au temps de Tarquin, je me dis que la

tradition n'a pas été supposée ou arrangée postérieurement, et qu'elle peut contenir quelque chose de vrai.

Ainsi finit le riche et ambitieux Lucumon, qui était parvenu au trône par son adresse, qui avait fait des guerres heureuses et élevé de grands monuments : il fut tué à coups de serpe.

Cette vieille histoire pourrait être d'hier, et tous les traits en sont merveilleusement appropriés aux mœurs des Romains d'aujourd'hui, qui doivent avoir du sang sabin dans les veines; car, ainsi que je l'ai montré, les Sabins étaient à Rome en assez grand nombre, et leurs descendants ont dû former une part considérable du peuple romain.

Passons au successeur de Tarquin, à ce Mastarna, aventurier étrusque, dont on a fait le roi Servius ullius.

XVII

SERVIUS TULLIUS

Légende sabine sur Servius Tullius. — Mastarna. — Servius Tullius élu par le sénat. — Culte et temple de la Fortune, dévotion de l'aventurier à la Fortune. — Les Compitalia, fête des Lares, politique de Servius. — Rome, ville latine; Rome mise à la tête des populations latines; temple de Diane. — Opposition des Sabins; supercherie religieuse. — Première enceinte de toute la ville, Rome existe.

Entre le premier Tarquin et le second, les historiens placent un roi qu'ils appellent Servius Tullius. La tradition avait transmis deux récits de sa naissance; l'un de ces récits est fabuleux, l'autre est romanesque.

Le premier donne pour père à Servius le Lare du foyer royal¹, ou Vulcain lui-même. C'était une légende qui avait cours en pays sabellique; on avait déjà supposé une naissance semblable pour Cæculus, le héros fondateur de Præneste².

¹ Den. d'Hal., iv, 2; Ov. *Fast.*, vi, 629.

² Virg., *Æn.*, vii, 680. Une aventure toute semblable, attribuée à

Elle était probablement d'origine pélasgique, car on y voit figurer les deux symboles principaux de la religion des Pélasges : l'un ¹ que j'ai indiqué ailleurs, et l'autre qui est le feu.

Une action miraculeuse du feu figure plusieurs fois dans la vie légendaire de Servius. Enfant, une flamme environne sa tête pendant son sommeil, comme elle apparaît dans l'Énéide autour de la tête de Lavinie; et, après sa mort, le temple de la Fortune, où était sa statue, ayant brûlé, l'image du fils de Vulcain fut épargnée ².

Selon l'autre récit, la mère de Servius était une habitante de la ville sabine de Corniculum ³, nommée Ocrisia; ce mot, en sabin, voulait dire la montagnarde⁴. Son mari ayant succombé dans la guerre contre Tarquin, Ocrisia, déjà grosse, était devenue l'esclave de

la fille d'un roi d'Albe qui devient mère de deux jumeaux dont l'histoire ressemble beaucoup à celle de Romulus et de Rémus (Plut., *Rom.*, 1), montre que cette légende avait passé chez les populations latines.

¹ Den. d'Hal., iv, 2.

² Den. d'Hal., iv, 40.

³ Nous avons vu que Corniculum était sabin. Selon Tite Live (i, 38), il avait été occupé primitivement par les *Prisci latini*, ce qui confirme que les *Prisci* sont les Sabins aborigènes.

⁴ D'ocris, en sabin *montagne* (Fest., p. 181), d'où le nom d'une ville de la Sabine, *Introcriculum* (entre les montagnes), et celui d'*ocriculum* (la petite montagne), Otricoli en Ombrie. Le nom de Castello d'Ocra, près d'Aquila (Murray, *S. it.*, p. 21), peut avoir la même origine.

la reine Tanaquil, et elle avait donné le jour à Servius Tullius.

Cette légende, qui fait naître Servius d'une femme esclave, est évidemment hostile, d'autant plus que la tradition ne s'en tint pas là; elle ne voulut point lui laisser pour père un chef sabin indépendant; de ce père elle fit un client de Tarquin et même un esclave¹.

Quand nous aurons vu que la constitution de Servius Tullius consumma l'émancipation des Latins, leur égalité avec le peuple sabin, et acheva de les fondre dans ce peuple, nous ne serons pas surpris de ces outrages de la légende sabin. Dans la version la moins désobligeante pour la mémoire de Servius, sa mère était toujours une esclave; si son père était un dieu, c'est qu'en faisant du roi législateur un fils de Sabine, on voulait rattacher sa naissance à un culte devenu national chez les Sabins, le culte du feu.

Les deux traditions sur ce roi, recueillies par les historiens latins, sont donc également des traditions sabin.

La légende venait des Sabins; mais l'histoire véritable, nous la devons aux Étrusques; car par eux nous savons que Servius Tullius se nommait Mastarna.

Un fragment du discours de l'empereur Claude re-

¹ Plut., *De Fort. Rom.*, 10; Cic., *De Rep.*, II, 21; Justin., xxvii, 6. On donna aussi pour mère à Servius Tullius la concubine d'un homme de Tibur appelé Spurius Tullius. (Fest., 2p. 174.)

trouvé à Lyon¹ nous l'apprend, et nous dispense heureusement d'avoir à expliquer comment le règne du fils d'une esclave sabine pourrait se trouver intercalé entre ceux de deux rois étrusques de la grande famille des Tarquins, ce qui serait assez invraisemblable.

Claude était un mari très-débonnaire, mais un homme fort savant. Il avait écrit une histoire des Étrusques d'après des sources que nous ne possédons plus. Entre son témoignage, fondé sur une tradition étrusque très-vraisemblable, et le récit merveilleux ou romanesque des auteurs qui se sont bornés à reproduire la légende intéressée des Sabins, il n'y a pas à hésiter.

Si nous en croyons les Étrusques, et Claude qui parlait d'après eux, Mastarna, fidèle compagnon d'un autre chef étrusque, Cælius Vibenna, et associé à toutes ses aventures, poussé hors de l'Étrurie par des fortunes diverses, avec ce qui restait de l'armée de Cælius, occupa la colline qui depuis fut elle-même nommée Cælius.

Claude seul, il est vrai, parle de Mastarna; mais Varron², Festus³, Denys d'Halicarnasse⁴ et Tacite⁵

¹ Ce curieux passage des fragments du discours de Claude, gravés sur deux tables de bronze, a été découvert à Lyon au commencement du seizième siècle.

² *De l. lat.*, v, 46.

³ *P. Diac.*, p. 44.

⁴ *Den. d'Hal.*, II, 56.

⁵ *Ann.*, IV, 65.

connaissent Cælius, ou mieux Cæles Vibenna, et le changement de nom du mont Cælius, appelé avant lui *mont des Chênes*, est encore là pour conserver sa mémoire¹.

L'existence de Cæles Vibenna n'est donc pas douteuse², et entraîne celle de Mastarna³.

¹ Niebuhr, qui avait d'abord admis que Servius Tullius était Mastarna, n'a que très-tard abandonné cette opinion. M. Mommsen (*Röm. Gesch.*, I, p. 114-15) veut bien que Mastarna soit venu à Rome, mais nie qu'il y ait régné, sans donner ses raisons, ce qui arrive parfois à ce savant et brillant historien. M. Schwegler (*R. Gesch.*, I, p. 720) reconnaît que les annales étrusques, plus anciennes que les annales romaines, ont plus de droit à notre confiance. Il hésite, puis rejette l'identité de Servius Tullius et de Mastarna d'après sa conviction individuelle. On voit qu'en présence des incertitudes de Niebuhr et d'opinions imposantes, mais non suffisamment motivées, il est permis d'en avoir une différente; seulement j'ai tâché de motiver la mienne. Ott. Müller, dont le nom ne fait pas moins autorité que ceux qui précèdent, déclare positivement (*Etr.*, I, p. 121) que Mastarna a conquis avec les *restes* de l'armée de Vibenna la Rome des Tarquins. C'est aller plus loin que l'assertion de Claude, et, selon moi, tomber dans l'in vraisemblance. La Rome des Tarquins était trop forte pour être ainsi conquise par les *restes* des bandes d'un condottieri. La vraisemblance est bien plutôt qu'un chef étrusque s'établit sur le Cælius, et, après la mort du premier Tarquin, lui succéda.

² On a trouvé près de Pérouse des tombes portant le nom de *Fipin*, forme étrusque de *Vibennus*, nom d'une famille de Volsinii à laquelle Ott. Müller (*Etr.*, I, p. 424) n'hésite pas à rapporter Cæles Vibenna; et à Chiusi, *Vipona*. (Den., *Etr.*, II, 373.) *Vibenna* et *Mastarna* ont une terminaison évidemment étrusque.

³ Les trois premiers des auteurs que j'ai cités plus haut s'accordent à placer l'arrivée de Cæles Vibenna sous Romulus. Tacite seul, probablement d'après Claude, la transporte au règne du premier Tarquin. Je crois que c'est par suite d'une confusion entre le Lucumon auxiliaire de

Quoi de plus vraisemblable que le récit des historiens étrusques tel que l'empereur Claude nous l'a fait connaître? Depuis Mézence, c'est-à-dire depuis les temps héroïques, les Étrusques avaient franchi le Tibre. Ils avaient anciennement occupé le Capitole et déjà une fois le Cælius. Cette nation était composée d'une aristocratie très-belliqueuse et d'une population très-dépendante.

L'Étrurie était une fédération de villes dont les chefs portent dans l'histoire romaine le nom de rois. Peut-être Mastarna fut un de ces chefs chassé de son royaume, comme on disait que Mézence l'avait été de Cæré. Plus probablement Mastarna fut un hardi et aventureux capitaine dont la fortune du parvenu de Tarquinii avait tenté l'ambition, et qui vint avec une troupe armée se mettre à son service, comme un condottiere toscan du moyen âge se mettait au service de quelque petit tyran nouvellement établi. Il battit les ennemis de Tarquin, se fit aimer de ses sujets, devint son gendre et gouverna sous son nom¹. De là à lui succéder il n'y avait pas loin.

Romulus, duquel date un premier établissement des Étrusques sur le Cælius, et le nouveau chef étrusque Mastarna, qui en forma un second sous Tarquin. Il me répugne de voir dans Mastarna, qui fut roi, un simple compagnon de Cæles Vibenna, commandant ce qui restait de son armée. Cæles Vibenna était plus ancien dans la tradition; son nom était resté dans le nom de Cælius, et on lui aura plus tard rattaché et subordonné à tort Mastarna, moins en faveur auprès de la tradition étrusque, parce qu'il s'était fait Romain.

¹ Den. d'Hal., iv, 3.

Tarquin n'avait que des fils ou des petits-fils en bas âge. La race d'Ancus, et avec elle les prétentions sabines, n'étaient pas éteintes.

Pour empêcher qu'elles ne l'emportassent après lui, Tarquin put s'accoutumer à voir dans le vaillant Mastarna un successeur qui affermirait à Rome le pouvoir de sa nation et qui était devenu de sa famille. Tanaquil, cette femme énergique qui avait encouragé son ambition et prédit sa grandeur, put adopter cette pensée dans l'intérêt même de ses enfants, menacés si la réaction sabine triomphait; elle put désirer pour eux l'appui d'un gendre qu'appelaient à régner sa bravoure et sa popularité.

Les choses en étaient là quand Tarquin fut inopinément frappé dans sa maison sur la Velia. Aussitôt Tanaquil fait fermer les portes, feint un espoir qu'elle n'a pas de sauver le roi, appelle Servius auprès de son époux moribond, l'exhorte à le venger et à la défendre, lui rappelle le prodige de la flamme qui a entouré sa tête. Sans doute elle invoqua Vesta, déesse du feu, dont le temple était tout proche et qu'elle pouvait voir par sa fenêtre; car, si la tradition est exacte, nous savons que les fenêtres de sa maison donnaient sur la rue Neuve¹, qui passait devant le temple de Vesta; et ce fut par une de ces fenêtres qu'elle adressa la parole

¹ Tite Live (I, 44) dit que Tanaquil parla au peuple par les fenêtres qui étaient tournées vers la voie Neuve, détail qu'il n'a pu emprunter qu'à la tradition.

au peuple rassemblé sur les pentes de la Velia et dans le marché, qui était au bas, pour exciter sa fureur et sa pitié. Du haut de l'arc de Titus, qui occupe à peu près la place de la maison de Tarquin, on pourrait se donner par l'imagination le spectacle de cette foule émue et la voir s'agiter là même où Tanaquil la harangua.

Faisant pour Mastarna ce que fit Plotine pour Adrien après la mort de Trajan, elle cache l'extrême danger du roi, dit qu'il n'a été qu'étourdi, qu'il guérira, que tout va bien; qu'en attendant, son gendre remplira les fonctions royales.

Mastarna sort, descend par la voie Sacrée au Forum; escorté des licteurs, il le traverse dans toute sa longueur, et va s'asseoir dans la curie, où il convoque le sénat. Les patriciens viennent prendre place dans le Comitium, devant la curie. Grâce aux sénateurs que Tarquin avait eu soin de nommer pour se créer un parti, grâce aux Étrusques et aux Latins qu'il avait élevés au patriciat, son gendre, gouvernant en son nom, est bien accueilli. Les plébéiens latins remplissent le Forum, maudissant le crime des fils du dernier roi sabin, regrettant le roi étrusque qui avait amélioré la condition de leur race et favorablement disposés pour son successeur, quel qu'il pût être, pourvu qu'il ne fût pas sabin.

Ce récit très-circonstancié, et dont les détails sont tellement d'accord avec la disposition des lieux que

j'ai pu le compléter en quelques points d'après elle, ce récit est si vraisemblable, que je le crois vrai. Cependant Mastarna était plus sûr du sénat que de l'ordre des patriciens, où les grandes familles de l'aristocratie sabine devaient former encore le parti dominant, et c'est ce qui explique une phrase de Tite Live que l'on n'a pas toujours comprise, même dans l'antiquité. La royauté ne fut point conférée à Servius Tullius par les patriciens, mais par le sénat ¹.

¹ La phrase très-remarquable de Tite Live (1, 41) est : *Primus in-jussu populi, voluntate patrum regnavit*. Si l'on traduisait *populus* par le *peuple*, et surtout par les plébéiens, et *patres* par les patriciens, il s'ensuivrait que le roi le plus populaire de Rome aurait été le premier nommé par l'aristocratie, sans consulter le vœu populaire. Mais depuis Niebuhr, et c'est là un des plus grands services qu'il ait rendus à l'histoire de la constitution romaine, on sait que *populus*, dans son sens primitif et vrai, est l'opposé de *plebs* (*Hist. Rom.*, II, p. 163, trad. franç.), quoiqu'on les ait traduits indifféremment par le même mot *peuple*. Les écrivains de l'empire ou de la fin de la république n'ont pas eux-mêmes toujours assez nettement fait une distinction fondée sur un état de choses ancien et dont on était bien éloigné. Mais il est certain que, dans l'origine, *plebs* voulait dire les *plébéiens*, et *populus* les patriciens. Le *peuple* romain, c'étaient les citoyens jouissant de tous les droits politiques. On conçoit que, quand les plébéiens se furent peu à peu mis en possession de ces droits qui leur avaient été d'abord refusés, la distinction entre les mots *plebs* et *populus* ne fut plus aussi précise, parce qu'elle n'était plus nécessaire. Mais cette formule *populo plebique*, qui oppose *populus* à *plebs*, et, par conséquent, les distingue, se rencontre fréquemment. Quant au mot *patres*, je crois que c'était originairement le nom des sénateurs. Il fut attribué, par une extension dont il est aisé de se rendre compte, à tout le patriciat. Ainsi, en Angleterre, les lords seuls forment une aristocratie légale, car seuls ils ont des privilèges garantis par la loi.

Ce fut donc le sénat préparé par Tarquin qui nomma son successeur. On ne consulta point les patriciens sur lesquels on ne comptait pas autant. On ne consulta pas non plus les plébéiens, qui n'avaient pas de voix à donner. Le suffrage universel n'était pas dans la légalité; mais, en fait, le *plebs* approuva et appuya l'élection du nouveau roi. Là même où le suffrage universel ne se manifeste point par un vote légal, il peut constituer par l'adhésion volontaire du grand nombre un droit; bien qu'exprimé par un vote légal, il pourrait être surpris ou forcé. Le suffrage universel est un droit quand il est un fait.

Mastarna prit les noms de *Servius Tullius*. Je dois parler de ces noms, car ils se rattachent à son origine, au lieu qu'il habita en arrivant à Rome et à des monuments que la tradition lui attribuait.

Si *Servius* n'est pas une traduction de *Mastarna*, dont le sens est inconnu, ce prénom pourrait bien se rattacher au séjour du chef étrusque sur le Cælius. Une des familles albaines, que Tullus Hostilius y avait établie, était celle des Servilii¹.

Cependant, dans l'usage, le fils ou le frère d'un lord, qui légalement n'est rien de plus qu'un autre citoyen, est désigné comme faisant partie de la *nobility*.

Je reconnais que très-souvent le mot *patres* désigne tout ce qui est patricien; mais je crois que, dans la phrase de Tite Live, ce mot étant opposé à *populus*, les *patriciens*, il ne peut vouloir dire que les sénateurs. Quand il est opposé à *plebs*, il veut dire les patriciens.

¹ La terminaison en *tus* et la terminaison en *illus* sont analogues.

Cette famille avait peut-être secondé l'aventurier, et, comme on prenait le nom de celui par lequel on était adopté, il prit peut-être le nom de ceux qui avaient adopté sa fortune.

Quoi qu'il en soit, ce fut ce nom qui servit de prétexte à l'hostilité des Sabins pour faire de Mastarna le fils d'un esclave ou même un esclave (*servus*), tandis que la population latine, qui lui était favorable, exagérant la tendance populaire de Mastarna, en prit occasion pour faire de lui le protecteur des esclaves.

Quant à *Tullius*, c'était un nom étrusque¹.

Cela achève de prouver la provenance étrusque de celui qui prit ou conserva ce nom. Si le prénom *Servius* fut un emprunt à une famille latine, la double appellation de Mastarna, *Servius Tullius*, serait, comme le mont *Cælius*, sa première résidence, le fut lui-même quant à sa population, moitié latin, moitié étrusque.

Mais, si ce nom de *Tullius* est étrusque, il est aussi sabellique².

Servilius avait avec *Servius* le même rapport que *Quintilius* avec *Quintius*.

¹ Les deux filles de Tarquin s'appelaient *Tullie*. *Tullus* était un aïeul mythologique des Tyrrhéniens. *Tulus* et son dérivé *Tolumnius* sont des noms étrusques. Enfin, jusque sous Adrien, on trouve un *Tullius Tuscus*.

² Il serait latin si les *Tullii* eussent été une des familles d'Albe transportées sur le *Cælius*, comme le dit Tite Live (I, 30), et alors Mastarna aurait peut-être eu la même raison de prendre ce nom

On le trouve chez les Volsques d'Arpinum, illustré par Cicéron¹.

Il paraît même avoir été sabin, puisque Tullus fut le nom de l'avant-dernier roi sabin, Tullus Hostilius².

Mastarna tenait-il en quoi que ce soit aux Sabins?

La légende, qui lui donnait une Sabine pour mère, bien qu'altérée par la haine, devait reposer sur quelque chose. Parmi les statues des rois qui subsistèrent longtemps au Capitole, deux se distinguaient des autres, parce qu'elles avaient au doigt un anneau : le roi sabin Numa et Servius Tullius³; l'usage de l'anneau semble être venu des Étrusques aux Sabins et des Sabins aux Romains⁴.

D'où pouvait naître cette légende d'une mère sabin et cette association avec un roi sabin.

Mastarna, au lieu d'appartenir à la race étrusque, appartiendrait-il à la race des Ombriens⁵, plus ancien-

que de prendre son prénom *Servius*; mais Denys d'Halicarnasse (III, 29), au lieu des *Tullii*, nomme les *Julii*, ce qui est plus vraisemblable.

¹ Le chef volsque qui reçut Coriolan s'appelait Tullus Attius. *Attius* est sabin.

² *Tullius* a la même racine que *Tullus*. C'était un nom de *gens*, devenu un prénom, comme dans Attilius Régulus le prénom *Attus* formait un nom de *gens*.

³ Pl., *Hist. nat.*, XXXI, 4, 2.

⁴ Voy. t. I, p. 386-7, p. 481.

⁵ O. Müller (*Etr.*, I, 121) croit que l'armée qui s'arrêta sur le Cælius venait de Volsinii (Bolsène), mot qui paraît avoir la même racine que *Volci*. Le nom de ces deux villes, surtout celui de la dernière, sont

nement établie dans l'Étrurie que les Étrusques eux-mêmes, parente et peut-être mère de la race sabine?

Ce qui est certain, c'est qu'à Rome les temples dont la tradition rapportait la fondation à Servius Tullius. étaient consacrés à des divinités à la fois étrusques et sabelliques, ou à des divinités purement sabines.

Il honorait dans les premières, comme né en Étrurie et d'origine ombrienne, les divinités de son pays et de sa race. Il rendait hommage aux secondes par politique et par égard pour les Sabins.

Au premier rang parmi les divinités à la fois étrusques et sabelliques, et probablement de provenance ombrienne¹, auxquelles Servius, Ombrien, je crois, comme elles, rendit un culte particulier, est celle qui, entre tous les autres personnages célestes, eut le plus de temples à Rome et reçut le plus de noms différents, fut le principal objet de l'adoration du peuple romain, lequel, à vrai dire, lui devait beaucoup, la fortune

Ce fut sous l'empire surtout que la fortune, alors synonyme du hasard, devint, dans la démoralisation universelle, la seule divinité à laquelle on croyait.

Partout, dit Pline², la Fortune est invoquée; on ne

ombriens. Ceci expliquerait comment ce nom de Tullius se trouve à la fois en Étrurie et chez un peuple sabellique, les Volsques; le nom *Volci* reparait chez d'autres peuples sabelliques: *Volceii* ou *Volci*, ville de Lucanie.

¹ Voyez plus loin.

² Pl., *Hist. nat.*, II, 5, 7.

parle que d'elle, on ne songe qu'à elle, on ne s'en prend qu'à elle, on n'accuse qu'elle, lui rendant hommage même par les injures qu'on lui adresse. Presque tous la disent volage, aveugle, mobile, inconstante, incertaine, changeante, et favorisant ceux qui n'en sont pas dignes, *indignorumque faulrix*.

Pour Plutarque¹, il déclarait qu'en entrant à Rome elle avait quitté ses ailes, ôté ses souliers, déposé le globe toujours tournant qui était sur sa tête. Cependant l'instable Fortune n'y était pas encore fixée; elle n'avait pas épuisé sa mobilité. Elle semble depuis avoir repris ses ailes, remis ses souliers et remplacé sur sa tête son globe tournant, lequel tourne encore.

Le culte de la Fortune était la vraie religion du peuple romain. Sous ce nom, il se représentait l'intervention d'une puissance inconnue dans toutes les circonstances, dans tous les actes de la vie, et les divers aspects que cet inconnu, espéré ou redouté, pouvait offrir à l'imagination.

Chaque chose avait sa Fortune. Dans les classes de la société, il y avait la Fortune des patriciens, des chevaliers, des plébéiens, des familles; il y avait la Fortune des Tullius, des Flavius, de ceux qui portaient le même surnom, des Torquatus; il y avait la Fortune des bains, la Fortune des greniers.

Les cohortes avaient leur Fortune.

¹ De Fort. Rom., 4.

Il y avait la Fortune des semailles et la Fortune des moissons.

Il y avait la Fortune du retour, la Fortune *Barbata*, à laquelle on consacrait sa première barbe; la Fortune *Virginalis*, à laquelle les jeunes femmes offraient la ceinture qu'elles déposaient en se mariant; la Fortune virile, la Fortune mulièbre, la mauvaise, la bonne, la douteuse, la complaisante, la Fortune d'aujourd'hui, la Fortune qui protège, la Fortune qui dure, la Fortune qui revient, la Fortune qui espère et la Fortune engluee.

Quand arriva l'empire, les empereurs eurent leur Fortune; de peur de la perdre, ils placèrent sa statue dans leur chambre à coucher. Cela s'appelait la Fortune de César; mais César avait emporté la sienne.

Le nom de cette déesse, qui devint celui du hasard, avait été dans l'origine celui de la force¹, de la force ignorée qui a engendré et dirige le monde. C'était la Fortune, premièrement créatrice, *primigenia*, qui fut une divinité pélasge et une divinité sabine avant de devenir une divinité romaine.

En effet, elle avait divers sanctuaires en Grèce, et particulièrement en des lieux où l'on trouve des restes du culte des Pélasges.

Elle y était représentée, comme elle le fut à Rome, sur les médailles², et telle qu'on peut la voir dans une

¹ *Fors* et *fortuna* ont la même racine que *fortis*.

² Paus., vii, 26, 8.

statue qui est au Vatican, tenant un gouvernail d'une main et portant de l'autre une *corne d'abondance* remplie de fruits.

Cette Fortune créatrice et féconde était une bien grande déesse, car elle était la mère de Jupiter et de Junon, comme la *grande mère* de l'Ida.

On la figurait tenant l'un et l'autre dans son giron; tandis que le Jupiter enfant se tournait vers le sein maternel (*mammam appetens*). La Fortune nourrice, avec son divin fils, était singulièrement un objet de dévotion pour les mères ¹. Elle devait, en effet, exciter dans leurs cœurs un peu de cette dévotion tendre que la vue assez semblable de la Vierge et du petit Jésus y fait naître aujourd'hui.

Telle était dans l'origine la Fortune de Præneste, ville qui fut pélasgique, et dont les *sorts* devinrent si célèbres. Ces sorts étaient tirés au moyen de bâtons de chêne par la main d'un enfant ², comme les numéros de la loterie, après avoir été bénis par un prélat, sont tirés aujourd'hui sur le balcon du palais *Madama*.

¹ Jovis pueri qui lactens cum Junone in Fortunæ gremio sedens, mammam appetens, castissime colitur a matribus. (Cic., *de Div.*, II, 41.)

² On tirait aussi les sorts à Padoue (Suét., *Tib.*, 14), près de l'embouchure du Pô, où avaient débarqué les Pélasges; dans la pélasgique Agylla et à Falère (Tit. Liv., XII, 1, 11), lieu tout rempli de souvenirs du culte pélasgique. Les sorts de Præneste étaient très-anciens, et Præneste avait porté un nom grec. (Str., V, 3, 11.)

Les Pélasges avaient communiqué ce culte antique de la Fortune aux nations sabelliques¹, et en particulier aux Sabins².

Ceux-ci le fondèrent sur le Capitole³ et sur le Quirinal.

Il y avait trois temples de la Fortune sur le Quirinal⁴, et tous trois assez près de la porte Colline, sans compter un autel consacré à la Fortune *du bon espoir*, plus au sud, dans la rue Longue⁵ (rue Saint-Vital). L'origine de ces temples remontait vraisemblablement au temps où les Pélasges habitaient le Quirinal avec les Sabins; car la Fortune à laquelle l'un d'eux était dédié s'appelait *Primigenia*⁶, comme la

¹ Temples célèbres de la Fortune chez les Volsques, à Préneste, à Antium, sur le mont Algidé.

² Selon Plutarque (*Fort. Rom.*, 5; 10), Ancus Martius introduisit à Rome le culte de la Fortune. Selon Varron (*De l. lat.*, v, 74), ce fut Tatius. Tous deux étaient Sabins.

³ Tu quæ Tarpeio coleris vicina tonanti.
(Inscript.)

Plutarque (*Fort. Rom.*, 10) attribue la fondation du temple de la Fortune sur le Capitole à Servius Tullius. Ce temple était près du temple de Saturne, avec lequel on l'a confondu; car il était près de la porte Stercoraria, voisine de ce temple (Voy. t. I, p. 359; Clem. Alex. Protept., p. 33), au-dessous du temple de Jupiter tonnant.

⁴ Vitr., iii, 2.

⁵ Plut., *Fort. Rom.*, 16.

⁶ Beck., *Hand.*, i, p. 579.

Fortune de Præneste. Elle s'appelait aussi la Fortune publique ¹.

Ainsi s'était transformée l'idée toute pélasgique d'une déesse mère en celle d'une divinité politique sous l'influence de l'esprit romain.

En voyant les temples de la Fortune accumulés dans la région du Quirinal, j'ai peine à me figurer qu'il n'y ait pas eu dans cette région, qui fut pélasge et sabine, un culte de cette déesse institué par les Pélasges et adopté par les Sabins.

Le culte de la Fortune existait aussi chez les Étrusques. Ils regardaient Cérès, Palès et la Fortune comme leurs Pénates², ou dieux protecteurs, et leur grande déesse Nortia était la même que la Fortune³.

Le principal temple de Nortia était à Volsinii (Bolse) ⁴.

Dans le mur de ce temple, on enfonçait le clou sacré qui marquait les années comme au Capitole.

¹ Ov., *Fast.*, iv, 375.

² Serv., *Æn.*, ii, 325.

³ Mart. Cappel., i, 8, 9; Juv., *Sat.*, x, 74.

⁴ M. Gherard (*Ub d. met. spieg. d. Etr.*) croit Nortia une déesse pélasgique dont le culte aurait été introduit en Étrurie par les Ombrions. En effet, il a existé un temple célèbre de cette déesse à Fano, qui doit son nom moderne à ce temple (Nortia *Fanum*), à Ferentia, à Arna. Les Ombrions sont un peuple sabellique, et on trouve le culte de la Fortune à Antium, chez un autre peuple de la même famille, les Volsques. Nortia semble donc une divinité ombrienne plutôt qu'étrusque.

C'est de Volsinii que Cæles Vibenna était, disait-on, venu à Rome. De là aussi la tradition faisait venir sans doute celui qu'elle lui donnait pour fidèle compagnon, Mastarna. Il n'est donc pas surprenant qu'on attribuât au roi Servius Tullius la consécration de deux temples¹ de la Fortune à Rome, l'un dans le marché aux bœufs², l'autre sur la rive droite du Tibre, à six milles de Rome en descendant le fleuve³.

Et puis il y avait encore un autre motif à cette prédilection de Mastarna pour le culte de la Fortune.

Je ne dirai pas avec Valère Maxime⁴ : « Jamais rien ne montra mieux la toute-puissance de la Fortune que l'esclavage de Servius Tullius devenu roi, » parce que je ne crois pas que Servius Tullius ait été esclave, et que je connais d'autres exemples plus extraordinaires de la toute-puissance capricieuse de la déesse de Præneste.

Mais Servius, après avoir été un soldat de fortune, était devenu un roi de fortune, ce qu'Horace⁵ appelle *fortunæ filius*. Il était naturel qu'il fût dévot à la Fortune, comme Sylla.

¹ Si Nortia, la Fortune, est une déesse ombrienne, c'est une raison de plus de penser que Mastarna, particulièrement voué au culte de la déesse principale de Volsinii, était d'extraction ombrienne.

² Den. d'Hal., iv, 27. Près du temple de Matuta. (Tit. Liv., xxxv, 27.)

³ Varr., *De l. lat.*, vi, 5. Sans parler du temple que Plutarque seul dit avoir été érigé à la Fortune par Servius sur le Capitole.

⁴ Val., iii, 4, 5.

⁵ Hor., *Sat.*, ii, 6, 49.



La tradition populaire, encore cette fois vraie dans ses mensonges et éclairée dans sa crédulité, avait exprimé cette faveur de la Fortune, qui semblait s'être donnée au vaillant aventurier, en supposant qu'elle avait coutume de venir la nuit le visiter en entrant par la fenêtre¹. La Fortune fut l'Égérie de celui que Tite Live compare à Numa. Je remarque une différence entre les deux légendes. Égérie, la nymphe champêtre, la Camène du bois Sacré, converse avec Numa sous les chênes de la colline, au murmure de la source sacrée : à l'époque de Servius, les choses ont changé, la civilisation a marché, et la poésie s'est retirée. La Fortune vient le chercher au milieu d'une ville et entre chez lui par la fenêtre².

L'heureux aventurier, le condottiere parvenu, éleva donc deux temples à la Fortune, qui l'avait fait régner.

Le premier dans le marché aux bœufs³, lieu consacré par les plus anciens souvenirs pélasgiques, par la venue et les exploits d'Hercule; sous les influences de l'austérité sabine, puissantes encore sur la religion et les mœurs⁴,

¹ Ov., *Fast.*, vi, 571; Plut., *Fort. Rom.*, 10; *Quæst. Rom.*, 56.

² C'était avant sa grandeur qu'il avait reçu ces encouragements de la Fortune, quand il habitait encore la demeure de son beau-père, Tarquin. C'est donc de ce côté qu'était le *lit de la Fortune* dont parle Plutarque.

³ Den. d'Hal., iv, 37.

⁴ Caton, le vieux Sabin, dédia sur le Palatin un temple à la Fortune vierge.

même, quand la royauté sabine n'était plus, Mastarna dédia ce temple à la Fortune *vierge*¹; donnant, comme on voit, à la Fortune, dans l'origine divinité mère chez les Pélasges, un attribut étrangement décerné à une déesse qu'on a souvent accusée de prodiguer ses faveurs, par un roi qui en savait, disait-on, quelque chose; c'est probablement sur l'emplacement de ce temple que s'est élevé celui d'une vierge plus sainte, l'église de Santa-Maria in Cosmedin².

L'autre temple que Servius éleva à la Fortune était

¹ C'est ce qui me paraît résulter d'un passage de Varron cité par Nonius Marcellus (p. 489), dans lequel il est fait allusion au double vêtement qui couvrait la statue de Servius dans le temple de la Fortune *Undulatis togis*. Voyez Pline (vm, 74, 4), qui appelle aussi *Undulatum* la toge de Servius Tullius. Cette Fortune est dite par Varron *Virgo Fortuna*. Or c'est bien dans ce temple du marché aux bœufs, et non dans celui qui était hors de Rome, que se trouvait la statue voilée de Servius; car Ovide ne parle pas de cette statue voilée à propos de la fête de Fors Fortuna, qu'on célébrait à la fin de juin, mais à propos de celle qu'on célébrait, le 11 du même mois, en l'honneur de la Fortune du marché aux bœufs, et de Matuta. Le temple de celle-ci était lui-même dans le marché aux bœufs et près de celui de la Fortune, ce qui nous ramène encore au temple du marché; c'est donc celui-là où était la statue voilée, et qui était dédié à la Fortune vierge. Plutarque (*Fort. Rom.*, 10) mentionne également un temple de la Fortune vierge près de la source moussue, ce qui convient aux environs du Vélabre, où il y a encore des sources moussues, aux environs de la Cloaca Maxima. En énumérant d'autres temples de la Fortune, tous dans Rome, s'il eût parlé de celui qui était à deux lieues de Rome, il en eût fait la remarque.

² Beck., *Handb.*, p. 481.

sur la rive droite du Tibre, à six milles au-dessous de Rome.

La déesse y était honorée sous le nom singulier de *Fors Fortuna*¹, le *hasard fortuné*, la chance du hasard². Le jour de l'année où l'on croyait que Servius Tullius l'avait dédié, on s'y rendait à pied ou en bateau³, on en revenait ivre. C'était une fête populaire, comme tout ce qui se rapporte à Servius Tullius.

La classe, très-nombreuse encore aujourd'hui à Rome, de ceux qui vivent sans moyens connus de subsister⁴, fêtaient cette déesse de hasard qui avait fait un roi de hasard⁵.

Cette Fortune hasardeuse n'avait aucun rapport avec la Fortune virile⁶, quoique, par une double con-

¹ Varr., *De l. lat.*, vi, 17.

² *Fortuna sit vel hujus diei...* Vel fors in quo incerti casus significatur magis. (Cic., *De leg.*, ii, 11.) On disait : *forte fortuna fieri*, arriver par hasard.

³ Ov., *Fast.*, vi, 760.

⁴ Qui sine arte aliqua vivunt. (Donat. *ad Phorm.*, v, 6, 1.)

⁵ Ovide ajoute que les esclaves s'y rendaient en foule, ainsi qu'au temple de la *Fortune incertaine* (*Fast.*, vi, 786), attribué aussi à Servius, et qui était près de là.

⁶ Malgré les témoignages les plus positifs, celui d'Ovide et celui de Varron (*loc. cit.*), celui d'un calendrier antique où on lit : *Forti Fortunæ transiberinæ*, on a voulu reconnaître, dans un édifice du temps de la république situé sur la rive gauche, près du *Ponte Rotto*, un temple de la Fortune virile, d'après une mauvaise traduction de *Fors Fortuna*, donnée par Denys d'Halicarnasse (iv, 27) et Plutarque (*Fort. Rom.*, 5), qui ont pensé que *Fortem fortunam* voulait dire

fusion que j'explique dans une note, on ait appelé à tort Temple de la Fortune virile un temple qu'on croyait à tort celui de la Fortune hasardeuse. La fête de la Fortune virile, qui se célébrait au mois d'avril, n'avait rien à démêler avec celle des deux Fortunes auxquelles Servius passait pour avoir élevé des temples, et qui, l'une et l'autre, avaient leur fête en juin.

C'étaient les femmes qui honoraient la Fortune virile d'après un rite assez singulier. Elles s'enfermaient dans une salle échauffée par des tuyaux à vapeur¹, disposition connue des Romains, et qu'on remarque dans ce qui reste d'une chambre de la maison de

la Fortune courageuse, virile. Cette dénomination de temple de la *Fortune virile*, ainsi appliquée, bien qu'elle ait cours parmi les guides et les voyageurs, renferme une confusion topographique et un contre-sens grammatical. Le temple attribué à Servius sur la rive gauche, dans le marché aux bœufs, n'a jamais été dédié à Fors Fortuna; même en admettant l'interprétation vicieuse de *Fortune virile* qu'ont adoptée Denys d'Halicarnasse et Plutarque, on ne pourrait en faire le nom de ce temple.

¹ Ov., *Fast.*, iv, 146. « Calidà qui locus humet aquà » se peut entendre ainsi. Il se peut aussi que ce lieu, *humide par l'eau chaude*, désigne une localité particulière de Rome, celle où se trouvaient les eaux chaudes appelées Lautolæ; car précisément de ce côté (Beck., *Handb.*, i, p. 561) était un temple de la Fortune, élevé, disait-on, par Servius Tullius. (Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 46.) Cette Fortune s'appelait Seia, ce qui vient de *serere*, semer, comme *Segetia*, autre nom de la Fortune, de *seges*, moisson. Peut-être l'usage singulier de cette offrande, faite à la déesse par des femmes nues dans une étuve artificielle ou naturelle, se rattachait-il dans l'origine à des vœux pour la fécondité adressés à la Fortune mère, déesse antique des Pélasges, devenue la *Fortuna Seia*.

sainte Cécile. Là elles se dépouillaient de leurs vêtements, et, après avoir brûlé de l'encens en l'honneur de la Fortune virile, lui demandaient de cacher à leurs époux tous leurs défauts corporels. Ovide ajoute malicieusement : « Et la déesse implorée le fait pour quelques grains d'encens, » ayant l'air de croire que les femmes romaines s'arrangeaient pour que cette demande fût toujours exaucée, et que ce qu'elles ne voulaient pas trahir fût toujours caché.

Ce jour-là les femmes du commun allaient se baigner dans les bains des hommes, couronnées de myrte. On voit que dans tout ceci il n'est pas question d'un temple de la Fortune virile.

Il faut donc renoncer à nommer ainsi un des restes les mieux conservés et les plus purs de l'architecture romaine.

Outre ces deux temples de la Fortune, on en attribuait à Servius un autre, dédié à Matuta, dans le marché aux bœufs, et voisin de celui de la Fortune vierge; nous le savons par le récit des incendies qui les atteignirent ensemble tous les deux¹. Les fêtes des deux déesses se célébraient le même jour², ce qui semble indiquer une commune origine. Matuta était Sabine, et on ne voit pas que son culte, comme celui de la Fortune, eût pénétré en Étrurie; mais il fallait bien faire quelque chose pour les Sabins.

¹ Tit. Liv., v, 49; xxv, 7.

² Ov., *Fast.*, vi, 570.

Il se peut que Mastarna ait pensé à eux en établissant les *Compitalia*, la fête des carrefours, la fête des Lares; mais cette fois il pouvait obéir aussi à une dévotion personnelle, car il était né en Étrurie, et les Lares étaient des divinités étrusques¹ qui avaient passé dans la religion sabine. Aussi c'est d'un Lare du foyer que la tradition sabine faisait naître le roi étrusque. Mais les Lares étaient les dieux de tout le monde. On les considérait, ce qui était touchant, comme les âmes des morts continuant à protéger le foyer. Très-petits dieux, ils étaient à la portée des plus petits. Servius avait permis aux esclaves de participer à ce culte domestique². Organiser un culte populaire devait faire partie de l'œuvre populaire de Mastarna.

Le sacrifice annuel offert en commun aux Lares par les habitants du même quartier, les jeux qui s'y mêlaient, tendaient à fondre ensemble les rangs et les races, ce qui fut l'esprit de la constitution de Servius.

Dans le même esprit, il institua pour les campagnes une fête analogue, les *Paganalia*.

Mais c'étaient surtout les Latins qui occupaient Mastarna. Au dedans, il voulait achever l'œuvre commencée par les rois sabins eux-mêmes contre l'aristocratie sabine, poursuivie plus résolument par le premier roi

¹ Avant de devenir sabins ou étrusques, ils pouvaient bien avoir été pélasges. M. Maury a rapproché *lar* de *larissa*, nom des forteresses, fréquent chez les Pélasges.

² Den. d'Hal., iv, 14.

étrusque, et que le second de ces rois devait consommer : la fusion des races, la participation aux droits politiques, indépendante de la naissance et mesurés sur la propriété.

C'est ce qu'il fit par son organisation des classes, qui fut une véritable révolution, et dont je parlerai bientôt; mais il y avait aussi les Latins du dehors; les rois sabins et le premier roi étrusque n'avaient connu avec eux d'autres rapports que la guerre et la conquête. Le second conçut le dessein de les rattacher à Rome par un lien religieux et politique, et il bâtit sur l'Aventin le temple de Diane¹.

Les Latins avaient déjà eu un centre de cette nature dans l'Aphrodisium, aux environs de Lavinium, puis dans le temple de Jupiter Latial, voisin d'Albe. Albe avait été détruite. Mastarna offrit aux Latins de bâtir sur l'Aventin un temple de Diane, qui serait commun à toutes les populations latines². C'était déclarer Rome latine. Il n'eut pas besoin pour cela, comme le disent Tite Live et Denys d'Halicarnasse, d'aller chercher un exemple dans le temple d'Artémis des cités ioniennes³,

¹ J'ai dit ailleurs où était ce temple et pourquoi je ne le place pas où est l'église de Santa-Prisca, comme le veut Canina (*Expos. top.*, 771-3), et encore moins devant Sainte-Sabine, comme fait Nibby (*R. ant.*, II, 661); mais, d'après le témoignage positif de Martial (*Ep.*, VI, 64, 12-3), plus près du cirque.

² Varr., *De l. lat.*, V, 43.

³ Il y a peut-être quelque chose de vrai dans cette imitation de la confédération ionienne attribuée à Servius Tullius; il avait pu enten-

car il en trouvait dans le Latium; d'ailleurs, il venait d'Étrurie, où le grand conseil national, composé des représentants de douze villes de la fédération étrusque, se réunissait près du temple de Voltumna.

L'antagonisme de la race latine et de la race sabine avait été maintenu au dehors par les rois sabins, même quand ils s'efforçaient de le faire cesser au dedans; cet antagonisme allait disparaître. En même temps, Rome se plaçait à la tête du Latium, Elle devenait, pour ainsi dire, le chef-lieu politique du pays latin. C'était, comme dit Tite Live¹, de la part des villes latines une confession de sa supériorité.

C'était en même temps une preuve de l'importance que les Latins avaient reconquise, et qui alarmait les Sabins. Aussi essayèrent-ils de s'emparer par ruse de la faveur céleste, et de faire tourner à leur profit les signes qui pouvaient annoncer la grandeur des Latins.

Un fait assez singulier, rapporté par plusieurs auteurs, montre bien cette jalousie des deux peuples qui se disputaient l'avenir.

Un Sabin avait un bœuf d'une grandeur monstrueuse. Il l'amène à Rome pour être immolé dans le temple de Diane. Un oracle, venu probablement d'un augure sabin, comme Attus Nævius, avait annoncé que celui

dre parler de l'Ionie par les Phocéens, qui, vers ce temps, visitaient Rome avant d'aller fonder Marseille. (Just., xliii, 3.)

¹ Tit. Liv., I, 45.

qui immolerait le bœuf donnerait à sa patrie l'empire¹.

Le coup était assez bien préparé; mais le prêtre du temple², qui devait être un Latin, sut le parer. Comme le bœuf allait être sacrifié, il prescrivit au Sabin de descendre la colline et d'aller faire une ablution dans le Tibre³. Le simple montagnard, ne soupçonnant pas le complot dont on voulait le faire l'instrument, descendit sans défiance. Quand il revint, le prêtre latin avait immolé la victime.

Les cornes gigantesques du bœuf furent conservées très-longtemps sous le vestibule du temple de Diane

¹ Tite Live (I, 43) entend la primauté des Romains qui voulaient conserver et des Sabins qui voulaient, dit-il, *ressaisir l'empire*. Il est dans le vrai de la situation. En effet, la question était entre Latins et Sabins. Plutarque (*Quest. rom.*, 4) est plus loin de la vérité quand il fait prédire à la patrie du sacrificeur la domination sur toute l'Italie. Ce n'est pas de cela qu'il s'agissait alors. Valère Maxime (VII, 3, 1) tombe tout à fait dans l'absurde en mettant, au lieu de l'Italie, le monde entier, ce à quoi la tradition ne pouvait songer. Les trois auteurs que j'ai cités, et, après eux, Zonaras (VII, 9), parlent d'un Sabin : l'auteur du *de Viris Illustribus* (VII), dit un Latin, et par là efface de ce récit tout le sens historique qu'il pouvait avoir.

² Plutarque suppose que c'est Servius qui a donné cet ordre à un Cornelius, prêtre de Diane. Un Cornelius eût été mal choisi, car les Cornélii étaient Sabins. Mais Plutarque nous avertit que Varro n'avait point parlé d'un Cornelius prêtre, et attribuait l'artifice au gardien du temple.

³ Ces expressions font penser que le temple de Diane dominait le fleuve, comme il dominait le cirque, ce qui détermine sa situation à l'angle nord-ouest de l'Aventin.

comme un signe du triomphe des Latins, ainsi qu'au moyen âge on plaçait devant les églises d'Italie les trophées de quelque victoire sur une ville rivale : devant le dôme de Florence, les chaînes conquises dans une expédition navale; dans la cathédrale de Sienne, le mât du Carroccio, pris aux Florentins à la bataille de Monte-Aperti.

Du reste, le choix de l'Aventin pour y placer le centre de la confédération latine se conçoit parfaitement. C'était alors le mont latin. Le Cælius l'était aussi; mais il était en même temps un mont étrusque. Mastarna y avait campé, et les Latins y auraient été moins chez eux. Pour le Palatin, il aurait trop effrayé les Sabins; il leur avait résisté. Le Palatin était hostile; l'Aventin ne l'était point.

Et puis Mastarna ne séparait pas la cause des Latins de celle des plébéiens, comme plus tard C. Gracchus associait la cause des Italiotes à la cause plébéienne, comme aujourd'hui la cause de la démocratie est liée en Italie à la cause de la nationalité italienne. Or l'Aventin était le berceau de la *plebs*; il était déjà le mont plébéen et le fut toujours. Sur l'Aventin furent créés les premiers tribuns; sur l'Aventin, l'aïeul des Gracches éleva le temple de la Liberté; sur l'Aventin, le second de ses petits-fils, poursuivi par ses meurtriers, vint se réfugier dans un temple de Diane¹.

¹ Ce temple n'était pas, je crois, le grand temple de Diane, mais un

On peut s'étonner que Mastarna ait mis la confédération latine sous le patronage d'une déesse des Sabins, associée par eux à leur dieu national, Janus, au lieu de choisir le grand dieu latin Saturne. Mais il ne fallait pas non plus pousser à bout les Sabins. Mastarna voulait tenter plutôt de les concilier à son projet en accordant l'honneur d'être le sanctuaire commun des Latins à un temple que les Sabins avaient primitivement fondé. D'ailleurs, ce temple était un asile, par là respectable et cher à tous.

Les esclaves s'y réfugiaient à l'autel de Diane, qui était leur protectrice¹, comme une autre déesse sabelique, Feronia; comme près de l'autel d'Acca-Larentia, sabine aussi, on sacrifiait aux mânes serviles. J'ai parlé de cette protection des esclaves par les divinités sabeliques, qui exprimait, en l'exagérant, la faveur que les rois sabins, dans l'intérêt de leur pouvoir, avaient montré pour la portion la plus humble et par là la moins dangereuse de leurs sujets, tradition qui s'est continuée pour Servius et a peut-être été l'origine de son nom, si ce nom n'a pas aidé la tradition à faire de Servius l'ami des esclaves et même un esclave.

Le roi, qui, par le temple de Diane, fonda l'unité politique de la race sabine, et qui, par sa constitution, créa l'unité politique de Rome, constitua ce qu'on

temple de la Lune, situé plus bas. Orose l'appelle un Dianum, parce que la lune était Jana ou Diana

¹ Fest., p. 343.

pourrait appeler l'unité topographique de cette ville, composée dans l'origine de plusieurs villes, en l'entourant d'une ceinture à peu près continue¹. Le premier Tarquin, peut-être Ancus Martius, avaient eu l'honneur d'entreprendre ce grand ouvrage, Mastarna eut la gloire de l'achever.

Cette enceinte était formée de deux parties distinctes : un mur appliqué contre les collines et contournant les sinuosités de leurs pentes, interrompu là où, soit leur escarpement, suffisamment abrupt, soit le voisinage² du Tibre, rendaient ce mur inutile ; ailleurs un fossé muni en dedans d'un relèvement en terre qu'on appelait un agger.

On peut suivre facilement la direction du mur de

¹ Le mur n'enveloppait pas tout le côté occidental du mont Capitolin. On le voit par le récit de la tentative des Gaulois pour surprendre la citadelle (Tit. Liv., v, 47), qui gravissent le rocher sans trouver de murs sur leur chemin. Nibby s'est donc trompé en croyant reconnaître de ce côté les restes des fortifications du Capitole. (*Rom. ant.*, I, 95.) S'il en eût existé là, les Gaulois les auraient rencontrées avant lui. Cicéron dit positivement (*De Rep.*, II, 6) que la citadelle était défendue par un escarpement à pic et par le rocher taillé tout alentour. Ainsi au moins le sommet sud-ouest, qui portait la citadelle, n'était fortifié que par la nature.

² Ici les témoignages sont décisifs, et je ne comprends pas qu'on en ait pu méconnaître l'évidence. Tite Live (II, 10) oppose les endroits défendus par des murs à ceux qui ne l'étaient que par le Tibre. Denys d'Halicarnasse (v, 23) affirme qu'il n'y avait pas de mur dans les parties de la ville voisines du fleuve ; et ailleurs (IX, 68), que là le fleuve servait de muraille. Il n'en existait donc point entre le Forum Boarium et le Tibre. On a trouvé au bord du Tibre des bornes qui indiquaient la limite du Pomœrium.

Servius Tullius par l'emplacement des portes, qu'il est presque toujours possible de reconnaître¹, et par des restes du mur lui-même, dont les plus considérables ont été découverts il y a peu d'années, tous deux sur l'Aventin et regardant vers le Tibre².

Ils donnent à la Rome des rois étrusques une circonférence de six à huit milles (entre deux et trois lieues)³. C'est environ la grandeur qu'avaient Athènes⁴ et Véies⁵.

Servius Tullius compléta le mur dont je viens de parler par son agger, du côté le plus exposé aux incursions des populations sabelliques; là où elles pouvaient arriver sans obstacles sur l'Esquilin, le Viminal et le Quirinal, dont les cimes étaient de plein pied avec la campagne; de ce côté il ajouta au mur un fossé ayant

¹ Voy. Becker, *De Romæ veteris muris atque portis*.

² L'un dans une vigne des jésuites près de Santa-Prisca; l'autre dans le jardin des dominicains de Sainte-Sabine. Nibby en a indiqué un sous le couvent de Sainte-Balbine, sur le faux Aventin. (*Rom. ant.*, 1, 97.) Ces murs de l'Aventin peuvent, ainsi que je l'ai dit, dater d'Ancus Martius; mais ils firent certainement partie de l'enceinte générale de Servius Tullius, comme le mur du camp des prétoriens, bâti sous Tibère, fit partie de l'enceinte d'Aurélien.

³ L'étendue de la Rome de Servius n'a rien à faire avec l'étendue de treize mille deux cents pas, donnée par Pline à l'étendue de Rome sous Vespasien (m, 9, 13), et l'on n'est nullement forcé de supposer une altération dans ce chiffre.

⁴ Den. d'Hal., iv, 13. Voy. Leake, *Att.*, p. 458; Canina, *Exp. topogr.*, p. 91-2.

⁵ Den. d'Hal., ii, 54.

en dedans un relèvement de terre (agger)¹. Le fossé était profond de trente pieds, large de cent².

La muraille placée sur l'agger était là, comme partout, garnie de tours³.

Cet agger de Servius Tullius⁴, l'un des plus anciens travaux qui aient été exécutés à Rome, subsiste encore en assez grande partie. Il est visible en plusieurs endroits. On le suit depuis la porte Esquilin jusqu'à la porte Colline, c'est-à-dire depuis l'arc de Gallien jusqu'aux jardins de Salluste⁵.

Dans la villa Negroni, il forme un tertre de quelque hauteur, dont la cime est le point le plus élevé de la ville sur la rive gauche du Tibre.

Un bouquet d'arbres le surmonte; on y a placé une statue de Rome. Avec le temps, il était devenu, en cela semblable à nos *boulevards*, un lieu de promenade. On peut encore y aller chercher le soleil, comme Horace⁶,

¹ Cette disposition vient d'être rendue visible par un morceau de l'agger que les travaux du chemin de fer ont mis à nu.

² Den. d'Hal., ix, 68.

³ Den. d'Hal., iv, 54.

⁴ Pline seul (iii, 9, 15) attribue l'agger et le fossé à Tarquin le Superbe, qui, selon Denys d'Halicarnasse (iv, 54), élargit seulement le fossé, éleva la muraille et y ajouta des tours. Strabon (v, 3, 7) dit que le rempart de Servius défendait l'Esquilin et le Viminal, mettant l'Esquilin au lieu du Quirinal, dont il ne parle pas; les restes de l'agger sont là pour le démentir.

⁵ Nibby, *R. ant.*, i, p. 96.

⁶ Aggere in Aprico Spatiari. (Hor., *Sat.*, i, 8, 15.)

qui en parle, faisait sans doute en sortant de chez Mécène, dont les jardins étaient tout proches.

L'agger n'aurait besoin d'avoir été l'œuvre d'un roi étrusque pour être de construction étrusque, puisque une telle construction se remarque même dans le mur de Romulus. Il n'en est pas moins à noter que de Mastarna date un genre de fortification qu'on retrouve en Étrurie¹.

Ainsi fut terminé par ce roi *unificateur* le système de défense qui enveloppa les collines sur lesquelles s'étaient élevées des villes distinctes, dans l'unité d'une même enceinte.

On peut dire que, de ce jour, Rome, qui jusque-là avait été en quelque sorte préparée, exista.

Car c'est ainsi qu'il faut comprendre la formation de Rome. Il faut y voir une agglomération et comme une agglutination progressive de petits établissements séparés.

C'était de la sorte que les choses s'étaient passées de tout temps en Italie, et Denys d'Halicarnasse, qui l'affirme, parle déjà, à propos des Pélasges, de villes petites et rapprochées, comme, dans certaines contrées reculées de l'Italie, on les trouve encore².

¹ M. Dennis signale un agger à Véies. On en observe deux à Ardée (Abek. *Millt. It.*, p. 163), où j'ai dit qu'on avait lieu d'admettre que les Étrusques avaient anciennement pénétré.

² Petit-Radel indique sur la rive gauche de l'Aterno quatorze villages dans une étendue d'une lieue en longueur sur une demi-lieue de large.

Ces murs, réparés plusieurs fois sous la république et qui arrêterent Annibal, étaient, au temps d'Auguste, cachés dans les maisons et les jardins, à peu près comme le sont les restes des vieux remparts de Paris, et, dit Denys d'Halicarnasse, *difficiles à retrouver*. On n'en tenait plus aucun compte, et Rome s'étendait en tout sens au delà, sans qu'on pût dire où la ville finissait ¹.

L'assertion de Denys d'Halicarnasse a été pleinement confirmée par les débris des murs de Servius qui ont été récemment découverts sur l'Aventin; car on a vu des murailles de maisons antiques venir s'appuyer obliquement au vieux rempart, lequel est entièrement intact là où il n'a pas été détruit à dessein, comme les jésuites l'ont fait longtemps dans leur vigne pour en exploiter les pierres.

Chez les Dominicains, qui ont apporté le plus grand zèle aux fouilles dirigées par le respectable père Besson, chez les Dominicains on a constaté qu'une maison romaine était à cheval sur l'antique rempart des rois.

C'est à Servius qu'il convient surtout d'appliquer ce que Virgile dit de Romulus ².

Septemque una sibi muro circumdedit arces ³.

Ce fut sous Servius que Rome entourée définitivement

¹ Den. d'Hal., iv, 13.

² *Æn.*, vi, 784.

³ *Georg.*, ii, 535.

d'un mur les sept sommets ou les sept citadelles. En effet, la plupart de ces sommets avaient été des citadelles, et même, lorsque leur ensemble forma une cité unique, durant les troubles politiques, ils servirent parfois de citadelles. Ils reprirent ce caractère au moyen âge quand les barons romains se fortifiaient sur le Palatin, sur l'Aventin et sur le Cælius.

Même aujourd'hui, à Rome, il existe un esprit local dans certains quartiers.

Depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, le fractionnement a été la condition naturelle de l'Italie. Les Romains ont fait violence à cet instinct profond de *séparatisme*, mais il a reparu après eux, au moyen âge; dans les villes d'Italie, chaque quartier était souvent une république. Ceux de Sienne, pendant les courses de chevaux, sont presque en guerre civile, et jusqu'à ce qu'elles soient finies, quand on n'est pas de la même *contrada*, on risque de se brouiller. A Rome, selon Niebhur, l'habitant des vignes de l'Esquilin, quand il descend dans la ville, dit : Je vais à Rome. Cette extrême division a produit un grand développement, mais aussi un grand éparpillement de forces individuelles. Elle a fait la grandeur des Italiens dans les arts et les lettres, leur faiblesse militaire et politique; elle a fini, après avoir enfanté leur gloire, par amener leur décadence.

Aujourd'hui, par un magnanime effort, ils veulent dompter la nature : ils veulent devenir un seul peuple.

L'Italie veut être. Ceux qui méconnaissent ce désir, do tous le plus légitime, sont bien aveugles, et ceux qui ne l'honorent pas, bien injustes.

Cette agglomération successive de diverses petites Romes en une cité unique fait comprendre comment on a pu passer en assez peu de temps de la ville du Palatin à la ville des huit collines, et dispense de supposer nécessaire, ce qui du reste n'est pas impossible, que le nombre des rois de Rome ait été plus considérable qu'on ne l'admet généralement.

Les savants qui se récrient en Allemagne contre la pensée que les Romains étaient un peuple de race mêlée (*Misch-Volck*) me semblent ne pas bien comprendre ses origines, et surtout n'en ont pas assez contemplé le théâtre. Chacune des collines de Rome, se dressant devant eux, aurait réclamé sa part dans la formation de la ville des huit sommets. La cité sabine surtout, qui en couvrit le plus grand nombre, aurait revendiqué la sienne.

D'ailleurs, d'assez grandes nations, la nation française et la nation anglaise, par exemple, sont de sang mêlé, sont sorties de l'association de deux peuples et du mélange de plusieurs races.

C'est même, je crois, la seule explication qu'on puisse donner de la supériorité de Rome sur les villes voisines, qui lui étaient pareilles dans les commencements. Elle leur devint supérieure, parce que, au lieu d'être comme elles une seule ville, elle fut *plusieurs villes*.

XVIII

SUITE DE SERVIUS TULLIUS

Institutions de Servius. — Tribus locales substituées aux tribus de race. — Les classes. — Principe du cens. — La propriété, fondement et mesure de l'importance politique. — Les Septa. — Rapport de la constitution de Servius et de celle de Solon. — Comment une constitution à la grecque a-t-elle pu venir d'un chef étrusque? — Explication, rapport de Mastarna avec les villes grecques de Campanie. — Origine grecque de la monnaie, des mesures, de l'écriture romaines. — Actes de naissance et de décès, trois temples. — Mort de Servius, chant de la parricide. — Rue Scélérate.

Il fallait fondre ces éléments divers, il fallait surtout amalgamer l'élément sabin qui était aristocratique et l'élément latin qui était plébéien. Ce fut là le but de la politique de Servius, politique de fusion et d'unité dont le temple de Diane et l'enceinte de Rome, monuments de fusion et d'unité, nous ont déjà révélé l'esprit.

Pour cela Servius fit deux distributions distinctes de la population, l'une, d'après le sol, en quatre tribus ; l'autre, d'après la richesse, en six classes.

Je parlerai d'abord de la première.

Aux trois anciennes tribus, les Titiès, les Rhamnès et les Lucères, qui représentaient la distinction des races, de la sabine, de la latine et de l'étrusque, il substitua des tribus locales dont chacune répondait non à une nationalité, mais à une région¹. C'était porter un premier coup à la séparation des races que Tarquin avait déjà cherché à combattre.

L'ordre des tribus nouvelles comparé à celui des anciennes est digne de remarque : parmi les anciennes, les Titiès, c'est-à-dire les Sabins, tenaient le premier rang, les Lucères, c'est-à-dire les Étrusques, le dernier². Parmi les nouvelles³, la tribu Colline, celle qui occupe le Quirinal, le mont Sabin est la dernière ou l'avant-dernière, et avec elle est nommée la tribu de l'Esquilin, sabin comme le Quirinal. La tribu du Palatin ou la tribu latine est la première⁴ ou la seconde⁵;

¹ Il est vrai que les trois races que Servius voulait rapprocher habitaient en général des quartiers différents. Cependant cette diversité de demeure n'était pas absolue. Il y avait sur le Palatin des Sabins et sur le Cælius des Étrusques qui étaient restés parmi les Latins; il y avait au milieu des Sabins du Quirinal les Latins du *collis Latianus*; et puis le principe de l'immobilité dans la séparation était ébranlé. On ne change pas de race, mais on change de quartier.

² Varr., *De L. lat.*, v, 55; Cic., *De Rep.*, II, 20.

³ Den. d'Hal., IV, 14.

⁴ P. Diac., p. 568. Dans Varron (*De L. lat.*, v, 55), elle est la quatrième; mais Varron, qui énumère les tribus à l'occasion des anciens sanctuaires des Argéens, suit l'ordre de ces sanctuaires avec lesquels Servius mit en rapport ses régions. rattachant son institu-

la tribu de la Subura, qui comprenait le Cælius, mont anciennement étrusque et devenu aussi latin depuis la prise d'Albe, est dite la seconde par Denys d'Halicarnasse, qui place avant elle la tribu du Palatin; les deux tribus latines avant les deux tribus sabines¹.

On voit que les places ont changé : les Étrusques et les Latins qui venaient après les Sabins passent avant eux.

Outre les quatre tribus urbaines dont je viens de parler, Servius institua vingt-six tribus rustiques. Ce fut encore une institution favorable aux Latins. Les Latins étaient les propriétaires du sol. Les *gentes* sabines durent bien s'établir aussi dans la campagne avec leurs clients, mais rien n'indique qu'elles aient dépossédé ceux qui l'occupaient avant elles. En instituant les tribus rustiques, en formant des agglomérations de propriétaires fonciers dans lesquels les Latins devaient former la grande majorité, en créant dans chaque tribu un lieu fortifié où les habitants pouvaient se réfuser

tion nouvelle à un antique souvenir. Les trois premières régions, la Suburane, la Palatine et l'Esquiline, correspondaient aux trois collines qui avaient formé le *Septimontium* des Sicules et des Ligures. C'était une bonne raison de ne mettre la région du Quirinal qu'après les trois autres. En innovant, Servius semblait suivre un ordre très-ancien, conservé par un vieux culte.

¹ Il n'est pas fait mention de l'Aventin, qui n'était point compris dans le Pomœrium; sa population latine était sans doute rattachée à la population latine du Palatin, comme la population sabine du Viminal à la population sabine du Quirinal.

gier¹ s'ils étaient attaqués ou surpris, en unissant les membres de la même tribu par des liens étroits de confraternité, par des fêtes célébrées en commun², Servius donnait aux hommes de la campagne une organisation démocratique qui leur permettait de résister aux empiètements de l'aristocratie sabine, dont les superbes descendants devaient envahir un jour les terres de l'État, et à l'ombre du droit de possession usurper le droit de propriété³.

L'organisation des tribus de la ville et des tribus de la campagne fut donc créée par Servius dans une intention favorable aux Latins, et, ce qui était à peu près la même chose, aux plébéiens⁴. Les patriciens, s'ils furent

¹ Den. d'Hal., iv, 15.

² Les Paganalia, qui étaient pour les tribus rustiques ce qu'étaient pour les tribus urbaines les Compitalia.

³ La propriété, dit Niebuhr, appartenait exclusivement aux plébéiens; si on en excepte ce qui était sous les murs mêmes de la ville, la véritable propriété ne se trouvait qu'entre les mains de ces derniers. (Niebuhr, *Hist. R.*, II, p. 161.)

⁴ On pourrait opposer à cette assertion les noms des tribus rustiques, dont la plupart sont des noms de *gentes* patriciennes, Fabia, Cornelia, Æmilia, etc. Ces noms ne remontent pas à Servius; ils nous sont donnés à propos des tribus telles qu'elles existaient dans les premiers temps de la république, quand les patriciens étaient maîtres de tout et tendaient en toute chose à dominer et à amoindrir les plébéiens. Alors les familles aristocratiques établies à la campagne avaient pu donner leur nom aux tribus au sein desquelles elles résidaient. Quelques-unes cependant, comme la tribu Lemonia, près de la porte Capène, la tribu Pupinia, au pied de la montagne de Tusculum, avaient conservé une domination tirée du lieu qu'elles habi-

compris dans les tribus, ce qu'a nié Niebuhr, y furent en petit nombre isolés, sans influence. Aussi les comices par tribus furent-ils toujours les comices plébéiens par excellence.

C'est l'institution des tribus encore plus que celle des centuries et des classes qui a fait que la mémoire du bon roi Servius a toujours été chère aux plébéiens.

Celle-ci leur était favorable aussi, mais d'une autre manière, car elle donnait pour base aux droits de suffrage, non la condition de patricien ou de plébéien, mais, comme dans les pays constitutionnels, le cens, c'est-à-dire la propriété. Or les plébéiens possédaient en grande partie la terre et c'était eux que le commerce, dédaigné par l'aristocratie, enrichissait.

En négligeant quelques variantes dans les chiffres partiels, la constitution de Servius était celle-ci :

Toute la population de Rome est partagée en 193 divisions, appelées centuries. Les centuries sont distribuées en six classes, en dehors desquelles sont 4 centuries d'artisans et 18 centuries de cavaliers.

La première classe comprend 80 centuries, les quatre suivantes en comprennent 90 ; la sixième classe n'en comprend qu'une seule. Avec les 4 centurics d'artisans et les 18 centurics de cavaliers, total 195 centurics.

Les citoyens sont rangés dans les différentes classes taient. Je pense qu'il en avait été ainsi à l'origine de presque toutes les autres.

d'après leur propriété, qu'ils sont tenus de déclarer de bonne foi, comme en Angleterre pour la perception de l'*income tax*.

Ceux qui possèdent plus de 100,000 livres ou as¹ (*asses*) constituent la première classe.

Les trois quarts, la moitié, le quart et le demi-quart de ce capital placent les citoyens dans l'une des quatre classes qui suivent la première.

La dernière classe, qui ne se compose que d'une centurie, renferme tous ceux qui possèdent moins de 12,500 livres ou qui ne possèdent rien du tout.

Les 18 centuries de cavaliers sont, les unes patriennes, les autres plébéiennes.

Chacune des 193 centuries, quel que soit le nombre d'individus dont elle se compose, a un suffrage, c'est-à-dire une voix.

On voit que c'est le droit que confère la propriété, substitué au droit que donne le nombre.

Une seule centurie, la dernière, était aussi nom-

¹ L'as était d'abord une livre de cuivre. Au sixième siècle, il était réduit à deux onces. Le prix des objets avait dû augmenter en proportion. M. Böckh (*Metr. unters.*, 1838, p. 427) estime qu'il avait seulement quintuplé; il pense qu'on a quintuplé aussi les chiffres du cens de Servius Tullius pour les mettre en rapport avec la valeur diminuée du cuivre, et qu'il faut, par conséquent, les réduire au cinquième. Les cent mille as de la première classe descendaient ainsi à vingt mille. En 302 (Gottl., *Röm. Verf.*, p. 246), un bœuf valait cent as et une brebis dix. A ce taux, le minimum de la propriété exigée pour faire partie de la première classe eût donc été équivalent à un troupeau de deux cents bœufs ou de deux mille moutons.

breuse à elle seule que toutes les centuries¹ de la première classe, cependant elle n'avait qu'une voix contre quatre-vingts.

Les centuries exclusivement patriciennes de cavaliers au nombre de six ou de douze² n'avaient que six ou douze voix.

Les cinq premières classes, qu'on appelait les riches (*locupletes*), en avaient 170.

La prépondérance n'était donc accordée ni à la multitude ni à l'aristocratie, mais à la propriété, qui, en latin comme en français, s'appelait aussi la *fortune*, nom de la déesse favorite de Mastarna.

Si les 18 centuries de cavaliers qui votaient les premières se réunissaient aux 80 centuries qui votaient immédiatement après, toutes ensemble pouvaient former une majorité de 98 voix contre 95, et rendre inutile la continuation du scrutin.

Un autre principe indépendant du nombre intervenait dans la constitution de Servius Tullius, un principe qui a été bien romain, mais qui, dans l'origine, a

¹ Cic., *De Rep.*, II, 22.

² Selon qu'on voit la part faite aux centuries de cavaliers des trois anciennes tribus, doublées par le premier Tarquin, dans les *six suffrages* accordés à six centuries de la constitution de Servius ou dans les douze autres qui, avec les six, formaient dans cette constitution les dix-huit tribus de cavaliers. (Voy. Götting, *Geschichte der Römischen Verfassung*, p. 253.) On n'est pas d'accord sur ce point; mais il est certain qu'aux anciennes centuries de cavaliers, Servius Tullius en avait ajouté de plébéiennes.

dû être sabin, car il dérive de l'état patriarcal, le respect de l'âge.

Les *centuries* (hors celle des cavaliers) étaient ou des *centuries* d'hommes jeunes (*juniorum*), de 17 ans à 45, ou des *centuries* d'hommes âgés (*seniorum*), de 45 ans à 60 ; elles ne pouvaient être égales en nombre, elles étaient égales en droit, et il y en avait autant des unes que des autres, bien que la première catégorie renfermât certainement plus de citoyens que la seconde.

L'organisation des *centuries*, c'était l'organisation de l'impôt, de l'élection, de la législature et de l'armée.

De l'impôt, puisque chaque citoyen payait en raison du chiffre de sa propriété et de la *centurie* à laquelle il appartenait¹; de l'élection et de la législature, puisque chacune concourait à l'élection des hautes magistratures, à l'acceptation ou au rejet des lois, à la déclaration de la guerre et à l'établissement de la paix, dans la proportion du droit que lui donnait la classe dont il faisait partie; de l'armée, puisque la place que chaque classe occupait dans l'armée répondait à sa place dans la hiérarchie financière de Servius.

Le *tribut* se levait par *tribus*. Son nom même indique qu'au moins dans l'origine il a dû en être ainsi; il se percevait selon la propriété individuelle qui classait chacun dans sa *centurie*.

¹ Den. d'Hal., v, 19; Götting, *Gesch. d. Röm. Verfass.* p. 259. Sur

Le droit politique transporté des curies et centuries patriciennes aux centuries en très-grande partie plébéiennes; du Comitium, lieu auguré, au Champ de Mars, lieu profane; ce fut la grande œuvre de Servius. En même temps ce changement montre celui qui s'est opéré graduellement depuis l'établissement des Latins sur le Cælius, dans leur situation par rapport aux Sabins. La plebs latine a la faveur de la protection des deux premiers rois étrusques, qu'on commence à découvrir sous le dernier roi sabin; la plebs latine remplit les vastes cadres des centuries. L'aristocratie sabine, si elle voulut rester à peu près pure, n'eut pour refuge que quelques centuries de cavaliers, lesquels avaient des égaux plébéiens; après eux votaient la première classe, la *classe*¹, comme on disait, par excellence, qui pouvait tout décider et dans laquelle on était admis, qu'on fût Sabin ou Latin, patricien ou plébéien, pourvu qu'on fût riche.

Pour une élection ou pour un vote législatif, les centuries se rassemblaient hors de la ville au Champ de Mars dans ce qu'on appelait les Septa² ou les

les rapports des tribus aux centuries, voyez le très-savant et très-ingénieux ouvrage de M. Mommsen, intitulé *Die Römischen tribus*, dans lequel l'auteur veut démontrer que la *constitution par centuries repose sur la tribu*. (P. 58.)

¹ *Infra classem*, pour ce qui est au-dessous de la première classe; c'est de là que vient l'expression *classique*.

² Les Septa étaient voisins de la villa Publica, située vers l'extrémité méridionale du Champ de Mars; car elle était assez près du

Ovilia, le parc aux moutons, nom qui indique la forme primitive de ce lieu où s'assemblaient les centurries. C'était un espace entouré d'une barrière en bois¹. On en fit un bâtiment magnifique au commencement de l'empire, alors qu'il n'avait plus de signification politique.

Longtemps on conserva la coutume d'élever sur le Janicule, ancienne citadelle de Rome, un drapeau rouge pendant tout le temps que duraient les votes du Champ de Mars pour avertir que l'ennemi n'approchait point, souvenir d'une époque où l'Étrurie s'étendait jusqu'au pied du Janicule.

Sans doute l'organisation créée par Servius fut une organisation militaire autant que politique. L'ensemble des classes et des centurries s'appelait l'armée (*exercitus*)²; le mot *classis* a un sens analogue³. Les classes s'assemblaient dans le *Champ de Mars*, hors de la ville; elles y étaient soumises à l'*imperium*, droit de vie et de mort du général sur ses soldats.

Dans la ville elles n'y auraient pas été soumises, et temple de Bellone pour que de ce temple on entendit les cris des prisonniers que Sylla y faisait égorger. Or l'emplacement du temple de Bellone n'est pas douteux. Ce temple était près du cirque Flaminien.

¹ Serv., *Ecl.* 1, 34.

² D'où cette expression pour convoquer les centurries : *Convocare exercitum urbanum*.

³ *Classis* désignait dans l'origine un corps de troupe : *prociñtæ classes*, armée rangée en bataille. Dans l'usage, ce mot désignait surtout l'armée de mer, la flotte.

il est curieux de voir le peuple romain commencer par se mettre sous le commandement absolu de l'autorité militaire pour exercer des fonctions législatives ou pour des élections. Cela est bien contraire à nos idées, mais ne paraît avoir presque jamais gêné la liberté des votes. A Rome, le pouvoir le plus exorbitant respectait cette liberté qui se déployait sans crainte devant lui.

A soixante ans, en devenant incapable de service dans l'armée, on perdait le droit de voter dans l'assemblée ¹.

Chacune des cinq classes était équipée différemment ², mais toutes, excepté la cinquième, avaient la lance sabine. L'influence sabine, effacée dans la portion politique, reparaisait dans la portion guerrière de l'œuvre de Servius ³.

Parmi les artisans on n'avait formé de centuries que pour ceux dont les métiers pouvaient être utiles à la guerre, les ouvriers en fer et en bois; on y avait joint la centurie des joueurs de trompe et celle des trompettes, mais ce serait, je pense, une erreur de ne voir dans

¹ Il y avait dans les Septa des ponts sur lesquels on passait pour aller voter; de là l'expression *Sexagenarius de ponte*. (P. Diac., p. 334.)

² Tit. Liv., I, 43; Den. d'Hal., IV, 16-7.

³ La lustration des centuries, qui accompagnait tous les cinq ans chaque renouvellement du cens, et qui a donné à cette période de temps le nom de *lustrum*, était peut-être une chose sabine antérieure à Servius Tullius, qui l'aurait adoptée, ou une chose étrusque. Nous avons vu que toute lustration, et en particulier celle des armes et des trompettes, venait des Sabins ou, par eux, des Étrusques.

l'institution de Servius qu'une institution militaire. Je ne doute pas que l'intention de Mastarna, chef guerrier, n'ait été d'organiser une armée, mais je crois qu'il a voulu aussi organiser un peuple.

Cette organisation ne fut pas démocratique, si l'on entend par démocratie la puissance du nombre. Cicéron, qui apparemment n'était pas pour le suffrage universel, loue Servius d'avoir empêché que les plus nombreux fussent les plus influents, *ne plurimum valeant plurimi*¹; Denys d'Halicarnasse prétend que ceux qu'il avait relégués dans la sixième classe, qui n'avaient qu'une voix, contents de participer d'une manière illusoire au vote général, ne s'aperçurent pas qu'en fait ils n'eussent sur ce vote aucune action²; ce n'était cependant pas bien difficile à comprendre.

Mais cette constitution était encore moins aristocratique, si par aristocratie on entend le privilège du sang. Elle était réellement populaire, tenant compte des situations véritables, proportionnant l'importance relative des citoyens à la propriété et attachant les devoirs militaires aux devoirs politiques, de manière à avoir une population armée et une armée d'hommes libres.

Roi étranger, Mastarna voulut unir sous son pouvoir et enfermer dans le cadre d'une même organisation l'aristocratie sabine, son ennemie et son danger, la plebs latine, son alliée naturelle et sa force, ainsi

¹ Cic., *De Rep.*, II, 22.

² Den. d'Hal., IV, 21.

qu'ils les avait unies dans les mêmes tribus locales et enfermées dans l'enceinte de la même muraille.

La tradition exagère volontiers ce qu'elle consacre. Servius avait substitué le vote gradué des centuries ouvertes à tous au vote exclusif des curies patriciennes; on en fit un roi démocrate et presque républicain, un ennemi des patriciens, dont il avait restreint l'influence. Selon la tradition, il les avait forcés d'habiter au-dessous de sa demeure de l'Esquilin dans le quartier des patriciens (*vicus patricius*)¹ pour les tenir en respect. On le représentait comme le protecteur des pauvres², auxquels il avait eu soin de soustraire toute influence sur la chose publique, et des esclaves³, pour lesquels on ne voit pas qu'il ait rien fait, mais auxquels, par une exagération malveillante, on étendait sa faveur pour les plébéiens. Sa mémoire resta chère aux uns et aux autres⁴, elle le fut moins à l'aristocratie. Les patriciens, disait-on⁵, avaient voilé son image dont la vue excitait la douleur du peuple; et Virgile, qui ne manque pas une occasion de célébrer les origines des grandes familles romaines, interprète de

¹ Fest., p. 221; Via Urbana, Via di Santa Maria Maggiore, Via di Santa Pudenziana.

² *Fautor infimi generis hominum.* (Tit. Liv., I, 47.)

³ Plut., *Quest. rom.*, 100; Fest., p. 343-5.

⁴ Le petit peuple célébrait cette mémoire toutes les *nundines*, jours de marché, parce qu'on croyait que Servius était mort un jour de *nones* et qu'on ne savait pas dans quel mois. (Macr., *Sat.*, I, 13.)

⁵ Ov., *Fast.*, VI, 585.

leurs rancunes par son silence, dans l'énumération des rois de Rome a omis Servius Tullius.

On lui attribuait rétrospectivement les mesures populaires que sous la république les plébéiens réclamaient sans cesse : une loi agraire¹ et l'abolition des dettes. Il avait eu la pensée de remplacer la royauté par une république². Tacite³ en parle comme d'un roi constitutionnel, et le poète Accius, dans sa tragédie de *Brutus*, appelait Servius le fondateur de la liberté.

Mais, sans tenir compte de ces exagérations qui provenaient de la sympathie des uns et de l'antipathie des autres, la constitution donnée par l'étrusque Mastarna n'en reste pas moins un fait très singulier, une apparition des idées modernes dans l'histoire de Rome, qui étonne et dont il faut se rendre compte.

Ce qui frappe en elle d'abord, c'est une ressemblance extraordinaire avec la législation de Solon.

En effet, Solon divisa tous les citoyens en quatre classes d'après le revenu de chacun, et leur conféra les droits qu'avaient jusque-là possédés les patriciens d'Athènes, les Eupatrides, l'élection des magistrats et la sanction des lois. Chaque classe était taxée en proportion de sa richesse, la dernière ne l'était point, mais ceux qui la composaient étaient exclus de toutes les

¹ Den. d'Hal., iv, 9; Cic., *De Rep.*, ii, 21.

² Tit. Liv., i, 481; Den. d'Hal., iv, 40.

³ *Sanc'tor legum fuit quis etiam reges obtemperarent.* (Tacit., *Ann.*, ii, 26.

charges publiques et, sauf en cas de nécessité, dispensés du service militaire.

On voit que la constitution de Servius Tullius et celle de Solon reposent exactement sur le même principe, et on pourrait dire de la première ce que Solon a dit de la seconde dans ce vers qui en exprime très-bien l'esprit : Ceux qui avaient la puissance et la richesse étaient à la tête de la république.

La principale différence, c'est que la constitution de Solon était plus démocratique et moins guerrière que celle de Servius.

Chacune des quatre classes de Solon avait un droit égal de suffrage et leur pouvoir était plus étendu, les magistrats étaient responsables devant elles. Ces classes n'étaient pas une armée, n'étaient pas organisées militairement. Il est seulement dit que dans la seconde on servait à cheval et que dans la dernière on ne servait point. A cela près, et sauf le nombre des classes, une des législations semble calquée sur l'autre.

Solon avait supprimé l'esclavage pour dettes, et on disait de lui qu'il avait aboli les dettes comme on le disait de Servius.

La ressemblance s'étend jusqu'aux détails matériels du mode d'élection, et les barrières en bois qui formaient les Septa se retrouvent dans les *periphragmata* de l'Attique.

Le cens donné pour base aux droits politiques n'était pas exclusivement propre à la législation de Solon. Il

existait dans plusieurs des républiques grecques de la Campanie, Cumès, Pouzzole, Naples¹; il existait à Locres². Ce principe était dominant dans les villes grecques de l'Italie méridionale.

Mais comment une constitution grecque a-t-elle été importée à Rome par un roi étrusque? •

Beaucoup de choses ont passé de la Grèce en Étrurie. Dans la grande majorité des vases peints trouvés en Étrurie, l'art est grec, les sujets sont empruntés aux traditions héroïques et à la mythologie de la Grèce; il en est de même des personnages représentés, dont le nom est assez souvent écrit en grec. Ces communications s'expliquent par le commerce de l'Étrurie avec la Grèce, dont l'histoire de la famille de Tarquin nous a offert un exemple.

Elles avaient pu faire arriver aux Étrusques des notions sur l'état politique des cités grecques aussi bien que des vases, et on avait pu imiter leurs institutions comme on imitait leurs arts.

Quand on voit par exemple à Corinthe les chevaux des cavaliers fournis et entretenus par un impôt levé sur les veuves et les orphelins, ainsi qu'à Rome ceux des cavaliers ou, comme on dit, des chevaliers romains³, et quand on se souvient que l'aïeul de Tarquin était venu de Corinthe, il est bien difficile de

¹ Mommsen, *R. Gesch.*, I, p. 126-7.

² Micali, *l'It. avant il dom. d. R.*, II, 8.

³ Cic., *De Rep.*, II, 20; Tit. Liv., I, 43.

ne pas soupçonner dans cette reproduction d'un usage trop singulier pour qu'elle puisse être fortuite une reminiscence de la Grèce.

De même, le second roi étrusque a pu entendre parler de la législation de Solon qui était un peu plus ancien que lui. Il passait pour avoir le premier mis un signe sur la monnaie¹ et M. Böckh déclare² qu'à Rome la monnaie a été faite d'abord sur le modèle de la monnaie grecque.

Mais est-ce bien Mastarna, et pourquoi n'est-ce pas Tarquin qui a introduit à Rome une organisation politique imitée de Solon et des cités grecques?

Comme cette question m'embarrassait, je suis allé me promener sur le mont Cælius, où vinrent bien des siècles avant moi les Étrusques, conduits par Mastarna, et, tout en contemplant l'admirable vue dont on jouit du couvent des passionistes, plongeant mon regard dans la vallée qui séparait devant moi la montagne d'Albano des monts Sabins et qui fut la route de la Campanie, j'ai été frappé de ce fait, que le Cælius était la première des collines qu'on rencontrait du côté de la Campanie et que de ce côté on arrivait de plein pied sur le Cælius. Alors il m'a paru que Mastarna avait pu venir du Sud, de la partie de l'Italie très-anciennement grecque, et l'origine hellénique de sa constitution m'a été révélée.

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxiii, 13, 2.

² *Metz. Untersuch.*, p. 207.

Il y avait, comme on sait, une Étrurie campanienne. Avant l'époque de Romulus¹, les Étrusques avaient fondé douze villes dans l'Italie méridionale, comme ils en avaient fondé douze dans l'Italie centrale et douze dans l'Italie du Nord.

Pourquoi ce chef étrusque, ce Mastarna que la tradition représentait comme ayant été chassé de son pays par la fortune (*variâ fortunâ exactus*) et ayant amené sur le Cælius les débris d'une armée, n'aurait-il pas été chercher des aventures dans l'Étrurie méridionale et guerroyé peut-être contre les villes grecques de la Campanie, visité du moins des cités étrusques qui en étaient voisines?

Ainsi l'on s'expliquerait l'analogie de la constitution de Servius Tullius et des constitutions de ces villes, même le rapport qui nous a frappé entre cette constitution et la législation de Solon, dont l'établissement récent et déjà célèbre pouvait bien être connu dans la Grèce italienne, et même dans l'Étrurie méridionale.

Ceci expliquerait encore pourquoi l'on attribuait à Servius Tullius l'introduction de la monnaie, des poids et des mesures², toutes choses dont à Rome l'origine fut en partie étrusque et en partie grecque, et souvent grecque encore quand elle venait par l'Étrurie.

¹ Huit siècles avant Jésus-Christ. (Vell. Pat., 1, 7; O. Müller, *Etr.*, 1, p. 166.

² Aur. Victor, *De Vtr. ill.*, vii. Les principales mesures grecques furent peu modifiées en devenant romaines. (Mommsen, *R. Gesch.*, 1, p. 195.)

On croyait que Servius Tullius avait le premier mis une marque aux monceaux de bronze¹ (*æs rude*) dont la valeur était jusque-là uniquement dans le poids, et qui par cette marque purent avoir désormais une valeur de convention, ce qui en fit une véritable monnaie².

On rapportait l'introduction de la monnaie tantôt à Numa³, tantôt à Servius Tullius. Ce qui veut dire qu'on croyait devoir l'imitation de la monnaie greco-étrusque⁴ aux Sabins, et à Servius, Étrusque, mais qui avait été en contact avec la civilisation grecque dans l'Italie méridionale, l'imitation de la monnaie grecque⁵. C'est à cause de ce contact que Servius Tullius passait pour avoir été profondément imbu des connaissances de la Grèce⁶.

L'écriture fut aussi communiquée aux Romains par les villes grecques de l'Italie méridionale, leur alphabet fut originairement celui de Cumes⁷. Aussi le premier

¹ On peut voir une très-belle collection de cette sorte de monnaie grossière, et des *æs* marqués d'un signe qui vinrent ensuite, au musée Kircher dans le collège Romain. Les exemples les plus anciens de l'*æs grave*, celui qui porte une empreinte, appartiennent à l'Ombrie, très-anciennement étrusque. (Pauly, *Real. Encycl.*, 1, p. 179.)

² Cette marque permettait de changer la valeur de la monnaie, et fut peut-être pour Servius Tullius un moyen d'aider les débiteurs à s'exonérer, comme le fit Solon par le changement qu'il apporta dans la valeur de la monnaie.

³ Cedr., *Comp. hist.*, p. 141.

⁴ O. Müller, *Manuel d'archéologie*, § 178.

⁵ Böck., *Metr. Unters.*, 206-7.

⁶ Cic., *De Rep.*, II, 21.

⁷ Mommsen, *Gesch.*, I, p. 197.

monument écrit dont il soit fait mention est le traité d'alliance conclu entre Servius et les populations latines, traité qui se conservait encore au temps de Denys d'Halicarnasse¹ dans ce temple de Diane sur l'Aventin que Servius, disait-on, avait construit à l'imitation du temple de l'Artémis d'Éphèse, et où était une statue de bois de Diane fort ancienne et semblable à une statue de la déesse qu'on voyait chez les Phocéens de Marseille².

Rome commence à peine et déjà elle reçoit les influences directes de la Grèce, sans parler de celles qui encore plutôt et dès le premier Tarquin ont pu lui arriver par les Étrusques et antérieurement encore passer d'Étrurie à Rome par les Sabins.

La fixation de la monnaie, des poids et mesures, l'emploi de l'écriture, toutes ces choses qui sont le signe d'une civilisation plus avancée, paraissent à Rome sous le roi qui y a établi une constitution analogue aux constitutions modernes. Tout cela se tient et s'explique, si l'on admet que Servius a pu connaître des institutions grecques semblables à celles qui furent les nôtres, par ces communications dont la position du Cælius m'a suggéré la première idée.

Servius Tullius, qui donnait à tous les citoyens un droit individuel en leur imposant un devoir envers l'État, qui les distribuait en centuries et en classes,

¹ Den. d'Hal., iv, 26.

² Strab., iv, 1, 5.

avait besoin de connaître exactement leur nombre. Aussi institua-t-il à cet égard des mesures de police analogues à ce que présentent des administrations assez perfectionnées : c'était probablement encore une imitation de ce que les villes grecques possédaient en ce genre.

Les recensements se faisaient dans le Champ de Mars, à chaque *lustre*; pour les contrôler, il imagina d'établir un équivalent de nos actes de naissances, de nos tables de population et de nos actes de décès, mais en rattachant ces mesures aux cultes et aux temples de différents dieux. Il choisit ceux de trois divinités sabinnes, Junon Lucine, la Jeunesse et la Vénus funèbre, Libitina¹.

Il voulut qu'à la naissance de chaque enfant une pièce de monnaie fut déposée dans le temple de la première, une à l'époque où l'on sort de l'adolescence dans le temple de la Jeunesse, une à l'occasion de tout décès dans le temple de Libitina. De ces trois temples, le premier et le dernier étaient sur l'Esquilin ou dans les environs de l'Esquilin, et du vicus Patricius habité par les Sabins, le second sur le Capitole, dépendant alors du Quirinal et comme lui très-sabin. C'étaient probablement les actes de l'état civil de l'aristocratie sabinne, des *centuries* patriciennes de chevaliers. Pour la foule latine et plébéienne, Servius avait pris une me-

¹ Den. d'Hal., 17, 15.

sure générale. Aux fêtes des Lares que chacun célébrait à la ville dans son quartier (*compitalia*), et à la campagne dans son district (*paganalia*), il ordonna que tous, sans exception, contribuassent pour le sacrifice par une pièce de monnaie différente, selon qu'elle était offerte par un homme, une femme ou un enfant.

Bien qu'il fût un chef guerrier, Mastarna fit très-peu la guerre. Tite Live ne cite qu'une bataille gagnée sur les Étrusques de Veies près de Rome et sur leurs voisins¹. Denys d'Halicarnasse parle de l'Étrurie tout entière révoltée, de vingt ans de guerre et de trois triomphes². L'Étrurie, que Tarquin n'avait pas conquise, ne se révolta pas sous Servius. Comme Numa, auquel Tite Live le compare³, Servius avait autre chose à faire que de guerroyer. Numa avait organisé Rome religieusement, il l'organisa politiquement. Il fonda les trois races qui après lui cessèrent d'être distinctes, c'est de lui que datent réellement Rome et le peuple romain.

Il est impossible de ne pas s'intéresser à ce bon et sage Mastarna, le meilleur des rois de Rome. Le but politique qu'il se proposa, les institutions qu'il fonda, et qui survécurent à la royauté même, ajoutent encore

¹ Tit. Liv., I, 42.

² Den. d'Hal., IV, 27. Denys semble se démentir lui-même, car il ne nomme, parmi les ennemis vaincus par Servius, que les habitants de Veies et de Cures, dans le voisinage de Rome, et ceux de Tarquinii qui n'en était pas très-éloignée.

³ Tit. Liv., I, 42.

à la pitié que fait naître sa fin tragique et à l'horreur qu'inspirent ses meurtriers.

En lisant le récit de cette mort, on sent que la poésie populaire, qui s'entend à présenter la tradition par son côté le plus émouvant, a donné à celle-ci une physionomie dramatique, frappante surtout pour qui contemple le drame sur le théâtre où il a été joué.

Servius Tullius était vieux. La plebs, formée des Latins de Rome et des environs, entourait d'affection et de respect le roi populaire qui avait constitué le peuple romain et l'avait placé à la tête de la race latine; mais dans sa famille se préparait le coup qui devait l'atteindre. Il avait deux filles portant le nom étrusque et ombrien de *Tullie*, et mariées à deux fils ou petits-fils de son prédécesseur, l'un appelé, comme son père ou son aïeul, Tarquin; l'autre, Aruns. Tarquin, ambitieux et emporté, avait une épouse d'un caractère honnête et doux. Son frère, Aruns, sans ambition et sans orgueil, était le mari de cette terrible Tullie qui seule figure dans l'histoire sous un nom qu'elle a rendu fameux en le déshonorant, et qui devait aller jusqu'au parricide.

Ici commence la tragédie ou plutôt le vieux chant épique, qu'on sent sous le récit lui-même très-poétique de Tite Live, et que j'ai essayé de retrouver.

CHANT DE LA PARRICIDE.

Elle disait, la fière Tullie : « Pourquoi les dieux m'ont-ils donnée à cet Aruns, qui ne sait pas désirer et ne sait pas oser ? Que ne suis-je la femme de Tarquin ! Celui-là, c'est un homme ; celui-là, il est vraiment né d'un sang de roi.

« Je te méprise, ô ma sœur ! toi, tu as pour époux un homme, et c'est toi qui ne sais pas oser. »

Alors elle va vers Tarquin, la femme méchante et hardie, et elle lui dit : « Ton frère est un lâche ; il ne mérite pas de régner un jour.

« Il est né pour le trône, et il ne s'indigne pas en voyant sa place occupée par un autre ; il n'est pas impatient d'être roi.

« Et toi, Tarquin, on t'a donné une femme sans courage, qui n'a pas besoin que tu sois roi.

« Elle file la laine pour te faire un vêtement ; mais à ce vêtement il manque une bordure de pourpre.

« Oh ! vaillant Tarquin ! si j'étais ta femme, je te filerais aussi un vêtement ; mais je voudrais qu'il fût bordé de pourpre, quand cette pourpre devrait être du sang. »

Tullie était ardente et superbe ; Tarquin aussi était superbe, car c'est le nom qu'on lui a donné.

Il était ardent comme elle; comme elle il eût volontiers trempé sa robe dans le sang.

Cependant il lui dit : « Ce serait le sang de ton père. » Elle répondit : « Ce serait la bordure de la toge royale de mon époux. »

« Ah! si c'était toi, vaillant Tarquin, si c'était toi dont j'eusse été la femme, mon époux serait roi. »

Il la regarda, la belle Tullie, il la comprit, et il lui dit : « Tu seras la femme de Tarquin. »

Et, un peu de temps encore, voilà que l'autre Tullie mourait; et, un peu de temps encore, voilà qu'Aruns mourait aussi.

Puis le superbe Tarquin prit pour femme la fière Tullie; mais alors se vit un prodige : la victime immolée n'avait pas d'entrailles; cette victime était comme la fière Tullie.

Le vieux roi, que l'âge avait affaibli, fut consterné; le vieux Mastarna, qui avait vu tant de guerres, fut rempli d'effroi.

« Les dieux sont courroucés, disait-il; les signes sont funestes; je crains que le meurtre ne soit dans ma maison. »

Pendant ce temps, la détestable Tullie ne cesse d'exciter son époux par ses discours et ses caresses, par sa colère et par ses reproches.

Le soir, ce sont les discours et les caresses; le matin, ce sont les reproches et la colère.

« Oh! si j'avais voulu un mari seulement pour ser-

vir avec lui, je n'aurais pas manqué de maris; mais j'en voulais un qui se sentît digne de régner, qui se souvint que son père était roi.

« Si tu es celui que j'ai cru épouser, je t'appelle mon mari, je t'appelle roi. Sinon la chose est pire qu'elle n'était auparavant; car nous gardons la bassesse, et nous y avons joint le crime.

« Allons, debout, à l'œuvre! Tu n'es pas comme ton père ou ton grand-père, étranger; tu n'as pas à venir de Corinthe, de Tarquinii, tu es à Rome.

« Tu es dans ta maison de l'Oppius. Là sont les dieux de ta race; là est l'image de ton père.

« Les dieux de ta race, l'image de ton père, te saluent et te disent : « Sois roi. » Si tu n'as pas le cœur de l'être, pourquoi tromper chacun ici en te donnant pour un fils de roi?

« Retourne à Tarquinii, retourne à Corinthe, retourne à ta famille de marchands. J'ai cru que tu ressemblais à ton père; c'est à ton frère que tu ressembles.

« Tanaquil, une femme étrangère, la femme d'un aventurier, a pu donner deux fois l'empire, à son époux d'abord puis à son gendre; et moi, née d'un sang royal, je ne puis ni arracher l'empire ni le donner. »

Ainsi parle cette femme : le Mundus est ouvert, les larves furieuses sont sorties, les mauvais génies sont errants. Les larves furieuses, les mauvais génies, sont

entrés dans l'âme de Tullie; ils entrent aussi dans l'âme de Tarquin.

Aussi rusé que méchant, il s'en va sur le marché que fréquentent les habitants des huit collines.

Là viennent les Sabins du Capitole et du Quirinal, les hommes de la lance, les fils farouches de Janus; là viennent les vaillants hommes du Palatin, qui, un jour, ont pris aux Sabins leurs femmes et leurs filles, et que les hommes de la lance n'ont pu chasser de Roma, l'antique Roma.

Là viennent les Albains du Cælius, qui, chaque soir, sont tristes quand ils voient le soleil à son coucher faire resplendir l'azur de leurs belles montagnes qu'ils ont perdues.

Là viennent les Latins dépossédés qui vivent dans la forêt de l'Aventin et dans la vallée des Myrtes. Chaque soir, ils sont tristes en regardant le Tibre couler vers la mer, en songeant qu'il coule du côté où furent leurs villes qui ne sont plus.

Tarquin va dans le Comitium, où siègent les curies des patriciens qui s'y rassemblent l'œil morne et se taisent; car, depuis que les centuries des plébéiens se réunissent dans le champ de Mars, ils ne savent plus sur quoi délibérer.

Tarquin leur dit : « Que faites-vous là, nobles pères ? Vous vous taisez. L'esclave, fils d'une esclave, vous a dépouillé de vos antiques droits. Le vénérable Comitium, que Vulcain protège, a été déshérité pour le par-

aux brebis du champ de Mars : l'étable a remplacé le temple.

« L'esclave aime les esclaves et les misérables; il hait les pères de la cité, il les opprime; il protège les anciens captifs, la plèbe étrangère du Cælius et de l'Aventin. »

Aux cavaliers, fils ardents des patriciens, il dit : « Le vieux chef de pillards ne peut plus monter à cheval; il n'a plus de butin à partager aux jeunes cavaliers; il ne donne plus rien à personne; il garde sa richesse pour bâtir des murs et des temples. »

Voilà ce que Tarquin répète chaque jour contre le bon Mastarna, et les vieux patriciens le maudissent, et les jeunes patriciens le méprisent.

Le vieux roi, qui peut à peine marcher, ne sort pas de sa maison, et ne sait rien de ce qui se passe au dehors; le cœur de sa fille, de la fière Tullie, palpite d'une odieuse joie.

Un jour vient, et le superbe Tarquin descend dans le marché, entouré de cavaliers et de fantassins bien armés, précédé de douze licteurs qui portent des haches, vêtu de la robe blanche des rois étrusques, qui est bordée de rouge, car déjà il l'a trempée dans le sang.

En le voyant passer, le front hautain, l'air dur et menaçant, les marchands sont épouvantés; ils ferment leurs boutiques qui entourent le marché; les mères, inquiètes, embrassent leurs enfants.

Tarquin monte les degrés de la Curie, et au sommet des degrés il fait placer le siège d'ivoire du vieux roi Servius; il s'y assied. De là il regarde d'un air farouche la multitude qui se presse dans le marché et d'un air confiant les curies patriciennes qui remplissent le Comitium.

D'une voix forte il appelle le héraut. Le héraut vient en tremblant. « Héraut, dit le Superbe, va citer l'esclave fils d'une esclave à comparaître devant le roi Tarquin. »

Puis il dit : « Après la mort de mon père, l'illustre Tarquin, l'aventurier Mastarna est monté indûment sur le trône où devait monter le fils de Tarquin, sans qu'on ait proclamé l'interrègne, sans qu'on ait assemblé les curies. C'est une femme qui lui a donné le trône.

« C'est ainsi qu'il a été roi. Comment a-t-il régné ? Protecteur des hommes de race infime, comme eux haïssant ceux de noble origine, il a donné le suffrage à la multitude, il a abaissé les grands.

« Il a pris leurs terres et les a distribuées aux plus vils, à son gré et à son caprice. Voilà ce qu'il a fait, l'esclave fils d'une esclave. »

En ce moment, le vieux roi arrive; il monte les degrés de la Curie d'un pas que l'âge et la fureur font chanceler. D'une voix sévère il s'écrie :

« Qu'est ceci, Tarquin ? quelle est cette audace de convoquer les Pères sans mon aveu et de t'asseoir à ma place sur mon trône ? »

Tarquin répond : « C'est sur le trône de mon père que je suis assis. Le fils d'un roi y est mieux placé qu'un misérable esclave. Assez longtemps dans ton insolence tu as insulté ton maître. »

Mastarna suffoque de colère; il s'avance vers Tarquin d'un pas qui ne chancelle plus, avec la majesté et la fermeté d'un vieux roi qui a été un guerrier vaillant.

Tarquin s'élance vers lui furieux et menaçant, et, d'un geste superbe, il lui fait signe de descendre les degrés de la Curie. Le vieux Mastarna reste immobile, et dit : « Retire-toi, meurtrier de ma fille, retire-toi. »

Alors Tarquin, l'orgueilleux Tarquin, ne se possède plus; il ouvre ses bras puissants, il saisit le vieux roi et l'étreint comme s'il voulait l'embrasser; mais il ne veut point l'embrasser, il veut lui donner la mort. Le fort jeune homme saisit l'infirme vieillard; il l'enlève de terre et le précipite au bas des degrés par où l'on descend de la Curie vers le Comitium au pied des fiers patriciens sabins.

Tout meurtri, tout sanglant, étourdi de sa chute, le vieillard se relève. Ce coup terrible a intimidé les plébéiens, ses partisans, dans le marché. Les superbes patriciens du Comitium rient en le voyant rouler les degrés de la Curie, en le voyant se relever tout meurtri, tout sanglant.

Le vieux roi s'en va d'un pas boiteux regagner sa

demeure sur le Cispius, sa haute demeure qu'il a placée là pour dominer le quartier patricien, pour tenir sous ses pieds les méchants patriciens, les insolents Sabins, et les empêcher d'insulter les Romains du Palatin, les Latins de l'Aventin et du Cælius.

Les Latins le plaignent, les plébéiens le plaignent; ils voudraient l'entourer, le suivre; les soldats de Tarquin les en empêchent.

Les hommes du Palatin, de l'Aventin et du Cælius gémissent en le voyant passer; les soldats de Tarquin leur défendent de gémir.

Le vieux roi s'en va seul d'un pas lent et d'un pied boiteux, l'âme brisée de douleur, et essuyant avec sa robe royale le sang qui dégoutte de son front au-devant de ses yeux et l'empêche de voir son chemin.

Quand il arrive dans la Bonne-Rue, dans le quartier des Sabins, dans le quartier ennemi, on l'insulte, on le raille, on le menace. Voilà ce qu'a dû souffrir des arrogants Sabins le grand chef étrusque, le bon Mastarna.

Il était parvenu à l'extrémité de la Bonne-Rue et au commencement du Vicus-Virbius, par où l'on monte à cette partie de l'Esquilin où était la demeure du roi.

Déjà il voit tout près de lui sa maison royale du Cispius, où il espère reposer son corps malade, n'être plus outragé comme un misérable, où il espère mourir en paix.

Mais, comme il passait devant le temple de Diane,

la grande déesse des Sabins, à laquelle Mastarna, pour être agréable aux Sabins, a dédié le temple de l'Aventin ;

En ce moment, des soldats envoyés par Tarquin le rejoignent et lui disent : « Tarquin nous a commandé de te tuer. »

Le vieux guerrier ne peut se défendre; il ne leur répond point, il ne les regarde point; mais il lève les yeux vers le sanctuaire de la déesse, et lui parle ainsi :

« O déesse Diane! j'ai mis sous ta protection les cités latines, et moi je protégeais les Latins de Rome; j'étais leur père, et ils étaient mes enfants.

« Aujourd'hui que je vais mourir, ô déesse! je te recommande mes enfants, les pauvres plébéiens de l'Aventin et du Cælius, et les forts habitants du Palatin, quoiqu'ils ne viennent pas me défendre, moi qui les ai défendus de leurs ennemis et de leurs tyrans.

« Que ce peuple latin de Roma, que j'ai délivré du joug des Sabins, soit un grand peuple; que le nom de Romain soit un grand nom, et que le nom de Sabin périclise!

« Que Tarquin soit maudit! qu'il soit chassé de Roma!

« Que mon sang n'y règne plus, puisque mon sang produit des monstres! »

Les Sabins de ce quartier, les patriciens de ce quartier, l'entendent, et ils sont saisis de fureur.

« Tuez, disent-ils aux soldats, tuez ce vieux chien d'Étrurie qui a opprimé les braves Sabins;

« Qui n'a eu de complaisances que pour les pères du Palatin, pour les marchands de bœufs de l'Aventin, pour les conducteurs de bêtes de somme du Cælius.

« Tuez-le, tuez-le bien vite! que le glorieux Tarquin règne! et, unis aux Étrusques, les Sabins écraseront les loups du Palatin, les bœufs de l'Aventin et les mulets du Cælius. »

Et les soldats de Tarquin égorgent le vieux roi du Cælius, l'ami des Latins, l'ami des plébéiens, et les Sabins du quartier sabin se réjouissent, et les patriciens du quartier patricien se réjouissent; car ils le regardent comme leur ennemi; ils sont bien aises qu'on l'ait tué dans leur quartier.

Cependant Tullie, la détestable Tullie, était dévorée d'impatience dans sa maison de l'Oppius; car elle habitait, comme son père, un sommet de l'Esquilin, mais un autre sommet.

Le père et la fille ne pouvaient demeurer ensemble et respirer le même air. Servius n'avait pas voulu que le meurtre habitât dans sa maison.

Tullie monte sur son char et se rend à la curie; elle monte les degrés où étaient quelques gouttes du sang de son père. Elle les foule aux pieds sans les voir; elle les aurait vues qu'elle ne se serait pas arrêtée.

Elle entre dans la curie. La présence des hommes n'arrête point cette femme effrontée. En présence des

Pères elle embrasse son mari, et le salue du nom de roi.

Puis elle s'élance en hâte pour aller à la demeure d'où le vieux roi l'avait bannie. Maintenant elle y va rentrer sans crainte; car elle espère y trouver son père mourant.

S'il devait vivre encore, que ferait-elle? Elle ne l'a dit à personne, excepté à Tarquin; mais elle est bien pressée, sans doute elle sait pourquoi.

Mais voilà qu'à l'extrémité de la Bonne-Rue, à l'entrée du Vicus-Virbius, devant le temple de Diane, voilà que le char de Tullie, au moment où il allait tourner à droite pour gravir l'Esquilin, s'arrête tout à coup.

Les chevaux ont vu un cadavre au milieu de la rue, et ils se sont arrêtés; le cocher a vu le cadavre, et il reste immobile.

« Allons, cochet, dit Tullie, frappe de ton fouet les coursiers qui s'arrêtent; allons, mes bons coursiers, en avant; j'ai hâte d'arriver. »

Les chevaux se cabrent au lieu d'avancer; le cocher ne peut lever le fouet sur eux; l'horreur a pétrifié son bras.

L'altière Tullie le gourmande, mais toujours il demeure immobile.

Enfin elle avance la tête pour voir l'obstacle; le cocher lui montre le cadavre, et lui dit : « C'est le cadavre de ton père. »

Elle regarde, puis elle lève la tête; et voit au haut

de la montée du Vicus-Virbius la maison royale, la maison où elle va être reine et Tarquin roi.

Et elle dit au cocher : « Eh bien, passe sur le cadavre de mon père. »

Le char de Tullie a passé sur le cadavre de son père. Les os de son père ont crié sous les roues; le sang de son père a jailli sur elle.

Elle n'a pas entendu les os crier, elle n'a pas vu le sang jaillir; elle ne voyait que la maison royale au sommet du Vicus-Virbius, la maison où elle sera reine et où Tarquin sera roi.

La rue où ceci s'est passé ne s'appellera plus la Bonne-Rue, mais la rue Scélérate; elle s'appellera comme la scélérate Tullie.

Quelques jours après, elle est allée dans le temple de la Fortune, que Mastarna, le favori de la Fortune, avait élevé à la déesse, qui l'a protégé longtemps, et qui a fini par le trahir;

A la déesse qui venait la nuit par sa fenêtre le visiter dans sa demeure, et qui, ainsi qu'une femme légère, quand il a été vieux, l'a abandonné.

Et comme Tullie s'approchait de la statue de son père, qui était dans le temple, la statue s'est voilée la face pour ne pas voir la scélérate Tullie.

J'ai cherché à retrouver l'accent populaire du poème

antique en traduisant le beau récit de Tite Live, dans la langue rude et cadencée qui devait être celle de ce vieux chant en y introduisant quelques détails tenant à des circonstances que Tite Live ne connaissait pas ou qu'il n'a pas rappelées, et que l'étude des lieux et des races m'a permis de retrouver et d'apprécier.

Cette fois le poème qui a transmis l'événement tragique était un poème romain, non un chant sabin, comme le chant du Vélabre. Un poème animé de l'esprit sabin n'eût point montré, comme le fait la narration de Tite Live, dont ce poème a fourni les éléments, tant de sympathie pour Servius Tullius.

Cette apparition du sentiment romain dans la légende est pour moi un signe historique de l'avènement du peuple romain.

Après avoir tenté cette recomposition approximative du récit primitif, je reviens à l'événement lui-même, que je crois véritable, au moins dans son ensemble, car la poésie populaire n'invente pas les faits, elle les raconte à sa manière, et décrit fidèlement les lieux.

La fidélité de cette description, reproduite par ceux qui avaient reçu la tradition telle que la poésie l'avait faite, permet d'assister à la tragédie jusqu'à la dernière scène, comme si on était guidé par un témoin oculaire.

Servius, s'éloignant de la demeure des rois sabins sur la Velia, qui fut encore celle de Tarquinius Priscus, et qui d'abord avait été la sienne, alla, le pre-

mier des rois de Rome, habiter un sommet de l'Esquilin, nommé Cispius (Sainte-Marie-Majeure), du côté de son agger, du côté où Rome était le plus menacée¹. Il était aux avant-postes contre les Sabins.

Son gendre, Tarquin, suivant la tradition, habitait aussi sur l'Esquilin, mais plus au sud, près du bois de hêtres, appelé Fagutal², qui était voisin de l'autre sommet de l'Esquilin, l'Oppius (San-Pietro-in-Vincoli).

Je voudrais suivre les pas de Servius Tullius depuis la curie jusqu'au lieu où il tomba, et où la tradition faisait passer le char de sa fille sur son cadavre.

Je n'affirme point la réalité de ce monstrueux événement, que je suis encore plus loin de rejeter. Quoi qu'il en puisse être, la tradition était précise et détaillée dans ses indications topographiques; elle n'avait pas de doute sur le point où le fait s'était accompli. Je dois dire que je n'en ai pas moi-même sur le lieu qu'elle indiquait.

Servius Tullius, après avoir pris le chemin raccourci qui partait du pied de la Velia et allait du côté des Carines, atteignit le Vicus-Cyprius (Via Urbana).

Parvenu à l'extrémité du Vicus-Cyprius, le roi fut atteint et assassiné par les gens de Tarquin auprès d'un temple de Diane³.

C'est arrivée en cet endroit, au moment de tourner

¹ Solin., I, 25.

² Solin., I, 26.

³ Tit. Liv., I, 48; Ov., *Fast.*, VI, 603.

à droite ¹ et de gagner, en remontant le Vicus-Virbius, le Cispus, où habitait son père, que les chevaux s'arrêtèrent; que Tullie, poussée par l'impatience fiévreuse de l'ambition, et n'ayant plus que quelques pas à faire pour arriver au terme, avertie par le cocher que le cadavre de son père était là gisant, s'écria : « Eh bien, pousse le char en avant. »

Le meurtre s'est accompli au pied du Viminal, à l'extrémité du Vicus-Cyprius, là où fut depuis le Vicus-Sceleratus, la rue Funeste.

Le lieu où la tradition plaçait cette tragique aventure ne peut être sur l'Esquilin : mais nécessairement au pied de cette colline et du Viminal, puisque, parvenu à l'extrémité du Vicus-Cyprius, le cocher allait tourner à droite et remonter pour gravir l'Esquilin. Il ne faut donc pas chercher, comme Nibby, la rue Scélérate sur une des pentes ², ou, comme Canina ³ et M. Dyer ⁴,

¹ Cette désignation précise de Tite Live permet de déterminer le lieu tragique. C'était à l'extrémité du Vicus Cyprius, auquel l'on arrivait en descendant des Carines, et qui ne pouvait être que le chemin entre l'Esquilin et le Viminal, appelé aujourd'hui Via Urbana, à l'endroit où il fléchit vers la droite et prend le nom de Via di Santa Maria Maggiore. Cette dernière rue correspond au Vicus Virbius. On place en général le Vicus Cyprius sur l'Esquilin, malgré les paroles de Tite Live et d'Ovide, qui tous deux le placent *au-dessous* de l'Esquilin. Denys d'Halicarnasse (iv, 39) dit que c'est le Vicus Virbius, et non le Vicus Cyprius, qui fut appelé *Voie Scélérate*, mais la première de ces deux rues n'était qu'une continuation de la seconde.

² Nibby, *Rom. ant.*, II, p. 832.

³ Can., *Esp. top.*, p. 207.

⁴ Dict. de Smith., II, p. 824.

sur le sommet de l'Esquilin¹, d'où l'on ne pouvait monter sur l'Esquilin.

Tullie n'allait pas sur l'Oppius (San-Pietro in Vincoli), dans la demeure de son mari, mais sur le Cispius, dans la demeure de son père². C'était de la demeure royale qu'elle allait prendre possession pour le nouveau roi.

Quand Tullie osa pénétrer dans le temple où était la statue de son père, la statue se voila³. D'autres disaient qu'il fallut la voiler, parce que sa vue réveillait la douleur immense et toujours croissante du peuple⁴.

Sans croire à ce miracle, je suis disposé à admettre la vérité de cette formidable histoire, prise dans son ensemble. Ce sont là de ces faits extraordinaires qui restent dans la mémoire des peuples, et que la poésie naïve des âges anciens cloue, pour ainsi dire, au lieu qui en fut témoin.

Ce fait sinistre a beau être perdu dans le lointain des âges et à demi voilé par les nuages de la tradition, quand on se sent au lieu où elle l'a placé, il semble revivre, et on croit l'apercevoir.

¹ *Summus Cyprius Vicus* ne veut pas dire seulement au sommet de la rue, mais aussi à l'extrémité de la rue, comme : *Summis digitis*, du bout des doigts.

² Tite Live (III, 48) dit le contraire, mais Ovide (*Fast.*, VI, 605) le dit positivement, et les *Fastes* d'Ovide ont été écrits en grande partie d'après Varron.

³ Ov., *Fast.*, VI, 579.

⁴ Ov., *Fast.*, VI, 583-4.

Je n'oublierai jamais le soir où, après avoir longtemps cherché le lieu qui vit la mort de Servius et le crime de Tullie, tout à coup je découvris clairement que j'y étais arrivé, et m'arrêtant plein d'horreur, comme le cocher de la parricide, plongeant dans l'ombre un regard qui, malgré moi, y cherchait le cadavre du vieux roi, je me dis : « C'était là ! »

XIX

LA ROME ÉTRUSQUE

Question de l'influence des Étrusques sur Rome, présomption tirée de monuments et de la topographie. — Origine et formation du peuple étrusque. — Rapports de l'Étrurie avec la Grèce, l'Orient, les populations germaniques. — Ce que les Romains ont reçu des Étrusques. — Chiffres, monnaie, calendrier, les cloches, les moulins à bras, etc. — Jeux : pugilat, courses de chevaux et de chars; jeux séculaires : le *siècle* étrusque. — Représentations dramatiques, combats de gladiateurs, pompe royale et patricienne, pompe triomphale d'origine étrusque. — Ce qu'il y eut d'étrusque dans la religion et dans l'organisation politique, dans le système militaire et dans l'agriculture des Romains. — L'art romain fut étrusque jusqu'au jour où il fut grec. — Architecture, sculpture, musique. — Tableau de Rome sous les rois étrusques

Après avoir eu deux rois étrusques, Rome était-elle devenue étrusque, et jusqu'à quel point l'était-elle devenue ?

La science allemande tient aujourd'hui peu de compte des influences de l'Étrurie sur les origines de Rome. Un de ses plus illustres représentants,

M. Mommsen¹, rejette, avec un dédain quelque peu superbe, ces influences auxquelles ont cru, après les anciens, d'autres savants non moins illustres, et parmi eux Ottfrid Müller.

Je voudrais me trouver à Rome avec M. Mommsen. J'aurais sans doute beaucoup à y apprendre dans ses doctes entretiens; mais si j'étais assez heureux pour y faire quelque promenade historique avec lui, je tâcherais de le rendre moins sévère pour l'opinion des anciens et d'Ottfrid Müller, qui est aussi la mienne.

J'irais voir avec lui le mur de la Rome du Palatin, construit à la manière étrusque, et dont une partie est encore là pour nous montrer les Étrusques donnant à Rome naissante son plus ancien rempart; les restes de l'enceinte de Servius Tullius, également étrusque et qui avait trois lieues de tour; la *Clôaca maxima*, ce prodigieux travail d'utilité publique, qui est visiblement étrusque; puis je le prierais de contempler en esprit le grand cirque, établi entre deux collines; sur l'une des cimes du Capitole, le temple de Jupiter avec ses trois Cella, selon le rite étrusque, et les statues en terre-cuite dont son faite

¹ Les droits légitimes de l'Étrurie à une influence réelle exercée sur les Romains au temps des rois ont été revendiqués par un Toscan profondément versé dans l'histoire de Rome et du droit romain, M. P. Capei, dans les *archives historiques d'Italie* (Nuov. Ser., t. IV), ce recueil fondé par M. Vieusseux, et qui a concouru, comme tout ce qu'a fait ce patriote universellement honoré, à la régénération de l'Italie.

était orné, et qui était l'œuvre d'artistes étrusques. Puis, passant le pont Saint-Ange, nous serions en cinq minutes dans l'ancienne Étrurie, et aurions par là le sentiment de sa proximité.

Le chemin de fer nous mènerait en une heure à Cervetri, et en deux heures à Civita-Vecchia, près de Corneto. A Cervetri et à Corneto, nous trouverions les nécropoles considérables de deux villes étrusques voisines de Rome et Tarquinii.

Je prierais M. Mommsen de réfléchir que l'Étrurie, si proche, était un pays déjà en rapport avec la Grèce par le commerce et les arts avant le temps des Tarquins. Il me semble difficile qu'à la première vue M. Mommsen ne fût pas ébranlé dans son opinion et repoussât aussi complètement l'idée qu'un grand pays civilisé a pu exercer quelque action sur une ville qui l'était beaucoup moins et qui était à ses portes. Peut-être il se sentirait disposé à plus d'indulgence pour les nombreux témoignages des anciens en faveur des emprunts faits par les Romains à la civilisation étrusque.

Mais, avant de déterminer ce que Rome a reçu des Étrusques, il est nécessaire de se demander ce qu'était et d'où venait ce peuple.

J'épargnerai au lecteur, et je réserve pour un autre ouvrage, la discussion des renseignements assez souvent contradictoires que les anciens nous ont laissés sur ce sujet et les systèmes très-divers dont ils ont fourni aux modernes les matériaux.

Que sont les Étrusques, appelés Tyrrhéniens par les Grecs? Venaient-ils de la Lydie, comme le veut Hérodote? Des montagnes de la Réthie (le pays des Grisons) et ont-ils envahi l'Étrurie, suivant l'hypothèse de Niebuhr¹?

Je m'en tiens à l'assertion de Tite Live. Il est très-vraisemblable, comme le rapportent Plin² et Justin³, que des Étrusques de l'Italie septentrionale aient été chassés par les invasions celtiques. On explique ainsi les traces des Étrusques qu'on a cru trouver dans les Alpes.

Toutes ces choses seront discutées ailleurs, mais ne peuvent l'être ici.

Ici je dirai seulement que les Tyrrhéniens étaient des Pélasges. Ils paraissent être arrivés en Étrurie par mer, et avoir établi le centre de leur puissance précisément dans cette ville de Tarquinii, d'où est venu Tarquin.

Quels qu'ils fussent, les Étrusques refoulèrent au nord les Ligures, au sud et à l'est soumirent une grande nation sabellique, les Ombriens, premiers habitants du sol, auxquels, selon Plin, les Étrusques prirent

¹ Cette hypothèse repose sur l'analogie du nom de Rasena que portaient les Étrusques (Den. d'Hal., I, 30, inscr. de Pérouse) et du nom des Réthiens, habitants du pays des Grisons, ressemblance qui n'est pas bien frappante, et sur un passage de Tite Live (v, 33) qui dit que les Réthiens sont des Étrusques réfugiés dans les Alpes.

² Plin., *Hist. nat.*, III, 20 (24).

³ Just., XX, 5.

trois cents villes seulement il ne fallait pas dire les *Étrusques*, mais les *Tyrrhéniens*, c'est-à-dire les Pélasges¹. Les Pélasges et les Ombriens ont formé le peuple étrusque².

La langue étrusque est encore un mystère.

Nous lisons sans peine les caractères étrusques; mais nous nous arrêtons là : le sens des mots nous échappe. Aujourd'hui on interprète assez couramment les hiéroglyphes; on commence à déchiffrer les inscriptions cunéiformes de Ninive et de Babylone, et celles de Persépolis n'ont plus de secret. On est arrêté devant l'étrusque sans pouvoir faire un pas pour y pénétrer.

On a essayé tous les moyens : on a cru expliquer les inscriptions étrusques par l'hébreu et par le slavon, par l'hébreu surtout. A l'heure qu'il est, un savant italien et un savant allemand traduisent l'étrusque au moyen de l'hébreu. Malheureusement les traductions de l'un ne ressemblent pas aux traductions de l'autre.

¹ Que les Tyrrhéniens fussent des Pélasges venus par mer en Étrurie ne me semble pas douteux, et je crois que Tarquinii, la patrie des Tarquins, de bonne heure en rapport avec la Grèce, fut le siège principal de leur puissance, comme le pense Otfried Müller.

² Cette opinion de M. Lepsius sur l'origine du peuple étrusque me paraît la plus simple et la plus vraie. L'hypothèse qui fait des Ombriens un peuple gaulois repose sur un témoignage isolé (Serv., *Æn.*, xii, 752), démenti par les noms *sabelliques* des lieux que les Ombriens ont habités. Les Ombriens étaient si peu étrangers à l'Italie, qu'ils étaient considérés comme l'un des plus anciens peuples de l'Italie. (Den. d'Hal., i, 49.)

Je crois que la marche à suivre pour arriver à l'interprétation de la langue étrusque est indiquée par la composition de la population de l'Étrurie.

Cette population fut à moitié ombrienne et à moitié pélasge. La langue qu'elle parlait devait donc contenir des mots ombriens et des mots pélasges.

C'est par les dialectes sabelliques et par le grec qu'on devait attaquer l'étrusque.

L'étrusque était une langue rude. Il semble que quelque chose s'est conservé de cette rudesse dans le parler des Florentins, qui mettent une aspiration à la place du *c*, et prononcent, au lieu de *grazia*, *hrazia*.

L'extrême contraction qui est dans le génie de la langue étrusque rend très-difficile de reconnaître sa parenté avec une langue quelconque.

Cette contraction est moindre dans une inscription très-antique et où l'élément pélasge semble moins altéré.

M. Lepsius¹ y a montré quelques rapports avec le grec. Dans un assez grand nombre d'inscriptions, les noms propres sont précédés du mot *mi*, qui paraît correspondre à *emi*; en grec, *je suis*. Le verbe, qui exprime l'existence, est fondamental en ce qui concerne la parenté des langues.

D'autre part, plusieurs noms de villes et de fleuves en Étrurie appartiennent évidemment à un dialecte

¹ *Tyrrhæner Pelasger*, p. 40-3.

sabellique; on ne peut en rendre compte que par l'ombrien.

Quelques-uns ont une physionomie grecque¹ qui trahit leur provenance pélasgique; mais un assez grand nombre est sabellique, par conséquent ombrien².

Les noms de lieux sont tenaces; ils résistent à la conquête d'une race, à l'envahissement d'une langue. En France, beaucoup sont encore gaulois. L'idiome celtique, qui a laissé peu de traces dans notre vocabulaire, s'est cantonné là.

Ce mélange de deux races³ se manifeste dans la religion comme dans la langue. On trouve en Étrurie des dieux pélasges avec des noms étrusques⁴, et des dieux sabelliques⁵ qui n'ont pu y être introduits que par les Ombriens.

¹ Pise, Pyrgoi, Alsium.

² Parmi les villes, l'ancien nom de Clusium Camars est le même que celui de Cameria, ville sabine; Artena en Étrurie et chez les Volsques. Comparez Fregence et Fregellæ, Sutrium et Satricum. *Ferentinum* et *Ferentina* viennent de Feronia, divinité sabellique. Parmi les fleuves, l'Umbro a certes un nom ombrien.

³ *Junclosque a sanguine avorum
Mæonios Italis permixtâ stirpe colonos.*

(Sil. It., *Punic.*, IV, 722-3.)

⁴ Hephaistos (Vulcain) s'appelle Sethlans. Dionysos (Bacchus) s'appelle Phuphluns.

⁵ Vertumne (de *vertere*), Vertumnus ou Vortumnus, Voltumna, la déesse à laquelle était consacré le temple auprès duquel s'assemblaient les représentants des douze villes étrusques. Plusieurs divinités de l'Étrurie avaient des dénominations ombriennes: Junon était

Avant de chercher ce que les Étrusques ont pu donner aux Romains, il faut chercher ce qu'ils ont pu recevoir et transmettre après l'avoir reçu.

Sans parler de ce qui chez eux était pélasge et très-antique, ils ont reçu des Grecs le principe de leurs arts et leur alphabet.

Les peintures qui décorent les vases trouvés en Étrurie, et que, pour cette raison, l'on a longtemps nommées étrusques, offrent une reproduction des divers styles de la peinture grecque, depuis le plus ancien jusqu'au plus perfectionné, avec quelques altérations introduites par le goût indigène. Il en est de même des peintures qui sont tracées sur les parois intérieures des tombeaux¹. Cette ressemblance avec les modèles grecs confirme la tradition d'après laquelle Tarquin aurait amené avec lui des artistes corinthiens².

L'architecture étrusque a également suivi des modèles grecs. L'ancien ordre toscan n'était qu'un do-

appelée *Cupra*, mot sabin qui veut dire *bonne*. Le nom de *Mantus*, le Pluton étrusque, a la même racine que le nom des *manes*, et cette racine est, pour la raison que j'ai dite, le mot sabin *manus*, bon.

¹ Les plus belles de ces peintures, celles où le style grec est le plus purement reproduit, ont été découvertes par M. Noël des Vergers et feu M. François dans une tombe près de Volci.

² Le nom de l'un de ces artistes, nommé par Pliné (xxxv, 43) Eucheir, s'est retrouvé dans une inscription étrusque. L'art de modeler l'argile florissait à Corinthe. On a été frappé de la ressemblance des vases corinthiens et de ceux de Tarquinii; sur les rapports qui ont existé entre les deux villes, voyez O. Müller (*Etr.*, 1, p. 194.)

rique altéré. Le système de construction que l'on remarque dans les murs étrusques et dans les anciens murs de Rome est grec.

L'alphabet étrusque est un ancien alphabet grec qui date du temps où l'on écrivait encore en Grèce de droite à gauche. Cette direction, qui était celle de l'écriture phénicienne, s'est conservée dans l'écriture étrusque¹.

Outre les relations manifestes de la Grèce et de l'Étrurie, on trouve aussi en Étrurie des traces évidentes d'un rapport quelconque des Étrusques avec l'Assyrie et l'Égypte. Ce rapport peut n'avoir rien à faire avec leur origine, et ne prouver autre chose que l'étendue de la navigation de ces Pélasges, qui, sous ce nom et sous celui de Tyrrhéniens qu'on leur a donné dans l'antiquité, sont représentés comme de grands navigateurs.

Sans sortir de Rome, on peut voir d'assez nombreuses preuves de ces rapports de l'Étrurie et de l'Orient : c'est avant tout, au Vatican, la parure d'un prêtre, trouvée dans un tombeau de Cære; les ornements dont elle se compose sont d'un aspect assyrien et égyptien tout ensemble². On y remarque des fi-

¹ Il ne faut donc point voir là, comme on l'a fait, une preuve de l'origine sémitique de cette dernière écriture.

² Ces monuments du musée grégorien où les influences babyloniennes et égyptiennes se confondent, a dit un archéologue éminent que la science a perdu trop tôt, M. Lenormant.

gures ailées, pareilles à celles des cylindres babyloniens.

En ce qui concerne l'Égypte, la ressemblance des figures qui couvrent les murs de ces temples avec les peintures tyrrhéniennes avait déjà frappé Strabon¹. Ottfrid Müller l'a signalée après lui². On a découvert dans des tombeaux étrusques plusieurs de ces vases à tête humaine qu'on appelle *canopes*; seulement ils ont des bras, ce qui n'est pas égyptien³.

Les pierres gravées qui ont la forme de scarabées, si fréquentes en Égypte, où le scarabée est un symbole hiéroglyphique, abondent dans les tombes étrusques.

Sur ces scarabées eux-mêmes sont tracés de véritables hiéroglyphes⁴.

Sur un grand nombre d'ustensiles en bronze paraît la fleur du lotus, ce symbole si souvent répété dans les représentations égyptiennes; on trouve l'image de l'âme figurée à la manière égyptienne par un oiseau à tête humaine; enfin dans la collection Campana sont deux singulières statues en terre cuite dont le costume fait penser à la Perse, et les traits,

¹ Str., xvii, 1, 28.

² *Kl. Schrift.*, I, 199-100. A propos de certains vases trouvés en Étrurie.

³ Mic., *Ant. pop. pl.*, xiv, xv.

⁴ Quelques-uns semblent une imitation de l'art égyptien; mais il y en a qui, je crois, viennent de l'Égypte. Ceux qu'on lit sur un vase tire d'une tombe non loin de Cære veulent dire : *vingt-cinq mesures de parfums*. (Abek., *Mitt. It.*, p. 270.)

surtout la forme des yeux, font penser aux nations tartares. D'autre part, certains tombeaux¹ étrusques sont très-semblables aux sépultures des rois de Lydie, d'où Hérodote fait venir les Tyrrhéniens.

Y a-t-il dans la langue et dans le peuple étrusque un élément sémitique, c'est-à-dire quelque chose des langues et des races de la Syrie, de la Judée et de l'Arabie, comme pourrait le faire croire la tradition d'une origine lydienne? Cela est loin d'être démontré; mais l'état de la science ne permet pas de le nier absolument.

Ce qui paraît plus certain, c'est le rapport des Étrusques avec les populations germaniques. Douze dieux portant le même nom, Aesar² (les Ases), et destinés à mourir dans une révolution du monde, voilà ce que l'on rencontre avec quelque surprise dans la religion des Étrusques et dans la religion des Scandinaves.

De même, au-dessus de ces douze divinités, est une puissance supérieure et inconnue : en Étrurie, les dieux *enveloppés*³, et un dieu dont on ignore le nom; en Scandinavie, un dieu que l'obscurité environne, le noir Surtur.

De plus, Tagès, le révélateur de la doctrine étrusque, est un nain savant, comme le sont les nains de

¹ Les portes de beaucoup de tombeaux, notamment celles de Castel d'Asso, près Viterbe, ont cette forme particulière que présentent seules dans le monde les portes égyptiennes.

² Suet., *Oct.*, 97.

³ Sen., *Nat. Quæst.*, II, 4

l'Edda. Le siège des dieux étrusques est au nord. Les communications de l'Étrurie avec les régions septentrionales de l'Europe ont pu être amenées par le commerce de l'ambre jaune qu'on recueillait aux bords de la Baltique.

Nous savons très-peu de choses des Étrusques avant l'époque où ils furent soumis par les Romains.

A partir de cette époque, ils sont célèbres par leur sensualité et leur obésité.

Ce dernier trait se retrouve souvent dans les statues placées sur les tombeaux peu anciens; mais d'autres statues montrent au contraire des corps maigres, des traits anguleux. C'est probablement le type ancien du peuple étrusque, type qui reparait dans les figures florentines du moyen âge, et dont le visage sévère et fortement prononcé de Dante offre un remarquable exemple.

La tradition du caractère primitif des Étrusques, conservée par Virgile, les représente comme un peuple belliqueux, tandis que tous les témoignages nous les montrent, après la conquête romaine, comme un peuple amolli.

Un changement semblable s'est produit dans le caractère des Toscans modernes avant et après les Médicis et leurs successeurs. Les effets de toutes les servitudes sont les mêmes¹.

¹ Plus heureux que leurs ancêtres, les Toscans viennent d'être délivrés d'une domination qui, pour son malheur, s'était fait étrangère.

Après ces indications rapides de ce qui est propre à l'ancienne Etrurie, j'arrive à l'objet qui nous intéresse particulièrement à Rome : la détermination de l'influence que les Étrusques ont exercée sur les Romains.

Cette influence, il ne faut ni l'exagérer ni la méconnaître; il faut tâcher d'en démêler la nature et d'en préciser l'étendue. On ne doit pas la chercher dans la comparaison des idiomes; un très-petit nombre de mots étrusques se retrouvent dans la langue latine. Sans cela, on serait moins embarrassé pour lire les inscriptions étrusques.

Ces inscriptions nous présentent des mots dont le sens est ignoré, mais qu'il ne serait pas difficile de reconnaître s'ils avaient passé en latin; or ces mots, nous ne les reconnaissons point; mais il est entre les deux civilisations d'autres ressemblances que nous pouvons reconnaître.

Ce qu'on appelle les chiffres romains, de l'aveu de tout le monde, sont des chiffres étrusques¹.

Livrés à eux-mêmes dans des circonstances que la politique du dehors semblait s'étudier à leur rendre difficiles, ils ont prouvé que leur énergie n'était point perdue sans retour; car ils ont montré la plus rare et la plus enviable, celle qui persévère et se contient.

¹ O. Müll., *Kl. Schrift.*, 1, p. 242; *Etr.*, 1, p. 314. Ces chiffres, avant d'être romains, avaient-ils toujours été étrusques? Ce qui pourrait en faire douter, c'est que ce système de numération n'a pas pour principe le nombre douze, mais le nombre dix ou plutôt le nombre cinq, ce qui n'est point étrusque.

Pour la monnaie, les poids et mesures, toutes ces choses vinrent de la Grèce à Rome, soit directement ¹. soit par l'intermédiaire de l'Étrurie.

L'année de douze mois, attribuée à Numa, fut introduite par les Sabins; mais ce nombre douze montre qu'elle était primitivement étrusque, car le système duodécimal se retrouve partout en Étrurie. Les ides ², les nundines ³, étaient aussi étrusques.

Je signalerai en passant quelques emprunts de détail que les Romains ont faits aux Étrusques. L'usage des cloches, usage qui a existé dans la Rome antique ⁴

¹ C'est l'opinion de M. Böckh (*Metr. Unters.*, p. 207); mais les poids et les mesures, selon lui (p. 209), étant venus de Corinthe, la monnaie, qui est en rapport avec eux comme dans notre système actuel, a pu en venir aussi en passant par l'Étrurie, dont les relations avec Corinthe sont connues. O. Müller donne à la monnaie romaine une origine étrusque. (*Etr.*, I, 508.) On l'a attribuée à Numa, comme plusieurs autres institutions étrusques apportées par les Sabins (Voy. t. II, p. 376 et suiv.); on l'attribuait généralement à un roi étrusque, Servius Tullius (Mastarna).

² Le nom des ides qui divisaient le mois en deux parties était formé d'un mot étrusque ou ombrien qui voulait dire partager. (Varr., *De L. lat.*, VI, 28.)

³ La semaine de sept jours, comme la nôtre, terminée par une nundine, remontait certainement aux Étrusques (O. Müll., *Kl. Schrift.*, I, 213); car à chaque nundine ils allaient saluer leur roi. (Macr., *Sat.*, I, 15.) Le nombre 9, ainsi que les autres divisions de 12 : 3, 4, 8, 5, étaient des nombres favoris chez les Étrusques; le neuvième jour était le jour où les paysans venaient à Rome pour le marché; ils y viennent encore le dimanche et stationnent au pied du Capitole, comme par une antique habitude. La plupart des boutiques sont fermées, mais celles des Juifs sont ouvertes.

⁴ Pline fait figurer des cloches ou clochettes dans sa description

et a pris une extension démesurée dans la Rome moderne, que Rabelais appelait à bon droit la ville sonnante; l'usage des moulins à bras, qu'on croyait avoir été inventés à Volsinii¹, dont on voit sur les monuments la meule tournée par un cheval, et que j'ai vu encore aujourd'hui mis en mouvement par des femmes dans la ville de Segni. Cette invention, quelque simple qu'elle puisse être, rappelle le génie agricole des Étrusques, comme la manière de se ceindre avant le combat, nommée *cinctus gabinus*², rappelle leur génie guerrier, et l'invention des becs de vaisseaux³, appelés rostres, qui donnèrent leur nom à la tribune romaine, rappelle leur génie maritime.

L'art de découvrir les sources fut transporté de l'Étrurie à Rome. De cet art, très-véritable peut-

qu'il donne, d'après Varron, du tombeau de Porsena. (Pl., *Hist. nat.*, xxvi, 19, 8.) Le mot italien *campana* (cloche), qui est peut-être un mot de la latinité vulgaire conservé, comme il y en a d'autres exemples, dans le dialecte moderne, indiquerait pour cet usage étrusque une origine campanienne. Il n'y aurait à cela rien d'extraordinaire; car on sait que les Étrusques habitèrent la Campanie. Auguste fit mettre des clochettes au temple de Jupiter Tonnant, et dit qu'il serait le portier du Jupiter Capitolin. Il y avait donc une cloche chez les portiers de l'ancienne Rome pour annoncer les visiteurs. Dans la Rome moderne, il n'y a pas aux portes plus de sonnettes que de portiers.

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxvi, 29.

² O. Müller (*Etr.*, II, p. 121) croit le *Cinctus Gabinus* étrusque d'origine et venu à Rome par Gable, où l'on trouve d'autres traces de la civilisation étrusque.

³ Pl., *Hist., nat.*, VII, 57, 17.

être, est née une superstition qui s'est répandue dans tout le monde romain, et que prétendent encore posséder ceux qui se servent de la baguette divinatoire¹.

Les jeux publics forment une partie essentielle et caractéristique de la civilisation d'un peuple; il n'est donc pas indifférent de signaler ce qu'en ce genre les Romains reçurent des Étrusques.

Ce furent premièrement le pugilat et les courses de chevaux, que les Étrusques eux-mêmes avaient probablement appris à connaître dans leurs communications avec les Grecs.

Comme ces courses eurent lieu d'abord dans le champ consacré au dieu sabellique Mars, je crois, avec Tite Live, qu'elles furent introduites à Rome sous les rois sabins²; elles précédèrent la construction du cirque, attribuée au premier roi étrusque, et se continuèrent dans les prairies du champ de Mars, quand déjà depuis longtemps le cirque existait.

Les jeux séculaires dont l'origine se rattache au culte sabin et à une légende sabine³ sont aussi proba-

¹ O. Müll., *Etr.*, II, p. 340-2.

² Tite Live (I, 35) place l'introduction des courses de chevaux, qu'il fait venir d'Étrurie, sous le roi sabin Ancus Martius. Ces courses sont figurées dans les tombeaux étrusques. L'histoire du char qui vint de Veies s'abattre au pied du Capitole, et donna son nom à la porte Ratumena (Pl., *Hist. nat.*, VII, 65, 2) ferait croire que les *courses de chars* existaient à une époque ancienne dans les villes d'Étrurie.

³ Voy. I, I, p. 232.

blement des jeux étrusques importés à Rome par les Sabins, car l'idée du *siècle* est une idée étrusque.

Pour les Étrusques un siècle était une période d'existence dont la fin était annoncée par des signes. Il y avait un siècle des dieux, au bout duquel ils devaient mourir et le monde changer. Le siècle des hommes se composait du nombre d'années que vivait celui qui, entre ses contemporains, était supposé avoir vécu le plus longtemps. Aussi les jeux séculaires ne se célébrèrent-ils pas d'abord tous les cent ans, mais à des époques indéterminées, quand un malheur public ou un prodige funeste faisait penser qu'un changement de la société approchait.

Les Romains ne furent jamais sensibles comme les Grecs aux nobles plaisirs de la scène. Ils n'eurent ni tragédie ni comédie entièrement nationales; supprimant le chœur, principe et condition essentielle de la tragédie antique; ils firent de l'orchestre, qui, en Grèce, lui était réservé, une place d'honneur pour les patriciens.

Cette disposition différente du théâtre grec et du théâtre romain, montre à elle seule la différence du génie des deux peuples. Les Romains préférèrent toujours aux jeux du théâtre les combats de l'amphithéâtre¹ et les courses du cirque. En cela ils ressem-

¹ Dans le théâtre de Taormine, en Sicile, M. Ginain a reconnu que l'on avait arrangé les choses de manière à pouvoir transformer ce théâtre, dont il a donné une belle restauration, en une arène destinée

blaient aux Étrusques, desquels ils tenaient ces combats et ces courses.

Cependant l'Étrurie leur donna aussi leurs premiers histrions, et ce mot est étrusque; il est vrai que ces histrions paraissent s'être bornés à exécuter des danses au son de la flûte. Toutefois, de ces danses mêlées de vers satiriques, sortit la comédie romaine¹.

Les combats des gladiateurs qui, avec les courses des chars, furent la passion constante et le divertissement préféré des Romains, ces hideux combats leur vinrent certainement des Étrusques probablement par la Campanie², où ce peuple sombre avait transporté un usage barbare.

Dans l'origine, ils faisaient partie du culte des morts. Au lieu de leur immoler, comme dans les temps antiques, des victimes humaines³, on for-

aux combats de gladiateurs, plus conformes que les représentations dramatiques au goût des Romains.

¹ Tit. Liv., vii, 2. Le théâtre de Fiesole, dont les ruines subsistent, était-il antérieur à la conquête romaine et le produit d'un art purement étrusque, comme l'ont pensé Niebuhr et O. Müller? (O. Müller, *Kl. Schrift.*, i, 196.) J'ai peine à l'admettre : il me semble qu'on n'eût point élevé des monuments aussi considérables pour y exécuter des danses ou des pantomimes. J'en dirai autant du théâtre de Ferento, dont une partie, selon M. Dennis (*Etr.*, i, p. 206), est étrusque.

² Athen., iv, 39.

³ Serv., *Æn.*, iii, 67. Les sacrifices humains ont existé chez les Étrusques; au quatrième siècle, les Tarquiniens immolèrent trois cent sept Romains captifs. (Tit. Liv., vii, 15.) Tarquin le Superbe avait immolé, disait-on, un enfant à Mania. (Macr., *Sat.*, i, 7.)

cait des captifs à s'entr'égorger en leur honneur.

Une coutume mexicaine singulièrement semblable permettait aussi à un homme condamné à mort de périr en combattant tous ceux qui se présentaient

Un usage semblable dans l'Etrurie, où celui qui présidait à ces exécutions s'appelait le bourreau¹, fait voir combien le peuple qui l'habita aimait la guerre et le sang, deux choses qu'après lui aima toujours le peuple romain.

Dans la molle Campanie, la mollesse se mêlait à la férocité. Ce n'était plus une religion terrible des morts qui exigeait des luttes homicides, c'était la volupté blasée et un sanguinaire épicurisme.

Les combats de gladiateurs amusaient la fin des repas; comme dit Silius Italicus², le meurtre égayait le festin.

Rome, en les adoptant, leur rendit d'abord leur caractère de sacrifice funéraire³; mais avec le temps, elle aussi en fit un atroce amusement⁴. Elle y ajouta un raffinement nouveau : l'homme livré aux bêtes fé-

¹ C'était le sens de *Lanio*, semblable à *Laniata*, mot étrusque. (Isid. Or., x, 247, éd. de Basles, 1577.)

² Sil. It., *Punic.*, xi, 51.

³ Les premiers combats furent célébrés par deux frères du nom de Brutus pour honorer la mémoire de leur père. (Val. Max., ii, 4, 7.)

⁴ Une trace de l'origine étrusque de ces combats s'y conserva toujours. Un personnage qui représentait le dieu infernal assommait avec un marteau les gladiateurs mourants. Le Charon étrusque, en cela différent du Charon grec, est armé d'un marteau.

rocces et les tueries d'animaux que les Étrusques ne paraissent pas avoir connues. Rome, qui n'a pas inventé beaucoup dans les arts, a inventé cela.

Au point de vue de l'art, il faudrait s'en féliciter si l'humanité le permettait; car, sans gladiateurs, il n'y aurait pas eu de Colisée.

L'Étrurie possède les restes de plusieurs amphithéâtres. Celui de Sutri, assez bien conservé et dominé par de grands arbres, est d'un effet imposant. S'il était antérieur à la conquête romaine, le type du Colisée serait en Étrurie¹. Mais l'Étrurie, qui a eu avant les Romains des courses de chevaux et de chars, des combats de gladiateurs, de grossières représentations dramatiques, n'a pas eu, je crois, avant elle de théâtre et d'amphithéâtre, pas plus qu'elle n'a eu de cirques².

Rome, en accueillant dans son sein ces jeux de diverses natures, la première a créé pour eux des monuments.

Les monuments sont moins anciens que les usages qui leur donnent naissance : il y a eu un culte dans les bois sacrés avant qu'il y eût des temples.

Tout ce qui à Rome était pompe, ornement, magni-

¹ C'est l'opinion de M. Dennis. (Denn., *Etr.*, I, p. 94, 7.)

² Dans un tombeau étrusque, la *Grotta delle Bighe*, à Corneto (Denn., *Etr.*, II, p. 187), il n'y a pas de cirque. Les spectateurs des courses sont placés sur une plate-forme qui semble en bois, assez fidèle image de celles que remplacèrent les gradins du grand cirque.

ficence extérieure et décoration du pouvoir, venait d'Étrurie. Il y avait dans le costume et les attributs de la royauté étrusque une splendeur inconnue à la royauté sabine. Ce fut elle qui introduisit à Rome ces insignes de l'autorité dont héritèrent, malgré la sévérité des mœurs privées, les magistrats de la république. De la royauté étrusque¹ vinrent le sceptre d'ivoire avec l'aigle qui le surmontait, la chaise curule, la robe bordée d'or et de pourpre, la toge à palmettes, les licteurs portant des faisceaux, mais sans la hache²; ils n'en ont jamais dans les peintures étrusques. A ce qui n'était qu'un signe de majesté Rome ajouta un signe terrible de pouvoir.

Le costume des patriciens prit également, par le contact des Étrusques, plus de splendeur. Eux aussi portèrent le bâton d'ivoire comme les rois, et celui qui, assis dans sa chaise curule, sans réfléchir au danger, frappa de ce bâton le Gaulois insolent qui osait toucher sa barbe était digne de le porter.

Les patriciens revêtirent le laticlave étrusque. Leur pied chaussa les sandales de pourpre appelées sandales tyrrhéniennes³. Ils mirent sur leur tête le galerus des Lucumons, cette coiffure qu'un aigle prophétique avait enlevée et remplacée sur le front de Tarquin, à son entrée dans Rome.

¹ Tit. Liv., 1, 8; Florus, 1, 5; Macrob., *Saturn.*, 1, 6.

² Ceci rectifie une erreur des anciens, qui ont cru que la hache était dans les faisceaux étrusques. (Den. d'Hal., III, 61.)

³ O. Müller, *Kl. Schrift.*, 1, p. 188; *Etr.*, 1, p. 271.

La *bullæ*, cette petite boule d'or, signe distinctif des jeunes patriciens, et dans laquelle on mettait un *fascinum* destiné à les préserver du mauvais œil¹, ce qui montre que cette superstition, encore vivante et dérivée des Pélasges, avait été portée par eux en Étrurie comme dans le reste de l'Italie, et, en Grèce, la *bullæ* était un ornement étrusque².

On la suspendait au cou des triomphateurs pour les préserver des menaces et des périls de la félicité³.

La pourpre triomphale elle-même était de provenance étrusque, non le triomphe, le triomphe ne pouvait être que romain, comme son nom⁴; mais tous ses accessoires avaient été empruntés aux fêtes de l'Étrurie; seulement, d'une vaine magnificence, d'une procession majestueuse, d'une *funzione*, comme on dirait aujourd'hui à Rome, où l'on appelle *fonction* tout ce qui amuse l'oisiveté, les Romains avaient fait une cérémonie sérieuse, une splendide récompense de la conquête.

Avec Tarquin, qui, disait-on, était monté le premier sur un char de triomphe au Capitole, nous sommes loin du triomphe pédestre et rustique de Romulus. Déjà les pompes de l'Étrurie, telles que les représentent les monuments de ce pays⁵, ont été ap-

¹ Marq., *Handb.*, iv, 128.

² Juvénal l'appelle *l'or étrusque*. (*Sat.*, v, 164.)

³ Macr., *Saturn.*, i, 6; Pl., *Hist. nat.*, xxviii, 7, 4.

⁴ *Triumpe*, dans le chant des frères Arveles.

⁵ O. Müll., *Etr.*, ii, p. 193-9.

pliquées à rehausser la victoire. Suivons donc le triomphateur et son cortège, comme nous suivons au même lieu le cortège du pape, quand il vient pour une solennité religieuse dans l'église d'Araceli.

Le triomphateur est debout sur son char, traîné par quatre chevaux, et semblable au quadrigé d'argile qu'il peut contempler sur le sommet du temple de Jupiter Capitolin.

Derrière lui, on soutient au-dessus de sa tête la couronne étrusque¹, c'est-à-dire une couronne de feuilles de chêne en or entremêlées de pierres précieuses; toute pareille à celles que nous avons pu voir l'autre jour dans la collection Campana.

Autour de lui sont les licteurs, vêtus de rouge comme les porteurs du pape. Lui-même a le visage peint en rouge : aussi bien que le Jupiter d'argile du Capitole²; car il doit ressembler à Jupiter, il est Jupiter.

On voit déjà que plusieurs choses sont venues aux Romains de l'Étrurie; mais deux choses, les plus importantes, la religion et l'organisation politique de Rome, prises dans leur ensemble, n'en sont point venues : dans l'une comme dans l'autre, l'influence de l'Étrurie se fait pourtant sentir.

Aucune des grandes divinités romaines n'est une divinité primitivement étrusque.

Les Lares, ces petits dieux du carrefour et du foyer.

¹ Tertull., *De Coron.*, xiii.

² Serv., *Ecl.*, vi, 22.

ont un nom étrusque¹; mais ils ont entièrement changé de caractère en se faisant romains. Dans l'Étrurie, ils étaient des puissances funèbres ailées; à Rome, ils ont perdu leurs ailes et sont devenus des puissances bienfaisantes.

Le génie latin n'était pas sombre comme le génie étrusque.

Plusieurs des anciens dieux pélasgiques se retrouvent en Étrurie; ils n'ont point passé de la religion étrusque dans la religion romaine, car ils portent dans cette religion des noms différents de leur nom romain²; ils portent un nom grec³, un nom ombrien⁴ ou un nom étrusque⁵.

Les dieux voilés, enveloppés (*involuti*), ces puissances mystérieuses dont on ne savait ni le nombre ni les noms, qui, dans la mythologie étrusque, dominaient Jupiter lui-même, ne paraissent point dans la

¹ Ce nom *Lar* ou *Las* se retrouve souvent sur les vases d'Étrurie, tracé auprès de figures ailées et terribles.

² Excepté Palès, divinité pélasge et l'une des trois grandes divinités étrusques.

³ Jupiter s'appelle Thina (Zèna), Vénus (Thalna), de *thallô*, germer, et *Touran*, d'*Ourania*.

⁴ Les cultes que nous avons trouvés chez les Sabins doivent avoir existé chez leurs frères et leurs voisins les Ombriens, qui faisaient partie de la population étrusque. Tel est celui de Junon, appelé, en Étrurie, Cupra, ce qui veut dire en sabin la *bonne* (Str., v, 4, 2), et Minerva (*Menerfa*), déesse sabellique dont le nom est formé du radical *mens*, qui n'est point étrusque.

⁵ Vulcain, Sethlans; Dionysos (Bacchus), Phuphluns.

religion romaine. Le dieu suprême de ce peuple libre était un dieu libre.

Les douze dieux Consentes furent acceptés par les Romains; le sénat put s'arranger de ces conseillers de Jupiter, qui semblent représenter dans l'Olympe aristocratique des Étrusques les douze Lucumons d'Étrurie.

Leurs statues s'élevaient dans le Forum romain; en bronze, comme presque toutes les statues étrusques¹; elles représentaient six dieux et six déesses. Les déesses étaient donc admises au conseil du Jupiter étrusque.

Ainsi Tanaquil fut la sage conseillère du premier Tarquin, et Tullie la détestable instigatrice du second. Les femmes paraissent avoir été placées en Étrurie plus haut qu'en Grèce², et y avoir occupé un rang pareil à celui qu'occupèrent les matrones dans la société romaine.

Les dieux Consentes ne figurent point dans l'histoire religieuse du peuple romain. Cependant leur culte subsista jusqu'à la fin de l'empire. Ils avaient à

¹ Et en bronze doré, ce qui était un procédé de l'art étrusque. (Varr., *De R. r.*, I, 4.)

² Les enfants portaient le nom de leur mère aussi bien que de leur père. La mère du mort est indiquée dans les inscriptions funéraires de l'Étrurie (O. Müller, *Kl. Schrifte.*, I, p. 172), comme dans celles de l'Égypte. Les femmes honnêtes prenaient place à côté des hommes dans les festins, ce qui n'avait point lieu en Grèce, et qui est représenté dans plusieurs tombes étrusques.

Rome un temple dont les débris ont été de nos jours retrouvés et remis en place.

Leur sanctuaire avait été construit au pied du Capitole; cette colline, si anciennement étrusque et sur laquelle le premier roi étrusque de Rome éleva un temple selon le rite de sa nation, a trois divinités : Jupiter, Junon et Minerve.

Fidèles à l'antique génie de la race latine, les Romains avaient donné le nom de dieux Consentes à douze divinités protectrices de l'agriculture; mais ils avaient été obligés d'emprunter la plupart au moins de ces divinités aux Sabins ¹.

Je l'ai dit, c'est à l'Étrurie que les Sabins eux-mêmes avaient emprunté le dieu Terme, qui me paraît être l'Hermès pélasge ².

J'ai parlé aussi des dieux fulgurateurs anciennement en possession du Capitole avant que la foudre de Jupiter vint remplacer le leur. La religion fulgurale était essentiellement étrusque. Les Étrusques avaient neuf dieux qui lançaient la foudre. On a remarqué, et j'ai pu l'observer moi-même, que les ora-

¹ Dans l'énumération qu'en fait Varron (*De R. rust.*, 1, 1), nous retrouvons en majorité les divinités sabines : le Soleil, la Lune, Robigo, Flore, Minerve.

² Sur des vases étrusques, Hermès est appelé *Thurm*, *Thurme*, et *Thermé*. Ce qu'on nomme des *Hermès* sont des Termes au sommet desquels une tête est placée, et qui souvent rappellent par un signe très-expressif le caractère générateur de l'hermès pélasge.

ges sont fréquents en Toscane. Le Capitole, sommet isolé et dans l'origine couvert de grands arbres, devait aussi les attirer. C'est à quoi sans doute Virgile faisait une allusion quand il disait en langage poétique, parlant du Capitole primitif :

« Là on a vu souvent Jupiter secouer sa noire égide et appeler à lui les nuages ¹. »

Parmi les dieux fulgurateurs du Capitole était Summanus, celui qui lançait les foudres nocturnes, et dont la statue fut placée sur le sommet du temple de ce Jupiter qui devait le faire oublier. Là fut aussi Vêjovis, le Jupiter funeste, le dieu des Jules, race funeste à la liberté.

Certaines particularités du culte romain trahissent des influences de l'Étrurie, bien que, pris dans son ensemble, il leur soit étranger.

L'usage d'enfoncer un clou dans le mur de la Cella de Minerve au Capitole était un usage étrusque ², et la fête de la Purification des trompettes sacrées une fête étrusque ³.

La trompette fut un instrument national de l'Étrurie, que les Tyrrhéniens avaient apporté d'Asie ⁴.

Cette fête se célébrait en l'honneur de Minerve ⁵, ce

¹ Virg., *Æn.*, viii, 353-4.

² Tit. Liv., vii, 5.

³ O. Müller, *Etr.*, ii, p. 50.

⁴ *Ibid.*, p. 51.

⁵ Les *Quinquatrus*. Dans ce mot et dans les mots analogues, *Quinquatrus* et *Sexatrus* usités chez les *Tusculans* (Varr., *De L. lat.*, vi, 14),

qui me fait croire qu'elle avait été instituée par les Sabins, d'autant plus qu'en même temps les Saliens exécutaient dans le Comitium leurs danses guerrières.

Dans une répétition de cette fête en l'honneur de Minerve¹, et où figuraient cette fois les joueurs de flûte, instrument de même cher à l'Étrurie², ceux-ci, après être allés processionnellement au temple de Minerve, couraient çà et là, portant toutes sortes de costumes, même des vêtements de femme, et disant des bouffonneries³.

Je crois, en lisant ces détails, assister au carnaval romain.

Ce qui appartient réellement aux Étrusques, c'est la divination, et ce corps d'enseignement touchant les présages par le vol des oiseaux, par l'inspection des entrailles, par la contemplation du ciel, par l'observation de la foudre, qu'allaient étudier les jeunes patriciens romains, l'art augural étant un moyen politique dont ils étaient appelés à se servir un jour.

Les indices prophétiques fournis par les oiseaux remontaient probablement aux Pélasges. Les prêtres

la terminaison *atrus* semble avoir été une terminaison venue des Ombriens, comme le culte de Minerve fut porté par eux en Étrurie; des prêtres ombriens sont nommés dans les tables engubines *Atterii*.

¹ Quinquatrus minores.

² O. Müller, *Etr.* II, p. 200.

³ Censorin., 12, 2.

tresses de Dodone consultaient le vol des colombes; à Rome, on observait le cri des corneilles consacrées à Junon¹ pour en tirer la connaissance de l'avenir.

Ce vieux préjugé subsistait encore au temps de Virgile².

Les Étrusques en firent une science compliquée. Les Romains attachèrent une importance particulière à ce que ce genre d'observation avait de plus puéril, le bon appétit et le piétinement des poulets sacrés. Ce peuple fort, mais prosaïque, a toujours eu du goût pour les superstitions mesquines.

Les signes tirés de l'inspection des entrailles furent dans le monde l'objet d'une croyance plus générale. Bien qu'elle ait existé en Grèce³ comme en Italie, on ne peut rapporter avec quelque certitude son origine aux Pélasges, car elle a existé chez beaucoup d'autres peuples⁴.

Mais ce qu'on ne trouve à peu près nulle part ailleurs que chez les Étrusques et à Rome, c'est la con-

¹ On a trouvé un autel consacré aux corneilles de Junon au delà du Tibre, là où Festus (P. Diac., p. 64) nous apprend qu'on leur rendait un culte.

² Virg., *Ecl.*, I, 18.

³ O. Müller, *Etr.*, II, p. 186 et suiv. Comparez ce que dit Pausanias (VI, 2, 2), d'une statue auprès de laquelle étaient représentées les entrailles d'un chien qui avait le ventre ouvert, avec une représentation du même genre qu'on peut voir dans la salle des animaux, au Vatican.

⁴ En Asie Mineure, chez les Juifs, à Carthage (Pauly, *Encycl.*, II, p. 1138); elle existait aussi chez les peuples ligures.

templation méthodique du ciel et la science de la foudre.

L'augure, se plaçant en esprit au nord, où étaient les dieux, regardait comme eux le midi¹.

Il se tournait aussi vers l'orient²; la direction vers l'est a prévalu dans l'*orientation* des basiliques chrétiennes³.

A la division idéale du ciel correspondait la division réelle de la terre, base de la propriété. Chez les Étrusques, la propriété territoriale avait pour ainsi dire sa racine dans le ciel. Aussi elle fut profondément respectée des Romains, comme de tous les peuples libres.

¹ Fest., p. 330.

² Tit. Liv., I, 18. L'augure fait asseoir Numa sur une pierre tournée au midi; mais lui-même se tourne vers l'orient, car il a le midi à sa droite et le nord à sa gauche.

³ Vitruve (IV, 5) veut que la statue du dieu et par suite l'entrée du temple soient tournées vers le couchant, pour qu'en regardant cette statue on regarde l'orient. Dans la basilique chrétienne, le même principe a fait adopter une disposition contraire, afin que le prêtre, qui dans le rite ancien officiait tourné vers le peuple, eût en face de lui l'orient. Cette disposition se montre à Rome dans la plupart des basiliques, sauf quand il y a eu dans la nature du lieu une raison de faire autrement, comme à Saint-Paul, où la voie Ostienne empêchait l'église, dont l'emplacement était fixé par la catacombe, de s'étendre vers l'orient; Saint-Pierre, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie in Trastevere, sont tournées plus ou moins directement vers l'est; à Saint-Laurent hors des murs, on a transporté l'entrée de l'église primitive de l'est à l'ouest, parce que l'usage avait prévalu d'officier en tournant le dos au public. Le changement survenu dans le culte a amené ce changement d'orientation.

Les tribus rustiques étaient plus considérées que les tribus urbaines. Le jour où les terres furent concentrées en un petit nombre de mains, la constitution fut menacée; le jour où elles furent confisquées par la proscription, la constitution fut détruite.

L'art des arpenteurs était étroitement lié à la délimitation des diverses parties du ciel. C'était un art sacré qui faisait partie de la doctrine des augures. Niebuhr ne doutait pas que de nos jours il ne se fût conservé, dans certains procédés employés par les paysans romains pour limiter et *aborn*er leurs champs, des pratiques instituées par la discipline étrusque.

Le camp romain aussi était orienté d'après les règles de la science augurale, tourné vers l'orient et divisé par deux rues qui se coupaient à angle droit comme les deux lignes que le bâton recourbé de l'augure dessinait dans le ciel. L'une des portes du camp, la porte *Decumana*, était ainsi nommée, parce qu'on l'ouvrait à l'extrémité d'une de ces deux lignes, appelée elle-même *decumanus*.

La science de la foudre semble particulière à l'Étrurie; elle naquit, je crois, sur le sol étrusque.

Les diverses parties de l'art divinatoire étaient dans les mains de deux classes d'hommes bien différentes, les aruspices et les augures.

Les aruspices étaient des devins étrusques, établis à Rome ou qu'on y faisait venir pour les consulter. Ils observaient le vol des oiseaux, les entrailles des

victimes. Ils ne partageaient point le ciel en régions; ils ne divisaient point la terre.

Dans l'origine, les aruspices n'étaient pas des prêtres; ils ne formaient point un corps dans l'État. C'était une compagnie, un *collège*, comme on disait; ce collège avait un président. Ils ne jouirent jamais d'une grande considération, et finirent par être tout à fait méprisés.

Les aruspices de village (*vicani*) ressemblaient à nos charlatans.

C'est des aruspices que Caton disait que l'un d'eux ne pouvait en regarder un autre sans rire¹. Caton ne se fût pas permis cette plaisanterie à propos des augures.

Les augures faisaient les mêmes choses que les aruspices; mais, de plus, armés du *lituus*, bâton recourbé semblable à la crosse des évêques, et dont le nom était étrusque², ils délimitaient les espaces célestes et les propriétés terrestres. Ils formaient dans l'État une magistrature inamovible, dont longtemps l'entrée ne fut ouverte qu'aux patriciens.

Mais leur art était un art étrusque, et c'est pour cela qu'on envoyait les jeunes patriciens l'étudier en

¹ Cic., *De Div.*, II, 24. Ailleurs, Cicéron distingue les augures romains des aruspices étrusques.

² O. Müller conclut ingénieusement du même nom donné à une trompette et au bâton augural, également *recourbé*, que *lituus* venait d'un mot étrusque dont le sens était *recourbé*. (*Etr.*, II, p. 212.)

Étrurie. L'exercice de l'art augural était d'une grande importance, puisque les chefs de la république, qui, eux aussi, dans une certaine mesure, pouvaient toujours l'exercer, avaient le droit, sous prétexte que les auspices n'étaient pas favorables, de dissoudre une assemblée, d'empêcher une élection.

Frein bizarre mis aux emportements populaires, mais frein puissant, et qui souvent fut utile. Le gouvernement de Rome dans l'antiquité fut déjà, à quelques égards, un gouvernement sacerdotal, mais à cette condition que le sacerdoce fût aux mains de l'autorité civile, en cela semblable au régime politique des Étrusques, chez lesquels le Lucumon était prêtre parce qu'il était roi.

Je n'ai pas encore parlé des prodiges qui tenaient une aussi grande place dans la superstition chez les Romains d'autrefois que les miracles chez leurs plus crédules descendants. Les prodiges dans la Rome antique n'étaient pas toujours des faits merveilleux, comme les statues qui clignaient des yeux, secouaient la tête ou se couvraient d'une sueur sanglante, faits que ne manque jamais de rapporter Tite Live, aussi gravement que les bonnes femmes de Rome en racontent de tout semblables attribués à une image de saint ou de madone; mais des faits véritables, et qui semblaient extraordinaires. les naissances des monstres, les pluies de pierres, tous les événements singuliers, un bœuf, par exemple, qui montait

jusqu'au troisième étage et sautait par la fenêtre.

C'étaient les augures et les prêtres romains qui étaient chargés de constater et d'interpréter des incidents si funestes ¹.

Mais l'expiation du prodige s'accomplissait suivant les règles de la discipline étrusque².

C'est que l'observation des prodiges, tombée chez les Romains à l'état de superstition puérile, se liait chez les Étrusques, plus spéculatifs que les Romains, à une haute doctrine. Ils pensaient³ qu'à la fin de chaque âge du monde il s'opérerait une transformation dans la société, une palingénésie, comme dirait Ballanche, qu'annonçaient certains signes au moyen desquels on pouvait la pressentir. En changeant la nature des signes, en les cherchant non dans le monde physique, mais dans le monde moral, on doit croire à la doctrine étrusque.

A Rome, la politique du sénat se servait de l'intelligence prétendue des signes du temps pour dominer; aujourd'hui la politique doit les consulter pour réussir.

L'étude des influences de l'Étrurie sur la religion romaine nous a conduit à la politique qui à Rome absorbait tout. Cherchons maintenant si les institutions étrusques sont entrées pour beaucoup dans les institutions romaines.

¹ Cic., *De Leg.*, II, 9.

² Val. Max., I, 1, 1

³ Plut., *Syll*, 41.

Je me hâte de le nier, et c'est une des raisons qui m'empêchent de croire que Rome ait été primitivement une colonie étrusque, comme le voulait d'abord Niebuhr, ou ait, sous les Tarquins, fait partie de l'Étrurie, comme le pensait Ottfrid Müller. Rome a été dominée par trois rois étrusques; elle a, par cette raison, sur plus d'un point, subi l'influence de l'Étrurie, mais elle n'a pas été incorporée à un royaume étrusque, elle n'a jamais été foncièrement étrusque. Est-ce à dire que trois rois de cette nation aient gouverné Rome sans laisser de trace de leur gouvernement? Non, sans doute. Mais ces traces furent peu profondes. Les bases de l'organisation politique des Romains avaient été posées auparavant par les rois sabins, et la forme nouvelle que lui donna Mastarna n'était pas étrusque, mais grecque. Cependant l'organisation politique de Rome se ressentit de son contact avec l'Étrurie, mais seulement dans une certaine mesure qu'il faut déterminer.

D'abord on doit écarter ce qui, étant commun aux nations italiotes et aux Grecs, semble appartenir aux Pélasges, et que les Tyrrhéniens, qui étaient Pélasges, ont pu apporter en Étrurie, comme d'autres Pélasges ont pu le communiquer aux Sabins et par eux aux Romains.

Telle est la division en tribus⁴, en fratries ou cu-

⁴ La forme des noms de ces trois tribus, Fitiès, Rhamnès, Lu-

ries¹, en gentes², antérieure chez les Romains à l'arrivée des rois étrusques, importée par les Sabins, qui avaient pu la recevoir des Pélasges.

Les Pélasges tyrrhéniens ont pu importer ces institutions; c'est ainsi que Mantoue a pu être divisée en trois tribus et en douze curies³. Il y eut aussi des tribus à Cære⁴, ville qui avait été pélasge avant qu'elle fût étrusque.

L'existence d'un sénat chez les Étrusques ne prouve point que celui de Rome soit venu du leur; car on en trouve un chez beaucoup d'autres peuples, et en particulier chez divers peuples latins et sabelliques.

Rome n'a point été aristocratique parce que l'Étrurie l'était avant elle, mais parce qu'il y avait une aristocratie chez les Sabins, ses premiers maîtres, et dans les villes latines, dont la population, qui a formé l'ordre des plébéiens, a pu fournir aussi quelques

cerès, était étrusque (tome II, p. 62), c'est-à-dire avait une terminaison étrusque.

¹ Un Lucumon était à la tête de chaque curie étrusque. (Serv., *Æn.*, I, 202.)

² Il y avait des *gentes* puissantes dans la très-aristocratique Étrurie; seulement ceux qui les formaient, les chefs et les clients, ne paraissent pas, ainsi que dans les *gentes* sabines et plus tard dans les *gentes* romaines, avoir porté le même nom. (O. Müll., *Etr.*, I, p. 401. 433.)

³ Servius, *Æn.*, I, 202. Cette interprétation de *gens ulli triplex, populi sub gente quaterni*, est combattue par O. Müller. (*Etr.*, I, p. 138.)

⁴ Göttl., *R. Verf.*, p. 10.

grandes familles, transportées de leur pays natal sur le Cælius et sur l'Aventin.

La distance qui séparait l'aristocratie de la *plebs* romaine, la dureté superbe de la première, ce qu'elle eut d'abord d'exclusif, le caractère sacerdotal qu'elle devait à la possession des aruspices, tout cela peut être né ou au moins s'être développé beaucoup par l'action de l'aristocratie étrusque, que tous les témoignages s'accordent à montrer comme à la fois féodale et sacerdotale, séparée très-fortement du reste de la nation, lequel était dans une condition d'infériorité complète et de vasselage, si j'ose ainsi parler.

Mais ce fut la grande supériorité de Rome que l'ordre plébéien y compta toujours davantage, et qu'il fallut toujours compter avec lui.

On ne voit chez les Étrusques d'autres dieux que les conseillers de Jupiter. C'est un sénat divin. A Rome, il y a une foule de petits dieux populaires : *plebs numinum*, dit Arnobe, la plèbe des dieux. L'Olympe est toujours un reflet de la terre. Partout, si vous voulez comprendre l'homme, regardez les dieux qu'il s'est fait.

Niebuhr et O. Müller¹ cherchent chez les Étrusques l'origine des clients; mais, selon moi, l'existence des grands clans sabins suffit à l'expliquer. Il en est de

¹ O. Müll., *Etr.*, I, p. 377.

même pour les cavaliers ou chevaliers, que ce dernier trouve aussi chez les Étrusques¹.

Enfin le même auteur va jusqu'à déclarer, ce qui me paraît bien hardi, que l'organisation *municipale romaine est sortie tout entière de l'isopolitie étrusque*².

Dans tous les cas, il resterait aux Sabins l'honneur du patriciat et aux Latins la gloire du plébéianisme de cette population latine qui, privée d'abord des principaux droits politiques, puis de l'admissibilité aux charges publiques, obtint ces droits de la constitution de Servius Tullius, et parvint à acquérir l'admissibilité à toutes les fonctions par une lutte persévérante. On ne voit rien, chez les Étrusques, de pareil à cette lutte qui fit la grandeur de Rome en faisant sa force, en développant l'énergie des deux ordres par une résistance habilement ménagée et par une guerre de conquête opiniâtrement soutenue jusqu'au jour où, comme il arrive à tous les conquérants, la *plebs* romaine se perdit par l'excès de son triomphe.

La royauté existait à Rome avant les Étrusques; mais je crois que par eux elle prit plus de majesté quand elle s'entoura de licteurs, revêtit la robe bordée de pourpre et porta le sceptre d'ivoire; elle en acquit une autorité nouvelle. Un sage roi s'en servit pour fondre les classes et les races, pour accorder à

¹ O. Müll., *Kl. Schrif.*, 1, p. 167.

² Parce qu'il considère Cære comme le plus ancien *municipe* romain.

tous ceux qui possédaient une participation au pouvoir politique prudemment mesurée. Après lui, un roi insensé fut aveuglé par la pompe de cette royauté, détruisit l'œuvre de son prédécesseur et périt.

Si l'organisation politique de Rome, dans son fond, n'est point étrusque, son organisation militaire fut en grande partie l'œuvre d'un roi étrusque.

L'Étrurie, si amollie, si corrompue après qu'elle eut perdu son indépendance, avait été un pays vaillant, illustré par la guerre¹. Les hommes du Palatin aussi étaient vaillants, et l'intrépidité des Sabins était célèbre.

Mais ce fut l'Étrusque Mastarna qui, en constituant le peuple romain, constitua l'armée romaine.

Ce fut lui sans doute qui donna à cette armée la disposition de la phalange hellénique². Sous lui, les différentes pièces de l'équipement du soldat grec s'introduisirent dans l'équipement du soldat romain; la longue lance hellénique, le bouclier rond d'Argos³, le casque aux ailes rabattues sur les deux joues, les jambards pareils aux knémides de l'Iliade, toutes ces ar-

¹ Fortis Etruria (Virg., *Georg.*, II, 533); bello præclara. (Virg., *Æn.* VIII, 480; Tit. Liv., I, 16.)

² O. Müller, *Etr.*, I, p. 390; *Kl. Schrift.*, I, p. 171.

³ Il faut y ajouter la lance légère, *hasta velitaris*, arme propre aux vélites; les flèches et les frondes (O. Müll., *Etr.*, I, p. 205-6) appartenaient originairement aux Étrusques; un des noras du casque, *cassis*, était étrusque. (Isid., *Or.*, XVII, 14.)

mes offensives ou défensives¹ que l'on trouve dans les tombeaux étrusques, et dont chacun a pu admirer une très-belle collection dans le musée Campana, devenu la propriété de la France.

Ces armes étaient grecques. Il n'y a là rien qui surprenne, puisque l'organisateur de l'armée romaine fut ce Mastarna qui, dans ses expéditions, avait, je pense, appris à connaître la civilisation des villes grecques de l'Italie méridionale. Il pouvait bien leur emprunter des armes comme il leur empruntait des lois.

Rome ne doit pas plus aux Étrusques ses goûts agricoles que ses vertus guerrières. La Rome sabine n'était point étrangère à l'agriculture, et la Rome latine était agricole depuis Saturne, c'est-à-dire depuis la plus antique apparition des Pélasges² dans le Latium; mais l'Étrurie, pays fertile, pays qui produisait tout³, l'Étrurie ne l'était pas moins. La Toscane est encore

¹ Un singulier rapport entre les idées guerrières des Romains et le culte étrusque de la foudre a fait appeler par les premiers le butin fait sur l'ennemi *manubiae*, coups de tonnerre, comme s'ils étaient un don des dieux fulgurateurs. (Fest., p. 139.)

² Plus j'ai avancé dans la composition de cet ouvrage, plus je me suis convaincu de ce que j'ai mis en avant comme un doute, savoir : que l'arrivée de Saturne dans le Latium et les commencements de civilisation qu'il y introduit par l'agriculture représentent dans la tradition un ancien débarquement des Pélasges sur le littoral, peut-être le même qui amena à Tarquinii les Pélasges, que les Grecs appelèrent Tyrrhéniens.

³ *Πόμπροτος*. (Diod., v, 40.)

aujourd'hui une des contrées de l'Europe où l'agriculture est la plus perfectionnée ¹.

Le nain savant Tagès, le fondateur de la discipline étrusque, sort d'un sillon, et un de ses livres sacrés paraît avoir été un traité sur la culture de l'Étrurie. Dans la patrie du dieu Terme, où la propriété rurale était sous la protection des dieux, l'agriculture a dû être en honneur.

A Rome, l'influence de trois rois sortis d'un tel pays dut lui être favorable. Par eux, le génie de l'Étrurie dut agir sur l'agriculture, comme sur la guerre, en la régularisant.

L'agriculture était dans les mœurs des populations sabines et surtout des populations latines; mais il est permis de croire qu'elle fut disciplinée par l'art de l'arpenteur, que nous avons vu se rattacher à la science sacrée des Étrusques.

C'est dans les beaux-arts que se manifeste surtout l'influence exercée par l'Étrurie sur les Romains, influence reçue de la Grèce avant d'être transmise à Rome, mais dans laquelle il y a aussi une part pour le génie étrusque lui-même; car ce génie particulier modifia jusqu'à un certain point les types grecs en les adoptant.

L'architecture étrusque était grecque d'origine; ce qui reste en Étrurie de vieilles murailles ressemble beaucoup aux murs des villes grecques, et, comme

¹ Lettres de Lullin de Chateaurieux.

je l'ai dit, ce qu'on a appelé l'ordre toscan est le dorique altéré.

Cette architecture, venue des Grecs, fut l'architecture primitive des Romains.

Les murs de l'époque de Romulus, comme ceux des rois étrusques, sont très-semblables aux murs de Fiesole et de Volterre.

La muraille de l'Aventin présente la même alternance de pierres parallèles et perpendiculaires au plan du mur¹, et même ce bossage qui a été repris dans l'architecture de la Toscane moderne et qui donne un air de si imposante rudesse au palais Strozzi et au palais Pitti.

L'atrium, cette cour intérieure entourée d'un portique quadrangulaire qui de la maison romaine a passé dans le cloître chrétien, dans la maison mauresque et se retrouve dans le *patio* espagnol, l'atrium qui n'existait pas dans la maison grecque², l'atrium est étrusque³.

¹ Par une réminiscence d'un goût antique, elle se montre encore à la fin de la république dans le tombeau de Cæcilia Metella et au commencement de l'empire dans le grand aqueduc de Claude, derrière Santa-Croce in Gerusalemme.

² Vitruve l'affirme (vi, 10) : les maisons de Pompeii sont donc construites d'après le type romain et non d'après le type grec. Bien qu'en pays grec, Pompeii et Herculaneum étaient des villes romaines. Les noms de leurs habitants, que font connaître les inscriptions ou qu'à Pompeii on lit près de la porte des maisons, sont des noms latins.

³ Varr., *De L. lat.*, v, 161. M. Dennis a retrouvé dans les tombes étrusques toute la disposition de la maison romaine.

Le style de la sculpture étrusque fut d'abord un style dur et sec, comme celui de l'ancienne sculpture grecque qu'elle imitait. On peut s'en convaincre au milieu des richesses du musée grégorien.

Il est remarquable que la dureté, la sécheresse, une certaine roideur étrusque, aient aussi caractérisé les commencements de la statuaire florentine dans les temps modernes. Ce caractère est bien sensible chez un grand artiste toscan, le Verrochio, qui fut le maître de Léonard de Vinci.

Mais pas plus dans l'ancienne que dans la moderne Étrurie, cette roideur n'exclut une certaine beauté sévère. Évidemment le peuple étrusque avait le goût des arts et méritait le nom d'*ami de l'art*¹ que lui donnait Athénée.

Pourquoi les vases, faits à l'imitation des Grecs en si grand nombre et quelquefois d'une beauté incomparable, se trouveraient-ils en Étrurie plus que partout ailleurs ?

Il fallait bien que le génie des arts fût inné dans cette race, qui les a introduits dans la Rome antique et les a ranimés dans l'Italie moderne.

En Grèce, on admirait sous Périclès², les lampes d'Étrurie; à Rome, déjà du temps de Caton on voulait

¹ Athen., xv, 60.

² Athen., *ib.*

que tout dans les maisons fût étrusque, et, au dire de Pline ¹, les vases et les statues étrusques étaient répandus sur toute la terre.

L'architecture étrusque régna dans Rome jusqu'à l'avènement de l'architecture grecque. Les Romains eurent un style à eux, mais ils n'eurent jamais un art qui leur fût propre.

Même devant l'art grec, l'art étrusque ne disparut pas de Rome. Auguste plaça dans sa bibliothèque du Palatin un Apollon, dans le goût de l'Étrurie ², qui contrastait, par sa grandeur colossale, avec les statuettes étrusques ³.

Au troisième siècle, Tertullien ⁴ disait que les statues étrusques avaient inondé la ville.

On ne saurait s'en étonner en voyant deux mille statues dans la ville de Volsinii ⁵ (Bolsena).

Les Étrusques excellaient dans l'art de modeler la terre et de couler le bronze, qu'ils savaient dorer.

Presque toutes les statues qui nous restent d'eux sont en terre, quelques-unes en bronze, un petit nombre en pierre, presque point en marbre ⁶. Les carrières de Luni, qui étaient sur leur territoire, ne fu-

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 46; xxxiv, 7.

² Pl., *Hist. nat.*, xxiv, 18.

³ Tyrrhena sigilla.

⁴ Tert., *Apolog.*, 25.

⁵ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 7 (16).

⁶ Il en existe cependant, notamment dans une tombe de Cære.

rent exploitées que dans les derniers temps de la république romaine.

Ils avaient aussi des statues en bois¹.

A Rome, les premières statues dont on fasse mention sont l'œuvre d'artistes étrusques et en terre cuite : sous le premier Tarquin, le quadrigé placé au faite du temple de Jupiter, et qui, dans le four, s'était enflé démesurément, ce qu'on avait jugé être un signe de la future grandeur de Rome, à laquelle, si la légende est ancienne, on croyait déjà; la statue de Jupiter et la statue d'Hercule.

Puis vinrent les statues en bronze, la statue de Vertumne, dieu étrusque, dans le quartier étrusque², et qu'on attribuait à Mamurius, le Dédale sabin, la Louve du Capitole, d'un travail antique, comme le disait Denys d'Halicarnasse³.

Elle n'est pourtant pas plus ancienne que la fin du cinquième siècle⁴, et montre qu'à cette époque la sculpture à Rome portait encore l'empreinte du génie étrusque. La Louve du Capitole me semble un produit de l'art romain à demi formé par l'art de l'Étrurie, et débutant dans toute sa grossièreté et

¹ Par exemple, une statue antique de Jupiter taillée dans un cep de vigne, et qui existait à Populonia. (Pl., *Dist. nat.*, xiv, 2, 1.)

² Propert., iv, 2, 61.

³ Den. d'Hal., i, 79.

⁴ Cette louve, qu'on voit dans le palais des Conservateurs, est, comme je l'ai dit, bien probablement celle qui fut placée près de l'autre Lupercal (environ trois siècles avant Jésus-Christ).

toute sa force. Ce bloc de bronze représente un animal dont le poil est fantastique, dont l'attitude est roide, mais dont le caractère est vigoureux, l'expression puissante, et qui respire la férocity primitive de Rome.

L'art de la poterie étrusque passa de bonne heure à Rome par les Sabins, puisque Numa était dit avoir institué la confrérie des potiers.

Comme nous n'avons aucune peinture romaine antérieure au temps où les arts de la Grèce pénétrèrent à Rome, nous ne pouvons déterminer ce que la peinture romaine put devoir à celle des Étrusques. Celle-ci ne paraît pas y avoir joui d'une grande faveur. On n'a pas trouvé de vases peints à Rome, et le premier peintre romain est l'aïeul de l'un des plus anciens historiens romains, Fabius Pictor.

Mais nous savons que la musique religieuse et guerrière des Romains et leurs principaux instruments étaient un emprunt fait à l'Étrurie.

L'emploi de la flûte qui accompagnait tous les sacrifices¹, les chants en l'honneur des morts, les représentations dramatiques, même la déclamation des orateurs, jusqu'au travail, disaient les Grecs moqueurs,

¹ Les joueurs de flûte s'étant retirés à Tibur, parce qu'on leur avait enlevé le droit de prendre leur repas dans le temple de Jupiter, on ne pouvait plus accompagner les sacrifices des chants accoutumés. (Tit. Liv., ix, 30.) Cela montre à quel point les joueurs de flûte étaient considérés comme des personnages religieux et leur art comme une partie essentielle du culte public.

des boulangers et des cuisiniers, et jusqu'aux coups de fouet que les maîtres faisaient donner à leurs esclaves¹; l'emploi de la flûte était commun aux Romains et aux Étrusques², et la passion de ceux-ci pour cet instrument si célèbre, qu'un Grec, qui la poussait à l'excès, fut appelé le *Tyrrhénien*³.

La trompette aussi était tyrrhénienne, tant la trompette droite⁴ que la trompette recourbée⁵; l'orgue enfin, soit à air, soit à eau, s'appelait flûte tyrrhénienne⁶, et par conséquent appartenait primitivement aux Étrusques.

A Rome, l'art dans toutes ses parties fut étrusque jusqu'au jour où il fut grec. Les Romains n'y apportèrent jamais ce génie naturel qui crée, pas plus dans les temps modernes que dans l'antiquité. On ne peut dire qu'il y ait une école romaine. Au moyen âge, Rome seule en Italie ne produit pas un grand artiste, comme elle ne produit point de poètes et à peine des chroniqueurs.

¹ Athen., iv, p. 154.

² Tibicine tusco.
(Ov., *De Art. Am.*, i, 111.)

³ Athen., xm, 86.

⁴ En latin, *tuba*; en grec, *σαλπιγξ*; toutes deux dites tyrrhéniennes par les poètes. (Micali, *It. avant. il dom. dei Rom.*, i, 25.)

⁵ Le lituus, d'un mot étrusque qui devait vouloir dire recourbé, car lituus était aussi le nom du bâton augural, également recourbé par en haut. (O. Müll., *Etr.*, ii, p. 212.)

⁶ O. Müll., *Etr.*, ii, p. 205-6.

A la Renaissance, elle ne peut se glorifier que de Jules Romain; mais au moyen âge elle gouverne le monde moral par la papauté, et, s'il y avait eu alors un Virgile, il aurait pu encore lui dire :

« Que d'autres sachent mieux travailler l'airain; toi, ne songe qu'à soumettre le monde à ton empire. »

Excudant alii spirantia mollius æra,
Tu regere imperio populos. Romane, memento.

De même, dans l'antiquité, Rome a peu de grands artistes. Presque aucun de ses grands écrivains n'est né dans son sein; tous à peu près appartiennent aux races sabelliques. Mais dans l'antiquité, comme dans les temps modernes, Rome attire tout à elle. Virgile y vient de Mantoue et Horace de Venosa, comme Raphaël d'Urbino et Michel-Ange de Florence.

Ayant déterminé presque minutieusement la part des Étrusques dans la civilisation romaine, nous connaissons maintenant tous les éléments de cette civilisation; encore bien peu avancés dans l'histoire romaine, nous pouvons dire : *Rome est faite*.

Nous savons ce que lui ont apporté les Pélasges, les Sabins, les Étrusques; et ce qui est arrivé jusqu'à elle, par l'Étrurie et par la Campanie, des influences de la Grèce.

Arrêtons-nous un moment, et, nous plaçant au faite

du temple de Jupiter Capitolin, comme un voyageur du haut de la tour du Capitole contemple la Rome moderne, voyageurs au sein de la Rome antique, contemplons cette ville qui a déjà plusieurs fois changé d'aspect depuis que les Latins primitifs ont pris les premiers possession du Capitole; cette ville où des tribus de Sicules et de Ligures sont venues se poser sur les sommets, de nos jours effacés pour la plupart ou disparus, du Septimontium; où les Pélasges ont construit sur le Palatin cette petite forteresse de Roma qui devait donner son nom à la plus mémorable cité de l'univers; où les rudes Sabins se sont établis à côté d'eux sur les huit collines; cette ville où les Étrusques ont formé des établissements partiels sur le Capitole et sur le Cælius avant de régner sur elle; où Romulus, le dernier venu, se saisissant d'une forteresse abandonnée, a entouré d'une muraille les cabanes de pâtres et de réfugiés dispersées sur le Palatin; où, après lui, les rois sabins ont fondé la véritable Rome en organisant sa population mêlée autour de leur culte et de leur patriat, et commencé en opposant la *plebs* à leur propre aristocratie, l'œuvre de la fusion politique des races, essayée par le premier des rois étrusques et consommée par le second.

La Rome latine et la Rome sabinne sont devant nos yeux.

Le Palatin est toujours la partie la plus rustique de

Rome, lui qui en sera un jour le quartier le plus splendide.

On n'y voit encore que des habitations champêtres, entremêlées de quelques sanctuaires sabins. Les Latins, transportés par Ancus Martius, défrichent l'Aventin, dont la forêt commence à s'éclaircir.

Les Latins d'Albe habitent sous les chênes du Cælius. Des temples sabins sont disséminés en assez grand nombre sur l'Esquilin, sur le Viminal et surtout sur le Quirinal.

Un pont de bois réunit les deux rives du Tibre; la forteresse d'Ancus Martius domine le Janicule.

Le champ de Mars est une grande prairie où se font des courses de chevaux au bord du Tibre. Le Forum est un marché entouré de boutiques. Le Comitium, enceinte découverte, reçoit les patriciens; la curie, le sénat.

Mais la royauté étrusque est venue et a commencé à faire de Rome une ville monumentale. Le grand cirque existe. On creuse le grand égout. Le temple de Diane, centre nouveau de la confédération latine, a été bâti parmi les lauriers de l'Aventin et l'enceinte en bois des Septa dans le champ de Mars, où le peuple s'assemble pour le vote et les revues.

Une forte muraille, hérissée de tours, environne la ville. Enfin, en regard du Capitole sabin s'élève, sur le mont Tarpétien, qui vient de changer de nom, le temple de Jupiter.

Ce sont des monuments plus considérables. C'est l'œuvre d'une nation plus avancée dans les arts et la civilisation. Une magnificence inconnue vient remplacer la rudesse sabine et la pauvreté latine. La demeure des rois étrusques participe à cette magnificence. Le Lucumon a construit des palais là où Tatius vivait parmi les troupeaux, dit Propert¹ dans une élégie où respire un sentiment vrai du contraste que devait présenter Rome avant et après l'avènement des rois étrusques.

Le fond de la population est toujours formé de pasteurs, d'agriculteurs, de marchands, tous soldats; d'un mélange alors égal de deux races, Latins et Sabins, au sein desquelles on peut reconnaître le type et l'idiome des Sicules et des Ligures, dont quelques-uns ont dû rester.

Mais au-dessus de ces populations est un certain nombre d'Étrusques. Ils sont graves, religieux, guerriers, magnifiques. Leur religion est pompeuse et pleine de superstitions. Ils contemplent le ciel, ils observent le vol des oiseaux, ils écoutent la voix de la foudre, ils annoncent les prodiges et enseignent à les expier. Les patriciens, en s'emparant des auspices, prendront le caractère d'un corps sacerdotal. Le gouvernement sacerdotal est bien vieux à Rome.

¹ Prima galeritus posuit prætoria lucmo,
Magna que pars Tatii rerum erat inter oves.
(Propert., IV (v), 1, 29.)

A l'époque où nous sommes encore, Rome a déjà comme un clergé qui gouverne le peuple par les pratiques pieuses, par l'appareil des cérémonies; il y a des processions, il y a surtout cette procession triomphale du Capitole qui se renouvellera tant de fois à mesure qu'une contrée, puis une autre, sera subjuguée par les Romains.

Enfin il commence à y avoir des Romains. Fortifiés par le concours de leurs frères les Latins de l'Aventin et du Cælius, citoyens transplantés de villes vaincues, et, pour cette raison, plus respectables, plus civilisés qu'un ramas de pâtres et d'aventuriers, les habitants peu nombreux, mais résolus, du Palatin, ont acquis quelque importance. Ils forment depuis le premier Tarquin la tribu des Rhamnès; ils ont profité pour leur part de la politique inaugurée par les rois sabins eux-mêmes, poursuivie plus hardiment par les rois étrusques, et qui consistait à opposer la *plebs* latine à l'aristocratie sabine, politique consommée par la constitution de Servius. Le nom de *peuple de l'antique Roma*, de *romain*, est devenu celui de toute la population latine; il finira par être celui des Sabins eux-mêmes, qui avaient imposé le leur aux Latins quand ils régnaient sur eux. Désormais Sabins et Latins s'appelleront indifféremment Romains et Quirites; car un pouvoir étranger à tous deux les confondra sous sa domination en un même peuple.

XX

TARQUIN LE SUPERBE

Tyrannie et grandeur de Tarquin. — Sa politique à l'égard des Sabins et à l'égard des Latins. — Fêtes latines, temple de Jupiter sur le mont Albain. — Assemblée des Latins près de l'eau Ferentina, meurtre d'Herdonius. — Prise de Gabie. — Guerre contre les Volscs. — Colonies dans les villes pélasgiques de Signia et de Circeii. — Le monte Circello chez Homère et chez Virgile, souvenirs de la magicienne Circé. — Temple de Jupiter Capitolin; son architecture, sa forme, sa grandeur. — Travaux imposés par Tarquin, la *cloaca maxima*. — Tarquin envoie consulter l'oracle de Delphes; premiers rapports de Rome avec la Grèce. — Les livres sibyllins. — Feinte stupidité de Brutus, fable née de son nom. — Lucrece Sabine, Collatie Sabine, Brutus Sabin. — Expulsion des rois. — Jugement sur Tarquin.

Après Servius Tullius, idéal du roi populaire, paraît Tarquin le Superbe, idéal du tyran; il y a peut-être de l'exagération dans ce que la tradition rapporte de l'un et de l'autre; la tradition aime le contraste et force quelquefois les choses pour le rendre plus

Par exemple, que Tarquin ait immolé un enfant à la déesse Mania.

frappant. Mais au fond elle est vraie, et je crois que Tarquin fut un tyran.

Son surnom et sa chute en sont la preuve. Ce surnom était pris en mauvaise part¹ : il ne put être donné au moins tout haut à Tarquin qu'après son bannissement².

Servius avait régné par un vote du sénat, sans consulter le corps des patriciens³. Tarquin ne consulta ni le sénat ni les patriciens⁴. C'était encore plus que Servius manquer d'égards envers les Sabins⁵, qui formaient la meilleure partie du patriciat. Mais Servius Tullius s'était appuyé sur les Latins et les plébéiens, ce que ne fit point Tarquin, et celui-ci finit par avoir tout le monde contre lui.

L'impie Tarquin laissa le corps de son beau-père, égorgé par son ordre, sans sépulture. Tout son règne, commencé par un crime et qu'aucun droit ne consacrait, fut marqué par la ruse et par la violence.

Il mit sa volonté à la place de la loi. Il abrogea la

¹ L'expression *superbe* n'en rend qu'imparfaitement la portée. Selon Nonius Marcellus (p. 331), *superbus* équivalait à *asper*, *truculentus*; suivant Lydus (*De Mens. Febr.*, iv, 3), à *cruel*.

² Jusque-là, il n'eut que deux noms, son prénom, Lucius (le Lucumon), et son nom de *gens* (Tarquinius), comme tous les rois sabins et étrusques de Rome, excepté le premier Tarquin, qui eut trois noms.

³ *Primus injussu populi, voluntate patrum regnavit.* (Tit. Liv., i, 41.)

⁴ *Ut qui neque populi jussu, neque auctoribus patribus regnaret.* (Tit. Liv., i, 49.)

⁵ Le premier Tarquin avait adopté le surnom de *Priscus* (vieux Sabin), pour être agréable aux Sabins; le second ne fit rien de pareil.

constitution de Servius Tullius, il détruisit l'œuvre de conciliation de son sage prédécesseur. Le champ de Mars vit sans doute encore des revues, mais il ne vit plus l'assemblée réellement populaire où tous les intérêts étaient représentés. Dans son horreur pour les associations indépendantes, instinct constant du pouvoir absolu et que les empereurs romains devaient pousser si loin ¹, il interdit jusqu'à celles qui avaient pour objet le culte des dieux. La religion, qui parfois ménage le despotisme, est toujours sa victime.

Tarquin chasse l'ancien sénat de la curie et en compose un nouveau de ses créatures, s'entoure d'une garde dévouée et remplit Rome d'espions. On croit lire l'histoire d'un petit tyran italien du moyen âge et des despotes de tous les temps.

On a aussi le spectacle plus triste encore de la conduite des nations qui les subissent; les patriciens se consolent de la perte de leurs droits en voyant le peuple écrasé par la main qui les en a dépouillés; bientôt l'oppression les atteint eux-mêmes, et alors le peuple se réjouit en voyant leur misère et leur abaissement.

Il faut le dire, ce règne inique fut brillant. Tarquin domina la confédération latine, étendit le territoire

¹ Même les meilleurs. Voyez les lettres de Trajan à Pline, à propos de corporations d'ouvriers (*Ep. Plin. et Traj.*, 34 (43); à propos de chrétiens, 96 (97). Trajan s'oppose aux confréries (*heteriæ*), qu'il paraît beaucoup redouter.

romain; il éleva de grands et utiles monuments; il n'en a pas moins été justement chassé par les Romains et maudit par l'histoire, car il opprima le pays qu'il avait agrandi. Il semblerait que d'abord il voulût faire quelque chose pour les Sabins, c'est-à-dire pour le patriciat, et cela entraînait dans son plan de réaction contre l'œuvre antisabine et antipatricienne de Servius Tullius. Il éleva un temple au dieu sabin Sancus Fidius¹; il quitta l'Esquilin et vint d'abord habiter la Vélia², résidence des rois sabins, comme avait fait le premier roi étrusque. Mais s'il eut un moment cette politique, il y renonça bientôt. Celle qui suivit pendant tout son règne fut au dedans l'oppression de tous, Sabins et Latins, plébéiens et patriciens. Mais au dehors il voulut s'appuyer sur les Latins pour dominer la puissance de la nation sabine, toujours hostile à l'ascendant étrusque, qui avait remplacé le sien. La haine, la défiance de Tarquin envers les Sabins se montrent bien dans le traitement qu'il fit éprouver à un duumvir portant le nom étrusque de Tullius. Celui-ci avait communiqué à un Sabin les prescriptions sacrées contenues dans un livre confié à sa garde; Tarquin le fit mettre dans un sac et jeter à la mer³.

¹ Den. d'Hal., ix, 60. Denys dit que Tarquin n'avait pas consacré ce temple selon le rit romain. Il avait suivi le rit sabin ou peut-être le rit étrusque.

² Plin., *Hist. nat.*, xxxiv, 13.

³ Val. Max., i, 1, 13.

Continuateur en cela seulement de la politique de Servius Tullius, Tarquin voulut conserver la position que son prédécesseur avait prise à la tête de la confédération latine et fit célébrer les fêtes sur le mont Albain ; les fêtes latines auxquelles assistèrent les représentants des quarante-sept cités¹. Les fêtes ou fêtes latines étaient une institution très-ancienne dans le Latium, qui peut-être remontait aux Pélasges². On immolait un bœuf, symbole antique des populations du Latium, puis on divisait son corps et chaque cité en avait sa part.

Les fêtes latines se célébrèrent toujours sur le mont Albano depuis Tarquin. C'est à lui qu'on peut attribuer l'érection du temple de Jupiter Latial, dont les derniers restes n'ont été détruits qu'à la fin du dix-huitième siècle par le dernier des Stuarts³. Tarquin pensa sans doute faire une chose agréable aux Latins, que hors de Rome il ménageait par politique, en rétablissant le culte de Jupiter Latial sur le mont Albain, anciennement consacré au culte du dieu protecteur de la confédération latine.

¹ Den. d'Hal., iv, 49.

² Leur origine était attribuée à Faunus, le représentant des Latins primitifs ou rattachée à la venue d'Énée.

³ Quelques pierres seulement ont été conservées, parce que les moines du couvent des pagionnistes en ont eu besoin pour bâtir le mur qui soutient un jardin. Selon Piranesi, la grandeur du temple était considérable, il avait deux cent quarante pieds de longueur et cent vingt en largeur, la moitié, ce qui est dans le goût étrusque.

Servius, qui avait élevé à l'égalité les Latins de Rome, avait donné pour centre à toute la confédération le temple de Diane sur une des collines occupées par eux, l'Aventin. Tarquin, qui avait retiré aux Latins de la ville les droits politiques dont la constitution de Servius les faisait jouir, ne voulut pas qu'ils eussent sur leur colline de l'Aventin le lieu de réunion des nations latines et le reporta sur le mont Albain où il avait été primitivement, quand Albe existait.

Le mont Albain, qui s'élève à trois mille pieds au dessus de la mer et domine tout le Latium, allait mieux au Superbe, visant dans tous ses monuments et dans tout son règne à la grandeur et à la magnificence, que l'humble Aventin, l'un des séjours de la *plebs* latine favorisée par Servius et méprisée par Tarquin.

Tarquin voulait être comme Servius le chef de la confédération latine, mais, en cela différent du bon roi Servius, dans l'intérêt de sa politique, il ne recula pas devant un meurtre.

Les chefs latins s'étaient réunis pour délibérer dans un bois sacré près la source de l'eau Ferentina ¹,

¹ Ad caput Ferentinæ quod est sub monte Albano. (Fest., p. 241.) On reconnaît en général l'eau ferentine dans le ruisseau qui coule au fond d'un ravin pittoresque et au pied des murailles noires de Marino. Mais la source *caput* doit être cherchée plus haut. Cette eau était dédiée, comme son nom l'indique, à Feronia, déesse des peuplades sabelliques, et en particulier des Sabins; ce qui montre que ce lieu avait été occupé par des populations sabines, mais il devait être latin à l'époque où les Latins s'y assemblaient.

au-dessous d'Albe, ville consacrée autrefois à ces réunions, maintenant détruite, centre aboli de l'association latine, mais resté sacré dans les souvenirs, et dont, pour cette raison, on aimait toujours à se rapprocher.

Au jour marqué pour l'assemblée, Tarquin n'y parut que le soir; dans son sans-gêne orgueilleux de despote, il s'était fait attendre toute la journée.

Un chef sabin d'Archie, Turnus Herdonius¹, indigné d'une telle insolence, éleva une voix libre contre cet homme qui se jouait du Latium rassemblé, et dont la conduite envers ses sujets n'était pas de bon augure pour ses alliés. Herdonius ouvrit l'avis que chacun retournât chez soi. Quand Tarquin parut, il s'excusa de son retard, il avait été occupé à réconcilier un père avec son fils, sur quoi l'opiniâtre Herdonius déclara qu'une telle affaire eût dû être terminée brièvement par ces mots : « Malheur au fils qui n'obéit pas à son père ! » Cette opposition véhémence d'Herdonius pouvait tenir à sa qualité de Sabin ; les Sabins étaient les adversaires naturels des Étrusques. Aussitôt Tarquin résout la mort du confédéré trop indépendant, pour frapper de terreur les alliés comme les Romains. Des esclaves gagnés déposent des armes dans la maison d'Herdonius. Le lendemain, le roi l'accuse de conspi-

¹ Ce nom Herdonius est sabin. Le Sabin qui une nuit s'empara du Capitole s'appelait Herdonius. Il y avait une ville d'Herdonia en pays sabellique. Turnus Herdonius serait donc d'une famille sabine établie dans la ville latine d'Archie.

rer contre lui, contre les chefs latins, et allégué en preuve de cette accusation les armes qu'on trouvera cachées dans sa demeure. On y trouve en effet les armes que Tarquin y avait fait mettre. Il se rencontre toujours des gens disposés à croire que les ennemis des puissants sont des criminels. On inflige à Herdonius un supplice barbare, il est précipité la nuit, à l'endroit qu'on appelait *la tête* de la source de Feren-tina, et l'on enfouit son corps sous des claies chargées de pierres amoncelées. Cette tragique histoire s'est passée dans le bois charmant de Marino.

Le matin suivant, les chefs étaient de nouveau réunis près de l'eau qui recélait le cadavre d'Herdonius, et dont le murmure rappelait le sort de quiconque résistait à Tarquin. Profitant de la terreur dont les esprits sont frappés, celui-ci impose aux Latins un traité in-égal. Tels étaient les moyens qu'employait la politique de Tarquin.

Un autre fait achève de peindre cette politique à la César Borgia.

Près de Rome était Gabie, ville antique¹, d'une grande importance², peut-être anciennement pélas-

¹ Gabie est la première ennemie de Rome. La Subura, petite bourgade ligurie, eut à se défendre contre elle. C'est contre elle que furent construits ce qu'on appelait le mur de *terre des Carines*, et peut-être l'agger de Servius Tullius; c'était pour veiller aux tentatives de Gabie que ce roi s'établit sur l'Esquilin.

² Très-peuplée et très-considérable, selon Denys d'Halicarnasse

gique¹, et où paraissent s'être établis des Sabins² et des Étrusques³.

Tarquin voulait soumettre Gabie. Pour y parvenir, il eut recours à la ruse : son troisième fils, Sextus, feignit avoir à se plaindre et à se venger de son père, et vint offrir ses services aux défenseurs de Gabie. Reçu parmi eux, il est bientôt mis à leur tête, les séduit par ses libéralités, et achève de les tromper en leur faisant remporter quelques avantages sur les troupes de Tarquin.

(iv, 53), qui avait vu les restes de son enceinte. Il subsiste de Gabie quelques ruines.

¹ Solin (ii, 10) lui donnait pour fondateurs deux frères siciliens, dont les noms sont grecs, *Galatus* et *Bius*, et des premières syllabes de chacun de ces noms tirait le nom de *Gabie*, étymologie absurde; mais les deux héros grecs peuvent indiquer la tradition d'une origine pélasgique. Le nom de Gabie se rattache plutôt aux dieux Cabires, *diis Cabesiis*, dans une inscription trouvée près de là. C'est Gabie, dont le territoire était assez considérable pour être opposé au territoire romain, qui a donné son nom au monte Cavi (et non Cavo), *mons Gabus* ou *Cabus* au moyen âge.

² Le culte de Junon, déesse sabine, anciennement existant, y révèle la présence des Sabins, à moins que ce culte rappelât seulement la Junon pélasgique.

³ On ne saurait douter que Gabie ne fût, comme Tusculum et Ardea, un des points situés sur la rive gauche du Tibre, où s'étaient établis les Étrusques. C'est parce que l'aruspicine de Gabie était renommée que l'on supposait que Romulus et Rémus avaient reçu, disait-on, leur instruction augurale dans cette ville. Le champ gabinien avait ses auspices, comme le champ romain. (Varr., *De l. lat.*, v, 33.) Nous avons vu que la manière de ceindre sa robe, appelée *cinctus gabinus*, était une coutume étrusque. (O. Müll., *Etr.*, i, 267.)

Tout le monde sait la réponse muette que fit celui-ci au messager de son fils, qui lui demandait un conseil, se contentant d'abattre sous les yeux du messager des têtes de pavots. Sextus comprit d'autant mieux que les têtes de pavots étaient un des objets par lesquels l'adoucissement de la religion avait remplacé les victimes humaines, et il fit tomber les têtes des principaux habitants de Gabie. Cette politique scélérate n'étonne point venant du meurtrier de Servius et de l'auteur de la mort de Lucrece, mais il faut reconnaître que le stratagème employé par Sextus pour s'introduire dans Gabie rappelle celui de Zopire pour pénétrer dans Babylone ¹, et l'apologue des têtes de pavots abattues, un conseil du même genre donné par Thrasibule, tyran de Milet à Périandre, tyran de Corinthe²; peut-être ces deux faits ont-ils passé de la légende grecque dans la légende romaine, si elles ne remontent toutes deux à une légende commune et plus ancienne à une légende pélasge. Mais de ce que la tradition place un événement en deux endroits, il ne s'ensuit point que cet événement ne se soit passé nulle part. De ce qu'un jour Servius jeta, dit-on, un drapeau dans les rangs ennemis pour que ses soldats allassent l'y chercher, il ne s'ensuit point que le grand Condé n'ait pas jeté son bâton dans les lignes de Fribourg.

¹ Herodot., III, 154

² *Id.*, V, 96.

Un fait vrai peut se répéter dans l'histoire; un fait légendaire peut se reproduire dans la réalité.

Tarquin déposa le traité qu'il fit avec Gabie, si déloyalement prise, dans le temple de Fidius¹, le dieu de la Bonne Foi, impudence qui méritait d'être conservée par l'histoire. On a même dit qu'il avait élevé ce temple à ce dieu. C'eût été de la part du perfide Tarquin un hommage bien hypocrite à la bonne foi².

Gabie, autrefois si puissante, était bien déchue à la fin de la république³; elle avait presque entièrement disparu au commencement de l'empire⁴, et Lucain⁵ a chanté ses ruines comme Properce a chanté celles de Véies. Elle offre aujourd'hui d'assez remarquables ruines, qu'on croit appartenir au temple de Junon⁶.

Tarquin, aussi habile qu'il était pervers, cherchait à se créer des influences dans les villes du Latium. Pour le dominer plus sûrement, il donna une de ses filles à un personnage puissant de Tusculum, Octavius Mamilius⁷, Sabin d'origine.

¹ Den. d'Hal., iv, 58.

² *Id.*, ix, 60.

³ Cic., *Pro Planc.*, ix.

Hor., *Ep.*, i, 11.

⁴ Luc., *Phars.*, vii, 392.

⁵ La Junon sabine, la même que l'héra pélasge. Ces ruines conservent donc le souvenir des deux plus anciennes époques de Gabie, l'époque pélasgique et l'époque sabine.

⁷ De ses deux noms, le premier, *Octavius*, était le nom de la *gens Octavia*, celle d'Auguste, et originaire de Velletri, pays sabellique; le second, *Mamilius*, doit être sabin, soit qu'il vienne du dieu sabin

Nous avons déjà trouvé des familles sabines établies dans Albe et dans Aricie; nous en trouvons une à Tusculum. Il semble en résulter que des familles sabines formaient en partie l'aristocratie des villes du Latium aussi bien que de Rome.

L'alliance de famille d'une fille de Tarquin avec un habitant de Tusculum ne saurait surprendre, car Tusculum, comme son nom l'indique, devait avoir eu quelque rapport avec l'Étrurie, et avoir été, si elle ne l'était encore, plus ou moins étrusque.

Tarquin, qui ménageait les Latins au dehors pour assurer sa domination sur eux, ne ménagea en rien les Sabins; il leur fit la guerre¹. Mais sa principale entreprise fut dirigée contre un autre peuple de race sabellique, les Volsques.

Tarquin porta le premier la guerre chez les Volsques; il prit Suessa Pometia, leur métropole², dans le voisinage des marais Pontins. Alors la frontière ro-

Mamers (*Mamertis filius*, comme *Mamercus*), soit qu'il offre une autre forme de *Manlius* (*Mani filius*; *Manus*, mot sabin). La tour *Mamilia* était dans la Subura, au pied de l'Esquilin, que nous avons vu avoir été habité par les Sabins. Cette tour était celle à laquelle on allait clouer la tête du cheval sacrifié dans le champ de Mars, sacrifice qui appartenait à la religion sabine, comme le prouvent le choix de la victime, le lieu de l'immolation, et la coutume de porter la tête de ce cheval, quand ce n'était pas à la tour *Mamilia*, à la *Regia* de Numa, et de faire dégoutter le sang de sa queue sur l'autel de la déesse sabine *Vesta*.

¹ Den. d'Hal., iv, 50. Tite Live ne parle pas de cette guerre.

² Strab., v, 54.

maine n'est plus à deux lieues, comme sous Tullus Hostilius, mais à une vingtaine de lieues, et le premier pas est fait sur la route conquérante par laquelle le sud de l'Italie, la Sicile, la Grèce, l'Asie enfin devaient être ouvertes à l'ambition romaine.

Deux villes volsques seulement entrèrent dans la confédération latine. L'une d'elles, Antium¹, touchant au pays latin, et originairement latine ou pélasge, ce qui est peut-être la même chose; l'autre, Ecetra, qu'on place à Monte-Fortino²; il en fut de même des Herniques, population de la montagne, mais qui, parmi les autres nations sabelliennes, joua toujours un rôle à part et fut presque constamment l'alliée de Rome. La vue du pays qu'occupaient les Herniques fait comprendre la politique qu'ils suivirent; pressés et comme cernés par les Volsques, les Æques et les Marses, ils durent chercher contre ces formidables voisins un appui dans l'alliance du peuple romain.

On parle aussi des deux colonies envoyées par Tarquin du même côté, l'une à Signia (Segni), chez les Herniques; l'autre à Circeii (monte Circello).

Je doute que sous Tarquin Rome fût assez peuplée

¹ A cause de son nom *Antium*, qui vient du grec *anti*, en face, en face de la mer, et des traditions qui rapportaient sa fondation à un fils d'Ulysse et de Circé (Den. d'Hal., I, 72), ou au Troyen Ascagne. (Sol., II, 16.)

² Abek., *Mittelalt.*, p. 75. Nibby (*Dint.*, I, p. 265) croit reconnaître près de Monte-Fortino les restes d'Artena.

pour envoyer des colonies. Dans tous les cas, ce n'est pas une de ces colonies qui a construit les murs cyclopéens, et pour moi pélasgiques, de Segni. Segni est avec Alatri et Norba la ville qui dans cette partie de l'Italie offre les murailles à polyèdres irréguliers les mieux conservées. Cette enceinte peut se suivre encore dans toute son étendue ; elle est du style pélasgique le plus massif et par conséquent le plus ancien. D'ailleurs, nous connaissons l'architecture du temps des rois étrusques, cette architecture était étrusque ; sous les rois, les murs de Signia eussent été construits, comme le furent ceux de Rome, en blocs quadrangulaires et non en blocs irréguliers.

Circeii fut d'abord une ville pélasgique, on le voit par les débris de ses murs à construction polygonale, et son nom la rattachait aux souvenirs d'Ulysse et de Troie. A Circeii nous rencontrons la tradition homérique *localisée* ; nous mettons le pied dans la région de l'*Odyssée*, mais c'est l'extrémité de cette région vers l'Occident ; c'est le pays lointain et mal connu des Grecs, où ils reléguaient leurs fables. Homère, si exact dans la peinture des contrées que lui ou les chantres populaires ses devanciers ont pu connaître ; Homère, à cette distance, à cet horizon confus et reculé du monde de sa poésie, ne sait plus rien de la vraie configuration des lieux ; il appelle l'île de Circé une *terre busse* ¹. Le

¹ *Odyss.*, xi, 135.

monte Circello, qui, en effet, vu de loin, semble détaché de la côte, n'est pas une île, mais un promontoire qui élève à une assez grande hauteur son imposante pyramide ¹.

Virgile, qui avait vu de près le monte Circello en allant à Brindes avec Horace et Mécène, ne parle plus d'une *île*, mais seulement de la *terre* de Circé ². Il y place des bois solitaires qui retentissent des chants de la déesse ; ce sont les bois de chênes, de lauriers, de myrtes qu'on y voit encore ; enfin il appelle Circé la fille du Soleil, peut-être parce que le mont Circello apparaît avant tout ce qui l'entoure dans les rayons du matin et semble chaque jour naître des feux du soleil.

La tradition des enchantements de Circé est vivante au monte Circello. Tout le monde y connaît la magicienne Circé, qui habitait une forteresse sur le haut de la montagne. Ses regards fascinaient les voyageurs et les attiraient : au moyen d'une drogue (*farmaco*) elle les endormait ; avec une autre elle les réveillait. Vinrent deux frères : l'un fut endormi, le second feignit de dormir, puis il força la magicienne de boire la liqueur funeste, et avec la liqueur bienfaisante il ranima son frère.

¹ Peut-être le nom de *Circeii* était-il un nom pélasgique venu du mot *kirkos* (en grec *cercle*), à cause de la forme ronde du monte Circello, et cette circonstance topographique a-t-elle donné lieu à la tradition poétique qui a mis là *Circé*.

² *Æn.*, vii, 10.

Voilà ce qu'est devenue la tradition d'après laquelle Circé changeait les hommes en animaux, et fut contrainte par Ulysse de leur rendre la forme humaine.

La grotte de Circé est très-redoutée aujourd'hui, d'après ce que raconte M. de Boustetten ¹.

« Ayant proposé à quelques paysans de Circello de m'accompagner dans la grotte, ils refusèrent, lorsqu'un soldat à grandes moustaches étant venu à nous, je lui dis : En voilà un qui ne nous refusera pas. Mais l'homme aux moustaches, ayant appris de quoi il s'agissait, s'enfuit à la seule proposition de nous suivre chez Circé. »

Ce fut avec l'argent pris chez les Volsques², disent les anciens, que Tarquin le Superbe bâtit le temple de Jupiter Capitolin, commencé par le premier Tarquin.

L'église d'Araceli, qui s'élève sur l'emplacement du temple de Jupiter, montre l'effet qu'il devait produire si l'on transporte par la pensée la façade du temple sur le côté opposé à la façade et au grand escalier d'Araceli.

Le temple était tourné vers le midi, tandis que la direction de l'église est plus à l'est; tourné ainsi

¹ *Voyage sur le théâtre des six derniers livres de l'Énéide*, p. 73.

² Ce butin pouvait être considérable; les Volsques, habitants des montagnes, mais qui tenaient à la mer par leur port d'Antium, étaient une nation à la fois belliqueuse et navigatrice, et le commerce maritime avait pu les enrichir.

le temple regardait le Forum. Du Forum on voyait les colonnes de la façade, les statues et le quadrigé d'argile qui décoraient le faite de l'édifice.

Sans quitter le Capitole on peut se donner aujourd'hui le spectacle qu'on avait alors du Forum. Un bas-relief, placé dans l'escalier du palais des Conservateurs représente le triple temple dédié à Jupiter, à Minerve et à Junon. Il est vrai qu'il fut refait plus tard, mais nous savons qu'on le rebâtit suivant l'ancien modèle. Il se composa toujours des trois *cellas* indiquées dans le bas-relief par trois portes ¹.

Le Capitole fut l'œuvre des Tarquins. Le Capitole, quel nom ! toute la grandeur romaine est dans ce nom.

Il n'en subsiste rien aujourd'hui, si ce n'est quelques restes de ses substructions enfouies sous terre et quelques pans de murailles dans l'intérieur du couvent des Franciscains d'Araceli.

Mais nous connaissons son architecture et ses dimensions ; nous pouvons le reconstruire en idée et le contempler par l'esprit sur cette colline où rien ne le rappelle, mais qu'on ne saurait gravir sans émotion, car le Capitole a été là.

Le temple s'élevait sur une haute plateforme. Sa

¹ Un bas-relief du musée du Louvre représente également le temple du Capitole.

disposition était celle des temples étrusques décrits par Vitruve ¹, avec quelques modifications.

En avant de sa façade étaient trois rangs de colonnes, et une seule file de colonnes le long de ses deux côtés ². Il était presque carré, car sa longueur qui était de 200 pieds romains (à peu près le pied anglais), n'excédait sa largeur que de quinze pieds ³.

Dans l'intérieur de la cella consacrée à Jupiter était la statue en argile de ce dieu, assise et tenant d'une main la foudre aussi en argile, de l'autre un sceptre, cet ornement royal de l'Etrurie.

L'on ne voit pas que Tarquin ait commencé un monument considérable, mais il était appelé à continuer ceux qu'avaient commencés ses prédécesseurs. En tout, il devait consommer à Rome les destinées de la monarchie étrusque.

Tarquin mit la dernière main au grand Cirque. Il termina presque le temple de Jupiter, dont les fondements avaient été jetés par le premier Tarquin. Il com-

¹ Vitr., iv, 7, 1. Le temple de Jupiter, composé de trois cellas, était plus large par rapport à sa longueur que les temples étrusques. Les trois rangs de colonnes de sa façade en comptaient chacun six. Le temple étrusque décrit par Vitruve en a quatre seulement. (Abek., *Mittelalt.*, p. 321.)

² On lui en donne deux d'après un passage de Denys d'Halicarnasse (iv, 61), mais il paraît qu'il faut préférer la leçon du manuscrit Chigi et substituer $\alpha\pi\lambda\theta$ à $\delta\epsilon\pi\lambda\theta$.

³ Den. d'Hal., iv, 44; Tit. Liv., i, 56.

plêta le mur de Servius Tullius, et acheva le grand égout (Cloaca Maxima).

Un égout est le monument qui atteste le plus la puissance des rois étrusques, et celui qui leur a le mieux survécu.

J'ai dit que c'était aujourd'hui la mode en Allemagne de nier ou au moins d'amoindrir le plus possible l'influence de l'Étrurie sur les Romains. Quand on effacerait des auteurs anciens tous les passages qui attestent cette influence on n'aurait rien fait, si on ne supprimait la Cloaca Maxima, et ce ne serait pas une petite affaire.

Car la Cloaca Maxima est certainement un ouvrage étrusque; les matériaux dont elle est composée¹, la construction de ses murs et de sa voûte sont étrusques.

La voûte, par laquelle l'architecture romaine se distingue de l'architecture grecque, la voûte est une imitation des Étrusques². On la trouve assez fréquemment dans les monuments de l'Étrurie³; elle paraît

¹ Elle est comme les murs des rois en tuf, selon le mode étrusque. En plusieurs endroits où les égouts ont été refaits, on trouve l'emploi du travertin et même de la brique; la présence du travertin a été signalée aussi dans la *Cloaca Maxima*, mais M. Abeken (*Mittelalt.*, p. 171), la nie formellement. Dans tous les cas, le travertin ne prouverait rien autre chose qu'une réparation. Pour les briques, est-il bien sûr que les Étrusques, si habiles à manier l'argile, n'aient pas connu la brique employée anciennement en Asie et en Égypte?

² O. müll., *Etr.*, 1, p. 258.

³ Dans des tombeaux, dans la citerne de Volterre, aux extrémités

avoir été étrangère à la Grèce¹; elle était inconnue aux Pélasges².

Une partie de la Cloaca Maxima, dont la largeur est de vingt pieds³, existe encore parfaitement conservée; il n'y manque pas une pierre. Du côté où elle débouche dans le Tibre, on voit le triple cintre de sa voûte; quand les eaux du fleuve sont basses, on peut y pénétrer en bateau, comme fit Agrippa lorsqu'il fut chargé par Auguste de l'inspection et de la réparation de tous les égouts.

Les anciens ont remarqué le caractère d'utilité des premiers monuments de Rome, et l'ont judicieusement opposé à la fastueuse inutilité des pyramides.

Tite Live, Strabon, Plinc, Cassiodore, en présence des anciens égouts, exprimaient un sentiment d'admiration que la vue de la Cloaca Maxima nous fait éprouver aujourd'hui. †

Tite Live, parlant du cirque et des égouts construits par les Tarquins, disait : « C'est à peine si notre magnificence *moderne* a pu égaler de tels travaux. »

de l'émissaire d'Albano qui est étrusque, dans la Torre di Saint-Manno, près Pérouse. Dennys (*Etr.*, I, 393) cite sur les bords de la Marta une voûte toute semblable à celle de la Cloaca Maxima, mais d'une dimension plus considérable. Les voussoirs ont cinq ou six pieds; ceux de la Cloaca Maxima n'ont que deux pieds et demi, la moitié.

¹ On l'attribuait à Démocrite, mais Démocrite est postérieur au règne de Tarquin.

² Ils ont toujours en Grèce et en Italie, à Mycène comme à Arpium, employé la fausse voûte à retrait, sans clef.

³ Tit. Liv., I, 56.

Strabon admirait ces canaux ¹ souterrains dans lesquels on aurait pu faire passer une charrette chargée de foin.

Pline ² déclarait ce travail le *plus grand de tous*. Avec la pompe de son style et quelque exagération, il parlait de montagnes creusées en dessous, de la ville suspendue sur ces cavités, théâtre d'une navigation souterraine. Puis il s'écriait :

« Le sol est ébranlé par la chute des édifices, par les tremblements de terre, et cependant ces constructions durent inexpugnables. »

Près de dix-huit siècles se sont écoulés depuis que Pline parlait ainsi, et ce qui l'étonnait nous étonne. Nous ressentons cette stupeur dont parle Cassiodore ³, et, durant bien des siècles encore, d'autres l'éprouveront après nous.

Oui, l'on est stupéfait de tant de grandeur et de solidité. Je ne croyais pas qu'il fût possible d'admirer si fort un égout.

La Cloaca Maxima faisait partie d'un vaste réseau de conduits souterrains dont elle recevait le tribut qu'elle allait décharger dans le Tibre. Sous la république, on a dépensé en une seule fois pour le réparer une somme de cinq millions ⁴.

¹ Str., v, 3, 8.

² *Hist. nat.*, xxxvi, 24; i, 4.

³ Cass. Var., *Ep.* iii, 30.

⁴ Den. d'Hal., iii, 67.

Sans doute cet ensemble d'égouts a été agrandi plus tard; mais tout ce qui servait à dessécher le Vélabre et ses dépendances remonte aux Tarquins, s'il ne remonte pas plus haut; car avant le dessèchement toute cette partie de Rome était inondée.

Le système de conduits des Tarquins devait commencer au pied de l'Esquilin, dans la Subura, au delà du petit Vélabre.

Les poissons du Tibre, du temps de Juvénal, arrivaient jusque-là¹.

D'autres rameaux descendaient du Capitole; d'autres encore venaient, en passant sous le Forum et le grand Cirque, aboutir au conduit principal².

Les égouts existèrent de bonne heure chez les Grecs³, et paraissent avoir été connus des Pélasges⁴; mais la voûte de la Cloaca Maxima prouve ici une origine étrusque.

D'ailleurs, les Étrusques étaient très-habiles dans tout ce qui se rapporte à l'écoulement des eaux⁵; leurs travaux de dessèchement vers les bouches du Pô étaient célèbres. On a dit même que la méthode d'assainissement au moyen des *colmate*, qui de nos jours

¹ Juv., *Sat.*, v, 103.

² Abek., *Mitt. it.*, p. 175, 172; Nibb., *R. ant.*, i, p. 654.

³ Ceux d'Agrigente. O. Müll., *Man. d'archéol.*, § 82.

⁴ Égouts d'Arpinum, ville où se voient des murs pélasgiques. (Murray, *Handb. S. it.*, p. 50.)

⁵ O. Müll., *Etr.*, i, p. 226-31.

a rendu salubre le *val di Chiana*, était employée par les Étrusques.

Tout concourt donc à confirmer ce que nous apprend l'histoire et que l'œil confirme, savoir : que la Cloaca Maxima fut l'ouvrage des rois étrusques¹.

En me laissant aller, après Pline et tant d'autres, à l'admiration qu'inspirent les restes de la Cloaca Maxima, j'ai oublié, comme il arrive trop souvent, à quel prix étaient achetés ces grands travaux qui font l'étonnement des siècles; des travaux pareils sont l'œuvre des despotes. Les despotes aiment la pierre; car la pierre est docile, les blocs se laissent entasser les uns sur les autres en édifices réguliers, image de l'édifice social que le maître trouve beau de construire à la toise et au cordeau en entassant par assises symétriques les hommes, et, quand le maître est guerrier, les cadavres. Le gigantesque sourit à leur orgueil, et puis

¹ Ils ont eu à Rome des imitateurs. Ce travail caché, mais utile, a été à toutes les époques poursuivi par les Romains, qui, dans leurs constructions, visaient moins à l'apparence qu'à l'utilité. A Rome, on a reconnu sur une foule de points des conduits souterrains quelquefois d'une grande étendue; au pied du Capitole, on en voit déboucher un du côté du Forum. Sur l'Aventin, les Dominicains de Sainte-Sabine en ont découvert trois étages communiquant par des puits verticaux. Les papes ont continué en ceci, comme en plusieurs autres choses, l'œuvre des anciens Romains. « Nulle ville, dit Nibby (*R. ant.*, I, p. 654), ne peut se glorifier de travaux aussi considérables en ce genre. Elle est entre-coupée en tout sens d'égouts anciens et modernes, de sorte que, si on en avait le plan sous les yeux, ce serait un inextricable labyrinthe. »

cela occupe le peuple, comme le fait sagement observer Denys d'Halicarnasse¹ après Aristote : tandis qu'il est courbé sous les moellons, il ne songe pas à relever la tête; on le fait manœuvrer pour qu'il ne songe pas à être citoyen.

Le peuple souffrait beaucoup de ce travail forcé et qui s'exécutait par corvée; il avait été interrompu, ce semble, en grande partie du moins, sous Servius Tullius, et ce ne fut pas peut-être une des moindres causes de sa popularité. Les hommes savent parfois moins de gré au pouvoir de ce qu'il fait pour eux que de ce qu'il ne leur fait pas souffrir.

Ces travaux, repris par Tarquin avec l'impétuosité de son caractère, contribuèrent à le faire détrôner. L'histoire de la Cloaca Maxima joue un grand rôle dans l'histoire de la Rome des rois.

Le creusement des égouts, exécuté sous terre, dans des endroits humides et malsains, était odieux aux sujets de Tarquin.

Denys d'Halicarnasse² fait adresser par Brutus aux Romains ces paroles :

« Ils vous forçaient, comme des esclaves achetés, à mener une vie misérable, taillant la pierre, coupant le bois, portant d'énormes fardeaux et passant vos jours dans de sombres abîmes. »

Il fallait que la condition de ceux auxquels Tarquin

¹ Den. d'Hal., iv, 44. V. Schwegl., *R. Gesch.*, I, p. 781-2.

² iv, 81.

imposait ces travaux fût bien misérable; car plusieurs, poussés au désespoir par les fatigues de la corvée, aimèrent mieux se tuer que de continuer un tel labeur. Mais Tarquin, ne voulant pas qu'on pût échapper à sa tyrannie même par la mort, fit crucifier les cadavres des suicidés.

Tarquin avait cru, en livrant le peuple à un travail constant, le détourner des révolutions; il s'était trompé et cela même fut la cause de son renversement.

Quand du Ponte-Rotto on considère le triple cintre de l'ouverture par laquelle la Cloaca Maxima se déchargeait dans le Tibre, on a devant les yeux un monument qui rappelle beaucoup de grandeur et beaucoup d'oppression. Ce monument extraordinaire est une page importante de l'histoire romaine. Il est à la fois la suprême expression de la puissance des rois étrusques et le signe avant-coureur de leur chute. L'on croit voir l'arc triomphal de la royauté par où devait entrer la république.

Les prodiges qui, selon les doctrines de l'Étrurie, annonçaient un changement dans la société, ne manquèrent pas d'apparaître. La tradition en rapporte plusieurs : tous ont un caractère étrusque, ce qui porte à croire qu'ils furent mis en circulation par les prêtres de cette nation, et que ces prêtres eux-mêmes se détachaient d'un roi par qui la religion avait été opprimée.

Ce sont des vautours, c'est-à-dire des faucons¹, qui chassent un aigle de son nid. Ceci rappelle les prétendus vautours de Romulus, au nombre de douze, que nous avons vu se rapporter à la divination de l'Étrurie. L'aigle, qui surmontait le sceptre des Tarquins, était l'emblème de la royauté étrusque. Un serpent sortit d'une colonne et fit fuir le roi. Le serpent apparaît souvent aux mains des mauvais génies dans les représentations étrusques. Dans les mains des prêtres, il était un moyen de terreur.

Le soleil change de direction, et, au lieu d'aller d'orient en occident, va d'occident en orient.

L'empire allait en effet passer de l'Étrurie, qui est au couchant, à la Sabine, qui est un peu à l'orient de Rome; car ce furent, nous le verrons, surtout des Sabins qui détrônèrent les Tarquins. N'était-ce pas un augure sabin qui avait mis en circulation la menace prophétique de ce symbole?

Tarquin, saisi d'inquiétude, se tourne alors vers un autre sacerdoce pour en obtenir des prédictions plus favorables. Il s'adresse à l'oracle de Delphes, avec lequel la ville étrusque de Cære était déjà en relation, ce qui pouvait tenir à son origine pélasgique, origine qui était également celle de Tarquinii.

Il n'y a donc nulle raison de s'étonner que Tarquin, dont la famille, venue de Tarquinii, était originaire

¹ Voy. t. I, p. 295

de Corinthe, ait envoyé consulter l'oracle suprême des nations helléniques.

Ce n'est pas d'ailleurs la seule trace de rapports entre la Grèce et Rome au temps des rois.

Ces rapports ne furent considérables et réguliers que plus tard; mais ils existèrent dès lors partiellement, dans une mesure qu'il faut reconnaître, mais qu'il ne faut pas exagérer.

Nous avons vu un chef étrusque, Mastarna, importer de l'Italie méridionale à Rome une constitution grecque. De l'Italie méridionale, probablement de Cumès¹, colonie grecque, vint aux Romains leur alphabet, employé dans un traité conclu par ce même Mastarna devenu le roi Servius Tullius, traité dont Denys d'Halicarnasse² vit l'original ou au moins une reproduction conservée dans le temple de Diane sur l'Aventin. C'est à Cumès qu'alla mourir Tarquin.

Les Phocéens, qui devaient fonder Marseille, visitèrent Rome en passant³.

A ces rapports antiques de la Grèce et de Rome se rattache certainement l'histoire des livres sibyllins vendus très-cher à Tarquin par une femme inconnue.

L'origine des oracles sibyllins paraît remonter aux

¹ Voy. O. Müll., *Etr.*, II, p. 312.

² Den. d'Hal., IV, 26,

³ Ce fait, rapporté par Justin (XIII, 3), mérite quelque confiance; car Justin est un abrégiateur de Trogue Pompée, et celui-ci, originaire de la Gaule méridionale, paraît avoir été particulièrement renseigné sur tout ce qui concernait les origines massaliotes.

Pélasges¹, comme celles des oracles de Dodone et des *sorts* de Préneste. Apportés en Italie² par les populations grecques qui s'établirent dans sa partie méridionale, ils vinrent de Cumes à Rome. Près du lieu où fut Cumes, on montre encore aux voyageurs une prétendue grotte de la sibylle³.

¹ La plus ancienne des sibylles est fille de Dardanus, et par là se rattache à la race pélasgique dont Dardanus est le représentant, l'Ida, séjour de Dardanus et où existent de grandes murailles pélasgiques. Niebuhr rapproche les oracles sibyllins des anciens oracles des cités grecques. (*Hist. R.*, I, p. 283-4, trad. française.)

² On a pu penser que les oracles sibyllins avaient été apportés à Rome par les Phocéens, parce que ces livres furent mis en rapport avec le culté d'Apollon, auquel les Phocéens élevèrent un temple à Massalic; mais, avant d'être conservés dans le temple d'Apollon, les livres sibyllins étaient conservés dans le temple de Jupiter. D'ailleurs, le culte d'Apollon ne fut introduit à Rome que sous la république. Il est donc plus probable que ces livres furent apportés à Rome de Cumes, dont les relations avec Tarquin sont connues, et où ils étaient venus, disait-on, d'un pays pélasgique, Érythrée, patrie de la sibylle (Den. d'Hal., I, 55), dans le voisinage de l'Ida. (Serv., *Æn.*, VI, 36, 321.)

³ Déjà, au second siècle de notre ère, on montrait dans les environs de Naples aux touristes païens, comme Pausanias, ou aux voyageurs chrétiens, comme saint Justin, la grotte de la sibylle et même son tombeau. Aujourd'hui on donne pour avoir été l'autre fatidique un *tunnel* percé dans la montagne, analogue à la grotte de Pausilippe, et en partie comblé. (Murray, *Handb. S. it.*, p. 392, 406.) Le souvenir populaire de la sibylle s'est curieusement mêlé à un souvenir d'un genre bien différent : celui d'Abailard, dont la renommée, répandue par des étudiants italiens qui étaient venus l'entendre à Paris, était parvenu jusque-là et avait passé à l'état légendaire. Une vieille batelière de Naples me disait, en me montrant les restes du môle de Pouzzole,

Tarquain déposa les livres sibyllins dans un lieu souterrain au-dessous du temple Capitolin. Il y a dans l'intérieur de la colline plusieurs souterrains dont l'origine remonte peut-être aux carrières de tuf d'où sont sorties les premières constructions de la Rome des rois. C'est ainsi que dans les anciennes villes grecques on déposait dans les acropoles les oracles primitifs analogues aux oracles des sibylles¹.

Auguste enleva les livres sibyllins au Capitole pour les placer sur le mont Palatin, au pied duquel il était né, où fut toujours sa demeure, dans le temple d'Apollon, son dieu de prédilection.

Le Capitole avait été la colline des rois et de la république; le Palatin devint la colline des empereurs.

Les sibylles, dont le berceau était en Asie, furent identifiées en Italie avec les prophétesses latines, qu'on supposait rendre leurs oracles près des sources sulfureuses, et qui, à cause de la couleur blanchâtre de ces eaux, portaient le nom d'*Albunea*. C'est ainsi que l'on a donné le nom de sibylle à l'*Albunea* latine de Tibur, et de là est venue cette dénomination de *Temple de la Sibylle* imposée à tort au charmant édifice qui couronne si élégamment la chute retentissante de l'Anio à Tivoli.

qu'une sorcière (maga) avait construit cela pour Pierre Abailard (Petro Bailardo). Ce n'était, du reste, pas beaucoup plus faux que d'appeler ces ruines, comme on le fait encore, le pont de Caligula.

¹ Nieb., loc. cit.

Les sibylles, ces êtres fatidiques plus anciens que la venue des Pélasges, étaient encore honorées à la fin de l'empire, au quatrième siècle, dans le Forum; auprès des anciens rostres, se voyaient les statues de trois sibylles confondues alors avec les trois Parques, et appelées les trois Destinées (*tria fata*), les trois fées.

Car ce mot *fata* est le mot italien qui veut dire *fée*; notre mot fée a la même origine¹.

Le christianisme a adopté les sibylles; il a vu en elles le symbole d'un pressentiment de la venue du Christ au sein de l'ancien monde païen. Cette idée, qui avait de la grandeur, a donné naissance aux livres sibyllins apocryphes où beaucoup d'événements ont été prédits après coup.

De là aussi la fameuse prédiction de la sibylle annonçant à Auguste l'avènement miraculeux du Sauveur qu'une Vierge doit enfanter².

La légende a placé cette scène au Capitole, là même où est l'église d'Araceli, dans laquelle s'en est conservée la mémoire.

Tout près, dans la galerie de tableaux du Capitole, on peut voir, sur une petite toile de Peruzzi, la sibylle,

¹ Le pluriel, *fata*, les destinées, a fait le singulier, *fata*, la fée, comme *ostia*, les bouches (du Tibre), a fait *ostia*, Ostie.

² On a attribué le même pressentiment prophétique aux druides. Ils auraient rendu un culte à la Vierge qui devait enfanter : *Virginis pariturae*, et c'est au lieu où ce culte aurait été célébré que s'élèverait la cathédrale de Chartres.

avec un geste assez inspiré, montrant à Auguste la sainte Vierge et l'enfant Jésus dans le ciel.

Mais c'est ailleurs qu'il faut chercher les sibylles de l'art chrétien; il faut aller admirer dans l'église de la *Pace* les belles sibylles de Raphaël; il faut aller à la *Sixtine* contempler avec stupéfaction les terribles sibylles de Michel-Ange; elles alternent avec les prophètes dans le prodigieux plafond de la *Sixtine* comme dans l'hymne lugubre du jugement dernier : *Dies iræ dies illa*, la sibylle figure à côté de David : *Teste David cum sibylla*.

Nous voilà bien loin de notre sujet; mais nous ne sommes pas sortis de Rome, et au Capitole, au Forum, au Vatican, nous avons suivi dans la tradition et dans l'art toute l'histoire des sibylles depuis Tarquin jusqu'à Raphaël.

Aux relations de la Rome des rois avec la Grèce se rattache un autre fait qui, s'il était véritable, serait plus important pour l'histoire romaine que l'achat des livres sibyllins par Tarquin.

Il est possible et même assez vraisemblable que Tarquin ait envoyé consulter l'oracle de Delphes, il ne l'est point que Brutus ait joué dans cette circonstance le rôle d'imbécillité simulée que l'histoire lui a prêté. On a remarqué qu'au moment de la révolution Brutus était tribun des Célères, dignité éminente qu'on n'eût point confiée à un homme qui aurait passé pour idiot. Un tel personnage n'eût pas non plus été chargé

d'aller consulter l'oracle. On dit, il est vrai, que les fils de Tarquin l'avaient emmené avec eux pour se divertir de ses absurdités; mais c'est donner à une chose grave un motif puéril.

La fable de la feinte stupidité de Brutus s'explique par son nom, qui pouvait recevoir une interprétation défavorable, bien que ce nom pût se prendre aussi dans un autre sens et exprimer la gravité, l'énergie¹. Ce sens était, je n'en doute pas, le vrai sens du nom de Brutus.

Mais, comme un tel nom prêtait à l'équivoque, une légende a pu se former qui fit de Brutus le grave, le courageux, Brutus l'insensé. Il est possible qu'elle n'ait été qu'une exagération de la taciturnité prudente d'un parent suspect à Tarquin dont celui-ci avait fait périr le père et le frère aîné, et qui cachait, sous une apparence d'impassibilité, le désir de la vengeance. Dans tous les cas, on comprend que la version injurieuse de la légende ait été adoptée et propagée par le parti du roi que Brutus avait détrôné, et qu'elle ait passé de la tradition étrusque dans l'histoire romaine.

Tout ce qui avait précédé préparait une révolution prochaine. Les misères de la corvée n'en furent pas la seule cause et n'auraient pas suffi à l'amener.

¹ Brutum antiqui gravem dicebant. (P. Diac., p. 31.) Gravis se prenait pour *fortis*. Cette acception du mot *gravis* devait être ancienne; car Servius, qui nous la fait connaître (*Æn.*, xii, 458), cite Salluste, amateur, comme on sait, du vieux langage.

Il faut que le peuple souffre pour qu'une révolution soit possible; mais, hélas ! le peuple souffre toujours. Il faut donc quelque chose de plus : il faut que le mécontentement pénètre dans les régions élevées de la société. Pour atteindre une tyrannie, le coup doit partir à la fois d'en bas et d'en haut. Brutus, qui renversa Tarquin, oppresseur du peuple, était, par sa mère, neveu du roi; Brutus était un prince du sang.

Les plus pauvres des plébéiens détestaient le superbe et cruel despote qui les accablait d'un travail disproportionné à leur force, et qui, s'ils voulaient s'y soustraire par la mort, les livrait sur le gibet aux oiseaux de proie.

Si Tarquin n'avait eu affaire qu'à la foule misérable qui creusait ses égouts, il eût pu l'opprimer longtemps; mais les patriciens ne lui pardonnaient pas d'être monté au trône par un coup d'État sanglant sans qu'ils eussent prononcé.

Les Latins voyaient en lui le destructeur de la constitution de Servius, par laquelle ils étaient devenus égaux en droits aux Sabins; pour les Sabins il était un étranger appartenant à cette race étrusque dont les rois s'étaient mis à la place des rois de leur nation. Il n'avait rien fait pour adoucir leur ressentiment; au contraire, il l'avait aigri par son orgueil et ses violences.

La haine, en divisant Sabins et Latins, avait servi l'ambition de Tarquin; la haine, en les rapprochant, le renversa.

Tarquin avait donc excité une détestation universelle quand le crime de son fils Sextus souleva toutes les âmes et arma tous les bras.

Ce n'était pas assez de la misère et de l'oppression des pauvres, de l'irritation des grands, de la haine nationale des Sabins et des Latins contre les rois étrusques; il fallut encore la colère contre un lâche attentat, et la pitié mêlée d'admiration qu'inspirait cette femme s'immolant à la chasteté violée.

C'est un beau trait de la nature humaine que les révolutions généreuses éclatent seulement lorsque le sentiment moral est offensé par quelque grande iniquité. Le malaise les prépare, l'indignation les consume.

L'histoire de Lucrèce, admirablement racontée par Tite Live, est connue de tout le monde; je ne la raconterai pas après lui. Cette belle histoire est vraisemblable; je ne vois rien à y changer. Je ne ferai pas comme ces savants allemands qui ont supposé que Lucrèce vraiment coupable s'était tuée pour se dérober au jugement de ses proches¹.

C'est renouveler le crime de Sextus, comme Voltaire, en souillant le nom de Jeanne d'Arc, a imité les soldats qui voulurent la déshonorer dans sa prison. La pureté de la pucelle d'Orléans, la chasteté de Lucrèce, font partie du trésor moral de l'humanité.

¹ Schwegl., *R. Gesch.*, 1, p. 803.

Je n'ai qu'une chose à dire sur l'événement qui précipita du trône le second Tarquin.

Pour donner à cet événement toute sa portée historique, il faut lui rendre son caractère national, que se sont gardés de mettre en relief les écrivains latins. Tout dans cet événement fut sabin.

Lucrèce, dont on a fait le type de la matrone romaine, était Sabine. Ce type lui-même de chasteté, de dignité conjugale, ce n'est pas sur le Palatin qu'on devait l'aller chercher parmi des femmes d'aventuriers et de bandits; les récits qui couraient sur leur compte étaient d'une autre nature. Acca Larentia, la nourrice et peut-être la mère de Romulus, passait pour avoir été une *lupa*, en donnant à ce mot l'acception fâcheuse dont la trace s'est conservée dans *lupanar*.

Une autre tradition, à peine plus honorable, faisait d'elle une courtisane enrichie par la faveur d'Hercule¹.

Tout porte à croire que Lucrèce était Sabine. D'abord son nom, dérivé de celui de son père, qui ressemble au nom du mont Lucretile, mont sabin². Une tradi-

¹ Plut., *Quest. Rom.*, 35.

² Et à celui du lac *Lucrin* en pays sabellique. J'ai parlé de ce nom d'Hostus, qui est un nom sabin. (Voy. t. I, p. 449.) Or je trouve plus tard un *Lucretius Hosti filius*. Le prénom du père de Lucrèce, *Spurius*, est sabellique; car il est ombrien et se trouve en Etrurie, comme beaucoup de noms ombriens, sous la forme *Spurina*, nom d'un devin au temps de César. Les surnoms des *Lucretius* ont la terminaison en *g* et la terminaison en *o*, qui caractérisent les surnoms sabins : Ofella, comme Sylla; Vespilio, Trio, comme Scipio,

tion l'attribuait à l'épouse de Numa ¹, fille de Tatius.

Lucrèce vivait dans une ville sabine, Collatie ². Collatie était un fief que le premier Tarquin avait donné à son frère. Ce frère, qui s'appelait *Aruns*, avait pris le nom d'Egerius, nom sabin, car il est le même que celui de l'Égérie de Numa ³. Le fils d'Egerius, Collatin, avait succédé à son père dans la possession de Collatie, dont il portait le nom, comme on portait le nom d'un fief au moyen âge; peut-être aussi parce qu'il y était né.

Il y avait épousé la fille d'un chef sabin du pays, Lucretia.

Ceci posé, l'histoire de Lucrèce acquiert son véritable sens.

deux surnoms des Cornélii, gens sabine établie sur le Quirinal. Il y a un Lucretius *Flavus*, tribun consulaire en 373. *Flavus*, qui veut dire blond, est un surnom caractéristique fréquent dans les familles sabines; ce mot entre dans le nom des *Flaviens*, que l'on sait avoir été Sabins.

¹ Plut., *Numa*, 21.

² Tit. Liv., I, 38. Collatia et quidquid circa Collatiam agrierat *Sabinis* ademptum. Il y avait une Collatia en pays sabellique, dans l'Apulie. (Pl., *Hist. nat.*, III, 16, 4.)

³ On ne peut prendre au sérieux l'étymologie d'Egerius, tirée d'*egere*, manquer, parce que Egerius était né pauvre (Den. d'Hal., III, 50), pas plus que celle de Collatia, ex *Collatâ* pecuniâ, par qu'on y transporta l'argent des autres villes (P. Diac., p. 31) apparemment avant qu'elle eût un nom. Le nom de Collatia vient de *collis*, parce qu'elle était sur plusieurs collines : Et Collatinas imponunt montibus arces. (Virg., *Æn.*, VI, 774.) Le mot *Collis* était sabin, car c'était le nom du Quirinal, d'où *porta Collina*.

Le genre de vie de Lucrèce à Collatie, où elle file bien avant dans la nuit, opposé à la dissipation des épouses des jeunes princes, c'est l'austérité des coutumes sabines opposée à la mollesse et au relâchement des mœurs de la Rome étrusque.

Sextus a les mœurs de sa nation, représentées toujours comme sensuelles et dissolues. L'hospitalité confiante avec laquelle il est reçu, l'odieux abus qu'il fait de cette hospitalité, sont de nouveaux traits du même contraste, tel que la tradition ou la poésie populaire, encore cette fois évidemment sabines, s'étaient complu à le présenter.

Dans Tite Live, tout le drame de la mort de Lucrèce a Collatie pour théâtre.

Denys d'Halicarnasse la fait venir à Rome pour se tuer, ce qui n'a pas de motif. Il faut laisser le lieu de la scène dans la petite ville sabine de Collatie¹, d'où Lucrèce n'avait nulle raison de sortir, d'où peut-être elle n'était jamais sortie.

Collatie était certainement voisine d'un site connu des peintres, Lunghezza², dont le paysage tranquille va bien au souvenir de la paisible vie que menait là l'épouse de Collatin.

Son souvenir est dans ces lieux immortalisés par sa vertu : *Laude pudicitix celebres*.

¹ Tit. Liv., I, 58.

² M. Rosa vient de constater que Collatie était sur l'emplacement même de Lunghezza. (Rome, février 1861.)

Il ne faut pas chercher à Rome une représentation par l'art de l'histoire si dramatique de Lucrèce qui puisse faire revivre cette histoire dans sa vérité. Ce ne sera point à coup sûr le tableau de Cagnacci, remarquable par la couleur, mais non par la *couleur historique*. On y voit Sextus menacer Lucrèce de son poignard dans un costume très-moderne, et qui ressemble assez à un uniforme de fantaisie.

Pour Lucrèce, elle est nue, ce qui a épargné au peintre un second anachronisme de costume.

Comme Lucrèce était Sabine, Brutus était Sabin. Ce nom de Brutus se retrouve chez les peuples sabelloques. Un chef samnite s'appelait Brutulus¹ Papius. Les *Brutiens* descendaient des Samnites². On a encore d'autres raisons de croire Brutus Sabin³ : de ses deux fils, l'un s'appelait Titus, prénom des Flaviens; l'autre, Tiberius, prénom des Claudes; deux familles sabinnes⁴.

¹ Tit. Liv., viii, 30. Brutus et Brutulus, même nom, comme Romus et Romulus.

² Str., vi, 1, 2. Les auteurs grecs les appellent *Brettians*; c'est le nom (Str., vi, 1, 4) que leur donnèrent les Lucaniens, et qui voulait dire fugitifs dans leur langue, langue sabelloque. Les Brettians passaient pour descendre de Brettios, un héros, fils de la déesse sabelloque Valentia, et dans l'idiome messapien existait un mot très-semblable, *brention*, qui voulait dire une tête de cerf. Il y avait entre *brettios* et *brention* la même ressemblance qu'entre *servus* et *cervus*.

³ Selon Silius Italicus (*Punic.*, viii, 361), Brutus était né à Collatie.

⁴ Un des fils de Brutus, suivant Plutarque (Publ., 6), s'appelait Valerius, nom certainement sabin.

Jé crois que la *gens* Junia, à laquelle appartenait Junius Brutus, était sabine.

Junius vient de *Juno*, et Junon, nous l'avons vu, était le nom d'une divinité des Sabins.

Le père de Brutus avait un prénom sabin, *Marcus*¹.

Quoi qu'il ait pu advenir plus tard, les Junius étaient originairement patriciens².

Or, à cette époque, patriciens et Sabins, c'était à peu près la même chose.

Pour Valerius, qui depuis fut appelé Publicola, et qui assista à la mort de Lucrece, il était incontestablement Sabin, comme tous les Valerius, et probablement parent du père de Lucrece. Lucrece ne dut appeler au récit et à l'héroïque expiation de sa honte que des hommes de sa famille³ et de sa nation. Tout dut se passer entre parents et entre Sabins. Brutus,

¹ *Marcus*, de *Mars*, comme *Mamercus* de *Mamers*. Mars et Mamers sont les deux noms d'un dieu sabin; d'où vient aussi *Martius* ou *Marcius*, surnom du roi sabin Ancus. À cette époque, un prénom sabin indique une famille sabine.

² Sans cela, comment un Junius aurait-il épousé une fille et une sœur des Tarquins? La noblesse des Junii était si ancienne qu'on les faisait descendre d'un compagnon d'Énée. (Den. d'Hal., iv, 68.) Les Junii plébéiens, dont l'un fut le meurtrier de César, ne descendaient pas du premier Brutus, mais d'un Junius qui, profitant de la ressemblance de son nom avec celui d'un consul mort quinze ans avant, prit aussi, sans y avoir aucun droit, le surnom de Brutus. (Den. d'Hal., vi, 70.)

³ Cum..... *Injuriam suam in concilio necessarium deplorasset.* (Val. Max., vi, 1, 1.)

neveu des Tarquins, comme Collatin, et Sabin, par son nom, devait s'y trouver à ce double titre ¹.

La tragédie de la mort de Lucrèce s'accomplit donc sur le territoire sabin; son chaste intérieur était un intérieur sabin; ses vengeurs furent Sabins comme elle, et ce fut un poignard sabin que le Sabin Brutus retira du cœur de la Sabine Lucrèce.

C'est dans le Forum de Collatie que Brutus fit apporter le corps de la victime de Sextus et jura l'abolition de la royauté.

Il alla bien à Rome, mais ce fut pour convoquer les patriciens dans le Comitium, en vertu de sa charge de tribun des Célères.

Puis il s'adressa à tout le peuple de ce lieu élevé ² qui dominait le Comitium et le Forum, et qu'on appelait le Vulcanal, pour faire prononcer la déchéance et l'exil des Tarquins.

Le roi assiégeait alors Ardée. Ardée était une ville ancienne et très-florissante ³, dont l'origine pélasgique ne semble pas douteuse ⁴, habitée par les Rutules, peuple sabellique ⁵, et qui

¹ Προσηκοντα μὲν κατὰ γένος ἑκείνη. (Cedren., I, 149.)

² Den. d'Hal., IV, 76.

³ Tit. Liv., I, 57; Den. d'Hal., IV, 84.

⁴ Cette opinion est confirmée par le culte que les Ardéates rendaient à Junon, l'Héra d'Argos (Pl., *Hist. nat.*, XXXV, 37, 4), et par la tradition qui donnait à leur ville pour fondateurs des Argiens venus avec Dardanus. (Virg., *Æn.*, VII, 372.)

⁵ Turnus, roi des Rutules, est fils de Venilia, épouse de Janus.

avait subi quelques influences de l'Étrurie¹. Elle se trouvait alors en guerre avec le dernier roi étrusque.

En apprenant ce qui se passait, Tarquin accourut à Rome; il trouva la révolution faite et les portes fermées. Il retourna bien vite au camp devant Ardée; mais Brutus l'y avait devancé par une autre route², et l'armée, lasse peut-être du siège, s'était prononcée en faveur du fait accompli. C'est une chose singulière que la facilité avec laquelle le pouvoir en apparence le mieux établi tombe quand son heure est venue.

Tarquin se retira d'abord à Gabie, chez son scélérat de fils. Mais l'inventeur de l'apologue des têtes de pavots abattues dut y être reçu peu favorablement. De là il se réfugia d'abord à Tarquinii et à Cære, où la sé-

(Virg., *Æn.*, x, 76.) Virgile les appelle *gens Daunia* (*ib.*, viii, 146), et Silius Italicus (*Punic.*, viii, 357) *sacra manus rutuli*, allusion au *Ver sacrum* des nations sabelliques.

¹ Les peintures d'Ardée, plus anciennes que Rome, dont parle Pline, devaient être des peintures étrusques. Ardée a un double agger : l'agger, formé d'un fossé et d'un relèvement en terre, paraît se rattacher au sillon sacré qu'on traçait autour des villes suivant le rite étrusque. On voit à Ardée des portes dans les tombeaux, qui ont la forme étrusque.

² Il y avait en effet deux routes pour se rendre de Rome à Ardée : l'une en sortant par la porte Capène et en prenant à droite; ce fut depuis la Via Ardeatina. L'autre en sortant par la porte Trigemina et en prenant à gauche; c'est à peu près la route actuelle. Tarquin suivit l'une et Brutus choisit l'autre pour ne pas le rencontrer et arriver avant lui.

pulture d'une famille qui paraît être celle des Tarquins a été retrouvée ¹.

Les Romains, comme les Anglais, aimaient à conserver les dénominations antiques, même quand elles ne représentaient plus rien. Ce nom de roi, ce nom détesté et à jamais proscrit, fut laissé à un personnage sacerdotal qu'on appela le roi des sacrifices, le roi sacrificateur ².

Mais on eut soin de le soumettre au grand pontife, de peur que son titre ne conservât trop d'importance. Sa demeure était sur la Velia, là où avaient habité les deux derniers rois sabins et les deux premiers rois étrusques ³, comme si on eût voulu perpétuer le souvenir de l'humiliation de la royauté en abandonnant sa demeure à un fonctionnaire religieux du second ordre qu'on appelait, non sans une certaine intention dérisoire, le roi.

Le 24 février, anniversaire du jour où la révolution s'était accomplie, on célébrait une fête appelée la *Fuite du roi*. Ce jour-là, le roi des sacrifices venait

¹ Ce nom, écrit *Tarchnas*, y est répété une trentaine de fois. (Denn., *Sep. of Etr.*, II, p. 44.)

² Rex sacrificiorum (Tit. Liv., IX, 34, 12); Rex sacrificus (*Id.*, XI, 42, 8), ou Rex sacrificulus. (*Id.*, II, 2.)

³ Il ne faut pas confondre l'habitation du roi des sacrifices sur la Velia, où est l'arc de Titus, et la *Regia*, demeure du grand pontife, plus loin, sur la voie Sacrée, près du temple de Vesta, un peu avant d'arriver au cloître de Vesta, qu'a remplacé l'église de Sainte-Marie-Libératrice.

dans le Forum, et, devant le Comitium¹, offrait un sacrifice, puis s'enfuyait, en mémoire de Tarquin, qui avait fui le Comitium².

En présence de cette chute de la tyrannie de Tarquin, je pense que, malgré la loi qui protège les morts contre l'histoire, il me sera permis de prononcer un jugement sévère sur sa mémoire. Il le faut bien, car la tyrannie est si fort du goût de certaines âmes, qu'elle trouve des apologistes même quand elle ne réussit pas.

L'envie de se distinguer du vulgaire, de s'élever au-dessus des lieux communs de la conscience, porte parfois de beaux esprits à soutenir des thèses fâcheuses qu'on ne doit point laisser passer sans les combattre.

C'est ce qu'a fait un très-bel esprit allemand, M. G. Schlegel³, dans un discours apologétique en faveur de Tarquin le Superbe, qu'il a placé à la suite

¹ Le roi, en offrant ce sacrifice là à peu près où est la colonne de Phocas, regardait le Comitium et était tourné vers la façade du temple de Jupiter Capitolin.

² Ce sacrifice se faisait sous la direction du grand prêtre; il était offert en l'honneur de Janus, et les Saliens y assistaient. (Marq., *Handb.*, iv, p. 252.) Janus, dieu sabin, les Saliens, prêtres sabin, figuraient dans le *refugium* en mémoire du rôle que les Sabins avaient joué dans l'expulsion de Tarquin. Le Comitium avait été choisi en signe du caractère aristocratique de cette révolution.

³ A. W. Schlegel's recension von Niebuhr's Römischen Geschichte in den Heidelberg Jahrbücher der Literatur. (1816, p. 390.)

d'une réfutation plus prétentieuse que profonde de l'histoire de Niebuhr.

La défense de Tarquin roule sur deux points principaux.

La révolution qui le renversa fut accomplie par des patriciens; elle fut faite au profit de l'aristocratie.

Rome était plus puissante sous son dernier roi qu'elle ne le fut d'abord sous la république.

Ce sont là deux incontestables vérités.

Oui, ce furent des patriciens qui détrônèrent Tarquin; mais ils furent les vengeurs et les libérateurs des plébéiens opprimés. On ne voit pas que ceux-ci aient fait le moindre effort pour le défendre, et quand un effort fut tenté pour le rappeler, ce furent des patriciens qui le tentèrent.

A cette époque de l'histoire romaine, on ne rencontre nulle part un nom plébéien; il n'y a pas encore de noms plébéiens. J'ajouterai même, ce qu'on ne dit point d'ordinaire, que ce furent les grandes familles sabines qui prirent l'initiative de la révolte, et je ne doute pas qu'une haine nationale contre la race étrusque, qui avait dépossédé la leur de la royauté, ne soit entrée pour beaucoup dans cette révolution. Mais, si la royauté de Tarquin a été détruite par des Sabins, ce fut apparemment à la satisfaction de la population latine; car je ne sache pas que la tradition latine ait conservé la trace d'aucune sympathie pour le roi déchu. L'exagération même des torts qu'elle lui a

prêtés et que ne dément nul témoignage, cette exagération, si on veut l'admettre, prouve la vivacité des sentiments populaires, comme l'absence de témoignages contradictoires prouve leur unanimité. D'ailleurs, la constitution de Servius, qui ne tenait nul compte de la race, fut rétablie par la classe et la race victorieuses.

J'accorderai que l'aristocratie fut dure et superbe comme le roi qu'elle remplaçait; cela n'empêche pas que ce roi l'ait été, et il n'en est pas moins vrai que Rome gagna beaucoup au changement, car elle y gagna la liberté.

Tout vaut mieux que le pouvoir absolu d'un seul. C'est tant qu'il dure un mal sans remède et sans espérance; avec la liberté, il y a toujours possibilité de remède et motif d'espérance.

Contre le pouvoir absolu d'un seul, on ne saurait lutter; on peut lutter contre les privilèges et l'orgueil d'une aristocratie. Or c'est la lutte plus encore peut-être que le triomphe qui est bonne pour développer l'énergie morale d'un peuple; et ce qui fait la valeur d'un État politique, c'est, avant tout, le développement de cette énergie.

La meilleure condition pour un peuple, c'est peut-être d'avoir à combattre une aristocratie sans la détruire. Telle fut durant ses plus beaux siècles la condition de la république romaine, telle a été jusqu'à ce jour la condition de l'Angleterre.

Il est facile d'être juste pour le bien que peut faire l'aristocratie, quand on n'en veut point à cause du mal qu'elle entraîne et qu'on écrit dans un pays où elle n'est plus à redouter.

Je pourrais dire que, dans les deux que je viens de citer, elle a maintenu la suite dans les desseins et la fierté dans les caractères; mais je ne veux parler ici que des avantages qu'elle a eus comme obstacle, obstacle qui peut, il l'a fait à Rome et en Angleterre, céder graduellement et jouer le rôle de ce qu'on appelle en terme d'horlogerie l'échappement, ressort qui n'empêche pas l'aiguille d'avancer, mais la force d'avancer avec régularité.

Sans doute une démocratie assez intelligente pour se modérer elle-même n'a pas besoin de ce modérateur, qui, je n'ai certes nulle raison personnelle de ne pas le reconnaître, offre de grands inconvénients; mais, il ne faut pas l'oublier, l'idéal des sociétés humaines, vers lequel doivent tendre tous les peuples, l'union de l'égalité et de la liberté, ne s'est montrée encore en grand que dans un seul pays, aux États-Unis, et là même les inconvénients de la démocratie absolue se font sentir.

Il serait coupable de regretter l'inégalité, qui en soi est une chose inique; il serait insensé de vouloir la rétablir là où elle est impossible, comme en France; en France, d'ailleurs, l'aristocratie fut trop souvent servile, mais il ne faut pas oublier que la démocratie peut l'être.

Une démocratie qui n'aime pas la liberté consolide le despotisme.

Une démocratie animée de l'esprit de liberté finit toujours par conquérir, même sur la plus fière et la plus tenace aristocratie, l'égalité.

Voyez à Rome. Le patriciat était fondé en partie sur la conquête et s'appuyait sur la supériorité sociale et même numérique de la race dominante, seule en possession des choses sacrées et du droit complet de la famille. Il avait le privilège de tous les honneurs, et, qui plus est, du gouvernement.

Les plébéiens descendaient pour la plupart de vaincus et de *transportés*; quelques-uns de gens sans aveu et de fugitifs. On ne les admettait pas à la participation des fonctions religieuses ou civiles; on ne daignait pas s'unir à eux par le mariage; ils étaient, comme des étrangers, tolérés dans la cité.

Eh bien, cette situation détestable que la tyrannie de leur dernier roi leur avait faite ou plutôt leur avait rendue en détruisant l'œuvre passagère de Servius Tullius, et que la république à son avènement n'avait guère modifiée; cette situation, par suite de la lutte des deux ordres, changea complètement.

Le patriciat, après les avoir défendus opiniâtrément, finit par abandonner tous ses privilèges, et les plébéiens finirent par obtenir la complète égalité des droits, parce que le germe de vie avait été déposé dans

la société romaine le jour où le pouvoir absolu, qui est la mort, était tombé.

Les apologistes de Tarquin font remarquer que Rome atteignit sous lui un haut degré d'influence au dehors et de splendeur au dedans; que, dans les commencements de la république, l'ascendant sur la confédération latine fut diminué, l'extension du territoire arrêtée; que l'on ne construisit plus de si grands édifices, que l'on n'eut plus un commerce aussi étendu.

Tout cela est vrai; mais par le fait de la liberté, bien qu'imparfaite d'abord et proclamée dans des circonstances fâcheuses par des chefs qui la voulaient surtout pour eux; par cela seulement que le sentiment de la liberté était entré dans les cœurs, que quelques-uns délibéraient, que tous pouvaient réclamer, que les citoyens avaient retrouvé leur âme depuis que la volonté d'un seul ne la remplaçait plus, la vraie grandeur, la grandeur de l'individu, devint possible.

Le peuple romain, a dit Florus, était un enfant¹; mais les langes qui avaient emmaillotté l'enfant furent déchirés; il put se débattre, il marcha.

Ce peuple se fortifia par une lutte incessante, il grandit, et eut bientôt regagné ce qu'il avait un moment perdu; il reprit son ascendant sur ses voisins,

¹ *Proem.*, et ailleurs *in cunis vagiens*.

et finit par étendre son empire à toutes les nations.
C'est que la lutte c'est la vie. Il ne faut pas se lasser de
répéter aux hommes ce qu'Alvarès dit dans *Alzira*
aux Américains dont il vient de briser les fers :

« Soyez libres! vivez! »

La liberté a tous les avantages et tous les inconvénients de la vie.



DEUXIÈME PARTIE

LA RÉPUBLIQUE



GUERRE D'AFFRANCHISSEMENT

Le consulat. — Les biens privés des Tarquins confisqués, jugement de Tite Live. — Champ de Mars, origine prétendue de l'île Tibérine. — Conspiration, exécution des fils de Brutus dans le Forum. — Buste de Brutus. — Temple élevé par Brutus à la déesse Carna. — Mort de Brutus. — Valerius Publicola soupçonné à l'occasion de sa maison sur la Velia. — Dédicace du temple de Jupiter, fermé par les Sabins. — Porsena occupe la citadelle du Janicule. — Le pont Sublicius, Horatius Coclès, histoire de sa statue. — Mutius Scævola, les prés de Mutius. — Clélie, sa statue sur la Velia. — Bataille livrée par Aruns aux Ariciens, tombeau d'Aruns. — Rue et quartier étrusques, origine de ce nom. — Porsena a été le maître à Rome. — Pour quoi la confédération latine embrassa la cause de Tarquin. — La *gens* sabine des Claudii passe aux Romains. — Bataille du lac Régille, emplacement du lac, apparition et temple de Castor et Pollux. — Dédicace du temple de Saturne.

La révolution qui venait de s'accomplir était surtout l'insurrection d'une race. Les Sabins reprenaient l'empire que leur avaient enlevé les Étrusques ; l'aristocratie, presque entièrement sabine, triomphait. Elle eût pu se donner un roi de sa

nation; mais ce nom de roi était devenu odieux à tous; et d'ailleurs une aristocratie, quand elle est toute-puissante, n'aime pas à se détrôner au profit d'un de ses membres. Celle-ci préféra donc tirer de son sein deux chefs annuels qu'on appela consuls.

La pensée de la république n'était peut-être pas nouvelle; on la prêtait à Tullius Servius; on croyait même qu'elle s'était manifestée après la mort de Romulus¹.

Rome trouva chez ses ennemis l'exemple de ce qu'elle-même exécutait; depuis un certain temps, l'Étrurie avait remplacé la royauté à vie de son chef suprême par l'autorité de magistrats renouvelés chaque année.

On a remarqué aussi que, vers le même temps, plusieurs villes grecques de l'Italie méridionale s'étaient soulevées contre leurs tyrans.

A Rome, tout s'opérait dès lors par transition et par compromis. Les consuls furent décorés des insignes de la royauté, et, pour ne pas effrayer les imaginations inquiètes de ce qui pouvait la rappeler, il fut décidé que chacun des consuls porterait seul et tout à tour ces insignes pendant un mois.

On avait besoin de l'appui des plébéiens, dont les uns étaient riches et les autres étaient pauvres. Pour plaire aux riches, on rémit en vigueur la constitution de Servius², qui mesurait l'influence dans les votes à

¹ Cic., *De Rep.*, n. 12.

² On l'a nié; cependant le rétablissement des assemblées par cen-

la richesse; pour gagner les pauvres, on leur livra les biens privés de Tarquin. Cette politique pouvait être habile, mais elle n'était pas généreuse¹.

Les gouvernements nouveaux s'honorent en respectant le droit de propriété dans les gouvernements tombés². Selon Tite Live, le sénat, mu par un sentiment d'équité, avait pensé d'abord que les biens privés des Tarquins devaient leur être rendus. Les envoyés du roi qui les réclamait, ayant profité de leur séjour à Rome pour ourdir la conspiration à laquelle prirent part les fils et les beaux-frères de Brutus, les sénateurs, emportés par la colère, dit Tite Live, abandonnèrent cette proie au peuple, afin qu'il perdît tout espoir de paix avec ceux qu'il aurait dépouillés³.

Malgré ce motif peu honnête, il est vrai, d'une telle spoliation, le grave historien ne semble pas l'approuver, et cherche à l'excuser par la conduite déloyale des envoyés.

Une tradition rapportait une cause invraisem-

turies est un fait incontestable. Or toute la constitution de Servius était là.

¹ Il y eut aussi des violences exercées contre les partisans des Tarquins. (Cic., *De Rep.*, I, 40.)

² C'est ainsi que le gouvernement né de la révolution de 1830 conserva Chambord à M. le duc de Bordeaux et fit droit à certaines réclamations de la reine Caroline Bonaparte au sujet, je crois, de l'Élysée.

³ Tit. Liv., II, 5.

blable de la formation de l'île Tibérine. On disait que Tarquin avait fait ensemençer le champ de Mars, cette plaine qui encore sous Auguste séparait le fleuve de la ville, et dont la Rome moderne couvre la plus grande partie¹; le sénat l'avait réservée aux exercices équestres, et ordonné que les blés déjà coupés et placés sur l'aire fussent jetés dans le Tibre. On ajoutait que les eaux du fleuve n'avaient pu entraîner cet amas de paille et de grains, et, accumulant alentour les alluvions, avaient donné naissance à l'île qu'on voit encore aujourd'hui au milieu du Tibre.

Il est difficile de lui reconnaître une pareille origine. Une île qui renferme une église, un couvent et un hôpital, n'a guère pu être formée autour de gerbes amoncelées. La rapidité du fleuve et sa profondeur s'y opposent également².

D'ailleurs, on voyait dans cette île un temple consacré au dieu latin Faunus et une statue dédiée au dieu sabin Sancus, ce qui semble indiquer qu'elle avait été occupée à l'époque des Latins primitifs et à l'époque sabine, c'est-à-dire antérieurement à l'époque de Tarquin.

¹ Le champ de Mars s'étendait vers le nord au delà de l'enceinte de la Rome actuelle, du côté de Ponte-Molle; car Strabon (v, 3, 8) place le lieu où fut brûlé le corps d'Auguste *au milieu* du champ de Mars.

² L'effet du courant rapide du fleuve est plutôt de détruire des îles que d'en former. C'est ainsi qu'une petite île a été entraînée par la violence des eaux en 1788.

En ce qui concernait le champ de Mars, le droit des Romains était meilleur que pour les autres propriétés des Tarquins.

Le champ dédié à Mars, dieu national des Sabins, et vers une des extrémités duquel s'élevait l'autel de ce dieu, avait probablement, dès le temps des rois sabin, été consacré à la religion, puis avait conservé en partie cette destination sous les premiers rois étrusques, et même après que Tarquin le Superbe l'avait usurpé; car il est question d'une vestale qui en donna une partie au peuple romain¹.

Le champ de Mars était le lieu où tout le peuple se rassemblait en centuries pour les élections.

Tarquin s'en était emparé en supprimant ces assemblées instituées par Servius.

Ces assemblées étant rétablies, le champ de Mars retournait naturellement au peuple.

Les consuls complétèrent le sénat, qu'avaient décimé les cruautés de Tarquin en y faisant entrer des plébéiens et des chevaliers², c'est-à-dire des Latins et des Sabins³.

Ainsi était de nouveau scellée la fusion entre les races, œuvre de Servius, et à laquelle avait concouru

¹ Plut., *Publ.*, 7. Becker (*Handb.*, 1, p. 655) pense qu'il s'agit peut-être ici d'un *Campus Tiberinus* au delà du Tibre. Mais ce champ est appelé (Gell., *N. Att.*, vi, 7) *Tiberinum sive Martium*.

² Tit. Liv., II, 1.

³ Voy. t. I, p. 481.

l'oppression que Tarquin avait fait peser en commun sur elles.

Alors un grand danger vint menacer la république.

Les envoyés de Tarquin à Rome y tramèrent une conspiration à laquelle prirent part plusieurs jeunes gens appartenant aux grandes familles sabines¹ alliées à la famille royale, deux fils et deux beaux-frères de Brutus, neveux de Collatin.

La conspiration fut découverte pendant la nuit. Le matin qui suivit, Brutus était de bonne heure assis sur son tribunal au pied du Capitole; il fit comparaître devant lui ses deux fils, les condamna et les fit mettre à mort en sa présence dans le Forum. De même, au moyen âge, en Italie, les exécutions eurent souvent lieu sur la place publique qui servait de marché.

¹ Outre les deux fils de Brutus, sont nommés les Vitellii et les Aquilii. Les Vitellii étaient frères de la femme de Brutus; leur nom était sabin. Vitlu est le nom que les peuples sabelliens gravèrent sur leurs monnaies pendant la guerre sociale. On trouve sur les monnaies osques *Vitellius*. Il en est de même des Aquilii, neveux de Collatin; leur nom venait d'*aquilus*, noir, sombre, d'où *aquila*, l'aigle (Paul Diac., p. 22, 26), et *Aquilo* le vent noir, comme nous disons la *bie*. *Aquilus*, qui ne se trouve pas dans les auteurs latins, et *Aquila*, étaient des mots sabins. L'aigle, en Italie, vit dans les montagnes; il a dû être nommé par les peuples qui habitaient les montagnes, et ces peuples étaient sabelliens. D'autre part, je trouve un C. Aquilius Tuscus, consul en 267. Les Aquilii étaient une famille sabine alliée à une famille étrusque.

Je me représente avec un frisson d'horreur cette terrible scène. Brutus assis sur la plate-forme du Vulcanal et impassible; les rigides patriciens au-dessous de lui dans le Comitium; plus loin, dans le marché, la multitude émue que sa dureté étonne; au milieu du marché, ses fils attachés au poteau; la hache du licteur qu'il regarde abattre la tête de l'un, puis la tête de l'autre; à sa gauche, le temple de Jupiter élevé par les Tarquins sur une tête coupée; à sa droite, le temple du dieu qui dévorait ses enfants, le temple de Saturne.

Brutus vit battre de verges et décapiter ses fils sans détourner la tête, sans changer de visage, sans montrer la moindre émotion.

Plutarque va plus loin¹, et dit que, pendant le supplice de ses fils, il ne cessa de les regarder avec colère.

Les anciens ont admiré cette insensibilité. Les Romains regardaient toute émotion tendre comme une faiblesse. L'impassibilité de Brutus leur semblait une vertu. On blâmait Cicéron des regrets passionnés qu'il donnait à sa fille, et lui-même était près de s'en accuser. Pour nous, la tendresse de Cicéron l'honore; nous consentirions à admirer un père qui, pour obéir à son devoir, condamnerait ses fils et les regarderait mourir, à condition qu'il en souffrit beaucoup. Pour les Romains, il était beau que Brutus ne souffrit

¹ Plut., *Publ.* 6

pas ou du moins ne parût pas souffrir. A cet égard, nous valons mieux que les Romains.

Peut-être vais-je manquer de respect envers la mémoire de Brutus; mais dans cette affectation d'insensibilité, dans l'empressement avec lequel il vient lire les lettres surprises de ses fils et les fait frapper les premiers, je crains, outre les deux sentiments que lui prête Virgile, l'amour de la patrie et l'amour de la gloire¹, d'en surprendre encore un autre, le besoin de donner un gage à la république. Les républiques naissantes sont soupçonneuses. Collatin, parce qu'il s'appelait Tarquin, fut obligé de s'exiler sur l'invitation de son beau-père et de Brutus lui-même. Brutus aussi tenait aux Tarquins par sa mère et par sa femme, nièce de Collatin. Ne voulut-il point rassurer les défiances auxquelles Collatin fut sacrifié, et aller au-devant de ces défiances qui auraient pu l'atteindre? Je ne compare point un supplice juste à la mort de Louis XVI et Brutus au duc d'Orléans; mais la situation était la même. Elle ne fit point commettre à Brutus un crime, mais peut-être lui fit-elle déployer un plus grand appareil de sévérité.

Si je voulais amuser par un contraste entre la réalité antique et l'art moderne, analogue à celui dont j'ai parlé, à propos du tête-à-tête de Lucrèce et de Sextus, tel que l'a représenté le peintre Cagnacci, je

¹ Vincit amor patriæ laudemque immensa cupido.

citerais un petit tableau de Lippi dans lequel Brutus est représenté en pantalon collant et en bottes molles¹. J'aime mieux conduire mon lecteur au *palais des Conservateurs*, et me placer avec lui devant l'admirable buste en bronze du premier Brutus

Ce buste peut être ressemblant : une statue en bronze, œuvre d'un artiste étrusque (alors il ne s'en trouvait pas d'autres à Rome), fut placée au Capitole à côté des statues des rois.

Rien ne prouve que cette statue n'existait plus à l'époque où la tête du fondateur de la république fut gravée sur les médailles de la gens Junia, qui prétendait descendre de lui, et le buste a pu être fait d'après ces médailles. Les images en cire des ancêtres ont pu aussi transmettre et conserver dans cette famille l'image d'un ancêtre vrai ou supposé. Celle-ci semble faite d'après un moule en cire pris sur le visage du mort, coutume qui n'était pas inconnue aux Romains². Il est donc permis de voir dans le buste du Capitole un vrai portrait de Brutus³; il est difficile d'en douter en le contemplant.

¹ Dans la galerie du palais Pitti, à Florence.

² Les images des ancêtres, placées dans l'atrium des maisons romaines, n'étaient pas des statues, mais seulement des masques en cire. (O. Müll., *Man. d'Arch.*, 183.)

³ Le style est de la fin de la république. Le buste a dû être exécuté quand le meurtre de César par le second Brutus raviva la mémoire du premier.

Voilà bien le visage farouche, la barbe *hirsute*⁴, les cheveux roides collés si rudement sur le front, la physionomie inculte et terrible du premier consul romain; la bouche serrée respire la détermination et l'énergie; les yeux, formés d'une matière jaunâtre, se détachent en clair sur le bronze noirci par les siècles et vous jettent un regard fixe et farouche. Tout près est la louve de bronze. Brutus est de la même famille. On sent qu'il y a du lait de cette louve dans les veines du second fondateur de Rome, comme dans les veines du premier, et que lui aussi, pareil au Romulus de la légende, marchera vers son but à travers le sang des siens.

Le buste de Brutus est placé sur un piédestal qui le met à la hauteur du regard. Là, dans un coin sombre, j'ai passé bien des moments face à face avec l'impitoyable fondateur de la liberté romaine.

Cet homme, d'une énergie formidable, passait pour avoir élevé sur le Cælius un temple à la déesse Carna ou Cardea, qui présidait au cœur, aux entrailles, aux parties vitales, à l'énergie physique et à l'énergie morale, que l'on confondait.

La déesse Carna était une de ces divinités chargées de veiller sur quelque partie de l'organisation, qui, ainsi que toutes celles qui se rapportaient à un détail de l'existence physique, était véritablement ro-

⁴ Non hæc barbula qua iste (Clodius) delectatur, sed illa *horrida* quam in statuis antiquis et imaginibus videmus. (Cic. pro M. Cælio, 14.)

maine¹, faisait partie de la croyance indigène et n'avait point été communiquée, comme les grandes divinités, aux Sabins et aux Latins par les Pélasges. C'est pour cela que le temple de Carna s'éleva sur le Cælius, mont Latin depuis Tullus Hostilius.

Carna était une divinité populaire du foyer qui défendait les enfants des êtres malfaisants. Brutus lui avait voué un culte, sans doute parce qu'il se regardait comme le protecteur du berceau de la république.

Passionnément attaché à sa patriotique entreprise, Brutus, après lui avoir sacrifié ses fils, donna pour elle sa vie.

Il tomba dans la première bataille livrée par les Romains aux maîtres qui voulaient de nouveau les asservir. Tarquin était allé implorer le secours de Tarquinii et de Véies. Ce secours lui fut accordé. Ces deux villes étrusques armèrent pour rétablir à Rome le pouvoir d'une famille étrusque. Brutus accourut pour les repousser. Les armées se rencontrèrent sur le territoire sabin². Aruns, un des fils de Tarquin et Brutus, fondirent l'un sur l'autre, et, emportés par leur furie, se percèrent mutuellement de leurs lances.

¹ Carna ou Cardea fut mise par les Sabins en rapport avec leur dieu Janus. (Ov., *Fast.*, vi, 101 et suiv.)

² C'était dans un pré appelé, comme Brutus lui-même, *Junius*, près d'un bois consacré au héros Horatius. Nous avons vu que *Brutus* et *Horatius* étaient Sabins. Près de là était la forêt Arsia, nom qui paraît également avoir été sabin. Voyez plus loin.

Les matrones portèrent le deuil de celui qui avait vengé la pudeur de Lucrèce¹.

Après sa mort, les soupçons populaires, toujours prompts à s'éveiller, se portèrent sur son collègue Valerius. C'était cependant un Sabin de la vieille roche, il avait toujours soutenu vigoureusement Brutus contre les faiblesses de Collatin, qui voulait sauver ses neveux quand Brutus condamnait ses fils, et il devait mériter ce nom de Publicola², ami du peuple, qu'a porté une église de Rome, *Santa-Maria de Publicolis*, voisine du palais de la famille, Santa-Croce, qui prétend descendre de Publicola.

Malgré tous ses droits à la faveur populaire, Valerius fut soupçonné, parce qu'il habitait une maison qu'on trouvait trop grande sur la Velia, cette hauteur

¹ Elles voulurent à sa mort prendre son nom et s'appeler *Brutie*. Le mot *Brutus*, qui, nous l'avons vu, avait divers sens en latin, est devenu l'italien *brutto*, qui veut dire laid. Les Romaines de nos jours ne désirent certainement pas être appelées *brutte*, et ce nom ne leur convient nullement.

² Et non *Plebicola*, ami des plébéiens. Ce qui lui fit donner son surnom, ce fut son respect pour les craintes de tous, plébéiens et patriciens, qui redoutaient également le retour de la tyrannie, ce fut surtout la loi Valeria, qui maintenait le droit de provocation au *peuple*. Sous Tullus Hostilius, c'était l'appel aux curies patriciennes, maintenant aux centuries, à la fois plébéiennes et patriciennes, qui étaient le *peuple*, le véritable peuple, c'est-à-dire tous les citoyens investis des droits politiques. Quand Appius Claudius se fit démagogue pour devenir tyran, il flatta les plébéiens qu'il voulait tromper. Celui-là, on l'appela *Plebicola*. (Tit. Liv., III, 33.)

que l'on distingue à peine aujourd'hui, et dont l'arc de Titus marque le sommet.

Quand on lit l'histoire de Valerius en présence des lieux tels qu'ils sont de nos jours, on a peine à comprendre la susceptibilité du peuple romain et les passages des auteurs anciens qui se rapportent à la Vélia.

On disait que la maison de Valerius, bâtie sur un sommet escarpé qui dominait le Forum¹, serait une citadelle inexpugnable².

Pour se rendre compte des ombrages qu'elle inspirait, il faut songer que la Velia a bien changé d'aspect : elle a été presque aplanie pour faciliter le passage des triomphateurs qui avaient à la gravir d'un côté et à en redescendre de l'autre quand ils venaient du grand cirque au Capitole, et pour donner une base horizontale au temple de Vénus et de Rome construit par Adrien.

Mais, dans l'origine, la Velia comptait parmi les sept collines du *Septimontium*, comme le Palatin, et, si l'on descend jusqu'au sol antique du Forum, on trouve que la cime de la Velia, même abaissée comme elle est aujourd'hui, s'élève encore de cinquante-trois pieds³ au-dessus de lui.

Lorsque cette hauteur était plus grande et la col-

¹ Plut., *Publ.*, 10.

² Tit. Liv., II, 7.

³ Beck., *De Mur. et Port. Rom.*, p. 45; *Henob.*, I, p. 252.

line taillée à pic, on conçoit qu'une maison placée à sa cime parût dominer le Forum et le menacer.

Ainsi le spectacle des lieux, qui semble être en désaccord avec la tradition, cesse de la contredire quand on étudie leur histoire.

Il fait plus, il la confirme; car, si cette tradition n'eût été contemporaine de l'état ancien des lieux, on n'eût pas imaginé plus tard des circonstances que leur disposition changée ne suggérerait plus.

L'inquiétude que faisait naître l'habitation de Valerius avait encore une autre cause. La Velia avait été la demeure de deux rois sabins, Tullus Hostilius et Ancus Martius, puis des deux Tarquins. Les Valerius y étaient établis depuis plusieurs générations probablement avec leurs clients, ce qui explique pourquoi leur demeure était si vaste. Ils y avaient leur sépulture de famille. C'était donc une petite bourgade sabin.

Quand les patriciens se rassemblaient dans le Comitium et les plébéiens dans le marché, ils voyaient au-dessus de leur tête comme un château-fort sabin voisin de l'une des demeures de ces rois étrusques qu'ils venaient de bannir.

Ces souvenirs d'oppression produisaient leur crainte aussi bien que la position menaçante de la demeure féodale des Valerius.

Le sentiment d'effroi qu'elle leur causait était pareil à celui qu'inspiraient aux Romains du moyen âge

les tours des barons, que le peuple, dès qu'il était le maître, se hâtait de démolir.

Valerius n'attendit pas qu'on se portât à cette extrémité, et il vint habiter au pied de la Velia. C'est le premier triomphe des plébéiens sur l'aristocratie romaine et la première concession de cette aristocratie.

Car c'était aux plébéiens qui se réunissaient dans le marché placé immédiatement au-dessous de la Velia, c'était à eux que leur origine latine devait surtout rendre suspect un lieu fortifié par la nature et redoutable par l'occupation héréditaire des Sabins.

L'histoire du temple de Jupiter est étroitement liée à l'histoire de la révolution qui fonda la république. Les travaux auxquels le tyran condamna le peuple pour l'achever plus tôt contribuèrent à soulever contre lui les populations opprimées. Mais il ne lui fut pas donné de dédier ce temple, œuvre magnifique de sa puissance. Le superbe fut puni dans son orgueil. A un consul obscur, Horatius Pulvillus, échut l'honneur qui était refusé au glorieux despote. La liberté consacra le monument qu'avait élevé la tyrannie.

Ce que l'on raconte de cette dédicace montre chez le Sabin¹ Horatius cette dure et froide énergie que déjà fait paraître un autre Sabin, Junius Bruus, et que les hommes de cette race infusèrent dans le caractère romain.

¹ Tit. Liv., II, 8.

Valerius Publicola, collègue d'Horatius, était absent de Rome; il avait conduit l'armée contre les Véiens. Les Valerii et les Horatii étaient les deux principales familles sabines; toutes deux se firent remarquer dans les commencements de la république par leurs sentiments populaires. On les a comparées aux grandes familles whigs d'Angleterre. Une autre famille, les Claudii, viendra bientôt de la Sabine représenter la hauteur et la résistance aristocratiques des plus opiniâtres torys.

Les Valerii souffraient impatiemment que la gloire de dédier le temple échappât à leur illustre chef Publicola, et voulurent en priver Horatius par un stratagème.

Tandis qu'il prononçait l'invocation, on vint lui annoncer la mort de son fils¹; mais lui, sans s'interrompre, dit :

« Eh bien, qu'il soit cadavre! » (*cadaver sit!*) et continua la cérémonie.

Malgré la surprise et la douleur, sa main, qui, selon le rite sacré, tenait le jambage de la porte du temple, ne le lâcha pas.

Deux villes seulement de l'Étrurie, toutes deux voisines de Rome, et auxquelles elle avait déjà fait la guerre, Véies et Tarquinii, prirent d'abord parti pour la famille dépossédée. Les Tarquins trouvèrent

¹ Serv., *Æn.*, vi, 8; xi, 2.

bientôt un auxiliaire plus puissant dans le lar ou roi de Clusium (Chiusi), Porsena.

Ot. Müller pense que Porsena a fait la guerre aux Romains pour son propre compte, et, au lieu de vouloir ramener Tarquin à Rome, est venu dans le dessein d'y prendre sa place, ce qui est assez vraisemblable¹.

Quel qu'ait été le motif qui ait porté Porsena à faire la guerre aux Romains, le récit de cette guerre est une belle légende, pleine de poésie et d'invéraisemblance, faite à la gloire des Romains, et pour cacher un événement qu'on ne saurait révoquer en doute : Rome tomba de nouveau, au moins pour un moment, sous la domination des Étrusques.

Je vais suivre le récit de la légende ou du poème qu'ont suivi Tite Live et Denys d'Halicarnasse. Je montrerai ensuite en quoi elle a visiblement altéré l'histoire.

¹ En effet, l'expédition de Porsena contre Rome ne semble nullement liée à la restauration des Tarquins. Ni Tarquin ni ses fils n'y figurent comme ils figurent dans la guerre entreprise en leur faveur par les Latins, et qui finit par la bataille du lac Régille. Porsena, qui est dit avoir embrassé leur cause, l'abandonne bien légèrement. Ot. Müller (*Etr.*, p. 122) croit même que la guerre de Porsena fut faite contre les Tarquins, et se rattache à l'inimitié des Étrusques de Clusium contre ceux de Tarquinii. C'est aller trop loin, car il en résulterait que la tyrannie aurait été renversée à Rome par les armes d'un roi étranger, et que deviendrait alors toute l'histoire de Lucrèce et de Brutus, à laquelle je ne crois pas qu'une critique raisonnable permette de renoncer?

Tarquin, qui allait partout mendier des ennemis à sa patrie, se rend à Clusium auprès du puissant lar Porsona, et l'excite à venir défendre les droits des souverains menacés en sa personne, l'engageant à ne pas permettre que l'usage s'établît de chasser les rois¹, lui représentant que la liberté était une douce chose; que, si l'on n'y prenait garde, elle finirait par s'établir partout, et que, si les rois ne défendaient les rois contre elle, tout serait bientôt nivelé; que partout régnerait une déplorable égalité; que c'en serait fait de la royauté, la plus belle chose parmi les dieux et les hommes.

Pendant que j'écris, plusieurs adressent des représentations toutes pareilles aux Porsenas de l'Europe en faveur des dépossédés de l'Italie, avec cette différence que ce qu'ils voudraient empêcher de s'établir dans ce pays c'est bien la liberté, mais c'est aussi une royauté nationale.

A l'approche de Porsena, une grande terreur se répand : les paysans de la campagne se réfugient sur les collines voisines de Rome, où les consuls font élever à la hâte des camps fortifiés pour les recevoir².

Le sénat, dit Tite Live, redoutait les citoyens autant que l'ennemi; il craignait que la plebs, effrayée, n'ouvrit aux rois les portes de la ville et n'acceptât la paix avec la servitude.

¹ Tit. Liv., II, 9.

² Den. d'Hal., V, 22.

Cette crainte, qu'on peut toujours avoir, était fondée; car l'amour de la première a souvent fait accepter la seconde.

De plus, la plebs était originairement composée de Latins, qui, malgré le mécontentement inspiré par le dernier Tarquin, ne pouvaient éprouver contre les Étrusques la même haine que l'aristocratie, encore presque entièrement sabine; ce n'était pas aux Latins, mais aux Sabins que les Étrusques avaient enlevé l'empire.

Le sénat fit alors à temps ce que les pouvoirs menacés font presque toujours trop tard. Il prit plusieurs résolutions agréables aux plébéiens; il envoya acheter du blé chez les Volsques et jusque dans la ville grecque de Cumes; il retira aux particuliers le droit de vendre le sel; l'État le vendit à meilleur marché; le sénat soulagea le peuple des douanes et des impôts. Grâce à ces mesures, la concorde fut grande entre les citoyens et le désir de se défendre unanime.

Porsena s'empara du mont Janicule.

C'était occuper la citadelle de Rome; premier aveu échappé aux historiens de la gravité d'une situation qu'ils n'ont pas présentée sous son véritable jour.

Ici commencent les épisodes héroïques de cette guerre, ces faits brillants et isolés dont la tradition et la poésie populaires conservent mieux la mémoire embellie qu'elles ne gardent le souvenir exact d'événements plus importants, mais qui ont moins frappé l'imagination.

Ces épisodes sont les histoires plus ou moins légendaires d'Horatius Coclès, de Mutius Scævola et de Clélie. Chacune d'elles est attachée à une localité, et doit, par conséquent, nous arrêter.

Ayant pris le Janicule, Porsena descendit dans la plaine qui borde la rive droite du Tibre; un seul pont existait alors : c'était le pont en bois appelé Sublicius que maintint toujours un soin religieux, peut-être en souvenir du héros qui l'avait défendu, même après qu'un autre pont en pierre, que représente le Ponte-Rotto, eut été élevé à côté de lui près du marché aux bœufs, auquel aboutissait le pont Sublicius¹.

Ce pont franchi, Rome était prise; car il n'y avait pas de mur le long du fleuve².

A l'arrivée des Étrusques, tous ceux qui étaient proposés à sa garde avaient fui. Un Horatius, qu'on appelait le Borgne, Coclès, s'élance sur le pont abandonné pour le défendre seul contre l'ennemi. Le vaillant Sabin trouva cependant deux hommes de bonne volonté qui tinrent avec lui, Spurius Lartius et Titus Herminius; tous deux ont un nom moitié sabin et moitié étrusque³.

Il était donc resté à Rome des Étrusques alliés aux

¹ Voy. t. I, p. 161-2.

² Den. d'Ital., v, 25.

³ *Spurius* était le prénom du père de Lucrèce. Titus est un prénom sabin; le mot étrusque *Larth* ou *Lar*, seigneur, paraît être la racine de *Lartius*, et on trouve un Hermipius appelé *Lar* Herminius. Voy. Val. Max. *de Præm* 4-1

familles sabines, qui la défendaient contre Porsena¹. Pendant qu'Horatius Coclès et ses vaillants compagnons soutenaient le choc de l'ennemi, on coupait le pont derrière eux, et on leur criait de revenir avant qu'il ne fût coupé. Horatius décide les deux autres combattants à prendre ce parti. Pour lui, il fait une prière au dieu Tibre, se précipite dans le fleuve, et, sous une grêle de traits, regagne le bord à la nage, exploite célèbre, et que, dit Tite Live, la postérité devait plus admirer qu'elle ne devait y croire.

Ce qui pourtant serait un motif de l'admettre, c'est qu'une statue en bronze fut élevée au héros sabin sur la plate-forme dédiée au dieu sabin Vulcain², près du Comitium, ancien lieu de réunion de l'aristocratie sabine. Cette statue existait encore au temps de Plîne; on sait même son histoire, qui est assez curieuse³.

La foudre l'ayant frappé, on appela d'Étrurie des

¹ Si l'on acceptait en partie, comme je l'ai fait, la supposition d'Ot. Müller, et si l'on voyait dans Porsena non un allié qui vient rétablir le pouvoir de Tarquin à Rome, mais un chef rival qui vient se mettre à sa place, on s'expliquerait la résistance obstinée des deux Etrusques, qui, dans cette hypothèse, seraient du parti de Tarquin.

² Aulu Gelle (iv, 5) dit : *In Comitio*, le Comitium était au-dessous du Vulcanal. Ce serait pour : *dans le voisinage* du Comitium, comme on disait *in circo* de lieux voisins du cirque. D'ailleurs, le récit d'Aulu Gelle lui-même, qui présente la statue d'Horatius comme étant d'abord sur un lieu élevé, d'où les aruspices veulent la faire descendre, convient encore mieux au Vulcanal qu'au Comitium.

³ Gell., *Noct. Att.*, iv, 5.

aruspices pour faire l'expiation. Les devins étrusques étaient volontiers soupçonnés de mauvais vouloir à l'endroit du peuple romain, témoin la ruse attribuée à l'un d'eux qui avait voulu escamoter au profit de son pays la destinée du Capitole dont il traça la figure avec son bâton sur le sol étrusque en disant :

« En ce lieu sera le siège de l'empire du monde. »

Les aruspices, consultés à l'occasion de la foudre qui avait frappé la statue d'Horatius Cocles, s'avisèrent d'une supercherie de même sorte pour enlever aux Romains la protection de la statue du héros. Ils déclarèrent que, du Vulcanal, lieu élevé au-dessus du Comitium et du Forum, elle devait être transportée plus bas, dans un endroit entouré d'édifices qui empêchaient le soleil de l'éclairer. Leur fraude fut reconnue et punie de mort.

L'image du guerrier sauveur demeura sur le Vulcanal, d'où elle continua à protéger les comices de l'aristocratie, et les enfants chantèrent dans toute la ville un vers, traduit d'Hésiode, dont le sens était :

« Un mauvais conseil est très-mauvais pour le conseiller. »

Comme Porsena était toujours campé sur le Janicule, il se passa dans sa tente un événement mémorable. Un très-jeune patricien¹, appartenant à une famille sabine, nommé Mutius², résolut de pénétrer

¹ Adolescens nobilis. (Tit. Liv., II, 12.)

² Mutius est un nom sabin; le collis *Mutialis* était sur le Quirinal

jusqu'au roi étrusque et de le tuer au milieu des siens.

Mais, pour ne point s'exposer à être arrêté comme transfuge, il voulut se mettre en règle, et, se présentant devant le sénat, déclara qu'il avait un grand coup à frapper. Le sénat comprit et l'autorisa dans son dessein. Cachant un poignard sous ses vêtements et mêlé dans la foule, il entre dans la tente du roi, se trompe et frappe le scribe qui présidait à la paye des soldats. Amené devant le tribunal de Porçena, il se nomme, déclare qu'il a voulu tuer un ennemi, qu'il est prêt à mourir. Il ajoute :

« Je ne suis pas seul; derrière moi est un nombreux cortège de mes pareils qui ambitionnent la même gloire. Prépare-toi donc à un combat sans relâche et défends ta tête à toute heure; attends-toi à avoir toujours à ta porte un ennemi et un poignard. Nous, la jeunesse romaine, nous te déclarons cette guerre. Ne crains point une guerre ouverte, une bataille rangée. Toi seul auras constamment affaire à tous. »

Trebula *Mutisca*, ou simplement *Mutuscæ*, fut une ville de la Sabine. Les *Aræ Mutiæ* étaient près de Véies (Nibb., *Dint.*, 1, p. 216), et le nom de *Mutina* (Modène) probablement ombrien. Le dieu *Mutinus* paraît sur les monnaies de la gens sabine *Titia*. *Scapula* était également Sabin, comme les surnoms en *la*, *Publicola*, surnom des *Valerius*, *Sylla* et *Merula*, des *Cornelius*, *gentes* sabinas. *Cordus*, autre surnom de *Mutius*, est un vieux mot cité par *Festus* (P. *Diac.*, p. 68) qui ne se retrouve pas en latin et qui était vraisemblablement sabin.

Porsena ordonne que Mutius soit entouré de feux pour le forcer à révéler plus clairement le danger qu'il annonce. Alors Mutius place sa main dans les charbons allumés sur un autel et la laisse brûler en disant au roi :

« Ceci est pour te montrer combien le corps est peu de chose à ceux qui voient devant eux une grande gloire. »

Le roi, auquel la menace de Mutius avait donné à penser, le fait éloigner du foyer ardent, lui accorde la vie et la liberté.

Pour tout remerciement, l'indomptable jeune homme lui apprend que trois cents jeunes patriciens ont résolu sa mort.

« Je suis tombé au sort le premier; les autres, chacun à son tour, quand le sort l'aura désigné et que le moment sera propice, feront ce que j'ai tenté. »

Porsena, que l'incident avait fort ému, dit Tite Live, Porsena, épouvanté de ce danger toujours présent et qui devait se renouveler avec chaque conjuré, envoie aux Romains des ambassadeurs pour s'excuser d'avoir soutenu Tarquin, ne sachant point que les Romains ne voulaient pas consentir à le recevoir et leur demandant des otages pour pouvoir évacuer sans danger la forteresse du Janicule.

Le sénat donna à Mutius des prés qui s'appelaient encore de son nom sous Auguste¹, les prés de Mutius,

¹ Den. d'Hal., v, 35.

de l'autre côté du Tibre, au-dessous de Rome ¹, près du lieu où Tarquin avait campé, et qui avait été témoin de l'intrépide action de Scævola.

Je l'ai racontée, ainsi que l'ont racontée le sage Tite Live, l'emphatique Denys, l'honnête Plutarque, et comme si c'était la plus belle action du monde. Valère Maxime ² l'appelle un dessein pieux; mais je me suis réservé de réviser ce jugement de l'histoire ancienne au nom de la morale moderne. Cette morale, sortie du christianisme, ne peut en aucun cas, et pour une cause si juste qu'elle soit, tolérer l'assassinat. Ici encore je retrouve, et plus que je ne voudrais, l'antiquité dans les temps modernes.

J'ai peur qu'il n'existe en Italie, et peut-être dans la Rome de nos jours, quelque jeune homme (*adolescens nobilis*) qui rêve la gloire là où la voyait Scævola.

Le discours de celui-ci à Porsena est précisément le discours qu'adresserait un *carbonaro* italien à un ennemi qu'il aurait manqué. C'est au nom des souvenirs de l'antique Rome que j'ai entendu défendre les assassins de Rossi et presque admirer Orsini. Parmi des hommes qui sont nés après la publication de l'É-

¹ Ces prés n'auraient pu se conserver jusqu'au temps de Denys d'Halicarnasse dans le quartier très-habité du Transtévère. C'est donc avec raison que Becker (*Handb.*, I, p. 656) les place au-dessous de la ville.

² Val. Max., III, 3, 1. Inter molitionem *Pii* pariter ac fortis propositi oppressum...

vangile, rien de pareil ne doit être justifié, encore moins admiré. Mais alors c'est un devoir de protester dans le passé contre la morale qu'on réproûve dans le présent, car les louanges données à Scævola pourraient encourager à l'imiter.

Pour l'honneur de la moralité romaine, je remarquerai qu'on donna des prés à Mutius Scævola, mais qu'on ne lui éleva pas une statue comme à Horatius Coclès¹.

Les prés représentaient alors l'espèce de récompense qu'on accorderait aujourd'hui en donnant une pension. C'était encore trop.

Une statue fut élevée à une jeune fille dont le nom est demeuré célèbre, à la courageuse Clélie.

Parmi les otages que Porsena avait reçus des Romains se trouvait une jeune fille résolue qui avait poussé, disait-on, son cheval à travers le Tibre au-dessous du pont Sublicius, et, à la tête de ses compagnes, était ainsi rentrée dans Rome.

C'est de cette vigoureuse amazone que mademoiselle Scudéry devait faire un jour une sentimentale héroïne. La véritable Clélie s'entendait mieux, je crois, à franchir à cheval les flots tourbillonnants du Tibre qu'à suivre en rêvant les bords fleuris du Tendre.

Le consul Valerius, ne voulant point manquer de foi

¹ J'aime mieux en croire à ce sujet Tite Live et Denys d'Halicarnasse qu'un écrivain sans autorité, Aurelius Victor. (*De Vir. Ill.*, t. 12.)

au roi étrusque, avait renvoyé Clélie à Porsena. Celui-ci, se piquant de générosité, l'avait renvoyée à son tour avec des présents magnifiques.

Je doute beaucoup de cette réciprocité de procédés chevaleresques. Je veux bien que Clélie se soit hardiment échappée du camp de Porsena pour rejoindre les siens; car une statue équestre la représentait sur le cheval qui l'avait rapportée.

Cette statue se voyait encore sous l'Empire au sommet de la voie Sacrée, près du temple de Jupiter Stator et de la porte du Palatin¹.

J'admettrai, si l'on veut, que les Romains aient renvoyé Clélie à Porsena; mais je croirai difficilement que celui-ci l'ait renvoyée avec des présents aux Romains.

L'existence même d'une statue de Clélie est douteuse; car, selon d'autres, cette statue était celle de Valeria, cette fille de V. Publicola qui, quelques années plus tard, devait conseiller à la mère et à la femme de Coriolan de se mettre à la tête des matrones et d'aller à sa rencontre pour l'attendrir.

On racontait que Valeria faisait aussi partie des otages donnés par son père, et que, tombée avec leur escorte dans une embûche de Tarquin, elle s'était fait jour à travers les combattants.

La gens Clælia était venue d'Albe à Rome², et, quoi-

¹ Plut., *Publ.*, 19.

² Tit. Liv., I, 30.

que d'extraction sabine, comme le prouve son nom ¹, avait régné sur Albe; elle était considérée comme albaine, et pouvait être revendiquée par la population latine.

Valeria était sabine. La rivalité des deux races se trahit encore ici. Chacune opposait son héroïne à l'héroïne de l'autre, et prétendait que la statue équestre lui était consacrée.

Porsena, ne voulant plus faire la guerre aux Romains qui renvoyaient si noblement les otages et qui avaient tant de Mutius Scævola en réserve, pour employer son armée, dit Tite Live ², envoya son fils Aruns faire la guerre aux habitants d'Aricie. Les Ariciens furent secourus par les Grecs de Cumes, et une bataille acharnée fut livrée dans les environs charmants de Laricia, qui alors devaient avoir une physionomie plus sévère, quand un grand bois, qui n'existe plus, entourait le gracieux lac de Nemi. Aruns fut tué. On a cru, dans le monument visiblement étrusque d'Al-

¹ Voyez les raisons que j'ai données de l'origine sabine du nom de Vénus Cloacina ou Cluacina. (T. I, p. 418.) Cluilius, roi des Albains, pouvait être Sabin, comme Mettus Fufetius, qui lui succéda. Or Cluilius et Clælius ne diffèrent que par l'orthographe. Les Clælii étaient Sabins; car on trouve un Clælius chez deux peuples sabelloques, chez les *Æques* (Tit. Liv., III, 25-28) et chez les *Volsques* (Tit. Liv., IV, 9-10); enfin le choix de la Velia, lieu très-sabin, pour y placer la statue de Clélie, que quelques-uns croyaient être celle de Valeria, montre que Clélie était Sabine comme Valeria.

² Tit. Liv., II, 14.

bano, qu'on appelle à tort le tombeau des Curiaces, reconnaître le tombeau du fils de Tarquin¹.

Tite Live place ici et explique singulièrement la formation du quartier étrusque à Rome (Vicus Tuscus²). J'ai dit que je la croyais plus ancienne, et ce n'est pas le récit par trop invraisemblable de Tite Live qui me fera changer d'opinion.

On appelait rue et quartier étrusque (le mot Vicus a ces deux sens) une rue principale et un quartier dont la position n'est pas douteuse. La rue allait du Forum vers le grand cirque³; le quartier était à gauche et à droite de cette rue, entre le Palatin et le Capitole⁴.

Les Étrusques s'étant amollis et corrompus après qu'ils eurent été subjugués par les Romains, leur séjour

¹ Voy. t. I, p. 456. M. Dennis (*Sep. of Etr.*, I, p. 416) voit dans ce monument une imitation de l'étrusque et le croit romain (II, p. 380); du reste, il admet sa ressemblance avec le tombeau de Porsena décrit par Pline.

² Tit. Liv., II, 14.

³ In foro pompa constitit... incesserunt inde vico tusco velabroque per forum boarium in clivum publicii. (Tit. Liv., XXVII, 37.) On voit que la rue Étrusque allait, à travers les granges de la rue des Fenili, finir près de Saint-Georges en Vélabre.

⁴ L'expression de Denis d'Halicarnasse, *ἐνὶ ὄρει*, vallée, montre qu'il s'étendait en largeur d'une colline à l'autre. (Den. d'Hal., V, 36.) Denis d'Halicarnasse lui donne quatre stades (un demi-mille), ce qui, au moins appliqué au quartier, est exagéré; il ne pouvait s'étendre beaucoup plus loin en cet endroit; car, au delà du Forum Boarium, le Tibre ne laissait plus d'espace entre son rivage et l'Aventin, dont il rase presque le pied.

Aricie, et, tout de suite après, qu'ils restèrent *en grand nombre* à Rome.

Il reste à comprendre comment un grand nombre peut sortir d'un petit.

L'opinion de Tacite¹ me paraît plus vraisemblable. Selon lui, des compagnons de Cæles Vibenna, les uns s'établirent sur le Cœlius; les autres, en grande quantité, dans l'espace compris entre le Palatin et le Capitole, qui prit alors le nom de quartier étrusque².

Si l'on en croit Varron³, ce fut après la guerre contre Tattius qu'on fit descendre du Cœlius les compagnons de Cæles Vibenna, et qu'on les établit dans le Vicus Tuscus.

Je pense que ce déplacement eut lieu beaucoup plus tôt sous Tullus Hostilius, quand il fallut faire place sur le mont Cœlius aux Albains qu'on y transportait.

Porsena, qui a renoncé à contraindre les Romains par les armes, fait pour les Tarquins un dernier effort, mais purement diplomatique. Les Romains répondent qu'ils ne veulent pas de rois, et Porsena, voyant que leur résolution est inébranlable, renonce à lutter contre elle.

¹ Tac., *Ann.*, iv, 65.

² D'après une autre tradition rapportée par Festus (p. 335), qui fait de Cæles Vibenna deux noms qu'il donne à deux frères, des Étrusques venus avec le premier Tarquin donnèrent leur nom au *Vicus Tuscus*.

³ Varr., *De L. lat.*, v, 46.

« Que les Tarquins aillent où il leur plaira, » dit-il.

Il rend ce qui lui restait d'otages, les terres des Véiens, abandonne ainsi tous ses alliés et se retire.

Tout cela est bien singulier. Les choses ne purent se passer ainsi, et nous savons qu'elles se passèrent autrement.

Soit qu'il assiégeât Rome pour son compte ou dans l'intérêt de Tarquin, Porsena fut maître de Rome et y exerça un souverain empire.

Tacite¹ dit positivement que la ville se rendit à lui (*dedita urbe*), et compare cette reddition à l'occupation de Rome par les Gaulois. Un article du traité conclu entre Porsena et les Romains, que Pline² a cité par hasard à propos du fer, a jeté un jour curieux sur les vrais rapports des deux contractants.

Porsena défend aux Romains l'usage du fer, si ce n'est pour l'agriculture. Quand on fait un pareil traité, on est le maître.

Divers faits épars dans les auteurs anciens confirment cette conclusion.

Une statue avait été élevée à Porsena près de la curie³, et les insignes de la royauté lui furent envoyés par le sénat⁴.

¹ Tac., *Hist.*, III, 72.

² Pl., *Hist. nat.*, XXXV, 50, 2.

³ Plut., *Publ.*, 19.

Den. d'Hal., v, 35.

Ne sont-ce pas deux autres indices de la domination du roi étrusque à Rome ?

Enfin la cérémonie de la vente des biens de Porsena, cette coutume bizarre conservée jusqu'au temps d'Auguste, que Tite Live lui-même déclare ne pas s'accorder avec un départ pacifique¹, ne se prête point aux explications qu'il en donne.

Selon lui, des biens laissés par sa libéralité aux Romains auraient été vendus pour éviter que le peuple les pillât. Quoi de plus invraisemblable ? Quoi de plus naturel, au contraire, que la commémoration de la vente de ces biens si Porsena a régné à Rome comme Tarquin, et si, après avoir brisé cet autre joug, le sénat a vendu au peuple ce *bien national*, comme il lui avait livré les biens des Tarquins ?

Porsena a donc régné à Rome probablement du haut du Janicule, dont il s'était emparé, de la forteresse qu'il occupait. Il y a eu là une vraie conquête dont l'histoire a supprimé le souvenir sans pouvoir en effacer toutes les traces.

Cette période de l'histoire romaine, abolie par l'orgueil national, a été remplacée par une légende faite après coup, et dont les beaux sentiments qui y abondent trahissent l'origine peu ancienne².

¹ *Pacatas profectioni ab urbe regis etrusci abhorrens mos.* (Tit Liv., II, 14.)

² Le caractère romanesque de toute cette légende est remarquable. J'en citerai un trait : pendant le siège, les Étrusques seraient venus

Pour expliquer comment Porsena, malgré sa puissance, avait pu se retirer sans avoir éprouvé une défaite, on lui a supposé une admiration et une sympathie peu vraisemblables pour le peuple romain. Les auteurs de cette fiction savaient bien qu'elle n'aurait pas de peine à s'accréditer; car elle flattait ingénieusement la vanité des Romains par un hommage d'autant plus flatteur, qu'il venait d'un ennemi.

Même les faits qui peuvent être véritables ont été accommodés aux étranges relations que l'on supposait s'être établies entre Porsena et les Romains. La fuite de Clélie ne rappelait plus qu'un échange de procédés généreux; mais l'embûche tendue aux otages et attribuée à l'odieux Tarquin, qui probablement n'était pour rien dans la guerre et dans les desseins tout personnels de Porsena, fait soupçonner des relations moins amicales entre Rome et ce roi.

Les otages indiquent la soumission des Romains, et une tradition voulait même qu'ils eussent été tous massacrés¹, excepté Valeria.

Suivant une autre tradition, Horatius Coclès aurait péri dans le Tibre². En ce cas, le pont Sublicius a bien pu n'être pas défendu, et les Étrusques l'auraient passé pour prendre Rome.

disputer les palmes du cirque aux Romains et auraient été proclamés vainqueurs. (Serv., *Æn.*, xi, 134.)

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 13, 2.

² Polybe, vi, 55.

Enfin l'aventure de Mutius Scævola, si dramatiquement présentée, ne cache-t-elle point une conspiration contre Porsena¹ et un assassinat accompli dans des circonstances que la légende romaine n'aimait pas à avouer? Et il faut bien que le renversement du pouvoir de Porsena fut lié à quelque souvenir fâcheux, car on ne comprend pas sans cela pourquoi les Romains ne s'en seraient pas vantés.

Il est vrai que l'on montrait son tombeau en Étrurie, et que Varron l'a décrit².

Mais la réalité du monument décrit par Varron a été niée par Niebuhr, comme celle du tombeau d'Osymandias par M. Letronne.

Quand on admettrait l'existence du tombeau de Porsena, ainsi que je suis porté à l'admettre³, cela n'empêcherait point que Porsena ait pu être assassiné au bord du Tibre.

Les restes de Charles XII, assassiné bien probablement devant Frederickstadt, reposent à Stokholm.

Il n'est pas étonnant que les Latins aient pris fait et cause pour Tarquin, qui, hors de Rome, avait toujours cherché à s'appuyer sur eux, et qui avait dû

¹ L'histoire du scribe tué au lieu du roi et de la main mise dans le brasier pourraient être un embellissement ajouté postérieurement; car la même chose était racontée d'un frère de Thémistocle qui avait pénétré jusqu'à Xercès pour l'immoler. (Plut., *Paral.*, 2.)

² Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 19, 7.

³ Au moins une partie de la description de Varron paraît à Ot. Nöl-
ler avoir été faite *de visu*. (*Etr.*, II, p. 224.)

nouer des intelligences dans la confédération des cités latines, réorganisée et longtemps dirigée par lui. Elle ne pouvait voir d'un œil favorable une révolution conduite par des Sabins, et devait craindre que leur triomphe ne fût une menace pour l'intérêt latin. Aussi c'est à la tête des populations latines que les Tarquins tentèrent contre Rome délivrée ce grand effort qui vint échouer au bord du lac Régille.

On est plus surpris que les Sabins aient fait les premiers la guerre aux Romains. Mais rien ne montre que cette guerre fût liée à la cause des Tarquins, et un incident qui la suivit fait connaître qu'il y avait dans la Sabine un parti favorable à la révolution que des Sabins venaient d'accomplir.

Car c'est alors que la puissante tribu des Claudius, s'étant opposée vainement à ce que l'on fit la guerre contre Rome, vint se donner à elle ou plutôt s'unir avec ses cinq mille clients aux autres grandes familles sabines qui se trouvaient à la tête de la république. En devenant romaine, elle demeura sabine.

Les Claudii continuèrent d'habiter au delà de l'Anio, dans une région conquise sur leurs compatriotes, où on leur permit de s'établir¹. Les chefs de la tribu vinrent habiter Rome, et ils y restèrent aussi sabins que dans leur pays².

¹ On leur donna toutes les terres, entre Fidène et Ficulée, qui étaient sur la voie *Salaria*. (Tit Liv., II, 16; Den. d'Ital., v, 40; Suet, *Tib.*, I, Plut., *Publ.*, 21; Nibb., *Dint.*, I, p. 381-2.)

² Selon Tite Live, Denys d'Ilalicarnasse et Suétone, ils venaient de

Leur dureté, leur orgueil, leur fermeté, furent l'âme et la force du patriciat, qui, par eux, s'était retrempé à sa source.

La ligue du Latium était formidable. La plupart des cités latines avaient pris les armes; le parti des Tarquins s'agitait dans Rome. On créa le premier dictateur, et bientôt après on en nomma un second, Aulus Postumius, qui devait vaincre dans le terrible combat du lac Régille.

Ce combat était décisif pour les destinées de Rome. Il s'agissait de savoir si Rome maintiendrait la liberté qu'elle avait fondée ou si elle retomberait sous le joug d'un tyran étranger ramené par l'étranger.

L'acharnement fut extrême du côté de l'ennemi. C'était la dernière chance des Tarquins; c'était pour les Latins une occasion à saisir pour arrêter l'ascendant que les Sabins venaient de reprendre à Rome.

Le combat du lac Régille est raconté avec des détails que ne saurait avoir transmis l'histoire. Il n'y avait pas de bulletin à l'époque de Tarquin. Cependant plusieurs de ces détails peuvent être vrais, car ils peuvent avoir été conservés par un chant héroïque composé sur ce combat célèbre.

Nous allons voir qu'un récit poétique est évidemment au fond de la narration tout homérique de Tite Live et

Regillum, probablement de l'intérieur de la Sabine, et ils s'établirent sur la frontière.

surtout de Denys d'Halicarnasse¹. De plus, cette narration est parfaitement conforme à la disposition des lieux, ce qui suppose une tradition au fond véritable; car on ne se serait pas donné la peine d'approprier si exactement aux localités une pure fiction.

La légende est toujours plus *locale* que le roman, excepté quand c'est W. Scott qui l'écrit; mais il n'y avait pas de W. Scott à Rome.

La détermination du lieu où fut livrée la bataille du lac Régille est une des belles découvertes de M. Rosa, qui l'a reconnu non loin de la Colonna. Là fut évidemment un lac aujourd'hui desséché, dans un endroit qui s'appelle encore *le Marais (Pantano)*. On voit la route antique contourner l'espace que le lac occupait, tandis que la route moderne, postérieure à son dessèchement, le traverse en partie.

Une fois en possession, grâce à M. Rosa, de l'emplacement véritable du lac Régille, on retrouve à merveille la situation des deux armées.

Le dictateur Aulus Postumius arrive en une nuit en présence des Latins campés près du lac Régille. Ce trajet, d'environ quatre lieues, pouvait facilement s'opérer dans une nuit. Les Latins étaient postés

¹ On pourrait croire que Denys a inséré ces détails épiques dans son récit par l'envie naturelle à un rhéteur d'imiter Homère; mais la plupart se retrouvent dans la narration beaucoup plus succincte de Tite Live, et avec quelques variantes qui empêchent de supposer que l'un des deux historiens ait copié l'autre.

sur une hauteur (*Monte Falcone*). Les Romains, commandés par le dictateur Postumius, occupèrent un lieu élevé et de *difficile accès* qui ne peut être que la *Colonna*. Un corps d'armée amené par le consul Virginius se plaça sur la gauche du dictateur, de manière à renfermer les Latins dans leur camp. L'intention des généraux romains était, pour venir à bout de l'ennemi, d'arrêter ses convois de vivres en s'emparant du chemin par lequel ils devaient passer. Les Romains étaient donc en possession de toutes les hauteurs qui dominaient par derrière le camp latin.

Pour achever de l'isoler, Postumius fit occuper par la cavalerie une colline du côté des montagnes, qu'on peut reconnaître dans *Monte Azzolino*.

Mais le maître de la cavalerie ayant envoyé des éclaireurs vers le pays des Volsques, on intercepta des lettres qui annonçaient aux Latins que ce peuple et le peuple hernique venaient à leur secours. Alors le dictateur, ne voulant pas donner à ce renfort le temps d'arriver, descendit dans la plaine où fut livrée la bataille¹.

Cette bataille est, comme je l'ai dit, toute épique. Les prouesses des chefs dans des combats singuliers livrés au milieu de la mêlée sont racontées à la façon d'Homère, les coups qu'ils portent sont indiqués, les blessures qu'ils reçoivent sont décrites avec précision comme dans l'*Iliade*.

¹ Den. d'Hal., 1, 3-5

Titus, l'un des fils de Tarquin, est blessé par un dard à l'épaule droite, de sorte qu'il ne peut plus se servir de sa main. Une autre tradition lui substituait en cette rencontre le vieux Tarquin. Denys d'Halicarnasse fait observer que Tarquin aurait eu alors quatre-vingt-dix ans; mais la tradition ne tient jamais compte des dates et fait figurer ensemble des héros qui n'ont pas été contemporains, comme on le voit dans les *Niebelungen*.

Le commandant de la cavalerie romaine, *Æbutius*, et le gendre de Tarquin, *Mamilius*, se *provoquent à un combat singulier* à la manière des Grecs et des Troyens; ils s'attaquent d'abord sans se porter de coups mortels, ainsi que les héros de l'*Iliade*, protégés par un dieu ou par une déesse.

Enfin *Æbutius* frappe *Mamilius*, dans la poitrine, d'un coup de lance qui l'atteint à travers sa cuirasse, et *Mamilius* lui perce le bras droit par le milieu. Le frère de *Valerius Publicola* est tué d'un coup de pique.

Ses neveux défendent leur oncle expirant pour qu'il ne soit pas dépouillé de son armure, selon le point d'honneur homérique. Un lieutenant du dictateur, *Titus Herminius*, attaque *Mamilius* déjà blessé, un des *hommes les plus grands et les plus forts de son siècle*, qualification épique, et le tue; il reçoit presque au même instant dans les entrailles un coup mortel.

Le coupable auteur de cette guerre, *Sextus Tar-*

quin, qui avait combattu avec une opiniâtre fureur et avait mis en déroute l'aile droite des Romains, voyant le dictateur paraître à la tête de ses troupes victorieuses et ne voulant pas survivre à ses chances d'ambition, se précipite tête baissée au milieu des ennemis, entouré par la cavalerie et par l'infanterie légère, attaqué comme une bête féroce qu'assaillent les traits des chasseurs.

Cette comparaison de Denys pourrait bien appartenir à l'auteur ignoré du chant primitif. Sextus meurt sur le champ de bataille, environné de Romains immolés à sa haine et à son désespoir.

Le vieux Tarquin, vaincu, privé d'un fils, se retire à Cumes, où il va finir ses jours chez Aristodème, un autre tyran non moins détestable que lui, et dont la fin devait être encore plus terrible.

C'est vers ce temps qu'on place la dédicace du temple de Saturne¹, de ce temple qu'on disait aussi avoir été fondé par Tullus Hostilius, mais qui, probablement plus ancien, fut réparé ou refait après la grande victoire du lac Régille².

On pourrait voir dans cet hommage à l'antique dieu des Latins vaincus l'intention de les attacher à leurs vainqueurs.

¹ Tit. Liv., II, 20.

² L'autel de Saturne au moins existait depuis le premier établissement des Latins sur le Capitole. (Voy. t. I, p. 86-7.)

En effet, le sénat s'efforça dès lors de les gagner ¹, se cherchant un appui au dehors, ainsi qu'avait fait Tarquin.

Valerius Publicola passe pour avoir le premier déposé le trésor public dans le temple de Saturne ². A ce temple se rattache aussi l'origine d'une magistrature romaine, les questeurs ³, comme au temple de Cérès (ædes Cereris) l'institution des édiles. A Rome, la religion est dans toutes les origines.

La victoire du lac Régille, qui avait décidé du sort de la république, fut consacrée par un monument spécial.

Tite Live se borne à dire que le dictateur Postumius avait voué durant l'action un temple à Castor ⁴.

A ce fait tout naturel et conforme à l'usage la légende joignit un fait merveilleux. On avait vu pendant le combat ⁵ deux cavaliers plus beaux et plus grands que des cavaliers ordinaires se placer à la tête de la cavalerie romaine, et, frappant les Latins de leurs lances, les mettre en déroute. Le soir, deux jeunes guerriers, aussi très-grands et très-beaux, étaient venus faire boire leurs chevaux et laver leurs visages couverts de poussière dans une source qui coulait près

¹ Cela s'accorderait avec la douceur dont on usa envers eux après la paix. (Schulze, *Kampf d. dem. und aristocr. in Rom.*, p. 28.)

² Plut., *Quest. rom.*, 42.

³ Plut., *Publ.*, 12.

⁴ Tit. Liv., II, 20.

⁵ Den. d'Hal., VI, 13.

du temple de Vesta, vers l'extrémité du marché; ils avaient apporté la nouvelle de la victoire, puis avaient disparu.

On avait reconnu les Dioscures Castor et Pollux, et on leur avait élevé un temple au lieu de leur apparition.

Cette légende était grecque; car on racontait la même chose à propos d'un combat entre les habitants de Locres et ceux de Crotone.

Peut-être était-elle venue aux Romains par Cumès. Peut-être aussi, commune aux peuples grecs et italiotes, avait-elle une origine pélasgique, car les Dioscures étaient des dieux pélasges¹.

Leur temple fut élevé en un lieu déjà consacré aux cultes pélasgiques, dont nous avons cru découvrir la présence dans tous les environs du Palatin².

Quoi qu'il en soit, ce temple, qui donnait sur le Forum³, fut un des plus fréquentés et de plus honorés qu'il y eut à Rome. Le sénat y tenait souvent ses séances⁴, et des jugements y étaient rendus⁵.

¹ Les Dioscures avaient des statues en Samothrace. (Serv., *Æn.*, III, 12.) On les assimilait aux *grands dieux*. Ils avaient dans l'origine des divinités pélasgiques de la lumière. (Gherard, *Gr. Myth.*, 161, 483.)

² Voy. t. I, p. 147. Une raison de croire le culte des Dioscures anciennement établi à Rome depuis les Pélasges, et non emprunté aux Grecs de Cumès, c'est la forme indigène et populaire *Pollux*, au lieu de la forme grecque et savante *Poludeukès*.

³ In foro. (Tit. Liv., IX, 45.)

⁴ Cic., *pro Quint.*, 4.

⁵ In æde Castoris, celeberrimo clarissimoque monumento. (Cic., *in Verr.*, II, 1, 49.)

Castor finit par l'emporter sur Pollux, et le temple, qui leur était dédié à tous deux, s'appela dans l'usage Temple de Castor.

Le sort des deux demi-dieux, que Jupiter avait fait semblable, était resté inégal sur la terre, et l'on comparait plaisamment le rôle de Pollux, dont le nom était passé sous silence dans cette occasion, au rôle effacé du consul Bibulus, collègue de César, dont le nom aussi était passé sous silence, et qui ne figurait pas plus à côté de César que Pollux à côté de Castor.

Cependant le juron familial *ædepol*, par le temple de Pollux, au moins aussi ordinaire qu'*æcastor*, par le temple de Castor, prouve que dans l'origine une des dénominations de l'édifice était aussi populaire que l'autre¹.

Évidemment le souvenir de l'apparition des deux frères divins l'était beaucoup. Au temps de Cicéron, l'on montrait encore près du lac Régille l'empreinte d'un des pieds du cheval de Castor².

Oserais-je dire, que, dans l'église de Sainte-Françoise-Romaine, très-voisine du temple de Castor, on montre l'empreinte laissée par les deux ge-

¹ A Sparte, deux poutres, réunies par une troisième, étaient un symbole ancien des Dioscures. On les portait devant les deux rois quand ils allaient à la guerre. (Plut., *De frat. am.*, 1.) C'était une image de leur dualité. Le culte des Dioscures fut-il à Rome mis en rapport avec l'établissement du consulat?

² Cic., *De nat. d.*, III, 5.

noux de saint Pierre, tandis qu'il priaît Dieu de confondre l'art diabolique au moyen duquel le magicien Simon s'était élevé dans les airs, et rappeler l'empreinte du pied de Bouddha sur les rochers de Ceylan, en même temps que celle des pieds de Jésus-Christ que l'on montre dans la petite église de *Domine, quo vadis*, au lieu où l'on rapporte qu'il apparut à saint Pierre, et lui dit : « Je vais à Rome pour y être de nouveau *crucifié*? » légende qui n'est point un article de foi et que la Rome papale devrait repousser, car on a pu l'interpréter dans un sens qui ne lui était point favorable.

Il reste du temple de Castor et Pollux, voué par le dictateur Postumius, dédié par son fils, peut-être antérieur à tous deux et au peuple romain lui-même, réparé vers la fin de la république par Metellus le Dalmatique, refait sous Auguste et dédié alors par Tibère, trois colonnes qui sont le plus bel ornement du Forum romain¹.

¹ Je crois que ces trois colonnes appartiennent au temple de Castor et Pollux. Sans discuter ici les opinions des archéologues qui en ont jugé différemment, je m'en tiens, comme je fais toujours, aux témoignages positifs, clairs, incontestables des anciens, comparés avec l'état des lieux ou la position des ruines, écartant tous ceux qui peuvent s'interpréter diversement. Auguste (*Monument. Ancyr.*) dit positivement que la basilique Julia était entre le temple de Castor et le temple de Saturne : *Quæ fuit inter ædem Castoris et ædem Saturni*. Les régionnaires, la *Notitia* aussi bien que le *Curiosum urbis*, partant du pied du Capitole, nomment successivement la basilique Julia et le

En les contemplant, je ne m'arrêtais pas à Tibère, duquel elles datent; je ne remontais pas aux Pélasges, premiers auteurs du culte des Dioscures en ce lieu primitivement consacré par leur antique religion : ma pensée se portait entre ces deux extrémités de l'histoire du temple de Castor, sur la bataille mémorable qui fonda l'indépendance de la république romaine, et ce beau souvenir complétait pour moi l'effet pittoresque de la belle ruine.

temple de Castor (*Reg.*, 8), puis le temple de Vesta. Or la basilique Julia, dont l'emplacement a été retrouvé à ne pouvoir s'y méprendre, est précisément entre les huit colonnes qui restent du temple de Saturne et les trois colonnes qui restent du temple de Castor. De plus, tout ce qu'on sait du rapport de proximité de ce dernier temple avec le temple de Vesta et avec la fontaine de Juturne (*Ov., Fast.*, 1, 707), voisine elle-même du temple de Vesta (*Den. d'Hal.*, vi, 13), dont la position n'est point douteuse, s'accorde avec cette détermination. On s'explique aussi comment le temple de Castor était dans la direction du pont par lequel Caligula unit son palais, placé à l'angle septentrional du Palatin, avec le Capitole. (*Suet., Calig.*, 22.)

II

LIEUX POLITIQUES DE ROME.

Nulla demeure particulière assignée aux rois et aux consuls. — Lieu de réunion du sénat, la curie, différents temples. — Lieu des assemblées patriciennes, le Comitium. Plate-forme qui le dominait à l'ouest, le Vulcanal. — Tribunal du préteur. — Comices par curies dans le Comitium. — Comices par centuries dans le Champ de Mars. — Censure. — Recensement, lustration. — Questure. — Le Forum, comices par tribus, la tribune. — Recensement et procession annuelle des chevaliers dans le Forum. — Corps religieux, leurs habitations respectives.

La république romaine est constituée. L'histoire de sa constitution semble en dehors de nos recherches; il n'en est rien, la constitution romaine a aussi sa topographie; car la plupart des magistratures et chacune des assemblées politiques de Rome sont en rapport avec un lieu ou un monument dont on peut déterminer l'emplacement.

De cette détermination résulte un aperçu plus net, un aspect plus saisissable du rôle de ces magistratures et de ces assemblées.

Les attributions, les débats, les conflits, qui, dans

les histoires ordinaires, se présentent avec une certaine confusion ou au moins un certain vague, apparaissent distincts et vivants dans une histoire qui les montre à leur place et les met, pour ainsi dire, sur leurs pieds.

La royauté n'avait point de siège particulier dans l'ancienne Rome. Ce n'était pas le temps des palais. Chaque roi habitait sa maison et le quartier qu'il avait choisi : Romulus, sa cabane du Palatin; Tatius, sa citadelle du Capitole; Numa, le Quirinal sabin ou la Regia à côté du temple de Vesta. Cette dernière demeure s'appelait bien la *demeure royale*, *Regia*; mais elle ne fut pas celle de ses successeurs : chacun d'eux, suivant la tradition, alla habiter le point de la ville qu'il lui semblait le plus utile de surveiller. Les déplacements de l'habitation royale suivent les développements graduels de la cité et les indiquent.

Tullus Hostilius va loger sur le Cælius au milieu des Albains, ses nouveaux sujets, et sur la Velia, qui domine le marché et le Comitium. Là est aussi la demeure des deux derniers rois sabins, du premier et du dernier roi étrusque, tandis que Servius Tullius s'établit sur l'Esquilin, du côté par où la ville était le plus menacée, car Mastarna fut un chef guerrier; et au-dessus du quartier qu'il assigna aux patriciens, car ce chef guerrier fut aussi le roi qui abaissa sous le niveau du cens la supériorité patricienne.

Il n'y eut donc pas à Rome de demeure royale. Cha-

que roi rendait la justice dans sa maison, comme on le voit par le récit de la mort du premier Tarquin; ou allait s'asseoir au sein du sénat dans la curie, comme le montre le récit de l'avènement et de la mort de Servius Tullius.

C'est pour cela que les consuls, héritiers des rois, n'eurent pas non plus de résidence assignée par l'État. Leur siège était le tribunal patricien placé sur le Vulcanal au-dessus du Comitium. Ce fut aussi le siège du préteur quand cette magistrature patricienne eut été fondée.

La construction de la curie, lieu des assemblées du sénat, était attribuée à Tullus Hostilius, dont ce monument portait le nom (Curia Hostilia). Là se réunit, pour la première fois sous un toit, le conseil des anciens rois que le savant Properce, avec un sentiment vrai des antiquités romaines, nous montre tel qu'il était dans l'origine, se rassemblant au son de la trompe pastorale dans un pré, comme le peuple dans certains petits cantons de la Suisse.

Nous savons où était la curie; elle faisait face au Comitium, vers lequel on descendait de la curie par un escalier et où l'on montait par quelques degrés.

Nous pouvons même avoir une idée de sa forme et de ses proportions, car Vitruve nous indique les règles observées à cet égard. C'était un édifice carré ou rectangulaire d'une grande hauteur¹. Avec le temps,

¹ Cette hauteur était égale à une fois et demie la largeur si la curie

la curie fut ornée de statues et de peintures, mais ne présentait sans doute rien de semblable dans les premiers siècles de la république.

La curie devait être assez vaste pour contenir six cents sénateurs, nombre auquel ils furent portés à l'époque des Gracques. Il n'y avait pas de tribune. Chacun à son tour se levait et parlait de sa place; souvent on votait en la quittant pour aller se ranger avec ceux dont on partageait l'opinion.

Le sénat ne s'assemblait pas toujours dans la curie; il s'assemblait aussi tantôt dans un temple, tantôt dans un autre; car il se considérait lui-même comme une chose sacrée. C'était en général dans les temples voisins du Forum.

Le choix du temple où le sénat tenait ses séances n'était pas indifférent. Quelquefois on voit le motif qui l'a déterminé. Il était beau de se réunir dans le temple de la Concorde¹ pour entendre Cicéron accuser Catilina. C'était protester contre ceux qui, ouvertement comme Catilina, ou secrètement comme César, poussaient aux dissensions civiles. Ce ne fut pas sans intention qu'après le meurtre de celui-ci le sénat, qui ne l'avait pas défendu, se rassembla dans le temple de Tellus, élevé là où avait été rasée la maison de Spurius

était carrée; si elle formait un carré long, sa hauteur égalait la moitié de la longueur ajoutée à la largeur. (Vitr., v, 2, 1.)

¹ On songea à dédier la curie elle-même à la Concorde. (Cic., *De dom.*, 51.)

Cassius, mis à mort parce qu'on l'accusait d'avoir voulu se faire roi.

Ce nom de *curia*, donné au principal lieu de réunion du sénat, avait été appliqué dans l'origine à ceux où se rassemblaient les trente confréries patriciennes, appelées elles-mêmes curies. Les *curiæ* étaient des espèces de chapelles, avec un foyer sacré, dans lesquelles l'on offrait un sacrifice et l'on célébrait un banquet religieux en l'honneur de la Junon sabine (Juno Curis); elles étaient distinctes, mais rapprochées les unes des autres et placées toutes au pied du Palatin, faisant face au Cælius; puis furent, sauf quatre d'entre elles, que l'association patricienne à laquelle elles appartenaient n'avait pas voulu quitter, transportées ailleurs¹.

Ces curies séparées n'avaient rien de commun que le nom avec la curie du sénat.

Celle-ci était un lieu auguste. Cicéron l'appelle le Temple de la sainteté, de la dignité, de l'intelligence, la tête de Rome².

Près de la curie, sur la même esplanade où se trouvait le Vulcanal, était le Senaculum³, où se tenaient les sénateurs avant d'entrer en séance⁴.

¹ Près du Comitum Fabricium, sur lequel il n'existe, à ma connaissance, aucun renseignement. (Fest., p. 174.)

² Cic., *Pro Mil.*, 33.

³ Le Senaculum est dit au-dessus de la Græcostase (Varr., *De l. lat.*, v, 156) et au-dessous de la curie. (Tit. Liv., xli, 27.)

⁴ V. Max., ii, 2, 6. Les magistrats y venaient délibérer avec les sénateurs. (Fest., p. 347.)

Cicéron disait vrai, la curie était la tête et le sénat l'intelligence de Rome. Dans cet édifice qui dominait le Forum, ce corps illustre qui s'élevait au-dessus de la nation en eut toujours la pensée, en dirigea toujours l'action politique aussi longtemps qu'elle fut libre.

En droit comme en fait, les portes de la curie étaient ouvertes¹. Des plébéiens y furent déjà admis dès le temps des rois, puis par Brutus et Valerius Publicola².

Après que les plébéiens eurent remporté sur le patriciat cette série de victoires qui commença par le droit au mariage et finit par le droit au consulat, les consuls et les censeurs désignèrent comme sénateurs les plus dignes de chaque ordre³. Les anciens magistrats plébéiens, les tribuns, les édiles, faisaient de droit partie du sénat⁴.

Enfin les Gracques y introduisirent trois cents chevaliers, et au temps des Gracques les chevaliers étaient de riches plébéiens.

¹ Il fallait bien qu'elles le fussent, puisque les tribuns assis à la porte de la curie étaient là pour surveiller les délibérations du sénat.

² Den. d'Hal., v, 13.

³ Fest., p. 246.

⁴ Prætorii, tribunicii, ædilicii, quæstorii. (Cic., *Phil.*, xii, 14.) Licinius Calvus, le premier tribun consulaire plébéien, était un vieux sénateur. (Tit. Liv., v, 12.)

... Deligerentur autem in id concilium ab *universo populo*, aditusque in illum summum ordinem omnium civium industriæ virtutis pateret. (Cic., *pro Sest.*, 65.)

Les familles patriciennes formaient, il est vrai, le corps de cette assemblée, et transmirent de siècle en siècle la tradition invariable de la politique romaine. La curie placée au pied du saint Capitole veillait à la conservation de la religion nationale, étroitement mêlée à toutes les grandeurs de Rome. Placée en face du temple de Saturne, où se gardait le trésor public, elle surveillait et dirigeait l'emploi de ce trésor. Élevée au-dessus du Comitium et du Forum, des assemblées du patriciat et de la plebs, elle avait l'œil sur les comices patriciens et les comices plébéiens, dont les résolutions avaient besoin d'être autorisées par elle.

Sur une décision de la curie, un magistrat abdiquait, ou tous les pouvoirs étaient réunis dans la main d'un dictateur.

Contre les degrés de la curie vinrent plus d'une fois se briser les tumultes du Forum et la puissance devenue exorbitante des tribuns. De la curie partait la déclaration et venait la direction de la guerre; postée comme en sentinelle au pied de la montée triomphale et non loin de la prison Mamertine, elle accordait le triomphe après la victoire et prononçait sur le sort des peuples vaincus, dont les chefs étaient étranglés pendant le triomphe dans cette prison.

Dans certains cas, la curie devenait, ainsi que la Chambre des lords, une cour de justice. Les sénateurs étaient des juges; ils déclaraient qui il leur plaisait ennemi du peuple romain. C'est à eux que

fut constamment abandonnée la dispensation du trésor public¹.

Telle fut la curie pendant les quatre premiers siècles de la république. Quand le temps de son pouvoir et celui de la liberté qu'elle était chargée de défendre² furent passés, elle brûla.

La curie était dans un rapport étroit avec ce lieu si important par le rôle qu'il a joué dans l'histoire politique de Rome et dont on parle trop peu, le Comitium, où délibéraient les curies patriciennes, le Comitium, voisin, rival et aîné du Forum plébéen.

Il faut nous arrêter un moment à ces deux pôles de la vie politique des Romains, à ces deux endroits célèbres dont l'antagonisme local figure et manifeste cet antagonisme de la plebs et du patriciat, qui fut la fièvre continue et la vie ardente du peuple romain tant que ce peuple vécut.

Rome vit un frappant symbole de la destinée des deux ordres. Il y avait sur le Quirinal, devant le temple de Quirinus³, deux myrtes sacrés appelés, l'un le Patricien, l'autre le Plébéen⁴.

Jusqu'au milieu du cinquième siècle, l'arbre patri-

¹ Cic., *in Vat.*, 15.

² C'était (Cic., *Pro Sest.*, 65) l'un des buts de l'institution du sénat. *Senatum reipublicæ custodem, præsidem, propugnatorem, collocaverunt (majores)... plebis libertatem ac commodis tuere atque augere voluerunt.*

³ Près des *quattro fontane*.

⁴ Pl., *Hist. nat.*, xv, 35, 2.

cien poussait vigoureusement et se couvrait de feuillage; l'arbre plébéien, au contraire, était misérable et rabougri; mais, à partir de ce moment, alors en effet que la conquête de toutes les magistratures avait donné aux plébéiens un avantage complet sur leurs adversaires, ce fut l'arbre patricien qui commença à dépérir et son feuillage à se faner.

Le peuple romain est le peuple de la guerre. Maintenant qu'il existe réellement par la fusion des Latins et des Sabins, à laquelle ont travaillé, chacun à sa manière, les prédécesseurs du dernier Tarquin, et qu'a consommée l'œuvre accomplie en commun de son renversement, le peuple romain va commencer à la fois deux guerres d'où naîtra sa grandeur : l'une au dedans, l'autre au dehors; l'une dans son propre sein entre les plébéiens et les patriciens sortis des deux races qui le composent, guerre au fond de Latins et de Sabins, guerre autant de nationalités que de classes; l'autre à l'extérieur contre les Latins, les Sabins et les autres peuples sabelliques habitants des montagnes les plus voisines, de ces montagnes qui bornent la vue par un si majestueux horizon, et qui semblaient devoir borner la conquête romaine; mais elles ne la bornèrent pas.

L'imposante barrière qu'elles lui opposaient fut laborieusement et victorieusement franchie. Le peuple romain transporta bien au delà de ce splendide horizon l'horizon lointain de sa puissance.

Je suivrai le peuple romain dans ses premières conquêtes, qui furent les plus difficiles et les plus longues, car de Rome l'œil peut en embrasser au moins en grande partie le théâtre. Mais j'aurai à raconter d'autres combats et d'autres conquêtes, et je dois aussi déterminer le théâtre de ces combats que les plébéiens livrèrent aux patriciens.

Ce théâtre, ce fut le Comitium, le Forum et le champ de Mars.

En effet, chacune des assemblées, et, comme on disait, des comices dans lesquels intervenait en tout ou en partie le peuple romain se tenait dans un lieu distinct.

La nature et le jeu de ces assemblées se conçoivent mieux quand on distingue et précise avec soin les lieux divers qui leur étaient assignés. Il y a là, comme je l'ai dit plus haut, une topographie à faire, aussi utile pour bien saisir la marche des institutions romaines qu'une autre étude topographique est nécessaire pour suivre les progrès de leurs armes.

Je parlerai d'abord du Comitium.

Le Comitium¹ était au pied du Capitole, à l'ouest du Forum² et plus élevé que lui, en avant de la cu-

¹ De *coire* ou *cumire*, se réunir, se rassembler, terme consacré pour les réunions politiques.

² La plupart des auteurs l'ont placé à l'extrémité opposée du Forum, et cette erreur était naturelle, car plusieurs passages indiquent le siège du préteur, qu'on ne peut séparer du Comitium, comme voisin du *Putent de Libon*, qui était certainement à cette extrémité, près de

rie¹, où le sénat se rassemblait; de ce côté (au nord), on y montait par des marches; du côté du mont Capitolin (à l'ouest), il était de plain-pied avec la base de la colline². Le Comitium était découvert³, car la pluie y pouvait tomber⁴. Les rudes patriciens qui tenaient là

l'arc de Fabius, à l'entrée orientale du Forum. On n'avait pas remarqué que les passages qu'on citait se rapportaient tous à une époque où le siège du préteur avait été déplacé et transporté par Libon lui-même (150 ans avant J. C.) d'un bout du Forum à l'autre. C'est ce qu'avait vu M. Mommsen et qu'a démontré avec une netteté de logique qui ne laisse rien à désirer M. Dyer.

¹ La statue d'Attius Nævius, placée sur les degrés du Comitium, était à gauche de la curie (Tit. Liv., I, 36), et si près d'elle, que la base de la statue fut endommagée par l'incendie qui au temps de Cicéron consuma la curie. (Pl., *Hist. nat.*, XXXIV, 11, 2.) Il s'agit de la curia Hostilia, qui touchait à la basilique Porcia. Le Comitium était donc très-proche de la curie.

² C'est à cause de l'élévation du Comitium que Denys d'Halicarnasse dit (I, 87) qu'il était dans le lieu le plus élevé du Forum romain (c'est le sens de *ὑψηλότερον*, mot que Denys emploie aussi pour désigner la Velia) (III, 1); et il s'agit bien ici du Comitium, car il s'agit du lion de pierre qui indiquait, selon quelques-uns, la sépulture de Romulus, et cette sépulture était *dans le Comitium*. (Fest., p. 177.)

³ On avait cru voir dans un passage de Tite Live que le Comitium était couvert. Becker (*Handb.*, I, p. 275-6) a montré qu'on s'était trompé.

⁴ Il est parlé de pluie de sang et de pluie de lait dans le Comitium. (Tit. Liv., XXXIV, 45; Jul., *Obs.*, 83, 103.) On n'aurait pas cru à ces pluies fabuleuses dans un lieu à l'abri des pluies véritables. Le Comitium était même un lieu de passage que traversaient les soldats et où un centurion pouvait faire faire une halte. (Tit. Liv., V, 55.) Le figuier ruminal y avait été transplanté, on disait miraculeusement, par l'augure A. Nævius. Selon Pline, il y avait poussé naturellement. (*Hist.*

leur séance n'avaient pas peur de la pluie, bien qu'à Rome elle ne soit pas rare et dure souvent plusieurs semaines.

Quoique le lieu d'assemblée des patriciens fût entièrement distinct du Forum, qui, dans l'origine, n'était que le marché, la place publique fréquentée par les plébéiens; dans l'usage le Comitium était parfois considéré comme faisant partie du Forum. Ce mot était pris alors dans un sens général et désignait tout l'espace compris entre le Capitole et la Velia.

Le Comitium avait-il la même largeur que le Forum¹ proprement dit? Il était assez vaste pour que Caton pût y jouer philosophiquement à la balle le jour où il fut repoussé de la questure.

Aux deux angles du Comitium et dominant le Forum², on plaça plus tard, quand les guerres samnites mirent les Romains en rapport avec l'Italie méridionale, la statue du législateur de Crotone, Pythagore, et de l'auteur de l'expédition de Sicile, Alcibiade³.

nat., xv, 20, 3.) Cet arbre était devant le Comitium, à côté de la curie. (Den. d'Hal., III, 71.)

¹ La curia Julia, que je crois en rapport avec la basilique Julia, donnait sur le Comitium. (Dion. Cass., XLVII, 19.)

² Ἐν τῇ ἀγορᾷ. (Plut., Num., 8.)

³ Ces statues en bronze subsistèrent jusqu'au temps de Sylla. (Pl., *Hist. nat.*, XXXIV, 42, 1.) Les portraits de Pythagore, tels que celui qu'on voit dans le musée du Capitole, n'ont aucune authenticité. Il y a un buste et une statue d'Alcibiade au Vatican.

Vers le Capitole, le Comitium était dominé lui-même¹ par la plate-forme sur laquelle un autel avait été élevé à Vulcain, et qui s'appelait le Vulcanal.

Sur cette plate forme furent construits plus tard divers monuments, et parmi eux un temple de la Concorde², remplacé par un autre dont l'emplacement encore visible est une indication certaine de l'emplacement du Vulcanal³.

¹ Fest., p. 290. Le Vulcanal était élevé *de peu* au-dessus du Comitium. (Den. d'Hal., II, 50.)

² Varr., *De l. lat.*, V, 5-6. De plus, la basilique bâtie par Opimius, auteur d'un temple de la Concorde, et qui de son nom s'appela basilique *Opimia*; le Senaculum, lieu où les sénateurs se réunissaient avant d'entrer en séance, et qui, pour cette raison, devait être près de la curie; enfin la Græcostase, dans laquelle d'abord les ambassadeurs grecs, puis tous les autres ambassadeurs, attendaient d'être présentés au sénat, et qu'il faut se garder de reconnaître avec les *ciceroni* arriérés dans les trois colonnes du temple de Castor. On voit que les dépendances de la curie se trouvaient sur le Vulcanal, ce qui s'explique très-bien en les plaçant auprès d'elle, et rend impossible de mettre entre elle et lui toute l'étendue du Forum. Une autre preuve de la vraie position du Vulcanal peut être tirée du lotus (Pl., *Hist. nat.*, XVI, 86) qui avait poussé sur la plate-forme de Vulcain, et dont les racines plongeaient sous terre jusqu'au Forum de César, qu'elles n'auraient pu atteindre, et même être supposées atteindre, si elles avaient dû pour cela passer sous tout le Forum romain.

³ L'étendue du Vulcanal devait être assez considérable, puisqu'on supposait que Romulus et Tatius avaient pu y tenir un conseil composé de leurs sénats respectifs. (Den. d'Hal., II, 50.) Cette remarque est de M. Dyer; on peut donc supposer l'*aire* de Vulcain au moins égale au temple de la Concorde, dont l'emplacement a été reconnu, mais n'est visible qu'en partie, parce que les fouilles qui l'ont mis à

De là les consuls consultaient les curies assemblées; là était le tribunal, où, suivant la tradition, Romulus avait siégé rendant la justice dans l'endroit le plus en évidence du Forum.

Là devait siéger le préteur¹.

Cette dignité, réservée dans l'origine aux patriciens, était spécialement leur création, car ils l'avaient instituée comme un dédommagement quand ils durent partager le consulat avec les plébéiens.

Le tribunal était donc à sa place, au-dessus du Comitium, lieu d'assemblée des patriciens, et près de la curie, lieu des séances du sénat. C'est pour cela qu'il est dit qu'on s'assemblait dans le Comitium pour le jugement des causes.

Je ne crois pas que les plaideurs plébéiens y aient été d'abord admis. Sans doute le client y était représenté par son patron; dans le principe, les patriciens, seuls en possession de la science du droit, pouvaient seuls plaider².

jour ont été arrêtées par la rampe moderne du Capitole, au delà de laquelle il s'étendait plus au nord, derrière la prison Mamertine.

¹ Le tribunal du préteur est souvent indiqué comme placé dans le Comitium; mais tout tribunal étant très-élevé au-dessus du sol (Pauly, *Encycl.*, vi, 2090), on doit mettre celui du préteur sur le Vulcanal, là où la tradition plaçait le tribunal de Romulus.

² Le Comitium s'ouvrait aux chevaliers, mot qui dans l'origine avait désigné surtout la portion aristocratique des anciennes tribus, même après l'époque où les chevaliers, qui n'avaient plus de cheval, furent des financiers et des fermiers généraux. Comitium locus propter senatum

La principale destination du Comitium était de recevoir les comices par curie, c'est-à-dire l'assemblée des patriciens.

Malgré la constitution de Servius qui avait institué le vote par centurie et lui avait donné pour base la richesse, le vote par curie n'avait pas été aboli, mais seulement restreint.

Les centuries comprenaient tous les citoyens; les curies n'étaient composées que de *gentes* patriciennes; elles se rassemblaient dans le Comitium.

Chaque curie avait une voix qui exprimait l'opinion de la majorité de ses membres¹.

Toutes les curies n'auraient pu tenir dans le Comitium; il est probable que chacune d'elles y envoyait seulement le nombre de chefs de *gentes* nécessaire pour la représenter.

Le système représentatif n'était pas selon les habitudes de l'antiquité, qui ne concevait guère que l'intervention directe des citoyens dans la chose publique. Ce fut une des causes qui amenèrent la chute de la liberté dans Rome, trop agrandie pour pouvoir faire ses affaires elle-même. Mais ici la condition des lieux dut conduire à une représentation des curies, et forcer à l'admettre.

quo coire equitibus *populoque romano* licet. (Pseud. Ascl., in Cic. *Verr.*, II, 1, 59.)

¹ Den. d'Hal., IV, 12; GötU., *R. Verf.*, p. 153.

Dans les comices par curie, le principe de famille, de race, subsistait¹.

La curie, comme l'aristocratie, était originairement sabine, et le Comitium, où les curies se rassemblaient, était le lieu où les Sabins s'étaient autrefois rassemblés. Dans le Comitium, l'ancien esprit aristocratique et l'ancien esprit sabin étaient retranchés au pied du Capitole, qui avait été sabin.

Aussi, quand les comices par curies ne se tenaient pas dans le Comitium, ils se tenaient sur le Capitole, devant la curia Calabra². Ceux-là avaient pour objet des élections sacerdotales, l'annonce des phases du mois qui déterminaient l'époque des fêtes, et les déclarations testamentaires qui se liaient à la religion³; ils étaient présidés par les pontifes.

Le Capitole avait été avant Tarquin et même avant Romulus un mont consacré par la religion. Éandre, dans Virgile, parle déjà de la *religion du lieu*.

Il y avait une grande différence entre le Forum et le Comitium; le Forum avait une tribune, le Comitium n'en avait pas.

Les comices aristocratiques par curies, qui se tenaient dans le Comitium, allèrent toujours perdant de

¹ Cum ex generibus hominum suffragium feratur curiata Comitia. (Gell., xv, 27, 4.)

² Ils s'appelaient Comitia Calata.

³ Par les *sacra* de famille, dont l'héritier acceptait ou rachetait l'obligation.

leur importance, et les comices démocratiques par tribus, qui se tenaient dans le Forum, en acquirent toujours une nouvelle. Le triomphe graduel du Forum sur le Comitium, c'est toute l'histoire de la république romaine.

Les curies étaient muettes. Le consul venait sur le Vulcanal de la part du sénat proposer un projet de loi (*senatûs consultum*). D'ordinaire elles approuvaient ou rejetaient sans discussion, et le sénat confirmait, autorisait. La parole est la vie des assemblées : le silence du Comitium fut encore une cause de l'infériorité des comices par curies et de leur décadence.

Ces comices, abandonnés parce qu'ils ne comptaient presque plus pour rien, et que la loi Publilia força d'approuver les lois avant qu'elles fussent portées, finirent par se composer de trente licteurs qui représentaient les trente curies¹.

En fait de fiction représentative, il faut désespérer de faire mieux.

Les comices généraux du peuple romain, les comices par centuries, se tenaient dans le champ de Mars. C'est que l'assemblée des centuries était une assemblée militaire; elle s'appelait l'armée (*exercitus*). C'est pour cela qu'elle se formait hors de la ville, hors du Pomærium, enceinte sacrée de Rome; car l'armée était soumise à l'*imperium*, ce pouvoir formidable

¹ Cic., *L. Agr.*, II, 12.

que les consuls ne pouvaient exercer dans la ville. Le champ de Mars était bien choisi par les comices de cette armée qui votait. Le vote avait lieu près de l'autel de Mars¹.

Les aruspices étaient entre les mains du consul faisant fonctions de général, qui présidait aux suffrages dans le *Tabernaculum*, ce qui voulait dire la *tente*².

Sur l'ordre du consul, et au son de l'antique trompette du *Latium*, la corne de bœuf, qui les appelait du haut des murs comme s'il se fût agi de marcher à l'ennemi, les citoyens se rendaient au *Septa*³.

¹ Un passage de Tite Live (xl, 45) fait voir que l'autel de Mars était voisin des *Septa*. *Comitiis* perfectis, ut traditur antiquitus, censores in campo ad aram Martis conederunt.

² C'était aussi le nom du lieu que choisissait l'augure dans l'espace qu'il avait déterminé et qu'on appelait le *Templum*. (Cic., *De Div.*, II, 35.)

³ Nibby (*R. ant.*, II, p. 837) place les *Septa* au palais Doria, et sans en donner la preuve; on peut déterminer leur emplacement avec plus d'exactitude qu'on ne le fait en général. La villa Publica était à côté des *Septa*. (Varr., *De R. R.*, III, 2, 17.) Or elle était très-proche du temple de Bellone (Tit. Liv., xxx, 21; xxxIII, 24), comme s'en aperçurent les sénateurs rassemblés dans ce temple quand leur séance fut troublée par les cris de quelques milliers de prisonniers de guerre que Sylla faisait égorger dans la villa Publica. Le temple de Bellone était voisin de la partie occidentale du cirque Flaminien. (Ov., *Fast.*, VI, 201 et suiv.) Près de là était donc une extrémité des *Septa*; l'autre est indiquée par l'église de la Minerve. En effet, Juvénal parle d'un temple d'Isis qui était proche des *Septa* (Juv., *Sat.*, VI, 529), et on a trouvé une grande quantité de statues égyptiennes dans les environs de l'église de la Minerve, une Isis en basalte, l'obélisque de la place de la Minerve, les deux beaux lions portant le nom de Nectanebo, ci-devant à la *fontana felice*, aujourd'hui au musée du Vatican.

Ce nom de *Septa* ou son synonyme *Ovile* (parc de bergerie) désignaient une enceinte en bois où les votants avaient seuls le droit d'entrer et où se tenaient les comices militaires et rustiques de Rome, à son origine, ville de pâtres et de guerriers.

On construisit pour la vérification des suffrages ¹ un monument considérable appelé *Diribitorium*, mais ce fut sous Auguste, quand le suffrage ne signifiait plus rien.

Alors on remplaça aussi les planches du *Septa* par de superbes portiques. César eut la pensée de cette magnifique ironie², elle fut complétée sous Auguste et Tibère³.

L'usage se conserva toujours de passer sur un pont ⁴ pour aller voter, afin d'éviter ainsi la confusion. Marius fit faire le pont plus étroit pour rendre la régularité des suffrages plus grande et leur captation plus difficile.

¹ Pendant le vote, les *diribitores* marquaient par des points le nombre des voix qu'obtenait chaque candidat. Avoir tous les points, c'était passer à l'unanimité, avoir un succès complet. De là ce vers d'Horace :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

² Cic., *Ad Att.*, iv, 16.

³ D. Cass., lxx, 22; lvi, 8. La forme des *Septa Julia* a été conservée par des fragments du plan de Rome antique qu'on voit dans l'escalier du musée Capitolin.

⁴ Grucchi (De Com. R., p. 126) pense qu'il y avait trente-cinq ponts, un pour chaque tribu. L'origine de ces ponts était vraisemblablement la nécessité de franchir un petit cours d'eau appelé *Petronia annis*.

Mais ce n'est pas par des précautions matérielles qu'on peut remédier à la corruption des âmes.

Le Romain qui avait dépassé l'âge de porter les armes perdait le droit de voter, comme ayant cessé d'être citoyen le jour où il cessait d'être soldat.

De là cette expression proverbiale : les sexagénaires sont précipités du pont, allusion enjouée à une tradition sinistre.

On disait que dans les temps antiques, à l'époque des sacrifices humains, on précipitait du pont Subli-cius, qui n'existait probablement pas alors; les vieillards âgés de soixante ans.

Peut-être aussi le proverbe politique avait-il fait imaginer la tradition.

Cette coutume de tuer les vieillards, qu'on a trouvée chez certains peuples sauvages, attribuée par les Romains à leurs aïeux; montre qu'ils croyaient à un âge de sauvagerie primitive dans le Latium.

Je suis porté à penser qu'ils avaient raison.

Près des Septa était la *villa Publica*¹, dont le nom indique l'origine rustique; c'était une villa, c'est-à-dire, à cette époque, une ferme que l'on construisit

¹ Elle était assez près des Septa pour pouvoir être confondue avec eux; car c'est en faisant allusion aux prisonniers égorgés dans la villa Publica par ordre de Sylla que Lucain a dit :

Miseræ maculavit ovillia Romæ.

Les Septa étaient à la droite de la villa Publica. (Varr., *R. R.*, III,

dans le champ de Mars pour servir de dépendance aux Septa.

On y faisait les enrôlements et les recensements¹. Les augures s'y tenaient pendant les élections. Plus tard on y logea les ambassadeurs.

Au temps de Varron, elle était déjà d'une certaine magnificence, ornée de peintures et de statues².

L'origine de la villa est liée à l'origine de la censure. Peu d'années après l'institution de cette magistrature, la construction de la villa Publica fut ordonnée par les censeurs³.

Tite Live dit qu'alors le recensement du peuple (*census populi*) y eut lieu pour la première fois.

Le recensement était beaucoup plus ancien; il remontait à Servius Tullius. Cela ne peut vouloir dire qu'une chose, c'est qu'alors il fut fait pour la première fois dans la Villa Publica.

La censure devait être fort ancienne, car tout porte en elle le caractère de la simplicité primordiale et de la vie rustique.

¹ *Ubi cohortes ad delectum consuli adductæ considant, ubi arma ostendant, ubi censores censu admittant populum.* (Varr., *R. Rust.*, III, 2.)

² Varr., *R. Rust.*, III, 2. Une médaille du temps d'Auguste la représente avec un portique à deux étages. (Nibb., *R. ant.*, II, p. 843.) C'est sans doute sous ce portique que Varron attendit avec son ami Arius que leur candidat eût obtenu dans les Septa les honneurs de l'édilité. *Vis potius villæ Publicæ utemur umbræ.* (Varr., *ibid.*)

³ Tit. Liv., IV, 22

L'estimation des biens de chacun¹ se faisait dans un édifice appelé Villa, la *ferme*, près du *parc aux moutons*.

Le recensement, et la lustration qui venait après, se rapportent aux habitudes pastorales d'une société naissante. Le mot *censere* lui-même s'appliquait dans l'origine aux troupeaux², et les bergers romains faisaient la *lustration* de leurs taureaux³; ils purifiaient leurs brebis à la fête de Palès⁴, comme ils les font encore asperger d'eau bénite à la fête de saint Antoine.

Il n'est pas jusqu'à l'animal immonde dont on a fait, je ne sais pourquoi, le compagnon de ce grand solitaire, qui ne joue son rôle dans le *lustrum* du champ de Mars.

Avant de prononcer une bénédiction solennelle sur le peuple romain⁵, les prêtres promenaient autour de l'assemblée un cochon, une brebis et un taureau; puis ils les immolaient.

¹ Cette estimation se faisait sur la déposition des contribuables; elle était contrôlée par les tables des censeurs, qui pouvaient élever le chiffre de la taxation s'ils le jugeaient à propos. (Den. d'Hal., ix, 30.) La terre n'était pas taxée seule comme on l'a cru; la preuve en est dans ce passage de Festus : *In æstimatione censoria æs infectum rudus appellatur.*

² *Censere numerum gregis*, dit Columelle.

³ *Lustrare juvencos*. (Tibulle.)

⁴ La purification des animaux avait pour but d'écarter d'eux toute influence funeste. C'était aussi le but de la lustration du peuple romain.

⁵ *Carmen solemne precationis*. (Val. Max., iv, 1, 10.)

Ce choix des trois victimes désignait les trois époques de la société primitive. Le cochon, l'âge le plus ancien de cette société quand l'homme habitant les forêts non encore défrichées, n'a d'autre ressource que la domesticité errante de ce compagnon de la vie du chasseur au sein des bois, où il se repait du gland des chênes, première nourriture de l'homme, suivant la tradition antique.

La brebis représente l'âge pastoral, qui vient ensuite quand la forêt commence à faire place au pâturage.

Enfin le taureau ou le bœuf représente l'âge agricole, qui conduit à la civilisation par la propriété.

De plus, la lustration qui accompagnait le recensement paraît avoir une origine sabine.

Nous avons déjà vu que les purifications étaient venues à Rome des Sabins ou des Étrusques par les Sabins. On peut en dire autant des différentes fêtes dans lesquelles on purifiait la terre¹ et ses produits, les *ambarvales*, les *cereales*, les *paganales*².

Tout cela était sabin d'origine.

La *lustration*, qui accompagnait le recensement, devait l'être aussi.

D'autre part, si l'on se souvient que le roi qui fit

¹ On purifiait la terre par des lustrations avant les semailles et avant la moisson.

²

. Pagum lustrate coloni
(Ov., *Fast.*, 1, 669.)

du cens le principe de la constitution romaine, bien que venu d'Étrurie et probablement d'origine sabellique, savait quelque chose des sociétés grecques par l'Italie méridionale, on peut retrouver dans le recensement tel qu'il l'institua une autre imitation de la Grèce et de Solon¹. De plus, comme nous avons vu Mastarna choisir des temples pour y constater par des offrandes de nature différente ce que nous appelons le mouvement de la population, nous voyons aussi les magistrats chargés d'opérer le recensement de la fortune des citoyens déposer dans un temple les tables qui contenaient les résultats de cette statistique officielle. Les tables du cens se conservaient dans le temple des Nymphes², c'est-à-dire le temple des Camènes, divinités sabines. Ce choix remontait sans doute à l'époque où les rois étrusques avaient pour l'aristocratie de Rome, presque entièrement sabine; des ménagements que j'ai signalés, et dont le choix fait par Servius Tullius de trois temples consacrés à des divinités sabines pour contrôler le recensement nous a fourni un exemple.

La censure fut une magistrature patricienne que les patriciens ne partagèrent avec les plébéiens qu'au bout d'un siècle, et qui, bien qu'inférieure hiérarchiquement au consulat³ et à la préture, n'en eut pas

¹ Le *Τίμημα* de Solon était très-analogue au *census* romain.

² Cic., *Pro Mil.*, 27.

³ C'était d'abord le consul qui faisait le recensement; la censure,

moins un caractère tout spécial de majesté et d'autorité.

Le censeur était vêtu de pourpre¹; un licteur marchait devant lui, et, tandis que les autres magistrats prêtaient serment aux lois devant le temple de Castor en se tournant vers le Forum, il le prêtait sur le Capitole². Au lieu de répondre de lui-même au peuple, il ne traitait qu'avec Jupiter.

Les censeurs louaient les terres du domaine public, qui s'appelaient toujours des *pâturages*, en mémoire de leur destination primitive, percevaient les impôts, affermaient certains revenus de l'État, mauvaise méthode, trop pratiquée dans l'ancienne Rome et trop conservée dans les *Appalti* de la nouvelle.

Ils étaient aussi chargés d'appliquer les ressources du trésor à diverses dépenses de la république, parmi lesquelles je noterai seulement celles qui concernent un des principaux objets de ces études : les monuments publics et surtout les temples, que des particuliers ou des sociétés (*societates*) prenaient à l'entreprise.

La grande place que les anciens assignaient avec raison aussi bien que l'édilité curule et la préture, fut, comme l'a remarqué Niebuhr, une portion de l'autorité consulaire que les patriciens en détachèrent quand ils commencèrent à craindre qu'elle ne leur échappât tout entière.

¹ Polyb., vi, 53.

² Tit. Liv., xi, 46.

son aux mœurs dans la société politique conduisit les Romains à conférer au censeur des pouvoirs qu'à juste titre nous jugerions exorbitants. Qu'il pût chasser un sénateur du sénat et un chevalier de sa tribu, rien de mieux, et de telles épurations, si elles étaient possibles, seraient parfois fort nécessaires; que le mauvais traitement des esclaves fût châtié, rien de mieux encore; mais les censeurs punissaient d'ignominie des fautes privées sur lesquelles il n'appartient qu'à la conscience de prononcer et non pas à l'État, parce que l'État n'a pas l'infailibilité de la conscience; ils punissaient, ce qui est plus grave, des actes irrépréhensibles et dont personne n'a le droit de demander compte au citoyen : le choix d'une profession, comme celle de petit marchand ou d'acteur; les arrangements de la vie privée, comme la préférence donnée au célibat sur le mariage.

C'était là une véritable tyrannie et une tyrannie tracassière à laquelle les Romains se soumettaient, et pourtant ils avaient plus le sentiment de la liberté que tels hommes qui demandent seulement au pouvoir absolu de n'être point tracassier.

Ils ne refusaient rien au despotisme de la loi, mais n'en voulaient supporter aucune autre.

Ce n'était pas assez sans doute.

La législation ne doit pas être oppressive, et la liberté d'un citoyen ne doit avoir d'autres restrictions que la protection de la liberté des autres citoyens.

Mais des lois oppressives peuvent être corrigées par d'autres lois ou abolies avec le temps, et c'est ce qui est arrivé en partie à Rome pour la censure. D'ailleurs, il est parfois pénible, mais il n'est point honteux de se soumettre à la rigueur excessive d'une loi qu'on s'est imposée à soi-même.

Ce que les Romains jugeaient dégradant pour la nature humaine, c'est d'abdiquer la liberté dans les mains d'un homme. C'est de mettre une volonté à la place de toutes les volontés. Cela ils l'eurent toujours en horreur et en mépris. C'est pourquoi la censure confiée à des magistrats dont l'autorité était temporaire, et qui appliquaient des lois auxquelles tous avaient mis la main, que chaque jour on pouvait changer, fut à Rome entourée de respect, tandis que la censure chez les modernes, qu'elle porte ce nom ou qu'elle en porte un autre, bien qu'elle ne s'immisce point dans les actes de la vie privée et se borne à faire dépendre du bon plaisir d'un homme ou de plusieurs la liberté pour les citoyens de manifester leur pensée, a été flétrie par le sentiment public toutes les fois qu'il y a eu un sentiment public. La *censure* de Caton et la *censure* de la police sous le premier empire, je le demande à tout lecteur de bonne foi, lui semble-t-il que ce soit le même mot?

A Rome, où le caractère religieux se montre partout, la plupart des magistratures étaient dans un rapport particulier avec un temple. Nous venons de le

voir pour les censeurs, dont les registres se conservaient dans le temple des Nymphes.

Nous le verrons pour les édiles attachés au temple de Cérès; nous allons le voir pour les questeurs.

Le rapport des questeurs était avec le temple de Saturne, parce que là se trouvait le trésor public (*ærarium*), et qu'ils étaient chargés de plusieurs soins qui concernaient ce trésor¹.

Le nom des questeurs (*quæstor*, celui qui recherche) avait le même sens que celui des modernes *inquisiteurs*. Ils étaient de deux sortes : les accusateurs publics et les gardiens de la fortune de l'État. Ces deux sortes de questeurs sont dits avoir existé sous les rois.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les seconds remontent aux premiers temps de la république, que leur principale fonction fut de veiller au trésor de l'État déposé dans le temple de Saturne et aux sénatus-consultes conservés dans l'*Ærarium*.

Les questeurs furent d'abord patriciens et désignés par les consuls; mais il importait trop aux plébéiens d'avoir l'œil sur le maniement des finances publiques pour qu'ils ne voulussent pas être aussi représentés dans la questure. Ils obtinrent en 333 que les ques-

¹ Par exemple, de fournir à la dépense des envoyés étrangers que la république défrayait. Quelquefois ceux-ci donnaient un chiffre de leur escorte plus élevé qu'il n'était réellement et que démontraient les registres de l'*Ærarium* : *Servos novem se professi sunt habere, cum sine comite venissent.* (Cic., *Pro Flacc.*, 48.)

teurs seraient à l'avenir pris indifféremment dans les deux ordres, et en 345, sur quatre questeurs, il y en eut trois de plébéiens.

La questure était la moins élevée de toutes les magistratures; cependant on paraît avoir voulu la relever par quelques prérogatives. C'était dans les mains des questeurs que la plupart des magistrats prêtaient serment devant la porte du temple de Saturne¹, dieu de la bonne Foi antique de l'âge d'or.

C'étaient les questeurs qui allaient chercher les enseignes militaires dans le temple du dieu pacifique, où on les conservait tant que durait la paix, et les por-

¹ Le trésor y était encore au temps de Plutarque (*Publ.*, 13); il n'y a donc aucune raison de supposer, comme fait Becker (*Handb.*, I, p. 317), qu'il fut transporté dans le Tabularium, c'est-à-dire dans les archives. On y put transporter les tables des Édiles, qu'on dit avoir passé du temple de Cérès au Capitole; car le Tabularium était sur le Capitole, mais le trésor resta toujours dans le temple de Saturne. C'est là que César le trouva et le vola. Ce temple, placé entre le Capitole et le Forum, à l'extrémité du vicus Jugarius, était consacré à Saturne et à Ops, la déesse de la richesse. Quelquefois, quand il s'agissait du trésor, on l'appellait seulement *temple d'Ops*. (Cic., *Phil.*, I, 7; II, 14.) Dans la partie secrète du temple était sans doute le *trésor plus saint*, sanctius ararium, où l'on mettait à part le produit de l'impôt appelé le vingtième (Tit. Liv., XXVII, 10), pour les plus extrêmes nécessités; ce fut celui que le consul Lentulus ouvrit avant de quitter Rome. (Cæs., *Bell. civ.*, I, 14.) Mais il en restait un autre plus considérable, que personne n'avait ouvert et dont César fit briser la porte. On voit que l'un des partis ne ménageait pas plus que l'autre le trésor public dans l'intérêt de la guerre civile. Mais le consul était dans la légalité, car le sénat, entre les mains duquel était la clef de l'Ararium, avait pu la lui remettre.

taient dans le champ de Mars pour les donner aux légions qui allaient combattre ¹.

Celui des questeurs auquel le sort avait assigné pour province la ville de Rome avait particulièrement soin du trésor. Comme les censeurs, il affermais les travaux publics, dont l'adjudication avait lieu dans le Forum.

Il faisait élever, par ordre des consuls, des statues aux citoyens qui avaient mérité cet honneur ².

Enfin les serviteurs publics attachés aux questeurs devaient se présenter devant le temple de Saturne le jour où ces magistrats entraient en charge, et qui n'était pas le même pour eux et les consuls.

L'importance de ce temple, par rapport à la législation romaine, était grande; car un sénatus-consulte n'avait force de loi que lorsqu'il y avait été régulièrement déposé ³. Cette formalité essentielle était pour les Romains ce qu'est pour nous l'insertion au Bulletin des lois ⁴.

¹ Tit. Liv., III, 69. Dans un autre endroit, Tite Live (VII, 23) dit que les enseignes furent portées au temple de Mars, près de la porte Capène, où l'armée était rassemblée. Ici l'opposition du temple de Mars au temple de Saturne marque encore mieux le caractère pacifique de ce dernier.

² Cic., *Phil.*, IX, 7.

³ Tit. Liv., XXXIX, 4.

⁴ Même après l'érection du Tabularium (archives), on voit (Suet., *Aug.*, 94) les sénatus-consultes portés à l'*Ærarium*. Peut-être considérerait-on le premier comme une dépendance du second, ce que leur proximité peut expliquer.

La préture¹, cette charge la plus haute après le consulat, celle qui resta le plus longtemps exclusivement patricienne, nous ramène au Comitium et au Forum.

Le préteur était le représentant suprême de la justice. Son tribunal fut d'abord placé dans le Comitium, ou plus exactement sur la plate-forme qui le dominait et que l'on appelait le Vulcanal, plus tard transporté à l'autre extrémité du Forum². Le préteur nommait les juges, qui, assis sur des tabourets, devaient émettre une décision touchant la cause qui avait été portée devant eux; puis le préteur prononçait le jugement.

Chaque année, en prenant possession du tribunal, le préteur publiait un édit, sorte de manifeste judiciaire dans lequel il déclarait ce qu'il conservait ou changeait dans la jurisprudence de ses devanciers. Par l'édit prétorien, qui faisait entrer l'équité dans le droit strict, la réforme et le progrès s'introduisirent comme inaperçus dans la législation romaine, et, grâce à un judicieux emploi de sages fictions, en modifièrent graduellement l'esprit sans en troubler brusquement l'unité. Ulpien appelle l'édit prétorien la voix vivante du droit civil.

L'édit du préteur était exposé dans le Forum, écrit

¹ Il est question du *prætor urbanus*, seul à l'origine.

² Voy. Dyer, *Smith's Dict.* art. *Roma*, p. 776.

d'abord sur le mur blanc de quelque temple, puis sur une planche blanchie (album).

Le nouveau préteur laissait intact le texte ancien et se bornait à récrire ce qu'il changeait et à écrire ce qu'il ajoutait.

Ce tableau était une image parlante de l'esprit de la législation romaine, qui, lente à détruire et prudente à innover, transformait insensiblement, mais effaçait très-peu. Aussi cet édit s'appelait-il, ce qui est profond, perpétuel et annuel, c'est-à-dire durable et renouvelé.

C'est aussi l'esprit de la cour de Rome, mais elle est encore plus enchaînée à la tradition immobile du passé, elle a son édit perpétuel, mais elle n'a pas son édit annuel.

En face du jugement présidé par le préteur et rendu par des juges patriciens dans le Comitium subsistait le vieux jugement populaire des centumvirs qui devait se tenir dans le Forum. Sous l'empire, nous voyons un procès jugé par les centumvirs, dans la basilique Julia¹.

Les centumvirs représentant les tribus² offrent de grandes ressemblances avec les héliastes d'Athènes et sont encore une imitation romaine des institutions de la Grèce, qu'on peut faire remonter, comme le pense Niebuhr, à Mastarna. Les anciens avaient leur jury³.

¹ Pl. Ep., v, 9 (21).

² P. Diac., p. 54.

³ Le nom même des jurés rappelle que les héliastes n'étaient admis à juger qu'après avoir prêté un serment.

Les comices par curies étaient exclusivement aristocratiques, les comices par centuries étaient composés de la totalité des citoyens dont les votes comptaient en proportion de leur richesse; la pure démocratie eut aussi ses comices, dans lesquels la naissance ne constituait point un droit, la richesse ne donnait aucun avantage, mais le nombre était tout : on les appelait les comices par tribus.

Moins anciens que les deux autres, ils gagnèrent toujours en importance. Leur progrès suit et manifeste l'ascendant croissant de la démocratie dans la constitution romaine.

Les comices par tribus ne sont pas attachés invariablement à un lieu particulier : la démocratie n'aime point à s'enchaîner par l'usage et par la tradition; instable et capricieuse de sa nature, il lui plaît de changer de place aussi bien que de résolution. Aussi les comices par tribus se tinrent-ils quelquefois dans le Champ de Mars, comme les comices par centuries; quelquefois sur le Capitole, comme les comices patriciens¹. Pourquoi le peuple souverain aurait-il respecté une prérogative et n'aurait-il pas voulu établir qu'il se réunissait là où bon lui semblait, que les lieux de réunion assignés aux autres assemblées pouvaient recevoir les siennes? Il n'osa cependant jamais usurper le Comitium, cet an-

¹ Tit. Liv., XLIII, 16. Ils eurent lieu aussi dans les prés Flaminien (Tit. Liv., III, 54.)

tique domaine du vieux patriciat sabin¹; et le lieu qu'il préféra pour ses comices, ce fut le lieu de tous temps ouvert à tous, le marché, la place publique, le Forum.

Le Forum, comment y mettre le pied sans voir apparaître les luttes des partis, les triomphes de la parole, toute la vie énergique et orageuse du peuple romain?

Déjà le lieu où il devait exister a été pour nous le théâtre du combat épique de Tatius et de Romulus, des Sabins et des Romains, puis de l'alliance inégale des deux rois et des deux peuples.

Le Forum était destiné à être bien des fois aussi, dans l'ordre politique, un lieu de combats et d'accommodements.

Ce n'est pas la faute des antiquaires si nous n'éprouvons point à le reconnaître autant d'embarras qu'à discerner la vraie place de la roche Tarpéienne et du Capitole; ils ont voulu déplacer le Forum, au lieu de le mettre où est le campo vaccino, le transporter à droite dans la rue des Fenili, et, au lieu de le laisser allant de l'Ouest à l'Est, le placer en travers du Nord au Sud².

¹ Au contraire, les tribus représentaient à leur origine l'ancien intérêt latin; quand les Latins étaient admis au droit de suffrage, c'est dans les comices par tribus qu'ils l'exerçaient.

² Nardini, qui a remis le Capitole à sa place, est celui qui a ôté le Forum de la sienne, et a égaré jusqu'au sage Nibby. Piale a le premier redressé une erreur dont des fouilles plus récentes, entre autres celle qui a découvert la basilique Julia, ont achevé de démontrer l'énormité. Le docte Bunsen, Canina, et son adversaire acharné Becker, ont rendu impossible toute incertitude; une expression ambiguë de Denys d'Halicarnasse (II, 66), qui dit que le Forum

Heureusement ces efforts pour troubler la confiance des voyageurs n'ont eu aucun succès, et ceux-ci apprendront peut-être avec plaisir que, tout bien examiné, le Forum demeure où il était.

L'on peut déterminer avec beaucoup de précision l'étendue et les limites du Forum.

Il commençait à l'Ouest au pied du Capitole; à l'Est, où sa largeur était moins considérable, un coude de la voie Sacrée qui descendait de la Velia (arc de Titus) le limitait. Sur son côté méridional se prolongeait la voie Sacrée jusqu'au pied de la montée triomphale du Capitole, un autre embranchement de la voie sacrée longeait la partie septentrionale¹ du Forum qui formait un trapèze² s'élargissant vers le Capitole.

est entre le Capitole et le Palatin, pouvait seule faire hésiter; mais, comme l'a justement remarqué Becker (*Handb.*, p. 218), cet auteur se corrige lui-même en plaçant entre ces deux collines le quartier étrusque (v, 36). L'expression de Denys d'Halicarnasse était surtout fautive pour Becker et ceux qui, comme lui, mettent le Capitole là où est la roche Tarpéienne; pour ceux qui voient le Capitole proprement dit dans la cime nord-est du mont Capitolin, les termes employés par Denys d'Halicarnasse ont une certaine vérité; le Forum se trouve en effet sur une ligne oblique entre l'église d'Ara-Cœli et le Palatin; pour eux, la phrase de Denys d'Halicarnasse est une preuve de plus de l'opinion qu'ils ont embrassée; pour eux, et pour eux seuls, le Forum est, comme le dit aussi Denys d'Halicarnasse, placé *au-dessous* du Capitole.

¹ On en a trouvé des fragments devant le temple d'Antonin et Faustine, et près de l'église de Saint-Adrien. (Smith's, *Dict. of gr. and R. geogr.*, II, p. 772.)

² Vitruve prescrit (v, 1) que la largeur d'un Forum soit égale aux

A l'endroit où le prolongement méridional de la voie Sacrée pénétrait dans le Forum, on y avait accès par une entrée à laquelle un arc de triomphe, le premier qu'élevèrent les Romains, l'arc de Fabius, donna son nom. Un passage de Cicéron ne permet pas de placer l'arc de Fabius ailleurs qu'à l'angle est-sud du Forum. « Quand, dit-il, près de l'arc de Fabius je suis poussé dans la foule, — on conçoit que parfois elle fut grande à ce point de jonction entre la place publique et une rue très fréquentée, — je m'en prends à celui qui est près de moi, et non à celui qui est sur le sommet de la Velia (arc de Titus)¹. »

Deux rues venant du Sud tombaient dans le Forum romain; l'une, suivant le pied de la roche Tarpéienne débouchait à l'extrémité Ouest du Forum, c'était le vicus Jugarius; l'autre un peu plus à l'Est, et dirigée dans le même sens, venait aussi aboutir au Forum, c'était la rue des Étrusques (vicus Tuscus). Par la première on allait gagner la porte Carmentale, par la seconde on se dirigeait vers le grand cirque, à travers le quartier étrusque, lequel devint un des quartiers les plus animés et les plus marchands de Rome, et aujourd'hui l'est très-peu.

En revanche, du côté du Nord on ne connaît pour

deux tiers de sa longueur; mais le Forum s'était formé tout seul pour satisfaire aux besoins des populations, et d'après la disposition des lieux, sans attendre le précepte de Vitruve.

¹ Cic., *pro Planc.*, 7.

communiquer avec la populeuse Sabura, avec les élégantes Carines, qu'une rue partant du Forum, au-dessous de la Velia¹; mais il devait en exister d'autres.

Des boutiques s'élevèrent sur les deux rues qui, l'une au Sud, l'autre au Nord, bordaient le Forum dans sa longueur. Les premières s'appelaient les vieilles ² (veteres), les secondes les neuves (novæ).

Les boutiques rappellent l'origine du Forum, qui fut d'abord un marché.

Les changeurs, les banquiers, les gens d'affaires, se réunissaient autour de ces arcs nommés *janus*, sous

¹ En effet, cette rue est appelée par Denys d'Halicarnasse un raccourci; il y avait donc une route moins abrégée allant du Forum au pied de l'Esquilin, sans doute celle qui plus tard traversa le Forum de Nerva, appelée le *Forum de passage* (Forum transitorium). De plus, il est fait mention de trois arcs nommés *janus*; l'un au commencement, l'autre au milieu, le troisième au bout du Forum. Vraisemblablement ces *janus* servaient de porte, ou étaient devant une entrée du Forum. La première et la troisième s'ouvraient à ses deux extrémités. Celle du milieu devait faire face à une rue qui conduisait à la Subura et aux Carines.

² Un passage de Cicéron nous fait connaître positivement que les *vieilles* étaient au sud et les *neuves* au nord du Forum, car il nous apprend que celles-ci étaient exposées au soleil et les autres à l'ombre, parce qu'elles avaient le soleil derrière elles; il suffit d'avoir eu à traverser le *Campo Vaccino* par un jour brûlant pour avoir senti toute la justesse de la remarque de Cicéron, faite par lui sans doute quand il descendait du Capitole pour retourner à sa maison du Palatin. Voici ce passage important pour la topographie du Forum : « Ut ii qui *sub novis solem* non ferunt, item ille cum *æstuet, veterum... umbram* est secutus. » (Cic., *Acad. prior*, II, 22.)

lesquels en cas de pluie on pouvait trouver un abri. Ces janus formaient la *bourse* de Rome.

Il y en avait trois, tous placés sur le côté septentrional du Forum¹.

Tel était la configuration et l'aspect ancien du Forum. Avec le temps, des portiques l'entourèrent, les boutiques firent place à des basiliques; trois temples seulement, ne l'oublions pas, celui de la Concorde, celui de Vespasien, celui de César, vinrent se placer à côté du temple de Saturne et du temple de Castor qu'on réédifia. On s'exagère souvent le nombre des édifices du Forum; tous étaient alentour. On ne saurait trop le redire, le centre du Forum était libre et le fut toujours.

Il le fallait bien, car, sans parler des acheteurs, où eût été la place nécessaire pour les combats de gladiateurs, qui eurent lieu dans le Forum jusqu'à la fin de la république, avant qu'on eût élevé des amphithéâtres, et pour les réunions des plébéiens, les comices par tribus, dont je vais parler?

Et puis le Forum devint un lieu de promenade, comme le *Campo Vaccino* l'est encore le dimanche, pour les Romains; un lieu de plaisirs pas toujours honnêtes. Plaute² nous apprend par quelles sortes de gens les différentes parties du Forum étaient fréquentées de son temps.

Les faux témoins abondaient aux abords du Comi-

¹ Horace (*Sat.*, II, 3, 18) parle d'un Janus medius.

² Curcul. IV, 119 et suiv.

tium où l'on jugeait les procès. Peut-être on en trouverait quelques-uns dans le voisinage de la curia Innocentiana.

Les menteurs et les glorieux se donnaient rendez-vous près du sanctuaire de Vénus Cloacine (au nord du Forum) ; c'était là que venaient raconter leurs exploits faux ou véritables les *bravi* de la Rome ancienne, du côté de la Subura, autrefois habitée par les Ligures, cousins des gascons, et qui y avaient laissé peut-être quelques descendants.

Là aussi, non loin du temple de Vénus Purifiante, se traitaient certains marchés sous les auspices d'une Vénus moins pure et dont le culte était fort répandu dans le quartier voisin de la Subura. Du même côté était le marché au poisson, dont l'odeur, quand soufflait la Tramontane, mettait en fuite les plaideurs qui hantaient la basilique Portia, et où l'on faisait des pique-niques par souscription; c'était le Billy-Gate de Rome. L'extrémité orientale du Forum, le bas Forum¹, était réservé aux honnêtes gens, aux riches, *boni homines*, ceux qu'on appelle aujourd'hui *Uomini grassi*. Les gens de bien préféraient ce bout du Forum que dominait la Velia, autrefois demeure des Sabins, peut-être par un souvenir de ce peuple probe, qui

¹ On appelait le côté opposé *le sommet du Forum*; celui-ci présentait peut-être un plan un peu incliné à partir du Capitole; le Miliarium aureum était *in capite Fori*, peut-être aussi appelait-on *la tête du Forum* la partie la plus noble, celle où se trouvait le Comitium.

avait fourni à Rome son aristocratie. On conçoit que dans leur voisinage eût été à l'origine le rendez-vous des *boni homines*, ce qui avait, comme les *honnêtes gens*, le double sens de gens honnêtes et de gens comme il faut.

Un canal ou ruisseau traversait le Forum dans le sens de sa longueur, car il devait être un des affluents de la Cloaca Maxima; il devait être aussi en rapport avec le lac de Curtius, avant lequel il est immédiatement nommé. Au bord de ce canal se rassemblaient particulièrement les oisifs, les flâneurs; ils en avaient pris le nom. On les appelait *les hommes du canal*, *canalicolæ*¹, comme on dirait à Paris les habitués de la petite Provence. Ceux-là étaient, selon Plaute, pleins de prétentions, confiants, bavards, malveillants, disant à propos de rien impudemment du mal d'autrui, quand ils auraient eu assez à en dire d'eux-mêmes. Il paraît que, comme les habitués de la petite Provence, ces malveillants faisaient de la politique² au bord de leur

¹ Gell., *Noct. att.*, iv, 20.

² C'est ce qui résulte d'un passage de Tertullien où, disant qu'il n'a pas l'ambition de jouer un rôle, qu'il ne court point après les places, il ajoute : Canales non odor; je ne vais point flâner les canaux; comme nous dirions je ne vais point prendre vent auprès des canaux. Ceci, en ce qui concerne la topographie du Forum, montre qu'au temps de Tertullien le Forum était traversé par plusieurs de ces canaux, et à cause du double sens du mot *odoro*, semble indiquer que les canaux, probablement mal entretenus au troisième siècle, ne sentaient pas bon.

canal, et que souvent c'étaient de pauvres diables¹.

Près des boutiques vieilles se trouvaient les usuriers, comme ils abondaient du côté des boutiques neuves, ou étaient les trois janus. On voit que dans le Forum il y en avait partout.

Enfin derrière le temple de Castor, c'est-à-dire dans la rue Neuve, on rencontrait des gens avec lesquels il était bon de se tenir sur ses gardes. Plaute en aurait dit autant aujourd'hui, j'imagine, des petites rues qui avoisinent le Forum.

J'ai suivi l'histoire du Forum jusqu'au siècle de Plaute, qui nous en a fait pour ainsi dire la topographie morale telle que le génie observateur du poète comique l'avait saisie. Revenons à sa topographie politique et aux comices par tribus dont le Forum était le principal théâtre.

Je crois que les premiers comices par tribus se tinrent dans le Forum et ne furent transportés dans le champ de Mars que lorsqu'ils se confondirent avec les comices par centuries². Essentiellement démocratiques, leur lieu naturel était le lieu populaire par excellence, le marché. Nul monument ne fut jamais élevé à ces comices de la démocratie romaine, ils n'eurent pas même de *septa* permanents. Il fallait que le marché

¹ Canalicolæ forentes homines pauperes, (sic) dicti quod circa *canales* fori consisterent. (P. Diac., p. 45.)

² Les exemples que l'on cite des comices par tribus tenus dans le champ de Mars sont de la fin de la république

restât libre pour la circulation et pour les combats de gladiateurs. Quand les comices par tribus devaient avoir lieu, on tendait dans le Forum des cordes qui figuraient transitoirement les planches du champ de Mars¹. Je crois pouvoir déterminer quelle était la direction de ces septa mobiles ; je crois qu'ils étaient disposés dans le sens de la largeur du Forum, du midi au nord², regardant la tribune sur laquelle siégeaient les tribuns du peuple.

Niebuhr pense que dans l'origine les patriciens ne faisaient pas partie des tribus. Dans tous les cas, vu leur faible nombre, ils y étaient fort isolés et y jouaient personnellement un faible rôle. Ils ne prenaient certainement point part aux comices démocratiques à l'é-

¹ App. B. Civ., III, 30. A l'époque de Cicéron, les septa du Forum étaient des treillis en bois, *cancellos fori* (Cic., *pro Sest.*, 37); mais on pouvait, quand besoin était, les enlever.

² Cicéron (*De Div.* II, 35) dit que le tonnerre entendu à gauche était un signe heureux partout, excepté dans les comices. Le préjugé populaire ne fut pas toujours conforme à cette opinion, mais on doit penser que Cicéron, qui était augure, connaissait les vrais principes de la science fulgurale. S'il en est ainsi, on ne saurait guère expliquer cette singularité qu'en supposant que les comices étant tournés vers le nord avaient le couchant, qui était la région funeste, à leur gauche, tandis que le *templum*, comme le dit Varron, était tourné du côté du midi, et avait ainsi le couchant à sa droite ; je conclus donc de ce qu'établit Cicéron, que les comices étaient tournés vers le nord. C'était la direction du Comitium et celle des septa du champ de Mars, ce devait donc être aussi celle des septa du Forum. En les plaçant ainsi, ceux qui y entraient pour aller voter avaient à franchir le canal ; de là peut-être était venu l'usage du pont qui figure dans les comices par tribus comme dans les comices par centuries.

poque ou les tribuns les faisaient sortir du Forum. Pour avoir une vue vive et vraie des luttes entre les plébéiens et les patriciens que je vais raconter, il faut toujours conserver devant ses yeux le Comitium et le Forum, tels qu'ils étaient. Le Comitium, plus élevé; au-dessous de lui, le Forum, plus grand, entouré de boutiques, non consacré par les auspices. Dans le premier, les patriciens sont gravement assis; dans le second, les plébéiens sont debout. Le premier est calme comme un tribunal, le second est agité comme une multitude.

Parmi cette multitude, nulle distinction de race, de fortune ou d'âge¹; point de classe ou de corporation, mais seulement des individus ayant tous un vote d'égale valeur.

Les comices par tribus, qui n'étaient guère appelés dans l'origine qu'à prononcer sur des questions d'intérêt local ou à nommer des magistrats inférieurs, élevèrent chaque jour davantage leurs prétentions, et étendirent graduellement leurs prérogatives; les curies tombèrent dans l'insignifiance. Elles *autorisaient* toujours les décisions; mais leur sanction, dont on ne pouvait se passer, était donnée par elles avant que la loi fut votée. Les centuries elles-mêmes, cet autre privi-

¹ Cum ex generibus hominum suffragium feratur *curiata* comitia esse; cum ex censu et ætate, *centuriata*; cum ex regionibus et locis, *tributa*. (Lælius felix ap. Gell., xv, 27, 4.) Populus (pour *plebs*)... *fuit* in tribus convocatus. (Cic., *de Legg.*, iii, 19.)

lège, furent envahies, modifiées dans le sens démocratique, et leurs comices finirent par s'amalgamer avec ceux des tribus. La majesté du Comitium s'éclipssa, l'armée du champ de Mars fut vaincue ou absorbée. La plebs du Forum resta seule debout, frémissante, indomptée, et, ce semblait, indomptable. Hélas ! elle ne devait pas l'être. Quand on traverse aujourd'hui le *Campo Vaccino*, on traverse en quelques pas toute l'histoire de la liberté romaine. On va du Comitium où fut proclamée l'abolition de la tyrannie¹, à l'autre extrémité du Forum, où était le temple de César, qui la releva, et c'est par le Forum plébéien qu'on a passé.

La destinée politique du Forum suivit la destinée de la tribune. La tribune, c'était la parole de Rome, c'était l'expression et la garantie de sa liberté. La parole publique est l'âme d'un peuple libre. Quand elle se tait, ment ou flatte, quand seulement elle est timide, gênée, trop prudente, croyez que chez ce peuple les battements du cœur se ralentissent, que la frigidité des agonisants le gagne, et que s'il n'est sauvé par quelque remède héroïque, la mort n'est pas loin.

Je ferai l'histoire de la tribune ; nous la verrons

¹ Selon Tite Live (1, 59), c'est à la multitude, c'est-à-dire aux plébéiens, que Brutus proposa d'abord le bannissement de Tarquin ; ils accueillirent cette résolution avec transport ; mais Tite Live (1, 2) dit aussi qu'une loi portée par les curies prononça l'abolition de la royauté.

changer de lieu quand Rome changera de constitution et se déplacer avec le centre de la vie politique, suivant ce mouvement qui entraîne toute chose vers le bas Forum. Elle y sera transportée par la main de César, et finira par être établie sur les marches du temple consacré au destructeur de la liberté, devenu dieu.

La première tribune était d'abord aussi loin que possible de l'extrémité orientale du Forum où devait s'élever le temple de César. La première tribune fut sur le Vulcanal, lieu élevé au-dessus du Comitium, où siégeait, dit-on, Romulus, et où siégèrent encore les décemvirs; elle était d'abord le *tribunal*, nom qu'elle conserva toujours. De là le magistrat déclarait au Comitium la résolution de la curie, dont le Comitium était comme le vestibule (*senatus-consultum*). Les curies acceptaient ou rejetaient sans que personne, sauf dans des cas très-rares, demandât la parole. Les curies n'eurent jamais une tribune à leur usage; elles décrétaient, mais ne parlaient pas. La vraie tribune fut celle du Forum. On peut croire qu'elle naquit avec les tribuns. Jusque-là les plébéiens, comme ils n'avaient pas de chefs, n'avaient pas d'organe.

La tribune était dans le Forum ¹ à l'est du Comitium ², dont elle se trouvait rapprochée ³, sans le tou-

¹ In Foro. (Tit. Liv., viii, 14.) Il en fut toujours ainsi. Romanum Forum est ubi nunc rostra sunt. (Serv. *Æn.*, viii, 561.)

² Ad Comitium. (Asc., *ad Cic. Mil.*, § 12.)

³ Autour de la statue de Servius Sulpicius, qui était placée sur les

cher pourtant¹, sur le côté nord de l'espace qui embrassait le Comitium et le Forum, et entre les deux².

rostris, un espace de cinq pieds en *tous sens* avait été réservé pour que lui et ses descendants pussent de là assister aux combats des gladiateurs. Il y avait donc au moins un espace de cinq pieds entre la tribune et le Comitium. (Cic., *Phil.*, ix, 7.)

¹ C'est ce que prouvent ces mots de Cicéron à propos de son frère, précipité de la tribune : Pulsus e rostris in Comitio jacuit; et le passage souvent cité de Pline (*Hist. nat.*, vii, 60), qui dit que l'on déterminait l'heure de midi en regardant le soleil du haut des degrés de la curie, entre les rostris et la græcostase. Ces deux objets étaient donc l'un à la gauche, l'autre à la droite d'un homme placé sur les degrés de la curie et regardant le soleil à midi. La græcostase, destiné aux ambassadeurs qui attendaient que le sénat leur permit d'entrer dans la curie, était un lieu découvert, car on croyait qu'il y avait plu du sang et du lait (Beck., *Handb.*, p. 275), sur l'esplanade du Vulcanal (Tit. Liv., ix, 46; Varr., *De L. lat.*, v, 156), à la droite de la curie et au delà du Comitium. Sub dextrâ hujus (curiæ) a Comitio locus substructus. (Varr., *De L. lat.*, v, 155.) Plus tard on la trouve, sous le nom de græcostadium, reportée au côté sud du Forum, entre le Vicus Jugarius, qui la séparait du temple de Saturne, et la basilique Julia, ou un peu plus à l'est. (*Notit.*, reg. viii.) Il est inconcevable qu'on ait donné ce nom de Græcostase aux trois belles colonnes du temple de Castor, situé loin de la curie, vers l'extrémité orientale du Forum. Cicéron, parlant de la foule qui l'a applaudi, nomme en même temps la græcostase et la curie. (*Ad Frat.*, ii, 1.) D'ailleurs, les *trois colonnes* ont évidemment fait partie d'un temple; or la græcostase n'était pas un temple, pas même un édifice, c'était un espace qui n'avait ni murs ni toit, une portion de la plate-forme du Vulcanal, où l'on construisait deux temples, un à la Lune (Grut., *Ins.* 135, 2), un à la Concorde et une basilique (Varr., *De L. lat.*, v, 156), la basilique Opimia.

² C'est là ce que veut dire *au milieu du Forum*. On employait cette expression, *au milieu* dans ce cas, comme lorsqu'on parlait du Janus *medius* qui était peu éloigné de la tribune. Præ Rostris. (Crucquius, *Schol.*; Hor., *Sat.*, iii, 2, 18.)

A Rome, le respect des pouvoirs antiques était si grand, que jusqu'aux Grecques l'usage fut toujours que ceux qui parlaient à la tribune se tournassent vers le Comitium et les curies patriciennes, bien que leur discours s'adressât aux plébéiens rassemblés dans le Forum.

Les rostra sont indiqués comme en avant de la curie¹. Nous savons que le Comitium faisait face à la curie, mais celle-ci devait présenter un front moins étendu que le Comitium; elle correspondait à son extrémité orientale, car la tribune, qui était en dehors du Comitium, à l'est, touchait presque à la curie². La tribune était sous son regard vigilant et modérateur³. La curie devait dominer la tribune, car elle était plus élevée que le Vulcanal⁴, lui-même plus élevé que le Comitium.

¹ Diod. Sic., xii, 96.

² (Rostra) prope juncta curiæ. (Asc., *in Cic. pr. Mil.*, § 12.)

³ Speculatur atque obsidet rostra vindex temeritatis et moderatrix officii curia. (Cic., *Pro Flacc.*, 24.) Ante hanc (C. Host.) rostra. (Varr., *De L. lat.*, v, 155.)

⁴ Un portique, dont l'extrémité n'était séparée du temple de Saturne que par la montée triomphale, longeant le Capitole, arrivait au Senaculum (sur le Vulcanal); de là on montait par des degrés à la curie. Voilà comme j'entends cette phrase de Tite Live (xli, 27) : Porticus ab æde Saturni in Capitolium ad Senaculum, et *super id*, curiam. On voit que la curie était très-élevée, comme il convenait à la majesté du sénat. Quand Tarquin avait précipité Servius du haut des marches de la curie, il l'avait fait rouler au bas d'un véritable escalier.

La tribune dominait donc le Comitium et le Forum. Sa position supérieure faisait dire à Pline, dans un mouvement d'humeur contre les désordres populaires des derniers temps de la république¹ : « Les rostres, placés en avant de la tribune, étaient l'ornement du Forum, et comme une couronne sur le front du peuple romain. Mais quand ils eurent été foulés et souillés par des tribuns séditieux, les rostres, qui étaient sous leurs pieds, furent comme un joug pour les citoyens. »

Ce nom de rostres désignait les becs de fer dont la proue des vaisseaux étaient armés. Leur nom devint celui de la tribune après qu'on eut orné sa base de ceux des vaisseaux pris aux Volsques d'Antium.

Il ne faut pas s'étonner de l'importance donnée par là à une victoire, qui terminait la guerre contre les Latins, dont Antium, à demi latin, avait embrassé la cause. Une victoire sur un peuple maritime méritait, aux yeux des Romains, d'être consacrée par un monument d'une nature spéciale, et d'être associée aux grandeurs naissantes de la tribune. Il semble que les tribuns l'armèrent de ces becs, défense formidable des vaisseaux, pour exprimer qu'elle était inviolable et menaçante. Du reste, l'usage d'élever cette sorte de trophée naval existait en Grèce².

¹ Pl., *Hist. nat.*, xvi, 4, 5.

² Les Grecs appelaient cela *ἀνπορνηδίζεω*. Dans le port de Rhodes,

C. Mænius, qui donna à la tribune cet ornement, et par suite le nom qu'elle garda toujours, fut honoré d'une statue placée sur une colonne attenante aux rostres¹. La gens plébéienne Mænia fournit plusieurs tribuns. C. Mænius se fit remarquer par ses entreprises contre les patriciens. Il n'est pas surprenant qu'un tel homme ait voulu embellir la tribune populaire, et qu'on lui ait érigé dans le Forum populaire une statue sur une colonne². C'était aussi un usage grec ; en Grèce on accordait cet honneur aux vainqueurs d'Olympie ; on semblait par là, dit Pline³, vouloir les élever au-dessus de la terre. A Rome, on décernait un tel honneur à celui qui avait pris des vais-

on voyait des becs de vaisseaux tyrrhéniens mis là en signe de victoire. (O. Müller, *Etr.*, I, p. 299.)

¹ In suggestu. (Pl., *Hist.*, *nat.*, xxxiv, 11, 1.)

² Pline parle de la colonne (xxxiv, 11, 1) et Tite-Live de la statue (viii, 13). La position de cette colonne, appelée la colonne Mænia, est représentée par Cicéron comme intermédiaire entre le Capitole et les septa du Forum. (Cancelli, *Pro Sest.*, 58.) On annonçait la dernière heure quand le soleil avait franchi tout l'espace du ciel qui s'étendait de la colonne Mænia jusqu'au couchant. (Pl., *Hist. nat.*, vii, 60.) L'expression de Pline, *ad carcerem inclinato sidere*, est singulière. Pline, qui connaissait Rome, ne pouvait croire que le soleil se couchât au-dessus de la prison Mæmertine. Je crois qu'il faut lire *ad vesperem*. Ce qui montre en tout cas que la colonne Mænia était bien au midi et achève de déterminer l'emplacement des rostres et de la curie, c'est que Pline en parle tout de suite après avoir mentionné l'observation du soleil à midi faite sur les degrés de la curie, entre les rostres et la græcostase, et suit, en ce qui concerne la colonne Mænia, le cours du soleil depuis midi jusqu'au soir.

³ Pline, xxxiv, 11, 4.

seaux à l'ennemi et défendu les droits des citoyens.

Nous pouvons nous faire une idée très-exacte des rostres romains. Ils sont figurés sur une médaille portant le nom de *Palicanus*, ce tribun qui soutenu par Pompée revendiqua les droits enlevés au tribunat par Sylla. C'est une plate-forme allongée formant un demi-cintre, qui a cela près ressemble assez aux ambons des basiliques chrétiennes et encore plus à certaines chaires d'Italie dans lesquelles le prédicateur peut aller et venir comme pouvaient le faire les orateurs romains à la tribune. On voit sur la médaille le subsellium où s'asseyaient les tribuns¹. C'est sur un siège semblable que deux d'entre eux s'assirent pour empêcher Cicéron, à la fin de son consulat, de monter à la tribune, et que sa main et sa tête furent placées par les sicaires d'Antoine².

Les rostres devaient être tournés vers l'ouest, car ainsi ils regardait le comitium et le Capitole. Ils devaient être orientés comme un templum, car il s'appelaient *templum*³. Il est beau qu'à Rome la tribune fut un temple.

On voit à Rome un reste et un simulacre de la tri-

¹ Tribuni in rostris consederunt. (Tit. Liv. xxxviii, 51.)

² Plut., *Cic.*, 49.

³ Tit. Liv., viii, 13. Si l'on suppose orienté exactement d'après les quatre points cardinaux, ainsi que c'était l'usage pour tout *templum*, le carré long qui formait la tribune, l'orateur, en faisant face au Comitium, regardait obliquement une partie du Forum. Telle était, je crois, la vraie position des rostres; elle permettait aux orateurs de se tour-

bune romaine; mais ce n'est pas la tribune libre de la république, c'est la tribune officielle de l'empire.

Au pied du Capitole, vers le milieu de ce côté du *orum* (côté de l'ouest), est une élévation en demi-cintre qu'on a prise à tort pour avoir appartenu aux rostrs de la république.

Ceci est un débris d'une sorte de tribune (*suggestus*) sur lequel Othon harangua les soldats qui le proclamèrent empereur¹.

Elle existait bien à la fin de la république; car Pompée y était assis quand il vint, entouré de soldats², troubler Cicéron plaidant pour Milon. Mais cette tribune, qui, comme on voit, ne rappelle pas des souvenirs de liberté, n'était point la véritable, située ailleurs, sur le côté nord du Forum, près de la curie.

Elle fut une *n* et un mensonge.

Elle eut, comme on le voit encore, la forme semi-circulaire des anciens rostrs, et on y attacha même des becs de vaisseaux³ pour que la ressemblance ex-

ner vers les patriciens en s'adressant aux plébéiens. Quand Caius Gracchus se tourna vers ceux-ci, il se tourna *en dehors*, dit Plutarque, *οὐραγὰς τῆς* (*G. Gr.*, 5), c'est-à-dire un peu plus à gauche, léger changement, mais qui en annonçait bien d'autres.

¹ Suét., *Oth.*, 8.

² Il était assis, dit Asconius (*Ad Cic., pro Mil.*, p. 41), ad *Ærarium*, pro *Ærario*. L'*Ærarium* était le trésor placé dans le temple de Saturne. Le débris du *Suggestus* dont je parle est en effet au-dessous du temple de Saturne.

³ Canina croit avoir reconnu les trous dans lesquels entraient les tenons de fer qui les attachaient. (*Exp. top.*, p. 352.)

térieure fût complète; mais l'imitation de la vraie tribune n'alla pas plus loin.

Ce débris cependant est précieux, d'autant plus que le monument auquel il se rapporte est figuré dans un bas-relief de l'arc de Constantin.

Cette reproduction d'une copie de la tribune romaine ressemble assez à l'original tel qu'il est représenté sur la médaille de Palicanus et complète l'idée qu'on peut s'en former.

Derrière cette tribune, où Constantin est assis, on aperçoit des colonnes que surmontent des statues, et, à ses deux côtés, deux arcs de triomphe dont l'un est celui de Septime Sévère encore debout.

De même, outre la statue de Mænius, plusieurs autres s'élevaient alentour des rostres républicains :

Celle de Marsyas ¹, deux doigts de la main levés en l'air, symbole de la liberté, emprunté, lui aussi, aux villes grecques, et dont je ne m'explique pas bien le sens, si ce n'est que la liberté a été souvent écorchée.

Celles des trois Parques, qu'on appelait des sibylles ², et que plus tard on appela des fées.

Enfin les statues de plusieurs citoyens illustres, et particulièrement des ambassadeurs romains assassinés dans le pays où ils avaient été envoyés, comme le

¹ Serv., *Æn.*, iv, 58; Macr., *Sat.*, iii, 12.

² Pl., xxxiv, 11, 2.

furent, par le gouvernement autrichien, les plénipotentiaires de Rastadt, dont on n'eût pas mai fait de placer les images autour de la tribune d'alors pour perpétuer la flétrissure que méritait cette odieuse violation du droit des gens.

Maintenant que nous connaissons la scène des débats orageux qui agitèrent la république romaine, l'emplacement et la figure de la tribune romaine, nous aurons, ce me semble, une intelligence plus nette et plus vive des différentes phases de ces débats et du rôle de cette tribune.

Les chevaliers, qui étaient primitivement la cavalerie romaine, composée en partie de jeunes patriciens et en partie de plébéiens; qui ne devinrent un ordre distinct que lorsqu'ils eurent cessé de mériter leur nom, et représentèrent alors la finance dans l'État, les chevaliers n'avaient pas et ne devaient pas avoir un lieu pour leurs délibérations et leurs votes.

Ceux qui étaient patriciens délibéraient dans le Comitium, et, quand ils furent admis au sénat, dans la curie.

Tous votaient dans les comices par centuries au champ de Mars.

Mais deux solennités amenaient les chevaliers au Forum : l'une politique, l'autre de pure cérémonie.

La première était le recensement de la cavalerie. Le censeur s'asseyait dans la tribune¹; chaque chevalier à

¹ Plut., *Pomp.*, 22.

pied, tenant son cheval par la bride, descendait de la Velia, et, suivant la voie Sacrée jusqu'au Forum, le traversait pour venir défilé devant le censeur. Quand le cheval n'était pas en bon état ou que la conduite du chevalier avait encouru quelque blâme, le censeur lui disait :

« Vends ton cheval. »

C'est-à-dire rembourse le prix du cheval à l'État qui te l'a confié.

Et le chevalier était rayé du rôle de sa centurie.

Quelquefois le cheval¹ était retiré à un chevalier seulement parce que le censeur lui trouvait trop d'embonpoint, ce qui n'entraînait point sa dégradation.

Un autre défilé des chevaliers à travers le Forum avait lieu tous les ans aux ides de juillet². Les chevaliers, portant la trabée, vêtement à raies de pourpre, couronnés de rameaux d'olivier, chevauchaient en grande pompe depuis le temple de Mars ou le temple de l'Honneur et de la Vertu, situés tous deux hors de la porte Capène, jusqu'au Forum, qu'ils traversaient, puis, passant devant le temple de Castor³, idéal du cavalier⁴, ils montaient au Capitole.

¹ Gell., *Noct. att.*, vi, 22.

² Den. d'Hal., vi, 15.

³ Ceci prouve que sous la république la continuation de la voie Sacrée suivait le côté méridional du Forum pour gagner le Capitole, car le temple de Castor et Pollux était de ce côté.

⁴ C'est parce que Castor, héros renommé pour son habileté dans

Il reste à déterminer les différents endroits liés à l'existence d'une classe d'hommes qui n'étaient point étrangers à la constitution de la république. Je parle des divers corps de prêtres exerçant une magistrature sacrée, formant une institution politique.

Dans l'ancienne Rome, le gouvernement était, jusqu'à un certain point, sacerdotal, comme dans la nouvelle; on y trouve le mariage religieux (*confarreatio*) et la propriété ecclésiastique¹; mais à Rome l'autorité civile avait l'autorité sacerdotale, et aujourd'hui le pouvoir sacerdotal a le pouvoir civil.

Les auspices appartenaient dans l'origine aux patriciens, et constituaient pour eux une sorte de droit divin.

Les auspices étaient consultés par les magistrats patriciens à l'aide des Augures, et intervenaient sans cesse dans la vie politique et dans la vie civile des Romains. La religion se mêlait à tout, mais la religion était aux mains de l'État.

A la tête du culte romain étaient les pontifes², pré-

l'équitation, fut adopté par les chevaliers romains comme une sorte de patron, que son nom fut souvent donné seul au temple des Dioscures, et que l'édifice dédié aux deux frères est fréquemment appelé temple de *Castor*, jamais temple de *Pollux*.

¹ Den. d'Hal., II, 7.

² Dans l'ordre honorifique, le grand pontife ne venait qu'après le roi des sacrifices et les flamines; mais son titre, *pontifex maximus*, et le rôle qu'il joua toujours à Rome, montrent qu'il était le premier en importance; peut-être on plaçait les autres prêtres avant lui, parce

sidés par le grand pontife, Pontifex Maximus. C'est le titre que les papes prennent encore aujourd'hui.

L'origine de ce nom (pontifices) serait locale, si l'on admettait, comme on l'a fait souvent dès l'antiquité, qu'il veut dire *les faiseurs de pont*, parce que les pontifes étaient supposés avoir construit et étaient chargés de réparer le pont Sublicius, le pont sacré ¹.

Mais cette étymologie me semble bien douteuse, et ce mot avait un sens trop général pour venir d'un fait si particulier ².

Le grand pontife habitait près du temple de Vesta. C'était un lieu saint depuis les Pélasges. Le grand pontife y veillait sur le Palladium. Le foyer sacré de la cité romaine était sous la garde du pontife de Rome; il s'appelait pontife de Vesta ³, Vesta était la patronne des Romains.

Le roi à Rome était prêtre. Cela fut vrai surtout des rois étrusques, car la royauté étrusque était sacerdo-

qu'ils étaient plus anciens. Le roi des sacrifices et les flamines étaient consacrés au culte de divinités sabines; le roi des sacrifices sacrifiait dans les *Agonales* (Ov., *Fast.*, I, 518, 533), et les flamines, prêtres sabins, à Mars, à Quirinus, dieux sabbins.

¹ Varr., *De L. lat.*, V, 85.

² Elle est rejetée par le savant grand pontife Q. Mutius Scævola, mais la sienne, *pontifex*, de *posse* et *facere* (*ibid.*), est encore moins admissible. Götting (*R. Verf.*, p. 175) propose *pontifices*, de *pompifces*. Ce serait, comme les marais *Pontins*, de *pompitius* paludes.

³ Ov., *Fast.*, III, 698-9. Les préteurs, les dictateurs, les consuls, quand ils entraient en charge, offraient un sacrifice à Vesta. (Macr., *Sat.*, III, 4.)

tales. Quand on eut chassé les rois, on donna ce nom à un prêtre, le *roi des sacrifices*, qui représentait le côté religieux de leurs attributions, mais qui était subordonné au grand pontife.

Le roi des sacrifices habitait sur la Velia, où avaient habité Tullus Hostilius et les deux Tarquins. Probablement leur demeure fut la sienne. Il en hérita comme de leur titre, mais on ne lui laissa rien de leur puissance.

L'admission au pontificat fut la dernière conquête des plébéiens ¹.

Un des pontifes, du haut du Capitole, indiquait au peuple l'époque des fêtes mobiles, et combien de jours il y avait des calendes aux nones, car ce nombre n'était pas le même pour chaque mois. Cela se faisait devant la curia Calabra ², où se réunissaient parfois les curies patriciennes. Seuls, dans le principe, les patriciens connaissaient les choses du ciel. Les pontifes romains, comme leurs successeurs, ne perdaient le caractère sacerdotal qu'à la mort.

Rien ne porte à croire que les collèges des Augures aient eu un lieu déterminé d'habitation commune; on sait où les magistrats devaient, en leur compagnie, consulter les présages, ce qu'on appelait prendre les auspices; c'était lorsqu'une armée partait de Rome, hors de la ville ³, mais près de la ville; ceux

¹ Par la loi Ogulnia, 300 ans avant J. C.

² Varr., *De L. lat.*, vi, 98; Serv., *Æn.*, viii, 654.

³ Tit. Liv., iv, 18; Tac., *Ann.*, iii, 19.

qu'on prenait dans le lieu où se trouvait l'armée n'étaient pas toujours jugés suffisants, et alors le général quittait son camp et revenait à Rome¹ pour accomplir cet acte religieux auquel on attachait une grande importance. Le voisinage de Rome était considéré comme une condition nécessaire à la perfection des auspices. Quand la guerre fut portée hors de l'Italie, on imagina de désigner dans le pays conquis (*in captivo agro*) un lieu qui représentait Rome à l'étranger, et où, s'il en était besoin, l'on revenait chercher les auspices². Tant le voisinage, au moins fictif, du sol de Rome était nécessaire aux auspices ; tant ce sol était par excellence le sol sacré.

Les inaugurations se faisaient dans la citadelle capitoline, où était le lieu augural (*auguraculum*)³, et dans la voie Sacrée, où les augures venant de la citadelle descendaient⁴. Cette voie était orientée de

¹ Tit. Liv., viii, 30.

² Serv., *Æn.*, ii, 178.

³ P. Diac., p. 18.

⁴ Varr., *De L. lat.*, v, 47. Cela encore montre que dans l'antiquité le prolongement de la voie Sacrée, qui allait jusqu'au Capitole, fut la voie qui côtoyait le Forum du côté du sud, car c'est elle que l'on trouvait en descendant de l'*Arx* ; l'autre embranchement de la voie Sacrée, celui du côté septentrional du Forum, ne pouvait encore conduire jusqu'à la citadelle, car il eût dû passer entre la curie et le Comitium, entre lesquels il ne paraît pas qu'alors une voie existât. Quand la curia Julia, placée au sud du Comitium, eut remplacé la curia Hostilia, qui était au nord, la voie longeant le Forum au nord devint un autre prolongement de la voie Sacrée, par où elle put également atteindre le Capitole.

l'ouest à l'est suivant les règles de la discipline étrusque¹.

C'est dans la citadelle qu'était inauguré le dictateur, là où, selon la tradition, l'avait été le premier roi sabin.

Quant aux Aruspices, qui n'étaient point des magistrats comme les Augures, qui ne paraissent former une confrérie régulière que sous Claude², tout au plus au temps de César³, et que Cicéron traite avec assez de mépris⁴; ces devins d'Étrurie habitaient le quartier étrusque en compagnie avec les professions peu estimées de ce quartier suspect⁵.

¹ Elle suivait la ligne augurale appelée Decumanus Maximus, comme Hygin l'a remarqué pour d'autres voies. (GÖTTL., *R. Verf.*, p. 203.)

² L'augure se tournait vers l'est, car Valère Maxime (viii, 2, 1) nous apprend l'existence d'une maison très-élevée sur le Caelius, qui fut démolie parce qu'elle faisait obstacle à *ceux qui prenaient les auspices de la citadelle*. Si l'augure eût regardé au sud, sa vue n'eût point été gênée par le mont Caelius. Sachant que l'*Ara* était au-dessus du palais Caffarelli, et tirant de là une ligne droite vers l'orient, nous arrivons vers la porte Majeure. C'est de ce côté qu'était la maison de Claudius Centumalus, qui fut démolie; ceci nous montre qu'on donnait le nom de Caelius au plateau qui continue cette colline vers le nord, le plateau de Saint-Jean de Latran et de Sainte-Croix de Jérusalem.

³ Tac., *Ann.*, xi, 15.

⁴ Cicéron (*De Div.*, ii, 24) parle du *Summus Haruspex*.

⁵ Cic., *Ad Fam.*, vi, 18.

⁶ Plaut., *loc. cit.* Près du cirque dit Juvénal et près de l'agger (*Sat.*, vi, 588); vers l'agger était le champ funèbre de l'Esquilin, fréquenté par les sorcières.

Après les pontifes venaient les flamines. Les pontifes étaient consacrés aux cultes de tous les dieux; les flamines, au culte particulier d'une divinité¹. Presque toutes celles de ces divinités que nous connaissons sont des divinités sabines²; à la tête de ce corps sacerdotal, était le flamine de Jupiter, le dieu de tous, c'était un personnage auguste; bien que dans l'origine toute fonction publique lui fût interdite³, il siégeait au sénat et marchait précédé d'un licteur. Il représentait l'idée du prêtre dans toute sa pureté. Ses regards ne devaient tomber sur aucune souillure, ne devaient pas même rencontrer une armée ou s'arrêter sur un travail manuel. Sa maison était un asile pour le criminel, qui pouvait s'y réfugier, comme le fut longtemps celle des cardinaux; mais il différait d'eux sur un point important, au lieu d'être obligé au célibat, le mariage était pour lui obligatoire, et si sa femme venait à mourir, il devait déposer le sacerdoce⁴.

Les demeures des flamines, qui s'appelaient *domus flaminia*, devaient être dans les prés Flaminien,

¹ Cic., *De Legg.*, II, 8.

² Mars, Quirinus, Flora, Furina, Carmenta. Tout prouve que l'institution des flamines était sabine; on l'attribuait à Numa. (Tit. Liv., I, 30.) Les flamines sacrifiaient à la bonne foi (Tit. Liv., I, 21), et le flamine Dialis à Consus, avec les Vestales (Tert., *De Spect.*, 5), à Acca Larentia (Gell., *Noct. att.* VII (VI), 7, 7), divinités des Sabins.

³ Cette interdiction ne fut pas toujours observée.

⁴ Gell., *Noct. att.*, I, 15; Plut., *Quæst. rom.*, 50.

car c'est de là que venait probablement leur nom. Selon toute apparence, ces prés, appartenant au champ sacré de Mars et voisins du Capitole, furent primitivement la propriété des flamines¹, d'autant plus que de ce côté étaient les terres du clergé romain, situées au pied du Capitole et qu'on disait avoir été données aux prêtres et aux augures par Numa. Le flamine de Quirinus habitait près du temple qu'il desservait, le flamine de Jupiter sur le Palatin.

Nous connaissons la demeure des Vestales; leur couvent était près de Sainte-Marie-Libératrice, où l'on a trouvé leurs tombes, ce qui a confirmé le témoignage des anciens, selon lequel elles pouvaient, par exception, être enterrées dans la ville, parce qu'elles étaient au-dessus des lois, comme les empereurs², rapprochement singulier entre ce qu'il y eut à Rome de plus pur et ce qui souvent le fut le moins.

On sait, nous l'avons vu, jusqu'au lieu où était solennellement transporté du cloître des Vestales à la *porta Stercoraria*, ce qui donnait à cette porte³ son nom.

Les Saliens, prêtres sabins de Mars⁴, qui fidèles à

¹ Le nom de ces prés ne peut venir de Flaminius, qui y établit au sixième siècle un cirque, car ils sont appelés *flaminiens* à une époque beaucoup plus ancienne par Tite Live. (III, 55.)

² Serv., *Æn.*, II, 206.

³ T. I, p. 558.

⁴ Les *Saliennes* sacrifiaient dans la *Regia* de Numa. (Fest., p. 529.)

cette origine, demeurèrent toujours patriciens¹, eurent dans le principe deux demeures à Rome : l'une sur le Quirinal, l'autre sur le Palatin.

Celle du Quirinal devait être voisine du temple de Quirinus², dieu de la guerre, comme on voit des saliens logés, au temps de Claude, près d'un temple de Mars, autre dieu sabin de la guerre, le temple de Mars Vengeur.

On lesait par une anecdote qui peint bien la gloutonnerie de cetempereur. Un jour qu'il rendait la justice dans le temple de Mars Vengeur, l'odeur d'un repas des prêtres saliens l'allécha tellement que, descendant de son tribunal, il alla partager ce repas, lequel devait être bon, car les banquets des saliens (*cœnæ saliares*)³ avaient dans la Rome ancienne la même réputation qu'ont eue quelquefois ceux des moines. Nous eussions fait un festin digne des saliens, dit Cicéron⁴; comme Rabelais aurait dit : Nous eussions banqueté à la mode monacale.

La demeure des saliens sur le Palatin devait être une sorte de couvent composé de plusieurs cellules⁵; elle

¹ Luc., *Phars.*, ix, 477; Juven., *Sat.*, vi, 604, Den. d'Hal., ii, 70. Les saliens étaient un des trois grands corps sacerdotaux. (Polyb., xxi, 10.)

² Le rapport des saliens à Quirinus est attesté par Servius. (*Æn.*, viii, 663.)

³ Hor., *Carm.*, i, 37, 2.

⁴ *Epulati essemus salialem in modum.* (Cic., *Ad Att.*, v, 9.)

⁵ C'est ce qu'indiquent les mots *mansiones* saliorum Palatinorum dans une inscription.

portait aussi le nom sabin de curie ¹; elle était au sommet de la montée qui conduisait au temple de la Victoire ², fondé par les Sabins aborigènes.

Seuls, entre toutes les confréries religieuses, les frères Arvales m'ont paru avoir une origine latine; mais cette confrérie fut adoptée de bonne heure par les sabins, qui rattachèrent les premiers Arvales à un personnage de leur nation, *Acca Larentia*, comme ils lui rattachèrent Romulus lui-même. Aussi les Arvales, devenu un collègue patricien, faisaient-ils les élections par lesquelles ils se recrutaient non sur le Palatin, mais sur le Capitole ³ ou au pied du Capitole ⁴, sur l'Aventin ⁵, tous lieux plus sabins que latins ⁶.

L'habitation des Fétiaux était probablement, comme

¹ Denys d'Halicarnasse (II, 70) dit que les saliens du Palatin furent institués par Numa et ceux du Quirinal par Tullus Hostilius. Une fondation sabine sur le Palatin au temps de Numa n'est pas vraisemblable, mais peut-être les saliens du Palatin étaient-ils en effet plus anciens que les saliens du Quirinal; alors leur existence remonterait à l'établissement primitif des Sabins avant Romulus.

² *Vers la cime du mont.* (Voy. Den. d'Hal., I, 32.) Là était la partie la plus élevée du Palatin avant qu'il eût été nivelé. Denys (*Frag.*, XIV, 5) et Plutarque (*Camil.*, 32) parlent d'une *chapelle de Mars*; c'était le sanctuaire qui dépendait du couvent.

³ Dans le pronaos du temple de la Concorde.

⁴ Dans le temple d'Ops.

⁵ Devant le temple de Junon.

⁶ Les frères Arvales ne se réunirent sur le Palatin que lorsqu'ils furent reçus dans le palais par les empereurs. (Voy. Marquardt, *Handb. d. R. alt.*, IV, p. 421.)

celle des flamines, dans les prés flamiens, près du temple de Bellone et de la colonne de la Guerre, d'où ils jetaient du côté de l'ennemi que Rome voulait attaquer une lance ensanglantée.

Telle est la topographie politique et sacerdotale de Rome. On voit que la vie politique était concentrée dans l'espace assez restreint qui s'étendait du Forum aux Septa (du Campo Vaccino à l'église de la Minerve). C'est dans cet étroit espace, entre le Forum, la curie, le Comitium et les Septa du Champ de Mars, que s'est agitée la destinée des Romains. Ne perdons jamais de vue ces quatre points importants, car c'est autour d'eux que va tourner toute l'histoire intérieure de ce peuple. Ce sont les quatre foyers de la fournaise où sa liberté mûrira.

III

COMMENCEMENTS DE LA LIBERTÉ.

Guerres au dehors et luttes au dedans. — Avarice et manque de foi des patriciens; temple de Mercure. — Les plébéiens se retirent sur le mont Sacré. — Création des tribuns du peuple et des édiles. — Coriolan, sa hauteur, son exil, fait la guerre aux Romains, vient à quatre milles de Rome. — Valeria et les femmes romaines vont vers lui, il s'arrête à la voix de sa mère. Lieu de la scène. — Temple de la Fortune des femmes. — Spurius Cassius; première loi agraire. — Spurius Cassius est mis à mort par son père; origine de la puissance paternelle chez les Romains. — Offrande au temple de Cérès. — Statue et maison de Sp. Cassius; temple de Tellus. — Dynastie consulaire des Fabius; ils passent aux plébéiens. — Motifs de leur établissement militaire contre les Véiens. — Leur départ de Rome, le chemin qu'ils suivent, la porte Carmentale. — Leur guerre contre Véies, leur défaite, leur mort. — Les Véiens sur le Janicule et dans le Champ de Mars.

Les commencements de la liberté furent pénibles. Au dedans, des luttes violentes entre les patriciens et les plébéiens; au dehors, des guerres incessantes et périlleuses avec des ennemis très-rapprochés. Un jour, les plébéiens refusaient de marcher; un autre jour, les

Étrusques ou les Sabins étaient au moment de surprendre la ville.

La liberté, qui vit par l'agitation et qui grandit par les obstacles, se fortifia dans ce rude exercice de l'énergie romaine; car les difficultés lui sont bonnes, les résistances la servent souvent. Quand elles manquent à la liberté, ce ressort de l'âme humaine se rouille et finit par tomber en poussière. Rien n'est plus funeste aux révolutions que de s'accomplir trop facilement.

A Rome, pour assister aux orages de la liberté naissante, nous aurons peu de chemin à faire; nous n'aurons à aller que du Forum aux Septa, du Campo Vaccino à la place de la Minerve. Pour suivre les vicissitudes des luttes extérieures des Romains contre les peuples qui les entourent et les pressent de tous côtés; nous n'aurons qu'à regarder à l'horizon la sublime campagne romaine et ces montagnes qui l'encadrent si admirablement. Elles sont encore plus belles et l'œil prend encore plus de plaisir à les contempler quand on songe à ce qu'elles ont vu d'efforts et de courage dans les premiers temps de la république. Il n'est presque pas un point de cette campagne qui n'ait été témoin de quelque rencontre glorieuse; il n'est presque pas un rocher de ces montagnes qui n'ait été pris et repris vingt fois.

Toutes ces nations sabelliennes qui dominaient la ville du Tibre et semblaient placées là sur des hauteurs disposées en demi-cercle pour l'envelopper et

l'écraser, toutes ces nations sont devant nous et à la portée du regard.

Voici du côté de la mer les montagnes des Volsques; plus à l'est sont les Herniques et les Æques; au nord, les Sabins; à l'ouest, d'autres ennemis, les Étrusques, dont le mont Ciminus est le rempart.

Au sud, la plaine se prolonge jusqu'à la mer. Ici sont les Latins, qui, n'ayant pas de montagnes pour leur servir de citadelle et de refuge, commenceront par être des alliés.

Nous pouvons donc embrasser le panorama historique des premiers combats qu'eurent à soutenir et que soutinrent si vaillamment les Romains affranchis.

Mais rentrons d'abord dans Rome, où deux classes, deux races, deux villes, comme dit Denys d'Halicarnasse¹, sont en présence et en guerre, se haïssant l'une l'autre, toujours prêtes, ce semble, à se séparer, mais finissant toujours par s'unir pour défendre en commun une patrie libre.

Ces dissensions naissent avec la république. Le lendemain de la bataille du lac Régille, l'orgueil patricien, la vieille dureté sabine, sont aux prises avec la souffrance et la colère des fils opprimés du Latium. De là des luttes sans cesse renouvelées et qui eurent constamment le caractère d'une guerre civile au fond de laquelle était une guerre nationale.

¹ Den. d'Hal., v, 56.

A Rome, le patriciat, avec ses habitudes de parcimonie sabine, fut toujours une aristocratie avare, vice rare chez les aristocraties.

Peut-être l'aristocratie romaine n'en est-elle pas encore entièrement corrigée.

Ce fut là ce qui souleva les premières tempêtes. Les patriciens prêtaient aux plébéiens pauvres et prêtaient à un intérêt très-élevé; les plébéiens ne pouvaient s'acquitter.

Alors ils appartenaient aux patriciens; ils devenaient *nexi*¹.

Des créanciers impitoyables tenaient ces *nexi* emprisonnés dans leurs maisons et les traitaient comme des esclaves.

Un jour, un vieillard parut dans le Forum couvert de vêtements sales; maigre, pâle, sa longue barbe et ses cheveux en désordre, lui donnaient l'air d'une bête sauvage.

Il dit que dans la dernière guerre sa ferme avait été brûlée, ses troupeaux enlevés; que, pour payer le tribut, il avait dû emprunter, et que, n'ayant pu payer, il avait été enfermé dans la demeure des esclaves, l'Ergastulum, et avait trouvé dans son créancier un bourreau².

¹ Ce mot indique un engagement légal et non la mise aux fers qui en était la suite et qu'exprime le mot *vincti*. Telle est au Mexique la condition des *peones* qui ne sont point esclaves de droit, mais le deviennent en fait quand ils ne peuvent s'acquitter envers leurs maîtres.

² Ductum... in ergastulum et carnificinam esse. (Tit. Liv., II, 23.)

Ce premier cri poussé contre les patriciens dans le Forum fut le précurseur des accusations dont les tribuns devaient si souvent le faire retentir.

L'émotion des assistants gagne toute la ville. Une foule irritée débouche dans le Forum par chacune de ses avenues. Les patriciens qui s'y trouvaient sont en grand péril. Les consuls paraissent. La multitude s'adresse à eux, demande avec menace que le sénat s'assemble, et entoure la curie pour imposer aux sénateurs les mesures qu'elle réclame. La curie était presque vide; les sénateurs n'osaient y venir et se gardaient de paraître au Forum.

Le sénat, n'étant pas en nombre, ne pouvait délibérer. Le peuple criait qu'on se jouait de lui. Enfin les sénateurs, jugeant que tout retard augmentait le danger, se rendent à la curie; mais dans le sein de leur assemblée l'agitation n'était pas moins grande que dans le Forum.

Des deux consuls, l'un, Servilius, appartenait à une famille latine⁴; l'autre, Appius, était le chef de la *gens* sabine des Claudii, nouvellement adoptée par le patriciat romain.

L'orgueil de l'aristocratie sabine paraît tout entier dans son fier représentant. Ce fut cet Appius qui, le premier, osa placer comme dans un monument de fa-

⁴ Les Servilii étaient une des familles albaines transportées sur le Cœlius; leur nom se rattachait au roi, de populaire mémoire, Servius Tullius.

mille¹ les images de ses ancêtres sur des boucliers qu'il suspendit dans le temple de Bellone, déesse guerrière des Sabins².

Les sentiments de Servilius et d'Appius furent conformes à leur origine. Servilius proposait des concessions. L'inflexibilité superbe d'Appius n'en voulait admettre aucune.

Tout à coup on annonce que les Volsques s'avancent et viennent assiéger la ville. La plebs est transportée de joie à cette nouvelle. On s'exhorte à refuser le service militaire; on s'écrie :

« Que les patriciens aillent combattre; à eux les périls de la guerre, puisqu'ils en ont tout le profit! »

Cependant la curie est consternée. On y craint autant les citoyens que les ennemis.

Le consul populaire fait rendre un édit par lequel il est défendu de tenir emprisonné un citoyen romain et de l'empêcher ainsi d'aller se faire inscrire comme soldat; de posséder ou de vendre la terre d'un soldat tant qu'il serait sous les armes; de détenir personne de sa famille.

Un tel édit montre si les griefs des plébéiens étaient fondés, par ce qu'il avoue en l'interdisant.

Aussitôt les *nexi* accourent, donnent leurs noms, prêtent le serment, vont combattre les Volsques et

¹ Plin., *Hist. nat.*, xxxv, 3, 1.

² Le temple de Bellone, comme la colonne de la Guerre, était près de la place Paganica.

les Sabins avec une ardeur qui partout décide la victoire.

Mais le péril éloigné, les sénateurs ne veulent plus tenir leur promesse. Appius prononce les peines les plus sévères contre les débiteurs insolvables. Ils sont livrés de nouveau et de nouveau enchaînés. Servilius, tiraillé entre son rôle d'ami des plébéiens et les reproches des patriciens qui presque tous soutenaient Appius, hésite, tergiverse, et, comme il arrive en pareil cas, perd son crédit auprès des plébéiens, tout en mécontentant les patriciens.

On vit bien que l'irritation populaire se portait sur l'un et l'autre consul, à l'occasion de la dédicace du temple de Mercure¹, dont l'existence à cette époque montre que le commerce avait acquis dès lors à Rome un certain développement.

Il n'y a presque pas un fait important dans l'histoire de Rome qui ne se traduise pour ainsi dire dans l'histoire d'un monument.

¹ Le culte de Mercure devait être plus ancien à Rome. On parle souvent de la dédicace d'un temple qui en remplace un autre élevé au même endroit et au même dieu. Il n'y a jamais eu que deux temples de Mercure : l'un, dont on a trouvé des traces (Nardini, *R. ant.*, VII, 3, p. 245), était au pied de l'Aventin, ce mont démocratique et que sa situation dut rendre de bonne heure marchand ; l'autre près de la porte Capène (Ov., *Fast.*, V, 609) ; mais il est impossible de déterminer duquel de ces deux temples il est ici question. Mercure avait aussi une statue, sous le nom peu honorable de *Malevolus*, dans le Vicus *Sorbrius* ; on y offrait du lait et jamais de vin, ce qui semble indiquer un ancien culte latin remontant à l'époque de la vie pastorale.

Appius et Servilius se disputaient l'honneur de dédier celui-ci. A cet honneur était attachée la fonction de veiller à la subsistance publique, le droit de choisir les membres de la corporation des marchands, intérêts plébéiens et latins, comme l'étaient les marchands eux-mêmes. Le sénat, pour accorder quelque chose à la multitude, donna aux plébéiens la liberté de prononcer entre les deux consuls. Les plébéiens, qui étaient mécontents de tous deux, ne nommèrent ni l'un ni l'autre, mais décernèrent le privilège disputé à un simple centurion nommé Lætorius, nom plébéien qui reparait dans l'histoire des Gracques. A un homme de cet ordre il convenait d'ailleurs de dédier le temple du dieu du commerce, car le commerce était le partage des plébéiens.

La fermentation continuait. Le Forum était plein de trouble et de bruit; des assemblées clandestines se formaient sur l'Aventin, toujours mont démocratique, sur l'Esquilin, au pied duquel se trouvait le quartier populaire de la Subura. Quand le consul voulait faire arrêter un homme turbulent dans le Forum, les licteurs étaient repoussés, et les consuls descendaient de leur tribunal¹ pour leur prêter main-forte. L'intérieur même de la curie était menacé. Dans ce bâtiment élevé où montait le tumulte du Forum, les avis étaient

¹ Ce mot doit vouloir dire le siège placé sur le Vulcanal, où l'on rendait la justice; car la tribune du Forum, qui ne date que de l'institution du tribunat, n'existait pas encore.

partagés. Le Sabin Appius, inflexible et méprisant cette tourbe latine, propose de nommer un dictateur.

Le sénat s'y résout; mais, par un sage tempérament, il choisit le frère de Publicola. Les plébéiens consentent à obéir à un Valerius, et vont vaincre les Æques, les Sabins et les Volsques.

Le dictateur demande que l'on tienne les promesses faites au sujet des *nexi*. Le sénat s'y refuse. Alors, invoquant le dieu sabin Fidius, le dieu de la bonne Foi que l'on violait, il abdique, et, sortant de la curie pour regagner la demeure des Valerius au pied de la Velia, traverse le Forum accompagné par les applaudissements de la foule qui le remplit.

Ce fut à la suite de ce second manque de foi du sénat que les plébéiens prirent le parti de se retirer sur le mont Sacré.

Quand, après être sorti par la Porta Pia et avoir suivi la voie Nomentane jusqu'au bord de l'Anio, on a passé cette petite rivière sur un pont antique que surmonte une tour du moyen âge, on a devant soi une colline allongée que coupe la route de Nomentum. Cette colline, que sépare de l'Anio une prairie, est le mont Sacré¹.

¹ C'est cette colline tout entière qu'il faut considérer comme le mont Sacré, et non pas seulement la partie à droite de la route, celle que l'on indique seule aux voyageurs comme devant porter ce nom. L'émigration était considérable. Denys d'Halicarnasse (vi, 63) parle d'environ quatre mille hommes.

Lieu sacré en effet, car il fut le berceau des libertés populaires.

Ce nom exprimait l'idée de l'inviolabilité des personnes et des droits qu'y conquièrent les plébéiens. Les lois qui les garantirent s'appelèrent lois sacrées (*leges sanctæ*). La personne des tribuns qui les représentèrent fut déclarée sacrée (*sacrosancta*)¹.

Le mont Sacré semble bien petit pour le rôle qu'il a joué. N'importe, il est grand par ce qu'il rappelle. Le Capitole aussi est une taupinière ; il s'élève cependant plus haut dans l'imagination des hommes que les cimes gigantesques, mais sans histoire, du Chimborazo et de l'Himalaya.

Irrités du manque de foi des patriciens, tous les citoyens en état de porter les armes refusèrent de marcher contre les *Æques*, et s'en allèrent camper sur le mont Sacré, au delà de l'Anio, hors du territoire primitif de Rome. Ce fut une véritable émigration².

Les plébéiens voulaient, je n'en doute pas, faire sur le mont Sacré un établissement durable³. Selon Denys

¹ Selon Festus (P. Diac., p. 319), ce nom avait été donné au mont Sacré, parce qu'il fut consacré à Jupiter. Comme il y avait beaucoup d'autres lieux consacrés à Jupiter, ce ne put être l'origine du nom que porta le mont Sacré.

² Voy. Plut., *Cor.*, 6. C'est pourquoi je rejette avec Tite Live la tradition (Tit. Liv., II, 32), d'après laquelle la sécession aurait eu lieu sur l'Aventin.

³ Denys d'Halicarnasse (VI, 51) parle, il est vrai, des femmes et des enfants restés à Rome, mais cela fait partie de la rhétorique qu'il met dans la bouche de Menenius Agrippa.

d'Hallcarnasse, ils l'occupèrent quatre mois, à la grande terreur des patriciens, qui voyaient Rome, délaissée par ses défenseurs, tomber au pouvoir de l'ennemi. De plus, les champs n'étaient pas cultivés. Rome perdait ses laboureurs en même temps que ses guerriers.

Si les plébéiens ne fussent pas revenus, la ville qu'ils auraient fondée au bord de l'Anio eût été une ville latine, car la plebs était surtout latine. Aussi une tradition, empreinte d'un caractère populaire très-prononcé, rattachait à la sécession du mont Sacré une antique divinité du Latium, Anna Perenna, dont elle avait fait une bonne vieille de Boville, près d'Albe, qui allait de grand matin porter tout fumants aux réfugiés du mont Sacré les gâteaux qu'elle avait pétris¹.

Les plébéiens ne consentirent à revenir qu'après avoir obtenu la création de deux tribuns tirés de leur sein et investis du pouvoir de les protéger contre les patriciens.

Ce fut là ce qui les décida au retour, et non l'apologue de Menenius Agrippa, sur la querelle des membres et de l'estomac.

Le traité fut conclu par des fétiaux entre les patriciens et les plébéiens, comme entre deux peuples.

Les tribuns étaient les organes de la plebs, ses représentants, pour ainsi dire son incarnation. Il fallait

¹ Ov., *Fast*, III, 667.

être plébéen ou se faire plébéen par l'adoption pour être tribun.

La porte du tribun devait être toujours ouverte, et il ne pouvait passer un jour entier hors de Rome.

Laisser le peuple sans tribun était un crime capital; là point d'interrègne, comme dans les magistratures patriciennes. Le tribun ne devait pas plus mourir que le roi de l'ancienne France.

On nomma d'abord deux tribuns pour les opposer aux deux consuls¹.

Le tribunat dans l'origine n'était pas une véritable magistrature.

Les tribuns n'exerçaient aucune autorité, ne commandaient point, ne jugeaient point; ils ne pouvaient qu'empêcher. Ils n'étaient pas le gouvernement; ils étaient l'opposition².

Aussi les tribuns n'avaient-ils aucun insigne, aucun costume particulier; à l'origine ils n'entraient point dans la curie, où ils ne tardèrent pas à être admis; ils s'asseyaient à la porte sur un tabouret (subsellium), mais la porte devait rester ouverte, car il est dit qu'ils observaient avec grand soin les résultats de la délibération pour s'y opposer dans le Forum, s'il y avait

¹ Contra consulare imperium tribuni plebis constituti. (Cic., *De Rep.*, II, 33.)

² Cette opposition se faisait par l'*intercession* et s'exprimait par le mot *veto*. Transférer ce droit négatif de l'opposition populaire au chef de l'État, comme on fit dans la révolution, c'était intervertir les rôles des pouvoirs.

lieu. Leur droit de secours (*auxilium*) ne s'étendait pas plus loin qu'à un mille de Rome¹.

Tels furent les modestes commencements du tribunat. Mais il devait grandir avec l'ordre plébéen qu'il représentait, comme lui tout envahir, et se perdre comme lui par l'excès de ses envahissements.

En même temps que le tribunat fut créée l'édilité, magistrature dont on a méconnu la nature et l'importance primitive.

Les édiles, dans lesquels on n'a vu souvent que des officiers de police, étaient, selon leur institution, les auxiliaires des tribuns. Leur personne fut déclarée sacro-sainte², comme celle des tribuns.

A la fin du troisième siècle, on voit deux consuls, au sortir de leur charge, accusés, l'un par un tribun, l'autre par un édile³.

Au sixième, un tribun et un édile donnent de concert l'ordre d'arrêter Scipion l'Africain⁴.

Dans un moment difficile, ils font l'office de consuls⁵.

Ils sont chargés de s'opposer à l'introduction des

¹ Tit. Liv., III, 20. Les Septa, là où je les ai placés, sont à moins d'un mille du Pomœrium.

² Elle ne l'était plus au temps de Tite Live (III, 55), mais elle l'avait été. Tite Live lui-même (XXIX, 20) le reconnaît.

³ Tit. Liv., III, 31.

⁴ *Id.*, XXIX, 20.

⁵ Ad eos summa rerum ac majestas imperii consularis venerat. (Tit. Liv., III, 6.)

religions étrangères¹. Polybe appelle l'édilité une charge très-illustre².

Avec le temps, leur puissance diminue, éclipsée par l'éclat de la puissance tribunitienne, et ravalée à des soins de police urbaine.

Déjà, au temps de Cicéron, un édile n'était pas beaucoup plus qu'un simple citoyen. Les empereurs n'aimaient pas les édiles qui avaient été institués comme les tribuns pour la protection de la liberté. Tibère³ les employa à surveiller les cabarets et les rabaisa au rôle de bourreaux de la pensée en leur faisant brûler les livres de Cremutius Cordus⁴. Néron restreignit encore leur pouvoir⁵.

Enfin cette magistrature plébéienne, glorieuse fille du mont Sacré, descendit aux soins les moins relevés de la voirie, à empêcher qu'on jetât des immondices par les fenêtres et qu'on laissât des charognes dans les rues⁶.

Le secret de cette transformation est dans la nature des fonctions qui furent attribuées aux édiles, et ces fonctions eurent elles-mêmes leur raison d'être dans l'édifice sacré auquel l'édilité fut attachée à son ori-

¹ Tit. Liv., iv, 30

² Polyb., x, 4.

³ Suet., *Tib.*, 34.

⁴ D. Cass., lvn, 24.

⁵ Tac., *Ann.*, xiii, 28.

⁶ ... In viis neque stercora projicere, neque morticinas, neque coria jacere. (Dig., xl, tit. m, 10, 1.)

gine, le temple de Cérès. Ce temple leur donna leur nom.

Les édiles, ce sont les hommes du temple (*ædes Cereris*), du temple par excellence pour les plébéiens, composés primitivement de Latins, et situé au pied de l'Aventin, à l'entrée de la vallée Murcia, lieu plébéien que des Latins habitaient depuis Ancus. Les Sabins les y avaient précédés et y avaient célébré avant eux le culte de Cérès.

Cérès était le nom sabin d'une divinité pélasge; les Latins l'adoptèrent, parce qu'elle était une déesse agricole, et la portion pauvre des plébéiens, parce qu'elle était la déesse du Pain.

Ce temple était sous la surveillance particulière des édiles; ils y avaient leurs archives, où ils conservaient les lois votées dans les comices populaires par tribus (plébiscites), et où ils exigèrent que fussent déposés les sénatus-consultes¹, que plus tard on transporta au Capitole², ce qui veut dire, je crois, dans le *Tabularium*, qui était et qui est encore sur le Capitole.

Préposés à la garde d'un édifice sacré, les hommes du temple devinrent les hommes des temples, ce qui se disait de la même manière (*ædiles*).

Ils furent chargés de la construction, de l'entretien et de la réparation des temples. Édiles voulait dire

¹ Tit. Liv., III, 55.

² Polyb., III, 26.

aussi les hommes des édifices en général, des maisons; les édiles eurent dans leur département l'alimentation et le soin des rues, par suite, des égouts, des thermes, et ils descendirent toujours davantage d'un rôle politique à un rôle municipal.

Comme les amendes dont ils frappaient les citoyens leur servaient à bâtir des temples et à donner des jeux¹ dans le grand cirque placé à la porte de leur temple, ils furent intéressés à poursuivre toute contravention aux règlements de police; ils devinrent des surveillants minutieux de ces règlements, et c'est ainsi qu'on put sous l'empire leur faire inspecter les lieux les plus abjects et leur imposer les occupations de voirie les moins relevées, eux dont Cicéron avait appliqué le nom à Dieu même, l'appelant l'édile de l'univers.

Le temple particulièrement confié aux édiles était le temple de Cérès.

Cette circonstance nous révèle l'autre devoir principal de l'édilité, l'alimentation publique.

Ce fut par là que les édiles maintinrent longtemps leur importance. Ils nourrissaient le peuple. Dans les temps de famine, les pauvres venaient à la porte du temple de Cérès² demander du pain qu'on leur donnait, comme les mendiants vont encore aujourd'hui.

¹ Niebuhr (v, p. 48) veut que les jeux plébéiens aient toujours été donnés dans le cirque Flaminien, mais ils étaient plus anciens que ce cirque.

² Non. Marcell. s. v. *pandere*.

d'hui recevoir une soupe dans les couvents voisins.

Ce qui valait mieux que de distribuer du pain, c'était de faire que le blé fût à bon marché. Un édile nommé Trebius sut par ce moyen inspirer au peuple une telle reconnaissance, qu'on lui éleva des statues sur le Palatin et sur le Capitole¹, et que les plébéiens portèrent sur leurs épaules au bûcher le corps de leur bienfaiteur.

Les jeux étaient à Rome, comme toutes les institutions, une institution à la fois religieuse et politique. On établit les jeux apollinaires² et les représentations théâtrales³ dans des temps de péril ou de contagion pour apaiser la colère des dieux; les jeux plébéiens en mémoire de la liberté reconquise et de la réconciliation des deux ordres.

Ceux-ci étaient du ressort des édiles.

L'origine des jeux se rattache à celle des monuments, et par là fait partie de leur histoire. On les vouait avec les temples. Les édiles chargés du temple de Cérès présidaient aux jeux de Cérès⁴, à ceux de Liber et de Libera, dont le culte se célébrait dans le

¹ Pl., *Hist. nat.*, xviii, 4, 2.

² Tit. Liv., xxv. 12.

³ Tit. Liv., vii, 2; Val. Max., ii, 4, 4.

⁴ Ces jeux furent mis sous la présidence des édiles curules (Cic. *In Verr.*, ii, 5, 14), mais les édiles curules ne se distinguaient des édiles plébéiens que par les *honneurs*; leurs attributions étaient les mêmes, et presque dès l'origine ils furent pris dans les deux ordres

même temple, et dont les noms rappelaient l'idée de liberté; enfin aux jeux de Flore, déesse également rustique et par conséquent plébéienne, car, ainsi que je l'ai dit, avant d'être la déesse des Fleurs, elle avait été celle des Fruits.

Les occupations des édiles exigeaient qu'ils eussent à leur disposition un grand nombre d'employés, ce que nous appellerions des gens de bureau, des secrétaires, des copistes, des huissiers. Un monument qui existait encore au seizième siècle, et dont quelques restes subsistent dans le voisinage du temple de Vespasien, près du Forum, était destiné à l'habitation de ce personnel de l'édilité. C'était un portique à trois arcades avec des chambres; il portait le nom de Schola Xantha, parce qu'un affranchi nommé Xanthus l'avait fait rebâtir. *Schola* voulait dire confrérie, corps de métiers.

Une inscription nous apprend que cet édifice était à l'usage des scribes, des libraires, c'est-à-dire des copistes, des huissiers (*præcones*) attachés au service des édiles curules¹.

On voit que non-seulement les hautes charges, mais encore les plus humbles fonctions, ont à Rome leurs monuments².

Ce fut au temps de cette popularité des édiles que

¹ Nibby, *R. ant.*, II, p. 121.

² Réparée sous l'empire, la schola Xantha devait remonter au temps de l'importance et de la grande activité des édiles.

les jeunes patriciens, saisis d'un beau zèle, demandèrent qu'une place leur fût donnée dans l'édilité. De là naquit la charge des édiles curules¹, qui, au bout d'un an, fut accordée indistinctement aux patriciens et aux plébéiens.

C'est que dans l'origine l'édilité était une grande chose. Comme les tribuns avaient pour mission de soutenir les droits politiques des plébéiens, les édiles étaient surtout chargés de protéger leurs intérêts matériels et d'assurer leur subsistance.

Les tribuns veillaient à ce que la plèbe ne fût pas opprimée, les édiles à ce qu'elle ne mourût pas de faim.

C'est pour cela que leur office était attaché au temple de Cérès, et que ce temple avait pu leur donner leur nom.

L'empire, qui méprisait le peuple en le nourrissant, lui donna du pain et les jeux du cirque. Les édiles les lui avaient aussi donnés; mais le jour où furent créés les tribuns et les édiles, les plébéiens avaient obtenu sur le mont Sacré ces deux choses que doivent aux peuples

¹ On a fait dériver ce nom de *curvus*, char, comme si les édiles eussent eu le privilège exclusif d'aller en char, ce qui n'est point possible; je crois que ce mot *curulis* a ici un autre sens. L'épithète *curulis*, qu'on donnait aussi à un siège d'honneur, est une autre forme de *curis*, *curtitia* et *curitis*, noms de la Junon honorée dans les curies, qui s'appelaient aussi Juno *curulis*. (Voy. t. I, p. 480.) Cette épithète, qui originairement voulait dire *sabine*, devint l'équivalent de *patricienne*; elle fut donnée à l'édilité nouvelle, conférée aux patriciens, et qu'ils espéraient bien conserver pour eux.

ples tous les gouvernements qui ne les méprisent pas : du pain et la liberté.

Il est tout simple que les empereurs ne fussent pas favorables à l'édilité. C'étaient eux qui s'étaient chargés de la nourriture de leurs esclaves.

Déjà sous la république les censeurs avaient pris la haute main dans la construction des édifices publics, et les tribuns la part principale dans la défense des intérêts démocratiques.

Ainsi dépouillés peu à peu, les édiles tombèrent de la situation qui les mettait en passe de remplacer les consuls à celle où on leur permettait de surveiller les cabarets et de faire balayer les rues.

A peine le tribunat a-t-il commencé d'exister, que déjà il remporte une victoire signalée sur le patriciat dans l'affaire de Coriolan.

Coriolan était de la famille sabine des Martii¹. Un tel patricien ne pouvait être que sabin. En effet, C. Martius Coriolanus était le patricien par excellence. Superbe, dur aux plébéiens comme un Claudius; de

¹ La gens Marcia ou Marcia était Sabine. *Martius* venait de *Mars*, comme *Mamercus* de *Memers*, autre nom du dieu sabin. Ce nom de *Martius* est celui du roi sabin Ancus. Il avait été aussi porté, disait-on, par un ami et par un gendre de Numa. Il en est de même de *Veturia*, nom de la mère de Coriolan. L'auteur des *Ancilla* s'appelait Veturius Mamurius. *Volumnia*, nom de la femme de Coriolan, est également sabin. Un roi de Véies s'appelait Volumnius; ce n'était pas un nom étrusque et ne pouvait être qu'un nom sabin ou sabellique; enfin on attribuait à Coriolan l'érection d'un temple à une déesse sabine dont le nom est sabin, Matuta.

plus, brillant à la guerre, fougueux, emporté, agressif. Le premier Appius Claudius fut le type de l'aristocratie qui résiste, Coriolan de l'aristocratie qui brave et défie ceux qu'elle mécontente.

Aussi fut-il entraîné par son fougueux orgueil à porter les armes contre son pays, et il mourut dans l'exil.

On rapportait de lui plusieurs traits de générosité. Il y avait du chevalier dans le dur aristocrate ; jeune, il porta les armes contre les Tarquins, et plus tard prit aux Volsques la ville de Coriole¹.

Ce brillant fait d'armes valut à Martius le surnom de Coriolan, sous lequel il est connu de la postérité.

Rome était livrée alors à des agitations violentes; d'orageux débats partageaient le sénat, où l'on élevait

¹ Niebuhr pense que Coriolan s'appelait ainsi parce qu'il était né à Coriole, et nie que le surnom de *Coriolanus* ait pu être donné à Martius à cause de la prise de cette ville, qui, dit-il, était latine, par conséquent alliée de Rome à cette époque, et n'a pu, pour cette raison, être traitée en ville ennemie; mais elle pouvait avoir été occupée par les Volsques, car elle n'était pas loin d'Antium. Qu'elle figure dans le catalogue des trente villes latines donné par Pline (II, 9, 16), ne prouve rien, car, bien que ces villes aient fait partie de la confédération latine, on ne saurait affirmer que toutes aient été en paix avec les Romains au temps de Coriolan. Enfin Niebuhr dit que selon le témoignage de Tite Live, Scipion l'Africain reçut le premier un surnom tiré du nom du pays qu'il avait vaincu; mais on peut répondre que l'assertion de Tite Live se rapporte aux surnoms empruntés à un *pays* conquis comme l'Afrique, l'Asie, la Numidie, la Crète, et non à la prise d'une ville.



si haut la voix, que le peuple l'entendait du Forum¹.

Les consuls sortaient de la curie accompagnés d'un bataillon de patriciens pour haranguer; les plébéiens et les tribuns les repoussaient du Forum qu'ils disaient leur appartenir.

Par représailles, les tribuns convoquaient l'assemblée populaire du haut du Vulcanal, qui dominait le Comitium, et d'où les consuls avaient coutume de s'adresser aux patriciens.

Patriciens, plébéiens, lutte du privilège qui se défend et du droit commun qui réclame, combat et finit par vaincre; voilà ce qui constitue toute l'histoire intérieure de Rome pendant les premiers siècles de la république.

Un grand écrivain, un penseur aventureux, un rêveur profond, Ballanche, voyait dans cet antagonisme des deux moitiés de la société romaine l'histoire de l'humanité, dont la vie n'est qu'un duel incessant entre la résistance et le progrès, tous deux utiles dans une certaine mesure.

Il y a des temps où la lutte semble suspendue, où la société fatiguée semble immobile; mais le travail éternel se poursuit sourdement sous cette apparente immobilité. Les deux courants contraires roulent dans les profondeurs de l'Océan, où ils sont refoulés; la glace qui parfois couvre cet Océan les cache, mais ne

¹ Den. d'Hal., VII, 15.

les supprime pas. Seulement, au lieu de se heurter avec plus de bruit et moins de péril dans un lit ouvert, ils montent silencieusement du fond de l'abîme. Un jour, la glace, chose fragile, craque, et tout finit par la débâcle.

C'est au milieu des troubles qu'a grandi la liberté à Rome. Les agitations sont bonnes pour la liberté chez un peuple qui est assez fort pour les supporter.

Je crois même qu'elles lui sont nécessaires. La liberté est orageuse comme la vie. Contre les orages de la vie il y a un sûr asile : c'est le tombeau; contre les orages de la liberté, il y a un refuge certain : c'est le despotisme, qui est aussi un tombeau.

Coriolan ne tarda pas à se faire remarquer dans ces luttes par son dédain et sa colère contre les plébéiens et contre le tribunat¹.

La culture des terres ayant été interrompue par la retraite des plébéiens sur le mont Sacré à l'époque de l'année où il aurait fallu les ensementer, les édiles envoyèrent acheter du blé en Étrurie, dans le pays envahi

¹ Selon Plutarque et Denys d'Halicarnasse, un des motifs de l'irritation de Coriolan eût été l'échec par lui subi dans sa candidature pour le consulat; mais, comme les consuls étaient nommés par les centuries et non par les tribus, on ne voit pas comment il eût pu s'en prendre de cet échec aux plébéiens et aux tribuns; ce qu'il détestait le plus, ce n'était pas la constitution de Servius, mais les lois du mont Sacré; ce n'était pas le Champ de Mars, mais le Forum.

depuis par les marais Pontins¹, à Cumes et jusqu'en Sicile.

Coriolan proposa de n'en faire la distribution aux plébéiens que s'ils abandonnaient leur conquête du mont Sacré, le tribunat. Les tribuns, qui, assis sur leurs tabourets à la porte de la curie, savaient tout ce qui se passait dans les délibérations du sénat², quittent leur place et montent à leur tribune, qui était à côté de la curie, pour faire connaître aux plébéiens rassemblés dans le Forum l'odieuse proposition de Coriolan ; quand il sortit ceux-ci voulaient le mettre en pièces.

On se précipita sur lui avec fureur. Les tribuns, dépassant leur pouvoir, le citèrent en jugement ; le tribun Sicinius, un des chefs de la retraite sur le mont Sacré, proposa de précipiter Coriolan de la roche Tarpéenne³.

¹ Den. d'Hal., vii, 2.

² Plut., *Cor.*, 17. Il n'est pas besoin, pour expliquer comment les tribuns avaient connaissance des délibérations du sénat, de supposer, comme fait Denys d'Halicarnasse (vi. 25), que les consuls avaient appelé les tribuns dans la curie, ce qui n'est point vraisemblable.

³ C'est la première fois qu'il est question de ce genre de supplice dont l'idée fut suggérée peut-être à Sicinius par l'aspect du sommet escarpé sur lequel s'élevait la citadelle, au sud-ouest du Forum. Du reste, le tribun Sicinius (Plut., *Cor.*, 18) me fournit ici une preuve de plus que la roche Tarpéenne était bien en effet la partie sud-ouest du Capitole, car il dit qu'il faut précipiter Coriolan de la roche Tarpéenne dans la *vallée qui est au-dessous*. Si la roche Tarpéenne eût été au sud-est, il aurait dit *dans le Forum*. Le mot employé par Plutarque

Coriolan, debout en avant de la curie, entouré de jeunes patriciens et de nombreux clients, défiait la multitude.

Les tribuns ordonnent de le saisir; les patriciens accourent pour le défendre, repoussent les tribuns et frappent les édiles. Cependant l'autorité des consuls intervenant calme la foule pour ce jour-là.

Le lendemain, les tribuns convoquent les citoyens et somment Coriolan de paraître devant leur tribune, dont pour la première fois ils font un tribunal. Coriolan se présente en effet devant eux, mais ce n'est pas pour se soumettre au jugement illégal des tribuns : c'est pour les accuser et pour adresser aux plébéiens des reproches pleins de mépris et de hauteur. Les patriciens applaudissent à son courage; les plébéiens, furieux, sont au moment de se jeter sur lui et de le tuer selon le droit du plus fort¹, dit Denys d'Halicarnasse, en appelant ainsi au droit de la guerre. En effet, c'était une guerre, une guerre entre deux populations ennemies.

Les patriciens et les plébéiens étaient deux peuples, la curie et le Forum étaient deux camps.

Les tribuns persistent dans leur prétention de faire juger Coriolan par la plebs, et le somment une se-

est *Φάργξ*; c'est celui par lequel Denys d'Halicarnasse désigne la vallée qui sépare le Palatin de l'Aventin. Ici il désigne la vallée qui sépare le mont Capitolin du Palatin.

¹ Den. d'Hal., vii, 35.

conde fois de comparaître devant eux comme accusé d'avoir affecté la tyrannie ¹.

En présence d'une telle accusation, Coriolan consentit à comparaître et les patriciens à le laisser juger. Pour la première fois, le Forum vit des comices. Jusque-là il n'y en avait eu que dans le Comitium, dans le Champ de Mars ou sur le Capitole.

Ce furent les premiers *comices par tribus*.

On imita les Septa du Champ de Mars en tendant des cordes à travers le Forum ².

Les votes des centuries dans lesquelles chacun votait en raison de ce qu'il possédait furent remplacés ce jour-là par les votes des tribus, votes individuels et égaux de tous les citoyens.

Le suffrage universel fut mis à la place du suffrage fondé sur le cens. Ce fut une grande innovation politique.

Sur vingt et une tribus, douze condamnèrent Coriolan à l'exil.

Les tribuns s'étaient vengés de leur ennemi et avaient conquis le pouvoir judiciaire, qui primitivement n'était pas dans leurs attributions.

Coriolan alla à Antium, chez les Volsques, contre lesquels il avait combattu. Il y fut l'hôte d'Attius ³ Tullus, le principal chef de cette nation.

¹ Je crois que seul ce chef d'accusation put décider les patriciens et Coriolan lui-même à accepter la prétention des tribuns, prétention exorbitante et nouvelle, de faire juger un patricien par les tribus.

² Den. d'Hal., vii, 59.

³ Tit. Liv., ii, 35. Hospitio utebatur Attii Tullii. Selon Tite Live, Co-

Ce droit d'hospitalité accordé à un ennemi se comprend.

Attius Tullus, Volsque, et Marcius Coriolanus, Sabin d'origine, étaient tous deux d'extraction sabellique. Si Coriolan fut transfuge de sa patrie, il ne le fut point de sa race.

Au bout d'un certain temps, Tullus et Coriolan eurent avec assez de difficulté préparé contre Rome une expédition qu'ils commandèrent. Ils prirent d'abord Circeii, le point le plus avancé des possessions romaines vers l'est; puis, revenant sur leurs pas, Coriolan soumit aux Volsques les mêmes villes qu'il avait aidé les Romains à leur prendre, et parmi elles Coriole, origine glorieuse et aujourd'hui déshonneur de son nom ⁴.

riolan ne se présente pas d'abord aux Volsques comme un transfuge, mais va demeurer chez un homme avec lequel il semble avoir *le rapport d'hospitalité*. Les noms d'Attius Tullus, tous deux sabelliques, pourraient encore faire penser que Tullus était né d'une famille sabine établie à Antium. Ce rapport d'hospitalité, fondé sur une communauté de race, explique mieux la venue de Coriolan chez Tullus que le récit dramatique de Plutarque. (*Cor.*, 22.) On voit dans Tite Live (II, 37) que ce rapport existait aussi entre des Volsques et des habitants de Rome. Ceux-ci appartenaient probablement à des familles sabinnes. Nous avons déjà vu des familles sabinnes établies à Albe, à Aricie, à Ardée. En voilà une qui se serait établie à Antium, ville latine avant d'être volsque. Cette rencontre, qui se reproduit si souvent, ferait supposer, que les Sabins, qui composaient originairement l'aristocratie romaine formaient également celle de plusieurs autres villes latines. Le fait qui nous a frappé à Rome serait un fait plus général.

⁴ La situation de Coriole est douteuse. Nibby la place à Montegiove.

Après avoir pris un certain nombre de villes latines¹, Coriolan s'arrêta à cinq milles de Rome, aux fosses Cluiliennes, près desquelles avait été livré le combat mémorable des Horaces et des Curiaces, qui alors étaient la frontière très-rapprochée de l'État romain, et, si les Volsques n'étaient pas repoussés, allaient le redevenir.

Denys d'Halicarnasse dit que les Volsques, par le conseil de Tullus, épargnaient les terres des patriciens pour les rendre suspects aux plébéiens.

Ce pouvait être aussi un ordre de Coriolan qui ménageait ses alliés naturels, ceux qui avaient soutenu

Gell et Abeken sont de la même opinion. M. Rosa ne la partage point, et son autorité en ce qui concerne la topographie de la Campagne romaine est supérieure à toutes les autres. Mais si Coriole n'était pas à Montegiove, elle ne pouvait en être bien éloignée, car son territoire confinait à ceux d'Aricie et d'Ardée. (Tit. Liv., III, 71.)

¹ Tite Live cite Satricum, Longula, Polusca, Coriole, Lavinium, Corbio, Vitellia, Trebia, Labicum, Pedum. Denys d'Halicarnasse (VIII, 17 et suiv.) indique un peu diversement la marche de Coriolan. Selon lui, Coriolan prend Tolerinum, Bola, Labicum, Pedum, Corbio, Coriole, Bola, Lavinium. Après l'avoir amené aux fosses Cluiliennes, Denys lui fait faire une excursion dans le Latium (VIII, 36), prendre alors Longula, Satricum, Cotia, Pelusca, Albieta, Mugillum, Coriole, puis établir son camp à 30 stades ($\frac{1}{2}$ milles) de Rome. Plutarque (*Cor.*, 28, 29) suit en quelques points Denys d'Halicarnasse. La situation de plusieurs de ces villes est incertaine, l'ordre de la conquête différant chez Tite Live et chez Denys d'Halicarnasse. Au milieu de ces difficultés, je n'essayerai point de suivre la marche de Coriolan. Pour les résoudre, il faut attendre que M. Rosa ait publié sa carte des environs de Rome.

sa cause, et ne voulait frapper que ses ennemis¹.

A l'approche de Coriolan victorieux, une grande terreur remplit la ville. Les plébéiens accourent au Forum, appellent les sénateurs dans la curie², et leur enjoignent de rappeler Coriolan, dont eux-mêmes avaient prononcé le bannissement. C'est bien l'emportement mobile et impérieux de toutes les multitudes.

Les Romains envoient une députation à Coriolan. Le sénat consentait à rendre aux Volsques les villes qu'on avait prises sur eux, mais exigeait que Coriolan se retirât. Coriolan répondit par un refus superbe, mêlé d'invectives à son propre sujet; il demandait l'isopolitie pour les Volsques. En attendant, il alla prendre sept villes nouvelles aux Latins³.

Le fier Sabin montrait ainsi à la fois ses sympathies pour une nation sabellique et son antipathie pour les populations latines; puis il revint camper près de Rome, à moins de quatre milles (environ une lieue).

On envoya vers Coriolan les prêtres, les Augures; mais il fut inflexible. Alors les femmes romaines, ou plutôt les femmes sabines, sauvèrent encore une fois la patrie en allant supplier Coriolan, comme elles avaient supplié Tatiüs.

¹ Tite Live (II, 39) donne à la conduite de Coriolan l'un et l'autre motif.

² Den. d'Hal., VIII, 22.

³ Plut., *Cor.*, 31.

Une Sabine, une Valeria, la sœur de Publicola, quitte le Capitole et l'autel de Jupiter, au pied duquel, avec les autres matrones, elle suppliait les dieux¹.

Elle se rend à la demeure de Coriolan, entre dans l'appartement des femmes, où étaient la mère et l'épouse du banni; elle les décide à se rendre auprès de Coriolan pour tenter de le fléchir. Le sénat approuve cette résolution, et les patriciens font cortège aux matrones jusqu'à la porte Capène. Puis celles-ci, tournant à gauche, prennent la voie Latine et s'avancent seules à travers la plaine jusqu'au camp de Coriolan, à quatre milles de Rome.

L'apparition de ces femmes touche d'abord très-peu Coriolan. Contre tout ce qui vient de Rome, il a endurci son cœur.

Mais on lui dit qu'on a vu au milieu d'elles sa vieille mère et sa jeune femme tenant ses deux enfants par la main.

Coriolan s'avance au-devant de sa mère, fait en signe de respect ôter les haches des faisceaux et abaisser les faisceaux devant elle.

Véturie, que je me représente comme une de ces vieilles femmes au profil sévère qu'on pourrait

¹ Denys d'Halicarnasse (viii, 39) suppose que Valeria monta sur la base du temple de Jupiter, et de là harangua ses compagnes; mais ce détail invraisemblable et peu conforme aux mœurs romaines a été évidemment ajouté par Denys pour amener le discours qu'il voulait mettre dans la bouche de Valeria.

rencontrer aujourd'hui dans la campagne romaine au même endroit¹, le repousse en lui disant :

« Je veux savoir si je suis venue vers mon fils ou vers un ennemi. »

A ces dures paroles de la mère de famille, le hautain exilé ne trouve rien à répondre.

L'épouse, dont la condition par rapport à son époux était celle d'une fille vis-à-vis de son père, ne se permet pas d'adresser à Coriolan des reproches ou des conseils; mais elle l'embrasse et pleure. Toutes les matrones l'entourent en pleurant.

L'âme fière et violente de Coriolan est attendrie par ces pleurs de femmes; il lève son camp et se retire, non devant Rome, mais devant elles.

Il y a peu de scènes dans l'histoire plus émouvantes que celle-là, et elle ne perd rien à la décoration du théâtre; en se plaçant sur un tertre à quatre milles de Rome, près de la voie Latine, dans un lieu où il n'y a aujourd'hui que des tombeaux et des ruines, on peut se figurer le camp des Volsques, dont les armes et les tentes étincellent au soleil. Les montagnes s'élèvent à l'horizon. A travers la plaine ardente et poudreuse défile une foule voilée dont les gémissements retentissent dans le silence de la campagne romaine. Bientôt Coriolan est entouré de cette multitude suppliante

¹ Denys d'Halicarnasse (viii, 45) la peint s'évanouissant aux pieds de son fils; cela n'est point dans les mœurs romaines. Le Romain Titus Live les comprenait mieux que le Grec d'Halicarnasse.

dont les plaintes, les cris, devaient avoir la vivacité des démonstrations passionnées des Romaines de nos jours.

Coriolan eût résisté à tout ce bruit, il eût peut-être résisté aux larmes de sa femme et aux caresses de ses enfants; il ne résista pas à la sévérité de sa mère.

Le soir, par un glorieux coucher du soleil de Rome qui éclaire leur joie, la procession triomphante s'éloigne en adressant un chant de reconnaissance aux dieux, et lui se retire dans sa tente, étonné d'avoir pu céder.

Du haut des édifices de la ville on regarde avec transport l'armée ennemie retourner du côté de la mer vers Antium, d'où Coriolan était venu écraser le plébéianisme à Rome, et où il devait trouver la mort.

Sa fin, toujours triste, était racontée de diverses manières. Selon les uns, en butte au mécontentement des Volsques, il avait été lapidé par eux; puis, se repentant de lui avoir donné la mort, ils avaient accordé de grands honneurs à son cadavre¹. Selon d'autres, il aurait vécu jusque dans un âge avancé, regrettant la patrie qu'il avait trahie, puis sauvée, et disant :

« L'exil est cruel pour un vieillard². »

Il eût pu rentrer dans Rome, où le sénat lui décerna des honneurs et où les matrones devaient porter son

¹ Den. d'Hal., viii, 59.

² Tit. Liv., ii, 40.

deuil¹; mais son orgueil l'en empêcha; il ne voulait pas voir les tribuns triomphants.

Le sénat décréta que les femmes romaines choisiraient leur récompense; la seule qu'elles demandèrent fut d'élever à leurs frais un temple à la Fortune des femmes, la Fortune Mulièbre, et que le culte y fût célébré au nom de l'État², afin que, s'y rassemblant chaque année le jour où elles avaient obtenu le départ de Coriolan, elles pussent y offrir des sacrifices et prier seules pour le salut de la république. Valeria³ et la mère de Coriolan se chargèrent des frais.

Un temple fondé par des femmes, un culte confié non à un corps de prêtresses, comme les Vestales, mais à des matrones romaines, étaient quelque chose de très-nouveau.

Une telle innovation montre jusqu'où allait pour elles le respect des Romains, et ce qu'était à Rome, malgré l'infériorité de leur condition légale, la considération morale dont elles étaient entourées⁴.

¹ Den. d'Hal., viii, 62; Plut., *Cor.*, 39.

² Plut., *Cor.*, 37.

³ Den. d'Hal., viii, 55. Si la statue équestre de femme qu'on disait aussi représenter Clélie était réellement celle de Valeria, c'est à cette occasion qu'elle lui aura été érigée.

⁴ Valère Maxime (v, 2, 1) prétend que le sénat ordonna aux hommes de céder dans la rue le pas aux femmes, ajouta à leurs parures des ornements nouveaux et leur permit de porter un vêtement de pourpre et des galons d'or. Tout cela est une exagération évidente, mais atteste le sentiment de respect pour les femmes que j'ai signalé.

Valeria présida la première au sacrifice offert pour le peuple romain sur un autel qu'on avait élevé avant que le temple fût construit. Le temple fut consacré l'année suivante par le consul Virginius.

Les matrones romaines instituèrent la coutume que la statue de la déesse ne serait jamais touchée par des femmes remariées; que le droit de poser des couronnes sur la tête de cette statue et l'honneur de desservir le temple appartiendraient aux nouvelles épouses. Il y avait chez les anciens Romains contre les secondes noces une prévention dont l'Église romaine a hérité.

On rapportait que le sénat ayant voulu que la statue fût exécutée à ses frais, et que les matrones en ayant fait faire aux leurs une seconde, celle-ci, au moment où elles furent toutes deux consacrées, prononça distinctement ces mots :

« Femmes romaines, vous m'avez dédiée selon les rites. »

Miracle qui semble avoir été imaginé pour confondre ceux qu'une statue consacrée par des femmes scandalisait. Depuis ce jour, bien des images de madones ont parlé.

Ce temple était à quatre milles de Rome¹, sur la voie Latine, à l'endroit où Coriolan avait été désarmé par sa mère².

¹ Val., Max., 1, 8, 4.

² Le vieux temple de la Fortune des femmes survécut à la république, car Festus (p. 245) en parle comme existant à l'époque où il vivait.

Ce renseignement achève de déterminer le lieu de la scène si bien racontée par Tite Live, si puissamment évoquée par Shakspeare. Shakspeare, qui n'était pas venu à Rome, qui ne savait pas le latin, aidé seulement de son génie et d'une traduction de Plutarque, guidé peut-être par le sentiment d'une certaine affinité entre les instincts politiques de Rome et ceux de l'Angleterre, a peint merveilleusement la hauteur patricienne de Coriolan, sa dureté inflexible, ses altiers dédains.

Cette tragédie, écrite à Londres, pourra éternellement se relire à Rome. Pour que les Romains de Shakspeare soient tout à fait ceux de l'histoire, il suffit d'effacer quelques grossièretés et çà et là quelques traces de bel esprit, double empreinte d'un siècle où les mœurs manquaient de délicatesse et péchaient par le raffinement; mais dans ce qu'elles ont d'essentiel, les peintures du caractère romain sont d'une profonde vérité.

On pense ici naturellement à Shakspeare, comme on pense à Corneille sur le terrain du combat des Horaces; mais l'on ne saurait retrouver chez les princes romains les sentiments des patriciens de Rome au troisième siècle, comme nous avons trouvé les sentiments d'Horace et de sa sœur chez l'homme des *Monti* et la *Transteverine* de nos jours; car à Rome l'homme du peuple seul a gardé quelque chose de l'ancien caractère national, au moins la férocity.

Le prince romain, au contraire, peut être aimable et honorable; il peut avoir une dose très-raisonnable de vanité aristocratique, mêlée de bonhomie; mais il n'a certes plus rien de la magnifique hauteur et de la dureté orgueilleuse de Caius Martius Coriolanus.

Les patriciens, humiliés par la peur que leur avait faite Coriolan, s'en vengèrent sur un autre patricien qui se fit craindre d'eux, non comme appui des Volsques, mais comme auxiliaire des plébéiens. A l'exil de Coriolan, décrété par les tribuns, ils répondirent par la mort de Spurius Cassius.

Spurius Cassius s'était signalé dans les premières campagnes de la république; il avait fait avec les Latins un traité important, car il assurait à Rome l'alliance des populations latines contre les Æques et les Volsques, infatigables à la combattre. C'était la pensée qui avait fait élever par Servius Tullius le temple de Diane sur le mont Aventin; Rome s'appuyant sur le Latium contre les nations sabelliques, sur la plaine contre la montagne. Ce traité devait être maintenu tant que le ciel et la terre resteraient à leur place. On le considérait comme si important, que la table d'airain sur laquelle il était gravé fut placée derrière la tribune¹.

¹ Cicéron (*Pro Balb.*, 23) dit : *Nous nous souvenons de l'avoir vue; elle disparut donc du temps de Cicéron, mais ce ne put être, comme on l'a dit, dans l'incendie de la curie qui eut lieu après la mort*

Spurius Cassius fit un pas de plus dans la même voie, et conclut avec les Herniques un traité qui détachait ce peuple montagnard et belliqueux des autres peuples sabelliques. Après ce succès d'une haute importance, il n'obtint qu'avec peine le triomphe.

On lui disputait cet honneur, sous prétexte qu'il n'avait livré aucune bataille, pris aucune ville, et fait des conditions trop favorables aux Latins et aux Herniques.

C'était une injustice. Ces deux traités valaient vingt combats qu'ils épargnaient aux Romains, et les droits accordés aux Latins et aux Herniques étaient une sage concession, grâce à laquelle Rome trouva pendant les guerres qui suivirent des alliés sans lesquels, n'ayant d'appui ni dans la plaine ni dans la montagne, elle aurait probablement succombé.

Soit irritation contre le sénat qui lui avait marchandé les honneurs du triomphe, soit plutôt sagesse d'un esprit supérieur qui avait déjà montré savoir ce que parfois on gagne à accorder, Spurius Cassius, dans son troisième consulat, prit l'initiative de mesures populaires que les patriciens ne lui pardonnèrent jamais.

Il voulait partager entre les Latins et les plébéiens, ces Latins de Rome, le territoire cédé par les Herniques. De plus, le premier, il revendiquait, pour être

de Clodius, car le discours *Pro Balbo* fut prononcé avant cet événement.

distribuée aux citoyens, une partie des terres publiques dont les patriciens avaient seulement la possession, et dont ils voulaient faire leur propriété.

C'était la première loi agraire fondée, aussi bien que toutes celles qui suivirent, non, comme on l'a cru quelquefois, sur un principe de spoliation, mais sur le droit de l'État à disposer des terres conquises, droit que l'usurpation des patriciens violait manifestement.

Les patriciens craignirent pour leur usurpation et se hâtèrent de déclarer que Cassius aspirait à se faire roi. Il semble que les plébéiens auraient dû le soutenir; mais il demandait aussi qu'on accordât des terres aux alliés latins.

Un esprit étroit de jalousie prévalut chez la plebs inintelligente et la détacha de Cassius. Voulant la gagner à tout prix, il demanda qu'on rendit à ceux auxquels le sénat avait vendu les blés venus du dehors ce qu'ils avaient payé.

Les tribuns se tournèrent contre lui, ne voulant pas qu'un patricien leur ravît le privilège de la popularité. Les plébéiens, dupes de la peur qu'on leur faisait de ce nom de roi, crurent que Cassius voulait leur acheter à ce prix leur liberté, et rejetèrent cette proposition, dont les patriciens devaient le punir.

Le Forum fut cette fois témoin d'une triste scène. Spurius Cassius, ses collègues, qui étaient ses ennemis, le consul Virginus, avaient tour à tour occupé la

tribune; la plebs flottait encore incertaine. Les tribuns y avaient parlé contre le patricien et contre leur conscience. Enfin l'un d'eux y monta, et, probablement d'accord avec le consul Virginus, le somma de s'expliquer¹.

« La loi proposée par Cassius, dit-il, se compose de deux parties : une distribution de terre aux alliés et une aux citoyens romains. En repoussant la première, acceptes-tu la seconde ?

— Je l'accepte, répondit Virginus.

— Eh bien, reprit le tribun en s'adressant à la multitude, acceptons de notre côté la mesure sur laquelle le consul et nous sommes d'accord, et renvoyons à un autre moment la discussion du point contesté. »

Les plébéiens, trompés par cette comédie, demandèrent à grands cris ce que nous appellerions la *division*, et Cassius fut perdu.

La cause des plébéiens ne le fut pas moins. Rentrés dans la curie, les sénateurs convinrent de nommer dix commissaires pris dans leur sein pour décider l'année suivante quelle partie des terres publiques devait être donnée aux plébéiens et quelle partie serait conservée aux patriciens. Il en résulta que les patriciens conservèrent tout.

Pendant le Forum s'agitait encore; la lutte s'y continuait entre Cassius et les tribuns qui faisaient contre lui les affaires des patriciens.

¹ Deh. d'Hale, viii, 72.

Né pouvant rien obtenir d'eux, il cessa de paraître à la tribune, feignit d'être malade et garda la maison ¹. C'était s'avouer vaincu.

Le temps du consulat de Cassius expiré, il fut accusé par les deux magistrats chargés de poursuivre les crimes de haute trahison, et qu'on appelait questeurs, c'est-à-dire inquisiteurs du parricide. Les patriciens empruntèrent aux tribuns qui avaient mis en jugement Coriolan cette accusation banale d'avoir voulu se faire roi, qu'un parti ou un autre avait constamment en réserve pour celui qu'il voulait perdre, et que le peuple accueillait toujours avec faveur; car ce nom de roi était un épouvantail qui ne manquait jamais son effet.

Spurius Cassius fut condamné à mort. Denys d'Halicarnasse a l'air de penser que ce fut dans le Forum par les tribus assemblées ², ce qui est peu vraisemblable, et que, conduit par les deux questeurs du parricide au haut de la roche Tarpéienne, il en fut précipité à la vue de tous ³.

¹ Denys d'Halicarnasse (viii, 79) dit que sous main Cassius fit venir dans le Forum des Latins et des Herniques; qui, selon cet auteur, auraient eu un droit de suffrage, mais ce droit n'est pas mentionné dans le traité avec les Latins et ne pouvait, à cette époque, exister ni pour eux ni pour les Herniques.

² Den. d'Hal., viii, 78.

³ Cette expression et celle qu'emploie Denys pour désigner la roche Tarpéienne, *ὑπερχεῖμαρον τῆς Ἀγορᾶς κρημνόν*, rocher qui domine le Forum, pourraient faire croire que la roche Tarpéienne était sur la cime nord-est du Capitole et non sur la cime sud-ouest, qui porte en-

Je crois plutôt Tite Live, qui parle du jugement des curies patriciennes (*judicio populi*).

Selon une autre version que Tite Live rapporte aussi, ce ne serait ni dans le Forum ni dans le Comitium que le jugement eût été prononcé; ce ne serait point sur le Capitole qu'il aurait été exécuté. Tout se serait passé dans la maison de Cassius; son père l'aurait jugé, condamné, mis à mort.

Vrai ou faux, un tel récit nous fait connaître l'idée qu'on se formait de ce que fut l'autorité paternelle dans les commencements de la république.

L'un des premiers citoyens, l'homme le plus éminent de son temps, disait Niebuhr, le vainqueur des Volsques et des Herniques, l'auteur du traité avec les Latins, trois fois consul, aurait été battu de verges et tué par son père (*verberasse ac necasse*). On voit que la tradition de Brutus ne se perdait point. Mais Brutus immolait ses fils réellement coupables au salut de

core son nom. Mais les inductions qu'on pourrait tirer des mots *ὑπερκαίμενον τῆς Ἀγορᾶς* appliqués à la roche Tarpéienne sont pour ainsi dire neutralisées par l'emploi que le même auteur en fait ailleurs à propos de l'autre sommet du Capitole. (iii, 69.) En admettant, comme je le fais, que la roche Tarpéienne soit la cime du Capitole opposée à celle qui porte l'église d'Araceli, on pouvait très-bien voir du Forum le sommet d'où Spurius Cassius fut précipité. Ainsi ce passage ne saurait infirmer les raisons que j'ai données pour mettre la roche Tarpéienne où je l'ai mise, ou plutôt laissée, et qui subsistent. Denys d'Halicarnasse dit que ce genre de supplice était alors usité à Rome (*ἐπιχόρηος*), mais on n'en trouve point d'autre exemple à cette époque.

la patrie; le père de Spurius Cassius à l'avarice menacée de l'ordre patricien.

Ces deux noms de Brutus et Cassius, que devait rapprocher un jour une autre exécution sanglante, l'étaient donc par une conduite semblable en apparence, mais dont les motifs furent bien différents. N'importe, ce sont deux terribles exemples de ce pouvoir paternel, base de la famille romaine, et dont l'origine ne pouvait l'être. Ce n'est pas sur le Palatin, dans une agrégation de réfugiés dont la plupart n'avaient pas de famille, que naquit la puissance exorbitante du père de famille; elle dut venir des Sabins, chez lesquels on trouve l'organisation du clan et de la tribu, et quelque chose de la société patriarcale, où le père de famille est roi¹.

Aussi Brutus était-il Sabin d'origine, et les Cassii l'étaient vraisemblablement².

¹ Aujourd'hui même, dans le peuple, l'autorité du père de famille a un caractère de tyrannie. Ainsi ce que gagnent les pauvres et belles filles de la campagne romaine en posant comme modèles dans les ateliers n'est point pour elles, mais pour leur père ou pour leur frère, qui, à défaut du père, est le chef de la famille.

² L'origine sabin des Cassii ne m'est pas démontrée; mais je la crois probable, d'abord par cela seulement qu'ils étaient patriciens. De plus, *Spurius*, prénom de Cassius, était celui du père de Lucrèce, Sabin; ce prénom, se trouvant souvent en Étrurie, doit être Ombrien. Un Cassius, venu il est vrai plus tard, porta un sobriquet qui semble être sabin *Ravilla* (qui a des yeux gris), dont la désinence est semblable à celle de Sylla, nom d'une famille cornélienne, et pour moi les Cornélii, habitants du Qui-

La vengeance patricienne, qui avait pensé s'étendre aux enfants de Cassius¹, le poursuivit, et même après sa mort. On rasa sa maison, la place qu'elle occupait resta vide², et tout près on bâtit un temple dédié à Tellus, nom sacré de la terre, qu'on honorait comme une puissance infernale³. C'était consacrer la mémoire de Cassius aux dieux infernaux.

La statue de bronze qu'il s'était élevée à lui-même, ce qui montre dans cet ami des plébéiens un grand orgueil, fut fondue par ordre des censeurs⁴. Ces deux faits, qui se rapportent à une époque postérieure⁵,

rinal, sont Sabins. Le mot *ravus* (œil gris) est cité par Festus, mais ne se trouve pas, que je sache, en latin; il y est du moins bien rare. Ne serait-ce pas un mot sabin? Sylla avait les yeux bleus; si, comme je le pense, les Sabins étaient blonds, ne serait-il pas naturel qu'un Sabin n'eût pas les yeux noirs, ainsi que les avaient et les ont en général les Romains? *Sabaco*, surnom d'un autre Cassius, a la physionomie des noms propres sabins en *o*, Pompo (père de Numa), Scipio (Cornélius), Varro (de Rieti, dans la Sabine), etc. Les Cassii étaient célèbres pour leur dureté toute sabinne, comme celle de Sp. Cassius.

¹ Den. d'Hal., viii, 80.

² Au temps de Tite Live (ii, 41), elle l'était encore. *Dirutas publice ædes, ea est area ante telluris ædem.*

³ On dévouait à Tellus et aux Mânes. (Tit. Liv., x, 28.) Tellus était mise en rapport avec Proserpine. (L'aulx, *Real. Encycl.*, vi, p. 1661.)

⁴ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 14, 1.

⁵ Le temple fut bâti au cinquième siècle. (Flor., i, 19, 2.) La statue ne put être fondue que postérieurement à la création de la censure. Pline place le fait au sixième siècle. Cet auteur dit (xxiv, 9, 1) que les censeurs firent fondre la statue de Sp. Cassius, offerte par son père à Cérès. Mais on n'eût pas détruit une statue

peignent l'acharnement des patriciens contre le souvenir de ce premier précurseur des Gracques.

Nous savons où était la maison de Cassius, parce que nous savons où était le temple de Tellus.

Ce temple se trouvait près des Carines¹, dans une rue qui conduisait du Forum à ce quartier brillant², aux environs de *Torre Dei Conti*.

Le temple de Tellus, élevé près du lieu qui rappelait une exécution atroce, fut plus tard associé à d'autres barbaries. Dans les actes des martyrs, il est question de chrétiens mis à mort en cet endroit (in Tellure)³. Ceux-ci, victimes d'un pouvoir qui les regardait comme dangereux, parce qu'ils prêchaient l'égalité des hommes devant Dieu et résistaient à la tyrannie, mouraient

consacrée à une divinité. Ailleurs Pline (xxxiv, 14, 1) parle de la statue que Cassius s'était élevée à lui-même.

¹ In Carinis ad Telluris ædem. Suet., *De Ill. Gr.*, 45.) Carinæ..., quæ erant circa Telluris ædem. (Serv., *Æn.*, viii, 561.)

² Denys d'Halicarnasse (viii, 79) parle de la rue qui conduisait aux Carines; ce ne peut être que du Forum. Or nous avons vu que, selon toutes les vraisemblances, cette rue partait de la partie moyenne du côté septentrional du Forum, vers le Janus qui de ce côté marquait l'entrée du Forum, comme l'arc de Fabius à l'est. Cette rue se dirigeait en effet vers le quartier des Carines, situé sur la pente et au bas de l'Esquilin; le Forum transitorium en marque la direction. Le temple de Minerve, qui tenait à ce Forum, est désigné dans des actes de martyrs comme voisin du temple de Tellus. (Beck, *Handb.*, i, p. 528.) Tout cela conduit vers *Torre dei Conti*.

³ Trois actes de saint Gordien, cités par Nardini. Voy. Becker, *Handb.*, i, p. 528.) In Tellure désignait tout l'espace environnant, car plusieurs églises de ce quartier sont dites in Tellure.

au fond pour la même cause que Spurius Cassius, martyr de la cause des opprimés et victime de la tyrannie.

Torre Dei Conti est une tour féodale du temps d'Innocent III, sorti de cette grande famille des Conti qui a donné sept papes à l'Église.

Elle a été probablement bâtie sur l'emplacement même du temple de Tellus. On aime à voir la papauté écraser ainsi les souvenirs de l'oppression et de la persécution; mais la papauté du moyen âge, qui éleva la tour des Conti, n'a-t-elle pas à son tour opprimé et persécuté ?

Un autre édifice était doublement lié à la destinée de Spurius Cassius, le temple de Cérès, qui, voué par son ancien général Postumus, et bâti au lieu où avait été le vieux sanctuaire pélasgique de Déméter¹, fut plus tard consacré par Cassius lui-même².

Quand son père l'eut immolé de ses propres mains à l'avidité patricienne, il fit don du pécule de son fils — un fils n'avait que son pécule comme un esclave —

¹ J'ai dit que j'inclinai avec Becker à placer à Santa-Maria in Cosmedin le temple élevé à la Fortune Vierge par S. Tullius. Je reviens à l'opinion ordinaire qui met là le temple de Cérès. Ce temple, comme on le voit par les colonnes qui subsistent dans les murs de l'église, était tourné du sud au nord, ce qui rend très-bien compte de ce que nous apprend Tite Live qu'un grand vent enleva et vint appliquer à la partie postérieure du temple de Cérès la porte du temple de la Lune, situé au pied de l'Aventin. (Tit. Liv., xi, 2.)

² Den. d'Hal., vi, 47, 94.

à ce même temple de Cérès que Spurius Cassius avait consacré, et, par une féroce ironie, mit au bas de la statue faite avec cet argent, et qu'il dédiait à la déesse :

« Don de la famille Cassia. »

L'ironie était d'autant plus amère, que l'on vendait auprès du temple de Cérès ceux qui avaient offensé un tribun.

Ce temple, mis particulièrement sous la surveillance des édiles et où ils avaient leurs archives, était le temple de la démocratie romaine. Le farouche patricien le choisit pour lui faire adresser par son fils mort au service de la démocratie un dérisoire hommage.

Un fait obscur, mais terrible, achèverait, s'il était certain, de répandre sur ces premières luttes politiques du Forum une tragique horreur. Un tribun nommé Mutius, indigné que ses neuf collègues eussent trempé dans les menées de Spurius Cassius, les aurait fait brûler vivants dans le cirque¹.

Ce serait un épisode bien lugubre de l'histoire de ce grand monument, laquelle, du reste, est liée à l'histoire romaine tout entière.

Les bûchers se seraient allumés de bonne heure à

¹ Val. Max., vi, 3, 2; Fest., p. 174. 109. Niebuhr, *Hist. R.*, III, p. 171 et suiv., et Ott. Müller, *Fest.*, p. 389. Ce fait très-extraordinaire a été nié, et Müller a expliqué la tradition qui le rapportait, par une confusion avec neuf tribuns militaires tombés en combattant les Volsques et brûlés dans le cirque *après leur mort*.

Rome, et celui du champ des Fleurs (campo di Fiori), sur lequel monta au quinzième siècle le philosophe Giordano Bruno, aurait un précédent bien ancien dans ce bûcher politique, qui, au troisième siècle de Rome, aurait brûlé neuf tribuns.

Bientôt les débats sur la loi agraire furent repris avec fureur, le sénat refusant toujours, les tribuns réclamant toujours et défendant aux plébéiens de s'enrôler jusqu'à ce que les patriciens eussent tenu parole; les plébéiens allèrent même jusqu'à abandonner leur général, à rentrer sous la tente et forcer un consul de les ramener dans Rome, fuyant ainsi devant leurs ennemis du dehors pour que leurs ennemis du dedans ne profitassent pas de leur triomphe.

C'est l'éternel honneur du peuple romain que, dans ces extrémités formidables, personne, patriciens ou plébéiens, n'ait eu l'idée de renoncer à une liberté si turbulente, si périlleuse, qui remplissait leurs ennemis d'espérance¹, pour chercher le repos et le salut dans le despotisme.

Certes les arguments qui ont décidé plus tard les Romains à le faire dans des circonstances moins difficiles, les arguments n'auraient pas manqué. Le danger du prolétariat était grand; mais, je le répète, l'idée de chercher un maître ne vint à personne. Les consuls paraissaient au Forum et sommaient les citoyens de s'inscrire dans la milice; nul ne s'inscri-

¹ Tit. Liv., II, 44.

vait : les patriciens négociaient, promettaient, attendaient.

On venait dire que l'ennemi approchait, que les Véiens avaient passé le Tibre, que les *Æques* étaient descendus de leurs montagnes. Les plébéiens refusaient encore de s'inscrire.

Enfin, quand du haut des maisons on voyait l'ennemi dans la plaine à deux lieues de Rome, on n'y pouvait plus tenir, on sortait de la ville et on allait le repousser, puis on revenait au Forum recommencer d'autres combats. Ou bien un général habile savait exciter l'ardeur des soldats, l'irriter par des délais sage-ment calculés ; les soldats se précipitaient sur l'ennemi, jurant de vaincre, et tenaient leur serment¹. Mais, si quelqu'un eût proposé, dans l'intérêt de l'ordre qui était troublé, au nom du salut de la patrie exposée sans cesse à de nouveaux périls, au nom de l'existence de Rome, dont les ennemis étaient à ses portes ; si quelqu'un eût proposé de renoncer à ces droits sans cesse armés les uns contre les autres, de se reposer et de s'unir dans une commune servitude ; des sièges de la curie, des bancs du Comitium, de l'enceinte en bois placée au milieu du Forum, se serait élevée une imprécation unanime ; un jugement capital eût frappé immédiatement celui qui aurait conseillé une pareille indignité, et, entre la sentence et l'exécution, il ne se

¹ Tit. Liv., II, 45.

serait écoulé que le temps nécessaire pour aller de la tribune à la roche Tarpéienne, qui n'en était pas loin.

Rome traversa donc ces redoutables épreuves sans abdiquer sa liberté. Malgré ses dissensions, elle ne fut point conquise, et c'est parce qu'elle était demeurée libre qu'elle a conquis le monde.

Les patriciens, qui, on doit le reconnaître, auraient mieux aimé mourir que descendre à l'expédient de la tyrannie d'un seul, faisaient tout pour reprendre l'ancien pouvoir qu'ils avaient perdu depuis la retraite sur le mont Sacré et la création du tribunat.

Ils gagnaient quelques-uns des tribuns et les détachaient d'un collègue trop résolu.

Ils parvinrent au moyen de leurs clients à dominer dans les centuries, — au point qu'un jour les plébéiens abandonnèrent les comices, — et à y faire constamment élire des consuls de leur choix¹.

Ils imaginèrent de tenir les comices à plus d'un mille de Rome, parce que la puissance des tribuns ne s'étendait pas plus loin².

Mais à Rome les lieux n'étaient point indifférents; la coutume attachait à chacun d'eux une destination

¹ Selon Niebuhr, ils changèrent même dans les élections le rôle des curies et des centuries, transportant aux premières le droit d'élire et ne laissant aux secondes que le droit de confirmer. (*Hist. rom.*, trad. fr., III, p. 238.)

² Den. d'Hal., VIII, 87. Dans la plaine au bord du Tibre, en dehors de la porte du Peuple.

pour ainsi dire sacrée, et l'innovation tentée n'eut pas de suite.

C'est pendant cette période obscure et curieuse de l'histoire romaine qu'on voit, de 269 à 275, sept Fabius de suite consuls. La *gens* Fabia, sabine comme la *gens* Claudia par son origine, mais plus anciennement domiciliée à Rome, fut alors une véritable dynastie aristocratique, tandis qu'on voit un Julius de race latine, un aïeul de César, prendre parti pour les plébéiens ¹.

Mais ces Fabius avaient un grand cœur. Le rôle d'instrument d'oppression et d'injustice que leur faisait jouer l'aristocratie romaine finit par leur répugner.

Kæso Fabius, celui-là même qui avait prononcé la condamnation de Spurius Cassius, fut le premier à demander la loi agraire, se fit aimer des soldats par ses soins pour les blessés. Dans une bataille, son frère Quintus fut tué; son autre frère Marcus sauta par-dessus le corps de Quintus; lui et Kæso entraînent l'armée.

Les Fabius devinrent populaires à force de gloire. Dès ce moment ils furent odieux aux patriciens

L'espèce d'hérédité qui s'était établie pour eux dans le consulat fut abolie.

Toujours suspects aux tribuns, leur situation à Rome n'était plus tenable.

¹ Den. d'Hal., viii, 90.

Ils résolurent d'en sortir noblement; ils firent aussi leur sécession, mais sans rien demander que la permission d'aller s'établir à quelque distance de Rome et d'y soutenir à leurs frais la guerre contre les Véiens.

Les Fabius étaient Sabins¹; un clan sabin pouvait seul compter quatre mille hommes, et quatre mille hommes vinrent² s'offrir au sénat pour aller guerroyer contre les Véiens.

Dans ces quatre mille hommes, il y avait trois cent six patriciens³; le reste était des clients.

Les Fabius étaient établis sur le Quirinal au moins depuis Tatius; peut-être l'avaient-ils été d'abord sur l'Aventin. Une tradition les met en rapport avec Rémus.

On peut suivre tous les pas des Fabius dans cette

¹ C'est l'opinion de Niebuhr et d'Ott. Müller (*Etr.*, I, p. 201), qui fait remarquer que les *gentes* sabinas, les Claudii, les Valerii, les Fabii, jouent un grand rôle à Rome après l'expulsion des Tarquins. Les Fabii ont leurs *sacra* sur le Quirinal, où furent plusieurs temples consacrés à des divinités sabinas. Les surnoms usités dans cette *gens* ont une physionomie sabinne très-marquée. L'un d'eux, terminé en *s*, Sanga, vient de *Sangus* ou *Sancus*, nom d'un dieu sabin. Trois sont terminés en *s*, *Dorso Labeo* et *Kæso*. *Kæso* me paraît la forme sabinne du mot dont César est la forme latine. La désinence en *ar* se retrouve en effet dans Palatuar, fête locale célébrée sur le mont Palatin; la désinence *s* dans celle de plusieurs prénoms sabinas que j'ai cités, et dans celle du nom de l'Anio, de la déesse sabinne Nerio.

² Den. d'Hal., IX, 15. Festus dit cinq mille.

³ Cum clientium millibus quinque. (Fest., p. 334.) Sex et trecentis Fabii patricii cum familiis suis. (Gell., *Noct. att.*, XVII, 21.) Cum servis et clientibus suis. (Serv., *Æn.*, VII, 846.)

brillante aventure qui devait finir si tragiquement pour eux, grâce aux détails dont le récit de Tite Live, tiré probablement des mémoires de la *gens* Fabia, est rempli.

Les trois cent six patriciens viennent trouver le sénat rassemblé et s'arrêtent à la porte de la curie, là où étaient les sièges des tribuns.

Celui des leurs qui était consul entre et parle au nom de tous.

Les clients attendaient dans le Forum.

Au nom de sa tribu, Kæso offre de faire la guerre aux Étrusques de Véies. C'est une guerre de notre *gens*, dit-il, *bellum gentile*. En effet, les Fabius avaient été les héros de cette guerre. Le sénat les remercie et ordonne que le lendemain ils se présenteront armés à la porte du consul. Tout ce jour-là il ne fut question que de l'offre magnanime des Fabius.

Le jour suivant, ils s'arment et vont se réunir au lieu indiqué, très-probablement sur le Quirinal, où devait être la demeure de Kæso, comme des autres Fabius. Le consul sort portant le paludamentum, manteau de guerre, insigne du commandement militaire, et se met à la tête du clan.

Pour aller à Véies, ils ne pouvaient prendre la voie Flaminia (le Corso), qui n'existait pas encore; mais ils eussent pu en suivre la direction à travers le champ de Mars et sortir de Rome par une des portes du Quirinal, la porte Salulaire ou la porte Sanqualis.

Pourquoi allèrent-ils par un assez long détour chercher la porte Carmentale (aux environs du théâtre de Marcellus)? Ce dut être dans un but religieux. Ils avaient une procession à faire et, comme on dit aujourd'hui, à *visiter les sanctuaires*, les sanctuaires liés à la religion de leur *gens*.

Les Fabius, étant Sabins, étaient très-religieux. Selon une version, improbable il est vrai, du récit de leur mort, mais caractéristique en ce qu'elle montre l'idée qu'on se faisait de leur piété, ils avaient péri pour être revenus à Rome des bords de la Cremera, afin d'y accomplir un sacrifice. Pendant le siège du Capitole par les Gaulois, un jeune Fabius traversa deux fois l'armée des assiégeants pour aller s'acquitter d'un devoir pieux de sa famille sur le Quirinal et en revenir.

Cette fois, si, pour sortir de la ville, ils firent un assez grand détour, c'est qu'ils voulaient visiter des lieux qui leur étaient sacrés et y faire leurs dévotions, comme un bataillon de Romains modernes, dans le temps où les Romains étaient plus dévots qu'ils ne sont aujourd'hui, aurait voulu faire les siennes dans les églises placées sous le patronage de leurs chefs : l'église des Saints-Apôtres, s'ils avaient été les vassaux des Colonna; l'église de Sainte-Pudentienne, s'ils avaient été les vassaux des Caetani.

Quelques-uns des Transteverins, qui partaient il y a trois ans pour aller rejoindre les troupes de Victor-

Emmanuel, ont peut-être, avant de partir, été faire une prière à Santa-Maria in Transtevere.

La route que suivirent les Fabius, du Quirinal à la porte Carmentale leur permit, en prenant le plus long, il est vrai¹, de traverser le Comitium et de se montrer ainsi fièrement, dans l'accomplissement de leur noble dessein, aux patriciens ingrats qui s'étaient détachés d'eux, aux plébéiens du Forum, dont ils étaient devenus les protecteurs, et qui, après les avoir souvent maudits, ce jour-là célébraient avec enthousiasme leur magnanimité. Ils voulaient sans doute passer devant l'autre Lupercal, dont ils étaient les prêtres héréditaires, et aller jusqu'au temple d'Hercule, duquel prétendaient descendre ces Héraclides de Rome, comme les appelle Niebuhr.

La porte Carmentale elle-même, qu'ils avaient choisie, était un lieu consacré par la religion de leur famille.

Car là étaient l'autel et le sanctuaire de la déesse Carmenta, la mère d'Évandre, et ils rapportaient aussi leur origine à ce héros arcadien². L'autre Lupercal,

¹ Ils voulaient aussi saluer en passant le temple de Jupiter, que Tite Live (II, 49) place sur leur chemin *avant* la citadelle : Prætereuntibus Capitolium *arcemque*.

² On disait (Fest., p. 285) que le sénatus-consulte qui autorisait le départ des Fabius avait été rédigé dans le temple de Janus, situé près de cette porte. Était-ce par déférence pour l'origine sabine des Fabius? En tout cas, le temple de Janus était un lieu de réu-

le temple d'Hercule, le sanctuaire de Carmenta, se rattachaient aux traditions pélasgiques, et j'ai dit que cette antique famille sabine avait peut-être dans les veines du sang pélasge; les Pélasges avaient vécu à Rome à côté des Sabins.

Cette porte leur fut fatale. Elle était formée de deux arcades latérales, de ce qu'on appelait deux *janus*, l'un pouvant servir à ceux qui entraient dans la ville, l'autre à ceux qui en sortaient, de manière que dans les deux cas on passait par le *janus* que l'on avait à sa droite.

Quand on avait franchi la porte Carmentale, deux chemins se présentaient : l'un à gauche, allant vers le Tibre à travers le champ de Mars; l'autre à droite, qui rejoignait plus loin le fleuve là où on le traversait en bateau pour se rendre à Véies¹.

Ce dernier chemin fut la route des Fabius. Depuis leur défaite et leur mort, il demeura néfaste, et même au temps d'Ovide les gens superstitieux (il y en eut toujours à Rome) évitaient d'y passer. Il en était de même du *janus* carmental de droite, qu'on appelait *porte scélérate*, ce qui voulait dire *porte de malheur*².

non convenable en pareille circonstance. Une gens sabine allait guerroyer; or Janus était le grand dieu des Sabins et le dieu de la guerre.

¹ A Ponte Molle, où il n'y avait pas encore de pont.

² C'était l'arcade et la route de droite par laquelle on évitait de passer.

*Carmentis portus dextro est via proxima jani,
Ire per hanc noli, quisquis es, omen habet.
(Ov., Fast., II, 201.)*

Ovide ne parle ici que de la route voisine du Janus de droite, et non

Les Fabius passèrent le Tibre, puis longèrent sa rive droite, et, remontant son cours, allèrent se poster sur une colline dominant la vallée de la Cremera, aujourd'hui la Valca, petite rivière qui se jette dans le Tibre.

C'est une eau noire qui coule au fond d'un étroit ravin dont elle ronge les bords¹, sous des masses touffues d'une verdure sombre.

Là les Fabius s'établirent dans une position forte, et, à la tête de leurs clients, j'ai presque dit de leurs vassaux, se mirent à guerroyer contre les Véiens.

Sur un sommet élevé et abrupte comme ceux où alors on plaçait les villes, ils établirent un fort² assez pareil aux châteaux fortifiés qu'on élevait au moyen âge dans une situation semblable, et dont on aperçoit encore les débris çà et là dans la campagne romaine.

La porte elle-même. Festus dit (p. 225) : « Quelques-uns se font scrupule de passer par la porte Carmentale. » C'est du Janus de droite qu'il veut seulement parler, ou bien la superstition appliquée à la porte tout entière était seulement celle de quelques âmes timorées, car cette porte, placée entre le marché aux bœufs et le marché aux légumes, devait être un passage très-fréquenté. On voit, pendant la seconde guerre Punique, une procession, allant du temple d'Apollon dans le Champ de Mars au temple de Junon sur l'Aventin, passer par la porte Carmentale. (Tit. Liv., xxvi, 37.)

¹ Cremera rapax. (Ov., *Fest.*, ii, 325.) D'autres ont pensé que la Cremera était le cours d'eau appelé *Acqua Traversa*. (Smith, *Dict. of anc. and mod. geogr.*, i, p. 701.)

² *†* *polipion*. (Den. d'Hal., ii, 45.)

Cet établissement des Fabius près de la Cremera était-il un établissement définitif dans lequel, dégoûtés de Rome, où leur position politique était devenue difficile, ils voulaient fonder une sorte de colonie militaire, une cité sabine et aristocratique, comme les plébéiens avaient voulu fonder sur le mont Sacré une ville latine et plébéienne?

J'incline à le croire avec Niebuhr. Pour cela, il faudrait qu'ils eussent emmené leurs femmes et leurs enfants. Les auteurs se taisent sur ce point. Cependant, comme on disait qu'un enfant laissé à Rome échappa seul à la destruction de sa race, on peut supposer que les Fabius avaient pris aussi avec eux les autres enfants, et, s'il en était ainsi, probablement leurs femmes¹.

Quoi qu'il en soit, les Fabius, établis dans leur fort de la Cremera, firent aux Véiens une guerre acharnée qui dura trois ans.

Pendant ce temps, une armée romaine, conduite par un consul qui n'était pas de la famille des Fabius, — pour la première fois depuis sept ans ni l'un ni l'autre des deux consuls n'appartenait à cette famille, — vint attaquer les Étrusques et les battit aux Ro-

La supposition que les Fabius avaient emmené leurs enfants à la Cremera permettrait d'admettre qu'un seul enfant laissé à Rome aurait conservé leur race; seulement, si c'était un enfant, il est difficile de concevoir comment, dix ans après, il était consul. Le Fabius resté à Rome devait être un homme fait; peut-être l'avait-on laissé sur le Quirinal pour célébrer le culte domestique de la *gens* Fabia.

ches-Rouges (*Saxa Rubra*)¹, nom que devait immortaliser la victoire de Constantin sur Maxence. Mais le succès du consul, qui fut pour les Fabius une diversion utile, ne les sauva pas.

Suivant la tradition la plus accréditée, ils furent attirés par les Véiens dans une embuscade et y périrent tous. Ceux-ci les avaient tentés par l'appât du butin. Les Fabius virent dans la campagne un grand nombre de bœufs semblables aux troupeaux de *Vaccine* qu'on y voit encore aujourd'hui. Ces troupeaux n'étaient point gardés; la garnison du fort devait désirer une telle capture, car elle avait au moins quatre ou cinq mille bouches à nourrir; elle voulut enlever le troupeau.

Attirés assez loin de la Cremera dans une embuscade, les Fabius furent surpris, entourés par des forces supérieures et massacrés jusqu'au dernier.

Selon Tite Live, ils succombèrent sur une colline qu'ils étaient parvenus à gagner en se faisant jour à travers l'ennemi.

Selon Denys d'Halicarnasse, une portion de la petite armée était restée dans le fort pour le garder, ce qui est plus conforme à la vraisemblance; l'autre s'était réfugiée sur une colline escarpée, peut-être sur le

¹ Ainsi nommés à cause des rochers de tuf volcanique rougeâtre que les géologues ont signalés (il colore suo rosso bruno *giallo rosiccio*, Brocchi, p. 202.) Près de l'embouchure de la Valca est un lieu appelé *Grotta Rossa*.

sommet à pic du côté de la vallée, où est la ferme appelée la *Vaccareccia*.

Ceux-ci furent exterminés les derniers après une résistance désespérée racontée par Denys d'Halicarnasse avec des détails épiques, qui encore cette fois semblent empruntés à un ancien chant ¹.

« Ils combattirent depuis l'aurore jusqu'au soir. Les ennemis tués par leurs mains formaient des monceaux de cadavres qui les empêchaient de passer... » On les somme de se rendre, mais ils préfèrent mourir. « Les Volsques leur lançaient de loin des traits et des pierres, n'osant plus les approcher. La multitude des traits *ressemblait à une neige épaisse*. Les Fabius, leurs épées émoussées à force de frapper, leurs boucliers brisés, combattaient encore, arrachant les glaives des mains de l'ennemi, et se précipitant sur lui comme des bêtes sauvages. »

Ce n'est pas Denys d'Halicarnasse qui eût trouvé ces traits-là.

• Le consul Menenius n'était guère qu'à une lieue du point où s'accomplit le désastre des Fabius; il fut soupçonné de les avoir laissé écraser. La mort leur rendit leur popularité, et plus tard Menenius, accusé par un tribun, fut condamné pour avoir abandonné à la destruction cette race hautaine, mais vaillante et généreuse, qui avait fini par se laisser toucher des misères

¹ Den. d'Hal., ix, 21.

plébéiennes, et dont le dévouement superbe avait fait oublier tout le reste.

Après avoir livré les Fabius, Menenius se fit battre par leurs vainqueurs. Il avait placé sottement son camp à mi-côte sur les collines qui dominant le Tibre. Les Véiens venus par l'autre côte de la montagne y prirent position au-dessus de sa tête. Il reconnut sa faute, mais ne fit rien pour la réparer. L'ennemi fondit d'en haut sur un camp si mal placé, le força et mit les Romains en déroute.

La trahison était punie, les Fabius étaient vengés.

Ce fut à Rome un grand effroi : chacun prit les armes. On montait sur les toits pour défendre les rues où l'on croyait que l'ennemi allait pénétrer.

Les toits étaient plats, comme la plupart le sont encore aujourd'hui, formant au-dessus des maisons une terrasse qu'on appelle *lastrico*.

C'est ce qui explique comment il est dit si souvent que la multitude couvrait les toits, au retour de Cicéron, par exemple.

Selon Denys d'Halicarnasse, les fenêtres furent illuminées; car dans l'ancienne Rome on parle souvent d'illumination, mais jamais d'éclairage public, et dans les quartiers reculés de la Rome actuelle, on n'est pas aujourd'hui beaucoup plus avancé.

Heureusement les Étrusques s'amuserent à piller, et ils ne parurent que le lendemain sur les hauteurs du Janicule, d'où, dit Denys d'Halicarnasse, on voit la

ville à découvert. C'est en effet le lieu d'où l'on en saisit le mieux l'ensemble. Ceux qui sont allés à Rome n'oublieront jamais le panorama de Rome aperçu du Janicule : de la fontaine Pauline et de San-Pietro in Montorio.

Il paraît que les Véiens avaient passé le fleuve, et qu'une partie de leurs troupes attaqua Rome du côté du nord et de l'est; car les Romains firent une sortie près du temple de l'Espérance¹ (c'était de bon augure), à un mille de la porte Esquiline (en dehors de la porte Majeure), et une autre près de la porte Colline (vers la porte Pie).

Les Véiens étaient toujours sur le Janicule. S'ils avaient eu de l'artillerie, c'est de là qu'ils auraient assiégé Rome, comme les Français en 1850; mais, sans artillerie, les Étrusques ne pouvaient rien faire contre la ville que le fleuve défendait.

Ils le franchirent cependant, et une nuit vinrent attaquer le consul Servilius dans le Champ de Mars²; mais ils furent repoussés avec un grand carnage, et se réfugièrent sur le Janicule.

Le consul passa le Tibre et voulut gravir la pente

¹ Den. d'Hal, ix, 24. Ce temple s'appelait le temple de la *Vieille espérance*, pour le distinguer de celui de la porte Carmentale, qui était moins ancien. Il se trouvait au point de jonction de plusieurs aqueducs (Front., 5, 20) à huit stades (un mille) de Rome. On peut donc déterminer sa position avec une grande précision.

² Tit. Liv., II, 52.

escarpée du Janicule; mais il fut repoussé à son tour, et il était perdu si son collègue n'était venu le sauver.

Ainsi, à la fin du troisième siècle de Rome, la ville, qui devait étendre si loin ses conquêtes, en était encore à défendre ses faubourgs contre l'ennemi.

IV

CINCINNATUS, LES DÉCEMVIRS.

Agitations dans le Forum. — Mort d'un tribun. — Troubles au sujet de la loi Publilia. — Appius se donne la mort. — Violences des jeunes patriciens; le fils de Cincinnatus condamné; cause de la pauvreté de Cincinnatus. — Le Capitole occupé par le Sabin Herdonius. — Cincinnatus consul. — On va chercher Cincinnatus dans son champ pour le faire dictateur; le vrai Cincinnatus. — Les terres sur l'Aventin données aux plébéiens par la loi Icilia. — Les décevins⁴ histoire de Virginie. — Meurtre de Spurius Mælius; l'Æquimelium. — Ce qu'était la dictature à Rome, essentiellement temporaire; diffusion d'un remède et d'un régime.

La situation de Rome était toujours la même au dedans et au dehors. Au dedans des luttes furieuses entre les patriciens et les plébéiens, dont le Forum était ordinairement le théâtre. Au dehors des guerres incessantes et qui ne dépassaient guère l'horizon romain.

A peine les Vèiens avaient-ils été repoussés du Champ de Mars et du Janicule que les troubles se renouvelèrent au sujet de la loi agraire. Le tribun⁴

⁴ Abseutes magistratu... arripuit. (Tit. Liv., II, 54.)

Genucius met la main sur les deux consuls au moment où ils déposaient leur magistrature et sortaient de la curie. Ceux-ci se tournent alors, en suppliant, tour à tour vers le Forum et vers le Comitium¹, et déclarent que c'en est fait du consulat opprimé dans leurs personnes et enchaîné par les tribuns.

Les patriciens transportés de fureur tiennent conseil non dans la curie, non dans le Comitium, mais dans le secret de leurs maisons. Le jour où Genucius devait voir se présenter devant la tribune les consuls accusés, il ne paraît pas, et bientôt les tribuns viennent annoncer qu'on l'a trouvé mort dans sa demeure. Aussitôt la foule épouvantée fuit le Forum et se disperse. Les tribuns craignent pour leur vie et les patriciens se vantent tout haut d'un crime qu'on leur attribuait et qu'ils n'avaient peut-être pas commis².

Au milieu de l'effroi général, un plébéien, Publilius Volero, osa résister, il refusa le service militaire en plein Forum. Les consuls envoyèrent un licteur l'arrêter. « J'en appelle aux tribuns, » s'écria-t-il; les tribuns n'osaient paraître : « qu'il soit dépouillé et battu de verges, dirent les consuls assis dans la tribune. — Eh

¹ *Ibid.* Circumeunt sordidati non plebem magis quam juniores patrum.

² Tite Live, qui appelle cela une victoire de mauvais exemple (II, 55), semble admettre la vraisemblance de l'accusation. Denys d'Halicarnasse (IX, 38), qui prend toujours parti pour les patriciens, ne fait aucune allusion au crime et parle seulement d'un événement inattendu.

bien, s'écrie Publius Volero, puisque les tribuns aiment mieux laisser battre de verges un citoyen romain que de se faire tuer dans leur lit, j'en appelle au peuple. L'appel au peuple, qui au temps du vieil Horace était l'appel d'un patricien aux patriciens, est aujourd'hui l'appel d'un plébéen aux plébéiens¹. Alors Volero a recours à la force; aidé de ceux qui ont répondu à sa voix, il repousse les licteurs, et se réfugie dans le groupe d'où s'élevaient le plus fort les cris d'indignation. Une foule compacte l'entoure et le protège. « A moi, crie-t-il, citoyens! à moi, mes compagnons de guerre. » On accourt à ce cri et on se prépare au combat. Les licteurs sont maltraités, les faisceaux consulaires brisés, les consuls quittent le Forum et sont poussés dans la curie. Le sénat gémit, est furieux, mais il n'ose pas lutter contre la rage des plébéiens².

La première fois que les centuries s'assemblèrent dans le Champ de Mars, Volero fut nommé tribun. Sans se plaindre des patriciens, sans élever la voix contre les consuls, il demanda seulement que les tribuns et les édiles fussent nommés dans les comices par tribus. Ces comices ne s'étaient encore assemblés que pour juger Coriolan. Ce n'était pas leur droit. Volero voulut leur

¹ Tite Live (II, 55) dit seulement : *Provoco*; il ajoute : et *fidem plebis imploro*. C'était la plebs qu'invoquait Volero, et ce fut la plebs qui l'entendit. *Populus*, à cette époque, désignait les curies et aussi les centuries, jamais les tribus.

² *Adversus temeritatem plebis certari non placuit* (*Ibid.*)

donner une autorité légale et enlever aux patriciens l'influence qu'ils exerçaient dans les centuries au moyen de leurs clients¹.

Le Sénat nomme consul Appius Claudius, fils du premier Claudius, aussi odieux aux plébéiens que son père, et lui donne pour collègue un homme de la gens Quinctia, Titus Quinctius Cincinnatus.

Les plébéiens de leur côté avaient renommé tribun Volero et nommé avec lui un soldat vaillant, Lætorius. Celui-ci savait mieux combattre que parler. Il en convint à la tribune et ajouta : « Je mourrai ici ou la loi passera. »

Le lendemain les deux tribuns y parurent; les consuls et les patriciens, escortés de nombreux clients, descendirent dans le Forum pour s'opposer au vote. Volero² prit deux mesures dont la première était certainement illégale : il interdit aux consuls de parler

¹ Denys d'Halicarnasse (ix, 41) dit que l'objet de la loi était de mettre les comices par tribus à la place des comices par curies. Je ne puis croire que les tribuns aient jamais été nommés par les seuls patriciens, tandis que les consuls, magistrats patriciens, étaient nommés dans les comices du Champ de Mars. Les tribuns se plaignaient de l'influence que les patriciens exerçaient sur les votes au moyen de leurs clients; or, l'action des clients sur les curies ne saurait se comprendre, car on ne saurait admettre qu'ils y aient siégé à côté de leurs patrons. Elle se conçoit très-bien dans les centuries, où ils avaient le droit de suffrage comme les autres citoyens, et où ils pouvaient renforcer le parti aristocratique, auquel naturellement ils étaient dévoués.

² Den. d'Hal., ix, 41.

contre la loi et aux patriciens d'assister aux votes des tribus¹. De jeunes patriciens veulent y rester. Lætorius ordonne au serviteur des tribuns (viator) d'arrêter les perturbateurs. Le consul Appius dénie aux tribuns, magistrats plébéiens, le droit d'attenter à la liberté d'un patricien. Lætorius envoie son viator saisir le consul, et le consul ordonne à un licteur de saisir les tribuns. Mais une multitude accourue de toutes les parties de la ville dans le Forum défendait Lætorius ; dans la lutte celui-ci fut meurtri au visage. Cincinnatus, homme modéré et qui savait se faire écouter des plébéiens², obtint d'eux qu'ils rendraient le consul Appius dont ils s'étaient emparés. A peine libre, Appius proteste en vain dans la curie contre une loi plus dure que celle du mont Sacré. Les sénateurs n'osent point s'opposer à la loi qui passe au milieu d'un profond silence.

Sous le consulat suivant les tribuns mirent Appius en jugement. Appius Claudius, que ses soldats avaient

¹ C'est une question de savoir si les patriciens étaient admis à l'origine dans les tribus. Niebuhr le nie ; son opinion a été combattue. (Beck, *Handb. d. R. alt.*, II, 2, p. 182.) Dans tous les cas, ils ne paraissent pas, avant l'époque des décemvirs, avoir fait partie des comices par tribus. S'ils étaient venus dans le Forum avec leurs clients, c'était pour agir sur les tribus et empêcher ainsi la loi Publilia de passer. On les voit faire la même chose à l'occasion de la loi Icilia. (Den. d'Hal., I, 40.) Les expressions de Tite Live (II, 56) indiquent positivement que, selon lui du moins, les patriciens n'avaient pas le droit de voter dans le Forum.

² Den. d'Hal., IX, 44.

forcé à se retirer devant l'ennemi et qui les avait fait décimer, était l'objet de l'exécration des plébéiens. Il le savait, mais tandis que l'aristocratie faisait les plus grands efforts pour le sauver, seul il ne tenait nul compte des tribuns et de la plebs. Il dédaigna de faire aucune démarche auprès de ses juges irrités, et quand il comparut devant eux n'adoucit en rien l'âpreté ordinaire de son langage. Stupéfaits de tant d'audace, ils lui accordèrent un délai qu'il demanda. C'était sans doute pour mettre ordre à ses affaires, car avant que le jour du jugement fût venu il se donna la mort¹. Les tribuns voulurent empêcher qu'il fût loué publiquement par quelqu'un des siens, suivant l'usage. Mais, ennemis plus généreux, les plébéiens le permirent.

Une guerre contre les Volsques auxquels Cincinnatus prit la ville importante d'Antium, et les Sabins qui vinrent deux fois jusqu'à la porte Colline, suspendirent les discussions du Forum prêtes à renaître au sujet de la loi agraire. L'ennemi repoussé, elles recommencèrent plus vives que jamais.

Cette fois ce ne fut pas aux patriciens en général, mais aux consuls que les tribuns déclarèrent la guerre.

¹ Tite Live (ii, 61) dit qu'il mourut de maladie. C'était probablement ce que rapportaient les mémoires de la famille consultés par Tite Live, car Denys d'Halicarnasse (ix, 54) nous apprend que les parents d'Appius faisaient courir ce bruit. Denys énonce le fait du suicide comme certain. Une pareille fin va bien à la vie d'Appius.

L'un d'eux, Terentillus Arsa¹, proposa une loi destinée à restreindre leur pouvoir et déclama violemment dans le Forum contre leur tyrannie. Les consuls étaient absents. Un Fabius, préfet de la ville vient, à son tour dans le Forum parler contre les tribuns avec emportement. Les consuls reparaissent, et les tribuns, intimidés en présence de la majesté consulaire qu'ils attaquaient de loin, obtiennent de leur collègue qu'il ajournerait la proposition de sa loi.

Pour frapper les yeux des plébéiens, on expose dans le Champ de Mars le butin fait pendant la guerre, et pour les distraire de la loi *Terentilla* le sénat prétend avoir appris que les Éques et les Volsques se préparent à une expédition contre Rome, et ordonne qu'on vienne s'inscrire pour y prendre part.

Les tribuns disent que le danger qui menace la ville est une invention des patriciens. Les consuls, assis sur leurs sièges² dans le Vulcanal, ordonnent aux plébéiens de se faire inscrire, ceux-ci refusent. On veut arrêter les récalcitrants, mais les tribuns sont accourus avec leur monde, sont montés à la tribune et font remettre en liberté ceux que saisissent les licteurs. Le Forum et le Comitium sont aux prises.

¹ De race sabine : *Terentum*, mot sabin ; *Arsa*, mot ombrien. (Fest. p. 18.)

² Tite Live (II, 11) ne dit pas où les sièges des consuls étaient placés, mais les tribuns occupant la tribune, ce ne pouvait être que sur la plate-forme du Vulcanal.

Les jeunes patriciens quittent le Comitium et se précipitent dans le Forum. Les tribuns veulent les en faire sortir¹, ils résistent. A leur tête était le fils de Cincinnatus, Kæso Quinctius, fier de la noblesse de sa race², de sa grande taille et de sa force, vaillant à la guerre, éloquent dans le Forum. Celui-ci, se plaçant au milieu des jeunes patriciens qu'il surpassait de la tête, comme si, dit Tite Live, il eût porté dans sa parole et dans son

¹ Ici l'emploi des mots *populus* et *patres*, pour désigner les patriciens, est bien remarquable. *Initium erat rixæ quum discedere populum jussissent tribuni, quod patres se summoverti haud sinebant.* (Tit Liv., III, 11.)

² La gens Quinctia ou Quintia était-elle Sabine? Le prénom du fils de Cincinnatus, Kæso, le ferait croire. La terminaison en *o* semble propre aux noms sabins ou sabelliques. Kæso est, comme je l'ai dit, la forme sabine, Kæsar la forme latine du même mot. Les Quintii doivent se rattacher aux Quintilii, et ceux-ci étaient Latins, originaires d'Albe et transportés, lors de la destruction de cette ville, sur le Cælius. Or, c'était un usage dans la *gens* Quintilia de ne point porter d'ornements en or, même les femmes (Pl., *Hist. nat.*, XXXIII, 6, 5), ce qui semble une manière de se distinguer des Sabins, qui aimaient les anneaux, les colliers, les bracelets. La tradition rattachait les Quintilii à Romulus, comme les Fabii à Rémus. (Ov., *Fast.*, II, 377-8; Fest., p. 177.) Originellement Latins, les Quintii, en entrant dans l'aristocratie sabine, avaient-ils adopté des surnoms sabins, Kæso, Titus, Atta, Scapula? D'autre part, un Quintius, ami d'Horace, s'appelait Hirpinus; les Hirpins étaient un peuple sabellique, et *Hirpus* un mot sabin. Une branche des Quintii avait pour surnom Flamininus; les *Flamen* étaient d'institution sabine, et probablement leur nom tiré du sabin. Les Quintii ont habité le Capitole, car plusieurs d'entre eux portèrent le surnom de Capitolinus. Ampelius (*Ibid. Mem.*, 18) dit que Cincinnatus s'appelait Serranus. *Serranus* est un surnom de la gens Attilia, dont le nom est sabin (*Attilius*, d'*Atta*)

bras tous les consulats et toutes les dictatures, soutenait à lui seul les tempêtes populaires et la fougue tribunitienne. Plusieurs fois il chassa les tribuns du Forum et mit les plébéiens en déroute. Ceux qui se trouvaient sur son chemin étaient maltraités et dépouillés. Enfin un tribun perdit patience et intenta contre lui une accusation capitale pour avoir violé la sainteté du tribunal.

Le jour du jugement arrivé, l'insolence de Kæso n'était point abattue. Les plus grands personnages de Rome lui faisaient escorte, rappelaient ses exploits militaires, cherchaient à excuser ses violences par l'ardeur d'une nature généreuse. Plus prudent, Cincinnatus son père ne le louait point, mais demandait grâce pour l'erreur de sa grande jeunesse, priant qu'on pardonnât à son fils à cause de lui dont on n'avait jamais eu à se plaindre. On lui répondait par des imprécations qui annonçaient ce que serait le jugement. Un témoin terrible parut. Volscius Fictor, ancien tribun, vint dire qu'un jour son frère, encore malade des suites d'une contusion, avait rencontré dans la Subura, le quartier populaire, une troupe de jeunes patriciens qu'on peut avec quelque vraisemblance supposer sortant de ces lieux mal famés qui abondaient dans la Subura; il ajoutait qu'une rixe s'était élevée et que son frère, frappé d'un coup de poing par Kæso, — les coups de poing jouent un grand rôle dans les luttes politiques de cette époque, — avait été emporté chez lui et y était

mort. En entendant ce récit, dont plus tard les patriciens prétendirent prouver la fausseté, la fureur des plébéiens fut extrême, et il s'en fallut de peu qu'on ne tuât Kæso sur la place. Le tribun Virginius ordonne de l'arrêter, les patriciens résistent par la force. On en appelle aux autres tribuns, le sénat délibère, et pendant ce temps Kæso est gardé à vue, puis obligé de donner pour caution 30,000 livres; on le relâche alors, et il peut quitter le Forum. La nuit venue il sort de Rome.

Son père fut obligé de vendre ses biens pour payer les trente mille livres¹, caution de son fils, et voilà comment Cincinnatus, qu'on représente comme le soldat laboureur, et qui, deux fois consul, était un des plus grands patriciens de Rome, fut réduit à aller cultiver au delà du Tibre un pauvre champ où nous le retrouverions.

¹ Avec une fortune de 50,000 livres, Cincinnatus n'aurait pas voté dans la première classe, mais dans la troisième, ce qui serait invraisemblable. Cette invraisemblance disparaît en admettant avec M. Böckh que les chiffres du cens de Servius donnés par les historiens doivent être réduits au cinquième. Alors c'est 20,000 livres qui forment le minimum du cens de la première classe; Cincinnatus pouvait donc en faire partie. Il faut pour cela que Tite Live n'ait pas évalué la richesse de Cincinnatus d'après la valeur postérieurement diminuée du cuivre, comme il le fait pour les sommes qui figurent dans le cens de Servius; ce qui est fort naturel, car par cette évaluation il voulait donner une idée de ce qu'était réellement la richesse des différentes classes, et n'avait pas la même raison de préciser l'avoir de Cincinnatus; il l'a donné tel qu'il l'avait trouvé probable.

On ne savait ce que Kæso était devenu ; les uns disaient qu'il avait passé le Tibre et fui en Étrurie , les autres qu'il s'était retiré chez les Volsques ou les Sabins, mais tous s'attendaient de sa part à quelque entreprise désespérée.

On disait aussi qu'il était caché dans Rome ; que, d'accord avec les patriciens, il conspirait la mort des tribuns et l'abrogation des lois du mont Sacré.

Une nuit le bruit se répandit que des exilés et des esclaves, au nombre de quatre à cinq mille, s'étaient emparés durant la nuit du mont Capitolin ; à leur tête était un Sabin nommé Herdonius. Herdonius, venu de la Sabine, avait descendu le Tibre, était entré par la porte Carmentale¹, avait gravi le Capitole du côté où il n'était fortifié que par la nature, comme devaient le faire quelques années plus tard les Gaulois, s'était établi avec sa bande dans le temple de Jupiter et dans

ment dans les mémoires de famille des Quintii. Ainsi expliquées, les 30,000 livres de Cincinnatus, en contrôlant l'opinion de M. Böckh, la confirment.

¹ Denys d'Halicarnasse (x, 14) dit qu'à Rome on laissait certaines portes toujours ouvertes par un motif religieux, et il applique, faisant une confusion manifeste, à la porte Carmentale, située au pied du mont Capitolin, du côté du fleuve, ce qui se disait de la porte Pandana, placée sur le mont lui-même et du côté opposé. En effet, la porte Pandana, autrefois Saturnia, est nommée par Varron (*De l. lat.*, v, 42) avec le temple de Saturne, situé à l'est du Capitole. Elle est mise en rapport, par une tradition que rapporte Nonius Marcellus, avec l'asile, qui ne peut être séparé du temple et de l'autel de Saturne (voy. t. 1, p. 85. 281) et qui était aussi de ce côté.

la citadelle. Ils avaient massacré tous ceux de la garnison qui n'avaient pas voulu se prononcer pour eux. On se précipite dans le Forum en criant : Aux armes ! l'ennemi ! Chaque parti se renvoyait le soupçon de complicité dans cette surprise. Les consuls craignaient que le coup ne vînt des plébéiens, et passèrent dans une grande inquiétude le reste de la nuit. Les plébéiens accusaient les patriciens d'avoir appelé cette bande pour servir leurs desseins. Peut-être y avait-il là un commencement de guerre servile¹, car Herdonius, du haut du Capitole, faisait appel aux esclaves. On peut penser que Kæso, dont une rumeur vague annonçait les intentions sinistres, ne fut pas étranger à ce hardi coup de main, qui, dans tous les cas, ne put guère s'exécuter sans trahison. Peut-être le Sabin Appius Herdonius, qui n'était point un aventurier, mais un homme riche et d'illustre origine², avait-il conçu la pensée de profiter des divisions de la république pour s'emparer de Rome et y rétablir l'ascendant de

¹ *Multi et varii timores, inter ceteros eminebat terror servilis.* (Tit. Liv., III, 16.) Denys d'Halicarnasse (x, 14) n'hésite pas à dire que le projet d'Herdonius était de soulever les esclaves et les pauvres contre les riches. Mais d'autres y ont vu une tentative des patriciens pour accomplir la révolution anti-démocratique dont ils poursuivaient l'accomplissement, au moyen d'une troupe de bandits qu'ils désavouèrent quand ils virent que le coup ne pouvait réussir. (Schwegl., *R. Gesch.*, II, p. 589-90.)

² Denys d'Halicarnasse (x, 14) admet comme possible qu'Herdonius ait visé à la tyrannie.

son peuple, espérant s'appuyer sur les grandes familles sabines de l'aristocratie, d'une part, de l'autre sur les plébéiens mécontents, et se servir des deux partis, en les trompant l'un et l'autre à la fois. Aux patriciens il aurait fait dire : Je suis un des vôtres, je suis un Sabin comme vous ; je veux mettre sous vos pieds ces plébéiens, descendants méprisés des Latins, que trois denos rois ont gouvernés. Aux plébéiens, aux prolétaires, aux esclaves, il aurait crié, comme le dit Tite Live, du haut du Capitole : J'ai embrassé la cause de tous les malheureux ; je veux briser le joug de toutes les servitudes. Si les plébéiens ne répondirent point à l'appel d'Herdonius, si un consul du nom sabin de Valérius l'assiégea avec vigueur jusque dans le temple de Jupiter, c'est vraisemblablement que son double jeu fut découvert et que les deux factions qu'il avait feint de favoriser l'abandonnèrent également. Les tribuns ne voyant là qu'un expédient des patriciens, et dans la troupe d'Herdonius que leurs clients et leurs hôtes, qui, si la loi Tèrentilla passait, ne tarderaient pas à se retirer, défendirent qu'on prit les armes ; ils furent d'abord obéis.

Le sénat s'était rassemblé ; le consul Valerius sort de la curie, s'élance dans Forum. Eh quoi ! s'écrie-t-il en montrant le Capitole, quand l'ennemi est sur votre tête, vous déposez les armes et vous songez à voter des lois ? Puis il demande qu'on délivre la colline sacrée et les dieux eux-mêmes assiégés dans leur temple. Il

invoque Romulus qui autrefois avait repris cette citadelle sur les Sabins. Herdonius eût pu avec plus de raison invoquer le souvenir de Tatius, qui était resté en possession du Capitole et avait fait sa demeure de la citadelle qu'un autre Sabin venait de reprendre.

Les patriciens descendent dans le Forum et supplient les plébéiens d'écouter Valerius. Tout à coup on voit un corps d'armée qui vient du côté des montagnes. Ce sont les Éques, ce sont les Volsques. Alors les plébéiens consentent à attaquer l'ennemi intérieur. Valerius promet qu'après la victoire, si les citoyens ne sont pas éclairés sur la perfidie des tribuns, les patriciens ne gêneront point les plébéiens dans leurs comices.

Les plébéiens suivent Valerius, qui les range en bataille sur la pente du Capitole, dont il est obligé de faire le siège. Ceux qu'on avait pris pour des ennemis étaient des auxiliaires envoyés de Tusculum par Mamilius, fils ou petit-fils du gendre de Tarquin, qui, sous le titre, usité dans les villes latines, de dictateur, y exerçait le pouvoir souverain dont les Tarquins avaient été dépouillés à Rome. Tandis que les tribuns protestaient dans le Forum, les Romains et leurs alliés gravissaient le Clivus Capitolinus, la montée triomphale que l'œil suit encore aujourd'hui. Il paraît que les envahisseurs s'étaient retranchés dans le temple de Jupiter; car c'est en se précipitant dans son vestibule ¹

¹ Jam in vestibulum perruperant templi. (Tit. Liv., II, 18.) Ceci est

que le consul Valerius fut tué. On égorgéa beaucoup dans le temple, qu'il fallut purifier ensuite. Herdonius périt ; les hommes libres faits prisonniers furent décapités, les esclaves crucifiés.

Cincinnatus fut nommé consul, mais il ne montra plus la même modération. Le malheur de son fils l'avait aigri ; la conduite des tribuns l'avait révolté. « Pourquoi, s'écriait-il, avant de gravir le Capitole, ne les a-t-on pas exterminés dans le Forum ? » Et comme les tribuns répondaient à ses foudroyantes invectives, qu'ils empêcheraient les plébéiens de s'enrôler. « Il n'est pas besoin d'enrôlements, s'écria-t-il. Ceux qui ont été appelés à reprendre le Capitole ont prêté le serment militaire, et à tous nous ordonnons de se trouver en armes au bord du lac Régille. »

On avait lieu de craindre que le dessein du nouveau consul fût de tenir les comices hors de la portée du pouvoir des tribuns qui ne s'étendait qu'à un mille de Rome, et d'abroger toutes les lois qu'ils avaient obnues.

Le sénat siégeait au Capitole, comme pour reprendre possession de ce lieu sacré. Les tribuns viennent suivis d'une grande foule de plébéiens. Le sénat prend des mesures de conciliation auxquelles ne défèrent ni

une nouvelle preuve que le temple de Jupiter était à Araceli. Dans ce cas, le *Clivus Capitolinus* pouvait conduire au bas des degrés, sur la plate-forme du Capitole ; mais si le temple eût été sur l'autre sommet, on aurait eu encore à le gravir, ce dont Tite Live ne parle pas.

plébéiens ni patriciens ; enfin Cincinnatus adresse une forte objurgation au sénat, qu'il accuse de ne pas respecter plus que la plebs les engagements pris des deux parts, l'un de ne pas renommer les mêmes tribuns, l'autre de ne pas conserver l'autorité aux mêmes consuls. Pour lui il voulait observer la convention faite ; il déposa honorablement le consulat.

Mais le plus bel incident de sa vie approchait, celui qui a valu à son nom sa popularité dans l'histoire, mais qu'on présente en général sous un faux jour comme si c'était par un goût philosophique pour la simplicité que Cincinnatus cultivait un petit champ, ou comme si un homme de la grande famille des Quinctii¹ eût pu avoir naturellement un si mince héritage. Je ne trouve pas que l'incident perde à être amené par l'ensemble de faits auxquels il se rattache, et que Cincinnatus soit moins intéressant parce que sa pauvreté accidentelle tenait à ce qu'il avait vendu tous ses biens pour pouvoir fournir la caution de son fils.

Les *Æques* étaient sur le mont *Algide*, cette forteresse naturelle où ils venaient s'établir toutes les fois qu'ils sortaient de leurs montagnes, ce qui arrivait très-souvent. Le mont *Algide*, à l'est de *Tusculum*, domine une plaine qui est le fond du grand cratère des monts *Albains*, au sein duquel se sont formés les petits cratères du lac d'*Albano* et du lac de *Némi*. A l'extré-

¹ *Ejusdem fastigii civibus*, dit *Tit. Live* (III, 35), qui vient de nommer deux *Quinctii* et un *Claudius*.

mité de cette plaine s'ouvrent deux gorges par où l'on croit voir déboucher les *Æques* et les *Volsques*, et qui sont comme deux portes toujours ouvertes à leur invasion. Ce lieu mémorable, arène disposée pour les combats ¹, en a vu beaucoup durant les premiers siècles de la république.

Quand on visite cette plaine, on se croit transporté dans un pâturage élevé de la Suisse. Rien n'est plus tranquille que ce lieu témoin de tant de batailles, dont le nom rappelle, par un piquant contraste de souvenirs, les frais et noirs ombrages célébrés par Horace, et dont les eaux limpides amenées sous terre à *Frascati* y vont former la cascade de la belle et gracieuse villa *Aldobrandini*.

Les *Æques* avaient ravagé les environs de *Laticum* (*monte Compatri*) dans le territoire *Tusculan*; puis, chargés de butin, ils s'étaient réfugiés sur l'*Algid*. Alors il se passa sur ce mont mémorable une scène qui peint la fierté du peuple *æque*. Des envoyés romains étaient venus se plaindre de ce que les *Æques* avaient rompu un traité. Le chef de la nation était assis près d'un grand chêne. « Parlez à ce chêne, leur dit-il, je suis occupé. » Alors les envoyés se tournèrent vers le chêne, le prirent à témoin du droit violé et se retirèrent en appelant sur les parjures la vengeance des dieux ².

¹ *Planitiem non parvis modo expeditionibus, sed vel ad explicandas, utrinque acies satis patentem.* (Tit Liv., iv, 27.)

² Tit. Liv., iii, 25.

Pendant ce temps les Sabins fondirent sur Rome d'un autre côté, en ravageant la campagne romaine. L'un des deux consuls les repoussa et ravagea leurs terres à son tour ; car à cette époque la guerre entre les Romains et leurs voisins était une alternative de dépopulations. L'autre consul fut moins heureux contre les *Æques*. Ces sauvages habitants de la région montagneuse qui s'étend derrière Tivoli jusqu'aux âpres sommets au pied desquels est Subiaco, vivaient cantonnés dans des repaires qui n'avaient pas encore de murailles au temps d'Auguste ¹.

Le consul Minucius fut assiégé dans son camp par les montagnards qu'il allait combattre. Dans cette extrémité on songea à nommer un dictateur, cette ressource des grands périls ; ce dictateur fut Cincinnatus.

Ici je laisse parler Tite Live, dont le récit naïf et détaillé semble emprunté aux Mémoires de la famille Quinctia.

« L. Quinctius Cincinnatus, à cette heure l'espoir du peuple Romain, vivait au-delà du Tibre, à l'opposite du lieu où sont maintenant les *Navalia* ², cultivant quatre arpents de terre qu'on appelle encore aujourd'hui les prés de Quinctius. Là, les envoyés du sénat le trouvèrent soit creusant un fossé et appuyé sur sa bêche,

¹ Mommsen (*R. Gesch.*), cité par Schwegler (II, p. 698).

² Tit. Liv., III, 26. *Navalia*, lieu où l'on garde les vaisseaux à sec, où on les construit. (Serv., *Æn.*, XI, 326.)

soit labourant, mais certainement occupé à quelque travail champêtre. Le salut ayant été donné et rendu dans la forme accoutumée : « Bien vous fasse et à la république, » « il fut requis de mettre sa toge pour recevoir une communication du sénat ; lui, s'étonnant et demandant si tout n'allait pas le mieux du monde, ordonna à sa femme Racilia d'aller dans sa cabane lui quérir sa toge. Ayant essuyé la poussière et la sueur dont il était couvert, il s'avance habillé (*velatus*) vers les envoyés, qui le saluent dictateur et le félicitent. »

Quand on est à Rome, on n'est pas fâché de faire exactement le chemin que firent les envoyés du sénat, et d'aller trouver Cincinnatus dans son champ ; pour cela il faut passer le Tibre devant le mausolée d'Auguste à Ripetta.

La barcetta vous déposera de l'autre côté, et marchant devant vous entre des haies, vous trouverez bientôt à votre gauche des prés, qui sont les *prata Quinctia*, les prés de Cincinnatus; il ne saurait exister un doute à ce sujet ¹.

¹ Pline (xviii, 3, 4) nous apprend que les arpents labourés par Cincinnatus étaient dans le champ Vatican. Les *Navalia* étaient donc en face, sur la rive gauche. On les a confondus, à tort avec l'*Emporium*, port pour le débarquement des marchandises, qui était là où il était encore, à l'autre extrémité de Rome, au pied de l'Aventin, et par suite on a transporté de ce côté le champ de Cincinnatus. Le témoignage positif de Pline, qui les place dans le *champ Vatican*, aurait dû prévenir cette grosse erreur, que M. Becker a péremptoirement réfutée. *Handb., d. R. Alt.*, 1, p. 159 ; *R. Top.*, p. 15 ; *de R. vet. mur. atque port.*, p. 96 ; *Warn.*, p. 20.)

On peut donc en toute sécurité de conscience se dire : c'est ici que Cincinnatus fut surpris au milieu de ses occupations champêtres par les envoyés du sénat, qui venaient lui offrir les insignes presque royales de la dictature, et se fit apporter sa toge par sa femme Racilia.

Ce que Perse¹ a résumé dans ce vers énergique :

Quum trepida ante boves dictaturam induit uxor.

Quelle admirable simplicité dans cette scène ! Quelle grandeur ! Ce bonhomme qui bêche son champ et ne sait pas un mot de ce qui se passe de l'autre côté du Tibre, ce père privé de son fils et vivant misérablement après qu'on l'a dépouillé de tous ses biens, c'est un grand citoyen, un grand patricien. On le prend bêchant ses quatre arpents. On le fait dictateur dans un moment difficile. Il ne s'étonne point, il ne fait aucune réflexion, il essuie la sueur de son front, secoue la poussière de son habit et va tranquillement sauver son pays.

Toute sa conduite est pleine d'énergie. Arrivé dans le Forum avant le jour, il nomme son maître de cavalerie, siège sur la tribune avec lui, fait fermer toutes les boutiques et interdit toute activité dans la ville. C'était ce qu'on appelait proclamer le *Justitium*, la suspension du droit², ce qui n'avait lieu que dans

¹ *Sat.* 1

² *Cell., Noct. att., xx, 1.*

les grandes circonstances ; puis Cincinnatus ordonne à tous ceux qui peuvent porter les armes d'être réunis dans le Champ de Mars avant le coucher de soleil avec des aliments cuits pour cinq jours et douze pieux pour les palissades ; aux vieillards de faire cuire les aliments des soldats. On part ; il hâte la marche, arrive au milieu de la nuit au mont Algidé¹, et l'on commence le combat avant qu'elle soit terminée. Les ennemis, qui avaient élevé une circonvallation autour du camp de Minucius, voient au point du jour

¹ Schwegler (*Röm. Gesch.*, n. p. 725), qui, après Niebuhr (n. p. 354), traite de fable l'histoire de Cincinnatus, si vraisemblable et tellement circonstanciée, déclare cette marche impossible. Il se trompe. Tous ceux qui, comme Denys d'Halicarnasse, ont vécu à Rome, diront qu'on peut en cinq heures aller au mont Algidé, qui n'est qu'à six lieues. Il chicane aussi Tite Live sur quelques détails qui, seraient-ils de l'invention des Quinctii, n'en rendraient pas plus faux pour cela l'ensemble du récit. Rien n'est moins équitable que de nier un fait historique, parce que la tradition a pu y joindre quelques embellissements. Quant à M. Lewis (*On the cred.*, n. 176), afin de pouvoir rejeter l'histoire de Cincinnatus tiré de son champ pour être fait dictateur, il suppose qu'elle a été imaginée dans l'intention de rendre compte du nom des *prata Quinctia*. Cet auteur, si recommandable d'ailleurs, et Schwegler, dans son histoire, du reste très-bien étudiée, abusent de ce genre d'explication, qui consiste à supposer qu'un fait a été imaginé pour expliquer l'origine d'un nom, supposition souvent gratuite et à laquelle, en bonne logique, on ne doit recourir que lorsque le fait est impossible ou démontré faux. En suivant cette méthode, on en viendrait à dire que les victoires de l'empire ont été imaginées pour expliquer l'existence de la colonne de la place Vendôme. Le scepticisme exagéré en histoire conduit à fabriquer des invraisemblances plus grandes que celles qu'on prétend signaler.

que Cincinnatus en a fait élever une autour d'eux. Ils demandent la vie. « Je n'ai pas besoin de votre sang, » répond Cincinnatus, et ils partent sans armes après avoir passé sous le joug.

Cincinnatus rentre triomphant à Rome, où l'allégresse est universelle. Il eût déposé le jour même la dictature s'il n'eût tenu à faire convaincre de fausseté l'accusation du tribun Volscius contre son fils. Au bout de seize jours il abdique le pouvoir qu'il aurait pu garder six mois, passe le Tibre et retourne à son champ.

Nous approchons du temps des décemvirs. Icilius, le fiancé de Virginie, qui doit figurer dans le renversement de leur pouvoir, apparaît. Tribun éloquent et hardi, il proposa la loi d'après laquelle les terres publiques de l'Aventin devaient être assignées aux plébiens¹; et comme un licteur avait repoussé le *viator* envoyé par Icilius auprès des consuls pour les sommer d'assembler le sénat, Icilius et ses collègues furent au moment de précipiter le licteur de la roche Tarpéienne. Le sénat n'opposa qu'une faible résistance à un tribun si résolu et à une loi si juste; car il ne s'agissait que d'une dérogation partielle à l'usurpation générale des terres publiques par les patriciens.

L'Aventin, siège des populations latines transplantées à Rome par Ancus, mont Latin, et par conséquent

¹ Den d'Hal., x, 51.

plébéen dès cette époque, était la part du terrain de l'État que les plébéiens devaient réclamer la première. Ils s'y transportèrent en foule ; on tira les parts au sort et on se mit à bâtir avec activité. Chaque maison fut habitée par plusieurs familles, chacune ayant la propriété héréditaire d'un étage¹. Cet usage existe encore à Rome.

L'Aventin dut devenir, à la suite de la loi Icilia ², un des quartiers populeux de Rome. Aujourd'hui c'est un des plus déserts.

Une grande bataille fût livrée encore dans le Forum. Les tribuns avaient de nouveau mis en avant la loi

¹ Den. d'Hal., x, 32.

² Schwegler (II, p. 598) conclut de cette occupation légale de l'Aventin par les plébéiens, qu'il n'avait pu être antérieurement habité ; cela prouve seulement qu'il ne l'était pas tout entier. Nous avons vu que cette grande colline, qui se compose réellement de deux collines distinctes, était en partie rocailleuse et boisée. Les portions non défrichées étaient sans doute restées au domaine public, et c'est elles qu'on *assignait*. Peu faciles à cultiver, elles étaient très-propres à recevoir des maisons. D'ailleurs Denys d'Halicarnasse dit positivement qu'il fut décidé qu'on indemniserait les propriétaires de bonne foi ; que ceux qui s'étaient emparés par fraude ou violence du terrain et y avaient bâti seraient expulsés après qu'on leur aurait rendu le prix de construction, et que *le reste* serait distribué gratuitement au peuple. Sans tenir compte de ce témoignage, Schwegler, cette fois, plus sceptique encore que Niebuhr, raye d'un trait de plume toute l'histoire antérieure de l'Aventin et la meilleure partie des origines de la *plebs*. Quelle vraisemblance d'ailleurs que les rois eussent entouré d'une épaisse muraille comme celle dont il existe des débris le mont Aventin s'il avait été inhabité ?

agriculteur de Sp. Cassius. Les consuls résolurent d'empêcher par la force que cette loi fût votée¹. Par leur ordre, les jeunes patriciens se ruèrent sur les plébéiens au moment où ils allaient entrer dans les Septa, les empêchèrent d'y pénétrer, saisirent les urnes, maltraitèrent les officiers publics qui présidaient au suffrage² et le rendirent impossible.

Personne ne voulait plus de cet état de choses où la violence était l'arme des deux partis. On était fatigué de ces luttes sans cesse renaissantes entre deux pouvoirs qui s'entravaient et se paralysaient l'un l'autre. De plus, la famine et des maladies contagieuses étaient venues fondre sur la ville. Ce n'était que funérailles et deuil dans toutes les maisons. L'aspect de Rome était lugubre. Ce fut alors qu'on créa les décemvirs. Ce nom rappelle surtout les violences qui amenèrent leur chute, le crime d'Appius et la mort de Virginie ; mais le décemvirat fut d'abord institué dans une pensée de conciliation et d'équité. Une guerre implacable, mettait sans cesse aux prises les tribuns et les consuls. On prit le parti de supprimer consuls et tribuns, et de remplacer l'autorité des uns et des autres par celle de dix citoyens chargés à la fois de gouverner la république et de lui donner une législation écrite qui lui manquait.

¹ Den. d'Hal., x, 40.

² C'est Denys d'Halicarnasse qui nous l'apprend, et il n'est pas suspect de partialité contre les patriciens.

Trois patriciens furent chargés d'aller à Athènes pour en rapporter les lois de Solon et d'autres législateurs célèbres. De là, disait-on, étaient provenues les Douze Tables, corps de loi que publièrent les décemvirs, et dont nous ne possédons qu'un petit nombre de fragments.

Il est difficile de rejeter absolument le fait de cette mission en Grèce, et difficile aussi de l'admettre. Les lois des Douze Tables, à en juger par ce qui en reste, ne furent point, ce qui était impossible, empruntées dans leur ensemble à un droit étranger¹; ce qui y domine c'est l'ancien droit romain, ou plutôt sabin; car ce qu'on a appelé le droit romain n'a pu naître sur le Palatin dans un refuge de bandits. Plusieurs dispositions des Douze Tables se retrouvent dans des lois attribuées au sabin Numa². La dureté sabine³ est partout dans la législation des décemvirs, dont plusieurs ont des noms sabins, dont le sabin Appius était l'âme, et parmi lesquels un seul est certainement Latin, Julius, cité pour son équité; l'interdiction du mariage entre patriciens et plébéiens, signe de la distinction des races, y était maintenue; la dureté envers les débiteurs te-

¹ Denys d'Halicarnasse dit qu'elles contenaient des lois étrangères et des lois nationales (x, 55-7).

² Schwegl., *R. Gesch.*, III, p. 47.

³ Cependant il faut reconnaître que le droit de couper le corps du débiteur en morceaux n'exprime que la division de la propriété. Le mot *sectio* est un terme juridique employé en ce sens. (Schwegl., III, p. 38.)

nait, comme on l'a remarqué, à une application cruelle du culte de la bonne Foi¹, et ce culte était sabin. De l'origine, au moins en partie Sabine, du droit des Douze Tables était née la tradition qui en faisait dériver une portion des Falisques².

D'autre part, on a signalé dans les lois des décemvirs des ressemblances frappantes avec la législation de Solon³ et d'autres législations grecques⁴.

Même l'exposition de ces Tables dans le Forum rappelle que les Tables en bois de Solon furent exposées dans l'Agora d'Athènes⁵.

Il faut reconnaître que la loi des Douze Tables avait contre la satire en prose et en vers⁶ des sévérités que ne connut jamais le pays d'Aristophane, et, il faut le dire, qu'a rarement connues, dans les temps modernes, le pays de Pasquin.

Des ressemblances de détail peuvent seulement prouver que le droit des Douze Tables a fait quel-

¹ Schwegl., III, p. 39.

² Serv., *Æn.*, VII, 695.

³ Heinecc., *Ant. Rom.*, IV, 1, § 2, § 12. Gaius a cité deux de ces ressemblances. Digest., XLVII, 22, 4; X, 1, 13. Cicéron (*De Legg.*, II, 25, 26) en a cité une troisième. Cela montre seulement que le droit des Douze Tables a subi l'influence du droit grec. Denys d'Halicarnasse, toujours prêt à exagérer les rapports de Rome et de la Grèce, a reconnu lui-même la différence des deux législations (XI, 44).

⁴ Heinecc., *Ant. Rom.*, III, 50, § 3.

⁵ Plut., *Solon*, 25.

⁶ Cic., *de Rep.*, IV, 10; Gell., *Noct. att.*, IV, 20.

ques emprunts partiels au droit grec. Il n'en était pas moins national dans son fond et dans son ensemble. Mais tout ne pouvait être faux dans la croyance si généralement établie de son origine hellénique.

Il était d'ailleurs resté dans le Forum un monument de ce rapport de Rome avec la Grèce, la statue d'Hermodore¹ qui avait interprété aux envoyés romains les lois qu'ils allaient chercher.

Je pense que les envoyés n'allèrent pas jusqu'à Athènes et se contentèrent de visiter les cités grecques de l'Italie méridionale, d'où était venue déjà une constitution, celle de Servius. Ce qui m'a conduit à cette opinion mise en avant par d'autres historiens, c'est qu'Hermodore obligé de fuir son pays, s'était, dit Pline, réfugié en Italie².

La loi promulguée par les décemvirs était une loi civile et une loi politique : comme loi civile elle fut un progrès; comme loi politique, elle contenait des garanties essentielles, le droit de provocation au peuple,

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, II, 2.

² Denys d'Halicarnasse (x, 54) dit que les lois rapportées par les décemvirs venaient d'Athènes *et des villes grecques d'Italie*. On a signalé des coïncidences remarquables entre certaines dispositions de la loi des Douze Tables et ce qu'on sait des lois données à la ville de Locres par Zaleucus. (Polyb., xii, 16.) Quant à celles qui se retrouvent dans la législation de Solon, on peut en rendre compte sans faire visiter Athènes par les envoyés romains. Cette législation, connue dans l'Italie grecque dès le temps de Servius Tullius, devait, à plus forte raison, y être connue au temps des décemvirs.

celui de n'être jugé pour crime capital que par les centuries.

Mais ces garanties n'étaient que promises pour le temps où le décemvirat aurait cessé d'exister; en attendant, les décemvirs étaient investis d'un pouvoir sans limite et s'efforçaient de perpétuer ce pouvoir. Ainsi la Convention, tyrannie aussi sans limites de quelques hommes, les décemvirs du salut public, se personnifiant dans un Appius démocrate, Robespierre, proclamait une constitution dont elle ajourna toujours l'exécution.

La loi des Douze Tables, disent les anciens, avait pour but d'établir l'égalité du droit¹ entre les deux ordres, elle fit quelque chose pour cette égalité, qui cependant était loin d'exister après les décemvirs car il fallut aux plébéiens plus d'un siècle pour la conquérir.

Le décemvirat fut une trêve à la guerre des deux ordres; les patriciens l'acceptèrent pour être débarrassés des tribuns, les plébéiens pour être délivrés des consuls. Cette abdication de la liberté au profit de la haine, comme toutes les abdications de ce genre, commença par une espérance et finit par une déception.

Cependant de ce mal passager résulta un bien durable. Des deux parts on s'accoutuma à vivre avec

¹ Tit. Liv., II, 31, 34.

son ennemi, on ne songea plus à le tuer au prix d'un suicide.

Enfin ce n'est qu'après le décemvirat qu'on voit les patriciens voter dans les tribus. Si, comme il est probable, ils n'y eurent place qu'à partir de cette époque, si au décemvirat se rattache la modification démocratique des centuries par les tribus¹, il en résulte que les décemvirs travaillèrent à l'œuvre de fusion entre les ordres commencée par Servius Tullius. Les premiers décemvirs gouvernèrent avec équité; mis en possession de tous les pouvoirs, ils n'en abusèrent point.

aujourd'hui la tyrannie a d'heureuses prémisses.

Ils se hâtèrent, avant que l'année pour laquelle ces pouvoirs leur avaient été donnés fût expirée, de publier leurs lois; elles furent gravées sur dix tables ou dix stèles de bronze, deux autres furent ajoutées, ensuite toutes furent exposées sur le Vulcanal², près du Comitium³ et de la curie.

¹ Niebuhr, *Hist. Rom.*, iv, p. 8-9; Peter., *Ep.*, p. 41.

² On avait placé près de la tribune, dans le *Forum* et non dans le *Comitium*, une colonne de bronze sur laquelle était gravée la loi Icilia touchant la distribution des terres de l'Aventin, loi faite pour les *plébéiens*. Denys d'Halicarnasse (x, 57) dit que les décemvirs exposèrent les Tables, *ἐν ἀγορᾷ τὸν ἐπιφανέτατον ἐκλεξάμενοι τόπον*. Ceci montre que ce fut sur le Vulcanal, au-dessus du Comitium, car il se sert ailleurs d'une expression très-semblable pour désigner cet endroit. Le mot *agora* est pris ici par Denys dans son sens le plus général, qui embrassait le Forum proprement dit et le Comitium.

³ Quand on dit que les Tables furent exposées pour que les citoyens

Au bout d'un an il s'agissait de renommer des décevirs. Ici commencent à se dessiner le caractère et à se dévoiler les plans ambitieux d'Appius. Cet homme qui dans le premier décevirat avait tout fait pour gagner la faveur populaire redoubla d'obséquiosité envers les plébéiens, flattant leur passion contre l'aristocratie et recommandant les candidats les moins illustres, mendiant le crédit des tribuns qui lui vendaient la popularité. Il obtient ainsi de présider les comices, se propose lui-même et se fait nommer, puis avec lui des hommes peu éminents parmi lesquels il a soin de placer trois plébéiens; il ne voulait pas d'égaux, il lui fallait des créatures.

Les plébéiens qu'il avait trompés, furent bien surpris quand ils virent paraître dans le Forum les décevirs précédés de cent vingt licteurs portant la hache, qui depuis Valerius Publiola ne paraissait dans les faisceaux que pendant les expéditions militaires. La terreur dont le Forum fut frappé gagna le Comitium. Plébéiens et patriciens comprirent qu'ils s'étaient donné un maître.

Appius avait eu besoin des premiers pour arriver. Mais un Claudius, un Sabin, ne pouvait aimer la plebs

pussent proposer aux décevirs des amendements, il ne faut pas oublier qu'elles le furent sur le Vulcanal, attenant au Comitium. Des amendements à un corps de législation ne pouvaient venir que des patriciens; seuls ils connaissaient les lois.

romaine; il épargna les patriciens, les plébéiens furent soumis à une oppression capricieuse et cruelle.

Les plébéiens alors commencèrent à regarder du côté de leurs anciens ennemis. Mais les chefs de l'aristocratie, s'ils détestaient Appius, détestaient aussi ses victimes. Sans approuver ce qui se faisait, ils étaient bien aises de voir les plébéiens punis et trouvaient que leur châtiment était mérité, odieux sentiment des partis qui survit parfois à une commune oppression et divise ceux qu'elle devrait unir.

Le masque était jeté, les tribuns dont Appius s'était servi furent mis de côté. Ces jeunes patriciens qui maltraitaient si fièrement les tribuns dans le Forum y parurent comme les satellites du tyran. Appius achetait cette noble jeunesse en lui livrant les biens des condamnés.

Il était clair que les décemvirs avaient résolu de garder le pouvoir et voulaient faire une institution de ce qu'on avait accepté comme un expédient. On déplo-rait la perte irréparable de la liberté. On ne voyait, on n'espérait aucun libérateur. Dans ce découragement universel, les ennemis du peuple romain levèrent la tête, s'indignant, dit Tite-Live¹, que ceux qui n'étaient plus libres aspirassent à commander. Les Sabins envahirent le territoire romain, les Æques parurent sur l'Algide. La peur saisit les décemvirs et ils voulurent se faire un appui du sénat, qu'ils avaient méprisé.

¹ Tit. Liv., III, 37.

Quand on entendit au Forum la voix du héraut qui convoquait les sénateurs dans la curie, le peuple étonné se demanda : Qu'est il donc arrivé pour qu'on reprenne un usage depuis si longtemps abandonné? Il nous faut, ajoutaient-ils, remercier la crainte de la guerre et l'ennemi de ce que les habitudes de la liberté renaissent¹.

L'on regardait de tout côté dans le Forum si l'on n'apercevrait point un sénateur, mais aucun ne se montrait, ils s'étaient retirés à la campagne; les appariteurs qui avaient été les citer à domicile revinrent dire que le sénat était aux champs.

Enfin un certain nombre de sénateurs se rendent à la curie, où recommencent à retentir des voix libres.

Les représentants des deux grandes familles sabines, toujours noblement alliées à la cause plébéienne, un Valerius et un Horatius, parlent en dépit d'Appius qui veut leur imposer silence; ne pouvant y parvenir, il ordonne à un licteur d'arrêter Valerius. Valerius s'élanche sur le seuil de la curie et fait appel aux citoyens. Un Cornélius embrasse Appius comme pour le protéger et le retient. Les consulaires et les vieux sénateurs, dit Tite Live², peintre admirable des passions politiques, par un reste de haine pour la puissance tribunitienne et pensant que les plébéiens

¹ Hostibus belloque gratiam habendam, quod subitum quicquam liberæ civitatis fieret. (Tit. Liv., III, 38.)

² Tit. Liv., III, 44.

regrettaient beaucoup plus vivement cette puissance que celle des consuls, aimaient presque mieux voir les décemvirs quitter leur charge que de voir la plebs se relever de nouveau, par sa haine pour ceux-ci. Ils se flattaient qu'en laissant l'agitation populaire rétablir tout doucement l'influence des consuls, au moyen de quelques guerres ou de circonstances qui leur permettraient de montrer de la modération, on pourrait amener les plébéiens à oublier les tribuns; éternel aveuglement des haines personnelles dont profita toujours la tyrannie.

Les plébéiens avaient eu raison, et c'est à ses défaites que Rome allait devoir l'espérance de sa liberté. Triste extrémité à laquelle il ne faudrait jamais être réduit. Les décemvirs se firent battre par les Sabins près d'Eretum et sur l'Algide par les Æques. Un pouvoir sans droit ne doit jamais être battu.

Comme je l'ai remarqué à propos de Lucrèce, les gouvernements détestés ne tombent guère qu'à l'occasion d'un événement qui frappe les imaginations et qui émeut les cœurs. Cela est vrai surtout des gouvernements absolus. Un des inconvénients du gouvernement absolu, c'est sa force, qui rend difficile sa chute. En étouffant tout exercice de la liberté, il oppose un obstacle pour ainsi dire invincible au retour de la liberté; comme une croyance qui ne permet pas les discussions est bien sûre de n'être pas réfutée. Le gouvernement absolu n'a pas besoin pour durer d'être

bien habile, sa nature même le protège; pour se perdre, il faut qu'il commette ou de grandes fautes ou d'odieux crimes; heureusement il en commet presque toujours.

Les décevirs tombèrent par deux crimes, le meurtre de Dentatus et le lâche complot contre Virginie.

Dentatus, soldat aussi hardi dans le Forum que sur le champ de bataille, passa pour avoir été assassiné traitreusement aux avant-postes par ordre des décevirs. Comme ils ne permirent pas qu'on apportât son corps à Rome, ayant peur de ses funérailles, je n'ai point à m'appesantir sur les détails douteux de sa mort¹. Mais l'histoire de Virginie n'est pas douteuse pour moi, elle se passe tout entière à Rome, et en grande partie dans le Forum. Nous savons exactement dans quel endroit du Forum son père la frappa pour la sauver. Le titre de mon livre me donne donc le droit de raconter dans toutes ses circonstances ce mémorable événement.

Le récit de la mort de Virginie forme un drame pathétique, dont le théâtre n'a jamais su reproduire le caractère et qui a été sévèrement soumis par l'histoire, ce grand poète tragique, à l'unité de lieu. Il

¹ Selon Denys d'Halicarnasse, le même guet-apens eût été tenté deux fois contre Dentatus, d'abord par les patriciens, puis par les décevirs, et à la seconde il aurait succombé. C'est peut-être une de ces redites où se plaît la tradition; peut-être aussi ce crime fut-il une conception de l'aristocratie et un plagiat des décevirs.

se passe dans le Forum sans en sortir ; là fut représentée la tragédie tout entière.

Nous y voyons d'abord venir une très-jeune fille¹, presque adolescente. Les yeux baissés, elle se glisse avec sa nourrice à travers la foule, pour aller étudier dans l'école qui se trouve parmi les boutiques dont le Forum est environnée ; car les lettres, enseignées par des esclaves ou des affranchis, étaient considérées comme une marchandise, et avaient leur boutique au Forum, où elles se vendaient comme une autre denrée. Virginie traverse timidement ce lieu bruyant, ce centre de Rome où se pressent et les acheteurs et ceux qui viennent assister aux jugements des décemvirs, ces magistrats d'abord si populaires maintenant si tyranniques. On ne s'y rend plus pour écouter les orateurs parler à la tribune, car maintenant la tribune est muette. Une sourde irritation se lit sur le visage des plébéiens, que leurs affaires ou la curiosité attirent au Forum. Une tristesse grave et morne est peinte sur le front des patriciens, silencieusement assis dans le Comitium.

Tout à coup, un client d'Appius, et qui, pour cette raison, portait son nom, Marcus Claudius, s'avance à

¹ Virginie allait dans le Forum pour apprendre à lire et à écrire ; très-certainement à cette époque une jeune plébéienne ne pouvait recevoir une autre éducation littéraire. Pour être la fiancée d'Icilius, il suffisait qu'elle eût atteint l'âge nubile, qui légalement était l'âge de douze ans. Si, comme il est vraisemblable, elle l'avait dépassé, ce devait être de bien peu, puisqu'elle allait encore à l'école.

travers la foule et met la main sur la jeune fille, déclare que, née d'une de ses esclaves, elle est aussi son esclave. Virginie épouvantée se tait; sa nourrice implore à grands cris la foi publique.

Appius était assis sur son tribunal, près de l'autel de Vulcain, pour donner l'autorité de la justice à ce rapt déguisé dont il était le véritable auteur. Car, en voyant passer chaque jour au pied de son tribunal la jeune fille se rendant à l'école, il avait conçu pour elle une passion brutale, telle que devait être celle de ces hommes violents, telle qu'avait été celle de Sextus pour Lucrece. Il convoitait la vierge qui était presque une enfant. Pendant qu'il machinait cette infamie, le père de Virginie, centurion plébéien ¹, était sur l'Algidé à combattre les *Æques*.

Virginus avait des amis : ceux qui étaient présents s'avancent comme Claudius vers le tribunal du décemvir et attestent la fausseté de son allégation. Claudius, avec l'impudence des *Mezzani*, ses pareils, dont la race n'est pas perdue à Rome, persiste à soutenir que Virginie est son esclave. Les défenseurs de la jeune fille demandent qu'on attende, pour prononcer sur sa condition, l'arrivée de Virginus, qui n'est pas loin et peut venir en quelques heures.

¹ Il y avait des Virginus patriciens et des Virginus plébéiens : le père de Virginie était plébéien. A cette époque, un patricien n'eût pas donné sa fille à Icilius, tribun, et, par conséquent, plébéien ; le mariage n'existait pas encore entre les deux ordres.

Appius, cachant sous l'air impassible du juge la passion qui le tourmente, discute la question de droit, comme s'il s'agissait d'une cause ordinaire et qui lui fût parfaitement indifférente.

Quand les formes de la justice sont employées à masquer l'iniquité, elles la font paraître encore plus odieuse. Appius rend son jugement. Dans le *considerant* qui le précède (*decreto præfatus*), il déclare qu'il va appliquer la loi même qu'invoquent les défenseurs; que la justice, pour venir en aide à la liberté, ne doit faire aucune acception des personnes.

Après avoir posé ces beaux principes, passant à la question de droit, il établit que si la fille est dans la main de son père, nul ne peut prétendre à sa possession avant le jugement; qu'il faut donc faire venir le père de famille; qu'en attendant le réclamant ne peut perdre son droit, mais doit garder la jeune fille jusqu'à ce qu'il soit statué sur le fait de la paternité.

En entendant cet arrêt, la multitude frémit et se tait; mais arrivent l'oncle de Virginie, Numitorius, et Icilius, son fiancé. Ils fendent la foule. Le licteur, par ordre d'Appius, déclare que le jugement est rendu, et repousse Icilius, qui reste là où il était, et élève une voix courageuse et indignée. La multitude s'émeut. Les licteurs entourent Icilius. Appius conserve les apparences de la modération et de la fermeté. Il ne fait point arrêter Icilius, mais déclare

qu'Icilius est un homme turbulent en qui respire encore le tribunat (on dirait aujourd'hui un homme des anciens partis); qu'il cherche à allumer une sédition, mais qu'on ne lui en fournira point le prétexte; qu'il n'y aura point ce jour-là de jugement; que si le jour suivant Virginius ne paraît pas, Icilius et les pareils d'Icilius verront que le décemvir sait faire exécuter la loi.

Les proches de Virginie se proposent pour garants, tandis que tous dans cette multitude lèvent les mains et s'offrent à en servir.

Appius, qui dans ce débat tenait à jouer son personnage de juge indifférent, reste encore quelque temps sur son tribunal; mais personne ne s'y présente : tout le monde n'était occupé que de Virginie. Enfin il se lève, retourne dans sa maison et envoie au camp l'ordre de ne pas donner de congé à Virginius et de le garder prisonnier.

L'infamie avait été habilement conduite, mais elle échoua contre le zèle de deux jeunes gens, un frère d'Icilius et un fils de Numitorius, qui, se doutant bien de ce qui se préparait, étaient partis en toute hâte pour aller avertir Virginius. Ce zèle devança l'empressement des serviteurs d'Appius. Virginius fut averti à temps et put partir avant que l'ordre de le garder prisonnier eût été reçu.

Le lendemain le Forum fut rempli de bonne heure, et les plus résolus durent s'exciter par leurs discours

à la résistance. Mais Appius était redouté, et quand les licteurs arrivèrent, le silence régna dans cette foule, un silence de colère contenue et frémissante. Virginius était là dès le matin, conduisant sa fille en habit de deuil, accompagnée de quelques matrones et de nombreux amis. Appius monte à son tribunal, donne la parole à Claudius, puis prononce sur l'état de Virginie et la déclare esclave.

L'étonnement de cette atrocité tient d'abord toutes les bouches muettes. Claudius veut profiter de ce moment de stupeur ; il s'avance pour saisir Virginie au milieu du groupe de femmes qui l'entourent ; elles le repoussent. Virginius voit que le peuple de Rome, où, pendant une double guerre, il ne pouvait se trouver à peu près que des vieillards, va laisser le crime s'accomplir. « Je ne sais si ceux-ci, dit-il avec le mépris d'un soldat pour des *bourgeois* timides, le souffriront. » Et il ajoute, menaçant Appius de la colère de l'armée. « Mais ceux qui ont des armes ne le souffriront pas. »

L'armée n'était pas là ; il n'y avait là qu'une foule étonnée, irritée sans doute, mais désarmée, incertaine, qui n'était pas prête pour l'insurrection, à laquelle l'autorité du décemvir, l'audace des nombreux clients armés dont Appius avait eu soin d'entourer le Forum, imposaient encore. En effet, quand celui-ci donna l'ordre au licteur de faire exécuter le jugement et de remettre l'esclave aux

maines de son maître, la multitude s'écarta d'elle-même. Ce fut alors que Virginus, abandonné de tous, à bout de toute ressource, conçut une pensée terrible. Maître de lui-même en cette extrémité, il s'excuse au nom de la douleur paternelle des invectives qu'il a proférées contre Appius; il demande qu'il lui soit permis de s'entretenir avec Virginie et sa nourrice pour qu'il sache à quoi s'en tenir sur la naissance de cette enfant. Numitoria ne vivait plus; Virginus n'eût pas osé accomplir son dessein en présence d'une mère. Appius, aveuglé par sa passion et son orgueil, par son mépris pour un plébéien, croit que Virginus est découragé, que peut-être il cherche un prétexte pour céder à sa puissance. A ce moment solennel, le cœur de l'historien est ému; il suit Virginus s'éloignant un peu du Comitium, qui le séparait du Vulcanal où siégeait Appius, faisant quelques pas à gauche et s'avancant vers les boutiques neuves¹ au nord du Forum, entre les Septa², où les tribus plébéiennes auraient pris parti pour le plébéien outragé, mais

¹ Les boutiques neuves étaient au nord du Forum (Cic., *Acad. Pr.*, II, 22), devant la basilique Porcia, voisine de la Curie. Basilicam, post argentarias novas et forum piscatorium. (Tit. Liv., XL, 51.) C'étaient des boutiques de changeurs, qu'on appela neuves plus tard, ayant été refaites après un incendie. Et argentariæ quæ nunc novæ appellantur, arsene. (Tit. Liv., XXVI, 27.)

² Les Septa du Forum étaient près du sanctuaire de Vénus Cloacine, comme on le voit par les médailles de la *gens mussidia*. Eckel, *Doctr. num.*, V, p. 258. (*Gesch., d. R. Verf.*, p. 396, cité par Götting.)

qui maintenant étaient vides, et le sanctuaire de Vénus purifiante¹, qui allait être témoin d'un sanglant hommage à la pureté. Virginius était sans armes. On ne pouvait alors entrer armé dans le Forum, car dans les rixes de chaque jour entre les jeunes patriciens et les défenseurs des tribuns, il est toujours parlé de coups de poings et jamais de coups d'épée. Le centurion cherche autour de lui un fer libérateur et n'en peut point découvrir. Enfin, dans une des boutiques voisines, il aperçoit un couteau sur l'étal d'un boucher ; il le saisit et prononce ces paroles qui font allusion à la revendication juridique sur laquelle avait roulé tout le procès : « Ma fille, je te revendique à la liberté par le seul moyen qui soit en mon pouvoir. » Puis perce le sein de sa fille, et se retournant vers le tribunal, il articule la formule solennelle par laquelle on dévouait un sacrilège aux dieux infernaux : « Appius, je te dévoue, toi et ta tête, par ce sang. — Qu'on l'arrête ! » s'écrie Appius. Mais Virginius, avec son couteau, se faisait un chemin à travers la foule, qui, même en feignant de le poursuivre, protégeait sa fuite. Il put sortir du Forum et gagner la voie Latine par une des portes du Cælius, mont latin, et par conséquent plébéen comme l'Aventin. Ce n'est pas là qu'on pouvait faire obstacle à la fuite d'un plébéen menacé par un Claudius.

Icilius et Numitorius soulèvent le cadavre de Vir-

¹ Tit. Liv., III, 48. Cloacinæ templum ad tabernas quibus nunc nomen est novis.

ginie et montrent au peuple la belle jeune fille morte. Les matrones se lamentent. Icilius, l'ancien tribun, fait entendre des paroles qui réclament la puissance tribunitienne, la provocation au peuple et qui enflamment l'indignation de tous.

Appius cite Icilius à son tribunal, et comme il refuse de comparaitre, ordonne qu'on le saisisse. Les licteurs ne peuvent percer la multitude qui se serre autour de lui. Appius traverse le Comitium et vient dans le Forum pour l'arrêter de sa propre main; mais le tragique événement est devenu un fait politique. On s'écrie que le moment est arrivé de ressaisir la liberté. Les deux consuls, les chefs des deux grandes familles sabines constamment dévouées aux intérêts plébéiens, Lucius Valerius et Marcus Horatius, interviennent, disant que s'il s'agit de droit, ils se font les garants d'Icilius; que si on emploie la violence, ils résisteront par la force. L'un et l'autre étaient entourés de souvenirs glorieux pour sa maison.

Valerius avait devant les yeux, à l'extrémité du Forum, la Velia, qui lui rappelait la noble condescendance au vœu populaire de son aïeul Publicola, le champion de ce droit d'appel au peuple qu'on réclamait aujourd'hui; Horatius pouvait voir dans le Forum le trophée du vainqueur des Curiaces. Le droit de provocation était aussi dans les traditions de sa famille; ce droit avait sauvé autrefois au même lieu un autre Horatius, la gloire de son nom.

Une épouvantable mêlée s'engage (*atrox rixa oritur*). Les licteurs veulent mettre la main sur les consuls. Le peuple, qui les défend, brise les faisceaux des licteurs. Valerius, au nom de son pouvoir consulaire, leur ordonne de se retirer. Appius parle au peuple¹ du Vulcanal. Selon Tite Live², il monte à la tribune, et les deux consuls y prennent place à côté de lui. Le peuple les écoute, mais fait du bruit quand Appius veut parler. Alors craignant pour sa vie, il enveloppe sa tête dans sa toge de manière à ne pas être reconnu, et s'échappant du Forum, gagne sa maison qui était proche³.

Virginus, escorté de quatre cents hommes indignés, était arrivé au camp sur le mont Vecilius près de Tusculum et avait soulevé les soldats. En paraissant au milieu d'eux, son couteau à la main et couvert de sang, il avait raconté tout ce qui s'était passé, suppliant ses camarades de ne point avoir horreur de lui comme d'un parricide, disant que sa fille lui était plus chère que la vie, s'il eût pu la conserver pure et libre; mais que la voyant enlevée pour la servitude et l'infamie, il avait mieux aimé la perdre par la mort

¹ Den. d'Hal., xi, 39.

² C'est ce que veut dire *in concionem ascendit*. (Tit. Liv., iii, 49.)

³ Tit. Liv., *ib.* Peut-être sur le Quirinal, demeure de plusieurs autres grandes familles sabines, là où Constantin, qui descendait des Claudius, construisit ses Thermes dans la partie de la colline la moins éloignée du Forum.

que par la honte, ajoutant qu'il ne lui aurait pas survécu s'il n'avait espéré la venger ; que du reste ils avaient aussi des enfants, et que c'était à eux d'y penser.

Un cri bien unanime lui répond de ceux qui sont présents ; nul ne fera défaut à sa douleur et à la liberté de tous. Aussitôt on lève le camp et l'on marche sur Rome en bon ordre.

Cette troupe armée va s'établir sur l'Aventin, où les plébéiens de ce nouveau quartier, œuvre d'un tribun, œuvre d'Icilius, durent la recevoir avec transport. Elle établit son camp près du temple de Diane¹, la déesse libératrice, à l'angle nord-ouest de la colline, et réclame le rétablissement du tribunat.

Le sénat envoie gourmander les soldats qui ont quitté leur poste et occupé indûment l'Aventin ; il leur fait demander ce qu'ils veulent. Cette remontrance du sénat les embarrasse d'abord, puis ils s'écrient : « Envoyez-nous les consuls, nous nous entendrons avec eux. »

Pendant ce temps, Icilius et Numitorius étaient allés soulever l'autre armée, celle de la Sabine. Ils reviennent à sa tête par la porte Colline, traversant le quartier sabin et patricien du Quirinal, qui dut les voir passer avec un certain effroi, et gagnent l'Aventin, où ils font leur jonction avec l'armée de l'Alcide. Les deux armées, par cet admirable instinct de disci-

¹ Den d'Hal., II, 43

pline qui n'abandonnait jamais les Romains, créent chacune dix tribuns militaires qu'elles mettent à leur tête en attendant que le tribunat soit rétabli.

Le sénat tardait à répondre. Un ancien tribun, nommé Duilius, dit alors qu'on ne pourra le décider que par une mesure décisive, et qu'il faut de nouveau se retirer sur le mont Sacré. En effet, toute la population se met en marche, y compris les femmes, les enfants, les vieillards. Ils sortent par le chemin de Nomentum. Rome est solitaire, le Forum est vide, les sénateurs s'effrayent de cette solitude. Bon nombre d'entre eux élèvent la voix et demandent aux décemvirs s'ils veulent garder un pouvoir qui ne commande plus à personne, s'ils veulent juger des toits et des murailles. Les décemvirs, se sentant vaincus, se mettent à la disposition du sénat, le priant seulement de protéger leur vie, de peur qu'en versant leur sang les plébéiens ne s'accoutument à mettre à mort des patriciens.

Le sénat se décide alors à envoyer les consuls sur le mont Sacré. Icilius leur expose les réclamations des plébéiens : le droit de provocation et le tribunat rétablis, la sécession amnistiée. Ils demandaient aussi qu'on leur livrât les décemvirs pour les brûler vifs. Sur ce dernier point, les consuls leur firent entendre raison. Le sénat accorda les trois autres. Il ne déposa point les décemvirs, mais leur ordonna d'abdiquer ; car à Rome

le respect de l'autorité était si grand, qu'on procéda toujours ainsi.

Les décemvirs, Appius à leur tête, montent à la tribune et déclarent leur abdication. La population, qui avait émigré sur le mont Sacré, rentre dans Rome; les soldats traversent la ville en silence et retournent sur l'Aventin. Dans des comices tenus au Capitole¹ sous la présidence du grand pontife, ils nomment les tribuns, puis ils descendent dans la partie du Champ de Mars la plus voisine du Capitole où étaient alors des prés appelés flaminien, et où fut depuis le cirque du même nom dans lequel se célébrèrent les jeux plébéiens institués en mémoire des triomphes de la liberté. Là étaient les Septa²; là, je pense, dans des comices par centuries, dont par conséquent les patriciens firent partie, le tribun Duilius présenta une rogation pour la nomination des consuls. Le sénat désigna un inter-roi qui choisit M. Horatius et L. Valerius.

¹ En effet, on ne pouvait tenir des comices, présidés par un pontife, sur l'Aventin, qui, en dehors du Pomœrium, n'était point consacré par les Auspices, *Auspicatus*.

² Nous avons vu que les Septa du Champ de Mars furent près du cirque Flaminien. C'est donc le lieu que Tite Live (II, 54) indique ici. S'il ne lui donne pas le nom de *Septa*, c'est peut-être que ceux-ci n'existaient pas encore. Peut-être se rassembla-t-on tout simplement au milieu des prés flaminien. Une autre fois, le sénat fut convoqué par les mêmes consuls. (Tit. Liv., II, 63; Den. d'Hal., XI, 49.) Ces prés étaient donc alors un lieu où se tenaient diverses sortes d'assemblées.

La première loi qu'ils proposèrent et à laquelle leur nom est resté attaché, fut la consécration de la victoire des plébéiens. Les plébiscites des comices par tribus furent loi pour tous. Les patriciens furent tenus de leur obéir comme les autres. Les consuls rétablirent aussi le droit de provocation au peuple assemblé par centuries, unique protection de la liberté des plébéiens. Mais il fallait des garanties à cette liberté, car on pensait à Rome qu'un droit qui n'est pas garanti n'est pas un droit.

Aussi mit-on la loi de provocation sous la garde de tous les citoyens, déclarant que celui qui créerait un magistrat dont le pouvoir serait sans appel, devait être mis à mort, et que celui qui le tuerait ne pouvait encourir pour ce fait une accusation capitale. C'est cette disposition qui fit plus tard la légalité, sinon la justice, du meurtre de César.

Ce ne fut pas tout. Pour assurer l'inviolabilité des tribuns, des édiles et des autres magistrats plébéiens, on rétablit un ancien formulaire par lequel celui qui leur causait quelque dommage était dévoué à Jupiter et sa famille vendue devant le temple de Cérès, temple élevé au pied de l'Aventin à la déesse protectrice des plébéiens.

Depuis la création des édiles, les plébiscites avaient été déposés dans ce temple, dont la surveillance leur était particulièrement confiée. A l'époque de la loi Horatia-Valeria, on y déposa pareillement les sénatus-

consultes pour assurer leur conservation et leur intégrité¹.

Au temple de Cérès se rattachaient donc deux garanties : l'une de l'inviolabilité du tribunat, et l'autre de l'incorruptibilité de la loi. La peine de mort que chacun pouvait appliquer impunément à quiconque participerait au rétablissement du pouvoir absolu, était une garantie formidable de la perpétuité de son abolition.

Puis on procéda au jugement d'Appius. Virginius lui fut donné pour accusateur. Il l'accusa au nom de la loi violée, et comme il refusa de désigner un juge devant lequel il se justifierait de cette violation², Virginius le déclara condamné et ordonna qu'il fût conduit dans cette prison qu'il avait, disait-on, appelée le domicile des plébéiens. Appius osa user de ce droit de provocation refusé par lui à tous ; mais Virginius répondit en montrant le tribunal placé sur la plate-forme élevée de Vulcain, cette forteresse de tous les crimes où le décemvir avait frappé de ses arrêts les biens et l'existence des citoyens que menaçait sans cesse la hache de ses licteurs ou plutôt de ses bourreaux. Appius fut jeté dans la prison Mamertine, où il avait voulu envoyer Icilius et Numitorius ; mais avant le jour fixé pour son jugement le fier patricien fit ce qu'avait fait son père, et en vrai Claudius, se donna la mort.

¹ Tit. Liv., III, 55.

² Sur ce détail curieux de la procédure romaine, voyez Niebuhr (IV, p. 84-6).

Un autre décemvir, Oppius, en fit autant¹. L'affranchi d'Appius fut justement condamné à mort ; mais Virginius, dédaignant de frapper un agent subalterne de la tyrannie, lui permit de s'exiler à Tibur. Ainsi les mânes de Virginie étaient satisfaits, et le peuple avait reconquis sa liberté.

Le décemvirat fut utile ; les plus mauvaises institutions peuvent servir, mais c'est à la condition d'être renversées². Le lendemain de la chute de celle-ci, les plébéiens furent plus forts qu'ils n'avaient jamais été, et profitèrent de cette force nouvelle pour obtenir deux droits, le droit de mariage avec les patriciens et le droit de partager avec eux le consulat.

Ces propositions de Licinius Stolo indignèrent les patriciens. On vit dans leur résistance superbe à la première qu'avait proposée le tribun Canuleius, qu'ils se regardaient comme d'un autre sang, comme appar-

¹ Selon une autre tradition (Den. d'Hel., xi, 46, 49) ils furent mis à mort dans la prison par ordre des tribuns. Ce pourrait bien être la tradition véritable, car ce second suicide d'un Appius Claudius semble une répétition imaginée peut-être par l'orgueil des Claudii.

² Si, comme le pense Niebuhr, le décemvirat eut pour résultat de faire entrer les patriciens dans les tribus et, selon son expression, d'abolir la caste patricienne (iv, p. 65, Peter.; *Epoch.*, p. 41), en fondant les centuries dans les tribus, on conçoit qu'une telle fusion entre les deux ordres dûl les préparer à l'égalité. C'est possible. Mais Niebuhr s'est, je crois, exagéré l'influence du décemvirat, dans laquelle il a vu une institution acceptée comme permanente, et dont il a cru retrouver une continuation dans l'état de choses qui suivit, tandis que ce ne fut qu'une mesure passagère de salut qui devint bientôt une usurpation, et alors périt sans retour.

tenant à une autre race. Ils ne se souvenaient peut-être plus qu'ils avaient été Sabins ; ils voulaient être Romains, puisque c'était le nom qui avait prévalu et qui alors était prononcé avec orgueil ; mais au fond ils regardaient les plébéiens comme un autre peuple, comme des intrus dans la cité, avec lesquels on ne pouvait, sans déshonneur, mêler son sang. C'était toujours le même dédain qui avait fait jadis refuser aux Sabins de donner leurs filles aux Latins de Romulus

Cependant l'autre loi leur déplaisait plus encore ; un plébéien consul était à leurs yeux un monstrueux désordre. Pour éviter un tel malheur, ils cédèrent, bien qu'il leur en coûtât beaucoup, sur la question du mariage. Ils consentirent à remplacer les consuls par des tribuns militaires investis de la puissance consulaire et qui pouvaient être nommés dans les deux ordres, et qu'on appela aussi tribuns consulaires. Mais sur la question du consulat, ils devaient aussi céder.

Ces concessions ne furent point faites sans de grands débats. Dans la curie, les patriciens exprimaient leur indignation avec une hauteur insensée. Ils comparaient le mariage entre les deux ordres à l'union des animaux. « Eh quoi ! disaient-ils dédaigneusement, des Icilius et des Canuleius seraient consuls ? » La tribune répondait à la curie, et Canuleius déclarait que les plé-

¹ Tit. Liv., iv, 2.

béiens étaient las d'habiter une ville où on les traitait comme des bannis, repoussés de l'alliance des patriciens, inhabiles à exercer le pouvoir. « Pourquoi, disait-il, ne nous défendent-ils pas d'habiter la même rue, de nous asseoir au même banquet, de suivre le même chemin, de fréquenter le même marché ? » Mais ces luttes de paroles, soutenues à distance, ne paraissent point avoir beaucoup troublé le Forum. On n'y voit plus les scènes tumultueuses que j'ai racontées¹. Je n'ai plus rien de semblable à peindre, et je suis obligé, pour reprendre l'histoire agitée du Forum, pour retrouver un événement qui se rattache à une localité, d'aller jusqu'à l'émeute soulevée par Spurius Mælius, dans laquelle va reparaitre le vieux Cincinnatus.

Mais il faut signaler en passant un trait de la rancune des patriciens contre les deux consuls trop populaires qui avaient concouru si noblement à la chute des décemvirs et à la restauration des droits plébéiens. Horatius et Valerius vinrent à bout facilement des Éques et des Sabins qui avaient fait essuyer une défaite aux décemvirs, car l'armée, pleine de reconnaissance pour eux, les seconda parfaitement. Le sénat ne voulait pas leur accorder les honneurs du triomphe;

¹ Tite Live mentionne bien quelques insolences des jeunes patriciens envers les tribuns (III, 65); mais la guerre vint mettre un terme à ces altercations, qui n'eurent pas de suite. Le temps en était passé.

il refusa d'abord d'aller délibérer dans le temple de Mars, hors de la porte Capène¹, où les consuls l'avaient

¹ C'est, je crois, une très-heureuse interprétation de Niebuhr (iv, p. 89); Tite Live (iii, 63), et Denys d'Halicarnasse (xi, 49), disent tous deux le *Champ de Mars*. Mais alors on ne comprendrait pas, si les consuls avaient campé dans le Champ de Mars, comment les sénateurs qui disaient n'y être pas libres à cause de la présence de l'armée, l'eussent été davantage dans les prés flaminien qui y touchaient, et sur l'emplacement desquels fut construit le cirque flaminien, voisin des Septa, qui eux-mêmes étaient dans le Champ de Mars. Le *Campus Martius* de Tite Live, la *plaine qui portait le nom de Mars* de Denys d'Halicarnasse, sont ici les environs du temple de Mars, hors de la porte Capène, confondus peut-être par les deux historiens avec le véritable Champ de Mars au bord du Tibre. Le consul qui avait vaincu les *Æques* retournait à Rome de ce côté; celui qui avait battu les Sabins n'avait eu qu'un petit détour à faire pour l'y rejoindre. Les auteurs suivis par Tite Live et Denys d'Halicarnasse ont sans doute employé par anticipation ce nom de Champ de Mars donné plus tard à la plaine qui avoisinait le temple de Mars, voisin de la porte Capène, lequel ne fut consacré qu'en 368, nom donné de tout temps à la plaine du Tibre, au milieu de laquelle s'élevait l'autel antique de Mars. Ainsi s'explique la confusion faite postérieurement des deux Champs de Mars. Il y en avait un troisième sur le Cælius. L'existence de celui qui était hors de la porte Capène permet de placer tout de suite après elle la porte Fontinalis, dans une région du Cælius, abondante en sources; porte pour laquelle on a bien de la peine à trouver ailleurs une place dans un lieu d'où elle puisse conduire au Champ de Mars et à l'autel de Mars, ainsi que le dit Tite Live (Tit. Liv., xxxv, 10); mais c'est qu'il s'agit ici ou du Champ de Mars du Cælius, ou, comme dans le passage qui nous a suggéré ces réflexions, d'un champ et d'un autel de Mars près de la porte Capène. Ainsi une difficulté topographique qui a arrêté Becker (*de Vet. R. mur. atq. port.*, p. 67-8) est écartée par la solution d'une autre difficulté.

convoqué, disant qu'en ce lieu il serait entouré par l'armée qui y campait. Les consuls alors le convoquèrent de l'autre côté de la ville, dans les prés flaminien, où fut depuis le temple d'Apollon¹. Là, le triomphe leur fut injustement refusé par le sénat; mais Icilius alla dans le Forum y monta à la tribune, et fit voter par les tribus le triomphe des consuls.

Pour échapper à la nécessité d'ouvrir le consulat aux plébéiens, les patriciens avaient consenti à remplacer cette haute dignité par une dignité moindre, celle des tribuns consulaires, espèce de transition qui dura cinquante-quatre ans, attendant mieux abolir le consulat que le partager.

Ce fut un temps de guerre sourde, de ruses; de trahisseries, qui succédèrent à cette guerre ouverte contre les plébéiens, qui avaient précédé l'institution des décemvirs; alors les patriciens s'étaient souvent arrogé le droit de nommer les consuls². Maintenant ils s'arrangeaient pour faire nommer les tribuns consulaires, qui, durant quarante-trois ans, furent tous patriciens³.

Pendant ce temps les tribuns ne dormaient pas, ils accusaient les patriciens, même les tribuns consulaires, et les faisaient quelquefois condamner. Ils de-

¹ Derrière le temple de l'Espérance (Tit. Liv., II, 51) entre le Forum Vitorium et le cirque Flaminien.

² Schwegl., *R. Gesch.*, II, p. 624.

³ Schwegl., *R. Gesch.*, III, p. 142-7.

mandaient des lois agraires, proposaient de fonder des colonies. Tout cela se faisait sans grands désordres. Les partis qui divisaient Rome semblaient avoir appris depuis le décemvirat qui les avait humiliés tous les deux, à remplacer par la discussion la violence.

Cependant en 316 un événement tragique était venu prouver que les agitations plébéiennes et les rigueurs patriekiennes pouvaient encore se montrer dans le Forum. Par suite de guerres faites, comme les Romains les faisaient alors, les laboureurs étant appelés sans cesse à combattre, et les ennemis ravageant la campagne jusque sous les murs de la ville, une famine était survenue. Un citoyen riche auquel on donne le titre de chevalier¹, Spurius Mælius, se dévoua généreusement à la tâche glorieuse d'adoucir la misère du peuple. Le blé était fort cher, il en acheta partout où il put en trouver, et alla lui-même en chercher dans les deux pays qui étaient alors ce que furent depuis la Sicile et l'Afrique, les greniers de Rome, dans l'Étrurie et dans

¹ Parce qu'il appartenait à une des centuries plébéiennes de chevaliers, et peut-être parce qu'il était riche, et que plus tard les chevaliers devenus fermiers généraux le furent souvent beaucoup. Mais à cette époque les chevaliers ne formaient point encore un ordre. Mælius n'avait point ce titre, comme appartenant à l'une des centuries patriciennes, car la *gens* Mælia, qui a donné plusieurs tribuns, était plébéienne. Un Mælius Cerdo était originaire de la Sabine. C'est, je crois, comme celles de Publius Volero (surnom en *o*, sabin) et de Terentillus Arsa, une de ces familles sabinnes qui passèrent au moins en partie aux plébéiens sortis des Latins.

la Campanie. Il le vendit à bas prix et le donna gratuitement aux plus pauvres.

La juste popularité que valut à Mælius cette honorable conduite déplut aux patriciens. De plus, en servant la cause du bien public il s'était fait un ennemi. On avait nommé préfet des subsistances (*præfectus annonæ*) Minucius Augurinus, et celui-ci malgré tous ses efforts n'avait pu diminuer la cherté des blés; l'administration avait échoué là où le zèle plus intelligent d'un particulier avait réussi. En vain avait-elle employé ces tyranniques mesures dont elle s'avise partout quand elle n'est pas éclairée, et dont la république française après la république romaine devait fournir un si désastreux exemple. En vain avait-on forcé les citoyens à déclarer la quantité de blés qu'ils possédaient et à vendre tout ce qui dépassait les besoins de leur famille, réduit les esclaves à une très-mince ration, livré les marchands de grains à la fureur populaire; le prix des grains, comme il arrive toujours en pareil cas, n'avait fait qu'augmenter, et on en était arrivé à une si excessive détresse que plusieurs, pour éviter les tourments de la faim, se voilaient la tête et se précipitaient dans le Tibre.

Ce malheureux Minucius auquel tout réussissait si mal dénonça Mælius comme ayant tenu chez lui de dangereux conciliabules, fait des amas d'armes, gagné des tribuns, choses dont Minucius se garda de l'accuser publiquement; il ne démentit probablement

pas l'accusation que les patriciens portèrent contre Mælius, disant qu'il voulait se faire roi. Cette accusation qu'ont répétée tous les historiens anciens, et Cicéron lui-même, complaisants, comme ils le furent presque toujours au parti aristocratique, cette accusation, il faut le dire franchement, était ridicule. Mælius, pas plus qu'avant lui Spurius Cassius et après lui Tiberius Gracchus, ne songeait à être roi. S'il y avait une ambition impossible à Rome, c'était celle-là. Le nom de roi y était l'objet d'une horreur fanatique qui coûta la vie à César, soupçonné seulement de prétendre à la royauté. Quand on voulait la tyrannie on s'y prenait autrement; comme Appius on s'appelait décemvir, comme Sylla ou César lui-même, dictateur; comme Octave, *imperator*. Mais les patriciens poursuivaient un grand but : ils voulaient, malgré la loi Horatia-Valeria, qui avait proscrit tout pouvoir sans appel, ressaisir la dictature et prendre acte de son rétablissement pour montrer que cette disposition de la loi Horatia-Valeria, véritable charte des plébéiens, ne s'appliquait pas à cette magistrature extraordinaire. Le sénat feignit une grande peur pour l'inspirer : exagérer un danger public fut toujours un très-bon moyen de se débarrasser de ses ennemis en les faisant craindre. Comme lorsque les Éques avait enveloppé l'armée d'un consul, on alla encore cette fois chercher Cincinnatus dans son champ pour l'opposer à cette formidable conspiration dont rien jusqu'ici n'a jamais prouvé l'existence. Cincinnatus avait

alors quatre-vingts ans. Les sénateurs se tinrent tout le jour enfermés dans la curie et n'en sortirent pas avant le soir, pour que le secret de leurs délibérations ne put être divulgué. Pendant la nuit on plaça une forte garnison au Capitole et le sénat s'y assembla de bonne heure le lendemain, comme s'il avait besoin de cette protection pour sa défense; le Forum se remplit de curieux qui se demandaient pourquoi tous ces préparatifs. Mælius y vint comme les autres. Le maître de cavalerie que s'était choisi Cincinnatus était un jeune patricien nommé Servilius Ahala. A la tête d'une troupe de cavaliers il fond sur Mælius et le somme de comparaître devant le dictateur. Malgré la loi qui défendait sous peine de mort d'investir un magistrat d'un pouvoir sans appel, loi qui semble avoir eu pour but d'abolir la dictature, on venait de la rétablir. Paraître devant Cincinnatus armé du droit de vie et de mort sur tous les citoyens parut dangereux à Mælius. Comme je l'ai remarqué, Cincinnatus, que dans les commencements de sa carrière on citait pour sa modération, s'était beaucoup aigri depuis le procès fait à son fils par les tribuns, procès qui avait été sa propre ruine. Les vingt années que le fier patricien venait de passer à labourer son petit champ n'avaient pas dû adoucir son humeur. Cependant si, comme je n'en doute pas, Mælius était innocent, il aurait dû paraître devant le dictateur et se justifier; Cincinnatus était dur, mais honnête. Au milieu des troubles antérieurs, il s'était

opposé dans le sénat à la proposition qui y fut faite de tuer les tribuns¹; mais en se voyant chargé par la cavalerie d'Alala, Mælius prit peur et se réfugia dans un groupe de plébéiens. Sans doute il voulait avec eux gagner l'entrée du Forum, qui conduisait dans le quartier populaire de la Subura, où il n'aurait pas manqué de secours parmi les pauvres gens qu'il avait nourris; car on dit qu'il s'arma d'un couteau de boucher pour se défendre des cavaliers qui se ruèrent sur lui à travers la foule, et nous savons par l'histoire de Virginie que les boutiques de boucher étaient de ce côté. Renversé aux pieds des chevaux, Servilius le frappa d'un poignard qu'il avait caché. C'est la première fois que parut dans le Forum romain cette arme qui devait y jouer un si grand rôle dans les dernières convulsions de la république, et c'est un patricien qui l'y a apportée.

Disons-le à l'honneur de Cincinnatus; rien ne prouve qu'il eût donné l'ordre d'assassiner Mælius, mais il eut le tort d'approuver l'assassinat. « Bien, dit-il à Servilius, la république est sauvée. » Il était très-jeune et l'on avait pu faire croire au dictateur octogénaire ce qu'on avait voulu.

Spurius Mælius tomba donc à peu près au même endroit que Virginie. Là où le centurion plébéien pour sauver l'honneur de sa fille lui avait percé le cœur, un général patricien poignarda un citoyen sans défense. Il

¹ Tit. Liv., iv, 6.

faut avouer que dans ce rapprochement, suggéré par le lieu qui vit ces deux actes s'accomplir, l'avantage n'est pas du côté du patriciat.

Les amis de Mælius soulevèrent son cadavre comme Icilius et Numitorius avaient soulevé celui de Virginie, et, le portant à travers le Forum, le montrèrent à la foule. Quelques-uns applaudirent, le plus grand nombre était transporté de rage, et eût fait un mauvais parti aux cavaliers de Servilius et à Servilius lui-même, mais le vieux Cincinnatus descendit du Capitole à la tête des sénateurs, qui portaient des épées nues ; devant le dictateur qu'on respectait, devant le sénat en armes, la colère de la foule se calma et son courage faiblit.

Il fallait consacrer le mensonge de la trahison de Mælius et rendre sa noble mémoire infâme. On rasa sa maison qui était dans le vicus Jugarius¹, au pied du

¹ Le vicus Jugarius partait du Forum où il débouchait entre la basilique Julia et le temple de Saturne, contournait la base du sommet Tarpeien, et allait aboutir à la porte Carmentale. (Tit. Liv., xxvii, 37.) (A porta Carmentali Jugario vico in Forum venere.) Aujourd'hui sa direction est indiquée par la via della Consolazione. Le nom de ce vicus venait d'un temple de Junon Juga (P. Diac., p. 104), et non comme le veut Nibby (*Rom. ant.*, II, p. 106) de *jugum*, à cause du voisinage de la colline, car *jugum* désigne une cime, un plateau, et le vicus Jugarius suivait le pied du mont Tarpeien, et ne passait pas sur sa cime. *Jugum* voulait dire une paire de bœufs attelés, et *jugarius* attelé. Cette expression se rapportait donc très-bien au sanctuaire de Junon *Juga* qui présidait aux mariages. Nous disons encore, et le terme est souvent trop vrai, le *joug* de l'hymen

Capitole¹ et du côté du Capitole². Car le surnom de Capitolinus usité dans la gens Mælia était donné à ceux qui habitaient cette colline. La maison de Mælius devait donc être sur ses premières pentes. La place qu'elle occupait demeura vide³, et s'appela toujours *Æquimælium*⁴.

Par un hasard assez singulier, le lieu qui retraçait une sanglante tragédie devint le marché aux agneaux⁵.

Pendant qu'on s'acharnait ainsi sur la mémoire de Mælius, on comblait d'honneurs le magistrat incapable dont la jalousie avait causé sa ruine. Minucius, qui n'avait pas su approvisionner Rome, regagna la faveur aveugle de la multitude en distribuant les blés

¹ Un rocher tomba du mont Capitolin dans le vicus Jugarius. (Tit. Liv., xxxv, 31.)

² Substructionem *super Æquimælium* in Capitolio locaverunt. (Tit. Liv., xxxviii, 28.)

³ L'*Area*, où avait été la maison de Sp. Mælius, et qui resta vide (Tit. Liv., iv, 16), était distincte de la rue elle-même qu'elle dominait. Cum *Æquimælio* Jugarioque vico. (Tit. Liv., xxiv, 47.)

⁴ Tous les auteurs anciens qui parlent de l'*Æquimælium* l'interprètent par le lieu de la demeure de Mælius qui fut rasée, solo *æquato*. (Var., *De L. Lat.*, v, 157; Den. d'Hal., *Fragm.*, xii, 1; Aur. Vict., *De V. ill.*, 17), comme le dit Tite Live des bâtiments détruits dans ce quartier même par un incendie (*loc. cit.*); *Æquimælium*, c'est *æquatum Mælium*. Cicéron (*De dom.*, 38), suivi par Valère-Maxime (vi, 3, 1), a donné de ce mot une étymologie que Becker (*Handb.*, i, p. 486) a raison d'appeler absurde. *Æquum* accidissee Mælio populus romanus judicavit, nomine ipso *æquimælii* stultitiæ pœna comprobata est. Cicéron aimait les épigrammes et même les calembours.

⁵ Cic., *de Div.*, ii, 17.

que Mælius avait su amasser. C'était faire de la popularité à bon marché¹. Une statue lui fut élevée par souscription près de la porte Trigemina, dans le quartier des greniers publics, et on lui fit hommage d'un bœuf aux cornes dorées. Une médaille de la famille Minucia représente Pallas, déesse de la sagesse, dont il avait manqué, et Jupiter dans un chariot le foudre en main, avec ce mot *Roma*, allusion un peu ambitieuse à Mælius foudroyé, tandis qu'il n'avait été qu'assassiné, et à Rome délivrée d'un péril qu'elle n'avait pas couru².

La vie de Cincinnatus offre deux exemples mémorables de la puissance dictatoriale exerçant ses deux fonctions principales, appelé tour à tour contre l'ennemi et contre les plébéiens, qui pour les patriciens étaient aussi l'ennemi. La dictature c'était le pouvoir absolu des rois³, reparaissant dans les grands périls véritables ou imaginaires pour sauver la république; c'était dans toute sa force cet *imperium* qui faisait partie du droit politique des Romains, que les rois avaient possédé, dont les consuls étaient investis hors de la ville, qui, tant que Rome fut libre, ne fut ja-

¹ Tit. Liv., *iv*, 46.

² Minucius fut même pris pour un personnage divin ou confondu avec lui. (Pl., *Hist. nat.*, *xxvi*, 4; *xxvii*, 11; P. Diac., p. 122. 47.)

³ Il était absolu en principe, comme l'a établi Rubino; en fait, il était tempéré par l'aristocratie dont cet auteur, d'une sagacité remarquable, mais trop systématique, n'a pas assez compris l'importance. (Rub., *Unters.*, p. 107-143.)

mais accordé que temporairement, et qui rendu perpétuel par l'usurpation consentie d'Auguste, devint l'empire. Cet *imperium* se transmettait par les inter-rois, de magistrat en magistrat; les consuls le communiquaient aux agents inférieurs du pouvoir et au dictateur lui-même. Consécration permanente et en quelque sorte héréditaire de la puissance toujours fondée sur les auspices, espèce de droit divin et de légitimité sacrée, qui entourait l'autorité légale de ce respect si nécessaire à la liberté, et qui explique sans les excuser les aberrations de la servitude romaine au temps des empereurs.

Le sénat déclarait la dictature, un des consuls¹ nommaient le dictateur avec une grande solennité; à minuit², à l'heure où commençait le jour civil des Romains, il allait sur le Capitole avec un Augure consulter le ciel; s'il y avait *silence*³, c'est-à-dire si nul signe contraire ne venait troubler les auspices, le consul nommait le dictateur, auquel une loi portée par les Curies patriciennes *décernait* l'*imperium*⁴.

Vingt-quatre licteurs le précédaient, les haches dans les faisceaux. Il s'appelait le maître du peuple (*magister populi*), le grand juge (*prætor maximus*), il nommait un

Je varie de l'usage le plus ordinaire, qui subit parfois quelque modification. (Voy. Tit. Liv., xxvii, 5.)

¹ Macr., *Sat.*, i, 5.

² Fest., p. 348.

⁴ Tit. Liv., ix, 38.

maître de cavalerie pour exécuter ses ordres absolus. Tous les pouvoirs lui étaient subordonnés, il était irresponsable¹.

Telle fut cette magistrature formidable que les Romains dans les temps de crise élevaient au-dessus de la liberté publique pour le salut de l'État.

Il semble qu'elle eût dû être dangereuse pour cette liberté. Elle ne le fut jamais. Quand un peuple sait être libre, on ne peut abuser de rien contre lui.

D'abord le dictateur, qui avait le souverain commandement, n'avait pas pour cela tous les droits, il ne pouvait ni faire ni même proposer des lois, il ne pouvait disposer des finances de l'État². Il ne pouvait sortir d'Italie³. Dans Rome il ne pouvait monter à cheval sans la permission du sénat⁴. Cette interdiction qui semble insignifiante l'avertissait qu'il n'était pas roi.

Mais ce qui empêchait surtout la dictature de devenir une tyrannie, c'est qu'elle n'était conférée que pour six mois; et il est presque sans exemple que celui qui en était revêtu ne l'ait pas déposée avant d'avoir atteint le

¹ Den. d'Hal., v, 70, vii, 56. Plut., *Fab.*, 3.

² Lyd., *de Magist.*, i, 36. Zonar., vii, 13.

³ Tit. Liv., xxvii, 5. D'abord son pouvoir ne s'étendait pas hors de l'*ager romanus*. (Beck., *Handb.*, ii, p. 160.) Il dépassa cette limite quand la conquête romaine l'eut franchie. Mais on ne permit jamais qu'il s'exercât au delà des frontières de l'Italie. On ne voulait pas que ce pouvoir s'étendît si loin, et pût ainsi se soustraire à la surveillance du sénat.

⁴ Tit. Liv., xxiii, 14. Zonar., vii, 13. Plut., *Fab.*, 4.

terme assigné à son autorité. La première fois que Cincinnatus fut dictateur, il abdiqua le dix-septième jour.

On se moque lorsque l'on compare avec la dictature essentiellement temporaire un pouvoir à vie ou héréditaire. C'est confondre un remède avec un régime.

Maintenant quittons le Forum pour la campagne romaine et les montagnes qui forment l'horizon romain. Sortons de Rome pour suivre les conquêtes de Rome, mais nous ne nous en éloignerons pas beaucoup, car longtemps encore ses ennemis seront ses voisins.

V

PREMIÈRES GUERRES. — PRISE DE VÉIE

Guerras avec les *Æques* et les *Volsques*. — Guerre contre *Véies*. —
— Statues des ambassadeurs romains mis à mort par *Tolumnius*,
placées près des *Rostres*. — *Cornélius Cossus* tue *Tolumnius*. —
Déférence de *Tite Live* pour un témoignage d'*Auguste*. —
Temple d'*Apollon* médecin. — *Fidène* reprise. — *Verrugo*. — Siège
de *Véies*. — L'émissaire du lac d'*Albano*. — Comédie religieuse et
politique. — *Véies* est prise. — Temple de *Junon* sur l'*Aventin*. —
Triomphe, dévotion et impopularité de *Camille*. — Exil et prière de
Camille. — Voix divine qui annonce l'arrivée des *Gaulois*. — Autel
d'*Ajus Locutius*.

Le quatrième siècle de Rome vit au dedans les plé-
béiens conquérir pas à pas l'égalité et obtenir l'accès
à presque toutes les magistratures, au dehors les Ro-
mains conquérir pied à pied les montagnes qui for-
maient leur magnifique horizon ; du côté de l'est, le
dépasser, arriver jusqu'à *Terracine* et au lac *Fucin*, à
peu près aux frontières de l'État pontifical, du côté de
l'ouest aller seulement jusqu'au mont *Ciminus* qu'on
voit de Rome et s'arrêter en deçà de la frontière bien
rapprochée qui est devenue celle de cet État ¹.

¹ Rome, février, 1861.

Un succès important et un grand revers, la prise de Véies par les Romains et la prise de Rome par les Gaulois, se détachent sur l'obscurité des petites victoires et des petites défaites dont fut témoin le pays montagneux des *Æques* et des *Volsques* et la région à l'ouest du Tibre.

Sauf ces deux événements, ce ne sont que guerres courtes, expéditions rapides et peu décisives, succès ou revers sans éclat, villes prises et reperdues, une multiplicité uniforme d'incidents nombreux et toujours les mêmes dont tout l'art de Tite Live n'a pu rendre la narration très-attachante. Je n'ai point à la refaire après lui; je suis heureux que le plan de cette histoire qui me retient à Rome me dispense et dispense mon lecteur de suivre les armées romaines dans toutes leurs marches et contre-marches à travers les montagnes des *Volsques* et des *Æques*, d'autant plus que ces récits arides ne sont probablement pas très-exacts¹. Je me

¹ L'absence de triomphe après la campagne terminée par la prise de Corbilo, absence que Tite Live a remarquée (III, 70), inspire des doutes à Schwegler sur la réalité de cette campagne. Ailleurs il fait observer que l'on suppose presque toujours que les ennemis sont les agresseurs, et que ces attaques surviennent souvent quand les patriciens ont besoin de distraire la plebs de quelque réclamation qui les embarrasse. Le détail infini de ces petites guerres, sans être toujours exact, offre une vérité générale : c'est un amas de souvenirs partiels plus ou moins altérés, mais non un ensemble de faits inventés. Ce qu'on eût inventé eût été moins minutieux et plus intéressant.

bornerai à indiquer sommairement le progrès des Romains dans ces guerres, où, reculant souvent, ils avancèrent toujours; car, d'autre part, je ne regarde point cette topographie de leurs premières conquêtes comme entièrement en dehors de mon sujet : ce qui se passe en vue ou presque en vue de Rome lui appartient. Je voudrais que ce livre fût jusqu'à un certain point comme un *guide* historique pour ceux qui font le voyage de Rome en réalité ou en imagination. Or, tout *guide* de Rome un peu complet ne parle pas seulement de la ville même, mais embrasse autour d'elle un rayon d'une quinzaine de lieues que je me crois aussi permis d'embrasser.

Au commencement du quatrième siècle, les Æques viennent encore ravager la campagne sous les murs de la ville ¹, et s'avancent jusqu'à la porte Colline; en 323, unis aux Volsques, ils occupent l'Algide derrière Frascati. Ces deux peuples, descendus chacun de leurs montagnes, sont entrés dans la plaine qui est au pied de l'Algide, par les deux portes naturelles qui s'ouvrent à son extrémité, et y campent séparément.

Cette fois les préparatifs de l'ennemi étaient plus formidables, et la terreur des Romains fut plus vive qu'à coutume². On nomma un dictateur, Postumius Tubertus, dont la sévérité était si grande,

¹ En 308. (Tit. Liv., III, 68.)

² Tit. Liv., IV, 26.

que plus tard il fut lapidé par ses soldats. Deux armées viennent attaquer les deux armées retranchées au pied du mont Algidé et deux camps romains s'établissent en face des deux camps ennemis dans cette plaine qui est le fond d'un cratère, et qui, comme le l'ai dit d'après Tite Live n'est pas seulement propre à des rencontres partielles, mais assez ouverte et assez vaste pour que des armées pussent s'y ranger en bataille.

Le consul était au sud, le dictateur au nord. Tandis que les soldats du premier attaquent avec impétuosité, le second tourne la position de l'ennemi et le prend par derrière. Grâce à cette manœuvre, quand vint le jour, les *Æques* et les *Volsques* se voient enveloppés; mais un *Volsque* intrépide, Vettus Messius, à la tête d'une poignée d'hommes, se fit jour à travers l'armée romaine et pensa la faire reculer. Ce fut un combat terrible : le dictateur fut frappé d'une pierre à la tête, un de ses lieutenants eut la cuisse clouée à son cheval par un trait, le consul eut un bras coupé.

En 350 les Romains sont encore aux prises avec les *Volsques*, mais ils ont fait un progrès au delà de l'*Algidé*; car, vers ce temps, il est question d'une colonie envoyée à *Velletri*. Le théâtre de la guerre est porté plus à l'est, plus dans le cœur des montagnes, près de *Ferentino*. *Terracina* est définitivement reprise en 354, et en 358 les *Æques* et les

Volsques¹ demandent la paix. Il y avait juste cinquante ans que les Éques avaient paru à la porte Colline. Pendant ces cinquante ans d'efforts perpétuels, la guerre s'est déplacée, elle a été transportée d'une rue de la Rome actuelle à l'entrée du royaume de Naples.

Mais avant, les Romains avaient eu à combattre un autre ennemi sur la rive droite du Tibre : c'étaient les populations moitié étrusques, moitié sabines, de Falère, de Capène et surtout de Véies, une des douze grandes villes d'Étrurie, égale à Rome en étendue, ce qu'on ne dit d'aucune ville du pays des Volsques et des Éques, au moins aussi civilisée qu'elle, sa vraie rivale, dont les habitants avaient souvent fait la guerre aux Romains avec avantage, avaient exterminé presque entièrement la noble tribu des Fabius, avaient occupé le Janicule et pénétré dans le champ de Mars.

Pendant la première moitié du quatrième siècle, tandis que les Romains guerroyaient avec la montagne, ils avaient eu aussi à guerroyer contre Véies. Déjà commençait pour eux cette double lutte à l'est et à l'ouest dont leur position leur faisait une nécessité, et dans laquelle il est merveilleux qu'ils aient toujours fini par triompher.

Ainsi, en 317, comme ils respiraient depuis quelques années des agressions sabelliques, ils furent forcés de

¹ Tit. Liv., x, 13, 23.

tourner leurs armes du côté de l'Etrurie par la perfidie du roi de Véies, Tolumnius, qui, au mépris du droit des gens, avait fait égorger quatre patriciens envoyés vers lui en ambassade. J'ai dit que leurs statues furent placées près de la tribune. Ces statues n'avaient que trois pieds de haut; elles existèrent jusque vers le temps de Cicéron.

Fidène, comme toujours, avait pris parti pour Véies. Le dictateur, que le voisinage du danger avait fait nommer, s'établit aux portes de Rome, là où le Tibre se jette dans l'Anio et disposa ses troupes dans l'angle que forment les deux fleuves¹.

Les Véiens, renforcés par l'arrivée des Falisques, qui avaient passé le Tibre pour les joindre, vinrent camper devant la ville de Fidène².

Un combat fut livré dans la plaine au pied de la colline où était Fidène. Les deux armées s'avancèrent l'une contre l'autre entre les deux camps : le camp romain au confluent du Tibre et de l'Anio, le camp étrusque en avant de Fidène. Les Véiens étaient à droite, appuyés au Tibre, les Falisques à gauche, les Fidenates au milieu, ayant leur ville derrière eux. Une

¹ C'est ainsi qu'on doit entendre : *Ad confluentes concessit in utriusque ripis amnis.* (Tit. Liv., iv, 17.)

² En général, on croit reconnaître Fidène dans la colline qui est en face de Monte-Giubileo; dans Monte-Giubileo, la citadelle de Fidène; mais, selon M. Rosa, l'emplacement de Fidène est plus proche de Rome, là où il doit être, à cinq milles seulement, et Monte-Giubileo, qui est à six milles, ne peut avoir été la citadelle.

partie des Véiens voulut tourner le camp romain en allant passer au delà des hauteurs d'Antemme (Acqua Acetosa) que celui-ci avait à sa droite. Les deux armées restèrent quelque temps en présence. Le général romain était tourné vers le Capitole, attendant un signal des Augures qui devait être celui du combat; remarquable preuve de l'importance qu'on attachait aux signes célestes. Le signal parut.

Aussitôt les cavaliers romains, manœuvrant dans cette plaine qui semble faite pour des charges de cavalerie, fondirent sur les alliés et ils plièrent. Mais Tolumnius les ramenait au combat, et le combat semblait devoir durer longtemps, quand un jeune tribun militaire de la grande famille Cornelia, Cossus, indigné à la vue de celui qui avait violé la foi en faisant périr des patriciens romains, pousse son cheval vers le cheval de Tolumnius, que le choc fait tomber; Cossus saute à bas aussitôt, abat le roi, qui veut se relever, d'un coup de son bouclier, et avec sa lance le cloue à terre¹, puis le dépouille et plante sa tête sur une pique. L'ennemi, saisi d'effroi à ce spectacle s'enfuit. L'ardent jeune homme passe le Tibre et retourne du champ véien, chargé de butin.

Dans le triomphe qui suivit cette victoire ce qui attira le plus l'attention, ce fut Cossus portant les dépouilles opimes, ce qu'on n'avait pas vu depuis Romu-

lus et allant les déposer dans le petit temple très-ancien de Jupiter Férétrius, qui était sur le Capitole.

Tite Live raconte, à ce sujet, que l'empereur Auguste a bien voulu lui apprendre que lui-même avait lu sur la cuirasse de lin de Tolumnius conservée dans le temple de Jupiter Férétrius, que les dépouilles opimes avaient été offertes neuf ans plus tard par Cossus, alors consul. Tite Live, tout en disant que c'eût été un sacrilège d'enlever à Cossus l'honneur du témoignage impérial ne paraît point convaincu par cet illustre témoignage et donne de forts bonnes raisons, pour ne point l'admettre; toutefois, en critique prudent, il se garde de le contredire ¹.

Pendant les années qui suivirent, les Véiens et les Fidenates profitèrent d'une de ces maladies dont il est parlé souvent dans l'histoire de Rome, et dans lesquelles la *malaria* pouvait jouer un rôle, pour franchir l'Anio, et venir encore une fois butiner jusqu'à la porte Colline. On fut obligé de défendre Rome et de garnir de troupes les murs et l'agger qui était de ce côté.

Ce fut pendant une des maladies dont je viens de parler que l'on voua un temple à Apollon pour la

¹ Tit. Liv., iv, 21. Comme il faut être juste envers tout le monde, je dirai qu'Auguste pouvait bien avoir raison sans que Tite-Live eût tort. Mais pour cela on doit supposer que l'inscription avait été altérée par la famille de Cossus, qui avait voulu rappeler son consulat en même temps que sa victoire. C'est l'opinion de Perizonius, adoptée par Schwegler. (*R. Gesch.*, iii, p. 200.)

santé du peuple romain¹. Ceci est un fait important, car c'est la première apparition d'un culte grec à Rome depuis les Pélasges. Au reste, ce ne fut pas le dieu de la lyre et des chants qu'on voulut alors honorer, Rome était encore trop barbare; ce fut l'Apollon qui *chasse les maux*, de Delphes, l'Apollon *secourable*, de Phigalie, ce qu'on traduisit par *medicus* (qui remédie); l'Apollon invoqué par les Romains contre une épidémie fut l'Apollon médecin.

Après avoir consulté les livres sibyllins², d'où l'on prétendait tirer tous les emprunts religieux qu'on faisait à la Grèce, on érigea le temple d'Apollon, hors de la ville comme il convenait pour un dieu étranger, derrière le temple de l'Espérance³, dans le marché aux légumes, près de la porte Carmentale⁴ liée au souvenir de l'Arcadien Évandre, non loin du cirque Flaminien, dans une partie des prés Flaminien qui paraît avoir été antérieurement consacrée au culte du dieu⁵, ce qui, en ce cas, devait remonter à l'ancien culte de l'Apollon Pélasge.

¹ Tite Live, iv, 25.

² Tite-Live dit seulement *les livres*. Mais le temple, le culte, les jeux d'Apollon sont toujours en rapport avec les livres sibyllins.

³ Tit. Liv., xl, 51.

⁴ Tit. Liv., xxvii, 37.

⁵ Tite-Live (iii, 63) dit en parlant du lieu où le temple fut construit : Jam tùm *Apollinarem* appellabant. L'église de Saint-*Apollinaire*, dans un endroit que le peuple appelle *la Pollinara*, semble montrer qu'il y avait aussi un lieu consacré à Apollon dans une autre partie du champ de Mars.

Les Romains, bravés dans leurs murailles, en sortirent, repoussèrent les ennemis qui se retirèrent sur les hauteurs; ils y furent poursuivis et battus près de Nomentum.

Selon Tite Live, le dictateur prit Fidène, qu'on avait déjà prise plusieurs fois et qu'on devait prendre encore, au moyen d'un souterrain qu'il creusa et qui le conduisit dans la citadelle. La colline où fut Fidène, sans être très-élevée, l'est assez pour faire douter qu'un tel travail ait pu facilement être exécuté. Si les Romains pénétrèrent dans la citadelle de Fidène, ce fut probablement par un souterrain creusé plus anciennement, un de ces *cuniculi* qu'on a retrouvés dans plusieurs villes antiques¹, et qui remontent peut-être aux Pélasges.

Les guerres sabelliques détournèrent pendant quelque temps de l'Étrurie les armes des Romains, mais ils devaient y revenir. Les incursions des Véiens recommencent, les Fidenates égorgent les colons romains qu'on avait envoyés dans leur ville. Rome est saisie d'un grand effroi. L'armée est postée à la porte Colline, on munit de troupes les remparts, on proclame le *justitium*, les boutiques sont fermées, la ville ressemble à un camp.

Cornelius Cossus, celui-là même qui avait tué de sa main Tolumnius, est nommé consul. Il va camper à un mille et demi (une demi-lieue) en deçà de Fidène ayant les

¹ Abek., *Mittelit.*, p. 182-3.

hauteurs à sa droite, le Tibre à sa gauche¹; l'ancienne position de Tullus Hostilius. Il fait occuper les collines pour tourner l'ennemi par derrière ces collines sans qu'il s'en aperçût. C'est toujours la même manœuvre employée tour à tour par les Romains et par leurs adversaires, parce qu'elle était commandée par la disposition des lieux.

Alors un spectacle inusité vint frapper les yeux des Romains : les portes de Fidène s'ouvrent, il en sort une multitude portant des torches et toute resplendissante de feux². Ce ne pouvait être qu'un moyen de terreur religieuse, imaginé par des prêtres étrusques. En effet, les soldats furent d'abord effrayés, mais le dictateur Mamercus Æmilius les rassure, les entraîne, et à la tête de la cavalerie se précipite à travers les flammes. Le corps de troupe qui a tourné les collines prend en queue les Étrusques attaqués de front par le dictateur.

Tandis que, pour regagner leur territoire, les Véiens se jettent dans le Tibre et que beaucoup d'entre eux disparaissent dans ses tourbillons, les Fidenates rentrent en désordre dans leur ville, les Romains y entrent à leur suite, et Fidène tombe de nouveau au pouvoir des Romains, qui la perdront, la reprendront et la reperdront de nouveau. Voilà, au milieu du quatrième siècle, où en est la conquête romaine. Elle se fait

¹ Tit. Liv., iv, 33.

² Tit. Liv., iv, 33.

encore en vue du Capitole. Ce n'est qu'à partir de 355 que Fidène sera définitivement réduite, et Fidène n'est pas à deux heures de Rome.

Dans les montagnes des Volsques, cette conquête était plus avancée que dans la campagne romaine. Les Romains allaient sans cesse d'un ennemi à l'autre. A peine eurent-ils jeté les Véiens dans le Tibre et repris possession de Fidène qu'ils coururent combattre les Volsques. J'ai envie de faire comme eux et d'aller contempler un épisode remarquable de cette guerre de montagnes, qui se rattache à une localité bien caractérisée.

C'était la colline qu'on appelait *Verrugo* la Verruë¹; elle se trouvait certainement entre le pays des *Æques* et le pays des Volsques², ce qui rendait sa possession très-importante. Aussi fut-elle plusieurs fois prise et reprise par les Romains et leurs ennemis, qui se la disputaient avec acharnement. On a tout lieu de croire que c'est la colline isolée qui porte aujourd'hui

¹ Ce nom indique une colline isolée, faisant saillie sur la plaine comme une verrue sur le visage. — Il y a près de Florence une colline nommée *Verruca*. *Verrugo* a le même sens que *Verruca*. (Cat. ap. Gell., *Noct. Att.*, III, 7.) D'après l'analogie de la terminaison en *o* avec le grand nombre de mots sabins ou sabelliques terminés de même: *Nerio*, *Anio*, *Pompo*, *Scipio*, *Dorso*, *Varro*, *Cicero*, je suis porté à croire que *verruugo* était la forme sabellique, et *verruca* la forme latine.

² Il fallait qu'il en fût ainsi pour que l'occupation de cette colline par les Romains fût considérée comme un si grand malheur par ces deux peuples.

le nom de *Colle Ferro*¹, et qui s'élève au pied des montagnes, à gauche et vers l'entrée de la vallée du Sacco, vallée que de Rome on voit s'ouvrir entre le massif habité par les Volsques et les montagnes des Herniques et des Æques.

Le nom de la Verrugo revient souvent, comme celui de l'Algide, dans le récit des guerres du quatrième siècle. L'Algide était le lieu où les Æques et les Volsques se réunissaient pour combattre les Romains; la Verrugo était la clef de la vallée que les Æques avaient à franchir pour venir opérer cette réunion au pied de l'Algide; si ce point leur était enlevé, leurs communications avec les Volsques devenaient difficiles. En 310, ces deux peuples ayant appris que les Romains l'avaient fortifié *frémirent de fureur*². Ils parvinrent à l'arracher aux Romains; mais les Romains s'en emparèrent de nouveau, et de là purent ravager à droite et à gauche le territoire des Volsques et le territoire des Æques.

La Verrugo fut témoin de divers faits d'armes les uns glorieux, les autres humiliants pour les Romains, je les raconterai pour donner l'idée des alternatives de revers et de succès dont se compose l'histoire de cette guerre de montagnes, qui, avec les pointes du côté de l'Étrurie, remplit presque tout le quatrième

¹ Nibb., *Dint.*, III, p. 474. Abek., *Mitteln.*, p. 75. Nibby croit retrouver dans le nom moderne de *Colle Ferro* une trace de *Verrugo*.

² Tit. Liv., IV, 1.

siècle de Rome. Mais c'étaient toujours les succès qui avaient le dernier.

Le consul Spurius Atratinus combattait les Volsques au pied de Verrugo¹. Dès le commencement de l'action, dit Tite Live², qui semble en avoir eu sous les yeux les détails conservés dans quelque mémoire de famille, on vit de quel côté devait tourner la chance du combat. Les clameurs de l'ennemi étaient vives et bien nourries, les cris du soldat romain discordants, inégaux, mous, souvent interrompus ; l'ennemi pousse du bouclier, pointe de l'épée ; les Romains regardent autour d'eux, leurs casques chancellent sur leurs têtes ; indécis, tremblant, chacun se serre contre le gros de la troupe ; enfin ils fuient. Tout était perdu quand un officier de cavalerie nommé Tempanius saute à terre et se fait imiter de tous les cavaliers ; ils soutiennent le combat, rétablissent la résistance ; mais ils sont entourés, on les croit perdus ; cependant ils parviennent à occuper un lieu élevé, peut-être la Verrugo elle-même. Au milieu de la nuit l'ennemi, sur une fausse alerte, prend la fuite. Quand le jour vient Tempanius s'aperçoit que les assaillants ont disparu ; il va au camp romain et le trouve vide ; alors lui et ses cavaliers s'empressent de gagner Rome. On les croyait morts et l'armée détruite, l'effroi était au comble ;

¹ Tite Live n'indique pas le lieu de ce combat, mais Valère Maxime (iii, 2, 8) dit : « Apud Verruginem. »

Tit. Liv., iv, 37.

lorsqu'on les vit paraître, un immense cri de joie s'éleva de toute la ville. Le tribun Hortensius intenta une accusation au consul Sempronius, mais Tempanius le défendit.

Une autre expédition contre Verrugo avait été précédée par d'orageux débats dans le Forum. Le tribun Mænius s'était opposé à l'enrôlement, jusqu'à ce qu'une loi agraire qu'il proposait eût passé. A ce moment on apprit que l'Arx Carventana¹, poste important, avait été prise. Cet événement décida neuf tribuns à se séparer de leur collègue. Fort de leur appui, le consul procéda à l'enrôlement et, quelques-uns en appelant au tribun Mænius, il leur fit *tordre le cou*². Les soldats partirent fort irrités. Cependant l'Arx Carventana fut prise, mais ils n'eurent aucune part au butin : tout fut vendu et le prix versé dans le trésor public; les soldats, encore plus mécontents du consul, le chansonnèrent pendant son triomphe. Mænius au contraire était toujours plus populaire. Les patriens, en rétablissant pour cette année, comme ils le faisaient assez souvent, le consulat, empêchèrent que Mænius ne fût tribun consulaire, et les plébéiens s'en vengèrent en nommant pour la première fois des questeurs plébéiens.

¹ Rocca massima, entre Cori et Velletri; conjecture vraisemblable de Nibby. (*Dinf.*, III, p. 17.)

² Quum paucis appellantis tribunum, collum torsisset. (Tit. Liv., IV, 53.)

La colère des patriciens fut grande, celle des tribuns n'était pas moindre. Tout à coup on apprend que l'Arx Carventana a été reconquise par les Æques et que beaucoup de soldats ont péri ; les tribuns en profitèrent pour obtenir un compromis entre leurs prétentions et les résistances patriciennes¹ ; ils se désistèrent alors de leur opposition à l'enrôlement. Mais toutes ces aigreurs semblent avoir nui à l'énergie militaire ; les deux consuls parurent devant l'Arx Carventana et ne purent la prendre ; plus heureux à Verrugo, ils la prirent et l'occupèrent.

En même temps les patriciens remportaient à Rome une victoire politique ; bien que le peuple eut obtenu les comices qu'il désirait, les trois tribuns consulaires qu'il nomma furent patriciens ; on accusait, il est vrai, les patriciens d'une supercherie électorale : de mettre sur la liste des candidats plébéiens indignes, pour dégouter des choix plébéiens.

De nouvelles irritations se manifestèrent à Rome au sujet de la nomination d'un dictateur qui déplut fort aux tribuns consulaires eux-mêmes et donna occasion aux tribuns du peuple de se réjouir des divisions patriciennes. Les chefs de l'aristocratie, pour vaincre la résistance des tribuns consulaires eurent même l'idée d'en appeler aux tribuns du peuple. Ces querelles absorbaient tous les esprits. Ce qui n'était pas bon, dit Tite Live, lorsqu'on avait une telle guerre sur les

Tit. Liv., iv, 55.

bras¹. Deux des trois tribuns consulaires murmuraient contre le sénatus-consulte qui allait leur ôter le pouvoir. Le troisième, Servilius Ahala, prit son parti : il se fit autoriser à nommer le dictateur, et choisit P. Cornelius, un des deux récalcitrants ; pour le moment tout fut arrangé.

Cornelius battit rapidement les Volsques et déposa la dictature. Mais tous ces tiraillements politiques avaient eu une fâcheuse influence sur le *moral* de l'armée, et Verrugofut prise par suite de l'indiscipline des troupes envoyées trop tard à son secours, et qui, s'étant mises à ravager le pays, se firent exterminer.

Verrugo devait être témoin d'une nouvelle honte et d'une nouvelle gloire de l'armée romaine. Douze ans plus tard, pendant le siège de Véies², un des deux corps d'armée, commandé par le tribun consulaire Postumius, fut forcé de se réfugier sur des hauteurs à peu de distance de Verrugo, où était l'autre corps. Le premier fit un vaillant effort pour gagner cette position et percer la ligne des *Æques*, qui lui barraient le passage. Les cris poussés dans ce combat nocturne arrivèrent aux oreilles des défenseurs de Verrugo, qui crurent le camp forcé, prirent peur et, quittant leur poste s'enfuirent jusqu'à Tusculum. Le bruit se répandit à Rome que Postumius avait été tué, mais il était vivant ; le jour venu, il repousse les *Æques*,

¹ Tit. Liv., iv, 57.

² Tit. Liv., v, 28.

les poursuit, détruit leur armée et reprend possession de Verrugo, que des lâches avaient abandonnée.

Ainsi l'histoire de cette colline isolée nous a donné le spectacle des difficultés politiques et des vicissitudes militaires au milieu desquelles s'accomplit au quatrième siècle de Rome la conquête des montagnes qui forment l'horizon romain.

L'histoire de Verrugo m'a entraîné au delà de l'époque de la prise de Véies. Je reviens à ce siège mémorable, et qui fut la première entreprise longue et considérable des Romains.

A quatre lieues de Rome, près de la *Storta*, dernier relais que rencontrent les voyageurs venant de Florence, est un lieu très-remarquable et très-pittoresque appelé *l'Isola Farnèse*. Là fut Véies, dont les Romains eurent tant de peine à triompher.

Un plateau de forme à peu près triangulaire s'élève du sein de la campagne romaine. On voit les murs d'enceinte en grosses pierres, de maçonnerie étrusque, et on a reconnu plusieurs des portes de la ville; à l'extrémité orientale du plateau, sur une hauteur qui ne s'y rattache que par une langue de terre étroite et que l'on appelle encore *la place d'armes* était l'ancienne citadelle : elle regardait du côté de Rome, qu'elle semblait menacer¹. Véies était comme la tête

¹ Nibby (*Dint.*, III, p. 424) place l'arx de Véies sur le sommet où est le château, et croit même retrouver la direction du Cuniculus dans le chemin qui y conduit. Mais ce sommet étant isolé, si l'arx eût été

du bélier étrusque tourné contre Rome pour l'écraser.

Des tombeaux, les uns romains, les autres étrusques, parmi lesquels il en est un très-bien conservé, se voient à l'extérieur de l'enceinte; à l'intérieur aucune ruine n'est debout.

Les Romains ne seraient jamais venu à bout de prendre Véies, qui faisait partie de la confédération étrusque, si elle eût été efficacement secourue par les autres villes de l'Etrurie; mais les délibérations du grand conseil national ne furent pas favorables aux Véiens; ils l'avaient offensé en refusant de mettre à leur tête le chef annuel qu'il voulait leur imposer¹, et il fit la faute de les abandonner, s'en excusant sur la crainte des Gaulois² qui menaçaient. Cela montre que le lien fédéral n'était pas très-fort. Les anciens eurent des confédérations de villes, mais ne connurent guère de vraies fédérations. D'ailleurs Véies n'était pas purement étrusque, son nom était sabellique³; elle avait eut un roi de cette race⁴, et tout le pays environnant fut

là, après l'avoir prise, il eût fallu livrer, pour prendre la ville, un assaut dont Tite Live aurait parlé, et dont il ne parle point.

¹ Tite Live (v, 1) donne à ce roi des Véiens le nom de *rex* et le nom de *sacerdos*.

² Tite Live, v, 17.

³ *Veia*, dans la langue osque, dont les rapports avec la langue sabine ont été reconnus par Varron (*De L. lat.*, vii, 27), voulait dire *plaustrum*. (P. Diac., p. 568.)

⁴ L'affinité du Sabin et de l'Ombrien est certaine, et il y avait eu un roi de Veies, appelé Propertius comme le poëte Propertius, qui était

à demi sabin ; aussi ne trouva-t-elle d'alliés véritables que dans deux villes voisines, habitées par des populations au moins en partie sabines, Falère¹ et Capène.

Tout prouve que le siège de Véies fut une rude entreprise ; il dura, dit-on, dix années ; pour l'achever il fallut un grand homme, Camille², et une mesure inusitée ; pour la première fois les troupes passèrent l'hiver sous la tente et furent soldées : deux innovations, dont la seconde était la conséquence de la pre-

ombrien. On faisait instituer les Saliens, prêtres sabins, par un roi de Véies.

¹ Le site de Capène a été indiqué par de Nibby à Civiticola. (Nibb., *Dint.*, I, p. 375.) Son nom paraît fort semblable à celui de *Capua*, par lequel les Samnites remplacèrent l'ancien nom de Vulturum, ce qui donne à Capène une origine sabellique, et, vu sa position, sabine.

² Furius Camillus était d'extraction sabine. Les Furii étaient Sabins comme le prouvent plusieurs de leurs surnoms : Medullinus (de Medullia), et surtout *Camillus*, analogue à *Camerinum*, Sabin, à *Camers*, Ombrien, aux *Camenes* de Numa, au nom de *Camasine*, épouse de Janus. Virgile a appelé *Camilla* une héroïne volsque. Tout porte donc à regarder *Camillus* comme Sabin ; de plus, ce nom se rattache aux Pélasges. Les Camilli, jeunes gens qui servaient dans les sacrifices, ont été rapprochés, par les anciens, de Cadmillos, l'Hermès pélasge (Macr., *Sat.*, III, 8), serviteur des Cabires, dieux pélasges ; un autre surnom des Furii était *philus*, semblable au grec *philos*. Les Furii seraient donc comme les Fabii une race sabine tenant aux Pélasges. *Furius* ou *Fustus* paraît avoir la même racine que le mot grec, *φύς* homme, ou *φύρ*, voleur, d'où *fur*, sabin comme *Lemur*. — Les divinités infernales étaient sabines ; la désinence sabellique en *ur* se retrouve dans *Tibur* et *Ancur*. — Remarquez que dans les mœurs héroïques, le nom de voleur est pris en bonne part, témoin les *Cleptes* de la Grèce moderne.

mière, et qui excitèrent de vives réclamations de la part des tribuns contre les patriciens accusés de vouloir constituer une *armée permanente* et d'éloigner les plébéiens en les retenant sous les armes¹.

L'on avait entouré la ville assiégée d'un fossé et d'un relèvement de terre continu. C'était un bien grand ouvrage; il fut détruit par les Véiens. A cette désastreuse nouvelle, toute opposition à la guerre fut abandonnée : chacun rivalisa de zèle. Ceux qui, bien que compris dans les centuries des cavaliers, ne recevaient point un cheval de l'État, vinrent dans la curie offrir au sénat d'en entretenir un à leur frais. Les plébéiens, saisis d'une généreuse émulation, se précipitèrent dans le Comitium et s'offrirent pour aller assiéger Veies, promettant de ne revenir que lorsqu'elle serait prise. Les sénateurs, du haut des degrés de la curie applaudissaient de la voix et du geste²; plébéiens et patriciens pleuraient de joie, puis rentrés, dans la curie, les sénateurs y rédigèrent un sénatus-consulte par lequel ils ordonnaient aux tribuns consulaires de monter à la tribune³ pour remercier les volontaires à pied et à cheval et leur accordaient la solde militaire; belle scène de concorde patriotique entre le Forum et la curie, à laquelle ces

¹ Tit. Liv., v, 2. *Remotam in perpetuum et obligatam ab urbe et à republica juventam.*

² Tit. Liv., v, 7.

³ C'est le sens de : *In concionem vocati.*

lieux, ordinairement ennemis, n'étaient pas accoutumés.

L'aggraver que les Romains avaient construit autour de Veies fut réparé et les travaux du siège repris avec ardeur. Mais malgré cette ardeur, malgré la présence de Camille le siège ne faisait point de progrès; le sénat, craignant que les plébéiens ne finissent par se décourager, employa un artifice assez singulier pour soutenir leur confiance, en rendant les dieux garants de la réussite de l'entreprise.

Le lac d'Albe avait atteint une hauteur inaccoutumée; on ne pouvait se rendre raison de ce phénomène¹, causé par la fonte des neiges à la suite d'un hiver que nous savons avoir été extraordinairement rigoureux², et peut-être aussi par des agitations volcaniques dont l'effet avait été d'encombrer les conduits naturels, comme il arriva dans les lacs de Bæotie et d'Arcadie. On envoya demander à l'oracle de Delphes comment on pouvait remédier à la crue insolite des eaux. Des travaux d'écoulement existaient dès cette époque en Grèce. L'oracle annonça que Véies serait prise quand l'eau du lac aurait cessé de se jeter dans la mer et de se répandre dans la plaine. Avant d'avoir reçu cette réponse qu'il supposa peut-être, le sénat avait imaginé un moyen d'atteindre le but désiré : le règlement des

¹ Tit. Liv., v, 15.

² Tit. Liv., v, 13.

³ Niebuhr., iv, p 214.

caux, l'irrigation de la campagne¹ et le succès d'une autre entreprise à laquelle il tenait encore plus, la prise de Véies.

Comme on était en guerre avec l'Étrurie, on n'avait pas d'Aruspice pour conjurer le prodige; on n'avait non plus personne qui fût en état d'exécuter ces travaux hydrauliques dont les Étrusques possédaient le secret, ces émissaires qu'ils pratiquaient pour dériver l'eau de leurs lacs² et qui étaient chez eux un héritage de la science antique au moyen de laquelle les Pélasges avaient creusé ou au moins élargi les conduits souterrains par lesquels les eaux du lac Copais se déversaient. Pour calmer les imaginations épouvantées par la crue du lac d'Albe, il fallait au sénat un Aruspice étrusque; pour faire cesser cette crue menaçante il lui fallait un ingénieur étrusque; le sénat résolut de se procurer du même coup un Aruspice et un ingénieur, enfin de faire servir l'accomplissement d'un oracle à diriger les efforts, à exalter le courage et à amener par là le triomphe des Romains.

Voici comme le sénat s'y prit :

Par suite de la longueur du siège, il s'était établi de certaines habitudes familières entre les assiégeants et les Véiens. Un jour, un soldat romain qui était de garde sous les murs de la ville entendit un vieil Aruspice étrusque s'écrier : « Les Romains ne prendront la

¹ Cic., *Div.*, II, 32.

² O. Müll., *Etr.*, I, p. 218.

ville de Véies que lorsqu'ils auront fait écouler dans la plaine l'eau du lac d'Albe. » La ressemblance de cette prédiction bizarre avec celle que les envoyés du sénat rapportèrent de Delphes peu de temps après, rend bien vraisemblable que le sénat ne fut étranger ni à l'une ni à l'autre.

Le soldat, frappé d'une si singulière exclamation, et donnant un exemple de cette crédulité aux promesses d'un sorcier qui n'exclut pas des violences contre sa personne ; ce dont on trouverait des exemples chez tous les peuples superstitieux et particulièrement chez le peuple romain, lequel maltraite les madones quand elles n'exaucent pas ses vœux ; le soldat, s'étant approché du vieux devin sous prétexte de le consulter sur quelque prodige, le saisit tout à coup dans ses bras, l'emporta en dépit d'une résistance, je crois, simulée, et alla le déposer dans la curie, en plein sénat.

L'Étrusque parut regretter ce qu'il avait dit ; mais, le mal étant fait, déclara persister dans sa prophétie, et en même temps il indiqua les moyens d'opérer une dérivation des eaux du lac.

Bientôt les envoyés revinrent de Delphes et rapportèrent la réponse de l'oracle, qui coïncidait merveilleusement avec la prédiction de l'Étrusque ; il n'y avait plus de place pour l'incertitude.

L'Aruspice devint un grand personnage ; il fut chargé de *procurer* le prodige, c'est-à-dire de détourner les con-

séquences funestes qu'il pouvait avoir, et de faire tout ce qu'il fallait pour apaiser les dieux.

Mais le sénat ne fut pas seul à en tirer parti, et sa ruse tourna en partie contre lui ; les plébéiens me paraissent avoir su profiter aussi de la confiance accordée au devin ; car le devin ayant déclaré que les dieux étaient irrités de ce que les fêtes latines n'avaient pas été convenablement célébrées sur le mont Albain et que par suite l'élection des tribuns consulaires était vicieuse, ceux-ci furent contraints d'abdiquer et remplacés par d'autres tribuns consulaires, dont on décida que la majorité serait plébéienne.

Ce fut un incident imprévu et qui n'était pas, je crois, dans le plan primitif de la comédie. Car le lecteur a, j'imagine, déjà vu clair dans le manège ; le monologue du vieil Étrusque, prononcé tout juste de manière à être entendu par le soldat romain, a dû éveiller ses soupçons. On peut supposer que ce monologue avait été conseillé en secret et probablement assez bien payé par le sénat, lequel, en calmant les inquiétudes nées du prodige et qui pouvaient décourager le soldat, dont un siège prolongé commençait à ébranler la patience ; en réalisant la condition mise par un double oracle à un succès, ce qui était un excellent moyen d'assurer ce succès, voulait en même temps faire accomplir une œuvre utile et capable de rivaliser avec les grands travaux des rois ses prédécesseurs. Il fallait un Étrusque pour prescrire l'entre-

prise au nom du ciel et pour en diriger l'exécution : on fit parler et enlever le bonhomme et creuser l'émissaire par ses soins.

Cette petite comédie religieuse pouvait avoir encore un autre objet ; nous allons voir que Véies fut prise au moyen d'un conduit souterrain (cuniculus) ; peut-être le sénat avait-il dès lors concerté avec Camille le projet de ce cuniculus et avait-il besoin aussi pour cela d'un Étrusque, qu'il y employa plus tard, après l'avoir employé au percement de l'émissaire du lac Albain.

Cet émissaire est le plus grand ouvrage qu'ait accompli la république romaine⁴ : il est percé à travers la roche volcanique ; sa largeur est de cinq pieds, sa hauteur de sept à huit pieds ; des puits nombreux y descendent du sommet de la colline, des corridors y aboutissent, destinés à l'extraction des matériaux.

A l'entrée il est revêtu de murs, dont la direction est oblique, moyen d'amortir l'impétuosité du courant qu'on remarque dans les aqueducs de Rome, souvent

⁴ J'ai transcrit, à peu de choses près, la description de l'émissaire du lac Albain, qu'a donnée Hirt dans son histoire de l'architecture antique (*die Geschichte der baukunst bey der Alten*, II, p. 105), parce qu'elle m'a paru la plus complète. Mais je dois dire que les dimensions de l'émissaire ne sont pas si considérables suivant Abeken et Nibby. Le premier (*Mittelalt.*, p. 179) ne lui donne que quatre mille pieds de longueur ; pour la hauteur, six pieds ; pour la largeur, quatre. Nibby (*Dint.*, I, p. 102) lui donne une longueur de sept mille cinq cents pieds, comme Hirt ; pour la hauteur et la largeur, il s'accorde avec Abeken.

coudés, et dans la piscine connue sous le nom de *sette sale*, sur l'Esquilin. En avant d'un mur transversal, dans lequel ont été ménagées des ouvertures pour permettre le passage des eaux, était une grille disposée de manière à arrêter les objets qui auraient obstrué le canal; au delà est un réservoir dans lequel se déposent les impuretés de l'eau, et qu'on peut nettoyer quand il convient; en avant du point où le canal s'enfonce dans les profondeurs de la terre est une salle murée et garantie contre le poids de la montagne par une voûte d'une solidité telle, que les racines des chênes qui croissent au-dessus en s'insinuant à travers les gros blocs dont elle est formée n'ont pu l'endommager notablement.

La même disposition se remarque à l'extrémité opposée : l'émissaire est terminé par un grand réservoir voûté d'où l'eau s'échappe par cinq ouvertures; delà, conduite à travers la campagne, elle va se jeter dans le Tibre à une lieue environ au-dessous de Rome. Tel est l'émissaire du lac d'Albano, qui présente une remarquable entente du nivellement¹.

Selon Tite Live, ce grand travail fut achevé en moins de deux années; on ne croirait pas à ce témoignage de l'historien, si les puits ouverts au-dessus du canal ne permettaient de supposer que le percement a été

¹ Nibb., *Dial.*, 1, p. 103.

opéré sur un grand nombre de points à la fois¹, et, malgré cette explication, j'ai encore de la peine à admettre que les choses aient pu marcher si vite. M. Mommsen rejette absolument l'histoire de l'A-ruspice enlevé, histoire pourtant si vraisemblable, et voit dans l'émissaire du lac d'Albe un ouvrage des anciens Albains à l'époque où ils étaient à la tête de la confédération latine. On pourrait croire aussi qu'il fut plus anciennement encore, comme l'ont peut-être été en Grèce les travaux du même genre, l'œuvre des Pélasges. Même en supposant que les Pé-lages l'eussent commencé, il aurait toujours été achevé par un Étrusque, car la voûte y paraît, la voûte est étrusque et non pélasge².

¹ Cette explication est donnée par Nibby et par Niebhur. Mais tous deux paraissent avoir exagéré le nombre des puits, que Nibby porte à cinquante et Niebhur à soixante. (Abek., *Mittelalt.*, p. 180.)

² Il est possible qu'un conduit souterrain fort antique existât avant l'époque romaine, car on a reconnu les traces d'un conduit du même genre qui portait les eaux du lac de Nemi dans la vallée de Laricia, elle-même autrefois un lac, et de cette vallée dans la plaine. Un cours d'eau dérivé du lac de Nemi, qui s'appelle *Rio di Nemi*, passe encore par deux ouvertures artificielles qui font communiquer, l'une, le lac de Nemi avec la vallée d'Aricia, et l'autre, celle-ci, avec la campagne. Ce cou-rant traversait l'ancien lac d'Aricia. Les deux conduits sont d'une haute antiquité, car l'histoire ne sait rien de leur percement; et d'ailleurs ce percement remonte à un temps où le lac d'Aricia n'avait pas été des-séché, temps dont il ne restait au temps de Pline qu'un vague souve-nir. (Pl., *Hist. nat.*, xix, 41, 5.) Si l'émissaire du lac d'Albe préexistait à l'époque de Camille, et si on n'a fait alors que le réparer et l'a-

L'émissaire fonctionne encore aujourd'hui; par lui les eaux du lac arrosent la campagne romaine et vont se jeter *non dans la mer* mais dans le Tibre : l'oracle a donc été obéi, aussi Véies a été prise.

D'abord cependant la promesse de l'oracle ne parut pas devoir s'accomplir. Deux tribuns consulaires qui combattaient contre les Falisques tombèrent dans une embuscade, l'un d'eux y périt ; à cette nouvelle, une grande terreur se répandit dans Rome, et, dans l'armée des assiégeants, on eut peine à empêcher les soldats de prendre la fuite. Rome était très-agitée ; on disait le camp de Véies forcé et les ennemis approchant de la ville. Les hommes s'élançaient sur les remparts, les matrones se pressaient dans les temples et imploraient les dieux.

Camille fut nommé dictateur et le sort de Veies fut décidé. Tout change alors, les prévisions de l'avenir, l'âme des citoyens et la fortune de la ville. Camille punnit militairement les fuyards, décrète un enrôlement, se transporte à Véies, revient à Rome pour lever une nouvelle armée. Son activité suffit à tout.

Il n'oublia pas les dieux : il fit vœu de relever le temple que Servius Tullius avait consacré à la déesse Matuta dans le marché aux bœufs. Relever un temple consacré par Servius Tullius de populaire mémoire, dans ce moment où les plébéiens avaient si bien mérité

grandir, la rapidité avec laquelle Tite Live assure qu'il fut construit s'explique naturellement.

de la patrie, était un à-propos. Camille bat les auxiliaires de Véies près de Népî, augmente les travaux de siège et entreprend enfin celui qui devait décider la prise de la ville : ce conduit souterrain, ce cuniculus célèbre qui amena les assiégeants dans la citadelle, conduit souterrain dont on a nié l'existence, mais auquel je ne vois nulle raison de ne pas croire, bien qu'on n'ait pu encore le retrouver¹.

Par une déférence dont un dictateur aurait pu se dispenser, Camille envoie demander au sénat ce qu'il faudra faire du butin. Claudius qui, comme tous ceux de sa race, dédaignait la popularité, fut d'avis de l'employer à réparer le trésor public épuisé, de le déposer dans le temple de Saturne ou tout au moins de le faire servir à solder l'armée. Mais le sénat, qui ne voulait pas perdre la faveur populaire, décida qu'il serait partagé entre les soldats et tous ceux qui se rendraient au camp. Le camp fut bientôt rempli d'une multitude que cette perspective attirait. On peut dire que Rome tout entière prit part à la prise de Véies.

Alors le dictateur sort de sa tente; les auspices étant favorables, il fait prendre les armes aux soldats, et, fidèle au caractère religieux qu'il montra toujours, voue à Apollon, dont l'oracle avait annoncé le succès qui approchait, la dixième partie du butin; il évoque la Junon protectrice et habitante de Véies, l'ancienne

¹ Abeken (*Mittelalt.*, p. 183) cite plusieurs exemples de *cuniculi* dans d'autres villes italiotes.

déesse pélasge dont le culte s'était conservé dans tout ce pays, lui demande de suivre bientôt les vainqueurs dans une ville qui sera la sienne; puis, faisant, avec l'armée nombreuse dont il dispose, attaquer Véies de tous les côtés à la fois, pour mieux cacher son artifice, il lance ses meilleurs soldats dans le conduit souterrain. Ici se place une légende que Tite Live lui-même reconnaît pour telle ¹.

Le roi de Véies offrait un sacrifice dans le temple de Junon. Les Romains, du souterrain où ils étaient encore cachés et d'où ils allaient sortir, entendirent l'Aruspice dire au roi : Ceux qui enlèveront les entrailles de la victime auront la victoire. Aussitôt ils s'élancèrent du souterrain, enlevèrent les entrailles de la victime et les portèrent au dictateur.

La ville fut livrée au pillage. On dit qu'à l'aspect des misères qu'il ordonnait Camille versa des pleurs. On disait aussi qu'élevant les mains vers le ciel il fit cette prière : « Si ma fortune et celle du peuple romain semblent trop grandes, qu'il nous soit donné de

¹ Tit. Liv., v, 21. Inserirur huic loco *fabula*. Tite Live ajoute : « Dans des événements si anciens, il me suffit que les faits soient vraisemblables, et qu'on puisse les accepter pour vrais... De telles choses sont plus faites pour être représentées sur la scène, amie du merveilleux, que pour être crues. Mais je ne trouve pas qu'il vaille la peine de les affirmer ou de les rejeter. » Tite Live fait connaître ici le procédé qu'il a suivi dans le récit des événements accompagnés de quelques circonstances merveilleuses. Il est trop sage pour affirmer, trop bon Romain pour nier, il raconte.

conjurait la jalousie des dieux et des hommes par le moindre malheur possible. » C'est ce que le sort ne devait accorder ni à lui ni à Rome, car il devait être banni par ses concitoyens et Rome prise par les Gaulois.

Véies fut dépeuplée, on vendit tous ceux de ses habitants qu'on n'avait pas égorgés, ce qui m'empêche d'être fort touché des larmes que Camille répandit sur Véies comme Scipion Émilien sur Carthage. Au centre de l'ancienne enceinte s'éleva un *municipium* romain dont quelques restes ont été reconnus¹, mais tout alentour demeura la solitude, et Properce a pu peindre un berger couché sur les ruines de Véies, des laboureurs qui moissonnent au milieu de ses débris.

« Nunc *intra muros* pastoris buccina lenti
Cantat, et in *vestris* ossibus arva metunt. »

C'est comme quand, à propos de Fidène et de Gabie, qui semblent avoir subi également une destruction partielle, Horace s'écrie : « Quoi de plus désert que Fidène et que Gabie ? » quand Lucain dit² qu'un jour, Gabie, Véies,

¹ On y a trouvé les têtes colossales d'Auguste et de Tibère, et la statue assise de Tibère, qui sont au Vatican. Vingt-quatre colonnes, transportées de Véies à Rome, ont servi à décorer, les unes la nouvelle église de Saint-Paul, les autres un édifice sur la place Colonne. C'est le dernier exemple de colonnes volées à un monument antique pour embellir une construction moderne. Je voudrais, mais je n'ose espérer, que ce soit réellement le dernier.

² Hor., *Ep.* 1, 11, 7.

« Gabios, Veiosque Coramque
Pulvere vix tactæ poterunt monstrare ruinae. »
Phars., vii, 393.

et Cora, prophétie qui s'est réalisée, pourront à peine être reconnues à leurs ruines. Il y a quelque chose de doublement mélancolique dans ces retours sur le passé par ces hommes, que nous n'apercevons nous-mêmes que dans le passé. C'est la mort qui gémit sur la mort.

Puis Camille voulut tenir sa parole à Junon et l'emmena à Rome; mais il s'y prit avec la plus grande religion. De jeunes Romains, le corps purifié par un bain sacré, entrèrent dans le temple et posèrent sur elle leurs mains avec respect. L'un d'eux, plus hardi, lui dit : « Junon, veux-tu aller à Rome? » et Junon répondit : « Je le veux bien ¹. » Il y a quelques années, on parlait beaucoup des clignements d'yeux d'une madone de Rimini.

On bâtit sur l'Aventin un temple pour Junon, et Camille eut l'honneur, qu'il avait bien mérité, de le dédier quatre ans après la prise de Véies; il devait y avoir eu sur l'Aventin un ancien culte de Junon, la déesse sabine, au temps où les Sabins avaient occupé cette colline auprès des Pélasges, car elle y était honorée avec Jupiter et Minerve, comme sur le Quirinal dans l'ancien Capitole sabin ². De plus, l'Aventin, mont plé-

¹ Tite Live (v, 22) explique la légende d'une manière qui peut être vraie en disant qu'elle fut imaginée, parce que Junon fut transportée facilement à Rome *comme si elle suivait*. Plutarque (*Camill.*, 6) cite Tite Live un peu inexactement.

Une autre trace de la présence des Sabins aborigènes sur l'Aven-

bien dès le temps d'Ancus et qui le fut encore plus depuis la loi Icilia, l'Aventin était bien choisi pour le nouveau temple, car l'expédition de Véies avait rattaché les plébéiens; on leur devait beaucoup, et le sénat, qui les avait remerciés de leur patriotisme, qui leur avait abandonné le butin malgré Claudius dont la sévère économie voulait le faire entrer dans la caisse de l'État, le sénat peut bien avoir fait encore cela pour eux. La statue transportée était en bois ¹, ce qu'on peut considérer comme une marque d'antiquité. Les matrones romaines offrirent plus tard à la déesse une statue d'airain ²; mais on revint à l'usage antique, et on lui dédia postérieurement des statues en bois de cyprès ³.

L'on arrivait au temple de Junon par le Clivus Publicius, montée qui correspondait à peu près à celle par où l'on va aujourd'hui à Sainte-Sabine ⁴. Le temple de Junon était probablement là où est cette église près de ceux de Jupiter et de Minerve ⁵, et formant avec eux,

tin subsiste peut-être dans le nom de sainte *Prisca*, à laquelle une église, non loin de Sainte-Sabine, est consacrée. *Prisci* était, nous l'avons vu, le nom des anciens Sabins.

¹ Den d'Hal., *Fragm.*, xxi, 5.

² Tit. Liv., xxi, 62.

³ Tit. Liv., xxvii, 37.

⁴ Le Clivus Publicius fut construit par les deux frères Publicius, édiles. Jusque-là, le rocher était à pic. (Varr., *de L. lat.*, v, 158; Ov., *Fast.*, v, 293.) Ce Clivus Publicius conduisait du forum Boarium au temple de Junon. (Tit. Liv., xxvii, 37.)

⁵ Les trois temples sont cités ensemble dans l'inscription d'Ancyre comme ayant été refaits par Auguste.

vers le point le plus élevé de la colline, le *Capitole de l'Aventin*.

On peut supposer que les belles colonnes de la basilique de Sainte-Sabine proviennent du temple qu'elle a remplacé, bien que Tite Live crût la demeure de Junon établie en ce lieu pour jamais ¹. Le nom même de la sainte à qui cette basilique fut dédiée au cinquième siècle de notre ère est peut-être un souvenir de Junon déesse sabine ².

Camille fut reçu à Rome avec enthousiasme, la ville entière vint au-devant de lui; il monta au Capitole sur un char attelé de quatre chevaux blancs. On jugea que ce triomphe était trop superbe, qu'un char ainsi attelé ressemblait trop à celui de Jupiter qui couronnait le temple. Némésis avait une statue sur le Capitole ³. La déesse, bravée presque dans son sanctuaire par trop de gloire et d'orgueil, punit l'orgueil et la gloire.

Cette autre Némésis qui régnait au Forum et qui elle aussi n'aimait pas ce qui s'élevait trop, la plebs

¹ In Aventinum, æternam sedem suam.

(Tit. Liv., v, xxii.)

² Falère, cette constante alliée de Véies dont la population, n'étant pas purement étrusque, devait être en partie sabine, avait un temple célèbre de Junon. Ovide (*Fast.*, vi, 49) appelle les Falisques adorateurs de Junon, et la colonie qu'y établirent les triumvirs s'appela colonia *Junonia* Faliscorum. (Nibby, *Dint.*, II, p. 22-3.)

³ Pl., *Hist. nat.*, xviii, 5, 1. Le culte de Némésis au Capitole étant lié, à ce qu'il paraît, avec la superstition très-antique du *fascinum*, il est possible que ce culte remontât, comme cette superstition elle-même, jusqu'au temps des Pélasges.

romaine commença à voir d'un œil jaloux le triomphateur; dès ce moment l'envie s'attacha à Camille et en descendant du Capitole, il commença à descendre de sa haute félicité.

Camille paraît avoir été un homme religieux¹, je dirais sincèrement dévot, car en fait de religion, les termes qu'on emploierait aujourd'hui à Rome conviennent souvent à la Rome antique; il eut un scrupule de conscience. Du butin dont l'armée s'était emparée, la dixième partie avait été vouée par lui à Apollon, dont le temple venait d'être construit, dont le culte nouveau, ou plutôt renouvelé², était l'objet d'une grande ferveur. Décider les soldats à rendre ce qu'ils avaient pris n'était pas facile. Les prêtres, j'allais dire les casuistes, consultés, imaginèrent un biais pour se tirer d'affaire. Ils déclarèrent que la religion serait satisfaite, si chacun après avoir estimé sa prise, en offrait la dixième partie. Mais Camille était un rigoriste. Il allait partout disant, ce sont les paroles de Tite Live³, que sa *conscience ne lui permettait pas de se taire*, que l'on parlait seulement du butin, mais que dans sa pensée son vœu s'était étendu aussi à la terre conquise sur l'ennemi. Les prêtres, consultés de nouveau,

¹ Diligentissimus religionum cultor. (Tit. Liv., v, 50.)

² Emprunté aux Grecs et renouvelé des Pélasges, auxquels pouvait remonter le culte probablement très-ancien de l'Apollon du Soracte, *Soranus Apollo*.

³ Tit. Liv., v, 25.

déclarèrent qu'il avait raison et que la dîme devait être prélevée sur le territoire de Véies, bien qu'appartenant à cette heure aux Romains. Les scrupules de Camille commencèrent à ébranler sa popularité; pour la consolider, il fit contre les Falisques une campagne heureuse, dans laquelle on place l'aventure du maître d'école, mais malgré ce nouveau succès, il ne put ramener à lui la faveur des plébéiens.

Ils s'en prirent à tout : à son triomphe, qu'ils disaient sacrilège, au vœu qui privait l'armée d'une partie de son butin. On lui reprocha d'avoir mis des portes de bronze à sa maison¹, enfin on accusa de vol cet homme si timoré. On prétendit qu'il s'était approprié une part des richesses trouvées à Véies. Tous les genres de malheur fondaient sur sa tête : un de ses deux fils tomba malade et mourut. Le grand Camille, et ce trait le fait aimer, négligea l'accusation qui lui était intentée et s'enferma dans l'appartement des femmes pour pleurer son fils.

Les plébéiens aigris contre lui se préparaient à le condamner. Camille rassembla ses amis, ses compagnons de guerre et leur demanda leur appui. Il le lui refusèrent, offrant seulement de payer l'amende qui lui serait imposée. Il n'accepta pas, et, après avoir embrassé sa femme et le fils qui lui restait, indigné, il résolut de sortir de Rome pour aller se réfugier à Ardea.

¹ Plut., *Camill.*, 12.

Il marcha en silence¹ jusqu'à la porte Trigemina²; arrivé là, il s'arrêta, se retourna vers le Capitole, et, tendant les mains vers la sainte colline qui avait vu l'éclat de son triomphe, il pria les dieux, si le traitement qu'il recevait des Romains n'était pas mérité, que ce peuple ingrat eût un jour besoin de Camille.

Sa prière devait être exaucée. Les Gaulois approchaient, précurseurs lointains des futures invasions barbares.

On supposa plus tard que la venue de ce peuple formidable avait été annoncée miraculeusement. On racontait qu'un Romain, nommé Marcus Cædicius, revenant le soir, par la rue Neuve et passant entre le bois Sacré et le temple de Vesta, avait dans ce lieu, auquel l'ombre du Palatin donne encore aujourd'hui un sombre aspect, entendu une voix plus forte qu'une voix humaine lui dire : « Va, Marcus Cædicius, et avertis les chefs de l'État que l'arrivée des Gaulois est proche. » S'il y a quelque chose de vrai dans ce récit, on peut soupçonner que le sénat, sachant qu'en effet les Gaulois approchaient, avait fait parler la voix pour exciter le peuple à marcher contre eux. Un double monument

¹ Plut., *Camill.*, 12.

² On pouvait aussi se rendre à Ardée en sortant de Rome par la porte Capène; mais de cette porte Camille n'aurait pu tendre les mains vers le Capitole, qui, pour lui, aurait été masqué par le Palatin.

resta de cet avertissement prophétique : un autel ¹ et un sanctuaire ².

On éleva au dieu inconnu qu'on appela *Ajus Locutius*, celui qui *avait parlé*³, un autel entouré d'une enceinte sacrée; Cicéron et Tite Live le virent encore.

La voix était sortie, disait-on, du bois sacré de Vesta, lequel descendait le long de la pente inférieure du Palatin, Virgile semble faire allusion à cette voix,

¹ Cet autel était sur le côté de la rue Neuve opposé au Palatin. La voix fut entendue sortant du bois de Vesta, qui dominait la rue Neuve. Un autel fut construit à *Ajus parlant* (*Ajo loquenti*) en face de ce lieu (Cic., *de Div.*, I, 45), au-dessous du point où la rue Neuve, après s'être séparée de la voie Sacrée, commençait à descendre, *infima nova via* (Varr. *ap. Gell.*, *Noct. att.*, XVI, 17), par opposition à *summa*, mais non dans la *partie inférieure* de cette rue, vers le Vélabre; car l'autel et le sanctuaire d'*Ajus Locutius* étaient au-dessus du temple de Vesta. (Tit. Liv., V, 32.)

² Ubi nunc sacellum est. (Tit. Liv., *ib.*)

³ Au temps de Cicéron, c'est ainsi qu'on entendait ces deux mots. car il met *loquens* au lieu de *locutius*; mais, dans l'origine, il s'agissait peut-être de deux divinités dont les noms étaient synonymes (*Ajo* et *Loquor*), ce que Plutarque (*Camill.*, 30; *de Fort. Rom.*, 5) a rendu deux fois par *φήμη καὶ κληδών*; Niebuhr a montré que *et* se supprimait volontiers dans les anciennes formules latines (*patres conscripti*, pour *patres et conscripti*). Quoi qu'il en soit, il s'agit d'une divinité ou de deux divinités bien romaines. *Ajus Locutius* passait pour présider aux premières paroles de l'enfant. Or ces dieux sans nombre, qui avaient sous leur empire chaque détail et chaque moment de notre vie depuis la naissance et avant la naissance, ces dieux sont, comme on l'a vu, les dieux vraiment indigènes de Rome, ceux qui appartiennent réellement au peuple romain.

quand parlant d'autres présages, ceux qui annon-
cèrent la mort de César, il dit :

Vox quoque per *lucos* vulgo exaudita silentes
Ingens.

Georg., I, 476.

« On entendit à travers les bois silencieux une grande
voix. »

VI

LES GAULOIS

Premiers rapports des Romains et des Gaulois. — Défaite de FAL-lia. — Les Gaulois à Rome; incendie de la ville, massacre des vieux patriciens. — Les Gaulois tentent de surprendre le Capitole; ils sont repoussés par Manlius. — Temple de Junon Moneta. — Effet de la *malaria*; les Gaulois se décident à lever le siège. — *Busta Gallica*. — Mensonge de Tite Live, Rome s'est rachetée. — Les plé-béiens veulent transporter Rome à Véies; les patriciens et Camille résistent. — On rebâtit la ville à la hâte; de là son irrégularité. — Temple de Mars. — On garantit le Capitole par une muraille. — Jugement, condamnation et mort de Manlius. — Le sénat appelle Camille pour qu'il s'oppose aux lois Liciniennes. — Scène orageuse au Forum. — Accord des partis, temple de la Concorde.

Les Gaulois qui menaçaient Rome ne venaient pas directement de la Gaule, d'où ce peuple aventureux était déjà venu en Italie sous le règne du premier Tarquin. Dès lors, l'Italie était en partie gauloise et le fut plus tard. On sait qu'au temps de César, la Gaule s'étendait jusqu'au Rubicon, et que la ville de Lucques y était comprise. Le nom que porte Sienne, elle

le doit aux *Senones*, comme la ville de *Sens* leur doit le sien.

C'étaient les *Senones* qui, après avoir pénétré jusqu'à Clusium (Chiusi), au cœur de l'Étrurie, rencontrèrent les Romains. Ceux-ci avaient envoyé en ambassade au Brenn ou chef gaulois, pour intervenir auprès de lui en faveur des Étrusques, trois Fabius; ils devaient être fiers de protéger ceux qu'avaient si vaillamment combattus leurs ancêtres. Le Brenn répondit avec une fierté toute gauloise, mêlée d'un peu de jactance qui ne l'était pas moins, et déclara n'avoir jamais entendu parler des Romains, ce qui n'était guère vraisemblable. Le vieil orgueil des Fabius se révolta; oubliant leur situation d'arbitres, ils se mirent dans les rangs étrusques, et attaquèrent les Gaulois. Les barbares indignés de cette violation du droit des gens, envoyèrent des députés s'en plaindre à Rome. La curie leur était favorable, le sénat voulait faire livrer les Fabius par des fétiaux; mais, au Forum, ne s'étaient pas conservées de même les traditions du droit international sabin; les plébéiens se moquèrent des Gaulois et du droit des gens; dans le Champ de Mars, les comices par centuries, devenus très-démocratiques depuis leur amalgame avec les comices par tribus, par une de ces bravades qui plaisent à l'emportement des multitudes, choisirent pour tribuns consulaires les trois Fabius.

A cette nouvelle, les Gaulois, saisis d'une de ces

colères que cette nation, dit Tite Live¹, ne sait pas réprimer, la *furia francese*, si célèbre depuis en Italie, les Gaulois se précipitent sur Rome. Les Romains passèrent le Tibre pour les arrêter au delà du fleuve², mais les Gaulois le franchirent plus haut. Les Romains le repassèrent alors, et, suivant la voie Salaria, s'avancèrent contre l'ennemi près de l'Allia³, nom funeste : *infaustum Allia nomen*.

L'Allia est un des petits cours d'eau qui se jettent dans le Tibre vers le douzième mille au-dessus de Rome. Je n'hésite pas à le reconnaître avec M. Rosa, dans le cours d'eau appelé Scannabecchi, lequel descend des collines Crustuminiennes, comme on le dit de l'Allia.

Quant au champ de bataille, il faut le chercher de ce côté dans une plaine assez vaste, car le nombre des Gaulois était considérable⁴. Tite Live nous apprend que pour résister à cette multitude, les Romains, beaucoup moins nombreux, avaient dû allonger leurs ailes, ce qui affaiblit leur centre ; il faut aussi qu'à l'est de cette plaine on trouve ces collines⁵, sur lesquelles fut placée la réserve, qui tint bon quelque temps, grâce à sa position.

¹ Tit. Liv., v, 37.

² Diod., xiv, 114.

³ Quelques années plus tard, les Romains réhabilitèrent un peu ce nom en battant les Prénestins près de l'Allia. (Tit. Liv., vi, 29.)

⁴ Diodore de Sicile (xiv, 114) dit soixante-dix mille.

⁵ Paulum erat ab *dextra editi* loci. (Tit. Liv., v, 38.)

Ces diverses circonstances et la distance de onze à douze milles indiquée par les auteurs, me conduisent à placer le théâtre du combat de l'Allia dans la plaine qui s'étend entre le Tibre et les collines, sur une largeur d'environ deux milles et de la Marcigliana à Santa Colomba¹.

Ce lieu fut témoin d'un grand désastre : ceux de l'armée romaine qui occupaient les hauteurs de droite, bien que la principale attaque eût été dirigée contre eux, purent regagner Rome. Ils se retranchèrent dans la citadelle, sans songer, tant leur précipitation fut grande, à fermer les portes de la ville; tout le reste fut repoussé vers le fleuve. Un affreux carnage se fit sur ses bords, et beaucoup de fuyards en voulant gagner Véies périrent dans les eaux. Quelques-uns se réfugièrent dans un bois qui existait alors entre la voie Salaria et le Tibre.

On ne peut s'expliquer cette déroute des Romains que par la nouveauté de leur ennemi. Les Romains n'étaient pas accoutumés à ces hommes de grande taille qui poussaient des cris terribles, bondissaient et hurlaient comme des sauvages, et leur semblaient des bêtes féroces plutôt que des hommes². Les des-

¹ Nibby (*Dint.*, 1, p. 125) le place aux environs de Terre San Giovanni. C'est pour retrouver l'Allia dans le Fosso della Conca, qui passe à *Mal Passo*. Mais alors la bataille n'aurait pas eu lieu au bord du Tibre.

² Κελτικὸν εἶδος θηριοδύστατον. (App., *Bell. Gall.*, *Fragm.*)

condants des guerriers gaulois qui sont maintenant à Rome ne rappellent leurs ancêtres que par leur fougueuse bravoure; mais elle est réglée par la discipline; ils marchent en silence au combat et ne ressemblent point à des bêtes féroces; enfin les plus vaillants soldats de l'Europe sont les plus petits.

Les Gaulois, si impétueux dans l'attaque, ne se pressèrent pas de marcher sur Rome, qui était bien voisine; étonnés de leur victoire, ils passèrent la nuit à chanter des chants guerriers, à faire des monceaux d'armes, à couper des têtes et à enterrer leurs morts, dont un tertre, près de Santa Colomba, contient peut-être les ossements.

Le lendemain de la bataille, vers le soir, ils arrivèrent aux portes de la ville, qu'ils furent bien surpris de trouver ouvertes. Personne ne paraissait pour la défendre; craignant quelque embûche, ils s'arrêtèrent et établirent leur camp entre Rome et l'Anio¹, au nord de la villa Albani, sur les petites hauteurs où est la villa Chigi. A Rome, cette nuit se passa dans les transes et les gémissements. Renonçant à défendre la ville, on décida que le sénat et les hommes en état de porter les armes s'enfermeraient dans la citadelle du mont Capitolin. Les vieillards, pour ménager les approvisionnements du Capitole déclarèrent qu'ils mourraient dans leurs maisons.

On jugea, dit Tite Live, que la perte des vieillards

¹ Tit. Liv, v, 59.

importait peu. Une portion du peuple gagna le Janicule et se répandit dans la campagne; quant aux vieillards consulaires, un Fabius, qui était grand prêtre, les dédia solennellement aux dieux infernaux pour le salut de la patrie¹.

Il fallait sauver le Palladium et le feu sacré. Les vestales, conduites par le flamen Quirinalis, les emportèrent avec elles, se dirigeant vers Cære² (Cervetri). Après avoir franchi le pont Sublicius, comme elles commençaient à gravir la pente du Janicule par la montée qui conduit aujourd'hui à la

¹ Tit. Liv., v, 41. Tite Live dit : « Pro patria Quiritibusque Romanis. » S'il a, comme c'est possible, conservé la formule de la consécration, on peut remarquer cette expression : « Quiritibus Romanis, » les Sabins de Rome. C'est pour les Sabins de Rome que voulait mourir l'aristocratie originellement sabine.

² Cære, autrefois la pélasgique Agylla, était un asile convenable pour le culte de Vesta, qui remontait aux Pélasges.

Selon Plutarque (*Camill.*, 20), on déposa une partie des choses sacrées au Capitole; le reste fut placé dans des tonneaux, c'est-à-dire de grands vases de terre, qu'on enfouit sous le temple de Quirinus, dans un lieu qui, pour cette raison, s'appela toujours *Doliola*, et où il n'était pas permis de cracher (P. Diac., p. 69); ce lieu, indiqué par Plutarque dans le temple de Quirinus, et par Tite Live (v, 40) « Saccello proximo sedibus flaminis Quirinalis, » devait être voisin du Comitium, s'il n'était dans le Comitium même, où une tradition voulait qu'on eût déposé autrefois dans un *mundus* d'autres objets sacrés; il ne faut pas chercher les *Doliola* près de l'embouchure de la Cloaca Maxima dans le Tibre, parce que Varron (*De L. lat.*, v, 157) dit qu'ils étaient *ad Cloacam Maximam*. La Cloaca Maxima, qui recueillait les eaux de l'Esquillin et communiquait avec les égouts de la Subura, passait près du temple de Quirinus.

porte Saint-Pancrace ¹, elles rencontrèrent un plébéien qui sortait de Rome dans une charrette avec sa femme, ses enfants et tout son avoir, comme je l'ai vu faire à tant de bourgeois romains pendant le choléra. Cet homme était pieux : il mit pied à terre, fit descendre de la charrette ses enfants et sa femme et y fit monter les vestales. Il y a encore des Romains qui en eussent fait autant, si, à l'époque du dernier siège, on avait transporté à Cività Vecchia le *Santo Bambino* d'Araceli.

Le lendemain, les Gaulois entrèrent par la porte Colline; après avoir suivi les hauteurs du Quirinal, ils descendirent au Forum, et levant les yeux, virent le Capitole. Ils placèrent au bas un poste pour empêcher les sorties, et se répandant par la ville, commencèrent à la piller. Puis, étonnés de la solitude qu'ils rencontraient partout, ils revinrent par groupes vers le Forum. Presque toutes les maisons des plébéiens étaient fermées et leurs maîtres en fuite, mais celles des patriciens étaient ouvertes et dans chacune d'elles se voyaient assis au milieu de l'atrium, vêtus d'une robe blanche bordée de pourpre ², des vieillards immobiles. Les Gaulois les prirent d'abord pour les statues des dieux. Un d'eux voulut s'en assurer et plus osé

« Via quæ Sublicio ponte ducit ad Janiculum... in eo clivo. » (Tit. Liv., v, 40.) Une inscription trouvée dans le Forum d'Auguste, et qui se conserve au musée du Vatican, fait allusion à cet événement. (Schwegl., III, p. 250-1.)

² Plutarque (*Camill.*, 22) dit que ces vieillards s'étaient réunis dans l'Agora, ce qui veut dire ici le Comitium.

que les autres, par une espièglerie assez française, se mit à caresser la barbe de l'une de ces statues. Aussitôt le bâton d'ivoire de Papirius le frappa rudement¹. Ce fut le signal de l'égorgement des vieux patriciens, ce fut le signal de la dévastation, de l'incendie² et du massacre de ceux qui étaient restés dans la ville: triste spectacle pour les défenseurs du Capitole. Cette vue ne fit point fléchir leur courage; ils demeurèrent fermes sur cette petite colline, qui était Rome tout entière et contenait tout l'avenir de Rome³.

Rassasiés de pillage, les Gaulois tentèrent d'emporter la citadelle par une impétueuse attaque. Au lever de l'aurore, on les vit se rassembler dans le Forum et, poussant des cris, couvrant leurs têtes de leurs boucliers, s'élancer par la montée triomphale. Les Romains ne leur en laissèrent pas atteindre le sommet; ils les arrêtaient à demi-hauteur⁴ et se précipitèrent d'en

¹ Il faut encore faire honneur de ce beau trait à l'énergie sabine. Les Papirii ou Papisii étaient Sabins. Celui qui frappa le Gaulois s'appelait Papirius *Manius* (Plut., *Camill.*, 23), de *manus*, *don*, en sabin. Les Papirii avaient des surnoms en *o*, Carbo, Maso. Leur nom ressemble à celui des Papii; Papius est un nom samnite.

² Tout fut brûlé, excepté quelques maisons sur le Palatin, parce que les chefs des Gaulois y avaient établi leur demeure.

³ Les Romains avaient de l'eau. Niebuhr croit les puits qu'on reconnaît encore dans l'intérieur du Capitole aussi anciens que l'occupation des Gaulois; plus tard, on n'eût pas eu besoin de les creuser.

⁴ *Medio fere clivo resistere.* (Tit. Liv., v, 43.) Un peu au-dessus du temple de Saturne. Les Gaulois, pour arriver à la citadelle, avaient

haut sur les assaillants. Ceux-ci furent repoussés au pied de la colline avec un grand carnage.

Alors les Gaulois résolurent de prendre le Capitole par la famine, tandis qu'une partie de leur armée alla battre la campagne; dans ces excursions, ils furent défaits en divers endroits, d'un côté par un coup de main des habitants d'Ardée, que dirigeait Camille et par une attaque des habitants d'Antium, de l'autre par deux sorties des Romains réfugiés à Veies, qui allèrent les chercher jusqu'au bord de la mer¹.

Le Capitole était serré de près; l'ennemi faisait bonne garde pour empêcher les Romains de sortir et de s'approvisionner; mais il ne put empêcher un jeune homme de la *gens* Fabia, *gens* pieuse et chargée depuis un temps immémorial du culte qu'on rendait dans l'autre du Palatin à Pan, sous son nom sabin de Lupercaus, d'aller offrir un sacrifice sur le Quirinal où étaient la chapelle domestique de cette *gens* sabine. Fabius Dorso s'y rendit en effet, portant dans ses mains les choses sacrées, et ce devoir religieux accompli, revint au Capitole. Tite Live explique le succès de cette entreprise hardie par l'étonnement des Gaulois et par

besoin de s'emparer d'abord de la plate-forme située entre les deux sommets capitolins (la place du Capitole). On voit que toute la colline avait été mise en état de défense.

¹ Tuscorum ad salinas profecti. (Tit. Liv., v, 45.) Ces salines étrusques devaient être sur la rive droite du Tibre, comme les salines romaines étaient sur la rive gauche.

leur respect pour la religion ¹. Il y a encore à cela une explication topographique; à cette époque, le Quirinal tenait au Capitole par une langue de terre qui subsista jusqu'à Trajan. Il fut plus facile à Fabius d'aller de plain-pied de l'un à l'autre sommet qu'il ne l'eût été de descendre et de remonter du Capitole au Quirinal et du Quirinal au Capitole.

Pendant ce temps les réfugiés de Véies devenaient de jour en jour plus redoutables aux Gaulois. Ils voulaient mettre Camille à leur tête; mais le respect des lois était alors si grand, qu'ils ne crurent pouvoir le faire sans y être autorisés par le sénat assiégé. Ce que Fabius Dorso avait osé pour la religion, un jeune homme nommé Pontius Cominius ² l'osa pour la légalité, cette autre religion du peuple romain. S'embarquant sur l'écorce d'un chêne-liège ³, arbre qui n'est pas rare dans la campagne romaine, il descendit le Tibre depuis l'extrémité de la vallée qui, s'ouvrant en face de Fidène, conduit à Veies, jusqu'au point le plus proche du mont Capitolin, aux environs de la porte Carmentale, le gravit par son côté le plus escarpé, celui qui regardait le fleuve, tellement escarpé alors, qu'on ne l'avait

¹ Tit. Liv., v, 46.

² Encore un nom sabin, car il est sabellique. Pontius Herennius et Pontius Telesinus sont des Samnites célèbres. Il y a un Pontius *Pelignus* et un Pontius *Sabinus*. Un Pontilius figure parmi les chefs des confédérés dans la guerre sociale. Enfin on trouve aussi un Cominius *Aurunus*.

³ Plut., *Fort. Rom.*, 12.

défendu par aucune muraille, et que les Gaulois avaient négligé de le garder, tandis qu'ils avaient mis un poste du côté du Forum, le seul par où le Capitole fût, croyaient-ils, accessible.

On fit ce qui était nécessaire pour rendre valide l'élection d'un dictateur et mettre un terme à l'exil de Camille; une loi Curiata, c'est-à-dire, une loi votée par les curies patriciennes¹, rappela Camille, qui n'accepta pas la dictature avant que la loi eût été portée. C'est par ce respect des lois de Rome que le noble exilé se vengeait de son ingratitude.

Pendant ce temps, il s'en fallut de peu que la citadelle ne fût emportée. Les Gaulois voulurent prendre le chemin qu'avait pris Cominius, dont ils aperçurent les traces. Ayant découvert un endroit d'où l'on pouvait tenter de gravir le Capitole du côté par où il regardait la porte Carmentale², ils profitèrent d'une nuit très-sombre, et ayant envoyé d'abord un des leurs sans armes, tenter l'ascension, ils lui passèrent leurs armes, puis là où ils rencontraient un obstacle, s'efforçant, à tour de rôle de le surmonter, se soulevant et se tirant les uns les autres, ils arrivèrent sans faire aucun bruit au pied de la citadelle. Tandis que les Gaulois

¹ Elles purent la voter au Capitole sans manquer aux usages reçus, car les comices par curies se tenaient parfois sur le Capitole devant la curia Calabra.

² Animadverso *ad Carmentis saxorum ascensu* sequo .. (Tit. Lit., v, 47.)

montaient ainsi en rampant comme des Mohicans à travers les broussailles primitives du Capitole (au-dessus de la Montanara), les chiens n'avaient pas aboyé; mais les oies, nourries dans un temple de Junon¹ voisin de la citadelle, plus vigilantes que les chiens, crièrent. Elles réveillèrent un personnage consulaire nommé Manlius². Manlius crie aux armes, et s'élance à la rencontre de l'ennemi, renverse du choc de son bouclier le premier Gaulois qui était déjà arrivé. Celui-ci entraîne dans sa chute plusieurs de ses compagnons. Manlius égorge ceux qui embrassaient le rocher. Les soldats accourent à son aide, font pleuvoir des traits et des pierres sur les assaillants qui sont tous précipités. Manlius a sauvé le Capitole.

Le temple de Junon, d'où était parti l'avertissement divin, fut consacré depuis³ à Junon qui avertit, *Juno*

¹ Schwegler suppose que les oies étaient dans le temple de Junon, qui formait une des trois cellas du temple de Jupiter, et cite Denys d'Halicarnasse; mais Denys ne le dit point, et l'expression qu'il emploie, *τίμνος*, ne s'applique pas bien à une *cella*.

² D'après un autre récit (Cic., *Pro Cæc.*, 30; *Philip.*, III, 8), les Gaulois seraient arrivés au Capitole par un conduit souterrain; ce serait un de ces conduits dont la colline est traversée.

³ Selon le témoignage de Tite Live (VI, 20; VII, 28) et de Plutarque (*Camill.*, 56), le temple de Junon Moneta ne fut élevé que postérieurement sur l'emplacement de la maison de Manlius; mais le récit de la tentative des Gaulois montre un temple de Junon existant dès lors près de la demeure de Manlius, puisqu'il fut réveillé par le cri des oies de Junon. Je pense que ce fut ce temple que l'on consacra plus tard à Junon *qui avertit*. Il n'est pas rare que la consécration d'un temple soit confondue avec sa fondation. On peut le re-

*Moneta*¹; c'est, je crois, la véritable origine de ce temple.

Sous le portique du temple fut placée une oie en argent²; une cérémonie bizarre conserva la mémoire de la délivrance du Capitole. Chaque année on portait une oie en triomphe³, et l'on crucifiait un chien entre le temple de Summanus et celui de la Jeunesse. Il est certain que les oies sont une meilleure garde que les chiens⁴. Enfin, pour terminer gaiement l'histoire des oies de Manlius, je rappellerai une caricature qui représentait un soldat français plumant une oie au Capitole; au-dessous étaient ces mots : *Vengeance d'un Gaulois*.

marquer pour les temples de Saturne, de Castor et de Vesta. Le temple de Junon était sur la citadelle (Ov., *Fast.*, vi, 183), comme la demeure de Manlius. De grandes substructions que j'ai vues dans le jardin Caffarelli sont probablement les substructions du temple de Junon Moneta.

¹ Le mot *monnaie* (moneta) vient de ce qu'on plaça la *Monnaie* près du temple de Junon *Moneta*. (Tit. Liv., vi, 20.)

² Serv., *Æn.*, vii, 652. *Auratis porticibus*. C'était bien probablement les portiques du temple de Junon. Virgile a fait allusion à cette oie d'argent :

... Auratis velitis argentens amict
Porticibus.

Æn., *ibid.*

On montre aujourd'hui au Capitole des prétendues oies en bronze qui sont des canards.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxix, 14, 1; Plut., *Fort. Rom.*, 12.

⁴ On m'a raconté l'histoire d'un paysan avaro qui avait caché de l'argent dans tous les coins de sa maison. Il y vivait seul avec des oies, disant que pour avertir au moindre bruit, elles étaient très-préférables aux chiens.

Le siège du Capitole se prolongeait et ses vaillants défenseurs tenaient toujours. Plusieurs légendes qu'on retrouve ailleurs expriment la persévérance de leur résolution; il en est deux qui se rapportent à l'origine de deux monuments qui durent être construits sur le Capitole et probablement dans la citadelle. L'un était l'autel de Jupiter Boulanger (*pistor*), érigé en mémoire des pains que les Romains jetèrent dans le camp des Gaulois pour leur faire croire que la farine ne leur manquait pas¹ et le temple de Vénus chauve, singulière épithète pour Vénus.

On l'expliquait en disant que les matrones romaines enfermées dans la citadelle, où il est bien douteux qu'il y eût des femmes, donnèrent leurs cheveux pour remplacer les cordes qui faisaient défaut aux machines de guerre². Cette historiette, peu vraisemblable, a été souvent reproduite³.

Les Gaulois commençaient à se lasser. Cette nation, impétueuse et mobile, ne connaissait pas la froide constance des Romains. Le siège avait commencé au milieu de juillet; la commémoration annuelle de la bataille de l'Allia ne permit jamais d'oublier cette date funeste. L'automne était venu⁴; et avec

¹ *Ov., Fast.*, vi, 396.

² *Veget., R. mil.*, iv, 9.

³ A propos de la défense de Carthage, de Byzance, d'Aquila, de Tinasos.

⁴ Les auteurs ne sont pas d'accord sur la durée du siège, ils va-

l'automne le plus mauvais moment de la fièvre de Rome. Les environs du Forum où campaient les Gaulois étaient, grâce aux restes du Vélabre, particulièrement malsains. Les Gaulois mouraient par troupeaux sous ce ciel et dans cette saison trop souvent funestes. Un lieu où ils brûlèrent leurs morts conserva le nom de *Bûchers gaulois* (*Busta gallica*). Selon toute vraisemblance, il était dans le Forum¹ ou près du Forum.

ment de six à huit mois. Comme en octobre le climat romain redevenait salubre, il est probable que les Gaulois n'attendirent pas jusqu'à cette époque de l'année, qui leur aurait rendu la santé et le courage, et qu'ils se retirèrent avant la fin de septembre, c'est-à-dire au bout de deux mois.

¹ Tit. Liv., v, 48, xxii, 14. Les Gaulois campaient dans le Forum pour surveiller le seul côté du Capitole par où ils pouvaient craindre que les Romains ne fissent une sortie. Varron (*L. lat.*, v, 157) explique les mots *Busta gallica*, d'une autre manière : c'est là, dit-il, qu'après être rentrés en possession de Rome, les Romains brûlèrent les ossements des Gaulois. Quoi qu'il en soit la mention qu'il fait des *busta gallica* m'est précieuse, parce qu'elle vient à l'appui de ma conjecture sur leur emplacement et celui des *doliola*, deux points, dont la situation n'a pas été bien déterminée. En effet, Varron nomme les *busta gallica* après l'*Æquimælium* (au bas de la roche Tarpéienne) et avant les *doliola* voisins du temple de Quirinus; ils étaient donc probablement vers la partie sud-ouest du Forum, à une extrémité du camp des Gaulois. Ce qui a empêché de croire que l'ordre indiqué par Varron fut le véritable, c'est parce qu'on voulait que les *doliola* fussent près de la portion de la Cloaca Maxima que connaissent les voyageurs, tandis qu'ils étaient voisins de celle qui traversait le Forum. On ne la voyait pas à la surface du sol, mais en creusant le trou dans lequel on voulait enfouir les *doliola* on l'avait rencontrée. De plus, Tite Live (xx, 14) dit que les *busta gallica* étaient au milieu de la

L'impatience et la maladie décidèrent les Gaulois à traiter. Les Romains purent se racheter, et ils se rachetèrent pour mille livres d'or. Ce fut la rançon du Capitole.

Admettre la réalité de ce honteux marché *res fœdissima*, comme parle Tite Live ¹, c'est à quoi l'orgueil romain ne voulut pas consentir. Il fallait que le mot si vraisemblable du barbare jetant son épée dans la balance et répondant au tribun qui disait la pesée d'or mal faite : *Malheur aux vaincus !* il fallait que ce mot célèbre et que les Romains se sont vengés d'avoir entendu, en l'adressant à toute la terre, ne fût pas le dernier mot d'une transaction humiliante. Pour cela, on imagina un fait de toute invraisemblance, mais beaucoup plus agréable à raconter.

Avant que l'odieux marché ² fût accompli, avant que tout l'or fût pesé, Camille survient, il ordonne que l'or soit emporté et que les Gaulois se retirent. Ceux-ci allèguent la convention faite, il répond qu'elle est nulle, parce que lui, dictateur, ne l'a pas approuvée et qu'un magistrat, son inférieur, n'avait pas le droit de la faire. Puis il engage les Gaulois à se préparer au

ville, expression toujours employée pour désigner les environs du Forum. Car on la trouve appliquée au *Milliarium aureum* qui existe encore en partie vers l'extrémité du Forum, au mont Palatin, qui le domine, aux *Carines* qui l'avoisinaient.

¹ Tit. Liv., v, 48.

² *Infanda merces*, Tit. Liv., v, 49

combat. Ils obéissent, laissent Camille disposer son armée comme il l'entend sur le sol inégal de Rome, embarrassé de décombres; ils l'avaient bien laissé arriver dans la citadelle, et le Brenn n'avait pas répondu à ses arguments constitutionnels en le faisant jeter au bas de la roche Tarpéienne.

Avant la sagacité de Beaufort, le bon sens de l'antiquité avait protesté contre une invention, il faut le dire, si absurde. Polybe, qui, en sa qualité de Grec¹, n'était pas intéressé à soutenir les mensonges de la vanité romaine, dit positivement, que les Gâtulois remportèrent dans leur pays, sans être inquiétés, la rançon des Romains, Suétone², plus curieux des faits que passionné pour la gloire de la république, parle de l'or donné aux Gaulois lors du siège du Capitole, et qui, ajoute-il, ne leur fut point arraché par Camille. Le savant Pline³, Justin, Diodore de Sicile et Tacite, affirment nettement que les Romains *achetèrent* la paix des Gaulois. Oui, le fait est incontestable. Cette paix fut achetée et payée argent comptant⁴.

Le Capitole, qui a vu tant de gloire, a vu cette honte des Romains. Si la pensée en venait au triomphateur tandis qu'il gravissait l'orgueilleuse colline un jour

¹ Polybe, II, 22.

² Suet. Tib., 3.

³ Pl., *Hist. nat.*, XXXIII, 5, 1.

⁴ Just., XXVIII, 4. Nec bello hostem sed pretio remotum. (*Vie.* *Hist.*, III, 72; Diod. Sic., XIV, 116.)

humiliée, il y avait là plus encore que dans les railleries permises au soldat de quoi tempérer l'ivresse du triomphe.

Peu de récits d'ailleurs étaient aussi hardiment faux que le récit suivi par Tite Live; dans la plupart on cherchait à faire un compromis entre l'orgueil et la vérité. Les Gaulois avaient emporté l'or des Romains, mais Camille le leur avait repris¹, les avait exterminés à huit milles de Rome, sur la route de Gabie et tué leur chef en lui disant à son tour : Malheur aux vaincus². Il fallait bien que les Romains eussent leur revanche.

Rome délivrée des Gaulois, une question s'agita qui importait beaucoup à la composition future de ce livre, car elle eût pu être tranchée de telle sorte qu'il s'arrêterait ici. Les plébéiens, les tribuns en tête, voulaient aller habiter Véies; les patriciens, plus enracinés au sol, repoussèrent obstinément un tel dessein, et Camille le fit abandonner. L'imagination a peine à se persuader que Rome eût pu être ailleurs que là où elle est aujourd'hui. Quoi! ses collines seraient un lieu abandonné où l'on viendrait voir le soleil se coucher dans la solitude, tandis qu'à l'isola Farnèse s'élèveraient les ruines du Colisée!

Camille insista sur ce fait que le sol de Rome

¹ Selon Diodore de Sicile (xiv, 417), en Étrurie; suivant Servius (*Æn.*, vi, 826), en Ombrie.

² Fest., p. 372.

était sanctifié par le culte, que les sacrifices se faisaient dans des lieux aussi bien qu'à des jours déterminés¹; on sent à chaque mot du discours que Tite Live lui fait prononcer combien Rome était pour les Romains une ville sacrée, et cela donne un grand intérêt aux monuments et à la détermination de la place qu'ils occupaient, car cette place ne pouvait être changée sans sacrilège, et la connaître c'est connaître, pour ainsi dire, un des articles de foi de la religion romaine.

Camille, d'après Tite Live², eut un mouvement sublime quand il s'écria, faisant allusion à son exil : « Absent, chaque fois que le souvenir de la patrie me revenait, je voyais toutes ces choses que vous voyez, ces collines, les plaines et le Tibre, cette région à laquelle mes yeux sont accoutumés, où je suis né et où j'ai été élevé. Ah ! que ces objets vous touchent de leur amour et vous retiennent dans votre patrie, plutôt qu'ils ne vous consomment de regrets quand vous les aurez quittés. » Cette noble allusion à l'exil, cette pathétique évocation de la patrie, de ses montagnes, de ses champs, de son ciel, émut les cœurs, et Rome resta à Rome.

Camille ne l'eût pas emporté peut-être si la multitude n'eût cru voir dans une rencontre fortuite la manifestation certaine de la volonté des dieux. Quelques

¹ Tit. Liv., v, 52.

² Tit. Liv., v, 54.

jours après, les sénateurs délibéraient sur le même sujet dans la curie ; des soldats traversèrent le Forum et le centurion, arrivé au milieu du Comitium, dit au porte-étendard. « Arrête-toi : *nous serons très-bien ici*¹. » Le sénat sortit de la curie et du haut des degrés cria au peuple rassemblé dans le Forum : « Nous en acceptons l'augure. » La plebs, que la voix de Camille n'avait pu décider, le fut par une parole qu'un centurion prononça au hasard. C'est bien le même peuple qui, de nos jours, entendant un nom de nombre que le hasard amène dans la conversation, va le mettre à la loterie, croyant toujours à la valeur prophétique d'un mot.

Quand on eut renoncé à quitter Rome pour Véies, on se mit à rebâtir Rome avec ardeur, et avec une précipitation dont nous devons tenir compte, car c'est à cette précipitation qu'il faut attribuer la physionomie que Rome conserva² jusqu'à ce qu'elle eût été bâtie de nouveau sous Néron, qu'elle ne perdit même pas entièrement après lui³ et qu'elle garde encore aujourd'hui.

Le sénat, qui avait eu tant de peine à empêcher l'émigration des plébéiens, et qui faisait tout pour leur faciliter la réédification de la ville⁴, ne s'avisa pas de

¹ Tit. Liv., v, 55.

² Romam... non optimis viis, angustissimis semitis. (Cic., *Leg. agr.*, II, 35.)

³ Juvén., *Sat.*, III, 236.

⁴ Il permit à chacun, à condition qu'il aurait rebâti sa maison

règlementer, et chaque citoyen put bâtir où il lui plaisait; de là résulta un pêle-mêle d'édifices incohérents¹. Ces rues tracées à la hâte furent étroites, tortueuses et irrégulières², de grands espaces demeurèrent vides³, comme on le voit partout où les villes ont été bâties précipitamment, dans l'ancien et dans le nouveau monde, à Athènes et à Washington.

Les temples et les monuments publics étaient restés debout⁴. Les Gaulois, ces premiers barbares, ne détruisirent pas plus les édifices de Rome que ne le firent, comme nous le verrons, les autres barbares, et par la même raison. Détruire un édifice leur eût donné beaucoup de peine et ne leur eût servi à rien. A Rome on n'a guère détruit que pour bâtir.

Outre les anciens temples qui subsistèrent, on en

dans un an, de prendre la pierre et le bois où il voudrait, et fournit les tuiles (Tit. Liv., v, 55). Probablement on emprunta beaucoup de matériaux de construction à Véies, presque déserte encore au temps de Propece.

¹ Promiscue urbs edificari cœpta (Tit. Liv., v, 55.)

² Festinatio curam exemit vicos dirigendi (*ib.*), ὁδοὺς στενὰς γενέσθαι καὶ καμπὰς ἐχούσας (Diod. Sic., xiv, 116), arctis itineribus hucque et illuc flexis, atque enormibus vicis. (Tac., Ann., xv, 58.)

³ (Urbs) passim erecta. (Tac., Ann., xv, 43.)

⁴ Stantibus templis deorum, disait Camille (Tit. Liv., v, 53). La preuve qu'il disait vrai, c'est qu'un assez grand nombre de temples et d'édifices publics, la Curia Hostilia par exemple, construits antérieurement à l'incendie des Gaulois, existaient encore après cet incendie. Pour la même raison, on ne peut admettre que les Gaulois, dans leur court séjour, aient détruit les murs, quoi qu'en dise Plutarque. (Cam., 52.)

curred by the borrower.
e charge for this book may
newed if no one is waiting

o renew the charge, the
t must be brought to the

DO NOT RETURN BOOKS
ON SUNDAY

GENERAL LIBRARY
University of Michigan

orm 90 4-48 100M S

LES GAULOIS.

559

aux et on en reconstruisit d'an-
é celui d'Aius Locutius dans la
Junon sur l'Aventin ; il faut y join-
ars voué pendant l'invasion gau-

ors de la ville et faisait face à la
portique⁵ y conduisait, pareil à

portam (Schol., Ov., *Fast.*, vi, 103). Le
ositum extra ad viam teetam ; ce que dit

n prospit extra
porta Capena via.

ise de Saint-Nérée et Achillée jusqu'à un
pène (ad formam. Beck. *Handb.*, p. 513).

Einsiedlen s'accorde très-bien avec celui
s haut et avec celui de Properce (iv, 3,
le temple de Mars par la porte Capène.

un moins positif placent le temple de

Mars à plus d'un mille de la porte *ad Martis intra miliarium*, I et
II *ab urbe euntibus porte larva*, inscription citée par Ulrich (*Rom.
top.*, p. 108) ; ce qui nous apprend aussi que le temple était sur
la gauche de ceux qui sortaient de Rome. Appien (*Bell. Civ.*, iii,
41), parle d'un temple de Mars à quinze stades de Rome (près de
deux milles). C'est à ce temple que se rapporte l'inscription trou-
vée à un mille environ de la porte Capène (Beck., *Handb.*, p. 512),
et dans laquelle l'aplanissement de la *montée de Mars* est men-
tionné. Les travaux du chemin de fer viennent de confirmer la
vérité de ce renseignement. En présence d'indications si précises
et si contradictoires, je ne vois d'autre parti à prendre que de
faire comme a fait Becker, de supposer qu'il y a eu de ce côté
deux temples de Mars, l'un tout près de la porte Capène, et
l'autre à un mille environ plus loin. On expliquerait ainsi comment

ceux qui, au moyen âge, conduisaient à Saint-Pierre et à Saint-Paul et auxquels il a pu servir de modèle, car il existait encore au moyen âge.

Les Romains avaient vu le danger de ne pas fortifier du côté du Tibre le mont Capitolin, qui fut alors pour la première fois protégé par des murailles; on ne dut pas oublier la citadelle, où le besoin de moyens de défense s'était fait le plus sentir, et elle dut avoir sa part dans ces substructions du Capitole¹, que Tite Live² disait admirables et Pline démesurées (insanas)³.

Pour compléter l'histoire de tout ce qui se rapporte à la délivrance du Capitole, il faut raconter la fin de son premier sauveur, Manlius⁴.

Le temple de l'Honneur et de la Vertu a pu être confondu avec un temple de Mars, ainsi que Becker l'a remarqué, et comment, d'autre part, ce qu'il n'a point dit, le temple de l'Honneur et de la Vertu est le premier des monuments énumérés par le *Curiosum* et la *Notitia* dans la région de la porte Capène, et le temple de Mars un des derniers. La confusion a eu lieu entre le temple de Mars qui était situé près de la porte Capène, non loin du temple de l'Honneur et de la Vertu, et le temple de Mars qui était à plus d'un mille de cette porte, celui qu'indiquent les régionnaires.

¹ *Capitolium* se prenait comme *Tarpeius mons*, tantôt pour une des deux parties, tantôt, comme ici, pour tout l'ensemble du mont Capitolin.

² Tit. Liv., vi, 4.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 24, 3.

⁴ Nom certainement sabin; la racine est *manus*, bon, d'où les *Manlii* d'Aricie. *Man-lius* pour *mani-ilius*. De là aussi le nom des *Manilii* et

Par suite de l'invasion des Gaulois, la campagne avait été mal cultivée; il en était résulté une disette. La misère des plébéiens était grande, et les patriciens ne faisaient rien pour la soulager. Ils avaient oublié ce noble élan qui avait entraîné la population tout entière au siège de Veies, et jamais les rigueurs de l'usure n'avaient été plus cruelles. Obligés eux-mêmes de refaire leurs fortunes que les désastres du siège avaient nécessairement amoindries, les patriciens redoublaient de dureté envers leurs débiteurs, dont les mêmes désastres avaient dû augmenter le nombre. Ils étaient rapaces comme les juifs du moyen âge et impitoyables comme Shylock. Parmi eux un seul homme beau, noble et riche, digne de son nom, qui voulait dire *le bon* (en sabin), avait pitié de ces misères du peuple; c'était Manlius.

Un jour, dans le Forum, il vit un centurion que sa conduite militaire avait illustré, qui venait d'être condamné pour dettes et que l'on entraînait par ordre de son créancier dans la demeure de quelque patricien, destinée à devenir pour lui une affreuse prison. Manlius ne put supporter un tel spectacle : suivi de plusieurs plébéiens dévoués, il s'élança au milieu du Forum,

Mamilii. Ces noms sont mis souvent les uns pour les autres aussi bien que Mallii, qui semble en être une contraction. Vulso, surnom sabin en *o* et dénomination d'un peuple sabellique, est un surnom des Manlii. Plusieurs d'entre eux se sont appelés *Titus* Manlius; *Titus* est un prénom sabin.

mit la main sur cet homme en s'écriant : « C'est en vain que cette main a délivré la citadelle et le temple de Jupiter, si je vois un citoyen romain, un compagnon d'armes réduit aux fers et à la servitude comme si les Gaulois l'avaient pris¹ ! » puis il acquitta en présence du peuple la dette du prisonnier.

Il fit plus : il vendit des terres qu'il avait dans le territoire de Véies; elles devaient être la récompense de son courage et faisaient la meilleure partie de son patrimoine. Tandis qu'on les mettait à l'encan dans le Forum : « Citoyens, dit-il, tant qu'il me restera quelque chose à vendre, je ne souffrirai pas qu'un seul de vous soit condamné et livré ! » Tite Live ajoute à ces généreuses paroles d'autres paroles qui l'eussent été moins. Manlius accusa, dit-il, les patriciens d'avoir gardé pour eux l'or destiné à payer les Gaulois. Mais comme nous savons que cet or avait été bien réellement remis aux vainqueurs, nous devons voir dans cette calomnie prêtée à Manlius une calomnie des patriciens contre lui, que Tite Live, toujours disposé à prendre leur parti, a répétée.

Appelé par les patriciens, le dictateur Camille quitta l'armée et accourt au sénat; bientôt il sort de la Curie, se faisant suivre de tous les sénateurs qui prennent place dans le Comitium; il y descend lui-même et y établit son tribunal, devant lequel il cite Manlius. Celui-ci arrive, suivi d'une grande multitude qui

¹ Tit. Liv., vi, 14.

remplit le Forum. Le Comitium et le Forum, les sénateurs et les plébéiens sont en présence. C'étaient, dit Tite Live¹, deux armées, dont chacune avait les yeux fixés sur son général; deux armées, en effet, qui avaient été deux peuples.

Manlius répond avec audace au dictateur, et le dictateur ordonne qu'il soit conduit en prison. Il eut peu de chemin à faire pour s'y rendre, le Comitium touchait presque à la prison Mamertine. Manlius put y être entraîné sans avoir à traverser le Forum et avant que la foule qui le remplissait eût le temps de venir à son secours². Seulement il leva les yeux vers le temple du Capitole, au pied duquel on l'arrêtait, et s'écria : « Jupiter, Minerve, Junon, vous que j'ai délivrés et sauvés, m'abandonnerez-vous à mes ennemis ! »

Un grand nombre de plébéiens en habit de deuil vinrent à la porte de la prison³ où Manlius était plongé dans les ténèbres, attendant le bourreau⁴, et pendant ce temps le temple sacré qu'il avait défendu étincelait au soleil au-dessus de sa tête.

Le peuple voulait briser les portes du cachot de

¹ Tit. Liv., vi, 15.

² Cette circonstance topographique rend raison de ce qui est difficile à comprendre dans le récit de Tite Live : que la multitude qui avait accompagné Manlius ne lui ait pas donné signe de sympathie au moment de son arrestation.

³ C'est, je crois, le sens : *Obversataque vestibulo carceris maestam turbam.* (Tit. Liv., vi, 15.)

⁴ Tit. Liv vi, 17.

Manlius; le sénat effrayé le relâcha. Manlius remonta dans la citadelle, où était sa maison, le cœur plein de colère et respirant la vengeance.

Tite Live lui fait tenir dans cette maison des conciliabules où se prépare une révolution et prononcer à la tribune des discours séditieux, mais n'énonce aucun acte criminel; il prête aussi à Manlius le projet de se faire roi, lieu commun ridicule des accusations patriciennes, mais il avoue qu'on n'a jamais su ni avec qui, ni dans quelle intention ce prétendu conspirateur avait conspiré¹.

Décidé à le trouver coupable, le sénat lui faisait un grief du lieu de son habitation, qui était dans la citadelle et qui, par sa position, menaçait la liberté². Mais d'autres patriciens avaient demeuré sur le Capitole et pour cette raison avaient porté, comme Manlius, le nom de *Capitolinus*³.

¹ Tit. Liv., vi, 18.

² Tit. Liv., vi, 19.

³ On cite des Quinctii, des Servilii, des *Tarpeii*. Ceux-ci devaient avoir, comme Manlius, habité dans la citadelle sur la roche *Tarpeienne*. C'est parce que Manlius y avait sa maison que lui et plusieurs personnes de sa famille portèrent ce surnom. Un autre Manlius (Tit. Liv., iv, 42), l'avait porté avant lui. Il ne lui fut donc pas donné après son exploit du Capitole, comme l'a dit à tort, et comme on le croit d'ordinaire. Il n'y avait que des patriciens sur le Capitole; si un Mælius, plébéien, — Sp. Mælius était un chevalier des centuries plébéiennes, — porta le surnom de *Capitolinus*, c'est que la demeure des Mælius était dans le vicus Jugarius au bas du mont Capitolin.

Deux tribuns gagnés par le sénat, ou jaloux de la popularité de l'aristocrate, offrirent de l'accuser, et sa noble famille l'abandonna ; personne dans cette famille ne prit des vêtements de deuil, selon l'usage, le jour où il parut devant les centuries assemblées dans le champ de Mars. On comptait, pour le faire condamner, sur le jugement des centuries où les plébéiens dominaient ; car on était parvenu à leur faire croire que Manlius voulait se faire roi.

Cependant la gloire de Manlius faillit le sauver. D'abord il fit comparaître dans le champ de Mars quatre cents citoyens qu'il avait défendus de la ruine et de la prison, et auxquels il avait avancé de l'argent sans intérêt, libéralité de mauvais exemple que les patriciens étaient bien aises de décourager ; puis il montra les dépouilles des ennemis tués de sa main, au nombre de trente, les récompenses militaires qu'il avait reçues, au nombre de quarante, parmi lesquelles deux couronnes murales et huit couronnes civiques. Il produisit les citoyens romains qu'il avait arrachés à l'ennemi ; l'un d'eux, qu'il ne put présenter mais qu'il nomma, était Servilius Ahala, maître de la cavalerie et son ennemi acharné. Puis après avoir dit tout ce qu'il avait fait pour sa patrie, il découvrit sa poitrine couverte de cicatrices et se tournant vers le Capitole¹, il invoqua Jupiter et les autres divinités qui

¹ La scène devait se passer dans les Septa, lieu alors découvert, d'où l'on ne saurait voir aujourd'hui le Capitole, parce que cette

y étaient honorées, leur demandant de venir en aide à sa fortune et de mettre dans l'âme des Romains les sentiments qu'ils avaient placés dans l'âme de Manlius quand il sauvait Rome; enfin il pria les citoyens de regarder la citadelle et le Capitole avant de le juger.

Les tribuns comprirent que le peuple, tant qu'il verrait le Capitole, ne pourrait condamner Manlius. L'affaire fut remise à un autre jour et la scène du jugement transportée dans un autre endroit, dans le bois Pætelinus, près de la porte Flumentane¹. Là, Man-

partie de l'ancien champ de Mars est bâtie; mais au temps de Manlius il n'y avait pas de maisons dans le champ de Mars, où il n'était pas permis d'en construire. La plupart des édifices publics qui s'y élevèrent depuis, et entre autres le cirque Flaminius, voisin des Septa, n'existaient pas encore. Du lieu où Manlius parlait on pouvait donc voir parfaitement la citadelle et le temple de Jupiter, qui devait faire à peu près l'effet que produit le palais de Paul II sur le Capitole, aperçu de la place San-Marco.

¹ Tit. Liv., vi, 26. La porte *Flumentane*, comme son nom l'indique, était au bord du fleuve, et dans un lieu exposé aux inondations (Tit. Liv., xxxv, 9, 24; P. Diac., p. 89); on ne peut donc la placer qu'au-dessous de la porte Carmentale, vers l'extrémité du Vélabre, lieu, en effet, facilement inondé. C'était en dehors de cette porte, dans le champ de Mars, que se tinrent les comices par curies, dans lesquels Manlius fut condamné. Tite Live (vii, 41) cite une autre cause jugée par les curies dans le bois Pætelinus. Des environs de la porte Flumentane on ne pouvait apercevoir le temple de Jupiter, et on ne pouvait pas bien voir la citadelle, si, comme je le crois, elle occupait la partie de la roche Tarpeienne la plus éloignée. D'ailleurs, comme l'a très-judicieusement remarqué Bunsen, les arbres d'un bois empêchent de voir. On a proposé de lire dans Tite Live *porta Nomentana*, au lieu de *porta Flumentana*; cela est contraire à la leçon des

lius n'ayant plus pour le protéger le glorieux témoin qu'il avait invoqué, une sentence de mort fut portée contre lui.

Il y avait encore une autre raison pour qu'il en fût ainsi. Au jugement des comices par centuries qui représentaient l'universalité des citoyens, et particulièrement depuis la réforme démocratique de ces comices, la partie plébéienne de la cité, on substitua le jugement des Curies patriciennes⁴; c'était livrer Manlius à ses ennemis.

La nature de ce jugement par curies fait craindre que le récit d'après lequel Manlius aurait péri sous

bons manuscrits et à l'usage constant de tenir les assemblées dans la région du champ de Mars ou du Forum. D'ailleurs, il n'y a eu de porte Nomentane que dans l'enceinte d'Aurélien. Ce qui pourrait faire croire que Tite Live aurait appelé porte Nomentane la porte Colline, parce qu'elle conduisait à Nomentum, expression du reste tout à fait insolite, c'est qu'il y avait près du Cispius un lucus *Pætelius* (Varr., *De l. lat.*, v, 50), mais ce nom a pu être donné à deux bois sacrés. Ce qui se conçoit facilement si ce nom remontait aux Pélasges, *petalon* voulant dire *feuille* en grec. *Pætelinus* aurait été le nom d'un bois touffu, circonstance favorable au dessein des patriciens en s'y rassemblant pour juger Manlius. Les noms de *Pétellie* ou *Pétille*, ville du Brutium dont on attribuait la fondation à un pélasge, ce qui semble indiquer une provenance pélasgique, et de *Petalla*, en Grèce, peuvent avoir la même origine.

⁴ Cette remarque de Schwegler (iii, p. 296) s'appuie sur une phrase de Tite Live (vi, 20), qui oppose le concilium *populi* aux assemblées des centuries. Je la crois fondée, mais ce n'était pas une raison pour nier la belle tradition que l'histoire consacre.

les verges du bourreau¹ dans le Comitium², ne soit le véritable, car c'était le supplice de celui que le sénat avait déclaré ennemi de la patrie³.

Espérons que la tradition généralement reçue est la plus vraie, et laissons à la mémoire de Manlius cette triste gloire qu'il ait été précipité de la roche Tarpéienne, sur laquelle s'élevait la citadelle qu'il avait sauvée.

Ce genre de mort était lui-même infamant, car c'est de la roche Tarpéienne qu'on précipitait les esclaves⁴.

Après sa mort sa maison fut rasée et on décida que désormais nul patricien n'habiterait sur le Capitole.

Ainsi toute la destinée de Manlius est attachée au Capitole, dont il portait le nom, où il était né, d'où il avait précipité les Gaulois et d'où il devait être précipité à son tour⁵.

¹ Selon Cornelius Nepos, cité par Aulu-Gelle (*Noct. att.*, xvn, 21.)

² Si Manlius fut mis à mort ainsi, ce fut probablement dans le Comitium, car c'était là que ce genre de supplice était infligé à celui qui avait séduit une vestale.

³ On le voit dans la Vie de Néron, par Suétone. (*Ner.*, 49.)

⁴ Gell., *Noct. att.*, xi, 18.

⁵ Une raison de plus de placer la roche Tarpéienne là où elle était véritablement, c'est que si on la plaçait à Araceli, les condamnés fussent tombés dans les environs du Vulcanal et du Comitium dont un tel spectacle eût souillé les approches : Denys d'Halicarnasse (vii, 35; viii, 78), dit bien que Sp. Cassius fut précipité d'un rocher qui dominait le Forum, à la vue de tous, mais ces expressions peu-

Si l'on en croyait une version différente de sa mort¹, le Capitole aurait joué encore un autre rôle dans la destinée de Manlius.

Il se serait emparé par la force du mont Capitolin ; les patriciens effrayés auraient envoyé vers lui un traître, un esclave qui, se présentant comme venant de la part des esclaves prêts à se soulever et feignant de vouloir lui confier un secret, l'aurait conduit au bord de la roche Tarpéienne et l'en aurait fait tomber².

Sans adopter ce récit invraisemblable, quand le Capitole n'aurait pas d'autre histoire à raconter que la destinée de Manlius, la destinée de Manlius en ferait toujours le lieu le plus dramatique de la terre.

vent s'appliquer à la partie de *monte Caprino*, qui est la plus rapprochée du Forum. Plus loin, on montre aux voyageurs un rocher qui est à découvert, leur disant : C'est la roche Tarpéienne, et les voyageurs s'étonnent du peu de hauteur de ce rocher, ne réfléchissant pas que le rocher que leur indiquent sans nul motif les *ciceroni* n'est qu'une petite partie de la roche Tarpéienne. On donnait ce nom au sommet méridional tout entier. J'habite sur ce sommet, et je comprends très-bien ce qui m'arriverait si on me jetait par ma fenêtre dans la rue de la *Consolazione*. Ce serait une chute d'une centaine de pieds. De plus, le flanc de la roche Tarpéienne était hérissé de saillies contre lesquelles se heurtait et se brisait avant d'arriver en bas le corps de ceux qui en étaient précipités. *Frequentibus exasperata saxis quæ aut elidant corpus aut de integro gravius impellant* (Senec., *controv.* 3). *Immensæ altitudinis tristis aspectus.* (*Ibid.*)

¹ Zonaras (vii, 24), d'après Dion Cassius.

² Manlius ne se serait pas tué en tombant, et les deux jugements auraient eu lieu après sa chute ; ceci est absurde.

La haine des patriciens poursuivait Manlius après sa mort sur le théâtre même de sa gloire; on rasa sa maison, et il fut interdit dès lors à tout patricien d'habiter sur le Capitole; personne dans la *gens* Manlia ne porta plus le prénom de celui qui l'avait illustrée.

Le vieux Camille, qu'on trouve avec regret à la tête du parti qui fit mourir Manlius, allait reparaitre encore une fois sur la scène. Le sénat fut le chercher pour opposer sa dictature, comme un dernier secours, au triomphe qui semblait assuré des lois Liciniennes. Ces lois, proposées par les tribuns Licinius, Stolo et L. Sestius, étaient le plus grand effort démocratique tenté jusqu'à ce jour. La première avait pour but d'alléger les dettes des plébéiens; la seconde, de limiter la quantité de terres publiques dont il serait permis à un citoyen de conserver la possession; la troisième, de faire admettre les plébéiens aux honneurs consulaires. Les patriciens, attaqués dans leur avarice et leur orgueil, résistaient opiniâtrement; près d'être vaincus, ils appelèrent Camille.

Il avait près de quatre-vingts ans quand il vint livrer à la démocratie un dernier combat; ce combat fut terrible. Camille voulut interrompre violemment les comices par tribus¹; il ordonna aux plébéiens de quitter le Forum et de se rendre sous les armes au champ de Mars. Les plébéiens refusèrent, et Camille abdiqua la dictature. Bientôt après elle lui fut rendue;

¹ Tit. Liv., vi, 38.

mais les tribuns en étaient venus à pouvoir tout oser, et comme Camille haranguait à la tribune, l'un d'eux donna l'ordre de l'arrêter¹; le serviteur du tribunat mit la main sur le dictateur octogénaire. Alors ce fut dans le Forum un tumulte comme on n'en avait jamais vu; ceux qui entouraient Camille repoussaient la foule de la tribune qu'elle voulait envahir; la foule qui était au-dessous criait qu'il fallait saisir Camille. Celui-ci descendit de la tribune et se réfugia dans le Comitium. S'arrêtant à son entrée et se tournant vers le temple de Jupiter, toujours fidèle à son caractère religieux, il pria les dieux du Capitole de tout diriger pour le mieux, et voua un temple à la Concorde si ces troubles s'apaisaient. L'agitation fut grande dans le Comitium, mais le parti le plus modéré l'emporta, et l'on convint d'accorder qu'un des deux consuls serait plébéen. Le sénat ratifia cette importante concession, et Camille ayant reparu à la tribune pour l'annoncer au peuple, il fut accompagné jusqu'à lui par les applaudissements et les acclamations de la multitude. Telle est l'origine du premier temple de la Concorde élevé pour cimenter l'accord des patriciens et des plébéens, qui fut en réalité le triomphe de ceux-ci, et devait être bientôt détruit par des luttes nouvelles. C'est au temps du siège de Veïes qu'il aurait fallu dédier un temple à la Concorde.

Ce temple s'élevait sur le mont Capitolin, -- vers le-

¹ Plut., *Camill.*, 42.

quel Camille s'était tourné en faisant sa prière,—regardant le Forum et le Comitium, au pied des degrés nombreux qui conduisaient au temple de Juno Moneta¹; ces degrés sont assez exactement représentés aujourd'hui par les marches qui conduisent de la place du Capitole à la roche Tarpéienne, et la situation du temple indiquée au sommet de la rampe actuelle par où on descend au Campo Vaccino² et d'où on a une si belle vue du Forum; c'est de là qu'au dire d'Ovide la déesse le contemplait rempli par la foule.

Nunc bene prospicies latiam, concordia, turbam.

C'est de là que nous le contemplons vide.

¹ Ov., *Fast.*, 1, 637.

² On ne peut le mettre qu'au sud de l'espace occupé par le Tabularium; il était à droite de la voie Triomphale, que coupe la rampe moderne en un point au delà duquel elle se prolongeait vers le sud pour revenir vers le nord et atteindre l'Intermontium (la place du Capitole). On croit généralement que le temple de la Concorde, dont l'emplacement n'est pas méconnaissable, au pied du Capitole et au-dessus du Forum, était le temple voué par Camille. Les vers d'Ovide prouvent que le temple dédié à la Concorde par le vieux dictateur n'était pas là, mais sur le Capitole, puisqu'il se trouvait au pied des degrés qui conduisaient au temple de Junon Moneta, élevé dans la citadelle et par conséquent sur la roche Tarpéienne. C'est celui-là qui fut refait plus tard et dédié par Tibère; il n'en reste rien. L'autre, celui du Forum, dont on admire de si beaux débris dans le Tabularium et dans le musée Capitolin, a remplacé un des deux petits temples de la Concorde bâtis sur le Vulcanal avant la fin de la république. On ne sait quand et à quelle occasion il a été construit.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA ROME PRIMITIVE ET LA ROME DES ROIS.

SUITE.

XV. — ANCUS MARTIUS.

Caractère du règne d'Ancus, sa maison. — Les Fétiaux, d'institution sabine : la *colonne de la guerre*. — Guerres contre les Latins et populations latines établies sur l'Aventin. — Guerre contre les Véiens; conquêtes au delà du Tibre; fondation d'Ostie, déplacement d'Ostie. — Les Salines d'Ancus existent encore. — La transplantation des Latins à Rome; origine de la plebs romaine. — Différence de la plebs et des clients. — Le commerce latin, l'industrie sabine. — Ancus fortifie Rome : le fossé des Sabins, la citadelle du Janicule, le pont Sublicius, les murs d'Ancus. — Politique des rois sabins et d'Ancus en particulier. — La prison Mamertine et la popularité. — Ce qui fit périr la royauté sabine. 1

XVI. — LE PREMIER TARQUIN.

Comment Rome eut-elle un roi étrusque. — Origine de Tarquin. — Prodige sur le Janicule. — Politique de Tarquin; lui et sa femme prennent des noms sabins. — Cette politique se montre dans la fondation du nouveau Capitole et dans la nouvelle organisation des tribus. — Caractère de la monarchie étrusque — Grands travaux

d'utilité publique. — Dessèchements commencés. — Le Cirque. — Jeux de l'Étrurie à Rome. — Union des divers éléments de Rome; enceinte générale des collines. — Le marché embelli; avances aux Latins. — Les fils du dernier roi sabín tuent Tarquin sur la Velia. 40

XVII. — SERVIVS TULLIVS.

Légende sabine sur Servivs Tullivs. — Mastarna. — Servivs Tullivs élu par le sénat. — Culte et temple de la Fortune, dévotion de l'aventurier à la Fortune. — Les Comptalia, fête des Lares, politique de Servivs. — Rome, ville latine; Rome mise à la tête des populations latines; temple de Diane. — Opposition des Sabins, supercherie religieuse. — Première enceinte de toute la ville; Rome existe. 80

XVIII. — SUITE DE SERVIVS TULLIVS.

Institutions de Servivs. — Tribus locales substituées aux tribus de race. — Les classes. — Principe du cens. — La propriété, fondement et mesure de l'importance politique. — Les Septa. — Rapport de la constitution de Servivs et de celle de Solon. — Comment une constitution à la grecque a-t-elle pu venir d'un chef étrusque? — Explication, rapport de Mastarna avec les villes grecques de Campanie. — Origine grecque de la monnaie, des mesures, de l'écriture romaines. — Actes de naissance et de décès, trois temples. — Mort de Servivs, chant de la parricide. — Rue Scélérate 117

XIX. — LA ROME ÉTRUSQUE.

Question de l'influence des Étrusques sur Rome, présomption tirée de monuments et de la topographie. — Origine et formation du peuple étrusque. — Rapports de l'Étrurie avec la Grèce, l'Orient, les populations germaniques. — Ce que les Romains ont reçu des Étrusques. — Chiffres, monnaie, calendrier, les cloches, les moulins à bras, etc. — Jeux : pugilat, courses de chevaux et de chars; jeux séculaires : le siècle étrusque. — Représentations dramatiques, combats de gladiateurs, pompe royale et patricienne, pompe triomphale d'origine étrusque. — Ce qu'il y eut d'étrusque dans la reli-

gion et dans l'organisation politique, dans le système militaire et dans l'agriculture des Romains. — L'art romain fut étrusque jusqu'au jour où il fut grec. — Architecture, sculpture, musique. — Tableau de Rome sous les rois étrusques. 157

XX. — TARQUIN LE SUPERBE.

Tyrannie et grandeur de Tarquin. — Sa politique à l'égard des Sabins et à l'égard des Latins. — Fêtes latines, temple de Jupiter sur le mont Albain. — Assemblée des Latins près de l'eau Ferentina, meurtre d'Herdonius. — Prise de Gabie. — Guerre contre les Volscs. — Colonies dans les villes pélasgiques de Signia et de Circéi. — Le monte Circello chez Homère et chez Virgile, souvenirs de la magicienne Circé. — Temple de Jupiter Capitoïn; son architecture, sa forme, sa grandeur. — Travaux imposés par Tarquin, la *cloaca maxima*. — Tarquin envoie consulter l'oracle de Delphes; premiers rapports de Rome avec la Grèce. — Les livres sibyllins. — Feinte stupidité de Brutus, fable née de son nom. — Lucrece Sabine, Collatie Sabine, Brutus Sabin. — Expulsion des rois. — Jugement sur Tarquin. 209

DEUXIÈME PARTIE

LA RÉPUBLIQUE

I. — GUERRE D'AFFRANCHISSEMENT.

Le consulat. — Les biens privés des Tarquins confisqués, jugement de Tite Live. — Champ de Mars, origine prétendue de l'île Tibérine. — Conspiration, exécution des fils de Brutus dans le Forum. — Buste de Brutus. — Temple élevé par Brutus à la déesse Carna. — Mort de Brutus. — Valerius Publicola soupçonné à l'occasion de sa maison sur la Velia. — Dédicace du temple de Jupiter, fermé par Sabine. — Porsenna occupe la citadelle du Janicule. — Le pont Sublicius, Horatius Coclès, histoire de sa statue. — Mutius Scævola, les prés de Mutius. — Clélie, sa statue sur la Velia. — Bataille livrée par Aruns aux Ariciens, tombeau d'Aruns. — Rue et quartier étrusques, origine de ce nom. — Porsenna a été le maître à Rome. — Pourquoi la

le nom de *Colle Ferro*¹, et qui s'élève au pied des montagnes, à gauche et vers l'entrée de la vallée du Sacco, vallée que de Rome on voit s'ouvrir entre le massif habité par les Volsques et les montagnes des Herniques et des Æques.

Le nom de la Verrugo revient souvent, comme celui de l'Algide, dans le récit des guerres du quatrième siècle. L'Algide était le lieu où les Æques et les Volsques se réunissaient pour combattre les Romains; la Verrugo était la clef de la vallée que les Æques avaient à franchir pour venir opérer cette réunion au pied de l'Algide; si ce point leur était enlevé, leurs communications avec les Volsques devenaient difficiles. En 310, ces deux peuples ayant appris que les Romains l'avaient fortifié *frémirent de fureur*². Ils parvinrent à l'arracher aux Romains; mais les Romains s'en emparèrent de nouveau, et de là putent ravager à droite et à gauche le territoire des Volsques et le territoire des Æques.

La Verrugo fut témoin de divers faits d'armes les uns glorieux, les autres humiliants pour les Romains, je les raconterai pour donner l'idée des alternatives de revers et de succès dont se compose l'histoire de cette guerre de montagnes, qui, avec les pointes du côté de l'Étrurie, remplit presque tout le quatrième

¹ Nibb., *Dint.*, III, p. 474. Abek., *Mittell.*, p. 75. Nibby croit retrouver dans le nom moderne de *Colle Ferro* une trace de *Verrugo*.

² Tit. Liv., IV, 1.

siècle de Rome. Mais c'étaient toujours les succès qui avaient le dernier.

Le consul Spurius Atratinus combattait les Volsques au pied de Verrugo¹. Dès le commencement de l'action, dit Tite Live², qui semble en avoir eu sous les yeux les détails conservés dans quelque mémoire de famille, on vit de quel côté devait tourner la chance du combat. Les clameurs de l'ennemi étaient vives et bien nourries, les cris du soldat romain discordants, inégaux, mous, souvent interrompus ; l'ennemi pousse du bouclier, pointe de l'épée ; les Romains regardent autour d'eux, leurs casques chancellent sur leurs têtes ; indécis, tremblant, chacun se serre contre le gros de la troupe ; enfin ils fuient. Tout était perdu quand un officier de cavalerie nommé Tempanius saute à terre et se fait imiter de tous les cavaliers ; ils soutiennent le combat, rétablissent la résistance ; mais ils sont entourés, on les croit perdus ; cependant ils parviennent à occuper un lieu élevé, peut-être la Verrugo elle-même. Au milieu de la nuit l'ennemi, sur une fausse alerte, prend la fuite. Quand le jour vient Tempanius s'aperçoit que les assaillants ont disparu ; il va au camp romain et le trouve vide ; alors lui et ses cavaliers s'empressent de gagner Rome. On les croyait morts et l'armée détruite, l'effroi était au comble ;

¹ Tite Live n'indique pas le lieu de ce combat, mais Valère Maxime (iii, 2, 8) dit : « Apud Verruginem. »

Tit. Liv., iv, 37.

lorsqu'on les vit paraître, un immense cri de joie s'éleva de toute la ville. Le tribun Hortensius intenta une accusation au consul Sempronius, mais Tempanius le défendit.

Une autre expédition contre Verrugo avait été précédée par d'orageux débats dans le Forum. Le tribun Mænius s'était opposé à l'enrôlement, jusqu'à ce qu'une loi agraire qu'il proposait eût passé. A ce moment on apprit que l'Arx Carventana¹, poste important, avait été prise. Cet événement décida neuf tribuns à se séparer de leur collègue. Fort de leur appui, le consul procéda à l'enrôlement et, quelques-uns en appelant au tribun Mænius, il leur fit *tordre le cou*². Les soldats partirent fort irrités. Cependant l'Arx Carventana fut prise, mais ils n'eurent aucune part au butin : tout fut vendu et le prix versé dans le trésor public; les soldats, encore plus mécontents du consul, le chahonnèrent pendant son triomphe. Mænius au contraire était toujours plus populaire. Les patriciens, en rétablissant pour cette année, comme ils le faisaient assez souvent, le consulat, empêchèrent que Mænius ne fût tribun consulaire, et les plébéiens s'en vengèrent en nommant pour la première fois des questeurs plébéiens.

¹ Rocca massima, entre Cori et Velletri; conjecture vraisemblable de Nibby. (*Dint.*, III, p. 17.)

² Quum paucis appellantis tribunum, collum torsisset. (Tit. Liv., IV, 53.)

La colère des patriciens fut grande, celle des tribuns n'était pas moindre. Tout à coup on apprend que l'Arx Carventana a été reconquise par les Æques et que beaucoup de soldats ont péri ; les tribuns en profitèrent pour obtenir un compromis entre leurs prétentions et les résistances patriciennes¹ ; ils se désistèrent alors de leur opposition à l'enrôlement. Mais toutes ces aigreurs semblent avoir nui à l'énergie militaire ; les deux consuls parurent devant l'Arx Carventana et ne purent la prendre ; plus heureux à Verrugo, ils la prirent et l'occupèrent.

En même temps les patriciens remportaient à Rome une victoire politique ; bien que le peuple eut obtenu les comices qu'il désirait, les trois tribuns consulaires qu'il nomma furent patriciens ; on accusait, il est vrai, les patriciens d'une supercherie électorale : de mettre sur la liste des candidats plébéiens indignes, pour dégouter des choix plébéiens.

De nouvelles irritations se manifestèrent à Rome au sujet de la nomination d'un dictateur qui déplut fort aux tribuns consulaires eux-mêmes et donna occasion aux tribuns du peuple de se réjouir des divisions patriciennes. Les chefs de l'aristocratie, pour vaincre la résistance des tribuns consulaires eurent même l'idée d'en appeler aux tribuns du peuple. Ces querelles absorbaient tous les esprits. Ce qui n'était pas bon, dit Tite Live, lorsqu'on avait une telle guerre sur les

Tit. Liv., iv, 55.

bras¹. Deux des trois tribuns consulaires murmuraient contre le sénatus-consulte qui allait leur ôter le pouvoir. Le troisième, Servilius Ahala, prit son parti : il se fit autoriser à nommer le dictateur, et choisit P. Cornelius, un des deux récalcitrants ; pour le moment tout fut arrangé.

Cornelius battit rapidement les Volsques et déposa la dictature. Mais tous ces tiraillements politiques avaient eu une fâcheuse influence sur le moral de l'armée, et Verrugofut prise par suite de l'indiscipline des troupes envoyées trop tard à son secours, et qui, s'étant mises à ravager le pays, se firent exterminer.

Verrugo devait être témoin d'une nouvelle honte et d'une nouvelle gloire de l'armée romaine. Douze ans plus tard, pendant le siège de Véies², un des deux corps d'armée, commandé par le tribun consulaire Postumius, fut forcé de se réfugier sur des hauteurs à peu de distance de Verrugo, où était l'autre corps. Le premier fit un vaillant effort pour gagner cette position et percer la ligne des Æques, qui lui barraient le passage. Les cris poussés dans ce combat nocturne arrivèrent aux oreilles des défenseurs de Verrugo, qui crurent le camp forcé, prirent peur et, quittant leur poste s'enfuirent jusqu'à Tusculum. Le bruit se répandit à Rome que Postumius avait été tué, mais il était vivant ; le jour venu, il repousse les Æques,

¹ Tit. Liv., iv, 57.

² Tit. Liv., v, 28.

les poursuit, détruit leur armée et reprend possession de Verrugo, que des lâches avaient abandonnée.

Ainsi l'histoire de cette colline isolée nous a donné le spectacle des difficultés politiques et des vicissitudes militaires au milieu desquelles s'accomplit au quatrième siècle de Rome la conquête des montagnes qui forment l'horizon romain.

L'histoire de Verrugo m'a entraîné au delà de l'époque de la prise de Véies. Je reviens à ce siège mémorable, et qui fut la première entreprise longue et considérable des Romains.

A quatre lieues de Rome, près de la *Storta*, dernier relai que rencontrent les voyageurs venant de Florence, est un lieu très-remarquable et très-pittoresque appelé *l'Isola Farnèse*. Là fut Véies, dont les Romains eurent tant de peine à triompher.

Un plateau de forme à peu près triangulaire s'élève du sein de la campagne romaine. On voit les murs d'enceinte en grosses pierres, de maçonnerie étrusque, et on a reconnu plusieurs des portes de la ville; à l'extrémité orientale du plateau, sur une hauteur qui ne s'y rattache que par une langue de terre étroite et que l'on appelle encore *la place d'armes* était l'ancienne citadelle : elle regardait du côté de Rome, qu'elle semblait menacer¹. Véies était comme la tête

¹ Nibby (*Dint.*, III, p. 424) place l'arc de Véies sur le sommet où est le château, et croit même retrouver la direction du Cuniculus dans le chemin qui y conduit. Mais ce sommet étant isolé, si l'arc eût été

du bélier étrusque tourné contre Rome pour l'écraser.

Des tombeaux, les uns romains, les autres étrusques, parmi lesquels il en est un très-bien conservé, se voient à l'extérieur de l'enceinte; à l'intérieur aucune ruine n'est debout.

Les Romains ne seraient jamais venu à bout de prendre Véies, qui faisait partie de la confédération étrusque, si elle eût été efficacement secourue par les autres villes de l'Etrurie; mais les délibérations du grand conseil national ne furent pas favorables aux Véiens; ils l'avaient offensé en refusant de mettre à leur tête le chef annuel qu'il voulait leur imposer¹, et il fit la faute de les abandonner, s'en excusant sur la crainte des Gaulois² qui menaçaient. Cela montre que le lien fédéral n'était pas très-fort. Les anciens eurent des confédérations de villes, mais ne connurent guère de vraies fédérations. D'ailleurs Véies n'était pas purement étrusque, son nom était sabellique³; elle avait eut un roi de cette race⁴, et tout le pays environnant fut

là, après l'avoir prise, il eût fallu livrer, pour prendre la ville, un assaut dont Tite Live aurait parlé, et dont il ne parle point.

¹ Tite Live (v, 1) donne à ce roi des Véiens le nom de *rex* et le nom de *sacerdos*.

² Tite Live, v, 17.

³ *Veia*, dans la langue osque, dont les rapports avec la langue sabine ont été reconnus par Varron (*De L. lat.*, vn, 27), voulait dire *plaustrum*. (P. Diac., p. 368.)

⁴ L'affinité du Sabin et de l'Ombrien est certaine, et il y avait eu un roi de Veies, appelé Propertius comme le poëte Propertius, qui était

à demi sabin ; aussi ne trouva-t-elle d'alliés véritables que dans deux villes voisines, habitées par des populations au moins en partie sabines, Falère¹ et Capène.

Tout prouve que le siège de Véies fut une rude entreprise ; il dura, dit-on, dix années ; pour l'achever il fallut un grand homme, Camille², et une mesure inusitée ; pour la première fois les troupes passèrent l'hiver sous la tente et furent soldées : deux innovations, dont la seconde était la conséquence de la pre-

ombrien. On faisait instituer les Saliens, prêtres sabins, par un roi de Véies.

¹ Le site de Capène a été indiqué par de Nibby à Civiticola. (Nibb., *Dint.*, I, p. 375.) Son nom paraît fort semblable à celui de *Capua*, par lequel les Samnites remplacèrent l'ancien nom de Vulturum, ce qui donne à Capène une origine sabellique, et, vu sa position, sabine.

² Furius Camillus était d'extraction sabine. Les Furii étaient Sabins comme le prouvent plusieurs de leurs surnoms : Medullinus (de Medullia), et surtout *Camillus*, analogue à *Camerinum*, Sabin, à *Camers*, Ombrien, aux *Camenæ* de Numa, au nom de *Camasine*, épouse de Janus. Virgile a appelé *Camilla* une héroïne volsque. Tout porte donc à regarder *Camillus* comme Sabin ; de plus, ce nom se rattache aux Pélasges. Les Camilli, jeunes gens qui servaient dans les sacrifices, ont été rapprochés, par les anciens, de Cadmillos, l'Hermès pélasge (Macr., *Sat.*, III, 8), serviteur des Cabires, dieux pélasges ; un autre surnom des Furii était *philus*, semblable au grec *philos*. Les Furii seraient donc comme les Fabii une race sabine tenant aux Pélasges. *Furius* ou *Fusius* paraît avoir la même racine que le mot grec, *φύς* homme, ou *φύρ*, voleur, d'où *fur*, sabin comme *Lemur*. — Les divinités infernales étaient sabines ; la désinence sabellique en *ur* se retrouve dans *Tibur* et *Anzur*. — Remarquez que dans les mœurs héroïques, le nom de voleur est pris en bonne part, témoin les *Cleistes* de la Grèce moderne.

mière, et qui excitèrent de vives réclamations de la part des tribuns contre les patriciens accusés de vouloir constituer une *armée permanente* et d'éloigner les plébéiens en les retenant sous les armes¹.

L'on avait entouré la ville assiégée d'un fossé et d'un relèvement de terre continu. C'était un bien grand ouvrage; il fut détruit par les Véiens. A cette désastreuse nouvelle, toute opposition à la guerre fut abandonnée : chacun rivalisa de zèle. Ceux qui, bien que compris dans les centuries des cavaliers, ne recevaient point un cheval de l'État, vinrent dans la curie offrir au sénat d'en entretenir un à leur frais. Les plébéiens, saisis d'une généreuse émulation, se précipitèrent dans le Comitium et s'offrirent pour aller assiéger Veies, promettant de ne revenir que lorsqu'elle serait prise. Les sénateurs, du haut des degrés de la curie applaudissaient de la voix et du geste²; plébéiens et patriciens pleuraient de joie, puis rentrés, dans la curie, les sénateurs y rédigèrent un sénatus-consulte par lequel ils ordonnaient aux tribuns consulaires de monter à la tribune³ pour remercier les volontaires à pied et à cheval et leur accordaient la solde militaire; belle scène de concorde patriotique entre le Forum et la curie, à laquelle ces

¹ Tit. Liv., v, 2. *Remotam in perpetuum et obligatam ab urbe et à republica juventam.*

² Tit. Liv., v, 7.

³ C'est le sens de : *In concionem vocati.*

lieux, ordinairement ennemis, n'étaient pas accoutumés.

L'aggraver que les Romains avaient construit autour de Veies fut réparé et les travaux du siège repris avec ardeur. Mais malgré cette ardeur, malgré la présence de Camille le siège ne faisait point de progrès; le sénat, craignant que les plébéiens ne finissent par se décourager, employa un artifice assez singulier pour soutenir leur confiance, en rendant les dieux garants de la réussite de l'entreprise.

Le lac d'Albe avait atteint une hauteur inaccoutumée; on ne pouvait se rendre raison de ce phénomène¹, causé par la fonte des neiges à la suite d'un hiver que nous savons avoir été extraordinairement rigoureux², et peut-être aussi par des agitations volcaniques dont l'effet avait été d'encombrer les conduits naturels, comme il arriva dans les lacs de Bœotie et d'Arcadie. On envoya demander à l'oracle de Delphes comment on pouvait remédier à la crue insolite des eaux. Des travaux d'écoulement existaient dès cette époque en Grèce. L'oracle annonça que Véies serait prise quand l'eau du lac aurait cessé de se jeter dans la mer et de se répandre dans la plaine. Avant d'avoir reçu cette réponse qu'il supposa peut-être, le sénat avait imaginé un moyen d'atteindre le but désiré : le règlement des

¹ Tit. Liv., v, 15.

² Tit. Liv., v, 13.

³ Niebuhr., iv, p 214.

eaux, l'irrigation de la campagne¹ et le succès d'une autre entreprise à laquelle il tenait encore plus, la prise de Véies.

Comme on était en guerre avec l'Étrurie, on n'avait pas d'Aruspice pour conjurer le prodige; on n'avait non plus personne qui fût en état d'exécuter ces travaux hydrauliques dont les Étrusques possédaient le secret, ces émissaires qu'ils pratiquaient pour dériver l'eau de leurs lacs² et qui étaient chez eux un héritage de la science antique au moyen de laquelle les Pélasges avaient creusé ou au moins élargi les conduits souterrains par lesquels les eaux du lac Copais se déversaient. Pour calmer les imaginations épouvantées par la crue du lac d'Albe, il fallait au sénat un Aruspice étrusque; pour faire cesser cette crue menaçante il lui fallait un ingénieur étrusque; le sénat résolut de se procurer du même coup un Aruspice et un ingénieur, enfin de faire servir l'accomplissement d'un oracle à diriger les efforts, à exalter le courage et à amener par là le triomphe des Romains.

Voici comme le sénat s'y prit :

Par suite de la longueur du siège, il s'était établi de certaines habitudes familières entre les assiégeants et les Véiens. Un jour, un soldat romain qui était de garde sous les murs de la ville entendit un vieil Aruspice étrusque s'écrier : « Les Romains ne prendront la

¹ Cic., *Div.*, II, 32.

² O. Müll., *Etr.*, I, p. 218.

ville de Véies que lorsqu'ils auront fait écouler dans la plaine l'eau du lac d'Albe. » La ressemblance de cette prédiction bizarre avec celle que les envoyés du sénat rapportèrent de Delphes peu de temps après, rend bien vraisemblable que le sénat ne fut étranger ni à l'une ni à l'autre.

Le soldat, frappé d'une si singulière exclamation, et donnant un exemple de cette crédulité aux promesses d'un sorcier qui n'exclut pas des violences contre sa personne ; ce dont on trouverait des exemples chez tous les peuples superstitieux et particulièrement chez le peuple romain, lequel maltraite les madones quand elles n'exaucent pas ses vœux ; le soldat, s'étant approché du vieux devin sous prétexte de le consulter sur quelque prodige, le saisit tout à coup dans ses bras, l'emporta en dépit d'une résistance, je crois, simulée, et alla le déposer dans la curie, en plein sénat.

L'Étrusque parut regretter ce qu'il avait dit ; mais, le mal étant fait, déclara persister dans sa prophétie, et en même temps il indiqua les moyens d'opérer une dérivation des eaux du lac.

Bientôt les envoyés revinrent de Delphes et rapportèrent la réponse de l'oracle, qui coïncidait merveilleusement avec la prédiction de l'Étrusque ; il n'y avait plus de place pour l'incertitude.

L'Aruspice devint un grand personnage ; il fut chargé de *procurer* le prodige, c'est-à-dire de détourner les con-

séquenses funestes qu'il pouvait avoir, et de faire tout ce qu'il fallait pour apaiser les dieux.

Mais le sénat ne fut pas seul à en tirer parti, et sa ruse tourna en partie contre lui ; les plébéiens me paraissent avoir su profiter aussi de la confiance accordée au devin ; car le devin ayant déclaré que les dieux étaient irrités de ce que les fêtes latines n'avaient pas été convenablement célébrées sur le mont Albain et que par suite l'élection des tribuns consulaires était vicieuse, ceux-ci furent contraints d'abdiquer et remplacés par d'autres tribuns consulaires, dont on décida que la majorité serait plébéienne.

Ce fut un incident imprévu et qui n'était pas, je crois, dans le plan primitif de la comédie. Car le lecteur a, j'imagine, déjà vu clair dans le manège ; le monologue du vieil Étrusque, prononcé tout juste de manière à être entendu par le soldat romain, a dû éveiller ses soupçons. On peut supposer que ce monologue avait été conseillé en secret et probablement assez bien payé par le sénat, lequel, en calmant les inquiétudes nées du prodige et qui pouvaient décourager le soldat, dont un siège prolongé commençait à ébranler la patience ; en réalisant la condition mise par un double oracle à un succès, ce qui était un excellent moyen d'assurer ce succès, voulait en même temps faire accomplir une œuvre utile et capable de rivaliser avec les grands travaux des rois ses prédécesseurs. Il fallait un Étrusque pour prescrire l'entre-

prise au nom du ciel et pour en diriger l'exécution : on fit parler et enlever le bonhomme et creuser l'émissaire par ses soins.

Cette petite comédie religieuse pouvait avoir encore un autre objet ; nous allons voir que Véies fut prise au moyen d'un conduit souterrain (*cuniculus*) ; peut-être le sénat avait-il dès lors concerté avec Camille le projet de ce *cuniculus* et avait-il besoin aussi pour cela d'un Étrusque, qu'il y employa plus tard, après l'avoir employé au percement de l'émissaire du lac Albain.

Cet émissaire est le plus grand ouvrage qu'ait accompli la république romaine¹ : il est percé à travers la roche volcanique ; sa largeur est de cinq pieds, sa hauteur de sept à huit pieds ; des puits nombreux y descendent du sommet de la colline, des corridors y aboutissent, destinés à l'extraction des matériaux.

A l'entrée il est revêtu de murs, dont la direction est oblique, moyen d'amortir l'impétuosité du courant qu'on remarque dans les aqueducs de Rome, souvent

¹ J'ai transcrit, à peu de choses près, la description de l'émissaire du lac Albain, qu'a donnée Hirt dans son histoire de l'architecture antique (*die Geschichte der baukunst bey der Alten*, II, p. 105), parce qu'elle m'a paru la plus complète. Mais je dois dire que les dimensions de l'émissaire ne sont pas si considérables suivant Abeken et Nibby. Le premier (*Mittelalt.*, p. 179) ne lui donne que quatre mille pieds de longueur ; pour la hauteur, six pieds ; pour la largeur, quatre. Nibby (*Dint.*, I, p. 102) lui donne une longueur de sept mille cinq cents pieds, comme Hirt ; pour la hauteur et la largeur, il s'accorde avec Abeken.

coudés, et dans la piscine connue sous le nom de *sette sale*, sur l'Esquilin. En avant d'un mur transversal, dans lequel ont été ménagées des ouvertures pour permettre le passage des eaux, était une grille disposée de manière à arrêter les objets qui auraient obstrué le canal; au delà est un réservoir dans lequel se déposent les impuretés de l'eau, et qu'on peut nettoyer quand il convient; en avant du point où le canal s'enfonce dans les profondeurs de la terre est une salle murée et garantie contre le poids de la montagne par une voûte d'une solidité telle, que les racines des chênes qui croissent au-dessus en s'insinuant à travers les gros blocs dont elle est formée n'ont pu l'endommager notablement.

La même disposition se remarque à l'extrémité opposée : l'émissaire est terminé par un grand réservoir voûté d'où l'eau s'échappe par cinq ouvertures; delà, conduite à travers la campagne, elle va se jeter dans le Tibre à une lieue environ au-dessous de Rome. Tel est l'émissaire du lac d'Albano, qui présente une remarquable entente du nivellement ¹.

Selon Tite Live, ce grand travail fut achevé en moins de deux années; on ne croirait pas à ce témoignage de l'historien, si les puits ouverts au-dessus du canal ne permettaient de supposer que le percement a été

¹ Nibb., *Diss.*, I, p. 103.

opéré sur un grand nombre de points à la fois¹, et, malgré cette explication, j'ai encore de la peine à admettre que les choses aient pu marcher si vite. M. Mommsen rejette absolument l'histoire de l'A-ruspice enlevé, histoire pourtant si vraisemblable, et voit dans l'émissaire du lac d'Albe un ouvrage des anciens Albains à l'époque où ils étaient à la tête de la confédération latine. On pourrait croire aussi qu'il fut plus anciennement encore, comme l'ont peut-être été en Grèce les travaux du même genre, l'œuvre des Pélasges. Même en supposant que les Pélasges l'eussent commencé, il aurait toujours été achevé par un Étrusque, car la voûte y paraît, la voûte est étrusque et non pélasge².

¹ Cette explication est donnée par Nibby et par Niebhur. Mais tous deux paraissent avoir exagéré le nombre des puits, que Nibby porte à cinquante et Niebhur à soixante. (Abek., *Mittelalt.*, p. 180.)

² Il est possible qu'un conduit souterrain fort antique existât avant l'époque romaine, car on a reconnu les traces d'un conduit du même genre qui portait les eaux du lac de Nemi dans la vallée de Laricia, elle-même autrefois un lac, et de cette vallée dans la plaine. Un cours d'eau dérivé du lac de Nemi, qui s'appelle *Rio di Nemi*, passe encore par deux ouvertures artificielles qui font communiquer, l'une, le lac de Nemi avec la vallée d'Aricia, et l'autre, celle-ci, avec la campagne. Ce courant traversait l'ancien lac d'Aricia. Les deux conduits sont d'une haute antiquité, car l'histoire ne sait rien de leur percement; et d'ailleurs ce percement remonte à un temps où le lac d'Aricia n'avait pas été desséché, temps dont il ne restait au temps de Pline qu'un vague souvenir. (Pl., *Hist. nat.*, xix, 41, 5.) Si l'émissaire du lac d'Albe préexistait à l'époque de Camille, et si on n'a fait alors que le réparer et l'a-

L'émissaire fonctionne encore aujourd'hui; par lui les eaux du lac arrosent la campagne romaine et vont se jeter *non dans la mer* mais dans le Tibre : l'oracle a donc été obéi, aussi Véies a été prise.

D'abord cependant la promesse de l'oracle ne parut pas devoir s'accomplir. Deux tribuns consulaires qui combattaient contre les Falisques tombèrent dans une embuscade, l'un d'eux y périt ; à cette nouvelle, une grande terreur se répandit dans Rome, et, dans l'armée des assiégeants, on eut peine à empêcher les soldats de prendre la fuite. Rome était très-agitée ; on disait le camp de Véies forcé et les ennemis approchant de la ville. Les hommes s'élançaient sur les remparts, les matrones se pressaient dans les temples et imploraient les dieux.

Camille fut nommé dictateur et le sort de Veies fut décidé. Tout change alors, les prévisions de l'avenir, l'âme des citoyens et la fortune de la ville. Camille punit militairement les fuyards, décrète un enrôlement, se transporte à Véies, revient à Rome pour lever une nouvelle armée. Son activité suffit à tout.

Il n'oublia pas les dieux : il fit vœu de relever le temple que Servius Tullius avait consacré à la déesse Matuta dans le marché aux bœufs. Relever un temple consacré par Servius Tullius de populaire mémoire, dans ce moment où les plébéiens avaient si bien mérité

grandir, la rapidité avec laquelle Tite Live assure qu'il fut construit s'explique naturellement.

de la patrie, était un à-propos. Camille bat les auxiliaires de Véies près de Nèpi, augmente les travaux de siège et entreprend enfin celui qui devait décider la prise de la ville : ce conduit souterrain, ce cuniculus célèbre qui amena les assiégeants dans la citadelle, conduit souterrain dont on a nié l'existence, mais auquel je ne vois nulle raison de ne pas croire, bien qu'on n'ait pu encore le retrouver¹.

Par une déférence dont un dictateur aurait pu se dispenser, Camille envoie demander au sénat ce qu'il faudra faire du butin. Claudius qui, comme tous ceux de sa race, dédaignait la popularité, fut d'avis de l'employer à réparer le trésor public épuisé, de le déposer dans le temple de Saturne ou tout au moins de le faire servir à solder l'armée. Mais le sénat, qui ne voulait pas perdre la faveur populaire, décida qu'il serait partagé entre les soldats et tous ceux qui se rendraient au camp. Le camp fut bientôt rempli d'une multitude que cette perspective attirait. On peut dire que Rome tout entière prit part à la prise de Véies.

Alors le dictateur sort de sa tente; les auspices étant favorables, il fait prendre les armes aux soldats, et, fidèle au caractère religieux qu'il montra toujours, voue à Apollon, dont l'oracle avait annoncé le succès qui approchait, la dixième partie du butin; il évoque la Junon protectrice et habitante de Véies, l'ancienne

¹ Abeken (*Mittelalt.*, p. 183) cite plusieurs exemples de *cuniculi* dans d'autres villes italiotes.

déesse pélasge dont le culte s'était conservé dans tout ce pays, lui demande de suivre bientôt les vainqueurs dans une ville qui sera la sienne; puis, faisant, avec l'armée nombreuse dont il dispose, attaquer Véies de tous les côtés à la fois, pour mieux cacher son artifice, il lance ses meilleurs soldats dans le conduit souterrain. Ici se place une légende que Tite Live lui-même reconnaît pour telle ¹.

Le roi de Véies offrait un sacrifice dans le temple de Junon. Les Romains, du souterrain où ils étaient encore cachés et d'où ils allaient sortir, entendirent l'Aruspice dire au roi : Ceux qui enlèveront les entrailles de la victime auront la victoire. Aussitôt ils s'élancèrent du souterrain, enlevèrent les entrailles de la victime et les portèrent au dictateur.

La ville fut livrée au pillage. On dit qu'à l'aspect des misères qu'il ordonnait Camille versa des pleurs. On disait aussi qu'élevant les mains vers le ciel il fit cette prière : « Si ma fortune et celle du peuple romain semblent trop grandes, qu'il nous soit donné de

¹ Tit. Liv., v, 21. Inserirur huic loco *fabula*. Tite Live ajoute : « Dans des événements si anciens, il me suffit que les faits soient vraisemblables, et qu'on puisse les accepter pour vrais... De telles choses sont plus faites pour être représentées sur la scène, amie du merveilleux, que pour être crues. Mais je ne trouve pas qu'il vaille la peine de les affirmer ou de les rejeter. » Tite Live fait connaître ici le procédé qu'il a suivi dans le récit des événements accompagnés de quelques circonstances merveilleuses. Il est trop sage pour affirmer, trop bon Romain pour nier, il raconte.

conjurant la jalousie des dieux et des hommes par le moindre malheur possible. » C'est ce que le sort ne devait accorder ni à lui ni à Rome, car il devait être banni par ses concitoyens et Rome prise par les Gaulois.

Véies fut dépeuplée, on vendit tous ceux de ses habitants qu'on n'avait pas égorgés, ce qui m'empêche d'être fort touché des larmes que Camille répandit sur Véies comme Scipion Émilien sur Carthage. Au centre de l'ancienne enceinte s'éleva un *municipium* romain dont quelques restes ont été reconnus¹, mais tout alentour demeura la solitude, et Properce a pu peindre un berger couché sur les ruines de Véies, des laboureurs qui moissonnent au milieu de ses débris.

« Nunc *intra muros* pastoris buccina lenti
Cantat, et in vestris ossibus arva metunt. »

C'est comme quand, à propos de Fidène et de Gabie, qui semblent avoir subi également une destruction partielle, Horace s'écrie : « Quoi de plus désert que Fidène et que Gabie ? » quand Lucain dit² qu'un jour, Gabie, Véies,

¹ On y a trouvé les têtes colossales d'Auguste et de Tibère, et la statue assise de Tibère, qui sont au Vatican. Vingt-quatre colonnes, transportées de Véies à Rome, ont servi à décorer, les unes la nouvelle église de Saint-Paul, les autres un édifice sur la place Colonne. C'est le dernier exemple de colonnes volées à un monument antique pour embellir une construction moderne. Je voudrais, mais je n'ose espérer, que ce soit réellement le dernier.

² Ilcr., Ep. 1, 11, 7.

³ « Gabios, Veiosque Coramque
Pulvere vix tactæ poterunt monstrare ruinæ. »
Phars., VII, 393.

et Cora, prophétie qui s'est réalisée, pourront à peine être reconnues à leurs ruines. Il y a quelque chose de doublement mélancolique dans ces retours sur le passé par ces hommes, que nous n'apercevons nous-mêmes que dans le passé. C'est la mort qui gémit sur la mort.

Puis Camille voulut tenir sa parole à Junon et l'emmena à Rome; mais il s'y prit avec la plus grande religion. De jeunes Romains, le corps purifié par un bain sacré, entrèrent dans le temple et posèrent sur elle leurs mains avec respect. L'un d'eux, plus hardi, lui dit : « Junon, veux-tu aller à Rome? » et Junon répondit : « Je le veux bien ¹. » Il y a quelques années, on parlait beaucoup des clignements d'yeux d'une madone de Rimini.

On bâtit sur l'Aventin un temple pour Junon, et Camille eut l'honneur, qu'il avait bien mérité, de le dédier quatre ans après la prise de Véies; il devait y avoir eu sur l'Aventin un ancien culte de Junon, la déesse sabine, au temps où les Sabins avaient occupé cette colline auprès des Pélasges, car elle y était honorée avec Jupiter et Minerve, comme sur le Quirinal dans l'ancien Capitole sabin ². De plus, l'Aventin, mont plé-

¹ Tite Live (v, 22) explique la légende d'une manière qui peut être vraie en disant qu'elle fut imaginée, parce que Junon fut transportée facilement à Rome *comme si elle suivait*. Plutarque (*Camill.*, 6) cite Tite Live un peu inexactement.

Une autre trace de la présence des Sabins aborigènes sur l'Aven-

bien dès le temps d'Ancus et qui le fut encore plus depuis la loi Icilia, l'Aventin était bien choisi pour le nouveau temple, car l'expédition de Véies avait rattaché les plébéiens; on leur devait beaucoup, et le sénat, qui les avait remerciés de leur patriotisme, qui leur avait abandonné le butin malgré Claudius dont la sévère économie voulait le faire entrer dans la caisse de l'État, le sénat peut bien avoir fait encore cela pour eux. La statue transportée était en bois ¹, ce qu'on peut considérer comme une marque d'antiquité. Les matrones romaines offrirent plus tard à la déesse une statue d'airain ²; mais on revint à l'usage antique, et on lui dédia postérieurement des statues en bois de cyprès ³.

L'on arrivait au temple de Junon par le Clivus Publicius, montée qui correspondait à peu près à celle par où l'on va aujourd'hui à Sainte-Sabine ⁴. Le temple de Junon était probablement là où est cette église près de ceux de Jupiter et de Minerve ⁵, et formant avec eux,

tin subsiste peut-être dans le nom de sainte *Prisca*, à laquelle une église, non loin de Sainte-Sabine, est consacrée. *Prisci* était, nous l'avons vu, le nom des anciens Sabins.

¹ Den d'Hal., *Fragm.*, xii, 3.

² Tit. Liv., xii, 62.

³ Tit. Liv., xxvii, 37.

⁴ Le Clivus Publicius fut construit par les deux frères Publicius, édiles. Jusque-là, le rocher était à pic. (Varr., *de L. lat.*, v, 158; Ov., *Fast.*, v, 293.) Ce Clivus Publicius conduisait du forum Boarium au temple de Junon. (Tit. Liv., xxvii, 37.)

⁵ Les trois temples sont cités ensemble dans l'inscription d'Ancyre comme ayant été refaits par Auguste.

vers le point le plus élevé de la colline, le *Capitole de l'Aventin*.

On peut supposer que les belles colonnes de la basilique de Sainte-Sabine proviennent du temple qu'elle a remplacé, bien que Tite Live crût la demeure de Junon établie en ce lieu pour jamais ¹. Le nom même de la sainte à qui cette basilique fut dédiée au cinquième siècle de notre ère est peut-être un souvenir de Junon déesse sabine ².

Camille fut reçu à Rome avec enthousiasme, la ville entière vint au-devant de lui; il monta au Capitole sur un char attelé de quatre chevaux blancs. On jugea que ce triomphe était trop superbe, qu'un char ainsi attelé ressemblait trop à celui de Jupiter qui couronnait le temple. Némésis avait une statue sur le Capitole ³. La déesse, bravée presque dans son sanctuaire par trop de gloire et d'orgueil, punit l'orgueil et la gloire.

Cette autre Némésis qui régnait au Forum et qui elle aussi n'aimait pas ce qui s'élevait trop, la plebs

¹ In Aventinum, æternam sedem suam.

(Tit. Liv., v, xxii.)

² Falère, cette constante alliée de Véies dont la population, n'étant pas purement étrusque, devait être en partie sabine, avait un temple célèbre de Junon. Ovide (*Fast.*, vi, 49) appelle les Falisques adorateurs de Junon, et la colonie qu'y établirent les triumvirs s'appela colonia *Junonia* Faliscorum. (Nibby, *Dint.*, II, p. 22-3.)

³ Pl., *Hist. nat.*, xxviii, 5, 1. Le culte de Némésis au Capitole étant lié, à ce qu'il paraît, avec la superstition très-antique du *fascinum*, il est possible que ce culte remontât, comme cette superstition elle-même, jusqu'au temps des Pélasges.

romaine commença à voir d'un œil jaloux le triomphateur; dès ce moment l'envie s'attacha à Camille et en descendant du Capitole, il commença à descendre de sa haute félicité.

Camille paraît avoir été un homme religieux¹, je dirais sincèrement dévot, car en fait de religion, les termes qu'on emploierait aujourd'hui à Rome conviennent souvent à la Rome antique; il eut un scrupule de conscience. Du butin dont l'armée s'était emparée, la dixième partie avait été vouée par lui à Apollon, dont le temple venait d'être construit, dont le culte nouveau, ou plutôt renouvelé², était l'objet d'une grande ferveur. Décider les soldats à rendre ce qu'ils avaient pris n'était pas facile. Les prêtres, j'allais dire les casuistes, consultés, imaginèrent un biais pour se tirer d'affaire. Ils déclarèrent que la religion serait satisfaite, si chacun après avoir estimé sa prise, en offrait la dixième partie. Mais Camille était un rigoriste. Il allait partout disant, ce sont les paroles de Tite Live³, que sa *conscience ne lui permettait pas de se taire*, que l'on parlait seulement du butin, mais que dans sa pensée son vœu s'était étendu aussi à la terre conquise sur l'ennemi. Les prêtres, consultés de nouveau,

¹ Diligentissimus religionum cultor. (Tit. Liv., v, 50.)

² Emprunté aux Grecs et renouvelé des Pélasges, auxquels pouvait remonter le culte probablement très-ancien de l'Apollon du Soracte, *Soranus Apollo*.

³ Tit. Liv., v, 25.

déclarèrent qu'il avait raison et que la dîme devait être prélevée sur le territoire de Véies, bien qu'appartenant à cette heure aux Romains. Les scrupules de Camille commencèrent à ébranler sa popularité; pour la consolider, il fit contre les Falisques une campagne heureuse, dans laquelle on place l'aventure du maître d'école, mais malgré ce nouveau succès, il ne put ramener à lui la faveur des plébéiens.

Ils s'en prirent à tout : à son triomphe, qu'ils disaient sacrilège, au vœu qui privait l'armée d'une partie de son butin. On lui reprocha d'avoir mis des portes de bronze à sa maison¹, enfin on accusa de vol cet homme si timoré. On prétendit qu'il s'était approprié une part des richesses trouvées à Véies. Tous les genres de malheur fondaient sur sa tête : un de ses deux fils tomba malade et mourut. Le grand Camille, et ce trait le fait aimer, négligea l'accusation qui lui était intentée et s'enferma dans l'appartement des femmes pour pleurer son fils.

Les plébéiens aigris contre lui se préparaient à le condamner. Camille rassembla ses amis, ses compagnons de guerre et leur demanda leur appui. Il le lui refusèrent, offrant seulement de payer l'amende qui lui serait imposée. Il n'accepta pas, et, après avoir embrassé sa femme et le fils qui lui restait, indigné, il résolut de sortir de Rome pour aller se réfugier à Ardea.

¹ Plut., *Camill.*, 12.

Il marcha en silence¹ jusqu'à la porte Trigemina²; arrivé là, il s'arrêta, se retourna vers le Capitole, et, tendant les mains vers la sainte colline qui avait vu l'éclat de son triomphe, il pria les dieux, si le traitement qu'il recevait des Romains n'était pas mérité, que ce peuple ingrat eût un jour besoin de Camille.

Sa prière devait être exaucée. Les Gaulois approchaient, précurseurs lointains des futures invasions barbares.

On supposa plus tard que la venue de ce peuple formidable avait été annoncée miraculeusement. On racontait qu'un Romain, nommé Marcus Cædicius, revenant le soir, par la rue Neuve et passant entre le bois Sacré et le temple de Vesta, avait dans ce lieu, auquel l'ombre du Palatin donne encore aujourd'hui un sombre aspect, entendu une voix plus forte qu'une voix humaine lui dire : « Va, Marcus Cædicius, et avertis les chefs de l'État que l'arrivée des Gaulois est proche. » S'il y a quelque chose de vrai dans ce récit, on peut soupçonner que le sénat, sachant qu'en effet les Gaulois approchaient, avait fait parler la voix pour exciter le peuple à marcher contre eux. Un double monument

¹ Plut., *Camill.*, 12.

² On pouvait aussi se rendre à Ardée en sortant de Rome par la porte Capène; mais de cette porte Camille n'aurait pu tendre les mains vers le Capitole, qui, pour lui, aurait été masqué par le Palatin.

resta de cet avertissement prophétique : un autel ¹ et un sanctuaire ².

On éleva au dieu inconnu qu'on appela *Ajus Locutius*, celui qui *avait parlé* ³, un autel entouré d'une enceinte sacrée; Cicéron et Tite Live le virent encore.

La voix était sortie, disait-on, du bois sacré de Vesta, lequel descendait le long de la pente inférieure du Palatin, Virgile semble faire allusion à cette voix,

¹ Cet autel était sur le côté de la rue Neuve opposé au Palatin. La voix fut entendue sortant du bois de Vesta, qui dominait la rue Neuve. Un autel fut construit à *Ajus parlant* (*Ajo loquenti*) en face de ce lieu (Cic., *de Div.*, I, 45), au-dessous du point où la rue Neuve, après s'être séparée de la voie Sacrée, commençait à descendre, *infima nova via* (Varr. *ap. Gell., Noct. att.*, XVI, 17), par opposition à *summa*, mais non dans la *partie inférieure* de cette rue, vers le Vélabre; car l'autel et le sanctuaire d'*Ajus Locutius* étaient au-dessus du temple de Vesta. (Tit. Liv., V, 32.)

² Ubi nunc sacellum est. (Tit. Liv., *ib.*)

³ Au temps de Cicéron, c'est ainsi qu'on entendait ces deux mots. car il met *loquens* au lieu de *locutius*; mais, dans l'origine, il s'agissait peut-être de deux divinités dont les noms étaient synonymes (*Ajo* et *Loquor*), ce que Plutarque (*Camill.*, 30; *de Fort. Rom.*, 5) a rendu deux fois par *φήμη καὶ κληδών*; Niebuhr a montré que *et* se supprimait volontiers dans les anciennes formules latines (*patres conscripti*, pour *patres et conscripti*). Quoi qu'il en soit, il s'agit d'une divinité ou de deux divinités bien romaines. *Ajus Locutius* passait pour présider aux premières paroles de l'enfant. Or ces dieux sans nombre, qui avaient sous leur empire chaque détail et chaque moment de notre vie depuis la naissance et avant la naissance, ces dieux sont, comme on l'a vu, les dieux vraiment indigènes de Rome, ceux qui appartiennent réellement au peuple romain.

quand parlant d'autres présages, ceux qui annon-
cèrent la mort de César, il dit :

Vox quoque per *lucos* vulgo exaudita silentes
Ingens.

Georg., 1, 476.

« On entendit à travers les bois silencieux une grande
voix. »

VI

LES GAULOIS

Premiers rapports des Romains et des Gaulois. — Défaite de FAL-lia. — Les Gaulois à Rome; incendie de la ville, massacre des vieux patriciens. — Les Gaulois tentent de surprendre le Capitole; ils sont repoussés par Manlius. — Temple de Junon Moneta. — Effet de la *malaria*; les Gaulois se décident à lever le siège. — *Busta Gallica*. — Mensonge de Tite Live, Rome s'est rachetée. — Les plé-béiens veulent transporter Rome à Véies; les patriciens et Camille résistent. — On rebâtit la ville à la hâte; de là son irrégularité. — Temple de Mars. — On garantit le Capitole par une muraille. — Jugement, condamnation et mort de Manlius. — Le sénat appelle Camille pour qu'il s'oppose aux lois Liciniennes. — Scène orageuse au Forum. — Accord des partis, temple de la Concorde.

Les Gaulois qui menaçaient Rome ne venaient pas directement de la Gaule, d'où ce peuple aventureux était déjà venu en Italie sous le règne du premier Tarquin. Dès lors, l'Italie était en partie gauloise et le fut plus tard. On sait qu'au temps de César, la Gaule s'étendait jusqu'au Rubicon, et que la ville de Lucques y était comprise. Le nom que porte Sienne, elle

le doit aux *Senones*, comme la ville de *Sens* leur doit le sien.

C'étaient les *Senones* qui, après avoir pénétré jusqu'à Clusium (Chiusi), au cœur de l'Étrurie, rencontrèrent les Romains. Ceux-ci avaient envoyé en ambassade au Brenn ou chef gaulois, pour intervenir auprès de lui en faveur des Étrusques, trois Fabius; ils devaient être fiers de protéger ceux qu'avaient si vaillamment combattus leurs ancêtres. Le Brenn répondit avec une fierté toute gauloise, mêlée d'un peu de jactance qui ne l'était pas moins, et déclara n'avoir jamais entendu parler des Romains, ce qui n'était guère vraisemblable. Le vieil orgueil des Fabius se révolta; oubliant leur situation d'arbitres, ils se mirent dans les rangs étrusques, et attaquèrent les Gaulois. Les barbares indignés de cette violation du droit des gens, envoyèrent des députés s'en plaindre à Rome. La curie leur était favorable, le sénat voulait faire livrer les Fabius par des fétiaux; mais, au Forum, ne s'étaient pas conservées de même les traditions du droit international sabin; les plébéiens se moquèrent des Gaulois et du droit des gens; dans le Champ de Mars, les comices par centuries, devenus très-démocratiques depuis leur amalgame avec les comices par tribus, par une de ces bravades qui plaisent à l'emportement des multitudes, choisirent pour tribuns consulaires les trois Fabius.

A cette nouvelle, les Gaulois, saisis d'une de ces

colères que cette nation, dit Tite Live¹, ne sait pas réprimer, la *furia francese*, si célèbre depuis en Italie, les Gaulois se précipitent sur Rome. Les Romains passèrent le Tibre pour les arrêter au delà du fleuve ², mais les Gaulois le franchirent plus haut. Les Romains le repassèrent alors, et, suivant la voie Salaria, s'avancèrent contre l'ennemi près de l'Allia ³, nom funeste : *infaustum Allia nomen*.

L'Allia est un des petits cours d'eau qui se jettent dans le Tibre vers le douzième mille au-dessus de Rome. Je n'hésite pas à le reconnaître avec M. Rosa, dans le cours d'eau appelé Scannabecchi, lequel descend des collines Crustuminiennes, comme on le dit de l'Allia.

Quant au champ de bataille, il faut le chercher de ce côté dans une plaine assez vaste, car le nombre des Gaulois était considérable⁴. Tite Live nous apprend que pour résister à cette multitude, les Romains, beaucoup moins nombreux, avaient dû allonger leurs ailes, ce qui affaiblit leur centre ; il faut aussi qu'à l'est de cette plaine on trouve ces collines⁵, sur lesquelles fut placée la réserve, qui tint bon quelque temps, grâce à sa position.

¹ Tit. Liv., v, 37.

² Diod., xiv, 114.

³ Quelques années plus tard, les Romains réhabilitèrent un peu ce nom en battant les Prénestins près de l'Allia. (Tit. Liv., vi, 29.)

⁴ Diodore de Sicile (xiv, 114) dit soixante-dix mille.

⁵ Paulum erat ab *dextra editi* loci. (Tit. Liv., v, 38.)

Ces diverses circonstances et la distance de onze à douze milles indiquée par les auteurs, me conduisent à placer le théâtre du combat de l'Allia dans la plaine qui s'étend entre le Tibre et les collines, sur une largeur d'environ deux milles et de la Marcigliana à Santa Colomba¹.

Ce lieu fut témoin d'un grand désastre : ceux de l'armée romaine qui occupaient les hauteurs de droite, bien que la principale attaque eût été dirigée contre eux, purent regagner Rome. Ils se retranchèrent dans la citadelle, sans songer, tant leur précipitation fut grande, à fermer les portes de la ville; tout le reste fut repoussé vers le fleuve. Un affreux carnage se fit sur ses bords, et beaucoup de fuyards en voulant gagner Véies périrent dans les eaux. Quelques-uns se réfugièrent dans un bois qui existait alors entre la voie Salaria et le Tibre.

On ne peut s'expliquer cette déroute des Romains que par la nouveauté de leur ennemi. Les Romains n'étaient pas accoutumés à ces hommes de grande taille qui poussaient des cris terribles, bondissaient et hurlaient comme des sauvages, et leur semblaient des bêtes féroces plutôt que des hommes². Les des-

¹ Nibby (*Dint.*, 1, p. 125) le place aux environs de Torre San Giovanni. C'est pour retrouver l'Allia dans le Fosso della Conca, qui passe à *Mal Passo*. Mais alors la bataille n'aurait pas eu lieu au bord du Tibre.

² Κέλαιον ἔθνος θηριοδύστατον. (App., *Bell. Gall.*, *Fragm.*)

condants des guerriers gaulois qui sont maintenant à Rome ne rappellent leurs ancêtres que par leur fougueuse bravoure; mais elle est réglée par la discipline; ils marchent en silence au combat et ne ressemblent point à des bêtes féroces; enfin les plus vaillants soldats de l'Europe sont les plus petits.

Les Gaulois, si impétueux dans l'attaque, ne se pressèrent pas de marcher sur Rome, qui était bien voisine; étonnés de leur victoire, ils passèrent la nuit à chanter des chants guerriers, à faire des monceaux d'armes, à couper des têtes et à enterrer leurs morts, dont un tertre, près de Santa Colomba, contient peut-être les ossements.

Le lendemain de la bataille, vers le soir, ils arrivèrent aux portes de la ville, qu'ils furent bien surpris de trouver ouvertes. Personne ne paraissait pour la défendre; craignant quelque embûche, ils s'arrêtèrent et établirent leur camp entre Rome et l'Anio¹, au nord de la villa Albani, sur les petites hauteurs où est la villa Chigi. A Rome, cette nuit se passa dans les transes et les gémissements. Renonçant à défendre la ville, on décida que le sénat et les hommes en état de porter les armes s'enfermeraient dans la citadelle du mont Capitolin. Les vieillards, pour ménager les approvisionnements du Capitole déclarèrent qu'ils mourraient dans leurs maisons.

On jugea, dit Tite Live, que la perte des vieillards

¹ Tit. Liv, v, 39.

importait peu. Une portion du peuple gagna le Janicule et se répandit dans la campagne; quant aux vieillards consulaires, un Fabius, qui était grand prêtre, les dédia solennellement aux dieux infernaux pour le salut de la patrie¹.

Il fallait sauver le Palladium et le feu sacré. Les vestales, conduites par le flamen Quirinalis, les emportèrent avec elles, se dirigeant vers Cære² (Cervetri). Après avoir franchi le pont Sublicius, comme elles commençaient à gravir la pente du Janicule par la montée qui conduit aujourd'hui à la

¹ Tit. Liv., v, 41. Tite Live dit : « Pro patria Quiritibusque Romanis. » S'il a, comme c'est possible, conservé la formule de la consécration, on peut remarquer cette expression : « Quiritibus Romanis, » les Sabins de Rome. C'est pour les Sabins de Rome que voulait mourir l'aristocratie originellement sabine.

² Cære, autrefois la pélasgique Agylla, était un asile convenable pour le culte de Vesta, qui remontait aux Pélasges.

Selon Plutarque (*Camill.*, 20), on déposa une partie des choses sacrées au Capitole; le reste fut placé dans des tonneaux, c'est-à-dire de grands vases de terre, qu'on enfouit sous le temple de Quirinus, dans un lieu qui, pour cette raison, s'appela toujours *Doliola*, et où il n'était pas permis de cracher (P. Diac., p. 69); ce lieu, indiqué par Plutarque dans le temple de Quirinus, et par Tite Live (v, 40) « Sacello proximo ædibus flaminis Quirinalis, » devait être voisin du Comitium, s'il n'était dans le Comitium même, où une tradition voulait qu'on eût déposé autrefois dans un *mundus* d'autres objets sacrés; il ne faut pas chercher les *Doliola* près de l'embouchure de la Cloaca Maxima dans le Tibre, parce que Varron (*De L. lat.*, v, 157) dit qu'ils étaient *ad Cloacam Maximam*. La Cloaca Maxima, qui recueillait les eaux de l'Esquilin et communiquait avec les égouts de la Subura, passait près du temple de Quirinus.

porte Saint-Pancrace¹, elles rencontrèrent un plébéien qui sortait de Rome dans une charrette avec sa femme, ses enfants et tout son avoir, comme je l'ai vu faire à tant de bourgeois romains pendant le choléra. Cet homme était pieux : il mit pied à terre, fit descendre de la charrette ses enfants et sa femme et y fit monter les vestales. Il y a encore des Romains qui en eussent fait autant, si, à l'époque du dernier siège, on avait transporté à Cività Vecchia le *Santo Bambino* d'Araceli.

Le lendemain, les Gaulois entrèrent par la porte Colline; après avoir suivi les hauteurs du Quirinal, ils descendirent au Forum, et levant les yeux, virent le Capitole. Ils placèrent au bas un poste pour empêcher les sorties, et se répandant par la ville, commencèrent à la piller. Puis, étonnés de la solitude qu'ils rencontraient partout, ils revinrent par groupes vers le Forum. Presque toutes les maisons des plébéiens étaient fermées et leurs maîtres en fuite, mais celles des patriciens étaient ouvertes et dans chacune d'elles se voyaient assis au milieu de l'atrium, vêtus d'une robe blanche bordée de pourpre², des vieillards immobiles. Les Gaulois les prirent d'abord pour les statues des dieux. Un deux voulut s'en assurer et plus osé

« Via quæ Sublicio ponte ducit ad Janiculum... in eo clivo. » (Tit. Liv., v, 40.) Une inscription trouvée dans le Forum d'Auguste, et qui se conserve au musée du Vatican, fait allusion à cet événement. (Schwegl., III, p. 250-1.)

² Plutarque (*Camill.*, 22) dit que ces vieillards s'étaient réunis dans l'Agora, ce qui veut dire ici le Comitium.

que les autres, par une espièglerie assez française, se mit à caresser la barbe de l'une de ces statues. Aussitôt le bâton d'ivoire de Papirius le frappa rudement¹. Ce fut le signal de l'égorgement des vieux patriciens, ce fut le signal de la dévastation, de l'incendie² et du massacre de ceux qui étaient restés dans la ville: triste spectacle pour les défenseurs du Capitole. Cette vue ne fit point fléchir leur courage; ils demeurèrent fermes sur cette petite colline, qui était Rome tout entière et contenait tout l'avenir de Rome³.

Rassasiés de pillage, les Gaulois tentèrent d'emporter la citadelle par une impétueuse attaque. Au lever de l'aurore, on les vit se rassembler dans le Forum et, poussant des cris, couvrant leurs têtes de leurs boucliers, s'élancer par la montée triomphale. Les Romains ne leur en laissèrent pas atteindre le sommet; ils les arrêtèrent à demi-hauteur⁴ et se précipitèrent d'en

¹ Il faut encore faire honneur de ce beau trait à l'énergie sabine. Les Papirii ou Papisii étaient Sabins. Celui qui frappa le Gaulois s'appelait Papirius *Manius* (Plut., *Camill.*, 22), de *manus*, *don*, en sabin. Les Papirii avaient des surnoms en *o*, Carbo, Maso. Leur nom ressemble à celui des Papii; Papius est un nom samnite.

² Tout fut brûlé, excepté quelques maisons sur le Palatin, parce que les chefs des Gaulois y avaient établi leur demeure.

³ Les Romains avaient de l'eau. Niebuhr croit les puits qu'on reconnaît encore dans l'intérieur du Capitole aussi anciens que l'occupation des Gaulois; plus tard, on n'eût pas eu besoin de les creuser.

⁴ *Medio fere clivo resistere.* (Tit. Liv., v, 43.) Un peu au-dessus du temple de Saturne. Les Gaulois, pour arriver à la citadelle, avaient

haut sur les assaillants. Ceux-ci furent repoussés au pied de la colline avec un grand carnage.

Alors les Gaulois résolurent de prendre le Capitole par la famine, tandis qu'une partie de leur armée alla battre la campagne; dans ces excursions, ils furent défaits en divers endroits, d'un côté par un coup de main des habitants d'Ardée, que dirigeait Camille et par une attaque des habitants d'Antium, de l'autre par deux sorties des Romains réfugiés à Veies, qui allèrent les chercher jusqu'au bord de la mer¹.

Le Capitole était serré de près; l'ennemi faisait bonne garde pour empêcher les Romains de sortir et de s'approvisionner; mais il ne put empêcher un jeune homme de la gens Fabia, gens pieuse et chargée depuis un temps immémorial du culte qu'on rendait dans l'autre du Palatin à Pan, sous son nom sabin de Iupercus, d'aller offrir un sacrifice sur le Quirinal où étaient la chapelle domestique de cette gens sabine. Fabius Dorso s'y rendit en effet, portant dans ses mains les choses sacrées, et ce devoir religieux accompli, revint au Capitole. Tite Live explique le succès de cette entreprise hardie par l'étonnement des Gaulois et par

besoin de s'emparer d'abord de la plate-forme située entre les deux sommets capitolins (la place du Capitole). On voit que toute la colline avait été mise en état de défense.

¹ Tuscorum ad salinas profecti. (Tit. Liv., v, 45.) Ces salines étrusques devaient être sur la rive droite du Tibre, comme les salines romaines étaient sur la rive gauche.

leur respect pour la religion ¹. Il y a encore à cela une explication topographique; à cette époque, le Quirinal tenait au Capitole par une langue de terre qui subsista jusqu'à Trajan. Il fut plus facile à Fabius d'aller de plain-pied de l'un à l'autre sommet qu'il ne l'eût été de descendre et de remonter du Capitole au Quirinal et du Quirinal au Capitole.

Pendant ce temps les réfugiés de Véies devenaient de jour en jour plus redoutables aux Gaulois. Ils voulaient mettre Camille à leur tête; mais le respect des lois était alors si grand, qu'ils ne crurent pouvoir le faire sans y être autorisés par le sénat assiégé. Ce que Fabius Dorso avait osé pour la religion, un jeune homme nommé Pontius Cominius ² l'osa pour la légalité, cette autre religion du peuple romain. S'embarquant sur l'écorce d'un chêne-liège ³, arbre qui n'est pas rare dans la campagne romaine, il descendit le Tibre depuis l'extrémité de la vallée qui, s'ouvrant en face de Fidène, conduit à Veies, jusqu'au point le plus proche du mont Capitolin, aux environs de la porte Carmentale, le gravit par son côté le plus escarpé, celui qui regardait le fleuve, tellement escarpé alors, qu'on ne l'avait

¹ Tit. Liv., v, 46.

² Encore un nom sabin, car il est sabellique. Pontius Herennius et Pomius Telesinus sont des Samnites célèbres. Il y a un Pontius *Pelignus* et un Pontius *Sabinus*. Un Pontilius figure parmi les chefs des confédérés dans la guerre sociale. Enfin on trouve aussi un Cominius *Auruncus*.

³ Plut., *Fort. Rom.*, 12.

défendu par aucune muraille, et que les Gaulois avaient négligé de le garder, tandis qu'ils avaient mis un poste du côté du Forum, le seul par où le Capitole fût, croyaient-ils, accessible.

On fit ce qui était nécessaire pour rendre valide l'élection d'un dictateur et mettre un terme à l'exil de Camille; une loi Curiata, c'est-à-dire, une loi votée par les curies patriciennes¹, rappela Camille, qui n'accepta pas la dictature avant que la loi eût été portée. C'est par ce respect des lois de Rome que le noble exilé se vengeait de son ingratitude.

Pendant ce temps, il s'en fallut de peu que la citadelle ne fût emportée. Les Gaulois voulurent prendre le chemin qu'avait pris Cominius, dont ils aperçurent les traces. Ayant découvert un endroit d'où l'on pouvait tenter de gravir le Capitole du côté par où il regardait la porte Carmentale², ils profitèrent d'une nuit très-sombre, et ayant envoyé d'abord un des leurs sans armes, tenter l'ascension, ils lui passèrent leurs armes, puis là où ils rencontraient un obstacle, s'efforçant, à tour de rôle de le surmonter, se soulevant et se tirant les uns les autres, ils arrivèrent sans faire aucun bruit au pied de la citadelle. Tandis que les Gaulois

¹ Elles purent la voter au Capitole sans manquer aux usages reçus, car les comices par curies se tenaient parfois sur le Capitole devant la curia Calabra.

² Animadverso *ad Carmentis saxorum ascensu* sequo .. (Tit. Lit., v, 47.)

montaient ainsi en rampant comme des Mohicans à travers les broussailles primitives du Capitole (au-dessus de la Montanara), les chiens n'avaient pas aboyé; mais les oies, nourries dans un temple de Junon¹ voisin de la citadelle, plus vigilantes que les chiens, crièrent. Elles réveillèrent un personnage consulaire nommé Manlius². Manlius crie aux armes, et s'élance à la rencontre de l'ennemi, renverse du choc de son bouclier le premier Gaulois qui était déjà arrivé. Celui-ci entraîne dans sa chute plusieurs de ses compagnons. Manlius égorge ceux qui embrassaient le rocher. Les soldats accourent à son aide, font pleuvoir des traits et des pierres sur les assaillants qui sont tous précipités. Manlius a sauvé le Capitole.

Le temple de Junon, d'où était parti l'avertissement divin, fut consacré depuis³ à Junon qui avertit, *Junō*

¹ Schwegler suppose que les oies étaient dans le temple de Junon, qui formait une des trois cellas du temple de Jupiter, et cite Denys d'Halicarnasse; mais Denys ne le dit point, et l'expression qu'il emploie, *τέμενος*, ne s'applique pas bien à une *cella*.

² D'après un autre récit (Cic., *Pro Cæc.*, 30; *Philip.*, III, 8), les Gaulois seraient arrivés au Capitole par un conduit souterrain; ce serait un de ces conduits dont la colline est traversée.

³ Selon le témoignage de Tite Live (VI, 20; VII, 28) et de Plutarque (*Camill.*, 36), le temple de Junon Moneta ne fut élevé que postérieurement sur l'emplacement de la maison de Manlius; mais le récit de la tentative des Gaulois montre un temple de Junon existant dès lors près de la demeure de Manlius, puisqu'il fut réveillé par le cri des oies de Junon. Je pense que ce fut ce temple que l'on consacra plus tard à Junon *qui avertit*. Il n'est pas rare que la consécration d'un temple soit confondue avec sa fondation. On peut le re-

*Moneta*¹; c'est, je crois, la véritable origine de ce temple.

Sous le portique du temple fut placée une oie en argent²; une cérémonie bizarre conserva la mémoire de la délivrance du Capitole. Chaque année on portait une oie en triomphe³, et l'on crucifiait un chien entre le temple de Summanus et celui de la Jeunesse. Il est certain que les oies sont une meilleure garde que les chiens⁴. Enfin, pour terminer gaiement l'histoire des oies de Manlius, je rappellerai une caricature qui représentait un soldat français plumant une oie au Capitole; au-dessous étaient ces mots : *Vengeance d'un Gaulois*.

marquer pour les temples de Saturne, de Castor et de Vesta. Le temple de Junon était sur la citadelle (Ov., *Fast.*, vi, 183), comme la demeure de Manlius. De grandes substructions que j'ai vues dans le jardin Caffarelli sont probablement les substructions du temple de Junon Moneta.

¹ Le mot *monnaie* (moneta) vient de ce qu'on plaça la *Monnaie* près du temple de Junon *Moneta*. (Tit. Liv., vi, 20.)

² Serv., *Æn.*, viii, 652. Auratis porticibus. C'était bien probablement les portiques du temple de Junon. Virgile a fait allusion à cette oie d'argent :

... Auratis velutans argenteos ancor
Porticibus.

Æn., *ibid.*

On montre aujourd'hui au Capitole des prétendues oies en bronze qui sont des canards.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxix, 14, 1; Plut., *Fort. Rom.*, 12.

⁴ On m'a raconté l'histoire d'un paysan avare qui avait caché de l'argent dans tous les coins de sa maison. Il y vivait seul avec des oies, disant que pour avertir au moindre bruit, elles étaient très-préférables aux chiens.

Le siège du Capitole se prolongeait et ses vaillants défenseurs tenaient toujours. Plusieurs légendes qu'on retrouve ailleurs expriment la persévérance de leur résolution; il en est deux qui se rapportent à l'origine de deux monuments qui durent être construits sur le Capitole et probablement dans la citadelle. L'un était l'autel de Jupiter Boulanger (*pistor*), érigé en mémoire des pains que les Romains jetèrent dans le camp des Gaulois pour leur faire croire que la farine ne leur manquait pas¹ et le temple de Vénus chauve, singulière épithète pour Vénus.

On l'expliquait en disant que les matrones romaines enfermées dans la citadelle, où il est bien douteux qu'il y eût des femmes, donnèrent leurs cheveux pour remplacer les cordes qui faisaient défaut aux machines de guerre². Cette historiette, peu vraisemblable, a été souvent reproduite³.

Les Gaulois commençaient à se lasser. Cette nation, impétueuse et mobile, ne connaissait pas la froide constance des Romains. Le siège avait commencé au milieu de juillet; la commémoration annuelle de la bataille de l'Allia ne permit jamais d'oublier cette date funeste. L'automne était venu⁴; et avec

¹ Ov., *Fast.*, vi, 396.

² Veget., *R. mil.*, iv, 9.

³ A propos de la défense de Carthage, de Byzance, d'Aquila, de Tinosos.

⁴ Les auteurs ne sont pas d'accord sur la durée du siège, ils va-

l'automne le plus mauvais moment de la fièvre de Rome. Les environs du Forum où campaient les Gaulois étaient, grâce aux restes du Vélabre, particulièrement malsains. Les Gaulois mouraient par troupeaux sous ce ciel et dans cette saison trop souvent funestes. Un lieu où ils brûlèrent leurs morts conserva le nom de *Bûchers gaulois* (*Busta gallica*). Selon toute vraisemblance, il était dans le Forum¹ ou près du Forum.

rient de six à huit mois. Comme en octobre le climat romain redevenait salubre, il est probable que les Gaulois n'attendirent pas jusqu'à cette époque de l'année, qui leur aurait rendu la santé et le courage, et qu'ils se retirèrent avant la fin de septembre, c'est-à-dire au bout de deux mois.

¹ Tit. Liv., v, 48, xxii, 14. Les Gaulois campaient dans le Forum pour surveiller le seul côté du Capitole par où ils pouvaient craindre que les Romains ne fissent une sortie. Varron (*L. lat.*, v, 157) explique les mots *Busta gallica*, d'une autre manière : c'est là, dit-il, qu'après être rentrés en possession de Rome, les Romains brûlèrent les ossements des Gaulois. Quoi qu'il en soit la mention qu'il fait des *busta gallica* m'est précieuse, parce qu'elle vient à l'appui de ma conjecture sur leur emplacement et celui des *doliola*, deux points, dont la situation n'a pas été bien déterminée. En effet, Varron nomme les *busta gallica* après l'*Æquimælium* (au bas de la roche Tarpéienne) et avant les *doliola* voisins du temple de Quirinus; ils étaient donc probablement vers la partie sud-ouest du Forum, à une extrémité du camp des Gaulois. Ce qui a empêché de croire que l'ordre indiqué par Varron fut le véritable, c'est parce qu'on voulait que les *doliola* fussent près de la portion de la Cloaca Maxima que connaissent les voyageurs, tandis qu'ils étaient voisins de celle qui traversait le Forum. On ne la voyait pas à la surface du sol, mais en creusant le trou dans lequel on voulait enfouir les *doliola* on l'avait rencontrée. De plus, Tite Live (xx, 14) dit que les *busta gallica* étaient au milieu de la

L'impatience et la maladie décidèrent les Gaulois à traiter. Les Romains purent se racheter, et ils se rachetèrent pour mille livres d'or. Ce fut la rançon du Capitole.

Admettre la réalité de ce honteux marché *res fœdis-sima*, comme parle Tite Live ¹, c'est à quoi l'orgueil romain ne voulut pas consentir. Il fallait que le mot si vraisemblable du barbare jetant son épée dans la balance et répondant au tribun qui disait la pesée d'or mal faite : *Malheur aux vaincus !* il fallait que ce mot célèbre et que les Romains se sont vengés d'avoir entendu, en l'adressant à toute la terre, ne fût pas le dernier mot d'une transaction humiliante. Pour cela, on imagina un fait de toute invraisemblance, mais beaucoup plus agréable à raconter.

Avant que l'odieux marché ² fût accompli, avant que tout l'or fût pesé, Camille survient, il ordonne que l'or soit emporté et que les Gaulois se retirent. Ceux-ci allèguent la convention faite, il répond qu'elle est nulle, parce que lui, dictateur, ne l'a pas approuvée et qu'un magistrat, son inférieur, n'avait pas le droit de la faire. Puis il engage les Gaulois à se préparer au

ville, expression toujours employée pour désigner les environs du Forum. Car on la trouve appliquée au *Milliarium aureum* qui existe encore en partie vers l'extrémité du Forum, au mont Palatin, qui le domine, aux *Carines* qui l'avoisinaient.

¹ Tit. Liv., v, 48.

² *Infanda merces*, Tit. Liv., v, 49

combat. Ils obéissent, laissent Camille disposer son armée comme il l'entend sur le sol inégal de Rome, embarrassé de décombres; ils l'avaient bien laissé arriver dans la citadelle, et le Brenn n'avait pas répondu à ses arguments constitutionnels en le faisant jeter au bas de la roche Tarpéienne.

Avant la sagacité de Beaufort, le bon sens de l'antiquité avait protesté contre une invention, il faut le dire, si absurde. Polybe, qui, en sa qualité de Grec¹, n'était pas intéressé à soutenir les mensonges de la vanité romaine, dit positivement, que les Gâtulois remportèrent dans leur pays, sans être inquiétés, la rançon des Romains, Suétone², plus curieux des faits que passionné pour la gloire de la république, parle de l'or donné aux Gaulois lors du siège du Capitole, et qui, ajoute-il, ne leur fut point arraché par Camille. Le savant Pline³, Justin, Diodore de Sicile et Tacite, affirment nettement que les Romains achetèrent la paix des Gaulois. Oui, le fait est incontestable. Cette paix fut achetée et payée argent comptant⁴.

Le Capitole, qui a vu tant de gloire, a vu cette honte des Romains. Si la pensée en venait au triomphateur tandis qu'il gravissait l'orgueilleuse colline un jour

¹ Polybe, x, 22.

² Suet. Tib., 3.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxiii, 5, 1.

⁴ Just., xxviii, 4. Nec bello hostem sed pretio remotum. (*Yec., Hist.*, in, 72; Diod. Sic., xiv, 116.

humiliée, il y avait là plus encore que dans les railleries permises au soldat de quoi tempérer l'ivresse du triomphe.

Peu de récits d'ailleurs étaient aussi hardiment faux que le récit suivi par Tite Live; dans la plupart on cherchait à faire un compromis entre l'orgueil et la vérité. Les Gaulois avaient emporté l'or des Romains, mais Camille le leur avait repris¹, les avait exterminés à huit milles de Rome, sur la route de Gabie et tué leur chef en lui disant à son tour : Malheur aux vaincus². Il fallait bien que les Romains eussent leur revanche.

Rome délivrée des Gaulois, une question s'agita qui importait beaucoup à la composition future de ce livre, car elle eût pu être tranchée de telle sorte qu'il s'arrêterait ici. Les plébéiens, les tribuns en tête, voulaient aller habiter Véies; les patriciens, plus enracinés au sol, repoussèrent obstinément un tel dessein, et Camille le fit abandonner. L'imagination a peine à se persuader que Rome eût pu être ailleurs que là où elle est aujourd'hui. Quoi! ses collines seraient un lieu abandonné où l'on viendrait voir le soleil se coucher dans la solitude, tandis qu'à l'isola Farnèse s'élèveraient les ruines du Colisée!

Camille insista sur ce fait que le sol de Rome

¹ Selon Diodore de Sicile (xiv, 117), en Étrurie; suivant Servius (*Æn.*, vi, 826), en Ombrie.

² Fest., p. 372.

était sanctifié par le culte, que les sacrifices se faisaient dans des lieux aussi bien qu'à des jours déterminés¹; on sent à chaque mot du discours que Tite Live lui fait prononcer combien Rome était pour les Romains une ville sacrée, et cela donne un grand intérêt aux monuments et à la détermination de la place qu'ils occupaient, car cette place ne pouvait être changée sans sacrilège, et la connaître c'est connaître, pour ainsi dire, un des articles de foi de la religion romaine.

Camille, d'après Tite Live², eut un mouvement sublime quand il s'écria, faisant allusion à son exil : « Absent, chaque fois que le souvenir de la patrie me revenait, je voyais toutes ces choses que vous voyez, ces collines, les plaines et le Tibre, cette région à laquelle mes yeux sont accoutumés, où je suis né et où j'ai été élevé. Ah ! que ces objets vous touchent de leur amour et vous retiennent dans votre patrie, plutôt qu'ils ne vous consomment de regrets quand vous les aurez quittés. » Cette noble allusion à l'exil, cette pathétique évocation de la patrie, de ses montagnes, de ses champs, de son ciel, émut les cœurs, et Rome resta à Rome.

Camille ne l'eût pas emporté peut-être si la multitude n'eût cru voir dans une rencontre fortuite la manifestation certaine de la volonté des dieux. Quelques

¹ Tit. Liv., v, 52.

² Tit. Liv., v, 54.

jours après, les sénateurs délibéraient sur le même sujet dans la curie ; des soldats traversèrent le Forum et le centurion, arrivé au milieu du Comitium, dit au porte-étendard. « Arrête-toi : *nous serons très-bien ici* ¹. » Le sénat sortit de la curie et du haut des degrés cria au peuple rassemblé dans le Forum : « Nous en acceptons l'augure. » La plebs, que la voix de Camille n'avait pu décider, le fut par une parole qu'un centurion prononça au hasard. C'est bien le même peuple qui, de nos jours, entendant un nom de nombre que le hasard amène dans la conversation, va le mettre à la loterie, croyant toujours à la valeur prophétique d'un mot.

Quand on eut renoncé à quitter Rome pour Véies, on se mit à rebâtir Rome avec ardeur, et avec une précipitation dont nous devons tenir compte, car c'est à cette précipitation qu'il faut attribuer la physionomie que Rome conserva ² jusqu'à ce qu'elle eût été bâtie de nouveau sous Néron, qu'elle ne perdit même pas entièrement après lui ³ et qu'elle garde encore aujourd'hui.

Le sénat, qui avait eu tant de peine à empêcher l'émigration des plébéiens, et qui faisait tout pour leur faciliter la réédification de la ville ⁴, ne s'avisa pas de

¹ Tit. Liv., v, 55.

² Romam... non optimis viis, angustissimis semitis. (Cic., *Leg. agr.*, II, 35.)

³ Juvén., *Sat.*, III, 236.

⁴ Il permit à chacun, à condition qu'il aurait rebâti sa maison

réglementer, et chaque citoyen put bâtir où il lui plaisait; de là résulta un pêle-mêle d'édifices incohérents¹. Ces rues tracées à la hâte furent étroites, tortueuses et irrégulières², de grands espaces demeurèrent vides³, comme on le voit partout où les villes ont été bâties précipitamment, dans l'ancien et dans le nouveau monde, à Athènes et à Washington.

Les temples et les monuments publics étaient restés debout⁴. Les Gaulois, ces premiers barbares, ne détruisirent pas plus les édifices de Rome que ne le firent, comme nous le verrons, les autres barbares, et par la même raison. Détruire un édifice leur eût donné beaucoup de peine et ne leur eût servi à rien. A Rome on n'a guère détruit que pour bâtir.

Outre les anciens temples qui subsistèrent, on en

dans un an, de prendre la pierre et le bois où il voudrait, et fournir les tuiles (Tit. Liv., v, 55). Probablement on emprunta beaucoup de matériaux de construction à Véies, presque déserte encore au temps de Properce.

¹ Promiscue urbs ædificari cæpta (Tit. Liv., v, 55.)

² Festinatio curam exemit vicos dirigendi (*ib.*), ἑὸς ὁδοῦ γενέσθαι καὶ καμπὴς ἐχούσας (Diod. Sic., xiv, 116), arctis itineribus hucque et illuc flexis, atque enormibus vicis. (Tac., Ann., xv, 38.)

³ (Urbs) passim erecta. (Tac., Ann., xv, 43.)

⁴ Stantibus templis decorum, disait Camille (Tit. Liv., v, 53). La preuve qu'il disait vrai, c'est qu'un assez grand nombre de temples et d'édifices publics, la Curia Hostilia par exemple, construits antérieurement à l'incendie des Gaulois, existaient encore après cet incendie. Pour la même raison, on ne peut admettre que les Gaulois, dans leur court séjour, aient détruit les murs, quoi qu'en dise Phitarque. (Com., 52.)

curring by the borrower.
The charge for this book may
be renewed if no one is waiting
for it.

To renew the charge, the
book must be brought to the
library.

DO NOT RETURN BOOKS
ON SUNDAY

GENERAL LIBRARY
University of Michigan

Form 96 4-48 100M S

LES GAULOIS.

550

aux et on en reconstruisit d'an-
cien celui d'Aius Locutius dans la
colline sur l'Aventin ; il faut y join-
dre le temple voué pendant l'invasion gau-

loise de la ville et faisait face à la
porte Capène y conduisait, paroil à

portam (Schol., Ov., *Fast.*, vi, 103). Le
positum extra ad viam teetam ; ce que dit

prospicit extra
porta Capena viam.

se de Saint-Nérée et Achillée jusqu'à un
milieu (ad formam. Beck. *Handb.*, p. 513).

Einsiedlen s'accorde très-bien avec celui

haut et avec celui de Properce (iv, 3,

le temple de Mars par la porte Capène.

au moins positifs placent le temple de

Mars à plus d'un mille de la porte *ad Martis intra miliarium*, I et
II *ab urbe condita porta larva*, inscription citée par Ulrich (*Rom.
top.*, p. 408) ; ce qui nous apprend aussi que le temple était sur
la gauche de ceux qui sortaient de Rome. Appien (*Bell. Civ.*, iii,
41), parle d'un temple de Mars à quinze stades de Rome (près de
deux milles). C'est à ce temple que se rapporte l'inscription trou-
vée à un mille environ de la porte Capène (Beck., *Handb.*, p. 512),
et dans laquelle l'aplanissement de la *montée de Mars* est men-
tionné. Les travaux du chemin de fer viennent de confirmer la
vérité de ce renseignement. En présence d'indications si précises
et si contradictoires, je ne vois d'autre parti à prendre que de
faire comme a fait Becker, de supposer qu'il y a eu de ce côté
deux temples de Mars, l'un tout près de la porte Capène, et
l'autre à un mille environ plus loin. On expliquerait ainsi

ceux qui, au moyen âge, conduisaient à Saint-Pierre et à Saint-Paul et auxquels il a pu servir de modèle, car il existait encore au moyen âge.

Les Romains avaient vu le danger de ne pas fortifier du côté du Tibre le mont Capitolin, qui fut alors pour la première fois protégé par des murailles; on ne dut pas oublier la citadelle, où le besoin de moyens de défense s'était fait le plus sentir, et elle dut avoir sa part dans ces substructions du Capitole¹, que Tite Live² disait admirables et Pline démesurées (insanas)³.

Pour compléter l'histoire de tout ce qui se rapporte à la délivrance du Capitole, il faut raconter la fin de son premier sauveur, Manlius⁴.

le temple de l'Honneur et de la Vertu a pu être confondu avec un temple de Mars, ainsi que Becker l'a remarqué, et comment, d'autre part, ce qu'il n'a point dit, le temple de l'Honneur et de la Vertu est le premier des monuments énumérés par le *Curiosum* et la *Notitia* dans la région de la porte Capène, et le temple de Mars un des derniers. La confusion a eu lieu entre le temple de Mars qui était situé près de la porte Capène, non loin du temple de l'Honneur et de la Vertu, et le temple de Mars qui était à plus d'un mille de cette porte, celui qu'indiquent les régionnaires.

¹ *Capitolium* se prenait comme *Tarpeius mons*, tantôt pour une des deux parties, tantôt, comme ici, pour tout l'ensemble du mont Capitolin.

² Tit. Liv., vi, 4.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 24, 3.

⁴ Nom certainement sabin; la racine est *manus*, bon, d'où les Manlii d'Aricie. *Man-lius* pour *mani-ilius*. De là aussi le nom des Manilii et

Par suite de l'invasion des Gaulois, la campagne avait été mal cultivée; il en était résulté une disette. La misère des plébéiens était grande, et les patriciens ne faisaient rien pour la soulager. Ils avaient oublié ce noble élan qui avait entraîné la population tout entière au siège de Veies, et jamais les rigueurs de l'usure n'avaient été plus cruelles. Obligés eux-mêmes de refaire leurs fortunes que les désastres du siège avaient nécessairement amoindries, les patriciens redoublaient de dureté envers leurs débiteurs, dont les mêmes désastres avaient dû augmenter le nombre. Ils étaient rapaces comme les juifs du moyen âge et impitoyables comme Shylock. Parmi eux un seul homme beau, noble et riche, digne de son nom, qui voulait dire *le bon* (en sabin), avait pitié de ces misères du peuple; c'était Manlius.

Un jour, dans le Forum, il vit un centurion que sa conduite militaire avait illustré, qui venait d'être condamné pour dettes et que l'on entraînait par ordre de son créancier dans la demeure de quelque patricien, destinée à devenir pour lui une affreuse prison. Manlius ne put supporter un tel spectacle : suivi de plusieurs plébéiens dévoués, il s'élança au milieu du Forum,

Mamilii. Ces noms sont mis souvent les uns pour les autres aussi bien que Mallii, qui semble en être une contraction. Vulso, surnom sabin en *o* et dénomination d'un peuple sabellique, est un surnom des Manlii. Plusieurs d'entre eux se sont appelés *Titus* Manlius; *Titus* est un prénom sabin.

mit la main sur cet homme en s'écriant : « C'est en vain que cette main a délivré la citadelle et le temple de Jupiter, si je vois un citoyen romain, un compagnon d'armes réduit aux fers et à la servitude comme si les Gaulois l'avaient pris¹ » puis il acquitta en présence du peuple la dette du prisonnier.

Il fit plus : il vendit des terres qu'il avait dans le territoire de Véies; elles devaient être la récompense de son courage et faisaient la meilleure partie de son patrimoine. Tandis qu'on les mettait à l'encan dans le Forum : « Citoyens, dit-il, tant qu'il me restera quelque chose à vendre, je ne souffrirai pas qu'un seul de vous soit condamné et livré ! » Tite Live ajoute à ces généreuses paroles d'autres paroles qui l'eussent été moins. Manlius accusa, dit-il, les patriciens d'avoir gardé pour eux l'or destiné à payer les Gaulois. Mais comme nous savons que cet or avait été bien réellement remis aux vainqueurs, nous devons voir dans cette calomnie prêtée à Manlius une calomnie des patriciens contre lui, que Tite Live, toujours disposé à prendre leur parti, a répétée.

Appelé par les patriciens, le dictateur Camille quitta l'armée et accourut au sénat; bientôt il sort de la Curie, se faisant suivre de tous les sénateurs qui prennent place dans le Comitium; il y descend lui-même et y établit son tribunal, devant lequel il cite Manlius. Celui-ci arrive, suivi d'une grande multitude qui

¹ Tit. Liv., vi, 14.

remplit le Forum. Le Comitium et le Forum, les sénateurs et les plébéiens sont en présence. C'étaient, dit Tite Live¹, deux armées, dont chacune avait les yeux fixés sur son général; deux armées, en effet, qui avaient été deux peuples.

Manlius répond avec audace au dictateur, et le dictateur ordonne qu'il soit conduit en prison. Il eut peu de chemin à faire pour s'y rendre, le Comitium touchait presque à la prison Mamertine. Manlius put y être entraîné sans avoir à traverser le Forum et avant que la foule qui le remplissait eût le temps de venir à son secours². Seulement il leva les yeux vers le temple du Capitole, au pied duquel on l'arrêtait, et s'écria : « Jupiter, Minerve, Junon, vous que j'ai déllivrés et sauvés, m'abandonnerez-vous à mes ennemis ! »

Un grand nombre de plébéiens en habit de deuil vinrent à la porte de la prison³ où Manlius était plongé dans les ténèbres, attendant le bourreau⁴, et pendant ce temps le temple sacré qu'il avait défendu étincelait au soleil au-dessus de sa tête.

Le peuple voulait briser les portes du cachot de

¹ Tit. Liv., vi, 15.

² Cette circonstance topographique rend raison de ce qui est difficile à comprendre dans le récit de Tite Live : que la multitude qui avait accompagné Manlius ne lui ait pas donné signe de sympathie au moment de son arrestation.

³ C'est, je crois, le sens : *Obversatamque vestibulo carceris mæstam turbam*. (Tit. Liv., vi, 15.)

⁴ Tit. Liv. vi, 17.

Manlius; le sénat effrayé le relâcha. Manlius remonta dans la citadelle, où était sa maison, le cœur plein de colère et respirant la vengeance.

Tite Live lui fait tenir dans cette maison des conciliabules où se prépare une révolution et prononcer à la tribune des discours séditeux, mais n'énonce aucun acte criminel; il prête aussi à Manlius le projet de se faire roi, lieu commun ridicule des accusations patriciennes, mais il avoue qu'on n'a jamais su ni avec qui, ni dans quelle intention ce prétendu conspirateur avait conspiré¹.

Décidé à le trouver coupable, le sénat lui faisait un grief du lieu de son habitation, qui était dans la citadelle et qui, par sa position, menaçait la liberté². Mais d'autres patriciens avaient demeuré sur le Capitole et pour cette raison avaient porté, comme Manlius, le nom de *Capitolinus*³.

¹ Tit. Liv., vi, 18.

² Tit. Liv., vi, 19.

³ On cite des Quinctii, des Servillii, des *Tarpeii*. Ceux-ci devaient avoir, comme Manlius, habité dans la citadelle sur la roche *Tarpeienne*. C'est parce que Manlius y avait sa maison que lui et plusieurs personnes de sa famille portèrent ce surnom. Un autre Manlius (Tit. Liv., iv, 42), l'avait porté avant lui. Il ne lui fut donc pas donné après son exploit du Capitole, comme l'a dit à tort, et comme on le croit d'ordinaire. Il n'y avait que des patriciens sur le Capitole; si un Mælius, plébéien, — Sp. Mælius était un chevalier des centuries plébéiennes, — porta le surnom de Capitolinus, c'est que la demeure des Mælius était dans le vicus Jugarius au bas du mont Capitolin.

Deux tribuns gagnés par le sénat, ou jaloux de la popularité de l'aristocrate, offrirent de l'accuser, et sa noble famille l'abandonna ; personne dans cette famille ne prit des vêtements de deuil, selon l'usage, le jour où il parut devant les centuries assemblées dans le champ de Mars. On comptait, pour le faire condamner, sur le jugement des centuries où les plébéiens dominaient ; car on était parvenu à leur faire croire que Manlius voulait se faire roi.

Cependant la gloire de Manlius faillit le sauver. D'abord il fit comparaitre dans le champ de Mars quatre cents citoyens qu'il avait défendus de la ruine et de la prison, et auxquels il avait avancé de l'argent sans intérêt, libéralité de mauvais exemple que les patriciens étaient bien aises de décourager ; puis il montra les dépouilles des ennemis tués de sa main, au nombre de trente, les récompenses militaires qu'il avait reçues, au nombre de quarante, parmi lesquelles deux couronnes murales et huit couronnes civiques. Il produisit les citoyens romains qu'il avait arrachés à l'ennemi ; l'un d'eux, qu'il ne put présenter mais qu'il nomma, était Servilius Ahala, maître de la cavalerie et son ennemi acharné. Puis après avoir dit tout ce qu'il avait fait pour sa patrie, il découvrit sa poitrine couverte de cicatrices et se tournant vers le Capitole¹, il invoqua Jupiter et les autres divinités qui

¹ La scène devait se passer dans les Septa, lieu alors découvert, d'où l'on ne saurait voir aujourd'hui le Capitole, parce que cette

y étaient honorées, leur demandant de venir en aide à sa fortune et de mettre dans l'âme des Romains les sentiments qu'ils avaient placés dans l'âme de Manlius quand il sauvait Rome ; enfin il pria les citoyens de regarder la citadelle et le Capitole avant de le juger.

Les tribuns comprirent que le peuple, tant qu'il verrait le Capitole, ne pourrait condamner Manlius. L'affaire fut remise à un autre jour et la scène du jugement transportée dans un autre endroit, dans le bois Pætelinus, près de la porte Flumentane¹. Là, Man-

partie de l'ancien champ de Mars est bâtie ; mais au temps de Manlius il n'y avait pas de maisons dans le champ de Mars, où il n'était pas permis d'en construire. La plupart des édifices publics qui s'y élevèrent depuis, et entre autres le cirque Flaminius, voisin des Septa, n'existaient pas encore. Du lieu où Manlius parlait on pouvait donc voir parfaitement la citadelle et le temple de Jupiter, qui devait faire à peu près l'effet que produit le palais de Paul II sur le Capitole, aperçu de la place San-Marco.

¹ Tit. Liv., vi, 20. La porte *Flumentane*, comme son nom l'indique, était au bord du fleuve, et dans un lieu exposé aux inondations (Tit. Liv., xxxv, 9, 21 ; P. Diac., p. 89) ; on ne peut donc la placer qu'au-dessous de la porte Carmentale, vers l'extrémité du Vélabre, lieu, en effet, facilement inondé. C'était en dehors de cette porte, dans le champ de Mars, que se tinrent les comices par curies, dans lesquels Manlius fut condamné. Tite Live (vii, 41) cite une autre cause jugée par les curies dans le bois Pætelinus. Des environs de la porte Flumentane on ne pouvait apercevoir le temple de Jupiter, et on ne pouvait pas bien voir la citadelle, si, comme je le crois, elle occupait la partie de la roche Tarpéienne la plus éloignée. D'ailleurs, comme l'a très-judicieusement remarqué Bunsen, les arbres d'un bois empêchent de voir. On a proposé de lire dans Tite Live *porta Nomentana*, au lieu de *porta Flumentana* ; cela est contraire à la leçon des

lius n'ayant plus pour le protéger le glorieux témoin qu'il avait invoqué, une sentence de mort fut portée contre lui.

Il y avait encore une autre raison pour qu'il en fût ainsi. Au jugement des comices par centuries qui représentaient l'universalité des citoyens, et particulièrement depuis la réforme démocratique de ces comices, la partie plébéienne de la cité, on substitua le jugement des Curies patriciennes⁴; c'était livrer Manlius à ses ennemis.

La nature de ce jugement par curies fait craindre que le récit d'après lequel Manlius aurait péri sous

bons manuscrits et à l'usage constant de tenir les assemblées dans la région du champ de Mars ou du Forum. D'ailleurs, il n'y a eu de porte Nomentane que dans l'enceinte d'Aurélien. Ce qui pourrait faire croire que Tite Live aurait appelé porte Nomentane la porte Colline, parce qu'elle conduisait à Nomentum, expression du reste tout à fait insolite, c'est qu'il y avait près du Cispius un lucus *Pætelius* (Varr., *De L. lat.*, v, 50), mais ce nom a pu être donné à deux bois sacrés. Ce qui se conçoit facilement si ce nom remontait aux Pélasges, *petalon* voulant dire *feuille* en grec. *Pætelinus* aurait été le nom d'un bois touffu, circonstance favorable au dessein des patriciens en s'y rassemblant pour juger Manlius. Les noms de *Pétellie* ou *Petille*, ville du Brutium dont on attribuait la fondation à I. mède, ce qui semble indiquer une provenance pélasgique, et de *Petalla*, en Grèce, peuvent avoir la même origine.

⁴ Cette remarque de Schweigler (iii, p. 296) s'appuie sur une phrase de Tite Live (vi, 20), qui oppose le concilium *populi* aux assemblées des centuries. Je la crois fondée, mais ce n'était pas une raison pour nier la belle tradition que l'histoire consacre.

les verges du bourreau¹ dans le Comitium², ne soit le véritable, car c'était le supplice de celui que le sénat avait déclaré ennemi de la patrie³.

Espérons que la tradition généralement reçue est la plus vraie, et laissons à la mémoire de Manlius cette triste gloire qu'il ait été précipité de la roche Tarpéienne, sur laquelle s'élevait la citadelle qu'il avait sauvée.

Ce genre de mort était lui-même infamant, car c'est de la roche Tarpéienne qu'on précipitait les esclaves⁴.

Après sa mort sa maison fut rasée et on décida que désormais nul patricien n'habiterait sur le Capitole.

Ainsi toute la destinée de Manlius est attachée au Capitole, dont il portait le nom, où il était né, d'où il avait précipité les Gaulois et d'où il devait être précipité à son tour⁵.

¹ Selon Cornelius Nepos, cité par Aulu-Gelle (*Noct. att.*, xvii, 21.)

² Si Manlius fut mis à mort ainsi, ce fut probablement dans le Comitium, car c'était là que ce genre de supplice était infligé à celui qui avait séduit une vestale.

³ On le voit dans la Vie de Néron, par Suétone. (*Ner.*, 49.)

⁴ Gell., *Noct. att.*, xi, 18.

⁵ Une raison de plus de placer la roche Tarpéienne là où elle était véritablement, c'est que si on la plaçait à Araceli, les condamnés fussent tombés dans les environs du Vulcanal et du Comitium dont un tel spectacle eût souillé les approches : Denys d'Halicarnasse (vii, 35; viii, 78), dit bien que Sp. Cassius fut précipité d'un rocher qui dominait le Forum, à la vue de tous, mais ces expressions peu-

Si l'on en croyait une version différente de sa mort¹, le Capitole aurait joué encore un autre rôle dans la destinée de Manlius.

Il se serait emparé par la force du mont Capitolin ; les patriciens effrayés auraient envoyé vers lui un traître, un esclave qui, se présentant comme venant de la part des esclaves prêts à se soulever et feignant de vouloir lui confier un secret, l'aurait conduit au bord de la roche Tarpéienne et l'en aurait fait tomber².

Sans adopter ce récit invraisemblable, quand le Capitole n'aurait pas d'autre histoire à raconter que la destinée de Manlius, la destinée de Manlius en ferait toujours le lieu le plus dramatique de la terre.

ven s'appliquer à la partie de *monte Caprino*, qui est la plus rapprochée du Forum. Plus loin, on montre aux voyageurs un rocher qui est à découvert, leur disant : C'est la roche Tarpéienne, et les voyageurs s'étonnent du peu de hauteur de ce rocher, ne réfléchissant pas que le rocher que leur indiquent sans nul motif les *ciceroni* n'est qu'une petite partie de la roche Tarpéienne. On donnait ce nom au sommet méridional tout entier. J'habite sur ce sommet, et je comprends très-bien ce qui m'arriverait si on me jetait par ma fenêtre dans la rue de la *Consolazione*. Ce serait une chute d'une centaine de pieds. De plus, le flanc de la roche Tarpéienne était hérissé de saillies contre lesquelles se heurtait et se brisait avant d'arriver en bas le corps de ceux qui en étaient précipités. *Frequentibus exasperata saxis quæ aut elidant corpus aut de integro gravius impellunt* (Senec., *controv.* 3). *Immensæ altitudinis tristis aspectus.* (*Ibid.*)

¹ Zonaras (vii, 24), d'après Dion Cassius.

² Manlius ne se serait pas tué en tombant, et les deux jugements auraient eu lieu après sa chute ; ceci est absurde.

La haine des patriciens poursuivit Manlius après sa mort sur le théâtre même de sa gloire; on rasa sa maison, et il fut interdit dès lors à tout patricien d'habiter sur le Capitole; personne dans la *gens* Manlia ne porta plus le prénom de celui qui l'avait illustrée.

Le vieux Camille, qu'on trouve avec regret à la tête du parti qui fit mourir Manlius, allait reparaitre encore une fois sur la scène. Le sénat fut le chercher pour opposer sa dictature, comme un dernier secours, au triomphe qui semblait assuré des lois Liciniennes. Ces lois, proposées par les tribuns Licinius, Stolo et L. Sestius, étaient le plus grand effort démocratique tenté jusqu'à ce jour. La première avait pour but d'alléger les dettes des plébéiens; la seconde, de limiter la quantité de terres publiques dont il serait permis à un citoyen de conserver la possession; la troisième, de faire admettre les plébéiens aux honneurs consulaires. Les patriciens, attaqués dans leur avarice et leur orgueil, résistaient opiniâtrement; près d'être vaincus, ils appelèrent Camille.

Il avait près de quatre-vingts ans quand il vint livrer à la démocratie un dernier combat; ce combat fut terrible. Camille voulut interrompre violemment les comices par tribus¹; il ordonna aux plébéiens de quitter le Forum et de se rendre sous les armes au champ de Mars. Les plébéiens refusèrent, et Camille abdiqua la dictature. Bientôt après elle lui fut rendue;

¹ Tit. Liv., vi, 38.

mais les tribuns en étaient venus à pouvoir tout oser, et comme Camille haranguait à la tribune, l'un d'eux donna l'ordre de l'arrêter¹; le serviteur du tribunat mit la main sur le dictateur octogénaire. Alors ce fut dans le Forum un tumulte comme on n'en avait jamais vu; ceux qui entouraient Camille repoussaient la foule de la tribune qu'elle voulait envahir; la foule qui était au-dessous criait qu'il fallait saisir Camille. Celui-ci descendit de la tribune et se réfugia dans le Comitium. S'arrêtant à son entrée et se tournant vers le temple de Jupiter, toujours fidèle à son caractère religieux, il pria les dieux du Capitole de tout diriger pour le mieux, et voua un temple à la Concorde si ces troubles s'apaisaient. L'agitation fut grande dans le Comitium, mais le parti le plus modéré l'emporta, et l'on convint d'accorder qu'un des deux consuls serait plébéien. Le sénat ratifia cette importante concession, et Camille ayant reparu à la tribune pour l'annoncer au peuple, il fut accompagné jusque chez lui par les applaudissements et les acclamations de la multitude. Telle est l'origine du premier temple de la Concorde élevé pour cimenter l'accord des patriciens et des plébéiens, qui fut en réalité le triomphe de ceux-ci, et devait être bientôt détruit par des luttes nouvelles. C'est au temps du siège de Veïes qu'il aurait fallu dédier un temple à la Concorde.

Ce temple s'élevait sur le mont Capitolin, -- vers le-

¹ Plut., *Camill.*, 42.

quel Camille s'était tourné en faisant sa prière, — regardant le Forum et le Comitium, au pied des degrés nombreux qui conduisaient au temple de Juno Moneta¹; ces degrés sont assez exactement représentés aujourd'hui par les marches qui conduisent de la place du Capitole à la roche Tarpéienne, et la situation du temple indiquée au sommet de la rampe actuelle par où on descend au Campo Vaccino² et d'où on a une si belle vue du Forum; c'est de là qu'au dire d'Ovide la déesse le contemplait rempli par la foule.

Nunc bene propicies latiam, concordia, turbam.

C'est de là que nous le contemplons vide.

¹ Ov., *Fast.*, I, 637.

² On ne peut le mettre qu'au sud de l'espace occupé par le Tabularium; il était à droite de la voie Triomphale, que coupe la rampe moderne en un point au delà duquel elle se prolongeait vers le sud pour revenir vers le nord et atteindre l'Intermontium (la place du Capitole). On croit généralement que le temple de la Concorde, dont l'emplacement n'est pas méconnaissable, au pied du Capitole et au-dessus du Forum, était le temple voué par Camille. Les vers d'Ovide prouvent que le temple dédié à la Concorde par le vieux dictateur n'était pas là, mais sur le Capitole, puisqu'il se trouvait au pied des degrés qui conduisaient au temple de Junon Moneta, élevé dans la citadelle et par conséquent sur la roche Tarpéienne. C'est celui-là qui fut refait plus tard et dédié par Tibère; il n'en reste rien. L'autre, celui du Forum, dont on admire de si beaux débris dans le Tabularium et dans le musée Capitolin, a remplacé un des deux petits temples de la Concorde bâtis sur le Vulcanal avant la fin de la république. On ne sait quand et à quelle occasion il a été construit.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA ROME PRIMITIVE ET LA ROME DES ROIS.

SUITE.

XV. — ANCUS MARTIUS

Caractère du règne d'Ancus, sa maison. — Les Fétiaux, d'institution sabine : la *colonne de la guerre*. — Guerres contre les Latins et populations latines établies sur l'Aventin. — Guerre contre les Véliens; conquêtes au delà du Tibre; fondation d'Ostie, déplacement d'Ostie. — Les Salines d'Ancus existent encore. — La transplantation des Latins à Rome; origine de la plebs romaine. — Différence de la plebs et des clients. — Le commerce latin, l'industrie sabine. — Ancus fortifie Rome: le fossé des Sabins, la citadelle du Janicule, le pont Sublicius, les murs d'Ancus. — Politique des rois sabins et d'Ancus en particulier. — La prison Mamertine et la popularité. — Ce qui fit périr la royauté sabine. 1

XVI. — LE PREMIER TARQUIN.

Comment Rome eut-elle un roi étrusque. — Origine de Tarquin. — Prodige sur le Janicule. — Politique de Tarquin; lui et sa femme prennent des noms sabins. — Cette politique se montre dans la fondation du nouveau Capitole et dans la nouvelle organisation des tribus. — Caractère de la monarchie étrusque — Grands travaux

d'utilité publique. — Dessèchements commencés. — Le Cirque. — Jeux de l'Étrurie à Rome. — Union des divers éléments de Rome; enceinte générale des collines. — Le marché embelli; avances aux Latins. — Les fils du dernier roi sabín tuent Tarquin sur la Velia. 40

XVII. — SERVIVS TULLIVS.

Légende sabine sur Servius Tullius. — Mastarna. — Servius Tullius élu par le sénat. — Culte et temple de la Fortune, dévotion de l'aventurier à la Fortune. — Les Compitalia, fête des Lares, politique de Servius. — Rome, ville latine; Rome mise à la tête des populations latines; temple de Diane. — Opposition des Sabins, supercherie religieuse. — Première enceinte de toute la ville; Rome existe. 80

XVIII. — SUITE DE SERVIVS TULLIVS.

Institutions de Servius. — Tribus locales substituées aux tribus de race. — Les classes. — Principe du cens. — La propriété, fondement et mesure de l'importance politique. — Les Septa. — Rapport de la constitution de Servius et de celle de Solon. — Comment une constitution à la grecque a-t-elle pu venir d'un chef étrusque? — Explication, rapport de Mastarna avec les villes grecques de Campanie. — Origine grecque de la monnaie, des mesures, de l'écriture romaines. — Actes de naissance et de décès, trois temples. — Mort de Servius, chant de la parricide. — Rue Scélérate 117

XIX. — LA ROME ÉTRUSQUE.

Question de l'influence des Étrusques sur Rome, présomption tirée de monuments et de la topographie. — Origine et formation du peuple étrusque. — Rapports de l'Étrurie avec la Grèce, l'Orient, les populations germaniques. — Ce que les Romains ont reçu des Étrusques. — Chiffres, monnaie, calendrier, les cloches, les moulins à bras, etc. — Jeux : pugilat, courses de chevaux et de chars; jeux séculaires; le siècle étrusque. — Représentations dramatiques, combats de gladiateurs, pompe royale et patricienne, pompe triomphale d'origine étrusque. — Ce qu'il y eut d'étrusque dans la reli-

gion et dans l'organisation politique, dans le système militaire et dans l'agriculture des Romains. — L'art romain fut étrusque jusqu'au jour où il fut grec. — Architecture, sculpture, musique. — Tableau de Rome sous les rois étrusques. 157

XX. — TARQUIN LE SUPERBE.

Tyrannie et grandeur de Tarquin. — Sa politique à l'égard des Sabins et à l'égard des Latins. — Fêtes latines, temple de Jupiter sur le mont Albain. — Assemblée des Latins près de l'eau Ferentina, meurtre d'Herdonius. — Prise de Gabie. — Guerre contre les Volscues. — Colonies dans les villes pélasgiques de Signia et de Circéi. — Le monte Circello chez Homère et chez Virgile. souvenirs de la magicienne Circé. — Temple de Jupiter Capitoun; son architecture, sa forme, sa grandeur. — Travaux imposés par Tarquin, la *cloaca maxima*. — Tarquin envoie consulter l'oracle de Delphes; premiers rapports de Rome avec la Grèce. — Les livres sibyllins. — Feinte stupidité de Brutus, fable née de son nom. — Lucrèce Sabine, Collatie Sabine, Brutus Sabin. — Expulsion des rois. — Jugement sur Tarquin. 209

DEUXIÈME PARTIE

LA RÉPUBLIQUE

I. — GUERRE D'AFFRANCHISSEMENT.

Le consulat. — Les biens privés des Tarquins confisqués, jugement de Tite Live. — Champ de Mars, origine prétendue de l'île Tibérine. — Conspiration, exécution des fils de Brutus dans le Forum. — Buste de Brutus. — Temple élevé par Brutus à la déesse Carina. — Mort de Brutus. — Valerius Publicola soupçonné à l'occasion de sa maison sur la Velia. — Dédicace du temple de Jupiter, fermeté sabine. — Porsenna occupe la citadelle du Janicule. — Le pont Sublicius, Horatius Coclès, histoire de sa statue. — Mutius Scaevola, les prés de Mutius. — Clélie, sa statue sur la Velia. — Bataille livrée par Aruns aux Ariciens, tombeau d'Aruns. — Rue et quartier étrusques, origine de ce nom. — Porsenna a été le maître à Rome. — Pourquoi la

confédération latine embrassa la cause de Tarquin. — La *gens* sabine des Claudii passe aux Romains. — Bataille du lac Régille, emplacement du lac, apparition et temple de Castor et Pollux. — Dédicace du temple de Saturne. 261

II. — LIEUX POLITIQUES DE ROME.

Nulle demeure particulière assignée aux rois et aux consuls. — Lieu de réunion du sénat, la curie, différents temples. — Lieu des assemblées patriciennes, le Comitium. Plate-forme qui le dominait à l'ouest, le Vulcanal. — Tribunal du préteur. — Comices par curies dans le Comitium. — Comices par centuries dans le Champ de Mars. — Censure. — Recensement, lustration. — Questure. — Le Forum, comices par tribus, la tribune. — Recensement et procession annuelle des chevaliers dans le Forum. — Corps religieux, leurs habitations respectives. 308

III. — COMMENCEMENT DE LA LIBERTÉ.

Guerres au dehors et luttes au dedans. — Avarice et manque de foi des patriciens; temple de Mercure. — Les plébéiens se retirent sur le mont Sacré. — Création des tribuns du peuple et des édiles. — Coriolan, sa hauteur, son exil, fait la guerre aux Romains, vient à quatre milles de Rome. — Valeria et les femmes romaines vont vers lui, il s'arrête à la voix de sa mère. Lieu de la scène. — Temple de la Fortune des femmes. — Spurius Cassius; première loi agraire. — Spurius Cassius est mis à mort par son père; origine de la puissance paternelle chez les Romains. — Offrande au temple de Cérès. — Statue et maison de Sp. Cassius; temple de Tellus. — Dynastie Consulaire des Fabius; ils passent aux plébéiens. — Motifs de leur établissement militaire contre les Véiens. — Leur départ de Rome, le chemin qu'ils suivent, la porte Carmentale. — Leur guerre contre Véies, leur défaite, leur mort. — Les Véiens sur le Janicule et dans le Champ de Mars. 372

IV. — CININNATUS, LES DÉCEUVRES.

Agitations dans le Forum. — Mort d'un tribun. — Troubles au sujet de la loi Publilia. — Appius se donne la mort. — Violences des jeunes patriciens; le fils de Cincinnatus condamné; cause de la pauvreté

TABLE DES MATIÈRES.

577

de Cincinnatus. — Le Capitole occupé par le Sabin Herdonius. — Cincinnatus consul. — On va chercher Cincinnatus dans son champ pour le faire dictateur ; le vrai Cincinnatus. — Les terres sur l'Aventin données aux plébéiens par la loi Icilia. — Les décemvirs ; histoire de Virginie. — Meurtre de Spurius Maelius ; l'Æquimelium. — Ce qu'était la dictature à Rome, essentiellement temporaire ; différence d'un remède et d'un régime. 434

V. — PREMIÈRES GUERRES. — PRISE DE VÉIES.

Guerres avec les Éques et les Volsques. — Guerres contre Véies. — Statues des ambassadeurs romains mis à mort par Tolumnius, placées près des Rostres. — Cornelius Cossus tue Tolumnius. — Déférence de Tite Live pour un témoignage d'Auguste. — Temple d'Apollon médecin. — Fidène reprise. — Verrugo. — Siège de Véies. — L'émissaire du lac d'Albano. — Comédie religieuse et politique. — Véies est prise. — Temple de Junon sur l'Aventin. — Triomphe, dévotion et impopularité de Camille. — Exil et prière de Camille. — Voix divine qui annonce l'arrivée des Gaulois. — Autel d'Ajus Locutius. 408

VI. — LES GAULOIS

Premiers rapports des Romains et des Gaulois. — Défaite de l'Allia. Les Gaulois à Rome ; incendie de la ville, massacre des vieux patriciens. — Les Gaulois tentent de surprendre le Capitole ; ils sont repoussés par Manlius. — Temple de Junon Moneta. — Effet de la *malaria* ; les Gaulois se décident à lever le siège. — *Buxa Gallica*. — Mensonge de Tite Live, Rome s'est rachetée. — Les plébéiens veulent transporter Rome à Véies ; les patriciens et Camille résistent. — On rebâtit la ville à la hâte ; de là son irrégularité. — Temple de Mars. — On garantit le Capitole par une muraille. — Jugement, condamnation et mort de Manlius. — Le sénat appelle Camille pour qu'il s'oppose aux lois Liciniennes. — Scènes orageuses au Forum. — Accord des partis, temple de la Concorde. . . 538

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

INDICATION DE LIEUX ET DE MONUMENTS

DEUXIÈME VOLUME

Basilique Porcia.. . . .	Église de Sainte-Martine.
Cirque Flaminien.	Entre la place Margana et la place Paganica.
Forum de César.	Entre la rue de Narforio et la rue Alessandrina.
Jardins de Lucullus.	Villa Médicis.
Jardins de Salluste.	Villa Massimi et Villa Ludovisi.
Marché aux Légumes.	Rue Montanara.
Portique de Metellus (puis d'Octavie).	Pescheria Vecchia.
Pont Émilien.	Ponte Rotto.
Pont Cestius.	Ponte di San Bartolomeo.
Pont Fabricius.	Ponte Quattro Capi.
Porte du Palatin.	Arc de Titus.
Temple de Castor.	Les trois colonnes à l'extrémité orientale du Forum.
Temple de Cérès.	Église de Santa Maria in Cosmedin.
Temple d'Esculape.	Église de Saint-Barthélemi dans l'île.
Temple d'Hercule (près du Tibre)	Temple rond, appelé temple de Vesta.
Temple d'Isis.	Église de San Stefano del Cacco.
Temple de Junon (sur l'Aventin).	Église de Sainte-Sabine.
Temple de Junon Moneta (sur le Capitole).	Palais Caffarelli.
Temple de Minerve (sur l'Aventin)	Église de Saint-Alexis.
Temple de Minerve (dans le champ de Mars).	Église de la Minerve.
Temple de la Picté.	Théâtre de Marcellus.
Temple de Saturne.	Les huit colonnes au pied du Capitole.
Théâtre de Pompée.	Palais Pio.
Septa.	Entre la rue des Botteghe oscure et l'église de la Minerve.
Voie Appienne.	Rue di Porta San Sebastiano.
Voie Flaminienne.	Corso.

L'HISTOIRE ROMAINE A ROME

PAR

J. J. AMPÈRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
DE L'ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE ROME
DE LA CRUSCA, ETC.

TOME TROISIÈME



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

2 BIS, RUE VIVIENNE

1862

Tous droits réservés.

DU MÊME AUTEUR

CÉSAR

SCÈNES HISTORIQUES

Un volume in-8°.

PROMENADE EN AMÉRIQUE

ÉTATS-UNIS — CUBA — MEXIQUE

Troisième édition. — Deux volumes in-8°.

VII

GUERRES SAMNITES. — PYRRHUS

Grand caractère du cinquième siècle de Rome. — Dévouements de Décius et de Curtius. — L'ennemi encore aux portes de Rome. — Combat de Manlius et du Gaulois. — L'ambassadeur latin au Capitole. — Soumission d'Antium, les Rostres. — Commencements des guerres samnites. — Effet du désastre de Caudium. — Guerre avec les Étrusques; les Romains passent la forêt Ciminienne. — Appius Claudius construit le premier aqueduc et la première voie romaine. — Motifs historiques de divers temples. — Statue équestre d'un consul plébéen dans le Forum. — Deux temples de Vénus. — Temples d'Esculape dans l'île Tibérine. — Politique d'Appius Cæcus. — Triomphe de l'égalité. Cn. Flavius, temple de la Concorde. — Temple de la Pudicité plébéienne — Le comitium est vaincu par le Forum. — Les Grecs de Tarente et les Romains; Naples et Rome. — La Rome de Cincas. — Pyrrhus vient à Préneste. — Triomphe de Curius.

Le cinquième siècle est le plus beau siècle de Rome. Les plébéiens ont conquis le consulat et achèvent de conquérir leur admission aux autres magistratures que les patriciens voulaient se réserver; ils s'affranchissent de la servitude qui, sous le nom de *nexus*,

pesait sur les débiteurs. Ils arrivent à l'égalité politique et à l'indépendance individuelle; en même temps la vieille aristocratie domine encore dans le sénat et y maintient l'inflexibilité des résolutions et la persistance des desseins. C'est grâce à cette situation intérieure que le peuple romain put soutenir au dehors les plus fortes épreuves dont il ait triomphé, et faire les progrès qui lui ont le plus coûté. On le voit combattre tour à tour, et souvent tout ensemble, les Latins, les Étrusques, les Gaulois, les Samnites, les autres peuples sabelliques de l'Apennin, et il finit toujours par vaincre. Je ne puis, ce n'est pas le but de cet ouvrage, l'accompagner dans cette seconde phase de la conquête, car la conquête perd souvent de vue l'horizon romain qui est l'horizon de mon histoire. Mais, sans quitter Rome, je suivrai d'ici les pas de sa fortune. Je pourrai indiquer les principaux moments du progrès des armes romaines, car leur bruit viendra jusqu'à Rome. Les généraux y seront élus et y seront ramenés par les luttes des partis ou pour le triomphe; enfin des temples, ou d'autres monuments y seront élevés à l'occasion de tous les grands événements politiques et militaires, dont ces monuments me permettront de faire, dans ce qu'elle a d'essentiel, la double histoire.

Les commencements de cette époque brillante furent sombres. Rome fut affligée par une de ces maladies qu'on trouve à toutes les époques dans l'histoire

de cette ville malsaine. Telle est l'origine des jeux scéniques¹, importés par les Étrusques et d'où sortit la comédie. Ce fut un moyen dont on s'avisa pour apaiser les dieux ; ainsi la comédie eut à Rome une origine religieuse et triste.

Le cinquième siècle est à Rome l'âge des grands dévouements et des grands sacrifices. Deux généraux romains immolèrent leurs fils, vainqueurs sans permission, à l'impitoyable rigueur de la discipline. Le premier Décus se dévoua au salut de l'armée, en se consacrant aux dieux infernaux, en assumant ainsi sur sa tête, par une vaillante mort, les maux dont la patrie était menacée. Cette immolation volontaire fut accomplie par deux autres Décus² ; les Décus, grandes âmes plébéiennes,

*Plebeia Deciorum animæ, plebeia fuerunt
Nomina.*

comme dit Juvénal. On vit alors ce qu'étaient ces plébéiens, que la superbe patricienne avait voulu repousser des honneurs et qui en prenaient possession par la gloire et par la mort.

A Rome, le dévouement n'était pas un caprice de l'héroïsme individuel, c'était une institution soumise

¹ Ces jeux eurent lieu d'abord dans le Cirque. (Tit. Liv., VII, 25.)

² Celle du dernier Décus est douteuse.

à de certaines règles et à de certaines formes que la religion imposait.

On le voit par la mort de celui des Déciius qui donna le premier l'exemple de cette noble mort au pied du Vésuve, lieu que Pline devait illustrer par un autre dévouement non moins noble, le dévouement à la science¹. Déciius appela le pontife public du peuple romain et le pria de lui dicter les paroles par lesquelles il devait se dévouer au salut des légions. Le pontife lui ordonna de prendre la robe prétexte, de se voiler la tête, de toucher sous sa toge son menton, et, les pieds sur un javelot couché à terre, de dire : « Janus, Jupiter, Mars, Quirinus, Bellone, Lares, dieux Novensiles, dieux Indigètes, dieux au pouvoir desquels nous sommes et sont nos ennemis, vous, dieux Mânes.... je vous demande de donner la force et la victoire au peuple romain des Quirites, et d'envoyer aux ennemis du peuple romain des Quirites l'épouvante et la mort, comme je l'ai déclaré par mes paroles ; ainsi pour la chose publique des Quirites, pour l'armée, les légions, les auxiliaires du peuple romain des Quirites, je dévoue avec moi aux dieux Mânes et à Tellus, les légions et les auxiliaires de l'ennemi. »

On voit par cette consécration en forme que le *dévouement* était un acte religieux solennel, ayant son

¹ Tite Live nous a conservé le texte de la loi sur le *dévouement*.

rit et son formulaire, bel article de foi de la religion du peuple romain ¹.

Le dévouement des Déciius avait été précédé par le dévouement de Curtius; sauf la clôture merveilleuse du gouffre, la tradition n'a rien que de vraisemblable. Dans tous les cas, cette fois, elle était restée attachée à un endroit déterminé, connu de tous, et par là méritait de prendre place dans une histoire comme celle-ci, qui rapporte les faits traditionnels aussi bien que les faits historiques en les rattachant aux lieux où on les plaçait.

Voici ce que cette tradition racontait : Un gouffre s'était ouvert au milieu du Forum ², et, quelque quantité de terre qu'on y jetât, n'avait pu être comblé. Les devins avaient déclaré qu'il fallait dédier à ce gouffre ³, c'est-à-dire aux puissances souterraines qui

¹ Tit. Liv., viii, 10. On voit aussi que cette formule de consécration était sabine. Janus est invoqué même avant Jupiter. Quirinus, Mars, les Lares, les Mânes, les Novensiles sont des divinités sabinnes. Nous avons vu que la dévotion aux puissances infernales et souterraines était un trait fondamental de la religion des Sabins. L'emploi du javelot rappelle aussi la lance sabine. Dans la formule, *le peuple romain des Quirites* est répété quatre fois.

² Plutarque (*Parall.*, 5), dit que cet affaissement du sol fut produit par les eaux du Tibre; elles pouvaient en effet, en remontant par la *cloaca maxima*, refluer jusque-là; on peut aussi le croire causé par un reste d'action volcanique. Dans le même siècle il se forma, près de Velletri, un gouffre qui avait trois arpents. (Tit. Liv., xxxii, 9). Quelque chose de pareil est arrivé à Albano en 1837, après de grandes pluies. (Nibb., *Dint.*, iii, p. 446.)

³ Illi loco dicandum (Tit. Liv., vii, 6.)

l'habitaient, ce qui était la plus grande force du peuple romain, et qu'ainsi on assurerait la perpétuité de la république. Alors un vaillant jeune homme, nommé Marcus Curtius, avait dit : « Comment pourrait-on penser qu'il y ait pour Rome un plus grand bien que les armes et le courage, » et tout le monde ayant fait silence, lui, regardant les temples qui dominaient et dominant encore aujourd'hui le Forum, puis le Capitole, tendant les mains tantôt vers le ciel, tantôt vers cette ouverture et les dieux Mânes, il s'était *dévoué*; ensuite, monté sur un cheval superbement équipé, il s'était précipité tout armé dans le gouffre. Hommes et femmes avaient jeté sur lui des offrandes et des fruits de la terre, et le gouffre s'était refermé. Ce lieu, déjà célèbre sous le nom de lac Curtius, en mémoire d'un ancien guerrier sabin, le devint plus encore par le dévouement patriotique d'un autre guerrier du même nom.

Le gouffre était au centre du Forum; on y éleva à la mémoire des deux héros, deux autels¹; Ovide les vit encore. Les Romains avaient élevé l'autel de M. Curtius qui leur appartenait, bien qu'il fût Sabin d'origine², pour

¹ C'est ce que me semble désigner le pluriel (*aras*) qu'emploie Ovide. (*Fast.*, vi, 404.)

² Stace (*Sylv.*, I, 6-7) distingue le *famosus lacus*, qui se rapportait au premier Curtius, de la *sacrata vorago*, qui se rapportait au second.

l'opposer à l'autel de l'ancien Curtius, le champion sabin qui avait été leur ennemi¹.

Dans le commencement de la période où nous entrons, le champ de la guerre est encore singulièrement rapproché de Rome. Les Romains sont aux prises avec les habitants de Tibur, il semble que nous en soyons à la Rome du moyen âge, à la guerre des Romains contre les comtes de Tusculum. On se bat sous les murs de Rome². Les Gaulois, c'est-à-dire déjà les barbares, sont sur l'Anio à une lieue de Rome³; battus, ils vont camper au sommet du mont Albain, d'où ils descendent pour ravager la campagne. C'est alors qu'eut lieu sur le pont qu'a remplacé le *ponte Salaro*, le fameux duel qui valut au jeune Manlius le surnom de *Torquatus*.

Ce pont a été réparé par Narsès, mais quelques parties où le tuf se mêle au travertin, appartiennent aux derniers temps de la république. Le pont qui existait à l'époque de Manlius Torquatus était probablement en bois.

Les Romains occupaient la rive gauche de l'Anio;

¹ *Curtius*, nom sabin. Curtius, comme Décus, se dévoua aux divinités souterraines, qui étaient sabines.

² Tit. Liv. (vn, 9-12). Les consuls sortirent à la rencontre des Tiburtins par *deux portes*; l'une des deux était la porte *Esquiline*, l'autre, sans doute, la porte *Viminale*.

³ Aussi a-t-on grand soin d'entretenir les murs, qu'on négligea plus tard. (*Id.*, 20.)

ni l'une ni l'autre armée n'avait voulu rompre le pont, disait la tradition, pour n'avoir pas l'air de craindre l'ennemi, procédé chevaleresque qui étonnerait bien un commandant du génie; mais on avait fait des deux côtés plusieurs tentatives inutiles pour s'emparer de ce passage. Alors un Gaulois de grande taille, — les soldats gaulois sont toujours représentés comme très-grands, — un Gaulois de grande taille s'avance sur le pont vide, frappe son bouclier de sa lance et, criant le plus fort qu'il peut, de manière à être entendu de toute l'armée romaine, prononce en latin ¹ ces paroles, qui, si la discipline le permettait, sortiraient en pareille occasion de la bouche d'un de ses descendants, de ces soldats gaulois qui se promènent aujourd'hui près du *ponte Salario* : « Voyons, que le plus brave d'entre vous vienne m'attaquer, et que ce qui adviendra de l'un et de l'autre fasse connaître laquelle de nos deux nations se bat le mieux. » Et avec cette humeur drôlatique que les Gaulois modernes, dont je parlais tout à l'heure, n'ont pas laissé perdre l'usage, celui-ci tira la langue en manière de défi grotesque ². Ce que

¹ Il le fallait bien pour être entendu des Romains; dans le récit d'un autre combat singulier du même genre contre un Gaulois, celui de Valérius Corvus. Tite Live (vii, 26) a soin de dire que le défi fut transmis par un interprète. Ce Gaulois-là ne savait pas plus le latin que la plupart de nos soldats ne savent l'italien; le Gaulois de Manlius le savait un peu.

² Une enseigne représentait le Gaulois tirant la langue; c'était celle d'une des boutiques situées sur le côté nord du Forum (*sub novis*),

j'ai peine à croire, quoique les anciens l'attestent ¹, c'est que chacun dans l'armée romaine garda le silence, épouvanté par le péril. En tout cas, ce lâche exemple ne fut pas suivi par un jeune patricien du nom de Manlius.

Ce jeune homme s'était déjà fait connaître par l'énergie de ses résolutions. Comme il passait pour avoir un esprit lourd et grossier, son père l'avait traité avec rigueur et tenu à l'écart dans une de ses fermes. Or il advint que ce père rigoureux fut accusé par un tribun de procédés tyranniques envers les plébéiens, et le tribun allégua aussi contre lui sa cruauté à l'égard de son fils. Celui-ci le sut, accourut à Rome de grand matin, pénétra chez le tribun, et, en menaçant de le tuer, lui fit jurer qu'il se désisterait de son accusation. Père dur comme il avait été fils dévoué, ce qui est bien romain, ce même Manlius devait un jour faire mourir son fils pour avoir, contre son ordre, attaqué un ennemi en combat singulier; ce que lui-même faisait aujourd'hui, mais après avoir demandé l'autorisation de son général.

En effet, il se présenta devant le dictateur, et lui dit :

« Général, je ne combattrais pas sans ta permission,

célèbre par la mort de Virginie et de Sp. Cassius. Cicéron (*de Orat.*, II, 66) semble y voir un Cimbre du temps de Marius.

¹ Tit. Liv., (VII, 10.)

quand je serais sûr de vaincre; mais, si tu y consens, je montrerai à cette brute qui se pavane si fièrement en avant des rangs ennemis, que je suis d'une famille où l'on a précipité les Gaulois de la roche Tarpéenne. »

Je doute, malgré le témoignage de Tite Live, qu'un Manlius ait osé faire cette allusion à un homme dont sa gens avait répudié le souvenir et ne voulait plus porter le prénom. Le dictateur permet le combat et encourage Manlius; ses camarades s'empresent de l'armer. Il prend un bouclier léger de fantassin, une épée espagnole commode pour combattre de très-près, et s'avance à la rencontre du Barbare. Les deux champions, isolés sur le pont, comme sur un théâtre, se joignent au milieu. Le Barbare portait un vêtement bariolé et une armure ornée de dessins et d'incrustations dorées, conforme au caractère de sa race, aussi vaine que vaillante. Les armes du Romain étaient bonnes, mais sans éclat. Point chez lui, comme chez son adversaire, de chant, de transports, d'armes agitées avec fureur, mais un cœur plein de courage et d'une colère muette qu'il réservait tout entière pour le combat.

Le Gaulois, qui dépassait son adversaire de toute la tête, met en avant son bouclier et fait tomber pesamment son glaive sur l'armure de son adversaire. Celui-ci le heurte deux fois de son bouclier, le force à reculer, le trouble, et, se glissant alors entre le bouclier

et le corps du Gaulois, de deux coups rapidement portés lui ouvre le ventre. Quand le grand corps est tombé, Manlius lui coupe la tête¹, et, ramassant le collier de son ennemi décapité, jette tout sanglant sur son cou ce collier, le *torques*, propre aux Gaulois, et qu'on peut voir au Capitole porté par celui qu'on appelle à tort le gladiateur mourant. Un soldat donne, en plaisantant, à Manlius le sobriquet de *Torquatus*, que sa famille a toujours été fière de porter.

Le seul monument de cette guerre que les Romains firent alors aux Gaulois fut un monceau d'or assez considérable que le dictateur C. Sulpicius consacra dans le temple de Jupiter Capitolin et entoura d'un mur de pierre. Ce monceau devait avoir été formé surtout des colliers et des bracelets si chers à la braverie gauloise.

Les Étrusques de Tarquinii, les Falisques et les Cærites² avaient immolé à leurs dieux des prisonniers romains; le Forum vit une terrible représaille de ce crime : trois cent cinquante-huit jeunes gens des pre-

¹ Tite Live, pour ménager sans doute la délicatesse des *Torquati* de son temps, a supprimé ce trait barbare, qu'avait conservé le vieil annaliste Claudius Quadrigarius. Tite Live semble même avoir voulu protester contre ce détail de la tradition en disant : *Corpus ab omni alia vexatione intactum*.

Ces détails très-circonstanciés semblent avoir été puisés dans des mémoires de la *gens Manlia*.

² Tarquinii, Corneto, près de Civita-Vecchia ; Falère, près Città-Castellana ; Cære, Cervetri.

mières familles de Tarquinii y furent battus de verges et décapités, comme l'avaient été au même endroit les fils de Brutus. « Le reste fut égorgé autrement, » dit froidement Tite Live.

La guerre avec les Latins ne fut ni très-longue ni très-difficile. Depuis Spurius Cassius, alliés des Romains, leurs chefs continuaient à se rassembler dans le bois de Ferentina (bois de Marino). Plusieurs villes, qu'on regardait comme faisant partie du Latium, quoique, par leur situation et leur origine, elles appartenissent plutôt au pays et à la race sabelliques, s'étant détachées de l'alliance romaine, l'assemblée de Ferentina, osa déclarer que les Latins aimaient mieux combattre pour leur liberté que pour Rome.

Dès ce moment, ils prétendirent traiter sur le pied de l'égalité avec les Romains; mais les Romains ne voulaient point d'égaux, et quand, mandés par le sénat, inquiet de leurs menées secrètes dont il avait connaissance, leurs envoyés vinrent à Rome, l'orgueil de la confédération latine et celui de la ville, dont le berceau avait été latin, se trouvèrent en présence au Capitole; car c'était dans le temple de Jupiter qu'on avait reçu les envoyés latins, sans doute pour les accabler de la majesté de Rome, que ce temple représentait.

L'un des envoyés, Annius, n'en fut point troublé; il osa demander que les Romains et les Latins formassent un seul peuple, eussent un sénat mi-partie des deux

nations, et que le consulat fût partagé entre elles. A cette proposition superbe, Manlius, qui, en défendant la majesté incommunicable du Capitole, était sur son terrain, car ses aïeux avaient habité et l'un d'eux sauvé le Capitole, saisi d'indignation, se tourna vers la statue de Jupiter, et s'écria :

« Ainsi, ô Jupiter, captif et opprimé, tu verrais des consuls étrangers, un sénat étranger dans ton temple auguré! »

Il conclut en déclarant que, si le sénat consentait à une telle honte, lui tuerait de sa main tout sénateur latin qu'il trouverait dans la curie, indignation qui n'était pas très-fondée, car les traités avaient autrefois établi une parfaite égalité entre les Romains et les Latins, et le partage du pouvoir que ceux-ci réclamaient avait existé¹; mais cette indignation montre combien la nationalité romaine se sentait, dès cette époque, distincte de la nationalité latine. Les Romains n'étaient point, à leurs propres yeux, aussi Latins que le dit Tite Live, qui appelle la guerre contre les confédérés du Latium une guerre civile. Les noms de Latins et de Sabins, ces deux éléments de la population primitive de Rome, s'étaient perdus dans le nom, déjà superbe, de Romains, le seul que ses citoyens voulussent porter. Je me trompe, ils s'appelaient aussi *Quirites*, c'est-à-dire Sabins, et ce Titus Manlius, qu'irritait si fort la pro-

¹ *Fest.*, p. 241. Voy. Mommsen, *R. Gesch.*, p. 95, 512-13.

position des envoyés latins, était de race sabine ; son prénom et son nom étaient sabins¹.

Annius aussi fut saisi d'une grande colère, et on prétendit qu'il avait prononcé des paroles de mépris contre le *Jupiter romain*. On ne manqua pas de voir une punition divine dans la chute qu'il fit en sortant précipitamment du temple. Il roula jusqu'au bas des degrés, et sa tête heurta le rocher si violemment, qu'il perdit la connaissance, même la vie, disaient quelques-uns².

Les Latins furent battus et firent la paix, puis se révoltèrent et essayèrent deux défaites définitives, l'une près de Pedum, au pied des monts de Tibur ; l'autre sur le bord de la mer, près d'Astura.

Nul temple ne fut élevé à l'occasion de la guerre latine ; il n'en resta d'autres monuments, outre les rostrs, nouvel ornement de la tribune, et dont je vais par-

¹ Voy. t. II, p. 560. *Titus* était un prénom sabin ; c'était celui de Tattius, celui d'un des fils de Brutus, que j'ai dit Sabin ; ce fut celui d'un empereur de la famille sabine des Flaviens.

² L'escalier qui conduisait de la plate-forme du Capitole au temple de Jupiter, devait être à peu près où est celui par lequel on monte au couvent des franciscains d'Araceli. Seulement, la hauteur du premier était plus considérable, car le sol de la plate-forme était alors moins élevé, ce qui rendait l'effet de l'escalier triomphal plus imposant, et put rendre la chute d'Annius plus dangereuse. Pendant que j'écris, il y a des gens à Rome et ailleurs, qui verraient une justice évidente du ciel à ce que, M. de Cavour ayant amené Victor-Emmanuel au Capitole, le pied lui glissât sur les marches de l'escalier d'Araceli, et qu'il se cassât la tête.

ler, que les statues équestres des deux consuls Furius et Mænius, honneur rarement accordé à cette époque, et une plaque de bronze sur laquelle était gravé un décret qui accordait aux chevaliers campaniens le droit de cité. Ce décret fut placé dans le temple de Castor, en souvenir, sans doute, de la victoire sur les Latins au bord du lac de Régille, à l'occasion de laquelle avait été érigé ce temple qui rappelait un souvenir humiliant pour eux.

Les Campaniens avaient été dans cette guerre les alliés des Latins; mais les chevaliers, ce qui veut dire les nobles de Campanie, étaient restés fidèles au peuple romain. L'aristocratie de Rome avait des intelligences avec les autres aristocraties italiotes¹. Au fond sabine, elle devait chercher à s'appuyer sur ces aristocraties qui, en beaucoup de lieux, avaient la même origine. En Campanie, l'aristocratie était sabellique, car elle était originairement samnite.

La guerre avec les Latins fut assez peu de chose et assez promptement terminée. Les Latins étaient les habitants de la plaine, une population agricole plus facile à dompter que les rudes populations sabelliennes de la montagne, et ils auraient encore moins résisté aux Romains s'ils n'avaient eu dans leur alliance plusieurs de ces populations².

¹ On l'avait bien vu quand, au temps de Coriolan, l'aristocratie romaine avait pris parti pour l'aristocratie d'Ardée, probablement sabine comme celle de Rome.

² Les Tiburtins, les Prénestins, les Véliterniens et les Antiates qui

Ce fut pendant cette guerre que l'on prit leurs vaisseaux aux habitants d'Antium ; ils avaient embrassé la cause des Latins, et on leur interdit le commerce maritime. Une partie de ces vaisseaux fut brûlée, une autre conduite à Rome dans l'arsenal ; les becs de bronze (*rostra*) dont leurs proues, selon l'usage tyrrhénien, étaient armées, servirent à orner la tribune et lui donnèrent le nom qu'elle porta toujours depuis, les *Rostres*. C'est ainsi que, plus tard, on suspendait, les jours de fête, dans le Forum, les boucliers dorés des Samnites. Pourquoi cet ornement naval fut-il employé à décorer la tribune ?

Rome eut de bonne heure des intentions maritimes, comme le prouvent ses traités avec Carthage. Le sénat voulait-il tourner la pensée des citoyens vers la mer, en plaçant des proues de vaisseaux sous les yeux des orateurs et devant les regards du peuple ?

Outre la grande guerre contre les Samnites, à laquelle j'arriverai bientôt, les Romains eurent à combattre successivement d'autres populations sabelliques de la montagne moins redoutables, comme les Aurunces.

La guerre qu'ils firent aux habitants de Privernum

étaient au moins à moitié Volsques. Le sénat de Velletri fut emmené à Rome, mais il fut confiné dans le Transtévère, que ce fait, comme plus tard la résidence assignée aux juifs au delà du Tibre, montre avoir été considéré comme étranger, jusqu'à un certain point, à la ville. Il fut défendu aux sénateurs de Velletri de passer le fleuve.

(Piperno) doit être signalée ici, car elle se rattache à une localité du Palatin; elle fait voir d'ailleurs dans le peuple romain une générosité de sentiments qu'il ne montra pas toujours, et qui caractérise cette époque de sa vraie grandeur.

Privernum était située sur une cime qui domine les marais Pontins. Piperno, comme on l'appelle aujourd'hui, est célèbre par ses brigands. Dans un pays désorganisé, les brigands sont souvent la partie la plus énergique et la plus fière de la nation. Les Privernates, aïeux des bandits de Piperno, montrèrent dans leurs rapports avec Rome une grande énergie et une grande fierté. On va voir que l'énergie et la fierté des Privernates ne déplurent point aux Romains.

Les habitants de Fondi avaient fait cause commune avec les habitants de Privernum. Leur chef, Vitruvius Vacca, possédait une maison sur le Palatin; c'était un homme considérable dans son pays et même à Rome¹. Ils demandèrent et obtinrent grâce. Privernum fut pris, et Vitruvius Vacca, qui s'y était réfugié, conduit à Rome, enfermé dans la prison Mamertine pour y être gardé jusqu'au retour du consul, et alors battu de verges et mis à mort; sa maison du Palatin fut rasée, et le lieu où elle avait été garda le nom de *Prés de Vacca*. Ses biens furent consacrés au dieu sabin Sancus, pour lequel la dévotion

¹ Tit. Liv., VIII, 19.

du consul Plautius, vainqueur des Privernates, ne surprend point; car la gens Plautia était d'extraction sabine¹.

Tout ce que l'on trouva de monnaie en cuivre chez le condamné fut employé à faire des globes de bronze, et ils furent déposés dans le sanctuaire de Sancus, sur le Quirinal.

On délibérait dans la curie sur le sort des Privernates.

«Quelle peine estimez-vous avoir méritée? demanda à un de leurs envoyés un sénateur disposé à la sévérité.

— La peine que méritent, répondit l'envoyé, ceux qui se jugent dignes de la liberté.

— Et si nous vous faisons remise de la peine, quelle sera la paix que nous pouvons attendre de vous?

— Si les conditions en sont bonnes, reprit l'envoyé, cette paix sera fidèlement et à toujours observée; si elles sont mauvaises, elle ne sera pas de longue durée. »

Ces réponses ne plurent pas à tout le monde dans le sénat; mais la majorité s'honora en déclarant que c'était parler en homme et en homme libre, qu'on ne

¹ *Plautus* ou *Plotus* était un nom Ombrien *Fest.*, p. 238), et Plaute était né dans l'Ombrie. Ce nom paraît donc avoir été sabellique. On trouve, parmi les surnoms des Plautii, *Venno*, à terminaison sabine en *o*, et *Plancus*; les mots terminés en *cus* ont une physionomie sabine, comme *Ancus*, *Mamercus* (de Mamers, dieu sabin), *Cupencus* (prêtre sabin), *Cacus* et *Priscus* (ancien sabin); *Sancus* (dieu sabin).

pouvait avoir confiance en ceux qui désirent la servitude. Plusieurs opinèrent que des hommes qui voulaient avant tout la liberté étaient dignes d'être Romains; et, au lieu de punir les Privernates, on leur accorda le droit de cité : nobles sentiments des deux côtés et nobles paroles ; généreuse conduite de la part des Romains. La générosité est rare en politique. Quand on la rencontre, cela fait du bien à l'âme : elle respire, le changement la repose.

Les guerres contre les Samnites furent tout autre chose que les guerres contre les Latins : la montagne fit une tout autre résistance que la plaine ; la race sabellique était autrement trempée que la race latine.

Déjà les Æques et les Volsques, placés à l'avant-garde de la montagne, avaient rudement exercé le courage et la patience des Romains, les Æques surtout. Des hauteurs qui dominent Carséoli et Subiaco et s'étendent jusqu'au lac Fucin, ils venaient sans cesse se heurter sur l'Algide contre les armées romaines, qui ne se lassaient point de les repousser. Ils descendaient dans la campagne et menacèrent souvent les murs de Rome. Vaincus une dernière fois par Camille, ils se relevèrent à l'époque des guerres samnites; mais les Romains leur prirent quarante villes en cinquante jours, et ils furent presque complètement exterminés.

La trace de leur extermination est dans le peu de traces et le peu de ruines qu'ils ont laissées.

Mais les véritables champions de l'indépendance sabellique furent les Samnites. C'était une population vigoureuse, habitant des bourgs¹ dans la montagne, pareils aux petites villes dont elle est aujourd'hui semée, et ils formaient une confédération puissante. Placés à l'est des Æques et des Volsques, et séparés par eux des Romains, les Samnites avaient dirigé leurs conquêtes sur la Campanie, à laquelle ils touchaient et à laquelle ils donnèrent son nom. Les Samnites y trouvèrent les Étrusques et les Grecs, détruisirent leurs villes florissantes ou s'y établirent. Quand la guerre commença, leurs possessions étaient beaucoup plus considérables que celles des Romains. Dans leur contact avec la civilisation grecque et la civilisation étrusque, les rudes habitants du Samnium avaient pris le goût des armures d'or et d'argent. Cette guerre terrible, avec de courts intervalles de repos, dura près d'un demi-siècle, et ses terreurs lointaines réveillèrent une nuit Rome en sursaut et firent croire sans motif à la ville épouvantée que l'ennemi était au Capitole.

Il faut entendre Tite Live : « Je vais dire des guerres plus grandes par les forces de l'ennemi, par la distance des lieux, par la durée des temps. » Puis viendra Pyrrhus, puis Annibal. Que de difficultés ! que d'efforts !
Quanta rerum moles !

¹ In montibus vicetim habitantes (Tit. Liv., ix, 13).

Les Romains ne voulaient pas laisser les Samnites maîtres tranquilles de la Campanie ; ils commencèrent par obtenir l'alliance ou la neutralité des villes étrusques et grecques devenues samnites, puis entrèrent dans le Samnium et le traversèrent victorieusement tout entier.

Les commencements de la guerre samnite furent marqués par deux événements, dont l'un vint se terminer aux environs de Rome, l'autre dans Rome même, et qui, par conséquent, doivent entrer dans cette histoire. Ils peignent l'état moral et politique de Rome, que je cherche toujours à saisir de près en me transportant sur les lieux et au cœur des faits dans lesquels il se produit.

La garnison de Capoue forma le dessein de s'emparer de cette ville et de s'y établir. Le sol et le climat plaisaient aux soldats, ils les préféraient au sol aride et empesté de la campagne romaine¹. Puis, craignant que leur conspiration ne fût découverte, ils prirent le parti d'aller à Rome, sans doute pour y obtenir un adoucissement au sort des débiteurs, en intimidant les patriciens dont ils accusaient la dureté. Une cohorte partit des environs de Terracine, et s'en vint, pillant le pays, camper au pied du mont Albain. Cette troupe, disciplinée dans son indiscipline même, sentit le besoin d'un chef, elle était composée de Romains. Ils appri-

¹ Tit. Liv., vii, 38.

rent que, près de Tusculum, vivait dans sa villa un patricien, T. Quinctius, qui s'était distingué dans la guerre, mais qui, devenu boiteux à la suite d'une blessure, avait dû y renoncer. Les mutins résolurent de le mettre de force à leur tête. Ils entrèrent de nuit dans sa villa, s'emparèrent de lui, et, ne lui laissant d'autre alternative que le commandement ou la mort, le contraignirent d'accepter le titre de général et lui demandèrent de les conduire à Rome. Ils arrivèrent ainsi enseignes en tête, au huitième mille de la voie qui s'appela depuis Appia; quand Appius l'eut pavée en lave; un chemin existait déjà ¹.

C'étaient des Coriolans au petit pied, mais ils s'arrêtèrent plus tôt que lui, et l'amour de la patrie, qui avait eu tant de peine à fléchir l'âme du patricien endurci, triompha beaucoup plus vite dans le cœur de ces plébéiens égars. Le dictateur Valérius Corvus, celui qui devait son surnom à ce combat contre un Gaulois, dans lequel un corbeau était venu, disait-on, à son secours, sortit de Rome avec une armée et s'avança à leur rencontre. C'était la première menace d'une guerre civile. Mais, comme dit Tite Live, on n'avait pas alors tant de courage pour verser le sang de ses concitoyens. Quand les révoltés virent les armes et les enseignes romaines, ils se sentirent émus. Soldats et généraux se rapprochèrent. Le dictateur n'eut garde de

¹ Tit. Liv., VII, 39.

déployer une rigueur excessive : « Vous n'êtes pas dans le Samnium, dit-il avec douceur ; vous n'êtes pas chez les Volsques : vous campez sur le sol de Rome. Ces collines, ce sont celles de votre pays natal. Ces soldats, ce sont vos concitoyens, et moi j'ai été votre consul. C'est sous ma conduite et sous mes auspices que, l'année dernière, vous avez battu les légions et forcé le camp des Samnites. Moi, consul à vingt-trois ans, j'étais aussi sévère pour les patriciens que pour les plébéiens ; le dictateur sera pour vous ce qu'a été le consul, ce qu'a été le tribun. Vous tirerez le fer contre moi avant que je ne le tire contre vous. Si nous devons combattre, que la trompette sonne, que le cri de guerre s'élève, que le combat commence de votre côté. »

T. Quinctius, tout en larmes, se tournait vers ceux qui l'avaient contraint de marcher à leur tête et leur disait : « Soldats, je serai un meilleur chef pour la paix que pour la guerre. Ce n'est pas un Volsque ou un Samnite qui vient de parler : c'est un Romain, c'est votre ancien consul, c'est votre général. Ceux dont la victoire serait assurée, veulent la paix ; et nous que voudrions-nous ? Plus de colère, plus de fallacieuses espérances. Remettons notre sort à une foi qui nous est connue. »

Des cris d'approbation s'élèvent de toutes parts ; Quinctius vient en avant des enseignes et se livre au dictateur, en le suppliant de vouloir bien se charger de la cause de ses infortunés concitoyens, ne demandant

rien pour lui-même, mais seulement que nul ne fût recherché pour cette *sécession*.

Le dictateur galope vers Rome, et, sur la proposition du sénat, les centuries, rassemblées dans ce bois Pætelius qui avait vu la condamnation de Manlius, déclarent que nul ne serait recherché; et, de plus, V. Corvus pria les citoyens que jamais un reproche ne fût adressé sur ce sujet à personne, même en plaisantant.

D'après une autre version non moins touchante¹, les généraux n'avaient pas eu le temps d'intervenir dans la réconciliation, mais aussitôt que les deux armées s'étaient trouvées en présence, elles s'étaient précipitées l'une vers l'autre et s'étaient embrassées avec larmes. Quoi qu'il en soit de la vérité de ces deux récits, c'est une belle histoire, qui fait voir à quel point le sentiment de la patrie était encore puissant sur le cœur des Romains, à cette époque qu'on peut appeler leur époque héroïque; et ce souvenir d'une rencontre attendrissante, non loin du lieu où les Horaces et les Curiaces s'embrassèrent avant de combattre, et du lieu où Coriolan embrassa sa mère qui l'avait désarmé, ce souvenir va bien aux deux autres.

Le second événement que je veux raconter présente un triomphe de la modération sur la sévérité dictatoriale, mais il ne fut pas aussi facilement remporté.

¹ Tit. Liv., vii, 42.

Le dictateur était L. Papirius Cursor. Il avait pour maître de cavalerie Q. Maximus Fabius. Tous deux appartenaient à deux grandes familles patriciennes et originellement sabines¹.

Le dictateur, averti par le gardien des poulets sacrés de l'insuffisance de ses auspices, était revenu à Rome en chercher de nouveaux. En partant il défendit à Fabius d'attaquer l'ennemi durant son absence. Celui-ci lui désobéit, remporta sur les Samnites une victoire brillante, et en adressa la nouvelle, non au dictateur, mais au sénat. Papirius en fut très-irrité; congédiant sur-le-champ le sénat, il s'élança hors de la curie, et fit grande hâte pour aller rejoindre son camp, plein de colère et de menaces. Fabius, au bruit de son approche, rassemble l'armée et lui demande de le protéger contre le dictateur. Des acclamations lui répondent; les soldats lui promettent de le défendre.

Le dictateur arrive, cite Fabius devant son tribunal, lui reproche sa désobéissance, et, ce qui était encore plus grave, d'avoir combattu sous des auspices douteux, et termine par ces mots : « Que le licteur s'avance,

¹ J'ai déjà dit que le nom des *Papirii* est très-semblable à celui des *Papii*, qui est certainement sabellique. Brutulus *Papius* et *Pappius* Mutilus étaient Samnites. On le trouve dans les tombes étrusques, comme beaucoup d'autres noms ombriens. Sa racine était celle du mot *pappus*, désignant un vieillard, et nom d'un personnage de la comédie osque. Chez les *Papirii*, on rencontre le surnom, en *o*, *Carbo* et le surnom *Crassus*, usité aussi dans la gens *Licinia*, ombrienne et sabine. Pour les *Fabii*, nous connaissons leur extraction sabine.

qu'il prépare les verges et la hache. Un grand tumulte s'élève; de toute l'armée sortent des voix qui supplient et menacent. Le jour finit, et, selon la coutume, le jugement est remis au lendemain. Fabius s'échappe pendant la nuit; il se rend à Rome. Son père, qui avait été dictateur et trois fois consul, convoque le sénat. Il commençait à se plaindre de la violence de Papirius; tout à coup on entend au bas de la curie le bruit que faisaient les licteurs en écartant la foule, et Papirius paraît. En apprenant l'évasion de Fabius, il était parti sur ses traces. Il ordonne de le saisir; les sénateurs se récrient et s'efforcent de détourner le dictateur de son dessein. Tout est inutile. Alors le père de Fabius en appelle aux tribuns et au peuple. On sort de la curie. Le dictateur monte à la tribune, et Fabius vient s'y placer à ses côtés; Papirius le force à en descendre. Son père, qui y avait également pris place, en descend avec lui. La voix et l'indignation du père de Fabius dominant le bruit du Forum : il accuse le dictateur, il défend son fils là où le vieil Horace avait défendu le sien. « Des verges, des haches, s'écrie-t-il, pour des généraux victorieux ! Et à quoi de plus cruel eût été exposé mon fils si l'armée avait péri ? Celui par lequel les temples s'ouvrent, les autels fument et sont chargés d'offrandes, sera dépouillé de ses vêtements, déchiré par les verges en présence du peuple romain, en vue du Capitole, de la citadelle et des Dieux que, dans deux combats, il n'a pas vainement invoqués. »

Le Capitole, qui dominait le Forum et le champ de Mars, s'élevait comme un autel magnifique vers lequel les suppliants tendaient toujours les mains. En disant ces paroles, le vieux père embrassait son fils, comme le vieil Horace, et pleurait.

Les sénateurs, les tribuns, le peuple, étaient pour lui ; le dictateur ne cédait pas. Inflexible, il proclamait la nécessité de la discipline, la sainteté des auspices, la majesté de l'*imperium*, qui devait être transmise intacte à perpétuité, comme un pape parlerait de son pouvoir inviolable qu'il ne saurait abdiquer. Il montrait les suites de la désobéissance impunie, il gourmandait les tribuns, il les en rendait responsables pour tous les siècles.

« Voulez-vous, leur disait-il, offrir vos têtes pour protéger l'insubordination de Fabius. »

Les tribuns étaient troublés et commençaient à craindre pour eux-mêmes l'omnipotence du dictateur. Alors, par un mouvement unanime, le peuple tout entier passa de la résistance à la prière. Les tribuns prièrent aussi et demandèrent la grâce de Fabius. Fabius lui-même et son père tombèrent aux genoux du dictateur. Il se fit un grand silence, et Papirius dit : « C'est bien ! La discipline militaire, la majesté de l'*imperium*, ont triomphé. Quintus Fabius n'est point absous d'avoir combattu contre l'ordre de l'*imperator*, mais, condamné pour ce crime, je le donne au peuple romain, je le donne à la puissance tribunitienne, qui a

exercé en sa faveur une intervention officieuse, mais non de droit. » Ainsi furent sauvés à la fois et la vie d'un noble jeune homme et le principe de la discipline. Papirius, en descendant de la tribune, fut entouré par les sénateurs et par le peuple transportés de joie. La foule accompagna chez eux le dictateur et Fabius.

Admirable scène, l'une des plus émouvantes qu'ait vues le Forum romain, et l'une de celles qu'on aime le mieux à évoquer; car cette fois tout le monde a fait son devoir. Les droits de l'autorité ont été maintenus, et les droits de l'humanité n'ont pas été réclamés en vain.

Bientôt après, le Forum fut témoin d'une autre scène plus triste. Une multitude silencieuse et indignée le remplissait. Les boutiques dont il était entouré s'étaient fermées d'elles-mêmes. On venait d'apprendre que l'armée romaine avait passé sous le joug dans la vallée de Caudium. On maudissait cette armée déshonorée, on se promettait de ne pas ouvrir à ceux qui la composaient la porte d'une seule maison; mais, quand on vit les soldats qui ressemblaient à des captifs, la tête basse, se glisser le soir, dans la ville, pour aller se cacher chacun en sa demeure, et quand, les jours suivants, on n'en aperçut pas un seul dans le Forum, où ils n'osaient se montrer, on eut pitié de ces malheureux. Les consuls qui les avaient ramenés se cachaient aussi. On en créa de nouveaux, et ce jour-là

même, le sénat se rassembla dans la curie pour délibérer sur la paix de Caudium.

Ce fut une morne et belle séance. Sp. Posthumius, qui, pour sauver l'armée, s'était résigné à une si grande honte, de l'air qu'il avait sous le joug, parla le premier. Il déclara que le peuple romain n'était pas engagé, qu'on ne devait aux Samnites rien autre chose que la personne des auteurs du traité. Que les fétiiaux, dit-il, nous livrent nus et enchaînés.

Un tribun du peuple intervint et dit qu'on ne pouvait livrer les tribuns, dont la personne était sacrée.

« Livrez-nous donc, reprit Posthumius, nous dont la personne n'est pas sainte, et celle de ceux-ci quand leur sainteté cessera, le jour où ils sortiront de leurs charges ; mais, si vous m'en croyez, avant de les livrer, faites-les battre de verges, là tout près, dans le comitium⁴, pour qu'ils payent l'intérêt de ce délai de leur peine. »

Et casuiste héroïque, Posthumius établit que ni lui, ni personne n'avait pu engager le peuple romain ; qu'ils avaient outrepassé leur pouvoir et devaient en être punis. « Pourquoi les Samnites n'ont-ils pas envoyé vers les autorités légitimes, le sénat et le peuple ? Mais ils ne l'ont point fait. Ils n'ont rien à réclamer de vous : c'est nous qui nous sommes donnés pour ga-

⁴ *Hic in comitio.* (Tit. Liv., ix, 9). Ces mots montrent que le comitium était très-voisin de la curie.

rants de la convention, nous n'avions pas le droit de le faire; c'est à nous que les Samnites doivent s'en prendre, à nos corps, à nos vies. Portons-leur nos têtes viles pour acquitter notre engagement, et rendons, par notre supplice, au peuple romain la liberté de combattre. »

Le sénat fut ému de ce généreux abandon et de ce noble mépris de soi-même. Les tribuns suivirent l'exemple des consuls. Tous abdiquèrent sur-le-champ et furent livrés aux fétiaux pour être conduits à Caudium. Le peuple admirait Posthumius et allait en masse au champ de Mars se faire inscrire sur les rôles militaires, tandis que l'armée vaincue était reconduite à Caudium pour être livrée. Arrivés à la porte Capène, les fétiaux dépouillèrent les soldats de leurs vêtements et leur attachèrent les mains derrière le dos, et, comme le licteur chargé de ce triste office en présence de la majesté consulaire, hésitait à l'accomplir : « Licteur, apporte la courroie ! » Ce fut le dernier ordre de Posthumius.

Arrivés près du chef samnite, Posthumius, soutenant jusqu'au bout la fiction légale qu'il avait mise en avant dans la curie, frappa fortement du genou le fétial qui faisait la *dédition* de l'armée, et s'écria : « Je suis devenu Samnite, et j'ai insulté, contre le droit des gens, un fétial romain, la guerre sera juste. »

Il y avait de la grandeur dans ces faux-fuyants de mauvaise foi, mais courageux, par lesquels le dévoue-

ment de Posthumius voulait dégager, au prix de sa tête, la responsabilité du peuple romain. Mais le Samnite ne s'y laissa pas prendre : « Je n'accepte point cette dédition, dit-il, c'est se moquer des dieux. Qu'on délie ces Romains; qu'ils s'en aillent dès qu'il leur plaira. » Il voulait laisser à Rome la honte des engagements violés, et ne consentit point à cette satisfaction dérisoire donnée aux dieux protecteurs des traités. Posthumius et l'armée retournèrent à Rome.

Cette défaite, qui avait fait éclater le patriotisme de ceux mêmes qu'elle avait humiliés, n'arrêta point les Romains dans la conquête du Samnium. Marchant toujours devant elle, Rome avait rencontré un jour sur son chemin les Fourches Caudines¹; elle ploya la tête en frémissant, mais la releva aussitôt et passa.

Ce qui est admirable à cette époque, c'est de voir les Romains occupés de cette formidable lutte contre les Samnites et leurs alliés de la montagne, combattre en même temps les Gaulois, les Ombriens et les Étrusques. La guerre est double, les armées romaines se portent incessamment de l'est à l'ouest, du nord au sud. Ces deux conquêtes leur étaient nécessaires; il fallait qu'ils eussent, pour ainsi dire, leurs coudées franches des deux côtés avant d'aller au delà. Les Étrusques étaient des ennemis redoutables : cette nation qui, après son as-

¹ Aujourd'hui le *Casale di forchia* et, près de là, *Costa Cauda*, conservent encore le nom des *Fourches Caudines*. Abek. *Mittelalt.*, p. 90

servissement, s'amollit et se corrompt, était alors très-belliqueuse.

Dès les premiers temps de leur histoire, les Romains et les Étrusques, séparés seulement par le Tibre, sont aux prises ; mais il s'agit alors de la partie de l'Étrurie la plus voisine de Rome, de celle qui est en deçà du mont Ciminus. Le mont Ciminus, dont on voit de Rome le long dos bleuâtre, borne de ce côté le grand bassin de la campagne romaine.

Ce rempart de l'Étrurie était couvert d'une forêt aussi impénétrable, dit Tite Live¹, que le furent depuis les bois de la Germanie. Personne n'osait se risquer dans ses profondeurs. La forêt Ciminienne a aujourd'hui presque entièrement disparu, et le voyageur qui part de Rome par la diligence de Viterbe, ne se doute pas de ce qu'il fallut alors de hardiesse pour faire le même chemin. Le frère du consul Fabius, déguisé en berger, osa s'enfoncer dans la forêt Ciminienne et la traversa. Pendant ce temps-là, les Samnites se réjouissaient d'apprendre que l'armée romaine s'engageait dans le bois Ciminien et la croyaient perdue. Le sénat romain envoya au consul l'ordre de ne pas franchir la redoutable forêt ; mais l'ordre arriva trop tard : la forêt fut franchie. La nouvelle d'une grande bataille, gagnée par les Romains près de Pérouse, alla apprendre aux Samnites qu'ils s'étaient trompés.

¹ Tit. Liv., ix, 36. Niebuhr pensait que les expressions de Tite Live étaient exagérées.

D'autres batailles et d'autres victoires suivirent, et, en quelques années, l'Étrurie fut soumise.

Mais Étrusques, Samnites, Ombriens, Gaulois, firent un dernier effort. Les deux ailes de l'armée de ces peuples qui menaçaient Rome de deux côtés se réunirent. Rome triompha de tout ; elle confina, d'une part, à la Gaule, qui venait jusqu'à Lucques ; de l'autre, à la Campanie, qui lui ouvrait le chemin de la Sicile, de la Grèce et de l'Orient.

Pendant ces mémorables guerres contre tous leurs ennemis d'Italie, les Romains construisirent leur premier aqueduc, pavèrent leur première voie, élevèrent plusieurs monuments.

L'aqueduc et la voie furent l'œuvre d'un Claudius, Appius Claudius l'aveugle, le plus illustre de cette forte race sabine et patricienne dont nul ne représenta mieux le caractère.

Ces deux grands travaux, l'aqueduc et la voie, furent accomplis pendant la censure d'Appius qu'ils ont immortalisé.

Les aqueducs (conduits d'eau) n'ont pas été tout d'abord ces longues suites d'arcades apportant l'eau, comme a dit Chateaubriand, sur des arcs de triomphe, et dont les restes, épars dans la campagne romaine, sont la magnificence de ce désert. Le premier, celui d'Appius¹, commençait à deux lieues environ de Rome

¹ L'aqueduc d'Appius passait près de la porte Majeure, et suivait, sur le Cœlius, à peu près la direction qu'indiquent les restes de l'aqueduc

sur la voie Prénestine. Il n'était pas à ciel ouvert, mais souterrain, à l'exception d'un intervalle de soixante pas.

On ne songeait encore qu'à l'utile. Plus tard, la beauté architecturale fut unie à l'utilité. De plus, quand l'ennemi venait encore de temps en temps tout près de Rome, mettre les aqueducs sous terre, c'était les empêcher d'être coupés.

La voie Appia commençait à la porte Capène; un chemin existait là bien avant Appius; mais il remplaça ce chemin par une route pavée; il lui fit traverser les marais Pontins, ce qui dut nécessiter d'assez grands travaux pour lesquels l'art étrusque ne fut probablement pas inutile, travaux repris à toutes les époques, entre autres par César et par Napoléon. La voie fut prolongée jusqu'à Capoue. La construction de cette route avait le même but que la guerre samnite, à laquelle Appius prit part aussi, atteindre la Campanie.

Cette route, continuée jusqu'à Brindes, devint la *reine des routes romaines*¹. Elle fut bordée de tombeaux magnifiques, comme on peut le voir par ceux que l'on a dégagés, il y a quelques années, sur une

de Néron; arrivé à la porte Capène (un peu au delà de l'extrémité du grand Cirque), il faisait un coude et, longeant le Cirque, allait se terminer au pied de l'Aventin et du *Clivus publicius*, à la porte Trigemina (derrière Sainte-Marie in Cosmedin).

¹ Stat. *Sylv.*, II, 2, 17.

étendue de cinq lieues à partir de Rome, ce qui, avec le majestueux encadrement de l'horizon romain, forme une perspective incomparable. Rien n'est plus imposant que cette avenue de sépulcres traversant la solitude pour aboutir à la ville éternelle¹.

Pendant la guerre étrusque, Appius Claudius voua un temple à Bellone². Bellone correspondait à la *Nerio*³, sabine, épouse de Mars. Par conséquent, un tel vœu convenait à un Claudius.

Ce temple fut, pour les Claudius, comme un sanctuaire de famille où ils plaçaient fièrement les portraits de leurs ancêtres.

C'était dans le temple de Bellone que le sénat recevait les ambassadeurs étrangers. Le choix de ce temple leur rappelait que Rome était toujours prête à la guerre.

Une autre déesse, celle-ci souterraine et funèbre

¹ Un architecte plein de mérite, M. Ancelet, a fait, d'une partie de la voie Appienne, une restauration qui, au point de vue artistique, est un vrai chef-d'œuvre.

² Tit. Liv., I, 19. Plin. (xxxv, 3) le dit du premier Claudius qui vint à Rome. Cela pourrait faire croire qu'il y eut dès lors au même endroit un sanctuaire de Nerio, qu'Appius Claudius se contenta de renouveler. Ce temple, dans tous les cas fondé par un homme de race sabine, était dans les prés appartenant aux flamines, prêtres sabins, près de l'endroit où fut plus tard l'extrémité du cirque Flaminien. (Ov., *Fast.* vi, 205.)

³ *Nerio* voulait dire, en sabin, *force*, *Virtus*. Une inscription où se trouvent ces mots : *Virtuli Bellonæ* (Orell., *Insc.*, n° 4983), montre qu'ils étaient synonymes.

qu'on invoquait avec les Mânes, dieux sabins, et, par conséquent, sabine elle-même, Tellus (la terre), obtint un temple qui lui fut voué, à l'occasion d'un tremblement de terre dans le Picentin, par Sempronius Sophus, après les guerres samnites¹.

Plusieurs temples furent élevés pendant ces guerres où les Romains eurent à combattre les Samnites, les Ombriens, les Gaulois et les Étrusques. Le danger était grand, et l'esprit du peuple encore très-religieux. Les vœux faits sur le champ de bataille durent se multiplier, et, avec eux, les monuments sacrés qui en étaient le résultat.

Junius Bubulcus s'était trouvé dans un pas difficile, et il avait fait vœu d'élever, s'ils s'en tirait, un temple au *Salut*², à la déesse Salus, sabine comme la gens Junia³.

Attilius Régulus, voyant fuir les troupes qu'il commandait, fit comme Romulus, et promit à Jupiter, s'il arrêta les fuyards, un temple dédié à *Jupiter Stator*, Jupiter qui arrête⁴.

¹ Flor., I, 19. Il n'y eut jamais, je crois, d'autre temple de Tellus que le temple élevé dans les Carines sur l'emplacement de la maison rasée de Sp. Cassius. Ce fut celui-là, sans doute, que répara et dédia Sempronius Sophus

² Tit. Liv., IX, 43.

³ Tit. Liv., I, 1. Voy. t. II, p. 247. Ce temple était sur le Quirinal, où se trouvaient aussi d'autres sanctuaires sabins. Il est à croire que la déesse Salus y avait un temple plus anciennement. On parle aussi de routes ouvertes par J. Bubulcus à travers la campagne romaine, probablement les premiers chemins vicinaux.

⁴ Tit. Liv., I, 35-6. Ce temple était certainement placé sur la Velia,

Ces dédicaces ne manquaient point d'à-propos; quelquefois elles eurent de la grandeur. Après que le second Décus se fut immolé volontairement, son collègue Fabius, certain de la victoire, que ne pouvait manquer d'obtenir ce *dévouement*, avant qu'elle fût décidée, dédia un temple à Jupiter vainqueur¹.

Le consul L. Posthumius fit encore mieux. Ce fut le lendemain d'une défaite qu'avec la confiance d'un vrai Romain il dédia un temple à la Victoire².

Papirius Cursor, Sabin de nom et d'humeur, — sa dureté était célèbre, — avait voué un temple au dieu national des Sabins, Quirinus; il n'eut que le temps de jouir de son triomphe, le premier où furent étalées une grande richesse et une grande magnificence³. Le

près de la porte du Palatin, car Tite Live, parlant du temple voué par Romulus, dit que le lieu seulement était consacré, mais que le temple n'avait jamais été bâti (*ib.*, 37). Le même Attilius Régulus voua aussi un temple à Palès, selon Florus, qui en parle seul (Flor., I, 20). Ce temple devait être sur le Palatin, ou au pied du Palatin, en rapport avec les lieux qui rappelaient la naissance de Rome, dont l'anniversaire y était célébré le jour de la fête de Palès, le 21 avril; on le célèbre encore le même jour dans un banquet archéologique.

¹ Tit. Liv., I, 29.

² Tit. Liv., I, 33. Sur le Palatin, près du lieu où l'on éleva plus tard le temple de la Mère des dieux (Tit. Liv., XXX, 14), et probablement là où avait été l'ancien sanctuaire de la Victoire.

³ Tit. Liv., I, 46. Il n'est parlé nulle part d'un autre temple de Quirinus que le temple du Quirinal, voisin de celui de Sancus. Ce fut sans doute ce vieux temple sabin mentionné comme existant déjà au quatrième siècle (Tit. Liv., IV, 21), que Papirius releva ou répara. et auprès duquel son fils plaça le cadran solaire.

temple fut dédié par le fils de Papirius, qui plaça auprès un cadran solaire, objet nouveau encore pour les Romains.

Janus Quirinus, dans l'origine, était, nous l'avons vu, une personnification du soleil ¹.

Le collègue de Papirius Cursor, Maximus Carvilius, termina la guerre d'Étrurie et choisit singulièrement la divinité à laquelle il consacra un temple : ce fut le Hasard Fortuné ² (*Fors Fortuna*). Il avait été dans le Samnium tantôt vainqueur, tantôt vaincu : voulait-il faire une allusion à l'inconstance de la fortune?

Les Herniques étaient ordinairement les alliés de Rome; mais le mouvement sabellique les avait entraînés. Ils s'étaient rassemblés dans le grand cirque d'Agnani et y avaient résolu de se soulever avec leurs frères de la montagne contre les Romains. Leur vainqueur, Marcius Tremulus, eut les honneurs d'une statue placée dans le Forum, devant le temple de Castor ³, qui rappelait lui-même la grande victoire du lac Régille. C'était une statue équestre et portant la toge.

¹ Voy. t. I, 242. Les cadrans solaires, comme leur nom *horologium*, ne pouvaient venir que des Grecs. C'est une preuve de plus des emprunts que les Samnites avaient faits à la civilisation des villes grecques de l'Italie méridionale.

² Tit. Liv., x, 46. Ce temple fut élevé hors de Rome, de l'autre côté du Tibre, près de celui de Servius Tullius. Quand on ne relevait pas un vieux sanctuaire, on avait soin de mettre le nouveau à côté de l'ancien.

³ Tit. Liv., ix, 43.

La campagne chez les Herniques, rapidement soumise, ne semble pas avoir mérité la distinction, rare alors, d'une statue équestre; mais Marcius était un consul plébéien, et la plupart de ceux qui se signalèrent dans les guerres samnites étaient patriciens; l'ordre auquel il appartenait parvint sans doute à faire honorer d'une manière extraordinaire un consul qui l'honorait. Les patriciens, qui ne se prêtaient pas de bonne grâce au partage du consulat, travaillaient sourdement à revenir sur la loi Licinia; les plébéiens étaient bien aises, au contraire, de la glorifier dans la personne d'un général qui devait à cette loi d'avoir pu triompher, et qui, d'ailleurs, avait attaché son nom à une mesure populaire¹.

C'est pourquoi, sans doute, malgré la mesure générale qui fut prise au sixième siècle pour faire disparaître du Forum les statues qui l'encombraient, celle-ci y était encore au temps de Cicéron².

D'autres statues furent érigées pendant les guerres samnites :

Deux statues au Capitole, l'une d'Hercule³, l'autre de Jupiter, toutes deux colossales comme ces guerres elles-mêmes.

¹ *Populum stipendio liberaverat.* (Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 4, 5.) Le *stipendium* était un impôt fixe, destiné à solder les frais de la guerre.

² Cic., *Philipp.*, vi, v, 5.

³ Tit. Liv., ix, 44.

Celle-ci fut placée au Capitole par Carvilius¹; elle était faite avec les armures d'un corps de Samnites astreints à un serment particulier, ce qui en faisait comme un ordre de chevalerie². Cette statue était si grande, qu'on la pouvait voir du mont Albain. Avec les rognures de la lime, Carvilius fit faire sa propre statue, que Pline vit encore, aux pieds du dieu.

Le colossal étonne à cette époque de l'histoire romaine; il sera le cachet de l'empire, et nous sommes heureusement encore bien loin de l'empire.

On est étonné aussi de voir dans ce temps guerrier deux temples élevés à Vénus par un Fabius; mais ce Fabius démentait l'austérité de sa race sabine, car sa gloutonnerie l'avait fait surnommer *Gurges*. D'ailleurs, l'un de ces temples était un hommage à la chasteté. Fabius l'avait fait construire pendant son édilité avec les amendes levées sur des matrones dissolues³. Cela indique les premiers germes de la corruption qui se produira plus tard, comme l'apparition des empoisonneuses au sixième siècle annonce de loin les *Locustes*.

¹ Pl. *Hist. nat.*, xxi, 18, 4.

² *Sacrata lege pugnantibus*.

³ Tit. Liv., x, 31. Ce temple était près du Cirque, et se rattachait peut-être à l'ancien culte de la Vénus *Murtæa*, situé dans ces parages. En tout cas, il devait se trouver vers l'extrémité du Cirque la plus éloignée du Forum *boarium*, puisqu'il est question du pavage d'une voie qui conduisait de ce Forum au temple de Vénus. (Tit. Liv., xxi, 37.) Le même jour, un temple fut dédié à Vénus *Libitina*. (Fest., p. 265.)

Le second fut dédié à Vénus favorable (*Venus obsequens*), à la suite d'une expédition heureuse contre les Samnites¹ dans laquelle Fabius croyait que Vénus l'avait protégé. Avant cette expédition, il en avait fait une autre qui n'avait pas réussi. On voulait le forcer à abdiquer le consulat ; mais son père, qui avait été cinq fois consul, demanda qu'on épargnât son fils en offrant de servir sous lui comme lieutenant. Grâce à cette offre touchante qui fut acceptée, Fabius Gurgès répara sa disgrâce et obtint les honneurs triomphaux.² On fut ému en voyant ce père gravir la montée du Capitole dans le char de ce fils qui lui devait son triomphe³.

Un autre temple de Vénus fut fondé par un motif de pureté, mais cette fondation même montre que la pureté commençait à sortir des mœurs romaines. A la suite de grands désordres qui avaient atteint jusqu'aux Vestales, et la foudre ayant traversé d'une manière étrange le corps d'une jeune fille⁴, on résolut d'élever un temple à Vénus *Verticordia*, afin qu'elle tournât vers l'amour conjugal le cœur des matrones romaines. Sulpicia⁵ fut désignée par leur jugement,

¹ Serv., *Æn.*, I, 720. Rien n'indique point où était ce temple, dont la prétendue fondation ne fut peut-être que la dédicace du premier.

² Plut., *Fab.*, 24.

³ Jul. Obseq., 97 ; Val. Max., viii, 15, 12.

⁴ Pl., *Hist. nat.*, vii, 35. L'époque de la fondation de ce temple est incertaine, mais Sulpicia étant nommée par Pline avant Claudia, qui prouva sa chasteté à l'occasion de l'introduction du culte de Cybèle

comme la plus chaste d'entre elles pour dédier l'autel de la déesse.

Les matrones romaines montrèrent dans une circonstance assez singulière qu'elles aussi savaient, au prix de quelques sacrifices, maintenir leurs droits¹; elles avaient obtenu, après la prise de Véies², celui d'aller en voiture par la ville. C'était une grande faveur; l'usage des voitures particulières ne s'accordait que difficilement, et fut souvent interdit dans l'ancienne Rome, à cause sans doute du peu de largeur des rues. Le sénat ayant retiré aux dames romaines ce privilège, elles se concertèrent et résolurent, jusqu'à ce qu'il leur fût rendu, de s'interdire tout rapport avec leurs maris; les sénateurs qui étaient époux, durent céder, dans l'intérêt de la population, à ce genre d'opposition qui la menaçait, et de nombreuses naissances ayant suivi la réconciliation, les mères dédièrent près de la porte Carmentale un sanctuaire à Carmenta, dont on avait fait la déesse des accouchements.

Pendant les guerres samnites, Rome fut de nouveau frappée par une de ces maladies auxquelles elle était souvent en proie, celle-ci dura trois années. On eut

(Voy. ch. ix), elle doit être plus ancienne que Claudia, et par conséquent appartenir au cinquième siècle. On a aussi placé cet événement au septième siècle; mais ce peut être encore un exemple d'un temple qu'on dit avoir été construit quand il n'a été que réédifié.

¹ Plut., *Quest. rom.*, 56. Or., *Fast.*, 1, 621.

² Tit. Liv., v, 25.

recours aux livres sibyllins. En cas pareil ils avaient prescrit de consacrer un temple à Apollon; cette fois, ils prescrivirent d'aller à Épidaure chercher le fils d'Apollon, Esculape, et de l'amener à Rome¹. Esculape, sous la forme d'un serpent, fut transporté d'Épidaure dans l'île Tibérine, où on lui éleva un temple, et où ont été trouvés des *ex-voto*, représentant des bras, des jambes, diverses autres parties du corps humain, *ex-voto* qu'on eût pu croire provenir d'une église de Rome, car le catholicisme romain a adopté cet usage païen sans y rien changer.

Pourquoi plaça-t-on le temple d'Esculape en cet endroit? On a vu que l'île Tibérine avait été très-anciennement consacrée au culte d'un dieu des Latins primitifs, Faunus²; or ce dieu rendait ses oracles près des sources thermales; ils devaient avoir souvent pour objet la guérison des malades qui venaient demander la santé à ces sources. De plus, les malades consultaient Esculape dans des songes³ *par incubation*, comme dans Ovide, Numa va consulter Faunus sur l'Aventin⁴. Il n'est donc pas surprenant qu'on ait institué le culte du dieu grec de la santé, là où le dieu latin

¹ Val. Max., I, 8, 2.

² Voyez t. I, p. 79. Ce temple fut renouvelé en 559. (Tit. Liv., xxxiii, 42.)

³ Plaut., *Curcul.* II, 2, 11-16. Cet oracle, quoi qu'on en ait dit, n'a rien à faire avec un hôpital.

⁴ Ov. *Fast.* IV, 654-8.

Faunus rendait ses oracles dans des songes, et où étaient probablement des sources d'eau chaude qui ont disparu comme les *lautulæ* près du Forum romain.

On donna à l'île la forme d'un vaisseau, plus tard un obélisque figura le mât¹; en la regardant du pont Rotto, on reconnaît encore très-bien cette forme; de ce côté, on voit sculpté sur le mur qui figure le vaisseau d'Esculape, une image du dieu avec un serpent entortillé autour de son sceptre. La belle statue d'Esculape, venue des jardins Farnèse, passe pour avoir été celle de l'île Tibérine. Un temple de Jupiter touchait à ce temple d'Esculape².

Un jour que je visitais ce lieu, le sacristain de l'église de Saint-Barthélemy me dit : *Al tempo d'Esculapio quando Giove regnava*, au temps d'Esculape, sous le règne de Jupiter. Phrase singulière et qui montre encore vivante, une sorte de foi au paganisme chez les Romains.

¹ On en voit un débris dans le Musée de Naples. (Nibb., *R. ant.*, II, 291.)

² Tac. Liv., XXXIV, 55. Il était dans la partie septentrionale de l'île.

Hic ubi discretas insula rumpit aquas.

(Ov. *Fast.*, II, 194.)

Le temple d'Esculape et celui de Jupiter étaient contigus.

Junctaque sunt magno templa nepotis avo.

(*Ib.*, I, 294.)

L'église de Saint-Jean Calabita correspond à l'emplacement du temple de Jupiter, car on a trouvé de mon temps, tout près de cette église, une inscription à Jupiter Jurarius.

L'histoire politique de Rome au cinquième siècle peut se résumer en ces termes : Consommation et affermissement de la conquête de l'égalité. Dans ce siècle le Forum est beaucoup moins tumultueux c'est que les patriciens sont moins superbes, et les plébéiens plus puissants. Le représentant héréditaire de l'esprit patricien est un Claudius, mais ce Claudius qui se montra en plusieurs circonstances l'ennemi des ambitions plébéiennes, fut obligé de s'appuyer sur la partie la plus infime de l'ordre plébéien pour l'opposer à la partie la plus respectable de cet ordre ; il ouvrit le sénat aux fils d'affranchis, les tribus à ceux que la bassesse de leur condition en avait exclus jusqu'à ce jour ¹, et, selon l'expression de Tite Live, corrompit le champ de Mars et le Forum. Il ne voulait pas que les plébéiens illustres fussent consuls ; mais il voulait bien que les plus humbles d'entre eux fussent électeurs et sénateurs, surtout électeurs. Il espérait avoir bon marché des comices plébéiens quand ils seraient dans les mains de ce que Tite Live appelle *Forensis turba*, la tourbe du Forum.

Les tyrans démagogues sont vulgaires dans l'his-

¹ L'organisation des centuries admettait bien tous les plébéiens sur le pied d'égalité, mais elle excluait les fils et petits-fils d'affranchis, ceux qui n'avaient aucune propriété, ou qui exerçaient des métiers réputés vils, et dont plusieurs l'étaient réellement, ceux qui étaient frappés légalement d'infamie. Appius, ennemi du peuple véritable, favorisait naturellement la plèbe.

toire; les aristocrates démagogues sont plus rares; Appius Claudius fut un de ces aristocrates.

Ainsi la cause de l'égalité absolue était servie même par les adversaires de l'égalité dans ce siècle destiné à la voir triompher.

Ce triomphe eut ses monuments.

Appius Claudius avait préparé à l'ordre patricien un cruel et, il faut le reconnaître, heureux échec. Cette tourbe, à laquelle il avait ouvert les comices, porta à l'édilité curule un fils d'affranchi, nommé Flavius, scribe obscur, mais habile et éloquent.

Ce fut un grand scandale parmi les patriciens. Flavius jura de se venger de leur mépris; il tint parole. Un jour, on vit tout autour du Forum, écrits sur des planches blanchies, les mystères du droit civil, dont jusqu'alors les patriciens s'étaient réservé la connaissance¹. Jusque-là il dépendait d'eux de déclarer que tel jour était faste ou néfaste; que l'emploi de telle formule, qu'eux seuls connaissaient, était nécessaire, et d'entraver ainsi, quand ils le jugeaient à propos, la marche des procès et des débats politiques. Mais un scribe divulguait ce qu'ils avaient voulu cacher : le voile de la justice était déchiré. L'omnipotence patricienne avait reçu le dernier coup.

Pour constater sa victoire, Flavius, en sa qualité d'édile, éleva un temple à la Concorde; il le plaça sur le Vulcanal. Le nom du temple était une ironie, et le

lieu choisi une bravade adressée aux patriciens. Le Vulcanal dominait le Comitium et en faisait pour ainsi dire partie. S'il y avait à Rome un endroit aristocratique, c'était le Vulcanal, et c'était sur le Vulcanal que le parvenu triomphant, après avoir fait la blessure la plus sensible à l'orgueil patricien, élevait le temple qu'il dédiait, pour le narguer, à la Concorde. Aussi Tite Live nous apprend que les patriciens furent très-irrités¹.

Un autre temple fut une noble protestation de la fierté plébéienne.

Près du temple rond d'Hercule², dans le marché

¹ Tit. Liv., ix, 46. Ce temple était là même où fut le temple de la Concorde, dont on reconnaît aujourd'hui l'emplacement, et dont il existe de magnifiques débris, qui ne peuvent avoir appartenu à un temple du cinquième siècle de Rome. Celui-ci d'ailleurs était une chapelle en bronze (Pl., xxxiii, 6, 3; il fut donc détruit et remplacé par un édifice en marbre dès les premiers temps de l'empire. On ne sait rien de cette destruction et de cette réédification; en général, on suppose que le temple de la Concorde, voisin du Forum, date du temps d'Auguste; mais celui que Tibère dédia sous cet empereur, avait succédé au temple de la Concorde, érigé par Camille; et celui-ci avait été élevé, non pas au pied du Capitole, mais sur le Capitole, au bas des marches du temple de Junon Moneta. A moins qu'Ovide, qui le dit positivement (*Fast.*, i, 638), n'ait confondu un autre temple de la Concorde avec celui de Camille. Il y eut un troisième temple de la Concorde sur la roche Tarpéienne (*in arce*), que le préteur L. Manlius voua plus tard, à l'occasion d'une sédition militaire (Tit. Liv., xii, 33; et ce ne fut pas le dernier.

² Tit. Liv., x, 25. Celui qu'on désignait particulièrement par cette épithète, qui convenait à tous, est, je crois, représenté par le temple rond appelé improprement temple de Vesta.

aut brevis, était une chapelle consacrée à la Pudicité patricienne¹. Or, une femme, nommée Virginie, de la branche aristocratique des Virginii, avait épousé un plébien devenu consul. Les dames patriciennes refusèrent de l'admettre à participer avec elles au culte de la déesse. Virginie répondit noblement qu'elle était patricienne et pudique, n'ayant eu qu'un mari, et que, loin de le dédaigner, elle était fière de lui; puis, dans sa vaste demeure de la *rue Longue*², elle dédia une chapelle à la Pudicité plébienne.

C'était dire : Et nous aussi nous sommes chastes; c'était élever un monument aux deux principales lois liciniennes, celle qui autorisait le mariage entre les ordres, et celle qui permettait qu'un plébien fût consul.

Les patriciens, désarmés successivement de tous leurs privilèges, cherchaient à les ressaisir indirectement. Depuis la loi Valéria, ce que les comices plébiens avaient décidé était obligatoire pour tous³; mais les curies prétendaient avoir le droit d'autoriser les résolutions des comices plébiens. A la suite d'une dernière sécession sur le mont Janicule, la loi Hortensia établit la souveraine autorité des plébiscites en confirmant la loi Publilia⁴, qui avait réduit le droit des cu-

¹ Aujourd'hui *via S. Vitale*. L'église de Saint-Vital marque probablement le lieu où fut le temple de la Pudicité plébienne.

² Tit. Liv., III, 55.

³ Tit. Liv., VIII, 42.

ries à une vaine formalité, une approbation préalable, donnée aux plébiscites avant qu'ils fussent votés.

La loi Hortensia fut portée dans l'Esculetum¹, un bois de chênes qui était probablement sur le Janicule.

Le Comitium était vaincu. Les curies ne s'y assemblèrent plus que pour entendre proclamer les décisions du Forum, pour déclarer les auspices², pour investir de l'*imperium* ceux à qui elles ne pouvaient le refuser. Cependant, à Rome, le respect de la coutume était si grand, que jusqu'au temps des Gracques les orateurs qui occupaient la tribune du Forum et parlaient au plébéiens, se tournaient toujours vers le Comitium, par respect pour les curies patriciennes, bien qu'elles n'eussent réellement plus d'autorité.

Après la grande guerre de conquête qui a soumis aux Romains le Latium, l'Étrurie, les peuples sabelliques, parmi lesquels le peuple samnite était surtout difficile à vaincre, l'est et l'ouest, le nord et le midi de Rome, les Romains vont avoir à faire des guerres de résistance; ils vont avoir à lutter contre leur ennemi le plus formidable, contre un grand capitaine, Annibal; mais auparavant ils repousseront vaillamment un agresseur moins dangereux, un brillant aventurier, le roi Pyrrhus.

¹ Pl., *Hist. nat.*, xvi, 15.

² Curiata (comitia) tantum auspicioꝝ causa remanserunt. Cic., *Adv. Ball.*, de *Leg. agr.*, ii, 11.

Pyrrhus était *petit-cousin* d'Alexandre ¹, et ces deux mots contiennent toute son histoire : c'est un Alexandre manqué; de même il eut l'ardeur aventureuse, les vastes désirs, la générosité, l'orgueil. Ses plans sur la Grèce, la Sicile, l'Italie, Carthage, furent ceux que formait Alexandre quand il mourut, en rêvant de joindre l'empire de la mer à l'empire de la terre; mais, changeant de desseins, emporté de côté et d'autre par cette fougue qui poussait Alexandre droit devant lui, Pyrrhus échoua, malgré des victoires, dans toutes ses entreprises et finit misérablement.

Pyrrhus fut appelé en Italie par les Grecs de Tarente pour faire la guerre à leur profit contre les Romains; il y vint avec la pensée de soumettre Rome, l'Italie, la Sicile à son empire; car il projetait toujours de grandes choses, bien qu'il n'ait pu en exécuter aucune.

La brouille des Tarentins et des Romains est curieuse, parce qu'elle montre la légèreté grecque se heurtant étourdiment à l'énergie romaine. Les Tarentins avaient imaginé de se poser en arbitres entre les Romains et les Samnites. Ils avaient interdit aux premiers de passer un certain promontoire. Les Romains l'ayant passé, les Tarentins attaquèrent la flotte romaine, coulèrent un des vaisseaux et en capturèrent plusieurs. Puis des envoyés de Rome étant venus se plaindre à Tarente, ils furent reçus dans le théâtre où se

¹ Son père était cousin d'Alexandre frère d'Olympias, oncle maternel d'Alexandre le Grand.

tenaient les assemblées politiques, qui, à Rome, se tenaient dans les temples. On se moqua de ces hommes qui n'étaient pas vêtus à la grecque et parlaient mal le grec; un plaisant s'avisa de souiller de la façon la plus grossière¹ la toge de l'un d'eux, Postumius. Tout le monde se mit à rire. Le Romain se contenta de dire gravement :

« Riez, riez, il faudra beaucoup de votre sang pour nettoyer mon habit. »

Le caractère des deux peuples est là tout entier. Ces deux peuples, les premiers du monde, se méprisaient réciproquement. Leur tempérament diffèrait trop pour qu'ils pussent se comprendre et s'apprécier. La même différence, la même antipathie, existent aujourd'hui entre les Romains et les Napolitains.

Le voyageur est bien vivement frappé de cette différence quand il passe du calme sévère de Rome au tumulte étourdissant de Naples. Là, le silence et la solitude; ici, le bruit et le mouvement. Rome est sérieuse et grave; Naples est pétulante et folle; et Naples, c'est la Grèce, c'est le ciel, c'est la mer et presque la lumière de l'Attique. Ce pays fut un pays grec; des noms grecs y retentissent à notre oreille, à peine altérés ou conservés tout à fait : *Néapolis*, *Cumé*, *Pausilippos*, *Prochyta*, *Nisida* (la petite île), *Anacapri* (Capri d'en haut). Partout sont des souvenirs de la

¹ Val. Max., n, 2, 5. — App. Bell. Samnit., 7. Selon Valère Maxime, *Urina reppersus*

mythologie grecque : en allant à Naples, on passe devant le promontoire de Circé; dans le golfe, on peut aborder aux rives de l'Averne ou aux Champs-Élysées. La diversité d'humeur des habitants achève le contraste.

Les Napolitains, par leur vivacité, leur mollesse, leur légèreté, rappellent les Athéniens; les Romains actuels, surtout les gens du *Trastevere* et ceux de la *campagne*, ont la rudesse et la férocité sauvage de leurs aïeux. Ce peuple a conservé le sentiment, souvent trop stérile, il est vrai, de son ancienne primauté, et l'on a entendu deux petits bourgeois se dire, en fermant le soir leurs boutiques voisines :

« Après tout, nous sommes Romains, la première nation du monde. »

La vieille antipathie dure encore. Quand on va de Naples à Rome par la malle-poste, on change de courrier en passant la frontière. Je me rappelle être venu à Terracine avec un courrier napolitain, jeune homme enjoué, railleur, et qui traçait un portrait peu flatté des Romains. A Terracine, je trouvai le courrier des États pontificaux : c'était un personnage à profil de médaille, à tête consulaire, et qui n'épargnait pas les Napolitains.

Ces deux hommes me rappelaient les sentiments réciproques des Grecs de l'Italie et des Romains d'autrefois, qui n'eussent pas parlé différemment les uns des autres. Le Napolitain aurait, je crois, volontiers

conspué un envoyé de Rome et poussé de même les grossièretés de l'insulte à des excès qu'on ne peut raconter. Les jeunes *lazzaroni* qui commencèrent la révolte de Mazaniello n'adressaient pas aux préposés espagnols des insultes plus décentes. Mon vieux courrier romain, bafoué par une foule en gaieté et en délire, eût dit aussi :

« Il faudra beaucoup de votre sang pour nettoyer mon habit. »

Et le sang eût coulé si jamais un Tarentin se fût trouvé à la portée de son couteau.

Pyrrhus commença par battre les Romains; mais leur défaite lui apprit à les respecter, et son succès le fit réfléchir. « Encore une victoire comme celle-ci, dit-il, et il me faudra retourner en Épire. » La science militaire de ses ennemis le remplit d'admiration et de surprise. Un Grec n'attendait pas cela des Barbares.

Il envoya le Thessalien Cinéas à Rome traiter de la paix. Celui-ci vint dans la curie, et fut étonné aussi de ce qu'il vit; il crut avoir devant les yeux un sénat de rois.

En effet, les assemblées, alors orageuses ou muettes, de la Grèce divisée ou asservie, ne l'avaient point préparé à la majesté tranquille du sénat romain. Cependant l'éloquence de Cinéas, ses dons et la perspective d'un grand péril avaient ébranlé quelques âmes. Alors ce vieil Appius Claudius, devenu aveugle, se fit con-

duire, selon d'autres, porter, à travers le Forum, dans la curie.

« J'étais fâché de ne pas voir, dit-il ; aujourd'hui, il me fâche d'entendre. »

Après son discours, que nous n'avons plus, et que Niebuhr a essayé de refaire, le sénat déclara à Pyrrhus que le peuple romain ne traiterait pas avec lui tant qu'il serait en Italie.

Cinéas dit aussi à Pyrrhus que Rome lui avait paru un temple¹. Ceci semble indiquer l'aspect déjà monumental qu'offrait la ville, tandis que le luxe demeurait étranger aux maisons privées. — Une accusation avait été intentée à Camille, parce que la sienne avait des portes de bronze. — Les toits étaient couverts en bois². Mais les édifices sacrés commençaient à se multiplier, car on en avait voué un presque à chaque victoire. Le Forum se peuplait de colonnes, de statues, de trophées. Rome put apparaître à Cinéas solennelle comme un temple.

La richesse, que méprisaient encore Fabricius et Curius, allait venir trop tôt pour la vraie grandeur de Rome ; ce fut pendant la guerre contre Pyrrhus qu'on adjoignit une officine monétaire au temple de Junon *Moneta*³, et ce fut vers ce temps qu'on frappa la première monnaie d'argent.

¹ Florus, I, 18.

² Pl., *Hist. nat.*, XVI, 15. Scandula ou scindula (bardeaux).

³ Au commencement du cinquième siècle, le dictateur Furius avait

On ne voit pas que de nouveaux monuments religieux se rapportent aux deux apparitions de Pyrrhus en Italie; seulement les augures firent rétablir le temple¹ du dieu des foudres nocturnes, le dieu étrusco-sabin Summanus, en expiation sans doute de ce que la tête de la statue de Summanus, placée sur le temple de Jupiter Capitolin, avait été détachée par la foudre, et, après qu'on l'eut cherchée en vain, retrouvée dans le Tibre².

Je ne compare pas, mais j'ai vu le long des murs de Rome, entre la porte Cavallegieri et la porte Saint-Pancrace, une petite chapelle élevée au lieu où l'on a retrouvé la tête de Saint-André, apportée solennelle-

voué un temple à Junon Moneta, *qui avertit* (Tit. Liv., vii, 28); je crois qu'il en existait un (Voy. t. II, p. 549) avant Mantius; un troisième fut voué plus tard par Cicereius (Tit. Liv., xlii, 7) Toujours ce fait · un même temple, voué ou dédié plusieurs fois.

¹ *Reddita..... templa.* (Ov., *Fast.*, vi, 733). Ce temple avait été bâti avec ceux d'autres divinités étrusco-sabines sur le Capitole, originairement étrusque et sabin. Becker (*Handb.*, p. 473), le place auprès du Cirque, parce qu'il est indiqué dans un calendrier comme se trouvant près du temple de Juventas, et qu'un temple fut élevé dans le voisinage du Cirque à cette déesse; mais il y avait sur le Capitole un temple plus ancien de Juventas, car il existait, comme celui du dieu Terme, avant la fondation du temple de Jupiter. C'est à celui-là que se rapporte le passage de Pline cité par Becker, puisqu'il y est question du supplice des chiens qu'on pendait entre le temple de Summanus et le temple de la Jeunesse, pour n'avoir pas averti de l'arrivée des Gaulois au Capitole, et ce supplice devait avoir lieu sur le Capitole. La statue du dieu Summanus, placée au faite du temple de Jupiter, montre combien son culte était ancien dans ce lieu.

² Cic., *de Div.*, i, 10.

ment de Constantinople à Rome au quinzième siècle, et qui s'était perdue.

Pyrrhus, dès qu'il eut appris la réponse du sénat, marcha contre Rome. Rome ne s'émut point¹, et Pyrrhus dut se contenter de la regarder à l'horizon, des hauteurs de Préneste. Menacé d'être attaqué par plusieurs corps d'armée à la fois, il se retira.

Tite Live s'est demandé ce qui serait advenu si Alexandre fût venu attaquer les Romains. Tite Live ne doute point qu'Alexandre n'eût été vaincu. Je ne sais, mais ce que je sais bien, c'est qu'en vue de Rome Alexandre n'eût pas tourné le dos.

Pyrrhus, qui n'avait fait que vaincre, mais qui voyait bien que ses victoires ne le mèneraient pas à Rome, quitte l'Italie au premier prétexte, et passe en Sicile, où il fonde un royaume qu'il perd bientôt. Il repasse alors en Italie, et cette fois se fait battre par Curius, plébéien, bien que de race sabine², qui, poursuivant l'œuvre d'un autre Sabin d'origine, éleva dans

¹ Florus a calomnié Rome en disant qu'elle fut remplie de frayeur. Rome ne courut aucun danger réel, et, j'en suis certain, ne trembla pas pour si peu.

² *Curius* est un nom essentiellement sabin, comme le prouvent le nom de la ville de *Cures*, celui du mont *Curinal* ou Quirinal; le mot *curis*, lance, est sabin. Curius fit la guerre aux Sabins, mais il fut le bienfaiteur de leur pays en ouvrant à la Nera le canal qui a créé la cascade de Terni, en desséchant par là des marais, et en donnant un terrain fertile aux habitants de Rieti, peut-être le berceau de sa famille. Ce qu'on dit de sa pauvreté célèbre va bien à l'austérité sabine.

Rome le second aqueduc¹ avec les dépouilles de Pyrrhus. Pyrrhus retourna la même année en Grèce, poursuivi par le courroux de Proserpine, dont il avait pillé le temple, et alla mourir dans une rue d'Argos, sous une tuile qu'une vieille femme fit tomber sur sa tête pour défendre son fils.

Rome eut le spectacle d'un triomphe plus brillant que tous ceux dont le Capitole avait été jusque-là témoin. On y voyait figurer la pourpre, les tableaux et les statues grecques de Tarente².

C'était la première fois que les arts de la Grèce entraient à Rome; ils y entraient enchaînés au char du triomphateur, et ce triomphateur était Curius, célèbre pour son austérité sabine. On vit aussi des éléphants gravir de leur pas pesant la pente du Capitole. Ces éléphants provenaient de ceux qu'Alexandre avait ramenés de l'Inde, et que ses successeurs avaient conduits en Grèce³. Ainsi les conquêtes d'Alexandre avaient été chercher bien loin un trophée pour décorer la victoire des Romains.

Des têtes d'éléphants, sculptées sur la cuirasse d'un torse antique, ont fait donner à une statue du musée

¹ Celui qui conduisait l'*Anio Vetus*; il commençait à vingt milles de Rome, au-dessus de Tibur, et entra dans Rome par la porte Esquiline. (Front., *Aqued.* 6.)

² Flor., 1, 18.

³ W. Schlegel (*Ind. biblioth.*), a établi cette curieuse provenance des éléphants de Pyrrhus.

Capitolin le nom de Pyrrhus¹. Les éléphants prouvent que ce n'est point un Mars, comme on l'a pensé, que feraient des éléphants sur la cuirasse de Mars? La trompe d'éléphant était, au contraire, comme un signe héraldique héréditaire dans la famille de Pyrrhus²; mais, comme la tête de la statue du Capitole est rapportée, nous ne pouvons être sûr d'avoir là le portrait de Pyrrhus, et il se peut que nous n'ayons que le portrait de sa cuirasse.

Pyrrhus a été l'avant-coureur et comme l'éclaireur d'Annibal; Annibal va venir.

¹ Au bas de l'escalier par où l'on monte au musée Capitolin; longtemps au palais Massimi, que pour cette raison on appelait *la casa di Pirro*. Le sculpteur grec Hégias avait fait une statue de Pyrrhus. (Pl., xxxiv, 19, 28.) Mais Hégias était plus ancien; son Pyrrhus ne pouvait être que Pyrrhus, fils d'Achille.

² Alexandre, frère d'Olympias, était représenté avec une trompe d'éléphant sur la tête.

VIII

ROME PENDANT LES GUERRES PUNIQUES.

Premiers combats de gladiateurs. — Victoire navale de Duilius, colonne rostrale, temple de Janus, pont *Quattro-Capi*. — Temple de Matuta, élevé par Régulus. — Champ de Régulus. — Passage des Alpes par Annibal. — Bataille de la Trebbia. — Cicatrice des bustes de Scipion. — Flaminius, cirque Flaminien, voie Flaminienne. — Bataille de Trasimène. — Agitation du Forum, calme de la curie. Bataille de Cannes, consternation à Rome, fermeté du sénat. — Pourquoi Annibal est allé à Capoue, pourquoi il a marché sur Rome. — Annibal sous les murs de Rome. — Ce qu'est le prétendu temple du dieu *ridicule*. — Prise de Syracuse, temple de l'Honneur et de la Vertu, ce qu'il faut entendre par ces mots. — Opposition et compromis des casuistes romains. — Prise et punition de Capoue, incendie dans le Forum. — Les Tarentins et les envoyés des colonies romaines dans le sénat. — Procession. — Joie de Rome en apprenant la mort d'Asdrubal; triomphe de ses vainqueurs. — Scipion, son mysticisme et ses bustes. — Son mépris pour les lois. — Son ascension au Capitole. — Plaintes contre un de ses protégés. — Maison de Scipion l'Africain. — Tombeau des Scipions.

L'âge héroïque de la république romaine se continue par ses guerres contre Carthage et sa lutte contre Annibal. Cette lutte mit le sceau à la grandeur morale du peuple romain : il trouva un ennemi digne

de lui, il montra ce qu'il était dans la mauvaise fortune, véritable épreuve du caractère des peuples, comme des hommes.

L'année qui vit commencer la première guerre punique, vit le premier combat de gladiateurs dans le forum boarium¹, lieu sanguinaire depuis les sacrifices humains abolis par Hercule, jusqu'à la guillotine de nos jours. L'énergie romaine semblait vouloir se retremper par ces jeux féroces que Cicéron jugeait bons à entretenir le courage guerrier, au moment où elle allait avoir à se déployer contre de grands périls.

La guerre avec Carthage s'engagea au sujet de la Sicile et pour une cause inique. Les Romains venaient de faire mourir sous la hache, dans le Forum, trois cents des mercenaires campaniens, qui s'étaient emparés traitreusement de Rhégium, et ils allèrent au secours des Mamertins, qui avaient fait la même chose à Messine; mais les Mamertins étaient ennemis des Carthaginois.

Cette guerre fut, dans le principe, purement maritime; les vaisseaux des Romains furent d'abord très-inférieurs à ceux de leurs ennemis; ils ne connaissaient que les trirèmes, et pour fabriquer un navire à cinq rangs de rames, il leur fallut copier une galère carthaginoise échouée².

¹ Ces combats eurent lieu ensuite dans le grand *Forum*, selon une coutume générale en Italie. (Vitr., v, 1.)

² La disposition de plusieurs rangs de rameurs est un problème

Les Romains déployèrent dans la formation de leur flotte une activité extraordinaire. Le génie des Romains, inventif seulement pour la guerre, se montra dans l'emploi de ponts mobiles, armés de crampons qui, lancés et fixés sur les vaisseaux ennemis, changèrent le combat naval en une sorte de combat terrestre. Les Romains furent donc véritablement les inventeurs de l'abordage¹.

On dut l'idée de ce genre de combat et la défaite des Carthaginois à M. Duilius, d'une famille plébéienne illustrée par M. Duilius, qui avait conduit les plébéiens sur le mont Sacré. Il avait pour collègue, dans le consulat, un membre de la noble gens Cornelia, que son incapacité fit surnommer Cornélius l'Anesse

que vient de résoudre M. Jal, en exécutant une trirème qui a fonctionné parfaitement dans les eaux de la Seine. Plusieurs monuments peuvent aider à se faire une idée de la manœuvre des birèmes et trirèmes. Au Vatican est une birème en marbre, une autre en bas-relief à la villa Albani, un autre sur la colonne Trajane; une trirème est représentée sur un médaillon de Gordien III. (Jal, *Ét. sur le mar. ant.*, p. 116. Rich, *Dict. des ant. rom.*, p. 82, 673.) Mais ni celle-ci ni celles-là ne suffisent pour expliquer clairement comment pouvaient manœuvrer plus de trois rangs de rameurs. Ce fut là le grand progrès qu'eurent à faire les Romains; et pour s'en rendre bien compte, il faudrait construire une autre galère, au moins à quatre rangs de rames.

¹ Polybe, I, 22. Diadès, qui était au service d'Alexandre, ne paraît point en avoir parlé dans ses écrits sur les machines de siège (Vitr., I, 19), qui, du reste, ne devaient pas être connus à Rome au commencement de la première guerre punique.

(*Asina*¹). Les plébéiens, qui venaient de conquérir l'égalité, s'en montraient dignes, et on apercevait déjà des signes avant-coureurs de la future décadence des patriciens.

Après la défaite des habitants d'Antium, on avait orné la tribune des becs de bronze, enlevés à quelques vaisseaux, mais les rostres d'Antium n'étaient qu'une promesse de la gloire navale réservée aux Romains comme toutes les autres gloires.

Cette fois, on érigea dans le Forum, près de la tribune, une colonne rostrale, qui porta le nom de Duilius².

La base de cette colonne a été retrouvée, non loin de l'emplacement de la tribune, dans le voisinage de l'église de Saint-Adrien. L'inscription qui s'y lit encore est bien dans la langue du sixième siècle de Rome, mais la forme des caractères est plus moderne, elle a donc été réécrite dans l'antiquité. La colonne était encore debout à la fin de l'empire, mais on ne l'a pas retrouvée comme sa base; elle a été refaite d'après les médailles, et n'est pas plus *antique* que les colonnes rostrales qui décorent la place du Peuple, à Rome, et

¹ Macrobe (1, 6), donne au surnom d'*Asina*, que ce Cornélius porta le premier, une autre version assez invraisemblable, que l'orgueil des Cornélius pourrait bien avoir inventée.

² Selon Servius (*Georg.*, III, 29), on aurait élevé, à cette occasion, deux colonnes, l'une *in rostris*, l'autre à l'entrée du grand Cirque, et par conséquent dans le voisinage de l'*emporium*, lieu de débarquement des navires.

la place de la Concorde, à Paris. D'ailleurs, elle est en marbre, or l'usage du marbre à Rome est moins ancien, et les colonnes rostrales étaient en bronze¹. Dans l'inscription on insiste sur ce fait, que le premier Duilius a remporté une grande victoire navale. C'est ce qui donne une importance historique à la copie conservée de ce précieux monument.

On attribuait à Duilius la construction d'un temple de Janus, dans le marché aux légumes, près de la porte Carmentale², mais ce temple, qui existait déjà au temps de l'expédition des Fabius³ contre Véies, ne put être que dédié de nouveau par le vainqueur des Carthaginois.

En choisissant pour le dédier un temple situé dans un marché⁴, Duilius semblait vouloir indiquer, comme le sénat en élevant une seconde colonne rostrale près de l'Emporium, que cette victoire navale ouvrirait aux Romains la voie du commerce maritime. Sans doute,

¹ *Navali surgentes ære columnas.*
(Virg., *Georg.*, III, 29.)

Ce vers semble indiquer que la colonne rostrale, à laquelle Virgile fait sans doute allusion, avait été fabriquée avec l'airain des becs de vaisseaux, comme la colonne de la place Vendôme l'a été avec les canons pris à l'ennemi.

² Tac., *Ann.*, II, 49.

³ Festus, p. 285.

⁴ Le double Janus, qui a donné au pont Fabricius, situé non loin du marché aux légumes (Forum olitorium), son nom moderne de Quattro-Capi (les Quatre-Têtes), vient peut-être de ce temple de Janus

aussi, Duilius choisit-il pour objet de son hommage, le dieu qui présidait à tous les commencements, parce qu'il avait inauguré pour Rome l'ère des triomphes sur mer par une victoire qui devait être un commencement.

Le temple de la déesse Matuta, élevé, dit-on, par Régulus pendant la première guerre punique¹, était plus ancien; nous l'avons déjà vu élever par Camille, tandis que sa fondation était attribuée au roi Servius Tullius². D'après cela, il remontait, je crois, plus haut que Camille et que Régulus. Matuta était, comme je l'ai dit, une déesse à nom sabin, probablement d'origine pélasgique, dont le culte était au moins aussi ancien que Rome et dont le temple fut réparé et dédié successivement par Camille et par Régulus, tous deux d'extraction sabine³.

Un trait, qui se rapporte à une localité voisine de Rome, peint bien la simplicité de mœurs qui prévalait encore pendant la première guerre punique, et que les conquêtes en Grèce et en Orient devaient altérer bientôt. Régulus commandait en Afrique une expédition, dont le dénouement fut pour lui si funeste et si

¹ Mai. (*Interpret. Virg. ad Georg.*, m, 1); Merkel (*Fast.*, p. cxi), croit que cet Attilius Régulus est le préteur dont parle Tite Live (xxv, 44; xxv, 3), mais n'en donne aucune raison.

² Ov., *Fast.*, vi, 473.

³ Pour Camille, Voy. t. II, p. 517. Pour *Attilius* Régulus, son nom de *gens* est évidemment analogue au nom sabin Atta, Attius. *Attilius*, *Attii* filius.

glorieux; tandis qu'il était en plein cours de conquête, il écrivit au sénat pour demander son rappel, vu que sa ferme, dont le produit était nécessaire à l'existence de sa famille, courait risque de se détériorer en son absence¹.

La ferme de Régulus était dans le *champ pupinien*, au-dessous des collines de Tusculum, — au-dessous de Frascati; — c'était un terrain stérile², fangeux et malsain, comme il l'est encore. L'ambition du général qui commandait l'armée d'Afrique, était de revenir cultiver ce pauvre champ.

Tout le monde connaît l'admirable conduite de Régulus; tout le monde sait que, prisonnier des Carthaginois et envoyé à Rome pour traiter de la paix et d'un échange de prisonniers, il refusa d'abord de prendre place dans la curie, ne se regardant plus comme sénateur, puisqu'il n'était plus libre; que le sénat lui ayant ordonné de parler, il ne parla que pour donner le conseil de rejeter les offres des Carthaginois, et, fidèle à sa promesse, retourna à Carthage où un supplice affreux l'attendait. Niebuhr ne croit pas à ce beau trait, dont il dépouille la mémoire de Régulus. La raison qu'il donne de son incrédulité ne saurait me la faire partager. De ce que la famille de Régulus fit subir des tourments cruels à deux officiers carthaginois que le sénat lui avait livrés, il ne s'en-

Tit. Liv., *Ep.*, xviii. Val. Max., iv. 4, 6.

Cic., *de leg. Agr.*, II, 35

suit point, comme le soutient Niebuhr, que les tourments endurés par Régulus soient une fable inventée par sa famille, pour excuser la cruauté qu'elle avait exercée sur les deux Carthaginois. Ce qui est bien plus probable, c'est que ce traitement barbare fut une représaille, une affreuse revanche des tortures auxquelles les Carthaginois avaient livré Régulus. Ceux qui mettaient en croix leurs généraux vaincus, pouvaient bien mettre un général romain dans un tonneau armé de pointes de fer¹.

Rome, qui venait de triompher des Carthaginois, en Sicile, eut encore à combattre des ennemis presque à ses portes, les Falisques, et dut prendre Falère, à quelques lieues du Capitole.

Après la paix qui termina la première guerre punique, le temple de Janus² fut fermé pendant un an. Il ne l'avait pas été depuis Numa, et ne le fut plus jusqu'à Auguste. Les Gaulois et Annibal devaient bientôt le faire rouvrir.

Le théâtre de la seconde guerre punique est l'Italie, mais non Rome même; le théâtre de la troisième est

¹ Je dois avouer que Polybe, historien si exact et si judicieux de cette guerre, ne parle point de la mission et du supplice de Régulus; mais Polybe néglige souvent les détails dramatiques des événements. Il ne fait, par exemple, que mentionner en passant le siège de Sagonte, si mémorable par la résistance désespérée des Sagontins.

² Il est question ici de l'ancien temple de Janus, voisin du Forum, non de celui qu'avait élevé, ou plus probablement relevé Régulus, et qui était près de la porte Carmentale.

surtout l'Afrique. Je ne puis donc suivre sur leur terrain les événements de ces guerres et les peindre sur place, mais ce que je puis et dois faire pour traiter, dans toute son étendue, le sujet que j'ai choisi, c'est montrer le contre-coup de ces événements à Rome, et parler d'eux à propos de monuments élevés ou de triomphes célébrés à leur occasion. Ainsi, tout en restant à Rome, nous verrons l'histoire venir nous y trouver, et nous n'aurons pas à regretter la grande lacune que ferait, dans un ouvrage sur l'histoire romaine, la suppression d'une époque comme celle d'Annibal et de Scipion.

Annibal est venu des Gaules dans l'Italie en passant les Alpes comme le font les touristes, mais il n'y est pas venu par le même chemin, et il a eu plus de peine à y arriver. Maintenant que les Alpes sont traversées par des routes magnifiques, et qu'on les franchit en chaise de poste en attendant qu'un *tunnel* perce leurs entrailles de granit, on a peine à se représenter ce qu'était un passage des Alpes au temps d'Annibal. Déjà les Gaulois, que, dans aucun siècle, les obstacles n'ont arrêtés, avaient hésité en présence de ces formidables sommets. Les soldats d'Annibal, qui venaient cependant de gravir les Pyrénées, éprouvèrent la même hésitation au pied des Alpes. Annibal eut besoin de leur démontrer qu'on pouvait les franchir et que nulle part la terre ne touchait le ciel.

Mais ces ridicules terreurs écartées, il restait assez

de difficultés réelles pour faire reculer un chef moins résolu qu'Annibal. Arrivé au cœur des montagnes, quand on vit de près, dit Tite Live, la hauteur des cimes, les neiges qui se confondaient avec les nuages, de grossières habitations perchées sur des rocs, des hommes farouches aux longs cheveux, les êtres vivants roidis par le froid, alors les terreurs de l'armée recommencèrent. Ce fut à travers ces obstacles, augmentés par les embûches et les attaques des montagnards, qu'il fallut faire son chemin. Le passage dura quinze jours. C'était autre chose encore que le passage du Saint-Bernard par le général Bonaparte; Annibal n'avait pas de canons, il est vrai, mais il avait des éléphants.

Annibal n'a point franchi le grand Saint-Bernard comme le général Bonaparte; il n'est point entré en Italie par le mont Cenis, comme on le fait si facilement aujourd'hui; il a très-probablement passé le petit Saint-Bernard¹.

On avait cru reconnaître une trace du passage d'Annibal dans des os d'éléphants trouvés dans le nord de l'Italie; mais ces os sont certainement fossiles.

Annibal était en Italie séparé de son pays, sans pos-

¹ Ou le mont Genève, mais plus probablement le petit Saint-Bernard. (Mommsen, *R. Gesch.*, I, p. 556.) D'autres ont fait passer Annibal par le Monte-Viso. Une vingtaine d'auteurs ont traité, à des points de vue différents, la question du passage des Alpes par Annibal.

sibilité de retour. Cette impossibilité de retraite faisait sa force comme il le dit à ses soldats. Ils avaient les Alpes derrière eux, et alors on ne repassait pas les Alpes. Ne pouvant regagner Carthage, il fallait aller à Rome.

Mais Annibal n'y devait pas entrer.

Il marcha de victoire en victoire. La première fut sur le Tessin. Là, le jeune Scipion, qui devait prendre un jour sa revanche à Zama, combattait à dix-sept ans sous son père, le consul P. Cornélius Scipio. Il reçut alors cette blessure à la tête, qui fait reconnaître aisément ses bustes, dans les musées de Rome. Je me suis demandé pourquoi on indiquait toujours dans les portraits de Scipion l'Africain la cicatrice de cette blessure, ce qui ne se voit jamais dans ceux des autres généraux romains ; et cependant Scipion ne devait pas être le seul qui eût été blessé à la tête ; mais c'est qu'il l'avait été cette fois en défendant son père : c'était un hommage à la piété filiale plus qu'à la valeur, et, dans les idées romaines, la première de ces vertus passait avant la seconde ; je ne doute pas que, des nombreuses blessures que reçut Scipion dans le cours de sa vie militaire, celle qu'on indique toujours ne soit la blessure du Tessin. Seulement, il règne quelque incertitude sur le fait de cette blessure. Cœlius Alimentus, qui avait été prisonnier d'Annibal et auquel celui-ci avait raconté son passage à travers les Alpes, disait que le consul avait été sauvé non par son fils, mais par

un esclave ligure¹. Tite Live ajoute qu'il aime mieux croire que ce fut par Scipion; moi aussi. Mais il est plus vraisemblable qu'on ait transporté à Scipion la gloire d'un beau fait qu'il ne l'est qu'on la lui ait enlevée pour en faire honneur à un esclave; à moins, ce qui est peu probable, que cette anecdote ne fût une petite malice d'Annibal.

Quant à Annibal, il semble qu'on pourrait espérer de trouver à Rome son portrait; car il y avait à Rome trois statues de ce grand homme². Mais il n'y reste de ces différents portraits ni un original ni une copie³.

Le péril approchait, et, outre le péril réel, on inventait d'autres sujets de terreur : on ne parlait que de prodiges. La statue de Mars avait sué près la porte Capène, au milieu des images de loups qui l'entouraient. C'était surtout dans le quartier des marchés, aux environs du Capitole, là où se rassemblaient les gens de la campagne toujours plus superstitieux que les habitants de la ville, et où ils se rassemblent encore le dimanche par habitude, qu'on avait vu les miracles. Dans le marché aux bœufs, un bœuf était monté jusqu'au troisième et avait sauté par la fenêtre. Dans

¹ Tit. Liv., *xxi*, 46.

² Pl., *Hist. nat.*, *xxxiv*, 15, 1.

³ L'Annibal de la villa Albani n'est point borgne, et n'a rien d'africain. C'est une tête grecque sans caractère individuel. Sur une tête que Winckelmann croyait d'Annibal, voy. Visconti, *loc. gr.*, p. 621.

le marché aux légumes, un enfant de six mois avait crié triomphe, ce qui eût dû sembler rassurant. Enfin la foudre avait frappé le temple de l'Espérance, ce qui ne pouvait paraître que fatal. Ce temple avait été voué pendant la première guerre punique¹; en effet, les heureux commencements de cette guerre avaient dû faire croire à l'espérance; mais maintenant la foudre frappait le temple d'une divinité qui semblait fuir devant Annibal.

On purifia solennellement la ville, on immola les grandes victimes aux dieux et en particulier au génie de Rome menacée. Ce fut alors que les matrones dédièrent une statue de bronze à la Junon de l'Aventin, à cette Junon apportée de Véies au temps de Camille, qui avait affirmé, par un mouvement de tête miraculeux, qu'elle voulait habiter Rome, et à laquelle on demandait aujourd'hui de défendre la patrie qu'elle avait choisie.

On ne peut s'empêcher de comparer à ces cérémonies religieuses celles auxquelles on a eu depuis plus d'une fois recours pour écarter de Rome un danger.

Le consul Flaminius alla se mettre à la tête de l'armée; mais son départ augmenta l'inquiétude à laquelle la ville était en proie, car il partit sans prendre les auspices au Capitole, sans avoir célébré sur le mont Albain les fêtes latines. Feignant un voyage, il

¹ Par Attilius Calatinus. (Tac, *Ann.*, II, 49.)

se rendit secrètement dans sa province. Ce fut un grand scandale. Flaminius ne désola pas seulement la patrie en son absence, mais encore aux dieux immortels : il fallait le faire revenir à tout prix et ne lui permettre d'aller dans sa province qu'après qu'il aurait accompli ses devoirs envers les dieux et les hommes. Ni les lettres ni les envoyés du sénat ne purent le décider à revenir. Flaminius savait qu'il n'y avait pas de temps à perdre et qu'Annibal n'attendrait pas pour avancer que le consul eût accompli exactement le cérémonial religieux. Les Romains pieux le regardèrent dès lors comme perdu. Ce fut bien pis quand, peu de jours après, la victime qu'il offrait en sacrifice, déjà blessée, s'échappa et couvrit de sang les spectateurs. Cet événement fut, dit Tite Live, pour presque tout le monde, un grand sujet d'effroi.

Il semble encore ici qu'il soit question de Romains d'un autre temps, mais, en fait de superstitions, les mêmes Romains. Annibal, après avoir perdu un œil en traversant un pays que les débordements de l'Arno rendaient marécageux et malsain, comme l'était la vallée de la Chiana avant les travaux de dessèchement exécutés de nos jours, arriva dans une partie fertile de l'Étrurie, celle qui s'étend de Fiesole à Arezzo, et se mit à ravager ce beau pays pour décider Flaminius à le poursuivre. En vain on conseilla à celui-ci d'attendre une autre armée consulaire. Poussé par cette audace dont ses rapports avec le sénat avaient

donné tant de preuves, Flaminius se laissa entraîner à livrer bataille dans un lieu propre aux embûches et choisi par Annibal avec beaucoup d'art sur les bords du lac Trasimène.

Dans un endroit où ce lac ne laisse entre sa rive et les collines qu'une sorte de défilé, Annibal attend l'imprudent général romain, et envoie des troupes sur les hauteurs qui commandent ces Thermopyles, quand il voit que Flaminius s'y est engagé. Attaqué de toutes parts à la fois, Flaminius déploie en vain un grand courage et beaucoup de fermeté; les Romains, enveloppés, dominés, écrasés, combattent opiniâtrément, mais au milieu d'une épouvantable confusion. Un de ces brouillards qui couvrent les vallées en laissant les sommets dégagés de vapeurs achevait de rendre avantageuse la situation de leurs ennemis et la leur désespérée. Flaminius périt transpercé par la lance d'un Gaulois. Quinze mille hommes tombèrent avec lui, le reste se dispersa. Annibal fit chercher sous les monceaux de cadavres le corps de Flaminius pour lui donner la sépulture; mais on ne put le retrouver.

Tite Live ne nous a pas laissé ignorer la consternation dont Rome fut frappée quand on y apprit ce désastre. Les détails donnés par lui sur ce sujet, le mien, ont un air de vérité qui doit tenir aux sources où les ont puisés ses devanciers, les mémoires des familles, peut-être les souvenirs, quelquefois si tenaces, de la

tradition populaire ; en lisant Tite Live, il me semble que c'est elle que j'entends.

A la première nouvelle de la défaite de Flaminius, il se fit dans le Forum un grand concours de peuple, au milieu d'une grande terreur. Les matrones couraient par les rues demandant aux passants ce qu'on avait appris de sinistre et ce qu'était devenue l'armée. La foule, débordant le Forum, pénètre dans le comitium et vient jusqu'au pied de la curie pour apprendre de la bouche des magistrats ce qui est arrivé. Vers le soir, un peu avant le coucher du soleil, le préteur Marcus Pomponius parut sur les marches de la curie, et dit : « Nous avons été vaincus dans une grande bataille. » Mots terribles et que, dit Polybe, on n'avait pas prononcés depuis longtemps. Il ajoute que, pour ceux qui avaient assisté au désastre, il apparut encore plus grand dans le Forum qu'au bord du lac Trasimène, bien que le préteur eût annoncé seulement une grande défaite. Cet instinct des malheurs accomplis, qui les révèle on ne sait comment à l'inquiétude publique, avait déjà répandu le bruit que le consul était tué, les légions dispersées et en fuite. C'est là ce qu'on disait la nuit dans les maisons ; chacun se tourmentait à la pensée des siens. Qu'étaient-ils devenus ? Qu'avait-on à craindre ou à espérer ? Le lendemain et les jours suivants, il y eut aux portes encore plus de femmes que d'hommes, pour attendre l'arrivée ou au moins quelques nouvelles des fugitifs. Ces femmes se répandaient à travers la ville, question-

nant sans cesse, et ne pouvaient s'éloigner de ceux qu'elles connaissaient avant de les avoir interrogés sur toute chose. On lisait sur leurs visages, tristes ou joyeux, les nouvelles qu'elles avaient reçues. Elles revenaient dans leurs maisons, entourées de félicitations ou de condoléances. Plusieurs se firent remarquer par la vivacité de leur douleur ou de leur joie. Une d'elle, ayant rencontré son fils à la porte Ratumena¹, mourut en le revoyant. Une autre, à laquelle la mort du sien avait été faussement annoncée, assise dans sa demeure, le pleurait; ce fils étant entré subitement, l'excès du bonheur la tua. Pendant ce temps-là, le sénat, enfermé dans la curie, délibérait : avec quel chef, avec quelles troupes pouvait-on résister aux Carthaginois victorieux ? La délibération se prolongea jusqu'au coucher du soleil.

Cette vive peinture ne transporte-t-elle pas de la Rome de 1861 à la Rome de l'an 217 avant Jésus-Christ ?

Avant d'aller périr au bord du lac Trasimène, le malheureux Flaminius avait construit un cirque² et

¹ Les Fabius étaient sortis par la porte Carmentale, pour les raisons que j'ai dites; mais ces raisons n'existant pas pour les fuyards de Trasimène, ceux-ci durent rentrer par la porte Ratumena, en suivant la voie Flaminienne qu'on venait de construire, c'est-à-dire le *Corso*.

² Le nom de prés Flamiens, où fut le Cirque, était plus ancien et se rattachait, je crois, aux terres des flamines, qui étaient en cet endroit. Que ces prés eussent été donnés autrefois au peuple par un Flaminius, c'est une opinion plausible de Plutarque. (*Qu. rom.*, 66.).

une voie qui portèrent son nom, le cirque Flaminien¹ et la voie Flaminienne.

Toute l'histoire du cirque Flaminien, où les jeux plébéiens étaient célébrés² sous la direction des édiles plébéiens, est plébéienne. Déjà, avant la construction du cirque, les prés Flaminiens avaient vu rendre le plébiscite qui suivit la chute des décemvirs³. Plus tard, Marcellus, vainqueur, fut sommé de venir s'y justifier par un tribun qui l'accusait et cherchait à soulever contre lui et contre tout le patriciat les passions populaires⁴. Un autre tribun força Pompée d'y comparaître un jour de marché⁵. Ces deux tribuns pa-

¹ Il ne peut y avoir aucun doute sur l'emplacement du cirque Flaminien, dont les ruines ont subsisté assez tard pour qu'une église, construite sur les gradins, où elle était, pour ainsi dire, suspendue, ait porté le nom de *S. Salvator in Pensili*. Elle a été remplacée par l'église des Polonais, dans la *via delle Botteghe oscure*. Cette rue, et celle de *Santa-Catharina dei Funari*, Sainte-Catherine *des Cordiers*, déterminent par leurs noms la place du cirque Flaminien. La rue des *boutiques obscures* a été appelée ainsi, parce qu'elle suivait un des côtés du Cirque dont les arceaux étaient au moyen âge, comme dans l'antiquité, occupés par des boutiques. Le sombre aspect de ces boutiques, qui les faisait nommer *obscures*, nous est rendu par celui des boutiques ténébreuses établies aujourd'hui, exactement de la même manière, sous les arceaux du théâtre de Marcellus. Quant à la rue des Cordiers, elle a été ainsi nommée parce que les cordiers se livraient à leur travail, qui demande un espace libre et de forme allongée, dans ce qui restait du Cirque.

² Val. Max., I, 7, 4.

³ Tit. Liv., III, 54.

⁴ Tit. Liv., XXVII, 21

⁵ Cic., *Ad Att.*, I, 14.

raissent avoir compté sur l'appui que pouvait donner à leur cause le quartier populeux qui s'était formé dans le voisinage, autour des marchés.

Ce fut pour la même raison sans doute que Flaminius voulut placer dans cette partie du champ de Mars, d'ailleurs très-rapprochée de la ville, son cirque plébéien, lui, le démocrate ardent qui avait proposé une loi agraire et triomphé par la volonté du peuple en dépit du sénat, dont il se montra toujours l'ennemi ¹.

Construit par un personnage populaire, dans un lieu avant lui populaire, voué à des divertissements populaires, le cirque Flaminien fut jusqu'à la fin de la république comme une succursale du Forum ; souvenir monumental du consul plébéien, du magistrat indiscipliné, du téméraire capitaine qui, égaré par cette confiance en soi que donne le vent de la popularité et par les ruses d'Annibal, n'aurait, sans le cirque et la voie dont il fut l'auteur, laissé à son nom que la triste immortalité d'un grand revers.

La voie Flaminienne, commencée avant Flaminius ²,

¹ Par exemple, en appuyant une loi qui interdisait aux sénateurs et à leurs fils d'avoir à eux un navire contenant plus de trois cents amphores, parce que, disait-on, le commerce était au-dessous de la dignité de sénateur. On voit que le préjugé des patriciens contre le commerce commençait à s'affaiblir. C'était un signe des temps ; l'audace irréligieuse de Flaminius, fort populaire parmi les soldats, comme nous l'apprend Tite Live, en était un autre.

Continuée après lui depuis Spolète jusqu'à Rimini. (Mommson, *R. Gesch.*, 1, p. 553.)

s'avançait dans la direction qui est aujourd'hui celle du Corso. Les Romains et les Romaines qui, le dimanche matin à pied, et chaque jour, vers le soir, en voiture, vont et viennent le long du Corso; les étrangers qui le remplissent pendant les folles journées du carnaval, suivent, la plupart sans le savoir, l'antique voie Flaminienne.

Au cinquième siècle, le dernier grand champion des privilèges aristocratiques, Appius Claudius Cæcus, avait ouvert la voie Appienne vers l'extrémité méridionale de l'Italie, que commençaient à atteindre les Romains, à travers le Samnium; au sixième, le consul démocrate Flaminius dirigeait la voie Flaminienne vers l'Étrurie et l'Ombrie, dont la soumission venait d'ouvrir le nord de l'Italie, où il fallait arrêter les Gaulois, toujours menaçants.

Ces deux routes indiquent donc, l'une par son nom patricien, l'autre par son nom plébéien, le mouvement qui s'est opéré depuis Appius dans la société romaine, et toutes les deux correspondent à deux progrès en sens divers de la conquête.

Le commencement de la voie Flaminienne est marqué par le tombeau de l'édile Bibulus, encore debout, et qui devait être, selon l'usage, en dehors de la porte Ratumena ¹.

¹ La pureté de l'architecture et le style de l'inscription semblent appartenir également aux derniers temps de la république; cependant, on a pensé que ce tombeau pouvait être celui d'un C. Bibulus,

Un autre grand tombeau servant aujourd'hui de maison, et placé presque en face de celui de Bibulus¹, nous révèle, aussi bien que lui, la double file des monuments funèbres qui bordaient la voie Flaminienne et ont été remplacés par les palais et les boutiques du Corso².

À la suite du désastre de Trasimène, on répara les murs de Rome qu'avait endommagés la foudre³. Nous pouvons suivre l'histoire de ces murs⁴ à travers l'époque républicaine jusqu'à ce que, vers la fin de cette époque, la sécurité de Rome, qui menace tout le monde et n'est plus menacée par personne, les laisse disparaître au sein des habitations privées qui les débordent, en attendant le jour où la décadence de l'empire ayant ramené le danger, et cette sécurité superbe

édile sous Tibère (Tac., *Ann.*, III, 52), qui provoqua des réformes somptuaires.

¹ Serait-ce le tombeau des Claudii, auxquels on avait accordé un lieu de sépulture au pied du Capitole. (Suet., *Tib.*, I.)

² Seulement, elle rasait le pied des collines qui sont hors de la porte du Peuple d'un peu plus près que la route actuelle de Florence, et, après avoir passé le pont Milvius, aujourd'hui Ponte-Molle, probablement fait à l'occasion de la route — il est mentionné en 524 (Tit. Liv., XXVI, 41) — la voie Flaminienne tournait au nord et se dirigeait vers Rimini.

³ Tit. Liv., XXII, 8. On les avait déjà réparés quand on se préparait à la guerre contre les Samnites (Tit. Liv., VII, 20), et on les répara encore après la bataille de Cannes. (*Ib.*, XXV, 7.)

⁴ La foudre, et probablement le temps, avaient rendu ces réparations nécessaires entre la porte Esquiline et la porte Colline. (Pr., *R. Myth.*, p. 474.) Ce mur était celui de l'aggr.

faisant place à l'effroi en présence des Barbares menaçants à leur tour, on élèvera d'autres murailles beaucoup plus considérables, mais qui n'empêcheront pas Rome d'être prise; car Rome, agrandie et dégénérée, aura cessé d'être forte en cessant d'être libre.

Après la bataille de Trasimène, Annibal s'avança droit sur Rome jusqu'à Spolète. Là, repoussé par la garnison romaine, il changea de dessein, se jetant à gauche dans le Picentin; puis s'enfonça dans les montagnes, et alla jusqu'aux confins de l'Apulie, ravageant le pays pour tenir son armée en haleine et préparant le grand coup qu'il ne croyait pas le moment venu de porter.

Jusque-là, Annibal avait suivi à peu près la route que l'on suit pour venir à Rome : Turin, Plaisance, le lac de Trasimène, Spolète, sont des étapes du voyage à Rome, et c'est pour cela que je ne me suis pas séparé d'Annibal dans sa route jusqu'à Spolète; maintenant il parcourt des pays que les voyageurs ne connaissent guère et que je ne connais pas davantage; comme j'écris toujours en pensant à ces voyageurs et d'après mes propres observations, je le laisserai battre l'Italie centrale, et je resterai à l'attendre à Rome, tandis que Fabius le suit, l'épie et cherche le moment favorable pour l'attaquer.

Ce Fabius était celui qui reçut le nom de Temporisateur (*Cunctator*). On sait les impatiences et les em-

portements que ses plans très-sages inspiraient à son maître de cavalerie et à la plupart de ses officiers ; mais Fabius tint ferme. Il continua à garder les hauteurs, à laisser Annibal épuiser ses ressources, et se rendre odieux aux habitants par ses pillages et ses dévastations.

A Rome, on devait se demander quand Annibal se déciderait à venir attaquer la capitale et suivre avec anxiété ses marches et ses contre-marches dans les vallées sauvages de l'Apennin. Fabius se tenait toujours entre lui et Rome qu'il couvrait.

Cependant le Forum s'agitait, les tribuns accusaient la lenteur et l'inertie de Fabius, qui était venu à Rome accomplir des actes religieux de la nature de ceux qu'on avait tant reproché à Flaminius d'avoir négligés. Le dictateur ne parut point dans ces tumultueuses assemblées ; il n'y était pas vu avec faveur. Son langage était même peu goûté dans la curie, où il insistait sur les forces de l'ennemi, où il accusait les généraux de tous les malheurs arrivés depuis deux ans, où il demandait qu'on punit son maître de cavalerie, qui avait combattu en son absence et contre ses ordres, bien qu'il eût remporté un faible avantage. « Un général, disait-il, doit peu donner à la fortune ; il faut que la raison et la réflexion dominant. Il y a plus de gloire pour moi à conserver sans déshonneur notre armée que si j'avais tué des milliers d'ennemis. »

Cette prudence avait peu de succès. On élut un con-

sul. Fabius pouvait discuter son droit ; mais il n'aimait pas la discussion, et partit dans la nuit.

Le lendemain, dans une assemblée populaire, le fils d'un boucher, nommé Téntentius Varron, qui s'était poussé par l'intrigue, la calomnie et en plaidant de mauvaises causes, fit passer une loi qui donnait au maître de cavalerie une autorité égale à celle du dictateur. On fut généralement indigné de cette monstruosité. Fabius en reçut la nouvelle sur la route et ne s'en troubla point.

Il partagea ses légions avec son maître de cavalerie, Minucius. Celui-ci ne tarda pas à mettre les siennes en grand danger. « Ce n'est pas le temps de récriminer, » s'écrie Fabius, et il arrache la victoire à l'ennemi. Alors Minucius nomme Fabius son sauveur et son père, déclare le plébiscite, qui l'a fait l'égal du dictateur, abrogé, et se remet sous ses ordres avec un mâle repentir.

J'ai placé ici cette scène de camp comme contrepartie des scènes du Forum où brillait Varron, et je dois convenir que j'ai eu plus de plaisir à la raconter.

Titc Live remarque avec un sentiment tout romain que les soucis et les dangers de la guerre ne firent jamais négliger la religion. En effet, on eut alors un scrupule religieux : un temple, que L. Manlius avait voué à la Concorde en Gaule, deux années auparavant, pendant une sédition¹, avait été oublié au mi-

¹ Tit. Liv., xxii, 33.

lieu des préoccupations terribles de ces deux années; on nomma des duumvirs pour réparer cet oubli. Ce temple, qu'il ne faut pas confondre avec celui de Camille, était placé plus haut sur la roche Tarpéienne, dans la citadelle.

Ce Manlius-là ne paraît pas avoir, comme les autres, répudié le souvenir de son glorieux parent. Le temple qu'il éleva fut comme une réparation faite à ce Manlius qui avait habité la citadelle, l'avait sauvée, et dont elle avait vu le supplice.

Voilà déjà trois temples dédiés à la Concorde; la république en dédiera encore un autre à cette divinité qui avait souvent si peu d'empire sur le peuple romain, et que, pour cette raison, il sentait fréquemment le besoin d'invoquer. Ce sera le lendemain du meurtre des Gracques, de la division irréparable des deux ordres, la veille de leur guerre à mort sous Marius et Sylla. Les hommes se plaisent à célébrer la concorde quand ils sont le plus profondément désunis, comme il leur arrive de parler liberté quand ils sont le moins libres, sous la convention, par exemple, pour s'en tenir là.

Tite Live disait vrai, les dangers publics ne détourneront jamais les Romains des soins religieux. L'histoire des monuments le prouve, et l'on n'en saurait douter en voyant le grand nombre de temples qui furent voués pendant les guerres puniques. Je n'ai pas besoin de répéter qu'il ne s'agit presque jamais de la

fondation, mais de la reconstruction ou de la réparation d'un temple dans un lieu attribué plus anciennement au culte de la divinité à laquelle le temple est consacré.

Ces divinités étaient en général de vieilles divinités sabines que des hommes d'extraction sabine ou sabellique se plaisaient à honorer en renouvelant leur culte antique. Ce ne pas ma faute si je rencontre souvent le vieux courant sabin sous l'histoire romaine, après l'avoir trouvé si considérable à la source de cette histoire. Je l'indique volontiers, parce que cette découverte, je crois que c'en est une, et je me persuade qu'elle est importante, tient essentiellement à mon sujet; car elle est née de l'étude de la topographie romaine et de la petitesse de la *Rome romaine*, bornée dans l'origine au Palatin, comparée par les yeux à la grandeur relative de la Rome sabine, qui embrassait huit collines; je dois dire que, depuis, tout l'a confirmé.

Attilius Calatinus¹ avait dédié le temple de la Foi, aussi bien que celui de l'Espérance²; un peu plus tard, Livius³ Salinator dédia le temple de la Jeu-

¹ *Attilius*, prénom sabin, d'*Atta* ou *Attius*. Calatia, ville de Campanie, en pays sabellique.

² Cic., *de Nat. deor.*, II, 23. Cic., *de Legg.*, II, 11.

³ Les surnoms usités dans la gens *Livia*, semblent, pour la plupart, avoir été sabins; *Denter*, qui n'est pas latin; *Libo*, en *o*; *Drusus*, auquel on donne pour origine le nom d'un chef gaulois (*Drausus*), tré

nesse¹, à l'occasion de la merveilleuse surprise qui coûta la vie à Asdrubal; Sempronius Sophus², le temple de la Fortune Primigenia³, anciennement honorée sur le mont *Quirinal* ou *Sabin*.

Le temple dédié pendant la dictature de Fabius, par son neveu Otacilius, à la déesse *Mens*⁴, l'Intelligence, la Raison, était un hommage à la tactique du temporisateur, qui disait que la Raison et *Mens* devaient gouverner la conduite du général.

Sur le Capitole, en regard du temple de Mens, l'austère déesse, et séparé de lui par un ruisseau, Fabius dédia le temple de la Vénus d'Eryx (*Venus Erycina*). Ce

par le premier Livius Drusus, qui aurait repris aux *Senones* l'or enlevé par leurs aïeux au Capitole (Suét., *Tib.*, 3); légende invraisemblable, et qui rend l'étymologie suspecte. Ce qu'il y a de sûr, c'est que *Drusus* était un surnom usité dans la gens sabine Claudia (le frère et le fils de Tibère), et qu'on le trouve porté par des *libones*. *Macatus*, surnom des Livii, ressemble à *Maccus*, campanien, et par conséquent sabellique; plusieurs Livinii, — ce nom se rapproche beaucoup de celui des Livii, — ont pour surnom *Régulus*, surnom des Attillii sabins.

¹ Tit. Liv., xxxvi, 36. L'ancien temple de la Jeunesse, sur le Capitole, était antérieur à celui de Jupiter. Le nouveau, voué par Livius Salinator, était entre le Palatin et le Cirque. (Can., *Esp. top.*, p. 719-20.) Il fut dédié par C. Licinius Lucullus; les Licinii étaient une gens sabine et ombrienne.

² Une branche des Sempronii, les Gracchi, étaient sabelliques, car *Gracchus* est un nom Éque (Tit. Liv., iii, 25); parmi leurs surnoms, *Asellio*, *Pitio*, *Rufus*, *Rutilus*, ont une physionomie sabine; *Tibertus*, prénom fréquent chez les Gracchi, est sabin.

³ Tit. Liv., xxxiv, 53.

⁴ Tit. Liv., xxii, 10; xxxiii, 51.

temple s'éleva sur le Capitole, comme il s'élevait en Sicile sur la cime du mont Eryx, en mémoire de la première guerre punique, dans laquelle avait glorieusement figuré la défense du mont Eryx, qui dura deux ans, et durant laquelle furent accomplis, du côté des Romains et du côté des Carthaginois, des prodiges d'opiniâtreté et de valeur¹.

Fabius, en fondant ce temple, ne voyait sans doute dans la Vénus Érycine que la mère d'Énée, honoré avec elle dans son sanctuaire de Sicile, et la mère du peuple romain.

Cette Vénus était originellement l'ancienne déesse pélasge de la Fécondité; mais son culta avait été atteint en Sicile par les influences du culte voluptueux de l'Astarté de Carthage, et il était desservi par ces faciles prêtresses qu'on nommait des *Iliérodoules*. Aussi Vénus Érycine fut à Rome une déesse du plaisir. On sentit que le Capitole était un lieu bien grave pour elle, et on lui érigea un autre² temple hors de la ville, près de la porte Colline, dans la région des jardins qui, on le sait, étaient sous la garde du dieu Priape. C'est là que, le 12 avril, les courtisanes romaines offraient à Vénus Érycine de l'encens, des myrtes, des roses, et lui demandaient de les protéger. L'apparition d'une telle divinité sur le Capitole et d'un tel culte sur le Quirinal fait pressentir le changement qui ne

¹ Polyb., I, 58.

² Tit. Liv., II, 34.

tardera pas beaucoup à s'opérer dans les mœurs romaines.

Dans la curie, la vigueur des âmes n'avait encore reçu aucune atteinte. Un jour, on y vit arriver les envoyés d'Hiéron, roi de Syracuse; ils apportaient, en témoignage de la sympathie du roi pour les Romains, des offres de secours et d'approvisionnements, et une statue de la Victoire en or, pesant trois cent vingt-cinq livres. Quelque temps auparavant, Hiéron, qui voulait être bien avec tout le monde, avait envoyé aussi du blé aux Carthaginois¹. Le sénat répondit « que la fidélité du roi Hiéron était agréable au peuple romain; que diverses nations lui ayant déjà offert de l'or, il avait accepté la reconnaissance, mais n'avait pas accepté l'or; qu'il agréait la *Victoire* et le présage; qu'on donnerait à la déesse une place au Capitole, dans le temple de Jupiter très-grand et très-bon, et que, dans ce sanctuaire de Rome, elle serait propice aux Romains. »

Le sénat, tout en refusant l'or d'Hiéron, accepta son blé, ses archers et ses frondeurs, avec sa statue. Que n'y est-elle encore, cette statue grecque du temps d'Hiéron! Mais il s'est trouvé à Rome, depuis ce temps-là, des gens qui, non-seulement acceptaient l'or, mais qui le prenaient, et qui fondaient les statues pour en faire de la monnaie.

Le Forum, il faut l'avouer, n'était pas si digne que

¹ Mommsen, *R. Gesch.*, I, p. 582.

la curie; il retentissait des discours de Varron, ce bas agitateur, devenu consul et demeuré séditieux; il disait que les nobles avaient attiré la guerre en Italie; qu'avec des Fabius pour généraux, elle demeurerait attachée aux entrailles de la république; que le jour où lui, Varron, aurait vu l'ennemi, tout serait terminé.

En effet, tout fut presque terminé. Varron se fit battre à Cannes, défaite que Tite Live déclare plus monstrueuse et plus funeste que celles de l'Allia.

On avait su à Rome qu'une grande bataille se préparait, et tout le monde était rempli d'une immense inquiétude. Chacun répétait les oracles favorables ou funestes qui étaient près de s'accomplir. Ce n'étaient que signes et prodiges observés dans tous les temples et dans toutes les maisons, prières adressées aux dieux et vœux formés pour obtenir leur appui¹, mais les dieux furent sourds, et la bataille de Cannes fut perdue.

Cette fois encore on attendait Annibal à Rome; et moi, qui à mon grand regret n'en puis sortir, je l'y appelle dans l'intérêt de mon histoire, comme l'y poussait le Carthaginois Maharbal, en lui disant : « Dans cinq jours, tu souperas au Capitole. »

Mais Annibal savait mieux que Maharbal ce qu'il avait à faire, et que je tâcherai de comprendre. Au

¹ Polyb., III, 112.

lieu de marcher sur Rome, il alla passer l'hiver à Capoue, ce qu'on lui a tant reproché, et, selon moi, à tort; je dirai tout à l'heure pourquoi.

A Rome, la désolation était profonde. On ne put célébrer les fêtes de Cérès, parce qu'il était interdit de pleurer ce jour-là, et qu'on ne trouva pas une matrone sans larmes. Alors, le sénat défendit de pleurer plus de trente jours¹.

On vit des prodiges dans tout ce qui était arrivé depuis que cette fatale année avait commencé. Deux vestales avaient violé leurs vœux. L'une avait été enterrée vive près de la porte Colline, l'autre s'était donné la mort. Le désespoir pousse à la féroce : pour apaiser les dieux par une immolation extraordinaire, on enterra vivants un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque, au milieu du marché aux bœufs. Vraie boucherie ! Ce fut dans les livres étrusques (*libri fatales*), qu'on trouva la prescription de cet odieux sacrifice. En effet, les Grecs et les Gaulois étaient les ennemis des Thyrréniens. Titë Live² a soin de dire qu'un tel sacrifice n'était pas romain, mais l'historien ajoute que le lieu où il fut offert, était une enceinte entourée de pierres, où avait déjà coulé le sang des victimes humaines, faisant allusion sans doute aux anciennes immolations de l'époque satur-

¹ Val. Max., I, 15.

² Tit. Liv., XII, 57. — Plutarque (*Marcell.*, 3) attribue ce sacrifice à la crainte des Gaulois.

nienne, qu'Hercule passait pour avoir abolies, c'est-à-dire qui, introduites dans le pays de Saturne probablement par les Étrusques, avaient disparu à l'arrivée des Pélasges.

Tandis que les livres étrusques commandaient le rétablissement des immolations humaines, le génie plus doux de la Grèce qui commençait à prévaloir sur le génie sombre de l'Étrurie, prescrivait la fondation des jeux apollinaires, qui avaient lieu dans le grand Cirque¹.

Pendant l'année qui suivit la bataille de Cannes, le sénat quitta la curie, le préteur ne rendit plus la justice dans le comitium, ces lieux augustes furent abandonnés et vides en signe de deuil. Les délibérations du sénat et les arrêtés de la justice furent transportés ailleurs, près de la porte Capène, du côté que menaçait Annibal. Les sénateurs choisirent probablement, pour y tenir leurs assemblées, le temple de Mars, comme il convenait, dans l'attente de l'ennemi.

¹ L'origine de ces jeux est attribuée aux prophéties d'un certain Marcius, qui avait, disait-on, prédit le désastre de Cannes, et prédisait maintenant que, si l'on instituait des jeux en l'honneur d'Apollon, Annibal, cette peste de l'Italie, serait contraint d'en sortir. A en juger par son nom, ce Marcius devait être un Sabin; mais sans doute on attribuait aux Sabins des prophéties grecques, car c'était de Grèce qu'était venu le culte d'Apollon et tout ce qui se rapportait à ce culte; et ces jeux eux-mêmes se faisaient *ritu Graeco*.

Mais avant de quitter la curie, le sénat avait eu à prononcer sur une proposition d'Annibal. Annibal, dont le but était sans doute d'amuser le sénat et de gagner le temps dont il avait besoin pour ses desseins, offrit aux Romains la permission de racheter les prisonniers; il en envoya quelques-uns à Rome faire cette proposition. L'un d'eux prononça un discours assez noble, vu la situation, pour demander leur rachat. Il paraît que le sénat avait laissé les portes de la curie ouvertes, car la foule qui s'était rassemblée dans le comitium, parce que le comitium était devant la curie, sitôt le discours fini, poussa de plaintives clameurs, et tous, les bras tendus vers la curie, demandaient qu'on leur rendit des fils, des frères, des parents.

Titus Manlius Torquatus, homme dur et d'une sévérité antique, adressa la parole aux envoyés; il les gourmanda de vivre, de s'être réfugiés dans le camp, lorsqu'il fallait combattre; d'avoir abandonné le camp, lorsqu'il l'aurait fallu défendre. Et il se prononça énergiquement contre le rachat.

Le sénat fut de l'avis de Manlius Torquatus. Quand on apprit au dehors que les prisonniers ne seraient pas rachetés, ce fut une grande douleur, mais personne ne murmura. On se contenta de reconduire les envoyés avec des pleurs et des lamentations jusqu'à la porte Capène, par où ils sortirent et retournèrent en Apulie.

Ce fut aussi par cette porte que sortirent, quelques jours après, patriciens et plébéiens, le sénat en tête, pour aller au-devant du consul Téreñtius Varron, auteur du désastre de Cannes, mais qui avait montré de la fermeté après la défaite, et le remercier de n'avoir point désespéré de la patrie. Le sénat se prêta à cette démonstration, en faveur du candidat des plébéiens, encore populaire, pour ne pas les irriter. Transaction mémorable de cet orgueil du patriciat romain, qui savait céder quand il le fallait absolument. M. Mommsen pense que le temps était venu de reviser la constitution; le sénat ne pensa point comme lui, et, malgré les obstacles que la liberté oppose à la conquête, ce qui est un des avantages de la liberté, le peuple romain demeura libre, en continuant ses conquêtes, et son suicide politique fut encore ajourné de deux siècles. D'ailleurs, il y avait un remède aux oppositions populaires, c'était l'énergie des magistrats. Fabius le fit bien voir dans les comices qu'il vint tenir à Rome, quelque temps après la bataille de Cannes; déjà, la première tribu avait voté pour élever au consulat Otacilius, qui avait épousé sa nièce. Le choix de la tribu qui votait la première, avait beaucoup d'influence sur l'élection. Fabius parla contre son neveu, qu'il ne croyait pas capable d'exercer le pouvoir dans un temps si difficile, et, comme Otacilius criait très-fort, il fit avancer les licteurs et l'avertit, qu'étant venu directement au champ de Mars sans entrer dans la ville, les

haches étaient dans les faisceaux. L'élection recommença, et l'on nomma un autre consul.

Un autre jour, c'était le tour des fournisseurs de l'armée qui avaient trompé l'État par des déclarations fausses, par des évaluations exagérées de leurs pertes. Ces hommes troublaient les comices populaires, qui, cette fois, se tenaient sur la plate-forme du Capitole. A la demande du consul Fabius, les tribuns firent cesser les comices.

Cette vigueur était nécessaire, car, au moindre revers, Rome était troublée; mais si le Forum s'agitait, la curie demeurait calme.

Ici se place le fameux séjour à Capoue, qui est devenu proverbial, et que tant d'écrivains, après Tite Live, ont reproché au vainqueur de Cannes. Je ne nie pas qu'un hiver à Capoue n'ait pu amollir les soldats d'Annibal, mais quand Tite Live affirme qu'il aurait dû marcher droit sur Rome, on peut être de l'avis du grand homme de guerre contre le grand historien : assiéger Rome, dont les murs étaient en bon état de défense, en ayant sur ses derrières ce qui restait de l'armée romaine, après la bataille de Cannes, paraissait peu sûr à la prudence d'Annibal. Surtout il comprenait, ainsi qu'il le dit un jour¹, qu'il ne pouvait vaincre l'Italie que par elle. Pour gagner à sa cause les alliés de Rome, il avait mis en liberté ceux qui

¹ Non Italiam aliter quam viribus Italicis subigi posse. (Just., xxxi, 5.)

avaient été pris à la bataille de Cannes, comme ceux qui l'avaient été à la Trebbia et au lac de Trasimène, en leur disant qu'il venait délivrer l'Italie.

Annibal voulait soulever et conduire contre Rome toutes les populations italiennes, auxquelles son joug pesait, qui tentèrent de le secouer dans la guerre sociale, et dont une partie seulement s'était prononcée pour le vainqueur, après la victoire de Cannes¹. Il lui fallait du temps pour déterminer les autres. A Capoue, qui était, d'ailleurs, la seule grande ville à la proximité d'Annibal, où il pût établir convenablement ses quartiers d'hiver; à Capoue, il était très-bien placé pour préparer ce soulèvement des Italiotes contre les Romains, tout son espoir. Il ne jugeait point Rome facile à prendre, et disait qu'il n'espérait l'emporter que par surprise; plus tard, il vint jusqu'à ses portes et ne tenta pas d'en faire le siège. S'il marcha alors sur Rome, ce fut, comme l'a très-bien vu Polybe, une ruse de guerre pour faire abandonner aux Romains le siège de Capoue, qu'ils investissaient. Annibal attachait une extrême importance à dégager Capoue, il l'avait tenté sans succès. Il pensa qu'en s'avancant vers Rome, il attirerait l'armée romaine sur ses pas, et que Capoue serait délivrée. En effet, quelques-uns, dans le sénat, voulaient qu'on rappelât, pour les lui opposer, les troupes de tous les points de l'Italie; mais Fabius ne s'y trompa point et s'opposa fortement à ce

¹ Tit. Liv., xxii, 61.

rappel, disant avec sa sagesse accoutumée : « S'il vient, ce n'est point pour assiéger Rome, mais pour faire lever le siège de Capoue. »

Le sénat ordonna que l'un des deux corps d'armée qui était devant Capoue, y restât, et que l'autre se rapprochât de Rome, en éclairant la marche d'Annibal.

Le chemin d'Annibal est aisé à reconnaître. Il suivit la voie Latine, dont la direction était à peu près celle de la route de Naples à Rome, par le mont Cassin.

Annibal marchait très-vite, il voulait prendre Rome au dépourvu, ou du moins la frapper de crainte, pour la décider à rappeler les troupes qui assiégeaient Capoue. En effet, il était sur les bords de l'Anio, à quelques milles de Rome, avant qu'on sût qu'il approchait. Mais le consul Fulvius, l'ayant devancé, entra dans Rome par la porte Capène, traversa les Carines et alla camper sur l'Esquilin, entre la porte Esquiline et la porte Colline, pour défendre le côté de Rome le plus vulnérable, celui où elle peut être dominée de plus près par l'ennemi¹. Les consuls et le sénat se réunirent dans le camp et y délibérèrent.

Ce fut dans Rome un grand effroi. Les fausses nouvelles qui se répandirent aussitôt, l'augmentaient encore. Toute la ville était émue. On entendait les femmes gémir dans les maisons, on les voyait courir

..... Proximus urbi

Annibal, et stantes collinâ turre mariti.

(Juv. *Sat.*, vi, 202.)

aux temples, les cheveux épars, embrasser les autels, se mettre à genoux (*nix genibus*), tendre les mains vers le ciel en priant les dieux. Rien ne manque à ce tableau, pour ressembler à celui qu'on pourrait faire d'une panique romaine de nos jours : on verrait de même les femmes courir aux églises, baiser les autels et tomber à genoux pour prier; et on pourrait leur dire, comme Lucrèce, censurant des démonstrations de piété fort semblables : « La vraie piété ne consiste pas à se montrer fréquemment le visage voilé, — le voile est de rigueur dans les grandes cérémonies de Saint-Pierre, — à se tourner dévotement vers une statue, à s'approcher de tous les autels, à se prosterner à terre¹. »

Le sénat se rendit dans le Forum, démarche extraordinaire et qui ne pouvait naître que du sentiment d'un grand danger. Le Forum n'était pas la place du sénat; en général, il appelait les magistrats dans le lieu ordinaire de ses séances, la curie. Mais, ce jour-là, le sénat se faisait peuple pour la défense de Rome, menacée de si près. Chacun, investi de sa fonction particulière, se rendait à son poste ou s'offrait pour le service que les conjonctures pouvaient réclamer. On mettait garnison au Capitole, sur les murs, et hors de

¹ Nec pietas ulla est velatum sæpe videri,
Vertier ad lapidem atque omnes accedere ad aras.
Nec procumbere humi prostratum.

(Lucr., V, 1106.)

la ville, sur le mont Albain, dans la citadelle d'Æsulæ¹. Annibal traverse Frosinone, Ferentino, Agnani, passe par une des deux gorges qui s'ouvrent au pied du mont Algidé, et par où les Éques avaient tant de fois pénétré, puis gagne Tusculum, en suivant les hauteurs². Cette ville lui ayant fermé ses portes, il descend à Gabic, et enfin s'arrête à trois lieues de Rome, dans le champ Pupinien, où étaient les métairies de deux grands adversaires des Carthaginois, Régulus et Fabius³. Annibal fit perfidement épargner celle de Fabius, pour compromettre le dictateur, que ses lenteurs rendaient suspect au Forum, mais Fabius vendit son champ. Les Numides, Cosaques de l'armée punique, battaient la campagne et faisaient main basse sur tous ceux qu'ils pouvaient atteindre.

Annibal avait établi son camp sur l'Anio, à quatre lieues de Rome. Il fit une reconnaissance sous les murs, depuis la porte Colline jusqu'au temple d'Hercule, près de la porte Esquiline⁴. Fulvius Flaccus, trouvant

¹ *Colle Faustianano*, près de Tusculum, selon Nibby. (*Dint.*, I, 29.)

² On appelle camp d'Annibal une prairie élevée, en face d'un ancien cratère situé sur la pente du mont Albain, au-dessous de Rocca di Papa. Ce lieu est dominé de bien près par le mont Albain, où l'on avait mis une garnison. Choisir une telle position pour son camp n'eût pas été prudent à Annibal; d'ailleurs, Annibal, allant de l'Algidé à Tusculum (Tit. Liv, xxvi, 9), laissait le lieu où est son prétendu camp, derrière lui.

³ Nibby, *Dint.*, II, 666.

⁴ Tit. Liv., xxvi, 10. Vers l'église de Sainte-Bibiane. Il y avait près

qu'on ne pouvait souffrir cette chevauchée, envoya de la cavalerie faire rentrer au camp celle qui escortait Annibal; le combat s'étant engagé sous les murs de Rome, le consul commanda de faire traverser la ville pour gagner l'Esquilin, à douze cents transfuges numides, campés sur le mont Aventin. « jugeant, ajoute Tite Live, que nuls ne seraient plus propres à combattre parmi les plis de terrain, les habitations semées au milieu des jardins, les tombeaux, les chemins partout creusés dans des enfoncements. » Cette phrase de Tite Live met sous nos yeux un faubourg de Rome sur le plateau de l'Esquilin; la peinture est encore ressemblante. Mais la terreur était si grande que lorsqu'on vit du haut du Capitole les Numides descendre les pentes de l'Aventin, on s'écria que l'ennemi était maître de cette colline, quoique l'Aventin se trouvât du côté opposé à celui où campait l'ennemi. Il y a eu des paniques dans presque toutes les villes assiégées, et notamment à Rome, pendant le dernier siège; n'a-t-on pas abattu alors les beaux pins de la villa Borghèse, parce qu'on

de là un temple d'Hercules *Victor*, devenu peut-être, depuis Sylla, Hercules *Sullanus* (*Hercules Vict.*, inscription trouvée dans le champ Esquilin). Il ne faut donc pas aller chercher, comme on l'a fait, à cinq ou six milles, sur la voie Appienne. Annibal, pour observer la ville, resta sur le plateau qui la touche et la domine. Qu'eût-il été faire dans la plaine, à une lieue de Rome? Le temple d'Hercule, sur la voie Appienne, est mentionné par Martial après le champ des Horaces. Le petit édifice, situé de ce côté, et dans lequel on a cru reconnaître ce temple d'Hercule, est, selon M. Rosa, un reste de villa.

prétendait que les Français allaient attaquer par là, tandis qu'ils étaient sur l'autre rive du fleuve, au sommet du Janicule.

La terreur des Romains fut si grande, que la population se serait précipitée hors de la ville, à l'opposite de l'Aventin, si le camp des Carthaginois n'avait été là pour l'arrêter. On se réfugiait dans les maisons, on grimpait sur les toits; ceux qui couraient par les rues lançaient des pierres et des traits aux soldats romains, les prenant pour des ennemis; ce qui augmentait la confusion, c'est que la ville était encombrée de paysans qui étaient accourus pour chercher un asile dans Rome avec leurs troupes.

La cavalerie carthaginoise fut repoussée, mais comme il y avait partout des troubles à réprimer, on donna le commandement militaire (*imperium*) à tous ceux qui avaient été consuls, dictateurs ou censeurs. Le reste du jour et la nuit suivante, il y eut encore quelques tumultes, on parvint à les étouffer.

Tel était l'effet de la présence d'Annibal sous les murs de Rome.

Le lendemain Annibal passa l'Anio et offrit la bataille aux Romains; les Romains l'acceptèrent. Mais deux jours de suite une grande pluie mêlée de grêle empêcha les armées de se joindre¹; dès

¹ Il y a, en effet, quelquefois, des pluies torrentielles à Rome, comme le savent trop bien ceux qu'elles ont gênés dans leurs excursions; et quant à la grêle, je n'ai jamais trouvé, dans les quatre par-

qu'elles furent rentrées dans leur camp, l'orage cessa.

Outre cette protection que Jupiter Pluvius accordait visiblement aux Romains, deux choses découragèrent Annibal : il apprit d'un prisonnier que plusieurs corps de cavalerie étaient partis pour l'Espagne, comme si le plus redoutable ennemi de Rome n'eût pas été au pied de ses murailles, et — magnifique assurance du peuple romain — qu'on avait mis en vente, la veille, le terrain sur lequel son camp était placé ; cette circonstance, jugée indifférente, n'en avait point fait baisser le prix. Pour ne pas demeurer en reste de confiance, Annibal fit mettre aux enchères les boutiques du Forum ; mais c'était une bravade qui n'avait rien de sérieux. L'achat au prix courant de la terre sur laquelle campait Annibal, était une transaction sérieuse et sublime.

Annibal, désespérant d'emporter Rome par un coup de main, trompé dans son espoir d'effrayer le sénat et de lui faire rappeler de devant Capoue l'armée toute entière, jugea le coup manqué et se retira ; mais avant de se retirer, il lança, en signe de menace, un javelot dans cette ville où il n'avait pu entrer. Pour se consoler de son échec, Annibal alla au pied du Soracte piller le sanctuaire de Féronia ; les paysans capenates, aussi dévots à la grande déesse sabine que leurs descendants

ties du monde, une grêle comparable à celle qui m'a surpris un jour dans les montagnes voisines de Rome, et qui a duré près de trois heures

peuvent l'être à saint Oreste¹, offraient à ce sanctuaire célèbre les prémices de leurs moissons. Elle recevait aussi des offrandes en or et en argent. Annibal traita le sanctuaire de Féronia comme le général Bonaparte devait traiter un jour le sanctuaire de Notre-Dame de Lorette ; il le dépouilla.

À l'occasion du départ d'Annibal, on consacra un temple au dieu du Retour (*deus Rediculus*). Ce temple était à droite de la voie Appienne², au second mille, et ne peut en conséquence être à gauche de cette voie, là où les *ciceroni* le montrent aux voyageurs ; de plus, ce qu'ils leur montrent n'a jamais été un temple, mais un charmant tombeau ; enfin on n'a pas manqué de faire du dieu du Retour (*Rediculus*) le dieu *ridicule*. Il n'y a de ridicule dans tout cela que cette dénomination, donnée par l'ignorance des *ciceroni* et admise par la crédulité des voyageurs.

Le dieu qui porta ce nom de *Rediculus* (dieu du retour) depuis le retour d'Annibal s'appelait auparavant³

¹ De Soracte ils ont fait saint Oreste, comme de *vieron icon*, la sainte image, on a fait sainte Véronique ; comme de la sainte Sagesse (*Agla Sophia*), on a fait sainte Sophie.

² Pl., x, 60, 2.

³ *Tutanus*, qui protège, de *tulari* (à *tulando* Nonn., 33). Tutelina était une déesse protectrice des moissons, à laquelle un bois avait été consacré sur l'Aventin, non loin de la demeure du poète Ennius. On trouve dans des noms propres (*Tutna*, *Tutnei*), la trace du culte de Tutanus en Etrurie, où l'avaient porté les Pélasges. (Müll., *Etr.* . . p. 428)

Tutanus (le protecteur); c'était un nom sabin¹ du dieu générateur des antiques Pélasges. On sait que le symbole qui le représentait était un symbole protecteur placé à l'entrée des villes. Un sanctuaire du dieu *Tutanus* avait été placé à deux milles de la porte Capène pour protéger Rome, et en effet il sembla l'avoir protégée.

La suite de la seconde guerre punique se compose, pour les Romains, d'une alternative de revers et de succès; mais les succès vont toujours l'emportant davantage sur les revers. Ils perdirent Tarente, mais pour un temps seulement; ils prirent Syracuse et reprirent Capoue.

¹ *Tutari*, et l'appellation *Tutanus*, qui en dérive, était un mot sabellique plutôt que latin. Sa racine est étrangère à la langue grecque, et se retrouve dans *Tuticus*, ce mot qui, chez les Volsques, désignait la puissance; *Medix Tuticus*, le chef investi de l'autorité; *Tutanus* s'appelait aussi *Mutinus* (*Fest.*, p. 154), autre mot sabellique dont la racine reparait dans *Mutius*, nom propre sabin, *Mutina* (Modène), nom de lieu ombrien. *Mutinus* avait une chapelle sur la *Velia*, lieu sacré dans la Rome pélasge et la Rome sabine; dieu originellement pélasge, car *Mutinus*, et par conséquent *Tutanus*, était le même dieu que *Priape* (Marq., iv, 13) et sur lui on asseyait les femmes mariées, sans doute pour les rendre fécondes. Ainsi, au lieu de cette dénomination niaise du dieu *Ridicule*, reposant sur l'erreur d'un calembour, nous avons ressaisi, avec le nom primitif du dieu *Ridiculus*, la vraie légende, celle qui supposa Annibal arrêté et repoussé par le grand dieu pélasge, qui donnait la vie, la puissance, et, l'emploi du fascinum nous l'a fait voir, détournait les maux. Aussi Properce (iii, 3, 11) confond le dieu *Ridiculus* avec les *Lares*. Les *Lares* étaient le nom de divinités protectrices du foyer et de la cité, et ils avaient un sanctuaire sur la *Velia*, comme *Mutinus* ou *Tutanus*.
 1° On leur avait sans doute assimilé.

Un événement qui se passa dans Rome décida Tarente à se donner aux Carthaginois. Des otages tarentins étaient détenus dans l'atrium de la Liberté¹; tentés par un de leurs compatriotes qui était à Rome sous prétexte d'une mission diplomatique, une nuit ils s'échappèrent et s'enfuirent avec lui, mais on les rejoignit à Terracine; conduits au comitium, ils y furent battus de verges, puis précipités de la roche Tarpéienne. Leurs amis, irrités, ouvrirent les portes de Tarente à Annibal.

Ce fut après le siège de Syracuse que Marcellus voulut accomplir un vœu fait autrefois pendant la bataille de Clastidium contre les Gaulois du Pô, et renouvelé durant le siège de Syracuse, en érigeant un temple à l'Honneur et à la Vertu.

Les deux expressions par lesquelles on traduit les mots *honor* et *virtus* rendent assez inexactement la signification que leur donnaient les Romains; l'*honneur*, dans le sens moderne du mot, n'existait ni dans leurs idées ni dans leur langue. La véritable acception d'*honor* s'est conservée chez nous seulement au pluriel, dans ce terme les *honneurs*, pour désigner les dignités. A Rome, toute dignité était attachée à un emploi; les honneurs étaient donc les emplois élevés². La divinité dont Marcellus voulait consacrer le culte était donc la

¹ Il y avait à Rome deux édifices qui portaient ce nom : l'un vers champ de Mars, l'autre sur l'Aventin.

Honorem gerere a le même sens que *magistratum gerere*.

personnification des emplois publics, récompense des services rendus à l'État. Le mot français qui répond le mieux à l'*honos* des Romains est peut-être *avancement*.

On sait que *virtus* voulait dire d'abord *la force*, la force physique et la force morale, par suite la vertu du citoyen, dont la vigueur de l'âme est la source; et enfin, par extension, la vertu en général¹. L'intention de Marcellus était donc d'ériger un temple à deux divinités qui représentaient les deux principes par lesquels la vie d'un citoyen romain était gouvernée : le devoir envers la patrie, et l'ambition des charges que la patrie imposait, et qui étaient la récompense des devoirs accomplis envers elle².

L'Honneur et la Vertu n'étaient pas des personnifications de qualités abstraites imaginées par Marcellus; c'étaient des divinités réelles dont le culte existait à Rome³.

¹ On s'étonne d'abord que l'expression *faire de nécessité vertu*, qui semble un pur gallicisme, soit dans Cicéron, *facere de necessitate virtutem*; mais, en y réfléchissant, on reconnaît que cette locution est beaucoup moins française que latine; *Vertu* y est pris dans le sens originaire de *virtus*, la *force*. Le proverbe veut dire : se faire de la nécessité une *force*, et non une vertu morale, ce qui n'aurait pas le sens.

² Ces deux mots ont été pris, je pense, dans leur sens moderne, et par allusion à leur association antique, quand on en a fait les noms de deux tours ajoutées à la *porta Capuana*, lors de l'entrée de Charles-Quint à Naples, et qui s'appellent encore *Onore e Virtù*.

³ Bien des années avant lui, un Q. Fabius Maximus avait voué un temple à l'Honneur et à la Vertu. (Cic., *de Nat.*, d. II, 23.) Il y avait

Virtus, originairement la force; était probablement un des noms latins de la déesse sabine Nerio; ce qui, en sabin, voulait dire aussi la *force*. Pour Honos, on le représentait sous les traits d'un jeune homme couronné de lauriers¹.

Marcellus plaça le temple qu'il voulait dédier à ces deux divinités dans le voisinage du temple de Mars, dont Nerio était l'épouse, près de la porte Capène², cette porte par où le général romain était rentré dans Rome en revenant de Syracuse.

Je ne puis m'empêcher de remarquer que le culte de la déesse sabine Nerio, sous le nom de *Virtus* ou sous le nom de *Bellona*, semble avoir été particulièrement cher aux hommes d'extraction sabine ou sabellique; un Fabius l'avait inauguré, un Marcellus³ le consacre; Marius⁴ le consacrera après lui, et plus tard Vespasien réparera le temple de cette divinité, sabine comme lui⁵.

un autel antique de l'honneur, près de la porte Colline (Cic. *de Legg.* II, 25.)

¹ On lui sacrifiait, la tête découverte, parce qu'on se découvrait devant les magistrats. (Plut., *Q. Rom.*, 13.)

² En dehors de cette porte, *Visebantur ab externis ad portam Capenam dedicata a Marcello templa.* (Tit. Liv., xiv, 40.)

³ Le nom des *Marcelli* est certainement en rapport avec *Martius* ou *Marcus*, nom sabin (Numa Martius, Ancus Martius). Tous les *Marcelli* s'appellent *Claudius*, et presque tous ont pour prénom *Marcus*, qui a la même origine que *Marcus*.

⁴ Marius d'Arpinum, pays sabellique.

⁵ Les Flaviens étaient originaires de Rieti, dans la Sabine.

Quand il fallut dédier le temple de l'Honneur et de la Vertu, une difficulté religieuse se présenta. Les prêtres déclarèrent qu'on ne pouvait dédier un seul temple à deux divinités. C'était une assez mauvaise chicane, car il existait déjà un temple de l'Honneur et de la Vertu, sans parler de plusieurs autres où s'offrait un double culte¹. On peut donc supposer que les prêtres qui, pour la plupart, étaient des patriciens, ne voyaient pas d'un bon œil la gloire du général plébéien grandir en regard de celle des Fabius et des Cornelius. Le sénat avait déjà donné un signe de ce mauvais vouloir en n'accordant pas à Marcellus les honneurs du grand triomphe, et le lui montrèrent encore quand les Syracusains vinrent à Rome se plaindre de lui.

Marcellus semble avoir voulu répondre à ces injustes dédains en élevant son temple à ce que nous appellerions le mérite et les *distinctions sociales*, comme pour indiquer que les secondes ne devaient pas être séparées du premier. Nous verrons, en effet, le grand plébéien Marius, ce fils de ses œuvres, dédier aussi un temple à l'honneur et à la vertu.

Mais les casuistes de la Rome ancienne, qui, comme ceux de la Rome moderne, avaient le goût des tempéraments, eurent recours à un biais, ainsi qu'il est ar-

¹ Celui de Volupia et d'Angerona, celui de Saturne et d'Ops, celui de Castor et Pollux.

rivé quelquefois depuis. Ils permirent à Marcellus de joindre à son temple de l'Honneur un temple *distinct* de la Vertu.

Comme on passait par celui-ci pour arriver à celui-là, on dit que cela signifiait qu'il fallait arriver aux honneurs par la vertu ; ou je me trompe, ou ce fut une réflexion de Marcellus.

Capoue, qu'Annibal avait été contraint d'abandonner, tomba au pouvoir des Romains. Soixante-dix sénateurs furent mis à mort ; trois cent citoyens considérables emprisonnés. On épargna la ville pour que le terrain fertile qui l'entourait fût cultivé, mais on ne lui permit d'avoir ni sénat ni magistrats à elle, ni assemblées publiques ; elle ne fut plus qu'un lieu d'habitation, elle cessa d'être une cité.

Cette sévérité excessive déployée à Capoue fut vengée à Rome. Un incendie éclata au Forum sur plusieurs points à la fois, s'étendant depuis le pied du Capitole jusqu'aux abords du temple de Vesta¹. Ce tem-

¹ On suit parfaitement la marche de cet incendie. (Tit. Liv., xxvi, 27.) D'abord il prend aux premières boutiques, du côté septentrional du Forum, appelées les *Sept boutiques* et les *Boutiques neuves* dans le voisinage desquelles Virginus avait tué sa fille ; puis il gagne les édifices privés au nord du Forum, il atteint les lautumies voisines de la prison Mamertine, et le marché aux poissons ; tous ces lieux sont rapprochés. Tite Live nomme tout de suite après l'*Atrium regium*, c'est-à-dire la Regia, demeure du grand-prêtre et voisine du temple de Vesta, qui fut lui-même menacé par les flammes. Ce point est éloigné des premiers, et c'est pour cela, sans doute, que Tite Live parle de l'incendie comme ayant éclaté autour du Forum,

ple fut défendu des flammes par treize esclaves que l'État s'empressa d'acheter, et auxquels il donna la liberté. L'embrasement dura un jour et une nuit. Qui avait allumé ce feu terrible? On sut, par les révélations d'un esclave, que de jeunes nobles de Capoue, dont les parents avaient été tués sur l'ordre du consul Fulvius Flaccus, étaient les auteurs de l'incendie et voulaient en allumer d'autres. Comme ils niaient le crime, ils furent mis à la torture dans le Forum.

Le traitement qu'avaient subi Syracuse et Capoue amena à Rome des députés de ces deux villes. Les premiers accusaient Marcellus d'avoir ravagé et spolié la leur. Les ennemis du consul en profitèrent pour élever la voix contre lui. Les patriciens, jaloux de sa gloire plébéienne, recueillaient ses accusateurs dans leurs villas aux environs de Rome; et les plébéiens servaient aveuglément ces haines aristocratiques par leurs plaintes sur les maux que la guerre avait causés. Marcellus voulut que le sénat entendit les doléances des Siciliens, et, après quelques fières paroles sur ce nouveau genre d'accusation portée par les vaincus contre les vainqueurs, il sortit de la curie pour laisser toute liberté aux plaignants ainsi qu'aux sénateurs et alla au Capitole¹ s'occuper du recrutement. Selon

en plusieurs endroits à la fois. Il avait pu aussi se continuer, en suivant l'extrémité orientale du Forum, où il devait y avoir des boutiques.

¹ Ce passage, et celui où il est parlé des comices par tribus qui

Plutarque, il attendit à la porte de la curie que le sénat eût prononcé.

La majorité du sénat se prononça en faveur des Siciliens, ou plutôt contre Marcellus. Faisant allusion aux objets précieux enlevés à Syracuse et placés par le vainqueur dans son temple de l'Honneur et de la Vertu, situé, on s'en souvient, près de la porte Capène, Manlius Torquatus s'écria : « Si Hiéron, ce fidèle ami du peuple romain, revenait à la lumière, de quel front oserions-nous lui montrer sa patrie et Rome. Il trouverait sa patrie à demi détruite et pillée, et, en entrant dans Rome, il verrait aux portes et comme dans le vestibule¹ de la ville les dépouilles de cette patrie. »

Cependant, *la mesure*, comme toujours, l'emporta dans la curie. Les envoyés siciliens n'obtinrent que des paroles de modération et la promesse que ce terrible Marcellus ne serait pas envoyé en Sicile. Ces pauvres gens tombèrent à ses pieds en lui demandant pardon d'avoir si grand'peur de lui. Marcellus les traita avec une bonté où sans doute entraît quelque dédain.

Il y a au musée du Capitole, assise au milieu de la remplissaient toute la plate-forme du Capitole (Tit. Liv., xxv, 5), montre qu'à cette époque cette plate-forme remplaçait parfois le champ de Mars, où se faisait en général le recrutement, et le Forum, lieu ordinaire des comices par tribu.

¹ Cette expression est une preuve de plus que le temple de l'Honneur et de la Vertu était en dehors de la porte Capène, car le vestibule ait en dehors et en avant des maisons.

celle qui renferme les portraits des philosophes et des poètes grecs, une statue romaine qu'on appelle à tort, je le crains, un Marcellus¹. Ce Romain, quel qu'il soit, a l'air de promener sur tous ces Grecs un regard superbement tranquille; tel je me figure Marcellus dans le sénat, regardant les envoyés de Syracuse à ses pieds.

Pour les envoyés de Capoue, les décisions du sénat à l'égard de leur ville furent extrêmement rigoureuses, et, comme dit Tite Live, ils sortirent de Rome encore plus tristes qu'ils n'y étaient entrés.

Les impôts et le service naval, que la guerre rendait nécessaires, pensèrent faire éclater à Rome une sédition terrible². Une multitude frémissante remplissait le Forum et assiégeait de ses plaintes les consuls, qui ne pouvaient rien obtenir d'elle ni par la douceur ni par les menaces. Alors, sur la proposition du consul Lævinus, les sénateurs offrirent à l'État presque tout ce qu'ils possédaient en or, en argent et en cuivre monnayés. Les chevaliers imitèrent les sénateurs, et on fut dispensé de recourir à l'impôt qu'on voulait établir et que le peuple était décidé à ne pas payer.

A peine cette agitation calmée, une autre se manifesta³. Douze des trente colonies italiennes, dont les

¹ Je ne trouve pas que la tête de cette statue ressemble aux médailles.

² Tit. Liv., xxvi, 35-6.

³ Tit. Liv., xxvii, 9.

envoyés étaient à Rome, déclarèrent aux consuls qu'ils n'avaient pas le droit d'exiger d'elles des hommes et de l'argent. Les consuls furent indignés, et les sénateurs épouvantés ; mais les envoyés des dix-huit autres colonies les rassurèrent : ils se dirent prêts à donner en hommes et en argent tout ce qu'on leur demandait et, s'il le fallait, plus encore. Les consuls répondirent que leurs louanges ne suffisaient pas pour reconnaître un pareil dévouement, que les envoyés méritaient les remerciements du sénat tout entier, et ils les conduisirent dans la curie. Le sénat les accueillit par un décret très-honorable et ordonna aux consuls de les mener au Forum pour y recevoir les actions de grâces de tous les citoyens. Quant aux douze colonies réfractaires, le sénat jugea de sa dignité de ne pas faire mention de leurs refus.

Dans toutes ces scènes de la curie ou du forum, Rome est quelquefois dure, quelquefois turbulente, mais, à cette époque, en somme bien belle à regarder. Le champ de Mars avait aussi ses scènes de patriotisme. Dans une élection de consuls, les jeunes gens de la centurie qui, ce jour-là, votait la première, avaient donné leur suffrage à Manlius Torquatus. J'ai dit quelle était l'influence de ce premier suffrage. Déjà on félicitait Manlius. Lui s'avance vers le consul et lui demande de faire recommencer le vote, se déclarant, à cause de l'état de sa vue, incapable de remplir les fonctions qu'on veut lui conférer, mais la centurie qui l'avait nommé, saisie

d'admiration, déclare à son tour qu'elle le nommera de nouveau. Manlius persiste : « Songez, leur dit-il, que les Carthaginois sont en Italie et qu'ils ont pour chef Annibal. » Alors les jeunes gens de la centurie demandent à conférer avec les vieillards dont elle se compose aussi. On donne aux uns et aux autres le temps de s'entretenir en secret dans les *septa*. Les jeunes gens obéissent au conseil des vieillards et changent leur vote. Tite Live admire avec raison et regrette cette absence d'ambition d'un côté et de l'autre ce respect de la vieillesse qui n'étaient plus de son temps ¹.

J'ai peint, d'après Tite Live, la consternation de Rome lors du désastre de Cannes ; j'emprunterai encore au grand historien, pour l'encadrer dans ce panorama historique de Rome, la peinture d'une émotion bien différente, des transports de la population romaine après la défaite et la mort d'Asdrubal au bord du Métaurus ².

Asdrubal avait hardiment quitté l'Espagne pour venir opérer sa jonction avec son frère Annibal en Italie. C'était un grand danger, et Rome en avait ressenti un grand effroi.

Les prodiges que l'effroi faisait toujours naître n'avaient pas manqué. Pour les conjurer, les prêtres avaient ordonné que vingt-sept jeunes filles allassent

¹ Tit. Liv., xxvi, 22.

² Près de Sinigaglia

par la ville en chantant un chant sacré composé par le poète Livius Andronicus. Tandis que celui-ci les *faisait répéter* dans le temple de Jupiter Stator, au pied du Palatin, voilà que, pas très-loin, la foudre vint frapper le temple de Junon sur le mont Aventin. Junon était la patronne des dames romaines : les aruspices déclarèrent que le prodige les regardait, que c'était à elles qu'il appartenait d'offrir un don volontaire à la déesse. Les édiles curules convoquèrent solennellement au Capitole toutes celles qui habitaient Rome et les environs de Rome jusqu'au dixième mille¹. Elles choisirent vingt-cinq d'entre elles qu'elles chargèrent de recevoir une contribution faite avec leur argent dotal. Au moyen de cette somme, on fabriqua un bassin d'or qui fut porté en don au temple de l'Aventin, où les matrones offrirent un sacrifice, suivant le rite, avec des mains chastes; puis les décemvirs² prescrivirent un autre sacrifice à Junon, et voici quel fut l'ordre de la cérémonie. La procession, — car c'était une procession véritable, — partit du temple d'Apollon voisin du Tibre et entra dans la ville par la porte Carmentale. Deux vaches blanches marchaient en tête ; derrière elles on portait deux statues de Junon en bois de cyprès. Vingt-sept vierges en robes traînantes, chantaient le cantique composé par Livius Andronicus, beau pour le temps,

¹ Cela fait voir que l'on regardait cet espace de trois lieues environ comme faisant partie des faubourgs de Rome.

² On appelait ainsi un corps de prêtres.

dit Tite Live, mais qui, de nos jours, semblerait barbare; c'est ce que nous dirions, et peut-être à tort, de tel hymne religieux du moyen âge. Les décemvirs marchaient après les vierges, vêtus de la robe prétexte et couronnés de laurier. Le cortège, qui était entré dans Rome par la porte Carmentale, suivit le *vicus Jugarius* jusqu'au Forum. Là il s'arrêta, et les vierges, tenant une corde dans leurs mains, chantèrent en battant la mesure avec les pieds. Puis on alla par le *vicus Tuscus*, le Vélabre et le marché aux bœufs, gagner la montée de l'Aventin, le *vicus Publicius*¹, et l'on arriva ainsi, après avoir fait un chemin que tout voyageur à Rome peut suivre très-exactement², au temple de Junon³.

¹ Cette chaussée avait été faite une trentaine d'années auparavant par deux frères édiles en même temps, qui lui avaient donné leur nom, avec les amendes perçues par suite de divers empiètements sur les terres publiques. Ils avaient aussi élevé un temple à Flore près de cette montée (Tac., *Ann.*, II, 49), et, par conséquent, près du grand Cirque où se célébraient les jeux de Flore, institués par les frères Publicius, et qui n'eurent jamais pour théâtre ce cirque imaginaire de Flore, qu'on a supposé gratuitement exister sur le Quirinal.

² Partir des environs du pont Quattro-Capi, aller, en laissant le théâtre de Marcellus à sa gauche, jusqu'à la via Montanara, prendre la via della Consolazione (*vicus Jugarius*), et arriver ainsi au Forum; du Forum suivre la via dei Fenili (*vicus Tuscus*) jusqu'à la Bocca della Verità (Forum boarium), et monter à Sainte-Sabine.

³ Livius Andronicus, le plus ancien poète romain, devint comme le patron des auteurs et des acteurs qui obtinrent la permission de se rassembler dans le temple de Minerve, sur l'Aventin, et d'y offrir des dons en l'honneur de celui que son concours à une grande fête nationale avait, pour ainsi dire, canonisé. (Fest., p. 355.)

Les décemvirs immolèrent les deux victimes, et les deux statues de cyprès furent placées dans le temple¹.

Les consuls nommés étaient Claudius Nero et Livius Salinator. Livius, autrefois exclu du consulat par un jugement, avait été profondément blessé de cette injure. Il avait vécu pendant huit ans solitaire et retiré dans son champ. Quand, après ce temps, on l'avait ramené dans le sénat, il y avait paru dans un vieux vêtement, avec une longue barbe et de longs cheveux, et avait refusé longtemps de prendre part aux délibérations. Lorsqu'il fut nommé consul, il ressentait encore l'amertume de son injure; mais il ne devait s'en venger qu'en concourant avec son collègue, qu'il n'aimait point, à rendre un grand service à son pays.

Claudius Nero conçut un dessein très-audacieux. Il détacha six mille hommes de son armée en présence d'Annibal, sans qu'Annibal s'en aperçût, et partit à leur tête des extrémités méridionales de l'Italie pour aller joindre son collègue dans l'Ombrie, près de Sienne, et écraser avec lui l'armée d'Asdrubal. Son plan fut communiqué au sénat et autorisé par lui. On en eut connaissance dans Rome, où l'on ne savait s'il fallait l'approuver ou le blâmer, se réservant, ce que Tite Live avec raison déclare souverainement injuste, de le juger d'après l'événement.

Ce coup de main réussit parfaitement, et, ce qui semble incroyable, six jours après avoir gagné une

¹ Tit. Liv., xxvii, 37.

grande bataille où Asdrubal et — ce chiffre est bien considérable — cinquante-six mille Carthaginois périrent, Claudius était revenu dans ses campements, et avait fait jeter devant les avant-postes d'Annibal la tête de son frère. En la voyant, Annibal s'était écrié tristement : « Je reconnais la fortune de Carthage ! »

A Rome, la joie fut sans bornes. A partir du jour où l'on avait appris le départ de Claudius, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, pas un sénateur ne fut absent de la curie, pas un citoyen du Forum. Les matrones allaient de temple en temple, fatiguant les dieux de leurs supplications et de leurs vœux. Tandis que la ville était dans l'attente et comme en suspens, deux cavaliers vinrent de Narni annoncer la défaite de l'ennemi. On les écoutait sans bien les comprendre, car c'était plus qu'on n'osait espérer et croire. Puis une lettre arriva du camp, annonçant la venue de ces cavaliers. Cette lettre fut portée, à travers le Forum, au tribunal du préteur¹. Le sénat sortit de la curie, mais le peuple en assiégeait les abords, et s'y pressait de telle sorte, que le messenger ne pouvait en approcher. Au milieu des clameurs de la foule, il est traîné à la tribune pour que la lettre y soit lue avant de l'être dans la curie. Enfin les magistrats parviennent

¹ Le tribunal du préteur était sur le Vulcanal, au-dessus du Comitium. Il fallait, pour y arriver, traverser une partie du Forum proprement dit et le *comitium*, qui était compris dans le Forum, en prenant ce mot dans son sens le plus étendu.

à repousser cette multitude. La lettre est lue d'abord dans le sénat, puis au Forum.

Bientôt on apprit que les envoyés de l'armée arrivaient. Alors une foule, où se voyaient tous les âges, s'élance au-devant d'eux, voulant, dit Tite Live, boire des yeux et des oreilles une si grande joie. Cette foule, compacte, continue, s'étendait jusqu'au pont Milvius¹. Les trois envoyés, entourés par une multitude composée de gens de toute sorte, vinrent au Forum; eux-mêmes et ceux qui les accompagnaient étaient interrogés tout le long du chemin sur ce qui était advenu. Ils eurent grand'peine à pénétrer dans la curie, et on eut plus de peine encore à empêcher la foule de s'y ruer avec eux et de se mêler aux sénateurs. Les envoyés, après avoir lu leurs dépêches, parurent à la tribune, où ils les lurent de nouveau, puis exposèrent avec plus de détails tout ce qui s'était passé. L'allégresse dont tous les cœurs étaient comblés ne put plus se contenir, et on leur répondit par un immense cri de joie. Les uns allèrent dans les temples rendre grâce aux dieux; les autres, dans leurs maisons, tout raconter à leurs femmes et à leurs enfants. Le sénat ordonna des supplications pour trois jours pendant lesquels les temples ne désemplirent pas. Les femmes n'avaient plus de craintes; on recommença à vendre et à acheter;

¹ Ponte-Molle. C'est la première fois que ce pont est nommé; il avait dû être construit lorsque l'on avait commencé la voie Flaminienne.

nous dirions : *les affaires reprirent*; chacun croyait, que la guerre était finie. Elle ne l'était pourtant pas encore.

Les deux consuls étaient convenus d'arriver ensemble à Rome; ils s'étaient donné rendez-vous à Préneste, et y furent rendus le même jour. Ils n'entrèrent point tout d'abord dans Rome, parce que les généraux ne pouvaient y mettre le pied avant le jour du triomphe; ils suivirent les murs, et, traversant la voie Flaminienne, allèrent, par le champ de Mars, au temple de Bellone, où le sénat était rassemblé. Tout le peuple était sorti de la ville pour venir à leur rencontre. On ne se contentait pas de les saluer, on voulait toucher leurs mains victorieuses, on les accablait de félicitations, on les remerciait d'avoir sauvé la république. Dans le sénat, ils exposèrent ce qu'ils avaient fait et demandèrent le triomphe. Le sénat le leur accorda pour ces succès, dus d'abord aux dieux, puis aux consuls, et voulut qu'ils triomphassent le même jour. Mais, à Rome, la hiérarchie était aussi respectée que la valeur. La victoire que Claudius Néro avait remportée, il l'avait remportée dans la province de Livius, qui, par hasard, avait, ce jour-là, les auspices. En conséquence, le sénat décréta que Livius entrerait dans la ville sur un char à quatre chevaux, et Claudius à cheval, sans suite. Le sort semblait vouloir dédommager Livius de son ancien affront; mais le peuple ne s'y

trompa point, et, pour lui, le vrai triomphateur fut Claudius.

Livius Salinator dédia un temple à la Jeunesse¹. Voulait-il dire par là qu'il ne rougissait pas de la sienne? Ce temple de la Jeunesse était près du grand cirque; il ne faut pas le confondre avec l'ancien sanctuaire sabin de la Jeunesse sur le Capitole, ni avec le temple qu'Auguste érigea à la même déesse sur le Palatin.

Celui qui doit terminer la seconde guerre punique, Scipion, va seul tenir tête à Annibal. C'est le moment de parler de cet homme extraordinaire.

Scipion ne ressemble à aucun des autres grands hommes de la république. Il se donne pour inspiré des dieux; il est pris, jusqu'à un certain point, pour un personnage divin; il se met hardiment au-dessus des lois. Il y a en lui du Cromwell et du César.

Quand il était à Rome, on le voyait tous les jours s'enfermer au Capitole dans le temple de Jupiter, et souvent il donna ses plans pour lui avoir été divinement révélés. Se croyait-il véritablement en communication avec les dieux? J'aurais moins de peine à l'admettre, si Scipion eût été un vieux Romain ignorant comme pouvait l'être Fabius, mais il était amateur des lettres grecques, et on lui faisait un reproche de cette prédilection pour la Grèce qu'il montrait jusque dans son costume; lui et son frère avaient fait faire

¹ Tit. Liv., xxxvi, 36.

leurs portraits avec l'habillement grec. Or c'est de Grèce que venait l'esprit nouveau, l'esprit de doute et d'examen dont s'effrayaient les vieux croyants. Le dirai-je ? j'ai demandé aux bustes de Scipion de m'éclairer sur son mysticisme, et leur étude n'a pas été favorable à la sincérité de ce mysticisme.

Cette physionomie n'est pas celle d'un illuminé sincère, c'est la physionomie d'un homme intelligent, hautain, positif ; plein de résolution et d'énergie ¹. il n'y a rien là de l'enthousiaste aux longs cheveux, à demi dupe de lui-même, dont parle M. Mommsen. Cette tête n'exprime point l'enthousiasme et n'a point de cheveux. J'ai à lutter contre l'autorité de M. Mommsen et contre celle de Niebuhr, dont j'ai eu autrefois le bonheur de suivre les cours, et que j'entends encore, après trente-trois ans, parler de Scipion l'Africain avec l'émotion d'un enthousiasme qui avait lui-même quelque chose de superstitieux ; mais ici, à Rome, Scipion, en me regardant de ce regard froid et ferme, semble me dire : « Non, je n'ai jamais cru sérieusement que je m'entretenais avec Jupiter. »

¹ Les bustes les plus remarquables de Scipion sont au Capitole, salle des Philosophes ; au Vatican, musée Pio-Clémentin, 366 ; au palais Rospigliosi, buste en porphyre, et à la villa Albani, salles d'en bas. L'un seul a quelque chose d'inspiré, celui de la villa Albani, dont le regard se tourne vers le ciel. Celui-ci me semble représenter, non pas Scipion tel qu'il fut réellement, mais Scipion d'après l'idée qu'on se forma de lui.

Je vois dans Scipion un grand patricien qui pense, comme l'a dit Varron et comme on l'a pensé peut-être à Rome depuis lui, sans le dire, que la religion est utile, et que, pour son bien, il faut tromper le peuple.

Tite Live, qui, en matière de merveilleux, a soin de ne jamais affirmer et de ne jamais nier, parlant des communications que Scipion disait avoir avec les dieux, ne sait s'il doit les attribuer à une superstition qui l'atteignait lui-même ou au désir de donner plus d'autorité à son commandement ; mais Tite Live nous apprend que Scipion fut admirable et par ses grandes qualités, et par l'art ¹ avec lequel, depuis sa jeunesse, il sut les mettre à l'effet. Cet art dont parle Tite Live a un nom bien moderne et bien peu respectueux, mais qui rend, ce me semble, exactement sa pensée ; ce nom est *charlatanisme*.

Scipion ne fut-il pas un très-grand homme, un peu charlatan, comme l'a été si souvent un homme encore plus extraordinaire que lui, Napoléon ? Du moins, Polybe put recueillir sur ce point la tradition conservée dans la famille de Scipion ; selon lui, l'inspiration prétendue de l'Africain était un artifice politique² que Polybe le loue d'avoir employé, et, comme le dit

¹ Fuit enim Scipio non veris tantum virtutibus mirabilis, sed arte quoque quadam ab juvenia in earum ostentationem compositus. (Tit. Liv., xxvi, 19.)

² Polyb., x. 5.

crûment Valère Maxime¹, une religion feinte (*simulata religio*).

Scipion pouvait-il être de bonne foi quand, avant la prise de Carthagène, il disait aux soldats que Neptune lui avait apparu et lui avait promis que la ville serait prise? Et lorsque le peuple, pour rendre raison de cette inspiration divine dont le génie de Scipion semblait la preuve, eut renouvelé à son sujet une légende qui avait couru sur la naissance d'Alexandre², Scipion, sans l'affirmer, y laissa croire.

Lorsqu'on a un dieu pour père et qu'on est dans un rapport immédiat avec les dieux, il est naturel qu'on se dispense de se soumettre aux lois de son pays. La vie de Scipion est une protestation quelquefois héroïque, mais perpétuelle, contre l'obéissance aux lois. Il n'a pas l'âge pour être édile, mais le peuple désire qu'il le soit. « Si le peuple, dit-il, veut que j'aie cet âge, cet âge sera le mien. » Appel nouveau de l'autorité de la loi aux fantaisies de la multitude, appel bien dangereux pour la liberté, car toute décision arbitraire, de quelque part qu'elle vienne, est tyrannique.

Scipion n'a pas trente ans, il n'a pas été prêteur, il n'est pas légalement apte au consulat, il se présente, et il est nommé consul. Plus tard, sommés, lui et son frère, de s'expliquer au sujet des sommes qu'Antiochus, pour lequel on disait qu'il avait montré beau-

¹ Val. Max., 1, 2.

² Un serpent divin avait été le père de Scipion, comme d'Alexandre.

coup d'indulgence, avait dû payer aux Romains, comme Lucius Scipion se préparait à rendre ses comptes, il les lui arrache et les déchire en plein sénat. Puis ce frère ayant été condamné à une amende, comme on le conduisait en prison pour y rester, d'après la loi, jusqu'à ce que l'amende eût été payée, le vainqueur de Zama enleva le condamné des mains de la justice en faisant violence aux tribuns¹.

Après toutes ces magnifiques insolences, un tribun appela Scipion l'Africain en jugement, et lui fournit l'occasion de ce célèbre triomphe qui fut, on ne saurait l'oublier, un triomphe éclatant sur la loi.

L'événement en lui-même n'en est pas moins beau à raconter, et n'offre pas moins à l'imagination une des plus mémorables scènes du Forum romain.

Les accusations qu'on adressait à Scipion pouvaient lui paraître indignes d'une réponse : il eût été d'un meilleur citoyen de daigner les confondre, et plus véritablement grand de montrer pour la justice publique ce respect qu'avait montré Marcellus en sortant du sénat, afin de laisser parler librement contre lui ceux qu'il avait vaincus; mais il est impossible de ne pas être ébloui, comme le fut le peuple romain, en voyant

¹ Et tribunis renitentibus magis p[ro] quam civiliter vim fecisse. (Tit. Liv., xxxviii, 56.) Ce qui peut se traduire : en bon frère plus qu'en bon citoyen. Tite Live nie la vérité de cette anecdote, imaginée, selon lui, en haine de Scipion; mais ce que lui-même rapporte, et que je vais raconter d'après lui, ne la rend point invraisemblable.

Scipion, qui, la veille, n'a répondu à des incriminations injurieuses qu'en faisant de lui-même un éloge superbe et vrai, venir de grand matin dans le Forum, le traverser suivi d'une foule d'amis et de clients, monter à la tribune, où siègent les tribuns, ses accusateurs, et dire gravement, au milieu d'un profond silence :

« Tribuns du peuple, et vous, Quirites, à pareil jour, j'en suis venu aux mains en Afrique avec les Carthaginois, et j'ai bien et heureusement combattu. C'est pourquoi, comme il est juste en cette journée de suspendre les discussions et les procès, j'irai de ce pas au Capitole saluer Jupiter très-grand et très-bon, Junon, Minerve et les autres dieux qui président au Capitole et à la citadelle, et je leur rendrai grâce de ce que ce jour-là et beaucoup d'autres ils m'ont inspiré la pensée et m'ont accordé le pouvoir de bien conduire la chose publique. Que ceux d'entre vous qui le jugeront à propos viennent avec moi demander aux dieux des chefs qui me ressemblent. »

Tout le peuple suivit Scipion au Capitole, puis de temple en temple, et je sens que moi aussi je l'aurais suivi.

Il n'en est pas moins vrai que Scipion donnait un bien mauvais exemple aux généraux victorieux, bravait en grand homme, mais en citoyen peu soumis, la justice de son pays, et montrait de loin César passant le Rubicon.

Oui, il y avait du César dans cet homme, auquel le vieux Fabius reprochait, non sans raison, de prendre des airs de roi. Comme César, il aimait les femmes¹, et sa jeunesse, sans être aussi dissolue, n'avait pas été sans reproche²; comme César, auquel il ressemblait aussi par la confiance d'une audace toujours heureuse, par son activité qui savait préparer, et son coup d'œil qui savait décider la victoire, comme lui, il se fit ouvrir le trésor de l'État, faisant passer, dit Valère Maxime, l'utilité avant la loi³. Cependant Scipion, il faut le reconnaître, s'arrêta devant la tyrannie, dont il comprit, peut-être, que le temps n'était pas venu. On voulut, lui aussi, le faire dictateur à vie⁴, et même en Espagne le proclamer roi⁵, mais il n'écouta pas les Espagnols et gourmanda les Romains avec une indignation plus sin-

¹ Φιλόγυνος (Polybe, x, 19.)

² Un des vers du poëte Nævius, qui faisait allusion à ces désordres de sa jeunesse, nous a été conservé :

Eum suus pater cum pallio uno ab amica obduxit.

Quant à la fameuse continence de Scipion, ses paroles, rapportées par Polybe, montrent que ce fut un sacrifice uniquement fait aux devoirs d'un général. (Polybe, x, 19.) Comme simple citoyen, répondit-il à ceux qui lui amenaient la jeune Espagnole, nul présent n'aurait pu m'être plus agréable.

³ Val. Max., iii, 7, 1.

⁴ Val. Max., iv, 1. 6.

⁵ Le mot *regnum* fut prononcé dans le sénat par les ennemis de l'Africain et de son frère. Petillii nobilitatem et *regnum* in senatu Scipionum accusabant. (Tit. Liv., xxxviii, 54.)

cère, j'aime à le croire, que celle de César, repoussant le diadème qu'Antoine avait mis sur sa tête. Il ne permit pas non plus qu'on lui élevât des statues, comme on proposait de le faire, dans le Comitium, sur la tribune aux harangues, dans la curie, triple hommage des patriciens, des plébéiens et du sénat¹. César permettait ces choses.

Je trouve entre lui et Scipion une différence : c'est que, tous deux patriciens, César commença par se faire démagogue, pour arriver au pouvoir absolu, ce qui est commun ; tandis que Scipion, et en ceci il montra une âme plus haute, sut charmer la multitude sans la flatter, et la subjuga toujours en la bravant. Ce rôle est plus fier et plus franc. La piété affectée de Scipion contraste aussi avec l'irréligion affectée de César. C'est qu'au temps de Scipion, la religion était encore un moyen de popularité ; venu plus tard, César acheva de se rendre populaire en se montrant impie.

Bien que nous ne puissions suivre à Rome la vie militaire de Scipion, nous l'y trouvons tout entier avec son altière arrogance et cette séduction qu'exer-

¹ Valère Maxime (iv, 1, 6), ajoute qu'on voulut installer l'image de Scipion jusque dans la cella de Jupiter au Capitole, et que Scipion refusa. Cependant on sait d'ailleurs que cette image était placée dans la cella de Jupiter, et qu'à chaque fois qu'un Cornélius mourait on l'en tirait pour la porter aux funérailles. Mais elle avait pu être placée dans le temple de Jupiter après la mort de Scipion, comme on l'était, dans l'atrium des maisons, les images des ancêtres.

cait sa nature héroïque : soit, quand âgé de vingt-quatre ans, il se présenta dans le champ de Mars, sur le tertre des candidats, demandant de commander une expédition, dont personne ne se souciait, de prendre la responsabilité de la guerre, dans cette Espagne, où son père et son oncle avaient péri ; soit, quand il parut dans la curie et s'y fit nommer consul, pour aller en Afrique vaincre Annibal et anéantir la puissance carthaginoise. Ce fut un grave débat : les prudents, Fabius à leur tête, voulaient qu'on chassât Annibal de l'Italie, avant d'aller guerroyer en Afrique. Scipion défendit son plan, qui devait amener la fin de la guerre ; le sénat, fort combattu, lui accorda la province de Sicile, avec la permission de passer en Afrique, s'il était nécessaire, permission dont le consul se promettait bien d'user.

Quelque temps après, le nom de Scipion absent retentit dans la curie d'une manière assez fâcheuse pour lui. Un jour, on vit dix envoyés de la ville de Locres, couverts de vêtements souillés et tenant à la main des rameaux d'olivier, s'asseoir dans le comitium, puis se prosterner en gémissant devant le tribunal. Admis dans la curie, ils y accusèrent de cruautés, de spoliations et de profanations Pléminius, auquel Scipion avait laissé le commandement de leur ville, et Scipion lui-même, lequel, au lieu de faire droit à leurs plaintes, avait jeté dans les fers les tribuns militaires qui résistaient à Pléminius et avait maintenu cet infâme dans

son commandement. Après le départ de Scipion, Pléminius avait fait périr les tribuns dans les tourments.

Quand les députés furent sortis de la curie, la conduite de Scipion fut violemment censurée par Fabius, lequel s'écria que cet homme était né pour corrompre la discipline militaire. Les sénateurs passèrent le jour entier, les uns à accuser Scipion, les autres à le défendre. Fabius voulait qu'il fût rappelé; on se borna à envoyer près de lui des tribuns, un édile et un préteur, pour faire une enquête sur sa conduite et le ramener à Rome, s'il y avait lieu.

Scipion s'en tira à sa manière, en aristocrate sans gêne, en général favori des dieux, qui se justifie en se faisant admirer. Les magistrats envoyés par le sénat étant venus le trouver à Syracuse, Scipion les reçut avec courtoisie, puis les promena dans les ports et les arsenaux, et fit manœuvrer sa flotte devant eux; ce fut son unique apologie.

Mais tout fut oublié à la première victoire. Lælius vint à Rome, amenant prisonnier le roi Syphax et les chefs numides. Il monta à la tribune, il annonça qu'on avait battu les Carthaginois, qu'on avait fait captif un roi célèbre, qu'une victoire avait livré toute la Numidie. Alors la multitude, ne pouvant se contenir, témoigna par ses cris une vive joie; le préteur, peut-être celui qu'on avait envoyé auprès de Scipion pour informer sur sa conduite, avait quitté son tribunal et était monté dans la tribune, à côté du lieutenant de

Scipion. Il ordonna que les temples fussent ouverts, afin que le peuple pût, durant toute la journée, y remercier les dieux.

Annibal, rappelé en Afrique, fut vaincu par Scipion dans cette bataille de Zama, qui décida si le monde appartiendrait à Rome ou à Carthage. Rome l'emporta. Des députés carthaginois vinrent demander la paix au sénat, le sénat l'accorda, était-ce une rencontre fortuite? dans le temple de Bellone.

Scipion traversa l'Italie enivrée de cette paix glorieuse qu'elle lui devait, à travers les populations de la campagne qui se pressaient sur son passage et semblaient commencer à former le cortège de son triomphe. Ce triomphe fut magnifique. On y voyait des éléphants, des Numides, et, selon Polybe, le roi Syphax. Pour la première fois, Rome triomphait de régions situées hors de l'Italie; elle avait encore des ennemis à vaincre, elle n'en avait plus à craindre.

Scipion triomphait de Carthage, mais il n'avait pas vaincu les rancunes que soulevaient justement ses airs de maître, que sa gloire ne désarmait pas et que l'envie irritait encore. C'est alors qu'eurent lieu les scènes que j'ai racontées plus haut, et qui se terminèrent par son ascension au Capitole, où il sembla triompher une seconde fois. Mais il comprit qu'il ne pouvait pas rester à Rome, et il s'exila fièrement de cette ville, où il ne voulait pas régner et où il ne

voulait pas obéir; de cette république, dont il ne voulait ni changer, ni subir les lois.

C'est pourquoi nous n'y trouverons pas le lieu de sa sépulture; nous savons où était à Rome la maison de Scipion¹, nous ne pouvons y chercher son tombeau.

Scipion mourut à Litterne, près de Naples; il avait dit en quittant Rome : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os. » Sa famille dut respecter sa volonté² et déposer sa cendre dans le lieu de son exil. Cependant, il paraît que les Romains élevèrent un monument funéraire à sa mémoire; c'était une pyramide dans le champ Vatican, au delà du Tibre³. Enfin, plus tard, quand on reprit la guerre avec Carthage, un oracle déclara qu'il fallait faire à Scipion un tombeau qui regardât⁴ Carthage, comme pour la menacer de sa grande ombre. Ce tombeau put être élevé à Litterne.

¹ Au sud du Forum, là où commençait le vicus Tuscus, et où fut depuis la basilique Sempronia (Tit. Liv., XLIV., 16.)

² Tit. Liv. (XXXVIII, 56), dit qu'on ne sait si Scipion est mort et a été enterré à Rome ou à Litterne; et un commentateur d'Horace parle d'un monument à Rome qui aurait contenu ses os, mais par la raison que j'indique, le lieu de sa sépulture ne peut pas plus s'y trouver que celui de sa mort.

³ Acr. *Comm. Horat.* (Ep., x, 25). C'était encore un lieu d'exil, car on exilait au delà du Tibre. Cette pyramide s'appelait, au moyen âge, le tombeau de Romulus; elle a été remplacée par l'église de Santa-Maria in Traspontina.

⁴ Acr., *loc. cit.* De plus, au moment de sa mort, une cérémonie religieuse, une sorte de service funèbre, eut lieu dans le tombeau de famille, près de la porte Capène (Tit. Liv., XXXVIII, 55), par les soins d'un obligé reconnaissant de Scipion.

Je me souviens d'avoir été le chercher aux lieux où fut Literne, et où l'on montre ce qu'on dit avoir été le tombeau de Scipion. Deux paysans napolitains, qui avaient entendu parler de l'*antiquità*, m'offrirent de me la montrer, mais ils ne purent en venir à bout. Je les vois encore battant un champ de roseaux. De temps en temps l'un criait à l'autre : « As-tu trouvé le tombeau de Scipion ? » Ils ne le trouvèrent point. Je ne sais quelle ruine eût produit sur moi un effet plus mélancolique que cette tombe absente, et cette mémoire de Scipion qu'on ne pouvait retrouver dans ce champ de roseaux.

Il y a pourtant à Rome un *tombeau des Scipions*, mais le plus grand de tous n'est pas dans cette sépulture de famille, aujourd'hui sous terre et qui donnait sur une rue communiquant de la voie Appienne à la voie Latine, à l'angle que cette rue formait avec la voie Appienne. On voit encore les bases des colonnes qui décoraient la façade du monument. Tout l'intérieur a été bouleversé, et le labyrinthe souterrain qu'on parcourt aujourd'hui ne donne aucune idée de la disposition primitive de cet édifice funéraire¹. Les ossements des Scipions n'ont pas été respectés lors de la découverte de leur sépulcre. La piété d'un Vénitien, Angelo Quirini, en sauva ce qu'il put et leur donna la sépulture dans sa villa de Padoue.

¹ Nibb., *Rom. ant.*, II, p. 562-3

Quand Ciceron s'exprimait : « Lorsque, sorti de la porte Capène, tu vois les tombeaux de Calatinus, des Scipions, des Servillius, des Métellus¹, peux-tu les plaindre ? » Il ne prévoyait pas cette destinée de leurs restes².

Plusieurs inscriptions et un sarcophage, celui de Scipion le Barbu (Barbatus), bisaïeul de l'Africain, ont été transportés au Vatican. L'épithaphe semble le résumé d'une oraison funèbre³ : elle s'adresse aux spectateurs : « Cornélius Scipion Barbatus, né d'un père vaillant, homme courageux et prudent, dont la beauté égalait la vertu. Il a été parmi vous consul, censeur, édile : il a pris Taurasia⁴, Cisauna⁵, le Samnium⁶.

¹ *Cic. Tusc.*, t. I.

² Les sépultures des Métellus étaient plus loin, sur la voie Appienne, comme le montre le tombeau de C. Metella. Le tombeau d'une autre famille latine, les Manili, non loin du tombeau des Scipions. Plusieurs bustes provenant de cette famille sont au Vatican, musée Guisot (mon. I, 522-5).

³ Brutus vit un des squelettes entier.

⁴ Niebuhr croyait y reconnaître une *nenia*, chant funèbre en vers saturniens.

⁵ Taurasia, qui a donné leur nom aux *Campi Taurasiani*, au nord de Etonum. (Alek., *Mittelalt.*, p. 100.)

⁶ Cisauna, aujourd'hui Monte Chiusano.

⁷ *Samnio cepit* peut vouloir dire : il a pris dans le Samnium Taurasia et Cisauna ; mais *Samnio* est plutôt pour *Samnium* ; l'o pour l'u, et le retranchement de l'm final sont dans le génie de l'ancienne langue latine. Dans une des inscriptions du tombeau des Scipions, on lit *Antiocho subegit*, pour *Antiochum*. En tout cas, *Samnium* ne peut désigner ici tout le pays des Samnites, mais peut-être une portion, peut-

Ayant soumis toute la Lucanie, il en a emmené des otages. »

Y a-t-il rien de plus grand ? Il a pris le Samnium et la Lucanie. Voilà tout.

Ce sarcophage est un des plus curieux monuments de Rome. Par la matière, par la forme des lettres et le style de l'inscription, il nous représente la rudesse des Romains au sixième siècle. Le goût très-pur de l'architecture et des ornements nous montre l'avènement de l'art grec tombant, pour ainsi dire, en pleine sauvagerie romaine. Le tombeau de Scipion le Barbu est en pépérin, ce tuf rugueux, grisâtre semé de taches noires. Les caractères sont irréguliers, les lignes sont loin d'être droites, le latin est antique et barbare, mais la forme et les ornements du tombeau sont grecs. Il y a là des volutes, des triglyphes, des denticules ; on ne saurait rien imaginer qui fasse mieux voir la culture grecque venant surprendre et saisir la rudesse latine. Ce qui est vrai du sarcophage de *Barbatus* est vrai de tout le monument funèbre des Scipions ; l'arc d'entrée et le soubassement contrastent par leur grossiè-

être une ville de ce pays. De plus, l'inscription ne s'accorde pas avec l'histoire. Celle-ci (*Momms., R. gesch.*, 435) ne connaît ce Scipion que comme ayant fait la guerre aux Étrusques, et n'ayant jamais commandé en chef contre les Samnites ; elle ne lui fait point conquérir la Lucanie. Niebuhr cite cet exemple de l'altération que les traditions de famille faisaient subir aux faits historiques ; mais n'y a-t-il pas aussi, dans l'inscription à peu près contemporaine, des faits que l'histoire, écrite longtemps après eux, a ignorés.

reté latine et un certain air étrusque avec l'élégance des colonnes, dont on peut juger par la base de celle qui existe encore.

Les autres inscriptions se rapportent à divers membres de la famille des Scipions que voici : le plus ancien est un fils de Scipion *Barbatus*, qui enleva la Corse aux Carthaginois¹, et qui, ayant échappé au naufrage près de cette ile, dédia un temple aux tempêtes. Ce temple élevé par un Scipion n'était pas loin du tombeau des Scipions². Le fils de l'Africain, à en croire son épitaphe, s'il eût vécu, aurait surpassé par ses hauts faits la gloire de ses aïeux. Il est permis d'en douter ; la faiblesse de sa santé y eût apporté un grand obstacle. A Rome, pour être quelque chose, il fallait d'abord se bien porter. Ce que nous savons de lui, c'est qu'il cultiva les lettres grecques³, et n'ayant point d'enfant adopta un fils de Paul Émile, qu'on appela Scipion Émilien.

Du fils de Scipion l'Asiatique, frère de l'Africain, l'inscription dit seulement : *Son père soumit le roi Antiochus*. On voudrait qu'elle fût de lui. Il y aurait là une modestie et une piété filiale touchantes, et qui

¹ En 523, Papirius Maso avait le premier *triomphé des CorSES* et élevé un temple au dieu Fontus ou Fons, fils de Janus (Cic. *de Nat. Deor.*, III, 20), le grand dieu sabin. La gens Papiria était une gens sabine ; Maso, surnom en *o*, un surnom sabin.

² Il est nommé avec le temple de Mars dans la région de la porte Capène. (Not., I.)

³ Cic., *Brut.*, 10 ; *de Sen*, 1.

rappelleraient Frédéric Cuvier, désirant qu'on lût sur son tombeau ces seules paroles : *Frère de Georges Cuvier*.

Quant au fils de ce Scipion appelé *Comatus*, l'histoire n'en sait rien et l'inscription n'en dit rien.

Plusieurs membres du rameau de la famille des Scipions avaient pour surnom *Hispallus*. Le premier n'avait sans doute rien fait de grand, car l'épithaphe ne parle que de ses dignités, qui ont illustré sa race :

Stirpem nobilitavit honos.

Elle n'avait pas besoin de cela pour être illustre.

N'ayant rien de bien mémorable à transmettre à la postérité, il n'a pas négligé de lui faire savoir qu'il avait continué sa race : *Progeniem genui*.

Le fils de celui-ci, mort à vingt ans, n'avait pu mériter ni obtenir aucune distinction ; mais, à en croire son épithaphe, il avait eu le temps de déployer une grande sagesse et de grandes qualités. Quelle différence entre cette abondance d'éloges immérités et la grandeur des faits simplement énoncés dans l'inscription de *Barbatus* ! Évidemment le style d'oraison funèbre prévaut sur le langage vrai, et la grandeur des Scipions diminue.

Une femme, *Aula Cornélia*, avait, dans la sépulture de famille, le tombeau le plus remarquable après celui de *Scipion Barbatus*, qu'on avait dérangé pour placer derrière celui d'*Aula Cornélia*.

D'autres inscriptions appartiennent à l'époque im-

périale. Les tablettes funéraires, au lieu d'être, comme les précédentes, en pépérin, sont en marbre; elles parlent de morts peu illustres, qui n'appartiennent plus à la famille des Scipions. Une autre branche des Cornélii avait envahi leur sépulcre et était entrée, par voie d'adoption, dans la famille des Silanus, succédant à un Décimus Silanus, banni pour cause d'adultère par Auguste¹ et rappelé par Tibère. Ce sont d'autres souvenirs que ceux des Scipions.

On a cru qu'un buste trouvé dans ce tombeau était la statue du poète Ennius, qu'on sait y avoir été placée avec celle de deux Scipions², par une généreuse tolérance de la superbe famille Cornélia, comme Mécène plaça dans ses jardins le tombeau d'Horace; signe de la place que commençaient à prendre les lettres dans la société romaine. Mais un buste n'est pas une statue, et il faut renoncer à voir dans celui-ci, trop jeune d'ailleurs, un portrait d'Ennius.

Sa statue n'a pas moins été admise dans ce lieu illustre. Ennius, qui célébra avec plus de désintéressement qu'Horace une gloire plus vraie que celle d'Auguste, sut mieux garder son indépendance de poète, vivant pauvrement de son métier de pédagogue des jeunes patriciens, dans sa maison située au milieu du quartier populaire de l'Aventin, et n'ayant pour le servir qu'une seule esclave. On ne voit pas qu'il ait

¹ Tac., *Ann.*, III, 24.

² Tit. Liv., XXXVIII, 56.

reçu, durant sa vie, aucun bienfait des Scipions. Puis quand le vieux poète, le vieux professeur eut expiré, il descendit de l'Aventin, vint au pied de cette colline reposer parmi les ancêtres et les parents de son noble élève, et sa statue s'éleva à côté des leurs.

Au-dessous de la statue d'Ennius, sans doute, était gravée sur le pépérin d'une modeste tombe la fière épitaphe que le poète avait composée pour lui-même : « Romains, disait-il, regardez le vieil Ennius, dont les chants ont célébré la gloire de vos pères ; mais gardez-vous de me pleurer, car je vis ; mon nom est dans toutes les bouches ; et, jamais oublié, je ne mourrai jamais. »

La troisième guerre punique est séparée par un demi-siècle de la seconde. Je l'indique seulement ici ; aussi bien elle est entièrement en dehors de mon sujet. Scipion Émilien, qui eut la gloire de détruire Carthage, reparaitra dans cette histoire, quand il reparaitra lui-même à Rome pour y figurer dans les débats politiques de l'époque des Gracques et y mourir d'une mort mystérieuse.

IX

ROME PENDANT LES GUERRES DE GRÈCE ET D'ORIENT.

Caractère général de cette période. — Culte et temple de Cybèle. — Reputations de tous et de peuples : guerre contre Philippe. — La lune et le champ de Mars. — Guerre contre Antiochus, temple de la Foie. — Scipion l'Africain soutenant de son frère : il s'élève un arc de triomphe avant la guerre. — Condamnation de Scipion l'Asiatique. — Les roges de l'Averna. — Triomphe de Paul-Émile. — Guerre d'Asie, temple d'Hercule Musagète. — Portique de Métellus, destruction de Corinthe : autre temple d'Hercule. — Guerres contre les Gaulois, trois temples de Jupiter : temple de Junon Libératrice. — Bas-reliefs et statues qui se rapportent à ces guerres. — Le prétendu gladiateur mourant. — Guerres liguriennes : temple de Diane, de Junon reine. — Guerre d'Espagne : temple de la Fortune equestre. — Temple de Mars, temple de Laverna. — Grandeur de Rome.

Le demi-siècle qui s'écoula entre la seconde et la troisième guerre punique 332-605, forme dans l'histoire de Rome une époque bien distincte. La puissance romaine dépasse l'Italie : elle envahit la Macédoine, la Grèce, l'Asie, presque tout ce que les anciens connaissaient du monde civilisé. Mais à mesure que les conquêtes des Romains s'étendent, leur énergie morale

diminue : la religion, le goût de la vertu, l'amour de la liberté, s'affaiblissent dans les âmes, que remplissent de plus en plus l'attrait des jouissances et la passion des richesses. La sève tarit au cœur de l'arbre à proportion qu'il déploie un plus magnifique feuillage. La civilisation se perfectionne surtout par l'influence de la Grèce ; mais la vigueur du caractère national se détend ; c'est en apparence un progrès, c'est au fond un pas vers la décadence.

Le spectacle que présente la ville de Rome pendant cette période fait ressortir ce contraste : Rome s'enrichit, s'embellit ; elle voit des jeux nouveaux et de superbes triomphes ; des temples, des portiques s'élèvent, ornés des chefs-d'œuvre de l'art grec. Mais les grands citoyens, les grands sentiments, les grandes vertus, sont plus rares, et l'édit sur les bacchanales vient révéler les mystères effrayants d'une corruption souterraine dans la ville qui peut déjà s'appeler la capitale du monde.

Avant de tracer le tableau des embellissements de Rome et des laideurs morales que masquent ces embellissements, je vais m'arrêter un instant à un événement qui fit, comme nous dirions, dans Rome une *sensation considérable* ; ce fut l'introduction d'un nouveau culte, d'un culte étranger et oriental, le culte de Cybèle.

Jusqu'ici c'étaient toujours des divinités grecques, Déméter, Apollon, Esculape, auxquelles les livres sibyl-

lins avaient prescrit de rendre hommage. Cette fois, à l'occasion de fréquentes pluies de pierres, — phénomène naturel qu'on prenait pour un prodige et qui paraît avoir été beaucoup plus ordinaire à Rome dans l'antiquité que de nos jours, — on trouva, ou plus probablement on inséra dans ces livres sacrés un oracle ainsi conçu : « Quand un ennemi étranger aura apporté la guerre en Italie, il pourra être vaincu et chassé si la Mère Idæenne est apportée de Pessinunte à Rome. » C'était la même politique qui avait fait dépendre la prise de Véies de l'écoulement des eaux du lac d'Albano; un fait qui pouvait s'accomplir donné comme condition et comme garant d'une victoire. Pessinunte était une ville de Phrygie; la Mère Idæenne était la divinité que les Grecs appelaient Cybèle, et qu'on appelait aussi la Mère des dieux, la Grande Mère; divinité pélasge de l'Ida, berceau de la race d'Énée, divinité génératrice qu'on adorait encore à Pessinunte sous la forme antique d'une pierre noire tombée du ciel¹, tandis que l'art grec l'avait transformée en une déesse majestueusement assise sur un trône; c'est ainsi que l'avait représentée Phidias².

¹ La pierre de Pessinunte devait ressembler beaucoup aux aéro-lithes ferrugineux qu'on voit dans les collections minéralogiques; Arnobe, qui l'avait vue encore, la décrit très-exactement. (*Adv., Gent.*, viii); elle était petite, unie, de couleur noirâtre; on n'avait pas fait disparaître les angles, on la fixait devant la bouche de la statue de Cybèle.

² Paus., i, 3, 4. La Cybèle de Phidias est l'original des statues et

On s'adressa au roi de Pergame Attale, ami des Romains, dans l'espoir, sans doute, de resserrer par cette ambassade l'union dont on avait besoin contre Philippe de Macédoine, ennemi commun de Rome et de Pergame. Ce roi, guidé par une politique semblable, reçut très-bien les envoyés, les conduisit à Pessinunte et remit lui-même la pierre sacrée dans leurs mains.

L'oracle de Delphes, consulté en passant par les envoyés, avait annoncé le succès de l'entreprise et enjoint au peuple romain de choisir le plus homme de bien qui fût dans la république pour le charger de recevoir la déesse étrangère. On choisit Scipion Nasica, parent de cet autre Scipion de qui on attendait la défaite d'Annibal, et qui devait en effet le vaincre à Zama. Tite Live se demande pourquoi on jugea qu'un très-jeune homme, qui n'avait encore rien fait, était le meilleur citoyen de Rome. Probablement son nom le servit. La venue de Cybèle à Rome était regardée comme un moyen d'aider à la soumission de Carthage. Pendant les trois guerres puniques, le nom de Scipion se trouve partout où Carthage est menacée. Nasica devint un savant jurisconsulte ; l'État lui donna une maison sur la voie Sacrée, près du Forum, par conséquent très-près aussi de la demeure de Scipion l'Africain. C'était, dit un autre jurisconsulte romain, Pomponius, pour que ceux qui venaient plaider dans le Forum pussent

des bas-reliefs conservés dans les musées à Rome. Il y avait aussi en Grèce une Cybèle d'Agoracrite, élève de Phidias. (Pl., xxvi, 4, 6.)

le consulter plus facilement ; je crois que ce fût plutôt pour que celui qui avait eu l'honneur de recevoir la déesse de Pessinunte fût logé dans un quartier saint depuis les Pélasges, sur la voie Sacrée, non loin de la *Regia*, demeure du grand pontife et du temple de Vesta, déesse dont l'analogie avec Cybèle a été remarquée.

On vint annoncer au sénat que le vaisseau qui portait le saint simulacre était à Terracine. Aussitôt le sénat ordonna à Scipion Nasica de se rendre à Ostie pour le recevoir et le remettre aux matrones romaines, qui dans cette circonstance, comme dans plusieurs autres, jouent un rôle presque sacerdotal ; Scipion obéit. Quand le navire fut arrivé à l'embouchure du Tibre, il se rendit à bord, reçut la déesse de la main des prêtres et l'apporta aux matrones qui l'attendaient.

Mais le vaisseau, ce qui arrive encore souvent, s'en-grava dans les bas-fonds du Tibre, au pied de l'Aventin. Les aruspices déclarèrent que des mains chastes pourraient seules le faire avancer. Alors une vestale ou une matrone romaine, nommée Claudia ou Valéria, deux noms sabins, s'offrit à tirer le vaisseau, et il suivit. Ainsi sainte Brigitte, Suédoise morte à Rome, prouva sa pureté en touchant le bois de l'autel, qui reverdit soudain. Une statue fut érigée à Claudia, dans le vestibule du temple de Cybèle. Bien qu'elle eût été, disait-on, seule épargnée dans deux incendies du temple, nous n'avons plus cette statue, mais nous avons au Capitole

un bas-relief où l'événement miraculeux est représenté¹. C'est un autel dédié par une affranchie de la *gens* Claudia ; il a été trouvé au pied de l'Aventin, près du lieu qu'on désignait comme celui où avait été opéré le miracle.

Selon le récit d'Ovide², il ne se serait pas accompli en cet endroit, mais vers l'embouchure du Tibre ; le simulacre divin, porté sur un char attelé à des bœufs que la multitude couvrait de fleurs, comme elle en a jeté de nos jours sur le char funèbre de la première princesse Borghèse, serait entré par la porte Capène³.

En attendant qu'un temple fût construit à la déesse, on la déposa dans le temple de la Victoire⁴, vieille divinité sabine. A côté de ce temple et de celui de Bac-

¹ Un autre miracle du même genre, celui de la vestale Tullia, qui, pour prouver sa pureté, porta de l'eau dans un crible, est représenté sur un bas-relief du Vatican.

² *Ov., Fast.*, iv, 29, 83, 343.

³ On l'aurait transporté par terre le long des murs et sans entrer par la porte Trigemina, qui conduisait directement à Ostie, on serait allé chercher la porte Capène, sans doute pour faire une entrée plus solennelle en traversant le grand Cirque, chemin des triomphateurs, au lieu d'arriver au Palatin, où la pierre sainte devait être déposée, à travers les greniers et les magasins des quartiers marchands de l'Emporium et du Vélabre. Mais l'autel érigé à Claudia, au pied de l'Aventin, offre une forte raison de croire que l'autre version de la légende était la plus généralement reçue.

⁴ Nous avons vu où était ce temple, sur un sommet du Palatin qui regardait le Vélabre, et qui a été nivelé. Le temple de la Victoire avait été refait et dédié de nouveau, en 460, par L. Posthumius, avec le produit des amendes de police. (Tit. Liv. x, 33.)

chus, dont le culte était de même célébré par des danses emportées, s'éleva, sur le Palatin, le temple de la Grande Mère des dieux.

Cet édifice était rond¹ et surmonté d'une coupole. Des corybantes dansant en l'honneur de Cybèle étaient peints dans la coupole², car le culte oriental de la déesse fut transporté avec elle à Rome. Rome vit ces danses furieuses de prêtres efféminés³; ces rites d'une religion voluptueuse et sanglante, qui annonçaient et préparaient des mœurs nouvelles. Les fêtes de Cybèle se terminaient par une cérémonie tout asiatique : on lavait la pierre sainte dans l'Almo⁴, à l'endroit où

¹ Dédié treize ans plus tard, en 563, par M. Jun. Brutus (Tit. Liv., xxxvi, 36), puis par Auguste, il subsista jusqu'à la chute du paganisme. La forme ronde du temple de Cybèle a fait croire à M. Dyer que l'église de Saint-Théodore pourrait bien occuper l'emplacement du temple de Cybèle; mais cette église est au pied du Palatin, et le temple était sur le Palatin, près du palais impérial.

² Quà madidi sunt tecta lyœei

Et Cybelis picto stat Corybante domus.

(Mart., Ep. i, 71, 9.)

Cela rappelle l'usage de peindre les coupoles des églises romaines, ou bien ces peintures étaient à l'extérieur, autre usage romain suivi à l'époque de la Renaissance.

³ Voir au Capitole, dans une des salles d'en bas, un prêtre de Cybèle avec son collier, sa robe et son air de femme.

⁴ Phrygiæque matris Almo quà lavat ferrum.

(Mart., Ep. iii, 472.)

On a entendu par *ferrum* les instruments du sacrifice. Je crois que c'est la pierre sacrée elle-même qui, comme tous les aérolithes, était surtout composée de *fer*.

cette petite rivière vient se réunir au Tibre un peu au-dessous de Rome, après avoir traversé le charmant vallon où l'on avait cru reconnaître la grotte de la nymphe Égérie dans un nymphée romain au fond duquel est couchée la statue de l'Almo. Un vieux prêtre de Cybèle, vêtu de pourpre, y lavait chaque année la pierre sacrée de Pessinunte, tandis que d'autres prêtres poussaient des hurlements, frappaient sur le tambour de basque qu'on place aux mains de Cybèle, soufflaient avec fureur dans les flûtes phrygiennes, et que l'on se donnait la discipline, — ni plus ni moins qu'on le fait encore dans l'église des *Caravite*, — avec des fouets garnis de petits cailloux¹ ou d'osselets.

D'autres solennités plus intéressantes accompagnaient la fête de Cybèle. Des divertissements dramatiques avaient lieu sur le Palatin devant le temple de la déesse, avant qu'il y eût à Rome des théâtres permanents. Plusieurs pièces de Térence furent représentées à l'occasion des jeux en l'honneur de Cybèle, qu'on appelait jeux Mégalésiens².

L'introduction du culte de Cybèle à Rome est un fait caractéristique qui se rattache au passé et présage l'avenir.

Un acte religieux considéré comme un moyen de salut pour l'État, cela est de l'ancienne Rome ; l'introduction

¹ *Flagellum tessellatum*. Cybèle est représentée sur un bas-relief, avec un fouet garni d'osselets. C'est une image de la discipline employée par ses prêtres.

² On cite l'*Euuagae*, l'*Andrienne*, l'*Heautontimorumenos*.

du culte de Cybèle fut la dernière grande manifestation de ce principe, un des principes fondamentaux de la vieille politique romaine. Cette politique apparaît ici encore tout imprégnée de religion. Pour vaincre Annibal et Carthage, le sénat envoie chercher une pierre en Phrygie. La légende, qui dans les temps de foi ne manque jamais de naître, la légende ne fait pas défaut et se produit par le miracle attribué à Claudia. Ce qui est nouveau, c'est d'aller chercher une divinité en Orient. Les regards commencent à se tourner de ce côté, vers lequel se tourneront bientôt les armes des Romains; ceci annonce l'avenir. L'Orient entre dans la religion romaine; aujourd'hui c'est le tour de la Phrygie, bientôt ce sera celui de l'Égypte, puis viendra le dieu persan Mithra, puis le dieu syrien d'Héliogabale, enfin une religion plus pure, née aussi en Orient, envahira l'empire, et, grâce au ciel, hâtera sa chute.

Les meilleurs empereurs n'ont pas ménagé le christianisme. Ils sentaient comme les autres que le christianisme contenait un principe étranger et hostile à l'esprit du peuple romain. Une religion de paix, de charité, d'humilité ne convenait pas plus à leurs vertus qu'à leurs vices.

Dans ce premier exemple, nous pouvons observer la politique romaine par rapport à l'introduction d'un culte étranger. Cette politique était désiante'; elle le fut

plus sous la république que sous l'empire¹. Tout en admettant un culte grec de l'Asie, elle voulut qu'il restât asiatique et grec; que les prêtres et les prêtresses de Cybèle fussent Phrygiens ou Syriens, et non pas Romains²; que les hymnes adressées à la déesse que Rome adoptait le fussent en grec; de plus, comme tout prenait à Rome un caractère guerrier, le culte orgiastique de la Mère des dieux se confondit avec le culte de Bellone, déesse probablement sabine, et les prêtres efféminés de Cybèle furent confondus avec les curètes sabins aux danses martiales. Ceux-ci, un certain jour de l'année, se tailladaient les bras et les jambes, et on appelait ce jour le *jour du Sang*.

À peine la paix faite avec Carthage, la guerre fut reprise contre Philippe de Macédoine, qui, au lieu de seconder franchement Annibal, l'avait laissé accabler, et maintenant allait être à son tour accablé par les Romains. Philippe n'était pas un ennemi méprisable;

à Rome ce goût des cultes étrangers qui y fut toujours très-vif chez la multitude, et contribua plus tard à lui faire embrasser la religion chrétienne. (Tit. Liv., xxix, 14.)

¹ Au septième siècle de Rome, le culte d'Isis fut banni, malgré une vive opposition populaire, du Capitole où il s'était glissé; puis une seconde et une troisième fois classé de Rome. Le consul Æmilius Paulus porta lui-même le premier coup de hache à un temple, qu'on n'osait renverser (Val. Max., i, 5, 3), avec une ardeur pareille à celle des premiers missionnaires chrétiens abattant les idoles.

² Une prêtresse de Cybèle, mentionnée dans une inscription du Vatican, qui s'appelle M. Atilia Acté, n'est pas une Romaine, mais une Grecque, affranchie de la famille Atilia.

c'était un despote habile et résolu, homme d'esprit, mais corrompu et impitoyable. Tandis qu'il assiégeait Abydos, apprenant que dans l'intérieur de la ville les partis se déchiraient entre eux, il dit : « Je laisse aux habitants d'Abydos trois jours pour mourir. »

Les guerres de Macédoine contre Philippe et son fils Persée se passèrent loin de Rome, mais leur histoire diplomatique et même militaire est liée aux délibérations de la curie et du champ de Mars, à la construction de plusieurs monuments importants, et elles viennent aboutir au triomphe de Paul-Émile.

Les motifs qu'eurent les Romains de recommencer la guerre contre Philippe furent ses intelligences timides avec Annibal, leur ennemi, son manque de foi envers la ligue Étolienne, leur alliée, et une invasion sur les terres des Athéniens, leurs protégés. La ligue Étolienne était une confédération de plusieurs peuples du nord de la Grèce pour conserver leur indépendance et la défendre contre les successeurs d'Alexandre ; la ligue Achéenne, une autre fédération du même genre. Ce qui restait de vigueur à la Grèce s'était réfugié là.

Au moment où la seconde guerre de Macédoine va commencer, Rome se présente à nous sous un jour nouveau : des ambassadeurs y arrivent de différentes contrées situées au delà des mers, d'Athènes, de Rhodes, de Pergame. Rome commence à être l'arbitre des nations, et la curie le tribunal de l'univers.

Les Rhodiens, chefs d'une sorte de *hanse* composée

de plusieurs îles de la mer Égée, et Attale, roi de Pergame, venaient se plaindre de Philippe, qui inquiétait l'Asie. Le sénat répondit qu'il s'occuperait de l'Asie. En effet, le sénat, cette fois très-nombreux, déclara à l'unanimité qu'avant tout il fallait traiter l'affaire de Macédoine, et fit partir de Sicile deux cent quarante vaisseaux. Puis, ayant appris quels préparatifs considérables faisait Philippe, et comment il cherchait partout des alliances contre Rome, le sénat jugea qu'il ne fallait pas l'attendre, mais le prévenir en l'attaquant.

Sitôt qu'eurent été nommés les consuls, l'un d'eux vint dans la curie proposer la guerre contre le roi de Macédoine. Le sénat décréta que les consuls offriraient aux dieux les grandes victimes avec cette prière : que l'entreprise qui était dans la pensée du sénat et du peuple romain eût un heureux succès. Par là on préparait les esprits à la guerre. En même temps des envoyés d'Athènes annoncèrent que Philippe approchait de leur ville, et que si les Romains ne lui venaient en aide, elle serait bientôt au pouvoir de l'ennemi. Les consuls déclarèrent que les prescriptions religieuses avaient été scrupuleusement accomplies ; les aruspices affirmèrent que les dieux avaient accueilli la prière du peuple romain ; des signes favorables annonçaient l'agrandissement du territoire et le triomphe. On lut les lettres qui révélaient les desseins de Philippe, et on donna audience dans la curie aux envoyés athéniens. Les alliés furent remerciés de leur fidélité par

un sénatus-consulte ; la question du secours à leur accorder fut renvoyée au jour où les consuls ayant tiré au sort leurs provinces, celui qui aurait la Macédoine ferait au peuple la proposition de déclarer la guerre à Philippe.

Ce jour venu, celui des deux consuls auquel la Macédoine était tombée en partage parut dans le champ de Mars, où les centuries étaient assemblées, et fit cette rogation : « Voulez-vous, ordonnez-vous que la guerre soit déclarée au roi Philippe et aux Macédoniens, pour avoir fait injure et guerre aux alliés du peuple romain ? »

Au premier vote, la proposition fut rejetée par presque toutes les centuries. Un tribun, fidèle aux habitudes d'opposition du tribunat, avait soulevé les plébéiens contre les patriciens, en accusant ceux-ci de faire naître une guerre d'une autre pour que jamais les plébéiens ne fussent en repos. Mais le temps des grandes oppositions démocratiques était passé ou n'était pas encore venu. Le sénat avait terminé heureusement la guerre contre Annibal. La curie fut indignée ; le tribun récalcitrant y fut flétri, et les consuls reçurent l'ordre d'assembler de nouveaux comices, d'y gourmander la lâcheté des citoyens, de leur faire sentir quelle honte et quels malheurs entraînerait l'ajournement de la guerre.

Le consul Sulpicius, ayant de nouveau rassemblé les centuries dans le champ de Mars, leur parla avec vi-

gueur, leur montra Philippe en Italie, si on ne l'arrêtait en Macédoine, évoqua le souvenir encore récent de la présence d'Annibal et de la défection des peuples sabelliques. « Allez donc voter, dit-il en finissant, et que les dieux qui ont agréé mes sacrifices et mes prières, qui ne m'ont montré que d'heureux présages, vous inspirent d'ordonner ce que le sénat a résolu. »

Cette fois la guerre fut décrétée ; de nouvelles supplications eurent lieu dans tous les temples et on se prépara à entrer en campagne.

On comprend la fermeté du sénat et la résolution que cette fermeté lui inspirait, quand on voit quel genre d'ambassade il recevait des potentats de l'Orient. Peu de temps après, des envoyés du roi d'Égypte, Ptolémée Épiphane, paraissaient dans la curie ; ils venaient demander, de la part de leur maître, les ordres du sénat. Les Athéniens avaient prié le roi d'Égypte de les défendre, mais il n'enverrait en Grèce ni une armée ni une flotte sans y être autorisé par les Romains. Si les Romains le désiraient, il leur laisserait défendre ses alliés et les leurs ; s'ils le préféraient, il se chargeait de les défendre. Tel était le langage que faisaient entendre dans la curie les envoyés du roi d'Égypte.

Cette famille des Ptolémée¹ montra, pendant les

¹ Les Ptolémées sont en général peu intéressants, et, pour ma part, je ne regrette pas beaucoup que la plupart des statues dispersées dans les collections de Rome, et dans lesquelles on avait cru reconnaître leurs portraits, soient des statues d'athlètes.

derniers siècles de la République, une grande soumission aux volontés de Rome. C'était une triste famille. Le premier Ptolémée avait été un grand homme ; ses deux successeurs immédiats eurent quelque mérite, et leurs règnes, grâce surtout à la protection qu'ils accordèrent aux gens de lettres et aux érudits, jetèrent un certain éclat, sans qu'on vit naître cependant rien d'original. Les littératures d'imitation et la science des compilateurs se passent très-bien des grandes inspirations de la vie libre, et tout despote qui ne manque pas d'intelligence a soin de les protéger ; mais le despotisme à Alexandrie amena, au bout de trois règnes, cette décadence morale qu'il est dans son essence de produire. Les Ptolémées, à partir du quatrième roi de ce nom, sont tous corrompus, efféminés, ou cruels et rampants devant les Romains. Celui dont les envoyés adressaient au sénat l'humble discours que je viens de rapporter, Ptolémée Épiphanes, ce qui veut dire l'*Illustre*, était un enfant auquel les Romains avaient envoyé un tuteur, et dont ils avaient enjoint à Philippe et au roi de Syrie Antiochus de respecter les États.

Le sénat répondit qu'il était dans l'intention de défendre ses alliés, et que si l'on avait besoin du roi, on le lui ferait savoir.

Un autre jeune prince, Vernina, le fils de Scyphax, avait envoyé faire au sénat ses excuses d'avoir secondé Annibal à Zama et promettre qu'il n'y reviendrait plus, demandant d'être reconnu pour roi et allié du peuple

romain. Le sénat lui répondit sévèrement qu'il avait d'abord à implorer la paix, qu'on lui en imposerait les conditions, et qu'alors, s'il avait quelque autre demande à faire, il pourrait s'adresser au sénat.

On est affligé de voir cette humiliation atteindre justement le fils du vaillant Numide qui avait tour à tour lutté contre Carthage et Rome, n'avait abandonné la cause de celle-ci que cédant à son amour pour une femme héroïque, et, par sa résistance opiniâtre aux Romains, a mérité d'être comparé à notre noble ennemi, le généreux Abd-el-Kader.

Scyphax venait de mourir à Tibur où, peut-être sur la proposition de son vainqueur¹, il avait eu l'honneur de funérailles publiques. On n'en était pas encore au temps où les plus magnanimes adversaires de Rome étaient étranglés dans la prison Mamertine, comme le fut notre grand Vercingétorix pendant le triomphe de César.

Le sénat ne donnait pas seulement audience aux envoyés des rois et des républiques, mais aux financiers de l'époque, et les traitait avec plus de considération parce qu'il avait besoin d'eux. Un jour la curie

¹ C'est ce que dit, mais elle est loin d'être authentique, une inscription placée au musée du Vatican, derrière le tombeau de sainte Hélène. On y lit aussi que Scyphax mourut à Tibur, après une captivité de cinq années, ce qui donnerait raison à Polybe contre Tite Live. Celui-ci conteste à Polybe que Scyphax ait orné le triomphe de Scipion, et affirme qu'il mourut à Tibur avant le triomphe,

s'ouvrit à des citoyens qui réclamaient le troisième remboursement d'une somme prêtée à l'État depuis plusieurs années. Les consuls, alléguant les dépenses nécessaires en un tel moment, et auxquelles le trésor suffisait à peine, refusaient de payer. Les prêteurs disaient que si l'on faisait servir à la guerre de Macédoine leur argent avancé durant la guerre contre Annibal, et si une guerre naissait toujours d'une autre, — il paraît que c'était la formule des mécontents, — leur fortune serait confisquée et leur service puni comme une faute. Le sénat leur offrit des terres qu'ils pourraient, quand la république serait en état de les payer, échanger contre de l'argent ; ils acceptèrent.

Quinctius Flamininus combattit énergiquement Philippe les armes à la main, et en défendant contre lui, dans tous les débats diplomatiques, l'indépendance de la Grèce. Le sénat eut à juger le procès. Des envoyés de Philippe et des alliés comparurent devant lui ; mais il les renvoya à Flamininus, qui, toujours fidèle à la cause grecque, continua de combattre Philippe et finit par gagner sur lui, en Thessalie, la bataille de Cynocéphale, préludant ainsi au rôle qu'il aimait à jouer, de libérateur de la Grèce, et dont il donna la plus belle représentation le jour où il déclara aux Grecs rassemblés qu'ils étaient libres. La Grèce applaudit avec transport, mais elle ne sut pas profiter de ce don magnifique, qu'il ne fallait pas seulement recevoir, mais qu'il fallait s'approprier en s'en rendant

digne. Elle s'endormit dans la satisfaction de se posséder elle-même, se rêva délivrée par les Romains et se réveilla leur esclave. Du reste il est rare qu'on reçoive la liberté : on la conserve ou on la prend.

Nul monument élevé à Rome ne consacra cet hommage rendu à la Grèce; mais tous les emprunts faits par les Romains aux arts, à la littérature, à la civilisation grecque, sont des témoignages et comme des monuments du philhellénisme qui inspira la déclaration d'affranchissement prononcée par Flamininus¹.

Deux guerres sortirent de la guerre contre Philippe la guerre contre Antiochus et la guerre contre les Étoiliens.

Antiochus, roi de Syrie, avait menacé deux alliés, ou plutôt deux serviteurs des Romains, le roi d'Égypte Ptolémée, et le roi de Pergame, Attale. On a vu comment parlaient, dans le sénat, les envoyés des Ptolémées; ceux d'Attale n'y avaient pas tenu un plus fier langage. Ils étaient venus se plaindre qu'Antiochus avait envahi le

¹ Flamininus aimait sincèrement la Grèce, et, en somme, y joua un noble rôle, autant que la tortueuse politique du sénat le lui permit. On est affligé de le voir tremper dans la trahison de Prusias et la mort d'Annibal. Tout le monde s'associe aux fiers sentiments du Nicomède de Corneille; mais ces beaux vers :

Et si Flaminus en est le capitaine
Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène.

reposent sur une erreur historique d'Aurélius Victor, qui a confondu les *Flaminii* plébéiens et les *Flaminii* patriciens, entre lesquels il n'existait nulle parenté

royaume de Pergame, et demander du secours aux Romains, disant qu'Attale avait toujours fait avec zèle et docilité ce que les Romains lui avaient commandé de faire. Les Romains, trouvant que c'était assez d'un ennemi à la fois, refusèrent alors le secours. Maintenant que Philippe n'était plus à craindre, le sénat résolut de faire la guerre au roi de Syrie. Celui-ci hésita, attendit, n'osa pas suivre le hardi conseil que lui donnait Annibal et aller attaquer les Romains en Italie; enfin, appelé par les Éoliens qui avaient abandonné l'alliance romaine, il vint se faire battre aux Thermopyles. Les Romains ont leur bataille des Thermopyles comme les Grecs; mais la défaite efface la victoire.

Pendant cette bataille, le consul romain qui la gagna, Acilius Glabrio, avait voué un temple à la Piété¹. Ce temple était dans le marché aux légumes, vers le quartier encore aujourd'hui populaire de la Montanara². Acilius Glabrio sortait d'une famille plébéienne. C'est la première fois qu'il est fait mention de la *Piété*, personification d'une qualité abstraite, et par conséquent déesse vraisemblablement sabine, comme la Jeunesse et la Bonne Foi. Aussi le temple qui lui fut consacré le fut-il par un homme de race sabine³.

¹ Tit. Liv. XI, 34.

² Un temple de la Piété est indiqué près du cirque Flaminien. (*Jul. Obseq.*, 114.) C'est probablement le même, et Canina a eu raison de ne pas les distinguer.

³ Acilius, Accii filius. Accius, comme Attus, Attius, Acca, nom sa-

On attribuait à ce temple une origine touchante : une femme¹, condamnée à mourir de faim en prison, avait été conservée à la vie par sa fille, qui s'était introduite dans sa prison et l'avait nourrie de son lait. C'est le sujet plusieurs fois traité par la peinture de la *Charité romaine*²; mais ce fait, vraisemblablement légendaire³, ne peut être l'origine du temple de la Piété, voué pour tout autre motif, pour le succès d'une grande bataille par un consul romain⁴.

bin. Glabrio, surnom sabin en *to*, comme *Scipio*. Presque tous les Glabrio ont un prénom sabin, *Mentus*. Il y avait des familles sabinnes qui étaient plébéiennes, surtout parmi celles qui étaient venues s'établir à Rome depuis que la différence primitive des deux races était oubliée. Les Acilius ne paraissent qu'assez tard dans l'histoire romaine.

¹ Pl., *Hist. nat.*, vii, 36. Val. Max., v, 4, 7. Festus seul (p. 209) dit : un homme.

² Je ne sais pourquoi les peintres qui ont traité ce sujet ont en général substitué un père à une mère, selon la version grecque du récit (Val. Max., *ibid.*, *Extern*, 1), et une *charité grecque* à une *charité romaine*. Les yeux s'accommoderaient mieux, ce me semble, de ce beau trait en y voyant ainsi rapprochées deux femmes, qu'une jeune femme et un vieillard.

³ Puisqu'on le racontait de deux manières, l'attribuant tantôt à une Romaine, tantôt à une Grecque.

⁴ Ceux qui ont écrit sur les antiquités de Rome n'ont pas été plus heureux dans la détermination topographique du temple de la Piété que dans la recherche de sa provenance historique; ils le rapportent à un fait anecdotique auquel ne songeait point Glabrio pendant la bataille des Thermopyles, et ils croient, pour la plupart, le reconnaître dans un des trois temples dont les ruines subsistent à l'intérieur de l'église de *Saint-Nicolas in carcere*. Mais il ne peut rien subsister

Le fils du vainqueur des Thermopyles dédia le temple qu'avait voué son père et lui érigea, devant ce temple, une statue équestre¹ en bronze doré²; il voulut qu'un monument élevé à la piété filiale vînt se joindre à un monument élevé à la piété envers les dieux³.

La tradition, qui plaçait en cet endroit la prison où une jeune femme avait nourri sa mère ou son père de son lait, et qui subsiste encore dans le nom de l'église de Saint-Nicolas *in carcere*, fit sans doute qu'on plaçât devant le temple de la Piété la colonne de l'allaitement.

du temple de la Piété s'il avait été bâti, comme dit Pline, *là où est maintenant le théâtre de Marcellus*.

¹ On a trouvé dans cette région une base qui peut être celle de la statue de Glabrio.

² Ce ne fut point, quoi qu'en disent Tite Live (xl, 34) et Valère Maxime (ii, 5, 1), la première statue dorée qu'on eût vue à Rome et en Italie. La statue de Servius, dans le temple de la Fortune, épargnée par un incendie, était en bois doré. Les Étrusques doraient le bronze de leurs statues. (Vitr., iii, 2.) Pline, qui n'affirme rien sur l'origine des statues dorées, mais déclare que cet usage est peu ancien, prétend que les statues équestres ont été faites *à l'exemple de la Grèce*. (xxiv, 10, 2.) Lui-même cependant cite la statue équestre de Clélie (xxiv, 13, 1), qui devait être étrusque plutôt que grecque.

³ Acilius Glabrio et C. Lælius, après des jeux magnifiques donnés par eux à l'occasion de la défaite de Philippe à Cynocéphale, avaient fait faire, avec un argent qui provenait d'amendes perçues pendant leur préture, trois statues en bronze de Cérès, de Liber et de Libera (Tit. Liv., xxxiii, 25.) Elles furent très-vraisemblablement placées dans le temple consacré à ces trois divinités, et qui était voisin de l'entrée du grand Cirque.

ment, *columna lactaria*¹, près de laquelle on exposait les enfants dans l'espoir qu'ils seraient recueillis et allaités².

Après la bataille des Thermopyles, la curie s'ouvrit à deux illustres clients du peuple romain : un roi et un peuple. Eumène, roi de Pergame, demandait, en récompense de la fidélité de son père et de la sienne aux Romains, qu'un certain nombre de villes grecques de l'Asie fussent réunies à ses États; les Rhodiens demandaient qu'elles fussent déclarées libres. Il faut lire dans Polybe³ ces remarquables plaidoyers prononcés dans la curie devant le sénat romain et le jugement du sénat faisant la part du roi et de la république avec une modération et une courtoisie magnifiques.

Antiochus avait échoué en Grèce, mais il était en-

¹ C'était une espèce de *tour*, mais dont l'efficacité dépendait de la charité éventuelle de nourrices volontaires; il paraît qu'il s'en trouvait. Ce trait de mœurs chrétiennes, dans la Rome païenne, est précieux à recueillir.

² Près de là était un éléphant. Ce quartier s'appelait, au moyen âge, le quartier de l'*Éléphant* (in *elephanti*). probablement à cause d'un éléphant en bronze placé en commémoration de la défaite de Philippe, non loin du temple voué aux dieux par son vainqueur.

Elephantum herbarium (*Cur. et Not. reg.*, VIII.) Je crois qu'il faut séparer *elephantum* et *herbarium*, le Marché aux herbes, nom donné à l'ancien marché aux légumes. Quoi qu'en dise Becker, les herbes et les légumes ne sont pas choses si différentes qu'elles n'aient pu se vendre au même endroit. *Piazza dell' erbe* est le nom du marché de Vérone où l'on ne vend pas seulement des herbes.

³ Polyb., *Rel.*, lib. XIII, 1-7.

core puissant en Orient; il commandait à un grand nombre de peuples et avait des alliés jusque dans l'Inde; les Romains recommencèrent à l'attaquer par terre et par mer. Dans la guerre maritime se signala le préteur L. Æmilius Régillus, qui eut les honneurs d'un triomphe naval pour avoir battu la flotte d'Antiochus près du promontoire Myonèse. Il consacra un temple aux Lares transmarins¹, divinités protectrices du foyer, dont le secours l'avait suivi au delà des mers. Ce temple attestait que les Romains n'étaient pas moins redoutables sur mer que sur terre, comme Annibal l'avait dit à Antiochus. Pour aller subjuguer ce Darius, le sénat inclinait vers Lælius Scipion l'Africain, quand son tour d'opiner fut venu, dit : « Je penserai à ce que je dois faire; » puis il alla s'entretenir en particulier avec son frère Lucius. A la suite de cet entretien, il déclara que si Lucius était choisi, il l'accompagnerait comme son lieutenant. Cette offre magnanime trancha le débat.

Mais avant de partir, dans sa confiance superbe, il éleva, par avance, un monument aux victoires qu'il était sûr de remporter. Le premier arc de triomphe²

¹ Tit. Liv. (xi, 52), dit *in campo*, dans le champ de Mars, sans doute, comme presque tous les autres temples de la même époque, aux environs du cirque Flaminien.

² Quelque temps auparavant L. Stertinius avait élevé, avec le butin fait en Espagne, deux arcs (*fornice*s), un dans le forum boarium, devant le temple de la Fortune et de la déesse Matuta, et un dans le grand Cirque (Tit. Liv., xxxiii, 27); il avait aussi mis des statues dorées sur ces arcs, mais leur emplacement et leur nombre ne per-

fut dédié à des triomphes futurs; Scipion le plaça sur le Capitole, où il allait converser avec Jupiter, au sommet de la voie Triomphale, ce qui montre bien quelle était la pensée de Scipion. Il plaça sur cet arc, véritablement triomphal, sept statues dorées et deux chevaux, et en avant deux fontaines de marbre.

Parmi les prescriptions religieuses ordonnées, suivant l'usage, au commencement de la grande expédition qu'on préparait, je remarque un jeûne en l'honneur de Cérès¹. Sommes-nous donc déjà dans la Rome chrétienne?

Après cette guerre, la plus lointaine qu'eussent encore entreprise les Romains, où ils avaient eu à combattre une partie de l'Asie, dans laquelle ils remportèrent de grandes victoires navales, Lucius Scipion, qui désormais s'appela l'*Asiatique*, vint triompher à Rome. Ce triomphe où ne paraissait pas son frère, le véritable vainqueur, fut splendide; les Romains virent passer devant leurs regards, sans parler de beaucoup d'objets précieux, deux cent trente-quatre drapeaux, cent trente-quatre statues rapportées des villes conquises, plus de douze cents défenses d'éléphant, trente-

mettent pas d'y voir des arcs de triomphe, d'autant plus que, selon Tit. Live, Stertinius construisit ces monuments *après avoir* perdu tout espoir du triomphe. Ce put être tout au plus pour lui une sorte d'équivalent du triomphe, et de compensation détournée. On ne peut, avec Canina, reconnaître les arcs de Stertinius dans deux arceaux de la rue Montanara, car le forum boarium, où étaient les temples de la Fortune et de Matuta, ne venait point jusque-là.

¹ Tit. Liv., xxxvi, 37.

deux généraux ou gouverneurs de provinces. L'Orient captif précéda ce jour-là le char du triomphateur montant au Capitole.

A la suite de cet éclatant triomphe en l'honneur des victoires fraternelles des deux Scipions, Lucius fut l'objet d'accusations de péculat que l'Africain pouvait mépriser, mais dont il eût dû permettre à son frère de confondre les auteurs.

Après sa mort, ces accusations furent reprises avec plus de fureur, et Caton, dont l'honnêteté ne peut être suspecte, les appuyait énergiquement. Scipion l'Asiatique se contenta de répondre: « Vous n'avez pas voulu que l'éloge de l'Africain fût prononcé dans les rostrs, et aujourd'hui vous l'accusez. Les Carthaginois se sont contentés de l'exil d'Annibal; la mort de son vainqueur ne vous suffit pas; il vous faut encore déchirer sa mémoire et perdre son frère. » Ce n'était pas se justifier; aussi l'Asiatique fut-il condamné comme ayant reçu six mille livres d'or et quatre cent quatre-vingts livres d'argent pour être favorable au roi Antiochus. Déjà le vainqueur de l'Orient était entraîné hors de la curie, vers la prison, devant laquelle avait passé, peu de temps auparavant, la pompe de son éclatant triomphe, quand un de ses parents, Scipion Nasica, éleva la voix en faveur de sa gloire plus que de son innocence, et en appela aux tribuns dans le Forum, leur disant que le condamné ne possédait rien de ces richesses qu'on l'accusait d'avoir

indûment acquises; qu'il faudrait donc enfermer ce citoyen illustre parmi les voleurs de nuit et les brigands jusqu'à ce qu'il expirât dans un cachot ténébreux, puis fût jeté nu sur l'escalier de la prison, ce qui serait un opprobre pour la *gens* Cornélia et pour le peuple romain.

En réponse à cela, le préteur Térentius Culleo, qui avait été l'obligé et l'admirateur enthousiaste de Scipion l'Africain, mais qui, assis sur son tribunal, n'était plus que l'homme de la loi, se contenta de lire l'acte d'accusation des tribuns, le sénatus-consulte et le jugement, ajoutant que si l'argent n'était pas versé dans le trésor, il ne voyait rien à faire que d'appréhender le condamné et de le conduire en prison. Les tribuns se retirèrent pour délibérer, puis tous, excepté Tibérius Gracchus, ennemi bien connu de Scipion, déclarèrent qu'ils n'opposaient point leur intercession à la sentence du préteur; mais l'intercession d'un seul tribun suffisait, et Tibérius Gracchus, digne de ce nom généreux, oubliant ses inimitiés privées, tout en autorisant le préteur à disposer des biens du condamné, déclara que Lucius Scipion, à cause des grandes choses qu'il avait faites pour la république, ne serait point mis en prison, et qu'on le laisserait aller. Tout le Forum applaudit à cette triste grâce, qui dispensait du châtiment, mais laissait subsister l'accusation.

Triste grâce! triste affaire! fâcheux signe des temps qui viennent! De brillantes conquêtes, un triomphe sans

pareil, le surnom d'Asiatique et une condamnation sur laquelle je ne prononce pas, mais que rien ne prouve avoir été imméritée. Jamais Rome n'a jeté tant d'éclat, mais Rome se gâte.

Tite Live lui-même nous l'apprend et nous en fait connaître la cause. Parlant de ce Cn. Manlius, dont on fut obligé de retarder le triomphe pour laisser oublier la condamnation de Scipion l'Asiatique, moins coupable que lui, le grave historien ajoute¹ : « Les infamies que l'on disait s'être passées dans les provinces éloignées, n'étaient pas les seules ; d'autres se voyaient tous les jours de plus près. La corruption étrangère avait été importée à Rome par l'armée d'Asie, » et Tite Live énumère tristement tous les genres de mollesse qui envahirent alors les mœurs romaines ; puis, faisant un retour sur l'empire commençant, il ajoute : « Mais ce n'était que le germe de la corruption qui devait venir. »

En effet, on se croit par moment arrivé à cette époque de boue et de sang qui suivit le règne d'Auguste, en lisant par exemple l'anecdote suivante, dont je choisis la version la moins scandaleuse². Un général romain, dans un festin, se vantait à sa maîtresse d'avoir prononcé beaucoup de sentences capitales et d'avoir dans ses fers un grand nombre de prisonniers que la hache attendait. Cette femme dit qu'elle

xxxix. 6.

² Tit. Liv., xxxix, 43.

n'avait jamais vu couper une tête et qu'elle le verrait avec plaisir. Alors l'amant complaisant ordonna qu'on lui amenât un prisonnier, et, de sa main, le décapita devant elle. Caligula ou Commode n'auraient pas ag autrement.

Ces faits monstrueux étaient des faits isolés et qui se passaient au loin, mais l'étrange affaire des bacchanales vint révéler que le désordre était secrètement et largement organisé au sein de Rome même.

Sur l'Aventin, ce mont profane situé en dehors de l'enceinte religieuse de la ville, dans le bois de Simila¹, déesse inconnue, s'accomplissaient des mystères honteux et cruels. Dans l'origine, c'étaient des bacchanales nocturnes. La religion autorisait, dans les bacchanales, des travestissements de toute sorte et ce délire de gaieté que permet aujourd'hui le carnaval ; mais celles-ci s'étaient transformées en abominables et sanguinaires orgies, mêlées de jongleries et d'extases. Les hommes prophétisaient au milieu de convulsions frénétiques ; les femmes, en habit de bacchantes, les cheveux épars, descendaient en courant les pentes escarpées de l'Aventin, et allaient plonger dans le Tibre des flambeaux allumés que l'eau n'éteignait point ; le reste ne peut être dit. Là se passait, en réalité, tout ce dont furent accusés à tort les premiers chrétiens ; la doctrine, la religion des initiés, c'était que rien n'est mal ; ceux qui se refusaient à ces hor-

¹ Peut être pour *Sémélé*, mère de Bacchus.

reurs étaient précipités par des machines dans les cavernes de l'Aventin, et on disait qu'ils avaient été ravis par les dieux.

La découverte de cette association infâme fut faite par un jeune homme que *sa mère* voulait initier, et auquel une courtisane qui l'aimait dévoila l'affreux péril dont il était menacé. Quand le consul vint dans la curie révéler l'existence de cette association secrète, les sénateurs furent épouvantés, car on apprit qu'elle comptait des adeptes dans les rangs les plus élevés de la société romaine, et chacun craignait de trouver des coupables au sein de sa maison. On ordonna une perquisition générale dans l'Italie entière, et l'arrestation, pour être remis aux consuls, de tous ceux qui auraient participé aux bacchanales. On interdit toutes les réunions nocturnes, on prit des mesures contre les incendies¹.

Puis les consuls se rendirent au Forum, montèrent à la tribune et dévoilèrent au peuple ce qu'il devait savoir, en prenant toutes les précautions nécessaires pour ne pas scandaliser sa piété par des mesures

¹ Le décret du sénat, gravé sur une table de bronze, a été trouvé à Bari, dans le royaume de Naples. Il n'est pas surprenant qu'une copie eût été envoyée dans l'Italie méridionale, car c'était une femme de Campanie qui avait donné aux bacchanales de Rome leur caractère criminel. A cette époque, tout ce qui embellit la vie romaine et tout ce qui la corrompt a une origine grecque. L'Étrurie revendique ici encore sa part d'influence; c'était en Étrurie qu'avait commencé cette abominable association. (Tit. Liv., xxxix, 8. 13.)

adoptées contre ce qui pouvait lui sembler avoir un caractère religieux, et ne pas trop l'épouvanter, tout en l'avertissant d'un grand danger, et en invitant chacun à se mettre dans sa maison en garde contre lui.

Une terreur sans bornes remplit la ville. Le consul avait avoué que le nombre des conjurés, — on les appelait ainsi, — s'élevait à plusieurs milliers, peut-être sept mille. On redoutait également et les ennemis cachés qui menaçaient la société, et l'inquisition secrète qui était suspendue sur toutes les têtes. On fuyait en foule de Rome; Rome devint solitaire, il fallut ajourner de trente jours toutes les affaires et tous les procès.

Un grand nombre de coupables furent mis à mort; les femmes condamnées étaient livrées à leurs pères ou à leurs maris pour être exécutées, selon le droit du père de famille, dans sa maison.

Cette bizarre tragédie jette une ombre impure et sanglante sur Rome au moment où elle arrive à son plus grand éclat. On venait de dorer pour la première fois les lambris du Capitole. Le faite de la chapelle de Jupiter avait reçu un quadrigé doré; on n'en était plus au vieux quadrigé d'argile¹; mais dans les antres de l'Aventin on avait découvert un gouffre plein d'immondices, où, si on ne l'eût purifié par le sang, la religion, la morale, l'Etat, couraient le risque de s'engloutir.

Détournons nos regards de ce honteux événement

¹ Tit. Liv., xxiv, 41.

qui n'eut pas de suite, mais qui fut comme un éclair sinistre illuminant un abîme tout à coup entr'ouvert et bientôt refermé. Suivons de loin les Romains dans leurs guerres de Grèce et d'Orient; nous en avons vu assez pour pressentir la décadence de Rome, mais l'heure de cette décadence n'est pas arrivée, car elle peut encore produire un Paul Émile.

Bientôt allait commencer la troisième guerre de Macédoine, que cet homme illustre devait clore par une grande victoire sur le successeur de Philippe, Persée. Philippe vivait encore, et donnait toujours une certaine inquiétude aux Romains; en même temps divers signes avaient apparu : le feu s'était éteint dans le temple de Vesta; la terre avait tremblé; — le sol volcanique de Rome a toujours été exposé aux tremblements de terre; — des orages de printemps, comme on en voit encore quelquefois à Rome, avaient abattu les statues des dieux sur le Capitole, dans le Cirque et ailleurs, arraché et enlevé la porte d'un temple. On avait eu un de ces hivers terribles comme Rome n'en connaît plus; enfin une maladie qui dura trois ans, et qui n'avait cette fois rien de commun avec la *mal'aria*¹, car elle s'étendit à toute l'Italie, la dépeuplait; on eût dit que la nature était malade, comme la société romaine commençait à l'être.

¹ Il y avait pourtant une analogie entre la maladie qui sévissait alors à Rome et celles qui y sévissent aujourd'hui, c'est que les fièvres qu'elle laissait après elle duraient fort longtemps

On soupçonna même que des poisons, répandus en secret, étaient la cause de cette peste, ainsi qu'on l'a soupçonné récemment pendant le choléra à Rome, et presque partout.

Philippe avait fait la paix avec les Romains, mais il se préparait à la guerre. Ses violences et ses cruautés avaient soulevé contre lui ses alliés et ses sujets. De nombreuses députations vinrent de tous les points de son empire demander justice au sénat. La curie devenait de plus en plus le tribunal d'appel des nations; placée entre le Capitole et le Forum, elle représentait, pour le monde, la justice des dieux et celle du peuple romain.

On y vit paraître alors, accusant Philippe, les envoyés d'Eumène, roi de Pergame, et allié des Romains; ces envoyés apportaient de sa part une couronne d'or d'un grand prix, qui fut acceptée. Puis comparurent les députés d'une foule de villes grecques et macédoniennes. Le sénat écouta leurs plaintes pendant trois jours : souvent fort embarrassé au milieu des réclamations que lui adressaient les provinces, les villes, les particuliers, jusqu'aux partis qui divisaient une même cité. Il écouta aussi Démétrius, fils de Philippe, qui venait défendre son père, et l'écouta avec faveur, car il espérait que ce jeune homme, naguère otage à Rome, bien traité, puis renvoyé avec honneur, avait emporté des sentiments favorables à la république. Fidèle à sa politique ordinaire, le sénat cherchait à se ménager

un appui au sein de la famille du souverain avec lequel il traitait. Ce jeune homme ayant lu un mémoire justificatif que Philippe avait rédigé pour sa défense, le sénat déclara avoir confiance en Démétrius, et vouloir excuser son père pour l'amour de lui. Ce succès et la popularité qu'il lui procura en Macédoine furent funestes à Démétrius; son frère, Persée, comprenant que les Romains lui préparaient un compétiteur, parvint à obtenir sa mort des soupçons qu'il sut inspirer à Philippe. La fin de celui-ci fut misérable; il laissa un de ses fils égorger l'autre et s'en repentir. Cette tragédie de palais rappelle celle qui assombrit les derniers jours de Côme de Médicis. Ces princes habiles et sans conscience, qui se maintiennent par la ruse, sont atteints à la fin, dans la prospérité qu'elle procure presque toujours, par ces puissances vengeresses que les Romains appelaient les *terribles*, *Diræ*.

A peine Persée fut-il sur le trône que des plaintes contre lui arrivèrent à Rome. Cependant ses envoyés furent admis, et le traité fait avec son père renouvelé. Mais il trouva un formidable accusateur dans le roi de Pergame Eumène, qui le redoutait et qu'il n'avait pu gagner.

Eumène était venu à Rome, dit-il au sénat, pour visiter les dieux et les hommes auxquels il devait le maintien de sa haute fortune, et pour dénoncer les machinations de Persée. Bientôt Persée envoya aussi plaider sa cause devant le sénat romain. Son délégué

parla avec hauteur, disant que, si les Romains voulaient absolument la guerre, Persée la ferait, et que Mars était égal pour tous : fier langage, bien différent de celui d'Eumène, langage que la curie n'était pas accoutumée à entendre, mais qu'elle entendait cependant quelquefois.

Du reste, rien ne transpira des discours qui y avaient été tenus. Toutes les villes de Grèce et d'Asie désiraient savoir ce qui s'y était passé. Le monde entier avait les yeux tournés vers cette salle d'assemblée où le sort du monde se décidait. Il ne reste rien de la curie, si ce n'est peut-être quelques débris dans l'église de Saint-Adrien ; mais on sait du moins, à très-peu de chose près, où elle était, et, en se plaçant en cet endroit, on sent qu'on est au centre de la vie politique de l'univers romain.

Bientôt le bruit se répandit à Rome qu'Eumène, se rendant à Delphes, avait été presque assommé par des agents du roi de Macédoine, qui avaient fait rouler des rochers sur sa tête dans le chemin étroit où il était engagé, celui-là même sans doute où Œdipe avait rencontré Laïus, chemin en effet étroit encore aujourd'hui et qui suit un ravin profond. Un homme de Brindes vint aussi révéler que Persée l'avait chargé d'empoisonner les ambassadeurs romains. Était-ce vrai ? La guerre fut aussitôt déclarée. Avant qu'elle l'eût été, des envoyés d'Ariarthe, roi de Cappadoce, avaient amené son fils, encore enfant, pour qu'il s'ac-

coutumât de bonne heure aux mœurs romaines et grandit sous la tutelle des Romains. Le sénat ordonna au préteur de louer une demeure pour le jeune prince et sa suite, satisfait d'exercer une hospitalité qui était un patronage de rois.

Le sénat, si plein de courtoisie quand il jugeait à propos d'en avoir, se montrait sévère sur l'étiquette. Les envoyés du roi d'Illyrie s'étant présentés devant lui sans en avoir demandé la permission, on les fit sortir de la curie.

La Grèce et l'Orient fixaient un regard attentif sur la grande lutte qui allait commencer. A Rome, on faisait les derniers efforts pour en assurer le succès; on portait les vétérans au rôle de l'armée. Un certain nombre de centurions en appelèrent aux tribuns, et un de ceux-ci réclama pour eux un rang égal à celui qu'ils avaient précédemment occupé. Cela créait une difficulté légale, et les plus grands besoins de l'État ne faisaient pas alors oublier la légalité. On fut tiré d'embarras par la magnanimité d'un des centurions qui en avaient appelé aux tribuns. Spurius Ligustinus ayant demandé et obtenu l'autorisation de parler à la tribune, où les magistrats seuls avaient le droit de monter, raconta sa vie, énuméra ses campagnes et ses titres à la retraite : « Mais, ajouta-t-il, si l'on m'inscrit comme valide, je ne la demanderai point. Aux tribuns militaires il appartient de juger dans quel poste je dois servir... Et vous, mes camarades,

considérez comme honorable, quel qu'il soit, celui où vous pourrez défendre la république. » Le consul, louant beaucoup ce centurion, le conduisit du Forum à la curie; il y reçut les remerciements solennels du sénat et la première place de centurion¹ dans la première légion. Personne ne réclama plus, et l'enrôlement s'acheva sans obstacle. Cette petite scène ne m'a pas semblé devoir être omise, et n'est pas une des moins intéressantes dans l'histoire du Forum et de la curie.

Persée, qui, sans doute, voulait gagner du temps, osa envoyer de nouveau une députation à Rome. Comme on était en guerre, on ne permit pas aux ambassadeurs d'entrer dans la ville; ils furent reçus dans le temple de Bellone, près de là s'élevait la colonne au pied de laquelle la guerre se déclarait. C'était les avertir par avance des résolutions belliqueuses du sénat. On se contenta de leur répondre : « Le consul P. Licinius sera bientôt en Macédoine avec son armée. C'est à lui, si l'on veut nous donner satisfaction, qu'il faudra envoyer des députés. Il n'y a plus lieu d'en envoyer à Rome; on ne permettra plus à aucun de traverser l'Italie. » Il fut enjoint au consul de prendre des mesures pour que ceux-ci en fussent sortis avant le onzième jour.

¹ Primpile, celui qui commandait la première centurie des triaires, soldats d'élite dans chaque légion. C'est au primpile que l'aigle était confiée

Deux des délégués que les Romains avaient expédiés en Grèce revinrent à Rome. Ils déclarèrent franchement au sénat que leur intention avait été de donner aux Romains le temps d'être aussi bien préparés à la guerre que le roi de Macédoine l'était lui-même. Alors il s'éleva au sein de la curie un dissentiment qui marque bien le caractère de cette époque intermédiaire entre le premier âge de la république et le dernier. Les vieux sénateurs, ceux qui voulaient conserver la coutume des aïeux, dirent que cela n'était pas romain, mais punique ou grec. Ce n'était point par la ruse que leurs ancêtres avaient vaincu : c'était par la franchise et la force ; le temps était venu où parfois l'habileté servait mieux que l'énergie ; mais celle-ci était vraiment vaincu dans l'âme, auquel on arrachait l'aveu qu'il l'avait été non par adresse, non par hasard, mais par les forces de l'État rassemblées pour une guerre juste et sainte.

Cependant la politique nouvelle, celle qui, dit Tite Live, préférait l'utile à l'honnête, l'emporta dans la curie ; la majorité et l'esprit nouveau étaient pour cette politique : le sixième siècle de Rome avait remplacé le cinquième.

Quand le consul Licinius, après avoir accompli les vœux solennels et portant le manteau de général, sortit de la ville pour aller rejoindre son armée, les citoyens de tout ordre le suivirent avec l'intérêt que faisait toujours naître un pareil moment, redoublé

cette fois par l'importance de la guerre et la renommée de l'ennemi. Je traduis littéralement quelques lignes de Tite Live, parce qu'elles expriment admirablement ce qui devait se passer dans l'âme de la foule réunie à travers le Forum pour voir passer le consul se rendant du Capitole à la porte Capène. « On se rassemble non-seulement par respect pour la dignité du commandement, mais pour l'intérêt du spectacle. Chacun veut voir son général, celui à l'autorité et à la sagesse duquel est remise la défense de l'État ; puis on pense aux hasards des batailles, aux accidents imprévus de la fortune, aux chances de la guerre, les mêmes pour tous ; aux revers, aux succès, aux défaites qu'a souvent entraînées l'inhabileté ou l'imprudence ; à ce que peuvent, au contraire, amener d'heureux la sagesse et la vigueur. Qui sait ce qu'est l'intelligence, ce que sera la fortune du général qu'on voit partir ? Le verra-t-on revenir, remonter triomphant la pente de ce Capitole pour aller visiter ces dieux dont il s'éloigne aujourd'hui, ou une joie semblable est-elle réservée à l'ennemi ? »

Cette campagne débuta par des succès douteux ou sans importance et par quelques revers. La Grèce, qui commençait à se dégoûter de ses libérateurs, se mit à faire des vœux pour leur ennemi ; leurs alliés se lassaient d'une guerre qui se prolongeait sans grands résultats. Les députations qui arrivaient à Rome étaient de nature à y faire naître le découragement. Si une

peuplade gauloise envoyait au sénat, avec l'offre de faire la guerre aux Macédoniens, une couronne d'or d'une grande valeur que les députés gaulois apportaient dans la curie en demandant qu'il leur fût permis de la déposer dans le temple de Jupiter et de sacrifier au Capitole, Prusias, roi de Bithynie, faisait demander au sénat de conclure la paix avec Persée et s'offrait pour médiateur ; les Rhodiens, ces fiers insulaires que leur puissance maritime et leur richesse remplissaient d'orgueil, sommaient Rome de terminer une lutte qui les ruinait, avec d'autres menaces que Tite Live ne pouvait répéter sans indignation, et auxquelles le sénat n'opposa que le silence du dédain.

La guerre trainait. L'esprit martial des Romains commençait à donner des signes d'alanguissement. Pour la première fois, les jeunes plébéiens avaient cherché à se soustraire au service militaire¹, phénomène nouveau, passager, il est vrai, mais inquiétant pour l'avenir.

On le sentait à Rome, et l'on se disait qu'il fallait cette fois nommer des consuls capables d'en finir avec l'ennemi. En effet, l'un de ceux qui furent élus était Paul Émile, qui devait vaincre Persée.

Paul Émile sortait d'une ancienne famille sabine²,

¹ Tit. Liv., XLIII, 14.

² Les *Æmilii* prétendaient descendre d'un *Mamercus*, nom purement sabin (*Mamers*, *Mamercus*), fils de Numa (Plut., *Num.*, 8.) Plusieurs

et tenait à d'autres familles de la même race, aux Cornélii, il était cousin de Scipion l'Africain; aux Papi-rii, il épousa une Papiria; il donna sa fille à Ælius Tubero, d'une famille probablement sabine¹, célèbre par sa pauvreté, sa vertu et la petite maison sur l'Es-quilin (près Sainte-Bibiane)² où seize membres de la gens Ælia vivaient ensemble, et dans laquelle, dit Plu-tarque, la fille de cet Æmilius, qui avait été deux fois consul et avait deux fois triomphé, ne rougissait point de la pauvreté de son mari, mais admirait la vertu qui le faisait pauvre.

Ce fut dans deux familles sabines que Paul Émile fit entrer deux de ses fils, Fabius Maximus et Scipion Æmilien; religieux comme un Sabin, il était pourtant

branches des Æmilii ont des noms évidemment sabins : les *Mamercus*, les Papi, comme Papius et Papirius (t. II, p. 545). Le nom des Paulli ou Polli semble avoir la même racine que ceux de deux villes sabel-liqucs : *Pollentia*, dans le Picentin, et *Pollusca*, dans le pays des Volsques. Quelques Æmilii ont pour prénom *Mamercus*, et la plupart *Marcus*, qui est un synonyme de Mamercus.

¹ C'est ce que porte à croire, outre l'austérité de mœurs des Ælii, leur surnom eu *o. Tubero*, comme *Nero*, surnom des Claudii, sabins; comme *Cicero* d'Arpinum, en pays sabellique, *Stilo*, comme Stolo, prénom qu se rencontre dans la famille ombrienne et sabine des Licinii : om-brienne, car on la trouve en Étrurie (Lecne); sabine, car on la trouve sur la rive gauche du Tibre.

² On peut le conjecturer avec quelque vraisemblance, car les Lamii, branche des Ælii, avaient leurs jardins de ce côté, près de ceux de Nécène, et la demeure des Ælii était voisine des trophées de Ma-rius. (Val Max., iv 4, 8), qui s'élevaient dans cette région de l'Es-quilin,

de son siècle par son goût pour les lettres grecques. Aussi généreux que les anciens patriciens étaient avares, fier sans hauteur, ferme sans dureté, Paul Émile réunissant en lui le double caractère d'un aristocrate de la vieille roche et d'un homme des temps nouveaux. Aussi cet aristocrate fit-il populaire à une époque où l'aristocratie commençait à ne l'être plus.

Bien que tout le monde fût impatient de voir la guerre terminée, Paul Émile, nommé consul, ne se hâta point de partir. Il employa plusieurs mois à réunir des renseignements et à faire des préparatifs de tout genre, et ne voulut quitter Rome qu'après avoir religieusement accompli sur le mont Albain le grand sacrifice des *feries latines*. Pendant ce temps, le sénat reçut plusieurs de ces députations qui affluaient de toutes les parties du monde connu, et dont la présence à Rome forma dès lors un des traits les plus saillants de sa physionomie et de celle de la curie. En effet, les rois et les nations viennent tour à tour en monter les degrés, et le peuple dans le Forum voit successivement passer des Grecs, des Asiatiques, des Égyptiens, des Illyriens, des Gaulois, tous avec leur costume étranger, souvent avec les dons qu'ils apportent au sénat. On conçoit qu'il ait fallu construire un édifice particulier pour les recevoir, la *Grécostase*, et que cet édifice ait été voisin de la curie, dont il formait comme la *salle d'attente* et le vestibule. Placée sur le Vulcanal, au-dessus du Comitium, en vue du Forum,

in oculatissimo loco, la Grécostase, qui n'était point un édifice muré et couvert, mais une simple plate-forme exposée aux regards, laissait voir à la foule qui remplissait le Forum ces envoyés de toute la terre. C'était pour cette foule un spectacle curieux et plein d'intérêt, car chacune de ces légations se rapportait à une des *affaires étrangères* du peuple romain ; ce spectacle, qu'en nous plaçant dans le Forum et en regardant du côté du Capitole, nous pouvons avoir en quelque sorte à notre tour, fait partie de celui que nous présente une histoire de Rome à Rome et complète cette histoire, car il nous permet, à nous aussi, d'assister aux incidents principaux de la diplomatie et aux diverses phases de la politique extérieure des Romains.

Ainsi des envoyés du roi et de la reine d'Égypte, Ptolémée et Cléopâtre, couverts de vêtements souillés, la barbe et les cheveux longs en signe de deuil, et tenant dans la main des branches d'olivier à la manière des suppliants, vinrent humblement implorer le secours du sénat contre le roi de Syrie, qui menaçait l'Égypte. Ce roi, sous prétexte de ramener en Égypte un frère de Ptolémée, menaçait Alexandrie. Admis dans la curie, les envoyés égyptiens se prosternèrent devant le sénat et déposèrent à ses pieds leurs doléances, disant : « Les bienfaits du peuple romain envers Antiochus et l'autorité du sénat sur les rois et les nations sont de telle nature, que, si le sénat faisait connaître au roi de Syrie son déplaisir, celui-ci reti-

rerait certainement ses troupes. Si le sénat tardait à le faire, Ptolémée et Cléopâtre viendraient à Rome en bannis, et ce serait une sorte de honte pour le peuple romain de ne les avoir pas secourus dans un si extrême danger. » Les envoyés n'avaient pas tort de compter sur l'autorité du sénat, car c'est alors qu'on députa vers Antiochus ce Popilius Lænas qui, lassé des tergiversations du roi, traça un cercle autour de lui et lui dit : « Tu n'en sortiras pas que tu ne m'aies donné la réponse que je dois reporter au sénat. » Voilà comment les envoyés de Rome parlaient en son nom.

Un jour arrivèrent les délégués de Macédoine. Ils étaient attendus avec une extrême impatience, et le sénat eût voulu les admettre immédiatement ; mais le soir était venu, et il ne tenait jamais séance la nuit. Le lendemain, ils furent introduits et parlèrent. La situation était triste : l'armée était au cœur de la Macédoine, mais insuffisante et en grand péril, la flotte des alliés dépeuplée par la maladie, la fidélité d'Eumène douteuse. Il fallait rappeler les troupes ou en envoyer de nouvelles. Le sénat ordonna que le consul L. Paulus Æmilius (Paul Émile) partirait sur-le-champ avec deux légions, et que le préteur Cn. Octavius irait prendre le commandement de la flotte.

Paul Émile sortit de la curie, et montant à la tribune, prononça un discours qui nous offre une vive image de la préoccupation universelle au sujet de

cette guerre difficile, et nous fait entendre les propos des politiques du Forum, de ces hommes *des canaux* qui dissertaient à tort et à travers sur la manière de la diriger. « Dans toutes les réunions ¹, dit Paul Émile, et, que les dieux me pardonnent, même dans les banquets, il y a des gens qui conduisent les armées en Macédoine, qui savent où il faut camper, quelles forteresses on doit occuper, par quels passages on peut pénétrer dans le pays, où il est bon de placer les magasins, par quelle route de terre ou de mer il convient de transporter les approvisionnements, quand il faut livrer bataille ou se tenir en repos. Non-seulement ils décident de ce que l'on doit faire, mais ils condamnent tout ce qui se fait autrement et accusent le consul comme s'il était en cause devant eux. » N'en pourrait-on pas dire autant de ce qui se passe dans les cafés de Rome et dans beaucoup d'autres cafés? Ne croit-on pas entendre, sur les nouvellistes, Théophraste ou la Bruyère?

Paul Émile ajoutait, avec une ironie patricienne de bon goût : « Je ne suis point de ceux qui pensent que les généraux ne doivent pas être avertis ; j'estime au contraire que ne consulter que soi est orgueil et non prudence. Mais c'est à des gens éclairés, au fait des choses de la guerre, instruits par la pratique, qu'il appartient d'abord de donner conseil, puis

¹ *Circulus* ; le vrai mot serait *club*.

à ceux qui sont en présence des opérations, qui peuvent juger des circonstances sur les lieux, et qui, comme embarqués dans le même navire, partagent les mêmes périls. Si donc il y a quelqu'un qui se croie en état de me conseiller dans cette guerre, qu'il ne refuse point ses services à la république et vienne avec moi en Macédoine, je lui fournirai vaisseau, cheval, tente, et le défrayerai de tout. Pour ceux qui ne veulent pas se donner cette peine et qui préfèrent les loisirs de la cité aux fatigues de la vie des camps, je les prie de ne point prendre le gouvernail en demeurant à terre. Rome fournit assez de sujets de conversation pour alimenter leur bavardage; mais qu'ils sachent que les avis de nos lieutenants nous suffisent... » Du reste, c'était un simple conseil spirituellement donné et sans nulle menace pour ceux qui ne s'y conformeraient pas. Je crois donc qu'il eut un plein succès dans le Forum, sauf à ne pas y être fort exactement suivi.

Persée fut complètement battu à Pydna. Quatre jours après, le bruit s'en était répandu à Rome; tandis que le peuple assistait aux jeux dans le cirque, ce bruit courut sur tous les gradins : on a combattu en Macédoine, et nous sommes vainqueurs. Puis ce fut un frémissement de plus en plus sensible, enfin des cris et des applaudissements éclatèrent de partout. On ne put découvrir l'auteur de cette nouvelle prématurée, où l'on vit un présage; c'est là sans doute ce qui fit répéter le vieux conte du lac Régille, et dire

que Castor et Pollux avaient apparu auprès de la fontaine du Juturne; on ajoutait que les portes de leur temple s'étaient ouvertes miraculeusement d'elles-mêmes. Ce fut probablement à cette occasion qu'un second temple de Castor et Pollux s'éleva près du cirque Flaminien¹.

Neuf jours plus tard, au moment où le consul Licinius, qui était demeuré à Rome, allait monter au sommet des *Carceres*, pour donner le signal du départ des chars, on lui apporta de Macédoine une lettre ornée de lauriers, comme étaient celles des généraux victorieux. Le signal donné, Licinius monta dans sa voiture, et, en traversant le Cirque, montra au peuple la lettre ornée de lauriers. Le peuple tout entier se précipita dans l'arène. Le consul convoqua le sénat, et, autorisé par lui, s'étant rendu dans le Cirque que la foule n'avait pas quitté², annonça que son collègue L. Æmilius avait livré bataille au roi Persée; que l'armée macédonienne avait été battue et dispersée, que le roi était en fuite, que toutes les villes de la Macédoine étaient au pouvoir du peuple romain. Le cirque retentit d'une immense acclamation, chacun alla chez soi

¹ Vitruv., iv, 8; 4. Cela me ferait croire que la scène que je vais raconter se passa dans le cirque Flaminien, et non dans le grand Cirque.

² *Pro foris publicis* veut dire devant les gradins où était assis le public, comme on le voit par le passage qui précède : *Cum per circum reverteretur ad foros publicos laureatas tabellas populo ostendit*. Il s'agit ici des *sepi* et non pas du *forum*. (Tit. Liv. xlv, 1.)

L'HISTOIRE ROMAINE A ROME.

apprendre la grande nouvelle à sa femme et à ses enfants. Et moi, tandis qu'absorbé dans ce souvenir j'erre aux lieux où fut le cirque, le cœur me bat aussi comme si je venais d'apprendre cette nouvelle si importante pour la grandeur de Rome, de Rome avec laquelle je me suis pour ainsi dire identifié en vivant dans son passé et dans son sein.

Les jours suivants furent tout à l'allégresse, aux actions de grâces dans les temples, aux sacrifices. On fit rentrer dans l'arsenal les bâtiments qui étaient déjà prêts à partir. Le sénat se donna le plaisir d'appeler dans la curie les députés rhodiens qui y avaient parlé si arrogamment et qui n'étaient pas encore partis. Changeant de ton, ils osèrent féliciter les Romains d'une victoire qui, comme ils l'avaient toujours désiré, mettait fin à une guerre dangereuse pour la Grèce. On leur répondit qu'on n'était pas leurs dupes, qu'ils avaient constamment agi et parlé dans l'intérêt de Persée, et on les renvoya.

Cependant Persée fugitif avait été atteint et arrêté, en Samothrace, dans le recoin obscur d'un temple où il s'était caché. Il avait été conduit vêtu de deuil à la tente de Paul Émile, qui s'était levé à son aspect, ne lui avait pas permis de tomber à ses pieds et lui avait tendu la main. Après avoir exprimé en grec son étonnement de l'imprudente conduite du roi et l'avoir exhorté à se confier dans la clémence du peuple romain, se retournant vers ceux qui l'entouraient,

Paul Émile leur adressa en latin quelques simples et nobles paroles sur l'instabilité des choses humaines et les enivrements de la fortune.

Les légations des villes de Grèce et d'Asie accoururent de nouveau à Rome. Les Rhodiens reparurent dans la curie, mais le sénat ne voulut point les entendre, et leur refusa le droit d'hospitalité qu'elle accordait aux ambassadeurs; alors ces superbes se prosternèrent en demandant qu'on fit grâce à leurs torts récents en raison de leurs anciens services; puis, en habits de deuil, ils allèrent par la ville supplier avec larmes tous les personnages puissants de les prendre sous leur protection. N'étant plus admis dans Rome et logés aux frais de la république, il leur fallut attendre la décision du sénat dans une auberge hors de la ville. Ramenés devant le sénat, ils y vinrent en suppliants. Enfin la guerre contre eux ne fut pas résolue, et ils souscrivirent avec empressement à toutes les conditions qu'on voulut leur imposer.

Paul Émile profita de sa victoire pour faire en Grèce un voyage de curiosité. A Delphes, il fit placer sa propre image sur des colonnes destinées à recevoir celles de Persée. C'est le seul exemple d'orgueil qu'un homme, du reste si sage, ait donné. Mais les plus sages eux-mêmes payaient leur tribut à ce sentiment de personnalité superbe, étranger aux hommes des premiers temps de la république, que Scipion l'Africain avait porté si haut et qui annonçait de loin César.

Le triomphe se préparait à Rome, où déjà étaient arrivés les deux rois captifs qui devaient l'orner : le Macédonien Persée et l'Illyrien Gentius. Le sort de ces deux vaincus était le même. Les guerres de Macédoine et les guerres d'Illyrie avaient le même dénouement. La guerre d'Illyrie avait commencé après la fin de la première guerre punique. Les Illyriens étaient un peuple de pirates alors gouvernés par une femme, la reine Teuca, qui prétendait maintenir le droit de piraterie et qui courroucée du fier langage des ambassadeurs romains, les fit assassiner tandis qu'ils retournaient chez eux. Leurs statues furent placées dans le Forum¹. On comprend qu'une reine barbare ait violé le droit des gens par un meurtre ; on le comprend moins de la part d'un gouvernement qui s'appelle la monarchie apostolique, et cependant ce gouvernement, successeur de la reine Teuca en Illyrie, a fait ce qu'elle avait fait. Soumis aux Romains et un temps leurs alliés, les Illyriens, sous Gentius, prirent le parti de Persée. Vaincu avec lui, le dernier roi d'Illyrie se trouvait en ce moment réuni par le malheur à celui dont il avait vaillamment défendu la cause, et il pouvait lui reprocher ses manquements de foi et la honteuse avarice qu'avait montrée, dans ses rapports avec un chef de pirates, l'héritier du trône d'Alexandre. Gentius ne figura point dans le triomphe de Paul Émile ; il fut ré-

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 11, 3.

servé, avec toute sa famille, pour celui de son vainqueur, le préteur Anicius.

L'arrivée de Paul Émile à Rome fut un premier triomphe ; il remonta le Tibre dans la galère royale de Persée, qui avait, — ce qui n'est pas aisé à comprendre, — seize rangs de rameurs et qu'ornaient les armes prises à l'ennemi. Mais, qui le croirait ? le véritable triomphe souffrit quelque difficulté. Paul Émile, qui était de la vieille école, avait mécontenté l'avidité de l'armée, devenue plus exigeante que par le passé ; elle trouvait qu'une trop grande partie des fruits de la conquête avait été réservée pour le trésor public. On n'accusa pas Paul Émile, comme Scipion, d'avoir rien gardé pour lui des trésors de l'ennemi ; il ne s'était réservé que quelques volumes grecs pour l'instruction de ses fils ; mais un complot se forma entre un officier mécontent et un tribun du peuple pour lui ravir les honneurs du triomphe. Le premier engagea sous main les soldats à venir en grand nombre voter dans les comices par tribus qui devaient se tenir au Capitole ; le second accusa le consul d'avoir imposé aux soldats des fatigues inutiles et de les avoir frustrés du prix de leurs services. C'était une manœuvre bien criminelle : on faisait ce que personne n'avait fait encore ; on indisposait, on tentait l'armée. Le lendemain, les soldats très-nombreux envahirent si bien la plate-forme du Capitole, que nul n'y pouvait pénétrer. Ceux des premières tribus votèrent contre le triomphe de Paul Émile.

A cette nouvelle, tout ce qu'il y avait de considérable à Rome, indigné et inquiet, accourt au Capitole. « Que deviendrons-nous, s'écriaient-ils avec raison, si les soldats font la loi aux généraux ? » Un ancien consul, M. Servilius, demanda que les tribuns fissent recommencer le vote; et, s'adressant aux soldats, il les invita, non pas au nom de la discipline antique, ce langage n'eût plus été entendu, mais au nom de la gloire de leur général, qui était la leur, à lui accorder le triomphe. Ce triomphe, marchandé indignement, finit par être obtenu.

La description détaillée qu'on lit dans Plutarque¹ nous permet de nous en donner le spectacle comme si nous y assistions véritablement. Le peuple s'était établi dans les deux cirques², dans le Forum et dans les autres parties de la ville que le cortège devait traverser. Autour du Forum on avait construit des échafaudages en planches. Tout le monde était vêtu de blanc; les temples étaient ouverts et décorés de guirlandes, fumants de parfums; les rues laissées libres pour le passage du triomphateur. La pompe triomphale dura trois jours. Le premier suffit à peine à la montre des statues et des peintures, portées sur deux

¹ Plut., *Paul. Em.*, 32-5.

² Le triomphe partait du champ de Mars, traversait le cirque Flaminien, entraînait dans Rome par la porte triomphale, puis, par le grand Cirque et la vallée qui sépare le Palatin du Cælius, allait gagner la voie Sacrée, qu'il suivait jusqu'au Forum et au Capitole.

cent cinquante chariots ; le second, à celle des armes ; on y vit le bouclier rond des Crétois, le bouclier carré des Thraces et la sarrisse, longue lance macédonienne. Trois mille hommes suivaient, portant des vases, des coupes et la monnaie d'argent dans sept cent cinquante vases, dont chacun contenait trois mille talents. — environ quinze mille francs.

Le troisième jour, de grand matin, les trompettes sonnèrent des airs belliqueux, puis l'on vit s'avancer cent vingt vaches grasses, la tête ornée de bandes et de rubans, comme c'est encore l'usage à Rome de parer les animaux domestiques le jour de la Saint-Antoine. Elles étaient conduites par des jeunes gens ceints de belles ceintures ; derrière eux des enfants portaient des patères d'or et d'argent : c'étaient les jeunes lévites et les enfants de chœur de la procession ; ils étaient suivis de ceux qui portaient la monnaie d'or dans soixante-dix-sept vases contenant chacun trois talents, comme pour la monnaie d'argent ; de ceux qui portaient la coupe sacrée, ayant une valeur de dix talents (cinquante mille francs), la grande coupe d'or, décorée de pierres précieuses, que Paul Émile avait fait fabriquer, et enfin de ceux qui portaient la vaisselle en or de Persée ; venait ensuite le char de ce roi, ses armes et son diadème.

Ce magnifique spectacle remplissait les Romains de joie et d'orgueil ; mais quand on aperçut, un peu en arrière du char, les trois enfants de Persée paraître

entourés de leurs pédagogues tout en larmes, qui, soulevant leurs petites mains, les instruisaient à supplier, une grande pitié toucha les cœurs ; les Romains aussi pleurèrent, et la joie fut mêlée de tristesse jusqu'à ce que les enfants eussent passé.

Persée, vêtu de deuil et entouré de ses serviteurs désolés, s'avancait comme frappé de stupeur et l'esprit égaré par la grandeur de son infortune. Il avait fait demander à Paul Émile de le dispenser de figurer dans le triomphe. Le Romain, qui ne pouvait comprendre son attachement à la vie, s'était contenté de répondre en souriant : « Cela dépendait de lui et en dépend encore. »

Devant le char de Paul Émile on portait quatre cents couronnes d'or dont autant de villes lui avaient fait hommage ; lui-même était vêtu de pourpre et tenait à la main une branche de laurier.

Mais au-dessus de la tête de ce glorieux mortel flottait un nuage de deuil ; cinq jours avant son triomphe, il avait perdu un fils de quatorze ans, et il devait en perdre un autre, âgé de douze ans, trois jours après. Il avait espéré qu'ils seraient près de lui sur son char triomphal, et ce char passait entre les tombeaux de ses deux enfants.

Au bout de quelques jours il alla dans le Forum, monta à la tribune pour y rendre compte suivant l'usage, de ce qu'il avait fait. « Vingt-six jours, dit-il, après mon départ d'Italie, j'avais vaincu et pris Persée ; un

succès si rapide m'effrayait; je craignais que les dieux le fissent expier à l'armée ou à vous par quelque malheur, car les dieux sont jaloux; mais c'est moi que les dieux ont frappé¹. » Puis il parla au peuple de sa douleur, se félicita que l'inconstance du sort l'eût atteint dans sa famille plutôt que dans sa patrie, ne put s'empêcher de comparer tristement le sort de Persée vaincu, mais dont les enfants vivaient, avec sa propre destinée, lui vainqueur, mais qui était venu au Capitole des funérailles d'un de ses fils, et du Capitole était allé aux funérailles de l'autre. Faisant allusion à leurs aînés, passés par l'adoption dans des familles étrangères, il termina ce noble discours en disant : « Dans la maison de Paul Émile, il ne reste plus que lui; mais de cette calamité domestique, votre félicité et la fortune publique me consolent. » Paul Émile mourut peu de temps après. Persée perdit aussi deux de ses enfants; le malheur ne défend pas du malheur. Le troisième apprit à ciseler et s'estima heureux d'être employé comme scribe par les magistrats romains. Persée fut d'abord jeté dans un cachot, où, selon les uns, il périt misérablement; d'où, selon les autres, il fut tiré à la demande de son généreux vainqueur.

Nous venons d'être témoins, comme le furent les Romains, d'un des drames les plus émouvants dont Rome a été le théâtre, un drame qui pourrait avoir

¹ App. *Maced.*, 10

pour titre : *Le deuil donne la gloire* ; à part ce deuil qui vint l'obscurcir, le triomphe de Paul Émile est un spectacle magnifique d'où sort une austère moralité. Ce triomphe était trop beau, il y avait là trop de richesses, danger nouveau de Rome. Fléau terrible par où la liberté devait périr. Le plus éclatant triomphe qu'eût vu la république présageait, hélas ! le triomphe de l'empire.

La suite des guerres de Macédoine m'a entraîné, et j'ai laissé derrière moi la guerre d'Étolie, qui se place entre la défaite d'Antiochus et les luttes contre Persée. J'y suis ramené par un monument caractéristique du temps, et qui se rapporte à cette guerre : le temple consacré par M. Fulvius Nobilior à Hercule Musagète, Hercule qui conduit les Muses.

La ligue Étolienne, brouillée avec les Romains depuis le partage des villes de Macédoine enlevées à Philippe, sur un faux bruit que le roi Antiochus venait de détruire l'armée romaine, avait rompu une trêve momentanée et repris les armes. Après la défaite d'Antiochus, les envoyés étoliens qui étaient à Rome parurent dans la curie et, au lieu de confesser la faute de leur peuple, parlèrent au sénat avec une fierté qu'il jugea très-insolente. On décida qu'il fallait dompter ces esprits superbes : on fit sortir les envoyés de la curie, on les chassa de Rome et de l'Italie.

M. Fulvius¹ Nobilior, chargé de soumettre les Éto-

¹ Les Fulvii étaient vraisemblablement originaires de Tusculum.

liens, alla assiéger Ambracie, ville importante de l'Épire, qui leur appartenait maintenant et qui avait été la résidence de Pyrrhus. La reddition de cette ville détacha d'eux tous leurs alliés et les mit à la discrétion des Romains ; depuis ce jour la ligue Étolienne cessa d'exister.

Le temple d'Hercule Musagète était dans la partie du champ de Mars où l'on se rendait par la porte Carmentale¹. Beaucoup d'édifices publics, construits au sixième siècle, s'élevèrent dans cette région du cirque Flaminien, quartier populaire pour des raisons que j'ai indiquées, comme ce cirque lui-même était le cirque populaire. A cette époque, on voit en toute chose se préparer l'ascendant de la démocratie qui dominera le siècle suivant².

(Plin., *Hist. nat.*, vii, 44 ; Cic., *Philipp.*, iii, 6.) On a trouvé à Tusculum une inscription en l'honneur de Fulvius Nobilior sur la base d'une statue que lui avaient érigée ses compatriotes. Je suis porté à croire les Fulvii d'extraction sabellique, par leur nom qui veut dire *roux*, comme celui des Flavii, certainement sabins, veut dire *blonds* ; par le prénom sabin *Marcus*, fréquent dans cette gens ; par leurs surnoms, dont plusieurs sont sabins : Flaccus, commun aux Valerii, aux Boratii, aux Calpurnii, qui prétendaient descendre de Numa. Plusieurs de ces surnoms ont la terminaison sabellique en *o*, *Dambatio*, *Gillo*, ou une racine certainement sabine (*Auril*, en sabin *soleil*), d'où *Aurelius*.

¹ Un fragment du plan antique de Rome montre que ce temple était au nord-ouest du portique d'Octavie.

² Par suite de cette importance que prenait toujours de plus en plus le cirque Flaminien, Fulvius Nobilior, lors de son triomphe sur les Étoliens, distribua les récompenses militaires dans ce cirque (Tit. Liv., *xxxix*, 55)

Le nom d'Hercule qui conduit les *Muses* était, dans cette circonstance, strictement historique; la force, dont Hercule était le type, conduisait alors en effet à Rome les arts de la Grèce, que personnifiaient les *Muses*. Dans un sens encore plus particulier, ce nom convenait merveilleusement à un temple élevé par Fulvius Nobilior, qui avait apporté les statues des *Muses* d'Ambracie¹.

Ce temple était donc doublement un symbole du philhellénisme² dont Fulvius Nobilior était lui-même un représentant. Caton lui reprochait son goût pour les lettres, son attachement pour le poète Ennius, à demi grec, et qui fit tant pour latiniser la littérature grecque. Fulvius avait désiré que le vaillant poète le suivit dans ses campagnes; comme Hercule sous la forme de Musagète, il voulait être, lui aussi, un vainqueur accompagné par les *Muses*³.

¹ Pl. *Hist. nat.*, xxxv, 56, G.. Servius (*En.*, 1, 8) dit que Fulvius Nobilior transporta dans son temple d'Hercule une petite chapelle en bronze consacrée par Numa aux *Muses*, c'est-à-dire aux *Camènes* sabinnes, qui, frappée par la foudre, avait été placée d'abord dans le temple de l'Honneur et de la Vertu, voisin en effet du bois des *Camènes*. Les *Camènes* étaient les vieilles *Muses* sabinnes, que Fulvius Nobilior, d'origine sabellique comme tous les Fulvius, voulut placer près des *Muses* grecques.

² De plus c'était une antique tradition qu'Hercule avait enseigné les lettres à Evandre (Plut., *Quæst. Rom.*, 59), fils de Carmenta, elle-même une *Camène*, et dont le sanctuaire n'était pas éloigné du temple d'Hercule Musagète.

³ Ille qui cum Ætolis Ennio comite bellavit, Fulvius, non dubitavit

Il avait déposé des *fastes*¹ dans ce temple, parce que, selon les idées grecques qu'il accueillait volontiers, les Muses présidaient à l'histoire, comme l'a fait voir Hérodote en donnant le nom d'une Muse à chaque livre de la sienne.

Après la prise d'Ambracie, Rome vit venir une députation de la ligue Étolienne qui avait reçu un coup dont elle ne devait pas se relever; il s'agissait de faire ratifier par la curie un traité de paix fort peu avantageux. Cela même était difficile; le roi Philippe avait des protecteurs dans le sénat, et par eux l'avait indisposé contre les Étoliens; d'autre part, leur vainqueur qui les favorisait, Fulvius Nobilior, avait envoyé au sénat quelques amis pour les protéger; ainsi peuples et rois possédaient des patrons dans la curie. Le travail secret de ceux qui s'intéressaient aux Étoliens triompha des influences favorables à Philippe; la majorité parut céder à un discours d'un envoyé athénien², mais était, je crois, disposée d'avance à se laisser toucher.

Environ vingt ans après la défaite de Persée, la Macédoine fut de nouveau troublée. Un certain Andriscus se donna pour Philippe, fils de Persée; le faux Philippe, Andriscus, fut suivi bientôt après d'un autre prétendu

Martis manubias Musis consecrare. (Cic., *Pr. Arch.*, xi.) ... Quod in Græcia cum esset imperator acceperat Herculem Musagetem esse comitem ducemque Musarum. (Eumène, *pro Inst. schol. Augustod.*, 7.)

¹ Macr. *Sat.*, i, 12, 16.

² Polyb., *Rel.* xxi, 11.

fils de Persée. Ce genre de supercherie semble épidémique, et plusieurs imposteurs de cette sorte paraissent presque toujours dans le même temps. On vit, comme nous l'a appris l'histoire si dramatique et neuve même en Russie de M. Mérimée, surgir coup sur coup deux faux Démétrius; et nous avons eu un nombre assez raisonnable de Louis XVII.

Le faux Philippe était venu intriguer à Rome, centre alors des intrigues de l'univers comme de tout le reste. Un moment il fut maître de la Macédoine. Les fraudes de noms usurpés ont souvent un succès très-rapide, mais qui ne dure jamais beaucoup. On envoya contre le faux Philippe Q. Métellus¹ auquel cette guerre valut le nom de *Macédonique*. Il le gagna à peu de frais; l'usurpateur, que ses crimes avaient fait détester, lui fut livré et revint à Rome cette fois pour orner le triomphe de son vainqueur.

La valeur véritable et la destinée de ce Métellus le Macédonique et du véritable triomphateur de la Macédoine sont bien différentes. Il y a de l'un à l'autre presque autant de distance que du vrai Persée au faux Philippe. Métellus était un plébéen illustre; il montra de l'humanité; mais il était accessible à l'envie, vice qui est quelquefois celui des plébéiens les plus illustres. A la fin d'une guerre en Espagne où il s'était distingué, il travailla à désorganiser son armée, afin

¹ Les Metelli étaient un rameau de la grande gens plébéienne des Cæciliï, qui paraît avoir été originaire de Préneste.

que la gloire de son successeur n'obscurcit pas la sienne. Le plébéen Métellus fit toujours cause commune avec les patriciens, même dans leurs plus coupables égarements; il les aida de son éloquence contre ce grand et, en somme, sage réformateur, Tibérius Gracchus. Ce fut sans doute cette désertion des intérêts de son ordre qui le rendit si impopulaire à Rome. Sa candidature au consulat échoua deux fois, et pendant sa censure, un tribun qui avait à se plaindre de lui voulut le faire précipiter de la roche Tarpéienne.

Métellus n'en mourut pas moins comblé de considération et d'honneurs. Il est cité par les anciens comme un exemple de la félicité humaine, car il vit trois de ses fils arriver au consulat, et le quatrième au moment d'y parvenir. Paul-Émile avait vu ses deux enfants inourir la veille et le lendemain de son triomphe.

Je n'aurais pas tant parlé de cet homme considérable, mais du second ordre, s'il ne figurait dans l'histoire des monuments de Rome avec plus d'éclat que dans l'histoire de ses conquêtes.

Métellus éleva un vaste portique quadrangulaire, que remplaça depuis le portique d'Octavie¹. Dans son

¹ Vell. Paterc., 1, 11. Il ne faut pas confondre ce *porticus Octaviæ* avec celui qui reçut le nom de *porticus Octavia*, parce que son auteur fut un Octavius qui, dans la guerre contre Persée, obtint l'honneur d'un triomphe naval. (Fest., p. 178). Ce portique était voisin du théâtre de Pompée; on l'appela Corinthien, parce que les chapiteaux

augustinienne avait déjà été détruite à Rome¹ : il en érigea un autre à Junon Stans. Un de ces deux temples avait été détruit, ce qui fut époque dans l'histoire de l'architecture à Rome et des monuments romains; pour la première fois le maître fut employé à la construction d'un temple. Valérius Flaccus se demande si ce monument digne de magnificence ne fut pas un commencement de corruption.

L'architecte du temple de Jupiter était un Grec, Hermodore de Salamine², et plusieurs statues grecques apportées de Macédoine ornèrent cet ensemble d'édifices, plus imposant et plus magnifique que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. L'art grec prenait décidément possession de Rome. Dans les premières années du septième siècle, d'autres chefs-d'œuvre de cet art incomparable allaient être amenés à Rome par une autre guerre, celle que devait couronner barbaquement la destruction de Corinthe.

La destruction de Corinthe fut la fin de la ligue Achéenne formée pour défendre l'indépendance et la

étaient en bronze de Corinthe et faits probablement, comme les colonnes rostrales, avec l'airain des becs de vaisseaux capturés, *navali ære*.

¹ Ce temple ne doit point être confondu avec le temple de Junon Reine, qui était entre le cirque Flaminien et le portique de Pompée.

² Vitr., iii, 2. 5. J'adopte la correction de Turnèbe, *Hermodori* pour *Hermodii*, parce qu'Hermodore de Salamine éleva, vers le même temps, le temple de Mars Callaëus, à Rome (Corn. Nep., ap. *Bibl. gr. lat.*, viii, col. 792, fr. xi).

liberté de la Grèce contre les indignes successeurs d'Alexandre et contre les petits tyrans qui, aidés comme toujours par le désordre, pullulaient partout. Cette confédération fut le plus énergique effort des peuples grecs vers une association qui aurait pu les sauver. Elle avait établi dans son sein l'unité des législations, des poids et des mesures¹. Les Éoliens aussi avaient formé une confédération, mais elle ne fit rien pour l'affranchissement de la Grèce; de plus, les Éoliens étaient un peu des barbares. Les Achéens appartenaient à un des plus nobles rameaux de la race hellénique. La ligue Étolienne n'a pas donné un grand nom à l'histoire; la ligue Achéenne présente à l'éternelle admiration du monde Aratus, Philopémén et l'historien Polybe.

Attirés par la grandeur comme les Éoliens par la force, les Achéens s'unirent à Rome pour s'en faire un appui contre les tyrans naturels de la Grèce, les rois de Macédoine. Ils ne se séparèrent point d'elle pour s'unir à ces tyrans, comme les Éoliens, par le dépit d'une ambition trompée; ils lui restèrent fidèles tant qu'elle leur laissa quelque liberté d'action. Mais Rome ne l'entendait point ainsi, elle voulait pour elle seule cette liberté et vit d'un mauvais œil les mesures que prenait Philopémén pour faire entrer dans la ligue Achéenne toutes les villes de la Grèce. Le sénat reçut

¹ Polyb., II, 37.

fort mal les envoyés achéens, s'exprima d'une manière ambiguë sur son dessein de délivrer Sparte du tyran Nabis, puis désavoua ce dessein. Ce fut, je le répète, une politique pleine de tortuosité. Rome voulait bien faire servir les plans de Philopémen pour la résurrection et l'unité de la Grèce, à renverser les puissances qui lui faisaient ombrage, mais elle ne voulait pas que la Grèce fût une et forte. L'unité de la Grèce déplaisait à Rome, où l'on travaillait sourdement à la faire avorter. Une fois débarrassés de Persée, les Romains ne ménagèrent plus rien et demandèrent qu'on envoyât à Rome, pour s'y justifier, mille Achéens, suspects d'avoir eu des intelligences avec le roi de Macédoine. Parmi eux était Polybe, qui trouva une bienveillante hospitalité et une amitié véritable auprès de Scipion Émilien. A leur arrivée les Achéens furent séparés et gardés comme otages. Privée des hommes faits pour la diriger, la ligue Achéenne fut en proie aux divisions et se laissa emporter à des violences qui décidèrent les Romains à lui déclarer ouvertement la guerre.

Cette guerre, heureusement commencée par Métellus, fut achevée sans peine par un grossier soldat, Mummius ; sa main brutale porta le dernier coup. Corinthe, qui s'était rendue sans coup férir, fut sacquée avec une fureur que rien n'excuse, et les chefs-d'œuvre de l'art antique¹ qu'elle renfermait en grand

¹ Parmi les statues apportées de Corinthe à Rome étaient trois divinités à genoux (nixi), et qu'on supposait aider aux accouchements.

nombre tombèrent dans les mains de soldats qui jouaient aux dés sur un tableau célèbre, et d'un général qui avait besoin, pour connaître la valeur de son noble butin, que le roi de l'ergarne en offrit un prix très-élevé, un général capable de dire à ceux qui étaient chargés de porter à Rome des œuvres d'art dont la perte était irréparable, que s'ils les perdaient ils en rendraient d'autres. Il semble qu'on se trompe de six cents ans, et que les Goths sont arrivés.

La même année, Scipion Emilien triompha de Carthage, et Mummius de Corinthe. Aucun monument à Rome ne rappelle ces deux triomphes. Mummius avait dédié un temple et une statue au dieu de la force, à Hercule vainqueur¹, mais sans lui associer les Muses. On l'a appris par une inscription dans laquelle Mummius se vante stupidement de ce qui devait le déshonorer à jamais par ces deux mots : *Deleta Corintho*. J'ai détruit Corinthe. Tant pis pour toi, sauvage!

Carthage n'est plus, la Grèce est morte. Avant d'aller plus loin, il faut revenir sur quelques luttes moins considérables, mais sérieuses, que la république romaine a eu à soutenir pendant la durée de ses plus

Elles furent placées au Capitole assez singulièrement devant la cella de la déesse vierge Minerve. (Fest., p. 175.)

¹Cette inscription est au Vatican, salle du Méléagre. On dit qu'elle a été trouvée sur le Cælius, près de Saint-Jean de Latran, ce qui donnerait lieu de supposer que le temple en question était du côté où fut un temple d'Hercule vainqueur.

grandes guerres défensives, les guerres puniques, et de ses plus grandes guerres offensives, les guerres contre Philippe, Antiochus et Persée. Ces luttes secondaires, qui eurent aussi leurs difficultés et leurs périls, ajoutent au mérite des vastes entreprises qu'elles n'empêchèrent point le peuple romain de poursuivre, et elles ont laissé quelques traces à Rome.

Tandis que les Romains étaient si fortement occupés dans l'Italie méridionale, en Grèce, en Asie, ils avaient derrière eux les Gaulois, les Ligures, les peuples de l'Espagne, qui ne se lassaient point de les attaquer.

Les Gaulois savaient le chemin de Rome, et voulurent souvent le reprendre; trente ans après avoir rançonné le Capitole, ils le menaçaient du mont Albain. Répandus sur les deux rives du Pô, ils possédaient l'Italie septentrionale tout entière. Pendant les guerres des Samnites et des Étrusques contre les Romains, ils s'allièrent avec ces deux nations redoutables; quand elles furent soumises, ils demeurèrent indépendants et osèrent même parfois attaquer des villes étrusques devenues romaines; c'est ainsi qu'avant la fin du cinquième siècle, ils assiégèrent Arezzo, puis ils massacrèrent les fétiaux que Rome leur envoyait, les coupèrent en morceaux et semèrent par la campagne ces débris sanglants¹. La vengeance ne se fit pas attendre, et P. Cornélius Dolabella commença contre eux ces représailles d'extermination qui donnent un caractère tragique

¹ App. b. *Celt.*, 11.

aux guerres contre les Gaulois et aux monuments qui s'y rapportent.

Le partage des terres du Picentin, opéré en expulsant les Gaulois Sénones, moyen de popularité imaginé par le toujours imprudent Flaminus, et que Polybe condamne sévèrement, souleva deux grandes nations gauloises de l'Italie, les Boïens et les Insubres, au moment où l'on venait de terminer la première guerre punique, et où Rome commençait à respirer ; mais Rome ne respirait jamais longtemps. Les Gaulois appelèrent à eux leurs compatriotes de l'autre côté des Alpes ; ceux-ci répondirent à cet appel. C'étaient ces Gésates, qui avaient pour coutume de combattre nus au premier rang.

Quand on sut que soixante-dix mille Gaulois marchaient sur l'Etrurie, ce fut une grande terreur à Rome. Le nom des Gaulois était redouté en Italie comme en Grèce. A leur première rencontre avec les Romains, ils furent vainqueurs ; la furie gauloise commençait toujours par là, mais la supériorité de la discipline de leurs ennemis et l'infériorité de leurs armes leur firent perdre successivement deux grandes batailles, celles de Telamon¹ et celle de Clastidium², et ils n'eurent plus qu'à se soumettre.

Après cette dernière bataille, Rome vit pour la troisième fois le vainqueur — c'était Marcellus — appor-

¹ En Etrurie, aujourd'hui Telamone.

² Entre Plaisance et Tortone, aujourd'hui Casteggio.

tant les dépouilles d'un chef ennemi tué de sa main, ce qu'on appelait les *dépouilles opimes*, attachées en trophée à un tronc d'arbre, comme au temps de Romulus, monter au Capitole et les consacrer à Jupiter Férétrius.

Battus en Étrurie, puis vers le Tessin, où les Romains étaient allés les chercher, les Gaulois de l'Italie du Nord, écrasés par Marcellus à Clastidium, profitèrent du séjour d'Annibal et d'Hamilcar en Italie pour relever la tête. Dès que Rome en eut fini avec Philippe, elle se retourna vers les Gaulois, et remporta sur eux, devant Crémone, une victoire dont on peut mesurer l'importance par la joie qu'elle produisit à Rome¹. Pendant cette bataille, un temple avait été voué par L. Furius Purpuréo à Jupiter².

Une seconde victoire, moins glorieuse, parce qu'elle était due en partie à la trahison des Cénomanes (les Manceaux), fut remportée sur les Insubres, dont Milan était la ville principale.

Pendant ces guerres contre les Gaulois du nord de

¹ Magna victoria lætaque Romæ fuit. (Tit. Liv., xxxi, 22.)

² Tit. Liv, xxxi, 21. Ce temple fut dédié six ans après : il était dans l'île Tibérine. (Tit. Liv, xxxv, 53.) Une inscription où il est parlé de Jupiter, découverte il y a quelques années sous l'hôpital de Saint-Jean Calabita, fait croire que son temple se trouvait dans la partie nord-ouest de l'île. Ailleurs Tite Live (xxxv, 41) parle de deux temples Jupiter dédiés en même temps sur le Capitole, et dont l'un, dit avoir été voué par L. Furius Purpuréo. Celui-ci avait donc voué deux temples à Jupiter, l'un dans l'île, l'autre au Capitole.

l'Italie, le consul C. Cornélius Cethégus avait voué un temple à Junon Libératrice (*Sospita*¹). La terreur qu'inspiraient les Gaulois était toujours très-grande : être délivré d'eux, c'était être sauvé.

Ce temple, situé dans un endroit populeux, le marché aux légumes, fut, à ce qu'il paraît, fort négligé, livré, ainsi qu'on le voit trop encore pour les palais de Rome, aux plus sales usages². Enfin on trouva un jour une chienne qui avait fait ses petits sous la statue de la déesse libératrice du peuple romain. La déesse en avertit par un songe une Cecilia Metella, qui n'était point celle dont le tombeau est connu de tous les voyageurs³. Le sénat fit remettre le temple en bon état.

La victoire remportée sur les Gaulois par le préteur Furius fut l'occasion d'un débat violent. Le consul trouvait mauvais que Furius ne l'eût pas attendu pour livrer bataille. Celui-ci se hâta d'aller à Rome pour profiter de l'absence du consul et obtenir le triomphe. Le sénat le reçut hors de la ville, dans le temple de Bellone. Les plus vieux blâmaient Furius d'avoir quitté sa province et volé la gloire d'autrui. Il aurait dû attendre les consuls, eux l'attendraient. Les plus

¹ Tit. Liv., xxxii, 30; xxxix, 53.

² *Matronarum sordidis obscenisque corporis coinquinatum ministerii.* (Jul., *Obseq.*, 115.)

³ Celle-ci était la fille de Métellus Créticus, l'autre de Métellus Baléaricus.

jeunes s'élevaient contre cette vieille routine, et disaient qu'on ne livrait pas les batailles à son moment, mais quand il fallait les livrer. Enfin le triomphe fut accordé, mais les dépouilles de l'ennemi ne précédèrent point le char du préteur, aucun soldat ne le suivit. On réservait ainsi les droits du consul, et encore il se plaignait à son retour. La vieille discipline menacée se défendait.

Ces triomphes sur les Gaulois n'avaient pas la splendeur des triomphes sur la Grèce et l'Orient. On n'y voyait ni statues, ni tableaux, ni fabuleuses richesses; ils avaient cependant leur éclat, que rehaussaient la grande taille et l'air farouche, le costume inusité des captifs, les bracelets et les colliers d'or enlevés aux cadavres. Au triomphe de Scipion Nasica, celui qui avait dit au sénat : « Dans le pays des Boïens, il y a maintenant des femmes et des enfants, » on compta quatorze cent soixante et onze de ces colliers. La monnaie d'or et d'argent, aussi bien que des vases artistement travaillés, montraient que les Gaulois commençaient à cultiver les arts et à se civiliser dans leur seconde patrie; mais les Romains avaient peur d'eux et ne voulaient pas les y laisser s'établir. Douze mille Gaulois avaient passé les Alpes et s'étaient mis à bâtir une ville dans la Vénétie. Leurs envoyés vinrent demander au sénat la permission de continuer. Le sénat leur fit répondre qu'ils eussent à repasser les Alpes.

Ces guerres contre les Gaulois, qui tombent dans la

première moitié du sixième siècle, et pendant lesquelles on dédia bon nombre de temples¹, ce qui montre combien elles furent sérieuses, car, en général, on vouait un temple dans un danger, ces guerres furent importantes pour les Romains, auxquels elles achevèrent de donner l'Italie; elles le sont aussi pour nous, car c'est à elles qu'on peut rattacher avec quelque vraisemblance une statue célèbre sous le faux nom du Gladiateur mourant, et plusieurs sculptures remarquables qui représentent des guerriers gaulois ou des combats contre les Gaulois.

Tel est le beau groupe de la villa Ludovisi, auquel on avait donné le nom d'Arria et Pælus; il fallait fermer les yeux à l'évidence pour voir un Romain du temps de Claude dans ce chef barbare qui, après avoir tué sa femme, se frappe lui-même d'un coup mortel. Le type du visage, la chevelure, le caractère de l'action, tout est gaulois; la manière même dont s'accomplit l'immolation volontaire montre que ce n'est pas un Romain que nous avons devant les yeux : un Romain se tuait plus simplement, avec moins de fracas. Le principal personnage du groupe Ludovisi conserve

¹ L'année qui vit dédier le temple de Junon Sospita, en vit dédier aussi plusieurs autres : un à la Fortune Primigenia, sur le Quirinal celui-ci avait été voué pendant la guerre contre Annibal; dans l'île Tibérine, un à Faunus, et un à Jupiter. (Tit. Liv., xxxiv, 53.) Le culte de la Fortune, sur le Quirinal, et de Faunus, dans l'île, remontaient tous deux nous l'avons vu, à la plus haute antiquité. (Voy. t. II, p. 96, et t. I, p. 456.)

en ce moment suprême quelque chose de triomphant et de théâtral; soulevant d'une main sa femme affaissée sous le coup qu'il lui a porté, de l'autre il enfonce son épée dans sa poitrine. La tête haute, l'œil tourné vers le ciel, il semble répéter le mot de sa race : « Je ne crains qu'une chose, c'est que le ciel tombe sur ma tête. »

Bien des chefs gaulois ont dû finir ainsi. Si l'on voulait donner un nom au personnage ici représenté, ce pourrait être celui d'Anéroestus, roi des Gésates, ces combattants chez qui tout était héroïque, même la nudité. Vaincu à Télamon, ce chef gaulois, après avoir donné la mort aux siens, se frappa lui-même.

C'est sans doute aux guerres du sixième siècle contre les Gaulois qu'il faut rapporter les bas-reliefs où l'on voit les Romains combattant des ennemis qui sont bien certainement des Gaulois. On les reconnaît à leur chevelure flottante ou hérissée, à leurs colliers, à leurs moustaches et aussi à leur emportement dans la bataille, à leur fougue dans la mêlée.

Dans un bas-relief du Capitole¹, les Gaulois se font remarquer par leur nudité, qui rappelle le costume héroïque des Gésates.

Un Gaulois est tombé de son cheval qu'il tient encore, et voudrait se relever pour combattre; il saisit le cheval à la bouche avec un effort désespéré. Un au-

¹ Dans une des salles d'en bas.

tre se tue tranquillement sous les pieds des chevaux pour ne pas orner le triomphe du vainqueur.

Un second bas-relief¹ présente des scènes pareilles. Un vieux chef gaulois, couché à terre, se débat avec fureur; des femmes gauloises captives sont debout dans une attitude morne et fière.

Enfin je retrouve un épisode des mêmes guerres dans le *Gaulois mourant* du Capitole, qui n'a jamais été un *Gladiateur mourant*. On a pu sous l'empire, dans des mosaïques barbares, reproduire des scènes de l'amphithéâtre, et, dans d'autres mosaïques d'une meilleure époque, les portraits des gladiateurs à la mode²; mais un sculpteur éminent n'eût pas daigné consacrer à cette sorte de gens fort méprisés un ciseau savant, et celui-ci l'était; car l'auteur s'est visiblement inspiré du *Blessé mourant* de Crésilas³. On ne pouvait imiter un chef-d'œuvre de l'art grec que dans un sujet plus noble. D'ailleurs, rien ne rappelle l'amphithéâtre, et tout rappelle le champ de bataille. Mortellement blessé, le chef gaulois, reconnaissable à son collier et à ses moustaches, est près d'expirer. Il s'appuie encore sur sa main, attendant sans lâche abattement, sans effort inutile, le moment où il va tomber tout à fait. On n'a jamais mieux montré un homme

¹ Près de la porte du casin de la villa Borghèse.

² Les premières à la villa Borghèse, les secondes au musée de Saint-Jean de Latran.

³ Voyez le chap. x.

recueilli et comme absorbé dans l'opération de mourir. Si le sculpteur eût pu choisir des formes plus nobles, il ne pouvait mieux donner le sentiment de la vie qui s'en va avec le sang.

Ici rien de tumultueux, rien de dramatique : un Romain ne finirait pas autrement que ce Gaulois. C'est a mort sans témoin derrière un rocher ou un buisson, qui est si souvent la mort du soldat.

Enfin on peut bien dire de cette statue ce que Polybe dit des soldats de notre race : blessés, ils résistaient par l'âme¹.

Les monuments dont je viens de parler ne peuvent se rapporter à la première invasion gauloise. L'art romain n'était pas alors si avancé et l'art grec si connu à Rome. C'est tout au plus si l'on peut supposer que ce *Gaulois mourant* a été exécuté après la prise de Syracuse, qui introduisit à Rome les chefs-d'œuvre de l'art grec, pour célébrer les victoires remportées sur les Gaulois à diverses reprises pendant le cours du sixième siècle, une, entre autres, par Marcellus, ce qui pouvait donner l'idée de traiter des sujets gaulois à quelque artiste grec amené à Rome par le vainqueur de Syracuse².

¹ Pol., II, 30.

² On a vu aussi dans ces sculptures une imitation des artistes grecs qui, vers le même temps, représentaient les guerres des rois de Pergame contre les Gaulois, et dont Plin^e a nommé quelques-uns (XXIV, 19, 34). Mais la présence à Rome de tels monuments s'expliquerait

Les Ligures n'ont pas fait tant de bruit que les Gaulois; cependant ils ont été un grand peuple. Pour moi, comme pour mon savant maître, Fauriel, les Ligures sont des Ibères, race antique qui semble avoir précédé les Celtes dans la Gaule, avoir partagé avec eux l'Espagne, et, sous le nom de Ligures, occupé une partie de l'Italie. Quand on rejetterait la parenté des Ibères et des Ligures, ceux-ci auraient tenu encore une assez grande place dans l'ancien monde. Déjà Hésiode les nomme parmi les principaux peuples de la terre, avec les Ethiopiens et les Scythes. Ératosthène appelle *Liguriennne* toute la presqu'île occidentale de l'Europe et toute la mer qui est au sud de la Gaule¹.

Au sixième siècle de Rome, ce qui restait de l'antique race des Ligures habitait les deux versants des montagnes qui portent encore le nom de Liguriennes les plaines situées à l'est de ces montagnes et le long de la mer Tyrrhénienne jusqu'à Pise et Arezzo. Souvent ils s'allièrent aux Gaulois contre les Romains; mais leur résistance se prolongea bien après celle des Gaulois, avec une constance qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, car toute résistance à la force est digne d'admiration.

moins naturellement dans ce cas que s'il s'agit des guerres de Rome contre les Gaulois. Cela est vrai surtout du bas-relief trouvé sur la voie Appienne, aux portes de Rome.

¹ Voyez les auteurs cités : Art., *Liguren*; Pauly, *Real. encycl.*, iv, 1087.

Ils apparaissent dans l'histoire romaine au moment où commencent les guerres gauloises du sixième siècle, auxquelles on les trouve sans cesse mêlés. Comme les Gaulois, ils virent dans l'invasion carthaginoise l'affranchissement de l'Italie, et embrassèrent la cause d'Annibal ; mais, quand cette cause fut perdue, ils ne cessèrent pas de lutter pour leur indépendance. Toujours vaincus, ils reprennent toujours les armes, et forcent Rome à s'occuper d'eux presque sans relâche. Au commencement de la guerre contre Antiochus, vingt mille Ligures étaient descendus de leurs montagnes et ravageaient le littoral de la mer d'Étrurie. Le consul Minucius monta aux rostres, et, au nom du sénat, ordonna aux deux légions levées l'année précédente de se rendre sur-le-champ à Arezzo, déclarant qu'il allait en lever deux autres, et que Romains et alliés latins eussent à venir au Capitole, où il ferait le recrutement. Nous voyons encore une fois le Capitole remplacer à cette époque le champ de Mars, de même que nous l'avons vu remplacer le Forum. Comme les soldats appelés à composer les deux nouvelles légions s'adressaient aux tribuns pour faire valoir leurs droits à la retraite, ou à l'exemption du service pour cause de maladie, réclamations qui deviennent de plus en plus fréquentes à cette époque et montrent dans les mœurs militaires un relâchement de mauvais augure ; le sénat défendit aux tribuns de prononcer sur ces réclamations, quand l'État avait besoin de toutes ses res-

sources. Les Ligures, maintenant au nombre de quarante mille, assiégeaient Pise et ravageaient le pays. Le consul Minucius écrivait qu'il ne pouvait abandonner son armée pour venir à Rome tenir les comices, et demandait que son collègue en fût chargé, ce qu'on lui accorda.

Minucius annonça que les Ligures étaient soumis; ils l'étaient si peu, qu'un an après on donnait, contre l'usage, aux deux consuls la même province, afin que, réunis, ils vinssent à bout de ce peuple indomptable, ennemi né, dit Tite Live¹, pour entretenir la discipline des Romains pendant l'intervalle de leurs grandes guerres. Dans ces expéditions contre les Ligures, tout était propre à tenir le soldat en haleine : un pays montueux et difficile, des chemins escarpés, étroits, semés d'embûches; un ennemi agile, soudain; jamais de repos ou de sécurité; une région pauvre et qui donnait peu de butin. Cependant on vint à bout, du moins pour un temps, de ces terribles montagnards; mais l'un des consuls, M. Æmilius Lepidus, avait dû se trouver souvent dans ces situations critiques où l'on vouait un temple aux dieux pour obtenir le salut et la victoire; car il en voua deux, ce qui n'est jamais arrivé, je crois, dans une même campagne : l'un à Diane², peut-être parce que cette guerre ressemblait

¹ XXXIX, 1.

² Tit. Liv., XL, 52.

à une chasse, et l'autre à Junon Reine ; depuis la prise de Véies surtout, Junon était la grande déesse du peuple romain ¹.

Au moins un de ces deux temples s'éleva dans le voisinage du cirque Flaminien : c'était, au sixième siècle, le quartier à la mode pour les temples ².

A l'occasion de leur dédicace, on donna des représentations dramatiques qui, dans ce siècle, commençaient à s'introduire, par suite de l'imitation des coutumes de la Grèce.

Cette victoire n'était pas définitive, car un consul, Q. Martius, fut battu, et un autre, Petilius, fut tué par les Ligures. Les augures expliquèrent ce malheur en disant que, lorsque les deux généraux avaient tiré au sort, car ils ne pouvaient s'entendre sur ce point, de quel côté ils attaqueraient l'ennemi, Petilius avait par mégarde placé le vase où étaient les sorts en dehors de l'enceinte augurale qu'on appelait *Templum*.

On regardait les Ligures comme de véritables sauvages ; on disait qu'ils déchiraient barbaquement les

¹ Le temple de Junon Reine devait se trouver entre le cirque Flaminien et le théâtre de Pompée, car un portique touchant au cirque Flaminien allait de ce temple au temple de la Fortune Équestre (Jul., *Obs.*, 75), lequel était voisin du théâtre de Pompée. (Vitr., III, 3, 2.) Quant au temple de Diane, on n'a, pour le placer dans ces parages, qu'une probabilité ; il avait été voué par le même général, et dans la même campagne que le temple de Junon Reine. (Tit. Liv., XL, 52.)

² Le temple de Vénus Érycine, qui était près de la porte Colline, et qui avait été voué par le consul L. Porcius, pendant la guerre contre les Ligures (Tit. Liv., XL, 34), fait exception.

prisonniers. Un jour, le sénat en transporta quarante mille dans le Samnium, où il serait curieux de chercher quelques traces de leur langue.

Le consul C. Claudius, qui, dans une bataille, avait tué quinze mille Ligures, et, de plus, soumis l'Istrie, obtint les honneurs du triomphe. Dans les distributions faites à cette occasion, les alliés reçurent la moitié seulement de ce que recevaient les soldats romains. Pour témoigner leur colère, au lieu d'adresser au consul les acclamations accoutumées, ils suivirent son char en silence.

Les triomphes sur les Ligures, mentionnés dans les fastes, montrent qu'ils n'étaient pas encore domptés; ils ne furent complètement asservis qu'avec Rome même, sous Auguste.

Au temps du sénat, bien qu'il fût souvent dur aux ennemis de Rome, il y avait quelquefois chez lui une certaine équité, même pour les plus opiniâtres de ses ennemis. Attaqués sans provocation par le consul Popilius, après une défaite sanglante, les Ligures s'étaient encore une fois soumis sans condition, il est vrai, mais ils espéraient qu'ils ne seraient pas traités plus cruellement par Popilius qu'ils ne l'avaient été par d'autres généraux romains. Popilius, non content de les désarmer et de détruire la ville de Caryste qui lui avait résisté, les dépouilla de tous leurs biens et les vendit comme esclaves. Sa lettre fut lue dans le sénat par le préteur A. Attilius, en l'absence de l'autre

consul. Le préteur proposa au sénat de décréter que le consul eût à racheter les Ligures faits esclaves, à leur rendre leurs biens et à sortir de la province. Popilius revint à Rome très-irrité; ayant convoqué le sénat dans le temple de Bellone, il parla avec beaucoup d'empportement et de hauteur, demanda que le sénatus-consulte fût révoqué, et qu'on ordonnât de rendre des actions de grâces aux dieux en l'honneur de sa victoire, mais il n'obtint rien que les reproches de quelques sénateurs. Le sénat était ce jour-là en humeur de justice pour les vaincus.

Depuis le commencement des guerres puniques, tandis que Rome a la tête tournée vers l'orient, l'Espagne est comme une épine enfoncée dans son pied. L'Espagne a toujours été un pays de résistance opiniâtre et de lutte persévérante contre l'étranger. Les Romains, les Maures, Napoléon, l'ont appris; Numance, les Asturies et Saragosse l'ont prouvé.

Outre les arcades que Lucius Stertinius avait élevées dans le Forum boarium et dans le grand cirque, avec le butin fait en Espagne, les victoires des Romains dans ce pays furent célébrées à Rome par l'érection de deux temples, celui de la Fortune Équestre¹ et un

¹ Le temple de la Fortune Équestre était plus près que le temple de Junon du théâtre de Pompée, puisqu'un portique *in circo Flaminio* (près du cirque Flaminien), allait du temple de Junon Reine au temple de la Fortune Équestre (Jul., *Obs.*, 75), et que ce dernier est dit : *ad theatrum lapideum*. (Vitr., III, 3, 2.) On appelait ainsi le théâtre de Pompée. Il

temple de Mars ; l'un et l'autre, comme presque tous les temples qu'on bâtissait alors, dans le champ de Mars et près du cirque Flaminien. Bien que Tacite affirme que le culte de la Fortune équestre n'a jamais existé¹ avant le règne d'Auguste, ce nom donné à la Fortune s'explique par l'histoire. Dans un combat contre les Celtibériens, ceux-ci, faisant le coin, pesaient rudement sur l'infanterie; il y eut un moment d'hésitation. Fulvius, s'adressant alors à la cavalerie : « Doublez les compagnies, ôtez le frein aux chevaux, et lancez-les sur les coins du triangle². » Cette charge de cavalerie, qui avait déjà réussi une fois contre les Ligures³, eut un plein succès ; le coin fut rompu. La cavalerie des alliés, qui était sur les ailes, voyant ce qu'avait fait la cavalerie romaine, comme elle se précipita sur les ennemis en désordre, *bride abattue*. Ils furent tous mis en fuite ; c'est alors que le consul, reconnaissant envers la cavalerie qui avait deux fois décidé du sort d'une journée, voua un temple à la Fortune Équestre.

Le temple de Mars⁴ fut érigé par Junius Brutus, dit

y avait encore, dans les environs du cirque Flaminien, un temple de Castor et Pollux, et un temple de Saturne.

¹ Tac., *Ann.*, III, 71.

² Tit. Liv., XL, 40.

³ Tit. Liv., XL, 28.

⁴ Ce temple était près du cirque Flaminien, et vraisemblablement du côté de l'autel de Mars, du côté des Equiria, courses de chevaux, qui avaient lieu au bord du Tibre. C'est bien ce que veut Vitruve (I, 7) pour les temples de Mars : *Extra portam. . ad campum*,

e Galicien, à cause de ses victoires sur ce peuple. Il avait déjà précédemment soumis la Lusitanie et montré dans cette guerre une bravoure très-brillante. Ses soldats ayant d'abord refusé de passer une rivière en présence de l'ennemi, il saisit un drapeau, s'avança seul dans l'eau, et força par son péril les siens à le suivre. Un tel homme avait le droit de vouer un temple à Mars. Des vers du poète Attius, composés en l'honneur de Brutus, qu'il aimait beaucoup¹, ornaient le vestibule de ce temple. Il y a, sous le vestibule de Saint-Pierre, des vers de Charlemagne sur le pape Adrien, son ami².

A la fin du sixième siècle, C. Titinius, édile plébien, fit bâtir, auprès du temple de Tellus, une chapelle à Laverna, déesse des voleurs, avec les amendes prélevées sur les bouchers qui avaient vendu des viandes par eux soustraites à l'inspection de l'édile³. Ce petit monument, dont l'érection nous révèle un détail de la police romaine, fut probablement placé près du temple de Tellus, parce que ce temple lui-même était voisin de la Suburra, quartier populaire et mal famé, dont les

et qui s'applique également aux deux temples de Mars, en dehors de la porte Capène.

¹ Amicissimisui... (Cic., *pro Arch.*, 10 ; Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 1)

Val. Max., viii, 14, 2.)

² Gregorovius, *Tombeaux des papes*.

³ *Carnem non inspectam*. Inscription citée par Canina. *Esp.* p. 310.

bouchers devaient vendre à bas prix des viandes suspectes aux pauvres gens qui l'habitaient.

Jetons un dernier regard sur Rome à cette époque.

Rome, à la fin du sixième siècle, a atteint toute sa grandeur; elle a l'Italie; elle est maîtresse de la Grèce, de l'Asie; elle règne en Égypte. En Europe, elle tient l'Espagne; il lui manque la Gaule, que César lui donnera.

L'univers tentera encore de se soulever, mais il retombera sous le joug. Rome, à la fin du sixième siècle, est déjà réellement l'arbitre et le centre du monde.

En effet, nous avons vu les nations et les rois envoyer ou venir plaider leur cause devant son tribunal, figurer dans ses triomphes, et leurs défaites servir, pour ainsi dire, de matériaux à ses temples.

Nous avons vu aussi, au milieu de cette splendeur de Rome, des présages de sa décadence et des signes avant-coureurs de sa ruine.

Arrêtons-nous sur le sommet avant de commencer à descendre.

X

LA GRÈCE A ROME DANS L'ART

Influence de la Grèce dans l'art. — Toutes les époques de la statuaire grecque représentées à Rome. — L'art avant Phidias. — L'art au temps de Phidias. — Le Jupiter, la Minerve de Phidias. — La Junon de Polyclète. — Le discobole et la vieille femme ivre de Myron. — Animaux d'après Myron. — Scopas. Grandes compositions de Scopas : les Niobides, les divinités de la mer ; imitations et vestiges de cette composition jusqu'à Raphaël ; la Ménade furieuse ; l'Apollon Citharède, les Muses. — Euphranor : Pâris. — Les mêmes artistes sculpteurs, peintres, architectes, quelquefois écrivains, dans l'antiquité comme à l'époque de la renaissance. — Praxitèle : le jeune Satyre, l'Apollon au lézard, les deux Amours, la Vénus de Gnide et les Vénus qui en dérivent. — Histoire des Grâces. — Bacchus et personnages bachiques ; types de Diane, de Junon, de Cérès d'après Praxitèle. — Léocharès : enlèvement de Ganymède. — Lysippe, réalisme, l'Hercule Farnèse d'après Lysippe, le *torse*. — Époque alexandrine : Sculpture égyptienne et grecque, école de Pergame. — Second âge de la sculpture grecque, l'Hermaphrodite, le Laocoon. L'Apollon du Belvédère, problème de son origine. Vue générale des phases de l'art grec.

Je n'ai pu suivre dans leurs détails les guerres de Grèce et d'Orient, qui m'auraient entraîné trop loin de Rome, où le titre de ce livre m'a retenu ; mais je

puis y constater encore aujourd'hui un résultat de ces guerres, l'importation de l'art grec, signe et mesure de l'influence qu'exerça la civilisation grecque sur la civilisation romaine.

Cette influence fut elle-même le résultat de ce que j'appellerai l'invasion de la Grèce à Rome. Artistes, philosophes, rhéteurs grecs y affluèrent aussitôt que le centre du pouvoir y eut été transporté. Si je ne trouve plus à Rome cette foule qui l'inonda, j'y trouve encore une autre population aussi d'origine grecque, qui précéda ou suivit celle-ci, cette population muette mais expressive de statues venues de la Grèce ou sculptées à Rome, soit par des Grecs, soit par des Romains disciples des Grecs. Dieux, héros, grands hommes devenus citoyens de la ville reine par la présence de leurs images qui la remplissaient tout entière, et dont les survivants peu nombreux en comparaison, y forment encore la réunion la plus considérable en ce genre qui soit dans tout l'univers.

Avant de m'engager dans le récit des événements qui amenèrent la fin de la république, récit qui ne devra pas être interrompu, je vais m'arrêter pour contempler ce grand fait de l'invasion du génie grec manifesté par la présence de l'art grec à Rome, l'étudiant dans les monuments qui sont encore là pour l'attester.

Le point de vue que j'ai adopté et qui fait de cet ouvrage un *guide* historique autant qu'une histoire, ne

me permet pas de suivre l'influence de la Grèce sur les mœurs, les lettres et la philosophie romaine; il en sera traité ailleurs dans un autre travail (les *Origines romaines*), qui formera le complément de celui-ci; mais l'adoption même de ce point de vue me commande d'étudier l'influence que je signale dans les produits de l'art antique qui sont restés à Rome. Je vais faire, pièces en main, leur généalogie et chercher les titres de noblesse de l'art romain. Par là, les statues et les bas-reliefs que renferment le Vatican, les musées du Capitole et de Saint-Jean de Latran, les collections des palais et des villas, acquerront un intérêt indépendant de leur valeur propre, car trop souvent ces œuvres d'art sont comme les descendants des familles illustres, dont la provenance est le plus grand mérite. Cette provenance est ici curieuse à rechercher, et c'est cette recherche que j'ai entreprise. Ce sera encore de l'histoire, l'histoire de l'art à Rome, écrite aussi dans les monuments; ce sera en même temps un *guide* à l'aide duquel on pourra s'orienter dans l'étude de ces monuments, rattachés à leur origine et expliqués par elle.

Je me hâte de le dire, une telle étude serait impossible si l'art antique n'avait eu pour principe de reproduire à l'infini les mêmes types en les diversifiant, mais sans les altérer profondément. On peut appliquer aux œuvres de cet art ce qu'a dit Condorcet sur l'unité d'organisation des êtres vivants :

constance dans les types, variété dans les modifications.

De plus, il était impossible qu'un artiste médiocre se permit de créer un type nouveau ; s'il avait osé le faire, ce type n'aurait point prévalu : chaque fois qu'on en trouve un bien caractérisé, on est donc en droit d'affirmer qu'il vient d'un maître, et on doit seulement chercher auquel des grands artistes grecs, dont les Romains reproduisirent constamment les œuvres, il convient de l'attribuer.

L'influence de la Grèce sur Rome ne se manifeste pas seulement dans les imitations de l'art grec par les Romains, mais encore dans les emprunts que la sculpture a faits à la poésie des Grecs. J'aurai soin de signaler les plus frappants. Ainsi les statues et les bas-reliefs nous feront remonter par un double courant à la source grecque, et le grand fait de l'action qu'a exercée le génie hellénique sur le génie romain nous sera deux fois révélé.

Nous pouvons suivre à Rome tout le développement de l'art grec. Il commença par d'informes ébauches, semblables aux monstrueuses idoles des peuples sauvages, s'éleva ensuite de la beauté rude à la beauté fière, descendit à la beauté gracieuse et ne tomba dans la barbarie que lorsque la barbarie eut envahi le monde.

En Grèce, les premiers symboles de la Divinité furent une pierre, une poutre, une colonne. On ne sau-

rait se flatter de retrouver à Rome ces symboles antiques. Rien non plus ne nous est resté des figures barbares par lesquelles on exprimait les types divins primitifs, sauf les statues en gaine et à forme de momie qui représentent la Diane d'Éphèse; à quelques époques qu'elles appartiennent, elles renouvellent le type primitif de ce symbole de la fécondité universelle. Ici l'art nous a conservé fidèlement le maillot d'où il est sorti.

La déesse est couverte de mamelles et d'animaux sortant de son sein. Presque toujours la matière dont elle est formée, pierre ou métal, est noire ou au moins de couleur sombre¹ pour exprimer qu'elle se confondait avec la Nuit, mère des êtres². Les extrémités et les produits vivants de la déesse sont figurés en marbre blanc pour montrer que la lumière, qui est la condition de la vie, est sortie de cette Nuit.

On peut se former une idée du palladium, image informe de Pallas, au moyen de quelques monuments antiques où il est figuré³. Certaines madones très-gros-

¹ En bronze, *Musée du Capitole, salle du Cheval*, deux à la villa Albani, une en marbre noir, l'autre en basalte vert; dans l'une de ces statues (au Vatican, *gal. des Candel.*, 81) qui est en marbre blanc, la tradition du symbole s'est perdue.

² Un ancien sculpteur grec, Rhœcus, avait fait une statue de la Nuit pour le temple de la Diane d'Éphèse. (Paus. x, 38, 3.)

La Nuit est appelée la Mère, de l'éther et du jour. (Hésiod., *Theog.*, 124.)

³ Par exemple, dans un bas-relief de la villa Borghèse, ayant pour

sières et très-vénérées, peuvent aussi donner une idée approximative de ces images sans art auxquelles la dévotion populaire s'attachait de même en raison de leur antiquité.

On voit à Rome de nombreux bas-reliefs exécutés dans le style qu'on nomme *archaïque*; mais, pour la plupart d'entre eux, ce style n'est pas original; il a été imité à une époque comparativement récente. L'imitation est parfois si habile qu'il est difficile de la reconnaître, et souvent on ne l'a pas reconnue. Celui de ces bas-reliefs qui me semble le plus certainement ancien est la prétendue Leucothoé de la villa Albani¹. Tout me paraît être réellement archaïque dans ce précieux bas-relief, la plus ancienne sculpture qui soit à Rome².

Quand les anciens font de l'*ancien* et on en a fait souvent à Rome dans la sculpture, comme le peintre Overbeck y fait aujourd'hui, avec un grand talent, du

sujet le rapt de Cassandre, au pied de la statue de Pallas; les figures principales n'offrent rien d'archaïque, mais le palladium sur l'autel est d'après un art beaucoup plus ancien. On en peut dire autant d'une figure d'Apollon sur un bas-relief du Vatican. (*M. P. Cl.*, 587.)

¹ Aujourd'hui on y voit plutôt, au lieu du petit Bacchus, dans les mains de Leucothoé, un enfant présenté à une déesse *Kourotrophos* (qui nourrit et élève les enfants). Leucothoé et le petit Bacchus forment un groupe dont la composition est entièrement différente. (Cour du palais Lante.)

² La maigreur des bras de la femme assise, l'angle déplaisant que forme son pouce avec le reste de la main, la grosse tête de l'enfant.

moyen âge, cet archaïsme artificiel se trahit soit par l'exécution¹, soit par la matière², soit par les accessoires plus modernes que le sujet³, soit par le sujet plus moderne lui-même que le style⁴, soit par des différences de style dans diverses parties de la composition; car quelquefois le même bas-relief offre juxtaposées des figures appartenant à des âges divers dont on a imité simultanément les caractères successifs⁵.

¹ Un Apollon assis du Vatican (*M. P. Cl.*, 395) semble d'abord pouvoir être considéré comme le specimen d'un art très-ancien, mais Visconti et M. Gherard y reconnaissent également un *faire* plus moderne.

² La qualité du marbre dément l'apparence d'archaïsme qu'on a cherché à donner aux monuments; lorsqu'ils sont en marbre de Carrare, l'emploi de ce marbre ne permet pas de les faire remonter à une bien haute antiquité; l'emploi d'un marbre à veines colorées empêche également d'attribuer une origine aussi ancienne qu'on l'a fait quelquefois à des statues bachiques et dites étrusques de la villa Albani. « Non fuisse *tum* auctoritatem maculoso marmori, » dit Pline (xxxvi, 6, 1).

³ Bas-relief de la villa Albani (grand Salon), trois femmes et une Victoire sont traitées dans le style archaïque, mais au fond est un temple corinthien de l'époque romaine.

⁴ Quand par exemple une figure archaïque est surmontée d'une tête d'impératrice; mais, des exemples qu'on a cités, il faut retrancher ceux où la tête n'appartient pas à la figure et a été rapportée.

⁵ Autel de Gabie (*M. Chiar.*, 182), des Ménades aux corps flexibles, aux mouvements impétueux, près d'une Vénus roide dont les cheveux, soulevés par un Amour, s'écartent en équerre.

L'autel quadrangulaire du Capitole (salle des Hercules) fournit un frappant exemple du même contraste. Sur la face du monument qui représente Jupiter entouré des divinités de l'Olympe, une figure à gau-

Le goût de l'archaïsme a duré très-tard, c'est ce que prouve son emploi dans des sculptures que leur médiocrité, leur lourdeur¹ ou leurs attributs, datant du temps de l'empire, font rapporter à une époque bien postérieure au style dans lequel on les a traitées.

S'il est à Rome une statue antérieure à Phidias, c'est la Pénélope du Vatican. La main gauche, appliquée sur le rocher, forme avec le bras un angle droit et ressemble à un pied; un imitateur savant de l'archaïsme ancien n'eût point fait cette main-là. C'est l'inexpérience de l'art grec à ses commencements, mais la pose est expressive et il y a déjà dans le style une grande puissance².

Une Minerve archaïque de la villa Albani³ qui fait

che a encore un caractère remarquablement éginétique; il est à peine sensible dans quelques autres figures, et absent du plus grand nombre, par exemple, des Curètes dansants. Rhéa donnant à Saturne la pierre emmaillottée qu'il doit dévorer n'a non plus rien ou presque rien d'archaïque. Ici on peut croire que l'artiste, oubliant l'imitation du style antique, s'est inspiré de Praxitèle, qui avait traité le même sujet (Paus., ix, 2, 5); comme dans la tête de Junon placée au-dessous de la tête éginétique et si différente par le style, il paraît s'être inspiré de la Junon de Polyclète.

¹ Trois femmes qui se tiennent par la main (*M. Chiar.*, 360).

² *M. P. Cl.*, 261. M. Brunn croit à un *archaïsme d'imitation*; la statue a été restaurée. — Une répétition non restaurée (*M. Chiar.*, 730), montre un certain progrès, la main est moins barbare.

³ Dans un coin du *salon*. Les autres statues, dites *archaïques* de Rome, me paraissent d'imitation, tels sont le Bacchus ou prêtre de Bacchus de la villa Albani (salle d'en bas), un athlète du Capitole, etc.;

pressentir l'époque des sculpteurs d'Égine, ces devanciers de la perfection, fournit aussi un type de l'art grec avant elle et peut-être avant eux¹.

Il n'est plus permis de donner aux bas-reliefs et aux statues archaïques le nom d'étrusques, que leur donnait encore Winckelmann. Ces bas-reliefs et ces statues sont ou veulent paraître d'ancien style *grec*. Ce style se montre sur les vases dits étrusques parce que ces vases, soit ceux qui ont été trouvés en Étrurie, soit ceux qui proviennent de pays grecs, comme la Grande-Grèce et la Sicile, présentent les types de l'art grec ancien conservés par des artistes grecs, ou qu'ont empruntés des artistes étrusques².

En réservant ce qui appartient à l'époque où les types anciens ont été contrefaits, les bas-reliefs imités du style archaïque donnent une idée vraie de ce que fut ce style à diverses époques, dans la période qui a précédé le temps de la belle sculpture grecque; et on acquiert une idée assez juste des œuvres si rarement

une belle tête de femme de la villa Ludovisi est peut-être de l'ancien style attique.

¹ Elle offre une certaine ressemblance avec la Minerve tout à fait primitive des métopes de Sélinonte.

² Je n'ai point fait entrer dans l'histoire des types grecs dont les reproductions se voient à Rome, les monuments déterrés en Étrurie et déposés au Vatican dans le Musée Grégorien, parce que ces monuments ne sont point *la Grèce à Rome*, mais *la Grèce en Étrurie*; ils ne se trouvent à Rome qu'accidentellement, comme ils pourraient se trouver à Londres ou à Paris.

conservées de cette période, grâce à une suite de pastiches bien faits.

L'un des plus anciens est l'autel qui a la forme d'un puits et où sont figurées les douze grandes divinités. On ne peut douter que ce bas-relief du Capitole ne soit imité de l'ancien style *grec*. Les douze dieux sont disposés de même sur un autel de forme semblable qui a été trouvé à Corinthe¹, et qui lui-même offrait sans doute une imitation de l'autel des douze dieux au temps des Pisistratides. C'est le style de cette époque antique qu'on a voulu imiter dans le bas-relief romain. Le bas-relief qui porte le nom de Callimaque² est dans son archaïsme d'une extrême élégance, qui trahit la contrefaçon. Rien dans ce bas-relief n'appartient à Callimaque; le style imité est antérieur et le goût d'imitation postérieur à son temps.

On avait cru reconnaître dans les figures féminines du Capitole les danseuses *lacédémoniennes* dont il fut l'auteur³; mais les danseuses lacédémoniennes étaient des statues, et ceci est un bas-relief⁴.

¹ Müll., *Arch. att.*, 1, 42.

² *M. Capit.*, salle des *Philos.*

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 41.

⁴ Si l'on voulait retrouver une reproduction des danseuses de Callimaque, on le pourrait plutôt dans ces danseuses dont la robe courte est pareille à celle de la jeune Spartiate victorieuse à la course (*gal. des Candé.*, 222), et qu'on voit sur un bas-relief de la villa Albani, sur des bases de candélabres de la même villa et de la villa Borghèse.

Quelquefois un détail de la composition ou de l'ajustement, un attribut d'origine antique, en présence d'une statue ou d'un bas-relief peu anciens, reporte l'esprit à l'époque primitive de l'art grec. Ainsi Bupalus, un des plus anciens sculpteurs de la Grèce, imagina, nous le savons, de donner à la *Fortune* le genre de coiffure et de placer dans sa main la corne d'abondance¹ qui sont les attributs de cette déesse dans des statues de l'époque romaine². La pomme fut placée anciennement dans la main de Vénus par un sculpteur d'Égine, Canachus³, et des ailes furent données très-anciennement à la Victoire⁴. Le voile qu'ont des Junons romaines était porté par les vieilles idoles en bois de la déesse.

C'est dans un dessein religieux que l'on reproduisait un type antique et sacré. La Junon Sospita⁵ au Vatican conserve la peau de chèvre, les souliers à la

¹ Paus., iv, 30, 4.

² *M. P. Cl.*, 594. Statuette où les attributs caractéristiques de la Fortune ont été moins restaurés que dans d'autres statues de cette déesse. Quand le caducée n'a point de serpent et ne porte que des banderoles, sa forme primitive, il est aussi un vestige de l'art ancien qui, pas plus que la poésie grecque avant Sophocle, ne connaissait le caducée entouré de serpents.

³ Paus., ii, 10, 4.

⁴ Paus., v, 17, 1.

⁵ Ou *Lanuvienne* (*M. P. Cl.*, 552), et sur un autel de la villa Panfili, qui est de l'empire (dans le pré). La Junon de l'escalier du musée Capitolin n'a aucun droit au nom de Junon Lanuvienne, bien qu'on ait écrit sur sa base, en faisant un barbarisme, *Lanuvina*.

poulaine, costume obligé de cette vieille divinité pélasge; mais, dit Visconti, la disposition de la peau de chèvre qui lui sert de manteau et de la tunique, la symétrie recherchée des plis, rappellent le style ancien; tandis que la douceur des traits, la délicatesse de l'exécution, font reconnaître la main d'un artiste des derniers temps de la république romaine. D'autres disent même du temps de l'empire.

Opposition piquante entre l'accoutrement de la déesse tel que la tradition religieuse l'avait consacré et les procédés savants d'un art avancé.

Dans un même ouvrage se rencontrent et se touchent, pour ainsi dire, les extrêmes de la sculpture antique.

En étudiant les bas-reliefs archaïques, on voit les imitations du style antique s'en rapprocher ou s'en éloigner plus ou moins. Il s'y montre plus ou moins altéré ou plutôt perfectionné. Les unes sont si voisines de ce style, qu'on peut douter si elles en sont des reproductions ou des types originaux.

Ailleurs, l'intention est encore archaïque, mais le style est plus harmonieux, la roideur des contours et des attitudes est adoucie, les détails sont traités avec un soin extrême; enfin l'archaïsme se combine avec un sentiment complet de la beauté sans disparaître tout à fait.

Ainsi l'on peut à Rome, par des monuments, la plupart, il est vrai, d'imitation, se faire une idée de ce

qu'était l'art grec dans sa première période, et, à travers les monuments qui correspondent aux divers degrés parcourus par lui dans cette période, on s'achemine, pour ainsi dire, vers l'atelier de Phidias.

L'époque qui précède immédiatement Phidias est représentée à Rome soit par des originaux, soit par des imitations.

On a considéré comme un spécimen de cette époque intermédiaire entre la sculpture grecque primitive et la grande époque de Phidias des bas-reliefs¹ qui retracent plusieurs travaux d'Hercule.

Parmi les reproductions artistiques d'œuvres anciennes de la statuaire grecque se rapportant à cette époque, je citerai deux statues qui se voient à Rome.

L'une est incontestablement une copie de l'Apollon Philésien de Canachus, qui tenait un daim². L'exécution de cette copie, dont l'original existait au temps de Xerxès, paraît dater de l'empire³. C'est encore un témoignage bien frappant de la persistance des types religieux et du style ancien, que la religion perpétuait en les consacrant.

Ménechme, sculpteur, qu'on s'accorde généralement

¹ *M. Cap.* Autel quadrangulaire, première salle du rez-de-chaussée. La barbe et les cheveux sont dans la donnée, antérieure à Phidias, les figures se rapprochent de lui par le style.

² *M. Chiar.*, 285. Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 25. Paus., x, 13, 3. L'Apollon Philésien est connu par les médailles de Milet.

³ *Gher.*, *Ant. Bildwer.*, p. 173.

à placer avant Phidias, est cité par Pline¹ comme l'auteur du *Taureau pressé par le genou et la tête renversée*. Or c'est exactement dans cette attitude qu'on voit très-souvent un taureau qu'immole une Victoire ou un Génie.

La Jeune Fille victorieuse à la course² semble appartenir encore, par quelques détails, à l'époque qui a précédé Phidias; mais il y a tant de finesse et tant de grâce dans la ravissante figure, qu'on est tenté d'y voir un souvenir de cette époque, un retour vers elle, et, plutôt qu'un prélude, un écho.

Quelquefois ce retour vers le passé ne se trahit que par une imitation partielle et très-légère dans la disposition des cheveux ou dans les plis d'une draperie.

Par ces imitations du style qui a précédé et préparé le style de Phidias, nous arrivons à Phidias.

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxiv, 19, 30; Tat. *ad. gr.* 54. Le groupe de Ménéclume est rapporté sans raison par Tatien à l'enlèvement d'Europe; on a commis la même erreur en restaurant un groupe du Vatican (*M. P. Cl.*, 130). Sujet très-fréquent sur les terres cuites et les bas-reliefs. L'original peut être d'après un autre Ménéclume postérieur à Lysippe. (Br., *Gesch.*, d. gr. k., 1, p. 418.)

² *Vat., gal. des Candé.*, 222. Une des jeunes filles qui couraient à Olympie, leur robe courte n'atteignant pas le genou et les cheveux flottants (Paus., v, 16, 2). Cette statue semble avoir été décrite par Sophocle, dans un passage de sa tragédie perdue d'*Hélène redemandée*. Il s'agit d'une jeune *Spartiate*, Hermione. « Sa robe virginale voltige sur sa cuisse nue. » Welck., *Gr. tr.*, p. 121.

On peut, à Rome, faire connaissance avec le grand style de Phidias lui-même.

J'oserais attribuer à Phidias ou à un de ses élèves un fragment de bas-relief dont le style est tout à fait semblable à celui des marbres du Parthénon. Il représente un guerrier tombé et un guerrier prêt à frapper¹.

La tête du cheval de bronze du musée Capitolin est aussi très-semblable aux têtes de chevaux du Parthénon². Ce sont, avec le bœuf de bronze également au Capitole, trois des belles œuvres de la statuaire grecque transportées à Rome.

Phidias, comme il le dit au sculpteur Panænus, et comme fit plus tard Euphranor, s'était inspiré d'Homère pour créer son Jupiter, le vrai Jupiter ! s'écria en le voyant Paul Émile, et qui a fait dire à un poète de l'Anthologie :

¹ *Villa Albani*, dans le *Casino*, au premier étage ; trouvé près de Sainte-Marie-Majeure. Je ne tiens pas compte ici d'un bas-relief apporté du Parthénon dans les temps modernes. (*Vatican, M. Chiar.*, 372 A.)

² Calamis, venu un peu avant Phidias, n'eut point de rival pour les chevaux, « sine æmulo, Pl. xxiv, 19, 22. » — Ovid., *ex Pont., epist.*, iv, 1, 33. Calamis, qui fut fondeur en bronze, serait-il l'auteur du cheval de bronze du Capitole qui, en effet, semble plutôt un peu antérieur que postérieur à Phidias ? Ce qui empêche de penser à Strongylion, lequel, selon Pausanias (vi, 30, 1), excella par-dessus tout dans les Chevaux et les Bœufs. Pausanias (iv, 10, 2) parle aussi des chevaux d'Agéladas, maître de Phidias ; mais ils ne devaient pas être encore arrivés à cette perfection.

« Oui, Phidias avait vu Jupiter, et nous le voyons grâce à lui. »

A Rome, une tête colossale¹ révèle la majestueuse beauté du Jupiter d'Olympie, qui, de l'aveu de tous, lui a servi de modèle.

Mais je crois qu'il faut lui donner un peu plus de sévérité pour atteindre au type encore sévère de Phidias². Cette expression grave et douce est-elle bien celle du dieu qui ébranle l'Olympe d'un mouvement de ses noirs sourcils³? Le Jupiter de Phidias a péri à Constantinople par un incendie, mais nous possédons l'original de cet original perdu dans les vers d'Homère, dont il était la copie.

L'attitude du Jupiter Olympien nous est transmise

¹ *M. P. Cl.*, 539.

² Tous les statuaires grecs qui firent des Jupiters durent les faire d'après le célèbre Jupiter d'Olympie, mais la sévérité du modèle a dû s'adoucir dans les imitations, adoucissement que leurs noms indiquent : Jupiter Philios, qui ressemblait à Bacchus (Paus., viii, 31, 2). Jupiter Melichios, Mansuetus (Paus., ii, 20, 1). Cet adoucissement devait se faire sentir dans le Jupiter de Sthénis (Pl., xxxiv, 19, 40), et le Jupiter de Pasitelès, en ivoire, placé sous le portique de Métellus. Pasitelès était un sculpteur grec établi à Rome, vers les derniers temps de la République (Pl., xxxvi, 5, 26). L'auteur du beau buste du Vatican a pu imiter Phidias à travers Sthénis et Pasitelès; ce buste est postérieur à Alexandre, selon Zoega; du reste, la copie du Jupiter Olympien n'est pas complètement exacte, la traduction n'est point littérale, la couronne d'olivier que portait le Jupiter de Phidias (Paus., v, 11, 1) manque au buste du Vatican.

³ *Il.*, i, 528.

par une statue un peu lourde, mais qui en reproduit la disposition générale assez fidèlement¹. Pour nous faire une idée de la statue de Phidias, il faut mettre cette tête sur cette statue et donner à celle-ci une hauteur de quarante pieds.

Une des mains du Jupiter Olympien soutenait une Victoire. Rome s'empara de ce signe, qui devint un attribut impérial; car elle eut, ce qui était un peu honteux, ses empereurs-Jupiter : par exemple, son Tibère-Jupiter², après avoir eu son César-Jupiter³. On voit aussi Jupiter avec l'aigle et la foudre, comme était un Jupiter d'Olympie⁴. Les inspireurs de celui-ci furent sans doute le dieu d'Homère, *qui se réjouit de la foudre*, et le Jupiter de Pindare, sur le sceptre duquel dort l'aigle divin.

Phidias avait reproduit sept ou huit fois, et sous différents aspects, le type de Pallas Athénè, de la déesse chaste, guerrière et civilisatrice, expression de ce que la pensée religieuse des Grecs a conçu de plus intelligent et de plus pur.

¹ Le Jupiter Vérospi (*M. P. Cl.*, 325), refait en partie par l'Algarde on en a trouvé une répétition en petit à Corinthe.

² *Villa Borgh.*, *salon*, 7.

³ César tenant l'épée et brandissant la foudre.

⁴ Paus., *v*, 22 4. Jupiter avec l'aigle et la foudre sur un bas-relief de Chios (*Müller, Atl.*, n, 66); avec la foudre, sur le candélabre Barberini et dans plusieurs statues de travail romain. La foudre ne pouvait manquer au Jupiter du Capitole, lieu fréquemment visité par elle. Ce Jupiter avait été un dieu fulgurateur étrusque.

Les types des principales Minerves de Phidias, on appelait ainsi à Rome Pallas Athéné, peuvent s'y retrouver encore.

D'abord le type de la Minerve Vierge, la Minerve du Parthénon¹; un certain nombre de statues rappellent par divers traits cette Minerve célèbre, dont M. le duc de Luynes a si noblement entrepris et si savamment dirigé la restitution, exécutée par Simard et ingénieusement contrôlée par M. François Lenormant à l'aide d'une statuette que son père avait eu le temps de signaler à Athènes avant d'y mourir. Quelques-unes de ces statues se rattachent directement à Pallas Vierge par le casque, orné comme était le sien d'un sphinx et de griffons ou de chevaux ailés², d'autres, qui n'ont plus cette ressemblance, ont encore le serpent près d'elles, la lance à la main, le bouclier au pied, la tête de Gorgone sur la poitrine³; même là où manquent l'un

¹ Paus., I, 24, 5.

² Sur la tête d'une statuette en bronze de la villa Albani (salle de l'Ésope) sont un sphinx, deux chevaux ailés sur les côtés, et huit sortant du casque au-dessus du front; la Minerve de Phidias portait, selon Pausanias, un sphinx et des *griffons*, mais les chevaux ailés se voient sur des monnaies d'Athènes qu'on regarde comme présentant la tête de la Minerve du Parthénon (Fr. Len., *la Min. du Parth.*, p. 36). Sphinx et griffons se retrouvent sur la Minerve en bas-relief du candélabre Barberini (*M. P. Cl.*, 413). Ailleurs le griffon est associé au bélier (*M. P. Cl.*, 376), qui le remplace quelquefois. Le sphinx et les quadrupèdes ailés sur le casque d'une Minerve au Parthénon et d'un grand nombre de Minerves à Naples, à Londres, à Dresde.

³ Le serpent dans la Pallas Giustiniani (*Nuov. br.*, 114), la robe des-

ou l'autre de ces attributs donnés par Phidias à sa Minerve, l'air sévère et parfois dur du visage¹ rappelle son style et l'expression que devait avoir la Pallas Vierge², la *joue sévère* (*torva genis*), virile et lançant de dessous son casque un regard glauque, comme le second Philostrate³ peint une Minerve. Plus cette expression est marquée, plus on est près du caractère que devait avoir la Minerve du Parthénon.

Au sommet de l'Acropole se voyait de loin une Pallas colossale de Phidias, en bronze⁴; elle levait la lance et présentait le bouclier dans l'attitude du combat. C'était Pallas combattant, *promachos*; une foule de statues nous offrent la répétition de cette Pallas⁵,

cend jusqu'aux pieds comme dans la Minerve du Parthénon; elle n'a plus la lance, mais elle a encore le bouclier que n'a pas la Pallas de Velletri à Paris, dont il existe une répétition au Capitole (galerie).

¹ La Gorgone de la Minerve du Parthénon était en or : c'est ce que prouvent deux passages d'*Erechthe*, tragédie perdue d'Euripide. (Euripide, *Fragm. Did.*, p. 702-3).

² D'autres Minerves du Vatican, notamment un buste (*M. Chiar.*, 197). Ce buste avait des yeux en pierre de couleur, comme la Minerve de Phidias; on les a remplacés par des yeux en verre bleu, qui sont loin de faire le même effet.

³ Philostr. *Jun.*, ix, 2. Description d'un tableau où se trouvaient Junon, Vénus et Minervé.

⁴ Paus., i, 28, 2. Voyez x, 34, 4. Minerve Promachos combattait les géants.

⁵ Vatican, *M. P. Cl.*, 96, avec un mouvement violent et exagéré,

telle que les descriptions des anciens et les médailles nous la font connaître ¹.

. Phidias était aussi l'auteur d'une Minerve qu'on appelait *la belle* ². Lucien vante le contour du visage, la douceur des joues, la beauté du nez : quelque chose de cette beauté douce, avec la force, caractère du temps de Phidias, se montre dans une belle Pallas de la villa Albani ³, un des types les plus remarquables de cette grande époque.

A cette douce Minerve de Phidias se rattachent les Minerves *pacifiques*, qui ne sont point armées⁴ ou ne le sont que partiellement, qui ont pour symbole l'ab-

b., *M. Chiar.*, 448; *M. Capit.*, salle des Hercules, 15; salle du Satyre; 16. Minerve combattant les géants, et probablement dans cette attitude, était brodée sur *le peplos*, qu'on portait processionnellement pendant les Panathénées.

¹ Nous le voyons aussi dans le bas-relief d'Ajax et Cassandre à la villa Borghèse, où le palladium, qui primitivement fut armé seulement d'une quenouille et d'un fuseau, puis de la quenouille et de la lance (Apollod., III, 12, 3, 5), reproduit grossièrement la donnée de la Minerve Promachos; c'était donc un type antérieur à Phidias et que Phidias avait conservé.

² Pl., *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 5.

³ Grand salon. Très-admirée par M. Ingres; la description de Lucien (*Im.* 6) lui convient assez bien, sauf en ce qui concerne le nez, qui est en partie moderne.

⁴ La Pallas de Velletri, au Louvre, qui n'a point d'autre arme que le casque, et dont le geste semble oratoire, offre le type de Minerve séparé de toute idée guerrière, et présente la déesse sous un aspect purement pacifique.

sence de l'égide¹ ou l'égide jetée en écharpe à travers la poitrine², qui tiennent le casque à la main ou la lance renversée³, qui sont vêtues d'un grand manteau; Minerve alors n'est plus la déesse de la guerre, mais la déesse des travaux paisibles, l'ouvrière, *Ergané*⁴.

Cette Minerve ne combat pas, elle médite, et chez elle la douceur remplace la sévérité; elle finit même par prendre une physionomie rêveuse, les regards tournés vers le ciel⁵.

¹ *M. Chiar.*, 496, 681.

² Cette disposition singulière de l'égide est trop souvent répétée pour être fortuite. On y voit un signe pacifique (*M. P. Cl.*, 376; *M. Chiar.*, 63; *vill. Borgh.*, vi, 2, vii, 15). Quelquefois l'égide est rejetée en arrière, de manière à être à peine visible par devant, et à couvrir le dos tout entier. *Vill. Ludov.*, i, 46.

³ Sur l'autel des douze dieux au Capitole, Minerve tient son casque d'une main et sa lance de l'autre; dans un bas-relief grec dont celui-ci est évidemment une imitation, la pointe de la lance est abaissée; dans un bas-relief archaïque de la villa Albani, Minerve porte le casque à la main et une lance sur l'épaule. Une Minerve restaurée tient son casque à la main (*M. P. Cl.*, 259). La Minerve de la villa Ludovisi, dont l'égide est en arrière, offre une trace visible d'un casque antique qu'elle tenait aussi à la main.

⁴ La Minerve du forum de Nerva, qui préside aux travaux de femmes a un grand manteau. De même sur le bas-relief de la villa Albani, où elle surveille la fabrication du navire Argo. Dans l'*Odyssée*, quand elle apparaît à Ulysse comme une femme *qui sait faire de beaux ouvrages*, elle est revêtue d'un manteau qu'elle-même avait tissé (*Od.*, xvi, 157), elle le dépose pour se préparer à la guerre. Voyez deux passages analogues dans l'*Iliade*. (v, 735-6, viii, 585-8.)

⁵ *Vill. Borgh.*, viii, 7. A Florence, une Minerve *Uffizj*, avec la chouette,

Aucune Minerve n'ayant égalé la célébrité des Minerves de Phidias, dont une était à Rome, on peut lui attribuer avec vraisemblance l'origine du plus grand nombre, au moins, de celles que renferment les collections romaines. La Minerve voilée, dont il existe un exemplaire, je crois unique, à la villa Albani, a été rattachée par O. Müller à une cérémonie grecque. A Athènes, dans la fête des Plyntéries, on portait une Minerve voilée. L'accoutrement de cette petite figure aurait donc une origine grecque; il en est certainement de même de la Minerve de la villa Ludovisi, dont l'auteur est nommé, de la Minerve d'Antiochus.

La couronne d'olivier qui entoure le casque d'une Minerve du Vatican ¹ indique un souvenir de la Minerve Poliade, qui avait précédé à l'Acropole les Minerves de Phidias, qui était en bois d'olivier, et dans le voisinage de laquelle avait poussé l'olivier sacré sorti de terre à la voix de la déesse.

a les regards tournés ainsi. La chouette peut être le symbole de l'étude et de la méditation nocturnes. Elle accompagne une Minerve qui a été trouvée dans la société des Muses (*M. P. Cl.*, 458); elle se tient près de la Minerve industrielle qui assiste à la fabrication du navire Argo; on en a placé une avec raison dans la main de la Minerve couronnée de l'olivier pacifique. Une Minerve dont parle l'Anthologie (*Anth. gr.* Jacobs, 11, p. 31) était représentée avec une chouette et une chienne, double symbole de vigilance. La Minerve de la villa Albani porte sur la tête une peau de chien.

¹ *M. Chiar.*, 496.

Avant Pallas qui préside aux arts et aux combats, avant la Minerve hellénique Pallas-Athenè, était la vieille Pallas pélasgique, déesse de la nature, comme toutes les divinités pélasges, déesse aquatique qu'on appelait Tritonide; il y a une allusion à cette antique Minerve dans une statue de Minerve accompagnée d'une figure de femme marine¹.

L'idéal multiple de Minerve qui a prévalu, étant une création de Phidias, on peut faire remonter jusqu'à lui la forme sous laquelle *Rome* est ordinairement représentée; car Rome, quand elle choisit son symbole, s'identifia, et elle en avait ou au moins en avait eu le droit, avec la déesse de la sagesse et de la guerre.

Rome personnifiée, cette déesse à laquelle on érigea des temples voulut d'abord être une Amazone², ce qui se conçoit, car elle était guerrière avant tout. C'est sous la forme de Minerve que Rome est assise sur la place du Capitole³.

¹ Jardin du palais Rospigliosi.

² Jusqu'au règne de Commode Rome est représentée par une Amazone; dans l'escalier du palais des Conservateurs, Rome, en tunique courte d'Amazone et le globe du monde à la main, reçoit Marc Aurèle; le globe dans la main de Rome date de César. Rome en Amazone, le sein découvert et le pied sur un trophée d'armes des vaincus (*villa Albani, au pied de l'escalier du Casin*). Tête de Rome avec la louve sur le casque (*M. Chiar., 132*), ce qui la distingue de Minerve. (*Salle des Candélabres, 85; M. P. Cl., 88.*)

³ On a dit que cette statue est une Minerve accommodée en Rome

Sedet æternumque sedebit.

Au commencement de l'empire, Rome personnifiée apparaît rarement : les premiers empereurs¹ n'aimaient pas l'image de la souveraine qu'ils avaient détrônée ; quand elle fut bien morte, on put sans danger faire son apothéose².

Les Amazones nous ramènent à Phidias ; à l'extérieur du bouclier de la Minerve du Parthénon, Phidias avait figuré un combat d'Amazones³. La célébrité de la Minerve de Phidias nous autorise à voir en lui le véritable créateur du type des Amazones et des rémi-

mais elle ressemble beaucoup à une statue du Louvre (102) qui est assise sur un rocher, le rocher du Capitole, et qui, par conséquent, est bien Rome ; Minerve est rarement assise sur un rocher. Rome tenant à la main une Victoire est un emprunt fait à la fois au Jupiter d'Olympie et à la Minerve du Parthénon.

Dans la cour du palais des Conservateurs on a heureusement placé Rome, avec la longue robe et le manteau de Minerve, *au-dessus* de l'image d'une contrée vaincue. C'est de l'histoire.

¹ Visc., *M. P. Cl.*, 11, p. 29.

² On a mêlé les deux types, la Rome Amazone et la Rome Minerve, sur la base de la *vraie* colonne Antonine (jardin du Vatican). Rome a le sein nu comme une Amazone, la longue robe et sur la tête le casque au sphinx de Minerve.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 7. Ce sujet ne paraît point sur les monuments les plus antiques, le coffre de Cypsélus, le trône d'Apollon d'Amyclée, les bas-reliefs du temple de Minerve Chalciæcos à Sparte. Cependant il y a des combats d'Amazones au temple de Thésée ; il y en avait sur le mausolée d'Halicarnasse.

niscences de ce combat, tant de fois répété¹, dans les nombreux bas-reliefs où ces vierges belliqueuses sont aux prises avec des guerriers². Quelques-uns sont d'une grande beauté et d'un style grec très-pur; d'autres, dont l'exécution est médiocre et même défectueuse, trahissent leur origine par des intentions admirables³.

Sur la partie concave du bouclier de la déesse, Phidias avait ciselé la guerre des géants contre les dieux⁴, sujet répété sur deux bas-reliefs du Vatican⁵. On croit qu'il décorait le fronton du Panthéon⁶.

Enfin sur les sandales de Minerve, Phidias avait

¹ Attale, roi de Pergame, avait placé à l'Acropole deux groupes de statues représentant, l'un un combat de Grecs et d'Amazones, l'autre une gigantomachie. (Paus., 1, 25, 2.)

² Un très-beau fragment au palais Farnèse, et *M. Chiar.*, 301, 302. Les sculptures du temple de Phigalie, contemporain du Parthénon, présentent des combats d'Amazones dont plusieurs détails se retrouvent sur des bas-reliefs à Rome; un combat d'Amazones, celui d'un sarcophage (*M. P. Cl.*, 69), est analogue à un bas-relief apporté d'Athènes par lord Elgin et qui a péri.

³ Remarquable combat d'Amazones sur un sarcophage du Capitole, *salle du Satyre*.

⁴ Pl., *His. nat.*, xxxvi, 5, 7.

⁵ *M. P. Cl.*, 38. Les géants et deux déesses, sculpture d'une rudesse grandiose. *M. P. Cl.*, 414, les géants seuls, avec les jambes terminées en serpent, que leur donna le premier le poëte Pisandre (Pisandre, *Fragm. did.*, p. 11). Une gigantomachie décorait le fronton du trésor des Mégariens à Olympie. (Paus. vi, 19, 9.)

⁶ Nibby, *It. ant.*, II, p. 692.

trouvé place pour un combat de Centaures et de Lapithes¹, tels que nous les montrent un bas-relief et une mosaïque du Vatican², qui nous retracent des scènes reproduites souvent par l'art grec, et que la poésie d'Hésiode avait sculptées sur le bouclier d'Hercule³.

Les nombreux Esculapes qu'on voit dans les galeries de Rome, et qui se ressemblent beaucoup, peuvent être ramenés à deux classes, les Esculapes assis et les Esculapes debout. Les Esculapes assis dérivent, je pense, de l'Esculape de Phidias.

Phidias fit pour le temple d'Épidaure une statue d'Esculape en or et en ivoire. Cette statue était assise⁴.

¹ Des combats semblables furent ciselés plus tard par Mys, d'après les dessins de Parrhasius, dans l'intérieur du bouclier de la Minerve *Promachos*. (Paus., I, 28, 2.)

² *M. P. Cl.*, 501. *Mosaïque de la salle ronde*. Des combats d'Amazones et de Centaures se retrouvent parmi les marbres du Parthénon, et ceux de Phigalie, sur la frise du temple de Thésée, dans l'intérieur duquel ils avaient été peints par Micon (Paus., I, 17, 2). Alcamène, élève et collaborateur de Phidias, en avait orné la partie postérieure du temple de Jupiter à Olympie (Paus., V, 10, 2). Visconti ne doute pas que les bas-reliefs de Rome n'aient été faits d'après ces sculptures.

³ Hés., *Sc. Herc.*, 178.

⁴ Esculape assis (*M. d'Épidaure*), médaille de Cléone inédite (Fr. Le normant, *Catal. Behr*); d'après un auteur chrétien. Athénagoras (*Legat. pr. christ.*, XIV, p. 61). L'Esculape d'Épidaure était de Phidias. Pausanias (II, 27, 2) l'attribue à un sculpteur appelé Thrasyède. Quand il s'agit d'une statue en or et en ivoire destinée à un lieu si célèbre, et surtout de la création d'un type divin, on ne peut guère hésiter entre

Le renommé et de l'auteur du lieu doit avoir fourni le type dominant, surtout dans l'origine, du dieu d'Épidaure.

Les Esculapes debout reproduisent très-exactement, nous le verrons en son lieu, l'Esculape de Pyromaque, sculpteur postérieur à Alexandre, tel que le représentent, d'après sa statue, les médailles de Pergame.

Toutes ces statues, d'après Phidias ou Pyromaque, sont anonymes; le seul Esculape dont on connaisse l'auteur est médiocre, et cet auteur est un sculpteur inconnu, Assalectus¹.

Habent sua fata...

L'Esculape d'Épidaure tenait d'une main un bâton,

Phidias et un sculpteur obscur dont on ne sait pas même la date. D'autre part, l'inscription lue par Pausanias nommait Thrasyède; il faut supposer qu'au temps de Pausanias l'Esculape de Phidias avait été remplacé par un Esculape de Thrasyède, mais le type divin devait remonter à Phidias. Les Esculapes de ses disciples, Alcamène à Mantinée (Paus., viii, 9, 1), Colotès à Cyllène (Str., viii, p. 337), devaient le reproduire, et il dut faire abandonner celui de Calamis (Paus., ii, 10, 3), différent de l'Esculape ordinaire, car il était imberbe (Paus., ii, 10, 3). Scopas le représenta de même (Paus., viii, 28, 1), c'est d'après cette donnée de Calamis et de Scopas qu'on a pu figurer Musa, médecin d'Auguste, par un Esculape imberbe (*Nuov. bracc.*, 17). Les médecins sont représentés sous les traits d'Esculape, qu'Homère appelle *Médecin* (II., iv, 194) et qu'il dit leur père; aussi Esculape tient-il parfois le *volumen* comme les médecins; ce *volumen* peut être aussi un oracle écrit.

¹ Vu par Winckelman au palais Verospi.

l'autre était posée sur la tête d'un serpent ¹, symbole de la vie qu'Esculape conservait, rendait, et même, ceci semble une épigramme, ôtait quelquefois ²; aux pieds du dieu était un chien qui a disparu dans les reproductions successives d'Esculape ³.

Hygie, déesse de la santé, est souvent associée à Esculape. Les Romains durent accueillir avec une faveur particulière le culte de cette déesse, qui, avant l'importation d'Esculape venu chez eux d'Épidaure sous la forme d'un serpent, figurait déjà dans leur religion sous le nom de la déesse sabine de la santé, Salus ⁴. L'association de ces divinités semble avoir été propagée par Scopas, qui la reproduisit deux fois ⁵, et par Bryaxis ⁶, son contemporain. La première statue d'Hygie dont

¹ Le serpent était le symbole de la vie parce qu'il change de peau tous les ans. D'après une tradition singulière conservée dans un fragment d'une tragédie perdue de Sophocle (*Soph., frag. did.*, p. 370); les hommes, auxquels Prométhée avait apporté le feu, méprisèrent ce présent et le donnèrent à un âne, qui le donna à un serpent pour obtenir de lui la permission de boire à une source dont celui-ci était le gardien. Le feu de Prométhée fut pris pour *la vie*, ce qu'il n'est point dans Eschyle.

² Esculape donnait la mort avec le poison sorti des veines de gauche de la Gorgone. (Apollod. III, 10, 3, 11.)

³ L'Esculape barbu prit le dessus dans l'art; l'Esculape de Timarclide et de Timoclès était barbu. (Paus., x, 34, 3.)

⁴ Sur les monnaies de la *gens* sabine *Acilia Salus* et *Valetudo*, déesses sabinnes, sont représentées comme l'est Hygie. (Müll., *Arch.*, p. 660.)

⁵ Paus., VIII, 28, 1; VIII, 47, 1.

⁶ Paus., I, 40, 5.

il soit fait mention est celle du sculpteur Denys, offerte à Olympie par Smicythus¹ pour la guérison de son fils, malade de la poitrine. Hygie trouvait naturellement sa place dans une telle offrande. Elle fut pour ainsi dire enfantée à l'art par l'amour paternel. Quand on sait cela, on ne peut regarder une statue d'Hygie sans quelque attendrissement.

L'art grec fut encore autrement le père d'Hygie, sous la forme qu'on adopta souvent depuis sur les monuments, celle d'une femme donnant à boire à un serpent dans une coupe. Car cette composition fut d'abord celle de la Minerve-Hygie, qui était honorée à l'Acropole d'Athènes²; dans un bas-relief du Vatican³, on reconnaît au casque décoré du sphinx, des chevaux ailés et à l'égide que c'est bien Minerve et la Minerve de Phidias, laquelle remplit un office analogue auprès du serpent Érichthonius⁴. On ôta à Minerve son casque, on la dépouilla de l'égide; le

¹ Paus., v, 26, 2.

² Paus., i, 23, 5. Ce que Minerve offrait au serpent Erichthonius n'était pas un liquide, mais la pâtée de miel qu'on déposait dans le temple de Minerve Poliade pour servir à la nourriture du mystérieux serpent qui fut transporté de la vieille Minerve de l'Erechtéum à la nouvelle Minerve du Parthénon.

³ *M. P. Cl.*, 413. Sur le candélabre Barberini; la disposition de la figure de Minerve est la même que celle d'Hygie.

⁴ La présence du serpent auprès de la Minerve Giustiniani (*Nouv. bracc.*, 114), qui la rapproche de la Minerve du Parthénon, n'était nullement une raison de lui donner le nom de *Minerva medica*, et par

serpent Érichthonius fut remplacé par le serpent d'Esculape, symbole de la vie, et c'est ainsi que la Minerve de Phidias, qui était une Minerve-Hygie, fut transformée en Hygie, telle que nous la montrent les statues et les bas-reliefs de Rome¹.

Hygie devint ainsi une jeune fille gracieuse, debout près d'Esculape assis et posant, avec une aimable familiarité, sa main sur l'épaule du dieu; la santé s'appuie sur celui qui la soutient.

Un grand nombre de sculpteurs grecs consacrèrent leur ciseau à reproduire après Phidias et Scopas, et d'après eux, l'image d'Esculape², secourable divinité à laquelle dut s'attacher une dévotion universelle

suite d'appeler temple de *Minerva medica* un débris de villa qui n'a jamais été un temple. De plus, cette confusion reposerait sur une autre erreur, si, comme il est probable, la Minerve Giustiniani n'a pas été trouvée près du prétendu temple de la prétendue *Minerva medica*, mais, ce qui est beaucoup plus vraisemblable, près de l'église de la *Minerve*, élevée elle-même sur les ruines du temple dédié à Minerve par Pompée.

¹ Hygie debout derrière Esculape dans un charmant bas-relief d'un goût grec très-pur (*M. P. Cl.*, 260). Groupe d'Esculape et d'Hygie (*ibid.*, 309). Une figure de femme (*M. Chiar.*, 683) n'a point, comme on le dit, fait partie d'un groupe semblable; la trace d'une main, visible sur son épaule, ne prouve rien, car c'est Hygie qui s'appuie sur Esculape et non Esculape sur Hygie, la santé sur la médecine et non la médecine sur la santé.

² On cite de Scopas un groupe d'Esculape et Hygie (Paus., viii, 28, 1), un de Damophon (Paus., vii, 2, 35); un Esculape de Céphissodote, fils de Praxitèle, était à Rome (Pl., xxxvi, 5, 12); un groupe d'Esculape et d'Hy-

comme les maux dont on croyait lui devoir la guérison. Le nombre de ces statues dans les musées de Rome donne une idée du nombre bien plus grand encore de celles qu'avait multipliées la religion de la douleur et de la reconnaissance.

On y voit aussi des tablettes votives, des *ex-voto*, comme on dit aujourd'hui, offrandes faites à la suite d'une prière exaucée, et inspirées par le sentiment qui couvre de figures en cire des membres guéris, et de tableaux représentant les accidents funestes et les secours merveilleux, les murs des chapelles où sont invoquées certaines madones en renom.

Cet usage moderne est antique; cet usage, qui fut romain et auquel les auteurs latins font plus d'une allusion, était grec. Un bas-relief dont j'ai parlé tout à l'heure¹, et qui est venu de Grèce, en fait foi; sur ce bas-relief grec, comme sur plusieurs bas-reliefs romains, une famille vient implorer Esculape et Hygie. M. Schnetz avait vu sans doute une famille de paysans romains invoquer la madone au lieu d'Hygie, quand

gie, par Nicerate, y était également (Pl., xxxiv, 19, 30). Ces diverses statues ont pu servir de modèles aux sculpteurs romains.

¹ *M. P. Cl.*, 260. Les têtes sont modernes; le restaurateur, qui avait le goût malheureux des apothéoses impériales, a fait d'Esculape un Trajan; mais cette sottise ne change rien à la composition, dont le sens ne peut être douteux. Comparez l'Esculape et l'Hygie avec le groupe en face, 399, le même sujet. (*M. Chiar.*, 594.)

On a trouvé de semblables tablettes votives en Grèce.

il a fait un de ses meilleurs ouvrages ¹. Ailleurs c'est Esculape qui apparaît à un homme couché ² ou assis, comme les saints apparaissent dans les *ex-voto* modernes à des malades pour leur annoncer leur guérison; ou bien Mercure présente au dieu de la médecine le malade qui s'agenouille dévotement devant lui ³; comme, dans les *ex-voto* modernes, des saints où la Vierge présentent à Dieu le donataire à genoux. Le plus gracieux de ces actes de piété est le vœu d'une jeune mariée à Hygie ⁴ que son nouvel état la porte à implorer; le plus touchant est une prière écrite en grec sur la base d'une petite statue d'Esculape, et dans laquelle un père demande au dieu de conserver la santé de ses enfants ⁵.

Sur un de ces bas-reliefs, Mercure présente un homme agenouillé à Esculape, auquel il rend *grâces* de sa guérison. Ce qui est exprimé par la présence des trois Grâces, dont le nom en grec avait, ainsi qu'en français, le double sens de *bienfait* et de *recon-*

¹ Une famille de paysans romains implorant la Madone. Ce tableau est à Paris, dans l'église de Saint-Roch. Sur un sarcophage de Naples, une mère apporte son fils malade, comme dans le tableau moderne.

² *M. Capitolin* et *M. de Saint-Jean de Latran*. Cette composition rappelle un bas-relief grec décrit par Élien (Suid., s. v. *Theopompos*), dans lequel on voyait Théopompe, poète comique, malade et Esculape lui tendant la main.

³ *M. P. Cl.*, 447.

⁴ *M. Capit.*, *S. des Phil.*

⁵ *M. Chiar.*, 113.

naissance pour un bienfait. Enfin on trouve la figure des membres guéris eux-mêmes : un bon nombre d'yeux, de mains, de pieds, etc., ont été découverts dans l'île Tibérine, près du temple d'Esculape, qui paraît en avoir été aussi bien pourvu que pas une église de Rome¹. On voit au Vatican un pied entouré par un serpent², dont Esculape avait sans doute rendu la morsure innocente; on y voit aussi l'empreinte de deux pieds³ semblable à celles que j'ai remarquées souvent en Égypte, et qui, dans l'un et l'autre pays, indiquait, je pense, un pèlerinage accompli. A Rome, le but de ce pèlerinage était probablement le temple d'Esculape, auquel on était venu demander une guérison. Enfin on croit qu'une statuette d'enfant⁴ représente un *enfant votif*.

L'imitation du grand style de Phidias est visible dans plusieurs sculptures qu'il a inspirées⁵, et sur-

¹ Coutume grecque. Huit figures de diverses parties du corps humain avec une prière au *très-haut*, Jupiter Hupsistos pour obtenir de lui la guérison de ces parties malades. (*Brit. M., Phig. Sal.*, 209-18.)

² *Vat., Gal. des Candél.*, 126.

³ *Gal. des Candél.*, 142.

⁴ *Gal. des Candél.*, 99.

⁵ Les Hermès mutilés de la villa Ludovisi, 1, 7. 48. Une figure sans tête, qui marche, *M. Chiar.*, 176, probablement une Cérès poursuivant Proserpine ou une Diane allant trouver Endymion. Le mouvement de la figure et le beau jet de la draperie se remarquent dans une Minerve et une Iris du Parthénon, et dans deux femmes des bas-reliefs du temple de Phigalie (*Stack., Phig.*, p. 200, 215), bâti par Ictinus, architecte du Parthénon. Dans la figure sans tête du Vatican, l'imitation du style

tout dans les colosses de Castor et Pollux, domptant des chevaux, qui ont fait donner à une partie du mont Quirinal le nom de *Monte Cavallo*.

Il ne faut faire aucune attention aux inscriptions¹ qui attribuent un des deux colosses à Phidias et l'autre à Praxitèle, Praxitèle dont le style n'a rien à faire ici; son nom a été inscrit sur la base de l'une des deux statues, comme Phèdre le reprochait déjà à des faussaires du temps d'Auguste, qui croyaient augmenter le mérite d'un nouvel ouvrage en y mettant le nom de Praxitèle². Quelle que soit l'époque où les colosses de *Monte Cavallo* ont été exécutés³, malgré quelques

de Phidias est évidente, mais la date de l'exécution, très-postérieure, est indiquée par différents signes, entre autres par la profondeur à laquelle les plis sont fouillés.

¹ Ces inscriptions sont postérieures au moyen âge, car, au moyen âge, on croyait que les colosses étaient les portraits de deux philosophes.

² Qui pretium operibus magis inveniunt, novo
Si marmori nomen adscripserint *Praxitelis* suo.

Phædr., v, *prol.*, 6.

Par un hasard singulier on a attribué à un savant de la Renaissance, Perotti, d'avoir fait pour Phèdre ce que, selon Phèdre, on avait fait pour Praxitèle, et d'avoir mis des fables de lui sous le nom de cet auteur; mais Perotti a rendu cette supposition inadmissible, en publiant des vers latins de sa façon. Du reste, ces usurpations du nom d'un artiste célèbre étaient fréquentes dans l'antiquité. Pausanias s'en plaint en plusieurs endroits et Cicéron s'en était plaint avant Pausanias.

³ Selon O. Müller, après le règne d'Auguste, selon M. Wagner, certainement sous l'empire. Le trou pratiqué dans l'œil pour marquer la

différences, on doit affirmer que les deux originaux étaient de la même école, de l'école de Phidias¹.

Il y a Rome d'autres Dioscures moins beaux que ceux de Monte Cavallo, le Castor et le Pollux, qui sont au haut de la rampe du Capitole. Comme le temple de Jupiter Tonnant était près de là, et que ce temple renfermait un Castor et un Pollux du sculpteur grec Hégias ou Hégésias²; on lui a attribué le Castor et le Pollux du Capitole, mais ces sta-

prumelle prouve que leur exécution, très-postérieure à Phidias, ne peut remonter plus haut que Tibère. Une des têtes est plus belle que l'autre. Müller a cru reconnaître dans l'un des colosses les proportions établies par le *Canon* ou règle des proportions de Lysippe. Ces différences peuvent s'expliquer par une différence entre les talents et les époques de deux copistes. Les Dioscures figurent parmi les bas-reliefs du Parthénon (*Elg. S.*, 17-24), mais on ne sache pas que Phidias ait fait des statues de Castor et Pollux. Pline (xxxiv, 19, 5) parle bien d'un *colosse nu* de ce grand artiste qui était à Rome; cela ne suffit pas pour voir en lui l'auteur de l'original grec des deux colosses nus de Monte Cavallo. Pausanias (i, 18, 1) mentionne un temple très-ancien des Dioscures à Athènes, où les héros étaient représentés debout et leurs fils à cheval, mais il ne dit pas de qui étaient ces Dioscures. Ailleurs Pausanias (x, 9, 4) parle d'un Castor et d'un Pollux d'Antiphane, et un Antiphane est nommé parmi les sculpteurs qui ont travaillé à la frise de l'Érechthéum (Brunn, i, p. 249). Il devait être de l'école de Phidias; on peut voir avec quelque vraisemblance dans cet Antiphane l'auteur de l'original des deux colosses.

¹ Le bonnet hémisphérique figurant une des deux moitiés de l'œuf de Leda, coiffure ordinaire des Dioscures, manque aux colosses de Monte Cavallo, mais reparait sur des bustes et un bas-relief du Vatican. (*Gal. des Candel.*, 109.)

² Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 28.

tues n'ont rien de la dureté et de la sécheresse reprochées à Hégias par Quintilien et Lucien ¹. D'ailleurs elles ont été trouvées loin du temple de Jupiter Tonnant et du Capitole ², où le hasard seul les a amenées.

A Rome, il est des bas-reliefs qui rappellent le sentiment du beau parfait et le grand calme dont sont empreintes les processions de jeunes filles sculptées sur les métopes du Parthénon ³; l'un d'eux surtout qu'on a interprété diversement et qui ne sera jamais pour moi autre chose que *la Séparation d'Orphée et d'Eurydice* ⁴.

¹ Quintil., *Inst.* xn, 10. Luc., *Rhet. præc.*, 9.

² Dans les environs du Ghetto, selon Flaminio Vacca; selon d'autres plus près du Capitole, vers Santo Stefano del Cacco.

³ Telles sont des femmes qui exécutent une danse sacrée (*M. Chiar.*, 642, 643) et une figure de femme tenant le petit Bacchus (*ibid.*, 644), Médée et les Péliades. (*M. de Saint-Jean de Latran.*)

⁴ Bas-relief de la villa Albani. On y lit en latin les noms d'Antiope, d'Amphion et de Zéthus, mais sur la réplique du même bas-relief qui est à Naples, les noms d'Eurydice, d'Orphée et d'Hermès sont écrits en grec, ce qui doit faire prévaloir l'explication suivant laquelle ce bas-relief a pour sujet la séparation d'Orphée et d'Eurydice; explication bien autrement vraisemblable et bien autrement touchante que celle qui suppose représentée dans cette admirable sculpture Antiope se plaignant à ses fils des outrages de sa rivale Dircé. Du reste, il ne serait pas impossible qu'on eût employé une même composition à exprimer des sujets différents, et, quant à la diversité d'explication, il faut s'y résigner pour des compositions antiques dans les temps modernes, puisque dans l'antiquité on expliquait déjà diversement les bas-reliefs du coffre de *Cypselus* (Paus., v, 18, 2). La principale objection a été tirée du casque d'Orphée, mais Orphée est appelé *Martius*

Les deux époux vont se quitter. Eurydice attache sur Orphée un profond regard d'adieu. Sa main est posée sur l'épaule de son époux, geste ordinaire dans les groupes qui expriment la séparation de ceux qui s'aimaient. La main d'Orphée dégage doucement celle d'Eurydice, tandis que Mercure fait de la sienne un léger mouvement pour l'entraîner. Dans ce léger mouvement est tout leur sort; l'effet le plus pathétique est produit par la composition la plus simple; l'émotion la plus pénétrante s'exhale de la sculpture la plus tranquille.

Il aurait fallu nommer avant Phidias Calamis, qui le précéda de quelques années. Une des compositions de Calamis ne doit pas être oubliée à Rome, car ce sujet païen a été adopté par l'art chrétien des premiers temps. Les représentations du *Bon Pasteur rapportant la brebis*, expressions touchante de la miséricorde divine, ont leur origine dans le *Mercur* porte-bélier¹ (*Criophore*). Quelquefois c'est un

citharista (Hyg., fab. xiv), et du chapeau de Mercure, semblable au chapeau thessalien, coiffure de voyage convenable, cependant, pour cette course aux sombres bords et qui, d'ailleurs, est, à peu de chose près, le chapeau du Mercure de l'autel rond du Capitole, d'un Mercure du musée napolitain, et souvent du Mercure des vases grecs. Un scoliaste d'Aristophane (*frag. Soph. did*, p. 267) dit positivement que ce chapeau, qui est le chapeau thessalien ou arcadien, était le chapeau de Mercure. Un bas-relief du Vatican le montre pendant sur les épaules de Mercure.

¹ Le même sujet fut traité par Onatas et Calliclès (Paus., v, 27, 5)

berger qui porte un béliet, une brebis ou un agneau¹; l'on se rapproche ainsi de l'idée du *bon pasteur*. En général, le bon pasteur, dans les monuments chrétiens, porte une *brebis*, la brebis égarée de l'Évangile; mais quelquefois aussi il porte un *béliet*², et alors le souvenir de l'original païen dans la composition chrétienne est manifeste.

Ce n'est pas le seul emprunt qu'ait fait à l'art païen l'art chrétien. Les enfants qui foulent le raisin, tels qu'on les voit dans les mosaïques de l'église de Sainte-Constance, les bas-reliefs de son tombeau et ceux de beaucoup d'autres tombeaux chrétiens sont bien d'origine païenne, car on les voit aussi figurer dans des bas-reliefs où paraît Priape³. Enfin quand il fallut re-

et par Calamis (Paus., ix, 22. 2). Le Mercure d'Onatas portait le béliet sous son bras et le Mercure de Calamis sur son épaule. Le béliet qui accompagnait Mercure en Grèce (Paus., ii, 3, 4) l'accompagne à Rome, sur le putéal du Capitole, sur le candélabre Barberini au Vatican et dans un bas-relief de la villa Albani; le rapport du béliet et de Mercure était révélé dans les mystères de Cybèle (Paus., *loc. cit.*). Le motif du Mercure *Criophore* de Calamis, c'est que Mercure avait délivré d'une maladie la ville de Tanagra en portant autour des murs un béliet sur ses épaules.

¹ *M. du Vatican, gal. des Candél.* 265. Hermès de faune portant un chevreau sur son épaule, *M. de Saint-Jean de Latr.* Garrucci, p. 39, pl. 34.

² Statuettes du musée Kircherien; là, c'est aussi un béliet qui regarde le bon pasteur, comme les bonnes brebis regardent le Christ dans les peintures des Catacombes et dans les mosaïques des anciennes églises.

³ *M. Chiar., salle des Candél.*, 271. Escalier du palais Mattei.

présenter la baleine qui engloutit Jonas, les naïfs artistes des catacombes, qui n'avaient jamais vu de baleine, adoptèrent, pour représenter le cétacé inconnu, la figure d'un animal fantastique, figuré souvent sur les sarcophages païens avec une tête de serpent, un corps et une queue de poisson. Myron, qui excellait à reproduire le caractère des animaux réels, avait aussi représenté cet animal fantastique que les anciens nommaient *Pristis*¹.

Les deux principaux élèves de Phidias furent Alcamène et Agoracrite. Alcamène, que Lucien met sur la même ligne que son maître. Le premier représenta la triple Hécate dans un groupe de statues colossales, c'est-à-dire forma une triade composée de la lune, de Diane et d'Hécate, exprimant ainsi l'unité de la vie céleste, terrestre et souterraine. Rome renfermait plusieurs copies réduites de la triade colossale d'Alcamène².

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxiv, 19, 8. *Pristas* (des scieurs de bois!) pour *priates*, le même que *pistriotes*; probablement une confusion de Pline.

² Paus., II, 30, 2. Une au musée du Capitole, en bronze (*salle du Cheval*), une dans le palais des Conservateurs, une à la villa Albani. A la villa Borghèse (vi, 7), trois figures disposées de même, représentant les trois Heures ou Saisons. Trois autres au Vatican (*M. Chiar.*, 181), qui n'ont pas d'attributs, et dont les têtes sont en plâtre, me paraissent avoir représenté aussi les trois Saisons. En Grèce, les Heures furent primitivement au nombre de deux sur le trône d'Apollon Amycléen (Paus., III, 18, 6), et les Saisons, de trois, comme en Égypte; Eschyle, dans son *Prométhée* (154), n'en connaît pas davantage. Les

L'une des trois figures tient la clef du monde infernal. Proserpine la tenait dans le temple de Junon à Olympie¹; on la plaçait aussi aux mains de Pluton en signe de son empire. Ce signe d'un pouvoir sur le monde invisible s'est conservé à Rome dans les trois clefs qui ouvrent ou ferment les trois mondes invisibles.

Alcamène est le plus ancien auteur connu d'une statue de Vulcain, ce dieu disgracieux que l'art a aussi peu favorisé que l'hymen, car ses images sont rares; son accident, je parle de celui qui le rendit boiteux, offrait un obstacle à la sculpture. A cet égard l'art grec, qui savait tout embellir, avait fait un tour de force par la main d'Alcamène. Le Vulcain d'Alcamène était boiteux, et ce défaut ne choquait point². Quant à Euphranor, il prit hardiment son parti pour la religion du beau dans l'art contre l'orthodoxie mythologique; son Vulcain ne boitait pas³. Sur l'autel rond du Capitole, le sculpteur a fait comme Euphranor, Vulcain ne boitait pas du tout.

Je ne sais si l'on trouverait à Rome une statue de Vulcain, mais les fables grecques qui se rapportent à

trois Heures avaient aussi un sens moral et s'appelaient alors la Paix, l'Équité, la Justice. (Apollod., 1, 3, 4, 2.)

¹ Paus., v, 20, 1. Ce que Pausanias appelle une Proserpine et deux nymphes, c'était une triple Hécate.

² Claudicatio non deformis. Cic., *de Nat. deor.* 1, 30. Val. Max., viii, 11. Extern. 5.

³ Dion Chrys., *Or.* 37.

ce dieu sont reproduites sur plusieurs bas-reliefs. On le voit forgeant les armes d'Achille ¹.

L'aventure de Vénus et de Mars dans laquelle Vulcain était intéressé, et qu'Homère n'a pas dédaigné de raconter, a amusé le ciseau de plus d'un sculpteur dans l'antiquité; elle figure sur un monument singulier ² qui semble consacré aux prouesses amoureuses de deux divinités dont les exploits en ce genre étaient liés aux origines de Rome : Vénus, mère d'Énée, et Mars père de Romulus.

Une petite statue du Vatican ³ rappelle une curieuse anecdote dont le héros est Agoracrite. Alcamène et lui avaient fait chacun une statue de Vénus. Celle d'Alcamène fut jugée la meilleure par les Athéniens. Agoracrite, indigné de ce qui lui semblait une injustice, transforma la sienne en Némésis ⁴, déesse vengeresse de l'équité violée, et la vendit aux habitants du bourg de Rhamnus, à condition qu'elle ne serait jamais exposée à Athènes. Ceci montre combien sa Vénus avait gardé la sévérité du type primitif. Ce n'est pas de la Vénus du Capitole ou de la Vénus de Médicis qu'on au-

¹ *M. Capit. Galer.* Une des jambes de Vulcain, peut-être intentionnellement, est cachée par une enclume.

² L'autel dédié par Faventinus (*M. P. Cl.*, 44); le même sujet, *bas-relief* de la villa Albani. (Winckelm., *Mon. ined.*)

³ *M. Vat., gal. des Candél.*, 224. Une autre à la villa Albani, Winck., *Mon. ined.*, 25.

⁴ *Pl., Hist. nat.*, xxxvi, 5, 6.

rait pu faire une Némésis. Némésis avait pour emblème la coudée, signe de la *mesure* que Némésis ne permet point de dépasser, et l'avant-bras était la figure de la *coudée*, par suite, de la mesure¹. C'est pourquoi quand on représentait Némésis on plaçait toujours l'avant-bras de manière à attirer sur lui l'attention. Dans la Némésis du Vatican la donnée sévère est devenue un motif aimable. Cet avant-bras, qu'il fallait montrer pour rappeler une loi terrible, Némésis le montre en effet, mais elle s'en sert avec grâce pour rattacher son vêtement².

Suivant une tradition intéressante et peu vraisemblable, les Perses auraient apporté un bloc de marbre pour élever un trophée à la victoire qu'ils espéraient remporter à Marathon, et Phidias³ aurait taillé dans ce bloc insolent une statue de la déesse qui punit la présomption et abaisse l'orgueil. Plusieurs

¹ « Rien qui dépasse la mesure, » inscription de la Némésis de Smyrne (*Anth. gr.*, II, p. 367) : « Tu mesures la vie sous la coudée » (*ibid.*, II, p. 292). La même assimilation entre le bras et la mesure existe dans l'écriture hiéroglyphique.

² C'est aussi l'attitude de la charmante *Diane de Gabie*; on la donnait à Diane; le geste attribué par Agoracrite à Némésis et la branche qu'il avait mise dans sa main sont donnés à Diane sur une pierre gravée (Müll., *Arch. Atl.*, II, 172). Cette confusion entre Némésis et Diane, qui, elle aussi, est parfois vengeresse (V. plus loin), avait fait placer de petits *cerfs* sur la tête de Némésis.

³ Paus., I, 33, 2. Les témoignages anciens hésitent entre Phidias et Agoracrite. On peut supposer, comme l'a fait M. Brunn (I, p. 240) que la statue fut exécutée par l'élève dans l'atelier du maître.

pièces de l'Anthologie célèbrent ce triomphe éclatant et vengeur de Némésis.

J'ai eu occasion dans cette histoire (p. 140 de ce volume) de rappeler que Phidias ou Agoracrite, son élève, avait représenté Cybèle ¹. C'est selon toute vraisemblance cette Cybèle de Phidias ou d'Agoracrite qu'on voit assise entre deux lions au Vatican, et très-postérieurement figurée sur des sarcophages, car on a dû, dans cette composition souvent répétée, imiter un original célèbre ².

Le rival de Phidias fut Polyclète, dont on comparait la Junon au Jupiter Olympien. Ces deux grands sculpteurs concoururent ensemble et Polyclète l'emporta. Le sujet proposé était une Amazone ³. Rome possède trois répétitions d'une Amazone, qui est vraisemblablement celle de Polyclète ⁴, car c'est l'ouvrage vic-

¹ Pausanias (I, 3, 4) dit Phidias, Plin. (xxxvi, 5, 6) dit Agoracrite (*M. P. Cl.*, 604). *Sarcophage* dans la salle lapidaire, à gauche.

² Il y avait à Thèbes une Cybèle plus ancienne des sculpteurs Aristomède et Socrate (Paus., ix, 25, 5), que Pindare avait dédiée avec un sanctuaire de la déesse; elle était assise comme celles que nous voyons aujourd'hui.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 4.

⁴ Une au Capitole (*salle dite du Gladiateur*), deux au Vatican (*Nouv. bracc.*, 71, *M. P. Cl.*, 265); l'Amazone de Strongylion, probablement une répétition de l'Amazone de Phidias ou de celle de Polyclète, avait reçu le surnom d'*Euknémos*. aux belles jambes; elle était à Rome, car Néron l'emportait toujours avec lui dans ses voyages (Pl., xxxiv, 19, 32). On a remarqué la beauté des jambes de l'Amazone du Capitole. Quant à celle du Vatican on n'en peut juger, car ses jambes ont été

torieux qui a dû être le plus souvent reproduit. On a supposé que cette Amazone tenait un arc; mais les Amazones n'ont jamais d'arc sur les bas-reliefs, bien que cette arme leur soit donnée par les poètes grecs : l'arc faisait mieux dans un vers que dans une statue. Une pierre gravée a permis à M. O. Müller de retrouver l'attitude véritable de l'Amazone de Polyclète : elle tenait une lance ou un grand bâton pour le saut ou plus proprement pour la voltige¹.

Une autre Amazone, dont il y a aussi trois répétitions à Rome², nous fait connaître l'œuvre d'un troisième concurrent. Nous savons que ce concurrent, nommé Ctésilas ou plutôt Crésilas, était l'auteur d'une Amazone blessée. Les trois Amazones blessées de Rome ne peuvent être que des copies de la célèbre Amazone de Crésilas³.

Sur l'une d'elles est inscrit le nom de l'auteur de la copie, c'était un Grec appelé Sosiclès.

indignement restaurées (Bouill., *M. des ant.*, t. 1). Lucien parle d'une Amazone appuyée sur une lance. (*Imag.*, 5.)

¹ Ot. Müll., *De Amaz. Myrina.*, p. 19 et suiv.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 26. Une au Vatican, *Nuov. bracc.*, 44, deux au Capitole, salles des Hercules, 10 et 25.

³ Ce Crésilas fut l'auteur du guerrier grec mourant (Pl., xxxiv, 19, 24) qui selon toute apparence a inspiré le prétendu Gladiateur mourant auquel s'applique merveilleusement bien ce que dit Pline du premier. Une inscription trouvée au Parthénon fait croire que cette statue du guerrier mourant était celle d'un chef athénien nommé Diitréphès (Paus., 1, 23, 2) et que Crésilas en était l'auteur. Le nom de ce sta-

Les statues d'Amazones, pas plus que les Amazones des bas-reliefs, n'offrent jamais cette monstruosité du sein coupé, née d'une étymologie douteuse du mot *Amazone*, et que l'art antique a toujours repoussée; tout au plus y faisait-il, en roilant un des seins des Amazones, une discrète allusion.

Phidias avait créé le type de Jupiter, Polyclète créa le type de Junon. Il a attaché son nom à cette conception qui lui appartient, par sa Junon colossale en or et en ivoire¹, comme était le Jupiter Olympien de Phidias, mais Alcamène² aussi avait fait une Junon. Alcamène fut le disciple de Phidias et son collaborateur au Parthénon; l'idéal de Junon sortit donc primitivement, sinon de la main au moins de l'atelier de Phidias. Phidias lui-même³ avait mis une Junon dans le bas-relief en or qui décorait le trône de Jupiter Olympien.

A Rome, une Junon surpasse toutes les autres par son aspect et rappelle la Junon de Polyclète par sa majesté⁴ : c'est la célèbre Junon Ludovisi⁵ que Goethe

tuaire a été écrit tantôt Clésilas, tantôt Désilas. (Br., *Gesch. d. gr. K.*, I, p. 260-1.)

¹ Paus., II, 17, 4.

² Paus., I, 1, 4.

³ Paus., V, 11, 3.

⁴ Τὸ σεμνὸν καὶ μεγάλτεχρον καὶ ἀξιωματικόν. Dion. Hal., *de Isocr.*, III.

⁵ Les accessoires étaient différents dans l'original de Polyclète, car sur le large diadème de la déesse il avait sculpté les Grâces et les Heures, mais l'admiration dont la Junon de Polyclète fut l'objet me

admirait tant, et devant laquelle dans un accès de dévotion païenne, seul genre de dévotion qu'il ait connu à Rome, il faisait, nous dit-il, sa prière du matin.

Cette tête colossale de Junon offre bien les caractères de la sculpture de Polyclète : la gravité, la grandeur, la dignité ; mais ainsi que dans d'autres Junons qu'on peut supposer avoir été sculptées à Rome, l'imitateur de Polyclète, on doit le croire, adoucit la sévérité, je dirai presque la dureté de l'original, telle qu'elle se montre sur les médailles d'Argos, et celles d'Elis. La Junon de Polyclète devait exprimer quelque chose de cette âpreté conjugale¹ qui caractérise l'épouse grecque, depuis la hautaine Clytemnestre jusqu'à l'acariâtre Xantippe. La femme romaine, plus dépendante du mari, lui était plus soumise. Aussi parmi les Junons romaines, s'il en est qui conservent un air assez dur², trait caractéristique qui ne pouvait manquer à

porte à le regarder comme l'auteur du type reproduit si souvent après lui.

¹ La Junon d'Homère est une épouse difficile, querelleuse, hautaine, dont Jupiter craint la langue sans frein et qu'il menace de battre pour en avoir raison (*Il.*, xv, 17). Son fils même, Vulcain, se sert, en parlant d'elle, d'une expression qui semble désigner un caractère peu aimable et un aspect peu gracieux : il l'appelle *κυνόπις*, in pudente : mot à mot *au regard de chien*. (*Il.*, xviii, 396.)

² Parmi les Junons de Rome qui me paraissent avoir mieux que d'autres gardé quelque chose du type sévère de la Junon d'Argos, tel que devait l'avoir exprimé Polyclète, j'indiquerai deux Junons de la villa Ludovisi, inférieures à la célèbre Junon de cette villa, mais plus voisines peut-être du type original. La Junon tenant un animal, de la

la Junon grecque, ce caractère est atténué chez la plupart d'entre elles¹; elles sont majestueuses sans être dures, et en général d'une majesté un peu pesante, comme est souvent la beauté des femmes romaines.

Junon était surtout pour les Romains la déesse du mariage, la matrone divine, la reine auguste du foyer. La Junon Téléia, qui en Grèce présidait au mariage, dut être bien accueillie à Rome, où Junon remplissait les mêmes fonctions sous le nom de *Pronuba*, et où il y avait un vieil autel de Junon Juga (celle qui joint); c'est la Junon Téléia qui doit plus que toute autre avoir fourni le type des Junons romaines. Ce type est surtout reconnaissable dans une Junon du Vatican², qui est voilée comme l'était Junon Pronuba.

Junon allaitant Mars³ est un sujet très-romain, car ici Junon est la mère de famille, et Mars sera le père de Romulus. Il est impossible à Rome de ne pas remarquer la ressemblance tout extérieure de ce groupe avec le groupe si fréquemment rencontré de la Vierge et du divin enfant; mais Junon mère et nourrice n'a rien et ne pouvait rien avoir de l'expression touchante

villa Albani (*Coffee House*) et surtout la Junon qui fait partie d'un bas-relief de l'autel quadrangulaire du Capitole.

¹ Outre les Junons de Praxitèle (voir plus loin) qui ont dû concourir à adoucir le type, il y en avait une à Rome de deux sculpteurs grecs, Denys et Polyclès. (Pl., xxxvi, 5, 22.)

² La Junon trouvée à Lorium.

³ *M. Chiar.*, 241. Selon d'autres, Junon allaitant Hercule.

que les grands artistes italiens ont donnée à la Vierge-Mère. La Vierge représentée dans les plus anciennes Catacombes, par sa pose majestueuse et tranquille se rapproche ou plutôt est encore voisine de cette Junon.

Winckelmann a cru retrouver dans deux figures en terre cuite de la villa Albani¹ une reproduction de deux petites canéphores en bronze de Polyclète, que la cupidité de Verrès avait transportées à Rome²; mais leur style est plus ancien que celui de Polyclète, on pourrait plutôt les retrouver dans les canéphores en marbre de la même villa; l'*eximia venustas*, dont parle Cicéron, leur convient très-bien, de même qu'on découvre toute la majesté du style de Phidias dans la cariatide du Vatican³.

Je suis bien tenté de rapporter à un original de Polyclète, qui aimait les formes carrées, le Mercure du Belvédère, qui n'est pas très-svelte pour un Mercure⁴. On a cru reconnaître que les proportions de cette statue se rapprochaient beaucoup des proportions prescrites par Polyclète⁵. Poussin, comme Polyclète, ami des formes

¹ Winck., *M. ined.*, 182, p. 240.

² Cic., *in Verr.*, II, 4, 3.

³ *Nuov. bracc.*, 5. Ce n'est point pourtant, comme on l'a dit, une des cariatides de l'Érechthéum d'Athènes, mais une belle copie antique; une autre cariatide très-semblable à celle-là, et en fort mauvais état, est dans la cour du palais Giustiniani.

⁴ *M. P. Cl.*, 53. Visconti le trouvait robuste; plusieurs statues de Mercure très-inférieures aident à compléter celle-ci; elles ont la bourse ou le caducée; celle du palais Farnèse a les ailes aux pieds.

⁵ Cette carrure de formes, prescrite par le *canon* de Polyclète, n'avait, du reste, rien d'exagéré. (Luc., *de Salt.*, 75.)

carrées, déclarait le Mercure, qu'on appelait alors sans motif un Antinoüs, le modèle le plus parfait des proportions du corps humain; il pourrait à ce titre remplacer jusqu'à un certain point la statue de Polyclète, appelée *la règle*, parce qu'elle passait pour offrir ce modèle parfait, et *faisait règle* à cet égard. De plus, on sait qu'un Mercure de Polyclète avait été apporté à Rome¹. Des formes robustes convenaient d'ailleurs à Mercure, qui, en Grèce, présidait aux palestres, où l'on plaçait sa tête au-dessus d'une gaine²; l'abondance de ces Herminès fit donner leur nom à toutes les statues de ce genre qui devinrent à Rome l'ornement des villas antiques et où elles ornent encore fréquemment les villas modernes. Les Herminès, comme la palestra qu'ils décoraient, avaient une origine grecque; leur forme était un souvenir des statues de l'époque ancienne avant le dégagement des membres.

Une des œuvres les plus célèbres de Polyclète était le *Diadumenos*³: un jeune homme attachant un bandeau autour de sa tête, attitude gracieuse que Phidias

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 7. M. Brunn, pour montrer par un exemple ce qu'entendait Pline quand il disait que dans les statues de Polyclète le corps portait sur une seule jambe, cite ce Mercure. Les jambes sont restaurées, mais leur position est celle qu'elles avaient dans l'antique. Pausanias (ix, 10, 2) cite un Mercure de Phidias, le Mercure du Belvédère n'a rien du style de Phidias.

² Un Mercure du Vatican (*M. Chiar.*, 450) s'appuie sur un terme, ornement ordinaire des palestres.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 6.

avait déjà donnée au beau Pantarcès, dont il avait placé l'image à Olympie, au pied du trône de Jupiter¹.

Cette composition de Polyclète est fidèlement reproduite dans une statue du palais Farnèse²; on la reconnaît dans un torse mutilé de la villa Borghèse³ et sur un cippe funèbre du Vatican, par une allusion au nom de celui à qui le cippe a été érigé, et qui s'appelait *Diadumenus*⁴.

On peut donc, à Rome, se faire, en rapprochant ces trois reproductions certaines du *Diadumenos* de Polyclète et du Pantarcès de Phidias, se former, au moins

¹ Paus., v, 11, 2; vi, 4, 3.

² La poitrine a une largeur qui rappelle la carrure attribuée par Pline aux ouvrages de Polyclète. Les *poitrines* de Polyclète étaient célèbres; il me semble reconnaître dans celles du diadumène Farnèse le *pectus polycletium*. (*Ad Herenn.*, iv, 6.)

³ Sous le portique, près de la porte. On a dit que c'était un Apollon détenant son arc; mais le mouvement du bras gauche qui se dirige vers la place où serait la tête, si elle existait, ne permet pas de révoquer en doute l'action de la figure, quoiqu'il n'en reste que la portion supérieure du torse et une partie des bras. Ici encore, la poitrine est très-développée; le souvenir du *fecit molliter puerum* de Pline, à propos du *Diadumenos* de Polyclète, est si manifeste que j'ai vu des sculpteurs ne pas s'accorder sur le sexe de la statue à laquelle ce buste appartenait, et l'un d'eux être convaincu que c'était une femme.

⁴ *M. P. Cl.*, 7. L'attitude de ce *Diadumenos*, qui tient de chaque main un des bouts de la bandelette, reproduit peut être mieux la donnée d'une sculpture de Polyclète ou de Phidias que l'attitude du *Diadumenos* du palais Farnèse, attitude gracieuse, mais dont l'élégance, qui semble un peu raffinée pour Phidias ou Polyclète, pourrait bien être du fait de l'imitateur.

sous le rapport de la composition, une idée exacte de ces chefs-d'œuvre perdus.

L'enfant qui tient des osselets et semble craindre qu'on ne les lui enlève¹ a sans doute été détaché par un copiste du groupe fameux des deux Enfants nus jouant aux osselets de Polyclète², comme la Jeune Fille aux osselets, maintenant dans notre collection du Louvre, a pour origine une des deux filles de Pandarus, que Polygnote avait peintes occupées à ce jeu³. Quand la peinture⁴ et la poésie⁵ antiques ont représenté l'Amour et Ganymède faisant une partie d'osselets, elles l'ont fait sans doute d'après Polyclète.

Il n'y a pas une statue dont l'original soit connu avec plus de certitude que le discobole⁶. Cet original fut l'Athlète lançant le disque de Myron.

¹ *M. Chiar.*, 338.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 6. L'autre enfant aux astragales est peut-être dans la salle des Candélabres (19).

³ Paus., x, 30, 1. Les filles de Niobé qui jouent aux osselets, bas-relief cité par Müller (*Arch.*, p. 720), offrent un détail emprunté aux *joueurs d'osselets* de Polyclète.

⁴ Philostr. Jun., 9.

⁵ Apoll. Rhod., *Argon.*, iii, 111-20. Le geste de l'Amour, dans le poème, est très-semblable à celui de la statue.

⁶ *Vatican. M. P. Cl.*, 618. Avec le nom de Myron, placé là sans doute pour désigner l'auteur de la statue originale, sur laquelle il devait être inscrit, car nous savons que Myron avait inscrit le sien sur un autre de ses ouvrages, un Apollon (Cic., *in Verr.*, ii, 4, 43). Cette statue était vraisemblablement en bronze; Myron affectionnait le bronze. (Br., *G. d. gr. K.*, i, p. 146); le tronc d'arbre ajouté pour soutenir le marbre ne devait pas exister dans l'original.

C'est bien la statue se contournant avec effort dont parle Quintilien¹; en effet, la statue, penchée en avant et dans l'attitude du jet², porte le corps sur une jambe, tandis que l'autre est trainante derrière lui. Ce n'est pas la main, c'est la personne tout entière qui va lancer le disque.

Outre le discobole du Vatican et celui du palais Massimi³, il existait à Rome une troisième reproduction de l'œuvre de Myron : un sculpteur français, Monot, en a fait un guerrier tombé sur le genou en combattant⁴, contre-sens bizarre dans une traduction trop

¹ *Distortum et elaboratum signum. Inst.*, xi, 13.

² Τὸν ἐπιχειροῦντα κατὰ τὸ σχῆμα τῆς ἀρίστως. Luc., *Philopseud.*, 18. Apollon lançant le disque ressemble très-exactement au discobole de Myron, dans une peinture décrite par Philostrate (i, 23. Voyez aussi Stace

Et ahenæ lubrica massæ
Pondera vix toto curvatus corpore juxta
Dejicit.

St., *Theb.*, vi, 648.)

³ Le plus beau et le mieux conservé; plus exactement semblable à la statue de Myron que celui du Vatican, dont la tête mal placée est moderne. La tête du discobole Massimi se retourne vers le bras qui lance le disque ἀποστραμμένον εἰς τὴν δισκοφόρον. Cette tête est admirable, ce qui est encore une ressemblance avec Myron, qui excellait dans les têtes comme Polyclète dans les *poitrines* et Praxitèle dans les *bras*. (*Ad Herenn.*, iv, 6).

⁴ M. Capit. Gal. 36. Meyer y a retrouvé une particularité de la sculpture de Myron dont parle Pline (xxxiv, 19, 9). *Pudem non emendatius fecisse quam rudis antiquitas instituisse*. Des reproductions de l'œuvre célèbre de Myron se trouvent dans les musées de Paris, de Naples, de Turin, de Londres et de Munich.

libre de l'antique faite à la manière des traductions du temps de Monot.

A côté du discobole penché en avant, on en a placé un autre debout¹, dont l'inventeur peut être Naucyde²; son discobole n'est point dit, comme celui de Myron, lancer le disque; il pouvait donc être debout³ et le tenir à la main.

Tout le monde a remarqué dans le musée du Capitole⁴ une vieille femme serrant des deux mains une bouteille, la bouche entr'ouverte, les yeux mourants tournés vers le ciel, comme si, dans la jubilation de l'ivresse, elle savourait le vin qu'elle vient de boire. Comment ne pas voir dans cette caricature en marbre une reproduction de la *Vieille Femme ivre* de Myron, qui passait pour une des curiosités de Smyrne⁵.

Myron, célèbre, comme chacun sait, par son habileté à rendre le caractère des animaux, montra, avant Lysippe, et sa vieille femme ivre le prouve, une ten-

¹ *M. P. Cl.*, 615.

² xxxiv, 19, 30. Naucyde avait fait plusieurs statues d'athlètes vainqueurs, et celle-ci était probablement du nombre.

³ Comme un discobole de Polyclète (*Luc., Philops.*, 18); probablement l'original de celui de Naucyde.

⁴ *Galer.* 20.

⁵ *Pl., Hist. nat.*, xxxvi, 5, 20. La célébrité de la composition de Myron a pu concourir à la diffusion du proverbe *anus ad armillum* cité par Lucile et par Apulée (*Rich., Dict. des ant.*, p. 55), la *vieille à la bouteille*. La statue du Capitole nous montre le proverbe sculpté pour ainsi dire.

dance prononcée au naturalisme¹, ce qui est bien remarquable chez un contemporain et un condisciple de Phidias. De même aussi que Lysippe, Myron semble avoir eu une prédilection pour le dieu qui personnifiait la force physique, pour Hercule.

On cite de Myron trois Hercules², dont deux à Rome; l'un de ces derniers a probablement servi de modèle à l'Hercule en bronze doré du Capitole.

Cette statue a été trouvée dans le marché aux Bœufs (*Forum Boarium*), non loin du grand cirque. L'Hercule de Myron était dans un temple élevé par Pompée et situé près du grand cirque³; mais la statue du Capitole, dont le geste est maniéré, quel que soit son mérite, n'est pas assez parfaite pour qu'on puisse y reconnaître une œuvre de Myron. Peut-être Pompée n'avait placé dans son temple qu'une copie de l'un des deux Hercules de Myron et la donnait pour l'ori-

¹ C'est ce qui résulte des expressions de Pline : *primus hic multiplicasse veritatem videtur* (xxxiv, 19, 9), *multiplicare* veut dire ici *augmenter, pousser plus loin*. Pline ajoute en parlant de Myron : *et corporum tenus curiosus Animi sensus non expressisse*. Pétroline semble contredire Pline en disant de Myron : *qui pæne hominum Animas ferarumque expresserat*. Mais, c'est *Animus* et non pas *Anima* qu'on doit traduire par *l'âme*. *Anima* qui dans ce passage s'applique également aux hommes et aux brutes, c'est *la vie*.

² Strab., xiv, 1, 14; Cic., *in Verr.*, II, iv, 3; Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 10, 8.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 10, 8. *In æde Pompeii Magni. Ædes* au singulier se prend pour *temple*.

ginal; peut-être aussi Pline y a-t-il été trompé. La vanité que l'un montra dans tous les actes de sa vie et le peu de sentiment vrai que trahit si souvent la vaste composition de l'autre s'accordent également avec cette supposition et la rendent assez vraisemblable¹. Il y avait au même lieu un Hercule appelé l'Hercule triomphal, plus ancien que Myron, car on disait qu'il avait été consacré par Évandre.

Myron excellait à représenter les animaux par des statues, comme Nicias par des peintures; sa *Vache* surtout était célèbre², dont le mérite de naturel et de vérité, le plus frappant pour la foule, a été célébré à l'envi par les épigrammes de l'Anthologie³.

¹ D'autres statues qu'on voit à Rome peuvent avoir pour original une œuvre de Myron, un athlète du Capitole, qui appartient à la belle époque de l'art peut être d'après Myron ou d'après Pythagoras dont le pancratiaste l'emporta sur celui de Myron (Pl., xxxiv, 19, 10). On appelait *pancratiastes* ceux qui excellaient dans les cinq combats de la palestra. M. Brunn pense expliquer l'attitude du Silène dansant de Saint-Jean de Latran par celle du satyre de Myron contemplant la double flûte qu'a jetée Minerve (Pl., xxxiv, 19, 8). *Ann. arch.*, 1858, p. 374), sujet représenté par un bas-relief qui est dans le même musée. (Garracci, *M. de Saint-Jean de Latran*, pl. 24, p. 36.)

² Pl., *Hist. nat.*, xiv, 15, 1.

³ On en a compté jusqu'à trente. Il y en a neuf d'un même auteur. La vache de Myron a dû en partie l'avantage d'être si souvent célébrée au hasard qui l'a conservée au moins jusqu'au sixième siècle. Ces petites poésies sont en général étrangères au sentiment de l'art et n'expriment que la vérité de l'imitation par des hyperboles de toute sorte. Un berger jette des pierres à la vache, croyant qu'elle a quitté le troupeau, un veau est trompé, un taureau est trompé. On ne peut

D'abord dans l'Agora d'Athènes, elle fut transportée, entre l'époque de Cicéron et celle de Pausanias¹, à Rome, où, au sixième siècle, Procope la vit encore².

Visconti a cru retrouver au Vatican une copie de la vache de Myron³, mais elle n'est pas digne de cette origine. Une vache du musée de Saint-Jean de Latran (salle VII), bien que l'exécution soit loin d'en être parfaite, me paraîtrait mieux mériter un tel honneur. Elle a cet œil effaré qu'a souvent été exposé à remarquer le voyageur, dans les vaches rencontrées au milieu de la campagne romaine, s'enfuyant à son passage et ne tardant pas à revenir sur lui.

Le bœuf de bronze venu d'Égine, et placé dans le marché aux Bœufs, était-il de Myron? On n'a pour le croire qu'une faible probabilité. C'est que Myron, qui était célèbre dans l'airain, employait de préférence le bronze d'Égine, comme Polyclète le bronze de Délos⁴.

Le bœuf de bronze du Capitole, dont j'ai déjà parlé,

même savoir si elle allaitait et si elle mugissait; on voit seulement qu'elle était en airain et très-vivante.

¹ Cicéron (*in Verr.*, II, IV, 60). Pausanias n'en parle pas.

² *Bell. goth.*, IV, 21.

³ *Visc.*, *M. P. Cl.*, VII; Pl., XXI, 1; *M. P. Cl.*, 209; en marbre gris, tête moderne.

⁴ Pl., *Hist. nat.*, XXXIV, 5, 4; XXXVI, 5, 20. Un Éginète plus ancien que Myron, Theopropos (Paus., I, 9, 2), était l'auteur d'un et peut-être de deux taureaux en bronze. (Brunn, *Gesch. d. Gr. K.*, I, p. 96.)

est assez beau pour être de Myron¹. Ce bœuf a été trouvé, il est vrai, loin du Forum Boarium, sur l'autre rive du Tibre, mais il pouvait y avoir été transporté par un des deux ponts qui réunissaient ce marché à la rive opposée. De ce côté étaient plusieurs *jardins* ou villas, entre autres les *jardins* de Geta, qui, après sa mort, appartenrent à Caracalla, son frère et son meurtrier. Caracalla n'était pas homme à se gêner pour dépouiller un marché public au profit d'une villa impériale.

Le bœuf du Capitole peut être aussi un des quatre bœufs en bronze qu'Auguste avait placés devant le temple d'Apollon Palatin².

La *Salle des animaux* au Vatican est comme un musée de l'école de Myron; le naturel parfait qu'il donna à ses représentations d'animaux y éclate partout. C'est une sorte de ménagerie de l'art, et elle mérite de s'appeler, comme celle du Jardin des Plantes, une ménagerie d'*animaux vivants*³.

Ces animaux sont pourtant d'un mérite inégal : parmi les meilleurs morceaux on compte des chiens qui jouent ensemble avec beaucoup de vérité, un cy-

¹ D'autres taureaux de bronze existaient du temps de Pausanias en Grèce et ont pu venir à Rome (Paus., v, 27, 6; x, 16, 3). Il en existait douze en airain dont l'auteur était Phradmon, contemporain et rival de Phidias et de Polyclète. (*Anth. pal.*, ix, 743.)

² Propert., iii, 29, 7.

³ *Vivida signa*, disait Properce en parlant des bœufs de Myron.

gne dont le duvet, un mouton tué dont la toison sont très-bien rendus, une tête d'âne très-vraie et portant une couronne de lierre, allusion au rôle de l'âne de Silène dans les mystères bachiques.

Hors de cette salle est un chien qui pourrait bien nous offrir une copie du célèbre chien léchant sa blessure¹ qui devait être de Myron ou de Lysippe; car sa perfection était si grande, que les gardiens du temple de Junon sur le Capitole, où il avait été placé, en répondaient sur leur tête.

Des animaux, sans être d'après Myron, peuvent avoir eu un modèle grec. Un lion du Vatican rappelle par son attitude celle des lions de Venise², apportés

¹ Pl., xxxv, 17, 3. *M. Chiar.*, 467. Cette action n'est pas représentée par le chien du Vatican, mais comme la mâchoire supérieure et l'extrémité des pattes sont modernes, on conçoit qu'elle a pu être celle de l'animal dans son intégrité. Son regard a une expression de langueur qui conviendrait bien à un chien souffrant. Peut-être le *chien léchant sa blessure* était-il de Lysippe (Brunn, *Gesch. d. gr. K.*, I, p. 368); à plusieurs égards Myron fut le devancier de Lysippe. Les animaux et en particulier les chiens peuvent avoir été sculptés d'après les peintures de Nicias, célèbre surtout par ses *chiens* (Pl., xxxv, 40, 8). Enfin il faut dire qu'on avait sculpté des figures d'animaux avant Myron. Pour ne parler ici que des chiens, on en citait un de Simon, statuaire éginète, plus ancien que Phidias (Pl., xxiv, 19, 40). C'est d'après un chien de Lysippe (Pl., xxxv, 19, 8) qu'ont dû être sculptés les deux beaux chiens qui semblent garder l'entrée de la *salle des animaux*. (Meyer, I, p. 74).

² Phidias paraît encore ici comme le créateur d'un type par ses lions sculptés sur le marchepied du trône de Jupiter Olympien (Paus., v, 10, 2). Un lion marchant, sculpté sur le trône d'Apollon à Amyclée (Paus.,

du Pirée, dont la provenance grecque n'est pas douteuse.

Au contraire, une origine grecque est invraisemblable pour certains animaux moins connus des Grecs que des Romains. Ceux-ci en devaient la notion aux jeux de l'amphithéâtre¹ ou de la naumachie. Les crocodiles, les rhinocéros, les éléphants, ont dû être copiés d'après nature; ils l'ont été souvent très-inexactement. Ceux qui ont eu l'occasion de voir des crocodiles ne sont point contents de leurs portraits romains. Une tête de rhinocéros est tout à fait de fantaisie².

En continuant nos promenades à travers les musées de Rome, nous ferons un second pas dans l'histoire de l'art grec. Nous avons vu l'énergique roideur qui caractérise l'époque primitive, la grandeur et la majesté chez Phidias et Polyclète, la *nature* chez Myron. Nous allons voir arriver le mouvement et le pathétique avec Scopas, l'auteur de *Niobé* et des *Niobides*.

En effet, c'est à Scopas qu'appartient la pensée de cette grande composition, formée de statues dispersées dans tous les musées de l'Europe, dont les plus

m, 18, 8), est le plus ancien aïeul du beau lion en bas-relief du palais Barberini.

¹ Nous savons qu'à Rome les artistes faisaient sur les animaux des études d'après nature par l'aventure de Pasitélès qui, copiant un lion dans les *navalía* où étaient exposées des bêtes féroces venues d'Afrique, faillit être dévoré. (Pl., xxxvi, 5, 26.)

² M. P. Cl., 227.

nombreuses, sinon toutes les plus belles¹, sont à Florence, après avoir été à Rome, dans la villa Médicis.

Pline² ne savait s'il devait attribuer les Niobides à Scopas ou à Praxitèle. Je me décide, avec Schlegel et Wagner, pour Scopas³. Sans sortir de Rome, nous apprendrons à trop bien connaître le charmant génie de Praxitèle pour pouvoir le retrouver dans l'expression profonde de douleur héroïque et de désespoir sans abattement empreinte au front de Niobé; la jeune fille se pressant contre le sein de sa mère n'a pas la délicatesse exquise des compositions enchanteresses de Praxitèle. Praxitèle fut le sculpteur de la grâce et Scopas le sculpteur de l'expression⁴.

¹ Le plus beau des Niobides est dans la Glyptothèque de Munich, si c'est bien un Niobide. Un groupe du pédagogue et d'un Niobide a été trouvé à Soissons; c'est une contre-épreuve tardive et assez barbare de l'original de Scopas.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 16.

³ Dans l'antiquité Ausone et l'auteur d'une épigramme de l'Anthologie (*Anth. Pl.*, iv, 129) sont pour Praxitèle; ces autorités ne sont ni bien anciennes ni bien considérables; chez les modernes Winckelmann penche pour Praxitèle parce que la tête de Niobé ressemble à celle d'une copie de la Vénus de Gnide qui est au Vatican, mais cette ressemblance peut être du fait du copiste et ne pas remonter à Scopas. La Niobé de Florence n'est elle-même qu'une copie; malgré sa beauté elle ne peut être du temps de Scopas.

⁴ Scopas avait décoré de bas-reliefs un des côtés du tombeau de Mausole. M. Newton (*Halicarnass.*, II, 1, p. 237) a attribué avec raison à Scopas le combat d'Amazones du mausolée, en y signalant avec raison

Les statues de Niobé et de ses enfants, qui sont à Florence, la plupart du moins, ont été trouvées à Rome, près de Saint-Jean de Latran, li où les Plantii Laterani eurent leur magnifique demeure et leurs jardins, *horti Laterani*, qui ont donné à la basilique son nom.

Peut-être elles ornaient la villa de Plantius Lateranus, dans laquelle il conspira, avec Pison et Lucain, contre Néron. Le spectacle de divinités vengeresses punissant l'orgueil dut les exciter à le frapper sur le trône.

Les statues de Scopas décoraient très-probablement le fronton d'un temple¹ et d'un temple d'Apollon².

Mais les copies de Florence, trouvées la plupart près de Saint-Jean de Latran, ont pu être employées à or-

des attitudes voluptueuses et hardies, double caractère de ce génie ardent.

¹ En supposant Niobé, qui est debout, au milieu, les autres personnages tous plus ou moins inclinés, jusqu'à ceux qui sont tout à fait renversés, dessinent la double inclinaison des côtés de l'angle du fronton. Pline dit *in templo*, mais on disait *in circo* en parlant d'un temple hors et près du cirque.

² Pline nous apprend qu'il y avait une Niobé incurant avec ses enfants, dans un temple d'Apollon Sosianus. On ne sait ce qu'était ce temple et où il était. Pline, *xiii*, 11 dit seulement que dans ce temple il y avait une statue d'Apollon en bois de cèdre et qu'elle venait de Séléucie; cela permet de penser qu'elle avait été apportée de Séléucie à Rome par Sosius, général d'Antoine qui fit la guerre en Orient. (*D. Cass.*, *xv*, 22.)

ner une demeure privée, surtout une demeure magnifique, comme celle des Laterani¹.

L'œuvre de Scopas rappelait elle-même des œuvres plus anciennes qui avaient pu lui servir de modèle. Phidias avait sculpté la même scène au-devant d'un des pieds du trône de Jupiter à Olympie². A Rome, on peut rapporter à la composition des Niobides une des filles de Niobé protégeant son frère, et un frère soutenant sa sœur qui s'affaisse à ses pieds³, un Niobide tombé sur un genou⁴, un Niobide et une Niobide penchée⁵.

¹ Une circonstance vient à l'appui de cette supposition : la différence de style, de travail, de marbre entre les statues de Florence est assez grande pour faire supposer qu'elles provenaient de répétitions inégales en mérite de la composition de Scopas et avaient été réunies par un collecteur dans une villa.

² Paus., v, 11, 2. On la voyait aussi aux propylées d'Athènes et dans la grotte qu'a remplacée le monument choragique de Thrasyllus. (Smith, *Dict. of gr. and. r. geogr.*, 1, p. 285.)

³ Groupe indiqué faussement sous le nom de Céphale et Procris (*M. P. Cl.*, 401). Le corps et la tête du frère peuvent être suppléés par une des figures de Florence, selon Müller (*Arch.*, p. 122). Ce groupe rappelle un peu un groupe des bas-reliefs de Phigalie. (Müller, *Att.*, 1, 123.)

⁴ *M. Capit.*, galerie, 40.

⁵ *M. du Capitole*. C'est ainsi qu'on interprétait une figure 'galerie, 41); on l'avait placée près du Niobide tombé (*ib.*, 40). Ot. Müller pense (*Arch.*, p. 122) qu'elle est bien la sœur de ce Niobide; mais, pour le marbre et le style, elle ressemble beaucoup à une figure voisine (53), qui est une Psyché, car le commencement des ailes est antique, et dont l'attitude est d'ailleurs fort semblable à celle d'une Psyché de Naples, près de laquelle est l'Amour, mais on a pu dans l'antiquité faire une Psyché d'une Niobide en lui donnant des ailes.

vent reproduit partiellement par des bas-reliefs, des mosaïques, quelquefois des statues, et jusque sur des cuirasses, en guise d'ornement.

Les bas-reliefs décorent des sarcophages, et j'en parlerai en parlant des sarcophages. Parmi les mosaïques, je citerai la plus considérable de celles qui existent, la magnifique mosaïque du Vatican.

Les statues qui représentent des néréides assises sur des dauphins ou emportées par des tritons ou des centaures marins sont évidemment des groupes détachés de la grande composition de Scopas¹.

Je mentionnerai particulièrement le joli torse d'une néréide assise, dans la cour du Belvédère, près de l'entrée de la *Salle des animaux*, pour avoir occa-

sarcophages, qui s'explique au contraire très-bien s'il s'agit d'un sujet qui se lie à des idées de mort et d'immortalité? De plus, selon Euripide, les armes d'Achille sont *apportées par terre* (*Él.*, 445). Sur le coffre de Cypsélus, les néréides qui apportaient les armes d'Achille étaient sur des chars (Paus., v, 19, 2). ce qui n'a jamais lieu pour les bas-reliefs.

¹ L'idée du groupe formé par un centaure marin et une néréide (*M. P. Cl.*, 228) qu'on a fait servir à orner une fontaine doit remonter à Scopas; ainsi que le torse de triton (*M. P. Cl.*, 253); un autre torse acéphale et qui n'a ni jambes ni bras (salle lapidaire) peut être reconnu pour celui d'un triton à sa ceinture d'écailles, et sur ce faible indice rattaché à la même origine. Néréide ou Thétis tenant la queue d'un poisson (*Villa Borgh.*, iv, 39). Femmes sur des chevaux marins (*Nov. br.*, 34 et 35). Souvent des Amours les accompagnent, un beau bronze au musée Kircherien (collège romain) représente un Amour qui embrasse un cheval marin.

sion de dénoncer et de flétrir l'indignité du mutilateur, qui, entre deux visites que j'ai faites au Vatican, a cassé les pieds de cette néréide, des pieds charmants, pour les emporter. Vol stupide!

Les tritons, soufflant dans leur conque, expriment le bruit des vents¹, et leur fougue l'impétuosité des vagues.

L'ardeur des tritons de Scopas, emportant les nymphes de la mer, est arrivée jusqu'à ceux de Raphaël dans sa belle fresque de Galathée², où l'inspiration de Scopas, transmise à Raphaël par les bas-reliefs et les mosaïques, vit encore; jusqu'à ceux des Carraches dans leur chef-d'œuvre, les fresques du palais Farnèse, où la licence païenne est portée plus loin que dans les originaux païens eux-mêmes.

D'autres statues peuvent dériver de la grande composition maritime de Scopas. Telles sont celles qui

¹ Moschus, *id.*, II, 123. Sur un autel dédié aux vents (*M. Capit., salle du Faune*), un personnage qui est ici un des vents, souffle dans une coquille en spirale tout à fait semblable à celle dans laquelle souffle un triton. (*M. Chiar.*, 126.)

² A la Farnésine. Quelquefois dans les bas-reliefs antiques ces tritons et ces néréides sont cortégés à Vénus (b.-rel. de la villa Pinciana, Millin, *Gal. myth.*, XII, 174. *Vill. Alb.* Bouillon, *M. des Ant.*, III, b. rel., Müll., *Arch.*, p. 584), ce qui alors forme une composition tout à fait analogue à celle de la Galathée de Raphaël. Un peintre de l'antiquité avait donné à celle-ci un char trainé par des dauphins (Philostr., II, 18), comme l'a fait pour Galathée Raphaël qui semble s'être inspiré de ce tableau, dont il a reproduit plusieurs traits.

représentent l'Océan ¹; tel est le Palémon, assis sur un dauphin ², de la villa Borghèse, d'après lequel a été évidemment conçu le Jonas de l'église de Sainte-Marie du Peuple, qu'on attribue à Raphaël ³. Ainsi, à Rome, les créations de l'art grec peuvent être suivies, non-seulement dans les œuvres de l'antiquité, mais jusque dans les productions de l'art moderne; on n'a qu'à aller du Vatican à la Farnésine et de la villa Borghèse à l'église de Sainte-Marie du Peuple, qui en est tout proche, pour voyager de Scopas à Raphaël.

Neptune devait faire partie de cet ensemble de divinités marines qu'on plaça dans son temple ⁴. Il ne devait pas y figurer, comme le dieu violent d'Homère,

¹ Belle tête (*M. P. Cl.*, 547) dans la barbe de laquelle sont artistement mêlés des poissons, des écailles, emblèmes ordinaires de l'Océan, et des raisins, probablement pour indiquer la Méditerranée. Aux raisins près, un accoutrement semblable est donné dans des bas-reliefs à l'Océan (*Villa Borgh.*, sarcophage sous le portique). La statue connue sous le nom de Marforio (cour du musée Capitolin) est l'Océan et non un fleuve, car elle tient à la main une coquille marine.

² *Villa Borgh.*, vi, 1. Dans le groupe de l'isthme de Corinthe se trouvait Mélécerte (*Philostr.*, *Soph.*, ii, 1, 9), ce qui entraînait Palémon son fils.

³ Chapelle des Chigi. Il avait fait au moins le modèle. Castiglione parle d'un *enfant* exécuté en marbre par Raphaël et qu'un autre de ses contemporains dit avoir vu chez Jules Romain. (*St. Rom.*, iii, 3, p. 322-3.)

⁴ Sur un bas-relief (*M. Chiar.*, 45) sa présence parmi les néréides et les monstres marins est indiquée seulement par un trident.

poussant un immense cri dont le ciel et la terre sont épouvantés¹.

C'est de ce Neptune que doivent dériver la plupart des bustes² dont les cheveux semblent mouillés, dont la bouche ouverte exprime la grande voix de la mer et semble faire entendre ce cri puissant de son dieu, qu'Homère dit égaler le cri de dix mille hommes.

Le génie impétueux de Scopas avait exprimé le délire bachique dans sa Ménade tenant le reste d'un chevreau qu'elle a déchiré³. Parmi les ménades qui

¹ Pind., *Ol.*, vii, 36. Philostrate (ii, 27) décrit un tableau qui semble d'après Pindare.

² *M. Chiar.*, 606 A, et des statues de Neptune; celles du moins qui n'ont pas le pied sur un rocher ou une proue de vaisseau; dans une de ces statues (*M. P. Cl.*, 394), on a fait un sceptre du trident, mais le trident se reconnaît à son manche carré. Le trident de Neptune était dans l'origine cet instrument dont se servent les pêcheurs de Naples pour harponner le poisson. Dans un bas-relief archaïque du palais Mattei (2^e cour), Neptune porte son trident sur l'épaule comme un instrument de pêche. Le trident fut aussi l'arme redoutable avec laquelle Neptune brisait les rochers et les montagnes :

.... .. Triß!a Neptunus cuspide montes
Impulit adversos.

(Claud., *R. Pr.*, ii, 179.)

Souvenir d'anciennes irruptions de la mer qui avait percé les montagnes. Le trident marin, fléau de la mer qui ébranle la terre, dit Eschyle (*Prom.*, 924). Une autre origine du trident, c'est qu'il avait été donné à Neptune par les Cyclopes pour combattre les géants. (*Apollod.*, i, 2, 1, 5.)

³ Callistr., *Ekphr.*, 2.

paraissent sur les bas-reliefs, nous pouvons reconnaître à ce détail les imitations de la ménade de Scopus : elles sont assez nombreuses¹.

La violence de l'ivresse n'empêche pas leur pose d'être gracieuse, et j'attribue à une exagération des imitateurs de Scopus ces ménades dont le corps se ploie et se renverse avec une violence convulsive dans l'emportement de l'orgie sacrée².

Celui qui exprimait si bien l'ivresse avait représenté Bacchus³, peut-être Bacchus en proie à l'ivresse qu'il communique, ainsi qu'il représenta Apollon livré à l'enthousiasme qu'il inspire, et probablement sous son ancienne forme de Bacchus barbu. Le type jeune et gracieux que devait créer Praxitèle était encore à naître⁴; car, s'il y a un idéal divin qui porte mani-

¹ L'une des plus belles est celle de l'autel de Cérès au Vatican. *Il. Chios.*, 182. On la voit aussi deux fois répétée sur un vase de la villa Albani, celle d'en bas; ici elle est ornée d'un coussin, une troisième se voit au même endroit sur un autre bas-relief. Les ménades, dont l'attitude est semblable et qui portent un thyrsos à la main sont des variantes de la ménade au chevreau de Scopus. Elle a été célébrée plusieurs fois par les poètes de l'Anthologie, qui la voyaient entrer à Constantinople. *Anthol. Palæ.*, iv, 37-38-40.

² Telle est la ménade du bas-relief de la villa Borghèse, transformée en Cassandra, dans l'antiquité, en remplaçant par une statue de Minerve ce qui dans d'autres représentations toutes semblables est une statue de Priape.

³ *Pl., Hist. nat.*, xxvi, 5, 10. *Anth. Palæ.*, iv, 357.

⁴ Il y avait aussi un Bacchus de Calamis. *Paris.*, ix, 20, 4; d'Alcamène. *Paris.*, i, 20, 2. de Praxias. *Paris.*, i, 19, 5. de Beryx (*Paris.*, v, 36, 5. de Beryx. *Pl.*, xxiv, 19, 24), avant celui de Praxitèle.

festement l'empreinte de la mollesse gracieuse, caractère du génie de Praxitèle, c'est le Bacchus jeune et presque féminin tant de fois reproduit.

Nous devons nous attendre que Scopas, qui fut le statuaire de la passion et des sens, n'ait pas oublié Vénus; en effet, on cite de lui trois statues de cette déesse¹ : l'une d'elles était à Rome, et quelques-uns la préféraient² même à la Vénus de Praxitèle; une autre était la Vénus vulgaire, banale (Pandemos), assise sur un bouc³, en signe de lasciveté. Cette conception grossière, indigne du génie de Scopas, — comme la fondation du culte de Vénus Pandemos, était peu digne de la sagesse de Solon, — il faut le dire à l'honneur de l'art antique, ne nous a été transmise par aucune reproduction qui ait survécu. La volupté gracieuse des

¹ Une à Rome dans le temple de Mars (Pl., xxxvi, 5, 14); une autre en Samothrace (*ib.*, 13); la troisième à Élis. (Paus., vi, 25, 2).

² Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 14. L'expression de Plin., *an'ecedens*, ne peut vouloir dire qui *précède* comme paraît l'admettre Müller, mais signifie certainement qui *surpasse*.

³ La Vénus animale. Oppien (*Cyneget.*, i, 302) lui fait exciter les amours des bêtes. Silène et les bacchantes sont assis sur un bouc (*relief bachique au Capitole, salle des Empereurs*). Scopas avait cependant représenté la chaste Vesta ou Estia. La Vesta assise de Scopas était à Rome dans les jardins des Servillii (Plin., xxxvi, 5, 13). Les effigies de Vesta qu'on croit posséder à Rome et la Vesta Giustiniani qu'on n'y possède plus peuvent venir de là. A Athènes, Vesta tenait un sceptre (Pind., *Diss. comm.*, p. 514). Sur le *putéal* du Capitole, Vesta tient une fleur. Dans la main de Vesta, la patronne de Rome, Rome plaça le palladium, son emblème.

Vénus de Praxitèle a fait oublier la Vénus impudique de Scopas. Elle avait cependant une place naturelle à Rome dans le temple de Vénus Érycine, la patronne des courtisanes; au lieu de cela, elle était à Élis, en regard de la Vénus Uranie de Phidias, sans doute pour faire contraste¹.

On a supposé, mais sans preuve, il me semble, que la Vénus embrassant Mars, et qui a le pied ordinairement posé sur un casque, la Vénus victorieuse, était originairement de Scopas². Ce groupe, souvent répété, fut employé à représenter dans cette attitude un couple romain³ et les adieux d'un époux qui va combattre à sa femme. On reconnaît alors facilement que Mars et Vénus sont des portraits, comme sur la porte Saint-Denis à Paris on reconnaît à sa perruque Louis XIV dans le costume héroïque d'Hercule.

Scopas, plus délicat cette fois, avait pour ainsi dire décomposé l'amour, et en avait exprimé, dans des œuvres distinctes, les divers degrés et les diverses nuances : le désir (*pothos*), le charme

¹ La Vénus *Pandemos* et la Vénus *Ouranía* sont opposées l'une à l'autre dans une épigramme de l'Anthologie. (*Anth. pal.*, vi, 340.)

² Peut-être parce que la Vénus de Scopas était à Rome dans le temple de Mars. Mais nous verrons (chap. xii), que très-souvent il n'y avait aucun rapport entre les statues des divinités et le temple où on les avait placées.

³ *Capit.*, salle des Hercules; *villa Borgh.*, salle vi.

(*himeros*), enfin l'amour lui-même (*eros*)¹. D'après cela, Scopas paraît avoir été l'inventeur ou l'un des inventeurs de ces petits génies que les Latins appelaient *cupidines*², que nous appelons des *amours*, et qu'à Rome on voit folâtrer sur les monuments de l'empire aussi souvent que dans les tableaux de la Renaissance, sur les murs et les plafonds des casins des dix-septième et dix-huitième siècles. Ils se jouent parmi les représentations océaniques imitées de la grande composition de Scopas.

Dans les bas-reliefs romains, ces Amours se livrent à tous les exercices, tous les jeux. De là sont venus les Amours enchainés³, vendangeant, pêchant, moissonnant, qu'on voit en statuettes ou en bas-reliefs, et figurant dans les peintures de Pompéi après celles qu'a décrites Philostrate⁴.

L'Amour dormant est un sujet trop souvent reproduit pour ne pas avoir été traité par quelque sculpteur⁵ célèbre aujourd'hui, jadis inconnu.

¹ A Mégare. (Paus., I, 43, 6.)

² En grec *pothoi*; ils avaient des ailes comme nos Cupidons. (*Anth. palat.*, IX, 570.)

³ A la *villa Borghèse* (S. v) et dans l'Anthologie. (*Anth. gr.*, II, p. 17, 238, 276; *Anth. Plan.*, IV, 195, 99.)

⁴ Philostr., I, 6-9. Apollonius de Rhodes, *passim*, représente les Amours occupés à divers soins champêtres comme sur les bas-reliefs.

⁵ C'est aussi un motif de sculpture décrit dans l'Anthologie. (*Anth. gr.*, II, p. 128.)

Scopas avait groupé pour un temple de Samothrace Vénus avec un personnage mythologique peu connu, le Lumineux (Phaéton) et l'Amour ¹.

Depuis Scopas, Vénus a été associée bien souvent avec l'Amour. Une impératrice romaine, en Vénus, ayant un Amour debout à côté d'elle ², est un résultat bien éloigné, il est vrai, de l'association établie par Scopas entre ces deux divinités.

Scopas sut exprimer des ardeurs plus relevées que celles de sa Vénus vulgaire; il fut l'auteur de l'Apollon Citharède, l'Apollon qui joue de la lyre, l'Apollon inspiré; personnifier l'enthousiasme poétique dans le dieu qui le fait naître, était une conception hardie et digne du génie de Scopas. Comme Phidias pour Jupiter, il avait un modèle dans Homère peignant Apollon qui joue de la lyre au festin des dieux, et, après Homère, dans Hésiode et dans Pindare ³.

Nous savons que l'Apollon Citharède de Scopas était

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 13. Une allusion à cette forme de la triade sacrée de Samothrace a été signalée par M. Gherard (*St. R.*, II, 2, p. 258) dans un triple hermès du Vatican.

² *M. P. Cl.*, 43. Sallustia Orbiana, la femme d'Alexandre Sévère. Ce groupe trouvé près de Sainte-Croix de Jérusalem dans la villa des Varii qui appartenait à Alexandre Sévère a fait donner à des ruines de cette villa le nom entièrement gratuit de *temple de Vénus et de Cupidon*. Autre impératrice et Vénus avec deux Amours à ses côtés. (*M. Chiar.*, 673.)

³ *Hymn. ad Apoll. Pyth.*, 515; Hés., *Boucl. d'Herc.*, 201.

dans le temple d'Apollon Palatin, élevé par Auguste¹; les médailles, Properce et Tibulle, nous apprennent que le dieu s'y voyait revêtu d'une longue robe.

Ima videbatur talis illudere palla.

Tib., III, 4, 35.

Pythius in longa carmina veste sonat.

Prop. II, 31, 16.

Nous ne pouvons donc hésiter à admettre que l'Apollon de la salle des Muses au Vatican² a eu pour premier original l'Apollon de Scopas.

Nous savons aussi qu'un Apollon de Philiscus et un Apollon de Timarchide (celui-ci tenant la lyre), sculpteurs grecs moins anciens que Scopas, étaient dans un autre temple d'Apollon, près du portique d'Octavie, en compagnie des Muses³, comme l'Apollon Citharède du Vatican a été trouvé avec celles qui l'entourent aujourd'hui dans la *salle des Muses*. Il est donc vraisemblable que cet Apollon est d'après Philiscus ou Timarchide, qui eux-mêmes avaient sans doute copié l'Apollon à la lyre de Scopas et l'avaient placé au milieu des Muses.

¹ Pl., *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 13.

² M. P. Cl., 516.

³ Pl., *Hist., nat.*, XXXV, 5, 22. Pline ne dit pas que ces Apollons avaient une longue robe; mais comme il parle dans le même passage d'un autre Apollon nu, il est vraisemblable que l'un au moins des premiers devait être vêtu.

Apollon est là, ainsi que plus anciennement il avait été représenté sur le coffre de Cypsélus, avec cette inscription qui conviendrait à la statue du Vatican : « Alentour est le chœur gracieux des Muses, auquel il préside ; » et, comme a dit Pindare, « au milieu du beau chœur des Muses, Apollon frappe du plectrum d'or la lyre aux sept voix ¹. »

Il y a d'autres Apollons qui ont la lyre auprès d'eux ou la portent à la main et même la frappent du plectrum ; mais leur type semble postérieur à l'Apollon Citharède de Scopas. Ils sont nus ou presque nus, et le sien était vêtu, ce qui est toujours un signe d'antériorité. La plupart reproduisent le type d'Apollon tel qu'il fut conçu par Praxitèle. Les uns ont le bras posé au-dessus de la tête comme l'*Apollino* de Florence, qui est, nous le verrons tout à l'heure, d'après Praxitèle, ou une grâce féminine, ce qui est encore de Praxitèle.

Les Apollons assis ² doivent avoir une autre origine et provenir des Apollons grecs, dont l'existence est attestée par les auteurs, mais sans désignation de leur attitude.

Le type de ces Apollons devait être antique, car

¹ Pind., *Nem.*, v, 22.

² L'Apollon berger de la villa Ludovisi (V. plus loin) et l'Apollon assis sur le trépied, tous deux conçus d'après une donnée religieuse antique. L'Apollon berger est le dieu Pélasse ; la position de l'Apollon assis sur le trépied est hiératique.

l'Apollon le plus archaïque que nous connaissions est assis. En général, après l'époque des idoles grossières, les divinités assises ont précédé les divinités debout¹.

Apollon nous conduit aux Muses.

Il n'y eut d'abord que trois Muses, comme trois Heures ou Saisons et trois Grâces. Elles désignaient trois dons : la mémoire, la méditation et le chant²; plus tard, il y en eut neuf; alors elles désignèrent diverses branches de la littérature et des arts. La diversité et la spécialité des attributs donnés aux Muses correspondent à une époque où les emplois de l'intelligence sont distincts et les genres déterminés. Cependant une certaine confusion entre les attributs des Muses montre que les genres auxquels elles présidaient n'étaient pas toujours nettement séparés.

Les statues des Muses, employées dans l'antiquité

¹ La Minerve Polias, le Jupiter et l'Esculape de Phidias ont précédé la Minerve du Parthénon, les Jupiters et les Esculapes debout. Les Heures *dansantes* ont d'abord été assises; Pindare les appelle celles qui ont de beaux trônes.

² Paus., ix, 29, 2. Suivant des interprétations plus modernes et plus raffinées : le chant, les instruments à cordes et les instruments à vent : les trois cordes de la lyre ou les trois genres de musique, le diatonique, le chromatique et l'enharmonique. Cicéron (*Nat. deor.*, iii, 21) en compte quatre primitives et neuf moins anciennes. Il y en a déjà neuf dans Homère et dans Hésiode. Il y en eut d'abord trois de Céphissidote dans le bois sacré de l'Hélicon, où ensuite on en plaça neuf nouvelles.

à décorer les demeures de tous ceux qui se piquaient de goût pour les belles lettres, étaient nécessairement fort nombreuses; elles le sont aussi beaucoup dans les collections romaines; surtout en tenant compte de celles qu'une restauration inexacte a transformées en diverses divinités. Quelquefois aussi on a fait une Muse de ce qui était tout autre chose. Les plus remarquables sont celles qu'on a réunies au Vatican dans la *salle des Muses*, et qui, presque toutes, ont été trouvées au même endroit; près de Tivoli, dans un bois d'oliviers où l'on croit qu'a existé une villa de Cassius¹.

Les attributs des Muses² représentent les divers

¹ Deux de ces Muses proviennent d'ailleurs : l'Uranie et l'Euterpe ; mais on a retrouvé depuis l'Uranie (*M. P. Cl.*, 270) de la villa de Cassius, si c'est bien une Uranie ; elle est assise. Ces Muses ne sont pas toutes d'un mérite égal. Selon Visconti, l'Uranie assise et la Polymnie (*M. P. Cl.*, 508) sont d'un style plus ancien ; elles doivent donc avoir une origine plus ancienne. Peut-être au moins, l'une des deux a-t-elle été faite d'après les Muses apportées d'Ambracie, ville où se trouvaient des objets d'art d'une haute antiquité (Pl., xxxvi, 5, 3). En effet, sur les monnaies d'Ambracie, la Polymnie est semblable à celle de la salle des Muses, tandis que la Melpomène, par exemple, est différente. On a trouvé dans la Sabine une répétition des Muses du Vatican. On en voit quatre à la villa Borghèse : Melpomène, Clio, Erato, Polymnie. (Salle iv, 8, 10, 16, 18.)

² Ces attributs ont été souvent donnés aux Muses par des restaurations peu intelligentes ; ainsi on a donné à une Euterpe au lieu d'une flûte un glaive, la prenant pour Melpomène (*M. P. Cl.*, 13). Une confusion toute semblable est mentionnée dans l'Anthologie (*Anth. Plan.*, iv, 218) ; un peintre au lieu de Melpomène avait représenté Calliope.

genres de littérature grecque¹ et souvent les affinités de ces genres. Calliope tient les tablettes et Clio le rouleau de papyrus; attributs qui conviennent et à la Muse de la poésie héroïque et à la Muse de l'histoire : c'est que, dans l'origine, l'histoire fut la sœur de l'épopée. Il y a peu de différence entre les images d'Euterpe, d'Érato et de Terpsichore, qui président au chant lyrique, à la musique et à la danse, mêlés encore au temps de Pindare; Melpomène est parfois gigantesque, — la tragédie grecque était plus grande que nature : — telle est la Melpomène du Louvre; elle vient du palais Riario, voisin du théâtre de Pompée, qu'elle décorait sans doute, et le palais Riario rappelle une tragédie sinistre, le meurtre du courageux et malheureux Rossi. Les pampres bachiques dont Melpomène est couronnée enseignent que la tragédie est née en Grèce des fêtes de Bacchus. Sa figure est sévère, sa pose est virile; elle a pour chaussure le haut cothurne, et pour emblème la massue et le masque tragique. Thalie est couronnée de lierre et tient à la main le tambour de basque, instrument bachique; car, chez les Grecs, l'origine de la comédie, aussi bien que de la tragédie, remontait à Bacchus. Thalie, dans le principe, Muse de l'églogue,

¹ Dans le *Musée* d'Alexandrie chaque Muse avait sa salle consacrée aux réunions des pensionnaires qui cultivaient tel ou tel genre de littérature.

autant que de la comédie, rappelle, par sa houlette¹ qu'elle tient à la main, comme Apollon berger, cette origine pastorale. Assise négligemment, elle est aussi aimable d'aspect que Melpomène, le pied posé sur un rocher, a de grandeur et de fierté dans son attitude. Polymnie est la Muse des hymnes sacrés, des enseignements mystérieux que le mythe à la fois cache et révèle, et dont la robe serrée, qui voile et dessine tout ensemble les formes de la Muse, est l'expressif et gracieux symbole. Avec le temps, cette idée de mystère, bien descendue de sa haute origine, s'appliqua au sens *enveloppé* des pantomimes², indiqué par le manteau dont s'entoure Polymnie.

Enfin Uranie, la Céleste, le globe à la main, personifie la science, dont l'étude du ciel fut le premier objet, et qui avait aussi sa Muse, parce qu'à l'origine la science et la poésie ne faisaient qu'un.

Au Vatican, on a placé avec raison, à l'entrée de la salle des Muses, Mnémosyne³, la mémoire, qui d'abord

¹ Thaleia présidait à la fertilité des champs. *Thaleia* a le même sens que *Flora*.

Nostra nec erubuit silvas habitare Thalia,
dit Virgile en parlant de la Muse champêtre.

² Mnémosyne et sa fille Polymnie propices aux danseurs; c'est-à-dire aux mimes. (Luc., *de Salt.*, 36.)

³ La Mnémosyne du Vatican (*M. P. Cl.*, 535) avec son nom écrit en grec, ressemble à Polymnie; elles paraissent dériver de deux des trois Muses primitives, la Mémoire et la Méditation. Les Muses elles-mêmes se sont appelées *Mneiaz*, les *Mémoires*. (Plut., *Sympos.*, ix, 14, 1.)

fut l'une d'elles, et qui, plus tard, est devenue leur mère; car, à mesure que le temps a marché, la tradition a joué un plus grand rôle dans les lettres, et la tradition se conserve par la mémoire.

Les attributs des Muses, comme leurs noms, sont grecs, et se rattachent, on vient de le voir, à l'origine grecque elle-même des arts, des lettres et des sciences; origine attestée par ces noms et ces attributs que les Muses conservèrent chez les Romains.

Quelques-uns de ces attributs sont très-anciens : le maître de Phidias, Agéladas, avait déjà placé la lyre de Terpsichore dans la main d'une des Muses antiques de l'Hélicon, et Canachus, dans la main d'une autre, la double flûte d'Euterpe¹. A l'époque de Phidias, on cite des Muses de Praxias, élève de Calamis²; puis les nouvelles Muses de l'Hélicon, au nombre de neuf³; d'autres enfin durant l'époque romaine. C'est qu'en Grèce le culte des Muses ne fut jamais interrompu.

Les Muses du Vatican sont considérées par Visconti comme des copies de celles qui étaient à Rome dans le temple d'Apollon, près du portique de Metellus, depuis portique d'Octavie; et dont l'auteur était Philiscus⁴, sculpteur rhodien, auquel nous ramèneront

¹ *Anall.*, II, p. 15, n° 35.

² *Paus.*, I, 19, 3.

³ Trois de Céphissodote, trois de Strongylion et trois d'Olympiosthène. (*Paus.*, IX, 30, 1.)

⁴ *Pl.*, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 22.

deux statues célèbres, la Vénus de Médicis et l'Apollon du Belvédère.

Euphranor ne fut pas dans l'antiquité moins célèbre que Scopas. Le Vatican possède une statue de Pâris jugeant les déesses¹. Cette statue est-elle, comme on le pense généralement, une copie du Pâris d'Euphranor?

Euphranor avait-il choisi le moment où Pâris juge les déesses? Les expressions de Pline² pourraient en faire douter : il ne l'affirme point ; il dit que dans la statue d'Euphranor on eût pu reconnaître le juge des trois déesses, l'amant d'Hélène et le vainqueur d'Achille.

Ne faut-il donc pas chercher plutôt le Pâris d'Euphranor dans les Pâris debout³, dont l'attitude, plus indéterminée, se prête mieux à cette diversité d'expressions et de rôles que lui attribue la phrase de Pline?

Je n'oserais l'affirmer. La statue du Vatican est de beaucoup la plus remarquable des statues de Pâris.

¹ *M. P. Cl.*, 255.

² xxxiv, 19, 27.

³ D'assez nombreuses statues, en général des statuettes, représentent Pâris debout ; quelques-unes ont été reconnues pour des Athis, d'autres sont des prêtres de Mithra (*M. P. Cl.*, 435). Quand ces Pâris debout ont l'attitude de la réflexion, la main près du menton, il semble que le sculpteur a voulu exprimer l'incertitude qui précéda le fameux *jugement* ; mais on se figure mieux le juge assis, comme est la statue du Vatican que je crois d'après Euphranor.

On y sent, malgré ses imperfections, la présence d'un original fameux ; de plus, son attitude est celle de Pâris sur plusieurs vases peints et sur plusieurs bas-reliefs¹, et nous verrons que les bas-reliefs reproduisaient très-souvent une statue célèbre. Il m'est impossible, il est vrai, de voir dans le Pâris du Vatican tout ce que Pline dit du Pâris d'Euphranor. Je ne puis y voir que le juge des déesses. L'expression de son visage montre qu'il a contemplé la beauté de Vénus, et que le prix va être donné. Rien n'annonce l'amant d'Hélène, ni surtout le vainqueur d'Achille²; mais ce qui était dans l'original aurait pu disparaître de la copie. Plus vraisemblablement cette diversité d'expressions données à une même figure, et qui répugne à la simplicité du génie de la statuaire antique, est-elle

¹ Quelques-uns sont à Rome : sur l'autel de Faventinus (*M. P. Cl.*, 44), *villa Panfilii*, *villa Ludovisi*, *palais Spada*. Dans ces deux dernières, Pâris tourne la tête vers un Amour qui va lui dicter sa sentence. L'auteur du bas-relief a traduit par une composition allégorique ce que l'auteur de la statue du Vatican a rendu, d'après Euphranor, par l'expression donnée au visage de Pâris. Ces divers bas-reliefs, fort semblables entre eux, avaient pour originaux des bas-reliefs grecs dont l'un a été trouvé à Andros (Ross, *Reis. au. d. gr. inseln*, 11, p. 20). Le jugement de Pâris était déjà sculpté très-anciennement sur le coffre de Cypsélus (Paus., v, 19, 1). C'est le point de départ de tous ces *jugements de Pâris* en bas-relief, dont l'un, celui de la villa Ludovisi a inspiré, a-t-on dit, le *jugement de Pâris* de Raphaël.

² Je crois que Visconti y a mis un peu de bonne volonté et de déférence pour Pline quand il a découvert dans la physionomie gracieuse et tranquille de Pâris un *accorgimento misto d'ardire*.

une invention de Pline ou des auteurs qu'il suivait, et dont il a inséré souvent les jugements singuliers et les admirations démesurées pour l'illusion matérielle et pour la difficulté vaincue dans sa très-savante, mais très-peu critique compilation.

Une *femme priant* d'Euphranor¹ peut être considérée comme le plus ancien type connu de ces femmes aux bras étendus qu'on appelle des *Orantes*, attitude qu'on prêta souvent aux impératrices romaines avant de la donner aux figures plus saintes tracées sur les murs des catacombes.

Euphranor fut à la fois grand sculpteur et grand peintre. L'exercice de plusieurs arts par le même artiste n'était pas moins fréquent dans l'ancienne Grèce, où on l'attribuait à Dédale, le représentant mythologique du premier art grec, qu'il ne le fut en Italie à l'époque de la Renaissance².

Euphranor fut aussi écrivain³; de même qu'à cette époque⁴, dans l'antiquité, bon nombre d'artistes ont été auteurs, quelques-uns poètes ou philosophes, d'autres ont écrit sur les arts.

¹ Pl., xxxiv, 19, 27.

² Non-seulement Michel-Ange, mais Léonard de Vinci, bien qu'à un moindre degré Raphaël et une foule d'autres ont réuni la pratique de plusieurs arts. Le Dominiquin s'essaya dans la sculpture et Jules Romain fut architecte.

³ Pl., xxxv, 40, 4.

⁴ Je n'ai pas besoin de rappeler les beaux sonnets de Michel-Ange, les *Mémoires* de Benvenuto Cellini, les ouvrages sur l'architecture d'Alberti, de Palladio, etc.

Entre ceux qui réunirent le don de plusieurs arts, je ne citerai que les principaux.

Parmi les sculpteurs, il suffira de nommer Phidias¹; Pythagoras, statuaire de Samos, qui, lui aussi, avait été peintre; Zeuxis, qui modelait en terre² comme Michel-Ange, et Protogène, qui moulait en bronze; Polyclète et Myron, qui furent peintres et sculpteurs. Cette réunion de talents était si commune, qu'elle existait même chez des artistes qui n'ont laissé aucune mémoire³.

Des peintres et des sculpteurs furent aussi architectes, sans parler de Clisthène, peintre de décorations et architecte.

A une époque très-ancienne, le statuaire en bronze Théodore avait construit le labyrinthe de Samos. On attribuait à Callimaque, lequel était aussi peintre, comme statuaire, l'invention du trépan, et comme architecte l'invention de l'ordre corinthien. Polyclète construisit le théâtre d'Épidaure, qui passait pour le plus beau de la Grèce, et Scopas, le temple de Minerve Alea, à Tégée, qu'il décora de sculptures.

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxv, 34, 1. De plus il dirigea les travaux d'architecture du Parthénon. (Plut., *Pericl.*, 15.)

² Nous aurions peut-être à Rome les œuvres plastiques de ce grand peintre si la barbarie du goût romain ne les avait méprisées, sans doute à cause du peu de prix de la matière et ne les avait laissées dans la ville d'Ambracie. (Pl., xxv, 36, 6.)

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 35.

Clæétas, peintre, améliora la forme des *carcerès* de l'hippodrome d'Olympie, qui furent perfectionnés, après lui, par un autre sculpteur, Aristide. Sostrate, statuaire, bâtit le phare d'Alexandrie, et le plan de cette ville, improvisée par le génie d'Alexandre, fut l'œuvre de Dinocrate ; monument plus glorieux au conquérant que ne l'eût été le mont Athos, taillé, comme le proposait ce hardi sculpteur, pour lui faire une gigantesque statue.

L'un des plus anciens sculpteurs grecs, Bupalus, fut architecte ; Mandroclès, peintre et ingénieur comme Léonard de Vinci, avait jeté un pont sur le Bosphore pour Darius allant combattre les Scythes, et avait ensuite peint le passage de l'armée persane sur ce pont.

Parmi les artistes en même temps poètes ou écrivains, le sculpteur Gitiadas composa un hymne en l'honneur de Minerve. Le peintre Timagoras fit des vers à l'occasion d'une défaite éprouvée par lui dans un concours ; un autre peintre, nommé Apollodore, se plaignit en vers que Zeuxis lui *dérobât son art*. Comme le peintre grec Polyeidès, renommé pour ses dithyrambes, comme Euripide lui-même, qui avait peint dans sa jeunesse, à Rome, Pacuvius fut peintre et poète. C'était chez cet imitateur de la tragédie grecque encore une imitation de la Grèce.

De même pour les philosophes. Platon et Pyrrhon avaient cultivé la peinture avant de se livrer à la phi-

losophie. Ménédémus fut peintre de décorations en même temps que philosophe. Métrodore était peintre, comme Socrate sculpteur. Il y eut aussi un comédien sculpteur, Cratinas, à Athènes, où, du reste, l'art du comédien n'avait rien de déshonorant, puisque Sophocle, qui fut général, jouait dans ses pièces, et y lançait la balle avec grâce dans le rôle de Nausicaa. De même l'exercice d'un art libéral en Grèce n'empêchait point d'être un personnage militaire et politique. Témoin Ménédémus, le scénographe envoyé par les Érétriens au secours de Mégare; témoin Hippiodamus, architecte du Pirée et de la ville de Rhodes, qui, le premier introduisit l'usage des rues régulières à angle droit (je ne sais s'il faut l'en bénir); de plus, orateur, législateur, et qui, selon Aristote, embrassait toutes les sciences.

Les écrits des artistes anciens sur l'art qu'ils cultivaient furent excessivement nombreux. Ménechme, sculpteur, avait composé un traité sur son art, et Apelles avait dédié à un de ses élèves un traité sur le sien. On cite d'un sculpteur fécond, Xénocrate, un jugement sur le célèbre peintre Parrhasius, et l'on sait l'existence d'un écrit de ce même Xénocrate sur l'art de la ciselure, art que ne dédaignèrent point les plus grands statuaires, Phidias et Myron. Des artistes de toutes les époques et de tout genre avaient traité des différents arts à leur point de vue et à celui de leur temps. Ménechme avait composé sur la *torentique*, qu'il

cultivait, un ouvrage encore plus digne de confiance que le bel ouvrage de Quatremère de Quincy. Protogène avait écrit sur le dessin et la figure, comme Euphranor sur la composition et le coloris, et Polyclète sur la proportion des parties du corps humain, dont son *Doryphore* offrait le modèle.

On n'en finirait point si l'on voulait énumérer tous les architectes grecs qui ont traité de l'architecture, souvent à propos des monuments dont ils étaient les auteurs. Que ne donnerions-nous pas pour avoir l'ouvrage qu'écrivit sur le fameux Mausolée, Satyrus, un de ses constructeurs, et Ictinus sur le Parthénon¹? Pythagoras, faisant la théorie de cette universalité d'aptitude chez les artistes grecs, soutenait qu'un architecte doit être instruite en toutes choses.

Enfin, comme Vasari a composé un livre sur les peintres les plus illustres; Pasitèlès en avait composé un sur les sculptures les plus renommées.

Rien ne montre mieux que cette énumération rapide et volontairement incomplète à laquelle nous a conduits le triple talent d'Euphranor, la richesse de l'organisation grecque et cette fécondité d'un même génie donnant plusieurs moissons, qui n'a reparu

¹ Ictinus suivait l'exemple de ses prédécesseurs, un des plus anciens artistes grecs Théodore, fondeur en bronze et architecte avait écrit sur son temple de Junon à Samos, Philénus sur son temple de Minerve à Priène, Hermogène sur son temple de Bacchus à Théos et son temple de Diane à Magnésie.

dans le monde qu'à l'époque de la renaissance italienne.

Avec Scopas nous sommes sortis de l'école de Phidias et de Polyclète, l'école du calme sublime, pour entrer dans l'agitation sublime; chez Praxitèle nous allons trouver la sublimité dans la grâce.

Nul sculpteur de l'antiquité, s'il revenait à la vie, ne trouverait ses œuvres plus souvent reproduites. Nous reconnaitrons, à Rome, presque tous les types créés par l'aimable génie de Praxitèle en le suivant à la trace de son charme.

Dans quel musée n'y a-t-il pas une copie du Satyre de Praxitèle? Un jeune Satyre appuyé contre un arbre, l'air tranquille et le regard quelque peu malin. A Rome, on le voit plusieurs fois répété dans des copies de beauté inégale; la plus remarquable est celle du Capitole¹.

L'aimable adolescent vient de jouer quelque tour aux nymphes des bois; il s'est un peu fatigué à courir après elles, et maintenant, dans un gracieux repos, il rêve avec un demi-sourire aux espiègleries qu'il a faites et à celles qu'il médite. C'est une donnée bien peu sérieuse, c'est un sujet bien léger; mais on sent, en présence des belles reproductions du Satyre de Praxitèle, que le grand artiste avait mis dans ce personnage sans importance une profonde beauté².

¹ Salle dite du *Gladiateur mourant*, 15.

² Ce Satyre ne peut être celui que Pline appelle *le renommé*, car ce-

La gaieté et la malice, qui étaient dans le caractère traditionnel du Satyre, ont été exprimées fréquemment avec un certain caractère bestial ¹. Ces statues ne procèdent point de Praxitèle; ce qui lui appartient, c'est d'avoir remplacé l'expression animale de ces sentiments par une expression fine et délicate.

On peut regarder comme des *variantes* du Satyre de Praxitèle diverses autres statues qui s'en rapprochent par la grâce élégante du type et par l'absence de cette expression animale qui caractérisait les Satyres avant lui.

Le jeune Satyre qui tient une flûte ² est trop

lui-là faisait partie d'un groupe où entraient Bacchus et l'*Ivresse* (Pl., xxxiv, 19, 20), groupe reproduit par des statues (voy. plus loin) et par des bas-reliefs sur les sarcophages (*M. P. Cl.*, 99). L'original du Satyre *isolé* répété tant de fois d'après Praxitèle, était, ou son Satyre de Mégare (Paus., i, 43, 5), ou plutôt celui de la rue des Trépieds à Athènes (Paus., i, 20, 1); tous deux cités par Pausanias comme ne faisant point partie d'un groupe et ne devant pas pour cette raison être confondu avec celui dont parle Pline et qu'il appelle *le renommé*; — dénomination, je crois, mal appliquée par Pline, car elle devait appartenir au Satyre qui a été si fréquemment reproduit. — J'attribue cet honneur à celui de la rue des Trépieds plutôt qu'à celui de Mégare, parce que c'est le premier que Praxitèle voulut sauver de préférence, quand trompé par Phryné il crut ses ouvrages menacés par un incendie. (Paus., i, 20, 1.)

¹ On peut croire que le Satyre de Myron (Pl., xxxiv, 19, 8), sculpteur plus réaliste que Praxitèle et qui excellait dans la représentation du type animal, tenait davantage de ce type, et rapporter à Myron ceux des Satyres romains où il est plus prononcé.

² Vat., *Nuov. bracc.* 120. *M. Cap., Gal.*, 12, 33. *Villa Borghese*.

semblable à celui dont je viens de parler pour n'être pas de même une reproduction de l'un des deux Satyres isolés de Praxitèle, son Satyre d'Athènes ou son Satyre de Mégare; on pourrait croire aussi que le Satyre à la flûte a eu pour original le Satyre de Protogène, qui, bien que peint dans Rhodes assiégée, exprimait le calme le plus profond et qu'on appelait *celui qui se repose* (*anapauomenos*)¹; on pourrait le croire, car la statue a toujours une jambe croisée sur l'autre, attitude qui, dans le langage de la sculpture antique, désigne le repos. Il ne serait pas impossible non plus que Protogène se fût inspiré de Praxitèle; mais en ce cas il n'en avait pas reproduit complètement le charme, car Apelles, tout en admirant une autre figure de Protogène, lui reprochait de manquer de grâce². Or, le Satyre à la flûte est très-gracieux; ce qui me porte à croire qu'il vient directement de Praxitèle plutôt que de Praxitèle par Protogène.

Un *Amour* de Praxitèle, celui de Thespies, n'eut pas moins de célébrité que son jeune *Satyre*, et il n'en faisait pas moins de cas lui-même. On le sait par une malice ingénieuse de Phryné. Praxitèle lui avait dit de choisir entre ses ouvrages celui qu'elle aimerait le mieux. Pour savoir lequel de ses chefs-d'œuvre l'artiste préférerait, elle lui fit annoncer que le feu avait pris à son atelier. « Sauvez, s'écria-t-il, mon *Satyre* et

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 56, 41.

² *Eliau.*, *Ver.*, xii, 41.

mon Amour! » Phryné, ainsi renseignée, choisit cet Amour et le consacra dans un temple de Thespies, sa ville natale, où le culte de l'Amour était ancien et dominant. La belle statue y devint le but de pèlerinages entrepris incessamment pour aller contempler ce chef-d'œuvre.

Il y a à Rome ¹ un *Amour* qui ne ressemble à aucun autre : ce n'est pas l'Amour enjoué et souriant, tel qu'on le représente d'ordinaire; c'est un Amour pensif et presque triste. Son regard est baissé et profond; il semble dire, comme dit un Amour dans l'Anthologie : « Je ne suis pas le fils de la Vénus vulgaire ². » C'est que l'antiquité a connu aussi la passion profonde et douloureuse, la passion de Phèdre et de Didon. L'extrême délicatesse et la grâce exquise de ce torse mutilé, mais ravissant, son expression ³, son attitude ⁴, me décident à y voir une admirable copie, et peut-être une réplique faite par Praxitèle lui-même, de son chef-d'œuvre préféré, l'Amour de Thespies ⁵.

¹ *M. P. Cl.*, 250. Un Amour fort semblable à celui-ci, et que l'on trouve encore plus beau, se voit à Naples; un autre, bien certainement grec, parmi les marbres d'Elgin. (*Müll., Arch. att.*, 1; Pl., xxxv, 145, p. 17.)

² *Anth. Plan.*, iv, 201.

³ Praxitèle avait mis presque de la pensée dans un de ses Amours, dit Callistrate (iii, 4).

⁴ Le col penché. (*Anth. gr.*, ii, 496.)

⁵ Nous voyons par Cicéron (*In Verr.*, ii, 4, 2) qu'il y avait, outre le célèbre Amour de Praxitèle pour lequel on faisait le voyage de

S'il m'était donné, comme à Phryné, de choisir entre toutes les statues qui portent le cachet de Praxitèle, c'est celle-là que je prendrais.

Ce pourrait être aussi une copie d'un autre Amour de Praxitèle qui était dans la ville de Parium¹; mais la probabilité est moins grande, car on ne voit pas que celui-ci soit venu à Rome.

Aucun de ces Amours de Praxitèle ne peut avoir fourni le modèle de l'Amour essayant son arc, qu'on

Thespies, un autre Amour très-semblable du même auteur, une réplique. Celui-là fut volé à Messine par Verrès. Pline (xxxvi, 5, 11.) fait faire entre eux à Cicéron une confusion qu'il ne fait point, car il dit l'un à Messine et l'autre à Thespies. Si la statue du Vatican était un original, ce que des sculpteurs n'ont pas jugé impossible, ce ne pourrait être le fameux Amour de Thespies donné par Praxitèle à Phryné, et qui, apporté à Rome par Caligula, rendu par C'aude, repris par Néron (Paus., ix, 27, 3), y périt sous Titus, dans un incendie. Ce pourrait être la réplique volée par Verrès (Brunn, I, p. 341). Est-ce cette réplique que Pline, la confondant avec l'original, dit avoir existé de son temps dans un bâtiment dépendant du portique d'Octavie? Si l'on ne veut pas que la statue du Vatican, à laquelle on fait quelques reproches et dont la tête est plus admirable que le buste, soit de la main de Praxitèle on peut admettre que nous avons sous les yeux une copie faite pour la remplacer à Thespies par un sculpteur athénien, Ménodore (Paus., ix, 27, 3). L'Amour de Thespies avait des ailes (*Anth. pal.*, vi, 260); derrière les épaules de l'Amour du Vatican on remarque les trous qui ont servi à en attacher.

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 11. Callistrate (iii) cite encore un Amour de Praxitèle en bronze; mais ce qu'il dit de sa main élevée et tenant un arc ne convient point à l'Amour du Vatican, et convient, au contraire, à une figure ailée trouvée récemment au Palatin par M. Rosa.

rencontre si souvent dans les collections ¹ et qui doit, pour cette raison, avoir un original célèbre, car il n'est dit d'aucun de ses Amours qu'il essayât ou tendit son arc.

L'Amour à l'arc forme avec celui que nous venons de considérer le plus parfait contraste : c'est l'amour pétulant, folâtre; il essaye son arc avec malice et s'apprête à lancer à droite et à gauche ses flèches, qui, toutes, portent coup. Il n'a pas la suavité de Praxitèle, il est plein de vivacité, d'entrain, de vie. D'après ces caractères, avec Visconti et Meyer², j'attribuerais très-volontiers son origine à Lysippe.

De la même famille est l'Apollon au lézard ³ (Sau-

¹ Le plus beau au Capitole (*Gal.*, 13); au Vatican (*M. Chiar.*, 495); villa Albani.

² Visc., *M. P. Cl.*, 1, p. 12. Meyer, 1, p. 129. Son attitude convient mieux au bronze qu'au marbre; or, Lysippe préférait le bronze et Praxitèle le marbre : à en croire l'opercule, le marbre du mont Penthélique, voisin d'Athènes.

Praxitelem patria vindicat urbe lapis.

Placé à Thespies comme l'Amour de Praxitèle (Paus., ix, 27, 3), il a pu être confondu avec lui, et Callistrate paraît avoir déjà fait cette confusion, car la peinture qu'il nous a laissée (m) d'une statue de bronze qu'il attribue à Praxitèle convient mieux à cet autre Amour qu'à celui-ci, que sa grâce délicate nous force à revendiquer pour Praxitèle. « Emporté et riant, ses yeux brillent; il élève son arc et penche un peu de côté. » L'Amour de Praxitèle ne tenait point un arc à la main, et le torse du Vatican n'a jamais élevé le bras.

³ *M. P. Cl.*, 264, en marbre; en bronze à la villa Albani, salle de l'Esopo.

rocthone). Apollon presque enfant épie un lézard qui se glisse le long d'un arbre. On sait, à n'en pouvoir douter, d'après la description de Pline et de Martial¹, que cet Apollon, souvent répété, est une imitation de celui de Praxitèle, et quand on ne le saurait pas, on l'eût deviné.

Je rattache aussi à Praxitèle le petit Apollon de Florence, à peu près du même âge, qui me paraît porter le même cachet de grâce et d'ingénuité, et par lui les Apollons qui ont de même la tête appuyée sur le bras².

Les Apollons nus et dont le caractère est féminin³

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 21. Mart., *Ep.*, xiv, 172.

² *Val.*, *M. Chiar.*, 648. Deux au Capitole. L'un, *salle du Gladiateur*, et l'autre, *salle des Hercules*. Type de l'Apollon Lycien tel qu'il est décrit par Lucien (*Anach.*, 7), la main droite sous la tête, de la gauche tenant sa lyre, appuyé à une colonne; on a donné la même attitude à l'Apollon Delphique caractérisé par le trépied.

³ *M. Capitolin, salle des Hercules*. Apollon dont la chevelure ressemble à celle de Vénus. Le caractère d'Apollon était féminin même avant Praxitèle; Winckelmann a pris un Apollon citharède pour une Muse, et l'on ne sait pas encore trop bien si une statue du Vatican (*M. P. Cl.*, 582) est une Erato ou un Apollon; dans les deux cas il s'agit d'un Apollon antérieur à Praxitèle, d'un Apollon citharède d'après Scopas, enveloppé d'une robe qui tombe jusqu'à ses pieds; tandis que Praxitèle, qui représenta le premier Vénus nue et probablement aussi Bacchus nu (voy. plus loin) doit être le créateur des Apollons citharèdes nus, tels que l'Apollon très-féminin de la *salle de la Biga* au Vatican (*M. P. Cl.*, 614). On peut se représenter ainsi l'Apollon de Praxitèle qui était à Rome dans la maison de Polion. (Pl., xxxvi, 5, 11.)

me semblent devoir nous reporter également au sculpteur dont le génie délicat a excellé à rendre la grâce féminine. Je crois antérieur à Scopas et à Praxitèle le type d'Apollon assis. Tel est l'Apollon *berger* de la villa Ludovisi. Cet Apollon *berger* est un dieu pélasge ; son culte remonte à l'époque pastorale. J'ai dit qu'en général les dieux assis sont plus anciens que les dieux debout, en laissant de côté l'époque tout à fait ancienne. Mais ce type antique de l'Apollon *berger* a été rajeuni pour ainsi dire et a reçu un caractère de jeunesse et une grâce élégante d'une main qu'à travers l'imitation on sent avoir été la main de Praxitèle.

La ressemblance du type si fin de l'Apollon au lézard et du charmant bronze du Capitole *le Tireur d'épine* est trop frappante pour qu'on puisse se refuser à voir dans celui-ci une inspiration de Praxitèle ou de son école ¹. C'est tout simplement un enfant arrachant de son pied une épine qui l'a blessé, sujet naïf et champêtre analogue au Satyre se faisant rendre ce service par un autre Satyre ². On a voulu y voir un athlète blessé par une épine pendant sa course et qui n'en est pas moins arrivé au but ; mais la figure est trop jeune

¹ M. Meyer (*Gesch. d. bild. K.*, 1, p. 303) croit y reconnaître le caractère du génie de Lysippe. J'y trouve bien plus la grâce exquise du génie de Praxitèle. On pourrait plutôt y découvrir quelques réminiscences d'un art un peu antérieur au sien.

² *Vat.*, *Salle des Candélabres*, 74. Idylle en marbre ; petite scène d'après Théocrite. (iv, 54.)

et n'a rien d'athlétique. Le moyen âge avait donné aussi son explication et inventé sa légende. On racontait qu'un jeune berger, envoyé à la découverte de l'ennemi, était revenu sans s'arrêter et ne s'était permis qu'alors d'arracher une épine qui lui blessait le pied. Le moyen âge avait senti le charme de cette composition qu'il interprétait à sa manière, car elle est sculptée sur un arceau de la cathédrale de Zurich qui date du siècle de Charlemagne ¹.

Praxitèle, le sculpteur de la grâce et de l'amour, s'était complu dans le gracieux type de Vénus. On connaît l'existence de six Vénus de Praxitèle ².

La plus célèbre est la Vénus de Gnide; transportée à Constantinople, elle y a péri ³; mais les médailles de Gnide en offrent une représentation exacte; grâce à elles, on peut lui comparer les Vénus qui existent à Rome.

¹ Je ne rapporte point à Praxitèle l'origine d'une autre statue de bronze qu'on admire au Capitole, le *Camille*, nom grec, il est vrai, mais donné par les Romains aux jeunes gens qui figuraient dans les cérémonies de leur culte. Cette statue représente un personnage religieux romain; elle a été faite pour Rome. D'ailleurs, bien que très-distinguée, elle n'a point la délicatesse parfaite des œuvres inspirées par Praxitèle; si ce Camille avait un original grec, c'était une peinture de Parrhasius. (Pl., xxxv, 36, 10.)

² La Vénus de Gnide, la Vénus de Cos, une Vénus de Thespies, où elle était placée dans un temple à côté du portrait de Phryné, une Vénus en bronze à Rome, devant le temple de la Félicité, une à Alexandrie près du mont Latmus, une à Mégare.

³ Cedren., *Ann.*, 322.

La déesse était debout; une main s'abaissait avec un geste pudique, l'autre tenait un linge posé sur un vase.

Il y a au Vatican une¹ statue dont l'attitude est exactement celle de la Vénus de Gnide, chef-d'œuvre de Praxitèle. Des scrupules analogues à ceux qui firent préférer par les habitants de Cos sa Vénus vêtue à sa Vénus nue ont fait affubler d'une draperie la copie de la Vénus de Gnide au Vatican.

C'était une grande nouveauté de montrer Aphrodite sans voile. Praxitèle poussa même la profanation du type sacré jusqu'à prendre pour modèle la courtisane Phryné se baignant dans la mer pendant les fêtes de Neptune aux yeux de la Grèce assemblée. Dans une épigramme de l'Anthologie², Vénus dit : « Où Praxitèle

¹ M. P. Cl., 374. Une statue (palais Chigi) exécutée, dit l'inscription qu'elle porte, par Ménophante, d'après la Vénus de Troas, nous ramène au type de Praxitèle à travers une double imitation; ici le linge que tient Vénus n'est point posé sur un vase; il cache une partie du corps, ce qui n'avait pas lieu pour la Vénus de Gnide: c'est une donnée nouvelle: l'intention de couvrir, qui, par égard pour la décente vulgaire, altère la vraie chasteté de l'art, qu'on remarque dans un grand nombre de statues romaines et qui triomphe dans la Vénus de Canova. Plusieurs de ces statues semblent avoir été décrites par Christodore (*Anth. pal.*, Christod., *Elphr.*, 79)

ἀπὸ στήθεσσι δὲ γυμνῇ

γαίετο μὲν, γάρῃ δὲ συνήγαγεν ἄστυγι μάρτυρ.

ou par ces mots :

γάρῃ γόλπον ἔχουσαν ἐκτετατον.

² *Anth. gr.*, II, 200.

a-t-il pu me voir nue? » Phryné et toute la Grèce aurait pu répondre à sa question. Ce qui prouve combien la chose était nouvelle, c'est qu'on voit des Vénus vêtues ou à demi vêtues qui appartiennent certainement à une époque de l'art plus récente que Praxitèle; et même, sur un bas-relief bien postérieur à lui ¹, Vénus se présente vêtue au jugement de Pâris. C'était cependant bien le cas ou jamais d'adopter l'innovation de Praxitèle.

Il fallait un prétexte à tant d'audace ². L'artiste supposa que la déesse venait de déposer ses vêtements pour entrer au bain, ou allait les reprendre pour en sortir. Ce prétexte avait été fourni par Phryné. De là

¹ Villa Ludovisi. Dans le bas-relief de la villa Panfili, Vénus s'entoure d'un voile flottant.

² Scopas aurait devancé Praxitèle dans cette hardiesse. Pline cite de lui une Vénus nue (Pl., xxxvi, 5, 14). Cependant la sensation que produisit la Vénus de Praxitèle et la préférence que les habitants de Cos accordèrent à celle qui était vêtue semblent indiquer une nouveauté. Peut-être *nus* veut-il dire ici, chez Pline, à demi vêtue, comme la Vénus de Milo. Le mot *nudus* se prend parfois dans ce sens.

Nudus ara, sere nudus

ne veut point dire qu'on doit semer et labourer dans le costume de la Vénus de Gnide.

Les Gnidiens montrèrent bien qu'une pensée voluptueuse les avait guidés dans leur préférence, par les précautions qu'ils prirent pour qu'on ne perdît rien des charmes de leur Vénus. Le temple où ils la placèrent avait deux portes également ouvertes aux spectateurs (Pl., xxxvi, 5, 10; Luc., *Am.*, 13). J'ai vu à Naples le même artifice employé pour faire valoir toutes les beautés de la Vénus Callipyge.

le voile posé sur un vase à parfums qu'on voit sur les médailles de Gnide et qu'on retrouve près de la Vénus du Capitole ¹, bien que la disposition des mains ait déjà changé et que toutes deux soient dans *l'attitude pudique* ² de la Vénus de Médicis. A cette différence près, ces deux Vénus dérivent de la Vénus de Gnide, dont la Vénus du Capitole est une imitation plus rapprochée.

Cette imitation est romaine. On le reconnaît à quelques détails du torse qui sont romains. La vérité et la complaisance avec lesquelles la nature est rendue dans la Vénus du Capitole faisaient de cette belle statue, — qui pourtant n'a rien d'indécent bien que par une pruderie peu chaste on l'ait reléguée dans un cabinet réservé, — faisaient de cette belle statue un sujet de scandale pour l'austérité des premiers chrétiens. C'était sans doute afin de la soustraire à leurs mutilations qu'on l'avait enfouie avec soin, ce qui l'a conservée dans son intégrité; ainsi son danger l'a sauvée. Comme on l'a trouvée dans le quartier suspect de la Subura, on peut supposer qu'elle ornait l'atrium élégant de quelque riche courtisane.

La Vénus de Médicis, qui n'est plus à Rome, mais qui y a été trouvée et dont le nom rappelle qu'elle y fut placée dans la villa des Médicis, la Vénus de Mé-

¹ Au musée Capitolin, cabinet réservé.

² Ce sentiment de pudeur gracieuse est exprimé par Philostrate (u, 1), *nuc et chaste*.

dicis est une imitation charmante, mais tardive et déjà assez éloignée de la Vénus de Praxitèle ¹, dont elle a conservé la grâce, mais en y mêlant une coquetterie qui révèle un âge moins ancien. Le vase et le linge ont disparu, et avec eux toute allusion à l'idée du bain, toute excuse à la nudité. Vénus n'est nue que pour se montrer.

On attribue, en général, cette statue à Cléomène. Le nom de ce sculpteur se lit sur la plinthe qui porte la Vénus de Médicis. Il est reconnu que cette plinthe est moderne, et, par conséquent, l'inscription; on croit qu'elle a été transportée d'une base antique sur la base qui l'a remplacée. Mais la chose n'est pas si assurée que cette attribution de la Vénus de Médicis à Cléomène soit hors de doute. Dans le cas où on ne l'admettrait pas, je proposerais pour l'auteur de la gracieuse statue Philiscus, dont la Vénus se trouvait dans le portique d'Octavie², près duquel a été découverte, dit-on, la Vénus de Médicis.

¹ A part la différence d'attitude, la Vénus de Médicis rappelle à plusieurs égards et mieux que la Vénus du Capitole la description que fait Lucien (*Am.*, 15-14, *Im.* 6) de la Vénus de Praxitèle. Elle en a conservé le sourire avec une grâce plus moderne que l'âge du sculpteur athénien. Ses cheveux étaient dorés et ses oreilles percées pour recevoir un ornement; mais ce n'est pas là ce qui peut l'éloigner de l'époque antique, surtout les oreilles percées, qui se rencontrent dans des statues archaïques. Junon, dans l'*Iliade* (xiv, 182), se met des boucles d'oreilles, Vénus en porte aussi. (*Hymne à Vénus*, II, 8-9.)

² Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 32. Au même endroit était une Vénus de

Deux Amours folâtrèrent sur le dauphin¹ qui est à côté de la Vénus de Médicis, et qui est aussi, mais, sans Amours, près de la jeune sœur de la Vénus de Médicis, la statue tirée, il y a quelques années, des jardins de César². Les Amours près de Vénus, dont l'idée remonte à Scopas, paraissent fréquemment dans des monuments assez modernes ; on voit un ou plusieurs Amours à côté des impératrices romaines déguisées en Vénus, comme des *Amours* accompagnent les portraits des grandes dames du dix-septième et du dix-huitième siècle, accoutrées aussi en déesses. Deux Amours, dont l'un sur un dauphin, se tiennent des deux côtés d'une vieille impératrice représentée en Vénus³.

Phidias (*ib.*, 5); ce n'est pas d'elle que peut provenir la Vénus de Médicis évidemment d'après Praxitèle. Des têtes de Vénus d'une physionomie plus sévère peuvent seules nous transmettre, dans des imitations médiocres, quelques reflets de la beauté que Phidias avait dû donner à sa Vénus. On s'est défilé avec raison de ce nom de Cléomène qui se lit sur sept statues conservées, la plupart très-belles, et sur un bas-relief. Cléomène avait sculpté des Thespiades imitées de celles de Praxitèle (*Anth. Plan.* iv, 167), que Mummius avait transportées à Rome (*Pl.*, xxxiv, 19, 20; *Str.*, viii, 23; *Brunn*, i, p. 342-546). On a pu, par une erreur facile à comprendre, graver le nom d'un imitateur de Praxitèle sur une imitation de Praxitèle dont il n'était point l'auteur.

¹ Ce dauphin n'a rien à faire avec l'idée du bain; il n'est là que pour indiquer l'origine de Vénus, née de la mer, car il accompagne une Vénus demi-vêtue placée dans un sanctuaire (*M. Chiar.*, 39). Ce dauphin pouvait encore avoir trait à la Vénus de Gnide, qui était une Vénus *Euploa*, favorable à la navigation.

² Aujourd'hui à Saint-Petersbourg dans le palais de l'Ermitage.

³ *M. Chiar.*, 673

Le motif du bain est encore indiqué dans la *Vénus accroupie*¹. On ne saurait douter que son attitude n'exprime cette idée du bain, qui rappelle la Vénus de Gnide, car derrière une Vénus accroupie de la villa Ludovisi est un enfant tenant un linge pour l'essuyer². On a donc pu, avec toute raison, reconnaître dans cette gracieuse Vénus le type souvent répété de la Vénus *qui se lavait*³. Près de la Vénus accroupie a été trouvée une base sur laquelle on lit le nom de Bupalus, sculpteur grec très-ancien, et on l'a reproduit sur la base moderne; mais

¹ *M. P. Cl.*, 429. Elle est assise sur un vase couché. Celle du Louvre répond sur elle des parfums.

² *Vill. Lud.*, 1, 11. Une pierre gravée montre Vénus accroupie s'apprêtant à recevoir l'eau qu'on va verser sur ses épaules (*Müll., Atl.*, 1, 280). Ailleurs elle va reprendre son vêtement (*ib.*, 281). La même attitude à peu près est donnée à Diane qui se baigne, dans un bas-relief d'Actéon, et à Danaë qui reçoit la pluie d'or. La Danaë de Praxitèle (*Anth. pal.*, m, p. 37) était peut-être dans cette position ce qui expliquerait par un original célèbre le grand nombre de répétitions de la Vénus accroupie. Il est honteux à Bottiger d'avoir vu dans une attitude qui s'explique si naturellement une allusion indécente au vers de Juvénal :

Ad terram tremulo descendere clune puella.

A la Villa Borghèse (1, 21), une Vénus assise se frotte la jambe avec un linge, un petit Amour assis la regarde; traduction familière et prosaïque de l'idée du bain.

³ *Pl., Hist. nat.*, xxxvi, 5, 25. La Vénus accroupie du Vatican attend qu'on verse l'eau sur ses épaules et qu'on les essuie. M. Meyer pense qu'elle pourrait être l'*original* dont parle Pline, lequel dérivait peut-être lui-même de la Danaë de Praxitèle. *Anth. Pl.*, iv, 262.

Bupalus ne pouvait être l'auteur de cette conception empreinte d'une grâce évidemment beaucoup plus récente. D'ailleurs Bupalus, qui avait représenté les Grâces *vêtues*¹, n'aurait pas représenté Vénus *nue*.

Quant à Vénus Anadyomène², elle est figurée dans de nombreuses répétitions, au moment où elle vient de *sortir des eaux*, tordant d'un mouvement gracieux ses cheveux encore humides.

On ne cite aucun sculpteur grec ancien comme ayant imaginé ce motif si heureux. Mais en Grèce on avait deux fois représenté Vénus sortant de la mer. Parmi les bas-reliefs en or qui décoraient la base du trône de Jupiter à Olympie³ était une Vénus Anadyomène.

La Vénus Anadyomène dont les répétitions sont si connues ne peut descendre de celle-là ; il y a dans sa pose trop de grâce et je dirai trop de coquetterie pour qu'on en puisse faire remonter la conception au temps de Phidias.

¹ Paus., ix, 35, 2

² *Vat., Nuov., br., 92. Gal. des Cánd., 111.* Toutes deux à demi vêtues. On a combiné cette Vénus avec les Vénus dérivées de la Vénus de Gnide et avec les Vénus demi-vêtues, comme la Vénus de Milo (*M. Chiar., 352, Villa Borgh., vii, 3.*) Les deux Vénus Anadyomènes du Vatican (*Nuovo bracc. et M. Chiar.*) sont très-semblables à la Vénus dont parle Ovide.

Nobile signum.

Nuda Venus madidas exprimit imbre comas

³ Paus., v, 11, 3.

Mais, à une époque toute différente et assez postérieure, Apelles avait peint Vénus sortant des flots, et le tableau d'Apelles ¹ a très-bien pu servir d'original à la charmante Vénus Anadyomène que nous connaissons. Ce ne serait pas, nous le verrons, le seul exemple d'une statue ou d'un bas-relief ayant pour original un tableau ². Le tableau d'Apelles était

¹ Elle était exactement pareille à nos statues de Vénus Anadyomène, à en juger par la peinture des poètes de l'Anthologie :

Διδόροχον ὕδατος ἀπρὸς
 ὀλιγοῦσαν θαλαρᾶς χέρσιν ἐτι πλέκασαν.
Anth. gr., II, p. 95.

Un autre de ces poètes emploie presque les mêmes termes pour la décrire (*Anth. gr.*, II, p. 15). Les deux Vénus Anadyomènes du Vatican sont à demi vêtues, celle d'Apelles était nue (*Anth. Plan.*, IV, 179), comme une autre Vénus Anadyomène dont parle aussi l'Anthologie. (*Anth. Plan.*, IV, 180.)

² Je crois reconnaître la Vénus Anadyomène primitive du bas-relief d'Olympie dans un bas-relief du palais Colonna ; elle est vue de face et tient des deux mains les deux extrémités de sa chevelure divisée. Il y a là une simplicité, une symétrie qui sont dans le goût d'une époque encore sévère. J'en dirai autant d'une Vénus soutenue sur une coquille par deux Tritons (*cour du palais Mattei*) ; je crois également qu'on doit rapporter à une imitation de la Vénus Anadyomène du trône d'Olympie une tête de femme (*M. Chiar.*, 165) dont les cheveux semblent mouillés et dans laquelle on a cru voir la *pâleur* telle qu'elle est représentée sur les médailles romaines, tant le caractère de cette tête est sévère. Ce caractère nous rapproche de l'époque de Phidias. Un vers de l'Anthologie (*Anth. gr.*, II, p. 292) me paraît se rapporter à la famille de ces Vénus Anadyomènes plus simples que celles de Praxitèle et d'Apelles, et à laquelle appartiennent de petits bronzes

placé dans le temple d'Esculape à Cos. Les habitants de Cos s'étaient donc relâchés, au temps d'Apelles, de la sévérité qui leur avait fait repousser, à cause de sa nudité, la Vénus de Praxitèle.

La gracieuse Vénus Anadyomène, que chacun connaît, a donc le mérite de nous rendre une peinture perdue d'Apelles; elle en a un autre encore, c'est de nous conserver dans ce portrait — qui n'est point en buste — quelques traits de la beauté de Campaspe¹, d'après laquelle Apelles, dit-on, peignit sa Vénus Anadyomène. De même les répétitions de la Vénus de Gnide nous conservent jusqu'à un certain point l'image idéalisée sans doute de Phryné. On voit que si la recherche des origines de la statuaire romaine a ses aridités inévitables, elle a aussi ses compensations².

dont un peut se voir dans l'atlas du *Manuel d'archéologie* de Müller (n. 284). Le vers de l'Anthologie se traduit ainsi : Elle a dénoué ses cheveux qui tombent le long de son cou.

¹ Campaspe ou Pancaste dont Apelles était amoureux, et que lui céda Alexandre (Pl., xxxv, 56, 24); d'autres disent Phryné (Athén., xiii, p. 590; mais c'est probablement une confusion avec l'histoire de la Vénus de Praxitèle.

² On a combiné le type de la Vénus Anadyomène et de la Vénus accroupie. Un bas-relief (*Vill. Borg.*, salle viii) nous montre une Vénus accroupie portée dans une coquille et soutenue par des tritons comme dans le bas-relief Mattei cité plus haut, qui représente Vénus Anadyomène. La *Mer* la soutenait dans le groupe de personnages marins de l'isthme de Corinthe (Paus., ii, 1, 7). La Vénus accroupie de Florence, au lieu d'être assise sur un vase à parfum, est assise sur une coquille.

La Vénus *Genitrix*, la Vénus Génératrice, la Vénus mère, est une Vénus romaine. C'est une Vénus sérieuse et chaste dont on ne voit aucun exemple dans les produits de l'art grec; en Grèce, du moins, car la Vénus *Genitrix* qui ornait le forum de César fut l'œuvre d'un sculpteur grec, Arcesilas, mais travaillant à Rome pour des Romains. Cette statue d'Arcesilas a été nécessairement le type des Vénus *Genitrix* qu'on voit dans les collections ¹. L'attitude est toujours la même. Le vêtement de dessus est ramené par un mouvement gracieux de la main, pour couvrir pudiquement un des seins montré nu en signe de fécondité ².

Vénus Victorieuse, Vénus armée, ancien type hellénique ³, fut surtout pour les Romains Vénus qui triomphe de Mars et le désarme en l'embrassant, comme dans les beaux vers de Lucrèce ⁴; elle a souvent le pied sur un casque posé à terre. On a vu le type de ces Vénus

¹ *Vill. Borgh.*, 1, 5. *Vill. Lud.*, 1, 54. *M. Chiar.*, 540. Ici, c'est l'impératrice Sabine, qui est représentée en Vénus mère, quoiqu'elle n'ait jamais eu d'enfants, ne voulant pas, disait-elle, perpétuer la race d'un mari qui lui était justement odieux. Cette Vénus est représentée sur les médailles de Sabine avec le mot *Genitrici*.

² Aristénète, 1, 15. Ou bien, au lieu de le couvrir, le dévoile; ce qui exprimerait encore mieux la même idée; le geste des statues de Vénus *Genitrix* est incertain.

³ Gher., *Gr. Myth.*, 1, p. 584-5-93-7-8.

⁴ *M. Capit.*, salle des Hercules, *Vill. Borgh.*, vi, 5. *M. Chiar.*, 627. Les groupes de Mars et Vénus sont tous de sculpture romaine, et souvent des portraits.

Victorieuses, ou une *Victoire* dans notre incomparable Vénus de Milo, mais on ne cite aucun artiste grec célèbre¹ à qui on puisse attribuer une Vénus Victorieuse soit groupée avec Mars, soit tenant un bouclier, comme on a supposé qu'était la Vénus de Milo. Ces deux suppositions ont leurs difficultés². Pour trouver au chef-d'œuvre que nous sommes fiers de posséder une origine digne de lui, j'oserais proposer d'y voir la Vénus Céleste de Phidias³.

Certes, notre Vénus n'est pas au-dessous de cette appellation et de cet auteur.

On a attribué la Vénus de Milo à Scopas; l'auteur de la Vénus au bouc peut difficilement être l'auteur de notre chaste et sublime Vénus.

¹ La *Victoire* de Brescia est assez belle pour avoir une origine grecque, et on peut considérer ce type grec d'auteur inconnu comme l'origine des nombreuses *Victoires* romaines jusqu'à celles, si grossières, de l'arc de Constantin.

² On n'a pas trouvé de Mars avec la Vénus de Milo, et le corps n'est pas assez penché en avant pour une *Victoire* écrivant sur un bouclier; d'ailleurs les traits sont trop divins. La Vénus de Milo pourrait avoir été à la rigueur une Vénus se mirant dans le bouclier de Mars, telle qu'on la voit sur une médaille de Corinthe (Müll., *Arch. atl.*, II, 269) et comme on suppose qu'était la Vénus de Capoue. Apollonius de Rhodes (*Arg.*, I, 743-6) la montre ainsi.

³ Phidias avait fait deux statues de Vénus-Uranie; l'une était à Élis, l'autre à Athènes (Paus., VI, 25, 1, 14, 6). La Vénus d'Élis avait le pied posé sur une tortue, symbole de la voûte céleste; la voûte d'un temple s'appelait *testudo*. La Vénus de Milo pose le sien sur un objet qui n'a pas pu être déterminé.

L'histoire des Grâces est la même que celle de Vénus. Elles furent d'abord vêtues ¹. Telles étaient sans doute, dominant la tête de Jupiter Olympien, les Grâces de Phidias ². Socrate, qui avait été sculpteur, les avaient représentées ainsi ³, et Apelles les peignit de même; ce ne fut qu'après l'époque d'Alexandre qu'on osa les montrer nues, comme on peut les voir dans une salle attenante à la cathédrale de Sienné. Comme pour Vénus, on eut recours d'abord, afin d'excuser cette hardiesse, au prétexte du bain, et on plaça, pour y faire allusion, auprès d'elles des vases à parfum ⁴. Les Grâces, dans l'origine, se confondaient avec les nymphes ⁵, qui se baignaient dans les fontaines, dont elles exprimaient le charme ⁶, comme les néréides

¹ Elles le sont sur le candélabre Borghèse d'intention archaïque (*au Louvre*).

² Paus., v, 11, 2.

³ Si c'est le philosophe Socrate qui fut réellement l'auteur des trois Grâces de l'acropole d'Athènes (Pl., xxxvi, 5, 20; Diog. Laert., *Soc.*), ce dont on a douté, mais ce qui me semble assez probable puisque Socrate eut un sculpteur pour père. Lucien dit que Socrate avait abandonné la sculpture pour la philosophie. A Élis les statues des Grâces en bois et en marbre, signe d'antiquité, avaient des vêtements dorés. (Paus., vi, 24, 5.)

⁴ Groupe des trois Grâces ayant auprès d'elles un vase (St., R., m, 2, p. 97), sur lequel sont jetés des vêtements (autrefois au Vatican).

⁵ Hésiode les nomme ensemble. Welck., *Ep. cycl.*, II, p. 89.

⁶ J'ai parlé d'un bas-relief qui représente un homme à genoux devant les Grâces, près de lui sont Esculape et Mercure. Sur un autre bas-relief (M. P. Cl., 474), les nymphes remplacent les Grâces, et Hercule,

exprimaient la grâce de la mer, et auxquelles leurs statues servirent souvent d'ornement.

C'est sans doute de Praxitèle, créateur de la Vénus gracieuse, que Bacchus reçut la douceur féminine ¹ qui caractérise presque toujours les images de ce dieu dans lequel il y a de la Vénus ². La mythologie ³, qui prêtait les deux sexes à Bacchus, fut favorable à cette fusion de leurs deux types, qui était si fort dans le

dieu de la force, Esculape dieu de la santé ; au-dessous est écrit *ex voto Nymphabus*. Ces nymphes sont nues et groupées comme les Grâces. C'est à cause de cette analogie des nymphes et des Grâces que les statues de celles-ci ornaient si souvent les bains et que les bains leur étaient si souvent consacrés, comme on le voit dans l'Anthologie. (*Anth. Pl., passim.*)

¹ Outre le Bacchus groupé avec le satyre et l'Ivresse (Pl., xxxiv, 19, 20), il y en avait un de Praxitèle à Élis (Paus., vi, 26, 1), probablement en marbre selon l'usage de Praxitèle. Faut-il en reconnaître une copie dans le Bacchus que décrit Callistrate et dont le bronze semblait de la chair? (Callistr., 8.)

² Ayant les grâces de Vénus (Eurip., *Bacch.*, 236). Belle statue, *Vill. Alb.* (Müll., *Arch.*, p. 597.)

³ Bacchus avait été déguisé en jeune fille (Sen., *Œd.*, 420) ; durant ses fêtes les hommes se déguisaient en femmes et les femmes en hommes comme chez nous pendant le carnaval : de là une statue virile avec un costume féminin (*M. P. Cl.*, 495), et une tête de Bacchus avec une coiffure féminine (*M. Chiar.*, 604). Une tête d'Ariane (*M. Capit., salle du Glad.*) passe maintenant pour une tête de Bacchus ; on a cru y reconnaître des cornes. Le caractère efféminé de Bacchus et l'ambiguïté de son sexe, à demi homme, dit Lucien. (*D. dial.* 25.) sont très-crûment exprimés par Aristophane faisant parler Eschyle (*Theam.*, 154 et suiv.). *Virginem caput* (Sen., *Œd.* 408.)

goût des anciens, et qui, même avant Praxitèle, s'était montrée dans les Apollons ¹.

Avant Praxitèle, Bacchus avait été représenté barbu et en robe trainante ². Dans les bas-reliefs archaïques, comme sur les vases archaïques, il a toujours une barbe pointue. Perfectionné par l'art, ce Bacchus a pris l'air majestueux qu'offrent les *Bacchus indiens* ³.

¹ Sur les rapports d'Apollon et de Bacchus, *fr. Eur. Did.* p. 755, V. Fr. Lenormant *Inscriptions d'Eleusis*, p. 256. On a douté parfois qu'un torse appartint à l'un et à l'autre de ces dieux, à tel point qu'on a restauré un Apollon en Bacchus (*M. Chiar.*, 178), bien que le carquois qu'on a laissé subsister près du prétendu Bacchus eût dû prévenir cette méprise. Les deux dieux placés en regard (*M. P. Cl.*, 610, 614) font voir le caractère féminin commun à l'un et à l'autre, surtout depuis Praxitèle.

² Nous savons qu'il était barbu sur le coffre de Cypselus (Paus., v, 19, 2, tenant une coupe comme on le voit souvent sur les bas-reliefs, et vêtu, dans la procession d'Antiochus Épiphanes (*Athen.*, v, 198). Nous le voyons jeune, mais portant une *longue robe*, dans un bas-relief du musée Chiaramonti (501). C'est un commencement de la transformation que devait subir l'ancien Bacchus de Calamis (Paus., ix, 29, 4) pour arriver à celui de Praxitèle, et dont ceux de Myron (Paus., ix, 50, 1), de Scopas en bronze (*Anth. gr.*, iii, p. 206), de son contemporain Bryaxis (Pl., xxvi, 5, 10, devaient indiquer les principaux degrés.

³ Sur les bas-reliefs bachiques des sarcophages, ceux en particulier qui représentent la visite de Bacchus chez Icarius, et dans la statue de Bacchus indien qui porte le nom de Sardanaple (*M. P. Cl.*, 608). L'idole adorée dans plusieurs bas-reliefs bachiques et qu'on appelle Sébasius ressemble à un Bacchus barbu et à robe longue. Des hermès accouplent Bacchus barbu et Bacchus imberbe (*M. Chiar.*, 47). C'est près du nouveau qu'était l'ancien Bacchus, celui en robe, *palla velatus*.

Bacchus armé, sujet rare qui se voyait à Delphes, se voit sur un bas-relief de la villa Albani ¹.

Praxitèle fut donc le créateur du Bacchus nu, jeune ² et féminin dont le type a prévalu, et qui se trouve à chaque pas dans les collections de Rome, soit seul, soit appuyé sur un adolescent ³ ou une jeune femme ⁴, en imitation du groupe de Praxitèle dans lequel le dieu était entre un satyre et l'Ivresse, groupé d'où, en

comme dit Pline (xxxvi, 5, 17) en parlant du Bacchus qu'un des quatre satyres placés dans la Curie d'Octavie portait sur ses épaules.

¹ Winckelm., *M. inéd.*, 6. Zoeg., *B. ril.*, 11. Bacchus avait pris part à la guerre contre les géants.

² Les deux Bacchus de Praxitèle étaient jeunes; celui d'Élis est considéré par Müller (*Arch.*, p. 123) comme le Bacchus jeune et ravissant de Callistrate (viii); l'autre était jeune aussi, bien qu'il soit appelé *liberum patrem* par Pline (xxxiv, 19, 20). Pline se sert ailleurs de cette expression pour désigner Bacchus enfant (xxxiv, 19, 37), et ici elle est appliquée au Bacchus, groupé avec un satyre et l'Ivresse que de nombreuses imitations nous montrent avoir été un Bacchus jeune. *liber pater* ne veut pas dire autre chose que *Bacchus*. Bacchus est célébré déjà comme adolescent :

πρωτὸν ἀνδρὶ τοιῶς
πρωτὸς...

dans un des hymnes homériques (*Hymn.*, v, 3-5); mais ces hymnes ne sont pas d'Homère et rien ne prouve que celui-ci soit antérieur à Praxitèle, ce Bacchus *jeune* est *vêtu*.

³ *M. P. Cl.*, 90, 555. *Vill. Borgh.*, *salone* 11. *Vill. Lud.*, n, 14. Tantôt un satyre, tantôt Ampelos, dont le rom veut dire en grec *la rigogne*, comme on le voit par un groupe de Naples dans lequel l'adolescent sur qui s'appuie Bacchus est à moitié vigne.

⁴ Dans les bas-reliefs bachiques cette jeune femme est Ariane.

- général, ce dernier personnage a disparu, mais dont il fait encore partie dans un bas-relief du Vatican ¹.

Bacchus avait, d'ailleurs, apparu sous cette forme gracieuse aux poètes grecs. Sa chevelure est celle que décrit un hymne homérique ², et O. Müller a reconnu dans un des Bacchus de Rome le *ventre* de Bacchus dont parle Anacréon.

Des figures attribuées à l'épouse mystique de Bacchus, Libera, celles-là seules sont certaines qui sont adossées à un Bacchus dans un double hermès. Le type de Libera existe à Rome depuis la fondation (en l'an 258 de Rome) du temple de Cérès, Bacchus et Libera, temple où se trouvait certainement sa statue, sans doute de travail grec, car c'est dans la décoration de ce temple que l'art grec fit à Rome sa première apparition.

Praxitèle avait aussi composé un groupe de Mercure portant Bacchus enfant ³. Ce groupe a été reproduit par plusieurs bas-reliefs ⁴; ils nous donnent lieu de croire que dans la composition de Praxitèle il s'agis-

¹ *M. P. Cl.*, 99.

² *Hymn.*, v, 4.

³ Paus., v, 17, 1; sujet traité avant Praxitèle à Amyclée : Trône d'Apollon (Paus., iii, 18, 7), à Sparte (*ib.*, ii, 8) par la sculpture; par la poésie : Pindare (*Pyth.*, ix, 59-61) parle de Mercure enlevant l'enfant divin à sa mère et le portant à la Terre et aux Heures qui siègent sur de beaux trônes

⁴ *M. P. Cl.*, 493; *M. Chiar.*, 185; *M. Capit. A. galer.*, 48.

sait du petit Bacchus confié aux déesses qui doivent l'élever. On peut aussi retrouver le motif du groupe de Praxitèle varié selon l'usage de l'art antique, lequel appliquait une donnée heureuse à des sujets analogues, dans des statues de satyres portant un enfant à cheval sur leur épaule ¹, comme Mercure devait porter le petit Bacchus dans le groupe de Praxitèle et comme j'ai vu des mères grecques porter leur enfant. Cette manière de le porter convenait mieux que celle du bas-relief à une statue.

Peut-être y a-t-il également une réminiscence de cet enlèvement du petit Bacchus dans le Silène, qu'on aurait substitué à Mercure, tenant dans ses mains Bacchus enfant ², belle réplique au Vatican d'un marbre du Louvre encore plus beau.

Je pense que ce chef-d'œuvre est une imitation modifiée du *Mercure nourricier de Bacchus*, par Céphissodote, fils de Praxitèle ³. On y a vu aussi une imitation d'un groupe célèbre, bien que l'auteur en soit inconnu, qui représentait Silène empêchant *un enfant de pleurer*⁴; mais Plin eût indiqué que cet enfant

¹ *Nouv. bracc.*, 29; *Vill. Alb., salles d'en bas*. Dans celui-ci le corps de l'enfant est moderne, mais une cuisse qui est antique suffit pour le restituer. Deux hermès portant un enfant sur l'épaule (*M. de Saint-Jean de Latran*). Ailleurs (*M. P. Cl.*, 471), Mercure porte le petit Hercule.

² *Nouv. bracc.*, 44.

³ *Pl.*, xxxiv, 19, 57. Silène, nourricier de Bacchus. (*Pind., fr. dith.*, 15.)

⁴ xxxvi, 5, 17.

était Bacchus, et Bacchus n'a nulle envie de pleurer.

Il en est de Mercure comme de Bacchus.

Avant le Mercure nu, jeune, imberbe, il y a eu le Mercure vêtu, âgé et barbu, avec cette longue barbe pointue que lui donnent les vases archaïques et les bas-reliefs archaïques, tels que le *putéal* du Capitole. Le premier passage de l'un de ces types à l'autre doit s'être opéré avant Praxitèle, peut-être dès le temps de Phidias, qui avait fait un Mercure ¹, et plus certainement de Polyclète, qui en avait fait un autre, venu à Rome, dans lequel j'ai été conduit à voir l'original du Mercure du Belvédère ². De ce Mercure, aux formes un peu charnues, de Polyclète, durent procéder, comme on l'a dit, les Mercures de la Palestre, reconnaissables à leur carrure athlétique ³. Ces Mercures-là sont bien représentés à Rome par une statue du dieu qui s'appuie sur un hermès ⁴, ornement ordinaire des palestres: comme le Mercure *des places publiques* par un

¹ Paus., ix. 10. 2; et plus dans les bas-reliefs de la base du tronc de Jupiter à Olympie (Paus., v, 114. 5), où Mercure était à côté de Vesta comme sur le *putéal* du Capitole.

² Outre Phidias, Polyclète, Scopas et Naucyde (Pl., xxiv, 19. 50) avaient représenté Mercure avant Praxitèle.

³ *Cratus* le fort est une des épithètes que les poètes grecs donnent à Hermès.

⁴ *M. Chiar.*, 450. Hermès Énagonios. ἑ; ἀγῶνα; ἔχει (Pind., *Ol.*, vi, 79). Mercure à l'état d'hermès dans les palestres (*Anth. gr.*, II, p. 59), un tel hermès se plaint de n'avoir ni mains ni pieds.

Mercure trouvé dans le forum de Préneste ¹. **Mercure Orateur**, ayant le bras levé dans l'attitude qui désigne les orateurs ², est aussi un **Mercure des places publiques**.

Mais **Mercure Messenger des dieux**. **Mercure** lesté, agile, type qu'a réalisé un sculpteur moderne, Jean de Bologne, dans une statue hardiment lancée, mais trop à l'effet pour qu'elle puisse nous rendre une donnée antique; ce **Mercure Messenger**, c'est celui qui figurait dans le groupe célèbre de Praxitèle dont je viens de parler; c'est **Mercure** emportant le petit **Bacchus** tel qu'on le voit à Rome sur plusieurs bas-reliefs et tel qu'il est rappelé par diverses statues dans lesquelles un personnage bachique qui l'a remplacé emporte un enfant.

A ce **Mercure** de Praxitèle il faut donc rapporter ceux qui nous présentent le messager divin assis se reposant de ses courses à travers les airs, ou prêt à en entreprendre de nouvelles. En asseyant le dieu, on a changé l'attitude du **Mercure** de Praxitèle, mais on n'en a pas altéré le type. Le plus beau spécimen de **Mercure messenger** et assis est à Naples; l'admirable bronze d'Herculanum est digne d'avoir été fait d'après Praxitèle. Un autre, beaucoup moins beau, se trouve au Vatican ³.

¹ *Hermès Agoraios*. M. P. Cl., 51.

² *Hermès Logios sulla Ludovisi*, salle n. 30; semblable au protome Germanicus du Louvre qui est un orateur.

³ *Gal. des Caméï.*, 83. On peut rapprocher de ce **Mercure** assis deux

Quant aux autres statues de Mercure, dispersées dans les collections de Rome, plus elles ont de légèreté et d'élégance, plus il y a de probabilité qu'elles dérivent du Mercure de Praxitèle. La bourse que Mercure tient à la main ne paraît pas un attribut très-ancien ¹. Mercure dieu du commerce est une conception prosaïque plus romaine que grecque et qu'exprime son nom latin de *Mercurius*, le dieu de la marchandise. Homère donne au fils de Maïa le caducée et les ailes aux talons, et ne parle pas de bourse, mais l'idée du bonheur, de la richesse que peut procurer la verge magique de Mercure, est une idée plus générale et plus haute, d'où sont sorties celles de commerce et de bourse. Celle-là est déjà dans l'hymne à Mercure ². Cet hymne, attribué à Homère, est rappelé vivement par une jolie statue de Mercure enfant ³, elle exprime très-

autres Mercures qui le sont également : le Mercure près d'Hersé du palais Farnèse et le Mercure tenant une lyre de la villa Borghèse (viii. 3). Une statue de Mercure décrite par Christodore était dans l'attitude du Jason, auquel elle a pu servir de modèle. Ce Mercure attachait sa chaussure comme il fait chez Homère : ὑπὸ πόσσιν ἰδέσθαι καὶ πέλιδα (*Anth. pal.*, Christod., *Ekphr.*, 297), prêt à prendre sa course et le visage tourné en haut.

¹ Mercure semble tenir une bourse dans un bas-relief grec (Müll., *Arch. att.*, II, 329); mais est-ce bien une bourse?

² *Hymn. in Merc.*, 526. Mercure est appelé un dieu utile, ἐπιούνης. (*Od.*, viii, 322; *Il.*, xx, 34.)

³ *M. Chiar.*, 82. Statue acéphale qu'on rapproche de la première. (167), et, salle des Candélabres, un petit Mercure serrant une brebis contre son sein.

bien la malice du dieu qui, né à peine, avait déjà volé les bœufs d'Apollon, et dont l'hymne homérique raconte avec complaisance les espiègleries. Le petit Mercure pose son doigt sur ses lèvres, demandant le secret, comme il le demande dans l'hymne au vieux laboureur Oncheste. Une de ces espiègleries fut de mettre la main sur une tortue et avec son écaille de fabriquer en jouant une lyre, exploit enfantin auquel fait allusion la lyre dans la main de Mercure ou la tortue à ses pieds ¹.

Il y avait à Rome des Ménades et des Silènes de Praxitèle ². Ces danseurs et ces danseuses bachiques bondissent encore à nos yeux dans un grand nombre de bas-reliefs qui décorent les sarcophages romains ; ils sont en général d'une mauvaise époque ; ce qu'ils

¹ Mercure, une lyre à la main (*Vill. Borgh.*, viii, 5 ; *M. P. Cl.*, 417). La tortue au pied du Mercure orateur de la villa Ludovisi, comme de l'orateur (faux Germanicus) de Paris, atteste une assimilation remarquable de la musique et de l'éloquence. La tortue est près de Mercure s'adressant tendrement à Hersé (*Pal. Farn.*) ; là encore elle exprime l'éloquence employée par le dieu pour persuader la jeune fille.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 11. Avant Praxitèle, Praxias avait sculpté des Ménades sur le fronton du temple de Delphes (Paus., x, 13, 9). Plin., à propos des Ménades et des Silènes de Praxitèle, parle aussi de Canéphores. Les Canéphores de la villa Albani, que j'ai supposé dériver de Polyclète et dont l'attitude est fort élégante, peuvent aussi venir de Praxitèle. Les noms des sculpteurs Criton et Nicolas que porte une d'entre elles ne prouvent rien contre cette origine, car ces noms peuvent être ceux des copistes. Pausanias cite aussi des Canéphores à Mégalo polis qui portaient des corbeilles de fleurs et dont la robe descendait jusqu'aux talons. (Paus., viii, 31, 1.)

conservent de fougue gracieuse, ils le doivent sans doute à Praxitèle, dont les Silènes dansants et les Ménades durent être l'origine de la plupart des compositions de ce genre. Ces personnages bachiques furent reproduits aussi par des statues qu'on voit plusieurs fois répétées dans les collections romaines; tantôt ce sont de vieux Satyres, comme l'était, nous le savons¹, un des Silènes dansants de Praxitèle; tantôt ces Satyres dansants sont jeunes², et ce n'est pas une raison de les enlever à Praxitèle, qui aimait à représenter jeunes les personnages mythologiques, témoin Bacchus et Apollon.

Des personnages bachiques de Praxitèle qui étaient à Rome viennent, je crois, en droite ligne, soit les

¹ Par une épigramme *Anth. pal.*, ix, 756) sur un vieux satyre dansant de Praxitèle. Beau satyre dansant de la villa Borghèse (viii, 1; un autre dans la même salle et un dans le *salon*; un au musée de Saint-Jean de Latran.

² Parmi les *Silènes* dansants de Praxitèle (*Silène* peut se prendre pour *satyre*), la plupart devaient être jeunes, car Praxitèle rajeunissait tout. On ne peut guère douter, je pense, que le beau satyre dansant de Pompéi qui a donné son nom à la maison *du Fanne*, et le satyre de la tribune de Florence lequel ressemble à un Napolitain dansant la *tarentelle*, danse grecque comme *Tarente*, ne soient imités l'un et l'autre d'un satyre dansant de Praxitèle. A Rome, plusieurs des satyres que Visconti appelle *dansants* ne dansent point, car leur pied touche à terre tout entier; mais il en est qui dansent véritablement (*gal. des Canad.*, 176, 178). Enfin un pied qui subsiste seul de la statue à laquelle il appartenait (*ib.*, 167) suffit pour indiquer par sa position que cette statue, celle d'un satyre bien probablement, dansait.

ménades, reconnaissables à leur peau de panthère ¹, soit les vieux Silènes, dont la plupart ont admirablement la physionomie de l'ivresse ², mais qui parfois présentent un caractère de noblesse où l'on sent cette inspiration divine³ par laquelle Silène, personnage à la fois grotesque et sublime, comme l'a très bien compris Rabelais, pouvait, ainsi qu'on le voit dans la sixième églogue, pénétrer les secrets de la nature et de l'avenir. Enfin Praxitèle serait-il le premier auteur d'un autre personnage bachique, Pan aux pieds de bouc, personnage assez rare, dont cependant les images devaient être nombreuses, à en juger par la quantité de pièces de vers dans l'*Anthologie* qui décrivent des statues de ce dieu. .

L'*OEnophore*⁴ de Praxitèle était un satyre portant une outre remplie de vin sur son épaule. Cette donnée a été plus d'une fois reproduite et variée; elle se trouve bien souvent à Rome⁵ dans des figures de

¹ Ménade au repos, cour du palais des Conservateurs sous le portique. Il pouvait y avoir de telles ménades parmi celles de Praxitèle. Pline distingue parmi les statues dont il fait mention les *thyades*, dont le nom indique l'emportement bachique, des ménades dont l'état n'était pas nécessairement violent.

² *M. Capit.*, gal. 5; *Vill. Borgh.*, III, 17.

³ *M. P. Cl.*, 491.

⁴ Pl., *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 21; *Anth.*, gr., III, p. 218. Aux pieds de bouc.

⁵ *Gal. des Candé.*, 256. Ailleurs on voit les traces de l'outre sur l'épaule qui la portait. Petit *hermès oenophore* (*Vill. Borgh.*, IV, 20; *Vill. Alb.*, *salle d'entrée*). L'outre remplacée par un vase (*gal. des*

toute sorte qui peuvent provenir originairement de l'*OEnophore*. L'*OEnophore* de la villa Albani a paru à un historien de l'art antique ne pas être indigne de Praxitèle ¹.

La souplesse fut un des caractères du facile génie de Praxitèle. Celui qui avait créé le type de la Vénus nue, du jeune Apollon et du jeune Bacchus, tous deux presque féminins, sut représenter la chaste Diane ².

Une fois, et ceci n'étonnera point de la part de Praxitèle, ayant à figurer les douze grandes divinités, il s'était abstenu de l'austère Artémis et l'avait laissé exécuter par un autre statuaire ³, Strongylion.

Mais il sut plier aussi la mollesse de son voluptueux ciseau à ce type sévère. On connaît l'existence de plusieurs Dianes de Praxitèle ⁴; en général, les statues de

Cand., 190); les deux sur un vase bachique (*M. Capit., galer.*, 37); un satyre porte une outre sur le dos, un autre danse, un vase sur l'épaule. Ailleurs sont des enfants oenophores (*M. Chiar.*, 505), des satyres oenophores figuraient dans la procession d'Épiphanie. On a fait servir l'outre et le vase d'un Oenophore à répandre l'eau d'une fontaine (*M. Chiar.*, 484, 485), « il versait l'onde argentée des naïades » (*Anthol. pal.*, ix, 827).

¹ Hirt, *Gesch.* d. b. K., p. 217.

² Le type de Diane incline à la virilité, les jambes sont légèrement masculines, le sein peu développé. On a pu accommoder en Diane une statue dont le sexe masculin est manifesté (*Vat., salle des Candé.*, 200.)

³ Paus., i, 40, 2.

⁴ Paus., i, 23, 9; x, 37, 1. Sans compter Diane avec Apollon et Latone (Paus., viii, 9, 1). Un bas-relief de la villa Albani (*gr. salle*) représente ces trois divinités.

Diane peuvent se rapporter à trois types principaux, tous trois sont représentés à Rome. Diane est lucifère, chasserresse ou vengeresse.

Diane Lucifère, qui tient un ou deux flambeaux¹, en rapport avec la lune, est considérée comme une puissance de la nature; c'est probablement le type le plus ancien de la déesse, après celui de la Diane d'Éphèse qui personnifiait la vie et la fécondité universelles.

Diane chasserresse que font reconnaître le carquois, et quand il a péri la courroie qui l'attachait restée sur la poitrine ou le pli quelle a laissé, le chien, la biche, la tête de sanglier.

Diane vengeresse qui perce de ses flèches les Niobides et les géants Tityus ou Orion.

Diane Lucifère est toujours vêtue d'une longue robe qui tombe jusqu'à ses pieds. Son manteau est souvent enflé derrière sa tête; elle marche, le mouvement de sa draperie flottante rappelle la Diane des bas-reliefs

¹ Dans Homère elle est chasserresse; Diane qui se plait à lancer des traits. Euripide l'appelle *celle qui tue les bêtes sauvages* (*Iph. en Aul.*, 1569), mais il l'appelle aussi *Lucifère* (*Iph. en Taur.*, 21).

² Les deux flambeaux faisaient allusion au double caractère de Diane bienfaisante (*sôteira*), comme telle, présidant aux accouchements (*entokia*), et Diane redoutable en tant qu'Ilécate. Ainsi Proserpine, elle aussi déesse de la vie et de la mort, est dite dans une inscription de Paros (Baek, *C. inscr.*, 2588) porter deux flambeaux, l'un pour donner la lumière, l'autre pour allumer l'incendie.

allant trouver Endymion et qui est la lumière nocturne, la Lune.

Diane chasserresse porte en général une courte tunique laissant voir le genou — *nuda genu*¹.

Celle-ci marche ou est immobile, elle tient son arc ou porte la main à son carquois pour en tirer une flèche. Assez fréquemment les attributs de la Diane Lucifère et de la Diane chasserresse sont réunis².

Une Diane de Damophon qui avait le carquois, portait d'une main un flambeau³, de l'autre, tenait deux serpents. C'était donc une déesse triple, Diane, Lune et Hécate tout ensemble, comme la petite statue du Capitole, dont une main tient aussi un serpent.

Des deux Dianes de Praxitèle, l'une était à la fois une Diane lucifère et une Diane chasserresse⁴, on ne

¹ Le *nodoque sinus collecta fluentes* s'observe sur beaucoup de statues de Diane à courte tunique, à plis flottants avec une ceinture au-dessus.

ἤνδ' ἐπὶ γούνιον

παρθένιον λεγνῶν ἀναζωοθεῖται χιτῶνα.

Chrisostod., *Eck.*, 308.

² Comme ils l'étaient dans les mains de la Diane Pythique (Müll., *Arch.*, p. 555), comme les place Sophocle dans les mains de la déesse, l'appelant à la fois Eléphantolos et Amphipuros (Soph., *Trachin.*, 213.

³ Paus., viii, 37, 2. Cicéron dit la même chose de la Diane de Ségeste. (*In Verr.*, ii, 4, 34.)

⁴ Celle d'Anticyre (Paus., x, 37, 1), qui portait un flambeau, avait le carquois derrière l'épaule et près d'elle un chien. La Diane de Ségeste volée par Verrès (*In Verr.*, ii, 4, 34) avait aussi l'arc et le carquois.

sait ce qu'était l'autre, mais on veut penser qu'elle était la Diane chasserresse à la courte tunique.

Praxitèle avait débarrassée le sa ornée robe, qui, à l'origine, enveloppait Diane comme toutes les autres divinités. Le sculpteur n'arriva pas à dévoiler le corps de Vénus, mais il ne découvrit le genou de Diane. Scopas l'avait peut-être précédé encore ici, car c'est en tunique courte qu'est représentée sur les bas-reliefs la Diane vengeresse exterminant les Néludes. Or quand Diane saisit une flèche dans son carquois, mais n'est accompagnée ni du chien ni de la biche ni de la tête du sanglier, on peut y voir la Diane vengeresse de Scopas perçant les filles de Niobe de ses traits; les *Manes* que la présence de ces divers attributs indique comme chasseresses et les Dianes à la fois chasseresses et lucifères proviennent plutôt de Praxitèle.

Différents types de Diane devaient exister avant Praxitèle et même avant Scopas. Mais, ou nous ne savons

¹ Cf. aussi Diane Beuronaise. Paus., *El.* i, la déesse Artémis des peuples du Nord (ibid., *Gr. Myth.* 3 523-51) et Diane nommée qu'on ne le songe et qui, par conséquent, n'a ni queue ni bœuf. C'est une Diane chasserresse. La déesse crétienne de La Fardée, qui fut transportée à Athènes (*Iph. in Del.* 1450-55) la Diane Gracuraria sur les bas-reliefs les attributs de Diane chasserresse. La déesse Laphria de Ménechme et Soudas (Paus., vii, 18-6) et de Damophon (Paus., iv, 51, 6), avant Praxitèle, portant la courte tunique. (Müll., *Att.*, ii, 165.)

² Bas-relief de la villa Albani dans l'escalier, la Diane de Scopas est dite une déesse qui lance ses flèches de loin. Luc., *Ieziph.* 12.

rien¹, de la forme qu'on leur donnait, ou nous voyons qu'ils étaient différents² de ceux que nous trouvons reproduits à Rome, et que par conséquent, nous ne ferons pas remonter plus haut que ces deux grands sculpteurs.

Les deux types de la Diane de Praxitèle abondent à Rome, il serait trop long d'énumérer toutes ces Dianes, et chacun pourra facilement les ramener aux *groupes naturels* que j'en ai formés³; aucune d'ailleurs ne mé-

¹ Sur le trône d'Amyclée Diane et Apollon lançaient leurs flèches contre le géant Tityus, sur le trône d'Olympie contre les Niobides.

² Ainsi la Diane Lucifère des bas-reliefs archaïques diffère des statues qui la représentent; souvent elle tient à la main un énorme flambeau. Nous voyons par une médaille Etolienne (Müll., *Arch. att.*, n, 165) que la Diane Laphria, qui était Lucifère et chasserresse, n'avait, dans la forme sous laquelle on la représentait, presque aucun rapport avec nos Dianes chasseresses ou Lucifères.

³ J'indiquerai seulement quelques spécimens bien caractérisés appartenant à chacun de ces groupes:

1° Dianes seulement Lucifères, en partie semblables à la Diane-lune des bas-reliefs d'Endymion. En général, leur vêtement gonflé derrière la tête, tenant un ou deux flambeaux, quelquefois un croissant au-dessus du front. Une des figures de la triple Hécate au Capitole, *sous le pristyle*; gal. 44; au Vatican (*M. Chiar.*, 548). Sur un bas-relief archaïque de la villa Albani, Diane tient deux flambeaux;

2° Dianes à la fois Lucifères et chasseresses, portant l'arc et le flambeau, sur les bas-reliefs archaïques, putéal, autel rond au musée du Capitole; villa Albani, *salle du grand bas-relief*, sur un bas-relief, une Diane ayant le carquois et tenant dans chaque main un flambeau;

3° Dianes chasseresses, en courte tunique, ayant près d'elles un chien, une biche ou une tête de sanglier. Le type le plus remarquable de ce groupe est notre admirable Diane de Paris (*Val.*; *M. P. Cl.*, 622; *Nouv. bracc.*, 85; *M. Chiar.*, 122, 125,;

sait ce qu'était l'autre, mais on peut penser qu'elle était la Diane chasserresse à la courte tunique ¹.

Praxitèle l'avait débarrassée de sa longue robe, qui, à l'origine, a enveloppé Diane comme toutes les autres divinités. Le sculpteur hardi qui osa dévoiler le corps de Vénus, pouvait bien découvrir le genou de Diane. Scopas l'avait peut-être précédé encore ici, car c'est en tunique courte qu'est représentée sur les bas-reliefs la Diane vengeresse exterminant les Niobides². Quand Diane saisit une flèche dans son carquois, mais n'est accompagnée ni du chien ni de la biche ni de la tête du sanglier, on peut y voir la Diane vengeresse de Scopas perçant les filles de Niobé de ses traits; les Dianes que la présence de ces divers attributs indique comme chasseresses et les Dianes à la fois chasseresses et lucifères proviennent plutôt de Praxitèle.

Différents types de Diane devaient exister avant Praxitèle et même avant Scopas. Mais, ou nous ne savons

¹ C'était la Diane Brauronia (Paus., i, 23, 9); la terrible Artémis des peuples du Nord (Gher., *Gr. Myth.* i, § 329-31), la Diane homicide qui aime le sang et qui, par conséquent, avait pu devenir facilement une Diane chasserresse. La déesse cruelle de la Tauride, qui fut transportée à Athènes (*Iph. in Aut.*, 1450-63); la Diane Brauronia a sur les bas-reliefs les attributs de Diane chasserresse. La Diane Laphria de Ménecleme et Soidas (Paus., vii, 18, 6) et de Damophon (Paus., iv, 51, 0), avant Praxitèle, portait la courte tunique. (Müll., *Att.*, ii, 103.)

² Bas-relief de la villa Albani dans l'escalier, la Diane de Scopas est dite une déesse qui lance ses flèches de loin. (Luc., *Lexiph.*, 12.)

rien¹, de la forme qu'on leur donnait, ou nous voyons qu'ils étaient différents² de ceux que nous trouvons reproduits à Rome, et que par conséquent, nous ne ferons pas remonter plus haut que ces deux grands sculpteurs.

Les deux types de la Diane de Praxitèle abondent à Rome, il serait trop long d'énumérer toutes ces Dianes, et chacun pourra facilement les ramener aux *groupes naturels* que j'en ai formés³; aucune d'ailleurs ne mé-

¹ Sur le trône d'Amyclée Diane et Apollon lançaient leurs flèches contre le géant Tityus, sur le trône d'Olympie contre les Niobides.

² Ainsi la Diane Lucifère des bas-reliefs archaïques diffère des statues qui la représentent; souvent elle tient à la main un énorme flambeau. Nous voyons par une médaille Etolienne (Müll., *Arch. att.*, n, 105) que la Diane Laphria, qui était Lucifère et chasseresse, n'avait, dans la forme sous laquelle on la représentait, presque aucun rapport avec nos Dianes chasseresses ou Lucifères.

³ J'inliqueraï seulement quelques spécimens bien caractérisés appartenant à chacun de ces groupes:

1° Dianes seulement Lucifères, en partie semblables à la Diane-lune des bas-reliefs d'Endymion. En général, leur vêtement gonflé derrière la tête, tenant un ou deux flambeaux, quelquefois un croissant au-dessus du front. Une des figures de la triple Ilécate au Capitole, *sous le pristyle*; gal. 44; au Vatican (*M. Chiar.*, 548). Sur un bas-relief archaïque de la villa Albani, Diane tient deux flambeaux;

2° Dianes à la fois Lucifères et chasseresses, portant l'arc et le flambeau, sur les bas-reliefs archaïques, putéal, autel rond au musée du Capitole; *villa Albani, salle du grand bas-relief*, sur un bas-relief, une Diane ayant le carquois et tenant dans chaque main un flambeau;

3° Dianes chasseresses, en courte tunique, ayant près d'elles un chien, une biche ou une tête de sanglier. Le type le plus remarquable de ce groupe est notre admirable Diane de Paris (*Vat.*; *M. P. Cl.*, 622; *Nuov. bracc.*, 83; *M. Chiar.*, 122, 125);

rite d'être particulièrement signalée à l'admiration.

Mais je mentionnerai deux circonstances qui peuvent servir à expliquer la quantité des images de Diane d'après Praxitèle qu'on trouve à Rome.

Céphissodote son fils, son élève, et à ce double titre son imitateur, avait fait, vraisemblablement d'après lui, une Diane *qui était à Rome*¹.

A Rome était aussi, une Diane de Philiscus². Philiscus avait pu s'inspirer pour cette Diane d'un des deux types créés par Praxitèle, comme il s'inspira de sa Vénus de Gnide, si Philiscus a été véritablement l'auteur de la Vénus de Médicis, ce que nous avons trouvé quelques motifs d'admettre.

La stupéfaction fut, comme je l'ai déjà remarqué, le caractère du génie facile de Praxitèle; outre les divinités de son choix, les plus gracieuses, dont il renouvela et on peut dire créa les types destinés à dominer dans l'art après lui, Vénus, l'Amour, Apollon, Bacchus, Flore, il sut reproduire les traits de divinités d'un caractère différent, de Neptune, de Latone, de Cérès, de Junon. Plusieurs de ces statues de Praxitèle furent transportées à Rome, où elles durent servir de

⁴ Dianes vengeresses ou combattant, rien qui indique la chasse, mouvement de saisir la flèche; en robe courte, et aussi en robe longue, dans les deux cas, l'attitude est la même. (Capitole, salle des Hercules, 32.)

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 12.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 22.

modèles à un certain nombre de celles que nous y voyons aujourd'hui.

On sait qu'il y avait à Rome un Neptune¹ et une Cérès² de Praxitèle.

Le Neptune³ nu avec le trident, remplaça sans doute depuis Praxitèle, s'il ne l'avait fait avant, le Neptune à la longue robe, que l'on voit sur les monuments archaïques.

Praxitèle avait figuré par un groupe de statues en bronze une scène pathétique que nous offre bien souvent le marbre des bas-reliefs : Cérès poursuivant sa fille enlevée par Pluton⁴, et très-probablement, en pendant, un sujet, dont la reproduction est beaucoup plus rare, Proserpine ramenée à la clarté du jour⁵. La Cé-

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 12.

² *Ibid.*, avec Flore et Triptolème, dans les jardins des Servilius. La Flore de Naples a été déterrée à Rome dans les thermes de Caracalla, pas très-loin des jardins des Servilius; mais l'association à Cérès et Triptolème me fait douter que Flore se trouvât avec eux. Je crois que la Flore dont parle Pline était plutôt une Proserpine (Cora, Libera).

³ L'expression du caractère énergique du terrible dieu de la mer dut être complétée par le sculpteur dont le dieu de la force, Hercule, était le dieu favori, par Lysippe; Lucien (*Jup. tragéd.*, 9) cite un Neptune en bronze de Lysippe. On ne voit guère, après Scopas, en Grèce, d'autres statues de Neptune que ces deux-là.

⁴ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 27. A Rome, bas-reliefs des sarcophages. (*Cap., gal.*)

⁵ Pline parle de ce second groupe immédiatement après avoir parlé du premier, ce qui porte à l'attribuer également à Praxitèle. Je ne connais point à Rome de bas-relief où ce sujet puisse être indiqué avec certitude, si ce n'est peut-être sur un des côtés d'un sarcophage dont

Les Junons de Praxitèle¹ devaient avoir plus de douceur que la Junon de Polyclète et j'ai été en droit de leur attribuer, au moins en partie, l'adoucissement du type, que j'ai remarqué chez les Junons romaines.

D'autres sculpteurs grecs ont concouru à ce résultat. A Rome, le portique d'Octavie renfermait deux statues de Junon², l'une de Denys³ et l'autre de son frère Polyclès, auteur de l'Hermaphrodite et duquel on ne devait pas attendre une bien grande sévérité d'expression. Polyclès était un disciple attardé de Praxitèle. C'est donc à celui-ci, soit directement, soit indirectement par ses imitateurs, qu'on doit faire remonter le caractère de douceur, qui remplace en général chez les Junons romaines, l'austérité⁴ de la Junon de Polyclète, telles que nous la montre les médailles d'Argos.

Praxitèle nous a retenu longtemps dans son aimable compagnie. C'est qu'il n'y a pas un sculpteur grec dont les créations, et elles sont nombreuses, aient fourni

¹ Pausanias en cite deux : une assise (viii, 9, 1) et l'autre debout (ix, 2, 5); celle-ci était la Junon Téléia, la Junon conjugale.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 22; xxxiv, 19, 3.

³ Je le nomme ainsi pour le distinguer d'un sculpteur beaucoup plus ancien que j'ai appelé Dionysius.

⁴ L'ancienne austérité du type de Junon se fait jour, comme je l'ai dit, malgré cet adoucissement dans quelques Junons de Rome et surtout dans deux Junons de la villa Ludovisi, moins belles mais plus sévères que le buste célèbre qui est l'une des principales gloires de cette admirable collection à laquelle il ne manque rien que d'être placée dans un local moins indigne d'elle.

davantage à l'imitation romaine. Ce génie heureux, abondant, divers, qui excellait dans la grâce et savait tout rendre, a beaucoup inspiré, parce qu'il a beaucoup plu : là est le secret du grand nombre des reproductions de ses types. A Rome, les Vénus, les Amours, les Apollons, les Bacchus, les Dianes, les Cérès, les Junons, les Mercures, procèdent le plus souvent de Praxitèle. Il y a peut-être, dans les collections, deux cents statues qui viennent de lui.

Le fils de Praxitèle, Céphissodote, pour ne pas mentir à son sang, voulut être l'auteur d'une Vénus ¹. On disait que sous ses doigts le marbre devenait semblable à une chair vivante, genre de mérite bien digne du fils de Praxitèle. On est plus étonné de lui voir faire des portraits de philosophes ², il est vrai qu'en réparation il fit des portraits de courtisanes ³.

Pline cite d'un autre sculpteur plus ancien, nommé aussi Céphissodote, un *Orateur*, parlant la main élevée, geste qui depuis caractérisa toujours les statues de ce

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 12, à Rome, chez Pollion. Il y eut deux sculpteurs de ce nom. L'un d'eux représenta Mercure soignant Bacchus enfant. Quoi qu'en dise Pline (xxxiv, 19, 37), je suis porté à attribuer cette composition au fils de Praxitèle, parce que Praxitèle avait traité à peu près le même sujet. Je vois là un exemple de plus d'un disciple imitant dans le choix d'un sujet le choix de son maître. De plus Céphissodote avait fait une Diane et une Latone (Pl., xxxvi, 5, 12), Praxitèle plusieurs Dianes et deux Latones. (Paus., iii, 21, 10; vii, 9, 1.)

² Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 37.

³ Tat., *Ad. gr.*, 32.

genre, et qui caractérise l'*Orateur* du Vatican ¹. Comme Céphissodote, fils de Praxitèle, avait Phocion pour beau-frère, on pourrait, en supposant une erreur de Pline, espérer retrouver dans la statue du Vatican les traits de Phocion, peut-être au moins un geste qui lui était propre; mais si l'attitude donnée par Céphissodote à son Orateur a été conservée; pour les traits et le costume, cette statue est devenue purement romaine. C'est probablement le portrait d'un citoyen d'Otricoli, lieu où elle a été trouvée, comme l'*Orateur* de Florence est le portrait d'un Romain et n'a rien d'étrusque.

C'était un devancier de Praxitèle dans le genre gracieux ce Léocharès ², auteur d'un Ganymède enlevé par l'aigle de Jupiter, ou plutôt par Jupiter déguisé en aigle. Pline dit que l'aigle sentait qui il enlevait, et qu'en saisissant le vêtement, les serres de l'oiseau semblaient vouloir ménager le bel enfant ³. Le Vatican possède une copie du groupe de Léocharès ⁴

¹ *M. P. Cl.*, 592.

² Il avait été encore plus hardi que Praxitèle, car il avait représenté nue, non pas Vénus, mais Minerve, si dans Athénée il faut lire *leocharès* au lieu de *lacharès* (ix. p. 405). C'était probablement Minerve devant Paris, comme elle était peinte dans la maison dorée de Néron. (Mirri, *Cam. di Tito*.)

³ Pl., *Hist., nat.*, xxxiv, 19, 29.

⁴ *Gal. des Candél.*, 119. Celui du musée Chiaramonti (674) est très-inférieur; Ganymède semble porter l'aigle. Une répétition a été trouvée en Grèce, une autre existe à Venise, où elle a été sans doute apportée

dans laquelle la délicatesse de l'intention indiquée par Pline ne s'est pas conservée, mais dont la disposition est la même. Enfin, à Rome, on peut retrouver une répétition bien tardive de la composition de Léocharès, là où on ne s'attendrait pas à la rencontrer, sur la porte de bronze de Saint-Pierre; en regard du pape Eugène IV couronnant deux empereurs, les habitudes païennes de la Renaissance ont placé Ganymède et l'aigle, aussi bien que Lédà et le cygne.

Ganymède debout ¹, avec ou sans l'aigle à côté de lui, a une autre origine. Si le nom de Phaidimos qu'on lit sur le tronc auquel un de ces Ganymèdes est appuyé était authentique, on pourrait rapporter cette origine à un sculpteur grec, du reste inconnu, mais l'inscription est suspecte.

Nous arrivons à Lysippe.

Avec Lysippe l'art grec, sans renoncer à l'idéal, continue à se rapprocher de la réalité ². Il marche

de Grèce. Elle reproduit mieux que celle du Vatican le sentiment attribué par Pline à l'original; ici l'aigle a bien l'air de savoir ce qu'il fait.

¹ *M. P. Cl.*, 442. *Nuov. bracc.*, 38.

² Selon Pline (xxxiv, 19, 16), Lysippe disait qu'il représentait les hommes non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils paraissent. C'était s'attacher plus à la réalité superficielle qu'à la vérité profonde. Quintilien dit : « Ad veritatem Lysippum et Praxitelem accessisse optime affirmant; » mais ce n'est pas l'excès, comme chez Démétrius, qui était *trop vrai* : « nimius in veritate reprehenditur et fuit similitudinis quam pulchritudinis amantior » (Quint., *Inst.*, xii, 10). Ce

de ce côté par la force comme Praxitèle y marchait par la grâce. Lysippe, qui avait été ouvrier en bronze, prit pour sa devise la réponse d'un autre artiste, le peintre Eupompe, auquel on demandait le nom de son maître; Eupompe montra une foule qui passait et dit : Il faut imiter la nature. Le réalisme commençait à menacer l'art grec de prendre chez lui la place de l'idéal; Lysippe annonçait la décadence avant d'y arriver : par son excessive facilité, il avait fait quinze cents statues, — véritable Lope de Vêga de la statuaire; — par la recherche minutieuse des détails¹; par le goût de l'allégorie, dont sa célèbre statue de l'Occasion² était un signe³.

que confirme la description de sa statue de Pellicus par Lucien (*Philops.*, 18, 4). Démétrius avait fait le portrait de ce général avec « son front chauve, son gros ventre... les poils de sa barbe agités par le vent, les veines saillantes, tout *semblable à une personne vivante*; » comme on voit, presque une caricature. Lysistrate, frère de Lysippe, prétendant suivre la nature encore de plus près, moulait les visages en plâtre, remplissait ces moules de cire et formait ainsi un modèle qu'il retouchait (Pl., xxxv, 44, 1). Mais plus anciennement on négligeait la ressemblance pour la beauté. Lysistrate prenait aussi l'empreinte des statues. (*Ib.*)

¹ « Argutiae operum custodiunt quoque in minimis rebus, » dit Plin. (xxxiv, 19, 16).

² Une épigramme de l'Anthologie (*Anth. gr.*, II, p. 49) nous fait connaître le détail de cette allégorie. L'Occasion marchait sur la pointe de ses pieds, car elle est toujours prête à s'enfuir et à nous échapper; elle portait un rasoir (dont la présence est justifiée par une équivoque sur le mot *acmé*, qui veut dire à la fois *tranchant*, et *moment favorable*), une touffe de cheveux sur le front pour qu'on pût la saisir. On voit qu'il y avait plus d'un jeu de mots dans l'allégorie de Lysippe.

³ On n'est jamais tout à fait le premier en rien : bien avant Lysippe,

L'art grec, encore dans sa perfection, allait descendre.

C'est que la Grèce déclinait. Au lieu de Périclès gouvernant par le génie et l'éloquence Athènes libre, on avait Alexandre subjuguant Athènes et la Grèce par le génie et par les armes.

Aussi, à l'idéal de Phidias succédait le *naturalisme* de Lysippe. Avec Praxitèle, on s'était déjà acheminé, bien que de loin, à l'amollissement de l'art, né de l'amollissement des âmes. Cette mollesse a perdu les arts, s'écrie Pline : *Artes desidia perdidit*. C'est que les facultés de l'homme sont solidaires; quand la société perd son énergie, l'art s'affaiblit du même coup; quand le cœur est atteint, l'organisation souffre.

Mais les Grecs étaient si admirablement doux que leur déclin fut merveilleux. Ceux qui faisaient pressentir la décadence étaient des artistes du premier ordre. Ceux qui devaient en subir jusqu'à un certain point l'influence, tout en faisant vers la perfection un der-

Aristophane, frère de Polygnote, avait peint la *Créduité* (Pl., xxxv, 40. 13). Du reste, l'*Occasion* (Kairos) n'était pas une pure abstraction : c'était une divinité véritable qui avait un autel à Olympie, à côté de celui de Mercure (Paus., v, 14, 7). Ménandre appelait *Kairos* un dieu (*Anth. gr.*, II, p. 431). La *Persuasion* (Peithô) est le nom allégorique de l'une des Grâces, et très ancien, car il remonte au temps où il n'y avait que deux Grâces, Charis et Peithô. Les personnages allégoriques, la *Sagesse*, la *Victoire*, la *Force*, la *Violence*, l'*Envie*, abondent dans les plus anciennes traditions mythologiques de la Grèce, et l'on parle d'un autel de la *Pitié* dans Athènes, qu'embrassèrent les fils d'Hercule.

nièr retour, furent les auteurs de la Vénus de Médicis et de l'Apollon du Belvédère.

On a trouvé par hasard à Rome, il y a quelques années, une statue d'après Lysippe, aujourd'hui un des plus beaux ornements du Vatican : c'est l'Athlète se frottant le bras avec un strigile¹. Ce sujet, qui offre à la sculpture un motif heureux, a été traité plusieurs fois dans l'antiquité ; il l'avait été avant Lysippe par Dédale de Sycione² et par Polyclète³. Lysippe, venu un peu tard, sous Alexandre, avait, on le voit par les sujets qu'il a choisis, plus d'habileté que d'invention. Il reproduisit les principaux types créés ou transformés par Praxitèle.

L'original de la statue du Vatican était en bronze, comme tous les ouvrages connus de Lysippe⁴ ; mais

¹ *Nuov. bracc.*, 67. Pl. *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 6. Le strigile était un racloir de métal dont se servaient les athlètes pour enlever la sueur et la poussière, après leurs exercices. Cette admirable statue a été trouvée dans le *Trastevere* avec le cheval de bronze et le bœuf de bronze du Capitole.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 13, 15.

³ *Ib.*, 6. Le strigile était grec comme la palestra. Une pierre gravée grecque montre le héros Tydée se servant du strigile. L'usage en avait passé à Rome, où on s'en servait dans les bains. Des statues portent le strigile et d'autres objets de bain. (Vill. Alb., salle d'en bas, *Gal. des Candél.*, 240.)

⁴ Ce qui le prouve, c'est que dans la reproduction en marbre on a été obligé de soutenir un des bras par un tenon. Cette reproduction serait-elle l'œuvre de Daïppus, fils de Lysippe, qui fit un strigillaire (*perixyomenon*) (Pl., xxxiv, 19, 37) d'après son père ; nouvel exemple d'un élève traitant un sujet que son maître avait traité.

elle a bien le caractère qu'on sait avoir été celui de ses ouvrages, ces statues pleines de vie, *animosa signa*, comme dit Properce; c'est la vie et la nature même; ce sont les formes élancées que Lysippe substitua aux formes carrées que préférait Polyclète¹. De plus, Lysippe exécuta plusieurs statues d'athlètes; nous en connaissons par Pausanias une demi-douzaine. Pour toutes ces raisons, Rome a le droit d'adresser à ceux qui viennent visiter son strigillaire², ce vers de Martial, moins la fin :

Nobile Lysippi munus opusque vides.

Tu vois un ouvrage fameux et un don de Lysippe.

¹ *Quadratas veterum statuas permutando...* (Pl., xxxiv, 19, 7). Euphranor aussi s'en était écarté, mais il faisait les têtes grosses et Lysippe petites; ce qui donne de l'élégance aux statues. Chez Lysippe l'élégance subsistait à côté de la force. Le dieu de la force, Hercule lui-même, a la tête petite à proportion, dans la statue appelée l'Hercule Farnèse, qui, comme nous allons le voir, est imitée d'une œuvre de Lysippe.

² Dans la restauration, du reste très-légère, qu'a subie la statue, on a fait tenir un osselet au strigillaire. Ce n'est pas une erreur bien importante, mais c'est une triple erreur. Plin., à propos du strigillaire, parle d'un homme *talo incessentem*. D'abord ces mots ne s'appliquent point au strigillaire, mais à une autre statue. De plus ils ne veulent point dire qu'elle tenait un osselet, mais qu'elle frappait du talon; enfin ces expressions, dans tous les cas, ne pourraient s'appliquer qu'au strigillaire de Polyclète, et c'est le strigillaire de Lysippe dont Rome possède une belle reproduction. Il n'était point d'ailleurs dans la simplicité du génie de la sculpture antique de prêter deux actions simultanées à un même personnage. Pour tous ces motifs, l'addition de l'osselet à la main du strigillaire est aussi malheureuse que possible.

Le strigillaire est le don, sinon l'ouvrage de ce sculpteur, car c'est à son inspiration que nous le devons.

S'il est un type divin que Lysippe se soit complu à reproduire, c'est celui d'Hercule. Phidias et Polyclète avaient créé les plus sévères : Jupiter, Minerve, Junon ; Scopas les plus animés : Apollon inspiré et chantant sur sa lyre, Apollon et Diane lançant leurs traits contre les Niobides représentés dans toutes les attitudes de la terreur et du désespoir ; les divinités marines bondissant sur les flots ; la Ménade dans l'emportement de l'ivresse. Praxitèle les plus gracieux : Vénus, l'Amour, le jeune Bacchus et le jeune Apollon. Lysippe, tout en renouvelant des types déjà créés, s'attacha de préférence à Hercule, dieu de la force, de la force qui, sous Alexandre, gouvernait le monde.

Les types renouvelés par Lysippe furent un Satyre ¹, un Amour ², un Bacchus ³, un Neptune ⁴. On ne rencontre parmi eux ni une Vénus, ni une Diane, ni une Cérès, ni une Junon ⁵, ce qui semble prouver que ces types divins avaient été définitivement arrêtés par

¹ Pl., xxxiv, 19, 15.

² Qu'on plaça dans le temple de Thespies, en regard de l'Amour de Praxitèle. (Paus., ix, 27, 3.)

³ Luc., *Jup. trag.*, 12 ; Paus., ix, 50, 1.

⁴ Luc., *Jup. trag.*, 9, à Corinthe.

⁵ Cedrenus (*Ann.*, p. 322) dit qu'il y avait à Constantinople une Junon de Lysippe et de Bupalus. Un renseignement si tardif, et qui renferme un anachronisme si grossier, ne mérite aucune confiance.

Praxitèle et ne furent pas sensiblement modifiés après lui, car Lysippe ne l'a pas fait, et à partir de Lysippe on ne trouve plus d'artistes assez célèbres pour l'oser. Parmi les œuvres connues de celui-ci, on remarque quatre Jupiters¹. L'idéal de Jupiter avait peu varié après Phidias; cependant il fut présenté un peu autrement, debout, nu, tenant la foudre. On doit sans doute quelques-unes de ces modifications aux quatre Jupiters de Lysippe. L'un d'eux était colossal, comme un de ses Hercules. Le colossal était un signe des temps qui venaient, c'était le caractère de la monarchie d'Alexandre, comme ce devait être celui de l'empire romain. Un autre Jupiter de Lysippe était entouré par les Muses²; elles passaient d'Apollon à Jupiter, de l'inspiration libre au service de la puissance; elles devaient être conduites à Rome par Hercule (*Musagète*), c'est-à-dire traînées par la force.

On n'avait pas attendu Lysippe pour faire des statues d'Hercules: il y en avait d'antérieures³ à l'âge de Phi-

¹ Le Jupiter colossal de Tarante (Pl., xxxiv. 18, 1) avait quarante coudées (Nonnius, s. v. *Cubitua*) et était le plus grand colosse avant le colosse de Rhodes, œuvre d'un élève de Lysippe. (Str., viii, 5, 1. Paus., i, 43, 6; ii, 9, 6; ii, 20, 3.)

² Paus., i, 43, 6.

³ Deux d'Agéladas, le maître de Phidias, l'une citée par Pausanias (vii. 24. 2), l'autre par le scoliaste des *Grenouilles* d'Aristophane, une autre en bois d'un sculpteur encore plus ancien, Laphaès. Paus., ii, 10. 1.)

dias, une de Polyclète ¹, une de Scopas ², trois de Myron ³, qui, à plusieurs égards, fut le prédécesseur de Lysippe. L'art, avant Lysippe, s'acheminait vers cet idéal d'Hercule que Lysippe devait achever de réaliser.

Aucun des Hercules de Lysippe n'était l'Hercule fondateur des jeux d'Olympie et vainqueur dans ces jeux, institués par lui. Mais des statues consacrées à cet Hercule existaient certainement en Grèce, notamment à Olympie. On peut donc signaler une provenance grecque dans les Hercules romains qui portent la couronne de peuplier ou d'olivier, deux arbres apportés par le héros pour ombrager le stade d'Olympie ⁴, et dont le dernier servait à former les couronnes des athlètes vainqueurs ⁵. Cette provenance grecque n'est pas moins évidente dans les Hercules dont les oreilles sont écrasées par le ceste, ce qui est une allusion à la victoire remportée à Olympie par le fils de Jupiter

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 7.

² Paus., II, 10, 1.

³ Toutes trois vinrent à Rome et peuvent par conséquent disputer à Lysippe un certain nombre des imitations romaines, parmi lesquelles cependant, précisément parce qu'il est venu après Myron, il peut revendiquer la meilleure part; l'une était au Capitole (Str., xiv, 1, 14), l'autre près du grand cirque (Pl., xxxiv, 19, 8), le troisième dans la galerie volée de Verrès. (Cic., *in Verr.*, II, 4, 3.)

⁴ Pind., *Ol.*, III, 43. Paus., v, 14, 3. A Olympie l'Hercule de la palestra était couronné de feuilles d'olivier sauvage.

⁵ On voit la couronne d'olivier sculptée sur une colonne imitant la *meta* d'un cirque, dans le jardin de la villa Albani.

dans le *pancratium*, dont le pugilat formait la partie principale.

On sait l'existence de quatre Hercules de Lysippe ¹ au moins. Deux restèrent en Grèce, mais deux furent apportés à Rome ; l'un était au Capitole ², l'autre, d'une dimension assez médiocre pour pouvoir être placé sur une table (*Epitrapezios*) ³, dans la maison d'un particulier. Il y a à Rome, dans la villa Albani, un petit Hercule ⁴ en bronze qu'on pourrait mettre sur une table, mais qui, du reste, ne ressemble en rien à l'Hercule *Epitrapezios* de Lysippe, car il est debout et l'autre était assis. En revanche, il ressemble beaucoup à l'Hercule Farnèse de Naples que l'on croit, avec raison, imité d'un Hercule de Lysippe. A Florence, sur une statue très-semblable à cet Hercule, sont écrits en grec ces mots : *Ouvrage de Lysippe* ⁵.

Le nom de Glycon l'Athénien, qui se lit sur l'Hercule Farnèse, s'est retrouvé sur la base d'un autre Her-

¹ Br., *Gesch. d. gr. K.*, I, p. 362.

² Pl., xxxiv, 18, 1. Plut., *Fab.*, 22. Strab., vi, 5, 1.

³ Stat., *Silv.*, iv, 6, 37. Mart., *Ep.*, ix, 44, 2-6. De plus, un Hercule désarmé par l'Amour, sans parler d'Hercule répété douze fois dans les douze travaux.

⁴ Salle de l'Ésope; répétition en bronze encore plus petite au musée Kirchérien.

⁵ Au palais Pitti. On dit que cette statue a été trouvée dans les thermes de Caracalla, aussi bien que l'Hercule Farnèse. Si l'inscription, comme le croit M. Meyer (I, p. 128), est antique, ce serait alors une copie assez grossière de la statue de Lysippe.

cule. La forme des lettres placerait l'Hercule Farnèse sous l'Empire¹; sans doute cette statue célèbre n'appartient pas à la plus grande époque de l'art, mais elle ne saurait en être rejetée si loin, et Glycon, dont le nom n'est pas cité une fois par les anciens, m'a tout l'air d'avoir été un copiste.

Eutycrate, fils de Lysippe, fit un Hercule² comme le fils de Praxitèle une Vénus, et Daippus, autre fils de Lysippe, un Athlète au strigile; à cela près, Eutycrate préféra un genre austère au genre plus gracieux de son père.

Il est un célèbre torse d'Hercule qu'on appelle par excellence le *torse*. Quelle a été l'original du *Torse* d'Hercule au Vatican³, ce chef-d'œuvre que palpaient de ses mains intelligentes Michel-Ange aveugle et réduit à ne plus voir que par elles? Heyne a pensé que ce pouvait être une copie en grand de l'Hercule *Epitrapezios* de Lysippe, mais par le style cette statue me semble antérieure à Lysippe⁴. Cependant on lit sur le torse le nom d'Apollonios d'Athènes, fils de Nestor⁵, et la forme des lettres ne permet pas de placer cette inscription plus haut que le dernier siècle de la République.

Comment admettre que cette statue aussi admirée par Winckelmann que par Michel-Ange, ce débris

¹ Brunn, 1, p. 549.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 17.

³ *M. P. Cl.*, 5.

⁴ On a trouvé ce nom sur quelques autres statues (Brunn, *Gesch. d.*

auquel on revient après l'éblouissement de l'Apollon du Belvédère, pour retrouver une sculpture plus mâle et plus simple, un style plus fort et plus grand; comment admettre qu'une telle statue soit l'œuvre d'un sculpteur inconnu dont Pline ne parle point ¹, ni personne autre dans l'Antiquité ², et qu'elle date d'un temps si éloigné de la grande époque de Phidias, quand elle semble y tenir de si près?

Pour moi, chaque fois que je me suis arrêté devant le torse, c'est-à-dire chaque fois que j'ai été au Vatican, je me suis toujours plus pénétré de l'idée que cette supposition était inadmissible. J'ai cherché quel pouvait être l'auteur original de cet Hercule; je crois,

gr. K., t. p. 542-4), mais, pour la seule dont on vante la beauté, rien ne prouve que c'était le même Apollonios, Athénien et fils de Nestor.

¹ Le silence de Pline a été expliqué pour les statues plus récentes que les derniers temps de la république par la supposition assez vraisemblable que Pline avait surtout puisé dans l'ouvrage de Pasitèlès sur les sculptures célèbres. Mais Pasitèlès vivait probablement encore sous Auguste (*Brunn. Gesch. d. K.*, t. p. 593), et le torse est plus ancien. Il se pourrait à la rigueur que Pausanias n'eût jamais rencontré une statue d'Apollonios, mais il serait toujours singulier que le nom de l'auteur d'un ouvrage comme le torse du Belvédère, que Visconti appelle, ce qui est trop, le plus grand statuaire de l'antiquité, ne fût arrivé à nous que par l'inscription du Vatican.

² Je viens de dire pourquoi je ne pouvais y voir une répétition en grand de l'Hercule *Epitrapezios* de Lysippe, qui d'après la description qu'en font Stace et Martial, lui ressemblait assez. Pour l'Hercule de Tarente, également de Lysippe, son attitude ne peut avoir été celle de l'Hercule du Belvédère. (*Müll., Arch.*, p. 152.)

d'après le style, qu'on doit remonter au delà du siècle d'Alexandre, au delà de Lysippe.

Pour rattacher le *torse* à la sculpture grecque, il faut d'abord déterminer ce que la statue mutilée qui est devant nous représentait.

C'était Hercule ; la peau de lion dont un lambeau subsiste en est la preuve. Mais que faisait cet Hercule ? On a beaucoup discuté sur ce point ¹ ; une chose paraît certaine, c'est qu'une autre figure était près de lui ². On a supposé que cette figure était celle d'une femme qu'entourait un des bras d'Hercule, Iole, s'il était sur la terre, et s'il était dans l'Olympe, Hébé.

Mais quand on a voulu reproduire cette attitude supposée en complétant la statue, il s'est trouvé qu'elle n'avait jamais pu être la sienne ³.

Ainsi près d'Hercule était une autre figure, mais non une figure embrassée par lui. Le personnage le plus souvent associé à Hercule sur les monuments de tout genre est Minerve. Il y avait à Thèbes une Minerve

¹ Selon Winckelman il avait le bras derrière la tête, attitude du repos; Visconti a très-bien répondu que cette attitude ne convenait point à la statue du Belvédère, elle est plutôt un peu penchée en avant. J'ai remarqué une pose très-analogue dans un petit bas-relief du musée Chiaramonti (566).

² On l'a reconnu à une trace restée sur le flanc et le genou gauches de la statue.

³ Catalogue des plâtres du musée de Berlin, page 84. (Müller, *Arch.*, p. 684.)

⁴ Sans parler des vases peints où cette association est très-fréquente,

et un Hercule d'Alcamène, disciple de Phidias ¹.

Pourquoi le torse du Vatican ne serait-il pas d'Alcamène ou, si l'on veut, d'après Alcamène, par Apollonios ²? La statue placée près du demi-dieu aurait été celle de Minerve que certainement il n'embrassait pas. Si le torse est une merveilleuse copie, Apollonios serait le nom du copiste comme Sosiclès pour l'Amazone blessée de Crésilas, Ménophante pour la Vénus de Praxitèle, Glycon pour l'Hercule de Lysippe. Les originaux des grands sculpteurs sont tellement rares à Rome, qu'on a toujours quelque peine à en admettre un ; cependant la juste admiration que le *torse* a inspiré à Michel-Ange, à Winckelmann, à Visconti, m'autorise à voir dans ce chef-d'œuvre mieux qu'une imitation. Mais alors il faudrait supposer que l'inscription, très-postérieure à la statue, est mensongère, ce qui n'est pas sans exemple, comme Phédre nous l'a appris. Un Cynocéphale du musée égyptien porte aussi les noms de deux prêtres-

elle remontait à un très-ancien sculpteur grec Dantas (Paus., vi, 19. 9^e). et aux sculptures plus anciennes encore du coffre de Cypselus.

¹ Paus., ix, 11, 4.

² Un passage du Commentaire de Chalcidicus sur le *Timée* de Platon a révélé l'existence à Rome d'une statue de Jupiter par un Apollonios (Brunn, *Gesch. d. gr. K.*, i, p. 515). Cette statue, dans laquelle entrait l'ivoire, ne peut guère avoir été faite longtemps après l'époque de Phidias. Son auteur Apollonios, peut-être notre Apollonios, serait donc lui-même voisin de cette époque, ce qui rendrait raison de la beauté de sa copie.

des fils de Phidias; or, jamais un fils de Phidias n'a pu être l'auteur de ce vilain singe. Le *torse* a été trouvé près du théâtre de Pompée, dont on peut croire qu'il était un ornement. Nous avons déjà trouvé un Hercule dans un temple élevé par Pompée qui, comme tous les caractères faibles, devait avoir le culte de la force¹.

Si le *torse* venait d'Alcamène, il éveillerait en nous, avec un profond sentiment d'admiration, un beau souvenir de liberté, car l'Hercule d'Alcamène fut dédié dans le temple de Thèbes par Thrasybule, après qu'il eut délivré sa patrie des trente tyrans².

Lysippe, dit Pline, fit un char du soleil et des quadriges de diverses sortes³, c'est-à-dire destinés à des usages divers, les uns à honorer les vainqueurs de l'hippodrome, les autres à être dédiés dans les temples à la suite d'une victoire de ce genre. Ces chars étaient ou des biges (à deux chevaux) ou des quadriges (à quatre chevaux). Aristodème fut célèbre pour ses biges⁴. Une salle du Vatican a été nommée salle de la *biga*, à cause d'un char à deux chevaux en marbre, très-restauré, qu'on y conserve⁵. On a placé dans le musée

¹ On peut penser aussi aux trois Hercules de Myron, tous trois à Rome. Mais nous ne savons rien d'eux qui nous permette de les rapprocher du *torse*.

² Paus., ix, 11, 4.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 15.

⁴ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 36. Plus anciennement Calamis l'avait été pour ses biges et ses quadriges (*ib.*, 22).

⁵ *M. P. Cl.*, 625.

étrusque un char en bronze qui, trop petit pour avoir jamais servi, a dû être offert dans un temple comme le premier. Celui-ci, par une destinée singulière, a passé de là dans une église, celle de Saint-Marc à Rome, où il faisait fonction de chaire épiscopale. Du reste, cet emploi de la sculpture était très-ancien en Grèce, où il se liait à l'usage d'élever des statues aux athlètes vainqueurs. Agéladas, qui fut le maître de Phidias, plaça la statue de Cléosthène sur un char à quatre chevaux ¹ avec celle de l'homme chargé de conduire le char qu'à ce qu'il paraît Cléosthène n'avait pas conduit lui-même; on *faisait courir* à Olympie comme à Londres ou à Paris. Il y a à Rome deux images de conducteurs de char ², les rênes entortillées autour du corps, avec un couteau, pour les couper en cas d'accident. Enfin les chars servaient aussi à décorer un monument comme le quadrigé en terre ouvrage étrusque placé sur le temple de Jupiter Capitolin ou ceux dont les arcs de triomphe étaient surmontés. Avant d'être étrusque ou romain, cet usage était grec ³.

¹ Paus., vi, 10, 2.

² *M. P. Cl.*, 619. Statue. Villa Albani, bas-relief où le conducteur est représenté sur le char comme celui de Cléosthène l'était sur le sien, et comme avaient fait Calamis et Aristodème.

³ Le sculpteur Pythis en avait placé un en marbre sur le monument funèbre de Mausole (*Pl.*, xxxvi, 5, 19). Auguste en plaça un, ouvrage du sculpteur grec Lysias, et portant Apollon et Diane, au-dessus de l'arc élevé par lui à son père sur le Palatin. (*Pl.*, xxxvi, 5, 23.)

Pas plus que Myron, duquel on peut dater les premières tendances au naturalisme dans l'art grec, Lysippe ne dédaigna les sujets qui tournaient au grotesque, comme le prouve sa joueuse de flûte ivre¹ qui pouvait faire pendant à la vieille femme ivre de Myron. Aussi bien que Myron, Lysippe se plut à la représentation des animaux. Outre ceux qui figuraient dans sa Chasse d'Alexandre, il était l'auteur d'un lion tombé, apporté à Rome de Lampsaque par Agrippa², et qui put servir de modèle aux lions qu'on voit à Rome, parmi lesquels le plus beau, le plus vrai, est le lion du palais Barberini. Pour la chienne léchant sa blessure, on hésite entre lui et Myron³. Ceci montre combien ce que nous savons de ces deux sculpteurs établit entre eux d'analogie⁴.

Si le cheval de bronze du Capitole n'était revendiqué par l'école de Phidias, on pourrait l'attribuer à Lysippe, auteur d'un cheval qui semblait prêt à s'élancer et à courir, suivant l'expression d'un poète de l'Anthologie, et auquel *l'art avait donné la vie*⁵.

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv. 19, 14.

² Str., xiii. 1, 19.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv. 17, 3. (Brumm. i, p. 568.)

⁴ En effet si Properce en parlant des bœufs de Myron les a appelés des statues vivantes (*vivida signa*), il a employé presque les mêmes expressions à propos des œuvres de Lysippe :

Gloria Lysippi est *animosa* effingere signa.

Ici *animosa* veut dire *pleins de vie*.

⁵ *Anth. pal.*, 225.

L'art grec fleurit dans les royaumes nés de l'empire d'Alexandre, mais un art d'imitation. Cet art transplanté prit parfois un air étranger ; cependant son caractère natif prévalut même en Orient.

Le génie de la Grèce et le génie oriental se rencontrèrent dans Alexandrie, ville égyptienne et grecque, mais moins égyptienne que grecque. L'art aussi y fut plus grec qu'égyptien.

L'art égyptien continua à reproduire les anciens types sacrés presque sans altération.

Chose remarquable : en général, on reconnaît que la Grèce a influé sur l'Égypte à l'infériorité de la sculpture égyptienne, quand elle a subi cette influence. Les statues égyptiennes du temps des Ptolémées n'ont plus le caractère de la grande époque de l'art national sous les Thoutmosis ou les Ramsès.

Le génie égyptien était d'une nature si particulière, si exclusive, que le goût grec qui, à Rome et partout ailleurs, a introduit la perfection, en Égypte n'a amené que l'abâtardissement. Pour s'en convaincre que l'on compare les hiéroglyphes de l'Obélisque de Saint-Jean de Latran¹, *les plus beaux du monde*, avec ceux de l'époque des Ptolomées dans le musée égyptien du Vatican² ; et, sans sortir de ce musée, la

¹ Érigé en l'honneur de Thoutmosis IV. On peut juger facilement de la beauté de ces hiéroglyphes au moyen d'une empreinte en plâtre qu'on a placée dans la première salle du musée égyptien au Vatican.

² Sur des fragments disposés près des fenêtres dans la salle longue de ce musée.

statue de la mère¹ de Sésostris, sculpture en partie de convention, mais pleine de fierté, avec les statues lourdes et froides de l'époque Alexandrine² et l'on verra la différence.

Cependant, à son premier contact avec la Grèce, l'art égyptien en avait éprouvé une heureuse influence. Voyez les beaux lions du Vatican ; un sentiment nouveau de la nature se trahit dans les muscles, à côté du style convenu qui subsiste dans la crinière. Ces lions, qui portent le nom du roi Nectanébo, sont de l'âge qui précède immédiatement celui d'Alexandre³.

Mais laissons l'art égyptien dont je n'ai parlé que pour indiquer le contraste que présentent l'action de la Grèce sur cet art qu'elle fait dégénérer et l'action de la Grèce sur l'art romain dont elle crée la beauté.

Il faut qu'il y ait une certaine analogie entre les peuples pour que l'imitation de l'un soit salutaire à l'autre. Si leurs génies sont trop différents, ils se repoussent ou n'agissent l'un sur l'autre que pour se dénaturer mutuellement. Les unions ne sont fécondes qu'entre des êtres de même espèce ; entre des êtres

¹ L'inscription hiéroglyphique gravée derrière la statue nous fait connaître le personnage historique dont elle offre les traits.

² Par exemple un Ptolémée dans le petit musée égyptien de la villa Albani.

³ Avant la fondation d'Alexandrie quelques communications s'étaient établies entre l'Égypte et la Grèce dans la ville de Naucratis. Les lions très-beaux aussi de la rampe du Capitole sont d'un art purement égyptien.

trop différents, si elles produisaient quelque chose, elles produiraient des monstres.

Heureusement pour lui, l'art grec à Alexandrie resta grec. Il n'emprunta à l'art égyptien ni ses types ni ses procédés; il ne lui emprunta que certaines matières comme le **basalte** et le **porphyre**. L'usage de ces matières avant l'empire, car alors leur usage pénétra partout¹, prouve pour les statues où elles sont employées une provenance alexandrine.

Or, on ne peut placer sous l'empire certaines statues en porphyre et en basalte, parce que leur style est antérieur à l'empire², ou parce que leur sujet ne convenait pas à l'empire. Pourquoi aurait-on fait sous l'empire le portrait d'une reine d'Égypte³, quand il n'y avait plus de royaume d'Égypte, ou le portrait d'un grand citoyen de la république comme Scipion⁴ quand il

¹ A Rome on ne commença à se servir du porphyre pour les statues que sous le règne de Claude. (Pl., xxxvi, 11, 3.)

² La *Rome* de la place du Capitole peut dater de l'empire, mais un fragment de statue en porphyre rouge (auprès de l'escalier qui conduit au premier étage) est du plus grand style grec et ne saurait être fort éloigné par sa date de l'époque de ce grand style. Le chef-d'œuvre dans l'art de tailler les pierres dures est un torse en basalte vert du musée de Florence.

³ Une belle tête de femme en basalte vert, appelée Cléopâtre, Bérénice ou Arsinoé, certainement une reine d'Égypte. (*Villa Alb.*, *Coffre house*.)

⁴ Le beau buste de Scipion en basalte, du palais Rospigliosi n'est probablement pas très-postérieur au temps de Scipion. Dans cette énergique sculpture on a remarqué que l'art de travailler les matières

n'y avait plus de république et de citoyens; d'un Cornélius, après que la gens Cornelia a disparu de l'histoire et lorsque d'autres familles envahissaient son tombeau ?

Avant l'empire, l'on ne dut guère reproduire à Rome les images des divinités égyptiennes dont le culte y était nouveau et peu autorisé. Ces productions au contraire, abondent sous Adrien, quand l'Orient a envahi Rome. Les divinités égyptiennes s'embellissaient sous le ciseau grec ou romain. En Égypte, Ammon avait de grandes cornes de béliet; considérez au Vatican un beau masque d'Ammon ¹, Ammon est devenu Jupiter; seulement on a indiqué son origine égyptienne par deux très-petites cornes de béliet qui ne le déparent point. Du reste, le dieu Ammon fut adopté de bonne heure en Grèce par la mythologie et par la poésie aussi bien que par l'art.

Il ne faut pas compter parmi les divinités vraiment égyptiennes le dieu Sérapis; Sérapis était un Pluton grec transporté en Égypte et affublé d'un nom égyptien ².

dures n'était pas encore arrivé à la perfection qu'il atteignit depuis. (Meyer, III, p. 88.)

¹ *M. P. Cl.*, 546. Calamis avait fait un Jupiter Ammon (Paus., IX, 16, 4); l'indare, qui l'avait dédié, appelle déjà Ammon le maître de l'Olympe.

² Sérapis ne paraît jamais sur les monuments égyptiens, tandis qu'un Sérapis d'Égypte était l'œuvre d'un statuaire grec Bryaxis. Clément d'Alexandrie dit Sésostris; mais c'était bien un Sérapis

Le caractère infernal de Pluton et de Sérapis est souvent indiqué par la couleur sombre du basalte ¹. Le célèbre sculpteur Bryaxis, contemporain de Scopas, avait donné ce caractère à son Sérapis, en étendant une teinte noire sur les diverses matières dont il était composé.

Quelquefois les rayons dont la tête de Sérapis est entourée² font du dieu ténébreux un dieu en même temps solaire; dans cette association, constante en Égypte, du principe infernal et du principe lumineux, l'idée égyptienne reparait. On peut dire que Sérapis, qui succéda aussi à Esculape par ses oracles, détrôna Pluton; on rencontre moins d'images de Pluton que de Sérapis. Je ne connais pas un grand sculpteur ³

(Br., t. p. 384). Le signe distinctif de Sérapis est le modius, espèce de corbeille, emblème de fécondité souterraine que le dieu infernal prit dans la seconde Égypte et qu'on donna à Pluton après qu'on l'eut confondu avec lui. Un véritable Pluton, car il est accompagné de Cerbère (*M. Chiar.*, 74), porte des traces évidemment antiques du modius.

¹ Sérapis en basalte noir (*M. P. Cl.*, 209, statuette en marbre gris *M. Chiar.*, 255), beau buste en basalte vert avec un manteau de marbre noir (*vill. Alb.*, *Coffre-house*). Il y a au Capitole (sal. des Hercules) un Jupiter infernal en marbre noir, identifié ici à Pluton comme Jupiter est identifié avec Hadès (Pluton) dans un fragment d'Euripide; d'autre part Jupiter est confondu avec Sérapis, dans une statue de la villa Albani qui porte le modius et a l'aigle.

² *M. P. Cl.*, 549.

³ Hadès figurait sur le trône de l'Apollon d'Amyclée et sa statue se trouvait à Athènes dans le temple des Furies (Paus., I, 28, 6), mais Pausanias ne nous apprend point le nom de l'auteur de cette statue.

grec cité comme auteur d'un Pluton. Ce dieu lugubre ne souriait pas au génie des Grecs, et pour cette raison il occupa rarement le ciseau imitateur des Romains¹.

Par une autre raison les Romains représentèrent rarement Saturne, l'ancien dieu latin². Leur art était si peu original que lorsqu'ils ne pouvaient s'inspirer de l'art grec ils négligeaient leurs propres divinités.

L'art grec conserve toute sa beauté dans des statues qui n'ont rien d'égyptien que le sujet et la destination. Il en est ainsi pour le Nil, qui ornait à Rome un temple d'Isis³. Cette admirable statue n'est pas plus égypt-

¹ Parmi les bustes qui peuvent se rapporter à l'un ou l'autre des deux personnages infernaux, Visconti n'en reconnaît qu'un qu'on doit attribuer à Pluton, Müller en admet deux autres.

² Il y a au Vatican deux têtes de Saturne voilées comme l'origine des choses, dont il était le symbole (*M. P. Cl.*, 277, *gal. des Candél.*, 185). Saturne, auquel Rhéa présente enmaillottée la pierre qu'il va dévorer (*M. Capit.*, autel quadrangulaire, salle des Hercules¹), est un sujet grec que traita Praxitèle et qui n'a rien à faire avec l'antique dieu agricole du Latium, confondu plus tard avec le Kronos des Grecs, et phénicien d'origine. La danse des Corybantes qui accompagne ce bas-relief (et au Vatican, *M. P. Cl.*, 489) trahit par le style un original grec. Ces Corybantes ne ressemblent point aux Saliens, dont on connaît par des médailles l'accoutrement singulier: ils sont dans la nudité héroïque grecque.

³ *Val.*, *N. bracc.*, 100. Cette très-belle statue a été trouvée derrière l'église de la Minerve, sur l'emplacement d'un temple d'Isis, avec des sculptures réellement égyptiennes et les lions de la rampe du Capitole d'autres statues ont été déterrées non loin de là, il y a quelques années :

tienne que le Tibre de Paris qui lui servait de pendant, et lui ressemble par la qualité du marbre et la nature de l'exécution, toutes raisons de conclure que *le Nil* a été sculpté à Rome ¹, où *le Tibre* a dû l'être ².

L'original alexandrin était plutôt ce Nil en **basalte** que l'on conservait dans le temple de la Paix ³. Le fleuve y était de même, ainsi que dans un tableau grec ⁴, entouré d'enfants représentant les seize coudées dont le nombre constituait la crue normale du Nil ⁵.

l'une d'elles venue d'Égypte, les autres évidemment de fabrication romaine. On voit que les deux classes de monuments étaient réunies par le culte romain de la déesse égyptienne.

¹ D'ailleurs le Sphinx n'a pas le caractère purement égyptien et le fleuve s'appuie sur une urne.

² J'en dirais autant du *Nil*, également mis en regard du Tibre sur la place du Capitole, si ce *Nil* n'avait pas été, à ce qu'il paraît, un *Tigre*. Quoi qu'il en soit, la pensée d'associer le Nil au Tibre était plutôt égyptienne que romaine; l'orgueil romain l'eût difficilement admise, mais les prêtres égyptiens ont pu l'imaginer, eux qui dans leur pays donnaient aux empereurs romains les attributs de leurs dieux et qui appelaient le Tibre Nil.

³ Pl., *Hist. nat.* xxxvi, xi, 4.

⁴ Philostr., 1, 5. Dans ce tableau, les enfants que Philostrate appelle *coudées*, se pendaient à la chevelure du fleuve, grimpaient sur sa poitrine, ses bras et ses épaules comme dans la statue du Vatican.

⁵ Cette allusion à un fait local de l'Égypte a disparu dans des statues du Nil, qui ainsi sont devenues tout à fait romaines. Quand le marbre est gris, ce choix n'a pas été fait sans dessein; le marbre gris remplace et rappelle alors le basalte noir d'Égypte, comme nous l'avons vu pour un Sérapis. dans la villa Albani, où se trouve aussi un Nil en marbre gris. La couleur noire désignait celle des habitants de la haute Égypte.

L'art du portrait fleurit à Alexandrie, on en peut juger par les beaux camées des Ptolémées. Quant aux prétendus Ptolémées des collections de Rome, ce sont en général des athlètes. L'on fit beaucoup de portraits d'athlètes durant l'époque alexandrine ; souvent ces athlètes sont d'un style plus ancien qu'on imite volontiers à cette époque d'archaïsme savant ¹.

Troque Pompée, répété par Justin, affirme que tous les successeurs d'Alexandre étaient beaux ² ; il ne pouvait le savoir que par leurs camées, leurs médailles ou leurs statues. Cela prouve seulement que ces rois étaient rois absolus, rois orientaux, et que l'art devenu servile dans le servile Orient avait, comme l'éloquence, ses *panégyristes*.

L'Orient ouvert à la Grèce par Alexandre, en adopta bientôt les arts ; on voit Antiochus-Épiphanes, celui qui relevait les monuments d'Athènes, promener dans sa procession célèbre cent sculptures en marbre des premiers artistes athéniens ³.

Le royaume de Pergame — ses souverains rivalisaient avec les premiers Ptolémées pour la protection des lettres et l'encouragement des arts, sa biblio-

¹ Il n'est pas étonnant que ces statues d'athlètes présentent souvent un caractère archaïque ; leurs originaux peuvent avoir été fort anciens, car on fit de bonne heure, en Grèce, des portraits d'athlètes. Pausanias parle de statues élevées à des vainqueurs dans les jeux, dès la 59^e olympiade, près d'un siècle avant Phidias.

² Justin, xiii. 4.

³ Athén., v, p. 196.

thèque le disputait à la bibliothèque d'Alexandrie, — le royaume de Pergame eut aussi ses sculpteurs célèbres; Plin en cite plusieurs, dont les statues se rapportaient aux événements des guerres d'Eumène et d'Attale contre les Gaulois ¹, statues, dont selon quelques-uns, le Gaulois blessé, du Capitole, et le Gaulois qui se tue, de la villa Ludovisi ², sont des originaux ou des imitations.

Un sculpteur de Pergame, Stratonikus, avait gravé sur une coupe un satyre endormi, peut-être celui qui dormait au bord de la mer, quand survint la belle Amymone. Stratonikus l'avait *placé* sur la coupe, plutôt qu'il ne l'y avait gravé ³, disait-on pour exprimer la vérité avec laquelle était représenté le sommeil du satyre. Cette vérité se retrouve dans une belle statue de satyre endormi connue sous le nom de Faune Barberini, qui, déterrée auprès du mausolée d'Adrien, a été portée à Munich, après avoir probablement servi de

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 54. Attale avait dédié dans l'Acropole d'Athènes une sculpture représentant la destruction des Gaulois en Mysie. (Paus., i, 25, 2.)

² Pausanias (x, 23, 4) raconte que dans la déroute de Delphes les Gaulois tuèrent ceux qui ne pouvaient fuir.

³ *Satyrum gravatum somno collocasse verius quam carlasse dictus est* (Pl., *Hist. nat.*, xxxiii, 55, 2). Philostrate (i, 21) commence la description d'un tableau ainsi : « Le Satyre dort, parlons bas de peur de l'éveiller. » Ces deux traits d'esprit sont fondus dans une épigramme de l'Anthologie qui attribue le satyre dormant à un artiste nommé Diodore (*Anth. pal.*, iv, 248). Il s'agit sans doute d'une reproduction du satyre de Stratonikus.

projectile aux soldats de Bélisaire, lorsque assiégés par les Goths, dans ce mausolée dès lors transformé en forteresse, comme il l'est encore aujourd'hui, ces soldats lancèrent contre les assaillants les statues dont il était décoré. Le chef-d'œuvre imité de Stratonice est allé dans le pays d'où venaient les Goths; mais il est resté à Rome une statue qui par sa disposition lui est analogue, bien que l'exécution en soit très-inférieure¹.

Esculape debout tenant le bâton autour duquel s'enroule le serpent, cet Esculape dont presque chaque galerie possède des exemplaires², est celui de Pyromaque de Pergame; car il est très-exactement représenté sur des médailles de cette ville, la plus célèbre par le culte d'Esculape, après Épidaure³.

Sur ces médailles le dieu a auprès de lui Hygie dont on le voit sans cesse accompagné; entre eux, est le petit Télésphore, à l'aspect riant, symbole de la santé, rendue par la médecine, et qui en effet avec sa longue robe et son capuchon, a assez l'air d'un convalescent⁴.

¹ *M. P. Cl.*, 267. Dans la galerie des Candélabres (52), un satyre endormi en *basalte vert*; l'attitude n'est pas semblable à celle du faune Barberini, qui n'a de rival en beauté que le satyre en bronze trouvé à Herculaneum.

² *M. Chiar.*, 454, 684. *M. Capit.*, *salle des Hercules*, en marbre noir. *Vill. Ludov.* Esculape et Hygie, frise du Parthénon. Beulé. *Acrop.*, II, p. 146.)

³ Luc., *Icaromenipp.*, 24.

⁴ Télésphore qui *apporte la fin* de la maladie. Ce dieu était venu près du lit du philosophe Proclus et aussitôt celui-ci avait été guéri d'une maladie.

en robe de chambre et en bonnet de nuit ¹.

Cet Esculape de Pergame devint l'Esculape romain; le serpent enroulé autour du bâton du dieu figurait le serpent sous la forme duquel Esculape était venu dans l'île du Tibre. Une statue trouvée dans cette île est à Naples, et on voit encore le bâton et le serpent d'Esculape sculptés sur la proue en pierre de l'île à laquelle on avait donné la forme d'un vaisseau.

Carthage aussi était devenue très-grecque avant d'être soumise aux Romains. Annibal écrivait en grec et avait auprès de lui des Grecs, pour écrire l'histoire de ses campagnes; Diogène de Laërce parle d'un philosophe carthaginois appelé Asdrubal, qui prit le nom grec de Clitomachus. La ville conquise renfermait diverses productions de l'art grec et l'on sait que le sculpteur grec Boëthos, auteur d'une composition gracieuse et souvent répétée : l'enfant qui serre le cou d'une oie, vivait à Carthage ². Pausanias parle d'un enfant assis, de Boëthos ³; et Pline dit qu'il s'attachait

¹ Esculape avec Télésphore (*Vill. Borgh.*, vi, 15). Télésphore sans Esculape (*Vill. Borgh.* S., iii, et *Fat., gal. des Candél.*, 517). On doit voir dans ces statues isolées et dans quelques Hygies les différents personnages du groupe de Pyromaque, complet sur les médailles de Pergame.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19; 54. Nombreuses répétitions à Rome. *Fat.*, M. Chiar., *gal. des Candél.* M. Capit., salle du Faune, 21. *Vill. Borgh.*, *Vill. Ludor.*

³ Paus., v, 27, 1; et l'Anthologie d'une statue d'Esculape enfant. *Anth. gr.*, ii. p., 384.

à représenter des enfants ¹, comme l'a fait dans les temps modernes un sculpteur très-distingué ami du Poussin. Inghesnoy qui excellait dans ce genre et qui a très-habilement restauré les enfants qui entourent la statue du Nil au Vatican.

Dans le siècle qui suivit le règne d'Alexandre, l'art grec subit une décadence que Pline a signalée. L'époque de cette décadence est celle de la Grèce délivrée et asservie par les Romains ; elle aboutit à une sorte de renaissance, dont Rome, dans le dernier âge de la république, fut surtout le théâtre ; Rome aussi était déchirée alors par les factions, mais elle était encore libre.

En Asie, en Égypte, où se fondent du moins des monarchies stables, dans l'île de Rhodes, dont l'activité commerciale soutient la force et défend l'indépendance, l'interruption de la marche de l'art n'a pas lieu au même degré, et la décadence est moins visible. Les plus beaux jours de l'art grec étaient passés ; mais, je l'ai dit, il y avait dans cet art un tel fond d'énergie productive qu'il devait jeter encore un vif éclat. Oui, la sculpture fleurira de nouveau, elle

¹ Ce qui me porte à lui attribuer les originaux de plusieurs statues dont les sujets sont analogues à l'enfant qui serre le cou d'une oie ; l'enfant qui tient un canard (*gal. des Candell.*, 102, 211, 214, *Vill. Borgh.*, S., m) ; l'enfant qui tient (*G. des C.*, 194) et l'enfant qui bat un cygne (*ib.*, 103) ; des enfants sur des canards, sarcophage *M. Ch.*, 13). Ces différents sujets étaient fréquents dans les peintures antiques. *Pléiost.*, *Im.*, t. 9.)

sera toujours belle, mais elle sera moins grande.

Dans cette époque, la grâce prédomine sur la force et tourne à la mollesse; le dramatique l'emporte sur le caractère et tourne à l'exagération.

Cet amollissement de l'art est sensible dans la Vénus Anadyomène, la Vénus accroupie, la Vénus de Médicis, enfin dans le voluptueux *hermaphrodite* de Polyclès.

Le plus beau des hermaphrodites a passé de la villa Borghèse au Louvre, mais il en reste à Rome une réplique fort belle aussi, et un souvenir assez piquant : la façade d'une église. La statue avait été trouvée dans le jardin des religieuses de Sainte-Suzanne, sur l'emplacement des jardins de Salluste. Le cardinal Scipion Borghèse offrit aux bonnes sœurs de réparer leur église, si elles voulaient lui abandonner leur hermaphrodite, dont elles ne savaient que faire, et qui ne scandalisait point le cardinal.

Polyclès, dont l'âge touche à l'époque de renaissance indiquée par Plin¹, était auteur d'un hermaphrodite²; célèbre statue en bronze qui doit avoir été le type des hermaphrodites couchés, les plus nombreux comme les plus beaux³. Cette conception gracieuse, et cette œuvre admirable⁴, convenaient bien à l'épo-

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 5. L'art s'arrêta, dit-il, après la 121^e olympiade, pour reprendre après la 156^e.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 51.

³ Un à Paris, un à Florence, un à Rome, villa Borghèse.

⁴ Müller l'attribue à un autre Polyclès beaucoup plus ancien

que de Polyclès, celle de la renaissance de l'art antique, renaissance qui conserva dans ses plus beaux ouvrages des traces de l'affaiblissement qui l'avait précédée.

Ce type rendu d'abord avec une simplicité grave dans les hermaphrodites debout, puis avec une grâce molle dans les hermaphrodites couchés, finit par aboutir à des groupes tout à fait licencieux.

Continuons à suivre dans les musées de Rome la marche de l'art grec après Lysippe. L'excès de l'expression est avec l'excès de la grâce le caractère de cet art à une époque d'admirable décadence. L'excès de l'expression se rencontre ou est près de se rencontrer dans une composition sublime, le Laocoon¹. Toute belle qu'elle est, la tête de Laocoon exprime surtout la douleur physique, et le découragement du désespoir. Ce n'est plus cette héroïque fermeté que Niobé conservait dans sa majestueuse désolation ; Laocoon est trop un pa-

120^e olympiade, antérieur à l'introduction de la grâce dans l'art par Praxitèle, ce qui me semble inadmissible. On trouve un autre type de l'hermaphrodite debout (*galerie Colonna*, en bas-relief; *musée Campana*, à Paris, en statue), qui est moins voluptueux. Celui-ci peut être, si l'on veut, d'après le premier Polyclès auteur d'un statue d'Alcibiade. La statue de la villa Panfilii est un hermaphrodite bien douteux, et le prétendu hermaphrodite du Vatican (*M. Chiar.*, 638, est évidemment une femme. Un hermaphrodite debout, à Constantinople. *Christod.*, ek. 102.)

Le mélange des deux natures double la beauté, dit Lucien. *Musc. eucom.*, 12.)

¹ *Val.*, *M. P. Cl.*, 74.

tient, pas assez un héros ; il dépasse les limites que l'art grec s'était presque toujours imposées, sa bouche crie, ou au moins gémit ; c'est trop.

Ce que l'on a dit de la compassion qu'il ressent pour ses enfants, de son indignation contre le ciel qui lui envoie un supplice immérité, de sa résignation dans la douleur ¹, est pure imagination pour qui regarde le Laocoon sans parti pris d'y trouver ce qui n'y est point ; il souffre, il souffre admirablement, voilà tout.

Par la nature du sujet, les muscles sont gonflés, les nerfs sont tendus, les veines font saillie ². Tout cela est d'un ciseau merveilleux, tout cela est ennobli et adouci autant que possible par le génie d'un grand artiste ; mais le calme, condition ordinaire de la belle sculpture grecque, est forcément absent.

De là une impression pénible qui, en présence d'une sculpture trop douloureuse, trouble un peu la pure jouissance de l'art. Elle a été finement exprimée dans une épigramme de l'Anthologie ³, dont l'auteur s'écrie à propos du Philoctète de Parrhasius : « O le meilleur des peintres, tu es parfait, mais laisse à la fin ton héros, qui a tant souffert, se reposer de sa souffrance. »

¹ A father's love and mortal agony
With an *immortal's* patience blending.

Byron, *Childe Harold*.

² Comme chez Pythagoras, contemporain de Myron ; *hic primus* nervos et *venas*, expressit. Pl., xxxiv, 19, 10.

³ *Anth. Plan.*, iv, 106.

Malgré ma profonde admiration pour le Laocoon, quand je l'ai trop longtemps admiré je ne puis m'empêcher de lui adresser cette douce plainte du poète de l'Anthologie.

Je ne suis pas le seul, le sculpteur Bouchier n'aime pas à le regarder longtemps; mais je ne vais pas si loin qu'un autre Allemand, Kotzebue; celui-ci disait simplement : « Le Laocoon me rappelle le *Mangrut* d'homme, que dans mon enfance j'ai vu rouir à Weimar. »

Le groupe immortel est un ouvrage grec transporté à Rome; nous savons par Pline le nom des trois sculpteurs rhodiens qui travaillèrent ensemble au Laocoon¹: ce furent Agésander, Athénodore et Polydore, probablement un père et ses deux fils², qui exécutèrent l'un la statue du père, et les autres celles des deux fils, touchante analogie entre les auteurs et l'ouvrage.

Le Laocoon a été trouvé, non dans la maison dorée de Néron, sous les thermes de Titus, — où les *cicéroni* montrent, dans une niche, une base trop étroite pour lui. — mais près de là, vers les *Sept-Salles*, dans

¹ Pl. *Hist. nat.* xxxiv, 5, 24.

² On en est certain pour l'un d'eux, Athénodore; on a lu sur trois bases de statues (une d'elles à la villa Albani) le nom d'Athénodore Rhodien, fils d'Agésandre Brunn. *Gesch. d. gr. Künstl.*, 1, p. 470). Pline xxxiv, 19, 36 cite parmi les *ciseleurs* auxquels il attribue des ouvrages qui sont évidemment des statues en bronze, un Athénodore; cela ne suffit pas pour faire supposer que le Laocoon a eu un original en bronze.

une vigne appartenant à un Romain nommé Félice de Frédis, comme l'atteste l'inscription gravée sur son tombeau dans l'église d'Araceli. Le palais de Titus, que décorait le Laocoon, et qui auparavant avait fait partie de la maison dorée de Néron, était dans cet endroit, non loin de l'amphithéâtre de la famille Flaviennne, le Colisée, dont la porte d'entrée et la loge impériale étaient pour cette raison de ce côté.

A quel moment de l'art grec peut appartenir le Laocoon? Lessing, qui croyait que les auteurs avaient eu devant les yeux, en le composant, les vers de Virgile, le plaçait sous l'Empire. Nous verrons que si le Laocoon a une origine poétique, ce n'est pas dans l'*Énéide* qu'il faut la chercher, mais dans une tragédie perdue de Sophocle ¹.

Winckelmann et Meyer ² placent le Laocoon à une époque belle encore de l'art grec, celle qui suivit la mort d'Alexandre. Un passage de Pline, dans lequel Lessing avait cru trouver la preuve que le groupe célèbre était du temps de l'empire, ne le prouve nullement ³, et il me paraît impossible de faire descendre

¹ V. chap. XI. Il n'est pas question de Laocoon dans Homère à propos du cheval de Troie, mais bien dans les *Posthomériques* de Quintus de Smyrne (xii, 444). Le récit de Virgile lui est venu par les Alexandrins qu'il imitait beaucoup.

² Meyer, III, p. 68.

³ II, *Hist. nat.*, xxvi, 5, 24. Après avoir parlé du Laocoon qui est dans le palais de Titus et avoir nommé ses auteurs, Pline ajoute :

si bas la date d'un tel chef-d'œuvre. Son exécution est d'un meilleur temps ¹, et la violence même de l'expression, qui semble devoir l'en écarter, ne l'en éloigne pas absolument. La douleur physique avait été exprimée dans l'âge du grand style par le sculpteur Pythagoras, puisqu'on croyait sentir la douleur de son blessé en le regardant ².

Ceux qui voulaient que le Laocoon ne remontât pas au delà du premier siècle de l'empire ont fait remarquer que Pausanias n'en parle point. Il leur a été répondu que Pausanias ne nous a pas laissé un catalogue complet de toutes les statues antiques; d'ailleurs, si le Laocoon n'existait point au temps de Pausanias, il serait postérieur au second siècle, ce qui est impossible. Un argument historique me semble

Similiter palatinas domos Caesarum replevere probatissimis signis Craterus cum Pythodoro, Polydectes cum Hermolao..... ce qui veut dire seulement que d'autres chefs-d'œuvre de l'art grec ornaient également à Rome les palais impériaux, et n'implique nullement que celui-là eût été fait pour Titus. M. Brunn (1, p. 475), a très-bien remarqué que dans cette partie de son trente-sixième livre Pline rapproche les objets d'art non d'après les époques auxquelles avaient vécu leurs auteurs, mais d'après les lieux où ils se trouvaient à Rome.

¹ On n'a qu'à comparer le Laocoon avec les sculptures de l'arc de Titus pour voir que ces sculptures, œuvres d'un maître habile, ne sauraient être du même temps que la statue du Vatican.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 20. Il est curieux de comparer la tête du Vatican avec une tête de Laocoon au palais Spada, qu'on attribue au Bernin; celle-ci, encore plus expressive que la tête antique, décidément l'est trop.

achever de donner raison à Winckelmann contre Lessing.

Les auteurs du Laocoon étaient Rhodiens, ce peuple auquel, dit Pindare ¹, Minerve a donné de l'emporter sur tous les mortels par le travail habile de leurs mains, et dont les rues étaient garnies de figures vivantes qui semblaient marcher. Or, le grand éclat, la grande puissance de Rhodes, appartiennent surtout à l'époque qui suivit la mort d'Alexandre. Après qu'elle se fût délivrée du joug macédonien, presque toujours alliée de Rome, Rhodes fut florissante par le commerce, les armes et la liberté ², jusqu'au jour où elle eut embrassé le parti de César; Cassius prit d'assaut la capitale de l'île et dépouilla ses temples de tous leurs ornements ³. Le coup fut mortel à la république de Rhodes, qui depuis ne s'en releva plus.

C'est avant cette fatale époque, dans l'époque de la prospérité rhodienne, entre Alexandre et César, que se place le grand développement de l'art comme de la puissance des Rhodiens, et qu'on est conduit naturellement à placer la création d'un chef d'œuvre tel que le Laocoon ⁴.

¹ Pind., Ol., vii, 50-2.

² Ils ne fleurirent pas seulement sur mer, mais encore sur terre; douce lumière de la liberté qui ne sait pas servir. *Anth. gr.* iii. p. 190.

³ App., *B. civ.*, iv, 73; D. Cass., xlvii, 33. Ces mots : *les ornements des temples* désignent surtout les statues. C'est vraisemblablement alors que le Laocoon fut transporté à Rome.

⁴ Divers fragments du Laocoon font croire qu'il a existé des ré-
mi.

L'école de Rhodes se rattachait à Lysippe par son disciple Charès ¹, auteur du fameux colosse de Rhodes qui avait 105 pieds, la hauteur de la colonne Trajane. Lysippe avait poussé très-loin l'expression. Un poète de l'*Anthologie* a dit de lui : « Lysippe, main hardie, artiste brûlant, l'airain de ton Alexandre semble du feu ². » De là procède l'expression si vive et presque démesurée du Laocoon. On peut y trouver, dit O. Müller, quelque chose du caractère de l'éloquence un peu asiatique des Rhodiens ; leur sculpture dut s'éloigner de la sculpture attique par une tendance plus marquée à l'effet. L'école rhodienne, comme Lysippe lui-même, auteur du plus grand colosse après celui

titious de ce groupe célèbre. Flaminus Vacca avait vu des genoux et des bras qui paraissaient très-semblables à ceux du Laocoon. La tête de la collection du duc d'Aremberg est fort belle ; M. Ravaissou, dont le coup d'œil est, comme le goût, très-fin, en a trouvé une qu'il estime plus belle encore. Des doutes se sont élevés sur l'authenticité de la tête du duc d'Aremberg et des doutes du même genre s'élèvent en ce moment à Rome, au sujet d'un bas-relief qui représente Laocoon entre ses deux fils dont chacun est entouré d'un serpent. Que le sculpteur appartienne à l'antiquité ou à la renaissance, il n'a pas imité le Laocoon du Vatican, ni puisé aux mêmes sources que ses auteurs ; il a évidemment voulu rendre le premier moment du récit de Virgile : Laocoon venant au secours de ses fils, déjà saisis par les serpents. Quant à la restitution du bras droit de Laocoon, on prétend que Michel-Ange, ce que j'ai peine à croire de lui, n'osa pas la tenter. On reproche à Montorsoli d'avoir placé ce bras trop en avant.

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 18, 3.

² *Anth. gr.*, II, p. 49.

de Charès, aimait le colossal. Outre le colosse de Charès, on en voyait cent autres à Rhodes, et, signe de la facilité rhodienne — nous avons remarqué la facilité chez Lysippe — trois mille statues. Cette école, en toutes choses, penchait vers le démesuré. Dans le Laocoon, l'expression ne va pas jusqu'au démesuré, mais elle en approche beaucoup.

Une dernière question se présente : le Laocoon est-il un original ou une magnifique copie ? Pline dit que les trois statues dont se compose le groupe étaient d'un seul morceau, et ce groupe est formé de plusieurs, on en a compté jusqu'à six. Ceci semblerait faire croire que nous n'avons qu'une copie, mais j'avoue ne pas attacher une grande importance à cette indication de Pline, compilateur plus érudit qu'observateur attentif. Michel-Ange, dit-on, remarqua le premier que le Laocoon n'était pas d'un seul morceau ; Pline a très-bien pu ne pas s'en apercevoir plus que nous et répéter de confiance une assertion inexacte.

Le grand problème, c'est l'Apollon du Belvédère, cette statue la plus vantée de Rome, et dont les anciens ne parlent pas. Rien ne fait mieux sentir combien il est quelquefois difficile d'assigner une œuvre d'art à son véritable auteur quand il n'a pas signé :

. . . Non inscriptis auctorem reddere signis.

On connaît l'enthousiasme de Winckelmann pour

l'Apollon du Belvédère. Les louanges que Winckelmann lui a données sont justes, seulement, il n'a pas tenu compte de la beauté plus haute de chefs-d'œuvre qu'il ignorait. Prodiguant au sujet de l'Apollon du Vatican les termes d'une admiration enthousiaste, il n'a rien laissé à ajouter pour les marbres du Parthénon. S'il eût connu ce *non plus ultra* de l'art grec, il eût gardé pour lui l'éloge suprême; Winckelmann ne s'est pas trompé de note, mais de gamme, ou, si l'on veut, de clé. Son dithyrambe est un beau chant qu'il faut transposer; il faut le faire descendre dans l'échelle des tons, en réservant les portées les plus hautes pour Phidias et pour les maîtres qui l'ont suivi.

L'Apollon du Belvédère, on le reconnaît généralement aujourd'hui, n'est pas un produit de l'art grec à son point de croissance le plus parfait, c'est une ravissante fleur née plus loin de la racine.

Chose étrange, on ne saurait affirmer que l'Apollon du Belvédère soit l'original ou la reproduction d'une des statues mentionnées par les anciens, on ne sait à quelle œuvre grecque le rapporter.

Ce ne peut être aux Apollons de Calamis, comme le voulait Visconti. Rome possédait, il est vrai, deux Apollons de Calamis ¹, mais ce que l'on sait de la dureté du style de Calamis ² ne peut convenir à l'Apol-

¹ L'un en marbre, dans les jardins des Servilius (Pl., xxvi, 5, 23); l'autre apporté par Lucullus, au Capitole. (Str., vii, 6, 1.)

² Qu'ntil., xii, 10. Cic., *Brut.*, 18.

lon du Belvédère, qui est le contraire de la dureté. De plus, ce type, contemporain de Phidias, ne saurait être facilement celui de l'Apollon du Belvédère, qui lui est si postérieur. La même objection, tirée de la différence des styles et des dates, s'applique aux Apollons de Myron ¹, à celui d'Euphranor, à celui de Phidias ², et encore mieux aux Apollons antérieurs à Phidias.

D'autres ont pensé que l'Apollon du Belvédère pourrait être l'Apollon perçant de ses flèches les Niobides, dans la grande composition de Scopas; outre la diversité des styles, l'original de l'Apollon du Belvédère était en bronze, on le voit à la draperie, comme l'a reconnu Canova, et l'Apollon de Scopas, qui très-probablement décorait le fronton d'un temple, était en marbre. Ce ne peut même être une copie de Scopas; les bas-reliefs où ce sujet est traité d'après Scopas montrent Apollon immobile et lançant ses flèches; l'Apollon du Belvédère marche et il a lancé les siennes.

Une opinion tout à fait invraisemblable est celle qui veut reconnaître dans l'Apollon du Belvédère la statue de l'Apollon Palatin, consacrée par Auguste à célébrer la victoire d'Actium. Les médailles et Properce nous

¹ L'un volé à Agrigente par Verrès (Cic., *in Verr.*, II, 4, 43), l'autre à Éphèse. par Antoine, et rendu par Auguste. (Pl., xxxiv, 19, 8.)

² Paus., I, 24, 8. Elle ne s'applique point aux trois Apollons de Léocharès (*Brunn*, I, p. 388), mais on ne voit pas que Léocharès ait créé aucun type, et il n'y a pas de raison de lui attribuer celui-là plutôt qu'à Praxitèle, dont il fut le continuateur dans le genre gracieux.

apprennent que l'Apollon Palatin était représenté vêtu d'une robe longue et jouant de la lyre.

Quant à y voir un portrait idéalisé d'Auguste, auquel l'Apollon du Belvédère ne ressemble point, ou de Néron, auquel il ne ressemble pas davantage, et qui se faisait représenter sous les traits d'Apollon Citharède, ces opinions ne sont pas soutenables : grâce au ciel, un chef-d'œuvre de l'art n'est pas un chef-d'œuvre de bassesse.

Est-ce Apollon qui vient de percer le serpent Python de ses traits¹ comme le pensait Winckelmann? Non, le dieu n'abaisse pas ses regards vers un reptile vaincu ; il regarde devant soi et regarde plus loin. D'ailleurs, la mort de Python fut un exploit d'Apollon *enfant*, et même accompli selon quelques-uns presque le jour où il vint au monde². Je ne puis donc partager l'illusion d'un savant allemand, M. Thiersch, qui croit voir errer sur les lèvres de l'Apollon du Belvédère les paroles que, dans l'hymne attribué à Homère, le dieu triomphant adresse au reptile vaincu.

Ce n'est pas davantage Apollon chassant de son temple les Furies qui sont venues poursuivre Oreste jusque-là ; car dans les *Euménides* d'Eschyle³, Apollon

¹ L'Apollon de Pythagoras combattait Python. (Pl., xxxiv, 19, 10.)

² Selon Hygin (140). à l'âge de quatre jours ; quand il était encore dans les bras de sa mère, selon Euripide (*Iph. in Taur.*, 1250) ; ce serait plutôt Apollon venant de percer le géant Tityus, qui voulait faire violence à Latone (*Posthom.*, iii, 394-5).

³ *Eumen.*, 180.

menace les Euménides de ses traits, et ne les lance pas contre elles ; comme nous le verrons, le plus probable est qu'Apollon tenait un arc à la main, mais l'expression de son visage dit qu'il s'en est servi.

On a aussi supposé que l'Apollon du Belvédère figurait le dieu repoussant les Gaulois de son temple¹. Quand il s'agit d'une œuvre de l'art antique et surtout de la statue d'un dieu, il y a presque toujours à parier pour la mythologie contre l'histoire.

Une statuette en bronze venue de Grèce et maintenant en Russie² a donné lieu à une nouvelle supposition sur le complément à donner à l'Apollon du Belvédère dont les mains et les deux avant-bras sont des restaurations modernes, et, par suite, sur l'action dans laquelle le dieu aurait été représenté.

Cette statuette ne tient ni l'arc ni la lyre³, mais l'égide, la peau de chèvre avec la tête de Gorgone, que les poètes et Homère en particulier placent dans la main

¹ Paus., x, 23, 3-5. Un passage de Justin (xxiv, 8) mentionne le bruit de l'arc du dieu lançant des flèches sur les profanateurs.

² Apollon Boëdremios... Ludolf Stephani. St. Petersburg, 1860.

³ Un Apollon citharède (*M. P. Cl.*, 614) est représenté marchant et dans une attitude assez semblable à celle de l'Apollon du Belvédère, mais il tient sa lyre autrement qu'aurait pu le faire celui-ci. D'ailleurs l'expression irritée du dieu suffit pour rendre inadmissible tout rapprochement de ce genre : *contra si citharam teneat mitis est*, dit Servius (*Æn.*, iii, 138). Le même contraste entre les deux caractères d'Apollon est indiqué par Horace (*Carm.*, ii, 10, 18-20). Tous les Apollons citharèdes de Rome, vêtus et non vêtus, confirment l'assertion de Servius et d'Horace.

d'Apollon. La grande ressemblance de la statuette de bronze du comte Stroganoff et de l'Apollon du Belvédère a décidé plusieurs savants et parmi eux un archéologue très-expérimenté, M. Brunn, a admettre que l'Apollon du Belvédère tenait aussi dans sa main gauche l'égide.

Cette ressemblance et l'autorité de M. Brunn parlent bien haut. Cependant j'ai quelque peine à me figurer au bout du bras de l'Apollon, d'où pendent deux lacs de draperie, la peau de chèvre qui formerait un troisième appendice du même genre. L'œil, ce me semble, en serait désagréablement frappé¹, et j'ai vu plusieurs sculpteurs partager cette impression. L'arc, en somme, me paraît avoir moins d'inconvénients, et je m'y tiens provisoirement.

Malgré cette légère différence, l'Apollon Stroganoff et l'Apollon du Belvédère proviennent évidemment d'un même original, et le premier ayant été trouvé en Grèce, c'est une raison de croire que cet original commun à tous deux était grec.

Je crois donc qu'il faut en revenir à l'idée d'Apollon qui vient de lancer ses flèches; mais, d'après les raisons que j'ai alléguées, ce ne peut être ni contre le serpent Python, ni contre les Niobides, et rien ne me paraît mieux rendre compte de l'attitude victorieuse et de

¹ Dans l'Apollon Stroganoff, la draperie ne s'écarte pas beaucoup du corps et ne pend point du bras; d'où il résulte que la peau de chèvre placée à l'extrémité de ce bras n'a rien de disgracieux.

l'allure superbe du dieu que la supposition d'après laquelle l'artiste, s'inspirant d'Homère, comme l'avait fait bien avant lui Phidias pour Jupiter, aurait voulu montrer Apollon qui vient d'atteindre de ses traits l'armée des Grecs et marche sur les montagnes le cœur rempli de joie. D'autres têtes, fort semblables à celle de l'Apollon du Belvédère ¹, font voir qu'il en existait plusieurs répétitions, et c'est une preuve de plus de la célébrité du mystérieux original qu'elles reproduisent.

Quel est-il cet original si difficile à découvrir, et quel artiste a exécuté cette statue dont il coûte de laisser la gloire à un sculpteur anonyme! S'il fallait absolument prononcer un nom propre, je proposerais celui de Philiscus, né à Rhodes, comme les auteurs du Laocoon, et auteur d'un Apollon qui existait à Rome ². Le goût de l'éclat et de l'effet, caractère de l'école rhodienne, la plus brillante du reste des écoles grecques après Alexandre, pourrait se retrouver dans l'Apollon du Belvédère, et le choix de ce dieu, si nous avons bien compris son action, — agissant comme dieu-soleil en lançant ces traits qui donnent la mort, ce qu'on peut entendre des ardeurs de l'été répandant les conta-

¹ La plus belle est dans la galerie Pourtalès, à Paris. Quelques-unes d'un type plus sévère semblent se rapporter à une plus grande époque.

² Un des deux Appollons dans le temple du dieu, près du portique d'Octavie. (Pl., xxxvi, 5, 22.)

gions, — le choix d'Apollon-soleil ne messierait pas à un enfant de cette île que Pindare appelle l'épouse du Soleil ¹, dont les habitants avaient la religion du soleil; comme le font connaître et la tradition suivant laquelle ce dieu eût été après un déluge le créateur d'une race nouvelle, celle des Héliades, et le fameux colosse, qui était une gigantesque image du soleil.

La statue de Philiscus était, dit Pline, dans le temple d'Apollon; or, Apollon était à Rome le dieu salutaire, le dieu *Médecin*, c'est-à-dire, d'une manière générale, celui qui écarte les maux. Si Philiscus a, comme la nature du marbre nous forcera à l'admettre, travaillé à Rome, il est naturel qu'il ait voulu approprier le dieu terrible, qui *donne les maladies*, au culte qu'à Rome on rendait à celui qui pouvait les guérir; de là le serpent placé auprès de la statue du Belvédère. Cet attribut d'Esculape était celui d'Apollon *médecin* ².

¹ Pind., *Ol.*, vu, 14. Le soleil épousa Rhodé, fille de Neptune et d'Amphitrite. (Apollod., 1, 4, 4. 6.)

² Qui salutari levat arte fessos
Corporis artus.

Horat., *Carm. sæcul.*, 63-4.

L'Apollon delphique assis sur le trépied de la villa Albani, dont les cheveux sont disposés comme ceux de l'Apollon du Belvédère, tient à la main le serpent, emblème du pouvoir de guérir, de rendre la *vie*, chez Esculape. C'est aussi le sens qu'il faut donner au serpent qui est près de l'Apollon du Belvédère et que cette position même montre n'avoir rien à faire avec le serpent Python objet de la colère d'Apollon et but de ses flèches. Le tronc de palmier qui est auprès de lui est une allusion à celui qu'il fit pousser à Délos (Callim. *in Ap.*, 4.)

Unir dans un même symbole le dieu formidable et le dieu secourable, celui qui frappait et celui qui guérissait, était dans le génie des religions antiques¹, et a passé de là dans les superstitions modernes. On m'assure que les gens de la campagne, en Italie et même en France, croient que tel saint ne guérit de telle maladie que parce que c'est lui qui l'envoie.

Mais Philiscus devait avoir un modèle. Ici je proposerai timidement Praxitèle, dont il y avait un Apollon à Rome²; nous aurions une copie de cet Apollon modifiée par Philiscus. L'original de l'Apollon du Belvédère peut bien, ce me semble, appartenir à la gracieuse famille des Apollons de Praxitèle, et il serait devenu plus théâtral dans la reproduction de Philiscus sous l'influence du goût rhodien.

Mais pour cela il faudrait que Philiscus fût venu à Rome, ce qui n'a rien d'in vraisemblable, mais ce que nous ne savons point.

¹ C'est ainsi qu'on rapportait un Apollon de Calamis à la peste d'Athènes bien qu'il fût antérieur à ce fléau. (Paus., 1, 3, 3.)

² Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 11. Cet Apollon devait être nu, car Praxitèle fit prévaloir le nu dans la sculpture et en particulier dans le type d'Apollon. Visconti hésite pour l'Apollon du Belvédère entre Calamis et Praxitèle; sa seconde supposition est de beaucoup la plus vraisemblable. On a remarqué entre l'Apollon du Belvédère et la Diane du Louvre un certain air de famille. M. Wagner incline à les croire du même sculpteur. J'ai rapporté à Praxitèle la création du type de notre Diane chasseresse, celui de l'Apollon du Belvédère aurait la même origine.

Car il paraît certain que l'Apollon du Belvédère a été exécuté à Rome ; le marbre de la statue est regardé généralement aujourd'hui comme un marbre italien¹. Après bien des discussions, on en est revenu à l'opinion de ce minéralogiste français, lequel, au milieu de l'enthousiasme sans borne qui proclamait cette statue le chef-d'œuvre de l'art grec, à l'inspection déclara que le chef-d'œuvre de l'art grec ne venait point de Grèce, ce qui n'empêchait point du reste qu'il ne pût avoir été exécuté à Rome par un ciseau grec d'après un modèle grec.

Quelle que soit la provenance de l'Apollon du Belvédère, s'il n'efface pas tout ce qu'il y a de sculpture dans le monde, et même à Rome, il n'en est pas moins une œuvre d'une singulière beauté. La réaction de dédain provoquée par les louanges sans mesure dont il a été l'objet, est beaucoup plus injuste que ces louanges n'étaient exagérées, et j'aimerais mieux être coupable des phrases les plus ridicules du président Dupaty que d'avoir à me reprocher ce blasphème d'atelier : L'Apollon ressemble à un radis ratissé.

Quand on trouverait, en le comparant aux marbres

¹ Brard, *la Minéralogie appliquée aux arts* II, p. 277-80; d'après l'opinion de Dolomieu. — Il ne s'ensuit pas que l'Apollon du Belvédère ne puisse être plus ancien que l'empire; le passage de Pline qu'on cite pour établir que le marbre de Carrare n'a pas été employé avant cette époque, xxxvi. 5, 4, ne le prouve point; Pline dit seulement qu'on a trouvé récemment un marbre plus blanc que le *marbre de Paros* dans les carrières de Luni.

du Parthénon, les muscles trop adoucis, on ne pourrait s'empêcher d'admirer l'élégance suprême de toute la statue, certains détails rendus avec un sentiment exquis ; et la tête, la physionomie triomphante et radieuse ! Un poète grec disait, en parlant de l'ancien Apollon d'Onatas : « Beau par la tête et le regard ¹. » Il eût dit de même à propos de l'Apollon du Belvédère.

Quelle est donc cette statue, la seule peut-être parmi les belles statues de Rome dont il soit impossible d'indiquer l'origine grecque ? J'y vois comme un résultat mystérieux du travail des siècles, comme une fleur dont la semence inconnue a été apportée par tous les vents. Peut-être l'Apollon du Belvédère provient-il d'un type ancien modifié, transformé par bien des générations d'artistes.

A travers Onatas, Calamis, Phidias, Myron ², Pythagoras, Léocharès, Praxitèle, Lysippe et beaucoup d'autres, passant par le bois, l'airain, l'ivoire et le marbre, ce type est arrivé à la main ignorée qui, à une époque d'élégance et d'habileté, a mis plus de charme encore que de grandeur dans une conception d'où le charme pourtant n'a pas banni la sublimité.

¹ Comme son père Jupiter, dit une épigramme de l'Anthologie (*Anth. gr.*, II, p. 14.)

² La beauté de la tête de l'Apollon fait songer à Myron, célèbre pour ses têtes ; sans fournir complètement la donnée de l'Apollon du Belvédère, Myron a pu contribuer à lui donner l'animation et la vie qu'il excellait à rendre.

Chacun de ces statuaires a pu concourir pour sa part à préparer de loin l'Apollon du Vatican. L'Apollon de l'Éginète Onatas était déjà remarquable par la tête et le regard. L'Apollon de Calamis était l'Apollon *qui chasse les maux*; le type de l'Apollon dorien est reproduit selon O. Müller dans l'Apollon du Belvédère¹. Myron, célèbre par la beauté de ses têtes, n'est peut-être pas étranger à la beauté de la sienne, Léocharis à sa grâce, et encore moins Praxitèle s'il a fourni l'original de la statue. Lysippe enfin, par son influence sur l'école de Rhodes, a pu transmettre quelque chose de son ardeur au Rhodien Philiscus, pour moi auteur présumé de l'Apollon du Belvédère.

Ce chef-d'œuvre ainsi compris serait le dernier terme d'une série dont les premiers seraient l'Apollon Agyeus, qui était une pierre conique², et l'Apollon d'Amyclée, lequel, sauf le visage, à peine indiqué, sauf les pieds et les mains, qui faisaient saillie, ressemblait à une colonne³. Le terme extrême est cet Apollon si svelte, si dégagé, dont le visage est si fièrement animé, et que Maxime de Tyr semblait avoir devant les yeux quand il peignait un jeune homme qui, l'arc à la main, marche avec les pieds d'un dieu.

En présence des belles œuvres de la dernière heure telles que la Vénus de Médicis, l'Apollon du Belvédère,

¹ Dor., II, p. 337.

² Gher., *Gr. myth.*, § 315. 2.

³ Paus., III, 19, 2.

une opinion s'est formée qu'il faut combattre : on a cru que l'art grec s'était soutenu à la même hauteur pendant cinq siècles. Visconti a été jusqu'à dire, en parlant d'ouvrages postérieurs à Alexandre, et même datant de l'empire, qu'ils avaient surpassé les chefs-d'œuvre de l'ancienne école.

Les choses ne sont point allées ainsi, et, j'ose le dire, au Vatican, en présence de l'Apollon du Belvédère, parce qu'au Vatican je me souviens du Parthénon.

L'histoire des arts et des lettres montre partout une époque de rudesse et de vigueur précédant une époque de perfection, après laquelle vient une époque de grâce et de raffinement que suit une ère de décadence avec des retours momentanés et incomplets vers la beauté des âges qui ont précédé. Cette marche, en quelque sorte nécessaire, et que l'art suit fatalement, peut être étudiée à Rome dans les transformations d'un type qu'on y rencontre fréquemment, la tête de Méduse. Cette tête a commencé par être hideuse. A l'état ancien, la Gorgone a d'énormes dents de sanglier et tire la langue en faisant une horrible grimace¹. Avec le temps, la tête de Méduse change d'aspect, elle n'est plus que terrible, elle devient même belle. La bouche, d'abord affreusement béante, ne fait plus que s'entrouvrir. Les serpents, ne se montrent plus qu'à

¹ Par exemple sur une urne funèbre, salle du Lapidaire au Vatican.

peine dans la chevelure et finissent par en disparaître : le mouvement et l'entortillement fantastique des cheveux les figure et les remplace¹. On s'explique ainsi comment Cicéron, parlant d'une sculpture volée par Verrès, a pu dire : *Gorgonis os pulcherrimum*², « un très-beau visage de Gorgone, » et comment le peintre Timomaque était renommé pour la beauté qu'il avait donnée à la Gorgone³. Selon Lucien, c'est par la beauté que les Gorgones pétrifient⁴.

L'art grec a passé par ces phases, il est arrivé à un art grand avant Phidias, parfait avec Phidias et ses premiers successeurs, gracieux avec Praxitèle. Après Lysippe, il y a eu interruption, comme nous l'apprend Pline, et, comme il nous l'apprend encore, au bout d'un siècle et demi environ il y a eu une renaissance, mais une renaissance incomplète, et les traces de l'affaiblissement subsistent même après la résurrection⁵.

L'Apollon du Belvédère à Rome, la Vénus de Médicis à Florence, le *Combattant* d'Agasias à Paris, sont des produits admirables de cette époque de l'art grec

¹ Têtes de Méduse, *villa Alb.*, *Nuov. br.*, 27, 40.

² *In Verr.*, II, 4, 56. Cinctum anguibus doit exprimer ici les serpents devenus des cheveux à forme de serpents.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 40, 11.

⁴ Luc., *de Dom.*, 19.

⁵ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 3. Ceux qui vinrent après la renaissance de l'art, dit Pline, furent dignes d'estime, mais très-inférieurs aux artistes qui les avaient précédés.

entremêlée de chutes et de retours. C'est une seconde vie de l'art antique ; mais la seconde vie dans les arts n'est pas comme la seconde vie de l'homme, elle est toujours plus imparfaite que la première. Cet arbre, quand il repousse, ne s'élève jamais autant qu'avant d'être coupé. Dans la physique des arts, le fleuve qui se précipite ne remonte pas à la hauteur de sa source.

L'histoire explique cette marche des choses. L'époque héroïque des républiques grecques, et en particulier d'Athènes, l'époque de Marathon et de Salamine prépare l'âge de Périclès ; puis l'esprit public diminue, les caractères s'abaissent et la Grèce tombe aux pieds d'Alexandre. Comme toujours, la plus brillante servitude est punie justement par les misères qui la suivent. Après Alexandre, la Grèce est déchirée et l'art semble périr.

Une tradition de l'art grec se conserve dans les royaumes sortis du fractionnement de l'empire d'Alexandre, chez les rois de Pergame et surtout en Égypte ; mais une tradition amoindrie, car la grande inspiration a fini sans retour avec la liberté. Cette tradition se perpétue surtout dans la république commerciale de Rhodes, tandis que s'y conservent, avec la liberté, la richesse et la puissance. Après que les Romains ont pacifié la Grèce en l'asservissant, le génie des arts, indomptable chez les Grecs, refléurit sous la domination étrangère et dans la capitale des vainqueurs. Mais rien ne serait plus faux, malgré des pro-

duits éclatants de l'imitation, que de comparer ce époque du talent reproductif avec les époques de génie créateur. Sous l'empire, l'art n'a comme l'humanité que des moments, et les très-bons ouvrages sont des exceptions presque autant que les très-bons empereurs.

Cependant, selon Visconti et quelques autres, l'art romain se serait soutenu à la même hauteur durant ces siècles, et à la fin de ce temps on le verrait plutôt perfectionner que déchoir.

Quand j'entends un homme tel que Visconti soutenir une thèse aussi contraire aux enseignements de l'histoire et aux lois de l'esprit humain, je m'étonne ; mais je me rappelle bientôt que cette thèse fut celle de ses dernières années de sa vie, lorsqu'il était venu vivre en France sous un souverain plus sympathique à l'empire romain qu'aux républiques grecques, et à Rome, probablement il ne déplaisait pas qu'on mit le siècle d'Auguste au-dessus du siècle de Périclès. Je craignais que la liberté d'esprit de Visconti ne se soit pas assez soustraite à ces influences¹, surtout quand je vois une telle opinion se produire, soit sous son nom, soit sous le nom d'autrui, dans des ouvrages qu'il inspirait

¹ On en peut juger par le résultat auquel cette fausse vue de l'art romain semble avoir conduit parfois un si habile archéologue. Le motif unique, dit-il, que j'ai pour croire la Vénus de Médicis postérieure à la Vénus du Capitole, ou au moins à son plus ancien archétype, n'est autre que la supériorité de la beauté idéale de la première. Le fait admettait une conclusion absolument contraire qu'il en eût fallu tirer.

dont la publication était ordonnée par celui qui en France avait fondé l'empire.

Peut-être l'influence dont je parle n'a-t-elle été pour rien dans l'opinion que je combats. Cette opinion a été partagée par d'autres critiques éminents, comme M. Thiersch, qui n'avait aucun motif particulier de la soutenir. Je n'accuse donc personne, et si je me suis laissé aller à une défiance peut-être injuste, c'est qu'en écrivant ce livre j'ai eu plus d'une fois occasion de remarquer combien la complaisance, directe ou indirecte, a faussé l'histoire. C'est à ceux qui ne veulent flatter personne à y chercher la flatterie sous tous ses déguisements pour l'en bannir.

XI

SUITE DE LA GRÈCE A ROME DANS L'ART.

Les héros de la Grèce. — Hércule. — Trépieds, candélabres, trônes, autels, coupes. — Thésée. — Expédition des Argonautes. — Guerre de Thèbes. — Guerre de Troie, *l'Illiade*, *l'Odyssée* et les poèmes cycliques dans la sculpture. — Le théâtre grec dans la sculpture. — Eschyle, Sophocle, Euripide. — Tragédies perdues, retrouvées par les statues et les bas-reliefs. — La comédie grecque. — Sculptures d'après des tableaux. — Les héroïnes. — Portraits de personnages grecs. — Philosophes. — Orateurs et Rhéteurs. — Poètes. — Hommes d'État et hommes d'action. — Portraits d'Alexandre, jugement sur Alexandre et sur César.

Jusqu'ici, je n'ai guère parlé que des types divins tels que l'art grec les a exprimés et qu'on les retrouve à Rome exprimés d'après lui; mais on y retrouve aussi les types héroïques, et c'est dans ces types que je vais chercher à Rome les créations du génie grec.

Euphranor, peintre et sculpteur, réalisa le premier les types héroïques de la Grèce dans toute leur grandeur ¹. Et cette grandeur, là où nous la rencontrerons, nous saurons qu'originellement elle vient de lui.

¹ Pl. *Hist. nat.*, xxxv. 40, 4.

Je commencerai par Hercule, car Hercule fut un héros avant d'être un dieu. Nous allons voir sa vie tout entière se dérouler dans des bas-reliefs et des statues ; ce sera pour nous comme si nous lisions quelque Héraclède perdue.

Ce poème sculpté commence avec la vie du héros.

La naissance d'Hercule, reçu, comme le petit Bacchus, par Mercure, est figurée sur un bas-relief du Vatican ¹.

Hercule au berceau faisait déjà des prodiges. Un jour, il étouffa deux serpents que lui envoyait la haine de Junon. C'était le sujet d'un tableau de Zeuxis ². Une idylle de Théocrite ³ a pu s'inspirer du tableau et une ode de Pindare ⁴ a pu l'inspirer ; car si les poètes traduisaient parfois les artistes, plus souvent les artistes traduisaient les poètes.

A Rome, le tableau de Zeuxis est reproduit par plusieurs statues d'Hercule étouffant les serpents, et par un bas-relief ⁵.

¹ *M. P. Cl.*, 471.

² *Pl.*, *Hist. nat.*, xxxv, 56, 4. *Anth. Plan.*, iv, 90. Deux statues d'Hercule enfant à Olympie. (*Paus.*, v, 25, 4.)

³ *Théocr.*, xxiv, 26-8

⁴ *Pind.*, *New.*, 1, 43-7.

⁵ Statues : *Vatic.*, *cour du Belv.*, *gal. des Candélabres*, 228, *M. Chiar.*, 671, *Capit.*, *gal.*, 26. Bas-relief : *M. P. Cl.*, 441. Ce bas-relief nous donne une idée assez exacte du tableau de Zeuxis, car on y voit Alcène qui contemple avec effroi le premier exploit d'Hercule. Am-

Agéladas, qui eut l'honneur d'être le maître de trois grands sculpteurs grecs, Phidias, Polyclète et Myron, avait fait une statue d'Hercule imberbe¹. Cet ouvrage du maître de Phidias dut susciter en Grèce des imitations, d'où dérivent sans doute plusieurs des Hercules adolescents² qui existent à Rome, et dans lesquels s'est effacé complètement le caractère de la sculpture grecque avant Phidias³.

On voit au Capitole une statue d'Hercule très-jeune, en basalte, qui frappe assez désagréablement, d'abord, par le contraste, habilement exprimé toutefois, des formes molles de l'enfance et de la vigueur caractéristique du héros⁴. L'imitation de la Grèce se montre même dans la matière que l'artiste a choisie : c'est un basalte verdâtre, de couleur sombre. Tisa-

plitrion tire son glaive, comme dans l'ode de Pindare⁵ et dans un tableau décrit par le second Philostrate (Phil. Jun., 6), qui était probablement d'après Zeuxis. L'attitude du héros enfant varie un peu dans les statues ; celle qu'il a dans le bas-relief doit être considérée comme la plus semblable au tableau de Zeuxis.

¹ Paus., vii, 24. 2.

² Une telle statue est mentionnée dans l'Anthologie. (*Anth. gr.*, iii, 188.)

³ *M. Chiar.*, 53, 87. Deux à la villa Borghèse (salle des Hercules) : l'un d'eux plein de vivacité. Au Vatican (salle Lapidaire), un jeune Hercule est triste, comme s'il prévoyait les grandes épreuves qui l'attendent et dont la perspective le jeta dans une noire mélancolie.

⁴ Quand les statues d'Hercule jeune portent comme celle-ci la peau de lion, il s'agit du lion de Cithéron dont la mort fut un des premiers exploits d'Hercule.

goras et Alcon¹ avaient fait un Hercule en fer, pour exprimer la force², et, comme dit Pline, pour signifier l'énergie persévérante du dieu.

Les douze³ travaux d'Hercule, représentés soit par des statues, soit surtout par des bas-reliefs⁴, l'avaient été en Grèce dès avant Phidias⁵, et le furent de son

¹ Paus., x, 18, 5. Pl., xxxiv, 40, 1.

² La force physique : Amycus a une chair de *fer* (Théocr., xii, 47) ; et aussi la vigueur morale : Adraste est appelé au cœur de *fer* par Eschyle (*Sept.*, 52). A Messène était le portrait d'Epaminondas en *fer*. Paus., iv, 51, 8.)

³ Le nombre de douze ne date pas seulement, comme on l'a dit, de l'époque alexandrine, mais a été fixé définitivement entre celle de Cimon et celle de Périclès. Il n'y avait que dix travaux d'Hercule sur le temple de Thésée ; il y en avait douze au temple de Jupiter à Olympie (Paus., v, 10, 2). Pausanias n'en indique que onze, mais comme il parle de métopes placées symétriquement sur les deux faces du temple, leur nombre devait être le même de chaque côté.

⁴ Les principaux sont : *M. Capit.*, 1^{re} S. d'en bas ; *villa Ludovini*, neuf travaux ; *villa Borghèse* (S. 2), sur deux sarcophages ; *villa Albani*, autour d'un grand cratère.

⁵ Avant Phidias, sur le coffre de Cypselus, quatre exploits d'Hercule ; douze sur le trône d'Apollon d'Amyclée ; mais là ne sont pas tous ceux qui formèrent depuis l'ensemble consacré des *douze travaux*. Plusieurs exploits d'Hercule à Sparte, dans le temple de Junon Chalcioecos (Paus., iii, 17, 3). Homère suppose déjà des combats d'Hercule contre des sangliers, des lions, des ours — ceux-ci ne se retrouvent pas depuis, — ciselés sur le baudrier que l'ombre du héros porte aux enfers (*Od.*, xi, 610). Dans les *posthomerica* de Quintus de Smyrne, tous les *travaux* d'Hercule sont représentés sur le bouclier d'Eurypylus (vi, 199). La tradition, en germe, dans Homère, s'est développée et complétée.

temps ¹ et après lui ² par Polyclète, par Praxitèle, par Lysippe.

A Rome, nous voyons encore ce sujet reproduit d'après des modèles grecs : Hercule attaque l'hydre, ainsi que l'avait représenté Polyclète³. L'hydre s'entortille autour de la jambe d'Hercule⁴; elle a une tête de femme⁵, et, sauf l'expression, qui est celle de la terreur, ressemble singulièrement au serpent à tête de femme que Michel-Ange et Raphaël ont enroulé autour de l'arbre du Paradis terrestre, figurant l'esprit tentateur, sans le savoir, d'après Polyclète.

¹ Panæus, frère ou au moins parent de Phidias, peignit à Olympie Hercule et Atlas, Hercule et le lion de Némée, Hercule délivrant Prométhée, deux Hespérides tenant les fruits d'or dans la main, Hercule allant combattre les Amazones. (Paus., v, 11, 2.)

² Par Praxitèle à Thèbes (Paus., ix, 11, 4); par Lysippe à Alyzie en Acharnanie (Str., x, 2, 21), d'où ils furent transportés à Rome, et pour cette raison ont dû être la principale origine des représentations romaines des travaux d'Hercule.

³ Cic., *de Orat.*, II, 16 : même sujet sur le coffre de Cypsélus et au temple de Delphes. (Eur., *Ion*, 191.)

⁴ Au Capitole, sous le portique (à l'entrée), jambe d'Hercule appartenant au n° 30, et retrouvée après que celui-ci avait été complété par l'Algarde. Cet entortillement de l'hydre autour de la jambe d'Hercule, qui reparait souvent, semble avoir été consacré par un exemple célèbre; il est mentionné par Apollodore (II, 5, 2, 4). Au Capitole, Hercule est représenté brûlant les têtes de l'hydre, ce qu'il fit pour empêcher celle qui était immortelle de renaitre.

⁵ Sans doute par une confusion de l'hydre, serpent à plusieurs têtes, avec Echidna qui avait un corps de femme, car elle fut tout à fait femme avec Hercule, et des pieds de serpent. Cette association fait songer aux fréquentes attaques de la poésie grecque contre les femmes.

Hercule perce les oiseaux de Stymphale, nettoie les étables d'Augias, deux *travaux* omis par Praxitèle¹. Sa gracieuse imagination avait évité ces sujets, dont le dernier l'avait sans doute rebuté. L'art antique parvint cependant à le rendre sans qu'il offrît aux yeux rien de déplaisant, en l'indiquant seulement par la corbeille et la fourche qui avaient servi à l'exécuter, par l'eau courante d'un fleuve et par une figure de femme qui représente cette eau. Hercule traîne Cerbère² et le lion de Némée³, tue le roi de Thrace Diomède⁴ et Géryon⁵, arrive au jardin des Hespérides⁶, dont les fruits d'or étaient peut-être bien des oranges, car ils étaient parfumés. Ce fruit ne sem-

Paus., ix, 11, 4.

¹ *M. P. Cl.*, 213.

² *M. P. Cl.*, 134. En général, sur les monuments grecs et dans la poésie grecque, Hercule étouffe le lion de Némée en le serrant contre sa poitrine; *temple de Thésée, bas-reliefs et pierres gravées*, (Eurip., *Herc. fur.*, 154; Théocr., xxv, 266 suiv.). La peau de lion n'est devenue le costume d'Hercule et il n'a porté la massue que depuis Pisandre, d'après Strabon (xv, 1, 9), ou depuis Stésichore, selon Athénée (xii, p. 512); à Olympie, une statue en bronze (Paus., v, 25, 7) le représentait avec la massue.

³ *M. P. Cl.*, 137.

⁴ *M. P. Cl.*, 208. Géryon a ici trois têtes, comme dans Hésiode (*Théog.*, 287); ailleurs il a trois corps, comme chez Eschyle (*Ag.*, 879) et chez Euripide (*Herc. fur.*, 423). Géryon est plus petit qu'Hercule; les hommes sont plus petits que les divinités sur le bouclier d'Achille (*Il.*, xviii, 519); les sujets sont plus petits que les rois, et les vaincus que le Pharaon vainqueur, sur les bas-reliefs égyptiens.

⁶ *Villa Albani, salon.*

ble pas avoir été connu des Romains dans les temps historiques ; mais les Grecs paraissent en avoir eu une notion légendaire et mythologique dans la tradition des fruits d'or du jardin des Hespérides, situé, d'après les récits les plus anciens, aux extrémités occidentales de la Méditerranée, en Lybie ou en Espagne, aux bornes de Neptune, dit Euripide ¹.

Hercule et les Hespérides faisaient partie d'une composition très-ancienne de Théoclès ², où entrait aussi Atlas soutenant le ciel. Ce dernier sujet, figuré isolément, se voit à Rome, assez semblable à ce qu'il était dans les compositions des anciens artistes grecs. Atlas porte le ciel, où sont figurés les douze signes du zodiaque ³, représentation de cette partie du

¹ Là où Neptune termine le ciel que soutient Atlas. (*Hipp.*, 742-7.)

² En bois. (Paus., vi, 19, 5.) Le dragon entourait l'arbre, de même qu'il l'entoure dans un bas-relief de la villa Albani ; nouvelle ressemblance avec Michel-Ange et Raphaël. On voit dans ce bas-relief Hercule, des Hespérides, l'arbre et le dragon comme dans le groupe de Théoclès.

³ *Villa Alb. Coffee House*. Cet Atlas rappelle par plusieurs traits, un tableau qu'a décrit Philostrate (ii, 20), dans lequel Atlas était courbé sous son accablant fardeau et un genou en terre ; des constellations étaient de même indiquées sur le ciel qu'il portait. L'Atlas d'Homère (*Od.* i, 53-4), est autre : il soutient les colonnes du ciel et de la terre. Chez Hésiode (*Théog.*, 517-20), Atlas ressemble déjà à celui que nous présentent les monuments d'une époque avancée ; il supporte le ciel de la tête et de ses mains infatigables ; il est au pays des Hespérides ; cet Atlas soutient donc le ciel avec sa tête et avec ses mains, comme celui de la villa Albani. Dans le Prométhée d'Eschyle, Atlas porte sur

mythe d'Hercule, conçue à une époque scientifique et surtout astrologique.

Le tour de force d'Hercule avec les cinquante Thespiades n'avait pas été négligé par Praxitèle¹. On avait placé leurs statues à Rome² devant le temple de la *Félicité*, sans doute en mémoire du *bonheur* d'Hercule. Ces figures devaient être charmantes, car l'une d'elles rendit amoureux un chevalier romain. On n'en a pas encore retrouvé une seule, mais on sait où était le temple de la *Félicité*³, et elles mériteraient d'être cherchées.

Certaines aventures d'Hercule, représentées quelquefois sur des bas-reliefs avec celles qu'on y rencontre plus ordinairement, doivent, comme les autres, avoir eu leurs modèles dans des produits perdus de l'art grec dont ces bas-reliefs nous révèlent l'existence⁴; c'est Hercule instruit à jouer de la lyre par Linus, que le vio-

ses épaula la colonne du ciel et de la terre dans les régions hespériennes. (348-9.)

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 20.

² Elles étaient déjà sculptées sur le trône de l'Apollon d'Amyclée. Paus., iii, 19, 4.)

³ Entre le marché aux Bœufs et le grand Forum, près du Vélabre. Pline, en disant qu'une Vénus de Praxitèle, placée sans doute à l'intérieur du temple, a péri dans un incendie, ne dit pas que les Thespiades, qui étaient *derant* le temple, aient péri avec lui.

⁴ Sur deux bas-reliefs d'un remarquable travail (*M. P. Cl.*, 432-454) et dans lesquels sont placées les divinités en rapport avec Hercule, comme les dieux protecteurs des héros, figurent dans les épopées grecques.

lent écolier devait tuer dans un moment d'impatience; c'est Hercule apprenant à tirer de l'arc; c'est la guerre d'Hercule contre le roi des Myniens, Erginus, célébrée anciennement par les poètes grecs¹, et qui désignait sans doute d'antiques différends de Thèbes et d'Orchomène.

Hercule *furieux*, ce sujet pathétique, fréquemment traité par la poésie, l'a été rarement par l'art. Je ne l'ai pas rencontré à Rome. Sans doute, il faut accuser de cette omission le même scrupule qui a fait passer sous silence la fureur d'Hercule à Pindare dans le chant qu'il lui a particulièrement consacré².

Enfin, Hercule apparaît divinisé sur un bas-relief où on lit, écrit en grec, *Hercule qui se repose*³. Audessous, une victoire lui verse à boire dans une coupe; c'est la coupe de l'immortalité. L'Hercule du Vatican (le Torse) est un Hercule divinisé, à en juger par le calme de l'attitude et la tranquillité majestueuse de la sculpture.

De tous les hauts faits d'Hercule un des plus importants est Hercule délivrant Prométhée du vautour. Ce sujet d'une peinture de Panæus à Olympie⁴ se

¹ C'était, selon Welcker, le sujet de la Myniade, épopée perdue.

² La troisième isthmique. (Diss., Pind., II, p. 558.) Philostrate parle d'un tableau d'*Hercule furieux*. (Phil., II, 25).

³ VIII. Alb., salle de l'Ésope.

⁴ Paus., V, 11, 2.

retrouve à Rome sur un curieux bas-relief¹ et parmi de charmantes peintures du Columbarium de la villa Pamphili.

Un ancien sculpteur grec, Aristoclès, était auteur d'un groupe en bronze d'Hercule combattant la reine des Amazones à cheval². Un groupe en marbre représente une Amazone à cheval, aux prises avec deux guerriers que l'on a crus Hercule et Thésée³; mais de tels héros ne seraient pas renversés par une Amazone.

Je ne sache pas une sculpture célèbre de l'antiquité qui montrât Hercule ayant pris les habits d'Omphale et maniant le fuseau; mais ce sujet avait été traité souvent par la peinture; un des tableaux dont parle Lucien⁴ nous est peut-être reproduit dans une mosaïque du Capitole. Cependant, Hercule devait avoir été représenté filant, par quelque sculpteur grec, car un tel Hercule se voit à Rome⁵.

Un sujet bien grec et en Grèce bien anciennement traité, c'est le trépied d'Apollon enlevé par Hercule⁶. Aussi l'avons-nous à Rome exécuté en style

¹ *Mus. Capit.* Bas-relief de la formation de l'homme par Prométhée.

² Paus., v, 25, 6. Le type des Amazones dans la statuaire est donc antérieur à Phidias qui n'a pu que le fixer, c'est ce que prouvent encore les combats d'Amazones du temple de Thésée.

³ *Villa Borgh.*, S. 2.

⁴ Luc., *Quomod. hist. conscrib.*, 10.

⁵ *Villa Borghese*, S. 1.

⁶ Dans le temple de Delphes (Paus., x, 45, 4), Hercule et Apollon se

archaïque ¹ à l'imitation des antiques représentations de ce sujet sacré qui faisait sans doute allusion à une rivalité des deux cultes dont il ne reste pas d'autre mémoire. La *dispute du trépied*, c'est-à-dire de l'oracle, n'est-ce point à Delphes la guerre du nouveau culte hellénique représenté par Apollon et du vieux culte pélasge représenté encore cette fois par Hercule, comme elle le fut à Athènes par Athénè et Neptune?

Le trépied delphique se voit lui-même à Rome placé auprès de plusieurs statues d'Apollon ². On peut s'y faire une idée de sa forme comme si on avait visité le temple de Delphes. On reconnaît sa concavité et son couvercle sur lequel s'asseyait la Pythie.

Puisque j'ai prononcé ce mot *trépied*, je saisis cette occasion de parler des trépieds et de ces autres décorations du Vatican, les candélabres, les autels, les trô-

disputant le trépied; du côté d'Hercule Minerve, du côté d'Apollon Diane, ce qui autorise Muller (*Arch.*, p. 541) à croire qu'un groupe très-ancien dont les auteurs étaient Dipæus et Scyllis, et qui se composait des mêmes personnages, représentait la lutte d'Apollon et d'Hercule pour la possession du trépied, peut-être aussi leur réconciliation. Près de Mégéopolis, Hercule arrachait le trépied à Apollon. (Paus., viii, 57, 1.)

¹ *Vill. Alb.*, Zoeg., b. r., n. pl. 66. Sans intention d'archaïsme, *M. P. Cl.*, 141. *Gal. des Candél.*, 187. En Grèce, sur un bas-relief du Péloponèse publié par Paciaudi.

² *M. Capit.*, villa Borghèse. Trépied dédié à Apollon, *M. Chiar.*, 114. Visconti pense qu'un trépied du Vatican fait connaître la forme des trépieds delphiques portés dans les pompes triomphales décrites par Athénée.

nes, les vases, les coupes, qui sont aussi des imitations de l'art grec.

Car en Grèce ces objets usuels étaient des œuvres d'art. Ils sont mentionnés par les auteurs avec les autres chefs-d'œuvre. On vit alors ce qu'on a vu depuis à la Renaissance, l'art répandre sur chaque chose la beauté. Quand le sentiment du beau existe, il se mêle à tout.

Les trépieds figurent parmi les monuments des plus anciens temps ¹ de la sculpture grecque. Ils étaient le prix des vainqueurs dans les jeux ² et les concours dramatiques³. On les dédiait dans les temples; ils ornaient les demeures opulentes déjà au siècle d'Ilo-nère; ils sont souvent mentionnés parmi les dons⁴. Ils servaient à chauffer l'eau du bain⁵; il y avait à Athènes une rue des trépieds. Après avoir rempli les temples⁶, ils ont trouvé leur emploi dans le culte chrétien; un des trépieds du Vatican vient d'une église où il servait de bénitier. Entre les jambages des trépieds ou sur leur base étaient placés, comme nous le

¹ Gitiadas et l'Éginète Callon firent des trépieds d'airain ornés de figures de déesses. (Paus., III, 18, 5.)

² Dans l'*Illiade* (xxiii, 259), prix proposés : une femme, un trépied, des bœufs.

³ Athén., V, p. 198.

⁴ *Odyss.*, IV, 129.

⁵ *Il.*, xxii, 443; xxiii, 11.

⁶ Nombreux trépieds d'or dans le temple d'Apollon Isthmicien. (Pind., *Pyth.*, XI, 4-5.)

voyons encore au Vatican ¹, des personnages divins ou des scènes mythologiques. Les trépieds eurent, en général, des originaux en bronze, souvent anciens; leur marbre, plus récent, garde volontiers le double caractère du bronze et de l'antiquité.

Comme les trépieds, les candélabres étaient déposés dans les temples; les chrétiens leur donnèrent une place dans les églises. Quatre beaux candélabres du Vatican ² proviennent du tombeau de sainte Constance; trois de ces candélabres avaient été transportés dans l'église voisine de Sainte-Agnès, où l'un d'eux est resté.

Les trônes des dieux avaient aussi leurs modèles dans la plus haute et la plus belle antiquité grecque. Le trône d'Apollon à Amyclée; après lui, le trône de Jupiter à Olympie étaient couverts de sculptures. D'autres, de dimensions moindres, étaient conservés dans les temples ³. On peut rapprocher d'eux un trône de Bacchus et un trône de Cérès au Vatican. Des trônes d'or et d'ivoire furent portés dans la pompe triomphale d'Antiochus Épiphanes ⁴.

¹ Hercule combattant les Ligures, près de la porte du Musée étrusque; candélabres Barberini, *M. P. Cl.*, 412, 413, plusieurs divinités; *Gal. des Candél.*, 35, supplice de Marsyas.

² *Gal. des Candél.*, 95, 97, 157, 219.

³ Les divinités étaient assises sur des trônes, dans les temples; Diane sur le sien dans l'Agora de Thèbes (*Soph.*, *Œd. R.*, 161). Sur l'importance et le nombre des trônes, voy. Quatremère de Quincy, *Jup. Ol.* p. 314 et suiv.

⁴ Athén., v, p. 202.

Les autels recevaient aussi des ornements de la main des sculpteurs les plus illustres. L'autel de Diane à Éphèse était, dit Strabon ¹, *tout rempli* d'œuvres de Praxitèle. Peu de choses pouvaient être comparées à un autel de son fils Céphissodote ². A Parium, Hermocréon avait construit un autel d'Apollon et de Diane, dont les côtés avaient un stade de longueur ³.

Il n'y a, on le pense bien, rien de semblable à Rome. Mais on y voit des autels de plusieurs divinités, ornés de figures et de symboles en bas-reliefs ⁴.

Ceux même qui semblent consacrés à un culte national, si l'on en juge d'après les sujets romains qui les décorent, se rattachent à la mythologie grecque, comme s'y rattachaient ce culte lui-même et les origines du peuple romain ⁵.

Enfin ces belles coupes, ces cratères magnifiques, ces vases merveilleux, splendides ornements de la collection vaticane et des collections Albani et Borghèse, ou ont été enlevés par la conquête romaine, ou lui

¹ Str., x, 4, 25.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 24,

³ Str., x, 5, 7; xiii, 1, 13.

⁴ Autel de Jupiter (*Gal. des Candél.*, 271), d'Apollon (Vill. Alb.); au Capitole, autel des Vents, du Calme; autel des douze grands dieux. Tous ces autels sont garnis de figures comme les autels grecs dont parlent les anciens.

⁵ Autel de Faventinus (*M. P. Cl.*, 14), Mars et Vénus surpris par Vulcain, le jugement de Pâris, Hector traîné par Achille, y servaient d'introduction à la naissance et à l'enfance de Romulus et de son père.

ont été dérobés en quelque sorte par l'art romain¹.

L'art de ciseler les coupes, de les entourer de figures en relief² est un art grec très-ancien³ qu'on faisait remonter aux temps héroïques⁴, et que ne dédaignèrent ni Calamis⁵, ni Myron⁶, ni Euphranor⁷.

L'un des plus célèbres artistes en ce genre fut Mentor⁸. Martial vante deux coupes de lui : dans l'une rampait un lézard, dans l'autre un serpent ; ce qui fait penser à certains ouvrages de Benvenuto Cellini et de B. de Palissy ; deux autres étaient d'une si grande perfection, que les possesseurs n'osaient s'en servir. Verres, dans son goût pour les collections d'art à tout prix, volait, pour enrichir la sienne, un beau vase comme une belle statue⁹.

¹ Six coupes d'or offertes à Delphes, par Gygès, roi de Lydie, pesaient trente talents (Hérod., I, 14), ce qui, d'après une évaluation de Larcher, donne une valeur de deux millions. Parmi les cratères ornés de figures qu'on portait au triomphe de Paul Émile, était une coupe d'or que lui-même avait fait fabriquer et qui valait le tiers de cette somme (Plut., *P. Em.*, 33.)

² Comme était une coupe d'argent placée sur un quadriges et traînée par six cents hommes. (Athén., V, p. 199.)

³ La coupe que les Lacédémoniens firent faire pour Crésus. (*Hérodote*, I, 70.)

⁴ Dans la Télégonie, épopée perdue, Ulysse recevait un cratère sur lequel étaient sculptées les aventures de Trophonius et d'Agamède (Welck, *Ep. Cycl.*, II, p. 301).

⁵ Pl., *Hist. nat.*, XXXIV, 18, 7.

⁶ Mart., *Ep.* VI, 92.

⁷ Pl., *Hist. nat.*, XXXV, 10, 4.

⁸ Mart., *Ep.*, III, 41.

⁹ Il vola une *hydria* de Boéthus, le gracieux auteur de l'*Enfant à*

Il est déjà parlé dans Homère de cratères, savant ouvrage des Sidoniens¹ ou de Vulcain, destinés aux dons de l'hospitalité²; et de l'usage de déposer un cratère dans un temple par suite d'un vœu³; chez Sophocle⁴, de vases d'argent et de vases dorés proposés en prix; et Théocrite, qui en ce moment pensait plus au palais d'Alexandrie qu'aux pâturages de la Sicile, donne au chevrier Comatas un vase, ouvrage de Praxitèle⁵.

Les coupes et les vases dont parlent les auteurs grecs sont généralement en métal. Comme pour les trépieds et les candélabres, le marbre a remplacé l'or, l'argent ou le bronze.

Quelquefois un produit de cet art permet de remonter à un très-ancien produit de l'art grec dont il est une imitation comparativement récente.

Six cent quarante ans avant notre ère, des marchands de Samos faisaient fabriquer un cratère soutenu par trois figures colossales à genoux⁶. Visconti n'hésite pas à reconnaître dans un cratère du Vatican une composition qui dérive du cratère de Samos.

Pote (Cic., *in. Verr.*, II, 4, 14), et fit tout ce qu'il pût pour s'approprier un vase de Mentor (*ib.*, 18).

¹ *Il.*, xxiii, 742.

² *Od.*, xv, 102-4.

Il., vi, 528, 741.

⁴ Soph., *Fragm.*, Did., p. 333.

⁵ *v.*, 105.

⁶ Hérod., iv, 152.

Comme les *modélabres*, les *trépieds* et les *trônes* : les *vases*, les *coupes*, les *enters*, ou au moins leurs modèles, ont donc décoré les temples de la Grèce avant de décorer les temples de Rome : ils faisaient ressembler les édifices sacrés à des musées et donnent aujourd'hui au musée du Vatican l'air d'un temple.

L'aspect de ces monuments retrace vivement aussi l'aspect des palais impériaux, soit qu'on se promène à travers la *guerre* du Vatican dite *les Cardelabres*, soit qu'on se place au milieu de cette salle de la villa Borghèse, où des vases et des coupes formés des matières les plus précieuses, sont distribués avec une magnificence pleine de goût. On peut se croire chez *Pericles* ou chez *Néron*.

Le trépied d'Apollon enlevé par Hercule nous a entraîné bien loin de ce héros qui aurait dû nous conduire à Thésée auquel on l'associe souvent¹. Sur les murs du temple de Thésée à Athènes on retraça les exploits d'Hercule : dix statues lui furent consacrées et huit seulement à Thésée. Une trace de cette association des deux cousins subsiste dans deux beaux hermès de la villa Ludovisi : Thésée fait pendant à Hercule, il tient la massue² : comme il a la peau de lion sur des médailles de Nicée. Un bas-relief de Rome nous conserve

¹ Phidias les avait réunis dans un combat livré en commun aux Amazones. Paus., v, 41, 2.

² On disait que Thésée avait pris au géant Périphète sa massue après lui avoir donné la mort. (Apollod., iii, 16, 1, 5.)

une preuve de l'amitié des deux héros : Thésée tiré des enfers par Hercule¹.

Parmi les bas-reliefs qui se trouvent à Rome, plusieurs se rapportent à divers hauts faits de ce héros, déjà figurés dans l'antiquité grecque : Thésée découvrant le glaive de son père sous la pierre qui devait le cacher jusqu'à ce que le fils d'Egée fût assez fort pour la soulever²; Thésée vainqueur du Minotaure³, du taureau de Marathon⁴, ou combattant les Amazones⁵ avaient

¹ Sur le grand cratère d'Hercule, de la villa Albani.

² Bas-relief de la villa Albani; Thésée découvrant le glaive et les sandales que son père avait cachés sous une pierre, était dans l'Acropole d'Athènes (Paus., I, 27, 8); c'est le plus ancien original que l'on connaisse de ce bas-relief.

³ *Vill. Alb.*, dans le jardin. Une tête de Minotaure (*M. P. Cl.*, 252) a sans doute fait partie d'un groupe qui représentait la lutte de Thésée et du monstre. Sur le trône d'Amyclée, Thésée *conduisait* le Minotaure dompté. (Paus., III, 18, 7.) C'est une version un peu différente et peut-être plus ancienne de la tradition. Dans le remarquable groupe de la villa Albani, comme au temple de Thésée, Hercule *tue* le Minotaure.

⁴ Zoeg., II, pl. 63. *Mélope du Théséum*. Selon quelques-uns, le même que le Taureau de Crète dompté par Hercule, ce qui contribue encore à établir entre les deux héros le rapprochement dont les deux hernés de la villa Ludovisi nous ont fourni un indice.

⁵ Dans le groupe en grande partie restauré de la villa Borghèse. (Salle II), si Thésée, ce que j'ai peine à croire pour lui comme pour Hercule, est un des deux guerriers foulés aux pieds par une Amazone à cheval; je le verrais plutôt dans de beaux fragments du palais Farnèse et du Vatican (*M. Chiar.*, 300-2). Selon Visconti, le prétendu *Gla-diateur* du Louvre serait Thésée combattant une Amazone. Thésée est aux prises avec des Amazones et des Centaures dans la frise du temple

été représentés par la sculpture grecque avant de l'être par des bas-reliefs ou des statues qu'on voit à Rome.

Il y avait à Delphes une statue de Thésée qu'on attribuait à Phidias¹, érigée aussi bien que d'autres statues héroïques, parmi lesquelles elle se trouvait, avec la dime du butin qui provenait de la bataille de Marathon, ainsi que l'avait été la grande Minerve en bronze de l'Acropole². A Rome, plusieurs statues et plusieurs temples, à commencer par celui du Capitole, ont été de même payés des glorieux deniers de la victoire.

Il faut placer parmi les *Héros* des personnages dont le nom ne rappelle rien d'héroïque, mais auxquels les Grecs avaient voué un culte que des héros seuls pouvaient recevoir : Hyacinthe, Adonis, Narcisse³. A Rome

de Phigalie. Ces deux combats étaient peints, le premier sur les murs du *Porcile* (Paus., I, 15, 2), l'un et l'autre dans l'intérieur du *Théséum* (*ib.*, I, 17, 2). A Olympie, Thésée combattant les Centaures, sur le fronton postérieur du temple de Jupiter (Paus., V, 10, 2), et Thésée combattant les Amazones, sur la traverse de la base du trône de Jupiter. L'Amazone blessée de Rome, comme l'Amazone morte de Naples, peuvent avoir pour première origine ces combats de Thésée et d'Hercule contre les Amazones.

¹ Paus., X, 10, 1. Une autre statue de Silanion (Plut., *Thés*, 4). Le Thésée du Parthénon n'est pas un Thésée; selon M. Beulé, c'est un Hercule. (*Acropole d'Athènes*, II, p. 69.)

² Paus., I, 28, 2.

³ Les fêtes d'Adonis à Alexandrie sont bien connues; les fameux jardins d'Adonis (Pl., XIX, 49, 1) avaient été transplantés à Rome. Sur un fragment du plan antique de Rome on lit (a) *dones*. Hyacinthe

on hésite entre les deux premiers, ne sachant auquel doivent se rapporter de gracieuses statues du Vatican¹ et du Capitole².

Les images d'Adonis avaient un type consacré dans les statues que portaient en pompe les femmes d'Alexandrie et de Byblos. Narcisse avait été sans doute représenté par l'art; mais je n'ai trouvé nulle indication d'une statue d'Adonis ou de Narcisse attribuée à un artiste grec. Ces statues ont dû exister pourtant, car celles que nous voyons à Rome, et dont une surtout est fort belle, ont eu certainement un original grec, comme l'était le culte d'Adonis, et le mythe, peu ancien d'ailleurs, de Narcisse.

Il en est de même des bas-reliefs d'Adonis blessé par un sanglier et mourant dans les bras de Vénus³.

était l'objet d'un culte national à Sparte et ses fêtes célébrées pendant trois jours à Amyclée. (Str., vi, 3, 2; Paus., iii, 19, 3.)

¹ *M. P. Cl.*, 443 et 396. Celui-ci a plutôt le mouvement de Narcisse, étonné du charme de son image, que d'Adonis effrayé de sa blessure, expression trop indigne d'un héros victime de son courage. On n'est pas d'accord sur l'existence de la blessure, qu'admettait Visconti. M. Gherard n'y voit qu'un éclat du marbre. Pour Visconti, d'abord un Narcisse, puis un Apollon; pour Welcker, cette statue est un Narcisse.

² *S. des Hercules*, un jeune homme en style archaïque, pris pour un Ptolémée, cru par Winckelmann un Apollon. (*S. du Gl.*, 13), celui qu'on appelle un Antinoüs; mais il n'a point la figure un peu sombre et si individuelle d'Antinoüs, ni ses cheveux. Levezow dit un *Antinoüs en Narcisse*.

³ *M. Chiar.*, 455, *Gal. Lapid.*, *Vill. Borgh.*, sous le portique. L'Ado-

Ils sont trop nombreux et la donnée en est trop gracieuse pour qu'ils ne fassent pas supposer un original grec célèbre, mais aujourd'hui inconnu¹.

Pour le jeune Hyacinthe tué involontairement par le disque d'Apollon, il faut renoncer à le trouver dans les collections romaines où il n'a jamais été indiqué avec certitude².

La Grèce n'est pas présente à Rome seulement par l'imitation de son art, mais encore, et déjà quelques indications ont pu le faire pressentir, par la reproduction de sa poésie. Les divers cycles épiques y vivent pour ainsi dire dans les représentations figurées des principaux événements et des principaux personnages que leurs auteurs ont célébrés, sans parler de la poésie

nis du palais Spada, avec la tête de sanglier, me semble plutôt être un Méléagre.

Le roi d'Égypte Philopator avait composé une tragédie d'*Adonis*, et Philostrate décrit un tableau de Narcisse (*Im.*, I, 22), Callistrate, une statue (5); ce sujet a dû être traité d'abord par la peinture, à laquelle l'image réfléchie de Narcisse convenait mieux.

¹ Une terre cuite, qu'on croit représenter Vénus et Adonis, a été trouvée dans un tombeau grec (*Mull., Arch.*, p. 585).

² Rien n'autorise ces attributions. Un bas-relief de Saint-Jean-de-Latran, où l'on a cru voir Apollon soutenant Hyacinthe dans ses bras, représente plutôt Pylade secourant Oreste saisi par ses fureurs; ce groupe se retrouve dans plusieurs bas-reliefs d'*Iphigénie en Tauride*; sans cela, on pourrait le rapprocher de deux tableaux décrits par les deux Philostrates (*Phil. Im.*, 23, *Ph. Jun.*, 15). Hyacinthe avait été peint par Nicias (*Paus.*, III, 19, 4). Ce tableau, sans doute le même dont parle Martial (*Ep.*, XIV, 173), fut apporté à Rome d'Alexandrie par Auguste. (*Pl.*, XXIV, 40, 7.)

lyrique des Grecs qui a fourni aussi sa part d'inspiration aux sculpteurs romains. Comme les premiers poètes latins transportèrent à Rome les légendes héroïques de la Grèce, la sculpture romaine les traduit dans son langage, en marbre ou en airain.

Le plus ancien de ces cycles épiques par la date des personnages, est celui des Argonautes, peints par Cydias et sculptés par Lycius, fils de Myron¹. Sauf l'épisode de Médée dont le bas-relief s'est emparé comme la tragédie, et, nous le verrons, d'après elle, ce cycle a inspiré à la sculpture antique peu de monuments; de ces monuments un plus petit nombre encore a été conservé. A Rome on ne peut guère citer que l'admirable ciste du musée Kircherien², sur laquelle est tracée avec un art presque purement grec bien que l'auteur soit un Latin, le dénouement du combat au ceste de Pollux et d'Amycus; un bas-relief représentant la fabrication du navire *Argo* à la villa Albani, enfin la statue de Jason, le prétendu Cincinnatus³, qui est à Paris, et dont il existe à Rome une réplique en petit⁴, fort inférieure

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 40, 6; xxxiv, 19, 29. Deux tableaux décrits par le second Philostrate. (Phil. Jun., 9, 12.)

² Amycus a été attaché à un arbre par Pollux d'après une des deux versions de ce récit; d'après une autre version, Pollux tuait Amycus. (Heyne, *Apollod.*, II, p. 76.)

³ Le soc de charrue à terre est moderne. Il se peut que cette restauration ait été déterminée par un reste de soc antique, car Apollodore nous apprend que Jason *cultivait la terre*. (Apollod., I, 9, 16, 3.)

⁴ *Gal. des Candé.*, 6.

de l'épique, dont la disposition est tout à fait semblable.

Ces deux scènes représentent un jeune héros grec et son infortunée patrie. Mais on a eu longtemps à peine de quoi interpréter par des sujets tirés de l'histoire romaine. Les sujets sont rares, et au contraire les sujets importants à la mythologie ou à la poésie héroïque des Grecs sont très-abondants.

Jason choisit un de ses peuples. L'autre est vu : ceci rappelle l'*Énéide* où l'on voit l'empire d'où l'oracle avait fait le roi Pélias de se délier. Cet homme était Jason qui, comme avec d'autres chefs pour un sacrifice, par Pélias, parut devant lui et eut un soulier qu'on peut dire¹.

Il se souvint l'expédition des Argonautes : car Pélias, pour se débarrasser de Jason, l'envoya conquérir la toison d'or.

La même prière à Jason est à très-peu de chose près celle d'une figure du *Faust*², et la description que

¹ Pélias et Jason eurent près d'eux le jeune Pélée et sa mère. Pélias a vu dans Pélias impie et inutile le roi Jason, et dans Jason s'étonnant sur son char infortuné.

² *Paul. Pagan*, v. 15. *Apoll.*, 17. r. 25. *Pinare*, Ep. 13. 1. *Apollon*, 3. 16. 1. Tous les auteurs, excepté *Pinare*, racontent que Jason parut sous le nom de Pélias parce qu'il avait perdu un soulier en passant le fleuve Anacris. *Pinare* a eu dit tout. Le poète ou de Jason peut s'expliquer sans peine que le héros ne l'a point chassé. C'est donc la même le *Pinare* que le sculpteur a su.

³ *Pinare* de la *toison d'or* de *Pinare*.

fait Christodore¹ d'une statue de Mercure y correspond tout à fait ; exemple de plus d'une donnée semblable appliquée à des sujets différents; ce qui ajoute à l'intérêt des objets d'art que nous avons sous les yeux, car ils sont pour nous des représentations indirectes même de compositions dont le sujet est sans analogie avec le leur.

Le bas-relief de la villa Albani, où l'on voit Minerve auprès d'Argo, tandis qu'il construit le fameux vaisseau qui doit porter son nom, s'accorde avec le poème grec des Argonautes, dans lequel Minerve est dite avoir dirigé la fabrication du vaisseau merveilleux et même y avoir mis la main².

Quant au bel Hylas, enlevé par les nymphes³ pendant l'expédition des Argonautes, et qui fut si souvent célébré par la poésie ancienne, *cui non notus Hylas?* on donne son nom avec assez de vraisemblance à des statues d'adolescent portant un vase sur l'épaule⁴, mais je ne saurais indiquer un original grec d'où elles puissent dériver⁵.

La *Thébaïde* de Stace n'est qu'un écho affaibli et une redite ampoulée des épopées grecques sur la

¹ Christod., *Ekphr.*, 297.

² Apoll., *Argon.*, I, 19. 411.

³ Bas-relief de Bonifatius, au Capitole.

⁴ *M. Capit.*, sous le portique.

⁵ Une peinture d'Herculanum représente Hylas qu'entraînent les nymphes.

guerre de Thèbes. Les collections de Rome contiennent comme les débris d'une Thèbaïde grecque en marbre.

Dispecti membra poetarum.

Un bas-relief de la villa Pamfili¹ offre aux yeux les plus fameux héros de l'expédition contre Thèbes; elle en résume l'ensemble, elle en est l'argument. Les origines même de Thèbes sont rappelées par le bas-relief qui retrace les noces de Cadmus, son fondateur, et d'Hermione².

Adraste est le principal représentant de cette opiniâtre inimitié d'Argos contre Thèbes, qui produisit deux guerres tragiques. Plusieurs statues furent élevées en Grèce à ce héros³. Une statue du Vatican⁴, attribuée d'abord, contre toute possibilité, à Phocion, puis à Adraste, ne saurait être la copie d'une de ces statues⁵.

Un incident de cette guerre, souvent reproduit par l'art parce qu'il se liait à l'origine des jeux Néméens,

¹ R. Rochette (*Mon. in.*, pl. 67 A). Les statues des sept chefs étaient à Delphes (Paus., x, 10, 2). Onasias avait peint, à Platée, la première expédition contre Thèbes. (Paus., ix, 4, 1.)

² Déjà sculptées sur le trône d'Apollon Amycléen par Bathyclès. (Paus., iii, 18, 1.)

³ A Delphes par Hypatodore et Aristogiton (Paus., x, 10, 2).

⁴ *M. P. Cl.*, 616. Un buste (*M. Chier.*, 531 A).

⁵ Euripide *Suppl.*, 165: montre *Adraste* comme déjà vieux: *polios*, en cheveux blancs; la statue du Vatican n'est point celle d'un vieillard.

la mort de l'enfant Archémoré tué par un serpent, a fourni le sujet d'un bas-relief expressif du palais Spada.

Un marché de Rome portait le nom d'Archémoré¹, et le devait sans doute à quelque œuvre d'art qui représentait la mort de cet enfant comme le bas-relief du palais Spada.

Parmi les héros de cette terrible guerre de Thèbes, Capanée se distingue par le courage sacrilège qui lui fit délier la foudre de Jupiter. Des statues et des tableaux² consacrés en Grèce à immortaliser ce héros impie, on ne peut se faire à Rome quelque idée que par le bas-relief Pamfili, où il paraît avec son échelle, et par un autre bas-relief que Winckelmann et Zoega ont cru tous deux représenter Capanée foudroyé. Le guerrier éperdu est tombé sur un genou et porte sa main à sa tête, que la foudre a frappée³.

¹ On a cru reconnaître le nom, et par suite l'emplacement, du *Forum Archemori*, dans le nom d'une église de Rome, *San Nicola degli Arcioni*; mais il n'y a à cela nulle vraisemblance. *Arcioni* désigne plutôt de *grands arcs*, quelques restes d'antiquité, peut-être ceux d'un aqueduc, qui se trouvaient là; comme à Paris, d'autres arcs ont donné son nom à l'église de Saint-André-*des-Arcs*, et non pas *des arts*. C'est parce que l'on croyait que le *forum Archemori* était près de *San Nicola degli Arcioni* qu'on a donné le nom d'Adraste à la statue du Vatican qui a été trouvée dans le voisinage de cette église.

² Statue : Paus., x, 10, 2), tableau par Tauriscus (Pl., xxxv, 40, 19).

³ Villa Albani. Overbeck n'est pas de leur avis; cependant le geste de Capanée portant la main à sa tête lui convient bien. Dans un temple d'Ardée, Capanée était peint atteint à la tête selon Servius (*Æn.*, I, 44). Stace imitateur des poètes cyclopiques, montre Capanée qui sent

L'événement central de la première expédition contre Thèbes est la mort ou plutôt la disparition d'Amphiaraüs, descendant vivant sur son char aux sombres bords; aussi cet événement forme le centre du bas-relief Pamfili. Amphiaraüs, doué du don de prophétie, savait qu'il périrait dans la guerre et avait résolu de n'y point prendre part. Séduite par l'appât du collier d'Hermione, Eriphile, son épouse, le pousse à partir; il cède, mais en recommandant à ses fils de le venger. Cette aventure, à laquelle fait allusion notre bas-relief, est déjà indiquée dans Homère par ce vers malin de l'*Odyssée* : « Amphiaraüs périt à Thèbes, grâce aux dons des femmes ¹ ».

Bien plus que dans le cycle thébain, l'art antique avait puisé dans le cycle célèbre de la guerre de Troie, dont font partie l'*Iliade* et l'*Odyssée*. On trouve à Rome de nombreux bas-reliefs qui mettent devant nos regards soit les portions de ce cycle que nous possédons dans les poèmes d'Homère et dans ceux de ses imitateurs, soit la portion plus considérable que nous avons perdue et que ces précieux documents restituent pour nous jusqu'à un certain point.

L'ensemble de la guerre contre Troie est contenu dans un abrégé figuré qu'on appelle la Table iliaque ²,

brûler son casque et sa chevelure (*Théb.*, x, 932). seulement Stace lui fait braver les dieux jusqu'à la fin en restant debout (x, 935).

¹ *Od.*, xv, 247.

² *M. Capit.*, salle des Colombes.

petit bas-relief en stuc destiné à offrir un résumé visible de cette guerre aux jeunes Romains et à servir dans les écoles soit pour l'*Illiade*, soit pour les poèmes cycliques comme d'un *Index parlant*¹.

La Table iliaque est un ouvrage romain fait à Rome. Tout ce qui touche aux origines troyennes de cette ville, inconnues à Homère et célébrées surtout par Stésichore avant de l'être par Virgile, tient dans le bas-relief qui nous occupe une place importante et domine dans sa composition ; le petit sanctuaire renfermant les pénates destinés à devenir les dieux protecteurs de Rome et que porte Anchise, y est répété trois fois. Au-dessous du groupe d'Énée et des siens, on lit : *La destruction de Troie, d'après Stésichore*², et un peu plus loin : *Énée partant pour l'Hespérie*. La Table iliaque a donc été conçue, comme l'*Énéide*, avec l'intention de mettre en relief ce qui, dans le cycle de Troie, se rapportait aux origines de Rome ; et son auteur, comme Virgile, a voulu sans doute plaire à

¹ On y lit ces mots : *Μάθε τάξι' Ὀμήρου*, apprends l'ordre (du poème) d'Homère.

² Presque tout dans la Table iliaque peut se rapporter aux fragments conservés de Stésichore, dit M. Welcker ; mais on y reconnaît aussi des scènes empruntées à l'*Illiade* et, pour ce qui concerne la prise de Troie, à Arctinus, auteur de l'*Æthiopis* et de la *Petite Illiade*, et à Leschés, auteur de la *Destruction de Troie* ; la Table iliaque serait donc, si elle n'était pas mutilée, un abrégé à peu près complet du cycle de la guerre de Troie. Il existe d'autres fragments analogues de bas-reliefs en stuc, qui, composés pour l'enseignement des écoles, ont dû être fort multipliés.

Auguste ou à l'un de ses premiers successeurs, dont la prétention était de se rattacher par César au sang d'Énée. Ce qui montre cette intention, en même temps que patriotique adulatrice, c'est que le bas-relief a été trouvé à Boville, où était la chapelle domestique de Jules.

Une suite de bas-reliefs nous rend les sujets traités par des poètes qu'on disait, bien que sans fondement, avoir devancé Homère, Mélisandre, par exemple, qui passait pour avoir chanté, dans l'époque anté-homérique, la guerre des Centaures et des Lapithes¹; ou nous présente les événements qui ont précédé, accompagné, suivi la guerre de Troie, et que font connaître, à défaut d'Homère, des poètes plus récents que lui; rejetons affaiblis de l'antique tradition au sein de laquelle a poussé le chêne vigoureux d'Homère, mais dont le mérite est d'indiquer pour ainsi dire les contours effacés de cette tradition, à peu près comme de maigres taillis croissant là où une forêt a été incendiée en indiquent l'ancienne étendue.

La Table iliaque n'étant pas une œuvre d'art, — pas plus que le sommaire en vers des faits de la guerre de Troie par Tzetzes n'est de la poésie, — mais, étant un index² en

¹ Elien., *Var*, xi, 2. Deux de nos contemporains ont cherché, comme Mélisandre, à retrouver la poésie anté-homérique des Centaures et des Titans, Ballanche dans d'admirables pages de son *Orphée*, et un poète bien supérieur à sa renommée, M. Leconte Delisle.

² Cependant M. Welcker pense qu'elle peut rappeler en quelques parties une des grandes compositions de Polygnote à Delphes, et de

relief, la Table iliaque doit avoir été exécutée d'après les sculptures et les peintures grecques qui embrassaient l'ensemble ou une partie de cette guerre.

Ces sculptures et ces peintures furent les sources grecques des monuments qui à Rome se rattachent au cycle troyen. Ce cycle y est figuré dans ses incidents principaux, depuis le jugement de Pâris¹ et l'enlèvement d'Hélène² jusqu'aux horreurs qui accompagnèrent la prise de Troie.

peintures de Cléanthe. Les événements de la guerre de Troie furent sculptés au-dessus des colonnes du temple de Junon près de Mycènes, c'est-à-dire sur le fronton de ce temple (Paus., II, 17, 3). Ils furent retracés à Rome par des peintures de Théon et non Théoros (Voy. Brunn, II, p. 235-6), dans l'intérieur du portique de Philippe. Mys les avait ciselés sur une coupe, selon son usage, d'après le dessin de Parrhasius (Brunn., II, p. 102). Il y avait à Rome de ces coupes *homériques*. (Suét., *Ner.*, 47.) Vitruve (VII, 5, 2) cite les combats iliaques et les aventures d'Ulysse comme formant une décoration habituelle des édifices, et Pétrope (29) nous montre en effet les sujets de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* peints sous un portique, comme Virgile supposait les premiers peints dans le palais de Didon. Enfin, la mosaïque fut aussi employée à en retracer l'ensemble dans le fameux vaisseau d'Hiéron (Ath., V, p. 207).

¹ L'Amour placé près de Pâris dans les bas-reliefs est une traduction allégorique de la promesse que lui fait Vénus de lui donner la plus belle des femmes, d'après les *Cypria* de Stasinus, dans les *Posthomérica* de Quintus de Smyrne. Cette présence des Amours dans les bas-reliefs est encore expliquée par un passage du poëme de l'*Enlèvement d'Hélène* par Coluthus, dans lequel il est dit (84) que Vénus, se rendant au fameux jugement du mont Ida, se fit accompagner par les Amours.

² Le bas-relief du palais Spada ne représente point, comme on l'a cru, Hélène prête à partir avec Pâris, mais Pâris qui va quitter Énone. Pâris, à demi nu, est en costume de berger, non de prince;

Entre les termes extrêmes du cycle de la guerre de Troie, qui, comme le cycle de la vie humaine, commence gracieusement et finit tristement, se placent des scènes homériques que les bas-reliefs ont reproduites.

Pâris est ramené à Hélène par Vénus¹; dans le bas-relief, c'est l'Amour ou peut-être l'Hymen qui reconduit Pâris vers Hélène, assise près de Vénus; au-dessus de leurs têtes est la statue de Peithô, la persuasion, une des grâces; elle figure l'éloquence *persuasive* qu'Homère a prêtée à Pâris.

Une déesse qui descend d'un rocher² a été reconnue avec beaucoup de vraisemblance pour Junon descendant de l'Olympe dans l'île de Lemnos³, et on a cru apercevoir dans un fragment de bas-relief Vénus blessée par Diomède⁴; dans un autre bas-relief, Ménélas consacrant à Apollon les armes⁵ d'Euphorbe. Ce sont comme des débris d'Homère.

mais on ne peut mettre en doute le sujet d'un autre bas-relief dans lequel Pâris enlève Hélène sur un char.

¹ *Il.*, m, 421-25.

² *Vill. Alb.*, *Coffee house*.

³ *Il.*, xiv, 225.

⁴ Garacci, *M. de Saint-Jean-de-Lat.*, xlvi, 2; *Il.*, v, 335.

⁵ *M. P. Cl.*, 587. A cause de la petite figure d'Apollon, qui est celle de l'Apollon didyméen; or, Diogène de Laërtes raconte que Pythagore, dont l'âme avait habité le corps d'Euphorbe, étant entré dans le temple d'Apollon didyméen, y reconnut son propre bouchier que Ménélas, vainqueur d'Euphorbe, y avait suspendu jadis à son retour de Troie.

Sur le fond d'aventures héroïques contenues dans l'*Iliade*, et, pour celles qui précèdent la querelle d'Agamemnon et d'Achille, dans les poèmes perdus ou conservés qui ont raconté ses premières aventures, se détache la figure du héros par excellence, d'Achille, celui dont la sculpture nous a le plus souvent transmis les gestes épiques. Tantôt elle a réuni sur un seul monument les diverses parties de cette fameuse histoire ¹, tantôt elle en a dispersé sur une foule de bas-reliefs les événements les plus mémorables.

On peut, au moyen des bas-reliefs qui sont à Rome, remonter plus haut que la naissance du héros; jusqu'au moment où elle est préparée par Junon, qui engage Thétis à épouser Pélée ² et à former cette union d'où Achille devait sortir. Ailleurs ³, les dieux

¹ Au Capitole, monument de forme ronde en porphyre, travail si grossier qu'on pourrait presque le croire du moyen âge et y voir une des *Achilléides* de cette époque. Toute la vie du héros grec est là condensée dans ses principaux moments, depuis sa naissance jusqu'à la vengeance exercée sur le cadavre d'Hector; on y voit Achille plongé dans les eaux du Styx, ce qui est rare sur les monuments.

² M. Chiar., 641.

³ Beau bas-relief de la villa Albani. Les dieux apportent des présents, en partie seulement d'après Homère. Un trait qui vient d'autre part, c'est Éris, la Discorde, chassée par l'Amour; allusion aux résistances de Thétis, maintenant domptée, et à la rivalité de Jupiter et de Neptune au sujet de Thétis (*Érisan*, Heyne, Apollod., II, p. 313 Pind., *Isth.*, VII, 28). Un Amour tient un flambeau renversé, signe prophétique de la mort précoce d'Achille que Thétis connaît d'avance dans Homère. (*Il.*, XVII, 439.) Le même sujet, avec des différences dans la composition (deuxième cour du palais Mattei).

et les déesses apportent des présents aux nouveaux époux ; par une ingénieuse allégorie dont l'idée appartient à un poète cyclique, un Amour chasse la Discorde, Éris, de leur demeure. Puis l'art avait représenté, d'après les poètes, Achille adolescent, Achille instruit dans l'art de la lyre par le centaure Chiron ¹, Achille à Scyros confondu parmi les compagnes de Deïdamie jusqu'au jour où, redevenant homme à la vue d'un glaive, il s'arrachait des bras de la jeune fille trompée pour s'élancer vers la gloire et la mort ².

C'était le sujet d'un tableau d'Athénion, mort jeune et qui, dit Pline, s'il eût vécu, n'eût été surpassé par

¹ Dans un columbarium près du tombeau des Scipions, Chiron enseigne au jeune Achille à jouer de la lyre. Sur le monument rond du Capitole Chiron porte son élève sur son dos ; il en était de même dans un tableau décrit par Philostrate (II, 2). Ces ressemblances de détail révèlent un même original pour la peinture grecque et le bas-relief romain.

² Bas-relief du sarcophage dit d'Alexandre Sévère (*M. Capit., dernière salle d'en bas*). Ce bas-relief ne représente point, comme on l'avait cru, la querelle d'Achille et d'Agamemnon. Pour s'en assurer, il faut le comparer à un bas-relief de la cour du Belvédère qui lui est fort semblable, et dont le sujet ne peut être douteux. Ici, il y a près d'Achille un Amour, ce qui, sans parler de la corbeille de femme à terre, du casque dont le héros s'empare en y posant le pied, tranche la question. Un tableau décrit par le second Philostrate (*Phil. Jun., I*), était fort semblable aux bas-reliefs. Polygnote avait peint Achille à Scyros (*Paus., I, 22, 6*). Selon O. Müller (*Arch., p. 697*), le prétendu Clodius vêtu en femme de la villa Pamfili est un *Achille à Scyros*.

personne ¹. Ce jeune artiste avait peint le jeune Achille, auquel sa destinée trop courte devait le faire ressembler.

Achille, l'Achille d'Homère, assis à l'écart sur le rivage et qui rêve à l'injustice d'Agamemnon en regardant les flots, tel est, je n'en saurais douter, le vrai nom de la belle statue appelée ordinairement le Mars de la villa Ludovisi ².

En effet, Mars est en général debout, barbu, le casque sur la tête, même lorsqu'il est surpris avec Vénus ³; tenant son épée et son bouclier, non son bouclier près de lui et son épée sur ses genoux. Il y avait bien un Mars assis de Scopas, et ce Mars était à Rome ⁴; mais un dieu dans son temple devait être assis sur un trône et non sur un rocher, comme le prétendu Mars Ludovisi. On a donc eu raison, selon moi, de reconnaître dans cette belle statue un Achille ⁵, à l'expression pensive

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 40, 9.

² Salle II, 1. Zoéga à propos d'une autre statue hésite entre Mars et Achille; même hésitation dans le *musée des antiques*, pour le Mars du Louvre.

³ Winckelm., *M. in.*, 27, 28.

⁴ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 14.

⁵ Cette opinion de Raoul Rochette est aussi celle à laquelle incline Welcker. O. Müller, qui la rejette, reconnaît (*Arch.*, p. 574-5) que le personnage de la villa Ludovisi diffère du type ordinaire de Mars; Overbeck, qui est d'un avis contraire au mien, cite lui-même une pierre gravée de Florence, qui montre Achille dans la même attitude que l'Achille Ludovisi (*gal.*, p. 409; voy. Millin, *Myth.*, cxlvi, 587, *Méleagre soucieux*), et reconnaît que Polygnote avait ainsi exprimé la

de son visage, et surtout à l'attitude caractéristique que le sculpteur lui a donnée, lui faisant embrasser son genou avec ses deux mains, attitude qui, dans le langage de la sculpture antique, était le signe d'une méditation douloureuse. On citait comme très-beau un Achille de Silanion, sculpteur grec habile à rendre les sentiments violents ¹. D'après cela, son Achille pouvait être un Achille indigné; c'est de lui que viendrait l'Achille de la villa Ludovisi. L'expression de dépit, plus énergique dans l'original, eût été adoucie dans une admirable copie.

Tandis qu'Achille demeure assis sur son rocher,

tristesse d'Hector. (Paus., x. 1, 2.) Divers auteurs mentionnent la signification de cette attitude (Welck., *Ep. Cycl.*, p. 332); cependant, je dois avouer qu'elle n'est pas exclusivement un signe d'affliction, car elle est celle d'un satyre sur le monument choragique de Lysicrate, et qu'elle a été donnée, dans la frise de la cella du Parthénon, peut-être à un Mars (Beulé, *Acrop.*, II, p. 149); mais un petit nombre d'exemples ne saurait prévaloir contre un plus grand; d'ailleurs l'Achille Ludovisi, par l'expression de sa physionomie au moins pensive, offre plutôt le caractère d'un homme que d'un Dieu. Le petit Amour qui est près de lui conviendrait mieux à Mars, mais cet Amour peut avoir été mis là pour indiquer qu'Achille songe à remplacer Briséis et faire allusion au genre de consolation que Thétis conseille à Achille affligé de la mort de Patrocle : *il est bon de jouir de l'amour d'une femme* (II.. xxiv, 130); c'est la même idée que semblent exprimer deux femmes esclaves dans une peinture de Pompéi, représentant les envoyés d'Agamemnon reçus par Achille.

¹ C'est ce qu'on devait attendre de celui qui, faisant le portrait d'un autre sculpteur d'humeur chagrine, avait fait, dit Pline (xxxiv, 19, 32), le portrait de la colère.

Hector tue Patrocle. La mort de Patrocle est le nœud de l'*Iliade* ; suite funeste de la colère d'Achille, elle cause le trépas d'Hector et c'est ainsi que toute l'*Iliade* sort de cette *colère*, le premier mot du poëme et qu'on peut dire aussi, à l'appui de l'unité trop souvent méconnue de cette grande composition, en être le dernier.

Le sculpteur grec, premier auteur d'un groupe plus d'une fois répété, Ménélas¹ soutenant le cadavre de Patrocle qu'il emporte pour le soustraire aux Troyens, ce sculpteur inconnu mais excellent, en choisissant cet incident entre tous les incidents de l'*Iliade*, pour le reproduire dans un chef-d'œuvre, a montré qu'il pensait comme moi sur l'importance de la mort de Patrocle dans l'économie du poëme.

La destinée de l'un des exemplaires de ce beau groupe a été singulière : Ménélas² est devenu Pasquin.

¹ *Il.*, xvii, 718. *Porte le corps* (de Patrocle), dit Ajax à Ménélas, et nous le défendrons. Outre deux répétitions qui sont à Florence, et dont l'une sur le Ponte-Vecchio, passait pour une statue de Mars au temps du Dante, on a déposé au Musée du Vatican (*M. P. Cl.*, 293) les débris d'une quatrième reproduction de ce groupe héroïque : la tête, les jambes, une cuisse de Ménélas, et une épaule de Patrocle, avec la marque de la blessure qu'il avait reçue d'Euphorbe, avant celle qui lui coûta la vie.

² Pour l'explication du groupe on a pensé aussi à Ajax enlevant le corps d'Achille (*Ov.*, *gal.* p. 551), mais cette supposition est inadmissible à cause de la blessure à l'épaule qu'avait reçue Patrocle, et que ne pouvait avoir reçue l'invulnérable Achille. Dans la Table iliaque, le corps d'Achille, défendu par Ajax et Ulysse, est représenté tout différemment. Sur le fronton du temple d'Égine des guerriers entourent

A l'angle que forment deux rues de Rome¹ se voit encore *il Pasquino*, nom donné par le peuple à un des plus beaux restes de la sculpture antique. Bernin qui exagérait, disait le plus beau ; cette assertion fut sur le point d'attirer un duel à celui qui se l'était permise. Tout homme qui s'avise d'avoir une opinion sur les monuments de Rome s'applaudira pour son compte, en le regrettant peut-être, qu'on ne prenne plus si à cœur les questions archéologiques.

La statue de Ménélas a reçu ce grotesque baptême parce qu'on y affichait les épigrammes attribuées à un tailleur du voisinage nommé *Pasquino*. On n'affiche plus dans cet endroit les réflexions suggérées à Pasquin par les circonstances, mais on lui prête encore les épigrammes que le gouvernement romain ou d'autres gouvernements peuvent s'attirer. Les derniers événements ont beaucoup fait parler Pasquin et pas seulement sur la politique romaine. Je citerais bien quelques-uns de ces quolibets, mais je craindrais que

Patrocle tombé, comme dans l'*Iliade*; c'est le commencement de l'action dont le groupe de Patrocle et Ménélas représente la fin. A moins qu'il ne s'agisse ici d'Achille et non de Patrocle, comme le soutient Overbeck (*gal.*, p. 544), cette fois avec de meilleures raisons que pour Pasquin.

¹ Au-dessous du palais Braschi. Dans l'origine on affichait en ce lieu, dit-on, les bulles et les indulgences. On avait trouvé le groupe en démolissant l'ancien palais Orsini, bâti comme le palais moderne sur l'emplacement du théâtre de Marcellus, que cette belle œuvre d'art concourait sans doute à décorer.

malgré sa force, le bras de Ménélas, lequel en est seul responsable, ne suffit pas à me protéger.

La sculpture antique avait aussi fait les frais du personnage qui se chargeait de répondre à Pasquin et qui s'appelle Marforio¹. C'est une statue de l'Océan trouvée près du Capitole où siégeaient les magistrats municipaux. Cette circonstance avait sans doute fait choisir Marforio pour être le défenseur officieux de l'autorité. La presse de l'opposition a-t-elle la vie plus dure que la presse officieuse ? L'opposition est-elle à Rome sans réplique, je l'ignore ; ce que je sais c'est que Marforio ne dit plus rien et que Pasquin parle toujours.

Revenons à Achille. Patrocle mort, Thétis va demander à Vulcain des armes pour son fils² qui venge

¹ Maintenant au fond de la cour du Musée Capitolin, auparavant au pied du Capitole, dans un endroit appelé au moyen-âge *Martis forum*, d'où *Marforio*, près de l'Eglise de *S. Martina*, qui doit peut-être elle-même son nom à un temple de *Mars*. Ce double indice ferait supposer que près de là était le petit temple de *Mars ultor* (D. Cass. liv, 8) tel qu'on le voit sur les médailles et qu'il ne faut pas confondre avec le grand temple de *Mars vengeur*, dont il subsiste de si beaux restes. On ne peut penser à celui-ci pour l'origine du *Martis forum* ; il en était trop loin. L'autre temple dédié à *Mars vainqueur* est indiqué *sur* le Capitole, ce serait pour *sur le penchant* du Capitole ; cette détermination topographique entraînerait celle du petit temple de Jupiter Feretrius, situé dit Dion Cassius, du même côté.

² *Musée Capitolin, galerie*. Beau fragment de bas-relief au Vatican (*M. P. Cl.*, 548), suivant Visconti, qui le rapproche doublement de l'*Iliade*, en admettant que la femme, bizarrement accoutrée, sur laquelle s'appuye Vulcain, est une de ces figures d'airain auxquelles il

Patrocle sur Hector dont il traîne les restes autour des murs de Troie¹. L'art antique n'est pas demeuré étranger à ces farouches représailles de l'amitié. Il a étalé sur des bas-reliefs la pompe funèbre qui accompagne le cadavre d'Hector rapporté dans Troie et le désespoir d'Andromaque éperdue². Enfin il n'a pas été indifférent à la scène la plus émouvante qui ait été offerte aux regards des hommes : Priam pleurant Hector aux pieds d'Achille, Achille pleurant Patrocle et rendant à Priam le corps d'Hector qui a tué Patrocle.

Sur ce même sarcophage du Capitole où paraît Achille s'élançant vers les armes, dans toute la beauté de la jeunesse et de l'amour, on le voit aussi qui se prépare à venger Patrocle; puis, la vengeance accomplie, qui va accorder au malheureux vieillard le cadavre de son fils.

Le héros détourne la tête³ avec un mouvement très-pathétique. Cette scène qui a passé de la poésie grecque

avait donné le mouvement. Déjà sur le coffre de Cypsélus, Thétis recevait de Vulcain les armes d'Achille.

¹ A Rome, je ne puis citer qu'une mosaïque trouvée près de la porte Saint-Laurent, le monument rond en porphyre du Capitole et l'autel de Faventinus (*M. P. Cl.*, 44).

² *Vill. Alb.*, Winck., *M. inéd.*, 154-5. Andromaque, le sein nu, soutient la tête du cadavre porté devant elle; le jeune Astyanax la suit en pleurant. Sur un autre bas-relief (*M. Chiar.*, 690), on lit ces mots : *Antinoi Adr. Cæs. consecr.*; mais il semble s'être rapporté primitivement aux funérailles d'Hector.

³ *M. Capitolin*, sur un des côtés du sarcophage dit d'Alexandre Sévère.

dans la sculpture était traduite aussi, mais assez librement, de la sculpture grecque. Sur un bas-relief de Thessalonique¹ Achille regarde Priam avec compassion et l'attire défaillant sur son genou.

Ici Homère nous abandonne. La suite des destinées de Troie a été racontée dans l'*Æthiopis* d'Arctinus, la *Petite Iliade* de Leschès, la *Destruction de Troie*, aussi d'Arctinus, poèmes dont nous n'avons que des fragments et des extraits, et par Coluthus, Tryphiodore et Quintus de Smyrne. Dans l'*Æthiopis* figurait Memnon, fils de l'Aurore, qui était venu du fond de l'Éthiopie tomber sous les coups d'Achille. Cet exploit, célébré par la poésie de Pindare², et très-anciennement figuré sur des monuments grecs³, ne l'est à Rome que sur un bas-relief de la villa Albani⁴.

Dans ce poème l'*Æthiopis* était aussi racontée l'histoire des Amazones venues au secours de Priam avec

¹ Ce bas-relief trouvé en Grèce établit l'origine grecque de ceux de Rome.

² Pind., *Nem.*, III, 64, VI, 52.

³ Sur le coffre de Cypselus, avec les mères des deux héros (Paus., V, 19, 1). Sur le trône de l'Apollon d'Amyclée (Paus., III, 18, 7); plus tard, par Lycius élève et peut-être fils de Lysippe. (Paus., V, 22, 2.)

⁴ Façade du Casin. Sujet révoqué en doute par Overbeck (*gal.*, p. 528-9), on n'y voit point *les mères*, c'est-à-dire l'Aurore et Thétis, comme on les voyait dans le groupe de Lycius, et comme on les trouve sur plusieurs vases peints; tout au plus, l'une d'elles est-elle cette femme voilée qui sort de terre, et l'Orient et l'Occident sont-ils représentés par deux fleuves, dont, en ce cas, l'un pourrait être le Nil.

leur reine Penthésilée. Le poème est perdu, mais d'assez nombreux bas-reliefs, dont plusieurs sont à Rome, réparent jusqu'à un certain point cette perte en faisant passer devant nous des scènes de l'*Æthiopis*.

Un bas-relief de la villa Borghèse¹, fort supérieur à tous ceux qui l'entourent, nous montre, d'après l'*Æthiopis* et Quintus de Smyrne, les Amazones venant au secours des Troyens. La reine de ces femmes barbares, ce que n'eut point fait une grecque, touche la main à Priam. « Alors, dit Quintus de Smyrne², l'âme de Priam qui était plongée dans l'affliction et gémissait beaucoup fut un peu soulagée; tel un homme qui a longtemps souffert de la perte de ses yeux et qui désire revoir la douce lumière ou mourir; si, par l'art d'un médecin habile, ou par le secours d'un dieu qui le délivre des ténèbres, il revoit la lumière de l'aurore, il en est réjoui, mais non comme auparavant; cependant il respire un peu d'une longue calamité, bien qu'il sente encore sous ses paupières la cruelle souffrance de la maladie. Ainsi à l'aspect de la vaillante Penthésilée le fils de Laomédon éprouva quelque joie, mais moins grande que la douleur de la mort de ses fils. »

Ces vers pathétiques complètent pour nous le sens du groupe de Priam et de Penthésilée qui les rappelle, comme Andromaque tenant dans le bas-relief l'urne funèbre d'Hector pourrait prononcer les plaintes déses-

¹ *Vill. Borgh.*, salle des Hercules.

² *Posthom.*, l. 69 et suiv.

pères que le poète met dans sa bouche¹; derrière elle, Hélène tourne le dos à Paris; tous deux, dans l'attitude de la réflexion, semblent contempler les maux qu'ils ont amenés sur Troie et ne plus vouloir de l'amour funeste qui les a causés. Pendant ce temps les Amazones avec une indifférence toute militaire préparent leurs chevaux et leurs armes.

Homère² fait mention d'une expédition plus ancienne des Amazones contre les Phrygiens et Priam leur allié. A cette expédition se rattachent les monuments où l'on voit des Phrygiens aux prises avec des Amazones et a été rapporté un guerrier phrygien³ qu'on suppose tombé devant le cheval d'une Amazone.

Le plus célèbre et le plus touchant épisode de l'autre expédition des Amazones est la mort de Penthésilée, tuée par Achille. De nombreux bas-reliefs représentent Achille qui vient de frapper l'Amazone et la soutient dans ses bras⁴, tandis que la beauté de la guerrière expirante remplit d'un amour soudain le cœur de son meurtrier, situation qui ressemble un peu à celle de Tancrède immolant, sans le savoir il est vrai, son adorée Clorinde et qui a pu inspirer de loin le Tasse.

¹ *Posthom.* 100 et suiv. Il paraît qu'Andromaque est représentée deux fois dans le même bas-relief; la *veuve* tenant l'urne qui contient les cendres de son époux, et la *mère* auprès d'Asryanax.

² *Il.*, III, 189.

³ *Gal. des Candél.*, 269.

⁴ Déjà du temps de Phidias dans les peintures de Panæus à Olympie. (Paus., V, 11, 2.)

Il est assez curieux de suivre à travers les diverses représentations d'un même fait les progrès de la *sensibilité*. Dans le bas-relief du Vatican¹ qui appartient à une époque avancée, Achille lève les yeux au ciel et semble vouloir sauver de toute atteinte le corps expirant que son bras soutient ; cette expression conviendrait assez bien au templier de W. Scott enlevant Rebecca. Sur des vases qui ont mieux conservé la brutalité héroïque primitive, Achille a frappé Penthésilée et va redoubler, bien qu'elle tende vers lui une main suppliante. Sur un des côtés d'un bas-relief du Louvre, il l'a saisie par les cheveux et lui met le pied sur le ventre ; l'autre côté du même sarcophage présente Achille et Penthésilée sous un autre aspect : le guerrier tient l'Amazone nue sur son genou et la regarde avec un certain intérêt ; la beauté commence à émouvoir la féroce².

De même le poëme de Quintus de Smyrne garde encore quelque chose du sauvage héroïsme que devaient respirer les anciennes épopées. Achille, qui d'un même coup a transpercé le corps de l'Amazone et son cheval, retire froidement sa lance, et, tandis que tous deux palpitent³, il s'écrie : « Sois gisante dans la poussière, la proie des oiseaux et des chiens ! » C'est quand la beauté de la jeune fille a frappé toute l'armée et lui-

¹ *M. P. Cl.*, 49.

² Voyez Overb., *gal.*, pl. xxi, et le texte, p. 506-11.

³ *Posthom.*, I, 665. Comme dans le bas-relief du Louvre.

même qu'il se reproche de ne l'avoir point prise pour femme au lieu de la tuer.

La barbarie héroïque se montre d'une autre manière : Thersite ayant raillé l'amour subit d'Achille pour sa belle ennemie, Achille assomme Thersite. Dans la poésie de Quintus de Smyrne¹, c'était d'un coup de poing tout homérique; dans le bas-relief de la Table iliaque, c'est d'un coup de bâton.

Dè la petite iliade de Leschès, l'aventure de l'enlèvement du palladium par Ulysse et Diomède est venue à Virgile, lequel n'a eu garde d'oublier ce qui concernait le palladium de Troie devenu le palladium romain. Cette aventure a passé aussi dans un bas-relief du palais Spada, après avoir fourni le sujet d'un des tableaux qui ornaient la galerie de peintures des Propylées². Le bas-relief paraît provenir aussi d'une autre source, les *Lacédémoniennes*, tragédie perdue de Sophocle comme on verra plus loin.

C'est aussi aux récits contenus dans la petite iliade que Virgile a emprunté l'histoire du Cheval de Troie. Cette histoire est racontée pour ainsi dire par un bas-relief de la villa Albani³.

¹ *Posthom.*, 1, 742.

² Paus., 1, 22, 6. Pline (xxxiii, 55, 3) parle d'une coupe d'argent sur laquelle était ciselé l'enlèvement du Palladium, par Ulysse et Diomède, qu'on a retrouvé, coïncidence curieuse! figuré sur un des vases d'argent de Bernay.

³ Winckelm., *M. inéd.*, 140.

Au cheval de bois se liait l'aventure tragique de Laocoon, inconnue à Homère et qui vit à Rome dans un groupe immortel. J'ai déjà dit que la composition de ce chef-d'œuvre n'avait point été inspirée par Virgile, elle ne pouvait, par conséquent, venir des cycliques grecs, ses modèles, et il faut plutôt demander son origine à une tragédie perdue de Sophocle.

Du poème de *la destruction de Troie* dont l'auteur était Arctinus, et du poème auquel Tryphiodore a donné le même nom, viennent les bas-reliefs où cette destruction et les scènes qui la suivirent sont représentées.

On les voit très-détaillées sur la Table iliaque, car la ruine d'Ilion se liait, par la fuite d'Enée, aux origines de Rome, principal objet de cette composition. A cela près les bas-reliefs romains qui se rapportent à la grande catastrophe finale du cycle de Troie, aux meurtres de Priam, d'Astyanax, de Polyxène ne sont pas très-nombreux ; les vases grecs le sont, au contraire, beaucoup. Il semble que les artistes romains se soient moins complu que les artistes grecs à reproduire les misères des Troyens qu'ils regardaient comme leurs aïeux.

Un de ces crimes de la victoire le plus souvent répété, c'est l'attentat d'Ajax contre Cassandre.

Cet attentat, du reste, dans l'ancienne tradition grecque, se bornait de la part d'Ajax à arracher Cassandre

de l'autel de Minerve et à entraîner avec elle la statue de la déesse ¹ qu'elle avait embrassée. C'est ainsi que le présente le bas-relief de la villa Borghèse qui porte tous les caractères de la belle époque. Il n'en est pas de même de la Table iliaque, monument très-postérieur où Ajax se rue vers Cassandre. Dans un bas-relief qui ne doit pas non plus être ancien ², Ajax porte la main sur le sein de la prêtresse, sans violence, mais avec une familiarité indécente qui est d'un autre temps.

Achille et Ulysse personnifient le caractère grec sous son double aspect; mais Ulysse rusé, quelquefois menteur, toujours prudent, brave quand il le faut, est encore plus grec qu'Achille. Ulysse est le Grec de la mer, Achille le Grec des montagnes, Ulysse est le matelot des îles, Achille le Clephte du Pinde.

L'*Odyssée* n'a pas moins prêté à la sculpture que

¹ Philostrate (Voy. Overb., *Gal.*, p. 636) dit positivement que l'outrage fait à Cassandre est un mensonge des poètes. Sur le coffre de Cypselus (Paus., v, 19, 1) Ajax *arrachait seulement* Cassandre de l'autel. A propos des peintures de Pananus à Olympie (v, xi, 2) et de celles de Polygnote à Delphes et à Athènes (x, 26, 1. 1, 15, 3), Pausanias emploie des expressions qui peuvent s'appliquer à un acte sacrilège aussi bien qu'à un acte impudique : Παρνέμμημα, Τόλμημα. La violence est clairement exprimée dans Quintus de Smyrne, poète peu ancien (*Posthom.*, xiii, 422); mais Virgile (*Æn.*, II, 403) ne dit rien qui puisse la faire supposer. Arctinus, son modèle, ne parlait que de Cassandre arrachée à l'autel avec la statue de Minerve; il en est de même d'Euripide dans les *Troyennes* (70.)

² Winckelmann, *M. in.*, 141.

*l'Iliade*¹. Dès une époque ancienne, Onatas avait fait une statue d'Ulysse² qui, transportée par Néron à Rome, y fit connaître le type grec du héros tel qu'il nous apparaît dans les statuette et les bas-reliefs qu'on y a trouvés. Plus tard, Lycius, fils de Myron, en fit une autre³. Il n'y a pas à Rome une statue héroïque d'Ulysse qu'on puisse croire d'après Onatas ou Lycius, comme nous avons pu croire que l'Achille Ludovisi était d'après Silanion.

Un buste d'Ulysse, découvert en fouillant le quartier le plus fréquenté de Rome, la place d'Espagne⁴, ne peut avoir pour original ni la statue d'Onatas, ni même celle de Lycius, car elle a le bonnet qui ne fut pas donné à Ulysse avant le siècle d'Alexandre⁵. Ce

¹ L'*Odyssée* avait aussisatable *Odyssiaque* dont il reste des fragments qui viennent du palais Rondanini, à Rome. L'ensemble des aventures d'Ulysse était peint sur les murs des demeures opulentes (Petr., *Satyr.* 29); Polygnote avait peint dans le temple de Minerve à Tégée (Paus., ix, 4, 1) le massacre des prétendants qui forme le dénouement du poème.

² Paus., v, 25, 5.

³ Paus., v, 22, 2. Ulysse fut peint par Parrhasius (Pl., xxxv, 56, 10) et Aristophon (Pl., xxxv, 40, 13). Une épigramme de l'*Anthologie* (*Anth. Plan.*, iv, 125) badine agréablement sur une peinture effacée par la mer, et qui représentait Ulysse auquel la mer fut toujours fatale.

⁴ M. Chiar., 418 A. Ces fouilles ont été interrompues trop tôt, contre le désir de M. Visconti qui les avait commencées et qui poursuit avec un zèle infatigable et une méthode habile les fouilles toujours fructueuses d'Ostie

⁵ Ce bonnet fut donné à Ulysse pour la première fois par Nico-

bonnet, qui désignait les voyages maritimes du fils de Laërte, est assez semblable à celui que portent aujourd'hui les marins de la Méditerranée.

Toutes les statues représentent Ulysse dans quelque action particulière et répondent à quelque scène de l'*Odyssée*; Winckelmann a cru reconnaître dans une peinture tirée de la bibliothèque¹ vaticane une allusion à l'une des plus touchantes; il a cru y voir Hélène versant à Télémaque le népenthès, qui fait oublier tous les maux. Voici à quelle occasion :

Télémaque est allé chercher auprès de Ménélas des nouvelles de son père ; Ménélas ne peut lui en donner, mais parle d'Ulysse avec un souvenir affectueux et triste. « Ce disant, il fit naître chez tous ceux qui étaient là le désir et le charme de pleurer. La fille de Jupiter, l'argienne Hélène pleurait ; pleuraient aussi Télémaque et Ménélas l'Atride, et les yeux du fils de Nestor n'étaient pas sans larmes, car il se souvenait dans son cœur du vaillant Archiloque tué par l'illustre fils de la brillante Aurore. Puis Ménélas dit : Laissons là les larmes et souvenons-nous du repas. Hélène alors mêle dans le vin qu'elle offre aux convives le népenthès, remède divin qui fait oublier toutes les douleurs ². »

maque (Pl., xxxv, 36, 44; Paus., x, 36, 1; Serv., *Æn.*, ii, 44); seul, un scholiaste d'Homère, dit par Apollodore.

¹ Winck., *M. in.*, 160.

² *Od.*, iv, 183-226.

L'attente de Pénélope nous est présente, et, pour ainsi dire, dure encore pour nous dans cette expressive Pénélope du Vatican, dont le torse nous a montré un spécimen de l'art grec sous la forme la plus ancienne ¹. Un bas-relief ² nous fait voir Ulysse fermant la bouche à la vieille Euryclée qui vient de le reconnaître et pousse un cri, tandis qu'il se retourne avec inquiétude, craignant qu'on ait entendu ; c'est un vers d'Homère rendu vivement ³. »

Ce sont les *aventures* d'Ulysse qu'on retrouve le plus fréquemment exprimées par la sculpture, et parmi ces aventures, celles surtout qui se rapportent à son séjour dans l'ancre de Polyphème. L'intérêt populaire s'était particulièrement attaché à ce comique récit qui a tout l'intérêt des *Mille et une nuits* auxquelles son souvenir ne fut pas étranger.

L'histoire d'Ulysse trompant le Cyclope, racontée plaisamment par Homère, avant d'être mise sur la scène par Euripide, a fourni le sujet de plusieurs sculptures qu'on voit à Rome : c'est Polyphème qui va dévorer

¹ *M. P. Cl.*, 261.

² *Vill. Alb.*, Winck., *M. in.*, 161. Il y avait à Éphèse une Pénélope et une Euryclée de Thraso (Strab., x, 4, 23); les deux sujets sont réunis sur des terres cuites, l'une d'elles est au musée Campana, maintenant à Paris, la Pénélope ressemble exactement à la statue du Vatican; l'association avec Euryclée réfute l'opinion de Raoul Rochette, qui dans cette statue voyait une Électre.

³ *Od.*, xix, 480, l'action d'Ulysse est encore plus énergique, il saisit Euryclée à la gorge.

un des compagnons d'Ulysse, statue grossière ¹, dans les mains de laquelle on a placé une flûte de roseaux, la faisant passer ainsi du cyclope d'Homère au cyclope de Théocrite; c'est Ulysse présentant la coupe à Polyphème ² avec une inquiétude visible et paraissant lui dire comme dans l'Odyssée : « Après avoir mangé de la chair humaine, bois du vin ³; » c'est Ulysse, s'échappant de la caverne du cyclope en s'attachant au ventre d'un grand bœlier ⁴.

La visite d'Ulysse chez les Lestrigons est le sujet de quelques peintures découvertes il y a peu d'années, sur le mont Esquilin. Les Lestrigons étaient des Anthropophages que l'imagination reléguait aux extrémités du monde connu et dont on a cru retrouver la fabuleuse patrie aux environs de Terracine ⁵.

¹ *M. Capit.*, sous le portique. Le cyclope qui n'a qu'un œil chez Homère et chez Théocrite en a ici trois. Un Polyphème jouant de la lyre, à la villa Albani; celui-ci est réellement le Polyphème de Théocrite.

² *M. Chier.*, 701.

³ *Od.*, ix, 347.

⁴ *Vill. Alb.* Sindbad le marin sort aussi de prison en crevant l'œil unique d'un géant, comme Ulysse sort de l'ancre du cyclope. Dans les *Voyages de Sindbad* sont d'autres contes dont l'origine est évidemment grecque; le renard au moyen duquel Sindbad parvient à sortir du gouffre où il doit mourir de faim, ressemble au renard que suit Aristomène pour échapper à un sort semblable. On sait que la littérature philosophique et scientifique des Arabes leur est venue des Grecs; ceci prouve qu'ils leur ont emprunté quelque chose aussi de leur littérature populaire.

⁵ Opinion mise en avant sans beaucoup de succès par l'abbé Ma-

Je regrette que la chose ne soit pas plus certaine ; il serait piquant que l'on eût placé dans une maison de l'Esquilin des peintures qui rappelaient une époque où le lieu qui devait voir s'élever la ville magnifique dont l'Esquilin faisait partie, était pour les Grecs *au delà* des pays des fables.

Deux mosaïques du Vatican ¹ présentent une partie des aventures maritimes d'Ulysse : Ulysse qui s'est fait attacher au mat de son vaisseau pour ne pas céder au chant des Sirènes ; l'affreuse Scylla qui a saisi un de ses compagnons ; Leucothoë avec l'écharpe qu'elle donna à Ulysse.

Les Sirènes ont des corps de femme et des pieds d'oiseau ². Quelquefois elles ont une tête humaine sur un corps d'oiseau, et alors elles ressemblent tout à fait à l'hiéroglyphe qui désignait l'âme chez les Égyptiens. L'on a trouvé de ces oiseaux à tête humaine dans les tombes étrusques. Je crois que cette forme des Sirènes identique à la figure de l'âme dans l'écriture des Égyptiens, est la plus ancienne. Je crois aussi que les Sirènes représentées comme l'était l'âme en Égypte, furent primitivement des *âmes* considérées

trangs, à l'occasion des peintures de l'Esquilin. D'autres placent, et ceci semble mieux s'accorder avec le récit de l'*Odyssée*, les Lestrigons en Sicile.

¹ *Nuov. bracc.* et *Salle ronde*. Pampbile avait peint Ulysse sur son vaisseau *in rate* (Pl., xxxv, 36, 14). Dans la première de ces mosaïques, les Sirènes sont elles-mêmes sur de petits esquifs.

² Une sirène de la villa Albani. (Winkelm., *M. in*, 46.)

comme des puissances souterraines et mauvaises, ainsi que les larves malfaisantes. Le rapport que la mythologie établissait entre les Sirènes et Proserpine ¹ dont elles étaient les compagnes, confirme cette origine infernale. Sophocle les appelait celles qui disent les lois de Pluton ². La fascination qu'à ce titre elles exerçaient sur les vivants a été le point de départ de la croyance au pouvoir séducteur et homicide de leur chant. Le génie de la Grèce, on le reconnaît bien là, a donné une forme gracieuse à un mythe sombre.

Ulysse consultant Tirésias chez les ombres ³ est aussi un sujet reproduit par les bas-reliefs ⁴, probablement d'après les peintures célèbres de Polygnote et de Nicias, elles-mêmes d'après Homère ⁵. Dans le bas-relief de Rome, Tirésias tient le bâton prophétique

¹ Leur culte était en rapport avec la religion des tombeaux. (Gher., *Gr. Myth.*, § 553.)

² Dans les *Phéaciens*, tragédie perdue de Sophocle. (*Fragm.*, éd. Didot, p. 294.)

³ *Od.*, x, 492.

⁴ *Vill. Alb* Selon Winckelmann (*M. in.*, p. 211), ils sont dans l'attitude que leur avait donnée Polygnote (Paus., x, 29, 4) d'après la Myniade (*ib.* 28, 4). Ulysse tenait son épée pour écarter les ombres; mais, dans la peinture de Polygnote, il était agenouillé au bord de la fosse où elles venaient boire le sang; suivant Homère (xi, 48), assis; dans le bas-relief, il tient aussi son épée, mais il est debout.

⁵ *Necyomantia Homeri*, dit Pline (xxxv, 40, 7) en parlant d'un tableau de Nicias. Une épigramme de l'*Anthologie* (*Anth. pal.*, ix, 792) nous apprend aussi que le type de la composition de Nicias était emprunté à Homère.

qu'il a chez Homère, origine du bâton augural¹ que les Romains reçurent des Étrusques, que les Étrusques, comme les Grecs, avaient reçu des Pélasges.

Après avoir relu en partie Homère et ses continuateurs sur les bas-reliefs de Rome, et y avoir lu, pour la première fois, quelques fragments des poètes cycliques aujourd'hui perdus, nous pourrons, grâce à ces bas-reliefs, assister à des scènes de la tragédie antique, et ce sera réellement assister à une représentation de théâtre, car souvent ils sont animés d'un mouvement théâtral et d'une expression dramatique.

Presque tous les sujets des bas-reliefs héroïques ont été traités par les tragiques grecs, et, ce qui achève d'expliquer la présence de ces bas-reliefs à Rome, presque toutes les tragédies grecques ont été transportées sur la scène latine² par les anciens poètes latins de la république, Livius Andronicus, Attius, Navius, Pacuvius, Ennius. La *Clytemnestre* d'Attius fut jouée sur le

¹ Cicéron (*de Div.*, I, 40) range Tirésias parmi les *augures*.

² Voy. Welcker (*Gr. tr.*, p. 1336-1408). On trouve dans l'énumération des tragédies grecques imitées par les Romains, les titres d'un grand nombre de celles que nous avons perdues, et quelquefois les preuves de l'existence d'originaux qui nous sont tout à fait inconnus. C'est par Euripide que cette imitation a commencé; d'Euripide on s'est élevé ensuite à Sophocle et à Eschyle. Ces imitations du théâtre grec étaient encore représentées au commencement du quatrième siècle (Welck. . *Gr. tr.*, p. 1478). Cela est important à noter ici parce que les bas-reliefs romains à sujets dramatiques grecs sont souvent d'une époque avancée; leurs auteurs n'en ont pas moins pu avoir devant les yeux le spectacle des tragédies antiques et s'en inspirer. .

théâtre de Pompée, et nous savons quelle émotion produisait, dans l'*Iphigénie en Tauride*, le moment où Oreste et Pylade se disputaient la joie de mourir l'un pour l'autre, chacun d'eux disant qu'il était Oreste. Sous l'empire, les tragiques grecs eurent d'autres imitateurs, parmi lesquels il suffit de citer, outre Sénèque, Varius, Ovide, auteur d'une *Médée* célèbre, Lucain, qui n'eut pas le temps de finir la sienne. Auguste composa une tragédie d'*Achille*; il avait commencé un *Ajax* qu'il eut le bon goût, méritoire chez un empereur, de reconnaître mauvaise et d'abandonner. Peut-être, doublure en tout de César, voulut-il faire un *Achille* parce que César avait fait un *OEdipe*. Germanicus, le frère héroïque de Claude, laissa des tragédies grecques, et Claude, le frère souvent burlesque de Germanicus, composa en grec une comédie.

On cite bien quelques tragédies romaines sur des sujets romains, un *Brutus*, un *Decius*, un *Marcellus*, un *Caton*, mais, chose remarquable, les sujets de ces tragédies historiques ne se voient jamais sur les bas-reliefs romains : c'est que les sujets sont de la république et les bas-reliefs de l'empire. Le sujet d'une tragédie de Nævius, *Romulus et Remus nourris par la louve*, est retracé sur plusieurs bas-reliefs¹. Ceci n'était point la république, c'était la royauté, à laquelle l'empire voulait se rattacher. Auguste avait songé à pren-

¹ *Romuli et Remi alimoniz. Autel de Faventinus.* (M. P. Cl., 44; ib., 446, 465.)

dre le nom de Romulus, et personne ne voulait renoncer à la louve et à ses nourrissons; elle et eux sont encore les armoiries de la Rome papale. C'est donc à l'art dramatique grec presque exclusivement qu'il faut demander l'origine des bas-reliefs dramatiques romains, comme de la littérature dramatique des Romains elle-même.

Le plus souvent, le théâtre a été l'intermédiaire à travers lequel la poésie épique est arrivée à la sculpture, qui a pu aussi recevoir directement l'inspiration de cette poésie. Homère était la grande source où les artistes puisaient comme les poètes. On sait que Sophocle puisait volontiers aussi dans les poètes cycliques. Agathon avait compris tous les événements de la prise de Troie dans une seule pièce qui en présentait le résumé à peu près comme la Table iliaque du Capitole.

On reconnaît que le passage s'est fait, de l'épopée à la sculpture par le théâtre, au caractère émouvant des bas-reliefs dont les sujets ont été traités et par l'épopée et par le théâtre. En voyant par exemple le meurtre d'Égisthe et de Clytemnestre, ou l'extermination des Niobides, on découvre dans le pathétique de la composition un souvenir et une imitation de l'effet dramatique. Mais le théâtre grec, sur lequel la tragédie se produisait toujours avec une majesté imposante, au milieu de ses plus grandes terreurs, n'a pu communiquer la véhémence, parfois l'exagération, que je

signale dans ces œuvres tourmentées¹; je pense qu'elles la doivent surtout aux imitations latines de la tragédie grecque, dont la mise en scène, moins majestueuse, devant un public moins délicat, était nécessairement plus à l'effet; surtout aux pantomimes qui envahirent la scène romaine sous l'empire, et dans lesquelles l'expression du geste devait être d'autant plus forcée qu'on était obligé de suppléer par elle à la parole.

La plupart des sujets grecs furent mis en pantomime, nous le savons pour plusieurs : Néron ne rougit pas de représenter l'accouchement de Canacé, et, meurtrier de sa mère, il osa jouer les fureurs et simuler les remords d'Oreste matricide². Au quatrième siècle, la tragédie avait été, même en Grèce, à peu près entièrement remplacée par la pantomime, ce drame silencieux introduit à Rome sous Auguste, qui aimait le silence; mais, si la pantomime a pu donner en partie aux bas-reliefs leur caractère, leur composition n'en remonte pas moins aux tragédies

¹ Dans un bas-relief, Oreste à le pied sur la hanche de Clytemnestre qu'il tient par les cheveux. Le désordre impétueux des scènes bachiques, fréquemment répétées sur les sarcophages, a pu contribuer encore à donner aux bas-reliefs romains dont les sujets sont dramatiques, et qui presque tous sont destinés à orner des sarcophages, ce caractère tumultueux, qu'on y remarque si souvent et qui diffère tant de la tranquillité des bas-reliefs grecs.

² L'Agave de Stace était une pantomime, car ce fut au mime Pâris qu'il la vendit. Ausone dit : *Sallare Nioben (epigr. 84.)*

grecques, dont les pantomimes romaines n'étaient qu'une traduction dans un langage muet et violent : violent, parce qu'il était muet.

Ainsi les bas-reliefs romains nous offrent pour ainsi dire une *illustration* de la scène antique ; ils mettent sous nos yeux tantôt les événements qui se passaient sur le théâtre, tantôt ceux qu'on n'exposait pas aux yeux des spectateurs ; ils refont pour nous cette scène, la résument et la complètent.

Commençons par les tragédies grecques que le temps a conservées.

L'*Orestéide* d'Eschyle, cette magnifique trilogie qui s'ouvre par le meurtre d'Agamemnon¹, se continue par la vengeance qu'en tire Oreste² et l'apparition des furies qui le poursuivent jusque dans le temple d'Apolon, et se termine au sein de l'Aréopage par l'acquittement du meurtrier ; cette magnifique trilogie se joue encore pour nous, en quelque sorte, sur plusieurs bas-reliefs romains.

L'événement le plus terrible de la triple tragédie, l'immolation de Clytemnestre et d'Égisthe, qu'Eschyle avait soustraite aux regards des spectateurs, leur est

¹ Sujet plus rare que le meurtre d'Égisthe et de Clytemnestre avec lequel on l'a quelquefois confondu.

² *M. Chiar.*, 687, *Gal. des Candel.*, 82. *Musée de Saint-Jean-de-Latran. Villa Albani.* M. Welcker pense (*Ep. cycl.*, p. 286-7) qu'un poète plus ancien qu'Homère avait traité ce formidable sujet ; il le fut à Rome par Livius Andronicus, Attius, Ennius, par Sénèque et plus tard par un poète nommé Maternus. (*Welck., Gr. tr.*, p. 1488.)

montrée. L'acte accompli, on voyait les deux cadavres gisant sur la scène, comme on les voit dans les bas-reliefs. Le cadavre d'Égisthe, violemment renversé, rappelle ce vers de Livius :

Ipsæ se in terram saucius fligit cadens.

Le sein de Clytemnestre est nu, parce que dans Eschyle elle avait montré ses mamelles à son fils ¹.

Les Furies sont bien ces êtres terribles, tenant des serpents, dont parle Eschyle. Cependant leur visage n'est pas hideux, comme le visage de ses Euménides qu'il dit semblables aux Gorgones ². Les Furies de Scopas devaient encore moins ressembler à celles-là, car Pausanias nous assure qu'elles n'avaient rien de terrible ³. Les Furies apparaissent immédiatement après le meurtre sur les bas-reliefs romains, ainsi que dans la tragédie; elles n'ont point d'ailes, comme Eschyle le mentionne expressément ⁴. Euripide leur en donne ⁵, et elles en ont sur les bas-reliefs des urnes étrusques. L'addition des ailes aux personnages mythologiques

¹ Eurip., *Or.*, 527. Clytemnestre était pour la même raison *demi-nue* dans un tableau décrit par Lucien (*de Dom.*, 23).

² *Choeph.*, 1048.

³ Deux Furies de Scopas. (Cl. Al., *Protrept.*, 50; Paus., I, 28, 6.)

⁴ *Eumen.*, 51.

⁵ *Or.*, 276.

est une des modifications les plus ordinaires que l'art étrusque a introduit dans leurs représentations.

On voit sur les bas-reliefs romains les Furies dormir comme elles dormaient sur le théâtre d'Athènes, tandis qu'Oreste leur échappe, ainsi qu'une *bête sauvage échappe aux chasseurs*¹; il est là, touchant l'autel et tenant un glaive², comme dans les *Euménides*: et son jugement par l'Aréopage, représenté par l'art dans l'antiquité, l'est également sur des monuments dont Rome possède ou a possédé quelques-uns³.

C'est donc l'*Orestéide* d'Eschyle qui a été suivie de préférence par les auteurs des bas-reliefs; l'ancienne peinture grecque⁴ s'était abstenue du *matricide* et n'avait osé tracer que le meurtrier d'Égisthe.

Sophocle est celui des trois grands tragiques grecs qui a le moins fourni aux bas-reliefs romains; son génie tranquille convenait moins à l'expression agitée, ordinaire à ces bas-reliefs, que la grande fougue d'Eschyle ou l'emportement passionné d'Euripide. Cependant, on y a trouvé quelques souvenirs du second OE-

¹ *Eumen.*, 147.

² *Eumen.*, 40-3.

³ Zopyros, artiste grec, avait sculpté sur deux coupes d'argent (Pl., xxxiii, 53, 2) le jugement d'Oreste. Winckelmann parle d'une coupe d'argent représentant le même sujet, à Rome, palais Corsini.

⁴ Dans la galerie de tableaux des Propylées, Polygnote n'avait peint que le meurtrier d'Égisthe (Paus., i, 22, 6). Plus tard, Théodore peignit le *matricide*. (Pl., xxxv, 40, 19.)

*dipe*¹, d'*Ajax*² et de *Philoctète*³; mais des statues aussi ont été inspirées par la scène grecque.

¹ Selon Winckelmann, un bas-relief (*Mon. in.*, Pl., 104, p. 130) donne seul l'explication complète d'un passage d'*Œdipe à Colone*, et tout le détail de la cérémonie de l'expiation s'y trouve. Cette interprétation n'est pas certaine.

² Sur la Table iliaque; mais l'auteur a suivi l'*Æthiopis* d'Arctinus et non la tragédie de Sophocle; rien ne fait allusion à l'égorgement des animaux que le héros dans son délire prend pour ses ennemis. Ajax se tue de désespoir parce qu'on lui a refusé les armes d'Achille, et non de la honte que lui cause sa démence, comme dans Sophocle. C'était ainsi qu'il était conçu dans le fameux tableau de Timon aque, d'après ce vers d'Ovide qui se rapporte à ce tableau :

Utque sedet vultu fassus Telamonius iram.

(*Ov., Trist.*, II, 1, 525.)

et où il n'est parlé que de colère et point de démence.

³ Les bas-reliefs des urnes étrusques suivent toujours la tragédie de Sophocle transportée dans la langue latine par Attius (*Ov., Gal.*, p. 575). Le *Philoctète assis* (*vill. Alb.*, bas-relief dans l'escalier du Casino) ressemble beaucoup à une personnification du mont Palatin sur un bas-relief du Vatican (*M. P. Cl.*, 465). Cependant je crois que c'est un *Philoctète à Lemnos*, qu'on a peut-être copié sur le bas-relief du Vatican en changeant, comme il arrive assez souvent, le sens de la figure. Il semble que l'auteur du bas-relief Albani ait voulu attirer l'attention sur la jambe mise en avant, qui serait la jambe blessée; les cheveux sont dans un certain désordre comme ceux du *Philoctète* peint dont parle le second Philostrate (18), et du *Philoctète* en bronze mentionné dans une épigramme de l'Anthologie (*Anth. Plan.*, IV, 113). Le *Philoctète* très-expressif de Pythagoras peut avoir été pour quelque chose dans l'origine de ces bas-reliefs. Une tête qui exprime une vive douleur (*M. Chiar.*, 535) peut être une tête de *Philoctète* souffrant, d'après Sophocle et Pythagoras, ou d'après une peinture d'Aristophon. (*Plut., de Aud. poet.*, 3.)

Un beau groupe de la villa Ludovisi, diversement interprété et dont l'auteur fut un sculpteur grec vivant à Rome¹, me paraît s'expliquer d'une manière très-satisfaisante par Oreste et sa sœur ayant ensemble l'entretien qu'ils ont après s'être retrouvés dans l'*Électre* de Sophocle et dans l'*Électre* d'Euripide.

Électre tient enfin ce frère, qui lui est rendu; elle le tient dans ses mains, comme le dit Sophocle²; elle le ramène à la douce mémoire de l'amitié fraternelle³, comme parle un poète de l'*Anthologie*.

Électre est plus grande qu'Oreste; mais c'est qu'elle était le personnage principal de la tragédie et qu'elle lui donnait son nom. Il ne faut pas l'oublier, la taille des personnages est souvent dans la sculpture antique la mesure de leur importance. Et puis elle est plus âgée⁴; elle a été pour Oreste enfant comme une mère secourable⁵. Les cheveux d'Électre sont courts, parce qu'elle les a coupés en signe de deuil, dans la tragédie de Sophocle, elle vient

¹ D'après l'inscription, Ménélas, élève de Stéphanos qu'une autre inscription de la villa Albani nous apprend avoir été élève de Pasitélès.

² Soph., *El.*, 1226.

³ *Anth. gr.*, III, p. 216.

⁴ Hélène, dans Euripide (*Or.*, 72) lui reproche d'être une vieille fille.

⁵ Le mot *mère* est appliqué à Électre par elle-même dans les *Chœphores* d'Eschyle (240). Oreste que j'ai laissé à *la mamelle*, dit Iphigénie. (*Iph. in Taur.*, 231.)

d'aller en déposer une partie sur la tombe de son père; dans celle d'Euripide, elle parle plusieurs fois de ses cheveux coupés comme ceux d'une esclave¹. Nous avons devant les yeux une scène de l'*Électre* de Sophocle² et aussi une scène de l'*Oreste* d'Euripide³; il semble, en contemplant le frère et la sœur se retrouvant après leur infortune, qu'on leur entend prononcer ce vers d'une si touchante simplicité :

(1) sein d'une sœur, ô cher embrassement!

et dans l'*Électre* d'Euripide⁴ :

ÉLECTRE.

O toi qui m'apparais après si longtemps, je t'ai donc contre toute espérance.

ORESTE.

Et moi je te tiens après un temps bien long.

ÉLECTRE.

Je ne l'ai jamais pensé.

ORESTE.

Je ne l'ai jamais espéré.

N'est-ce pas, dans le sentiment du bonheur inespéré comme dans le sentiment du malheur inattendu :

Rodrigue, qui l'eût cru?

Chimène, qui l'eût dit?

¹ *El.*, 108, 148, 241, 356.

² *Soph., El.*, 1226.

³ *Eurip., Or.*, 1051.

⁴ 578-80.

Des trois grands tragiques grecs, Euripide est le plus dramatique, dans le sens moderne du mot, celui, pour cette raison, auquel la tragédie moderne a emprunté le plus grand nombre de sujets ¹ et qui a fourni à la tragédie romaine plusieurs de ses œuvres les plus célèbres ²; aussi est-il celui dont les compositions théâtrales paraissent le plus souvent sur les bas-reliefs romains, qui affectionnent le dramatique. Nous y trouvons des scènes de l'*Iphigénie en Aulide*, de l'*Hécube*, et tout l'ensemble de l'*Iphigénie en Tauride*, de l'*Hippolyte*, de l'*Alceste* et de la *Médée* d'Euripide.

L'antiquité a beaucoup vanté le peintre Timanthe pour avoir éludé, en homme d'esprit, une difficulté qu'il désespérait de vaincre, et couvert d'un manteau le visage d'Agamemnon présent au sacrifice d'Iphigénie, pour faire comprendre la douleur d'un père par cet artifice mieux que par toute expression qu'il aurait pu lui donner. Timanthe avait pris cette idée à un autre homme d'esprit, Euripide ³. Quatre écrivains, aussi très-ingénieux, Cicéron, Quintilien, Lessing et Voltaire, l'en ont loué. Il y a dans tout cela beaucoup

¹ La *Phèdre* et l'*Iphigénie en Aulide* de Racine, l'*Iphigénie en Tauride* de Goethe, la *Médée* de M. Legouvé où le sujet antique est traité très-dramatiquement.

² La *Phèdre*, l'*Hécube*, la *Médée*, l'*Hercule furieux* de Sénèque, la *Médée* perdue d'Ovide.

³ *Iph. en Aul.*, 1550. Euripide avait supposé également qu'Oreste couvrait ses yeux de son manteau avant de frapper sa mère. (*El.*, 1221.)

d'esprit, et peut-être trop dans l'appréciation de la conception de Timanthe : voiler sa tête est un signe de la douleur fort ordinaire chez les poètes¹ et qui se trouve ailleurs chez les artistes grecs². Quoi qu'il en soit, on doit reconnaître dans les bas-reliefs et les peintures antiques où Agamemnon se voile la tête³ des imitations de Timanthe peignant d'après Euripide.

Nous avons le personnage même d'Hécube dans la *Pleureuse* du Capitole⁴. Cette prétendue pleureuse est une Hécube furieuse et une Hécube en scène, car elle porte le costume, elle a le geste et la vivacité du théâtre, je dirais volontiers l'exagération de la pantomime.

Je crois même qu'on peut déterminer dans quelle scène de la tragédie d'Euripide Hécube paraît ici. La violence et la fureur de son geste ne peuvent convenir à l'abattement désespéré qui suit sa séparation d'avec sa fille, mais conviennent très-bien, au contraire, aux imprécations que lance contre Polydore Hécube se justifiant devant Agamemnon d'avoir égorgé les enfants du meurtrier de son fils et de lui avoir ar-

¹ Overbeck en cite huit exemples. (*Gal.* p. 516.)

² Une Hécube dont parle Christodore. (*Ekphr.*, 170.)

³ Je ne connais point à Rome de composition semblable; mais deux bas-reliefs de Florence et deux peintures antiques de Naples peuvent en tenir lieu.

⁴ Salle des Hercules, 28; c'est l'opinion de Winckelmann. Raoul Rochette (*M. in.*, pl. 57. p. 315) a attribué à Hécube une tête de vieille femme de la villa Albani.

racée les yeux. C'est une mère qui plaide comme une furie.

Son regard est tourné vers le ciel, sa bouche lance des imprécations : on voit qu'elle pourra faire entendre ces hurlements, ces aboiements de la douleur effrénée que l'antiquité voulait exprimer en supposant que la malheureuse Hécube avait été métamorphosée en chienne, une chienne à laquelle on a arraché ses petits.

Tous les principaux moments de l'*Iphigénie en Tauride* sont représentés sur plusieurs bas-reliefs¹ : la prêtresse de Diane conduisant les victimes à la mort et, comme dans la tragédie, n'étant là que pour répandre l'eau sacrée sur leur tête, tandis qu'un Scythe va les immoler²; la lettre écrite par Iphigénie à son frère, et dont elle charge Oreste avant de l'avoir reconnu; la reconnaissance du frère et de la sœur; le départ des deux Grecs emmenant Iphigénie qui emporte la statue de Diane³. En voyant dans un de ces bas-reliefs Oreste

¹ Plin. 40 : salus auri. bas-reliefs Natten, seconde cour; Musée de Saint-Jean de Latran.

² *Iph. in Taur.*, 621-4.

³ Son quelques bas-reliefs ne nous donnent diffère de celui d'Euripide le roi Thoas est tué par Oreste; ce dénouement était celui du *Donorostes*, tragédie latine de Pacuvius; M. Welcker suppose que Pacuvius l'avait emprunté à une tragédie grecque portant le même titre. *Gr. lat.*, p. 1164-5, mais on n'a pas besoin de cette supposition, car Thoas pouvait être tué par Oreste dans une tragédie d'Eschyle dont le sujet était, ce semble, le même que celui d'*Iphigénie en Tauride* et qui avait pour titre : *Iphigénia* (Esch., *Fr. Did.*, p. 234); Lucien, *Toxaris*, 5-6; on dit autant d'une suite de peintures qu'on voyait dans

et sa sœur en présence, M. Welcker croit les entendre, comme nous l'avons cru tout à l'heure pour Oreste retrouvant Électre, s'adresser les paroles qu'ils s'adressent dans Euripide. Winckelmann pensait que les bas-reliefs offrent une combinaison de deux tragédies d'Euripide, son *Iphigénie en Tauride* et son *Oreste*. Pylade, tenant dans ses bras Oreste, que ses fureurs ont repris¹, offre une expression visible de l'amitié touchante qui, dans cette dernière tragédie, lui fait *soutenir* le corps et le courage de son ami².

Les nombreux bas-reliefs consacrés à l'amour de Phèdre pour Hippolyte³, contiennent toute la tragédie d'Euripide : Phèdre, en proie à sa passion, la nourrice qui va trouver le jeune chasseur, la mort d'Hippolyte.

Dans Euripide, Phèdre, emportée par l'amour,

un temple de Scythie consacré à Oreste et Pylade, et parmi lesquelles était la mort de Thoas.

¹ Dans plusieurs bas-reliefs; dans celui dont faisait partie un groupe détaché à Saint-Jean de Latran; selon Winckelmann, ce groupe a pour origine un tableau de Théodore que Pline désigne ainsi : *Orestia insania*, les fureurs d'Oreste. (Pl., xxxv, 40, 19.)

² Or., 801. Dans l'*Iphigénie en Tauride*, Pylade prend soin d'Oreste au moment où celui-ci est ressaisi par son égarement. *Iph. en Taur.* 281-311.

³ Zoega en connaissait une dizaine; le plus complet est celui d'Agri-gente. A Rome, *villa Panfilii* et *villa Albani*. De plus, une peinture dans les Thermes de Titus (*Pittura dei Thermi di Tito*, pl. 43), dont M. Thiersch a dit qu'elle expliquait l'*Hippolyte* d'Euripide. *Dissert. vet. artifc. operi vet. poet. carm. explicari*, p. 21.

s'écrie¹, avec une impétuosité de passion et une convenance de détails que n'égalent pas les beaux vers de Racine, dont les deux derniers sont un peu étrangers à la situation :

Dieux, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je, au travers d'une noble pousière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière!

« Conduisez-moi dans la montagne; je vais dans la forêt, parmi les pins... Dieux immortels, je veux exciter les chiens par mes cris; je veux entourer d'un rameau thessalien mes cheveux blonds et tenir dans ma main un javelot à la pointe aiguë... O Arthémis, reine du marais sacré et des gymnases où résonnent les pas des chevaux; que ne suis-je sur le sol qui t'est consacré, comptant des coursiers! »

Les chiens, les chevaux, l'appareil de la chasse, en présence desquels l'imagination de Phèdre, exaltée par l'amour, la transporte, tout cela est dans les bas-reliefs présent au spectateur; ce que Phèdre rêve, il le voit.

La nourrice de Phèdre va trouver Hippolyte et lui révéler la passion qu'a conçue pour lui sa maîtresse. Dans le premier *Hippolyte* d'Euripide, aujourd'hui perdu, Phèdre, comme dans Sophocle, Sénèque² et Racine, déclarait elle-même sa passion. C'est donc le

¹ *Hipp.*, 215-231.

² Dans la *Phèdre* de Sophocle également perdue, la reine devait déclarer son amour elle-même, car la nourrice l'en détournait. (Welck., *Græc. tr.*, p. 308.)

second *Hippolyte*, le seul conservé, qu'ont suivi de préférence les auteurs des bas-reliefs¹; ce n'est ni le premier *Hippolyte* d'Euripide, ni la *Phèdre* de Sophocle.

Dans la tragédie d'Euripide, *Phèdre* se pend, et *Thésée* trouve dans sa main la lettre qui accuse *Hippolyte*. Des peintures, découvertes à Rome, dans la Maison Dorée de Néron, montrent l'épouse de *Thésée* tenant la corde fatale. Déjà on la voyait pendue dans la Lesché de Delphes, peinte par Polygnote. L'art et la poésie grecque avaient adopté l'une et l'autre ce genre de mort honteux par lequel *Phèdre* vengeait sa honte suivant la tradition; Racine l'a remplacé par le poison et par un genre de mort plus distingué.

Enfin, le dénouement tel qu'il est raconté par Euripide et par Sénèque dans des récits qui ont servi de modèle à celui de *Théramène*, — *Hippolyte* précipité de son char, — ce dénouement se voit retracé sur les bas-reliefs, d'après Euripide; il se voyait dans un tableau qu'*Antiphile* avait composé d'après lui sans doute et qui était à Rome²; *Antiphile* y avait représenté *Hippolyte* épouvanté par le monstre.

L'*Alceste* d'Euripide est aussi tout entière sur les

¹ Dans le bas-relief Panfilii, *Phèdre* semble être en présence d'*Hippolyte*, c'est une illusion. Deux parties du sujet sont rapprochées comme il arrive souvent par les conditions du bas-relief, mais elles sont censées distinctes.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 37, 2; Philostr., II, 4.

sarcophages¹, où ce dévouement sublime de l'amour conjugal fait une allusion poétique aux vertus d'une morte et au regret d'un époux, plus tendre, je l'espère pour lui, que l'Admète d'Euripide, lequel cède si volontiers à Alceste sa place chez les Ombres. On y suit la marche de la tragédie grecque, avec les diversités que comporte la différence de la sculpture et de la poésie. L'oracle d'Apollon, annonçant qu'Admète sera sauvé si quelqu'un de sa famille veut mourir à sa place, est exprimé par la présence du dieu lui-même et par le trépied fatidique; puis on voit Alceste qui s'est offerte à la mort pour son époux et qui, du lit où elle est couchée, lui tend la main, lui recommandant ses deux enfants, tandis que sa jeune fille, un genou en terre, étend les bras vers elle avec un mouvement très-dramatique. Ceci est une scène, et une scène admirable d'Euripide², admirable au moins de la part d'Alceste. Le poète a fait ce qu'il a pu pour sauver, comme on dit, le triste rôle d'Admète; mais sa situation est trop fausse pour intéresser, et on en a bien le sentiment en présence de la piteuse figure qu'il fait sur le bas-relief du Vatican. La tête d'Admète est un portrait dont le caractère ignoble ne va pas mal aux sentiments que ce personnage exprime dans une autre scène d'Euripide, celle où il reproche à son vieux père de n'avoir pas voulu mourir pour

¹ *M. Chiar.*, 179; *vill. Alb.*

² *Alc.*, 280 et suiv.

Alceste, que lui, Admète, a laissé mourir à sa place, et où le père indigné, traitant son fils comme il le mérite, témoigne brutalement de son amour pour la vie. Cette odieuse scène est indiquée aussi sur les bas-reliefs. Puis le sculpteur, ce que n'a pu faire le poète, suit dans la demeure de Pluton Hercule, qui va y chercher Alceste, puis la ramène, voilée comme l'on représente les Ombres, et rappelant l'imagination bizarre dont s'est avisé Euripide. Dans la pièce de celui-ci, où le bouffon et le pathétique s'allient ainsi que chez Shakspeare, Hercule présente à Admète son épouse voilée, comme une femme esclave qu'il le prie d'accepter. Il faut dire à l'honneur d'Admète qu'il n'accepte pas et mérite la joie de la surprise que lui fait Hercule en lui montrant Alceste. Sophocle, qui avait écrit aussi une *Alceste*, avait placé dans la bouche d'Admète ce vers, qui faisait plus d'honneur à sa franchise qu'à sa générosité : « Si un autre meurt, je ne me soucie point de mourir avec lui¹. »

Une mosaïque du Vatican², où sont figurées des scènes de tragédies, a paru en offrir une qui se passe entre Hercule et Alceste. Hercule, comme d'autres

¹ Welcker, *Gr. tr.*, p. 345. On pourrait mettre, il est vrai, ce vers dans la bouche du chœur; mais il va trop bien à la bassesse naïve des sentiments d'Admète pour le lui enlever. Dans tous les cas ce serait de la part du chœur qui moralisait toujours une triste morale.

² *Salle des Muses.*

nous avons ainsi comme la décoration ; au-dessus d'elle plane un génie de la mort : c'est une expression de la Némésis qui planait sur la tragédie. Créon, père de Glaucé, et sa nourrice, sont des personnages d'Euripide.

Horace, dans son *Art poétique*, ne voulait pas que Médée tuât ses enfants sous les yeux des spectateurs. Euripide s'était soumis d'avance à cette loi du goût qu'avait violée sans doute quelques-uns de ses imitateurs latins. Les auteurs des bas-reliefs l'ont observée, ainsi que les auteurs des statues et des peintures qui représentaient Médée dans le moment le plus terrible et le plus troublé : elle ne frappe point ses enfants, mais, triste, elle les regarde qui jouent à ses pieds. Telle elle était dans le tableau de Timomaque, — qui avait dû s'inspirer d'Euripide pour sa *Médée*, aussi bien que pour son *Oreste* et son *Iphigénie en Tauride* — « voulant tuer ses enfants et voulant les sauver, » comme il est dit dans un vers de l'*Anthologie*¹ ; telle elle était dans deux statues qui montraient des larmes dans ses yeux irrités, et son âme, passant de la colère à la compassion et de la compassion à la colère², l'art, développant ainsi ce qui n'est qu'indiqué dans la tragédie³. Les

¹ *Anth. gr.*, III, p. 214, et à en juger par une peinture de Pompéi.

² *Anth. gr.*, *ibid.*, et II, p. 499 ; *Anth. Plan.*, IV, 138.

³ Callistrate (13) décrit une Médée hésitant entre le désir de la vengeance et l'amour maternel, statue qui, dit-il, semblait exprimer ces sentiments d'après Euripide.

bas-reliefs du reste suivent Euripide pas à pas et font passer devant nos regards son œuvre presque complète; il est même des parties de l'action tragique que le public d'Athènes ne voyait pas et que nous voyons à Rome: ainsi la mort de la nouvelle épouse de Jason, qui n'est qu'en récit dans Euripide, est représentée pour nous sur les bas-reliefs.

Les *Phéniciennes* d'Euripide, dont le sujet est le même que celui des *Sept Chefs devant Thèbes* d'Eschyle, contiennent un récit du combat d'Étéocle et de Polynice¹ qui n'a pas été étranger aux bas-reliefs où est retracé ce dénouement de la guerre fratricide², et où l'on voit Polynice tombé sur un genou³ comme le montrait ce récit⁴.

Dans le Capanée de la villa Albani, je vois une réminiscence d'Eschyle, qui ne dit pas quand le sacrilège fut frappé par la foudre⁵, ce qui permet de supposer que ce fut à terre; plutôt qu'une réminiscence d'Euri-

¹ Eurip., *Phén.*, 1509-1525; Esch., *Sept*, 805.

² *M. P. Cl.*, 454.

³ Il était ainsi sur le coffre de Cypselus (Paus., v, 19, 1). Pythagoras avait représenté le combat d'Étéocle et Polynice. (Tat., *Or. ad Gr.*, 54.)

⁴ On y voit aussi d'ordinaire une Furie derrière chacun des deux frères ennemis, figurant à l'extérieur celle qui remplissait leurs âmes. Sur le coffre de Cypselus, près d'eux, était une femme horrible, aux longues dents, aux ongles crochus, à peu près comme la *Mort* d'Oragna, au *Campo Santo* de Pise. En effet, c'était une déesse de la mort, une *Kér*, qu'ont remplacée les furies.

⁵ Le chœur prédit seulement qu'il sera foudroyé. (*Sept*, 544-6.)

pide qui le montre tombant de l'échelle, déjà mort et embrasé. Capanée porte dans les *Phéniciennes*¹ cette échelle qu'il porte dans le bas-relief de la villa Panfili. Souvenons-nous aussi que Tauriscus, le peintre de Clytemnestre, et qui paraît avoir aimé les sujets tragiques, avait peint Capanée². Le Capanée de la villa Albani a une attitude violente qui semble d'après un tableau plus que d'après une statue.

Un seul bas-relief à Rome³ retrace Penthée mis à mort par sa mère Agavé et ses sœurs Ino et Autonoe, qui rendues furieuses et folles par Bacchus, dont Penthée avait méprisé le culte, le poursuivirent sur les montagnes comme une bête sauvage et le déchirèrent. A ce sujet terrible se rapportent trois figures de femmes en relief, d'un caractère tragique⁴; mais on ne peut affirmer que les trois figures soient d'après Euripide, car la mort de Penthée fut mise avant lui et après lui⁵ sur la scène. Un sujet où était célébré le triomphe de Bacchus et où dominait l'empirement bachique, devait être en Grèce aussi ancien

¹ Eurip., *Phén.*, 1180, 1189-90.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 40, 19.

³ Cour du palais Giustiniani.

⁴ *M. Chiar.*, 150.

⁵ Par plusieurs de ces poètes tragiques d'imitation, dont les œuvres plus récentes ont dû exercer sur l'art de l'époque avancée une action que nous ne pouvons apprécier. Pour *Penthée*, on nomme Jophon. Cléophon, Xénoclès, Héraclide, Lycophron. Il faut citer aussi à Rome *Penthée*, tragédie d'Attius, et *Agavé*, pantomime de Stace.

que le théâtre, dont l'origine tenait au culte de Bacchus : aussi y avait-il un *Penthée* de son fondateur Thespis¹.

On voit que la tragédie grecque est vivante, pour ainsi dire, dans les tableaux dramatiques des bas-reliefs romains ; il y a plus, nous pouvons, à l'aide des bas-reliefs dont ils ont fourni le sujet, nous faire quelque idée de plusieurs tragédies perdues.

Par exemple, des deux parties perdues du *Prométhée* d'Eschyle ; le même bas-relief² réunit ce qu'on voyait le même jour sur le théâtre d'Athènes : *Prométhée* ignifère pétrissant l'homme, et *Prométhée délié* du vautour par Hercule.

Dans le *Prométhée enchaîné*, le Titan n'est dit nulle part avoir créé les hommes, mais bien avoir ravi en leur faveur le feu, principe des arts et de la civilisation. Cependant un vers du premier *Prométhée*³ semble indiquer que le *Titan* avait formé la femme avec de l'argile, ainsi qu'on le voit sur les bas-reliefs, fabriquant par ce moyen des hommes et des femmes⁴.

Outre le bas-relief capitolin, le *Prométhée délié*

¹ Et un *Penthée* d'Eschyle.

² *M. du Cap.*, salle des Colombes.

³ Τοῦ πλάστου σπέρματος θηγῆτι γυνή. (*Esch.*, *Fr. Did.*, p. 180.)

⁴ Il y a une femme dans un bas-relief du musée Pio-Clémentin, 251, qui par là se rapproche tout à fait du vers d'Eschyle que j'ai cité. Dans Hésiode (*Op.*, 63), une femme est formée d'argile ; mais c'est par Vulcain, et cette femme est Pandore, que Prométhée ne créa point puisqu'il la reçut de Jupiter.

d'Eschyle a fourni le sujet d'une peinture très-fine qui décore le *Columbarium* de la villa Panfil.

Un événement indiqué dans un fragment du *Prométhée délivré* nous a été conservé, selon l'opinion de Zoega, par quelques figures en relief placées entre les jambes d'un trépied¹. J'en parle d'autant plus volontiers que le passage du *Prométhée délivré* auquel cette sculpture peut faire allusion, contient la plus ancienne nation de la Gaule qui existe dans la poésie grecque. Prométhée annonçant à Hercule ses futurs exploits lui prédit qu'il viendra dans le pays des Ligures, qu'ils lui feront la guerre et qu'au moment où il sera près d'être accablé par eux, Jupiter fera pleuvoir une grêle de pierres pour qu'il puisse s'en servir contre ses ennemis. C'est évidemment l'origine mythologique de la *Crau*, plaine peu éloignée de Marseille, — par conséquent alors dans le pays des Ligures, — qui est, en effet, un champ de cailloux, laissés là par quelque *diluvium* géologique, et qu'une légende grecque, probablement d'origine massaliote, supposait avoir été lancés par Jupiter pour défendre son fils².

Le rachat du corps d'Hector par Priam formait le

¹ *M. P. Cl.*, 601. Visconti, dont Ot. Müller partage l'opinion, croit plutôt que les adversaires d'Hercule sont les Hippocoontides. Rien ne désigne ceux-ci; leur nombre était différent. Les massues dont les adversaires d'Hercule sont armés indiquent plutôt des barbares, comme les Ligures.

² Strabon (iv, 1, 7) et Pline (iii, 5, 4) désignent avec précision le lieu. On ne peut douter que ce *champ de pierres* ne soit la *Crau*.

sujet des *Phrygiens*, tragédie d'Eschyle¹, et aussi d'une pièce perdue de Sophocle. Le bas-relief du Capitole et ceux où, comme dans celui-ci, Mercure ne paraît point, sont plutôt d'après Sophocle que d'après Eschyle, car nous savons que Mercure intervenait dans la pièce d'Eschyle², ainsi qu'il intervient dans l'*Illiade*, et rien ne fait supposer qu'il en fût de même dans la pièce de Sophocle. Dans toutes deux le héros gardait devant Priam un long silence. C'est l'obstination de ce silence qu'a voulu exprimer l'auteur du bas-relief capitolin. Le sculpteur a donné à Achille, qui se détourne, une attitude si expressive qu'elle paraît forcée; il la doit sans doute, dans l'origine, à l'acteur qui jouait soit dans la tragédie d'Eschyle, soit dans celle de Sophocle, ou dans celles d'Ennius ou d'Attius, car tous ces poètes avaient traité ce pathétique sujet.

Parmi les tragédies perdues de Sophocle, il en est plusieurs dont les sujets se retrouvent sur les bas-reliefs romains, mais sans qu'on puisse, au moyen des maigres analyses des grammairiens et de quelques fragments échappés à la destruction, faire la part de leur influence; d'autant plus que très-souvent les sujets de ces tragédies perdues de Sophocle ont

¹ Müller (*Arch.*, p. 711) ne juge pas impossible que des statues de Phrygiens avec des cratères, dont l'une est au Vatican, aient appartenu à un groupe faisant partie du chœur de *Phrygiens* dont la pièce d'Eschyle portait le nom.

² Overb., *Gal.*, 465-6. *Fragm. Soph.* éd. Did., p. 264.

été également traités par Eschyle, par Euripide et par d'autres; mais, seul des trois grands tragiques, Sophocle avait mis sur le théâtre l'enlèvement du Palladium, dans ses *Laconiennes*. D'après le peu qu'on sait de cette tragédie, durant l'expédition il survint un sujet de querelle entre les deux héros qui s'en étaient chargés; c'est ce que font entrevoir dans le bas-relief du palais Spada les regards irrités qu'ils se lancent, le geste violent d'Ulysse et l'air résolu et sombre de Diomède ¹.

Le *Dédale* de Sophocle n'avait point pour sujet la fuite du père d'Icare, et les deux bas-reliefs de la villa Albani qui représentent celui-ci fabriquant des ailes, ne peuvent être inspirés par cette pièce qui paraît avoir été un drame satirique ²; si on veut leur chercher une origine dans la tragédie grecque, il faut la demander aux *Crétois* d'Euripide dont la fuite de Dédale était le sujet ³.

Achille à Scyros était encore un sujet traité par Sophocle et que traita aussi Euripide. Ce sujet, qui ne figure point dans les récits de la poésie Cyclique, dut donc arriver aux artistes par la tragédie de Sophocle, et par celle d'Euripide. Polygnote, il est vrai, lui avait

¹ Welck., *Gr. tr.*, p. 150. Braun a refait toute une scène des *Laconiennes*, à l'aide des bas-reliefs, mais cette restitution est un peu risquée.

² Welck., *Gr. tr.*, p. 75.

³ *Ib.*, p. 832. Statues d'Icare dans des bains à Constantinople. (*Anth. gr.* II, p. 108-9.)

donné place dans ses peintures de Delphes ; mais la scène a dans les bas-reliefs une animation, l'attitude d'Achille et celle de Déidamie une vivacité et une véhémence que ne pouvait leur avoir communiquées le maître austère dont la vaste composition renfermait un grand nombre de sujets et de personnages sans rapport entre eux et qui devaient ressembler, par leur ordonnance tranquille, aux fresques florentines du quinzième siècle à Santa-Maria-Novella. Il y a donc toute raison de retrouver la scène principale de l'*Achille à Scyros* de Sophocle ou d'Euripide dans les bas-reliefs qui montrent le jeune héros s'élançant au son de la trompette soudainement entendu. C'est un vrai coup de théâtre.

Si nous ne pouvons pas tirer grand'chose des bas-reliefs pour découvrir le contenu des tragédies perdues de Sophocle, nous pouvons, avec beaucoup de vraisemblance, dériver de l'une d'entre elles la composition d'un chef-d'œuvre du Vatican, le *Laocoon*.

L'opinion de Lessing, qui, dans un ouvrage, du reste, plein de vues ingénieuses, donnait pour original au groupe du Vatican le récit de Virgile, est aujourd'hui abandonnée. Dans Virgile, *Laocoon* accourt avec des armes pour secourir ses enfants attaqués par les serpents. Dans le groupe il en est autrement : *Laocoon* s'était assis sur l'autel pour s'en faire un refuge quand les serpents sont venus l'assaillir. Ses enfants épouvantés, se sont rapprochés de lui,

et tous trois ont été enveloppés. Dans Virgile, les serpents dominent Laocoon de leurs cols élevés; dans le groupe, rien de semblable, et le col des serpents domine si peu le malheureux père, qu'un d'eux lui mort le flanc. Dans Virgile ils entourent de deux replis le corps du père et de deux replis le corps des enfants, ce qui ne se voit point dans le groupe. De plus, la sculpture a encore trop de grandeur pour ne pas être antérieure à l'empire et, comme je l'ai dit, l'origine rhodienne des sculpteurs fait placer leur date avant la prise et la chute de Rhodes, qui tombent dans les dernières années de la république romaine. Il faut donc chercher à ces chefs-d'œuvre une source plus ancienne que la description de Virgile, et on a pensé¹, selon moi avec toute vraisemblance, que cette source pouvait être la tragédie perdue de Sophocle, devenue ainsi une tragédie retrouvée; elle devait contenir un récit de la catastrophe où les auteurs du *Laocoon* ont pu puiser l'inspiration vraiment tragique² qui anime leur composition immortelle.

L'absence de tout sentiment d'indignation contre la destinée, qu'il faut, quoi qu'on en ait dit, reconnaître

¹ Herder a eu le premier cette idée, comme le reconnaît M. Welcker qui la partage. (*D. akad. K. Mus. in Bonn.*, p. 154.)

² Dans Arctinus, qui suivait l'ancienne tradition épique, les serpents ne tuaient qu'un des enfants avec son père; les auteurs du *Laocoon* ont dû puiser à une autre source puisqu'ils ont supposé deux enfants, ce qui convenait mieux à la symétrie du groupe sculptural.

dans l'expression seulement douloureuse de **Laocoon**, et qui étonnerait, s'il était puni, comme chez **Virgile**, pour avoir donné un sage conseil à ses concitoyens, s'explique, au contraire, très-naturellement, si **Laocoon** entraîné par l'amour a pris une épouse contre la volonté d'**Apollon** dont il était le prêtre¹, ou a manqué de respect au temple du dieu, tradition qu'avait suivie **Sophocle** dans sa tragédie. Un mortel puni pour avoir oublié la soumission aux dieux, c'était un sujet bien approprié au génie de la tragédie grecque.

A la mort de **Laocoon** se rattache l'épisode du *cheval de Troie*, qui l'amène. Nous avons rencontré cet épisode sur un bas-relief de la villa **Albani** ; il avait été mis sur le théâtre à Rome par **Nævius**. La tragédie latine devait avoir pour original grec le *Sinon* de **Sophocle** et plus vraisemblablement encore l'*Epeius* d'**Euripide**. — **Epeius** était celui qui avait construit le cheval de Troie. — On voyait, sans doute, dans la pièce grecque les guerriers descendre de l'intérieur du cheval, comme on les voyait sortant du cheval conservé à l'Acropole d'Athènes en mémoire de celui de Troie, et comme on les voit encore sur le bas-relief **Albani**. Mais les trois mille cratères qui figuraient dans la pièce de **Nævius**², offraient un spectacle tout romain. Les Romains aimaient à donner à

¹ *Ilyg.*, 135.

² *Cic.*, *ad Fam.*, vii, 1.

une représentation dramatique l'air d'une pompe triomphale. Là où le sentiment de l'art baisse, on attache à la mise en scène une importance exagérée.

Il est une œuvre mémorable de la sculpture antique dont on peut, je crois, trouver aussi l'origine dans une tragédie perdue de Sophocle, c'est la mort des Niobides.

Les statues qui se rapportent au grand ensemble de sculptures sorti de la main des Scopas, et les bas-reliefs plus ou moins beaux ou plus ou moins médiocres ¹, qui reproduisent, à leur manière, la même catastrophe, ont un caractère tragique ². Dans les derniers, comme je l'ai dit, le pathétique est poussé jusqu'à l'excès. La violence des gestes et des attitudes est extrême ; une tragédie, une représentation dramatique est au fond de tout cela ³.

¹ En général, leur exécution est médiocre et évidemment romaine, sauf peut-être celui de la villa Albani (escalier). Un seul, transporté de la villa Borghèse à Paris, a mérité que Meyer y ait cru voir une imitation du style de Phidias, ce serait plutôt du style de Scopas. A Venise est un bas-relief des Niobides, venu de Grèce, qui montre que les bas-reliefs romains sur ce sujet ont été précédés par des bas-reliefs grecs.

² Paus., I, 23, 10. Ce caractère théâtral se montre aussi dans une peinture de Pompéi, une des Niobides semble déclamer en s'adressant aux spectateurs.

³ En parlant d'une Niobide, Feuerbach (*Val. Apoll.*, p. 342) dit que son attitude tendue est manifestement calculée pour l'effet tragique. Il ajoute : « Le mouvement des Niobides n'est pas autre chose qu'une danse tragique. »

Quant aux statues, je ne sais jusqu'à quel point Scopas, qui les conçut, avait devant les yeux la *Niobé* de Sophocle ou la *Niobé* d'Eschyle. — car les deux plus grands maîtres de la scène grecque s'étaient exercés sur cet émouvant sujet ¹, lequel est déjà tout entier dans Homère ²; mais ce qui me semble visible, c'est que dans l'histoire de la sculpture grecque, Scopas occupe une place correspondante à celle qui appartient à Sophocle dans le développement de la tragédie grecque. Chez Scopas, ce n'est plus la majestueuse sévérité de Phédias exprimant plutôt l'idée que la passion, c'est la passion, c'est le sentiment qui dominent, mais la passion et le sentiment unis à la grandeur. On n'en est pas encore à l'époque où la passion sera remplacée par une sensualité exquise et où Praxitèle noiera tout dans la grâce. De même chez Sophocle on ne trouve plus le grandiose surhumain d'Eschyle, mais on n'en est pas encore au triomphe de la sensibilité et de l'esprit qui caractérisera les œuvres d'Euripide. Je trouve aux Niobides, à ceux du moins qui ont conservé l'empreinte du génie de Scopas, le pathétique élevé mais tempéré de Sophocle avec une suavité que n'a point Eschyle et sans la mollesse d'Euripide : c'est pourquoi

¹ Peut-être aussi Euripide, mais Hermann rejette l'existence d'une *Niobé* d'Euripide. (Esch., *Fragm.*, Did., p. 218.)

² II., xxiv, 602. La tradition n'avait pas encore atteint le caractère tragique que le théâtre devait lui donner; Homère dit, dans sa naïveté, que la douleur de Niobé ne l'empêchait pas de manger.

je crois que l'artiste qui en a créé les modèles s'inspira plutôt de la *Niobé* de Sophocle que de celle d'Eschyle.

Quelques vers conservés de la tragédie de Sophocle s'appliquent assez bien aux statues d'après Scopas. La sœur qui cherche à protéger son frère en étendant sur lui son vêtement est celle qui aimait particulièrement l'aîné de ses frères ¹.

Le Pédagogue, qu'on reconnaît à son costume barbare, courait ainsi tout effaré sur le théâtre en gémissant sur la beauté de ses élèves qui ne devait pas les sauver.

Les bas-reliefs des Niobides ² rappellent aussi Sophocle. La nourrice, personnage qui paraît fréquemment dans la tragédie grecque est là, relevant de terre et soutenant dans ses bras une fille de Niobé, comme elle faisait sans doute dans la tragédie perdue, quand elle s'écriait : « C'est moi qui les réchauffais, les ranimais dans des langes de laine finement tissue, échangeant sans relâche la fatigue du jour contre celle de la nuit ³.

M. Welcker dit avec raison que dans la tragédie les fils ne périssaient pas sous les yeux de leur mère : elle était dans son palais et eux dans l'hippodrome,

¹ Welck., *Gr. tr.*, p. 291. Ἡ γὰρ φίλη ἔγω τῶνδε τοῦ προσηγμένου.

² *Gal. des Candé.*, 204; *M. Chiar.*, 457; *M. de Saint-Jean de Latran.*

³ *Fragm.*, Soph., éd. Did., p. 310.

occupés aux jeux de la palestre¹, ce qui a fait penser que les deux *lutteurs* de Florence étaient deux Niobides. Le Pédagogue venait sans doute raconter leur mort à cette mère muette et pétrifiée par avance; il y a dans la profonde douleur de la Niobé de Florence une immobilité morne, qui semble préparer ce lugubre dénouement; puis ses filles tombaient l'une après l'autre sous ses yeux, atteintes par les flèches invisibles de Diane. Les convenances du bas-relief, qui ne sont pas les convenances de l'art théâtral, ont forcé le sculpteur de présenter le spectacle autrement, en rapprochant les deux parties de la catastrophe; mais il est à remarquer que dans les bas-reliefs, Niobé n'est mise en rapport qu'avec ses filles présentes sur le théâtre, et non avec ses fils absents.

L'inspiration, non plus de Sophocle, mais d'Eschyle, se manifeste sur un bas-relief où Niobé est assise près du tombeau de ses enfants², comme s'y asseyait la Niobé d'Eschyle³, tandis que le chœur faisait entendre ses lamentations, silencieuse et désespérée.

Je l'ai dit, dans ces bas-reliefs, l'action théâtrale atteint ses dernières limites. Niobé n'a plus ce calme majestueux du désespoir dans une âme héroïque que nous montre la statue de Florence et qu'exprimait, d'une manière sublime, la *Niobé* de So-

¹ Ou chassant sur le Cithéron. (Apoll., III, 5, 6, 5.)

² Sur un sarcophage au musée de Saint-Jean de Latran.

³ Ov., *Gal.*, p. 316; Esch., *Fragm.* Did., p. 219.

phocle, répondant au tonnerre souterrain qui annonçait la colère des dieux : Pourquoi m'appeler ? je viens. Elle est agitée par la douleur et comme furieuse ; tantôt serrant contre ses genoux un fils encore enfant, tantôt disputant au courroux des dieux une petite Niobide qui, se pressant contre sa mère, semble vouloir rentrer dans son sein, motif qui est dans le groupe de Florence, mais rendu avec moins de violence. Ce n'est plus la poésie d'Eschyle ou de Sophocle, c'est celle d'Ovide que traduit cette sculpture éperdue ¹.

« Une dernière restait encore ; sa mère la couvrait de tout son corps, de tout son vêtement. « Laisse-m'en une seule, la plus petite ; elles étaient beaucoup, je te demande la plus petite. »

C'est que ces bas-reliefs ont été faits à Rome, où Ovide écrivait ; peut-être d'après une *Niobé* latine, celle d'un certain Bassus, ou d'après une pantomime de Niobé, que nous savons par Ausone avoir existé.

C'est dans Euripide, comme je l'ai dit, le plus dramatique des poètes tragiques grecs, que puisèrent surtout les auteurs des bas-reliefs dramatiques ² ; aussi trouve-t-on dans leurs compositions la trace, en assez grand nombre, des tragédies perdues d'Euripide.

Protésilas, rendu pour un moment à l'amour de

¹ Ovide a imité Sophocle selon M. Welcker.

² Dans le temple de Cyzique étaient sculptés des sujets tragiques empruntés surtout à Euripide. (*Fragm. Eurip.*, Did.. p. 778.)

Laodamie, est un des sujets qu'on rencontre le plus fréquemment sur les sarcophages. Ce sujet attendrissant était emprunté à Euripide¹, car nous ne connaissons que lui parmi les Grecs qui l'ait traité. Protésilas était le premier qui eût touché le sol troyen, et en y mettant le pied il avait reçu la mort; les bas-reliefs nous le montrent en effet sur le rivage, cadavre d'abord, puis ombre voilée conduite par Mercure. Ceci devait être mis en récit dans la tragédie. Plus loin, Laodamie apparaît couchée au pied du portrait de son époux, portrait célèbre dans la tradition, avec lequel, mariée à un autre époux, elle passait ses nuits; la tradition ajoutait que forcée par son père de le brûler, elle se jeta avec lui dans les flammes. Elle devait dire, dans Euripide, des choses touchantes en présence de ce portrait; en n'en a conservé que ce vers :

Combien ment l'espérance aux mortels insensés!

¹ *Gal. des Candell.*, 112. On a cru reconnaître sur un de ces bas-reliefs les trois portes du théâtre (Feuerbach, *Ap. Vat.*, p. 331); ce serait une preuve bien manifeste que l'auteur du bas-relief pensait à une représentation dramatique. Il ne paraît pas que ce pût être une représentation donnée sur un théâtre romain, car la *Protesilaodamia*, attribuée à Nævius, n'était point une tragédie et n'était point de Nævius (Welck., *Gr. tr.*, p. 1368-1372). Les signes bachiques, masque, thyrses et cymbales, qu'on remarque sur un bas-relief, font-ils aussi allusion au théâtre? Je crois que c'est plutôt une de ces allusions aux mystères de Bacchus que nous verrons être si fréquentes sur les bas-reliefs des monuments funèbres.

Puis Protésilas, rendu momentanément à la vie, converse avec Laodamie. Cette scène, que la sculpture ne fait qu'indiquer, devait aussi être bien touchante. Enfin, Protésilas redevenu Ombre, est reconduit par Mercure dans la demeure de Pluton, où le poète dramatique ne pouvait le suivre et où le sculpteur l'accompagne.

Euripide était l'auteur d'un *Méléagre*. La chasse au sanglier de Calydon, la tête ou la peau du sanglier donnée par Méléagre à la belle Atalante, l'indignation de ses oncles maternels, la douleur d'Atalante privée par eux de cette offrande, la colère de Méléagre qui cause leur mort, la fureur d'Althée, mère de Méléagre, le tison auquel les jours du héros étaient attachés et que, pour venger ses frères, elle jette dans les flammes, la mort de Méléagre, l'affliction de sa femme Cléopâtre et d'Atalante qu'il aimait, tous ces incidents de la tragédie d'Euripide sont répétés sur de très-nombreux sarcophages¹. Ici, l'on ne peut affirmer que tout vienne d'Euripide, car Eschyle² avait composé une *Atalante*, Sophocle un *Méléagre*, et tous

¹ Il en existe à peu près dans toutes les collections. M. Welcker pense, d'après les fragments de la tragédie d'Euripide, que les événements de la chasse étaient *racontés*, et l'incident du tison jeté dans le feu par Althée *représenté* sur la scène. (*Gr. tr.*, p. 757-9.)

² Ce sujet fut souvent traité depuis, en Grèce, par Aristias, Sosi-phanès, Antiphon; à Rome, par Attius, qui avait *traduit* Euripide, par Ennius et Gracchus. Les tragédies de ceux-ci furent les sources immédiates des bas-reliefs romains.

trois avaient été devancés par Phrynicus. Mais le côté pathétique du sujet qui prévaut dans les bas-reliefs n'avait pas dû être aussi développé par les deux grands prédécesseurs d'Euripide. Cléopâtre et Atalante éplorées près du lit de mort de Méléagre, Althée, saisie au cœur par une furie, qui élève devant elle un flambeau, et se renversant violemment en arrière, au moment de livrer aux flammes le tison fatal, toutes ces choses sont là comme elles devaient être sur le théâtre, alors que le théâtre admettait la vive expression d'une passion et d'une douleur de femme plus qu'il ne pouvait le faire au temps d'Eschyle et même de Sophocle. Phrynicus avait le premier donné pour motif à la mort de Méléagre le coup désespéré de sa mère¹; mais sans doute l'amour de Méléagre pour Atalante n'était point la cause de sa mort dans l'œuvre du vieil auteur grec, comme dans le *Méléagre* d'Euripide et dans les bas-reliefs qui en dérivent².

A l'une des extrémités d'un des bas-reliefs sur

¹ Paus., x, 31, 2. Il n'est pas encore question de cet amour chez Homère (*Il.*, ix, 544). La dispute pour la peau et la tête du sanglier de Calydon amène une guerre entre les Éoliens et les Curètes dans laquelle survient le meurtre des frères d'Althée. Althée, dans son ressentiment, se décide à brûler le tison auquel les jours de son fils sont attachés. Le fond de la tragédie est donc déjà dans Homère. comme les bas-reliefs de la chasse de Calydon étaient en germe dans cette chasse sculptée par Scopas sur le fronton du temple de Minerve à Tégée (Paus., viii, 45, 4) et dans laquelle figurait Atalante.

² Atalante paraissait dans la tragédie d'Eschyle, car elle lui donnait son nom.

lesquels se déroule cette action tragique, est la Fortune, le pied sur sa roue, personnification du Destin, dont la puissance est souveraine et contre lequel la volonté humaine ne lutte guère dans la tragédie antique. Devant la Fortune est Némésis, cette équité aveugle du Destin, inflexible comme lui, qui maintient toute chose, bonne ou mauvaise, sous l'égalité de son niveau. Elle tient ici ce glaive destiné à frapper ce qui le dépassera. Le chœur de la tragédie antique est comme l'oracle de Némésis, et Némésis représente ici le chœur à côté du drame.

Je m'arrêterai moins à plusieurs pièces d'Euripide, dont l'influence sur les bas-reliefs est moins considérable et moins évidente. Cependant, il est parfois impossible de la méconnaître. Ainsi, ce n'est pas l'*OEdipe* s'aveuglant lui-même de Sophocle, mais l'*OEdipe* d'Euripide privé de la vue par les guerriers vengeurs de Laius que représentent des urnes étrusques¹. Le bas-relief² où l'on voit l'enfant Opheltès qu'Hypsipyle a abandonné, mort et entouré par les replis d'un serpent, tandis que les témoins de l'événement expriment avec vivacité leur surprise et leur douleur, ce bas-relief a tout l'air d'avoir été composé d'après une scène de l'*Hypsipyle* d'Euripide. La position singulière de

¹ O. Müller a dit que les urnes étrusques étaient avec Hygin la meilleure source d'où pourrait sortir la reconstruction des tragédies grecques perdues; ces urnes avaient des modèles grecs.

² Palais Spada.

l'enfant, placé verticalement la tête en bas dans le bas-relief, convenait à la scène et permettait de le mieux voir que s'il eût été couché.

Deux bas-reliefs à Rome¹ se rapportent à l'*Andromède* d'Euripide². Dans le bas-relief du Capitole, Persée, qui a tué le monstre, aide à Andromède à descendre du rocher, le poing sur la hanche, avec une courtoisie un peu maniérée³ : on dirait un galant chevalier donnant la main à une élégante châtelaine. De même, la pièce d'Euripide était animée d'un sentiment chevaleresque; la beauté d'Andromède faisait naître dans le cœur de Persée un amour à première vue, comme il arrive si souvent dans les romans de chevalerie. Il exprimait une tendre compassion pour

¹ Palais Spada. M. Capit., salle des empereurs.

² Andromède attachée par les bras au rocher, telle que l'a peinte Ovide (*Met.*, iv, 58), telle que la montrent les peintures antiques et les planisphères célestes et telle qu'elle paraissait au commencement de la tragédie d'Euripide, selon M. Welck. (*Gr., tr.*, p. 646), qui décrit avec beaucoup de vraisemblance toute la décoration, Andromède en cet état ne figure sur aucun bas-relief; mais à Rome on peut retrouver cette première scène de la tragédie perdue d'Euripide dans l'*Andromède* du Guildé au palais Farnèse. En présence de cette blanche figure de femme, Persée pourrait s'écrier encore : « Quelle est cette image d'une belle vierge de marbre ? » (*Fragm. Eurip.*, p. 646) et nous pouvons dire avec Ovide (*Met.*, iv, 61) : *Marmoreum ratius esset opus*.

³ Lucien semble avoir tracé, d'après l'original de ce bas-relief, description qu'il fait de Persée, tendant la main pour soutenir la jeune fille qui descend du rocher sur la pointe des pieds. (*Luc., Dial., Mar.*, xiv, 3.)

la jeune fille; puis, en vrai chevalier, déclarait l'amour l'enseignement de la sagesse; faisant vœu d'éviter ceux qui ne sont pas initiés aux hauts faits qu'il inspire, et de fuir les mœurs sauvages¹, enfin il s'écriait : « Amour, tyran des hommes et des dieux, ou ne nous enseigne pas à trouver beau ce qui est beau, ou viens en aide à ceux que tu fais aimer. »

Ai-je eu tort de dire que Persée se montrait dans la tragédie d'Euripide comme il se montre dans le bas-relief du Capitole, un parfait chevalier²?

En passant à Rome, le sujet de Persée et Andromède devint un peu romain. Dans Ennius, Andromède disait qu'elle était pour Persée la mère de famille épousée afin d'avoir des enfants, et elle employait l'expression juridique : *liberum quærendum causâ*³.

Dans le bas-relief du Capitole, la tête du monstre marin rappelle sa présence sur la scène, où il était placé devant les regards d'Andromède⁴; mais Persée ne nous apparaît point dans l'accoutrement scénique que nous lui connaissons : armé de la *harpé*, pour couper la tête de Méduse, et portant la besace qui doit la recevoir. Ces détails de mœurs héroïques

¹ *Fragm. Eurip.*, Did., p. 651. Welck., *Gr. tr.*, p. 655.

² Sophocle, avant Euripide, avait aussi composé une tragédie d'Andromède, et, après lui, Lycophron; à Rome, Livius Andronicus, Attius, Ennius.

³ Welck., *Gr. tr.*, p. 661.

⁴ Welck., *Gr. tr.*, p. 652. Comme dans un bas-relief d'Euripide. (Paus., II, 27, 2.)

trop primitives ont été négligées, malgré leur importance, par l'auteur plus raffiné du bas-relief. Persée n'a point à la main la tête de Méduse, que tenait le héros dans la tragédie d'Euripide¹ et que devait tenir le Persée de la grande sculpture grecque, le Persée de Myron² ou de Pythagoras³. Benvenuto Cellini, quoique sa sculpture diffère beaucoup de celle-là, en est moins loin par le caractère que l'auteur du bas-relief romain, et, à Florence, Persée du moins tient à la main la tête de Méduse. Le Persée de Canova qui est au Vatican la tient également, mais le style est beaucoup plus maniéré que celui du bas-relief. Il fallait que l'art fût bien tombé en Italie pour que cet habile sculpteur pût y être considéré comme le restaurateur de l'art antique; Canova est encore moins grec que notre peintre illustre David. Dans l'intention d'être élégant, son Persée abuse de la permission d'être long et méritait peu d'occuper, comme il a osé le faire, la place de l'Apollon du Belvédère absent.

Bellérophon est un héros très-semblable à Persée⁴. Il va combattre la Chimère comme Persée la Gorgone⁵.

¹ Welck., *Gr. tr.*, p. 618.

² Paus., I, 23, 8.

³ Dio. Chrys., *Or.*, 37.

⁴ Aussi leurs images étaient-elles réunies à Épidaure (Paus., II, 27, 2) dans un bas-relief où Bellérophon combattait la Chimère; ce sujet n'est reproduit par aucun bas-relief romain, mais le Bellérophon faisant boire Pégase, du palais Spada, reproduit vraisemblablement l'action de quelque célèbre statue de l'antiquité.

⁵ La Chimère, comme tous les êtres monstrueux, est ancienne dans

Ce qui distingue Bellérophon, c'est sa misanthropie et son impiété. C'est cette mélancolie, le mot est dans un scoliaste, dont parle Homère¹, qui le peint vivant seul et rongéant son cœur comme un Hamlet antique. Il y a aussi en lui de l'Alceste et du don Juan. Dans les fragments du *Bellérophon* d'Euripide se trouvent de lugubres réflexions sur la misère humaine, des mots comme ceux-ci : « Il vaut mieux ne pas naître²; » la pensée de Dante, déjà exprimée par Euripide : « La plus grande des tristesses est d'avoir été heureux et de se souvenir³; » puis des tirades satiriques contre les vices : « Mourons, dit Bellérophon, pour ne pas voir les méchants injustement honorés⁴; » enfin cette conclusion, que les dieux ne sont pas⁵.

Cependant Bellérophon veut s'en assurer en allant voir ce qui se passe là-haut ; mais il est renversé par Pégase⁶.

Telle était la donnée hardie du *Bellérophon* d'Euripide ; le voyage du héros téméraire en faisait

la mythologie et dans l'art grec : elle était déjà figurée sur le trône d'Amyclée. Je ne vois guère à Rome que celle de la villa Albani, très-relaite, bien inférieure à la Chimère en bronze de Florence.

¹ *Μελαγχόλησας*. (*Il.*, vi, 200-2.)

² *Weick., Gr. tr.*, p. 787.

³ *Fragm. Eurip.*, Did., p. 683.

⁴ *Weick., Gr. tr.*, p. 792.

⁵ « Ils ne sont pas, ils ne sont pas. » (*ib.*, p. 685.)

⁶ *Pind., Isthm.*, vii, 44-7; *Anth. Plan.*, vii, 683.

partie¹. Je crois très-vraisemblable qu'un bas-relief du Vatican le retrace².

Un homme à cheval, que rien ne fait reconnaître pour Persée, s'élance comme s'il voulait monter au ciel. Il semble dire à sa monture, avec le Bellérophon d'Euripide³ « Vole, ô chère aile de Pégase... O mon coursier, orné d'un frein d'or, déploie tes ailes. Et vous, bois ombreux (il y a un arbre dans le bas-relief), souffrez que je m'élève par delà les sommets où ruissellent les fontaines; je voudrais voir le ciel qui est au-dessus de ma tête et l'habitation de la lune. » Un autel, contre lequel ou au-dessus duquel Bellérophon paraît vouloir s'élancer, indique, ce me semble, le culte des dieux contre lequel il s'est révolté depuis que la sagesse des dieux est devenue pour lui un problème.

Une naissance mystérieuse, celle de Télèphe, fils d'Hercule et d'Augé, avait fourni à Euripide le sujet de la tragédie perdue d'*Augé*. Télèphe, exposé sur une montagne, fut nourri par une biche. Un bas-relief nous montre l'enfant d'Hercule remis par une femme debout à une femme assise. La présence d'une biche couchée annonce qu'elle sera la

¹ Ce voyage aérien pouvait s'exécuter sur la scène, car Pollux nous parle des machines au moyen desquelles Persée et Bellérophon étaient suspendus dans les airs.

² *M. Chiar.*, 186.

³ *Fr. Eurip.*, p. 687.

nourrice de Télèphe¹. Une statue représente Hercule tenant le petit Télèphe, qu'il a recueilli².

La suite des aventures de Télèphe remplissait la tragédie de ce nom, aussi d'Euripide, et dont Aristophane s'est tant moqué.

La seule de ces aventures que nous offre un monument romain, c'est le combat d'Achille et de Télèphe³, dans lequel celui-ci reçut de la lance d'Achille une blessure proverbiale que cette lance seule pouvait guérir. Comme ce combat est antérieur à la partie de l'histoire de Télèphe traitée par Euripide, il vaut

¹ *Vill. Borgh.*, salle 1. Winckelmann a remarqué que ce bas-relief n'était pas conforme à la tradition ordinairement reçue; que l'on n'y voyait rien qui rappelât Télèphe né furtivement et exposé par sa mère sur une montagne; car il est remis à une femme assise sur une chaise, et par conséquent dans une maison. La version d'Apollodore (II, 7, 4, 1) suivant laquelle le père d'Augé fait exposer l'enfant aussitôt après sa naissance ne s'accorde pas mieux avec le bas-relief. Quelques vers conservés Welck., *Gr. fr.*, p. 764¹ semblent prononcés par Augé demandant à qui elle peut confier son enfant; ce qui se rapporterait à la donnée du bas-relief. Mais chez Euripide tout cela a dû se passer en plein air, car Télèphe, dans la tragédie de ce nom, disait positivement que sa mère était accouchée sur le mont Parthénus (*Fragm. Eurip. Did.*, p. 788). La substitution du palais à la montagne serait du fait d'Attius, qui avait écrit un *Télèphe*, et c'est le tragique romain qu'aurait suivi en cela l'auteur du bas-relief.

² *M. P. Cl.*, 540. Winckelmann pensait que cet enfant porté par Hercule pouvait être Ajax; mais le bas-relief Borghèse, très-semblable au groupe du Vatican, présente la *biche*, qui, quoi qu'on en ait pu dire, convient moins à Ajax qu'à Télèphe.

³ Sur l'autel de Faventinus, *M. P. Cl.*, 44, si c'est bien ce sujet qui y est figuré.

mieux faire dériver notre bas-relief des poètes cycliques et d'une grande sculpture de Scopas¹ où il était représenté.

L'incident le plus dramatique de la tragédie d'Euripide ne se voit que sur des urnes étrusques². Télèphe, pour obtenir sa guérison par la lance d'Achille, s'est introduit sous un déguisement et, réfugié près d'un autel, menace, si on le refuse, de tuer le petit Oreste.

Le dénouement d'une tragédie vantée d'Euripide, *Antiope*, a fourni le sujet du groupe colossal trop vanté lui-même sous le nom du *taureau Farnèse*. Les fils d'Antiope, Amphion et Zéthus, attachent à un taureau sauvage la reine Dircé pour la punir des mauvais traitements qu'elle a fait endurer à leur mère.

Certes, je ne crois pas qu'au temps d'Euripide on ait amené un taureau sur le théâtre pour y attacher devant des spectateurs *athéniens* la malheureuse Dircé; mais un tel tableau a pu être présenté au public de Rome, qui aimait ce genre de spectacle, quand on y joua la pièce d'Euripide imitée par Pacuvius. Quelques vers conservés de la tragédie romaine pourraient même le faire penser.

« Vite, allez, roulez-la par terre, saisissez-la; tirez-

¹ Sur le fronton postérieur du temple de Minerve à Tégée (Paus., viii, 45, 4).

² Overbeck. *Gal.*, p. 501.

la par les cheveux à travers les rochers, déchirez sa robe¹... »

L'ordre d'attacher Dirce au taureau sur la scène pouvait suivre ces paroles, ici interrompues.

Si le beau bas-relief d'Orphée et d'Eurydice représentait, comme on l'a cru, Amphion, Zéthus et leur mère Antiope, il se rapporterait à une scène perdue de la tragédie d'Euripide dans laquelle elle racontait ses malheurs à ses fils, qui ne la connaissaient pas, et avait quelque peine à ramener le farouche Zéthus. Mais je persiste à croire que l'admirable bas-relief se rapporte plutôt à la séparation d'Orphée et d'Eurydice².

Hippodamie causant la mort de son père Cénomaüs, pour faire triompher dans une course de chars Pélops qu'elle aime; ce sujet, traité par Sophocle et par Euripide, est celui d'un bas-relief³ dans lequel la douleur visible d'Hippodamie semble un souvenir du remords que sans doute exprimait la tragédie.

Cette course d'Olympie est représentée comme une course du cirque à Rome. La sculpture transportait les usages romains dans un sujet grec, le traduisant ainsi, pour ainsi dire, comme le poète Attius avait

¹ Welck., *Gr. tr.*, p. 823, 4.

² Il y avait du reste un *Orphée* dont l'auteur était Aristias, contemporain de Sophocle, et par conséquent du bas-relief Albani, qui date du plus beau temps de l'art grec.

³ *M. P. Cl.*, 621.

traduit en latin l'œuvre grecque de Sophocle ou d'Euripide.

M. Welcker ¹ croit qu'Attius avait suivi Sophocle plutôt qu'Euripide. En général, quand le même sujet a été traité par ces deux poètes, il est toujours probable que le bas-relief qui le reproduit a été inspiré par Euripide ou un de ses imitateurs; son talent, moins élevé, fut par cela même plus populaire; son génie pathétique avait plus de prise sur les sculpteurs des bas-reliefs, dans lesquels le pathétique domine.

Les *Péliades* formaient l'avant-scène de *Médée*. Cette pièce d'Euripide est perdue²; elle avait pour sujet les filles de Pélias, trompées par la magicienne, et faisant bouillir un bœlier auquel elle rendait la vie pour leur persuader de tuer leur père qu'elle rajeunirait de même ensuite. Un admirable bas-relief grec³ fait de nous les spectateurs de cette scène étrange, et nous fait comprendre comment, si elle était montrée sur le théâtre, on pouvait y assister sans être rebuté. Les poses des trois jeunes filles auprès de la chaudière ont cette élégance et cette pureté qu'elles avaient sans doute sur la scène grecque, dont les spectacles offraient toujours à l'œil des groupes harmonieux. Pour mesurer de Sophocle ou d'Euripide à Shakspeare la distance

¹ *Gr. tr.*, p. 352.

² Aussi bien que celle de Sophocle sur le même sujet et les *Péliades* de Gracchus.

³ Musée de Saint-Jean de Latran.

du goût, il faut comparer les trois jeunes et belles Pélidiades qui entourent la chaudière de Médée et les trois affreuses sorcières de Macbeth autour de leur chaudron.

Un curieux bas-relief¹ résume toute une tragédie perdue d'Euripide, la tragédie d'*Alopé* ; car lui seul des trois grands tragiques avait mis ce sujet au théâtre². Alopé était fille de Cercyon ; trompée par Neptune, elle avait fait exposer son enfant. Sa faute ayant été découverte, elle fut enfermée par son père dans une tour pour y mourir de faim. Après sa mort, elle fut changée en fontaine. Par ordre de Cercyon, l'enfant fut exposé de nouveau. Devenu grand, il alla demander le royaume de son grand-père à Thésée, qui avait rencontré celui-ci sur son chemin et l'avait tué. Thésée lui accorda sa demande par égard pour le sang de Neptune, duquel lui-même prétendait descendre.

Le bas-relief nous montre la révélation de la faute d'Alopé faite par sa nourrice au moment où elle allait se marier. Elle baisse et détourne la tête en présence de son père irrité et de son fiancé qui la tient embrassée. Ce moment, qui n'est point indiqué dans la tradi-

¹ Villa Panfilii.

² Il y avait bien une *Alopé* de Chérilus, poète antérieur à Eschyle (Paus., 1, 14, 2), mais comme, avant Eschyle, la tragédie se composait d'un chœur et d'un seul personnage qui récitait une mélopée dans les intervalles des chœurs, les scènes à plusieurs personnages du bas-relief ne pouvaient se trouver dans l'*Alopé* de Chérilus.

tion, avait sans doute été choisi par Euripide afin de rendre la déclaration encore plus accablante et par là de produire un effet de scène que le bas-relief nous a conservé. On voit ensuite Alopé dans la tour où elle doit mourir : la jument qui a nourri l'enfant se dresse contre la tour et vient hennir à la fenêtre comme si elle voulait le nourrir encore. Ce détail singulier est également étranger à la tradition. Peut-être était-il dans Euripide : je doute cependant qu'à la belle époque de l'art grec, on eût ainsi fait jouer sur le théâtre d'Athènes un rôle à une jument. Cela sent une époque de décadence, alors que tous les moyens sont bons pour frapper l'imagination des spectateurs et réveiller leur intérêt. J'imagine qu'on s'en sera avisé sur un théâtre romain, car *Alopé* dut être traduite ou imitée en latin, comme le furent la plupart des pièces d'Euripide. Ce genre de spectacle, ajouté à la tragédie grecque, était dans le goût un peu brutal d'un auditoire romain. Quand pour lui plaire on faisait, dans *Clytemnestre*, défiler sur la scène six cents mulets, on pouvait bien, dans *Alopé*, introduire sur le théâtre une jument.

La nourrice, personnage obligé de la tragédie antique, paraît une seconde fois dans le bas-relief. Elle explique tout à Thésée, et une fontaine indique le dénouement auquel est venu aboutir la triste destinée de l'héroïne infortunée de la tragédie et du bas-relief.

La sculpture nous a conservé beaucoup moins de vestiges de la comédie que de la tragédie grecque ; ce-

pendant on en peut retrouver quelques-uns, pas, que je sache, de la comédie ancienne, représentée surtout par Aristophane. Celle-là, toute locale, politique et, en grande partie, de circonstance, n'a pu fournir à la sculpture romaine des types étrangers qu'elle ignorait. Mais la comédie *moyenne* et la comédie *nouvelle* furent transportées à Rome par Plaute et par Térence; avec elles ont pu l'être aussi des personnages et des scènes de théâtre grec.

Ainsi Visconti rapproche un acteur assis sur un autel¹ d'un esclave de la *Mostellaria* de Plaute, qui se réfugie sur un autel. L'anneau que cet acteur porte au doigt lui paraît indiquer un personnage d'une comédie perdue de Plaute², imitée d'une comédie également perdue de Ménandre, intitulée *l'Anneau*³.

L'esclave s'est abrité sur l'autel contre toutes les poursuites, avec l'anneau volé. On a remarqué qu'il porte sur la tête une couronne de fleurs comme celle qui protège un autre esclave contre les coups dans le *Plutus* d'Aristophane⁴.

Une statue plusieurs fois répétée⁵, et dont on a voulu faire un Sénèque qui vient de s'ouvrir les

¹ *Gal. des Candél.*, 191.

² Plaut., *Mostell.*, v, 1, 44. Interim hanc aram occupabo. Ce jeu de scène devait être fréquent, car on voit plusieurs auteurs comiques assis de la sorte sur des autels.

³ Le *Condylion* de Plaute d'après le *Dactylion* de Ménandre.

⁴ Gherard. *St. r.*, II, 2, p. 265.

⁵ *Gal. des Candél.*, 177.

veines dans le bain, en la plaçant au milieu d'un grand vase, — comme si un riche voluptueux tel que Sénèque se fût donné la mort debout dans une attitude si peu commode et dans une si inconfortable baignoire; — cette statue en marbre noir et aux traits un peu africains est pour Visconti le vieux pêcheur cyrénaïque de la comédie de Ménandre, intitulée *le Pêcheur*, auquel correspond le *Gripus* du *Rudens* de Plaute. Les hochets énumérés dans la même comédie¹ sont en grande partie identiques aux hochets attachés à une statue d'enfant². Quatre statues d'acteurs grotesques³ semblent former une scène comique : le père de famille, le *Chrémès en colère*, adresse de violents reproches à un esclave qui paraît se justifier et désigner un autre coupable, tandis qu'un quatrième tire la langue et se moque à la fois de son maître et de son camarade⁴.

Mais ce sont surtout les monuments sur lesquels sont travesties les aventures des dieux ou des héros, et souvent les tragédies de la Grèce, qui nous présentent un souvenir des drames satyriques, parodies

¹ *Rud.*, iv, 4, 114 et suiv.

² *Gal. des Candell.*, 99. On retrouve l'*ensiculus*, la *scurricula*; on voit la *lunula* mentionnée dans l'*Epidicus* de Plaute, vn, 34.

³ Vill. Albani, avant l'entrée du *Coffee-house*.

⁴ Antiphile et Calatès avaient peint des scènes comiques (Pl., xxxv, 37, 2) et Chaicostène était renommé pour ses statues d'acteurs (xxxiv, 19, 37).

mises en scène de ces dieux, de ces héros et de ces tragédies.

Jupiter n'était pas épargné, comme le fait bien voir la peinture d'un vase¹ grec sur lequel la visite de Jupiter à Alcmène est si plaisamment ridiculisée. L'original de cette caricature était sans doute quelque drame satyrique, parodie bouffonne soit de l'*Alcmène* d'Eschyle ou d'Euripide, soit de l'*Amphitryon* de Sophocle: quelque aïeul inconnu de l'*Amphitryon* de Plaute, et, par lui, de l'*Amphitryon* de Molière.

Jupiter est accompagné d'un Mercure scandaleux, accoutré comme l'étaient sur le théâtre d'Athènes les chœurs de Satyres phalliques, et comme l'est encore leur dernier descendant, le Karagueuz des ombres chinoises de Constantinople. Mercure tient une lanterne, comme Sosie, et Jupiter passe une tête grotesque à travers les barreaux d'une échelle qu'il apporte pour monter chez la femme d'Amphitryon.

Là où les dieux étaient si peu ménagés, les héros ne pouvaient l'être². Hercule surtout, auquel on prêtait la voracité et le penchant à boire sans mesure, convenables à un personnage qui représentait surtout la force physique, Hercule fournit en Grèce, plus qu'au-

¹ Musée étrusque du Vatican.

² Ainsi une peinture antique remplace Œdipe devant le Sphinx par un Satyre dans le costume de théâtre qui exprimait la *villosité* de ce genre de personnage, et faisant au Sphinx pour l'attendrir l'offrande d'un oiseau.

des notes, mettaient aux imaginations barbares des poètes romains, et c'est d'elles que proviennent les bas-reliefs aux monuments où il est fait allusion à la glorieuse d'Hercule ou à sa suite¹. Hercule même.

Le repas d'Hercule après ses travaux, qui avait inspiré si admirablement l'auteur du *Foro*, est devenu, sous l'influence des parasites de la scène grecque, le repas comique d'Hercule attiré par l'ivresse et serrant contre son corps la coupe où il l'a puisée, tandis qu'un satyre lui présente un coq en pain².

Ailleurs Hercule tombe ivre-mort.

Dans la représentation de ses hauts faits, le comique vient se placer à côté de l'héroïque. À la vue du lion que rapporte Hercule, Eurythée va se cacher dans un tonneau³.

L'apothéose ne défendait pas mieux Hercule des jeux de la sculpture que des licences de la poésie. On en a

¹ Il faut se rappeler Pinakes III-même jouant Hermès se tenant deux serpents tant chaudi et faisant traquer leurs ne sous se dent vorace des. *Pin. Fr. grecs*, p. 243. Il n'y a même l'aurait menagé les auteurs de drames satyriques. Pour faire Hermès de cette fureur tragique tout, égarément, l'entraîne au meurtre de sa femme et de ses fils, on prend à plaisir jusqu'à se faire traiter par Sémé comme les apothéoses de Minerve seraient traiter H. de Phœbérogne. C'est le sujet d'une épigramme de l'Anthologie. *Ant. gr.* III, p. 519.)

² *H. P. Cl.*, 566. Hercule ivre est soutenu par une femme et deux satyres. *Vul. AB.*

³ Sur le bas-relief des exploits d'Hercule. *Villa Lulovisi.*

la preuve dans un beau bas-relief de la villa Albani¹. Tandis qu'Hercule se repose mollement, près de lui un satyre pétulant attaque vivement une nymphe, et un petit satyre, qui grimpe le long du cratère colossal d'Hercule, arrivé jusqu'au bord, y plonge sa tête penchée sur la liqueur, dont il se régale furtivement. L'alliance du grotesque et de l'héroïque se montre ici, comme dans l'*Alceste* d'Euripide. Ceux qui, au nom des anciens, foudroient le mélange des genres, feraient bien d'apprendre le grec ou au moins de lire Euripide dans une traduction.

Aux *dramas satyriques*, ainsi nommés à cause des Satyres qui en étaient le chœur obligé, appartient le *Cyclope* d'Euripide, dont plusieurs détails se retrouvent dans des sculptures qu'on voit à Rome : Polyphème s'apprêtant à dévorer un des compagnons d'Ulysse, scène figurée par un groupe du Capitole ; Ulysse donnant à boire au cyclope tel qu'il est représenté dans la statuette du Vatican, avec un air à la fois inquiet et résolu qui correspond parfaitement à l'esprit de son rôle dans le *Cyclope* d'Euripide.

Laissons de côté les sources poétiques. On a déjà pu voir par ce qui précède que les sculptures qui sont à Rome² se rattachent à l'art grec par une triple ori-

¹ Salle de l'Ésope.

² Je ne parle que de celles qui sont à Rome, mais presque toutes celles qu'on voit ailleurs y ont été. L'étude que je fais dans les musées romains vaut pour tous les autres musées. Elle a à Rome cet intérêt par-

gine; elles proviennent soit d'un bas-relief, soit d'une statue ou de plusieurs statues, soit enfin d'une peinture grecques; quelquefois tout ensemble d'une sculpture et d'un tableau.

Des bas-reliefs grecs très-anciens offraient déjà les sujets les plus fréquemment répétés sur nos bas-reliefs de Rome¹, et des statues de toutes les époques de l'art grec ont fourni les types des principales statues que renferment les musées romains. On en a vu, je pense, des preuves assez nombreuses pour n'en plus douter.

Il est arrivé aussi qu'on a détaché d'un bas-relief une figure ou un groupe de figures pour les traiter à part², ou bien qu'une figure ou un groupe de figures

ticulier qu'elle est en même temps une étude d'histoire locale, car les monuments qu'elle considère ornaient l'ancienne Rome comme ils décorent la nouvelle, et, par ce qui est encore, nous montrent en partie ce qui a été.

¹ Les sujets de ces anciens bas-reliefs qu'on voit le plus souvent reproduits sont : parmi ceux du coffre de Cypselus (Paus., v, 19), plusieurs exploits d'Hercule, le jugement de Pâris, Thétis recevant de Vulcain les armes d'Achille, Ajax arrachant Cassandre de l'autel; parmi ceux du trône d'Apollon à Amyclée, divers exploits d'Hercule, les funérailles d'Hector, la chasse du sanglier de Calydon, l'enlèvement des Leucippides; parmi ceux du temple de Minerve Chalciœcos à Sparte (Paus., iii, 17, 3), bas-reliefs probablement en bronze, encore l'enlèvement des Leucippides, la plupart des hauts faits d'Hercule; parmi ceux du trône de Jupiter à Olympie (Paus., v, 11, 2), les enfants de Niobé atteints par les flèches d'Apollon et de Diane, guerriers (Hercule, Thésée) combattant des Amazones.

² On se rend raison d'une figure isolée quand on la retrouve dans

ont été introduits dans une scène complexe de bas-relief.

Ainsi la pose de l'Ariane du Vatican se retrouve dans les Arianes des sarcophages bachiques, où cette figure de femme endormie fait partie d'un ensemble pour lequel elle a dû être primitivement inventée. Il en est de même de plusieurs groupes bachiques qui ont passé des bas-reliefs dont ils faisaient partie à une existence distincte, soit comme groupes de statues, soit comme statues isolées¹.

D'autre part, le groupe de Bacchus, d'un Satyre et de l'Ivresse, création de Praxitèle, paraît dans les bas-reliefs bachiques, où il a été transporté, et sa Diane chasseresse se reconnaît facilement aussi dans les bas-reliefs, où elle combat les géants et punit Niobé dans ses enfants.

Quelquefois un ensemble de statues se rapportant à une même action a fourni le sujet d'un bas-relief; c'est ce qui est arrivé souvent pour les Niobides de Scopas et pour sa grande composition qui représentait les divinités de la mer accompagnant Achille aux îles Fortunées.

le bas-relief complet dont elle a fait d'abord partie et où elle avait sa signification véritable; on voit ainsi qu'un enfant qui boit dans une coupe (*Gal. des Candé.*) est un petit Jupiter, en rapprochant cette figure isolée d'un bas-relief (musée de Saint-Jean de Latran, Garrucci, pl. 29) où la présence de la chèvre Amalthée montre que l'enfant qui boit est Jupiter.

¹ Bacchus jouant avec un tigre, Silène tenant une coupe.

Outre les statues et les bas-reliefs, les sculptures de Rome ont encore une origine grecque dont nous avons déjà rencontré quelques exemples et qu'on ne doit point négliger; je veux parler des peintures grecques qui ont pu leur donner naissance.

Les bas-reliefs romains qui se rattachent à ces peintures nous offrent le même intérêt que ceux qui se rapportaient à des épopées ou à des tragédies perdues. Il nous reste peu de la peinture antique; les chefs-d'œuvre de la peinture grecque, si nombreux à Rome, en ont disparu pour toujours; mais il subsiste quelque chose de l'art de Polygnote, de Zeuxis, de Parrhasius, d'Apelles dans des marbres plus solides que les planches fragiles auxquelles ils confièrent leurs créations, hélas! destinées à périr et à ne laisser d'elles à la postérité que ces copies imparfaites, mais durables.

Il en est de la peinture en Grèce comme de la statuaire : on peut voir à Rome des sculptures imitées de tableaux grecs aussi bien que de statues de toutes les époques; seulement le regret est plus grand, parce que les reproductions des chefs-d'œuvre perdus sont en général moins dignes d'eux, et parce qu'elles ne nous en rendent point de même le caractère successif à travers les temps.

Mais du moins ces reproductions sculpturales de tableaux perdus nous en montrent les sujets, nous en

font connaître les types plus ou moins modifiés, et quelquefois nous en révèlent la composition.

A Rome, nulle imitation de la peinture grecque, par les statues ou les bas-reliefs, n'eut un modèle antérieur à Polygnote, qui touche au temps de Phidias.

Il ne semble pas que la peinture ait pris avant lui un essor pareil à l'essor de la sculpture avant Phidias. La sculpture était de tous les arts celui qui convenait le mieux au génie grec, qui lui était pour ainsi dire le plus naturel, et qui fut d'abord cultivé en Grèce avec le plus de succès; la peinture ne vint qu'ensuite. De même Nicolas Pisan précède Giotto. La peinture ne paraît pas avoir été portée au même degré par Polygnote que la sculpture par Phidias.

Un peintre qui écrivait encore les noms à côté des personnages, et que Pline¹ loue de leur avoir ouvert la bouche et fait montrer les dents, ne pouvait être arrivé à la perfection absolue dans son art, comme Phidias dans le sien. C'est que les arts ne marchent point du même pas. L'architecture au moyen âge devança de beaucoup la sculpture, et la grande époque de la musique est venue à la fin du dix-huitième siècle, quand celle des autres arts était passée.

Cependant Polygnote fut un peintre éminent; le témoignage des anciens l'atteste. Son style fier et simple

¹ Pl., *Hist. nat.*, XLIV, 35, 1.

devait correspondre à celui des statuaires devanciers de Phidias, de Phidias dont Polygnote fut presque le contemporain.

La peinture grecque avait rassemblé un grand nombre de types héroïques dans deux grandes compositions de Polygnote qui couvraient les murs de la *Lesché* de Delphes, espèce de club national des Samiens. Dans l'une figuraient tous les personnages de la guerre de Troie; l'autre avait pour sujet le voyage d'Ulysse dans le royaume des Ombres, et par là elle peut être, jusqu'à un certain point, comparée aux peintures des maîtres florentins qui, au *Campo Santo* de Pise ou à Santa Maria Novella de Florence, ont retracé d'après Dante les régions du monde infernal, dessinées avant eux par le grand poète; avec cette différence que les maîtres florentins se sont attachés à des catégories de damnés et ont rarement représenté individuellement des personnages célèbres. Polygnote, au contraire, comme Dante, avait rempli son enfer de personnages célèbres dans la tradition, et y avait fait entrer en grand nombre les héros et les héroïnes de la Grèce.

Mais les peintures de Polygnote n'ont pu fournir à la sculpture grecque ou romaine que les types de ces héros ou de ces héroïnes, presque jamais la donnée de l'action particulière dans laquelle les bas-reliefs nous les montrent engagés; car sur les murs de la *Lesché* ces personnages étaient placés les uns auprès

des autres sansêtre, en général, liés par aucune action.

Ainsi Cassandre n'y était point représenté, comme dans le bas-relief de la villa Albani, embrassant le palladium d'une étreinte violente, mais assise à terre et le tenant tranquillement sur son sein¹.

Il est une statue dont la pose peut rappeler celle que Polygnote avait donnée au personnage qu'elle représente. C'est ce Méléagre du Vatican², qui respire une grâce tranquille, et qui, placé entre le sublime *Torse* et les merveilles du Belvédère, semble être là pour attendre et pour accueillir de son air aimable et un peu mélancolique, où l'on a cru voir le signe d'une destinée qui devait être courte, l'enthousiasme du voyageur³. Le Méléagre est-il d'après une sculpture grecque ou d'après un tableau?

Scopas avait représenté Méléagre, non dans cette attitude reposée, mais avec d'autres héros célèbres donnant la chasse au fameux sanglier de Calydon⁴. Là

¹ Paus., x, 26, 1.

² *M. P. Cl.*, 10. La chlamide sur le bras gauche désigne le chasseur. Il y a des traces de l'épieu. Müll., *Arch.*, § 419, 5.)

³ A la villa Borghèse (*salon*, 8) est un autre Méléagre très-inférieur à celui du Vatican, mais plus robuste et par cela plus semblable à l'ancien type héroïque. Un troisième, également plus fort, plus carré et, selon M. Feuerbach, plus beau que les deux autres, a été trouvé près de Santa-Severa, grâce aux fouilles de feu madame la duchesse de Sermoneta; il n'est plus à Rome. D'un quatrième Méléagre (*M. Chiar.*, 453) on a fait un empereur romain, métamorphose malheureuse, car, en général, les empereurs romains n'ont pas été des héros.

⁴ Paus., viii, 45, 4.

on doit chercher la principale origine des nombreux bas-reliefs dont cette chasse est le sujet; mais là n'est point l'origine de cette douce statue, qui n'a rien du génie véhément de Scopas. J'y vois plutôt un souvenir du Méléagre que Polygnote avait peint sur les murs de la Lesché. Pausanias, après avoir parlé d'Ajaj, dit ¹ : « Un peu plus haut se tient debout Méléagre, et il semble le regarder. » N'est-ce pas l'attitude du Méléagre, qui, comme le dit Visconti, a l'air de regarder quelqu'un? et j'ajouterai, comme un trait de plus de ressemblance avec la peinture de Polygnote, a, si je ne me trompe, l'air de regarder un peu au-dessous de lui.

Si l'attitude du Méléagre paraît être celle qu'avait consacrée le pinceau de Polygnote ², sa grâce, assez moderne, ne saurait remonter si haut; mais il ne faut pas oublier que le type de Méléagre avait été renouvelé par Parrhasius, qui donnait aux héros plus de grâce que de force, comme nous le verrons bientôt à propos de son Thésée.

Le Méléagre du Vatican se rattacherait donc doublement à la peinture grecque par Polygnote et par Parrhasius.

D'autres peintures de Polygnote ont pu inspirer les auteurs de nos bas-reliefs ou les artistes qui les ont

¹ Paus., x. 31. 1. Mais Polygnote, fidèle à l'ancien type héroïque, l'avait peint barbu.

² Pl., xxxv, 53, 9.

inspirés eux-mêmes, et plus que les peintures de Delphes, car celles dont je parle maintenant avaient pour sujet une action déterminée, et pouvaient, par conséquent, être rapprochées plus certainement des bas-reliefs.

Polygnote peignit à Athènes, sur le mur du portique appelé *Pœcile*, le combat des Athéniens conduits par Thésée contre les Amazones¹. Les Amazones étaient à cheval; elles sont souvent à cheval dans les bas-reliefs, et ce sont seulement ceux-là qui peuvent procéder de Polygnote; il peignit dans le temple des Dioscures² les filles de Leucippe enlevées par Castor et Pollux. C'est un sujet qui se voit fréquemment sur les bas-reliefs des sarcophages.

Panæus, parent³ de Phidias, peignit à Olympie, sur les traverses qui réunissaient les pieds du trône de Jupiter Olympien, Hercule combattant le lion de Némée, Atlas portant le ciel, les Hespérides avec les pommes d'or, Achille et Penthésilée, tous sujets que

¹ Paus., I, 15, 2. Le combat de Thésée contre les Amazones avait été peint aussi dans l'intérieur du temple de Thésée par Polygnote et Micon (Paus., I, 17, 2), ainsi que le combat des Centaures et des Lapithes.

² Paus., I, 18, 1.

³ Paus., V, 11, 2. Les uns disent son frère, les autres son cousin, probablement son cousin. Le mot de *frère* pour *parent* est encore employé à Rome dans l'usage populaire comme il l'était dans l'antiquité. C'est ainsi que ceux qui sont appelés dans l'Évangile les *frères du Seigneur* étaient plus vraisemblablement ses cousins.

nous avons trouvés reproduits par des bas-reliefs romains.

Les personnages des cycles épiques ont pu arriver au bas-relief par la peinture; souvent, en effet, ces personnages ont le mouvement pittoresque plus que le calme épique.

C'est ce qu'on remarque sur la *table iliaque*, résumé du cycle de la guerre de Troie, et ce qu'on devait remarquer dans les tableaux contenant l'ensemble de cette guerre. Si ces tableaux, qui étaient à Rome, où a été exécutée la table iliaque, et probablement d'après eux, si ces tableaux, dis-je, avaient, comme il semble, pour auteur Théon, qui affectionnait les sujets les plus violemment dramatiques, tels que le meurtre de Clytemnestre, les fureurs d'Oreste, le rapt de Cassandre, et dont le témoignage des anciens a autorisé l'historien des artistes grecs, M. Brunn, à dire ¹ « qu'il transporta dans son art l'effet théâtral, » on verrait là se combiner deux influences de la Grèce sur la sculpture romaine, l'influence par la peinture et l'influence par le théâtre.

J'ai dit que l'expression violente, qui nous frappe dans certains bas-reliefs dont les sujets sont empruntés

¹ *Gesch. d. gr. Künstl.*, II, p. 254-5. M. Brunn, établit très-bien, ce me semble, qu'il faut lire dans Plinie *Théon* le nom du peintre Théoros. Il rapporte à Théon les ouvrages mis sous le nom de ce prétendu Théoros et dont le caractère convient parfaitement à ce que nous savons de Théon.

à la tragédie grecque, pouvait s'expliquer par des réminiscences de la scène; elle pouvait tenir aussi au caractère propre à la peinture, plus expressive par son essence que la sculpture, quand ces sujets avaient été mis en tableaux avant de l'être en bas-relief.

Dans ce cas, la sculpture s'inspirait de deux arts dont le génie est plus violent que le sien.

En effet, les modèles de ces bas-reliefs, dramatiques par leur origine et souvent si dramatiques par leur expression, ont presque tous été des tableaux animés par leurs auteurs de la vie théâtrale qu'ils ont transmise aux bas-reliefs.

Dans les peintures de Panæus à Olympie, Hercule s'apprêtait à délivrer Prométhée du vautour¹, comme il le fait sur le bas-relief de Prométhée au Capitole, et dans la peinture du *Columbarium* de la villa Pandili, Parrhasius avait peint aussi un Prométhée en proie au vautour. L'expression devait en être bien vive; car on racontait que, pour pouvoir mieux rendre la douleur du titan enchainé, Parrhasius avait livré aux tourments un vieil esclave; de même on a dit de Michel-Ange qu'il avait crucifié un pauvre diable pour mieux exécuter un crucifix, anecdote encore plus absurde que la première, dont elle est sans doute une répétition, et, pour parler le langage de l'art, une *réplique*.

¹ Paus., v, 11, 2.

Cette origine, à la fois théâtrale et pittoresque, a pu être celle des bas-reliefs qui représentent des sujets empruntés au théâtre grec, mais que la peinture avait exprimés : le Capanée de Tauriscus, le Philoctète de Parrhasius, l'Agamemnon de Timanthe, l'Iphigénie en Tauride, l'Ajax et la Médée de Timomaque, l'Hippolyte d'Antiphile, et aussi des sujets de tragédies perdues : l'Achille à Scyros¹ de Polygnote et d'Athénion, l'Andromède d'Évanthès².

C'est d'un tableau que dérive très-probablement un petit groupe du Vatican³ où figure Andromède, et qui a été singulièrement altéré.

Une statuette de Persée montrait à Andromède l'image de la Gorgone réfléchie dans l'eau pour éviter qu'elle n'en ressentit la vertu pétrifiante; je dis *montrait*, car on ne voit plus, de tout cela, que l'eau où se réfléchit l'image de Méduse. Malgré cette indication du sujet véritable, qu'on a naïvement laissé subsister, on a fait du Persée un *Apollon tirant de l'arc*. C'est ainsi qu'on restaure.

¹ Peint par Polygnote (Paus., I, 22, 6.), plus tard par Athénion. (Pl., xxxv, 40, 9.)

² L'Andromède d'Évanthès, peintre d'Alexandrie (Brunn, II, p. 288), avait une robe longue et fine (*Ach. Tat.*, III, 6 suiv.) comme l'Andromède du musée Capitolin. Niclas avait peint aussi une Andromède (Pl., xxxv, 40, 8) et une *Andromède délivrée*, si, comme il est vraisemblable, la composition de ce tableau nous est rendue par une peinture que décrit Philostrate. (I, 28.)

³ *M. Chiar.*, 655.

Cet incident, dont il n'est pas fait mention dans les fragments de l'*Andromède* d'Euripide, doit provenir de quelque peinture célèbre. La réflexion dans l'eau de la tête de Méduse convenait mieux à la peinture qu'à la sculpture, et la peinture a répété plusieurs fois ce sujet à Pompéi et à Herculaneum. Lucien¹ parle d'un tableau dans lequel Persée triomphait de la Gorgone sans la voir, et au moyen de l'image de son ennemie, réfléchie par son bouclier. C'était un effet de peinture analogue.

Des peintures grecques, dont les données n'appartiennent ni aux cycles épiques ni à la tragédie grecque, se retrouvent sur les bas-reliefs. Le tableau de Zeuxis, représentant Jupiter au milieu de l'assemblée des dieux², ou les *Douze Dieux*, peints par Euphranor³, peuvent avoir inspiré la composition du bas-relief représentant Jupiter et les dieux assemblés qui couvre un des côtés de l'autel carré du Capitole, et dans lequel le style, assez différent des diverses figures qui le composent, semble trahir l'imitation combinée de plusieurs modèles.

Zeuxis⁴, dans un tableau décrit par Lucien, avait placé des *centaures*; on en rencontre assez souvent dans les bas-reliefs Bachiques. Tout en attribuant avec

¹ *De Dom.*, 25.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 36, 4.

³ Val. Max., viii, 11, *ext.* 5.

⁴ Luc., *Zeux.*, 3-4. Phil., *Im.*, II, 3. M. P. Cl., 75.

la plus grande vraisemblance à une composition de Praxitèle la principale origine des nombreux bas-reliefs où est figuré l'enlèvement de Proserpine, il est impossible de ne pas tenir compte du tableau de Nicomaque, sur le même sujet¹, qui était au Capitole.

Tel détail inséré dans divers bas-reliefs nous fait remonter à une peinture grecque dont il est curieux de suivre l'histoire.

Un *Enfant soufflant le feu* est attribué à plusieurs artistes grecs, peintres et sculpteurs. On croirait que l'idée première d'une telle composition dût appartenir à un peintre, et que le premier qui s'en avisa fut Antiphile², le rival d'Apelles. On concevrait qu'il n'eût pas dédaigné un sujet si modeste, parce qu'il présentait un vif effet de lumière dans le genre de ceux qu'aimait à rendre Gérard *des nuits*. Après Antiphile, Philiscus³ peignit un atelier de peinture, dans lequel un enfant soufflait le feu. Mais la sculpture grecque s'était la première emparée d'un sujet qui semblait plus fait pour la peinture que pour elle; car un fils et un élève de Myron, le sculpteur Lycius⁴,

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 36, 44. Visconti a signalé quelques rapports entre des peintures de Polygnote et des bas-reliefs dans lesquels ont été transportés des scènes et des personnages qui figuraient dans son *Évocation des morts* (*Nekuya*), par exemple Ocnus tissant une corde de jonc qu'un âne dévore toujours.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 40, 15.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 40, 18.

⁴ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 19, 29.

l'avait déjà traité avant Antiphile et Philiscus.

La faveur dont ce sujet avait joui auprès de divers artistes célèbres, et sans doute l'excellence de l'exécution par laquelle ils avaient su en relever la simplicité, a porté les auteurs de bas-reliefs, assez nombreux, à l'y introduire¹.

L'Enfant soufflant le feu, glissé ainsi comme épisode dans les bas-reliefs Bachiques, a été parfois transformé en un jeune satyre², dans l'intention de mieux l'approprier à l'ensemble de la composition.

Les peintres grecs de la première époque ont donc pu concourir avec les sculpteurs grecs à fournir des modèles ou au moins à préparer les originaux qui leur ont servi de modèles.

Je ne vois à Rome qu'un bas-relief qu'on puisse rapporter à un original de Parrhasius : c'est l'Archigalle³, c'est-à-dire le chef des prêtres de Cybèle, au Capitole. Le goût passionné de Tibère pour cette peinture dut la mettre à la mode, et porter les sculpteurs à en faire des imitations en marbre, dont une nous aura été conservée.

Mais la beauté efféminée de l'Archigalle, qui sans

¹ *M. Chiar*, 506. Quelquefois, au lieu d'un enfant, un homme, bas-relief représentant des funérailles. (*M. Cap.*, salle des Philosophes.)

² *M. P. Cl.*, 422. Il met du bois au feu. (*M. Chiar.*, 131.)

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 36, 10. *M. Cap.*, salle du tombeau dit d'Alexandre Sévère.

doute formait pour le vicieux empereur le principal mérite du tableau de Parrhasius, a disparu dans cette copie en marbre de son tableau.

Parrhasius, dont les types héroïques faisaient loi, dit Quintilien ¹, avait peint, outre Méléagre, plusieurs héros : Hercule, Persée, Achille, Ulysse ; mais nous ne pouvons savoir si leurs images offrent quelque ressemblance avec les peintures de Parrhasius. Son Thésée surtout était célèbre ; c'est sur lui qu'Euphranor dit ce mot fameux : « Mon Thésée est nourri de chair, celui de Parrhasius est nourri de roses. »

Ce mot nous révèle la différence de deux types du même personnage héroïque dans la peinture grecque. Nous n'en connaissons pas de reproduction par la sculpture qui soit ² ou qu'on sache avoir été à Rome ; mais il est difficile de croire qu'aucune de ces reproductions n'y ait existé, surtout quand l'art romain, toujours empressé à imiter des modèles grecs, avait sous les yeux le Thésée de Parrhasius au Capitole ³.

Je ne sortirai donc pas de mon sujet en cherchant à caractériser ce Thésée de Parrhasius et le Thésée d'Euphranor ; car l'un et l'autre, le premier surtout, ont dû influencer sur les statues de Thésée qu'on

¹ Quint., XII, 10.

² Je parle d'une statue isolée de Thésée, comme étaient le Thésée de Parrhasius et celui d'Euphranor, non de Thésée faisant partie d'un groupe, combattant par exemple le Minotaure (villa Albani). Celui-là avait son modèle au Théséon d'Athènes.

³ Pl., *Hist. nat.*, XXXV, 36, 9.

peut supposer avoir existé à Rome et qu'on peut espérer d'y trouver. Essayons donc de déterminer le caractère que nous offrirait, s'il se rencontrait dans les musées romains, ce double type qui en est encore absent.

On peut se faire une idée, je crois assez juste, même sans les avoir vus et sans en avoir aucune reproduction sous les yeux, du Thésée d'Euphranor et du Thésée de Parrhasius. Euphranor était un artiste sérieux, visant au grand, à l'énergique¹; bien que contemporain de Lysippe, encore animé de l'esprit de Phidias et de Scopas, cherchant, comme le premier, son inspiration dans Homère, et donnant aux héros la dignité, comme Phidias avait donné la majesté aux dieux, imprimant, comme Scopas, à ses figures des mouvements impétueux, mettant dans un groupe de combattants à cheval, tant d'ardeur et une action si vive, qu'on croyait assister au combat².

Le Thésée de ce peintre-là devait ressembler, pour le style, à l'Hercule d'Alcamène; pour le mouvement et l'expression, aux plus belles figures des Niobides.

Parrhasius, plus ancien qu'Euphranor, offre un de ces anachronismes que le génie individuel introduit ex-

¹ Les articulations de ses figures étaient fortement accusées, ses têtes grosses. (Pl., xxxv, 40, 4.)

² Les cavaliers d'Épaminondas (Paus., 1, 3, 5 dans le combat des Thébains et des Athéniens à Mantinée. Un vrai *tableau de bataille*, chose rare dans l'antiquité.

ceptionnellement dans l'art, Parrhasius aurait dû être un contemporain de Lysippe, qu'il a précédé de plus de cinquante ans. C'était un peintre *naturaliste*¹, célèbre surtout par le charme de son coloris, les roses dont parlait Euphranor; un peintre plus élégant² que fort, plus spirituel que simple. Il avait représenté, disait-on, le *peuple athénien* de manière à exprimer toutes ses qualités et tous ses défauts. On louait en lui la finesse des détails³ poussée jusqu'à la recherche, la grâce des contours. Sa qualité dominante était le charme, *venustus*; son Thésée devait ressembler au Méléagre, mais avec encore plus d'élégance.

Si nous n'avons pu retrouver que par l'imagination le Thésée de Parrhasius et celui d'Euphranor, nous pourrions retrouver avec plus de certitude d'autres peintures grecques au moyen de statues qui, elles, existent encore à Rome.

Le Satyre qui apprend à jouer de la flûte à un adolescent offre une reproduction souvent altérée⁴ et

¹ Et même sensualiste. Son *Archigalle* et son tableau de Méléagre et Atalante eurent la honte d'être agréables à la lasciveté de Tibère (Suét., *Tib.*, 44). Parrhasius se vantait d'être un voluptueux, et quelques-unes de ses peintures le prouvaient trop. (Pl., xxv. 36, 11.)

² *Elegantiam capilli venustatem oris* (Pl., xxv, 36, 7). Lysippe aussi excellait à donner de l'élégance à la chevelure.

³ *Argutias vultus* (*ibid.*). Pline se sert de ce mot *argutis* en parlant de Lysippe.

⁴ Villa Ludovisi, première salle, très-altérée. Villa Albani, au-dessous de la terrasse du jardin, de même.

quelquefois étrangement corrompue d'une peinture de Polygnote : Marsyas enseignant à jouer de la flûte au jeune Olympus¹.

Le Marsyas suspendu à un arbre en attendant qu'il soit écorché par l'ordre d'Apollon² a bien probablement pour type original le Marsyas *lié* de Zeuxis, qui était à Rome dans le temple de la Concorde³.

Ce Marsyas, rival et victime d'Apollon, figure dans divers bas-reliefs, dont quelques-uns expliquent la statue de Florence appelée à tort *le Rémouleur*, comme si c'était là un sujet pour la sculpture antique, et font reconnaître dans le prétendu rémouleur un Scythe⁴ aiguisant le couteau qui doit écorcher Marsyas.

Zeuxis avait peint un enfant tenant des raisins⁵; on voit deux statuettes d'un tel enfant au Vatican⁶. C'est à l'occasion de cet enfant aux raisins que Zeuxis fit, dit-on, une ingénieuse critique de son tableau. Des oiseaux, trompés par l'illusion de la peinture, étaient venus becqueter les raisins, et, comme on l'en admi-

¹ Paus., x, 30, 5. Marsyas avait été remplacé, dans un groupe qu'on voyait à Rome dans les *Septa* (Pl., xxxvi, 5, 17), par Pan, qui le remplace également dans différents groupes.

² *Villa Albani, Coffee-house ; M. Chiar.*

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 36, 6.

⁴ Dans un tableau décrit par le second Philostrate (5, il y avait aussi un Scythe aiguisant le fatal couteau, et des satyres affligés. L'affliction de ces satyres est remplacée dans un bas-relief (*gal. des Candé.*, 35) par la tristesse d'Olympus.

⁵ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 36, 6.

⁶ *Gal. des Candé.*, 40, 115.

plus souvent sur les bas-reliefs¹, toujours, il est vrai, avec décence. Pasiphaé est triste, et semble s'écrier :

O haine de Vénus, ô fatale colère !
Dans quels égarements l'amour...

Pasiphaé a une majesté douloureuse que devait avoir la Pasiphaé de Bryaxis².

Le plus ancien bas-relief représentant l'amour de Pasiphaé, dont il soit fait mention, est celui que Virgile suppose avoir orné les portes du temple d'Apollon à Cumès³.

Hic crudelis amor tauri....

Sur un bas-relief, la vache de bois est portée sur des roulettes, comme dans Apollodore⁴.

Pasiphaé⁵, Scylla⁶, Canacé⁷, Myrrha, étaient des personnages de tragédie. On jouait une *Myrrha* à Ægium, en Macédoine, dans cette fête où fut tué le père d'Alexandre ; et à Rome, un *mime* dont l'amour de Myrrha était le sujet, le jour du meurtre de Cali-

¹ Palais Spada.

² Tat., *Or. ad Gr.*, 54.

³ *Æn.*, vi, 24.

⁴ iii, 1, 4, 2.

⁵ Les *Crétois* d'Euripide (Welck., *Gr. tr.*, p. 801-3).

⁶ Impia nec *tragicæ* tetigisset Scylla *cothurnos*.
(Ovid., *Tr.*, ii, 1, 393.)

⁷ L'*Æole* d'Euripide.

gula¹. Si Alfieri avait pensé à cela, le goût de Caligula pour un tel sujet en eût peut-être dégoûté l'ennemi des tyrans. Du reste, un amour incestueux ne pouvait déplaire à Caligula, qui fut l'amant de ses trois sœurs.

Parmi les héroïnes de la mythologie, le premier rang appartient aux mortelles honorées de l'amour de Jupiter.

Celle dont la faiblesse a exercé le plus souvent les sculpteurs, parce que la fiction est gracieuse, c'est Lèda. Un savant abbé romain² a traité à fond ce scabreux sujet, dont on a signalé cinquante-huit variantes. Plusieurs se voient dans les collections de Rome, plus une moderne sur la porte en bronze de Saint-Pierre.

Très-souvent Lèda reçoit le cygne poursuivi par l'aigle de Jupiter, selon Euripide, et l'abrite sous son manteau. Ces Lédas-là sont des Lédas pudiques³. Mais parfois le sujet a été conçu autrement. Une Lèda de la villa Borghèse est déjà assez libre : la Lèda de Venise l'est beaucoup⁴.

Ces deux manières de présenter l'aventure de Lèda

¹ Suét., *Calig.*, 57.

² Fea, *Osserv. sulla Leda*, 1802, 1821.

³ *M. Capit.*, cabinet réservé. *Villa Albani*. Celle-ci rêve les yeux au ciel et semble accuser la fatalité. *Villa Borgh.*, salle vi, 10.

⁴ *Ib.* Salle i. Bibliothèque de Saint-Marc. Une composition analogue est reproduite sur un beau bas-relief que possède un sculpteur distingué, M. Wolf, établi à Rome.

appartenaient à des artistes grecs, car on les a trouvées l'une et l'autre sur des monuments grecs¹.

Quant à Europe enlevée par Jupiter déguisé en taureau, c'était le sujet d'un groupe en bronze de Pythagoras². On a cru à tort le reconnaître dans un groupe du Vatican³ et dans un bas-relief du Capitole⁴.

L'enlèvement d'Europe est bien au Capitole; mais dans ce tableau, où Véronèse a su donner un air si amoureux à Jupiter, transformé en taureau et léchant le pied d'Europe; comme la vraie Lédæ de Rome est celle du Corrège qu'enferme le palais Rospigliosi.

Les statues des cinquante Danaïdes ornaient le portique du temple d'Apollon Palatin⁵. C'était le chœur des Danaïdes d'Eschyle⁶ en bronze; elles étaient probablement une œuvre de l'art grec, puisque la plupart des sculptures qui décoraient le temple étaient grecques.

Plusieurs *Danaïdes*, peut-être d'après celles du Pa-

¹ L'une sur un bas-relief de Thessalonique (Müll., *Att.*, n, 44), l'autre sur un bas-relief d'Argos qui est au Musée britannique. (Müll., *Arch.*, p. 520.)

² Varr., *de L. lat.*, v, 31. Cic., *In Verr.*, II, 4, 60. Tat., *Or. ad Gr.*, 53.

³ *M. P. Cl.*, 130. La Restauration a accommodé en Europe et Jupiter une Victoire mettant un genou sur un taureau d'après le groupe de Ménécme.

⁴ C'est une scène de centaures marins et de néréides.

⁵ Prop., III, 29, 4.

⁶ Les *Danaïdes*, troisième partie de la trilogie dont les *Suppliants* formaient la première.

latin, se voient à Rome, tenant dans les mains des cratères ¹ en signe de leur châtement. L'une d'elles exprime une profonde et gracieuse douleur ².

Les héroïnes innocentes ont joui de moins de faveur dans l'antiquité que les héroïnes coupables; cependant nous savons que, dans le portique d'Octavie, on voyait une Hésione d'Antiphile ³. Hésione avait été délivrée par Hercule, comme Andromède par Persée ⁴.

L'innocence d'Hippodamie est douteuse; car, suivant une version de sa fabuleuse histoire, elle causa la défaite et la mort de son père Œnomaus, pour faire vaincre, dans la course des chars, l'amant dont elle devait être le prix s'il triomphait, et qui devait être mis à mort s'il était vaincu.

Mais dans la tradition héroïque des Grecs, comme

Leur attitude est semblable à celle des nymphes qui ornaient les fontaines et tenaient devant elles un vase ou une coquille. C'est que les Danaïdes étaient en rapport avec les eaux; elles avaient rendu fertile la plaine d'Argos en y découvrant des sources (Strab., viii, 6, 8); une Danaïde de Berlin a été trouvée dans les *thermes* d'Agrippa. On a appelé sans motif ces Danaïdes ou nymphes des Appiades, nom de statues qui décoraient le forum de César, parce qu'on en a trouvé plusieurs près de la basilique de Constantin, sur ce que l'on croyait à tort l'emplacement du forum de César.

² *M. P. Cl.*, 405. Un autre, *Gal. des Candell.*, 89, en petit.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 37, 2.

⁴ Le bonnet phrygien qu'elle porte a fait donner à une tête de la villa Ludovisi (n, 15) le nom d'Hésione. Ce peut être aussi Électre, femme de Dardanus, qui porte également le bonnet phrygien (Müller, *Arch.*, p. 719).

sur leur théâtre et souvent sur le nôtre, l'amour faisait tout passer¹.

J'ai remarqué ailleurs que, sur un bas-relief du Vatican, la course olympique a pris la tournure d'une course du cirque, ce que la passion des Romains pour cette sorte de jeux publics ne rend pas difficile à concevoir.

Parmi les mortelles objet de la passion des dieux, une des plus célèbres fut Daphné, aimée par Apollon et changée en laurier. En général, les métamorphoses n'appartiennent pas à un âge bien ancien de l'art grec; ce sont des inventions ingénieuses d'une époque tardive dans lesquelles brille l'adresse des artistes, de même que l'habileté d'Ovide se montre dans les descriptions qu'il en a faites. Cependant c'était une idée grecque comme l'origine du mot qui l'exprimait, et les sujets devaient être puisés à des sources grecques, ainsi que le furent presque toujours ceux des *Métamorphoses* d'Ovide².

Nulla représentation des héroïnes grecques n'égale la belle statue d'Ariane endormie au Vatican. Cette

¹ Hippodamie déjà sur le coffre de Cypsélus (Paus., v, 17, 4) et peinte à Olympie par Panæus (Paus., v, 11, 2).

² Il est curieux de rapprocher une Daphné antique changée en laurier de la villa Borghèse (S. m) et celle du Bernin, qui est dans le même palais (salles d'en haut); la première, conçue plus simplement, est droite, rigide, et s'enracine comme un tronc d'arbre; la seconde, jetée hardiment en avant, court encore, tandis que de ses mains poussent déjà des rameaux.

Ariane s'est longtemps appelée Cléopâtre, à cause d'un petit serpent qui entoure son bras et qu'on prenait pour l'aspic, mais qui peut s'expliquer autrement¹.

La figure est certainement idéale et n'est point un portrait; mais ce qui ne laisse aucun doute sur le nom à lui donner, c'est un bas-relief, un peu refait, il est vrai, qu'on a eu la très-heureuse idée de placer auprès d'elle.

On y voit une femme endormie dont l'attitude est tout à fait pareille à celle de la statue, Thésée qui va s'embarquer pendant le sommeil d'Ariane, et Bacchus qui arrive pour la consoler. C'est exactement ce que l'on voyait peint dans le temple de Bacchus à Athènes². De plus, le sujet dont le sommeil d'Ariane fait partie est figuré sur plusieurs monuments de l'art grec³.

M. P. Cl., 414. On s'accorde maintenant à y reconnaître un bracelet. En effet, des bracelets ayant la forme de serpents se voient à d'autres statues et ont été retrouvés dans des tombeaux. Cette sorte de bracelet s'appelait des *serpents*. Peut-être est-ce bien un serpent qui entoure le bras d'Ariane; ce pourrait être alors la désignation d'une source, l'image du génie du lieu, ou bien, comme le serpent était le symbole de la vie et que l'Ariane du Vatican est fort semblable par l'attitude à l'Ariane figurée dans diverses représentations des Orgies sacrées de ce dieu, le serpent est-il ici ce qu'il est dans la ciste mystique, qui paraît aussi très-fréquemment dans ces représentations, un signe de l'immortalité qu'enseignait les mystères; les bacchantes y portent des serpents enroulés autour des bras; on en voit un au bras d'une figure funèbre couchée sur un tombeau (*M. P. Cl.*, 73).

¹ Paus., I, 30, 2.

² Sur une médaille de Périnthe qui ne permet guère de méconnaître

Cette statue, belle sans doute, mais peut-être trop vantée¹, doit être postérieure à l'époque d'Alexandre. Sa pose gracieuse est presque maniérée; on dirait qu'elle se regarde dormir. La disposition de la draperie est compliquée et un peu embrouillée, à tel point que les uns prennent pour une couverture ce que d'autres regardent comme un manteau. L'art grec s'éloigne de la simplicité de ses origines; il a déjà altéré le type de l'Ariane semblable à Bacchus, de l'Ariane aux beaux cheveux d'Homère². Celle-là on la retrouve mieux dans plusieurs têtes du Vatican et du Capitole³.

La statue, qui n'est point travaillée dans la partie que ne voit pas le spectateur, était placée au fond d'une niche et servait vraisemblablement dans l'antiquité à l'ornement d'une fontaine, comme dans les temps modernes elle a servi à orner une fontaine du Belvédère. Son doux sommeil allait bien au doux bruit des eaux⁴.

Dulci devinctam lumina somno.

Ariane dans la figure endormie du Vatican. Un groupe à Mégare (O. Müll., *Arch.*, p. 601; *Att.*, II, 417).

¹ Elle est imitée d'une figure du Parthénon, mais moins simple et moins parfaite (Beulé, *Acropole d'Athènes*, II, p. 79).

² Calliplocamos, *Il.*, XVIII, 592.

³ *M. Capit.*, salle du Gladiateur, si cette Ariane n'est pas un Bacchus; salle du Satyre; Galerie.

⁴ ὡς ἐν μάλα γὰρ νεῖται τῷ ὕπνῳ. (Phil., *Im.*, I, 14.)

On est tenté de dire, avec un aimable poète de l'*Anthologie* :

« Amis, ne touchez pas à cette image en marbre d'Ariane, ou bien elle va s'éveiller et courir après Thésée qui s'enfuit. »

Pour les aventures des héroïnes, comme pour celles des héros, la peinture grecque avait aussi devancé et avait pu inspirer les sculptures et les peintures que nous voyons.

Philostrate¹ décrit un tableau où figurait Pasiphaë et son taureau ; elle figure dans des peintures de Pompéi ; dans ces peintures est répétée plusieurs fois l'aventure de Lédä, et l'on pense que les peintures de Pompéi et d'Herculanum ont été en général exécutées d'après des tableaux grecs jouissant de quelque célébrité.

Nicias, qui peignait surtout les femmes, avait peint Andromède, et Aristide, Canacé².

A Rome se trouvaient l'Europe et l'Hésione d'Antiphile³. Rome possédait aussi, avec le célèbre Bacchus

¹ 1, 15. Ce tableau ne devait pas être d'une époque bien ancienne, car le peintre avait fait intervenir des Amours dans cette scène fatale pour lui donner un air galant. Les Philostrates ont décrit aussi deux tableaux où paraissait Hippodamie. (Phil., *Im.*, 1, 10. Phil. Jun., 10.)

² Pl., *Hist. nat.*, xxv, 40. 8. Brunn, II, p. 172.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 57, 2. Europe dans le portique de Pompée, Hésione dans le portique d'Octavie. A la villa Albani (*Coffee-house*). Hésione délivrée par Hercule, mosaïque qu'on peut regarder comme une copie du tableau d'Antiphile.

d'Aristide, son Ariane¹. La peinture, au temps de Lucien, avait reproduit fréquemment la Métamorphose de Daphné².

L'art du portrait est très-ancien en Grèce, et c'est ce qu'exprimait la tradition en disant son origine contemporaine de l'origine même de l'art grec et en supposant que Dédale avait fait sa propre statue. Un portrait exécuté en terre d'après une silhouette avait, suivant la tradition, donné naissance à la plastique. Théodore, qui, vers la 56^e olympiade, inventa l'art de fondre le bronze, fit son propre portrait, fort ressemblant³, dit Pline.

Vers la même époque, la coutume s'était établie d'ériger des statues aux athlètes vainqueurs dans les jeux olympiques⁴. Il y avait un nom particulier pour les statuaires grecs qui se vouaient au genre du portrait⁵.

Les plus grands artistes s'y exercèrent. Phidias, pas plus qu'Apelles, ne dédaigna de faire le sien⁶.

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 35, 36. Philostrate (I, 14) décrit une Ariane endormie. Une partie du corps était nue comme dans les Arianes peintes de Pompéi.

² Luc., *Ver. Hist.*, 18.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 33, sous Crésus, entre la 55^e et la 58^e olympiade. C'est à cette époque qu'il faut placer ce Théodore. Voyez Smith, *Dict. of Gr. and Rom. biogr. and mythol.*, III, p. 1060-1.

⁴ Selon Pausanias (VI, 18, 5) à partir de la 59^e olympiade.

⁵ Ἀγαλατοποιοί.

⁶ Phidias introduisit son image dans une œuvre de sa composition.

Aussi allons-nous trouver à Rome des images de presque tous les hommes célèbres de la Grèce, images qui peuvent être fidèles, car leurs originaux ont pu être exécutés d'après nature, et dont l'ensemble complètera en même temps ce portrait historique que nous avons déjà poursuivi dans les collections romaines, le portrait de l'art grec à Rome.

En effet, non-seulement les images des dieux et des héros de la Grèce peuplaient l'ancienne Rome et s'offrent à nous à chaque pas que nous faisons dans les musées et les galeries de la Rome moderne; nous y rencontrons aussi en foule les portraits des Grecs célèbres. Les Romains vivaient au milieu d'eux, et nous, voyageurs à Rome, il nous est donné de vivre aussi dans cette société illustre qui était venue prendre place au sein de la société romaine quand celle-ci devint elle-même grecque à demi; c'est continuer de nous initier à la vie romaine par les monuments que de contempler ces portraits de philosophes, d'orateurs, de poètes, d'hommes d'État et d'hommes de guerre dont les demeures des Romains étaient remplies, comme elles étaient remplies de grammairiens, de rhéteurs, d'artistes grecs. L'invasion de la Grèce à Rome nous est représentée vivement par ces hôtes fameux qui y sont encore.

(un combat d'amazones), à la manière des artistes de la Renaissance, Apelles fit son propre portrait (*Ant. gr.*, III, p. 218), comme presque tous ces artistes ont fait le leur, à moins qu'on ne l'ait confondu avec le sculpteur Apellias. (*Brunn, Gesch. de gr. Künstl.*, I, p. 287.)

Un grand nombre d'entre eux portent des noms de contrebande. Le nom inscrit sur un buste n'est pas toujours une preuve de son authenticité, et même quand ces inscriptions sont antiques, elles peuvent être trompeuses, comme elles l'étaient déjà au temps de Cicéron ¹.

Quelques-uns de ces portraits n'ont pu être faits d'après nature. Tel est celui d'Homère, figure idéale ² et toujours à peu près la même ³, créée par un artiste de génie dont on ignore le nom, réalisation admirable de l'idée traditionnelle qu'on se formait du chanteur aveugle et inspiré. Ce portrait imaginaire est pourtant ressemblant; car, s'il n'offre pas l'image d'un poète, il offre l'image *du poète*. Il y a là de quoi adoucir le regret, déjà exprimé par Pline, de ne pas posséder les traits véritables d'Homère ⁴.

La statue d'Homère était placée parmi celles des dieux

¹ *Ad Att.*, vi, 17.

² Un au Vatican (*M. P. Cl.*, 496), plusieurs au Capitole (*Sall. des Phil.*) Un seul Homère a les yeux fermés; les autres ont, si l'on peut parler ainsi, le regard d'un aveugle. Trois prétendus Apollonius de Tyane, au musée Capitolin, sont des Homères.

³ Visconti distingue trois types d'Homère, probablement d'après trois artistes qui avaient exprimé un peu différemment le même idéal. Il dut en exister plus de trois : chacune des sept villes rivales dut produire le sien.

⁴ *Pariunt desideria non traditi vultus ut in Homero evenit.* (Pl. xxv, 2, 6.)

et des héros à Olympie ¹; il eut un temple à Smyrne et un autre à Alexandrie ²; on l'y voyait entouré des sept villes qui se glorifiaient de lui avoir donné le jour; ce temple avait été dédié par Ptolémée au grand poète divinisé, au sein de cette Alexandrie où il avait ses dévots commentateurs, et où Zoïle, qui osa le critiquer, fut considéré comme un impie. Le peintre Gélaton, aussi irrespectueux à sa manière que Zoïle à la sienne, avait fait une sorte de caricature d'Homère crachant; mais cette caricature était encore à sa louange ³.

A Rome, Asinius Pollion, ne pouvant se procurer un portrait d'Homère pour sa bibliothèque de l'Aventin, en fit faire un de fantaisie, de ce portrait, qui était à Rome, proviennent assez vraisemblablement quelques-uns de ceux qu'on y voit aujourd'hui ⁴.

Les auteurs de ces nobles têtes d'Homère ont méprisé la tradition qui a travesti Homère en mendiant, tradition tardive, née à l'époque de la décadence des Homérides et de l'avilissement des Rhapsodes, mais qui

¹ Par Dionysius, antérieur à Phidias. C'est la plus ancienne image d'Homère dont il soit fait mention; elle était avec celles d'Orphée et d'Hésiode. (Paus., v, 26, 2.)

² Str., xiv, 1, 37. *Æl., Var.*, xiii, 22.

³ Homère crachant et les autres poètes occupés à recueillir ce qui était sorti de sa bouche (*Æl., Var.*, xiii, 22).

⁴ J'attribuerais volontiers cette origine à l'Homère du Vatican (*M. P. Cl.*, 496) qui me paraît s'éloigner quelque peu du type traditionnel et dont la physionomie a je ne sais quoi de plus moderne.

n'a rien à faire avec la tradition primitive des *chanteurs* (aédoi), tels que les représente Homère lui-même, en nous montrant l'un d'eux, Démodocus, assis à la table du roi Alcinoüs, et un autre laissé par Agamemnon auprès de Clytemnestre, qui ne se livre à Égisthe qu'après avoir fait périr le chantre divin¹. Homère, selon la vraie tradition antique, n'était pas un mendiant ; il était un demi-dieu, car il avait ses temples, et la sculpture a célébré son apothéose².

Une autre figure idéale aussi, sans qu'on puisse la citer précisément comme un exemple du *beau idéal*, c'est la figure d'Ésope. Tous ceux qui sont venus à Rome ont admiré l'Ésope de la villa Albani.

Cette statue est un chef-d'œuvre, et un chef-d'œuvre d'un genre particulier. L'art antique, qui fuyait la difformité, cette fois a osé l'aborder, et il est parvenu à la rendre aimable.

Ésope est un nain contrefait, et on le regarde avec plaisir ; sa physionomie, douce, fine, un peu triste, est une charmante physionomie de bossu.

Cette imitation spirituelle de la nature ne permet guère de douter que l'Ésope de la villa Albani n'ait été exécuté d'après le célèbre Ésope qu'on attribuait à Lysippe ou à un sculpteur son contemporain, Aristo-

¹ Selon M. Raoul Rochette, un bas-relief relégué dans les magasins du Vatican fait allusion à cette belle conception homérique.

² L'*Apothéose d'Homère*, longtemps à Rome dans le palais Colonna aujourd'hui à Londres dans le *British Museum*.

dème¹. Cette reproduction si habile d'une difformité qu'on a presque du plaisir à regarder est un tour de force bien digne du naturalisme, encore tout empreint du sentiment de la beauté, tel que devait être le naturalisme de Lysippe ou d'un contemporain de Lysippe.

La statue d'Ésope avait été placée par Lysippe en face de celles des sept sages de la Grèce, personnages plus historiques, ce qui semble indiquer que leurs portraits existaient aussi à Athènes exécutés par Lysippe. Celui-ci pouvait avoir eu devant les yeux des modèles plus anciens².

¹ Tat., *Adv. gr.*, 55. *Anth. gr.*, III, p. 45. L'auteur de l'épigramme dit que ce portrait était placé *en regard* de celui des Sages (*ἐμπαράθεν*). Ésope, qu'il ne faut point juger sur les fables que nous avons, et qui sont certainement apocryphes, avait composé, outre des apologues, des poésies qui sont louées par Himerius (*Or.*, XX, 2) comme donnant des dieux une idée plus élevée que celles d'Homère et de ses imitateurs. L'expression de Phèdre :

Æsopo ingentem statuam posuere Attici,

« Les Athéniens élevèrent une *grande* statue à Ésope. » ne peut s'appliquer à celle-ci, qui est très-petite ; mais rien n'empêche qu'elle ne soit une réduction d'après Lysippe ou Aristodème. Elle prouve, dans tous les cas, l'antiquité de la tradition d'après laquelle Ésope était contrefait, bien que Bentley ait avancé que cette tradition n'était pas antérieure à Planude.

² Je ne sais pourquoi O. Müller (*Arch.*, p. 728), affirme que es portraits des Sept sages sont de pure invention. L'art du portrait pouvait exister de leur temps, car Théodore avait fait le sien, et l'époque où

Ces portraits de Lysippe, s'ils ont existé, furent probablement les originaux du Bias, du Thalès et du Périandre qui sont au Vatican¹. La *Salle des Muses* nous y présente une réunion de portraits, tant de philosophes que de poètes, pareille à celles qui ornaient les musées d'Alexandrie ou de Pergame, à Rome les collections de particuliers et la bibliothèque de Pollion.

La villa Borghèse possède une statue de Périandre assis sur un trône. Périandre était à la fois un philosophe et un tyran. On appelait *tyran* dans l'antiquité tout homme qui s'était emparé de l'autorité dans un pays libre. Mais Périandre fut tyran dans tous les sens du mot : cruel et détesté, il tua sa femme enceinte d'un coup de pied dans le ventre, comme Néron tua Poppée ; on l'accusait d'un inceste avec sa mère. Singulier sage² ! Aussi quelques-uns refusaient de l'admettre au nombre des sept sages, et ils avaient bien pour cela quelques raisons. A la villa Borghèse, Périandre est assis sur un trône ; c'est donc le *tyran* qui se trouve chez les princes Borghèse, eux qu'une illustre alliance a rapproché d'un grand homme auquel le nom de tyran peut s'appliquer, dans le sens de l'antiquité.

vécut cet artiste n'est pas éloignée de la 50^e olympiade. et, par conséquent, de l'âge où vécurent les sept sages de la Grèce.

¹ *Salle des Muses*. Les noms de Bias (529), de Périandre (531), sont inscrits sur leurs bustes. Thalès (497) a été reconnu par Visconti au moyen d'un Hermès double dont l'autre tête est une tête de Bias.

² Diog. Laërt., *Per*.

Le buste du Vatican est celui du *sage*. On croit qu'il vient de la villa de Cassius, et ce n'est pas un tyran qu'avait voulu avoir chez soi un tyrannicide.

Un assez grand nombre de sculpteurs se vouèrent particulièrement aux effigies des philosophes ; ils furent les auteurs de celles qui remplissaient les demeures des anciens Romains et remplissent encore les palais et les villas de leurs descendants. Pline en a cité une douzaine.

Les autres personnages compris dans le nombre des sept sages de la Grèce furent Chilon¹, Pittacus, Épiménide et Solon.

On attribue à Épiménide un buste du Vatican qui a les yeux fermés², par allusion à une légende célèbre sur ce prêtre-poète dont la vie est légendaire. Épiménide avait dormi cinquante-sept ans, et à son réveil il avait trouvé beaucoup de changement dans le monde. Maintenant, il dort au Vatican ; ses yeux fermés n'ont rien vu depuis qu'on l'y a placé. Si on le réveillait aujourd'hui, il verrait bien aussi dans le monde, et à Rome même, malgré les apparences d'immuable uniformité, quelque changement.

¹ On l'a trouvé à Rome, sur l'Aventin, représenté en mosaïque. Sa devise : *Connais-toi toi-même*, l'a révélé. L'Aventin fait penser à une décoration de la bibliothèque de Pollion.

² *M. P. Cl.*, 512. Selon Visconti, plutôt Homère ou Tirésias, mais, ce me semble, pas assez idéal pour être un Homère ou même un Tirésias. De plus, ses yeux fermés ne sont pas d'un aveugle, mais d'un endormi.

Le Solon du Vatican n'est pas absolument rejeté par Visconti; sa physionomie est intelligente et semble moderne, chose remarquable chez un législateur qui a devancé l'institution moderne du cens, pris pour base des droits politiques.

Aux sept sages de la Grèce se rattache un Grec fondateur en Italie d'une philosophie et d'une association célèbres, Pythagore. Cette philosophie y fut presque une religion et l'association y devança, jusqu'à un certain point, deux choses qui y ont beaucoup fleuri depuis, les moines et les confréries politiques. Pythagore est au Vatican² qu'ont soutenu les uns et qu'ont ébranlé les autres. Bien que sa vie ait été mêlée de légendes presque autant que celle d'Épiménide, tous deux sont des personnages réels. Il est possible, à la rigueur, que leurs portraits soient ressemblants et que leur individualité s'y conserve avec plus de vérité que dans leurs biographies : le portrait est une sorte de biographie où la légende n'entre point.

L'authenticité du portrait de Socrate³ est incontestable. Nous y reconnaissons cette ressemblance avec Silène dont parlent les anciens. Quelquefois, elle sem-

¹ *M. Chiar.*, 735, avec le nom. Une statue fut élevée à Solon assez longtemps après sa mort (*Diog. L., Sol.*). Il y en avait une devant le Pœcile. (*Paus.*, I, 16, 1.)

² Visconti trouve quelque ressemblance entre le buste du Vatican, un buste nommé, et la tête de Pythagore sur les médailles de Samos; il rejette le Pythagore du Capitole. *M. P. Cl.*, VI, p. 39.

³ *M. P. Cl.*, 515. *M. Capit.*, s. des *Phil. Vill. Alb.*, s. d'*Orphée*.

Constantinople¹, les jambes grêles, les joues maigres, le bras hors du manteau, *exserto brachio*², comme dit Sidoine Apollinaire d'une autre statue qui était à Rome. Le philosophe est ici sans barbe aussi bien que sur plusieurs pierres gravées; on attribuait à Aristote l'habitude de se raser, rare parmi les philosophes et convenable à un sage qui vivait à la cour. Du reste, c'est bien là le *maître de ceux qui savent*, selon l'expression de Dante, corps usé par l'étude, tête petite mais qui enferme et comprend tout.

Les originaux grecs n'ont pas manqué à cette statue d'Aristote³. Il y en avait une à Olympie⁴, ce rendez-vous de toutes les gloires de la Grèce. Philippe en avait consacré une autre à Delphes⁵, où il avait placé le précepteur de son fils auprès des membres de sa famille. Alexandre en érige une à son glorieux maître⁶, lequel avait prudemment décliné l'honneur de suivre en Asie le conquérant, ce qui lui épargna peut-être le sort de Callisthène⁷. Enfin Théophraste, par son testament, avait fait

¹ Christ., *Ekphr.*, 17.

² Sid. Apoll., ix, *ep.*, 9.

³ Cicéron indique un portrait d'Aristote à Rome. (*Id Al.*, iv, 10)

⁴ Paus., vi, 4, 5. Diog. Laërt., v, 1, 2.

⁵ Attribuée au sculpteur Ammonius. *Æl.*, *Var.*, 14, 1.

⁶ On a trouvé à Athènes la base d'une statue élevée à Aristote par Alexandre (Welck., *Syllog.* 140).

⁷ La menace adressée par Alexandre (Plut., *Alex.*, 55) à ceux qui lui ont envoyé Callisthène pourrait s'appliquer à Aristote.

placer une image d'Aristote dans un temple ¹.

L'authenticité du portrait de Théophraste ², disciple d'Aristote, est admise par Visconti. Il a, du reste, une expression méditative et légèrement railleuse qui irait bien à l'auteur des *Caractères*.

La philosophie grecque qui fut naturalisée à Rome y figure encore aujourd'hui personnifiée dans ses plus illustres représentants; leur présence évoque pour nous la sienne, grand fait dont les conséquences furent bien graves pour la société romaine et qui tient une grande place parmi les causes de sa dissolution.

Il ne s'agit pas de faire ici le procès à la philosophie. La plus sublime de toutes, celle de Platon, est hors de cause. Rome, qui ne possède pas un buste de Platon, la connut à peine, surtout sous la république, et ce qu'en a dit Cicéron, plus éloquent écrivain que métaphysicien profond, n'a pas suffi pour l'y populariser. Aristote lui-même, bien que ses ouvrages eussent été apportés à Rome par Sylla et qu'on y ait trouvé sa statue, ne paraît pas y avoir eu un véritable disciple.

Les deux sectes qui s'établirent les premières à Rome furent celle des nouveaux académiciens et celle d'Épicure, dont la doctrine y eut pour interprète un poète admirable, Lucrèce.

La nouvelle Académie était une secte de disputeurs plutôt que de philosophes. Chez elle, la dialectique

¹ Diog. Laërt., v, 2, 14.

² *Villa Albani*, salle du bas-relief d'Orphée.

rique prévalait sur la logique, et l'argumentation sur le raisonnement. Carnéade, qui fut son introducteur, enseignait à prouver le pour et le contre à valant. Ces subtilités éternèrent l'esprit mûle et un peu grossier des Romains : ils se prirent à les admirer d'autant plus qu'elles leur étaient plus difficiles à comprendre, et s'y perdirent d'autant mieux qu'ils étaient moins capables de les démentir.

Il n'y a pas à Rome de portrait absolument certain de Carnéade, mais il en est qui offrent quelques probabilités de ressemblance. Celui du Vatican ¹ a la bouche ouverte, comme il convient à un philosophe qui était un orateur ou plutôt un rhéteur, le rhéteur par excellence, car, venu à Rome, un jour il parla en faveur de la justice et le lendemain, réfutant tous les arguments de la veille, il s'efforça de démontrer qu'elle n'existait pas. Cette bouche entr'ouverte est celle d'où sortait la parole sophistique qui effrayait Caton : c'est cette bouche qu'il voulait fermer à tout prix. Le nom de Carnéade écrit sur un Hermès eut suffi pour prouver que son portrait a existé à Rome. Une tête d'Antisthène, placée sur la base de cet hermès a fait que les bustes d'Antisthène, le précurseur du stoïcisme, ont passé pour des bustes du sceptique Carnéade : c'est comme si l'on eût pris pour des portraits

¹ *M. Cat.*, 719, 508. Les bustes de Carnéade doivent être comparés avec le buste nommé de la collection farnésienne.

de Voltaire tous les portraits de Rousseau. Carnéade ayant été renvoyé par le sénat avec un grand empressement, on conçoit qu'après cette disgrâce publique il ne soit pas resté à Rome beaucoup de portraits du philosophe congédié.

Il dut y exister, au contraire, un grand nombre de portraits d'Épicure, car la secte dont il fut le chef y était elle-même fort nombreuse, aussi ses images s'y multiplièrent beaucoup ; on les portait aux doigts sur des anneaux ; on les gravait sur la vaisselle, quelques-uns les plaçaient dans leur chambre à coucher et les emportaient en voyage. Le matérialisme d'Épicure, au fond si triste mais par lequel on croyait s'élever au-dessus du vulgaire, excitait une sorte de fanatisme anti religieux qui éclate dans Lucrèce, et, fâcheux résultat des défauts inhérents au gouvernement théocratique, n'est pas rare chez des Romains de nos jours.

La doctrine d'Épicure fut fatale à la république, non pas d'abord en amollissant les âmes par la volupté, Épicure était un voluptueux qui vivait d'oignons et de fromage et qui buvait l'eau de son jardin : personne ne fut moins *épïcureien* que lui en prenant ce mot dans son acception vulgaire, bien qu'on ait fait d'Épicure dans les chansons bachiques une sorte de pendant d'Anacréon. Nous n'avons de ce joyeux philosophe qu'un fragment trouvé parmi les papyrus charbonnés d'Herculanum où il est surtout parlé de la mort, ce qui va

très-bien du reste à la physionomie longue et sévère que lui donnent ses bustes ¹.

Mais si Épicure plaçait la vertu dans la modération des désirs, il n'en faisait pas moins du bonheur le principe de la vertu. Cette doctrine, tempérée par le caractère du fondateur de la secte, devait amener bientôt ses conséquences naturelles et Métrodore prit soin de les tirer. Celui-ci disait crûment que toute volupté vient du ventre. L'école l'associa dans ses hommages à son maître Épicure ; on célébrait leur mémoire le même jour. Cette association est rendue sensible par un double Hermès ² qui réunit à la tête d'Épicure celle de Métrodore ; il atteste en même temps l'étroite parenté de l'épicurisme sage et de l'épicurisme grossier, et montre qu'ils sont étroitement liés, qu'ils *tiennent* l'un à l'autre. C'est une grande leçon donnée par l'histoire de la philosophie et dont ce double hermès est une démonstration sensible.

Non ! Épicure ne prêcha jamais grossièrement la volupté ; il plaçait la sagesse dans le bonheur, le bonheur dans la modération des désirs ; il triomphait de la douleur physique par les jouissances de l'esprit.

¹ *Val.*, *M. P. Cl.*, 498, *Musée Capitolin, salle des Philosophes*, deux bustes ; on les a déterminés au moyen d'un buste en bronze trouvé à Herculaneum, sur lequel on lit le nom d'Épicure.

² Avec le nom de tous deux. *M. Capit.*, *salle des Philosophes*. C'est au moyen d'un Hermès double semblable à celui du Capitole que Visconti a déterminé le buste de Métrodore, *M. P. Cl.*, 509.

C'est autrement que ses doctrines furent funestes aux Romains. D'abord, par cet athéisme sérieux, aride, scientifique, qui substituait à l'action de la Providence divine la rencontre fortuite d'atomes errants dans l'espace où ils s'étaient accrochés un jour pour produire le monde. Quand on met le hasard à la place de Dieu, on est bien près de mettre à la place du culte de la vertu l'adoration de la force; ensuite, par ce principe funeste que le sage doit se retirer de la vie active, ne pas laisser troubler son âme par les intérêts généraux et les passions publiques; espèce de quiétisme égoïste qui détruit la vigueur civique; rien ne fait mieux les affaires du despotisme que cette prétendue sagesse où Épicure, venu quand Athènes n'était plus libre, se réfugia, où beaucoup de Romains se réfugièrent sous l'empire, et qui est un des grands dangers de notre temps.

Heureusement Rome reçut aussi des Grecs le stoïcisme, qui semblait fait pour elle; le stoïcisme, cette croyance, j'allais dire cette religion des âmes fortes. Mais le stoïcisme, noble excès de la vertu, noble inconséquence du fatalisme, ne pouvait être que la loi du petit nombre; il défendit l'énergie individuelle contre l'influence énervante du régime impérial, et la moralité humaine contre la corruption que ce régime d'abaissement propageait. L'épicurisme avait dissous les âmes à la fin de la république, le stoïcisme les retrempa et les fortifia au commencement de l'empire.

Les bustes des philosophes stoïciens sont là pour montrer que le portique eut aussi ses dévots. C'est ce que prouvent les portraits d'Antisthène¹ qui sur plus d'un point devança Zénon, comme sur d'autres il devança Diogène.

On a aussi le buste du stoïcien Chrysippe²; c'est un vieillard enveloppé dans un manteau. En effet, Chrysippe mourut à soixante-treize ans après avoir écrit sept cent cinq volumes.

Un stoïcien célèbre, Posidonius, qui compta parmi ses auditeurs Pompée, Cicéron, et plusieurs autres Romains illustres, devait avoir son portrait à Rome. On a cru, sans certitude, le reconnaître dans une admirable statue qui ne s'y trouve plus³. On ne peut se flatter d'y posséder un autre stoïcien qui y vint également, mais plus tard, sous l'empire, Sextus de Chéronée⁴, neveu de Plutarque et l'un des maîtres

¹ *M. P. Cl.*, 507.

² *Vill. Alb., hémicycle*. Visconti l'a déterminé ingénieusement au moyen de l'une des deux têtes que présentent les médailles de la ville de Soles, qui n'était, dit-il, fameuse que pour avoir produit Chrysippe et Aratus; l'autre tête serait celle d'Aratus; Crantor était aussi de Soles (Diog. Laërt., iv, 5, 4), mais il n'atteignit pas la vieillesse. Une statue de Chrysippe était à Athènes dans le Céramique. (Diog. Laërt., viii, 7, 4.)

³ Le *Posidonius*, qui a passé de la villa Borghèse au Louvre. Ses mains sont dans la même position que celles de l'Aristote décrit par Christodore (*Ekphr.*, 18). Le Posidonius du Capitole est très-douteux.

⁴ *M. P. Cl.*, 620. Visconti a abandonné cette attribution, fondée sur une erreur de médailles. M. Gherard (*St. R.*, ii, 2, p. 243) la rejette.

de Marc Aurèle; mais la grave statue à laquelle on a donné son nom est dans tous les cas un type ressemblant du *philosophe* et du stoïcien.

Une très-belle statue¹ du Capitole passe pour être celle de Zénon, elle convient admirablement au fondateur du Portique; son manteau jeté sur le bras avec une négligence toute stoïque, il s'avance fort, résolu, carré. De plus, elle a été trouvée à Lanuvium,² où Antonin avait une villa qu'a dû habiter Marc Aurèle. Zénon cet ascète du paganisme était le patron naturel des deux stoïciens couronnés, et la maison des Antonins était le sanctuaire convenable pour ce saint de la philosophie, prédicateur de la vertu sublime dont leur âme fut le temple.

La physionomie sombre et austère³ de cette statue va bien à ce que nous savons du stoïcien Zénon. Malheureusement elle n'a point le col penché, ce que nous savons aussi de lui⁴, et cette particularité se retrouve

Dans tous les cas, la tête n'appartient pas au corps, car l'une est en marbre de Carrare, l'autre en marbre grec.

¹ *M. Capit.*, salle dite du Gladiateur, 17. Bellori avait lu zénon sur une statue qui ressemblait à celle du Capitole.

² Le premier original de cette statue en marbre était sans doute la statue de bronze que les habitants de Citium, patrie de Zénon lui élevèrent (Diog. Laërt., *Zén.*).

³ Συγγών και περὶόν; au visage contracté, renfrogné, selon Sidoine Apollinaire (ix, *Ep.*, 9).

⁴ De plus Zénon le stoïcien était mince, *λεγνός*, et la statue du Capitole est trapue. Mais il ne faut pas attribuer trop d'importance à ce que dit Diogène de Laërte de la *gracilité* du stoïcien, car il dit aussi

dans un buste du Vatican¹; sur un autre, *Zénon* est écrit²; ni l'un ni l'autre ne ressemble à la statue du Capitole.

Pour achever d'embrouiller la question, il y a eu deux autres Zénons. Zénon d'Élée, grand métaphysicien, le Spinoza ou plutôt l'Hégel de la philosophie ancienne, et Zénon l'épicurien, moins célèbre que les deux autres, mais qui devait être connu à Rome; Cicéron le cite plusieurs fois avec éloge³.

Zénon d'Élée pourrait avoir été cher à Antonin le Pieux et à Marc Aurèle, non par sa doctrine, mais par son caractère, car il exposa sa vie et peut-être la sacrifia pour délivra sa patrie d'un tyran; mais ce Zénon-là était d'un aspect doux et gracieux⁴, ce qui relève encore le mérite de son courage, et ceci ne se rapporte point à la statue du Capitole, ni à aucun des deux bustes du Vatican. Pour Zénon l'épicurien, il est probablement représenté dans l'un de ces bustes⁵.

que Zénon avait les jambes grosses, ce qui s'accorde mieux avec notre statue. On a pu, à Rome, pour mieux exprimer l'idéal qu'on se formait du stoïcien par excellence, lui prêter une carrure qu'il n'avait point.

¹ *M. P. Cl.*, 500.

² *Id.*, 519. L'authenticité de l'inscription douteuse pour Visconti ne l'est point pour M. Gherard (*St. r.* II, 2, p. 219) qui cite trois bustes parfaitement semblables entre eux sur lesquels elle se trouve.

³ Pomponius Atticus et Cicéron furent ses auditeurs. *Cic. de fin.* I, 5, 16, v, 1.

⁴ Εὐμαρὴν καὶ χαρίερα ἰδέσθαι. *Plat., Parmen.*

⁵ Quant à celui qui porte le n° 519, M. Gherard penche pour Zénon

Reste toujours cette difficulté, pourquoi le Zénon du Capitole n'a-t-il pas le col penché comme le buste du Vatican, et pourquoi celui-ci n'a-t-il point la physionomie sévère attribuée au stoïcien ? A-t-on pu négliger dans une statue du Capitole un signe caractéristique, si vraiment elle est celle du stoïcien et le donner au buste du Vatican si ce buste n'est pas son portrait. Peut-être est-ce une confusion introduite par la ressemblance des noms ! Peut-être a-t-on transporté à un Zénon ce qui appartenait à l'autre, et supprimé chez l'un une particularité que l'autre n'offrait pas ; j'aime mieux le croire que de renoncer à voir Zénon le stoïcien dans l'énergique statue du Capitole, laquelle rappelle en partie ce que nous connaissons de la configuration physique de ce philosophe, et plus encore ce que nous savons de son âme. Je veux pouvoir aller au musée du Capitole contempler en même temps, par la fenêtre, Marc Aurèle, le stoïcien empereur, sur son cheval après la victoire, et dans la salle du gladiateur, le fondateur du stoïcisme marchant droit sur la corruption qui envahit le monde, pour lui barrer le passage et la faire reculer.

Le cynisme primitif tel qu'il fut fondé par Antisthène était un stoïcisme anticipé. Selon la doctrine

l'épicurien parce que le buste en bronze d'Herculanum qui ressemble à celui-ci a été trouvé avec les bustes d'Épicure et de deux philosophes épicuriens ; de l'autre buste de la salle des Muses (500) on a fait, à cause de sa tête penchée, un Zénon, ce qui n'est nullement démontré.

d'Antisthène puisée dans l'école de Socrate, le souverain bien c'est la vertu. Sa physionomie très-particulière¹ est fine et n'a rien de rude, sa barbe sans être très-soignée n'est pas cette barbe semblable à des cheveux, *barba comans* dont parle Sidoine Apollinaire à propos d'un portrait de Diogène et que nous remarquons en effet dans les portraits de ce philosophe.

Diogène qui outra le cynisme stoïque d'Antisthène fut la caricature de la vertu ; une statuette de Diogène², est elle-même une sorte de caricature qui du reste ressemble à son buste³. L'une et l'autre ont été faits probablement d'après les statues qui lui avaient été élevées à Sinope, sa patrie, et près de Corinthe⁴.

Un petit bas-relief⁵ perpétue le souvenir de son mé-

¹ *M. P. Cl. 507. Villa Albani. exhédre*, buste qui ressemble au premier. Antisthène a la bouche entr'ouverte comme Carnéade. Lui aussi avait commencé par la rhétorique qu'il avait étudiée sous Gorgias; nous connaissons, sous son nom, deux déclamations d'école, l'une intitulée *Ajax* et l'autre *Ulysse*.

² *Vill. Alb.*, salle de l'Ésope.

³ Un buste de Diogène dans l'exhédre ressemble à la statuette. *M. P. Cl. 490*, avec *Diogenos* pour *Diogenès*. Ce nom a donc été évidemment ajouté. D'ailleurs la base sur laquelle il est écrit est moderne.

⁴ *Diog. Laërt. Diog. Pauly, Real encycl., Diog. Anthol. gr.* II. p. 291.

⁵ Dans le bas-relief presque entièrement refait, le chien sur le tombeau est antique, tandis que celui qui accompagne la statuette est moderne. Quoique le chien soit devenu le symbole homonyme et populaire de la secte cynique, on a voulu donner à ce mot une autre origine et le dériver de celui du *Cynosarges*, portique où enseignait

morale mais très-douteux entretien avec Alexandre¹. On y voit que le tonneau de Diogène n'était pas un *tonneau*, mais un de ces grands vases de terre appelés *dolia* dans lesquels on mettait le vin², et dont, par un hasard instructif, un assez grand nombre se rencontre dans le jardin de la villa Ludovisi; ils semblent placés là tout exprès pour montrer en nature le tonneau de Diogène à ceux qui l'ont vu en bas-relief à la villa Albani³.

Le hasard qui a laissé périr les images de tant d'hommes célèbres a sauvé le buste qui paraît authentique d'un philosophe platonicien comparativement obscur, Théon de Smyrne, qui vivait sous Adrien⁴.

Hippocrate était bien digne de compter parmi les philosophes, et d'être rangé avec eux dans le musée

Antisthène. Mais Diogène était appelé un *chien*, acceptait ce nom et ses admirateurs l'appelaient *chien céleste*. On plaça un chien sur son tombeau avec sa statue. (Diog. Laërt. *Diog.*)

¹ Ce bas-relief ne peut offrir un portrait de Diogène, car la tête est moderne; c'est un portrait de la tradition anecdotique dont Diogène fut le héros.

² Les anciens avaient aussi des tonneaux en bois, cerclés comme les nôtres, leur nom était *Capa*. Le *dolium* était en terre; on n'y mettait pas seulement le vin, mais l'huile, le grain.

³ Winkelmann parle d'un de ces *dolia* dans la villa Albani contenant dix-huit amphores. L'amphore comme mesure équivalait à un pied cubique d'eau. Diogène trouverait donc à la villa Albani un *tonneau* capable de le loger, mais qu'il aurait peut-être quelque peine à rouler.

⁴ *M. Capit.*, salle des Philosophes. Ce buste qui porte le nom de Théon ne peut guère être que celui de Théon le philosophe, car il a été apporté à Rome de Smyrne, patrie de ce Théon-là.

du Capitole¹, car ses ouvrages contiennent la plus haute philosophie médicale qu'on ait jamais enseignée. Mais comment, quand on doute même de son existence pourrait-on avoir quelque confiance dans la ressemblance de ses portraits : il y avait une figure idéale d'Hippocrate comme d'Homère, et celle-là nous pouvons la chercher à Rome.

Un buste sans authenticité porte le nom d'Asclépiade², qui a été celui de quatorze médecins grecs sans compter plusieurs poètes. Le premier qui exerça la médecine à Rome était grec, et la plupart de ceux qui l'y exercèrent après lui l'étaient également. Sous l'empire ils y apportèrent avec la tradition de la médecine hippocratique, ce qui valait beaucoup moins, des prescriptions astrologiques. on le voit par une mosaïque³ où est représentée une assemblée de médecins, et près d'eux une sphère céleste, ce qui indique l'intervention de l'astrologie dans la médecine ; ils sont entourés de vases renfermant des drogues, car les médecins à Rome étaient en même temps pharmaciens.

En revanche, deux préparations anatomiques en

¹ *Id. Vill. Alb.*, salle de l'Orphée. Celui du Capitole qui ressemble à une médaille de Cos est admis par Visconti ; seulement il faut remarquer que, d'après l'auteur de sa *Vie*, Hippocrate était chauve, et que le portrait a un peu de cheveux. Le plus beau buste du père de la médecine, suivant son savant traducteur M. Daremberg, est à Naples.

² *M. Cap.*, salle des Phil.

³ *Vill. Alb*, *Coffee house*

marbre¹, font plus d'honneur à la médecine romaine ; car elles attestent que la dissection des cadavres humains était pratiquée à l'époque où cette sculpture a été exécutée.

La tête d'Archimède² est fausse; il n'est pas sûr que la postérité ait eu un portrait d'Archimède, car sa patrie qui lui aurait sans doute élevé une statue est morte avec lui. Quand Cicéron eut la joie de découvrir son tombeau³ sous les broussailles qui le couvraient; il y trouva seulement la sphère et le cylindre qu'on y avait placés en mémoire d'une des plus belles découvertes du grand géomètre, portrait de sa pensée, son véritable portrait.

Les images des orateurs et des poètes fameux de la Grèce ornaient, tout aussi bien que les images des philosophes, les demeures des Romains, car les lettres grecques avaient pénétré dans Rome aussi bien que la philosophie grecque. La villa de Cassius⁴ à Tivoli, offrait

¹ *M. P. Cl.*, 382, 384. Galien ne disséquait que des singes, mais avant lui, à Alexandrie, on avait disséqué des cadavres humains. Je dois ce renseignement à M. Daremberg qui, pour l'histoire de la médecine, fait autorité.

² En bas-relief (*M. Capit.*, *salle des Phil.*); c'est d'après elle qu'a été gravé le portrait placé en tête des œuvres d'Archimède traduites par Torelli. Les bustes attribués par Visconti à Archimède l'ont été d'après des médailles fausses. (*St. r.* III, 1, p. 216.)

³ *Cic. Tusc.*, V, 23.

⁴ Le lieu où l'on suppose qu'a existé cette villa, s'appelle *Pianello di Cassio*.

comme le fait la salle du Vatican où l'on a réuni les muses et plusieurs philosophes qui viennent de cette villa, un exemple frappant de l'association de la philosophie et des muses.

Les rhéteurs grecs entrèrent à Rome avec les philosophes; parfois rhétorique et philosophie y furent confondues. Les portraits des rhéteurs étaient placés à côté des portraits des philosophes.

On peut voir au Vatican¹ la statue d'Ælius Aristide², celui dont on a donné à tort le nom à une belle statue du musée de Naples qu'on croit représenter plutôt l'orateur Eschine³. C'est ce rhéteur, du reste, un des plus sérieux, qui, comme il allait parler devant Marc Aurèle pour invoquer sa bienfaisance en faveur de la ville de Smyrne renversée par un tremblement de terre, demanda à l'empereur de permettre les applaudissements : « Il ne tiendra qu'à toi d'être applaudi, » répondit finement Marc Aurèle.

Sur un petit buste de la villa Albani on lit le nom

¹ *Bibliothèque vaticane* avec le nom d'Aristide. Visconti a soutenu l'authenticité de ce nom. A Constantinople, on avait placé la statue d'Ælius Aristide près de celle d'Homère. (*Anthr. gr.*, III, 273.)

² On l'appelait Aristide de *Smyrne* parce qu'il résida longtemps dans cette ville et y obtint le titre de citoyen, mais il était né à *Adriani* dans la Mysie.

³ Millingen a remarqué à ce sujet que le prétendu Aristide de Naples tient ses mains sous son manteau, ce que Démosthène reprochait à Eschine.

d'Isocrate. La physionomie a de la gravité¹ et de la fermeté, cela étonne d'abord chez l'élégant rhéteur, mais il ne faut pas oublier qu'on a pu supposer que ce rhéteur, toujours moraliste élevé, se donna la mort après la défaite de Chéronée pour ne pas survivre à la liberté de son pays.

Ce petit buste doit être une réduction faite sous l'empire² d'après la statue d'Isocrate qui était dans le Prytanée d'Athènes³, ou d'après celle dont l'auteur fut Léocharès⁴ et qu'érigea Timothée dans le temple d'Éleusis. Isocrate montra, sinon par sa mort, au moins par ses patriotiques éloges d'Athènes, qu'il méritait ces deux hommages, offerts, je pense, autant au citoyen qu'au rhéteur : l'un, par un grand général dont il fut l'ami ; l'autre, par le peuple athénien qui plaça sa statue dans le prytanée, comme dans le lieu le plus honorable, dans le sanctuaire de l'État. Isocrate fut représenté sur son tombeau par une faible et harmonieuse sirène, éloge et peut-être en même temps critique gracieuse de son éloquence⁵.

¹ *Vill. Alb., Hémicycle*. Isocrate avait aussi l'air grave et méditatif dans la statue que décrit Christodore. (*Ekphr.*, 250 et *Anth. gr.*, II, 465.)

² L'orthographe *Εἰσοχάρης* indique l'époque de l'empire. L'Isocrate du Capitole ne ressemble point à celui-là ; il est faux.

³ Paus., I, 18.

⁴ *Pseudo-Plut., X. Or., Isocr.*

⁵ *Ib.* Le faux Plutarque parle aussi d'une statue d'Isocrate enfant dans l'Acropole d'Athènes, et d'une autre en bronze, à Olympie, qui lui fut érigée par son fils. (*Ib.*)

L'éloquence grecque devint la maîtresse de l'éloquence romaine qui ne l'avait pas attendue pour s'inspirer des puissantes passions du forum. Mais au temps de Cicéron, l'on étudiait, l'on imitait les orateurs grecs; Cicéron écrivant en grec l'histoire de son consulat, modelait son style sur le style d'Isocrate, et, à Rhodes, il déclama en grec avec succès.

On ne s'étonnera donc pas de trouver à Rome des portraits de Lysias¹, d'Eschine, de Démosthène. Eschine, comme le prouve son buste du Vatican², était beau; c'était une nature robuste et florissante; on l'appelait *la belle statue*. En effet, ses traits sont réguliers et froids, on reconnaît un homme toujours maître de lui-même, calculant avec art sa conduite et ses discours.

Ce buste d'Eschine a été trouvé avec le buste de Démosthène dans la villa de Cassius. On en a trouvé ailleurs deux autres dans une même fouille, mais sans Démosthène. Le propriétaire de ces bustes aimait, à ce qu'il paraît, les orateurs vendus et n'aimait ni Démosthène ni la liberté; en revanche, il y avait un Dé-

¹ L'un des trois Lysias du Capitole est admis par Visconti; l'inscription du nom est moderne, mais le buste ressemble à celui de Naples dont l'inscription est antique.

² *M. P. Cl.*, 503. Avec le nom, et ressemble, selon Visconti, à un buste qui faisait pendant à un Démosthène. Selon lui encore, un des deux prétendus Thucydides du Capitole est un Eschine. Une statue d'Eschine était placée sous le portique de Speusippe, à Constantinople. (Christod., *Ekphr.*, 14.)

mosthène chez Cassius et, nous allons le voir, chez Ciceron.

Démosthène fut un autre personnage qu'Eschine. Ses traits étaient irréguliers, son corps chétif, sa personne sans grâce, sa bouche avait un défaut qu'on a eu soin de reproduire dans ses portraits et on a bien fait, car triompher du vice de prononciation que ce défaut entraînait, fut le plus glorieux effort de sa volonté. Mais quelle intensité d'énergie chez cet homme ! l'admirable statue du Vatican¹ nous transporte dans l'Agora et nous met en présence de Démosthène qui va parler. On peut dire de cette statue de l'orateur athénien ce qu'on disait de son éloquence, *elle a vie, empsuchon*². Démosthène tient un volume à la main³, ce détail caractéristique nous rappelle que celui dont ses ennemis disaient que ses discours *sentaient la lampe*, n'improvisait pas.

Cette belle statue est bien probablement une répétition en marbre de la statue en bronze que les Athé-

¹ *Nuov. bracc.*, 62. Bustes. *M. Chiar.*, 421. *M. P. Cl.*, 505. Un buste nommé d'Herculanum, une terre cuite représentant Démosthène près de se donner la mort, et un médaillon de la villa Panfilii, ont fourni les moyens de le reconnaître avec certitude dans sa statue et ses bustes.

² Luc., *Dem.*, 14.

³ Dans la statue du Vatican, le *volume* est moderne, comme la main et l'avant-bras, mais Démosthène a près de lui une sorte de livre dans le bas-relief Panfilii, à moins que ce ne soit la lettre qu'au moment de mourir il feignit d'écrire aux siens, ou commença d'écrire à Antipater. (Plut., *Dem.*, 29-30), et que Plutarque appelle *biblion*.)

niens honteux d'avoir abandonné leur plus grand citoyen à la haine d'Antipater, lui firent élever dans l'Agora, par le sculpteur Polyeucte¹.

Plutarque² raconte du Démosthène de Polyeucte ce qu'on racontait aussi d'un Apollon de Pythagoras appelé *le Juste*, parce qu'un Thébain fugitif, ayant déposé dans le giron du dieu son trésor, l'avait retrouvé intact; marque de la confiance populaire revenu à celui qu'elle regardait comme le Juste, démenti touchant donné par elle aux calomnies qui avaient tenté de flétrir l'incorruptibilité de Démosthène, en l'accusant de s'être approprié une partie du trésor d'Harpalus.

Une circonstance ajoute encore à l'intérêt de la statue de Vatican, elle a été trouvée au-dessous de Tusculum, près de la villa Aldobrandini³, où d'autres raisons conduisent à placer la villa de Cicéron. On peut donc croire que ce portrait de Démosthène a appartenu à Cicéron qui, certainement, en avait un dans sa villa. Sans doute le grand orateur romain l'a contemplé plus d'une fois avec la généreuse ambition de surpasser son modèle grec qu'il s'était exercé à traduire.

J'arrive aux poètes, ou plutôt j'y reviens, puisque j'ai parlé d'Homère.

¹ Paus., I, 8, 4; *Pseudo-Plut.*, X. *Or.*, *Dem.* Un des bustes du Capitole est, selon Visconti, la copie négligée d'un original admirable; cet original était la statue de Polyeucte.

² *Plut.*, *Dem.* 31. *Pl. Hist. nat.*, xxxiv, 19, 10^e.

³ *Ann arch.* 1836, p. 159.

Je rencontre à la villa Borghèse, les statues de deux poètes, l'un du septième, l'autre du sixième siècle avant Jésus-Christ, Tyrtée¹ et Anacréon. Pour le premier, je n'objecte point à l'authenticité de son portrait que Tyrtée était boiteux, et que la statue de la villa Borghèse ne boite nullement ; un défaut physique aurait pu ne pas être reproduit ; le Vulcain d'Euphranor ne boitait point ; d'ailleurs la légende qui a transformé en un maître d'école boiteux d'Athènes, le vaillant poète de Sparte est aujourd'hui universellement rejetée ; mais sur les médailles, Tyrtée est armé, sa statue ne l'est point et devrait l'être ; Tyrtée était guerrier avant d'être poète ; on n'aurait pas oublié une de ces qualités pour l'autre. Eschyle, dans l'épithaphe qu'il a composée pour lui-même rappelle qu'il a combattu à Marathon et ne fait nulle mention de ses tragédies. Archiloque parlant par la bouche d'un poète de l'*Anthologie*, dit qu'il est le serviteur de Mars, avant de dire qu'il a reçu l'aimable don des Muses².

La statue d'Anacréon³ est très-remarquable, elle

¹ Statue un peu archaïque (*Vill. Borgh.*, salle vi). M. Welcker incline à l'admettre.

² *Anth. gr.*, 1, p. 40.

³ *Vill. Borgh.*, salle m. Peut-être d'après la statue que Théocrite vit à Téos (*Ep.*, 16, 5). Pausanias (1, 25, 1) parle aussi d'une statue d'Anacréon à Athènes. M. Welcker (*Kl.achr.*, 1, 251-00) remarque plusieurs traits indiqués dans celle que décrivent des poètes de l'*Anthologie*, dans celle de la villa Borghèse : la lourde chaussure et le manteau d'une laine épaisse. Tout cela convient à l'Anacréon primitif.

ressemble à la figure du poète sur une médaille de Téos. Le style est simple et grandiose, l'expression énergique plutôt que gracieuse, la draperie est rude, la statue respire l'enthousiasme ; ce n'est pas le faux Anacréon que nous connaissons et dont les poésies sont postérieures au moins en grande partie à la date du véritable ; c'est le vieil et primitif Anacréon ; cet Anacréon-là ne vit plus que dans cet énergique portrait seule image de son inspiration véritable, dont les produits authentiques ont presque entièrement disparu.

Plusieurs bustes, dans les collections de Rome, sont donnés pour des portraits de Sapho ; un seul de ces portraits ressemble tout à fait à une médaille de Mytilène, patrie de Sapho¹. C'est le beau buste en marbre grec de la villa Albani², les autres Saphos de Rome ont

et véritable, non à l'Anacréon efféminé et imaginaire que lui a substitué une époque moins ancienne et moins forte.

¹ Cette médaille ressemble elle-même à plusieurs autres. On peut donc y voir un véritable portrait : et de qui serait-il s'il n'était de Sapho ? (Welck., *Kl. schr.*, II, p. 159.)

² *Salle de l'Orphée*. Parmi les Saphos douteuses, celles qui se rapprochent le plus de celle-ci sont celles qui ont le plus de chance d'être des Saphos véritables. J'indiquerai deux autres Saphos de la villa Albani (*Echède* et *Billard*), une à la villa Borghèse (v. 9), deux au Vatican (*M. Chiar.*, 256; *M. P. Cl.*, 524). Ici, celle qu'on appela la dixième muse est bien placée avec ses *neuf* sœurs. Une Sapho du Capitole a un peu l'air d'un garçon ; le sculpteur a-t-il voulu, comme Horace, par l'expression, *mascula Sapho* (*Ep.* I, 19, 28), faire à la fois allusion à la mâle poésie et aux amours trop viriles de la poëtesse de Mytilène ? Les bustes attribués à Sapho peuvent être ceux d'autres poëtessees grecques, Corinne, dont Silanion avait fait aussi le portrait

en général l'air pincé, la bouche sèche; celle-ci a le visage plein et arrondi comme sur la médaille, sa coiffure est la même; la mâchoire est un peu massive, les lèvres fortes et sensuelles, l'expression est sérieuse, triste même, presque sombre; Sapho a bien l'air de se recueillir dans une passion profonde.

Elle est belle dans ce buste, c'est une réponse à Ovide qui fait dire à la poétesse que la nature lui a refusé la beauté¹. Mais Alcée, son contemporain, parle de son doux sourire, et Plutarque l'a dit belle². La laideur de Sapho peut être une légende née des refus de Phaon, qui, aussi bien que le *saut de Leucade*, n'ont rien d'historique; elle était petite et brune, noire est le mot dont on se sert en parlant d'elle; mais rien n'empêche de croire en voyant son buste qu'elle ait pu dire comme l'héroïne du Cantique des Cantiques : « Je suis noire, mais je suis belle. » Tout porte à voir dans ce buste une copie grecque de la Sapho de Silanion, sculpteur expressif. Une statue de Sapho ornait le prytanée de

(Tat., *Or. ad Gr.*, 52); Praxilla, dont le portrait fut l'œuvre de Lysippe; Erinna de Lesbos, par Naucyde.

¹ Si mihi difficilis formam natura negavit.

dans ce vers, *formam* ne se rapporte peut-être qu'à la petite taille de Sapho, car elle dit tout de suite après *sum brevis* et n'ajoute aucun autre détail sur ses imperfections. *Forma* se prend pour la taille dans cette phrase de Plin : « Maxima *forma* statuam sibi ponere. » Dans Pindare, *μόρραν βραχύς* indique une stature peu élevée.

² Bergk., *Alc.* Plut., *Erotic.* Dans une statue de Sapho, il y avait de la Muse et de la Vénus. (*Anth. gr.*, III, p. 70.)

Syracuse, d'où elle fut enlevée par Verrès ¹. On avait aussi d'elle un portrait peint, par Léon ².

Visconti a reconnu le poète satyrique Archiloque, accolé à Homère dans un double Hermès. A cette occasion Visconti a mis en lumière de nombreux passages montrant l'estime extraordinaire que les anciens faisaient d'Archiloque ³, et la coutume où ils étaient de l'associer à Homère, dont on célébrait la fête le même jour que celle d'Archiloque ⁴. On ignorait en général l'assimilation fréquente de ces deux poètes si différents⁵; le double Hermès qui les rapproche a donc fourni un enseignement sculptural d'où est sorti une page neuve de l'histoire littéraire de l'antiquité.

Rome ne possède point de portrait authentique de Pindare, et l'on ne voit pas qu'elle en ait jamais possédé un. Pindare dont le portrait n'existait point à Thèbes, sa

¹ Cic., *In V.*, 11, 4, 57.

² Pl. *Hist. nat.*, xxv, 40, 16. Il y avait une statue de Sapho dans le gymnase de Constantinople. (Christod., *Ekphr.*, 69.)

³ Sa gloire s'étend à l'Orient et à l'Occident. (Théocr., *Ep.*, 9.)

⁴ M. Welcker a ajouté de nouveaux témoignages à ceux qu'avait cités Visconti, entre autres une épigramme de l'empereur Adrien. Velleius Paterculus (1, 5) nomme ensemble Homère et Archiloque comme les deux poètes les plus parfaits dans le genre qu'ils ont créé.

⁵ La figure d'Archiloque, né dans le huitième siècle avant Jésus-Christ, est probablement idéale comme celle d'Homère; mais cette figure idéale exprime si bien le caractère du *satyrique* que M. Welcker y avait reconnu les principaux traits de ce caractère d'après elle avant de savoir qu'elle était attribuée à Archiloque.

patrie¹, avait une statue à Athènes². Pindare, essentiellement Grec, remplissant ses poésies d'allusions locales aux mythes grecs qui se rattachent à la famille ou à la patrie des athlètes dont il célèbre les victoires, Pindare resta toujours, je pense, assez étranger aux Romains. La poésie lyrique d'Horace empreinte de l'imitation d'Alcée n'a nullement les allures de Pindare. Dans une très-belle ode, Horace déclare qu'il ne suivra pas la même route que lui, et il en a parlé de manière à faire croire qu'il ne le comprenait peut-être pas aussi bien que M. Boeckh.

Aucun historien grec n'a de portrait authentique à Rome³, où l'on ne connaît non plus aucun buste de Tite Live ou de Tacite. Évidemment les riches citoyens qui, à la fin de la république ou au commencement de l'empire, s'entouraient d'images d'hommes célèbres, préféraient parmi ceux-ci les poètes, les philosophes, les orateurs aux historiens.

Rome dont la littérature naissante commença par

¹ *Athen.*, 1, p. 19.

² Paus., 1, 8, 5. Un Sophocle du Capitole a été pris pour un Pindare.

³ Les plus admissibles étaient un Hérodote et un Thucydide faisant partie d'une même hermès et qu'on avait séparés en sciant cet hermès; maintenant ils sont à Naples. Hérodote a cette sérénité qui convient au tranquille narrateur des faits; Thucydide a l'air plus soucieux: c'est que Thucydide est le penseur qui, pour les expliquer, les creuse avec effort. Les anciens avaient déjà remarqué cette expression du visage de Thucydide (*Vit. Thucyd.*). Le Xénophon admis par Visconti est bien douteux.

imiter les tragiques grecs qu'elle fut toujours si loin d'égal, multiplia dans son sein leurs images, les modèles ne manquaient point; à Athènes, les portraits de Sophocle et d'Euripide étaient placés dans le théâtre de Bacchus¹, comme à Paris on a placé les statues de Corneille et de Racine dans le péristyle du théâtre Français. L'image d'Eschyle n'y prit place qu'assez longtemps après sa mort, le moins populaire des trois, parce qu'il était le plus grand. Ce qui explique pourquoi ses portraits sont beaucoup plus rares² que ceux de ses deux illustres rivaux; une peinture représentait Eschyle à Marathon, non le poète, mais le guerrier et le citoyen³.

Si les portraits d'Eschyle sont rares, ceux d'Euripide sont assez nombreux⁴ et parfaitement authentiques; le plus remarquable est une belle statue au musée du Vatican⁵. Cette statue donne une haute idée de la sublimité de l'art tragique en Grèce. Voilà le poète que les Grecs

¹ Paus., I, 21, 1-2.

² Un buste du Capitole (*Salle des Philosophes*) n'est pas mentionné par Visconti mais ressemble assez à l'Eschyle de la pierre gravée qu'il cite.

³ Paus., I, 21, 3.

⁴ Tous ressemblent à l'Hermès de Naples qui porte le nom d'Euripide.

⁵ *Nuov. bracc.*, 53. Un buste (*M. P. Cl.*, 521). Près d'une statue sans tête, avec cette inscription : *Euri...* autrefois à la villa Albani, aujourd'hui au Louvre, on lit les noms de trente-six tragédies d'Euripide. Une statue d'Euripide existait au cinquième siècle à Constantinople sous le portique décrit par Christodore. (32.)

jugeaient si inférieur à Eschyle, le poète qu'on accusait d'avoir fait descendre la tragédie aux émotions vulgaires du drame, aux déclamations du bel esprit. Eh bien ! regardez ce poète, combien toute sa personne a de gravité et de grandeur, rien n'avertit qu'on a devant les yeux celui qui aux yeux des juges sévères, affaiblissait l'art et le corrompait¹ ; l'attitude est simple, le visage sérieux, comme il convient à un poète philosophe². Ce serait la plus belle statue de poète tragique si la statue de Sophocle n'existait pas.

Celle-ci³ est une vraie merveille. Sophocle, dans une pose aisée et fière, un pied en avant, un bras enveloppé dans son manteau qu'il serre contre son corps, con-

¹ Ce n'était pas l'opinion de tout le monde. L'auteur du double hermès de Sophocle et d'Euripide trouvé près de la porte San-Lorenzo les avait associés dans un commun hommage. L'orateur Lycurgue éleva à Euripide, comme aux deux autres grands tragiques grecs, une statue dans le théâtre d'Athènes (*Pseudo-Plut.*, x orat., *Lyc.*). Ce ne pouvait être, au moins pour Sophocle et Euripide, celles dont parle Pausanias, car il les croit fort antérieures à celle d'Eschyle (t. 21, 5), quelques-uns même avaient une prédilection pour Euripide, on a trouvé à Athènes son portrait sculpté sur un vase.

² Visconti retrouve, ce qui me frappe moins, dans sa physionomie la finesse et la sensibilité, caractères de son talent.

³ Musée de Saint-Jean-de-Latran. Trouvée près de Terracine et donnée par le cardinal Antonelli. M. Beulé (*Acr. d'Ath.*, II, p. 309) signale un bas-relief dans le voisinage des Propylées, où l'on voit un personnage drapé comme le Sophocle du palais de Latran au pied d'un trépied gigantesque. Le trépied indique une victoire dramatique et me confirme dans l'opinion que le Sophocle de Rome est un Sophocle triomphant.

temple avec une majestueuse sérénité la nature humaine et la domine d'un regard sûr et tranquille. Un buste du Vatican, très-pareil à la statue, porte le nom du poète¹; mais il semble qu'on n'en aurait pas besoin pour reconnaître Sophocle : ce que cette statue a de triomphant et d'un peu théâtral convient à celui qu'on peut supposer entendant proclamer un de ses triomphes au théâtre².

C'est peut-être un souvenir du Sophocle qu'on voyait peint sur le mur du Pœcile tenant une lyre, parce que durant une représentation de sa tragédie de *Thamyris* il avait paru sur la scène une lyre à la main.

Une statue fut élevée à Sophocle par son fils³, sans doute en réparation du scandaleux procès que lui avait intenté ce fils, comme d'un esprit trop faible pour administrer ses biens, n'accusant point de cette faiblesse l'âge avancé de Sophocle, ainsi qu'on l'a souvent répété, Sophocle vécut assez longtemps après l'accusation⁴,

¹ ... *Oklés*. (*M. P. Cl.*, 492.) De plus, une statuette de Sophocle *Gal. des Candél.*, 134.)

² Sophocle a le diadème d'Homère. Une épigramme de l'Anthologie parle de la couronne placée sur la chevelure de Sophocle. (*Anth. gr.*, II, p. 298.)

³ *Soph. Vit.*, Valère Maxime (VIII, 7, *ext.*, 12) dit seulement une inscription.

⁴ Pauly, *Real Encycl.*, VI, p. 1290. Il me semble aussi que l'*OEdipe à Colone* a dû être composé vers le même temps que l'*OEdipe roi*, s'ils laissent, comme il est vraisemblable, tous deux partie de la même trilogie. Or, l'*OEdipe roi* ne fut pas écrit par Sophocle dans un âge

mais voulant mettre obstacle à ses prodigalités envers un petit-fils. On sait que Sophocle répondit en lisant devant ses juges l'*Œdipe à Colone*, et que les juges le reconduisirent chez lui en triomphe. Peut-être la belle statue de Saint-Jean-de-Latran provient-elle de cette réparation; peut-être, pour qu'elle fût complète, est-ce ce triomphe même que le repentir d'un fils avait voulu consacrer.

Après avoir contemplé Sophocle et Euripide, il y aurait plaisir à passer de la grande tragédie grecque à la grande comédie grecque en considérant les traits de leur contemporain et de leur égal Aristophane; mais aucun buste que je connaisse à Rome ne nous peut offrir ses traits¹ avec quelque certitude. Nous serons plus heureux pour l'auteur de la comédie nouvelle, pour le peintre ingénieux des mœurs grecques, Ménandre.

Ménandre est assis²; son air est tranquille, c'est celui d'un homme qui sait à quoi s'en tenir sur les choses, qu'elles ne trompent et n'irritent point. Il

très-avancé; on le place en 450 avant Jésus-Christ. Sophocle n'avait alors que cinquante-sept ans.

¹ Le buste du Vatican (*M. P. Cl.*, 516) est reconnu faux, et celui du Capitole (salle des Philosophes) n'est point authentique. On a trouvé à Tusculum, accolé à un buste de Ménandre très-semblable à la statue dont je vais parler, un buste dans lequel M. Welcker n'hésite pas à reconnaître Aristophane, mais ce buste n'est plus à Rome. (*Ann. arch.* 1855, p. 250.)

² *M. P. Cl.*, 500.

semble promener sur l'humanité un coup d'œil sérieux et calme, qui la scrute sans effort et la juge sans passion; Ménandre montre une certaine insouciance dont il eut occasion de faire usage, car il fut rarement couronné. Son embonpoint et l'indolence de sa pose annoncent en lui l'ami et le sectateur d'Épicure. Le sculpteur lui a donné un costume assez romain¹ et lui a mis au doigt un anneau comme à un chevalier, traduisant ainsi à demi Ménandre en latin, comme faisait Térence. C'est pour cela qu'on l'avait cru un Marius, mais c'eût été un Marius bien débonnaire. Un médaillon, en forme de bouclier, sur lequel est inscrit le nom de Ménandre, ressemble trop à la statue du Vatican pour qu'on ne soit pas assuré d'avoir devant les yeux le peintre sans exagération des travers de l'antiquité.

Si les cent comédies de Ménandre nous avaient été conservées, elles nous offriraient un tableau complet de la vie familière des Grecs. De ces comédies, il ne reste qu'un petit nombre de fragments² et le portrait de l'auteur. Ce portrait supplée jusqu'à un certain

¹ Selon Visconti, c'est le costume macédonien. M. Gherard, de son côté, pense que le travail de la statue indique l'époque macédonienne. Je crois plutôt que ce *Ménandre* est l'œuvre d'un Romain parce qu'il est lui-même à demi Romain.

² A l'aide de ces fragments, M. Guillaume Guizot a fort ingénieusement tenté de recomposer, autant que possible, l'œuvre de Ménandre, dans un travail qui a été son brillant début et ne sera pas, je l'espère, son dernier mot.

point à ses ouvrages perdus, et nous révèle le caractère de son génie observateur et mesuré.

En regard de Ménandre, on a placé dans la collection du Vatican, — ainsi qu'il l'était dans les thermes d'Olympias, belle-fille de Constantin ¹, où se trouvait, comme d'ordinaire dans les thermes, une sorte de musée ², — on a placé un autre poète comique grec, Posidippe³. Lui aussi fut imité par les comiques romains, ce qui était à Rome une raison de mettre en regard les deux statues. Pausanias dit que, des poètes comiques dont les images décoraient le théâtre d'Athènes, Ménandre seul était célèbre ⁴. Si Posidippe y figurait déjà, on voit qu'il n'était point rapproché de Ménandre, quant à son mérite, par Pausanias, rapprochement que semble indiquer la disposition des deux statues placées en pendant l'une de l'autre dans les thermes d'Olympias ⁵, et qu'a fait aussi Aulu-Gelle ⁶ en citant ensemble Ménandre et

¹ Les thermes d'Olympias étaient sur le Viminal. L'église de *San-Laurent in Panis-perna*, fut construite sur l'emplacement de ces thermes, dans lesquels saint Laurent, d'après les actes de son martyre, subit le supplice du gril.

² On voit par l'Anthologie (*Anth. gr.*, III, p. 12) qu'à Constantinople des statues de poètes étaient placées dans les bains.

³ *M. P. Cl.*, 271.

⁴ Paus., I, 21, 1.

⁵ On a pensé que ces deux statues du Vatican pouvaient être celles du théâtre de Bacchus, parce qu'elles portent les traces de l'insertion des *ménisques*, plaques de cuivre placées au-dessus de leurs têtes pour les défendre dans un lieu découvert des insultes des oiseaux; mais il y avait ailleurs des lieux découverts et des oiseaux.

⁶ Gell., *Noct. att.*, II, 25.

Amphion. Le portrait, en relief, peut être de l'école grecque, mais un portrait des siens d'une puissance évidente de sculpture vient et d'un caractère moderne. Le temple des monuments d'ordre dorique est en ruine, notamment Bassac et Farnese ont une série d'expressions de douleur de face, en se devant par les hommes la même pour tous faire les distinctions. M. Schlegel trouvait dans les portraits de Minerve et de Pénélope une série et une expression de la comédie grecque.

Enfin, les hommes d'action, les hommes de guerre et les hommes d'État qui ont illustré la Grèce, venaient aussi, et ont encore pour la plupart, leur portrait à Rome. Leur présence dans l'ancienne capitale du monde n'y représente point le souvenir de leur influence, comme je l'ai dit pour les philosophes, les orateurs et les poètes. Car si les Romains demandaient aux Grecs des leçons de philosophie, d'éloquence et de poésie, ils ne demandaient à personne des leçons dans l'art de vaincre et de gouverner les hommes.

Le Lycurgue du Vatican a un œil un peu différent de l'autre, espèce d'euphémisme de la sculpture, pour indiquer, sans choquer le regard du spectateur, qu'un des yeux de Lycurgue était crevé. Si cette statue est celle de Lycurgue, elle nous offre les traits du législateur, non sans doute d'après un portrait contemporain,

car Lycurgue vivait dans le huitième ou neuvième siècle avant Jésus-Christ; mais, d'après la tradition grecque, Lycurgue dut avoir une statue en Grèce, car il y eut un temple¹.

Les portraits de Miltiade², s'ils sont authentiques, peuvent provenir ou du Miltiade de Phidias, qui était dans le temple de Delphes³, ou du portrait de ce général que Pœcenus avait peint sur le mur du Pœcile⁴ dirigeant le combat de Marathon.

Le Thémistocle du Vatican⁵ ressemble à deux figures gravées; mais il faut chercher la véritable image du chef athénien sur les médailles de Lampsaque, l'une des trois villes que lui avait donné le roi de Perse, chez lequel, banni d'Athènes, il eut le tort de chercher un asile; ce qui m'a toujours inspiré quelque doute sur le conseil que Thémistocle, la veille de la bataille de Salamine, fit parvenir au grand roi de fermer toute issue à la flotte grecque, conseil dont il se vanta auprès de ses concitoyens comme ayant empêché les alliés de

¹ Hérodote., I, 66. Plut. *Lyc.*, 31. Paus., III, 16, 5.

² *Vill. Alb.*, galerie d'en bas.

³ Paus., X, 10, 1. Cette statue faisait partie d'un don sacré offert à Apollon après la bataille de Marathon.

⁴ Paus., I, 15, 4. Pline (XXXV, 34, 4) dit que les figures des généraux étaient des portraits. Ce fut Polygnote qui dirigea la peinture du Pœcile, mais d'autres artistes, et parmi eux Panænus, y travaillèrent sous la direction de Polygnote (Brunn, *G. d. gr. K.*, II, p. 20-1).

⁵ *M. P. Cl.*, 517. Le Thémistocle de la villa Albani a des traits moins grecs que romains.

se retirer, mais dont il se vanta aussi plus tard auprès du roi de Perse comme ayant été donné dans l'intérêt de son prédécesseur, et qui pouvait bien l'avoir été par le politique de l'*utile*, par celui qui s'opposa toujours aux vertueuses résolutions d'Aristide, pour se ménager auprès du vainqueur quel qu'il fut. J'avoue que ces soupçons tomberaient ici devant la figure de Thémistocle si simplement héroïque. Mais il faudrait être bien sûr de la ressemblance de cette figure avec celle de Thémistocle, et je me défie de ses bustes comme de ceux de Miltiade; car ils ne présentent à nos regards, avides de connaître deux si remarquables mortels, qu'une physionomie peu caractérisée. Déjà Pausanias parle d'inscriptions fausses à propos de Miltiade et de Thémistocle¹. Du reste, quelles qu'aient pu être ses faiblesses, le patriotisme du vainqueur de Salamine, devenu satrape persan, devait noblement se réveiller: plutôt que de combattre son pays, Thémistocle se donna la mort, à Magnésie, ville dont les fanges entraînées par le Méandre couvrent aujourd'hui les débris, et l'une des trois cités d'Asie où furent élevées, en l'honneur de l'illustre banni, des statues d'après lesquelles ont pu être faits ses bustes; s'ils ne l'ont été d'après un portrait peint de cet homme célèbre que ses fils dédièrent dans le Parthénon².

On retrouve à Rome, grâce à une image certaine-

¹ 1, 18, 3.

Paus., 1, 1, 2

ment fidèle, le plus grand homme politique du plus grand siècle de la Grèce, et peut-être de tous les siècles, Périclès, qui, sans se mettre au-dessus des lois, sut gouverner l'indocile et spirituelle démocratie d'Athènes par le seul pouvoir du génie et de l'éloquence et lui inspirer sa propre grandeur. Dans le buste de Périclès ¹, l'individualité du personnage historique est frappante; quand son nom ne serait pas inscrit sur ce buste, on reconnaîtrait Périclès à la forme allongée de sa tête, qui la faisait comparer grotesquement à un *oignon marin* ², par les poètes comiques dont il ne songea pas à interdire les railleries. Périclès les laissait dire, et pour le venger, l'admiration publique, faisant allusion tout ensemble à la hauteur de son front et à la hauteur de son intelligence, double rapport avec Jupiter, l'appelait l'*Olympien*, le plus magnifique surnom qui ait jamais été décerné à un mortel et qui était mérité; *Olympium Periclem dignum cognomine* ³.

Le sculpteur Crésilas ⁴, contemporain de Phidias, et le peintre Aristolaüs ⁵, contemporain d'Apelles, avaient fait le portrait de Périclès ⁶. Phidias avait donné les

¹ M. P. Cl., 525.

² On comparait aussi son crâne bombé à la coupole de l'Odéon d'Athènes.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 24.

⁴ *Id.* Auteur probablement de la statue de Périclès que Pausanias vit à l'Acropole (1, 28, 2).

⁵ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 40, 12.

⁶ Si le premier original de notre buste remonte au temps de Phidias,

traits de son ami à un guerrier combattant les Amazones dans un bas-relief du bouclier de Minerve où il s'était représenté lui-même¹; mais, pour ne pas trop choquer les susceptibilités démocratiques d'Athènes, il avait caché à demi le visage de Périclès derrière la main qui tenait la lance. Dans ce bas-relief, où Périclès était représenté sous la figure d'un guerrier combattant les Amazones, il devait porter le casque, au moyen duquel il aimait à dissimuler la forme singulière de sa tête; le Périclès du Vatican est *casqué*.

On a très-justement placé près de Périclès Aspasia², dont le nom est à jamais lié au sien, cette femme à part, qu'il ne faut pas confondre avec les Phrynés et les Laïs. Aspasia de Milet eut à Athènes un véritable salon où les Athéniens conduisaient leurs femmes et que fréquentait Socrate, qui se disait en badinant l'écoulier d'Aspasia; elle passait pour avoir aidé Périclès dans la composition de sa belle oraison funèbre des Athéniens morts dans la guerre du Péloponèse. Périclès l'aima jusqu'à son dernier jour; il ne put l'épouser parce qu'elle était étrangère, mais les Athéniens légitimèrent leur fils qui porta le nom de son père.

L'ascendant qu'Aspasia exerça sur un homme tel que Périclès est d'autant plus flatteur qu'on ne peut

ce buste lui-même, on le voit par la sécheresse du travail, a été exécuté à une époque bien postérieure.

¹ Plut., *Per.*, 31.

² *M. P. Cl.*, 525.

l'attribuer seulement à sa beauté ; sa beauté, à en juger par ce portrait, ne suffit pas pour expliquer son empire et confirme par là ce qu'on a dit de l'élévation de son âme et de la séduction de son esprit ¹.

Alcibiade gagne aussi à ne pas offrir dans ses portraits cette beauté extraordinaire dont on parle souvent comme si elle eût été son unique mérite. Alcibiade n'est très-beau dans aucun de ses portraits; cependant le témoignage des anciens est unanime pour le proclamer l'homme beau par excellence, *principem formæ*, comme dit Pline. Je pense que par là on n'entendait pas seulement la beauté du visage. Les anciens, accoutumés au nu par leur costume et surtout par les spectacles de la palestre, donnaient plus de place que nous, dans l'appréciation de la beauté, à la perfection des formes de toute la personne, en cela d'accord avec lady Montague, laquelle pensait que si l'usage d'aller nu s'établissait, on ferait beaucoup moins d'attention au visage.

Alcibiade, doué des facultés les plus diverses, pouvait être dans le bien et dans le mal tout ce qu'il voulait. « Son buste ², dit ingénieusement Visconti, s'ac-

¹ Himerius (*Or.*, 1, 18). vantant une jeune mariée, la compare sous ce rapport à Aspasia : Περὶστει γὰρ τὴν Ἀσπασίαν τοῖς λόγοις..

² *M. P. Cl.*, 510, avec cette inscription : ALKIB... Statue (*M. P. Cl.*, 611) très-refaite, mais dont la tête ressemble au buste qui a l'inscription. Autre buste (*M. Ch.*, 441). Les deux bustes et la statue doivent avoir pour original sa statue par Nicérate (*Pl.* xxxiv, 19, 58). Une

corde assez bien avec le caractère connu d'Alcibiade par l'aspect d'hésitation où il nous laisse sur les qualités de l'homme qu'il représente. » Une énigme grecque se lit sur le buste de cet homme qui, à quelques égards, fut une énigme. Alcibiade a sous le menton la barbe en corder, détail qui est historique, Alcibiade était un beau d'Athènes. Il pouvait être un héros sur le champ de bataille: sa statue est une statue héroïque. Alcibiade, nu, combat le pied posé sur son casque qu'il ne s'est pas donné la peine de relever¹. La vaillance de ce personnage singulier était aussi fougueuse et aussi brillante que ses vices.

Je terminerai par Alexandre cette revue des Grecs illustres dont les portraits sont à Rome².

statue de Polydele l'ancien (Pline Chrys., *Or.*, 37), une statue de Micon (H., *ib.*, 6) et une statue sur un char, de Pyromaque (Pl., xxv, 19, 51. Voir plon. Athén., p. 374; Plut., *Alcib.*, 16) avait peint Alcibiade couronné par Pythias et Olympias, personnifications des jeux pythiques et olympiques, et Alcibiade assis sur les genoux de Némée, personnification des jeux néméens. Enfin, nous savons que dès le second siècle de la république, l'image d'Alcibiade avait été placée dans le comitium romain. Visconti pense que la statue du Vatican peut être une copie de cette statue. Il faut aussi se souvenir de celle que lui fit élever l'empereur Adrien (Ath., p. 375). On ne saurait penser au sculpteur qui avait représenté Alcibiade sous les traits de l'Amour lançant la foudre (Pl., xxvi, 5, 16).

¹ Le casque et la jambe sont modernes, mais l'attitude de la statue était la même avant la restauration.

² Petite statue au Capitole, salle du Satyre, 18. La tête est douteuse. La cuirasse est ornée de trompes d'éléphants. L'effigie du Macé-

Les divers bustes ou statues d'Alexandre doivent être comparés à l'Alexandre du Louvre, et selon qu'ils se rapprochent plus ou moins de ce type normal, être jugés plus ou moins ressemblants.

Alexandre ne permit, dit-on, qu'à Lysippe parmi les sculpteurs, et à Apelles parmi les peintres, de faire son portrait. N'a-t-on pas pris une préférence pour une exclusion? En effet, nous savons que plusieurs autres sculpteurs et plusieurs autres peintres ont représenté Alexandre¹; la plupart, il est vrai, avant qu'il fût roi².

Apelles avait peint Alexandre la foudre à la main³.

donien est accompagnée d'une trompe d'éléphant sur une monnaie d'Apollonie en Carie (Müll., *Arch.*, p. 164)

¹ Parmi les statuaires, Léocharès, Euphranor, Chæréas; parmi les peintres, Nicias, Aristolaüs, Protogène, Antiphile. Il y avait dans le forum de César une statue d'Alexandre (Stat., *Sylv.*, I, 1, 84; Suet., *Cæs.*, 61). C'était une statue de bronze doré comme la statue équestre de Marc Aurèle.

² Philippe vivait encore quand Chæréas faisait la statue d'Alexandre avec la sienne (Pl., xxxiv, 19, 25); quand Euphranor (*ib.*, 28) plaçait son fils près de lui sur un char; quand Antiphile réunissait Philippe et Alexandre dans une même peinture (xxxv, 37, 2); quand Léocharès (Paus., v, 20, 5) plaçait Alexandre dans un groupe où étaient Philippe, Olympias et plusieurs autres personnes de sa famille. Alexandre devenu roi n'eût pas souffert qu'on plaçât près de Philippe Olympias qui l'avait fait tuer. D'ailleurs, on sait que Philippe dédia dans Olympie l'ouvrage de Léocharès après la bataille de Chéronée. Léocharès exécuta aussi avec Lysippe une *chasse* d'Alexandre (Pl., xxxiv, 19, 15) imitée depuis sans doute sur les bas-reliefs qui représentent des chasses d'empereurs romains.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 36, 29.

Lysippe, ami du vrai, ce semble, en tout aussi bien que dans l'art, ne fit point comme Apelles, comprenant la vraie grandeur du Macédonien : — être l'homme qu'il était et non le dieu qu'il n'était pas, — Lysippe avait mis dans la main d'Alexandre, au lieu de la foudre, une lance¹.

Arrêtons-nous devant une belle image de ce prodigieux Alexandre dont j'admire l'élan, l'impétuosité, la persévérance héroïque, mais dans lequel, pas plus que Callisthène, je ne saurais adorer un dieu.

L'auteur de la tête d'Alexandre qui est au Capitole² ne pensait ni comme moi, ni comme Callisthène : pour lui Alexandre était un dieu; il lui avait donné les rayons du soleil³ et la chevelure de Jupiter. Le soleil était le dieu de la Perse, sur laquelle régnait Alexandre dans Babylone, capitale de son empire, et l'oracle d'Ammon l'avait déclaré fils de Jupiter.

C'est ce qui explique comment cette tête a été prise par les uns pour la tête d'Alexandre et par les autres pour une tête du soleil⁴. C'est Alexandre-Soleil. Le roi de Perse était dieu, le dieu de la Perse était le soleil; Alexandre, devenu roi de Perse, était le Soleil⁵.

¹ Plut., *Alex.*, 40.

² Salle du *Gladiateur*.

³ On voit les sept trous où étaient les rayons, comme sur les médailles *radiées* d'Alexandre.

⁴ Winckelmann dit Alexandre, Visconti dit le Soleil.

⁵ Alexandre, dieu formidable aux Persans. (Théocr., *Idyll.*, xvii, 49.)

Le buste du Capitole lui ressemble, seulement c'est une ressemblance idéalisée; mais, malgré l'intention évidente d'idéaliser et de diviniser Alexandre, le sculpteur lui a laissé assez de traits individuels pour le faire reconnaître. Sa tête est un peu penchée de côté, le visage a une expression humaine, et non la majestueuse sérénité d'un dieu.

On peut, d'après cela, penser que cette admirable tête est d'après Lysippe, et lui appliquer ce que les poètes de l'Anthologie ont dit de son Alexandre : « O Lysippe! main hardie, artiste brûlant, ce n'est pas du bronze mais du feu que tu répands sous la forme d'Alexandre¹. » Le marbre, comme faisait le bronze, semble crier : « O Jupiter, donne-moi la terre et garde le ciel. » Il est vivant et regarde.

La Grèce libre finit à Alexandre et par Alexandre. On a beaucoup dit qu'Alexandre avait conçu la grande pensée de porter l'hellénisme en Orient. Je ne crois pas qu'il y ait jamais songé; la pensée d'Alexandre était d'aller devant lui, de conquérir, de faire ce que personne n'avait fait, comme la pensée de César était de s'élever toujours et, ainsi qu'il le disait, d'être le premier. Bien qu'Alexandre semât des villes grecques sur son passage, son but ne fut point de propager la civilisation grecque; c'est une conception philoso-

¹ *Anth. plan.*, iv, 119. Ce n'est pas l'Alexandre à l'air terrible d'Ætien (*Var.* xn, 14). Celui-là, nous ne l'avons point.

phique qu'on a prêtée après coup à Alexandre, comme on a prêté à César une vue de la transformation de la société romaine et de son avenir, dont pas un acte émané de lui, pas un mot sorti de sa bouche ne fait foi. César a voulu toujours monter plus haut, Alexandre toujours aller plus loin, c'est là le vrai. Tous deux ont voulu être grands, tous deux ont été très-grands, mais ni l'un ni l'autre ne s'est soucié du genre humain.

César a fondé sans le vouloir une détestable institution, l'empire romain; Alexandre n'a rien fondé qu'Alexandrie. Ce propagateur de la civilisation grecque est mort despote persan, et s'il avait vécu plus longtemps, le serait devenu toujours davantage. Je pense, comme M. Groote, le meilleur historien de la Grèce, que la civilisation implantée par Alexandre en Asie a été un hellénisme bâtard et infécond. S'il avait le dessein de rendre l'Orient grec, il a fait le contraire de ce qu'il voulait faire; il a ouvert le monde grec à l'Orient. Ce fait a été immense, car le christianisme en est sorti; mais Alexandre ne songeait pas au christianisme. De même, César en établissant l'empire destiné à tuer la vie romaine et à amener par là l'avènement des barbares, a préparé le monde moderne; mais César ne s'en doutait pas.

Ces deux hommes n'en sont pas moins les deux plus étonnants mortels qui aient paru sur la terre, mais leur œuvre a été purement égoïste, et le bien qu'ils

ont pu faire au monde, ils l'ont fait à leur insu.

A propos de ce jugement, porté en conscience et sans aucune arrière-pensée, je protesterai contre le reproche qui m'a été fait de déprécier les grands hommes, d'avoir par exemple manqué de respect à César. Ceux qui ont lu mon *César* ont pu voir que j'ai voulu peindre ce mortel extraordinaire tel que l'histoire me le présentait, admirable d'audace, de décision, d'habileté; prodigieux de séduction, doué comme on ne le fut jamais ici-bas, mais indifférent au bien et au mal et n'ayant que deux buts, la puissance et la gloire. Je ne pense pas qu'Alexandre ait eu d'autres mobiles. En reconnaissant les facultés éminentes dont il a plu à Dieu de douer certains hommes, je crois que le jugement de l'historien doit garder vis-à-vis d'eux quelque indépendance : il y aurait trop de candeur à prêter des motifs désintéressés à leur immense égoïsme. L'admiration ne saurait aller trop loin pour les grands hommes qui ont su gouverner leurs semblables sans attenter à leur liberté, comme Périclès ou Washington. La superstition envers les grands hommes qui ont asservi leurs contemporains, toujours par la faute de ceux-ci, accoutume l'âme à la servilité envers les personnages historiques, beaucoup plus nombreux, qui les ont asservis sans être aussi grands.

XII

SPOLIATIONS ET COLLECTIONS.

Comment les objets d'art grecs sont venus à Rome. — Pillages de la conquête, jugement sur ces pillages. — Dépouilles de Syracuse, de Capoue et de Tarente. — La Grèce spoliée par ses libérateurs. — Réclamations, Fulvius Flaccus et les tuiles du temple de Junon. — Mummius, barbarie romaine. — Vols au profit des particuliers. — Sylla. — Peintures murales enlevées. — Pillage en grand, Verrès. — Lucullus. — Pompée. — César. — Les temples devenus des musées. — Objets d'art dans d'autres lieux publics, les portiques, le forum, les *septa*; dans les maisons des particuliers, les jardins et les villas. — Amateurs à Rome. — L'art grec partout.

La Grèce est à Rome. Comment y est-elle venue, et quelle place tenaient les chefs-d'œuvre de la sculpture grecque dans les édifices publics et privés? Répondre à ces questions, c'est encore faire l'histoire des produits ou des imitations de l'art grec que Rome a en partie conservés et présente à nos regards; c'est encore la Rome antique retrouvée dans les lieux et les monuments.

Les statues et les tableaux furent apportés par la

conquête. A Rome, la conquête est le principe de tout. Les Romains ont conquis leur patrie, qui a d'abord été l'Italie, puis le monde ; la conquête a fait leurs commencements, leur grandeur et leur ruine.

Les Romains pratiquèrent de bonne heure ces spoliations par lesquelles ils se montraient les descendants légitimes des premiers habitants du Palatin. Ce fut d'abord, il est vrai, dans une intention religieuse, comme on le voit pour la Junon de Veïes, apportée respectueusement sur l'Aventin par Camille. Le même motif fit agir sans doute T. Quintius Cincinnatus Capitolinus quand il apporta en triomphe de Préneste Jupiter *Imperator* et l'installa au Capitole¹, où son nom marquait sa place ; Fabius Fabricianus, quand il enleva aux Samnites une Vénus victorieuse², cette fois vaincue ; Fabius Maximus, quand il transporta de Tarente Hercule³, dieu de sa race, Hercule, l'ancien dieu des Pélasges, sur le Capitole, autrefois habité par eux et où ils avaient dû fonder son culte. Mais à ces vols pieux vinrent bientôt se joindre des vols purement profanes, qui n'avaient d'autre but que d'orner les pompes triomphales.

Lorsque les belles villes de la Sicile et de la Campanie, Syracuse, Tarente, Capoue, tombèrent au pouvoir des Romains, les produits admirables de l'art grec

¹ T. Liv., vi, 20.

² Plut., *Parallel.*, 37.

³ Plut., *Fab.*, 22.

firent leur entrée dans Rome devant le char des vainqueurs.

Ce fut après la prise de Syracuse qu'on vit pour la première fois des statues et des tableaux apportés à Rome en grande abondance. Tite Live déclare qu'ils étaient acquis par le droit de la guerre. Ce droit a encore été exercé par Napoléon ; mais on peut espérer qu'il ne le sera plus. Aujourd'hui, on ne livre plus les villes prises au pillage, on doit donc s'abstenir aussi de ce pillage en grand. Du reste, Tite Live lui-même reconnaît que ce jour-là commencèrent des habitudes de spoliation qu'il déplore¹. Polybe, sans doute par un retour patriotique sur le malheur des villes de Grèce tombées au pouvoir des Romains, invite noblement les vainqueurs à ne pas faire un ornement à leur patrie de la misère des vaincus² ; avec quelques ménagements, qu'il devait aux Scipions, il montre les inconvénients de cet abus de la victoire, qui laisse des haines profondes chez les peuples dépouillés, et il ajoute noblement : « Ce qui fait l'ornement véritable d'une cité, ce n'est pas ce qui lui vient du dehors, mais la vertu de ceux qui l'habitent... la gravité des mœurs et la grandeur des âmes la décorent mieux que les tableaux et les statues. »

Marcellus déposa dans les temples de l'Honneur et de la Vertu une partie des richesses d'art ravies à

¹ T. Liv. xxv, 40. *Licentia spoliandi*.

² *Polyb.* ix, 10.

Syracuse ; il en avait laissé une autre partie aux Syracusains, et Cicéron le loue de cette modération relative ¹ ; cependant Tite Live fait remarquer que ces temples furent frappés d'une malédiction dont semblèrent atteints eux-mêmes les dieux qu'on y avait transportés, car la plupart des merveilles qu'ils contenaient, de son temps avaient disparu ². Ces justices de l'histoire s'accomplissent quelquefois ; ce que la guerre avait pris, la guerre le reprend ; nous en avons fait à Paris la triste expérience.

Ainsi Xerxès avait enlevé de Milet l'Apollon de Canachus et d'Athènes, sans doute par sympathie pour un autre tyran, les statues d'Armodius et Aristogiton, meurtriers d'un des fils de Pisistrate ; mais Alexandre reprit ces dernières à Darius ³ et les rendit aux Athéniens, bien qu'il fût encore moins favorable à leur liberté que les fils de Pisistrate. De leur côté, les Romains prirent dans la ville de Cymé, pour l'appendre au toit du temple d'Apollon Palatin, un lustre qu'Alexandre avait enlevé de Thèbes ⁴. Les ornements de bronze du Panthéon ont été dérobés par Urbain VIII ; mais à Syracuse, à Tarente, à Corinthe, les Romains n'avaient-ils pas fait avant

¹ Non plane exspoliare urbem. (*In Verr.*, II, 4, 54.)

² Tit. Liv., xxv, 40.

³ Pl., xxxiv, 19, 21.

⁴ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 8.

des barbares, et que « nos peuples font les barbares »?

Il semble à bien voir cet usage du droit de conquête l'était pas entièrement réprouvé, que parfois un scrupule moral à restituer le bien volé au moins par d'autres. Pour cette personnalité trop souvent admirée qui fut son oncle l'empereur, Scipion Émilien renvoya aux villes de Sicile plusieurs statues que les Carthaginois leur avaient prises². Verrès devait plus tard les reprendre. Le même Auguste³ fit reporter à Éphèse au Lycolus ou Lycaon⁴ une œuvre dérobée, et des trois statues de Hector, emportées également par Antoine au temple de Junon sur l'île de Samos, il en fit rendre deux. Les romains extraient dans son plan de ménagement universel.

Après la prise de Syracuse, on commença, dit Titc Live, à admirer les merveilles de l'art grec. En effet, on se souvint de Marcellus dans la forme le triomphe du grand grec sur le grand étrusque.

Capoue et Tarente eurent aussi de grandes richesses d'art. Tarente, bien que déjà dépouillée par les Carthaginois, en eut presque autant qu'avait fait

² Tacit. le narré abrégé l'épigramme contre Urtio a VIII Barberini.

Quod non fecerunt barbari fecere Barberini.

³ Cic., in Verr., II, 4, 55-56-59. Claudius Pulcher restitua à son procureur un Amour qu'on attribuait à Praxitèle. (D., 4.)

⁴ Strab., XIV, 1, 11.

Syracuse¹. Fabius montra plus de grandeur que Marcellus, s'abstenant de ce genre de butin; il enleva cependant l'Hercule, mais, d'après ce que j'ai dit, j'aime à croire que ce fut par dévotion. Interrogé sur ce qu'on devait faire de statues représentant des divinités armées à l'air sévère, selon le type ancien : « Qu'on laisse, répondit-il, aux Tarentins leurs dieux irrités. » Mais ces statues étaient des colosses, et la difficulté de les emporter, jointe à l'ignorance où il était de leur beauté, furent, on peut le supposer, pour quelque chose dans l'abstention de Fabius.

Scipion Émilien, qui fit aux Grecs, dépouillés par Carthage, les restitutions dont j'ai parlé, ne se montra pas si généreux envers les vaincus. Un grand nombre de leurs statues orna son triomphe; un Apollon en or fut mis en morceaux et enlevé ainsi par le pillage des soldats au pillage de la république²; mais on s'empara d'une statue d'Hercule devant laquelle les Carthaginois offraient des sacrifices humains³ : l'objet d'un tel culte ne méritait point d'être respecté.

On ne dépouilla pas toujours la Grèce gratis; parfois, bien que rarement, l'État achetait au lieu de prendre, mais c'était au moyen de ventes un peu forcées. Un jour, pour acquitter les dettes de la ville de Sicyone,

¹ T. Liv., xxvii, 16, 31.

² App., *B. pun.*, 127-133. Plut., *Flam.* 1. Il fut placé en face de l'entrée du grand cirque.

³ Il orna le portique appelé des Nations. (Pl., xxxvi, 3, 30).

Emilius Scaurus s'empara des tableaux qu'elle possédait et les fit porter à Rome¹. Cette dernière ressource des villes grecques épuisées par les impôts de l'État et l'usure des particuliers, pour remédier à leur détresse, contribua à enrichir Rome de leurs chefs-d'œuvres.

Quand les Romains allèrent en Grèce combattre Philippe, ils se donnèrent pour les amis des Grecs; ce qui n'empêcha point *Flamininus*, leur libérateur, de les dépouiller un peu, bien que *Tite Live* ait soin de remarquer qu'il avait pris plus de statues au roi de Macédoine qu'aux villes grecques. Cependant *Tite Live* avoue que *Flamininus* emporta d'Épire beaucoup de statues et de tableaux. Le roi *Antiochus* méritait encore moins d'égards; les *Scipions* n'étaient pas accoutumés à se gêner, et ils lui prirent cent trente-quatre statues². Quant à Philippe et à Persée, c'étaient des rois barbares, indignes de conserver les souvenirs d'Alexandre. *Métellus* mit donc la main sur vingt-cinq statues en bronze de *Lysippe* qui offraient les portraits de ses lieutenants; parmi lesquels Alexandre avait voulu figurer lui-même; *Métellus* en orna son portique³. Dans le triomphe de *Paul Émile*, on vit défiler deux cent cinquante chariots remplis de statues et de tableaux⁴.

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 40, 3.

² Tit. Liv., 37, 50.

³ Vell. Paterc., 1, 11.

⁴ Plut., *Paul.*, 32.

Les Étoliens étaient des Grecs, cependant Fulvius Nobilior ne les épargna point ; il dépouilla sans pitié la ville d'Ambracie, qui avait été la résidence de Pyrrhus. Outre les *Muses*, dont j'ai parlé, on y trouva beaucoup d'ouvrages de sculpteurs grecs, très-anciens modèles de statues qu'on exécuta depuis dans le goût archaïque. Fulvius emporta deux cent trente statues en marbre et deux cent quatre-vingt-cinq en bronze ¹.

Un tribun accusa Fulvius pour avoir dépouillé Ambracie ², mais sans succès. Il représenta que cette ville avait été privée de tous ses ornements ; que les simulacres des dieux, les dieux eux-mêmes, avaient été arrachés de leurs temples. Le Sénat avait déjà répondu aux Étoliens qu'on en référerait au collège des pontifes ³. On ne dit pas que les pontifes aient ordonné la restitution. Un acte de justice assez rare frappa C. Lucretius : les habitants de Chalcis, dont il avait pillé les temples, portèrent plainte à Rome, les tribuns l'accusèrent, et il fut condamné à une amende de cent mille sesterces ; mais, cette fois encore, on ne parle point de la restitution des statues. Il est vrai qu'il avait orné de tableaux le temple d'Esculape ⁴ ; peut-être dut-il à cette offrande pieuse de pouvoir garder le reste.

¹ T. Liv., XXXIX, 5.

² T. Liv., XXXIX, 4.

³ T. Liv., XXXVIII, 44.

⁴ T. Liv., XLIII, 4.

Le respect religieux protégea un seul temple contre l'avidité d'un général romain. Fulvius Flaccus¹ avait enlevé les tuiles de marbre du temple de Junon Lacinienne, dans le Brutium : il pouvait alléguer que c'était pour orner un autre temple, celui qu'il élevait, dans le champ de Mars, à la fortune Équestre, en souvenir de ses victoires d'Espagne. Les tuiles étaient déjà arrivées à Rome, et on les portait furtivement du navire au temple, à travers le champ de Mars. Flaccus espérait en cacher l'origine, mais elle fut connue. Aussitôt la Curie frémit à la pensée d'une telle impiété ; le Sénat décida que les tuiles seraient reportées et remises à leur place. Depuis ce temps, Flaccus passa pour n'avoir plus qu'une raison troublée. En apprenant que de ses deux fils, qui faisaient la guerre en Illyrie, l'un était mort et l'autre gravement malade, il se pendit. On vit dans cette triste fin une vengeance de Junon. Si ce fut un remords qui la causa, ce fut un remords religieux dans lequel le respect de la propriété n'entraît pour rien. Certains descendants des anciens Romains feraient comme leurs ancêtres : le remords d'avoir volé dans une église pourrait les rendre fous, non à cause du vol, mais à cause de l'église. Je ne puis m'empêcher de remarquer qu'on renvoya les tuiles dans le Brutium, mais qu'on ne renvoya pas les statues à Ambracie.

¹ T. Liv., xlii, 3 ; Val. Max., i, 1, 20.

SPOLIATIONS ET COLLECTIONS

Nulle voix ne s'éleva contre Mummius, le meurtrier de Corinthe, dont il dépouilla le cadavre. Le nom de Mummius est célèbre par un mot qui a immortalisé sa barbarie. On sait qu'ayant embarqué pour Rome de nombreux chefs-d'œuvre, il avertit ceux qui devaient les transporter qu'en cas d'accident ils seraient tenus de les remplacer. Ses soldats jouaient aux dés sur un tableau dont la beauté était proverbiale, le Bacchus d'Aristide¹. Mummius voulut le faire vendre à l'encan, mais le roi Attale en ayant offert un prix considérable, environ cent vingt mille francs, Mummius se ravisa² et l'emporta à Rome, où il fut placé dans le temple de Bacchus, Cérès et Proserpine³.

Comment s'étonner de la barbarie de Mummius quand on voit bien plus tard l'élégant Cicéron, si familier avec la langue et la littérature grecques, obligé, pour ne pas heurter le dédain officiel des juges de Verrès, de traiter avec mépris l'admiration des Grecs pour les chefs-d'œuvre de leur art, la déclarer puérile⁴.

¹ Strab., viii, 6, 25. Mummius négligea, ou sa dévotion l'empêcha de prendre des vases d'airain et des vases en terre qui furent retrouvés depuis dans les tombeaux de Corinthe; ces vases de terre étaient en très-grand nombre, ce qui montre encore l'origine grecque des vases peints qu'on a improprement appelés *étrusques*. On sait les rapports très-anciens de Corinthe et de l'Étrurie.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 8, 1.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 36, 6. Fulvius Nobilior, qui avait laissé à Ambracie des figures en argile modelées par Zeuxis, ne parait pas avoir été beaucoup plus connaisseur que Mummius.

⁴ *Nugatorium*. In *Verr.*, ii, 4, 14. Les Grecs admirent ces choses que

et s'excuser de connaître les noms de leurs plus grands artistes.

La simplicité de Mummius fut exploitée par un autre Romain. Le grand père de Lucullus avait élevé un temple à la Félicité; il demanda à Mummius de lui prêter quelques statues pour célébrer la consécration du nouvel édifice; Mummius, qui ne tenait point à ces choses, prêta volontiers les statues, mais une fois consacrées, elles ne purent plus être rendues, ce qui fut fort indifférent sans doute à Mummius.

Mummius était un honnête barbare, spoliateur très-désintéressé, ce à quoi, à cause de cette barbarie même, il n'avait pas grand mérite; mais d'autres, plus connaisseurs, furent moins scrupuleux. Jusqu'à là, on avait volé surtout pour l'État, on commença à voler pour soi, vol double, car c'était spolier aussi l'État. On orna bien encore les temples des rapines de la conquête, mais on en orna aussi les maisons, les villas, les jardins des particuliers. Ceux qui agirent autrement, dans les derniers siècles de la république, sont cités comme des modèles de vertu antique¹.

Sylla donna à Jupiter, ou plutôt lui rendit, les colonnes enlevées à son temple d'Athènes et qu'il fit placer

nous méprisons (*ib.*, 60). Les spoliations de Verrès lui sont reprochées surtout comme un sacrilège (*ib.*, 33).

¹ Servilius Isauricus. (Cic., *in Verr.*, II, 1, 81.) Cicéron parle de ces vols comme d'un abus général. (*Pro Pomp.*, 22.)

au Capitole ¹, mais on ne dit pas qu'il ait placé à Rome dans aucun temple la Minerve d'ivoire prise en Béotie ²; il garda certainement pour lui le petit Apollon pris à Delphes, et que ce Louis XI de l'aristocratie baisait dévotement dans les grandes circonstances ³. Cet Apollon était sa Sainte Vierge. On n'a point dit que des objets d'art aient orné son triomphe et cependant ils ne pouvaient manquer au spoliateur des principaux temples de la Grèce, mais c'est qu'il ne les montrait point au peuple, préférant les garder, car sa passion pour les belles choses était grande, comme il le fit voir dans le choix des pros crits. Quelquefois ces enlèvements étaient funestes aux objets d'art enlevés. Sylla, ne pouvant emporter de Delphes un très-grand vase, le fit briser ⁴. La *Centauresse* de Zeuxis périt en route.

Ce fut pour l'État que Varron et Murena firent enlever de Sparte des peintures murales dont ils ornèrent le Comitium ⁵.

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 2.

² Paus., ix, 33, 4.

³ Val. Max., i, 2, 3; Plut., *Syll.*, 29.

⁴ Plut., *Syll.*, 12.

⁵ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 9, 4. Ces peintures étaient sur un mur en briques; on détacha les briques avec le stuc qui les recouvrait. Du moins Varron et Murena ne firent pas comme ceux dont parle Cicéron (*in Verr.*, ii, 4, 3), et qui, après avoir enlevé des objets d'art, *per simulationem ædilitatis*, les emportaient chez eux.

A la fin de la république, ce brigandage des particuliers prit des proportions démesurées. Clodius, à en croire Cicéron, aurait achevé de dépouiller la Grèce de tableaux et de statues qu'il déposa soigneusement dans sa maison du Palatin¹, et qui servirent à relever la magnificence des jeux qu'il donnait au peuple. Mais il restait encore beaucoup à prendre, même après Clodius et Verrès.

Verrès, dont Cicéron a immortalisé les rapines, était un collecteur maniaque. Il fit d'abord une expédition en Grèce, dépouillant littéralement les temples, puis il s'abattit sur la Sicile, dont il était préteur. Là ses larcins se firent avec une incroyable audace et une sorte de régularité administrative. Verrès avait à son service deux artistes pour découvrir les chefs-d'œuvre et éclairer sa rapacité. Il empruntait un vase d'or à un prince de Syrie pour le montrer, disait-il, à ses ouvriers et ne le rendait pas ; il arrachait un anneau du doigt du possesseur. Un citoyen de Messine, nommé Héïus, avait rassemblé dans un sanctuaire privé une foule de chefs-d'œuvre de l'art grec, Verrès força Héïus à les lui vendre à vil prix.

Verrès paraît avoir été connaisseur. Quand un vase orné de bas-reliefs lui avait plu, il s'en emparait, détachait les bas-reliefs et renvoyait le vase ; mais il aimait aussi le vol pour le vol et il déroba les clous

¹ Cic., *de Dom. ad Pont.*, 43.

d'or du temple de Minerve, qui est devenu la cathédrale de Syracuse ¹.

Les objets volés ² par Verrès furent apportés à Rome. Il les étala d'abord dans le Forum, d'où ils disparurent bientôt pour aller orner ses jardins et ses villas ; c'est ainsi que plusieurs statues grecques dérobées par lui ont pu servir d'originaux à d'autres statues qui sont restées à Rome. Parmi celles-ci, je citerai l'Amour de Praxitèle, l'Hercule de Myron et son Apollon, les Canéphores de Polyclète, une Diane en robe longue tenant un arc dans une main, un flambeau dans l'autre, trois Cérès, la Sapho de Silanion, une belle tête de Méduse. Nous avons trouvé à Rome des imitations de ces statues ; par ces imitations, nous pouvons nous former une idée des originaux que possédait Verrès et reconstruire en partie cette galerie, incomparable monument de son *dilettantisme* ³ et de son avidité. L'avidité de Verrès fut punie par celle d'Antoine, car les vases corinthiens qui restaient au voleur, ce qui prouve qu'on ne l'avait point forcé à restituer, tentèrent

¹ *In Verr.*, II, 4, 21 ; *ib.*, 56.

² Verrès ne volait pas toujours les propriétaires des objets d'art dont il s'emparait, mais alors il se rattrapait sur ses agents ; il les chargeait d'offrir aux spoliés une somme insignifiante qu'il ne rendait pas. (*Cic., in Verr.*, II, 4, 24.)

³ Cicéron cite des preuves de ce *dilettantisme* ; il reproche à Verrès de passer ses journées dans un atelier, entouré d'ouvriers qu'il occupait à appliquer sur des vases les reliefs enlevés à d'autres vases. (*In Verr.*, II, 4, 24.)

l'indigne ami de César et le portèrent à mettre l'ancien préteur de Sicile sur les listes de proscription du triumvirat. Antoine lui-même a été flétri comme spoliateur par Juvénal et associé à la honte de sa victime¹.

Plutarque parle des statues et des tableaux que possédait Lucullus, Pline nous en fait connaître la source² : *Multa (signa) et Luculli invexere*. Les Lucullus ont apporté à Rome beaucoup de statues.

Du moins les Lucullus, en faisant leur part, faisaient aussi la part de l'État; si, à Sinope, le vainqueur de Mithridate s'adjugea la statue du héros Autolycus, pour obéir à un oracle dans lequel il lui avait été dit qu'Autolycus voulait lui parler³; un autre Lucullus plaça au Capitole l'Apollon de Calamis, apporté d'Apollonie⁴, et devant les rostres Hercule brûlé dans sa tunique⁵, expression assez juste de l'état

¹ Inde Dolabellæ, atque hinc Antonius, inde
Sacrilegos Verres referebant navibus altis
Occulte spolia et plures de pace triumphos.

Juv. Sat., viii, 105.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 17, 1.

³ Strab., xii, 3, 11. Plut., *Luc.*, 23.

⁴ Strab., vii, 6, 1. Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 18, 1. Cet Apollon avait trente coudées (45 pieds). Nibby (*R. mod.*, ii, p. 616) suppose que les pieds et les mains gigantesques de la cour du palais des Conservateurs peuvent provenir de cet Apollon, mais on n'y trouve point la dureté attribuée à Calamis. Appien (*Bell. illyr.*, 30), dit que Lucullus le plaça sur le Palatin. Est-ce que, du temple de Jupiter Capitolin, il aurait passé dans la maison des Lucullus?

⁵ Pl., *Hist. nat.* xxiv, 19, 42. *Sentiens suprema in tunica*.

de la république romaine, dévorée, au temps de Lucullus, par une ardeur fatale qui devait lui être mortelle, et comme Hercule se sentant mourir, *sentiens suprema*.

Pompée montra aux Romains dans ses triomphes non plus des statues de marbre ou de bronze, c'était trop peu pour le luxe de Rome et pour la vanité de son général, mais des statues d'or et d'argent, parmi lesquelles figuraient celles de Mithridate et de Pharnace¹; on y voyait aussi des raretés précieuses, entre autres choses les premiers vases murrhins; la vaisselle de Mithridate, dont l'inventaire employa trente jours. La richesse de la matière commençait à plus attirer l'attention que le mérite de l'art. La vanité de Pompée lui avait fait imaginer pour ses triomphes toute sorte de bizarreries fastueuses : on y vit une table à jouer (une espèce de trictrac) large de trois pieds sur une longueur de quatre, et formée de deux pierres précieuses seulement; une lune en or, une montagne en or, avec des animaux et des fruits; enfin une statue de Pompée en perles².

Tout ce butin fut déposé par Pompée au Capitole³, ainsi que la collection de pierres gravées de Mithridate, genre de collection qui devint alors de mode à

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxiii, 54, 1.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxvii, 5. 6. 7. App., *Bell. Mithrid.*, 116.

³ Str., xii, 3, 31.

Rome¹, surtout depuis que César, et après lui Auguste, en eurent donné l'exemple. César déposa les siennes, au nombre de six, dans le temple de Vénus. Pour Auguste, il ne faisait don de sa collection ni à Jupiter, ni à personne; il la gardait pour lui.

On ne voit pas que César ait fait paraître dans ses magnifiques triomphes quelques-uns de ces chefs-d'œuvre de l'art grec qu'il aimait tant; voulant surtout plaire à la multitude pour l'asservir, il employait vis-à-vis d'elle des séductions auxquelles elle était plus sensible. César, qui la connaissait, savait qu'elle aimerait mieux s'asseoir devant les vingt-trois mille tables dressées pour elle que de contempler les plus grandes merveilles de l'art grec.

Grâces à toutes ces spoliations de la Grèce, les unes au profit de l'État, les autres au profit des particuliers, Rome se remplit de statues grecques; Müller dit qu'on les comptait par cent mille²; les portiques, les villas, les maisons opulentes devinrent de véritables musées.

On peut en dire autant des temples, où les objets d'art furent souvent réunis en collections sans avoir aucun rapport avec la destination de l'édifice religieux qui les recevait.

¹ Scaurus, beau-fils de Sylla, forma une collection du même genre. Ces collections de pierres gravées expliquent jusqu'à un certain point leur incroyable abondance; même aujourd'hui, chaque coup de pioche donné dans le sol de la campagne romaine en fait trouver un e.

² Arch., p. 174.

En effet, si le Jupiter Tonnant de Polyclète, les Jupiters de Léocharès et de Mentor, la bonne Fortune de Praxitèle étaient bien placés au Capitole, le Mars colossal de Scopas dans le temple de Mars, et, à cause de Mars, une Vénus du même auteur; dans le temple de Neptune, Neptune, Thétis et Achille, aussi de Scopas; et de lui encore dans un temple d'Apollon, Apollon, Diane et les Niobides, leurs victimes; dans un autre, les Apollons de Philiscus et de Timarchide; la Vénus Anadyomène, dans le temple de César, descendant de Vénus et très-dévoth à son aïeule; souvent il n'y a rien de commun entre le culte auquel un temple était consacré et les divinités parfois fort diverses dont les images l'embellissaient. Que faisaient dans le temple du Capitole, l'Hercule de Tarente, l'Apollon de Lucullus et un tableau de Nicomaque représentant l'Enlèvement de Proserpine ?¹ que faisaient Esculape et Diane dans le temple de Junon ?² que faisait surtout Mars dans le temple de la Concorde ?³ Ce dernier édifice, qui contenait en outre les statues de Mercure⁴, de Cérès⁵, de Minerve⁶,

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 36, 44. Cependant il faut remarquer que ce tableau était dans la *cella* de *Minerve*, et que Minerve figure presque toujours dans les bas-reliefs où est représenté l'enlèvement de Proserpine.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 12.

³ *Ib.*, xxiiiv, 19, 39.

⁴ *Ib.*, xxiiiv.

⁵ *Ib.*, 39.

⁶ *Ib.*, *ib.*

de Latone avec ses deux enfants¹, de Bacchus², d'Apollon et de Junon³, n'était-il pas devenu une véritable *galerie* plutôt qu'un temple consacré à la religion de la divinité dont il portait le nom? A moins qu'on ne dise que ce nom était justifié par la réunion de tant de personnages mythologiques disparates.

Mais il y a plus, les temples de Rome renfermaient des statues et des tableaux qui n'avaient rien de religieux. Dans le temple de la Concorde se voyaient une Cassandre⁴, un Marsyas⁵ et quatre éléphants en obsidienne⁶; dans le temple d'Apollon, un acteur tragique et un enfant; dans le temple de la Bonne Foi, un enfant auquel un vieillard enseignait à jouer de la lyre⁷; le Thésée de Parthasius au Capitole⁸; enfin, un chien léchant sa blessure, aussi au Capitole, dans la cella de Junon, mis là, Pline l'affirme, à cause de sa beauté et de la vérité de son expression⁹, et qui n'avait aucune autre raison de s'y trouver, pas plus que la Minerve de

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 27.

² *Ib.*, xxxv, 40, 7. Str., viii, 6, 23.

³ *Ib.*, xxxv, 10, 24.

⁴ *Ib.*, xxxv, 40, 19.

⁵ *Ib.*, xxxv, 56, 6.

⁶ *Ib.*, xxxvi, 67, 1.

⁷ *Ib.*, xxv, 36, 36.

⁸ *Ib.*, xxxv, 56, 9.

⁹ *Ib.*, xxxiv, 17, 3.

Phidias dans le temple de la *Fortune de ce jour*, à laquelle Paul-Émile la dédia¹. En effet, son bonheur n'avait eu qu'un jour, celui du triomphe; la veille et le lendemain avaient été des jours de deuil.

Sous l'empire, le grand musée de Rome fut le temple de la Paix, où, à côté du *héros* de Timanthe², Vespasien fit déposer le chandelier aux sept branches et les autres objets précieux tirés du temple de Jérusalem.

Je le répète, les temples de Rome n'étaient-ils pas des musées et comme des salles d'exposition de l'art grec, et n'est-ce pas un signe du sentiment artistique qui arrive et du sentiment religieux qui s'en va?

Cela même était grec, car en Grèce les temples renfermaient de vraies collections d'art³, recevaient aussi des chefs-d'œuvre tout à fait étrangers au culte qu'on y célébrait.

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxiv, 19, 5.

² *Ibid.*, xxxv, 56, 12.

³ Le temple de Junon à Olympie était devenu une espèce de galerie, ou ce que nous appellerions un *museum d'ouvrages d'art*, dit Quatremère de Quincy.

Ce temple de Junon était si bien une collection de chefs-d'œuvre, qu'il est appelé par Strabon (xiv, 1, 15) *une galerie de tableaux*; il y avait, entre autres, trois statues colossales de Myron : Jupiter, Minerve et Hercule. Dans le temple de Minerve Areia à Platée (Paus., ix, 4, 1), une peinture de Polygnote représentait Ulysse tirant vengeance des prétendants et une peinture d'Onésias, l'expédition des chefs Argiens contre Thèbes. Un père, nous l'avons vu, avait fait vœu, si son fils guérissait, de présenter au temple de Jupiter, à

Cela est aussi ou du moins a été italien ; c'est ainsi qu'on a recueilli dans le *Campo Santo* de Pise, lieu consacré d'abord à la religion et où l'on dit encore la messe le jour des morts, des sculptures de tout genre et de tout âge et qu'au seizième siècle on exposait les tableaux nouveaux dans l'église du Panthéon.

En Grèce, on étalait aux regards dans les jeux pythiques des tableaux et des statues : des prix étaient donnés aux meilleurs ouvrages¹ : c'était pour les Grecs une exposition universelle. Zeuxis exposa un de ses tableaux pour de l'argent².

A Rome, comme en Grèce, on plaçait aussi les objets d'art sous les portiques³, lieux de promenade et,

Olympie, une riche offrande de statues. Paus., v, 26, 2 ; ce furent Amphitrite et Neptune, Vesta, Proserpine, Vénus, Ganymède, Diane, Esculape et Hygie, Bacchus, Orphée, Homère, Hésiode ; ces personnages divins et humains semblent pris au hasard, et le tout parût moins une offrande faite à un temple qu'un don fait à un musée. Enfin, à Rome, on une époque de l'école de Zeuxis, avant qu'on l'eût transportée à Rome, et à la Croixne (Plin., xxiv, 36) ; Cic., *de Invent.* ii, 1, dans un temple de Junon, déesse du mariage, à laquelle, en cette qualité, ne pouvant guère être agréable, le portrait de l'épouse indigne de Ménelas. Mais on ne songeait point à honorer Junon ; on voulait exposer un beau tableau de Zeuxis, n'importe dans quel temple. J'en disais autant de peintures qui ornaient l'intérieur du temple de Minerve à Syracuse et qui n'avaient rien de religieux, car elles représentaient les victoires d'Agathocle.

¹ Luc., *Heroucl.*, 4.

² Eli., *Vier.*, iv, 12.

³ Voyez sur le portique qui entourait le temple de Jupiter sauveur au Pirée, Letron, c. *Lettre d'un antiquaire à un artiste*, p. 205.

si j'osais le dire, de *flânerie* pour les Romains. Sous le portique d'Hercule, ajouté par Philippe, beau-père d'Auguste, au temple d'Hercule Musagète, se voyaient plusieurs peintures d'Antiphile qui n'avaient aucun rapport avec Hercule : l'Hélène de Zeuxis¹, un Bacchus, un Alexandre enfant, un Hippolyte effrayé par le monstre², du même auteur, et dans le portique d'Octavie des tableaux de la guerre de Troie par le peintre Théon³.

Pompée plaça dans son portique un tableau où Polygnote avait peint un homme sur une échelle, duquel on ne pouvait dire s'il montait ou descendait⁴, et un tableau de Pausias où des bœufs noirs, vus de face en raccourci, se détachaient sur un fond sombre. Pompée paraît avoir aimé les singularités ; César aimait les chefs-d'œuvre.

Parmi les portiques de Rome, le portique de Métellus, qui devint plus tard celui d'Octavie, fut le plus riche en objets d'art, comme, avant le temple de la Paix, celui de la Concorde parmi les temples.

Ce vaste portique quadrilatéral, dont l'entrée subsiste

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxv. 36, 6.

² *Ibid.*, 35, 2.

³ *Ibid.*, 40, 19.

⁴ *Ibid.*, 35, 2. 40, 5. Il faut y ajouter une Calypso et un Alexandre de Nicias (xxxv, 40, 8), et une peinture d'Europe et Cadmus par Antiphile (*ib.*, 37, 2). qui, transportée plus tard dans un autre portique de Rome, lui fit donner le nom de portique d'Europe.

encore, embrassait un temple de Jupiter et un temple de Junon qu'une église a remplacés, une bibliothèque, une curie : dans tous ces édifices étaient des statues et des tableaux, œuvres d'artistes grecs : dans le temple de Jupiter, une statue du Dieu par Pasitèlès ¹, la Vénus accroupie de Polycharme ² : dans le temple de Junon, une statue de la déesse par Denys et une autre par Polyclès ³, une Diane et un Esculape de Cephisodote, fils de Praxitèle ⁴, une Vénus de Philiscus, qui était peut-être la Vénus de Médicis : dans la curie d'Octavie, Alcibiade en Amour tenant la foudre ⁵.

Dans la *schola d'Octavie*, — un lieu de réunion comme la *schola* des médecins d'où provient une Amazone du Vatican ⁶, — outre un Amour attribué à Praxitèle ⁷, on admirait un tableau d'Antiphile représentant Alexandre et le prudent Philippe ⁸ avec Minerve : enfin, sous le portique lui-même, les cavaliers tués au passage du Granique, ouvrage en bronze de Lysippe, commandé

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 3, 16.

² *Ibid.*, 3, 25. V. par la remarque 77 de l'édition de M. Littré.

³ *Ibid.*, 3, 22.

⁴ *Ibid.*, 3, 12.

⁵ *Ibid.*, 3, 17.

⁶ M. P., CII, 305. Avec cette inscription : *Translata de schola Medicorum*. *Schola* ne veut pas dire école, mais lieu de réunion, quelque chose comme la *Lesché* des Grecs et un peu comme nos cercles ou clubs.

⁷ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 3, 11.

⁸ *Ibid.*, 77, 2.

par Alexandre¹. Là était aussi une Vénus de Phidias², l'Hercule divinisé d'Antiphile³ et une statue de Cornélie, mère des Gracques⁴.

Dans le Forum, parmi les nombreuses statues honorifiques auxquelles on doit attribuer une origine romaine, se voyaient aussi quelques statues d'origine grecque; près du Comitium un Alcibiade et un Pythagore, et devant les rostres, les trois sibylles⁵, personnages pélasgiques qui plus tard s'appelèrent à Rome la ville *fatale*, les trois destinées, *tria fata*⁶, et qui semblaient être là pour personnifier les trois moments de la journée du peuple romain, son glorieux matin, son orageux midi et le long déclin de sa splendeur⁷.

Dans le Forum et dans le Comitium étaient étalées des peintures grecques; il est parlé d'un grand tableau de Sérapion qui couvrait tous les balcons sur le côté méridional du forum, celui qu'on appelait les *Boutiques vieilles*⁸; dans le comitium était cette peinture qu'on

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 15.

² *Ibid.*, 5. Le lieu où étaient placées les statues suivantes est indiqué seulement d'une manière vague in *Octaviae operibus*, c'est-à-dire dans un des édifices dont l'ensemble se rattachait au portique d'Octavie.

³ *Ibid.*, 40, 14.

⁴ *Ibid.*, 14, 1.

⁵ *Ibid.*, 11, 2.

⁶ Proc., *B. goth.*, 1, 25.

⁷ En grec *moirai*. Pausanias (viii, 57, 2) parle des *moirai* qu'on voyait à l'entrée d'un temple de Mégalopolis.

⁸ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 37, 2.

avait apportée de Sparte en détachant les briques du mur sur lequel elle était tracée¹.

Les *septa*, lieu destiné aux élections dans le Champ de Mars qui avait commencé par ressembler à un parc à brebis *ovile*, les *septa* furent décorées de statues et de tableaux. On y avait placé deux peintures dont les gardiens répondaient sur leur tête: l'une représentait Pan et le jeune Olympus, l'autre Chiron et le jeune Achille². Les sujets de toutes deux se retrouvent à Rome dans des groupes ou des bas-reliefs.

Comme les édifices publics, les demeures des particuliers étaient ornées de chefs-d'œuvre venus de la Grèce à Rome; les citoyens opulents formaient des galeries de tableaux³ semblables à celles des princes romains de nos jours. On y voyait des peintures anciennes⁴ à côté de peintures modernes⁵: il y en avait pour tous

¹ Plin. *Hist. nat.*, xxxv, 49, 4.

² *Ibid.*, 5, 17.

³ Des pinacothèques. Ce mot était grec, comme l'usage qu'il désignait. Les pinacothèques avaient été d'abord en Grèce attachées aux temples et destinées pour recevoir des tableaux consacrés aux dieux par la piété; mais à Athènes, près des propylées, se trouvait une salle dont les murs étaient couverts de peintures qui n'avaient rien de religieux, une véritable galerie nationale (Paus., i, 22, 6-7); le Lycée, l'Académie, l'Odéon, étaient, aussi bien que les temples, ornés d'ouvrages des meilleurs artistes (Str., ix, 1, 17.)

⁴ Pinacothecas veterum tabulis consuunt. (Pl., xxxv, 2, 4.)

⁵ Plin. (xxxv, 40, 23) cite parmi ceux dont les tableaux remplissaient les galeries de Rome Denys et Sosipolis, qui, selon M. Brunn (ii, p. 304), vivaient dans le dernier siècle avant l'ère chrétienne.

les goûts; et l'on s'entendait à les placer dans un jour avantageux, *in bono lumine*¹.

Les maisons étaient remplies des ouvrages de Phidias, de Polyclète, de Myron, de Parrhasius², des coupes de Mentor.

Lucullus avait une pinacothèque (galerie de tableaux) qu'on visitait avec empressement³, comme on visite aujourd'hui la galerie Borghèse ou la galerie Doria. Il avait aussi une collection de statues comme celle de la villa Ludovisi; il les faisait venir d'Orient et d'Athènes ou les faisait exécuter à Rome par Arcésilas⁴.

Les *jardins* qui correspondaient aux *vignes* du seizième siècle et aux villas urbaines ou suburbaines de notre temps, étaient également remplis des chefs-d'œuvre de l'art grec. Les plus souvent cités sous ce rapport sont les jardins des Servilius, sur le penchant de l'Aventin⁵. Dans ces jardins se trouvaient réunis l'Apollon de Calamis, la Cérès et la Flore de Praxitèle, la Vesta

¹ Cic., *Brut.*, 1, 75.

² Plena domus tunc omnis.....

Et cum Parrhasii tabulis signisque Myronis

Phidiacum vivebat ebur, necnon Polycleti;

Multus utique labor, raro sine Mentore mensæ.

Juv., *Sat.* viii, 100.

³ Plut., *Lucull.*, 39; Varr., *de R. rust.*, 1, 2, 10.

⁴ Drumann, *Gesch. Roms*, iv, p. 174.

⁵ Selon Nibby (*R. ant.*, n, p. 359), au-dessous du bastion de Sangallo.

de Scopas et le **portrait** du philosophe Callisthène ¹; là durent se rencontrer le frère et l'amant de Servilie, Caton et César. Si la sévérité chagrine de Caton était moins sensible que le goût élégant de César aux grâces de Praxitèle, il pouvait se plaire davantage à l'image du contradicteur opiniâtre d'Alexandre ².

Les jardins de César, amateur délicat des arts, devaient être remplis de chefs-d'œuvre; les anciens n'en parlent pas, mais nous pouvons en juger par deux belles statues qui en proviennent, l'une probablement, le Méléagre du Vatican, l'autre certainement, la Vénus de l'*Hermitage*. En revanche, les anciens parlent beaucoup des richesses artistiques que renfermaient, non pas les jardins de Pollion (*horti Asiniani*), situés vers la porte Majeure, mais ce qu'on appelait ses *monuments*, qui étaient sur l'Aventin comme les jardins de Servilius. On voit que l'Aventin, dans l'origine habité surtout par les pauvres gens, entre lesquels il avait été réparti, était devenu presque aussi aristocratique que son voisin le Palatin. Ce qu'on appelait les monuments de Pollion se composait d'un ensemble d'édifices parmi lesquels était sa bibliothèque, la première qui fut publique à Rome. Dans ces édifices Pollion avait distribué un Apollon, un Neptune et des statues bachi-

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 11, 13, 25.

² Cette statue était un sculpteur grec nommé Amphistrate. (Pl. *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 23.)

ques de Praxitèle ; une Vénus de son fils Céphissodote ¹, un Bacchus d'Eutychide, élève de Lysippe, les Thespiades de Cléomène et plusieurs autres statues parmi lesquelles le groupe maintenant à Naples et connu sous le nom du *Taureau Farnèse* ².

Enfin, les villas des Romains, c'est-à-dire leurs maisons de campagne, s'embellissaient des trésors de la Grèce. Cicéron faisait venir des statues d'Athènes pour orner sa bibliothèque, son *académie* et son *lycée* de Tusculum.

Son rival Hortensius n'était pas moins passionné que lui pour les œuvres de l'art grec ; il paya environ trente mille francs les *Argonautes*, tableau d'un peintre peu connu, Cydias ³. Hortensius poussa même cette passion trop loin, si, comme le lui reprochait Cicéron, un sphinx donné par Verrès l'avait décidé à défendre ce grand coupable.

On voit qu'il y avait à Rome d'ardents amateurs de l'art grec ; le sévère Brutus portait à une statue d'enfant par Strongylion une admiration qui la rendit célèbre ⁴.

Agrippa donna une somme énorme pour deux tableaux ⁵. Pline raille son austérité, *torvitas*, de cette

¹ *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 11-12.

² *Ib.*, 21-22.

³ *Ib.*, 40, 6.

⁴ *Ib.*, 19, 32.

⁵ *Ib.*, 9, 1. Près de 250,000 francs. selon Brotier.

faiblesse. La modestie servile d'Agrippa s'effaçant par calcul devant la vanité d'Auguste, est une faiblesse que je pardonne plus difficilement à sa *torvitas*.

Les copies, alors comme aujourd'hui, se payaient beaucoup moins cher que les originaux. Une copie de *la Bouquetière*¹ de Pausias, cette Glycère son émule dans l'art de composer des tableaux avec des fleurs, ne fut vendue à L. Lucullus que deux talents, pas tout à fait dix mille francs. Il avait acheté ce tableau à Athènes comme on achète aujourd'hui à Rome des tableaux des grands maîtres : le voyage d'Athènes était pour les Romains d'autrefois ce qu'est pour nous le voyage de Rome.

Lucullus ne peut guère n'avoir payé que douze mille francs environ à Arcésilas la statue de la *Félicité*², cette déesse à laquelle il avait dédié un temple ; car Arcésilas fit payer à un chevalier romain le moule en plâtre d'un cratère un talent (près de cinq mille francs).

L'état voyait d'un œil jaloux ce genre de richesses demeurer dans les mains des particuliers. César fit acte de popularité en exposant aux regards du public un Ajax et une Médée dans son forum, devant le temple de Vénus³, et Agrippa prononça un discours fort

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 40, 2. *Stéphanoplocos*, mot à mot, celle qui tresse des couronnes.

² *Ibid.*, 45, 3.

³ *Ibid.*, 9, 1.

admiré de Pline¹ à l'effet de faire passer dans le domaine public des statues et des tableaux qui étaient *exilés dans les villas*, à peu près comme tant de chefs-d'œuvre sont enterrés dans les châteaux de l'Angleterre. On ne dit pas qu'il y ait compris ses *Argonautes*, tableau de Cydias, pour lequel il avait construit tout exprès un édifice dans sa villa de Tusculum². Les statues des particuliers passaient en effet quelquefois dans le domaine public; un Hercule à *la tunique*, placé près de la tribune aux harangues, et qui avait appartenu aux Lucullus, portait une inscription où il était dit qu'un édile l'avait fait retourner de la propriété privée dans le domaine public³.

Nous avons suivi pas à pas la migration de cette Grèce de l'art à Rome; type visible, pour ainsi dire, de la migration et de l'installation de l'esprit grec dans la ville déjà maîtresse du monde.

On a pu voir que les œuvres de l'art grec étaient partout : dans les édifices et les lieux publics, dans les habitations privées de la ville et de la campagne. Quand on ressuscite Rome par la pensée, il faut distribuer tous ces chefs-d'œuvre dans la cité qu'ils remplissaient, dans les temples, les portiques, les maisons, où nous les avons replacés, alors on a le spectacle complet de *la Grèce à Rome*, et par ce spectacle on acquiert le sentiment de ce que Rome, en tout genre, a reçu de la Grèce.

¹ « Ex privato in publicum restituisse. » (Pl. *Hist. nat.*, xxxv, 9, 1.)

² Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 40, 6.

³ *Ibid.* 19, 42.

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

LA RÉPUBLIQUE

SUITE

VII. — GUERRES SAMNITES. — PYRRHUS.

Grand caractère du cinquième siècle de Rome. — Dévouements des Décius et de Curtius. — L'ennemi encore aux portes de Rome. — Combat de Manlius et du Gaulois. — L'ambassadeur latin au Capitole. — Soumission d'Antium, les Rostres. — Commencements des guerres samnites. — Effet du désastre de Caudium. — Guerre avec les Étrusques; les Romains passent la forêt Ciminienne. — Appius Claudius construit le premier aqueduc et la première voie romaine. — Motifs historiques de divers temples. — Statue équestre d'un consul plébéen dans le Forum. — Deux temples de Vénus. — Temple d'Esculape dans l'île Tibérine. — Politique d'Appius Cæcus. — Triomphe de l'égalité, Cn. Flavius, temple de la Concorde. — Temple de la Pudicité plébéienne. — Le comitium est vaincu par le Forum. — Les Grecs de Tarente et les Romains; Naples et Rome. — La Rome de Cinéas. — Pyrrhus vient à Préneſte. — Triomphe de Curius. 1

VIII. — ROME PENDANT LES GUERRES PUNIQUES.

Premiers combats de gladiateurs. — Victoire navale de Duilius, colonne traçale, temple de Janus, pont *Quattro Capi*. — Temple de Matuta, élevé par Régulus. — Champ de Régulus. — Passage des Alpes par Annibal. — Bataille de la Trebbia. — Cicatrice des bustes de Scipion. — Flaminius, cirque Flaminien, voie Flaminienne. — Bataille de Trasimène. — Agitation du Forum, calme de la curie. — Bataille de Cannes, consternation à Rome, fermeté du sénat. — Pourquoi Annibal est allé à Capoue, pourquoi il a marché sur Rome. — Annibal sous les murs de Rome. — Ce qu'est le prétendu temple du dieu *ridicule*. — Prise de Syracuse, temple de l'Honneur et de la Vertu, ce qu'il faut entendre par ces mots. — Opposition et compromis des casuistes romains. — Prise et punition de Capoue, incendie dans le Forum. — Les Tarentins et les envoyés des colonies romaines dans le sénat. — Procession. — Joie de Rome en apprenant la mort d'Asdrubal; triomphe de ses vainqueurs. — Scipion, son mysticisme et ses bustes. — Son mépris pour les lois. — Son ascension au Capitole. — Plaintes contre un de ses protégés. — Maison de Scipion l'Africain. — Tombeau des Scipions. . . . 59

IX. — ROME PENDANT LES GUERRES DE GRÈCE ET D'ORIENT.

Caractère général de cette période. — Culte et temple de Cybèle. — Députations de rois et de peuples; guerre contre Philippe. — La curie et le champ de Mars. — Guerre contre Antiochus, temple de la Piété. — Scipion l'Africain lieutenant de son frère; il s'élève un arc de triomphe avant la guerre. — Condamnation de Scipion l'Asiatique. — Les orgies de l'Aventin. — Triomphe de Paul-Émile. — Guerre d'Asie, temple d'Hercule Musagète. — Portique de Métellus; destruction de Cérinthe; autre temple d'Hercule. — Guerres contre les Gaulois, trois temples de Jupiter; temple de Junon libératrice. — Bas-reliefs et statues qui se rapportent à ces guerres. — Le prétendu gladiateur mourant. — Guerres liguriennes; temple de Diane, de Junon reine. — Guerre d'Espagne; temple de la Fortune équestre. — Temple de Mars; temple de Laverna. — Grandeur de Rome. 158

X. — LA GRÈCE À ROME DANS L'ART.

Influence de la Grèce dans l'art. — Toutes les époques de la statuaire grecque représentées à Rome. — L'art avant Phidias. — L'art au temps de Phidias. — Le Jupiter, la Minerve de Phidias. — La Junon de Polyclète. — Le discobole et la vieille femme ivre de Myron. — Animaux d'après Myron. — Scopas. Grandes compositions de Scopas : les Niobides, les divinités de la mer; imitations et vestiges de cette composition jusqu'à Raphaël; la *Ménade furieuse*, l'Apollon Citharède, les Muses. — Euphranor : Paris. — Les mêmes artistes sculpteurs, peintres, architectes, quelquefois écrivains, dans l'antiquité comme à l'époque de la renaissance. — Praxitèle : le jeune Satyre, l'Apollon au lézard, les deux Amours, la Vénus de Gnide et les Vénus qui en dérivent. — Histoire des Grâces. — Bacchus et personnages bachiques; types de Diane, de Junon, de Cérès d'après Praxitèle. — Léocharès : enlèvement de Ganymède. — Lysippe, réalisme, l'Hercule Farnèse d'après Lysippe; le *torse*. — Époque alexandrine : Sculpture égyptienne et grecque, école de Pergame. — Second âge de la sculpture grecque, l'Hermaphrodite, le Laocoon. L'Apollon du Belvédère, problème de son origine. Vue générale des phases de l'art grec. 220

XI. — SUITE DE LA GRÈCE À ROME DANS L'ART.

Les héros de la Grèce. — Hercule. — Trépieds, candélabres, trônes, autels, coupes. — Thésée. — Expédition des Argonautes. — Guerre de Thèbes. — Guerre de Troie, l'*Illiade*, l'*Odyssée* et les poèmes cycliques dans la sculpture. — Le théâtre grec dans la sculpture. — Eschyle, Sophocle, Euripide. — Tragédies perdues, retrouvées par les statues et les bas-reliefs. — La comédie grecque. — Sculptures d'après des tableaux. — Les héroïnes. — Portraits de personnages grecs. — Philosophes. — Orateurs et Rhéteurs. — Poètes. — Hommes d'État et hommes d'action. — Portraits d'Alexandre, jugement sur Alexandre et sur César. 401

XII. — SPOILIATIONS ET COLLECTIONS

Comment les objets d'art grecs sont venus à Rome. — Pillages de la conquête, jugement sur ces pillages. — Dépouilles de Syracuse, de Capoue et de Tarente. — La Grèce spoliée par ses libérateurs. — Réclamations, Fulvius Flaccus et les tuiles du temple de Junon. — Mummius, barbarie romaine. — Vols au profit des particuliers. — Sylla. — Peintures murales enlevées. — Pillage en grand, Verrès. — Lucullus. — Pompée — César. — Les temples devenus des musées. — Objets d'art dans d'autres lieux publics, les portiques, le forum, les *septa*; dans les maisons des particuliers, les jardins et les villas. Amateurs à Rome. — L'art grec partout. . . . 590

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

ERRATA DU TROISIÈME VOLUME

- Page 8, l. 18. Que les Gaulois modernes dont je parlais, *lisez* : dont les Gaulois modernes que je citais.
- 41, — 25. Rien n'indique point, *lisez* : rien n'indique.
- 63, — 4. Que le premier Duilius, *lisez* : que, le premier, Duilius.
- 85, — 9. La conduite du général, *lisez* : d'un général.
- 145, — 4. Un nymphée romain, *lisez* : une nymphée romaine.
- 175, — 5. Réunie à travers le Forum, *lisez* : réunie dans le Forum.
- 189, — 6. Trois mille talents, *lisez* : trois talents.
- 246, — 1. Et de l'auteur du lieu, *lisez* : et de l'auteur et du lieu.
- 269, — 10. On peut donc, à Rome, se faire, *supprimez* : se faire.
- 274, — 10. Sa vache surtout était célèbre, *lisez* : on vantait surtout sa vache.
- 279, — 30. En y signalant, avec raison, *supprimez* : avec raison.
- 281, — 10. *Après* penchée, *ajoutez* : un autre.
- 290, — 12. Les adieux d'un époux qui va combattre à sa femme, *lisez* : les adieux adressés à sa femme par un époux qui va combattre.
- 291, — 18. Quelque sculpteur célèbre aujourd'hui, jadis inconnu, *lisez* : jadis célèbre, aujourd'hui inconnu.
- 306, — 15. Instruite, *lisez* : instruit.
- 312, — 15. De la même famille est, *lisez* : de la même famille que les Amours de Praxitèle est.
- 325, — 50. Celles de Praxitèle et d'Apelles, *lisez* : celle d'Apelles.
- 555, — 20. Du tronc, *lisez* : du trône.
- 572, — 25. Et phénicien, *lisez* : dieu phénicien.
- 449, — 21. Pananus, *lisez* : Panænus.
- 456, — 17. Navius, *lisez* : Navius.
- 470, — 11. Artemis, *lisez* : Artémis.
- 479, — 9. Nation, *lisez* : notion.
- 485, — 9. Des Scopas, *lisez* : de Scopas.
- 502, — 17. Nous fait les spectateurs, *lisez* : fait de nous les spectateurs.
- 579, — 2. *Ponctuez ainsi* : Avant Jésus-Christ, mais d'après la tradition grecque.
- 586, — 2. *Après* Apelles, *mettez* ;
-

18040

L'HISTOIRE ROMAINE A ROME

PAR

J. J. AMPÈRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
DE L'ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE ROME
DE LA CRUSCA, ETC.



TOME QUATRIÈME

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

Droits de reproduction et de traduction réservés

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

FORMAT IN-8

CÉSAR

SCENES HISTORIQUES

Un volume

PROMENADE EN AMÉRIQUE

ÉTATS-UNIS — CUBA — MEXIQUE

Troisième édition — Deux volumes

L'EMPIRE ROMAIN A ROME

Deux volumes

VOYAGE EN ÉGYPTÉ ET EN NUBIE

Un volume

MÉLANGES D'HISTOIRE LITTÉRAIRE
ET DE LITTÉRATURE

Deux volumes

Clichy — Imp. Paul Dupont et C^{ie} rue du Bac d'Asnières, 12.

XIII

L'ART CHEZ LES ROMAINS.

L'art à Rome étrusque avant d'être grec. — Quand l'art grec s'introduisit-il à Rome? — Pureté du goût grec dans les monuments de la république. — Le cirque de Rome et l'hippodrome d'Olympie. — **Théâtres**, masques et personnages dramatiques. — Amphithéâtres, gladiateurs, combats d'hommes et d'animaux. — Le gladiateur et l'athlète, athlètes à Rome. — Arcs de triomphe, basiliques et curies. — L'architecture grecque et l'architecture romaine. — Monuments d'utilité générale, égouts, aqueducs, voies romaines, rues de Rome, ponts, forums, marchés, magasins publics. — Architectes romains et architectes grecs. — Sculpteurs romains et grecs. — Sculpture grecque et romaine. — Portraits d'hommes. — Portraits de villes, de provinces, de fleuves. — La peinture et la mosaïque à Rome.

En nous transportant par la pensée dans la Rome antique, nous nous sommes vus environnés des marbres, des bronzes, des peintures de la Grèce. Pour ma part, après avoir retrouvé le lieu d'exposition de tous les chefs-d'œuvre et les avoir mis à leur véritable place, je me sens ébloui en présence de tant de merveilles. Si, en traversant les salles du Vatican,

on est comme fasciné par l'antiquité, que devaient éprouver les Romains quand Rome était devenue elle-même un grand musée où l'on rencontrait à chaque pas les prodiges de l'art grec? Aussi le peuple romain, tout grossier qu'il était naturellement, ce peuple barbare à l'endroit des arts, ainsi que nous autres visiteurs de Rome le sommes d'abord, fit comme nous : il subit le charme, il apprit à voir, à admirer; il finit par s'initier à l'intelligence du beau; ses artistes copièrent les produits de l'art grec qu'ils avaient devant les yeux, ou s'essayèrent à en imiter l'esprit. Dès qu'il eût été mis, par la conquête, en contact avec la Grèce, l'art romain fut presque entièrement grec.

Mais l'art à Rome fut-il purement grec? L'imitation de l'Étrurie et l'originalité du génie national y revendiquent-elles une certaine part qu'il s'agit de déterminer? Les monuments vont répondre, et la foule de ceux qui ont disparu de Rome, mais qu'elle a possédés, et ceux trop rares, quoique bien nombreux, qu'elle possède encore.

J'ai tenté de refaire par les monuments l'histoire de cette ville extraordinaire; à plus forte raison dois-je chercher dans les monuments l'histoire de l'art chez les Romains qui est une partie de l'histoire romaine.

Avant que la Grèce vint à Rome, l'Étrurie y était venue. Rome n'avait pas attendu la Grèce pour avoir des murs, des maisons, des temples, des peintures,

des statues; elle avait appris des Étrusques, nous le savons déjà, à bâtir ses murailles, à disposer l'intérieur de ses maisons¹, à construire ses temples, à en peindre les murailles², à sculpter le bois³, à mouler l'argile⁴, à fondre le bronze⁵. Sur le Capitole, édifices et statues étaient étrusques. A Rome, tout fut étrusque dans les édifices, selon Varron⁶, jusqu'au jour où deux

¹ La première idée de l'atrium avait été empruntée aux Étrusques. L'atrium sans colonnes, le plus simple, s'appela toujours *tuscanicum* (Vitr., vi, 3, 1.)

² On peut le conclure des peintures plus anciennes que Rome dont parle Plin (xxxv, 6) et que de son temps on voyait encore à Ardée. Ces peintures, mentionnées avec celles de Cæré, ville étrusque, étaient probablement étrusques. J'ai dit que les Étrusques avaient très-anciennement passé le Tibre; cette assertion est confirmée par les tombes d'Ardée. J'ai remarqué dans une de ces tombes la forme du linteau des portes semblable à celui de la porte égyptienne, mais avec *crochet* aux extrémités, tel qu'on le trouve en Étrurie et tel qu'on ne le trouve, je crois, nulle part ailleurs. Une pareille ressemblance ne saurait être fortuite. Quant à l'*Atalante* et à l'*Helène* de Lanuvium, que Plin disait être d'un même artiste, sans toutefois le nommer, et quant aux peintures dont un Grec à nom et prénoms romains, Marcus Ludius Cléas, orna le temple de Junon dans la ville d'Ardée (Pl., xxxv, 37, 4), elles étaient beaucoup plus modernes et, selon M. Letronne (*Lettre d'un antiquaire à un artiste*, p. 39), du septième siècle

³ La Junon de Véies était en bois.

⁴ Præterea elaboratam hanc artem et maxime Etruriæ. (Pl., xxxv, 45, 3.)

⁵ Has primum Thusci in Etruria invenisse referuntur (Cassiod., Var., vii, 15). Dans cet endroit, Cassiodore parle des statues en bronze.

⁶ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 45, 1

Greco vinrent décorer d'ornements en terre cuite et de peintures le temple de Cérès. Ce temple était de la seconde moitié du troisième siècle de Rome; mais, et c'est ce qu'on n'a pas assez remarqué, bien que Vitruve le dise positivement, ce temple était construit dans le style étrusque¹, et rien ne prouve que les ornements fussent contemporains de la fondation du temple. Je crois donc pouvoir transporter à une date plus récente l'introduction de l'art grec à Rome. Cette date ne doit pas être antérieure à l'époque où, après avoir soumis les Samnites, les Romains commencèrent à se trouver en rapport avec les villes grecques de l'Italie méridionale, c'est-à-dire à la fin du cinquième siècle; jusque-là, tout ce qui se fit à Rome dut être fait d'après les Étrusques. Les statues en bronze dont parlent les anciens, celles des rois, celles de Clélie, d'Horatius Coclès, de Camille, si elles dataient du temps où vécurent les personnages qu'elles représentaient, ce qui est peu vraisemblable², durent être de style étrusque. On en a

¹ Ainsi que le Capitole, le temple dit de Pompée (Vitruv., III, 3, 5) : celui d'Hercule au forum Boarium. On imitait donc encore les Étrusques lorsqu'on imitait déjà la Grèce. J'ai montré (II, p. 199-200) combien le goût des vases et des statues étrusques a duré longtemps à Rome.

² Parce que plusieurs de ces statues, par exemple celle de Romulus et de Tatius (Pl., XXXV, 11, 3), étaient nues, c'est-à-dire dans le style héroïque grec, lequel pouvait difficilement avoir pénétré à Rome au temps de Romulus et même de Camille. La nudité, qui était dans les mœurs grecques, n'était point dans les mœurs romaines.

une preuve encore aujourd'hui visible dans le bas-relief de Curtius ¹, qui semble copié d'un vase étrusque d'ancien style et dans la louve de bronze du Capitole, le premier monument où l'on puisse reconnaître à la fois et l'influence d'un art étranger, et l'empreinte du caractère romain.

C'est d'après le style de l'Étrurie que nous devons nous figurer les peintures dont un Fabius, auquel l'exercice de cet art fit donner le surnom de *pictor* et qui appartenait à la race Sabine, très-anciennement en relation avec les Étrusques, décora sur le Quirinal le temple de la déesse Sabine *Salus* ².

Tous les temples qui furent élevés avant la prise de Syracuse devaient être également de style étrusque et l'on peut supposer que le style grec se montra pour la première fois dans le double temple érigé à l'Honneur et à la Vertu par Marcellus et qu'il avait rempli des dépouilles de la première grande ville grecque tombée au pouvoir des Romains ³.

L'art de peintre exercé par un Fabius fait voir que l'art n'était pas alors à Rome plus qu'en Grèce, une

¹ Escalier du palais des Conservateurs.

² Dans la guerre contre les Latins, des Étrusques furent employés à peindre les vaisseaux. (Müll., *Etr.*, II, p. 258-9.)

³ Quand, à la fin du sixième siècle, après les guerres de Grèce, le poëte Pacuvius, né à Brindes, en pays grec, peignit dans le marché aux Bœufs le temple d'Hercule (Pl., *xxv*, 7, 1), il suivit certainement des modèles grecs pour ses peintures, comme il imitait les poëtes grecs dans ses tragédies.

chose servile¹; il ne le devint que plus tard, quand il y eût été exercé par des affranchis et des esclaves, et ne le fut même jamais complètement. Lorsque Paul Émile perdit ses fils, il faisait venir de Grèce un peintre qui était en même temps un philosophe, Métrodore, pour leur enseigner son art. Plus tard, le jeune Pédus, cohéritier de César, et qui était muet, fut destiné à la peinture, ce qu'Octave approuva beaucoup². Pline parle d'un chevalier romain, artiste habile et qui peignait de la main gauche. Sous l'empire, un vieil amateur, ancien proconsul des Gaules, faisait de mauvais petits tableaux qui le rendaient ridicule³, mais seulement parce qu'ils étaient mauvais.

La construction des murs de Rome, qui datent du temps des rois, est étrusque, et ce mode de construction, on le voit par le Tabularium⁴, le tombeau de Cæcilia Metella et l'aqueduc de Claude, a été encore employé à la fin de la république et sous les empereurs. L'emploi de la brique lui-même peut très-bien provenir d'un peuple qui excellait dans le maniement

¹ En Grèce, les enfants des citoyens apprenaient tous le dessin; la peinture et la sculpture étaient interdites aux esclaves. (Pl., *xxv*, 36, 15.) Socrate, un fils de Xénophon, un des fils d'Aristote furent sculpteurs, un autre peintre. (Diog. Laert.)

² Pl., *Hist. nat.*, *xxv*, 7, 3. Il annonçait un grand talent, quand il mourut.

³ Pl., *Hist. nat.*, *xxv*, 7, 2.

⁴ Des blocs de tuf ou de pépérin disposés alternativement dans le sens de leur largeur et dans le sens de leur longueur. (Nibb., *R. Ant.*, p. 274.)

de l'argile. Vitruve, parmi les plus anciennes murailles de briques, cite celle d'Arezzo, en Étrurie¹; les tours qui défendaient les murs de Rome, et dont quelques-unes subsistent encore, pouvaient être, ainsi que les murs, d'origine étrusque²; mais les Étrusques n'avaient pas plus inventé les tours que les murailles des villes; les unes et les autres, comme le montrent les ruines des cités pélasgiques³, remontaient aux Pélasges.

Durant les derniers siècles de la république, tous les monuments de Rome furent grecs; aussi le petit nombre de débris qui en restent sont-ils remarquables par leur pureté. Alors l'architecture à Rome était aux mains d'artistes grecs ou disciples des Grecs: les Romains n'en savaient pas encore assez pour la gâter.

Si nous voulons nous figurer ce qu'était Rome pendant les trois derniers siècles de la république, il nous faut la couvrir par l'imagination de petits temples dont

¹ Vitruv., II, 8, 9. Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 49, 4.

² Selon Tzetzes (Müll., *Etr.*, I, 251), *tursis* voulait dire mur d'enceinte, et les *Tyrrhéniens* auraient inventé les murailles, c'est-à-dire les remparts des villes; mais les Étrusques ne les ont pas même introduites les premiers en Italie, où les murs pélasgiques ont précédé les murs étrusques. S'il existe vraiment quelques rapports avec un mot qui voulait dire *mur* et le nom des *Tyrrhéniens*, qui signifiait bâtisseur de murs et de tours, il faut se souvenir que les *Tyrrhéniens* étaient des Pélasges.

³ La base d'une tour à Norba (Dodwell, *Cycl. or Pel. rem. ant.*, pl. lxxviii), toute l'enceinte pélasgique d'Alea en Arcadie bordée de tours. (Rangabé, *Mém. des sav. étr.*, t. V, pl. 11.)

chacun est daté par une victoire, dont la matière est rude, c'est le grossier pépérin, et l'architecture très-fine; ce contraste, qui nous a frappés en présence du sarcophage de Scipion Barbatus, frappe aussi dans les fines moulures des tombeaux en pépérin de la voie Appienne. Quand on connaît la place qu'occupaient ces temples et qu'on s'est formé une idée de leur architecture par ce qui subsiste encore de plusieurs, on arrive à se représenter vivement l'aspect monumental de Rome libre; une fois qu'on l'a ainsi retrouvée, on s'y transporte volontiers, on s'y réfugie avec plaisir contre le spectacle moins satisfaisant pour les yeux, bien qu'admirable encore mais triste au cœur, de Rome esclave. Un pilastre du Tabularium, du tombeau de Bibulus, un morceau de l'entablement d'un des trois petits temples du *marché aux Herbes*¹, suffisent pour donner le sentiment de cette architecture imprégnée d'élégance grecque et de simplicité républicaine. Ces qualités se montrent encore dans les monuments de l'âge d'Auguste² avec quelque dureté³ et une élégance un peu recherchée⁴ qui va bientôt s'effaçant sous la roideur et la surcharge dans la magnificence de plus en plus

¹ Dans l'église de *S. Nicola in Carcere*.

² Plus dans le temple de Mars Vengeur et le temple de Castor et Pollux que dans le Panthéon.

³ Théâtre de Marcellus, portique d'Octavie.

⁴ Théâtre de la Concorde : débris sous le péristyle du musée Capitolin.

ornée et de moins en moins correcte de l'architecture impériale.

Il y a un style romain, mais on ne peut pas dire qu'il a existé un art romain. Quand ils ont eu une architecture à eux, les Romains n'en ont point créé les éléments, qu'ils empruntaient à l'architecture grecque, ils les ont seulement modifiés, altérés trop souvent, combinés quelquefois d'une manière nouvelle pour satisfaire des besoins qui leur étaient propres. Ils n'ont créé que deux genres d'architecture : l'amphithéâtre, qui suppose les gladiateurs, et l'arc de triomphe, qui suppose le triomphe. Or, le triomphe, comme le gladiateur, est exclusivement romain. Mais ils ont imprimé aux divers genres de monuments adoptés par eux le caractère de leur génie et le sceau de leur grandeur.

Le cirque fut construit par les rois étrusques; il ne différait de l'hippodrome grec que par quelques particularités. Peut-être moins vaste d'abord que celui d'Olympie, il finit par le surpasser en étendue et en magnificence; sa longueur était d'un tiers plus considérable¹. Cependant l'hippodrome d'Olympie

¹ On pense que l'hippodrome d'Olympie avait environ deux stades de long. (Leake, *Tr. in Mor.*, 1, p. 40.) Denys d'Halicarnasse (iii, 68) et Pline (xxxvi, 24, 2) donnent à peu près trois stades de longueur au grand cirque. Pour la largeur, ils varient de quatre cents à six cents pieds. Mêmes différences dans l'évaluation de la largeur de l'hippodrome. (Pauly, *R. encycl.* iii, p. 1375.) A Rome, le spectacle

était pour toute la Grèce, le grand cirque pour Rome seule; mais Rome c'était le monde.

Dans l'hippodrome d'Olympie, Pausanias ne mentionne que quelques autels, et encore sont-ils placés en dehors de l'enceinte destinée aux courses¹. Le cirque avait un autre aspect avec ses temples, son Euripe, sa statue de Cybèle assise sur un lion, sa statue de la Victoire placée sur une poutre² qu'Auguste remplaça par l'obélisque, aujourd'hui ornement de la place du Peuple, en regard duquel devait venir se placer, au temps de l'empereur chrétien Constance, celui de saint Jean de Latran, le plus grand et le plus beau des obélisques connus. On ne voit pas non plus que l'hippodrome d'Olympie eût à son entrée ces tours qui donnaient au cirque romain un aspect guerrier et qu'on appelait le *fort*, oppidum. Du reste, la disposition générale de l'hippodrome d'Olympie et du grand cirque de Rome étaient fort semblables; l'hippodrome, comme le cirque, était partagé dans sa longueur; à l'extrémité de cette division qui correspondait à la Spina, du côté de l'entrée était un dauphin en bronze qu'on abaissait quand la course commençait. Dans les bas-reliefs romains qui représentent les courses du cirque, on voit sur une édicule sept dauphins; on

des lieux confirme au premier abord et, étudié avec soin, pourrait préciser les assertions des auteurs.

¹ PAUS., v, 14. 6. Voyez la carte de Leake.

² NIBB., *R. Ant.*, 1, p. 626-7

en faisait disparaître un au commencement de chaque tour des chars.

Il ne subsiste presque rien du grand cirque. Un autre cirque, moins ancien et beaucoup moins considérable, mais très-conservé, celui de Maxence, nous rend l'aspect du grand cirque, qui lui était fort semblable, aux dimensions près. La disposition des *carceres* s'y reconnaît aisément¹, et elle est curieuse²: on nommait ainsi les écuries placées à l'entrée du cirque d'où les chars s'élançaient pour disputer le prix³. Une corde placée en avant des *carceres* retenait les chars jusqu'au moment où le

* On la voit encore mieux dans les *carceres* du petit cirque de Boville, près d'Albano, qui sont à peu près intactes, et sur deux bas-reliefs, l'un au musée Britannique, l'autre tiré du musée Borgia, à Velletri. (Smith, *Dict. of Gr. and Rom. antiquities*, p. 285.)

² Pour établir une chance égale entre les concurrents, il falloit que, partant de points différents, ils eussent le même espace à parcourir. A Rome, pour résoudre ce problème, on donnait aux *carceres* la forme d'un segment de cercle dont tous les rayons étaient égaux; de sorte que le point de départ de celui qui se trouvait le plus loin de la Spina fût le moins éloigné du but. A Olympie, on arrivait au même résultat par une disposition différente: les *carceres*, ἄρσες, étaient comme une proue, tournée vers l'hippodrome, ce qui semble donner un double désavantage aux chars, placés le plus loin de l'entrée; on y remédiait en abaissant plus tôt la corde devant eux (Paus., vi, 20, 7.) Au temps d'Homère, les concurrents tiraient leurs places au sort. II., xxiii, 352.)

³ Les portes des *carceres* et les deux tours qui s'élevaient à leurs extrémités, comme on le voit encore dans le cirque de Maxence, leur avaient fait donner le nom d'*oppidum*.

signal du départ était donné, exactement parcille, à la corde qui retient les chevaux prêts à partir de la place du Peuple durant les courses du carnaval : ceux des chars faisaient sans doute les mêmes efforts pour se précipiter avant l'heure marquée. Sur une mosaïque de Lyon, on voit un char renversé au moment du départ, ce qui arrive souvent aujourd'hui aux chevaux trop pressés qu'on s'efforce en vain de contenir. Il y avait aussi dans l'ancienne Rome, comme à Olympie, des courses de chevaux les uns montés par des cavaliers, les autres libres comme les *barberi* du Corso. Quelquefois les cavaliers, en courant, sautaient d'un cheval sur l'autre. Ce genre de course, qui figure sur des bas-reliefs, est déjà dans Homère¹.

La passion des Romains était surtout pour les courses des chars. De cette passion semble vraiment provenir celle de leurs descendants, dont le plus grand plaisir est de se faire traîner dans une *caratelle* avec toute la rapidité possible.

Une foule de bas-reliefs, dont plusieurs au Vatican, nous montrent les courses du cirque dans tous leurs détails et avec tous leurs accidents. On y voit la *Spina*, les édicules portant les dauphins, les œufs, en même nombre que les dauphins, et qui étaient destinés à indiquer par leur disparition la fin de chaque tour

¹ Il., xv, 679. (*Vat. S. Lapid.*, *M. Chiar.*, 609-617.)

de char¹. Les œufs ne paraissent point à Olympie. La forme conique des *metæ*, qui rappelle le monument étrusque d'Albano et ce que dit Pline de la tombe de Porsena, doit avoir une origine étrusque². On remarque aussi des objets semés sous les pas des chevaux et qui sont bien vraisemblablement des *obstacles*. Sur ces bas-reliefs sont indiqués aussi des temples, ornements du cirque à Rome, les statues de Cybèle et de la Victoire; un magistrat donne, avec le linge appelé *mappa*, le signal des courses. Souvent ce sont de petits génies, des Amours qui se livrent aux jeux du cirque³ ou qui sont entraînés par des animaux, des cerfs, des boucs, des sangliers, espèce de parodie des courses⁴ qui rappelle certains caprices de la Rome impériale.

A Olympie, près de l'hippodrome destiné aux courses de chevaux et de chars, était le stade destiné aux courses à pied; il avait en longueur six cents pieds grecs, mesure qui passait pour être celle du pied d'Hercule, comme notre *pied de roi* celle du pied de

¹ La fin, parce que les dauphins devaient annoncer le commencement, comme le dauphin d'Olympie. (Varron, *de R. Rust.*, 1, 2, 11.)

² Une meta de cirque se voit dans le jardin de la villa Albani, et un œuf a été placé sur une colonne dans le parterre de la villa Panfili.

³ *M. Chiar.*, 321, 323. Canachus avait représenté *celetizontas pueros*. (Pl., xxxiv, 19, 25.)

⁴ *M. Chiar.*, 230, 406.

Charlemagne. Dans cet espace, réduit d'un sixième, les jeunes filles se disputaient le prix de la vitesse. Elles couraient les cheveux tombants, en courte tunique, l'épaule droite découverte¹. C'est à peu près le costume d'une statue du Vatican déjà citée. Les courses de char sont dans Homère; l'*hippodromos* est une plaine; au terme de la course est un tronc d'arbre, et à ses deux côtés sont deux pierres blanches². Ces pierres, auxquelles on conserva leur nom, qui voulait dire *terme*, furent l'origine des *meta* (terme, extrémité), quoique dans les cirques elles ne fussent plus le but de la course qui se terminait là où elle avait commencé.

Bien que les théâtres romains aient surpassé les théâtres grecs en éclat et en grandeur, comme le reconnaît Pausanias³, le théâtre est grec; il n'y eut de théâtre à Rome que lorsque la Grèce y eut pénétré. Mummius, qui y apporta les chefs-d'œuvre de Corinthe, y aurait introduit les jeux de la scène grecque selon Tacite⁴; mais une plus ancienne représentation donnée dans le cirque est décrite par Polybe comme très-ridicule⁵. On ne connut pas d'abord de théâtre en

¹ Paus., v, 16, 2

² *Il.*, xiii, 327-30.

³ Paus., ii, 27, 5. Les premiers théâtres en Grèce étaient adossés à une colline, ce qui dispensait de l'emploi de la voûte sous les gradins, comme dans les théâtres de Rome.

⁴ Tac., *Ann.*, xiv, 21.

⁵ Polyb., xxx, 13; Athen., xiv, p. 615. Cette représentation ayant été

Pierre avec des gradins en pierre pour s'asseoir¹; quand cette innovation voulut se produire², elle échoua contre la résistance du sénat qui tenait à ce que les spectateurs fussent debout, dans la crainte qu'ils ne donnassent tout leur temps à la scène³. Caton appelait le théâtre une volupté grecque. Le premier théâtre en pierre fut celui de Pompée, et, pour cette raison, fut nommé *Lapideum*⁴.

Un contemporain de Pompée devait dépenser, pour l'érection d'un théâtre, des sommes énormes et y étaler un luxe prodigieux. M. Æmilius Scaurus, de cette famille Æmilia qui fit tant pour l'embellissement de Rome, construisit un théâtre temporaire d'une extrême magnificence; il avait trois étages, comme le théâtre de Marcellus, comme le grand cirque et comme le

donnée par L. Anicius à l'occasion de son triomphe sur Gentius, roi d'Illyrie (586), elle précéda de vingt-deux ans la prise de Corinthe (608).

¹ On trouvait moyen de s'asseoir en apportant son siège. (Moms., *R. Gesch.*, I, p. 864.) Quand il y eut des gradins, on apporta des coussins pour être mieux assis comme on faisait en Grèce. (Ov., *de Art. am.*, I, 159; Theophr., *Car.*, 2.)

² Le censeur Cassius avait ordonné l'érection du théâtre, qui était en voie d'exécution; à la requête du consul, le Sénat le fit démolir (T. Liv., *Ep.* 48.) Velleius Paterculus (I, 15) admire beaucoup cet acte de sévérité patricienne.

³ Tac., *Ann.*, XIV, 20.

⁴ Bien qu'un architecte soit cité à propos du théâtre de Libon comme en ayant fait le toit (Pl., *xxxvi*, 24, 2), cela ne prouve pas que ce théâtre fût en pierre; au contraire, en ce cas on n'eût pas parlé seulement du toit, mais mentionné l'auteur de tout l'édifice

Colisée. Le premier était en marbre, le second de verre, c'est-à-dire revêtu d'une mosaïque vitreuse, le troisième, où se trouvaient, comme chez nous, les places les moins recherchées, en bois doré. Ce théâtre, qui pouvait contenir quatre-vingt mille spectateurs, était orné de trois cent soixante colonnes, de trois mille statues¹; et tout cela ne devait durer qu'un mois ! Cette prodigalité est un signe éclatant de la décadence des mœurs romaines, au moment où, par suite de cette décadence, la république s'acheminait vers l'empire. Scaurus était beau-fils de Sylla, Sylla était dictateur perpétuel, c'est-à-dire souverain absolu de Rome. Son beau-fils tranchait du prince; pour construire son théâtre, Scaurus s'était rendu coupable de malversations et de violences; il en fut plusieurs fois accusé, mais toujours scandaleusement acquitté, et, c'est là le plus grand scandale, Cicéron le défendit. Le théâtre était à Rome un grand moyen de séduction électorale; d'autres que Scaurus l'employèrent. Murena couvrit la scène d'argent²: on en faisait contre lui un motif d'accusation. Cicéron essaya de le justifier en disant que le théâtre était les comices de la multitude³; c'était trop vrai.

On voit que l'histoire du théâtre est liée à l'histoire politique de Rome: le peuple y exerçait une sorte de

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 2, 1; 24, 10-11.

² Pl., *Hist. nat.*, viii, 7; xxxv, 4.

³ *Pro Mur.*, 19.

censure; il applaudissait ou sifflait les acteurs politiques, qui, au sein de la curie ou à la tribune, avaient parlé dans un sens ou dans un autre; nous le savons par les lettres de Cicéron; il raconte à Atticus que les spectateurs faisaient répéter aux acteurs les allusions contre Pompée; les plus modérés, dit-il, ont appris à siffler¹.

La distribution des places aux théâtres marque, par les changements qu'elle subit, des changements plus essentiels survenus dans l'État. Scipion l'Africain voulut qu'une place à part fût réservée aux sénateurs²; le grand aristocrate réclamait, comme on devait l'attendre de lui, cette marque d'honneur pour les représentants de l'aristocratie patricienne qui déclinait. Quand une aristocratie nouvelle se fut formée, celle de la richesse, celle des financiers, qu'on appella les *cheva-*

¹ *Ad Att.*, II, 19, 2-3.

² Les sénateurs se plaçaient dans l'orchestre. Le nom *lieu des danses* venait des évolutions qu'en Grèce le chœur y exécutait, ce qu'il ne fit jamais à Rome. M. Hirt pense, contre l'opinion commune, qu'une partie de l'orchestre, lequel est toujours plus considérable dans le théâtre grec, y était réservée aux prêtres et aux magistrats. J'en trouve une preuve de plus dans un passage de l'*Apologie de Socrate* par Platon; Platon fait dire à son maître que ceux qui veulent connaître la philosophie d'Anaxagore n'ont qu'à aller, pour un drachme, l'entendre à l'orchestre, c'est-à-dire aller assister aux représentations des tragédies d'Euripide, qui semait ses pièces de maximes empruntées à la philosophie d'Anaxagore. Cette malice de Platon montre qu'à Athènes il y avait des spectateurs, même des spectateurs payants, dans l'orchestre, et nous apprend le prix des places.

liers, une loi pareille fut portée par un tribun pour les chevaliers¹, et Cicéron, qui eut toujours fort à cœur les intérêts de l'ordre d'où il était sorti, exalta les mérites de cette loi².

Un détail des mœurs théâtrales nous est conservé par un bas-relief³; on y voit ceux qui apportent des rafraichissements aux spectateurs, comme on le faisait à Athènes où, dans les intervalles entre les représentations dramatiques, circulaient du vin et des gâteaux⁴.

S'il ne reste pas assez du théâtre de Marcellus, construit par Auguste et le seul des trois théâtres de Rome dont elle conserve un grand débris, pour nous former par lui une idée de la scène, nous pouvons, sans aller bien loin, le compléter par le petit théâtre de Tusculum, dont la scène est presque intacte⁵.

Quant aux personnages dramatiques, nous pouvons les replacer sur cette scène qu'il nous est loisible d'agrandir par la pensée. Les personnages tragiques

¹ L. Roscius tribunus legem tulit, ut equitibus romanis in theatro quatuordecim gradus proximi assignarentur. (T. Liv., *Épit.*, 99.)

² *Pr. Mur.*, 19.

³ *Vill Borgh.*, *péristyle* 16. Le théâtre paraît ici dressé au bord de la mer, vraisemblablement à Ostie, et les spectateurs semblent occupés à contempler une *régate*.

⁴ Athen., xi, p. 464. Quelques-uns, pendant la représentation, mangeaient des noix. (Arist. *Éthic. ad Nic.*, x, 5.)

⁵ Encore mieux par le théâtre de Pompéi, surtout par celui de Fermo, un des mieux conservés de l'Italie; en France, par les théâtres romains d'Arles et d'Orange.

sont rares ; cependant on en voit quelques-uns en scène avec le costume majestueux de la tragédie dans la mosaïque de la salle des Muses, au Vatican ; le cothurne, leur chaussure, nous est montré au pied de Melpomène, et des masques tragiques nous donnent l'idée de cette tragédie antique, si différente de la nôtre, qui remplaçait la mobilité expressive du visage par la beauté immobile des traits ; leur bouche toujours ouverte, en renflant le son, permettait à la mélopée dramatique d'arriver aux oreilles de quatre-vingt mille spectateurs.

Mais si les personnages et les masques tragiques sont en petit nombre¹, les personnages et les masques comiques sont très-nombreux, et cela nous apprend combien sous l'empire, époque à laquelle appartiennent ces vestiges de la scène, le sérieux à Rome était devenu rare et peu goûté au théâtre comme dans la vie.

On a cru reconnaître cependant sur un bas-relief un acteur auquel un poète tragique fait répéter son rôle²,

¹ Un masque tragique avec la disposition des cheveux qu'on donnait à Melpomène (*Vill. Alb.*, au bas de l'escalier) ; deux masques tragiques (*M. Chiar.*, 106), l'un menaçant, l'autre plaintif, correspondant aux deux sentiments qui étaient l'âme de la tragédie antique, la terreur et la pitié ; un très-beau masque *comique*, villa Ludovisi (1, 31) ; masques tragiques et masques comiques en regard (beau vase noir du Nuovo Braccio) ; musée de Saint-Jean de Latran (s. VII) ; mosaïque du *cabinet des Masques* au Vatican. Chaque genre de personnage comique avait son masque approprié. Pollux en énumère une quarantaine ; à Rome, on en peut voir un certain nombre dans le Térence du Vatican

² *Vill. Alb.*, mur du jardin. Cette explication est douteuse.

mais les nombreux acteurs dont on rencontre les statues sont toujours des acteurs comiques et souvent des acteurs grotesques. Par là nous avons une idée de quelques-uns des types de la comédie latine et de la comédie gréco-romaine, du *Maccus* des farces osques, tout à fait semblable au polichinelle napolitain¹, du satyre faisant des contorsions² et du Papposilène au corps velu.

Les acteurs comiques sont souvent représentés³, et comme nous l'avons vu dans tel ou tel rôle, quelquefois tenant à la main le rouleau *rotulus*, d'où est venu ce mot *rôle*, dont ils offrent aux yeux l'étymologie pour ainsi dire visible⁴, ou ayant un masque sur le visage⁵.

Des statues de femmes⁶ nous révèlent la grâce de ces danses de théâtre si voluptueusement variées dans les peintures de Pompéi⁷.

Des tragédies et des comédies furent jouées à Rome

¹ Figurine dans la collection Campana, maintenant à Paris

² *Val., g. des Candél.*, 176, 178.

³ *Val., g. des Candél.*, 191, 197, 251. Ces statues, assez nombreuses, rappellent qu'un sculpteur grec, Chalchosihène (Pl., xxxiv, 19, 57) et un peintre grec Calatès (Pl., xxv, 37, 2) s'étaient fait un nom en représentant des acteurs comiques.

⁴ *Vill. Alb., Coffee house.*

⁵ Un Acteur, *M. Chiar.*, 75; une Chanteuse, *M. P. Cl.*, 313.

⁶ *M. P. Cl.*, 254, 427.

⁷ On peut en avoir idée par des danseuses qui font partie des peintures du Vatican, *gal. des Candélabres*

bien avant qu'il y existât un théâtre en pierre¹; car, sans parler des atellanes, les représentations dramatiques faisaient partie des jeux mégalésiens établis avant la fin du sixième siècle². Ces jeux se célébraient sur le Palatin, près du temple de Cybèle³. Plusieurs pièces de Térence, l'*Andrienne*, l'*Eunuque*, l'*Heautontimorumenos*, furent représentées pendant ces jeux, et nous savons d'une pièce de Plaute qu'elle le fut pendant les jeux plébéiens⁴. Ceux-ci avaient lieu dans le cirque plébéien, le cirque Flaminien. Térence, l'ami des Scipions et de Lélius, était joué sur le mont aristocratique, le Palatin, aux fêtes de Cybèle, la déesse étrangère, la déesse du beau monde ami de tout ce qui venait de Grèce et d'Orient. Plaute, le comique populaire, était joué dans les fêtes plébéiennes, près du cirque plébéien.

Si le théâtre est grec, l'*amphithéâtre* est romain, comme les jeux sanglants qu'il était destiné à offrir aux regards furent romains. Ce n'est pas que les combats d'hommes armés aient été entièrement étrangers au monde grec : un duel de deux héros, mais seulement jusqu'au premier sang, figure parmi les diver-

¹ Il est fait mention d'un théâtre près du temple d'Apollon, vers 575. (T. Liv., XL, 51.) Ce devait être un théâtre en bois voisin du cirque Flaminien, et par suite il devait être destiné aux jeux plébéiens.

² En 560 (T. Liv., XXXIV, 54). Selon Ovide (*de Art. am.*, I, 105), la décoration de cette première scène du Palatin n'eût été formée que de feuillage.

³ Cic., *de Harusp. resp.* 11.

⁴ Le *Stichus*

tisements funèbres qui accompagnent dans l'*Iliade* les funérailles de Patrocle¹. Les Étrusques de Campanie, qui donnèrent à Rome les gladiateurs, pouvaient devoir cette coutume, comme beaucoup d'autres choses, à la Grèce antique²; mais dans les temps historiques on ne les trouve établis chez aucun peuple grec, et quand les Romains en introduisirent et quelquefois en imposèrent l'usage, des protestations s'élevèrent et l'on s'écria dans Athènes que si une telle barbarie était tolérée, il faudrait renverser les autels élevés à la Miséricorde. Antiochus Épiphane donne des combats de gladiateurs en Sicile pour célébrer le triomphe de Paul Émile et faire sa cour aux Romains³.

L'amphithéâtre est romain, mais c'est dans un monument d'origine grecque qu'il faut chercher la sienne. En effet, l'amphithéâtre se compose de deux théâtres, les deux demi-cercles formant le cercle ou plutôt l'ovale entier, et nous savons positivement que c'est ainsi que fut fabriqué le premier amphithéâtre⁴.

¹ *Il.*, xxiii, 802-6.

² Le casque des gladiateurs ressemble assez au casque de Patrocle dans les statues d'Égine; il a une visière et des trous pour les yeux (*Müll.*, *Att.*, vi, 29, E); il est pareil aussi à ceux qu'on a trouvés dans les tombes étrusques.

³ Dès l'âge d'Alexandre, Ménandre connaît déjà les gladiateurs. (*Egger*, *Mém.*, p. 29.) Dion Chrysostome place des gladiateurs dans le théâtre de Bacchus à Athènes, mais Athènes était alors une ville de l'empire romain. On parle cependant de combats de taureaux dans les mystères d'Éleusis. (*Gerh.*, *Gr. Myth.*, i, p. 459.)

⁴ *Pl.*, *Hist. nat.*, xxxvi, 24, 14.

Curion, celui qu'achetèrent les millions de César, voulut réunir dans le même lieu les plaisirs de l'art et les plaisirs du sang; il imagina de faire construire deux théâtres en bois tournant sur des pivots. Quand ces deux théâtres étaient dos à dos, on pouvait donner à la fois deux représentations différentes, une pour chaque moitié du public; en les retournant et les disposant face à face, on formait par leur réunion ce qu'on appela un théâtre circulaire, un *amphithéâtre* : après avoir vu jouer des acteurs, on voyait des gladiateurs s'égorger. L'un de ces deux plaisirs était préféré de beaucoup par les Romains¹; Térence se plaint, dans le prologue de *l'Hécyre*, que le public ait cessé d'écouter sa pièce après le premier acte, parce que l'on avait annoncé des gladiateurs²; aussitôt le peuple se précipite en foule, on se dispute les places...

J'ai dit que les combats de gladiateurs précédèrent à Rome l'établissement des amphithéâtres. Ces combats eurent lieu d'abord dans le marché aux Bœufs et dans le grand marché, le Forum. Selon l'usage des villes

¹ On l'a vu, M. Ginain a constaté que le théâtre de Taormine était construit de telle sorte qu'on pouvait au besoin en changer l'usage et le rendre propre à recevoir des combats d'hommes ou d'animaux. Ainsi le stade de Laodicée fut transformé en amphithéâtre (Hirt, *L. d. Geb.*, p. 124), et l'orchestre finit par s'appeler *conistra*, arène. (*ib.*, p. 91.)

² ... Media inter carmina poscunt

Aut ursum aut pugiles...

(Hor., *Ep.* II, 1, 185.)

d'Italie, pour célébrer des funérailles illustres¹; au-dessus des boutiques du Forum étaient des balcons (mæniana), d'où l'on pouvait voir les jeux. On dressait aussi à cet effet des échafaudages en planches pareils à ceux qu'on établit le long du Corso pendant le carnaval. César donna aux Romains un amphithéâtre, mais il était encore en bois², et couvert d'un velarium. Le premier amphithéâtre en pierre date du règne d'Auguste³; il n'y eut jamais à Rome que cet amphithéâtre et le grand amphithéâtre des Flaviens, le Colisée⁴.

L'amphithéâtre n'étant qu'un théâtre doublé n'introduisit nul élément nouveau dans l'architecture. Romain par sa destination, il resta grec sous le rapport

¹ Donnés par deux frères du nom de Brutus. (T. Liv., épit. xvi. Val. Max, II, 4, 7.) Scipion l'Africain donna en Espagne, à l'occasion de la mort de son père et de son oncle, un spectacle dans lequel combattirent *volontairement*, non des esclaves, mais des personnages distingués; pour quelques-uns ce fut une manière de terminer un procès douteux (T. Liv., xxviii, 21.) On cite encore les deux Levinus qui mirent aux prises cinquante gladiateurs (T. Liv., xxxi, 50); on en vit cent vingt aux funérailles d'un Licinius (T. Liv., xxxix, 46), et soixante-quatorze combattirent pendant trois jours pour honorer la mémoire d'un Flaminius. (T. Liv., xli, 28.) Il faut noter aussi la terrible représaille de Spartacus qui fit combattre devant lui comme des gladiateurs trois cents soldats romains.

² D. Cass., xliii, 22.

³ Construit par Statilius Taurus. (Suet., Oct, 29.)

⁴ Les combats d'hommes et d'animaux eurent encore lieu dans le Forum et dans le cirque, même après qu'on eût construit des amphithéâtres.

de l'art par son plan et sa décoration. O. Müller fait remarquer que les amphithéâtres, bien que sans modèles en Grèce, ont été construits dans le goût simple et grandiose de l'architecture grecque.

L'idée de faire combattre des hommes contre des animaux¹ ou de les leur livrer pour les voir déchirer par des bêtes féroces était sans précédent dans l'histoire de l'Occident, quand les Romains s'en avisèrent. Pour trouver quelque chose de pareil, il faudrait l'aller chercher dans les annales de la cruauté des despotes d'Orient et jusqu'en Cochinchine. Mais cet usage abominable n'atteignit toute son horreur que sous l'empire. Dans l'origine, ce furent des exhibitions d'animaux étrangers qu'on montrait aux Romains comme un trophée de plus des conquêtes lointaines. Puis on eut l'idée de leur faire donner la chasse devant lui, de là le nom de *chasses* (venationes) donné à ces combats qui finirent par être ces repas d'hommes servis à des bêtes féroces, si dégoûtants dans l'histoire des empereurs et rendus si sublimes par l'intrépidité des martyrs.

Dès la fin de la république, qui, il faut le reconnaître, annonce trop par ses corruptions la dépravation de l'empire, les combats contre les animaux avaient un caractère d'atrocité qui révoltait l'âme

¹ Après le repas donné aux bêtes, on repaissait aussi les spectateurs par des festins servis dans le Forum, où le sang des animaux et des hommes venait de couler, « post ludos epulum. » (T. Liv., xxxix, 46.)

humaine de Cicéron. Cicéron, malgré son humanité, était Romain, et il approuvait les combats de gladiateurs comme une énergique discipline qui fortifiait contre la douleur et la mort; mais quel plaisir peut-on trouver, s'écriait-il, à voir un homme faible déchiré par une bête très-forte, ou un noble animal transpercé par un javelot ¹?

Les *chasses* commencèrent à Rome après la guerre contre les Étoliens ². Sylla, qui faisait aussi la chasse aux proscrits, montra aux Romains des lions qui furent tués à coups de flèches par des Numides ³, et Claudius Pulcher ⁴ des éléphants. Scaurus ⁵ fit voir cent cinquante panthères d'Afrique, peut-être fut-ce une simple exhibition dans son théâtre, car on ne dit

¹ Cic., *ad Fam.*, vii, 1. Cicéron plaint les pauvres éléphants masqués. Il aurait dû plaindre aussi les pauvres gladiateurs, bien que pour le plus grand nombre ce fut un métier embrassé volontairement et qu'on soit peu disposé à s'apitoyer sur cette canaille armée qui se mettait au service de tous les ambitieux. Je lui sais gré pourtant de s'attendrir ici sur les hommes faibles tués par les bêtes et même sur les bêtes tuées par les hommes. Je ne suis point de ceux qu'ont charmés les taureaux égorgés et les chevaux éventrés de l'amphithéâtre espagnol, où, pour mon début, j'ai eu le malheur de voir tuer deux hommes, et je rends grâce au ciel de n'avoir jamais regardé par la fenêtre d'un palais une curée aux flambeaux.

² T. Liv., xxxix, 22; xlv 18. On avait, avant cette époque, tué dans le cirque des éléphants pris en Sicile, parce qu'on ne savait pas s'en servir. (Pl., viii, 6.)

³ Sen., *de brev. Vitæ*, xiii.

⁴ Cic., *de Off.*, ii, 16; *in Verr.*, ii, 4, 3, 59.

⁵ Pl., *Hist. nat.*, viii, 24.

pas qu'elles aient été mises à mort. Pompée, le premier, fit écraser des criminels par des éléphants¹. Pompée n'était pas naturellement sanguinaire, mais il avait été à l'école de Sylla.

Pompée et César, qui se disputaient le peuple romain, rivalisèrent pour lui complaire en luxe de carnage. Pompée, pour la dédicace du temple de Vénus victorieuse, qui couronnait les gradins de son théâtre, fit paraître, probablement dans ce théâtre même, six cents lions², et César quatre cents, mais il ne voulut pas être surpassé : le premier en tout ; c'était sa devise. Il fit combattre des hommes et des animaux dans son amphithéâtre³ ; il donna cinq jours de combat contre les animaux⁴ dans le grand cirque, autour duquel, toujours humain et soigneux de la multitude, il fit creuser l'*Euripe*, nom d'un canal qui mettait les spectateurs à l'abri de tout danger. On vit pour la première fois des girafes à Rome : pour charmer le peuple romain d'alors et le préparer à livrer sa liberté, lui montrer des girafes n'était pas un mauvais moyen.

Heureusement on n'a plus la chance de voir à Rome les hommes et les bêtes s'égorger, et les massacres de l'amphithéâtre ont été réduits à d'innocentes luttes

¹ Sen., *de Brev. Vitæ*, xiii.

² Pl., *Hist. nat.*, vii, 20. App., *B. civ.*, ii, 102. Plut., *Pomp.*, 52.

³ Suét., *Cæs.*, 59. Vell. Pat., ii, 56. Pl., viii, 7, combat de lions et d'éléphants contre des hommes armés. (*M. Cap.*, s. *des Emp.*; *Val.*, S. à *croix gr.*)

⁴ D. Cass., xiii, 23.

contre des taureaux très-inoffensifs, et qui même n'ont plus lieu, dans le mausolée d'Auguste ; mais les statues, les bas-reliefs et les mosaïques nous rendent, sans autre horreur que celle du souvenir, le spectacle de ces plaisirs sauvages. Des groupes sculptés montrent des animaux qui se déchirent entre eux, et un d'eux nous fait voir un gladiateur renversé sous un tigre qu'il poignarde¹. Nous avons sous les yeux des scènes choisies dans ces tragédies de l'amphithéâtre : ici, c'est un lion qui dévore un cheval², le lion mord bien et pour un amateur de ces représentations sanguinaires l'agonie du cheval devait avoir de l'intérêt. Le tigre en mosaïque conservé dans l'église de Saint-Antoine, patron des animaux, est, selon toute apparence, le portrait d'un *acteur* renommé. Pourquoi les tigres n'auraient-ils pas eu leurs portraits à Rome, les gladiateurs, qui n'étaient pas beaucoup moins féroces que les tigres, nous l'allons voir, y avaient bien les leurs.

Sur un bas-relief provenant du palais Orsini³ est représenté vivement un combat d'hommes et d'ani-

¹ *M. Chiar.*, 342.

² Cour du palais des Conservateurs, derrière la grille, et *M. P. Cl.*, 195; deux lions ainsi occupés (*Vat.*, *s. lap.*), avec les gardiens du cirque; un taureau attaqué par un ours (*M. P. Cl.*, 108), divers animaux combattants, des tigres, des éléphants, un aurochs. (*M. P. Cl.*, 109.)

³ Maintenant au palais Torlonia. Rien de semblable en Grèce; on avait bien figuré sur le tombeau de Laïs, à Corinthe, une lionne tenant un bélier entre ses pattes (*Paus.*, n, 2, 4), mais il s'agissait d'autres victimes et d'une tout autre lionne que celles de l'amphithéâtre.

maux. Le palais Orsini est bâti sur le théâtre de Marcellus; ce bas-relief, trouvé probablement dans les ruines du théâtre, en rappelait la dédicace célébrée par le meurtre de six cents animaux¹ égorgés pour l'avènement du despotisme, avec une plus noble victime, la liberté. Pour la première fois, on y vit un tigre apprivoisé²; était-ce un emblème du peuple romain, choisi par Auguste?

Du reste, le bas-relief était à sa place dans un théâtre, car les théâtres romains, où l'on jouait des traductions de Sophocle et d'Euripide, voyaient aussi jouer ces drames brutaux³; les gladiateurs, dont ceux qui conspirèrent la mort de César s'étaient assurés le concours, ne pouvaient, sans donner d'ombrage se rassembler au théâtre de Pompée, voisin de la curie de Pompée, où le sénat tenait séance, que parce qu'ils devaient paraître dans les jeux célébrés alors sur ce théâtre.

D'autres représentations figurées nous font connaître les différents personnages de ces horribles scènes, qui avaient chacun leur costume et leur rôle : le *rétiaire*, avec son trident et son filet, le *secu-*

¹ D. Cass., liv, 26.

² Pl., *Hist. nat.*, viii, 25.

³ J'ai dit que les combats d'hommes et d'animaux avaient lieu également dans le grand cirque; quand nous ne le saurions pas autrement, une tête de tigre trouvée parmi des ossements humains dans le voisinage du cirque ne laisserait aucun doute à cet égard.

tor, qui suivait le *rétiaire* pour achever son ennemi quand le trident ne l'avait pas dépêché, le *mirmillon* avec son poignard, l'*hoplomaque* avec son armure, et qu'en dérision des guerriers du Samnium, à l'armure desquels elle ressemblait sans doute, on appelait le *Samnite*, le *cavalier*¹, qui combattait à cheval comme le picador, sauf que le picador n'a pas le droit de se défendre, n'est là que pour être renversé de cheval et quelquefois, je l'ai vu, écrasé.

Une mosaïque fort curieuse nous offre et les combats des gladiateurs entre eux et leurs luttes avec les animaux féroces². Cette mosaïque est d'un dessin aussi barbare que les scènes représentées; tout est en harmonie, le sujet et le tableau. Le sentiment de répulsion qu'inspire la cruauté romaine n'en est que plus complet; celle-ci n'est point adoucie par l'art et parait dans toute sa laideur.

On voit les gladiateurs se poursuivre, s'attaquer, se massacrer, couverts d'armures qui ressemblent à celle des chevaliers : vous diriez une odieuse parodie du moyen âge. Dans le corps de l'un des combattants un glaive est enfoncé. Des cadavres sont gisants parmi des flaques de sang; à côté d'eux est le *θ* fatal, initiale du

¹ *M. Chiar.*, 12. Les fonctions et les armures des diverses sortes de gladiateurs sont représentées en détail sur le tombeau d'un Scaurus à Pompéi (*Mazois, Pompéi*, 1; Pl., 32). C'est sans doute l'image de jeux funèbres célébrés en l'honneur de Scaurus.

² *Vill. Borgh.*, grand salon.

mot grec θάνατος, la mort, à laquelle leur juge impitoyable, le peuple, les a condamnés; du grec partout. Le maître excite ses élèves en leur montrant le fouet et la palme; les vainqueurs élèvent leurs épées, et sans doute la foule applaudit. Ils ont un air de triomphe; ce sont des acteurs renommés. Auprès de chacun son nom est écrit; ces noms sont barbares ou étranges: l'un s'appelle Buccibus, un autre Cupidon, un autre *Licentiosus*, avis effronté aux dames romaines. Les bustes de gladiateurs qui figurent dans une mosaïque de Saint-Jean de Latran sont aussi des portraits. On avait soin, quand on devait donner une représentation, d'indiquer les noms des *sujets* qui devaient y figurer dans le *libellus* publié à l'avance, comme on met ceux des acteurs sur l'affiche. Là se voient aussi des combats d'hommes et de bêtes féroces; enfin quelques-uns de ces animaux rares qui paraissant dans le cirque, amusaient la curiosité romaine entre deux égorgements. Parmi eux on remarque une autruche¹, qui rappelle un des plus mémorables exploits de Commode dans l'amphithéâtre. Un taureau furieux ou une vache furieuse, comme celle à laquelle fut livrée sainte Félicité, complètent le spectacle des divertissements de l'arène. Les combats de l'amphithéâtre espagnol viennent en droite ligne de l'amphithéâtre romain. Des cavaliers thessa-

¹ J'ai cru y reconnaître aussi l'oryx d'Égypte et l'élan, si rare aujourd'hui.

liens poursuivaient le taureau, et le mot *course* désigne en Espagne les combats de taureaux. Sur une tombe de Pompéi¹, un homme présente un morceau d'étoffe à une bête féroce qui s'élance sur lui. Ce moyen de tromper le taureau, sans lequel le *matador* serait infailliblement tué, fut donc connu à Rome. Un autre homme sans armes n'a pour éviter deux bêtes furieuses que son agilité à la course, comme les *chulos* quand, dans leur élégant costume à la *Figaro*, ils fuient avec tant de grâce devant le taureau qui les poursuit.

Les mosaïques de la villa Borghèse peuvent avoir eu pour origine des peintures plus anciennes, car de telles peintures existaient à Rome. C. Terentius Lucanus, qui avait fait combattre trente paires de gladiateurs dans le Forum, fit peindre ce combat et exposa le tableau dans le *bois sacré* du temple de Diane², probablement la Diane *Nemorensis* d'Aricie, qui était la Diane sanguinaire de la Tauride.

Des portraits de gladiateurs nous ont été conservés par d'autres mosaïques tirées des thermes de Caracalla, d'où je les ai vu sortir de terre il y a trente-huit ans et qu'on a placés dans le musée de Saint-Jean-de-Latran ; celles-ci, mieux exécutées, achèvent dans notre esprit l'idée de ces êtres abjects et féroces : toutes les figures sont épaisses, vulgaires, bestiales ; des épaules énormes,

¹ Mazois, *Pompéi*, I, p. 52, 5.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 33, 1.

des bras massifs, un regard de brute, une face d'animal stupide et méchant, tels étaient les monstres qu'il fallait former avec soin et en grand nombre, car la consommation était considérable, pour amuser les Romains ; on les formait dans des écoles qui s'appelaient des *jeux*, *ludi*¹, comme toutes les autres, tant l'étude était chose peu sérieuse aux yeux des premiers Romains. Une école considérable de gladiateurs² était sur le mont Cælius. Dans une inscription trouvée près du Colisée, est mentionné le nom d'un médecin de l'établissement. L'aimable Atticus achetait *un jeu* de gladiateurs, et Cicéron lui faisait compliment de leur succès³.

Les gladiateurs de la mosaïque de Saint-Jean de Latran ont reçu la forte alimentation qu'on donnait à leurs pareils⁴, ils ont bien cet air de résolution brutale que devaient avoir ceux qui prononçaient ce féroce serment que nous a conservé Pétrone⁵ : « Nous jurons d'obéir à notre maître Eumolpe, qu'il nous ordonne

¹ Le résumé du *Curiosum urbis* en compte quatre : *ludi* *iii*.

² *Ludus magnus* *reg. iii*. Le *Ludus magnus* est figuré sur le plan de Rome antique. Il contenait une arène de forme ovale comme le Colisée destinée aux exercices des gladiateurs ; des chambres étaient disposées à l'entour, ainsi que le sont autour du camp des prétoriens les chambres de soldats. Selon Canina, les ruines qui vont de ce qu'il appelle le Nymphée et le portique de Claude à la rue *S. Giovanni* sont des restes du *Ludus magnus*. (Canin., *R. Ant.*, p. 108-9.)

³ *Cic., ad Att.*, iv. 4.

⁴ *Gladiatoria sagina* (Tac., *Hist. nat.*, ii, 88).

⁵ *Petr., Satyric.*, 117.

de nous laisser brûler, enchaîner, frapper, tuer par le fer ou autrement; et comme vrais gladiateurs, nous dévouons à notre maître nos corps et nos vies. »

Après le gladiateur romain voulez-vous voir l'athlète grec ? Allez au Vatican le contempler d'après Lysippe. Oui, c'est bien un athlète dans la plénitude de la force et de la beauté; mais en même temps c'est une créature intelligente et libre : les athlètes n'étaient point des esclaves, des condamnés ou des mercenaires vendant leur vie à l'amusement de la foule; c'étaient des citoyens libres, quelquefois des guerriers illustres¹; leurs exercices n'avaient d'autre but que de développer la force du corps et d'en déployer la grâce²; leur gloire, qui intéressait toute la Grèce, était chantée par Pindare. On a pris des athlètes pour des Apollons ou des Ptolémées; on n'aurait certes pas pris les gladiateurs des mosaïques pour des dieux ou pour des rois. Une extrême élégance caractérise un bas-relief de travail grec où paraissent trois athlètes dont les noms

¹ Le nom du *gladiateur* est latin et celui de l'*athlète* est grec comme lui; ce nom se trouve déjà dans Euripide (*Fragm. Eurip. Didot*, 681) L'usage du strigile était grec.

² Doricus, descendant d'Aristomène, qui vainquit sur mer les Athéniens. (Paus., vi, 7, 2.) Phayllus, qui combattit les Perses. (Paus., x, 9, 1.)

³ J'ai vu à Paris des lutteurs français qui rappelaient un peu les lutteurs grecs; les attitudes de quelques-uns eussent offert aux sculpteurs de parfaits modèles. Rien ne manquait aux souvenirs de l'antique, même la poussière qu'ils répandaient sur leur corps. On distribuait des vers composés en leur honneur par leur Pindare.

sont grecs¹. Sur un autre, deux athlètes se heurtent de front, tandis qu'un vase rempli de poussière git à leurs pieds : c'est la lutte. Ailleurs c'est le pancratium, dont faisaient partie la lutte et le pugilat². Ces deux exercices sont en effet combinés dans un bas-relief : un athlète dirige vers son adversaire un coup de poing savant, en poussant le bras en avant selon les règles du pugilat anglais, tandis que son rival, en lutteur exercé, s'apprête à le jeter à terre par un croc en jambe.

Deux petits pugilistes qui se menacent très-gracieusement du ceste³, font penser aux combats d'enfants usités en Grèce⁴; de là vient, en partie du moins, la

¹ *M. P. C.*, 425. 395, une palestre. Athlètes, *M. Cap.*, salles des Hercules, 7. 17; l'un beaucoup moins beau. *Vat.*, *br. nuov.*, 97, 99, 101. *M. Chiar.*, 154, 297. *Pal. Mattei*, 2^e cour, athlète se préparant aux jeux de la palestre. *S. des Candé.*, 119.

² De plus, la course et deux jeux qui sont restés bien chers aux Romains de nos jours, le ballon, où ils excellent, et le disque, qu'on ne lance plus dans la palestre, mais souvent dans les rues de Rome, au péril des jambes du passant. Tous les exercices du pancratium ou pentathlon (les cinq combats) sont déjà dans Homère.

Les pugilistes se reconnaissent à leurs oreilles écrasées par les coups de poing. *M. Chiar.*, 159. On donne de telles oreilles à Hercule comme présidant au pugilat (*M. Chiar.*, 367) et à Pollux comme étant le type héroïque des pugilistes. (Escalier du Capitole.)

³ *M. Chiar.*, 372.

⁴ Philostrate (*Im.*, II, 32) parle de ces combats enfantins de la palestre, et Pindare les a plusieurs fois célébrés. La dixième et la onzième olympique sont consacrées à des enfants vainqueurs au pugilat.

substitution de génies *enfants* à des personnages adultes sur plusieurs bas-reliefs qui représentent des courses de chars ou de chevaux et d'autres jeux athlétiques.

Les statues et les bas-reliefs qui se rapportent aux athlètes ont, en général, une origine grecque. Que ne trouvons-nous aussi à Rome avec certitude quelques-unes des nombreuses statues élevées en Grèce à des athlètes vainqueurs, et les *athlètes* de deux peintres grecs, Protogène et Antidotus¹, qui aimaient à les représenter, comme le faisait aussi une classe de sculpteurs grecs dont plusieurs sont cités par Plin.

Au sixième siècle de Rome, les athlètes, que sous les rois on allait chercher en Étrurie, furent amenés de Grèce à Rome par Fulvius Nobilior, qui aimait la Grèce². Sylla³ apporta comme un butin, pour orner son triomphe, des coureurs d'Olympie. Scaurus fit figurer des athlètes sur son théâtre, dont il inaugurerait la magnificence passagère par toutes sortes de divertissements⁴. César, qui ne voulait rien laisser faire aux autres qu'il ne le fit lui-même, célébra, dans un stade construit en bois au milieu du Champ de Mars, des jeux athlétiques durant trois jours⁵.

A Rome, le pugilat participa de la férocity romaine

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 40; xxxv, 40, 6.

² T. Liv., xxxix, 22. En 568, et non, comme dit Valère Maxime (ii, 4, 7), par M. Scaurus en 696.

³ App., *B. Civ.*, i, 99.

⁴ Val. Max., ii, 4, 7.

⁵ Suet., *Cæs*, 39.

et devint un combat à mort; il s'en faut de peu que la *boxe* anglaise, féroce elle aussi, n'aille jusque-là.

L'amphithéâtre, monument bien romain par sa destination romaine, étant formé de deux théâtres juxtaposés, l'architecture n'eut pas à innover beaucoup dans sa construction; aussi se composa-t-il des mêmes éléments. Les trois ordres grecs, dorien, ionique, corinthien, qui décoraient le théâtre de Marcellus, et dont deux sont encore visibles, décorent également le Colisée.

Il en fut de même d'un autre genre de monument qui appartient bien aussi aux Romains et qu'il leur est plus glorieux de revendiquer, l'arc de triomphe.

L'arc de triomphe n'est pas grec, d'abord parce que c'est un arc, c'est-à-dire une voûte, et que la voûte n'est point venue aux Romains des Grecs qui en firent peu d'usage, mais des Étrusques qui l'inventèrent avant les Grecs et l'employèrent souvent. De plus, le triomphe était une pompe, et je dirai presque une institution romaine.

Tous les arcs conservés à Rome sont du temps de l'empire, ce qui, pour moi, leur ôte beaucoup de leur intérêt; mais cette classe de monuments existait déjà sous la république; on les voit commencer avec Scipion l'Africain, grand homme et médiocre citoyen dont, nous l'avons dit, la superbe toujours révoltée contre les lois présageait de loin le pouvoir *légalement* supérieur aux lois des empereurs. Au dernier siècle de la

république (634), un arc de triomphe fut élevé dans le Forum, là où l'on y entrait de la voie Sacrée, à un Fabius, vainqueur des Allobroges, les aïeux de nos concitoyens de Savoie.

Nous pouvons juger des arcs de triomphe de la république par ceux de l'empire; dans ces monuments, sauf la voûte, tout est emprunté à l'architecture grecque, les colonnes, l'entablement, mais traité à la romaine; on ménage sur celui-ci une large place à l'inscription qui va toujours prenant plus de développement et occupant un plus grand espace à mesure qu'elle s'éloigne de la simplicité républicaine remplacée par l'emphase impériale.

La pompe du triomphe elle-même est reproduite sur les arcs de triomphe, comme on peut le voir à l'arc de Titus et par les bas-reliefs détachés des arcs de Claude et de Marc Aurèle¹; divers autres bas-reliefs² nous offrent le spectacle des pompes triomphales. A ceux qui représentent le triomphe mythologique de Bacchus sur les Indiens, parfois on a donné avec une intention évidente le caractère du triomphe romain³.

¹ *Vill. Borgh.*, péristyle. *M. P. Cl.*, 81, 88.

On ne trouve nulle part hors de l'empire romain un monument analogue à l'arc de triomphe, si ce n'est à la Chine où on élève des arcs honorifiques, non à la gloire des guerriers, mais à la mémoire des fils pieux, des veuves vertueuses et des lettrés illustres.

² Triomphe proconsulaire. (*M. P. Cl.* 39. *M. P. Cl.*, 75.)

³ On y a mis des chefs les mains liées, des vases précieux, des ima-

Les arcs de triomphe avaient pour décoration des trophées semblables à ceux qui ornent la place du Capitole; on en voit sur les bas-reliefs. Au Vatican se voit, ce qui est plus rare, un trophée maritime près d'une Victoire, qui est peut-être le portrait de la victoire d'Actium¹.

La basilique, bien que son nom soit grec², est un monument romain. C'était un tribunal dans l'origine, surtout un tribunal de commerce et un peu une *Bourse*. Le commerce n'était pas assez estimé pour que les procès commerciaux fussent jugés par le pré-

ges de pays soumis (*Vill. Alb.*), une Victoire tenant une couronne, des barbares suppliant le vainqueur. (*M. Chiar.*, 595.)

¹ *Gal. des Candé*, 162.

² Ce nom, qui n'a rien à faire avec les idées d'empire, vient de celui d'un portique d'Athènes qui s'appelait *stoa basiliké*, le portique royal, parce que l'archonte-roi y avait son tribunal. De là l'emprunt du nom, de là aussi une confusion qui en est parfois résultée. Ce que Dion Cassius (*l. c.*, 27) appelle le *portique* est la même chose que la *basilique* de Neptune de Spartien (*Hadr.*, 19). Hirt (*L. der Geb.*, p. 179) fait remarquer que le triple portique de l'agora d'Élis (Paus., vi, 34) avait la forme d'une basilique. Canina (*R. ant.*, p. 406) s'est donc trompé en faisant de la basilique ou portique de Neptune, un temple de Neptune dont rien n'établit l'existence et que par conséquent rien n'autorise à retrouver comme on l'a fait dans le temple où est la douane. Le Ποντιδώνειον de Dion Cassius (*l. c.*, 24) n'est pas nécessairement un temple de Neptune, ce mot peut vouloir dire simplement le monument de Neptune et s'entendre de la basilique où l'on avait représenté les Argonautes et qu'on appelait aussi le *portique* des argonautes, parce que le mot grec *stoa*, portique, s'appliquait aux *basiliques* à cause de l'origine de leur nom, *stoa basiliké*, portique royal, et de leur ressemblance avec les portiques.

leur dont le siège domina longtemps le comitium patricien, où les gens d'affaires ne pouvaient avoir accès. Au sixième siècle cependant, leur importance était devenue assez grande pour que l'on érigeât un monument spécial destiné à les recevoir et à prononcer sur leurs différends, et ce fut un Romain de la vieille roche, mais d'un caractère très-positif, très-pratique, très-ami du gain, ce fut Caton le Censeur qui fit construire la première basilique.

La basilique qui a donné son nom aux églises chrétiennes bâties sur son modèle, se composait de trois ou de cinq nefs divisées par des rangs de colonnes et aboutissant au *tribunal*, placé dans un hémicycle ou abside. Pour cette raison, la partie correspondante des basiliques chrétiennes où était le siège de l'évêque s'est appelée la *tribune*.

Des deux côtés de la basilique s'élevaient, au-dessus des portiques latéraux, des portiques supérieurs dont les colonnes avaient une moindre hauteur. Cette disposition ne peut s'étudier dans aucune des trois basiliques païennes¹ dont Rome présente les débris ou les vestiges, mais seulement dans quelques basiliques chrétiennes où elle a été reproduite². Du reste, déjà dans la religion païenne le temple était fort analogue

¹ La basilique Julia au Forum; la basilique Trajane; la basilique de Maxence, appelée improprement temple de la Paix.

² Surtout dans la basilique de Sainte-Agnès et dans une partie de la basilique de Saint-Laurent où l'on voit les deux étages de portiques.

à la basilique, sauf le portique supérieur, qui en général n'y existait point. Pourtant, dans le temple de Minerve, à Tégée, dont Scopas avait été l'architecte, au-dessus des colonnes doriques s'élevaient des colonnes corinthiennes¹. On voit que si les basiliques ont fourni un modèle à des églises, elles ont pu avoir un temple pour modèle. Les temples servaient quelquefois au même usage que les basiliques².

Les anciennes curies romaines furent dans l'origine analogues au prytanée grec, un lieu de sacrifices et de festins en commun. La curie Hostilia³ fut ce qu'était pour les Grecs le Bouletérion, salle du conseil⁴.

Aux basiliques et aux curies était joint parfois un portique qu'on appelait d'un nom grec *chalcidicum*⁵;

¹ Paus., VIII, 45, 4.

² Hirt (*Lehre v. d. Geb.*, p. 36) cite comme remplissant l'office judiciaire des basiliques : le temple de Mars Vengeur, élevé à Rome par Auguste; le temple d'Auguste à Fano; le monument de Nimcs, dédié à Plotine par Adrien, que Spartien (*Hadr.*, 12) appelle une basilique et Dion Cassius (LXIX, 10) un temple, ce qui fait voir quelle était la ressemblance de ces deux sortes d'édifices. Le temple d'Éleusis (Vitr., *Præf.*, vii) est comparé, d'après ses restes, par Hirt (*Gesch. d. bauk.*, II, p. 21) à une basilique à cinq nefs; la seule différence qu'il indique, l'entrée sur le côté, n'est pas réelle, car l'entrée était placée de même sur le côté dans les basiliques de Rome, et en particulier dans la basilique Trajane.

³ Les vieilles curies situées à l'est du Palatin étaient distinctes de la curie Hostilia, placée au nord-ouest du Forum.

⁴ De même, selon Thucydide (II, 15), Thésée supprima les *Prytaneia* de l'Attique et les remplaça par le *bouleutérion* d'Athènes.

⁵ Selon Festus, *s. voce*; parce que ce genre de constructions pro

il y en avait un près de la curia Julia, bâtie par Auguste ¹.

Ces diverses classes de monuments, théâtres, amphithéâtres, arcs de triomphe, basiliques, curies, les uns grecs, les autres romains d'origine, étaient composés d'éléments empruntés primitivement à la Grèce; on y employait les *ordres* grecs, le dorique, l'ionique, le corinthien, mais ces *ordres* y furent plus ou moins modifiés ou altérés par le génie et le goût romains.

Cette altération n'est pas très-sensible dans le petit nombre des monuments de la république dont il reste quelque chose ²; ceux-là étaient presque purement

venait de la ville de Chalcis. Ce nom était assez obscur jusqu'à ce que son sens eût été mis hors de doute grâce à la découverte faite à Pompéi d'un monument élevé par la prêtresse Eumachia, en avant duquel se trouve une sorte de portique dont le nom, écrit sur une table de marbre, est *chalcidicum*. (Rich., *Dict. d'Ant.*, p. 142-3.) Vitruve (v, 1, 4) veut qu'on ajoutât des *chalcidica*, lorsque l'espace le permet, aux extrémités des basiliques.

¹ Curiam ei (basilicæ Julæ) continens et chalcidicum. (*Inscript. Ancyr.*)

² A Rome, le tombeau d'un Scipion, le tombeau du boulanger, le tombeau de Bibulus, le tombeau de Cecilia Metella et tous les tombeaux en pépérin de la voie appienne, le Tabularium, les trois temples dans l'église de San Nicolà in Carcere, le temple appelé d'Hercule Custos, le temple appelé de la Fortune Virile (celui-là refait); à Palatine, le temple de la Fortune; à Tivoli, le temple appelé de la Sybille; le tombeau des Plautii (près de Tivoli); les deux temples de Cori; et encore l'exécution n'est pas toujours aussi pure que le style; on remarque une certaine grossièreté de travail dans le temple de Palatine et dans celui de la Sybille. Le temple de Vesta est analogue

grecs. Les architectes étaient des Grecs ou des disciples dociles des Grecs; les Romains n'en savaient pas encore assez pour oser être eux-mêmes, et à cette ignorance timide les monuments gagnaient sinon en originalité, en pureté. Cette pureté alla se corrompant à mesure que la brutalité romaine l'emporta sur la délicatesse grecque; mais alors les Romains, en mettant leurs défauts dans l'architecture, y mirent leurs qualités propres; ils remplacèrent l'élégance par la grandeur et la pureté par la force.

Les *ordres* sont d'invention grecque. On attribuait à Chersiphron la création de l'ordre ionique, et celle de l'ordre corinthien à Callimaque. L'ordre dorique, le premier en date, tel que le montrent sous sa forme la plus ancienne le temple de Corinthe et les temples grecs de Præstum, l'ordre dorique, qui existait en Égypte deux mille ans avant Périclès¹, semble avoir été le premier employé à Rome². Il y paraît dans les premiers siècles de la république; il ne se continue sous l'empire qu'associé à l'ionique et au corinthien; à

au monument de Lysicrate, à Athènes, sauf la perfection; les colonnes, trop longues (onze diamètres au lieu de neuf), ressemblent à celles de l'époque macédonienne. Jamais, dans les monuments romains, les colonnes ne vont diminuant de diamètre vers leur extrémité supérieure, ce qui est d'un art plus délicat et plus difficile. Dans le tombeau des Scipions, si grec d'ensemble, les denticules sont trop allongés: tout cela c'est du grec, mais du grec romain.

Tombes de Beni-Hassan, antérieures à l'invasion des *pasteurs*.

¹ Le temple de Quirinus, cinquième siècle de Rome (Vitr., III, 2, 7.)

Rome, il se transforme un peu : le chapiteau perd sa simplicité primitive¹, la colonne a une base² que dans son principe la colonne dorique grecque n'avait point.

Si je voulais donner une définition visible de la grâce je dirais : Regardez la volute grecque, celle par exemple des colonnes ioniques de l'Érechthéum d'Athènes. Les volutes romaines sont moins gracieuses et moins développées. Presque toujours les Grecs infléchissaient la ligne horizontale qui les réunit ; cela n'a jamais lieu dans l'ionique romain ; à cette charmante ondulation, les Romains substituent constamment la ligne droite, leur ligne.

L'ordre corinthien, le plus riche, le plus fleuri des trois, nous est connu surtout par sa transformation romaine ; dans les spécimens grecs assez rares qui en ont été conservés, il a plus de sobriété et de naturel³, les feuilles du chapiteau imitent plus naïvement la nature. A Rome, elles sont d'une exubérance splendide, mais le *convenu* dans la disposition générale et

¹ « Le chapiteau dorique des Romains est plus compliqué et plus varié dans ses parties. Au simple *abacus* ils substituèrent un *cymetium* à moulures et un filet ; à l'*echinus*, un ove souvent sculpté ; aux annelets un astragale ou un chapelet et un filet. » (Rich., *Dict des Ant.*, p. 107.)

² Tombeaux des Bibulus et de Plautii. (Hirt., *Gesch. d. bauk.* Pl., xiii, 6 et 10.)

³ Le plus ancien chapiteau corinthien connu a été trouvé à Écusis. (Hirt., *G. d. bauk.*, p. 110. Pl., ix, 28.)

la sécheresse dans les détails s'y font souvent sentir.

L'ordre corinthien envahit surtout l'architecture de l'empire, mais il ne fut pas étranger à la république ¹; dans quelques monuments romains de cette époque, il se montre à nous plus près du goût grec. Les conditions imposées à l'ornementation par l'origine même de l'architecture, la construction en bois, furent méconnues par les Romains, qui faussèrent ainsi le sens de ces ornements en les détournant de leur *étymologie* ².

Les Romains confondirent ³ les trois ordres d'architecture que les Grecs en général séparaient soigneusement, mais qu'ils mêlèrent ⁴ aussi parfois. Ce que les

¹ Les colonnes du portique de Metellus étaient corinthiennes.

² « La place véritable des denticules est sous le filet de la corniche, car ils sont destinés à représenter extérieurement les têtes des chevrons dans la charpente d'un toit. Dans quelques édifices romains, les denticules sont placés sous les modillons; mais cela était contraire à l'habitude des Grecs, car leur sens et leurs destinations sont par là détruits. » (Rich., *Dict.*, p. 225.)

³ Ils introduisirent dans l'ordre dorique les denticules (Rich., *Dict.*, p. 226), qui appartiennent à l'ordre ionique (Vitr., I, 2, 6). Enfin Vitruve se déclara pour le placement du triglyphe au-dessus du milieu de la dernière colonne, contre l'usage dominant en Grèce qui le plaçait à l'extrémité de la frise. (Vitr., IV, 3, 2, 4.)

⁴ Les colonnes doriques se rapprochent des règles de l'ionique dans le temple de Némée, que l'on croit du temps de Pindare. (Clark., *Peint.*, p. 64.) Le dorique et l'ionique sont mêlés dans le tombeau de Théron, à Agrigente, qui est de la 90^e olympiade. (Hirt., *G. d. Bauk.*, II, p. 94.) Les colonnes doriques du temple des Dioscures, dans la même ville, se rapprochent de l'ionique par leur cannelure. (*Ib.*, p. 90.) Les Grecs à Sélinunte employèrent les denticules dans l'ordre

Romains inventèrent ne fut ni très original ni très-heureux ; l'ordre toscan ne fut qu'un dorique imparfait et le composite un mélange bâtard de l'ionique et du corinthien. Sauf ces différences et quelques autres, l'architecture romaine n'offre bien souvent qu'une reproduction de l'architecture grecque ; même les colonnes surmontées par des statues, comme les colonnes Trajane et Antonine, existaient en Grèce¹, et Varron construisit dans sa villa, pour loger ses oiseaux, un édifice semblable à la tour des Vents, monument d'Athènes que le temps a épargné² et que surmontait un triton tournant sur un pivot³, la plus ancienne girouette connue.

Mais la vraie gloire de l'architecture romaine fut dans les constructions utiles, telles qu'égouts, aqueducs, voies, ponts et marchés.

Quant aux égouts, cette architecture fut originale, non par l'idée première de ce genre de construction, il y eut de bonne heure des égouts en pays grec — on cite ceux de Syracuse et d'Agrigente — mais par la grandeur, la solidité, l'étendue qu'elle sut leur donner.

dorique. (*Ib.*, p. 97.) Le monument de Lysicrate hésite entre l'ionien et le corinthien. (*Ib.*, 117.)

¹ Et celles qui portaient les statues de Nicolas au Panthéon.

² Varr., *de R. rust.*, III, 5. Les noms grecs et latins des vents sur un débris antique. (*M. P. Cl., salle du Météore.*) On a reproduit cette disposition en écrivant les noms latins et italiens des vents autour de l'obélisque de la place Saint-Pierre.

³ Vitr., I, 6. 4

La république ne fit rien de pareil à la Cloaca Maxima, mais elle répara cet égout gigantesque, comme le prouve l'emploi du travertin qu'on y a remarqué¹.

Depuis la réédification précipitée de Rome après le départ des Gaulois, on avait bâti au-dessus des égouts, ce qui avait empêché de les entretenir et de les nettoyer. Sous la censure de Caton et de Valerius Flaccus, ils furent mis en bon état. C'était un travail considérable, car il coûta cinq millions². En même temps, les censeurs affermèrent la construction de nouveaux égouts parmi lesquels Tite Live³ nomme les égouts de l'Aventin. On avait cru les retrouver, il y a peu d'années, dans des fouilles poursuivies avec beaucoup d'activité par les PP. dominicains de Sainte-Sabine, sous la direction du P. Besson, ancien élève de l'Académie de France et qui unissait à une sainteté exemplaire ce don de la peinture naïve, si admirable chez le dominicain de Fiesole. On a constaté dans l'intérieur du mont Aventin l'existence de plusieurs étages de conduits souterrains⁴ communiquant entre eux par des

¹ Abek., *Mittel. It.*, p. 175. Dans le prolongement souterrain qui passait sous le Forum. Abeken nie formellement la présence du travertin à l'embouchure de la Cloaca vers le Tibre, au moins dans les assises inférieures (*ib.*, p. 174), où Canina l'avait signalée.

² 1,000 talents. (Den. d'Hal., III, 67.)

³ T. Liv., XXXIX, 44.

⁴ L'intérieur du Capitole offre la même disposition de conduits souterrains et de puits.

puits et dans lesquels ont été trouvés un vase qui contenait de l'eau antique et un robinet¹. Mais il paraît qu'il faut renoncer à reconnaître dans les conduits de l'Aventin l'œuvre de Caton².

Les aqueducs, dont le nom éveille soudain l'idée de la grandeur romaine, dont les majestueux débris ravivent si puissamment l'image de cette grandeur et de sa ruine, les aqueducs nous intéressent surtout, ainsi que les autres monuments de Rome, par leur rapport avec l'histoire de Rome, par les événements auxquels se rattachent leur construction ou leurs réparations³.

Le plus ancien des aqueducs romains, qui porta le nom du grand patricien Appius, date du milieu du cinquième siècle, quand le patriciat, déjà dépouillé en grande partie de ses prérogatives, sentait le be-

¹ On a trouvé aussi un robinet antique à Pompéi et un tuyau de pompe contenant de l'eau. (Murray, *S. it.*, p. 178.) Les tuyaux de plomb indiquent que les conduits de Sainte-Sabine servaient d'aqueduc pour amener l'eau des sources de l'Aventin dans le quartier marchand, situé au pied de cette colline, et dans lequel débouchait, vers l'entrée du marché aux Bœufs, le conduit de l'eau Appia. Les tuyaux de plomb et les puits sont mentionnés par Vitruve dans ses prescriptions au sujet des aqueducs. (Vitr., VIII, VI, 1.)

² Descemet, *Mém. sur les fouilles exécutées à Sainte-Sabine*, p. 24.

³ Les aqueducs grecs, même si *créné* veut dire aqueduc, n'avaient aucune ressemblance extérieure avec les aqueducs romains; on ne saurait leur comparer la source aux neuf canaux d'Athènes. (Paus., I, 14.) L'aqueduc de Mégare, admiré par Pausanias (I, 40, 1), était orné de colonnes; je crois que c'était plutôt une fontaine.

soin de défendre par des entreprises utiles sa popularité menacée; quand Rome, sûre de triompher de ses deux plus redoutables voisins, les Étrusques et les Samnites, sans inquiétude pour son existence, commençait à s'occuper de ce qui pouvait la rendre meilleure; quand la république victorieuse reprenait la tradition des travaux interrompus par une lutte politique nécessaire, depuis les rois. L'aqueduc et la voie d'Appius marquent un moment d'une grande importance dans la destinée de Rome, ils sont comme une magnifique vignette entre le premier alinéa de l'histoire de la république et les suivants.

Cet aqueduc était presque tout entier souterrain, disposition qui présentait moins de difficultés et ne permettait pas à l'ennemi d'intercepter les eaux; mais lorsque Rome ne sentit plus ses ennemis si près d'elle, elle étala ses aqueducs à la surface du sol, comme pour les défier, défi qu'acceptèrent les barbares le jour où ils vinrent couper les aqueducs.

Le second aqueduc romain, qu'on appelait l'*Anio ancien*, fut, comme la plupart des temples érigés sous la république, un monument de victoire. La victoire en fit les frais.

C'était le temps où Rome commençait à s'enrichir par la guerre, où Sp. Carvilius, vainqueur du Samnium, déposa dans le trésor public trois cent quatre vingt mille livres d'airain, consacra le reste du butin à

ériger un temple du *Hasard fortuné*¹, et, avec les armures des Samnites, éleva sur le Capitole cette statue colossale de Jupiter qu'on pouvait apercevoir du mont Albain.

Celui qui amena dans la ville les eaux de l'Anio fut Manius Curius Dentatus, un vieux plébéien sabin² dont Pyrrhus ne put tenter l'incorruptible pauvreté, qui vainquit Pyrrhus et avec le butin fait dans cette guerre paya le prix de son aqueduc. Curius était un plébéien comme Carvilius, car le temps des plébéiens arrivait, et, chose remarquable, l'auteur du second aqueduc³ avait été l'adversaire politique de l'auteur du premier. Appius Claudius ayant refusé d'admettre les votes qui désignaient au consulat un plébéien, Curius obtint du sénat un décret qui ratifiait d'avance le choix du peuple quel que fut celui sur lequel il pourrait tomber⁴. Ainsi

¹ *Fors fortuna*. Probablement il ne fit que réparer ou relever l'ancien temple dont on attribuait la fondation à Servius Tullius.

² Le nom de Curius est dérivé de celui du peuple sabin lui-même; Manius vient de *manus*, bon, en sabin.

³ L'eau de l'Anio fut prise au-dessus de Tibur, à vingt milles de Rome. A cause des détours, l'aqueduc avait une longueur plus que double de la distance, quarante-trois milles. Un quart de mille seulement était hors de terre. On en voit des restes dans les environs de Tivoli et près de la Vieille-Espérance (non loin de la Porte-Majeure). L'Anio ancien se rapprochait de l'eau Appia, mais, suivant une autre direction, entraît par la porte Esquiline, d'où il était conduit dans la ville. (Front., 6 et 24, Canina, *Descr. del luogo denom. ant. la Speranza Vecchia*, 1839.)

⁴ Cic., *Brut.*, 14. Aur. Vict., *de Vir. ill.*, 33.

L'origine de l'aqueduc de l'*Anio ancien* est liée à la fois aux victoires que Rome remportait sur ses ennemis et aux grandes luttes qui mettaient aux prises ses citoyens.

La mort empêcha *Curius Dentatus* de voir l'achèvement de son aqueduc¹. Il fut terminé par un *Fulvius Flaccus*, de race sabine² comme lui.

La suite de l'histoire des aqueducs caractérise les changements survenus dans la république ; à la fin du siècle suivant (le sixième), deux hommes, dont les familles jouent un grand rôle à cette époque dans la construction des monuments d'utilité publique, les *Emiles* et les *Fulvius*, *M. Æmilius Lépidus* et *M. Fulvius Nobilior*, pendant leur censure, qui fut elle-même si féconde en travaux de ce genre, voulurent introduire une eau nouvelle dans la ville et la faire passer sur des arcades, mais ils échouèrent contre l'égoïsme de *M. Licinius Crassus* ; celui-ci ne voulut point que l'aqueduc passât sur son terrain³, donnant déjà un exem-

¹ *Front., de Aqued.*, 1, 6.

² Outre les raisons que j'en ai données, je remarque que le nom de *Flaccus*, si ordinaire dans la gens *Fulvia*, appartient à une branche de la gens *Valeria* que l'on sait avoir été sabine.

³ *T. Liv.*, x, 51. *Nirt (G. de bauk.*, II, p. 185) suppose qu'il s'agit ici d'une nouvelle direction donnée à l'*Anio* ancien, mais *Tite Live* ne le dit point. Dans tous les cas, l'aqueduc projeté devait passer très-vraisemblablement par les jardins *Liciniens* qu'on trouve plus tard possédés par les *Crassus*, branche de la famille *Licina*. Si l'aqueduc avait été exécuté, il serait donc entré dans la ville du côté de *Sainte-Marie-Majeure*.

ple de cet amour excessif de la propriété qui rendit un autre Crassus célèbre par son avarice, et les censeurs durent renoncer à leur projet. L'intérêt privé résistant à l'intérêt général et la richesse plus puissante que la censure... On est déjà bien loin des temps de Curius Dentatus.

Les abus allaient se multipliant. A une époque où les terrains consacrés au culte public, les bois sacrés qui entouraient les temples, étaient impunément envahis par l'avidité des particuliers, il n'est pas surprenant que les particuliers se permissent de détourner à leur profit l'eau des aqueducs ; c'est ce qu'ils faisaient en effet, et de plus on laissait dépérir les aqueducs eux-mêmes¹. Le sénat finit par s'en émouvoir et chargea le préteur Q. Marcius Rex² de prononcer sur les usurpations qui avaient été commises, de réparer les aqueducs et d'amener de nouvelles eaux dans la ville. Marcius fit en effet rentrer l'État dans ses droits, rétablit les conduits de l'eau *Appia* et de l'*Anio*,

¹ Front., *de Aqu.*, 1, 7.

² Ce n'est pas ma faute si je trouve partout des Sabins. Marcius ou Martius était un nom sabin depuis le roi Ancus Martius jusqu'à la tante de César Marcia, qui prétendait descendre de ce roi dont on voit l'effigie sur les médailles de la famille Marcia. Pour Q. Marcius Rex, il devait son surnom à une prétention semblable, laquelle ne prouve rien, du reste, que l'extraction sabine des Marcius. Pline (xxx, 24), trompé par le nom de *Marcius Rex*, a cru que le roi Ancus Martius était le premier auteur de l'aqueduc, mais il n'est nulle part question d'aqueducs au temps des rois.

enfin en construisit lui-même un troisième qui porta son nom (*Aqua Marcia*)¹. On avait pris Carthage et Corinthe, l'argent ne manquait pas à Rome, on dorait pour la première fois les lambris du Capitole², et le sénat accorda à Marcius une somme d'environ deux millions. Les gardiens des livres sybillins déclarèrent que c'était l'eau de l'Anio qu'il fallait conduire au Capitole. Peut-être y avaient-ils quelque intérêt ; le soupçon d'un intérêt particulier dans les décisions d'un tribunal ecclésiastique est un soupçon qui vient fatalement à Rome. Quoi qu'il en soit, la question fut débattue à deux reprises dans le sénat, mais Marcius l'emporta. Sa statue³ fut placée sur son aqueduc, derrière le temple de Jupiter, à l'endroit où cet aqueduc atteignait le sommet du Capitole.

Marcius était allé chercher l'eau à trente-six milles de Rome, beaucoup plus loin qu'on ne l'avait fait jusqu'alors⁴. La longueur de l'aqueduc, avec les détours, était d'environ vingt lieues, dont deux et demie seu-

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 24, 17. L'*Aqua Tepula* est nommé par Pline comme existant déjà ; mais Frontin (8) nous apprend qu'elle ne fut amenée à Rome que dix-sept ans plus tard, en 627.

² Un demi-siècle auparavant on avait placé des boucliers d'or sur le faite du temple de Jupiter Capitolin. (T. Liv., xxxv, 10.)

³ Canina, *Rom. ant.*, p. 615.

⁴ A trois milles sur la droite du trente-sixième mille de la *Via Valeria*, aujourd'hui route d'Ascoli, on voit les sources très-abondantes de l'eau Marcia (Nibby, *R. Ant.*, 1, p. 361). L'eau Marcia était encore meilleure à boire que l'eau Virgo. Il a été question de l'amener de nouveau à Rome.

lement sur des arcades, le reste sous terre. L'eau arrivait sur le Capitole, ce qui me fait croire qu'elle suivait la crête de la colline détruite depuis par Trajan et qui unissait alors le Capitole au Quirinal ¹.

Quelques années après, on construisit un aqueduc de peu d'étendue, trois lieues seulement; l'eau qu'il apportait s'appela *Tepula* ². Ce fut le dernier aqueduc de la république; bien que la construction de l'*aqueduc Julia* soit antérieure de trois ans au combat naval d'Actium, je ne puis séparer l'œuvre d'Agrippa des œuvres de l'empire et attribuer à la république ce qui s'est fait après la bataille de Philippe, car dans cette bataille la république était morte.

Rien ne donne une plus haute idée de la grandeur de Rome que les voies romaines; ces voies, disent Strabon et Plutarque, et nous pouvons le dire aujourd'hui en contemplant leurs restes, pavent les plaines, fendent les montagnes, passent sur les torrents franchis et les vallées comblées.

Les voies étrusques servirent sans doute de modèles aux voies romaines. Ces modèles ne purent leur venir ni de Carthage, qu'à l'époque d'Appius ils ne connais-

¹ L'arvenue aux jardins de Pallas (dans les environs de la Porte-Majeure), une portion de l'eau Marcia s'en détachait pour aller gagner le Caelius par le ruisseau *Herculeus*, ainsi nommé sans doute parce qu'il passait près du temple d'Hercule. (Front., 19.)

² L'eau Tepula commençait au dixième mille, à deux milles à droite de la voie Latine. (Front., 8.)

saient pas encore¹, ni de la Grèce², qu'alors ils ne connaissaient guère mieux et où la nature du pays, comme en ont un sentiment très-vif tous ceux qui l'ont traversé, a toujours présenté et présentera toujours aux communications tant d'obstacles, étant coupé en tous sens de montagnes très-rapprochées et très-escarpées; ce qui est la clef de son histoire et a produit ce morcellement d'où sont sorties une vie individuelle très-féconde et des divisions perpétuelles, des guerres incessantes et longues entre des villes extrêmement voisines, comme Sparte et Messène, divisions et guerres qu'on a peine à s'expliquer quand on n'a pas éprouvé par soi-même combien il est difficile en Grèce de franchir les plus petites distances.

L'histoire des routes romaines sous la république est liée encore plus que celle des aqueducs à toutes les phases de l'histoire romaine; l'intervention et la prédominance de tous les partis politiques y est représentée; celle du vieux patriciat sabin par Appius, celle du plébéjanisme nouveau par Flaminius. L'établissement des routes fut un moyen de popularité honnête entre les mains de Caius Gracchus, qui

¹ Un compilateur peu ancien (Isid., *Étym.*, xvi, 7) donne une origine carthaginoise au payage des routes, et cette assertion invraisemblable a été répétée trop légèrement après lui (Nibby, *Dint.*, iii, p. 495.)

² On trouve çà et là, en Grèce, des vestiges de route, peu considérables, mais nulle part la disposition propre aux routes romaines.

voulait mériter les suffrages populaires par de vrais services¹, et un moyen de popularité coupable entre les mains de Curion, qui voulait couvrir par là l'opprobre de sa défection de la liberté et gagner la faveur de la démocratie pour la livrer à César auquel il s'était vendu.

La solidité, ce cachet du caractère et des œuvres du peuple romain, n'est nulle part plus remarquable que dans leurs voies. Nous pouvons étudier par nous-mêmes la construction de ces voies et vérifier l'exactitude des renseignements que les anciens nous ont transmis à ce sujet. Ces renseignements sont peu nombreux et ont grand besoin d'être éclaircis et complétés par ce que nous voyons. Vitruve parle peu des voies; ce que nous avons de mieux à cet égard sont quelques vers d'un poète médiocre, Stace. Heureusement, non pas pour lui mais pour nous, Stace était un plat courtisan qui célébrait toujours avec beaucoup d'empressement tout ce que faisait de bon ou de mauvais son cher empereur Domitien. Or, Domitien ayant réparé un morceau de la voie Appienne, Stace se hâta d'emboucher la trompette. Il se répand, il est vrai, en exclamations hyperboliques qui ne nous apprennent rien : « Oh ! combien de mains travaillent ensemble ! ceux-ci coupent les forêts et dépouillent les montagnes, ceux-ci avec le fer soulèvent les rochers et les poutres, ceux-ci unissent les pierres et forment le tissu

¹ Plut., 6, 7. App., *B. civ.*, 1, 23

de l'ouvrage au moyen du tuf et de la pouzzolane¹. »

Pulvere cocto sordidoque tupho,

Mais heureusement, encore cette fois pour nous plus que pour lui, Stace avait le défaut des poètes de son temps : ce goût excessif de la description minutieuse qui est le caractère de toute littérature en décadence, et dans les vers qui suivent il énumère avec beaucoup d'exactitude les procédés employés pour construire une route², ce qui en latin s'appelait *munire viam* et qui se faisait sous la république de la même manière que sous l'empire.

« Le premier travail est de faire la tranchée et d'en niveler les parois, en creusant profondément la terre; puis, après avoir rempli le fossé évidé, de placer sur le dos d'âne (fondement de la route) le *gremium* (c'est-à-dire un amas de cailloux brisés et mêlés de chaux), de peur que le sol ne chancelle, et ne cède quelque part, oscillant sous le poids des pavés qui seront pressés sur lui. »

Stace n'oublie pas les trottoirs (*umbones*) qui subsistent encore en plusieurs endroits sur la voie Appienne aux portes de Rome et les pierres qui les relient et qu'il appelle des clous (*gomphi*).

Tunc umbonibus hinc atque hinc coactis
Et crebris iter alligare gomphis.

¹ Stat., *Sylv.*, iv, 3, 49 et suiv.

² *Ib.*, 40-5.

Nous savons par d'autres témoignages que ces trottoirs n'étaient point pavés comme le milieu de la route mais couverts d'un sable battu ¹ qui s'appelait *glarea* et s'appelle encore dans le nord de l'Italie *ghiarra*. L'établissement des rues considérables dans l'intérieur de Rome ² était le même que celui des voies publiques, des grandes routes; les censeurs en affermaient de même la construction ³.

Chaque mille était marqué par une pierre. La première pierre miliare de la voie Appienne a été trouvée en place et a montré que les milles se comptaient à partir des portes de Rome, et non du *Milliarium aureum*, encore debout au pied du Capitole. En Grèce, des amas de pierres, consacrés à Hermès sur les routes, indiquaient les distances ⁴.

¹ Tibulle disait à Messala, qui avait restauré une partie de la voie Latine :

Quique opibus congesta tuis *hic glared dura*,
Sternitur, hic apta jungitur arte *silex*.
Eleg., I, 7, 59-60

Tite Live (XII, 27) dit : *Vias... glarea marginandas*.

Plutarque (*Gr.*, 7) distingue également la route pavée de lave et les trottoirs formés d'une couche de gravier.

² On emploie, quand on en parle, le même mot *munire*. « *Publicius Clivus appellatur, quem duo fratres. L. M. Publicii... munierunt.* » (*Fest.*, p. 238.)

³ *Censores... Viam a foro boario ad Veneris et circa foros publicos... (le long du Cirque) faciendam locaverunt.* (T. Liv., XXX, 57.)

⁴ *Anth. gr.*, III, p. 197. Mercure et Hercule placés dans un *trivium* pour marquer la route. (Bas-rel., *M. Cap.*, S. d. *Emp.*)

Si j'écrivais l'histoire de *Rome hors de Rome*, beau sujet que je laisse à un plus jeune qui puisse faire pour tout l'État romain ce que j'ai fait pour une ville, je suivrais le progrès des voies romaines s'avancant avec la conquête et s'allongeant à mesure qu'elle s'étend sur le monde, on verrait la voie Appienne¹, qui s'arrêtait d'abord à Capoue, traverser ensuite toute l'Italie méridionale quand celle-ci devint romaine et conduire les légions où elle devait plus tard conduire Virgile, à Brindes, c'est-à-dire aux portes de la Grèce. La voie Valéria², ouverte pendant les guerres samnites pour prendre en flanc le Samnium; la voie Flaminienne³,

¹ Appius l'établit : « Viam munivit » (T. Liv., ix, 29), mais elle ne fut pavée qu'après lui, d'abord en dalles de tuf, *saxo quadrato*, jusqu'au temple de Mars (T. Liv., x, 23); puis en lave, *silice* (T. Liv., x, 47), du temple de Mars jusqu'à Boville. Enfin, au temps de Scipion l'Africain seulement (T. Liv., xxxviii, 28), on remplaça les dalles de tuf par de la lave, de la porte Capène jusqu'au temple de Mars. A cette époque, la voie Appienne n'était donc pavée en lave que sur un espace de cinq lieues; *saxum quadratum* se prend pour toute pierre, tuf ou travertin, taillée en rectangle, par opposition à *silex*, la lave qui était taillée en polygones irréguliers. Pour une voie, l'emploi du tuf volcanique est plus naturel à supposer que celui du travertin. A l'établissement de la voie Appienne, qui traversait les marais Pontins, se liait nécessairement l'entreprise de dessécher ces marais, entreprise que reprit au sixième siècle Cornélius Cethegus (T. Liv., *Epit.*, xvi), que devaient reprendre à leur tour César et Napoléon et que nul d'entre eux ne devait achever.

L'un des chemins ouverts en 447 par M. Valérius Maximus et son collègue M. Junius Bubulcus. (T. Liv., ix, 43.)

² T. Liv., *Epit.* xx

tournant l'Étrurie soumise à travers l'Ombrie et se dirigeant vers le pays des Gaulois, toujours menaçants, puis partant de Rimini, sa dernière étape, pour aller, perçant le pays gaulois, jusqu'au pied des Alpes¹ : la voie Aurélia², longeant l'Étrurie à l'ouest et plus tard poussée à travers toute la Ligurie durant les longues guerres liguriennes, tandis qu'entre la voie Flaminienne du côté de l'Adriatique et la voie Aurélia sur la mer thyrrhénienne, la voie Cassia³ allait au cœur du pays étrusque, ainsi embrassé de partout et troué de part en part à son centre ; enfin la voie Domitia, œuvre d'un aïeul de Néron, ouvrant la Gaule aux conquêtes de César⁴. Écrivant l'histoire de Rome à Rome, je n'ai le droit de m'occuper que de l'origine des voies conduisant à des points assez rapprochés pour que leur but soit à ma portée, comme les voies d'Ostie, de Tibur, de la Sabine. Or, leur origine est inconnue :

¹ En se continuant vers Aquilée (Strab., v, 1, 11). Strabon, dans ce passage, a confondu Flaminius qui fut battu au lac Trasimène et son fils qui conduisit la voie paternelle de Bologne à Arezzo ; une autre alla de Plaisance à Rimini.

² Il devait exister très-anciennement une voie entre Rome et Cæré. Elle fut pavée et prolongée jusqu'à *Forum Aurelii*, au delà de la Marta, par un Aurélius. Selon Nibby (*Dint.*, m, p. 564), par C. Aurélius Cotta en 512 ; puis, jusqu'au *Vada Sabatiana*, dans le Genovesin, en 644. par M. *Æmilius*, vainqueur des Ligures.

³ Nibby (*Dint.*, m, p. 570) attribue l'établissement de cette voie à L. Cassius Longinus Ravilla, qui amena l'eau Tepula à Rome et fit une route en Thessalie.

⁴ Drumann., *Gesch. Roms.*, m, p. 14. Cic., *Pro Font. fragm.*

ces voies existaient de tout temps, l'histoire ne dit rien de leurs commencements¹.

A Rome, on connaît moins l'histoire des rues que des routes; cependant nous savons qu'à la fin du sixième siècle de Rome, après une maladie contagieuse, les censeurs ordonnèrent de paver les rues², mesure d'assainissement sans doute, analogue à celles qu'on a prises chez nous après le choléra.

Plusieurs rues de la Rome moderne suivent bien certainement la direction d'une rue antique que nous-mêmes suivons encore aujourd'hui; on peut se donner le plaisir de marcher le long de la voie Sacrée en compagnie d'Horace, de la quitter avec lui pour la rue Neuve, à leur embranchement, de flâner dans la rue des Étrusques, de gravir avec Martial la montée de la Subure, de gagner le sommet de l'Oppius par la rue Scélérate, auparavant la Bonne-Rue; en longeant la rue Pie on est bien sûr d'être dans le *Haut Sentier*. Mais l'histoire nous apprend rarement qui a ouvert ou pavé ces rues; elle nous l'apprend cependant quelquefois. Nous savons que deux frères, qui étaient édiles en même temps, deux Publicius, pavèrent la montée à laquelle ils donnèrent leur nom et qui sert encore à ceux qui gravis-

¹ La voie Latine n'a point d'auteur connu; elle devait donc exister avant la voie Appienne, dans laquelle elle allait tomber à Casilinum. On peut croire que l'intention d'Appius en conduisant la sienne près de la mer fut d'éviter les montagnes.

² T. Liv., xii, 21-27.

sent l'Aventin pour visiter l'église de Sainte-Sabine; nous savons qu'une rue, mise à l'entreprise par les censeurs M. Livius et C. Claudius, allait du marché aux Bœufs au temple de Vénus, en passant sur la pente de l'Aventin, le long du Cirque¹, là où maintenant il n'y a plus de rue.

Les ponts, on le pense bien, ne sont point une invention propre aux Romains : il y en avait un à Babylone², il y en eut en Égypte³ et en Grèce; mais les Romains ne paraissent pas avoir appris de la Grèce l'art de les construire⁴, car leurs ponts reposaient sur des arcs voûtés, ce dont l'histoire grecque ne cite aucun exemple. Or, la voûte ne leur vient pas, je crois, des

¹ Tit. Liv., xxix, 37.

² Hérod., I, 186. Le pont de Babylone était soutenu par des piliers droits qui portaient des planches, *κλινας* (Diod. Sic., II, 8). On n'a trouvé en Égypte que quelques voûtes en briques. L'invention de la voûte est attribuée par Posidonius (Sen., *Ep.*, 90) à Démocrite, né vers l'an 460 avant Jésus-Christ. Les très-anciens monuments : le trésor d'Atrée, le trésor d'Orchomène, montrent cette *approximation* à la voûte que présentent d'autres monuments de l'époque pélasgique plutôt que la voûte véritable, la voûte à *clef*; cependant on a cru l'y reconnaître (Mure, *Ann. arch.*, 1838, p. 142-3). Le tombeau de Théron à Agrigente, que l'on cite comme le plus ancien exemple de la voûte, fut endommagé par la foudre (Diod. Sic., XIII, 86), ce qu'on oublie.

³ On en voit dans les peintures des monuments égyptiens.

⁴ Le mot *pons* est latin et ne ressemble point au mot grec *πέπταρα*, qui veut dire aussi chaussée. Toutes les rivières en Grèce sont guéables; il n'y a aujourd'hui d'autre pont dans ce pays que celui de Chalcis, sur un petit bras de mer, l'Euripe.

Grecs, chez lesquels elle remonte tout au plus à l'âge de Périclès¹, postérieur lui-même à la *cloaca Maxima* des Tarquins, et qui n'en firent pas un grand usage² avant l'époque alexandrine, tandis qu'elle joue un rôle considérable dans les monuments romains depuis les premiers temps³. La voûte qui constitue la plus grande différence de l'architecture grecque et de l'architecture romaine, la voûte, comme je l'ai dit, est venue aux Romains des Étrusques.

L'histoire des ponts de Rome m'appartient à double titre : ils sont dans la ville, et tous les ponts actuels, sauf peut-être une seule exception, remplacent un pont antique ou le conservent. Cette histoire est souvent curieuse. Le plus ancien de tous, le pont Sublicius, fut

¹ Contemporain de Théron. Le pont de deux cents pieds jeté sur l'Euripe entre Aulis et Chalcis était un pont en bois (pfahlbrücke). Voy. Hirt, *die Lehre der Geb.*, p. 413. On a trouvé quelques arches de pont en Grèce, mais rien ne prouve qu'elles soient antérieures à Démocrite, sauf peut-être le pont de Xero-Campo, formé de polyèdres irréguliers et qui, à cause de cela, doit être attribué aux Pélasges. (Clark, *Pelop.* p. 179.)

² L'Odéon d'Athènes était surmonté d'un *tholus* ; mais nous savons que ce *tholus* n'avait point la forme d'une voûte, mais d'une tente (Paus., I, 20, 3), ce qui peut faire douter que le *tholus* de Scopas à Épidaure (Paus., II, 27, 3) en fut une. Le dôme qui surmonte le monument de Lysicrate est une voûte plate formée d'un seul morceau de marbre.

³ La *Cloaca Maxima*, l'émissaire du lac Albano. La voûte paraît dans le *Tabularium*, monument de la république et à tous les autres égards d'un goût si grec. La voûte est partout dans les monuments de l'empire.

refait constamment toujours en bois, comme au temps où il fut coupé par Horatius Coclès, et pour l'être au besoin. Nous le retrouverons quand nous raconterons la mort de T. Gracchus. Sous l'empire, il était devenu le rendez-vous des pauvres, qui y tendaient *la main aux aumônes*, dit Sénèque¹, comme Juvénal, qui connaît aussi les pauvres du *pont*, nous peint les mendiants accompagnant les voitures à la montée de Laricia et envoyant des baisers aux voyageurs²; aussi Martial, dans ses imprécations contre un poète famélique, souhaite qu'il soit exilé du *pont* et de la *montée*.

Erret in Urbem pontis exsul et clivi.

(Mart., x, 5, 3.)

Les mendiants sont encore à Rome assis sur les trottoirs des ponts et accompagnent encore les voitures aux montées avec une pantomime aussi expressive qu'au temps de Juvénal. A Rome, où ne mendie-t-on pas? Sénèque nous apprend aussi qu'on payait³ pour le passage des ponts.

A côté du pont Sublicius était celui que, dans leurs mémorables censures de 575, firent construire M. Fulvius Nobilior et Æmilius Lépidus, et qui, du nom de ce dernier, s'appela Æmilien⁴. Il fut achevé dans les

¹ Sen., *de Vit.*, *beat.* 25.

² Juv., *Sat.*, iv, 116.

³ *Dial.*, ii, 14, 2.

⁴ Il existait auparavant d'autres ponts que le pont Sublicius, car en

premières années du septième siècle par Scipion Émilien et L. Mummius, censeurs, l'un vainqueur de Carthage, l'autre de Corinthe. Scipion Émilien continuait l'œuvre commencée par un membre de la famille Émilia, comme s'il voulait montrer par là qu'il se souvenait d'en être sorti. Pour Mummius, il avait beaucoup à faire s'il voulait autant bâtir à Rome qu'il avait détruit à Corinthe.

Les abords de ce pont étaient encore plus mal famés que ceux du pont Sublicius¹. On place le pont Émilien là où est aujourd'hui le pont Rotto², rompu et réparé souvent, mais qui avait été brisé une dernière fois

parlant d'une inondation du Tibre survenue en 562, Tite Live (xxxv, 21) dit qu'elle emporta deux ponts. Celui-ci s'appela dans les bas temps pons *Lapideus*, par corruption de pons *Lepidi*, et par un de ces jeux de mots involontaires qui altèrent une dénomination dont on a oublié le sens pour lui donner un sens qu'elle n'a pas; ou bien ce pont fut-il appelé dès l'antiquité *pont de pierre* parce qu'il était le premier pont (comme le théâtre de Pompée appelé aussi *lapideus*) qui fût en pierre.

¹ Un scholiaste de Juvénal dit qu'il y avait là des *lupanaria*. Il y en avait à Rome dès le temps de Caton; ils durent beaucoup se multiplier dans la Rome impériale. Le *Breviarium* en indique quarante-six.

² Le pons Émilien était près du théâtre de Marcellus : « Portuno ad pontem *Æmilium* ad theatrum *Marcelli* (*Cal. Capr.*: Can., *R. Ant.*, p. 561). Cette proximité conviendrait encore mieux au pont Quattro-Capi qu'au pont Rotto. Celui-ci se serait appelé d'abord Émilien, et le Fabricius qui lui a donné son nom, au lieu de le construire, n'aurait fait que le réparer. On pourrait peut-être entendre ainsi le *faciundum curavit* de l'inscription. D'autre part, le sacrifice au dieu des ports Fortunus tend à reporter le pont Émilien, qui en est dit voisin, du côté de l'Emporium, et par conséquent du pont Rotto.

quand on a eu l'idée de réunir ses deux extrémités par un pont de fer dont l'aspect sur ces débris d'un pont, qui avait succédé à celui de Scipion Émilien, produit un singulier effet¹.

Il ne paraît pas que l'île Tibérine ait été mise en communication par des ponts avec l'une et l'autre rive avant la fin du septième siècle² de Rome. Le premier construit fut, comme il était naturel, celui de la rive gauche, le plus près de Rome. Il reçut le nom de

¹ Il n'est pas sûr que le pont Sisto remplace un pont antique; les uns disent : le pont Probi, les autres le pont Aurelius; du premier on ne sait rien, le second est celui qui, d'après les antiquaires seulement, s'est appelé *pont Triumphalis* et dont on voit les restes au-dessous du pont Saint-Ange. C'est ce pont-là qui a dû s'appeler *Aurelius*, car la voie Aurelia était de ce côté. Cependant il a dû exister un pont pour communiquer directement du champ de Mars avec le quartier Transteverin, seulement nous n'en connaissons avec certitude ni le nom primitif, ni l'emplacement précis. Nibby (*R. ant.*, I, 178) croit que le pont Aurelius (le même pour lui que le pont Antonini) fut bâti par Caracalla, qui aurait usurpé le nom de Marc Aurèle; mais le nom qu'usurpait Caracalla était *Antoninus* et non *Aurelius*. Je crois, comme Nibby, que Caracalla avait fait un pont pour aller au delà du Tibre, dans ses jardins qui avaient été ceux de son frère Geta, mais je pense que ce pont ne s'est jamais appelé, pas plus que Caracalla, Aurelius; c'était bien plutôt le pont Antonini, du vrai surnom emprunté par Caracalla à Marc Aurèle. Or, le pont Antonini dont parlent les Actes des martyrs était un de ceux qui portaient dans l'île Tibérine, appelée alors Lycæonia, car les corps des martyrs mis à mort sur le pont Antonini sont jetés dans le Tibre près de l'île Lycæonia. (Actes des martyrs saint Hippolyte et saint Adrien et Actes de saint Calépode, cités par Canina. *R. ant.*, p. 584.)

² Dion Cass., xxxvii, 45.

Fabricius de son auteur, L. Fabricius, curateur des routes, qui en approuva la construction ou la reconstruction ; c'est ce que nous apprend une inscription qu'on lit encore sur une des arches du pont. Sur une autre arche est mentionnée une restauration faite par Q. Lépidus et M. Lollius, consuls. Q. Lépidus était peut-être le fils du triumvir ¹. Pour M. Lollius, Horace parle de son consulat avec Lépidus et dit que lui-même avait alors quarante-quatre ans. M. Lollius était célèbre par une défaite en Germanie et par son avidité selon Pline ² et Velléius Paterculus ³, celui-ci suspect, il est vrai, dans cette circonstance, à cause de son dévouement à Tibère, dont Lollius fut l'ennemi ; mais Pline mérite plus de créance. Les faits ont cruellement démenti la belle ode qu'Horace a fait à Lollius l'honneur de lui adresser ⁴, et où Lollius est loué peut-être avec un peu de complaisance ; car, au futur vaincu de la Germanie, le poète dit qu'à travers les cohortes ennemies il a déployé ses forces victorieuses ; à celui qui devait extorquer aux rois de l'Orient ce à quoi les Anglais donnent le nom de *bribe* et nous en France un nom plus vulgaire, Horace rend ce témoignage bien hardi : « Tu t'abstiens de l'argent, qui attire tout à lui. » Il est vrai que, lorsque Horace écrivait son ode.

¹ Drumann, *Gesch. R.*, 1, 24.

² Pl., *Hist. nat.*, ix, 58, 11-2.

³ Vell. Pat., ii, 97.

⁴ *Carm.*, iv, 9.

Lollius n'avait pas encore mérité les reproches de Pline et de Velleius Paterculus; mais il faut avouer que le panégyriste a eu du malheur.

Terminons l'histoire de ce pont, assez piquante comme on voit, puisqu'une vieille inscription sur une vieille arche nous a conduit à surprendre, hélas! un aimable et grand poète donnant, dans les plus beaux vers du monde, la preuve d'une assez fâcheuse illusion. Le pont Fabricius nous ramène encore à Horace, mais cette fois sans avoir lieu de l'accuser, à propos de l'allusion qu'il fait à la singulière préférence accordée au pont Fabricius par les gens qui voulaient se noyer¹.

Dans l'autre pont de l'île, celui qui communique avec la rive droite, on croit reconnaître le pont Cestius, mais sans qu'on puisse en donner de très-bonnes raisons², à cause d'un L. Cestius qu'on suppose être le frère de ce M. Cestius dont le tombeau porte le nom de *pyramide* de Cestius. Laissé à Rome par César durant sa dernière expédition en Espagne, comme préfet de la ville³, L. Cestius eut construit le pont qui s'est appelé

¹ Hor., *Sat*, II, 3, 56. Ce pont, appelé aujourd'hui *Quattro Capi*, a été bâti en pépérin avec un revêtement de travertin qui a en grande partie disparu et a été remplacé par un revêtement en briques. A cela près, il est presque intact.

² La seule qu'on puisse alléguer c'est que dans la *Notitia* et dans le *Curiosum* il est nommé après le pont Fabricius, mais l'ordre topographique n'est pas toujours observé dans ces nomenclatures.

³ D. Cass., XLII, 28.

pont de Cestius¹. Ce serait le dernier monument de Rome libre².

Ce ne sont point des censeurs qui ordonnèrent l'établissement des deux derniers ponts dont je viens de parler, et par là leur construction se lie à l'histoire politique de Rome ; la censure en effet était presque entièrement abolie à la fin de la république, signe fâcheux des temps. On voulait la liberté du vice et par là on préparait la chute de la vraie liberté.

L'histoire des ponts qui avoisinent Rome est liée aussi à l'histoire romaine. Le pont Salario a vu le combat de Manlius Torquatus et du Gaulois ; le pont Mævius (aujourd'hui pont Mole) date probablement du temps de l'invasion d'Annibal et doit être contemporain de la voie Flaminienne, dont il faisait partie. Il fut refait par M. Æmilius Scaurus³, père de celui qui éleva le magnifique théâtre dont j'ai parlé et à peu près aussi corrompu que lui. Les Æmilii, après Paul Émile, sont une race avide d'argent comme le montrent ces deux Scaurus, Lépide le triumvir et Æmilius Paulus,

¹ Kibb., *R. ant.*, 1, p. 69.

² D'autres le font bâtir sous Tibère, mais Tibère n'eût pas souffert qu'on donnât à un particulier le nom d'un pont élevé sous son règne.

³ Amm. Marcell., 27, 3, 9. Aurelius Victor (*de Vir. ill.*, 61), dit : « Pontem Mævium *fecit*. Mais ce mot « *facere* » s'applique souvent à la réédification de monuments plus anciens. L'inscription d'Ancyre en fournit des exemples. On a vu que le pont Mævius existait au temps de la seconde guerre punique. (T. Liv., xxvii, 51.)

acheté par César, mais on trouve sans cesse leur nom attaché à des œuvres d'utilité publique.

C'est certainement à la plus belle époque de l'architecture républicaine qu'appartient le *ponte di Nona*¹, sur la voie Prénestine, probablement à l'époque du Tabularium, c'est-à-dire au temps de Sylla. Il est bâti en pépérin dont les blocs ont quelquefois dix ou douze pieds de longueur; au-dessous des arches, qui ont de dix-huit à vingt-quatre pieds de hauteur, est un pont beaucoup plus petit, qui a précédé l'autre. Ce petit pont primitif était sans doute l'œuvre des habitants du lieu et leur suffisait; mais Rome est venue; elle a élevé le niveau du pont jusqu'au niveau de la route, à laquelle il était lié, et a laissé subsister à ses pieds son humble prédécesseur comme pour servir à mesurer sa grandeur par le contraste².

Le pont magnifique et intact de Cori, avec son archa de vingt-cinq pieds, jeté sur un ravin au pied duquel

¹ Ainsi nommé au moyen âge parce qu'il est situé aux environs du neuvième mille antique, à partir de la porte Esquiline. Il n'est qu'à huit milles un quart de la porte Majeure (Nibb., *Dint.*, II, p. 591), mais la porte antique était plus loin du pont : ceci montre que les pierres miliaires antiques étaient encore debout quand le nom moderne de ce pont lui a été donné.

² D'autres ponts moins considérables conservent l'aspect de l'architecture républicaine, le pont Mammolo, sur la voie Tiburtine, dont une partie est des derniers temps de la république, car, bâties en tuf volcanique, deux de ses arches ont des archivoltes de travertin (Nibb., *Dint.*, II, p. 578); le pont Fratto, sur la route d'Ostie, etc.

roule un torrent, arche à triple cintre comme celle de la Cloaca Maxima, rappelle encore ce grand travail étrusque par ses blocs énormes de tuf. Un pont romain ne peut pas être en ce lieu plus ancien que le cinquième siècle, il montre qu'au moins jusqu'à cette époque les Romains bâtissaient à la mode étrusque. Je crois qu'il faut rapporter aux Étrusques eux-mêmes les ponts taillés dans le roc, comme on en voit deux près de Véies, ville étrusque¹ et deux ponts voisins aussi de Véies qui semblent contemporains de son état primitif.² C'est une confirmation de l'origine étrusque que j'ai donnée au pont romain.

Le forum, le lieu romain par excellence, procède certainement de l'agora grecque, comme la *piazza* italienne du moyen âge procède du forum romain. Ce que désignent ces trois noms est un carré long entouré de portiques³ soutenus par des colonnes et sous lesquels sont des boutiques servant à la fois de marché, de place publique pour les assemblées et de promenade. L'agora était, ainsi que le forum, un marché. A Athènes, il y avait un marché pour chaque chose, le poisson, les fleurs, les parfums, les oignons,

¹ Le pont Sodo et l'Arco del Pino (Nibb., *Dint.*, III, p. 427, 433.

² Abeken (*Mittel. It.*, p. 184) l'affirme pour le pont dell' Isola, entièrement construit en tuf et en pépérin. Selon lui, le pont di Formello n'est qu'en partie antique.

³ L'Agora des villes grecques, aussi bien que le Forum romain, était entouré d'un portique à deux étages. (Vitr., V, 1. 1.)

les poteries, les habits neufs et vieux, les livres et les esclaves. Il y avait aussi des marchés spéciaux à Rome, et il y en a encore, c'était un progrès sur le *marché commun*, où les objets les plus disparates sont vendus dans le même lieu. Tel est encore le caractère du bazar oriental; on l'observe partout où le commerce n'a pas atteint de grands développements, je l'ai rencontré dans la nouvelle Athènes et dans les villes naissantes des États-Unis; on en trouve, sans sortir de Rome, un spécimen assez piquant sur la place Navonne, où sont exposés en vente des herbages, des vases de terre, de la ferraille et des livres. Les prêteurs et changeurs, qu'on appelait en latin *argentarii* et en grec *trapezitai*, ce qui revient à peu près à notre mot *banquier*¹, avaient en Grèce leur établissement dans l'agora comme dans le forum.

Mais l'agora, à la différence du forum, primitivement un marché, fut d'abord le lieu des jugements et des délibérations publiques², qui avaient lieu, dès le temps d'Homère³, dans une enceinte entourée d'un mur de grosses pierres, comme le forum d'Auguste. Dès lors l'agora était ce qu'elle devint à Athènes et ce que fut le forum romain, un rendez-vous d'oisifs, que,

¹ *Trapeza* table, comme *banco*. De là le mot *banqueroute*, table brisée. A Rome, on voit encore sur les places publiques de petites tables pour les changeurs.

² *Agoré* était le nom même de l'assemblée. (*Il.*, VII, 345-6.

³ *Il.*, XVIII, 497-506. *Od.*, VI, 266-7 VIII, 409; XVI, 361.

par allusion aux statues dont elle était peuplée, autre trait de ressemblance avec le forum, l'on appela les *statues de l'agora*.

Ces deux emplois de l'agora furent parfois séparés, comme le voulait Aristote¹. A Athènes, le Pnyx servit de forum politique et l'agora plus spécialement de marché. Le forum de César devait être consacré uniquement, je ne dirai pas aux délibérations politiques de l'ancien forum, César entendait bien que leur temps fût passé, mais aux jugements; on ne devait y rien vendre et y rien acheter, sauf peut-être la justice.

Dans le forum romain, comme au milieu des places publiques de la Grèce, s'élevaient des colonnes honorifiques et des statues. On y plaça sur une colonne, près des rostrs, un cadran solaire², invention grecque, puis une horloge à eau, découverte que Ctésibius venait de faire à Alexandrie.

Les Romains n'avaient pas su approprier les cadrans grecs³, faits pour une autre latitude, à celle de leur climat. Scipion Nasica les remplaça par une horloge à eau, c'était la fameuse clepsydre qui limitait sagement

¹ Arist., *Pol.*, vii, 11.

² On voit dans les collections de Rome plusieurs cadrans solaires antiques.

³ Ils étaient placés à côté de la tribune. Le peuple, tourné vers l'orateur, voyait ainsi l'heure comme on la voit dans la plupart des théâtres d'Italie, sur un cadran placé au-dessus du rideau.

la prolixité des avocats. Le même usage existait à Athènes, puisque nous savons qu'on y arrêtait la clepsydre pendant la lecture des pièces du procès, afin que l'orateur eût tout le bénéfice du temps qui lui était concédé. A Rome, sous la république, la loi, ce qui était humain, accordait deux heures à l'accusation et trois à la défense; mais cela ne parut point suffisant aux orateurs de l'empire, qui se dédommageaient du silence de la tribune par la longueur des plaidoiries; il fallut accorder davantage, et Pline le jeune nous apprend¹ que de son temps la loi donnait six heures de parole à l'accusation et neuf à la défense.

On doit signaler aussi de grands travaux entrepris vers la fin du sixième siècle. M. Æmilius Lépidus et M. Fulvius Nobilior, ennemis politiques mais qui donnèrent une grande joie à leurs concitoyens en se réconciliant, et ne disputèrent plus que de zèle pour l'embellissement de Rome; ils établirent un théâtre temporaire², bâtirent un pont et une basilique auxquels Æmilius donna son nom, et construisirent plusieurs marchés. On fit beaucoup aussi pour l'approvisionnement de la ville; deux frères de cette gens Æmilia qui attaché son nom à tant de monuments d'utilité publique, avaient créé un *emporium*³, lieu destiné au

¹ *Epist.*, iv, 9.

² *T. Liv.*, xl, 51.

³ *Ib.*, xxxiv, 10.

débarquement des marchandises et où on les débarque encore aujourd'hui. Fulvius Flaccus et Aulus Posthumius élevèrent des portiques en manière de *docks*, les pavèrent ainsi que l'emporium lui-même et établirent un escalier allant de l'emporium au Tibre ¹. Des restes de ces constructions se voient encore adossés à l'Aventin.

De ce côté, entre l'Aventin et le Tibre, hors de la porte Trigemina, étaient divers marchés, notamment le marché aux bois ², le marché à la farine et au pain ³, les *horrea*, magasins de blés. Le voisinage de ces marchés, de ces magasins et de l'emporium produisait un grand mouvement de transport et fournissait de l'occupation à beaucoup de portefaix. Plaute ⁴ fait allusion à ces porteurs de sacs de la porte Trigemina. On peut en voir encore tous les jours remplir le même office au même lieu.

Nous connaissons l'emplacement des principaux marchés de Rome et la forme de l'un d'eux, le grand marché à la viande, *Macellum magnum* ⁵, sur le Cœ-

¹ Tit. Liv., xli, 27.

² *Ib.*, xxv, 41.

³ Le Forum Pistorium reg., XIII. frument..., sur la base capitoline, même région. Marchés en dehors de la porte Trigemina. (T. Liv., x, 51.)

⁴ Plaut, *Capt.*, i, 1, 22.

⁵ Il est représenté sur une médaille de Néron. *Camina* croit que sa forme circulaire a été conservée dans l'église de Saint-Étienne le Rond (*R. ant.*, p. 83), l'église aux rebutantes peintures d'affreux martyrs, vraie boucherie, *macellum magnum*.

lius; c'était un bâtiment surmonté d'une coupole; nous savons aussi où était le marché aux bœufs¹; le marché aux légumes², le marché aux poissons³, le marché des friandises⁴. Si, devenus un moment par la pensée citoyens de l'ancienne Rome, nous supposons que nous avons quelque chose à acheter, nous saurons où le trouver.

L'architecture est un art essentiellement romain : bâtir allait par dessus tout au génie d'un peuple qui avait en toute chose l'instinct de la durée. Cependant, dès qu'il connut les Grecs, il voulut se faire Grec aussi par cet endroit; les temples bâtis sous la république, dont il reste quelques débris nous ont montré la prédominance du goût grec à Rome; mais les noms des architectes, quand nous les connaissons, sont presque tous des noms romains. On ne cite guère qu'un archi-

¹ Place de la Bocca della Verità, entre le Tibre et l'entrée du Cirque. (Ov., *Fast.*, vi, 8-9.)

² Près du théâtre de Marcellus (via Montanara), car la *colonna Lactaria*, au pied de laquelle on exposait les enfants, était dans le marché aux herbes, et cette colonne s'élevait devant le temple de la Piété, que remplaça le théâtre de Marcellus.

³ Derrière la basilique Porcia (Plaut., *Capt.*, iv, 2, 34), près de Lautumies et près des *Boutiques neuves*, derrière l'église de Saint-Adrien.

⁴ Forum Cupedinis, *Cuppes* et Cuppedia antiqui lautiores cibos nominabant. Fest (p. 48), sur la Vélia, séparé de la voie Sacrée par un bois de cornouillers, là où fut depuis le temple de Vénus et de Rome. Inter sacram viam et macellum editum corneta (Varr., *Ling. lat.*, v, 152). On voit près de la basilique de Constantin des ruines qui peuvent provenir des boutiques du forum Cupedinis

tecte grec venu à Rome sous la république, Hermodore, de Salamine, auteur du temple de Jupiter dans le portique de Métellus, et du temple de Mars¹, situés tous deux dans la région du cirque Flaminien. Ces temples, du second âge de la république, furent donc tous grecs par l'architecture et presque tous romains par les architectes; mais ceux-ci étaient disciples des Grecs. Nous en connaissons plusieurs, outre le plus fameux de tous, Vitruve. Mutius construisit le temple élevé à l'Honneur et à la Vertu par Marius², après sa victoire sur les Cimbres; Valérius, d'Ostie, couvrit le

¹ Il faut joindre à ce nom ceux de deux artistes grecs Sauros et Batrachos, qu'un tour d'adresse imaginé par eux et raconté par Pline nous a conservés : ils avaient construit les deux temples que renferma depuis le portique d'Octavie (Pl., xxxvi, 5, 8); comme on ne leur permit pas d'y inscrire leur noms, ils sculptèrent sur la base des colonnes un lézard et une grenouille (en grec *sauros* et *batrachos*). Un lézard et une grenouille ornent les chapiteaux de colonnes antiques dans l'église de Saint-Laurent-hors-des-Murs, mais des chapiteaux ne sont pas des bases. L'ornement des colonnes de Saint-Laurent ne peut donc être qu'une imitation de celui que Sauros et Batrachos avaient ajouté à dessein aux colonnes de leur temple, à moins que *spira base* n'ait été pris pour *volute* par Pline. Un autre architecte grec, Sostrate, usa d'une ruse encore plus ingénieuse : Après avoir construit le célèbre phare d'Alexandrie, il traça une inscription en l'honneur du roi régnant sur la chaux dont le monument était recouvert, la chaux tomba et alors on en put lire une autre gravée sur la pierre où il était dit que le phare était l'œuvre de Sostrate. (Lac., *Quom. Hist. Constr.*, 62.)

² Vitruv., III, 2, 5. Vitruve cite encore Fulvius et P. Septimius, architectes romains. (VIII, *Præf.*, 14.)

théâtre temporaire de Libon¹. Ce qui est plus remarquable, Antiochus Épiphanes, tandis qu'il imitait à Antioche avec une grande magnificence le temple de Jupiter Capitolin², fit venir dans Athènes un architecte romain³, Cossutius, pour achever le temple de Jupiter Olympien dont la construction avait été interrompue depuis Pisistrate. Les rois d'Asie, pour disputer la Grèce à l'influence de Rome, étaient obligés d'employer des artistes romains⁴. Ariobarzane II, roi de Cappadoce, fit venir également à Athènes des architectes romains⁵ qu'il chargea de rebâtir l'Odeon de Périclès, détruit pendant le siège de Sylla.

Appeler des architectes étrangers dans la patrie d'Ictinus n'était-ce pas, selon le proverbe antique, porter des chouettes à Athènes? Ce double fait n'en est que plus honorable pour les architectes romains. Vitruve, suspect, il est vrai, dé-

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 4, 2

² T. Liv., xli, 20.

³ Vitr., vii *Præfat.*, 15. On a trouvé à Athènes, près du temple de Jupiter Olympien, une inscription (Boeck., *Corp. Inscript.*, 362-3) où se lisent ces mots : Δεκάμης (Decimus) Κοσσούριος Πομπηίου Πομπηίου. (*Ann. Arch.*, 1839, p. 503.)

⁴ Les rois de Pergame, Attale et Eumène, avaient dans ce dessein beaucoup fait pour Athènes. Attale y avait construit à ses frais un portique qui reçut son nom. (Athen., v. p. 212.)

⁵ Vitruve (v, 9, 1), Caius et Marcus Stallius qui étaient Romains; Ménalipus, que leur adjoint une inscription, pouvait être un Grec. (Bellay, *Mém. de l'ac. des inscript.*, xxii, p. 196.)

claire qu'ils ont égalé les architectes de la Grèce¹.

Cicéron demanda à un artiste romain nommé Clu-
tius le plan du temple qu'il voulait élever à la mémoire
de sa fille Tullie². Des noms d'architectes romains ont
été trouvés à Terracine, Pouzzoles, en Espagne et sur
les bords du Rhin³.

Si l'architecture est un art essentiellement romain,
la sculpture est l'art grec par excellence ; aussi, quand
nous passons des architectes romains aux sculpteurs
grecs qui ont travaillé à Rome, la proportion change et
ce sont les derniers qui l'emportent de beaucoup. A
peine si, parmi les sculpteurs, on trouve quelques
noms romains, et encore faut-il en déduire les affran-
chis grecs qui, selon l'usage, portaient le nom de leur
patron⁴, comme ce Lollius Alcamènes⁵ qu'un bas-relief

¹ Cum ergo et antiqui nostri inveniantur non minus quam Græci
fuisse magni architecti. (vi, *Præf.* 18.)

² Cic., *ad Att.*, iii, 118. L'architecte que Clodius employa à embellir
sa maison au moment de sa mort (Cic., *pr. Mil.*, 17), d'après son
nom, *Cyrus*, devait être Grec.

³ A Terracine, un C. Posthumius Pollio ; à Pouzzoles, un Cocceius ;
en Espagne un Apuleius ; à Bonn, sur les bords du Rhin, un Opponius
Justus.

⁴ Ainsi l'on pourrait croire que le Marcus Cossutius Cerdon dont
on a trouvé à Lanuvium le nom écrit sur la base d'une statue (Br.,
G. de Gr. K., i, p. 609) était un Romain, si une autre inscription qu'on
lit sur une statue du *British museum* ne nous apprenait que ce Marcus
Cossutius Cerdon était l'affranchi de Marcus Cossutius. (*Dilettanti*, i, 71.)

Descendait-il, comme on l'a cru, du grand sculpteur grec Alca-
mène ? Pas plus que moi, je pense, qui dans l'académie pastorale des
Arcades ai aussi reçu pour mon nom de berger celui d'Alcamène. Ce

de la villa Albani nous montre tenant un buste qu'il vient d'exécuter, tandis que sa femme brûle de l'encens devant lui pour rendre grâces aux dieux de l'œuvre terminée¹. Ce Lollius Alcamenès était Grec, comme le prouve son nom, auquel il avait joint celui de la famille Lollia parce qu'un Lollius l'avait affranchi; c'est ainsi qu'Horace, fils ou petit-fils d'affranchi, pouvait porter le nom de l'antique et illustre famille Horatia.

Les artistes qui ont un nom ou un prénom romain l'écrivaient quelquefois en lettres grecques et avec une forme grecque², tant le grec était à Rome la langue de l'art. Cependant c'était un Romain ce Coponius qui avait représenté les quatorze nations soumises par Pompée et dont, avec sa vanité ordinaire, il avait orné l'entrée de son portique³. Pour cette sculpture de la conquête on avait choisi un artiste romain.

Les sculpteurs romains qui tentèrent de rivaliser avec les sculpteurs grecs, leurs modèles, échouèrent

qu'il y a de certain c'est que ce Grec, dont le nom prouve l'origine, était revêtu, l'inscription le dit, de charges municipales, *décursion* et *duumvir*, et en conséquence avait adopté la toge romaine. Peut-être exerçait-il la sculpture en amateur. Une statue qu'on voit au palais Barberini a près d'elle deux bustes et représente aussi un sculpteur; on la donne assez ridiculement pour Brutus avec les têtes de ses deux fils.

¹ Cette explication de Zoega est la plus probable. On a supposé aussi un apothéose en quelque sorte domestique, ce qui l'est beaucoup moins.

² *Γυζιος*; pour Cnæus, pâte de verre citée par Winkelmann.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 27.

parfois dans cette tentative : une tête colossale dont l'auteur se nommait Décius, mise, dans le temple de Jupiter, en regard d'une tête pareille œuvre de Charès, auteur du colosse de Rhodes, ne servit, on l'a vu, qu'à faire ressortir l'infériorité du Romain ¹.

Quelques noms latins de sculpteurs nous ont été conservés ², mais plusieurs sont douteux ³, entre autres le nom d'une femme sculpteur, fait presque inouï dans les temps modernes ⁴. L'Anthologie nous a conservé le nom d'une Lesbia, femme grecque qui avait donné, dit le poète, à une statue en or de Vénus sa propre beauté ⁵.

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 18, 5. On a pensé, mais, ce me semble, sans motif suffisant, que ce pourrait être la tête de bronze du prétendu Commode, dans la cour du palais des Conservateurs.

² Autour de la *pigna*, maintenant dans le jardin du Vatican, trouvée non loin du mausolée d'Adrien, on a lu : Publius Cincius Salvius. Des inscriptions nous apprennent l'existence de Flavius Largonium qui faisait des statuettes en bronze : faber statuarius Sigillarius. (Orell., *Inscript.*, n° 4280.)

³ Un Titius Gemellus avait fait son propre buste (*Osann. Syll.*, sect. II, 5), dit une inscription grecque, peut-être ne l'avait-il que dédié à sa propre mémoire. Le nom propre *Ingenuus* qu'on lit au bas d'un Mercure du Vatican (*Ingenui*) est plutôt celui du possesseur que de l'auteur de la statue.

⁴ Sur un bas-relief on lit : Cassia Mani filia Mantilla Priscilla fecit (Brunn, *Gesch. d. Gr. K.*, I, p. 614-15). Ici encore le mot *fecit* indique peut-être seulement qu'une dame de la famille Cassia — ce devait être une personne considérable, car elle avait trois noms — avait fait faire le bas-relief. M. Mommsen tient d'ailleurs l'inscription pour suspecte.

Anth. palat., IX, 352.

Enfin, l'art italiote, soit pur, soit modifié par l'influence du goût grec, a été reconnu dans deux figures de bronze qu'on voit à Rome¹.

Les sculpteurs grecs qui travaillèrent à Rome sont en assez grand nombre, surtout dans le siècle qui précède l'empire. A mesure que le luxe devenait plus recherché, on s'adressait à la Grèce élégante et ingénieuse pour le satisfaire. Les artistes grecs fuyaient en foule² leur patrie asservie pour Rome encore libre. Varron³ avait connu un Grec nommé Posis qui savait si bien imiter les fruits qu'on ne pouvait distinguer les siens des véritables. Ce genre de trompe-l'œil est encore aujourd'hui exécuté avec succès à Rome.

Mais d'autres sculpteurs grecs s'y illustraient par des ouvrages plus sérieux. Ophelion, fils d'Aristonidas⁴, faisait le portrait de Sextus Pompée, qu'on appela un pirate et qui le fut en effet dans l'occasion, mais qui eut la gloire de lutter le dernier contre l'exécrable triumvirat. Si, comme il est possible, Ophelion était un affranchi de la famille Pompéia, il put être l'auteur

¹ Un jeune homme imberbe et une tête de Méduse, avec le nom de leurs auteurs, C. Pomponius et C. Oivius, au musée Kircherien, (Voyez Brunn, *Gesch. d. Gr. K.*, I, p. 533-4.)

² Des artistes grecs avaient été amenés d'Asie par le frère de Scipion l'Africain. (T. Liv., *xxxix*, 22.)

³ Pl., *Hist. nat.*, *xxxv*, 43, 2.

⁴ Ce nom est écrit sur une statue du Louvre; l'on a cru y reconnaître les traits du fils de Pompée.

de la statue historique de Pompée, qui, selon toute vraisemblance, est celle au pied de laquelle César fut immolé.

Vers ce temps vivait à Rome un sculpteur grec nommé Arcésilas qu'employèrent Lucullus et César. Il fut chargé par Lucullus, dont il était l'ami, d'une statue de la *Félicité* destinée au temple qu'élevait à cette déesse le voluptueux patricien, de la part duquel une semblable dévotion n'étonne point¹. Le sculpteur grec fit pour le forum de César la statue de *Vénus Génitrice*². Les nombreuses répétitions toutes semblables de cette *Vénus*, d'ailleurs essentiellement romaine, qu'on a trouvées à Rome, proviennent sans doute de la *Vénus* d'Arcésilas. Lié avec les grands personnages du temps, choisi par des hommes d'un goût délicat, comme Lucullus et César, pour décorer leurs monuments, Arcésilas était très à la mode, comme l'étaient les artistes italiens en France au seizième siècle, et il faisait payer fort cher la vogue dont il jouissait, puisqu'un chevalier romain lui donna, pour la reproduction en plâtre d'une coupe, un talent (environ cinq mille francs). Ce sculpteur, qui paraît avoir eu le goût des sujets légers, par exemple, des satyres emportant des nymphes³, avait composé un

¹ Celui qui avait commandé la statue et celui qui devait l'exécuter moururent avant qu'elle fût achevée (Pl., *xxxv*, 45, 2) : la *Félicité* ne leur porta point bonheur.

² Pl., *Hist. nat.*, *xxxv*, 45, 3.

³ Pl., *Hist. nat.*, *xxvi*, 5, 21.

groupe gracieux propre à orner le boudoir de quelque grande dame romaine et que reproduit dans son ensemble une mosaïque du Capitole; il représentait une lionne entourée par des amours ailés¹; les uns la tenaient en laisse, les autres la forçaient à boire dans une coupe, d'autres lui chaussaient des souliers, sculpture enjouée et un peu bizarre qui semble appartenir à l'école fantasque du Bernin.

On sait les noms de plusieurs sculpteurs et ciseleurs grecs établis à Rome à la fin de la république² et dans le premier siècle de l'empire³; l'un des plus renommés fut Pasitèlès de la grande Grèce, qui reçut le droit de cité romaine, peintre aussi et qui moulait en terre toutes ses figures avant de les peindre⁴, ce qu'on dit également de Michel-Ange. De Pasitèlès était une statue de Jupiter en ivoire dans le temple de ce Dieu qu'entourait le portique de Métellus, depuis portique d'Octavie, statue qui rivalisait avec les chefs-d'œuvre de la Grèce. Il fit le premier des miroirs d'argent, sans doute ornés de figures comme les miroirs étrusques. Il avait aussi représenté en argent Roscius

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 27.

² Pasitèlès, Stephanos, Ménèlas, et probablement plusieurs de ceux que Pline dit avoir vécu *vers le temps de Pompée*, Posidonius d'Éphèse, Lædus Stratiatès, Pythéas, Zopyrus, Teucer.

³ Diogène, qui décora le Panthéon, Thaletio, affranchi de Mécènes fondeur de statuettes en bronze. Les artistes à nom grec que Pline dit avoir travaillé pour le palais des Césars.

⁴ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 45, 3.

enfant enveloppé par un serpent dans son berceau ¹.

Presque tous les graveurs sur pierres fines ont des noms grecs; un très-petit nombre ont des noms latins ².

Quelle qu'ait été la quantité de sculpteurs grecs qui ont exercé leur art dans Rome, on y trouve cependant beaucoup d'échantillons d'une sculpture qu'on peut appeler romaine, œuvre des disciples de ces Grecs en général fort au-dessous de leurs maîtres. Les défauts de cette sculpture sont la lourdeur, la roideur, la sécheresse, la *manière* et une routine de ciseau produite par l'habitude de l'imitation, mais elles offrent aussi des qualités qui leur sont propres : une certaine majesté, une certaine gravité qu'on remarque dans des statues de divinités exclusivement ou spécialement romaines, comme l'Abondance, la Clémence, la Fortune ³; dans des portraits romains de magistrats ⁴, d'empereurs, d'impératrices; dans les scènes triomphales et dans les pompes religieuses ⁵.

¹ Cic., *de Div.*, I, 36. C'est par erreur que le nom de Pasitèlès a été confondu avec celui de Praxitèle.

² Les plus certains sont Gneus et Aulus. Ces artistes devaient être célèbres, car leurs noms ont été bien souvent usurpés. Brunn (*Gesch. der gr. Kunstl.*, II, p. 546-551, 560-6); on cite encore un Saturninus Severus. (*Ib.*, p. 578-9)

³ *Vat. nuov. bracc.*, 59, 74, 86.

⁴ Une des plus belles statues de magistrat romain (*vill. Lud.*), est d'un Grec de l'empire, Zénon d'Aphrodise.

⁵ *M. P. Cl.*, 81. Le sacrifice de Marc-Aurèle, dans le bas-relief de l'escalier du palais des Conservateurs, au Capitole.

Du reste les procédés sont semblables, même ceux dont l'emploi a prédominé à Rome dans les œuvres de la décadence remontent à la belle époque grecque, et l'invention du trépan, dont la sculpture romaine a tant abusé, date au moins de Callimaque¹, que les anciens regardaient comme l'inventeur de cet instrument. L'usage des *points*, destinés à guider le travail du praticien qui prépare mécaniquement l'œuvre de l'artiste, l'usage des points n'était probablement pas inconnu aux Grecs, car il était certainement connu des Romains². On a trouvé près du forum, dans un lieu où fut probablement l'atelier d'un sculpteur, plusieurs figures ébauchées parmi lesquelles se trouvait une tête *mise au point*.

Les Romains avaient appris des Grecs l'art de mouler en plâtre³ les statues, dont on pouvait ainsi,

¹ Selon Wagner, il remonterait encore plus haut et aurait été employé avant Phidias dans les sculptures d'Égine. (Müll., *Arch.*, p. 430.)

² On les a remarqués sur une tête d'Alcibiade qui est au Louvre. Sur les colosses de Monte Cavallo, sur le discobole. (Müll., *Arch.*, p. 451.)

³ On multipliait ainsi les portraits des hommes célèbres.

... Quamquam plena omnia gypso
Chrysiippi...

Juv., *Sat.* II, 4.

Jupiter avait fabriqué une image du Bacchus enfant déchiré par les Titans : *ex gypso plastico*. (Lobeck, *Aglaoph.*, p. 571.)

On appelait cet art *gypsoplasia* (Osann., *Auct. lexic. gr.*, p. 188).

comme nous le faisons aujourd'hui, avoir chez soi à peu de frais une reproduction exacte.

L'usage où étaient les Grecs de peindre leur sculpture, comme ils peignaient leur architecture¹, est un fait maintenant avéré. Des traces de peinture ont été trouvées à Rome et sur des sculptures qu'on peut croire d'origine grecque et sur des sculptures purement romaines². On connaît le mot célèbre de Praxitèle à qui l'on demandait quelle était la plus belle de ses statues et qui répondit : Celle qu'a peinte Nicias. Ce mot prouve l'importance du rôle que jouait la couleur dans la statuaire antique et montre qu'il ne s'agissait pas d'un simple vernis, mais d'un emploi réel de la peinture dont il est assez difficile de se faire une idée. On sait même que cette peinture était à la cire

On se servait de la poix pour cette opération. Lucien (*Jup. trag.*, 33) parle d'une statue de Mercure, dans le voisinage du Pécile, toujours couverte de poix parce qu'elle était moulée constamment par les statuaires; plaisanterie qui est une fine louange de la beauté de ce Mercure.

¹ Les témoignages des anciens sont positifs (Quatremère de Quincy, *Jup. Ol.*, p. 49 et suiv.). On a constaté l'existence de l'architecture peinte à Selinonte, à Égine, au temple de Thésée, au temple de Philélie, etc. La *peinture de la pierre* dont parle Pline (*xxxv*, 1, 3) a été mise hors de doute, mais elle était plus ancienne que Pline ne le croyait. Il y avait à Athènes un tribunal rouge et un tribunal vert (Paus., 1, 28, 8). On recouvrait aussi les colonnes d'un stuc blanc. *Columnas dealbatae*. (Cic., *In Verr.*, II, 1, 55.)

² Parmi les statues sur lesquelles on a signalé des traces de coloration (Voelckel, *Arch. Nachr.*, p. 80-1), je citerai les frises du Par-

par ces vers du poëte Chérémon, qui décrit ainsi la beauté d'une jeune fille : « Ses cheveux, *couleur de cire*, comme les *blonds cheveux d'une statue*, flottaient aux vents¹. » Les anciens peignaient donc leurs statues, mais comment les peignaient-ils ? Dans l'art, comme en chaque chose, pour le succès tout dépend de la manière dont on s'y prend. Les curieux de l'antiquité doivent savoir gré des efforts tentés pour retrouver les procédés des artistes anciens. En ce moment un sculpteur habile, M. Gibson, essaye à Rome avec une ferme conviction d'appliquer la peinture à la statuaire. Tout le monde n'est pas d'accord sur la préférence à donner aux statues peintes de M. Gibson sur celles qui ne le sont pas, mais tout le monde est d'accord sur le talent qui a produit les unes et les autres.

Quelquefois, plusieurs détails d'une statue étaient en métal ; on voit la trace d'un pareil agencement dans une tête de Minerve au Vatican².

thénon et de Phigalie ; à Paris, la Pallas de Velletri, la Vénus d'Arles ; à Florence, la Vénus de Médicis ; à Naples, un Drusus ; à Rome, le Nil, le prétendu Antinoüs du Capitole, les colosses de Monte Cavallo l'Oreste et l'Électre de la villa Ludovisi, un Mercure (M. Chiar., 579), une Domitia, bien certainement romaine, aussi bien que le bas-relief proconsulaire (M. P. Cl., 39). Le vernis d'une tête d'Apollon (M. P. Cl., 283) est encore visible.

¹ Athen., xiii, p. 608. Plutarque parle de ceux qui peignaient les statues à l'encaustique, *ἐγκαμάρων ἱκανοίται*. (de Gl. Athen., 6.)

² M. Chiar., 197. La chaux, qu'ont recouverte les sourcils modernes, a montré qu'ils étaient primitivement en métal (St. R., II, 2, p. 52-3.)

Les statues en métaux précieux sont rares à Rome, parce que le prix de ces métaux a empêché qu'elles jussent épargnées. C'est pourquoi on ne trouve à Rome ni statues d'or, ni statues d'argent, bien que les premières surtout y aient existé en grand nombre ¹. Quelquefois une couche d'or revêtait une statue d'argent. Il en était ainsi dès le temps d'Homère ². On a affirmé que les bas-reliefs de la colonne Trajane étaient au moins en partie dorés, mais ce fait ne s'est pas confirmé, et il ne reste d'or à Rome que sur quelques statues en bronze, comme le Marc-Aurèle et l'Hercule du Capitole. L'ivoire, très-employé aussi par les anciens, mais trop employé aussi au moyen âge pour être conservé, est absent, sauf les dyptiques des collections d'antiquités que Rome renferme.

Les statues grecques étant pour les Romains, aussi bien que pour nous, des objets d'art dont ils faisaient des collections, et les ornements de leurs demeures; ils eurent quelquefois, comme on l'a eu beaucoup trop depuis, l'idée de les restaurer ³, ce qui est presque toujours les altérer et les détériorer. On les raccommodait à la

¹ D'après un relevé des statues de Rome qu'on croit rédigé sur des catalogues du quatrième siècle, il y aurait eu à Rome : 80 statues d'or ou dorées, 3,810 statues de bronze, 46 statues d'ivoire. (Canina, *Rom. ant.*, p. 627.)

² Comme un homme qui étend l'or autour de l'argent. (*Od.*, vi, 232.)

³ Un atelier de restauration a été découvert à Rome près du

manière moderne, leur donnant des jambes, des bras tels quels et des têtes de fantaisie, espèce de mutilation par voie de supplément qui change si souvent le caractère et la signification véritable d'une œuvre antique, bien souvent aussi la dépare grossièrement pour la rendre plus belle à l'œil ignorant et la dénature pour la faire mieux comprendre; barbarie qui passera de mode et dont au moins on a épargné l'affront au *torse* du Vatican et à notre Vénus de Milo.

A Rome, un affranchi romain, Aulanius Évander¹, se permit de remplacer par une tête de sa façon la tête qui manquait à une Diane de Timothée. On fut plus respectueux pour les tableaux, personne n'osa restaurer, la Vénus Anadyomène². Mais Plinie semble indiquer une autre barbarie plus grande, des peintures palimpsestes recouvrant les tableaux d'Apelles³.

forum. On a cru découvrir des traces d'une restauration antique dans la tête dite d'Hésione de la villa Ludovisi. Selon Visconti, les bras de la Junon Barberini (*M. P. Cl.*, 550), dans l'antiquité, étaient déjà rapportés.

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 5, 20. Cet Évander avait aussi de la réputation comme mouleur en argile, si c'est lui dont parle Horace à propos d'un plat de grand prix. (*Hor.*, *Sat.*, i, 3, 90.)

² Pl., xxxv, 36, 28. De même, Canova refusa de refaire une jambe de la Vénus Callipyge, mal remplacée par Albacini. Sous Néron, un peintre osa refaire la Vénus Anadyomène. (Pl., xxxv, 36, 28.)

³ Autrefois, dit-il, Nulla in Apellis tectoriis pictura erat. (xxxv, 57, 6.) On gâta plusieurs fois des tableaux en voulant les nettoyer

L'emploi de marbres de couleurs différentes, l'alliance du marbre et du bronze dans la même statue ou le même buste que présentent à Rome les ouvrages datant de l'empire, et qui est un signe de décadence, avait son principe dans la sculpture grecque, laquelle, aux meilleurs temps, faisait entrer dans la composition de ses chefs-d'œuvre l'or et l'ivoire; c'était une altération mais un résultat de ce principe.

La coutume antique chez les Grecs d'habiller et de parer les statues sacrées¹ s'était conservé à Rome et s'y conserve encore. Tout le monde a vu la statue de saint Pierre revêtir dans les grandes solennités ses magnifiques habits de pape. On lavait les statues des dieux, on les frottait, on les frisait comme des poupées². Les divinités du Capitole avaient un nombreux domestique attaché à leur personne et qui était chargé de ce soin. L'usage romain a subsisté chez les populations latines de l'Espagne et elles l'ont porté jusqu'au Mexique où j'ai vu, à Puebla, la veille d'une fête, une femme de chambre faire une toilette en règle à une statue de la Vierge.

Enfin, un autre usage romain, celui de consacrer à ou les restaurer. Avis aux conservateurs des musées romains et autres.

¹ Müll., *Arch.*, p. 48, 49. Des préceptes pour le vêtement des dieux sont donnés dans les poèmes orphiques. (Lob., *Agl.*, p. 727.)

² August., *Civ. D.*, vi, 10. Passage tiré d'un traité contre les superstitions que saint Augustin attribue à Sénèque mais qu'on ne peut croire avoir été de lui.

l'érection des statues, comme à celle des temples, outre le butin fait sur l'ennemi le produit des amendes levées sur les citoyens, était aussi un usage grec.

La sculpture à Rome fut donc presque exclusivement grecque, par l'imitation, par les artistes, par les procédés, par les usages, comme nous avons vu qu'elle l'était en général par les types et par les sujets; cependant, sans parler des portraits, dont il sera question tout à l'heure, un certain nombre des sujets que représentent les statues et les bas-reliefs de Rome sont romains. D'abord, ceux qui se rapportent aux dieux et au culte de Rome. Quelques divinités, bien que pélasges ou grecques d'origine, avaient pris à Rome un caractère essentiellement romain; tel était l'antique dieu du Latium, Saturne, dont j'ai mentionné les images en expliquant leur rareté; telle était Vesta, l'Hestia des Grecs, dans la main de laquelle Rome avait placé le palladium, symbole de sa nationalité¹, et dont elle couvrait la tête du voile des vestales²; Hermès, devenu *Mercure*, et, comme son nom latin l'indiquait, devenu spécialement le dieu de la *marchandise* et des *marchands*³, ayant toujours la bourse qui

¹ Müll., *Arch. atl.*, n, 339. Méd. de l'impératrice Sabine.

² *Ib.*, 340. Médaille de Q. Cassius. La Vesta Giustiniani (*Ib.*, 328) avec le voile est la Vesta romaine; la Vesta sur le putéal du Capitole, qui n'a rien de romain, est l'Hestia grecque.

³ Divinités prises dans un sens romain sur un bas-relief (*M. P. Cl.*, 430. *Ger., St. R.*, n, 2, p. 205-6).

figure à peine sur les monuments et chez les poètes de la Grèce. Vertumne est un dieu romain et Priape un dieu grec d'origine¹, mais devenu très-populaire à Rome; leurs images sont romaines.

Hercule, dieu chez les Pélasges, héros chez les Hellènes, a pris à Rome un caractère champêtre; en lui se fondent alors les deux principes dominants de la société romaine, la force guerrière et le génie agricole. Il est l'Hercule rustique² et se confond avec le vieux Pan, transformé dans les forêts latines en dieu *Sylvain*³.

À Rome appartient encore tout ce qui, dans les sculptures romaines, se rapporte aux origines mythologiques de la ville de Romulus. Les bas-reliefs où l'on voit

¹ Priape était une transformation du Pan pélasge, dieu de la nature et de la vie. Priape ou Vertumne (*M. P. C.*, 56).

² La tradition grecque, suivant laquelle la corne arrachée par Hercule au fleuve Achéloüs devint la corne d'*abondance*, conduisait naturellement à considérer le vainqueur d'Achéloüs comme dispensant l'*abondance* des biens et en particulier des fruits; pour cela, il suffisait de placer cette corne dans la main d'Hercule; c'est ce que l'on fit et c'est ce que l'on voit dans plusieurs représentations romaines de l'Hercule rustique, de l'Hercule sylvain. (*M. P. Cl.*, 565; *Vill. Borgh.*, *S. des Herc.*, Hercule portant des fruits.)

³ J'ai établi l'identité et la synonymie de Pan dieu pélasge et de Sylvain dieu latin. C'est à cause de son origine pélasge que Sylvain avait un temple en commun avec Hercule (Beck., *August.*, II, 97), et à cause de sa provenance latine qu'une statue de Sylvain s'élevait devant le temple de Saturne (Pl., xv, 20, 4). Hercule et Sylvain souvent confondus, étaient cependant deux personnages distincts. Ils figurent tous les deux sur un même bas-relief. (*M. Chiar.*, 636.)

Mars qui s'approche de Rhéa Sylvia¹ endormie, ou les enfants du dieu et de la louve leur nourrice². Ces bas-reliefs sont en général assez grossiers et conformes à la rudesse romaine par l'exécution autant que par le sujet. On doit considérer aussi comme romaine toute sculpture qui se rapporte aux amours de Didon et d'Énée³, invention de Virgile. Quant aux événements de l'histoire romaine antérieurs à l'empire, ils sont très-rares sur les bas-reliefs, parce que, comme je l'ai dit, les bas-reliefs sont en général du temps de l'empire. Cependant *Coriolan désarmé par sa mère et sa femme* a été trouvé parmi les peintures de la Maison-

¹ Mars venant à travers les airs (*M. P. Cl.*, 452), dans lesquels il est comme suspendu, *pendens*, expression de Juvénal (*Sat.* xi, 117), qui dit ce sujet; les deux Enfants et la Louve étaient une décoration ordinaire des casques romains. Mars conduisant Rhéa Sylvia comme sa fiancée, vêtu (*M. P. Cl.*, 465), bas-relief plus chaste que le premier, est par cela même plus romain. Ce sujet est rattaché aux origines troyennes sur l'autel de Faventinus (*M. P. Cl.*, 44). On l'avait figuré sur le fronton du temple de Vénus, et Rome, dont le nom où entraient Vénus, mère d'Énée, et Rome fondée par Romulus, contenait une double allusion aux mêmes origines. Le cavalier debout près de son cheval devant un temple (bas-relief de la villa Albani, *grand salon*), pourrait bien être un des Dioscures apparaissant dans le forum après le combat du lac Régille, et le temple celui de Castor et Pollux, qui fut élevé au lieu de l'apparition.

² *M. P. Cl.*, 442, 440. Les auteurs de ces bas-reliefs ont eu devant les yeux la fameuse louve du Capitole, ouvrage étrusco-romain.

³ Statue de Didon qui va se donner la mort (*M. P. Cl.*, 393); bas-relief d'Énée et Didon à Carthage (*ib.*, 20). La statue de Didon a été restaurée d'après une autre Didon qui tient un poignard et n'a, comme celle-ci de chaussure qu'à un pied. (*Visc.*, *M. P. Cl.*, p. 80.)

Dorée de Néron ¹, singulier refuge d'un souvenir républicain !

Mais si les faits de l'histoire romaine proprement dite sont rares sur les bas-reliefs, ceux-ci nous présentent en abondance une autre portion de cette histoire, car ils nous offrent un tableau assez complet de la vie religieuse, guerrière, domestique et champêtre des Romains. Grâce à eux, on assiste aux pompes religieuses et aux sacrifices ². Ici encore les modèles grecs, ne manquaient pas aux Romains. Pline indique plusieurs sculpteurs grecs qui s'étaient voués spécialement aux *sacrifiants* ³. Même la contemplation des entrailles des victimes n'était, pas plus dans l'art que dans la religion, exclusivement romaine ⁴; mais les sacrifices figurés sur les bas-reliefs n'en sont pas moins marqués

¹ S. Bartoli, *Adm. rom.*, 83.

² Instruments du culte, frise d'un temple de Neptune, *M. Cap.*, salle des *Philosophes*; sur la frise du temple de Vespasien; sur l'arc des *Argentarii*.

³ *M. Chiar.*, 519, 566. Sacrifice de jeunes filles à Minerve, parmi lesquelles semble figurer Minerve (*M. P. Cl.*, 614). Un homme faisant une libation, une femme, la tête voilée, brûlant de l'encens (*M. Capit.*, *grand salon*.)

⁴ Pausanias le dit expressément (vi, 2, 2). Aristolaus avait peint une immolation de bœufs (Pl., xxxv, 40, 12) : Sthénis, sculpté (Pl., xxxv, 36, 17), et Apelles peint des Vierges sacrifiant (*ib.*, 35, 33). Visconti pense qu'un bas-relief du Vatican (*M. P. Cl.*, 94), où l'on voit des jeunes filles et un taureau, peut venir de là. Je fais remarquer que ce bas-relief rappelle une sculpture du Parthénon (Müll., *Att.* 1, pl. xxv, 116), ce qui exclut l'interprétation par un Bacchus tauriforme et montre qu'il s'agit d'un taureau qu'on va sacrifier. Un mouton égorgé sur un

d'un caractère très-romain ; le jeune *Camille* ou *Assis-tant* du Capitole est romain, et on n'a pu représenter qu'à Rome les *suovitaurlia*¹, qui consistaient dans l'immolation d'un porc, d'une brebis et d'un taureau, cérémonie exclusivement romaine et qui accompagnait le recensement des citoyens.

Divers bas-reliefs se rapportent à la religion populaire dont ils expriment la naïveté. Le plus remarquable à cet égard est celui où l'on voit une vache devant une chapelle² et une espèce de goupillon près d'un grand vase lustral ; la vache est accompagnée d'un paysan qui porte suspendus à sa houlette deux canards, sa modeste offrande, destinée au prêtre qui doit faire la lustration et qui n'est pas encore sorti de la chapelle ; en attendant, un veau tête la vache qui boit l'eau sacrée. Une scène semblable a dû se passer maintes fois près de la fontaine de Sainte-Marie-Majeure, aux environs de l'église de Saint-Antoine, où l'on bénit les animaux. Sur un autre bas-relief, un personnage, dans lequel on hésite à voir un prêtre ou un villageois et que je crois un prêtre de campagne, trait une vache pour faire de son lait une offrande champêtre³.

autel et dont les entrailles sont mises à nu (*M. P. Cl.*, 151) ; tel devrait être à Olympie le chien dont le corps ouvert laissait voir le foie. (*Paus.*, vi, 2, 2.)

¹ *Vill. Borgh.*, 1, 17.

² *M. P. Cl.*, 157.

³ *M. P. Cl.*, 253.

Quant aux différentes phases de la vie domestique des Romains, les deux principales, le mariage et les funérailles se rencontrent sur les bas-reliefs. On voit un jeune homme vêtu à la romaine et une jeune fille à demi-voilée¹; derrière l'un est un homme, derrière l'autre une femme, probablement le père et la mère du marié et de la mariée; l'homme tient un rouleau qui doit être l'acte de mariage, le contrat; près du jeune homme est Minerve, et Junon Pronuba étend les mains sur le couple qui s'unit comme pour le bénir. Junon représente le caractère religieux et l'homme au rouleau le caractère civil des noces romaines. La cérémonie sacrée, ce qui correspondait à notre messe de mariage, consistait dans une immolation qu'indique un taureau conduit par deux sacrificateurs et dans des libations et des offrandes indiquées par une femme tenant une cruche et une autre portant sur un plat des fruits. L'Hymen, ou peut-être le paranymphe — notre garçon de noces — est figuré avec un flambeau, ce *flambeau de l'hymen* de classique mémoire, remplacé aujourd'hui par les cierges qu'on place aux mains des conjoints.

Dix enfants tapis gracieusement dans deux nids², comme de petits oiseaux, font très-vraisemblablement allusion à quelque exemple extraordinaire de fécondité.

Pour les pompes funèbres, on en possède une re-

¹ M. P. Cl., 522.

² Vat., gal. des Candélabres, 2.

présentation très-détaillée dans divers bas-reliefs, et particulièrement dans plusieurs fragments conservés à Saint-Jean de Latran. Le cadavre est entouré de pleureuses, *præfica*¹, payées pour gémir et s'arracher les cheveux, et la route que suivra la procession funèbre est marquée par des simulacres en bois des principaux monuments publics devant lesquels elle doit passer. J'y reviendrai en parlant des tombeaux.

Un curieux bas-relief² nous montre un Romain faisant son testament. Dans sa main est le *volumen* déroulé qui contient ses dernières volontés. Il est assis sur un lit; une femme, sans doute la sienne, est assise à côté de lui, le bras passé autour de son col, peut-être en vue du testament; un homme est là portant sur une tablette des pièces de monnaies pour exprimer la vente simulée qui était à Rome une manière de tester, *per æs et libram*. On a donc sous les yeux non-seulement un acte légal, mais une formalité de la jurisprudence romaine.

Êtes-vous curieux d'assister, sans y être invité, à un repas de famille³? Vous n'aurez que l'embarras

¹ Il faut renoncer, je crois, à voir une *præfica* dans l'Ésube du Capitole; mais on peut en reconnaître une dans la figure de femme du Musée Clavier., 580.

² M. Capit., galerie.

³ Les repas sont fréquemment représentés sur les monuments funéraires. (Voy. chap. xiv.)

du choix; vous pouvez même surprendre une Romaine dans sa vie privée, jouant de la lyre pour apprendre à danser à un chat qui se dresse sur ses pattes de derrière en cherchant à happer deux canards¹, et voir jusqu'à ses pantoufles sous le lit où elle est couchée².

Mais ce sont surtout les scènes de la vie agricole et champêtre, si chère aux Romains, que représentent les bas-reliefs. On peut suivre tous les détails de la vie rurale dans ces Géorgiques d'un nouveau genre et qui complètent les *illustrations* de l'agriculture antique fournies par les peintures du manuscrit de Virgile, un des plus précieux trésors de la bibliothèque vaticane. Sur ces bas-reliefs, on voit exécuter les travaux de la moisson³ et ceux de la vendange⁴, les épis coupés et mis en gerbes, apportés sur un char à roues pleines, comme sont encore quelquefois les chars rustiques usités dans la campagne de Rome, le moulin à bras, le four et jusqu'à la fabrication du pain⁵, le raisin amené au pressoir et foulé⁵, sujet bien souvent reproduit.

¹ *M. Capit.*, salle des Philosophes.

² *Vill. Borgh.*, salon, 7.

³ *M. Chiar.*, 610-12. Le labourage et le sarclage (*M. de St-Jean de Latran*).

⁴ *M. de St-Jean de Latran*. Garracci, pl. xxxii, p. 52. Dans ces divers travaux champêtres, le bœuf ne paraît jamais, les anciens Romains ne l'employaient point. On croit qu'il est venu avec les Lombards.

⁵ J'aurai occasion d'y revenir à propos des représentations bachiques sur les monuments funèbres. L'action de deux hommes qui, pied

En passant des travaux de l'agriculture au soin des troupeaux, nous passons des Géorgiques aux Bucoliques¹ sans quitter les bas-reliefs. Voici un berger avec son chien et deux bœufs²; en voilà un autre gracieusement endormi au milieu de ses chèvres³, celui-là est le bouvier, celui-ci est le chevrier des églogues; un *relief* de la villa Albani est toute une idylle et tout un paysage. Trois bergers regardent dans une coquille, où ils ont aperçu une perle; une colline sur le penchant de laquelle des chèvres reposent s'élève au bord de la mer ou d'une rivière qui porte des barques. La plupart de ces scènes rustiques et pastorales ont dû être copiées à Rome d'après nature, mais elles étaient familières à l'art grec; on les rencontre déjà dans Homère sur le bouclier d'Achille⁴ et dans Hésiode sur le bouclier d'Hercule⁵, où elles sont placées en opposition aux scènes guerrières.

En Grèce, certains sculpteurs se consacrèrent spécialement à représenter des chasseurs, comme d'autres

contre pied, tirent à eux chacun de son côté, se rapporte à la *soulure* du vin : on a cru la trouver décrite par Hésiode. (*Sc. Herc.*, 201-2.)

¹ Les deux sont représentées dans un bas-relief (*M. Chiar.*, 127) par un berger et par un char qui emporte la moisson.

² *M. Chiar.*, 269.

³ *M. P. Cl.*, 153. Autre berger dormant (*M. Chiar.*, 340.)

⁴ *Vill. Borgh.*, m, 3. Autre paysage en bas-relief (*M. Capit.*, salle des Philosophes), avec la vue d'une rivière d'un pont et d'un temple.

⁵ *Il.*, xviii, 542-87.

⁶ *Sc. Herc.*, 236.

à représenter des sacrificateurs, des athlètes et des philosophes¹. Les Romains imitèrent encore l'art grec en ceci ; de là sans doute, et peut-être d'après Aristide qui peignait les chasseurs *avec le gibier*², le chasseur debout montrant un lièvre qu'il a pris à la course³, de là le beau bas-relief du chasseur endormi⁴. J'ai dit que les chasses au lion, souvent imaginaires, des empereurs, imitées de celles de Babylone et d'Égypte, pouvaient avoir pour modèle la chasse au lion d'Alexandre par Lysippe.

La pêche, cette occupation tranquille qui contraste avec l'exercice violent de la chasse, a inspiré aussi, mais plus rarement, l'art⁵ et la poésie antiques. Cependant Théocrite a peint avec un grand charme la condition paisible de ses vieux pêcheurs⁶. Le vieux pêcheur africain⁷, dont j'ai parlé, n'a rien en lui de cette poésie ; c'est un esclave, et on le voit bien à son air piteux et misérable ; mais la poésie des pêcheurs d'idylle se retrouve dans la gracieuse figure d'un petit

¹ Plin. en cite plusieurs.

² Cum captura. (Pl., xxxv, 36, 36.)

³ Il y a des chasseurs qui poursuivent le lièvre sur le bouclier d'Hercule. (Hés., Sc. Herc., 304.)

⁴ M. Capit., salle des Hercules, 35. Ce chasseur est Romain, car sur un côté de la plinthe on lit : Polytimus libertus.

⁵ Philostr., Im., 1, 13.

⁶ Théocr., Idyll., xxi.

⁷ M. Vat., gal. des Candé, 177.

pêcheur qui dort la tête appuyée à son genou¹ et tient encore, malgré le sommeil qui est venu le surprendre, son panier rempli de poissons.

Les Grecs ont excellé dans le portrait; mais, bien que leurs disciples en ceci comme en toute chose, les Romains ont eu le mérite de créer le portrait romain; et je ne parle pas des images qui reproduisent les traits des hommes célèbres et sur lesquelles le rôle que ces hommes ont joué dans l'histoire me force à m'arrêter, je parle de cette foule de personnages inconnus, de mortels sans nom dont, quand on traverse les galeries du Vatican, les visages vous regardent passer. Combien l'on est assuré que ces visages sont ressemblants! quelle vérité, quelle individualité²! Il en est beaucoup que la statuaire grecque, amoureuse du beau, n'eût pas daigné reproduire. Comme l'originalité du modèle est vivante dans ces bustes parfois disgracieux³, mais toujours vigoureusement caractérisée, et en même temps comme ces individus si divers ont tous le cachet du sérieux et de la force! Comme, pris dans leur ensemble, ils offrent le por-

¹ *M. Chiar.*, 287. Pêcheur dans une barque jetant son filet, fragment de bas-relief (*M. Capit.*, *salle des Philosophes*) cité plus haut.

² Voyez la figure brutale (*M. P. Cl.*, 248) trouvée dit-on dans le tombeau des Scipions; sans doute un de leurs affranchis, bon type de la canaille énergique de Rome.

³ L'usage grec de mouler sur le vif dut passer à Rome, où l'on moulait en cire sur le visage des morts. Ces masques étaient conservés dans les familles et portés aux funérailles.

trait fidèle d'un personnage aussi célèbre qu'ils sont obscurs, le portrait du peuple romain !

Les têtes de deux époux, représentés au-devant de leur tombeau d'où ils semblent sortir à mi-corps et se tenant par la main ¹, sont surtout d'une simplicité et d'une vérité inexprimable. La femme est assez jeune et assez belle, l'époux est vieux et très-laid ; mais ce groupe a un air honnête et digne qui répond pour tous deux d'une vie de sérénité et de vertu. Nul récit ne pourrait aussi bien que ces deux figures transporter au sein des mœurs domestiques de Rome ; en leur présence on se sent pénétré soi-même d'honnêteté, de pudeur et de respect, comme si on était assis au chaste foyer de Lucrèce ¹.

Il est une autre sorte de portraits : les personnifications allégoriques des lieux, des provinces, des villes, des montagnes, des fleuves, des routes mêmes et, ce qui est encore plus singulier, des corps politiques, comme le *sénat* ². De telles personnifications ne furent point inconnues à l'art grec et lui furent quelquefois empruntées par l'art romain ; mais celui-ci s'y complut particulièrement et les multiplia davantage à mesure que le goût de l'allégorie, aussi ancien que la poésie et la sculpture grecques, prévalut au sein de la déca-

¹ M. P. Cl., 388. On les a appelés sans aucune raison Caton et Porcie.

² Le personnage en toge et assis dans l'apothéose de Faustine la jeune (*pal. des Cons.*) est le *sénat*, selon Visconti.

dence toujours crissante de la littérature et de la sculpture romaines.

Dès les plus beaux temps, Euphranor ¹ avait personifié la Grèce et Areté, la vertu dans le sens de *vallance*; devançant ainsi les sculpteurs romains qui devaient donner sur les bas-reliefs à Rome pour compagnie *Virtus*, la même qu'*Areté* ². Pancenus avait peint à Olympie la Grèce et près d'elle Salamine tenant un rostre de vaisseau ³ semblable à ceux qui, en mémoire d'un autre triomphe naval, décorèrent la tribune romaine et lui donnèrent son nom.

Les villes grecques furent représentées aussi par les artistes grecs. Sparte, victorieuse à Ægos-Potamos par Aristander ⁴. Quand Épaminondas éleva Thèbes au premier rang, un sculpteur, enfant de Messène, son ancienne rivale, fit la statue de Thèbes ⁵, qu'on plaça dans un temple près de celle d'Épaminondas. A peine Mégalopolis fut-elle fondée qu'elle consacra dans un temple son image, œuvre de Céphissodote ⁶.

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 19, 23.

² Sur un bas-relief (vill. Panfilii), un sculpteur, qui a singulièrement romanisé le sujet d'Hippolyte partant pour la chasse, a placé près de lui *Virtus*, tandis que Rome tient les chevaux, parce que ces figures allégoriques paraissent ainsi dans les *Chasses des empereurs* (Bas-relief au palais Mattei, dans l'escalier.)

³ Paus., v, 11, 2.

⁴ Paus., iii, 18, 5.

⁵ Paus., iv, 31, 8.

⁶ Paus., viii, 30, 5

Ces personnifications glorieuses des cités grecques au temps de leur liberté, quand elles l'ont perdue font place à l'apothéose que décernent à leur maître l'Europe et l'Asie subjuguées par Alexandre¹. Nous sommes sur la voie des apothéoses, moins excusables, que l'art romain prodiguera aux plus vils empereurs quand sera venu le jour de la servitude².

J'ai déjà parlé d'un beau symbole de la ville d'Antioche³, imité selon toute vraisemblance d'une statue d'Eutychidès, élève de Lysippe, qui remontait au temps où Antioche ne faisait point encore partie d'une province romaine, mais était une ville indépendante et superbe; en effet, elle n'a point l'air humilié des cités vaincues⁴. Antioche, ou selon d'autres la *Fortune* d'Antioche, est assise fièrement, dominant le fleuve Oronte, qui coulait à ses pieds et qui est personnifié ici par un jeune homme en demi-figure, car on étendait l'anthropomorphisme aux fleuves et aux montagnes, c'est-à-dire aux dieux des fleuves et aux démons

¹ Bas-relief Chigi.

² Déjà Lysandre avait été honoré comme un dieu (Plut., *Lys.*, 18). Damias avait représenté Lysandre couronné par Neptune. (Paus., *x*, 9, 4.)

³ *M. Vat.*, *S. des Candé.*, 184. Un petit bronze très-semblable au musée Kircherien.

⁴ Antioche est encore représentée ainsi sur les monnaies coloniales du temps de Caracalla. A cette époque on l'eût faite plus humble, mais on continuait à reproduire l'ancienne image qui avait cessé d'être vraie.

des montagnes. Il suffit de rappeler l'*Ilissus* du Parthénon, l'*Alphée* du temple de Jupiter à Olympie et le mont Latmus des bas-reliefs où est représenté le sommeil d'Endymion. Il en était de même des pays, Némée est figurée par une femme tenant une palme dans un bas-relief de la villa Albani¹; on se souvient qu'un sculpteur grec avait figuré la victoire de Némée, car les Grecs personnifiaient non-seulement la *Victoire* en général, mais telle ou telle victoire en particulier², ce qu'à ma connaissance n'ont jamais fait les Romains.

Ces portraits symboliques de pays, de villes, des fleuves, des montagnes, se retrouvent dans les produits de la sculpture romaine. Les provinces ont souvent l'attitude morne de la défaite, debout ou assises à terre comme des femmes en deuil³, ou même, sous l'empire, agenouillées devant un soldat, aux pieds duquel c'est Rome qui devrait être à genoux⁴;

Les colonies romaines étaient de petites Romes, aussi elles sont faites à la ressemblance de Rome,

¹ Sur le grand cratère des travaux d'Hercule.

² A Sparte, deux *Victoires* portées sur des aigles en mémoire de deux défaites des Athéniens. (Paus., III, 17, 4.)

³ Deux provinces vaincues (cour du palais des Conservateurs). Deux figures (M. Chiar., 71 et 564) données pour des provinces n'en sont pas. Une province barbare au pied de laquelle on a écrit le nom moderne d'*Ungaria* (M. Capit., sous le péristyle). Un jeune homme à la longue chevelure, vêtu d'un *saugum* (M. P. Cl., 600), peut représenter un temple ou un pays barbare.

⁴ Vill. Med., façade du Casino.

et costumées parfois en amazone¹ comme elle, mais jamais que je sache, en Minerve.

Rome qui, après Adrien, a revêtu le long manteau royal de l'Orient², est représentée à côté de la Fortune³ ou accompagnée de provinces et de villes célèbres; la Sicile et Palerme⁴ dans un bas-relief du Vatican; l'Afrique sur un bas-relief de la villa Albani a une figure de négresse.

Claude, qui consacra beaucoup de temps à l'étude des antiquités étrusques, avait droit à un hommage particulier des villes d'Étrurie; aussi ces douze villes⁵, représentées par leur divinités locales⁶, étaient-elles figurées sur un trône dédié à cet empereur.

Tarquinii, ancienne patrie de la divination étrusque, a un livre où elle lit l'avenir.

Tout le monde sait par deux vers de *Mithridate* que

¹ Surtout les villes d'Asie, pays où l'on croyait qu'avaient habité les Amazones; par exemple, Éphèse (Müll., *Atl.*, 1, 376).

² Statue dans le jardin de la villa Médicis.

³ *M. P. Cl.*, 401. Ou bien c'est Virtus et Concordia (*St. r.*, II, 2, p. 173)

⁴ *S. des Candel.*, 210. Palerme? à cause de sa couronne murale de ville et du gouvernail qu'elle tient et qui indique un port de mer. Elle tient aussi un volumen. Sont-ce les droits municipaux de Palerme ou le compte de ses impôts? M. Gérard voit dans cette figure douteuse de ville une Fortune.

⁵ Bas-relief du musée de Saint-Jean de Latran, dans lequel on croit reconnaître Vetulonia, Tarquinii, Vulci et une indication de Laurentum. (Garrucci, pl. x, p. 19.)

⁶ Le Génie ou la Fortune de la ville.

Rome avait coutume de promener dans ses triomphes des statues (quelquefois aussi des tableaux) qui représentaient les pays subjugués ; c'est ce que veut dire :

Et gravant en airain ses frères avantages
De mes États conquis enchaîner les images.

Des femmes, personnifiant des régions barbares, suivaient la procession triomphale d'Antiochus Épiphanes¹.

Dans les triomphes figuraient aussi des images de fleuves ; les bas-reliefs de l'arc de Titus en offrent un exemple intéressant : la statue du Jourdain est portée par des soldats².

Cet usage de personnifier les villes, les montagnes, les fleuves, s'est prolongé très-tard et a même survécu au paganisme, comme on en trouve la preuve à la bibliothèque vaticane dans les vignettes du manuscrit de l'*Histoire de Josué*, où paraissent *Jéricho* sous la forme d'une femme, et, sous la figure d'un vieillard, le *mont Hébal* et le *Jourdain*. Enfin le paganisme, en rentrant dans l'art à l'époque de la Renaissance, a

¹ Athen., v, p. 201.

² L'idée de glorifier la conquête de l'Égypte n'était peut-être pas étrangère aux auteurs des statues du Nil. On faisait au Tigre, à cause de sa grande célébrité, l'honneur de le placer *en pendant* du Tibre, si, comme le dit Visconti (*M. P. Cl.*, 1, p. 72), le Nil du Capitole a été un *Tigre*, d'après lequel un autre fleuve (*M. P. Cl.*, 600) aurait été si hardiment restauré en Tigre par Michel-Ange.

représenté dans les *loges* de Raphaël le Jourdain tout à fait à l'antique, comme un fleuve-dieu. Le goût des personnifications alla si loin à Rome qu'on y peut voir le champ de Mars figuré par un jeune homme¹, la voie Appienne par une femme couchée près d'une roue², ou tenant d'une main un fouet et de l'autre un roseau qui fait allusion aux marais Pontins³, et je crois aussi le port de Carthage⁴, enfin, comme nous l'avons vu, un personnage, qu'on n'est pas moins étonné de voir représenté par un type individuel, le sénat romain. Parrhasius avait peint le démos attique⁵.

Je vais parler de deux arts dont il n'existe à Rome qu'un petit nombre de monuments, la peinture et la mosaïque. Mais auparavant je dois mentionner une classe d'objets qui se rapporte aux arts du dessin; ce sont les *cistes*, vases de bronze d'une forme particu-

¹ Sur la base de la vraie colonne Antonine, dans le jardin du Vatican, et peut-être aussi dans le bas-relief de l'apothéose de Faustine la jeune. (Palais des Conservateurs.)

² Arc de Constantin; bas-relief du temps de Trajan qui avait restauré la voie Appienne.

³ Bas-relief d'un autel votif (péristyle du musée Capitolin). Près de la figure couchée s'élève une pierre miliare avec ces mots : *Salvos venire*.

⁴ Bas-relief d'Énée et Didon (*M. P. Cl.*, 20), J'interprète ainsi une grande figure qui ne peut être l'ombre d'Anchise ni un pilote troyen, comme le veut Visconti et que Zoega déclare ressembler à un fleuve.

⁵ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 36, 8-9

lière ornés de figures en relief et de figures tracées au trait, ce qu'on appelle des *graphiti*.

La plus remarquable pour la beauté, et un des plus admirables spécimens de l'art antique que renferme Rome, est la ciste Ficoroni ¹.

Tout autour de la ciste sont tracés à la pointe quelques incidents de l'expédition des Argonautes qui se rapportent au combat du ceste, dans lequel Pollux vainquit Amycus, roi des Bebryces ². Ces dessins sont du plus beau style grec, et cependant ils ont été exécutés à Rome vers le cinquième siècle par Novius Plautius ³. Rien ne prouve mieux à quel point dès cette époque l'art grec avait pénétré chez les Romains. Les figures placées sur le couvercle et les pieds de la ciste sont très-inférieures aux dessins et fournissent un type

¹ Au musée Kircherien. On en a trouvé d'autres à Palestrine, dont plusieurs sont aussi très-belles (bibliothèque du palais Barberini). Quelques-unes ont été acquises par la France avec le musée Campana. Les cistes contiennent souvent des ornements de femme et avaient aussi un sens mystique. Muller (*Arch.*, p. 189) pense que celles de Preneste étaient offertes par des femmes à la Fortune.

² Cette lutte, célébrée par la poésie épique (*Argon.*, II, 19-97) avait été mise en comédie par Epicharme.

³ L'inscription, en vieux latin, porte : « Novius Plautios (pour Plautios) med Romai fecit Dindia Macolnia filea dedit. On a retrouvé à Palestrine le tombeau d'un L. Magulnius, fils de Plautius, ce qui fait penser que la famille de l'artiste, alliée à celle de la donataire, était établie à Preneste. Un autre Novius, beaucoup moins ancien, à en juger par le latin de son épitaphe, Novius Blesamius, était sculpteur à Rome. (Brunn., *Gesch. d. Gr. K.*, I, p. 614.)

de l'ancien style italote sur lequel on voit pour ainsi dire le style grec, peut-être légèrement modifié dans l'exécution par le *faire étrusque*¹, venir se greffer.

La peinture eut sous la république un emploi bien romain : elle fut employée souvent à embellir le triomphe et à décorer la victoire. La peinture était une partie nécessaire des splendeurs du triomphe. Paul-Émile envoyait chercher Métrodore pour orner le sien en même temps que pour instruire ses fils.

Plusieurs généraux romains commandèrent des tableaux de bataille qui représentaient leurs exploits et qu'ils exposaient dans le forum. Valérius Messala, Scipion l'Asiatique et Hostilius Mancinus firent ainsi une exhibition triomphale, le premier au moyen d'une peinture qu'il avait placée sur un des côtés de la curie, celui sans doute qui regardait le forum ; le sujet de ce tableau était la victoire qu'il avait remportée en Sicile sur le roi Hiéron. Hostilius Mancinus exposa dans le forum un tableau de la prise de Carthage, où il était entré le premier. Scipion l'Asiatique, plus superbe, avait placé le sien dans le temple du Capitole, son sanctuaire de famille ; il représentait la défaite d'Antiochus. Mancinus, qui n'était pas un aussi grand seigneur que Scipion et qui avait besoin des

¹ C'est le jugement de M. Gerhard. Quelques détails aussi ont paru rappeler l'Etrurie, entre autres le Génie de la Mort. Mais, quoi qu'il en soit de l'exécution et des détails, le style des dessins est grec.

suffrages populaires pour être consul, fit ce que du reste n'avait pas dédaigné de faire un Valérius, il exposa dans le forum le tableau de ses prouesses, puis, en candidat complaisant, se chargea d'en faire la démonstration, expliquant au peuple comment tout s'était passé, ce qui déplut fort à celui qui avait pris Carthage, Scipion Émilien. Aujourd'hui on voit à Rome des charlatans de diverses sortes exposer sur la place publique des peintures qui retracent soit une guérison merveilleuse, soit quelque miracle apocryphe et en relater emphatiquement toutes les circonstances. Je ne compare point, mais Mancinus n'était-il pas aussi un peu charlatan ? Rienzi, qui tenta au quatorzième siècle de refaire la république romaine et qui en toute chose voulait imiter les anciens Romains, étalait aussi sur les murs de l'église d'Araceli, au Capitole, des peintures de circonstance pour émouvoir en sa faveur ce peuple, que, depuis la figure placée près du corps de César et représentant le dictateur tout sanglant de ses blessures, jusqu'aux crucifix qui semblent saignants et que mettent parfois près d'eux des prédicateurs en plein vent, on a toujours pris par les yeux.

Deux généraux romains se firent peindre en triomphateurs dans deux temples¹, enfin deux membres de

¹ M. Fulvius Flaccus dans le temple de Vertumne et L. Papirius Cursor dans le temple de Consus (Fest., p. 209). Comme on sacrifiait Vertumne et à Consus au mois d'août sur l'Aventin, Becker (*R. Alterth.*,

la famille Sempronia, illustrée par les Gracques, placèrent, comme Scipion l'Asiatique, dans un temple une peinture qui rappelait leurs victoires.

Le premier, pendant la guerre contre Annibal, commandait près de Bénévent un corps d'armée dans lequel se trouvaient un grand nombre de Volons, c'est-à-dire d'esclaves auxquels on avait promis la liberté au bout d'un certain temps de service. Ces esclaves, qui servaient depuis deux ans, attendaient avec impatience leur affranchissement. La veille d'une bataille, Sempronius leur déclara que celui qui le lendemain apporterait la tête d'un ennemi serait libre, que celui qui abandonnerait son rang serait puni comme un esclave, c'est-à-dire crucifié. Animés par l'espoir de la liberté, les Volons se battirent très-bien, seulement on s'aperçut que le temps qu'ils mettaient à couper les têtes des ennemis et le soin qu'ils apportaient à conserver ce trophée libérateur nuisaient au succès de la bataille; Sempronius leur fit dire de jeter les têtes, de ne songer qu'à attaquer, et que le don de la liberté était assuré à tous ceux qui se conduiraient bravement. Après la victoire, il les déclara tous libres, même quatre mille d'entre eux qui avaient donné mollement durant l'action. Cette armée d'affranchis triomphants revint à Bénévent dans un délire de joie

p. 489) incline à placer leurs temples sur cette colline. Vertumne et Consus étaient deux vieilles divinités sabines, les Fulvii et les Papirii deux familles sabines ou au moins sabelliques. J'ai dit pourquoi.

qui ressemblait à l'ivresse. Les habitants de la ville sortirent à leur rencontre, les embrassèrent, les fêtèrent, leur offrirent avec empressement l'hospitalité; des tables étaient placées en plein air devant les maisons. Les nouveaux hommes libres, invités par les Bénéventins, s'y assirent et festinèrent joyeusement avec leurs hôtes, portant sur la tête le bonnet signe d'affranchissement, ou debout ils se servaient les uns les autres et mangeaient en même temps. Sempronius fit faire et plaça dans le temple de la Liberté, érigé par son père sur le mont Aventin¹, un tableau de cette

¹ Tit. Liv., xxiv, 16. Les noms de *temple* de la Liberté et d'*atrium* de la Liberté ont produit dans la topographie romaine une confusion que je crois pouvoir éclaircir. Il n'y eut jamais à Rome qu'un *temple* de la Liberté, celui que le père de ce Sempronius avait élevé sur le mont Aventin. Mais il y eut à Rome deux *atria Libertatis* qui ne doivent point être confondus avec le *temple* de la Liberté; *atrium* n'est synonyme de *templum* qu'en poésie, en prose un *templum* est un lieu saint, un *atrium* n'est pas un lieu saint: ce mot désigne la cour intérieure d'une maison et plus généralement un espace entouré de portiques ou enfin un lieu vaste comme le dit Servius (*Æn.*, I, 726), qui cite à cette occasion l'*atrium* de la Liberté. Un *atrium libertatis* était un édifice où l'on affranchissait les esclaves, où devait se faire tout ce qui concernait leur condition (Tit. Liv., xlv, 15), et, par une extension singulière de ce principe, qui ressemblait à une dérision, où on les torturait (Cic., *Mit.*, 22). J'ai déjà parlé d'un *atrium* de la Liberté où les censeurs se réunissaient; celui-là était au nord-ouest du forum romain, assez près du forum de César pour figurer dans le plan de ce forum tel qu'il est indiqué par Cicéron (*ad Att.*, iv, 16); nommé par Tite Live (xxxiv, 44) avec la *villa Publica*, qui touchait aux *Septa*, cet *atrium libertatis* devait être dans cette direction, et, comme il est dit aussi, *sur un lieu élevé* (Tit. Liv., xliii, 16); il ne pou-

fête singulière, tableau que Tite Live semble avoir vu et nous faire voir par sa narration aussi pleine de vivacité qu'une kermesse de Téniers.

Quant à l'autre Sempronius, après avoir triomphé de la Sardaigne il plaça dans le temple de Matuta un tableau qui représentait la figure de cette île et les combats qu'il y avait livrés¹. C'était une carte géographique avec des sujets grossièrement indiqués de même que sur certaines cartes du seizième siècle. Les cartes du P. Danti, qui tapissent une galerie du Vatican, peuvent aussi en donner une idée. Celle-ci, comme le sont souvent les cartes du seizième siècle, était accompagnée d'une inscription; on y lisait que la Sardaigne avait été soumise par l'armée romaine, sous le commandement et les auspices de Sempronius et que

vait par conséquent se trouver que sur le sommet de la colline qui jusqu'à Trajan, réunit le Quirinal au Capitole; quand Trajan eut détruit la colline pour faire place à son forum et à sa basilique, on transporta dans cette basilique ou près de cette basilique le lieu des affranchissements, ce dont font foi un passage de Sidoine Apollinaire et un fragment de l'ancien plan de Rome où l'on voit près de la basilique d'Ulpie le mot *Libertatis*. Sous Auguste, Asinius Pollion construisit un autre atrium Libertatis sur l'Aventin, où étaient ses *édifices*, dans lequel il plaça la première bibliothèque dont l'entrée fut libre; cet *atrium* de Pollion n'avait rien de commun, si ce n'est peut-être le voisinage avec un temple de la Liberté qui donnait son nom au temple du Jupiter de la liberté. Pollion a bien pu bâtir un édifice pour les affranchissements d'esclaves, mais il n'eût pas élevé un temple à la Liberté sous Auguste qui l'abolissait et il n'eût pas établi sa bibliothèque dans un temple.

¹ Tit. Liv., XLII, 28.

80,000 Sardes avaient été tués ou faits esclaves. Ici l'accessoire était le principal; l'inscription en disait plus que le tableau, lequel avait seulement pour but d'être le signe mnémonique d'une grande victoire. Un autre exemple d'une peinture destinée à agir sur le peuple, mais en produisant un effet tout différent, fut l'exhibition d'un tableau, montré par Gabinus à la multitude pour exciter sa haine jalouse contre les richesses de Lucullus, et où était représentée la somptueuse villa de l'opulent Romain, villa immense et qui couvrait tout l'espace qu'occupe aujourd'hui la ville de Frascati.

Enfin, on portait à Rome des tableaux dans les triomphes; Pompée en fit porter un devant lui où se voyaient la vie et la mort de Mithridate¹; César, des peintures qui représentaient tous les ennemis qu'il avait vaincus, sauf Pompée², car l'on ne triomphait pas dans les guerres civiles. Bel usage romain !

Mais si, le plus souvent, à Rome, la peinture figurait comme subordonnée à l'art véritablement romain, la conquête, elle, n'avait certainement alors que des modèles grecs. Les modèles étrusques étaient tombés en discrédit depuis que la passion de l'hellénisme s'était emparée de toutes les âmes. Si, au temps de la seconde guerre punique, on voit encore des peintres étrusques employés décorer

¹ App., *Bell. Mithr.*, 117.

² App., *Bell. civ.*, II, 101.

des vaisseaux, c'est une application inférieure de l'art.

Rome emprunta à la Grèce les procédés de la peinture avec l'art dont ils faisaient partie. L'usage de la peinture murale¹, de la peinture à la détrempe² et de l'encaustique³ passa d'un pays dans l'autre, transporté

¹ Cette peinture n'était point la fresque proprement dite, car les couleurs employées par les anciens *ne pénètrent pas* le fond. Plusieurs d'entre elles ne peuvent avoir été employées dans ce genre de peinture. C'est ce qu'a établi M. Letronne (Letr., *Lettre d'un antiquaire à un artiste*, p. 504-76). Les peintures antiques, dit M. Letronne, ont été appliquées sur un stuc revêtu d'une couche étendue à frais. M. Hittorf admet une sorte de fresque d'un genre particulier (p. 678).

² L'usage de la peinture sur bois à la détrempe vernie s'est conservé à Constantinople et en Italie jusqu'à la Renaissance. Pline dit que les peintres de tableaux (*tabulae*) étaient seuls estimés. Il ne faut point voir là une preuve que la peinture murale ait toujours été méprisée; à l'époque de Pline, elle pouvait être tombée comme elle l'est trop aujourd'hui. Pline d'ailleurs oppose dans ce passage la peinture historique à la peinture purement décorative. (Letr., *Lettre d'un Antiqu.*, p. 210 et suiv.) Les tableaux sur mur de Panæus et de Polygnote étaient au nombre des œuvres les plus célèbres. A Rome, de même qu'en Grèce, on peignit l'intérieur des temples (Hirt., *Lehre der Geb.*, p. 41). Cette décoration intérieure put être quelquefois produite au moyen de tableaux encastrés dans les murs, comme le veut M. Welcker, mais le plus souvent, et on peut le croire, généralement, par une peinture appliquée sur les murailles elles-mêmes, ainsi que me semble l'avoir démontré M. Letronne.

³ Peinture à la cire avec l'emploi du feu, exécutée par divers procédés qu'il est bien difficile aujourd'hui de préciser. L'encaustique fut certainement pratiquée par les peintres grecs; Pline (xxv, 30, 1. 40, 1) en cite plusieurs, entre autres Polygnote, un Élasippus d'Égine qu'on a pris pour Lysippe, Pamphile et Nicias. La *Médée* de Timo-

comme le furent les tableaux sur bois¹ et même quelquefois les superficies des murailles peintes.

Elle lui emprunta aussi les tableaux généalogiques, bien que de telles peintures fussent très-appropriées à l'orgueil de race du patriciat romain, mais leur nom (*stemmata*) montre que l'invention était grecque². Les *stemmata* devaient se continuer au moyen âge et à Rome conserver, grâce à la vanité de son patriciat moderne, quelques-uns des noms qui figuraient dans les *stemmata* antiques, par exemple sur l'arbre généalogique des *Muti* le nom de Mutius Scævola!

Il est un art inconnu aux Grecs que les Romains ont peut-être inventé : c'est la gravure. Quelque surprenant

naque, qui était à Rome, fut peinte à la cire, *εργή*, comme celle dont parle un poète de l'Anthologie (*Anthol. Plan.*, iv, 141). L'enfant qui soufflait le feu dans l'atelier d'un peintre, par Phitiscus, travaillait, selon M. Letronne, à la préparation d'une peinture qui avait besoin du feu. (*Lett. à un Antiqu.*, p. 493.)

¹ La peinture sur toile, *in Sîpario*, beaucoup plus rare, était cependant connue des anciens. On voit à Pompéi une toile sur un châssis. (*Rich.*, *Dict. des Ant.*, p. 482.) Ce genre de peinture est mentionné pour la première fois à propos d'un portrait gigantesque de Néron. (*Pl.*, xxxv, 33, 1). Cicéron oppose, il est vrai, les peintures *in textili* aux peintures sur bois, *in tabula* (*in Verr.*, II, 4, 1), mais M. Letronne (*Lett. d'un Antiqu.*, p. 182, 195) pense qu'il s'agit dans ce passage de *broderies*. On voit aussi que les anciens connaissaient l'usage du chevalet (peint. de Pompéi). Leurs tableaux avaient des cadres de bois, quelquefois des volets pour les protéger comme on fit dans les premiers temps de la peinture moderne.

² *Pl.*, *Hist. nat.*, xxxv, 2. *Stemmatum multis nomina... illigata A-guris*, dit Sénèque en parlant des arbres généalogiques.

qu'un tel fait puisse paraître, Pline semble le dire bien positivement¹ en nous apprenant que Varron, inventeur d'un *bienfait à rendre les dieux jaloux*, avait trouvé un *moyen* d'insérer dans ses livres les images de sept cents hommes illustres et de les envoyer par toute la terre. S'il eût fallu copier pour chaque exemplaire sept cents figures, la diffusion en eût-elle été aussi grande que Pline paraît l'indiquer? Un bas-relief romain² représente une femme offrant à Varron un *pinceau*, ce qui semble plutôt contraire que favorable à la supposition que Varron ait découvert la *gravure*; cependant, comme les figures avant d'être gravées ont pu être peintes, c'est peut-être une allusion à sa publication biographique.

La peinture décorative, qui était d'origine grecque³,

¹ Pl., xvi, 2, 7. Ot. Müller croit (*Arch.*, p. 462) qu'on ne peut guère entendre autrement ce curieux passage de Pline. M. Didot (*Histoire de la gravure en bois*, p. 9-10) est du même avis; selon lui, il s'agit de la gravure en relief que les toiles peintes de l'Orient montrent avoir été très-anciennement connue. Il pense que le peu de solidité du papier qui rendait l'impression difficile à exécuter a fait abandonner un procédé dont la disparition semble encore plus extraordinaire que la découverte.

² Bas-relief cité comme romain par Rich. (*Dict.*, p. 469.)

³ Zeuxis peignit la maison d'Archelaüs (*Æl. Var.*, xiv, 17) pour une somme de 400 mines (30,000 francs environ), ce qui représente une valeur à peu près triple de ce qu'elle serait aujourd'hui. Alcibiade fit peindre la sienne par Agatarchus, qu'il y enferma jusqu'à ce que son travail fût terminé. Pausias le premier peignit les plafonds, selon Pline (Pl., xxv, xi, 1); ce genre de peinture était connu depuis Eschyle. (*Letr.*, p. 524.)

a laissé peu de traces à Rome de ces peintures, beaucoup se sont effacées depuis qu'elles ont été découvertes¹, d'autres s'effacent tous les jours²; mais il en reste assez pour se faire une idée de leur exquise élégance. Les plus célèbres sont celles de la Maison-Dorée³. Quelquefois les anciens ont peint sur un fond d'or, à la manière des peintres italiens du moyen âge et de la Renaissance⁴.

On ne peignait pas seulement l'intérieur des édifices, la peinture décorait aussi l'extérieur des monuments publics et privés. On ornait de peintures les frontons des temples, la façade des tombeaux⁵; on plaçait des

¹ Peintures du tombeau des Nasons, publiées par S. Bartoli.

² Les peintures de la pyramide funèbre de Cestius.

³ Souvent on les rapporte par erreur aux thermes de Titus. Il faut y joindre les fragments trouvés sur le mont Aventin et déposés au musée Kircherien, d'une grande finesse; les peintures du columbarium de la villa Paufili, d'une facilité et d'un bonheur extrêmes; celles d'un tombeau sur la voie Latine qui ont apparu, il y a peu d'années, avec toute la vivacité de leur coloris après dix-huit siècles. On vient d'en découvrir d'admirables dans une villa de Livie.

⁴ Six fragments de peinture murale à fond d'or ont été trouvés près de la basilique de Constantin. Ils sont maintenant au Louvre. (*Lettre d'un Ant.*, p. 414.)

⁵ Pour les frontons des temples, voyez Letronne (*Lettre d'un Ant.*, p. 340); pour les tombeaux, je discuterai ce que l'auteur dit de ceux dont Pausanias a vu les peintures, peintures, selon lui, nécessairement placées à l'extérieur, car autrement Pausanias n'eût pu les voir, protégées qu'elles étaient par la religion des sépultures. Pour les portraits sur les portes des maisons, Ausonio (*Ep.* 26) en parle encore au quatrième siècle.

portraits sur les portes des maisons. Il en a été de même très-tard en Italie, et on peut voir encore à Rome des restes de cet antique usage¹.

Les peintres grecs devancèrent à Rome les architectes et les sculpteurs grecs. On a vu qu'ils y parurent dès le troisième siècle de Rome. Un grec², nommé Marcus Plautius Cléas³, est cité par Pline comme auteur de peintures qu'on voyait de son temps dans un temple d'Ardée avec une inscription en vers que Pline rapporte. Nævius, dans une de ses comédies, parle d'un autre Grec, nommé Théodotos⁴, qui brossait avec une queue de bœuf des images des dieux Lares dans les chapelles des carrefours. Ces peintures de-

¹ La façade postérieure du palais Massimi, peinte à l'extérieur par Daniel de Volterre; d'autres palais sont encore ornés au dehors de peintures; le portrait, aujourd'hui presque disparu, de Raphaël par Charles Maratte, s'entrevoit au-dessus de la porte d'une maison de la rue des *Coronari*, qui appartenait au grand peintre, et que, par son testament, il laissa à l'église du Panthéon, à la condition d'y être enterré.

² Natif de la colonie phocéenne d'Alalia en Corse d'après un texte de Pline adopté par Pline; selon M. Letronne d'Eolie ou de Préneste (*Lettre d'un Ant.*, p. 421.)

³ Par conséquent, un affranchi de la famille Plautia, famille de Préneste. (Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 37, 4); l'inscription en vers que cite Pline est, comme le remarque très-bien M. Brunn. (*Gesch. de gr. K.*, II, p. 305), postérieure à la seconde guerre punique, car elle est en vers hexamètres, et l'hexamètre a été introduit par Ennius; mais le tableau pouvait être plus ancien que l'inscription. M. Letronne place Cléas au septième siècle de Rome. (*Lettre d'un Ant.*, p. 39 et 413.)

⁴ Festus, p. 250.

vaient être très-grossières et Théodotos ressembler aux barbouilleurs qui peignent des madones aux coins des rues. Un artiste plus distingué sans doute, car il eut une école, fut Sopolis¹. Ses portraits, ainsi que ceux d'un autre peintre grec, Dyonisius, remplissaient les galeries de Rome². Il faut leur adjoindre Sérapiion, peintre de paysages, qui ne savait pas représenter la figure humaine. Ils trouvèrent au contraire une rivale dans une femme de Cyzique nommée Laia, dont les portraits se vendaient plus cher que les leurs. Elle peignait très-vite, en cela semblable à Luca Giordano dit *Fà presto*, et surtout des femmes. Elle s'était peinte elle-même³ au moyen d'un miroir, ce qui, pour le dire en passant, montre que les dames romaines ne se servaient pas seulement de ces petits miroirs de métal qu'on voit dans les collections ; on sait du reste que les Romains avaient aussi de véritables glaces en verre étamé où l'on pouvait voir la personne tout entière⁴.

¹ Cic., *ad Att.*, iv, 16. Cicéron nomme un de ses élèves, Antiochus Gabinius, affranchi.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 40, 23, 37, 2.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 40, 22. Apelles (*Anth. gr.*, iii, p. 218) avait aussi fait son portrait.

⁴ *Specula totis paria Corporibus* (Sen., *Natur. quæst.*, i, 17). Dans ce curieux passage, Sénèque oppose aux miroirs en métal, qu'il dit les plus anciens, ceux dont l'éclat est argenté, ce qui semble désigner l'étamage, dont la matière *est fragile et sans valeur*, ce qui désigne certainement le verre. C'est seulement devant un grand miroir de cette sorte que pouvait s'exercer Démosthène.

Les peintures antiques du musée de Naples nous montrent une femme faisant ainsi son portrait.

Parmi les tableaux modernes, il en est peu dans les collections romaines qui soient d'une femme. En Grèce, au contraire, les femmes peintres sont assez nombreuses. C'est à la fille de Dibutade que ce fut attribuée cette fameuse silhouette de son fiancé sur une muraille, qu'on disait avoir été l'origine de la plastique¹; on vantait Timarète, Irène, fille de Cratinus, qui, comme Laia, semble avoir fait surtout des portraits de femme; Hélène, qui avait peint, ce qui est plus extraordinaire pour son sexe, le combat d'Issus, un tableau de bataille, peut-être l'original de la grande mosaïque de Pompéi²; Anaxandra, qui fut élève de son père Néalcès, Olympias, qui eut pour élève le peintre Antobulus. D'autres encore : Callo, Calypso, Aristarète³.

Ce fut un homme à nom romain, Ludius, qui intro-

¹ Dibutade de Sicyone avait, disait-on, rempli avec de l'argile le contour de l'ombre projetée sur un mur. Il passait aussi pour avoir inventé les antefixes en terre cuite (Pl., xxxv, 43, 1). La tradition donnait donc une origine grecque à cet art de la plastique que les Romains avaient reçu des Étrusques et qui a produit ces admirables bas-reliefs empreints du plus pur style grec, dont le musée Campana (maintenant à Paris) offre une collection unique au monde.

² On peut croire aussi que l'original de cette mosaïque a été le tableau très-vanté par Pline de Philoxène, qui avait représenté une bataille d'Alexandre et de Darius. (Pl., xxxv, 36, 45.)

³ Braun, *Gesch. d. gr. K.*, II, p. 281-2, 291-2, 500.

duisit à Rome l'arabesque¹, c'est-à-dire la fantaisie dans la peinture, ou au moins qui en propagea la mode et l'excès. Mais l'arabesque n'a pu naître chez le sérieux peuple romain ; la fantaisie était chose moins romaine que grecque. Pausias, le peintre des fleurs et le premier ornementiste des plafonds, dut y semer quelque gracieux caprices, et on voit un homme à nom grec, Aputurius, dans une ville grecque d'Asie, Alabanda, soulever de la part d'un certain Licinius, il est vrai que c'était un mathématicien, une indignation pareille à la colère un peu excessive que les arabesques de Rome provoquent chez Vitruve. Celui-ci condamne rigoureusement ces compositions qu'il trouve incohérentes et désordonnées. Vitruve s'écrie : « Que Licinius ne revient-il au monde pour corriger ce délire ! » D'Alembert eût grondé comme Licinius en lisant les *Contes d'Espagne* d'Alfred de Musset ou les *Orientales* de Victor Hugo, et c'est ainsi que certains classiques chagrins de nos jours évoqueraient volontiers contre ces poésies l'ombre de Boileau, mais les louanges de Pline font voir que les anathèmes du classique Vitruve ne changèrent point à Rome le goût du public et heureusement ils n'ont point arrêté Razël.

On prétend que Raphaël a trouvé le modèle des arabesques de ses *loges* dans les peintures de la Maison Dorée de Néron, dont les chambres n'étaient pas

¹ Pl., xxxv, 37, 7. Vitruv., vii, 5, 1, 2-8. Vitruve ne nomme pas Ludius.

déblayées de son temps mais où il a pu pénétrer par en haut. Le nom italien des arabesques, *grotteschi*, d'où est venu, en en changeant un peu l'acception, notre mot *grotesque*, semble en effet indiquer qu'on nommait ainsi un genre de composition découvert d'abord dans des *grottes*. On appelait *grotte* les souterrains de la nature de ceux dans lesquels se trouvaient les peintures antiques dont je parle; mais il faut reconnaître que Raphaël avait d'autres modèles dans les *arabesques sculptées*¹ qu'il pouvait contempler au grand jour parmi les ruines, dont la ressemblance avec les siens est très-frappante et qu'avant lui avaient connues et reproduites dans leurs élégantes compositions les sculpteurs du quinzième siècle.

Il est vrai que, dans les paysages décoratifs des anciens, la nature est plus souvent traitée de manière à amuser l'imagination qu'à reproduire sévèrement la réalité. Cependant on peut voir de vrais et gracieux paysages à Rome et près de Rome, et des *marines*, invention romaine de Ludius.

La perspective fait souvent défaut dans les paysages antiques; cependant les Grecs la connaissaient; il en est de même des raccourcis. La caricature, qui est bien ancienne, car on l'a trouvée en Égypte², naquit en Grèce d'une création d'Antiphile; son *Gryllus*, person-

¹ M. P. Cl., 102. M. Chiar., 87, 149, 174, 378, 425, 427, 430, 613.

² Sur un papyrus du musée égyptien de Turin.

nage burlesque qui donna son nom aux figures du même genre appelées *grylli*¹.

Un peintre grec, nommé Pirœicos, créa un genre de peinture familière qu'on appela ryparhographie, *représentation des objets bas*, et particulièrement des comestibles², genre, comme son nom l'indique, méprisé en Grèce, mais qui put être estimé à Rome, où le goût était moins délicat et où il fut imité. Deux mosaïques du Vatican³ fournissent la preuve de cette imitation.

Le seul tableau véritable trouvé à Rome⁴ est celui qu'on connaît sous le nom de *Noces aldobrandines*⁵. S'il fait allusion à un sujet mythologique, le réel y est

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 37, 3.

² *Obsonia ac similia* (Pl., xxxv, 37, 4). On appelait aussi les représentations de la nature morte *xenia* (Vitr., vi, 7, 4). Plusieurs des sujets décrits, sous ce nom, par Philostrate (*imag.*, i, 30, 11, 26), des fruits, des oies, des canards suspendus se retrouvent dans des mosaïques ou des peintures à Rome et surtout à Pompéi.

³ L'une dans la salle des Animaux, l'autre dans la salle des Candélabres (131).

⁴ Près de l'arc de Gallien. Il devait orner la villa de cet empereur, dans les jardins Liciniens qui étaient de ce côté.

⁵ Winckelmann (*Mon. ined.*, p. 60, 152) pensait y reconnaître les noces de Thésée et de Pelée en le comparant au bas-relief de la villa Albani que Zoega (t. 253) croyait de son côté composé d'après un tableau, comme les noces aldobrandines. Böttiger (*Nozz. ald.*, p. 66 et suiv.) y voit un simple mariage avec une allusion aux noces de Bacchus et de Céra; d'autres, ce qui est moins vraisemblable, l'hymen même de Liber et de Proserpine. (*Ann. arch.* 1842, p. 27. Gerhard, *St. R.*, v, 2, p. 44.)

à côté de l'idéal, et la mythologie y est appliquée à la représentation d'un mariage ordinaire. Poussin, qui l'admirait beaucoup, en a fait une copie conservée au palais Doria. Aujourd'hui que l'on connaît les peintures de Pompéi et d'Herculanum, cet échantillon de la peinture des anciens n'est plus à peu près unique et a perdu de son prix; il n'en est pas moins fort remarquable : tout porte à y voir une peinture romaine ¹, mais l'auteur s'était inspiré des Grecs, comme on s'en inspirait presque toujours à Rome. La nouvelle mariée, assise sur le lit nuptial et attendant son époux, a cette expression de pudeur virginale, d'embarras modeste, qui avait rendu célèbre un tableau dont le sujet était le mariage de Roxane ² et l'auteur *Ætioneus* ³, peintre grec.

Lucien a décrit ce tableau avec beaucoup de grâce ⁴ : « Roxane est assise sur son lit et baisse les yeux en présence d'Alexandre; elle est entourée de petits Amours : l'un écarte son voile pour la montrer à son époux; un autre, dans l'attitude d'une femme esclave, est occupée à lui ôter sa chaussure; un troisième a saisi Alexandre par son vêtement et l'entraîne de toute sa force vers Roxane. Le roi présente une couronne à la jeune fille. A côté de lui Éphestion; qui sert au roi

¹ Plusieurs détails sont romains, par exemple le voile jaune, appelé *flammeum*, propre aux jeunes mariées romaines.

² *Nova nupta verecundia notabilis.* (Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 36, 16.)

³ Et non Échion (Brunn, II, p. 243.)

⁴ Luc., *Herodot.*, 5; *de Imag.*, 7. Lucien nomme *Ætioneus* avec Apelles.

de paranymphe, tient à la main un flambeau allumé et s'appuie sur un adolescent d'une merveilleuse beauté qui représente probablement le dieu de l'hymen. De l'autre côté du tableau, plusieurs amours jouent avec les armes d'Alexandre; deux d'entre eux traînent sa lance et paraissent épuisés par cet effort; deux autres en portent un troisième sur un bouclier; un Amour s'est glissé dans la cuirasse d'Alexandre, où il semble s'être mis aux aguets pour effrayer ceux qui passeront près de lui¹. » J'ai traduit cette charmante description du tableau d'Étion parce que ce tableau est à Rome, non pas de la main il est vrai du peintre grec, mais restitué d'après Lucien par le Sodoma², dont c'est peut-être le chef-d'œuvre. Raphaël aussi a fait d'après la composition d'Étion, si bien décrite par Lucien, une esquisse maintenant dans la galerie Borghèse; comme dans un dessin qui est au Louvre, il a refait le fameux tableau d'Apelles *la Calomnie*, de même d'après Lucien.

Le complément de la peinture c'est la mosaïque; la mosaïque est une peinture durable, aussi durable que

¹ Un motif analogue se retrouve dans une statuette d'enfant qui est au Capitole et à la villa Albani. Cet enfant, caché tout entier derrière un grand masque tragique, passe la main par la bouche du masque pour effrayer un autre enfant.

² A la Farnésine, premier étage, sans doute très-semblable à la description de Lucien. Dans une peinture de Pompéi, Alexandre et Roxane sont remplacés par Mars et Vénus. Les Amours s'y livrent aux mêmes espiègleries: l'un d'eux porte le casque de Mars et le met sur sa tête; un autre ceint son épée.

la sculpture. Grâce à elle, on a pu placer dans l'église de Saint-Pierre une copie indestructible de la *Transfiguration* qui périra.

La mosaïque est de plusieurs sortes : tantôt formée de petits cubes de verre¹, tantôt de petites pierres taillées². La mosaïque s'appliquait et sur le sol des appartements et aussi sur les parois et les plafonds, tant celle qui était en verre que celle qui était en pierre³; aujourd'hui on ne la trouve guère que formant plancher, si ce n'est dans les chaires et les ambons du moyen âge, époque où s'était conservé l'ancienne coutume de l'appliquer à des surfaces verticales⁴. Les mots qui désignaient les mosaïques en petites pierres taillées⁵ s'em-

¹ *Vitræ Camerae* (Pl., xxxvi, 64). *Camerae* veut dire *voûtes*. (Let., Lett., p. 319.)

Effulgent camerae vario fastigia vitro.

Stat., *Sylv.*, I, 5, 42.

Pline nous apprend qu'à Rome les mosaïques en pierre ont précédé les mosaïques en verre.

² Quelquefois des cadres à figures en mosaïque sont placés au milieu de dessins et d'ornements, comme était la mosaïque du vaisseau d'Hiéron. (Letr., *Lettre d'un Ant.*, p. 512).

³ M. Visconti a découvert dans le mithreum d'Ostie une figure appliquée contre le mur, en mosaïque.

⁴ *Sectilia illustrata*, ceux-ci différents des *musiva* pâtes de verre teintées de diverses couleurs. Quant aux pierres employées, c'étaient des marbres rares et même des pierres précieuses. L'expression de Sénèque n'est pas hyperbolique : « Nisi gemmas calcare nolumus (Ep., 86). Au dix-septième siècle, on a trouvé sur l'Aventin une chambre dont le pavé était d'agate et de cornaline (Fl. Vacca, *Mem.*, 101-2-18). Un passage malheureusement corrompu d'Athénée semble

ployaient aussi pour tout *pavement* en pierres variées.

Des morceaux de marbres de diverses couleurs, joints artistement, ressemblaient à la mosaïque *en pierre dure*. C'est dans ce système qu'a été imaginé ce qu'on appelle l'*opus alexandrinum*¹, si usité pour couvrir le sol des anciennes églises, et qui, en se perfectionnant, est devenu la mosaïque en *pierre dure* de Florence². Appliqué à des bois colorés, le même principe a produit ces beaux ouvrages qui portent le nom de *tarsia*.

Il y avait aussi le pavé gravé (*sculpturatum*), dont nous pouvons nous faire une idée par les figures tracées sur les dalles de marbre blanc de la cathédrale de Sienne, dans lesquelles Beccafumi a indiqué, par des fragments de marbre gris et des placards de mastics noirs, les demi-teintes et les ombres.

Peut-être originaire d'Orient³, la mosaïque fut intro-

indiquer l'existence de mosaïques à fond d'or (Letr., *Lettre d'Ant.*, p. 312); ce serait l'origine des fonds d'or si souvent employés dans les mosaïques byzantines et dans les anciennes mosaïques italiennes, imitées encore par Léonard de Vinci dans sa madone de Saint-Onuphre.

¹ Ainsi nommé parce qu'on en attribuait l'invention à Alexandre Sévère. En tout cas, ce n'était qu'une nouvelle application d'un art plus ancien.

² M. Letronne (*Lettre à un Antiq.*, p. 260) rapporte particulièrement à ce genre de mosaïque ce passage de Pline (xxiv, 1, 2): *Interraso marmore vermiculatisque ad effigies rerum et animalium crustis*.

³ *Esth.*, i, 6, *Tob.*, xiii, 22. *Cant. des Cant.*, iii, 10. Ces passages ne semblent pas décisifs à M. Letronne (*Lettre d'un Antiq.*, p. 312-15).

duite à Rome au temps de Sylla ¹. Les Grecs la connaissaient depuis près de cinq siècles avant notre ère, car dès lors existait dans le temple de Jupiter Olympien une mosaïque faite avec de petits cailloux de l'Alphée ² qui existe encore. Elle représentait des divinités marines comme la plupart de celles qu'on trouve partout où ont été les Romains. L'antiquité de la mosaïque en Grèce ³ est prouvée également par cette anecdote sur Diogène, qui, se trouvant dans une maison où tout était très-soigné sauf le maître du logis, cracha sur cet homme en disant qu'il n'avait vu que lui de négligé, tandis que tous les murs étaient ornés de peintures remarquables et le pavé composé de cailloux précieux qui, par leur arrangement, représentaient des images de divinités ⁴.

La première mosaïque qu'aient vu les Romains est la mosaïque en pierre que Sylla plaça dans son temple de la Fortune à Préneste. Par une coïncidence fortuite, c'est à Préneste qu'on a trouvé la fameuse *mosaïque de Palestrine*, mais elle n'était point dans le temple et ne peut être celle de Sylla ⁵.

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 64, 1.

² Letronne, *Lettre d'un Antiquaire*, p. 313-4. Expédition de Morée, *Archit.*, I, pl., 63-4.

³ Athen., v, p. 207. Une mosaïque représentant la guerre de Troie ornait, on l'a vu, le fameux vaisseau d'Hiéron.

⁴ Anecdote racontée par Galien. (Letr., *Lettre d'un Antiq.*, p. 307.)

⁵ Elle formait le pavé d'un édifice placé au-dessous du grand temple. (Nibb., *Dint.*, II, p. 504.)

Aucun monument n'a donné naissance à tant d'interprétations diverses que la mosaïque de Palestrine. On y a vu la rencontre d'Hélène et de Ménélas en Égypte, le pèlerinage d'Alexandre au temple d'Ammon, celui d'Adrien à l'île Éléphantine, un embarquement de blé destiné aux Romains, la conquête de l'Égypte par Auguste, une carte géographique, un tableau des vicissitudes de la fortune. Mais l'explication la plus curieuse est celle de Volpi : un fait de l'histoire de Sylla *qui nous est inconnu*.

C'est je crois tout simplement un paysage de fantaisie, avec personnages grecs et égyptiens, représentant une inondation du Nil. A Rome, l'Égypte fut de bonne heure à la mode; on aimait du paysage égyptien comme nous aimons le paysage chinois¹. L'auteur de la mosaïque de Palestrine était grec, car les noms des animaux sont écrits en grec. Il a travaillé probablement à Rome et connaissait peu l'Égypte; il semble n'avoir jamais vu un hippopotame — il y en avait alors dans le bas Nil — ni un crocodile. Cela me ferait penser que la mosaïque dont il s'agit est antérieure à l'empire, car plus tard on voyait dans l'amphithéâtre assez de crocodiles et d'hippopotames pour les représenter plus exactement.

Le hasard a voulu que deux des mosaïques les plus célèbres de l'antiquité se soient retrouvées à Rome,

¹ D'autres mosaïques représentent en petit des scènes d'Égypte. (Au Vatican, *Gabinetto delle Masch.* et *V. Alb.*)

ou au moins deux copies des originaux dont parle Plinc et qui étaient l'un et l'autre d'un mosaïciste fameux, Sosos de Pergame¹. L'une de ces mosaïques de Sosos représentait, selon Pline, « une colombe qui boit et dont la tête projette son ombre sur l'eau, d'autres s'épluchant au soleil sur le bord d'une grande coupe, *cantharus*, » c'est, à très-peu de chose près, le gracieux tableau qu'offrent les *Colombes du Capitole* trouvées dans la villa d'Adrien. Le travail de cette charmante mosaïque est très-fin. Quelques légères différences ne permettent pas d'y reconnaître l'original de Sosos, mais c'en est certainement une imitation. Sosos lui-même avait trouvé la première idée de son œuvre dans Homère, qui décrit une coupe ornée de colombes².

L'autre mosaïque du même Sosos s'appelait *le Plancher non balayé*³. Une copie de celle-là, dont l'auteur était aussi un Grec qui se nommait Héraclite⁴, se voit dans le musée de Saint-Jean de Latran, elle figure un

¹ Pl. *Hist. nat.*, xxvi, 60, 1.

² Il., xi, 631-4.

³ *Asarotos*. Ce bas-relief était très-célèbre. On en a trouvé une réplique en Afrique. Stace y fait allusion dans ce vers :

... Varias ubi picta per artes
Gaudet humus superare novis assrota figuris.

St., *Sylv.*, i, 3, 55.

Une épigramme de l'Anthologie parle d'un Ophélie qui peignait les restes des repas. (*Anth. Pal.*, vi, 316.)

⁴ Nibby (*Att. dell. Acad. Arch.*, vi, 118) pense que la forme des lettres indique le temps de César.

plancher sur lequel sont demeurés les débris d'un festin, des feuilles de salade, des os de poulet, des arêtes de poisson.

Cette mosaïque, dont le travail est très-soigné et très-fin¹, a été trouvée dans les jardins des Servilius², qu'embellissaient tant de chefs-d'œuvre; elle ornait probablement une salle à manger où César a pu souper avec Servilie, la sœur de Caton et la mère de Brutus. Je ne crois pas qu'un pareil tableau représentât le plancher de cette salle à manger, pas plus que les Teniers, que Louis XIV fit enlever de son palais, ne représentaient des scènes de la cour à Versailles : c'était la copie d'un original célèbre mise là pour produire, avec l'élégance de la demeure des Servilius, un piquant contraste.

Je pense que le plancher de Servilie était soigneusement balayé et que la mosaïque amusait les yeux des grands personnages qui la foulaient, en leur montrant l'intérieur d'une hôtellerie du voisinage, dans le quar-

¹ Les morceaux de marbre et d'émail mêlés sont si petits qu'on en a compté 7,500 dans une palme romaine carrée, un tiers de plus que dans la mosaïque de Pompéi. (*Ann. arch.*, 1853. *Bullet.*, p. 82.)

² Ces magnifiques jardins étaient certainement entre le Palatin et la porta Ostiensis (porte Saint-Paul), car Néron s'y rendit quand il eut résolu de fuir vers Ostie. Ils n'étaient pas éloignés du Tibre, car c'est là qu'il eut la pensée d'aller s'y précipiter (Suét., *Nér.*, 47). Nibby en a reconnu l'emplacement au-dessous du bastion de San-Gallo (*Rom. ant.*, II, p. 359). César, en soupant chez Servilio, me disait un jour M. Visconti, a regardé cette mosaïque.

tier marchand, entre l'Aventin et le Tibre, où l'on trouverait facilement aujourd'hui une imitation au naturel de la mosaïque d'Héraclite, faite sans intention par les habitués des cabarets du *monte Testaccio*, qui ont aussi, dit-on, l'habitude de jeter les os à terre.

L'usage du pavé en mosaïque fut universel à Rome, partout où ont été des édifices publics ou privés, on trouve des mosaïques : c'était un plancher en pierre pour les pieds, ce qu'on recherche encore en Italie, et un tapis en pierre pour les yeux. Un magnifique spécimen de l'effet que produisait ces planchers colorés nous est fourni aujourd'hui par celles qu'on a placées sous les pas des visiteurs du Vatican¹. C'est une heureuse idée d'avoir donné un pavé antique à ces salles remplies de chefs-d'œuvre de l'antiquité. Ce pavé pittoresque complète l'illusion et le charme qui vous saisissent, quand vous errez parmi ces chefs-d'œuvre, et vous emportent soudainement au sein de la civilisation qui les a produits.

Une mosaïque du Vatican² donne une haute idée de l'habileté des anciens à peindre les fleurs; un bouquet, dont la composition est élégante et la couleur harmonieuse, fait penser d'abord au peintre le plus célèbre et le seul célèbre en ce genre de l'antiquité, ce Pausias aimé, disait-on, d'une jeune fille qui luttait

¹ Dans le *Nuovo Braccio*, dans la *salle Ronde*, dans les *chambres de Raphaël*.

² *S. alla cr. gr.*

avec lui dans l'art d'assortir les fleurs; talent naturel chez cette jeune fille et naturel aussi chez les paysans de Gensano, près de Rome, qui avaient coutume, il y a encore peu d'années, de composer avec des fleurs un tapis improvisé pour être foulé aux pieds pendant une procession et détruit après qu'elle avait passé : c'est ce qu'on appelait *l'infiorata*.

Les mosaïques qui sont à Rome complètent pour nous l'idée que nous avons cherché à nous faire par les monuments de la vie romaine, et la notion que ces monuments nous ont si largement donnée des influences de la Grèce.

Les plus communes, formées de petits cubes blancs et noirs, se voient partout où il y a eu des villes romaines ou des bains, par exemple dans les thermes d'Ostie. Par cette convenance de la décoration avec le lieu décoré, que les anciens manquaient rarement d'observer, celle-ci représente des habitants de l'onde, la ville d'Ostie et son phare à divers étages, comme était le modèle de tous les phares, celui d'Alexandrie.

D'autres mosaïques colorées nous offrent, ainsi que *le Plancher non balayé*, des détails qui se rapportent aux repas, poulet, poisson, artichaut, asperge, et doivent provenir d'une salle à manger¹; un tableau d'intérieur, l'assemblée des médecins de la villa

¹ Une des meilleures mosaïques de Rome est, chose assez singulière, dans l'église de Santa-Maria in Transtevere. Je ne vois pas ce qu'on fait là deux canards.

Albani; un gracieux paysage au Vatican; des scènes ou des personnages de l'amphithéâtre; des masques tragiques et comiques; divers sujets qui se rapportent à des scènes de la vie domestique ou religieuse des Romains, voilà ce qui leur appartient en propre dans les mosaïques de Rome.

De la poésie et de l'art grecs proviennent les sujets héroïques, tels que le combat des Centaures et des Lapithes, Ulysse au milieu des Sirènes, Hercule délivrant Hésione, Hercule filant et près de lui des Amours qui domptent un lion, d'après le sculpteur grec Arcésilas; double expression de la même idée.

Pour terminer ce que je dois dire des monuments envisagés par rapport à l'histoire de l'art romain et à l'histoire des mœurs romaines, deux parties essentielles de l'*Histoire romaine à Rome*, il me reste à parler des tombeaux; classe nombreuse et curieuse de monuments dont l'étude va résumer et confirmer ce qui précède en nous présentant sous un jour nouveau cette combinaison du génie de la Grèce et du génie de Rome, qui est le caractère de tout le développement artistique, comme de tout le développement philosophique et littéraire des Romains; en même temps elle nous révélera quelque chose de leur croyance touchant le grand problème, la destinée de l'homme après la mort :

To be or not to be.

XIV

LES TOMBEAUX ROMAINS.

Le tombeau à ses divers âges. — La tombe étrusque, la tombe grecque et la tombe romaine. — Disposition des sépultures : le temple et la maison ; urnes funèbres, peinture des tombeaux. — Bas-reliefs : scènes de famille et professions ; commerce, tombeau du *boulangier*, état militaire, carrière des lettres. — Idées et symboles de la mort chez les Romains. — Leur croyance à l'immortalité exprimée par la mythologie, par les traditions héroïques. — Passage dans l'autre monde. — Allusions, sur les tombeaux, aux mystères de Bacchus et à l'initiation.

La forme primitive du tombeau est le tertre funèbre, un amas de terre ou de pierres ; c'est ce qu'on nomme un *tumulus*¹. Le tumulus est la sépulture des âges héroïques ; on trouve dans toute l'Europe de pareils

¹ Terre congestio super ossa tumulus dicitur (Serv., *Æn.* m, 22). En grec *sôros*, amas, terre amoncelée, mot qui probablement remonte aux Pélasges, car il entre dans le nom du *Soracte* et dans celui de la ville de *Sora*, située sur une colline escarpée du pays des Volscs ; dans le voisinage sont des restes de murs pélasgiques. Pausanias mentionne des tertres funèbres formés de pierres entassées qu'il appelle *sôroi* près d'Orchomène. (vii, 13, 2.)

monuments élevés par les anciens peuples germaniques, et sur la côte de la Troade ceux que la tradition rapporte aux héros les plus célèbres de la guerre de Troie. Ce premier âge de la sépulture n'est point représenté, que je sache, à Rome et aux environs de Rome.

Mais sur la voie Appienne existent, comme dans la nécropole étrusque de Cæré, des tombeaux qui, tout en conservant la forme du tertre primitif, s'élèvent sur un soubassement en pierres taillées¹. Ce sont les tombeaux des Horaces.

Le cône qui surmonte ces soubassements² montre l'acheminement du tertre vers la pyramide³, autre forme ancienne des tombeaux que l'Égypte a employée dans ces montagnes de pierre, qui sont bien certai-

¹ C'est exactement ce que dit Pausanias (viii, 16, 2) du tombeau d'Épitus, près de Phénée, γῆς χῶμα..... λίθου χρηστῆ ἐν κύκλῳ περιχῶμανον.

² Près de Rome, tombes étrusques de Cervetri et de Corneto. En Grèce, les anciens monuments pélasgiques à voûte imparfaite appelés *trésors*, comme le trésor d'Atrée, à Mycènes, paraissent avoir été des tombeaux. (Welck., *Kl. Schr.*, iii, p. 353 et suiv.) Ceci est confirmé par le voyageur anglais Mure.

³ *Apud majores, nobiles aut sub montibus altis, aut in ijs montibus sepeliebantur. Unde natum est ut super cadavera pyramides fierent.* Serv., *Æn.* xi, 849, à propos de ces vers de Virgile :

... Fuit ingens monte sub alto,

Regis Derceni *terreno ex aggere* bustum...

Les tombeaux d'Acrisius et de Prætus, sur le chemin d'Argos à Épidaure (Paus., ii, 25, 6), avaient la forme d'une pyramide.

nement, quoi qu'on en ait pu dire, de gigantesques sépulcres¹.

C'est pour cette destination funéraire que fut bâtie à Rome, au temps de César, la pyramide de Cestius. A cette époque, l'Égypte était déjà assez connue et assez à la mode pour qu'un citoyen romain ait voulu après sa mort être logé comme les Pharaons. Sauf les dimensions, la pyramide de Cestius est absolument semblable aux grandes pyramides d'Égypte² : elle a de même un revêtement, plus magnifique, il est vrai, car au lieu d'être en pierre calcaire il est en marbre; de même l'intérieur est plein, à l'exception de la chambre sépulcrale, dont les parois étaient couvertes de peintures; de même encore, la pyramide de Cestius n'avait pas d'entrée ouverte. Les peintures ont été

¹ On a trouvé dans la troisième pyramide le cercueil du roi Myccrinus, avec son nom écrit dans l'inscription hiéroglyphique qu'on peut lire au British Museum. J'ai vu, comme tous les voyageurs, le sarcophage du roi Chéops, encore en place dans la grande pyramide. Les anciens savaient que les pyramides étaient des tombeaux, car Alexandre voulait en élever une à son père qui égalât en hauteur la plus élevée d'entre elles (Diod. Sic., xvi, 4). Il n'était donc pas nécessaire d'aller chercher une autre destination à ces vieux monuments, comme celle d'arrêter le sable, qu'elles ne pouvaient arrêter et qu'elles ont laissé passer. Rabanus Maurus, un Français du neuvième siècle (*De Universo*, xiv, 28) avait sur l'origine des pyramides des idées beaucoup plus justes que celles de certains Français de nos jours.

² Plusieurs tombeaux de la voie Appienne ont la disposition pyramidale qui a été remarquée dans des tombeaux grecs, et en particulier à Agrigente dans le tombeau de Théron. (Iliri, *Gesch. d. Bank*, II, p. 94.)

exécutées avant l'achèvement du tombeau, on a élevé ensuite la construction au-dessus de la chambre, et pour y pénétrer il a fallu percer dans la maçonnerie la porte qui est moderne.

La dernière transformation de la montagne tombale fut le mausolée, qui doit son nom à un roi d'Orient, Mausole, et qu'imitèrent deux empereurs romains, Auguste et Adrien. Le mausolée d'Auguste¹, comme celui de Mausole², était un grand tertre sur un sous-bassement en maçonnerie qui existe encore; il devait avoir la forme d'une pyramide à degrés, forme que l'on donnait aux catafalques d'après celle des phares³, car on voulait exprimer ainsi que la gloire du mort s'élevait comme une grande lumière dans la nuit. Sur le sommet du mausolée d'Auguste on avait planté des peupliers; ainsi, dans l'*Iliade*, des ormes sont plantés autour du tertre funèbre d'Étion⁴. On peut juger de l'effet qu'ils produisaient par le bois d'oliviers qui a cru sur le tombeau de Cotta. Ce qui reste du mausolée d'Auguste est un théâtre où l'on joue en plein air et en plein jour la comédie ou le mélodrame. Le mausolée d'Adrien a été à toutes les

¹ Pl., *Hist. nat.*, xvi, 5, 10.

² Str., v, iii, 8.

³ On le voit par une mosaïque d'Ostie où est représenté le phare de ce port, construit sur le modèle du phare d'Alexandrie.

⁴ Il., vi, 419 Le tombeau d'Alcméon, en Arcadie, était planté de cyprès (Paus., viii, 24, 4), arbre dont l'emploi funéraire a prévalu dans les temples modernes.

époques le principal château fort de la Rome moderne ; son histoire est pleine de tragédies au moyen âge. A cette heure, un officier français l'habite : curieuse destinée !

Les tombeaux souterrains se rattachent à l'origine du monument funèbre, qui est une montagne. Les chambres sépulcrales creusées dans le rocher se voient en Égypte, en Grèce, en Étrurie ; parmi celles-ci, une à Véies, près de Rome ; c'est sur ce plan, très-agrandi, que furent creusées plus tard les catacombes juives et les catacombes chrétiennes.

Le tombeau des Scipions est un labyrinthe de chambres sépulcrales taillées sous la terre et qui ouvrait sur une rue de Rome.

Les chambres sépulcrales pratiquées dans les tombeaux bâtis le long de la voie Appienne et autres voies, sont une imitation de celles que l'on creusa plus anciennement dans les montagnes naturelles ou dans les tertres artificiels¹ ; elles contiennent un ou plusieurs sépulcres pour les corps inhumés et des niches pour les urnes destinées à recevoir les os des corps brûlés, ce que les anciens appelaient les cendres ;

¹ Il est nécessaire de bien comprendre cette disposition des tombeaux pour se rendre compte de plusieurs récits de l'antiquité, par exemple l'aventure de la matrone d'Éphèse, difficile à imaginer dans un tombeau tel que ceux du Père-Lachaise ; mais dans les montagnes qui environnent Éphèse, les tombeaux sont des chambres souterraines où cette galante aventure a fort bien pu se passer, comme me le fit remarquer mon ami Mérimée quand nous les visitâmes ensemble.

mot qui est resté dans la poésie et même dans l'usage, car on l'a appliqué assez étrangement au cadavre embaumé de Napoléon ¹.

Enfin, le nombre de ces niches et de ces urnes augmentant toujours, la salle qui les réunissait finit par s'appeler un *pigeonnier*, *columbarium*. La disposition du *columbarium* est propre aux Romains. Dans des niches toutes semblables entre elles sont rangées des urnes, en général d'affranchis ou d'esclaves, soit associés pour se procurer une demeure funèbre à frais communs, soit de la dépendance impériale, car le *columbarium* ne paraît guère avant l'empire, cette ère de démocratie et d'esclavage; c'est la sépulture de l'égalité sous le despotisme. Telle est la généalogie des tombeaux et l'ensemble de leur histoire à Rome.

Les tombeaux des Romains, comme leurs temples, furent d'abord construits à l'imitation de l'Étrurie; on le voit par les tombeaux des Horaces, sur la voie Appienne. Celui d'Albano, qu'on appelle très-improprement tombeau des Horaces et des Curiaces, est purement étrusque ².

Sauf quelques ressemblances extérieures assez rares,

¹ J'obéis à un usage semblable à celui que je viens de critiquer en désignant par ce mot poétique les *ossuaires*, qui très-souvent n'ont pas plus la forme d'une urne que la caisse de bois où l'on dépose son vote d'électeur et qui s'appelle aussi une urne.

² Il est surmonté de cinq pyramides, comme était la tombe de Porcenna (Pl., xxxvi, 19, 4); la pyramide avait donc aussi en Étrurie un emploi funèbre.

les sépultures romaines diffèrent essentiellement des sépultures étrusques. Dans celles-ci tout est fait pour l'intérieur; les murs sont couverts de peintures que nul œil ne doit contempler, car l'entrée du monument funéraire a été fermée et quelquefois cachée avec soin : c'est donc au mort seul qu'on a destiné la décoration de son asile funèbre; c'est pour lui qu'on y a déposé les bijoux, les ornements, les armes, les vases précieux, peints quelquefois avec un art infini et destinés à d'éternelles ténèbres? En général, rien au dehors¹, nul signe à l'extérieur, nulle statue, nulle épitaphe : le mort ne pense plus aux vivants, il est entré dans l'autre monde, dans ce monde souterrain où il habite avec ses richesses parmi les divinités infernales, et où nul ne doit pénétrer jusqu'à lui. Les tombeaux romains, au contraire, s'élèvent presque toujours à la surface de la terre, placés des deux côtés de la route, sur le passage de la foule; le mort, dans une épitaphe qui est souvent une allocution adressée au voyageur, dit ce qu'il a fait dans cette vie et parle très-peu de l'autre. Du reste, il veut être vu; on dirait presque qu'il veut voir encore. Son buste regarde les passants; sa statue, quelquefois couchée, plus souvent debout et drapée fièrement, les domine.

Dans l'intérieur, on a déposé moins de richesses,

¹ Il faut excepter certaines nécropoles étrusques, à Castel d'Asso, à Norcia, où l'on voit des frontons et des moulures de portes sculptées au dehors.

Les Romains, qui connaissaient et estimaient les beaux vases de l'Étrurie, n'ont jamais songé à en orner leurs sépultures. C'est qu'il ne s'agissait pas pour les Romains d'une existence mystique en rapport avec les puissances ténébreuses, mais d'une existence toute extérieure et toute idéale dans le souvenir des hommes. Les Romains, peuples de l'action et de la vie, ont tiré les tombeaux de l'obscurité où les Étrusques se plaisaient à les enfoncer pour se rapprocher ainsi du monde funèbre; eux les ont élevés au grand jour, aux regards du soleil, moins comme des sépulcres que comme des temples destinés à perpétuer et à consacrer parmi les vivants le souvenir de ceux qui ont vécu, à rendre présents ceux qui ont passé.

L'usage des nécropoles était le même dans l'Étrurie et dans l'ancien Latium¹; il remontait à l'Égypte : à Thèbes, à côté de l'immense cité des vivants était l'immense ville des morts.

La disposition des tombeaux romains ne varie pas beaucoup; en général, à l'intérieur est la chambre funèbre où l'on allait faire les libations en l'honneur du mort, dont les restes étaient déposés tantôt dans la partie inférieure, tantôt dans la partie supérieure du monument et renfermés soit dans un sarcophage destiné ordinairement à une seule personne, quelquefois à deux, association touchante que la tendresse chré-

¹ Nécropoles étrusques à Cervetri, à Corneto, à Castel d'Asso; nécropole latine à Castromenium, découverte par M. Rosa.

tienne devait multiplier dans les catacombes, soit dans une urne, selon qu'ils étaient enterrés ou brûlés. La coutume de brûler les corps fut dominante sous les rois, sous la république¹ et au commencement de l'empire. L'inhumation prévalut, sous les Antonins, et l'emporta définitivement par l'influence du christianisme². On voit au Vatican³ des pierres funébres qui proviennent du mausolée d'Auguste et dont les inscriptions indiquent que plusieurs personnages de sa famille ont été brûlés. Stace nous fait connaître l'exemple unique d'une femme conservée par le dessèchement⁴. Cette femme s'appelait Prisoilla, et le mari, qui par tendresse avait voulu garder ainsi ses restes, Abascantus, probablement un des médecins de ce nom. Le tom-

¹ On cite comme une exception que Numa ait été enterré, et, à propos de Sylla, que la gens Cornelia ne brûlait point ses morts.

² La *crémation* était tombée en désuétude au quatrième siècle (Macrob., *S.*, vii, 7).

³ Vers l'entrée de la salle de l'Ariane, au Vatican. (*M. P. Cl.*, 248, 407, 408, 410.)

⁴ Stat., *Sylv.*, v, 1, 222 et suiv.

... *Siccantam membris...*

Les corps se conservent facilement à Rome, à en juger par les cadavres des capucins que l'on montre dans des salles voisines de leur église, où, livrés à leurs occupations ordinaires, méditant, lisant, bêchant, couchés dans une grotte, ils étonnent d'abord le spectateur et le repoussent bientôt par cette apparence de vie dans la mort, dont on peut dire ce que Stace disait d'Abascantus :

Certamen cum morte gerit.

beau de Priscilla était sur la voie Appienne, où Nibby croyait l'avoir retrouvé¹.

Le culte des héros, ce *culte des saints* du paganisme — on peut le nommer ainsi, car il ne s'adressait pas seulement aux héros proprement dits, — ce culte, qui en se dépravant produisit l'idolâtrie pour les empereurs morts, et, ce qui était plus honteux encore, pour les empereurs vivants, fit donner aux tombeaux quelque chose de l'aspect des temples. Un *Heroon* était une chapelle dédiée à un héros, de là vint l'usage du fronton et des colonnes pour décorer les monuments funéraires. Près de Rome, plusieurs charmants tombeaux ont été pris pour de petits temples, auxquels ils ressemblent en effet ; seulement il ne fallait pas supposer, comme on a eu le tort de le faire, qu'ils avaient été consacrés au *Ridicule*² et à la *Toux*³, qui n'ont jamais eu de temples et n'en méritaient pas.

L'autel où l'on faisait les libations est presque toujours placé devant le tombeau, comme il était placé devant le temple⁴.

¹ Nibby, *Dint.*, in, p. 533, dans un noyau de tombeau rond qui subsiste sur la voie Appienne, en face de la petite église appelée *Dominic. quo vadis*.

² A gauche de la voie Appienne, tandis que le temple du dieu *Rediculus* (du Retour) dont on a fait sottement un dieu *Ridiculus*, était à la droite de cette voie.

³ A Tivoli. Selon Nibby, cette dénomination absurde ne remonte pas au delà du seizième siècle.

⁴ Tombeaux de la voie Appienne.

La stèle était une pierre plantée dans l'origine sur le tertre funèbre ¹, plus tard dans l'intérieur de la construction sépulcrale. Les stèles forment l'accompagnement presque nécessaire des tombeaux égyptiens ; elles se rencontrent dans les sépultures grecques ² et dans les tombes romaines. Les stèles funèbres de l'Égypte représentent habituellement le mort rendant hommage à une divinité et recevant l'hommage des différents personnages de sa famille. C'est en comparant un grand nombre de ces stèles, où les noms, les rapports de parenté du défunt avec les membres de sa famille et leurs professions sont écrits en hiéroglyphes d'une lecture certaine, que je suis parvenu à établir que la séparation absolue des castes et l'hérédité permanente des conditions n'existaient point, comme les anciens et les modernes l'ont si souvent répété, dans l'ancienne Égypte ³. On ne saurait tirer autant de lumières des stèles grecques et romaines ⁴; cependant

¹ Hom., *Il.*, xi, 374 ; xvi, 457. *Od.*, xii, 14.

² Elles se multiplient en Grèce à l'époque romaine, selon M. Gerhard, et, d'après lui encore, les cippes ou autels funèbres y sont beaucoup plus nombreux que les stèles ; c'est à une stèle en marbre de Paros destinée à honorer un héros, que Pindare compare et préfère son chant. (*Nem.*, iv, 81. *Diss.*, ii, p. 406.) Les cippes sont de petits autels ornés souvent d'antéfixes comme les temples.

³ Mémoire lu dans la séance publique des cinq classes de l'Institut et publié dans la *Revue des Deux Mondes*, ann. 1848, p. 838.

⁴ Les parents semblent de même rendre hommage à la défunte ; Tombeau figuré sur les bas-reliefs de Saint-Jean de Latran qui se rapportent aux Aterii.

les accessoires des sépultures romaines vont aussi nous offrir de précieux enseignements.

Si le tombeau ressemble extérieurement à un temple, intérieurement il ressemble parfois à une maison.

Les tombes étrusques présentent, d'une manière plus frappante que les tombes romaines, l'idée de l'habitation après la mort, de la maison funèbre. On y voit figurées jusqu'aux solives du toit¹. Mais cette idée de l'habitation après la mort reparait dans les urnes destinées à recevoir les ossements et les cendres des Romains. Quand on parcourt la longue galerie tapissée d'épithètes qui conduit au musée du Vatican, et le *cortile* du Belvédère, l'œil s'arrête avec une complaisance mélancolique sur une multitude de ces urnes qui l'attirent par leurs formes infiniment variées. Beaucoup d'entre elles sont de véritables petites maisons où l'on trouve que l'on serait assez bien logé, avec des portes, un toit sur lequel sont indiqués les tuiles et les antéfixes; d'autres ont d'autres formes qui trahissent l'influence du gracieux génie de la Grèce : la forme d'une corbeille, comme pour y mettre des fleurs; la forme d'une fontaine, comme pour que l'heureux sommeil du mort soit rafraîchi par les eaux et bercé par leur murmure.

L'intérieur des tombeaux étrusques et romains était décoré de peintures, mais de peintures diffé-

¹ Reproduction fidèle d'un tombeau étrusque au musée Grégorien du Vatican.

rentes : sur les parois des tombes étrusques sont représentés ordinairement des banquets, des danses ou des jeux funèbres ; dans les tombes romaines on rencontre il est vrai des peintures qui se rapportent aux champs Élysées ou aux Enfers¹, mais plus souvent des paysages, des arabesques² qui pourraient orner une villa. Il était dans le génie de Rome, et surtout de Rome devenue à demi grecque, de se moins absorber dans la pensée de la mort. Du reste, les Grecs peignaient l'intérieur des tombeaux³. Il en était de même des Égyptiens ; ceux-ci, d'un génie plus sombre encore, plus porté aux contemplations de l'autre vie que les Étrusques, creusaient de vastes demeures dans la mon-

¹ Par exemple celles du tombeau des Nasons.

² Dans les tombes découvertes, il y a peu d'années, sur la voie Latine. Ce genre de décoration se montre encore dans les plus anciennes catacombes.

³ Pausanias (vii, 22, 4) et Plin (xxxv, 25, 7), parlent de tombeaux peints en Grèce par Nicias. M. Letronne (*Lettre d'un Antiqu.*, p. 233) pense que toutes ces peintures étaient à l'extérieur des monuments funèbres, car, dit-il, si elles avaient été à l'intérieur, Pausanias n'aurait pu les voir ; parce que la religion des tombeaux ne lui eût pas permis d'y pénétrer. Cette objection ne me paraît point sans réplique : la porte de tous les tombeaux n'était pas murée, et la coutume d'y aller faire des offrandes aux morts pouvait en ouvrir l'accès, même à un étranger, surtout quand cet étranger était un dévot comme Pausanias. L'analogie porte à admettre qu'un genre de décoration commun aux sépultures égyptiennes, étrusques, romaines, ne pouvait manquer aux sépultures grecques. Au moment où j'écrivais ces lignes, j'apprends qu'on a trouvé à Athènes, près de la porte Dipyle, un tombeau dont l'intérieur est peint.

tagne, en couvraient les parois souterraines de tableaux innombrables qui représentaient les aventures de l'âme après la mort, puis ces peintures, dont l'éclat nous éblouit encore, une fois terminées, ils fermaient et cachaient l'entrée du sépulcre. De même, les peintures funébres, souvent très-soignées, et il faut en dire autant des admirables ornements, des bijoux précieux déposés dans les tombeaux étrusques et quelquefois dans les tombeaux romains, n'étaient pas destinées à être vues par l'œil des vivants, à être éclairées jamais par les rayons du soleil; elles étaient faites pour le mort, et lui seul devait en jouir dans sa nuit : selon les idées antiques, pour un mort regretté rien n'était trop beau ¹.

L'étude des bas-reliefs forme, dans l'étude des tombeaux romains ², la partie la plus intéressante, la plus instructive et je dirai la plus historique, car ils nous font voir de nos propres yeux les détails des différentes professions, les scènes de la vie de famille et, par le choix des sujets et des symboles, peuvent nous apprendre beaucoup sur ce que les Romains pensaient de la mort et de l'immortalité. En outre, ils nous font con-

¹ Ceci répond à cette autre objection de M. Letronne (p. 238) savoir, « qu'aucun peintre de renom n'aurait condamné ses œuvres à l'obscurité d'un tombeau où nul ne pouvait pénétrer. »

² Ceux qu'on voit à Rome ne remontent pas en général plus haut que les Antonins, mais des bas-reliefs funéraires grecs, très-semblables et qui leur ont servi de modèles, appartiennent à une beaucoup plus ancienne époque.

naître les traits des défunts, soit par des statues ou des bustes, soit par des médaillons sculptés en relief. Ces visages ont en général un caractère frappant d'individualité, et souvent sont assez laids pour qu'on soit en droit de les croire ressemblants.

Quelquefois le médaillon est vide¹, ou bien n'offre qu'une figure non dégrossie²; on attendait pour exécuter les figures de savoir à qui le tombeau appartenait. Beaucoup d'inscriptions nous apprennent que le cénotaphe a été ordonné par son possesseur tandis qu'il vivait encore³, non-seulement pour lui mais encore pour les siens et pour ses affranchis; on trouve là écrite l'idée de la famille romaine comprenant et les parents et la dépendance, dans le sens qu'a conservé le mot *famiglia* à Rome, où il s'étend jusqu'aux domestiques.

Le nom du mort est quelquefois indiqué figurativement, par exemple celui d'un homme qui s'appelait *Aper* par un sanglier⁴, symbole qui ressemble beaucoup à un calembour. Ailleurs, c'est la patrie du personnage défunt qui est indiquée par un détail du bas-relief : ainsi la patrie d'une Cléopâtre, nom égyptien, par un palmier⁵; ou bien une qualité morale est expri-

¹ *M. Chiar.*, 69, 217. *Vill. Borgh.*, viii, 20.

² *M. P. Cl.*, 73. Deux figures (*M. P. Cl.*, 20).

³ *M. Chiar.*, 293, cippe funèbre. 723, buste d'un *Manilius*, venant du tombeau de cette famille. *Bibus* (pour *vivus*) *sibi fecit*.

⁴ Sur un autel funèbre au Capitole, salles d'en bas.

⁵ *M. P. Cl.*, 411.

mée symboliquement : une jeune femme, couchée sur un tombeau, a un agneau à ses pieds¹. Ici la sculpture n'est-elle pas un langage, et n'est-ce pas comme si, dans une épitaphe, on lisait ces paroles : Elle fut douce et pure comme un agneau ?

La disposition des tombeaux nous révèle les usages funéraires du peuple romain ; une partie de leur décoration se rapporte à ces usages. On voit sur les cippes funèbres le creux qui recevait les libations et le trou par où elles s'écoulaient. On y a souvent sculpté les ustensiles du sacrifice, les festons et les couronnes² que suspendaient à ces autels mortuaires une piété pareille à celle qui nous fait placer une couronne sur une tombe chère et y déposer des fleurs.

Ces festons que nous voyons appendus aux sarcophages, ce sont ceux dont parlait Properce quand il disait de sa Cinthie : « Là elle apportera des parfums et ornera de festons mon tombeau ; elle s'assiéra près de ma cendre pour la garder³. »

Une statue de femme⁴, trouvée dans un tombeau, et assise dans le recueillement de la douleur, gardait des cendres aimées, comme Properce espérait que Cinthie garderait les siennes.

¹ *M. Chiar.*, 533.

² Ce sont les *bene olentia aerta* et le *coronatus lapis* de la *Copa*, prême attribué à Virgile (34-5).

³ Prop., III, 16, 23-4.

⁴ On l'appelle Julia Mæsa (*M. Capit.*, galerie).

La pompe et tout l'appareil des funérailles¹ sont retracés sur des tombeaux romains. Ainsi l'ensemble d'une pompe funèbre est représenté sur une suite de bas-reliefs très-curieux.² qui font passer devant nos yeux tous les préparatifs des funérailles d'une dame romaine, depuis l'exposition du corps sur un lit de parade auprès duquel sont des flambeaux, comme on expose aujourd'hui ceux des grands personnages romains, depuis les pleureuses qui s'arrachent les cheveux et se frappent la poitrine, jusqu'aux décorations de l'enterrement, reproduction artificielle des monuments que le cortège devait rencontrer sur la route par où il avait à passer. Près de plusieurs de ces monuments leurs noms sont écrits; la Colisée se reconnaît facilement, on voit même les statues qui s'élevaient sous chaque arcade et qui n'existent plus. Pour d'autres monuments, la reproduction n'est pas exacte; il y a par exemple sous l'arc de Titus une grande statue qui ne s'est jamais trouvée là, au milieu de la voie Sacrée; ce ne sont donc point, ainsi que l'a très-bien vu M. de Rossi, les monuments eux-mêmes que le sculpteur a voulu reproduire, mais une décoration improvisée et faite, jusqu'à un certain point à leur

¹ *M. Capit.*, salle des Philosophes. Fragments d'un bas-relief plus complet de la villa Panfilii, où l'on voit que ce sont les funérailles de Méléagre, fragments fort semblable à un autre bas-relief représentant les funérailles d'Hector selon Winckelmann. (*M. ined.*, 150.)

² Ceux des Aterii, au musée de Saint-Jean de Latran.

image. Le tombeau lui-même est représenté il est magnifique et ressemble à un temple; une figure est assise à l'intérieur : est-ce la morte ou n'est-ce pas plutôt une personne de sa famille qui l'a précédée et qui l'attend?

Les bas-reliefs qui se rapportent à la famille sont très-nombreux; c'est la page la plus touchante de ce rituel funéraire que la sculpture antique a tracé sur les tombeaux.

La Grèce les avait connus¹ et l'art romain les a empruntés, comme presque tout, à la Grèce.

C'était surtout aux souvenirs de l'union conjugale qu'étaient consacrés les bas-reliefs des tombeaux à Rome; le respect de cette union se conserva même au sein de la démolition de l'empire, on acquiert cette conviction consolante, que peut-être l'histoire et la littérature ne donneraient pas, en voyant l'époux et l'épouse figurer aussi souvent dans les représentations funèbres. Un homme et une femme se tiennent par la main, entre eux est un Amour avec ces mots : *Fidei simulacrum*², emblème de fidélité. Plus souvent, c'est leur enfant qu'ils tiennent tous deux, ou le défunt est couché sur un lit et sa femme assise à côté du lit³.

¹ Un homme et une femme se servant la main, bas-reliefs attiques (Müll., *Att.* I, xxix, 125, 126), tout à fait semblables par la composition à divers bas-reliefs romains, mais bien supérieures par le style.

² Salle lapidaire au Vatican. Au-dessus de la figure du mari est écrit : *Honor*; ailleurs, au-dessus de la figure de l'épouse : *Veritas*.

M. P. Cl., 411.

Mais tout n'était pas moral dans les intérieurs romains sous l'empire; ailleurs un homme bien portant est couché de même sur un lit; le lit est dans un triclinium, car on apporte des plats, et la joueuse de lyre qui est près de lui n'est point sa femme.

L'union des époux par le mariage est souvent représentée sur les tombeaux ¹ et, contraste pathétique! leur séparation par la mort: le double serrement des mains qui se joignent pour le bonheur et pour l'adieu ². Mais ce n'est pas ce contraste seulement que le sculpteur a voulu indiquer, et l'on peut croire qu'il y a aussi dans ces noces du tombeau un pressentiment de la réunion au delà, car il y a quelques consolations apportées à ce cruel adieu; si l'on voit un rideau, le rideau qui nous cache le monde invisible, on voit aussi une porte entr'ouverte ³, pour laisser à celui qui reste la perspective et l'espoir d'y passer à son tour. Cette porte s'ouvre pour un enfant de cinq ans et demi ⁴; la tendresse des parents élevait des tombes aux enfants et décorait des symboles accoutumés les urnes qui contenaient leurs cendres. Nous les voyons sur les sarcophages se livrer aux jeux de leur âge, par exemple des petits garçons

¹ Elle l'est avec toute sa pompe sur le beau sarcophage de Saint-Laurent hors des Murs.

² Mariage sur le devant, adieu sur le côté d'un sarcophage (*Cortile du Belvédère*). Quelquefois une femme assise devant un tombeau.

³ *M. P. Cl.*, 48. 60.

⁴ *M. P. Cl.*, 80.

et des petites filles jouer ensemble *aux noix*¹, ces *billes* de l'antiquité, et goûter ainsi les joies de leur innocent paradis.

Un adolescent est couché sur son tombeau² tenant un livre à la main ; des génies de son âge portent les attributs des neuf Muses ; il a un manteau de philosophe : sans doute il donnait beaucoup d'espérances. A ses pieds est le petit chien favori du jeune savant : je suis bien aise pour lui qu'outre les muses et la philosophie il aimât ce petit chien.

Le deuil des parents n'est pas exprimé avec moins de simplicité que la douleur des époux. Un père qui pleure tient un flambeau renversé, image sans doute de la mort d'un enfant, que ce père et sa femme, debout devant lui, ont perdu. Derrière deux époux est le buste d'une jeune fille certainement la leur, et qui leur a été ravie. Mais aucun des bas-reliefs romains de cette espèce n'est aussi attendrissant que l'était une peinture grecque du tombeau de Néotime décrite dans une pièce de vers de l'Anthologie³ ; on y voyait la jeune femme dans les bras de sa mère, tandis que le malheureux père tenait sa tête dans sa main⁴. L'amour ma-

¹ *M. Chiar.*, 497.

² *G. des Cand.*, 20. Un autre fort semblable, *M. Cap.*, salle des Colombes.

³ *Anth. pal.*, VII, 730.

⁴ Une mère avec son enfant nouveau-né près d'un char trainé par des boucs, en présence des Parques (*M. P. Cl.*, 453) me paraît exprimer, par une sculpture grossière mais d'une manière touchante, la destinée funeste d'une mère que les Parques ont privée de son enfant.

ternel, celui des amours humains qui survit le plus obstinément à la mort, se produit avec grâce sur des bas-reliefs funèbres ; une femme allaite son enfant ¹, une autre, couchée sur un lit, donne à boire au sien en regardant un *chien* qui la regarde ². Ce petit tableau dit à la fois les tendres soins de la mère et la *fidélité* de l'épouse. Quant à ce qu'on appelle les banquets funèbres, il faut distinguer. Il y en a qui méritent ce nom et qui rappellent l'usage où l'on était, à Rome comme en Grèce, de célébrer par un banquet sacré la mémoire des morts ³, mais il est très-vrai, comme l'a remarqué M. Letronne ⁴, qu'on ne peut appeler repas funèbres ceux où le mort prend place à côté des vivants ; dans ceux-là il faut reconnaître avec lui une commémoration du repas de famille tel qu'il était quand le défunt regretté y occupait la place maintenant vide à jamais.

Les habitants des tombeaux ne revivent pas seulement sur les bas-reliefs, ornement funéraire de ces tombeaux ; leurs statues et leurs bustes les décorent. Les statues sont couchées ou debout, les époux côte à côte ⁵ ; quelquefois une jeune femme endormie

¹ *M. Chiar.*, 201.

² *M. Chiar.*, 201.

³ Ils pouvaient faire allusion aux banquets de l'Élysée. Commūs, pour les anciens, était aussi le génie de la mort ; le dieu des banquets était représenté endormi (*Phil.*, 1, 2), le sommeil.

⁴ *Rev. arch.*, t. III, p. 214.

⁵ *M. Chiar.*, 500 ; le boulanger Vergilius Euryacēs et sa femme

tient une couronne ou des fleurs; les bustes des personnages d'une même famille rangés les uns près des autres¹, semblent continuer cette existence que leur association sous le même toit rendait si douce, et dire au voyageur, qui en regrette peut-être une semblable: Vois comme nous étions bien ensemble sur la terre et comme nous sommes bien ensemble ici. Des oiseaux dans un nid, auxquels le père et la mère apportent leur nourriture, offrent un touchant symbole de l'amour paternel et maternel²; un serpent qui se glisse vers l'arbre qui porte le nid³ est l'image de la mort qui a pénétré dans le nid de famille maintenant désert.

Si les bas-reliefs dont je viens de parler nous émeuvent en nous transportant au sein de la famille romaine et en nous faisant participer jusqu'à un certain point aux sentiments qui l'animaient, d'autres bas-reliefs piquent et en même temps satisfont notre curiosité; ce sont ceux qui, nous rendant familiers les détails des professions et des conditions particulières, par là nous font pénétrer dans la vie réelle des anciens Romains, comme d'autres monuments nous ont initiés

(voyez plus loin); un fils et sa mère si le sarcophage du Capitole (celles d'en bas) est réellement celui d'Alexandre Sévère et la figure de femme celle de Mammée.

¹ Sur la voie Appienne, tombeau d'une prêtresse d'Isis et de sa famille. *Vibius, Vibia* et leur enfant (*M. Chiar.*, 55).

² *M. Chiar.*, 230.

³ A Saint-Jean de Latran, bas-relief funèbre, je crois, qui fait allusion à l'enfance de Jupiter (voyez plus loin), *M. P. Cl.*, 214.

à leur vie idéale et complètent leur histoire publique par leur histoire privée.

Voulez-vous voir fabriquer des couteaux dans l'antique Rome, des serpes, des tailleirs? Voici sur un monument funèbre, érigé par un maître coutelier à lui-même, à ses affranchis et à leur postérité, la boutique de ce coutelier, assez bien fournie d'instruments tranchants, dont plusieurs sont fort semblables à ceux que vous avez pu considérer en traversant le marché de la place Navone; et dans l'arrière-boutique, placée de l'autre côté du monument funèbre, il ne tient qu'à vous de vous donner le plaisir de les voir forger¹.

Sur un cippe destiné à recevoir des offrandes sont sculptés les outils d'un architecte²: le pied romain, le compas, l'équerre et le fil à plomb. Des haches, des couperets, un bonnet de Flamine sont sculptés sur un autel dédié par une société de fabricants d'objets religieux, à laquelle ils semblent servir d'enseigne³; une bouchère, en conférence avec une femme qui veut lui acheter une oie, est assise devant son étal⁴, pareil sans

¹ Au Vatican, salle Lapidaire, à droite.

² L'usage de placer sur les tombeaux un souvenir de la profession du mort était bien ancien en Grèce, on le trouve déjà dans Homère, qui plante une rame sur la sépulture d'Elpénor. (*Od.*, xi, 77.) Je l'ai remarqué sur les tombes des Arméniens à Constantinople. Dans un des tombeaux étrusques de Cæré, des bas-reliefs peints figurent une foule d'objets usuels, jusqu'à une corde et un havresac.

³ *M. Capit.*, iv, 15.

⁴ Zoeg., *B. ril.*, 27-28.

doute à celui sur lequel Virginius saisit le couteau qui devait sauver Virginie de la honte et délivrer Rome de la servitude. Dans cette boutique on lit quelques vers de Virgile ; aujourd'hui à Rome les boutiques des marchands de friture sont garnies de sonnets. Là un *pizzicarolo* est dans sa boutique, assez semblable à celle où s'exerce actuellement cette petite industrie toute romaine.

Passons des boutiquiers aux négociants. Passienus, qui était bon père, car il a élevé un cippe funèbre à son fils, petit garçon mort à sept ans, s'était enrichi dans le commerce maritime : nous l'apprenons par ce même cippe où il avait fait placer d'un côté la Fortune marine tenant le gouvernail d'un bâtiment, et de l'autre Mercure avec la bourse et la corne d'abondance¹. Carpus Polentianus faisait un commerce du même genre, mais pour le compte de l'État ; attaché au service de l'approvisionnement public², il allait acheter des blés en Égypte, ce qu'indiquent une barque, un obélisque, désignant l'Égypte, et enfin, par une allusion mythologique, Cérès courant un flambeau dans la main à la recherche de Proserpine. Au commerce maritime et au commerce par terre appartenait à la fois

¹ *M. Chiar.*, 239. Sur un bas-relief très-mutilé (*M. P. Cl.*, 456) les sculptures nous enseignent que celui pour lequel fut fait ce sarcophage était forgeron de son état, avait voyagé sur mer, aimait la chasse et s'était marié.

² *M. Chiar.*, 587. Un autre (*ib.*, 19) était chargé d'approvisionner d'huile deux magasins d'Ostie qui portaient le nom de Galba.

sans doute un homme représenté dans un chariot et sur un navire, entre une pierre milliaire et un phare¹. Un fabricant d'huile a étalé sur son sarcophage² de famille tous les détails et tous les instruments de cette fabrication, parmi lesquels se remarque le moulin à huile qu'un âne fait tourner. Ce moulin a tout à fait la forme de ceux qu'on trouve souvent et dont un débris a été placé près du bas-relief. Puis viennent des métiers qui touchent à l'art, comme un orfèvre³; un homme riche qui avait pris à ferme des fonderies de bronze et d'argent⁴; enfin, sur un cippe votif, un ciseleur, *cxlator*, qui donne son adresse : Lucius Furius, ciseleur, voie Sacrée.

Parmi les représentations professionnelles, la plus complète est celle du tombeau de Vergilius Eurysacès, appelé vulgairement le tombeau du Boulanger. Ce Vergilius, dont le nom écrit ainsi selon l'orthographe de la république, est le même que celui de Virgile, n'était point un boulanger : il avait la ferme de la fourniture du pain pour les Appariteurs, personnages attachés au service des magistrats romains; c'était un grand entrepreneur que sa ferme avait enrichi, ainsi qu'il paraît aux vastes dimensions et à la décoration de son tombeau. Un triple rang de bas-reliefs nous

¹ Bas-relief au jardin Colonna.

² *M. Chiar.*, 685.

³ *M. P. Cl.*, 362. *Aurifex bractearius* (un batteur d'or)

⁴ *M. Chiar.*, 393.

montre tous les détails de la fabrication et de la vente du pain, on pétrit la pâte, on enfourne les pains, on les retire du four et on les fait refroidir; apportés dans des paniers, ils sont pesés et comptés par deux hommes dont l'un tient des tablettes¹.

Le tombeau de Vergilius a une forme très-particulière et qui est elle-même une allusion manifeste au genre de fourniture qui lui avait été affermé. Ce tombeau est composé de cylindres semblables aux corbeilles où l'on mettait les pains qui étaient ronds, nous le saurions par les peintures des catacombes quand on n'en aurait pas retiré un certain nombre d'un four de Pompeï, au bout de dix-huit cents ans. L'inscription nous apprend que Vergilius Eurysacès a voulu que les os de sa femme Antistia reposassent *dans ce Panarium*, mot qui peut désigner tout le monument, considéré comme un *dépôt de pains*, ou s'entendre seulement d'une *corbeille à pain* en pierre qu'on a trouvée dans le tombeau et où l'on doit supposer que furent recueillies les cendres d'Antistia.

Sans parler des insignes propres aux magistrats et aux sacerdoces, tels que la chaise curule, siège des personnages considérables², les faisceaux consulaires,

¹ *Gal. des Candél.*, 138. Sur un fragment de bas-relief appartenant au sarcophage d'un marchand d'huile, se voit, dans sa boutique, tout ce qui est nécessaire pour les *écritures* commerciales, l'encrier, le *calamus*, roseau servant de plume, les tablettes en forme de dyptique.

² *M. P. Cl.*, 84.

le lituus ou bâton recourbé dans la main de l'augure¹, le sistre dans celle du prêtre égyptien²; il est deux professions que rappellent sur les sarcophages romains de nombreux symboles : l'état militaire et la carrière des lettres.

L'état militaire est indiqué par des armes de toute sorte³, par le laurier, par des couronnes que tiennent souvent des *Victoires*, par l'aigle, par une *Victoire* portant une enseigne ou écrivant sur un bouclier, par un combat, par des barbares captifs à genoux et des emblèmes de triomphe. Le guerrier est représenté avec une lance, un bouclier et son cheval de combat. J'ai remarqué, sur un cippe funèbre consacré à la mémoire d'un officier romain, une équerre et une lyre; cet officier semble avoir été en même temps ingénieur et poète. Quand l'aigle est associé à divers symboles religieux⁴, surtout à ceux qui se rapportent à Jupiter, il peut ne désigner que la dévotion du mort à ce dieu.

Un bas-relief en l'honneur d'un affranchi grec et de sa femme, offre un exemple de ces dévotions particu-

¹ *M. Chiar.*, 204.

² *M. P. Cl.*, 55.

³ Une armure complète sur un cippe funèbre (*M. Chiar.*, 240). Les armes ne désignent pas toujours la carrière militaire. Des génies portant les diverses parties d'une armure (*M. P. Cl.*, 80) décorent l'urne funèbre d'un enfant. (Garr., p. 51, pl. xxx.)

⁴ *M. P. Cl.*, 67. Par exemple, à des vases sacrés, comme sur les temples, signe de piété.

lières ; le mari était dévot à Jupiter, la femme à Junon¹, comme l'indique le paon mis en regard de l'aigle : ces affranchis² voulaient faire les Romains en proclamant leur dévotion aux deux grandes divinités romaines et s'attribuaient l'un l'aigle des empereurs, l'autre le paon des impératrices. L'adresse du ciseleur de la voie Sacrée est entourée d'un feston que soutiennent des aigles. On voit bien que l'aigle n'est pas toujours une attribution guerrière, car des aigles décorent le tombeau d'une femme³. De même, la Victoire n'indique pas toujours la profession militaire. Nous verrons quel peut être alors le sens de ce symbole.

La modestie n'ayant été dans aucun temps notre apanage, à nous autres gens de lettres, on ne sera pas surpris que les littérateurs aient laissé sur les bas-reliefs funèbres beaucoup d'avertissements de leur existence et de leur vanité, adressés à la postérité.

Les auteurs auxquels, on le pense bien, les insignes de la gloire n'ont pas été plus refusés qu'aux guerriers⁴, et que caractérise le *volume*, se montrent

¹ Autre dévote à Junon (*M. Chiar.*, 520).

² *M. P. Cl.*, 610. Leurs noms le disent : Pomponius, Eudemon et Pomponia Elpis. Un esclave, de l'empereur il est vrai, osait bien faire sculpter sur son sarcophage Romulus nourri par la louve (*M. P. Cl.*, 91).

³ Monument des Aterii, au musée de Saint-Jean de Latran.

⁴ Un palmier, à cause de la *palme* (*Vill. Borgh.*, S. v, 5). Le laurier était accordé même aux chasseurs; sur un cippe de la villa Borghèse (S. 1, 1), un cerf tient des lauriers dans sa bouche; près d'un

entourés par les Muses, qui sont censées les inspirer. Quand elles sont toutes présentes, elles n'indiquent aucune vocation littéraire spéciale. Le choix qu'on fait parmi elles peut nous renseigner sur le talent particulier de l'homme de lettres dont nous voyons le monument, sur le genre de littérature qu'il cultivait¹; ce qu'on indiquait aussi par la présence d'Homère pour un poète épique, de Pindare pour un poète lyrique et de Ménandre pour la comédie; lorsqu'ils sont réunis², nous pouvons penser qu'il s'agit d'un homme qui prétendait être tout à la fois un Homère, un Pindare et un Ménandre. Du reste, il valait mieux s'essayer dans plusieurs genres littéraires que de réunir, comme un certain M. Sempronius Néiocratès, d'après son nom probablement un affranchi, au talent de poète lyrique, la profession de marchand de femmes esclaves.

Les femmes de lettres, à Rome, avaient aussi leurs prétentions multiples, et l'une d'elles, Petronia Musa³, a près de soi deux lyres appartenant à deux muses et accompagnées d'une pièce de vers en son honneur.

Ces deux lyres correspondaient à deux genres de poésie dans lesquels nous pouvons supposer qu'excel-

autel est un laurier, et sur le côté du cippe on voit encore un car. N'est-ce pas un hommage à un chasseur illustre? Les scènes de chasse sont souvent représentées sur les sarcophages.

¹ *M. Chiar.*, 666, poète dramatique indiqué par la muse, le raisin bachique, les masques.

² *M. Chiar.*, 248. *M. P. Cl.*, 555.

³ *Vill. Bargh.*, salon, 10.

lait Pétronia. Nous pouvons en penser autant d'une femme sous le siège de laquelle est le masque tragique de Melpomène et auprès de laquelle sont Polymnie et Euterpe, la muse bucolique, qui, la main placée sur son épaule, paraît l'encourager. En face d'elle un homme est assis, ayant auprès de lui Thalie et Melpomène¹. Voilà bien des muses et un couple abondamment pourvu de tous les genres d'inspiration.

Un bas-relief où se voient des figures d'hommes et de femmes² a été rapporté au sénat féminin d'Héliogabale, sans raison, je crois, car dans ce sénat il n'y avait point d'hommes. J'y verrais plutôt une allusion à quelque réunion littéraire de l'époque, des lectures publiques, auxquelles les femmes devaient assister. Ces assemblées, où l'on allait entendre Stace et d'autres poètes³, peuvent être considérées comme contenant le premier germe des académies, si nombreuses en Italie dans les temps modernes, et dans plusieurs desquelles, par exemple les *Arcadi* et les *Lincci*, à Rome, on admet les femmes, ce qui avec le temps, j'imagine, sera imité partout.

Un retour naturel vers les occupations et les soins

¹ *M. P. Cl.*, 48.

² *M. P. Cl.*, 68.

³ M. Rosa a découvert sur le Palatin une salle qui paraît avoir été destinée à ces sortes de lectures. Tout autour sont disposées des espèces de niches où pouvaient s'asseoir les lecteurs et qu'indiquent peut-être un des arcades sous lesquelles sont placés les personnages du bas-relief

d'ici-bas a multiplié sur les tombeaux les scènes d'intérieur qui nous font pénétrer dans l'histoire intime des Romains, en mettant sous nos yeux leurs banquets, leurs jeux, quelquefois sans oublier le chien fidèle, le chat et jusqu'au singe de la maison ¹.

Passons de ces détails à la grande idée qui plane sur les tombeaux, l'idée de la mort; aux divers aspects sous lesquels elle y est envisagée, aux divers symboles par lesquels elle y est exprimée.

L'art antique a rarement représenté la mort elle-même, qu'il aimait mieux désigner symboliquement sous la forme d'un génie funèbre. On voit cependant le *dieu* de la mort (Thanatos) sur les urnes étrusques.

La Mort est le seul *dieu* que j'osais implorer,

a dit Racine, d'après Euripide ; mais la mort n'a jamais sur nos bas-reliefs cet horrible aspect que lui ont donné la poésie et la sculpture grecques dans leurs commencements, qu'à une époque plus avancée le sentiment du beau fit rejeter, et auquel le moyen âge devait revenir : l'aspect d'une horrible vieille avec de longues dents et des ongles crochus, telle que la peint Homère ².

¹ *Vill. Borgh.*, sous le péristyle.

² Soas le nom de *Kér*, sur le bouclier d'Hercule, 249; ici au pluriel, *Kéres*.

Le génie du Sommeil est couché, ou dans l'attitude consacrée par la sculpture antique pour peindre le repos, les jambes croisées et les bras derrière la tête¹; c'est souvent un enfant²; le sommeil de l'enfance semblait le plus doux symbole pour exprimer l'idée de la mort; c'est tantôt un jeune homme³, tantôt un vieillard⁴, car la mort est de tous les âges.

Les anciens appelaient le sommeil le parent et le frère jumeau de la mort⁵; ils appelaient la mort le sommeil d'airain, le sommeil sacré. « Il ne faut pas dire que les bons meurent, mais ils goûtent un doux sommeil, un sommeil sacré⁶. »

Ce génie tient un flambeau renversé, symbole de la

¹ Sur un sarcophage, *salle Lapidaire*.

² *M. Chiar.*, 85. Au musée de Saint-Jean de Latran, plusieurs petits génies funèbres couchés. Garracci, pl. 40, p. 79. Près d'eux, le pavot somnifère ou le flambeau renversé.

³ Un jeune homme tenant d'une main une tige de pavot et de l'autre une corne à boire d'où il verse l'oubli. (*M. P. Cl.*, 514.)

⁴ *Vill. Alb.*, salle d'en bas; analogue au Sommeil qui est près d'Ariane sur un bas-relief bachique et près d'Endymion endormi (bas-relief du Capitole). Ces deux sujets, comme nous le verrons, sont funèbres : le sommeil y est donc la mort. Le sommeil est le nom de la mort chez Théocrite (*id.*, xxii, 204). Auprès d'un génie de la mort est écrit : *Somno Orestilla filia*. (*Vill. Alb.*)

⁵ *Consanguineus leti sopor* (Virg.). Hésiode (*Théog.*, 756) dit que la Mort et son frère le Sommeil sont portés dans les mains de la Nuit. Sur le coffre de Cypselus, la Mort portait un enfant noir et un enfant blanc, la Mort et le Sommeil, le frère et la sœur.

⁶ *Hom.*, *Il.*, xi, 241. Vers cités par le P. Garracci

vie éteinte ¹, ce que signifient aussi les flambeaux couchés ².

Ou bien ce n'était pas comme un sommeil qu'on se représentait la mort, mais comme une destruction. Psyché, on sait que c'est le nom de l'âme, a des ailes de papillon; elle est souvent représentée par un papillon, l'*Angelica farfalla*, a dit Dante, faisant chrétien le symbole antique. On voit sur les bas-reliefs funèbres un papillon brûlé par un flambeau ³ ou saisi au vol par le bec d'un oiseau ⁴: c'est la destruction de Psyché, de l'âme, que les anciens ne distinguaient pas bien de la vie. Des oiseaux becquetant un fruit ⁵, des fruits s'échappant d'une corbeille renversée ⁶, expriment

¹ *M. Chiar.*, gal. des Candél., 251-270. Attitude et action exactement décrites par Philostrate (I, 7), à propos d'un Amour dans un tableau de Médée voyant arriver Jason. C'était un avertissement des *morts* que cette arrivée devait amener.

² *Gal. des Candél.*, 146. Sur un bas-relief représentant des courses de chars, comme nous verrons emblème funèbre, dont cette circonstance achève de démontrer le caractère. *Ib.*, 223, flambeaux couchés sur un tombeau.

³ Ce peut être aussi une purification de l'âme par la mort, par le bûcher. J'y reviendrai.

⁴ *Vill. Alb.*, *M. Chiar.*, 230. 240. Un oiseau saisit une sauterelle, animal vif et agile (*ib.*, 198); des cigognes tiennent au bec un serpent, symbole de la vie.

⁵ Le fruit est un symbole naturel de la vie et de la fécondité; c'est pourquoi on avait mis dans la main de Vénus un fruit dont on a fait depuis le prix de la beauté.

⁶ *M. P. Cl.*, 52. *M. Chiar.*, 319. Il en est de même de ceux qui se répandent hors d'une corne d'abondance sur laquelle un lion étend sa

aussi, en la voilant sous une forme gracieuse, la sombre idée de la destruction.

Ainsi ce que l'on pourrait prendre pour des détails capricieux d'arabesques a un sens, un sens sérieux et triste. Un lion qui dévore un cheval, un lapin, animal destructeur s'il en fut jamais, mangeant un raisin¹, expriment la même idée que traduit l'insecte ou le fruit becquetés par l'oiseau.

Ces détails reviennent trop fréquemment dans les bas-reliefs funéraires pour qu'on puisse attribuer au hasard leur répétition constante et leur association évidemment intentionnelle avec d'autres symboles non moins significatifs. Plus on étudie l'art antique, plus on en voit disparaître l'arbitraire et plus on se persuade que tout y avait sa raison.

Il est encore d'autres expressions détournées de la mort, qu'on rencontre sur les sarcophages et qu'il faut connaître pour saisir le sens funèbre des bas-reliefs qui les accompagnent. Ce n'est presque jamais un emblème

griffe homicide (*salle Lap.*) Un tigre pose la sienne sur une corbeille remplie de raisins.

¹ Sujet souvent répété. Rien n'est moins naturel qu'un lapin mangeant un raisin. Cette action est donc symbolique. Selon le P. Garracci (p. 109), le raisin et le lièvre indiquent la saison de l'automne, à Rome saison de la mort. Tibulle dit à propos des morts prématurées, faisant un rapprochement pareil à celui qui a inspiré les auteurs des bas-reliefs de nos sarcophages :

Quis fraudare iuvat vitam crescentibus *avis*
Aut modo nata mala vellere *mala manu*?

brutal et hideux, comme le squelette ou la tête de mort; les anciens n'avaient pas recours à ces objets déplaisants pour rappeler à l'homme sa fin; une allusion plus indirecte leur suffisait et avertissait le spectateur sans le repousser. Sur les bas-reliefs des tombeaux, on se borne à lui montrer une voile repliée ¹, un arbre dépouillé de ses feuilles ², image de la vie qui s'est fanée, un arbre qu'on arrache ³, un vêtement abandonné ⁴, un carquois vide ou fermé ⁵; un masque tombé à terre annonce que la pièce est finie, selon le mot suprême d'Auguste, comédie ou tragédie bientôt jouée et dont il ne reste rien quand les acteurs ont disparu ⁶.

¹ Un enfant dans une barque dont la voile est repliée. (*M. de Saint-Jean de Latran.*)

² Flambeau éteint sur un tronc dépouillé. (*Visc., M. P. Cl., III, 45.*)

³ *M. Chiar.*, 184.

⁴ Ce détail funèbre et plusieurs de ceux qui sont indiqués ici se voyent réunis sur un sarcophage de la salle Lapidaire, à gauche, entre la porte de la bibliothèque et l'entrée du musée.

⁵ *S. des Candé.*, 203 : près d'un génie qui tient un flambeau renversé, un carquois suspendu à un tronc d'arbre. M. Rosa a trouvé sur le Palatin une figure dont le carquois plein ne peut contenir des flèches; ce doit être un génie funèbre plutôt qu'un Amour.

⁶ Le masque est donné par M. Gerhard (*St. r.*, II, 2, p. 81) pour une image du corps que l'âme a quitté. Cette image était la larve (*larva*, c'est aussi le nom du masque en latin), espèce de fantôme du corps qu'on croyait lui survivre, et qui passait pour avoir une figure hideuse, comme est souvent celle des masques. Le masque qui a la bouche fermée et les yeux remplis n'est pas un masque théâtral, mais un masque funèbre. (*St. r.*, II, 2, p. 5.)

Certains animaux sont choisis de préférence dans ces représentations comme emblèmes du sommeil, parce qu'ils dorment et semblent morts durant quelques mois, le loir et la tortue; il en est de même des oies et des canards qu'on chasse pendant l'hiver.

Les courses de char fournissent aux bas-reliefs funèbres une allusion très-fréquente à la *carrière* de l'homme dont le *terme* est la mort; nous nous servons encore de cette métaphore, empruntée à une coutume antique. Sur un assez grand nombre de sarcophages, on voit les chevaux qui s'élancent avec ardeur, comme l'homme s'élance dans la vie, puis s'abattent au bout de leur course. Sur une urne étrusque du Vatican, deux furies brisent le char d'un guerrier.

Des courses de chevaux sont la plupart du temps exécutées par des enfants, presque toujours ailés¹; ceux qui tombent du char² ou du cheval indiquent la chute finale qui nous fera trébucher tous dans la mort.

Il en est de même de la *lutte*³, image de la vie, cette lutte qui finit toujours par une défaite. Une fois, pour

¹ *M. Chiar.*, 524. *Gal. des Candl.*, 146. *M. P. Cl.*, 609, 613, 617. Pour un de ces sarcophages, on a choisi la course célèbre qui fut mortelle à Énomais (*ib.*, 621). Dans d'autres courses, on a introduit des symboles qui en précisent le caractère funèbre : des oiseaux qui mangent, des masques, etc.

² *M. P. Cl.*, 52. Quelquefois un génie à terre sous les pieds des chevaux.

³ Près d'un lutteur est le génie de la mort avec le flambeau renversé. (*M. Chiar.*, 154.)

indiquer encore mieux l'intention funéraire de ces représentations, le terme de la palestre s'incline comme s'il allait tomber. Ces scènes du cirque et de la palestre peuvent être une commémoration des jeux qu'on célébrait à l'occasion de la mort des personnages illustres, ou un témoignage de la passion du défunt pour les jeux durant sa vie.

Des lions qui dévorent des chevaux, symbole ordinaire de la destruction sur les sarcophages, offrent en même temps une scène de l'amphithéâtre ¹.

La vie se compare naturellement au jour et à l'année. Ce jour, dans le langage universel, a son matin et son soir; cette année a son printemps, son été, son automne et son hiver. On voit en effet dans les bas-reliefs des sarcophages le Soleil partant sur son char ², et, la journée finie, la Nuit montée sur un char dont les coursiers s'abattent. Le jour et la nuit, vieille allégorie de la vie et de la mort; parfois la nuit est remplacée par la lune ³. En général, c'est l'idée de la vie qu'on a voulu faire prévaloir sur les sarcophages où les saisons ⁴

¹ On voit près d'eux des hommes préposés à ces jeux. (*Salle Lapid.*)

² Beau sarcophage dans l'église de Saint-Laurent hors des Murs. Même symbole, villa Borghèse, salle des Hercules, 12.

³ *M. Chiar.*, 69, Têtes du Soleil et de la Lune.

⁴ Souvent remplacées par les génies des saisons. Ceux-ci sont également figurés sur le tombeau païen des Aterii et sur le tombeau chrétien de Bassus (*Grott. Vat.*); les saisons sont peintes sur les parois des catacombes. A côté d'elles sont des corbeilles remplies; l'une d'elles élève un flambeau (jardin de la Pigna et cortile du Belvédère).

sont représentées, en y étalant les diverses productions de la fécondité terrestre dont se composent leurs attributs; mais l'idée de la mort vient, comme presque toujours, se placer auprès. Cette idée est traduite dans un langage sinistre par les rameaux dépouillés que les saisons tiennent à la main¹, ou présentée sous un jour moins triste quand on place auprès des saisons les néréides et les tritons, qui indiquent le voyage de l'âme aux îles Bienheureuses². Les Saisons ou *Heures*, sur les tombeaux, sont liées surtout à l'idée de la mort, quand on ne montre que les deux saisons funèbres, l'automne et l'hiver, ou qu'on place en regard le printemps et l'hiver, le commencement et la fin. Les poètes comparaient les saisons aux âges de la vie¹,

Les Grâces sont de la famille des Heures. A Rome, on est étonné de voir souvent les Grâces sur des tombeaux. D'abord, quand il s'agit de l'art et de la pensée antiques, on ne doit jamais s'étonner de rencontrer les Grâces même dans la mort. Les Grâces n'étaient pas à l'origine ce qu'elles sont devenues depuis la personification du *charme*; ces vieilles divinités pélasgiques

¹ Sur un sarcophage (*M. Chlar.*, 406), deux génies des saisons tiennent chacun les rênes d'un char; les deux chars, attelés l'un de taureaux et de boucs, l'autre de lions et de sangliers, s'élancent l'un contre l'autre et semblent indiquer la lutte de deux principes au sein de l'année et de la vie.

² *Ov., Metam.*, xv, 199.

étaient les compagnes et les servantes de Jupiter ¹, associées à sa toute puissance dans l'administration physique et morale du monde, dont leur nom exprimait les *bienfaits*. C'est pourquoi sans doute Phidias les avait placées sur le trône de Jupiter. Elles jouaient donc un rôle dans toute la destinée de l'homme, dans sa mort comme dans sa vie, car l'une et l'autre venaient de Jupiter. Les Grâces étaient mises sous la conduite de Mercure, le conducteur des âmes ²; elles étaient les compagnes de Proserpine ³; enfin comme liées à Vénus, la déesse de la vie et de la mort, leur ministère était d'embellir la première et d'adoucir la seconde ⁴.

Les scènes de la vie champêtre qui accompagnent souvent les représentations funèbres sont placées là comme un adoucissement à la pensée de la mort; elles disent à leur manière : *Et ego in Arcadia*, et moi aussi j'ai goûté une vie tranquille et heureuse.

En même temps qu'on entourait les monuments funéraires des scènes variées de la vie, on y déployait

¹ Gerh., *Gr. Mythol.*, 1, p. 87, 101. C'est dans leur sens antique que les Grâces étaient prises par les Orphiques quand ils disaient que les Grâces produisent tout.

² Gerh., *Gr. Myth.*, 1, p. 273. Nommé aussi le conducteur des Grâces, χαριτων ἡγεμὼν.

³ *Id.*, p. 465.

⁴ *Id.*, p. 572. En rapport à la fois avec les Heures et les Parques (Moirai) (*ib.*, p. 586). Il n'est pas temps encore de parler du rapport des Grâces avec Bacchus et les mystères.

les terreurs de la mort et du monde invisible, qui devaient en interdire l'entrée; de là les figures monstrueuses sur les tombeaux, et surtout la tête de Gorgone¹, symbole de l'épouvante qui pétrifie², les gryphons³, ces gardiens de l'or déposé dans les tombes dont les sphinx⁴ muets protégeaient le silence et savaient le secret.

La sirène, puissance infernale, à l'origine puissance fascinatrice et funeste, exprimait sur les tombeaux l'illusion de la vie qui séduit, qui fascine l'homme et le livre à la mort. Les sirènes pouvaient aussi exprimer le charme inconnu d'une nouvelle existence, et même les révélations que promettait cette existence aux âmes mises par elle en

¹ La Gorgone paraît avoir exprimé l'effroi que cause l'idée de la mort, on le voit sur le sarcophage de Télésina (*M. Chiar.*, 250), par la terreur de la mère et de l'un de ses deux enfants. L'autre enfant qui dort et une figure de femme endormie semblent dire : Ne craignez rien, la mort est un sommeil.

² Ulysse craint que Proserpine ne lui envoie la tête de la Gorgone, monstre formidable (*Od.*, xi, 633-4).

³ *M. Chiar.*, 426, avec des masques qui peuvent exprimer la terreur, comme masques tragiques, et parce qu'ils portaient en latin le nom des *larves*, elles-mêmes objets d'effroi; *larvalis*, terrible, effroyable.

⁴ Le sphinx était aussi dans l'art un être destructeur et dévorant, depuis Phidias qui avait placé au-dessous de son Jupiter des sphinx enlevant de jeunes Thébains. On voit au Vatican un sphinx qui tient entre ses pattes une tête de bélier, comme fait un tigre dans la même collection. Ils sont associés au génie de la mort qui déracine l'arbre de la vie (*M. Chiar.*, 184).

possession de la vérité, car les sirènes disent à Ulysse qu'elles savent beaucoup de choses ¹.

Une pensée liée à des idées d'immortalité, la pensée des concerts des bienheureux, venait tempérer ce que les êtres fantastiques avaient de formidable, et sur les tombeaux on plaçait la lyre aux mains des sphinx comme des sirènes.

Sauf ces exemples et un petit nombre d'autres, jusqu'ici nous n'avons guère trouvé sur les tombeaux romains que les souvenirs et le sentiment de la vie terrestre ou le sentiment de la destruction, de la fin. N'y a-t-il rien autre chose? N'y a-t-il pas quelque signe d'une notion de la vie future? Quelle était à Rome la nature et le caractère de cette notion? Cette fois, nous avons à rechercher l'histoire des idées et des croyances chez les Romains, et cette fois encore nous la cherchons dans les monuments.

Quand, m'enfonçant dans l'intérieur de la montagne de Thèbes, je parcourais les tombeaux des Pharaons, ces palais souterrains à plusieurs étages où est sans cesse reproduit sur leurs parois l'éternel sujet des peintures égyptiennes, l'histoire de l'homme après la mort, je suivais d'étage en étage, de chambre en chambre, de corridor en corridor, cette mystérieuse histoire; je voyais un voyageur subir une foule d'épreuves, ici livré aux plus rudes tourments, là goûtant un repos

¹ *Od.*, xii, 191.

momentané dans un Élysée transitoire; puis je le voyais, reprenant sa marche, traverser des bois, des fleuves, naviguer dans la barque céleste à travers les astres. Je voulais savoir la fin; je me disais : Arrivera-t-il quelque part? s'arrêtera-t-il dans la félicité ou les supplices? Il n'arrivait jamais; quand j'arrivais moi-même à la dernière chambre, je voyais en général une vache ou un nain difforme, monstrueux Priape. Était-ce le symbole de la vie universelle dans laquelle le pèlerin de l'autre vie allait s'abîmer? Je ne sais, mais il me restait de cette vision étrange un grand doute et une formidable obscurité¹.

J'ai éprouvé quelque chose de pareil en considérant les bas-reliefs, évidemment symboliques, sculptés sur les sarcophages romains. Les Romains étaient religieux; ils admettaient des champs Élysées, un enfer, une existence quelconque après la mort; mais cette croyance était bien vague, cette affirmation était bien incertaine, car les symboles des bas-reliefs funèbres expriment tour à tour l'idée de destruction, d'anéantissement et l'idée de durée, de renaissance, entre lesquelles la pensée dont nous cherchons le secret semble

¹ La réponse à ces questions est dans les rituels funèbres, qui n'ont pas encore été interprétés dans leur entier. Mais M. de Rougé en a déjà assez lu pour nous renseigner à cet égard : la vie divine définitivement obtenue par l'âme, sa réunion à son corps ressuscité, duquel elle ne pourra jamais être séparée, sont énoncés positivement. (De Rougé, *Ét. sur les Rit. fun. égypt.*, p. 81-2.)

hésiter. C'est là, je crois, le vrai de la croyance des païens; je ne parle pas des philosophes platoniciens ou épicuriens, déistes ou athées, je parle du grand nombre; pour le grand nombre, il n'y avait ni affirmation, ni négation, ni doute absolu, mais tantôt le sentiment terrible de la mort qui brise, qui sépare, le sentiment affreux de la vie qui a disparu, tantôt ce sentiment non moins invincible qui est notre seule consolation : non tout ne finit pas avec la vie; non, ce que nous avons aimé existe.

Quelles étaient les formes de cet espoir? Quelles sont celles que nous présentent les tombeaux romains?

D'abord il y avait la croyance officielle et populaire au dogme grec du Tartare et des champs Élysées, elle est exprimée sur plusieurs bas-reliefs funéraires.

On voit Charon faire passer aux âmes le Styx et les débarquer sur la rive infernale¹; on voit l'arrivée des âmes, un homme suivi de son fils a déjà mis le pied sur la planche qui conduit de la barque à terre, une femme est encore dans la barque. Clotho accueille ce mort en lui tendant la main; elle tient une quenouille sur laquelle il restait beaucoup à filer. C'est donc un père et un époux mort jeune qu'ont suivis de près son épouse et son fils? Une seconde Parque tient un vase;

¹ *S. des Cand.*, 288.

elle va leur donner à boire l'eau du Léthé : ils sont réunis, ils peuvent oublier.

Un autre bas-relief est un petit drame en plusieurs scènes, ou, comme on dit maintenant, en plusieurs tableaux¹ : deux époux sont assis paisiblement, à leurs pieds est le chien domestique, en même temps symbole de leur mutuelle fidélité. Mercure paraît et fait un signe. Puis nous sommes en présence de Pluton et Proserpine² ; un Amour, l'amour de ces époux, obtiendra-t-il grâce pour eux ? non ; l'homme et la femme, à genoux devant les Parques, les implorent en vain.

Dans une peinture touchante et qui n'existe plus³, on voyait deux âmes se retrouver dans les champs Élysées ; mais cette peinture ne pouvait avoir le charme naïf et attendrissant que Beato Angelico a su donner à la rencontre de deux bienheureux dans le paradis.

Les trois damnés célèbres de l'antiquité, Tantale Ixion et Sysiphe, ont été placés sur le côté d'un sarcophage⁴. Sisyphe nous donne une idée de celui que Polygnote avait peint, dit Pausanias, d'après le poète

¹ Au-dessus d'un bas-relief d'Endymion, au Capitole.

² Dans un bas-relief du même genre (*M. P. Cl.*, 6), l'attitude affectueuse de Pluton et de Proserpine a paru être un symbole de l'amour conjugal dans les enfers.

³ Tombeau des Nasons.

⁴ *Gal. des CandéL.*, 112.

Archiloque¹. Il est bien là comme dans Homère², « soutenant une pierre énorme de ses deux mains. » Ailleurs sont les Danaïdes, leur tonneau; grand cratère troué où elles versaient l'eau qui s'écoulait toujours et Ocnus tressant sa corde de jonc qu'un âne dévore à mesure : double symbole de la même idée, le dogme resté romain des peines éternelles³. Quand on représentait ces châtiments sur des tombeaux, on ne pouvait faire allusion au sort de celui à qui on élevait le tombeau, un arrêt de damnation eût manqué de piété, ce ne pouvait être qu'une manière de caractériser le monde des enfers où le mort était descendu⁴, peut-être, comme on le verra, pour oppo-

¹ Paus., x, 31, 4.

² *Od.*, xi, 593.

³ Ces monuments donnent le sens de ce mot *tonneau* des Danaïdes dont on s'est servi souvent sans le bien comprendre; les anciens n'ont jamais donné aux Danaïdes un *tonneau*, mais un de ces grands vases de terre que les Latins nommaient *goliaum*.

⁴ Virgile dit en parlant de Thésée :

... Sedet æternumque sedebit.

Au Vatican, Ocnus et les Danaïdes sont sur un putéal que rien ne prouve avoir été un monument funèbre (*S. des Candé.*, 179); mais on les a trouvés avec l'âne d'Ocnus dans de véritables tombeaux, dans le tombeau des Nasons et dans un columbarium près de la porte Latine. Polygnote avait placé aussi les Danaïdes et Ocnus dans sa grande peinture de la Lesché de Delphes. (Paus., x, 29, 2.)

⁵ De même, les supplices auxquels sont livrés les morts dans le

ser le bonheur d'un initié au malheur qui attendait ceux qui n'avaient point reçu l'initiation aux mystères ou qui les avaient profanés. On a donné à Ocnus une figure très-individuelle; il ressemble à Socrate. Le sculpteur était-il un épicurien qui aurait voulu railler la méthode socratique et insinuer qu'en voulant l'employer on faisait un effort constamment inutile?

Les furies ne figurent guère que sur les urnes étrusques.

Sur les monuments de l'Étrurie, on a trouvé une sorte de représentation funèbre très-particulière : ici Charon n'est pas le nocher infernal ; armé d'un marteau, il escorte le mort qui se rend à cheval chez les ombres. Cette idée du cheval de la Mort, le cheval pâle de l'Apocalypse, se retrouve chez les Grecs modernes⁷ et a pénétré jusque chez les peuples du Nord ; le refrain de la fameuse ballade de Lénore : *les Morts chevauchent vite*, a été empruntée par Bürger à une chanson populaire allemande qui a des analogues dans une ballade scandinave et dans un chant de la Grèce moderne. Or, on voit à Rome¹ et ailleurs, sur des bas-reliefs funé-

peintures funéraires de l'Égypte n'étaient pas supposés, je pense, devoir atteindre celui auquel était élevé le tombeau dont elles couvraient les parois intérieures, et quand on représentait par exemple, après le jugement d'Osiris, un homme changé en pourceau, on n'entendait point indiquer par là qu'un tel changement avait été subi par le défunt.

¹ M. P. Cl., 411. Quelquefois le cheval figure seulement la monture du mort, qui, dès le temps d'Achille, l'accompagnait à sa

raires, un cheval ou une tête de cheval qui semble se rapporter à cette idée si répandue de cheval de la Mort ou de Charon qui emporte les âmes sur un cheval.

On se représentait donc la mort comme un voyage, souvent comme une traversée qui conduisait à l'île des bienheureux, aux îles Fortunées, placées en différents endroits et que l'on a été chercher jusqu'aux Açores.

Une foule de sarcophages présentent ce cortège d'animaux marins, de tritons, de néréides portant des armes¹ qui, dans le célèbre bas-relief de Scopas, escortait Achille aux îles Fortunées; ces bas-reliefs font allusion au même passage accompli par le mort que renfermait le sarcophage; les petits génies voltigeant çà et là sont les âmes en route pour le monde heureux². Dans l'origine, les héros seuls pouvaient en entreprendre le voyage, mais avec le temps ce ne fut plus qu'une formule de la mort qu'on appliquait à

dernière demeure, mais on est bien certain qu'il fait allusion au voyage de l'âme quand il figure sur le tombeau d'une femme. (Winckelm., *M. in.*, 19-20.) Sur un bas-relief de la galerie des Candéladres (*gal. des Candél.*, 108), un guerrier s'élance sur un cheval qu'une figure placée derrière lui semble vouloir retenir par la queue; le personnage qui précède est peut-être Mercure avec le caducée.

¹ *M. P. Cl.*, 61, Néréides portant des armes. *ib.*, 91; semblables, mais ne portant point d'armes. Il fallait traverser l'Océan, de là le masque de l'Océan sur les sarcophages. (*Vill. Borgh.*, *Périst.*, 16, S. 11, 10.)

² C'est encore une allusion à une destinée héroïque, sur la cuirasse d'un guerrier (*Vill. Borgh.*, *périst.*, 25).

tout le monde, même aux femmes¹ et à des enfants².

En ce qui touche à ceux-ci, j'ai remarqué la jolie composition d'un bas-relief funèbre. Un enfant est à cheval sur un dauphin, animal ami de l'homme et des enfants, suivant les merveilleux récits de l'antiquité, c'est une petite âme qui s'achemine vers les îles Fortunées. Cet enfant emmène deux enfants, ses frères sans doute, morts après lui; l'un a saisi sa main, tandis que l'autre s'attache à son pied³.

Si l'on pouvait douter du sens funéraire de ces représentations marines, on serait convaincu par les symboles de même nature qui les accompagnent⁴.

De là vient le sens funèbre de tout ce qui tient à la mer et à la navigation, l'Océan⁵, les tri-

¹ On voit ce cortège héroïque sur une tombe de femme (*Vill. Borgh.*, S. VI, 13). On ne peut supposer ici qu'il s'agisse de porter aux îles Fortunées l'âme ou les armes d'un héros. L'épithaphe d'une femme (*Welck.*, *Syll.*, 60) en offre un autre exemple.

² Sur le tombeau d'une petite fille morte à quatorze mois et sept jours (*M. P. Cl.*, 52).

³ *M. Chiar.*, 508.

⁴ Tritons et néréides; sur le couvercle du sarcophage, les Saisons et des masques (*Vill. Borgh.*, 11, 10). *M. Chiar.*, 24, une Diane-lune, divinité nocturne ayant auprès d'elle des néréides et, dit M. Gerhard (*St. R.*, II, 2, 41), trois figures qui se rapportent à la conduite des âmes à travers l'Océan.

⁵ L'Océan et la Terre sur un sarcophage (péristyle du Capitole); la Terre couronnée d'épis avec un taureau à ses pieds, tout en faisant le pendant de l'Océan, exprime une idée de fécondité, de vie dans la mort. Sur le sarcophage *chrétien* de Bassus (souterrains de Saint-Pierre) on a figuré le *ciel*.

tons¹, le trident², les dauphins³, les coquilles⁴, les nymphes⁵, les barques⁶, celles-ci rappellent particulièrement le voyage des âmes au delà de l'Océan.

Enfin, le port⁷ est un symbole universel, et pour

¹ Des tritons, par exemple, soutiennent l'inscription d'une urne funéraire.

² *M. P. Cl.*, 52. *M. Chiar.*, 45.

³ Exemple: Un enfant à cheval sur un dauphin et tenant à la main un parasol, sans doute pour passer la zone ardente dont on supposait entouré le monde connu. Bas-relief sur un côté du sarcophage des noces de Pélée et de Thétis, elle-même en rapport avec la mer (*V. Alb.*). Sur le couvercle, monstres marins, au milieu, masque d'un dieu marin, allusion abrégée aux tritons et aux néréides, qui accompagnent les âmes des morts aux Îles Bienheureuses. Vase funéraire dont les anses sont formées adroitement avec des dauphins. (*S. Lap.*)

⁴ L'image du mort dans une coquille, bas-relief où figurent des néréides portant des armes. La coquille peut se rapporter aussi à Vénus Anadyomène. Vénus est quelquefois assise sur un triton, comme une néréide. Vénus a sa place sur les sarcophages comme déesse de la vie, dont les bas-reliefs expriment l'idée de diverses manières, et comme déesse de la mort (Vénus libitine).

⁵ Exemple: Une figure de nymphe couchée sur un tombeau avec un vase (Jardin de la *Pigna*). Ce vase fait penser aux Loutrophores qu'à Athènes on plaçait sur les tombeaux des jeunes filles.

⁶ Une néréide portée sur un triton; près d'elle un petit génie (une âme) dans un bateau (*M. Chiar.*, 291). Barques et mariniers sur un sarcophage à néréides. Deux enfants (deux âmes) dans un bateau, entre deux fleuves (*Jard. de la Pigna*, au Vatican). Qui sont ces deux fleuves que l'âme devait passer dans son mystérieux voyage?

⁷ *M. Chiar.*, 678, Bas-relief qui a fait partie d'un sarcophage. Un port, des barques que conduisent des génies ou des âmes; d'autres jouent dans l'eau avec des dauphins, et il y a une tête de Méduse; tout cela est ténébreux. Ces enfants et ces dauphins se voient aussi dans le port de Carthage, représenté sur un sarcophage (*M. P. Cl.*, 20). Le

ainsi dire proverbial, de l'arrivée, quel que soit le terme du voyage, l'Élysée ou le néant.

À côté des symboles de la destruction se montrent sur les tombeaux quelques symboles plus consolants et qui semblent promettre une certaine immortalité. Je dis une certaine immortalité, car plusieurs d'entre eux peuvent ne se rapporter qu'à celle de la gloire, à cette durée dans la mémoire des hommes à laquelle les anciens attachaient tant de prix et qui leur avait fait faire tant de choses; récompense que la sévérité du christianisme appelle vaine, mais qui, humainement parlant, est la plus belle qu'on puisse se proposer ici-bas et dont il ne faut pas trop décourager les hommes.

C'est cette immortalité de la gloire que peuvent désigner sur les tombeaux les couronnes¹, les *Victoires*, les triomphes, les aigles², quand ces divers emblèmes ne se rapportent pas à la condition ou à la vie du défunt; ce peut être alors le triomphe de l'immortalité réelle sur la mort³. La couronne pouvait être

port d'Ostie, avec un théâtre, a peut-être été choisi par celui qui y avait donné les jeux que rappelait ce théâtre (*Vill. Borgh.*, *périsst.*, 12). Le bateau, les dauphins déterminent le caractère funèbre de ce bas-relief qui est aussi sur un sarcophage.

¹ Lorsqu'une couronne avait été décernée à un citoyen à titre d'honneur, l'usage était de placer une couronne sur son tombeau.

² L'aigle qui figure sur un cippe funèbre élevé à la mémoire d'un philosophe stoïcien (*S. des Candi.*, 232).

³ Quand, par exemple, des Victoires ouvrent la porte de l'autre monde à un enfant de cinq ans et demi (*M. P. Cl.*, 80), quand quatre

aussi un signe simplement funéraire et une allusion aux couronnes à fleurs d'or que, selon Pindare¹, les héros portent dans les champs Élysées.

Le laurier et les autres arbres toujours verts, par suite la pomme de pin, fruit incorruptible, sont des symboles de la vie qui résiste et persiste. Les fruits, images de la fécondité et de la vie, ne sont pas toujours dévorés par les animaux destructeurs; une mère donne à son enfant des raisins pris dans une corbeille non renversée; ce peut être un don touchant d'immortalité². Le bélier³, le bouc⁴, animaux générateurs, le lion, animal puissant⁵, représentent dans les bas-reliefs l'énergie de la vie; mais ces symboles se rapportent plutôt à la perpétuité de l'être à travers les générations nouvelles qu'à la durée de l'individu. Le coq qui se réveille au milieu de la nuit, le coq consacré à Esculape, ce dieu qui rend la vie, peut plutôt être en rapport avec l'immortalité de l'âme, et le dernier

Victoires décorent les coins du tombeau d'un Eui orus qui est qualifié d'esclave de César (*M. P. Cl.*, 91).

¹ Pindare, *Ol.*, II, 72-3. *Diss.*, II, p. 37.

² *M. Chiar.*, 6

³ Urnes funéraires, avec des têtes de bélier.

⁴ Char trainé par des boucs sur un couvercle de sarcophage où sont d'autres représentations funèbres (*M. Chiar.*, 69).

⁵ Têtes de lion sur des sarcophages. Un bouc et un lion attelés ensemble, sur un bas-relief funèbre (Zoeg, *B. ril.*, 80), rappellent un fait de l'histoire d'Admète (Apollod., I. 9, 15, 4), retracée elle-même si souvent sur les tombeaux.

mot de Socrate mourant : « Sacrifiez un coq à Esculape, » fut je crois une confession de sa foi dans cette immortalité que proclament les tombeaux ¹.

L'emploi de la musique, des génies funèbres jouant de divers instruments, la lyre mise aux mains de personnages qui figurent dans les représentations mortuaires, centaures, tritons, nymphes, semblent aussi faire allusion à une vie meilleure dont on célèbre l'avènement ou aux concerts des bienheureux dans l'Élysée ². Tout cela est assez vague, comme l'était en général pour les anciens la notion de l'immortalité de l'âme; on l'entrevoit dans ces symboles, ainsi qu'eux-mêmes l'entrevoyaient, un peu confusément; ils n'ont jamais représenté la Foi clairement sur les tombeaux, et rarement l'Espérance ³.

Les symboles qui expriment l'idée de destruction semblent quelquefois modifiés dans un sens plus favorable aux espérances d'immortalité. Près de la barque aux *voiles repliées* est un phare allumé; le Sommeil a des ailes de papillon comme Psyché, l'âme ou la vie.

¹ Gerh., *Gr. Myth.*, § 41, 4. Ce qu'il y a de certain, c'est que le coq était un oiseau consacré à Mercure (*Ib.*, § 277, 3), guide des âmes, dont le caducée endort et réveille, à la nuit; aux dieux lares, confondus avec les mânes, qui sont les âmes après la mort.

² Virgile, *Æn.*, vi, 657.

.. Lætumque choro pæana canentes...

³ L'Espérance et Némésis sur le vase Chigi, où est aussi le papillon brûlé par l'Amour.

Il y a donc de la vie dans ce sommeil de mort¹, l'âme n'en est pas absente²?

Le papillon brûlé par l'amour a été interprété non comme une destruction, mais comme une purification de l'âme par le feu³. Un enfant mort tient un papillon à la main⁴, comme, dans les rituels égyptiens, le mort porte à la main son âme sous la forme d'un oiseau à tête humaine. Le serpent, symbole de la mort quand il cherche à saisir un papillon⁵, est plus souvent, à cause du renouvellement annuel de sa peau, le symbole de la vie qui se perpétue après que l'homme a jeté sa dépouille. En ce sens, le serpent enroulé autour de l'arbre sous lequel se prononce l'adieu, peut être une promesse qu'il ne sera pas éternel. Mais c'est surtout le symbole du flambeau renversé qui a sa contre-partie évidente. En regard du flambeau renversé on voit le flambeau tenu droit ou qui penche et qu'on empêche de tomber⁶; en regard

¹ Seul, le *Sommeil* de la villa Albani n'a pas des ailes de papillon, mais des ailes d'oiseau de proie et semble un sommeil dévorant.

² La vie de l'âme sous la forme d'un papillon est exprimée d'une manière frappante sur une pierre gravée (Müll., *Att.*, II, 333). D'une urne sort une figure d'homme que Mercure vient de ranimer et qui tend les bras vers un papillon, c'est-à-dire va se réunir à son âme.

³ Gehr., *St. R. p.*, II, 2, p. 100 et suiv. A l'occasion d'un bas-relief de *Nuovo Braccio* qui ne s'y trouve plus.

⁴ *Vil. Borgh.*, *Périat.*, 26.

⁵ Sur un bas-relief d'Endymion.

⁶ Dans un bas-relief bachique.

du flambeau éteint, signe de mort, le flambeau allumé ou rallumé, signe de vie et de résurrection ¹.

Sur un sarcophage où sont deux génies du sommeil funèbre, tenant chacun un flambeau renversé, indice de la vie éteinte, sont aussi deux Amours tenant leur flambeau droit ; ils montrent un masque et semblent dire : Au sein de ce sommeil la vie subsiste et la mort n'est qu'une apparence. Quand le flambeau touche un autel de son sommet renversé, c'est peut-être qu'il doit se rallumer à la flamme de l'autel. M. Gerhard fait remarquer qu'un génie représenté de la sorte est éveillé, tandis qu'un autre, du reste tout semblable, est endormi.

Auprès d'un génie de la mort, au loir, animal nocturne, endormi et triste, est opposé le lézard, animal vif, doux et lumineux, car il était consacré à Apollon ².

Les images mêmes des occupations de cette vie peuvent se rapporter à celles d'une vie plus heureuse. Virgile nous peint les âmes dans l'Élysée se livrant aux mêmes exercices que les vivants. Ces exercices sont les luttes, les courses de char, figurées si souvent sur les tombeaux ³.

Les scènes de la vie champêtre peuvent exprimer la paisible félicité des âmes justes. C'est ainsi que

¹ *Gal. des Camdél.*, 203.

² *M. Chiar.*, 85.

³ *Æn.*, vi, 643, 651. Pindare cite la chasse, fréquemment indiquée sur les tombeaux, comme une occupation des âmes heureuses.

dans les tombes comme dans les rituels funéraires de l'Égypte le mort est représenté labourant, chassant, pêchant dans l'autre monde.

Je parlerai de la vendange à propos des reliefs bachiques. On sait que ce symbole a été adopté par le christianisme. La moisson l'a été également, mais, comme la vendange, peut-être avait-il été un symbole païen¹.

Nous avons vu le commencement et la fin de la vie exprimés par le soleil qui se lève et se couche. Le même symbole est répété ailleurs, mais cette fois ce n'est pas Pluton, le dieu de la mort, qui préside à cette journée dont rien n'indiquait le lendemain, ce sont les divinités du ciel, les trois grandes divinités du Capitole², avec elles les Dioscures, dieux sauveurs, habitant tour à tour l'enfer et l'Olympe, les ténèbres et la lumière, et peut-être après que le soleil se sera couché restera-t-il quelque espoir d'un jour éternel. Les courses du cirque, emblèmes, nous l'avons dit, de la *carrière* de l'homme ici-bas, contiennent parfois l'indication du triomphe que remporte la vie de la gloire

¹ Il est chrétien sur un sarcophage où est le Bon Pasteur (Garr., pl. 49), mais avait peut-être déjà, sur les sarcophages païens où il se trouve aussi, un sens symbolique tiré de la moisson, qui se renouvelle chaque année, en rapport avec l'idée qu'exprimait certainement dans les mystères, comme nous le verrons, la fille de Cérés reparaissant après les mois stériles. J'y reviendrai en parlant des mystères.

² Vill. Borgh., S. 11, 12.

sur l'anéantissement de l'oubli, du triomphe de la vie immortelle sur la mort. Sans proclamer clairement que

La vie est un combat dont la palme est aux cieux.

ce n'est pas sans dessein peut-être que les auteurs des bas-reliefs¹ plaçaient dans la main de l'athlète cette palme, qui est devenue la palme du martyr, le montraient arrivant au terme, élevant en l'air une couronne ou la main en signe de triomphe². Deux Amours qui se disputent le prix de la course, ne tiennent pas en vain des *flambeaux*³. N'y a-t-il pas une intention dans la représentation sur un tombeau d'une course qui commence⁴? Les combats de coqs sur les sarcophages se rapportent aussi à des idées de triomphe, à l'opposition de la lutte pendant la vie, de la couronne après⁵.

Outre les indications qu'on peut tirer de différents symboles usités dans les représentations funèbres, ils nous offrent d'autres renseignements sur les idées que leurs auteurs se formaient de l'existence humaine après la mort dans l'emploi qu'ils font des mythes

¹ *Gal. des Candélabres*, 146.

² *Salle Lapidaire*.

³ Palais Colonna.

⁴ Selon Visconti (*M. P. Cl.*, v. pl. 420, p. 73).

⁵ Sur un joli bas-relief funèbre de Saint-Jean de Latran, deux enfants tiennent sous leur bras leurs coqs; l'un est mort, le maître de l'autre va recevoir le prix.

religieux et des personnages de la tradition héroïque pour exprimer ces idées, qu'il est intéressant de chercher à déterminer par les monuments.

En général, sauf Bacchus, les grandes divinités figurent peu sur les sarcophages¹ soit par elles-mêmes, soit par leurs attributs. Celles qu'on y rencontre le plus souvent sont des divinités qui ont un caractère infernal et souterrain, Pluton, Cérès, Mercure, Diane², Vénus, comme déesse funèbre, Vénus Libitina, dont le nom exprime l'alliance de la vie et de la mort, et aussi Vénus, dans son sens ordinaire, comme déesse de la vie quand elle fait partie du cortège marin des âmes bienheureuses, Vénus Anadyomène elle-même. N'est-ce pas la naissance d'une vie nouvelle³? Les amours de Vénus et de Mars⁴, sujet qui semble bien léger pour un tombeau, n'expriment-ils point la grande harmonie qui résulte de la destruction et de la fécondité, toutes deux éternelles?

Il ne faut pas s'étonner non plus de trouver dans ces bas-reliefs funèbres le scandaleux Priape, forme populaire du Pan générateur qu'une inscription appelle

¹ Selon la remarque de M. Gerhard (*St. R.*, 1, p. 316-17). On n'y voit presque point de divinités latines.

² La mort des femmes était attribuée aux flèches de Diane.

³ Vénus aussi brûle le papillon symbole de l'âme (Müll., *Handb.*, p. 578). La vie au sein de la mort est encore plus énergiquement exprimée par des hermès qu'il n'est pas commode de décrire exactement et que les savants nomment *ithyphalliques*.

⁴ *Pal. Sciarr. Vill. Alb.* Winck. *M. in.*, pl. 27, 28.

« Le gardien du sépulcre... celui au sein duquel se rencontrent la vie et la mort¹. »

Apollon chez Admète² est un sujet qui convenait aux sarcophages, car il rappelait que l'âme, descendue comme lui du ciel, comme lui pouvait y remonter.

La lutte des géants contre les dieux³ est un sujet peu religieux, mais il y avait à Rome des philosophes qui, comme Lucrèce, croyaient qu'il fallait combattre l'Olympe pour délivrer l'homme du joug des religions, et un tel philosophe pouvait désirer qu'on plaçât sur son tombeau une gigantomachie.

Il est des faits mythologiques qui n'expriment rien autre chose que la fin, par exemple le sort d'Icare ou la chute de Phaëton précipité au milieu de sa course⁴; ce peut être une allusion à une vie terminée avant le temps, mais on ne découvre là aucune trace d'une pensée d'immortalité. On en peut dire autant de Marsyas, mis à mort par ordre d'Apollon, suspendu à un arbre comme un cadavre et pleuré par Olympus.

Il n'en est pas de même de Ganymède ravi par l'aigle

¹ Custos sepulcri... Deus Priapus ego sum mortis et vitæ locus. (Henzen, Inscript. 5756 a.)

² Villa Panfili. Le serpent autour de l'arbre n'est pas plus Python que celui de l'Apollon du Belvédère; il est, comme sur d'autres bas-reliefs du même genre, un symbole de vie et d'immortalité.

³ *M. P. Cl.*, 414.

⁴ Ce sujet est sur les tombeaux. Je ne le connais point à Rome; le bas-relief que cite Winckelmann à la villa Borghèse n'y est plus. Il y en a un à Florence. On y voit la Terre élever les mains comme pour recevoir Phaëton, ce qui est une pensée funèbre.

de Jupiter pour aller habiter dans l'Olympe, sujet qui convenait surtout pour présenter sous le jour le plus doux la mort d'un enfant. Sur un sarcophage du Vatican l'enlèvement de Ganymède est bien évidemment en rapport avec l'ascension de l'âme dans le ciel¹, car des deux côtés des génies élèvent des flambeaux, ce qui, par opposition au flambeau renversé, symbole de la mort, est un symbole de l'immortalité. On peut d'autant moins douter que la destinée de Ganymède enlevé de la terre et ravi au ciel, retracée sur un tombeau, contint une espérance d'immortalité que l'aigle emportait au ciel l'âme des empereurs, quelque peu digne qu'elle fût souvent de cette apo théose. L'enlèvement de Ganymède faisait allusion à un enfant ravi à ses parents par la mort. La même chose est évidente d'Archémore tué par un serpent dans sa première enfance et type consacré par les poètes de ceux dont la vie avait été très-courte :

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale,
Et Pluton aujourd'hui,
Sans égard du passé, les mérites égale
D'Archémore et de lui.

Bien que devant revenir sur l'enlèvement et le

¹ Ganymède près de l'aigle, dans le ciel (*M. P. Cl.*, 97). La nymphe de l'Ida, qui est assise à terre et lève tristement les yeux vers Ganymède, figure-t-elle, par opposition à la vie d'en haut, la vie du ciel, la vie terrestre, la vie d'ici-bas? Aux pieds d'un Ganymède enlevé est un lézard, symbole de vie (*Müll.*, *Att.*, II, 52).

retour de Proserpine, à l'occasion des mystères bacchiques, auxquels ils sont liés, je ne puis m'empêcher de signaler ce sujet, souvent représenté sur les tombeaux, dans son rapport avec les simples affections de la nature. Quelle meilleure image du plus grand des désespoirs humains, celui d'une mère perdant une fille adorée, que Cérès poursuivant furieuse le ravisseur de Proserpine? Et Proserpine rendue à la lumière ne faisait-elle pas sentir que la mort est moins forte que l'amour maternel, et ne semblait-elle pas promettre aux mères désolées qu'elles retrouveraient leur enfant?

L'aventure d'Endymion, sculptée souvent sur les tombeaux, a bien certainement un sens funèbre¹. On voit le jeune chasseur couché dans le sein d'un vieillard, que des ailes de papillon attachées à sa tête font reconnaître pour le Sommeil, et le Sommeil de *l'âme*²;

¹ *Gal. des Candé.*, 253. Des génies sont placés à chaque coin du sarcophage, tenant une couronne et un flambeau renversé. Deux bas-reliefs d'Endymion au Capitole, l'un d'eux sur le tombeau d'une femme, ce qui éloigne l'idée de toute allusion personnelle et montre que le sujet d'Endymion était choisi pour donner une certaine idée générale des rapports de l'âme avec la divinité après la mort. Dans le bas-relief de la villa Panfilii, Endymion et Diane sont des portraits; il était donc destiné à deux époux.

² Ces ailes manquent quelquefois. Sur un sarcophage romain, maintenant en Angleterre, le Sommeil est remplacé par la Nuit. (Gerh., *Alt. Denck.*, pl. 36, p. 278). Dans ce bas-relief et dans celui de la villa Panfilii, les plus complets, d'un côté le Soleil est sur son char, de l'autre la Nuit sur le sien; mais le plus souvent on ne voit que le

Diane, ou plutôt la lune, car elle n'est point en costume de chasserresse et porte le croissant sur le front, vient de descendre de son char et s'approche d'Endymion.

Qu'est-ce que le sommeil d'Endymion? Ce n'est pas, comme pour Ganymède, la vie divine remplaçant complètement la vie mortelle; c'est une union avec la divinité¹ vaguement conçue et qui n'a pas conscience d'elle-même; c'est le sommeil sans trouble, et dans ce sommeil un songe confus de félicité, car Endymion ne se réveille pas quand Diane vient le visiter. Selon une tradition, Endymion avait demandé à Diane l'immortalité dans le sommeil².

Diane est ici la déesse des régions infernales³, elle apporte la lumière dans le monde des ténèbres. Cette lumière n'est pas celle du soleil, c'est celle de la lune; c'est une clarté plus pâle, une clarté nocturne, image de l'existence incomplète et affaiblie que beaucoup d'entre les anciens imaginaient après la mort, et qui répand comme un rêve de vie dans le doux sommeil d'Endymion. Cependant tout ne finissait pas là, Diane

char de la Nuit, ce qui empêche de saisir le sens d'un symbole funèbre indiqué plus haut : la succession du jour et de la nuit; symbole qui est ajouté ici à celui d'Endymion.

¹ Diane eût d'Endymion cinquante enfants (Paus., v, 1, 2).

² Apollod., i, 7, 5.

³ C'est cette lune souterraine visitant les morts que M. Gerhard retrouve dans un bas-relief du musée Chiaramonti, 24. Selon lui, Proserpine est une déesse-lune (*Gr. Myth*, i, p. 465).

emportait Endymion sur son char, et ceci pouvait exprimer la croyance à une véritable immortalité.

Ce qui domine dans ce mythe et dans les bas-reliefs qui les retracent, c'est un calme et un charme tout pastoral¹; ce qu'il a des tombeaux c'est la paix, ce qu'il a de la mort c'est la tranquillité.

En reproduisant un mythe grec, les artistes romains lui associèrent une légende nationale; un bas-relief² mit en regard les amours de Diane et d'Endymion et les amours de Mars et de Rhea Sylvia³.

Une classe de bas-reliefs funèbres d'une époque tardive, ce que prouvent également la grossièreté du travail et les raffinements de la pensée, contient toute une doctrine sur l'histoire de l'âme sous la forme de Psyché, durant la vie et après la mort.

L'histoire de Psyché et de l'Amour est surtout connue par l'aimable récit d'Apulée, si gracieusement raconté d'après lui par notre La Fontaine; mais ce récit date d'une époque où l'ancien mythe s'était altéré et était descendu à la frivolité d'une fable milésienne.

¹ Scène pastorale sur un sarcophage d'Endymion. Une jolie figure de berger endormi au milieu de ses chèvres (*M. P. Cl.*, 159, et le berger endormi du Capitole (*S. des Empereurs*), sont peut-être des Endymions.

² *M. de Saint-Jean de Latran*. On a de même placé en regard des amours de Psyché les amours de Mars et de Rhéa Sylvia. (*St. R.*, III, 3, p. 529. (Raoul Rochette, *M. in.*, pl. vii, 2.)

³ Garracci, *Saint-Jean de Latran*, pl. xxxiii, p. 57

Si nous écartons tous les incidents romanesques ajoutés plus tard, nous trouvons, pour fond de l'histoire symbolique, l'union de l'Amour et de l'âme, troublée en cette vie, rétablie dans l'autre; or, l'Amour fut conçu primitivement comme le plus ancien des dieux¹.

C'est parce que cette union devait être complète après la mort² que Psyché paraît si souvent sur les sarcophages embrassée par l'Amour et l'embrassant.

Le groupe de l'Amour et Psyché, souvent répété et dont le meilleur exemplaire est au Capitole³, est l'original ou la copie des groupes semblables qu'on voit très-fréquemment sur les sarcophages, où ils expriment à la manière antique ce que nous appellerions la réunion de l'âme avec Dieu. Il s'y mêle d'autres conceptions difficiles à saisir, l'Amour tourmente Psyché⁴ et

¹ Hés., *Théog.*, 126. Cette tradition se conserva parmi les Orphiques, dont les idées paraissent avoir influé sur les bas-reliefs.

² Endliche Beseeligung (Müll., *Arch.*, p. 641. Au Vatican, S. Lepid., sur un sarcophage. (*M. Chiar.*, 95.) Sur le couvercle d'une urne funéraire (*ib.*, 514), avec des oiseaux qui becquettent des fruits : la mort et l'immortalité.

³ Ce groupe est charmant; l'Amour et Psyché sont deux enfants qui vont se donner un baiser : il ne méritait nullement d'être mis dans le cabinet réservé.

⁴ *Magasin du Vatican*. L'Amour foule aux pieds Psyché. Ce sujet fut emprunté probablement à une version de la fable milésienne qu'en ce point Apulée n'a pas suivi.

finir par la brûler sous forme de papillon¹ avec une remarquable expression de douleur. Peut-être est-ce, comme on l'a cru, une purification de l'âme par le feu et par la mort.

Quant aux incidents de la fable d'Apulée, on ne les rencontre que rarement sur les bas-reliefs romains², ce qui achève de prouver que la plupart de leurs auteurs ou sont venus avant Apulée, ou, s'ils sont après lui, ont envisagé l'union de l'Amour et de Psyché sous un aspect plus sérieux, et principalement par rapport à l'idée de la mort et de la renaissance de l'âme.

L'homme, formé de limon par Prométhée, est une fable peu ancienne³. Dans Eschyle, Prométhée est

¹ Vase du palais Chigi; le flambeau est incliné. L'Amour divin s'afflige d'imposer à l'âme la mort, mais l'âme ne peut s'élever à Dieu qu'à travers la flamme du bûcher. Même idée que dans l'apothéose d'Hercule et dans celle des empereurs romains.

² Peut-être une statue portant un vase fermé (*M. Cap., s. du Gl.*) est une Psyché tenant la *pyxis* qu'elle ne devait pas ouvrir. L'Amour avec Psyché suppliante n'est plus à Rome.

³ Elle est dans Ovide (*Mét.*, I, 83); on pourrait, je crois, en attribuer l'origine aux Juifs, déjà si nombreux de son temps à Rome. Peu après lui Tacite connaît l'existence de Moïse. Ovide dit, comme la Genèse, que l'homme a été fait à l'image de la divinité :

Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.

Les idées juives étaient bien plus répandues à l'époque où furent exécutés nos bas-reliefs. Dans celui du Capitole, un homme et une femme sous

l'ami, le protecteur, non le créateur des hommes. Les bas-reliefs romains le montrent fabriquant des créatures humaines; dans l'un de ces bas-reliefs¹, une figure d'homme déjà modelée est couchée à terre; une figure de femme est debout devant Prométhée qui semble y mettre la dernière main; Mercure amène une jeune fille avec des ailes de papillon, auprès de laquelle est écrit *anima* : c'est l'âme qui va donner la vie à ce corps d'argile²; derrière sont les trois Parques, qui doivent présider à son sort. Dans l'autre bas-relief, beaucoup plus complet³, l'histoire de l'âme est exposée tout entière. Minerve pose sur la tête d'une figure de femme que Prométhée vient d'achever un papillon⁴, c'est-à-dire une âme. Les Parques sont aussi présentes, et la partie du bas-relief où elles se trouvent se rapporte au cours de l'existence qui va commencer. On y

un arbre ressemblent beaucoup à Adam et Ève. Cependant l'auteur du bas-relief du Vatican s'écarte de la tradition mosaïque en un point, car la femme est animée la première. L'horoscope que tire la Parque est une idée chaldéenne, ce qui montre encore la diversité des traditions de tout genre qui viennent se rencontrer sur ce curieux bas-relief.

¹ *M. P. Cl.*, 351. Fragment.

² M. Gerhard (*St. R.*, II, 2, p. 189-90) incline à croire que le Mercure placé près de l'âme va l'emmener, et voit une indication de la mort dans ce qui semble plutôt un commencement de la vie.

³ *M. Capit.* Salle des Colombes.

⁴ Selon Hygin (142), Minerve donna l'âme à Pandore, œuvre de Vulcain. C'est sans doute en souvenir de cette tradition que Vulcain est représenté sur ce sarcophage.

voit la terre et l'Océan : c'est le monde des vivants ; en haut, dans un char, une figure est poursuivie par un dragon. De l'autre côté du bas-relief, tout se rapporte à la mort : un génie endormi appuie son flambeau renversé sur un cadavre et tient dans sa main le papillon, c'est-à-dire l'âme qui vient de s'envoler. Une femme a sur les genoux un volume déroulé, le livre de la destinée humaine a déjà été lu ; la lune fuit sur son char vers l'occident et Mercure emporte une jeune fille aux ailes de papillon : je n'ai pas besoin de répéter que c'est l'âme emportée par Mercure dans le monde infernal. La délivrance de Prométhée, représentée sur ce sarcophage et dans le columbarium de la villa Panfili, est une allusion à la délivrance de l'âme. Hercule, libérateur de Prométhée, y figure d'autant plus naturellement que sur d'autres monuments funèbres il introduit une âme dans l'Olympe. Le sculpteur, ne comprenant pas ce qu'il copiait, a mis ce groupe, qui rapporte à la mort, là où il n'y avait pas lieu de le placer parmi les indications de la vie présente : il eût dû être à l'autre extrémité et terminer cette représentation symbolique de la vie humaine par le symbole de l'union définitive de l'âme avec Dieu.

Par le choix des aventures héroïques, le plus souvent retracées sur les tombeaux, on voulait exprimer soit plutôt la mort que l'immortalité, soit l'immortalité plutôt que la mort et souvent les deux idées confondues ; la fin de la vie avant le temps dans une chasse,

par Méléagre¹, Adonis², Actéon³; sous les coups d'une de ces maladies qui frappent la jeunesse, qui emportent quelquefois si fatalement tout l'espoir d'une mère, par les fils et les filles de Niobé percés de traits invisibles. Une jeune fille mourante était bien représentée sur les sarcophages, par Penthésilée, expirant dans les bras d'Achille⁴; l'idée de l'enlèvement par les dieux trouvait son expression dans Ganymède, dans Hylas.

¹ La chasse du sanglier de Calydon, la mort et les funérailles de Méléagre sont figurées parfois sur le même sarcophage. Un jeune chasseur blessé mortellement forme le sujet de ce joli bas-relief de la voie Appienne dans lequel Canina a vu gratuitement un fils de Crésus tué à la chasse, et, par un incroyable rapprochement entre Solon chez Crésus et Sénèque auprès de Néron, l'indication du tombeau de Sénèque.

² *M. Chiar.*, 455. *S. Lap. Vill. Borgh.*, *Périst.*, S. viii, 10. Une peinture dans la Maison Dorée de Néron (terme di Tito, 45). Adonis est représenté partant pour la chasse, blessé par le sanglier, expirant dans les bras de Vénus. C'est la vie, la mort, l'immortalité au sein des dieux, car, selon Hygin (251), Adonis était revenu à la vie par la volonté de Vénus. Selon les Orphiques, il passait une partie de sa vie avec Proserpine, l'autre dans le monde supérieur avec Vénus. Adonis, on l'a reconnu, était un symbole de la vie qui s'éteint et qui renaît.

³ *M. Chiar.*, 329, 407, fragment douteux. Idée de la mort : on ne peut voir les dieux sans mourir. Actéon est un favori d'Apollon, dieu du jour, et une victime de Diane, déesse de la nuit. Diane, ou une de ses nymphes, qui se voile (*M. Chiar.*, 329), marque peut-être ce caractère de la déesse.

⁴ L'amour d'Achille, sur les sarcophages, rappelle l'amour des époux, qui lui aussi survit à la mort. Ce qui montre l'intention de représenter la défunte par ce personnage de Penthésilée, c'est qu'on a donné à celle-ci une tête qui est évidemment un portrait (*M. P. Cl.*, 49). Il en est de même de l'Alceste du musée Chiaramonti (179).

dans les filles de Leucippe que Castor et Pollux enlèvent pour les épouser¹. Les sujets tragiques pouvaient être choisis sans qu'il y eût un rapport direct entre eux et la destinée de celui pour lequel on faisait le tombeau, uniquement parce qu'ils étaient tragiques, parce qu'ils rappelaient un trépas célèbre et comme un mémorable triomphe de la mort; c'est ce que l'on doit dire de l'histoire de Médée ou de Phèdre, du meurtre d'Égisthe et de Clytemnestre². Cependant quelques-uns de ces sujets dramatiques pouvaient contenir une allusion plus directe : l'on a voulu certainement célébrer l'éloge d'une épouse dévouée à son époux dans la touchante histoire d'Alceste qui s'offre à la mort pour sauver le sien.

Le désir de se retrouver, ne fût-ce que pour une heure, et à côté de ce désir la pensée d'une séparation définitive, même quand les dieux accorderaient cette réunion momentanée, donnent une pathétique tris-

¹ Ce sujet, traité très-anciennement par la sculpture, par la peinture et par la tragédie grecques, paraît fréquemment sur les sarcophages; les uns représentent l'enlèvement (*S. des Candel.*, 265) : c'est l'idée de la mort; les autres le festin de mariage (*M. Chiar.*, 129) : c'est l'idée des noces célestes. Il ne faut pas oublier que les Dioscures sont des dieux sauveurs, des personnages à demi infernaux et à demi olympiens.

² Sur le côté d'un sarcophage (*M. Saint-Jean de Latran*, Garr., pl. 11, 3) les deux âmes passent l'Achéron; elles vont recevoir la punition de leur crime. Une femme avec un serpent est une Euménide, le remords au delà du tombeau.

tesse au sujet d'Orphée¹ et à celui de Protésilas rendu un moment à Laodamie². Ce dernier sujet était aussi une figure de l'amour d'une épouse et d'un époux, car il montrait cet amour, comme dans l'histoire d'Orphée et d'Alceste, assez puissant pour suspendre les inexorables lois de la mort. Ces rapports entre un mythe héroïque et une idée funèbre étaient, je n'en doute pas, dans la pensée de ceux qui les premiers en ont fait l'ornement d'un sarcophage; mais avec le temps les sarcophages, comme nous l'avons vu, furent fabriqués d'avance sans savoir à qui ils serviraient³, et il est arrivé quelquefois que le sujet mythologique ne convient point au personnage dont il décore le tombeau.

Quelquefois, au contraire, la relation est visible : Télèphe enfant et nourri par la biche est très-convenablement placé sur un monument funèbre dédié à deux enfants qui ont vécu moins d'une année⁴.

¹ La présence d'Orphée aux enfers apporte un adoucissement momentané aux tourments des enfers. Winckelmann (*M. in.*, 50) parle d'un bas-relief de la villa Panfilii où l'on voyait aux chants d'Orphée les Danaïdes oubliant de puiser l'eau et de la verser dans le vase d'où elle s'échappe toujours.

² *Gal. des Candé.*, 112.

³ C'est ce qui a eu lieu par exemple pour Énée et Didon (*M. P. Cl.*, 20), dont les têtes n'ont pas été dégrossies et qui devait servir pour le sarcophage de deux époux; mais peut-être nul mari n'a voulu être représenté par un séducteur infidèle comme Énée, et le sarcophage est resté chez le fabricant.

⁴ *Vill. Alb.* première salle.

Faut-il voir dans les noces de Thétis et Pélée, dans l'union d'une déesse et d'un mortel, quelque allusion à l'union de l'âme au principe divin après la mort⁴?

Il nous reste à visiter dans Rome une classe de bas-reliefs funèbres qui est de toutes la plus considérable et à quelques égards la plus curieuse, la classe des bas-reliefs bacchiques.

On rencontre presque à chaque pas dans les musées et les galeries des bas-reliefs appartenant à des tombeaux et sur lesquels sont représentées des scènes bacchiques pleines de mouvement et de vie, respirant une ivresse souvent désordonnée. Cette préférence donnée à des sujets si peu en harmonie avec la mort étonne; la répétition des mêmes détails, des mêmes groupes, des mêmes objets ne semble point fortuite, et l'on est amené à s'en demander l'origine.

Une seule explication, généralement admise aujourd'hui, peut rendre raison d'une telle singularité : ces scènes bacchiques sur les tombeaux sont une allusion aux mystères de Bacchus, non du Bacchus vulgaire, mais du dieu infernal uni à Cérès et à Proserpine dans un culte dont nous savons où était le siège, à Rome,

⁴ Beau sarcophage de la villa Albani (salle d'en bas). Ce qui pourrait rendre cette supposition moins invraisemblable, c'est qu'une des figures du bas-relief tient à la main une couronne qui a été reconnue semblable à celle qui si souvent figure sur les monuments funèbres (St. r., III, 2, p. 488) : on voit sur les côtés d'autres symboles funèbres.

du dieu libérateur (*liber*). Ces orgies représentées sur les tombeaux désignent l'orgie sainte, l'enthousiasme sacré par lequel les initiés croyaient s'élever à la contemplation de la vérité, s'affranchir de la vie terrestre¹ et arriver après la mort à une union mystique avec la divinité.

Sans entrer ici dans l'histoire des mystères, elle-même si mystérieuse², je dirai seulement que des doctrines attribuées à Orphée, à Mélampe, à Eumolpe paraissent s'être transmises à l'ombre de différents cultes, entre autres du culte de Bacchus, et s'être alliées aux célèbres mystères d'Éleusis, ceux dont l'existence historique et l'organisation sont le mieux connues.

Dans les mystères, Bacchus figurait soit comme l'époux de Cérès, soit comme le fils de Proserpine, alors surtout il portait le nom d'Iacchus³. Le Bacchus des mystères était identifié à Hadès ou Pluton; c'est à

¹ L'ivresse était prise pour un symbole de l'enthousiasme, de l'extase, *l'ivresse de l'éternité*, *Μέθη ἀλῶος*. Ceci donne le sens mystique du personnage féminin qu'on voit souvent près de Bacchus et qui est l'ivresse, Méthè.

² Je ne partage ni l'opinion de Sainte-Croix, selon laquelle on révélait aux initiés un ensemble de hautes vérités philosophiques en opposition avec la religion nationale, ni l'opinion extrême qui soutient, contrairement au témoignage de l'antiquité, qu'on n'y enseignait rien.

³ Iacchus est désigné par Claudien (*Rapt. Proserp.*, 1, 16) comme faisant partie de la grande procession éleusinienne.

cette triade ¹ qu'était consacré le temple près du grand cirque, qu'on appelait ordinairement temple de Cérès.

Il est donc à croire que dans les représentations bachiques des tombeaux il peut se trouver quelque chose de la doctrine des mystères d'Éleusis dont les enseignements sur le Bacchus infernal faisaient partie ².

C'est ainsi que s'explique la reproduction fréquente, et autrement incompréhensible, des scènes bachiques sur les tombeaux avec un mélange de symboles qui se rapportent à l'idée d'une autre vie, car nous savons que les initiés aux mystères avaient l'espoir d'une vie meilleure après la mort ³.

La croyance populaire ne se représentait l'existence future que comme quelque chose de vague, d'incom-

¹ Elle est représentée sur un autel de la villa Albani (derrière le Casin), selon Zoega. Signe de l'alliance de Bacchus et de Cérès dans les mystères : une *bachante* couronnée d'épis. (*Jard. de la Pigna.*)

² Les mystères bachiques avaient la même vertu purifiante que les autres mystères. Par eux on sanctifie sa vie et on consacre son âme, dit Euripide. (*Bacch.*, 74-5.)

³ Cicéron (*de Legib.*, II, 14) parle de l'espérance d'une vie meilleure que donnent les mystères de Cérès. A propos de l'immortalité de l'âme, il renvoie son interlocuteur à ce qu'il a appris dans les mystères (*Tusc.*, I, 13). Plutarque, voulant consoler sa femme de la perte de leur enfant, allègue de même les mystères de Bacchus, auxquels ils étaient initiés. « On sait par eux, lui dit-il, que l'âme renaît après la mort (*Consol. ad Ux.*, 10). Isocrate (*Paneg.*, p. 46, *éd. H. Est.*) attribue aux initiés « une meilleure espérance pour la fin de la vie et pour toute l'éternité. »

plet; pour elle la vie des ombres n'était qu'une ombre de vie. Purifiée par sa participation aux mystères, l'âme des initiés pouvait parvenir à une vie meilleure et à un certain rapport d'union avec la divinité¹; en étant initié², on connaissait le principe et la fin de la vie³, on s'assurait tous les biens d'une existence future, on *assurait son salut*. Ce que nous voyons sur les tombeaux romains nous peut donc faire plus ou moins connaître ce qu'on enseignait ou plutôt ce qu'on *montrait* dans les mystères, où les enseignements avaient lieu surtout sous forme de représentations théâtrales; il est même probable que les bas-reliefs des tombeaux sont souvent une copie de ces représentations sacrées auxquelles, tout profanes que nous sommes, il nous est ainsi donné en quelque façon d'assister et de nous initier par les yeux.

¹ Ce rapport, dans les idées égyptiennes, était l'union, l'identification absolue. Le mort n'est pas seulement avec Osiris, il est Osiris, comme la morte est Isis. On sait qu'Hérodote fut frappé de la ressemblance de Bacchus et d'Osiris au point de les confondre. Chez les Romains aussi le mort était *Liber*, la morte *Libera*. « Saturnini in habitum dei Liberi. (Gerh., *Denck.*, v, 273.) Cette union avec une autre divinité de la triade mystique est énergiquement exprimée par l'inscription qu'on lit sur un sarcophage de femme dont j'ai parlé : « Persephone pacata Diti decumbit. » La Romaine morte est donc devenue Proserpine, épouse de Pluton, comme une Égyptienne en mourant devenait Isis.

² A eux seuls (les initiés) il appartient de vivre heureux dans les enfers, les autres y éprouvent toutes sortes de maux, dit Sophocle. (*Fragm.*, Did., p. 314.)

³ Pindare le dit positivement. (*Fragm.*, Diss., II, p. 240.)

En effet, dans les mystères on représentait des scènes de la vie de Bacchus ¹. L'histoire de Cérès était mise en spectacle et ce spectacle durait dix jours ², comme ces représentations du moyen âge qui duraient également plusieurs jours et qui s'appelaient aussi des *Mystères* ³. Enfin, l'enlèvement de Proserpine était l'objet d'un drame hiératique particulier.

La ciste ou corbeille sacrée (calathos), qui tenait une place si importante dans les mystères de Cérès, figure souvent sur les bas-reliefs tantôt remplie de fruits, tantôt contenant le serpent, signe du rajeunissement perpétuel et consacré à Bacchus.

Les flambeaux, en commémoration de ceux que Cérès avait allumés pour chercher sa fille, et par allusion sans doute à la lumière qui éclairait les âmes des initiés, jouaient un grand rôle dans les mystères d'Éleusis ⁴; un des principaux acteurs du drame s'appelait le porte-flambeau, et la procession qui se rendait d'Éleusis à Athènes était une promenade aux flambeaux; cela seul peut expliquer pourquoi

¹ Steph. Byz., s. voc. "Αγρx.

² Diod. Sic., v, 4.

³ *Drama mysticon*, dit saint Clément d'Alexandrie (*Protrept.*, p. 12) en parlant d'une imitation des mystères d'Éleusis.

⁴ Quam (Proserpinam) quia facibus quæsisse Ceres dicitur idcirco sacra ejus *ardentium tædarum jactatione* celebrantur. (Lact., *Instit.*, I, 21.)

Votivam tacti quassamus lampadæ mystæ.

Stat., *Sylv.*, iv, 8, 51.

un nombre si considérable de personnages paraissent sur les bas-reliefs funèbres un flambeau à la main ; ce sont en général des personnages bachiques, mais on ne peut pas plus séparer les mystères de Bacchus des mystères de Cérès qu'on ne peut scinder la triade sacrée composée de Bacchus, de Cérès et de Proserpine.

La partie des mystères d'Éleusis qui concernait Déméter et Cora, Cérès et Proserpine, était la plus importante, la plus ancienne et, pour nous, est la plus facile à comprendre.

La principale exhibition dramatique qui avait lieu dans les mystères de Cérès et qui en contenait le principal enseignement, c'était l'enlèvement de Proserpine¹, sa descente aux enfers et son retour à la lumière.

Il y a là évidemment une idée de renaissance ; mais s'agit-il seulement de la résurrection de la nature, de la vie végétale qui durant l'hiver semble se retirer sous la terre pour en ressortir et reparaitre, éclatante et rajeunie, dans la verdure et la floraison du printemps ?

Que le mythe de Cérès et de Proserpine ait eu ce sens, on n'en saurait douter ; le nom grec de Cérès (Déméter, la terre-mère), son caractère de déesse du

¹ On attribuait à Orphée un poème sur ce sujet qui est touché dans la *Théogonie* mise sous son nom. (Lob., *Aglaoph.*, p. 591.)

blé envoyant Triptolème semer le précieux grain ¹, l'époque de sa fête placée à l'époque où renaît la végétation, montrent que l'enlèvement et le retour de Proserpine se sont entendus de la mort apparente de la nature pendant l'hiver et de sa résurrection périodique au printemps ².

Mais le mythe de Proserpine n'avait-il que ce sens physique : alors pourquoi l'aurait-on si souvent reproduit sur les tombeaux ?

N'est-il pas vraisemblable qu'il se liait aussi à ces promesses d'une vie plus heureuse réservée aux initiés, et qu'on leur enseignait, au moins sous le voile d'une représentation symbolique, dans les mystères d'Éleusis ?

Une mère qui a perdu sa fille, qui la cherche partout jusqu'aux enfers, n'était-ce pas un symbole naturel du désir passionné que nous avons de retrouver ceux que nous aimions et que nous avons perdus ? Proserpine rendue à l'amour de sa mère, n'était-ce pas une promesse que ce désir sera satisfait et que notre fille ou notre amie nous sera rendue ?

En effet, la douleur maternelle de Cérès était exprimée par le mythe lui-même avec des détails pathé-

¹ C'est le sujet d'un bas-relief du palais Colonna, selon M. Welcker. Dans le même palais, un petit bas-relief paraît faire allusion à l'établissement des lois par l'agriculture célébré dans les thesmophories. (*Sf. r.*, m, 3, p. 164.)

² Diod. Sic., v, 4.

thiques et des circonstances émouvantes qu'on n'eût pas imaginées s'il n'eût été question que d'une loi de la nature et d'un phénomène de la végétation

Il y a au contraire un sentiment profondément moral dans toute l'histoire de Cérès. A travers ses courses désolées, elle répand parmi les hommes le bienfait de la culture du blé et le bienfait de la civilisation qui est en germe dans le grain de blé; l'antiquité avait compris que faire du bien est le seul soulagement des belles âmes qui souffrent et veulent secourir encore quand elles ne peuvent plus être consolées; d'autre part, l'antiquité, d'un coup d'œil à la Shakspeare jeté sur les misères et les contrastes de la nature humaine, avait vu aussi que la plus vive douleur a, comme les autres sentiments de notre cœur, ses intermittences au moins extérieures : Cérès, qui s'était d'abord assise sur la pierre Agelastos (sans rire), c'est-à-dire croyait ne rire jamais, Cérès rencontrait une vieille femme qui prenait devant elle une attitude grotesque, et la mère désespérée riait!

Proserpine, tantôt sous la terre, tantôt rendue à la lumière, était donc une personnification de l'alternative du jour et de la nuit, de la fécondité et de la stérilité dans la nature, et elle était aussi l'image de la mort et de la renaissance de l'âme sauvée par les mystères; on l'appelait celle qui sauve, Soteira¹.

A Rome, l'enlèvement de Proserpine est représenté

¹ Gerh., *Gr. Myth.*, I, p. 450. Paus., III, 13, 2.

sur un assez grand nombre de sarcophages¹ dont la composition est fort semblable. Celui du Capitole offre une particularité digne de remarque : Proserpine, dont le visage semble un portrait, celui de la morte du sarcophage, a une vive expression de tristesse et de terreur²; le sculpteur, probablement d'après quel- qu'un des grands artistes grecs qui avaient traité ce sujet, Praxitèle, Nicias Nicomaque, a, malgré son inhabileté, fortement exprimé l'effroi de mourir et le regret de la vie sur les traits de celle dont Proserpine figurait l'enlèvement par le dieu de la mort; nouvelle preuve que sur les tombeaux, comme dans les mystères dont ils reproduisaient les *tableaux vivants*, c'était bien de la mort qu'il s'agissait et pas seulement de la végétation interrompue pendant l'hiver; mais, une consolation était donnée par la seconde partie des mystères de Proserpine; tandis qu'un amour essaye de retenir Proserpine³ et exprime par là les regrets des vivants, un autre élève au-dessus de Pluton un flam-

¹ M. P. Cl., 528. M. Capit., Gal., 28. Vill. Alb. Deux au palais Barberini. Peintures du tombeau des Nasous, pl. 12.

² On observe aussi un certain air d'inquiétude dans la Psyché (l'âme) emportée par Mercure : bas-relief de Prométhée. M. Welcker a remarqué que Proserpine a rarement l'air satisfait. Une corbeille renversée d'où s'échappent des fleurs exprime gracieusement et la fin des fleurs et la fin de la vie.

³ Même idée : une nymphe semble supplier Pluton. Sur un autre bas-relief, Proserpine (l'âme) paraît effrayée; un Amour la pousse en avant et semble lui dire d'espérer.

beau qui fait rayonner l'espérance de la vie dans la mort. Une Victoire qui tient une couronne semble indiquer la même idée, et une petite figure de femme posant son doigt sur sa bouche avertit qu'on est en présence d'une scène des mystères¹.

Les mêmes divinités figurent presque toujours sur les bas-reliefs où l'enlèvement de Proserpine est représenté; ce sont celles qui étaient associées à Cérès et à sa fille dans les mystères d'Éleusis. C'est d'abord Mercure, celui qui guide les âmes aux sombres bords; c'est Diane, dont les flèches, croyait-on, faisaient mourir les femmes, auxquelles cette classe de sarcophages était particulièrement consacrée; parfois c'est Hécate²,

¹ Visconti suppose que c'est Cyané, nymphe de Sicile, l'une des jeunes compagnes de Proserpine, qui, après l'enlèvement de la fille de Cérès, à force de pleurer sans doute, fut changée en fontaine; mais cette opinion a été rejetée sans être remplacée. En effet, pourquoi Cyané aurait-elle demandé le silence? elle eût plutôt crié après le ravisseur. Le mauvais état du bas-relief a permis de prendre cette figure pour celle d'un homme (*St. r.*, III, 1, p. 166-7), ce qui importe peu si l'on admet mon explication. On voit ailleurs un petit génie faire le même geste, et on en peut donner la même raison.

Enfant qui serre une grenade sur son sein (*M. Chiar.*, 344) est dans un rapport évident avec les mystères, par le fruit de Proserpine.

² Sur un bas-relief du Louvre, la triple Hécate, à peu près comme on la voit au Capitole mais en hermès, figure au milieu des divinités éleusiniennes. Selon MM. Lenormant père et fils, elle y figure comme un de ces mannequins qui avaient aussi leur rôle dans les représentations dramatiques des mystères (*Fr. Lenormant, Rech. arch. à Éleusis*, p. 187). Hécate, du reste, avait ses propres mystères, dont

la Diane infernale, enfin c'est toujours Minerve, la sagesse, qui ne doit pas abandonner l'homme au moment de la mort et doit nous aider à le traverser. Sur le bas-relief, où la pauvre âme Proserpine se montre la plus éplorée, Minerve la soutient par le bras et semble l'encourager.

Ces mystères, qui sont ceux de la vie et de la mort, reçoivent une interprétation rassurante dans les bas-reliefs où l'on voit Proserpine *ramenée*, plus rares, il est vrai, que ceux où l'on voit Proserpine *enlevée*.

On ne cite à Rome qu'un bas-relief¹ indiquant le retour de Proserpine à côté de son enlèvement ; ce n'est pas Cérès qui la ramène, c'est Mercure qui la redemande à Pluton². Près de lui est une Heure, ou Saison, probablement la saison du printemps, époque où la vie reparait sur la terre, mais en même temps signe du retour de l'âme à la lumière ; car c'est une âme et non la vie

on attribuait la fondation à Orphée, ce qui semble indiquer une communauté d'origine entre ces mystères et ceux de Bacchus, dont la fondation est également attribuée à Orphée. Un bas-relief, où M. Gerhard (*Sf. r.*, II, 2, p. 253), voit le chien d'Hécate dans un chien voulant saisir des raisins que tient une âme (Psyché), est la seule trace qu'on ait signalé à Rome des mystères d'Hécate. Hécate, du reste, pour les Orphiques, se confondait avec Proserpine.

¹ Palais Rospigliosi. Bartoli, *Admiranda Romæ*. (Pl. 53-4. Müll., *Att.*, II, 108.)

² Selon les Orphiques, Mercure et les Heures étaient parmi les divinités qui escortèrent le retour de Proserpine. (Orph., hymn. XLIII, 7. Gerh., *Gr. Myth.*, I, p. 467.)

physique en général que Mercure, le conducteur des âmes, doit reconduire au jour.

D'autres mystères moins connus que ceux d'Éleusis ont pu concourir aussi aux représentations symboliques des sarcophages romains.

Les mystères de Crète enseignaient l'histoire de la naissance et de l'enfance de Jupiter nourri par la chèvre Amalthée, parmi les danses des Curètes ; on voit à Rome Jupiter enfant près de la chèvre Amalthée¹, bas-relief que je crois funèbre, car on y a introduit des symboles de la mort, un serpent qui menace de petits oiseaux dans leur nid en présence du père et de la mère, — ce qui, avec l'enfance de Jupiter, conviendrait bien au tombeau d'un enfant ravi à l'amour de ses parents, — et en bas un aigle qui dévore un lièvre, tandis que l'enfant Jupiter boit dans une coupe. Cet enfant et la chèvre nourrice Amalthée présentent ce contraste, si fréquent sur les tombeaux, de symboles de la mort et d'une image de la vie. Cette représentation de Jupiter enfant, comme nous le verrons pour l'enfance de Bacchus, pouvait décorer le tombeau d'un enfant.

Les mystères de la Crète se sont probablement mêlés avec ceux de Bacchus² et ceux de Cybèle, la mère des

¹ Bas-relief à Saint-Jean de Latran (Garracci, pl. 29). Ce bas-relief se retrouve pour ainsi dire décomposé : au Vatican d'une part, l'arbre, le serpent, l'aigle et le lièvre (*M. P. Cl.*, 211), et de l'autre l'enfant qui boit, dont on a fait un petit satyre. (*Gal. des Cand.*, 243.)

² Sur un autel du Capitole qui n'a rien de funèbre sont représentées

dieux et la même que Rhéa, l'épouse du vieux Saturne, la mère de Jupiter. Au culte de Cybèle appartenaient aussi ces danseurs armés qu'on appelait Curètes ou Corybantes. A Rome, des Corybantes étaient peints dans le temple de Cybèle, et on les voit sculptés sur un autel où sont représentées la naissance et l'enfance de Jupiter¹, mise ailleurs en parallèle, ce qui est la signature de l'art romain, avec l'enfance de Romulus.

Les mystères de Cybèle ou Rhéa entrèrent eux-mêmes en rapport avec les mystères de Bacchus; plusieurs des attributs bachiques avaient passé dans le culte de Cybèle; divers monuments à Rome prouvent cette alliance².

la naissance et l'enfance de Jupiter selon le mythe crétois. Sur un bas-relief du palais Albani, avec Cybèle sont aussi le pin et la ciste mystique; ceci montre le rapport des mystères crétois avec les mystères de Bacchus, comme le bas-relief de Saint-Jean de Latran où paraissent un satyre, être bachique, et une nymphe dont la tête est couronnée de *lierre*.

¹ Cap., Gr.-Salle, *M. P. Cl.*, 489. Ceux-ci n'ont pas de glaives pour frapper sur leurs boucliers et par ce bruit empêcher qu'on entende les vagissements du petit Jupiter. On peut donc les rapporter au culte de Cybèle.

² Sur deux cippes (*M. P. Cl.*, 442). Un satyre qui tient dans une main une couronne de lierre et dans l'autre un thyrsé, deux symboles bachiques, dansant entre deux Corybantes, atteste aussi les rapports des mystères de Bacchus avec ceux de Cybèle (*Gal. des Candél.*, 211). Les mystères de Samothrace auraient, selon M. Gerhard, fourni le sujet d'un bas-relief dont j'ai parlé. (*St. r.*, II, 2, p. 259.)

Les mystères orphiques furent empreints d'un caractère de spiritualisme et d'ascétisme très-marqué. La vie orphique était une vie d'abstinence plus que monacale et pareille à celle des religieux hindous. La doctrine orphique sur la destinée de l'âme était la métempsycose adoptée par les pythagoriciens¹.

L'histoire d'Orphée est un triomphe de l'amour, qui est la vie, sur la mort; triomphe passager et incomplet, après lequel la mort ressaisit sa proie comme dans le dogme de la succession des existences. La destinée d'Orphée offre donc un type poétique de la doctrine qu'on lui a prêtée.

Aussi Orphée lui-même était un personnage funèbre et il a été représenté sur les sarcophages. Peut-être l'admirable bas-relief de la villa Albani est-il un bas-relief sépulcral, ce qui en expliquerait la triple répétition.

Pour les Orphiques, Bacchus était un aussi grand dieu que Jupiter. Le rapport d'Orphée avec les mystères de Bacchus, comme lui originaires de Thrace, et dont il a été dit le fondateur et le chef, ce rapport n'est pas douteux, et il en existe des indices sur les bas-reliefs romains².

¹ Hérodote (II, 71) nomme les mystères d'Orphée avec ceux de Pythagore. Il y avait aussi quelques rapports entre les premiers et les mystères d'Éleusis.

² Dans un fragment de bas-relief, à la villa Panfilii, une panthère, animal bachique, est près d'Orphée jouant de la lyre.

De même qu'on attribua à Orphée des poèmes remplis d'idées néo-platoniciennes, les orphiques admirent comme siennes ces idées d'une philosophie bien postérieure à lui et les mêlèrent aux dogmes qu'une tradition plus ancienne lui attribuait.

Là est l'origine d'un certain nombre de conceptions allégoriques et mystiques : dans le mythe de l'Amour et Psyché¹, l'âme tourmentée, c'est-à-dire éprouvée, puis purifiée et enfin absorbée par l'amour ; dans le mythe de Prométhée, l'âme unie à l'argile, l'intelligence condamnée à la douleur, puis l'âme affranchie de la matière qui l'opprime et l'intelligence délivrée du vautour qui la dévore. A cette origine orphique il faut encore rattacher les rares bas-reliefs où il est fait allusion au voyage de l'âme dans les astres², à ses chutes

¹ Les aventures de Psyché pouvaient aussi être célébrées dans les mystères de l'Amour, à Thespies. Οἱ Ἔρωτος ἀργιασταὶ καὶ μύηται. (Plut., *Erotic.*)

² Doctrine égyptienne enseignée par d'innombrables peintures qui couvrent les murs et les plafonds des tombeaux égyptiens et dont quelques indices seulement se montrent sur les sarcophages romains, par exemple dans le zodiaque enveloppant le portrait du mort, dans le voisinage du Cancer et de la Lune. Visc. *M. P. Cl.*, iv, pl. 16, p. 32. *M. Chiar.*, 130. bas-relief mystérieux, dit l'explication italienne, qui du reste l'interprète très-mal. Selon M. Gerhard (*St. r.*, II, 2, p. 47), c'est la Lune qui, d'après une doctrine orphique et conservée par Plutarque, confie au Soleil une des âmes errantes dans l'espace. Le Soleil tient un fouet à la main, pour montrer qu'il est leur guide. Bacchus, identifié dans les mystères au Soleil, était appelé celui qui conduit le chœur des astres. (Soph., *Antig.*, 1147.)

dans la nature animale, enfin à toutes les vicissitudes des existences successives qu'exprimaient les mots palingénésie, métempsycose. Celle-ci, quand elle désigne le passage de l'âme humaine dans le corps d'un animal, n'a été indiquée à Rome que sur un seul bas-relief et sans une complète certitude : c'est un papillon, toujours l'âme, que des génies semblent vouloir faire dévorer par un cochon¹, ce qui exprimerait sans doute le sort des âmes que l'initiation orphique n'avait pas élevé au-dessus des grossiers entraînements de la sensualité.

Par une coïncidence singulière, un mort jugé par Osiris et transformé en cochon est un sujet qu'a répété plusieurs fois la peinture funéraire des Égyptiens dont les mystères, assimilés par Hérodote aux mystères grecs, sont encore à éclaircir. Avec l'introduction des spéculations de la philosophie dans les mystères par les orphiques, tous les symboles purent acquérir une portée plus haute. Pour les platoniciens, les ailes étaient un signe du dégagement de la matière; pour les orphiques, le cratère de Bacchus était celui où, comme dieu formateur du monde, il en avait mêlé

¹ *Gal. des Candel.*, 117. M. Gerhard (*St. r.*, II, 2, p. 234) rejette cette explication. L'idée de l'âme humaine passant dans un corps d'animal était plus certainement indiquée par une peinture du tombeau des Nazons, où l'on voyait un porc en compagnie d'un âne et d'un mulet buvant l'eau du Léthé. L'âme en tombant dans la vie animale perd le souvenir de son origine céleste.

les éléments. Il est permis de voir, sous l'inspiration des nouvelles doctrines, la coupe à boire du dieu devenue la coupe mystique où il verse le vin qui abreuve ses élus d'immortalité.

Des mystères orphiques est sortie l'histoire de ce Zagreus, Bacchus enfant, que les Titans déchirent¹, que Jupiter conserve et rend à la vie. L'idée de l'immortalité par la résurrection est au fond de cette bizarre légende², et il n'est pas étonnant qu'elle ait figuré sur un sarcophage, surtout sur un sarcophage d'enfant.

Zagreus nous ramène aux mystères de Bacchus, ceux qui importent le plus pour l'explication des sarcophages romains. Il ne faut pas oublier que s'il était le dieu de l'ivresse, c'est-à-dire de la vie qui déborde et ravit l'homme hors de lui-même par une sorte d'enthousiasme physique pris comme une image de l'enthousiasme divin, Bacchus s'appelait aussi Liber³, parce qu'on voyait dans l'ivresse une image de la liberté de l'âme, Bacchus en effet affranchit les peuples en punissant leurs tyrans Lycurgue et Penthée. Marsyas, personnage bachique, était le patron de la

¹ Vill. Alb. Zoeg., B. ril., pl. 81, p. 170-3.

² Erneung und Wiedergeburt. (Gerh., Gr. Myth., 1, p. 28.)

... Iterum patrio nascentem sanguine Bacchum

dit Manilius en s'en référant à Hésiode.

³ En grec Έλευθερος, Libérateur. (Gerh., Gr. Myth., 1, p. 490.)

liberté des villes¹, et pour cette raison avait sa statue dans le forum romain. Sous l'empire, quand tout est dégénéré, les courtisanes honorèrent en lui le protecteur de la liberté... des mœurs.

Dans un ordre plus élevé, Bacchus est le libérateur des âmes, soustraites, par la participation à ses mystères, aux misères de la vie présente et aux mauvaises chances de la vie future.

Bacchus apparaissait dans ce rôle de libérateur des âmes quand il tirait du tombeau sa mère Sémélé² et la ramenait en triomphe dans le ciel. C'est en cette qualité de libérateur et de protecteur des âmes que Bacchus a près de lui une âme figurée par une jeune fille³ tenant à la main une colombe que je crois être son âme.

On ne saurait douter que l'oiseau ne fût pour les anciens, sans doute à cause de ses ailes, comme le papillon, un symbole de l'âme, qui chez les Égyptiens avait pour hiéroglyphe un oiseau à tête humaine ; ainsi un jeune homme tenant un oiseau sans vie offre l'image de la mort. En revanche, la petite figure de femme debout près de Bacchus une colombe à la main,

¹ Serv. *Æn.*, iv, 58.

² A Rome, bas-relief Casali, selon Visconti. *M. P. Cl.*, v, *Tav. d'Agg. c. St. r.*, ni, 1, p. 680. Peut-être est-ce le sujet véritable de plusieurs bas-reliefs où l'on crut voir le triomphe de Bacchus et d'Ariane.

³ *Vill. Borgh.*, viii, 20.

représente je crois une initiée dont l'âme est *sauvée* par Bacchus. Il en est de même des colombes que d'autres jeunes filles tiennent à la main ¹, aimable image de l'âme innocente; telle est, par exemple, la gracieuse figure du Capitole ² qui représente une petite fille défendant une colombe contre un serpent. La colombe vouée à Vénus ³, déesse de la vie et qui est aussi Cora déesse de la mort; la colombe qui, dans le groupe de la villa Borghèse, nous apparaît sous la garde du maître des âmes, n'est-ce pas l'âme, l'âme que lui présente la jeune fille ⁴, et qu'au musée Capitolin elle défend soit contre les séductions terrestres, soit contre les puissances infernales figurées par le serpent ⁵?

Une fois cette donnée introduite par une conception religieuse, elle se transmet avec des variations toujours nouvelles, selon le caprice du sculpteur et à la fin sans tenir compte de son origine. De là l'enfant qui défend un oiseau contre un chien, celui qui tient une colombe, celui qui caresse un oiseau ⁶, celui qui presse

¹ *M. Chiar.*, n. 10. *Gal. des Candél.*, 218.

² *N. Capit.*, *S. du Gladiateur*, 16.

³ Offrande d'une colombe à Vénus (*M. Chiar.*, 272. Gerb., *Gr. Myth.*, I, p. 465).

⁴ Dans les rituels égyptiens, le mort porte ainsi son âme, figurée par l'oiseau à tête humaine; sur la main d'une statue (*Vill. Borgh.*, *pér.*) on aperçoit des traces d'un papillon, d'une âme, que le mort tenait ainsi.

⁵ Comme le papillon, certainement l'âme, est menacé par le serpent sur le bas-relief d'Endymion.

⁶ *Gal. des Candél.*, 209, 213.

une oie contre son sein ¹, celui qui tient deux oiseaux dans les mains, dont l'un est mort et dont l'autre vit ², opposition entre la mort et la vie. Les petits génies qui sur les bas-reliefs jouent avec des oies et des canards ³, ont fourni le motif d'abord sérieux de cette nombreuse famille d'enfants folâtres, étouffant un canard, étranglant un cygne, d'où est sorti *l'Enfant à l'oie*, le chef-d'œuvre si populaire de Boethes.

Dans les bas-reliefs funèbres, Bacchus paraît à plusieurs âges, enfant, jeune homme, presque vieillard. Bacchus enfant exprime l'idée de la vie nouvelle et toujours jeune de la nature; — c'est en ce sens qu'on l'appelait *Puer æternus* ⁴, éternellement enfant, — et aussi la vie nouvelle de l'âme unie à lui, identifiée à lui dans les mystères. On le représentait ainsi particulièrement sur la tombe des enfants ⁵.

¹ *M. Chiar.*, 451.

² *Gal. des Candé.*, 226. Dans la salle Lapidaire, sur un sarcophage, un enfant tient un oiseau à la main, l'autre est à ses pieds

³ *M. Chiar.*, 13.

⁴ *Ov., Fast.*, III, 773.

⁵ Bas-relief d'un sarcophage du Capitole (galerie), très-semblable à un autre bas-relief où la naissance de Bacchus est figurée sur la tombe d'une petite fille morte à l'âge de quatre ans (*Mull., Atl.*, II, 402). Une bacchanale d'enfants (*M. P. Cl.*, 73), dans laquelle l'un d'eux représente grotesquement l'ivresse du Bacchus des sarcophages, était destiné à orner la tombe d'un enfant, car le visage du petit Bacchus n'est que dégrossi, ce qui fait voir qu'il devait offrir le portrait du mort. Le bas-relief de la naissance de Bacchus (*M. P. Cl.*, 493) ne semble pas avoir fait partie d'un sarcophage, mais la présence de Pro-

Bacchus jeune, dans l'âge de la force, est bien manifestement le dieu infernal, quand une petite âme, sous la forme d'un enfant, se glisse vers son sein ¹.

Le plus grand nombre des représentations bachiques sur les tombeaux ont pour sujet des orgies dionysiaques ² où Bacchus, entouré de satyres en gaieté et de ménades dansantes ³, enivrés de vin, en proie à l'amour, est assis sur son char, tantôt seul, tantôt avec son épouse mystique, vainqueur des Indiens, ou seulement dans sa pompe de dieu bienfaisant qui répand autour de lui la joie et le délire. Quelquefois il est descendu de son char et atteint lui-même par l'ivresse, s'appuyant sur une jeune femme ou sur un adolescent, il contemple Ariane endormie qu'on dévoile devant lui.

Le désordre et la fougue de ces compositions, ces danses effrénées ⁴ sous l'aiguillon du dieu à qui étaient

serpime et de Cérès me porte à penser qu'il a eu une destination funéraire; il ornait sans doute l'intérieur ou l'extérieur d'un tombeau.

¹ Au Louvre; au Vatican (*M. P. Cl.*, 397) est un Bacchus couché et à peu près dans la même attitude, mais il est seul.

² La peinture que fait Strabon (*loc. cit.*, p. 408) du cortège bachique composé de silènes, de satyres, de bacchantes, de nymphes, etc., semble la description d'un de nos bas-reliefs; la fête des Ascolies, où l'on dansait sur des outres, est souvent répétée sur les sarcophages; à Rome, elle remontait à Romulus (*Voy. t. I*, p. 307).

³ Images de ces êtres athéniennes où, à l'imitation des cérémonies du culte bachique, on se déguisait en silènes et en Bacchus (*Lob., Aglaoph.*, p. 475-4).

⁴ Cortile du Belvédère. La danse faisait partie de l'institution des

dédiées les danses d'où sortit la poésie dramatique, sont une puissante expression de la vie dont Bacchus est le principe, de l'exaltation dont l'ivresse est le symbole : c'est un premier avertissement qu'une existence plus haute, à laquelle on s'élève par un enthousiasme divin, attend les initiés aux mystères de Bacchus. Dans le paganisme, c'était par des images sensibles, et souvent sensuelles, que se traduisaient les conceptions les plus élevées. Les sarcophages bachiques donnent le sentiment de la vie sous toutes ses formes, la passion, le tumulte, les danses fougueuses, la musique étourdissante des cymbales, du tympanum, qui est le tambour de basque, des crotales, qui sont les castagnettes, et encore aujourd'hui excitent si bien l'impétuosité de la saltarelle, des clochettes enfin, que les Romains de nos jours aiment tant à faire tinter au col de leurs chevaux.

Mais les scènes représentées sur les bas-reliefs, les divers détails et les divers objets qu'on y voit reproduits et constamment répétés, indiquent avec plus d'évidence l'idée de la vie après la mort et la manifestation de la divinité aux élus des mystères, manifestation dont les épiphanies, ou révélations qui avaient lieu dans ces mystères, étaient la promesse prophétique. Les différents symboles de la vie que nous avons signalés sur les tombeaux acquièrent un caractère plus prononcé

mystères (Luc., *Salt.*, 15) ; les chants et la musique en faisaient aussi partie. Parmi les instruments dont on joue dans les bacchanales est la musette des *piferari*.

et prennent un sens plus marqué par leur rapport avec le dieu qui personnifie en lui l'exaltation de la vie. Les animaux qui en exprimaient l'énergie sont en général et pour cette raison même des animaux bachiques¹; parmi eux le bouc et le lion² figurent au premier rang. Puis viennent le tigre³, la panthère, l'âne, monture constante de Silène compagnon de Bacchus, le coq⁴ et le serpent.

Bacchus est assis sur une lionne⁵, à cheval sur une panthère; son char est traîné par des tigres, des lions, des panthères, toujours par des animaux forts et ardents que sa puissance domine et subjugue, il est lui-même le dieu fort, maître de la vie⁶.

¹ Chars traînés par des panthères, des tigres, des lions, animaux bachiques, comme le bouc, la chèvre, *lasciva capella* : quatre têtes de chèvres aux angles d'un cippe orné de lierre, plante bachique (*Gal. des Candél.*, 11). La ciste des mystères est placée sur une peau de chèvre près d'une statue de Bacchus (*Id.*, 141).

² Le lion est l'animal consacré surtout à Cybèle, mais on découvre souvent entre Bacchus et Cybèle une alliance de culte et de mystères. Bacchus s'était changé en lion pour combattre les géants (*Hor., Carm.*, II, 19, 23).

³ Le rapport de cet animal bachique avec les idées funéraires est manifeste là où il est associé au génie de la mort qui tient renversé son flambeau éteint.

⁴ C'est toujours un coq qui est immolé sur les bas-reliefs bachiques.

⁵ *M. Cap.* salle des Empereurs. Une bacchante est assise sur un bouc. Des génies bachiques sont traînés par des boucs.

⁶ Dans les bas-reliefs et les groupes qui montrent Bacchus, un génie bachique (*Vill. Alb., S. du b. rel. grec*), ou Silène jouant avec une panthère apprivoisée, qu'ils semblent quelquefois menacer.

Chez les centaures, la nature animale domine, une nature violente et indisciplinée; Bacchus est couché sur des centaures, traîné par des centaures¹: des personnages bachiques, satyres ou ménades, sont assis sur leurs croupes²: tout cela veut dire que la puissance divine de Bacchus dompte la force brutale³. Parfois c'est un Amour qui est sur le dos d'un centaure, allusion à une glorification du pouvoir de l'Amour; on trouve donc dans les représentations bachiques l'origine de la conception si bien rendue par les centaures du Capitole. Les fruits nourriciers, les arbres toujours verts et les fruits sont consacrés au dieu qui répand la vie et la conserve même au delà du sépulcre. La pomme de pin, fruit d'un arbre toujours vert et fruit qui ne se corrompt point, orne le thyrses de Bacchus et décore les tombeaux; la célèbre *pigna* offre un spéci-

¹ *M. Chiar*, 46. Il est traîné par un centaure et une centauresse (*Gal. des Cand.*, 173.)

² Les centaures participent au symbolisme des tombeaux; Virgile les a placés à la garde du royaume des morts (*Æn.*, vi, 286). Sur un bas-relief du Vatican (*Gal. des Cand.*, 173), ils conduisent Bacchus à ses noces nuptiales avec Ariane et sont entourés de symboles bachiques. Ailleurs, deux génies attristés brûlent un papillon entre un centaure et une centauresse. Celle-ci qui tient le thyrses bachique fléchit un genou, signe de la mort. Une centauresse allaite son enfant, expression de la vie.

³ Les centaures sont bachiques; ils portent le thyrses (*Gal. des Cand.*, 173). Leur fameux combat contre les Lapithes avait été amené par l'ivresse. Dans un des deux bas-reliefs du Vatican (*M. P. Cl.*, 545), les Lapithes sont remplacés par des satyres suivants de Bacchus.

men gigantesque de cette sorte de décoration bachique. Le lierre, aussi toujours vert, est un attribut de Bacchus et un ornement des tombeaux ; une belle tête d'âne ¹ en marbre de couleur sombre, par conséquent funèbre, est couronnée de lierre ; on doit croire que cet âne était celui de Silène, qui paraît toujours sur cette monture dans les représentations funèbres. Quelquefois Bacchus ne figure pas dans les compositions bachiques, mais alors même il y est présent par l'emportement des satyres et des ménades, emportement que lui seul peut inspirer. La gradation qu'on observe dans les effets de cet emportement sur les divers personnages d'un de ces bas-reliefs, caractérise pour M. Gerhard les divers degrés de l'initiation ².

Quoi qu'on pense d'une idée si sérieuse attribuée à une composition qui nous le paraît si peu, et dont l'auteur semble avoir voulu nous révéler de tout autres mystères que des mystères de sagesse, on ne saurait nier qu'il ne se rencontre sur les sarcophages trop de parties manifestement symboliques pour qu'on puisse attribuer la réunion et la répétition de ces symboles à un pur hasard.

Bacchus dieu de la vie, et les personnages bachiques qui par leur emportement en expriment aussi

¹ *M. P. C.*, 172.

² *Id.*, 28. *S. R.*, n, 2, p. 153.

l'intensité, se couronnent du lierre toujours verdoyant, comme faisaient les initiés ¹.

La lumière et le feu sont aussi des expressions de la vie. Ces symboles conviennent à Bacchus, né du feu, comme disaient les orphiques ², et que nous verrons avoir été identifiés au soleil. Bacchus est le soleil souterrain, comme Osiris; de plus, dans les mystères, des purifications se faisaient par le flambeau ³: de là les flambeaux dans la main des satyres et des ménades ⁴, flambeaux toujours tenus droits ⁵, opposition aux flambeaux renversés, signe de la vie éteinte. De là les feux allumés sur un petit autel et portés par les personnages bachiques qui figurent les Pyrophores des ini-

¹ Lob., *Agl.*, p. 657. Bacchus lui-même s'était appelé *Kissos*, ce qui veut dire lierre.

² Lyd., *de Mens.*, v.

³ Serv., *Géorg.*, II, 389. La purification se faisait aussi par l'eau (Serv., *Æn.*, VI, 740), mais celle-ci n'est indiquée sur les bas-reliefs que par quelques figures tenant un vase qu'on peut comparer aux Loutrophores. En revanche, les Enophores y paraissent souvent portant le vin dans une outre ou un vase qui en a été rempli. Plusieurs statues d'Enophore, celles surtout qui semblent marcher avec vivacité, peuvent avoir été détachées pour ainsi dire des bas-reliefs bachiques, ou plutôt ceux-ci peuvent les avoir empruntés au type célèbre de Praxitèle.

⁴ Iacchus portait un flambeau dans les mystères (Claud., *Rapt. pros.*).

⁵ Sur un bas-relief du Vatican, par exception, l'idée de la mort a prévalu, et Silène tient son flambeau renversé. C'est ainsi que le pavot, symbole du sommeil, était consacré à Bacchus, tant l'immortalité avait peine à se faire jour dans les idées des anciens sur la mort.

tations¹. Un de ces personnages porte sur une corbeille pleine de fruits, eux-mêmes emblème de la vie, un petit autel allumé.

Pan, le dieu générateur, fidèle compagnon de Bacchus sur les bas-reliefs funèbres, allume un flambeau sur un autel.

Ce qui est encore plus significatif dans ces scènes tumultueuses, c'est que quelques-uns des personnages s'efforcent d'arracher un flambeau sans y réussir. Il est permis de voir ici une représentation de ce qui se faisait dans les mystères, sans parler de cette course aux flambeaux² dans laquelle Lucrèce a vu une image de la perpétuité de la vie que les générations se passent l'une à l'autre comme les coureurs se passaient un flambeau ; et l'origine de ce que font à Rome, sans en comprendre le sens, tous ceux qui dans les orgies modernes du carnaval s'efforcent de s'arracher les bougies (*moccoli*), par lesquelles ont été remplacés les flambeaux des orgies antiques. Ceux qui élèvent la leur en criant d'un air de triomphe *moccolo*, sont tout à fait semblables aux personnages des bas-reliefs qui élèvent leurs flambeaux.

¹ Le feu désigne aussi la purification qui s'opérait par lui dans les mystères. Virgile dit dans le sixième livre de l'*Énéide* (742), où il y a beaucoup de la doctrine des mystères (740-51) :

Infectum eluitur scelus aut exurit igni.

Dans ce passage l'enfer est un purgatoire.

² Paus., I, 30, 2.

Enfin, ces flambeaux ne sont pas seulement défendus; un d'eux, qui penche, est soutenu par un satyre¹, comme dans un autre bas-relief est soutenu un arbre qu'on s'efforce d'arracher. Dans les deux cas, manifeste est l'intention de montrer la vie résistant aux assauts de la mort.

Bien que le Bacchus des mystères, et par suite des tombeaux, soit tout autre chose que le joyeux dieu du vin; le vin, la vigne et le raisin n'en sont pas moins les constants attributs de Bacchus; seulement ces attributs doivent être pris comme des symboles². L'opération de fouler le raisin est très-souvent représentée. Serait-ce que dans l'écrasement du raisin et dans la production de la liqueur qui donne la force et réveille le sentiment de la vie, on pouvait voir une allusion mystérieuse à cette force qui dure après que l'organisme humain a été brisé, à cette vie qui jaillit de ses débris.

Des satyres pressent une grappe³ ou de petits génies

¹ *M. P. Cl.*, 37. Gerh., *St. R.*, II, 2. p. 137.

² Par le vin, la coupe, le cratère, le canthare que tiennent Bacchus, Silène ou des satyres placés près d'un mort, ils peuvent indiquer l'initiation.

³ *M. P. Cl.*, 27. Ce beau bas-relief n'est pas funèbre, mais il est bachique. Des satyres et une satyresse cueillant le raisin et le pressant (*Sall. Lap.*); même opération exécutée par des satyres (*M. Chiar.*, 180). Sur une urne funèbre, avec Bacchus et Ariane. Vases bachiques; un grand vase de la villa Albani (premier étage, première salle) offre des sujets analogues à ceux des sarcophages et en confirme le sens sacré; il était probablement employé aux lustrations dans un temple de Bacchus.

bachiques¹ foulent le raisin. Une idée mystique, une idée d'immortalité, était si naturellement liée à cette action que le christianisme y a pris un symbole d'espérance qu'il a placé sur les tombeaux; le tombeau de sainte Constance nous le montre², comme les sépultures païennes. Cependant l'origine du symbole est bien païenne, car on voit, à Rome, sur plusieurs bas-reliefs des enfants fouler le raisin en présence d'un hermès qui est un Priape, autre symbole de la vie³.

Bacchus était si bien le dieu des tombeaux et le vin une image de la vie sortant des tombeaux, qu'on donnait à ceux-ci la forme des cuves à faire le vin.

Mille détails rappellent l'idée dominante, l'idée de la mort et de la vie, et leur lutte dans laquelle la vie triomphe.

Un centaure portant une ménade plie le genou et tombe, mais en face est un centaure qui ne tombe point, et sur son dos un Amour joue de la lyre en signe de victoire⁴.

¹ *M. Chiar.*, 7. 292. Avec une demi-figue de Bacchus (*Gal. des Candel.*, 271).

² On les voit aussi avec le Bon Pasteur (*M. de Saint-Jean de Latr*) (*Gar.*, pl. 49), et sur un sarcophage chrétien avec la croix (*Saint-Laurent*).

³ Escalier du palais Mattei. Le raisin dévoré, cet emblème de la mort, est mis en rapport avec Bacchus par un tigre, animal qui lui est consacré, dévorant des raisins (*M. Chiar.*, 180), ce qui n'est pas plus naturel, et par conséquent est aussi évidemment symbolique pour le tigre que pour le lapin.

⁴ *Visc.*, *M. P. Cl.*, iv, pl. 25. Müll., *Arch. Atl.*, II, 674.

du monde des âmes, vient de ce penchant à se représenter ce qui appartenait à ce monde, avec des dimensions peu considérables, peut-être en raison de l'idée qu'on se faisait de l'autre vie comme d'une vie moindre, *Animula* disait l'empereur Adrien à son âme, en mourant : les Lares qui se confondaient avec les mânes étaient petits, et, même au sein du christianisme, l'usage s'est conservé au moyen âge de donner à l'âme l'apparence d'un très-jeune enfant.

Il y a à Rome beaucoup d'exemples de ces représentations funèbres en petit ; sur un joli vase cinéraire, une procession de génies, semblables à des enfants, présentent les détails funéraires et bachiques ordinaires à ce genre de composition¹. Le vase est orné de pampres, de pommes de pin et de masques de Silène ; un des génies tient un flambeau renversé, mais en vertu d'une opposition de symboles qu'on remarque souvent ; un autre allume un petit flambeau à un grand, rallumant ainsi peut-être la vie particulière à la vie universelle ; un troisième, enveloppé dans un manteau, me paraît représenter la mort ; mais il tient une lanterne², il y a donc une lumière dans sa nuit ; et il pourra à

¹ *M. Cap.*, galerie.

² Bacchus s'appelait *Lamptér*, lanterne. Une lanterne est aussi tenue par un des petits génies qui escortent un Bacchus enfant atteint par l'ivresse (*M. P. Cl.*, 73) et dans lesquels M. Gachard (*St. R.*, II, 2. p. 146) voit des âmes d'initiés ramenées à leur demeure céleste, ce qui me semble une interprétation d'un orphisme un peu outré.

travers les ténébres, gagner la demeure vers laquelle son escorte l'accompagne joyeusement au son de la flûte et au retentissement des cymbales.

C'est avec un accompagnement pareil que Bacchus est traîné sur son char ou s'avance vers Ariane.

Plusieurs sarcophages ne présentent qu'une pompe et comme une procession bachique¹ ; telle qu'on les célébrait parfois en réalité ainsi que nous le savons, de celle d'Antiochus Épiphanes dont nous retrouvons plusieurs détails sur nos bas-reliefs, ce qui nous dédommage un peu de n'avoir assisté à un si magnifique spectacle que dans la description d'Athénée. Ces bas-reliefs étalent le triomphe de Bacchus pour indiquer son triomphe sur la mort.

L'idée de triomphe est encore plus clairement exprimée dans ceux où Bacchus s'avance sur son char, vainqueur des Indiens² ; ici le choix du sujet peut aussi avoir été déterminé par l'intention de consacrer la gloire militaire attribuée au possesseur du sarcophage.

L'expédition fabuleuse de Bacchus vers l'Orient, qui signifiait probablement dans l'origine, l'extension de son culte de ce côté, et qui fut, je pense, un motif pour

¹ *M. P. Cl.*, 76. *M. Cap.* (*S. des Emp.*). Ici Bacchus est enfant, un autre enfant, un thyrsé à la main, est sur un char dont les chevaux sont abattus ; un vieillard l'empêche de tomber : n'est-ce pas une âme d'initié que la mort va précipiter dans la foule des ombres et dont une puissance supérieure arrête la chute.

² *M. P. Cl.*, 75.

Alexandre d'aller dans l'Inde plus réel que les motifs politiques qu'on lui a prêtés, reçut de la marche victorieuse du conquérant macédonien une vogue nouvelle, et Bacchus, qui au temps d'Euripide n'avait pas dépassé la Bactriane¹, atteignit l'Inde sur les pas d'Alexandre. Alexandre lui-même avait représenté Bacchus dans une pompe triomphale, premier modèle de toutes celles de nos sarcophages; de là les éléphants qui traînent son char ou sur lesquels il est monté. Les rois captifs et suppliants, la Victoire qui tient une couronne sur la tête du dieu, sont des souvenirs du triomphe romain.

Mais l'idée mystique de l'immortalité, obtenue par Bacchus, ne disparaît pas; car, au milieu de ces accessoires étrangers on voit encore la ciste mystique qui contient le serpent emblème de la vie; et Psyché, symbole de l'âme. Une fois Bacchus en Orient, on lui fit vaincre les amazones stériles, on aimait aussi à le montrer sur les sarcophages exterminant le roi de Thrace Lycurgue, l'ennemi des mystères².

C'est Ariane, l'épouse de Bacchus, qui donne aux bas-reliefs des sarcophages où sont représentées des pompes bachiques toute leur signification funéraire. Dans plusieurs bas-reliefs dont les détails varient mais dont l'ensemble est pareil, le corps d'Ariane endormie est

¹ Eurip., *Bach.*, 15 et suiv:

² Dans un temple de Bacchus à Athènes était représenté le châtiment de Lycurgue (Paus., 1, 20, 3).

dévoilé devant Bacchus ; le plus souvent c'est Pan, le dieu de la génération, de la vie, quelquefois un Amour, qui écarte le vêtement d'Ariane ; il y a évidemment une intention symbolique dans ce tableau voluptueux reproduit fréquemment sur les tombeaux, et qu'accompagne toujours une foule de détails sans relation avec l'aventure de Naxos, mais se rapportant évidemment aux mystères bachiques, à la destinée des initiés après la mort : les flambeaux tenus droits que l'on veut saisir, ou près de tomber que l'on soutient ; le sacrifice au Bacchus barbu, qui est un Bacchus infernal ; la ciste d'où s'échappe le serpent, la corbeille mystique qui contient voilé l'autre emblème de la vie.

Des bas-reliefs nous présentent soit Bacchus et Ariane assis l'un près de l'autre¹ sur le même char² ou sur deux chars séparés³, et accompagnés de Silène sur son âne, de satyres et de ménades, leur cortège accoutumé ; soit les noces⁴ du dieu et de sa compagne. Toujours reparaissent dans le cortège de ces noces, comme dans toutes les pompes bachiques, les sym-

¹ *M. P. Cl.*, 514. *M. Chiar.*, 180. Sur le premier de ces bas-reliefs est le génie de la mort tenant le pavot du sommeil et la coupe de l'oubli ; menace d'anéantissement qu'Ariane et Bacchus semblent conjurer.

² Salle Lapidaire, cippe funéraire.

³ *Cortile du Belv.*

⁴ Couverture du sarcophage de la villa Casali. (*St. R.*, m, 4, p. 683.)

boles de la mort et de la vie; un satyre, qui tient un thyrsé bachique, saisit brusquement par les ailes un petit génie, monté sur un lion et jouant de la lyre; il semble bien que ce soit la vie arrêtée dans sa force et sa joie; mais le génie n'en joue pas moins de la lyre, les lions qui traînent le char ne s'arrêtent point, la joie est partout. Pan, le dieu de la matière, a été vaincu¹ par l'amour, qui est le dieu de l'âme. De tous les symboles bachiques, le plus expressif, la ciste mystique, n'est pas absent; seulement par un de ces traits d'*humour* qui faisaient placer aux pieux artistes du moyen âge des détails grotesques parmi des sujets sacrés, l'auteur du bas-relief a donné à deux femmes la curiosité de lever le voile qui couvre la corbeille mystérieuse, et d'ouvrir la ciste, d'où le serpent s'élance, au grand effroi d'un satyre; ce qui peut, sous cette forme légèrement comique, renfermer un avertissement de ne pas dévoiler les mystères.

Ariane, à demi-nue², nous verrons tout à l'heure pourquoi, repose sur le sein de Bacchus; un satyre leur présente une coupe, la coupe de la vie et de leur hymen immortel.

Quelle explication de cette histoire de Bacchus et Ariane peut rendre raison de la prédilection des sculpteurs de sarcophages, pour un pareil sujet, qui, au

¹ Combat symbolique de Pan et de l'Amour qui se voit ailleurs.

² *M. P. Cl.*, 261.

premier abord, semble n'avoir rien à faire sur des sarcophages ?

L'intention des sculpteurs était certainement mystique; autrement le choix d'un tel sujet serait absurde et sa répétition sur une foule de monuments funèbres incompréhensible. De plus, Ariane, dévoilée aux regards de Bacchus, n'est pas une fantaisie érotique de l'artiste, car, en présence de cette scène, le sérieux de certains personnages, et la solennité avec laquelle une action si simple paraît s'accomplir, ne peuvent laisser aucune incertitude. Tandis qu'on élève la ciste qui contient l'emblème sacré, Silène, le démon méditatif et savant, considère Ariane avec un air de réflexion où il n'entre rien de sensuel¹; c'est un véritable épopte, un initié *admis à voir* qui, la tête voilée et appuyé sur son bâton, comme ceux-ci sont représentés sur les vases peints, assiste à une épiphanie ou manifestation d'Eleusis. Ici, cette manifestation est peut-être la suprême beauté dévoilée à la sainte ivresse.

Grâce à ce goût pour les variantes d'une même idée transportée dans des sujets analogues, que j'ai déjà eu

¹ *Gal., des Candél.*, 173. Avec un sérieux sombre, dit M. Gerhard (*St. R.*, n. 2, p. 262. D'autres détails, mais secondaires, ont au contraire un caractère lascif. Ce mélange de sérieux et de sensuel se montre chez les anciens dans tout ce qui est myologique. Relief de la villa Albani où Zoëga a vu, du reste sans raison suffisante, dans l'Ariane que les satyres dévoilent un hermaphrodite. (*St. R.*, m, 2, p. 484.)

l'occasion de signaler chez les anciens, Ariane, montrée à Bacchus, sur d'autres sarcophages, a été remplacée par Thétis dévoilée aux regards de Pélée¹, et on lui a associé Endymion, que Diane contemple endormi, comme Bacchus contemple Ariane².

Maintenant si nous nous souvenons que le Bacchus d'Éleusis avait une épouse mystique, soit Cérès elle-même, soit sa fille Proserpine, qu'on appelait en grec Cora, et dont le mariage avec Bacchus était célébré à Athènes dans les Anthestéries, nous serons portés à rapprocher de cette compagne mystique, l'Ariane trouvée endormie, puis épousée par Bacchus. Ariane, c'est donc Cora ou Proserpine, c'est l'âme des initiés, identifiée après la mort avec Proserpine, comme nous l'a montrée une inscription du Vatican ; elle dort, enveloppée de son voile, plongée dans le sommeil des sens et si l'on veut pousser jusque-là l'allégorie, abandonnée par l'amour, c'est-à-dire par la vie.

Bacchus le dieu révélateur des mystères, le dieu sauveur des initiés lui apparaît dans son sommeil ; il fait tomber ses voiles avant d'ouvrir ses yeux, double figure et de l'état intermédiaire entre l'ignorance et la

¹ Deux bas-reliefs au palais Mattei, l'un dans la seconde cour, l'autre dans l'escalier.

² Musée de Saint-Jean de Latran, *Gar.*, 33. Ce qui fait bien voir l'analogie des deux sujets, c'est que le sommeil d'Endymion a été aussi placé en regard de celui de Thétis (*St. R.*, n, 2, p. 6-7. Winck., *M. in.*, a, p. 135.)

science, mélange de lumière et d'obscurité auquel on arrivait par l'initiation, et de l'état intermédiaire entre la mort et la vie, entre l'anéantissement et l'immortalité au delà duquel les anciens avaient bien de la peine à concevoir quelque chose même pour les initiés¹.

Il y a un certain rapport entre les sommeils d'Ariane et d'Endymion, tous deux visités par une divinité amoureuse. Ce sommeil est figuré par un vieillard qui tient Endymion sur son sein²; un cippe funèbre dédié au sommeil, cette fois, sous la forme d'un jeune homme à tête ailée, et tenant une tige de pavot et le vase qui verse le repos³, a sur ses deux côtés un Bacchus et une Ariane. Ce sommeil est celui des initiés, Bacchus et Ariane y font briller une lueur d'immortalité. Ariane est aussi représentée, nous l'avons vu, avec Bacchus, partageant son triomphe⁴; l'idée du triomphe de l'âme

¹ Ce qui achève de démontrer qu'Ariane est bien l'âme, c'est que sur un bas-relief en ivoire (Müll., *Alt.*, II, 700) elle est remplacée par Psyché et Bacchus par l'Amour, dans une composition à cela près exactement semblable à celle des bas-reliefs où Bacchus dévoile Ariane. Une femme morte couchée (*Vill. Borgh.*, VI, 6) est supposée transformée en Ariane, car elle semble dormir sur un rocher.

² *M. P. Cl.*, 37.

³ *M. P. Cl.*, 514.

⁴ Sur le sarcophage de la cour du Belvédère, cour du palais Mattei, un fragment de bas-relief (*M. Chiar.*, 501) laisse voir Bacchus qui fait monter avec lui Ariane sur son char de triomphe, si cette Ariane n'est pas une Bacchante de son escorte, comme le veut M. Gerhard. (*St. R.*, II, 2, p. 70.)

sur la mort par l'intervention et l'amour du dieu sauveur est alors aussi complètement exprimée qu'il était possible à des païens.

Un autre symbole de l'âme rendue à la lumière par le dieu des mystères, c'est le mythe de Sémélé ramenée au jour et placée sur un trône dans l'Olympe par son fils, Bacchus¹; ceci ce n'est pas seulement l'immortalité de l'âme, c'est l'âme conduite au ciel. Nous en verrons d'autres exemples.

Bacchus n'apparaît pas toujours sous la forme d'un jeune dieu amoureux d'Ariane ou vainqueur des Indiens; il se montre aussi avec une longue barbe et dans un ample vêtement d'aspect oriental, ce qui lui a fait donner le nom de Bacchus Indien. Ce Bacchus entre ainsi vêtu dans une salle où un homme et une femme sont couchés près d'une table et prennent un repas². On suppose en général, sans aucun motif, que ce sujet, reproduit souvent sur les sarcophages, est Bacchus reçu en arrivant dans l'Attique par Icarius et sa fille Érigone. Je suis de ceux qui pensent que cette classe de bas-reliefs se rapporte aux mystères³ à une

¹ Paus., II, 31, 2; 37, 5. Apoll., III, 5, 3. Sujet traité plusieurs fois sur les vases; cité à Rome, mais douteux. Peut-être Sémélé derrière le char de Bacchus (*M. P. Cl.*, 76) et dans son char (bas-relief de la cour du Belvédère (*St. R.*, II, 2, p. 130). Visconti explique par le retour de Sémélé le bas-relief de la villa Casali. (*St. R.*, III, 2, p. 680.)

² *M. Chiar.*, 596 et ailleurs. Le fragment (*ib.*, 131) n'a nul rapport avec ce sujet. (*Gerh.*, *St. R.*, II, 2, p. 48.)

³ Le rideau dans le fond semble indiquer les mystères. Avant Visconti,

manifestation dans laquelle Bacchus se révèle aux initiés, présage de sa manifestation future dans une autre vie. On pouvait dire que le dieu illuminateur *visitait* les âmes qui s'étaient données à lui.

Sur plusieurs bas-reliefs bachiques¹ se voit une idole en longue robe à laquelle on sacrifie et qu'on nomme peut-être, sans motif suffisant, Sabasius²; c'est un dieu infernal, car il a sur la tête le *modius*; c'est un dieu de la mort auquel on sacrifie sur les mêmes sarcophages où paraît si souvent Bacchus, dieu de la vie.

La présence des divinités que nous voyons figurer sur les sarcophages bachiques s'explique quelquefois par leurs rapports avec Bacchus. Il en est ainsi de Vénus, non par suite de l'association proverbiale que l'épicurisme vulgaire établit entre ces deux divinités, mais parce que la Vénus funèbre (Vénus Libitina)³ se con-

on donnait ridiculement à ces bas-reliefs le nom de *Festin de Trimalcion*. Ce n'est pas dans Pétrone que les anciens allaient chercher des sujets de bas-relief pour les tombeaux.

¹ *M. Chiar.*, 180 et ailleurs.

² Sabasius est le nom d'une divinité orientale assimilée à Bacchus et au Soleil. On le disait déchiré par les Titans, comme Zagreus, avec lequel il paraît avoir été confondu. Il était un fils de Cabiros (*Ger., Gr. Myth.*, p. 475) élevé par Cybèle et que Strabon (x, p. 470) appelle son *enfant*; or l'idole des sarcophages n'a rien d'un enfant. Le sacrifice fait à cette idole est de la part des sectateurs de Bacchus un hommage aux cultes de Samothrace et de Cybèle. Elle porte à la main le tympanon phrygien avec des clochettes, origine évidente du tambour de basque.

³ Vénus Libitina conduisant devant Pluton le *génie* d'une morte (*M. P. Cl.*, 6) et non pas Psyché, qui n'a rien à faire ici, selon

fond avec Proserpine, à laquelle Bacchus était associé dans les mystères d'Éleusis.

Le rôle funéraire de Bacchus achève d'expliquer comment on voit assez souvent les trois Grâces sur des sarcophages, c'est que les Grâces étaient les compagnes de Bacchus.

Comme les Grâces, les Heures ou Saisons, les nymphes, les néréides, tiennent à Bacchus ¹, dieu de la vie, dont elles sont des manifestations dans la nature : c'est une raison de plus pour ces aimables divinités de figurer sur les sarcophages en compagnie d'êtres ou d'attributs bachiques qui les rattachent aux mystères et à l'ordre d'idées qui se liait lui-même aux mystères.

Les Saisons entourent Bacchus sur les sarcophages ², avec leurs produits animaux et végétaux ; on place près de lui la Terre féconde tenant la corne d'abondance, la Mer qui a aussi sa fécondité, les Vents ³ qui représentent le domaine de l'air sans lequel la vie n'existerait pas, de l'air dont la vertu purifiante était figurée par le van des mystères.

Le mythe de Prométhée ne paraît pas avoir été mis

Gerhard (*St. R.*, II, 2, p. 122). Selon lui aussi, Vénus Labitina a toujours des attributs bachiques. (Gerh., *A. Denckm.*, p. 242.)

¹ Gerh., *Gr. Myth.*, I, p. 501.

² *Cortile du Belvédère*. Bacchus avec son épouse Libera, au milieu des quatre Saisons. L'Été et l'Automne, deux masques bachiques (*M. Chiar.*, 96). Le génie de l'automne avec un lièvre (saison de la chasse) et des fruits ; à ses pieds le tigre de Bacchus. (*M. Chiar.*, 215.)

³ *Vill. Alb.*, dans le jardin.

en rapport avec les mythes bachiques dont aucune trace ne se montre sur les bas-reliefs où figure le fils de Japet. Il n'en est pas de même de l'histoire de Psyché et l'Amour, liée si intimement à l'histoire de l'âme partie essentielle des mystères; Psyché et l'Amour apparaissent fréquemment sur les sarcophages parmi des attributs bachiques, quelquefois associés à Bacchus¹, auquel on a donné des ailes de papillon, qui sont les ailes de Psyché, les ailes de l'âme².

Le voyage des âmes vers les îles bienheureuses, au milieu des divinités et des monstres de la mer, prit un caractère bachique³, par l'influence des mystères, pendant lesquels on disait que les néréides venaient la nuit se mêler aux danses des initiés⁴ au bord de la fontaine Callicoros.

Les rapports de Bacchus et d'Hercule ont laissé des traces nombreuses sur les sarcophages.

¹ *Vill. Alb.* L'Amour et Psyché sur un fragment de bas-relief où est représenté le triomphe de Bacchus et qui est orné de masques bachiques (*St. R.*, III, 2, p. 462). Sur un même sarcophage, l'Amour et Psyché. Silène qui porte le petit Bacchus. (*Gal. Lap.*)

² Buste du Vatican (*S. Géogr.*). Selon Müller, un buste de Bacchus (*Müll., Atl.*, II, 386), selon Visconti un dieu du Sommeil.

³ Tritons à forme de satyres marins, de centaures marins, animaux bachiques devenus des animaux de la mer, lions marins, boucs marins, panthères marines (pal. Corsini 1^{re} salle), taureaux marins (palais Colonna), Bacchus Hébou avait la forme d'un taureau à tête humaine; les néréides, *bacchantes des flots*, dans la poésie orphique. (*Müll., Arch.*, p. 653.)

⁴ Euripid., *Ion.*, 1080 et suiv

Tous deux étaient un symbole de la force, de la production féconde; tous deux furent assimilés au soleil. De plus, Hercule passait pour avoir été initié aux mystères.

Aussi Hercule paraît à côté de Bacchus sur un char trainé par des centaures¹. Hercule ouvre la marche dans un triomphe de Bacchus; il est couronné du lierre ou de pampre bachique. D'autre part, Silène à la peau de lion et des génies bachiques portent la mas-sue d'Hercule. La naissance d'Hercule a été choisie, comme celle de Bacchus, pour l'ornement symbolique des sarcophages².

L'apothéose d'Hercule divinisé, une coupe à la main³, a un caractère bachique d'autant plus manifeste qu'Hercule est représenté ainsi dans un triomphe de Bacchus.

Comme type de la purification⁴ et de l'apothéose par le feu, on pourrait presque dire du ciel obtenu par

¹ *M. P. Cl.*, 455. Hercule et Bacchus réunis sur un même bas-relief (*ib.*, 79). *Vill. Alb.* Grand vase qu'on croit avoir été placé dans un temple de Bacchus (*St. R.*, III, 2, p. 559); tout autour sont des personnages bachiques, parmi lesquels se trouve Hercule.

² *M. P. Cl.*, 471. Naissance d'Hercule sur un tombeau.

³ Sur un cippe (*M. Chiar.*, 750), Hercule avec la coupe, des deux côtés un satyre et un Pan qui joue des cymbales, personnages bachiques; ce sont des satyres qui soutiennent Hercule atteint par l'ivresse (*Vill. Alb.*), comme ils soutiennent Bacchus dans la même circonstance.

⁴ Le grand vase de la villa Albani où sont figurés les travaux d'Hercule peut avoir été destiné à contenir l'eau *lustrale*.

la souffrance et la vertu, ce qui avait fait de lui le patron des stoïciens¹, Hercule était appelé à jouer dans les représentations funéraires un rôle considérable qu'il y joue en effet.

Ses travaux forment la décoration de nombreux sarcophages, et sur plusieurs d'entre eux c'est lui qui introduit une âme au ciel². Il est le dieu de l'apothéose. L'apothéose, que la servilité déshonora en en faisant l'apanage officiel des empereurs, était une forme antique de la croyance que l'homme peut s'élever à la condition divine³; là où elle se montre sur les tombeaux, l'apothéose affirme cette croyance. Hercule, qui ramena Thésée des enfers, qui conduisit au ciel Sémélé et Ariane, apporte sur son épaule dans l'Olympe une petite figure, celle du mort, qu'on suppose admis à vivre avec les dieux⁴.

¹ Héraclides Ponticus, *Alleg.* (Visc., *M. P. Cl.*, iv, p. 88.)

² Villa Borghèse, *salle des Hercules*.

³ Selon un poète de l'Anthologie, l'âme de Platon avait été portée au ciel par un aigle, comme celles des empereurs, qui, en général, méritaient moins que Platon d'aller au ciel.

⁴ *Vill. Borgh.*, n. 5. 12. Les trois divinités du Capitole représentées sur un des deux sarcophages montrent qu'il s'agit d'un personnage romain; elles ont près d'elles les Dioscures, dieux sauveurs qui paraissent ailleurs près des divinités du Capitole avec la Fortune et Minerve Pacifique, de manière à former un olympe romain; l'on y voit le char du Soleil (*M. P. Cl.*, 428-430); à la villa Borghèse (S. n. 12), on voit aussi le char de la Lune, ce qui, comme nous le savons par les bas-reliefs d'Endymion, indique la vie nocturne des âmes après la vie au soleil, la vie actuelle. La même forme d'apothéose

Du reste l'apothéose, ainsi que toutes les autres formes de l'immortalité, avait un certain rapport avec les mystères. L'âme divinisée sortait du bûcher purifiée par le feu. Un génie féminin, mais du reste pareil aux génies bachiques des sarcophages, et comme eux tenant un flambeau, enlève Faustine dans le ciel¹, et ce n'est peut-être point par hasard qu'un beau vase *bachique*² a été trouvé sur l'emplacement du temple de Romulus *déifié* sous le nom de Quirinus.

Bacchus et le soleil étaient, dans le syncrétisme orphique, une même divinité³. Plusieurs traces de cette fusion des deux cultes existent à Rome⁴ et expliquent comment les attributs d'Apollon, tels que le griphon, se rencontrent sur les sarcophages mêlés aux attributs bachiques⁵. Apollon était un dieu lumineux,

(*M. Cap., s. des Phil.*); on a voulu que le personnage qui apporte l'âme fût Mercure; mais Mercure se trouve déjà dans le bas-relief; le monument de la villa Borghèse prouve que ce personnage est Hercule.

¹ Escalier du palais des Conservateurs au Capitole.

² *Nuov. Bracc.*, 39.

³ Vers d'Orphée cités par Macrobe. (*Sat.*, I, 18. *Loeb., Aglaoph.*, p. 460-98, 1097-8.

⁴ *M. Chiar.*, 250. Un Apollon au pied d'un pin autour duquel s'enroule un serpent et pendent des cymbales, ce qui se rapporte au culte de Bacchus. Sur le rapport d'Apollon et de Bacchus, à propos d'une inscription en l'honneur d'un prêtre d'Apollon trouvée à Éleusis, voyez Fr. Lenormant, *Recherches à Éleusis*, p. 254 et suiv.

⁵ Par exemple (*M. P. Cl.*, 27) où un sujet bachique est accompagné de *thyrses* et de *griphons*.

toujours jeune, sauveur, qui exilé sur la terre était retourné dans l'Olympe; le soleil sur son char, nous en avons encore tout à l'heure un exemple, exprime constamment la vie à la lumière, par opposition à la vie lunaire et nocturne, à la vie des ombres. La présence d'Apollon, par lui-même et par son rapport avec le soleil, était sur les tombeaux des signes d'une véritable immortalité.

La relation d'Ammon, dieu égyptien, mais dont le culte avait pénétré de bonne heure en Grèce, d'Ammon, comme toutes les divinités égyptiennes, puissance à la fois solaire et infernale, son association avec Bacchus qui avait aussi ces deux caractères, était bien naturelle, et on ne peut s'étonner d'en trouver de fréquents indices sur les sarcophages¹. Les monuments attestent aussi des rapports assez étroits entre l'Amour et Bacchus², ces deux divinités n'étant point prises dans leur sens vulgaire et rapprochées, ainsi qu'elles le sont dans nos chansons à boire, mais considérées l'une et l'autre, surtout par les orphiques, comme le principe créateur

¹ Masques d'Ammon sur plusieurs sarcophages et cippes funèbres; hermès double d'Ammon et de Bacchus (*M. Chiar.*, 523). Dans une sculpture gréco-égyptienne, au-dessous d'une figure d'Ammon, sont deux centaures, êtres inconnus à la mythologie de l'Égypte et toujours en rapport avec Bacchus sur les monuments funèbres romains. (Jardin du palais Barberini.)

² Amour couronnant un hermès de Bacchus. (*Pal. Colonna*). L'Amour embrassant Silène (*Vill. Alb.*)

des êtres. L'Amour est à Psyché, l'âme, ce que Bacchus est à Ariane ; si Bacchus dévoile Ariane, Psyché dévoile l'Amour : autre forme de la même idée : le voile écarté entre l'âme et Dieu. L'âme est punie parce qu'elle s'est trop hâtée ; mais après les épreuves que lui impose l'Amour, objet de son amour, elle lui est unie dans l'Olympe, au sein d'une félicité éternelle. L'histoire de Psyché est une traduction en symboles plus clairs et probablement plus nouveaux de l'histoire d'Ariane.

Ce rapport de Bacchus et de l'Amour groupés dans une belle sculpture de Naples, fait comprendre pourquoi sur les sarcophages les génies bachiques sont semblables à des Amours, et pourquoi des personnages bachiques sont associés à l'Amour. Un enfant mort était représenté sur son tombeau en Amour, comme il l'était en petit Bacchus. Le mystérieux Anteros, celui qui *rend* l'Amour ou celui qui *lutte* avec l'Amour, a été retrouvé par M. Gerhard sur un bas-relief du Vatican¹. Anteros tient une grappe de raisin, signe bachique². On voit aussi sur des sarcophages lutter l'Amour et Pan, lutte qui exprime, selon

¹ *Gal. des Candé.*, 117. Un pin, arbre consacré à Bacchus, s'élève près d'un édicule devant lequel on offre un sacrifice à l'Amour (*Vill Borgh.*, 1, 8).

² Le dualisme d'Eros et Anteros se rattachait encore aux mystères par son origine orphique et par leur association avec Cérés. (Gerh., *Gr. Myth.*, 1, p. 463-4.)

M. Gerhard, l'opposition de l'élément matériel et de l'élément spirituel révélée dans l'initiation bachique¹. Les bas-reliefs des tombeaux nous ramènent donc sans cesse à Bacchus et aux mystères, et les mystères à la doctrine d'une vie meilleure après la mort, qui y était enseignée par des spectacles symboliques souvent analogues à ceux que nous présentent les bas-reliefs. Leur étude a donc été pour nous une véritable *initiation* ; il serait curieux d'y trouver l'initiation elle-même.

Que des scènes d'initiation aient été représentées sur des bas-reliefs grecs, nous n'en saurions douter² ; mais on ne peut l'affirmer pour les bas-reliefs romains. Les mystères de Bacchus furent bien transportés à Rome, mais ils n'y eurent jamais le développement qu'ils atteignirent en Grèce et ils s'y corrompirent bientôt. Les bacchantes, dont j'ai raconté la suppression prompte et terrible, n'y avaient été qu'une effrayante école d'immoralité³. Le culte de Cybèle n'y

¹ *Gr. Myth.*, I, p. 500. Pan intervient souvent dans les bas-reliefs des sarcophages et me semble y jouer un rôle plus élevé : il dévoile Ariane aux regards de Bacchus. M. Gerhard (*Gr. Myth.*, I, p. 532) convient qu'il s'élève parfois au rôle de *maître du tout*. C'est ce rôle supérieur qu'indique le *pedum*, signe d'autorité, et la flûte aux sept tuyaux, emblème de l'harmonie des sept planètes, de l'harmonie des mondes.

² Bas-relief où est écrit en grec : *teletè*, le nom de l'initiation (*Ann.* 1837, 2^e part., p. 117. I, p. 131 et suiv.). Scènes d'initiation. (Müll., *Alt.*, II, 605-11.)

³ Orgies hideuses, mais où l'on retrouve quelques traits des mystères grecs qu'importèrent alors en les travestissant une femme grecque de

forma qu'une troupe de prêtres fanatiques et une secte de convulsionnaires. Les mystères de la bonne déesse, qui semblent avoir eu quelques rapports avec un culte grec de Cérès, également réservé aux femmes¹, n'ont jamais laissé rien transpirer qui puisse faire supposer un enseignement sur la destinée de l'homme après la mort. Tout ce que nous avons cru lire de cet enseignement sur les sarcophages romains, avait donc une source grecque, mais a été bien des fois répété sur les sarcophages de Rome. Des enseignements sous une forme symbolique peuvent être reproduits par des artistes qui ne les comprennent pas, ils sont exprimés par de frappants symboles; quant aux détails inintelligibles d'une scène d'initiation, ils ne pouvaient guère exciter un artiste romain à les copier. On découvre bien sur les bas-reliefs quelques détails qui semblent se rapporter à la condition des initiés², mais les scènes d'initiation qu'on a signalées à Rome sur divers bas-reliefs, me semblent douteuses³. Ce sont des sujets

Campanie et un prêtre étrusque : par exemple, les flambeaux plongés dans l'eau sans s'éteindre.

¹ Cérès Thermophoros. (Gerh., *Gr. Myth.*, II, p. 289.)

² Deux sarcophages de la villa Aldobrandini; dans l'un un homme vêtu de la nébride, dans l'autre un enfant qui porte sur la tête une pomme de pin. Les enfants étaient initiés aux mystères; il en était de même des femmes, témoin l'épouse de Plutarque; dans un columbarium, une femme est assise près de la ciste mystique et tient un serpent.

³ *M. Capit., S. des Phil.* Deux figures nues qu'un satyre conduit vers une chapelle, un hermès de Priape avec un thyrs, l'Amour et Psyché,

qu'on ne sait expliquer et que pour cette raison on suppose être une initiation, *obscurum per obscurius*, car nous ne savons pas comment se faisaient les initiations. Peut-on reconnaître avec certitude ce qu'on ne connaît pas?

S'il est à Rome une classe de monuments qui aient trait aux initiations, ce sont les cistes, qui viennent presque toutes de Palestrine. Sur ces vases en bronze sont quelquefois de petites figures le couteau à la main et portant un corps qui n'est pas un cadavre, car il semble se prêter à la cérémonie. Elle consistait peut-être à paraître vouloir mettre à mort l'initié pour éprouver son courage; mais cela même est bien douteux, et le voile qui entourait l'admission aux mystères ne saurait être soulevé par l'étude des sarcophages romains.

Ils nous ont révélé du moins d'une manière incontestable des allusions aux mystères et le sens de la plupart des symboles qui s'y rapportaient, Nous avons appris à lire dans ces hiéroglyphes de la mort et de la vie toujours les mêmes et qui contiennent le secret de la croyance des Romains touchant la vie future; nous

une femme qui contemple un masque, forment en effet un ensemble étrange, certainement symbolique, et qui peut désigner une initiation, mais rien ne le prouve. On en doit dire autant d'un autre bas-relief (*pal. Matt.*, 2^e cour). Un homme est assis au bas d'une espèce de théâtre, deux génies tenant des flambeaux, soulèvent un rideau; aux deux côtés sont Némésis et Bacchus.

avons vu qu'ils exprimaient une sorte d'hésitation, hélas ! trop naturelle en présence du tombeau, entre l'idée de la destruction et l'idée de l'immortalité, mais que celle-ci en somme l'emportait, comme doit l'emporter dans l'intelligence la certitude d'une autre vie, malgré les révoltes de notre imagination impuissante à nous représenter ce que proclame notre sentiment intime et ce qu'affirme notre raison.

XV

CATON ET LES GRACQUES.

La république romaine à la fin du cinquième siècle de Rome et au commencement du sixième. — Caton vieux Sabin. — Caton aux prises avec les dames romaines. — Carrière militaire de Caton. ; Temple de la Victoire Vierge. — Censure de Caton, sa statue. — Travaux d'utilité publique. — La basilique Porcia près de la Curie. — L'aristocratie de la naissance et l'aristocratie de l'argent. — Dernière partie de la vie de Caton à Rome. — Origine et caractère particulier de la famille des Gracques. — Le père des Gracques. — Basilique Sempronius. — Les deux Gracques : différence de leurs traits, de leur caractère, de leur éloquence ; culte populaire rendu à leurs statues. — Ce qu'étaient les lois agraires ; un préjugé réfuté. — But politique de Tiberius Gracchus. — Assemblées du Forum. — Déposition du tribun Octavius par le peuple ; fautes et excuses de Tiberius. — Scènes dans le Forum. — Meurtre de Tiberius Gracchus sur le Capitole. — Barbarie des patriciens. — Mort de Scipion Émilien ; sa villa de Laurentum. — Térence, son jardin sur la voie Appienne. — Caius Gracchus se dévoue à l'œuvre de son frère. — Caius Gracchus s'occupe beaucoup des routes ; pierres milliaires, substructions de la voie Appienne ; ses motifs politiques. — Politique artificieuse du sénat. — Caius Gracchus vient demeurer dans la Subura, comme César. — Caius Gracchus veut fonder une Italie. — Assemblée orageuse du Capitole. — Frate de Caius Gracchus ; il va sur l'Aventin. — Caius

Gracchus se tue au delà du Tibre. — Atrocités des vainqueurs. —
— Temple de la Concorde et basilique d'Opimius. — Cornélie, sa
statue et sa grande âme.

On trouvera peut-être que j'ai bien longtemps suspendu le récit des faits pour ne m'occuper que des monuments ; mais, en étudiant les monuments, je faisais encore de l'histoire, l'histoire de l'art, des sentiments, des mœurs, des croyances. Si j'ai parlé beaucoup de la Grèce à propos de Rome, c'est qu'à partir de l'époque où nous sommes arrivés, la civilisation romaine est plus qu'à demi grecque et qu'il entre toujours dans mon plan de me rendre compte autant que possible par les yeux de ce que m'apprennent les livres. La Grèce à Rome dans l'art est la démonstration visible, la manifestation encore présente de ce grand fait historique, la Grèce à Rome dans tout ou au moins dans presque tout. Un voyage à Rome est un peu un voyage en Grèce. Celui-ci devait avoir sa place dans un livre qui est à la fois lui-même un voyage et une histoire. L'art chez les Romains et les tombeaux romains nous ont ramenés à Rome, et nous rentrons dans la cité romaine pour n'en plus sortir.

Agrandie, enrichie, conquérante en Grèce et en Orient, initiée aux arts des Grecs, ouvrant l'oreille à leur philosophie, Rome ne peut plus être ce qu'elle était quand, sur un petit territoire, dénuée de richesses, luttant pour son existence, ne faisant que des

conquêtes défensives, elle ignorait que la philosophie existât, et ne connaissait que l'art et la science étrusques. Il fallait que la république romaine se transformât; mais cette transformation était bien difficile. Plus un corps est dur, moins il est malléable; plus un organisme est fort, moins il est souple. La transformation ne s'est point faite, et la république a péri.

Dans un tel état de choses, en présence de cette lutte de l'ancien esprit, qui voulait conserver Rome telle qu'elle avait été jusqu'alors, ce qui était impossible, et de l'esprit nouveau, qui aspirait à la métamorphoser, ce qui était dangereux, les politiques furent partagés : les uns voulaient faire durer le passé, les autres cherchaient à préparer l'avenir. L'effort des premiers a été stérile, la tentative des seconds a échoué. Rome s'est agitée et s'est déchirée sans fruit dans la longue agonie de sa liberté, qui était robuste, car elle a mis près d'un siècle à mourir.

Avant que cette agonie ait commencé à Marius pour finir à César, deux types se présentent : — l'un, des hommes qui embrassent le passé sans pouvoir le ranimer : c'est Caton le Censeur; — l'autre, de ceux qui s'efforcent, hélas! en vain de fonder l'avenir : ce sont les Gracques.

Caton est un Romain ou plutôt un Sabin primitif. La *gens* Porcia d'où il sortait, et qui devait à l'élève des porcs son nom rustique, laissé par elle à Monte-

Porzio près de Frascati, était établie à Tusculum, mais devait venir de la Sabine, qui n'en est pas loin, et où Caton lui-même avait une partie de son héritage paternel. Les deux surnoms de ce Porcius, *Priscus* et *Cato*, étaient sabins¹. Il avait les yeux bleus et les cheveux roux² des Sabins, la vigueur, l'austérité, la rudesse de la race sabine. Je ne l'appellerai pas le dernier des Romains, mais le dernier des vieux Sabins.

Ses modèles furent son voisin de campagne Manius Curius Dentatus et son général Fabius, tous deux de même race que lui; aussi bien que son protecteur Valerius Flaccus, qui fut son collègue dans la censure et dans le consulat. Caton a toutes les anciennes vertus et tous les anciens préjugés; sobre, économe, homme des champs et homme de guerre, son corps, endurci par le travail, était couvert de blessures. Dur et cruel pour ses esclaves, dur à lui-même, toujours prêt à accuser et à punir, il se défie constamment de ce qui est nouveau, du génie militaire de Scipion comme des doctrines de Carnéade. Tout ce qui vient de la Grèce lui est odieux ou suspect, jusqu'aux médecins, qu'il recommandait à son fils d'éviter avec soin. Pourtant, tel

¹ *Priscus* comme *Cascus*, ancienne dénomination des Sabins, ne peut vouloir dire l'ancien pour le distinguer de Caton d'Utique, car il s'appela *Priscus* avant de s'appeler *Cato* (Plut., *Cat. Maj.*, 1). La terminaison en *o* est pour moi une terminaison sabellique : *cato* était la forme sabine du mot latin *calus*.

² Comme Sylla de la *gens* Sabine des Cornélii (voir une épigramme contre Caton citée par Plutarque, *ibid.*).

était l'ascendant du génie hellénique, auquel de son temps nul ne pouvait échapper, que Caton lui-même reçut très-jeune des leçons du pythagoricien Néarque, et finit par apprendre le grec. On dit même qu'il le savait déjà quand il harangua les Athéniens en latin, selon l'usage des généraux romains¹. C'est ainsi que Méhémet-Ali, bien qu'il sût l'arabe, employait toujours le turc avec ses sujets arabes.

Consul, il appliqua ses maximes dans toute leur sévérité, et attaqua rudement le luxe des femmes. Pendant la guerre contre Carthage, le tribun Oppius avait fait passer une de ces lois somptuaires qui étaient dans le génie de la politique des anciens, et que la science économique des modernes a sagement prosrites. Aux termes de la loi Oppia, les femmes ne pouvaient posséder qu'une demi-once d'or; il leur était interdit d'aller en voiture par la ville et à un mille de Rome. Enfin, et c'est ce qui probablement leur tenait le plus au cœur, il ne leur était pas permis de porter des vêtements de diverses couleurs. Si les Romaines d'alors avaient le même goût que les Romaines d'aujourd'hui pour les couleurs *voyantes*, la loi Oppia dut singulièrement les contrarier. Qui défendrait aujourd'hui aux femmes de Rome de porter des corsets rouges et des tabliers violets soulèverait parmi elles une émeute, et c'est ce qui arriva quand, Caton étant consul, des tri-

¹ Ne græcis unquam nisi latine responsa darent (Max., II, 2, 2).

buns proposèrent l'abolition de la loi Oppia. Caton et deux Brutus tribuns, de race sabine comme lui, s'opposèrent à la rogation. Les dames romaines se mirent en campagne : elles assiégeaient toutes les avenues du Forum, elles suppliaient les citoyens qui s'y rendaient des différents quartiers de la ville¹, elles faisaient des *meetings* (*conciliabula*), elles allaient solliciter les magistrats. Cela donnait à Rome un aspect qu'elle n'avait jamais eu, signe des temps nouveaux. Les femmes avaient un parti qui appuyait leur réclamation; Caton fut inflexible.

Tite Live lui fait prononcer dans le Forum un long discours qui n'est pas de lui, non qu'il ne fût un vigoureux orateur, mais il ne parlait pas cette langue-là, et les contemporains de Tite Live le trouvaient obscur et vicilli. L'historien avait cependant sous les yeux la véritable harangue de Caton, et il a pu en tirer plusieurs traits qu'on reconnaît à leur âpreté sous le langage trop élégant que lui prête Tite Live. Caton put bien exprimer son indignation en voyant les femmes, que leur condition plaçait dans la *main*, c'est-à-dire dans la dépendance absolue, de leurs maris, de leurs pères, de leurs frères, oser sortir de leurs maisons, où la pudeur aurait dû les tenir enfermées, et venir *presque* dans le Forum (on voit qu'elles ne s'é-

¹ Tite Live, xxiv, 1. *Descendentes ad Forum*. Le Champ de Mars n'étant pas habité, la plus grande partie de la ville était sur les collines.

taient pas permis cependant d'y pénétrer) se mêler aux comices et aux débats. Caton a dû dire : « Donnez un frein à leur nature, qui n'est jamais maîtresse d'elle-même, et à l'animal indompté (*indomito animali*). » Tite Live place dans la bouche de Caton ses vrais sentiments quand il lui fait maudire les progrès du luxe et le fait s'écrier : « C'est avec déplaisir, croyez-moi, que je vois les statues de Syracuse apportées dans cette ville. J'entends beaucoup trop louer et admirer les monuments de Corinthe et d'Athènes, et se moquer des ornements en terre qui décorent les temples des dieux romains. » Les ornements en terre étaient l'œuvre de l'art étrusque, et Caton les préférait aux produits de l'art grec ; de sa part, c'était fort naturel. La rude éloquence de Caton ne put rien pourtant contre celle des dames romaines : le lendemain, elles se répandirent dans les rues en plus grand nombre encore que la veille, toutes ensemble coururent assiéger les demeures des tribuns qui s'opposaient à l'abrogation de la loi Oppia, et triomphèrent de leur résistance ; puis, pour célébrer ce triomphe, elles allèrent par la ville et à travers le Forum étalant les atours qu'elles avaient reconquis. Mais, lorsque Caton fut censeur, il prit sa revanche.

La carrière militaire de Caton fut glorieusement remplie. Il décida la victoire des Thermopyles en chassant par un coup hardi Antiochus du mont Callidromos, qui domine le passage, et par lequel, selon le

mot de Napoléon, Léonidas s'était laissé tourner. En Espagne, Caton, qui disait de lui le bien avec la même franchise qu'il disait le mal en parlant des autres, se vantait d'avoir pris une ville par jour ; dans cette campagne, il voua une chapelle à la Victoire Vierge ; elle fut élevée sur le Palatin, à côté du grand temple de la Victoire¹, dont la première fondation remontait aux Sabins aborigènes, aux *Prisci*, qui s'appelaient comme Caton, leur descendant. Par le nom de *Victoire Vierge*, il voulait sans doute indiquer la pureté de la sienne, que nul gain honteux du général n'avait déshonorée, et faire une allusion désobligeante aux victoires de Scipion, qu'il accusait de souffrir trop de mollesse dans son armée, ou de Fulvius Nobilior, auquel il reprochait, comme un signe de relâchement, d'avoir emmené avec lui le poète Ennius.

Caton était né pour être censeur ; aussi sa censure fut-elle l'époque de sa vie dont on a le plus parlé, et le surnom de Censeur lui est resté. Quand on lui éleva une statue dans le temple de la déesse sabine Salus, ce fut surtout le censeur qu'on voulut honorer, et on eut raison, car ce qui le distingue particulièrement dans l'histoire, c'est son rôle de réformateur des mœurs ; aussi on ne mentionna dans l'inscription ni ses victoires ni son triomphe, mais on le loua d'avoir, « étant censeur, remis dans la droite voie, par ses

¹ Tit. Liv., xxv, 9

bonnes directions et ses institutions sages, le gouvernement des Romains, qui tournait à mal et penchait vers sa ruine. » Avant l'érection de cette statue, quelqu'un s'étonnant qu'on ne lui eût point fait cet honneur trop commun de son temps, et que lui-même s'efforça de rendre plus rare, il avait répondu . « J'aime mieux qu'on s'étonne de cela que du contraire ; » mot qui du reste, ainsi que plusieurs de ceux qu'on rapporte de lui, est un portrait, le seul que nous possédions ¹.

Il frappa sans pitié et sans égard pour personne tout ce qui donnait prise à sa sévérité. Lucius Flamininus, l'infâme général qui avait fait décapiter un condamné pendant un souper, d'autres disent tué de sa propre main un prisonnier, pour amuser sa *mattresse*², selon la version la moins honteuse pour lui, Lucius Flamininus fut chassé de la Curie ; mais le peuple, il en était déjà là, trouva la rigueur de Caton trop grande, et au théâtre, comme Lucius se tenait au dernier rang des spectateurs, il exigea par ses cris qu'il reprit sa place parmi les consulaires.

De concert avec son collègue Valerius Flaccus, Caton fit briser les tuyaux par lesquels les particuliers détournaient à leur profit et au détriment du peuple l'eau

¹ Celui du Capitole est faux, celui du Vatican (*M. Chiar.*, 510 A) est grotesque.

² Valerius Antias disait une femme, mais Caton, dans son discours d'accusation, disait : *puerum* (T. Liv., XXXI, 42-5).

des aqueducs, et abattre la partie des maisons qui, contrairement aux règlements de police, empiétaient sur la voie publique. On pava les bassins des fontaines, on nettoya les égouts, on en construisit de nouveaux sur l'Aventin et ailleurs¹.

Le monument qui fit le plus d'honneur à la mémoire de Caton fut sa basilique², le premier monument de ce genre construit à Rome, et qui du nom de sa famille s'appela Basilica Porcia. L'avènement des capitalistes et des financiers à une situation aristocratique, réservée d'abord au seul patriciat, — soit sous le nom de chevaliers, qui dans l'origine désignait une partie du corps des patriciens, soit sous celui de *nobles*, devenu la désignation commune des vieilles familles patriciennes et des familles plébéiennes enrichies, — cet avènement des capitalistes et des financiers coïncide d'une manière remarquable avec l'établissement des deux premières basiliques élevées, l'une par Caton, et l'autre par le père des Gracques, la basilique Sempronia. La fondation de ces monuments se lie

¹ C'est sous le consulat de Caton qu'on restaura et agrandit l'*atrium Libertatis* et la *villa Publica* (T. Liv., xxxiv, 44). Le nombre des esclaves sur le sort desquels on statuait dans l'*atrium Libertatis* et des ambassadeurs qu'on recevait dans la *villa Publica*, augmentait.

² Une difficulté s'est présentée pour la date de ce monument. Plaute en parle en divers endroits, et Plaute est mort l'année même où Caton fut censeur. Il faut donc reporter l'établissement de sa basilique à l'année de son édilité (Sm., *Roma*, p. 787).

ainsi à l'histoire de ce temps, dont les principaux représentants sont Caton et les Gracques.

Le même progrès de l'influence financière dans la société romaine avait fait remplacer les boutiques de bouchers, situées dans le Forum, du côté de la Curie, par les bureaux des changeurs et des prêteurs, qu'on appelait *argentariæ novæ*¹. C'est derrière ces boutiques que fut construite, un peu plus tard, la basilique Fulvia²; la basilique Porcia, plus à l'ouest, touchait à la Curie, et brûla avec elle dans l'incendie causé par les funérailles de Clodius. Des bureaux de banque³ et deux basiliques, lieux consacrés aux affaires, placés ainsi tout près du temple, du sénat et du *comitium* patricien, montrent que l'illustration de la naissance souffre à côté d'elle l'ascendant dû à la richesse, et offrent une vive image du rapprochement qui s'opère entre l'aristocratie héréditaire et l'aristocratie de l'argent.

Caton, pour faire sa basilique, acheta pour l'État deux *atria*⁴ et quatre boutiques. Dans la création de

¹ Ce changement était antérieur à l'époque de Caton (T. Liv., *xxvi*, 27); il marquait une nouvelle phase dans l'aspect embelli du Forum.

² Tit. Liv., *xl*, 51.

³ Les *argentarii* étaient de véritables banquiers, recevant des dépôts dont ils payaient l'intérêt, prélevant un droit d'agio pour l'échange des monnaies, tirant des lettres de crédit sur l'étranger, ayant, dit-on, des écritures en partie double (Sm., *Dict. of gr. and. r. ant.*, 150-1).

⁴ T. Liv., *xxxix*, 44. L'un d'eux faisait partie de la demeure d'un citoyen nommé Mœnius qui se réserva une des colonnes de l'*atrium* abattu pour y placer un échafaudage en planche, espèce de balcon d'où il pût voir les jeux des gladiateurs dans le forum (Ps. Asc., *Cic*

cet édifice d'une utilité populaire, il éprouva de grandes difficultés de la part des ennemis que sa rigueur lui avait faits, et en particulier de la part de Titus Flamininus, le prétendu libérateur de la Grèce, frère de ce Lucius Flamininus, si justement expulsé du sénat par Caton ; mais l'opiniâtre volonté du censeur triompha de tout.

Caton passa la dernière partie de sa vie tantôt dans son champ de la Sabine, tantôt à Rome, grondant les sénateurs dans la Curie, tancant le peuple à la tribune, plaidant sans cesse le plus souvent pour accuser, quelquefois pour se défendre, et trouvant au milieu de tout cela le temps d'écrire plusieurs ouvrages, dont les principaux furent un traité sur l'agriculture, qu'il pratiquait avec passion, et une histoire des premiers siècles de Rome, qui étaient pour lui l'âge d'or de la république, et auxquels on peut dire qu'il appartenait par l'âme et par les idées ; étranger à ce qu'il y avait de bon et de mauvais dans son temps,

div., 50). Festus (p. 135) rapporte l'origine du nom de cette colonne à un censeur nommé Mænius qui aurait le premier établi les balcons destinés à voir les jeux. De là viendrait le mot *mænianum*, balcon ; mais il vient plutôt de *mænia*, *mænia theatri*, enceinte du théâtre. Les *mæniana* étaient disposés autour du forum comme l'enceinte du théâtre qui portait les gradins. Je ne sais pourquoi l'auteur si judicieux de l'article *Roma*, dans le *Dictionnaire de géographie ancienne* de Smith (11, p. 786), distingue cette colonne Mænia de celle au pied de laquelle on punissait les esclaves, et qui, au contraire, est très-bien placée de ce côté entre la basilique Porcia et la prison Mæmertine.

homme du passé auquel il avait survécu, et, par le fait de sa longue vie, devenant de plus en plus, pour les générations qu'il traversait, une exception et un anachronisme. Le succès qu'obtinent parmi la jeunesse et dans l'aristocratie les trois philosophes d'Athènes¹ l'irrita beaucoup, et il ne respira que quand il eut obtenu du sénat l'ordre de les renvoyer d'où ils étaient venus.

Un des plus détestables rois d'Égypte, Ptolémée Physcon, vint à Rome se plaindre de son frère Ptolémée Philométor, qui ne valait guère mieux que lui, et qu'il accusait d'avoir tenté de l'assassiner. Le sénat voulait faire durer la guerre entre les deux frères; il feignit d'être touché des supplications de Physcon, qui parut devant lui en vêtements de deuil; mais Caton n'aimait pas les rois, qu'il appelait des mangeurs de chair : il démasqua dans la curie les intrigues de Physcon, la politique malhonnête des sénateurs, qui ne lui imposaient pas plus que les rois. Caton, c'est le paysan du Danube né au bord du Tibre.

Agé de plus de quatre-vingts ans, il accusa devant le peuple, sans pouvoir le faire condamner, Sulpicius Galba, pour avoir massacré traîtreusement un corps de Lusitaniens après que, décidés par de trompeuses pro-

¹ Carneade, académicien; Diogène, stoïcien; Aristolaüs, péripatéticien. Dans le sénat, ils durent employer un interprète, quoiqu'ils s'exprimassent en latin avec facilité; le sénat ne voulut les entendre qu'en grec (Gell., vi, 14).

messes, ils avaient déposé les armes. Caton n'était pas tendre aux ennemis de Rome, lui qui, à la fin de chacun de ses discours, quel qu'en fût le sujet, disait toujours : « Je pense qu'il faut détruire Carthage ; » mais il eut horreur de la perfidie jusqu'à son dernier souffle, qu'il rendit bientôt après, âgé de quatre-vingt-cinq ans ; à quatre-vingts ans, il avait eu un fils.

Tel fut cet homme qu'on eût dit taillé dans le bois dur et rugueux d'un vieux chêne de la Sabine ; mais l'énergie de Caton était dirigée tout entière vers la résurrection d'un état de choses qui n'était plus et ne pouvait renaître.

D'autres comprenaient qu'il fallait introduire des éléments nouveaux dans l'ordre ancien pour lui donner une nouvelle vie ; ceux-là, c'étaient les Gracques. La tentative politique des Gracques est un événement capital dans l'histoire de la république romaine. La lutte dans laquelle ils périrent pouvait la sauver, s'ils avaient triomphé, et la perdit, parce qu'ils succombèrent. Il y a peu de noms plus purs dans cette histoire que le nom souvent calomnié des Gracques.

Les *Gracchi* étaient une famille plébéienne faisant partie de la *gens Sempronia*, qui comptait aussi dans son sein une branche patricienne, les *Sempronii Atratinii*, comme faisaient partie de la gens patricienne des *Claudii* les *Marcelli*, plébéiens.

Gracchus est un nom æque ; c'était celui d'un chef de cette nation énergique et si difficile à dompter,

dont on aperçoit les âpres montagnes du côté de Subiaco, à la dernière extrémité de l'horizon romain ; ce chef qui, dédaignant de répondre à un envoyé de Rome, lui dit : « Parle à ce chêne, » s'appelait Gracchus. La famille des Gracques était plébéienne, mais très-considérable, ce que prouve sa double alliance avec la superbe famille des Scipions. Je suppose que c'était une grande race du pays des *Æques*¹, qui, après l'assujettissement de ce pays, vint s'établir à Rome, où elle ne paraît pas avant le sixième siècle. Peut-être est-ce à la suite du triomphe obtenu au milieu du cinquième, à l'occasion d'une victoire définitive sur les *Æques* par un *Sempronius* que les *Gracchi*, venus à Rome, furent incorporés dans la *gens Sempronia*².

A Rome, plusieurs des grandes familles offrent un type héréditaire que la plupart de ses membres reproduisent : chez les *Claudius* la fermeté et l'orgueil, chez les *Valerius* la modération et le goût de la faveur plébéienne ; chez les Gracques domine un remarquable instinct de générosité et de liberté. Un aïeul des deux Gracques paraît avoir été un des premiers qui ait enrégimenté des esclaves de bonne volonté, *volones*, en leur

¹ Les *Æques* faisaient partie de cette famille de peuples à laquelle appartenaient les *Sabins* et qu'on nomme *Sabelliques*. Le prénom *Tiberius* est celui de la grande majorité des Gracques. Il se rencontre aussi dans la *gens Claudia*, certainement Sabine, et à laquelle appartenait *Tiberius Claudius Nero*, l'odieux Tibère.

² Le triomphe de *P. Sempronius Sophus* sur les *Æques* est de 450. Le premier Gracchus dont parle l'histoire romaine fut consul en 516.

promettant la liberté après la victoire ; grand exemple de ce que nous nommerions libéralisme. Ce fait, que j'ai raconté, fut l'occasion pour Sempronius Gracchus d'orner d'un tableau historique un monument de Rome, et quel monument ! le temple de la Liberté, élevé par son père sur le mont Aventin, le mont populaire, en face du temple de Jupiter, que devait reconstruire Auguste. Ce coin de l'Aventin contient donc pour nous le souvenir de l'apothéose de la liberté romaine et de son étouffement.

Le père des deux tribuns qui ont immortalisé le nom de Gracchus fut un modèle des sentiments généreux qu'on trouve toujours attachés à ce nom. En Espagne, il avait prélué aux réformes agraires de ses fils en donnant des champs et des habitations aux pauvres. Sa situation de grand plébéien et les sentiments démocratiques héréditaires dans sa famille en faisaient un adversaire naturel des Scipions, les aristocrates par excellence, et en particulier du plus grand et du plus aristocrate de tous, Scipion l'Africain ; mais son respect pour la famille de son ancien général, L. Cornélius Scipion, son admiration pour les hautes qualités de l'Africain le portèrent à prendre son parti contre les autres tribuns que le superbe dédain des lois professé en toute occasion par le glorieux vainqueur d'Annibal avait assez justement irrités¹.

A cette époque, Sempronius Gracchus était l'allié

¹ Voy. t. III, p. 122 et suiv.

des Cornelius, soit que son mérite eût séduit son grand adversaire, un jour son protégé et le plus hautain de cette vieille famille patricienne, Scipion l'Africain, et qu'il eût donné au puissant plébéien sa fille Cornelia; soit, suivant un autre récit plus vraisemblable, qu'à la mort de l'Africain, ses amis, reconnaissants des bons procédés de Sempronius, lui eussent accordé pour femme celle qui a été si connue dans l'histoire sous le nom de Cornélie. Cette union et celle qui eut lieu plus tard entre la sœur des Gracques et Scipion Émilien, entre Tiberius Gracchus et une Claudia, montrent quel chemin avaient fait les idées d'égalité depuis le temps où un Cornelius ou un Claudius n'auraient pas voulu donner leur fille à un plébéien, si illustre qu'il fût. Sempronius Gracchus, époux de Cornélie, pendant une censure que sa sévérité rendit célèbre, fit construire avec le produit des amendes une des premières basiliques de Rome, celle qui s'appela de son nom *Sempronia*. Une basilique, lieu où se faisaient les affaires de commerce, était un monument dont la pensée devait appartenir à un membre de la populaire famille des Gracques. La basilique *Sempronia* s'éleva au sud-ouest du Forum, à peu près en face de la basilique *Porcia*, œuvre de Caton, à l'extrémité d'un quartier très-marchand, le quartier étrusque, et placée là pour les besoins commerciaux de ce quartier, comme la basilique *Porcia* pour ceux de la Subura, région très-marchande aussi, et de même hantée par

une population peu respectable, ainsi que l'était autrefois à Paris un lieu célèbre par ses boutiques, le Palais-Royal.

Nous connaissons de la manière la plus précise l'emplacement de cette basilique, derrière les boutiques vieilles, celles qui étaient placées au sud-ouest du Forum, à l'extrémité de la *rue Étrusque*, à droite ¹, car Tite Live nous donne avec cette exactitude comme l'*adresse* de Scipion l'Africain, en nous apprenant que Sempronius Gracchus acheta pour l'État le terrain où il voulait faire construire sa basilique, et que ce terrain était occupé par la maison de Scipion, des échoppes et des boutiques de boucher ; il s'en trouvait, comme on le voit, des deux côtés du Forum. Les morts de Virginie et de Spurius Cassius ont rendu historiques celles du côté opposé.

Scipion, qui avait quitté Rome pour n'y plus revenir, devait être bien aise de vendre sa maison, et son gen-

¹ T. Liv., XLV, 16. Il faut y joindre le Ps. Asconius, *Cic. in Verr.*, 1, 59, Signum Vertumni in ultimo vico thurario (tusco) est sub *basilicæ* angulo flectentibus se ad posteram dextram partem. Cette extrémité de la rue Étrusque était celle qui aboutissait au Forum : toutes les basiliques de ce temps sont voisines du Forum, la statue de Vertumne, placée au coin de cette rue (T. Liv., XLV, 16), voyait le Forum (Prop., IV, 2, 6). La maison de Scipion l'Africain est dite *post Veteres*, derrière les boutiques vieilles ; elle se conçoit mieux près du Forum, au-dessous du Palatin, dans le quartier *bien habité*, qu'au delà et au bout d'un quartier mal famé comme le quartier étrusque. On a donc eu tort de croire retrouver l'emplacement de la basilique Sempronia dans celui de l'église de San-Giorgio-in-Velabro (Rich., *Dict. d'Ant.*, p. 142)

dre, en l'achetant pour l'État, lui rendit un service sans lui rien sacrifier de l'utilité publique, car, ainsi qu'on vient de le voir, la nouvelle basilique était très-bien placée entre le quartier étrusque et le Forum. Les Gracques demeuraient à cette époque sur le Palatin, Scipion au-dessous. Cornélie, qui avait le culte de son père, devait descendre souvent en suivant une rue qui allait de la voie Sacrée au Palatin ¹.

Le mariage de Sempronius et de Cornélie fut l'idéal d'un mariage romain : fécond — Cornélie fut mère de douze enfants ; — uni jusqu'à la mort, ce que l'on exprima par une anecdote touchante. Deux serpents ayant été trouvés dans le lit conjugal, les aruspices déclarèrent que, pour conjurer le prodige, il fallait tuer un des serpents, ajoutant que si le mâle était mis à mort, Sempronius mourrait, et si c'était la femelle, Cornélie. Sempronius fit tuer le mâle, disant, ce qui est bien le mot d'un Romain, que sa femme était jeune et pouvait encore enfanter. On remarqua qu'il mourut peu de temps après.

Les deux fils de Cornélie, si semblables par les sentiments, les desseins et la destinée, étaient aussi différents de caractère que de visage. Chez Tiberius, l'aîné de neuf ans, les traits, le regard, le geste étaient pleins de douceur ; chez son frère Caius, tout était animé et véhément. Malheureusement, on n'a point de portraits

¹ Quum a sacra via descenderis et per proximum vicum qui est a sinistra parte prodieris (Pseud. Asc. in Scaurinnam, 45).

des Gracques, bien qu'après leur mort le peuple leur ait élevé des statues qu'il couronnait de fleurs, et auprès desquelles il allait sacrifier. Ces portraits, s'ils existaient, seraient aussi ceux de leur éloquence, qui, au dire de Plutarque, leur ressemblait. Celle de Tiberius était agréable et attendrissait ; celle de Caius était énergique, fougueuse et violente jusqu'à l'exagération ; mais il faut songer que Caius avait vu massacrer son frère, et qu'un tel souvenir peut bien excuser quelque violence. Le premier, il marcha dans la tribune *en preschant*, dit le bon Amyot, qui se souvenait peut-être d'avoir vu quelques prédicateurs pareils à ceux qu'on voit à Rome se promener en gesticulant dans la chaire italienne, disposée sous ce rapport comme la tribune antique.

C. Gracchus, lorsqu'il haranguait, avait près de la tribune un joueur de flûte chargé non, comme on l'a dit, de former une sorte d'accompagnement musical à son discours, qui n'était point chanté, mais de l'avertir quand l'empportement lui faisait trop élever le ton et de ramener ses intonations au niveau ordinaire de sa voix. Le jeune Tiberius se distingua en Espagne, où il servait sous son beau-frère Scipion Émilien, par son courage et par sa prudence.

Il y fit paraître aussi un scrupule de comptable qui mérite d'être cité. S'apercevant que ses papiers étaient restés entre les mains des Numantins, avec lesquels il avait heureusement traité de la paix, il quitta l'armée

et retourna presque seul les leur demander. Le souvenir de sa propre modération et de celle que son père avait montrée en Espagne lui fit obtenir des Numantins ce qu'il désirait. On ne peut s'empêcher de comparer cette conduite à celle de Scipion l'Africain, défendant à son frère de rendre ses comptes et les déchirant en plein sénat. Ces deux familles alliées, les Scipions et les Gracques, qui se côtoient pour ainsi dire l'une l'autre, offrent à cet égard un parfait contraste. L'une, aveuglée par l'orgueil du vieux patriciat, dédaigne de se conformer aux lois ; l'autre, qui a pris en main la juste cause de la démocratie, se soumet aux lois, qu'elle tente d'améliorer. Et c'est aux Gracques qu'on a donné le nom de factieux !

Les Gracques ont dû cette fâcheuse réputation surtout aux lois agraires qu'ils voulurent établir. Par une inexcusable légèreté, on a confondu le sage, équitable et patriotique dessein des Gracques avec les absurdes et séditieux projets de Babœuf. De ce qui était un retour à la légalité violée effrontément par les patriciens, on a fait une tentative démagogique et révolutionnaire ; on a pris la défense de la propriété de l'État pour une atteinte portée au droit de l'État. Jamais le lieu commun faux régnant dans l'histoire ne s'est établi plus contradictoirement aux faits que dans ce que l'on a dit et ce qu'on répète encore sur les lois agraires des Gracques ¹.

¹ Et non-seulement cette accusation injuste contre leur mémoire a

Disons d'abord à ceux qui confondent les lois agraires des Gracques avec le partage de la propriété, que toute loi concernant l'*ager publicus*, les terres de l'État, s'appelait à Rome *loi agraire*, *lex agraria*. Ainsi Cicéron a prononcé à Rome deux discours contre la loi agraire du tribun Rullus, qui proposait de distribuer des terres à des colons en Campanie, ce qui en soi n'était pas plus révolutionnaire que de donner en Algérie des terres à nos colons. Chez les Romains, le plus souvent, le terme de loi agraire a désigné des mesures à prendre

été reproduite par ceux à qui leur ignorance donnait un droit incen-
testable à la mettre en avant, mais encore par des hommes que leur
science privait de ce privilège. Les circonstances expliquent ces aber-
rations singulières, et comment Heyne a donné pour titre à une dis-
sertation : *Leges Agrariæ pestiferæ et execrabiles* (les lois agraires
pestilentielle et exécrationnelles). Cette dissertation, écrite en 93 et destinée
à un auditoire dans lequel il y avait beaucoup d'émigrés français
s'adresse moins aux lois agraires de Rome qu'aux spoliations du gou-
vernement révolutionnaire. L'excuse d'ignorance que Heyne ne pou-
vait réclamer doit être pleinement accordée à un conseiller intime du
gouvernement prussien appelé Schultz, qui, au sujet de leur jugement
très-fondé sur l'œuvre des Gracques, a accusé des hommes tels que
Niebuhr et Savigny d'être des perturbateurs de la société. Cet auteur
a soin d'établir ses titres à l'excuse d'ignorance en nous apprenant
qu'il ne sait pas le grec et très-peu le latin (Engelbregt, *De Legibus
agrariis ante Gracchos*, p. 7). En revanche, il est à l'abri du reproche
de partager les opinions révolutionnaires de Niebuhr et de Savigny. Si
ces hommes illustres vivaient, ils seraient à la tête du parti constitu-
tionnel en Prusse; quant à leur adversaire, s'il vit encore, il doit
être dans un autre parti, et je recommande son avancement à qui de
droit, en supposant qu'il y ait dans la bureaucratie prussienne quelque
grade plus élevé que celui d'un *geheimer Ober-Regierungs Rath*.

pour faire rentrer dans le domaine de l'État et appliquer aux besoins des citoyens pauvres des terres dont l'usufruit avait été concédé à des patriciens, et que, contre toute justice et toute légalité, ils voulaient retenir comme leur propriété. C'est de cette prétendue propriété, usurpée par les patriciens, qu'on eût pu dire : « La propriété, c'est le vol ! »

Dans l'origine, quand les plébéiens n'avaient aucune puissance, les patriciens pouvaient s'adjuger sans partage les terres prises à l'ennemi : cependant, même sous les rois, il est parlé de terres divisées entre tous les citoyens ; mais aussitôt que les plébéiens eurent dans les tribuns des défenseurs et des garants de leurs droits, les réclamations touchant l'emploi du territoire public commencèrent.

La première victime des lois agraires fut Spurius Cassius, un patricien généreux, qui demanda que les terres conquises sous son commandement fussent partagées entre les plébéiens. Les plébéiens, trompés, abandonnèrent Cassius. Les patriciens le mirent à mort, ou, selon d'autres récits, son père le pendit de ses propres mains dans sa maison. Licinius Stolo et son gendre Sextius parvinrent à établir que l'occupation des terres publiques serait renfermée, pour chacun des possesseurs, dans de certaines limites ; mais cette loi n'empêcha point le mal, et Plutarque nous apprend par quels artifices les patriciens parvinrent à l'éluder : ils haussaient le prix du fermage payé à l'État, et par

nité à laquelle il n'avait aucun droit. De plus, au lieu de cinq cents arpents, chaque chef de famille, en son nom et au nom de ses fils, s'il en avait deux, pouvait en posséder mille. On voit quelle était la modération de Tiberius Gracchus : il poussait les ménagements presque jusqu'à l'iniquité. C'est précisément ce qu'avaient fait les États-Unis du Nord en protégeant l'esclavage dans le Sud par la loi des fugitifs. Les aristocrates se montrèrent tout juste aussi reconnaissants que l'ont été les États du Sud. Les aristocrates furent cruellement punis d'avoir repoussé des concessions excessives, et il pourra se faire que les États du Sud, qui ont agi de même, ne soient pas moins sévèrement punis.

En outre, Tiberius Gracchus voulait qu'on accordât une partie des terres reprises sur l'usurpation patricienne à des citoyens pauvres, en toute propriété, comme on l'avait fait dès le temps des rois, et depuis lors chaque fois qu'on établissait une colonie sur un territoire conquis. Par là le sage tribun (je me plais à lui donner ce titre, que les faits exposés par Plutarque justifient) avait le dessein d'arrêter la dépopulation née de la misère, la substitution du travail par les esclaves au travail libre, de combattre l'accroissement démesuré de la propriété, la formation de ces *latifundia* dont on a si bien dit qu'ils ont perdu l'Italie, et qui là où ils existent encore, comme dans l'État romain, sont un obstacle à la culture et à la population. Ces mesures, si utiles à la république, gênaient beau-

coup les usurpateurs. Les lots assignés aux citoyens étaient déclarés inaliénables ; c'étaient comme des majorats de la petite propriété, institués afin qu'elle ne fût pas absorbée dans la grande. Cela empêchait les grands propriétaires de s'arrondir ; ils se plaignaient qu'on leur enlevât des terrains qu'ils avaient cultivés, et où étaient les tombeaux de leurs ancêtres. C'était touchant, mais pourquoi avaient-ils placé les tombeaux de leurs ancêtres sur des terrains qui ne leur appartenaient point ? La transmission créait certainement non un droit, mais des intérêts à ménager, et c'est pourquoi, par une transaction indulgente, on ne leur reprenait pas tout ce que leurs aïeux avaient pris aux pauvres ou à l'État.

Aujourd'hui, quand on parcourt le désert silencieux de la campagne romaine, partagée entre un nombre restreint de propriétaires, qui sont loin d'en tirer ce qu'elle pourrait rendre, on est vivement frappé des inconvénients nés de cette distribution de la richesse territoriale, et on appelle tout bas une autre législation qui, en la divisant autrement, en accroîtrait la valeur, en multiplierait les produits et les bienfaits. Une pensée pareille frappa Tiberius Gracchus, lorsque, revenant d'Espagne, il traversa les plaines de la Toscane, qui, par une raison semblable, étaient presque inhabitées, et ce jour-là il conçut le projet de rendre la terre à la culture, en l'enlevant, au nom du droit existant et foulé aux pieds par les riches, à l'abandon

où ils la laissaient ; de remplacer le travail paresseux de leurs esclaves par le travail fécond des hommes libres¹. Il empêchait ainsi le paupérisme d'envahir la société romaine, et d'y amener le désordre, puis le despotisme, et, en soulageant dans le présent des misères injustes, il conjurait dans l'avenir des dangers autrement inévitables. Jamais politique ne fut plus honnête et plus prévoyante que celle-là. Il y allait tout simplement du salut de Rome.

C'est ce que ne comprit point l'aristocratie romaine, aristocratie composée et des vieilles familles patriciennes et des familles nouvelles, enrichies surtout par l'usure, qui était à peu près leur seule industrie ; ce qu'on appelait les nobles (*nobiles*), c'est-à-dire les notables (plus exactement les notabilités), nom qui prévalut alors que la noblesse du sang ne fut plus la seule condition d'aristocratie ; car, chose remarquable à Rome, le mot *noble* devint le nom de la classe gouvernante, quand, selon les idées féodales, elle n'aurait plus eu le droit de le porter. Cette noblesse-là ressemblait, mais seulement par sa composition, à

¹ Un publiciste savant et généreux qu'on est toujours sûr de trouver du côté de la raison et de la liberté, a dit : « Alors commencèrent les tentatives des Gracques pour rétablir la constitution romaine dans sa pureté, tentatives infructueuses, efforts désespérés, mais dont le mauvais succès ne doit faire oublier ni la grandeur ni la justice. » Laboulaye, *Essai sur les lois criminelles des Romains*, p. 77. Voyez aussi du même auteur : *Histoire du droit de propriété foncière en Occident*, p. 83

l'aristocratie anglaise, dans laquelle il y a place, à côté de l'hérédité de la race, pour toutes les grandes situations et toutes les influences.

Revenons à Rome avec Tiberius, pour y assister aux combats livrés par lui pour la plus juste des causes, à sa défaite et à sa mort. Son premier champ de bataille fut le Forum. Le peuple se pressait autour de la tribune où il faisait une émouvante peinture de la déplorable condition des citoyens romains dépouillés indûment par les riches. Ces discours transportaient ceux qui y reconnaissaient si bien leurs misères. Personne n'osait monter à la tribune pour répondre à Tiberius, et l'on était certain que sa loi passerait, quand ses adversaires trouvèrent un moyen peu honnête, mais qui semblait sûr, de paralyser son action. Ils séduisirent un des tribuns, M. Octavius : ce nom fut toujours funeste à la liberté romaine. Gagné par eux, il promit de s'opposer à la proposition de Tiberius. L'opposition d'un seul tribun suffisait pour empêcher que la loi ne fût présentée. Ceci amena une scène violente dans le Forum. Quand le jour du vote fut arrivé, les tribuns parurent dans les Rostres. Tiberius Gracchus ordonna au scribe de lire la loi, Octavius lui ordonna de se taire, et Tiberius, après avoir accablé celui-ci de justes reproches, remit l'assemblée à un autre jour.

Une résistance insensée aigrit les meilleurs. Tiberius Gracchus proposa une loi encore plus favorable pour les pauvres et plus dure pour les riches. C'était

un tort, il en eut un plus grand. Poussé à bout par l'opiniâtreté du tribun suborné, il commit la seule violence qu'on puisse reprocher aux Gracques dans ces débats où leurs adversaires en montrèrent contre eux une si grande qu'ils allèrent jusqu'à l'assassinat. Après avoir pris Octavius à part, après l'avoir supplié de se désister d'une opposition intéressée (car Octavius était lui-même détenteur d'une portion du territoire public) et avoir offert de le rembourser à ses frais, bien que sa famille ne fut pas riche, Tiberius Gracchus, ne pouvant souffrir qu'un seul tribun empêchât les huit autres d'accomplir une si grande chose pour le bien public, conçut la malheureuse pensée de faire déposer Octavius par le suffrage des tribus.

Sans doute, selon la rigueur des principes, Tiberius fut coupable¹. Le jour où il mit la volonté du peuple, quelque raisonnable qu'elle fût, au-dessus de la loi, et au-dessus de la légalité un droit quelconque, ce jour-là, mais ce jour-là seulement, il fut un factieux. Tiberius Gracchus, portant atteinte à l'indépendance du tribunat pour produire un bien évident, doit être blâmé sans doute; cependant il y aurait duperie à trop s'indigner contre un acte illégal accompli en vue de la justice.

¹ La faute était d'autant plus grave que, d'après la constitution romaine, toute magistrature était inamovible, même quand les auspices avaient été défectueux. Le sénat ordonnait au magistrat de déposer sa fonction, mais nul pouvoir n'avait le droit de la lui ravir (Rubino, *Unters. üb. R. verf.*, p. 28-52 et suiv.).

Tiberius, en violant sur un point la lettre de la constitution de son pays, ce qui est toujours déplorable, s'écarta moins de l'esprit de cette constitution que les empereurs romains qui faisaient respecter dans leur personne l'inviolabilité légale des tribuns, dont ils avaient usurpé le titre : dérision insolente que quelques écrivains ont prise au sérieux !

Puis, que d'excuses pour Tiberius dans les circonstances au milieu desquelles fut décidée cette regrettable mesure ! Du moins tout ne fut pas violence dans l'exécution. Il est vrai que, sachant très-bien d'où partait le coup et craignant que le sénat, profitant de la division du tribunat, n'eût recours à quelque acte d'autorité, Tiberius ordonna qu'il fût sursis à toute autre affaire jusqu'au vote de la loi, et lui-même apposa son sceau sur le trésor dans le temple de Saturne, pour qu'aucune somme n'en fût distraite par les questeurs ou n'y fut apportée par eux. Ce n'était pas très-régulier ; cependant il valait mieux sceller le trésor comme Gracchus que de l'ouvrir pour le piller comme César. A cette nouvelle, les riches prirent des vêtements de deuil et parcoururent le Forum, l'air triste et abattu. Dès ce moment ils méditèrent la mort de Tiberius, qui, averti de leur dessein, s'arma d'un poignard. Avant d'en venir aux dernières extrémités, Tiberius voulut tout tenter ; il alla dans la Curie pour obtenir quelque chose du sénat : il en fut chassé par des injures. Alors il revint au Forum et déclara que dans la prochaine

assemblée on prononcerait entre sa loi et Octavius, qu'on déciderait si un tribun qui agissait contre les intérêts du peuple devait conserver sa charge.

Le jour venu, les riches enlevèrent de vive force les urnes. Cette indignité souleva le peuple. Une grande foule vint au vied de la tribune se mettre à la disposition de Tiberius. La force était pour lui; mais deux personnages consulaires l'ayant supplié de s'en rapporter à la décision du sénat, il y consentit.

Le sénat ne se prononçait point; Tiberius n'attendant rien d'un corps où la faction des riches dominait, assembla le peuple de nouveau dans le Forum. Cette fois il adjura encore Octavius avec douceur, et en lui prenant les deux mains, de céder, de ne pas résister au peuple, qui réclamait une chose juste, qui demandait bien peu en dédommagement de tant de maux, en récompense de tant de sacrifices. Octavius fut inflexible. Alors Tiberius dit : « Nous sommes tous deux des magistrats et différons sur un point de grande importance. Ceci peut amener la guerre civile; je ne vois qu'un remède, c'est que l'un de nous deux quitte sa charge. Que l'on vote d'abord sur Octavius, je rentrerai bien volontiers dans la vie privée, si telle est la volonté de mes concitoyens. » Octavius refusa de se soumettre à ce jugement, et c'était son droit. Tiberius l'avertit que le vote aurait lieu, et pour lui donner le temps de changer d'avis par la réflexion, il renvoya l'assemblée au lendemain.

Le lendemain, Gracchus s'efforça encore de fléchir l'opiniâtre tribun, et, sur un dernier refus, mit sa déposition aux voix. Déjà elle avait été votée par dix-sept des trente-cinq tribus ; avant que la dix-huitième eût prononcé, Tiberius fit suspendre le vote ; il supplia de nouveau Octavius, en l'embrassant, de ne pas s'exposer à la honte d'une telle déposition et de ne pas lui causer à lui-même le chagrin de l'avoir obtenue. En ce moment, Octavius parut incertain et, des larmes dans les yeux, demeura longtemps sans répondre ; mais il jeta un regard sur les riches possesseurs de terres qui formaient dans le Forum un groupe considérable : il n'eut pas le courage de céder devant eux, et dit à Tiberius : « Agis comme il te plaira. » Alors, la majorité des tribus ayant prononcé, Tiberius ordonna qu'on le fit descendre de la tribune où ils siégeaient tous deux. Cet ordre fut exécuté par un affranchi des Gracques, ce qui fit paraître la mesure encore plus odieuse. Probablement les serviteurs publics avaient été gagnés et ne se trouvaient point là. La multitude, toujours la même, voulut courir sus à Octavius ; mais les riches vinrent à son secours. Un brave serviteur de sa maison, s'étant placé devant lui pour le défendre, fut maltraité et perdit la vue. Entendant ce bruit, Tiberius accourut avec beaucoup d'empressement. Octavius, arraché aux mains de la populace, était parvenu à s'échapper et à regagner la demeure de sa famille, la maison où naquit Auguste, remplacée

après sa mort par son temple, au pied du Palatin, tout près du Forum.

Encouragé par son succès, Tiberius Gracchus mit en avant la proposition que les trésors légués aux Romains par Attale, roi de Pergame, fussent répartis entre les citoyens pauvres, à qui des portions du territoire public seraient assignées pour se procurer les meubles nécessaires et les instruments de labourage. Cette proposition souleva la colère des aristocrates. L'un d'eux prétendit savoir que l'envoyé de Pergame avait apporté un bandeau royal à Tiberius, qui voulait se faire roi : c'était ridicule. Un autre l'accusa de ce que, lorsqu'il rentrait la nuit, le peuple l'accompagnait avec des flambeaux : c'était puéril. La déposition d'Octavius était un fait plus grave ; un personnage consulaire, Annius, la condamna avec énergie dans le sénat, et, conduit dans le Forum par Tiberius, qui voulait lui faire son procès, la lui reprocha courageusement du pied de la tribune en présence du peuple irrité.

Tiberius Gracchus fut puni d'avoir porté la main sur l'inviolabilité du tribunat. Les plébéiens mêmes s'en plaignirent, et il donna par là à ses ennemis le droit de l'accuser. En vain appela-t-il à son aide une éloquence vantée par les anciens, en vain invoqua-t-il la souveraineté du peuple, qui pouvait s'exercer sur son représentant. C'était la doctrine des révolutions qu'il était amené à prêcher, lui dont l'œuvre en elle-même n'avait rien que de juste et de conforme aux lois. Ce

principe dangereux de l'omnipotence populaire mis en avant par Gracchus, et non sa loi très-équitable, peut seul justifier jusqu'à un certain point la réputation de factieux qu'on lui a faite.

La guerre était déclarée entre Tiberius et l'aristocratie; le tribunat lui était devenu un asile nécessaire pour sa sécurité. Il fut réélu et proposa diverses mesures populaires, dont une au moins ne mérite pas les reproches de Plutarque : c'était l'admission parmi les juges, qui à Rome, on le sait, étaient de véritables jurés, et qui jusqu'alors étaient exclusivement patriciens, d'un nombre égal de chevaliers. Il espérait sans doute par là diviser ses ennemis en accordant à la richesse, — les chevaliers, c'étaient les fermiers généraux de l'époque, — un droit que le sénat et les anciennes familles voulaient se réserver.

Le jour où Gracchus devait proposer ses nouvelles lois, le Forum, occupé de bonne heure par ses ennemis, tardait à se remplir de ses partisans, dont le zèle allait se ralentissant; sans doute l'influence des riches avait obtenu de beaucoup d'entre eux ce qui est toujours facile d'obtenir des masses, l'abstention. Tiberius, malgré sa douceur naturelle, montra un dépit violent; pour gagner du temps, il prononça la dissolution de l'assemblée. Le lendemain il parut de bonne heure à la tribune en habit de deuil, suppliant le peuple de ne pas le livrer à la rage de ses ennemis, qui voulaient le faire mourir. Déjà une fois, vêtu de deuil,

il avait amené devant le peuple ses enfants, lui demandant de les protéger, eux et sa veuve, quand il ne serait plus : il commençait à pressentir son sort. Le peuple fut ému ; un grand nombre de citoyens allèrent dresser des tentes autour de sa maison, sur le Palatin, et y veillèrent la nuit suivante pour le garder.

Le jour d'après, le peuple se rassembla, non plus dans le Forum, mais sur le Capitole. Nous avons vu que c'était parfois un lieu d'assemblée, mais dans les circonstances présentes, le choix qu'on fit de ce lieu élevé et fortifié avait quelque chose de menaçant. Tibérius sortit de bonne heure pour se rendre au Capitole. Comme il allait sortir, il apprit que les poulets sacrés avaient refusé de manger, il se souvint alors qu'un jour on avait trouvé dans son casque deux serpents. Au premier pas qu'il fit hors de sa maison, son pied heurta contre le seuil ; l'orteil, que la chaussure des Romains ne protégeait point, fut blessé, l'ongle fut brisé, et le sang parut à travers les courroies. En traversant le Forum, entouré d'une grande foule qui l'accompagnait, il vit à sa gauche, c'était le côté de sa maison, deux corbeaux qui se battaient sur un toit, et une pierre détachée par l'un d'eux vint tomber à ses pieds. « Cela, dit Plutarque, arrêta les plus hardis de ceux qui entouraient Gracchus. »

Lui-même fut au moment de rentrer ; mais un philosophe de Cumes, son familier, et auquel on attribuait, ainsi qu'à plusieurs autres Grecs de son entou-

rage, ses tendances démocratiques, plus esprit fort que ces Romains, le décida à continuer sa marche vers le Capitole; en même temps il lui vint de là des messages rassurants sur les dispositions du peuple, qui l'y attendait. En effet, il fut accueilli par de grands cris de joie, et l'affection populaire se montra dans le soin que l'on mettait à ne laisser que des gens très-sûrs approcher de sa personne. Évidemment on s'attendait à quelque violence de la part des aristocrates : l'événement ne tarda pas à montrer qu'on avait raison.

Le vote des tribus commença au milieu d'un grand tumulte et d'une grande foule. La plate-forme du Capitole avait comme aujourd'hui peu d'étendue; de plus, elle était encombrée alors de petits temples et de statues. Ceux qui venaient derrière poussaient les autres et étaient repoussés; mais dans tout cela on ne voit nulle trace d'un coup de main préparé par Gracchus. Tout à coup un de ses amis, L. Flaccus, monta sur un endroit élevé, probablement au haut des marches de quelque temple, et sa voix ne pouvant être entendue, il lui fit signe qu'il avait quelque chose d'important à lui dire. Tiberius ordonne à la foule de s'ouvrir, Flaccus la traverse à grand'peine, arrive à un autre point élevé, sur lequel étaient placés les sièges des tribuns (ce devaient être les marches du temple de Jupiter), y monte et dit à Tiberius que dans l'assemblée du sénat, le consul ayant refusé de le faire arrêter, on a résolu de le tuer, que les sénateurs ont armé à cet effet un

grand nombre de clients et d'esclaves. Ce qui se passa peu d'instants après prouva que Flaccus avait dit la vérité. Tiberius communique à ses amis ce qu'il vient d'apprendre, ceux-ci ceignent leurs toges comme pour le combat, saisissent, brisent les verges des licteurs et s'arment de leurs débris pour se défendre. Comme ceux qui sur la place étaient éloignés de Tiberius et de ses amis ne comprenaient point ce qu'ils leur voyaient faire, Tiberius porta les mains à sa tête pour donner à entendre que sa vie était en danger. Ce geste fort innocent le perdit, ses ennemis s'écrièrent qu'il demandait au peuple le diadème royal, et quelques-uns coururent porter cette nouvelle absurde au sénat. Le sénat était réuni, lui aussi, sur le Capitole, dans le temple de la Bonne-Foi, près du temple de Jupiter. Je ne sais si le temple de la Bonne-Foi était bien le lieu d'assemblée que le sénat aurait dû choisir ce jour-là. Le plus violent des patriciens, Scipion Nasica, demanda aussitôt au consul de sauver la république et d'exterminer le tyran. Le consul répondit qu'il résisterait à toute tentative factieuse, mais qu'il ne ferait point mettre à mort sans jugement un citoyen romain. Alors Scipion s'écria : « Puisque le consul trahit la cité, que ceux qui veulent défendre les lois me suivent. » C'est lui qui désobéissait au consul, et par conséquent aux lois, que personne n'attaquait, car tout se bornait à un vote tumultueux, mais il n'y avait nulle révolte. Le vrai motif de Scipion Nasica était celui que nous fait

connaître Plutarque : « Il se déclara son ennemi à toute outrance pource qu'il possédoit grande quantité de terres publiques et étoit fort marry de se voir contraint à force d'en vuidier ses mains. »

Alors, jetant un pli de sa toge sur sa tête, ce qui pour un Romain étoit *se couvrir*¹, Scipion Nasica s'élança vers les marches du temple de Jupiter, sanctuaire de sa famille, et près duquel son père avait élevé un portique ; tandis que Gracchus étoit sur la place, au milieu des siens. D'autres suivirent Scipion, et, entortillant leur robe autour de leur main gauche, en manière de bouclier, ils se ruèrent sur la foule, qui, par une habitude de respect, dans presque toutes les émeutes se dispersait devant les sénateurs ; ils arrachèrent les débris des verges des licteurs aux mains qui s'en étoient armées. Eux-mêmes avaient apporté des massues, de gros bâtons, ils y joignoient les pieds des tables et des sièges que la foule renversait dans sa fuite, et allèrent, assommant ainsi tous ceux qu'ils rencontraient ou les poussant vers les escarpements du Capitole.

Tiberius voulait fuir, mais il tomba sur d'autres qui étoient tombés devant lui. Un indigne tribun, soudoyé certainement par les aristocrates, avec le pied d'un siège le frappa à la tête. Un autre misérable, Lucius Rufus,

¹ A Rome, on saluait en découvrant son front voilé par la toge, comme nous saluons en ôtant notre chapeau.

se vanta depuis de lui avoir porté le second coup. On dit qu'il était tombé devant la porte du temple de Jupiter, au pied des statues des rois¹. Certes jamais Tiberius Gracchus n'avait songé à se faire roi, mais on l'en avait accusé, comme c'était l'usage d'en accuser tous les défenseurs du peuple; un tel rapprochement dut être agréable aux aristocrates, et ils ne l'épargnèrent pas sans doute à sa mémoire : ils ne firent pas remarquer qu'auprès des statues des rois était celle de Brutus, le grand patricien qui dut se reconnaître dans le grand et infortuné plébéen, son égal en patriotisme et plus humain que lui.

Initium in Roma civilis sanguinis, dit Valère Maxime². Ce fut le premier sang répandu dans Rome par la guerre civile, et ce sang ce n'étaient pas les plébéiens qui l'avaient fait couler. Les riches et le sénat souillèrent par de tristes fureurs leur facile victoire; ils trai-

¹ Cela même ne paraît pas exact. Tiberius tomba sur les marches d'un escalier. « Per *gradus* qui sunt super Calpurnium tornicem. » Il n'est parlé nulle part, que je sache, de cet arc de Calpurnius, mais Dion Cassius (lvi, 5) semble indiquer un escalier qui allait rejoindre celui des gémonies, près de la prison Mamertine; cet escalier était donc au-dessous d'Araceli. De plus, il est dit (App., *B. civ.*, i, 16) que Gracchus errait autour du temple de Jupiter quand il fut tué. C'est une confirmation de plus de l'opinion qui place ce temple à Araceli. Gracchus fut égaré sur les premières marches de l'escalier en question, non loin des statues des rois érigées devant la porte du temple, et on dit qu'il était tombé à leurs pieds. Ce détail fut arrangé pour la circonstance et pour l'effet.

² ii, 3, 3.

nèrent le corps de Tiberius par toute la ville avant de le jeter dans le Tibre, qui baigne presque le pied du Capitole, et un édile, c'est-à-dire un magistrat chargé d'entretenir l'ordre et la police dans la ville, précipita de sa propre main le cadavre dans le fleuve. Il était de la famille à laquelle avait appartenu Lucrece, car il s'appelait Lucretius; à ce glorieux nom qui rappelait des souvenirs de liberté dont il se montrait si peu digne, on joignit dès ce jour le sobriquet de *Vespillo* (croque-mort). Trois cents des partisans de Gracchus furent tués à coups de pierre ou de bâton. Les lettrés grecs, ses amis, qu'on accusait à leur honneur, et je pense avec raison, de ne pas être étrangers à ses inspirations généreuses, furent mis à mort ou poursuivis, et un Romain nommé Villius, coupable du même crime, fut enfermé dans un tonneau pour y périr sous la dent des vipères. Quant à Scipion Nasica, il ne put rester à Rome, où le peuple, indigné de l'assassinat d'un tribun dont la personne était inviolable, accompli dans un lieu consacré, le plus saint de la ville, l'accablait d'injures et lui aurait fait un mauvais parti. Il dut quitter Rome, et, dit Plutarque, « allant hors de son pays, errant, sans honneur et avec grand travail et trouble d'entendement, il mourut bientôt après en Asie, non loin de la ville de Pergame. »

La mort tragique d'un autre membre plus illustre de la même famille vint attrister Rome. Scipion Émilien, le vainqueur de Numance et de Carthage,

était revenu à Rome où il combattait rudement les réformateurs. Quoique beau-frère des Gracques, il s'était prononcé contre les lois agraires et avait même approuvé la mort de Tiberius. Un patricien romain, quelque éminent qu'il fût, était patricien avant tout, et la passion de l'Émilien pour les intérêts de son ordre aveuglait ce jour-là ce noble esprit; il s'y mêlait la crainte de voir la république ébranlée par des agitations populaires, quelque raisonnable qu'en fût le principe. Scipion Émilien était de ces hommes qui, attachés à un ordre de choses, n'admettent pas volontiers les innovations qui pourraient le sauver en le transformant¹, redoutent trop les ébranlements qui pourraient le raffermir, et croient le mal toujours moins dangereux que le remède. Du reste, sa passion politique était pure de tout motif personnel, et l'avarice, si puissante sur la plupart des hommes de son parti, lui était étrangère². Il protégeait la cause de l'Italie, il était le patron des Italiens. C'est qu'il comprenait les périls de la république : les larmes qu'il répandit sur la chute de Carthage, dont il était l'auteur, eussent été une affectation de sentimentalité hy-

¹ Ce qui ne l'empêchait pas de trouver bon qu'on le dispensât d'obéir aux lois : n'ayant pas l'âge, il fut nommé consul *legibus solutus* (I Liv., *epist.* 1.), c'est la formule qu'on employait pour désigner l'omnipotence des empereurs romains, et c'en eût pu être la devise de la famille des Scipions, dans laquelle le fils de Paul-Émile était entré.

² T. Liv., *epist.*, LVII.

pocrite, si elles eussent coulé sur Carthage; mais Scipion Émilien, comme il le dit, pleurait sur Rome, qu'il voyait menacée dans l'avenir d'un sort semblable, et c'est en pensant à Rome qu'il prononçait tristement ces vers d'Homère : « Le jour viendra qui verra périr la ville sacrée d'Ilion, et Priam, et son peuple. » C'était aussi par une citation d'Homère que Scipion Émilien avait exprimé son approbation de la mort de Tiberius Gracchus. Il aimait les lettres grecques et l'élégance grecque; disciple de Polybe et de Panæus, il fut le premier à Rome, où les barbiers venaient de Grèce, qui se fit raser tous les jours. Il encouragea aussi les lettres latines. On sait que l'affranchi TERENCE fut admis dans sa maison, et si on ignore quelle fut, à Rome, la demeure des Scipions, après que le père des Gracques eut acheté la maison de l'Africain, voisine du Forum, pour bâtir sur son emplacement la basilique Sempronia; la villa de Scipion à Laurentum, où fut depuis celle de Pline, a été immortalisée par les entretiens de l'Émilien et de Lælius, Lælius qu'on appelait le *sage*, et qui l'était trop en effet, car, un bon mouvement l'ayant poussé à entreprendre l'œuvre des lois agraires, la difficulté et les dangers de l'entreprise l'avaient arrêté. Aujourd'hui, en se promenant sur ce rivage de Laurentum, aux environs de la belle forêt de pins de Castel-Fusano, il est impossible de ne pas songer à Scipion et à Lælius s'y promenant ensemble et y ramassant des coquilles aussi indolemment que le

peut faire chacun d'entre nous, et cela au milieu de ces agitations terribles qui devaient causer la mort de Scipion. Ce contraste est encore une vue sur l'histoire. Les grands hommes ne sont pas toujours en scène et en action, et dans les temps les plus troublés il se trouve une heure pendant laquelle ils ramassent des coquilles.

Ce fut sans doute à la libéralité de Scipion Émilien que Térence dut ses jardins sur la voie Appienne aux portes de la ville et qui couvraient vingt arpents. Comme ils sont indiqués près du temple de Mars¹, il faut les chercher dans les jardins qui encore aujourd'hui occupent les environs du tombeau des Scipions : les tombeaux étaient souvent attenants à une propriété; on peut donc croire que les jardins de Térence avaient été détachés d'une propriété des Scipions. Posséder des jardins de vingt arpents était une fortune assez nouvelle pour un poète, et l'existence de Térence était assez différente de celle d'Ennius dans sa petite maison de l'Aventin avec une seule esclave. Évidemment la condition des hommes de lettres allait s'améliorant².

¹ Ad Martis villam. Une villa près du temple de Mars (le plus voisin de la porte Capène). C'est dans cette villa des Scipions que Cicéron a placé l'entretien sur le gouvernement, qu'on appelle *la république*.

² Selon un autre témoignage, mais emprunté à des vers satiriques contre Térence qu'il ne faut point croire, il eût été, malgré ses nobles amis, réduit à la dernière misère (Suet., *Ter. vit.*), mais cela est de

Un buste de Tércence¹, à la figure froide, fine et ferme, avec un certain air d'affranchi, a été trouvé près de la voie Appienne... Mais, dans la société d'Émilien et de Tércence j'oublie les graves événements qui s'accomplissent à Rome : je fais comme Scipion et Lælius, je m'amuse à cueillir des coquilles au bord de la mer. Revenons. Un jour, Scipion Émilien avait exposé ses plans de résistance dans le sénat, où ils avaient eu beaucoup de succès. Le lendemain il voulait les exposer devant le peuple. Le peuple s'était rassemblé en grand nombre au Forum pour l'entendre. Un de ses adversaires dans le sénat, où il en avait aussi, parut et s'écria : « Les remparts de Rome sont tombés ; Scipion est mort égorgé durant son sommeil dans sa propre maison. » Le Forum fut consterné. Cette mort soudaine de Scipion Émilien fut attribuée au parti populaire, que Scipion s'était plu à irriter et à braver dans ce même Forum. Quelques-uns pensèrent qu'il s'était ôté la vie parce qu'il sentait la cause de l'aristocratie perdue, à peu près comme Scipion l'Africain s'était exilé, et comme plus tard abdiqua Sylla. Rien cependant n'avait pu faire prévoir un tel dessein, et je crois plutôt à un assassinat politique, funestes représailles du meurtre de Tiberius. On en accusa, contre toute vrai-

toute invraisemblance. Tércence s'était enrichi aussi par le prix de ses pièces qu'il vendait aux édiles.

¹ *Ann. arch.*, 1840, p. 93-100 ; il est au musée du Capitole.

semblance, le jeune Caius Gracchus et sa mère Cornélie. Il est peu honorable à Cicéron d'avoir fait plusieurs fois allusion à ces bruits calomnieux sans les articuler nettement, ou y répondre. La postérité ne les a pas crus. Cornélie et C. Gracchus étaient également incapables d'une pareille infamie.

Caius Gracchus est un personnage encore plus intéressant que son frère aîné; il sait les dangers de l'entreprise que ce frère a tentée et qui lui a coûté la vie. Il n'a que vingt-six ans, et, comme il le dit un jour dans le Forum, il a hésité avant de s'y engager, il s'est demandé s'il fallait s'exposer à y périr lui et son enfant, le seul reste de la famille Sempronius. Son frère Tiberius¹ lui apparaît dans un songe et lui dit : « Hésite tant que tu voudras, il faudra que tu meures comme moi. » Caius comprend que c'est sa destinée, il se dévouera comme son frère et finira comme lui.

A peine nommé tribun, Caius éleva la voix contre les meurtriers de ce frère, puis s'acquit grandement la faveur du peuple par des distributions de terres publiques dans plusieurs villes qu'il repeupla et par des distributions de blé qui devaient être faites aux citoyens pauvres, obligés de payer seulement une partie du prix. Cette loi était d'un mauvais exemple, j'en conviens; mais les spoliations des riches avaient tellement appauvri les

¹ Val. Max., 1, 7, 6.

citoyens, qu'il fallait leur venir en aide de quelque manière. Cette loi pouvait se défendre comme la *loi des pauvres*, elle aussi très-mauvaise en principe, par la nécessité. Pour ces distributions, il fallait de vastes greniers publics, Caius Gracchus en fit construire et les établit avec un soin minutieux. Ces greniers, dont l'emplacement n'est point indiqué, devaient être dans le quartier des greniers et des marchés au blé, aux environs de la porte d'Ostie et du lieu de débarquement, *Emporium*, qui n'a pas changé depuis les Romains. Quand la popularité de C. Gracchus fut bien établie, il proposa une mesure hardie, c'était d'accorder le droit de cité à tous les alliés. Ceci est l'autre partie de l'œuvre des Gracques. Par la loi agraire ils voulaient créer une démocratie propriétaire et libre, ils voulaient aussi, et cette gloire n'est pas pour eux moins grande que l'autre, ils voulaient créer une Italie.

A Rome, il y eut toujours alliance entre la pensée démocratique et la pensée italienne, et cette alliance existe encore. Le premier auteur des lois agraires, Spurius Cassius, fut aussi accusé d'avoir voulu trop faire pour les Latins. Tiberius Gracchus laissa voir des desseins favorables à l'Italie, qu'il n'eut pas le temps de pousser sérieusement. Cependant il est dit qu'il fut considéré par le peuple comme le fondateur non d'une ville ou d'une race, mais de tous les peuples de l'Italie¹.

¹ App., *B. civ.*, 1, 13.

Ce qui avait détaché de Cassius les plébéiens de Rome, jaloux de leurs droits, c'est qu'il voulait les leur faire partager avec des peuples italiotes; aujourd'hui la pensée de la fondation d'une Italie les attachait à Tiberius et excitait leur enthousiasme. Il y avait là de leur part un progrès sur la vieille politique égoïste de Rome, à laquelle le sénat restait fidèle. C'est néanmoins à Caius Gracchus que revient l'honneur d'avoir proposé l'extension du droit de suffrage à tous les Italiens. Cela était d'autant plus nécessaire au succès de ses plans que les lois agraires déplaisaient aux alliés parmi lesquels il en était beaucoup qui participaient à l'usurpation des terres publiques menacées par la loi agraire, et qui, bien que ces terres ne fussent point leur propriété, ne se souciaient pas de les rendre; mais l'égalité politique pouvait les consoler de tout. Les deux mesures se tenaient donc étroitement, et en donnant des droits aux Italiens, Caius complétait et assurait l'œuvre agraire de Tiberius.

Avant de porter le grand coup et pour le préparer, il reprit la loi de son frère Tiberius, destinée, en améliorant la justice, à séparer des intérêts patriciens les intérêts des financiers qu'on appelait les chevaliers; elle associait pour l'office de juge les chevaliers aux sénateurs. Caius lui donna une portée plus grande en remplaçant les sénateurs par les chevaliers. La corruption des juges que l'on dépossédait était si grande que, *par pudeur*, dit Appien, le sénat n'osa pas résis-

ter. C'est en soutenant à la tribune cette loi, qui portait le dernier coup aux monopoles politiques de l'aristocratie, que Caius Gracchus, contrairement à l'usage qui voulait que l'orateur se tournât vers le Comitium, où étaient les familles patriciennes, se tourna vers le Forum, où étaient les plébéiens : léger changement d'attitude dans lequel était toute une révolution¹.

Caius Gracchus s'occupa aussi de la condition du soldat pour l'adoucir. Le soldat ne dut commencer à servir qu'à l'âge de dix-sept ans, et la durée du service militaire fut abrégée. Dans le combat entre les Gracques et les patriciens, l'humanité est toujours du côté des Gracques. Mais la grande affaire de Caius Gracchus, c'était la cause des Italiens, de ceux qui jouissaient d'un droit politique incomplet nommé droit latin, et de ceux qui, sous le nom d'alliés, étaient encore moins favorisés ; en un mot, la cause des franchises italiennes, la cause de l'Italie. Caius Gracchus voulait élever tous les Italiens, sujets de Rome, au rang de citoyens romains². On peut le considérer comme le premier précurseur de l'unité italienne ; il voulait réaliser d'avance le vœu que formait plus tard Virgile :

Sit romana potens itala virtute propago.

¹ Cette innovation est attribuée aussi à un Licinius Crassus, du reste orateur populaire ; mais elle va trop bien au personnage de Caius Gracchus pour la lui ôter.

² Selon M. Mommsen, il voulait donner le droit de cité romaine aux *Latins*, et étendre les prérogatives du droit latin aux *alliés*.

C'est pourquoi il s'occupa beaucoup des routes, ce qui était un bienfait pour toutes les populations italiennes. En facilitant les rapports de ces populations, les routes devaient préparer leur unité politique, but des efforts de Caius. A cette heure on attend un résultat pareil des chemins de fer établis entre les différents États. Ce qu'étaient les routes dans l'antiquité, les chemins de fer le sont aujourd'hui.

Caius Gracchus passe pour avoir établi l'usage des pierres milliaires le long des voies romaines. En Grèce, les distances étaient marquées par des hermès depuis le temps d'Hipparque, fils de Pisistrate, et Polybe nous apprend que de son temps des pierres milliaires existaient dans la partie de la route d'Espagne qui traversait la Gaule. Toujours est-il que C. Gracchus en planta sur les routes qu'il fit commodés et belles; magnifique moyen de popularité dans toute l'Italie.

On peut attribuer à Caius Gracchus l'admirable substruction de la voie Appienne qui se voit près de Lariccia et qui, à en juger par la construction, peut bien être du septième siècle de Rome. Pour éviter une montée pénible, les Romains ont construit là un viaduc de sept cents pieds. Il est formé de masses quadrilatères de pépérin ayant jusqu'à sept pieds de longueur et une hauteur de deux pieds. Le mur atteint une élévation de quarante pieds. Trois arcades y ont été percées pour permettre l'écoulement des eaux. Tels étaient les vœux politiques de Caius Gracchus, les

constructions et les travaux d'art qui s'y rattachaient.

Que fit le sénat pour entraver ses desseins en lui enlevant toute sa popularité? Il s'avisa d'un singulier artifice : il mit en avant un tribun, Livius Drusus, qui à chaque proposition libérale de Gracchus en opposait une plus libérale encore, et toujours au nom du sénat ¹. Espérait-il amener par là un retour en sa faveur, ce que nous nommons une *réaction*, et pouvoir plus tard abolir ces lois excessives? ou cédait-il seulement à sa haine pour celui qu'il détestait comme l'auteur, après son frère, de mesures qui lui étaient antipathiques, se résignant à beaucoup perdre s'il le perdait?

Quoi qu'il en soit, la manœuvre réussissait, et, dans l'absence de Gracchus, qui était occupé à repeupler Carthage, ses amis de Rome perdaient du terrain. A son retour, il quitta la maison qu'il avait habitée jusqu'alors sur le Palatin, où se trouvaient les demeures des personnages considérables; par où l'on peut voir ce qu'étaient des plébéiens comme les Gracques, alliés d'ailleurs à l'une des plus grandes familles de Rome, les Cornélii; il alla se loger *au-dessous* du Forum ², dans un lieu où il y avait beaucoup de gens de pauvre et de basse condition. Ce ne pouvait être que dans le

¹ Une politique semblable avait été proposée au sénat pour combattre la loi agraire d'Icilius; mais le sénat d'alors l'avait rejetée avec mépris.

² Plut., *C. Gr.* 12.

quartier de la Subura, habité en effet par des gens de cette sorte.

A Rome, le lieu de la demeure des personnages historiques n'est presque jamais indifférent, et c'est pourquoi il est toujours bon de le déterminer. En descendant du Palatin et en allant loger dans la Subura, Caius Gracchus faisait ce que fit depuis, quand il alla aussi loger dans la Subura, Jules César, personnage d'une extraction plus illustre que celle de Gracchus, et qui n'ambitionnait pas moins que lui la popularité, mais pour d'autres fins. Caius Gracchus, voyant la sienne atteinte par les intrigues du sénat, faisait tout pour la reconquérir. Le consul ayant ordonné à quiconque n'était point citoyen de Rome de quitter la ville, où l'on allait voter sur des lois proposées par Gracchus, et que beaucoup d'Italiotes étaient venus appuyer, le tribun fit afficher dans les lieux publics une protestation contre cette mesure arbitraire, et promit à ceux qu'elle frappait de leur venir en aide. Cependant il poussa la modération jusqu'à laisser conduire en prison, sous ses yeux, par ordre du consul, un hôte et ami de sa famille, disant qu'il ne voulait pas donner à ses ennemis le prétexte qu'ils cherchaient pour commencer les violences.

Caius prit parti contre les puissants dans une autre circonstance. On devait donner des combats de gladiateurs au milieu du Forum, où avait encore lieu ce genre de représentations, puisqu'alors Rome n'avait

point d'amphithéâtre. Un certain nombre de magistrats firent dresser autour du Forum des échafauds pour les louer aux spectateurs. C'est ce qu'on nomme aujourd'hui à Rome des *palchi*, et cette industrie est pratiquée à l'occasion des cérémonies religieuses et des divertissements du carnaval. Caius Gracchus ordonna d'enlever les échafauds, afin que le peuple pût voir les jeux sans rien payer. On n'obéit point au tribun. Gracchus attendit jusqu'au soir qui précédait le jour de la représentation, prit avec lui des ouvriers et abattit les échafauds pendant la nuit. Le lendemain matin, le Forum était libre. Cette satisfaction donnée à la multitude coûta cher à Gracchus, si, comme on l'a cru, elle l'empêcha d'être nommé tribun pour la troisième fois. Ce ne fut, je crois, qu'une occasion pour les personnages influents qui l'avaient soutenu de montrer leur malveillance, et pour le peuple de montrer son ingratitude et son refroidissement.

Le sénat crut le moment arrivé d'en finir avec Caius Gracchus. Opimius, son ennemi, venait d'être nommé consul. « Ils cherchaient, dit Plutarque, tous les moyens de l'irriter, afin que lui leur donnât quelque occasion de courroux pour le tuer. » Caius se contenta d'abord; mais, poussé par ses amis, il rassembla ses partisans pour tenir tête au consul, sa mère Cornélie fit venir dit-on secrètement à Rome un certain nombre d'Italiotes déguisés en moissonneurs, pour appuyer celui qu'ils regardaient comme leur défenseur et leur patron.

Caius Gracchus était allé en Afrique pour faire sortir Carthage de ses ruines en y établissant une colonie romaine, dessein qu'exécuta depuis César. Scipion Émilien avait fait vœu, en dévouant Carthage aux dieux infernaux, que l'herbe y croîtrait toujours : c'était la volonté impitoyable du sénat, la vieille tradition romaine dans toute sa férocité. Les Gracques et le parti novateur qu'ils représentaient commençaient à sortir de ce point de vue étroit et barbare de la conquête sans merci, et déjà Tiberius avait donné l'exemple de quelque humanité pour les peuples vaincus. Le sénat s'opposait fortement au projet de coloniser Carthage ; il avait fait parler les Aruspices, qui avaient déclaré qu'il fallait renoncer à ce projet parce que des loups avaient arraché les bornes de délimitation que Gracchus et son ami Fulvius Flaccus avaient fait planter ; mais ceux-ci affirmaient que les loups n'avaient point arraché les bornes, ce qui en effet n'était guère vraisemblable, et persistaient malgré cette grave objection à maintenir l'utilité de leur loi. Le peuple allait décider.

Le matin du jour où l'on devait prononcer sur la rescision des lois de Caius Gracchus touchant la colonisation de Carthage, lui et le consul Opimius s'établirent tous deux de bonne heure sur le mont Capitolin. Tous les partis choisissaient cette position dominante pour tenir les assemblées qui devaient être orageuses ; à tout événement on espérait rester ainsi

maître du Capitole. Appien parle de poignards apportés par les plébéiens, ce que ne dit pas Plutarque. Après ce qui s'était passé, cela prouverait seulement qu'ils ne se souciaient pas d'être assommés sans se défendre.

Fulvius Flaccus avait commencé à parler quand Gracchus arriva sur le Capitole, où son frère avait été massacré. En attendant la fin du discours, il se promenait sous le portique bâti par le père de Scipion Nasica, l'assassin de Tiberius ¹. Ce lieu n'était pas propre à lui faire oublier, non plus qu'à ses amis, un tel attentat. Ils devaient être dans une disposition irritée. Un pauvre diable nommé Antyllus, attaché au service du consul, vint à passer portant les entrailles sacrées, et, avec l'insolence d'un employé subalterne, s'écria : « Allons, mauvais citoyens ! place aux honnêtes gens ² ! » et il insulta du geste les amis de Gracchus, qui étaient de méchante humeur et qui tuèrent Antyllus. Gracchus les tança vertement, leur disant qu'ils donnaient beau jeu à ses ennemis. En effet, le consul Opimius déjà demandait vengeance du meurtre

¹ Vell. Pat., II, 3.

² C'est le récit de Plutarque. Appien raconte la chose un peu autrement (*B. Civ.*, I, 25). Antyllus serait un plébéien qui offrait là un sacrifice, et qui, prenant la main de Caius, l'aurait adjuré de renoncer à ses desseins contre la patrie. La circonstance des entrailles portées par Antyllus semble donner à la version de Plutarque un caractère de probabilité qui manque à la narration d'Appien, où l'on voit un plébéien offrir un sacrifice sur le Capitole dans une assemblée, ce qui est peu conforme à la vraisemblance.

d'Antyllus, et Caius offrait de se justifier quand une pluie, probablement une de ces pluies soudaines et torrentielles de l'été comme on en voit à Rome, fit dissoudre l'assemblée. Chacun se retira chez soi. A minuit, une partie du peuple vint camper dans le Forum, et le consul Opimius, pour veiller sur ce rassemblement, fit occuper le temple de Castor, situé dans le Forum, qu'on voit toujours, quand il y a des troubles, être un centre de désordre, comme la *Puerta del Sol* à Madrid.

Le lendemain, les sénateurs, convoqués dans la curie, appellent devant eux le consul et Caius Gracchus. C. Gracchus n'était pas tribun en ce moment, et l'inviolabilité du tribunat ne pouvait le couvrir ; aller dans la Curie, c'était se livrer. Le sénat était en proie à l'exaltation la plus violente ; on avait apporté le corps d'Antyllus, à travers le Forum et le Comitium, à la porte de la curie. Les sénateurs en étaient sortis ; et en présence du cadavre avaient poussé des cris de rage et de vengeance à la grande indignation des plébéiens qui voyaient cela du Forum, et trouvaient que c'était bien du bruit pour un serviteur public mis à mort injustement sans doute, mais un peu par sa faute, de la part de ceux qui avaient massacré un tribun inviolable sur le saint Capitole et en avaient précipité son cadavre.

Ce n'était pas à de telles gens, dans un tel moment, que Gracchus pouvait présenter sa justification, d'au-

tant plus que, rentrés dans la Curie, ils décrétèrent que le consul Opimius était chargé de sauver la république et d'exterminer les tyrans : arrêt de mort pour Gracchus et ses amis. Gracchus, retournant à sa demeure, s'arrêta dans l'atrium, où était le portrait de son père, le regarda fixement et passa outre sans mot dire. Ceux qui étaient le plus attachés à Caius allèrent veiller durant toute la nuit dans sa maison et alternativement faire le guet devant sa porte pour la garder. Là tout se passa dans un calme digne et triste.

Les choses n'allèrent pas de même chez Fulvius Flaccus. Ici la veillée fut bruyante et désordonnée. Flaccus lui-même s'enivra et parla à tort et à travers comme un homme téméraire qui veut s'étourdir sur le danger. Le lendemain, lui et les siens, s'emparant d'armes qu'il avait conquises sur les Gaulois et dont il avait fait un trophée dans sa maison, se rendirent sur l'Aventin, lieu cher aux plébéiens, qu'il avait vu plus d'une fois triompher.

Caius Gracchus s'arma seulement d'un poignard sous sa toge pour se défendre, et sortit d'un air tranquille comme s'il allait au Forum. Le Forum était sur son chemin pour gagner l'Aventin en parlant de la Subura. Sa femme, tenant leur enfant, voulut l'arrêter sur le seuil en lui rappelant le meurtre de son frère ; il se dégagea doucement, et alla rejoindre Flaccus sur l'Aventin.

Flaccus était un séditieux qui avait pris les armes. Caius Gracchus, qui ne les avait point prises, eut tort d'aller près de lui ; mais évidemment sa vie était en danger. Les sénateurs, par leur décret, l'avaient voué à la mort comme son frère. L'Aventin avait été plusieurs fois, pour les plébéiens, un refuge ; c'était pour lui un *asile* ; il n'excitait point la sédition qu'il commettait la faute de suivre, et il fit ce qu'il put pour amener la paix.

Le mont Aventin avait toujours été la forteresse des mécontents. La loi Icilia y avait établi, par une distribution des terres publiques, pareille à celle que demandait les Gracques et qui avait réussi, un grand nombre de petites familles plébéiennes. Cette population de l'Aventin devait être favorable à la cause des réfugiés. Caius Gracchus trouvait sur cette colline démocratique, avec les souvenirs de l'insurrection contre le décemvirat, le temple érigé à la Liberté par son aïeul, et orné par son père d'un tableau qui représentait une scène d'affranchissement. Son éloquence, que Cicéron, peu suspect de partialité pour lui, a vantée, dut tirer parti de ce rapprochement.

Il voulut aller dans la Curie porter des paroles de concorde ; mais c'était insensé, et on ne le permit point ; alors, sur sa proposition, Fulvius y envoya le plus jeune de ses enfants, « le plus beau jeune garçon qu'on put voir, » dit Plutarque. L'enfant se présenta aux sénateurs timidement, gracieusement, en versant

des larmes, et prononça un discours de conciliation, que sans doute Caius Gracchus lui avait fait apprendre par cœur. Plusieurs étaient d'avis d'entrer en pourparlers; mais l'inflexible consul déclara, et je ne saurais l'en blâmer, qu'on ne pouvait traiter avec des rebelles : il congédia l'enfant, en lui disant de ne revenir que si la soumission était acceptée; on l'envoya de nouveau vers le sénat. Cette fois Opimius le fit arrêter, et ordonna l'assaut de l'Aventin.

Opimius avait prescrit aux sénateurs d'apporter des armes, et à chaque chevalier d'en faire autant et d'amener avec lui deux esclaves. On ne pouvait plus franchement accepter et précipiter la guerre civile. Flaccus y répondit en appelant les esclaves à sa défense; mais il n'avait pas affaire aux généreux *volons* que Sempronius, père des Gracques, avait affranchis.

Opimius fit crier à son de trompe que ceux qui poseraient les armes seraient amnistiés, et que ceux qui apporteraient les têtes de Gracchus et de Fulvius recevraient le poids de ces têtes en or (ce sont déjà les procédés des proscriptions), puis il marcha contre l'Aventin avec des archers crétois, milice étrangère propre à être employée contre les citoyens, comme le sont les Suisses. Vivement attaquée par eux, la petite troupe fut bientôt en fuite. Fulvius se jeta dans des thermes abandonnés, où il fut tué avec son fils aîné. Celui-ci avait été pris les armes à la main; mais ce

qui doit être une immortelle flétrissure pour Opimius et le parti vainqueur, c'est que le plus jeune des fils de Fulvius, ce charmant enfant qui, envoyé par son père, était apparu entre les deux partis comme un innocent génie de la concorde, fut égorgé après la victoire. On lui laissa le choix de sa mort : il dut être bien embarrassé, car il ne s'était, je pense, jamais encore demandé comment on s'y prenait pour mourir. A Rome, si l'on veut trouver une atrocité pareille, il faut franchir vingt siècles et arriver du fils de Fulvius au petit frère de la Cenci, malgré sa parfaite innocence sauvé à grand'peine du supplice par un avocat généreux, et condamné à assister au pied de l'échafaud à la mort de sa mère, de sa sœur et de son frère. On savait ce que l'on faisait en le gracier ainsi, car il survécut peu à l'horreur d'un tel spectacle, et les biens des Cenci passèrent aux Aldobrandini.

Caius Gracchus ne combattit point ; il n'était pas venu sur l'Aventin pour cela, mais pour disputer quelques moments sa tête à ses ennemis. Il entra dans le temple de Diane, sur la pente du mont Aventin, pour s'y tuer ; deux amis l'en empêchèrent. Alors il se mit à genoux, comme aurait fait un chrétien dans une église¹, et, tendant les mains vers la statue de la

¹ Les payens se mettaient à genoux en signe de dévotion. Sur une pâte antique citée par Winckelman, Diomède met un genou en terre devant le palladium au moment de le ravir. César et Claude montèrent à genoux l'escalier du Capitole ; Marc-Aurèle écrit à Fronton (ed.

déesse, lui demanda que ce peuple qui l'avait trahi ne fût jamais libre. Cette prière du désespoir ne devait pas tarder beaucoup à être exaucée.

Il voulut ensuite s'échapper du temple de Diane, situé vers le sommet de l'Aventin, dans le temple de la Lune, placé beaucoup plus bas¹, et de là, en sautant pour s'enfuir, il se donna une entorse, ce qui retarda sa fuite. Son projet était de gagner la porte Trigemina, par où l'on allait à Ostie; mais elle était gardée. Un de ses amis, Pomponius², empêcha

Mai, ep. 72) : Je prie Minerve à deux genoux, *genibus nixis*. Sommes-nous déjà dans la Rome moderne?

¹ Appien nous montre Caius Gracchus et ses amis se fortifiant dans le temple de Diane (I, 26). Ce temple était sur une esplanade encore visible vers le sommet de l'Aventin, un peu au-dessous du temple de Junon (Sainte-Sabine). C'est là qu'allèrent camper les soldats après la mort de Virginie (Den. d'Hal., XI, 43). Selon Plutarque (16), C. Gracchus, après la défaite des siens, se retire dans le temple de Diane, y fait sa prière et veut s'y tuer, puis est entraîné par ses amis. Ni l'un ni l'autre ne parlent du saut ni de l'accident. Le faux Aurélius Victor (*De Vir. ill. c. gr.*, 65) dit : « Dum a templo Dianæ desiliit talum intorsit. » Je crois qu'ici on a confondu le temple de Diane avec le temple de la Lune, où Gracchus serait descendu et qu'un passage de Tite Live (XI, 2) prouve avoir été beaucoup plus bas et peu éloigné du temple de Cérès (Santa-Maria-in-Cosmedin). C'est de là qu'il aurait sauté d'une faible hauteur. Le temple de Diane était trop élevé au-dessus du Vélambre pour tenter un pareil saut. On ne peut croire que le temple de Diane et le temple de la Lune soient le même, car leur dédicace ne se célébrait pas le même jour. (Beck., *Handb.*, p. 456.)

² Les expressions de Valère Maxime : « Concitatum sequentium agmen in porta Trigemina aliquandiu acerrima pugna inhibuit, » montrent selon moi qu'il y eut un vif combat près de la porte Trige-

ceux qui l'occupaient de fondre au-dedans sur Gracchus. Ne pouvant sortir par cette porte, il n'avait plus d'autre ressource que de passer le Tibre et d'aller chercher sur l'autre rive la porte du *Janicule*. Il s'élança sur le pont en bois (*Sublicius*). Ceux qui lui donnaient la chasse l'y poursuivirent. Un autre ami, Lætorius, arrêta un moment la poursuite, renouvelant presque, pour protéger la retraite du fugitif, l'exploit d'Horatius Coclès, que ce pont rappelait. De l'autre côté du fleuve était un bois consacré à la déesse Furina, divinité funèbre que son nom a fait confondre avec les furies¹. C'est là que Caius Gracchus fut atteint par ses persécuteurs, et qu'un esclave grec, par son ordre, lui donna la mort. Sa tête fut coupée et portée au consul par un misérable qui la remplit de plomb, et réclama, selon la promesse d'Opimius, le poids de la tête en or. L'histoire ne dit pas que, malgré la supercherie employée, le consul ait marchandé sur le prix; mais il ne permit pas qu'un tombeau fût élevé au petit-fils de Scipion l'Africain. Le corps de Caius fut jeté dans le Tibre, où l'on avait jeté celui de Tiberius. La maison

mina, mais non que C. Gracchus l'ait passée pour gagner le pont Sublicius, qui, je crois, était dans l'intérieur de la ville. Sans doute C. Gracchus voulait sortir de Rome par cette porte, une forte résistance de ses ennemis, qui s'en étaient emparés, l'en empêcha; alors il se replia sur le pont Sublicius.

¹ Nommée avec Mania. (Preller *Rom. myth.*, p. 48). Il y avait la déesse Furina et les Furinæ. Cicéron en a fait une furie (*De Nat. d.*, in, 18), et Plutarque les furies *ἄλσος; ἐρινυρίαι*

de Flaccus, sur le Palatin, fut rasée comme l'avait été autrefois celle de Spurius Cassius, qui valait mieux que lui. Trois mille personnes furent égorgées. Après la mort de l'ainé des Gracques, on s'était borné à trois cents ; mais plus l'aristocratie avait eu peur, plus elle se montra cruelle.

Après tous ses meurtres, Opimius, avec les biens de ceux qui avaient péri et les dots de leurs femmes, que l'on confisqua, éleva un temple à la *Concorde*. On a bien appelé *place de la Concorde* la place qui vit le sanglant triomphe de nos haines civiles, on a bien appelé *Commune-Affranchie* ma pauvre ville de Lyon après qu'on l'avait mise sous un joug de fer, et que les Opimius de ce temps-là avait fait monter sur l'échafaud qu'eux-mêmes méritaient, ses meilleurs citoyens, entre autres mon vertueux grand-père.

Ce temple de la Concorde dut être placé entre le Comitium et le Capitole, sur la plate-forme à laquelle un antique autel de Vulcain avait fait donner le nom de Vulcanal, à l'endroit même où Flavius de populaire mémoire avait dédié un temple à la Concorde¹, et où plus tard on en dédia un autre dont les traces sont encore visibles, car à Rome les temples dédiés à une même divinité, comme, depuis l'établissement du christianisme, les églises consacrées à un même saint s'élevaient dans le même lieu.

¹ T. Liv., ix, 46. Appien (*B. civ.*, i, 26) dit *dans le forum*. Ici, comme il arrive très-souvent, *dans* un lieu veut dire *près* d'un lieu.

Opimius plaça son temple et la basilique Opimia à côté l'un de l'autre, au-dessus du Comitium patricien, auprès du siège où le préteur rendit longtemps la justice; il voulait célébrer par ces deux monuments son triomphe, qui était celui de l'aristocratie et qu'il prétendait, bien à tort on l'a vu, être celui des lois.

L'insolence cruelle d'Opimius, dédiant un temple à la Concorde après avoir noyé dans le sang les mesures conciliatrices des Gracques, fut ressentie à Rome, et les auteurs des *pasquinades* du temps écrivirent la nuit sur le temple un jeu de mots grec qui faisait ressortir l'odieuse inconvenance d'une telle dédicace, et dont voici une sorte d'équivalent : temple à la *clémence* élevé par la *démence*¹. L'auteur anonyme de ce jeu de mots était plus près de la vérité que saint Augustin. Ce grand homme, venu tard, et quand le préjugé contre les Gracques était déjà fortifié par le temps, admire qu'on ait placé le temple de la Concorde en un lieu où il pût servir d'avertissement aux orateurs², et appelle le sénatus-consulte qui en a décrété la fondation un sénatus-consulte ingénieux (*eleganti sanè senatus consulto*.)

Il resta sans doute assez des biens confisqués des proscrits pour élever à côté du temple dérisoire de la Concorde une basilique qui porta le nom d'Opimius³.

¹ Ἔργον ἀπονοίας καὶ θυμολοίας ποιεῖ. (Pl., 17.)

² De Civ. D., III, 23.

³ Varr., L. Lat., V, 156.

Les basiliques étaient à la mode dans ce temps-là. Opimius acheva de se déshonorer en se faisant bannir de Rome pour avoir été acheté par Jugurtha. On éprouve quelque plaisir à penser que la fin d'un tel homme fut honteuse et triste, et à lire dans Cicéron qu'autant sa basilique était fréquentée à Rome, autant en Épire sa tombe était abandonnée¹.

Malgré mes sympathies pour les deux nobles victimes, je crois n'avoir pas déguisé leurs fautes ; mais je soutiens que leur tentative était généreuse et politique : ils voulaient prévenir par une transaction équitable le conflit qui allait s'élever entre la pauvreté du grand nombre, augmentée par des envahissements illégaux sur la propriété publique, et la richesse de quelques-uns, immodérément accrue par une flagrante iniquité. Ils voulaient aller au-devant du mécontentement des populations italiotes en leur offrant l'égalité des droits qu'elles réclamèrent par la guerre sociale, et qu'après une sanglante résistance il fallut leur accorder. Ces deux buts étaient grands ; il était sage et patriotique d'y tendre par une réforme de la législation. C'est ce que voulurent les Gracques. Ils échouèrent contre l'avarice et l'orgueil de leurs ennemis. Pendant les cinq premiers siècles de Rome, j'admire beaucoup l'aristocratie romaine, la fermeté et la suite de ses desseins, la hauteur de son courage

¹ Cic., *pro Sest.*, 67.

dans les périls ; mais dès lors on remarque en elle ces deux défauts, l'orgueil et l'avarice. Quand, à côté des vieilles races, viennent se placer les grandes existences financières, cet orgueil ne diminue pas, et cette avarice tourne à l'avidité. Le plus honteux de ces deux défauts, l'avarice, put seul fermer les yeux à l'équité, à l'opportunité des lois agraires, et l'orgueil aux avantages de la proposition de Caius en faveur des Italiens.

Les Gracques n'étaient dont point des factieux ; en voulant introduire légalement dans la constitution romaine des améliorations nécessaires et qui seules pouvaient la faire vivre ; ils étaient des novateurs éclairés et des conservateurs hardis. S'ensuit-il que tous les détails de leur conduite aient été irréprochables ? Qui est irréprochable dans les luttes civiles ? L'opiniâtreté de la résistance irrite et entraîne parfois trop loin. La plus grande faute de Tiberius fut de faire déposer par le peuple son collègue Octavius. La plus grande faute de Caius fut d'aller rejoindre Fulvius Flaccus et les insurgés de l'Aventin. Leur excuse est dans la nécessité, qui peut être une excuse, mais n'est jamais une justification. A faire autrement, il y allait pour l'un du succès de son noble et utile dessein ; pour l'autre, de la possibilité de vivre. N'importe, je ne les justifie point ; mais quand je compare l'ensemble de leur conduite avec celle des ennemis qui assassinèrent l'un et forcèrent l'autre à mourir, sans pouvoir les

accuser d'aucun crime, j'aurais peine à comprendre comment le nom des Gracques, déjà dans l'antiquité, était le synonyme de factieux :

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes ?

« Qui pourrait supporter les Gracques se plaignant de la sédition ? »

si je ne voyais de nos jours certains préjugés nationaux et populaires tout aussi peu fondés, et qui, les événements aidant, menacent de passer dans l'histoire.

Ce furent aussi les événements et les circonstances qui établirent l'injuste lieu commun sur les Gracques, lieu commun que du reste n'ont admis ni Salluste ni Plutarque ni complètement Appien. Les Gracques furent vaincus, ce qui est toujours une preuve qu'on a été coupable aux yeux de la partie aveugle de la postérité. Les annalistes et les auteurs de mémoires où puisèrent les historiens étaient presque tous des patriciens. Les principaux écrivains romains appartenaient au parti qui triompha par la mort des Gracques. Tite Live prend toujours en main la cause du patriciat par un reste de républicanisme qui, sous Auguste, le destructeur de la république, le niveleur par le despotisme, lui fait honneur. Cicéron, homme nouveau, parvenu par le talent, et dont l'ambition était de représenter et de conduire l'aristocratie, n'a garde d'en combattre les préjugés. Celui qui était si glorieux, et avec raison, d'avoir sauvé l'État par un coup dont la légalité lui était con-

testée, se croyait obligé de défendre les répressions qui ressemblaient en apparence à la sienne. Il ne trouve d'indulgence pour les Gracques que lorsque, combattant une loi agraire proposée par le tribun Rullus, il tient à ménager César, qui en est un des principaux auteurs, et dont Rullus est l'instrument. Sous l'empire, toute lutte contre l'autorité fut regardée comme un crime. La rhétorique, docile de sa nature, amplifia complaisamment le thème de la servitude, et c'est ainsi que s'est transmis de siècle en siècle une fausse vue de l'histoire des Gracques, contre laquelle Niebuhr, qui n'était point révolutionnaire, a eu la gloire de protester. Pour moi, venu après lui sur le Capitole et sur l'Aventin, j'y ai trouvé le souvenir pathétique de son récit de la mort des Gracques, que je lui ai entendu faire autrefois dans ses cours à Bonn, et qui, trente ans après, m'est encore présent à Rome.

Il y avait à Rome, dans le portique de Métellus, qui devint le portique d'Octavie, une statue, avec cette inscription : « A Cornélie, mère des Gracques¹ ! » La vertueuse sœur d'Auguste fut digne d'abriter sous le portique qui avait reçu son nom la vertueuse mère des Gracques. La fille des Scipions était représentée assise, sans doute dans cette noble et calme attitude qu'on a donnée depuis aux Agrippines, dont la pro-

¹ Pl., *Hist. nat.*, XXXIV, 14.

mière n'eut pas une âme moins forte et moins fière que la sienne. Je voudrais que cette statue existât encore, pour chercher dans ses traits la clef de cette grande âme, où durent se passer bien des luttes entre les opinions de la fille des Scipions et les sentiments de la mère des Gracques.

Dès leur enfance, elle éleva ses deux fils, qu'elle nommait ses joyaux, pour de grandes choses. « M'appellera-t-on toujours, disait-elle, la fille des Scipions ? Nem'appellera-t-on jamais la mère des Gracques ? » Après la mort de Tiberius, elle voulut détourner son frère Caius de la même entreprise. Ce n'était pas la douleur de la perte d'un fils ou la crainte d'en perdre un autre qui pouvait faire fléchir l'âme de leur mère ; mais elle s'appelait Cornélie, elle était de la hautaine race des Cornélius ; ses traditions de famille, les opinions de son entourage, lui faisaient condamner les projets de ses fils. Elle ne voyait dans celui de Caius Gracchus que le désir de venger Tiberius. « A moi aussi, lui écrivait-elle, rien ne semble plus beau que de se venger de ses ennemis, quand cela se peut faire sans que la patrie périclite ; mais si nous ne pouvons le faire qu'à ce prix, il vaut mille fois mieux que nos ennemis soient épargnés, et que la patrie ne périclite pas. » Dans ses inquiétudes de patricienne et de mère de famille, elle ajoutait : « Les entreprises téméraires de notre famille n'auront-elles pas un terme ? Où nous arrêterons-nous ? N'avons-nous pas assez agité et ébranlé l'État ? »

Gracchus eût pu lui répondre : « Ma mère, je veux l'affermir et le sauver. »

Mais les scrupules aristocratiques de Cornélie ne l'empêchaient pas, le jour où Caius était en danger, de faire venir de la campagne des clients pour le défendre. Et quand ses deux fils eurent succombé, les scrupules de parti et de race s'effacèrent devant le respect de son deuil, et elle adopta sans réserve leur cause, lorsqu'elle eut échoué.

Après la triste fin de Caius, elle se retira dans une villa près du cap Misène, non loin de Literne, où son père était mort dans un volontaire exil. Là, elle refusa d'un Ptolémée, qui lui offrait de l'épouser, le titre de reine d'Égypte. Elle y menait une existence grande et hospitalière. On venait de partout la visiter, l'entendre retracer le genre de vie de son père l'Africain, et raconter les actions et la mort de ses fils avec une fierté qui ne lui permettait pas les larmes, « non plus, dit Plutarque, que si elle eût raconté quelque ancienne histoire. » — « Les petits-fils du grand Scipion, disait-elle, étaient mes fils. » Et, faisant allusion au très-saint Capitole et au bois de la déesse Furina, au delà du Tibre : « Ils méritaient de tomber dans ces lieux consacrés, car ils sont morts pour une cause sublime, le bonheur du peuple romain. » Quand on la plaignait, elle, mère de douze enfants, de les avoir presque tous perdus, elle répondait : « Jamais je ne pourrai me dire malheureuse, car j'ai enfanté les Gracques. »

XVII

MARIUS ET SYLLA.

Patrie et origine de Marius.—Réforme électorale, les *pon-ti-fices* des comices.—Jugurtha à Rome.—L'arc de Fabius.—Les Romains pénètrent dans la Gaule.—Première invasion des peuples germaniques.—Les Teutons et les Cimbres défaits par Marius.—Souvenirs de sa victoire en Provence.—Monuments à Rome, les trophées de Marius, le temple de l'Honneur et de la Vertu.—Portique et maison de Catulus.—Temple de la *Fortune de ce jour*.—Politique double de Marius; il assiège Saturninus au Capitole, Saturninus est tué dans la Curie.—Maison de Marius.—Guerre sociale; maison de Livius Drusus, son rôle politique, sa mort.—Violences dans la Curie et dans le Forum.—Sylla marche sur Rome, combat dans le marché Esquilin et près du temple de Tellus.—Fuite de Marius.—Départ de Sylla pour l'Asie.—Guerre de deux consuls dans le Forum.—Retour de Marius, Marius au Janicule, à la porte Capène.—Égorgements de Marius, sa mort.—Rome pendant l'absence de Sylla; incendie du Capitole.—Sylla devant Preneste.—Massacres à Rome.—Sylla à la porte Colline.—Massacre des prisonniers.—Les proscriptions, têtes dans le Forum.—Début de Catilina.—Temple de la Fortune, à Préneſte.—L'abdication de Sylla; pourquoi il a abdiqué.—Sylla voue deux temples à Hercule.—Réédification du Capitole.—Mort de Sylla.

Quand Caius Gracchus, a dit Mirabeau, tomba sous le fer des patriciens, il ramassa une poignée de pous-

sière teinte de son sang et la lança vers le ciel; de cette poussière naquit Marius. La phrase un peu emphatique de Mirabeau est historiquement vraie. Les patriciens n'avaient rien voulu céder aux Gracques et ils furent décimés par Marius. La lutte changea de nature. On ne se combattit plus seulement avec des lois, mais encore avec des proscriptions.

Marius, c'était la plèbe incarnée; inculte, impitoyable, formidable comme elle, il avait quelque chose de Danton, si Danton eût été soldat. Ses traits exprimaient, sans doute comme ceux de Danton, cette puissante et violente nature. Nous n'en pouvons juger par aucun portrait de Marius¹.

Plus heureux que nous à cet égard, Plutarque avait vu, à Ravenne, une statue en marbre dont les traits répondaient bien à la rudesse et à l'âpreté du caractère de Marius.

Calus Marius était né près d'Arpinum² dans le pays

¹ Le buste du Vatican (*M. Chiar.*, 511 A) fait pendant à un prétendu buste de Caton non moins grotesque. Ce n'est ni Marius ni Caton : les deux bustes se ressemblent ; Marius et Caton ne pouvaient se ressembler. La statue du Capitole a une physionomie trop débonnaire pour rappeler celle dont parle Plutarque ; le Marius de la villa Albani porte des moustaches et a l'air d'un sot, ce que Marius n'était point. Aucun des portraits de Marius ne ressemble aux médailles, dont au reste l'authenticité est peu sûre ; l'auteur de *l'Iconographie romaine* le donne d'après une pâte de verre qu'il dit unique et ne croit pas plus ancienne que le deuxième siècle de l'ère chrétienne.

² A Cereata, une inscription où il est parlé des Cereatini Mariani, et qui a été trouvée au couvent de Casa-Mari, entre Veroli et Arpinum.

des Volsques. Il était de cette race de montagnards appartenant à la même famille de peuple que les Sabins; il en eut la vigueur et la dureté. Comme Caton, Marius est un vieux Sabin; mais, venu quand le meurtre des Gracques a rendu toute conciliation avec le passé impossible, il emploiera sa vigueur non à conserver ou à réformer, mais à détruire. Les Gracques voulaient organiser la démocratie, Marius la vengea.

Il n'avait que deux noms¹, comme la plupart des hommes de race sabellique. Les dédains patriciens ont exagéré l'humilité de son origine. Un paysan, même alors, eut pu difficilement épouser la tante de César, une femme de la famille des Jules la plus noble de Rome².

Ceux des patriciens, qui sentaient qu'il fallait donner un cours à l'irruption démocratique, adoptaient parfois quelque plébéien dans lequel ils remarquaient un mérite dont ils se faisaient les promoteurs; c'est ainsi qu'un Valerius avait adopté et poussé Caton; un Metellus fit de même pour Marius.

Son talent pour la guerre avait été reconnu et signalé par un autre patricien bien illustre, Scipion Émilien,

porte à croire que la tradition qui a donné à ce couvent son nom, *Casa Mari*, peut avoir quelque vérité.

¹ Le nom de Marius paraît avoir quelque ressemblance avec celui d'une nymphe Marica à laquelle était consacré le marais dans lequel Marius lui-même se cacha près de Minturne. (Vell. pat., II, 19.)

² Marius n'était pas proprement un paysan; il était né dans une ville et avait été élevé dans une ville, Arpini altus. (Sall., *Jug.*, 63.)

sous lequel Marius servait en Espagne, et qui, comme on lui demandait quel général pourrait lui succéder un jour, répondit en mettant la main sur l'épaule de Marius encore inconnu :

« — Peut-être cet homme-là. »

En effet, le vrai génie de Marius était le génie de la guerre. Il ne fut jamais orateur à Rome où tout le monde l'était plus ou moins. Intrépide soldat sur le champ de bataille, les agitations du Forum le troublaient. Il y a d'autres exemples de ce contraste : si le vainqueur de cent batailles a eu peur une fois dans sa vie, c'est au conseil des Cinq-Cents. La politique de Marius, tour à tour rusée ou violente, n'eut jamais de grandeur. Il ne servit d'autre cause que celle de son ambition. Parti d'en bas, il voulut s'élever. Marius, que n'avait point atteint les lumières de la philosophie grecque, était comme le sont aujourd'hui les brigands des montagnes d'Arpino, sanguinaire et dévot. Une devineresse, probablement juive, appelée Marthe, qu'il menait toujours à sa suite, lui avait promis, disait-on, qu'il serait sept fois consul. Il marcha résolument vers son septième consulat à travers le sang des ennemis et des Romains.

Ce qui prouve que le terrible soutien du parti démocratique n'avait dans le principe aucune opinion politique arrêtée, c'est que l'un des premiers actes publics du futur chef de la démocratie romaine fut de s'opposer énergiquement à la proposition d'une distribu-

tion de blé, sans doute à l'instigation des Métellus qui l'avaient fait nommer tribun et de l'influence desquels il attendait alors son avancement.

Mais bientôt il traita le sénat et les Métellus avec l'insolence d'un parvenu sentant sa force, à la suite d'une sorte de réforme électorale assez singulière qu'il avait voulu introduire pendant son tribunat.

Il s'agissait des ponts sur lesquels on passait pour aller voter.

Marius voulait qu'on fit ces ponts plus étroits¹. Sans doute pour prévenir la fraude que l'affluence et la confusion pouvaient occasionner. Cette mesure était toute semblable à celles qu'aujourd'hui, en France, les électeurs sont obligés de prendre pour assurer la sincérité du vote; il fallait qu'elle fût efficace, car elle déplut grandement au parti aristocratique. Les consuls décrétèrent qu'aucun changement ne serait fait aux ponts, et mandèrent Marius dans la Curie. On espérait l'intimider, mais Marius n'était pas timide. Il entra dans la Curie, comme il serait entré au Forum, et menaça les consuls de les faire arrêter s'ils ne retiraient le décret; L. Métellus, un des consuls, ayant exhorté son collègue Cotta à le maintenir, Marius appela un serviteur des tribuns qui se tenait hors de la salle et lui donna l'ordre de conduire Métellus en prison. Ce jour-là, le Sénat dut regretter les Gracques.

Malgré cette insulte de son protégé, le frère de ce Mé-

¹ Cic., *De Legg.*, III, 17.

tellus le choisit plus tard pour son lieutenant et l'emmena en Afrique où il allait combattre Jugurtha. Sans doute les talents militaires de Marius, dont le consul sentait qu'il avait besoin pour vaincre un tel ennemi, le faisait passer sur l'insulte. Marius avait montré en Espagne ce qu'il valait en rétablissant la discipline dans l'armée et en exterminant les brigands dont le pays était infesté. On nommait sans doute ainsi des *guerillas* faisant la guerre de montagnes. Venir à bout de brigands ordinaires n'aurait pas fait tant d'honneur à Marius.

En Afrique, le lieutenant et le général ne vécurent pas longtemps en bonne intelligence. Imaginez sous l'ancien régime, placés dans le même rapport, un officier de fortune et un grand seigneur. Marius demanda un congé pour venir à Rome briguer le consulat. « Tu peux attendre, répondit impertinemment l'aristocrate romain, il sera temps pour toi d'être consul avec mon fils. » Marius partit, vint à Rome et fut consul. Le tout sans permission.

Auparavant, il avait échoué pour l'édilité et avait eu beaucoup de peine à emporter la préture; Marius dut être bien irrité et bien aigri par les obstacles qu'apportait à son ambition le mépris de ces nobles qu'il méprisait. « Ils méprisent ma nouveauté, lui fait dire Salluste, et moi leur incapacité... Tous les hommes sont égaux par nature; le plus noble, c'est le plus vaillant... S'ils me méprisent, ils méprisent leurs aïeux,

dont la noblesse a commencé par ce qui fait la mienne : le mérite¹. »

Quand Marius disait ces choses de sa forte voix à la tribune, le Forum devait trembler d'un tonnerre d'applaudissements.

Marius, homme nouveau, se vantant de son origine, accusant et bafouant les nobles de naissance et de fortune, était l'idole du peuple ; les paysans et les ouvriers que nous rencontrerons souvent dans les scènes orageuses du Forum, quittaient leurs travaux pour lui faire cortège. Dans le champ de Mars, les centuries nommèrent Marius consul, et dans le Forum les tribus lui conférèrent le commandement de l'armée d'Afrique, le dispensant de tirer au sort, comme c'était l'usage entre les consuls, la province qui devait lui échoir en partage, et malgré une décision du sénat qui avait donné la Numidie à Métellus.

Ce fut une grande satisfaction pour son orgueil blessé d'aller prendre ce commandement et de l'enlever à Métellus qui s'éloigna avant son arrivée pour éviter l'humiliation de le lui remettre en personne.

Marius composa son armée de tout ce qui se présentait, enrôla force prolétaires et même des esclaves. Il commença la guerre en brûlant les villes et tuant les prisonniers. Mais Jugurtha, tantôt attaquant l'ennemi, tantôt s'enfonçant dans le désert², était insaisis-

¹ Sall., *Jug.*, 85.

² Sall., *Jug.*, 74.

sable, comme le fut longtemps Abd-el-Kader. Une secrète négociation s'ouvrit avec Bochus, prince numide qui, après bien des tergiversations, livra Jugurtha. Cette négociation fut conduite avec beaucoup d'adresse par un jeune patricien auquel Marius l'avait confiée, et qui prétendit en avoir tout l'honneur. De ce moment date la rivalité qui devait plus tard mettre aux prises Marius et ce jeune patricien. Il se nommait Cornelius Sylla.

Jugurtha fut amené prisonnier à Rome. Il y était déjà venu et la visite qu'il y avait faite se lie trop aux événements du Forum et de la Curie pour ne pas être racontée dans cette histoire.

Jugurtha était un Numide qui avait servi dans l'armée romaine, un barbare civilisé, ce qui est la pire espèce de barbares. Nul ne connaissait mieux la corruption qui avait pénétré dans les mœurs de la république. On peut dire qu'il l'exagérait. « Tout se vend à Rome, » disait-il, et il se croyait bien assuré d'y acheter un jugement favorable. Cependant il perdit son procès.

Ce procès entre des princes africains, débattu dans la Curie et le Forum romain, commença par l'accusation contre Jugurtha que le prince dépouillé, Atherbal, adressa au Sénat. Après que sa lettre eut été lue, de vifs débats s'élevèrent; quelques-uns étaient indignés; les sénateurs que Jugurtha avait gagnés prenaient hautement son parti. Parmi leurs adversaires les plus décidés, on remarqua avec étonnement *Æmilius Scau-*

rus. C'était un homme habile qui, trouvant les largesses du roi distribuées avec trop d'imprudence et d'éclat, ne voulut pas se laisser compromettre par elles. Mais son tour devait venir.

Bientôt on apprit que Jugurtha, au mépris de ses engagements, avait usurpé les terres d'un roi allié du peuple romain, pris la ville de Cirtha (Constantine), égorgé ce roi et avec lui des négociants romains.

Jugurtha avait des envoyés à Rome qui, admis devant le sénat, cherchaient à adoucir les esprits et à trainer les choses en longueur, selon les procédés encore en usage dans la diplomatie orientale. Mais le tribun Memmius dénonçait vigoureusement au peuple ces coupables lenteurs.

Jugurtha fit partir pour Rome avec son fils deux autres envoyés qui avaient pour instruction : corrompre tout le monde. *Omnes mortales pecunia aggrediendos.*

Cette fois, la vertu jusqu'ici intraitable d'Æmilius Scaurus, jugea qu'il était temps de céder. Il alla en Afrique intriguer avec Jugurtha, dont le consul Bestia accepta la soumission.

Ce fut une grande agitation à Rome; en tout lieu, dans toutes les réunions¹, on discutait la conduite du consul; les plébéiens étaient furieux, les aristocrates inquiets. Approuveraient-ils une si grande injustice, ou casseraient-ils le décret consulaire?

¹ Sall., *Jug.*, 30.

On manda vers Jugurtha un honnête homme de l'austère gens Cassia. Celui-ci obtint du Numide qu'il viendrait se faire juger à Rome, lui donnant sa parole pour sauf-conduit.

Jugurtha parut au Forum dans un humble costume, fait pour exciter la commisération. Comprenant que, cette fois, son sort ne dépendait plus du sénat, il avait acheté un tribun.

Le peuple était animé de la plus violente colère. Les uns voulaient que l'on mit le roi numide en prison; d'autres qu'il fût puni de mort. Memmius commença par calmer ces transports, puis somma Jugurtha, s'il voulait rentrer en grâce auprès du peuple romain de faire connaître ceux par les conseils desquels il avait agi. Car c'était à eux que l'indignation populaire en voulait plus qu'à lui. Le tribun Fabius défendit à Jugurtha de répondre. Malgré les menaces et les cris de la multitude furieuse qui remplissait le Forum et faisait mine de se jeter sur lui, Jugurtha ne répondit point, il avait acheté son propre silence. L'impudence triompha, dit Salluste, et le peuple se retira joué.

Jugurtha profita de ce répit pour faire assassiner, dans Rome, un prétendant numide qu'on voulait lui opposer; puis il partit renvoyé par le sénat, en disant : « Ville vénale, tu n'attends qu'un acheteur. » Jugurtha avait encore trop bonne opinion de Rome, car elle devait se livrer pour rien.

Tel avait été le premier voyage de Jugurtha à Rome.

Il y revenait, cette fois, en captif et destiné à une mort qu'il avait bien méritée. On réserva son supplice pour le triomphe de Marius ; après qu'il y eut figuré avec ses deux fils, tout près de ce Forum, où son impudence avait bravé la colère du peuple romain, il fut plongé nu dans le cachot souterrain de la prison Marmertine. C'était le 1^{er} janvier. L'Africain ne fut sensible qu'à la température, et s'écria : « Romains, vos étuves sont froides. » Il ne dit plus rien et mourut de faim au bout de six jours.

De quoi pouvait-il se plaindre ? On le traitait comme les vestales qui avaient failli. Les Romains n'étaient pas barbares seulement pour lui.

Mais une plus grande gloire que celle de la défaite ou de la prise de Jugurtha attendait Marius. Il allait repousser la première invasion des peuples germaniques.

Les peuples celtiques ne donnaient plus d'inquiétudes. En Italie, les Gaulois étaient devenus Romains ; au delà des Alpes, ils étaient sur la défensive ; les armes romaines pénétraient dans la Gaule méridionale, où deux colonies, Aix et Narbonne, venaient d'être fondées. A ce commencement des conquêtes dans la Gaule, se rattachait l'arc de triomphe élevé à un Fabius, vainqueur des Allobroges¹, et son triomphe avait été mérité par un combat important livré, sur les bords de

¹ L'*Arcus Fabianus*, érigé à l'endroit où la voie Sacrée débouchait dans le Forum.

l'Isère où vont nous ramener les victoires de Marius, non-seulement aux Allobroges, mais encore à la puissante nation des Arvernes, combat qui assura la Gaule méridionale aux Romains.

Mais derrière les populations celtiques, au bord du Danube comme au bord du Rhin, était l'immense armée des nations germaniques destinées à détruire l'empire romain, et qui, pour la première fois, apparurent formidables au temps de Marius.

L'Italie était sérieusement menacée : les Teutons et les Cimbres¹ venaient fondre sur elle ; plusieurs généraux avaient été battus ; à Rome, l'exaspération populaire était au comble : le peuple voulait faire condamner à mort, Caepion, un de ces généraux. Un tribun ayant osé, à l'instigation des patriciens, intercéder contre ce jugement, fut chassé du Forum.

La marche des Cimbres et des Teutons était la migration d'un peuple avec femmes et enfants, demandant des terres pour s'établir. Après avoir rôdé sur la frontière du monde romain, depuis le Danube jusqu'à

¹ Les Cimbres étaient-ils des Celtes ? M. Mommsen (n, p. 170) me paraît très-bien établir qu'ils étaient de race germanique ; on retrouve dans leur nom le mot *kampo* (ou kamper), *guerrier* en ancien allemand. Ceux qui les croient de race gauloise y retrouvent le nom des *Kymris*, peuple celtique ; on a beaucoup abusé des Kymris qu'on a été chercher jusque chez les Cimmériens. M. de Courson a montré que *kymro* chez les Gallois n'est pas un nom de peuple, mais désigne la condition d'homme libre. (*Id. Bretagne, du cinquième au douzième siècle*, p. 5-6.)

l'Èbre, les deux nations, qui avaient fait leur jonction à Rouen puis s'étaient séparées, furent écrasées par Marius : les Teutons près d'Aix en Provence, et les Cimbres près de Verceil, en Piémont. Le grossier plébéien devenu consul sauva deux fois Rome.

Des vestiges de la défaite des Teutons subsistent encore aujourd'hui en Provence ; qu'on permette à un Français de quitter Rome un moment pour la France et de suivre les traces de Marius dans cette Provence que ses souvenirs et ses ruines font si romaine.

Pour tenir ses soldats en haleine par le travail et pour faciliter l'arrivée des transports qui lui étaient envoyés d'Italie, Marius avait creusé, parallèlement au Rhône, un canal appelé *fossa Mariana*. Ce canal avait seize milles de longueur ; il formait comme un bras artificiel du fleuve et s'en détachait à un mille au-dessus de l'embouchure : il servait à éviter des bas-fonds où les bâtiments engraient. On suit encore la direction de la *Fossa* de Marius, et le village de Foz conserve la trace de ce nom. Sans nous éloigner de Rome, nous pouvons trouver un travail analogue au canal de Marius : le bras droit du Tibre, le seul navigable aujourd'hui, est un canal artificiel du même genre et créé dans le même but.

La plaine que couvrirent cent mille cadavres de Teutons, s'appela d'un nom hideux, la plaine de la *Pourriture* et a donné son nom au village de la *Pourrière*.

Enfin, chaque année les habitants d'une commune aux environs d'Aix gagnent processionnellement le sommet d'une colline, y font deux grands tas de broussailles auxquelles ils mettent le feu en criant : *Victoire!* Cet usage tire bien probablement son origine des feux de joie que les habitants du pays allumèrent pour fêter leur délivrance; la colline elle-même s'appelle sainte *Victoire*, la *victoire* de Marius est devenue une sainte chrétienne. C'est ainsi qu'à quelques lieues de Rome le sommet du *Soracte* s'est appelé *saint Oreste*.

Retournons à Rome, où nous attendent d'autres monuments de la double victoire de Marius. Ce sont d'abord *les trophées*¹, qui lui furent érigés sur le Capitole* et ailleurs; ces trophées, abattus par Sylla, furent relevés par César que cet acte rendit très-populaire. Aujourd'hui, au sommet de la rampe du Capitole, on voit deux trophées qu'on appelle trophées de Marius, ce que le caractère de la sculpture ne permet point d'admettre. Tout porte à croire qu'ils viennent d'une

Cujus bina tropæa in urbe spectantur.

Val. Max., vi, 9, 14.

* Ovide parlant de Cléopâtre, que César avait amenée à Rome, où l'on disait qu'il voulait la couronner :

Fædaque Tarpeio conopia tendere saxo.

Jura dare *statuas inter et arma Mari*.

Prop., iv, 11, 45.

nymphée d'Alexandre Sévère¹ dont un reste existe près de Sainte-Marie-Majeure.

La relation de ces trophées de l'empire avec les trophées qu'on avait élevés à Marius sur l'Esquilin, d'où ils ont été apportés au Capitole, n'en est pas moins certaine. On les avait érigés au temps de l'empire dans le voisinage de l'emplacement des trophées de Marius, sur l'Esquilin², en mémoire de ces trophées³; nous le savons par la tradition qui avait perpétué le souvenir de leur origine⁴. Le monument dont ils faisaient partie s'appelait au moyen âge *Cimbrum*, et au quinzième siècle le Pogge les a vus en place⁵.

¹ Ch. Lenormant, *Rev. de Num.*, 1842, p. 332-39.

² Selon Uggeri, Nibby (*R. mod.*, II, p. 608), ils y auraient été apportés du forum de Trajan.

³ De même, on en avait élevé d'autres sur le Capitole, au temps de l'empire (diplôme de Domitien, cité par Canina, *Esp. top.*, p. 468), mais pas à la même place, près du temple de Fidès, lui-même voisin du temple de Jupiter, c'est-à-dire d'Araceli.

⁴ In Esquilino monte fecit templa Marii quod nunc vocatur Cimbrum. (Montfaucon, *Diar. It.*, cité par Canina, *asp. top.*, p. 157.)

⁵ *Ord. rom.*, 1143, p. 141. Can., *Rom. ant.*, p. 155. Templum ex manubiis Cimbricis a C. Mario factum in quo trophæa ejus conspiciuntur. (Le Pogge, *De Var. urb. Romæ*, p. 50.) Montfaucon et Le Pogge paraissent avoir confondu la nymphée d'Alexandre Sévère avec le temple élevé par Marius à l'Honneur et à la Vertu dont il sera parlé tout à l'heure. L'église de Saint-Julien, très-voisine de la Nymphée, s'appelle San-Juliano ai Trofei di Mario (Beck., *Handb.*, p. 540). La place sur laquelle ces trophées s'élevaient doit être l'*area Marianorum monumentorum*, nommée par Valère Maxime (II, 5, 6) avant le Vicus Longus, aujourd'hui via di San-Vitale, qui n'est pas loin de là.

Si les trophées de Marius sur l'Esquilin étaient consacrés à l'exterminateur des Cimbres, ceux du Capitole l'étaient au vainqueur de Jugurtha¹. Les trophées de la rampe du Capitole, bien qu'ils ne puissent être autre chose qu'une imitation des trophées élevés à Marius sur l'Esquilin, représentent à la fois et ses trophées de l'Esquilin et ceux du Capitole; les premiers par leur origine, les seconds par le lieu où on les a placés.

Marius, comme l'avait fait Marcellus, éleva un temple à l'Honneur et à la Vertu, sur le mont Capitolin, au-dessous de la citadelle². Il avait donné à ce temple peu d'élévation³, non point par modestie, cette vertu n'était pas à son usage, mais dans la crainte que trop élevé il ne gênât les auspices qu'on prenait

¹ Nous savons par Suétone (*Cæs.*, 11) que c'était la double destination qu'avaient les trophées de Marius, et par Plutarque que les trophées accompagnés de statues que Bocchus avait élevés à Sylla, étaient sur le Capitole (*Plut.*, *Syll.*, 6). Marius, jaloux comme on sait de la prétention qu'avait Sylla d'être le véritable auteur de la capture de Jugurtha, dut ériger les siens sur l'emplacement même d'où il fit disparaître ceux de Sylla.

² *Vitr.*, III, 2, 5. Ceci indique l'emplacement du temple à l'est ou au sud-est, au-dessous de la roche Tarpeienne. Vitruve dit qu'il était *ad Mariana*, ce qui doit s'entendre je crois des trophées de Marius et détermine aussi leur emplacement.

³ *Fest.*, p. 344. C'était un petit temple; Vitruve (*Præf.*, VII, 17.) l'appelle *Mariana Cella*; cette expression prouve qu'il n'y avait qu'une *cella*. Marius n'avait pas respecté le principe religieux auquel on avait forcé Marcellus d'obéir, en faisant en réalité *deux* temples pour les *deux* divinités.

sur la citadelle, et que les augures ne forçassent celui qui l'avait érigé, tout Marius qu'il était, à le démolir.

Ces mots Honneur et Vertu peuvent étonner quand il s'agit de Marius, car Marius n'était ni un sage, ni un chevalier, mais il faut se rappeler ce que j'ai dit du sens qu'ils avaient chez les Romains : *Virtus*, c'était le courage, la force d'âme ; *Honor* exprimait l'investiture des fonctions publiques. Ni le courage, ni la force d'âme ne manquaient à Marius ; déjà plusieurs fois consul, l'*honor* ne lui faisait point défaut ; le plébéen parvenu par son mérite entendait comme l'avait entendu un autre plébéen, Marcellus, établir que les honneurs devaient toujours accompagner le mérite ; c'est ce que Salluste lui fait dire en propres termes. Marius l'avait dit, par le nom de son temple, avant Salluste.

Marius, après sa victoire sur les Teutons, avait refusé les honneurs du triomphe parce que les Cimbres étaient encore en Italie ; il triompha des Teutons et des Cimbres avec son collègue Catulus, qui l'avait aidé à vaincre ces derniers. Catulus était un patricien, homme de guerre médiocre, que le parti aristocratique voulait opposer à Marius. Catulus éleva aussi son trophée, non pas dans un lieu public, par l'assentiment populaire, mais chez lui, dans un portique orné des dépouilles des Cimbres ¹ qu'il fit construire à

¹ Il y plaça le taureau de bronze par lequel les Cimbres avaient coutume de jurer. (Plut., *Mar.*, 23.)

ses frais près de sa magnifique demeure du Palatin, élevée sur l'emplacement de celle de Fulvius Flaccus, l'ami du second Gracque. La maison de Flaccus avait été rasée par ordre du sénat, auquel il ne déplaisait pas sans doute qu'un des siens effaçât sous la splendeur de sa magnifique habitation et sous le luxe glorieux de son portique, le souvenir du tribun vaincu.

Catulus dédia aussi, sur le Palatin, un temple à la *Fortune de ce jour*¹, ce qui, comme le dit Cicéron², était une manière de désigner la fortune de chaque jour. Catulus avait bien raison de dédier un temple à la Fortune, cette Fortune était l'arrivée de Marius qui l'avait sauvé³.

Déjà Marius avait été cinq fois consul; pour l'être une sixième il employa des moyens indignes de sa gloire, il s'associa avec deux démagogues de la pire espèce, Saturninus et Glaucias, qui parodiaient misérablement les Gracques et dont chacun avait assassiné son concurrent. Marius, nommé consul, servit d'abord leurs desseins par un acte de perfidie effrontée : Satur-

¹ Base Capit., X. Ce temple donnait son nom à une rue, comme aujourd'hui les églises.

² *De Legg.*, II, 11. Ce temple fut dédié de nouveau par Catulus, mais il remontait au moins à Paul Émile. (Pl., xxiv, 19, 5.)

³ Selon Plutarque (*Mar.*, 27), c'est Catulus qui aurait décidé de la victoire; mais il cite les Mémoires de Catulus (26) et ceux de Sylla, qui à ce moment était lieutenant de Catulus, témoignages suspects de partialité. Il convient du reste lui-même que toute la gloire de ce grand fait d'armes fut attribuée à Marius.

ninus ayant proposé que les sénateurs vinssent à la tribune affirmer par serment qu'ils se soumettaient à une loi dont il était l'auteur, Marius déclara dans la Curie qu'il ne prêterait point ce serment. Son but était de faire prendre le même engagement à Métellus, qui le prit en effet. Peu de jours après, Saturninus appela les sénateurs à la tribune pour prêter le serment en question. Marius y parut ; on fit un grand silence et l'on se demandait ce qu'il allait dire. Marius n'hésita pas à violer, pour plaire au peuple, la promesse qu'il avait faite pour tromper le sénat, et il prêta le serment demandé par les tribuns.

La multitude applaudit bruyamment à ce parjure ; les patriciens présents baissèrent la tête et furent consternés. Tous les autres sénateurs jurèrent par peur ; Métellus, en dépit d'un plébiscite qui l'avait mis hors la loi pour avoir refusé de le faire, tint bon et ne jura point ; il fut forcé de s'exiler mais conserva l'honneur.

Après cette comédie en deux actes, joués l'un dans la Curie, l'autre dans le Forum, Marius en joua une autre dans sa maison. Saturninus s'était discrédité par ses violences ; pour ruiner une candidature de Q. Métellus, il l'avait fait assiéger par la populace dans le Capitole et avait fait égorger par elle A. Nonius, que le parti du sénat désirait voir nommer tribun ; les soldats de Marius, qui étaient mêlés dans toutes les émeutes populaires, avaient aidé le coup. Cependant les patri-

ciens, ayant résolu d'abattre Saturninus, s'adressèrent à Marius. Saturninus vint aussi le trouver pour réclamer son appui. Marius le fit entrer par une autre porte sans que les envoyés du sénat en sussent rien. Incertain du parti qu'il devait prendre, il alla plusieurs fois d'eux à lui, les quittant tour à tour sous un prétexte de santé qu'on ne saurait indiquer ici. Cette anecdote, peut-être inventée, peint parfaitement la situation embarrassée et la politique indécise de Marius, résolu seulement sur le champ de bataille. Enfin, voyant le sénat et les chevaliers, les nobles et les riches décidés à se débarrasser de Saturninus, il consentit à les débarrasser d'un complice auquel il devait beaucoup. Tous les patriciens prirent les armes, même ceux qui étaient âgés et malades, ceux qui pouvaient à peine marcher¹, comme le vieux Scævola. Marius, appuyé sur une pique, se plaça devant la porte de la Curie pour la défendre², éprouvant sans doute une certaine joie et un certain orgueil à protéger ceux qui l'avaient dédaigné. Après un combat en règle dans le Forum, Saturninus et les siens se retranchèrent sur le Capitole. Marius ne tenta point l'assaut : le mont Capitolin, d'un accès si facile aujourd'hui, était alors très-abrupt,

¹ Cic., *Pr. Rab.*, 7.

² Val. Max., III, 2, 18. Valère Maxime, qui admire beaucoup trop en cette circonstance le dévouement de Marius à l'État, pour le rendre plus intéressant le représente comme accablé de vieillesse, « senio confectum. » Marius n'avait alors que cinquante-neuf ans.

comme on peut en juger là où l'on voit à nu la roche Tarpéienne; il préféra réduire les insurgés en coupant les canaux par où l'eau pouvait leur arriver : c'était, je pense, les conduits de l'eau Marcia. L'un des révoltés voulait incendier le Capitole, les autres appelèrent Marius et se rendirent à lui. Marius les enferma dans la Curie, peut-être pour les sauver; mais les patriciens vainqueurs escaladèrent l'édifice; démolirent le toit et assommèrent les prisonniers avec des tuiles, ne respectant pas plus le lieu des assemblées du sénat que leurs adversaires ne respectaient le sénat lui-même. Marius, si grand comme homme de guerre, se déconsidéra beaucoup dans les deux partis par le rôle double qu'il venait de jouer. Métellus ayant été rappelé de l'exil, Marius quitta Rome afin de ne pas voir la rentrée de son ennemi. A son retour, pour entretenir cette popularité qui allait s'amoindrissant, il se fit bâtir une maison près du Forum, afin d'être toujours à la disposition du peuple; elle devait se trouver à l'entrée de la Subura, quartier populaire où logea aussi César, probablement dans la maison de son oncle Marius.

La guerre sociale vint fournir à Marius une occasion de se relever de la triste situation que lui avait faite les indécisions de sa politique; mais il y recueillit peu de gloire. Après la première campagne, il fut remplacé : le vainqueur des Cimbres vieillissait et devenait toujours plus impropre aux travaux de la guerre.

Mais il n'en voulait convenir ni avec les autres ni avec lui-même, et donnait un spectacle assez ridicule en venant chaque jour dans le champ de Mars partager les exercices des jeunes gens, pour faire croire qu'il était jeune aussi. Il finit par aller cacher sa mauvaise humeur dans une villa, près de Naples, tandis que son éternel rival Sylla se distinguait sur le théâtre qu'il avait été forcé d'abandonner. Cette première période de la guerre sociale qu'on appela guerre des Marses, et à laquelle prirent part les Samnites, les Campaniens, les Ombriens et les Étrusques, inspirait à Rome de grandes craintes. Tous les citoyens s'armèrent; on forma avec les affranchis une sorte de garde civique pour la défense de la ville. Le corps du consul Rupilius Lupus, tué dans une défaite, ayant été apporté à Rome, y produisit une grande consternation; les magistrats déposèrent la pourpre et prirent le deuil, le sénat ordonna que désormais les généraux seraient enterrés là où ils tomberaient, précaution qui montrait quels troubles on redoutait et à quels malheurs on s'attendait. Au commencement de la guerre, ce même Lupus avait découvert dans son armée des intelligences avec l'ennemi; il s'en était suivi l'établissement d'une commission pour juger les traîtres et une véritable terreur à Rome.

Rome était en présence d'une haine plus profonde que celle d'Annibal, la haine de la révolte provoquée par l'oppression; et qui produisait la fureur

de la résistance. On a trouvé, près d'Ascoli, sur un des champs de bataille de cette guerre, des balles de fronde sur lesquelles sont gravés ces mots : *Mars Vengeur ; Rome, touche*, menaces de cette haine et réponse de cette fureur portées, avec la mort, d'un parti à l'autre et qu'en présence de ces missives homicides nous croyons entendre encore aujourd'hui ¹. Cette insurrection, par laquelle l'Italie voulut s'affranchir du joug de Rome, a eu pour principal théâtre les âpres montagnes qui sont au sud et à l'est de l'horizon romain ; mais elle fut préparée dans Rome par des menées secrètes, et amena dans le Forum des scènes qu'il m'appartient de raconter.

Celui qui fut le chef de la première ligue sociale, Pompédus Silo, était venu s'entendre avec le protecteur des Italiens, M. Livius Drusus, et logeait dans sa maison. C'est dans cette maison qu'il menaça d'un air sérieux et avec une voix terrible M. Caton, enfant, de

¹ On conserve au palais Barberini une inscription qui paraît se rapporter à la guerre sociale. C'est une réponse du sénat romain aux habitants de Tibur, après que ceux-ci s'étaient disculpés d'un tort envers Rome qui n'es point spécifié, probablement d'avoir pris parti pour les alliés. Du reste, on ne peut agréer plus altièrement une justification. Nous savions, dit le sénat, que vous ne l'avez point fait et n'étiez pas capables de le faire. « Quod scibamus ea vos... facere non potuisse, neque vos dignos esse qui faceretis. » (Nibb., *Dint.*, III, p. 172. Grut., *Inscr.*, p. 499, n° 12). Cette inscription ne peut remonter, comme on l'a dit, à l'an de Rome 368, car le préteur qui promulgue le sénatus-consulte siège devant le temple de Castor, et en 368 il siégeait encore sur le Vulcanal.

le jeter par une fenêtre, en dehors de laquelle il le tenait suspendu, s'il ne se déclarait favorable à la cause italienne, et l'enfant ne céda pas. M. Mérimée, dans son histoire si habilement retrouvée de la guerre sociale, cite avec raison ce fait comme une preuve du dédain des Romains pour les Italiotes, transmis par l'éducation et sucé avec le lait.

Cette maison, qui était à côté de celle de Catulus, sur le Palatin, qui passa aux mains de Crassus et de Cicéron ¹, est une des plus historiques de Rome. C'est au sujet de sa construction que Drusus prononça ce mot célèbre : « Je voudrais qu'elle fût construite de manière que chacun de mes concitoyens pût voir ce qui se passe chez moi. » Drusus y fut rapporté mourant et peut-être empoisonné, du Forum, où sa parole avait soulevé des tempêtes, et y fut assassiné un soir par une main mystérieuse. La vie comme la mort de cet homme singulier est une énigme ; celui qui appelait sur ses actions la lumière du grand jour, est enveloppé pour la postérité d'une ombre difficile à percer.

Ce qu'on entrevoit, c'est qu'en présence du déchirement qui menaçait la société romaine, Drusus se crut de force à le conjurer en donnant satisfaction à tous les partis, et que dans son orgueil il se flatta de pouvoir les dominer. Ce fut en France le rêve de Mirabeau. A la fois novateur et conservateur, champion des plé-

¹ Vell., Pat., II. 14.

béiens et des Italiotes, proposant une loi agraire et rendant aux sénateurs le droit de juger, Drusus fut un moment l'idole du peuple et l'espoir des patriciens, puis, comme il apportait dans un rôle qui eût demandé un art et des ménagements infinis, beaucoup de hauteur et de violence, il se vit délaissé du peuple et du sénat, et eut recours à des manœuvres occultes qui ressemblaient beaucoup à de la conspiration. Distribuant les siens en groupes clandestinement rassemblés, usage qui, je crois, n'est pas perdu en Italie et existe peut-être même à Rome, il exigeait d'eux un serment qui fait penser à ceux qu'on attribue aux sociétés secrètes : « Je jure que j'aurai les mêmes amis et les mêmes ennemis que Drusus; que je n'épargnerai ni bien, ni parent, ni enfant, ni la vie de personne, si ce n'est pour le bien de Drusus... que je ferai prêter ce serment à autant de citoyens que je pourrai. Bonheur ou malheur me vienne selon que j'observerai ou non ce serment ¹. »

Avant d'en arriver là, Drusus avait complé, pour gouverner les patriciens, sur son audace et sur son éloquence, et, en effet, ils subirent d'abord la loi de ce protecteur insolent. Un jour il était à la tribune; le sénat l'invita par un message à se rendre au lieu choisi ce jour-là pour son assemblée². « Que le sénat, répondit

¹ Diod. Sic., *Fr. Mai, Script. Ant. nova Collect.*, II, p. 116.

² C'est ce que veut dire *Curia* opposé ici à *Curia Hostilia*. Au temps

Drusus, vienne dans la Curia Hostilia; c'est plus près des Rostres et de moi. »

Cicéron nous a transmis une discussion orageuse du sénat entre l'orateur Crassus et le consul Philippe, ennemi personnel de Drusus, débat que la présence de celui-ci, et probablement son intervention, purent seules autant passionner. Il paraît que le consul, mécontent des complaisances du sénat pour Drusus, sur lequel les grands comptaient alors, avait porté son dépit dans le Forum et à la tribune. Crassus s'éleva violemment contre le consul et osa lui dire : « Si je ne suis pas sénateur pour toi, tu n'es plus pour moi consul... Si tu veux que je me taise, il faut m'arracher la langue, et quand tu l'auras arrachée, avec mon dernier souffle, ma liberté repoussera encore ton insolence. » Voilà comme on parlait dans la Curie romaine; un consul insultait le sénat qui se confiait à Drusus et un sénateur bravait le consul qui avait mal parlé de Drusus et du sénat : les partis s'attachent avec emportement à ceux qu'ils croient pouvoir les sauver.

Les violences allaient encore plus loin dans le Forum. A quelque temps de là, Philippe interrompit Drusus pendant qu'il haranguait, et Drusus, au nom de la loi qui défendait d'interrompre un tribun, envoya un de ses clients arrêter le consul, ce qui fut exécuté si vio-

de Drusus, il n'y avait pas d'autre Curie que la *Curia Hostilia*. Valère Maxime (ix, 8, 2) n'y a peut-être pas pensé.

lemment que celui-ci eut le col tordu (*obtorta gula*) et que le sang sortit de ses narines.

Une autre agitation vint à quelque temps de là ensanglanter le Forum. Ceux qui prêtaient à intérêt, et qu'on appelait *usuriers*, n'avaient jamais été populaires à Rome, pas plus que ne le furent les juifs en Europe au moyen âge. C'étaient en général des patriciens, ce qui n'augmentait pas leur popularité. Les débiteurs se plaignaient que l'usure fut exercée dans des conditions contraires aux lois; ils demandaient du temps pour payer. Le prêteur Asellio s'efforçait de concilier les parties et d'adoucir autant qu'il était possible le sort des débiteurs. Le Forum romain vit une émeute de plus, l'émeute de l'usure; les créanciers, qui ne voulaient rien céder, tuèrent le prêteur en plein Forum, tandis qu'il offrait un sacrifice devant le temple de Castor, lieu célèbre dans l'histoire des agitations romaines. Le magistrat, jetant la coupe du sacrifice, allait chercher un asile dans le temple de Vesta, mais, bien que ce temple fût tout proche, il ne put y arriver et il fut massacré dans un cabaret où il s'était réfugié. On avait cru qu'il était dans le cloître des vestales, et malgré la *clausura*, des hommes, ce qui ne s'était jamais vu, étaient entré dans ce lieu révééré.

Rome prenait de plus en plus la physionomie des guerres civiles; pendant le tribunat de Drusus, on vit les étendards et les aigles dans les rues. En effet,

la guerre civile approchait ; la haine, qui devait mettre les armes aux mains de deux chefs ambitieux, s'accroissait chaque jour et acheva de s'enflammer au sujet de l'expédition contre Mithridate, dont l'un et l'autre désirait le commandement.

Malgré tous les efforts de Marius, Sylla fut nommé consul ; la rage remplit le cœur du vieux plébéen, dont le sort était d'être toujours supplanté par l'aristocrate habile et heureux. Mais Marius ne se tint pas pour vaincu ; il s'entendit avec le tribun Sulpicius qui proposa une loi par laquelle les nouveaux citoyens, c'est-à-dire les Italiens, qui venaient de recevoir le droit de cité après la guerre des Marses, au lieu de voter à part, seraient répartis dans les trente-cinq tribus. Ces voix et celles des affranchis, qu'il proposait de faire voter aussi dans les tribus, pouvaient aider à former une majorité dont le tribun disposerait en faveur de Marius. Les anciens citoyens romains furent saisis d'une grande fureur en voyant le pouvoir passer à ces intrus, qu'ils méprisaient de tout leur orgueil ; on en vint aux coups, on se jeta des pierres dans le Forum. Les consuls, que le résultat des comices effrayait, multiplièrent les jours fériés, pendant lesquels les comices étaient suspendus ; mais Sulpicius ne tint compte de ces prescriptions surannées, il fit prendre à ses partisans des poignards pour s'en servir s'il le fallait, contre les consuls, puis déclara illégale leur suspension des comices sous prétexte de fêtes et

les somma de la révoquer. Un grand tumulte s'éleva dans le Forum, les poignards brillèrent et furent dirigés contre les consuls. L'un d'eux, Quintus Pompeius, disparut ; l'autre, Sylla, se retira pour délibérer. Son gendre, fils de son collègue, ayant élevé librement la voix, fut tué par la populace, comme Tibérius Gracchus l'avait été par les patriciens. Sylla traîné, quelques-uns disaient s'étant caché dans la maison de Marius, que nous savons avoir été voisine du Forum, en fut ramené et contraint de révoquer la suspension des comices. Cela fait, il se hâta de rejoindre à Capoue l'armée d'Orient.

En son absence, le décret du sénat est cassé par les tribus et Marius est nommé par elles commandant de l'expédition contre Mithridate.

Sylla rassemble ses soldats et leur apprend ce qui s'est passé. Les soldats, craignant que l'expédition, où ils espéraient s'enrichir, ne leur échappe, tuent les lieutenants que Marius leur envoie et demandent à leur général de les ramener à Rome. Sylla marche sur Rome à la tête de six légions. Tous les officiers, excepté un seul, le quittent, épouvantés de cette attaque contre la patrie ; mais les soldats sont moins scrupuleux et Sylla avance toujours. Aux députés que le sénat lui envoie et qui l'interrogent sur son dessein, il répond : « Je vais délivrer les Romains de leurs tyrans, » puis offre, sans entrer dans la ville, de s'arrêter dans le champ de Mars et de s'expliquer, en présence du

sénat, avec Marius et Sulpicius. Ceux-ci, qui n'étaient pas encore prêts à se défendre, lui envoient d'autres députés pour lui demander d'établir son camp au cinquième mille, cette limite du territoire romain primitif, et d'y attendre la décision du sénat. Sylla y consent; mais, les députés partis, il marche sur leurs pas et arrive sous les murs de Rome peu de temps après eux.

Sylla s'établit devant la porte du Cœlius¹, Pompeius Rufus, l'autre consul, occupe la porte Colline; une troisième division va s'emparer du pont Sublicius : la ville se trouve ainsi entre deux armées.

Sylla y pénètre par la porte Esquiline, une torche à la main et incendiant tout sur son passage. Il rencontre Marius sur le marché de l'Esquilin², près de Sainte-Marie-Majeure. La troupe de Sylla fléchit un moment; Sylla saisit une enseigne et s'élance en avant. Marius est obligé de reculer, et dans quel endroit! en présence de ses trophées de l'Esquilin qui lui rappelaient le temps où il remportait de pures victoires sur les ennemis de

¹ Appien (I, 58) dit : Τὰς κοιλίας πόλιν.

² Περὶ τὴν Αἰσχύλειον ἀγορὰν (App., B. civ., I, 58). C'est le Macellum Livianum (par erreur *Liviani* de la *Notitia* et du *Curiosum*). Il est appelé aussi dans les bas temps Macellum Livie, par une autre erreur selon Nibby (*R. Ant.*, 41, p. 25). Nibby pense que ce marché avait été construit par Livius Salinator, et ne peut être le *λούτρον* dont parle Dion Cassius (LV, 8); celui-ci était un temple, *τεμένισμα*. Nibby croit que dans le passage de Dion Cassius il est question du temple de la Concorde élevé par Livie aussi sur l'Esquilin, mais dans un autre endroit. Tout cela est fort vraisemblable.

Rome ; aujourd'hui, il combattait des Romains et il était vaincu. Mais il fallait bien reculer, car un corps que Sylla avait lancé à travers la Subura pouvait lui couper la retraite. Parvenu à l'extrémité inférieure de ce quartier, dans le voisinage du temple de Tellus¹, il tente un dernier effort : il appelle à lui ceux qui combattent encore du haut des toits plats des maisons, dans le quartier populaire de la Subura où il devait avoir des partisans ; nul ne se montre, et il est obligé de fuir. Il traverse le Forum, le quartier étrusque, et va gagner la porte Trigemina, par où il pouvait atteindre Ostie et la mer. Cette porte, qui était restée fermée pour C. Gracchus, s'ouvrit pour Marius.

Arrivé à la voie Sacrée², Sylla s'arrête, fait exécuter

¹ Plut., *Sylla*, 9.

² On peut suivre sur mes plans (1^{er} et 2^e vol.) tous les incidents de ce combat avec la plus grande exactitude. Sylla, entré par la porte Esquiline, rencontre Marius sur le forum Esquilin. Il fait descendre un corps de troupe vers la Subura par le Vicus Patricius (via Urbana) pour tourner l'ennemi et lui couper la retraite. Marius, voulant prévenir ce danger, se retire parallèlement en descendant la montée de la Subura (Santa-Maria in Selce), il s'arrête au temple de Tellus (Torre dei Conti) et livre un dernier combat aux deux divisions de Sylla dont l'une est sur son front, l'autre sur sa gauche ; en cet endroit il fait un dernier appel aux hommes libres et aux esclaves. Personne ne paraissant, sa troupe se disperse et il fuit vers la route d'Ostie. Sylla occupe le Forum, le traverse et gagne la voie Sacrée ; là seulement il s'arrête et procède aux exécutions. Il n'est pas nécessaire de supposer, comme le fait Becker (*Handb.*, p. 523), qu'une partie de ses troupes a pris plus à gauche (via San-Matteo) et est entrée sur la voie Sacrée par son autre extrémité ; l'expression même d'Appien (59) : Ἐς τὴν

les pillards, distribue des postes dans toute la ville et passe la nuit à les visiter. Le lendemain, il monte à la tribune et harangue le peuple, dit que l'état déplorable de la république, troublée par des hommes turbulents, l'a contraint à faire ce qu'il a fait, rend au sénat l'initiative des lois et déclare que des comices par tribus on reviendra aux comices par centuries de Servius Tullius. Le pouvoir des tribuns est considérablement diminué, trois cents nouveaux sénateurs sont nommés; le triomphe du parti aristocratique est complet.

Le système des proscriptions commence. Douze des ennemis de Sylla sont déclarés ennemis de la république, et il est permis à qui les trouvera de les tuer. Pour la première fois, des têtes coupées sont attachées à la tribune.

Sylla fit déclarer par le sénat Marius ennemi de la patrie. Une seule voix s'éleva pour protester, c'était celle de l'augure Scævola : « Tu peux me montrer, s'écria-t-il, les soldats dont tu as environné la Curie; tu peux me menacer de la mort, mais tu ne feras pas que pour un peu de vieux sang qui me reste, je déclare ennemi de Rome

λεγόμενην ἱερὰν ὁδὸν παρῆλθε, semble indiquer que Sylla arriva vers la voie Sacrée *de côté*. Appien ne dit rien qui puisse faire supposer que Sylla ait fait ce long détour à gauche au lieu de poursuivre Marius dans la Subura. Si Marius n'eût pas eu Sylla devant lui il n'eût pas été vaincu.

celui qui a sauvé deux fois Rome et l'Italie¹. »

Nous ne saurions suivre Marius caché dans les marais de Minturne, où il fut découvert, saisi et conduit nu, couvert de vase, une corde au col, dans une maison de la ville qui devait lui servir de prison ; là écrasant l'esclave cimbre prêt à lui donner la mort, de ce mot si hardi dans la bouche du destructeur des Cimbres et dont la hardiesse même terrifia celui auquel il était adressé : « Oseras-tu bien tuer Marius ? » Marius fut médiocre et sanguinaire dans la politique, il fut grand dans la guerre, et le malheur lui inspira cette réponse à l'officier qui venait l'avertir qu'il eût à quitter l'Afrique ou que le gouverneur de la province serait forcé de le livrer : « Va lui dire que tu as vu Marius fugitif, assis sur les ruines de Carthage. » Ce mot sublime a inspiré à Velleius Paterculus une phrase à effet² que Delille a assez malheureusement rendue.

Et ces deux grands débris se consolent entre eux.

Nous retrouverons Marius à Rome quand il y reparaitra avec des trésors de haine accumulés au sein de ces misères qu'il viendra venger.

Pendant que Marius errait par le monde et que Sylla faisait la guerre en Orient, Rome n'était pas tranquille.

¹ Val. Max., m, 8, 5.

² Cum Marius adspiciens Carthaginem, illa intuens Marium, alter alteri possent esse solatio. (n, 19.)

La question du vote des nouveaux citoyens romains et de leur répartition dans les anciennes tribus, était toujours celle qui troublait le plus le Forum ; les nouveaux admis dans la cité créaient une plebs étrangère aspirant, par la parité absolue du vote, à l'entière égalité politique, comme l'avait fait autrefois la plebs romaine elle-même, et sur cette plebs nouvelle s'appuyaient volontiers les tribuns.

Il faut le dire à leur honneur, les anciens plébéiens ne se montraient pas toujours jaloux des droits accordés aux nouveaux ; souvent ils s'unissaient pour faire en commun la guerre aux aristocrates de naissance et de fortune, qui devenant de jour en jour moins dignes de gouverner la république, songeaient surtout à l'exploiter.

Attaqués par la violence, ceux-ci se défendaient par la violence ; on le vit dans les troubles qui éclatèrent à Rome pendant l'absence de Sylla et de Marius et préparèrent le retour de celui-ci.

Cinna, son partisan et l'un des consuls, se déclara le protecteur des nouveaux citoyens : l'autre consul, Octavius, le défenseur de ce qu'on appelait, un peu légèrement, les *honnêtes gens*. Il avait même avec lui une portion des plébéiens, ceux qui, aristocrates à leur manière¹, voulaient, en reléguant les parvenus au titre de citoyen dans des tribus particulières qui voteraient

¹ Ceux qu'Appien (*Bell. civ.*, I, 64) appelle : τὸ καθαρότατον πλῆθος, les *purs* de la plèbe.

après toutes les autres, rendre illusoire leur admission au droit de cité. Mais le plus grand nombre comprenait, malgré l'orgueil du préjugé national, qu'il ne fallait pas se diviser devant l'ennemi.

Les bandes des deux consuls se présentèrent dans le Forum armées de couteaux¹. L'emploi du couteau, qui joue un si grand rôle dans les querelles particulières des Romains modernes, ne paraît pas dans les altercations publiques des anciens Romains avant les Gracques; jusque-là tout se bornait à des coups de poing ou de pierre, comme dans les élections anglaises et américaines. Il n'y a, selon moi, que demi mal dans ces façons un peu rudes de la liberté; mais tout fut perdu à Rome le jour où le couteau intervint, comme tout le serait chez les modernes le jour où le fusil interviendrait dans la politique.

Octavius était resté dans sa maison, celle des Octavii, sur le Palatin². On vint lui dire que la plupart des

¹ ξιφιδιον, que l'on traduit en latin par *sica*, « espèce de couteau ou de dague très-pointue et à lame recourbée..., tenait lieu du couteau qu'a maintenant le bas-peuple en Italie, couteau qui a à peu près la même forme et dont on se sert d'une manière analogue pour porter dans la région de l'abdomen, de bas en haut, un coup qui fait une blessure profonde. » (Rich., *Dict. d. Ant.*, p. 581-2.)

² App. *B. civ.*, 1, 64. Cette maison était sur le Palatin (Cic., *De Off.*, 1, 39). Elle fut remplacée par la maison de Scaurus, qui passa aux mains de Clodius, et touchait à celle de Cicéron. Là naquit peut-être Auguste regione Palatii, Suét., *Aug.*, 5). On la transforma en sanctuaire quelque temps avant sa mort. Il ne faut pas confondre ce *sacrarium* sur le Palatin avec le temple que Tibère n'avait pas terminé (Suét.,

tribuns s'opposaient au tumulte, mais qu'assiégés dans les Rostres, ils avaient peine à s'y maintenir. Octavius sort de chez lui et, descendant par la voie Sacrée au milieu d'un groupe très-compacte, se précipite dans le Forum avec l'impétuosité d'un torrent; il se jette à travers la multitude et la refoule devant lui. Appien remarque qu'en gagnant le temple de Castor, point toujours très-important dans les émeutes, il évita de rencontrer Cinna ¹, ce qui me fait craindre que Cinna ne fût de l'autre côté du Forum avec ceux qui donnaient l'assaut à la tribune et aux tribuns; mais la suite d'Octavius, moins modérée que lui, fond sur les *nouveaux* citoyens, en tue un grand nombre et pousse le reste jusqu'aux entrées du Forum inondé de sang et rempli de cadavres ².

Tib., 47) et qu'acheva Caligula (Suét., *Cal.*, 21). Celui-ci était au bas et à l'angle du Palatin, puisqu'au-dessus passait le pont jeté par Caligula entre le Palatin et le Capitole. (*Id.*, 22.)

¹ Les gens d'Octavius étaient entrés par l'arc de Fabius puisqu'ils avaient suivi la voie Sacrée qui débouchait par cet arc dans le Forum. Les nouveaux Italiens étaient du côté de la tribune dont ils faisaient le siège; leurs adversaires fondirent sur eux en traversant le Forum obliquement sur leur droite, tandis qu'Octavius était demeuré à gauche, occupant le temple de Castor et Pollux. Les entrées du Forum par où ces hommes, venus de la voie Sacrée, chassèrent les nouveaux Italiens, furent les issues qui existaient sur le côté nord du Forum où était la tribune, probablement au nombre de trois, chacune correspondant à un des trois *janus*.

² « Omnis hic locus, » disait plus tard Cicéron parlant dans le temple de la Concorde, d'où il pouvait montrer le Forum, « acervis corporum et civium sanguine redundavit. (*Catil.*, m., 10.)

Cinna, désespéré, court à travers les rues, appelant les esclaves à la liberté, puis va soulever les villes qui avaient reçu récemment le droit de cité. Il est rejoint à Nola par des *sénateurs*, parmi lesquels on remarque les noms de Sertorius et du jeune Marius; mais à Rome le sénat le dépose et lui donne pour successeur Lucius Mérula, d'une grande famille dont le nom est encore aujourd'hui celui d'une rue de Rome¹.

Il va à Capoue, où était une partie de l'armée, se prosterner devant elle; les soldats le relèvent et lui déclarent qu'il est consul. Il y a à Rome des élections d'empereurs qui ressemblent à celle-là.

Les villes des alliés donnèrent des soldats et de l'argent à celui qui avait souffert pour leur cause. Pendant ce temps, à Rome, le parti aristocratique se prépare à la défense, fortifie la ville, lève des troupes et appelle Pompeius Strabo, le père de Pompée.

Pompeius arrive et campe devant la porte Colline. Cinna vient y camper à côté de lui. A ces nouvelles le vieux Marius accourt. Il débarque sur la côte d'Étrurie, au port de Télamon, qui s'appelle encore aujourd'hui *porto Telamone*, avec d'autres fugitifs et mille Numides, et parcourt les villes étrusques couvert de misérables vêtements, les cheveux en désordre; il n'avait coupé ni ses cheveux ni sa barbe depuis qu'il

¹ *Via Merulana*, près de Saint-Jean de Latran. La famille des Mérula devait habiter de ce côté, au moins dans les derniers temps de l'empire.

avait fui de Rome. Marius promet son appui à la loi de Cinna et vient le rejoindre à la tête de six mille hommes. Trois camps se forment sur la rive droite du Tibre, le camp de Cinna et de Carbon en face de la ville, celui de Sertorius au-dessus, celui de Marius au-dessous, du côté de la mer ; Sertorius et Marius jettent des ponts sur le fleuve pour être maîtres des deux bords et affamer Rome. Marius prend et pille Ostie ; Cinna envoie des troupes du côté de Rimini pour arrêter les Gallo-Romains.

Sylla était en Asie ; les consuls, qui sentent l'infériorité de leurs forces, rappellent Métellus du Samnium, où il continuait la guerre sociale.

Les Samnites se prononcent pour Marius. Le tribun militaire chargé de la défense du Janicule, la citadelle de Rome, en ouvre clandestinement la porte à Cinna. Cinna entre dans la ville, mais les consuls accourent à temps, et il en est presque aussitôt chassé. Pompeius Strabo attaque sans succès la porte Colline, mais le ciel semble se déclarer contre lui, car le tonnerre tombe plusieurs fois sur son camp et lui-même est foudroyé. C'était du reste une perte médiocre pour le parti du sénat. Caractère indécis, comme son fils, il fut soupçonné de trahison. Il s'appelait le Louche (Strabo) ; sa conduite ressemblait à son nom. Le sénat le détestait¹, et quand on rapporta son corps à Rome,

¹ Homo diis nobilitatque perinvisus (Cic., *fr. Cornel.*, 1, 27). Granius Licinianus, cet historien dont quelques fragments ont été

le peuple s'en saisit et le traina dans la boue par les rues, comme il fit depuis pour Héliogabale.

Marius s'empare de plusieurs villes voisines de Rome, où des provisions de blé avaient été déposées, et s'avance par la voie Appienne. Marius, Cinna, Carbon, Sertorius, qui ont réuni leurs troupes, établissent leur camp à douze mille de la porte Capène. Octavius, Crassus et Métellus se retirent sur le mont Albain, prenant pour prétexte la mal'aria, qui, cette année, coûta la vie à un grand nombre de personnes, mais ne faisait point quitter sa position à Marius; en réalité, pour gagner du temps et voir venir les événements. Cinna envoie dans la ville des fétiaux promettre la liberté aux esclaves qui accourent en foule; ils sont suivis de beaucoup d'hommes libres, les uns par crainte de la famine, les autres parce qu'ils étaient du parti de Marius.

Cinna porte son camp aux pieds des murs de Rome, dans le voisinage de la porte Capène. Tandis que les envoyés vont et viennent et qu'Octavius, dans le plus grand trouble, ne sait que résoudre, le sénat dépose Mérula, le consul qu'il avait nommé, et se borne à demander que Cinna s'engage à épargner la vie des citoyens. Cinna le promet à peu près, ajoutant qu'Octavius, qui descendu du mont Albain était rentré dans

retrouvés sous un double palimpseste, nous apprend pourquoi (p. 25-27, éd. Bonn.), en nous dévoilant les intrigues et les perfidies de Pompeius Strabo.

Rome par une autre porte, ferait bien de ne pas se montrer pour éviter quelque malheur. Cinna, comme consul, était assis sur la chaise curule; Marius, debout à côté de lui, se taisait d'un silence terrible. Quand les envoyés l'invitèrent à entrer dans la ville, il répondit ironiquement : « Il n'est pas permis aux exilés d'y rentrer. » Aussitôt les tribus, assemblées dans le Forum, se hâtèrent d'abroger solennellement le décret d'exil rendu contre lui et contre les autres bannis.

A peine furent-ils dans Rome que les pillages et les massacres commencèrent. Octavius ne voulut pas fuir; il se retira sur le Janicule avec quelques patriciens et quelques soldats fidèles, s'assit sur sa chaise curule, entouré des faisceaux et des haches consulaires. Comme les patriciens avaient attendu les Gaulois, il attendit les assassins. On vint lui annoncer qu'ils approchaient, il ne se leva point; on lui offrit un cheval pour fuir, il ne daigna pas répondre¹. Sa tête fut coupée et attachée à la tribune, ainsi que celles d'un Antonius et d'un César, comme devait y être étalée celle de Cicéron par suite de la complicité meurtrière d'un autre Antoine et d'un autre Octavius, neveu d'un autre César.

Tous les hommes considérables du parti de Sylla furent tués ou se donnèrent la mort; ceux qui de-

¹ Selon Plutarque, il fut tué dans les rostrs par des agents de Marius avant que Marius fut entré dans la ville. J'ai suivi dans cette partie le récit d'Appien, plus circonstancié et plus net que celui de Plutarque.

mandèrent grâce ne furent pas épargnés. Marius répondit à son ancien collègue Catulus, qui l'implorait à genoux : « Il faut mourir ! » Un autre, Q. Ancharius, se présenta devant Marius tandis qu'il sacrifiait au Capitole, espérant que la religion du lieu et du moment pourrait obtenir son pardon ; mais Marius, tout en continuant de sacrifier, le fit égorger par ses soldats dans le temple même de Jupiter. Il fut défendu d'ensevelir les morts. Quant aux esclaves affranchis, quelques-uns ayant abusé de leur liberté, Cinna en profita pour les exterminer jusqu'au dernier.

Marius vécut encore quelques jours, rêvant la guerre, craignant Sylla, voyant venir la mort, qui pour lui était une défaite, et s'enivrant pour s'étourdir, mais toujours plus avide de meurtre et immolant sans relâche de nouvelles victimes.

Marius fit sans doute disparaître du Capitole un groupe de statues en or où l'on voyait des Victoires portant des trophées et Jugurtha conduit captif par Sylla. Le roi numide Bocchus, après avoir livré Jugurtha, en avait fait hommage au peuple romain. Marius dut briser avec plaisir un monument de cette gloire de Sylla qui dès lors lui avait fait ombrage et qu'il retrouvait toujours. Ces joies de la vengeance furent données à un homme qui allait mourir. Marius eut tout juste le temps de faire massacrer ses principaux ennemis, d'exterminer les amis et de déchirer les lois

de Sylla, enfin, selon la prédiction de la prophétesse juive et l'augure des *sept* aiglons qu'il avait un jour trouvé dans leur aire¹, d'être pour la septième fois investi du consulat. Quelques jours après il mourut, à soixante-onze ans, rassasié de jours, de gloire et de sang.

Si l'on en croit Valère Maxime², le tribun Fimbria voulait que les funérailles de Marius fussent honorées par un sacrifice humain, suivant l'antique coutume que le combat funèbre des gladiateurs avait remplacée; la victime était le grand pontife Scævola, fils de celui qui avait refusé à Sylla vainqueur de condamner Marius; un des hommes les plus savants et les plus vertueux de Rome. Selon Cicéron³, ce n'eût été qu'un cruel simulacre de l'immolation, Fimbria eût ordonné seulement qu'on blessât Scævola, pour que son sang coulât sur le bûcher de Marius; mais ce ne fut pas assez pour Fimbria : plus tard le tribun fit un crime à Scævola de n'être pas mort, de n'avoir pas reçu le coup tout entier, raillerie féroce digne de Fouquier-Thinville conduisant à la mort contre la maréchale de Noailles, qui était sourde, parce qu'elle avait conspiré sourdement. Cette accusation, dont les termes sont ceux

¹ Peut-être fut-ce une des raisons qui lui firent choisir l'aigle pour être l'enseigne romaine.

² IX, 11, 2.

³ *Pr., Rosc. Am.*, 12.

qu'on employait en parlant des gladiateurs ¹, fut intentée quelques années après à Scævola, qui, condamné pour ce fait étrange comme un gladiateur qui eût refusé de mourir, périt égorgé dans le temple de Vesta et couvrit la statue de la déesse de son sang². On voit que la *Terreur* de Rome eut aussi, mais en petit, ses massacres de prêtres.

Ce meurtre fut consommé sous le consulat du jeune Marius et de Carbon. Le jeune Marius mourut dans un égout de Préneste, et Carbon de la sale mort d'Héliogabale³. Fimbria, menacé de la colère de Sylla, se tua lui-même, après avoir assassiné le consul Valérius Flaccus, caché dans un puits; Cinna fut égorgé par ses soldats. L'histoire de ces tribuns ressemble à celle des mauvais empereurs, dont le souvenir me revient à leur occasion mêlé à celui des tyrans de la Convention. Tous les monstres se ressemblent, et on ne saurait trop les flétrir les uns par les autres.

Je n'ai pu découvrir dans quel endroit du champ de Mars on éleva le tombeau de Marius; il n'importe guère au reste de le savoir, car ce tombeau ne garda pas longtemps ses cendres. Sylla fit jeter les restes de son ancien général dans l'Anio : c'est encore,

¹ Quod parcius telum corpore recepisset. (Val. Max., ix, 11, 2.)

² Luc., *Phars.*, II, 126. Selon Velleius Paterculus (II, 26), dans la Curie.

³ Val. Max., ix, 13, 2. Donec caput ejus sordido in loco sedentis abscinderetur.

dès cette époque, un procédé de la Rome impériale.

Marius est mort, cette grande et sauvage figure n'épouvantera plus Rome; c'est Sylla qui, présent ou absent, la remplira : présent de sa puissance, absent de sa gloire.

Un des principaux intérêts de l'histoire romaine, surtout vue de près comme nous nous efforçons de la voir, en la suivant sur son terrain, en cherchant à la saisir dans sa réalité vraie, c'est que tout y est très-simple et très-caractérisé. Voici sur ce grand théâtre de Rome la démocratie et l'aristocratie aux prises, eh bien, jamais la démocratie, avec sa rudesse inculte, sa domination brutale, sa violence irrésistible et un fond de grandeur, ne s'est personnifiée dans un homme comme dans Marius, et nul ne personnifia jamais la hauteur, le dédain, la confiance superbe de l'aristocratie plus complètement que Sylla.

Sylla était un Cornélius, au premier rang par sa naissance, puisqu'il sortait de la *gens* Cornélia; la famille des Sylla était, comme la famille des Scipions, une race d'autorité et de commandement. Le premier aïeul de Sylla que mentionne l'histoire fut dictateur¹.

Au milieu du septième siècle, cette famille était pauvre, et Sylla ne commença pas la vie dans des circonstances brillantes; il louait l'étage inférieur d'une maison et son loyer était d'environ six cents

P. Cornelius Rufinus, dictateur. L'an 420 de Rome.

francs; celui d'un affranchi, qui occupait l'étage supérieur, n'était moindre que d'un tiers¹. Sylla, pour ses six cents francs, devait être fort mal logé.

J'ai dit que les Cornélius étaient Sabins d'origine; Sylla avait le trait qui, encore aujourd'hui, caractérise les petites filles des anciens Sabins, les cheveux blonds. Le surnom de Rufus, ou Rufinus (roux) était héréditaire dans sa famille, et le nom même de Sylla paraît avoir eu la même signification en sabin².

Il n'y a point à Rome de portrait authentique de Sylla, non plus que de Marius; le prétendu Sylla du Vatican n'a pas la longue et noble figure du Sylla des médailles; c'est un bon homme assez fin et jovial. Sylla aimait la joie et même une joie grossière³, mais, au

¹ Plut., *Syll.*, 1.

² L'étymologie tirée de *silylla* est très-invraisemblable. La *sil* était une terre colorée employée dans la peinture (Pl., xxxiii, 56, 1-2), probablement, comme la plupart des terres colorées, une ocre jaunâtre. Le mot *silex* a la même racine : une espèce de silex est appelée par les naturalistes *silex blond*. Selon Plutarque (*Syll.*, 2), Sylla devait son nom à la blancheur de son visage. Le mot sabin qui voulait dire blond pouvait être pris pour blanc, par opposition aux cheveux de couleur noire. Le *gelb* germanique, *jaune*, a la même racine qu'*albus*, *blanc*. Un chef célèbre des Marses, peuple sabellique, s'appela : Popædus *Silo*, le Roux, comme plusieurs Syllas *Rufinus*. *Silo* a été confondu avec *simo*, du grec *simos*, qui veut dire à nez aplati; d'où *simo*, applatir, et *simius*, singe. *Sila* était le nom d'une partie du Brutium; *Siler* ou *Silarus*, aujourd'hui *Sele*, le nom d'un fleuve du pays des Hirpins, deux contrées sabelliques.

³ Il s'entourait de mimes, de bouffons, de courtisanes, et détachait souvent des terres du territoire public pour les donner à ceux qui l'avaient fait rire.

milieu de ses orgies, il devait avoir un autre air que celui-là¹. Nous savons qu'il existait à Rome des portraits de Sylla ; sa statue en or donnée aux Romains par le roi numide Bocchus, ne put être épargnée par Marius, mais on lui éleva plus tard, au temps de sa puissance, une statue équestre dorée, près de la tribune, comme pour exprimer qu'il en avait triomphé. La mémoire de Marius et celle de Sylla furent alternativement maudites ; leurs partisans ont dû, pendant qu'ils triomphaient, anéantir tour à tour les effigies des chefs du parti contraire, et ils ont été punis des proscriptions qu'ils décrétèrent par ces proscriptions mêmes dont l'effet a été d'anéantir leurs images.

Soutenu par l'aristocratie dont il faisait partie, Sylla eut moins de peine à s'élever aux honneurs que l'humble citoyen d'Arpinum ; la préture lui fut d'abord refusée par un motif qui peint bien les Romains d'alors et qui d'ailleurs se rattache à l'histoire des spectacles à Rome. Après la guerre contre Jugurtha, le peuple ne nomma pas Sylla préteur parce qu'il voulait le forcer à demander d'abord l'édilité pour qu'il donnât des jeux où l'on verrait paraître des lions d'Afrique ; il fut nommé l'année suivante et donna comme préteur les jeux désirés où parurent des lions qui avaient sans doute été la condition du vote : les choix de la multitude ont parfois d'étranges motifs.

¹ Le faux Sylla du Vatican (*Br. Nuov.*, 60) ne ressemble point aux médailles que fit frapper son descendant, Q. Pompeius Rufus.

Sylla, avant d'aller combattre Mithridate, avait fait une sorte de traité avec Cinna, le principal chef du parti de Marius. Celui-ci avait juré au Capitole, sur la pierre sacrée, qu'il n'agirait point contre Sylla en son absence ; puis, jetant la pierre, avait appelé sur lui la colère des dieux s'il manquait à son serment. La solennité de cette ancienne cérémonie pélasgique ne dut pas suffire pour rassurer Sylla, mais il était pressé de partir et il n'avait le temps de se brouiller avec personne.

Jusqu'à son départ pour l'Orient, la vie de Sylla est liée à celle de Marius ; il est son subordonné et son ennemi. Il ne fait pour son propre compte que la guerre civile. L'expédition contre Mithridate fonda sa gloire de capitaine et c'est en servant glorieusement la république qu'il se mit en mesure de l'opprimer ; ce que nous verrons se passer à Rome fut préparé en Grèce et en Asie. Mais cette expédition est trop lointaine pour entrer dans le plan de cette histoire¹ ; Sylla ne lui appartiendra que lorsqu'il sera revenu à Rome.

Cependant les campagnes de Sylla en Grèce nous ramènent par les objets d'art qu'il en rapporta² et par cet autre trésor, fruit encore plus précieux de ses vic-

¹ Un seul fait s'y rattache. Pour subvenir aux frais de l'expédition, le sénat vendit les terres affectées aux dépenses du culte public et qui étaient situées aux environs du Capitole. Cette vente produisit neuf mille livres d'or. (App., *B. Mithrid.*, II, 22.)

² Voyez t. III, p. 600-1.

toires, les œuvres d'Aristote, destinées à exercer une si grande influence sur l'Occident et que l'Occident doit, jusqu'à un certain point, à Sylla, car c'est à Rome que fut faite par Andronicus de Rhodes la première bonne édition d'Aristote.

Le philhellénisme de Sylla est curieux à étudier parce qu'il est bien romain et offre ce mélange d'amour pour la langue, les arts, les lettres, les modes grecques et de dédain pour les Grecs eux-mêmes, qui perce dans Cicéron et que le superbe Sylla manifestait avec le sans-façon d'un général victorieux et la désinvolture d'un grand seigneur. Sylla savait le grec, il avait écrit ses mémoires en grec et signait quelquefois ses lettres d'un nom grec, Épaphrodite; mais, pour fabriquer des machines de guerre, il coupait les arbres de l'Académie et du Lycée, il faisait chasser à coups de flèches les prêtres athéniens qui venaient le supplier d'épargner la ville, et quand les prêtresses de Minerve lui demandaient de l'huile, il leur envoyait du poivre; il raillait les discours des députés d'Athènes qui avaient vanté les hauts faits de leurs ancêtres, leur disant : « Mes beaux harangueurs, retournez-vous-en avec toute votre rhétorique, car les Romains ne m'ont point envoyé ici pour apprendre ni pour étudier, mais pour défaire et dompter ceux qui se sont rebellés contre eux. » Enfin, après avoir brûlé des édifices, inondé de sang les rues d'Athènes, il prononça ces mots célèbres : « Je fais grâce aux vivants en faveur des morts. »

Admiration pour les morts, peu d'estime des vivants, tel était aussi le double sentiment, envers les Italiens de nos jours, qu'apportaient à Rome beaucoup de voyageurs avant que les Italiens eussent montré dans ces dernières années qu'il faut, en admirant les morts, estimer les vivants.

. Pendant les quatre années qui s'écoulèrent entre la mort de Marius et le retour de Sylla en Italie, les scènes tumultueuses cessent à Rome, parce que le parti populaire étouffe toute opposition ; ce que quelques-uns appellent l'ordre, c'est-à-dire la servitude, régnait. La disette et le besoin d'argent, qui en France firent créer les assignats, déterminèrent Flaccus à donner au sesterce de cuivre une valeur fictive quatre fois plus considérable que la sienne, la valeur du sesterce d'argent. On comprend quelle perturbation cette mesure dut jeter dans les fortunes. Ici encore, la république désorganisée préludait aux mesures désastreuses de l'organisation impériale, sans pourtant en égaler les inconvénients et l'immoralité¹.

Pendant que Sylla gagnait des batailles, on démolissait sa maison, on brûlait ses villas, on forçait sa femme Métella à s'enfuir avec ses enfants. Sylla laissa faire, mais quand il eut soumis la Grèce et vaincu Mithridate, il éleva une voix menaçante, se

¹ C'est ce qu'a très-bien établi M. Fr. Lenormant (*Mémoire sur l'organisation économique et politique de la monnaie dans l'antiquité*, p. 182-3.)

plaignit de sa maison rasée, de ses villas ravagées, de la persécution de ses amis et de son propre bannissement. Parlant déjà en dictateur, il annonçait une amnistie qu'il n'avait nul droit de donner et qui devait s'étendre à tous les honnêtes gens. Quand il eût dit vrai, cela ne l'engageait pas beaucoup; mais selon le langage ordinaire des partis, les honnêtes gens c'étaient les amis de Sylla.

Le seul sentiment qui régnait dans Rome était pour les uns la terreur, pour les autres l'espoir de son retour. Comme il arrivait dans tous les moments d'anxiété, les mauvais présages se multipliaient parce qu'ils étaient plus remarqués et qu'on était plus disposé à y croire. On disait qu'une mule avait enfanté, qu'une femme était accouchée d'un serpent. Un tremblement de terre renversa plusieurs temples; enfin, le plus auguste, le plus sacré de tous, le Capitole, brûla.

Déjà, quand Marius et Sylla ne s'étaient pas encore déclaré la guerre, les prodiges avaient commencé; des feux étaient sortis de terre près du temple de Laverne, déesse des voleurs, qu'on pourrait appeler la patronne de beaucoup de Romains de ce temps-là; les devins étrusques avaient annoncé une de ces révolutions périodiques du monde indiquée par des feux ou des déluges et qui marquaient une nouvelle ère dans les choses humaines; maintenant le Capitole était atteint par les flammes. Une nouvelle ère en effet commençait pour Rome au milieu de ces présages funestes et l'ère

de Rome libre finissait, comme le Capitole, dans un incendie.

Le Capitole fut-il brûlé à dessein ? Tacite ¹ l'affirme : « Alors, dit-il, un tel temple était incendié ! » Par qui le fut-il ? On l'ignore. Il convenait au parti vainqueur de terrifier les imaginations par une grande catastrophe. D'autre part, les furieux du parti démocratique étaient capables de tout. Plus tard, Catilina fut accusé d'avoir voulu brûler le Capitole pour jeter le trouble dans la ville, et il y avait alors dans Rome beaucoup de Catilinas.

Sylla, annoncé par tant de signes terribles, s'embarque pour l'Italie. Tout l'espoir de ses adversaires était dans les peuples contre lesquels on avait commencé la guerre sociale, et dont les plus redoutables, les Samnites, n'avaient pas déposé les armes. Sylla s'efforça de les gagner en promettant le maintien de tous les droits accordés aux Italiens ; mais son nom et son rôle faisaient de lui l'ennemi naturel de leur cause, et ils se joignirent aux chefs du parti populaire pour le combattre.

Cinna venait de périr, les deux consuls étaient Carbon et le jeune Marius, âgé de vingt-six ans. Rome n'opposait à Sylla qu'un nom.

Le jeune Marius alla s'établir dans la ville de Préneste, à l'entrée des montagnes, d'où il pouvait don-

¹ *Fraude privata.* (Tac., *Hist.*, III, 72.)

ner la main aux populations sabelliques, sur lesquelles il comptait pour résister à Sylla. Il emporta avec lui treize mille livres en or, enlevées aux principaux temples de Rome et notamment au Capitole, que l'incendie venait d'atteindre et dont la guerre civile dépouillait les débris¹. A Sacriportus, entre Préneste et Signia (Segni) fut livrée la première bataille contre Sylla ; les partisans de Marius et leurs alliés les Samnites furent défaits. Beaucoup de cadavres couvrirent la plaine de Pimpinara².

L'armée en déroute voulut se réfugier dans Préneste ; on recueillit d'abord les fugitifs, mais Sylla parut derrière eux. Pour l'empêcher d'entrer, on ferma les portes, et un grand nombre de Romains et d'alliés furent massacrés au pied des murs. On hissa au moyen d'une corde Marius dans la ville, où put pénétrer aussi Pontius Telesinus, le chef des Samnites, le brave champion de l'indépendance italienne.

Sylla avait bien promis de ratifier les concessions faites aux populations soumises, mais les vaillants Samnites ne voulaient pas se soumettre ; ils se défiaient du parti de Sylla, toujours contraire à leur cause, et puis la vieille inimitié des races sabelliques et de la

¹ Val. Max., vii, 6, 4. Pl., *Hist. nat.*, xxxiii, 5.

² Ce lieu, appelé Sacriportus, au bord d'un canal, dans le pays des Volsques, n'a pas été déterminé avec certitude. Nibby (*Dint.*, ni, p. 51), ne trouve de ce côté que la plaine de Pimpinara où ait pu se livrer une bataille à laquelle prirent part 100,000 hommes, et, en attendant que M. Rosa ait prononcé, il faut bien s'en tenir à l'opinion de Nibby.

race latine les poussait à détruire Rome : la montagne voulait écraser la plaine.

Quoique de race sabellique, Sylla éprouvait pour les Samnites une haine égale à la haine qu'ils portaient au peuple romain ; tous ceux qui furent pris sous les murs de Préneste furent égorgés.

Le jeune Marius, assiégé dans cette ville, désespérant de son salut, ne voulut pas que ses ennemis dans Rome pussent se réjouir de sa mort : il fit parvenir au préfet de la ville l'ordre de rassembler le sénat sous quelque prétexte et de tuer quatre sénateurs, parmi lesquels étaient le frère de Carbon et le fils de ce Scævola qui avait pris si courageusement le parti de Marius en présence de Sylla. Deux furent mis à mort dans la Curie, un en en sortant, Scævola quand il venait d'en sortir, si cette version de sa mort est la vraie. On jeta les cadavres dans le Tibre, selon un usage qui s'établissait, dit Appien, de ne plus donner de sépulture à ceux qu'on égorgeait¹.

Sylla, qui craignait une marche de quelque autre corps de l'armée alliée sur Rome, envoya ses troupes par plusieurs chemins occuper les portes, avec ordre, si l'on était repoussé, de se replier sur Ostie. Ces précautions prouvent qu'il n'était pas sans inquiétude sur le succès.

Enfin, Sylla laissant son armée hors de la ville, dans

¹ App., *B. civ.*, 1, 88.

le champ de Mars, entra dans Rome non en vainqueur mais en citoyen soumis aux lois. Il ne s'amusa pas à proscrire, il était trop pressé d'aller combattre, mais il fit vendre les biens des partisans de Marius, presque tous en fuite, parce qu'il avait besoin d'argent.

Il alla en Étrurie livrer à Carbon, près de Clusium (Chiusi), un combat acharné mais douteux, puis revint faire tête aux Samnites, aux Lucaniens, aux Campaniens, qui, au nombre de soixante-dix mille hommes, marchaient sur Préneste pour délivrer Marius. Comme le remarque très-bien M. Mérimée, Rome semblait revenir au temps où elle combattait à la fois l'Étrurie et le Samnium et, ce qui n'était pas alors, une partie de ses citoyens se trouvait du côté de l'ennemi.

Sylla occupa les défilés par lesquels les alliés avaient à passer pour venir au secours de Préneste; ces défilés devaient se trouver quelque part dans la vallée du Sacco, la seule route à travers les montagnes et que le chemin de fer de Naples à Rome suit aujourd'hui. Marius, désespérant d'être secouru, après avoir tenté vainement de percer le corps de troupes qui l'assiégeait, se fortifia dans Préneste et attendit.

Carbon ordonna à Brutus Damasippus d'aller avec deux légions faire lever le siège de Préneste, mais ils ne purent déloger Sylla des défilés qu'il occupait, malgré les efforts d'une armée samnite. Cette armée et les troupes romaines, commandées par Damasippus, Marius et Carinas, firent un dernier effort contre les

défilés, après que Carbon eut quitté l'Italie pour s'enfuir en Afrique; cet effort échoua. Alors ils se portèrent sur Rome et campèrent à douze milles de la ville au-dessous du mont Albain.

Ce n'était plus Préneste qui était le point disputé entre les deux partis, c'était Rome même; c'était Rome qu'il s'agissait de couvrir et de sauver. Sylla quitta ses défilés et vint à marches forcées se placer devant la porte du Quirinal, la porte Colline. Telesinus et ses alliés romains l'y avaient précédé et s'étaient arrêtés à une demi-lieue des murailles, là où avaient campé les Gaulois après la bataille de l'Allia. C'est Telesinus et le Lucanien Lamponius Gutta qui étaient les vrais chefs de l'expédition; les généraux du parti de Marius étaient devenus des émigrés servant contre leur patrie la colère de l'étranger; leur cause disparaissait dans cette lutte entre la domination de Rome et l'indépendance de l'Italie soulevée contre elle : grand procès que ce jour allait décider.

Dès le matin, de jeunes patriciens, ayant à leur tête un Claudius, sortirent par la porte Colline et vinrent se briser contre une armée de cinquante mille hommes. Claudius fut tué. Alors un grand effroi se répandit dans Rome; les femmes, poussant des cris, couraient épouvantées par les rues : soldats et vivres manquaient. On a peine à comprendre pourquoi les confédérés n'attaquèrent pas tout de suite, n'était cette hésitation qu'on ne pouvait s'empêcher d'éprou-

ver en présence de Rome et qui avait arrêté un moment les Gaulois au même lieu.

Enfin, vers midi, on vit arriver sept cents cavaliers, envoyés en avant par Sylla, et bientôt Sylla lui-même avec son armée. Dès que les soldats eurent pris quelque nourriture, il les rangea en bataille devant le temple de Vénus, là où furent depuis les jardins de Salluste, entre la ville et l'ennemi. Sylla et Crassus, qui commandait l'aile droite, faisaient ce jour-là devant la porte Colline ce qu'avait fait Marius aux bords du Rhône et dans les champs de Verceil, il défendait l'existence de Rome.

Les Samnites et les Lucaniens avaient juré de la détruire, car, comme ils le disaient, tant que l'on n'aurait pas abattu le repaire¹, les loups ravisseurs de la liberté italienne seraient toujours dangereux; ils voulaient étouffer la louve dans son marais. Il était quatre heures; on conseillait à Sylla d'attendre au lendemain pour laisser reposer ses troupes, mais il comprit qu'il n'y avait pas un moment à perdre : il fit sonner les trompettes et, tournant le dos aux murailles, il s'élança sur l'ennemi.

L'aile gauche devait occuper le terrain que couvre aujourd'hui la villa Ludovisi. Cette aile, que Sylla

¹ Vell. Pat., II, 27.

..... Romanaque Samnis

Ultra caudinas speravit vulnera turcas.

Luc., *Phars*, II, 157.

commandait, pria. Monté sur son cheval blanc, Sylla s'efforçait d'arrêter les fuyards; il ne put y parvenir. Un grand nombre de Romains, sortis de la porte Colline pour voir le combat, furent écrasés sous les pieds des hommes et des chevaux. Dans cette mêlée terrible, Sylla montra la plus grande intrépidité et courut les plus grands dangers. En vain tira-t-il de son sein le petit Apollon en or qu'il portait toujours sur lui comme une amulette, en vain il le baisa dévotement en lui adressant ces paroles qu'un *condottiere* romain du moyen âge aurait adressées à l'image d'un saint : « Apollon Pythien, n'as-tu élevé l'heureux Sylla à tant de gloire dans tant de combats que pour le conduire à sa perte et le faire tomber honteusement devant les portes de sa ville natale, aux yeux de ses concitoyens? » Il avait encore une autre dévotion, la dévotion à Vénus, devant le temple de laquelle il combattait. Elle lui était apparue dans un songe combattant pour lui au premier rang ¹ :

Sylla ne put arrêter la déroute et se retira vaincu dans son camp. Si l'on n'eût abattu une sorte de herse ², qui écrasa beaucoup de monde, une partie de ses soldats seraient même entrés dans la ville pélemêle avec les ennemis qui les poursuivaient. Mais l'aile droite, commandée par Crassus, avait battu l'armée

¹ App., *B. civ.*, 1, 97.

² Τὰς πυλάς καθήκαν ἀπὸ μηχανῆς (App., *Bell. civ.*, 1, 93). Ce détail sur le mode de défense complète l'histoire des portes de Rome.

des confédérés; elle avait même repoussé la portion de cette armée qui avait fait reculer Sylla, car Crassus campait sur sa gauche, devant Autemme au confluent du Tibre et de l'Anio.

Le lendemain au matin, Sylla rejoignit Crassus sous les murs d'Autemme et prit cette ville, la première conquête de Romulus, qui touchait aux faubourgs de Rome et qu'après la conquête de l'Orient il fallait reprendre à l'ennemi. Il rencontra des héraults qui lui demandèrent grâce pour trois mille hommes, prêts à déposer les armes. Sylla promit de l'accorder s'ils se présentaient à lui après avoir fait quelque mal à ses adversaires; en effet, ils se jetèrent sur les leurs, et de chaque côté un grand nombre de combattants périt ¹. Mais cette lâche déloyauté fut punie par la déloyauté de Sylla : malgré sa promesse, il les fit renfermer avec trois mille autres prisonniers dans la *villâ Publica*, près du cirque Flaminien; puis, ayant convoqué le sénat hors de la ville, dans le temple de Bellone, il s'y rendit. Comme il avait commencé à parler, on entendit les cris de six milles prisonniers ² que par son

¹ C'était peut-être des Romains auxquels il ne déplaisait pas de tomber sur des alliés, ou des alliés qui saisissaient cette occasion de tuer des Romains.

² C'est le chiffre donné par Plutarque. Appien (I, 93) et Tite Live (*épit.* 88) disent huit milles. Valère Maxime (IV, 2, 1) dit quatre légions. Denys d'Halicarnasse (V, 77) et Sénèque (*De Cl.*, I, 12) sept mille. Saint Augustin (*De Civ. d.*, III, 2, 8) sept mille. Le nombre de *trois mille* donné par Orose (V, 1) doit tenir à une faute de copiste.

ordre on égorgeait dans la villa Publica ¹. Les sénateurs furent glacés d'effroi; mais Sylla, sans montrer la moindre émotion, leur dit : « Faites attention à mon discours, et ne vous occupez pas de ce qui se passe au dehors; ce sont quelques mauvais garnements que j'ai ordonné de châtier. » Le mot respire cette atrocité froide et ce dédain aristocratique empreint dans toutes les paroles de Sylla; mais ces hommes avaient voulu détruire Rome et fait reculer Sylla : deux grands crimes.

Pontius Télésinus, le brave Samnite, avait succombé dans la bataille, peut-être avant que la victoire l'eût abandonné et croyant que Rome allait disparaître du monde avec lui. Ce sentiment se lisait sur son visage, visage d'un vainqueur plutôt que d'un mourant, dit Velleius Paterculus.

Les généraux romains furent amenés à Sylla qui les fit tuer. Leurs têtes, celle du Samnite Télésinus et du Campanien Gutta, promenées autour des murailles de Préneste, avertirent ses défenseurs du sort qui les

¹ Le temple de Bellone était à une extrémité des *Septa* ou *ovilia*; c'est pourquoi Lucain a dit (II, 196) :

Tunc flos hesperiae leto jam missa juvenus
Concidit, ac miseræ maculavit *ovilia* Romæ.

La villa Publica était près du cirque Flaminien, Περὶ τὸν ἱπποδρόμον, à côté du cirque (Pl., *Syll.*, 30). Amyot et Ricard, faute de connaître la topographie de Rome, ont supposé que Sylla avait fait égorger les prisonniers dans le cirque, bien que Plutarque dise que l'exécution eut lieu dans un endroit resserré, ἐν χωρῷ μικρῷ.

attendait. Le jeune Marius voulut s'y soustraire; la garnison s'étant rendue, il se cacha dans un conduit souterrain qui n'était autre chose qu'un égout¹ et s'y donna la mort. Selon un autre récit, lui et le frère de Télésinus cherchèrent à s'échapper par ce souterrain; mais l'issue en étant gardée, les deux amis terminèrent leurs jours dans un combat singulier, évitant ainsi de se frapper eux-mêmes, ce à quoi répugnaient les Romains, qui préféraient souvent se faire tuer par un esclave. Eux du moins étaient assurés de tomber sous une vaillante main; ils suppléaient ainsi au combat de gladiateurs qui devait manquer à leurs funérailles. La tête de Marius, envoyée à Rome, fut attachée aux Rostres, où le premier Marius en avait fait attacher tant d'autres, et où l'air de jeunesse de son fils adoptif excita les railleries de Sylla.

Sylla vainqueur commença par renverser les trophées de Marius, comme Marius avait renversé les siens; puis il fit arracher du tombeau le corps de son ancien capitaine², et on le jeta dans l'Anio; ensuite il

¹ Ἐν τάρῳ; ὑπονέμον. (App., 1, 94.)

² Valère Maxime (ix, 2, 1) dit les *cenâres*, mais ce fut bien le cadavre, car plus tard Sylla ordonna, contre l'usage salin de la gens Cornelia, qu'on brûlerait son corps au lieu de l'enterrer, pour lui épargner le sort que lui-même avait fait éprouver aux restes de Marius. Si celui-ci eût été réduit en *cenâres*, on ne voit pas comment les *cenâres* de Sylla eussent échappé à ces représailles qu'il craignait. Cette précaution de Sylla donne même à penser que le cadavre de Marius avait reçu des outrages dont lui voulait préserver le sien.

procéda froidement à l'œuvre des proscriptions. La cruauté de Marius était celle d'une bête féroce, la cruauté de Sylla était celle d'un homme féroce ; Marius était un sauvage et un soldat, il avait fait égorger ses ennemis à la hâte dans Rome, qu'il venait d'assiéger, comme un vainqueur brutal livre au massacre une ville prise d'assaut ; Sylla était un gentilhomme, un lettré et avait la prétention d'être un homme de gouvernement ; il y mit plus de formes, plus de méthode et de régularité ; il *écrivit* des listes de meurtre, retouchant son œuvre, y ajoutant à plusieurs reprises les noms de ceux que dans les premiers moments il avait oubliés. Ces listes restèrent comme un supplément à ses mémoires, qu'il avait aussi écrits et qui étaient en grec. Au lieu de la terreur désordonnée que Marius avait fait régner dans Rome, Rome et toute l'Italie connurent une terreur savante et bien ordonnée ; c'est pourquoi les barbaries de Sylla me causent encore plus d'horreur que les barbaries de Marius. Ainsi les assassinats juridiques du tribunal révolutionnaire inspirent encore plus de dégoût que les égorgements de septembre. Les listes de proscription furent affichées dans le Forum, comme l'était l'édit du préteur ; près de cinq mille noms¹ y furent écrits, il y avait foule devant ces affiches, chacun allait voir si le sien s'y trouvait : c'était l'intérêt du Forum depuis qu'on n'y parlait

¹ Quatre mille sept cents selon Valère Maxime (x, 2, 4). Orose (v, 21) dit seulement cinq cent quatre-vingts.

plus. Ceux même qui n'étaient pas sur les listes n'étaient point assurés de vivre, car alors dans la ville, comme dit Florus, tuait qui voulait ¹.

Ces scènes hideuses se multiplièrent sous l'administration de celui qui disait vouloir restaurer la république; la tribune muette n'était pas vide, les têtes coupées la remplissaient. Mais la tribune ne suffisait plus, on les rangea autour du bassin de Servilius qui lui faisait face et où l'espace manqua aussi bientôt. Le Forum se trouvait ainsi placé entre deux spectacles d'horreur disposés symétriquement, image de l'ordre tel que le comprenait Sylla. Le lacus Servilius était près de l'entrée du Forum, à droite en venant par le vicus Jugarius ² (via delle Consolazione), par conséquent presque en face de la tribune; son nom lui venait sans doute de quelque édile ou de quelque censeur de la gens Servilia qui l'avait fait construire, ou de Servilius Ahala, qui tua Sp. Mælius dans le Forum. En ce cas, le souvenir des meurtres de Sylla y aurait été devancé par le souvenir d'un autre meurtre accompli de même au nom de la cause patricienne.

C'était un lieu formidable que ce bassin de Servilius. Par une allusion au *Spoliarium*, où l'on achevait

¹ Flor., III, 21.

² In principio vici jugarii continens basilicæ Juliæ (Fest., p. 290). Multos occisos non ad Trasimenum lacum, s. d. ad Servilium vidimus. • Jeu de mot de Cicéron sur les deux sens de *lacus*, un lac et un bassin. (Pr. Rosc. Amer., 32.) Jeu de mot courageux, Sylla vivait.

et dépouillait les gladiateurs, il reçut le nom de spoliarium de Sylla. Agrippa le décora d'une hydre¹, image des proscriptions dévorantes et dont les têtes nombreuses rappelaient les têtes abattues par Sylla ; en outre, on lui portait les têtes des proscrits dans sa maison, qui, on le verra bientôt, n'était pas loin du bassin de Servilius. Nul n'osait implorer de Sylla la fin des proscriptions ; le plus hardi de ceux qu'elles menaçaient se contenta de lui demander un jour d'indiquer ceux qu'il comptait épargner. Sylla, avec un flegme tout aristocratique, répondit : « Je ne sais pas. » En transcrivant cette terrible et hautaine parole, je ne puis m'empêcher de me rappeler ce grand seigneur auquel un créancier disait : « Mais enfin quand me payerez-vous ? » et qui répondit : « Vous êtes bien curieux ! »

Nul ne s'étonnera que ce sanguinaire Sylla ne fut pas un époux bien tendre. Sa femme étant tombée malade, il ne voulut point la voir, divorça, et la fit emporter hors de sa maison¹ pour que ni lui ni sa demeure ne fussent souillés par une mort. Cette espèce de superstition existe encore à Rome, et quand quelqu'un va mourir les parents quittent la maison ; c'est agir plus humainement que Sylla, mais ce n'est pas se montrer très-sensibles.

Sylla, assis dans le Forum parmi les têtes coupées, y vendait les biens confisqués des proscrits, donnait à

¹ Plut., *Syll.*, 35.

des infâmes et à des scélérats les revenus des villes ou des provinces entières. Un jour qu'il était sur son tribunal, devant le temple de Castor ¹, le peuple lui amena un centurion accusé du meurtre de Lucius Ofella, celui qui avait pris Préneste, mais qui depuis avait brigué le consulat contre la volonté de Sylla. « Qu'on laisse aller le centurion, dit-il, il a agi par mon ordre. ».

Parmi les traits de cruauté qui abondent à cette époque, j'en choisirai un pour nous donner le spectacle d'une de ces abominations dont Rome était chaque jour témoin.

C. Gratidius, qui s'appela Marius Gratidianus quand il fut adopté par un frère de Marius, était naturellement du parti des Marius. Son éloquence rude et puissante avait beaucoup d'empire sur la multitude; il avait gagné la faveur populaire par un édit touchant le règlement des monnaies, et cette faveur était si grande qu'on lui avait élevé de nombreuses statues devant lesquelles le peuple allait brûler de l'encens, répandre du vin et allumer des *cierges*, comme on fait devant les madones²; elles furent

¹ Il était assis sur le siège du préteur, que tout prouve avoir été devant le temple de Castor depuis que Scribonius Libo, en 625, l'eut transporté dans le voisinage du putéal de Libon de ce côté du Forum. Le décret du *préteur* Cornélius sur les Tiburtins porte en tête : « Sub æde Castoris. »

² Cic., *de Offic.*, III, 20. Sen., *de Ir.*, III, 18.

toutes brisées à l'arrivée de Sylla. Un jour Sylla était assis dans le champ de Mars; on vit un jeune patricien, nommé Sergius Catilina, déjà connu par ses désordres et qu'on appelait le valet de bourreau de Sylla, apporter à celui-ci une tête qu'il venait de couper¹, c'était la tête de Gratidianus; puis il alla tranquillement laver ses mains dans le vase d'eau lustrale qui était devant le temple d'Apollon.

Ce qui avait précédé était encore plus horrible : Catilina avait tiré Gratidianus d'une étable à chèvres, où l'ancienne idole de la multitude s'était caché, l'avait conduit au delà du Tibre², lui avait arraché les yeux, lui avait taillé en morceaux les jambes et les pieds, pour qu'il *mourut dans chaque membre*, selon l'expression de Salluste. C'est ainsi que Catilina apparaît dans l'histoire. De plus, ayant tué son frère, il obtint de Sylla que ce frère serait mis sur les listes de proscriptions comme s'il vivait. Cela régularisait le fratricide et dut paraître une bonne plaisanterie à Sylla qui plaisantait volontiers.

¹ Pintarque (*Syll.*, 32) dit que Sylla siégeait dans le Forum; c'est une erreur, car lui-même, en parlant du temple d'Apollon, ajoute qu'il était tout proche : or, il n'y avait à cette époque qu'un temple d'Apollon dans le Champ de Mars, près du cirque Flaminius.

² Flor., III, 21. Au tombeau de Lutatius Catulus, comme une victime expiatoire, du nom de Marius, immolée à celui que le vainqueur des Cimbres avait fait mourir. Le tombeau de la gens Lutatia devait être sur une des voies qui se trouvaient au delà du Tibre. (Val. Max., II, 2, 1.)

Au milieu de toutes ces monstruosités dont il était l'auteur, Sylla osa se proclamer heureux. Quand le jeune Marius fut mort, il prit solennellement le nom de *Félix*, et le sénat eut soin d'inscrire ce nom au pied de la statue équestre qu'il lui érigeait. Sylla croyait à son bonheur, nous dirions à son étoile; il appela son fils *Faustus*, sa fille *Fausta*; il traduisait en grec le nom de *Félix* par *Épaphroditos*, favorisé par Vénus, faisant allusion au *coup de Vénus* qui, dans le jeu de dés, était le coup heureux. Il n'est donc pas étonnant que cet homme, dévot à son bonheur, ait dédié dans la ville de Préneste le temple de la Fortune ¹.

C'est à Préneste que la sienne avait triomphé, c'est après la prise de Préneste qu'il avait adopté le nom d'*Heureux*; à Préneste, il fit massacrer en un jour douze mille citoyens qui restaient et détruisit la ville de fond en comble. Au milieu de ses ruines, il répara ou agrandit le temple de la Fortune, vieille divinité du lieu, d'origine pélasgique comme Préneste elle-même ², où des débris de murs pélasgiques antérieurs à Sylla et à Rome se voient encore.

¹ Sylla ne bâtit point ce temple. Plutarque, qui avait sous les yeux les mémoires de Sylla, n'en dit rien. Le mot *fecit* dans Pline (xxxvi, 64, 1) ne s'applique pas au temple, mais à la mosaïque. On interrogeait les *sorts* à Préneste avant Sylla, et dès le temps de la première guerre punique. (Val., Max., 1, 3, 1.)

² T. II, p. 100. Cette Fortune était la mère des dieux, car elle était représentée dans le temple allaitant Jupiter et Junon. (Cic., *De Div.*, II, 4'.)

Sylla avait fondé son règne par la terreur, je dis son règne-car il était souverain absolu de fait¹; il jugea cependant à propos de donner à sa tyrannie une apparence de légalité : il fit nommer par le sénat un *inter-roi*, avec lequel il s'était entendu, sortit de Rome et lui écrivit de demander au peuple s'il ne jugeait pas à propos d'élire un dictateur pour un temps indéfini, et que dans ce cas lui accepterait la dictature. Le peuple n'avait pas à se prononcer là-dessus, mais le sénat; jamais la nomination du dictateur ne lui avait appartenu. De plus, cet office, aboli depuis plus d'un siècle, avait toujours été limité à six mois. La foule, éternellement complaisante pour la force, livra à Sylla tous les pouvoirs et toutes les libertés. Quand il rentra dans Rome, il reçut une couronne d'or et une hache, dons convenables en effet, la couronne pour le despote, la hache pour le bourreau.

Sylla célébra par un triomphe ses victoires sur Mithridate : il avait agrandi le monde romain et mérité que l'extension du Pomœrium témoignât de cet agrandissement; en réalité il triomphait de Rome et de tout droit. Son char, pour arriver au Capitole, cotoya ce Forum qu'il avait inondé de sang; mais l'énorme quantité d'or et d'argent qu'étalait le triomphateur éblouit la multitude. Cet or était en partie celui que le jeune Marius avait enlevé aux temples de Rome et qu'il n'a-

¹ Ἐργα βραδύς. (App., B. Civ., I, 98.)

vait pas eu le temps de dépenser. Les partisans de Sylla, bannis par ses adversaires, entouraient son char : leur présence faisait voir qu'avec lui un parti triomphait.

Sylla était complètement le maître; nul ne songeait à lui résister quand il mit la main à son œuvre politique, mais cette œuvre n'eut ni consistance ni durée; dans le présent il pouvait tout, il ne put rien pour l'avenir.

On n'efface pas comme on veut la violence de son origine; après avoir agi révolutionnairement on ne se fait pas en un jour conservateur. Sylla s'était établi par la force, Sylla avait foulé aux pieds toutes les lois, Sylla avait tous les vices, il n'était pas en son pouvoir de rendre au droit son autorité et à la morale son empire.

La fin était impossible, le moyen était impraticable. il rêvait de réformer l'État par l'aristocratie, mais il aurait fallu réformer d'abord l'aristocratie elle-même.

Aussi sa politique est pleine de contradictions qui naissent de sa nature, de sa situation et du contraste qui existe entre le but qu'il veut atteindre et les éléments dont il dispose.

Il réglemente la proscription et lui fixe un terme qu'en fait elle dépassa, mais il ne peut en décréter l'oubli, et les souvenirs de la proscription firent tomber l'œuvre de Sylla après sa mort.

Il lui faudrait rasseoir la société romaine sur le res

pect de la justice, et il fait argent avec les biens des proscrits, les distribue à ses indignes créatures¹, il corrompt l'armée². Sylla pervertit autant qu'il égorgea : pervertir est pire qu'égorger.

Il consacre le honteux principe de la confiscation et crée par elle une classe d'ennemis héréditaires de son institution. Ce réformateur de mœurs abolit la censure et viole ses propres lois somptuaires avec impudence³.

Jaloux du droit de cité, implacable ennemi des Italiens qui le réclament, Sylla, par les terres données à ses vétérans, accorde le droit de cité à cent vingt mille soldats dans lesquels tous les ambitieux, tous les perturbateurs trouveront un appui. Il va plus loin, il étend ce droit à des étrangers, à des Gaulois, à des Espagnols, à dix mille esclaves qu'il affranchit d'un coup.

Par sa loi des *Sicaires*, il veut, lui qui a tant tué, arrêter les habitudes de meurtre qui s'introduisent dans la vie romaine; mais il excepte ceux qui ont assassiné pour son compte dans les proscriptions : avec une exception semblable, quel pouvait être l'effet moral de la loi?

Sylla voudrait rétablir l'aristocratie, mais elle lui manque dans la main, il est obligé de compléter par

¹ Nec finem jugulandi fecit prius quam Sylla omnes suos divitiis explevit. (Sall., *Fr. Hist.*, I, 15.)

² Sall., *Cat.*, XI.

³ Mérimée, *Guerre soc.*, p. 220.

des plébéiens (trois cents chevaliers) le sénat décimé

Je n'ai pas prétendu donner une analyse approfondie de la constitution de Sylla, à laquelle je reconnais certains mérites¹, j'ai voulu seulement expliquer son abdication que j'avais à raconter. Quand il eut terminé son œuvre et qu'il l'eut imposée à tous, il s'en dégoûta, désespérant de la faire vivre; il jugea la réforme de la société romaine par l'aristocratie impossible et il abdiqua. Ce ne fut point une fantaisie, quoi qu'en dise Montesquieu, les hommes de la trempe de Sylla n'agissent point par fantaisie.

Ce jour-là, on vit avec stupeur celui que précédaient toujours vingt-quatre licteurs descendre seul l'escalier de la Curie, traverser le Comitium, une partie du Forum, de ce Forum d'où il avait chassé un jour les armes à la main Marius vaincu, et où il avait étalé son insolence et sa cruauté, puis gagner par la rue Neuve sa maison, à l'ouest du Palatin². Un jeune garçon, sortant sans doute de quelque école des environs du Forum,

¹ On ne peut les méconnaître quand on a lu le chapitre de M. Mommsen intitulé *Sullas verfassung*. M. Mommsen reconnaît les défauts de la constitution de Sylla, mais croit qu'instrument de l'oligarchie, il n'a pu faire mieux et qu'il a fait tout ce qui était possible dans sa situation; les situations en politique excusent mais ne justifient point.

² Lorsque Clodius assiégea Milon dans sa maison, il se tint à couvert quelque temps dans la maison de P. Sylla. (Cic., *Ad Att.*, iv, 3.) La maison de Milon était sur le Germale, éminence qui tenait au Palatin du côté du Vélambre et qui aujourd'hui a disparu. La maison des Sylla devait donc se trouver sur la pente ou au bas du Germale.

poursuivit de ses insultes l'ex-dictateur; on le laissa faire, peut-être même on l'avait poussé. Sylla, arrivé devant sa porte, se retourna et dit seulement : « Ceci empêchera qu'un autre dépose la souveraine puissance. »

On ne peut s'empêcher d'être étonné, comme le furent les Romains. Il y a dans le parti que prit Sylla de la grandeur : la grandeur ne manqua jamais à la république romaine, même dans ses plus mauvais jours, et c'est en quoi ils diffèrent des mauvais jours de l'empire. Juger froidement qu'on s'est trompé et se retirer en silence, au lieu de s'obstiner dans son erreur avec l'entêtement des esprits médiocres, cela n'est pas d'un homme ordinaire. Sylla fit ses adieux au peuple romain par un festin surabondant qu'il lui offrit dans le Forum ou dans le champ de Mars à l'occasion d'un acte de piété; il donna le dixième de son bien à Hercule. Nous connaissons déjà la dévotion de Sylla à Apollon et à Vénus, nous ne pouvons être surpris de sa dévotion à Hercule. C'était le dieu de la force, c'était aussi le dieu spécial des *gentes* sabines, comme les Fabii, pour lesquelles il se confondait avec le dieu sabin Sancus. Les Cornélii ne savaient plus qu'ils avaient été Sabins; mais la tradition d'un dieu national confondu avec un dieu grec pouvait s'être conservée dans la famille des Sylla.

Ce fut sans doute avec cette dime prélevée sur ses biens qu'il éleva un temple à Hercule, à Hercule vain-

queur, qu'on appela temple de l'Hercule de Sylla ¹, sur le mont Esquilin, non loin du lieu où il avait battu Marius, et un autre dans le champ de Mars, près de la *villa Publica*, où il avait fait exterminer six mille vaincus, près du temple de Bellone, d'où il les avait entendus crier. Celui-ci fut dédié à Hercule *Gardien* ², peut-être par reconnaissance pour le *secours* qu'il avait cru devoir au dieu protecteur de sa race dans la bataille presque perdue contre Télésinus.

Sylla sans doute fit preuve de hardiesse en rentrant ainsi désarmé dans la foule après avoir soulevé tant de haines et provoqué tant de vengeance; mais cette hardiesse il ne faut pas se l'exagérer : il y avait en Italie cent vingt mille vétérans et à Rome dix mille affranchis qui auraient puni les meurtriers de Sylla.

Après son abdication, à Pouzzoles, où il se livrait à la pêche et à l'agriculture comme un paisible citoyen retiré des affaires, il fit étrangler sous ses yeux un magistrat municipal nommé Granius, qui, chargé de

¹ Sullanus, comme on appelait *Pompeianus* le temple d'Hercule élevé par Pompée au forum Boarium, sans doute pour le distinguer de ceux qu'avait érigés Sylla. On a trouvé sur le mont Esquilin une médaille avec ces mots : *Hercules Vict...* (Beck., *Handb.*, p. 551). Les régionnaires placent le temple d'Hercule Sullanus dans la cinquième région, celle de l'Esquilin, après la nymphée d'Alexandre Sévère, dont il existe un débris près de Sainte-Marie-Majeure.

² Hercules Custos. Mais ce temple, dont Ovide (*Fast.*, vi, 209-12) indique avec précision l'emplacement à l'extrémité des Septa, peut difficilement avoir été celui dont on montre quelques restes dans le couvent des PP. Sominasques, à San-Nicolo-dei-Cesarini.

recueillir parmi les habitants de Pouzzoles une somme destinée à l'État, tardait de la verser. Ce versement lui tenait au cœur, car il s'agissait de la réédification du Capitole qu'il avait entreprise et qu'il désirait voir terminer. Granius espérait, en traînant ce paiement en longueur, arriver sans avoir payé à la mort de Sylla.

Relever le temple de Jupiter Capitolin flattait son orgueil, et il déclara qu'une seule chose avait manqué à son bonheur, c'était de le consacrer. On se souvient que Tarquin n'avait pas eu le temps de l'achever : deux fois les dieux refusèrent cette gloire à la tyrannie.

Sylla, en revenant de Grèce, avait trouvé le Capitole brûlé et dès lors avait songé à le reconstruire ; mais il ne devait pas plus accomplir cette reconstruction que celle de l'État.

Il avait fait apporter d'Athènes à Rome les colonnes du temple de Jupiter Olympien, commencé sous Pisistrate, repris par Antiochus, qui eux non plus n'en avait pas vu l'achèvement.

Ce temple du Capitole causa la mort de Sylla, s'il est vrai que sa colère contre Granius fit crever un abcès dans sa poitrine et que son dernier souffle, comme dit Valère Maxime, s'exhala mêlé de menaces et de sang. D'autres racontaient qu'il était mort d'une maladie hideuse, la maladie pédiculaire ; les insectes qui ont donné leur nom à cette maladie se seraient engendrés dans sa chair corrompue et y auraient pululé de sorte que rien n'eût pu l'en délivrer. Cette ver-

mine, à laquelle en plein tribunal sa grossière insolence avait comparé les Romains, leur disant que, comme le paysan d'un apologue, à la troisième fois il jetterait ses poux au feu, les poux, puisque je les ai nommés, auraient mangé Sylla¹.

Les habitants de Rome n'eurent pas la joie de voir cette justice de Dieu, qui a pour les oppresseurs de la liberté des peines infamantes. Sylla subit son supplice à Pouzzoles, sous le beau ciel de la Campanie; où il s'était retiré pour se livrer à toutes les voluptés.

A peine eut-on appris sa mort à Rome que les querelles des partis reparurent. Ils étaient représentés par les deux consuls; l'un était Catulus, de cette famille si maltraitée par les Marius et chef ardent du parti de Sylla; l'autre était Æmilius Lépidus, le meneur du parti contraire qui déjà levait la tête. On délibéra dans la Curie s'il fallait conduire en pompe le corps de l'ex-dictateur de Pouzzoles à Rome, exposer son corps dans le Forum et lui accorder l'honneur des funérailles publiques. Catulus et les amis de Sylla l'emportèrent : ce fut leur dernier triomphe.

Le cadavre fut apporté à Rome dans une litière dorée, avec les ornements royaux, trompettes en tête et cavaliers derrière. Les vétérans de Sylla accouraient de partout et se plaçaient dans l'immense cortège; son

¹ Le premier siège du mal indiqué par Plutarque me fait croire que le fier aristocrate, le superbe despote est mort d'une maladie honteuse, celle qu'engendre le *pediculus pubis*.

parti tenait à faire acte de présence et à se montrer. En avant, on portait les haches et les autres insignes de la dignité dictatoriale, comme si l'ancien dictateur l'eût encore été au moment de sa mort.

Les patriciennes romaines, envoyées par leurs maris, apportèrent tant de parfums qu'on put faire avec ceux qui n'avaient pas servi deux statues de grandeur naturelle, celle de Sylla et celle d'un licteur; l'image d'un licteur accompagnait bien l'image de l'homme qui avait donné aux licteurs tant d'emploi. Ceux qui avaient flatté sa puissance et ses haines lui élevaient une statue d'encens.

On conduisit le corps au champ de Mars. Un grand tombeau, démoli par Sixte IV et qu'a remplacé l'une des deux églises de la place du Peuple, a passé pour avoir été le sien¹. Près de là est le mausolée d'Auguste; Sylla lui aurait indiqué la place de sa sépulture comme il lui indiqua son chemin vers l'usurpation de tous les pouvoirs. Auguste y arriva aussi par le sang, mais il sut mieux construire le despotisme et il n'abdiqua point.

Le bonheur de Sylla se montra encore dit-on dans

¹ Rien ne prouve cette supposition, mais le vers de Lucain (II, 222) :

His meruit medio tumulum se tollere campo.

ne la contrarie point. Le champ de Mars s'étendait au delà de l'enceinte d'Aurélien, et un tombeau voisin de cette enceinte n'était pas pour cela à l'extrémité de ce champ.

cette journée. Le temps était couvert dès le matin et faisait craindre une grosse pluie. On attendit dans le Forum jusqu'à trois heures avant de se mettre en marche vers le champ de Mars. A trois heures, on se décida à porter le cadavre sur le bûcher. A peine y fut-il placé qu'un grand vent s'éleva, excitant la flamme. Quand tout le corps fut brûlé, une pluie abondante commença de tomber et dura jusqu'à la nuit. Les partisans de Sylla dirent que la fortune lui avait été fidèle même dans ses funérailles. Ses ennemis purent tirer de cette pluie un présage : elle lavait le sang versé par Sylla et son œuvre était noyée sans retour.

XVII

POMPÉE, CICÉRON, CÉSAR.

Commencements de Pompée; son premier triomphe. — Réaction contre Sylla, Æmilius Lepidus battu sous les murs de Rome. — Rome en Espagne; Sertorius. — Lettre arrogante de Pompée au sénat. — Spartacus effraye Rome. — Ovation de Crassus; route des Ovations. — Tentative de réconciliation entre Pompée et Crassus. — Pompée attaque la constitution de Sylla. — Maison de Pompée dans les Carines. — Pompée est chargé de la guerre contre les pirates. — Violences dans la curie, tumultes dans le Forum. — Lucullus, jardins de Lucullus à la villa Medici. — Villa et tombeau de Lucullus à Frascati. — Pompée est chargé de la guerre contre Mithridate; résistance de l'aristocratie; Cicéron appuie Pompée. — Cicéron, ses portraits. — Sa maison dans les Carines. — Ses débuts oratoires sous Sylla. — Son début politique; les Verrines, les juges sur le tribunal, l'auditoire dans le Forum. — Hortensius, ses villas, son portrait. — Maison de Catilina. — Crassus, jardins Liciniens. — Cicéron accuse Catilina dans le temple de Jupiter Stator, fait arrêter les conjurés au pont Milvius et les fait condamner par le sénat dans le temple de la Concorde. — Ils sont étranglés dans le Tullianum. — Clodius surpris déguisé en femme dans la maison de César, son absolution. — Arrivée à Rome de Pompée; il attend le triomphe dans ses jardins, son second triomphe, ambition et vanité de Pompée. — Le vase de Mithridate au Capitole. — Temple et sta-

tue de Minerve. — Temple d'Hercule. — Fausse situation de Pompée. — César paraît. — Portrait de César. — César démagogue, relève les trophées de Marius. — Ses intrigues, procès de Rullus. — Procès de Rabirius. — Dédicace du Capitole. — César préteur. — Opposition de Caton; tempête au Forum. — Signes funestes.

Deux hommes bien inégaux aux yeux de l'histoire, mais qu'elle ne peut séparer parce qu'ils dominent la dernière époque de la république, dont ils se disputèrent les restes, Pompée et César, continuent le rôle politique de Sylla et de Marius. Pompée finit par être le chef du parti aristocratique; César commença par se faire l'homme de la démocratie. Tous deux tenaient à leurs prédécesseurs : Pompée fut le gendre de Sylla¹, César était neveu de Marius.

Mais je me hâte de le dire, il n'y a rien de commun entre ces deux hommes et ceux dont ils continuèrent la tendance politique. Ils ne furent point des égorgeurs et des bourreaux. Après Marius et Sylla, l'historien respire; le temps des horreurs est passé, il ne reviendra qu'avec Antoine et Octave.

A côté de Pompée, qui, d'abord, tient le premier rang, paraît Cicéron qui joue le premier rôle; mais Cicéron sera bientôt effacé, et Pompée disparaîtra devant César.

¹ Par exactement le gendre. Sylla lui fit épouser une fille de sa femme; née d'un premier mariage avec Æmilius Scaurus. Pompée était marié à Antistia; il la répudia, ce qui n'était pas honorable, pour complaire à Sylla. César refusa d'en faire autant.

Pompée, qui parut d'abord sur la scène, était de race plébéienne et sabellique¹. De bonne heure, cette famille de parvenus sépara sa cause de celle des plébéiens. Un Q. Pompeius prit parti contre Tiberius Gracchus, et, tribun du peuple, agit dans l'intérêt de la noblesse, ce qui était se mettre dans une situation fâcheuse et ressemblait à une trahison. Ce fut lui qui, dans la Curie, vint dire que sa maison était à côté de la maison de Tiberius², et affirmer que dans celle-ci on avait déposé un diadème et une robe de pourpre envoyés par Attale : dénonciation mensongère contre un collègue qu'il accusait risiblement de vouloir être roi. Son fils, consul de nom avec Sylla, s'enfuit du Forum au milieu de l'émeute soulevée par Sulpicius. Il rentra dans Rome avec Sylla et dut être de moitié dans les premières proscriptions. Il fut tué par ses soldats, à l'instigation de son parent, ce Pompeius Strabo (le louche), général du sénat, et détesté par lui ; celui-ci fut le père de Pompée.

¹ Probablement originaire du Picentin, où il avait de grands biens et une grande influence, car il y leva des légions pour Sylla. Une branche des Pompeii portait le surnom de *Rufus*, roux, ce qui les rapproche des Sabins, une autre branche le surnom de *Strabo*, terminé en *o* à la manière sabine. *Pompeius* paraît venir de *Pompo*, nom du père du roi sabin Numa Pompilius.

² Tiberius demeurait sur le Palatin ; les Pompeii y demeuraient donc à cette époque. Ce détail montre la famille Pompeia frayant dès lors avec l'aristocratie romaine qu'elle servait.

Pompée commença donc naturellement sa carrière dans le camp de Sylla ; quand Marius rentra dans Rome, sa maison fut pillée ¹. Lorsque Sylla revint d'Orient, le jeune Pompée était à la tête de trois légions en partie composées des vétérans de son père, en partie recrutées dans le Picentin. Pendant les proscriptions de Sylla, il montra, parmi quelques traits d'humanité, une cruauté née des circonstances, mais qui n'était pas dans son caractère, car elle ne reparut à aucune époque de sa vie. Cependant il envoya de Sicile à Rome une tête, celle de Carbon, et on l'appelait alors le jeune bourreau, *adolescentulus carnifex*. On disait qu'il avait léché le sang de l'épée de Sylla ; mais c'était le langage des partis et non le langage de la vérité.

La vanité, qui fut toujours le trait dominant de la nature de Pompée, donna au jeune protégé de Sylla la hardiesse de vaincre la résistance de Sylla, qui lui refusait la permission de triompher après une campagne d'Afrique. L'armée que le sénat lui ordonnait de licencier murmura, et Sylla, qui montra toujours une déférence singulière pour le jeune Pompée, comme s'il eût cru voir en lui son continuateur, Sylla céda. La vanité de Pompée paraît encore ici ; il voulait que son char

¹ Ce fut sans doute ce qui lui fit, lors de son retour à Rome, quitter le Palatin pour les Carines, l'autre quartier brillant de Rome ; peut-être aussi parce que ce quartier des chevaliers, c'est-à-dire des financiers, était moins aristocratique que le Palatin ; ce qui allait au rôle que joua d'abord Pompée.

fût traîné par des éléphants. Mais la porte, par où entraient les triomphateurs, se trouvait trop étroite, et Pompée fut obligé de renoncer à ses éléphants, que sans doute il regretta beaucoup. Il s'en dédommagea en montrant le premier au peuple des chasses d'éléphants.

Il osa aussi voter pour le consulat de Lepidus, chef de l'opposition qui n'attendait pas la mort de Sylla pour se montrer. C'était prévoyance d'ambition, et cela montre combien ceux mêmes qui entouraient Sylla croyaient son œuvre peu durable. Quand Sylla mourut, il était fort refroidi à l'endroit de Pompée. Pompée, il faut le dire à son honneur, n'en soutint pas moins contre Lepidus qu'il fallait rendre des honneurs extraordinaires aux restes de son général.

Aux funérailles de Sylla, les deux consuls, c'est-à-dire les deux partis, avaient déjà montré l'antagonisme qui allait les diviser. En vain le sénat les avait-il obligés de jurer qu'ils ne se feraient pas la guerre ; à peine Sylla enterré, la réaction contre son gouvernement fut inaugurée par le consul *Æmilius Lepidus*, dont Salluste a conservé un discours très-énergique ¹ prononcé avant la mort de Sylla, et qui fait voir combien, l'ex-dictateur encore vivant, sa politique et sa personne étaient violemment attaquées ². *Æmilius Lepidus* demandait le re-

¹ Sall., *Hist. Fragm.*, 1, 45.

² Les *Æmilii* étaient de race sabellique. Les membres d'une famille de cette gens s'appelaient *Manertini*, de *Mamers*, nom sabin de Mars.

tour des bannis, la restitution de leurs biens ; le droit de cité rendu aux Italiens que Sylla en avait privés, et pour les nouveaux citoyens le vote dans les tribus ; le monopole de la justice enlevé aux sénateurs ; les anciens droits des tribuns rétablis¹ ; en un mot l'abrogation de la constitution. C'était trop se hâter et trop demander à la fois. Le sénat fut effrayé ; il entra en pourparlers avec le consul et obtint de lui qu'il partirait pour la nouvelle colonie de Narbonne, chef-lieu de la Province.

Lepidus partit ; mais au lieu d'aller en Gaule, il s'arrêta en chemin. Le sénat le rappela en vain ; il ne tomba point dans le piège qui lui était tendu. À la tête de ses troupes, il marcha sur Rome et vint camper près de la ville. Beaucoup de citoyens de toutes les classes passèrent dans son camp. Lepidus sollicitait un second consulat, appuyé, dans le champ de Mars, par la présence de son armée, et, dans la ville, par l'effroi qu'elle inspirait. Un vieux patricien, Philippe, releva les âmes ; il fit rougir le sénat de cette faiblesse, si commune après les révolutions, qui embrasse le danger par peur. « Vous voulez la paix, disait-il, et vous ne savez

Comme ils étaient anciens et patriciens, on peut les croire Sabins d'origine. *Æmilius* Lepidus appelle Sylla le cruel *Romulus* : on dirait une tradition nationale de haine pour le roi latin.

¹ Drumann, *Gesch. Rom.*, iv, p. 341-2. A en croire *Granius Licinianus*, qui cite un discours de Lepidus, celui-ci n'allait pas jusqu'au rétablissement de la puissance tribunitienne. (Gr. Lic., *Fr. ed Bonn.*, p. 43.)

pas la défendre ¹... Dois-je appeler cela crainte, lâcheté ou démence? Chacun de vous désire que la foudre ne tombe pas sur lui, et ne fait aucun effort pour l'empêcher de tomber. » Ces énergiques exhortations réveillèrent les Romains de la torpeur (*torpedo*) où, par suite des violences, ils commençaient à tomber, et dont l'empire devait profiter pour se fonder. Après un combat livré dans le champ de Mars, Lepidus vaincu s'éloigna. C'était à Pompée que le sénat avait donné le commandement des troupes qui devaient poursuivre et dissiper son armée. Pompée eut peu de peine à triompher de cette levée de bouclier prématurée.

Mais la guerre était déclarée aux institutions de Sylla ; elle ne devait pas en demeurer là.

Déjà Sertorius ², un des meilleurs capitaines du parti de Marius, avait levé l'étendard de la révolte en Espagne. Le vers fameux que Corneille met dans sa bouche,

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

¹ Sall., *Hist. Fragm.* 1, 50-51.

² Sertorius était né dans la ville sabine de Nursia. On cite de lui plusieurs traits d'une austérité de mœurs digne de la réputation proverbiale de sa race. Selon Appien (*B. civ.*, 1, 109) il aurait fait exterminer une cohorte entière en punition du crime d'un soldat. Au banquet que lui donna le traître Perpenna, les conjurés, qui voulaient l'irriter, tinrent des propos et firent des gestes grossiers; Sertorius se coucha à la renverse sur son lit, disant qu'il ne voulait rien voir et rien entendre. On profita de cette attitude pour l'assassiner. (Plut., *Sert.* 26.)

m'autorise à suivre un moment en Espagne l'histoire de Rome et de Pompée.

En effet, Sertorius semble avoir voulu fonder en Espagne un empire indépendant. Parmi les nombreux réfugiés romains qui fuyaient dans son camp la tyrannie de Sylla, il forma un sénat. Mais on ne pouvait emporter Rome avec soi. Jamais, dans des tentatives pareilles, on n'a pu se passer du Capitole et du pomœrium sacré. S'il est un lieu qui ait une destinée, c'est celui-là. Dans la guerre sociale, les Italiens voulurent en vain opposer à Rome une capitale de l'Italie, qu'ils appelèrent Vitlu. Rome est la capitale nécessaire de l'Italie.

A l'époque de la plus grande faiblesse de l'empire, les Sertorius d'alors, qu'on appela les trente tyrans, n'établirent chacun dans leur province qu'un pouvoir éphémère. La république, bien que malade au temps de César et de Pompée, n'en était pas arrivée à la décrépitude de l'empire sous Gallien, et Sertorius échoua dans sa tentative de transporter Rome en Espagne.

Sertorius résista longtemps à Pompée, qu'il appelait l'enfant, et à Métellus, qu'il nommait la vieille femme. Pompée se trouva dans un grand embarras par suite d'envois de vivres qui n'arrivaient point. Le sénat, qui au milieu de ses intrigues oubliait l'armée romaine, fut obligé de s'en souvenir, quand on lut dans la Curie une lettre pressante et un peu arrogante du jeune Pompée.

Il disait aux sénateurs : « Ce n'est pas votre faute si je ne suis pas mort de faim. Par les dieux immortels ! croyez-vous que je puisse suppléer le trésor public, ou avoir une armée sans la nourrir et la payer?... » Après avoir énuméré fastueusement ses exploits, il ajoutait : « Voilà ce que votre reconnaissance, ô sénateurs, a récompensé par la faim et la misère. » Et terminait par cette menace : « Si vous ne venez à notre secours, je vous prédis que, malgré moi, cette armée et avec elle la guerre, passera d'Espagne en Italie ¹. »

Quand on entendait de telles choses dans la Curie, le despotisme militaire n'était pas loin.

Pompée ne put soumettre Sertorius. Il ne vint à bout que de Perpenna son assassin. En attendant le triomphe, il prit patience en élevant un trophée à sa gloire sur une cime des Pyrénées, du côté de Rosas. Une inscription faisait connaître que Pompée avait pris huit cent soixante-seize villes.

Après avoir eu à combattre en Espagne l'essai d'une Rome indépendante de Rome, Pompée fut envoyé dans le sud de l'Italie pour y anéantir une insurrection d'esclaves. Autre effort d'affranchissement dont le chef Spartacus, mérite le respect de ceux qui saluent partout comme le principal honneur de l'espèce humaine l'abolition de l'esclavage sous toutes ses formes et sous tous ses noms.

¹ Sall., *Hist. Fragm.*, III, 1.

Malgré la tentative de Spartacus, celles qui l'avaient précédée et le mouvement nouveau d'opinion qui faisait appeler aux armes ou affranchir des esclaves par tous les chefs de parti, l'esclavage ne devait pas être aboli dans l'antiquité, il devait se fonder à la chaleur de l'esprit chrétien et s'effacer à la lumière de la civilisation moderne. Il ne l'est pas encore dans quelques pays du nouveau monde, parce que ces pays ne sont ni assez chrétiens, ni assez civilisés ; mais il le sera, et quoiqu'il arrive, la révolte criminelle et insensée des États-Unis du Sud lui aura, dans leur sein même, porté le premier coup.

Rien ne ternit chez Spartacus la gloire de son entreprise. Les historiens romains n'ont pas osé le calomnier et ont rendu justice aux efforts qu'il fit pour empêcher parmi ses compagnons de lutte les terribles représailles de l'esclavage¹. Son plan était sensé, il n'espérait pas tenir contre les Romains ; du mont Vésuve, où ce volcan s'était allumé, et qui, de temps immémorial, n'en connaissait plus d'autres, après avoir vaincu plusieurs armées romaines, il voulait gagner les Alpes en traversant toute l'Italie à la tête de cent mille hommes et aller retrouver en Thrace sa hutte de berger. On arrêta sa marche au nord et on le força à rétrograder vers le centre de l'Italie. Il s'en consola en battant tous les généraux qu'on envoyait contre lui.

¹ Sall., *Hist. Fragm.*, III, 77.

À Rome, la terreur qu'inspirait l'ancien gladiateur était si grande, que lorsqu'il s'agit, dans les comices, de désigner un général pour la guerre servile, personne ne se présenta. Le Forum et le champ de Mars n'étaient pas accoutumés à être désertés un jour d'élection.

Enfin un candidat s'offrit : c'était Licinius Crassus, déjà célèbre par sa richesse, dont il avait jeté les fondements en achetant à bas prix les biens des victimes de Sylla, dans ce Forum où l'on avait admiré l'éloquence d'un autre Crassus, et où lui ne brillait guère que dans les *tabernæ argentariæ*, chez les banquiers du lieu.

Crassus, comme lord Marlborough et quelques-uns de nos contemporains, montra qu'on peut être avide d'argent, et bien entendre la guerre ; d'ailleurs l'argent était pour lui un moyen d'ambition. Il comprenait qu'à une époque où la corruption donnait une si grande importance à la richesse, l'on pouvait arriver à tout avec un capital de trente-quatre millions¹. Il eut la gloire de vaincre Spartacus. Il l'enferma derrière une muraille, à l'extrémité de la péninsule italique ; mais Spartacus s'échappa encore de cette prison, puis après quelques combats héroïques, il fut forcé, par l'ardeur des siens, de marcher contre les Romains. Une grande bataille s'engagea par hasard ;

¹ Mommsen, *R. Gesch*, III p. 13.

avant de la livrer, Spartacus, renonçant à fuir, tua son cheval. Ce jour-là, son armée fut écrasée, et il périt vaillamment. *Pour l'exemple*, six mille prisonniers furent mis en croix; la voie Appienne fut bordée de gibets, de Capoue à Rome, sur un espace de cinquante lieues. Quand on se promène sur cette route, entre les restes de tombeaux magnifiques encore debout des deux côtés, et dans la compagnie des grands souvenirs qu'elle rappelle, il faut se souvenir aussi des gibets.

Crassus, pressé d'en finir, avait fait la faute de réclamer le secours de Pompée. Pompée arriva quand la chose était faite; mais, ayant détruit un corps de fugitifs, avec sa jactance ordinaire, il écrivit à Rome qu'il avait coupé les racines de la guerre.

Malgré l'importance et les difficultés de celle-ci, Crassus ne pouvait espérer les honneurs du grand triomphe, à cause de la condition vile de ceux qu'il avait vaincus. Au lieu d'aller sacrifier un taureau sur le Capitole, il alla sur le mont Albain sacrifier une brebis (ovem). C'est ce qu'on nommait *ovation*.

La route des Ovations est celle qu'on suit aujourd'hui pour arriver au sommet du mont Albain (monte Cavi). Une partie, qui est très-bien conservée, frappe le voyageur quand elle lui apparaît tout à coup au sein d'une forêt solitaire ¹. Il est encore bien imposant ce

¹ La partie inférieure de la route fait un zigzag, ce qui est con-

souvenir, même du petit triomphe. Pour Pompée, qui avait vaincu les alliés espagnols de Sertorius, les honneurs du Capitole l'attendaient; il vint donc pour la seconde fois triompher à Rome.

La loi ne lui permettant pas d'y entrer avant le triomphe, il s'arrêta dans le champ de Mars, où deux autres généraux attendaient le même honneur. Dans le champ de Mars se trouvaient en ce moment trois armées. Ce lieu, consacré dans l'origine au dieu de la guerre, puis aux luttes trop souvent armées de la liberté, reprenait l'air d'un champ de bataille.

En venant après son triomphe dans le Forum défilait devant les censeurs comme simple chevalier, il accrut encore l'enthousiasme populaire, et la foule qui le suivit en applaudissant à cette démonstration de son respect pour les lois, en fit pour lui un second triomphe.

Crassus, comme Sylla de race sabellique¹, rendit

traire à l'usage romain. En général, les voies romaines vont droit devant elles, sans tenir compte des obstacles du terrain; mais ici l'on se rend compte de l'exception, il s'agit d'une voie triomphale.

¹ Les Licinii étaient, je crois, de race ombrienne; leur nom, sous la forme étrusque *Lecné*, s'est retrouvé dans plusieurs parties de l'Étrurie, autrefois habitée par les Ombriens, et où un grand nombre de noms de lieux ont une physionomie ombrienne. Celui d'une petite ville de Toscane, Lucignano, paraît dériver de *Licintanum*. On trouve les Licinii à Tusculum, dont le nom se rattache à une ancienne invasion étrusque dans laquelle purent figurer des Ombriens. Stolo, nom d'un Licinius, a la terminaison en *o* des noms sabelliques.

comme lui grâces au dieu des familles sabinas, Hercule. Il ne lui consacra pas le dixième de son bien, ce genre d'hommage n'était point dans son caractère, mais il lui offrit, ce qui était moins cher, un grand sacrifice. Puis il servit au peuple romain un repas de dix mille tables, distribua du blé et fut nommé consul avec Pompée. Alors, les deux premiers personnages de la république étaient Pompée et Crassus; César, qui devait les effacer tous les deux, se tenait encore dans l'ombre. Il leur laissait jouer le premier rôle sur le théâtre, mais il agissait derrière la toile et, si j'osais emprunter cette expression moderne, dans les coulisses, en attendant le moment où il pourrait en les unissant pour s'unir à eux les dominer, jusqu'au jour où il les remplacerait. Il voulut les rapprocher, et l'on attribue à son instigation la démarche d'un obscur chevalier, étranger jusque là aux affaires publiques, lequel vint un jour dans le Forum déclarer que Jupiter lui était apparu en songe et ordonnait au peuple de ne pas laisser les consuls sortir de leur charge sans être redevenus amis. Le peuple, toujours crédule à Rome, ordonna aux consuls de se réconcilier. La superbe de Pompée ne se laissa point toucher aux désirs de Jupiter et du peuple romain, il demeura immobile et froid; mais Crassus, fait pour le second rôle, malgré sa haine contre Pompée, s'avança et lui tendit la main en lui adressant un éloge où perçait encore quelque dépit contre les honneurs extraordi-

naires accordés à Pompée dès sa première jeunesse.

Pompée se préparait à porter un coup décisif à la constitution de ce Sylla, dont il avait été le favori toujours un peu ingrat ; commençant ainsi à jouer ce rôle de protecteur de la démocratie qui fut le sien jusqu'au moment où la crainte de César le jeta dans le parti du sénat et le fit chef de ce parti, pour ainsi dire à son corps défendant. Plusieurs efforts avaient été déjà tentés pour réhabiliter le tribunat, que Sylla avait frappé d'une sorte d'infamie par la loi qui rendait les tribuns incapables d'obtenir aucune autre fonction, mais tout avait été ajourné jusqu'à ce que Pompée revint à Rome. Avant de pouvoir y mettre le pied, il avait reçu dans le champ de Mars une députation à la tête de laquelle était le tribun M. Lollius Palicanus¹, et lui avait promis solennellement de faire rendre au tribunat ses privilèges. On était rentré dans Rome plein d'espoir.

En effet, Pompée appuya dans le sénat la rogation de Palicanus. La Curie céda après une faible résistance, intimidée par l'agitation du Forum et la présence de l'armée de Pompée dans le champ de Mars. Ce jour là Pompée crut gagner la faveur du peuple, mais il blessa mortellement le sénat.

¹ Né dans le Picentin, où étaient les biens de Pompée et d'où était venue sans doute la gens Pompeia. Une médaille de Palicanus avec ce mot : *Libertas*, et sur laquelle est représentée la tribune, nous en fait connaître la forme.

Des jeux qu'il donna et qui durèrent quinze jours doivent figurer parmi les mesures politiques au moyen desquelles Pompée s'efforçait d'établir sa popularité.

Tout le monde mettait la main à la démolition de l'œuvre de Sylla. Le droit exclusif de juger que Sylla avait attribué au sénat, lui fut retiré par une loi que présenta non pas un tribun mais un préteur, Aurélius Cotta. Chaque jour Cotta, qui avait échoué dans la Curie, montait à la tribune du Forum pour dénoncer les iniquités et les corruptions de la justice du sénat. Cette loi, que Pompée porta comme consul, après la mort de Cotta, étendait le droit de juger, nous dirions donnait place dans la liste des jurés aux chevaliers et à des magistrats inférieurs qui étaient les payeurs de l'armée; ceux-ci ne comptaient pas, et les traitants ne valaient pas mieux pour juger que les sénateurs.

Pompée, pour se conserver la place à part qu'il voulait se faire dans les imaginations, se montrait peu, vivait à Rome fort retiré, dans sa maison modeste bien qu'élégante des Carines, et ne paraissait en public qu'entouré d'une suite nombreuse d'amis et de clients. Cette maison, celle de sa famille, était près du temple de Tellus, par conséquent dans le voisinage de Torre dei Conti. Elle fut d'abord très-simple, car jusqu'à son troisième triomphe Pompée affectait dans sa manière de vivre une fort grande simplicité. Après sa guerre contre les pirates, il la fit orner de rostres au dehors, en mémoire de ses victoires navales, et au

dedans de paysages imitant une forêt, à peu près comme les arbres qu'on vient de trouver peints avec tant d'art dans une chambre de la villa de Livie. Plus tard, la maison paternelle des Carines ne parut plus à Pompée digne de lui, et il s'en fit construire une autre près de son théâtre dans le champ de Mars. Nous retrouverons la première dans la suite de cette histoire, parce qu'après la mort de Pompée elle tomba aux mains d'Antoine et dans la suite devint une villa impériale qui appartint à Tibère et aux Gordiens.

Un danger assez sérieux de la république vint le tirer de sa retraite.

Les Romains avaient, partout où ils s'étaient montrés, soumis la terre à leur empire, mais leur marine militaire ne valait pas leurs armées, et la mer était devenue l'asile de leurs ennemis. La Méditerranée se couvrit de pirates dont les côtes montagneuses de la Cilicie étaient le principal refuge. Attaqués plusieurs fois, jamais détruits, ils étaient devenus la terreur des mers. Comme les flibustiers, ils attendaient les navires de commerce au passage ; comme les Barbaresques, ils débarquaient à l'improviste sur les côtes, pillaient les temples et les villas, enlevaient les habitants et les forçaient à se racheter. Ils avaient saccagé Ostie et étaient venus vendre leur butin aux portes de Rome.

Les pirates troublaient le commerce maritime et interceptaient les vaisseaux qui apportaient le blé de Sicile ; le peuple craignait d'être affamé dans Rome

et demandait à grands cris que Pompée fût chargé d'aller détruire les pirates.

Le tribun Gabinius proposa qu'on donnât le commandement de la mer à un consulaire qu'il ne désignait point, mais qui, pour tout le monde, était Pompée.

Le parti aristocratique fut épouvanté, et avec raison, de l'importance toujours plus grande de cet adversaire qui affectait encore de le protéger. Les déliérations de la Curie furent orageuses ; le consul Pison et ses amis se jetèrent sur Gabinius ; Gabinius descendit rapidement dans le Forum, où il vint dire qu'on voulait tuer les tribuns. Le peuple assiégea la Curie et Pison, qui tenait ferme, faillit être égorgé.

Mais deux tribuns étaient opposés à la rogation ; l'un d'eux avait déclaré qu'il mourrait plutôt que de souffrir qu'elle fût convertie en loi. Le jour du vote, les nobles étaient en grand nombre dans le Forum. Pompée monta à la tribune et, dans un discours hypocrite, pria ses concitoyens de ne pas donner lieu de croire en le choisissant qu'il n'y avait pas parmi les patriciens un plus capable que lui. Gabinius parut après Pompée à la tribune et le supplia de se sacrifier au bien public. Ce fut alors que, pour perdre Lucullus dans l'esprit de la multitude, il montra un tableau où était représentée son immense villa de Tusculum ou plutôt de Frascati, dont la magnificence prouvait, selon Gabinius, les dépradations de son possesseur. Puis il somma Catulus, le chef révérend du parti aristocra-

tique, de s'expliquer. Catulus le fit avec modération en disant que la loi conférait à Pompée une véritable dictature. « Et si Pompée venait à succomber dans cette guerre... ajouta-t-il avec une courtoisie assez adroite, qui le remplacerait? — Toi-même, » répondit non moins courtoisement le peuple, tout en persistant dans sa résolution malgré l'éloquence d'Hortensius.

Restaient les deux tribuns dont l'intercession pourrait tout empêcher. Gabinus renouvela pour l'un d'eux ce que Tiberius Gracchus avait fait dans une circonstance pareille; sa déposition fut mise aux voix. Quand il eut vu dix-sept tribus se prononcer contre lui, avant que la dix-huitième, qui faisait craindre la majorité, eût voté, il céda; parodie de la scène émouvante entre T. Gracchus et Octavius. L'autre tribun voulut parler, et, n'étant pas entendu au milieu du tumulte, il éleva deux doigts pour indiquer qu'il fallait donner deux chefs à la guerre contre les pirates; mais alors il s'éleva du Forum un tel bruit que, dit-on, un corbeau en fut étourdi et tomba.

On ne décida rien ce jour-là. Le lendemain, Pompée se retira dans sa maison de campagne, au pied du mont Albain¹, son Albanum, pour ne pas paraître influencer sur les votes. Ils se prononcèrent pour lui en son absence.

¹ A gauche de la route, en venant de Rome, avant d'entrer dans Albano. Pompée avait d'autres villas, une près de Cumes, une à Alisium (Palo).

Pompée rentra dans Rome la nuit, comme voulant échapper aux ovations ; mais le lendemain, quand il vint à la tribune remercier le peuple, il fut reçu par d'immenses applaudissements. Son pouvoir et les moyens mis à sa disposition furent encore augmentés.

Ce jour même, le prix du blé baissa, par suite de la confiance qu'inspirait au commerce de Rome le nom de Pompée et aussi parce que lui et d'autres, qui craignaient de passer pour accapareurs, avaient ouvert leurs greniers et jeté une grande quantité de blé sur le marché.

En trois mois la guerre contre les pirates fut terminée par Pompée, qui ne revint point à Rome, mais demeura en Asie : il y espérait une campagne encore plus glorieuse et la soumission de Mithridate que n'avait pu accomplir Sylla. Sa gloire, et l'abondance qui avait reparu depuis que la mer était libre, sollicitaient pour lui à Rome.

L'armée d'Asie était commandée par Lucullus. Lucullus, aussi plein d'activité dans la première partie de sa vie qu'il se montra endormi par l'indolence dans la seconde. Celle-ci a laissé un témoignage de lui à Rome, dans ces jardins célèbres¹ dont on peut regar-

¹ Il ne peut y avoir de doute sur l'emplacement des jardins de Lucullus. Les arcs de l'aqueduc de l'eau *Virgo* commençaient au-dessous des jardins de Lucullus et allaient finir aux Septa (Fr., *De Ag.* 22). L'eau *Virgo* passe encore au-dessous de la villa Médicis ; on la suit jusqu'à la fontaine de Trévi. J'ai cru reconnaître le reste d'un pilier

der ceux de la villa Médicis comme la continuation et le reste. Là était la célèbre galerie de Lucullus, là ont été rassemblés dans les temps modernes, comme dans son temps, des chefs-d'œuvre de l'art antique, entre autres les Niobides, l'Apollino de Florence et la Vénus qui porte encore le nom des Médicis. Le Scythe, si improprement appelé le Remouleur, a été trouvé dans les jardins et a peut-être fait partie de la collection de Lucullus. Lucullus avait aussi, au-dessous de Tusculum, une villa magnifique, dans laquelle a été bâtie et que ne remplit pas la ville de Frascati; ce qui n'étonne point quand on lit dans Salluste que les villas étaient construites de manière à ressembler à des villes. Aujourd'hui, lorsqu'on se promène dans les rues de Frascati, on se promène dans la villa de Lucullus¹ et l'on ne sort guère de chez lui. Cette villa, tournée vers le nord, était une résidence d'été. Lucullus, plus sérieux qu'on ne croit, n'y avait pas seulement des arbres, les premiers cerisiers apportés en Europe, des viviers qui étaient d'un grand rapport², des statues, mais encore une bibliothèque remplie d'ouvrages

de l'aqueduc dans un fragment de maçonnerie qu'on voit à l'extrémité de la *Via dei due Macelli*. L'eau Virgo venait d'un champ qui était la propriété de Lucullus à trois lieues de Rome (*ib.*, 10) sur la route de Collatie (Lunghezza).

¹ Au-dessous est celle d'un chevalier romain, retrouvée par M. Rosa.

² Le produit des viviers de Lucullus fut vendu huit millions.

philosophiques que Cicéron allait emprunter en voisin le jour où il y trouva Caton enfoncé dans un amas de livres sur les stoïciens. Un grand tombeau qu'on appelle à Frascati tombeau de Lucullus, peut avoir été le sien, car on sait que sa sépulture était dans sa villa de Tusculum¹, selon la coutume des grandes familles et des personnages considérables ; ainsi le tombeau de Néron était au Pincio, dans la sépulture des Domitii, et celui de Pompée dans sa villa Albaine, se voit encore à l'entrée d'Albano.

Lucullus avait vaincu Tigrane, le puissant allié de Mithridate, et Mithridate lui-même ; mais à Rome étaient ses adversaires les plus redoutables que ne pouvaient atteindre ses armes ; les chevaliers, alliés naturels des traitants établis dans les villes d'Asie, ne pardonnaient pas au général romain de réprimer leurs dépradations. Ces intrigues de financiers l'emportèrent sur le mérite militaire très-réel de Lucullus. On prépara dans le Forum les succès de Mithridate. Lucullus, calomnié, gêné, privé d'une partie de ses troupes, fut obligé de renoncer à ses plans de conquête.

Ainsi l'on découragea un général habile, et on le conduisit à embrasser de désespoir cette vie épicurienne dont le souvenir, c'est une injustice, est resté seul attaché à son nom.

¹ Plut., *Lmo.*, 43. Le peuple, juste pour lui après sa mort, voulait l'honorer d'une sépulture dans le champ de Mars. (Dr., *Gesch. R.*, iv p. 170.)

A son retour d'Asie, Lucullus célébra un triomphe où beaucoup d'objets précieux furent étalés, mais qui fut froidement accueilli; Lucullus éleva dans le Vélabre, sur la route des Triomphe¹, — on lui avait fait attendre le sien trois ans aux portes de Rome, — un temple à la Félicité. Cependant Lucullus n'avait pas de raison particulière pour adresser cet hommage à la religion du bonheur, que Sylla, son ancien général, avait mise à la mode. En Orient, il avait été *moins* heureux que sage. Il devait ses victoires à ses talents et son rappel à l'intrigue. Peut-être dans sa pensée dédiait-il ce temple à la félicité tranquille qu'il allait chercher désormais dans les jouissances du luxe et de l'esprit.

Pompée était au fond de cette intrigue; Clodius, depuis tribun formidable, l'avait proposé pour la guerre d'Asie, et le peuple avait applaudi. Manilius, tribun qui appartenait à Pompée, fit voter dans les comices la loi Manilia; elle lui accordait pour trois ans le commandement suprême de l'armée et de la flotte d'Orient avec des pouvoirs que jusque-là on n'avait conférés à personne. C'était une véritable révolution qui semblait devoir en amener une autre.

Le sénat n'eut pas le courage de s'opposer à cette loi par lui maudite, qui, après celle de Gabinus, préparait pour Pompée une dictature militaire; devant l'élan populaire qui l'y portait sans le savoir, la Curie se tut.

¹ D. Cass., XLIII, 21. ευχάριον, le temple de la Bonne Fortune; ευτυχία, dit Strabon

En vain Catulus s'écria : « Fuyez, comme vos ancêtres, sur les montagnes si vous voulez demeurer libres. » Mais pas un sénateur dans l'assemblée ne se souciait de se retirer sur le mont sacré, où nul d'ailleurs ne l'aurait suivi.

A cette occasion, Cicéron prononça son premier discours politique. Jusque là il n'avait plaidé que devant le tribunal du préteur ; cette fois il paraissait dans les rostrès. Le discours pour la loi Manilia fut une glorification sans mesure de Pompée. Cicéron, qui aspirait à être le chef de l'aristocratie, comme Pompée, qui devait la représenter un jour, commencèrent également par la combattre.

C'est le moment de parler de cet homme illustre, que désormais nous rencontrerons toujours mêlé à l'histoire de son temps, ambitieux du premier rôle et ne le jouant qu'une fois dans l'affaire de Catilina, à cette exception près, ballotté entre Pompée et César, les deux vrais chefs des deux partis, allant de l'un à l'autre, les menaçant, les servant, les bravant, les raillant tour à tour, jusqu'au jour où il sera le jouet d'Octave et sa victime.

Il serait bien intéressant d'avoir un portrait parfaitement authentique de Cicéron. Son âme, son esprit, son caractère vivent dans ses lettres. Mais quels étaient les traits et l'expression de son visage ? Après avoir lu cette correspondance, on le connaît si bien qu'on voudrait le voir, et il semble qu'on le reconnaîtrait.

J'avoue que j'ai peine à le reconnaître dans ce gros homme à la poitrine carrée, aux larges épaules, aux traits sans finesse, type assez peu varié des Cicérons qu'on voit à Rome ¹, et d'après lequel ont été moulés les plâtres dont les avocats de Paris décorent leurs bibliothèques. Cicéron n'était pas d'une constitution si robuste et si solide; sa nature était fine et délicate. Quand il n'aurait pas écrit ses lettres, où il fait sans cesse de lui-même un portrait moral d'autant plus ressemblant qu'il se peint sans le vouloir, et auquel ne peut convenir ce gros Cicéron, nous saurions par son propre témoignage que son tempérament était frêle dans sa jeunesse, qu'il avait le col mince et la poitrine faible.

Je retrouve bien plus Cicéron dans un buste du Vatican ², qui a pour lui une médaille dont malheureusement l'authenticité est contestée ³. Mais il faut avouer

¹ *M. Chiar.*, 698. *M. P. Cl.*, 282. Selon l'auteur de *l'Iconographie romaine*, le meilleur buste est celui du palais Mattei, aujourd'hui en Angleterre, mais M. Hirt le déclare mauvais et d'une époque postérieure à Cicéron; il rapporte, au contraire, à cette époque celui du Capitole, dans lequel Braun a vu un Asinius Pollion et qui pourrait bien être un Mécène.

² *Mss. Chiar.*, 422.

³ Médaille de Magnésie du Sypile, avec le nom de Cicéron, publiée par l'abbé San-Clemente. L'auteur de *l'Iconographie romaine* l'admet, mais Eckel et Borghesi, deux grandes autorités, la rejettent. Elle n'a pu être frappée pendant la vie de Cicéron, puisque avant César il n'y a pas d'exemple de l'image d'un homme vivant empreinte sur une monnaie, mais elle aurait pu être frappée après sa mort, quand la renom-

que cette tête, dont l'individualité est très-prononcée, irait parfaitement à Cicéron. C'est bien là l'homme ardent, mobile et spirituel si différent de la solennité de son style oratoire, que nous révèlent ses confidences parfois trop complètes à Atticus et à ses autres amis.

Cicéron était d'Arpinum¹, compatriote de Marius et par conséquent de race sabellique²; mais rien de la rudesse de cette race ne lui était resté, et s'il en eût conservé quelque chose, une éducation toute grecque l'eût effacé.

Cicéron ³ était le nom de sa famille, et d'après cela

mée de Cicéron grandit par cette mort même et qu'on lisait ses ouvrages jusque dans le palais de son meurtrier: Sa bonne administration avait laissé un souvenir favorable dans sa province d'Asie, et son fils lui succéda dans l'administration de cette province, ce qui pourrait avoir été un motif pour les Magnésiens de frapper la médaille. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on croit voir le buste en question quand on lit cette phrase de Drumann, qui n'admet ni le buste, ni la médaille: « On reconnaissait dans ses traits l'orateur spirituel d'une grande *excitabilité* (*erregbarkeit*), qui savait exprimer toutes les passions par le geste et la physionomie; un sourire moqueur errait sur ses lèvres. (*Gesch. Rom.*, vi, p. 411.)

¹ Il va sans dire que les ruines qu'on montre à Arpino, sous le nom de maison de Cicéron, n'ont aucune authenticité. Quant à sa villa d'Arpinum, elle était hors de la ville, probablement au bord du Fibrene, mais non dans la petite île dont il vante, dans les *Lois* (ii, 1), la délicieuse fraîcheur, car il se représente comme allant dans cette île de sa villa.

² Il s'appelait Tullius; j'ai montré que *Tullus Hostilius* était Sabin. (*T. I.*, p. 449.)

³ *Cicero* a la terminaison en *o* des noms sabelliques. Le chef volsque

ne put lui venir d'une verrue en forme de pois chiche (*cicer*), qu'on a cherché sur ses bustes et qu'on a ajouté pour compléter la ressemblance à un buste qu'on lui prêtait ¹.

Le père de Cicéron appartenait à l'ordre des chevaliers, nous dirions à la bonne bourgeoisie. Aussi, quand il amena ses deux enfants à Rome, il alla habiter la demeure de sa famille ², dans les Carines, où était aussi la demeure de Pompée. Les chevaliers paraissent avoir logé de préférence dans ce quartier élégant, comme les familles patriciennes sur le Vieux Palatin; c'étaient la chaussée d'Antin et le faubourg Saint-Germain de Rome.

Les Carines étaient voisines du Forum; le jeune Tullius allait y entendre les orateurs alors en renommée et qu'il devait surpasser un jour. Il fréquentait aussi le théâtre, et déjà il songeait à tirer parti de ce divertissement pour perfectionner ses gestes.

Il avait aussi dans son voisinage la maison de Scævola, car en général les jurisconsultes habitaient les

qui reçut Coriolan s'appelait Attius *Tullus*. Attius d'*Alia*, et d'où vient probablement Appius, était un prénom sabin.

¹ Buste du Capitole.

² C'est du moins probable. Les régionnaires placent les *avita Ciceronis* dans les Carines; ils ne sont pas mentionnés dans l'édition de Preller, la seule bonne; mais Cicéron, en parlant de l'habitation de son frère, dit : *Tuam in Carinis* (*Ad Qu. frat.*, II, 3), ce qui confirme la tradition, quelle que soit la date des monuments où elle a été recueillie.

environs du Forum. Celui-ci lui donna probablement ses premières leçons de jurisprudence. Là Cicéron trouvait aussi une agréable société dans les femmes de la famille de Scævola, toutes très-cultivées, et dont il parle, ainsi que de la fille de Lælius et de deux femmes de la famille Licinia, comme remarquables dans la conversation¹. Après une courte campagne contre les Marse, car à Rome chacun devait avoir servi, il revint à ses études, déclarant que tout était préférable à la vie des camps. Cet éloignement pour la guerre est un trait particulier du caractère de Cicéron. Il se distingue en cela de tous ses contemporains, et peut-être l'absence d'illustration militaire qui en fut le résultat l'empêcha-t-elle de prendre dans la politique le premier rôle qu'il ambitionna toujours, et auquel il ne s'éleva qu'un moment, lors de la conspiration de Catilina.

Pendant les années orageuses qui s'écoulèrent depuis le départ de Sylla jusqu'à son retour, Cicéron étudia la littérature grecque, la philosophie et surtout la rhétorique. Il logea dans sa maison le rhéteur grec Diodote, qui y mourut.

Les proscriptions de Sylla ne pouvaient atteindre ce jeune homme, uniquement occupé d'études philosophiques et littéraires.

Ses premiers plaidoyers roulèrent sur des questions

¹ Brut., 58.

de droit et des affaires privées. Mais en défendant Roscius d'Ameria, il toucha à la politique. Il s'agissait du fils d'un homme assassiné près des bains du Palatin, et qu'un puissant affranchi, protégé par Sylla, accusait de parricide, après avoir fait mettre le nom du père mort sur la liste de proscription, espérant ainsi s'emparer de son héritage.

Ce débat, comme tous les débats judiciaires, avait lieu près du temple de Castor ¹, vers l'extrémité orientale du Forum, où Scribonius Libo avait transporté le siège du préteur, autrefois placé à l'extrémité opposée du Forum, au-dessus du Comitium, au pied du Capitole.

La cause était délicate : en accusant l'affranchi de Sylla, il fallait, sous peine de la vie, ne pas blesser le dictateur. Le jeune Cicéron se tira assez bien de ce pas difficile, et, mettant Sylla en dehors des proscriptions par une fiction oratoire qu'il était difficile de prendre

¹ Le siège du préteur était placé, je crois, en avant de ce temple et en haut des degrés. César était préteur lorsque, assis sur le degré le plus élevé du temple de Castor, il vit Caton monter intrépide et venir s'asseoir à côté de lui. Ces degrés formaient la base du tribunal, comme autrefois le Vulcanal quand le siège du préteur y était encore. On a des fragments d'un discours de Scipion Émilien *præde Castoris* (Meyer, *Or. Rom. Fr.*, p. 214). C'est, je pense, le nouveau tribunal du préteur qu'on désignait par le nom de tribunal aurélien (Cic., *De Dom.*, 21). Ce nom se rattachait peut-être à la loi proposée par Aurélius Cotta pendant sa préture pour enlever aux sénateurs le droit exclusif des jugements, et à cette loi un déplacement du tribunal d'où on les rendait.

au sérieux, il put en faire une peinture vive et assez hardie ; c'était une expression indirecte de l'opposition contenue dans les âmes, et ce furent peut-être les premières paroles prononcées dans ce sens que le Forum eût entendues.

Roscius fut acquitté. Ni son avocat, ni ses juges ne furent inquiétés ; la cruauté intelligente de Sylla se tempérerait.

Sylla abdiqua, mais nous savons qu'après son abdication il était encore assez puissant pour faire étrangler sous ses yeux ceux qui lui résistaient. Cicéron, dans le procès de Roscius et dans un autre encore avait défendu des victimes de la proscription ; on peut croire qu'en faisant à Athènes un voyage de santé, il ne fut pas fâché de se faire oublier. Il ne revint à Rome qu'après la mort de Sylla. Ce voyage où il m'est interdit de le suivre, rentre par un côté dans celui que je fais à Rome, à travers l'histoire, car les expressions que Cicéron met dans la bouche de son parent, T. Cicéron, cherchant les traces de Démosthènes et le tombeau de Périclès, sont celles dont nous nous servirions à Rome en cherchant la demeure de Cicéron ou le tombeau de César : « Dans cette ville, ces sortes de recherches ne finissent point, car nous ne pouvons faire un pas sans mettre le pied sur un souvenir ¹. »

La plaidoirie de Cicéron contre Verrès fut déjà un

Quacumque enim ingredimur, in aliqua historia vestigium ponimus. (*De fin. Bon. et Mal.*, v, 2.)

début dans l'éloquence politique. Ce fut une attaque en règle contre la corruption patricienne, dont Verrès, allié aux premières familles de Rome et ancienne créature de Sylla, était un scandaleux exemple, et que Cicéron ne ménagea pas dans ses invectives hardies. Cicéron briguaît en ce moment l'édilité curule, et dans la disposition où étaient alors les esprits, flétrir les spoliations d'un fils de sénateur, était un légitime et sûr moyen de popularité. En effet, il fut nommé avant la fin du procès. Le prétendant à l'édilité devait montrer l'intérêt qu'il prenait à la voirie. C'est pourquoi sans doute, parmi des accusations beaucoup plus graves, Cicéron trouvait place pour celle-ci : « En allant de la statue de Vertumne (à l'entrée du Vicus Tuscus) au grand cirque, on serait averti à chaque pas de ton avarice, car tu as fait paver la route que suivent les pompes du cirque de telle manière que tu n'oses pas la prendre toi-même ¹. »

Cicéron plaidait devant le préteur et les juges assis sur le Tribunal, en présence de la foule qui remplissait le Forum. Il faut se rappeler cette disposition des lieux quand on lit la première Verrine qui fut seule prononcée ; on comprend alors pourquoi, élevant sa cause de l'accusation d'un misérable à une accusation qui atteignait l'ordre des patriciens tout entier, il s'écriait ² :

¹ *In Verr.*, II, 1, 59.

² *In Verr.*, I, 16-17.

« Ceci est un procès dans lequel vous jugerez l'accusé, et le peuple romain vous jugera... Vous pouvez effacer la honte et l'infamie qui, depuis quelques années, se sont attachées à votre ordre... Mais craignez qu'on ne prenne les juges dans un autre. »

Ces menaces, qui furent bientôt réalisées, s'adressaient moins au tribunal devant lequel il parlait qu'à l'auditoire qui était derrière lui.

Ce qui achève de caractériser l'attitude politique de Cicéron dans le procès de Verrès, c'est que Verrès fut défendu par Hortensius, le complaisant apologiste de toutes les pilleries aristocratiques de son temps, qui recevait quelquefois des cadeaux de ses clients, et d'autrefois donnait, lui une des lumières du barreau romain, l'exemple d'une acquisition frauduleuse du bien d'autrui. A ce métier, il s'enrichit beaucoup ¹. Sa maison sur le Palatin, qu'Auguste habita, était modeste ; mais il paraît en avoir acheté une plus fastueuse ². Ses villas furent célèbres par leur magnificence ; outre un *suburbanum* près de la porte Flumentane, il en avait un près de Laurentum avec un grand parc, et un autre près de Tusculum qu'il ornait de tableaux payés fort cher. La plus belle était celle de Pouzzole. A sa mort, sa villa de Laurentum contenait dix mille amphores pleines de vin de Chios. On a dit de lui qu'il arrosait ses arbres avec du vin, et qu'il pleura

Val. Max., ix, 4, 1.

Drumann, *Gesch. R.*, III, p. 104.

la mort d'une murène. Un tel homme ne pouvait avoir qu'une éloquence brillante et fleurie, ce qu'on appelait l'éloquence asiatique ; tel était en effet le caractère de la sienne. Rien de la nature épicurienne d'Hortensius ne se remarque dans un petit buste de cet orateur qui passe pour authentique ¹.

La hardiesse et le succès du jeune plébéien irritaient la noblesse. Cicéron crut prudent de désarmer cette irritation en prenant cette fois la défense d'un magistrat accusé très-justement, il paraît, d'avoir pressuré une province. Fonteius avait fait en petit dans la Gaule narbonnaise ce que Verrès avait fait en Sicile. Des Gaulois témoignaient contre lui. A ces témoignages, Cicéron n'opposa que du mépris pour les provinciaux, et des injures pour nos pauvres aïeux, auxquels il reprochait d'avoir pris Rome et pillé le temple de Delphes, ce qui ne justifiait point Fonteius. Ce discours était une avance à l'aristocratie vivement attaquée dans les Verrines par Cicéron pour l'intimider et la forcer de compter avec lui.

Dans cette marche un peu tortueuse de Cicéron, la sévérité avait aussi son jour, et bientôt assis sur ce siège de préteur, devant lequel il avait tour à tour accusé Verrès et défendu Fonteius, il présidait à la condamnation de Licinius Macer, pour concussion dans les provinces.

¹ Il exprime plutôt une certaine fermeté. (*Vill. Alb.*, sous l'hémicycle.)

Pendant que les armées romaines subjuguèrent l'Orient, Rome fut le théâtre d'une conjuration qui la menaçait de sa ruine, si elle eût réussi. Catilina se hâta, sans doute pour profiter de l'absence de Pompée et de l'éloignement de l'armée.

L. Sergius Catilina était un noble ruiné. Sa famille était ancienne, et de celles qu'on faisait remonter aux compagnons d'Enée ¹. Nous n'avons pas son portrait ; Salvator Rosa a dû le peindre de fantaisie, et a donné l'aspect des brigands de la Calabre, parmi lesquels il avait vécu, au superbe et violent patricien. Le vrai portrait de Catilina nous a été transmis par Salluste : « Le visage pâle, la démarche tantôt lente et précipitée, l'air d'un fou. » Comme la plupart des hommes de grande naissance, il habitait sur le Palatin. Sa maison fut comprise plus tard dans l'enceinte du palais impérial au temps d'Auguste ². Nous savons où était

¹ On faisait descendre ridiculement les *Sergii* du Troyen Sergeste. La terminaison du mot Catilina indique une origine étrusque ou ombrienne, plutôt ombrienne, car un nom de la gens Sergia était *Silus*, et *s'il* est un radical sabellique (voy. plus haut, xvi). Le plus ancien Sergius s'appelait Esquilinus. Sur le mont Esquilin habitèrent plusieurs personnages étrusques ou ombriens, les Licinii et plus tard Mécène, sorti de la puissante famille Arétine des Cilnii. La tribu Sergia était composée de Sabins, de Marses et de Péligniens, nations sabelliques (Cic., *in Vat.*, 15). L'origine sabellique de Catilina est donc bien vraisemblable.

² Suét., *III. Gramm.*, 17. Par conséquent dans le voisinage des fouilles que poursuit avec habileté M. Rosa, et qui ont déjà découvert plusieurs salles voisines de l'habitation d'Auguste.

POMPÉE, CICÉRON, CÉSAR.

ce palais ; nous pouvons donc connaître à très-peu près la scène de la formidable conspiration de Catilina : cette maison, située vers le bord du Palatin, opposée à l'entrée sur la voie sacrée ¹, était par là fort appropriée à des réunions clandestines. Cicéron, qui demeurait aussi sur le Palatin, mais plus près du Forum, était bien placé pour surveiller son voisin Catilina. Dans cette maison fut prononcé le discours que Salluste a deviné avec tant de vraisemblance, ou a peut-être composé d'après les indiscretions de Fulvie, cette femme qui révélait à Cicéron les confidences de l'un des conspirateurs, son amant ; dans ce discours sont énergiquement et crûment exprimés les motifs qui mettent les armes à la main d'un aristocrate prolétaire. Là le sang fut bu dans une coupe, si ce fait invraisemblable n'est pas une légende appuyée par les amis de Cicéron ; là, ce qui est plus certain, se réunirent un certain nombre d'hommes pervers, la plupart appartenant à l'aristocratie, pour préparer une révolution qui devait commencer par le meurtre, l'incendie et le pillage, et donner aux conjurés le pouvoir et la richesse.

Déjà Catilina avait annoncé ce dont il serait capable. Un jour, les consuls avaient appris que deux hommes de sa bande devaient les assassiner, et avaient prétexté

¹ Dans la villa Mills, transformée en un couvent de religieuses et devenue impénétrable, on croit y avoir trouvé quelques chambres faisant partie de l'habitation d'Auguste.

un sacrifice sur le Capitole pour échapper à ce guet-apens. Catilina remit l'exécution de son dessein à un autre jour ; ce jour-là, il devait donner à ses complices le signal devant la Curie. Le choix du lieu indique bien que ce signal serait celui de l'égorgement des sénateurs.

La plupart des hommes influents fermaient les yeux sur ces apprêts d'un bouleversement dont ils espéraient profiter. L'un d'eux surtout paraît n'avoir pas ignoré les projets de Catilina : c'était Crassus¹. Les incendies que devaient, disait-on, allumer dans Rome les conspirateurs ne pouvaient pas beaucoup l'effrayer, lui dont la spéculation favorite était, dit Plutarque, d'acheter à vil prix les maisons qui brûlaient et les habitations voisines que le feu menaçait. Comme Plutarque dit aussi que Crassus ne bâtissait point, on voit qu'il dut en grande partie son énorme fortune à des spéculations sur les terrains.

Crassus commença par être pauvre, mais sa famille avait été riche, puisque dès l'année 212 avant Jésus-Christ on voit un Crassus *dives* grand pontife. Son aïeul était déjà décrié pour son luxe. Sa maison du Palatin fut estimée à plus d'un million, et on l'appelait la *Vénus du Palatin* parce qu'il avait décoré son atrium

¹ Salluste (*Cat.*, 17) rapporte ce bruit et semble y croire ; car, parlant d'une déposition faite plus tard contre Crassus en plein sénat, il ajoute : « Parmi ceux qui la repoussèrent avec indignation, plusieurs étaient les débiteurs de Crassus »

avec des colonnes de marbre du mont Hymette, après les avoir montrées au peuple dans des jeux qu'il donna comme édile curule. Cependant une maison voisine de Catulus était encore plus belle que la sienne; plus tard, celle d'Aquilius sur le Viminal passa pour la plus magnifique de toutes ¹.

Les Crassi étaient une branche de la gens Licinia, d'origine ombrienne; elle donna son nom aux jardins Liciniens qui étaient sur l'Esquilin (aux environs de Sainte-Bibiane²). Si l'on était sûr qu'ils datent de Crassus, ce qui est assez probable puisqu'à propos des magnificences de son aïeul il n'est parlé que du Palatin, on pourrait croire, qu'en les plaçant de ce côté, Crassus n'était pas fâché de rappeler le combat de la porte Colline, livré par lui non loin de là aux alliés, combat où, tandis que Sylla fut repoussé, Crassus fut vainqueur. Quand on voit Crassus jouer un rôle principal dans la politique de ce temps, il ne faut pas seulement songer aux spéculations sur les terrains et à la richesse qui en sortit, il faut se souvenir de la porte Colline; sans Crassus Rome eût cessé peut-être d'exis-

¹ De la rue Saint-Vitale, qui sépare le Viminal du Quirinal, on voit des substructions considérables qui peuvent avoir porté la maison d'Aquilius.

² Près du Macellum Livianum (Cic. *pr. Quinct.*, 6). Au moyen âge, l'église de Sainte-Bibiane est dite: ad Palatium *Licinianum*. Tout édifice considérable s'appelait au moyen âge *palatium* (Nibb., *R. ant.*, II, p. 25, et 329). On donnait ce nom aux ruines de l'habitation qui se trouvait dans la villa devenue ensuite une habitation impériale.

ter, car ceux qui l'assiégeaient avaient juré de la détruire.

L'aristocratie était inquiète et se sentait menacée par Catilina, qui voulait être consul. Cette inquiétude aida peut-être Cicéron à l'emporter sur ce compétiteur, pour lequel en ce moment même il songeait à plaider, tout en avouant qu'il ne pouvait être absous que si l'on jugeait qu'il ne faisait pas jour en plein midi ¹.

La superstition régnait encore à Rome, où elle n'a jamais cessé d'être populaire. Quelque temps auparavant, le Capitole avait été frappé par le tonnerre, la louve en bronze doré renversée de son piédestal avec le petit Romulus qu'elle allaitait; des tables d'airain sur lesquelles des lois étaient gravées, avaient été fondues par l'effet de la foudre. Il n'était pas besoin de ce signe céleste et de la science des devins étrusques pour prophétiser que les lois étaient menacées. C'est alors que, par le conseil de ces devins, la statue de Jupiter Capitolin fut tournée vers l'Orient, dans la direction du Forum ². Jusque-là elle regardait l'Occident, afin que ceux qui lui adressaient leur prière eussent eux-mêmes le visage tourné vers l'Orient.

L'avènement de Cicéron au consulat fut aussi marqué par l'apparition de signes célestes et par un tremblement de terre. Un augure romain lui dit que l'on

¹ *Ad. Att.*, 1, 1 et 2.

² *Cic., in Cat.*, III, 8.

marchait à la guerre civile; l'augure avait deviné juste.

Cicéron, arrivé au consulat dans un temps difficile, afin de s'attacher le sénat, combattit la loi agraire du tribun Rullus. Pour plaire à l'ordre des chevaliers, qui était le sien, il prit leur parti dans une affaire d'étiquette théâtrale. Le tribun, qui quelques années plus tôt avait obtenu que quatorze bancs seraient réservés pour les chevaliers, fut outrageusement sifflé par le peuple et violemment applaudi par les chevaliers. Cicéron se rendit au théâtre et invita les spectateurs à le suivre dans le temple de Bellone¹. On l'y suivit. Son discours calma la multitude qui se résigna au privilège des chevaliers.

Mais le parti démocratique, encouragé par l'éloignement de Pompée et de son armée, n'était pas toujours si facile à calmer. Un tribun accusa un vieillard nommé Rabirius d'avoir autrefois participé au meurtre de ce Saturninus, dont Marius lui-même avait réprimé l'insurrection. Cicéron se joignit cette fois pour défendre Rabirius à son rival Hortensius, le champion ordinaire de l'aristocratie.

Ainsi Cicéron cherchait à se concilier les chevaliers et le sénat, dont il sentait qu'il aurait bientôt besoin.

¹ Ce temple était voisin du cirque Flaminien, et par conséquent du théâtre en bois élevé près du temple d'Apollon, situé non loin du Cirque, et qui précéda le théâtre en pierre de Pompée. Celui-ci n'existait pas encore.

Car le grand événement de son consulat approchait. Tout en plaidant des causes choisies dans une intention politique, Cicéron avait suivi attentivement les menées des conspirateurs; il assembla le sénat dans la Curie et les dénonça devant lui. Le lendemain Catilina y parut et Cicéron l'accusa en face. Catilina ne s'épouvanta point et répondit par des menaces qui ne soulevèrent que des murmures. Il était en ce moment une seconde fois candidat pour le consulat, et quelques jours après il se rendit aux comices du champ de Mars avec une escorte armée dans laquelle se trouvaient des esclaves. Cicéron y parut aussi revêtu d'une grande armure, pour frapper les yeux, disait-il, et exciter les bons citoyens par le spectacle des dangers que courait un consul. Catilina ne fut point nommé. Dès ce moment, il n'avait plus rien à attendre que de son audace, et il pouvait avoir recours aux partis les plus désespérés.

D'abord il essaya d'attaquer Cicéron nuitamment dans sa maison. Cicéron était sur ses gardes et la maison défendue; puis, la veille du jour où Cicéron devait prononcer devant le sénat sa première Catilinaire, Catilina rassembla les conjurés chez l'un d'eux, Porcius Læca, dans la rue des fabricants de faux¹. Ce nom semble indiquer un quartier populaire éloigné de

¹ Drum., *G. R.*, v, 456 (*In Cat.*, 1, 4.; *pr. Sull.*, 18). Il paraît que des rues de l'ancienne Rome portaient un nom provenant de la profession de ceux qui les habitaient; il en est de même aujourd'hui: *via dei Chia-vari*, *dei Baullari*, *dei Canestrari*, *dei Coronari*

la demeure aristocratique de Catilina sur le Palatin ; c'était sans doute pour déjouer la police de Cicéron. Là, Catilina annonça à ses complices qu'il allait se rendre en Étrurie se mettre à la tête des vétérans auxquels Sylla avait donné des terres dans ce pays : on voyait alors ce que produisait cette mesure imaginée par la politique conservatrice de Sylla. Les conspirateurs se distribuèrent les rôles. Un Cornélius, plébéien, et un sénateur nommé Vargunteius, se chargèrent d'expédier Cicéron ; ils devaient se présenter le matin chez lui, ce qu'on appelait *saluer* le consul, et le massacrer. Ils s'y présentèrent en effet ; mais encore cette fois Cicéron était sur ses gardes.

Le lendemain, il rassembla le sénat dans le temple de Jupiter Stator. Le choix du lieu s'explique facilement : ce temple était près de la principale entrée du Palatin¹, sur la Vélia, dominant, en cas d'émeute, le Forum, que Cicéron et les principaux sénateurs habitants du Palatin n'avaient pas à traverser comme s'il eût fallu se rendre à la Curie. D'ailleurs Jupiter Stator, qui avait arrêté les Sabins à la porte de Romulus, arrêterait ces nouveaux ennemis qui voulaient sa ruine. Là Cicéron prononça la première Catilinaire². Ce discours dut être en grande partie impro-

4

Ante Palatini condidit ora jugi.

Ov., *Fast.*, vi, 796.

Voy. t. I, p. 323.

² Quam postea scriptam edidit. (Sall., *Cat.*, 21.)

visé, car, les événements aussi improvisaient. Cicéron ne savait si Catilina oserait se présenter devant le sénat; en le voyant entrer, il conçut son fameux exorde : « Jusqu'à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience ! »

Malgré la garde volontaire de chevaliers qui avait accompagné Cicéron et qui se tenait à la porte du temple, Catilina y entra et salua tranquillement l'assemblée; nul ne lui rendit son salut, à son approche on s'écarta et les places restèrent vides autour de lui. Il écouta les foudroyantes apostrophes de Cicéron, qui, après l'avoir accablé des preuves de son crime, se bornait à lui dire : « Sors de Rome. Va-t-en ! »

Catilina se leva et d'un air modeste pria le sénat de ne pas croire le consul avant qu'une enquête eût été faite. « Il n'est pas vraisemblable, ajouta-t-il avec une hauteur toute aristocratique, qu'un patricien, lequel, aussi bien que ses ancêtres, a rendu quelques services à la république, ne puisse exister que par sa ruine et qu'on ait besoin d'un étranger d'Arpinum pour la sauver. » Tant d'orgueil et d'impudence révoltèrent l'assemblée; on cria à Catilina : « Tu es un ennemi de la patrie, un meurtrier. » Il sortit, réunit encore ses amis, leur recommanda de se débarrasser de Cicéron, prit avec lui un aigle d'argent qui avait appartenu à une légion de Marius et à minuit quitta Rome et partit par la voie Aurélia¹ pour aller rejoindre son armée.

¹ Cic., *In Cat.*, II, 4.

On ne comprend pas trop en cette circonstance la conduite de Cicéron demandant à Catilina de faire ce qu'il avait résolu, comme le savait Cicéron; il fallait qu'il comptât bien peu sur l'énergie de ce sénat, dans le sein duquel siégeaient des complices de la conjuration. Peut-être l'homme nouveau hésitait-il encore à mettre la main sur des patriciens et des sénateurs.

Le bruit se répandit¹ et une lettre de Catilina contribua à le répandre, qu'il allait s'exiler à Marseille. Cicéron vint dans le Forum exposer au peuple ce qui s'était passé et les motifs de sa conduite. Nous avons ce discours; c'est la seconde Catilinaire. Cicéron s'applaudit d'avoir forcé l'ennemi de Rome à la fuir et menace ses adhérents, dont il se sait entouré, de la sévérité des lois. Ce discours, quelque habile qu'il fût, ne persuada pas tout le monde, et Cicéron lui-même nous l'apprend. Plusieurs disaient que Catilina était plus redoutable depuis qu'il avait quitté Rome¹; il me semble que j'aurais été de ceux-là,

Quelques jours après, Catulus reçut de Catilina une lettre qu'il vint lire dans le sénat. Elle était pleine de hauteur, et, chose étrange, Catilina, le plus pervers des hommes, s'y montrait tendre époux; il finissait en disant à Catulus : « Au nom de ton amour pour tes enfants, je te demande de protéger Orestilla »

c'était une vestale qu'il avait enlevée et dont il avait fait sa femme.

Au milieu des préparatifs de guerre et de défense, Cicéron trouva le temps de plaider pour Murena, accusé, et à ce qu'il paraît coupable, de s'être procuré des voix par captation. Cicéron était l'auteur d'une loi très-sévère sur cet article, dirigée contre Catilina. La cause était mauvaise ; Cicéron s'en tira à force d'esprit et de plaisanteries dont l'austérité et les principes stoïciens de Caton firent en grande partie les frais. Le consul s'égaye et s'amuse avec une liberté d'esprit quelque peu triomphante : on sent qu'il respire librement et que Catilina n'est plus dans Rome. Mais les principaux conjurés y étaient restés et y préparaient une révolution. Le jour fut fixé aux prochaines saturnales ; on voulait profiter du désordre de ce carnaval antique pour tuer Cicéron, comme on a tué Gustave III dans un bal masqué.

Chacun sait comment ce plan fut découvert. Des envoyés gaulois de la nation des Allobroges, ruinée comme tant de provinces par la rapacité des magistrats romains, étaient venus à Rome apporter les doléances de leurs concitoyens. Le sénat, en ce moment occupé de tout autre chose que de la misère des Allobroges, y avait sans doute accordé peu d'attention. Les Gaulois mécontents ouvrirent l'oreille aux propositions des conjurés. L'intermédiaire fut un négociant romain qui avait fait le commerce et l'usure

dans leur pays. Il fut les trouver dans la Græcostase et gagna leur confiance en plaignant leurs misères, auxquelles il avait peut-être contribué. Séduits par les promesses d'un meilleur sort pour leur patrie, les Gaulois se laissèrent conduire dans la maison de Décimus Brutus, qui était voisine¹. Là, on leur révéla le plan de la conspiration, dont on leur présenta le succès comme assuré, et on leur promit de remettre aux Allobroges les dettes qui les obéraient s'ils voulaient envoyer des troupes en Étrurie au secours de Catilina. Il n'est pas probable que les envoyés aient feint d'entrer dans les desseins de Catilina pour les révéler; je crois plutôt qu'avec l'impétuosité gauloise ils se jetèrent tête baissée dans l'entreprise.

Mais la réflexion leur montra bientôt leur imprudence, et ils allèrent tout confier à leur patron, Fabius Sanga, de la famille du Fabius vainqueur des Allobroges, auquel on avait érigé, à l'entrée du Forum, l'arc de triomphe qui portait son nom.

Fabius instruisit de tout Cicéron. Après s'être entendus avec lui, les envoyés retournèrent vers les chefs de la conspiration, lesquels, avec une étourderie et une confiance tout aristocratique, confièrent aux Gaulois des lettres écrites de leur main et scellées de leur sceau, ce qui équivalait à une signature.

¹ Sall., *Cat.*, 40. Ce Brutus avait pour femme une Sempronia. Sa maison, voisine de la Græcostase et par conséquent du Forum, était-elle la maison des Sempronii sur le Palatin?

Cicéron envoya des soldats occuper les villas situées aux deux extrémités du pont Milvius, aujourd'hui pont Mole, par où passait la route d'Etrurie et par où passe maintenant la route de Toscane. Arrivés à ce pont pendant la nuit, les envoyés gaulois furent arrêtés et les lettres apportées à Cicéron.

Le chemin que suivaient la nuit, pour se rendre au Palatin, les deux préteurs chargés de cette mission secrète, était le même qu'avaient suivi en plein jour les messagers de la grande nouvelle, si impatiemment attendue, de la défaite et de la mort d'Asdrubal. Aujourd'hui ils apportaient au consul une nouvelle non moins importante pour le salut de la république, bien qu'il s'agit d'une expédition moins difficile et moins glorieuse; car, par cette expédition, des desseins qui pouvaient perdre la république étaient dévoilés. Les princes romains et les dames romaines, qui l'été vont tous les soirs en calèche sur la route de pont Mole, ont là pour occuper leur imagination deux grands souvenirs, mais je crois qu'ils ne pensent guère à Asdrubal et aux Allobroges.

Le lendemain matin, quatre chefs des conjurés, Gabinus, Céthégus, Statilius et Lentulus, tous patriciens, furent amenés chargés de chaînes devant le consul, peut-être après une nuit de débauche et d'ivresse; avec eux était Céparius, un provincial, un homme de Terracine, qui devait aller dans l'Italie méridionale soulever les esclaves et qu'on avait arrêté à Rome.

Cicéron ne voulut point ouvrir les lettres ni même les recevoir des mains de celui qui les apportait, devant le sénat qu'il avait convoqué cette fois dans le temple de la Concorde.

Le préteur Valérius Flaccus remit au sénat les lettres saisies. Cicéron conduisit lui-même Lentulus, par égard pour sa dignité de préteur; les autres attendirent devant la porte du temple, puis furent introduits l'un après l'autre. D'abord les conjurés nièrent tout, mais on leur montra leurs sceaux, et ils furent réduits au silence. Pâles, consternés, furieux, ils baissaient leurs têtes orgueilleuses devant l'homme nouveau d'Arpinum qui triomphait. Les coupables furent remis aux mains d'édiles ou de préteurs dont les demeures devaient leur servir de prison.

Cicéron fut comblé de louanges et reçut du sénat dans cette grande conjoncture le beau titre de père de la patrie.

La séance dura jusque vers la fin du jour. Quand elle fut terminée, Cicéron descendit du temple de la Concorde au Forum et raconta au peuple tout ce qui s'était passé, dans un discours qui est la troisième Catilinaire. Cette harangue réussit mieux que la précédente; cette fois, il y avait quelque chose de fait, un secret était surpris, des conspirateurs arrêtés. Fort de l'adhésion de la Curie et du Forum, Cicéron se sentit enhardi à porter la main sur de hauts personnages et à demander leur mort au sénat; mais il hésitait encore.

Il passa la nuit dans la maison d'un voisin à délibérer avec ses amis sur ce qu'il devait faire dans ces graves circonstances ; il avait dû quitter la sienne où les dames romaines célébraient, chez la femme du consul, les mystères de la bonne déesse d'où les hommes étaient exclus. Le matin, on vint lui annoncer un de ces événements qui étaient d'une si grande importance dans la vie publique et privée des anciens Romains, un *prodige*, leurs descendants diraient un *miracle* : après le sacrifice offert à la bonne déesse, la flamme, qu'on croyait éteinte, s'était rallumée et avait jeté un vif éclat ; les vestales avaient chargé Terentia d'en avertir son époux et de lui dire que ce qu'il tentait pour le bien de sa patrie réussirait par la protection de la déesse. Cette déesse était Vesta, dont le temple enfermait le Palladium, gage sacré du salut de Rome. Comme Terentia était la sœur de Fabia, la vestale qui avait parlé, on peut croire qu'une fraude pieuse avait été concertée entre ces deux femmes pour soutenir le courage de Cicéron¹.

Cicéron avait besoin d'encouragement ; tout n'était pas terminé par l'arrestation des chefs, les affranchis et les clients de Lentulus allaient dans les petites rues exciter les ouvriers et les esclaves². Cicéron rassembla

¹ J. J. Ampère, *César, Sc. hist.*, p. 50.

² Liberti et pauci ex clientibus Lentuli divorsis itineribus opifices atque servitia in vicis ad eum eripiendum sollicitabant. (Sall., *Cat.*, 50.)

de nouveau les sénateurs pour délibérer sur le sort des conjurés dans le temple de la Concorde, lieu choisi un peu par anticipation, car la séance fut assez orageuse, et l'on eut quelque peine à se mettre d'accord.

Le Forum, les temples qui l'entouraient, les abords du Capitole étaient remplis d'une foule inquiète dans l'attente de l'événement.

La montée du Capitole ¹, par laquelle on arrivait au temple de la Concorde, était couverte de citoyens armés, accourus pour protéger le consul et la délibération, surtout de chevaliers et de payeurs du trésor, auxquels se joignirent les scribes. Ils occupaient aussi le Forum et le Capitole. Un assez grand nombre de sénateurs convoqués firent défaut sous prétexte de

¹ Clivus Capitolinus (Cic., *pro Sest.* 12). Ailleurs (*Phil.*, vn, 8) Cicéron parle des chevaliers qui se tenaient sur les marches du temple de la Concorde (*Ad Att.*, i, 10, 6; *ad Fam.*, i, 4). Ces passages montrent que le temple de la Concorde, où avait lieu la réunion du sénat, n'était pas sur l'esplanade du Vulcanal, au-dessus du Comitium, où il a existé plusieurs temples de la Concorde et entre autres celui dont on voit encore les restes mais qui n'existait pas à cette époque, car, à en juger par ces restes, son architecture date de l'empire. Le temple où Cicéron convoqua le sénat était celui qu'avait élevé Camille, le sauveur de Rome comme Cicéron aspirait à l'être, celui où l'on montait par le clivus Capitolinus et qui dominait d'en haut le Forum. Le mot *cella*, employé deux fois par Cicéron (*Phil.*, ii, 8; iii, 12) n'indique point un petit temple, comme étaient sous la république les temples de la Concorde sur le Vulcanal. Cicéron, pour exciter l'indignation contre Antoine, qui avait placé des hommes armés dans le temple de la Concorde, se sert, il est vrai, du mot *cella*, mais dans le sens de *sanctuaire*.

n'avoir pas à prononcer une sentence capitale sur des citoyens romains, en réalité de peur de se compromettre et par rancune contre l'audace de Cicéron qui s'était permis de faire arrêter des Céthégus et des Lentulus. Il était loin d'avoir triomphé; Crassus et César lui faisaient une opposition sourde. Crassus ne vint pas et César vint pour tâcher de sauver la vie des conjurés.

Le consul exposa les faits et mit aux voix la condamnation à mort des coupables¹.

Silanus, consul désigné pour l'année suivante, parla le premier et conclut au plus grand supplice; un assez grand nombre de sénateurs l'imitèrent. Quand vint le tour de César, il prononça un discours fort habile dont la conclusion fut qu'il était contraire aux lois de mettre à mort des citoyens romains, que c'était revenir aux proscriptions de Sylla, que d'ailleurs la mort, dans laquelle l'âme était anéantie, ne pouvait être considérée comme un malheur ou un châtement. César est tout entier dans ce discours, adroitement humain, spirituel et qui contenait une profession de matérialisme². Ce discours³ ébranla les consciences timides. Silanus

¹ César, *Scènes historiques*, p. 66.

² Ce discours n'est point dans le style de Salluste, il y a seulement introduit quelques archaïsmes.

³ Celui que nous lisons dans Salluste. Plutarque (*Cat. ut.*, 23) nous apprend que cette harangue était la seule parmi celles de Caton qui eût été conservée. La sténographie, perfectionnée par Tiron, a franchi de Cicéron, existait déjà, et Cicéron, qui avait fait sténographier l'interrogatoire des accusés, a pu faire recueillir de la même ma-

déclara qu'il avait entendu condamner à la prison, le dernier des supplices pour un citoyen romain. Caton, le plus honnête des Romains, se leva indigné; dans une harangue admirable d'énergie et qui paraît bien être de lui, il foudroya les corruptions et les molleses de l'aristocratie, peignit les conjurés comme les plus scélérats des hommes et vota la mort suivant la coutume antique, c'est-à-dire au mépris de la loi Sempronia qui l'abolissait. Son vote entraîna presque tous les autres. Mais César ne se laissa pas entraîner. Au sortir de l'assemblée, comme il descendait du Capitole pour traverser le Forum et retourner dans sa demeure, celle du grand pontife, près du temple de Vesta, il eut à fendre la foule des chevaliers et de leurs acolytes qui pensèrent lui faire un mauvais parti. Quelques amis le défendirent et on dit même que Cicéron, ce jour-là tout puissant, le protégea¹.

Dans l'état d'agitation où étaient la ville et les esprits,

nière le discours de Caton, dans lequel sa conduite était approuvée et louée; cependant Salluste semble donner à entendre que lui-même en est l'auteur (*Cat.*, 53), il ne l'affirme pas positivement, il est vrai, et comme ce qu'il dit s'applique également à celle de César, qui évidemment n'est pas de Salluste, il ne faut pas attacher trop d'importance à ce témoignage, ni surtout lui donner un sens trop absolu. Salluste a retouché peut-être ces deux discours; il ne les a pas composés.

¹ M. Mommsen fait cette remarque : « Il ne s'en fallut pas de beaucoup que César ne perdît la vie à la place même où dix-sept ans après la mort le frappa (III, p. 181). » César fut menacé en sortant du temple de la Concorde, sur le Capitole, et frappé dix-sept ans plus tard dans la Curie de Pompée, près de son théâtre dans le champ de Mars.

il n'y avait pas un moment à perdre pour l'exécution des condamnés si on voulait les exécuter. Cicéron, et ce fut là le grand reproche qu'on lui adressa plus tard, se passa de la sanction du peuple, auquel du reste les condamnés n'en appelèrent pas. Dès que la nuit fut venue, le consul alla chercher lui-même sur le Palatin Lentulus dans la maison de son parent, Lentulus Spinther, où il était détenu, et le conduisit par la voie Sacrée et le Forum, à la prison Mamertine; les autres criminels furent amenés par les prêteurs auxquels il savaient été confiés. Cicéron les fit plonger en sa présence dans le cachot inférieur de la prison qu'on appelait le Tullianum, et étrangler l'un après l'autre. Puis il descendit par l'escalier des Gémonies dans le Forum, et, suivi des sénateurs et des consulaires, prononça solennellement ces simples et terribles paroles : « Ils ont vécu ! »

Les partisans de la révolte furent atterrés et beaucoup de citoyens honnêtes consternés de cette application insolite de la peine de mort à de si hauts personnages; mais le plus grand nombre, éprouvant ce transport que donne le sentiment d'un péril public auquel on vient d'échapper, se réunit à la suite du consul avec des acclamations. On plaçait des flambeaux devant les portes¹, sorte d'illumination usitée de nos jours à Rome, et les femmes, pour le regarder passer,

¹ Plut., *Cic.*, 32.

montaient sur les toits, qui étaient plats et formaient terrasse, ce qui se voit encore aujourd'hui. D'après la peinture que fait Plutarque de cette marche triomphale de Cicéron dans les rues de Rome, je ne puis croire qu'il se soit borné à traverser le Forum et à regagner sa maison des Carines, qui en était tout proche; je pense qu'il aura pris le plus long et aura au moins suivi la voie Sacrée jusqu'au temple de Jupiter Stator, pour rentrer chez lui en traversant la Vélia.

La légalité de la condamnation et de l'exécution des cinq criminels peut être contestée; elle l'a été dans un examen très-complet de la question par M. Mérimée. M. Laboulaye a fait remarquer que les arguments de Cicéron justifieraient toutes les mesures tyranniques¹. Cicéron ne tint pas compte des lois, par lesquelles il était défendu de mettre à mort un citoyen romain sans en référer au peuple, ce qui était énorme; armé du sénatus-consulte qui lui avait conféré des pouvoirs extraordinaires, et de la condamnation que le sénat venait de prononcer, il se hâta de frapper. Si jamais une illégalité a été excusable, c'est dans la punition de cinq misérables correspondant avec l'étranger pour livrer Rome à la soldatesque et à la populace enrôlées sous des chefs scélérats; cependant tout mépris de la légalité entraîne une punition, et Cicéron ne tarda pas à expier durement le tort qu'on pouvait lui reprocher.

¹ Lab., *Lois criminelles des Rom.*, p. 124-5.

Cicéron aurait dû mourir alors, car dès ce moment sa vie fut une suite de tracasseries pénibles, de généreux élans et de calculs mesquins, d'alternatives de courage et de faiblesse, qui rendent bien difficile de l'apprécier tel qu'il a été, en conservant le respect dû à son beau génie et à la noblesse de son âme, mais en tenant compte aussi de toutes les indécisions, de toutes les saillies, de toutes les contradictions d'un caractère vif et vacillant.

Après l'ivresse vinrent les déboires du succès; sa ferme conduite dans l'affaire de Catilina lui avait fait beaucoup d'ennemis : le parti révolutionnaire, que représentait Catilina, ne pouvait lui pardonner, et dans le parti conservateur beaucoup en voulaient au parvenu qui avait eu l'audace de les sauver. Un homme se mit à la tête de toutes ces haines soulevées contre Cicéron. Cet homme était Clodius.

Clodius sortait de cette superbe famille des Claudii, toujours si contraire aux plébéiens. Lui fut le plus violent des démagogues; mais il porta dans ce rôle l'insolence altière de sa race. Ce qui acheva de le séparer de l'aristocratie, ce fut un procès scandaleux dans lequel, malgré un acquittement aussi scandaleux que le procès, elle se prononça contre lui. Pendant une de ces fêtes en l'honneur de la bonne déesse où les hommes n'étaient point admis, et qui se célébrait cette fois chez Pompéia, la femme de César, dans la demeure du grand pontife, attenante au temple de Vesta, Clo-

dius y pénétra déguisé en joueuse de lyre pour arriver ainsi jusqu'à Pompéia dont il était l'amant favorisé; mais il s'égara dans cette maison qui devait être vaste et ressembler à un palais. La hardiesse et le double sacrilège d'une aventure menée à fin pendant une cérémonie religieuse et à côté du temple de Vesta, avait tenté le hardi libertin¹.

Les consuls, au nom du sénat, consultèrent le collège des pontifes pour savoir s'il y avait attentat contre la religion. La réponse du sacré collège fut affirmative, mais un procès pour adultère et impiété ne pouvait être intenté à Clodius sans qu'on eût présenté une rogation au peuple afin de déterminer le choix des juges et le mode des poursuites.

Le jour des comices, le Forum fut envahi par la bande de Clodius, composée de jeunes gens barbus et d'ouvriers²; ceux-ci occupèrent les ponts par où l'on passait pour aller voter et supplièrent le peuple de ne pas accepter la rogation. Ils ne laissèrent distribuer que les tablettes qui la rejetaient : c'est comme si dans nos votes du suffrage universel des factieux ne laissaient distribuer que des bulletins négatifs.

Caton monta à la tribune et parla sévèrement, ainsi qu'Hortensius et d'autres, mais sans résultat; le vote ne put avoir lieu. Au sénat, Cicéron nous apprend

¹ Le prétendu Clodius de la villa Panfili est un Hercule en femme ou un Achille à Scyros.

² *Barbatuli juvenes... operæ Clodiana.* (*Ad Att.*, I, 14.)

qu'il fit merveille : « Quels combats, quels carnages, quels élans contre Pison, contre Curion, contre toute leur suite; comme j'ai tancé la légèreté des vieillards et les désordres de la jeunesse ¹ ! »

Vint le jour du jugement. Les juges étaient achetés; le Forum tumultueux; Clodius fut absous. Cicéron était venu témoigner contre lui, et à la suite de l'acquiescement, tous deux firent assaut d'épigrammes dans la Curie, où, à ce qu'il paraît, on ne se les épargnait pas. Dès ce moment Cicéron eut en Clodius un mortel ennemi.

Clodius n'avait pas toujours été si mal avec Cicéron; leur deux maisons se touchaient sur le Palatin et ils avaient eu des rapports de bon voisinage avant de devenir des ennemis déclarés. Clodius avait commencé par être l'adversaire de Catilina qu'il accusait au moment où Cicéron songeait à le défendre : ces bandits ne s'aimaient pas entre eux; aujourd'hui, à la tête de ses satellites, Clodius répandait l'épouvante dans le Forum et faisait trembler la Curie; il brûla même le *temple des Nymphes* ², où étaient conservés les registres des recensements publics, pour anéantir la trace de ses prévarications et de ses dettes.

Un peu avant le procès de Clodius, Pompée avait paru aux portes de Rome.

Pompée absent était celui vers lequel, à Rome, se

¹ *Ad Att.*, 1, 16.

² *Cic., pr. Mil.*, 27. Le temple des Camènes sur le Cælius.

tournaient tous les yeux ; mais cette absence avait créé aussi pour lui des difficultés et des périls. Le terrain sur lequel il allait marcher s'ébranlait ; les inimitiés qu'il avait soulevées grondaient de loin à ses oreilles ; l'aristocratie était irritée de sa conduite envers elle ; le peuple commençait à prendre ombrage de sa puissance... et sa femme le trompait pour César. Il était revenu lentement ; afin de gagner du temps, il visitait les villes célèbres, écoutant les vers des poètes en son honneur et les dissertations des philosophes. En débarquant, à Brindes, il avait licencié son armée et était venu, suivi d'une foule considérable qui lui faisait cortège, pour attendre le jour de son triomphe hors de la ville, dans ses jardins¹, dont le nom rappelle aussi

¹ Les jardins de Pompée sont à plusieurs reprises cités dans son histoire. Il avait deux *horti*, car on dit qu'il se retira dans ses *jardins supérieurs* (*Arg. pr. Mil.*), pour les distinguer d'autres qui n'étaient pas sur un lieu élevé. Les jardins supérieurs se trouvaient sur une des collines de Rome ; pas sur le Pincio, où on a voulu les placer et où il n'y a point d'espace pour eux, entre les jardins des Domitius et ceux de Lucullus. Je ne saurais prendre avec Nibby (*R. Ant.*, II, p. 546), les *horti superiores* de Pompée pour la partie supérieure de ses jardins ; il faut y voir une habitation différente où il se réfugiait pour sa sécurité. Les *horti* des anciens Romains correspondaient aux villas urbaines ou suburbaines de nos jours. Peut-être les *horti superiores* de Pompée étaient-ils sur l'Esquilin, au-dessus de sa maison des Carènes, comme les jardins Colonna sont au-dessus du palais Colonna. Quant aux autres jardins de Pompée, on peut supposer avec beaucoup de vraisemblance qu'ils étaient dans le champ de Mars et voisins de la maison que plus tard il fit construire près de son théâtre, vers Campo dei Fiori. C'est dans ces jardins voisins du champ de Mars, et par

un fait moins honorable pour lui, car dans ces mêmes jardins, après avoir fait une loi contre la captation des suffrages, il distribua de l'argent pour faire nommer consul Afranius, une de ses créatures.

Un grand nombre de citoyens allèrent au-devant de lui et le sénat le reçut devant la porte qu'il ne pouvait encore franchir. Sa popularité était pour le moment sauvée par le renvoi de son armée, les mécontentements étaient désormais sans prétexte; mais Pompée se trouvait désarmé contre ses ennemis.

La première fois que Pompée parla dans le Forum, son discours fut vague et ne contenta personne (*frigeat*, comme dit Cicéron¹); on fut froid. Puis il parla dans le cirque populaire, le cirque Flaminius, un jour de nundines, c'est-à-dire un jour de marché, devant une grande multitude conduite par le tribun Fufius qui lui demanda si les jurés, dans l'affaire de Clodius, devaient être désignés par le préteur; le sénat avait prononcé sur ce point et Pompée dit qu'il fallait obéir au sénat. Il alla ensuite à la Curie; il y siégeait à côté de Cicéron et y approuva en gros tout ce que le sénat avait fait sans désigner particulièrement la conduite de Cicéron. Crassus saisit cette occasion de réparer l'omission de Pompée, ce qui charma Cicéron; lui-même, tout fier d'avoir Pompée

conséquent hors de la ville, qu'il attendait le triomphe : on l'attendait en général dans le champ de Mars.

¹ *Ad Att.*, 1, 14.

pour auditeur, prit la parole, et, à l'en croire, se surpassa, *acclamations*, dit-il dans le récit de la séance qu'il envoie à Atticus.

Extérieurement, Cicéron était au mieux avec Pompée; quand ils paraissaient ensemble au théâtre, ils étaient salués par des applaudissements auxquels ne se mêlait aucun sifflet¹; mais bientôt Cicéron ne put plus se cacher à lui-même et cacher à ses amis que la confiance qu'il avait eue en Pompée baissait considérablement.

Pompée, vu de plus près, allait chaque jour perdant quelque chose de la faveur populaire sans rien gagner du côté de l'aristocratie. Pour s'en consoler, il célébra son troisième triomphe avec une magnificence extraordinaire.

J'ai parlé de ce triomphe qui dura trois jours et fut surtout remarquable par les richesses étalées aux yeux du peuple. Lucullus avait apporté d'Orient un chef-d'œuvre de l'art grec, l'Aatolycus de Sthénis, mais ici l'or dominait. On voyait le buste de Pompée en perles : l'Orient faisait son entrée à Rome; les richesses de l'Asie annonçaient le despotisme de l'Asie. La vanité de Pompée se montra dans la liste de ses hauts faits qu'on promenait en pompe devant lui : « huit cents vaisseaux pris, vingt-huit villes fondées, six rois vaincus. » Ses ménagements pour l'opinion se trahissaient

¹ *Ad Att.*, I, 10.

par l'absence de l'armée. Pompée parut sur un char étincelant de pierreries, vêtu d'une ehramyde qui avait appartenu à Alexandre le Grand, auquel il avait la prétention de ressembler; il était plus facile de lui emprunter son costume que son génie.

Le spectacle que donnait Pompée fut accueilli par d'immenses acclamations. Ce qui le relevait encore, c'est que Pompée était un simple chevalier, ce que nous appellerions un bourgeois, dont le triomphe était une chose inouïe. Ce triomphe, qui par ses allures orientales présageait le despotisme, glorifiait en même temps la démocratie; ces deux puissances qui ne triomphèrent que trop ensemble, à Rome.

Il reste peut-être au Capitole quelque chose du triomphe de Pompée, c'est un beau vase de bronze¹ qui a appartenu à Mithridate et dont on ne s'expliquerait guère la présence s'il n'y a pas servi de décoration à ce triomphe, dans lequel nous savons que figurèrent beaucoup de vases précieux², deux mille en onyx, et le premier vase murrhin qu'on ait vu à Rome³.

¹ *M. Cap.*, salles d'en bas.

² C'est une raison de l'attribuer au triomphe de Pompée plutôt qu'à celui de Sylla (*App.*, *Bell. Mithr.*, 115). D'autres beaux vases, particulièrement ceux en albatre *oriental*, épars dans les collections de Rome, peuvent provenir de cette multitude de vases apportés de l'Orient par Pompée.

³ On ne sait pas avec certitude ce qu'étaient ces précieux vases murrhins qui venaient du fond de l'Orient, peut-être de la Chine, et si, comme l'ont pensé plusieurs savants, ce nom désignait des vases de porcelaine. (*Beck.*, *Gall.*, 1, p. 144.)

Une inscription nous apprend qu'il avait été donné par Mithridate à une société de gymnastes, c'est-à-dire à une corporation d'athlètes¹, qui portait son nom. Ce nom l'aura fait comprendre dans les richesses royales en raison du donataire, et c'est pourquoi il aura figuré dans le butin de la victoire. On l'a trouvé à Antium (Porto d'Anzo), où fut, dès le temps de Caligula, une villa impériale; je ne sais à qui elle appartenait auparavant, mais les premiers Césars, qui d'ailleurs n'avaient pas besoin de prétexte, purent la réclamer en faveur de la double alliance de Pompée et de César, l'un époux de Julia, fille de César, et l'autre de Pompéia, parente de Pompée.

Quoi qu'il en soit, ce beau vase a une grande valeur historique s'il est un précieux et unique témoin des magnificences du triomphe Pompéien.

Pompée, après son triomphe, éleva un temple à Minerve, déesse de la sagesse qui était loin de diriger toutes ses démarches; mais ce temple en réalité était dédié à une autre déesse dont le culte fut toujours cher à Pompée, la Vanité², car il y avait placé une inscription rappelant pompeusement ses victoires qu'il

¹ Winckelmann y voyait un de ces vases à mettre la poussière dont se frottaient les athlètes et qui sont représentés sur plusieurs bas-reliefs romains, d'autres y ont vu un vase destiné au tirage des *sorts*, c'est-à-dire des numéros de combat.

² « Semper in laude versatus, circumfluens gloria, » disait de lui Clodius. *Gloria* est pris ici dans le sens que *glorieux* avait encore en français quand on appelait un homme vain un *glorieux*.

aimait toujours à rappeler : « Pompée le Grand, imperator, ayant achevé une guerre de trente années, ayant battu, mis en fuite, tué, réduit en esclavage cent vingt et un mille quatre-vingt trois hommes, ayant coulé ou pris huit mille quarante-six vaisseaux ; ayant reçu la soumission de dix-huit cent huit places ou forts, ayant subjugué toutes les régions qui sont entre le lac Maréotis et la mer Rouge, a accompli son vœu à Minerve. »

C'est ce temple qui a donné son nom à l'église de la *Minerve*¹ (Santa-Maria sopra Minerva), nom expressif. En effet, l'église s'est élevée sur les débris du temple, le culte de Marie et le christianisme sur les ruines du culte de Minerve et de la religion païenne.

L'origine de ce nom a été confirmée par une statue de Minerve qu'on a trouvée dans le couvent des dominicains adjacent à l'église ; c'est la Minerve Giustiniani, l'un des chefs-d'œuvre du Vatican². Pompée avait sans doute rapporté cette belle statue de la Grèce, et elle peut avoir orné son triomphe.

Des restes assez considérables du temple de Minerve

¹ Il n'est pas question d'un autre temple de Minerve dans la région du cirque Flaminien, et tout porte à croire que le temple de Minerve Chalcidique, attribué à Domitien, fut l'ancien temple de Pompée ; or le temple de Domitien était voisin du temple d'Isis et Sérapis (*Cur. urb. not., reg.* ix. Voy. Canina, *R. qu.*, p. 405), et près de l'église de la Minerve on a trouvé des statues égyptiennes indiquant le voisinage de l'Iséum et du Sérapéum.

² *N. bracc.*, 112.

existaient encore au quinzième et jusqu'à la fin du seizième siècle; mais qu'eût dit l'orgueil de Pompée s'il eût vu, comme le Pogge, les colonnes arrachées pour en faire de la chaux; et, comme Fulvio, les parois du temple encore debout, pleines d'immortelles¹?

Pompée, dévot ce jour-là au dieu favori de Sylla, de Sylla qu'il avait servi de son vivant et dont il combattait la politique après sa mort, dédia, lui aussi, un temple à Hercule, dans un lieu consacré par l'antique religion de ce dieu, dans le marché aux Bœufs, près du grand cirque. Cet Hercule, qu'on appelait celui de Pompée², ne pouvait manquer d'être un Hercule vainqueur³.

Le réveil du triomphe fut amer pour Pompée. Le consul Afranius, choisi par lui pour faire ratifier par le sénat ses dispositions en Orient et accorder des terres à ses soldats, échoua complètement. Tous les ennemis de Pompée levèrent la tête. Lucullus, arraché à son repos par ses justes rancunes, vint dans la Curie demander si Pompée était souverain de Rome et si le sénat n'avait qu'à approuver tous ses actes aveuglément. De la discussion politique on passa aux personnalités. « Pompée a voulu le commandement suprême

¹ Nibb., *R. Ant.*, I, p. 680-1.

² *Uti est ad circum maximum (templum) Cereris et Herculis Pompeiani.* (Vitr., III, 3.)

³ *Herculi invicto ad circum maxima.* (*Calend. Aml.*)

avant l'âge, » s'écria Lucullus. « Il vaut mieux commander trop jeune que de se plonger dans les voluptés quand on est trop vieux, » répliqua Pompée.

Pompée ne réussit pas mieux dans son entreprise de loi agraire en faveur de ses vétérans. Cette loi fut proposée par le tribun Flavius. Le consul Métellus voulut empêcher le vote sous le prétexte suranné d'observer l'état du ciel pour savoir s'il était favorable; là-dessus le tribun envoya le consul en prison. Le consul y convoqua les sénateurs; mais Flavius plaça son siège devant la porte. Alors Métellus perça la muraille pour que les sénateurs pussent entrer. En présence d'un tel scandale, Pompée fut obligé de faire retirer la loi.

Voilà où en était Pompée : une grande gloire militaire et une importance politique qui allait déclinant entre la haine de l'aristocratie et le refroidissement du peuple, quand accourut pour le soutenir celui qui devait un jour l'abattre, C. Julius César.

Qu'était César?

Il faut le demander à l'histoire, non à ses bustes et à ses statues. César est un mortel hors ligne, et nul de ses portraits n'annonce un homme extraordinaire, surtout ceux qu'on voit à Rome¹. Le buste du musée

¹ Le portrait de César le plus caractérisé est dans le *Campo Santo*, à Pise. Il faut citer aussi un buste du musée de Berlin et un buste de Naples. Le César de la villa Albani (sous le portique) a été mal res-

Capitolin, où il ouvre, comme il était juste, la série des empereurs, est faux¹. La statue dans la cour des Conservateurs, du temps de l'empire, est encore la meilleure²; César y fait pendant à Auguste³, et il est curieux de les comparer. César regarde en avant le monde à soumettre, Auguste regarde d'en haut le monde soumis.

Du reste, César est bien placé au Capitole où était un autel de Jules et où l'on éleva, sans doute par son ordre, à côté des statues des rois, la statue de César, et c'est une preuve de plus qu'il en eut réellement l'intention d'être roi⁴.

Le buste de la villa Ludovisi passe pour le plus ressemblant; il a un caractère très-individuel, mais qui manque entièrement de grandeur, et l'air assez piteux et grognon. Il est impossible que César ait eu cet air-là.

Il existe au Vatican⁵ un buste de César, selon moi, très-remarquable. César est en grand prêtre, son man-

tauré, ce qui lui donne un air gauche; mais la tête, quand on la considère seule, ne manque pas de caractère.

¹ Rejeté par Visconti. (*M. P. Cl.*, vi, p. 54, pl. 38.)

² Idéalisée selon Visconti, trouvée près du forum de César.

³ Cet Auguste a été considéré comme douteux et comme certain; je le trouve ressemblant.

⁴ La statue de César et les statues des rois étaient devant le temple de Jupiter.

⁵ *M. Chiar.*, 135. A défaut d'un très-bon portrait de César, relisons à Rome celui qu'a tracé Suétone (45) : « *Excelsa statura, teretibus membris, ore paulò pleniore.* »

teau sur la tête; il semble plus vieux qu'il n'était au moment de sa mort, ce qui s'explique par les désordres et l'activité de sa vie. La bouche exprime l'énergie et le dédain, le regard est triste; c'est César qui, arrivé à tout, las de tout, juge tout.

César sortait d'une race antique et, ce qui est très rare pour les grandes familles romaines, d'une race latine¹. Cependant son point de départ fut entièrement démocratique. Neveu de Marius, il épousa la fille de Cinna et fut épargné à grand peine par Sylla, qui, en accordant sa vie aux vestales, prononça ce mot célèbre : « Dans ce jeune homme, il y a plusieurs Marius. » Ce qui voulait dire plusieurs têtes pour le parti de Marius.

Tant que Sylla vécut, César n'avait rien à faire à Rome; il alla servir en Asie. Dès que Sylla fut mort, César revint.

Il quitta Rome encore une fois pour aller dans l'île de Rhodes demander des leçons d'éloquence à un Grec

¹ Les Julii sont mentionnés par Denys d'Halicarnasse parmi les familles transportées d'Albe, capitale du Latium, à Rome; on y trouve un *Julius Proculus* dès le temps de Romulus. Les Jules avaient leur sanctuaire à Boville, au pied du mont Albain, où l'on pense que se réfugièrent des habitants d'Albe après la destruction de leur ville. Des inscriptions montrent que les habitants de Boville se regardaient comme Albains : « Longalbanî Bovillenses (*Orell.*, 119, 1387). Le nom de César parait en 208 avant Jésus-Christ. Les anciens en ont donné, suivant leur usage, plusieurs étymologies ridicules. J'ai dit que *Kæsar* était pour moi la forme latine, par opposition à la forme sabellique *Kæso*.

nommé Molo, qui en donna aussi à Cicéron. César comprenait que dans un pays agité mais encore libre il était nécessaire de savoir parler.

Ayant résolu de miner peu à peu le parti de Sylla, il évita d'entrer prématurément en lutte ouverte avec ce parti et repoussa les offres que lui fit faire Lepidus de s'associer à la tentative d'insurrection qui fut écrasée sous les murs de Rome.

Tandis que Pompée et Cicéron, tous deux de naissance médiocre, habitaient le somptueux quartier des Carines, le plus noble des Romains vint se loger dans le quartier populeux et populaire de la Subura ; il commença par plaider contre les personnages sénatoriaux et consulaires qui étaient odieux au peuple par leurs exactions. Le premier fut Dolabella. Les sénateurs, encore en possession des jugements, l'acquittèrent ; mais le Forum applaudit : c'est tout ce que voulait le jeune Julius.

Après une courte expédition en Asie, César revint à Rome, où il avait été nommé pontife, à l'âge de vingt-trois ans, à la place de son oncle maternel, Aurélius Cotta.

Il commença par acheter la faveur populaire en prodiguant les distributions de blé. Sa fortune, qui était considérable, passa entre les mains des usuriers, et il eut bientôt sept millions de dettes ; mais cet argent, qui semblait perdu, était bien placé et il devait en retrouver l'intérêt. A la mort de son père, il donna un combat de gladiateurs. Le sénat en restrei-

gnit le nombre à six cent quarante; César, pour se dédommager de cette économie qu'on lui imposait, leur donna des armures d'argent.

En même temps qu'il courtoisait le peuple en prononçant à la tribune l'éloge funèbre de sa tante Julia, il avait soin de rappeler qu'elle descendait d'Ancus Martius, roi de Rome, et lui-même, comme tous les Jules, de Vénus. Il croyait peu sans doute à l'existence de cette fabuleuse aïeule, et pas beaucoup plus peut-être à l'extraction royale de sa tante Julia; mais il savait que les masses aiment les noms. D'ailleurs la petite-fille des rois était aussi la veuve de Marius, dont il eut soin de faire porter l'image à ses funérailles. En évoquant ainsi à la fois un souvenir démocratique et un souvenir royal, pour agir sur la multitude, César montrait qu'il la connaissait bien.

Il osa relever les trophées pros crits de Marius, abattus par Sylla. Les consulaires, dont Marius avait fait mourir les parents, furent indignés, mais la démocratie romaine tressaillit de joie à cette réhabilitation de la gloire et de la *terreur* plébéiennes¹.

Après une rapide expédition en Espagne, César est de nouveau à Rome. Le temps n'était pas encore venu pour lui d'obtenir des succès militaires qui pussent rivaliser avec ceux de Pompée; mais en paraissant son partisan et se disant son client, César préparait une rivalité future.

¹ César, *Scènes historiques*, p. 26.

Quand Gabinius demande pour Pompée le commandement de la mer contre les pirates, César a soin de l'appuyer ; quand il sera question de le charger de la guerre contre Mithridate, Pompée trouvera encore l'appui de César, toujours empressé à le grandir et qui n'est peut-être pas fâché de l'éloigner.

Tandis que Pompée guerroye en Orient, César ne néglige aucun moyen de popularité ; il donne sur le Palatin les jeux Mégalésiens, dans lesquels on représentait des pièces de Térence, et qui étaient ceux de la bonne compagnie ; dans le Cirque, à la multitude qui le remplissait, les jeux Romains.

Pour prendre la foule par les yeux, il entoure le Capitole de portiques ¹, précurseurs de ceux de Michel-Ange ; pour flatter de justes ressentiments, il fait condamner deux agents des proscriptions de Sylla ; il attire à Rome des Gaulois du nord de l'Italie, auxquels il a fait accorder le droit de cité et dont les votes sont assurés à toutes les lois qu'il voudra faire passer. Cette population, accourue à la voix de César, donne à Rome la physionomie qu'elle avait au temps des Gracques. Le sénat, comme alors, ordonne à tous les étrangers de quitter Rome ; mais il avait affaire à un agitateur bien plus habile et bien plus dangereux que les Gracques.

¹ Suét., *Cés.*, 10. César fut chargé du soin de la voie Flaminienne, *curator viæ Flaminiae* (Cic., *Ad Att.*, 1, 1). Il songeait alors au consu-

Avant de commencer lui-même une campagne pour les lois agraires, César mit en avant un tribun sans considération et sans capacité, Servilius Rullus, qui en proposa une mal faite, donnant un pouvoir exorbitant à dix commissaires, et entachée de plusieurs illégalités. La sienne, plus modérée, plus sage, n'en serait que mieux reçue quand elle viendrait; d'ailleurs César, sans paraître, tenait ainsi le parti démocratique en haloine et le parti aristocratique en crainte; dans deux affaires dont j'ai parlé, celle de Rullus et celle de Rabirius, il força le consul Cicéron, dont il ne voulait pas laisser grandir l'importance, à risquer de déplaire au peuple ou à se brouiller avec le sénat.

Cicéron prononça un discours contre Rullus devant les sénateurs rassemblés au Capitole¹, et deux à la tribune du Forum. Dans le sénat, il se montra conservateur du patrimoine de l'État et du droit de propriété jusqu'à déclarer injuste l'expropriation forcée²; au Forum, il promit que son consulat serait populaire, se vanta de n'avoir pas d'aïeux, loua les Gracques, tant de fois condamnés par lui, et tira ses principaux arguments des droits du peuple méconnus par Rullus; enfin, il

lat : diriger des travaux d'utilité publique était un moyen honorable de préparer sa candidature.

¹ Cic., *Orat. Agr.*, 1, 6.

² Ab invito enim emere injuriosum esse (1, 5). Rullus lui-même reconnaissait ce principe. C'était un excès sans doute, mais à Paris nous en sommes bien revenus.

prononça le grand mot : On prépare ainsi une royauté, *regnum comparari*; Rullus donne aux décevirs chargés de l'exécution de sa loi une puissance *royale*. Cicéron excita les susceptibilités locales, la jalousie de Rome contre Capoue, s'efforçant de faire craindre qu'on n'abandonnât Rome, bâtie sur des collines et dans des vallées, dont les rues n'étaient pas des meilleures, et dont les ruelles étaient très-étroites, pour Capoue, bâtie dans une plaine et offrant des rues spacieuses¹. Passage curieux pour la topographie romaine, et par lequel on voit que depuis Cicéron l'aspect de la ville, où, encore aujourd'hui, les rues ne sont pas des meilleures et les ruelles très-étroites, n'a, sous ce rapport, pas beaucoup changé. Cette différence de langage, selon le lieu et la nature de l'assemblée, se remarque dans la plupart des discours de Cicéron; les considérations politiques, les allusions à l'histoire des grandes familles de Rome, sont pour les nobles auditeurs de la Curie; les grandes violences, quelquefois les grosses plaisanteries, sont pour l'auditoire très-mêlé du Forum. Il est cependant un discours de Cicéron, le plus violent de tous et qui arrive par moment aux dernières grossièretés², le discours contre Pison, qui a été prononcé

¹ II, 55.

² On y trouve ceci, qu'on ne pourrait rendre en français par les mots qui s'impriment. Cicéron, parlant d'une visite qu'il a faite à Pison, ajoute : « Tu nos quum improbissime respondendo tunc tum turpissime ructando ejecisti. (*In Pis.*, 6.)

plus tard dans la Curie ; mais Pison avait lui-même attaqué violemment Cicéron et insulté son exil après y avoir concouru. Cicéron lui répond par les invectives les plus brutales ; c'est une réplique irritée. Cicéron appelle l'ex-consul : Furie, monstre, glouton, bête féroce, âne, pourceau¹ ; il s'écrie² : « Si toi et Gabinius étiez mis en croix, j'aurais encore plus de plaisir à voir déchirer vos corps que je n'en ai à voir déchirer vos renommées. » C'est une triste époque dans l'histoire de la Curie que celle où de telles paroles y étaient prononcées par Cicéron.

Toujours dans le même but, plaire au peuple, raviver ses haines contre l'aristocratie et pousser celle-ci à les exciter de nouveau, César fut l'auteur véritable de l'accusation contre Rabirius, et Cicéron, encore cette fois, joua dans le procès le rôle que César désirait lui voir jouer.

Rabirius était un vieux sénateur qui fut accusé, par le tribun Labienus, d'avoir autrefois, comme je l'ai dit, participé à la mort du factieux Saturninus ; on ajoutait, pour inspirer plus d'horreur, qu'il avait étalé dans un repas la tête de sa victime. Condamné par les juges ordinaires, au nombre desquels était César, Rabirius en appela au peuple. Rien ne fut négligé pour exciter la fureur popu-

¹ *Maiali* (*In Pis.*, 9). *Maialis* s'est conservé dans l'italien *maiale* qui veut dire *cochon*.

² *In Pis.*, 18.

laire contre le vieux Rabirius ; Labienus exhiba dans le champ de Mars le portrait de Saturninus, tandis que naguère un certain Titius avait été condamné pour l'avoir dans sa maison. Cicéron flétrit courageusement la rébellion contre les lois, et établit le devoir imposé aux bons citoyens de les défendre. Malgré son discours et celui d'Hortensius, la condamnation de Rabirius allait être confirmée, le préteur profita du tumulte qui régnait dans l'assemblée pour faire élever sur le Janicule le drapeau rouge, signe d'un danger public, le jugement ne fut pas prononcé ; quand nous ne saurions pas que la cause de Rabirius se débattait ce jour-là devant les Centuries assemblées dans le champ de Mars, cet incident nous l'apprendrait, le drapeau élevé sur le Janicule n'aurait pu être aperçu du Forum.

César avait atteint son but, les deux partis étaient plus aigris que jamais et Cicéron, qui, dans le discours pour Rabirius affecte de se dire populaire, continuait à se dépopulariser. De même encore César fit accuser Calpurnius Pison d'avoir opprimés des Gaulois et vit sans doute avec plaisir Cicéron le défendre. Quant à lui, il avait manifesté son intérêt pour les provinciaux ; on le dirait parmi les Gaulois Transpadans, dont il était le patron ; il n'en désirait pas davantage.

Tout lui était occasion de se rendre agréable à la démocratie ; la charge de grand pontife étant devenue vacante, il commence par faire rendre au peuple le

droit d'élire les pontifes que Sylla lui avait enlevé, puis il dépensa des sommes énormes pour être nommé. Dès ce moment il quitta sa maison de la Subura pour aller demeurer dans la demeure assignée au grand pontife, près du temple de Vesta ; singulier voisin et supérieur des Vestales, singulier grand pontife qui ne croyait pas aux dieux¹. La demeure du grand pontife s'appelait la Regia ; l'augure de ce nom éveilla-t-il plus tard chez César la pensée de se faire roi ?

Dans l'affaire de Catilina il fut soupçonné, comme Crassus, d'une sorte de complicité ; je ne crois pas qu'il ait trempé dans la conspiration, et je ne crois pas qu'il l'ait ignorée² ; il ne voulait pas qu'elle réussit et il savait bien qu'elle ne réussirait pas, mais les terreurs du sénat ne lui déplaisaient point ; les dangers de Rome pouvaient lui donner un rôle ; il est certain qu'il s'efforça de sauver la vie aux conspirateurs, non certes par intérêt pour des misérables ni par respect pour les lois, mais pour se distinguer du sénat qui les condamnait, pour établir cette réputation d'humanité si propre à réucrier en venant après les cruautés de Sylla et de Marius.

Ainsi, César sans paraître jouer un grand rôle, était parvenu à gagner la faveur populaire, à mesure qu'elle se retirait de Pompée absent, malgré sa gloire et ses services ; il put même protéger celui dont alors il disait

¹ César, *Sc. hist.*, p. 32.

² César *Sc. hist.*, p. 38.

désirer la protection ; par son influence il fit décerner à Pompée des honneurs plus propres à chatouiller sa vanité qu'à augmenter sa puissance, le droit d'assister aux jeux du Cirque en robe triomphale et une couronne de laurier sur la tête, aux représentations théâtrales avec la robe *Prétexte*.

Avant que Pompée fût revenu de l'Orient, César s'était appliqué à flatter encore autrement la vanité, défaut dominant de l'illustre général ; la réédification du Capitole, commencée par Sylla, avait été continuée mais non terminée par Catulus, qui avait couvert le temple de tuiles en bronze doré ; quand César demandait à Catulus de rendre compte des sommes employées, c'était sur cette dépense seule que l'injurieuse enquête pouvait porter, car la bâtisse avait été exécutée par corvée et gratis¹. Catulus fut consul avec Lepidus, celui qui attaqua le premier la constitution de Sylla, mais Catulus la défendait. Voulant continuer la politique de Sylla, il était dans son rôle de continuer son œuvre au Capitole. César était bien aise d'arracher le Capitole au sénat pour le donner au peuple en la personne de Pompée, alors protecteur, au moins c'était sa prétention, du parti démocratique. César proposa que le nom seul de Pompée parut dans l'inscription gravée sur le temple, à l'exclusion même

¹ Cic., *In Verr.*, II, v, 19. L'état ne payait pas les ouvriers. « Capitolum, sicut apud majores nostros factum est, publice coactis fabris operisque imperatis gratis, exedificari atque effici potuit.

de celui de Sylla ; il poursuivait ainsi ce nom odieux au parti populaire, il se vengeait de la hauteur que lui avait montrée Catulus quand il lui avait disputé le titre de grand pontife ; il blessait au cœur l'aristocratie dont Catulus était le chef et l'aigrissait encore contre Pompée ; en effet, elle ressentit vivement l'injure ; plusieurs patriciens descendirent dans le Forum pour réclamer l'honneur de la dédicace en faveur de Catulus et une place donnée dans l'inscription au nom de Sylla, mais César, assis sur son siège de préteur, leur refusa la parole. Le nom de Pompée parut seul, à sa grande satisfaction et à la grande colère du sénat, que ce service perfide, rendu par César à son vaniteux rival, acheva d'irriter contre lui.

Le nom de Catulus resta pourtant gravé au Capitole, même après que le nom de César lui-même, quand vint le jour de la toute puissance, eût été autorisé à remplacer celui de Pompée¹. Catulus est mentionné comme ayant construit le Tabularium, dépendance du Capitole et dépôt des archives romaines, dans une inscription qu'ont lue des yeux modernes².

Une partie du Tabularium³ existe encore, c'est un

¹ D. Cass., XLII, 14. « Catuli nomen usque ad Vitellium mansit. (Tac., *Hist.*, II, 72.)

² Une inscription qu'a lue le Pogge ; M. de Rossi l'a restituée au moyen de deux transcriptions. (*Nouv. racc. d'iscriz.*, p. 101.)

³ Le Tabularium, où étaient déposées les lois, par un escalier qui descendait vers le Forum, pouvait communiquer avec le temple de

des plus précieux restes de l'architecture au temps de la république; ces restes sont ceux d'un portique à deux étages¹ qui regardait le Forum.

L'arcade qu'on a dégagée, et qui a presque la pureté grecque, fait comprendre quel effet devait produire, vu du Forum, qu'il dominait, ce double portique avec ses vingt belles arcades. Derrière le portique inférieur sont des salles dont les murs en péperin ont été rongés par le sel qu'on y a déposé; maintenant on y rassemble de beaux fragments d'architecture romaine; idée heureuse, ce sont encore des archives, les archives de l'art antique dont les proportions sont les *lois* de l'architecture².

Saturne où était l'*Ærarium* dans lequel se conservaient aussi les documents publics (Serv., *Georg.*, II, 502., *Æn.*, VIII, 322), ce qui a pu faire mettre quelquefois *Ærarium* pour *Tabularium*. Mais plusieurs faits montrent que les lois furent déposées au Capitole, c'est-à-dire au *Tabularium*. Cicéron alla *au Capitole* enlever et détruire les lois de Clodius (Plut., *Cic.*, 34). Il existe encore des débris considérables du *Tabularium* sous le palais Sénatorial (Nibb., *R. Ant.*, I, p. 551). Le *Tabularium* a donc pu être considéré comme étant sur le Capitole, l'*Ærarium* jamais. Polybe (II, 26) place les archives sur le mont Capitolin. Le mot *Tabularium* ne se rencontre point avant l'inscription de Catulus, jusque-là les lois et les traités étaient gardés dans l'*Ærarium* et le furent encore après.

¹ Un étage seul subsiste aujourd'hui, mais Tacite (*Hist.*, III, 71) dit les portiques; le Pogge (*de Var. fort. urb. Romæ*) indique deux étages. Au moyen âge, ces portiques s'appelaient *camellaria*; on distinguait la *camellaria* supérieure et l'inférieure. La Minerve d'Euphranor, placée par Catulus au-dessous du Capitole, ornait probablement le portique inférieur du *Tabularium*.

² Canina, qui a fait une étude spéciale du *Tabularium* (*Ann. Arch.*,

Quoi qu'il ait pu advenir par la suite, Pompée n'en fut pas moins satisfait de la décision du préteur qui, pour ainsi parler, lui adjugeait le Capitole. Le Capitole, qui rappelle tant de choses, rappelle donc aussi une intrigue très-bien menée par César.

César en conduisit une autre avec non moins d'adresse, et cette fois il n'hésita pas à paraître lui-même au milieu des scènes tumultueuses du Forum qu'il avait provoquées. Pompée, pour se préparer à son retour dans le peuple une réception favorable, avait envoyé un de ses lieutenants, Métellus Nepos, qui fut bientôt tribun. Celui-ci proposa que Pompée fût rappelé à Rome avec son armée pour protéger la république. C'était proposer d'établir légalement la dictature militaire. Il convenait à César de préparer pour

1851, p. 268), a reconnu l'existence de deux escaliers. L'un d'eux montait vers la partie supérieure de l'édifice et descendait transversalement vers une porte qui fut fermée lorsque Domitien construisit le temple de Vespasien, placé là pour barrer l'accès du Capitole après l'assaut qui lui avait été donné au temps de cet empereur. Selon Canina, cet escalier atteignait l'esplanade du Capitole, sur laquelle s'élevait le portique supérieur du Tabularium. Canina croyait y voir le portique élevé par Scipion Nasica, dont j'ai parlé à propos des Gracques. En ce cas le Tabularium aurait existé avant l'incendie du temple Capitolin; aurait péri avec lui, et l'un et l'autre auraient été relevés par Catulus; mais les inscriptions ne parlent point du Tabularium *re/ait*, et comme il n'est pas question d'un Tabularium avant Catulus, on peut croire que c'est d'alors seulement que date la construction de ce monument •

lui-même cette dictature en la faisant accorder à Pompée; il savait bien qu'elle lui reviendrait.

Caton, alors tribun, résolut de combattre une proposition si dangereuse pour la liberté. D'abord il supplia dans la Curie Métellus Nepos d'abandonner un dessein auquel lui s'opposerait toujours, et qui n'aurait jamais l'assentiment du sénat. Il lui fut répondu qu'on se passerait du sénat.

En effet, le lendemain Métellus appela le peuple au Forum. Caton, sur les menaces du tribun, avait dormi d'un sommeil paisible, on fut obligé de l'éveiller. Il se rendit tranquillement au Forum, accompagné de quelques amis; comme il en approchait, on vint lui faire une peinture effrayante de ce qui s'y passait. Il continua sa marche. En y entrant, il vit des soldats, des gladiateurs, des esclaves autour du temple de Castor, et au haut des marches qui y conduisaient, Métellus et César. Caton, montrant le premier, s'écria : « Le lâche ! une armée contre un homme ! » Il gravit résolument les degrés du temple et vint s'asseoir entre César et Métellus, pour empêcher par son veto toute délibération. Ses amis, à cet aspect, poussèrent un cri de joie, auquel répondirent les huées de la multitude. Métellus ordonna au serviteur public de lire sa rogation. Caton, en qualité de tribun, le lui défendit et lui arracha l'écrit des mains. Métellus voulut la réciter de mémoire, un autre tribun du parti de Caton lui ferma la bouche. Alors la bande de Métellus se répand dans

le Forum, d'où elle chasse les aristocrates¹ à coups de bâton, de pierres et d'épée. Le consul Murena couvre de sa toge Caton, qui est obligé de se réfugier dans le temple. Mais les aristocrates et leur escorte rentrent dans le Forum. Ceux qui les avaient chassés en sont chassés à leur tour. Caton reparaît, et du haut des marches du temple remercie au nom de la république les auteurs de sa délivrance. Cette fois, ce qui était rare alors dans les troubles du Forum, le succès était resté au droit. A cette occasion, les ennemis de César renouvelèrent contre lui l'accusation d'avoir trempé dans la conjuration de Catilina. César, comme Crassus, avait pu en connaître et en attendre quelque chose, mais son ambition était trop haute pour qu'il se fût jamais enrôlé dans une bande pareille. Grâce à la haine du parti aristocratique, la séance du sénat dans laquelle était discutée sa conduite se prolongeait beaucoup. Le peuple était dans le Forum, et sans doute au bas de la Curie, dans le Comitium, à cette époque déserté par les praticiens ; il assistait pour ainsi dire à l'assemblée, car en général les portes de la Curie étaient ouvertes ; il savait tout ce qui s'y était passé.

L'accusateur de César, Veltius, se retirait après avoir donné caution. En traversant le Forum il fut reconnu, et peu s'en fallut qu'on ne le mit en pièces. La foule,

¹ Je rends ainsi *optimates, nobiles* ; je n'ai pu dire les patriciens, parce qu'à cette époque ce n'était plus la race seule qui donnait la noblesse.

craignant qu'il n'échappât, le fit entrer dans une des deux prisons voisines du Forum, la prison Mamertine ou les Lautumies, et alla briser ses meubles dans sa maison.

Le sénat, ce qui était illégal, voulut déposer César de la préture. Il tint ferme jusqu'au moment où on vint l'arracher de son tribunal. César, qui savait tout faire à propos, même céder, congédia ses licteurs, déposa sa robe Prétexte, et, du temple de Castor, regagna en toute hâte sa demeure près du temple de Vesta, qui était à deux pas. Mais le peuple indigné se rassembla sous les fenêtres du préteur, et se mit à sa disposition. César employa son influence sur cette multitude pour la calmer. Dans la Curie, la consternation se changea en joie quand on y fut informé de la conduite habile et généreuse de César. Le peuple vit les premiers personnages du sénat traverser le Forum pour aller remercier César, l'inviter à reprendre sa place au milieu d'eux et à garder son titre de préteur. César y voulut bien consentir ¹.

César, toujours si maître de lui, un jour cependant, se laissa aller à un singulier emportement. Juba, fils du roi de Mauritanie, était venu à Rome accuser un autre prince africain, ami de César. César descendit de son siège de préteur et saisit Juba par la barbe, grave insulte pour un homme d'Orient. Cette vivacité de César

¹ César, *Sc. hist.*, p. 78.

ne fut peut-être pas oubliée plus tard, lorsque Julia le combattit, allié en Afrique aux débris du parti de Pompée.

Les choses en étaient là. César, par l'habileté de ses manœuvres dans la Curie et dans le Forum, était plus populaire que Pompée malgré ses victoires et ses conquêtes. Mais César voulait être consul, il lui fallait aussi quelques succès militaires pour aider à sa candidature, et il repartit pour l'Espagne, après s'être fait prêter de l'argent par Crassus¹, laissant à Pompée le temps de se bien convaincre des embarras de sa situation, avant de reparaitre devant lui.

Dès qu'il en eut fait juste assez pour atteindre le but qu'il se proposait, César revint en toute hâte se faire nommer consul. Ses ennemis espéraient que le désir du triomphe le retiendrait aux portes de Rome, où il fallait l'attendre, tandis qu'on ne pouvait être consul qu'au bout de trois semaines (*nundinæ*) de présence dans Rome. César sacrifia le triomphe dont il avait déjà fait les frais et entra directement dans la ville.

C'est ici qu'éclate l'adresse de sa politique. Ses deux rivaux en influence, Pompée et Crassus, se détestaient. Une habileté vulgaire aurait cherché à profiter de ces divisions et à les augmenter, César réconcilia Crassus et Pompée. Pompée, malgré sa superbe, se sentait isolé dans le sénat, où l'on refusait de sanctionner les

¹ César, *Sc. hist.*, p. 89.

mesures qu'il avait prises en Asie, et les promesses qu'il avait faites à ses soldats. Ce n'était plus lui qui était l'idole du Forum. César lui promit de faire cesser cette opposition taquine des aristocrates, à la tête de laquelle était Caton, mais il lui déclara qu'on ne pouvait rien sans Crassus. César se fit ainsi des alliés de ceux qui auraient été des adversaires, il comprit bien qu'il fallait tenir compte de la gloire de l'un, de la richesse et de l'influence de l'autre jusqu'au jour où il serait en mesure de les écarter tous les deux ¹.

Ce fut là le premier triumvirat que Varron appelait le monstre à trois têtes. Coalition funeste à la liberté de trois ambitions qui s'unissaient pour dominer ensemble. On vit plus tard une annonce des maux qui devaient en résulter dans les désordres de la nature qui marquèrent à Rome cette année funeste.

Une tempête soudaine vint fondre sur la ville et les environs : les arbres furent déracinés, les maisons détruites. Les navires qui étaient à l'embouchure du Tibre et dans la ville, furent submergés, le pont Sublicius emporté, et un théâtre en bois causa en s'écroulant la mort d'un grand nombre de spectateurs ².

Ces signes n'étaient pas trompeurs, et ils annonçaient pour la république de grandes calamités.

¹ César, *Sc. hist.*, p. 99-107.

² D. Cass., xxvii, 58.

XVIII

FIN DE LA LIBERTÉ.

Fin du consulat de Cicéron, Cicéron à la tribune. — César consul, sa loi Agraire, scènes dans la Curie, scènes dans le Forum. — César reste sous les murs de Rome jusqu'au départ de Cicéron pour l'exil. — Cicéron pendant son exil toujours à Rome par la pensée. — César en Gaule, Pompée à Rome. — Violences de Clodius, rappel de Cicéron, son retour triomphal. — Cicéron plaide pour rentrer en possession de sa maison du Palatin, indemnité, prix des maisons à Rome. — Villa de Tusculum. — Fortune de Cicéron. — Triste situation de Cicéron et de Pompée. — Union de César, de Pompée et de Crassus. — Pompée et Crassus élus consuls, bataille dans le champ de Mars. — Guerre de César en Gaule, retentissement à Rome de sa conquête, enthousiasme populaire, protestation de Caton. — Soumission de Cicéron, il plaide par complaisance. — Cicéron écrivain : le *Traité de l'Orateur*, mise en scène du dialogue à Tusculum. — Théâtre de Pompée, portiques, jeux. — Pompée impopulaire et mécontent; boude dans sa villa d'Alsium. — Guerre de Milon et de Clodius dans le Forum. — Milon tue Clodius sur la voie Appienne. — Lieu du meurtre. — Le corps de Clodius est brûlé dans le Forum, incendie de la Curie. — Plaidoyer de Cicéron pour Milon, aspect du

Forum, présence de Pompée. — Le sénat veut s'opposer à l'ambition de César. — César achète Curion et Æmilius Paullus. — Celui-ci construit la basilique Æmilia. — Basilique Fulvia. — Première pensée du forum de César. — Débris d'une villa de César dans le lac de Nemi. — Cicéron préteur en Cilicie, son bon gouvernement, le *De Republica*. — César fait des conditions au sénat. — Orage dans le sénat. — Les deux tribuns envoyés par César s'enfuient de Rome. — Pompée quitte Rome, César poursuit Pompée qui passe en Épire. — César revient à Rome et prend le trésor. — Terreurs dans la ville. — Incertitudes de Cicéron, il finit par aller rejoindre Pompée. — Le camp de Pompée, semblant de Rome, émigration républicaine. — Bataille de Pharsale, Pompée assassiné en Égypte, son tombeau près d'Albano. — Caton, sa vie et sa mort. — La morale dans la politique.

Les trois hommes dont nous avons suivi jusqu'ici la destinée, à laquelle celle de leur pays était liée, se trouvaient alors à Rome.

Pompée était revenu d'Orient avec une immense gloire. Absent, il semblait devoir être l'arbitre de la république; mais sa présence le diminuait. Il ne savait pas se rendre populaire, et les efforts qu'il faisait pour le devenir blessaient de plus en plus le sénat.

Cicéron avait joué le premier rôle pendant son consulat; son succès avait ébloui un moment la foule et lui-même tout le premier; mais il lui était impossible de rester au rang où les événements et son courage l'avaient porté. Les patriciens ne subissaient qu'à regret la reconnaissance qu'ils ne pouvaient lui refuser. Les hommes de guerre n'étaient pas disposés à prendre pour drapeau la toge du consulaire, à laquelle

ils n'admettaient pas que dussent *céder les armes*¹.

César, jusque-là, n'avait pas joué un rôle militaire qui pût être comparé à celui de Pompée, ni un rôle politique égal à celui de Cicéron. Il n'avait pas été consul; mais, par une habileté toujours sûre et qu'aucun scrupule n'arrêtait, il avait miné le terrain sous les pas de ses rivaux, compromis Cicéron et le sénat, enfin attiré à lui la popularité que Pompée, ce grand conquérant, n'avait pas su conquérir.

Le jour où expirait le consulat de Cicéron, il se présenta au pied de la tribune pour y monter et, suivant l'usage, rendre compte au peuple de ce qu'il avait fait pendant la durée de sa charge. Le tribun Métellus y avait pris place et lui défendit de parler; celui qui avait fait mettre à mort des citoyens romains sans les entendre ne méritait pas d'être entendu; cet outrage était un avant-coureur des récriminations qui attendaient le consul dès qu'il aurait déposé le pouvoir.

Mais ce fut pour Cicéron un dernier triomphe. Il insista sur son droit de jurer que dans l'office qu'il venait de remplir il n'avait point démerité; il fallut y consentir. A la tribune, à côté d'un ennemi acharné, en présence de ce peuple ébranlé, Cicéron eut un mouvement sublime, et, changeant la formule ordinaire du serment, il s'écria : « Je jure qu'à moi seul j'ai sauvé

¹ « Cedant arma togæ, » avait dit Cicéron dans le poëme latin sur son temps, qui était une glorification de son consulat.

la république et cette ville¹ ! » Ce cri d'un noble orgueil alla au cœur du peuple, qui lui répondit par des acclamations², et quand, simple citoyen, il rentra dans la maison des Carines, où il logeait encore, la foule l'escorta comme au jour où il avait triomphé de la conjuration de Catilina.

Dès ce moment, les haines que Cicéron avait soulevées commencèrent à le poursuivre. Ses ennemis cherchèrent à le faire passer pour un homme cruel qui avait exercé un pouvoir tyrannique. Cicéron voulut répondre à ces dangereuses accusations, et la première fois qu'il reparut simple citoyen devant le jury romain, ce fut pour défendre P. Sylla d'avoir trempé dans la conjuration de Catilina. L'innocence de ce Sylla est bien douteuse ; mais, en le défendant, Cicéron voulait surtout se défendre lui-même. Dans ce discours prononcé en présence d'une grande foule qui remplissait le Forum, Cicéron revient plusieurs fois sur son humanité, sa douceur ; on sent qu'il s'efforce surtout d'éloigner de lui tout soupçon de cruauté et de tyrannie. Il rappelle sans doute avec un peu d'emphase ce qu'il a fait dans son consulat qui vient de finir. Il s'écrie, s'adressant non plus aux juges assis sur leurs sièges, mais au peuple assemblé dans le Forum : « Je dis à très-haute voix pour que vous puissiez tous m'enten-

¹ *In Pis.*, 3.

² César, *Scènes hist.*, p. 84

dre et je dirai toujours... » Suit un tableau des périls de Rome qu'il rend pour ainsi dire présents à ses auditeurs en leur montrant les temples, les maisons qui entouraient le Forum, et dans lesquels était une armée de conspirateurs dangereux que seul il a dissipés¹.

À partir de ce moment, Cicéron cesse de jouer un rôle politique; pénétré du sentiment de sa faiblesse, il se résigne avec amertume à plier sous César et Pompée.

En vain s'efforçait-il de se passer de leur appui en gagnant la faveur de plusieurs hommes d'une importance secondaire parmi la noblesse; ce fut sans doute dans ce but, et non pas seulement par amour pour les lettres, qu'il appuya d'un beau discours les prétentions du poète Archias au droit de cité. Archias, protégé de l'aristocratie, était surtout cher à Lucullus qui venait de vaincre en Asie et pouvait paraître encore devoir balancer l'influence de Pompée; et puis Archias avait commencé à célébrer en vers le consulat de Cicéron. On voit combien il était avide de louanges par une lettre adressée plus tard à Lucceius, son voisin de campagne à Tusculum et à Cumes, qui écrivait une histoire romaine, lettre dans laquelle Cicéron² l'engage assez naïvement à altérer un peu la vérité à son profit.

¹ *P. Sull.*, xi.

² *Ad Fam.*, v, 12

N'ayant, pour se consoler de l'ingratitude qu'il sentait venir, autre chose que la conscience de sa gloire, n'était-il pas excusable de revenir trop souvent sur le grand acte qui l'a justement immortalisé, et de se rendre à lui-même, avec trop de complaisance sans doute, une justice que tout le monde ne lui rendait point ? Faut-il s'étonner dès lors s'il remplit les discours qu'il prononça vers cette époque de ses propres louanges ? C'est ce qu'il fit en défendant Sestius, qui avait proposé de rappeler Cicéron, et avait, à l'appui de sa rogation, opposé des gladiateurs à ceux de Clodius, d'où était résulté un tumulte au Forum, dans lequel Sestius avait été blessé.

Encore ici Cicéron plaidait pour lui-même en plaidant pour son véhément défenseur ; en même temps il accusait Clodius, Gabinius, Pison, effleurait César et même Caton, glorifiait Pompée, et, enhardi par l'attention silencieuse d'une foule immense, condamnait la fausse popularité, exaltait la vraie aristocratie qu'il disait composée de tous ceux qui voulaient le bien de la république, en y comprenant à ce titre les négociants, les paysans et les affranchis¹ ; dans ce long discours il fut très-peu question de Sestius et beaucoup de Cicéron, dont l'argumentation peut se résumer ainsi : « Les ennemis de Sestius et les miens sont des scélérats ; j'ai sauvé la république ; vous avez

¹ *Pr. Sest.*, 45.

voulu mon retour, condamnerez-vous celui par qui je vous ai été rendu ¹ ? »

Le discours contre *Vatinius témoin* est dans nos idées une chose incroyable; nous ne saurions comprendre qu'un avocat, auquel la loi donnait le droit d'interroger un témoin, l'accablé d'injures à propos de faits étrangers à la cause. Cicéron reprochait à *Vatinius* d'avoir une fois, étant accusé, escaladé le tribunal du préteur, chassé le magistrat du tribunal, renversé les sièges des jurés, brisé les urnes, ce qui était grave; il lui reprochait aussi, ce qui l'était moins, d'avoir paru en habit de couleur sombre ² à un festin donné pour célébrer une victoire désagréable à *Vatinius*, dans le temple de *Castor* dont il est fait mention sans cesse à propos des événements de ce temps. Cicéron reprochait aussi à *Vatinius* d'avoir fait siéger dans les rostrs ³ un témoin suborné pour accuser Cicéron et d'autres sénateurs d'un complot contre la vie de *Pompée*, tandis que les tribuns n'y

¹ *Eos conservetis per quos me recuperavistis*; dernier mot du discours. (*Pr. Sest.*, 45.)

² *In Vat.*, 13. *Vatinius* avait pris ce costume dans un repas funèbre donné par *Arrius*, ami de Cicéron. *Vatinius* voulait, en agissant ainsi, témoigner sa désapprobation des actions de grâce qui avaient été décrétées en l'honneur d'une victoire remportée dans les Gaules; les amis de César craignaient que l'importance de celles de César n'en fût diminuée.

³ Dans son discours il dit *Vatinius*; dans une lettre à *Atticus* (u, 24) il dit César.

faisaient placer d'ordinaire que les personnages considérables dont ils vérifiaient les pouvoirs. Tous ces faits ont leur importance pour l'histoire du Forum.

Cette violente invective, motivée seulement par la rancune de Cicéron contre Vatinius, était au fond dirigée contre César, mis hors de cause au moyen d'une précaution oratoire qui ne pouvait le tromper; car Cicéron reprochait à l'ancien tribun les mauvais traitements subis par Bibulus l'infortuné collègue de César, traitements que celui-ci avait autorisés de sa présence et certainement encouragés.

Tandis que Pompée s'effaçait et que Cicéron descendait, César allait commencer à briller et à monter.

César voulait être consul; pour cela il était revenu en toute hâte d'Espagne; il avait sacrifié le triomphe au Capitole pour le triomphe au champ de Mars; il l'avait obtenu : il était consul. Maintenant, ce dont il avait besoin, c'était de triompher au Forum.

Avant d'y paraître, il proposa dans le sénat une loi agraire qui n'était plus, comme au temps des Gracques, une revendication des terres usurpées par les riches sur l'État, mais une aliénation des terres de l'État au profit des plébéiens pauvres et chargés d'enfants.

C'était une loi populaire; le consul se faisait tribun.

La loi était sage et ses dispositions habilement

combinées. Il semble que Caton eut tort de s'y opposer ; mais sa clairvoyance, à laquelle on n'a pas rendu justice, découvrait le but auquel César voulait arriver par la popularité. Il vint donc dans la Curie avec son intrépidité ordinaire pour le combattre ; il était seul ; toutes les autres voix ou approuvaient ou se taisaient. César, le traitant comme un perturbateur, donna ordre à un licteur de l'arrêter et de le conduire en prison. Caton se leva tranquillement pour marcher vers la prison. Ce spectacle émut et indigna ; beaucoup de sénateurs se levèrent aussi et le suivirent ; un d'eux s'écria généreusement qu'il aimait mieux être en prison avec Caton que dans la Curie avec César¹.

César, qui s'arrêtait toujours à temps, fit relâcher Caton.

« Puisqu'on m'y force, dit-il, je vais recourir au peuple. »

Le jour des comices, César avait pris ses précautions : un grand nombre de gladiateurs, d'esclaves et de plébéiens armés de poignards occupaient le Forum. César parut sur les marches du temple de Castor

¹ Plutarque (*Cat. min.*, 33), place cette scène dans le Forum, d'autres historiens dans la Curie ; j'étais tenté de suivre Plutarque ; l'ordre d'arrestation donné en plein sénat me semblait encore plus extraordinaire que dans le Forum ; mais un passage d'Aulu-Gelle, tiré d'un ouvrage d'Atteius Capito sur le sénat (*De Officio senatorio*), me parait trancher la question (Gell., iv, 10). Atteius Capito met la scène au sénat. Dans mon *César* (*César, Sc. hist.*, p. 108) j'ai suivi Plutarque.

et harangua le peuple. Ce jour-là Caton n'était pas seul ; le collègue de César, Bibulus, dont le temple de Castor rappelait l'impuissance¹, montra un vrai courage contre cette populace, je suis bien tenté de dire cette canaille, qui le fit rouler au bas du temple de Castor, lui jeta sur la tête un panier d'ordure, brisa les faisceaux de ses licteurs sans que son collègue César intervint pour le protéger²; ses amis le sauvèrent de la furie populaire qu'il bravait résolument, en l'entraînant par la voie Sacrée dans le temple de Jupiter Stator. Caton, fendant la foule, parvint à gagner un lieu élevé, et commença à parler au milieu de ce tumulte. Les césariens le saisirent et l'emportèrent. Lui, rentrant par un autre côté, s'élança à la tribune, mais ne put se faire entendre. On voulut le chasser violemment du Forum; mais il en sortit le dernier, ferme et indomptable jusqu'au bout.

Pompée avait figuré dans la scène du Forum, dans cette scène tragique mêlée d'incidents burlesques, et il y avait joué, j'en demande pardon à sa grande ombre, le rôle du niais. Tout glorieux de paraître protéger César, dont il faisait les affaires sans s'en douter, il était venu se placer à côté de lui et déclarer qu'il approuvait la loi; elle donnait des terres en Campanie

¹ On comparait Bibulus, consul sans importance, à Pollux, auquel était aussi dédié ce temple que dans l'usage on appelait seulement temple de Castor.

² App. *B. civ.*, II, XI; D. Cass., XXXVIII, 6; Plut., *Pomp.* 47-8.

à vingt mille de ses vétérans. « Et si l'on résiste à cette loi, lui demanda César, ne viendras-tu pas au secours du peuple? — J'y viendrai avec l'épée et le bouclier, » répondit Pompée. Rodomontade séditeuse et maladroite. Peu de temps après, César s'attachait Pompée par un lien de plus en lui donnant sa fille Julia.

Cicéron s'était prudemment absenté de Rome pour n'avoir pas à combattre en face César et Pompée. On le voit à cette époque aller d'une de ses villas à l'autre, de Tusculum à Antium, d'Antium à Formies, de Formies à Arpinum. Ses villas étaient son refuge dans les moments difficiles. Les séjours qu'il y a faits tiennent une grande place dans sa vie politique; ils en marquent souvent les défaillances. Pour se consoler, il écrivait en grec l'histoire de son consulat, qu'il célébra aussi en latin. Atticus lui conseillait un ouvrage difficile comme le plus propre à distraire de lui-même son attention en l'absorbant, et le pauvre Cicéron essayait d'un traité de géographie mathématique. Mais ce travail ne l'intéressait pas autant que ses mémoires, dans lesquels il se proposait, pour se venger, de faire une histoire secrète de son temps, pareille à celle de Théopompe, mais encore plus remplie d'amertume. Il déclarait ne plus vouloir songer aux affaires désespérées de l'État et se mourait du désir d'avoir des nouvelles de Rome, où il vivait constamment par la pensée et d'où, à vrai dire, durant ses vi-

sites à ses villas, ce qui me donne le droit de l'y suivre, il n'était jamais sorti. « Quand je lis tes lettres, écrivait-il à Atticus, je crois être à Rome¹. »

A Antium, Pompée lui avait fait en passant une visite, et lui avait renouvelé, au sujet de Clodius, ces promesses qu'il ne tenait jamais.

Puis Cicéron revenait dans la Curie, il trouvait César cherchant à le gagner par des offres qu'il était par moments tenté d'écouter, mais dont l'acceptation l'aurait compromis et que le point d'honneur le forçait de repousser un peu à regret.

Alors il s'écriait : « J'aime mieux combattre ! »

Il remarquait qu'on avait mollement applaudi César², et saisi une allusion fâcheuse pour Pompée ; s'il se retournait vers Pompée, les irrésolutions de Pompée augmentaient les siennes.

César, qui, lui, n'était pas irrésolu, faisait tous les jours jouer quelque machine. Un certain Vettius parut dans le Forum, et, avec la permission du consul César, à la tribune, montrant un poignard que, disait-il, lui avaient donné Bibulus, Caton et Cicéron pour assassiner César et Pompée. C'était, à en croire Appien, un moyen dont se servait César pour exciter le peuple. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Vettius, qui avait été arrêté et devait être jugé le lendemain, fut tué pen-

¹ *Ad Att.*, II, 15. Atticus était, ce qu'aimait beaucoup Cicéron, un flaireur de nouvelles. « Soles enim tu hæc festive odorari. (*Ib.*, IV, 14.)

² Mortuo plausu. (*Ad Att.*, II, 19.)

dant la nuit dans sa prison. Cicéron a accusé¹ formellement Vatinius, créature de César, d'avoir fait mettre à mort un faux témoin dont il craignait les révélations.

Cicéron plaidait toutes les fois qu'il trouvait, en défendant un de ceux par lesquels il avait été soutenu pendant son consulat, une occasion de revenir sur ce consulat glorieux et toujours regretté; c'est ce qu'il fit en plaidant pour Flaccus. Flaccus était accusé d'avoir rançonné des villes d'Asie. Parmi les témoins se trouvaient des Grecs et des Juifs; Cicéron les traita aussi mal que, dans le plaidoyer pour Fonteius, il avait traité les Gaulois. Un passage de son discours fait voir que les Juifs garnissaient en grande abondance les abords du tribunal², attirés sans doute par le voisinage du Putéal de Libon, rendez-vous des usuriers. Dans une péroration magnifique, Cicéron évoqua le souvenir de cette nuit mémorable où Rome avait été délivrée par lui de si terribles périls. Flaccus lui dut son acquittement, et Cicéron retrouva devant les sièges des jurés les émotions du succès qu'il ne trouvait plus ailleurs.

Mais il allait être livré à Clodius : des deux nouveaux consuls, l'un, Pison, appartenait à César ; l'au-

¹ *In Vat.*, xl.

² *Pr. Flacc.*, 28. « A gradibus Aureliis. » Preuve de plus que le tribunal Aurélien était, comme je crois l'avoir établi, le tribunal du préteur.

tre, Gabinus, à Pompée. César fit agir, et Pompée laissa agir Clodius. La loi agraire de César pouvait se défendre, mais son but secret fut trahi quand on vit que la plus grande partie des terres de la Campanie était distribuée aux vétérans de Pompée. Tout en cajolant le peuple, César voulait payer une dette de son complaisant rival et achever de le séduire. Du reste, toute sa conduite à ce moment est celle d'un démagogue accompli. Consul, il cesse de paraître dans la Curie et transporte le gouvernement dans le Forum; il remet à ces traitants enrichis par le pillage des provinces qu'on appelait *les chevaliers*, un tiers de leur ferme; il appuie Clodius, qui avait déshonoré sa femme, mais qui l'aida à obtenir la province de la Gaule et l'Illyrie pour cinq ans avec quatre légions ¹.

C'est là ce que voulait César et ce qui relève par la grandeur du but les manœuvres peu dignes de lui auxquelles il avait fait descendre sa politique. Par cette émeute du Forum, à laquelle il avait présidé, il s'était assuré la Gaule à soumettre; il avait conquis sa future conquête.

César avait eu besoin de Clodius et avait porté la loi qui le transférait dans une famille plébéienne. Suivant la coutume antique, le père de Clodius aurait paru avec lui dans le Champ de Mars, devant les centuries assemblées, et aurait dit trois fois : « Je te vends

¹ App., *B. civ.*, II, 13-14.

(mancipo) ce fils qui est mien. » Et le père adoptif, mettant la main sur Clodius, eût répondu en jetant dans une balance une pièce de monnaie : « Je déclare que cet homme est mien par le droit des Quirites et que je l'ai acheté avec cette pièce d'airain et cette balance d'airain. » Car on achetait un fils qui était un esclave, comme un esclave. L'année d'avant, un tribun avait voulu, en effet, évoquer l'affaire devant les centuries au Champ de Mars¹; mais tout se passa autrement. Cicéron venait de prononcer un discours sur le malheur des temps. César était consul; le discours lui déplut, et, sur-le-champ, par une loi *curiata*, il déclara Clodius plébéen. Tout se passa dans le Comitium, avec l'approbation des trente licteurs qui représentaient les trente Curies.

Désormais Clodius ne faisait plus partie de la gens Claudia; il était plébéen et pouvait être tribun. C'était Mirabeau prenant une patente de drapier pour pouvoir représenter le tiers état.

Mais, si César était, bien qu'un très-grand homme, le plus habile des intrigants, il était au-dessus d'un ignoble larcin, et je ne saurais croire qu'il ait, comme le dit Suétone, enlevé du Capitole trois mille livres d'or et les ait remplacés par du bronze doré. Plus tard César devait s'emparer du trésor de l'État, mais publiquement, à la face du ciel, par la force. Non, le

glorieux Capitole ne rappelle point une telle honte de César.

Avant de quitter Rome, César voulait en éloigner Cicéron; il ne pouvait refuser cela à son ami Clodius, auquel il devait tant. D'ailleurs, il ne se souciait pas de laisser derrière lui ce défenseur éloquent du sénat, dont les paroles, plus hardies que la conduite, pourraient en son absence avoir quelque danger, et peut-être entraîner Pompée. César campa donc durant plusieurs mois aux portes de Rome avec son armée, qu'il avait mise sous les ordres d'un frère de Clodius, de manière à pouvoir assister aux assemblées tenues hors de la ville et soutenir de sa présence les manœuvres du factieux tribun.

Clodius convoqua le peuple dans le cirque Flaminius, qui était hors des murs, et où César pouvait paraître; il harangua avec sa violence accoutumée, et provoqua chez quelques-uns une désapprobation¹ que Cicéron a peut-être exagérée. César dit qu'on savait ce qu'il pensait, que la mort des conjurés était contraire aux lois; puis il conseilla l'oubli des choses passées, s'en reposant sur les consuls du soin d'accuser ouvertement Cicéron. Le fils de Crassus prononça quelques mots en sa faveur, et Pompée l'abandonna².

¹ *Pr. Sét.*, 50.

² *D. Cass.*, xxxviii, 17.

Cicéron alla implorer son appui dans sa villa près d'Albe, et, il nous l'apprend lui-même, tomba à ses genoux. Pompée, sans daigner le relever, lui répondit qu'il ne pouvait rien faire contre la volonté de César. Lorsque, de nouveau, Cicéron se présente à la porte de l'*Albanum*, Pompée, pour ne pas le recevoir, à en croire Plutarque, pendant que Cicéron entrait par une porte, sortit par une autre.

Le consul Gabinius convoqua le sénat dans le temple de la Concorde, « ce temple, disait Cicéron, qui rendait présente la mémoire de mon consulat¹. » Le sénat était pour lui, mais timidement. Gabinius refusa l'entrée du temple à une députation composée d'un certain nombre de chevaliers², conduite par plusieurs sénateurs, parmi lesquels on aime à voir le rival de Cicéron, Hortensius. Comme ils se retiraient, Clodius fondit sur eux avec sa bande, Hortensius courut quelque danger, et un autre sénateur fut si maltraité qu'il en mourut. Dans le temple, on discutait avec violence; Gabinius, qu'irritait la résistance du sénat, s'emporta, et déclara que, dans son opinion, Cicéron était coupable. Alors les sénateurs décidèrent qu'ils prendraient le deuil. Gabinius, furieux, laisse là le sénat

¹ *Pr. Sest.*, xi.

² Les chevaliers *allant sur le Capitole... ἐς τὸ Καπιτώλιον* (D. Cass., xxxviii, 16. Cette expression de Dion Cassius montre que le temple de la Concorde, où s'assemblait le sénat, était bien où je l'ai placé et non *au-dessous* du Capitole.

rassemblé par son ordre, descend au Forum, monte à la tribune, dit que le sénat importe peu, que les chevaliers expieront leur audace, que le temps de la vengeance est venu, et, par un édit rendu avec son collègue Pison, il interdit le deuil aux sénateurs.

Cicéron ne voulut pas prolonger une lutte impossible, et résolut de s'exiler volontairement; mais, avant de partir, il monta au Capitole et dédia dans le temple de Jupiter une statue de Minerve. Mettant Rome sous la protection de la déesse de la Sagesse pendant qu'elle serait privée de sa propre sagesse; il sortit de la ville à pied, de grand matin, par la porte Capène, et suivit la voie Appienne pour gagner la Campanie et la Sicile.

Quelles durent être ses pensées dans ce triste départ s'il se retourna pour regarder une dernière fois le Palatin, où il laissait sa belle maison, sa femme, son fils, sa fille qu'il aimait si passionnément, et ce Capitole, où il avait obtenu, malgré César, la condamnation des complices de Catilina! César prenait aujourd'hui sa revanche.

Je n'ai pas à suivre Cicéron dans son exil, et j'en éprouve peu de regrets; il y montra un abattement, une faiblesse, une occupation de soi et un oubli de la chose publique dont les témoignages arrivaient trop souvent à Rome dans ses lettres. Il se reprochait de vivre, il se re-

grettait, et pour ainsi dire se pleurait lui-même¹.

Cette faiblesse n'était pas suffisamment excusée par sa tendresse pour les siens, et ce besoin d'être à Rome que Cicéron trahit à chaque page de sa correspondance, tout en affirmant que nul lieu n'est plus triste à habiter pour un bon citoyen.

Dès que Cicéron eut quitté Rome d'un côté, César s'en éloigna de l'autre et partit pour la Gaule, où tant de gloire l'attendait.

Après son départ, Clodius trouva moyen d'éloigner Caton en lui faisant donner par le peuple une mission dans l'île de Chypre, au sujet d'une Ptolémée que les Romains avaient résolu d'en chasser. Ce Ptolémée s'empoisonna; Caton, considérant le peuple romain comme héritier de ses biens, les fit vendre et en tira une somme considérable qu'il déposa dans le trésor; il ne garda pour lui qu'une statue de Zénon. Les richesses qu'il rapportait excitèrent en sa faveur un grand enthousiasme à Rome. Le sénat, les magistrats, les prêtres et une foule nombreuse allèrent au bord du Tibre attendre son arrivée : on eût dit un triomphe. Caton, qu'indignait sans doute le motif d'une pareille joie, ne s'arrêta point, ne descendit point à terre pour recevoir les remerciements du sénat, mais continua sa route jusqu'aux *Navalia*². On

¹ *Me valde poenitet vivere (AM Att., m, 4). Desidero enim non mea solum neque meos, sed me ipsum. (Ib., m, 15.)*

² Becker place les *navalia*, c'est-à-dire le lieu où étaient abrités et

trouva cette manière d'agir hautaine; mais, quand on eut vu les trésors de Ptolémée apportés à travers le Forum dans le temple de Saturne, tout fut pardonné, et on combla Caton de louanges et d'honneurs. Il les méritait par l'intégrité qu'il avait montrée, mérite bien rare alors dans ce genre de fonctions.

Avant son départ, César avait pu consulter sur l'état de la Gaule Divitiacus, chef des Éduens, qui était venu à Rome. C'est le premier de mes ancêtres les voyageurs français qui l'ait visitée; c'est pourquoi je le mentionne ici.

Pour Cicéron, il avait été, après son départ, banni à perpétuité, et Clodius avait affiché sur la porte de la Curie une défense de rapporter jamais la loi qui le frappait. La belle maison qu'il avait achetée, après son consulat, sur le Palatin fut mise au pillage, puis incendiée et renversée. Sa courageuse femme Terentia fut obligée de se réfugier dans le couvent des Vestales, heureusement peu éloigné de sa demeure, et dont la supérieure était sa propre sœur. Elle en fut arrachée et trainée chez un des banquiers du Forum pour déclarer qu'elle garantissait l'argent que Cicéron avait

réparés les navires, dans l'intérieur de la Rome actuelle, beaucoup au-dessus de l'*emporium*, qu'il distingue des *navalia* et qui était au-dessous et vers l'entrée de la ville, au pied de l'Aventin. Mais Plutarque (39) en disant que les trésors de Ptolémée furent portés (au temple de Saturne) à *travers* le Forum, semble indiquer pour les *navalia* un emplacement voisin de l'*emporium*. En effet, en venant de là par la voie Étrusque on *traversait* une partie du Forum.

laissé. Enfin, dernière insulte, une misérable créature de Clodius, éleva sur l'emplacement de sa maison rasée une statue à ce patron bien digne de lui et Clodius une statue à la Liberté; ce qui faisait dire à Cicéron : « La liberté est dans ma maison comme la concorde est dans la Curie. » Cette statue de la Liberté était le portrait d'une courtisane grecque enlevé à un tombeau par le frère de Clodius.

Les villas que Cicéron possédait près de Tusculum et à Formies éprouvèrent le même sort que sa maison du Palatin. A Tusculum, Gabinius, son voisin, fit transporter des arbres de la villa de Cicéron dans sa propre villa.

Cicéron en Grèce, Caton dans l'île de Chypre et César en Gaule, Pompée était resté seul à Rome; mais il s'y trouva plus embarrassé que jamais. Clodius, auquel il avait lâchement livré Cicéron, ayant obtenu de sa faiblesse ce qu'il voulait, se tourna contre lui.

Pompée fut assiégé dans sa propre maison. Clodius la fit entourer par une troupe de bandits, à la tête desquels était un de ses affranchis, et que le préteur Flavius tenta en vain de repousser. Clodius menaça Pompée de jeter par terre sa maison des Carines, comme il avait fait abattre celle de Cicéron sur le Palatin. C'était un grand niveleur que ce Clodius.

Gagné par Tigrane, roi d'Arménie, que Pompée gardait dans son Albanum, Clodius alla l'enlever. Le sénateur chargé de sa garde voulut le reprendre : il

s'ensuivit une bataille sur la voie Appienne, au quatrième mille, et un ami de Pompée, M. Papirius, périt dans la mêlée.

On arrêta un esclave de Clodius, armé d'un poignard, qui confessa avoir eu le dessein de tuer Pompée dans le temple de Castor, au milieu du sénat ¹.

Clodius s'empara de ce temple, en détruisit l'escalier, y transporta des armes et en fit une forteresse de l'éméute. Devant le tribunal ², siège de la justice, il enrôlait publiquement des hommes perdus. Il attaqua le consul Gabinus lui-même et brisa ses faisceaux. Au milieu de ces émeutes, ce qu'on nomme aujourd'hui la question sociale apparaissait.

D'abord il y avait les esclaves que, depuis Herdonius jusqu'à Marius, presque tous les chefs de parti avaient appelés à la liberté. Cicéron a accusé formellement Clodius d'avoir voulu les affranchir à son profit ³. Puis il y avait la plèbe indigente, mêlée de scélé-

¹ Cic., *De Har. resp.*, 23.

² Pro tribunali Aurelio (*Pr. Sest.*, 15). Ce tribunal, que j'ai dit être le tribunal du préteur, était près du temple de Castor. Le voisinage du putéal de Libon, où se faisaient les emprunts usuraires, « Scyllæum æris alieni » (*Pr. Sest.*, 8), » devait attirer de ce côté des gens ruinés par les usuriers et propres à figurer dans les troubles : de là sans doute le rôle qu'y joue toujours ce temple, « Arx perditorum hominum, » et duquel Cicéron a dit : « Quo maximarum rerum quotidie frequentissime advocaciones fiunt. »

³ « Ir.cidebantur jam domi leges quæ nos servis nostris addicerent (*Pr. Mil.*, 32). Lege nova quæ est inventa apud eum... Servos nostros liberos suos fecisset. » (*Ib.*, 33.)

rats, à laquelle il promettait les biens des riches¹, et qu'on ne pouvait désarmer qu'à prix d'argent², rançon payée aux barbares. Enfin Clodius avait les ouvriers (*operæ mercenariæ*), qui sont souvent cités parmi les agents soudoyés du désordre³. Les corps de métiers (*collegia*), dont l'organisation remontait à l'époque des rois, formaient des associations propres à recruter l'armée des factieux, et Clodius eut soin de réorganiser ces associations dangereuses, par une loi.

Je suis très-sympathique aux ouvriers et très-favorable aux associations, pourvu que les uns ni les autres ne soient pas un instrument d'oppression dans les mains d'un factieux.

Pompée, soit qu'il redoutât les violences de Clodius, soit plutôt qu'il voulût paraître les craindre, ne sortait plus, restait enfermé dans ses jardins d'en haut et s'y entourait d'une garde nombreuse.

¹ « *Egentium civium et facinorosorum...* (*Pr. Mil.*, 14.) *Plebem et infimam multitudinem quæ P. Clodio duce fortunis vestris imminabat.* » (*Ib.*, 35.)

² Cicéron, en parlant de Milon : « *Eam (plebem), quo tutior esset vestra vita se fecisse commemorat, ut non solum virtute flecteret sed etiam tribus patrimoniis suis deliniret.* » (*Ib.*)

³ Les ouvriers dont disposait Clodius, *Clodianas operas* (*In Vat.*, 17), *operæ conductæ* (*Pr. Sest.*, 17), *operæ Clodianæ*, pontes occupant... *operæ comparantur* (*Ad Alt.*, 1, 13, 14). Clodius distribuait des armes à ses ouvriers dans le temple de Castor (*De Har.*, 13); se vendait aux ouvriers et disait hautement que par leur aide il avait échappé à la loi. Les ouvriers libres sont distingués des esclaves : *opifices et servitia*.

Cicéron a fait de l'état de Rome, avant son départ et pour le justifier, une peinture oratoire sans doute, mais où il n'y a pas beaucoup d'exagération, et que l'on peut tenir pour vraie dans les principaux traits¹.

« Dans une ville où le sénat était sans pouvoir, où tout était impuni, où on ne rendait plus la justice, où le Forum était livré à la violence et au glaive, où les particuliers étaient protégés par les murs de leur maison, non par le secours des lois, où les tribuns du peuple étaient blessés sous vos yeux, quand on marchait contre la demeure des magistrats le fer et le feu à la main, quand les faisceaux des consuls étaient brisés et qu'on incendiait les temples des dieux immortels, j'ai pensé que l'État n'existait plus. »

Cicéron, pendant son exil, encore plus que lorsqu'il séjournait dans ses villas, est tout entier à Rome. « Que se fait-il ? Que penses-tu de ce qui se fait ? écrit-il sans cesse à son ami Atticus. Où en est l'affaire de mon rappel ? » Telles sont les questions qui remplissent toutes ses lettres. « Reverrais-je ma femme, ma fille, mon fils ? Me rendra-t-on mes biens, ma maison ? » De loin il assiste avec anxiété à chaque péripétie politique ; en ce qui le concerne, il voit toutes les difficultés, toutes les complications : s'il accepte l'appui que lui offrent quelques grands personnages, cela ne le brouillera-t-il

¹ *Or. post red.*, 6.

pas avec les tribuns qui ont pris son parti, et comment refuser cet appui? « Fais sonder Pompée, dit-il à Atticus, par son affranchi Téophane; informe-toi des intentions de César auprès de ses amis, des dispositions de Clodius auprès de sa sœur Clodia. »

Pomponius Atticus¹, le correspondant principal de Cicéron, convenait admirablement à ce rôle et était très en mesure de lui apprendre ce qui se passait à Rome, car Atticus était ami de tout le monde; c'était un modéré qui sut traverser les derniers temps de la république, si remplis de luttes et de vicissitudes, sans se brouiller avec aucun parti et finit par marier sa fille avec le favori d'Auguste; Agrippa; homme prudent, peu disposé à la résistance dont il détournait trop souvent Cicéron, mais conservant une certaine dignité et fidèle à ses amis dans les disgrâces qu'il ne voulait point partager avec eux. Quand Atticus n'était pas à Athènes ou en Épire, il vivait dans une belle maison située sur le Quirinal à laquelle était

¹ Surnommé Atticus à cause de ses séjours à Athènes. Probablement de race sabine; le père de Numa, disait-on, s'était appelé Pompo; dans la gens Pomponia: Matho, Molo, Labeo, surnoms en o; Rufus, Flaccus, noms sabins; Manius, Marcus, Titus, prénoms sabins. J'ai fait remarquer que Pomponius Atticus demeurait sur le mont Sabin, le Quirinal, qu'habitèrent d'autres gentes sabines, les Cornélii, les Fabii, les Flaviens; je dois dire que la maison d'Atticus lui venait de Cæcilius, son oncle maternel; mais les Cæcili, qui prétendaient descendre de Cæculus, fondateur de Préneste, devaient être originaires de cette ville; s'ils n'étaient Sabins, ils étaient Sabelliques.

joint un grand parc ¹, et dans une villa aux portes de Rome. Il fut enterré dans la tombe des Cæcilii, sur la voie Appienne, vers le cinquième mille, par conséquent près du tombeau de Cæcilia Métella ².

Atticus avait placé dans sa bibliothèque le portrait d'Aristote ³. Il devait goûter la morale de celui qui mit la sagesse dans un sage milieu. Possédant des amis dans tous les partis, il avait aussi chez lui le portrait du premier Brutus, le fondateur de la liberté, et de Servilius Atala, le vengeur de l'aristocratie ⁴.

L'hostilité insolente de Clodius ramena Pompée à Cicéron. Les premiers qui proposèrent de le rappeler furent des tribuns. L'un d'eux, Fabricius, vint avant le jour s'établir dans les Rostres pour présenter une rogation en faveur de son retour. Mais déjà Clodius, escorté d'hommes armés, était là; ils avaient occupé pen-

¹ Sylva dit Cornelius Nepos (*Pomp. Vit.*, 13). C'était une vieille maison à laquelle Atticus conservait sa physionomie antique, ne la réparant que lorsqu'elle menaçait ruine.

² Ce tombeau, que connaissent tous les voyageurs, est celui d'une Cæcilia, fille de Métellus Creticus et femme d'un Crassus. Ce ne peut être, d'après les dates, la femme de Crassus le triumvir, mais ce peut être celle de son fils Marcus. (Drum., *G. R.*, II, p. 55.) Le sarcophage qu'on dit celui de Cæcilia Métella, et qu'on voit dans la cour du palais Farnèse, semble être moins ancien. (Hirt., *Gesch. d. Bauk.*, I, p. 235.) La magnificence du tombeau s'explique par la richesse de la famille.

³ *Ad Att.*, IV, 10, 1.

⁴ *Id.*, XVI, 40.

dant la nuit le Forum, le Comitium et la Curie. Ils empêchent le tribun Cispus d'entrer dans le Forum, se jettent sur son collègue Fabricius et vont cherchant le frère de Cicéron pour le tuer. Quintus monte à la tribune; aussitôt on l'en précipite. Il va tomber dans le Comitium et s'échappe à grand'peine, protégé par les esclaves et les affranchis qui l'accompagnent. Beaucoup de personnes périrent dans cette mêlée nocturne; les cadavres encombraient les égouts et le Tibre, il fallut éponger le sang dans le Forum.

Un autre jour, le tribun Sestius, favorable à Cicéron, étant venu sans suite au temple de Castor, fut attaqué par Clodius et ses sicaires armés de bâtons, d'épées et des débris de l'enceinte en bois qu'on dressait dans le Forum pour les élections et qui ce jour-là fut brisée par ces furieux. Sestius, couvert de blessures, fut laissé pour mort sur la place. On conçoit que plus tard Cicéron ait plaidé pour lui.

Tandis que Sestius et Milon opposaient leurs bandes aux bandes de Clodius, le sénat se réunit dans le temple de la Vertu et de l'Honneur, élevé par Marius, le grand parvenu d'Arpinum, le compatriote populaire de Cicéron. Il y avait dans le choix de ce lieu d'assemblée une allusion bienveillante au mérite par lequel Cicéron, comme Marius, s'était élevé aux honneurs. Le sénat invita toutes les villes d'Italie à bien accueillir sa personne et les habitants des municipes à venir à Rome; unique moyen de contrebalancer l'ascendant de

la populace urbaine. L'opinion, de plus en plus favorable à Cicéron, osa se manifester au théâtre; des allusions à son retour y furent saisies avec empressement; on lui appliqua un vers de tragédie sur le roi Servius, appelé comme lui Tullius et qui avait établi la liberté. Dans le *Brutus* d'Attius Nævius, l'auteur ayant prononcé le nom de Cicéron au lieu de celui de Brutus, on fit répéter plusieurs fois le vers, et l'on applaudit beaucoup. Des applaudissements accueillirent aussi Sestius quand, remis de ses blessures, il parut dans le Forum pendant un combat de gladiateurs; ces applaudissements s'élevèrent depuis le pied du Capitole jusqu'à l'extrémité opposée du Forum¹. Clodius fut hué et sifflé à son tour, et la petite rue, par laquelle il descendait du Palatin au Forum, appelée dérisoirement du nom de sa gens *via Appia*. Le sénat tint une séance solennelle dans le temple le plus auguste de Rome, celui de Jupiter Capitolin. Pompée, oubliant sa conduite passée, déclara que Cicéron avait agi justement. Un autre jour, le sénat décida dans la Curie qu'il rappelait Cicéron. Après la séance, plusieurs sénateurs descendirent au Forum, haranguèrent le peuple et lui communiquèrent la décision du sénat. César avait fait savoir qu'il approuvait.

Vint le grand jour où les centuries, rassemblées

¹ *Pr. Sest.*, 59. *Ex fori cancellis*. Ceci montre qu'au moins à cette extrémité du Forum était une balustrade.

dans le champ de Mars, devaient prononcer. L'assemblée, grâce aux Italiens appelés à Rome par le sénat, fut nombreuse, et, grâce aux gladiateurs de Milon, fut tranquille. Plusieurs personnages considérables surveillèrent les votes. Une seule voix, avec celle de Clodius, s'éleva contre Cicéron. Pompée fit son éloge et pria toutes les classes de ratifier la rogation présentée par le sénat; elle fut ratifiée.

Le retour de Cicéron ressembla littéralement à un triomphe, car il lui fut permis d'entrer dans Rome sur un char doré trainé par des chevaux magnifiquement carapaçonnés. Le tableau de cette entrée brillante, n'a rien perdu sans doute à être retracé par lui-même; il a peint la foule couvrant les toits et les degrés des temples, tandis qu'il s'avancait de la porte Capène, suivant la voie des triomphes, la voie Sacrée, traversant le Forum et montant au Capitole pour y aller rendre grâce aux dieux comme un général victorieux. Il reprit la statue de Minerve qu'il y avait déposée le jour de son départ pour l'exil, puis rentra sans doute dans la demeure paternelle des Carines, alors propriété de son frère, car dans cette ville où il triomphait il n'avait point de foyer, sa maison du Palatin n'existait plus, mais il était dans Rome; il venait de franchir cette porte Capène par laquelle il en était sorti si tristement seize mois auparavant, par laquelle il y rentrait si glorieusement aujourd'hui. Le lendemain, il parla dans le Forum et dans la Curie : il avait repris pos-

session de ses deux anciens champs de triomphe.

Clodius, vaincu dans le sénat et dans le champ de Mars, ne se découragea point; la rue lui restait. Il y avait alors une disette de blé à Rome; Clodius en rejetait la faute sur Pompée, et le peuple au théâtre l'en accusait. Clodius affirmait que les Italiens, accourus en grand nombre dans l'intérêt de Cicéron, avaient affamé la ville. Il organisa des troupes d'enfants, nous dirions de *gamins*, qui allèrent crier sous les fenêtres de Cicéron : « Du blé! du blé! » Une foule furieuse se précipita dans l'enceinte où l'on célébrait les jeux Mégalésiens, sur le Palatin, et, interrompant peut-être une pièce de Térence, se rua sur la scène¹. Conduite par Clodius, elle assiégea le sénat dans le temple de la Concorde; mais un grand nombre de citoyens accourut sur le Capitole² et la dispersa. Cicéron retrouvait Rome aussi turbulente qu'il l'avait laissée. C'est sous le coup de la terreur inspirée par de pareils désordres, c'est dans cette séance menacée du Capitole que Cicéron proposa de conférer pour cinq ans à Pompée un pouvoir absolu en tout ce qui concernait l'alimentation publique. Cicéron s'était d'abord renfermé chez lui, mais sommé de paraître au sénat

¹ *De Harusp.*, resp. xi.

² *De Dom.*, 5, 7. Ceci prouve encore que ce temple de la Concorde était *sur* le Capitole; c'est faute de le savoir qu'on a nié l'authenticité de ce discours, parce que Cicéron nomme tantôt le temple de la Concorde, tantôt le Capitole. (Drum., *Gesch. R.*, II, p. 505-6, note.)

et apprenant d'ailleurs que la bande de Clodius avait été rejetée dans le champ de Mars, il vint donner cette marque de confiance et de reconnaissance à Pompée.

La grande affaire de Cicéron, après son retour, fut d'obtepir l'annulation des mesures qui l'avaient dépouillé. Peut-être le voit-on trop occupé à cette époque de cet intérêt particulier, mais ce n'était pas seulement pour lui une question d'argent, il y allait de sa dignité. On l'avait traité comme un *outlaw*, Clodius avait fait raser sa maison du Palatin après y avoir mis le feu; par une dérision insolente, il avait consacré le terrain qu'elle occupait à la Liberté¹ : c'était déclarer la mort des complices de Catilina acte de tyrannie, la plus odieuse et la plus dangereuse des accusations à Rome et contre laquelle Cicéron se devait à lui-même de protester.

D'ailleurs cette maison lui était chère; il s'écriait dans son exil : « Je regrette la lumière (de Rome), le Forum, ma maison². » C'est, écrivait-il, ce que j'aime le plus au monde; aussi il disait s'être surpassé dans le discours qu'il prononça pour que l'emplacement du moins lui en fut rendu. Elle était le symbole de son élévation; en quittant les Carines, après son consulat, pour le Palatin, il avait passé du quartier de la finance dans le quartier patricien. Ce changement de demeure avait été comme le sceau de

¹ *Oppressa libertate libertas. (Ad Pont., 44.)*

² *Ad Att., v, 15.*

son ennoblissement¹. Aussi Clodius trouvait-il que c'était une grande impertinence à un manant d'Arpinum d'habiter sur le Palatin. En effet, le Palatin, et surtout cette partie occidentale du Palatin, était habité par les plus grandes familles de Rome. Tout à côté de la maison de Cicéron, s'élevait celle de Catulus avec son portique triomphal orné des dépouilles des Cimbres et un toit en dôme²; celle d'Æmilius Scaurus³, de qui la magnificence était célèbre autant que la probité suspecte et que Cicéron eut le tort de défendre.

Celle-ci fut achetée par Clodius; elle se trouvait derrière la maison de Cicéron, ce qui lui fournit l'occasion d'un *mot*; il les aimait : « J'élèverai mon toit non pour te regarder d'en haut (*despiciam*) mais pour que tu ne puisse voir (*aspicias*) cette ville dont tu as voulu la ruine. A côté de Clodius demeurait sa sœur

¹ Cicéron ne demeurait pas encore sur le Palatin à l'époque de son consulat. Plutarque dit qu'il amena Lentulus du *Palatin* à la prison (*Cic.*, 22); il ne s'agit pas de la maison de Cicéron, mais de celle de Lentulus Spinther, auquel Lentulus le conspirateur avait été confié. D'après une lettre de Cicéron à Sestius (*Ad Fam.*, v, 6), on voit que sa maison du Palatin fut achetée plus tard, Fufius Calenus étant tribun, en 693. (*Ad Att.*, i, 14.)

² *Tholus ut est sede Catuli.* (Varr., *D. re rust.*, m, 5.)

³ Dans l'atrium étaient des colonnes de marbre grec de 38 pieds (Pl., xxxv. 2). Elle avait appartenu au premier des Octavii qui fut consul. Scaurus l'avait fait rebâtir dans de plus grandes dimensions; elle appartint ensuite à Clodius et paraît être revenue aux Octavii.

Clodia, ce qui donnait lieu à Cicéron d'injurier son ennemi de plusieurs façons; tantôt lui reprochant trop de tendresse pour cette sœur que dans le discours pour Cælius il peint comme une déhontée capable de tous les crimes, ayant des jardins aux bords du Tibre pour voir nager les jeunes Romains, et qu'il appelle la Médée du Palatin; tantôt accusant Clodius d'avoir élevé à travers le vestibule de Clodia un mur qui l'empêchait d'entrer chez elle.

Nous savons déjà l'histoire de la maison de Cicéron depuis le mot célèbre de Livius Drusus. Elle avait été occupée par l'orateur Crassus¹, un des devanciers de Cicéron dans l'éloquence, puis par Crassus le triumvir, avec Pompée et César, un des trois plus grands personnages de Rome et le plus riche, duquel Cicéron l'acheta. Elle était ornée de colonnes de marbre grec, ce qui avait fait appeler l'orateur Crassus la Vénus du Palatin.

C'était une fort belle maison, comme devait être celle de Crassus Dives (le riche). Elle devait être tournée au midi², position, alors comme aujourd'hui, désirable

¹ Becker (*Handb.*, p. 423) dit que cette maison ne peut avoir été celle de L. Crassus l'orateur, parce que celui-ci était contemporain de Drusus; cela prouve seulement que Cicéron l'a achetée de son héritier.

² Elle n'était pas éloignée de l'extrémité du Palatin qui regardait le Forum, puisqu'on pouvait appeler Cicéron le *voisin* de César, c'est-à-dire de la Regia et du temple de Vesta (Cic., *Ad Att.*, II, 24), ce qui achève de déterminer la position de sa demeure.

à Rome pendant l'hiver; l'été, Cicéron avait à choisir entre ses nombreuses villas. De ses fenêtres il voyait le brillant quartier étrusque et le mouvement du port marchand sur le Tibre. De l'autre côté il avait la vue du Forum et de la tribune; aussi dit-il que sa maison est en vue de toute la ville, dont elle regarde la partie la plus importante et la plus fréquentée¹, et cette position de sa demeure lui fournissait des apostrophes éloquentes. Les fenêtres étaient étroites, ce que son architecte Cyrus soutenait par $A + B$ être favorable à la perspective. Cicéron y logea un fils de roi, le fils d'Ariobarzane, roi d'Arménie, selon l'usage romain de mettre ainsi ces hôtes illustres dans la demeure des citoyens considérables et sous leur garde.

Si l'on en croyait une anecdote rapportée par Aulu-Gelle, certaines circonstances de l'achat de sa maison ne feraient pas à Cicéron grand honneur. Pour la payer, il aurait reçu clandestinement un prêt considérable d'un accusé qu'il s'était chargé de défendre, P. Sylla²; et comme la chose transpirait, il aurait affirmé n'avoir rien reçu. « Aussi vrai, aurait-il ajouté,

¹ *De Dom.*, 37.

² *Noct. Att.*, xii, 12, 4. Dans la diatribe contre Cicéron attribuée à Salluste, cette maison est appelée : « Vi et rapinis funestam. » Ceci est absurde; mais malheureusement dans une de ses lettres se trouve une phrase qui pourrait se rapporter au fait avancé par Aulu-Gelle « Messala consul autronianam domum emit H. S. cxxxiv, quid id ad me inquires. Tantum... Quod homines intelligere ceperunt licere amicorum facultatibus emendo ad aliquam dignitatem pervenire.

que je n'achèterai pas la maison. » Plus tard, il eût répondu aux reproches que ce *jésuitisme* méritait : « Un père de famille prudent doit toujours dire qu'il ne veut pas acheter, afin d'éviter la concurrence. Méprisons cette anecdote, et faisons comme César qui, dans le recueil des bons mots de Cicéron circulant par la ville, reconnaissait sur-le-champ ceux qui n'étaient point de lui.

On est d'abord tenté de s'étonner de sa fortune; son patrimoine était modeste, et il avait fini par posséder une douzaine de villas, grandes et petites, des terres en différents endroits. Il aimait les livres, les tableaux, les statues, les beaux meubles : une table lui avait coûté cent mille francs¹. D'abord ses deux femmes furent riches ; la loi qui défendait de rien recevoir pour les plaidoiries n'était pas toujours observée, car Cicéron dit positivement, dans un chapitre du *De Officiis*², que l'avocat est mieux disposé pour le client dont il espère que la rémunération se fera le moins attendre. On considérait comme un témoignage honorable d'être mis dans les testaments, et Cicéron se vantait d'avoir reçu quatre millions par

¹ Pl., *Hist. nat.*, xii, 15. Elle était en thuya, arbre d'Afrique; c'est ce que veut dire *citrus*, et non pas *citronnier*. (Beck., *Gall.*, I, p. 138.) Évidemment l'argent avait alors peu de valeur à Rome, si l'on en juge par les prix exorbitants de différents objets : un bel anneau valait quatre-vingts mille francs. (Dureau de la Malle, *Éc. pol. des Rom.*, II, p. 159.)

² *De Off.*, II, 20.

héritage¹; sa province de Cilicie ne fut point rançonnée par lui, mais il put honnêtement accepter des dons volontaires, et sa part du butin dans l'expédition qu'il commanda²; lui-même déclarait avoir déposé à Éphèse une somme considérable en monnaie d'Asie. Cicéron faisait valoir ses biens ruraux qu'en son absence Atticus était chargé d'affermir; il louait des maisons situées dans des quartiers populeux, l'Argiletum, près de la Subura, et l'Aventin. Ces maisons appartenaient à sa femme Terentia et rapportaient seize mille francs par an. Malgré toutes ces ressources, les affaires de Cicéron, comme on le voit par sa correspondance, étaient souvent embarrassées; il avait des dettes. César figure parmi ses créanciers³, et parmi ses débiteurs Pompée.

Cicéron plaida pour être réintégré dans sa propriété du Palatin devant un tribunal ecclésiastique, le Collège des pontifes, probablement dans la Curia Calabra. Le grand pontife César était absent, il guerroyait contre les Gaulois; sans cela c'est lui qui aurait jugé Cicéron. Clodius, en consacrant le terrain où s'élevait la maison du consulaire à la Liberté, prétendait lui avoir donné

¹ *Phil.*, II, 16.

² *Ad Fam.*, II, 17.

³ Pour une somme de cent soixante mille francs (*Drum.*, VI, p. 400), sans compter les intérêts. Cicéron était fort préoccupé de l'acquittement de cette dette (*Ad Att.*, V, 5); il avait raison. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'était point payée à la fin du séjour de Cicéron en Cilicie. (*Ad Att.*, VII, 8.)

une attribution sacrée qui devait empêcher tout retour au propriétaire : on croit être dans la Rome moderne où l'on frustre quelquefois dit-on ses héritiers en destinant à quelque *opera pia* une partie de sa fortune. Heureusement pour Cicéron le tribun, peu au courant de la procédure religieuse, avait négligé quelques formalités ; les pontifes lui donnèrent tort sur ce qu'on pourrait appeler le point de droit canonique ; au civil, le sénat prononça, dans le même sens, un arrêt en faveur de Cicéron.

Ce procès au sujet de la maison de Cicéron offre quelques détails qui peignent le temps et font connaître ce que pouvait se permettre un homme tel que Clodius.

Clodius, dont la maison était placée derrière celle de Cicéron, et par conséquent y touchait presque, avait voulu profiter de l'exil de son ennemi pour s'arrondir à ses dépens ; mais la maison de Cicéron ne lui suffisait pas ; d'ailleurs une partie du terrain avait été consacrée à la Liberté. Catilina eut envie d'une maison attenante, celle d'un nommé Séjus. Séjus déclara qu'il ne la vendrait pas et que Clodius ne l'aurait jamais de son vivant ; Clodius le prit au mot, l'empoisonna et acheta sa maison sous un nom emprunté. Il put ainsi établir un portique de trois cents pieds, qui allait rejoindre celui de Catulus et rappelait de moins glorieux souvenirs. Le portique de Catulus lui-même avait été détruit par Clodius. Catulus était dans le parti

du sénat ; les consuls, complices du séditieux tribun, avaient fermé les yeux.

Cicéron se hâta de faire reconstruire sa maison. Il indique plusieurs fois dans ses lettres à quel point cette reconstruction est arrivée et de sa villa de Cumæ écrit à Atticus pour le remercier de ce qu'il a été fréquemment visiter les travaux.

Après la déclaration des pontifes, Clodius, avec une effronterie sans pareille, vint déclarer à la tribune qu'ils avaient jugé en sa faveur et que Cicéron songeait à s'installer par la force ; qu'il fallait aller lui résister, défendre la Liberté et son temple. On ne le suivit pas. Le lendemain, il parla trois heures dans la Curie contre le décret du sénat ; mais l'impatience des sénateurs fut si grande, l'on fit tant de bruit que le démagogue fut obligé de se taire et de laisser voter le décret.

Le portique de Catulus devait être relevé aux frais de l'État. On n'en fit pas autant pour la demeure de Cicéron ; Cicéron n'était pas un si grand seigneur que Catulus, il semble même qu'une aristocratie ingrate ait trouvé mauvais qu'il se permit d'habiter là où habitait un Catulus ; on lui conseillait de ne pas reconstruire sa maison, de vendre le terrain. Une indemnité lui fut accordée, environ quatre cent mille francs¹, pour sa maison du Palatin : elle lui avait coûté

¹ *Ad Att.*, iv, 2.

près du double¹, cent mille francs pour sa villa de Tusculum et cinquante mille francs pour sa villa de Formies. Cicéron déclare que les deux dernières sommes étaient très-insuffisantes.

La maison de Cicéron ne devait pas être une des plus chères de Rome, celle de l'orateur Crassus, mort en 663, fut évaluée douze cent mille francs², et la valeur des maisons avait encore augmenté ainsi que le prix des loyers. La maison qu'habitait Sylla était louée environ mille francs³. Au temps de Cicéron, deux mille francs était un loyer modeste et six mille francs un loyer dispendieux⁴. La maison de Sylla était, il est vrai, une petite maison à deux étages et dans un quartier peu élégant, mais la différence dans le prix des loyers et par suite des maisons n'en est pas moins notable et prouve qu'une élévation réelle s'était opérée dans la valeur des immeubles entre les deux époques. C'est ce que confirme la villa de Cornélie, près de Misène, achetée par L. Lucullus trente-trois fois plus cher qu'elle n'avait coûtée à la mère des Gracques⁵.

¹ *Ad Fam.*, v, 6.

² A la moitié de ce prix sans les arbres; les arbres devenaient rares à Rome et avaient un grand prix. (Mommsen, *Rom. Gesch.*, II, p. 400.)

³ Six cents francs le rez-de-chaussée, quatre cents francs l'étage supérieur. (Plut., *Syll.*, I.)

⁴ *Pr. Cæl.*, 7. En 629, les censeurs accusèrent l'augure *Æmilius Lepidus*, parce que son loyer était de douze cents francs; plus tard, ce prix parut indigne d'un sénateur. (Vell. Patern., II, 10.)

⁵ Momms., *Rom. Gesch.*, II, p. 401.

Clodius, lui qui ne respectait rien, voulut soulever contre Cicéron la superstition populaire. Des signes funestes avaient paru et des Aruspices, ces devins de bas étage, murmuraient que les dieux étaient irrités parce qu'on avait rendu à un usage profane un lieu consacré. Clodius s'en faisait une arme contre Cicéron. Cicéron, qui était Augure et connaissait la science augurale, sur laquelle il a écrit un livre, réfuta ces accusations ridicules par un discours sur les réponses des Aruspices qui fut prononcé dans le sénat.

Clodius ne se tint pas pour battu. A la tête d'un ramas d'ouvriers armés d'épées et de bâtons, il attaqua Cicéron tandis qu'il descendait la voie Sacrée et le contraignit à se réfugier dans le vestibule d'une maison de cette rue dont les amis du consulaire défendirent l'entrée. Quand Cicéron voulut rebâtir sa maison, Clodius arriva avec son monde, chassa les maçons, renversa le portique de Catulus déjà relevé jusqu'au toit et fit même jeter des torches dans la maison du frère de Cicéron qui fut en grande partie brûlée. Quintus avait conservé la maison paternelle dans les Carines, mais il l'avait louée et était venu habiter à côté de son frère sur le Palatin. L'amitié des deux frères les portait à se rapprocher; ils demeuraient l'un près de l'autre à Rome et à Tusculum. Cette amitié ne fut que passagèrement troublée, et ils se retrouvèrent pour mourir.

Quintus Cicéron fit rebâtir cette maison du Palatin

par Cyrus, architecte grec à la mode dans le beau quartier, car il était aussi employé par son frère et par Clodius. En attendant que son habitation pût le recevoir, Quintus loua pour sa femme Pomponia une maison qui appartenait aux Licinius, vraisemblablement près des jardins Liciniens¹, sur l'Esquilin, lieu éloigné des bagarres du Forum et convenable à la vie retirée d'une femme que son mari était obligé de quitter. Cicéron promettait que tout serait terminé pour le 1^{er} juillet, jour où l'on renouvelait les loyers, et l'entrepreneur Longilius l'avait solennellement promis; mais la maison n'était pas encore terminée au mois d'octobre². Ces petits détails, si je ne me trompe, ont, surtout en présence des lieux, le mérite de nous transporter dans ce que j'appellerais l'intérieur de la vie romaine. Plus tard, on voit Cicéron s'occuper d'une statue élevée à Quintus, près du temple de Tellus, dans son ancien quartier des Carines³.

La villa de Tusculum tient une grande place dans la vie de Cicéron. Ce nom, consacré par lui dans les Tusculanes, nous représente son existence philoso-

¹ Si c'est *Licinia* qu'il faut lire pour *Lucinia* dans cette phrase : « Domus tibi ad Lucum Pisonis Liciniana conducta est. » De ce côté étaient les *atria Licinia*. Cicéron ajoutait que la maison des Carines était louée à de bons locataires, « *mundi habitatores* conduxerunt. » (*Ad Fr.*, II, 3.)

² Drum., *Gesch. R.*, VI, p. 732

³ *Ad Fr.*, III, 1.

phique et littéraire, bien que nous sachions que plusieurs de ses ouvrages ont été composés dans d'autres villas. Toutes sont liées à la vie de l'écrivain et à l'existence du politique; elles virent les travaux du premier; elles recueillirent les absences souvent calculées du second; il y reçut Pompée, César, Brutus. Ces villas étaient nombreuses; les principales étaient : la villa paternelle d'Arpinum, bien que déjà embellie par le père de Cicéron, la plus rustique de toutes et qu'il appelait son Ithaque; la villa d'Antium, au bord de la mer, où il se plaisait à *compter les vagues*¹, trait de rêverie moderne qui frappe au milieu de la vie agitée et affairée de Cicéron; la villa d'Astura, dans laquelle il pleura sa fille. Près de là était comme aujourd'hui la *macchia* (Silva densa et aspera²); la villa de Formies, d'où il sortit pour rencontrer la mort; deux villas près de Naples, dont une à Pompéi et l'autre à Cumès : l'acquisition de celles-ci fut un hommage à la mode élégante; Baïes et les bords du golfe de Naples étaient alors ce que sont nos villes d'eaux ou de bains de mer, le rendez-vous d'un monde brillant et quelquefois d'un monde corrompu. Il avait à Ficulée³, sur la route de Nomentum, un *suburbanum*, et un autre, du même côté, à Sicca. Le Tusculanum de Cicéron était sa villa préférée. « Là, disait-il, je me repose de toutes mes

¹ *Ad Att.*, II, 6.

² *Ad Att.*, XII, 15.

³ *Ad Att.*, XII, 54.

fatigues et de tous mes ennuis; non-seulement l'habitation mais la seule pensée de ce lieu me charme. » Ce lieu était à sa portée, il pouvait en deux heures échapper aux agitations, aux inquiétudes, que lui faisaient une situation difficile, un caractère d'autant plus irrésolu que son esprit était plus pénétrant, et là, à cinq lieues de Rome, recevoir des nouvelles toutes fraîches, écouter de près tous les bruits de Rome, dont il était singulièrement avide.

La villa de Cicéron avait appartenu à Publius Sylla¹, défendu par Cicéron, et probablement avant lui au dictateur. Elle était destinée à passer du plus impitoyable des hommes à l'un des plus humains. Cette villa, qui contenait un xyste², c'est-à-dire un parterre avec des allées couvertes, était formée de terrasses, comme l'étaient presque toujours les villas antiques, et comme le sont fréquemment aussi les villas modernes qui leur ont succédé. Cicéron, plein des souvenirs d'Athènes, avait appelé la terrasse supérieure le *Lycée* et l'inférieure l'*Académie*. Il se plaisait à orner sa demeure champêtre de statues, de tableaux, de terres cuites, d'objets d'art de toute espèce qu'il priait son ami Atticus de lui envoyer de Grèce, mais dans lesquels il semble n'avoir jamais vu qu'un moyen de décoration³. Il parle de bustes à tête de bronze, d'hermès

¹ *Ad Frat.*, III, 9.

² *Ad Att.*, I, 8.

³ Cependant il faisait passer quelquefois la beauté de l'art avant la

comme ceux qu'on trouve partout où il y a eu des villas romaines, de *putéals* ornés de figures comme ceux qu'on voit au musée du Capitole. Il envoyait à Atticus des modèles de bas-reliefs¹ en terre cuite qu'il voulait encastrier dans les murs de son atrium, comme ceux qu'on a appliqués contre les murs de la villa Campana.

On montre, aux lieux où fut Tusculum, des ruines qu'on appelle *la maison de Cicéron*. Ce ne sont pas plus les ruines de la maison de Cicéron que l'amphithéâtre de Tusculum n'était, quoi qu'en disent les *ciceroni* de l'endroit, fort indignes de porter le nom de ce grand homme, l'école où Cicéron enseignait aux *Tusculans* à parler latin, tradition absurde née peut-être d'une confusion avec le *Gymnase* de Cicéron; ce ne sont pas même les ruines d'une villa mais, comme on n'en peut douter quand on les voit avec M. Rosa, des conserves d'eau au-dessus desquelles était l'*area* d'un temple. La villa de Cicéron, située sur le flanc de la montagne² qui domine Frascati et non au sommet de cette montagne, était beaucoup plus bas que ses prétendues ruines; tout porte à la placer dans une des villas qui sont au-dessous de la *Rufinella*, laquelle au-

mérite de la convenance; il avait acheté des bacchantes pour décorer sa bibliothèque: des muses auraient mieux valu, dit-il, mais les bacchantes sont bien jolies, « *pulchellæ sunt.* » (*Ad Fam.*, VII, 23.)

¹ *Typos tibi mando quos in tectorio possim includere.*

² *Tusculi... in monte siti ad cujus latera superiora Cicero sua villam habebat Tusculanam.* (*Schol. Horat.*, *epod.*)

rait remplacé la grande villa de Gabinius, et quelque part dans le voisinage de la belle villa Aldobrandini, où l'eau Crabra, mentionnée par Cicéron¹, coule encore et, unie aux fraîches ondes de l'Algide, chanté par Horace, forme la belle cascade qui tombe en face du Casin.

C'est donc là qu'il faut aller chercher Cicéron; c'est là qu'il était tout entier avec sa double condition d'homme politique et d'homme littéraire, l'une qui lui causa tant de mécomptes, l'autre qui lui a donné tant de gloire. Là on le suit sous ses ombrages, occupé jusqu'à la passion des grands intérêts de Rome et aussi de toutes les intrigues qui viennent les traverser, ou plongé dans l'étude de la philosophie et des lettres. La littérature le console et la politique l'afflige presque toujours; mais, cela soit dit à son honneur et pour nous servir de leçon, à nous tous qui tenons une plume, l'une ne lui fit jamais oublier l'autre.

¹ En effet, Cicéron a mentionné plusieurs fois l'eau Crabra, pour l'usage de laquelle il payait un droit à la ville de Tusculum (*Pr. Balb.*, 20; *Ad Fam.*, xvi, 18; *De Leg. agr.*, iii, 2); ce qui force à faire descendre la villa de Cicéron au niveau de cette eau. L'expression *latera superiora* du scholiaste d'Horace citée plus haut, dans laquelle le mot *latus* modifie et restreint le sens de *superius*, ne contredit point l'opinion que j'ai adoptée. La villa Aldobrandini et celles qui l'avoisinent sont encore à une hauteur considérable au-dessus de la plaine. Le pluriel du mot *latera* s'explique par la correspondance de Cicéron; où l'on voit qu'il voulait acheter près de Tusculum une autre villa, sans doute à côté de la première et pour l'agrandir.

Les environs de Tusculum étaient habités par l'aristocratie romaine, comme les villas de Frascati appartiennent la plupart à des princes romains; ce sont aujourd'hui les Borghèse et les Torlonia, c'était alors les Catulus et les Crassus, c'étaient Pompée, Hortensius, Lucullus, Æmilius Scaurus, Lépide, Varron, Brutus, presque tous les personnages qui figurent dans cette période de la république romaine.

Depuis son retour de l'exil, la situation politique de Cicéron était bien abaissée; il était rentré à Rome par la protection de Pompée et par le pardon de César; Clodius le menaçait et l'effrayait toujours. Cicéron se voyait forcé à bien des complaisances pour se ménager l'appui de deux hommes dont il avait eu à se plaindre et dont il avait besoin.

Dans la première ardeur du succès, Cicéron l'avait pris d'assez haut; il était allé au Capitole arracher les tables de bronze sur lesquelles étaient gravées les lois de Clodius; il avait en toute occasion célébré à pleine voix sa conduite dans l'affaire de Catilina, ce qui ne pouvait plaire à César; il avait traité avec la dernière violence Vatinius, un de ses instruments; il avait pris part au projet de révoquer sa loi agraire de Campanie. Mais bientôt cette belle ardeur s'était refroidie, et pendant la discussion de cette loi il avait fait comme il faisait volontiers toutes les fois que son rôle dans la Curie l'embarrassait : il était

allé visiter ses villas. Cette fois il avait éprouvé tout à coup le besoin d'arranger sa bibliothèque d'Antium¹.

Enfin, il se rapprocha décidément de son ancien persécuteur. Dans le discours sur les *Provinces consulaires*, Cicéron demanda qu'on laissât la Gaule à César et profita de cette occasion pour se réconcilier avec lui en plein sénat, ce qui était se donner, après lui avoir envoyé un poème en son honneur composé en grand secret à la campagne et dont l'auteur avait fait mystère même à son fidèle Atticus,

La défense de Balbus², entreprise pour plaire à César et à Pompée, fut une occasion de célébrer les louanges de César. Balbus avait acheté près de Tusculum une villa qui avait appartenu aux Métellus et aux Crassus; on trouvait cela bien outrecuidant de la part d'un étranger sans aïeux et sans importance, mais Cicéron, auquel on avait reproché de même son habitation sur le Palatin, se moquait de ce dédain.

¹ Cicéron avait grand soin de ses livres, on le voit par les instructions qu'il adresse à son affranchi Tiron, chargé du soin de sa bibliothèque (*Ad Fam.*, xvi, 20), et par une lettre à Atticus (iv, 4), auquel il demande de lui envoyer deux aides pour Tyrannion, qui a fait un admirable catalogue (designationem), avec deux colleurs (glutinatores), en leur recommandant d'apporter du papier fin et frangé pour y écrire les titres des ouvrages. « Membranulam ex qua indices tiunt quam vos græci σελήθου; appellatis. » Cette feuille colorée faisait l'ornement des livres comme aujourd'hui la reliure. « Nil pulchrius quam *sillybis* libros illustrarunt. »

² *Pr. Corn. Balb.*, 25.

La situation de Pompée n'était pas meilleure que celle de Cicéron. Cette intendance des vivres qu'on lui avait accordée pour cinq ans n'était point ce qu'il lui fallait; elle ne servait qu'à le rendre aux yeux de la foule responsable de la disette et de la hausse du prix des blés. Il aurait voulu un grand commandement, mais cette proposition, mise en avant par un tribun de ses amis, déplut tellement au sénat, dont la défiance croissait toujours, que Pompée fut obligé de la désavouer. Pour avoir une flotte et une armée, il désirait être chargé de replacer sur le trône d'Égypte Ptolémée Aulète, que son frère en avait chassé. Ce roi fugitif demeurait dans la villa albaine de Pompée; il y tenait un comptoir de corruption, empruntant pour acheter les sénateurs. Un jour, il prit la fuite tandis que Pompée était en Sicile occupé à surveiller des envois de grains, et probablement d'accord avec lui. Mais l'on découvrit que les livres sibyllins défendaient d'entreprendre cette guerre, et Pompée dut renoncer à la faire.

Clodius était toujours menaçant, le sénat toujours mal disposé. Pompée finit par avoir tout le monde, même Cicéron, contre lui. Ce fut alors que, de désespoir, il se jeta dans les bras de César : c'était ce que César attendait.

Pompée alla le rejoindre à Lucques, qui faisait partie de la province de Gaule et où César venait l'hiver, aussi rapproché de Rome que la loi le permettait, compléter par ses intrigues les résultats de ses vic-

toires. Crassus y vint aussi de son côté. Un pacte fut formé entre eux, tout au profit de César : il aiderait de son influence à Rome et de l'or des Gaulois l'élection de Pompée et de Crassus au consulat, eux feraient prolonger de cinq ans son commandement en Gaule et obtiendraient les troupes et l'argent dont il aurait besoin ¹.

Pompée et Crassus furent en effet nommés consuls, mais après une bataille dans le champ de Mars et une victoire moins glorieuse que celles de César en Gaule, Caton, jugeant avec raison qu'il y avait là un combat à livrer pour la liberté à des ambitieux ligüés contre elle, se rendit, avec son candidat Domitius ², dans le champ de Mars ³ avant le jour. Des hommes armés y étaient déjà embusqués pour les repousser ; les torches qui les précédaient furent éteintes, un de ceux qui les portaient fut tué. Caton, blessé au bras droit, tint ferme et encouragea Domitius à l'imiter, mais celui-ci eut peur et se sauva.

Bientôt après ce fut Caton qui sollicita la préture pour résister aux consuls et pour empêcher quelle ne fût donnée à cette âme damnée de César, Vatinius, auquel son impopularité faisait cruellement expier sa bassesse, à tel

César, *Sc. hist*, p. 130.

² Plut., *Pomp.*, 52. *Cat. Min.*, 41.

³ C'est par erreur que Plutarque (*Pomp.*, 52) dit dans le *Forum* ; les élections des consuls se faisaient dans les comices par centuries au Champ de Mars.

point qu'il fut obligé de demander aux édiles d'obtenir du peuple qu'on ne lui jetât plus de pierres, mais seulement des fruits à la tête¹. La première tribu appelée ayant voté pour Caton, — l'on considérait ce vote comme très-important, souvent il était décisif, — Pompée prétendit qu'il avait entendu tonner, et l'élection fut remise à un autre jour. Cette fois là Pompée et Crassus « ayant, dit Plutarque, répandu beaucoup d'argent et chassé du champ de Mars tous les gens honnêtes, » Vatinus fut nommé par la violence². L'indignation était générale. Une assemblée populaire se forma dans le Champ de Mars sous la présidence d'un tribun; on voulait tuer Crassus et Pompée. Caton annonça les maux qui allaient fondre sur la république; il fut reconduit dans la ville et jusqu'à sa maison par une foule immense.

Quand on croit que pour être politique il est nécessaire de n'être pas honnête, on traite Caton de rêveur chimérique; Caton au contraire jugeait parfaitement la situation de l'État romain. Il voyait les périls, seulement il ne croyait pas que se livrer fût se sauver. Il prédit très-clairement à Pompée ce qui adviendrait de sa complicité avec César, l'avertissant qu'il se mettait César sur le cou et lui annonçant le jour où il ne voudrait plus le porter et ne pourrait pas le jeter par terre³.

¹ Macr., *Sat.*, II, 6.

² Plut., *Cat. Min.*, 42.

³ Plut., *Cat. Min.*, 43.

Dans la mêlée, le vêtement de Pompée fut taché de sang. Ce vêtement, rapporté dans sa maison, fit croire à Julie que son époux était dangereusement blessé ; elle était grosse, la terreur détermina un accident qui, dit-on, amena sa mort après une seconde grossesse. Il paraît que la fille de César, unie à Pompée dans un but politique, aimait sincèrement son mari ; les sentiments naturels rencontrés au milieu des haines de parti font du bien.

Caton est un intrépide soldat de la liberté, d'une liberté sans doute orageuse et menacée, mais qui, malgré ses abus et ses dangers, valait mieux que la servitude ; car, pour qui porte un cœur d'homme, tout vaut mieux que la servitude.

Caton combat vaillamment et sans relâche dans la Curie, dans le Champ de Mars, dans le Forum.

Un tribun, gagné par Pompée Trebonius, vint proposer de lui accorder par une loi, pour son commandement en Espagne, où il n'était pas allé, l'illégal prolongation accordée à César pour son commandement dans la Gaule qu'il avait en partie soumise. Pompée, par vanité, voulait obtenir ce qu'avait obtenu César, sans voir que l'égalité du titre ne lui donnerait pas l'égalité de la gloire. Caton résolut de s'opposer à cette insolente prétention que rien ne justifiait. Il alla au Forum, et demanda deux heures pour parler contre la loi proposée et faire connaître tous les maux qu'elle entraînait. C'était beaucoup attendre de la patience de ses

adversaires; il fut bientôt interrompu, mais refusa de quitter les Rostres. Un licteur vint l'en arracher. Il continua de parler du pied de la tribune. Le licteur le saisit et l'entraîna hors du Forum; mais il y rentra, remonta à la tribune et invita tous les bons citoyens à le soutenir. Cette fois Trebonius ordonna, comme dans une autre occasion avait fait César, de conduire Caton en prison. Caton, en y marchant, continuait à haranguer le peuple qui le suivait. Il fallut le relâcher.

Le lendemain, la violence consulaire triompha. Aquilius Gallus ¹, un tribun, décidé à s'opposer à Trebonius, s'était caché dans la Curie, qui touchait au Forum, pour être là au moment où le peuple serait rassemblé; on l'y enferma. Caton, voyant que la loi allait passer, cria qu'il entendait tonner. J'ai peine à croire qu'il ait eu recours au stratagème patricien qu'avait employé Pompée. Peut-être tonnait-il en effet, ou prit-il pour le tonnerre quelque bruit du Forum. Un citoyen le souleva dans ses bras, et il répéta son affirmation. Alors le carnage commença. Le tribun Aquilius, qui était parvenu à s'échapper de la Curie, fut blessé. Le sang d'un sénateur coula sous les coups de Crassus ², et la loi passa.

Mais ceux que révoltaient ces indignités se précipitèrent du côté des Rostres, où était la statue de Pom-

¹ D. Cass., xxxix, 35.

² Plut., parallèle de Nicias et de Crassus, 2.

pée¹. Ils voulaient la mettre en pièce; Caton les en empêcha.

Cependant César avait trouvé dans la Gaule un théâtre digne de lui, et il commença d'une manière brillante ces campagnes où il devait déployer le génie militaire qu'il avait reçu du ciel, comme tous les autres dons de l'intelligence. A Rome, nous n'avons guère vu que l'admirable intrigant; en Gaule, s'il nous était permis de l'y suivre, nous admirerions le grand capitaine. Mais il a été mieux admiré et mieux jugé par un émule de sa gloire, Napoléon. Retenus à Rome, nous pouvons du moins y observer l'effet qu'y produisirent ses merveilleuses victoires. Du reste, César absent y était toujours par la pensée. Toutes ses victoires avaient un but, et ce but était à Rome. En conquérant la Gaule, César voulait conquérir le pouvoir suprême, et il ne subjuga les Gaulois que pour subjuguier les Romains.

Voltaire a fait dire à Cicéron :

Romains, j'aime la gloire...

César, lui aussi, aimait la gloire, mais il aimait encore plus la puissance. La gloire était pour lui un moyen comme l'intrigue; seulement c'était un moyen plus noble.

Pendant les neuf ans qu'il mit à soumettre la Gaule,

¹ Plutarque (*Cat. Min.*, 43) dit *les* statues. Je crois qu'il s'agissait surtout de celle qui avait été érigée devant la tribune, qui fut renversée plus tard et que César fit relever.

César occupa constamment l'imagination des Romains par des victoires dans un pays à peu près inconnu, remportées sur un peuple belliqueux dont le nom avait laissé à Rome une grande terreur ; car, seul de tout le peuple du monde, il avait occupé Rome et fait payer une rançon aux défenseurs du Capitole.

Quand il commença cette suite de campagnes immortelles, César laissait à Rome beaucoup d'ennemis ; mais, pour le moment, ils étaient réduits à l'impuissance.

Crassus lui appartenait, Pompée était son allié ; il se croyait son rival, mais il ne faisait plus rien de grand. Clodius soulevait le peuple contre lui ; le sénat le ménageait encore, mais au fond le haïssait et le craignait. Cicéron, dégoûté de Pompée, se sentait attiré vers César. César, qui le connaissait et qui, s'il l'avait desservi comme chef d'un parti contraire, voulait bien de lui comme instrument, César commençait avec Cicéron ce manège de coquetterie auquel celui-ci ne sut jamais résister.

De cette Curie où régnait une aristocratie mécontente de son chef et n'osant se brouiller avec lui, parce qu'elle n'en avait pas d'autre ; de ce Forum turbulent, de ce Champ de Mars où le sang coulait pendant les élections, les yeux des Romains se détournaient pour se fixer sur le théâtre d'une guerre glorieuse, et en même temps que César entretenait par des succès continuels l'admiration et l'étonnement, il ne négligeait

rien pour satisfaire les ambitions qui se donnaient à lui. Après avoir arrêté les Helvétiens aux bords du Léman et repoussé Arioviste au delà du Rhin, il revenait dans la Gaule d'Italie, et, là, dit Plutarque, il jouait le rôle de démagogue¹, accordant à ceux qui allaient vers lui ce qu'il leur fallait et les renvoyant satisfaits de ce qu'ils avaient reçu ou pleins d'espérances.

A la nouvelle des succès de César, une grande joie remplit Rome. L'enthousiasme dut être bien vif pour forcer le sénat à décréter quinze jours d'actions de grâces, ce qui était sans exemple. On n'en avait accordé que dix à Pompée après la guerre de Mithridate. Ce fut Cicéron qui demanda cette augmentation ; le sénat n'osa pas la refuser.

Mais son mauvais vouloir à l'égard de César ne tarda pas à se montrer. Un tribun vint dans la Curie proposer l'abrogation de la loi agraire de César, et en attaqua sans ménagement l'auteur. Il ne fut point interrompu. Le sénat écouta en silence ; ce silence était une approbation timide sans doute, mais c'était une approbation. Le tribun revint à la charge ; cette fois, Cicéron fit un discours véhément, mais contre Clodius et non contre César. Tout à coup on entendit de la Græcostase, voisine de la Curie, les cris que poussaient les ouvriers de Clodius, et les sénateurs se retirèrent chez eux².

¹ Ἐδημαγωγία. (Cæs., 20.)

² *Ad Fr.*, II, 1. A græcostasi et gradibus.

Pompée alla à Lucques, où il trouva César entouré de ce que Rome avait de plus considérable, et ayant déjà une cour avant d'être souverain. Ce spectacle ne le fit pas réfléchir au danger d'une alliance qui lui donnait un maître, et il revint à Rome, avec Crassus, servir, sans le vouloir, les plans de celui que, aveuglé par sa présomption, il ne savait pas craindre.

Il fut encore question dans la Curie de l'abrogation de la loi de César, mais cette fois sans qu'on donnât suite au dessein. Les deux cents sénateurs qui étaient allés complimenter César à Lucques ne pouvaient lui faire une opposition bien vive.

César fit rappeler à Cicéron, par son frère Quintus, qu'il s'était attaché comme lieutenant, la condition qu'il avait mise au rappel de l'exil : le silence sur la loi de Campanie. Cicéron comprit le devoir que lui imposait la reconnaissance, comme il l'écrivit à Lentulus¹.

Il partit pour une de ses villas.

Il reparut dans la Curie pour appuyer toutes les demandes de César en hommes et en argent, ainsi que la seconde prolongation de son commandement ; puis de nouveau s'absenta de Rome, où il ne parut guère que pour assister aux jeux donnés par Pompée.

Un nouvel étonnement vint saisir les Romains. César avait passé le Rhin pour aller chercher les Germains

¹ *Ad Fam.*, 1, 9.

dans leurs forêts, qu'on disait impénétrables. En dix jours il avait construit un pont en bois de son invention sur le fleuve. Il avait fait plus, il avait franchi la mer et abordé le premier dans cette île de Bretagne qu'on disait, encore après lui, *séparée du monde*.

... et toto divisos orbe Britannos.

Cette double expédition dans une contrée inconnue qui communique maintenant avec Rome en quelques secondes, mais qui semblait alors comme un autre univers, comme une Amérique lointaine à l'existence de laquelle quelques-uns ne croyaient point, cette expédition assez inutile, ce me semble, au point de vue militaire, fut très-bien conçue au point de vue politique; elle frappa vivement les imaginations populaires; on dut en parler beaucoup à Rome dans les boutiques des barbiers et parmi les oisifs qui se rassemblaient devant la tribune, au bord du *canal*; ce fut, en petit, la campagne d'Égypte du Bonaparte romain.

De plus, il paraît qu'on espérait trouver dans l'île de Bretagne une sorte d'Eldorado, des mines d'or et d'argent. Ces richesses, dans la pensée de César, étaient sans doute destinées à appuyer, dans le Forum et le Champ de Mars, les candidatures de ses partisans.

L'enthousiasme à Rome allait croissant, car, cette

fois, le sénat dut décréter, non plus quinze, mais vingt jours d'actions de grâce. Durant ces vingt jours de fête, les travaux cessaient; tous les temples étaient ouverts; la foule allait de l'un à l'autre, chacun selon sa dévotion particulière. Certains moments de l'année romaine pendant lesquels se succèdent des solennités très-rapprochées peuvent donner quelque idée de l'aspect que la ville offrait alors. Les exploits de César furent vingt jours durant racontés, commentés, exaltés de mille façons, sans doute avec accompagnement de récits merveilleux et d'aventures incroyables.

Ce transport du peuple romain pour des hauts faits prodigieux était bien naturel, mais il préparait l'asservissement de Rome. La gloire militaire est la plus dangereuse sirène pour les peuples libres.

Mais que faire contre le torrent? Quand le tribun S. Lupus avait parlé dans la Curie contre la loi agraire de César, la Curie avait été muette.

Caton ne s'y trompa point. Au milieu de l'enivrement général, il éleva une voix sévère. César, après avoir promis à des ambassadeurs germains de ne pas attaquer avant leur retour, avait profité d'une agression partielle et désavouée pour violer sa promesse. Peut-être y était-il autorisé par ce qu'on appelle le droit de la guerre, et qui ressemble beaucoup au droit du plus fort. Mais Caton, qui n'aimait pas ces victoires, car il sentait très-bien qu'elles étaient remportées sur la république et que c'était la

liberté de Rome qui périssait dans les Gaules et en Germanie, Caton se leva au sein de la Curie et prononça ces paroles :

« Je demande que César soit livré aux barbares pour que la malédiction qui s'attache au parjure soit détournée de nous et retombe sur son auteur. »

Ce que rapporte Suétone des extorsions et des pillages de César dans les Gaules justifie la colère de Caton¹.

La mort de la fille de César fournit à ceux qui ne pensaient point comme Caton, et ils étaient en grand nombre, une occasion de montrer leur sympathie pour le glorieux conquérant. La voix des tribuns entraîna le peuple; du Forum il se précipita vers les Carines, qui en étaient très-proche, et où Julie était morte dans la maison de Pompée. Le corps fut enlevé et porté dans le Champ de Mars, où l'on n'enterrait que les personnages considérables. Elle alla y attendre son père, qui devait être porté au même lieu après elle.

On vit dans ce malheur privé un présage de la division qui allait s'accomplir entre César et Pompée, et d'où sortit la guerre civile. Si Julie eût vécu, elle

¹ Cæs., 54, et celle d'un de nos contemporains, M. Laboulaye, quand il dit à ce sujet : « Verrès, Pison, Gabinius ont laissé dans l'histoire un nom exécrationnel; mais la conduite de César ne fut pas moins infâme; je ne sais pourquoi les historiens, éblouis par son génie, n'ont point marqué du même sceau d'ignominie ce voleur éhonté. »

n'eût rien empêché ; mais la multitude aime à donner de petites causes aux grands événements. Cependant il est possible que cette mort et celle que bientôt après Crassus alla chercher parmi les Parthes aient hâté une rupture inévitable. César et Pompée se trouvèrent face à face, sans lien, sans intermédiaire, et leur dissentiment ne tarda pas à se montrer. Avant de suivre les progrès de ce dissentiment d'abord voilé, je dois revenir de la Gaule à Rome pour y observer la conduite politique de Cicéron et de Pompée, et y signaler les œuvres monumentales de celui-ci.

Cicéron s'était peu à peu laissé gagner aux séductions de César ; dans le discours *pour les provinces consulaires*, il avait hautement déclaré dans la Curie sa réconciliation. L'occasion était bonne : on voulait ôter à César l'une de ses deux provinces pour la donner à Gabinius, ennemi de Cicéron. En s'opposant à un pareil projet, Cicéron satisfaisait à son ressentiment et ne semblait céder qu'à la justice et à la gloire.

Tous les plaidoyers qu'il prononça vers cette époque prouvent son envie de se rendre agréable à César sans cesser de plaire à Pompée. Il plaida pour Cornelius Balbus, ami de tous deux, en avouant que c'était surtout par déférence pour Pompée, de qui Balbus tenait le droit de cité qu'on lui disputait avec raison ; non sans de grands éloges de César, et l'expression un peu trop vive d'une résignation un peu

trop complète à ce qui n'avait pu s'empêcher ¹.

Cicéron défendit Rabirius Posthumus, un usurier chassé d'Égypte pour ses extorsions, mais que soutenait César. Il défendit, par un sentiment de reconnaissance personnelle, Plancius, qui lui avait été fidèle dans son exil. Il eut le malheur de plaider pour Vatinius, auquel il avait prodigué les dernières injures, mais que César protégeait, et à la suite d'une visite de Pompée. Cicéron avait dit dans son invective contre Vatinius que ce serait une honte de le défendre ², et il le défendit; comme il l'avouait, sa haine n'était pas libre ³.

Cicéron n'usa pas toujours aussi largement du droit qu'il réclame quelque part de défendre de mauvaises causes ⁴ aux dépens de la vérité; mais on doit avouer que toutes celles qu'il défendit n'étaient pas excellentes, et qu'il eut souvent d'assez fâcheux clients. Comment l'ignorer devant le témoignage des faits? Comment le taire en présence de ce Forum qui a entendu ces discours pleins de complaisances et de contradictions? Elles font partie de l'histoire de Cicéron et de l'histoire du Forum.

¹ *Pr. C. Balb.*, 27.

² *In Vat.*, 2.

³ *Ad Q. Fratr.*, III, 5 et 6. Angor... meum non modo animum sed ne odium quidem esse liberum.

⁴ *Judicis est semper in causis verum sequi, patroni non nunquam veri simile, etiamsi minus sit verum defendere. (De Off.*, II, 14.)

Ces complaisances¹ furent d'abord, et ce sont encore les plus justifiables, pour ceux qui l'avaient servi, qui avaient secondé ses efforts pendant son consulat ou encouru des dangers pour amener son rappel. De ce nombre était Flaccus, que Cicéron sauva malgré l'évidence de l'accusation, dit Macrobie².

Ces complaisances personnelles m'affligent moins que celles qui sont inspirées à Cicéron par César, l'ennemi de sa cause, ou par Pompée, dans lequel il déclare n'avoir pas plus de confiance que dans César. « Pompée, disait-il, a coutume de penser une chose et d'en dire une autre, et n'a pas assez d'esprit pour qu'on y soit trompé. » Quelquefois les deux motifs se réunissent. Rabirius Posthumus lui avait rendu service, et César le favorisait.

Les contradictions de Cicéron à l'endroit de César sont vraiment curieuses; il le craint, le maudit et l'adore tour à tour; tantôt il parle de sa très-douce union avec lui, tantôt il repousse avec horreur la très-honteuse alliance avec le tyran³. César a voulu son exil; César

¹ On lui reproche d'avoir plaidé pour Fonteius, imitateur de Verrès, qui avait écrasé d'impôts les vins de la Gaule méridionale déjà renommés. Dans la défense de Cluentius, l'un des acteurs de ce drame compliqué d'un tel enchevêtrement de crimes qu'on a peine à s'y reconnaître, Cicéron se vanta, selon Quintilien, d'avoir su éblouir ses juges.

² De manifestissimis criminibus exemit. (Macr., *Sat.*, II, 1.)

³ Mea suavissima cum Cæsare conjunctio... turpitudine conjungendi cum tyranno. (*Ad Att.*, VII, 20)

travaille à détruire la liberté. Cicéron le voit, car il est homme d'esprit; Cicéron le sait, car il a compris que, dès le temps de son édilité, César a voulu être roi, et pourtant, pendant la guerre de Gaule, pendant que César fait triompher à Rome les ennemis de Cicéron et de sa cause, Cicéron est avec lui dans les termes d'une véritable tendresse¹ que César a soin de lui rendre²; puis, quand César marche à main armée contre Rome, Cicéron, qui ne manquait pas de courage, est pris d'une terreur d'imagination incroyable; plus tard, il fait des vœux pour qu'il arrive en Espagne quelque chose de semblable à ce qui est arrivé à Crassus chez les Parthes. Il se console en pensant que César périra par lui-même ou par un autre, et il espère bien que ce sera de son vivant; après cela, il se réconcilie avec le dictateur tout-puissant et fait éclater des transports de joie à sa mort.

Les faiblesses politiques de Cicéron l'entraînant à de singulières faiblesses oratoires, Caton avait eu raison de désapprouver que Cicéron, consul, défendit Murena, en dépit d'une loi dont lui-même était l'auteur³.

¹ Cicéron est tout dévoué à ses desseins. « Cujus in cupiditatem incubui. » (*Ad Att.*, v, 13.)

² « Tu me dis, écrit-il à son frère, que César a pour moi une grande affection; aie soin de l'entretenir et j'emploierai tous les moyens pour l'augmenter. » César lui avait écrit d'Angleterre que Quintus se portait bien. Comment lui résister?

³ Une loi *de ambitu*. Ambitus, c'était la captation des votes; ce mot venait d'*ambire*, aller tout autour du Forum, s'adressant à chacun

Ce fut bien pis quand il se vanta d'avoir, par un discours très-élégant (ornatissime), fait absoudre Scaurus¹, qu'il avouait avoir, pour être élu, distribué de l'argent au peuple². Scaurus s'était entendu avec d'autres candidats pour briguer le consulat à frais communs, et Cicéron disait d'eux à Atticus : « Ils seront absous ; mais, après cela, on ne pourra plus condamner personne. » Il ajoute : « Tu me demandes ce que je pourrai dire pour eux ; que je meure si je le sais ! »

Malgré le désir de Pompée, il ne plaida point pour Gabinus, son ennemi mortel, tant outragé par lui et qu'il avait accusé d'avoir sacrifié un enfant aux dieux infernaux ; mais il témoigna en sa faveur, c'était déjà trop.

pour obtenir des voix ; il fut employé pour exprimer d'autres *intrigues*, et par suite le désir du pouvoir. *Ambitio*, d'où nous avons fait *ambition*, a la même origine. L'histoire de cette origine d'*ambition* m'appartient, car elle me ramène à Rome. C'est l'étymologie locale pour ainsi dire et née d'un usage tout romain d'un mot qui a perdu son sens primitif en s'éloignant du Forum où il était né, mais qui, dans son sens général, est de tous les pays.

¹ *Ad Att.*, iv, 16. En parlant de Scaurus, Valère Maxime dit : « Perditam et comploratam defensionem » (Val. Max., viii, 1, 10). Cicéron écrit à son frère : « J'ai terminé les discours *demandés* pour Scaurus et Plancius. » Plancius avait eu de bons procédés pour Cicéron dans son exil. (*Ad Att.*, iii, 22.)

² *Populo tributim domi suæ satisfacere* (*ib.*). Encore une expression dont l'origine est toute romaine ; *distribuere* c'était répartir par *tribus*.

La cause était si mauvaise, que les jardins de son gendre, Crassipès, situés près de la porte Capène, ayant été atteints par un débordement extraordinaire, Cicéron disait que Jupiter avait puni ainsi l'absolution de Gabinius, et lui-même avait concouru à cette scandaleuse absolution.

Un tel rôle ne convient pas à Cicéron ; mais il l'accepte et le subit.

« Tu me demanderas comment je supporte tout cela ; très-bien, et je m'applaudis d'être ainsi. Nous avons, mon cher Atticus, perdu non pas seulement la sève et le sang, mais jusqu'à l'apparence et la couleur de notre ancienne Rome. Rien dans la politique ne me plaît, rien ne me satisfait, et je m'en arrange parfaitement, car je me rappelle combien la république était belle quand nous la gouvernions et quel gré on m'en a su. Je ne m'afflige point qu'un seul puisse tout, car ceux qui ont vu avec peine que je pusse quelque chose crèvent de dépit¹. »

Je ne suis pas de ces écrivains qui insultent Cicéron et qui, sans tenir compte à cette généreuse et brillante nature de ses intentions droites, de ses nobles aspirations, l'accablent sous l'aveu de ses faiblesses ; c'est écraser un oiseau avec la pierre qu'il a fait tomber. Je ne consens pas à voir son dernier mot dans une boutade échappée au découragement et au désespoir,

¹ *Ad Att.*, iv, 16, 10.

mais j'aimerais mieux que Cicéron n'eût pas écrit cette lettre; car, si elle eût été surprise, elle eût réjoui les partisans intéressés de César, qui valaient moins que Cicéron.

Cicéron avait un sentiment honnête, l'horreur de la guerre civile, et il pensait très-justement qu'il ne pouvait en sortir pour Rome qu'un maître¹.

On l'applaudissait encore parfois au théâtre, et il s'attachait à ces dernières marques de la faveur qui lui échappait, comme une coquette sur le retour s'attache aux derniers hommages qu'elle reçoit. « Un vieux seul, écrivait-il, a pu dire que c'était Curion et non pas moi qu'on a applaudi. »

Cicéron, à cette époque de détresse où il avait besoin de tous les appuis et ne pouvait être mal avec personne, se réconcilia aussi avec Crassus, qui l'avait autrefois ménagé, quand César et Pompée l'abandonnaient, pour leur faire contre-poids, mais qui l'avait abandonné à son tour. La réconciliation fut scellée par un souper dans les jardins de son gendre, Crassipès, situés près de la porte Capène², la veille du départ de Crassus pour cette expédition chez les Parthes

¹ *Ad Fam.*, 1, 6.

² Cicéron s'arrêtait volontiers dans ces jardins avant d'entrer dans Rome. On l'y voit s'arrêter, par exemple, un jour où il ne veut pas assister à une séance du sénat : « Cogito in hortis Crassipidis quasi in diversorio cenare, fraudem facio senatus consulto. » (*Ad Att.*, IV, 12.)

qui lui coûta la vie et simplifia la situation de César en ne lui laissant qu'un rival et un rival bien maladroït, à jouer.

Ce départ de Crassus eut lieu sous des auspices menaçants. Au Capitole, le tribun Ateius Capito lui annonça des signes funestes. Arrivé à la porte de la ville, le peuple ne voulait pas le laisser partir, et il ne put la passer que protégé par les soldats de Pompée. Le tribun le somma encore de s'arrêter, ordonna aux serviteurs publics de le saisir et le voua aux dieux infernaux.

Ce furent les tristesses de sa situation politique qui firent de Cicéron un écrivain. Son premier écrit considérable est le traité *de l'Orateur*. Cicéron a placé les interlocuteurs de ce dialogue dans la villa de L. Crassus, près de son cher Tusculanum, non loin duquel le jurisconsulte Scævola, un des personnages du dialogue, avait, lui aussi, une maison.

L. Crassus, dont l'éloquence était célèbre, et d'autres Romains de la génération qui avait précédé Cicéron, discutent sur l'art oratoire sous un beau platane, tel qu'on en pourrait trouver encore aux environs de Frascati; non pas comme les interlocuteurs du Phèdre de Platon, étendus avec le laisser aller des mœurs grecques sur un gazon odorant aux bords de l'Ilissus, mais gravement assis, dans leur majesté sénatoriale, sur des coussins.

Le lendemain du jour qui avait vu le premier de ces

entretiens, Crassus, tombé soudainement malade, était couché dans sa villa de Tusculum. Le jeune Sulpicius et l'orateur Antonius se promenaient sous le portique, quand arrivèrent de Rome Q. Catulus et C. Julius César Strabo; ayant entendu parler des conversations de la veille, ils venaient écouter, et Crassus et l'autre grand orateur Antonius, qui devait ce jour-là parler sur toutes les parties de l'éloquence. Crassus y consent, à condition qu'ils passeront la journée entière chez lui. Cette invitation est faite et acceptée avec cette courtoisie grave et fine qui était l'*urbanité*¹ romaine, qui règne dans tout l'ouvrage et qu'on aime à retrouver parmi ces grands personnages en sortant comme eux des violences de la Curie et des turbulences du Forum.

On se sépare un peu avant midi : c'est l'heure, en effet, où la chaleur se fait sentir le plus vivement à Rome; puis, après deux heures de repos, on se réunit dans la forêt voisine, et on reprend les discours du matin, dans cet endroit ombreux et frais (*opacus et frigidus*).

Cette mise en scène n'offre pas le charme exquis de celles qu'on admire dans quelques dialogues de Pla-

¹ *Urbanité* est encore un mot dont l'étymologie, comme celle d'*ambition*, est locale; c'était une manière de s'entretenir particulière à Rome (*urbs*) et non commune aux *villes* en général, par opposition à la *campagne*. L'équivalent vrai serait le mot barbare *romainisme*, comme *atticisme* exprime le parler et l'élégance d'Athènes.

ton ; mais elle a aussi le sien, elle est locale et vraie. Comme il est doux de lire le Phèdre au bord de l'Illissus, il y a plaisir à lire le *de Dratore* sous les platanes et dans la forêt de Frascati, dont il reste un peu plus qu'il ne reste des beaux arbres qui, au temps de Platon, ornaient les rives aujourd'hui dépouillées de l'Illissus.

Pendant les neuf ans employés par César à soumettre la Gaule, Pompée ne fit qu'une chose, son théâtre. C'était sans doute une grande captation pour les Romains : le premier théâtre en pierre, contenant quarante mille spectateurs¹, et disposé de telle manière qu'il pouvait servir d'arène, se prêter aux combats de gladiateurs, aux exhibitions et aux *chasses* d'animaux étrangers, comme aux représentations moins goûtées de l'art dramatique. Mais César donnait d'autres spectacles, et montrait de loin au public de Rome un autre drame : la conquête de la Gaule, intermède héroïque dans la grande tragi-comédie où il jouait le principal rôle, et dont le dénouement devait être sa mort et celle de la liberté.

Le théâtre de Pompée fut un souvenir de ses campagnes d'Asie et de ces succès qu'il aimait à se rappeler pour se consoler de n'en plus obtenir d'autres. Tandis

¹ C'est le chiffre de Pline. La *Notitia imperii* dit vingt-sept mille cinq cent quatre-vingt. Le premier chiffre s'accorde avec le plan du théâtre restauré, suivant Baltard. (*Restauration du théâtre de Pompée.*)

qu'il était à Mitylène, après avoir vaincu Mithridate, il y avait institué un concours littéraire parmi les poètes du lieu, dont le thème unique était les hauts faits de Pompée¹. Cette circonstance lui avait rendu chère cette ville, patrie de l'affranchi Théophane, un Grec auquel il était fort attaché, et qui avait auprès de lui beaucoup de crédit. Aussi ce fut le théâtre de Mytilène qu'il voulut imiter à Rome, mais en l'agrandissant et l'accommodant aux goûts des Romains.

Malgré l'importance et la grande situation de Pompée, bâtir un théâtre avec des gradins était une innovation hardie. Déjà la tentative avait été faite, elle avait échoué devant la sévérité des magistrats, qui craignaient que, si le peuple pouvait s'asseoir au théâtre, il n'en voulût plus sortir.

Pompée éluda la difficulté par un artifice bien ingénieux pour lui, et dont l'idée appartenait peut-être à son affranchi Théophane. Au-dessus des gradins, il plaça un temple dédié à Vénus victorieuse². — Il fallait qu'il y eût du *victorieux* dans tout ce qui concernait Pompée. — Les gradins se trouvèrent ainsi transformés en degrés du temple; la scène n'en fut plus qu'un accessoire, et les jeux, qui, à Rome, étaient toujours

¹ Plut., *Pomp.*, 42.

² Des traces de ce temple ont été reconnues là où il devait être, au sommet des gradins. Une maison qui avance sur la place de *Campo di Fiori* en marque, dit-on, l'emplacement.

liés à la religion, purent être considérés comme faisant partie du culte de la déesse¹.

Le temple était dédié aussi à la Félicité, — Pompée avait commencé par être l'élève de Sylla, si dévot à cette divinité, — et aussi à l'Honneur et à la Vertu, c'est-à-dire aux honneurs qui récompensent le mérite, religion bien naturelle à un homme qui, sans l'appui de la naissance, était arrivé aux plus grands emplois. On a prétendu que le théâtre avait été construit avec les trésors dont un affranchi de Pompée, Demetrius, avait dépouillé l'Asie, et que Pompée y avait mis son nom pour qu'on ne pût dire qu'un de ses affranchis eût amassé de telles richesses et fût en état de faire une dépense semblable.

Cette anecdote injurieuse pour Pompée est invraisemblable², et a été probablement inventée par ses ennemis. Mais tout ce qui peint les passions du temps

¹ Tacit., *Ann.*, xiv, 20-21. Tertullien (*De Spect.*, 10), avec son emportement ordinaire, reproche à Pompée ce nom de temple de Vénus donné à un théâtre. « Pompée le Grand, indigne de ce nom seulement par son théâtre, quand il eut élevé cet asile de toutes les turpitudes, craignant la sévérité des censeurs pour son monument (*memoria* pris dans ce sens par les auteurs chrétiens), plaça au-dessus un temple de Vénus et, en présence du peuple appelé par un édit à le dédier, ne le nomma pas théâtre mais temple de Vénus, disant que les gradins en formeraient les degrés. Ainsi il couvrit du nom de temple cette œuvre damnée et damnable, et par la superstition éluda la discipline. »

² Elle n'est rapportée que par Dion Cassius (xxxix, 58), qui la donne pour un *ouï-dire*. *Ἰστορία δὲ καὶ ἔκτρο*.

dans lequel un monument a pris naissance fait partie de l'histoire politique de ce monument, et c'est à cette histoire que je m'attache surtout.

A en croire Varron ¹, Pompée, au moment de faire inscrire sur son théâtre : « Pour la troisième fois consul, » aurait hésité entre *tertio* et *tertium*, timidement, dit Varron ², comme pour indiquer que l'adversaire de César n'osait rien décider, pas même cela. Cicéron, consulté, pour ne mécontenter aucune opinion, aurait proposé d'écrire seulement *tert*.

Cette historiette de grammairien est suspecte ³, mais elle peint le caractère de Pompée, indécis dans les petites choses comme dans les grandes, et montre Cicéron tel qu'il était alors, très-désireux de vivre bien avec tout le monde et de ne déplaire à personne.

Du théâtre de Pompée, plusieurs fois incendié et réparé sous l'empire, il reste encore à Rome de reconnaissables débris dans l'intérieur du palais Pio, dans les caves et les écuries environnantes ⁴. A quelque dis-

¹ Pompeius timide, apud Gell., *Nott. Att.*, x, 1.

² Le théâtre de Pompée fut inauguré pendant son *second* consulat et non pendant le *troisième*, mais il se peut que l'inscription soit postérieure à l'ouverture du théâtre et date de son entier achèvement.

³ Canina, *Ed. ant. di R.*, III, p. 7-18; IV, pl. CLIII-CLVIII). La *cavea* (le parterre) du théâtre est placée par Canina sur l'emplacement du palais Pio et des maisons adjacentes, entre la place de *Campo di Fiori* et la rue des *Chiavari*, le long de laquelle s'étendait la scène, et entre

ance, on a trouvé une inscription contenant ces mots : « Le Génie du théâtre de Pompée. »

A Rome, chaque chose, comme chaque homme, avait son Génie¹.

La courbure des murs du théâtre est encore indiquée par celle des rues voisines du palais Pio. La petite église de Santa Maria in *Grotta Pinta* doit son nom à un des arceaux qui soutenaient les gradins, et dont on avait fait une chapelle, sur les parois de laquelle étaient des *peintures*. Dans cette église, consacrée à la Vierge, on a trouvé une inscription en l'honneur de Vénus, où l'on a lu ces deux mots : *Veneris victricis*, la Vénus victorieuse de Pompée.

La place des Satyres (*piazza dei Satiri*) est ainsi appelée parce qu'on y a découvert deux satyres qu'on suppose avoir orné la scène², et qui ont été transportés dans la cour du musée Capitolin. Ces satyres formaient sans doute la décoration de l'orchestre et faisaient peut-être partie des statues que Pompée avait

la place *del Paradiso* et la *via dei Giubbonari* (*Esp. ant.*, p. 557). Cette détermination topographique est adoptée par Nibby (*R. ant.*, II, p. 619). Voyez, à l'Académie des beaux-arts, à Paris, la restauration inédite du théâtre de Pompée par Baltard, pensionnaire français à Rome.

¹ Cela rend compte des singulières personnifications dont j'ai parlé, Le jeune homme qui dans l'apothéose de Faustine représente le champ de Mars est le Génie du Champ de Mars.

² Des satyres décoraient de même le théâtre de Ségeste et un des deux théâtres de Pompéi. (Bunsen, *St. R.*, III, 3, p. 48.)

demandé à Pomponius Atticus de disposer dans son théâtre.

Les restes des murs sont en péperin, comme presque tous les monuments de la république, et tiennent encore de la construction étrusque¹.

Tous les théâtres à Rome n'étaient pas couverts; Pline, en nous l'apprenant pour le théâtre de Libon, bâti par Valérius², semble indiquer que cet usage n'était pas général; ce qui fait comprendre pourquoi les théâtres antiques étaient presque toujours placés de manière à offrir une belle vue, dont on n'aurait pu jouir s'ils eussent été constamment couverts.

On a trouvé dans le voisinage du théâtre de Pompée plusieurs autres de ces statues qu'avait arrangées le goût délicat d'Atticus. On cite une Melpomène colossale, bien à sa place dans un théâtre; une Cérès; Pompée voulait-il rappeler qu'il avait reçu la mission d'approvisionner Rome de blé? Le Torse du Vatican³, ouvrage certainement grec et qui a pu être rapporté

¹ Les parallépipèdes sont placés alternativement dans le sens de leur longueur et dans le sens de leur largeur.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 24, 2.

³ On dit aussi qu'il a été trouvé dans les thermes de Caracalla (Nibb., *R. mod.*, II, p. 561). Près du théâtre de Pompée était un Hercule qui avait été apporté de Carthage où on lui offrait des victimes humaines (Pl., xxxvi, 5, 26); le posséderions-nous dans ce magnifique débris? Il y avait à Carthage beaucoup de statues grecques, mais rien n'autorise à croire qu'un tel chef-d'œuvre rappelle un si fâcheux souvenir.

de Grèce par Pompée. Les colonnes de la cour du palais de la Chancellerie passent pour provenir du théâtre de Pompée¹.

Une coupe de marbre blanc et noir a décoré la villa Albani après avoir orné le portique du théâtre de Pompée, que rappelle par son aspect le portique de cette villa, et dans lequel étaient des eaux jaillissantes² qui ont pu retomber dans cette coupe.

Ce qu'on n'a pas retrouvé, ce sont les tableaux dont j'ai parlé et qui décoraient les murs du portique : l'Homme montant ou descendant l'échelle, de Polygnote; le Cadmus et l'Europe, d'Antiphile; le Paris et

¹ *Att dell' ac. Arch.*, vi, p. 17.

² Flumine Sopito quæque Marone cadunt,
Tot leviter lymphis tota crepitantibus urbe
Prop., iii, 30, 14.

Ce vers, jeté là par Properce, peint bien ce bruit d'eau *dans toute la ville* qui frappe encore aujourd'hui l'étranger à Rome,

Cum subito Triton ore recondit aquam.

Tout le monde convient que ce dernier vers de Properce est obscur; de plus, on ne sait ce que veut dire *Marone*, auquel on a sans raison substitué *Anione*; l'Anio n'a rien à faire avec le portique de Pompée. Visconti, pour expliquer ce vers, a supposé un satyre couché et serrant le col d'une outre, composition qu'on trouve souvent reproduite, et un autre satyre à genoux recevant l'eau qui s'échappait de l'outre. Selon lui, le masque de la *Bocca della Verità* pouvait être aussi employé à recevoir une eau tombante. Le triton de Bernin (place Barberini) peut donner aussi une idée approximative du personnage, qui

... Ore recondit aquam;

serait-ce un personnage aquatique? *Maro* ressemble à *Marica*, divinité des eaux.

la Calypso, de Nicias; les Bœufs noirs, en raccourci, sur un fond sombre, de Pausias. Ces tableaux faisaient du portique de Pompée une véritable galerie. Les tentures, dont parle Martial, servaient sans doute à les protéger.

Selon le précepte de Vitruve¹, le portique de Pompée était derrière la scène, et des rangées d'arbres l'embellissaient.

Il est cité comme un des lieux de promenade où se rassemblaient de préférence les oisifs de Rome.

Cicéron met sur la même ligne une promenade sous le portique de Pompée et une promenade dans le Champ de Mars². Catulle dit à son ami Camerius : « Je t'ai cherché dans le cirque, dans toutes les boutiques de libraires, dans le petit Champ de Mars, dans le temple sacré de Jupiter, dans la promenade de Pompée³. » Ovide⁴ en vante la fraîcheur pendant l'été, il conseille à celui qui veut plaire aux dames romaines d'aller *flâner* à l'ombre de ce portique et sous les arbres qui l'entouraient.

¹ Vitruve (v, 9, 1) cite comme un exemple de cette disposition les portiques de Pompée. Appien (B. Civ, II, 115) dit que le portique était placé devant le théâtre; mais ici le théâtre ce sont les gradins d'où l'on regardait; ce sens se retrouve dans *amphithéâtre*.

² De Fato, 4.

³ Cat., LV, 3. J'ai rendu *omnibus libellis* comme on le fait d'ordinaire. Les boutiques de libraire sont aujourd'hui encore à Rome un lieu de rendez-vous.

⁴ De Art. am., I, 67.

Properce emploie à peu près les mêmes termes en indiquant qu'on s'y promenait en toilette (*cultus*); la jalouse Cynthie lui défend de se promener, élégamment vêtu, à l'ombre du portique de Pompée¹.

Le portique de Pompée était bordé de deux rangs de platanes parmi lesquels on avait placé des figures d'animaux²; des tapisseries étaient suspendues entre les colonnes³. On peut se faire une idée de l'effet qu'elles produisaient par les tentures qui ornent le portique de Saint-Pierre pendant la procession de la Fête-Dieu.

Il faut distinguer du portique de Pompée le portique aux cent colonnes qui était voisin⁴.

¹ Tu neque Pompeia spatiabere cultus in umbra.
Prop., v, 8, 75.

² L'image d'un ours est particulièrement citée par Martial :

Proxima centenīs ostenditur ursa columnis,
Exornant fictæ quæ platanona feræ.
Mart., III, 19.

Ces « fictæ feræ » étaient des arbres taillés en forme d'animaux (Pl. Jun., *ep.* v, 6.)

Et creber platanis pariter surgentibus ordo.
Prop., II, 30, 13.

Les Romains aimaient à mêler la végétation à l'architecture :

Nempe inter varias nutritur silva columnas.
Hor., *Ép.*, I, 10, 22

³ Porticus aulæis nobilis attalicis.

⁴ Les vers cités à la note 2 prouvent que les deux portiques étaient très-rapprochés; les suivants montrent qu'ils étaient distincts

Deux fragments ¹ du plan antique de Rome nous ont conservé la disposition du théâtre de Pompée et de ces portiques, dont les ruines existaient encore au quinzième siècle ².

Il y avait aussi des lauriers : c'est un arbre que Pompée ne pouvait oublier. Le jour où César fut tué dans la Curie de Pompée, qui était près de son théâtre, un roitelet fut vu apportant un rameau d'olivier, et d'autres oiseaux sortant des bois voisins le déchirèrent ³. Ces bois voisins étaient les arbres plantés des deux côtés du portique, — le *Nemus duplex* de Martial, — parmi lesquels nous savons ainsi que des lauriers croissaient auprès des platanes.

Ce monument fut l'orgueil de Pompée; il croyait s'être assuré la faveur du peuple de Rome en assurant ses plaisirs; les applaudissements qui l'accueillaient quand il paraissait dans son théâtre retentissaient encore de loin à son oreille après qu'il eut fui de Rome

Inde petit centum pendentia tecta columnis.

Illino Pompeii dona, nemusque duplex.

Mart., II, 14.

Étaient-ils tous deux de Pompée? Vitruve semble l'indiquer en disant au pluriel « Porticus Pompeianæ. » Eusèbe les a confondus probablement quand il a dit : « Pompei theatrum incensum et hecatostylon. »

¹ Malheureusement celui qui représente le théâtre et une partie du théâtre a été complété d'après un dessin d'Orsini (Beck. *Handb.*, p. 616); sur le second on lit *hecatostylon* (Escalier du musée Capitolin.)

² Au temps du Pogge. (De Rossi, *Prim. raccoll.*, p. 113.)

³ Suét., *Cæs.*, 81.

devant César, pour n'y plus rentrer ; il en rêva, la veille de Pharsale ; mais, toujours incertain, il douta du présage, parce que, dans ce songe, victorieux, il ornait son temple de Vénus ; il craignit que ce ne fût un signe favorable pour César, qui descendait de Vénus, et il lui sembla que ces applaudissements résonnaient comme une plainte.

« Il se revoyait jeune, dit Lucain¹, tel qu'il était quand, vainqueur de Sertorius, il recevait, simple chevalier, les applaudissements du sénat. Maintenant il ne devait plus revoir sa patrie, et c'est ainsi que la Fortune lui donna Rome. »

Pompée inaugura son théâtre par des jeux magnifiques ; Cicéron, quittant la campagne, y vint assister, non par goût pour le spectacle des combats d'animaux, nous savons qu'il ne l'aimait point, mais parce que c'était faire une politesse à Pompée, et qu'il entraît alors dans son plan de conduite, tout en s'adoricissant pour César, de ne pas négliger Pompée.

Dans ces jeux, on tua cinq cents lions et vingt éléphants. Le peuple, qui voyait avec plaisir mourir les hommes, s'attendrit aux gémissements et aux attitudes suppliantes des éléphants. C'est que les hommes mouraient sans se plaindre. Les lamentations de madame Du Barry émurent la féroce populace, que ne

touchaient point la pieuse résignation de la reine ou la fermeté stoïque de madame Roland; et puis ce fut une occasion de maudire publiquement Pompée. L'irritation populaire se soulagea en s'en prenant à lui de la mort des éléphants.

Du reste, les applaudissements même, et Pompée dut en recevoir, quand il était encore glorieux et semblait puissant, retentissent tristement à notre oreille, à travers les siècles, parmi les ruines de son théâtre; car nous savons la fin lamentable qui l'attendait, et Lucain a eu raison de dire, en parlant de ces applaudissements : « Pourquoi ceux qui remplissaient ton théâtre ne t'ont-ils pas pleuré? »

Qui te non pleno pariter planxere theatro¹

Ces jeux ne plurent point à Cicéron, qui, en ce moment, était fort mécontent de Pompée et assez de tout le monde². On avait, selon lui, déployé un grand appareil pour peu d'effet. Il avait vu sur la scène des personnages qu'il croyait ne pas devoir s'y trouver³, et cette vue l'avait indisposé contre le spectacle, les

¹ Luc., *Phars.*, vii, 44

² *Ad Fam.*, vii, 1.

³ *Honoris causa in scenam redierant ii quos honoris causa de scena decesse arbitrabar (ib.)*. Ce jeu de mots me ferait penser qu'il y avait des places d'honneur *sur le théâtre* romain, comme celles qu'occupaient autrefois les seigneurs de la cour sur le nôtre.

pièces et les acteurs; la gaieté manquait, Ésope ne savait pas son rôle; la mise en scène de *Clytemnestre* avec six cents mulets, les trois mille cratères du *Cheval de Troie*, le déploiement de l'infanterie et de la cavalerie lui avaient semblé ridicules. Nous reconnaissons bien Pompée dans ce fastueux étalage.

On ne le reconnaît pas moins dans le soin qu'il avait eu de placer auprès de son théâtre les images enchaînées de quatorze nations vaincues, celles qu'il énumérerait dans sa pompeuse inscription. Plusieurs statues de provinces et de pays qui sont encore à Rome peuvent nous en donner une idée. Celles-là firent donner le nom de *Portique des nations* à l'édifice qu'elles décoraient, et qui ne peut être, puisqu'elles sont dites voisines du théâtre, que le portique de Pompée ou le portique aux cent Colonnes.

Pompée voulait la dictature; son ambition, plus lente et plus douce que celle de César, comme dit Montesquieu, n'était pas moindre; seulement il désirait qu'on lui offrit la toute-puissance que César finit par prendre; mais le sénat, et c'est là sa gloire, ne voulait pas d'un maître. Pompée employait toutes sortes de ruses pour arriver au but qu'il ne devait point atteindre. Des tribuns qui lui étaient dévoués, sous prétexte de signes funestes, retardaient l'élection des consuls; ils prolongèrent l'interrègne de sept mois. Un d'eux proposa enfin que Pompée fût dictateur. Caton

et le sénat s'y opposèrent, et Pompée alla boudier dans sa villa d'Alsium¹.

J'ai dit que Pompée avait élevé un temple à Hercule dans le voisinage du grand Cirque², comme il convenait au dieu qui, en Grèce, présidait aux jeux de la palestine et de l'hippodrome. Pour Hercule, comme pour Vénus, comme pour la Félicité, Pompée professait la religion de son maître Sylla.

A mesure que son importance réelle diminuait, il prenait des airs *plus importants*. Jusqu'à son triomphe, il avait vécu simplement dans sa maison des Carines, si modestement ornée que son successeur (c'était, il est vrai, le voluptueux Antoine) s'écria : « Où donc soupait Pompée ? »

Mais, après ce triomphe, première date du déclin de ses prospérités, Pompée renonça à cette simplicité qui jusque-là avait formé un honorable contraste avec les profusions de César, et il se fit construire une maison beaucoup plus belle que la première auprès de son théâtre³. C'était, à vrai dire, un suburbanum ; car

¹ Cic., *Pr. Mil.*, 20. Aujourd'hui Palo, à moitié chemin entre Civita-Vecchia et Rome. On y voit des restes d'une grande villa dont l'architecture est du dernier siècle de la république et que Nibby a cru pouvoir attribuer à la villa de Pompée. (*Dint.*, II, p. 528.)

² Les temples d'Hercule étaient fréquemment placés près des cirques. (Vitr., I, 7.)

³ Plut., *Pomp.*, 40. On ne pouvait à cette époque habiter le champ de Mars ; mais la maison de Pompée n'était pas dans le champ de Mars proprement dit, elle était dans cet *autre champ* dont parle Strabon

le théâtre était hors de la ville, mais assez voisin de la porte Carmentale. Cette résidence convenait, par là même, à Pompée, qui affectait de se tenir à l'écart, et il trouvait commode, pour ses menées dans les élections, de n'être pas trop en vue. Ceux dont il achetait le suffrage savaient bien l'aller trouver dans ses nouveaux jardins, où il leur en payait le prix.

En présence des incertitudes et des molleses de Pompée, l'agitation des rues durait toujours. Cela ne lui déplaisait point; il espérait que ces désordres amèneraient le sénat à lui donner le pouvoir de les réprimer.

Une telle conduite, sans lui concilier la multitude, exaspérait tout ce qu'il y avait d'honnête dans le sénat : Bibulus, le vieux Curion et d'autres, que soutenait secrètement la jalousie de Crassus, se plaignirent hautement dans la Curie des manœuvres de Pompée. Pompée était absent. Huit jours après, il assista à une séance dans le temple d'Apollon¹. Là le tribun C. Cato

(v, 3, 8) qui y touchait. Cet *autre champ* est peut-être ce qu'on nommait le *petit champ de Mars*.

¹ Cic., *Ad Q. Fr.*, II, 3. *Senatus ad Apollinis fuit ut Pompeius adesset.* Son commandement militaire ne lui permettait d'assister qu'à des séances tenues hors de la ville; le temple d'Apollon était près du cirque Flaminten et du Champ de Mars. Cicéron, qui en ce moment est favorable à Pompée, dit (*ib.*) : « Il faut empêcher qu'il ne soit accablé par ce peuple du Forum qu'il s'est presque entièrement aliéné, par la noblesse, son ennemie, par l'injustice du sénat et la perversité de la jeunesse.

lui adressa les plus vifs reproches, auxquels Pompée répondit très-aigrement. Un autre jour, il était baffoué dans le Forum par Clodius et hué par la bande de Clodius.

Ce calcul peu noble de Pompée devait échouer comme tous ses autres calculs; mais, s'il désirait le trouble pour en profiter, il était servi à souhait par deux hommes, Milon et Clodius, qui aspiraient, le premier à la préture, le second au consulat, et qui soutenaient leur prétentions aux plus hautes magistratures de l'État par la violence.

C'est alors qu'eut lieu entre ces deux hommes la rencontre où Clodius fut tué. Voici comment fut amené cet événement que le plaidoyer de Cicéron en faveur de Milon a rendu célèbre.

Milon était, comme Clodius, de race sabellique; fils d'un Samnite¹, il avait été adopté par un Annius, son aïeul maternel. La gens Annia était plébéienne, et elle aussi sabellique, originaire de Setia, ville du pays des Volsques². C'était le plébéien Milon qui soutenait la cause de l'aristocratie et le descendant des Claudii qui l'attaquait.

Du reste, les moyens employés par tous deux étaient

¹ Papius, nom illustre dans le Samnium que Papius Brutulus avait défendu contre les Romains, porté aussi par C. Papius Mutulus, général dans la guerre des Marses.

² Tous les Annii que nous connaissons ont le prénom sabellique Titus; *Milo* a la terminaison sabellique en *o*.

les mêmes : l'un et l'autre avait à ses ordres une troupe de gladiateurs ; seulement, il faut le reconnaître, Milon faisait de la sienne un meilleur emploi, et ce fut pour se défendre contre Clodius qu'il prit le parti de l'imiter.

Clodius avait assiégé sa maison sur le Germale¹, et Milon n'avait sauvé sa vie qu'en se réfugiant dans la demeure de P. Sylla².

Pendant ce temps, un ami de Clodius était allé donner l'assaut à une autre maison de Milon sur le Capitole³.

Clodius briguait alors l'édilité pour échapper aux poursuites que lui attiraient ses violences. Milon, afin de l'empêcher d'être nommé, voulait qu'il fût jugé avant l'assemblée des comices. Le jour de l'élection venu, Milon se rendit à minuit dans le Champ de Mars avec sa bande et y resta jusqu'à midi. Clodius ne parut point. Le consul Métellus, qui s'entendait avec lui, se retira en annonçant que, s'il y

¹ Le Germale était une hauteur tenant au Palatin et faisant saillie vers le Vélabre (Varr., *L. Lat.*, v, 54). Elle n'existe plus et a été probablement détruite par les travaux qu'a nécessités l'établissement du palais de Caligula. On donnait aussi ce nom à la partie marécageuse qui était au bas de la colline; on le voit par Plutarque. (*Romul.*, 3.) Voyez Beck., *Handb.*, p. 417-9.

² *Ad Att.*, iv, 3. Cette maison devait être celle du dictateur; celle-ci fut rasée en son absence; mais, après son retour, elle fut certainement rebâtie.

³ La maison Anniana, des Annii, par conséquent, venue à Milon par son grand-père maternel, cet Annii qui l'avait adopté.

avait opposition, le lendemain il recevrait les réclamations dans le Comitium. Milon transporta sa troupe dans le Forum pendant la nuit pour y attendre Clodius ; mais il apprit qu'il avait été joué, et que le consul se dirigeait, par des rues écartées, vers le Champ de Mars. Il l'atteignit sur le Capitole¹ pour lui présenter son opposition. Le consul, pris en flagrant délit de perfidie, s'éloigna au milieu des insultes. Quelques jours après, Cicéron écrivait à Atticus que Milon était dans le Champ de Mars, et qu'à la porte de la maison de Clodius, — il pouvait facilement le savoir, car elle était tout à côté de la sienne, — il n'y avait qu'un ramas de gens en guenilles avec une lanterne, tandis que dormait encore Marcellus, un des candidats, car Cicéron l'entendait ronfler. La présence de Milon empêcha qu'on tint les comices dans le Champ de Mars ce jour-là.

Le sénat s'assembla en petit nombre. Les amis de Cicéron soutenaient que Clodius devait être jugé avant les comices, les partisans de Clodius demandaient que l'on procédât sans retard à l'élection. Cicéron et Clodius étaient en présence dans la Curie : le premier parla, le second répondit. Pendant son discours, on entendit les cris des siens qui hurlaient dans le Forum. Il n'y eut, cette année-là, ni jugement, ni élection. Le sénat ne décida rien.

¹ Inter lucos (*Ad Att.*, iv, 3). Dans ce qu'on a appelé l'*intermontium* et qui correspond à la Place du Capitole.

Au commencement de l'année suivante, Clodius parvint à se faire nommer édile. A son tour, il voulut accuser Milon de violence.

Tous deux comparurent devant le tribunal, escortés de leurs gladiateurs. Caton et Pompée défendirent Milon. Pompée, interrompu par les clameurs des partisans de Clodius, ne se laissa point intimider; recommençant plusieurs fois son discours, il parvint à se faire écouter.

Clodius parla durant deux heures, interrompu aussi à tous moments par des injures, par des quolibets et des vers satiriques sur lui et sa sœur Clodia; pâle de colère, de sa voix furieuse il parvint à dominer les cris. Au lieu de s'adresser à ses juges, il se tourna vers le peuple, et montant sur un lieu élevé, probablement les marches du temple de Castor, il dit .

« Qui est un autocrate impuni? qui fait mourir le peuple de faim? qui se gratte la tête avec son doigt? »

A toutes ces questions, à d'autres encore plus injurieuses, le peuple, frémissant de rage ou éclatant de rire, répondait :

« C'est Pompée! c'est Pompée! »

Puis les gens de Clodius se mirent à cracher au visage de leurs adversaires; ce fut le signal d'une mêlée générale dans laquelle ils eurent le dessous et se virent forcés de vider le Forum.

Dans la Curie, on n'accusa ni Clodius ni Milon, mais Pompée, dont le discours avait aigri le peuple. Le sé-

nat lui-même pardonnait tout bas à Clodius, parce qu'il gênait Pompée.

Un autre jour, celui-ci vint se défendre devant les sénateurs réunis au Champ de Mars dans le temple d'Apollon. Attaqué vivement par un tribun et soutenu par Cicéron, Pompée, qui devenait énergique lorsqu'il se mettait en colère, fit entendre des menaces, et s'en prit à Crassus, n'osant s'en prendre à César.

Mais la visite à Lucques le réconcilia avec Clodius, que protégeait César. Clodius, de son côté, se déclara l'ami et le soutien de Pompée, qu'après son enrôlement dans le parti de César il n'avait plus de raison pour combattre. Son audace contre le sénat et les consuls s'en accrut. Un jour qu'on l'avait interrompu à la tribune, il se précipita comme un furieux dans la Curie; entouré par les sénateurs auxquels il était doublement odieux depuis qu'il prenait le parti de Pompée, il aurait pu avoir le sort de Romulus; mais la populace vint à son aide avec des cris et des torches, l'enleva du sein de la Curie et le ramena au Forum en triomphe.

Par suite du rapprochement de Pompée et Clodius, la haine de celui-ci et de Milon avait paru dormir; elle se réveilla au moment où tous deux se trouvèrent candidats, l'un à la préture et l'autre au consulat. Milon, qui était le plus riche, donnait des jeux et gardait ses gladiateurs; Clodius faisait venir de ses possessions d'Étrurie des esclaves pour les armer. Les bandes de celui, qui aspirait à être le chef de la jus-

tice, et de celui qui prétendait à gouverner l'État, se rencontraient chaque jour et chaque jour en venaient aux mains. Les consuls ne pouvaient instituer les comices; eux-mêmes se mêlaient à ces bagarres, où l'un d'eux fut blessé.

Survint un autre candidat, Antoine, qui voulait la questure; sa présence amena de nouvelles scènes de trouble. Il venait du camp de César, qui l'avait chargé sans doute de tenir en respect Clodius, devenu trop l'ami de Pompée. La bouillante ardeur d'Antoine alla un peu loin; il poursuivit Clodius, l'épée à la main, à travers le Forum et le contraignit à se cacher dans l'escalier d'une boutique de libraire¹, probablement une des boutiques de la voie Sacrée, pour ne pas être tué par celui qui devait un jour faire tuer Cicéron.

Pompée aurait bien désiré qu'on lui offrît la dictature, et pouvoir renverser la constitution sans paraître la violer. Il s'éloigna des murs de Rome pendant que deux tribuns, ses instruments, proposaient qu'on le nommât dictateur, pour paraître étranger à cette manœuvre. C'était encore une imitation de Sylla. Mais Caton parut à la tribune et souleva l'indignation du peuple, qui menaça de déposer les tribuns. L'année précédente, un tribun, pour avoir appelé Pompée dictateur, avait manqué d'être tué dans le Forum. Ca-

¹ Cic , *Phil.*, 11, 9. *Pr. Mil.* 15.

ton consentit à ce que Pompée fût seul consul. C'était irrégulier; mais le danger de l'omnipotence dictatoriale, qui aurait pu se prolonger indéfiniment, était ainsi écarté; au bout de quelque temps, Pompée s'adjoignit un collègue.

Pompée apprit son élection dans ses jardins, près de son théâtre.

Grâce à sa coupable politique, qui consistait à empêcher sous main les élections des magistrats pour que l'anarchie conduisit à la dictature, Rome n'avait eu pendant plusieurs mois ni consuls ni préteur. Milon et Clodius se faisaient librement la guerre dans le Forum et dans les rues.

Personne ne dut être fort étonné quand on apprit qu'un de ces deux chefs de partisans avait été expédié par l'autre, et Cicéron moins que personne, car il avait écrit à Atticus :

« Si Milon rencontre Clodius, il le tuera ¹. »

Voici comment la chose s'était passée.

Clodius était allé à Aricia pour une affaire. Le lendemain, il s'était arrêté dans sa villa, voisine du mont Albain, où il devait coucher. La nouvelle de la mort de son architecte le fit partir assez tard. A peine avait-il commencé à suivre la voie Appienne, qu'il se croisa près de Boville avec Milon; Milon se rendait à Lanuvium,

¹ *Ad Att.*, iv, 3. A l'aide de ces hommes déterminés qui étaient à sa disposition, *Viros acres* comme les appelle complaisamment Cicéron.

d'où il était originaire, pour y installer dans sa charge un prêtre de la déesse du lieu, Junon Sospita.

Je crois que les deux ennemis ne s'attendaient pas à se rencontrer. Milon était en voiture avec sa femme; escorté par ses esclaves, parmi lesquels se trouvaient deux gladiateurs renommés. Dans la situation où il se trouvait vis-à-vis de Clodius, cette escorte n'avait rien d'extraordinaire.

Clodius était à cheval, suivi de trois amis et d'une trentaine d'esclaves.

Les deux ennemis s'étaient dépassés sans se rien dire. Une querelle s'engagea entre ceux qui formaient leur suite.

Selon Cicéron, un grand nombre des gens de Clodius attaquèrent Milon d'un lieu qui dominait la route. Son cocher fut tué. Milon sauta à terre pour se défendre; les gens de Clodius coururent vers la voiture pour attaquer Milon, et commencèrent à frapper ses esclaves à coups d'épée. Ce fut alors que le gladiateur Birria, attaquant Clodius par derrière, lui perça l'épaule.

Les serviteurs de Clodius, beaucoup moins nombreux, s'enfuirent et emportèrent leur maître dans une hôtellerie; l'hôtellerie fut assiégée par les hommes de Milon, l'hôte tué. Clodius, arraché de cet asile, fut ramené sur la route, et là percé de coups. Milon ne fit rien pour l'empêcher. On dit plus tard qu'après le meurtre il était allé dans la villa de son ennemi,

qui était tout proche, pour chercher son enfant et l'égorger; que, ne le trouvant pas, il avait torturé ses esclaves; mais ces accusations n'ont aucune vraisemblance.

La suite de Clodius s'était dispersée. Un sénateur qui passait par là trouva son corps gisant sur la route et le fit reporter dans sa maison du Palatin. La foule s'y précipita. Fulvie parut poussant des cris et montrant au peuple les blessures de son époux. Le lendemain, la foule était encore plus grande. Un sénateur fut écrasé; deux tribuns, dont l'un, Plancus, était attaché à Pompée, firent porter le corps dans le Forum. On l'exposa, couvert de sang et de boue, devant les Rostres. Les tribuns y montèrent et haranguèrent la multitude, qui, conduite par le frère de Clodius, prit le cadavre et l'alla brûler dans la Curie pour insulter le sénat. On forma le bûcher d'un amas de tables, de bancs et de papiers.

Le cadavre ne fut qu'à demi consumé par ce bûcher improvisé, mais le feu prit à la Curie. Selon Dion Cassius, il avait été allumé dans ce dessein ¹. La Curie, monument vénérable fondé par le roi Tullus Hostilius, dont il portait encore le nom, fut brûlée; avec elle brûlèrent la basilique Porcia et d'autres bâtiments voisins de la Curia Hostilia.

Pendant ce temps, les tribuns continuaient à exciter

¹ D. Cass., xi, 50.

le peuple et n'abandonnèrent les Rostres que lorsqu'ils en furent chassés par les flammes.

Puis les partisans de Clodius dressèrent dans le Forum des tables pour le festin funèbre, à la lueur de l'incendie.

On nomma un entreroi : ce fut Lépide. Comme il tardait à désigner des consuls, les satellites de Clodius, réunis à ceux des rivaux de Milon pour le consulat, Hypsæus et Scipion, allèrent assiéger la maison de Lépide, brisèrent les portes, entrèrent dans l'atrium, jetèrent à bas les images des ancêtres de la gens *Æmilia*, parmi lesquelles devaient se trouver celles de Paul Émile et de Scipion Émilien ; puis prenant les faisceaux consulaires sur le lit funéraire de Clodius, où on les avait placés, allèrent les porter à Hypsæus, à Scipion, à Pompée, qu'ils furent trouver dans ses jardins, ses nouveaux jardins, près de son théâtre, hors de la porte Carmentale.

Avant que Milon fût rentré durant la nuit dans Rome, on avait voulu brûler sa maison, mais des sénateurs et des chevaliers l'avaient défendue. Milon était brave ; il osa paraître au Forum quand la Curie fumait encore, pour se justifier de toute préméditation dans le meurtre de Clodius. Il accusa intrépidement les incendiaires qui l'accusaient.

Mais deux tribuns amis de Clodius ne lui laissèrent pas achever son discours. Ils se ruèrent dans le Forum à la tête d'une bande, en chassèrent Milon et son ami

le tribun Cælius. Ayant pris des vêtements d'esclaves, tous deux parvinrent à s'échapper.

Sous prétexte de les poursuivre, on entra dans les maisons particulières, on les pillâ ; on se jetait sur tous ceux qui étaient bien vêtus et portaient des anneaux d'or.

Pendant plusieurs jours, Rome fut livrée au fer et au feu.

Pompée, qui s'était retiré dans sa villa d'Alsium, revint à Rome ; le sénat se rassembla dans le Champ de Mars, près de son théâtre, sans doute dans la Curie qui portait son nom. C'est là que César devait être frappé.

Le sénat décida qu'on donnerait la sépulture à Clodius ; que la Curia Hostilia, que Sylla avait réparée, serait relevée par son fils Faustus, et que du nom de celui-ci elle s'appellerait Cornélienne, de peur sans doute qu'elle ne s'appelât Pompéienne. Effrayé du désordre populaire, le sénat semblait vouloir se réfugier derrière le nom de celui qui avait tenu le peuple sous ses pieds ; mais Faustus n'acheva point la nouvelle Curie, et elle ne s'appela point Cornelia. Ce retour posthume vers le nom et le souvenir de Sylla ne laissa pas plus de trace que sa sanguinaire et impuissante réaction n'en avait laissé.

Pompée, qui — singulière politique pour un illustre général — jouait la peur, affecta une grande crainte

de Milon. Il refusa de le voir dans ses jardins¹ qui bientôt ressemblèrent à un camp. Là il délibérait avec ses amis sur ce qu'il devait faire pour sa défense et pour celle de l'État, espérant toujours qu'on lui offrirait la dictature; mais on ne la lui offrait point. Il fit répandre le bruit que Milon avait formé le dessein de l'assassiner. Un pauvre diable de vic-timaire ou de cabaretier du quartier étrusque² affirmait que des esclaves de Milon, qui s'étaient enivrés chez lui, avaient avoué ce dessein, l'avaient maltraité et menacé de la mort s'il parlait. Milon fut obligé de montrer en plein sénat qu'il ne portait point un poignard caché sous sa tunique. Pompée vint même à la tribune entretenir le peuple de ses dangers. Ses créatures proposèrent timidement sa dictature dans le sénat; mais cette proposition indigna tellement, que Pompée fut obligé de la désavouer. Ce fut alors qu'on consentit à le nommer seul consul. C'était fort différent. Le pouvoir d'un consul n'égalait point, à beaucoup près, la puissance absolue d'un dictateur.

Pompée, qui voulait perdre Milon depuis que Milon avait voulu être consul sans sa permission, institua une question touchant le meurtre commis sur la voie

¹ Ses jardins de la ville, « in superioribus. (Asc., *Pr. Mil., Arg.*)

² C'est ce que veut dire : « *De Circo Maximo (Pr. Mil., 24)...* servos apud se ebrios factos. » Ce Popa n'est-il pas plutôt un cabaretier? Du reste les aruspices et ce qu'on pourrait appeler la prétraille habitait le quartier étrusque.

Appienne ; puis il désigna les trois cent soixante jurés qui devaient juger Milon et le quæstor chargé de présider au jugement.

Pour la première fois, le procès commença par l'audition des témoins ; jusque-là elle n'avait lieu qu'après les plaidoiries¹, mais elle fut troublée par la fureur des amis de Clodius. Un des défenseurs de Milon se vit obligé de se réfugier dans le Tribunal, et on demanda que Pompée, qui assistait au tumulte, assis près du temple de Saturne², où il semblait présider au Forum, vint avec une force armée assurer la tranquillité des débats. Il vint en effet le lendemain avec des soldats. Ce jour-là, Rome avait un air d'émeute ; toutes les boutiques étaient fermées. Pompée avait placé des soldats à toutes les issues et devant tous les temples du Forum.

Cicéron prononça un discours plein d'habileté, mais où l'on sent un peu d'embarras ; car tantôt il disculpe, tantôt il loue Milon d'avoir tué Clodius. On peut croire

¹ Laboulaye, *Lois crim. des Rom.*, p. 152.

² Ad *Ærarium* (*Pr. Mil.*, *Arg.*). L'*Ærarium*, le trésor public, était dans le temple de Saturne, hors du Forum qu'il dominait. C'est une raison de plus d'attribuer au temple de Saturne les huit colonnes encore debout au pied du Capitole, et non les trois colonnes du temple de Vespasien, séparées du Forum par la voie Triomphale. Pompée était assis sur ce *suggestus*, cette élévation artificielle, qu'on voit encore près de l'arc de Septime Sévère, qui n'a jamais été la tribune de la république, mais qui a servi, sous les empereurs, à une époque où il n'y avait plus de vraie tribune.

que cet embarras fut encore plus grand en présence d'une foule dans laquelle beaucoup regrettaient Clodius, et de bandits contre lesquels il ne se sentait protégé que par l'ennemi de Milon. En effet, le commencement de son discours fut accueilli par d'immenses huées, et le silence ne se rétablit dans cette multitude que quand elle eut senti le fer des soldats.

Cicéron put alors reprendre son exorde ; mais il y avait dans cet incident de quoi troubler l'avocat.

Qu'on se figure bien la situation et le lieu de la scène. Domitius, qui préside le débat, est sur le Tribunal, à la gauche du Forum, devant le temple de Castor, dont trois colonnes indiquent aujourd'hui l'emplacement. Au pied du Capitole, du côté de l'Ærarium, c'est-à-dire du temple de Saturne, dont huit colonnes sont encore debout, Pompée est assis, comme la veille, entouré de ses soldats. En présence des lieux, on s'explique pourquoi Cicéron, s'adressant à lui, disait : « J'élève la voix pour que tu m'entendes¹. »

En effet, il y avait entre eux plus de la demi-longueur du Forum. C'était ce même Forum dans lequel peu de temps auparavant avaient eu lieu les scènes de désordre qui suivirent la mort de Clodius ; Cicéron, en l'accusant d'avoir incendié mort le temple du sénat qu'il voulait renverser vivant, pouvait

¹ Te enim jam appello, et ea voce ut me exaudire possis. (*Pr. Mil.*, 25.)

montrer les ruines de la Curie embrasée par ses funérailles.

On le sait, le discours que nous admirons n'est point celui que Cicéron prononça, et probablement on peut en dire autant de la plupart de ses autres discours. En général, ils n'étaient point lus¹ et n'étaient pas non plus entièrement appris par cœur comme ceux de nos prédicateurs. Improvisés², au moins en partie, ils furent ensuite retouchés par l'auteur avant d'être publiés.

Plusieurs allusions aux circonstances des jugements ont dû être suggérées par la présence des lieux eux-mêmes; en les voyant tels qu'ils sont, en se les représentant tels qu'ils étaient, on comprend mieux, et surtout on sent plus vivement, les mouvements d'éloquence qu'il ont inspirés à l'orateur; on voit naître cette inspiration, on en surprend le secret.

Si l'on veut se faire une idée vraie de tout l'effet oratoire produit par les discours de Cicéron, il faut placer sur cette scène, pour ainsi dire ressuscitée, les personnages qui y figurent, avec leur aspect, leur attitude; il faut voir dans le procès de Sestius un de ses

¹ On les lisait quelquefois, mais c'était une exception dont le motif est indiqué. Ainsi Suétone a soin de remarquer qu'Auguste lisait les siens; on pensait leur donner par là plus de poids; Cicéron, en parlant d'un discours prononcé par lui dans le sénat, dit qu'il l'a lu à cause de l'importance du sujet : « Propter rei magnitudinem dicta de scripto est. » (*Pr. Pl.*, 30.)

² L'improvisation est évidente quand Cicéron fait allusion à quelque incident imprévu des débats.

témoins se lever du tabouret où il était assis près de l'accusé et jurer qu'il l'appuiera jusqu'au bout; dans le procès de Plancius, une vestale, sortir de sa sainte demeure pour venir embrasser son frère en pleurant devant le peuple ému de piété et de religion; enfin, dans le procès qui nous occupe, Milon, ferme et farouche, refusant de rien faire pour attendre ses jurés, et Cicéron, éperdu, éploré, répandant devant les juges ces larmes auxquelles dédaigne d'avoir recours la fierté de son ami.

Quand on va de Rome à Albano, on traverse le lieu de la rencontre homicide que Cicéron retrace si vivement, mais au point de vue de la défense. M. Rosa a déterminé ce lieu avec une grande précision.

L'événement se passa, dit Cicéron, devant le terrain appartenant à Clodius ¹, sur lequel il construisait une villa. Là étaient, à droite en allant à Rome, au-dessus de la route qu'elles dominaient, les substructions démesurées (*insanas substructiones*), dont parle l'orateur.

Là les gens de Clodius, selon Cicéron, attaquèrent Milon d'en haut (*de superiore loco*) et se précipitèrent sur lui.

Cette agression, qui eût mis tous les torts du côté de Clodius, n'est appuyée sur aucun témoignage; il est plus probable que le combat, une fois engagé, se sen-

¹ Ante suum fundum. (*Pr. Mil.*, 10.)

tant moins nombreux, ils gagnèrent cette petite hauteur pour prendre une position avantageuse. A peu de distance, aux portes d'Albano, M. Rosa a reconnu la villa de Pompée¹, dans laquelle Cicéron reproche à Clodius de s'être arrêté pour attendre son ennemi et sans autre motif; car, il le savait, Pompée était alors à Alsium.

C'est peut-être l'argument le plus fort que Cicéron ait employé pour établir le guet-apens. « Était-ce pour voir la villa? ajoute-t-il; mais il l'avait vue cent fois. » Malice à l'adresse de Pompée, réconcilié avec Clodius, et souvenir amer du temps où Pompée n'y recevait pas Cicéron.

Cicéron a soin de mentionner un temple de la bonne déesse, voisin de l'endroit où Clodius fut frappé, et de rapprocher cette circonstance de l'insulte à cette divinité dont Clodius s'était rendu coupable. Le temple de la bonne déesse n'a point laissé de trace; mais on ne peut s'en étonner, car, placé dans une propriété particulière², un tel édifice, sans doute peu considérable, devait ressembler plus à une chapelle qu'à un temple. Les défenseurs de Clodius cherchaient à tirer parti du hasard qui l'avait fait tomber sur cette route construite par un autre Claudius, Appius Cæcus, dont elle portait le nom, et, comme on disait: parmi les souvenirs de ses ancêtres.

¹ Et non comme on fait d'ordinaire dans la villa Doria.

² Cic., *Pr. Mil.*, 31.

Cicéron, répondait : « Appius Claudius Cæcus a-t-il construit cette voie pour l'utilité du peuple romain ou pour l'impunité du brigandage de ses descendants¹? »

Et il rappelait que, sur cette même voie Appienne, lors de l'évasion de Tigrane, confié à la garde de Pompée, le noble descendant des Claudii avait donné la mort à un honnête chevalier romain. Enfin, évoquant, lui aussi, les souvenirs que cette voie faisait naître, l'orateur attestait les tombeaux, les autels enfouis des Curiaces², qui n'existaient déjà plus de son temps, et leurs bois sacrés que Clodius avait fait disparaître sous ses substructions insensées; il adjurait ces tombeaux, qui existaient donc alors, et dont ce passage indique où il faudrait chercher les restes; enfin il adjurait, contre Clodius, le Jupiter du mont Albain, de la belle montagne où s'élevait il y a cent ans le temple de Jupiter, et qui se dresse encore au-dessus de ce lac, le lac d'Albano, que Cicéron accu-

¹ Cic., *Pr. Mil.*, 5.

² Vos enim jam, *albani tumuli* atque luci, vos inquam imploro atque testor, vosque *albanorum obruta* aræ (*ib.*, 52). Ces tombeaux albains, sur la route d'Albe, près de la ville habitée par une population albaine, que pouvaient-ils être autre chose que les tombeaux et les autels des héros albains, des Curiaces? Les autels, maintenant enfouis, n'étaient-ils pas dédiés au culte de ces héros? Les Romains n'avaient aucun intérêt national à les conserver; avec le temps ils avaient été enfouis sous la terre; mais les tombeaux et les bois sacrés que la religion empêchait d'abattre avaient duré jusqu'à Clodius.

sait Clodius d'avoir profané par ses coupables plaisirs.

Enfin Cicéron dit que le lieu est rempli de voleurs¹, par où nous voyons que, de ce côté, les environs de Rome étaient encore moins sûrs de son temps qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Cicéron, pour cette belle défense de son ami, s'attribua des honoraires assez fâcheux; ses lettres, et surtout un passage en grec — dans lequel, jouant sur le nom de Milon, qu'il appelle le Crotoniate tyranicide, à cause de Milon de *Crotone*, il parle de la vente de ses biens, — ne permettent guère de douter qu'il n'ait fait un bénéfice hors de saison sur les biens du condamné vendus à vil prix².

C'est à dater du procès de Milon que le parti du sénat montre plus clairement sa défiance de César et que Pompée commence contre son habile rival cette guerre sourde et maladroite qui devait le perdre.

Pendant ce consulat, sans partage d'autorité, Pompée prit plusieurs mesures qui sentaient le dictateur. Il mit un frein à la parole en bornant la durée du discours des orateurs³ et défendit de porter des armes

¹ *Insidiosus et pleno latronum in loco... latronum occultator et receptor locus.* (*Ib.*, 19.)

² Un bénéfice d'environ cinq cent mille francs. (Dur. de la Malle, *Éc. pol. des Rom.*, t. II, p. 293. *Ad Att.*, VI, 4.) Milon s'en plaignait. (*Ib.*, v. 8.)

³ *Imposuit veluti frenos eloquentiæ.* (*De Caus. corr. eloquentiæ*, 58.)

dans la ville ¹, sage mesure mais qui ne paraît point avoir été exécutée ; elle a été prise il y a quelques années par un général français à Rome, où l'usage du couteau ne rappelle que trop, de nos jours, l'emploi de la *sica* au temps de Clodius.

Pendant ce temps, César livrait des batailles plus glorieuses que celles qui ensanglantaient le Forum romain. La Gaule, presque entièrement soumise, se soulevait presque tout entière, unie pour la première fois sous la main d'un chef suprême, Vercingétorix². César déploya dans cette nouvelle phase de sa conquête une habileté et une activité extraordinaire et écrasa, s'il faut l'en croire³, sous les murs d'Alesia, une armée de trois cent quatre-vingt mille hommes. A Rome, vingt jours d'actions de grâce furent décrétés, encore cette fois ; un historien dit soixante⁴.

Cette victoire permettait de considérer la conquête de la Gaule comme terminée, et dès ce moment la pensée constante du sénat fut d'arracher à César sa province et son armée. C'était bien ce que désirait Pompée, mais il n'osait le dire ouvertement ; sa vanité d'ailleurs et son peu de perspicacité concouraient à le rassurer.

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 39, 2.

² César, *Sc. hist.*, p. 158.

³ Un capitaine digne de le juger, Napoléon, ne l'a pas cru (*Précis des campagnes de César*, p. 110.)

⁴ D. Cass., xi, 50.

Cicéron était proconsul en Cilicie, assez ennuyé d'être si loin de Rome, y vivant par la pensée, avide de nouvelles ¹, occupé à faire chasser des panthères que son ami Coelius le priait de lui envoyer et à guerroyer dans l'Amanus : il espérait en faire assez pour obtenir le triomphe à Rome, où il était fort impatient de rentrer, mais ne savait pas bien pour qui il prendrait parti à son retour. Ses succès militaires ne parurent pas à Rome très-éclatants, car les *supplications*, c'est-à-dire les actions de grâces aux dieux, décrétés par le sénat, eurent de la peine à passer ; son ami Coelius lui écrivait : « Tes *supplications* nous ont donné bien du mal ². » Sa seule consolation était d'entendre dire, autour de lui : « Voilà donc cet homme par qui Rome... que le sénat... Tu sais le reste, » d'apprendre que son *De Republica* plaisait à Atticus, et que son rival d'éloquence, Hortensius, pour la première fois, avait été sifflé ³.

Les victoires n'étaient pas le seul moyen auquel eût recours l'ambition de César ; il avait soumis la Gaule, il fallait acheter Rome. Vers ce temps, il fit deux acquisitions, l'une peu importante, celle du consul Æmilius Paullus, frère de Lépide le triumvir, dont il paya sept millions et demi ⁴ la neutralité équivoque

¹ Ego res Romanas vehementer exopto et desidero. (*Ad Fam.*, n, 14.)

² *Ad Fam.*, viii, xi. Acriter nos tuæ supplicationes torserunt.

³ *Ad Fam.*, viii, 2.

⁴ Quinze cents talents. (Plut., *Cés.*, 29.)

et qui ne gagna même pas l'argent que César lui donnait ; l'autre, très-considérable, celle de l'éloquent tribun Curion, qui jusque-là avait été le plus hardi champion du sénat et qui se vendit ; triste exemple de ces défections qui affligent d'autant plus qu'elles forcent à mépriser le talent.

Curion coûta à César deux millions, selon Velleius Paterculus ; douze millions, suivant Valère Maxime¹.

Ce double marché fut profitable à la splendeur monumentale de Rome ; Curion et Paullus employèrent une partie de ce bien mal acquis à l'orner : l'un fut l'auteur de ce double théâtre sur pivot, dont les deux parties rapprochées formèrent le premier amphithéâtre romain ; l'autre construisit, derrière les boutiques du Forum, une basilique, qui, du nom d'Æmilius Paullus, s'appela la basilique Æmilia : deux moyens de gagner le peuple ; dans ce temps-là quand on se vendait c'était pour l'acheter.

Les deux théâtres étaient en bois et on n'en parle plus après Curion, mais la basilique Æmilia, avec ses colonnes de marbre phrygien (pavonazzetto) qu'on a

¹ Vell. Paterc., II, 48. Val. Max., IX, 1, 6.

Lucain a dit de Curion :

Gallorum captus spoliis et Cæsaris auro.

Phars., IV, 820.

On croit que Virgile, dans son *Enfer*, l'a désigné par ces mots :

Vendidit hic auro patriam...

cru retrouver dans celle de Saint-Paul, excitait encore l'admiration de Pline¹. Sa position n'est pas douteuse ; Stace nous apprend qu'elle faisait face à la basilique Julia², dont on a retrouvé des restes impossibles à méconnaître sur le côté méridional du Forum. Elle était donc en face, du côté septentrional, à l'est de la Curie, près du lieu où s'élève aujourd'hui l'église de Saint-Adrien, dans les murs de laquelle sont des parties antiques ayant appartenu à la Curie ou à la basilique Æmilia³.

¹ Pl., xxxvi, 24, 2. Les colonnes de Saint-Paul hors les Murs venaient plutôt du mausolée d'Adrien si, comme le dit Nibby (*R. mod.*, 1, p. 579), sur quelques-unes était écrit le nom de Sabine, femme d'Adrien.

² Stace (*Silv.*, 1, 1, 29) dit en parlant du cheval de Domitien, placé dans le Forum en avant du temple de la Concorde et du temple de Vespasien, qu'il a d'un côté la basilique Julia et de l'autre la basilique de Paullus :

Hinc Julia tecta tuentur,
Illinc belligeri sublimis regia Paulli.

Ces vers réfutent une opinion de Becker (*Handb.*, p. 303) suivant laquelle la basilique Æmilia ne serait autre chose que la basilique Julia. La découverte qu'on a faite de celle-ci, il y a quelques années, confirme le témoignage de Stace qui distingue les deux basiliques et montre qu'elles étaient vis-à-vis l'une de l'autre. L'épithète *Belligeri*, donnée par Stace à Æmilius Paullus, ne lui convient nullement, car il n'eut jamais de commandement militaire et l'ambiguïté de sa politique lui ôta toute considération. Stace l'a confondu peut-être avec son ancêtre Paul Émile. Je plains Paul Émile de s'être appelé comme un pareil drôle et d'avoir pu être confondu avec lui.

³ D'après Canina (*éd. ant.*, 1, p. 140), l'église de Saint-Adrien a été bâtie entre deux murs antiques.

D'abord Æmilius Paullus répara une basilique, la plus ancienne après la basilique Porcia. Élevée du même côté du Forum¹ pendant la censure de Fulvius Nobilior et de M. Æmilius Lépidus²; elle s'appelait *Fulvia*. Les Æmilius la considéraient comme un monument de famille; un autre M. Æmilius Lépidus l'orna de boucliers de bronze représentant les images de ses ancêtres³.

Après avoir entrepris de restaurer à peu de frais la basilique Fulvia⁴, Æmilius Paullus commença une nouvelle basilique d'une grande magnificence⁵: il s'était ruiné pour l'élever, il se vendit pour la continuer. Ce

¹ Post Argentarias novas (T. Liv., xl, 51). Mais plus à l'est, car Cicéron (*Ad Att.*, iv, 16) dit « in *medio foro*, » vers le milieu du côté septentrional du Forum, comme le Janus *medius*, le second des trois Janus qu'on sait avoir existé le long de ce côté du Forum.

² Tite Live (xl, 51) attribue la fondation de la basilique à Fulvius Nobilior, mais elle pouvait être considérée comme l'œuvre commune des deux censeurs.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 4.

⁴ Jam poene texuit iisdem antiquis columnis (Cic., *Ad Att.*, iv, 16). C'est-à-dire faisait servir à la décoration de la basilique restaurée les anciennes colonnes.

⁵ Plutarque (*Cés.*, 29) dit : « Ἀπὸ τῆς φουλβίας, » ce qui ne peut signifier ici *en face* de la basilique Fulvia, car la basilique Fulvia et la basilique Æmilia étaient du même côté du Forum. C'est donc à *la place* de la basilique Fulvia qu'il faut entendre. Il paraîtrait qu'après avoir commencé par vouloir réparer la basilique Fulvia, Æmilius Paullus, quand il eut reçu les millions de César, abandonna ce projet pour construire un monument entièrement nouveau; l'ancien avait probablement disparu au temps de Plutarque, et il parlait de la

fut la basilique *Æmilia*, qu'on appelait aussi la basilique de *Paullus*.

Il est triste d'être immortalisé par un souvenir de sa vénalité quand on s'appelle comme Paul-Émile.

Malgré les quinze cents talents reçus de César, *Paulus* ne put achever ce monument de sa honte : la guerre civile vint tout interrompre. Ayant abandonné le parti de César, comme il avait abandonné le parti de *Pompée*, il se brouilla avec son frère qui le fit placer sur la liste

basilique *Æmilia* comme l'ayant remplacé. Mais la seconde basilique ne pouvait être exactement au même lieu que la première, car celle-ci était à peu près à la hauteur du centre du Forum (*in medio foro*), l'autre à la hauteur de la basilique *Julia*, près de l'entrée du Forum; du côté où était le premier des trois Janus. Un scholiaste d'*Horace* (*Ép.*, I, 1, 54), en disant qu'il y avait devant la basilique *Æmilia* deux Janus, semble indiquer qu'elle s'étendait du premier au second, c'est-à-dire jusqu'à l'emplacement où avait été la basilique *Fulvia*, ce qui pourrait faire supposer que cet emplacement et peut-être quelques restes de l'ancienne basilique *Fulvia* furent compris dans la nouvelle basilique *Æmilia*. C'est sans doute aux deux basiliques réunies que *Varron* (*L. lat.*, VI, 4) donnait le nom de « *basilica Fulvia et Æmilia*. » Le Janus medius devait se trouver en face du siège du préteur (temple de *Castor*), que *Cicéron* dit aussi « *in foro medio* » (*Ad Quint. Fr.*, II, 3). La statue d'*Antonius*, placée devant le temple de *Castor* (*Cic.*, *Philipp.*, VI, 5), lui avait été dédiée comme au patron du Janus medius, celui où se faisaient surtout les prêts usuraires, circonstance qui porte aussi à mettre le Janus medius en face du temple de *Castor* voisin du putéal de *Libon*, cher aux usuriers. D'autre part, la basilique *Julia* va, comme on le lit dans l'inscription d'*Ancyre*, du temple de *Saturne* (aux huit colonnes) jusqu'au temple de *Castor* (aux trois colonnes); ceci montre encore que la basilique *Æmilia*, opposée à la basilique *Julia*, pouvait s'étendre du premier Janus au second, situé en face du temple de *Castor*.

des proscrits ; il parvint à s'échapper et mourut obscurément dans l'exil. Son fils adoptif dédia la basilique Æmilia après sa mort¹.

On n'aime pas à rencontrer Cicéron dans l'histoire d'Æmilius Paullus et de sa basilique, lui qui avait gémì sur la défection d'Æmilius et de Curion. Cicéron², dans une lettre à Atticus où il s'appelle l'ami de César, « quand tu devrais en crever de rire, » a-t-il soin d'ajouter, parle, à propos de ce monument qu'il appelle très-glorieux, des soins que lui-même a pris pour acheter le terrain destiné au forum de César³. Je préférerais ne pas le voir occupé à obliger celui dont il devait applaudir les meurtriers, mais c'est, je crois, à tort qu'on lui a reproché d'avoir manié ces fonds dont César laissait volontiers une partie dans les mains par lesquelles il les faisait passer⁴. Dans la vie de Cicéron

¹ Quand elle fut brûlée et réparée sous Auguste. (D. Cass., LIV, 24.) Voir une médaille. (Dyer, *Roma*; Smith, *Dict.*, II, p. 787.)

² *Ad Att.*, IV, 16.

³ Le forum de César devait être voisin de l'extrémité nord-ouest du grand Forum, où était le Vulcanal, puisqu'on disait que les racines d'un arbre aussi vieux que la ville et planté dans le Vulcanal avaient atteint le forum de César. Avant que M. Mommsen le premier eût découvert la vraie place du Comitium, et par suite celle du Vulcanal, on le transportait à l'extrémité sud-est du Forum romain et par là en suivant les racines de l'arbre dont parle Pline, on était conduit à mettre le forum César aux environs de Torre dei Conti, mais le Vulcanal remis à sa place remet le forum de César à la sienne.

⁴ M. Drumann, toujours très-dur pour Cicéron, suppose que César a profité de cette circonstance pour avancer de l'argent à Cicéron (*Gesch. R.*, III, 323). Ce que Cicéron dit de la *liberalitas* de César ne

il y a beaucoup de faiblesses, mais pas une trace de vénalité.

Il n'était question alors que d'agrandir le Forum romain, Cicéron ne dit rien autre chose : « Pour agrandir le Forum et l'étendre jusqu'à l'atrium de la Liberté¹ nous n'avons pas regardé à soixante millions de sesterces² » (douze millions). César, proconsul de la république, ne pouvait encore mettre un forum qui portât son nom à côté de celui du peuple romain ; cela n'était possible qu'après Pharsale, aussi le forum de César ne fut-il dédié qu'après son triomphe. C'est donc lorsque nous serons arrivés à la dernière période de la vie de César que nous aurons surtout à nous en occuper. Dès l'époque à laquelle nous sommes parvenus, César commençait à acheter le terrain destiné à son forum

doit point se prendre dans le sens de *liberalité* (*Ad Fam.*, 1, 9). Il est bien question d'un personnage qui, à son départ pour la Cilicie, lui a dit espérer quelque chose, et qui, vaincu par les bons offices et les hommages de Cicéron, les estime plus que tout l'argent du monde (*Ad Att.*, VIII, 3, 8) ; ce passage n'est pas assez clair pour être décisif. D'autres semblent prouver que Cicéron a été le débiteur de César, mais cela n'a, je crois, rien à faire avec le forum de César.

¹ Nous avons vu que l'atrium de la Liberté était sur le penchant de cette colline, allant du Quirinal au Capitole, que Trajan a supprimée pour établir son propre forum, et jusqu'au pied de laquelle devait s'étendre le forum de César. C'est en effet entre le grand forum et la place Trajane qu'on voit, dans la rue du Ghetarello, un mur qui probablement faisait partie de l'enceinte du forum de César.

² *Ad Att.*, IV, 16. Suétone dit plus de cent millions de sesterces vingt millions). (*Cæs.*, 26.)

à venir : si quelque chose aide à croire que dès lors César visait au pouvoir suprême, c'est bien cela.

Mais le proconsul pouvait remplacer les *septa*, où se tenaient les assemblées du Champ de Mars, par un édifice en marbre avec un toit et un portique de cinq mille pieds ; c'est ce que César voulait faire faire, et il avait confié encore à Cicéron l'exécution de ce projet, qui fut exécuté par Lépide¹. Les comices furent dédiés par Auguste ; ils eurent un palais de marbre avec un toit et un portique, mais bientôt on ne les rassembla plus.

Cicéron dit que ces *Septa* du Champ de Mars sont destinés aux *comices par tribus*. Un passage de Suétone, qui se rapporte à la fin de la vie de César², montre aussi les comices par tribus tenus dans le Champ de Mars ; jusque là c'était dans le Forum qu'ils avaient coutume de se rassembler. César les a-t-il transportés loin du Forum accoutumé à la turbulence, hors de la ville, et par conséquent dans un lieu où l'*imperium*, c'est-à-dire le commandement absolu des généraux, pouvait être exercé, et voulait-il par ce projet d'un monument magnifique destiné à remplacer le vieux *septa*, éblouir les esprits et les gagner à son dessein ? Du reste, l'intention de tous ses projets de bâtiments n'est pas douteuse, il s'agissait de gagner le peuple pour le soumettre ; mais il était puéril de dire comme Pompée

¹ D. Cass., LIII, 23.

² Suét., *Cæs.*, 80, et Dion Cassius, LIII, 23.

que ces projets furent une des causes de sa rébellion et qu'il voulait renverser l'État pour pouvoir les accomplir.

Afin de rassurer sur son retour et d'endormir les craintes du sénat ; comme s'il n'eût du songer désormais qu'à jouir de son repos et de sa gloire, il faisait construire près de Nemi¹ une villa qu'il fit détruire quand elle fut achevée parce qu'elle ne se trouva pas telle qu'il l'aurait voulue, ou plutôt parce que l'effet qu'il l'avait destinée à produire était produit. Il reste de cette fantaisie à but politique, sous les eaux du lac, une construction en bois qu'on a appelée le vaisseau de Tibère ou de Trajan¹. Selon les habitudes que prit le luxe romain sous les empereurs et que César lui faisait prendre déjà, il avait voulu bâtir sa villa dans le lac même, ainsi que l'on bâtit plus tard tant de villas dans la mer.

Pendant ce temps-là, Cicéron était proconsul en Cilicie ; son correspondant Coelius lui faisait parvenir les *on dit* de Rome : « On dit tout bas que César a été battu en Gaule, qu'il est entouré ; le bruit s'est répandu que toi-même avais péri². » Les auteurs de

¹ Nibby (*Dint.*, II, p. 396) voit là une substruction en bois ; elle est (Suét., *Cæs.*, 46) recouverte d'un grillage en fer sur lequel sont de grandes briques en fer et ce seul mot : *Cæsar*.

² *Ad Fam.*, VII, 1. Coelius avait une habitation près de la porte Flumentane (*Ad Att.*, VII, 3), c'est-à-dire près du Tibre et non loin du lieu où fut depuis le théâtre de Marcellus.

cette nouvelle étaient les *subrostrani* (les oisifs qui se tenaient sous la tribune). Cœlius, pour les séances du sénat, le renvoyait à la *Gazette de Rome*¹, dont il lui adressait plusieurs *numéros*², l'engageant à passer les inutilités qui s'y trouvaient, les listes des décès et le compte rendu des pièces tombées.

J'ai dit qu'au milieu des gorges de la Cilicie, Cicéron était agréablement occupé du succès auprès du public et auprès d'Atticus de son livre sur l'État ou la *société politique* (c'est le vrai sens de *de Republica*³). Ici le lieu de la scène est dans les jardins, nous dirions la villa de Scipion Emilien, probablement près de la porte Capène, non loin du tombeau des Scipions.

C'est le temps des fêtes latines. Scipion Emilien reçoit quelques amis qui pendant ces jours de loisir viennent le visiter. Quand Furius, l'un d'eux, paraît, Scipion se lève, le prend par la main et le fait asseoir sur son lit, la place d'honneur à Rome, comme le *canapé* en Allemagne; puis, lorsqu'un esclave annonce que Lælius est sorti de sa maison et vient le voir, Scipion

¹ *Ad Fam.*, viii, xi. *Commentarium rerum urbanarum*. Multa transi; in primis ludorum explosiones, et funera.

² *Commentarium rerum urbanarum primum* dedi L. Castrinio Pæto, *secundum* ci qui has litteras tibi dedit. (*Ib.*, 2.)

³ Res publica, res populi; populus autem non omnis hominum cœtus quoque modo congregatus, sed cœtus multitudinis juris consensu et utilitatis communione sociatus. (*De Rep.*, i, 25.) Cicéron se sert du mot *respublica* en parlant de la monarchie. (*Ib.*, 26.)

met sa chaussure, prend sa toge et va l'attendre sous le portique; à son arrivée, il le salue ainsi que ceux qui l'accompagnent, se retourne alors et, debout sous le portique, présente Lælius à ses autres amis. Un nouveau personnage survient : tous le saluent et, comme on était en hiver, la grave compagnie va chercher dans un petit pré le soleil. Les interlocuteurs de l'*Orateur* avaient cherché l'ombre à Tusculum : l'ombre et le soleil jouent un grand rôle dans la vie des peuples méridionaux, et en particulier des Romains.

Cicéron revint d'Asie à Rome, tout occupé de son triomphe peu mérité, dont Caton lui refusait l'innocente satisfaction, que César par lettres et Pompée de vive voix lui faisaient espérer; cajolé par les chefs des deux partis, sans influence sur l'un ni sur l'autre, se flattant de la paix qui était devenue impossible et aspirant au rôle de médiateur qu'il n'était pas en mesure de jouer. On vint en foule à sa rencontre et son entrée, dit-il, fut aussi belle qu'il pouvait le désirer. Mais il tomba dans le feu de la discorde civile.

Le moment suprême de la république approchait; la lutte allait s'engager entre la république et l'empire, entre Rome et César, entre la liberté mal protégée contre la tyrannie des factions et le pouvoir absolu d'un maître; la liberté était malade, elle allait mourir. Il était clair pour quiconque avait les yeux ouverts que César était son ennemi, mais comment la sauver de César?

Si César eût été un Washington ou un citoyen de l'ancienne république romaine, à l'expiration de son commandement il fût rentré dans Rome comme un simple citoyen protégé seulement par sa gloire et son immense popularité. Mais on ne pouvait attendre cela de lui et il semblait sage de ne pas le pousser à bout. C'est pourquoi Pompée appuya la demande que fit César d'être nommé consul quoique absent. Mais on comprit bientôt le danger qu'il y avait à le laisser revenir à la tête de son armée victorieuse, entouré de la faveur populaire, revêtu du premier pouvoir de l'État : c'était lui livrer la république.

Pour la conserver, il fallait à tout prix lui enlever sa province, et son armée.

Mais ce parti violent donnait à la cause de l'ennemi de l'État une apparence d'équité : on s'y prenait trop tard ou trop tôt ; on avançait l'événement pour prévenir le danger. Après avoir laissé César grandir et se fortifier, on voulut tout à coup l'arrêter et le détruire ; on le mit dans la nécessité qu'il attendait de dominer pour se conserver et d'attaquer pour se défendre.

Le rappel de César devint la grande question ; elle fut mise en avant par le consul Marcellus, ennemi acharné de César, combattue par son collègue Sulpi-cius. Pompée était absent, ce qui le dispensait de se prononcer. Quand il reparut dans la Curie, son langage fut évasif ; il était embarrassé de son personnage, car il avait l'Espagne pour cinq ans au même titre que

César avait la Gaule, et cela par la violation d'une loi dont lui-même était l'auteur.

Curion, vendu à César, ne paraissait point l'être : Marcellus ayant proposé que César déposât son commandement, Curion approuva Marcellus, mais demanda que Pompée déposât le sien. Cela fit hésiter le sénat qui ne décida rien. Pompée s'en alla en Campanie ; il y tomba malade, peut-être de dépit. Quand il revint, après sa guérison, tout le long de la voie Appienne, il fut accueilli par des signes d'allégresse. Dans tous les lieux qu'il traversait on offrait des sacrifices sur son passage, on le recevait avec des couronnes et des flambeaux, on lui jetait des fleurs ; ces hommages achevèrent de lui tourner la tête et de l'aveugler.

En arrivant à Rome, il déclara qu'il était prêt à renoncer à sa province et ne doutait pas que César n'en fit autant. Curion répondit qu'il fallait lui donner l'exemple en exécutant ce qu'il promettait¹.

Personne n'était de bonne foi, chacun des deux rivaux voulait tromper l'autre et Curion comptait peut-être sur le refus de Pompée pour autoriser celui de César.

Pompée montra de l'humeur et se retira dans sa villa Albaine, s'éloignant selon son usage quand il était mécontent.

¹ César, *Sc. hist.*, p. 183.

Le sénat s'assemble en son absence ; la proposition de Curion, repoussée d'abord, est enfin acceptée. Marcellus sort furieux en s'écriant : « Eh bien, que César soit votre maître ! » Curion alla dans le Forum où l'on savait déjà ce qui s'était passé dans la Curie. Il fut reçu avec des applaudissements, et quand il eut déclamé en chaud républicain contre la tyrannie de Pompée, on le reconduisit à sa maison en lui jetant des fleurs, comme on en jetait naguère sur la voie Appienne à ce même Pompée.

Le bruit se répandit dans Rome que César avait passé les Alpes et marchait sur la ville ; Cicéron même le crut déjà à Plaisance. Cette nouvelle, qui causa un grand effroi, était de celles qui ne sont pas encore vraies, mais qui ne tardent pas à l'être. Pompée était toujours hors de la ville ; les consuls allèrent le trouver, Marcellus lui remit un glaive en lui disant : « Nous t'ordonnons d'aller combattre César ; nous te donnons le commandement des troupes qui sont en Italie et le pouvoir d'en lever d'autres autant que tu le jugeras convenable. » Pompée répondit : « J'obéirai aux consuls. » Et il ajouta : « S'il est nécessaire, » soutenant son personnage de modéré irrésolu jusqu'au bout. Curion, après avoir démenti le faux bruit de l'arrivée de César, s'être plaint des armements que la république faisait pour sa défense, avoir, comme tribun, défendu d'obéir aux consuls, retourna vers César : il avait bien gagné son argent.

Le dénouement approchait. Antoine était tribun comme Curion l'avait été; son langage à la tribune fut encore plus violent contre Pompée, ce proconsul d'Espagne qui campait aux portes de Rome avec une armée. Pompée commençait à craindre César, mais trop tard, comme disait Cicéron¹. On n'avait rien fait pour le désarmer et tout pour l'irriter; cela ne lui donnait aucun droit, mais lui créait une grande force. De Ravenne, il se mit à traiter avec le sénat et lui fit connaître ses conditions : Pompée et lui déposeraient le pouvoir proconsulaire, mais jusqu'à l'élection des consuls on lui laisserait deux légions, la Gaule cisalpine et l'Illyrie, au moins l'Illyrie et une légion. Si le sénat acceptait, César, sûr d'être nommé consul, ayant pour lui la faveur de l'armée et du peuple, était le maître et la république romaine avait cessé d'exister.

Tous ceux qui ne voulaient pas d'un maître, qui voulaient conserver la constitution de leur pays quoique ébranlée et sa liberté quoique orageuse, tous ceux-là devaient repousser ses conditions, qu'un général, quelque habile et quelque heureux qu'il eût été, n'avait nullement qualité pour imposer. Cette lettre était une sommation à Pompée de déposer le pouvoir, une promesse en ce cas de le déposer également; si Pompée refusait une menace de venir à Rome venger les injures faites à lui, César, et à ses amis.

¹ *Cæsarem sero cæpit timere. (Ad Fam., xvi, xi.)*

On refusa d'abord d'entendre la lecture de la lettre ; deux tribuns qui appartenaient à César, Cassius Longinus et Antoine, en obtinrent la lecture : elle fut regardée avec raison comme une déclaration de guerre à laquelle il n'y avait pas à répondre.

Ici commence une suite de délibérations orageuses dont le lieu n'est point indiqué et qui durent se passer dans différents temples, peut-être dans la Curie de Pompée ; la Curia Hostilia avait brûlé aux funérailles de Clodius et n'était pas encore relevée. Il semblait que le sénat, quand la dernière heure de son importance politique était près de sonner, en fut averti par le sort qui lui enlevait le lieu ordinaire de ses réunions : la Curie n'existait plus et bientôt le sénat n'existerait plus que de nom.

Dans ces séances agitées, un petit nombre de voix s'élevèrent en vain pour que l'on donnât du temps à César, qu'on cherchât à s'entendre avec lui. Toute entente était impossible entre ceux qui voulaient conserver la constitution et celui qui la minait depuis si longtemps et avait résolu de la renverser.

Enfin, le sénat, sur la proposition de Scipion, beau-père de Pompée, décréta que César eût à revenir au terme qui lui serait fixé, sans quoi il serait considéré comme ennemi de l'État. Les deux tribuns voulurent user de leur droit d'intercession pour empêcher l'effet de la loi ; on n'en tint compte. Enfin, le mot sacramentel des grands périls et souvent des grandes vio-

lences, fut prononcé : Que les magistrats avisent... la république es en danger.

A ce moment, aucune vie n'étant plus assurée, les consuls invitèrent les tribuns à se retirer. Antoine, toujours plein d'audace, s'élance de son siège au milieu de l'assemblée et proteste contre cette atteinte portée à l'autorité du proconsul : disant que les auteurs du décret qui vient d'être rendu doivent être chassés de la Curie comme des homicides et des scélérats; annonçant la guerre, les exils, les proscriptions et dévouant aux puissances infernales les auteurs de tant de maux; puis il sortit avec Cassius et Curion. Un détachement de Pompéius entourait la Curie; ils furent obligés de revêtir des habits d'esclaves pour se sauver et allèrent trouver César dans une voiture de louage.

Pompée, que l'*imperium* retenait hors des murs de la ville, n'avait pas paru dans le sénat¹. Rome, par son ordre, se remplit de soldats, protection dangereuse de la liberté; aussi n'entend-on pas parler en ce moment d'assemblée au Forum, le Forum est muet, tout se passe dans le sénat. Le sénat fut convoqué hors de la ville, probablement dans la Curie de Pompée, près de sa maison. Cette fois il parut, approuva tout, et sembla plein d'espoir; le trésor public fut

¹ Cés., *De Bell. civ.*, I, 4, éd. Oberlin. Je crois qu'il faut lire *aderat* et non *aderat* dans cette phrase : « Hæc Scipionis oratio quod senatus in urbe habebatur Pompeius que *aderat*, ex ipsius ore Pompeii mitti, videbatur.

mis à sa disposition. Caton tança vertement le préteur Roscius qui demandait qu'on envoyât une députation à César. Les principaux sénateurs se rendirent dans diverses parties de l'Italie pour lever des troupes et rassembler de l'argent. Cicéron choisit la côte de Campanie, où il avait des propriétés et où étaient sa villa de Cumès et sa villa de Pompéi.

César avait passé le Rubicon et semblait marcher sur Rome. La terreur y était grande; les prodiges abondaient, on pressentait la fin de la république, on voyait déjà César vengeant ses injures par des proscriptions¹ et livrant à ses Gaulois le Capitole; les grands personnages s'enfuyaient dans leurs villas et des gens sans aveu accouraient dans Rome pour aider à la piller. Telle était la physionomie de la ville (*forma urbis*²). La maison de Pompée était assiégée par les sénateurs; chacun lui apportait une nouvelle, tantôt rassurante, tantôt alarmante; chacun lui adressait une excitation ou un reproche. Cicéron, qui de loin partageait toutes ces alternatives de confiance et de découragement, a peint la politique de Pompée en deux mots : « Timidité et confusion³, » et l'état de Rome en disant : « Tout est plein de terreur et d'aveuglement⁴. » Il y a de ces moments-là pour les peuples.

¹ César, *Sc. hist.*, p. 207.

² *Formam mihi urbis exponas.* (*Ad Att.*, VII, 12.)

³ *Nihil esse timidius constat, nihil perturbatius.* (*Ad Att.*, VII, 13.)

⁴ *Plena timoris et erroris omnia* (*ib.*, 12). Le sien, hélas! était bien grand, car il se flattait encore de jouer le rôle de conciliateur et

Sans attendre César, qui était encore loin, Pompée déclara le siège du gouvernement transporté à Capoue, et, sur un faux bruit de l'approche de César, quitta précipitamment Rome avec les deux consuls et toutes les autorités, sans prendre le temps d'emporter le trésor ¹. Rome est livrée à elle-même et dans une situation où elle ne s'était jamais vue jusque-là; Cicéron a appelé ce départ, auquel il tenta de s'opposer, une fuite très-honteuse : « Fugam ab urbe turpissimam ². »

Les inquiétudes de ceux qui demeuraient étaient affreuses; le désespoir de ceux qui s'éloignaient fut profond; pendant toute la nuit, ils errèrent tumultueusement dans la ville, le matin ils allèrent dans les temples, invoquant les dieux, les priant, baisant le pavé (on se croit dans la Rome de nos jours) et pleurant leur patrie qu'il fallait quitter. « Il y eut beaucoup de larmes aux portes, dit Dion Cassius ³; les uns s'embrassaient et saluaient Rome encore une fois, les autres pleuraient sur eux-mêmes et mêlaient leurs prières à celles de leurs amis qui partaient; on criait à la trahison et on en maudissait les auteurs; vous

demandait à Atticus de lui envoyer le livre de Démétrius Magnès sur la *Concorde* pour y chercher des arguments. (*Ad Att.*, viii, 12.)

¹ *Ad Att.*, vii, 21. *Ib.*, viii, 2. Qui urbem reliquit idest pecuniam... huic (Cæsari) tradita urbs est nuda præsidio, referta copiis (*Ad Att.*, vii, 12.)

Ad Att., vii, 21.

³ xli, 9.

eussiez dit deux villes et deux peuples, l'un en marche et en fuite, l'autre abandonné qui restait pour mourir. »

César laissa Rome sur sa droite et, suivant la côte, alla chercher Pompée à Brindes. Pompée ne l'attendit point et passa en Épire; César, qui n'avait pas de vaisseaux sous la main et ne voulait pas que l'armée d'Espagne pût menacer la Gaule et l'Italie, s'abstint de le suivre et jugea plus prudent de revenir à Rome préparer les moyens de le vaincre. Cette marche de soixante jours à travers l'Italie presque sans coup férir, les troupes et les généraux envoyés contre César passant de son côté, ressemble beaucoup à la marche en vingt jours de Canne à Paris; cependant elle est moins merveilleuse, mais il y a entre elles une différence : César était bien coupable, car il marchait sur Rome au mépris des lois, mais il ne venait pas jouer le sort de son pays contre l'Europe encore sous les armes hélas ! et, malgré des prodiges de résistance, y amener l'ennemi.

A Rome, César convoqua ce qu'il appelle dans ses Mémoires *le sénat*, c'est-à-dire les poltrons et les traîtres à la république qui n'avaient pas suivi les consuls et Pompée. Dans un discours, conservé par lui, il se plaignit beaucoup de ses ennemis; mais parce qu'un général a de justes sujets de mécontentement, son mécontentement lui donne-t-il le droit d'attaquer à main armée les autorités régulièrement constituées et la

constitution elle-même? Quoi que pût dire César, sa présence à Rome était un crime contre l'État (*violata respublica*¹).

Sur sa route et à son arrivée, par cette clémence calculée, « *insidiosa clementia*, » disait Cicéron, dont César savait toujours se servir à propos, comme en Gaule il se servit plus d'une fois de la cruauté, il eut bientôt rassuré ceux qui craignaient de voir dans cet ambitieux sans colère un furieux comme Marius; mais César montra que la violence ne lui coûtait rien lorsqu'elle lui était utile et que les scrupules religieux ne l'arrêtaient point.

Le trésor de l'État, qui s'appelait le trésor très-saint, était renfermé dans l'*Ærarium*, attenant au temple de Saturne², dieu de l'âge d'or, âge où l'on ne volait point, mais l'âge d'or était passé et les deux Marius avaient donné l'exemple du pillage de l'*Ærarium*. César ordonna que le trésor lui fut livré; le tribun Métellus eut le courage de se placer devant la porte du temple.

¹ Cic., *Ad Att.*, VII, 17.

² Quod in sanctiore ærario ad ultimos casus servabatur (T. Liv., XXVII, 10). Ce mot *sanctius* a fait supposer qu'il y avait deux et même trois *æraria*. Je crois que *sanctius* indique seulement ici la partie la plus sacrée du trésor, celle, comme dit Tite Live, qui était réservée pour les cas extrêmes. Il y avait aussi un trésor public dans le temple de la Diane d'Éphèse et au Parthénon (Hirt, *Gesch. de Bauck.*, II, p. 130). On voit encore à Rome qu'il existait un espace vide sous le temple de Saturne, là étaient sans doute les vingt-cinq mille ou soixante mille lingots d'or et d'argent et les huit millions en espèces. (Dr., *Gesch. R.*, III, p. 446.)

César, peu clément ce jour-là, le menaça de le tuer¹, ajoutant : « Tu m'appartiens, toi et tous ceux qui se sont armés contre moi. » Il était difficile de fouler aux pieds plus insolemment tout droit. Les consuls, dans leur simplicité, avaient pris la précaution d'emporter la clef du trésor; César fit briser les portes². Si jamais il y eut vol, et vol avec effraction, ce fut ce jour-là.

Le vol du trésor, les menaces de meurtre adressées au tribun firent un certain effet sur le peuple, qui s'irritait encore de la tyrannie en la subissant. Le sénat de César lui-même laissa voir quelque mécontentement, car César partit pour l'Espagne irrité contre lui³.

Je n'ai pas à l'y accompagner, mais Marseille étant une des étapes du voyage de Rome, ceux qui liront mon livre à Rome me permettront de mentionner en pas-

¹ César (*B. Civ.*, I, 14) plaide la circonstance atténuante et dit que le trésor n'était pas fermé. Pompée s'était ravisé et avait ordonné aux consuls d'aller chercher le trésor à Rome (*Ad Att.*, VII, 21) : ainsi il ne pouvait échapper aux spoliateurs; mais, comme le dit Cicéron, si les consuls étaient venus à Rome, César ne les aurait pas laissés partir : « Exeant : quis sinat ? »

... Tum conditus imo.

Eruitur templo multis intactus ab annis
Romani census populi. »

Luc., *Phars.*, III, 655.

² César, *Sc. hist.*, p. 216

³ *Ad Att.*, I, 7. Iratus senatu exiit. (*Ad Fam.*, VIII, 16.)

sant cette forêt que Lucain a chantée, qu'enveloppait une terreur religieuse inspirée par la formidable religion des druides et que César fit abattre pour les besoins de son siège. Elle était voisine de Marseille (*Vicina operi*) et s'élevait épaisse entre des monts dénudés.

Inter nudatos stabat densissima montes ¹;

ce qui montre qu'elle se trouvait dans un lieu bas, entre des montagnes arides déjà au temps de César comme elles le sont de nos jours, et ne permet pas de la placer comme on le fait d'ordinaire sur le rocher de Notre-Dame de la Garde, où il n'y avait alors pas plus d'arbres qu'il n'y en a aujourd'hui ².

Marseille avait tenu contre les lieutenants de César pendant quarante jours, temps qui lui avait suffi pour éteindre toute résistance en Espagne. Marseille dut céder à César, mais ce fut après avoir héroïquement défendu ses murs et la liberté romaine.

De retour à Marseille, César apprit qu'il avait, selon son désir, été nommé dictateur de la manière la plus illégale ; mais qu'importait la légalité, le temps du droit était passé sans retour. Il fut plusieurs fois dictateur et plusieurs fois consul ; je ne mentionnerai plus

¹ Luc., Ph., II, 428

² Voyez sur cette forêt druidique mon *Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*, t. I, p. 45-6.

ces titres peu sérieux, César fut le maître jusqu'au jour où il fut tué : il n'y a que cela de réel pour l'histoire¹.

César avait laissé à Rome Antoine pour y commander en son absence ; celui-ci y avait étalé ses vices et avait paru en public précédé par les licteurs et accompagné de la courtisane Cytheris, de bouffons et de pire encore. Il est fâcheux que Cicéron raconte gaiement avoir assisté à un souper où était cette femme². César ne fit aucun reproche à Antoine ; Antoine était dévoué et en fait de mœurs César n'avait pas le droit de se montrer sévère. Durant l'absence de César quelque mécontentement s'était montré au théâtre, mais son retour rapide et glorieux apaisa tout.

Pendant un court séjour à Rome, César promulgua plusieurs lois empreintes de cette modération qui ne justifie point le despotisme usurpé de César, mais qui honore César sans l'absoudre. On s'attendait qu'il abolirait les dettes ; il ne le fit pas, et seulement adoucit la condition des débiteurs. Il distribua du blé à la multitude et se paya de ses dons avec les *ex voto* des temples : ce ne fut pas là son plus grand crime. Quand il partit pour aller s'embarquer à Brindes, le peuple l'accompagna en criant : « La paix ! »

¹ César fut nommé consul d'abord pour cinq ans, puis pour dix ans, puis pour toute sa vie. A Rome, le *consulat à vie* était une monstrueuse illégalité.

² *Ad Fam.*, ix, 26.

La guerre civile allait commencer, et les enfants, divisés en pompéiens et césariens, se battaient dans les rues de Rome.

Cicéron était bien embarrassé. Fallait-il suivre Pompée qui avait livré Rome et déserté l'Italie, duquel il n'attendait rien de bon? « Tous deux veulent régner, » disait-il avec raison; fallait-il attendre César, qui apportait certainement la servitude et dont la clémence¹ le rassurait peu, car Curion l'avait averti qu'il ne devait pas s'y fier². De plus, il traînait avec lui six licteurs auxquels il ne voulait point renoncer et qui embarrassaient sa fuite. Incertain de la conduite à tenir, il s'occupait à écrire en latin et en grec les motifs de partir et les motifs de rester³. Dans ses lettres, Cicéron nous peint par ses propres inquiétudes ce qui se passait à Rome dans bien des âmes; beaucoup se disaient, ainsi que lui : Que va-t-il advenir? que veut Pompée? pourquoi a-t-il fui devant César? que fera César? que deviendront mes villas? Comme lui, on était tenté d'aller rejoindre Pompée et l'on ne partait point : on avait une Tullie, un Atticus, une fille, un ami qui tantôt vous exhortaient

¹ Elle charmait les municipes (*Ad Att.*, vii, 16), mais quel droit avait César de pardonner? Sa clémence même fut insultante, dit Montesquieu. (*Gr.*, xi.)

² Curion lui avait dit : « César n'est pas clément par nature; la clémence est pour lui un moyen de popularité; le jour où il cessera d'être populaire, il sera cruel. (*Ad Att.*, x, 4.)

³ *Ad Att.*, xi, 5.

à faire votre devoir tantôt vous conseillaient d'attendre et de voir comment les choses tourneraient. César ne demandait à Cicéron que la neutralité; mais c'était lui demander de s'annuler. César eût bien voulu le voir à Rome dans son sénat de renégats : ceci c'était trop honteux, et Cicéron, qui correspondait avec le vainqueur, le suppliait de l'en dispenser¹. Il avait d'abord eu l'intention de renvoyer sa femme et sa fille à Rome, mais il jugea que cela ferait parler et paraîtrait un premier pas vers son retour; et il y renonça. En attendant, il formait le projet de visiter l'une après l'autre ses villas, qu'il avait désespéré de revoir; mais il ne sortait point de ses perplexités et ne pouvait s'arrêter à aucun parti. Rome lui apparaissait, au milieu de son incertitude, sous les aspects les plus contraires. Tantôt c'était une ville sans lois, où il n'y avait plus ni tribunal ni droit, une ville abandonnée au pillage et aux incendies², tantôt il s'écriait : « Et cette ville est debout, les préteurs y jugent, les édiles y préparent des jeux, les gens honnêtes y enregistrent les intérêts payés de leur argent³. » Enfin, il se décida à aller, par point d'honneur⁴, rejoindre Pompée avec la conviction qu'il courait à sa perte.

¹ *Ad Att.*, ix, 11.

² *Ad Fam.*, iv, 1.

³ *Ad Att.*, ix, 12.

⁴ *Itaque vel officio, vel fama honorum vel pudore victus, ut in*

Dans le camp de Pompée il trouva une apparence de Rome, les consuls, la majorité des sénateurs et un grand nombre de chevaliers; les envoyés de diverses villes de Grèce et d'Asie et plusieurs de ces rois dont on voyait toujours quelques-uns à Rome complétaient la ressemblance, Pompée pouvait croire, comme il le crut en effet, que Rome l'avait suivi.

Le camp de Pompée était le refuge de l'émigration républicaine; on y avait toutes les illusions des émigrés : César allait être abandonné de ses troupes, bientôt réduites à mourir de faim; on se donnait des airs de Sylla et on se répandait en menaces à exécuter quand on serait revenu à Rome; on s'y croyait presque déjà. Les pompéiens, qui transportaient dans leurs tentes de Pharsale les recherches de la vie élégante de Rome, espéraient bientôt les y retrouver; sûrs de la victoire, ils couronnaient ces tentes de laurier et par avance faisaient louer des maisons dans le beau quartier, se partageaient les dignités de la république, se disputaient le titre de grand pontife porté par César, dont Lentulus s'adjudgeait par avance les jardins et les villas; il y joignait la maison d'Hortensius, et disposait même de celle du prudent Atticus. Cicéron, mal vu pour sa lenteur à rejoindre son parti¹, ne

fabulis Amphlaraus, sic ego prudens et sciens « ad pestem ante oculos positam » sum profectus. (Ad Fam., vi, 6.)

¹ Après la bataille de Pharsale, à laquelle sa santé ne lui permit pas de prendre part, Sextus Pompée voulut le tuer. Caton, qui pensait

jouant aucun rôle dans la guerre, reportait aussi, mais plus tristement, sa pensée vers Rome, où ses affaires étaient comme toujours assez dérangées, où ses créanciers devenaient importuns, où il ne trouvait personne qui voulut acheter ses terres, où sa fille, ruinée par un époux prodigue, était dans la gêne, où il craignait toujours que sa chère maison et ses chères villas ne fussent confisquées.

Je n'ai pas à raconter cette campagne d'Épire et de Thessalie dans laquelle César, battu d'abord à Dyrrachium, sut tirer parti de ce revers en le pardonnant à ses soldats et en leur faisant attendre comme une grâce l'occasion de la réparer¹; dans laquelle Pompée, plein tout à la fois de confiance et d'irrésolution, quand son plan était d'affamer et de lasser l'armée de son ennemi, se laissa entraîner à une bataille qui fut la mémorable défaite de Pharsale².

Pompée était vaincu et avec lui toute chance de liberté détruite; non que ses intentions fussent meilleures que celles de César³, lui aussi voulait la toute puissance, seulement il attendait toujours qu'on la lui offrit et César attendait le jour où il pourrait la prendre. Pompée, grand général si l'on veut mais

qu'il aurait pu être plus utile en Italie, le blâmait d'être venu (Plut., 38). Pauvre Cicéron!

¹ César, *Sc. hist.*, p. 244.

² *Ib.*, p. 253.

³ *Uterque regnare vult.* (Cic., *Ad Att.*, VII, XI.)

pauvre politique et mauvais citoyen, était cependant le dernier espoir et comme le dernier asile de la république. Il eût sans doute cherché à la détruire s'il eût triomphé; il rêvait la dictature de son maître Sylla¹; mais son inhabileté eût mis des obstacles à sa coupable entreprise. La prodigieuse habileté de César triompha de tout. L'un et l'autre jouaient le même jeu; seulement César jouait bien et Pompée jouait mal; César ne fit pas une faute et Pompée n'en manqua pas une.

Le parti vaincu à Pharsale était le bon parti, celui de la constitution qu'il fallait réformer, transformer s'il était possible et non détruire, car en la détruisant on créait le pouvoir absolu, le mal sans remède. La corruption était partout, chez les *nobiles* comme chez les hommes nouveaux. Les premiers comptaient pourtant dans leurs rangs quelques honnêtes gens; ils avaient Caton, la vertu même. Dans le parti contraire, je ne puis découvrir un honnête homme. Et il ne faut pas que ce mot *nobiles* fasse illusion; cette aristocratie n'était point fermée; la naissance n'était nullement nécessaire pour y prendre place et y jouer un grand rôle; Marius, Cicéron, Pompée même le prouvent assez. Il n'y avait alors à Rome nul privilège, nulle inégalité de droit; toutes les fonctions étaient

¹ « Sullaturit animus ejus (*Ad Att.*, ix, 10) Pompeius occultior non melior, » dit Tacite, parlant de Marius et de Sylla. (*Tac., Hist.*, II, 38.)

accessibles à tous. Les justes droits de la vraie démocratie n'étaient donc point en cause, et quant à ce que l'on confond souvent avec eux, l'empire de la multitude, il n'était que trop grand, car c'est par lui, comme il arrive presque toujours, que devait s'établir le despotisme.

Après Pharsale, Cicéron revint en Italie avec une précipitation que lui-même s'est amèrement reprochée, profondément découragé, désespérant de l'avenir, fort inquiet de la manière dont il serait traité par César et de l'opinion qu'on allait avoir de lui; attendant avec impatience le moment de rentrer à Rome, cette ville où il avait fait de grandes choses, où il retrouverait son ami Atticus et ses livres, ces autres vieux amis¹. Il y arriva enfin, après s'être arrêté quelque temps dans sa villa de Tusculum, où sa femme vint le retrouver, se plongea, et comme il le disait, se cacha dans l'étude des lettres, cette consolation à laquelle il fut toujours sensible, mais qui ne lui avait pas suffi toujours. Maintenant il se rejetait sur la littérature, dans laquelle il croyait par moments trouver un repos agréable et complet², mais on sent que c'était un pis aller. Au sein de l'étude il regrettait l'éloquence, la Curie, le

¹ *Ad Fam.*, ix, 1. Scito enim me, cum in urbem venerim, redisse cum veteribus amicis, id est, cum libris nostris, in gratiam.

² *Ad Fam.*, ix, 3. In nostris studiis libentissime conquiescimus. (*Ib.*, 6.)

Forum où il n'y avait plus de place pour lui ¹ ; Cicéron revenait à la philosophie comme le joueur revient à sa maîtresse ; lui aussi, ayant perdu la partie, s'écriait : *O ma chère Angélique !*

Pendant ce temps-là, César battait les pompéiens en Afrique et Caton échappait à la servitude par la mort. En Asie, César triomphait de Pharnace avec une rapidité qu'a immortalisée un mot célèbre : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » A Rome, toutes les haines n'étaient pas désarmées puisque ses amis lui écrivaient de ne point débarquer à Alsium, dans la villa de Pompée ², car là on pourrait lui faire un mauvais parti. César les crut et prit terre à Ostie.

Peu de temps après que Caton était mort pour demeurer libre, Cicéron, moins héroïque, tout en écrivant un livre à la louange de Caton, se consolait en soupant, c'est lui qui nous l'apprend, chez les vainqueurs ³. « Que faire, ajoutait-il, il faut se conformer au temps (*tempori serviendum est*). »

Cicéron, et cela le relève un peu, ne pouvait éteindre

¹ *Postea quam illi arti cui studueram nihil esse loci neque in Curia neque in Foro viderem, omnem meam curam atque operam ad philosophiam contulisse. (Ad Fam., iv, 3.)*

² *Cic., Ad Fam., ix, 6.* Il paraît que César avait fait sienne la villa de Pompée.

³ *Non desino apud istos qui nunc dominantur cœnitare (Ad. Fam., ix, 7).* C'est dans ces moments là qu'il s'écriait avec un gémissement de conscience qui désarme : « *Incredibile quam turpiter mihi facero videar.* »

dans son âme faible mais naturellement généreuse, le sentiment de sa déchéance; vers la même époque il écrivait à un de ses amis : « Tu me parles de Catulus et de ces temps, qu'y a-t-il aujourd'hui de semblable... Nous étions à la poupe et tenions le gouvernail; aujourd'hui à peine avons-nous une place dans la sentine du vaisseau. » Il ajoute tristement : « La face de Rome est changée, on ne trouve plus dans l'*urbs* aucune *urbanité*; elle prend un aspect étranger, toute remplie qu'elle est de Transalpins, de Gaulois qui portent des braies. » Il a le projet de quitter Rome et d'acheter près de Naples une villa pour s'y retirer : « A quoi sert d'aller au sénat? tandis que je suis les débats du Forum ou que j'écris, j'apprends qu'on a reçu en Arménie, en Syrie un sénatus-consulte pour lequel on dit que j'ai voté et dont je n'ai jamais entendu parler. » Les sénatus-consultes se fabriquaient chez César. A cet enjouement douloureux succédait l'amertume de l'humiliation que les lettres d'Atticus cherchaient à adoucir. « Quand je les lis, lui écrivait Cicéron, je rougis moins de moi-même (*minus mihi turpis videor.*) »

Ce sentiment de tristesse se retrouve dans le traité de Cicéron sur les *Orateurs illustres*, auquel il a donné le nom de *Brutus*. La scène de ce dialogue entre Brutus, Cicéron et Atticus, est à Rome dans le jardin de Cicéron, sur une pelouse, au-dessous d'une statue de Platon ¹.

¹ *Brut.*, 6.

Cicéron y fait l'histoire de l'éloquence romaine maintenant muette; il déplore d'être né trop tard et d'être tombé dans cette nuit de la chose publique.

En effet, César était tout puissant, Pompée était mort en Égypte et Caton dans Utique. La sépulture de Pompée est près de Rome; avant d'entrer dans Albano on voit, à gauche, le squelette d'un grand tombeau qui était revêtu de marbre; il est, selon Nibby¹, disposé comme un bûcher à quatre étages. On donnait parfois aux tombeaux cette apparence de bûcher: fut-elle choisie à dessein comme pour consoler l'ombre du grand capitaine qui sur la plage d'Égypte n'avait eu pour bûcher funèbre que quelques planches d'une vieille barque échouée comme sa fortune, auxquelles avait mis le feu la main d'un affranchi fidèle.

Cornélie apporta d'Égypte les cendres de ce cadavre dont la tête manquait: elle avait été coupée par un traître et portée à César dans Alexandrie. César avait d'abord considéré cette tête avec attention pour s'assurer qu'on ne le trompait point, puis, se détournant, avait répandu des larmes, qu'en dépit de Lucain², je

¹ Si vede che in origine questo sepulcro era foggiato a guisa d'un rogo a quattro diversi ripiani. (*Dint.*, 1, p. 92.)

² Lucain (ix, 1041) a prêté à César un sentiment forcé:

... Lacrymas non sponte cadentes
Effudit, gemitusque expressit pectore læto,
Non aliter manifesta putans abscondere mentis
Gaudia, quam lacrymis.

crois sincères¹. César ne jouait pas la comédie pour rien ; le spectacle de cette fin misérable d'une destinée mêlée à la sienne dut le toucher ; d'ailleurs

... *Il est aisé de plaindre*

Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre.

César fit brûler la tête avec des parfums et ordonna que les cendres fussent placées dans un sanctuaire élevé par lui, devant la porte d'Alexandrie, à Némésis², la déesse inexorable qui abat toutes les grandeurs et qui devait bientôt abattre la sienne.

En Égypte, des mains pieuses, celles de l'affranchi Philippe et d'un ancien questeur de Pompée, avaient construit pour ce qui restait de son cadavre, qu'ils brûlèrent après l'avoir retiré du Nil où il avait été jeté, un petit monument sur lequel on traça cette épitaphe : « Pour celui qui avait des temples, quel pauvre tombeau³ ! » C'est de là que Cornélie avait apporté les os

¹ César, *Sc. hist.*, p. 267.

² App., II, 90. Ce sanctuaire fut détruit dans une insurrection des Juifs d'Alexandrie sous Trajan. Appien (*B. Civ.*, II, 86) dit qu'Adrien l'ayant trouvé enfoui sous le sable, le fit relever.

³ Selon l'auteur du *De Viris illustribus* (77), ces mots plus simples : « Hic situs est magnus. » L'assertion : « Pompeio tumba nulla, » est donc deux fois inexacte.

Les vers prétentieux de Lucain (VII, 713-4) :

Pompeio raptum tumulum fortuna paravit,
Ne jaceat nullo vel ne meliore sepulcro,

ne le sont qu'à moitié.

de son époux dans le magnifique sépulcre d'Albano. Pompée vint donc reposer près de cette villa où il était allé si souvent chercher un asile contre les agitations de Rome, apporter ses rêves ambitieux et ses éternelles incertitudes. Il avait désiré que les cendres de Julia y fussent déposées, mais le peuple les avait portées au Champ de Mars, dans la tombe des Jules : pour le peuple, elle était moins la femme de Pompée que la fille de César. Aujourd'hui, dans le tombeau destiné à Julia, une autre épouse déposait les restes de Pompée.

Pour Caton, rien ne rappelle à Rome cette mort admirable, ce suicide que Dante, le grand poète catholique, n'a pas osé condamner, accompli avec un calme, une sérénité, une douceur qui élève l'âme et l'attendrit. Ce suicide fut cependant une erreur ; tout n'était pas perdu par la prise d'Utique, l'Espagne et une armée restaient aux fils de Pompée. César, victorieux et tout puissant se crut obligé d'aller en personne les soumettre. Dans cette dernière lutte, la victoire et la vie pensèrent lui échapper. Caton aurait dû être là ; mais il avait cru la liberté anéantie et l'avènement du pouvoir d'un seul établi sans retour. Il faut tâcher de comprendre que pour une âme fière comme la sienne c'était la dernière des hontes ; il n'avait pas voulu la voir. Après avoir tout disposé pour la fuite de ses amis et s'être occupé d'eux jusqu'au dernier instant, au sortir d'un souper rempli par de graves et calmes en-

trétiens, il s'était retiré dans sa chambre, avait lu le *Phédon*, s'était endormi jusqu'à l'aube et alors s'était tranquillement percé de son épée ; puis, ses amis et son fils étant accourus, l'ayant trouvé encore vivant et voulant le secourir, il avait déchiré ses entrailles et l'appareil mis sur sa blessure, sans emportement, mais parce que, Rome recevant un maître, il avait résolu de ne plus vivre. Tout cela s'était passé dans une petite ville d'Afrique, mais il n'y a rien de plus romain dans l'histoire de Rome ¹.

D'ailleurs à Rome le souvenir de Caton est partout, dans le Champ de Mars, dans le Forum, où il combattit de ses discours et de sa personne la démagogie qui, comme toujours, préparait la tyrannie, brava les fureurs et les insultes de la populace et se fit traîner un jour de la Curie à l'arc de Fabius, la plus grande longueur du Forum ; dans la Curie où il éleva souvent son austère voix contre les corruptions aristocratiques qui déshonoraient la liberté, sans être lui-même, et c'est là pour moi sa grandeur, jamais disposé à l'abandonner ; au Capitole, où il appuya de sa parole le courage que Cicéron montra cette fois contre le parti scélérat de Catilina ; enfin jusqu'au Comitium, dans lequel il joua philosophiquement à la balle le jour où un autre que lui fut nommé préteur ².

¹ César, *Sc. hist.*, 290-326.

² Eodem quo repulsus est die, in Comitio pila lusit. (Sén. *Ep*, 104.)

Nous savons où était la maison de Sylla, au pied d'une saillie occidentale du Palatin qui n'existe plus; c'est là qu'à l'âge de quatorze ans fut conduit le petit Caton et que voyant apporter des têtes il demanda à son pédagogue pourquoi on laissait vivre cet homme. « C'est, lui fut-il répondu, parce que Sylla est encore plus craint qu'il n'est haï. — Eh bien, reprit le brave enfant, pourquoi ne m'as-tu pas donné un glaive afin que le tuant j'arrache ma patrie à l'esclavage? » Et il expliqua comment la chose lui serait facile, parce que Sylla avait coutume de le faire asseoir sur son lit¹. Ce n'était donc pas une boutade enfantine, mais déjà le sérieux dessein de délivrer Rome d'un monstre.

Son énergie à maintenir le droit fut manifeste dès la première cause qu'il plaida. Les tribuns se réunissaient dans la basilique Porcia, qu'avait fait construire Caton le censeur; une colonne, qui se trouvait là, les gênait et ils voulurent la faire enlever. Caton fut poussé à la tribune par cette prétention inique et défendit l'intégrité de l'édifice élevé par cet aïeul qu'il avait pris pour modèle. On fut étonné de la vigueur de son éloquence mêlée d'une grâce mâle. Quand il eut obtenu justice, il rentra dans le silence, fortifiant son corps par l'exercice et son âme par la philosophie.

Sa vie fut une pratique constante de la justice. En revenant de servir en Asie contre Mithridate, il trouva

¹ Val. Max., III,

aux portes de Rome Lucullus, à qui les créatures de Pompée, pour servir sa jalousie, faisaient refuser les honneurs du triomphe; il obtint que ces honneurs seraient accordés à Lucullus.

Il ne songeait pas au tribunat et allait visiter ses biens en Lucanie quand il apprit sur sa route que Métellus Nepos venait du camp de Pompée, alors démagogue, dans le dessein de se faire nommer tribun; il revint à Rome pour tâcher de l'être et empêcher un choix qu'il jugeait dangereux. Cette patriotique candidature remplit les nobles d'admiration et de joie; ils accoururent dans le Forum avec leurs clients en si grand nombre que Caton pensa être étouffé.

J'ai dit les luttes qu'il livra dans le Forum à César et à Pompée, coalisés par ambition contre le peuple, que tous deux caressaient pour l'asservir. Dans le procès de Clodius, il vint déposer contre lui, et, au sein de la Curie, flétrit les intrigues formées pour le faire absoudre. Pendant ce temps Pompée, comme il lui arrivait souvent, se tenait renfermé dans ses jardins. En vain le peuple s'assemblait devant sa porte et demandait à grands cris qu'il intervint dans le jugement, Pompée, qui voulait ménager les deux partis, ne paraissait point.

Pison avait distribué de l'argent dans sa maison pour être nommé consul; Caton dévoila ces corruptions électorales dans le sénat et fit ajourner les comices. Il fit rejeter la demande des chevaliers qui voulaient

obtenir, aux dépens du trésor, une diminution dans le prix de leur ferme, et la mesure agraire proposée à l'instigation de Pompée en faveur de ses vétérans. Il empêcha, au nom de la loi, César d'entrer dans la ville pour solliciter le consulat avant qu'il eût triomphé et le contraignit à sacrifier le triomphe.

Un jour, l'opiniâtre Caton parla jusqu'au coucher du soleil, ce qui ne permit pas de voter. On voit que rien ne le faisait céder; il ne ménageait personne, ni César, ni Pompée, ni le sénat, ni les chevaliers, ni le peuple.

Comme il avait voulu être tribun pour prévenir un mauvais choix, il voulut être préteur pour empêcher Vatinius de l'être, un des plus détestables agents de César. Il échoua cette fois, mais l'année suivante il fut nommé.

Ce fut pendant sa préture qu'eut lieu un incident souvent cité : il assistait aux jeux célébrés à l'occasion de la fête de Flore. Les spectateurs, par respect pour la gravité de Caton, n'osaient demander que les danseuses parussent nues sur la scène; on en avertit Caton, et Caton sortit.

Cet incident a fait dire beaucoup de choses inexactes. D'abord il a fait imaginer par les antiquaires un cirque de Flore sur le Quirinal, où il n'y a jamais eu qu'un temple de Flore¹.

¹ J'ai dit comment une erreur de lecture avait causé cette erreur de topographie et avait transporté dans un cirque imaginaire les

Martial, dans une épigramme, a dit à Caton : « Pourquoi, sévère Caton est-tu venu au théâtre? N'es-tu venu que pour sortir? » Ce trait spirituel a paru soudroyant pour Caton; je trouve qu'on y peut répondre. Caton assistait aux jeux de Flore en qualité de magistrat; quand il connut quel caractère ils allaient prendre, le préteur ne voulut pas en autoriser la liberté par sa présence, et comme il n'avait nullement le droit d'empêcher un divertissement populaire qui à son origine avait probablement un sens religieux¹, il sortit.

Un autre jour, pour avoir attaqué des votes notoirement achetés par les candidats à la dignité consulaire, il fut, au sortir de la Curie, reçu à coups de pierres; comme il traversait le Forum pour gagner le tribunal, sa suite l'abandonna et s'enfuit. Il revint sur ses pas, monta à la tribune où sa parole désarma l'émeute. Rentré dans la Curie, les sénateurs le comblèrent d'éloges. « Moi, je ne puis vous louer, leur dit-il, car vous m'avez laissé dans le péril. » La liberté eût pu être sauvée s'il y avait eu à Rome beaucoup d'hommes comme Caton; malheureusement il n'y en avait pas un seul.

jeux floraux qui avaient lieu dans le grand Cirque; c'est sans doute parce qu'ils y avaient lieu que tout contre le Cirque un temple à Flore (Tac., *Ann.*, II, 49) avait été élevé par les frères Publicius, auteurs du *clivus* de l'Aventin, ce qui porte à croire que le temple était de ce côté du Cirque.

¹ Des danses de femmes nues existaient en Thessalie (Ath., xiii, 86), c'était peut-être un ancien rite pélasge.

Quand César envoya insolemment son ultimatum au sénat, Caton déclara dans la Curie qu'il aimerait mieux mourir que se soumettre à ces conditions.

Tel fut Caton, inflexible et immuable jusqu'à la fin, parmi la mobilité des hommes et des événements. « Nemo mutatum Catonem toties mutata republica vidit, » a dit Sénèque. Sénèque, serviteur trop dévoué de l'empire et apologiste trop complaisant d'un empereur, a rendu justice à Caton : « Les uns, dit-il ¹, penchaient pour César, les autres pour Pompée, Caton seul était avec la république. » Salluste, qui du moins savait admirer les vertus qu'il ne pratiquait pas, le césarien Salluste a fait de César et de Caton un parallèle qu'il termine ainsi : « Caton aimait mieux être que paraître honnête ². » Horace, l'aimable courtisan d'Auguste, a célébré l'âme inébranlable de Caton, et il pensait sans doute à l'oncle de son ancien général Brutus, en peignant l'homme juste et ferme en son propos dont ni l'emportement d'une multitude voulant l'injustice, ni un tyran qui menace, ne font sortir l'âme de sa ferme assiette. « Mente quatit solida. » ³

Les historiens de tous les temps (hors le nôtre, j'en suis fâché pour lui), se sont inclinés avec respect devant ce type de la virilité morale.

¹ *Sén., Ép.*, 104.

² *Catil.*, 54.

³ C'est le sens d'*atrocem* animum Catonis. Atrox illa fides, cette fidélité inébranlable. (*Dict.* de Quicherat.)

Un dernier trait du caractère de Caton : il y avait dans cette âme si forte un grand fond de tendresse, qualité si rare chez les Romains ; il adorait son frère et montra un vrai désespoir quand il le perdit.

Ceux à qui déplaisent la constance dans les sentiments et qu'irrite la fermeté du caractère, qui jugent habile d'abjurer à propos des convictions gênantes, trouvent que Caton était un esprit borné, parce qu'il a conservé les siennes, en ont fait une espèce de fou chimérique. Mais, je l'ai déjà dit, nul ne fut plus clairvoyant que Caton : il avertit Pompée de son aveuglement quand il appuyait la démagogie de César ; il lui prédit qu'en grandissant César il se perdait, et dix ans après Pompée avoua que Caton avait eu raison. A ceux qui redoutaient les divisions de César et de Pompée, il répondit avec un grand bon sens que c'était leur union qu'on devait craindre. Tous deux voulaient la ruine de la république ; lui, qui voulait la conserver, résista à tous deux, sans se faire illusion sur les dangers qu'elle courait, mais ne croyant pas que, parce que la liberté était en péril, il fallait la trahir, y renoncer parce qu'elle était dérégulée, la tuer parce qu'elle était malade.

Je demande au lecteur la permission d'insérer ici quelques vers qui résument la politique de Caton, et désignent nettement le point de vue moral auquel on doit se placer, selon moi, pour juger l'histoire des derniers temps de la république romaine.

Il font partie d'un ouvrage sorti des mêmes études que celui-ci et dans lequel j'ai cherché à faire revivre, avec leur physionomie vraie, le temps et les hommes. J'ai cru devoir renvoyer plusieurs fois le lecteur à cet ouvrage, parce que j'ai pu y développer ce qu'il ne m'était permis que d'indiquer ici, et parce qu'il complète pour cette époque, par l'histoire romaine hors de Rome, l'histoire romaine à Rome.

CATON.

Quand j'ai vu clairement le chemin du devoir,
J'y marche, et par de là je ne veux plus rien voir.
Des hommes, des partis, que fait l'ingratitude?
D'un peuple fatigué que fait la lassitude?
Est-ce pour le succès qu'on est honnête? et rien
Fera-t-il que le bien soit mal et le mal bien?
Que l'avenir inspire espoir ou défiance,
Cela n'a pas à faire avec la conscience.
Mais nul ne veut vraiment la grandeur de l'État,
Mais chacun songe à soi : — que m'importe? un soldat
Lorsqu'il voit que l'armée éprouve une défaite,
Doit-il abandonner son poste, ou tenir tête
A l'ennemi vainqueur, jusqu'au dernier moment
Et mourir ignoré sur le retranchement?
Rome de liberté, dit-on, n'est plus capable.
S'il en était ainsi, Rome serait coupable;
Elle serait punie et l'aurait mérité.
Mais faut-il pour cela trahir la liberté?
Parce qu'autour de moi je la vois menacée,
Est-elle donc moins sainte au fond de ma pensée?

C'est le contraire, et plus je la sens en danger,
Plus je sens qu'il la faut défendre ou la venger ¹.

Un historien d'une grande modération, M. Merivale, a écrit ces paroles : « On enterre les morts et d'autres vivent à leur place; mais quand la liberté est enterrée, rien ne vit plus. »

Je termine ici l'histoire de la république romaine, car, le sénat vaincu et Caton mort, pour employer l'expression prophétique de l'homme qui est aujourd'hui l'honneur et l'espoir de la tribune française, M. Thiers, *l'empire était fait*.

¹ César, *So. hist.*, p. 149.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

XIII. — L'ART CHEZ LES ROMAINS.

L'art à Rome étrusque avant d'être grec. — Quand l'art grec s'introduisit-il à Rome? — Pureté du goût grec dans les monuments de la république. — Le cirque de Rome et l'hippodrome d'Olympie. — Théâtres, masques et personnages dramatiques. — Amphithéâtres, gladiateurs, combats d'hommes et d'animaux. — Le gladiateur et l'athlète, athlètes à Rome. — Arcs de triomphe, basiliques et curies. — L'architecture grecque et l'architecture romaine. — Monuments d'utilité générale, égouts, aqueducs, voies romaines, rues de Rome, ponts, forums, marchés, magasins publics. — Architectes romains et architectes grecs. — Sculpteurs romains et grecs. — Sculpture grecque et romaine. — Portraits d'hommes, portraits de villes, de provinces, de fleuves. — La peinture et la mosaïque à Rome. 1

XIV. — LES TOMBEAUX ROMAINS.

Le tombeau à ses divers âges. — La tombe étrusque, la tombe grecque et la tombe romaine. — Disposition des sépultures : le temple et la maison; urnes funèbres, peinture des tombeaux. — Bas-reliefs : scènes de famille et professions; commerce, tombeau du *boulangier*,

état militaire, carrière des lettres. — Idées et symboles de la mort chez les Romains. — Leur croyance à l'immortalité exprimée par la mythologie, par les traditions héroïques. — Passage dans l'autre monde. — Allusions, sur les tombeaux, aux mystères de Bacchus et à l'initiation. 137

XV. — CATON ET LES GRACQUES.

La république romaine à la fin du cinquième siècle de Rome et au commencement du sixième. — Caton vieux Sabin. — Caton aux prises avec les dames romaines. — Carrière militaire de Caton; Temple de la Victoire Vierge. — Censure de Caton, sa statue. — Travaux d'utilité publique. — La basilique Porcia près de la Curie. — L'aristocratie de la naissance et l'aristocratie de l'argent. — Dernière partie de la vie de Caton à Rome. — Origine et caractère particulier de la famille des Gracques. — Le père des Gracques. — Basilique Sempronius. — Les deux Gracques: différence de leurs traits, de leur caractère, de leur éloquence; culte populaire rendu à leurs statues. — Ce qu'étaient les lois agraires; un préjugé réfuté. — But politique de Tiberius Gracchus. — Assemblées du Forum. — Déposition du tribun Octavius par le peuple; faute et excuses de Tiberius. — Scènes dans le Forum. — Meurtre de Tiberius Gracchus sur le Capitole. — Barbarie des patriciens. — Mort de Scipion Émilien; sa villa de Laurentum. — Térance, son jardin sur la voie Appienne. — Caius Gracchus se dévoue à l'œuvre de son frère. — Caius Gracchus s'occupe beaucoup des routes; pierres milliaires, substructions de la voie Appienne; ses motifs politiques. — Politique artificieuse du sénat. — Caius Gracchus vient demeurer dans la Subura, comme César. — Caius Gracchus veut fonder une Italie. — Assemblée orageuse du Capitole. — Faute de Caius Gracchus; il va sur l'Aventin. — Caius Gracchus se tue au delà du Tibre. — Atrocités des vainqueurs. — Temple de la Concorde et basilique d'Opimius. — Cornélie, sa statue et sa grande âme. 250

XVI. — MARIUS ET SYLLA

Patrie et origine de Marius. — Réforme électorale, les *ponts des comices*. — Jugurtha à Rome. — L'arc de Fabius. — Les Romains pénètrent dans la Gaule. — Première invasion des peuples germaniques. — Les Teutons et les Cimbres défaits par Marius. — Souvenirs de sa victoire en Provence. — Monuments à Rome, les trophées de Marius, le temple de l'Honneur et de la Vertu. — Portique et maison de Catulus. — Temple de la *Fortune de ce jour*. — Politique double de Marius; il assiège Saturninus au Capitole, Saturninus est tué dans la Curie. — Maison de Marius. — Guerre sociale; maison de Livius Drusus, son rôle politique, sa mort. — Violences dans la Curie et dans le Forum. — Sylla marche sur Rome, combat dans le marché Esquilin et près du temple de Tellus. — Fuite de Marius. — Départ de Sylla pour l'Asie. — Guerre de deux consuls dans le Forum. — Retour de Marius, Marius au Janicule, à la porte Capène. — Égorgements de Marius, sa mort. — Rome pendant l'absence de Sylla; incendie du Capitole. — Sylla devant Preneste. — Massacres à Rome. — Sylla à la porte Colline. — Massacre des prisonniers. — Les proscriptions, têtes dans le Forum. — Début de Catilina. — Temple de la Fortune, à Préneste. — L'abdication de Sylla; pourquoi il a abdiqué. — Sylla voue deux temples à Hercule. — Réédification du Capitole. — Mort de Sylla.. 329

XVII. — CICÉRON, POMPÉE, CÉSAR.

Commencements de Pompée; son premier triomphe. — Réaction contre Sylla, Æmilius Lepidus battu sous les murs de Rome. — Rome en Espagne; Sertorius. — Lettre arrogante de Pompée au sénat. — Spartacus effraye Rome. — Ovation de Crassus; route des Ovations. — Tentative de réconciliation entre Pompée et Crassus. — Pompée attaque la constitution de Sylla. — Maison de Pompée dans les Carines. — Pompée est chargé de la guerre contre les pirates. — Violences dans la curie, tumultes dans le Forum. — Lucullus, jardins de Lucullus à la villa Medici. — Villa et tombeau de Lu-